Roman

Les Communistes

FÉVRIER 1939 - JUIN 1940

Version originale

ARAGON

Stock

Aragon

Aragon

Les Communistes

(Février 1939-juin 1940)

roman

VERSION ORIGINALE

INTRODUCTION ET DOSSIER
PAR BERNARD LEUILLIOT

Stock

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1998, Éditions Stock.

INTRODUCTION

> « Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. »
>
> (Racine, Préface d'*Alexandre*.)

Les Communistes (en italiques, c'est un roman) n'ont pas bonne presse. Ce n'est, dit-on, qu'un mauvais feuilleton d'Aragon, pris ici en flagrant délit de propagande partisane et uniquement soucieux de démontrer que son parti avait toujours raison. Un roman, donc, mais comme on n'en fait plus, comme il n'est plus de mise d'en écrire ou d'en lire (mais a-t-il jamais été vraiment lu, sinon par Julien Gracq, qui lui doit l'idée de la « maison forte », dans *Un balcon en forêt* ?). On a scrupule, dans ces conditions, à le relire et à lui souhaiter, à l'occasion de cette réédition, de nouveaux lecteurs. Décrété illisible, il l'était pour de bon devenu, puisque introuvable, ou à peu près, en librairie. Comment, dès lors, juger sur pièce, pour peu qu'on en eût le désir et l'honnêteté ? On ne saurait passer aux profits et pertes, comme on ferait d'une cause perdue, un roman qui appartient de droit au cycle du *Monde réel*, et qu'Aragon n'a jamais renié, fort de ce sentiment qu'il avait de l'appartenance de la partie au tout. Le « tout » dont il s'agit ici est — au-delà d'un cycle de romans — celui d'une œuvre en perpétuel « mouvement », qui interdit qu'on fasse comme si Aragon n'avait rien écrit d'*Aurélien* à *La Semaine sainte* ou du *Paysan de Paris* à *La Mise à mort*. A charge, pour nous, de savoir « dater », comme il aimait à dire, ses pensées et ses écrits, et d'en reconduire la teneur aux circonstances de leur énonciation, à leur « hypotexte ».

Les Communistes, de ce point de vue, posent un problème, qu'il a fallu trancher, en choisissant entre deux versions, espacées d'environ quinze ans. La première avait paru, dans la « Bibliothèque française », en cinq « fascicules » (et six volumes), échelonnés du 15 juillet 1949 au 27 avril 1951. C'est la première « série » (« Février 1939-Juin 1940 ») d'un roman dont l'ambition, qu'on peut juger démesurée, était de couvrir la période de la guerre, de 1939 à 1945. Annoncée comme à paraître en 1952, la deuxième « série » (« Juin 1940-Janvier 1943 ») ne parut jamais, non plus que la troisième. Il s'agit donc, en l'état, d'un roman inachevé, et pour ainsi dire suspendu au récit d'une débâcle, comme à une conclusion provisoire, mais ouverte sur la perspective des luttes de la Résistance et de la Libération, et d'une victoire assurée. C'est cette version qu'Aragon, après quinze ans, entreprit de « ré-écrire » en vue de son intégration à l'édition des *Œuvres romanesques croisées* (t. XXIII-XXVI, 1966-1967). A lui seul, le mode de publication de la première version, à

l'enseigne de la « Bibliothèque française », diffusée par les « Éditeurs réunis », en avait fait un objet pour ainsi dire réservé à un lectorat militant, et par là marginalisé, face aux lecteurs de la collection à liséré rouge et noir des Éditions Gallimard, où avait paru *Aurélien*. Le roman retrouvait dans la collection des *Œuvres romanesques* une manière de légitimité, en conclusion du cycle du *Monde réel*, et à égalité avec les romans suivants, à commencer par *La Semaine sainte*. Leur rassemblement avait pour résultat d'infléchir la lecture des œuvres, dans le sens voulu par un important discours d'accompagnement.

Ce n'est donc pas le même livre qu'on lit, sous la couverture des « Éditeurs réunis » et dans l'édition des *Œuvres romanesques*, et cela indépendamment des effets de sa réécriture, dont ce n'est pas le lieu, ici et maintenant, d'examiner le détail. On notera seulement que les modifications apportées à l'« Épilogue » de ce roman naguère abandonné, « comme un enfant nu à la fontaine », en justifient l'inachèvement : « J'ai peut-être eu pitié de vous, [...] à vous laisser à cette heure noire de Juin 40, où peut-être vous pouvez encore croire à une lueur lointaine, et peut-être en avez-vous besoin... » Les lendemains de juin 40, en 1966, en effet, ne chantaient plus, pour autant que l'enfer, entre-temps, « avait repris toujours quelque part les couleurs de Brueghel », celles, si l'on veut, du *Triomphe de la mort*. Le choix, à cette date, d'une épigraphe empruntée pour la circonstance à Philippe-Auguste Jeanron, républicain déçu de 1830, vient à l'appui de cette idée : « L'avenir, la victoire et le repos ne nous appartiennent pas. Nous n'avons à nous que la défaite d'hier et la lutte de demain. » Le renversement des perspectives, celle d'une victoire assurée et conforme à ce qu'on pouvait attendre du « sens de l'histoire » et celle, au contraire, d'un monde sans autre avenir que celui des « luttes », hors de tout messianisme ou providentialisme, fait donc la différence entre les deux versions. La version originale contribue à la signification de la version définitive, par l'effet, à retardement, de son inachèvement, ainsi réinterprété. Réécrite au présent (le présent épique des chansons de geste et des premiers « romans », qui ravive les couleurs, mais qui est aussi le temps des rêves), la version définitive en altère (comme en musique) les accords et la tonalité. C'est un *autre* roman (et peut-être le roman d'un autre *moi*, devenu autre sans pour autant cesser d'être lui-même) : Aragon, si l'on veut, y prend ses distances. Écrite pour ainsi dire à chaud, la version originale, dans ce qu'elle a de plus abrupt, voire de provocant, se ressentait du bruit et de la fureur des années de la guerre et de l'après-guerre. Elle méritait de ne pas disparaître, au profit de la version pour ainsi dire « autorisée ». C'est donc elle qu'on a choisi de rééditer, et c'est d'elle qu'il sera désormais question.

⁂

Des *Cloches de Bâle* (1934) à *Aurélien* (1944) la distance tend à se réduire, entre le moment représenté (le temps de la fiction) et l'époque de la rédaction (le temps de la narration). Elle tend vers zéro dans l'« épilogue » d'*Aurélien* et dans *Les Communistes*, avec pour sujet la débâcle de l'an 40, où Bérénice trouve la mort. L'action se conclut en novembre 1912 dans *Les Cloches de Bâle*, en juillet 1913 dans *Les Beaux Quartiers* (1936). *Les Voyageurs de l'impériale* ([1940], 1942, 1947) évoquent, mais de façon quasi elliptique, les quatre années de la guerre de 1914-1918, qu'Aragon, mobilisé en 1917, avait faite. Ces romans, dont l'action s'arrête chaque fois au seuil de la « fureur inhumaine », furent écrits dans la hantise et le pressentiment d'une nouvelle guerre, que raconteront *Les Communistes*. La genèse du roman reste mal

connue. Aragon a lui-même parlé — dans la postface de l'édition définitive — d'une première « ébauche », « griffonnée sous l'Occupation », en vue d'un livre « projeté », mais encore sans titre. Il s'agit des pages rédigées à Saint-Donat, dans un cahier d'écolier (le cahier « Jeune France », ainsi nommé d'après l'illustration de la couverture), à une date qui ne saurait être antérieure à l'été 1943. Elles sont l'esquisse, en une suite déjà cohérente, des chapitres I, III, XI, XII, XXI et XXII de la troisième partie des *Communistes* (« Septembre-Novembre 1939 »), et se rapportent à la vie quotidienne, dans le Mulcien, d'un régiment régional de travailleurs. Aragon a d'autre part fait état d'une « première mouture » de l'épisode espagnol du « prologue », rédigée par lui dans un cahier aujourd'hui perdu, « sans songer un instant que cela pourrait appartenir à une histoire en même temps, ou un peu plus tôt entreprise, se passant en novembre dans un patelin du Mulcien ».

Le roman — ses deux premières parties — a donc été composé, compte non tenu de l'épisode espagnol, « à partir de l'incipit initial » et « en arrière de lui », comme en réponse à la question du « comment on en était arrivé là », dans ce « patelin du Mulcien ». Un roman a toujours déjà commencé, ailleurs, que ce soit dans l'espace ou dans le temps. Il apparaît aussi que l'inspiration première en est autobiographique (« C'est, dira Aragon, le plus autobiographique de mes romans »), puisque fondée sur les propres souvenirs de l'auteur, mobilisé en septembre 1939 au 22e régiment régional de travailleurs, cantonné dans le Mulcien, à Crouy-sur-Ourcq. Aragon devait y composer les premiers poèmes du *Crève-Cœur*. Reste qu'un roman passe, comme l'a dit Baudelaire, par « plusieurs genèses ». *Les Communistes* ne font pas exception, dont la genèse recoupe celle d'*Aurélien* et de son « épilogue ». Le roman, sans son « épilogue », se termine en 1923. Qualifié par Aragon, dans une lettre à Gaston Gallimard, de « contemporain » (c'est-à-dire relatif aux événements « contemporains »), l'« épilogue » fut d'abord destiné par lui à être « ajouté » ou « publié » séparément, comme un « petit tome II », suivant les « circonstances ». Présenté comme achevé dès 1942, il ne dut l'être que plus tard. On en connaît l'argument : Aurélien Leurtillois, coupé de son unité, croise, en juin 40, à R... (Ruffec), où il retrouve Bérénice, les éléments en déroute d'une « division légère mécanique » et de son « groupe sanitaire », auquel appartient le « médecin-lieutenant Fenestre ». Ce groupe sanitaire sera celui, dans *Les Communistes*, de Jean de Moncey, comme il avait été celui d'Aragon — le GSD 39 de la 3e DLM — après son passage, dans le Mulcien, au 22e régiment régional de travailleurs. Quant au lieutenant Mestre, il avait pris, dans le roman, le commandement, à Conches, des restes du GSD rescapé de Dunkerque. De la même époque datent enfin les récits de *Servitude et Grandeur des Français*, petites scènes, pour la plupart, de la vie quotidienne sous l'Occupation, à la manière de Daumier ou d'Henri Monnier. Elles auraient trouvé place dans les « séries » abandonnées du roman, dont le projet une fois formulé embrassera, ne l'oublions pas, les années 1939-1945. On voit comment, à partir de ce corpus somme toute aléatoire, se construit le projet, encore virtuel, d'un récit ou roman dont la matière serait empruntée aux souvenirs d'une expérience immédiate. La distance, entre le temps de la fiction et celui de la narration, y tend bien à s'annuler, par accommodation du regard sur la réalité des premiers plans. Telle est bien la nouveauté du roman qui nous occupe : Aragon, pour la première fois dans le cycle du « monde réel », y a franchi le « seuil » de la « fureur inhumaine », pour s'afficher en témoin rapproché de l'événement vécu, en saint Thomas de son époque, bien décidé à mettre sa main dans la « plaie du côté ».

Dès 1945, au lendemain de la publication d'*Aurélien*, Aragon se rendait en « pays minier », à l'invitation d'André Stil : il avait « fait la guerre en mai 40 en Belgique et dans les Flandres », et il avait « besoin d'y retourner » pour écrire, disait-il, le « roman » qu'il avait entrepris. Il n'en aborda la rédaction, selon ses dires, que deux ans plus tard. Il avait entre-temps renoncé au projet d'un roman « médiéval », et c'est avec le sentiment constant de ce qui lui avait été « impossible », avec l'« espèce d'ivresse » que lui donnait au contraire le « contrôle possible de la réalité contemporaine », qu'il se mit au nouveau roman. On le voit alors prendre position, en 1948, dans une de ses chroniques « de la pluie et du beau temps », contre l'idée, selon lui « éculée », de la « nécessité d'une distance romanesque », et de l'« impossibilité de traduire par un roman une réalité directement contemporaine » : « Pour bien décrire, pour dominer son sujet, il ne faudrait [...] le connaître que par ouï-dire, ne pas avoir été *témoin* ». Aragon n'a pas de mal à dénoncer cette « idée réactionnaire », et l'usage politique qu'on peut en faire, qui est de « retenir les écrivains d'écrire sur des sujets trop brûlants ». Les cas de Stendhal (« *Lucien Leuwen* décrit en 1835 des faits qui datent au plus de 1833 ») et de Flaubert (« Si Flaubert était né en 1848, et qu'il n'eût pas vu les journées de Juin, *L'Education sentimentale* y aurait-elle gagné? ») lui servent d'exemples *a contrario*. Il faut donc compter, pour ce qui est de l'écriture des *Communistes*, avec cette référence, au nom du refus de la « distance romanesque », à Stendhal et à Flaubert, et avec une véritable poétique du « témoignage ». Elle n'était pas étrangère à l'auteur, en 1942, du *Témoin des martyrs*. Elle n'allait pas sans le risque assumé de n'être, comme il le dira, ou de n'avoir été, que cette « chose horrible » : un « témoin ». *Les Communistes*, donc, seront appelés à « témoigner », sur des « sujets brûlants », et cela qu'il s'agisse de la période représentée, ou de celle, encore plus « contemporaine », de leur genèse et de leur publication.

⁂

Les temps sont d'abord ceux, dans Paris libéré, du « désenchantement », pour l'écrivain comme pour le militant. L'hommage rendu par la Comédie-Française, en 1944, aux « poètes de la Résistance » ne saurait dissimuler que le reclassement des écrivains, à la Libération, ne pouvait se faire que contre eux, avec une violence, parfois, dont témoigne, en 1945, le pamphlet de Benjamin Péret, *Le Déshonneur des poètes*. Cela faisait d'Aragon et d'Elsa, comme elle devait l'écrire, les « pestiférés les plus fêtés de Paris » : « Le monde de la confiance et de l'amitié s'écroulait autour de nous, et je butais à chaque pas contre une haine solide et dure, faite de fantasme et de légendes, de sottises et de malfaisance. » Le renvoi, le 4 mai 1945, des ministres communistes, après leur démission (le Parti, dira plus tard Aragon, avait eu tort...), marqua la fin de l'unité « patriotique, républicaine et antifasciste » dont se prévalaient les mouvements ou partis issus de la Résistance. Il inaugure une période, surtout, qui va se signaler de plus en plus par les analogies qu'à tort ou à raison on pouvait y découvrir avec les événements de l'immédiat avant-guerre et la débâcle qui suivit. Le récit d'Aragon prenait du même coup valeur d'avertissement, contre leur répétition : « Vous savez, écrivait-il en 1950, comme on vous mène à Roncevaux, beaux Français... » Ce titre d'un article des *Lettres françaises* aurait pu constituer l'épigraphe des *Communistes*. Les analogies ne manquaient pas, pour un esprit, comme on dit, prévenu entre la répression, en 1947-1948, des grèves en « pays minier », réputées « insurrectionnelles » et où l'on compta effectivement des morts, et

l'exécution, en pleine débâcle et à l'annonce de l'arrivée des colonnes allemandes, des « suspects » évacués de la centrale de Loos, ou celle des otages français et polonais, aux noms si « cruels au souvenir », ordonnée par les Allemands, à l'aube du 29 mai 1940, autour du « 4 d'Ostricourt » « Il y avait, ce matin-là, entre les gens des Houillères et les SS, une certaine communauté de méthode... Les tuant, on ne s'était pas trompé. C'était bien eux qu'il s'agissait de tuer. » La répression des grèves et l'isolement alors croissant des militants communistes s'accompagna de la scission syndicale de 1948, concrétisée le 12 avril par la création de la CGT-FO. Personnages des *Communistes*, César Dansette, militant socialiste, avait compris, dès 1939, qu'on voulait « nous séparer », et Raoul Blanchard voyait clairement qu'aucune action n'était plus possible contre la guerre sans l'« unité syndicale ». Mais les analogies ne manquaient pas non plus, pour Aragon et les siens, entre le pacte « anti-Komintern » naguère conclu par l'Allemagne avec le Japon, en 1936, puis avec l'Italie, en 1937, et la signature, en 1949, du Pacte atlantique (en application de la doctrine Truman dite du *containment*), bientôt suivie de l'intervention américaine en Corée et de l'envoi sur place d'un corps expéditionnaire français. L'histoire pouvait également passer pour se répéter avec le réarmement de l'Allemagne, et son entrée, en 1950, au Conseil de l'Europe, suivie par la conclusion, avec Bonn, en 1951, du traité de Paris, instituant la Communauté européenne (et supranationale) du charbon et de l'acier. Le temps n'était pas si loin où l'on avait préféré « faire la chasse aux communistes plutôt que de se battre contre Hitler ». Le tout, en cette aube de guerre froide, sur fond de massacres, en 1946, à Haiphong (6 000 morts), ou, en 1947, à Madagascar (90 000 morts annoncés par l'état-major français). L'ouverture, enfin, le 11 octobre 1949, du procès des cagoulards rendait pour ainsi dire d'actualité l'épisode, dans la quatrième partie des *Communistes*, du retour de Gaëtan Le Bozec et de la tentative d'assassinat de Fred Wisner, son complice, en 1937, dans celui des frères Rossetti. L'affaire dite des « Italiens de Bagnoles » fit l'objet d'une mise au point, dans *Ce soir*, à l'occasion de la série d'articles consacrée par le journal, du 8 au 13 octobre 1949, à un historique de la Cagoule, une « histoire de sang et de trahison ». L'auteur des *Communistes* était lui-même, à cette date, devenu un citoyen mineur, privé en 1949 de ses droits civiques (y compris de celui de *témoigner*), à la suite des poursuites engagées contre lui, en tant que directeur de *Ce soir*, pour propagation de fausses nouvelles. Le journal, en 1948, avait accusé Jules Moch d'avoir exprès engagé contre les mineurs en grève des tirailleurs sénégalais, alors qu'il s'agissait de Marocains. On songe ici aux Sénégalais affectés en 1939 à la garde de la frontière espagnole, en remplacement des gardes mobiles : « Qu'est-ce qu'ils pouvaient comprendre à ce qui leur arrivait ?... Ils étaient là... D'un pied sur l'autre... Ancrés dans le devoir, la consigne... Les blancs d'un côté, de leur côté, étaient contre les blancs de l'autre côté, voilà tout... » Les positions exprimées par Aragon dans son roman sont donc doublement « contemporaines », de l'époque représentée et des circonstances de sa représentation.

Elles ne pouvaient être que mises en cause, jusqu'au porte-à-faux, par les changements de ligne imposés en octobre 1947 par le Kominform, appelant à lutter désormais contre l'« impérialisme américain » et ses « valets socialistes », ou en septembre 1939, après la conclusion du pacte germano-soviétique, par le Komintern, appelant à faire obstacle à la « guerre impérialiste » qu'entendaient mener les Alliés. La contradiction était plus ou moins intenable, dans les deux cas, avec la politique d'ouverture unitaire, de lutte antifasciste et d'indépendance nationale qu'entendait promouvoir Aragon, celle, si l'on veut, d'un « communisme national », explicitement désavoué par Moscou. Elle fut sans doute à l'origine, en 1952, du renoncement d'Aragon à poursuivre l'écriture de son roman, et du « doute affreux » qui, à l'en croire,

s'était alors emparé de lui, comme d'un homme « qui avait cru *désespérément* à certaines choses ». Elle lui était apparue, dira-t-il, dans *Blanche ou l'oubli*, à l'occasion, au printemps 1952, de la manifestation contre le général Ridgway. Elle se trouva comme redoublée par l'exclusion du Parti, en 1952, de Charles Tillon, et la politique conduite, en l'absence de Maurice Thorez, par Auguste Lecœur. Elle n'avait pu qu'affecter, en 1940, la direction du Parti, dont Benoît Frachon était, en France, le responsable clandestin, et que dirigeait, de Bruxelles, Jacques Duclos, en liaison plus directe avec le Komintern. On appréciera en conséquence la place faite par Aragon, dans l'« épilogue » des *Communistes*, à la note transmise le 6 juin 1940 à Anatole de Monzie par l'intermédiaire de Georges Politzer et de Jacques Solomon. C'est un appel à la résistance et à la lutte armée, dont l'inspiration est sans doute redevable à l'influence de Benoît Frachon. Cela vaut aussi pour la formule attribuée au personnage de Lucien Cesbron, ce « double », dans le roman, d'Étienne Fajon, selon laquelle, contre l'évidence, le parti « ne reçoit pas d'ordre de Moscou » : « Je suis bien sûr, dit Cesbron, que les soldats se font leurs convictions eux-mêmes... » Aragon n'en avait pas moins fait, le 23 août 1939, l'apologie, comme on dit, du « pacte », dans un article de *Ce soir* — « Vive la paix ! » — qu'il n'hésita pas à republier au moins deux fois (en 1951 et 1953), et dont il attribue la paternité, dans *Les Communistes*, à Armand Barbentane. Le traité signé à Moscou y est présenté comme une façon pour l'URSS de briser le « pacte anti-komintern ». Il ne saurait suffire à garantir la paix, en l'absence d'un pacte tripartite de sécurité collective, entre la France, l'Angleterre et l'URSS Le titre, autrement dit, n'a de valeur qu'illocutoire, ou performative : « Français, encore un effort, si vous voulez la paix... » On comprend, dans ces conditions, que les « explications » le plus souvent données, à propos du « pacte », aient pu passer, aux yeux de Bernadette Cesbron, pour « insuffisantes ».

La morale de l'histoire pourrait bien être celle qu'en tirent les parents de Martine Lebecq. Ils « n'avaient pas du tout fait d'histoires..., ne parlaient pas contre leur gendre..., ne disaient pas que c'était un traître à la patrie ». M. Combe, simplement, considérait que Staline s'était « trompé de route » en prenant celle de Pierre le Grand, sans s'occuper de « ce qui adviendrait ailleurs des communistes », et par exemple de son gendre, Pierre Lebecq. Le propos, curieusement, recoupe en substance les raisons qu'avait eues Paul Nizan, et qu'Aragon ne pouvait connaître, de désavouer ou de « trahir » ses camarades : ils lui paraissaient, en se solidarisant avec la politique stalinienne, avoir manqué du « cynisme » dont elle faisait preuve et commis une grave faute de politique intérieure, avec, pour résultat, l'isolement du parti et la répression de ses militants. Cette répression, avec la « peur », la « basse frousse » qu'elle entraînait (c'est, dans le roman, un thème récurrent), ne pouvait être, aux yeux d'Aragon, qu'une raison supplémentaire de ne pas « trahir ». Il arrive que la peur soit bonne conseillère, comme dans le cas du sympathisant Robert Gaillard, qu'une « espèce de lucidité » envahit à se sentir suspect : il « n'a plus peur », et prend acte de la présence en lui de « quelque chose comme un témoin », qui « s'entend parler comme un communiste ». Ce ne sont pas, de toute façon, ou pas toujours, les « idées générales » qui décident des options et des partis pris dans ce « roman de faits » : « Il s'agissait bien du pacte ! On avait matraqué Brillant, fendu la lèvre au Papa Blanc, dépendu le portrait de Jaurès, volé celui de Lénine. Tout était parfaitement clair. » C'est un fait qu'il s'est alors trouvé des militants fidèles comme il s'en trouva pour démissionner, dans cette « apocalypse des croyances » et face aux « criailleries » qu'elle provoqua. Avec, pour chacun, ses raisons, ou sa

« mythologie », mais en rapport, toujours, avec une « histoire » personnelle (« Quel héritage porte-t-il en lui, fait dire l'auteur à Barbentane, pour contrebalancer ce qu'il a fait lui-même de sa vie? »), et avec des nuances qui vont des certitudes de Raoul Blanchard, le plus orthodoxe des communistes d'Aragon, aux questions que se posent François Lebecq, doutant de son courage, ou Armand Barbentane (« Qu'est-ce qu'elle lui dit, à Coulommiers, sa conscience? »). Pierre Cormeilles — un professeur — a besoin de la « dialectique » (« leur » dialectique, dit Robert Gaillard) pour se convaincre et convaincre autrui du bien-fondé d'une politique. On ne manqua pas — François Furet notamment, dans *La Nouvelle Critique* — de faire le procès de ces personnages d'« intellectuels », trop enclins à peser le pour et le contre, et coupables, à la différence de leurs camarades « ouvriers », de ne pas avoir immédiatement saisi le sens et la vérité d'une politique. C'est oublier le désespoir d'Étienne Decker, et sa soûlerie, un soir de mars 1940. Raoul Blanchard en a honte (« Il y a des choses, on doit les dire à jeun... »), et leur couple n'est pas sans rappeler celui, dans *Les Misérables*, d'Enjolras et de Grantaire, d'« Oreste à jeun » et de « Pylade ivre ». La multiplicité des points de vue ainsi mis en scène s'étend, il va de soi, au cas des « hitlériens de Paris », et à celui, si peu tranché, des « gens de la moyenne », anciens dreyfusards, comme le professeur Baranger et M^e^ Watrin, ou petits-bourgeois qui « ne font pas de politique », comme les parents, cités plus haut, de Martine Lebecq. On notera enfin que l'« image », dans le roman, des grands de ce monde, comme le ministre de Monzie ou le président Reynaud, n'est en rien caricaturale : « Pourquoi voulez-vous, devait écrire Aragon à l'époque du *Fou d'Elsa*, que j'aie plus de férocité pour Boabdil que pour Paul Reynaud? » Il y avait là de quoi surprendre des « camarades » habitués à en entendre parler sur un tout autre ton. On est ainsi conduit à l'idée d'une distribution, entre tous les personnages, d'un narrateur qui se démultiplie en s'incarnant dans tous les partis, sans pour autant que l'auteur renonce à son point de vue, celui des « communistes » Et c'est ici que le roman reprend ses droits, le roman *politique*.

⁂

Aragon, en 1948, en attribue l'invention à Maurice Barrès, relu par lui avec un « esprit critique », à la lumière de Stendhal. Consacré au récit de l'aventure boulangiste, le *Roman de l'énergie nationale* constitue à ses yeux le premier exemple en France du « roman politique moderne ». L'auteur y avait « fait à la politique sa place dominante » et rejeté le préjugé de la « distance romanesque », en écrivant « immédiatement sur l'événement, avec, pour matériel, l'événement même auquel il avait été mêlé ». Et qu'y pouvons-nous si le « roman politique » a commencé en France par des romans d'inspiration réactionnaire? Prenons plutôt conscience, dit Aragon, qu'il y a beaucoup d'écrivains dont l'idéologie est progressiste, mais dont les romans — « même écrits aujourd'hui » (en 1948) — sont régressifs et réactionnaires, « en tant que romans ». C'est ici, pour l'auteur des *Communistes*, une façon de prendre date, en anticipant sur les débats qui accompagneront la publication du livre en train de s'écrire. Aragon est plusieurs fois revenu, en 1959, dans *Il faut appeler les choses par leur nom*, et dans la « postface » de son roman, sur cette soirée de la Grange-aux-Belles où il lui avait été donné, en 1949, de rencontrer son public, pour « s'expliquer » : « On me loua, dira-t-il, d'avoir écrit *autre chose* que ce que j'avais voulu écrire. » L'éloge, en fait, recoupait très exactement le blâme dont par ailleurs on l'accablait. Ils portaient l'un et l'autre, au mépris du roman, du roman en tant que tel, sur le fait d'avoir dit du bien d'une politique et d'un parti. Contempteurs et amis quelque part se

rejoignaient, dans l'éloge ou le blâme, à partir d'une lecture purement idéologique et référentielle de l'œuvre. Aragon ne manqua pas, l'année suivante, de rappeler à ses critiques et aux lecteurs de son parti que son roman n'était pas le « roman de n'importe qui », mais un « roman de moi », et qu'il convenait, pour en juger, de se placer sur le seul terrain qui vaille, celui du « métier ». Celui-ci ne relevait pas forcément de la compétence et du jugement des « masses », si éclairées soient-elles. Cela à quelques mois de la réédition, à usage interne, de son article de 1948 sur Jdanov, et en guise d'intervention dans le débat conduit par Laurent Casanova sur les « responsabilités de l'intellectuel communiste ». Duplicité ou dédoublement? On accusera plutôt la manière qu'avait Aragon de pousser toujours les preuves un peu plus loin qu'il n'est de droit, jusqu'à épuisement des doctrines les plus extrêmes. Cela va chez lui, dans la préface de 1924 au *Libertinage*, jusqu'à poser à l'avocat du diable : « Paul Éluard me disait un jour que c'est la faute à Dieu s'il y a un Diable et qu'il n'y aurait jamais eu d'avocats du Diable s'il n'y avait eu d'abord les stupides avocats de Dieu. Acceptons donc une fois pour toutes l'épithète *messianique*. [...] Soit. A l'idée traditionnelle de la beauté et du bien, nous opposerons la nôtre, si infernale qu'elle paraisse. Des messianiques et des révolutionnaires, j'y consens. Vous êtes bien, vous autres, des traditionalistes et des chrétiens, par exemple. » Il n'en dénonça pas moins, quelque vingt ans plus tard, dans la préface aux *Poèmes politiques* du même Éluard, la « vieille contradiction », pour conclure, cette fois, au « mariage » du ciel et de l'enfer, auquel correspond, selon lui, le « nom moderne » de *politique*, ce mot grec qu'« Orphée n'avait pas su dire aux Ménades ». Mais c'est à la relecture, en 1966, des *Communistes* que lui viendra l'idée selon laquelle « il y a d'une part la politique, et partout les hommes qui la font, et d'autre part ce qu'elle fait de ces hommes, ce qu'elle fait d'un homme, et ce que cet homme en éprouve *pour lui* ». La formule « relevait », ou se déduisait, de sa pratique du « métier », et de la conception — fort ambitieuse — qu'il s'était faite du roman : on y pouvait toucher, comme nulle part ailleurs, « à ce qui est proprement l'homme », à la « formation de la conscience dans l'homme dans ses rapports avec les autres, que, pour simplifier, on appelle *la politique* ». *Les Communistes* ne traitent donc pas seulement de la « politique qui se fait en plein vent », et pour n'en parler qu'en bien (ou en mal), comme d'un sujet ou d'un objet parmi d'autres. C'est un roman politique, soit, mais de part en part, en ce qu'il touche à ce qui fait l'homme, considéré dans ses rapports avec les autres. Une machine, si l'on veut, à montrer « comment marchent les têtes », à commencer par celles, dans la France de l'an quarante, des « communistes ».

Le titre lui-même est assez provocant pour que le livre — encore fermé — tombe des mains d'un bon nombre d'amateurs, en dehors du lectorat auquel apparemment il était destiné. C'est, aurait dit Baudelaire, un titre « pétard ». Il ne va pas sans nuances. C'est bien des « communistes » qu'il s'agit, et non du communisme, en blanc ou en noir. Il faut l'entendre, d'autre part, et comme l'avait d'emblée précisé l'auteur, au féminin : *Les Femmes communistes*. Il rappelle la promesse faite en conclusion des *Cloches de* Bâle de chanter désormais la « femme des temps modernes ». La place des femmes, dans le roman, est la première. Elle est à la mesure de ce que fut effectivement leur rôle en un temps où la mobilisation ou la prison laissaient le champ libre à leur initiative. C'est à elles qu'a été due la reconstruction du Parti dans l'illégalité. Ce fut alors la « guerre des femmes », celle, dans le roman, de « Danielle » (Danielle Casanova) et de Rose Ducellier (Rose Blanc), responsables aux « Jeunes Filles » et personnages à « pilotis », ou de Marguerite Corvisart, une des figures inventées les plus vivantes du roman, aussi ingrate qu'attachante

(Me Watrin, qu'elle indisposait, l'appelait « Mlle Corbillard »...). Aragon ne raconte pas tant sa « pauvre vie » que la façon dont celle-ci lui « revient », dans ce moment où l'on « entendait grincer l'histoire ». Il s'y consacre avec cette maîtrise qu'on lui connaît du brouillage des voix, du narrateur et de son personnage, et de l'usage du style indirect libre. Ce brouillage est à la mesure des associations — entre fiction, souvenir et réalité — qu'autorise le roman familial de Marguerite et de sa mère avec celui de Marguerite Toucas, mère d'Aragon. Marguerite Toucas avait habité un temps boulevard Morland, avant la naissance d'Aragon, comme Mme Corvisart et sa fille. Enceinte, en 1917, de son « fiancé », tué devant Péronne, Marguerite avait dû choisir de se faire avorter, les enfants naturels n'étant pas « dans les idées de sa mère », que son mari, qui « se taillait des succès par ses histoires de curé », avait du reste abandonnée pour une actrice, avant de se suicider. L'entrée au Parti de Marguerite, en 1936, au terme d'un cheminement comme toujours obscur, et parce qu'il fallait être « avec Romain Rolland », ne fut pas sans incidence sur la mort, à l'automne 1939, de Mme Corvisart, pour ainsi dire « tuée » par l'activité militante de sa fille. Ainsi vient-on à bout des pesanteurs et tragédies familiales.

La vie militante et les séparations qu'entraînait la mobilisation eurent aussi pour effet de mettre en évidence les difficultés de la vie de couple, comme c'est effectivement le cas pour Paulette et Raoul Blanchard, Martine et François Lebecq, Micheline et son « acrobate », Guillaume Vallier. C'est l'occasion, pour Aragon, non sans humour le plus souvent, de réinterpréter d'anciens *topos*, avec pour référence la critique, par Marx, dans le *Manifeste*, du « mariage bourgeois », comme dissimulation hypocrite de la « communauté des femmes ». Son abolition ne saurait toutefois précéder l'avènement d'un nouvel ordre social : c'est cette société qu'il fallait abattre, vient à penser Jean de Moncey, « pour que Cécile fût à lui ». La tentation à laquelle aurait pu céder Guillaume Vallier, après sa rencontre, chez les Galien, à Carcassonne, de Clémence, la « fille de la maison », sera sans conséquence. Et les doutes qu'éprouvent l'un envers l'autre comme envers eux-mêmes Martine et François Lebecq, à propos des relations qu'ils ont ou qu'ils pourraient avoir, avec Mireille Taboureau ou Jean-Blaise Mercadier, restent contenus dans les limites d'un assez plaisant marivaudage. Les comportements adaptés à des situations aussi variées vont de l'héroïque renoncement de Raoul Blanchard, après l'entrée en clandestinité de sa femme Paulette, qu'il accepte ainsi de ne pas revoir, au geste de Guillaume Vallier s'en remettant à la cellule, la « vraie famille », du soin de veiller sur Micheline, enceinte de six mois. On peut en sourire. Pensons plutôt à ce qui est en cause, toutes choses égales, dans l'« adoption », par le bataillon du Bonnet-Rouge, dans *Quatre-Vingt-Treize*, des enfants de la Fléchard. Victor Hugo avait en vue l'instauration d'un nouveau lien social, fondé sur l'appartenance à la nation, en lieu et place d'archaïques solidarités, privées ou féodales. L'école « obligatoire » y devait contribuer, par la conclusion qu'elle supposait d'un nouveau pacte de société, inhérent à la volonté d'être ensemble des citoyens d'une République. L'émancipation des prolétaires passait aussi, pour l'auteur du *Manifeste*, par la substitution de la « société » à la « famille » dans ses fonctions d'éducation. L'« adoption », par Cécile Wisner, de Bob et de Monette, les enfants des Gaillard, constitue de ce point de vue une étape importante sur l'itinéraire qui devait être celui tant de Cécile que de Robert Gaillard. Les liens créés par l'adoption ne sont plus ceux du sang (ou de la race), mais d'une autre sociabilité, ou solidarité.

⁂

Le système des personnages contribue, dans un roman, à en organiser le sens, et, comme on dit, à le structurer. A la galerie des militantes (et militants) dont le Parti constitue la « vraie famille » s'oppose, dans *Les Communistes*, le réseau des grandes familles. Celles-ci peuvent parfois n'en faire qu'une, par le jeu des filiations et des alliances. Les d'Aigrefeuille, Cécile et Fred Wisner, les frères de Sivry et leur sœur Louise, baronne Heckert, ainsi que les Cautèle, par Suzanne, cousine germaine de Marie d'Aigrefeuille, se rattachent à la famille Seligmann, dont la « race » ne parlait que trop en Cécile, selon Fred, son mari, ancien cagoulard. La descendance du docteur Barbentane se retrouve parente de Quesnel, le magnat des taxis, par le double mariage d'Edmond avec Blanchette, puis Carlotta, et des d'Aumarie, par Marie-Rose, fille d'Edmond et de Blanchette. Mme Lucien Morel, la Bérénice d'Aurélien Leurtillois, était aussi leur cousine. Ce monde, ou demi-monde, en définitive est petit, avec pour modèle celui des anciennes filiations aristocratiques. Cela fait toute la différence avec la « famille » communiste, qui se voudrait ouverte sur un autre modèle de sociabilité. Armand Barbentane, frère d'Edmond, se trouve à la jointure des deux mondes, celui, par l'esprit, de la « famille » communiste, à laquelle il a choisi d'appartenir, et celui, par le sang, de la haute finance et des affaires. Il faut compter aussi avec les personnages déviants, comme l'« oncle Blaise », frère de Mme Mercadier, née d'Ambérieux, et son neveu Jean-Blaise, petit-fils de Pierre Mercadier, que leur condition d'artistes, peintre ou sculpteur, a conduits à rompre avec les traditions et les usages. Ce sont, le plus souvent, personnages, comme on dit, « reparaissants ». Leur histoire avait été détaillée dans les autres romans du cycle, dont celui-ci « achève la courbe », par l'« osmose » qui se fait d'un roman à l'autre. Ils sont surtout l'incarnation, chaque fois, de « situations », antérieures à toute caractérisation psychologique. Aragon pourrait bien s'être fait ici le disciple de Georges Politzer, qui avait su décrire, en 1928, dans sa *Critique des fondements de la psychologie*, la façon dont la « vie proprement humaine » se constitue en *drame*, par l'« antériorité de l'expérience externe ». Et l'on peut penser aussi à la définition « fonctionnelle et sociale » de la « personnalité », proposée en 1932 par le docteur Lacan dans sa thèse sur la « psychose paranoïaque », dont un compte rendu, signé Paul Nizan, avait paru dans *L'Humanité* : c'est, disait-il, la « totalité constituée par l'individu et par son milieu propre », le « milieu social humain ». Notre « histoire », comme celle, aussi bien, des personnages de roman, à ce prix et « en situation », nous appartient-elle? Est-ce que nous avons seulement, demande Aragon, « notre histoire à nous » ? Elle ne se laisse appréhender qu'au travers des contes qu'on en peut faire (« Tous les hommes ont besoin de raconter une histoire... »), alors même que ce qu'on dit importe moins que ce qu'on ne dit pas, et qu'« on ne peut pas penser à toutes ses pensées ». Il y a toujours un « mais » : « Mais, mais, mais... », commente alors Aragon, avec cet art qu'on lui connaît de faire entendre sa voix à la jointure des discours d'autrui. Cela vaut aussi bien pour le bavardage trivial des salons où l'on « cause » (comme celui, au cinéma, des hôtes, à La Colinière, du marquis de La Chesnaye, dans *La Règle du jeu* : on s'y croirait à Biarritz, chez les d'Aigrefeuille, ou à Paris, chez les Cautèle), que pour les propos d'un ministre, la virtuosité dialecticienne de Pierre Corneilles dans son « explication » du « pacte » ou les discours que se tiennent à eux-mêmes Armand Barbentane et François Lebecq. Le « réalisme » (des situations et des personnages) se situe donc à la limite du dire et du non-dit, de l'archive documentaire et de la fiction, de la « chose vue » et de l'irreprésentable.

⁂

C'est bien le cas des personnages qu'on dit « à clefs », et qu'Aragon disait « à pilotis ». On en trouve la théorie formulée par Stendhal, après quelques autres, sous forme, en 1834, de recommandation à une apprentie romancière, à qui il devait emprunter l'idée initiale de *Lucien Leuwen* : « En décrivant un homme, une femme, un site, songez toujours à quelqu'un, à quelque chose de réel. » Aragon lui-même, comme Reverdy, dans *Le Voleur de Talan*, en 1917, en avait fait pour la première fois l'application, dès 1921, dans *Anicet*, son premier « roman ». Il n'hésita pas à « brûler le secret » en en fournissant les « clefs », conformément à un usage qui remontait au XVII^e^ siècle. On ne pouvait pas, de toute façon, ne pas y reconnaître Picasso, Max Jacob, Jean Cocteau, André Breton, Jacques Vaché et Arthur Rimbaud, sans parler de l'auteur, appelé à jouer son propre rôle sous les traits d'Anicet, le personnage central. Le cas de Rimbaud est en soi déjà problématique, en ce que ce n'est plus, en 1921, « quelqu'un de réel ». Son personnage n'en est pas moins traité à égalité avec ceux des contemporains de l'auteur, dans les limites très élastiques d'une temporalité qui est celle, précisément, de la fiction et du « roman ». *Les Communistes*, selon Aragon, « ne sont pas un roman à clefs ». Reste qu'on ne peut pas, là encore, et il nous en fournit lui-même les moyens, ne pas y reconnaître les « pilotis » d'un certain nombre de personnages. L'avertissement s'adressait en fait aux lecteurs trop pressés de ne voir dans son roman qu'une « peinture d'après nature ». Le procédé y est lui-même altéré, de plusieurs façons et pour tenir compte de ce qui fait la spécificité de ce roman de « faits ». C'est le cas pour cette variante du « pilotis » qu'est le « double ». Anatole de Monzie, plusieurs fois représenté en tant que tel, a pour doublure le ministre « M... », à qui M^e^ Watrin, personnage fictif, rend plusieurs fois visite. Lucien Cesbron peut aussi passer pour le « double » d'Étienne Fajon, avec qui Aragon était en relation, comme ici Lucien Cesbron. Cette comptabilité en partie double permet le jeu, l'une par rapport à l'autre et l'une dans l'autre, de la fiction et de la réalité, historique et documentée, des faits et des discours. Elle autorise d'éventuelles réinterprétations ou reformulations, sur le mode de l'imaginaire.

Cela vaut aussi pour les « pilotis » qu'on serait tenté de dire *instables*. Si le « destin » de Jean-Blaise Mercadier n'a rien à voir avec celui d'Alberto Giacometti, son personnage n'en « emprunte » pas moins et pour partie ses traits à la personne du sculpteur. Aragon et lui s'étaient beaucoup fréquentés, à l'époque, notamment, de leur collaboration à la Ligue anti-impérialiste et à la Lutte antireligieuse. L'un comme l'autre avaient rompu avec le surréalisme, et Jean-Blaise semble bien s'en souvenir : « Le surréalisme ! qu'est-ce que j'ai à faire avec le surréalisme ? [...] Les productions de ces gens-là sont a-historiques... Ils violent l'histoire. Ils font rentrer dans leur cadre les faits... c'est leur façon de diriger les faits... » Ils se retrouvèrent à la Libération, et Giacometti accepta, avant de mourir, d'illustrer, pour les *Œuvres croisées*, tomes 11 et 12, *Les Beaux Quartiers*. Aragon, dans l'article — « Grandeur nature » — qu'il lui consacra en 1966 dans *Les Lettres françaises* multiplia les traits qui appellent des rapprochements avec le personnage de Jean-Blaise. Cela va de leurs études intermittentes chez Bourdelle, ou de leur goût commun pour le monument de Pigalle « A Maurice de Saxe », à cette façon qu'ils ont tous deux de conclure leurs phrases « avec un *Non ?* agressif ». L'atelier de Jean-Blaise est situé par Aragon rue de l'Ouest, au plus près de celui qu'occupa Giacometti jusqu'à sa mort, et la description qu'il en fait s'inspire de ses visites au 46, rue Hippolyte-Maindron, dans cette « sorte de baraque comme d'une zone intérieure ». Giacometti, paradoxalement, avait été aussi le « fournisseur du luxe le plus haut ». Ces « miettes » de son œuvre étaient l'« honneur des amateurs », comme ces appliques qu'on pouvait voir à

Antibes chez Aurélien et Georgette Leurtillois. Aragon lui-même se souvenait de la grande lampe de bronze doré qui « éclairait », dans son bureau de *Ce soir*, les séances du Comité d'aide aux intellectuels espagnols, « que le gouvernement Daladier mettait dans des camps ».

Il arrive enfin qu'un se divise en deux. La guerre qu'avait faite Aragon, ainsi devenu son propre « pilotis », est celle, dans le roman, d'Armand Barbentane, au 22e régiment de travailleurs, puis de Jean de Moncey, au GSD 39. C'est donc un jeune homme qu'il « n'avait pas connu », âgé de vingt ans en 1939, qui suivra finalement le chemin de *son* régiment, et non pas Armand, appelé à faire une autre guerre que celle de l'auteur, et qui pourtant, dira Aragon, avait des « traits de moi ». La « transposition » procède ainsi par dédoublement, déstabilisation ou dissociation du modèle, auquel elle n'emprunte que son aspect extérieur, pour « dire quelque chose », et dans des termes qui « collent » avec l'atmosphère du temps et des lieux. Elle ne relie pas tant le récit au réel qu'elle n'autorise librement le jeu de la fiction. Elle se justifie d'autant plus que les contours en sortent, pour ainsi dire, brouillés, contrairement à ce qu'on exige des enfants dans l'exercice du coloriage, quand on leur prescrit de ne pas « dépasser ».

⁂

On en peut trouver comme la preuve *a contrario* lorsque la transposition n'a que trop tendance à l'imitation. Aragon choisira, en 1966, de supprimer le personnage de Michel Felzer, double « inutile », selon lui, de Georges Politzer. Son inutilité ne tient pas tant à ce dédoublement qu'à la trop grande fidélité du personnage à son modèle, et à l'effet de redondance qui en résultait. Les choses se compliquent dans les cas du professeur Baranger et, bien sûr, de Patrice Orfilat, personnages également supprimés dans la version définitive. La raison en est, dans le premier cas, que le modèle — le professeur Langevin — avait, comme on dit, « bougé », et que le portrait de trop fidèle était devenu infidèle. On touche, avec Patrice Orfilat, identifié, dès la publication du roman, à Paul Nizan, aux limites du procédé, et aux dévoiements auxquels peut conduire la « transposition ». Aragon avait multiplié les indices, plus ou moins ignominieux, qui permettaient de reconnaître en Orfilat non pas tant son modèle que celui, en trompe-l'œil et trop bien imité, qu'avait accrédité la propagande du Komintern. L'auteur d'*Aden Arabie* et d'*Antoine Bloyé*, ancien collaborateur d'Aragon à *Ce soir*, avait, comme on sait, fait part de sa démission à Jacques Duclos, dans une lettre rendue publique le 25 septembre 1939, après l'entrée en Pologne de l'Armée rouge : « Je t'envoie ma démission du Parti communiste. Ma condition présente de soldat mobilisé m'interdit d'ajouter à ces lignes le moindre commentaire. » On a évoqué plus haut les raisons de son désaveu du pacte germano-soviétique. Mobilisé, à Carvin, comme interprète et agent de liaison auprès du corps expéditionnaire britannique, il fut tué, pendant la retraite de Dunkerque, dans le Pas-de-Calais, le 23 mai 1940. Il était devenu l'« indicateur de police », le « policier » Nizan, dénoncé comme tel par Maurice Thorez dès le 21 mars, dans *Monde*, l'organe du Komintern, pour avoir, à la déclaration de guerre, « présenté à la presse bourgeoise un plan de collaboration », qui passait pour constituer une « amorce vers un soi-disant "communisme national" » (celui-là même dont se prévalait et se prévaudra l'auteur des *Communistes*). Le philosophe Henri Lefebvre contribua, en 1946, à relancer le débat : le secret de Nizan, de son « obsession », était dans ses livres, qui « tous tournent autour de l'idée de la trahison ». L'année suivante, un groupe d'écrivains — Breton, Camus,

Sartre... (Mais pourquoi donc Sartre a-t-il donné le surnom — « Rirette » — d'Henriette Nizan au personnage féminin de « La chambre » dans *Le Mur*?) — somma les responsables de cette campagne de diffamation, et nommément Aragon, de prouver leurs accusations, ou de reconnaître que Nizan n'avait eu que le tort de démissionner en 1939. C'est donc en toute conscience de ce qu'était devenu le « cas Nizan » qu'Aragon avait choisi de faire du personnage d'Orfilat l'archétype du « traître ». Plusieurs traits en sont empruntés au héros, Antoine Bloyé, des romans de Nizan, comme cette manie qu'il avait de se ronger les ongles. C'était, une fois de plus, pousser les preuves un peu trop loin, jusqu'où l'invitait ce qu'il appelait le « défi de l'ennemi ». On interprétera comme un repentir la suppression du personnage dans l'édition définitive et la reprise, en 1979, dans *L'Œuvre poétique*, de l'article — « Le roman terrible » — qu'il avait consacré, en 1938, à *La Conspiration*. Il avait choisi, entre-temps, de « laisser courir », comme il devait le confier, en 1980, à la biographe de Paul Nizan, Annie Cohen-Solal : « J'ai toujours pensé que c'était une histoire regrettable... Mais se défendre contre cela implique une arrière-pensée... Alors j'ai laissé courir... La chose sérieuse, ce n'est pas que j'aie eu raison ou tort, c'est qu'on a pu déshonorer des gens... C'est une histoire absurde... » Le plus absurde tient sans doute à la communauté d'inspiration et d'analyse, littéraire ou politique, qui avait été en partie la leur jusqu'à l'été 39. La comparaison reste à faire de l'œuvre de Nizan avec celle de l'auteur des *Communistes*. Les romans du *Monde réel* gagneraient à être relus à la lumière de l'article de Nizan, dans *Monde*, en 1932, intitulé « Secrets de famille », ou de « Présentation d'une ville », publié en 1934 dans *Littérature internationale*. Consacrée par Nizan aux négociations qui aboutirent à la signature, en 1938, des accords de Munich, sa *Chronique de septembre* est à relire parallèlement à la chronique qu'avait tenue Aragon des mêmes événements dans ses articles de *Ce soir*. Cela n'exclut pas les différences (et le différend qui pouvait s'ensuivre), quant au style et aux présupposés des deux auteurs. Agrégé de philosophie, Nizan avait relu le manuscrit de la *Psychopathologie* de Jaspers. On lui doit la publication, dans *Bifur*, en 1931, de la première traduction française, par Alexandre Koyré, d'un texte de Heidegger. Son « horreur » de Kierkegaard et de la « phénoménologie allemande » ne l'empêcha pas d'avoir, au front, le sentiment de vivre « dans un monde heideggérien » et d'y éprouver le « sentiment de l'abîme ». Sa manière était celle, somme toute, de Malraux et de Sartre, plutôt que d'Aragon, et l'on devine entre eux, du même coup, comme une rivalité d'écrivains. Tout cela fait plus que des nuances. Reste qu'on n'a pas manqué de rapprocher le « roman d'amour », dans *La Conspiration*, de Bernard Rosenthal et de sa belle-sœur Catherine avec celui, dans *Les Communistes*, de Cécile et de Jean.

⁂

Il en constitue, dira Aragon, le « premier plan », et sans doute le vrai « sujet ». On lui a reproché d'y avoir cédé aux poncifs du feuilleton. Aragon lui-même ne s'en cachait pas et n'aura pas été sans souscrire aux termes de l'annonce, en caractères d'affiche, de la première série des *Communistes*, en 1951, dans *Les Lettres françaises* : « Un grand roman de notre temps... L'émouvant amour de Cécile et de Jean dans la tourmente de la guerre. » Avec, en guise d'illustration, l'image d'un couple rayonnant, dans la « tourmente de la guerre ». Il avait répondu, l'année précédente, à une enquête, dans *Ce soir*, sur le roman-feuilleton : « Le feuilleton, c'est d'abord un roman pour tous, l'image pour tous de ce que l'avenir peut devenir. » Qu'il s'agisse du genre ou du mode de publication, le « feuilleton », autrement dit, avait aussi ses titres de noblesse, comme ce courant autrefois puissant de la morale

courtoise qu'il convenait d'opposer à la conception méprisante, à la mode depuis Montherlant, de la « morale de midinette ». Le journal, dans le même temps, prêchait d'exemple, en « offrant » à ses lecteurs, comme il l'avait fait, un an plus tôt, pour *La Chartreuse de Parme*, le roman de Petrus Borel, *Madame Putiphar*, présenté comme l'histoire, dans une société « dépravée et condamnée », des amours impossibles de Patrick et de Déborah. Il y fallait une certaine audace, et l'idée n'en fut guère appréciée des lecteurs de *Ce soir*. Le roman avait appartenu au panthéon surréaliste. Breton, en 1923, puis Éluard, en 1927, avaient consacré des articles à Petrus Borel, le « lycanthrope ». Celui-ci occupe une place de choix dans l'*Anthologie de l'humour noir*, rééditée cette même année, en 1950. Tout se passe donc comme si Aragon, non sans clins d'yeux à son passé, entendait alors prendre les devants et désarmer le reproche si communément adressé aux *Communistes* de n'être qu'un mauvais feuilleton. Feuilleton si l'on veut, mais sujet à d'infinies variations, qui contribuent à la réactivation ou déconstruction du genre, à travers l'application de recettes et de situations empruntés à sa tradition.

Ce n'est pas pour rien que Cécile est représentée en train de lire *Illusions perdues*, ce « feuilleton » balzacien (« Imaginez, dit encore Aragon, que vous êtes il y a un siècle dans le monde de Balzac, la maison Nucingen... »). La façon dont Jean se réveille, un « lendemain matin », au lit, « dans les bras de Josette ». évoque le déniaisement, dans Balzac, de Lucien Chardon par Coralie. « Lulu » deviendra le « gigolo » de Coralie comme Jean celui de Josette, et Cécile, à ce moment de leur histoire, est pour Jean comme Mme Bargeton pour Lucien : l'exemple d'un amour impossible (« Cécile absente, inoubliable, oubliée, et semblable et différente, une mémoire qui bouge... »). L'histoire de Cécile et de Jean ne se comprend toutefois que par rapport à celle d'Aurélien et de Bérénice, dont Cécile a hérité les cheveux noirs et les yeux bleus (ils seront noirs dans la version définitive). L'enjeu tient cette fois à l'impossibilité non pas tant de l'« amour heureux » que du « couple » et de sa formation. Jean, de ce point de vue, est décrit comme en opposition à Aurélien, et Cécile en opposition à Bérénice. Leurs destins, dans les conditions différentes des années 20 et de 1940, s'organisent à l'opposé l'un de l'autre. La guerre, qui « donne au mensonge son visage de mensonge », et la défaite montrent l'inanité des préjugés qui ont écarté Bérénice d'Aurélien, et réunissent au contraire Cécile et Jean. C'est donc l'histoire, pour la première fois dans le cycle du *Monde réel*, d'un couple qui se forme, dans les pires circonstances extérieures. Mais pour combien de temps ? On ne peut que rêver à ce qui serait advenu d'eux (« Quel avenir pour eux deux ? »), au-delà du livre, resté inachevé, et du seul jour de bonheur qui leur fut donné de connaître. Aragon devait conclure de l'inachèvement du roman à l'impossibilité pour leur couple de ne pas être « démembré », dans l'espace des quatre années qui auraient suivi. Comme il le confiera à Francis Crémieux, tout ce qui, de ce premier rapprochement, pouvait arriver de mieux, c'est que naisse un enfant : « Mais que deviendra cet enfant ? que deviendra la mère, que deviendra le père ? » On songe ici à la mort, dans *Blanche ou l'oubli*, de l'enfant « Avenir », que Marie-Blanche avait eu de Philippe, avant que celui-ci n'en vienne à l'étrangler elle-même. Il eût fallu que, pour avoir un sens, cet « amour d'eux deux » soit fait de « tous les Jean et de toutes les Cécile, unis ». L'utopie « communiste » restait une utopie, que démentent, par exemple, les sentiments éprouvés par Joseph Gigoix lors des retrouvailles, à Conches, de Cécile et de Jean : quelque chose alors « se glace » en Joseph, dans sa « nuit ». La jalousie, autrement dit, n'épargne pas ce héros hautement « positif », qui a pour « pilotis » l'héroïque personnage du roman de Nicolas Ostrovski, *Et*

l'acier fut trempé... Il avait contre lui d'être resté « aveugle », au propre comme au figuré, ce qui fait toute la différence avec Pavel Kortchaguine, le héros pourtant préféré d'Aragon, selon ce qu'il en dit lui-même dans sa réponse, en 1961, au « questionnaire Marcel Proust ».

Reste à compter avec le « cheminement », conjointement, de Cécile et de Jean. Ni l'un ni l'autre ne sont communistes. Leur cheminement se fait « non point à partir d'une conviction, mais justement sans la lumière de la conviction », à la lumière non pas des « idées générales », mais des « faits ». On est tenté de leur appliquer, dans les premiers temps de ce qui devait être leur histoire, ces mots de René Char, dans un poème de *L'Avant-Monde*, « Vivre avec de tels hommes » : « Incertains dans le temps que l'amour grandissait. Incertains, eux seuls, au sommet du cœur. » Vient alors ce qu'on pourrait appeler l'« épreuve des faits » : « On tirait de si près que le monde s'est voulu meilleur. » (La publication, en 1944, de *L'Avant-Monde*, reprise l'année suivante dans *Seuls demeurent*, n'avait pas échappé à Aragon, qui en cite, dans une de ses *Chroniques du bel canto*, en juin 1946, et avant que ne soit venu, pour Char et lui, le temps des anathèmes, cet extrait de « Louis Curel de la Sorgue » : « Il y a un homme à présent debout, un homme dans un champ de seigle, un champ pareil à un cœur mitraillé, un champ sauvé. ») Or c'est bien à l'épreuve des « faits » (« On tirait de si près... ») que l'amour de Cécile et de Jean se fait moins « incertain » et qu'indissociablement se forge en eux la volonté d'un « monde meilleur ». Ils en viennent ainsi, et pour ainsi dire, à se créer l'un par l'autre, tout en se donnant les raisons de croire en l'avènement d'un autre monde. On peut penser ici à la façon dont Aragon, au temps du *Fou d'Elsa*, entreprendra de remettre « sur ses pieds » la formule d'un des « plus grands mystiques arabes, Ibn Arabi » : « Un être n'aime en réalité personne d'autre que son créateur. » Autrement dit, après « renversement » et pour qui « ne connaît pas son créateur », ou qui, comme Jean, devenu incapable de « penser à quoi que ce soit qui ne soit pas Cécile », ne croit plus « à Dieu ni à Diable » : « Qui j'aime me crée. » Nous sommes, avec l'histoire de Cécile et de Jean, aux sources de ce « double mystère parmi les connaissances triomphantes » que célèbre une strophe du *Fou d'Elsa* : « Ma femme sans fin que j'enfante / Au monde par qui je suis mis. » Cela passe par le reniement du « culte dû à Dieu », et le renversement qu'il suppose des valeurs de ce « culte », ainsi remises « sur leurs pieds ». Aragon empruntera à Louis Massignon cette citation des derniers mots d'Al'Hallâdj, au moment de son martyre : « Je renie le culte dû à Dieu et ce reniement m'était un devoir, alors qu'il est pour les musulmans un péché. » On appréciera en conséquence l'invention, dans *Les Communistes*, des figures pathétiques du colonel Avoine, ce « pauvre vieil homme illuminé » et de l'abbé Blomet. Faute d'avoir consenti au « renversement » exigé, le premier continue à « n'attendre que Dieu, au bout du compte », enchaîné à « tout ce qu'une vie peut contenir d'absence, de machinal ». Quant à l'abbé Blomet, confronté, sous un ciel « déserté » et en présence d'un monde qui paraît « vide », au suicide d'un homme, un général, dont « peu importe le nom », il mourra dans une infirmerie de fortune, atteint par la gangrène, « désespérant de son salut » et « criant jusqu'au fond de ses os ». Jean-Blaise Mercadier n'a pas de mal à lui opposer, pour son propre compte, l'exemple de son ami Lebecq, son « général à lui », pour qui l'« honneur » était au contraire de « ne pas sombrer, jamais ». A l'expression de cette morale volontariste répond, quelques chapitres plus loin et en guise d'oraison funèbre, ce mot d'Aragon : « Ô douleur, douleur des hommes... »

⁂

L'histoire de l'« émouvant amour » de Cécile et de Jean peut à bon droit passer pour le vrai « sujet » des *Communistes*. Elle ne va pas sans l'évocation de son arrière-plan, la « tourmente de la guerre », qui en constitue, comme dans une fugue, le contre-sujet. La manière aragonienne n'est jamais aussi à l'aise que lorsqu'il s'agit d'en représenter la « fureur inhumaine ». Il avait dû, pour ce faire, prendre, comme on dit, sur lui, et passer outre à une manière d'interdit, auquel il avait longtemps souscrit, prescrivant de ne pas même « nommer » la guerre, ainsi rendue aux catégories de l'indicible et de l'irreprésentable. Il s'agissait pour lui, comme du reste pour ses premiers amis, également rescapés d'une autre guerre, de ne pas poser à l'« ancien combattant », et de se démarquer aussi des « bardes de la guerre », de ceux, qui, comme D'Annunzio ou Marinetti, se faisaient dans l'Italie de Mussolini les chantres de sa « beauté ». Il avait fallu toute la « magie » dont était capable Apollinaire pour qu'on lui pardonnât d'avoir pratiqué cette « mystification de la guerre qui reste la honte et l'éclat de ce grand poète » (« Beautés de la guerre et leurs reflets dans la littérature », *Europe*, décembre 1935). Restait à en montrer, à l'exemple de Barbusse, et pour ce qui est de l'an quarante, la face pour ainsi dire cachée, mais considérée cette fois à travers les tenants et les aboutissants qui avaient contribué à la faire ce qu'elle est. La représentation du « cataclysme » n'occupe que la cinquième et dernière partie du roman (*Mai-Juin 1940*) tel que nous le lisons, à raison de deux volumes sur six. Les quatre premières parties (*Février 1939-Mai 1940*) font figure d'introduction. C'est que la guerre, cette guerre-là, et l'installation qui s'ensuivit du régime de Vichy, ne sont pas tombées du ciel. Il conviendrait de s'en souvenir pour satisfaire au devoir qu'on appelle aujourd'hui « de mémoire ». Le souvenir, autrement, ne peut que faire écran, comme le plus éculé des lieux communs, à la compréhension des « faits », qui passe par celle de leurs antécédents. Ces deux volumes, quoi qu'il en soit, pèsent autant que les quatre premiers dans l'économie générale du livre, comme la catastrophe dans celle d'une tragédie. Aragon y invente une nouvelle manière de raconter, une écriture du désastre, à la limite, parfois, et comme il convient au sujet, de l'illisibilité. Elle ne saurait se conformer au parcours rituel de la narration, à la manie bourgeoise, disait Aragon au temps du *Con d'Irène,* de « tout arranger en histoire ». Une histoire qu'on comprend (ou qu'on peut résumer) pourrait bien n'être, disait Brecht, qu'une histoire « mal racontée ». *Les Communistes* échappent, de ce point de vue, et cela vaut surtout pour leur dernière partie, à toute tentative d'en résumer l'« histoire », ou les « péripéties ». Le récit des faits et leur chronologie (plus que partout ailleurs dans les romans du *Monde réel*) constituent bien comme un programme que l'écriture s'évertue à suivre. Mais s'ils contribuent à organiser le sens, comme d'autre part le système des personnages, c'est dans un espace et un temps pour ainsi dire démultipliés, et marqués, notamment, par des effets de simultanéité et de correspondances qui en brouillent les limites. Tout y est écrit, pourrait-on dire, écrit d'avance, mais aussi tout peut arriver, dans cette évocation du mouvement d'unités déboussolées qui toutes courent à leur perte, ou après un hypothétique salut : « Bon Dieu, dit Barbentane, si seulement on avait une carte... » Le docteur Dasvin de Cessac, quant à lui, voudrait bien « savoir où est le front »... L'univers représenté est ainsi celui de *Jacques le fataliste,* plutôt que de *Candide* : « Tout cela se mêle et s'agite comme ce qui vole dans les arbres et les feuilles secouées par un jour de grand vent. » Cela « défie la peinture » et va de l'explosion au sol d'un bombardier abattu (un « vrai charnier ») à un accouchement sous les bombes au bord de la route (la mère et l'enfant « en bouillie »). Partout « ça pleut le feu et la mort », au milieu des villes en flammes, ou

quand tombe la « foudre du ciel » sur la « justice des hommes ». Il n'y a plus alors de « pensée que pour la mort », dans l'« horreur du clair de lune », quand la « nuit commençante porte en elle le bruit d'un cheminement immense » et que les « chiens abandonnés font un pitoyable concert de saltimbanques » (auquel fait référence le poème d'Aragon, « Un temps de chien », dans *Le Nouveau Crève-Cœur*). On s'entre-tue et on fusille, sous la pluie et l'orage, cependant qu'Alexis Léger, au Quai d'Orsay, « fait sa lessive » et que Monzie, aux Transports, « fait ses paquets ». Passe alors le cortège, « comme un bétail », des prisonniers français, au milieu du « tournoiement vers la mer des évacués de Lille », et c'est pour Jean de Moncey et les siens le « cauchemar de la traversée de Dunkerque ». Il y a bien là de quoi rendre caduques les « idées générales », même les plus assurées. Les « faits » en viennent à se changer en « sortilèges », comme dans le songe et l'insomnie, où tout « prend sens, s'organise, se prolonge sur un monde inconnu du grand jour ». Le passage se fait ainsi naturellement de la réalité (et du réalisme) à la fiction qu'elle *autorise,* et dont on a ici la définition pour ainsi dire emblématique. Comme est emblématique de la poétique et de l'écriture qui lui correspondent le personnage, dans le roman, de Jean-Blaise, le sculpteur : « Je sculpte le vent », aimait-il à dire, comme en réponse au défi que constitue pour tout sculpteur (et tout romancier) la « contradiction de la pierre et du mouvement ». L'écriture du désastre, elle aussi, « sculpte le vent ».

Cela ne va pas sans effets de légende (il y a bien aussi la « Légende de Gabriel Péri », dans *La Diane française*). *Les Communistes* se présentaient, selon les termes de la bande-annonce du premier fascicule, retrouvée par Corinne Grenouillet, comme le « Roman de France ». Roman, donc, mais au sens ancien, comme on disait le « Roman de Troie ». Roman, dira Aragon, du « déchirement français », mais porté aux limites de son histoire et de sa légende, du mythe et de l'histoire. Il faut se souvenir ici de l'usage qu'avait fait du matériau légendaire l'auteur, en 1942, de *Brocéliande*. Il estimait « fort artificielle » l'opposition, dans les esprits soucieux d'« exactitude historique », entre l'histoire et les mythes, qu'il ne s'agissait, là encore, que de savoir remettre sur leurs pieds. Pierre Cormeilles le rappelait à ses compagnons, le 11 mai 1940, dans la « grande salle aux tapisseries » du château d'Heckert, où l'on servait ce soir-là d'« extraordinaires bordeaux » et où Jean de Moncey devait retrouver une photo de Cécile : « Le chevalier-fée Auberon, devenu le nain vert Obéron quand on eut transféré en Rhénanie le plant bordelais, en plein Moyen Age... tout ça, c'est français. » Le propos — qu'on pourrait dire « de contrebande » — est conforme à ce que sera (ou avait été) la « leçon de Ribérac », et à ce qu'en écrivait Aragon à Max-Pol Fouchet, le 31 mai 1941 : « Jamais la poésie et la culture françaises n'ont été à l'épreuve d'une époque pareille à celle-ci. Il faut pour en retrouver l'exemple remonter au Moyen Age, et alors la France n'était pas une unité constituée, ni notre langue la cristallisation de toutes les grandes idées du monde. » Ainsi rêve-t-on, à Malemort, « au milieu de la France, de la guerre et de la pluie », dans cette « humide fin d'automne » de 1939, aux « siècles des Armagnacs et des Bourguignons ». On peut penser aussi à la lecture que faisait Aragon, en 1946, pour les « Bibliothèques de la Bataille du Livre », de *La Jacquerie* de Mérimée : « Crécy succédait à une façon de drôle de guerre. » Et les parlements villageois du Mulcien, à l'origine de cette jacquerie, le font rêver : « J'imagine ce parlement qui se tint à Gandelu — ce Gandelu que j'ai connu au début de la guerre de 39 — quand l'église n'en avait pas cent ans... » Le pays du Mulcien, celui de la première affectation d'Aragon, au 22e régiment de travailleurs, le régiment d'Armand Barbentane, se trouvait avoir été celui des anciennes jacqueries.

Aragon y retourna, en excursion documentaire, au printemps 1947 : « Rien n'était changé, tout l'était », devait-il écrire dans sa « chronique » de juin 1947. Ainsi tout change et rien ne change : le temps ne passe ni plus ni moins que dans les contes, à cette limite indécise de l'histoire et de la légende. C'est ailleurs le calendrier liturgique qui sert de référence : la démission d'Édouard Daladier, l'investiture de Paul Reynaud et le procès des députés communistes sont datés par Aragon de la Semaine sainte de l'an quarante. L'atmosphère, en ce vendredi 22 mars, « premier jour du printemps », est celle de l'Enchantement du Vendredi saint, dont « Barrès a parlé quelque part » : « Kundry, aujourd'hui, c'est M. Paul Reynaud ». On voit comment, entre autres raisons et d'une débâcle l'autre, *La Semaine sainte* a pu être présentée par son auteur comme la « métaphore inverse » des *Communistes*. Il se pourrait enfin que la plus politique des tragédies de Racine soit au roman des *Communistes* ce que sa *Bérénice* avait été à *Aurélien*. C'est au ministre Monzie qu'il appartient, dans le roman, de citer *Mithridate*, au moment de « faire ses paquets » et par référence à la situation militaire. La politique, sur fond de trahison et de haine entre deux frères ennemis, y contrarie les amours et l'avenir de Monime et de Xipharès. C'est bien le cas de se dire, à leur propos, comme à propos de Cécile et de Jean : « Comme tout cela est étrange... quel monde absurde... quel avenir pour eux deux ? » On leur appliquerait volontiers, cette formule de Racine, dans la préface d'*Alexandre* : « Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. » La « tragédie », autrement dit, ou le « roman », n'excluent pas que l'on puisse « suivre fidèlement l'histoire ».

⁂

Je ne sais pas si *Les Communistes* sont un bon ou un mauvais roman. Je laisse le soin d'en décider aux juges-arbitres de la mode, et aux auteurs d'arts poétiques et de manuels : la hiérarchisation dogmatique des valeurs par l'histoire littéraire et la critique légitimante n'est jamais, disait Aragon, qu'une « vue de l'esprit à un moment donné », une vue « universitaire », et autant dire de « groupe », ce qui, ajoutait-il, n'est pas très différent d'une vue « mondaine ». C'est, je crois, un roman difficile, par ce qu'il exige d'attention au *détail*, et peut-être un grand roman, sans équivalent en son genre, à la mesure, jusque dans la raideur de ses partis pris, d'une ambition sans doute démesurée, qui en explique et justifie les défauts. Un grand roman, non pas peut-être de notre temps, mais d'un *autre* temps, passé ou à venir. Il ne paraît obsolète, à cette distance où nous sommes, qu'au regard d'une époque qui est celle — bon chic, bon genre — du devenir intimiste, pour ne pas dire autiste, et minimaliste de la « littérature ». La conception des *Communistes* remontait à la « volonté de roman » affirmée par Aragon dans les années vingt. Elle avait trouvé un commencement de réalisation dans le projet avorté d'un roman, ou d'un cycle, où l'on entrerait « par autant de portes qu'il y avait de personnages différenciés ». Aragon, rétrospectivement, interprétera *Les Communistes* comme la réécriture « au bien » de *La Défense de l'infini*. La société y était décrite sous l'image d'un bordel, avec pour horizon celui d'une « orgie perpétuelle ». Le contexte en est celui, cette fois, de l'histoire réelle, et non plus fantasmée, et l'horizon celui de l'enfer, d'un enfer plus ou moins indicible, et irregardable (« Regardez, comme on dit dans *Michel Strogoff*... »). C'est aussi un roman-charnière, le lieu de passage obligé d'*Aurélien* à *La Semaine sainte*, par la résolution qu'il implique de très anciens accords, et le pressentiment qu'il manifeste des accomplissements à venir. L'auteur « s'y exerce à plein », à la façon non pas tant d'un prophète, qui, de toute façon, peut mentir ou se tromper, que du saint Thomas qu'il voulait être, mettant « sa main dans la

plaie du côté ». C'est ici le lieu de citer *Namouna*, ce poème de Musset qu'Aragon savait par cœur depuis l'époque où il lui empruntait l'épigraphe du *Libertinage*, et qui passait encore à ses yeux, en 1957, pour « un des plus grands poèmes jamais écrits » :

Analysez la plaie, et fourrez-y les doigts ;
Il faudra de tout temps que l'incrédule y fouille,
Pour savoir si son Christ est mort sur la croix.

Cette « plaie » était celle, selon lui, du « terrible fossé *moderne* », qui depuis lors reste béant, « entre l'homme et sa destinée ». Ce qui nous reconduit à la définition qu'il avait donnée du *moderne*, pour « introduire » à 1930 : « Le moderne est le point névralgique de la conscience d'une époque » (*La Révolution surréaliste*, 15 décembre 1929). C'est là, ajoutait-il, qu'« il faut frapper », frapper où ça fait mal, au défaut de la conscience qu'une époque a d'elle-même, au « mécompte » de ses rêves. Il ne s'agit que d'être, comme on dit, de son temps, « *absolument* moderne ». C'est en tout cas la leçon qu'Aragon devait tirer, en 1966, de sa relecture des *Communistes* : « Ce n'est pas dans les cendres du temps, mais dans les dangereuses flammes de l'événement que naissent les images valables de l'homme, dût celui qui a l'audace de les y arracher s'en brûler affreusement les mains, en être défiguré, en périr. » On ne saurait être le saint Thomas ou le « témoin » de son époque sans consentir à en être aussi le saint Sébastien.

Bernard Leuilliot.

Prologue

Depuis cinq jours, par les brèches du pays, le flot sombre des vaincus, un peuple portant dans ses yeux la révolte de la défaite et l'étonnement du destin, déferlait à travers les Pyrénées-Orientales, mal endigué, brutalement accueilli par les soldats et les gendarmes, où il ne croyait rencontrer que le deuil, et la générosité française, depuis cinq jours, par toutes les routes, à pied, sur des charrettes, dans des camions bondés, avec l'entassement des pauvres choses emportées, les vestiges pitoyables d'une vie lointaine et balayée, depuis cinq jours, dans le désordre et la surprise d'une administration débordée qui n'avait rien prévu, ni cette invasion du malheur, ni les centres d'accueil, ni le sang des blessés, ni les femmes tombant d'épuisement sur les routes, ni les vieillards mourant de leur belle mort dans la boue, ni les enfants perdus qu'on retrouvait partout dans la campagne...

A Perpignan, un homme de trente-cinq ans environ, grand et mince, brun et assez haut en couleur, qui avait l'air de ce qu'il était, un pédagogue, descendait du train, envoyé par un Comité d'aide aux intellectuels espagnols, le comité que présidait Jules Baranger, de l'Institut, le prix Nobel de chimie. Pierre Cormeilles avait fini par persuader son proviseur qu'il y avait des tas de professeurs pris dans l'exode et que l'honneur de l'Université était engagé dans l'aventure, et le nom de Baranger avait fait poids : d'ailleurs, son collègue Moreau acceptait d'assurer ses heures de géographie pendant une semaine... Pierre, tout le voyage, il avait pris le train de nuit, avait été tenu éveillé par l'espèce d'ivresse de pensées que lui donnait comme à un tas de gens ces jours-là, le tour brusqué des affaires d'Espagne. N'avait-il pas été à Madrid, avec une délégation de la Ligue de l'enseignement, l'autre année ? La stupeur et la fièvre qu'il sentait à la fois en lui, c'était le double sentiment de toute la France à lire les nouvelles d'au-delà des Pyrénées. Et puis, soudain, on voyait dans les journaux français s'esquisser la virevolte, le peuple espagnol lâché en faveur de ses nouveaux maîtres. De Paris, où dans les grandes manifestations du Front populaire on jetait son cœur avec les billets de cent sous dans les grands drapeaux, violet, jaune et rouge, tenus aux quatre coins par des jeunes gens qui levaient le poing fermé, de Paris comment imaginer physiquement cette chose incroyable, cet effondrement, ce déni de l'histoire qui entrait dans l'histoire, cette tragédie à travers les villes et les champs, le triomphe des señoritos, de la phalange et des mercenaires marocains ? Pierre avait voulu mettre le doigt dans cette plaie au côté de la Liberté : il lui fallait la preuve tangible du désastre. Et dans son lycée, avec ce recrutement

d'Auteuil et Passy, l'atmosphère même des collègues, le scepticisme, l'ironie interféraient avec l'atroce contentement de certains. Se secouer, se secouer! Alors quand ce comité d'aide...

Ce jour de cendres qui régnait sur la ville, au sortir du train, complétait pour Pierre Cormeilles le caractère d'insomnie prolongée du voyage. La légère couperose de ses pommettes s'enflammait du sommeil absent. Les yeux noirs du professeur regardaient toute chose déjà comme le vestibule de l'enfer, et, son petit sac à la main, remontant le col de velours pas neuf de son pardessus, car il faisait frisquet et humide, Pierre, le nez rougi, se voûtant un peu comme c'était sa manie, se hâta de gagner l'adresse qu'on lui avait donnée à Paris, où un camarade déjà avait ouvert un bureau pour le comité Baranger. Il ne demandait pas son chemin, ayant jadis professé à Perpignan. Le va-et-vient inhabituel, à la fois morne et fébrile, arrangez-vous, lui fut plus sensible qu'à un étranger débarquant ici sans rien connaître de la ville. On voyait beaucoup de police. Des voitures officielles animaient les rues d'une vie artificielle. Des groupes de gens parlaient sur les places. La lumière de catastrophe, le froid et la saleté des rues allaient étrangement à ces défilés d'hommes hâves, déguenillés, encore en quelque chose militaires, que Pierre croisa à deux ou trois reprises, escortés de soldats français — des coloniaux, l'arme à la bretelle — et qu'on allait parquer plus loin. Certains avaient la tête bandée, ou le bras en écharpe, avec des pansements de hasard, gris et sanglants, certains s'appuyaient sur des cannes...

L'homme du comité, Oustric, un petit gros, qui ne s'était pas rasé depuis deux jours, un méridional, instituteur de l'Aude, un *gavache*, comme on disait ici, était bien le personnage qui convenait à ce cauchemar. Fait pour le soleil, la paresse et le bonheur, il ajoutait au paysage le décalé de ses soupirs, de son désespoir, de sa parfaite inefficacité, de sa consternation. « Que faire? disait-il, que faire? Je suis seul ici. Les gens de la préfecture... Oh! les monstres, les monstres..., si vous saviez..., et les organisations font ce qu'elles peuvent, mais... ce qu'elles peuvent... » Il ne savait pas s'il fallait dire monsieur ou camarade à ce type au nez long qui venait d'arriver, et son langage roulait les r, du verre brisé. Tout coupé de respirations profondes, comme d'un homme qui vient de courir. Il ne fallut pas longtemps à Pierre pour renaître le bien-fondé de cet égarement qui lui aurait paru comique sans les tristes convois dans les rues, ces femmes parquées dans un préau d'école, tout un fiévreux bétail humain, avec leurs gosses, leur misère, la faim, l'ordure, et pas même de quoi se garer du vent glacé..., ces bâtiments abandonnés, sans toit, sans fenêtres, qu'emplissait l'odeur de la gangrène, où achevaient de mourir blessés et malades pêle-mêle, sans soins, sans médecin, à la seule garde d'une pauvre brave femme costumée en infirmière, qui joignait les mains tous les trois mots, mâchonnait ses lèvres pâles, les joues tremblantes, et qui prenait tous les visiteurs pour le chirurgien attendu, à cause de l'homme, là-bas, qui hurlait, avec sa fracture du crâne...

Les organisations faisaient ce qu'elles pouvaient, comme disait l'autre. Et dès que Pierre eût commencé de visiter les permanences, le Secours populaire, le Parti, il retrouvait des militants qu'il avait connus naguère... Alors, une autre épouvante le prit, la conscience d'une autre horreur dans cette horreur : la bagarre sordide, sourde, hypocrite et cruelle, des groupements et de la police, compliquant de façon atroce l'aide aux milliers et milliers d'êtres emportés par le cyclone, brouillant les dévouements, brisant l'élan des cœurs, mystifiant les bonnes volontés. C'était à douter que le pire fussent l'inorganisation, la pagaille et l'impuissance. Comme à plaisir, d'insaisissables saboteurs du sentiment public, à tous les étages, semblaient s'être donné pour but

de déshonorer le pays et de faire échec à toute tentative d'humanité. A tous les étages. Il y avait les bureaux. Il y avait les ordres de Paris. Il y avait ceux qui, tout en parlant des vaincus avec le pathétique désirable, s'exclamaient que tout cela était bien joli, mais qu'il fallait maintenant compter avec Franco, qui serait notre voisin, et que l'intérêt de la République française, comme le disait le député Visconti, un USR, devait primer sur celui de la République espagnole. Oustric ne tarissait pas sur ce Visconti-là, un sale petit bonhomme avec les cheveux coupés en frange sur le front, auquel il s'était heurté presque à chaque pas, à chaque démarche, et qui disait au préfet : « Vous n'y songez pas, monsieur le Préfet..., vous allez incommoder Franco ! Qu'est-ce que nous dirons quand on va reprendre les relations ?... C'est l'évidence même..., j'ai parlé avec Daladier, je sais ce qu'il pense..., c'est une affaire de semaines..., l'Angleterre vient de se décider à envoyer un observateur à Burgos..., et comme membre de la commission des Affaires étrangères, je puis bien vous dire... De quoi se mêle-t-il, Baranger ? C'est ridicule, ces intellectuels prétentieux. Et s'il fallait écouter les gens d'ici... Tenez, par exemple, ce Léopold Roques..., pour lui tout est simple comme un gâteau coupé en deux..., il y a les bons communistes, et les autres tous des affreux... Vous pensez si je les connais ! A chaque réunion électorale, je le vois appliquer et je me dis : « Allons bon, voilà mon Léopold... » Il ajoutait que Jules Baranger ferait mieux de s'occuper de ses éprouvettes... On ne sait pas jusqu'à quel point de pareils propos pouvaient influencer M. Didkowsky, le préfet..., mais s'ils ne l'influençaient pas, ce n'était pas la faute du Visconti ! « Ce sale bavard, disait Oustric, quand il est là, pas possible de placer un mot... » Il y avait la politique locale : la revanche de ceux qui, depuis trois ans bientôt, n'osaient publiquement avouer attendre la victoire de Franco, et parmi ceux qui soutenaient la République, les rivalités, la recherche des siens parmi les victimes, la préférence donnée à des mourants et des affamés sur d'autres affamés, d'autres mourants. Il y avait l'impossibilité d'établir un ordre quelconque, à cause de ces luttes masquées, du désir fou des uns et des autres d'avoir eu seuls raison, et cette anarchie dont mourait la République espagnole, sa contagion, l'arrivée d'éléments troubles dont le but était de transformer la déroute en victoire de leur faction, la haine aussi, qui ne s'avouait pas, d'une catégorie particulière d'hommes, de femmes et d'enfants, qui ne s'avouait pas parce qu'il y avait la légalité française des communistes, mais tout le monde savait qu'on ne criait que pour la forme contre les anars, les pistoleros, comme il vous plaisait les appeler : tout d'un coup, ici, le mensonge était évident, et la peur des rouges avait un seul visage.

On avait signalé dans les réfugiés arrivés la veille, et entassés dans un bâtiment où les camarades avaient le contrôle, la présence d'un vieux bonhomme, épuisé de fatigue et d'asthme, qui était, paraît-il, un savant de l'université de Madrid. Oustric et Cormeilles se rendirent ensemble à la préfecture réclamer pour lui les papiers, et le droit de l'acheminer sur Paris. De bureau en bureau, avec beaucoup de politesse, on les amusait depuis plus d'une heure, et ils commençaient à désespérer, quand brusquement quelqu'un du cabinet du préfet reconnut le nom du professeur madrilène, et arrangea tout en deux minutes. C'était un jeune homme fort distingué, dont on disait à tout hasard qu'il était PSF, mais qui sortait de l'École des chartes. « Le Pr V... ? s'était-il écrié. Mais c'est l'auteur de ce bouquin sur l'étymologie arabe des noms propres dans la *Chanson de Roland* ! Ah, et puis zut pour ce que dira Visconti ! Il n'est pas ministre de l'Intérieur, après tout ! D'ailleurs, il fiche le camp, il me l'a dit tout à l'heure..., il s'en va à Antibes : bon débarras ! Paraît qu'il fait beau sur la Côte d'Azur..., qu'il nous laisse notre mauvais temps et nos emmerdements ! » Et Oustric, bonnement, avait remarqué : « S'il y avait à la préfecture

beaucoup de gens comme ce M. Cordier! » Cormeilles hocha la tête. Il n'était pas très persuadé que la multiplication des amateurs d'étymologie eût grandement aidé dans leur tâche les défenseurs des républicains... Dans la petite boutique poussiéreuse, avec des piles de tracts dans un coin, un matériel d'imprimerie abandonné, qui était le siège du Comité d'aide, le Pr V..., un vieillard aux épaules pliant sous une couverture sans couleur dont on l'avait enveloppé, sanglotait dans ses doigts maigres et déformés. Il avait perdu sa femme en route. Il savait qu'il ne la reverrait plus. Elle avait une maladie de cœur, et depuis trois ans ne sortait plus de chez elle, même pendant les bombardements de Madrid... Il sanglotait, et marmonnait des phrases, de façon sénile. « Que dit-il? » demanda Cormeilles. Mais Oustric haussa les épaules, entre deux reprises de souffle : « Rien d'intéressant... Il fait comme les autres..., c'est un socialiste : il maudit Blum. »

⁂

A ce point de passage, la route traversait le village frontière dans un creux entre deux collines. Venant de France, on descendait entre les petites maisons, pour la plupart depuis longtemps désertées de leurs habitants. Puis, il y avait, après le poste où on les avait arrêtés pour vérifier leurs papiers, un bout de chemin, cent mètres jusqu'au cordon militaire des gardes mobiles, qui, derrière une chaîne tendue, marquait la limite française. De l'autre côté, la route remontait dans le village espagnol, que rien ne différenciait, si ce n'était, pour l'heure, cette foule inquiète de réfugiés, et ces soldats républicains, attendant le droit de passer en France.

Cormeilles et Oustric avaient un papier de la préfecture, grâce à l'amateur d'étymologies, pour passer du côté espagnol, y rechercher les intellectuels qui auraient un tour de faveur. Depuis la veille, le flot diminué de l'exode était inexorablement arrêté à la porte du salut. Des autos, des motocyclistes qui arrivaient annonçaient l'approche de Franco... Des malheureux venaient jusqu'au cordon français supplier qu'on les laissât passer. Mais le plus grand nombre, dans les maisons, les cours, les rues, couchant dans des voitures, campé à la grâce de Dieu, semblait figé dans une espèce de dignité et de dédain extraordinaires. Après le chaos de Perpignan, ce calme et ce silence espagnols surprenaient. Les femmes vêtues de noir, leurs enfants pendus à leurs jupes, des hommes assis, le fusil entre les genoux, étaient là, avec sur la figure un air de résolution sombre, et on se demandait ce qu'ils pouvaient bien attendre.

Au poste militaire espagnol, les deux délégués parlaient avec les officiers, qui racontaient les histoires de l'exode, les incidents de cette terrible semaine, les anecdotes des dernières heures de Barcelone... Connaissaient-ils, parmi les pauvres gens qui étaient là, des avocats, des ingénieurs, des professeurs, des médecins...?

« Ah! si! dit le jeune capitaine. Un médecin..., il y a un docteur, si... » Et il donna l'ordre qu'on allât le chercher. Le docteur devait avoir dans les cinquante ans, et il portait des lunettes dont un verre était tombé. Un gros homme, couleur papier à cigarette, avec de très petites mains nerveuses et mobiles, qu'il agitait en parlant, d'un geste toujours répété, à hauteur de visage. Non, il ne pouvait pas accepter. Le señor français était bien aimable. Il ne franchirait pas la frontière, il avait là un blessé. Et tous ces gens-là, sans médecin... Oustric ne put le décider.

Ils allèrent voir le blessé avec le docteur. On l'avait garé dans une cave de plain-pied avec la rue, sous un escalier de pierre grise. Il râlait doucement sur son brancard. Une manière de géant tombé. Il râlait les mains au ventre. Il

avait aussi une blessure à la jambe. Les narines pincées, battantes, le teint foncé, les yeux qui semblaient fuir dans la tête, et le bleu de la barbe...

« Il s'en tirera, docteur? Pas, qu'il s'en tirera? »

Une voix française avait dit cela dans l'ombre, en français. Cormeilles cligna des yeux, et aperçut un homme assis sur un sac, un type aux épaules larges, des vêtements mi-civils, mi-militaires.

« Un Français? » dit-il. Et le docteur acquiesça, et dit tout bas : « Vous voyez... Je ne peux pas laisser un blessé... » Le blessé soupira, tourna ses regards perdus vers le jour. Il dit quelque chose. Le Français demanda : « Il a soif, il dit qu'il a soif? On ne peut pas lui donner à boire? » Il valait mieux pas, disait le docteur. « Français? » répéta Cormeilles. C'était à peine une question. L'homme sortit au jour avec eux.

Ce grand diable, dans toute la force de la jeunesse, même sous l'accoutrement hybride qui était le sien, le mono des Brigades, le ceinturon à baudrier, le fusil, et la cartouchière, impossible de ne pas reconnaître en lui l'ouvrier français. C'est drôle, pensa Pierre, la barbe même pousse différemment chez nous. Et puis, il y avait cette façon inimitable de porter le cache-nez, un vieux cache-nez de coton roulé autour du cou.

L'autre n'avait guère la tête qu'à son copain, le blessé, Antonio. Il entendit à peine qu'Oustric lui disait qu'il pourrait s'arranger avec le poste, où les gardes n'étaient pas trop chiens, pour lui faire passer la frontière, puisqu'il était français. Lui non plus ne voulait pas quitter Antonio. C'était un type de Paris, depuis fin 36 aux Brigades. D'abord très réservé, puis je ne sais ce que dit Cormeilles, sur les Brigades, tout d'un coup il s'humanisa, et il osa même demander : « Vous êtes un camarade, hein? C'est drôle, j'ai vu ça..., vous comprenez, il faut bien que je rentre en France, mais Antonio... »

Cela n'avait pas de sens. Antonio n'en avait plus pour longtemps. Est-ce qu'on peut quelque chose pour un mec blessé au ventre, dans les conditions où on était? Une chose stupide : une bombe d'avion sur la colonne qu'ils escortaient... « Vous pouvez pas savoir, dit le Français, Antonio..., pas que c'est mon copain..., mais c'est une perte..., un type comme ça... Antonio, ah! merde... »

Il en avait la sueur. « Voyons, camarade, dit Pierre... Tu ne peux pas rater l'occasion qu'on t'offre... Tu ne sais pas ce qu'ils en font de l'autre côté, des types des Brigades... Nous, on a un papier de la préfecture, on peut te faire passer..., une veine... Antonio, c'est dommage, mais puisqu'on te dit qu'il est foutu? Comment est ton nom, pour écrire sur le papier...? — Blanchard, Raoul... Avec un d, Blanchard... Né à Paris, le 4 juillet 1910... Laissez-moi lui dire, à Antonio... »

Il était retourné dans la cave. Il mit un genou en terre et, doucement, de la main, écarta les cheveux du blessé et, avec son mouchoir, quelque chose qui avait été un mouchoir, il lui essuya le front : « Antonio... Antonio... tu m'entends? » Le blessé murmurait on ne sait quoi : « Tu m'entends, Antonio?... Écoute... Il faut vivre... Antonio... Tu me comprends? Il faut vivre... Ne crois pas que je t'abandonne... Tu comprends, Antonio, le combat continue... Je dois partir... Antonio? Oh! tu ne m'entends pas, Antonio? Si?... Je ne t'abandonne pas..., il y a le docteur... N'écoute pas ce qu'on te dira : il faut vivre..., il faut guérir..., on va continuer le combat..., rien n'est perdu, Antonio, rien n'est perdu..., on va te mener dans un hôpital, tu vas guérir... Écoute... Retiens bien ça : quand tu seras guéri... Oh! il ne m'entend plus! Antonio, Antonio! »

Antonio avait soulevé sa main, il voulait dire quelque chose, il ne pouvait pas...

« Antonio, retiens bien ça... Blanchard, rue Cantagrel, 33..., c'est dans le treizième..., à Paris... Antonio..., tu te rappelleras? 33, rue Cantagrel, treizième, Blanchard, Raoul... C'est là que tu me retrouveras, Antonio... »

Le docteur dit une phrase en espagnol, et, de ses petites mains agitées, il tira Blanchard... A la lueur apocalyptique du jour, Blanchard était blême... Il dit encore une fois : « Antonio... », puis ne pensa plus qu'à son fusil. Fallait-il le laisser au poste? ou le rentrer en France? Ça en ferait un de moins pour Franco.

La question ne se posait pas. Il fallait se présenter sans armes au poste-frontière. On allait dire de Blanchard que c'était un ingénieur, pour la forme. Il eut presque autant de difficulté à se séparer de son flingue que de son copain. Il marchait assez difficilement : une balle dans le mollet, pas encore tout à fait oubliée, malgré un mois d'hôpital. C'était ce qui expliquait sa présence...

Au retour, au cordon de soldats, ils eurent une surprise désagréable. On avait relevé les gardes mobiles qui y étaient deux heures plus tôt pour les remplacer par des Sénégalais. Les gardes mobiles n'étaient pas de mauvais bougres, on s'arrangeait facilement avec eux. D'abord, la plupart, ils partageaient le sentiment général contre Franco... Les Sénégalais, eux, qu'est-ce qu'ils pouvaient comprendre à ce qui leur arrivait? Ils étaient là, sur un discours de leur officier, un de ces discours qu'on leur tenait, tout expliqué comme l'officier imaginait qu'ils pouvaient comprendre, et avec ça l'officier, lui, il était d'avis que pas de faiblesse avec les rouges, alors... Ils se tenaient la baïonnette au fusil, le fusil à deux mains, oblique, comme pour embrocher qui voudrait passer outre, se balançant continuellement d'un pied sur l'autre, une danse de mort, avec leurs visages noirs étonnés, leurs dents blanches, leur ignorance de tout, à ce défilé pyrénéen. Et une deux, d'un pied sur l'autre, une deux. La baïonnette pointée. D'un pied sur l'autre. Ancrés dans le devoir, la consigne. Les blancs d'un côté, de leur côté, étaient contre les blancs de l'autre côté, voilà tout. D'un pied sur l'autre. Les Espagnols les regardaient avec terreur, ce balancement, ces hommes gigantesques, à côté de qui l'officier français, quand il venait, avait l'air d'une sale mauviette..., énormes, noirs, armés, incompréhensibles, comme la fatalité... D'un pied sur l'autre, absurdement...

Pourtant les papiers de la préfecture, les cachets, firent enfin leur effet sur le sous-off noir, qui envoya chercher des ordres et, quand le tirailleur revint, laissa partir Oustric, Cormeilles et leur compagnon. Au poste français, non plus, ça ne se passa pas tout seul. Il fallut discuter, crier. Ces messieurs devaient ramener des intellectuels espagnols, ils prétendaient que le nommé, comment? Blanchard, Raoul, était un ingénieur français... Cormeilles le prit de haut. Je suis envoyé par Jules Baranger, de l'Institut; il n'aurait peut-être pas réussi, si brusquement on n'avait pas entendu, là-bas, des coups de feu, de l'autre côté de la frontière. « Qu'est-ce que c'est? » dit le chef de poste, et il sortit de sa baraque. Il avait recommencé à pleuvoir.

Il y eut des va-et-vient, un Sénégalais arriva en courant. Des ordres furent donnés. On appelait d'autres soldats. Un sous-off de coloniale rappliquait, les coudes au corps.

« Enfin, mon lieutenant, nous laisserez-vous passer, oui ou non? »

L'officier, impatient, se retourna et jeta vers Cormeilles : « Allez, oust, foutez-moi le camp... Il s'agit bien de vous..., l'armée de Franco qui arrive... »

On entendait là-bas tirailler, des clameurs. « Nom de Dieu! Antonio... », dit Blanchard. Il fallait profiter de la bonne volonté du lieutenant, ne pas lui laisser le temps de revenir sur sa décision... Oustric le dit très brutalement.

Ils entraînèrent Blanchard, qui regardait en arrière. Franco... Franco, à la frontière... C'était fini... On a fait ce qu'on a pu, nous... Franco... Quand je pense que ce cochon de Visconti va triompher..., avec sa frange..., et son costume sport... « Qu'est-ce qu'il est, politiquement, vous m'avez dit, camarade? » demandait en se hâtant Cormeilles. Et Oustric : « USR..., censément Front populaire..., mais en trente-cinq il a voté pour Laval..., c'est un parti pas comme les autres..., il y a à boire et à manger... » Cormeilles ne put s'empêcher de hocher la tête : un parti pas comme les autres, eh bien! mon colon, et les socialistes, et les radicaux, qu'est-ce qu'il te faut!

Ils avaient laissé l'auto à l'entrée du village. Le chauffeur, un type du Secours populaire, buvait de la bière au petit bistro plein de soldats, où une radio nasillait : *Je vais revoir ma Normandie — c'est leu pays — qui m'a donné leu jour...*

Seulement alors, Blanchard, avalant un café, il est mauvais mais ça réchauffe, se permit de penser à Paulette, et à Mondinet, son petit Raymond qu'il ne connaissait presque pas... Il va en ouvrir des yeux, Mondinet..., le monsieur, c'est ton papa... Est-ce qu'elle a changé, Paulette? Plus de deux ans...

Là-bas, comme de grandes mécaniques inconscientes, les Sénégalais continuaient leur danse armée, d'un pied sur l'autre, devant les premiers soldats franquistes, arrivés avec un capitaine à cheval. Et comme le chef de poste français s'était avancé à côté de ses hommes qui se dandinaient, l'officier franquiste mit pied à terre, et, devant son collègue de l'autre côté de la frontière, salua de l'épée, en se nommant :

« Capitaine Pio Hernandez! Arriba Franco! »

Le lieutenant français hésita un peu. Ce cas-là n'était pas prévu... Mais rapidement il se décida et, portant la main à son casque : « lieutenant Thierry, de l'armée française... »

Là-bas, on entendait toujours des coups de feu.

Première Partie

(Février-septembre 1939)

I

Cécile ne s'était jamais posé de questions sur la fortune des siens. Elle avait l'impiété de son père, le directeur de la Banque Immobilière, et les grands yeux noirs de Mme d'Aigrefeuille. On n'avait pas eu besoin de lui dire qu'elle était très belle, il y avait des miroirs dans l'appartement d'Auteuil : mais elle le prenait comme le reste, comme la température qu'il faisait, le goût qu'elle avait de l'effort physique, et son peu de réussite au tennis. Elle savait bien qu'il y avait des gens qui vivaient autrement; et, quand elle y pensait, elle se disait qu'elle avait de la chance de n'avoir pas eu à frotter les parquets ni à torcher son jeune frère Nicolas. Enfin cela ne la concernait pas, elle aimait que les gens fussent beaux et propres, que la route fût bonne, et rapide la voiture; son livre favori était *Le Grand Meaulnes*. Elle n'imaginait pas plus le mal que la misère : l'un et l'autre existaient, voilà tout. On n'en voyait rien ni dans ce seizième où elle avait grandi, dans l'hôtel du hameau de Boulainvilliers, avec ses beaux arbres, ni dans la propriété de ses parents, à vingt kilomètres de Biarritz, où elle passait les vacances, quand elle n'allait pas à Antibes, où Marie-Victoire Barbentane, une petite brune, son amie de pension, l'invitait chez son beau-père, Adrien Arnaud[1]. Là-bas, aussi, c'était un paradis sans ombre, les jeunes filles, voisinant avec les Leurtillois, Aurélien et Georgette, étaient tout le temps fourrées chez eux, et c'est Georgette, leur aînée de près de dix ans, qui leur donna l'amour des belles choses. La Banque Immobilière absorbait assez M. Denis d'Aigrefeuille pour qu'il gardât aux yeux de sa fille le prestige d'un cinquantenaire extrêmement soigné, que sa fille n'avait jamais aperçu mal rasé, pas même le matin, qui savait ne jamais donner l'impression de la recherche dans ses vêtements, mais avait toujours le meilleur briquet, le dernier stylo d'Amérique et l'auto qu'on n'avait pas encore vue. Avec ce teint de poterie des blonds qui vieillissent, la moustache la mieux taillée qu'on puisse imaginer. Quand on a un père dans la marine ou qui fait du vin, on ne peut pas ne pas entendre à table le langage technique de son métier : mais les opérations de banque étaient comme les vestons de M. d'Aigrefeuille, on pouvait ne pas les remarquer. Tout le monde vous aurait dit que le banquier avait une ou des liaisons, il ne les étalait pas, et sa femme ne lui en parlant jamais, sa fille le savait sans le savoir.

Mme d'Aigrefeuille était née Marie Seligmann. Elle était brune à se demander d'où venait que Cécile, sa fille, fût si blonde. C'était une femme qui déplaçait de l'air. Tout le monde croyait que la fortune venait d'elle, et il n'en était

1. Voir *Aurélien*, roman *(NRF)*.

rien. Ces Seligmann-là étaient bien apparentés *aux* Seligmann, mais ils n'avaient pas assez d'argent pour leurs deux filles, Mmes de Sivry et d'Aigrefeuille, et leurs fils, Willy, le père de Colette. Denis d'Aigrefeuille, en son temps, avait fait un mariage d'amour. Et lui-même, sur les photographies d'alors, on voyait qu'il avait dû bien plaire. Cécile était dans la persuasion que, comme sa mère, elle épouserait l'homme qu'elle aimerait. Rien ne pouvait s'y opposer : ni ses parents, ni quelque ambition particulière. Tout lui prouvait qu'elle était faite pour la passion partagée : pourquoi aurait-elle dû, comme sa cousine Louise de Sivry, se jeter dans les bras d'un imbécile dans le genre du baron Heckert, sous le prétexte qu'il avait arrangé les affaires paternelles ? ou rester vieille fille comme Colette Seligmann, qui est laide et n'a pas de santé ? Ou comme Suzanne, la cousine de sa mère, épouser un Simon de Cautèle avec son vilain nez, histoire d'être marquise ? Rien ne la pressait, que ses dix-huit ans, quand elle avait rencontré chez Georgette Leurtillois, à Antibes, un ami de son cousin Xavier de Sivry, le frère de Louise. Elle était allée passer deux semaines chez Georgette, qui, malgré ses dix ans d'aînesse, était son amie plus encore que Marie-Victoire, sa camarade. Georgette passait le plus clair de l'année avec ses enfants sur la Côte, dans la maison qu'elle avait mis tous ses rêves à arranger : elle détestait les fumées et les brouillards du Nord, où son mari, Aurélien Leurtillois, dirigeait l'entreprise textile d'où ils tiraient leurs revenus. Xavier de Sivry, qui était à Cannes, avait fait un saut en voiture pour voir sa cousine. Il avait amené avec lui Fred Wisner, neveu du Wisner des autos[1] : un très plaisant garçon, un peu casse-cou, qui montait à cheval comme un diable, avait le teint pâle, la tête petite, et portait les cheveux très courts, un peu de paille douce, bien lavée, en haut du front. Il était dans les affaires de son oncle. Il avait une situation bien payée, de telle sorte qu'on ne pouvait s'imaginer qu'il s'intéressât à la dot de Cécile, parfaitement invisible à côté de sa beauté. Il avait couru aux jeux Olympiques de Berlin (son vrai sport étant la course à pied), et était de l'*Action française* comme tout le monde, sans y mettre d'excès : ça lui donnait l'air d'un homme raisonnable, à côté de ce petit Xavier, avec ses toquades successives, hier J.-P. de Taittinger, puis de La Rocque, qui maintenant ne jurait plus que par Kerillis. Pourquoi Cécile ne se serait-elle pas laissé embrasser ce soir-là, et pourquoi, après, aurait-elle refusé le mariage à ce grand type fort et doux qui lui prenait les mains et lui disait des choses un peu folles ? Avec la complicité de Mme Leurtillois qui, à trente ans, avait déjà cette sentimentalité des femmes comblées et un peu lasses qui n'ont plus la tête aux hommes, mais déjà mettent leurs songeries dans les amours d'autrui. Aussi peut-être y avait-il de l'entraînement dans ce mariage : parce que Marie-Rose, la sœur de Marie-Victoire, leur aînée de deux ans, venait de se faire épouser par un homme beaucoup plus âgé qu'elle... il avait au moins trente-cinq ans... Fred avait profité de la comparaison. Cécile d'Aigrefeuille était donc devenue Mme Fred Wisner.

C'était en 36, en plein dans le temps des grèves sur le tas, quand ils se retrouvèrent en famille au hameau de Boulainvilliers, et il y avait entre Fred, M. d'Aigrefeuille et Simon de Cautèle avec son grand nez, qui était entiché de Hitler, des conversations incompréhensibles, desquelles Cécile détournait Fred de son mieux. Nicolas, avec ses quinze ans, qui, n'étaient les yeux, n'avait guère l'air d'être le frère de Cécile, brun comme leur mère, se montrait emballé de son beau-frère, se faisait entraîner par lui à la course, et apparaissait à table avec un couteau de cuisine à la boutonnière, quand M. d'Aigrefeuille avait à déjeuner ce gros homme de Dominique Malot, un radical qui

1. Voir *Les Cloches de Bâle*, roman (Denoël).

avait soutenu Frot et Daladier en 34, et qui était député de la circonscription où le banquier avait des terres, et où il votait toujours, bien que la famille n'y mît jamais les pieds. Et ce n'était pas gentil de la part de Nickie, le député était un homme qui avait des malheurs dans son foyer. Mais Nickie, à Janson-de-Sailly, se montait la tête avec ses camarades : il y avait eu des incidents à cause d'un professeur de géographie, un certain Cormeilles, qu'ils chahutaient, le disant communiste...

Cécile n'avait pas autant aimé l'amour que les chansons le lui avaient fait espérer. Non qu'elle en éprouvât de la désillusion. Elle ne discutait pas plus du plaisir qui lui était donné que de la couleur de ses cheveux. Elle était persuadée que c'était cela aimer, elle aimait donc Fred. D'un grand voyage en Égypte et en Asie Mineure, elle avait rapporté des turquoises de Perse; et ils habitaient un appartement avenue Henri-Martin. Ce n'était presque pas quitter l'hôtel d'Aigrefeuille.

Comment, à propos de quoi, sur quel incident, tout était-il devenu atroce? Quand elle y pensait, Cécile ne pouvait remonter clairement la piste de son malheur. Fred ne l'avait pas délaissée, ils n'avaient pas perdu leur argent, ils vivaient toujours de la même manière, il n'y avait pas de discussions entre eux. En apparence, tout était semblable à soi-même dans ce ciel bleu. N'avaient-ils pas tous les amis possibles et imaginables? Elle les voyait quand ça l'amusait, ne les voyait pas quand elle avait fantaisie de la solitude : pour cela, Fred était l'homme le plus arrangeant qui se puisse trouver. Cela n'avait pas commencé quand elle était enceinte : elle aurait pu penser que c'était son état, non, c'était déjà chose faite avant cela. Fred n'était pas moins beau, moins soigné... Ce qui avait changé, ce n'était pas Fred seulement, ou leurs rapports. C'était le monde. Je ne veux pas dire les gens qu'ils voyaient. Non, le monde. Le monde entier. Quelque chose dans l'air s'était envenimé. Il y avait maintenant des conversations partout, comme celles qui l'ennuyaient tant jadis entre son père et son fiancé, pendant les grèves. Il n'y avait pas de grèves pourtant. Mais autour d'eux il y avait un mécontentement, une noirceur des propos, une irritation qui empoisonnaient tout.

Suzanne de Cautèle, par exemple, la cousine germaine de Mme d'Aigrefeuille, que Cécile appelait *ma cousine*, à cause de son âge, il n'y avait plus moyen de parler avec elle, comme naguère, des bijoux anciens dont elle avait pourtant le goût exquis : sans doute que son mari, Simon, l'homme au grand nez, s'était tellement engagé dans ses histoires du comité France-Allemagne que cela seul pour eux comptait... Georgette Leurtillois était rarement à Paris. Elles s'écrivaient, mais qu'est-ce que c'est que s'écrire! Cécile essayait bien d'échapper à l'atmosphère qui l'entourait en se jetant dans les romans, les livres d'histoire. Fred l'en plaisantait. Cela n'arrangeait rien : plus elle lisait et plus les choses s'éclairaient de cette lumière insoutenable, plus la vue qu'elle avait des choses se faisait amère. Sans doute, chez sa cousine Louise Heckert, qui avait le goût des artistes, trouvait-elle quelque diversion, des peintres, des écrivains, des musiciens, qui lui donnaient l'impression de se mêler à la vie intellectuelle. Mais elle leur préférait les bouquins. Là-dessus, elle se trouva enceinte.

Le ciel où elle avait grandi s'était-il donc déchiré? Rien ne s'était produit. La lumière seule avait changé. A cette lumière, elle voyait les gens autrement. Fred. Pas seulement Fred. Son père, par exemple, et tous les amis de Fred, et les amis de son père, et ses amies à elle. Enfin il n'était guère possible que tous les gens fussent si mal, qu'elle seule eût comme une intuition du bien, rien qu'à elle. Impossible. Elle s'était mise à écouter ce que Fred, ce que son père disaient. Jusque-là, elle ne les avait pas écoutés. Son père était son père.

De Fred, elle connaissait les yeux, la tendresse..., ces doux cheveux blonds si courts... Mais ce qu'il y avait en lui, ou en son père, ces pensées en eux, qu'on ne pouvait connaître sans bien écouter leurs paroles, et même dans leurs paroles, comme un aveu profond, quelque secret écho des choses invisibles : dans des propos insignifiants, elle croyait entendre le bruit sinistre que fait la pierre dans un puits. Elle redoutait maintenant les échanges de propos du caractère le plus banal.

Elle ne pouvait se rappeler quand ni comment elle en avait eu la révélation première : Fred, comme son père, comme presque tous ceux qu'elle connaissait, étaient des gens horribles. Des gens parfaitement inhumains. Sans bonté. Dont l'apparence était mensonge. Beaux, bien tenus, nets. Et l'âme sale. Capables de tout. Sans doute ne faisaient-ils rien de très mal. Elle n'avait rien à leur reprocher. Mais elle savait qu'il en était ainsi. Peut-être n'était-ce là qu'un écart de pensée de petite fille... Nous avons un préjugé qui nous fait juger avantageusement les êtres physiquement beaux. Il y a des signes qu'on est habitué à tenir pour des preuves de franchise, d'honnêteté, de propreté morale. Par exemple une poignée de main énergique, un regard qui se plante bien dans le vôtre. On croit facilement les yeux bleus. Ce physique de Lorrain sportif qu'avait Fred, cela inspire la confiance. Il faut prendre sur soi pour surmonter ces préjugés, et cela est difficile à une femme en face de l'homme qui est le sien, et qui a toutes les marques de la supériorité physique sur les autres hommes qu'elle rencontre. Cécile pourtant en était là. On lui aurait dit de Fred qu'il volait, elle l'aurait cru sans étonnement. Il n'avait certainement jamais fait tort d'un centime à qui que ce fût : vous le lui auriez fait remarquer, elle eût répondu que les circonstances n'y avaient pas prêté, voilà tout. Elle avait été plus déconcertée, croyant apercevoir les mêmes stigmates du cœur chez son père que chez son mari. C'est très bouleversant de se mettre à juger son père un beau jour. C'était venu plus tard : elle voyait maintenant son père à la lueur de Fred, pas le contraire. Cela l'aurait rejetée vers sa mère, dont, tout d'un coup, certains propos presque insensibles avaient pour elle pris rétrospectivement une signification tragique. Mais elle n'aimait pas sa mère, qui lui avait toujours été étrangère, et qui ne faisait rien pour que sa fille s'ouvrît à elle. Au contraire, Mme d'Aigrefeuille vivait sur la fiction du bonheur de ceux qui l'entouraient : si on y avait touché, la fiction de son propre bonheur se serait écroulée, et elle était bien décidée à mourir heureuse.

Cécile, à vingt ans, perdit sa petite fille. Si l'enfant avait vécu, la face du monde aurait été changée. Cela tomba quand on avait tant craint la guerre, et que Fred, comme tout le monde, avait été mobilisé un mois. Il revenait, la petite était morte, une de ces fièvres inexplicables qu'ont les enfants. Mon Dieu, dans ce malheur et avec l'épouvante qu'on avait eue de la catastrophe, Cécile oubliait beaucoup de ce qu'elle était arrivée à penser de son mari. Il était revenu, il était là, vivant. Toujours beau, net, plus développé, plus homme, mais enfin... Elle était prête à voir tout recommencer, à regarder la vie avec ses yeux de deux ans plus tôt. C'était extrêmement joli chez lui, comme il avait la tête petite sur un haut cou solide, une tête que sa façon de porter les cheveux courts diminuait encore, ses cheveux comme un peu de lumière pâle, une tête qui s'attachait bien droite sur les muscles longs et forts saillant de part et d'autre, et cette nuque puissante que Cécile n'arrivait pas à serrer de sa petite main quand il la courbait sur elle. D'où avait-il pris ce regard bleu de dominateur ! Mais maintenant Fred parlait de tout au monde avec une violence et un cynisme parfaitement intolérables. Tout avec lui se mêlait maintenant de politique. Il amenait à la maison des amis qu'elle ne lui

connaissait pas. Leur langage était celui de Fred, tout roulé d'ordure; ils parlaient d'hommes et de femmes dont certains avaient leur nom dans les journaux, mais aussi d'autres, neufs à ses oreilles. De tous, ils disaient mille horreurs, ils racontaient de tous des histoires abjectes, et s'y complaisaient. Ils ne respectaient la vie privée de personne, ils prêtaient à tous ce qui était leur propre pensée, Cécile en était sûre. Fred ricanait. Un jour que la conversation tournait à des vulgarités écœurantes, et il y avait là deux membres du Jockey Club, un des hommes de Paris après qui la meilleure société courait, elle dit à Fred : « Je ne sais pas si les gens dont vous parlez sont horribles comme vous le dites, mais je sais qu'ils vous ressemblent... » Il en avait pris une colère démente. Elle regrettait pourtant qu'il ne l'eût pas alors battue : tout en eût été plus clair.

A quelque temps de là, Fred lui avait dit brutalement, sur une remarque faite en ce même sens : « C'est la race des Seligmann qui parle en toi. » Elle n'avait pas compris tout de suite ce que cela signifiait. Mais, petit à petit, la mémoire de faits infimes aidant, elle l'avait su antisémite. A vrai dire, elle n'aurait jamais pensé d'elle-même qu'elle était à demi juive. Ses grands-parents étaient baptisés, Mme d'Aigrefeuille sortait d'une grande école chrétienne. En général, on ne parlait pas de ces choses dans la famille. Que Fred le premier eût soulevé cette question mesurait assez le mécompte de leur vie. Avec ça que son petit crétin de frère, Nicolas, s'était lancé dans la voie politique, et au moment de l'affaire de Munich il devint insupportable : depuis la rentrée, au Quartier latin, où il faisait son droit, il était elle ne savait dans quelle ligue, et conspirait clair comme le nez au milieu de la figure. Simon de Cautèle le défendait contre Cécile : mais Simon, sans doute, prêchait pour son saint. Il n'en eût point fallu beaucoup pour pousser Cécile dans l'autre camp : certains jours, l'esprit de contradiction lui aurait mis le bonnet rouge. A vrai dire, la politique l'ennuyait à mourir. Elle lui préférait la littérature et la musique, s'y faisant une île où tous les Fred et les Nicolas du monde semblaient bien incapables d'aborder.

Jamais elle n'avait été si belle. Avec ce quelque chose d'enfantin qu'elle gardait, la grossesse ne lui avait en rien gâté la taille. C'était quand on commençait à porter les cheveux plus longs, ils lui venaient aux épaules. Le malheur lui donnait ce qui manquait hier à sa jeunesse, cet air de profondeur, cet air occupée de quelque chose d'autre, qui précisément enrageait Fred Wisner. Il disait qu'ayant épousé une jeune fille, il se trouvait marié à un bas-bleu. Il ajoutait qu'il avait été bien naïf : qu'attendre d'une fille rencontrée chez cette snobinette de Georgette Leurtillois? Elles se montaient le bourrichon l'une l'autre, par la poste, avec leurs surréalistes, leurs... est-ce que je sais, moi? Et la cousine Louise, celle-là! Son amour des peintres expliquait de reste son visage. Elle aussi, née Sivry, n'était qu'une Seligmann. Ils eurent dix explications pour une. Cécile, qui ne pouvait souffrir le mensonge, l'avait découvert menteur dans les petites choses : aussi ne lui passait-elle plus jamais une inexactitude, même insignifiante, elle s'acharnait à lui mettre le nez dedans. Alors il se mit à mentir même dans les grandes. Au mois de janvier, il la trompa et, dès février, le premier prétexte lui fut bon pour se faire envoyer par l'usine aux États-Unis, où il allait en réalité retrouver Mrs K..., une cantatrice qui avait abandonné l'opéra pour les milliardaires : elle en était à son troisième.

A quoi Cécile passait-elle bien le temps? Seule, sans son mari... et elle ne mettait plus les pieds chez Louise Heckert : Christian Bérard, qui avait envie de faire son portrait, le fit remarquer. Quand Aurélien Leurtillois passa par Paris, venant du Nord pour aller retrouver les siens à Antibes, il l'observa à

son tour. Louise, interrogée par lui, ne sut guère que lui répondre. Il voulait aller voir Cécile, lui répéter qu'on l'attendait là-bas, au moins pour Pâques. Il ne la trouva pas chez elle, elle était toujours sortie, ne répondait pas au téléphone...

Les cinémas, l'après-midi, sont pleins de femmes seules.

II

La propriété des Leurtillois n'est pas grande, mais la maison est vaste, joliment arrangée, tout en rez-de-chaussée, sous ses deux pins parasols. Les jardiniers gîtent là-bas, dans un kiosque au bord de la route, et le jardin en dévale sur la maison, se prolonge à travers la terre rouge, jusqu'à la mer... On a sa plage à soi. Tout ce secteur du cap d'Antibes, on y est en famille. Enfin entre gens qui se sont bien détestés, puis qui se sont arrangés au bout du compte.

Aurélien et Georgette ont bâti ça sur un bout de terrain qui compliquait le partage entre les Arnaud et les Barbentane. Et les Arnaud comme les Barbentane avaient vaguement quelques remords, datant du lendemain de la guerre, au sujet d'Aurélien Leurtillois. Tout cela avait été le domaine du vieux M. Quesnel, le magnat des taxis, au début du siècle. Sa maison, c'était cette grande chose blanche et rose, à arcades, avec des palmiers qu'on voyait du diable vauvert. Quand Edmond Barbentane, le bel Edmond comme on disait, était marié avec la fille de M. Quesnel, Blanchette[1], ils avaient bâti, dans la crique suivante, le pavillon à terrasses qu'elle habitait aujourd'hui avec son second mari, Adrien Arnaud. Cela n'avait pas arrangé les rapports de bon voisinage qu'Edmond Barbentane, en secondes noces, ait épousé la veuve de son beau-père Quesnel, Carlotta... Curieux carrousel. Il y avait eu une période de trois ou quatre ans où on ne se saluait plus. Seulement les filles d'Edmond, Marie-Rose et Marie-Victoire, étaient restées avec Blanchette, il y avait entre eux des histoires de succession à n'en plus finir. On avait établi une sorte de *modus vivendi*, puis au bout du compte, Edmond Barbentane avait oublié qu'Adrien Arnaud lui avait chipé Blanchette, et Blanchette n'en voulait plus à Carlotta, ni à cause de son père, ni à cause d'Edmond.

Dans ces derniers jours de l'hiver 39, il fait si beau, si doux, que c'est à en perdre la mémoire. Marie-Victoire est tout le temps chez sa grande amie Georgette. Depuis le mariage de son aînée, elle ne se sent plus chez elle entre sa mère et son beau-père. Elle ne les comprend pas : ils ne pensent qu'à l'argent. Blanchette Arnaud ne s'est jamais tout à fait remise d'avoir partagé avec Carlotta l'héritage paternel, on dirait qu'elle veut rattraper les biens perdus, et Adrien est l'homme pour ça, une sorte d'avoué, plus qu'un mari, malgré cette distinction que lui a donnée la quarantaine. Marie-Victoire ne se

1. Voir *Les Beaux Quartiers*, roman (*Denoël*), et *Aurélien, op. cit.*

sent à l'aise que chez Georgette. Marie-Victoire a vingt et un ans, son amie en a trente, et deux enfants, des amours, le garçon et la fille, avec lesquels continue le jeu de la poupée. Georgette est là presque toute l'année : tout lui est bon, et surtout le prétexte des enfants, pour ne pas rentrer à Lille. Parce que Aurélien dirige l'usine familiale, là-bas, dans le Nord. Il fait la navette, quand il le peut... Georgette est une grande fille blonde et calme, qui aime la peinture, les arts, les belles choses, qui, à trente ans, a déjà tendance à s'alourdir. Une Flamande. Elle adore Aurélien. C'est-à-dire qu'aucun autre homme ne compte pour elle. Et qu'elle se passe très bien de lui, du moment qu'elle a ses enfants, sa maison.

Marie-Victoire serait très heureuse s'il n'y avait en elle une jalousie. Non pas pour sa sœur Marie-Rose, qui s'est mariée il y a trois ans avec un type très charmant, mais qu'elle considère, à trente-cinq ans, comme un vieux birbe. Non pas pour sa mère, qui a toujours fait le nécessaire pour ses filles, mais ne les aime pas, parce qu'elles sont les enfants d'Edmond Barbentane, et que sa seule passion est pour Alain, leur jeune frère, un petit Arnaud. Elle n'était pas jalouse de ce père remarié à Carlotta, qu'elle ne considérait pas comme un père. Marie-Victoire était jalouse de Georgette, parce qu'elle se savait en seconde position dans son cœur. Par rapport à Cécile. Cécile d'Aigrefeuille, qui s'était mariée à Fred Wisner, un type pâle et beau, avec une toute petite tête dorée sur tranche, juste après les noces de Marie-Rose, était de son âge à elle, qui restait fille. Et Marie-Victoire savait fort bien que l'amitié de Mme Leurtillois, malgré le voisinage, elle ne l'avait due qu'à la présence chez les Arnaud de la petite Cécile, sa camarade de pension : c'était une amitié qui semblait ne pas distinguer des deux fillettes, une amitié un peu maternelle. Mais Cécile était tellement plus jolie, et plus charmante, et plus vive, et plus intelligente... Marie-Victoire ne l'ignorait pas. Quand Cécile rentrait chez elle, à Paris, il arrivait que Georgette, par étourderie, appelât Marie-Victoire Cécile... Elles ne se ressemblaient pas pourtant : comme tous les Barbentane, Marie-Victoire avait un côté pruneau... Elle adorait Cécile. Mais elle en était jalouse. Jalouse de sa blondeur. Jalouse même de ce qu'elle avait le visage un peu plat, quand on y pensait... Et Fred n'avait jamais songé à la regarder, elle...

Pour l'instant, Visconti et sa femme, le député des Pyrénées-Orientales, vous savez? qui sont des amis des Barbentane, étaient les hôtes de la maison à arcades. Bien que Carlotta et Edmond fussent au Maroc, dans leurs propriétés... Les Visconti viennent tout le temps chez les Leurtillois. Avec sa frange à la Debussy, ses yeux noirs, le député plaît très fort à Marie-Victoire. Pourquoi faut-il qu'il ait une si grande femme? Et aussi Mme Visconti est trop bien avec Georgette : elles ont toutes les deux le goût de la décoration, des objets d'art...

On est au début de mars, Cécile ne viendra pas avant Pâques cette année, à ce qu'elle écrit, et déjà on peut s'habiller de toile, on peut aller presque nu... seulement il faut faire attention à la tombée du soleil. C'est merveilleux. Visconti répète sans fin que c'est merveilleux. Il a remarqué que cette petite fille le regarde, et il en joue. Il parle. On ne peut pas dire qu'il parle pour elle, il parle toujours pour lui. Sur la plage, en slip, il se dore au soleil, et il raconte des histoires : toutes sortes de légendes cathares... Il est très fort sur les légendes cathares..., très drôle aussi, quand il parle des surgeons du vieux schisme albigeois..., de ce président de cour d'appel qui est prêtre de la religion maudite..., de cette dame un peu suspecte qui a un grand nom, peut-être inventé, qui est très amie de M. Abetz, de l'ambassade d'Allemagne, et semble s'être donné pour tâche de faire le joint entre la légende wagnérienne du Graal, et sa réalité catalane...

Marie-Victoire suit mal tout cela, et des histoires sur la Chambre des députés, mais elle aime le regard noir de Visconti. Il est brun comme les Barbentane : peut-être ressemble-t-il à cet oncle, le frère d'Edmond, qui a disparu de la famille il y a vingt-cinq ans et dont on ne parle jamais, Armand... Et puis, quand il lui a caressé les mains, elle a frémi, et elle s'est sentie vengée de l'intimité de Mme Visconti et de Georgette..., c'est-à-dire un peu de Cécile, aussi...

C'est merveilleux, merveilleux. Impossible ici de penser qu'ailleurs quelqu'un souffre. La presqu'île du cap d'Antibes est une espèce de paradis où s'évanouissent les soucis, où n'arrivent pas les échos du malheur. Et il y a la maison de Georgette, avec ses belles pièces vides et des fenêtres sur le ciel et la mer, la grande salle décorée de filets de pêcheur noirs, aux flotteurs de liège blanc, et brusquement une bibliothèque qui prend d'en haut le jour, par une verrière aux mille couleurs, avec des pigeons en volière; et le salon fait comme une boîte de paille par Jean-Michel Frank, répétant la célèbre pièce qu'il a chez lui, à Paris. Georgette est très liée avec Jean Frank. Quand Visconti a essayé de lui en dire du mal, il s'est fait remettre à sa place... Dans les couloirs, les appliques de plâtre blanc, des masques, sont de Giacometti, comme les chenets des cheminées, et les porte-couteaux sur la table. Il y a un Dali dans l'entrée qui fait simplement concurrence au ciel. La baronne Heckert a fait acheter à Aurélien il y a quelques jours, quand il a passé par Paris, le grand paravent de Jean-Blaise, et ce tableau de Diego... Il a eu l'impression que c'était de son initiative : à vrai dire, Louise Heckert avait combiné cela avec Georgette à son dernier voyage, et avec Franck... Tout au moins pour le paravent : la toile de Diego, ces adolescents dans une ville marine, avec des colonnes brisées, une voile rouge dans le port..., cela, c'est un peu son bénéfice à elle dans l'histoire. Diego, c'est un joli garçon tout frisé, un Suisse, qu'elle trimballe dans sa voiture...

« Vous avez eu tort, ma petite Georgette, dit Visconti, qui revient de son bain avec un gros peignoir noir et des sandales basques. Cette Renaissance italienne à la mords-moi le doigt ! Votre chère Louise vous a eue... Tandis que le paravent... »

Le paravent a trois feuilles, mais des feuilles lourdes, de la pierre. C'est une étrange étoffe pétrifiée, qui donne pourtant l'impression que le vent la soulève, ou peut-être des gens qui passent derrière..., cela a la couleur beige-blanc d'une chose très neuve ou très ancienne, les plis qui y courent tombent d'énormes anneaux de pierre passés dans une barre de bois qui semble usée par la mer... Une main d'homme s'agrippe au rebord d'un côté, l'amorce du bras, et Marie-Victoire essaye vainement d'imaginer ce qui se passe derrière le paravent, de se représenter l'allonge du corps caché, sa foulée, et la femme qu'on ne voit pas..., la femme qui doit être blonde, avec le visage un peu plat..., comme Cécile...

D'abord elle avait trouvé très beau le tableau du jeune frisé, d'abord le jeune frisé, il avait de drôles d'yeux, quand il était venu avec Louise... Elle le répudie. Visconti ne peut pas avoir tort. Mais aussi il lui donne le droit d'aimer le paravent de Jean-Blaise... Elle ne sait rien de ce Jean-Blaise... Un sculpteur qui travaille pour Jean Frank, comme Giacometti...

« Il se fait d'étranges objets de nos jours... », dit Visconti. Et sa femme : « Je ne comprends pas la sculpture... » Chez elle, à ce qu'il paraît, il y a des Modigliani.

Marie-Victoire a le droit de rêver du paravent, et de Jean-Blaise. Il paraît que c'est un jeune sculpteur très beau. On voit bien que c'est l'œuvre de quelqu'un de très beau. La couleur de la pierre... Cette main d'homme, c'est

sans doute celle du sculpteur... On sent que le rideau, l'épaule qui le soulève un peu plus loin est celle d'un garçon solide... Marie-Victoire mord ses lèvres. Jean-Blaise a-t-il des yeux de velours comme Visconti ? Il est plus grand, sans doute... Il ne doit pas être brûlé comme lui, là-derrière il ne peut y avoir qu'un homme très blanc comme la pierre, un homme pâle comme Fred... Elle rêve à Fred Wisner, un peu trop..., il est de la couleur de certains gants de Suède..., le corps..., Fred..., quand il plongeait, l'autre saison, à Eden-Roc... C'est merveilleux, ce temps qu'il fait. On entend crier les enfants de Georgette. Ils ont inventé un jeu nouveau. Il y a eu ce matin une lettre de Cécile... Il y a plein de fleurs sur la table, des œillets roses et des œillets blancs... Tu n'es pas folle, Georgette ? On ne pourra pas dîner avec toutes ces fleurs ? Qu'est-ce que tu vas en faire quand on va dîner ? Aurélien, tu es idiot ! Il y a des vases pour les fleurs. C'est vrai, il y a des vases, partout dans la maison. Et partout il y aura des fleurs. Quand je pense aux gens qui achètent les œillets à la douzaine, à la pièce ! Ici, on les a par brassées. « Vous appelez ça des brassées ? dit Visconti. Mince, il vous faut des bras de géant ! »

Marie-Victoire, ce soir, va rêver longtemps à cette phrase : *il vous faut des bras de géant*... Elle n'est plus si sûre que les bras de Visconti suffiraient à contenir ses rêves, comme les œillets blancs. Depuis toujours, les rêves de la jeune fille sont hantés de l'oncle Armand, ce personnage romantique, dont on murmure et dont elle ignore tout. Une manière de Tristan. Mais quel âge peut-il avoir, l'oncle, aujourd'hui ? L'ombre tombée, elle n'en peut plus... Tant pis, elle va ressortir. Je ne sais pas, ce soir, il fait presque chaud..., elle est descendue vers la mer et, là, elle a entendu des voix. Rien de si mystérieux : Georgette, Aurélien, Visconti et madame..., ils sont assis sur la terre, ils regardent une barque où l'on pêche aux lumières. Les pêcheurs ont éclairé l'eau avec des torches, et l'un d'eux, debout, le pantalon retroussé à mi-mollet, avec un geste de dieu marin, lève un trident et le pique dans l'eau comme dans une chair frémissante... On entend s'éloigner une chanson...

Marie-Victoire écoute et regarde, on ne sait pas qu'elle est là. C'est aussi beau que ce qui se passe derrière le paravent de pierre. La voix un peu nasale de Visconti semble paraphraser un texte, avec quelque emphase (le mystérieux oncle Armand parlait ainsi dans les rêves de Marie-Victoire enfant) :

« Il arrive un moment de l'histoire où toute grande idée est arrivée à son épuisement, où plus personne ne croit plus à rien de ces choses sacrées que l'on n'invoque encore que pour le peuple, qui ne les sait pas tout à fait mortes, et qu'elles tiennent encore en respect..., un moment de liberté exquise, un moment de disponibilité parfaite des esprits... *Alors*, dit Valéry, *entre l'ordre et le désordre règne un moment délicieux*...

— Et de quelle époque, demande Georgette, disait-il cela, Valéry ?

— Du temps de Montesquieu, de Watteau, de Pigalle..., le temps de Rameau et de Florian..., un temps délicieux..., presque semblable au nôtre..., au temps de Valéry, de Bérard, de Jean Frank, de Cocteau, de Jean-Blaise... Regardez comme il n'y a pas de vent ce soir..., regardez ces torches et ces hommes..., ils ne savent pas que toutes les grandes idées sont mortes..., ils pêchent le poisson comme au temps des Romains..., et la chanson, vous savez ce que c'est cette chanson ? »

Il en murmura la mélodie.

« Non, dit tout bas Georgette...

— Le dernier succès de Tino Rossi, ma chère ! »

Et Visconti éclata de rire. Un rire grinçant, terrible. Marie-Victoire avait envie de pleurer et de s'enfuir... Oh ! si seulement elle avait eu Cécile près d'elle ! Le rire de Visconti est-il si terrible ? Il paraît ainsi à cette jeune fille. Les

autres le trouvent charmant. Georgette murmure : « Toutes les grandes idées sont mortes... », et elle écoute cette phrase se répercuter en elle, avec un grand sentiment d'apaisement, dans sa chair de Rubens à peine dorée par la trentaine...

Le temps est d'une douceur bouleversante. Les gens sont beaux. La maison est pleine de fleurs. Toutes les grandes idées sont mortes... Celles pour qui des gens étaient assez fous pour mourir..., toutes les grandes idées sont mortes..., c'est un temps exquis pour vivre, pour se laisser vivre très doucement...

Quelle nuit douce, quelle nuit...

C'est à l'aube suivante qu'à Prague, au Hradschin, cette cité médiévale d'églises et de ministères, dans le palais baroque du président Beneš, le gardien, un vieil homme clopinant, ayant monté l'escalier d'apparat, comme tous les jours à cette heure, ouvert les unes après les autres les fenêtres des salles blanc et or, repoussé les lourds volets peints contre les murs séculaires, ouvrit une porte ornée de fleurs sculptées, et vit le diable.

Là, près de la haute croisée, d'où il regardait la ville sortie des brumes, et les méandres du fleuve, et le pont Saint-Charles avec ses statues, un petit homme en culotte de cheval verte, la chemise brune croisée d'une lanière de cuir, les cheveux raides tombant en mèche sur le front, le nez cassé, mordillant sa moustache en brosse, le chancelier Hitler, dont l'arrivée n'avait pas réveillé les serviteurs du palais, sanctionnait de sa présence la mort de la Tchécoslovaquie, cette construction artificielle du traité de Versailles, comme l'avait écrit l'autre jour le député des Pyrénées-Orientales, Romain Visconti.

III

Cela peut paraître bizarre qu'au début de 39, un homme de la trempe de Denis d'Aigrefeuille, le père de Cécile et de Nicolas, se soit senti à un tel point démoralisé par la conduite de son fils, qu'il ait songé à s'en ouvrir à ce personnage un peu ridicule qu'était le député Malot. Les insuffisances de ce radical ne lui échappaient pas : mais il le tenait pour de bon conseil. Pas pour le choix d'un tailleur sans doute, mais en politique... C'est que Dominique Malot, en effet, avait fini, en 38, par persuader M. d'Aigrefeuille de l'erreur politique que constituait au bout du compte l'hostilité de son milieu contre Daladier : quoi, on n'allait pas s'obnubiler sur le 6 février; en France, quatre, cinq ans, cela fait varier sacrément la position d'un homme. Bien sûr, Maurras était enragé sur cette question-là, mais il varierait encore : maintenant que le voilà de l'Académie ! Et puis serait-ce la première fois qu'on changerait d'avis sur quelqu'un ? Voyez Bergery : hier on l'accusait d'être un agent allemand, maintenant *Gringoire* même reconnaissait en lui un bon Français. D'ailleurs, M. d'Aigrefeuille savait bien que pour liquider le Front popu on ne pouvait pas se baser sur l'*Action française :* c'était bien pourquoi, en 34, il donnait de l'argent au PSF, et non pas à Maurras. Mais, mais... l'impopularité de La Rocque, pour quelle raison passer dessus quand on avait si bien compris le handicap de Maurras, combattu par l'Église catholique ?

Dominique Malot était exactement ce qu'au Parlement on appelait un saxon. Radical de droite, infidèle au programme, mais fidèle au parti. Assez ami de Flandin, et peut-on oublier que Daladier avait commencé sa vie politique comme client du président Flandin ? Au fond, le désaccord entre radicaux sur les matières de politique intérieure était de peu d'importance, plus tactique qu'autre chose, Dominique Malot l'affirmait, le schisme se faisait sur la politique extérieure, Malot et ses amis franchement antirusses ne pouvaient suivre Herriot. Mais ici aussi se rappelait-on que, en 33, Édouard Daladier était partisan du rapprochement franco-allemand ? Cela pouvait revenir. Demandez à votre cousin de Cautèle ce qu'on pense du président à Berlin, vous verrez ! Je dirais que Dominique était un optimiste. Et un sentimental. A part ça, il avait mauvais teint. Il lui aurait fallu maigrir : mais que voulez-vous ? Il mangeait trop, c'était tout ce qu'il lui restait de plaisir dans la vie.

L'enthousiasme qui suivit la grande venette de Munich avait confirmé la justesse de vues du député radical aux yeux du banquier. L'échec de la grève générale à la fin de novembre avait assuré M. d'Aigrefeuille que le président

du Conseil s'était débarrassé de l'hypothèque communiste, et il avait chaleureusement soutenu le gouvernement dans les milieux financiers. Et là-dessus la venue de Ribbentrop à Paris... Décidément, Dominique Malot était bien renseigné. Il était fort lié avec Georges Bonnet, pour qui M. d'Aigrefeuille avait une grande estime. Allons, avec ces radicaux-là, on pouvait défendre la République et faire l'économie d'une révolution.

Tout cela, au début de 39, fondait la confiance que le banquier avait en Malot. Et quand le souci de son fils se fût emparé de lui au point de lui troubler le sommeil, il se trouva tout naturellement porté à en parler au député radical.

Nicolas, qui n'avait pas dix-huit ans, s'était inscrit au Parti populaire français et, avec toute la folie de l'extrême jeunesse, se jetait dans des bagarres où il pouvait y avoir du vilain. Il avait eu la tête bandée pour huit jours après le 30 novembre. Il accrochait un portrait du « chef » dans sa chambre du hameau de Boulainvilliers, et cela déplaisait fort à son père, qui avait dû le reprendre très sévèrement de certaines paroles gênantes prononcées maladroitement devant sa mère. Il en dit un mot à Dominique Malot, qui lui conseilla de faire entrer Nicolas aux Jeunesses de France et d'outre-mer, récemment fondées sous la direction du fils Daladier. « Vous savez, dans nos Jeunesses, il y a aussi un certain goût du chef..., de la discipline..., on n'est pas fermé, fermé aux idées nouvelles... Nickie ne se sentira pas si dépaysé que ça... » Mais on ne dispose pas ainsi des jeunes gens, et Nicolas n'en voulut point entendre parler. M. d'Aigrefeuille, fort ennuyé, lui qui avait subventionné les Croix de feu, trouvait gênant que son fils ait été se fourrer chez l'homme qui avait dénoncé le colonel comme émargeant à l'Intérieur. A l'habitude de tous les parents, il imaginait son fils obstiné du seul fait de relations mauvaises; il se persuada de donner à Nicolas des amis dont l'influence fût heureuse. Malot disait bien : « Ça lui passera, souvent les fils de famille..., dans leur jeunesse..., puis tout se tasse! » Mais regardez un peu ce qui est arrivé avec le cadet du sénateur Barbentane, le jeune frère d'Edmond. Ça ne s'est pas tassé du tout.

Ce qui le pressa encore d'intervenir, ce furent les événements de Prague : non que la Banque Immobilière eût à en souffrir, puisque, dès août 38, prévenus du côté Bonnet, ils avaient liquidé à bon compte leurs participations aux usines Skoda, mais dans les conversations qu'il avait eues avec des personnalités du Comité France-Allemagne (dont était en particulier Simon de Cautèle, le mari de Suzanne Seligmann), on lui avait laissé entrevoir plus de douceur dans la réalisation des plans du chancelier Hitler. Il n'était pas sans savoir que le renversement d'alliances tenté en décembre avait échoué, que de grosses affaires anglo-françaises prenaient des positions très différentes depuis quelques jours et, enfin, son collègue Weissmüller, de l'Imperial Eagle Bank, qui faisait à Amsterdam le pont entre la Cité de Londres et la grande finance allemande, lui avait dit des choses très, très alarmantes. Dominique Malot lui avait rapporté fin décembre les propos du président Daladier : je ne dors plus depuis que je sais que Franco va arriver sur les Pyrénées, une troisième frontière à fortifier, je n'en ai ni le temps ni les moyens, que vont dire les Français? Extraordinaire que tant que les rouges se battaient, on eût pratiquement souhaité leur défaite à Paris et à Londres, et que maintenant que c'était chose faite, la chute de la République espagnole, on s'y affolait de ses conséquences... Il y avait assez longtemps, dans les journaux de droite, qu'on disait sur tous les tons que cette Tchécoslovaquie, toute en longueur, n'était pas viable : et ce Beneš, c'était la bête noire de la bourgeoisie française! Incompréhensible que des gens comme Herriot, ou même Flandin, parfaitement, eussent pour lui des complaisances d'universitaires. Il y avait aussi évidemment à l'État-Major des gens qui avaient des rêves de ce côté-là : eh bien,

les voilà par terre, leurs rêves...! Tout ça, des inventions de Clemenceau, un âne en géographie, disait Malot, qui détestait le Tigre, ayant été pour Caillaux en 1917... Hitler et Mussolini, on l'avouait aujourd'hui, pratiquaient l'encerclement de la France... De toute façon, ce n'était pas le moment de laisser s'embarquer son fils dans une galère qui pouvait demain être celle d'une puissance ennemie. L'antibolchevisme ne doit pas nous enlever toute prudence. Le banquier se rappela fort opportunément, vers la mi-mars, qu'à treize et quatorze ans Nickie avait eu une amitié romanesque pour un jeune camarade rencontré chez les boy-scouts et qu'il avait amené l'été à Biarritz. Une espèce d'ardeur religieuse chez Jean de Moncey, qui correspondait mal au scepticisme de M. d'Aigrefeuille, avait donné à celui-ci la crainte de voir son fils, un garçon faible, entraîné dans un mysticisme déplaisant. Maintenant, il se disait qu'à supposer que cela ne se fût pas amendé avec ces quatre années, cette fureur catholique pourrait bien jouer les contrepoisons.

Les Moncey étaient d'assez petites gens qui avaient leur autre fils alors à Saint-Cyr. Leur fille aînée mariée à un boutiquier de Paris, eux-mêmes vivaient depuis trois années dans la banlieue est de petites rentes et de la retraite de M. de Moncey, ancien fonctionnaire des Finances. M. d'Aigrefeuille fit une virée en voiture de ce côté-là, comme sans préméditation, et demanda une entrevue au retraité. Ce père de famille, dans le jardin de son pavillon, un tablier attaché sous le bras, coupait ses buissons au sécateur, profitant d'une éclaircie de mars. Mme de Moncey se montrait aux cent coups de sa maison en désordre : ce visiteur au visage brique était si bien habillé! Le banquier jugea ces gens-là d'un coup d'œil : la dégénérescence d'une certaine aristocratie de province, dont les cadets sont entrés dans l'administration, offrait un spectacle bien fait pour le renforcer dans son antimaurrassisme. Comment miser sur ces déchets? où sont leurs traditions? Le pitoyable de cet intérieur! Les gens qui manquent d'argent doivent-ils nécessairement se tenir mal? Enfin il avait un but précis. Il demanda au père de Jean, un homme dans les soixante ans, avec une barbiche et un lorgnon à chaînette, des cheveux sur le col du veston, le secret sur sa démarche; et quand il en fut assuré, il lui expliqua quel résultat il espérait de la reprise de relations entre leurs fils, relations que le temps et les circonstances de leurs études avaient interrompues. M. de Moncey ne lui cacha pas qu'il redoutait que l'influence ne jouât en sens inverse, et que Jean, un jeune homme fort exalté, loin de ramener Nicolas dans le droit chemin, fût entraîné à son tour dans la voie de la conspiration sociale. « Votre fils encore serait camelot du roi..., bien que mes convictions religieuses et l'avis formel de Sa Sainteté sur le maurrassisme... Il y a quelque chose chez Daudet..., on ne peut pas le nier..., enfin c'est notre monde... Seulement Doriot, Doriot..., vous ne voyez pas que mon garçon s'y laisse prendre, avec cette gouape de Saint-Denis... — Si nos jeunes gens se retrouvaient à Paris, où Nicolas est sous la coupe de camarades plus âgés, de politiciens éprouvés, je ne dis pas, déclara M. d'Aigrefeuille, mais je vous propose de l'inviter pour les vacances de Pâques dans notre propriété des Basses-Pyrénées, où il est déjà venu jadis, et où tout contribuera à leur restituer l'atmosphère d'une amitié ancienne. J'y enverrai ma fille, Mme Fred Wisner, qui n'éprouve aucune indulgence pour les idées de son frère, et dont le mari, pour l'heure, est en mission aux États-Unis; elle surveillera ce qui s'y passera et, vous le savez : elle n'a que trois ans de plus que son frère, rien de tel que la jeunesse pour faire la police de la jeunesse... Elle voulait aller chez une amie à elle, à Antibes, mais je l'ai décidée à venir avec nous... »

Jean faisait son PCB, et d'abord plus que le plaisir de retrouver un ami peu oublié, la perspective d'enrichir son herbier lui fit saluer avec enthousiasme

l'invitation de M. d'Aigrefeuille. C'était un garçon qui paraissait beaucoup plus que son âge; grand, avec la carrure d'un portefaix et des mains d'aristocrate, ses cheveux châtain foncé qui lui tombaient tout le temps dans des yeux marron, bien qu'il les rejetât tous en arrière, un teint clair qu'un rien embrasait, des dents à faire frémir les cuisinières, et une espèce d'aisance des mouvements qui contrastait avec la pauvreté de ses vêtements, les inquiétudes que lui donnait son nœud de cravate. Il arriva chez son ami quand Nicolas et Cécile y étaient déjà depuis trois jours. Nicolas avait été le chercher avec la Simca qu'il n'avait pas le droit de ramener à Paris, et qui servait à la Pergola (c'était le nom de la propriété de M. d'Aigrefeuille) pour trimballer les hôtes, faire le marché et pousser une pointe jusqu'à Biarritz. Cécile avait assez facilement renoncé à Antibes, à Marie-Victoire, à Georgette, quand son père l'avait chapitrée pour qu'elle vînt à la Pergola. Ce n'était pas précisément par conscience de ses devoirs envers son frère : mais retourner là-bas, chez les Arnaud ou chez les Leurtillois, peu importe, aux lieux mêmes où elle avait connu Fred, dans le décor d'illusions encore récentes, non... Toute l'amitié de Georgette ou de Marie-Victoire ne pouvait suffire à effacer l'amertume des souvenirs, aujourd'hui. Son père lui offrait à point une diversion, une responsabilité assez peu réelle, mais enfin elle n'avait qu'à se prendre au jeu du chaperon, à surveiller ces gosses...

Quand Jean entra dans la salle à manger, Cécile regarda avec étonnement cet inconnu : car depuis quatre ans, il avait si bien grandi et forci, que le jeune Moncey n'avait plus rien de commun avec le petit garçon qui faisait du feu en battant des silex. Elle pensa que c'était assez imprudent à son père de miser ainsi sur quelqu'un dont on ne savait rien pour redresser Nicolas, et elle se promit de veiller, au moins les premiers jours, sur leurs conversations.

A vrai dire, toutes les appréhensions, celles de Cécile ou celles de M. Moncey n'avaient aucun fondement. Ni les espoirs de M. d'Aigrefeuille, d'ailleurs. Il s'était fait entre les deux jeunes gens un tel fossé que quelques journées de vacances étaient bien impuissantes à le combler. Nicolas ne rêvait que de filer sur Biarritz, moins il est vrai pour y rencontrer des jeunes gens de son bord, que pour y jouer à la roulette. Comment se serait-il entendu avec Jean, qui souffrait de la misère relative des siens, avait une certaine honte de ses vêtements toujours trop courts, et que démangeait l'envie de courir les champs à la recherche de plantes pour son herbier? Nicolas avait peu l'envie de faire du prosélytisme avec cet ami d'abord attendu avec curiosité, mais que, *in petto*, il trouvait bien tarte. Dès le premier jour, quand il lui avait parlé de ses coucheries au Quartier, l'autre avait rougi et répondu avec une brusquerie qui ne trompait guère. Un puceau. Malgré, ces épaules-là et cet air mâle avant l'heure... Sauf qu'il n'avait pas beaucoup de barbe à le comparer à Nicolas. Et pas du tout de poil sur la poitrine et les bras, alors que ce petit courtaud de Nickie, pour ça, n'était pas en retard! Son père avait eu l'idée bizarre d'inviter Jean, on le supporterait. Mais pour une idée bizarre, c'était une idée bizarre. Quand les pères se mêlent de surprises! C'est comme les cadeaux qu'ils imaginent vous faire.

Aussi le jeune Moncey passa-t-il le plus clair de ses vacances de Pâques avec Mme Wisner. Il n'était pas moins déconcerté d'elle, qu'elle ne l'avait été de lui. C'était qu'il n'en avait gardé guère de souvenir. La sœur aînée de son ami, quand il avait quatorze ans, et elle dix-sept, n'entrait en rien dans leurs jeux, elle les dérangeait et ils la fuyaient. Il retrouvait une jeune femme d'une beauté surprenante, qui le traitait un peu comme une cousine. Les premiers jours, il l'avait bien regardée, ses beaux cheveux de soie blonde, qui retombaient si mollement qu'on avait toujours l'envie de les enrouler autour de son

doigt..., ses yeux bruns... Puis il s'était rendu compte qu'il ne devait pas la dévisager comme ça, alors ses yeux la fuyaient. Tout conspirait à le rendre amoureux d'elle : il n'avait pas l'habitude de voir de si près une jolie fille ; sa sœur, de beaucoup son aînée, était mariée depuis dix ans, et Mme Wisner, qu'il tremblait d'appeler Cécile, bien qu'elle l'en eût prié et qu'elle le tutoyât comme elle tutoyait son frère, n'était pas seulement très belle, elle avait une élégance inconnue dans son milieu, elle portait des robes toujours merveilleusement fraîches, elle avait les cheveux et les mains admirablement soignés. Et puis il avait très rapidement compris qu'elle était malheureuse.

Cécile prenait plaisir à la compagnie de ce jeune homme si profondément différent des siens, si *propre*, pensait-elle. Elle aimait l'accompagner dans la campagne à chercher des fleurs. De vagues souvenirs botaniques lui revenaient, il riait de ses erreurs, et il faisait plus de bouquets pour elle qu'il ne trouvait de raretés pour son herbier. Ce fut un temps très doux, que n'arriva même pas à troubler une lettre assez sèche de New York, à laquelle Cécile répondit le plus froidement possible. Elle écrivit à Georgette Leurtillois une seule fois dans ces quinze jours, mais une lettre si légère, si vide, si heureuse, que son amie dit à Aurélien, de passage à Antibes : « Il arrive quelque chose à Cécile..., elle écrit comme on chante... » Mme Wisner n'en savait rien. Quinze jours passent d'ailleurs très vite. Nicolas n'y gagna que ses pertes au jeu, et un petit scandale : il s'était fait passer pour majeur au Casino, on s'aperçut de la supercherie et il fut mis dehors. Mais il s'était lié autour du tapis vert avec tout un groupe de jeunes Espagnols de famille, des señoritos qui attendaient l'issue de la guerre pour rentrer dans leurs terres. Il y avait dans ce milieu une grande exaltation du fait de la défaite des rouges. Bien que le contrecoup de l'exode espagnol se fît surtout sentir dans les Pyrénées-Orientales, le voisinage de la frontière, les nouvelles les plus folles colportées, le maréchal Pétain à Saint-Sébastien, et les apparitions qu'il faisait à Biarritz chez un ami à lui, un ancien sous-secrétaire d'État de Tardieu, le va-et-vient de mystérieux personnages que la bourgeoisie aisée de Saint-Jean-de-Luz et d'Hendaye accueillait à bras ouverts, Hitler à Prague, la chute de Madrid enfin, tout cela, qui s'accompagnait de mille menaces maintenant contre le « Frente popular » de Paris, agitait grandement nos jeunes gens, et Nicolas ne pouvait comprendre, au retour de ses escapades, le peu d'intérêt de Jean pour ses récits, ses anecdotes, ses plaisanteries. Qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir dans la tête ? On n'est pas gosse à ce point-là à dix-huit ans sonnés ! Pour lui, il avait la ferme résolution de demander une moto à son père : on allait à des événements où il serait bon de pouvoir se déplacer aisément... Il rentra donc à Boulainvilliers plus possédé que jamais de la politique. Cécile, elle, revenait à Paris assez calmée, sans trop savoir pourquoi, et sans avoir vu le trouble grandissant de Jean quand il lui parlait ou l'aidait à servir le thé.

Lui, était perdu pour ses études, la tête pleine de rêves, incapable de penser à quoi que ce fût qui ne fût Cécile. Et il avait suffi d'un mot d'elle : il ne croyait plus en Dieu.

IV

Il n'y avait aucune raison raisonnable pour que Jean de Moncey revît jamais Cécile Wisner. Nicolas s'était juré de laisser tomber ce benêt avec lequel il n'avait aucun sujet de conversation. M. d'Aigrefeuille, ayant rapidement compris l'inefficacité de son remède, y avait renoncé. M. de Moncey, de son côté, avait fait avouer à son fils que Nicolas jouait à la roulette, et cela l'effraya bien plus que de le penser doriotiste. Puis il y avait les examens à préparer tout de même, et tous les matins cinquante-cinq minutes au bas mot pour gagner le Jardin des plantes du petit pavillon de banlieue, si peu d'argent pour déjeuner dans un prix-fixe de la rue Racine... Jean voyait maintenant avec des yeux tout autres la médiocrité de la vie familiale : ah, comparer avec la Pergola cette demi-misère! Loin d'en mépriser les siens, il s'accusait de devoir son obsession nouvelle, non pas à cet étrange sentiment sans espoir qu'il avait pour Mme Wisner, mais à une nostalgie de l'aisance, de la richesse qui lui faisait se prendre en horreur. Pendant deux jours, il était bien sûr que l'amour n'était que le masque des instincts les plus vulgaires, il se promettait de ne plus penser à Cécile. Puis il était repris par sa folie. Dans un café du boulevard Saint-Michel, il avait aperçu ce petit râblé de Nicolas, assis au bar avec des Espagnols, qui l'appela : il était un peu saoul, et il racontait à tue-tête des histoires de transport d'armes, de grèves qu'un copain à lui organisait dans des usines d'aviation... Au milieu de ses amis, il avait presque l'air blond! Qu'est-ce que Jean avait à faire avec tout cela? Il ne reverrait pas Cécile. Non, pas l'ombre d'une raison pour la revoir. Mais le monde est-il raisonnable?

Il la rencontra un jour de mai au Jardin des plantes. Elle était assise sur un banc de pierre dans une des allées de grands arbres, et il faisait très beau, et elle avait une robe gris clair et un petit chapeau blanc. Il allait droit vers elle parce qu'il était sûr que ce n'était pas elle, que c'était encore une de ces hallucinations auxquelles il était sujet : il la voyait partout. Alors, il allait droit sur elle, enfin sur celle qui n'était pas elle, décidé à se montrer audacieux, à la regarder de près, à lui sourire de façon engageante, enfin à faire tout ce qu'il n'aurait jamais osé faire si cela avait été Cécile.

« Bonjour, Jean », dit-elle. Et lui, très stupidement : « Cécile, qu'est-ce que vous faites là? » Elle rit : « Tu le vois, je me promène... » Quel intérêt y avait-il à en savoir davantage? Elle lui avait pris le bras et ils se promenaient ensemble. Il y a mille choses à regarder au Jardin des plantes, des ours aux singes; Jean n'avait rien vu, et Dieu sait ce qu'il avait pu dire! Mais quand ils

se séparèrent, il avait raté les travaux pratiques de chimie, et il était simplement le plus malheureux des hommes. « Qu'est-ce que j'ai ? se disait-il. De l'avoir revue a tout rendu pire, et je n'ai même pas songé à lui demander un rendez-vous... » Le PCB l'avait enchanté l'autre année : il s'était jeté dans ses études comme il faisait tout, avec excès. La nouveauté aussi de l'atmosphère estudiantine l'avait d'abord amusé. Il était surpris par ces manières sauvages de la jeunesse, les cris d'horreur, les pssch ! les monômes. Son sens critique en était désorienté. Et bien qu'il fût peu enclin à se lier avec les autres, la camaraderie des travaux pratiques et des cours avait eu raison de sa timidité, de sa réserve. Il s'était fait trois ou quatre amis. Il avait leur vocabulaire, chantait leurs chansons, partageait leurs goûts. Mais après Biarritz, il avait pris honte subitement de cette vie de dix-huit mois, de sa grossièreté. Il s'arrangea pour espacer les rencontres. Il avait tous les soirs une bonne raison pour se jeter dans le métro sans flâner comme auparavant avec ses camarades. Leurs plaisanteries, leur gaieté, le mettaient dans ses petits souliers : à les écouter, il lui semblait trahir Cécile.

Au bout de huit jours, il n'y tint plus, il lui écrivit. Il lui avait prêté un livre qu'elle ne lui avait pas rendu. Il sollicitait l'autorisation de venir le chercher avenue Henri-Martin. Elle le lui renvoya par la poste. Il était au désespoir : « Mon Dieu, dit-il, en tournant les yeux vers le ciel (mais je crois que c'était pour rejeter ses cheveux en arrière), si je la rencontre une nouvelle fois, je jure que je croirai en vous ! » S'il avait pu avoir une photo d'elle ! Il aurait l'audace de lui en demander une à la première occasion. Il ne pouvait pas fixer son visage.

Avec quelle légèreté les jeunes gens se font-ils parjures ! Il avait été traîner autour de chez Cécile, avec l'excuse d'abord d'une exposition au nouveau Trocadéro, puis de là, il avait *machinalement* pris le chemin de la Muette. Elle allait doucement sous les marronniers, à la hauteur du coin de la rue Scheffer, elle avait une robe vert d'eau, c'était le soir, un soir du début de juin, il faisait un temps extraordinaire. Il approchait d'elle, elle ne le voyait pas, il se disait qu'il la suivrait ainsi longtemps sans lui parler. Puis il pensa que c'était sottise, sa maison n'était pas loin, elle allait y rentrer. La tête un peu penchée, elle regardait les très jolis petits souliers de daim qu'on lui avait livrés la veille. Tout à coup, elle se retourna et le vit : « Jean ! » Elle fronça un peu le nez, qu'elle avait petit, et secoua ses cheveux pâles, déjà bouclant au toucher des épaules. Histoire de plaisanter, elle dit : « Tu me suivais, Jean ? » Il rougit et pâlit, sentit de la sueur sur ses mains, et, portant l'une à sa gorge, bredouilla quelque chose.

Elle le regarda et comprit. Elle se sentit très ennuyée. Ce n'était qu'un enfant, mais ce n'était plus un enfant non plus. Comment allait-elle se conduire ? Devait-elle avouer avoir compris ? Devait-elle être sévère avec lui ? Cela lui parut absolument absurde. Elle était sûre d'elle-même. Elle lui dit : « Ce n'est pas bien, Jean... » Il perdait si évidemment la tête qu'elle ne put le laisser comme cela dans la rue, il en aurait fait une folie.

« Eh bien, viens, nigaud ! dit-elle. Nous sommes devant chez moi, peut-être que, si tu me racontes tout, cela va t'aider à te guérir. »

Il resta plus d'une heure chez Cécile. Elle lui offrit du thé avec des petites meringues, lui donna des nouvelles de son mari qui faisait maintenant un tour au Canada, pour voir les possibilités d'extension du marché des Wisner. Elle lui en montra la photo, une sorte d'Apollon. Du moins c'était elle qui en parlait ainsi. Jean lui trouvait l'air d'une figure de journal de modes. Et probablement pas beaucoup de cervelle dans cette tête d'oiseau à cheveux ras. L'amoureux ne songeait déjà plus à lui demander sa photographie, à elle. Il la

regardait tant qu'il pouvait, vivante. Comme pour l'apprendre par cœur... Il ne savait plus où il était. Épouvanté de lui-même, il avait complètement oublié l'existence de Dieu.

Elle lui permit de revenir, à la condition qu'il ne lui ferait pas la cour; et elle lui prêta *Les Illuminations*. Il les emporta sur son cœur. Le diable sait ce qu'il lut entre les lignes! Toujours est-il qu'il revint la voir. D'abord, il laissa passer quelques jours, mais très vite il prit l'habitude de se trouver là vers les six heures. « Je ne sais pas si tu te rends compte de ce que doit penser ma femme de chambre, dit une fois Cécile. Un grand garçon comme toi... Eugénie, heureusement, n'a pas l'habitude de beaucoup penser... Mais comment fais-tu pour rentrer dîner à Noisy, en venant à cette heure-là chez moi? » Surtout qu'il ne sortait guère avant les huit heures. Il ne s'expliqua pas tout d'abord; enfin il avoua qu'il avait persuadé son père de lui prendre une chambre en ville pour faciliter ses études. Elle vit bien qu'il mentait en quelque chose. Elle ne sut jamais en quoi exactement. Au vrai, son père croyait qu'il couchait chez un camarade et Jean payait sa chambre du prix de son déjeuner, si bien qu'il ne déjeunait plus jamais. Il dînait parfois chez sa sœur, Yvonne. Le reste du temps, il vivait de cafés crème.

Sa sœur... Jadis, il l'aimait bien. Il avait sept ans et demi quand elle s'était mariée. Sa jolie brune de sœur, toute potelée, et si blanche... Jean s'était senti, malgré son frère Jacques, très seul à la maison après son départ. Il était trop petit pour se rendre compte comment tout cela s'était produit, mais il entendait les conversations de M. et Mme de Moncey, qui se lamentaient de cette mésalliance. Parce que Mme de Moncey pouvait bien faire le ménage elle-même, et compter chaque sou, et passer sa vie à raccommoder le linge de ses fils, mais oubliait-on d'où l'on venait? Ce Robert Gaillard avait une bijouterie près des Halles. Ce serait encore un grand bijoutier, place Vendôme ou rue Royale..., mais non un boutiquier, pas très riche, un homme très vulgaire, qui avait parlé, paraît-il, à Yvonne dans la rue sans la connaître... Qu'est-ce qu'elle pouvait lui trouver donc d'extraordinaire? disait-on à la maison. Justement il était en tout parfaitement ordinaire, alors pas bossu, pas boiteux... Tout cela était revenu à Jean par bribes : il n'aimait pas son beau-frère. Il lui paraissait médiocre à lui, ce n'était pas un homme qui aurait pu porter une armure, un chevalier à qui puissent rêver les jeunes filles, ou au moins un de ces héros modernes, les aviateurs de l'Atlantique Sud, ou les chevaucheurs du Sahara. Ni Tarzan, ni Mermoz, ni Vieuxchange, quoi! Un mètre soixante-douze, le nez large, un gros front, les dents baroques, le poil trop clair sur le regard bleu, et le comble : une moustache rousse, taillée! D'autant que c'était un athée, un socialiste. Il avait détourné Yvonne de l'Église. « Je parie, disait Mme de Moncey, qu'il y a bien trois ans qu'elle n'a pas fait ses Pâques! » On se voyait rarement. Cela évitait les disputes entre Robert Gaillard et M. de Moncey.

Mais, à son retour de Biarritz, Jean avait été plus souvent chez sa sœur. Elle était si charmante, et si loin de Cécile : une espèce de grâce orientale. Comme maman a dû être jolie quand elle avait son âge! Il lui en voulait moins de certaines choses. A qui d'autre se serait-il ouvert? Il ne pouvait plus aller trouver l'abbé Blomet comme encore il aurait fait un mois plus tôt... Un soir que Robert était en retard, il demanda à Yvonne : « Dis-moi, est-ce que tu crois..., est-ce qu'une femme pourrait m'aimer? » Elle avait d'abord éclaté de rire : « Dis donc, morveux! » puis elle l'avait regardé, et était restée interdite. Il avait plein de larmes dans ses yeux couleur de châtaigne. Inconsciemment, Yvonne pensait avec les mots mêmes de Robert quand il parlait de ses yeux à elle : couleur de châtaigne... Ainsi le temps était arrivé pour le petit Jean...,

son petit Jean... Elle le regarda mieux. Elle vit que c'était un homme, et elle le trouva très beau, avec ses joues soudain enflammées. Peut-être y avait-il là de la partialité..., non, très beau vraiment. Elle lui dit doucement : « Mais bien sûr, mon Jean, et pas seulement une femme..., n'importe quelle femme... » Il eût aimé lui en raconter davantage : il ne le put, c'était un secret qui ne pouvait aucunement passer ses lèvres.

Qu'est-ce qu'il voulait ? Toute représentation de ce qui aurait pu se passer entre lui et Cécile lui semblait un sacrilège. Il restait parfois des heures à la contempler sans parler. Elle l'acceptait comme un animal familier. Du moins lui semblait-il. Un jour, ça devait être vers le 20 juin, Nicolas tomba à l'improviste chez sa sœur comme Jean s'y trouvait ; s'il ne s'était montré si absurdement protecteur avec son camarade, ses remarques auraient pu être gênantes. Mais il était possédé d'une histoire à laquelle eux deux ne comprenaient rien : on avait perquisitionné chez un nommé Darquier de je-ne-sais-quoi, et ça le mettait dans tous ses états. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, ce qui arrivait à ce Darquier-là ? Là-dessus, Cécile et Jean étaient d'accord. Elle regardait avec curiosité son frère à côté de Jean. Ils étaient du même âge, mais quelle différence ! Nickie avait beau courir les filles, avoir cet air vicieux, Jean était un homme à côté de lui. Nickie, qu'est-ce qu'on pouvait lui trouver, à part qu'il était bien entretenu et habillé comme s'il sortait d'un fer à repasser ? On aurait cru un petit boxeur avec des yeux de fille..., ceux de Cécile d'ailleurs. Il était étonnamment poilu pour son âge.

Cécile et Jean dérivaient vers un destin qu'ils voulaient ignorer tous deux. Où tout cela les aurait-il menés si la saison n'avait été si avancée ? Ils étaient aussi naïfs l'un que l'autre, et Cécile ne s'avouait pas qu'elle ne pouvait plus se passer de cette visite quotidienne. Elle l'emmena un samedi sur le lac du bois de Boulogne et ils prirent une barque. Le pauvre Jean n'avait pas de quoi la payer, et il était aux cent coups d'accepter cela de son amie. Elle souriait d'un tel enfantillage. Mon Dieu, qu'il était donc différent de Nicolas... ou de Fred ! Quelque part, le long de l'île, tandis que Jean laissait filer l'eau sous les avirons, penché en avant, sa veste enlevée, les manches retroussées, elle lui dit : « Jean, pourquoi ne me dis-tu pas que tu m'aimes, puisque je le sais, et tu sais bien que je le sais ? » Il avait fermé les yeux, et il murmura : « Pourquoi vous le dire, puisque vous le savez ? » Juillet passait, ils n'en sentaient pas la lourdeur. Louise, baronne Heckert, rencontrant par hasard Cécile chez Rumpel, lui dit : « Qu'est-ce qu'il y a qu'on ne te voit plus ? » Cécile répondit vaguement en se décidant pour une bavaroise... « Tu as tort de disparaître comme ça, dit Louise. Tu sais, chez moi, tu rencontrerais un jeune peintre de beaucoup de talent... Diego... Tu ne connais pas ses tableaux ? J'en ai fait acheter un à Aurélien Leurtillois quand j'ai été à Antibes avec Diego, cet hiver... Si ça te plaît, et si Fred ne fait pas l'avare... » Cécile avait bien la tête à la peinture ! Elle détourna la conversation, en demandant des nouvelles d'Antibes... Elle connaissait sa cousine, et son cynisme la gênait. Pas nécessaire d'être bien fine pour deviner de quoi il s'agissait.

La famille devait partir pour la Pergola. Cécile inventa mille raisons de s'attarder à Paris. Jean avait manqué son oral. Il lui fallait utiliser l'été pour se représenter en octobre. Maintenant, avenue Henri-Martin, il venait déjeuner avec elle. Ils parlaient sans fin. Il ne l'avait jamais touchée du petit doigt. Au début d'août, elle lui dit : « Fred rentre..., j'ai eu un télégramme de *l'Île-de-France*... »

⁂

Jean couchait chez les Gaillard. Sa sœur lui avait laissé les clefs, ils étaient partis aux eaux avec les enfants, quelque part en Savoie. Pour la première fois de sa vie, il avait un logement à lui, ou tout comme. Un endroit où la porte se refermait sur lui le soir, et jusqu'au matin pas de comptes à donner à qui que ce fût. Les quatre pièces de l'appartement, c'était trop pour lui. Il vivait dans la chambre et la cuisine. Pour rien, il ne serait entré dans le salon, parce que c'était une pièce avec un mobilier d'apparat, enfin des sièges d'une seule sorte, un théâtre, pas un de ces lieux qui se sont meublés de hasard, où on a mis un clou parce qu'on avait quelque chose à suspendre. C'était probablement l'idée du luxe que se faisaient les Gaillard : confusément, Jean, d'avoir connu l'intérieur des parents de Nicolas, l'appartement de Cécile, comprenait ce qu'il y avait de bon marché, de sommaire, dans ce luxe-là, cette idée petite-bourgeoise du luxe. Dans une pièce comme ça, il se sentait gêné de déranger quelque chose, de toucher quelque chose..., et en même temps gêné du loin de compte que tout cela représentait par rapport à l'aisance véritable, comme on la rencontrait avenue Henri-Martin. Dans la chambre, il avait mis sur la cheminée la photo de Cécile, obtenue d'elle le dernier jour. Tout ce qu'il avait obtenu d'elle... Et d'ailleurs tout ce qu'il lui avait demandé...

La volonté de demeurer à Paris pendant les vacances de la part de Jean avait provoqué une colère épouvantable chez son père. Colère à vrai dire économique : qui s'était un peu apaisée du fait que le « petit » allait habiter chez sa sœur. Naturellement, elle le soutenait, celle-là ! Depuis quand paye-t-on des garçonnières aux étudiants qui ont raté leur examen ? Mais, papa, ce n'est pas une garçonnière, et puis il n'y a rien à payer. Je me débrouillerai avec ce que tu me donnais pour les déjeuners pendant l'année... J'ai la chance d'avoir un répétiteur bénévole, et cætera. Étrange chose, il mentait parce qu'il aimait Cécile qui haïssait le mensonge... Comme tout cela ne coûtait rien, ou presque, le père se montrait crédule. Quelques mois encore auparavant, Jean le boy-scout aurait eu honte de tromper M. de Moncey. Il faut l'avouer : il le faisait aujourd'hui avec une parfaite tranquillité. Il voulait la solitude, la solitude et rien que la solitude.

Il téléphonait tous les jours avenue Henri-Martin. A la voix de Cécile, parfois, il comprenait qu'elle n'était pas seule : il raccrochait précipitamment. Le mari ! cette espèce de mannequin sportif, il ne pouvait pas y penser... Elle aussi, là-bas, devait mentir. D'autres fois, ils parlaient sans fin. Et c'est là, c'est alors qu'ils se dirent toutes ces choses folles que se disent les amants. Ils se parlaient sans retenue, ils osèrent même se dire : je t'embrasse... L'un comme l'autre. C'étaient des mots à perdre à jamais la tête.

Sur la photo, dans la chambre d'Yvonne et de Robert Gaillard, il regardait son amie comme il n'avait pas su le faire quand elle était là, vivante, présente. L'audace de la voir, comme de lui parler au téléphone, lui était ici laissée à loisir. Il n'avait jamais su qu'elle était si jolie. Il voyait toujours pour la première fois son visage : ces sourcils, plus foncés que les cheveux, les yeux un peu bridés, le nez petit, peut-être trop petit, et cet allongement du visage... Sur la photo, on ne la voyait que jusqu'aux épaules, il essayait d'imaginer son corps, enfin non : pas son corps, son allure..., cette espèce de légèreté de la démarche, cette minceur des hanches, cette flexibilité que donnent les exercices physiques. Puis il revenait à ce visage qu'il avait déjà oublié, qu'il découvrait à nouveau. Les beaux cheveux, les beaux cheveux comme de la soie en écheveau... Il allait devant la glace, l'interroger sur lui-même, avec inquiétude : pourrait-elle aimer ce type-là ? Il se trouvait une touche de charretier.

Ce qui devait lui plaire à elle, c'étaient des messieurs du genre de son mari, le genre joueur de tennis, clubman pour le tir aux pigeons... Inutile de dire qu'il n'y avait pas de répétiteur, que les livres de physique, de sciences naturelles, traînaient dans un coin, que dans la pièce où le soleil entrait par les fentes parallèles des persiennes, le long et jeune corps encore enfant paressait du lit aux fauteuils. Parfois il s'allongeait à terre et il mesurait le plancher de ses grands bras, il appuyait ses paumes au sol, il pesait de tout son poids sur la natte de paille verte et jaune que, dès le 1er juillet chaque année, Yvonne substituait au tapis rouge et bleu de l'hiver. Il mettait ses lèvres sur la paille et il la baisait en murmurant : Cécile, Cécile... Ces jours-là garderont pour lui ce goût et cette odeur poussiéreuse de la natte bicolore. Il ne sortait pas, il ne voulait voir personne. A peine gagnait-il une fois par jour cette gargote que lui avait indiquée Robert Gaillard. Son beau-frère lui avait glissé un billet de cinq cents francs avant de partir : c'était chic à lui... Très naturellement, il avait pris l'habitude d'écouter la radio. Le malheur était qu'elle était empoisonnée par toutes ces histoires de Dantzig, de Berchtesgaden, que sais-je? Jean tournait vite le bouton pour écouter les chansons ou la musique au fond desquelles il retrouvait sa nostalgie, tout ce qu'il ne savait comment dire, le langage fait pour Cécile...

Malgré l'insupportable de l'absence (que fait Cécile? où est-elle? cet homme est-il près d'elle?), Jean jouissait d'une façon inattendue de cet isolement, de cette solitude parisienne. Il était comme un homme sur la mer... Personne ne viendra, personne ne te parlera, personne n'interrompra ta tristesse, pas d'importun, pas de diversion. Il y avait aussi ce sentiment merveilleux de gâchage, à cause des livres d'étude jamais ouverts, ou chaque fois tout de suite abandonnés. Il n'avait presque pas besoin de se donner des prétextes de paresse : Cécile envahissait tout, l'air, la pensée, elle était la bonne et la mauvaise raison, l'excuse et le remords. Il se mit d'ailleurs à lire à peu près n'importe quoi, tout ce qui lui tombait sous la main, ce qu'il y avait sur les rayons, dans la chambre. Les livres de Gaillard ressemblaient très peu à ce qu'il avait l'habitude de lire. Il était tombé sur un bouquin qui s'appelait *Les Montagnes et les Hommes*, d'un Russe. Il se méfiait un peu. La propagande l'ennuyait. Mais cela, c'était du Jules Verne... Il dévora les livres de son beau-frère.

A vrai dire, il avait une certaine curiosité de ce que pensait Robert Gaillard. Il en avait toujours entendu parler par son père avec violence. Avec le mépris de son père pour ce boutiquier, ce bijoutier. Jean n'avait pas une grande sympathie pour son beau-frère, et il se serait coupé la langue plutôt que de parler avec lui d'autre chose que du temps qu'il faisait, de ses études, de qui était venu à la maison la semaine précédente, etc. Brusquement, il se trouvait ici dans l'intimité de Gaillard et d'Yvonne. Les premiers jours, ça l'avait intimidé. Maintenant, pour un rien, il aurait regardé dans leurs tiroirs, lu leurs lettres. Non par une curiosité sale. Non. Il avait le sentiment de ne pas avoir été juste envers eux, il aurait voulu apprendre à mieux les connaître, comme ça, du dedans. Il était soudain devant eux comme devant Cécile au téléphone...

Un jour, on avait sonné à la porte. Cécile! si c'était Cécile! C'était une femme, pas Cécile. Une toute jeune femme blonde, en cheveux, avec une blouse blanche et une jupe grise. Et un petit cœur d'or, à une chaîne au cou. La fille des gens du cinquième, les Robichon, qui s'était mariée récemment, Mme Vallier qu'elle se présentait avec sérieux, elle aurait voulu savoir l'adresse des Gaillard, parce qu'ils allaient par là, Guillaume et elle, pour les congés payés, du camping... « Mais bien sûr, je vous reconnais, dit Jean qui arrangeait de la main ses cheveux ébouriffés, vous êtes la petite Micheline... »

Elle n'était plus la petite Micheline, mais elle restait bien jolie. « Attendez, où ai-je fourré l'adresse ? — Merci, monsieur Jean. »

Tous les matins, la concierge montait le journal que les Gaillard avaient oublié de décommander. Jean le trouvait sous le paillasson. Ils lisaient *L'Humanité*, naturellement. Cela lui avait paru une chose incroyable, la première fois qu'il avait déplié ce journal-là. Puis forcément, il s'était trouvé le lire tous les jours. Beaucoup de choses l'y choquaient. Mais surtout, il se sentait à le lire ignorant, ignorant. Probable que n'importe quel journal lui aurait fait le même effet, à lui qui n'en lisait aucun : tout ce qui se passait dans le monde... Même si on ne pouvait pas croire exactement ce journal-là, comment ferait-il, lui, Jean, pour se débrouiller dans ces événements, dont pour la première fois il lui semblait qu'ils pussent avoir pour lui un intérêt, qu'ils pussent être pour lui des menaces avec lesquelles compter ? Il se prenait maintenant à écouter le journal parlé à la radio, même à chercher les postes étrangers : il commençait à s'intéresser à cette espèce de guerre des ondes qui se faisait en ce temps-là. Au téléphone, un matin, il dit à Cécile : « Je lis *L'Humanité* maintenant... » Elle avait répondu : « Quelle horreur ! Enfin, si ça t'intéresse... » Ça l'intéressait, justement. Et puis dans ce quelle horreur-là, il avait bien perçu qu'il n'y avait pas de sérieux de la part de Cécile. Elle disait cela, parce que, autour d'elle, quand on parlait de *L'Humanité*, on disait quelle horreur, voilà tout.

Jean avait tendance à considérer Fred comme le capitalisme en personne, la bourgeoisie, ce qu'on voudra en ce sens. La bourgeoisie avait une tête d'oiseau avec des yeux glacés. Et des cheveux chers, pas trop..., comme on a des dents d'or. Il y avait entre Cécile et Jean la Banque Immobilière, les usines Wisner. La situation où il était l'aurait facilement poussé à embrasser quelque parti extrême. Dans le fait, simplement, que Nicolas, c'est-à-dire la famille de Cécile, était pour Franco, qu'on le voyait avec de jeunes aristocrates espagnols, il y avait assez pour le jeter à l'opinion contraire : il savait mal ce que c'était que Doriot, ou les anarchistes. Le mot *communiste* lui faisait peur : il l'avait entendu employer par son père contre Robert Gaillard, mais, lui semblait-il, avec mauvaise foi. Robert Gaillard disait à tout bout de champ qu'il n'était pas communiste. Il est vrai que dans *Gringoire* on disait que le Pr Baranger était communiste, et quand il déclarait qu'il ne l'était pas, cet hebdomadaire affirmait que ça revenait au même...

Un peu avant le 15 août, on sonna : un pneumatique. A part un mot avec le livre renvoyé, en mai, c'était la première fois qu'il recevait une lettre de Cécile. Le cœur lui battit. Il s'assit pour le lire. Les mots se brouillaient, il alla à la fenêtre mieux voir. C'était vers le soir. Cécile allait partir pour la Pergola avec son mari. Elle lui disait adieu, elle rentrerait en septembre.

Il se précipita au téléphone. Cela sonnait pas libre, pas libre. Vingt fois, il redemanda le numéro. A la fin, c'était invraisemblable : il s'adressa aux réclamations. Le numéro était en dérangement. Il ne put dormir cette nuit-là. Le lendemain, il fallut attendre neuf heures. Il s'était inventé toute une histoire, pour s'il tombait sur Fred... Le numéro ne répondait pas. Cela sonnait bien. Mais on ne répondait pas. Il laissa passer dix minutes, recommença : toujours la même sonnerie... Vers dix heures, il relut le pneumatique. Cécile disait : « Je pars ce soir pour Biarritz... » Il l'avait manquée.

Au courrier de l'après-midi, il y avait une carte. Son cœur battit : ce n'était que d'Yvonne et Robert Gaillard, de Châles, en Savoie... La carte représentait un trèfle à quatre feuilles, avec une image du pays dans chaque feuille...

V

« Au fond, dit de sa voix un peu traînante le grand blond, avec son visage plein de taches de rousseur, Guillaume Vallier, pourquoi vous n'êtes pas communiste? » Robert Gaillard hocha son gros front aux sourcils pâles, se pencha, toucha du bout des doigts son soulier, cueillit un brin d'herbe et se mit à le séparer de l'ongle en lanières longitudinales. Il répondit en regardant Yvonne et les enfants qui jouaient au ballon dans la prairie avec Micheline : « Pour mille et une raisons... », puis il éprouva le besoin de les énumérer : « ... d'abord parce que c'est comme ça..., et puis, qu'est-ce que ça y changerait? Je suis aussi utile hors du Parti que dans le Parti. Peut-être même plus utile... Ça me permet de dire certaines choses. On m'écouterait moins si je ne pouvais pas commencer en disant : moi qui ne suis pas du Parti... Puis je tiens à ma liberté, à mon esprit critique. Je ne suis pas toujours d'accord. Je ne vous le cache pas, je ne suis pas toujours d'accord... Si j'étais du Parti, je voudrais être toujours d'accord. Et qu'est-ce que je ferais quand je ne serais pas d'accord? Cela me gênerait de ne pas être d'accord. Cela me gênerait énormément. Je n'aime pas faire les choses à moitié. Quand je les fais, je les fais. Si j'étais du Parti, je devrais militer. Et je n'ai pas envie de militer. La vie est courte, j'ai mon métier, il y a Yvonne, les enfants... Je sais ce que vous allez dire, mais je veux avoir du temps à moi. J'ai déjà les Amis de l'URSS... Sans doute y a-t-il parmi les gens du Parti des hommes très bien... tenez, ce professeur à Janson-de-Sailly, Cormeilles... J'aime bien discuter avec lui... Mais il y en a! Ah! si les communistes français étaient comme les communistes russes! Alors, je ne dis pas, évidemment... Enfin, vous n'avez pas dans le Parti des hommes comme Lénine, comme Staline... Vous n'allez pas dire le contraire!

— Je ne vais pas dire le contraire. »

Guillaume Vallier avait pincé les lèvres. Ce qui accentuait la cicatrice à sa lèvre supérieure. Il allait précisément dire le contraire, qu'est-ce qu'on en sait? Lénine, Staline, d'abord est-ce qu'on savait qui c'était Lénine, Staline? Puis il avait reculé devant l'énormité de l'assertion, avec des noms au bout de la langue. Mais il s'était tu, pas content de lui-même. Ils parlèrent d'autre chose.

C'était la veille qu'ils étaient arrivés, les jeunes mariés, avec leur appareil de camping, leur accoutrement d'opérette, jambes et bras nus, les chaussettes roulées sur les grosses chaussures, sac au dos. Ils avaient surgi entre l'établissement thermal et l'hôtel du Château, juste comme Yvonne venait de ramasser son troisième trèfle à quatre feuilles. C'est une région de trèfles à

quatre feuilles. Bien sûr que c'étaient les enfants qui avaient tout de suite reconnu les Vallier, elle menue à côté de Guillaume. Robert avait vu les gosses courir au-devant de ces campeurs, pour lesquels il avait toujours un rien de sarcasme. Différence de génération. A leur âge, lui, il faisait la guerre. On n'aurait pas été jouer aux tranchées, après ça. Le plein air, nous en avions eu notre comptant.

Agréable tout de même, cette arrivée inopinée. Des braves petits, les Vallier. Robert Gaillard avait rencontré Guillaume, un jeune plombier de la Société des eaux, à la section des Amis de l'URSS qu'il présidait depuis le voyage qu'il avait fait là-bas. Ce qui les avait liés, c'était sans doute le fait que les parents de Micheline habitaient leur maison. Ils n'étaient pas encore mariés : Guillaume avait toujours de bonnes raisons pour venir demander pour l'organisation une signature, un conseil à Robert dans la bijouterie. Comme par hasard, Micheline descendait et disait en passant un mot à Yvonne. C'était Yvonne Gaillard, naturellement, qui avait éventé le manège. Ils en riaient. Guillaume plaisanté, prétendait qu'il était venu à la bijouterie faire arranger sa bague : c'était une bague tatouée qu'il avait à l'index, un reste du service militaire... Le père de Micheline, Robichon, l'ébéniste, voyait d'un très mauvais œil cette fréquentation. Puis, il lui avait bien fallu céder. Au fond, du moment qu'il s'agissait de mariage.

« Vous vous souvenez, Vallier, dit Robert, en caressant sa petite moustache rousse sous son nez large, c'est le soir qu'on a été voir le *député de la Baltique*, à la rue aux Ours, avec Botru, que vous nous avez dit que vous et Micheline...

— Oh! vous vous en doutiez bien un peu.

— Bien sûr. Alors comment ça s'arrange avec beau-papa?

— Toujours la même chose. Il dit que je ne suis pas sérieux, avec toutes ces réunions. Il essaye de monter la gosse contre moi. Moi, je lui dis que si elle trouve que je la laisse, elle n'a qu'à y venir avec moi, à la cellule... »

Ils rirent. Le papa Robichon détestait les communistes. Fallait-il qu'il en eût dégotté un pour gendre! Et un ouvrier! Le camping, qu'est-ce qu'il en disait?

« Ça, il n'est pas trop contre. Il dit que ça rappelle le Tour de France... Son grand-père était compagnon : il raconte toutes sortes de trucs là-dessus. J'y comprends que pouic, ça lui fait voir rouge, et puis il parle du Grand Architecte, et tout et tout.

— Il ne croit pas en Dieu, tout de même, M. Robichon?

— Non, bien sûr. Pas au bon Dieu. Mais... Il dit qu'il faut bien quelqu'un qui ait fait tout ça... Il cite Robespierre : celui qui ne croit pas en l'immortalité de l'âme se rend justice... »

Pourquoi, histoire d'imiter le papa Robichon citant Robespierre, Guillaume trouvait-il nécessaire de faire Napoléon en mettant une main dans sa chemise ouverte? Gaillard sourit. Un Napoléon qui aurait sacrément grandi! Et puis avec une bouille comme ça, constellée de points d'or! Bob leur déboulait dans les pieds, tout rouge, haletant avec son costume marin, ses yeux brillants : « Regarde, papa, regarde! Encore un trèfle à quatre! » Gaillard le prit très sérieusement et compta les pétales. Guillaume Vallier remarqua : « Ce qu'il vous ressemble, ce petit! » Le père passa doucement ses doigts dans les cheveux châtains du gosse, sur son front bombé. Il aurait son nez, c'est sûr, mais il avait les yeux sombres d'Yvonne.

« Va jouer, mon Bob, va jouer... »

C'était une grande prairie au fond du parc. D'ici, on ne voyait plus le château transformé en hôtel où ils étaient venus passer trois semaines, parce que le médecin avait conseillé les eaux de Châles pour leur fille qui avait tout

le temps des rhumes de cerveau. Pendant qu'on y était, Bob comme Monique prenaient des inhalations, des douches nasales, avec une application irrésistible. Il avait fallu en passer par là, jamais il n'aurait permis que son aînée jouât toute seule à l'établissement de bains.

« La petite aussi...

— Hein?

— Je dis : la petite aussi vous ressemble.

— Oh! Monique tient de sa mère!

— Je ne trouve pas... »

Au fond, Guillaume Vallier n'aimait pas beaucoup Yvonne Gaillard. Elle avait l'air trop sérieux, trop dame. Elle avait les ongles faits. Il sentait bien plus avec elle qu'avec Gaillard une différence de classe. Il disait d'elle : c'est une boutiquière... Elle n'était pas non plus du gabarit à la mode. Un peu grasse, avec des yeux alanguis. Elle portait les cheveux longs relevés en arrière, avec des mèches dans le cou.

« Avouez maintenant que vous n'êtes pas fâché de vous être laissé violer... Oh! je sais bien : hier soir, de venir coucher à l'hôtel, ça vous paraissait une trahison! »

Guillaume remonta ses larges épaules, et rit un peu. C'était un pas vilain garçon, blond, solide, un peu lourd, nettement au-dessus de la moyenne, avec un visage sympathique, toutes ces taches de rousseur, abîmé tout de même par cette cicatrice à gauche de la bouche qui rompait la symétrie du visage. Le poil doré sur les bras et les jambes... Des grandes mains, avec ça, des poignets de manieur de marteau. Une, il lui manquait une phalange à l'annulaire.

« Bien sûr, je vous dirais... On se sent honteux avec tout le barda, d'aller demander le couvert à l'hôtel. Et puis moi, je préfère coucher dehors... Toute l'année qu'on dort dans les maisons! »

Yvonne et Micheline revenaient vers les hommes, se tenant par la taille. La brune et la blonde. Micheline avait l'air d'une mioche à côté de Mme Gaillard : surtout comme ça, en short. Et ses cheveux légers, légers. Encore plus jolie qu'en ville, comme Jean l'avait vue.

« Ne croyez-vous pas, monsieur Vallier, dit Yvonne, que c'est gentil de dormir dans les maisons? Hein, Micheline? »

Guillaume n'avouait pas qu'il avait été effrayé par le luxe de l'hôtel du Château, le prix probable des chambres. C'était bien gentil aux Gaillard de les avoir invités... Ça, il aurait voulu le dire, mais il ne savait pas comment... Parce que dès que quelque chose touchait à l'argent il perdait pied, ce grand type musclé auquel on aurait prêté tous les culots. Même à la campagne, elle avait encore les ongles laqués, Mme Gaillard, de cette couleur foncée.

« A quelle heure, on a les journaux ici? » demanda-t-il, et Micheline protesta : « Alors, celui-là et ses journaux! » Il fit la grimace, il n'était plus joli du tout. L'agacement accusait ce qu'il y avait de lourd en lui. On sentait que cette histoire de journaux, ça revenait tous les jours entre eux.

« C'est bien naturel, Micheline, dit très doucement Mme Gaillard, que votre mari ait envie d'avoir les journaux avec les événements... »

Guillaume la regarda avec reconnaissance. Elle avait de grands cils noirs, cette femme. Après tout, ce n'est pas si méchant de se faire les ongles. Puis ça devait lui être utile dans son commerce, pour proposer les bagues aux clients... Évidemment, si Micheline, pour taper sur sa machine... ou lui, Guillaume, pour manier la lampe à souder. Comme il se mettait à rire, ce qui rapprochait ses taches de son les unes des autres, Yvonne lui demanda : « Qu'est-ce qui vous fait rire? » Il la regarda, gêné, puis, comme il était franc,

il dit : « Je pense comme ça serait drôle si les hommes, ils se mettaient aussi du rouge sur les ongles... »

Yvonne, instinctivement, repliait le bout de ses doigts dans la paume. Puis elle prit le Parti de dire : « Ils font bien d'autres bêtises, les hommes... »

La cloche du repas sonnait à l'hôtel.

« Si vous restiez encore ce soir, dit Yvonne à Micheline, il y a théâtre au casino... Enfin l'opéra-comique... On joue *Le Chalet*, ce n'est peut-être pas très drôle..., mais ça vous amuserait peut-être...

— Comment voulez-vous, fringués comme ça ?

— Je vous prêterai une robe, et puis ça sera tant pis pour M. Vallier si le veston de Robert ne l'avantage pas... »

Guillaume regarda les épaules de Gaillard, puis loucha sur les siennes...

Bob et Monique se disputaient à propos de trèfles à quatre. Il fallut les mettre d'accord en faisant la grosse voix. « Bob commence à être insupportable », soupirait Yvonne, et Robert : « A six ans, tous les garçons sont insupportables...

— Non, dit Guillaume, ce n'est pas possible de rester. Il faut que nous fassions notre itinéraire... Et puis... »

Il n'ajouta pas tout de suite quoi. Il ne pouvait pas avouer que cela le gênait que les Gaillard payent une seconde nuit cette chambre avec l'eau courante... « Et puis, Micheline n'aime pas l'opéra-comique... » Il avait eu sur elle ce regard appuyé qu'elle connaissait déjà très bien. Elle devint toute triste. Inutile de le contredire, ce grand garçon têtu. Elle ne verrait pas *Le Chalet*...

Des pensionnaires du Château saluèrent M. et Mme Gaillard. Un couple tout à fait bourgeois. L'homme en pantalon blanc, avec un petit veston bleu sans col, très ajusté. Il regarda à la dérobée les invités des Gaillard, désapprobateur. Il dit : « Vous avez entendu la radio, ce matin, monsieur Gaillard ? C'est affreux. On se demande où nous allons... »

VI

« On pourrait s'arrêter ici, si ça te chante. Qu'est-ce que t'en dis? Moi, ça me plaît. Il y a de l'eau. Et puis le paysage. C'est tout brebis par ici... »

Micheline leva les yeux sur Guillaume. Il avait de drôles de mots parfois. Il répéta : « C'est brebis », et il avait l'air de peloter les collines avec la main. Un paysage tout rosé, aux couleurs tendres. A perte de vue, cela vallonnait. La montagne au loin était encore en plein soleil. Le soir tombait sur eux. Micheline était morte de fatigue, Guillaume n'avait pas l'air de s'en apercevoir : il ne connaissait pas sa force. Trente-cinq kilomètres, ce n'était pas tant que tout ça. Mais chargés. Et avec cette chaleur. On avait quitté Châles après déjeuner. Ils étaient lourds de sueur et de soleil. Leurs shorts et leurs chemises s'en ressentaient. Micheline laissa glisser les bretelles du sac et se déchargea. Elle était vraiment très fatiguée. « Tu n'es pas fatigué? demanda-t-elle.

— Moi alors, pas du tout! »

Pour le prouver, il se délesta sans se baisser et prenant son élan fit la culbute sur une seule main et, lancé, recommença. « Tu me tueras! » dit-elle. Il rigola. Elle avait l'air fatigué. C'est comme ça, les femmes. Il détourna les yeux et caressa du regard tout le paysage. « J'aime mieux ça que l'hôtel... » Micheline se taisait. Elle avait aimé le bon lit, l'eau au robinet, le petit déjeuner bien servi. Elle serait bien restée encore un soir, mais Guillaume ne voulait pas. Elle vint tout contre lui. Il ne faisait plus si chaud déjà. Elle regarda les poils dorés sur les bras de son homme. Elle lui prit cette main avec laquelle il avait familièrement traité les collines. Sa grosse patte pesante, celle qui avait une bague bleue tatouée à l'index. Et à laquelle il manquait un bout de phalange au quatrième doigt. Elle jouait avec. Elle prit gentiment le doigt mutilé.

« Ça ne suffirait pas, soupira-t-elle, pour t'empêcher d'aller à la guerre...

— Ah ça, non! Pour un petit morceau de doigt comme ça, tu penses qu'ils ne me lâcheraient pas. Et puis je n'y tiens pas d'ailleurs. Si on fait la guerre, on ira tous...

— Tu ne sais pas quelle guerre ce sera..., si c'était la guerre contre les Soviets...

— Pourquoi veux-tu? C'est idiot à imaginer. On n'a pas de frontières avec eux. Et puis... La guerre... Oh! ils vont encore nous vendre en détail!

— T'as vraiment des grosses pattes », dit Micheline, et lui, retira sa main avec brusquerie, soudain. Qu'est-ce qu'elle avait, avec ses pattes, ce soir? C'étaient des mains d'ouvrier. « Tout le monde peut pas avoir des mains d'instituteur... » Il avait grogné ça méchamment.

« Tu dis ça pour Paul Dumas? »

Il y avait du reproche dans la question. Il secoua ses épaules avec ce geste familier qu'il avait. Bien sûr qu'il avait dit ça pour Paul Dumas. Il n'aurait pas dû. Paul, c'était avant lui, quand ils ne se connaissaient pas. Est-ce que Micheline lui reprochait les filles qu'il avait eues avant elle? Mais cet instituteur qui avait mené Micheline dans une auberge de la jeunesse, l'an passé... Il trouvait ça très moche d'être jaloux. Ça l'agaçait pourtant quand il pensait à l'instituteur. Un Munichois. Ne pas avoir été le premier dans la vie de Micheline.

« Tu le regrettes, hein, d'avoir épousé un ouvrier? J'ai pas les mains fines, et puis je suis pas fortiche rapport les discours... Mais il savait ça, ton instituteur...? »

Cette fois il avait fait le saut périlleux complet. Quel fou? Il ne s'était pas assez démené peut-être? En attendant, il s'était fichu par terre. Elle pouffa comme une petite fille. Il pinça les lèvres, et dit : « Il y en a pas des flopées qui fassent ce truc-là aussi bien que moi à la FSGT... » Quand il disait *FSGT*, en détaillant : F, S, G, T, d'un air grave, ça lui faisait hausser les sourcils et baisser les paupières. Micheline le tira par un pied : « Assieds-toi donc... » Ils roulèrent ensemble dans l'herbe. « Laisse-moi, laisse-moi, idiot... » Ces bras forts qu'il avait.

Il n'y avait pas moyen de le faire rester tranquille. Il avait retiré sa liquette, il se lavait en chantant à l'eau de la fontaine. Elle le regardait. Comme il était différent de Paul... Paul Dumas à côté de lui avait l'air d'une fille. Il était plus soigné, de lui-même, que Guillaume... Est-ce qu'elle regrettait Paul? Non, elle ne regrettait pas Paul. Elle aurait aimé rester ce soir-là avec les Gaillard, à l'hôtel, à cause du théâtre. Mais puisque Guillaume préférait le camping...

« Allez, aboule-toi, qu'on dresse la tente... »

Il ne se rendait pas compte de son état, de sa lassitude. Il ne pouvait pas comprendre. Il était trop fort. Avec Paul, c'était toujours Paul qui voulait s'arrêter, qui demandait grâce, qu'est-ce qu'elle avait ce soir à penser à Paul? C'était cet idiot de Guillaume qui en avait parlé le premier. Elle ne voulait pas penser à Paul.

Guillaume tapait ferme sur les piquets de tente, il serra les nœuds de corde avec un han! pour chacun. Micheline déballait les provisions. Une boîte de sardines, du jambon. « On fait du feu? » Guillaume ramassait déjà le bois mort.

« Je me demande tout de même ce qui se passe...

— Allons, bon, tu soupires encore après tes journaux?

— Écoute, Michette, ne m'agace pas. C'est sérieux, tu sais...

— Enfin, on peut bien avoir ses vacances à soi, pour une fois, oublier le monde, toutes ces histoires, la politique...

— Ma petite, tu peux oublier tout ce que tu veux, mais c'est la politique qui ne t'oublie pas, va..., on s'occupe de toi, tu peux dormir sur les deux oreilles...

— Alors, puisque tu le dis toi-même?... »

Ils se turent un moment, le temps de sortir la casserole dans laquelle ils faisaient bouillir l'eau du café. Puis ce fut Micheline qui, d'une voix plaintive, continua : « Tout de même, Gui, une fois dans la vie... Nous autres, on n'a pas eu de voyage de noces... »

Elle mettait de l'emphase à cette expression qui pour elle sortait des romans. Guillaume Vallier souffla avec mépris :

« Voyage de noces! Y a pas de voyages de noces chez les ouvriers. Je sais pas chez les instituteurs. Nous, on fait ça plus simplement, tu te souviens? »

Elle détourna la tête. Parfois, il était grossier.

« Laisse-moi la paix avec Paul », dit-elle, décidée à bouder. Mais il lui demanda pardon si gentiment. Il reprit sur un tout autre ton, comme pour s'excuser : « Ça fait drôle quand on parle voyage de noces... Je ne sais pas les tiens, mais mes parents, ils se seraient marrés si on leur en avait parlé. Ça ne se fait pas chez les ouvriers. Je me demande d'où ça leur est venu, aux autres, cette habitude-là. Dans les livres, on croirait qu'il y a pas d'autre moyen de se mettre en ménage. Au cinéma aussi, on voit ça, les voyages de noces. En Amérique, ils se jettent du riz dessus. Des sauvages... Pardon, c'est peut-être nous qu'on ne sait pas y faire. Ça m'étonnerait...

— Tu n'as pas vu la passoire ?

— La passoire ? Non. Attends, si. Je l'ai sortie. La voilà... Probable qu'ils ont inventé les voyages de noces parce qu'ils avaient honte de faire ça devant leurs domestiques... C'est des gens avec des domestiques qui ont inventé les voyages de noces... Moi ça me gêne d'être servi par des domestiques. Tiens, hier, à l'hôtel, j'avais honte... Tu as vu, la vieille maman, qui passait les plats à table ? Elle te saluait, et te resaluait... Je suis mieux ici... »

A vrai dire, Micheline ne détestait pas être servie. Elle fut sur le point de l'avouer, mais se retint. Elle était fatiguée, brisée. Guillaume ne pouvait pas savoir. Il regardait l'eau bouillir. « Je nous trouve égoïstes. On est là, heureux. Tranquilles. A ne penser à rien. Puis il y a les Espagnols. Les Autrichiens. Les Tchèques. Quand je pense aux Tchèques comme je les ai vus, il y a un an, à Prague..., c'est pas croyable... »

Il avait été avec la délégation de la FSGT, invité pour les derniers Sokols, en 38. Il se rappelait la fête immense, les gymnasiarques à n'en plus finir, les jambes écartées, pivotant du tronc, la tête qui plonge, l'élégance de ces mouvements de masse, ce champ d'hommes ondulant, et les tribunes, les cris de la foule, les longs drapeaux comme on ne les fait pas chez nous, les chants... Puis tout ça, fini, bien fini. Pas croyable.

« Soyons un peu égoïstes, tu veux ? » dit câlinement Micheline, et elle appuya sa joue contre l'épaule nue de son homme. Elle le regardait de très près, comme elle aimait faire, de droite, de trois quarts, pour oublier la cicatrice qu'il avait à gauche. Ses yeux se troublaient parce qu'elle le regardait de trop près. Elle écrasa son nez sur la poitrine de Guillaume. Il passa sa main dans les beaux cheveux légers. Elle les attachait derrière avec une barrette, pour dégager ses oreilles. Quand ils étaient défaits, ils rasaient les épaules. Elle ne se faisait pas faire de permanente comme Christiane, l'ancienne amie de Guillaume. Et puis Christiane était brune, brune... Elle fumait à longueur de journée. Elle était secrétaire d'un camarade aux Jeunesses. Ça s'était défait entre eux, il ne savait plus comment. C'était alors qu'il avait rencontré Micheline. Ils ne lui avaient jamais plu, les cheveux de Christiane, sauf pour les tirer à poignée, c'était comme du crin noir, elle en avait de trop. C'était avec elle qu'il avait passé ses premières vacances payées. Elle lui chipait son rasoir pour se raser les jambes. Il n'aimait pas ça. Il chassa le souvenir de Christiane, trouva qu'il faisait bon, la douceur du soir l'atteignit, il se coucha par terre, à côté du feu, sur le dos, les bras en arrière, les mains sous la tête. Il sentit la terre et l'herbe avec la peau, croisa les jambes, les genoux repliés, et continua tout naturellement ses pensées à voix haute :

« Aujourd'hui tout de même l'ouvrier a ses vacances..., c'est toujours ça..., en France au moins..., c'est pas long quinze jours, mais c'est toujours ça... »

Il regardait au ciel pâle encore les premières étoiles. Il parla plus bas, d'un ton : « ... c'est toujours ça..., pas de voyage de noces, mais les congés payés..., pas si mal..., aujourd'hui les congés payés..., demain autre chose..., la classe ouvrière...

— Dis donc, dis donc, tu t'endors? fainéant! Et le dîner? Passe-moi ton quart, le café est chaud! »

Il rouvrit les yeux à peine fermés. La terre était brûlante encore sous son dos, l'herbe écrasée sentait bon, une odeur sèche, une petite fourni grimpait sur son bras, il la regarda courir, affairée, avec dans la tête, probable, toutes sortes de considérations à elle, des guerres, la politique, sa cellule, sa guerre d'Espagne, ses Tchèques à elle... Qu'est-ce qu'il avait, ce soir? Il se souleva et s'assit. Micheline ouvrait la boîte de sardines.

« Coupe le pain, feignant! » cria-t-elle.

Il avait pris un air très sérieux. Les choses s'enchaînaient dans sa tête : « Dis donc, demanda-t-il en prenant le pain, est-ce que tu crois que c'était bien juste?

— Quoi, Gui?

— A ce gala, tu te souviens..., à la Gaîté-Lyrique..., pour les Espagnols... Raquel Meller...

— Oui, je me souviens... qu'est-ce que tu veux dire?

— ... si c'était juste... qu'elle chantait comme ça, cette chanson si triste, pour les deux partis... pour réconcilier les deux partis? les républicains et Franco... »

Micheline haussa les épaules : « Coupe le pain, je te dis. » Qu'est-ce qu'elle venait faire ici, Raquel Meller?

VII

L'Espagnol était parti à six heures du matin : avec ce soleil, il fallait profiter des heures pas trop chaudes, et puis c'était décidé, il arriverait d'un coup à Paris. Parce qu'au voisinage de la capitale, il pouvait y avoir des vérifications, pas besoin de traîner. Au fond de son sac de toile, il avait deux oignons et un peu de sel dans du papier plié, un morceau de pain. La femme lui avait donné ça, le soir, après la conversation qu'il avait eue avec ce fermier de la Beauce. Ce sont de drôles de gens, ces paysans français. Pas comme chez nous. Eux, la terre leur est facile. L'homme aurait bien aimé, lui, se fixer là : ces grandes étendues blondes, ce calme. Mais il s'agissait bien de cela. Antonio portait en lui le mal du pays, qui lui tirait au ventre, là où sa blessure encore parfois le faisait crier. On lui avait bien recommandé d'éviter Versailles, les routes surveillées. Passé Chartres, il s'était engagé vers Limours, et c'était avant d'y arriver qu'il avait demandé le couvert dans une ferme des Yvelines. Quelle chance d'y avoir trouvé ce type qui avait fait son service dans les Pyrénées ! Et qui avait comme ça des rêves de l'Espagne... Plus de cinquante kilomètres dans la poussière et la chaleur avec ces souliers... les fichus souliers ! Bien content encore que le copain les lui ait donnés... mieux vaut des souliers qui font mal que pas de souliers... Tout de même, un peu avant Longjumeau, il les avait retirés, mis sur l'épaule attachés par les lacets, et il marcha pieds nus. Il contourna Longjumeau par les champs. Les grandes agglomérations ne lui disaient rien qui vaille. Il s'assit sous une meule un peu plus loin, pour se peler à l'aise un oignon. Il chantait à mi-voix une des chansons de là-bas, une drôle de chanson qui devait venir encore de loin en arrière, et qu'il avait réentendue un soir.

La bella mal maridada
De las mas lindas que vi,
Si habeis de tomar amores,
Vida, no dejeis à mi...

Un soir, dans les tranchées, près de Medinaceli... C'était une voix très jeune et très profonde, une voix qui lui rappelait son enfance, et les fontaines d'Almeria... Un soir où il traînait un jour qui se refuse à mourir...

La bella mal maridada...

C'était une chanson savante, comment au peuple tombée ? une chanson pas faite pour les soldats, et cette misère... une chanson pourtant du cœur d'Espagne à nous venue... L'homme n'aurait pas su dire pourquoi ces quatre vers d'une chanson le poursuivaient, et peut-être avait-ce été la beauté de la voix, ou s'il ne pouvait aujourd'hui ne pas penser à l'Espagne disant

La bella mal maridada...

Il y avait aussi une histoire de sa jeunesse, à Almeria, cette main tenue au travers des grilles, cette petite fille blanche qu'il n'avait pas eue... Mais rien vraiment, aujourd'hui, dans les collines du Hurepoix, pour cet homme misérablement vêtu, maigre et brûlé, sous son vieux feutre délavé, avec son sac de toile noire en bandoulière, rien n'expliquait l'obsession que les champs, les moissons coupées, les talus, le passage des charrettes, eussent dû dissiper...

La bella mal maridada...

Cet homme avait travaillé comme paysan, il avait été ouvrier d'arsenal, il avait été apprenti boulanger, il avait appris ci et là bien des choses que tout le monde sait, et beaucoup que tout le monde ignore. Il jouait de la guitare, quand il avait une guitare, et il connaissait des coplas aussi vieilles que les pierres de son pays, aussi usées d'avoir été chantées par tant de bouches ; il était bon danseur, et il aurait pu être heureux, être un homme sans histoire...

La bella mal maridada...

Est-ce que nous avons notre histoire à nous, seulement ? Est-ce qu'il dépend de nous d'être heureux ? Notre histoire est celle de notre temps, de notre pays, notre histoire est celle des nôtres, et comment voulez-vous être heureux, même avec une voix profonde, une guitare et des jarrets de danseur, quand les nôtres ont tant de malheurs ? Il aurait pu être heureux, cet homme haut et souple, de toute la noblesse populaire qui fait que les gens là-bas semblent sortis de leurs chansons... il aurait pu être heureux, et voyez, c'est un homme jeune, il est émacié, marqué profondément au visage de longues rides qui ne sont pas de l'âge, et quel âge a-t-il ? Trente-trois, trente-quatre ans ? Comme il fatigue à marcher, il lui faut s'arrêter presque à chaque kilomètre... Les godillots lui battent l'épaule. Il s'est taillé une canne avec son couteau dans un petit arbuste en chemin. Ses pieds nus, dans la poudre blanche, ne semblaient pas remarquer les silex qui font pourtant qu'ils saignent. Il pense à Paris, mais de Paris même qu'attend-il ? Va-t-il là-bas trouver les hommes qu'il cherche, et par eux, le chemin, la filière... Car toutes ses pensées retournent vers ce pays dont il *semble* seulement s'éloigner...

La bella mal maridada...

Oui, il s'en souvient : celui qui chantait cela, c'était un étudiant de Ségovie qui n'avait pas vingt ans, le soir de Medinaceli, un étudiant dont le père avait été tué par la garde civile, du temps de Primo de Rivera, un drôle de garçon avec des dents très blanches, qui avait sauté avec un tank en jetant une bouteille de pétrole dedans... Quelle longue, quelle épuisante journée... Il lui semblait qu'il n'atteindrait jamais Sceaux, dont le nom sur les bornes avait l'air d'une dérision. Il avait mal au ventre. Puis il y eut Sceaux, il y aurait Vanves. Il remit ses souliers et il eut mal aux pieds. Vanves... Tout d'un coup, il comprit la stupidité de ses peurs : c'était dans la campagne qu'il avait l'air

étrange, qu'il risquait d'être interpellé par les gendarmes. Dans les villes, ça ne manquait pas de types mal habillés, hâves, de minables dans son genre... Ici, il y avait des tramways qui allaient vers Paris. Il était si fatigué qu'il ne se résolut pas à en prendre un, et acheva sa route comme il l'avait commencée. D'ailleurs combien cela coûtait-il et qu'est-ce qu'il lui restait? L'approche de Paris par le sud, avec toutes les bécanes qui rentraient, des ouvriers à pied, un cheminement où l'homme se sentait naturel, invisible, assimilé, l'approche de Paris lui séchait la gorge. S'il n'allait pas trouver ses gens? Peut-être avait-il fait une stupidité sans nom en remontant tout ce chemin, en s'éloignant de la frontière... Pourtant, c'était à Paris sûrement... à Paris seulement... Il ne pensait plus aux chansons, aux voix du soir dans les tranchées, à la petite fille derrière les barreaux d'Almeria, ni à cet automne de Cordoue où tout sentait les orangers invisibles, il ne pensait plus qu'à ceux qu'il allait retrouver, ceux avec lesquels il faudrait mieux apprendre cette fois, tirer la leçon cette fois, de ce qu'on avait mal fait, recommencer tout, inlassablement recommencer. Et quand il se disait *recommencer*, il n'avait plus mal à ses pieds saignants, il était sourd à son ventre, il n'avait plus que la fièvre dans la tête, et un corps léger...

Recommencer. Il avait traversé cet incompréhensible pays riche et indifférent, et tranquille. Il avait vu les paysans dans leurs fermes. Il avait vu s'ouvrir au matin des petites villes les volets des boutiques. Il avait vu au soir sortir le peuple des usines, et la femme s'arrêter pour acheter son pain. Tout était mystérieux et poignant pour lui, comme une écharde en plein cœur. Pourquoi y avait-il des pays comme cela, tandis que tout à côté, tout à côté, l'Espagne... Au fond, pensait-il, je les comprends, ils n'ont pas voulu, pour nous, abandonner cette paix, cette vie... je les comprends, les insensés... Puis il se souvenait des Français qui s'étaient joints à eux, ceux des Brigades, il les revoyait, si reconnaissables au milieu des autres, les Français... Et à cause de ces Français-là, il regardait les autres, les Français chez eux, avec une pitié terrible : dire que maintenant ça va leur arriver, ça sera leur tour... Pourquoi est-ce que ce sera leur tour? Je ne sais pas : mais c'est leur tour. Pas besoin de raisons pour ces choses-là. On les sent, on les devine. Alors, regardant les gens dans les faubourgs, près de la porte de Vanves, il oubliait que c'étaient ceux-là qui avaient laissé égorger les siens... ça ne comptait plus... il ne voyait plus que leur destin dans ces gens-là, leur destin qui en faisait des hommes et des femmes comme ceux de là-bas, ceux des villes incendiées, ceux qui dormaient les yeux vides dans les champs, ceux de l'exode et des routes, ceux des camps de concentration... il ne voyait plus que l'unité terrible de leurs destins. Paris... Après Madrid, voici Paris... Le cœur lui battait. A la barrière de l'octroi, qu'allait-on lui dire? On ne lui dit rien. Il hâta le pas. Il était dans Paris. Il était dans Paris. Allons, maintenant, on pouvait sans danger demander à quelqu'un où est la rue Cantagrel... Son ventre lui faisait si mal, des douleurs comme un soleil, qu'il dut se faire répéter le renseignement deux fois par cette vieille dame, qui voulait absolument qu'il allât à pied jusqu'à la place d'Italie... puis se mit à rire et dit : « A moins que vous preniez le métro... » Il avait l'argent pour prendre le métro.

Quand Paulette Blanchard ouvrit la porte, elle recula un peu. Ce n'était pas qu'elle fût timide ou qu'un homme lui fît peur, mais elle avait cru que c'était Raoul qui rentrait. L'inconnu était plus grand que lui encore, un homme très brun, les joues bleues, avec son mou tout déformé, un costume à petites raies, foncé, usé, usé, et un chandail gris décolleté sur un cou rougi sans chemise, un petit sac de toile, avait l'air si pitoyablement fatigué, que l'insolite de sa

présence à la porte, ne lui vint à la tête qu'après qu'elle l'eut fait entrer et asseoir. Il avait demandé : « M. Blanchard, Raoul, c'est ici ? » et cela suffisait pour déceler l'étranger. « Vous m'excuserez, dit-elle, si c'est pas très, très en ordre... je viens juste de rentrer de l'usine, Raoul va pas tarder... »

Le petit s'était planté devant l'intrus, avec étonnement, sans rien dire. L'autre inspecta la pièce, encombrée, mais propre, la toile cirée sur la table, le lit dans le coin, puis l'enfant, s'essuya le front du revers de la main et sourit, avançant la main : « Qué ? dit-il, qué c'est Raymondo ? » et Paulette en eut un petit plaisir : l'inconnu savait que le petit s'appelait Raymond, il le disait dans son langage.

« Dis bonjour au monsieur, Mondinet... »

Mondinet hésita un peu, puis tout d'un coup, avec cette confiance des enfants, il alla jusqu'au monsieur, qui se penchait vers lui, et se hissant sur la pointe de ses petits pieds lui mit un baiser sur la joue. L'autre, tout étonné, regarda la mère qui riait, une jolie fille, avec ses cheveux foncés, en désordre, des mèches échappées sur le front, le reste ramassé avec une boucle genre écaille sur le visage tout échauffé par les rangements faits à la hâte, la peau un peu suante, mais claire, sans apprêt... L'Espagnol attrapa le petit et l'installa sur son genou.

« Raymondo..., répéta-t-il, avec cet accent chantant, qu'on t'appelle Mondinet, *me parece*... Tu es Raymondo *para nosotros*... quand on parlait dé *tu* en España, avec ton *padre* nous disions : Raymondo... *Sabe ?* » Et il faisait sauter le petit sur son genou.

C'était une chambre, comme toutes les chambres où l'on vit à Paris, quand le mari et la femme travaillent en usine, et la concierge garde le petit avec les siens, une chambre qu'on peut astiquer tant qu'on veut, elle n'en aura pas un mètre de plus, et le lit du gosse à côté du grand lit, un vieux lit en bois ciré avec un édredon rouge, ça empêche de se retourner. Il y a un buffet vitré et la table. Puis sur le côté une porte qui donne sur la minuscule cuisine où on fait sa toilette. Les cabinets sont dans l'escalier à l'étage au-dessus. Rien de bien particulier, à part la cheminée sur laquelle il y avait une pendule qui ne marchait pas et deux candélabres en marbre noir et vert, et au mur, au-dessus du lit, une grande photo de Marcel Cachin, sous laquelle on avait piqué des insignes de cuivre ou de carton doré, des rubans, provenant des grandes manifestations. Les peintures, le plafond étaient assez crasseux. On ne les refait pas souvent, faut dire. Encore ce n'était pas mansardé, à cet étage-là. Et les voisins n'étaient pas bien bruyants, pour ces murs de papier mâché ! Avant, la dame du couvreur qui habitait là, ce qu'elle pouvait être agaçante avec ses façons de rire... Parce que les mots, on ne les entendait pas, mais les rires, alors.

« Vous avez connu Raoul en Espagne ? » demanda Paulette.

Il dit simplement : « Jé suis Antonio...

— Ah ? dit-elle. Vous êtes Antonio... »

A vrai dire, il lui aurait paru grossier de ne pas avoir l'air de savoir qui était Antonio, de ne pas faire comme si Raoul lui parlait matin et soir d'Antonio. Si dans les histoires de son mari, il y avait des Lopez, des Alfonso, des Carlos, et peut-être bien un Antonio, elle ne se rappelait plus ce que venait y faire ce dernier. Elle répéta avec un ton de conviction : « Alors, vous êtes Antonio... » et elle pensait : pauvre garçon, qu'il ne s'aperçoive pas que ça ne me dit rien. Mais lui, y allait de bon cœur. Il racontait son histoire.

Quand Raoul l'avait quitté, le croyant mort, juste à l'arrivée des franquistes au point frontière, Antonio avait été sauvé par un médecin qui était resté tapi avec lui, dans une cave, où par miracle les phalangistes n'étaient pas entrés.

A la nuit, on avait réussi à le sortir de là sur une civière, à franchir la frontière, avec l'aide d'un homme du pays. Malheureusement, dans la colline, le poste français avait tiré sur eux et le médecin était mort. Quant à Antonio, qu'on croyait perdu, avec son éclat dans le ventre, contre toute vraisemblance, il avait supporté le transport à Perpignan, l'incroyable lazaret où il avait failli crever dans la pourriture, avec la gangrène qui commençait à sa plaie. Puis on l'avait opéré, il avait été mis dans un hôpital à peu près propre. Au bout de deux mois, retapé, on l'avait envoyé au camp du Vernet.

« Le camp du Vernet, *sabe* ? qué c'est un endroit qué vous pouvez pas imaginer, non ?... »

Qu'est-ce qu'il faisait, Raoul ? Comme un fait exprès. Il devait avoir une réunion, sans quoi il aurait été là, déjà cent fois... Antonio parlait du camp du Vernet. Il parlait du camp du Vernet. Le camp du Vernet. Quand on dit un camp, qu'est-ce qu'on voit, des tentes ? Les soldats qui jouent de la trompette, le cuistot qui fait la soupe, le général qui regarde ses cartes en plein vent. Le camp du Vernet. Paulette n'avait jamais entendu parler de ce camp-là, ni d'aucun camp d'ailleurs, ni d'aucun camp comme ça. Peut-être que si elle avait eu l'habitude, ça lui aurait fait moins d'effet. Peut-être qu'à force, quand elle entendrait parler d'autres camps, elle n'y attacherait plus d'attention. Mais pour ce camp du Vernet... Elle avait pris le petit contre elle, et elle le serrait. Est-il possible... Il n'avait pas l'air de raconter des histoires, il en sortait, M. Antonio. Elle vit comme il avait l'air fatigué, malade, ce type maigre à travers lequel c'était comme si le vent pouvait librement souffler... C'était-il possible... Des camps comme ça, chez nous, en France... Elle le dit en croisant les mains : « On est pourtant des Français... »

Antonio rit très gentiment et la regarda. Puis il se tut, hocha la tête. « *Sabe, señora ?* les autres, *en España*... » Il les montrait avec son pouce droit, derrière lui, par-dessus son épaule gauche : « *Nosotros* disions aussi, c'est des Espagnols, comme nous, des Espagnols, non ?...

— Je suis bête, dit-elle, excusez-moi. Mais c'est dur à penser que des Français... Probable, vous aviez raison, monsieur Antonio, mais c'est la première fois, hein ? alors... »

La porte venait de s'ouvrir, Raoul Blanchard entrait. Antonio se dressa avec un cri joyeux. L'autre fronça le front avant de le reconnaître, puis il éclata : « Antonio ! — *Hombre !* »

Il fallut tout recommencer, les explications, comment es-tu en vie ? Le récit, les horreurs du camp, l'évasion enfin, la France traversée. Puis Antonio dit : « *El partido*... tu peux mé faire rétrouver les camarades... non ? Jé suis vénu à Paris rétrouver les camarades...

— Je ne sais pas, moi, Antonio... Il y a des Espagnols à Paris, et à Toulouse... On peut demander... Tu sais, le moment n'est pas très bien choisi... » Et se tournant vers Paulette : « Tu imagines, à la porte de l'usine, tout à l'heure... les vendeurs de la *VO*, eh bien... ils les ont arrêtés... la police !... c'est ça qui m'a retardé...

— Les vendeurs de la *VO* ? Et vous avez laissé faire ? Une grande usine comme ça ! Sous votre nez !

— Je te dis, on a essayé, c'est ce qui m'a retardé...

— Je ne comprendrai jamais... des hommes... des ouvriers... ce que vous vous laissez faire ! Mais qu'est-ce qu'il se passe donc ?

— On ne sait pas. Ils manigancent quelque chose... Depuis quelques jours, ils ont un culot... Avec cette histoire qu'ils ont inventée, de faire la paye en dehors des heures de travail, comme avant 36... Tu vois, Antonio, le moment n'est pas bien choisi...

— Tu connais, tu, *querido*, des moments bien choisis? Tous les moments sont pour commencer, et il faut commencer, non? Le reste, il est égal, le reste : il faut commencer... »

Brusquement il se plia en deux, les mains sur le ventre. Il souffrait.

« Qu'est-ce que tu as? Ta blessure!

— *Nada... nada...* ça va passer... ils m'ont donné des coups de pied dans le ventre, l'autre jour, alors, avec cet éclat, jé suis douillet, non?... ça va passer...

— Vous pourriez voir un docteur, monsieur Antonio », dit Paulette.

Et Raoul :

« Oui... on a un copain au dispensaire... c'est un copain...

— Non, dit Antonio, *el partido*... le seul docteur qu'il me faut, c'est *el partido... hombre... el partido...*

— Je ne sais trop comment faire... » Raoul se grattait la tête.

Paulette suggéra. « Peut-être par Cormeilles... avec le comité Baranger, ils doivent avoir la liaison... » C'était une idée. Raoul était resté en contact avec le professeur qui lui avait fait passer la frontière. Cormeilles... une idée...

« En attendant, dit Paulette, je ne vous ai même pas offert de vous rafraîchir... vous dînez chez nous...

— Il couchera ici », affirma Raoul d'un ton sans réplique et il prit dans le placard une serviette, et un bout de savon : « Tiens, *hombre*, tu trouveras le robinet dans la cuisine... » Et pendant que l'autre se débarbouillait, il ajouta pour Paulette : « Je ne sais pas ce qu'ils manigancent... Tu as eu les journaux du soir? »

De sous le robinet, Antonio, avec le bonheur de l'eau fraîche, cria : « *Es verdad* que le quartier ici, c'est le Parti qu'il est le plus fort? » Il avait vu de vieilles affiches au mur, en venant... c'était comme s'il était arrivé chez lui... et il sifflait *La Marseillaise*...

C'était au-dessus de l'évier qu'il y avait deux planches, où se tenait la bibliothèque de Raoul. Oh! enfin, la bibliothèque! Il gardait là, empilées, les brochures du Parti, toute la littérature qu'on achète à la cellule. Pour s'y retrouver, ce n'était pas toujours commode. Mais où aurait-on mis tout ça?

VIII

« Ce n'est pas si difficile de savoir où on en est, dit Lourmel, un grand type du genre distingué, les tempes grisonnantes, habillé de flanelle tendre, moi, je ne crois qu'à une chose : le porte-monnaie. L'argent ne trompe pas. Celui qui paye sait pourquoi il le fait. Les paroles, la diplomatie, les journaux, tout ce que vous voulez, rien ne vaut la fiche du compte en banque, le chèque signé, l'ordre de payer. L'histoire ne s'éclaire qu'avec des factures. Je donnerais tout Michelet pour une série de relevés de comptes... »

Il faisait un soleil du tonnerre sur les Champs-Élysées pour l'apéritif de midi. Les petits parasols rayés bleu et blanc piquaient la terrasse du Berry noire de monde. Les gens s'épongeaient, la plupart la veste tombée. Les épaules se touchaient tant il y avait de monde, on sentait la sueur du voisin. Ils étaient là, quatre hommes et une femme dans une robe en imprimé à grands dessins : le banquier Weissmüller sirotait son gin-fizz avec une paille, les autres, Paulin Lecœur, Roger Bresle, et Mlle Landor, buvaient du Cinzano, mais Lourmel restait fidèle au mandarin-citron. Ce qu'il pouvait être bien repassé, ce Lourmel ! Ça sentait l'essence et la poussière, avec là-dedans le parfum de Rita Landor, probablement le 5 de Chanel... Elle n'avait d'yeux, c'est clair, que pour Paulin Lecœur, vedette du genre mâle, qui fait rêver les midinettes... Mais elle plaisait à Lourmel, cette poule, où Weissmüller l'avait-il dénichée ? A Budapest ou à Varsovie... Dans *Paris-Folies*, le dernier film de la UFA, elle avait un de ces chiens... Roger Bresle, qui a l'air d'un cheval exsangue, en attendant la serrait de près : le gros Weissmüller paraissait s'en foutre. Il dit, Roger : « Et si on a la guerre, voulez-vous me dire si on tournera mon scénario ? Non, tout ça est trop stupide. On est là, on fait de son mieux, et puis tout d'un coup...

— C'est pas couru, dit Paulin Lecœur, avec sa gueule de pâle brute, rappelle-toi Munich. Ils nous ont mobilisés. Un mois de ligne Maginot. Quand je chantais, tout au fond des casemates, les petits copains chialaient. Ils se croyaient déjà macchabs. C'est pas couru.

— Mais va-t-on tourner ? Tout ce que je demande... Si on nous désorganise les studios...

— Je vous dis qu'ils payent, nom de Dieu, répéta pour la vingtième fois Lourmel — on craignait pour le pli quand il dérangeait ses longues jambes —, nous avons reçu l'ordre de régler tous les acteurs de *Paris-Folies*, un tas d'argent à droite et à gauche, on a signé des engagements pour un grand machin qui se passe à Gibraltar...

— Encore! Tous les films se passent à Gibraltar cette année, s'exclama Paulin Lecœur de sa voix volontairement faubourienne.

— Non, dit Rita sans rire, il y en a qui se passent à Tanger... »

Weissmüller souriait vaguement, sans mot dire, le regard perdu dans la graisse, un regard bleu très pâle. Il était encore noir du soleil d'Antibes. Rita s'était liée au Maroc avec Edmond et Carlotta Barbentane, quand elle tournait *La Cavalière noire*. Elle aimait les retrouver au cap d'Antibes, où ils avaient cette propriété splendide. Eux, descendaient à Eden-Roc, où ils se faisaient gentiment cuire... quand ils ne prenaient pas la voiture avec Carlotta, joueuse comme pas une, pour faire un bond à Monte-Carlo ou à Cannes. Les cheveux de Weissmüller, une herbe brûlée, sans couleur, sur la calvitie, gardaient le souvenir de ces six semaines... Il était énorme, avec des poches sous les yeux, un ventre qu'il touchait de temps en temps, comme pour le remettre en place, et de sa chemise de tussor beige sortaient des poignets étrangement velus.

« S'il y a la guerre, dit Rita, je jouerai les infirmières, et je soignerai Paulin dans un beau grand lit blanc avec une feuille de température... Tu m'écriras ça, pas, Roger? »

Ils rigolèrent. Paulin Lecœur la regarda. Quand il regardait les femmes, il faisait comme les myopes : c'est son style... Qu'est-ce qu'elle était, la Rita? Hongroise. Les jambes un peu courtes pour une Hongroise. Mais de belles dents. Des boucles serrées, serrées : le genre Aiglon. On ne sait plus de nos jours : elle devait pourtant bien être blonde. « Moi, les blessés, dit-il, c'est pas mon genre. Puis je suis lieutenant dans la biffe, alors ma petite, la ceinture...

— Puisqu'il n'y aura pas la guerre! reprit Lourmel, en croisant ses pattes de flanelle; il avait de ces souliers!... Des gens qui vont faire la guerre ne vous flanquent pas les rentenmarks par la figure en veux-tu en voilà... Je sais bien qu'ils payent en francs français, mais enfin...

— En francs français? Comment ça? hennit Roger. Ça leur coûte toujours des marks...

— Mais non, tu es bête, Roger! Tu sais bien que les films qu'on tourne en Allemagne, vous êtes tous payés sur la distribution en France... le scénario, les acteurs, le metteur en scène... Ce sont les circuits de distribution qui déboursent. Comme ça, ils ne sont pas obligés d'exporter de l'or...

— Ah, c'est pas bête! reconnut Roger, qui trouvait le scénario excellent. Comme ça, on ne pourra pas dire qu'on a touché de l'argent allemand... Au fond, c'est le public français qui paye. C'est juste. Ça leur permet, avec ce système-là, de faire bien les choses...

— Bien sûr, dit Lourmel, même de payer pas seulement les frais de mise en scène, mais aussi des tas de dettes qu'ils ont. Tiens, par exemple, on a réglé je ne sais combien ce matin même, à *Je suis partout*... Oh! il y a un très bon critique cinématographique à ce journal-là... Alors, y faire de la publicité pour les films, c'est de l'argent placé.

— Ça, dit Weissmüller, Dieu sait que je ne suis pas de leur bord! Mais je lis toujours les critiques de films dans ce journal-là... »

Rita fit la moue : « Ils n'ont pas été très aimables pour moi, pour *Paris-Folies*... Dans *Marianne* non plus, il faut dire... et pourtant Patenôtre est un chou... Tu te rappelles comme il a été gentil, ce jour-là, chez Carlotta, Johnny! »

Rita appelait Weissmüller Johnny pour parfaire son homonymie avec le Tarzan de l'écran. Johnny se rappelait. Les Patenôtre étaient un des grands attraits pour lui du cap d'Antibes. Il avait demandé aux Barbentane de le présenter...

« Mais j'y pense, dit Roger, s'ils payent sur la distribution, alors, ça ne veut rien dire!

— Pourquoi? dit Paulin Lecœur en jouant des épaules. Ce qui est payé est payé... »

Roger le regarda avec mépris. Cet ancien coureur cycliste devenu vedette ne pensait pas plus loin que ses muscles. Il n'arrêtait pas de faire du charme... Il avait peut-être une jolie voix, mais ce genre! Avec sa chemise de soie vert pâle et ses poignets serrés... Les femmes sont folles. Rita faisait des frais pour cet imbécile. Roger haussa les épaules et dilata ses narines blêmes : « Ça tombe sous le sens. Qu'est-ce que ça peut leur faire de payer avec un argent qui de toute façon ne rentrerait pas en Allemagne, et qui sera mis sous séquestre s'il y a la guerre? Sans compter qu'autant le distribuer aux gens dont ils escomptent la sympathie...

— Je n'y avais pas pensé, dit Paulin Lecœur. Mais en effet. En effet. Alors, ça ne signifie rien. »

Ils regardèrent tous l'élégant Lourmel. Lourmel n'avait pas l'air content. Et quand Roger le plaisanta, un peu comme on rue, disant que sans doute, lui, il retournerait chez les hussards, il fit une assez vilaine grimace : « Ça vous amuse, vous autres, la guerre? Si vous en aviez déjà une dans le cul, comme moi... A quarante-cinq ans, refaire le Jacques! »

« A part les communistes..., dit Rita.

— Oh! les communistes! dit Roger Bresle, en faisant la moue, ce qui lui ouvrait un naseau plus que l'autre, et on lui voyait ses grandes dents de côté. Qu'est-ce que tu en sais, des communistes? Tu en connais toi, Rita?

— Bien... et toi?

— Moi... oui, j'en connais... enfin j'avais rencontré Vaillant-Couturier, et puis ce garçon très intelligent qui est à *L'Humanité*... Orfilat... celui-là ne veut pas la guerre... il a aussi peur que nous... Tu connais Josette? Cette jolie fille avec les cheveux tirés... Il couche avec...

— Le frère d'Edmond Barbentane est communiste, dit Rita. C'est un homme horrible. Carlotta m'a raconté... D'ailleurs, les communistes, ce n'est pas ce qu'ils veulent qui compte : les ordres viennent de Moscou, et ils obéissent...

— Tu te lances dans la politique? » demanda Paulin Lecœur avec ce mépris des femmes qu'il avait dans tous ses rôles : puis, à la réflexion, il ajouta : « On dit que s'il y a la guerre, Lebrun appellera Giraudoux pour remplacer Daladier...

— C'est une idée, dit Rita, c'est un auteur dramatique... »

Lourmel n'aimait pas ces plaisanteries. S'il y avait la guerre... Il en avait froid dans le dos. Si on mettait le nez dans ses affaires. En 34 déjà, il avait eu une de ces alertes, au moment des histoires Stavisky. Les gens du *Grand Pavois* l'avaient tiré d'affaire... mais ce coup-ci, il ne pouvait pas compter sur Simon de Cautèle ou Brinon! Décidément, il était pacifiste. Il le dit : « Moi, je suis un pacifiste. La guerre... Pour faire la guerre, il faut être deux. On a qu'à ne pas la vouloir. Comment Hitler pourrait-il faire la guerre à une France qui n'en voudrait pas? On l'a bien vu l'année dernière. Il ne fera la guerre que si on l'y force. Et même à supposer qu'il nous déclare la guerre... il y a qu'à ne pas se battre... Dans quelle position serait-il devant son peuple si nous refusions de nous battre?

— Bien, dit Roger. Si on ne se battait plus, il arriverait à Paris...

— Eh bien! il arriverait à Paris. Nous lui dirions : vous voilà à Paris, voulez-vous un billet de chemin de fer pour Perpignan ou pour Brest? Qu'est-ce qu'il ferait, s'il ne trouvait personne pour se battre?

— Vous dites des bêtises », dit Weissmüller. Tout le monde le regarda. Les yeux de Weissmüller passaient de l'autre côté des Champs-Élysées, ils semblaient chercher à lire une enseigne, au deuxième étage. Lourmel semblait suffoqué : « Je dis des bêtises?

— Des bêtises. Vous dites des bêtises grosses comme vous. Il y aura ou il n'y aura pas la guerre. Nous le saurons bientôt. Mais vous disiez des bêtises avec vos histoires de règlement, Lourmel. M. Bresle vous l'a très bien montré. M. Bresle est un homme très fin, très intelligent, n'est-ce pas, Rita? Maintenant vous dites des bêtises, parce que pour faire la guerre, il n'y a pas plus besoin d'être deux que pour faire l'amour, n'est-ce pas, Rita? »

Rita ne dit rien. Et Weissmüller rit très longtemps de toute sa graisse tremblante : « Non... ce n'est pas d'après les paiements de votre agence de distribution de films qu'on peut savoir si le chancelier Hitler a décidé ou non de faire ce pas historique... d'ailleurs c'est peut-être à Londres qu'on décide pour lui... Pourtant il y a un peu de vrai au milieu de vos bêtises, Lourmel, un peu de vrai... Quelqu'un qui saurait lire comme il faut la cote de la Bourse pourrait, un peu à l'avance, prévoir la guerre ou la paix, comme le savant devant le sismographe sait si la terre, quelque part, a tremblé, ou tremblera... la cote de la Bourse... »

Il venait juste de dire cela quand un camelot passa, criant *Paris-Midi*. Weissmüller lui fit signe en sifflant dans sa lourde lèvre molle. Le grand sloughi blanc couché sous les pieds de Rita se leva soudain et appuya sa tête sur le genou de Roger. Le garçon à la table voisine apportait des Abdullah à cette dame un peu forte, en bleu roi, qui était avec deux jeunes gens très blonds et très longs. Elle lui dit à mi-voix : « Le type, là, derrière vous, ce monsieur, c'est bien Weissmüller! » Le garçon dit oui d'un clin d'œil, et souffla, montrant l'actrice de la tête par-dessus son épaule : « ... Avec Rita Landor... » Les deux jeunes gens n'avaient pas d'allumettes. La dame bleue demanda du feu à Paulin Lecœur. Il avait un de ces briquets à faire se retourner les foules. Il roula des épaules pour le tendre. Ce n'était pas l'acteur qu'elle regardait, la voisine, mais le banquier. Lui lisait *Paris-Midi*.

« Johnny? Johnny, vous m'accompagnerez cet après-midi chez Schiaparelli? »

Il sursauta. Comme quelqu'un qui sort d'un rêve, il sortit de son journal et regarda Rita Landor : « Je ne crois pas, ma chère, dit-il, je ne crois pas... »

Elle fit la moue : « Pourquoi ça? Vous me laissez tomber? Vous savez mieux que moi ce qui me va... »

Il eut un geste de la main très évasif : « Je ne crois pas. Je dois rentrer à Maisons-Laffitte...

— Comment! Nous ne déjeunons pas en ville?

— Vous pouvez rester déjeuner en ville, Rita. Je dois passer à Maisons. J'attends des télégrammes... un télégramme très important pour moi...

— Vous pourriez téléphoner, vous les faire lire...

— Mais non. Ce sont des télégrammes qui ne sont pas pour le téléphone... Je dois repasser à Maisons-Laffitte. »

Elle était tout d'un coup de mauvaise humeur. S'il rentrait, il allait reprendre la voiture... Alors, elle, elle devrait chercher un taxi, elle n'était pas habillée pour aller à pied, avec ces chaussures qui n'en sont pas, j'ai les pieds nus, il faudra que je me refasse les ongles pour la soirée, pourquoi ne m'avez-vous pas dit! Il la regarda avec ennui : « Je ne pouvais pas vous dire. J'ai changé d'avis. — Vous ne saviez pas que vous attendiez des télégrammes? »

Il eut de sa lourde main velue le geste du fichez-nous la paix que fait toute l'Europe centrale, et il mit ses yeux pâles en plein en face de cette chose décorée de cils qui était les yeux de Rita. Il murmura : « *Bitte*, Rita... » d'une façon qui coupait court à la conversation.

« Rien d'intéressant dans le journal? » demanda Lourmel, frottant sa joue rasée avec la base de son pouce. Weissmüller qui appelait le garçon répondit :

« Rien d'intéressant pour vous, non... » en mettant *Paris-Midi* dans sa poche, ce qui parut bizarre à Roger, toujours enclin à considérer les gestes des gens comme des gags cinématographiques.

« Vous pouvez remmener Mohgreb avec vous? dit Rita, d'un air indifférent et maussade. Ça l'ennuie, vous savez, ce chien, les maisons de couture... il sera mieux à Maisons, dans le jardin... Vous partez comme ça, tout de suite? Ça a l'air d'une fuite! »

Il s'était levé. Il était vraiment énorme. Il lui baisait la main : « Vous avez des mots de situation, aujourd'hui, ma chère... Ça n'a pas l'air d'une fuite, c'en est une... » Il disait cela avec ce ton méprisant et tranquille qui lui donnait toujours l'air de dire n'importe quoi pour cacher sa pensée. Il serra la main des autres. Un camelot cria *Paris-Midi*, et passant près de lui, comme il rejoignait son automobile, un cabriolet qui avait l'air d'un train de luxe, fit mine de l'offrir à Weissmüller. Le banquier toucha sa poche, et, sur le même ton qu'il avait pour Rita ou pour Lourmel, dit : « Merci, je l'ai déjà... » Moghreb, haut, maigre et blanc, le suivait et d'un bond grimpa dans la voiture.

Un jeune homme frisé qui passait s'inclina très fort devant Rita Landor. Elle lui sourit : « Qui est-ce? » demanda Roger, déjà prêt à s'emballer. « Rien..., dit-elle. Un petit peintre suisse... — Il a du talent? — Non, il couche avec la baronne Heckert...

— Avec tout ça, dit Paulin Lecœur, on ne sait pas ce qu'il y a dans le journal... Psst! » Le camelot s'approcha.

« Vous déjeunez avec moi? demanda Rita à Roger. On ira ensemble chez Schiap... Qu'est-ce que vous avez? » Cela s'adressait à Lecœur qui semblait frappé de la foudre. Il leur tendait *Paris-Midi*. Lourmel le prit. Il y avait un titre sur trois colonnes : *Un krach en Bourse d'Amsterdam*... La banque Weissmüller venait de sauter.

« Qu'est-ce que je fais? dit Rita. Je prends un taxi pour Maisons?

— Il s'agit bien de ça, dit Paulin Lecœur, vous ne comprenez pas ce que ça signifie? Vous savez bien que tous les règlements entre l'Allemagne et la Cité se faisaient par Weissmüller!

— Et alors? demanda Roger à Paulin.

— Alors, c'est la guerre! dit l'autre en passant un doigt dans son col étroit, avec une grimace.

— Peut-être qu'il aime mieux être seul? poursuivit Rita Landor. Peut-être... Il avait lu *Paris-Midi*. Il est comme ça, vous savez. C'est un sauvage... »

Roger lui serra la main longuement, pour dire qu'il prenait part. Il piaffait d'admiration : elle était merveilleuse, dans tout ça, elle ne pensait pas à elle-même. Lourmel, lui, avec une certaine brusquerie, pinçant le pli de son pantalon, grommela : « Bon, vous allez avoir l'occasion de jouer les sœurs de charité... »

Il était bouleversé. Weissmüller... Il s'agissait bien de Weissmüller. « Vous croyez vraiment, dit-il à Paulin Lecœur, que ça veut dire la guerre! La guerre inévitable? » Qu'est-ce qu'il en savait, ce cabot? Bête comme ses pieds, ce chanteur.

Quand elle rentra vers six heures, après une journée épuisante à courir les magasins. Rita s'aperçut devant la villa de Weissmüller qu'elle n'avait pas de quoi payer son taxi. « Attendez un instant », dit-elle au chauffeur, et elle traversa le jardin, monta le perron. Il n'y avait personne en bas. Elle cria « Johnny! »

Au premier, dans le petit bureau décoré de vitrines où il avait ses poteries thang, elle trouva Weissmüller, affalé dans un fauteuil, comme un éléphant épouvanté, les yeux ouverts, et un peu de sang à la chemise. Le revolver, à terre, était noir dans la moquette beige pâle.

IX

« Comment? Weissmüller? » M. de Cautèle mit précipitamment sa petite calotte de soie noire, dont il n'oubliait jamais, au gros de l'été et au comble de l'émotion, de protéger sa calvitie, et il dégringola de la galerie par l'escalier intérieur, comme entraîné par son nez bourbonien. Dans le hall, Suzanne était là, avec la voisine, Mlle Landor, une robe imprimée à grands dessins jaunes et bleus, qui sanglotait contre son épaule. Le casque pâle de ses boucles collé à l'épaule de Suzanne. A la porte de la terrasse, il y avait un homme qui avait l'air d'un chauffeur de taxi...

Simon de Cautèle, en pantalon blanc et veste de velours, répéta, une fois aux côtés de sa femme : « Comment? Weissmüller?

— Tu vois bien... », dit Suzanne.

Il respira profondément : il s'apercevait dans la glace derrière les deux femmes, une grande glace ovale piquant de la tête avec son cadre en verre de Venise, baroque au possible. Il n'était pas beau, pas grand, pas large, certes. Mais il aurait eu un certain charme, sans ce nez royal, témoin des frasques d'une marquise de Cautèle au Parc-aux-Cerfs. Il interrogea : « Mort? tout à fait mort? »

Suzanne, menue, noire, avec vingt breloques à ses bracelets, avait conduit Mlle Landor dans le grand fauteuil Louis XIII. Elle se retourna pour faire oui de la tête. « Ah? » dit-il et il réfléchit... « Ils l'ont tué... », reprit-il.

Mais Suzanne, du menton lui montrant l'homme à la porte : « Il paraît que c'est un suicide... »

Le chauffeur voulait savoir s'il devait attendre. Il avait laissé son taxi devant la maison à côté. Il n'avait qu'à aller au commissariat, pour la première déposition. C'était lui qui avait amené la star de Paris. Simon se demanda ce qu'il allait faire... Se montrer chez Weissmüller... à quoi bon? Le pauvre homme, ça ne lui rendrait pas la vie! Il entendit Rita Landor qui disait : « Il avait appris par *Paris-Midi* le krach de l'Imperial Eagle... » Oh! là! là! Brusquement tout s'éclairait. Bien sûr, un suicide. C'était bien pire, si c'était un suicide...

Le départ de Simon et de Suzanne se fit comme dans un rêve. On n'avait pas l'impression que M. de Cautèle eût pris l'ombre du temps de la réflexion. Suzanne était affolée : « Je ne veux pas la laisser comme ça, cette malheureuse... » On avait pourtant abandonné l'actrice aux bonnes. Les bagages avaient été faits dans un tournemain. Simon avait vidé son secrétaire, et il emportait ses papiers. Rien d'autre ne l'intéressait... Il n'avait même pas permis à sa femme de téléphoner à la baronne Heckert, avec laquelle elle devait

déjeuner le lendemain... C'était à peine s'il lui avait laissé le temps de ramasser ses bijoux, elle avait oublié cette boîte de chez Faverger qu'elle aimait tant, et la photo dédicacée de la comtesse Mathieu de Noailles restée sur le piano...

Dans la voiture, comme on roulait vers Orléans. Suzanne dit à Simon : « A la fin, tu vas m'expliquer... On aurait au moins pu attendre le matin... Où est-ce que tu vas nous faire coucher? »

Ils habitaient depuis dix ans Maisons-Laffitte. Simon avait acheté ce petit hôtel, qui donnait sur la rue mais avait un beau parc, le jour où Soliman III gagna d'une encolure le prix de Diane. Il était alors l'homme de confiance de Zéphyriadès, et il dirigeait ses écuries. C'était comme ça qu'ils s'étaient liés avec le préfet de police, qui aimait les chevaux, et l'avait prévenu à temps, en pleine affaire Stavisky pour qu'il dégageât son épingle du jeu et prît ses distances avec son patron, assez compromis dans le lavage des bijoux du casino de Bayonne. Alors, sur les conseils de son cousin d'Aigrefeuille, il s'était jeté dans l'agitation sociale. Son passage aux Croix de feu pour court qu'il eût été l'avait mis en contact avec des gens très utiles. Il était place de la Concorde le 6 février, criant : *A bas les voleurs!* Un voyage d'études en Allemagne, cet été-là, où son beau-frère Seligmann l'avait envoyé, avait eu pour effet cette brillante intervention à l'abbaye de Pontigny, au cours d'une de ces semaines où l'on discutait de la condition de l'homme dans le monde moderne. Depuis 1935, il était du comité France-Allemagne, et il était devenu un des conférenciers les plus demandés de Paris. La vie de Suzanne en était absolument changée : à Maisons, elle recevait beaucoup, et parfois le président Laval l'avait priée d'organiser des déjeuners qui n'avaient pas besoin d'avoir de retentissement dans la presse...

La mort de leur voisin avait le même sens pour Cautèle que pour Paulin Lecœur ou Lourmel. Si l'Imperial Eagle avait sauté cela voulait dire que Londres était résolu à la guerre contre l'Allemagne. Cette notion suffisait à Simon. Il avait pris tout de suite son parti de la situation. Bien sûr, la Pergola ne pouvait être qu'une étape : mais, d'abord, c'était tout naturel qu'il se rendît en été chez les cousins de Suzanne, et puis, de là à la frontière espagnole, il n'y avait pas loin... En tout cas, de là-bas, on verrait venir. Les choses ne tournent pas toujours comme on s'y attend... On n'irait pas tout de suite le chercher à la Pergola. Une fois sur la route, il s'était dit qu'il aurait dû passer voir von Welzeck, rue de Lille, pour l'information... mais tant pis! mieux valait éviter Paris...

Suzanne avait une mine d'oiseau à côté de sa cousine Marie d'Aigrefeuille. Autant la mère de Cécile faisait palace, avec ce genre anglais qu'elle affectait et le tempérament qu'elle avait encore, bien qu'un peu apaisé, autant Suzanne semblait irréelle, jolie de traits, mais avec cette peau sèche des brunes sur laquelle la poudre ne peut pas s'étaler, elle semblait être un jour une petite fille et le lendemain sa propre mère. Elle portait toujours un peu trop de bijoux, des choses sans valeur, mais... ça lui allait bien pourtant, ça lui faisait les poignets et le cou encore plus frêles. Quand Suzanne n'avait pas vingt ans, Marie Seligmann la plaisantait de sa manie nobiliaire. Que Marie fût devenue Mme d'Aigrefeuille s'expliquait par le physique de son mari : on ne pouvait en dire autant pour Simon. Suzanne, sans doute, était marquise. Enfin... le marquisat du Parc-aux-Cerfs était ressorti des cendres avec le mariage Seligmann.

On casa Simon et sa femme dans le pavillon rose, au fond du jardin. C'était peut-être moins confortable que la maison même : il n'y avait pas de salle de bains, mais à la guerre comme à la guerre, dit Marie d'Aigrefeuille. Fred et Cécile étaient là, et occupaient le petit appartement que sans ça... et puis

Nicolas avait invité cette jeune Suédoise... De toute façon, le pavillon rose était plus discret, les visiteurs ne passaient pas devant : les Cautèle pourraient faire les tourtereaux, pas vus pas pris, comme dit Carco. On vous installe la petite radio de Nicolas, il n'y a pas d'ondes courtes, mais elle a un joli son... Suzanne était très heureuse. C'est tout de même quelque chose, la famille. Mais Simon se sentait nerveux. On avait trop de sollicitude pour eux, les petits sourires de Fred étaient insupportables. Il aimait encore mieux le genre de Cécile, la seule qui se montrât vraiment distante. Elle avait entrepris de relire — ou de lire — tout Balzac. Il y avait l'édition illustrée dans la bibliothèque et rien ne pouvait la tirer de ses livres. Cette Suédoise? Vous la connaissez? Elle est vraiment ravissante, mais... Oh, elle n'a d'yeux que pour ce garnement de Nicolas.

Quand Dominique Malot tomba à l'improviste chez les d'Aigrefeuille, ils eurent un moment d'hésitation : on allait faire servir les Cautèle chez eux, ou quoi? Oh puis, Malot est un ami. C'est entendu, c'est un radical : mais ce n'est pas un homme à dénoncer les gens! Le déjeuner fut très gai. La Suédoise plaisait au député, il ne le cachait pas. Il ne prit même pas mal du tout les propos antiparlementaristes de Nicolas. Le jurançon était merveilleux. Je crois que Malot en abusa un peu... Il fallait le lui pardonner. C'est un homme qui n'est pas heureux chez lui. Il a comme une mauvaise bouffissure...

Au coin de la terrasse, après le café, le maître de maison, Simon et le député admiraient le vaste paysage qui allait jusqu'à la mer, qu'on voyait sans la voir, disait M. d'Aigrefeuille, suivant une formule souvent répétée. En cette saison, le soleil était de plomb, et on eut du plaisir à regagner la fraîcheur de la tonnelle.

« L'horrible, dit Cautèle, c'est que c'est nous qui avons tout fait pour la réconciliation des Français, et qu'elle risque de se faire contre nous...

— Pourquoi ça? » demanda Dominique Malot, et il ajouta : « Ce diable de Nicolas! Où l'a-t-il dénichée, sa Suédoise?

— Naturellement, contre nous : s'il y a la guerre, on va rejouer la comédie de l'union nationale, mais cette fois avec les communistes, qui ont tout fait pour nous mener là, qui veulent leur revanche sur le Caudillo, et qui vont mener notre jeunesse au massacre au cri de *Libérez Thaelmann!*

— Ta ta ta ta..., dit sentencieusement le radical.

— Qu'entendez-vous par là? interrogea Simon. L'horrible, je vous dis, c'est qu'ils nous ont volé notre drapeau, les salopards...

— Évidemment, dit M. d'Aigrefeuille, il faut reconnaître... Ils vont jouer de leur position devant Munich... tout le tralala... Très forts, ces gaillards, très forts... Ce niais de Kerillis lui-même... »

Le nom de Kerillis, une incorrection en présence de Simon, mettait aussi Dominique Malot hors de lui : après le repas, mieux valait lui parler d'autre chose. Une fois, cela avait fait une histoire avec Xavier de Sivry! Il n'était pas sûr que la jeune Suédoise fût un sujet décongestionnant. Ce teint scandinave, ça ne dure pas peut-être, mais tant que c'est frais...

« Ce qu'il faudrait, rêvait Cautèle, ce serait, je ne sais pas moi, un événement qui dégonflerait la baudruche du nationalisme communiste... qui nous permette de réapparaître comme les seuls patriotes...

— Vous avez pour vous les pacifistes, dit Malot. C'est déjà pas si mal... Mon ami Visconti me disait...

— Oui, mais en cas de guerre... souvenez-vous de quatorze... Que d'autres, si ça leur chante, briguent les lauriers de Bolo pacha! »

Ce nom fit faire la grimace à M. d'Aigrefeuille : « Enfin, dit-il, mon cher Simon, vous n'imaginez pas qu'en cas de guerre ce soient les communistes

qui nous commandent? Et la Ligue des droits de l'homme et tous ces gâteux comme Baranger, non? L'Union sacrée est l'Union sacrée : Daladier n'abandonnera pas les nationaux à ses anciens alliés, avec lesquels il est plutôt en coquetterie...

— J'allais le dire », fit observer Dominique Malot.

C'étaient des journées extraordinaires. Notre sort dépendait des Polonais, pensez un peu, et le seul journaliste qu'on pouvait encore lire c'était Déat, drôle à dire... le seul homme raisonnable. *L'Œuvre* était devenue la gazette de l'aristocratie et Nicolas pleurait de rire avec l'article de La Fouchardière. Si on le lui avait prédit quand il était entiché de Daudet, comme Fred! Mais quand on lisait ces excitations à la guerre dans *L'Humanité*! Et ce pauvre général Dusseigneur qu'ils avaient fait mourir en prison...

Il ne fallait pas être un bien grand clerc pour voir que ça ne marchait pas très fort entre Fred retour d'Amérique et la belle Cécile, plongée dans *Les Illusions perdues*. Ils sortaient de la pièce, l'un quand l'autre y entrait. Fred, qui commençait à s'ennuyer, et avait fait quelques virées chez les gens du voisinage, s'était mis en tiers dans les parties de Nicolas et d'Ingrid Svedensen. Le jeune beau-frère n'en avait pas l'air spécialement heureux. La Suédoise, elle, devait trouver M. Wisner très à son goût.

Cécile lisait-elle vraiment Balzac? Elle n'avait pas toujours les yeux sur son livre. Dans ses robes d'été, les bras sans manche aucune, dorée par le soleil, les cheveux comme du miel, elle était vraiment d'une beauté qui expliquait mal l'attitude fuyante de Fred à son égard. Dans cette maison, toute son enfance, elle avait d'abord eu le sentiment que mille puissances souterraines la défendaient contre son mari. Il était ici l'intrus. Elle lui avait très vite fait entendre qu'il n'avait pas besoin d'être poli avec elle. Il n'essayait pas même de s'en donner les gants, et c'était parfait. Mais tous les jours, les événements du vaste monde rendaient les gens plus bruyants, plus communicatifs. A table, c'était difficile de n'être pas mêlée à la conversation sur Dantzig ou les pourparlers de Moscou. Il n'y avait pas d'autre échappatoire que Balzac...

Balzac en main, elle avait le cœur à Paris, au Jardin des plantes, ou sur le lac, avenue Henri-Martin... Et Jean... C'était comme ça jadis qu'elle se serait imaginé le Grand Meaulnes... Bien que, chez Jean, il y eût je ne sais quoi de plus brutal... de plus lourd. Un gosse pourtant. C'est un moment fugitif, toujours émouvant, que celui où l'homme apparaît déjà dans l'enfant... A quoi est-ce que je vais rêver? Je pouvais rester à Paris, expédier Fred quelque part : c'est moi qui n'ai pas voulu... qui ai fui ce petit... Je ne veux tout de même pas devenir sa maîtresse : et puis après? Tout perdre pour un moment de folie. Tout perdre... pas la situation sociale, le grand honneur de s'appeler Mme Wisner, l'estime de quelques vieilles dames... mais perdre, aux yeux mêmes de ce grand gosse, tout perdre en se donnant à lui... nous ne pouvons pas vivre ensemble, nous ne pouvons pas louer un garni, est-ce que je sais? faire de ce petit quoi vraiment... il ne va pas me laisser l'entretenir... Elle ne pouvait pas se faire une vie comme Louise Heckert, d'abord Fred n'avait pas la mine à jouer le rôle du baron, et puis non plus ce n'était pas d'elle de traîner après Jean comme Louise traînait ce Diego, paraît-il, qu'elle rêvait... Que penserait Georgette, si elle savait? Elle ne pouvait plus écrire à Georgette, parce qu'elle avait en elle ce secret comme un mensonge... Voyons, Jean avait beau n'être qu'un enfant... D'ailleurs le terrible, c'était bien ce qu'il y avait d'enfantin chez Jean, la disproportion de cette enfance et de la carrure d'homme chez lui... Parfois, en y pensant, Cécile rougissait : oh, je deviens folle...

Simon de Cautèle était vraiment comique : avec cette petite calotte de soie noire sur le crâne... Même quand il s'amenait du pavillon le matin dans un pyjama ton sur ton, paille sur paille, d'un Sulka ! avec le griffon des Cautèle brodé en blanc sur le cœur. Il prenait des livres dans la bibliothèque, et faisait la conversation à sa jeune cousine sur les mérites respectifs, de Paul Morand et d'André Maurois... C'est dans ce costume, le nez plus bourbonien que jamais, sentant *Quelques fleurs* d'Houbigant, mais rasé de la veille, avec ce piquetis bleu et blanc qui lui donnait tout d'un coup un air inattendu de repris de justice, qu'il interrompit Cécile, une fois, dans sa pseudo-lecture, debout sur le petit escabeau roulant, parce qu'il avait découvert un bouquin qui faisait ses délices, qu'il lisait comme ça, les pieds nus dans des babouches à dessin d'argent.

« Ah, c'est merveilleux, c'est adorable ! Comme c'est dit ! Quel artiste ! »

Tant d'enthousiasme chez un si petit homme amusa pour un instant Cécile. Elle le regarda, avec sa calotte, et eut le plus grand mal à tenir son sérieux. Le mot *adorable* surtout, sortant de cet être...

« Qu'est-ce qui vous plaît tant ? » demanda-t-elle bien imprudemment. Et lui, trop ravi d'intriguer : « Ah, ma belle cousine, devinez... De qui est-ce ? » Il n'y avait rien à faire pour l'arrêter.

« "... L'image d'une *dictature*, déclamait-il, est la réponse inévitable (et comme instinctive) de l'*esprit* quand il ne reconnaît plus dans la conduite des affaires l'*autorité*, la *continuité*, l'*unité*, qui sont les marques de la volonté réfléchie et de l'empire de la connaissance organisée. Cette réponse est un fait incontestable. Il n'est pas dit qu'elle ne comporte pas de grandes illusions sur l'étendue et la profondeur du pouvoir d'action de la puissance politique ; mais elle est la *seule* qui se puisse former à la rencontre de la pensée et de la confusion des circonstances publiques..."

— Eh bien, de qui est-ce ? dit-elle, agacée.

— Vous ne devinez pas ? Devinez... voilà, plus loin : "... Tout le monde alors pense *dictature*, consciemment ou non ; chacun se sent dans l'âme un dictateur à l'état naissant. C'est là un effet premier et spontané, une sorte d'acte réflexe, par lequel *le contraire de ce qui est* s'impose comme besoin indiscutable unique et entièrement déterminé. Il s'agit d'ordre et de salut publics ; il faut atteindre ces objets au plus vite, par le plus court, et à tout prix. *Seul*, un MOI peut s'y employer..." Allons, de qui est-ce ?

— Est-ce que je sais, Louis Bertrand, le baron Seillières ? »

Simon de Cautèle s'amusait comme un petit fou.

« Encore un peu, et vous y êtes, ma chère Cécile... Écoutez : "... *Toute politique tend à traiter les hommes comme des choses* — puisqu'il s'agit de disposer d'eux conformément à des idées suffisamment abstraites, pour qu'elles puissent, d'une part, être traduites en actions, ce qui exige une extrême simplification de formules ; d'autre part, s'appliquer à une diversité indéterminée d'individus connus..." Ce que je voulais lire est plus loin, voilà : "... sous ce régime...", il s'agit de la dictature, "... qui n'est, comme on l'a dit, que la réalisation la plus complète d'une intention impliquée dans toute pensée politique, l'esprit est possédé au degré suprême du désir de s'appliquer, avec toute sa volonté de travail bien fait, à son œuvre, et d'accomplir, aussi puissamment que possible, l'acte de l'UN contre TOUS, par TOUS, et idéalement pour TOUS, qui est caractéristique de sa nature et qu'exige de lui le spectacle des désordres humains..." Non, ma chère, ne me dites pas que ça ne vous saute pas aux yeux, une liseuse comme vous ! L'acte de l'un contre tous, par tous et idéalement... idéalement... pour tous ! Oh tenez, je vais manger le morceau avec ce passage vraiment signé : "... Il se pose donc...", l'esprit, vous saisissez... en

conscience supérieure et introduit dans la pratique du pouvoir le contraste et les relations de subordination qui existent dans chaque individu entre la volonté réfléchie, ordonnée à une fin, et entretenue, et l'ensemble des 'automatismes' de tout genre. L'esprit traitera donc les esprits par le dressage et l'assouplissement des puissances inférieures qui les pénètrent et les réduisent : *la peur, la faim, les mythes, l'éloquence, les rythmes et images* — et parfois l'appareil du raisonnement..." Alors ?

— Je ne sais pas, mon cousin... C'est trop compliqué pour être du Jules Romains...

— Ah, vous me faites mourir de rire. Mais c'est du Valéry, ma chère, du Valéry ! Quel écrivain tout de même ! Pas un mot de trop, chaque chose à sa place... C'est la France même... Venez parler de Karl Marx après ça ! *Toute politique tend à traiter les hommes comme des choses*... depuis Machiavel, on n'a jamais apporté ce charme dans le cynisme, cette cruauté dans le vrai... tenez, ça m'emballe ! »

Cécile eut toutes les peines du monde à s'en défaire. Mais c'est le lendemain qu'elle le vit accourir, à l'heure du petit déjeuner, décoiffé, essoufflé, perdant ses babouches, dans l'inévitable pyjama de Sulka : qu'y avait-il ? avait-il découvert un nouveau Valéry ?

« Le miracle ! Le miracle ! » criait-il de loin à son cousin d'Aigrefeuille. Et quand il put s'expliquer : « J'écoutais la radio, le journal de neuf heures... et puis... oh, c'est merveilleux ! la France nous est rendue...

— Expliquez-vous, mon cousin », dit Marie d'Aigrefeuille en servant du porridge à Nicolas, qui l'aimait au sel.

Il pleurait de joie : « Le miracle attendu... Hitler et Staline. On va pouvoir régler son compte à la canaille ! »

X

Mme Robichon a monté ses cinq étages une fois de plus. Elle gémit à cause de ses jambes, à cause de son ventre, à cause de son cœur, à cause de toute la vie. Gustave doit être encore au magasin, bien qu'on lui ait décommandé ce meuble dont il avait été prendre les mesures l'autre jour... Avec ces bruits de guerre, personne ne fait plus rien faire. Et qu'est-ce que Micheline va devenir si Vallier est mobilisé? C'était bien le moment de se marier. Prendre un mari juste pour avoir à lui envoyer des paquets! Où ai-je mis ma clef! Devant sa porte, Fanny Robichon se demande chaque fois, depuis trente-cinq ans qu'elle habite ici, où j'ai mis ma clef... Elle pose son sac avec les provisions, ouvre la porte. C'est un de ces mystères de Paris qu'au cinquième étage un appartement puisse être aussi sombre. A force d'entasser des choses dans l'entrée : en trente-cinq ans, pensez donc. Il y a la cuisine à droite, à gauche la chambre. Devant, la salle à manger, où Micheline dormait quand il y avait Micheline. Ils n'étaient plus que tous les deux, et c'était pourtant encombré à ne pas se retourner. Comment faisait-on quand il y avait Micheline? Et s'il fallait reprendre Micheline maintenant?

Eh bien! Gustave était rentré, il avait même quelqu'un. Il faisait sombre, parce que les persiennes étaient croisées à cause de la chaleur, et par l'entrebâillement on voyait sur le balcon la cage avec les serins. Le visiteur se leva de derrière la table, et Berthe vit que Gustave avait pour lui sorti les gobelets de métal, blancs dehors, dorés dedans. Il avait dû offrir de la prunelle. Le visiteur était petit, dans les soixante ans, les cheveux encore assez noirs, des lorgnons, un œil avec une taie, une petite moustache assez rare, inégale sur la lèvre bougonne. Habillé ni bien ni mal. Fanny ne pouvait pas se rappeler qui c'était.

« Tu ne reconnais pas M. Pelletier? » dit Gustave, qui était en bras de chemise, le gilet ouvert. Il y avait dix ans qu'on ne l'avait pas vu, M. Pelletier. Quel bon vent, et où travaillait-il maintenant? « Je suis à l'imprimerie du *Jour*, chez Bailby... Ah! non, je ne travaille plus chez Dangon depuis trente-trois! Vous savez, dans cette boîte, *L'Huma* c'est leur principal client, alors ça devenait intenable... Des histoires à tout bout de champ. Comme j'étais délégué syndical... Non, chez Bailby, c'est chez Bailby, mais on fait son boulot, le contenu du journal ne me regarde pas, on est bien considéré...

— Tu t'imagines, dit Gustave, qu'en septembre dernier... mais racontez-lui vous-même...

— Vous m'excusez, je me débarrasse... » Elle enlevait son chapeau, sortait du sac le pain, la bouteille... Puis elle se tourna poliment vers M. Pelletier pour l'écouter.

« Je l'ai déjà raconté à Gustave, mais puisqu'il insiste, voilà, Mme Robichon... »

Il faut vous dire que Pelletier a toujours été un pacifiste. Pendant l'autre guerre, il était avec les kienthaliens, il avait même fait de la prison. Il avait été pendant quelque temps avec les communistes, un peu plus tard : très vite, il s'était fâché avec eux. A cause de l'Armée rouge, et puis bien des choses. Il était pour Gandhi, et puis il parlait tout le temps de Proudhon. Marx n'était pas son dieu, à lui. Enfin, il allait les interrompre dans les meetings, avec toutes sortes de questions gênantes... Bref, il avait une certaine notoriété, pour un simple linotypiste, et quand il y avait eu l'an dernier cette alerte... « Nous avions rassemblé pas mal de signatures contre les va-t-en-guerre... des gens tout à fait inattendus... et voilà un jour, par hasard je m'étais absenté, je reviens, qu'est-ce que les copains me disent ? Tu ne sais pas qui est venu ? Il t'a demandé. Devine. Et je te le donne en cent, je te le donne en mille. Bien sûr, j'aurais pu longtemps chercher... Ils me l'ont fait au portrait : un grand type, là, comme ci, comme ça... Vous n'auriez pas deviné, non ? Moi non plus, Flandin... »

Mme Robichon demanda qui ça, Flandin ? Elle ne pouvait en croire ses oreilles. L'ancien ministre ? Pourquoi, qu'est-ce qu'il venait faire là ? C'était une plaisanterie de ses copains. Eh bien, non ! Il avait laissé sa carte sur la lino. Avec un mot aimable. Le ministre était pour la paix, alors il était venu voir un simple linotypiste à sa machine, lui dire qu'il était d'accord avec lui, que c'était très beau, qu'il fallait continuer comme ça... Mme Robichon n'en revenait pas.

« Voyez-vous, Gustave, dit Pelletier, qu'est-ce que ça signifie la droite, la gauche ? Aujourd'hui ce sont des notions à réviser. Nous sommes bien plus prêts à nous entendre avec des gens de droite pour sauver la paix qu'avec Cachin ou Thorez, pas vrai ? Après tout, de la part de Flandin, c'est un geste démocratique.

— Vous m'excuserez, monsieur Pelletier, mais je dois préparer le dîner. »

Robichon avait rencontré le typo dans la rue, à trois pas (aujourd'hui Pelletier, son équipe commençait le boulot à une heure). Il l'avait ramené. On s'est connus il y a si longtemps. On ne se voit jamais. A vrai dire, Flandin le chiffonnait. Et maintenant Flandin, il serait pour la guerre ? Jusqu'à présent il avait été contre. Parce que la guerre, c'était la guerre que voulaient les Russes. Mais si c'était la guerre que voulaient les Anglais ? Il avait été l'homme des Anglais, Flandin.

« Pas les derniers temps, dit Pelletier, les derniers temps il était pour le rapprochement avec l'Allemagne... »

Là-dessus, il parla de Nietzsche et de Wagner. Robichon avait entendu du Wagner aux concerts Colonne, dans le temps. Les Allemands, les Italiens, les Russes, il n'aimait personne. Mais de là à tuer les gens... Il n'était pas d'accord avec son gendre. Encore un petit verre ? Il raconta le mariage de Micheline, expliqua quelle sorte d'homme c'était, Vallier. Il se plaignait. Avoir travaillé toute la vie, amassé ce qu'on a pu, et à qui laisserait-il cela ? A cet acrobate bolchevik ! Pelletier l'écoutait, compréhensif et distant. Il regardait la pièce d'un air critique. Et en effet, pensait-il, il a travaillé toute sa vie pour ça... Ils avaient vingt ans quand ils s'étaient connus, Robichon et lui. Toute la vie de Robichon pour en arriver là...

Au milieu de cette pièce qui pouvait avoir dans les trois mètres sur trois cinquante, il y avait une table rectangulaire avec le bord arrondi, dans un bois jaune. Du boulot de Robichon, pour sûr, en se penchant on voyait qu'il avait travaillé les pieds. Sur la table, au milieu, il y avait un cygne blanc, bec jaune et noir, pattes jaunes, en porcelaine. Entre ses ailes était piquée une verdure ébouriffée, genre asperge, mêlée de brins de paille flétrie. Le cygne se caressait éternellement une aile de son bec peint. Sous lui, il y avait un napperon de filet festonné, fait avec du fil rouge. Le tapis de table était dans le genre macramé, beige, jaune, bleu, rouge et brun, d'un style déjà si périmé, pensa Pelletier, avec sa frange ficelle, que c'est comme ça qu'on imagine les loges de concierge dans les films; et ça a pourtant aussi l'air d'un objet de luxe qui a fait long feu, bien que jamais ça n'ait dû être une richesse... Tout ça à cause de ces couleurs plumes de paon.

« Vous imaginez qu'il veut entraîner Micheline au Parti? Cette espèce de niais! Si encore, il touchait de la manne que ses chefs reçoivent de Moscou! Mais c'est pure stupidité...

— Naturellement, dit Pelletier, les petits croient que c'est arrivé. On leur a tellement bourré le crâne! »

La suspension à pétrole avait été transformée. Mais on avait gardé la lampe avec, sous l'abat-jour de verre vert clair à franges de perles blanches et de perles vertes, sur une barre l'ampoule attachée de côté. Ça devait faire, une fois allumé, une de ces lumières tremblotantes, rouges, insuffisantes, comme à l'époque des lampes à filament de charbon...

« Quand je pense, disait Robichon, comme ils peuvent croire tout ce que disent les Russes! Noir un jour, blanc le lendemain... »

Il y avait six chaises autour de la table. Encore du travail de Robichon. Raides, hautes, dans le style salle à manger, avec des cannelures et sur le dossier et le siège du carton façon cuir. Mme Robichon avait brodé des têtières à fond de lingerie à bords jaune et bleu, avec des sujets variés, en couleur, des marquis et marquises, des oiseaux japonais, un paysan faisant le geste éternel du semeur, une dame assise devant le soleil levant, ou couchant... Le fond de lingerie était un peu gris. En général, tout cela n'était pas très bien tenu. Pelletier releva le nez vers la suspension. Gustave aurait voulu que son gendre fût, comme lui, ébéniste : puis voilà, il travaillait à la Compagnie des eaux, plombier.

La suspension avait quatre branches de cuivre, sous l'abat-jour, dont deux portaient en bas, en dehors de l'abat-jour, des lampes du style torchère à pointe renversée, et contrebalancées en haut par des motifs à pointe menaçant le ciel, en cuivre; à mi-chemin du plafond il y avait autour de l'axe de la suspension une couronne de cuivre répétant le même motif. Avec l'éclairage, cela devait projeter au plafond une croix à épines dans un cercle : « Où diable, se demandait Pelletier, Gustave a-t-il dégotté une suspension si compliquée? »

Fanny rapparut : elle apportait de quoi mettre le couvert. « Vous mangerez bien un morceau avec nous, monsieur Pelletier? » Comme elle enlevait le cygne, le macramé, son mari poussa de côté les petits verres de métal. A terre, il y avait un linoléum à dessins imitant le tapis d'Orient, qu'on avait essayé d'assortir avec le tapis de table. Ou plutôt le contraire. Il ne dépassait guère la table et les chaises; autour il y avait du plancher ciré, qui abrégeait la vie de Fanny, c'est sûr.

« Je ne peux pas déjeuner avec vous, madame Robichon, vous êtes bien aimable... Je prends mon service à une heure, et d'ici les Champs-Élysées... »

En face de lui, murant une porte qui devait donner dans la chambre, il y avait une armoire à glace où Pelletier se voyait. Ça, ça ne devait pas être le travail de l'ébéniste. Les Robichon en avaient sans doute hérité, et où la mettre? La vendre, c'était un souvenir... une armoire à glace comme toutes les armoires à glace, d'un de ces types courants, tristes, en pitchepin sombre avec fronton, découpé suivant ces modèles de dessin qu'il y a dans les cahiers d'écolier. Au-dessus d'elle, encadré, un diplôme : médaille de bronze, décernée en 1905, à Robichon. Gustave, pour... Maintenant Pelletier parlait du danger de guerre, et pourquoi les communistes voulaient la guerre, et pourquoi Flandin ne la voulait pas. Il expliquait d'ailleurs qu'avec la ligne Maginot et la ligne Siegfried, la guerre entre la France et l'Allemagne n'avait pas de sens. Que le seul danger était qu'on fît croire à Hitler qu'il était encerclé. Si par malheur l'alliance anglo-franco-russe était conclue... Alors, ce serait la guerre... Pelletier était pacifiste, mais il se mettait dans la peau des Allemands : à leur place il n'aurait pas supporté ça...

Mme Robichon mettait le couvert. Elle repoussa pour mieux passer, dans le coin vers la fenêtre, le fauteuil Voltaire de reps rouge fané, qui avait sur le siège un de ces ronds de dentelle, un de ces motifs qui se déplacent quand on s'assied. Au-dessus du fauteuil, à côté de la fenêtre, ça devait être un dessin chinois à personnages.

« Vous m'excuserez, monsieur Pelletier, si je vous dérange! »

A côté de lui, il y avait la desserte. Les verres étaient à l'intérieur. C'était une desserte de style Henri II et Louis XV à la fois, avec un tapis de filet, un plateau de laque et des carafes sur le dessus. En l'air, dans un cadre gris Trianon une estampe de 1890 environ : un Incroyable s'approche d'une jeune femme du temps dans un parc, sur un banc de pierre, et celle-ci le regarde mais, gênée, se serre contre sa compagne qui sourit, et porte un face-à-main prêt à fonctionner...

« Tout de même, dit Robichon, si demain il y avait la guerre qu'est-ce que vous feriez?

— Il y aurait la grève générale. Les ouvriers auraient pour eux tous les intellectuels qui comptent. Alain, Giono. Céline... des gens comme Déat, Visconti, Paul Faure, Doriot...

— Je n'aime pas votre Doriot, dit Robichon.

— Moi non plus, je me souviens de l'époque où il était colonel chinois! Mais enfin pour la paix, on ne refuse pas les alliances... s'il s'agissait de la paix, je mettrais ma main dans celle de Hitler! Sans hésiter... »

Il se déplaça pour ne plus gêner Fanny, et s'assit sur la chaise paillée, à côté de la porte ouverte sur le vestibule, une chaise à dossier rond en bois ciré, comme celui de la table, et au-dessus de sa tête il y avait encore un dessin chinois. Comme au-dessus de la porte, un autre diplôme.

« Si on prenait les nouvelles? » proposa Robichon. Pelletier regarda autour de lui. Où était le poste? Il ne l'avait pas vu dans l'ombre, à droite de la fenêtre, sur un petit meuble à étagères, un poste du type en hauteur avec dessins modern style. Et la corbeille à ouvrage à côté.

« Oh! ce qu'il peut crier, ce poste! » gémit Fanny, un peu par cœur, car il ne cria qu'après. Robichon le réglait en marmonnant contre les femmes. C'est alors qu'ils apprirent qu'un pacte venait d'être signé à Moscou entre l'Union soviétique et l'Allemagne. Tout d'abord, ils n'avaient pas compris. Puis maintenant ils étaient assis devant le poste. Ils écoutaient le commentaire tragique, menaçant, solennel. La guerre, ce serait la guerre.

« Mais alors, dit Robichon, et la grève générale? »

Pelletier s'était levé, il essuyait les verres de son lorgnon; il cherchait à se reconnaître : « La grève générale... évidemment... la grève générale, mais vous ne comprenez pas que tout est changé? tout! Hitler allié de Staline? c'est épouvantable!

— Mais puisque Hitler ne veut pas la guerre? Il n'est plus encerclé, il n'a plus à craindre...

— C'est ça, cria le lino au comble de l'exaspération, vous allez défendre les communistes maintenant! »

XI

La nouvelle atteignit les gens où ils étaient. A Paris, la plupart au travail quand les journaux du soir parurent; d'autres la reçurent, comme les Robichon, des radios dans les maisons où l'on allait déjeuner, d'un camarade qui l'avait entendue, qu'on ne croyait pas, et les criailleries commencèrent. Dans les petites villes lointaines, dans les campagnes, cela prit un temps plus long pour être compris. Pour que la nuée des commentaires, après l'avoir obscurcie, éclairât la question. Il y avait des hommes pour qui c'était comme un signe attendu, d'autres qui semblaient nés pour la stupeur de ce jour-là, d'autres bouleversants d'indifférence. Dans un régiment des Alpes, des mobilisés, les fascicules je ne sais plus quoi, accueillirent à une halte les propos enflammés du capitaine avec le chant de *L'Internationale* : le capitaine se mit à hurler, ils n'avaient donc rien compris? C'était le contraire! Une méprise tragique. Alors ils chantèrent *La Marseillaise* : et l'officier s'épongea le front, ouf, il avait eu chaud... Mais qui faisait confusion, la troupe ou l'officier? Il y avait une foire quelque part dans le Centre, et une dispute a éclaté entre une marchande et une acheteuse : parce que celle-ci, demandant des lentilles de la petite sorte, avait dit que les grosses, qu'on appelle les lentilles russes, elle n'en voulait pas, les Russes ayant trahi et les communistes avec eux. La marchande a crié : « Vous verrez dans quelques années! » et on a failli l'écharper. Des vendeurs de journaux locaux au fond des provinces, bien que leurs feuilles n'eussent pas encore la nouvelle, étaient battus, jetés au poste. Parfois la foule voulait les protéger : on lui disait, vous ne savez pas de quoi il s'agit. Et de fait elle ignorait de quoi il s'agissait.

Le camion de Bastien Prache avait quitté Saint-Lubin à l'aube chargé de caisses d'abricots. Dans la cabine du chauffeur, l'aide-percepteur des contributions, César Dansette, un garçon de trente ans gras et solide, avec les cheveux qui fichent un peu le camp, s'était assis à côté de Prache, sa valise sur les genoux, son veston accroché à un clou, parce que, même avec l'air de la marche, il faisait une de ces chaleurs! Dansette avait profité du voyage de Prache pour faire un saut à Paris, et les Ménard, vous savez? ceux qui ont cette petite ferme à l'entrée des Balmettes... l'avaient chargé d'un paquet pour leur fille, Paulette, qui est mariée à un ouvrier parisien, Blanchard, rue Cantagrel. Il y a une vieille complicité entre Dansette et Prache, parce que César Dansette, avec ses airs de gros plein de soupe, ses yeux enfoncés dans les joues pleines, est un sportif : il est de toutes les courses cyclistes dans les montagnes, il vous grimpe les cols comme un perdu, et Prache, dans son

garage, tient les cycles, aussi. Lui, son sport, c'est le football, que sa femme (il est marié depuis deux ans) n'a pu lui faire abandonner : comment lâcher les copains de l'Espérance lubinoise quand il faut continuer à se mesurer avec les gens de la Galaure? Car Bastien Prache, ce type carré, brun, le teint jaune, avec ses mèches grasses, son faux air maussade, a beau être un internationaliste en politique, la seule rage qui le tienne c'est quand il pense au mépris que les gens de la Galaure ont pour les gens de l'Herbasse... Il a beau avoir épousé, ce qui est rare, pour un type de son côté, une fille de la vallée de la Galaure, il n'a pas changé de camp. Au contraire : c'est peut-être à cause de sa femme... Ces choses-là, Dansette ne les sent pas : il n'est pas de la Drôme, lui, il vient de Bessèges. C'est un socialiste, et on se dispute ferme avec lui, au café du Progrès, où Bastien Prache vient prendre un verre à midi, et qui a dans son arrière-boutique le siège de *leur* parti. Il y a sept communistes à Saint-Lubin qui a quinze cents âmes; Prache est secrétaire de cellule, on dit tout simplement *secrétaire.*

C'est une chose étrange et entêtante que le mélange de l'essence et des abricots, qui se fait dans l'air de la cabine. Le moteur chauffe sous les pieds : une fois Lyon passé, il y a eu tant de voitures sur la route, qu'on était envahi par la poussière blanche soulevée devant par des camions; des voitures de tourisme doublaient Prache, qui avait besoin de se retenir pour ne pas se mettre en plein milieu de la route, histoire de leur faire marquer le pas. Dansette chante des chansons : *Montagnes Pyrénées* ou *Figaro ci, Figaro là*... parce qu'on a beau bouffer cette terre sèche qui vous entre par les fenêtres, il faut mettre de la bonne humeur dans la vie et là-dessus pas question de compter sur le Bastien. Le camionneur a dit à son passage : « Alors tu vas le voir, ton Blum? » Pas la peine de lui expliquer que chaque socialiste qui monte à Paris n'est pas reçu par Léon Blum, et puis qu'en général, lui, Dansette, ce serait plutôt Zyrom qu'il aurait envie de voir... Malgré une panne, une bougie à changer, aux environs de Chagny. Prache, ayant décidé qu'on déjeunerait à Saulieu, on y parvint; vers une heure : ça faisait une moyenne de cinquante à l'heure, ce qui n'est pas si mal avec la traversée de Lyon (et puis on avait déposé une caisse chez les cousins du pharmacien, un petit détour du côté de Challonges). A ce train-là, on serait à Paris pas trop tard...

Prache, c'était tout ce qui l'éclairait : à Saulieu, tu vas voir, on se tape la cloche... Eh bien! possible. Mais les gens étaient sens dessus dessous, à ce restaurant avec une verrière, sur la place, devant le vieux mur et la tour... Les gens vous parlaient : comment, vous ne savez pas? Comment auraient-ils su? Il n'y avait pas la radio sur le camion à Prache. Eh bien! Ni Prache, ni Dansette ne pouvaient encore s'exprimer devant ces étrangers, qui s'exclamaient, se parlaient de table à table, et le patron était là, dans la salle, les poings sur les hanches, et les serveuses ne savaient plus ce qu'elles faisaient. Parce que Dansette et Prache, eux, savaient déjà que la frontière tout d'un coup passait entre eux deux, ils s'étaient déjà regardés avec hostilité. Ça leur avait empoisonné le beaune. Ça leur pesait sur la poitrine. Prache disait déjà *vous* à Dansette, ce qui n'était pas tout à fait significatif, parce qu'il lui disait d'habitude indifféremment tu et vous... Sur le bord de la route, le camion avec sa charge parfumée, les clayonnages par où s'échappe le papier de soie vert, et la paille du garnissage a l'air de pencher dangereusement tout d'un côté, la bâche est blanche comme le sol à cette heure... « On prend tout de même un café? » dit Dansette, avec sa voix angoissée et ses petits yeux écarquillés dans la graisse. « Et un marc... », répond rageusement Prache. Il passe ses doigts, mal débarrassés du cambouis, dans le haut de sa chemise ouverte. Il a le poil

bleu, cette tête de cochon. Ils ont regagné la cabine du camion sans avoir rien dit. Les oreilles pleines des propos des gens. On roule vite : c'est clair que Prache est d'une humeur de chien. Dansette ne chante plus. Vers Avallon, seulement, il a demandé : « Alors, ça y est ? » et brusquement le garagiste a arrêté la voiture. Et il a éclaté.

Il s'agissait bien du pacte. C'était tout ce qu'il avait sur le cœur depuis des temps et des temps contre les socialistes, malgré le Front populaire, qui ressortait. C'est Moutet qui est député chez eux... des histoires d'il y a dix ans, et des histoires d'hier, et l'Espagne... Prache est assez sectaire. « Dis donc, soupire le percepteur, si on s'arrête pour se disputer... on sera pas ce soir à Paname... » Paname dit avec l'accent de Bessèges est aussi drôle que le nez qu'il fait, Dansette. Mais Prache n'a pas le cœur à en rire, lui qui parle pointu, parce qu'il a travaillé à Lyon. Il démarre, oh là ! tu pourrais pas être moins brutal ?

Ils discutent ferme, maintenant. Mais à côté. Prache fait le procès du parti socialiste, qu'est-ce que c'est ? Vous allez être pour la guerre maintenant ? et votre Paul Faure ? et Munich ! Dansette se fâche : « Notre parti, il dit, c'est pas comme le vôtre... tous au garde-à-vous... la main sur la couture du pantalon...

— Tu veux que je te verse ? interrompt Prache, l'œil mauvais.

— Fais pas le con. On a une autre conception du parti, quoi. Sans ça, il y aurait pas deux partis. Chez nous, il y a des tendances, c'est la démocratie... Blum, c'est pas Paul Faure... c'est pas Marceau Pivert... Les uns disent une chose, les autres... enfin on discute...

— Oui et, au bout du compte, vous vous entendez tous contre nous...

— Bastien ! Pourquoi tu dis ça ? Tu sais bien que moi...

— Quoi ? Toi ? Alors, tu es pour le pacte ? »

Le percepteur regarde avec stupeur son compagnon. Pour le pacte ? Comment peut-on être pour le pacte ? Les communistes vont donc être pour le pacte ? Bastien va être pour le pacte ? Il en a des sueurs... Il s'éponge. C'est le soleil aussi. Il demande :

« Et toi, Bastien ? Tu es pour le pacte ?

— Je ne sais pas », dit Bastien Prache, honnêtement. Car il ne sait pas. Seulement il sait que si les socialistes sont contre, c'est contre les communistes qu'ils sont. Tort ou raison, c'est une autre affaire. Lui, il ne peut pas être avec les socialistes contre le Parti. Si seulement on pouvait avoir *L'Huma*... est-ce que c'est déjà sur *L'Huma*, ce pacte ? Il peut être avec le Parti et les socialistes, c'est pour le Parti qu'il est avec les socialistes, parce que *L'Huma* le dit... le pain, la paix, la liberté... mais déjà, dans la pratique, c'est difficile d'avaler ces salades qu'ils vous font...

« Tu es contre le Parti, alors, à cette heure ? » dit-il brusquement à l'autre, l'admirateur à Zyromski... Et Dansette, quand on lui dit le Parti, ça l'agace, mais il sait bien qu'il n'y a qu'un parti qui est le Parti pour Prache. « Ça dépend », dit-il. Eh bien ! voilà : pour Prache, ça ne dépend pas.

« Vous ne pensez pas par vous-mêmes... », s'exclame Dansette, indigné. Il ne pouvait rien dire qui pût autant augmenter la rogne de Prache. Penser par soi-même ! Ah oui, parlons-en : ces perroquets, il suffit que Blum dise...! Et vous alors, votre Maurice ! « Ça ne se compare pas... », coupe Prache tranquillement. Il voudrait s'expliquer : décider par exemple qu'on a confiance dans le Parti, que même si on ne comprend pas du premier coup, quand il y a une difficulté, d'abord croire ce que dit le Parti... alors ce ne serait pas penser ? la confiance, c'est pas une pensée ? C'est trop compliqué à débrouiller en conduisant un camion, et avec ce gros plein de soupe, sa valise sur les genoux. Oh, c'est pas le pire, parmi les socialistes ! Une nouille, voilà tout. Une

nouille... Il pense par lui-même, peut-être ! Tiens, je lui souhaite du bonheur, quand il ira poser son paquet chez Blanchard, le mari à la Paulette ! Un camarade, celui-là, et qui s'est battu en Espagne... Tout d'un coup, l'Espagne lui remonte si fort à la gorge qu'il trouve ce qu'il a à dire : « Vous m'entendez, monsieur Dansette... » Il l'appelle M. Dansette maintenant. « ... Vous m'entendez ? je discuterai avec vous leur pacte, quand vous aurez payé tout le sang versé en Espagne à cause de votre Blum, et de son pacte à lui, sa non-intervention... C'est compris ? C'est compris ? »

Il est injuste. Il est abominablement injuste. Il sait bien que Dansette en a pleuré, de la non-intervention, qu'il était d'un comité pour l'Espagne républicaine, qu'il allait de village en village avec le fils Ménard, le frère à Paulette, et un grand drapeau violet, jaune et rouge où les gens jetaient des sous et des billets... Il est injuste, mais la vie aussi est injuste... et puis, il faut pas être grand clerc pour comprendre qu'ils vont tous s'entendre comme larrons en foire... tous... jusqu'aux cagoulards... aux fascistes...

Ils étaient à table, ils dînaient, les Blanchard, Paulette, Raoul et Mondinet, quand on a frappé à la porte, et c'était M. Dansette, le percepteur de Saint-Lubin, avec un paquet des vieux à Paulette : du beurre, des œufs, un chevreau, des abricots et des pêches... C'est gentil d'avoir porté ça tout le long, de la part à M. Dansette : « Asseyez-vous, monsieur Dansette, vous avez-t-il dîné ? » Il s'assied, il a mangé un morceau... Le gosse adore les étrangers, c'est clair : il est déjà sur le genou de M. Dansette... Et puis tout de suite, on est passé aux événements.

Les Blanchard, c'est pas comme Prache. Ils ne sont pas troublés du tout. Parce que Prache, il peut faire le malin, il est troublé. Il ne sait pas quoi penser. Il n'est même pas sûr de ce que sera la position du Parti. Il s'en doute. Mais il n'en est pas sûr. Raoul Blanchard, lui, il ne comprend même pas ce qu'on lui veut, à ce qu'il semble. C'est bizarre, ils ont de la chance d'être comme ça, mais enfin... Dansette le connaît, ce Raoul : à son retour d'Espagne, il est venu un mois se refaire chez les Ménard, et ils ont souvent parlé ensemble, ils ont pêché ensemble dans l'Herbasse, ils ont fait du vélo ensemble...

« Écoutez, madame Blanchard... Je vois comment vous prenez les choses... je vous admire... Je voudrais être comme vous... comprendre... je ne peux pas sans comprendre... c'est clair qu'on veut nous séparer... j'ai vu ça tout à l'heure avec Prache... je suis venu dans le camion à Prache... »

Il a sa bonne figure grasse, un peu suante, ses yeux mangés par les joues, ses cheveux qui se défont sur la peau luisante. C'est un socialiste, c'est entendu. Mais tout de même... demain, est-ce qu'il va être contre nous ? Raoul Blanchard pense aux socialistes d'Espagne. On les a tués comme les autres, au front, sur les routes de l'exode... Blanchard, il ne peut s'empêcher de repenser à ces jours où il a dû abandonner Antonio sur un brancard à cette porte des Pyrénées et suivre le cœur gros le Pr Cormeilles. Ah, Blanchard, lui, n'est pas comme Prache ! Il ne déteste pas les gens de la Galaure. Il regarde seulement la bonne bouille au percepteur, et il se dit : comment faire pour que ce brave bougre, demain, ne prenne pas un fusil pour nous tirer dessus ? pour qu'il comprenne qu'on le trompe... c'est des gens comme lui qu'il a vu bombardés sur les routes... qu'on jettera dans un camp de concentration... qu'on le trompe... ceux qui vont hurler si fort avec lui, qu'il n'entendra plus sa propre voix dans le vacarme.

« Oh ! non, merci, madame Blanchard ! pas de café le soir, ça m'empêche de dormir ! »

D'abord, ce n'est pas un ouvrier, M. Dansette... seulement si maintenant on

ne peut plus compter que sur les ouvriers... qui sait ce qu'ils pensent, les parents à Paulette? Je ne dis pas son frère... mais les vieux... des paysans... et qui mesurent les choses à la distance de la Galaure et de l'Herbasse...

Qu'est-ce qu'il avait dit tout d'un coup, César Dansette, que Blanchard, qui rêvait, brusquement s'introduisit dans la conversation entre Paulette et lui? Quelque chose comme : *Vous avez de la chance, vous autres, vous avez la foi...*

« La foi? » dit Raoul, comme quelqu'un qui a reçu une gifle; puis il poursuivit sur un ton plus calme : « Pour qui nous prenez-vous, monsieur Dansette? La foi! La foi ne suffit pas... On a une tête, c'est pour s'en servir, peut-être...

— Ne vous fâchez pas, monsieur Blanchard, mais, tenez, quand Prache, il dit : nous avons le sens de classe nous autres... le sens de classe, est-ce que ce n'est pas un peu... un peu... comme avoir la foi?

— Si vous appelez la foi qu'on ait les pieds par terre... la foi qu'on se laisse pas raconter des trucs et des machins, par des gens en qui, en tout cas, on ne l'a pas, la foi! Mais Prache, il dit ce qu'il veut, Prache : le sens de classe... bien sûr... le sens de classe, ça veut dire qu'on voit les choses en face, qu'on perd pas de vue ce que les autres, ils voudraient nous faire perdre de vue, monsieur Dansette... Mais ça n'est pas la foi. La foi, c'est quand on avale tout, malgré les faits qui vous crèvent les yeux. Le sens de classe, monsieur Dansette, c'est au contraire qu'on refuse de prendre des vessies pour des lanternes...

— Mais leur pacte! monsieur Blanchard, leur pacte! On était là, qu'on attendait le résultat des négociations de Moscou, puis patatras! Ils n'ont pas voulu de nous, ils ont signé avec Hitler...

— Écoutez... »

Blanchard avait écarté sa chaise, il posait sa main lourde sur le genou de son hôte, il y avait sur son visage une expression de colère et de résolution... Puis il respira profondément, sourit d'un air un peu gêné... il s'était dominé, et il put regarder une nouvelle fois César Dansette comme un être humain, avec lequel il fallait de la patience, sacrément de la patience...

« Écoutez, dit-il, mon vieux... oui, on attendait qu'ils s'entendent, les Soviétiques et les autres... on attendait, c'est-à-dire, vous, moi... nous... mais ceux qui n'ont pas voulu... c'est ceux que vous appelez nous à cette heure... c'est-à-dire pas nous... les types qui tirent les ficelles... Et vous croyez que les types qui tirent les ficelles, ils voulaient s'entendre avec les Soviétiques, non?

— Enfin, ils avaient envoyé des généraux!

— Des généraux? Un colonel! pour la frime... le décor... des bougres qui ne pouvaient rien décider... Dites donc, quand il s'agissait de Hitler, Daladier et Bonnet, ils ont pris l'avion... ils n'ont pas envoyé le planton... vous la voyez, la différence, ou pas?

— Enfin, voilà des mois qu'on parle avec eux!

— Justement. Des mois. Et des mois, c'est trop. Si on veut s'entendre. Ça se comprend, si on ne veut pas. Et on, *on* ne veut pas! On n'a jamais voulu s'entendre avec les Soviétiques.

— Enfin, monsieur Blanchard, peut-être! Mais qu'est-ce qui le prouve? Puisque, pour vous, ce n'est pas la foi... Tout avait l'air d'aller pour le mieux... dans les journaux...

— Dans les journaux, peut-être... Mais il y a déjà... attendez, combien?... mai, juin, juillet... bien trois mois que Molotov leur a dit... dans ce discours... Molotov... attendez... »

Il s'était levé, il était passé dans la pièce voisine, grimpait sur un escabeau. Dansette le suivait des yeux, et il disait :

« Qu'est-ce qu'il a dit, alors, Molotov? »

Blanchard fouillait dans les brochures empilées sur les planches au-dessus

de l'évier. C'était qu'il y en avait un sacré nombre, et pas rangées. Allez ranger des brochures, en l'air, sur un espace comme ça! Et puis la poussière s'y met... Il ne le trouvait pas, ce discours de Molotov. En mai, ça devait être en mai... je suis bien sûr que je l'ai, cette fichue brochure... on l'a édité, le discours, je me souviens, j'en ai même envoyé un exemplaire à Prache, à Saint-Lubin... j'avais déjà repris le travail à l'usine...

Dansette, de l'autre côté, répétait, tout d'un coup désagréable : « Alors qu'est-ce qu'il disait, Molotov? »

Et, debout sur son escabeau, Raoul, qui ne le voyait pas de là, s'était tourné vers lui et expliquait à tue-tête, comme s'il avait eu à franchir de la voix tous les obstacles, la distance et la mauvaise foi : « En mai, il leur a dit, Molotov, en mai... que s'ils ne se décidaient pas à s'entendre avec l'URSS, les Anglais, les Français... eh bien! l'URSS, elle devrait traiter avec les Allemands... Il le leur a dit en mai, et maintenant ils font les étonnés... Tiens, la voilà, cette brochure! Ah, nom de Dieu, cette poussière! »

XII

Les Gaillard étaient rentrés précipitamment à Paris. Une tempête semblait s'être déchaînée sur le pays. La consternation, la peur, s'abattaient sur la plupart des gens. Brusquement les journaux criaient comme la radio quand par erreur on l'a ouverte trop grande. Tous les cafés, toutes les parlotes au coin des rues, toutes les parties de cartes, toutes les habitudes du petit monde comme les conversations des joueurs de golf ou des bars autour de la Bourse, avaient pris soudain un ton d'exaspération, de règlement de comptes. Tous les gens qui toute la vie avaient entre eux une irritation chronique, un sujet de contradiction tacitement mis de côté, s'affrontaient brutalement autour des tables, sur les places, dans les bureaux, au fond des campagnes. Des rancœurs qu'on croyait éteintes, des colères rentrées, des haines couvantes renaissaient. On se jetait à la tête les bêtises faites par d'autres d'ailleurs, après l'autre guerre, Locarno, Briand, le 6 février, la Rhénanie, et bien sûr les grèves de 36. Les familles étaient le siège de convulsions d'autorité : des pères, qui en avaient gros sur le cœur d'être traités comme des radoteurs, reprenaient sur leurs fils le droit de parler net, des fils criaient à leurs parents qu'ils les avaient trahis. La présence de la guerre, la menace de la mort, le formidable chantage qui durait depuis des mois, tout s'unissait pour rompre les nerfs de la nation. Au milieu de tout cela, les hurlements de triomphe de ceux qui croyaient tenir le bon bout. Ce peuple qui haïssait la guerre, soudain, commençait à la souhaiter comme l'éclair qui va mettre fin à l'atmosphère intolérable d'avant l'orage. Quelle autre issue, non pas seulement à la situation internationale, mais à ces crises affreuses, ces criailleries, ces déchirements qu'un grand malheur, une catastrophe collective? Ainsi les enfants quand ils ont un de ces drames terribles après lesquels il leur semble que la vie ne peut plus continuer, qu'ils ne pourront plus jamais parler à leur mère, paraître devant les voisins, sont prêts à s'enfuir sur les routes, à suivre les bohémiens, ou à sauter par la fenêtre. Mais tous n'étaient pas aussi enfantins. L'esprit de revanche intérieure n'était pas laissé à lui-même, et ces groupes qui parcouraient Paris, ces manifestations sur les Champs-Élysées, ces jeunes femmes à la voix haute, ces officiers en uniforme, ces jeunes gens dont la violence de ton semblait d'abord artificielle, ces boutiquiers qui avaient pris feu, ces personnages à l'allure inquiétante soudain surgis du pavé et mêlés à des étudiants, des dames bien habillées, place de l'Opéra, ou à Saint-Germain-des-Prés, autour des journaux communistes, des permanences politiques, tout cela n'était pas le seul effet du hasard, d'une indignation spontanée.

Chaque jour, la presse apportait une raison plus forte de consternation, des photographies, des grands titres, qui faisaient que les Français, avec stupeur, ne savaient plus qui étaient leurs ennemis, que leurs alliés d'hier leur apparaissaient leurs agresseurs de demain. La démoralisation était grande à gauche, mais non pas à droite : ce que le pays tout entier considérait comme un désastre, ce rapprochement des Allemands et des Russes, ce pacte, on disait déjà cette alliance militaire, du bolchevisme et du fascisme, tout un monde haineux y voyait l'éclatante démonstration de l'erreur populaire, la faillite d'une politique détestée, la preuve d'avoir eu raison, eux, qu'on appelait les factieux, les *fâchistes*, les *fâchistes*, ah! ah!... Il montait ainsi, dans cet été d'épouvante, devant les hommes désorientés, qui n'en croyaient pas leurs oreilles, qui assistaient à la déroute des idées de toute leur vie, de tous les sentiments généreux qu'ils avaient cultivés en eux-mêmes, de leur conception de la société, de l'histoire, du bien et du mal, il montait dans cette apocalypse des croyances une sorte d'immense ricanement, qui exprimait le triomphe sans pudeur d'une minorité sur la masse; et dans ce désarroi, cette panique, que de braves gens se disaient : tout s'en va à l'eau, à la dérive, il faut sacrifier ce qui n'est pas sauvable, pour conserver le reste... l'essentiel... Et à ceux-là aussi la guerre n'apparaissait plus comme impossible, peut-être pourrait-elle permettre le sursaut, le ressaisissement qui allait unir les Français... Des souvenirs de l'Union Sacrée de 14 prenaient un sens nouveau d'espoir à de vieux républicains qui se disaient : cette fois, nous sommes divisés... pour sauver la démocratie, il faut enrégimenter ceux qui n'attendent qu'une occasion pour se jeter à l'assaut du régime... il faut canaliser les énergies... enlever les ouvriers trompés à leurs chefs communistes... détourner contre l'Allemagne les factieux... L'année précédente, la guerre blanche, la mobilisation, n'avaient-elles pas préparé à briser la grève de novembre? La mobilisation, cette fois encore, pouvait ne pas être la guerre. Hitler bluffe, voyons, Hitler bluffe. Même si la guerre était déclarée, la guerre n'aurait pas lieu. Hitler n'en veut qu'à l'Angleterre... La mobilisation met le pays entier sous le contrôle de Daladier, et Daladier, c'est un républicain... Tous derrière Daladier! Il y eut dans ces jours-là une confiance envers le président du Conseil qui tenait de la religion. Même parmi ceux-là qui, il n'y avait pas si longtemps, l'appelaient le Fusilleur... Tous derrière Daladier! D'étonnantes bouches prononcèrent ces mots-là. Des hommes qui se croyaient la conscience du monde implorèrent le peuple de suivre Daladier. Daladier, Daladier... Il parlait solennellement à la radio. Il avait, teintée de l'accent du Vaucluse, cette voix grave de la bonne foi. C'était hier de la République à la Nation l'homme qu'on avait vu entre Blum et Thorez le poing levé. Tous derrière Daladier... Comme l'avait dit, il y avait tout juste un an, Dominique Malot à M. d'Aigrefeuille, de la Banque Immobilière. Tous derrière Daladier... Pour la paix à Munich. Pour la guerre demain après le pacte, après la trahison des Russes... La responsabilité de la guerre, qui pourrait nier qu'elle retombait entièrement sur Staline et Molotov? Nous ferions la guerre, forcés. Tous derrière Daladier... Daladier, c'était la France. Dans de petites maisons perdues dans les campagnes, autour du poste, des familles angoissées écoutaient le ministre de la Guerre, le nouvel homme providentiel. Heureusement que nous avons Daladier. Tous derrière Daladier! Il venait d'appeler Giraudoux à la rescousse, et du Nord au Midi, de Bordeaux à Strasbourg, dans les demeures françaises diverses et pourtant semblables, un peuple consterné, troublé, à la recherche des certitudes, se réunissait en silence autour des radios, à côté du calendrier des Postes et Télégraphes, pour entendre ce langage mystérieux, déconcertant, qui devenait la parole officielle de la patrie, la rhétorique de *Suzanne et le Pacifique* pour dix millions d'auditeurs, petits et grands, vieillards et jeunes gens, mineurs et sarcleurs de sarments, chaisières et zouaves, voyageurs de commerce et philosophes. Un

peuple bouche bée apprenait de Jean Giraudoux que la guerre de Troie aurait lieu...

Hâlés, respirant la campagne, Yvonne et Robert Gaillard, tombés à l'improviste sur Jean, le trouvèrent pâle, suant, hors de lui, dans l'appartement sens dessus dessous avec le poste qui hurlait des choses incompréhensibles sur les facteurs de Châteauroux, les étoiles de Saint-Nom-la-Bretèche et le cadastre de Perpignan. Une France démente pavoisait la chambre de ce nouvel Épinal sonore. Jean balbutia des mots sans suite, rougit éperdument de sa négligence à balayer, et, tandis que Monique et Bob couraient autour de lui, sans attendre, on le vit arrachant à pleins bras les draps du lit, traînant les couvertures, mettant, sous le prétexte de ranger, le comble au désordre. « Laisse donc, je vais tout faire moi-même », lui dit gentiment sa sœur, tandis que Gaillard descendait au magasin. Jean n'avait pas été si rapide qu'elle ne l'eût vu enlever de la glace au-dessus de la cheminée la photo d'une jeune femme blonde.

« Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, mon petit Jean? »

Il la regarda avec des yeux fous. Comment pouvait-on poser une question pareille quand il allait y avoir la guerre? L'inconscience d'Yvonne! Elle avait sorti ses flacons, elle refaisait la laque de ses ongles. Sans doute voyait-elle bien qu'avec Jean il ne s'agissait pas que de la guerre, mais lui n'en savait plus rien : tout dans son esprit, le retour de Fred, Cécile disparue, se confondait avec la tragédie nationale. Il était dans un état d'exaltation invraisemblable. Il était de ceux qui saluaient la guerre comme la seule issue, comme l'immense malheur qui permettrait de ne plus penser à rien, de cesser d'être responsable de soi, la grande solution machinale...

Il montrait un peu partout les livres épars, les publications abandonnées : « J'ai tout lu, tout ce qu'il y avait chez toi, dit-il à Yvonne avec un air égaré. De belles menteries! J'allais y croire... Quand on est dans ces bouquins-là, on y est pris. Là-dessus la trahison des Russes! Ah, vos livres, il faudrait les brûler! »

Elle leva ses épaules rondes : « Qu'est-ce qui te prend, sale gosse? Même si les choses étaient comme tu les vois, est-ce que ça changerait quoi que ce soit à ce qui s'est passé pendant vingt ans là-bas? Et puis qu'est-ce que c'est que ces idées de brûler les livres? Laisse ça à Hitler! »

Il n'y avait pas moyen de le calmer. Elle vit qu'il avait dix journaux entassés sur la table de chevet, il achetait toutes les éditions de *Paris-Soir*. On lui avait changé son petit Jean : d'après l'état où il était, on pouvait juger du pays! L'imbécile parlait déjà de la ligne Siegfried, de Berlin... puis il disait qu'il ne fallait pas attendre d'être attaqué par Mussolini, et envahir la vallée du Pô, marcher sur Vienne... Il n'avait qu'une inquiétude : à dix-huit ans pouvait-on s'engager? Avait-on l'âge de mourir?

« On a toujours l'âge de mourir, dit Robert, qui réapparaissait, mais tu n'as pas encore celui de tuer... »

Jean ne pardonna pas ce mot à son beau-frère. Celui-là, avec son nez épaté, son front bombé! Avec l'été, il avait l'air d'avoir encore moins de sourcils. De toute façon, Jean n'avait qu'à ramasser ses frusques et à rentrer à Noisy. Dans cette chambre, il avait été près d'un mois si profondément malheureux... mais qu'avait-il encore à faire à Paris?

« Et ton répétiteur? » demanda Yvonne.

Il la regarda avec des yeux absents et avoua farouchement, d'un coup : « Il n'y a jamais eu de répétiteur... »

Quand il fut parti, Yvonne dit à son mari : « Par ce sale gosse, tu peux imaginer ce que ça va être avec papa... J'hésite à aller les voir...

— Enfin! explosa Gaillard, qu'est-ce que nous y pouvons? On n'est pas le Kremlin. Si encore j'étais d'accord... Bien sûr, je ne crois à rien de toutes ces ordures (il montrait le tas de journaux)... mais je ne suis pas d'accord... pas du tout d'accord. Ce n'est pas parce qu'on a cru à ce qui se faisait en URSS...

— Tu n'y crois plus? » demanda Yvonne. Il s'arrêta, la regarda, passa la main sur son gros front. Il savait bien que c'était la frousse qui le faisait parler ainsi. Il n'était pas d'accord pour le pacte, mais il n'avait pas changé pour le reste. Les yeux d'Yvonne, arrêtés sur lui, lui firent honte. Il dit : « Enfin... bien sûr j'y crois encore... mais ils n'avaient pas besoin de ça, non, ils n'avaient pas besoin de ça! »

Yvonne se dit que ça serait peut-être bon pour lui d'avoir une conversation avec Pierre Cormeilles. Il était toujours de bon conseil, Pierre Cormeilles. Il avait de l'expérience. C'était lui le premier qui leur avait dit la vérité sur l'Espagne. Et puis il était toujours gentil avec elle : une femme a besoin que quelqu'un lui fasse la cour, même, surtout si ça ne tire pas à conséquence...

XIII

Comment s'y reconnaître? A qui demander conseil, à qui parler? Si seulement Marguerite savait où atteindre Pierre Cormeilles... Il lui expliquerait le pacte, lui... Elle saurait quoi répondre. Mlle Corvisart était assise près de la fenêtre avec le journal sur ses genoux. Elle n'avait pu avoir Marie-Berthe Lévine au téléphone. Elle avait laissé passer les exclamations, les gémissements de sa mère... Mon Dieu, ce n'était pas ce que pensait sa mère qui pouvait la troubler : la brave femme avait bien baissé les derniers temps, et puis à quarante-cinq ans sonnés Marguerite avait fait le tour des facultés de Mme Corvisart. Seulement, dans cette tornade sur le pays, quelle affreuse solitude : des ouvriers par exemple, des ouvriers du Parti, ils se rencontraient dans leur usine, puis ils avaient leur condition qui éclairait les choses... Marguerite soupira : elle se sentait toujours un peu entre deux chaises. Il y a des moments où c'est désagréable. Toute sa vie, dans ce moment où l'on entendait grincer l'Histoire, toute sa vie lui revenait... sa triste vie...

Il n'y avait qu'à jeter les yeux sur ce logement misérable. A la lumière pâle de la fin d'après-midi. La fenêtre ouverte sur la rue de l'Ouest, c'était singulier que le pacte germano-soviétique, plutôt que des conflits de sentiments, des doutes, soulevât en elle des souvenirs, des regrets, des images oubliées... La folie des gens! Ce qu'on avait pu entendre depuis deux jours! La guerre... de toute façon, on allait à la guerre... y aller sans les Russes... La folie des gens... Et des gens pauvres, comme les voisins. « Pauvreté n'est pas vice », disait Mme Corvisart quand sa fille se plaignait des deux chambres où elles logeaient, et cet automatisme du proverbe chez sa mère agaçait Marguerite. Parce que, brusquement, brutalement, elle voyait ces deux pièces qui se commandent, les deux lits et une armoire dans la chambre du fond, sa fenêtre sans lumière, et l'autre pièce sur le devant, étroite, avec tout le reste du mobilier et l'appareil à gaz pour la cuisine, et l'évier où elles faisaient leur toilette, mal caché derrière le paravent rayé à fleurs vert et jaune, la table, la machine à coudre, la machine à écrire, l'abat-jour vert de la lampe sur la table... Elle voyait tout cela, cette misère, ce fouillis, les choses usées, les étoffes râpées, la peinture écaillée... Elle voyait tout cela que, d'habitude, elle oubliait, se rebâtissant des rêves, un monde à elle grâce au malheureux piano droit Coquet, dans un coin, malgré tout conservé, sous son vêtement à franges, une vieille soie éraillée, jadis blanche avec de petites couronnes de roses. Vivre là-dedans toutes les deux, l'une sur l'autre, sans secret : elle aimait bien sa mère, mais quand, le soir, elle la voyait dans sa longue chemise de flanelle, et le petit

caraco tricoté de laine bleu ciel... enfin. Et le pauvre crucifix noir avec un brin de buis flétri en écharpe au-dessus du lit de bois de Mme Corvisart, à la coquille Louis XV depuis longtemps écornée. Toute la vie avait passé ainsi.

Marguerite fermait les yeux pour revoir le monde de son enfance. Tout avait été depuis lors s'effritant. On ne possède rien. Rien n'est acquis. L'existence, c'est comme une terre que les vagues rongent... Eugène Corvisart, grains et issues, avait épousé Mlle Aimée de Glaris vers 1892 : c'était un homme jeune et d'une force peu commune, d'une certaine vulgarité peut-être, qui aimait à se bagarrer avec ses clients paysans, domptait les chevaux et riait à pleines dents. Il se taillait des succès par ses histoires de curés. Son mariage l'avait déclassé dans la société de Reims, et les jeunes époux avaient, au commerce florissant des Corvisart, adjoint la propriété des Glaris et leur bel hôtel de ville, une longue maison à deux étages de la Renaissance avec des boiseries partout à l'intérieur. Gontran était né en 93, Marguerite l'année suivante, Marthe un an après. La maison était pleine de gens, Mme de Glaris mère, une vieille cousine, six domestiques. On recevait beaucoup, dans les armoires s'empilaient le linge, les services de porcelaine, les verres dans l'ombre luisant. On ne comptait pas. C'était une vie large, et hospitalière. Eugène Corvisart avait sa façon à lui de traiter l'argent : ce n'était pas un commerçant comme les autres. Il ne faisait pas confiance aux banques, il gardait sa fortune chez lui en pièces d'or. En ce temps-là, les choses étaient faciles : le commerce se développait, trop vite même. Il fallut faire des appels de capitaux, la dot de Mme Corvisart déjà investie, et la maison devint Corvisart et Morencey, avec un associé qui était comme une ombre, et qu'on avait le dimanche à déjeuner, un gagne-petit, qui mettait ses économies périodiquement dans la maison, comme l'exigeait la concurrence. On parlait à table de la concurrence...

Marguerite rouvrait les yeux : elle avait beau savoir de reste comment des jours de Reims, au début du siècle, elles en étaient arrivées là, dans ce logement misérable, sa mère et elle, toujours de se retrouver dans ce taudis de la rue de l'Ouest, cela la faisait frémir. Qu'était la réalité ? Le souvenir ou cela ? « Est-ce qu'on ne pourrait pas se payer du foie de veau ? demanda humblement Mme Corvisart, je suis fatiguée des moules... »

Il y avait la concurrence, et aussi le coulage, et aussi peut-être le pied sur lequel on s'était mis. Eugène Corvisart n'était ni raisonnable, ni prévoyant. Cependant sa situation semblait si bien établie qu'on l'avait poussé à la présidence de la chambre de commerce, bien qu'il fût très jeune pour cela. Par les Glaris, il n'était pas mal vu du parti prêtre, et en ce temps de combisme sa faconde anticléricale, plus verbale qu'active, donnait confiance au parti gouvernemental. (Aimée en était bien un peu gênée, mais si elle allait à la messe, sa religion s'était attiédie du fait d'Eugène, car pour l'église, le train à mener, l'or qu'on garde, elle le suivait aveuglément.) Qui sait comment cela aurait tourné si on avait vieilli ensemble ? Vers 1905, papa avait disparu. Une tournée théâtrale, avec le prestige de Paris, les lumières, une actrice. Comment était-elle, cette femme qui avait tourné la tête du commerçant rémois ? Il était parti dans ses bagages. Ce n'était à vrai dire qu'une artiste de troisième ordre, qui traînait de ville en ville un physique traditionnel d'amoureuse. D'abord, on avait pensé que M. Corvisart reviendrait... Et puis. Ce n'était pas dans les idées de sa femme que de demander le divorce. En sous-main, lui, avait bazardé à son associé ses parts de l'affaire. Il avait emporté ses pièces d'or. Comment allait-on vivre ? On avait hypothéqué la maison ; la vieille Mme de Glaris, encore propriétaire de la campagne, s'en était défaite. Maman ne

savait de la vie que ce qu'elle en avait appris par son mari. Elle gardait chez elle, comme lui, son petit trésor en louis de vingt francs, dans de petits tubes de cuir rouge, à ressort. En 1908, une fausse joie. Papa est revenu, mes enfants, papa est revenu. Il ne voulait que de l'argent, mais comment cette faible Aimée n'aurait-elle pas tout tenté pour le retenir? Elle avait si bien cru le faire qu'elle se trouva enceinte quand il repartit. La petite fille qui en naquit ne vécut pas. On devait déjà louer des chambres dans la belle maison... Gontran était à Paris, préparant Polytechnique. Il fallait payer ses études. « Pauvreté n'est pas vice », disait déjà Mme Corvisart. Elle vendit le grand service bleu et or.

Rue de l'Ouest, il ne restait de la splendeur de Reims que deux vases de Saxe sur la cheminée, dont l'un était tourné un peu de travers pour cacher les fleurs ébréchées. Rue de l'Ouest, on avait encore deux ou trois assiettes d'alors, et quelques verres dépareillés. Rue de l'Ouest... quel abîme entre la rue de l'Ouest et la maison de Reims! Ici, on n'avait qu'une fenêtre sur la rue, et la chambre de ces dames, au fond, prenait jour sur une cour noire par une ouverture à vitres dépolies pour économiser les rideaux. Rue de l'Ouest, il n'y avait plus que ces deux femmes abandonnées, la famille s'était désagrégée, détruite, on avait perdu jusqu'aux parasites d'alors...

Dans l'été de 1913, Gontran avait amené avec lui un ami, qui comme lui avait renoncé à Polytechnique et se rabattait sur Centrale. Gilbert Meunier était un garçon un peu fou, qui sautait par-dessus les tables, jonglait avec les presse-papier. Un soir d'août, Marguerite se laissa embrasser par lui dans l'ombre. Ni l'un ni l'autre ne pensèrent que cela dût avoir de lendemain. Lorsque ce fut la guerre, et que Gontran fut parti, tout naturellement Marguerite envoyait les colis en double, à Gilbert comme à Gontran. On avait fui Reims quand les Allemands y arrivèrent. Il semblait que ce fût pour deux jours, mais on s'était logé à Paris, boulevard Morland, dans un appartement de cinq pièces, qui paraissait si petit et qui était bien trop cher. Mme de Glaris avait passé, dans le chemin de fer, en quittant Reims. La cousine était sur leurs bras et ça paraissait naturel. C'est vers ce temps-là qu'on apprit la mort de papa, survenue mystérieusement à Marseille. Il s'était jeté d'une fenêtre, avec une balle dans le cœur. L'enquête concluait au suicide, rien n'arrachera de la tête de Mme Corvisart qu'on lui a tué son mari : comme le divorce, le suicide n'est pas dans ses idées.

En 1915, Marthe, qui ressemblait à son père, s'est enfuie avec un Belge. On n'a eu de ses nouvelles qu'à la fin de la guerre : du Congo d'où elle envoyait de bizarres objets d'ébène et où elle est morte des fièvres peu après. En 1916, Gontran a été tué à Verdun. En 1917, pendant une permission, Gilbert a pris les mains de Marguerite, et lui a dit : « Je peux être tué n'importe quel jour, comme Gontran... » Alors, elle a couché avec lui. Ce n'était plus le gamin fou de 1914, mais un homme déjà émacié par la vie des tranchées, l'œil ardent, ayant toujours sur lui l'odeur du tabac refroidi. Il a été tué en effet deux mois plus tard, devant Péronne. Les enfants naturels n'étaient pas dans les idées de Mme Corvisart. Marguerite... Elle aimait autant ne plus y repenser. Elle n'avait pas eu d'enfant naturel.

La maison de Reims, la belle longue demeure Renaissance, avait été détruite par le feu. Il ne restait rien du passé, que la cousine, qui se plaça comme dame de compagnie à Versailles, et à sa première visite se fâcha avec les dames Corvisart, qui l'avaient nourrie et logée vingt ans. Ce qu'il lui restait d'or, maman, qui lisait les journaux et croyait aux appels du gouvernement, le porta à la Banque de France. Elle eut de beaux certificats de patriotisme, et des billets qui perdirent de la valeur après la fin de la guerre. « Ton père avait

raison, vois-tu, disait-elle. On devrait garder tout en or... Mais j'ai écouté Clemenceau... » Marguerite avait suivi les cours de Pigier. Elle fut sténo dans une usine, essaya d'un journal où on ne la garda pas, passa chez un agent de change. Sa mère tricotait des écharpes pour un grand magasin. D'appartement en appartement, l'argent, les meubles, tout avait filé. Elles n'étaient plus qu'elles deux. Elles avaient compté sur les réparations, l'indemnité pour la maison de Reims : les hypothèques mangèrent tout, elles ne surent pas se débrouiller. Et puis le père avait laissé des dettes. Les impôts... Jamais Marguerite n'oublierait Gilbert. L'idée ne lui venait pas qu'un autre homme... Elle atteignit ainsi la trentaine, et entra chez Me Watrin comme secrétaire. C'était après que les deux femmes eussent déménagé rue de l'Ouest : le logement précédent, rue Stanislas prolongée, était au-dessus de leurs moyens, et elles avaient eu une période sans travail. Mieux valait vivre à l'étroit, et ne pas avoir de frais généraux forcés. Pauvreté n'est pas vice. Me Watrin, un grand et gros homme, qui avait tendance à somnoler, était député de la Marne, et d'anciens amis du commerçant rémois lui avaient recommandé sa fille. Il la trouvait un peu encombrante, cette perche brune, si sentimentale, avec des mèches de cheveux qu'elle n'arrivait pas à ramasser. Mais elle était exacte au travail, et il y en avait par-dessus la tête à l'étude. D'autant que Watrin, devenu président de la commission des Affaires étrangères, avait à aller et venir, très ami de Briand, entre Genève et Paris. Il emmenait sa secrétaire dans les congrès parce qu'elle prenait très bien les discours. Il lui fit apprendre la sténotypie. Elle avait l'avantage que Louise, Mme Watrin, n'en était pas jalouse, comme de la petite blonde, qu'il avait avant. Pour celle-là, Dieu sait pourtant... En 1962, il fut battu aux élections par le candidat de l'Alliance démocratique. Il se retira de la vie politique : mais dans le milieu qu'elle avait ainsi frôlé, Mlle Corvisart avait pris de l'intérêt pour des questions qui ne l'avaient jamais occupée jusque-là.

Chez Me Watrin, Marguerite Corvisart avait appris par le malheur des autres, par le spectacle des malheureux, que son cas n'était pas unique, que la déchéance était la règle générale des existences. Tout le monde ici parlait de son passé avec emphase. Tous les clients. Des femmes, des hommes. C'étaient des femmes et des hommes sur une pente : ils venaient demander assistance parce qu'ils roulaient vers le bas. Les uns par leur faute, les autres sans raison. Les uns pour avoir voulu ce qui ne leur était pas dû. Les autres pour n'avoir pas su garder les mains fermées sur leurs biens. Rien n'appartenait définitivement à personne. Il était difficile de se faire à cette idée-là, on vivait comme s'il en eût été tout autrement, mais il en était ainsi. Peu à peu, Marguerite avait perdu cet esprit de révolte qu'elle sentait en elle, ce sentiment de l'injustice du monde à son égard : ou tout au moins cet esprit, ce sentiment s'étaient transformés. Évidemment, Me Lévine, qui souvent assistait son patron, était pour quelque chose dans ce changement de ses idées. Il y avait entre les deux avocats un contraste physique : parce que Lévine était vif, long et maigre, le cheveu rare, des yeux bizarrement pochés, étroits et hauts, et que Me Watrin, avec sa pesanteur, coiffé ras, son double menton, tirant sur le roux à côté du blond fadasse de l'autre, semblait toujours se perdre dans quelque rêverie. Me Lévine était communiste, un homme assez drôle, cultivé, qui avait le goût du théâtre et donnait à Marguerite Corvisart des places pour le Vieux-Colombier. Mais, enfin, c'étaient surtout ces gens, le défilé de ces gens chez Me Watrin, leurs histoires, leurs pitoyables histoires... Leurs histoires étaient toujours un peu la sienne, et Marguerite s'était profondément persuadée que le système d'un monde pareil était mauvais, qu'il fallait le changer, n'importe comment, mais le changer.

Elle allait parfois, le soir, chez les Lévine. Elle s'était liée avec Marie-Berthe, une grosse femme pas belle, mais romanesque et emportée de nature. Elle discutait avec elle et avec l'avocat. Elle rencontrait chez eux des militants, des gens pas du tout comme ceux dont elle avait l'habitude, avec d'étranges disproportions dans leurs connaissances : pleins d'idées et d'expériences que les autres n'avaient pas, et puis tout d'un coup avec de ces trous dans leur culture. Parmi eux, il y avait un professeur, un grand type au long nez, avec lequel elle aimait parler : d'autant que Pierre Cormeilles était irrépressivement galant, même avec elle, qui avait certes la tête ailleurs... Elle aimait bien aussi la femme de son patron, qui avait des idées généreuses et s'occupait un peu d'un cercle féministe. Mme Watrin n'était pas contre les communistes. Si elle leur savait gré de défendre la paix, elle disait que la France ne serait jamais avec eux, à cause des paysans. Elle aimait Romain Rolland, mais trouvait que Barbusse allait trop loin. Marguerite, ce qui la retenait sur cette voie, c'était le caractère russe du communisme. Elle s'était toujours effrayée des Soviets, depuis la fin de la guerre, quand les journaux lui parlaient de la trahison des Soviets, des fonds russes et de la misère des petits porteurs. Quand Lucie Watrin était morte un jour entre ses bras, elle avait cru qu'elle ne resterait pas chez son patron célibataire. Non qu'elle se fît des idées, mais elle avait lu des livres. Elle en lisait d'autres, aussi, que lui donnait Lévine. Elle lisait beaucoup. Elle n'était pas certaine de toujours comprendre. Elle se méfiait du marxisme. Était-il besoin d'une philosophie pour s'expliquer les choses qui nous entourent, et qui sont si simples, les pauvres et les riches, les menteries des journaux, le banditisme et l'avidité ? Elle pensait que le triste visage d'un type qui venait prendre conseil de Watrin lui en apprenait plus long qu'un gros livre. Elle voyait vivre les gens de sa maison. Elle allait au marché. Elle disait à Lévine : « Vous autres hommes, vous avez besoin des bouquins, vous ne voyez pas les choses, les gens, comme nous, les femmes... Le prix du bifteck, pour vous, c'est de l'économie politique... vous avez toujours une femme pour vous raccommoder les chaussettes... » Lévine riait et l'assurait que c'était ça, le marxisme. Vous devriez en donner des leçons à Watrin, tenez...

En 34, l'affaire du 6 février, et ce qui avait suivi, avait bousculé pas mal des scrupules de Mlle Corvisart. Il s'agissait bien de la Russie maintenant. L'enthousiasme de 36 l'emporta. Ces deux années avaient été comme une mer montante. Elle n'avait rien dit à Lévine : elle avait été remplir un bulletin à la cellule de rue, à côté de chez elle. Elle avait peur qu'on crût qu'elle courait à la victoire, qu'elle était de ces gens qui se font communistes parce qu'ils croient tenir le bon bout. A vrai dire, elle pensait qu'à partir d'un certain moment on ne peut plus discuter, il faut renforcer le gros de l'armée qui se forme, ou bien... Il fallait être avec Romain Rolland, Barbusse, Langevin, Baranger, ou l'on était contre eux. Elle avait eu du mal avec sa mère. Vous imaginez Mme Corvisart devant ce fait stupéfiant : sa fille dans une cellule ! Elle avait beaucoup vieilli, il est vrai. Elle gardait trois louis d'or en cachette de sa fille. Elle allait un peu plus souvent à l'église, mais n'aimait pas les prêtres en souvenir d'Eugène. Elle pensait confusément que le communisme, c'était l'héritage de ce père aux idées avancées, et ne pouvait pas tout à fait en vouloir à sa fille, qui était demeurée libre penseuse. Pourtant elle se fâcha un peu d'abord. Ses fureurs, ses indignations, ne pouvaient être bien longues. Mais chaque fois que Marguerite sortait le soir sans elle, Mme Corvisart lui demandait avec une pointe d'anxiété : « Tu vas encore à ta cellule ?

— Une fois par semaine seulement, maman, je te l'ai dit cent fois... »

Qu'allait-elle dire maintenant que tout se gâtait, avec cette tempête d'injures et de mensonges dans les journaux, la pression insensée de la radio

et des conversations avec les voisins de palier, les commerçants? A qui, bon Dieu, à qui demander les arguments, les réponses? Encore si on avait eu à la cellule ce journaliste de *L'Huma* qui y était quand Marguerite y avait adhéré, Patrice Orfilat... il habitait pas loin, elle aurait fait un saut jusque chez lui, mais il avait changé de quartier, puis sa femme, cette Édith, n'était pas très sympathique... Les gens avaient perdu la boule : comment espérer que la sienne tiendrait sur ses épaules, à cette pauvre vieille maman affolée, à qui l'âge, le cœur malade et une vie pas drôle, tant de chagrins, tant d'efforts inutiles, l'injustice des années, dans ce cadre de misère et d'étouffement, rendaient toute chose précaire, tout événement menaçant, tout avenir obscur? Les deux lits, celui de bois genre Louis XV, avec au-dessus le petit crucifix noir, et le sien, à Marguerite, en cuivre, à colonnettes qui avaient la plupart leurs boules dévissées, voisinaient dans l'ombre où la vieille dame toussait, exigeant la fenêtre fermée, et c'était seulement quand elle entendait siffler régulièrement la respiration de sa mère que la pauvre Marguerite, qui allait sur ses quarante-six ans, était libre d'avoir ses rêves... et qu'elle essayait vainement de se rappeler Gilbert, et comme il l'embrassait.

Et Dieu sait, au loin, dans cette nuit, ce qui se passait à des postes-frontières, dans des bois, des marais... ce qu'allait quelque part révéler l'aube...

XIV

Le ménage Orfilat s'était disputé toute la nuit. Édith voulait dormir. Patrice se tournait et se retournait. Il disait brusquement quelque chose à voix haute. Ça réveillait Édith, alors elle se résignait à reprendre la conversation. Comme toujours, quand on s'est endormi vers le matin, ils ne rouvraient tous deux les yeux qu'avec un sentiment de paresse et de pesanteur. La première chose qu'elle se rappela, ce fut la méchanceté avec laquelle Patrice lui avait dit : « Tu as les seins qui dégringolent... » La colère la prit, et elle s'assit brutalement dans le lit. Elle regarda son mari, recroquevillé sous le drap qu'il tirait sur sa tête, refusant le jour. Ils n'avaient pas fermé les rideaux la veille, le soleil tombait sur le désordre des vêtements. La petite dormait dans la pièce à côté. Édith sortit ses bras lourds et des deux mains rejeta en arrière ses cheveux noirs. Dans la glace, elle se vit : ses épaules nues, l'espèce de plénitude du décolleté. Elle toucha sa poitrine, et murmura : *Imbécile*, à l'adresse de Patrice. Puis, elle se demanda : et si la guerre avait commencé ? Allons, il fallait préparer le petit déjeuner, ce jour-là comme les autres. Elle mit sa robe de chambre bleue, elle avait une robe de chambre bleue parce que Patrice détestait le bleu, et gagna la cuisine minuscule, traînant ses vieilles mules bordées d'un duvet qui avait été blanc. Elle ouvrit la porte, prit le lait et le journal, il n'y avait pas de courrier. Puis elle mit des tranches de pain sur le grille-pain électrique, prit le café dans l'armoire et commença à le moudre... Les gestes de tous les jours. Ce serait un jour comme un autre. Elle se disait toujours : cette fois-ci, en voilà assez. Et puis quoi. Il y avait la petite. Tout au moins, elle se disait : il y a la petite... Ils ne se sépareraient jamais. Trop de choses les liaient. Patrice pouvait bien coucher avec la terre entière. D'ailleurs il s'agissait bien de ses coucheries ! Qu'il fasse ce qu'il veut, mais qu'il ne vienne pas pleurnicher parce qu'il ne sait plus sur quel pied danser, politiquement... Il y avait longtemps qu'elle et lui savaient qu'un jour viendrait, eh bien ! le jour était venu, et Patrice gémissait, n'arrivait pas à se décider, enfin une loque... Elle le méprisait, mais de toute façon, ils ne pouvaient pas se séparer. Ils resteraient ensemble. Cette fois comme les autres fois. Elle se rappela comme il avait pleuré un peu après une heure du matin. Elle haussa les épaules. Le poltron. En même temps, ça l'attachait à lui. Elle le méprisait et elle l'admirait. Elle n'aurait pas pu vivre avec un homme qu'elle n'aurait pas méprisé. Ça l'aurait gênée dans la vie...

Quand elle rentra dans la chambre avec le plateau, Patrice s'habillait, Elle dit sans trop d'étonnement : « Tu ne te laves pas ? » et lui qui était là à repasser dans un œillet de son soulier gauche le lacet craqué la veille maintenant

sans bout ferré, il dit sans lever la tête : « Pas aujourd'hui... » Elle alla voir dans la pièce à côté, si la petite s'était éveillée. Minette dormait encore sur le canapé où on faisait son lit, son petit bras pendait hors des draps. Qu'elle se repose, cette enfant. Patrice, qui se faisait des beurrées avec le pain grillé, était venu sur le pas de la porte : « Elle pionce encore, la gosse ? » Édith lui fit signe de ne pas la réveiller. S'il y avait une chose qui l'agaçait, c'était cette sentimentalité affichée du père pour sa fille. Il est vrai que ça servait aussi pour le faire marcher.

Patrice Orfilat, à la maison, lisait *Le Figaro*. Les autres canards, il les voyait au journal. « Là, qu'est-ce que je te disais ? » Il montrait un article à Édith. Elle jeta un coup d'œil, et dit : « Bien sûr, qu'est-ce que tu croyais ? » Les commentaires du *Figaro* n'ajoutaient rien aux faits. On avait suspendu le journal, la veille, la police. C'était clair. Tirer son épingle du jeu ou se laisser embouscailler avec les autres : elle, son siège était fait. Elle passa dans le cabinet de toilette. Patrice se rongeait les ongles, comme toujours quand il pensait sérieusement. Il cria : « De toute façon, ils ne me laisseront pas le choix ! » Édith, les bras mousseux de savon, dans la porte lui souffla : « Gueule pas, Minette dort... », et comme il allumait une cigarette, elle ajouta : « Tu ne peux pas attendre d'être dehors ? » Décidément, ce matin, il était nerveux. Il s'était habillé, il avait avalé le petit déjeuner en un rien de temps. Elle le regarda avec un de ces brusques attendrissements maternels qu'elle avait devant lui : s'il avait eu trois centimètres de plus, ç'aurait été un beau garçon. On pouvait ne pas aimer ce teint pâle d'intellectuel, mais il avait de jolis traits fins, et des mains et des pieds très petits.

« Tu vas au journal ?

— Tu veux rire... Pour avoir à parler de tout ça ! »

Alors, qu'est-ce qu'il avait à se presser ? Parce que, clairement, il ne songeait qu'à sortir. Elle n'avait rien dit. Il lui répondit pourtant : « J'ai besoin de mettre de l'ordre dans mes idées... » Elle haussa les épaules. Quelle comédie !

« Puis qu'est-ce que tu veux que je leur dise ? Je l'ai bien vu hier, ils ne comprennent rien... J'ai eu un de ces colloques avec Armand Barbentane !

— Les gens que tu as vus hier... mais si tu parlais avec d'autres... Felzer... Cormeilles... est-ce que je sais ?

— Pour qu'ils prennent avantage de ce que je leur dirai ? Felzer peut-être... mais Cormeilles, je l'entends d'ici ! Après tout, c'est leur affaire, qu'ils fassent les bêtises qu'ils veulent ! Moi, c'est fini, fini...

— Si c'est fini, pas la peine de te mettre dans des états pareils...

— Quels états ? »

La question agressive recommençait toute la dispute de la nuit. Édith soupira, prise de lassitude. « Enfin, sors, si ça te démange... »

Il partit en claquant la porte.

Il y avait trois ans qu'ils étaient venus habiter là, quelque temps après la naissance de Minette. Et peu de temps aussi après les élections de 36, la déception de Patrice... Évidemment, il avait prétexté de l'enfant pour quitter le studio de Montparnasse : le vrai était qu'avoir été rayé par le Parti de la liste des candidats, malgré la proposition de la cellule, lui rendait intolérable de demeurer, avec ce camouflet, au milieu des mêmes camarades, des témoins de ce camouflet. Revoir Lebecq, Brillant dans sa petite voiture, le père Vuillemain, cette vieille fille de Corvisart... Ils avaient donc déménagé. Pour une de ces maisons du sixième arrondissement, entre le boulevard Saint-Germain et la Seine, où l'escalier donne l'impression de mener à de beaux appartements, une sorte de lanterne Directoire, avec, en bas, une grande femme de bronze qui soulève un lampadaire, veuf d'éclairage. Les appartements, en réalité

presque tous commercialisés. Le logement des Orfilat était comme un déchet de l'un d'eux, à mi-étage, entre le troisième et le quatrième, une porte qui s'ouvrait abruptement dans la tapisserie de papier passé rouge et brun. En bas, devant la petite entrée du fourreur, sous la voûte, la concierge lavait les carreaux. Elle ne répondit pas au bonjour de Patrice. « Naturellement, pensa-t-il, elle se dit que moi aussi... »

Le ciel s'était un instant couvert. Il faisait chaud. Patrice leva vers les nuages un regard d'espoir : il aurait aimé l'orage, la pluie. Pas de chance. Il y avait quelque chose d'insolite dans le quartier. Tout au moins lui semblait-il au décor habituel des maisons disparates, avec leurs hautes cours, leurs façades étroites, là-haut la dentelle irrégulière des cheminées, les vestiges disproportionnés du luxe de l'autre siècle, et les petits cafés peinturlurés de couleurs sombres, le vert bouteille, le vert marron, le lie-de-vin. Que faire à neuf heures du matin, fin août, dans la rue Jacob ou la rue Bonaparte, quand presque tous les magasins ont leurs volets de vacances, et l'écriteau à la main : *Réouverture en septembre*, et qu'on a décidé de ne pas aller au journal, et qu'il fait chaud, et soudain les nuages ont passé, les ombres s'accusent, il y a du soleil plein les murs ?

Il descendait vers la Seine. Au coin de la rue où se réunissait sa cellule, l'une des rues les plus étroites de Paris, comme un trait d'ombre, il avait pressé le pas. Évidemment, s'il avait rencontré quelqu'un, il aurait raconté n'importe quoi pour s'excuser de ne pas être venu à la séance la veille au soir. Les événements expliquaient tout, et ils n'avaient pas besoin de savoir qu'il avait été au cinéma avec Josette, voir un film imbécile, sans autre raison que le peu d'envie de coucher avec Josette, et Josette qui en avait assez de traîner au Dôme avec lui. D'ailleurs pour ce que ça comptait maintenant... Il rigola tout haut, se payant sa propre tête. S'il rencontrait les copains, pas besoin de s'excuser. Il n'avait plus besoin de s'excuser.

Ce qui le travaillait, c'était le journal. Tout ça, c'était très joli, mais il faut bouffer. Il avait le souvenir des années sans fixe assuré, une horreur. Si on allait deviner au journal... Payeraient-ils le trente et un ? Toute la question était là. Oh, il savait bien qu'on ne le laisserait pas tomber !... Il se répétait qu'on ne le laisserait pas tomber. Il n'en était pas si sûr. Si on allait le laisser tomber, une fois le pas fait ? Il pensa à Thorez avec rage. Il savait que Maurice ne l'aimait pas : c'était lui qui n'avait pas voulu le présenter aux élections de 36, Patrice en était sûr... Sur les quais, il avait tourné du côté de l'Institut. Un peu plus loin que le pont des Arts, après avoir un peu bouquiné, il s'accouda au parapet et regarda la Seine, les remorqueurs, l'eau, les arbres déjà jaunissants dans le bout de la Cité. Il était plein d'une mélancolie qui faisait en lui un bourdonnement indistinct. Ivre de sa décision, et tout bouleversé d'elle. Il faisait et recommençait sans cesse le bilan des gains et des pertes, tout ce qu'il abandonnait, des années de sa vie, le fruit patient des années, d'un côté, l'estime de celui-ci et de celui-là... il pensait surtout à Felzer... pour de l'autre côté, quoi ? l'inconnu, après tout l'inconnu... Il allait mettre dans son jeu toutes les cartes qui n'y étaient pas, mais il abandonnait ses atouts. Il se sentait comme le joueur qui hésite au moment d'une défausse hasardeuse... Manille ou poker... Il se releva et gagna lentement le Pont-Neuf.

Il n'y a pas d'endroit au monde qui semble mieux fait pour les grandes résolutions humaines. D'une rive à l'autre, ce lieu de réflexion fait un angle en avant comme si le bateau de la Cité en avait forcé la corde ; et en même temps, il grimpe en dos d'âne pour redescendre dans l'autre ville, là-bas, la rive droite, où tout est absolument différent de cette ville de gauche modelée par les rêves. On imagine tant de gens dans les siècles, venus demander à ce

pont inspiré le conseil déterminant de l'aventure : qui sait si Ravaillac n'y avait point rêvassé, au milieu des bateleurs, avant d'aller attendre ce roi, qui devait plus tard en bronze ici se tenir à la croisée du fleuve ? Le jour de la catastrophe de la place Dauphine, Jean-Paul Marat y avait entendu les cris de douleur quand les fusées du feu d'artifice partirent dans la foule... Et c'était là peut-être, accoudé à une de ces loggias du pont, que Bonaparte avait décidé de faire tirer sur le peuple, le lendemain, du perron Saint-Roch. D'ici on aperçoit les Halles, le Panthéon et la Préfecture de police... Pas étonnant que ce soit le carrefour d'une destinée. Mais les temps changent les problèmes. Quels abîmes entre Julien Sorel, Frédéric Moreau, François Sturel et Lafcadio, déjà ! Pour Patrice Orfilat, les problèmes du destin se posaient bien différemment : lui payerait-on son mois au journal ? Telle était la question, sans fard, sans déguisement déclamatoire. Le tout est de savoir s'il y aura vraiment la guerre. Si ce n'est encore qu'une semble-guerre... Ne pas faire de faux pas. Même si ce n'est qu'une guerre pour rire. Dans tous les cas chercher un emploi, un gagne-pain. Il ne fallait pas que Minette eût à souffrir de la situation. Il s'attendrit. Minette... Tout de même, en 1936, si on l'avait présenté aux élections, il serait joli maintenant. Pourtant, alors, cela avait été une sacrée désillusion. Les copains de la cellule l'avaient proposé au rayon, le rayon avait transmis à la région. Il y avait bien compté tout de même... Il aurait été élu. Il n'avait jamais pardonné au parti d'avoir écarté sa candidature pour faire passer un type du centre. Jamais. Mais, aujourd'hui, il serait dans le pétrin, jusqu'au cou. Bien que, après tout, même un député puisse s'en sortir. Il fut pris d'une drôle d'idée : c'était comme s'il avait été député, et qu'il eût à choisir, abandonner son mandat ou... Pourquoi abandonner son mandat ? Il aurait voté les crédits, il aurait continué la ligne du parti, il aurait dit que c'était Thorez qui tournait casaque... Il regarda sa montre. Il était encore trop tôt. Il n'y aurait personne. Brusquement une pensée l'envahit : pendant qu'il était là à perdre son temps, à souhaiter que le temps passe, dans le monde entier c'était la fièvre, les Bourses croulaient, des armées se massaient, on mettait la dernière main au dispositif de sa mort. Car la guerre, c'était sa mort. Il avait cru que la guerre était impossible, comme les jeunes gens ne croient pas à leur propre mort. Tout d'un coup la guerre était pour demain, et il tremblait, il était fou de peur, il en avait des sueurs froides. La guerre, sa mort... Il avait sangloté cette nuit sur le ventre d'Édith, le ventre d'où était sortie Minette... Il avait appuyé sa joue sur ce ventre déjà labouré, et contre lui il avait senti ses propres larmes. La mort et la guerre étaient des choses possibles, présentes. Pour combien de temps en avait-il, lui, Patrice ? Il se voyait mort. Il avait peur. Il se mit à courir comme un fou sur le quai de la rive droite, redescendant la Seine, de la Samaritaine au Louvre. Là, au coin de la colonnade, il s'arrêta le cœur battant. Des gosses le regardaient et rigolèrent. Il se mit à marcher vite, mais avec un air de détachement, descendant toujours le long du quai, sous les grands arbres.

Il était dix heures bien passées lorsqu'il se trouva au coin de l'esplanade des Invalides et de la rue Saint-Dominique. Il aurait juré qu'il n'avait pas cherché à venir là, que le hasard seul... Cependant, tout à l'heure, sur le Pont-Neuf, quand il s'était dit : il n'y aura personne, c'était à Crémieux qu'il avait pensé. Il entra sous la voûte du ministère des Affaires étrangères, hésita un peu, il ne voulait pas demander son chemin, se trompa d'escalier, enfin Benjamin Crémieux était là. Patrice venait parfois le voir pour le journal, quand il se passait quelque chose en Italie, sa spécialité. Il savait être bien reçu. Crémieux était juif, il était forcément contre Hitler, lui. Puis il avait un faible pour Orfilat. Il disait de lui que c'était le seul marxiste avec lequel on pouvait

parler. Le petit bouquin sur Héraclite que Patrice avait publié deux ans plus tôt lui avait bien plu. Il ne fit pas attendre longtemps son visiteur : « Alors, comment ça va ? Qu'est-ce que vous dites des événements ? » Sa barbe orientale et ses cheveux noirs, le regard derrière les verres, tout cela prenait un sens inattendu du fait de l'accent méridional, rhodanien, chantant. C'était un homme qui ne croyait pas au mal. Suivant ce qu'on pense, un homme qui ne croit pas au mal, c'est profondément irritant ou c'est merveilleusement reposant. Pour Patrice, c'était reposant. Crémieux faisait toujours la part belle aux gens. Par exemple un antisémite, eh bien ! un antisémite auprès de lui bénéficiait toujours d'un parti pris favorable, parce qu'il craignait de ne pas être objectif à son sujet, de se laisser influencer par le fait que c'était un antisémite... Il craignait autant d'ailleurs la subjectivité des autres que la sienne. Il voulait être objectif. Pour l'instant, il craignait surtout que cela tournât mal avec l'Italie. Nous ne pouvons tout de même pas nous battre contre Pirandello ! Patrice disait de lui : c'est un utopiste. Et il était venu le voir peut-être plus que pour toute autre chose pour la chaleur de l'utopie, pour ce qu'il y avait de rassurant dans cet homme, fait pour la vie tranquille, les bibliothèques, le bureau au ministère. Cet homme auprès duquel s'éloignait l'idée de la mort violente. Patrice avait toujours un besoin urgent de protection. Cette douceur maternelle qu'il trouvait auprès d'Édith ne lui suffisait plus. Benjamin Crémieux l'écoutait. Patrice parlait d'abondance. Il expliquait. Il expliquait. Sa peur de la guerre. La position du parti. Sa situation. Qu'allait-il devenir ? S'il y avait la guerre... mais s'il n'y avait pas la guerre ? Sa voix tremblait de l'incertitude de l'avenir. Il avait connu la misère. Il ne voulait pas recommencer. Et puis il y avait Minette. Le nom de son enfant déchaîna sa faiblesse. Il se mit à pleurer, le front dans ses mains, les coudes sur les genoux, il se mit à pleurer.

« Allons, allons ! lui dit doucement Crémieux. D'abord ce n'est pas tout à fait sûr qu'il y ait la guerre. Et puis s'il y avait la guerre, qu'est-ce qui vous fait croire que vous allez y mourir, vous ? Peut-être aussi bien moi que vous... et est-ce que je pleure ? Dans les guerres modernes, il n'y a plus d'arrière...

— Je pars comme simple soldat dans la biffe...

— Vous partiriez, mon petit, ce n'est pas encore fait... Puis on en revient. A l'autre guerre, tout le monde n'est pas mort. »

Patrice reniflait ses larmes. Il demanda soudain : « Si... si enfin... si je n'ai plus de quoi vivre, est-ce que vous ne pouvez pas me trouver ici, par le ministère, ou à l'étranger, dans un institut par exemple, un petit *job*, pour vivre moi et les miens ?

— Un petit quoi ? dit Benjamin Crémieux qui n'avait pas saisi le mot.

— Un petit *job*... un emploi, quoi... »

L'autre secoua la tête d'un air perplexe, enleva ses lorgnons, et machinalement souffla dessus pour les nettoyer. « Pourquoi pas, dit-il, après tout pourquoi pas ? Bien que... mettez-vous à leur place... Le ministre ne doit pas beaucoup vous aimer. Mais je ne parle même pas du ministre. La Maison. Bon, vous étiez communiste la veille, le lendemain vous demandez à entrer dans la Maison. Ne me dites pas ce que vous allez dire. Moi, je veux bien. Moi, c'est une autre affaire. Mais la Maison. Mettez-vous à leur place... Et puis, voulez-vous me permettre une question, mon cher Patrice ? — Je vous en prie », dit l'autre inquiet. Crémieux le regardait par-dessus ses lorgnons, avec la perplexité de l'honnête homme. « Avec la vie, l'argent, tout ça, vous vous arrangerez toujours. Mais dites-moi, comment allez-vous vous arranger avec vous-même ? Non, ne m'interrompez pas ! Voyez-vous, mon petit, il me semble que je vous connais pourtant... Ça fait un bail que vous avez ces

idées-là, vous êtes entré au parti, ça devait être avant 1930... Un morceau de votre existence tout de même. Puis vous avez été là-bas en URSS... Vous savez, tout ce qu'on raconte, moi... Mais vos articles à vous, ce n'était pas la même chose : ils m'ont ébranlé, et pourtant je suis un vieux libéral... Il va falloir abandonner tout ça, réviser votre position, donner raison à ceux que vous attaquiez. Je vous entends encore parler du père Brunschwig, tenez... Tout se tient. Si on ne peut pas avoir confiance dans les Russes... Comment tout ça se boutique-t-il dans votre caboche, Patrice? Avec ce que vous avez pensé des Russes...

— Ah! mais pardon, les Russes, c'est bien joli, les Russes : seulement les Russes alliés de Hitler, ce ne sont plus les Russes... »

Crémieux le regarda longuement.

« Moi, vous comprenez, je n'ai jamais partagé vos emballements. Seulement, il me semble que pour vous... pour vous... Moi, je ne faisais pas une telle différence entre les Russes et les Allemands. Vous jusqu'à hier... c'est bien précipité : à la première chose qui cloche... Et puis tenez : vous dites, les Russes alliés de Hitler, ce ne sont plus les Russes... Drôle de syllogisme. Mais alors les Français, est-ce que cela dépend pour vous d'une alliance, qu'ils soient les Français? Parce que, en ce cas, les Français qui ne sont plus alliés de Staline, ce ne sont plus en tout cas les Français, comme vous les envisagiez quand vous écriviez récemment dans votre journal... »

Orfilat jeta sur son interlocuteur un coup d'œil irrité. C'était bien le moment d'envisager les choses du point de vue des syllogismes! Ce Crémieux pousse un peu loin le goût de l'objectivité! Il leva son petit visage trop joli, que la fureur dépouillait de sa pâleur : « Nous avoir fait ça, à nous! Vous vous représentez. Ils ne nous ont pas prévenus. Ils ont joué leur jeu sans se préoccuper le moins du monde des communistes français. Nous ne comptons pas pour eux. Eh bien! alors, tant pis, tant pis! Nous avoir fait ça, à nous...

— Vous disiez toujours, Patrice, que c'était mensonge que de prétendre que la politique de votre parti dépendait de Moscou, alors tout naturellement... Est-ce qu'en 35, lors du communiqué Laval. sur la nécessité de renforcer la défense nationale en accord avec Staline, votre parti avait été prévenu à l'avance? Non? Je me souviens que pendant vingt-quatre heures vous ne saviez pas trop quoi penser... puis vous m'avez affirmé que c'était conforme à la doctrine...

— C'est une tragédie, vous ne vous rendez pas compte de la tragédie que c'est pour nous! Ce qui se passe aujourd'hui dans la conscience des militants... »

Il parla très, très longuement de ce qui se passait dans la conscience des militants.

Sur le coup de midi, Patrice entrait au Dôme. Josette était là devant son café crème avec sa copine Sylviane : « Alors, lui dit-elle, tu es de meilleure humeur ce matin? » Sylviane s'éclipsa pour les laisser s'expliquer.

XV

Il s'était débarrassé de Josette sous le premier prétexte venu. Elle tenait des propos impossibles. Sa façon de lui dire : « Alors, tes Russes ? » Il avait beau lui répondre que ce n'était pas les siens. Elle ricanait, elle disait : « Nous, tu sais, ça nous est égal... Les Cosaques c'est des beaux hommes : j'en ai vu rue Pigalle... » Pas la peine de discuter avec elle, une idiote. Avec ça, il commençait à en avoir assez du style qu'elle se donnait : les cheveux décolorés tirés, tirés en arrière, le front qu'elle avait ravissant, tout découvert, les paupières turquoises et la bouche peinte étroite et haute, avec les lèvres pâles dépassant de côté... Elle voyait déjà les Cosaques à Paris, ça la faisait rêver : « On couchera avec... tant pis pour vous ! » Roger Bresle s'était assis à leur table, toujours comme un grand cheval sans couleur qui ne sait pas où s'atteler, mais trouve pourtant la mangeoire. Il était plein d'histoires sur le suicide de Weissmüller. On disait déjà d'ailleurs, que ce n'était pas un suicide : on hésitait entre l'Intelligence Service ou la Guépéou... Bresle montrait ses grandes dents en parlant, et l'intérieur de ses narines. Si Patrice avait pu lui refiler Josette, il l'aurait fait volontiers. Il avait d'autres choses en tête maintenant.

Au coin de la rue d'Odessa et du boulevard Montparnasse, en face de la gare, près de la pharmacie et de la boîte de nuit, sur le coup d'une heure, il régnait une certaine agitation quand Orfilat passa par là. Il pressait le pas, parce que trois ou quatre types l'avaient harponné sur le trottoir depuis le Dôme, des peintres, un Polonais, et tous lui parlaient d'une façon agressive, il fallait se défendre d'être aux ordres de Staline, dire à n'importe qui des choses qui pouvaient se répandre trop tôt... Au coin de la rue d'Odessa, il y avait une sorte de rassemblement, des ouvriers, des employés, des femmes en cheveux. C'est une drôle de charnière de la ville, où, autour de la gare, se mêlent des populations hétéroclites, le commerce de la rue de Rennes, les artistes de Montparnasse, et le public populeux qui descend de la périphérie du XIV^e^. Au centre du rassemblement, Patrice reconnut dans sa petite voiture à roulettes, qu'il faisait marcher avec les mains, le père Brillant, mutilé de 14, qu'il connaissait bien du temps encore où il militait dans le XIV^e^. C'était le vendeur traditionnel de *L'Huma* à la gare Montparnasse. Il y avait une femme et deux jeunes près de lui, ils distribuaient des tracts. Ça discutait ferme. Des gens se fâchaient. Les flâneurs s'arrêtaient, se retournaient pour voir la scène.

Tout d'un coup, des types, qui venaient de traverser le boulevard en courant, se précipitèrent vers le groupe. Il y avait avec eux un officier en uniforme, un commandant avec des tas de décorations, il criait : « Allez-y,

allez-y! sus aux salopards! » La bande hurlante, probablement des gens d'*AF* ou des hommes à Bucard, dispersa le rassemblement. Au moment où l'un des assaillants levait sa canne sur le père Brillant, celui-ci aperçut Orfilat, et il cria : « Patrice! »

Patrice hâta le pas, et secoua les épaules. Quel culot! L'appeler par son nom! Pour lui faire casser la gueule! Il entra précipitamment dans la galerie de la gare comme quelqu'un qui n'a rien vu. Le petit chariot de Brillant était renversé sur le macadam, et le commandant ramassait les tracts. Ses acolytes couraient après les femmes dans la rue d'Odessa. Patrice ressortit de la gare de l'autre côté. Il héla un taxi et donna l'adresse de Felzer.

Michel Felzer était au fond le seul homme à l'estime duquel tenait Patrice Orfilat. A cause des souvenirs d'il y avait quatorze, quinze ans, au Quartier, quand Patrice était à la rue d'Ulm, et que Felzer le premier lui avait parlé contre Bergson, et Brunschwig. Ils n'étaient encore ni l'un ni l'autre du Parti. Par Felzer aussi, Patrice avait d'abord connu Marx et Lénine. Et puis, si la vie les avait séparés, quand ils s'étaient retrouvés plus tard tous les deux communistes, Felzer avait toujours gardé pour son ancien camarade l'ascendant de l'initiateur. Ils ne se rencontraient pas très souvent. Même Felzer avait quelquefois engueulé Patrice parce qu'il collaborait ici ou là et avec des concessions de forme dans ses articles qui parfois pouvaient prêter à équivoque. Alors, Patrice pliait les épaules, comme il avait fait tout à l'heure en voyant battre le père Brillant dans sa petite voiture. Il trouvait Michel un peu sectaire, mais enfin, puisqu'il était comme ça, il ne prenait pas mal les mots assez vifs de l'autre. Même, peut-être, il ne détestait pas ces engueulades qui lui semblaient liquider de vagues remords de conscience auxquels il était sujet.

D'ailleurs, ce qu'il aurait pris mal d'un autre, comment s'en serait-il formalisé d'un homme qui était un monstre de dévouement au Parti? Michel Felzer, tout en continuant à enseigner la philo dans un lycée, était devenu un collaborateur modeste et acharné du Comité central : un collaborateur obscur, dans le travail de la documentation, indispensable pour fournir aux chefs du Parti la substance de leurs interventions. Il faisait des fiches, lisait tous les journaux, mettait de côté tout ce que la littérature économique pouvait offrir à l'analyse politique d'un communiste. Il semblait qu'il n'y eût plus de temps pour sa vie privée. Pourtant, il avait été marié deux fois, il avait des enfants de ses deux mariages, il devait se priver de l'essentiel pour nourrir tout son monde. On pouvait lui pardonner d'être brusque et sommaire dans ses appréciations. Il aurait eu tous les droits à un sale caractère. Et puis pas du tout, c'était un grand gaillard aux cheveux noirs drus, avec les traits à la hache, et essentiellement porté à rire à toute occasion. Pour l'instant, sa vie était encore compliquée de ce que le gouvernement de Daladier l'avait fait déplacer en province, à trois heures de Paris. Il avait gardé son logement de la rue Lepic, tout dans le haut, et il s'astreignait à cette gymnastique entre la capitale et ce lycée de Normandie, pour pouvoir continuer à bosser pour le Parti. Pour l'instant, il était seul rue Lepic, Annette et les gosses à la campagne.

« Tu ne veux pas déjeuner avec moi? » Patrice, du seuil de la porte, regardait les deux pièces encombrées de paperasses, le lit pas fait, le désordre des vêtements. Depuis le matin, Michel travaillait en bras de chemise, sans se préoccuper de rien. Qu'avait-il besoin maintenant de bûcher comme ça? se dit Patrice. Si c'est la guerre... et de toute façon le Parti... Évidemment Michel ne savait pas ce que lui, Patrice, savait, des intentions du gouvernement. Tout de même. Le feu est aux poudres, et l'autre qui gratte encore du papier!

Les yeux bleus de Felzer s'ouvrirent dans son visage brûlé, et il se toucha le nez de ce geste familier : « Déjeuner ? C'est vrai, nom de Dieu, je la saute... Quelle heure est-il ? Une heure vingt ! Ah ! mince... une heure vingt. »

Il se mettait une cravate, et il dit : « Alors tu as laissé tomber le journal ? »

Pas possible qu'il fût à ce point dans les nuages !

« Tu ne sais pas que le journal est interdit ? — Et alors ? » demanda Felzer. Il n'y avait rien à répondre, et d'ailleurs Michel se passa de la réponse.

« On dîne au petit bistro du coin, hein ? Le vin n'y est pas mauvais ces jours-ci... »

Il ne parlait pas du pacte. Il ne parlait de rien. La guerre... Il était exactement comme toujours. Il regarda la dernière page qu'il avait couverte de gribouillis, sembla la relire et rit tout seul, très haut.

« Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Trop long à expliquer. Allez, oust ! qu'on briffe, qu'on briffe... Je n'y tiens plus... »

Drôle d'homme.

Dans l'escalier, Patrice raconta, à sa manière, l'incident de la gare Montparnasse. « Alors, dit Michel, qu'est-ce que tu as fait ?

— Il y avait de la police, tu comprends, on ne pouvait pas approcher... »

Michel hocha la tête. Ils dégringolaient la rue Lepic. Patrice se taisait. Felzer demanda : « Et alors, au journal, qu'est-ce qu'ils disent ? » Patrice eut un geste évasif. Il n'allait pas raconter sa conversation avec Armand... Le bistro était presque vide à cette heure tardive. La servante, une grosse, avec un ruban bleu clair au cou, dit : « A cette heure, messieurs, il n'y a plus de bifteck... J'ai de bons maquereaux au vin blanc... et puis du foie... des frites. » Ils s'étaient assis près de la fenêtre, d'où on voyait la place des Abbesses. Michel avait écarté les petits rideaux conventionnels à carreaux rouges et blancs, il allumait une caporal. Il fumait comme une cheminée. Le repas n'arrêtait rien : « Comment est le pâté maison ? » demanda Patrice. Délicieux, bien sûr. Va pour le pâté maison.

Orfilat était nerveux. Il tripotait son couvert. Se retournait. Semblait n'écouter que distraitement Michel. Pourquoi Felzer parlait-il de tout au monde, excepté de ce qui passionnait les gens, de la seule chose qui pût occuper l'esprit ce jour-là ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Était-ce qu'il savait ce que pensait Patrice ? Ou bien que lui-même... Cette idée, jusque-là, n'avait pas effleuré Patrice : peut-être, peut-être que Michel lui aussi... alors il ne voulait pas parler le premier... Le cœur lui battit : si cela était possible ! Il se sentait tout d'un coup soulagé de cet espoir. Si Felzer et lui, Felzer et lui... Personne ne pourrait plus rien lui reprocher si Felzer et lui... Il trouva le courage d'aborder le sujet brûlant.

« Alors, toi... qu'est-ce que tu en penses, de ce pacte ? »

Michel leva sur lui ses yeux clairs : « Qu'est-ce que tu veux que j'en pense ? »

Était-ce ruse ? Pourquoi Felzer ruserait-il avec moi ? Non. Il veut sûrement dire qu'on ne peut pas en penser deux choses. Il n'imagine pas que je ne pense pas comme *L'Humanité*. Pas un instant. C'est cette espèce de naïveté, cette façon fruste de penser, si surprenante chez un philosophe, qui faisait l'autorité, le prestige de cet homme aux yeux mêmes d'Orfilat. Mais aujourd'hui cette droiture, ou cette affectation de droiture, avait quelque chose d'irritant.

C'était trop simple à la fin... Il avait suffi d'une petite phrase de Michel pour que le courage de Patrice tombât. Il voulut sonder son ami, avant de se prononcer lui-même. Devant cette simplicité, ce raffinement de simplicité, il fallait savoir biaiser.

« Naturellement, dit-il, il n'y a qu'une façon de penser. Il n'y en a pas deux..

— Pourquoi dis-tu ça? interrompit Felzer. Il y en a deux.

— Il y en a deux, et il n'y en a pas deux. C'est bien ce qui fait le drame...

— Quel drame? On pense ce qu'on pense, puis voilà tout. Je ne vois pas le drame.

— Je comprends comment tu dis ça, mais... Il y a des gens qui sont déchirés. Parmi nos camarades. C'est ce que j'appelle le drame...

— Déchirés? Ah! oui, les amateurs de conscience déchirée... Tu sais, moi, je ne suis pas très fort dans ce domaine-là.

— Je sais, je sais, mais... Imagine par exemple que la majorité du peuple français pense d'une certaine façon, et toi d'une autre... c'est un drame, ça... à moins qu'on ne soit devenu des trotskistes!

— Qu'est-ce que tu gazouilles? Laisse là les trotskistes. On ne devient pas des trotskistes. Les trotskistes sont des flics, c'est tout. Ils ne constituent pas un problème philosophique. »

Qu'est-ce que vous voulez répondre à un type comme ça? Il simplifie. Et à force de simplifier, il complique... enfin, je me comprends.

« Je veux dire : nous sommes des majoritaires... alors, si la majorité du peuple français se met à penser...

— Être des majoritaires, ça ne veut pas dire conformer sa pensée à celle d'une majorité de fait, ça veut dire considérer comme le seul but, et le seul moyen d'agir, le gain de la majorité à ce qu'on pense...

— Tu ne me comprends pas. Je parlais de drame. Se trouver tout d'un coup en contradiction avec le peuple français...

— Qui crois-tu qui se trouve en contradiction avec le peuple français? Il y a plusieurs façons d'être en contradiction avec le peuple pourtant. Tiens, par exemple, en 70, Marx... tu sais ça, qu'il n'était pas d'avis qu'il fallait faire appel aux armes, à l'insurrection... et puis quand la Commune a été un fait, il a dit qu'on ne pouvait pas ne pas être d'accord avec le peuple, qu'on ne pouvait pas, même si on devait périr, dissocier son sort de celui du peuple...

— Eh bien! oui, justement...

— Justement. Le désaccord de Marx avec le sentiment populaire au départ, il n'y a pas de commune mesure entre lui et, par exemple, le divorce d'un Barbey d'Aurevilly avec les combattants de Paris... tu sais, quand Barbey faisait de l'espionnage à Paris pour les gens de Versailles...

— Je ne connaissais pas cette histoire. Comment, Barbey d'Aurevilly, tu dis?

— Bon, ce n'est qu'un exemple. Barbey ou un autre. Je veux dire que même la discussion des moyens, le désaccord sur ces moyens ne permet pas de se détacher des siens, de son peuple... Tu sais, on fera ce qu'on voudra : mais tout ce qu'il a écrit, rien ne fera plus que ça ne soit plus de la littérature de traître... de la littérature d'espion... » Patrice n'écoutait plus. Il était seulement atteint de cette idée nouvelle, que quelqu'un comme Barbey d'Aurevilly, un écrivain après tout qui avait pris sa place dans l'histoire de notre littérature, personne ne se souvenait plus qu'il avait été un espion, un traître... Il ne restait plus de lui que ses livres, ce style, cette prose une des plus belles... Il y avait quelque chose qui l'enivrait là-dedans, qui lui donnait pour l'avenir, assurance. De quoi parlait Felzer? « ... Qu'est-ce que nous sommes? Avec ou contre la classe montante, avec ou contre les forces du progrès... Il y a deux façons de penser. Celle des combattants, celle des briseurs de grève...

— Aujourd'hui, qui sont les briseurs de grève? Toute la question est là. Moi, je suis contre Hitler. Et toi, qui es juif, tu ne peux pas ne pas être contre Hitler...

— Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans, que je sois juif ou pas? Ce n'est pas un point de vue. C'est clair qui sont les briseurs de grève, non?

— Bien sûr. Moi, je suis contre Hitler. Les Russes ne nous ont pas demandé notre avis pour traiter avec lui. C'est clair qui sont les briseurs de grève... »

Felzer avait posé ses deux poings sur la table, il semblait à demi soulevé, son grand corps penché au-dessus du pâté maison : « Va-t'en, dit-il, allons, va-t'en... »

Patrice le regarda, bouleversé. Il baissa les yeux sur les hors-d'œuvre, puis les releva sur Michel : il essaya de balbutier, qu'est-ce que tu dis...

« Tu déjeuneras ailleurs, dit Michel, allez, va-t'en... »

La grosse brune avec son ruban bleu apportait les foies de veau. Elle assista à la fuite de Patrice, les assiettes dans les mains, et quand elle l'eut vu partir, elle interrogea du regard le client qui restait.

Felzer avait respiré profondément. Il fit un signe de la main, et dit : « Laissez les deux portions, j'ai très faim... »

XVI

« C'est affreux, cette obscurité ! » dit la camarade Corvisart en entrant dans la maison du peuple. C'était le premier soir d'obscurcissement à Paris. Dans l'entrée, qui paraissait d'habitude si mal éclairée d'une lampe au-dessus du stand fermé de librairie, et avec, à droite et à gauche, la pièce où Molinier le gardien faisait sa cuisine, et le recoin ménagé entre deux cloisons où se réunissait la cellule, ce soir-là Marguerite Corvisart avait l'impression d'être éblouie, après cette rue comme un four, et le chemin qu'elle avait parcouru de chez elle, épouvantée des voitures aux phares éteints.

Il se faisait des va-et-vient entre le fond et l'entrée, et par les portes ballantes on apercevait la grande salle de réunion avec ses chaises comme pour un spectacle, et là-dedans un groupe de copains, probablement de la section, qui discutaient ferme. Une toute jeune femme, jolie, une blondinette qu'elle ne connaissait pas, semblait attendre sur une chaise. « Qu'est-ce qui s'est passé ? » dit la camarade Corvisart à Molinier, en bras de chemise, avec des élastiques au gras du bras, un gros homme au visage triste et jaune, mais bâti à étouffer les ours. Il y avait dans la pièce une drôle d'atmosphère, des paquets de paperasses à terre, on avait dépendu le portrait de Jaurès, et il était là au pied du mur. Molinier haussa ses épaules puissantes, puisa dans son gousset une montre d'acier, la regarda, l'y remit, et, tournant le dos, grommela : « La police... »

Il y avait eu une perquisition le matin. On avait emporté des paquets de vieux journaux et des archives du Secours ouvrier (de quand il y avait encore un Secours ouvrier), un livre de comptes de la maison. Molinier avait été cuisiné quatre heures au commissariat, puis relâché. C'est ce qu'expliquait à Marguerite le petit Lebecq, un garçon de trente-quatre ans très brun, les yeux pas tout à fait d'accord, employé de banque, le secrétaire de leur cellule, qui avait été échanger quelques mots avec les copains de la section.

« On voulait décommander les réunions de ce soir, parce qu'on ne sait jamais... puis comment toucher tout le monde ? Faudra voir à décentraliser... »

Marguerite Corvisart avait un serrement de gorge. Tout d'un coup, la police, on allait presque se cacher... A quarante-cinq ans, quand on est une femme qui a un emploi tranquille depuis des années, qu'on vit avec sa vieille mère, cela vous fait tout de même de l'effet... Dans sa robe d'été grise, un châle sur les épaules, malgré la chaleur, et son chapeau de paille avec un ruban de soie noire, elle avait l'air d'être allée chez des voisins pour jouer aux dominos.

Elle dit bonjour à la camarade Blanc, qui entrait, une personne sans âge, les cheveux gris partagés au milieu, pauvrement mise en noir, qui était concierge dans une petite rue près de chez elle. Mme Blanc et son mari, gardien de nuit dans un entrepôt de la Samar, ce qui fait qu'il ne venait jamais à la cellule, et sa femme prenait ses timbres pour lui, étaient tous les deux CDH. « Il va bien, votre mari ? » dit Marguerite comme chaque semaine, elle n'écoutait pas la réponse. Dieu qu'elle était laide, cette brave Mme Blanc !

« Ils l'ont arrêté dimanche... »

Comment ? Le dimanche, on avait distribué un tract qui s'appelait *Humanité*, puisqu'il n'y avait plus de journal. Comme toujours, Blanc allait vendre le matin en sortant de son boulot, puis il rentrait vers les neuf heures, quand Mme Blanc avait déjà fini ses escaliers, alors c'était elle qui continuait, et c'est le plus dur, plus tard, parce que ce sont les gens qui se lèvent tôt qui prennent le plus facilement le journal, déjà vers dix heures on se fait rembarrer...

« Vous pensez si j'ai été inquiète, à dix heures et demie qu'il n'était pas là... Et puis le pis : je n'avais rien à distribuer, moi... Il m'est revenu vers le soir, la lèvre fendue. Il ne semble pas que la police ait prévenu à la Samar... Toujours, hier, ils ne lui ont rien dit... »

De la petite pièce, à droite, quelqu'un cria : « Alors, vous venez ? On fait-il la réunion ou pas ? » C'était le vieux Vuillemain, le trésorier, avec ses deux paires de lunettes sur le nez, l'une pour lire, l'autre pour voir ; un petit homme desséché par l'âge, la peau pleine de trous, sa brosse à dents grise sur la lèvre, et sa tignasse qui ne blanchissait pas. Il était communiste depuis toujours, il avait été socialiste avant le congrès de Tours. On avait pour lui de la déférence.

Les deux femmes suivirent Lebecq dans la petite pièce d'angle, cloisonnée sur l'entrée, et qui avait sur la rue une fenêtre avec des volets de fer. Le secrétaire souffla : « Il fait chaud là-dedans, on pourrait pas ouvrir tout de même ? »

Vuillemain, assis devant la table qui remplissait presque toute la pièce, leva les yeux de son carnet où, dans des colonnes au crayon encre, s'étageaient des chiffres et des bâtons. Il fit tomber les lunettes numéro un sur le bout de son nez, et regarda à travers les numéros deux Lebecq puis Marguerite et la camarade Blanc, et le reste de la pièce. Autour de la table, il y avait déjà, outre le trésorier, le chauffeur de taxi, avec son cache-poussière gris, comment s'appelait-il donc ? il n'y avait pas longtemps qu'il était à la cellule, le plombier Guillaume Vallier. Vous savez ? le grand blond, un plombier, joli garçon malgré sa petite cicatrice à la bouche, et puis Lemerle, ce gaillard du genre bellâtre, avec une petite moustache frisée rousse, et des cheveux noirs gominés, qui faisait Marguerite ne savait plus trop quoi au juste. « Mireille n'est pas là ? » demanda-t-elle. Mireille s'était excusée : obligée de partir, son homme mobilisé l'avant-veille, un fascicule 5, et il avait laissé un tas de choses en plan qu'elle avait à débrouiller. Taboureau travaillait pour le Parti à la main-d'œuvre immigrée. Lemerle collait soigneusement sur sa carte les timbres qu'il venait de prendre. « Et moi, il me manque trois semaines... », disait Guillaume Vallier en avançant ses sous. Les vacances, quoi... Il était revenu depuis trois jours. Merci, on a eu du bon temps. C'est joli, la Savoie. Ma femme, elle traînait bien un peu la patte... Mais alors, vous parlez d'un retour. En collant des timbres, il pensa : et les Gaillard, est-ce qu'ils sont rentrés ?

« Il va être neuf heures, on commence... », dit Lebecq, et le fait est que ce n'était pas la peine d'attendre. Les autres ne viendraient pas. On s'installait, les deux femmes en face du trésorier et de Lemerle et de Vallier. Le chauffeur, Piel que c'est son nom, un grand lascar, maigre, avec une fente de tirelire en

fait de bouche, et le front barré par des sourcils épais, foncés, s'était mis près de la fenêtre. On ne pouvait pas ouvrir les volets, et des volets pleins, mais avec le black-out... « Comment tu dis? » demanda le vieux Vuillemain, ses yeux par-dessus toutes les lunettes. « Le black-out..., détailla Piel de son grand museau sans lèvres, c'est comme ça qu'on dit maintenant, c'est de l'anglais... — Ah! si c'est de l'anglais! », et Vuillemain, qui avait tourné la page de son cahier, y faisait à la règle des colonnes pour sa comptabilité de septembre. « Tout le monde est à jour? » Oui, tout le monde était à jour. Pour une fois.

La séance de la cellule commençait comme toutes les séances, avec son train-train, ses écritures, l'examen de ce qui s'était fait depuis la séance précédente, le procès-verbal de la séance précédente, la vérification des tâches distribuées. Comme si rien n'eût distingué cette semaine-là d'une autre. Chacun attendait que l'autre parlât de ce qui était dans le cœur de tous. « Au fait, et Brillant? » demanda Vuillemain. Lebecq, qui était assis au bout de la table, du côté du fond, face à Piel, déclara, exactement du ton dont il disait on a distribué cent cinquante tracts : « ... Brillant, il est au lit. Il a été matraqué samedi par des types à Doriot, ou je ne sais pas trop... »

Ça secoua tout le monde. On avait l'habitude de le voir apparaître sur le coup de huit heures trente, dans son chariot à roues, et on se tassait pour lui permettre d'entrer avec, dans la petite pièce. La camarade Blanc hocha sa laide vieille tête, elle dit quelque chose à demi-voix qu'on n'entendit pas. Elle était comme toujours, assise un peu en retrait, comme si elle n'avait pas le droit de s'approcher de la table. Son visage usé jusqu'à la corde, avec un grand menton lourd, exprima silencieusement ce que les autres s'efforçaient de ne pas laisser voir. Marguerite Corvisart dit :

« Ils ont aussi fendu la lèvre au camarade Blanc... »

Tous regardèrent Mme Blanc. Elle baissa les yeux, et ça faisait un silence. Alors, elle comprit qu'elle devait parler, et soulevant une épaule, de gêne, elle demanda : « Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant, nous autres, des CDH? C'est-il qu'il n'y aura plus jamais d'*Huma*?

— Plus jamais, enfin..., dit Lebecq. Mais c'est maintenant au contraire, camarade, que votre expérience des CDH va servir. Vous surtout, les femmes... » Il disait toujours les mots qu'il faut, Lebecq, et de part et d'autre de son grand nez, les yeux avaient l'air de regarder tout le monde; il avait machinalement pris sa règle au trésorier, l'avait posée devant et mettait sa main dessus. Ce n'était pas qu'il louchât, il avait un drôle de regard. Et un petit pli au coin de la bouche qui faisait assez facilement ironique, en contradiction avec ses paroles, toujours sérieuses, appliquées...

Brusquement Marguerite se rendit compte : évidemment déjà le mari de Mireille... et sûrement Lebecq, Vallier, Lemerle, Piel... ils allaient tous partir.

« Est-ce que c'est vraiment la guerre? » demanda-t-elle. Et Vuillemain, l'ancien, haussa les épaules et cessa de tirer des lignes avec sa règle : « Ça en a l'air, avec toute cette comédie qu'ils font... ce... comment tu dis? enfin cette nuit noire... et les camions qu'ils réquisitionnent, les chevaux qui défilent dans Paris, ils ont nommé des chefs d'îlot, c'est ça qui va en être encore une, de police..

— Alors, reprit Marguerite, on va rester qui? toi, nous deux Mme Blanc, et Mireille si elle revient...

— Je suis réformé », dit Lebecq.

On ne sait pas pourquoi, mais ça les rassura tous. C'était le secrétaire, après tout. « Moi non plus, je ne pars pas », dit Lemerle. Tiens, ce gaillard?

« *L'Huma*, tout de même, les salingues », observa Vallier, et Lebecq se tourna vers lui, avec la sympathie d'un petit homme pour ce sportif et sa

jeunesse : « Alors, Guillaume, puisque tu as demandé... j'en ai parlé à la section, et si la cellule n'y voit pas d'inconvénient... » Guillaume Vallier fit mine de se lever, mais, d'abord, regarda tous les camarades comme pour les interroger.

« Voilà ce que c'est, poursuivit Lebecq, le camarade Vallier demande à ce qu'on l'autorise à aller chercher sa femme, qui est là, dans le vestibule, qui attend...

— Mais bien sûr, dit tout de suite Lemerle.

— C'est, expliqua Guillaume, qu'elle n'est pas du Parti. Mais comme je vais partir, j'aurais voulu...

— Il m'a expliqué, dit Lebecq, va la chercher, si on n'a rien contre... »

Il fallut le laisser passer, Vuillemain et Lebecq se levèrent. Guillaume ramena presque aussitôt la petite jolie que Marguerite avait remarquée assise dans l'entrée. Micheline Vallier entrait, toute gênée, avec ses beaux cheveux blonds, et elle faisait menue, menue à côté de son athlète de mari. « Voilà, c'est ma femme, Micheline... », qu'il dit, et encore tout le monde fut embarrassé parce que ce n'était pas commode de se rasseoir, les femmes se poussèrent, lui faisant place. Elle dit : « Merci, messieurs-dames... », puis se corrigea, rougissante : « ... Il faut dire camarades ? » Alors on rit un peu, et on se tassa, sauf Guillaume qui resta debout, très sérieux. Alors il dit :

« Voilà, camarades, c'est Micheline, ma femme... J'ai demandé à Lebecq, parce que puisque je pars soldat, le premier jour, et on voit comment ça tourne, il y a déjà des catégories, alors... Je voulais avant de partir, et peut-être c'est la dernière cellule avant qu'on parte... » Il s'embrouillait ; Lebecq le coupa : « Qu'est-ce que tu bafouilles ? C'est pas difficile à expliquer...

— Tu m'excuses, camarade... » Il avait mis sa main sur la tête de Micheline, et elle tournait vers lui ses yeux jeunes et confiants, et se mordait un peu la lèvre inférieure. Alors il reprit :

« Voilà, camarades... Micheline, elle n'est pas du Parti. Mais moi, je m'en vais, et je voulais vous dire... Elle va rester toute seule. Son père et sa mère, ils ne comprennent pas. Pour beaucoup, c'est comme ça, pas vrai ? Alors il y a bien mon frère Firmin qui est chez Salmson, et une belle-sœur, mais c'est à Levallois qu'ils sont, et puis Micheline et Juju, la belle-sœur, ne s'entendent pas trop... J'ai pensé... Il faut me dire si j'ai tort... J'ai pensé, la vraie famille c'est le Parti... Alors je vous l'amène, Micheline, pour que la cellule ne la laisse pas seule... et puis maintenant, avec tous les hommes en moins, à ce que Lebecq il m'a dit, c'est la directive de la section, mettre les femmes en avant, alors... Peut-être Micheline, elle peut vous aider, elle est bien ignorante pour la politique, mais il ne faudra pas être trop difficile... »

Pendant qu'il parlait, tous regardaient Micheline et Marguerite essuya très vite le coin de ses yeux. Quand il se tut, tout le monde se mit à répondre à la fois. Vuillemain ajusta ses lunettes, leva sa règle pour réclamer de l'ordre, et Lebecq dit : « Je pense exprimer les sentiments de tous les camarades en confirmant à notre camarade Vallier qu'il a bien fait, et que la camarade Vallier est la bienvenue parmi nous en un moment pareil... » Tout le monde, évidemment, approuvait. Micheline serrait la main de Guillaume contre sa joue, et Guillaume ajouta encore :

« Parce qu'il faut vous dire aussi que Micheline... enfin, nous attendons un bébé, elle me l'a dit seulement hier, alors je compte que la cellule... »

Ça fit un brouhaha de félicitations. Mais sans rien dire la camarade Blanc avait posé sa paume usée à laver les escaliers sur le genou de la nouvelle venue, et elle la regardait avec ses yeux sans cils dans ce visage de poussière : Micheline se tourna vers elle, et vit que la vieille femme avait des yeux d'un bleu décoloré, qui était tout ce qu'il lui restait du printemps.

« Bon, dit Lebecq, qui n'allait pas perdre le nord pour si peu, et alors, il y a l'ordre du jour... »

Marguerite, en levant le nez, remarqua soudain que le Lénine à sa table de travail avait disparu du mur, à droite de la fenêtre. Qu'est-ce qu'il disait, Lemerle, en se caressant le bas de la moustache? Qu'il connaissait quelqu'un chez qui transporter la ronéo. Un miracle qu'on ne l'ait pas embarquée. On pourrait profiter de cette nuit complète... « La camarade Corvisart pourrait taper le stencil... » Quoi? Ah! oui. Bien entendu. C'était toujours elle qui tapait les stencils.

Elle n'avait même plus l'envie d'aller interroger M[e] Lévine ou le Pr Cormeilles : tous les doutes, toutes les perplexités des premiers jours, la police les avait dissipés en matraquant Brillant, en fendant la lèvre au papa Blanc, en arrêtant Molinier, en dépendant le portrait de Jaurès, en volant celui de Lénine... Qu'est-ce que Lévine ou Cormeilles aurait pu lui dire de mieux? Le pacte! Il s'agissait bien du pacte : on avait supprimé *L'Huma*, tout était parfaitement clair...

« Et si on faisait une assemblée de sympathisants? demandait Vuillemain. C'est peut-être à nous de leur expliquer le pacte... La dernière fois, on avait eu ce commerçant, un laitier, je crois? le petit sculpteur aussi qu'avait amené Lebecq... »

Le secrétaire s'empourpra : « Tu n'es pas fou? Une assemblée de sympathisants, avec la police à nos trousses! » Ils parlaient tous à la fois : Piel ne se voyait pas à expliquer le pacte... avec ce qu'on en savait... Marguerite Corvisart demandait quel laitier? Et Lebecq voyait d'ici son copain du lycée, Jean-Blaise, le sculpteur... qui avait bien voulu venir l'autre fois pour lui faire plaisir, mais, mais, mais!

XVII

Les camarades étaient venus trouver Gaillard à la bijouterie et ils lui avaient dit qu'on ne pouvait pas laisser les archives au bureau des Amis de l'URSS. Il y avait déjà eu des perquisitions dans d'autres quartiers, c'était miracle que la police ne se fût pas encore montrée. Comment leur refuser ? Ce n'était pas que ça l'amusât, Robert Gaillard. Il se frotta la brosse à dents, agita son absence de sourcils : « Permettez-moi de consulter ma femme... » Yvonne était d'avis qu'on ne pouvait pas faire autrement : alors, à la nuit, ils avaient déménagé les papiers, grimpé des livres, des boîtes... Pourvu que les concierges n'aient pas compris de quoi il s'agissait ! Il avait fallu quatre personnes, et l'allure du secrétaire, Botru, son genre titi-carabi, sa façon de hurler à voix basse, auraient suffi à expliquer le coup. Pierre Cormeilles, rentré le jour même, avait tenu à être de la partie, et, quand les autres s'étaient esquivés, Yvonne et Robert l'avaient retenu. Yvonne voulait qu'il parlât avec son mari, sur lequel il avait de l'ascendant depuis qu'il lui avait si bien raconté l'exode espagnol. On avait empilé le matériel dans le salon, en attendant mieux. Robert avait fermé la pièce à clef : les gosses n'avaient pas besoin de voir ça.

Dans la chambre, c'était où Yvonne préférait qu'on se tînt, ils discutèrent sans fin. De quoi aurait-on parlé sinon du pacte ? Le Pr Cormeilles disait, le terrible c'est que sans *L'Huma* comment répondre aux questions que les gens se posent ? Yvonne dit : « On ne nous a pas laissé le temps de se retourner...

— C'est bien ce qui m'ennuie, dit Cormeilles, en se grattant le nez qu'il avait long, entre le pouce et l'annulaire droits, faut-il que l'ennemi soit toujours plus rapide que nous !...

— Mais enfin, interrompit Robert, en hochant son gros front, vous êtes tout de même d'accord avec eux... moi pas... »

Eux, c'étaient les communistes, les Russes, les autres. Pierre regarda ce brave Gaillard un peu ironiquement. Toujours pas d'accord... Le professeur de géographie était un homme long et mince, très brun, avec des yeux brillants, ce nez que je disais et des pommettes rouges, et un sourire d'enfant. Il se tenait un peu courbé, les deux mains autour d'un genou croisé sur l'autre, une jambe balançant dans l'air. Son style était de laisser parler les autres, puis de leur montrer qu'ils exagéraient. Il ne pouvait pas s'empêcher de faire la cour à Yvonne. Il avait inventé de l'appeler Roxelane... à cause de son physique d'almée, disait-il. Il faisait la cour à toutes les femmes d'ailleurs.

Aujourd'hui, il perdait son éloquence : Robert était buté. Il ne voulait considérer que la France. Il concédait que c'était peut-être l'intérêt des Russes de ne

pas faire immédiatement la guerre... Impossible de lui faire entendre cette idée osée à laquelle Cormeilles tenait : que si l'intérêt français pouvait *apparemment* ne pas coïncider avec l'intérêt soviétique... Pierre levait le doigt en disant : *apparemment*... c'est-à-dire si on pouvait ne pas voir comment *en réalité* ils coïncidaient... il fallait considérer toute l'affaire dialectiquement, c'est-à-dire comme une chose en mouvement, et non pas statique, statique... Ici encore Pierre levait le doigt, et il se penchait vers Yvonne et lui souriait... statique... « Si l'intérêt apparent de deux États, c'est-à-dire l'intérêt immédiat, semble contradictoire, il faut savoir s'élever au-dessus de cette contradiction d'apparence, voir plus loin : la sauvegarde des conquêtes de la Révolution est sans doute plus importante pour les Français, je dis bien : pour les Français, que la défense de nos intérêts directs... De ce qui nous est présenté comme nos intérêts directs, dans le cadre choisi par un gouvernement... un gouvernement qui n'a en vue ni les intérêts du grand nombre, ni que des intérêts français... » Il parlait avec une vitesse de mitrailleuse.

« Vous en avez de bonnes, cria Robert, allez faire avaler ça aux ouvriers, aux paysans !

— Il est possible, dit Cormeilles, et il s'adressait toujours à Yvonne, que nous ne puissions pas nous faire entendre, que le pays ne nous comprenne pas... mais pour l'avenir, notre sacrifice nous vaudra peut-être d'avoir maintenu l'essentiel... Dans l'avenir, pouvez-vous douter, Roxelane, que ces intérêts qui, aujourd'hui, semblent s'opposer... *semblent* s'opposer... ne finissent par se confondre ? Toute la politique de nos dirigeants, même aujourd'hui qu'ils hurlent au lâchage, est basée sur l'idée de l'inévitabilité, de la fatalité de la guerre entre les Allemands et les Russes... Ils ne songent qu'à donner à Hitler les mains libres à l'est pour ce jour-là...

— En attendant, si Hitler demain nous attaque... »

Tout d'un coup la conversation s'envenima. Comment ? C'est à peine retraçable. Ces gens étaient des amis, ils s'estimaient réciproquement, ils se savaient honnêtes. Mais sur un mot de Pierre, Yvonne prit ombrage. Il lui semblait que Cormeilles avait suspecté le courage civique de Robert. En réalité, Gaillard n'entendait pas se défendre sur ce plan-là, il n'était pas d'accord, il n'était pas d'accord. Cormeilles avait eu toute la journée des discussions : chez ses parents, cela avait été très, très pénible. Il perdit patience, il devint amer.

« Vous dites tout le temps la France, Gaillard, dit-il en élevant soudain la voix, je voudrais savoir ce que vous entendez par la France... »

Gaillard s'emporta. Quand il s'emportait, cela devenait tout rouge là où il aurait dû avoir des sourcils, autour de son gros front. Il dit des choses qu'il regretta après, ne put supporter de s'entendre jeter encore la dialectique à la tête. La dialectique : quand ils ont dit ce mot-là ! Enfin ils se séparèrent fâchés. Ils allaient être mobilisés tous les deux. Sur le pas de la porte, devenu froid, Robert dit à celui qui s'en allait : « Si j'étais vous autres... je ne me laisserais pas mobiliser... puisque vous êtes contre cette guerre... »

Déjà dans l'escalier, la main sur la rampe, le professeur qui avait son feutre un peu en arrière, les épaules voûtées, se retourna et dit : « Nous ne sommes pas contre toute guerre, Gaillard, contre *toute* guerre ! Nous sommes toujours contre l'hitlérisme, les accords entre deux puissances ne changent pas notre position... Nous serons aux armées, comme vous... parce qu'on peut transformer une guerre injuste en guerre juste, retenez cela, Gaillard... en guerre *juste* ! »

Il n'en restait pas moins une impression tout à fait désagréable de cette soirée. Robert marchait de long en large dans la chambre, il continuait tout seul la discussion... encore un ami perdu... c'est un garçon intelligent, pourtant...

« Viens donc te coucher », disait Yvonne. A vrai dire, plus que la brouille avec Cormeilles, la présence du matériel des Amis de l'URSS lui enlevait toute tranquillité, à Gaillard. Il alla dans le salon, regarder ce que c'était au juste... Il revint avec des registres, les comptes de la fête du vingt et unième anniversaire, des paquets de feuilles ronéotypées, des renseignements sur la construction du métro à Moscou.

« Tu vois qu'ils viennent chez nous, et qu'ils trouvent tout ça?

— On n'a pas besoin de mettre tout ensemble. Je vais en cacher sous mon linge...

— Ah! ouiche, tu ne sais pas comment ils font dans les perquisitions! »

Yvonne à son tour s'impatienta : « Alors, qu'est-ce que tu proposes?

— Je vais aller jeter tout ça, par petits paquets, dans la Seine...

— Voyons, Robert, on te l'a confié...

— Tu veux me dire à quoi ça sert?

— Ne hurle pas, les petits... »

Enfin ils tombèrent d'accord qu'Yvonne irait le lendemain à Noisy, et porterait ce qui était le plus précieux, la comptabilité, chez ses parents.

⁂

Quand Yvonne quitta Noisy, Mme de Moncey éclata en sanglots. Son mari était hors de lui, il essuyait ses lorgnons comme s'il les avait creusés de ses doigts; rouge, hoquetant, il avait fait sauter sa cravate. Il parlait seul tout haut. Jean était assis dans un coin et faisait semblant d'étudier sa zoologie.

« Je n'ai plus de fille! Je n'ai plus de fille. Ne me parlez jamais plus d'elle! Elle a choisi entre son boutiquier et nous, entre son boutiquier et la France... Demain Jacques peut être tué, et M. Gaillard lui aura tiré dans le dos! Rien de commun entre nous et ces gens-là... »

Jean leva le nez de son bouquin et dit : « Robert est beaucoup moins entier qu'Yvonne sur tout ça... Robert, lui, il dit qu'il n'est pas d'accord...

— Je ne te parle pas, hurla le vieux monsieur à son fils. Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez : ta sœur est plus franche, voilà tout, c'est notre fille... Lui, c'est un hypocrite, il dissimule, voilà tout... Pas d'accord! Il s'agit bien d'être d'accord ou pas! Il nous envoie les papiers compromettants qu'il n'ose pas garder chez lui! Et si la police venait chez nous? Ça leur est égal, à Yvonne, et à son horloger, qu'on vienne chez ta mère, qu'on fouille dans ses affaires, qu'on y trouve... Dieu sait quoi! S'il n'a rien à se reprocher, le sieur Gaillard, pourquoi veut-il cacher ces paperasses? Parce qu'il a tripoté avec les Russes, voilà tout... Si cela se découvre... Ah! je devrais aller chez le commissaire de police!

— Gaston! » s'écria Mme de Moncey. Il sortit en claquant la porte, en marmonnant quelque chose sur ce qu'il avait à faire au jardin.

Jean avait laissé tomber son livre. Il regardait sa mère passer sur son visage sans fard une main nerveuse qui allait du coin du nez au coin de l'œil pour descendre frotter les lèvres sans objet particulier. Pauvre maman, qui ressemblait tant à Yvonne, avec toute la fatigue de la vie en plus, et cette austérité... pauvre maman, elle aimait bien sa fille...

« Maman, pourquoi l'as-tu laissée partir comme ça?

— Mais ton père, mon petit... elle aurait dit n'importe quoi à ton père... et tu vois bien qu'il ne peut pas le supporter, ça lui fait du mal. Oh! quand une fille n'a plus de religion! »

Elle avait dit juste ce qu'il ne fallait pas. Non qu'il donnât raison à Yvonne, mais cette phrase venait de fermer le cœur de Jean à sa mère. Qu'est-ce que la religion venait faire là-dedans? Mme de Moncey expliquait tout au monde par

la religion ou son absence. Qu'Yvonne ne crût plus en Dieu, cela n'avait rien à voir. Cécile non plus. En dehors du pacte, des bolcheviks, des communistes... sa mère venait d'insulter Cécile.

« A la fin, dit-il, j'en ai assez de mentir... »

Sa mère le regarda, et elle eut peur de ses yeux sombres. Elle joignit les mains et dit, la voix étranglée : « Non, pas toi, mon petit, pas toi... »

Qu'est-ce qu'elle imaginait? Il continua : « Il faut que tu saches que je ne crois plus à Dieu ni à diable... tu m'entends? à Dieu ni à diable... et j'étouffe de vous laisser parler comme ça, comme si j'étais un bon élève du catéchisme de persévérance...

— Mais depuis quand, gémit Mme de Moncey, depuis quand...? »

A vrai dire, elle éprouvait un soulagement, elle avait cru que le petit allait lui dire qu'il était pour les Russes, qu'il avait adhéré à une cellule, enfin l'impensable... Mais pourtant, le dimanche jusque-là, il venait avec eux à la messe, comme quand il était enfant...

« Depuis que j'aime..., dit-il avec rage. Dans le cœur d'un homme, il n'y a pas de place à la fois pour une femme et pour Dieu. »

Comme son père rentrait dans la pièce, il dit qu'il voulait s'engager et il reçut une maîtresse gifle.

⁂

« Lumière! Lumière! »

Des gens indignés dans la profonde nuit criaient vers un carré de clarté découpé dans le toit de cette maison du quai Malaquais. « Comment voulez-vous qu'ils fassent? Il n'y a pas de rideaux assez grands pour leur truc! » disait un homme qui passait. On entendit un coup de sifflet...

Robert Gaillard avait franchi le pont, hésitant à jeter le paquet qu'il portait sous le bras, parce que, comme il s'était accoudé au parapet, des gens qui riaient l'avaient dépassé, s'étaient retournés, et une jeune femme avait dit à son intention : « Tiens, encore un suicidé qui se tâte! » Alors, il était parti d'un air détaché, serrant les papiers dans son aisselle, et toujours persuadé que quelqu'un était derrière lui, qui allait allonger le bras, le toucher à l'épaule, lui demander ce qu'il trimballait...

Il aurait peut-être fallu descendre sur la berge et jeter le matériel de là, ni vu ni connu. Oui, et puis s'il tombait sur une rafle?

Il n'y avait pas de lune. La nuit était absolue. Vers la gare d'Orsay, dans la solitude, un pas pressé... Il se colla au mur. Une femme qui le croisa eut peur, sentant une présence dans l'ombre, et se mit à courir sans crier. Il allait vers la Concorde. Tout à coup, il lui sembla que la terre se mettait à trembler. Au loin, le bruit grandissait, sourd. Qu'est-ce que c'était? Du coup, il avait passé le pont Solférino, auquel il avait songé comme particulièrement désert. Qu'est-ce que c'était? L'air et la terre tremblaient. Brusquement, il arrivait devant le Palais-Bourbon, il comprit : là-bas, débouchant de l'esplanade des Invalides, les tanks... Ils arrivaient sur lui. C'était la guerre soudain présente. On ne jouait plus : les tanks... Le bruit des chenilles sur le pavé dans la nuit noire, cette extraordinaire, cette énorme marche de moulins à café... L'ébranlement croissait. Les tanks, autrement rapides que Robert ne le croyait possible, arrivaient sur lui par le quai... Ce tonnerre terrestre s'ajoutait à la terreur des ténèbres. Il la contredisait d'une certaine façon comme une grande lumière d'évidence. Robert vit ou devina les ombres à tourelles à l'orée du pont, virant sur elles-mêmes, et le dos large du pont les reçut et trembla : cela fit une clameur de fer différente, retentissante, surajoutée à l'écrasement du quai d'Orsay... Les tanks... Combien y en avait-il? Cela lui parut des centaines et des centaines. La résolution lui vint, et il se précipita par un petit escalier sur la berge.

Sous l'arche noire, tandis que les chars complétaient la nuit, la diversion tragique d'une clameur amplifiée par cette caisse de résonance, Gaillard avait lesté son paquet d'une grosse pierre, et le plouf dans l'eau sombre qui l'aurait entendu? Là-haut, les chars épouvantaient Paris, les premiers chars de la guerre... Il avait fait trois ou quatre pas rapides après avoir jeté les papiers dans l'eau, mais arrivant au seuil du pont, en aval, il s'arrêta pour écouter encore au-dessus de lui cet orage des hommes, cet étrange charroi sur la voûte obscure...

« Alors, mon pote, c'te fois ça y est, c'est le casse-pipe...! »

Une voix éraillée, soufflante, goguenarde. L'homme qui parlait était derrière lui, tout près... Robert eut un sursaut, mais bien qu'il fît très sombre, il craignit de montrer qu'il avait peur et se domina : lentement, il tourna sur lui-même sans se déplacer, les poings fermés, prêt à frapper... Il ne vit pas l'homme, plus enfoncé que lui dans l'ombre. Mais il comprit que l'autre ne cherchait pas à prendre avantage de l'avoir aperçu le premier. Il dit comme si c'était naturel : « Ce sont les tanks! » L'autre toussa de rire : « Pas possible... moi que je croyais que c'étaient des triblottos! Les tanks... mon pote... ça te rassure à dire les tanks... ça t'explique... les tanks à Paname... ça te suffit à dire : les tanks... Ah! ben, foutre alors... » D'après la voix, c'était un assez vieil homme : ça lui sifflait dans le caisson, de quoi pouvait-il avoir l'air? Robert surtout se demandait si l'autre l'avait vu noyer les papiers tout à l'heure. « Le casse-pipe c'te fois, il commence par là ousqu'il a fini l'autre... les chars... peut-être ben qu't'as pas l'âge d'avoir vu ça... Eh ben! ça y est, on remet ça, tout le truc, tête drroite! jugulaire jugulaire, pas cadencé et le premier qui flanche pan pan fusillé et on te vous empile les canassons en long, les bonshommes en travers, fouette cocher, le train il te lâche dans un bled, tu sais pas où que t'es que déjà broum broum broum ça se balance sur ta pauv' gueule, les marmites, à plat ventre, mon pote, le nez dans la merde, c'est pas mauvais à briffer, ça vaut toujours les briques, et on te véhicule pour que tu y voilles ed'plus près la combine, et ça va encore avec le beau temps, mais quand ça chiale et que ça pète en mêm' temps, ben, mon couillon, c'est rien chiant, tu peux m'croire, la gadoue, et t'as probable jamais r'çu de macchabs sur la gueule? Que t'es là dans le jus à pas débloquer, et il te pisse son sang dans les yeux, souvent c'est un copain, tu te dis, et si qu'il avait la vérole... ah! c'te fois vous repiquerez au truc sans moi, rapport la guibole, mes peutits, rapport la guibole... »

Comme il passait contre lui, Gaillard démêla cette silhouette courbée de vieil homme d'avec les ombres profondes du pont; et, plus au bruit du pas, qu'au déhanchement de la démarche, il comprit que le vieux clochard marchait sur un pilon, malgré l'assourdissement des chars. Il n'avait rien dû voir... Il faisait si noir... Un fantôme inoffensif, pensa-t-il, et il respira longuement... chassant sa peur... Il n'a rien vu.

« Dis donc... »

L'autre à quelques pas de là s'était arrêté. Il devait traîner un sac, ou Dieu sait quoi. Toujours est-il qu'il s'était arrêté, à deux ou trois mètres peut-être, mais déjà invisible, et il criait précisément de se sentir invisible ou aussi à cause des chars, du fracas des chars sur leurs têtes.

« Dis donc... c'que t'as foutu à l'eau, mon pote, t'aurais donc pas pu le vendre?... »

Les chars, les chars. Il l'avait vu. Il y eut en Robert comme un sentiment du meurtre : ce vieillard qui n'avait qu'une jambe... la Seine... Mais l'autre : « Tout peut se vendre, couillon, tout peut se vendre... faut jamais rien foutre à l'eau... pas même toi... tu peux te vendre... couillon... tu peux te vendre... »

Robert écouta le pilon s'éloigner dans la nuit. Les chars là-haut passaient toujours. Longtemps il resta immobile, épouvanté de lui-même.

XVIII

L'abbé Blomet était venu prendre congé avant d'être mobilisé. Du moins, c'est ainsi qu'il se présenta à Noisy, négligeant de dire que Mme de Moncey l'avait relancé à Vincennes, où il était maintenant assistant, le suppliant de chapitrer son Jean, qui avait la tête à l'envers à cause d'une mauvaise femme. L'abbé Blomet avait été moniteur du groupe de scouts de Noisy en 36, quand Jean faisait l'édification de tous, et qu'on devait même calmer ses élans mystiques. C'était un petit homme sans couleur, assez laid, d'une laideur intelligente, comme disait Mme de Moncey, une grande bouche et un nez pointu, myope et râblé, qui s'était fait des muscles par persuasion, parce que de nos jours, pour être un prêtre à la page, il faut jouer au football, se montrer passable au trapèze et tenir dans un cent mètres. Il parlait de la guerre comme d'un jamboree avec une bonhomie et une gaieté pour faire dire : il faut prendre la vie comme Dieu nous la donne, nous sommes comme Job sur son fumier, et cætera. C'était un alibi *social* : il étalait peut-être trop sa sympathie pour le peuple, le monde ouvrier surtout, mais elle était réelle, si pas sans arrière-pensée. Au fond, ses arrière-pensées n'en étaient presque pas : c'était d'attirer à Dieu ceux qui L'ignoraient, sans les heurter de front, en leur faisant voir qu'on peut être un « curé » et travailler comme un autre, qu'on leur avait menti sur les prêtres ; cela l'amenait naturellement à une certaine démagogie, à une certaine ostentation de la charité, mais à la charité tout de même...

« Je serais bien resté à Vincennes où on a besoin de moi... Je peux bien vous dire que je ne compte pas trop sur mon curé pour la compréhension des gens et des choses. Chez nous, c'est plus socialo que communard... mais il faut du doigté, du doigté. Au fond, je suis plus près des communistes, pour ce qui est de moi...

— Oh ! monsieur l'abbé ! dit Mme de Moncey.

— Ne vous effrayez pas, chère madame, je vous dirais que, chez les communistes, il y a beaucoup de bons sentiments qui s'ignorent ou s'égarent... Ce sont les chefs qui sont mauvais : les hommes du rang, de la base, comme ils disent, sont des créatures de Dieu comme d'autres... avec leurs erreurs, leurs bonnes volontés... et un certain penchant à se dévouer, oui, chère madame, à se dévouer...

— Ce sont des traîtres, des agents de l'étranger, protesta le maître de la maison.

— C'est vite dit, monsieur de Moncey, des traîtres... Ils croient bien faire. Ils croiraient trahir en faisant autrement. Ils ont la mystique de leur parti...

— Si ce n'était votre robe, monsieur l'abbé : songez que mon aîné sera sur la ligne Maginot, et ces gens-là lui tirent dans le dos !

— Mon ami, dit sa femme, M. l'abbé est venu nous faire ses adieux avant de partir pour le front...

— Oh ! le front ! chère madame, il n'y a pas encore de front, nous ne sommes pas en guerre... »

Jean rongeait son frein. Depuis son retour à Noisy, il avait assez turbiné pour être persuadé que le temps perdu ne se rattrape pas, et que d'ici octobre il n'aurait pas le loisir de revoir à fond son programme pour toutes les matières. C'est en physique surtout qu'il était faible... Quand reverrait-il Cécile ? Allait-elle revenir ? Wisner serait-il mobilisé ? Il regardait la soutane de l'abbé avec un certain agacement. Les quelques remarques faites à son sujet semblaient toutes aller vers un but précis : « Il a forci, notre Jean, n'est-ce pas, madame ?... c'est tout à fait un homme à cette heure ! — Oh ! un homme, un homme... », disait Mme de Moncey, désapprobatrice. Ou bien encore l'abbé Blomet, avec l'air de l'inspecter comme une armoire à glace, s'était exclamé : « Brr..., mon vieux Jean ! Je n'aimerais pas te rencontrer au coin d'un bois... si tu n'avais pas mangé ! » Qu'est-ce que ça voulait dire ? Il n'était pas cannibale. Il avait vaguement le soupçon que cette visite devait avoir quelque raison inavouée ; l'abbé n'était pas si intime avec les Moncey qu'il dût absolument leur faire ses adieux... Quand le prêtre, avec un de ces airs de désinvolture dont il avait le secret, lui tapa sur l'épaule, puis mettant la tête de côté, se frotta les mains et dit : « Alors, mon vieux Jean, si nous faisions un petit tour ensemble, pour nous dérouiller les pattes ? » Il pensa : « Ah ! nous y voilà... » En vérité, c'était à peine un prétexte. L'abbé avait le genre direct.

Ils s'en allèrent par les rues, silencieux pendant un petit temps. L'abbé avait une canne. Tout d'un coup, il se mit à rire : « Alors, mon vieux Jean ? Tu te doutes un peu de ce que tout ça signifie ? J'ai juré sur l'Évangile de ne jamais dire que ta maman m'avait demandé de te parler... Alors ne me fais pas parjure à ses yeux... pour l'Évangile, c'est un grand garçon qui comprend les choses ! Et puis, j'ai horreur de mentir... Même quand il s'agit d'un mensonge *pieux*, comme disent les bien-pensants... »

Jean serra les lèvres et arqua ses épaules. Ses sacrés cheveux lui retombaient tout le temps dans les yeux. Il n'avait pas mis son béret. Où l'abbé voulait-il en venir ?

« Alors, mon vieux Jean, te voilà amoureux ? Oh ! je ne te demande pas de confidences... Un autre à ma place te dirait que tu n'es qu'un gosse, que tu n'as pas l'âge, et mille autres fariboles. Pas moi. Pourquoi ne serais-tu pas amoureux ? L'Amour nous est donné par Dieu. Nous sommes faits pour l'Amour. L'Amour n'a pas toujours le même objet. Mais Jésus a bien dit : Aimez-vous les uns les autres... D'ailleurs, c'est dix-huit ans que tu as, je crois ? Tu en portes plutôt dix-neuf... Il n'y a qu'à lire la littérature : tu n'es pas le premier à être amoureux à dix-huit ans... »

Il ne disait rien, Jean. Un petit pli s'était formé à la base de son sourcil gauche. L'abbé observait, sans trop en avoir l'air : il n'a pas changé, pensait-il, toujours excessif, buté... seulement Dieu n'est plus l'objet de ses excès, seulement... On ne peut pas leur en vouloir, aux jeunes gens de ce gabarit : ils ne se connaissent pas encore et Dieu leur a donné un corps pour pécher. Tout d'un coup, il s'arrêta, et se plantant devant le jeune homme, il le prit par le bras et fit un grand geste de son bâton : « Alors, mon vieux Jean, pourquoi est-ce que je ruserais avec toi ? Que tu sois amoureux, c'est ton affaire... Je ne vais pas te

confesser malgré toi... mais, à ce qu'on m'a dit, tu as perdu la foi ? C'est vrai, ça ? Toi que j'ai connu si pieux, si ardent... que je devais retenir... tu as perdu la foi ? »

Jean regardait de côté, ennuyé. Il aurait plutôt parlé de son amour que de ça. Il se tut un instant, puis quand l'autre se répéta avec cet air de bonté décidée qui jadis le touchait, il se décida, leva le nez, planta ses yeux dans ceux de l'abbé, ouvrit la bouche, la referma, rejeta ses cheveux en arrière, puis dit : « Oui, monsieur l'abbé, j'ai perdu la foi, c'est vrai, j'ai perdu la foi... » L'abbé Blomet commença de l'interroger : perdu la foi, qu'est-ce qu'il entendait par là ? il ne croyait plus à la Divine Providence ? au salut ? à l'Immaculée Conception ? à la Présence Réelle ? Ou bien c'était pire : il s'était fait un Dieu philosophique ? un Être suprême à la Voltaire ? « Mon vieux Jean, ne t'y trompe pas : on croit épurer l'image qu'on se fait du Seigneur, en lui donnant un caractère abstrait, élevé, mais en réalité l'existence de Dieu va s'effaçant chez les théistes, et Voltaire mène à Blanqui, à Auguste comte... On se dit théiste, et on glisse à l'athéisme. A l'athéisme ! »

Il n'avait pas lâché le bras du jeune homme, et sa canne montrait le soleil : « L'athéisme ! » Jean ne put pas s'empêcher de sourire. L'autre, vraiment anxieux, interpréta ce sourire : « Alors, mon vieux Jean, je brûle... tu as été plus loin... tu ne crois plus en Dieu, en aucun dieu ? » Il y avait vraiment de l'horreur dans sa voix. Jean avoua : il ne croyait plus en Dieu, en aucun dieu...

« Mais, mon vieux Jean, comment est-ce arrivé ? Comment est-ce que ça a commencé ? Tu peux bien me dire ça, à moi, à cause de nos conversations de naguère, et puis si ce n'est pas pour toi, pour moi, tu comprends que ça me bouleverse ? Moi, ma vie, qu'est-ce que j'en aurais fait, s'il n'y avait pas de Dieu ? Alors, te voilà devenu matérialiste ou n'as-tu pas été jusque-là... ? »

Posée comme ça, la question déconcertait Jean. Est-ce qu'il était devenu matérialiste ? Il ne lui semblait pas. Mais est-ce que c'était bien ou est-ce que c'était mal, d'être devenu matérialiste ? Il n'y avait jamais eu en lui de discussion philosophique : Cécile avait chassé Dieu, c'était tout... Cécile...

Ils marchaient assez vite maintenant. Il s'était passé quelque chose en l'abbé : il n'était plus en train de remplir un devoir, d'exécuter une tâche, il s'intéressait, il s'intéressait tout à fait.

« Mon vieux Jean, puisque je te tiens, tu vas me répondre... Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre quelqu'un qui ne croit pas en Dieu... quelqu'un qui ne croit vraiment pas en Dieu... parce que si toi, mon vieux Jean, que je connais bien, tu me dis sérieusement que tu ne crois pas en Dieu, je te crois... je te crois... généralement, les gens disent qu'ils ne croient pas en Dieu pour des raisons de milieu, de respect humain, mais si on leur demande pourquoi, comment ils ne croient pas en Dieu, ils ne trouvent rien à dire, ils trahissent un certain trouble, parce qu'en fait ils ne sont pas sûrs de ne pas croire en Dieu... »

Il développait ce thème, il le roulait, il le tournait, il le dépiautait : « ... ils n'ont que des raisons négatives de ne pas croire en Dieu, ils ont un point de vue tout critique, qui ne vaut rien contre un sentiment ancré comme le mien, comme celui des gens simples, mon vieux Jean... et toutes les raisons du monde, toutes les philosophies, que peuvent-elles contre la foi du charbonnier ? Mais surtout, surtout, qui peut dire que vraiment, il ne croit pas, c'est-à-dire qu'il n'a jamais cru ? Toi, tu as cru en Dieu... Tu n'y crois plus... Une fois ou l'autre tu te trompais... Tu ne peux opposer qu'une non-croyance à une croyance... Si tu nies toi-même ce qui faisait ta certitude alors, et qui n'était que toi, rien d'autre, aucun système, ta foi seule, est-ce que tu ne fondes pas autrui à douter par là même, de ta foi d'aujourd'hui, de ta foi négative ? »

Jean était tout à fait ennuyé : il savait bien que, s'il discutait avec l'abbé, il aurait forcément le dessous, et pourtant ça n'y changeait rien, il ne croyait pas en Dieu. Il faillit dire que son interlocuteur perdait son temps parce qu'il avait l'incrédulité du charbonnier. Mais c'était un très jeune homme qui avait encore de presque tout une vue scolaire. Il lui fallut donner la réplique sur une référence valable, ou qu'il pensait valable.

« Voyez-vous, monsieur l'abbé, votre question... la difficulté que vous soulevez n'est pas nouvelle : elle n'est pas très différente du pari de Pascal. On ne peut pas prouver qu'il y a un Dieu, on ne peut pas prouver qu'il n'y en a pas, alors, à tout hasard, s'il y avait un Dieu ? mieux vaut croire, ça ne fait pas de mal et s'il n'y en a pas on n'y perd rien, tandis que s'il y en avait un... Eh bien ! monsieur l'abbé, voyez-vous, c'est précisément ça qui me révolte : ce calcul, ce calcul bas..., cette honte... alors le pari de Pascal, moi, je le tiens... et si je perds, j'ai pour moi la grandeur morale... »

L'abbé sourit et serra le biceps de Jean avec expression. « Mon vieux Jean ! Là, là, je te reconnais. Toujours excessif... la grandeur morale ! Comme tu y vas ! Bien sûr que le pari de Pascal... Mais d'abord même si Pascal avait fait un calcul très bas, est-ce que ça pourrait faire qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de Dieu ? Tu sais, Pascal, il sentait un peu le fagot... Port-Royal... Mais, mais, mais... Veuille d'abord considérer que le pari n'intervient que très tard chez Pascal... ce n'est pas cet argument qui fait qu'il a la foi, c'est un homme qui croit profondément en Dieu, depuis toujours, dont toute l'œuvre est acte de foi, qui dit cela, pour les autres, pour les autres, ceux qui ne peuvent *sentir*, sentir ! ses raisons essentielles de croire... Il n'y a pas de foi parce qu'il y a le pari, mais le pari parce que la foi, le pari ne pouvait être imaginé que par quelqu'un qui avait la foi, la grandeur morale de la foi !

— Si je vous suivais sur ce chemin, la foi justifiant n'importe quel argument de la part de celui qui l'a, Pascal a le droit à un argument *bas* pour me convaincre, parce qu'il a la grandeur morale pour lui... mais alors aussi les communistes qui croient dans l'URSS comme le chrétien en Dieu, ou dans le prolétariat, ou dans le matérialisme, suivant que vous regardez la chose d'un côté ou de l'autre, et je vous ai entendu dire qu'il y avait des communistes de la sincérité desquels on ne peut pas douter... eh bien ! alors ces gens-là, ils sont fondés, au nom de cette foi-là, à défendre par exemple le pacte Hitler-Staline... »

Brusquement l'abbé Blomet s'était arrêté. Il agitait ses sourcils pâles, il fendit sa grande bouche dont on ne voyait pas les dents quand il ne riait pas très fort, les ayant petites. Il avait absolument changé de voix pour dire :

« Mais, mon vieux Jean... bien sûr ! S'ils ont jamais cru à leur communisme, il est naturel, il est normal qu'ils défendent le pacte... pour les raisons que tu dis, et pour d'autres... mais... tu ne t'imagines pas ce que tu viens de dire... pour moi... c'était la chose que je cherchais pour comprendre... la chose que je cherchais pour comprendre...

— Alors quoi, monsieur l'abbé, vous êtes pour les communistes ? »

L'autre ne dit rien. Fit quelques pas. Secoua ses épaules, puis soudain : « Eh bien ! mon vieux Jean, cette femme... dis-moi, elle est belle ? Elle ne te fait pas de mal au moins ? »

XIX

Par la fenêtre, Cécile regardait en bas de la terrasse Mlle Svedensen en short avec un simple soutien-gorge, et Fred et Nicolas dans leurs petits caleçons blancs, bronzés inégalement, Fred n'avait pas rattrapé son beau-frère : à son plus hâlé de l'été, il lui restait toujours quelque chose d'un peu blême. Tous trois, malgré la chaleur, s'exerçaient à la course. La prairie grillée faisait piste, Ingrid partait avec handicap. Vraiment une jolie fille, cette minceur, et les seins presque enfants. Cécile voyait le corps courbé, prêt au départ, les mains à terre, de son mari. Elle ne pensait pas : Fred, mais son mari. Ce grand corps d'un trait, avec la lumière qui joue sur les muscles. Et l'or pâle des cheveux plus pâles sur le front brûlé. Il était fait comme les statues, Fred, et à côté de lui Nicolas semblait courtaud, vulgaire.

Cécile pensa : je le regarde comme un animal étranger. Les rapports entre eux étaient devenus, à y songer, du domaine de l'inconscience. Ils ne faisaient pas lit à part. Tout était comme par le passé. Elle n'avait pas de dégoût de lui. Ni, semblait-il, lui d'elle. Mais elle savait maintenant qu'elle ne l'aimait pas.

Les cris et les rires des coureurs. Fred était imbattable. Maintenant, ils jouaient comme des gosses à s'attraper par le pied. Elle vit comme il tombait tout emmêlé avec la jeune Suédoise. Et aussi le déplaisir de Nicolas... Elle s'en fichait. La veille, comme elle sortait de la bibliothèque, l'idée lui était venue d'aller boire un verre d'eau à la cuisine, et parce que c'était plus court, elle avait sauté par la fenêtre sur la terrasse : or, là, derrière le bosquet de vigne vierge, elle les avait vus. Fred la tenait contre lui, et il étreignait d'une main l'un de ces tout petits seins qu'elle avait, si fort qu'elle cria un peu. Bah ! si ça peut lui faire plaisir... De ne pas être jalouse, ni même simplement contrariée, lui en avait plus appris sur elle-même que des mois de rêveries et de doutes. Elle était sans perspectives. Pour la vie. Tout cela était venu si brusquement. Elle ne pouvait tout de même pas se demander, à cause de Jean, si elle devait divorcer. Et puis peut-être qu'elle aurait dû se le demander, malgré la disproportion, ce mioche, mais voilà : elle ne se l'était pas demandé. Fred n'était plus là. A son retour... il n'y avait pas tellement longtemps. Maintenant même. Elle enviait Georgette Leurtillois, avec ses enfants, Aurélien pour tout horizon. Comment imaginer l'avenir ? Il semble qu'on s'imagine toujours l'avenir. Il y a des gens qui ne se l'imaginent jamais. Cécile par exemple.

Elle ferma son livre après avoir noté la page : 73. Elle se répéta 73, et sut qu'elle l'oublierait. Qu'ils courent, qu'ils jouent... Elle dit : « Je viens... » C'était Suzanne de Cautèle qui l'appelait. Elle n'allait pas rester à regarder Fred faire

l'avantageux avec cette petite. Comme ça, nus et suants, sur l'herbe... qu'il ne lui fasse pas d'enfant, c'est tout ce que je demande. Nicolas protestait : « Ce n'est pas du jeu ! » et il y avait le fou rire des autres. Cécile haussa les épaules.

« Tu sais, lui dit Suzanne, qui avait sur les cheveux un grand mouchoir rouge noué, c'est la mobilisation générale pour le deux septembre... Pour où Fred a-t-il sa feuille de route ?

— Est-ce que je sais ? »

Elle n'en savait rien. L'autre année, il était dans les Alpes. Je crois qu'on l'a changé d'affectation. Quand il remonta prendre sa douche, elle lui demanda : « Ta feuille de route... cette année... c'est pour où ? » Il était déjà sous la pluie derrière le rideau glacé beige à fleurs roses. L'eau luisait sur ses pommettes quand il tourna vers elle son regard bleu. Il cria : « Mais tu sais bien ! » Comme toujours. Puisqu'elle lui disait qu'elle ne le savait pas.

Pendant qu'il s'épongeait en faisant des mouvements de gymnastique avec la serviette, elle le regarda avec irritation. Toutes les femmes auraient été aux anges d'avoir un amant comme lui, se dit-elle. Elle se fit des remarques sur la façon dont le poil lui poussait. Vraiment un animal étranger... « Puisque je te le demande, c'est que je ne le sais pas... ou que j'ai oublié...

— Voyons, je te l'ai dit, que l'usine m'a réclamé... j'ai reçu mon affectation avant de partir pour New York... »

Fred affecté spécial. Elle n'avait pourtant aucun point de vue sur les obligations patriotiques. Mais elle eut une espèce de honte. « Alors, tu ne seras pas mobilisé ?

— Si, sur place, quoi.

— C'est ce que je dis... »

Il grommela quelque chose. Cécile se demanda ce qu'elle avait : elle avait compté sur la guerre, pour être débarrassée de Fred ?

Il lui fallait tout de même être à Paris. Si Cécile voulait rester à la Pergola... Elle voulut lui demander s'il préférait rentrer avec Mlle Svedensen, et se mordit la langue. Rentrer à Paris... l'image de Jean, les yeux sombres de Jean... « Je suppose, dit-elle, que tu saurais te débrouiller sans Eugénie, avenue Henri-Martin.

— Oh ! tu sais, le concierge fera la chambre, et je mangerai au restaurant... »

Il avait dû en parler avec la Suédoise. Qu'ils filent le parfait amour ! Cécile ne voulait plus être avec Fred, et elle craignait de revoir Jean... Elle resterait à la Pergola.

« Eh bien ! je pars avec toi... », dit-elle, et elle ne l'eut pas plutôt dit qu'elle s'en voulut, mais elle l'avait dit. Les Cautèle préféraient rester : parce qu'à la réflexion, l'enthousiasme retombé après la surprise du pacte, Simon s'était rappelé qu'il était contre la guerre, de toute façon. Il valait donc mieux ne pas trop se montrer : M. d'Aigrefeuille lui avait conseillé de retirer la plainte qu'il avait déposée contre Kerillis, à cause de ce que Kerillis avait dit de ses rapports avec Abetz. Mlle Svedensen avait reçu un mot de son ambassade : on lui recommandait de regagner Stockholm.

« Mais alors, dit Cécile, il va vraiment y avoir la guerre ?

— Tu es sotte, dit Nicolas, bien sûr, ça crève les yeux... »

S'il y allait vraiment avoir la guerre, comment est-ce que les choses se passeraient entre Fred et elle ? Toute la vie devait changer. Mais impossible de brusquer sa décision. Impossible de dire tout d'un coup qu'elle voulait rompre avec Fred. Il n'y avait rien eu entre eux qui légitimât aux yeux des autres... tant pis pour les autres. Mais pour elle-même... Elle n'était pas familiarisée avec l'idée du divorce. A vrai dire, elle n'avait que vingt et un ans, cela

lui paraissait une montagne pas seulement de divorcer, mais de tout casser avec le seul homme de sa vie.

A vrai dire, c'était encore une enfant, et elle avait peur de l'irrémédiable, elle avait peur de rester seule devant cette passion à demi avouée, mal contenue, qu'elle sentait grandir en elle, dont elle se disait c'est par trop déraisonnable, elle avait peur de rester désarmée, à la merci de cette passion, sans prétexte de fuite à se donner, sans l'excuse d'un mari, d'un devoir, devant Jean, ce grand garçon aux lèvres tremblantes, ce gosse dont la pensée l'occupait plus encore absent que présent, ce Jean qu'elle se promettait de ne plus revoir, quoi qu'il advînt, jamais. Et puis elle se sentait soudain d'une telle faiblesse... Et puis la guerre... Tant qu'il n'y avait pas la guerre, tout demeurait entre eux affaire privée. S'il y avait la guerre, soudain à leur drame, à leur comédie enfin ! se mêlait un élément nouveau, extérieur. Tout le monde aurait le droit de juger de leurs rapports. Ce n'était pas cela seulement... Leur drame entrerait dans le drame de tous, il y aurait comme une indécence à le vouloir résoudre séparément. La guerre... le malheur de tous allait perpétuer leur malheur.

Ils rentrèrent donc en voiture, avec Mlle Svedensen, qu'ils charrièrent jusqu'à Paris (la bonne, Eugénie, revenait par le train). Fred conduisait, Cécile à côté de lui, Ingrid seule derrière. Nicolas les derniers jours avait eu une rechute de sa fièvre politique. Il avait pris part à une expédition contre le siège du parti communiste à Bayonne. Il s'en montrait fier à vous dégoûter. Il se rapatrierait par le dur, suivant son expression.

Sur la route, un peu partout, on vous demandait les papiers. Il y avait des mouvements de troupe du côté de Poitiers. La voiture roulait merveilleusement, c'était la dernière Wisner, celle de 39. Fred, qui suivait sa pensée, dit à Cécile : « Et, tu sais, nous sortons tout juste, en novembre ou décembre, un petit char, une merveille de mobilité...

— Ça tombe bien », dit Cécile comme elle aurait dit autre chose. Mais Fred en eut le fou rire : « Alors, comme mot de la situation ! » Mlle Svedensen dormait, une bienheureuse : dès qu'on roulait, toc ! c'était plus fort qu'elle.

A peine à Paris, Fred rendit visite à son oncle. Le grand industriel[1] le reçut dans son hôtel du boulevard Péreire, dans le bureau avec la grande véranda pleine de laques de Coromandel, et le fameux Chardin sur un chevalet. Toute son enfance, Fred, quand il entrait là, était pris d'une sorte de respect superstitieux. Il savait le prix du Chardin. Ce sentiment ne l'avait pas quitté. Il le retrouvait à la vue du vieil homme. Qu'est-ce que ça lui faisait, à l'oncle ? Soixante-douze ans, soixante et onze... Il n'avait pas changé, toujours droit comme un i, grand et svelte. Seulement le teint, lui, avait foncé. Les cheveux se faisaient plus blancs, la moustache plus noire. Est-ce qu'il se teignait la moustache ? Il avait des taches jaunes sur les mains. On voyait bien que Fred et lui, ils étaient de la même race, sinon de la même couleur. L'oncle regarda son neveu avec un certain plaisir, comme il eût fait un beau cheval : allons, pensa-t-il, appréciant son aisance, sa santé, sa force, tout ça, c'est du bon acier de Longwy !

« Alors, mon vieux Fred, on a sa feuille pour l'usine ? Bon. Je ne vois pas l'ombre d'une raison pour que tu ailles faire le Jacques sur la ligne Maginot. On dit bien que cette guerre n'est qu'une guerre de pure forme, à cause de nos engagements avec les Polonais... mais je n'en crois rien... tu dis que Simon est resté à la Pergola ? Il a les jetons, hein ? Tiens, mets-toi à sa place. A part ça, rien n'est tout à fait comme il paraît. Par exemple, tu sais ces moteurs que

1. Voir *Les Cloches de Bâle* et *Les Beaux Quartiers*, *op. cit.*

nous achetions chez Skoda? Tu sais. Eh bien! j'ai reçu l'assurance, par la personne qui me permet d'atteindre officieusement le comte von Welzeck, que Hitler autorisera l'exportation des moteurs, même si nous sommes en guerre avec l'Allemagne...

— Comment est-ce possible?

— Tu es un enfant. Bien d'autres choses sont possibles. A part ça, Simon a bien tort de faire dans ses culottes. Ce n'est pas de lui que Daladier va s'occuper. Il s'agit maintenant de mettre en action la loi sur l'organisation de la nation en temps de guerre. L'opposition n'est plus la même que l'an dernier. La même personne, sous le sceau du secret, m'a raconté une conversation que Bonnet a eue avec von Welzeck : suspendre les élections, interdire les meetings, mettre les communistes à la raison, voilà d'abord le plan du gouvernement... Un Cautèle ne les dérange pas.

— Mon beau-père disait...

— Ton beau-père! Ne me parle pas de celui-là. Tu sais bien que je ne peux pas le voir en peinture. Sa fille est jolie, mais lui... quand on a léché le cul des socialistes comme lui en trente-six! C'est à des cocos dans son genre que nous les devons, ces accords Matignon... Ou comme Adrien Arnaud, chez qui, je crois, tu as fait connaissance de ta femme? Encore un type qui n'a pas fait sa fortune lui-même, et ça se croit malin... Bon. Maintenant il va falloir liquider tout ça...

— Ils ne se laisseront pas faire. La ceinture rouge... toutes ces organisations qu'ils ont : quand on compare la situation avec celle des entreprises au Canada... A qui profiterait la guerre?

— Bon, c'est précisément pour cela qu'on ne peut pas l'éviter. Pour en finir avec toute cette politicaillerie, nettoyer la maison française. Après ça, eh bien, on verra!

— Mais, mon oncle, on va à la catastrophe...

— Tu lis toujours Maurras? Je vois ça. C'est un homme de grand mérite, mais c'est un littérateur... La catastrophe. C'est vite dit. C'est si on continue les choses comme elles vont depuis trente-six qu'on aura la catastrophe... La catastrophe pour qui? Tiens, j'ai reçu d'un grand industriel allemand à qui j'ai souvent à faire, une lettre que j'ai bien entendu transmise à quelqu'un du gouvernement... Il a peur lui aussi de la catastrophe... Je comprends cela : il m'écrit juste quand le chancelier Hitler vient de ponter sur les bolcheviks... il a peur de la catastrophe... Mais nous, nous ne pouvions plus nous en sortir, avec les Polonais, cette absurdité de Dantzig... On fait apparemment la guerre : le temps que les Allemands règlent leurs histoires là-bas, puis ils vont se heurter aux Russes... c'est alors que les conditions objectives d'une entente seront créées... la paix... puisque cela s'appelle la paix... se fera insensiblement... mais nous aurons eu le temps d'en finir avec les saboteurs de l'intérieur, c'est l'essentiel... Ta femme va bien? Je me suis laissé dire que tu ne t'étais pas occupé que de nos affaires au Canada... »

Fred rit légèrement, gêné. Il parla de ses expériences là-bas, du point où y était poussé la taylorisation... Qui avait pu parler de Mrs K... à l'oncle! Il a sa police, je veux bien...

« Puisque tu aimes les voyages... qu'est-ce que tu dirais si je t'envoyais en Italie? Pas tout de suite... ça ferait mal dans le tableau... mais d'ici un mois ou deux... quand on saura ce que l'État-Major a décidé de ce côté-là... parce qu'il y a des rêves d'invasion par la vallée du Pô pour aller donner la main aux armées de la Petite-Entente... tout ça dépend un peu de l'attitude de Mussolini... Le prince R... m'affirme qu'il restera neutre...

— Ah çà! nous n'allons pas faire la guerre aux Italiens! dit Fred. Ce serait le comble!

— Tu vois tout comme un partisan, mon petit. Peut-être nous leur ferons la guerre, peut-être nous ne la leur ferons pas... personnellement je suis enclin à le penser, mieux vaudrait causer... »

Le téléphone sonna. On ne pouvait jamais parler très longtemps tranquille, avec l'oncle. C'était à une femme qu'il répondait à l'appareil, évidemment. Fred le regardait avec curiosité. Peu à peu, il se rassura. C'était une femme, mais pas une affaire galante. Il devait y avoir de la politique là-dessous. Chez le grand Wisner, ce n'était jamais très simple de démêler une chose de l'autre. Ne lui prêtait-on pas ce propos : « La politique... ce sont les affaires de cœur de l'État » ? Et il y avait un peu de Louis XIV en lui.

Quand il reposa l'appareil, il dit à son neveu : « Si j'ai un conseil à te donner... achète des dollars... tu as encore trois jours devant toi... C'est plus sûr que les œuvres de ce Jean-Blaise dont m'a parlé ta cousine Heckert... moi, tu sais, c'est fini... je ne dépasse pas les Picasso de l'époque bleue... »

XX

« Qu'est-ce que tu dis? » Avec ce chahut abominable, impossible de saisir ce qu'il avait marmonné, le Polak. Ça ne devait pas être très important, puisqu'il s'éloignait sans répéter. La chaleur de la fin d'août pesait à travers la verrière sale de tout le ciel couvert sur l'immense atelier, dans l'air plein de bruits, de poussières étouffantes, de charbon qui vous tapissait les bronches. Les machines disposées comme un long train en désordre, faisant chicane, avec leurs hommes noirs et luisants de sueur et de graisse, mâchaient leur métal incandescent de plus en plus menu d'un bout à l'autre de cette sorte de halle interminable, par les portes de laquelle on voyait dans une avenue de la ville métallurgique, le long des murs aveugles des bâtiments d'en face, rouler des petits chariots chargés de déchets que poussaient des apprentis dégingandés, maigres dans leurs haillons de travail.

Qu'est-ce qu'il avait encore voulu dire, le Polak? Raoul Blanchard ne l'aimait pas, ce type. On a beau être habitué au boucan... Depuis qu'il avait repris la routine de l'usine, c'est-à-dire depuis la fin mars, après s'être reposé dans la Drôme, il ne s'y était jamais fait. Qu'est-ce que vous voulez! Deux ans de guerre en Espagne, on a l'habitude du grand air, du front... Il ne fallait pas trop se faire remarquer. Où était-il, cet animal de Toto? Dans l'atelier des laminoirs, les ouvriers semblent perdus le long de la longue filière du métal incandescent, comme un rouge serpent convulsif qui de loin en loin est happé par une machine affamée, aux dents bruyantes et broyantes, pour ressortir plus mince et se tordant, jusqu'à ce qu'un homme avec de grandes pinces maigres à bout de bras le rejette vers le laminoir suivant... Où était-il, Toto? Blanchard n'avait pas l'envie de se faire repérer par le contremaître qu'on appelait la Garce. Qu'il n'avait rien à faire ici, c'était certain... « Ho! gare tes pattes! » Le grand Blanchard sauta de côté. Un ruban de feu passa tout contre. C'était ça qu'il lui disait, le Polak. En l'air la grue mobile faisait tourner le bloc d'un blanc cerise, comme un soleil intolérable, et Blanchard baissa les yeux. La masse pesante pivotait, glissait là-haut, vers le premier laminoir, auprès duquel le vacarme était à son comble, dans la poussière soulevée, la chaleur croissante, et quand l'énorme poids s'enfonça dans la gueule verticalement ouverte, cela fit han comme un être humain gigantesque, qui a mal au ventre. C'était là qu'était Toto... Un bonhomme carré, que cela lui donnait faussement l'allure d'être petit, dans ses fringues déchirées et grasses, ses bras nus, noueux et longs, fardés de poussière huileuse, les yeux et les lèvres pâles dans le visage noirci sous la casquette. En se retournant, il vit Blanchard sans

le voir tout à fait. Ou ne l'avait-il pas vu du tout? Il semblait la proie de son travail, de la chaleur, de la poussière, du feu, de sa machine, comme le métal qui s'y enfonçait avec un craquement de tout l'air, de tout l'espace au-dessus d'eux. Toto avait-il entendu Raoul, qui disait : Toto? Il était habitué, lui, à vivre des heures et des heures dans cette asphyxie des yeux, des poumons, et des oreilles, dans cette atmosphère de paroxysme, il pouvait peut-être penser à autre chose, lui, le visage brûlé par le rayonnement du métal à terre, la sueur ruisselante dans une boue qui bouche les pores de la peau, et tout l'intérieur du corps desséché par le métal pulvérisé, dans l'assourdissement dément de cette serre géante où les hommes étaient de la couleur des machines, à demi nus pourtant, presque tous décharnés, pour ainsi dire réduits à l'essentiel de la force, de la force louée qui semblait s'exercer comme endormie ou plutôt comme dans une insomnie inconsciente.

Toto s'était retourné avec sa veste ouverte sur le thorax maigre et creusé, mais puissant comme sa machine. Et ses yeux blancs regardaient Blanchard. Le voyaient-ils? « Il y a réunion à six heures », dit Blanchard. Le tintamarre était tel, la terre secouée par la respiration terrible du métal, qu'il ne put croire que Toto l'avait compris. Il répéta : « Réunion à six heures! » Alors, la bouche blême de l'autre abaissa ses coins dans le masque noir et jeta, méprisante : « Tu la ramènes » et Blanchard s'étonna de l'entendre, il vit un nouveau serpent de feu naître de la bête mécanique, jaillir vers l'homme devant elle qui, de ce mouvement impérieux des épaules, à bout de bras, le saisit une fois de plus dans ses pinces, ses tenailles d'un mètre cinquante, et le rejeta vers sa route obligatoire, vers le second laminoir affamé, près duquel là-bas, à quinze mètres, deux autres types dans la lumière blafarde tombant du ciel de verre brouillé l'attendaient dans leurs vêtures qui avaient été bleues...

Tandis que Blanchard gagnait la porte de l'atelier, Toto qui le suivait de ses yeux blancs sans expression vit la Garce qui criait quelque chose au copain. Quelque chose comme : qu'est-ce que vous foutez là, vous? Le hoquet du casse-noisettes ne permettait pas d'entendre ce qu'il aboyait, la putain... Toto haussa les épaules. Réunion à six heures... Il mit un instant sa grosse patte pleine de graisse devant ses yeux brûlés, comprimant ses paupières, et cela lui fit retrouver dans cette nuit passagère l'éclat du feu, de grands zigzags à l'image du feu, là-bas, qui s'étirait. Il eut l'impression d'en chavirer, retira sa main, renifla, oh! cette chaleur... Réunion à six heures. Le serpent d'enfer se tordait de laminoir en laminoir. Il le regardait s'éloigner, Toto. Il le regardait s'allonger, grésiller, rouge, rouge, rouge... A six heures. C'est difficile de penser à plusieurs choses à la fois. Et puis, c'est dangereux. Difficile aussi de séparer ses pensées. Il sentait toute sa carcasse secouée par l'effort. Il flottait entre ses pensées. Réunion à six heures. Encore une réunion. C'est pas ça qui arrêtera la guerre. La sueur lui coulait du front dans les yeux. Il pensait à Marthe et au petit. Il pensait à toute cette chiennerie. Il pensait que déjà... « Ho, ho! » Le nouveau bloc de feu solide, là-haut, s'aboulait entre le ciel et sa tête au bout de la chaîne ballante, avec son rayonnement torride. Il n'y avait plus que cela qui comptait, allez penser à la réunion, les servants de la machine, les yeux papillotant, la tête renversée, attendaient la nouvelle charge de feu de leurs longues perches de fer.

Toto tout d'un coup eut une pensée claire, aveuglante comme le métal : s'il y avait la guerre, ça ne changerait rien pour lui de tout ça, de la poussière respirée, du tohu-bohu sans fin dans sa tête, de la sueur, de l'impossibilité de penser... Rien. Il serait affecté spécial. Ce serait la guerre, voilà tout. La lumière du métal s'enfonça dans la machine, et la terre trembla de sa respiration de monstre. Rien. La guerre. Mais déjà il comprenait, Toto, que si pourtant, la guerre... Impossible de rien penser jusqu'au bout dans cette clameur

de matière craquante et choquée, dans cette digestion de feu qui se faisait là sous ses regards, qui lui soufflait son haleine de fer. Est-ce que déjà, déjà pour eux, les ouvriers de Wisner, ce n'était pas toujours la guerre... Une guerre où on perdait des doigts, des bras, la vie... Le serpent sortait de la bouche noire comme une langue de démon. La Garce qui passait près d'eux cria quelque chose à Toto et à Riquet, son coéquipier. Ils firent ceux qui n'entendaient pas. D'ailleurs, ils ne l'entendaient pas. La machine tressautait sur le métal broyé, la chaleur était affreuse. La Garce avait passé. Cette puanteur, il ne pouvait pas s'empêcher de faire des remarques, même quand il savait bien qu'on ne pouvait pas l'entendre. A six heures, la réunion. C'était déjà la guerre pour eux, c'était toujours la guerre. On ne peut pas penser à tout à la fois. Affecté spécial. Tu parles. Il y avait Maurice, son cousin, qui lui avait dit : « Tu as de la veine, toi, tu seras affecté spécial. » De la veine... Il y en a, la guerre, ils croient que c'est des vacances. Affecté spécial. Rien de changé. La guerre comme toujours. Rien de changé? Des fois.. qu'est-ce qu'il devient, le syndicat, quand c'est la guerre? Pour les affectés spéciaux. On n'est plus des ouvriers, on est des affectés... alors, ah saloperie... La tête lui éclatait du vacarme. A six heures la réunion... Marthe et le petit... Déjà, on peut voir qui y gagne, à la guerre... La Garce, la veille, il leur a fait un petit discours... La guerre... A qui on la fait-il, la guerre? D'abord, ici, on la fait toujours, la guerre... Les laminoirs, de bouche noire en bouche noire, s'arrachaient le serpent rouge. Tout l'air branlait de bruit. Les têtes, les bras, les corps, les jambes arquées par l'effort des bonshommes rejetant avec leurs tenailles la masse brûlante vers les machines... A six heures... Déjà, on commençait à se cacher de se réunir... La guerre... C'est à nous qu'ils font la guerre... La guerre, ça commence par nous enlever nos droits... Affecté spécial... Tu n'es plus un ouvrier quand tu es affecté spécial, il avait dit, la Garce... Et alors quand il y avait la guerre, officielle, pas la guerre de toujours, la guerre que c'est officiel, les ouvriers avaient tort, la raison, la patrie, le devoir, tout ça, c'était le patron, le point de vue de toujours des patrons, rien qu'à la boucler, accepter, la boucler, la boucler... C'est ça, d'abord, leur guerre...

« Ho, ho!... Où as-tu la tête? » criait Riquet.

La masse incandescente se balançait au-dessus d'eux. Où avait-il la tête? On ne peut pas penser à toutes ses pensées. Les bras tendus, au-dessus de sa tête, il dirigeait de sa perche le bloc de feu vers la bouche béante. On ne peut pas penser à toutes ses pensées.

XXI

Dans les grands lavabos éclaboussés, de part et d'autre des éviers longés d'un tuyau avec des robinets alternés d'un côté et de l'autre, l'eau savonneuse coulant chargée de crasse noire, les hommes nus jusqu'à la ceinture se nettoyaient, soufflaient, s'ébrouaient, crachaient. Le vieux papa Féroud, qui n'avait guère que quarante-cinq ans, mais qui avait l'air d'en avoir soixante, ne pouvait s'empêcher de penser comme, il y avait vingt ans de ça, on avait été émerveillé de cette installation qui semblait aujourd'hui lamentable, insuffisante d'abord pour le nombre de bonshommes qui y défilaient, il y en avait à faire le pied de grue qui criaient aux autres : « Alors, t'as pas fini de te bichonner? Nous, on se brosse, faut l'attendre, parce que monsieur il va au claque. » Wisner avait en personne, soi-même, inauguré le truc, et il y avait été d'un discours, une rareté, ce n'était pas un mec bavard, le patron, et il ne se montrait que dans les grandes occasions. Bidolet, lui, ce petit blond râleur, il n'avait pas idée de ça, tu parles d'un bordel, ça vous pisse sur les pieds, enfin il n'y avait rien qu'il n'imaginât de gueuler. A côté de lui, Blanchard finissait de s'astiquer le caisson. Il se hâtait pour la réunion. Pourvu que ça ne le retienne pas trop longtemps, Paulette qui l'attendait... En face de lui, du milieu du savon, il y avait un type très brun qui miaulait contre la guerre, on ne l'écoutait pas, on savait tout ça... Quelqu'un passa derrière Blanchard et lui souffle : « Raoul, vite au vestiaire! Il y en a, ils font les cons... »

Blanchard s'était à demi retourné, il avait aperçu, à travers la mousse, un copain qu'il connaissait de vue, mais dont le nom lui échappait. Il s'épongea avec la serviette, et, son barda à la main, repassa dans le vestiaire, une grande pièce carrée, aux murs de baraque, avec des poutres de fer croisées sous le toit, et des rangées parallèles d'armoires de métal, écaillé, qu'on avait ripolinées jadis, et jamais repeintes. Les types, là-dedans, devant leur place, en train de se rhabiller, flanquant leurs vêtements de travail sales et noircis pêle-mêle, dans leurs cases, faisaient un chahut du tonnerre : ça causait toujours, à ne pas s'entendre, ça s'interpellait, d'habitude à cette heure-là, mais aujourd'hui ça avait un ton tout différent, une sorte de couleur de courroux et d'armoire à armoire, entre voisins, on s'engueulait ferme.

Blanchard démêla vite l'origine du vacarme : dans l'espace libre, entre la porte et les cases, il y avait trois gars, dont un parlait. Il faisait de grands gestes, il expliquait quelque chose dans le tohu-bohu, et on ne l'entendait pas, sauf des mots qui se débrouillaient pour sortir, guerre, paix, pacte, communistes... C'était un orateur novice, qui faisait toujours le même geste,

levant la main droite, à la fin des phrases, la rabaissant au début de la suivante. On ne l'écoutait guère, et il se faisait mettre en boîte. Mais il avait déclenché la bagarre. « Nom de Dieu, on avait besoin de ça avant la réunion du syndicat! » marmonna Blanchard. Le type qui l'avait prévenu était à côté de lui : « Je le connais, c'est un homme à Doriot... » Ils se regardèrent : lui casser la gueule, mais ça risquait de foutre tout le monde en l'air. On pouvait bien voir que si les ouvriers ne prêtaient pas l'oreille au PPF, les sujets brûlants qu'il avait lancés sur le carreau avaient mis aux prises les voisins de cases. Dans l'ensemble, il y avait peu de communistes dans ce vestiaire-là, et ils se faisaient salement engueuler.

Blanchard essaya de crier que tout ça c'était le boulot de ce provocateur, qu'on n'avait pas besoin de se diviser à un moment pareil... quelqu'un lui cria après : « Vous l'avez voulu, votre guéguerre, alors vous êtes contents, vous l'avez! » C'était Clodius Despierres, un socialiste, il l'avait reconnu ; Blanchard se retourna et lui cria : « T'as pas besoin de venir nous crier ici les mensonges du *Popu* ! — Je peux pas lire *L'Huma*, répliqua l'autre, elle a clamsé! » Il avait eu tort de faire de l'ironie, un grand Nord-Africain qui était à côté de lui, lui flanqua son poing dans la gueule : « Saloperie! » Nom de Dieu de tonnerre, on avait besoin de ça pour créer le climat avant la réunion syndicale! Le pis était bien sûr que la plupart des types, ils étaient montés : et il n'y avait plus personne pour leur expliquer les choses... « Vous vous tabasserez un autre jour! » clama-t-il, en essayant de séparer les combattants. Ah, ouiche! on commençait à se cogner dessus dans tous les coins. Les types qui se pressaient autour de ceux qui se battaient criaient que c'étaient les communistes qui mettaient la pagaille... Un contremaître qui avait voulu la faire à l'esbroufe avait pris une clef anglaise sur le coin de la gueule, et il était là, appuyé aux armoires, qui sortait le menton et s'étanchait la lèvre. Brusquement, on ne sait pas pourquoi, ça s'éteignit comme ça avait commencé. On se criait encore après, mais personne ne se battait plus.

Le PPF essayait de reprendre son discours. Alors Blanchard et quelques autres le vidèrent, et tout le monde rigola. Au fond, on était pressé de rentrer chez soi. Mais toute l'histoire avait été très claire, et le copain dit tout bas à Blanchard : « Ah, dis donc, on a les types contre nous... » Blanchard ne répondit pas. C'était clair, on avait les types contre nous. Il regarda mieux celui qui lui parlait, il le reconnut : c'était Bender, un ajusteur-monteur comme lui. Il se demanda : et Toto ? qu'est-ce qu'il pense, Toto, qui est un rien anar ? et tous les autres des forges et des fours ? Est-ce qu'ils sont contre nous ? On allait le savoir à la réunion des délégués d'atelier. Il fallait faire gaffe, des incidents comme ceux du vestiaire n'arrangeaient pas l'atmosphère. Ils allaient encore tous dire, pas de politique au syndicat, et puis faire de la politique contre le Parti... Nom de Dieu de nom de Dieu, on l'a depuis trente-cinq, l'unité syndicale, mais ce n'est pas l'unité ouvrière, tant qu'il y a la division politique... Et la guerre, c'était pour demain, et qu'est-ce que vous pouvez foutre contre la guerre sans l'unité ouvrière ? Et on a été battus en Espagne, il ne faut pas qu'on le soit en France... ce n'est pas que nous qu'on défend...

XXII

« Ils n'oseront pas...
— Ils oseront.
— Ils n'oseront pas.
— Ils oseront.
— Je vous dis qu'ils n'oseront pas... »

Bender refermait soigneusement la porte. C'était un joli petit café-bar pauvre, mal éclairé, de la rue Anatole-France. Un faux zinc sur du faux marbre, des tables de métal peint, des banquettes qui n'étaient pas en moleskine, un peu crevées, peu de bouteilles sur les étagères à bords dentelés. Un nègre avec un cuir sur des pantalons de toile sans couleur parlait en soufflant dans ses doigts, penché sur un café tasse, devant la caissière pâle, avec de petits rires... Et déjà Blanchard et Toto s'étaient assis derrière la table, écartant le tapis de cartes vert comme une prairie à fleurs noires. Tout au fond, une fille décolorée jouait au jaquet avec un petit vieux, et la radio chantait *Marquita...*

« Je vous dis qu'ils n'oseront pas toucher au syndicat... », répéta Toto avec obstination. Bender s'asseyait. Blanchard dit :

« Et pourquoi donc, petite tête, qu'ils n'y toucheraient pas au syndicat? Parce que c'est le syndicat? Mais c'est justement parce que c'est le syndicat...

— Qu'ils y toucheront? J'y crois pas. J'y crois pas. C'est des choses comme vous en dites, vous les communistes. Vous êtes toujours pour le pire. Vous voyez le mal partout. Je veux pas dire... Mais vous voyez le mal partout.

— Tu me fais rire : on voit le mal partout... Il n'y est peut-être pas? Tu as confiance dans Daladier, dans Bonnet, dans qui? Reynaud, des fois? »

Toto secoua les épaules. L'homme-orchestre, patron, barman, garçon, du petit café-bar prenait les commandes. « Un petit blanc, dit Blanchard. — Un petit blanc », dit Toto. Et Bender avec un air de courage subit : « Moi, ce sera un diabolo... » Puis sourit, et rentra sa tête dans ses épaules et Toto reprit : « Ils n'oseront pas, nom de Dieu, ils n'oseront pas! Pourquoi qu'ils oseraient? Pour se mettre à dos les ouvriers? On ne fait pas la guerre en se mettant les ouvriers à dos...

— A moins, rectifia Blanchard, qu'on ne fasse la guerre aux ouvriers... »

Saint-Granier s'était tu, et un reporter sportif rendait compte d'une épreuve cycliste quelque part au diable. Le rire du nègre meubla un silence. Toto eut l'air de poursuivre ses pensées, de répondre aux exploits du sprinter, de s'en prendre à la caissière.

« Cette guerre, vous l'avez voulue, tu ne peux pas dire, vous l'avez voulue...

— On n'a pas voulu la guerre, on voulait la sécurité...

— Enfin vous la vouliez... appelle-la guerre ou sécurité... vous la vouliez avec les Russes contre Hitler. Moi, remarque : je suis contre la guerre. Mais je vous comprends : il y a guerre et guerre. Tu as été en Espagne, toi. Je ne peux pas te le reprocher : c'est la guerre du peuple... Mais cette guerre-ci, c'est-il la guerre du peuple? Et tout de même, jusqu'à ce que les Russes y aient tourné casaque, vous autres...

— Tu ne sais pas ce que tu dis », dit Bender sur un petit ton calme, qui fit que les deux autres le regardèrent. Il rougit. « Qui c'est qui t'a dit qu'ils avaient tourné casaque, les Russes, dis un peu voir... qui? Les journaux. Les journaux de qui? Leurs journaux à eux, pas? Pas les tiens. Depuis quand tu répètes ce qu'il y a sur *Le Matin?*

— Il n'y a pas que *Le Matin*...

— Et alors? ça ne suffit pas à les juger qu'ils disent pareil que *Le Matin*, peut-être? Tu ne reproches pas à Blanchard qu'il a fait la guerre des copains, en Espagne, mais tu crois ceux qui disaient les rouges, et les églises brûlées, et les nonnes violées, et ce brave petit gars de Franco...

— Laisse donc! » gueula Toto, et il avala d'un trait son vin blanc à peine posé sur la table peinte, et il regarda devant lui les grandes glaces du mur, au-dessus du comptoir, toutes maquillées de fleurs et de feuillages pour cacher leurs cassures. Dans ce bistro, tout était faux, jusqu'aux miroirs.

« Tout de même, reprit-il, si on vous suivait... demain ils feraient sauter ceux des délégués syndicaux dont ils ne blaireraient pas la gueule... ils ne respecteraient plus la démocratie syndicale... voilà ce que vous nous avez chanté à la réunion, pas? et moi je dis que c'est des discours... je dis, moi...

— Tu sais ce qu'ils en pensent de la démocratie syndicale, non? Eh bien! alors..., dit Bender.

— Tout de même, les Russes..., dit Toto..., explique-moi les Russes...

— Si tu veux... », dit Blanchard. Il fallait remonter en arrière. Trente-six. L'Espagne. La non-intervention. Le coup de la non-intervention, on l'avait refait avec l'Autriche, avec la Tchécoslovaquie. Il ne restait plus que la France... « Pourquoi, petite tête, hein! pourquoi? Parce qu'il aurait fallu se battre en étant les alliés des Russes... et, tu le sais bien, la guerre qu'ils veulent, c'est la guerre contre les Russes...

— Comment? On a signé un pacte avec la Russie...

— Oui. Laval. Par amour des Russes? Cette idée! Parce qu'il croyait jouer un bon tour dans le pays, aux ouvriers, leur dire : votre Staline, hein? c'est avec moi qu'il est. Et puis, les ouvriers, ils l'ont compris autrement. Alors on a remisé le pacte... Blum. C'est leur truc : un Laval fait celui qui s'entend avec les Russes, puis un socialiste s'arrange pour que ça n'ait pas de suites : rien à dire, c'est un socialiste...

— Bon, mais le leur, de pacte, avec Hitler, alors, non, quoi? »

Quand on parlait en général, ça allait, mais dès qu'on touchait à cette histoire du pacte, les gens, et Toto comme eux bien sûr, ils perdaient pied, ils n'écoutaient plus : assourdis qu'ils étaient par le vacarme qu'on en faisait, par toute cette propagande, leur presse... Blanchard, il lui fallait se dominer, son instinct, c'était de dire merde... puis il pensait, après tout c'est Toto, qui est là, avec son verre de blanc, et pas Chamberlain, ou Bonnet... Alors, il se dominait.

« Rappelle-toi, couillon, comment ça s'est passé... »

Il se lançait dans l'historique des négociations de Moscou. Toto s'impatientait : « Mais le pacte!

— Idiot, qu'est-ce que tu veux y piger si tu ne te rappelles pas... »

Il le forçait à se rappeler. C'étaient les mêmes gens qui il y a un an avaient préféré céder à Hitler, plutôt que de faire, à Munich, place à l'URSS dans la conférence européenne, les mêmes qui avaient banqueté avec Ribbentrop à Paris, abandonné Prague, puis qui s'étaient mis à parler d'alliance avec l'URSS, très fort, faisant crier Hitler à l'encerclement... les mêmes... mais la négociation pendant des mois n'avait pas avancé d'un pas, comme si on l'avait entreprise seulement pour avoir une carte d'échange, quelque chose à offrir à l'Allemagne... comme si on voulait faire s'engager l'URSS sans s'engager soi-même... On savait bien que les ambitions suivantes des nazis étaient à l'Est, la Pologne, et suppose une seconde qu'on se dise la Pologne tant pis, il n'y a rien à faire... on se l'est bien dit de l'Espagne, de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie... alors la Pologne bouffée, mieux vaut qu'Hitler il regarde à l'Est, hein? on le jette sur l'URSS, et Chamberlain, Bonnet et compagnie ils se disent : ça fera d'une pierre deux coups.

« Bon, tu dis ça... », dit Toto. Blanchard haussa les épaules, et continua : « Je dis ça... et si c'était autrement... »

Si cela avait été autrement, n'aurait-il pas fallu donner les moyens aux Soviétiques de jouer leur rôle dans la coalition de sécurité autour de l'Allemagne? Et comment l'auraient-ils joué, ce rôle, n'ayant pas de frontière commune avec l'Allemagne, puisque les Polonais, à l'aide de qui on était supposé se porter, refusaient de les traiter comme des alliés, déclaraient que jamais, même attaqués par Hitler, ils ne les laisseraient passer sur leur sol? Toto protestait.

« Ah oui? dit Blanchard. Ce qu'il y a sur les journaux, quand ça va d'un sens tu le retiens... et de l'autre tu l'oublies? Il y a pas dix jours, ils l'ont dit, les journaux... c'était une note Havas... alors! »

Alors, si l'URSS, elle entrait dans une coalition militaire, sans moyens militaires, avec les Polonais qui ne la traitaient pas en alliée, ça voulait dire que les nazis, eh bien! ils pourraient, eux, aller attaquer l'URSS à sa frontière, tandis que l'URSS aurait les mains ficelées par la Pologne, dans l'autre sens, hein? Et puis Molotov...

C'était toujours le discours de Molotov en mai que citait mon Blanchard, celui qu'il avait donné à lire à Prache d'abord, puis à César Dansette. Molotov y disait que quand on n'a pas de commune frontière avec un pays, pour attaquer celui-ci, il y avait encore moyen d'en louer une, à un pays limitrophe de celui qu'on voulait attaquer. Et à côté de l'URSS, il y avait des frontières à louer, trois petits pays baltes, la Finlande... suffisait de mettre le prix pour en acheter les dirigeants... surtout que ça, la bourgeoisie y est à peu près allemande... les nazis le disent sur tous les tons...

Ce que les Soviétiques, ils voulaient, pour entrer dans l'alliance franco-anglaise, c'étaient des garanties de ce côté-là, c'étaient les mains libres de ce côté-là... et puisqu'on leur demandait si Hitler il entrait ou en Hollande ou en Belgique, de déclarer, eux, automatiquement la guerre à l'Allemagne, ils considéraient qu'ils avaient le droit à la réciproque, en cas d'invasion de la Lettonie ou de la Lituanie, hein? Eh bien! les Français et les Anglais, ils ne voulaient pas en entendre parler... Alors, il devenait évident que c'était bien moins mettre Hitler en mauvaise position, que de faire de l'URSS un objectif tentant pour Hitler qu'il s'agissait... La comédie durait, on n'avançait pas... A Moscou, des envoyés sans pouvoir amusaient le tapis... Est-ce que ce n'était pas le droit d'un gouvernement d'assurer, dans ces conditions, la sécurité de sa frontière, par un pacte de non-agression avec un voisin dangereux, auquel d'autres méditaient de le jeter en proie, pour le détourner de ses ambitions occidentales? puisque ces autres-là ne voulaient pas donner les moyens de se défendre à ceux dont ils feignaient de rechercher l'alliance...

« Tu ne vois pas, petite tête? Ils allaient leur recommencer le coup de la non-intervention, avec la Pologne, oh! une non-intervention un peu mise en scène! mais au bout du compte... Alors Staline, il a dit, en voilà assez, et c'est fini de la non-intervention, ce coup-là, c'est fini pour toujours, tu saisis? Ils avaient compté sur tout, mais pas sur celle-là, tu saisis? Alors, ils gueulent. Ils se mettent la main sur le cœur. Les Munich, c'est pour eux, tu comprends. Toujours dans le même sens. Maintenant plus mèche de tricher, il va falloir s'expliquer entre soi, alors ils tremblent, ils sont furieux, et ils crient fort pour se faire l'effet d'être des courageux... Ils vont peut-être être obligés de se battre contre le fascisme... peut-être... parce que si tu veux mon idée, ils ne lui feront pas la guerre à Hitler, ils nous la feront à nous... C'est ce qu'ils y gagnent, à leur guerre, tu comprends, liquider tes droits, à toi, Toto, tes libertés, ta démocratie syndicale... Alors pourquoi qu'ils n'y toucheraient pas à ta démocratie syndicale? pauvre miteux, il n'y a que de ça qu'ils rêvent, ils en jasent la nuit, ça les réveille dans le noir... »

Toto hochait la tête. Il était là avec les deux autres, tous les deux du même bord, et qui parlaient, qui parlaient. Son incrédulité à lui les tenait tous les deux en échec. Pas qu'il fût contre eux. Non. Depuis la guerre d'Espagne surtout. Il faut dire ce qui est. Ces gens-là avaient vu juste. On pouvait différer pour la méthode, mais ils s'étaient fait tuer, eux. Blanchard, il en revenait. Blessé. Il racontait bien la bataille de Guadalajara. Dans la guerre d'Espagne, tout était clair. Cette fois... c'était Daladier et consorts qui appelaient à la guerre contre Hitler et voilà les communistes qui ne marchaient plus... Pas qu'il eût du goût pour la guerre, lui, Toto. Tout d'un coup, il dit une chose sans rapport :

« Et puis, moi, je ne connais qu'une chose, je n'ai confiance que dans une chose... la barre de fer... »

Il avait serré les poings au-dessus de la table, il montrait ses poings fermés, et c'était comme si on l'avait vue dans ses poings, la barre de fer...

« Qu'ils s'avancent... Tu as ta barre de fer et, s'ils avancent, tu la leur y balances dans la gueule... »

Il y eut le petit rire triste de Bender. Il regarda les épaules carrées, les bras longs et puissants de Toto, Bender, et il se marra tristement. L'autre en restait là, bête, avec sa force de grand animal. Bender ne disait rien, mais il riait comme s'il avait suivi un corbillard.

« Qu'est-ce que t'as? » demanda Toto. Ce fut Blanchard qui lui répondit :

« Ta barre de fer... ta force... pauvre anar que t'es! elle n'est rien par elle-même, si elle est ta barre de fer, ta force... Ah! si elle obéit non pas à ta tête, mais à ta classe, à la masse; si ta barre de fer est la barre de fer de ta classe! »

Toto grogna. Toujours le même truc.

« On l'a vue, la classe, tiens, le trente novembre, pour la grève générale... Et si tu veux mon idée, à moi, c'est de là que vient toute la chiennerie, toute la chierie... qu'est-ce que tu veux qu'on fasse au jour d'aujourd'hui contre la guerre qui est là, avec cette défaite dans les fesses? depuis le trente novembre, tout s'est défait, tu m'entends, tout, personne ne croit plus que rien soit possible, on serait encore battus comme le trente novembre. Saleté de trente novembre, je te dis : c'est ce jour-là que tout a commencé...

— Ça, dit Bender, c'est vrai ç'a été un sale coup pour la fanfare...

— Non », dit Blanchard. « Non », dit simplement une seconde fois Blanchard, et les deux autres cette fois regardèrent Blanchard. « Non... le trente novembre n'est pas l'origine de tout. Le trente novembre est le résultat d'erreurs qu'on a faites avant. S'il y a eu le trente novembre, un trente novembre comme ce trente novembre-là, c'est qu'avant... avant... nous autres on avait pas fait tout ce qu'il aurait fallu...

— Et qu'est-ce qu'on a pas fait comme il aurait fallu, alors? » demanda Toto.

Blanchard soupira. Il n'était pas très sûr. C'était une chose dont il avait le sentiment vague, et qu'il n'avait jamais dite. Et puis lui, il était sur le front d'Espagne alors... Alors... Il en avait un sentiment vague. D'une chose jamais formulée, qu'il croyait parfois saisir. Il aurait fallu...

« Vois-tu, dit-il, Toto, petite tête, c'est comme ça une idée à moi... c'est pas le Comité central qui le dit... mais je peux pas m'empêcher de le penser... En trente-six, on était les plus forts, la bourgeoisie reculait... Le parti, il a dit : tout n'est pas possible. Il avait raison, le Parti. Tout n'est pas possible. Mais ce qui était possible, c'était de défendre ce qu'on avait gagné, de ne pas compter sur les autres pour veiller sur le grain... Tout d'un coup, on a fait confiance à des réunions d'en haut... Je ne suis pas contre les chefs, ne ricane pas, espèce d'anar! Il y a ceux qui sont nos chefs, ceux qui dirigent notre affaire à nous... mais nous ne les avons pas soutenus par en bas en face de ceux qui ont trahi en quatorze, ceux qui ont fait de toujours les affaires de la bourgeoisie... Qu'est-ce qui nous a pris? On était ivres, le succès, petite tête, le succès, ça grise... On n'est pas restés unis ensemble, comme dans nos usines sur le tas, il n'y a pas eu de comités populaires du Front populaire, c'est pourquoi il n'y a plus de Front populaire, et il y a eu le trente novembre, et tu les as vus tout à l'heure au vestiaire, les gars, et tu as vu cette réunion dont on sort? Tu piges, ou tu piges pas? Et tu sais, même maintenant, même maintenant quand ça paraît trop tard, eh bien! il n'est jamais trop tard pour bien faire... il n'est jamais... »

Toto frappa du poing sur la table et le diabolo de Bender que Bender n'avait pas bu déborda.

« Non, dit-il, vous êtes des rigolos. Il est trop tard. Il n'y a rien à faire. Personne ne vous comprend. Vos Russes, ils ont peut-être raison pour leurs intérêts, mais comment tu veux que l'ouvrier français, il comprenne? Il n'y a rien à faire. Il est trop tard. »

Il s'était levé. Il avait mis sa casquette, il jeta sur la table l'argent des consommations marqué sur les soucoupes. Blanchard le regarda sortir. Bender regarda Blanchard, maussade. Blanchard ne regarda pas Bender. « Tu crois, dit Bender angoissé, toi aussi, Raoul... qu'il est trop tard? » Blanchard se taisait... Trop tard? Il revoyait Antonio l'autre jour, après la défaite espagnole, le camp de concentration, l'Antonio qu'il avait retrouvé chez lui, les pieds en sang, remonté à Paris pour renouer liaison avec son parti, l'Espagne... Trop tard? Les yeux droits devant lui, il disait : « Il n'est jamais trop tard pour bien faire. »

Éliane Cellys chantait dans la boîte à l'œil de trèfle vert. « De quoi qu'elle peut bien avoir l'air, cette poule-là? » pensait Bender. Et le nègre riait doucement au comptoir dans ses doigts pâles comme l'aube des usines.

En prenant son vélo, Raoul, il pensait : comment je veux que l'ouvrier français il comprenne? Un Toto ne m'enlèvera pas de la tête qu'il comprend, l'ouvrier français... Ils ne savent pas ce que c'est que les ouvriers français... moi, je sais : et on verra, on verra ce que c'est, les ouvriers français...

XXIII

« Alors, on n'évitera pas la guerre? »

Jusqu'à la dernière minute, Marie Baranger avait espéré. Isabelle, sa sœur aînée, haussa les épaules. Cette faculté d'illusion qu'elle avait, Marie! En attendant, Françoise ne remontait pas du laboratoire... « Elle ne peut jamais être à l'heure..., soupira Marie. Je te demande un peu, comment a-t-elle la tête à son travail avec ce qui se passe dans le monde? »

L'autre eut un petit sifflement: « Son travail! C'est autant ce Philippe Bormann qui la retient que ses éprouvettes...

— Isabelle! Tu sais bien que tu es injuste. Et puis quand même... Qu'est-ce qu'il va lui arriver, à Philippe, s'il y a la guerre?

— Oh! dit Isabelle, ça c'est le cadet de mes soucis! S'il y a la guerre... Mais père ne rentre pas! »

C'était drôle: les yeux d'Isabelle étaient ceux de son père, mais ce bleu si bon chez le professeur, chez sa fille aînée prenait facilement de la dureté.

Toutes les trois, Françoise comme ses sœurs, leurs incessantes querelles tombaient quand il s'agissait du Pr Baranger. La guerre, c'était à lui, pour ses filles, d'abord qu'elle arrivait. Est-ce que Jules Baranger n'avait pas incarné pendant plus de trente ans la paix du monde? C'était son nom, dans les Balkans comme en Espagne ou en Chine, que murmuraient des lèvres étrangères, quand passait le vent de l'injustice. Sans doute était-il depuis Berthelot le plus grand chimiste français. Cette gloire immense, incontestée, le prix Nobel, le Collège de France, l'Académie des sciences, étaient bien moins ce qui avait voûté ce vieil homme avec des yeux d'enfant, bleus et lointains, dans un visage mangé par la barbe blanche, qui lui montait jusqu'aux pommettes, bien moins que le long souci de la justice et de la paix, ce dévouement jamais démenti aux causes pour lui jamais lointaines si la vérité était en jeu. Son nom, avec ceux de Rolland et de Langevin, était l'un de ces espoirs déments que les hommes avaient sur toute la terre qu'à le prononcer on éviterait le massacre et la mort. Il vivait dans cette petite maison de la rive gauche attenante à l'Institut que le prince de Monaco avait fait construire pour lui. Il y vivait avec ses trois filles, depuis que sa femme était morte; Françoise était la plus jeune, et cinq ans la séparait de Marie la seconde, qui avait trente ans. Isabelle, trente-deux. Toutes trois travaillaient avec leur père. Toutes trois montraient ce même visage effacé, presque plat, sans couleur, qui était le sien. Mais seule Isabelle avait les yeux pâles de son père : Françoise et Marie

tenaient de leur mère le regard sombre, un peu fixe, et un caractère assez différent de celui d'Isabelle. Elles n'étaient pas laides, on ne peut pas dire : elles étaient comme des images usées, maigres, osseuses, avec la même brusquerie des gestes. Le monde pour toutes les trois tournait autour de leur père, et tout en elles, même la générosité, n'était qu'une délégation de la générosité de Jules Baranger. C'étaient des êtres brûlés, en quelque sorte, comme l'épuisement d'une pensée. Les gens disaient qu'elles affectaient de s'habiller n'importe comment. Les gens sont stupides : elles étaient au-delà de ces préoccupations des femmes jeunes. Isabelle se mettait de toutes les couleurs sans y prendre garde. Les deux autres toujours en noir. De toute éternité, elles savaient l'une comme l'autre qu'on était à la veille d'une découverte ou d'une catastrophe. La passion de connaître et la conscience du danger n'avaient laissé d'elles que ces cendres.

« Est-ce que je dois servir? Ou le professeur a-t-il dit qu'il rentrait?

— Il devrait être rentré, Noémie », dit Isabelle. La vieille bonne qui avait tellement l'air d'une chèvre à laquelle on a mis un tablier marmonna quelque chose. Depuis 1900 qu'elle était au service des Baranger, elle n'avait jamais pu se faire à ces inexactitudes. Elle avait porté sur ses bras l'aîné, le seul garçon, qui avait été tué en juillet 18 en Champagne.

Le professeur avait passé par le laboratoire et on l'entendait dans l'escalier, avec sa voix douce, et sa façon de couper ses phrases, en propositions courtes : il parlait avec Françoise, qu'il avait été chercher. « Les voilà, dit Marie. Mon Dieu, qu'est-ce que père aura appris de nouveau? » Les trois femmes regardaient la porte, avec un même sentiment : Noémie, comme les filles du savant, vivait dans une crainte semblable quand il n'était pas avec elles. La maladie de cœur qui avait failli l'emporter, au temps de Munich, ces femmes la sentaient dans leur propre poitrine, et elles souffraient quand, comme ce jour-là, il avait monté trop vite le perron et l'étage. Françoise entra, son tailleur sombre contrastant avec sa jeunesse. Le professeur embrassa Marie, caressa le front d'Isabelle.

Comme il ressortait pour se laver les mains, Isabelle dit à Françoise : « Alors... tu n'as pas dit à Bormann de monter avec toi?

— Il était pris, dit Françoise... On n'avait pas mis son couvert, d'ailleurs, il me semble...

— Noémie! appelait Jules Baranger. Il n'y a pas de savon!

— Isabelle, dit Noémie. Il n'y a pas de savon pour monsieur.

— Pourquoi me dis-tu cela, Noémie? C'est Marie qui a la clef.

— J'ai la clef? dit Marie. C'est vrai, tu me l'as donnée pour l'huile... Où ai-je mis la clef?

— Là, dit Isabelle, tu ne sais jamais où tu mets la clef... je ne devrais jamais te donner la clef...

— Oh! s'exclama Françoise. Comme si tu savais, toi, madame la Sagesse, où tu mets tes clefs! »

Elle passa dans la salle de bains, prit le savon de la baignoire et le porta à son père, qui se servait toujours de la petite fontaine d'étain, dans l'antichambre, pour se laver les mains avant de passer à table. Isabelle arriva trop tard avec sa savonnette. Elle se tint près de son père, et lui demanda avec cette voix tendre qu'elle n'avait que pour lui, pour qui ses yeux redevenaient de la douceur du ciel : « Qui as-tu vu, ce matin, Père? »

Il se tourna vers elle, les mains mousseuses.

« J'ai été à la Ligue... je te raconterai... Ah! j'ai rencontré... il faut que je te dise... Crémieux... Il m'a dit quelque chose... Orfilat, tu sais... Il n'est pas d'accord avec le Parti... il lui a demandé un emploi au Quai... »

Il y avait un désaccord, un seul, entre Isabelle et son père. Sa fille aînée, celle qui tenait le plus de son côté à lui, mais un peu comme sa conscience. Le professeur ne pouvait pas se résoudre à accepter la discipline du Parti, où Isabelle était entrée. C'était, malgré tout, un homme d'un autre temps, lié à des hommes de sa génération, les combats communs, les passions partagées : il craignait avec les communistes de voir un jour ou l'autre se creuser un fossé entre lui et ses anciens camarades de l'affaire Dreyfus, ceux avec qui il avait en commun tous ces souvenirs, toutes ces injures essuyées depuis la fin de l'autre siècle, des méthodes de pensée aussi. Et puis, et puis... on n'avait pas toujours été très adroit avec lui... ces militants sont des gens pressés... lui, Baranger, avec ses scrupules, ses doutes scientifiques, ils ne lui laissaient pas peser le pour et le contre... ils avaient *leur* vérité, et ils ne se préoccupaient pas toujours que ce fût *la* vérité, la Vérité.

A table, Marie dit à son père : « Alors, on n'évitera pas la guerre?

— Non, ma pauvre petite... on n'évitera pas la guerre... ils sont décidés... Crémieux m'a dit... il a parlé avec Léger... on n'évitera pas la guerre... J'ai dit à Isabelle... Qu'est-ce que tu penses, Isabelle... Cette histoire d'Orfilat...?

— Qu'est-ce qu'il y a avec Patrice Orfilat? demanda Françoise qui n'avait pas entendu.

— Il a trahi », dit Isabelle.

Tout d'un coup le professeur jeta sa serviette et prit son visage dans ses mains. Ses filles s'effrayèrent.

« Père... », dit Marie. Il ne répondait pas.

« Père... », dit Isabelle. Et Françoise, à travers la table, étendit sa jeune main maigre et blanche, et la posa sur la vieille main boursouflée, bronzée de son père, la détachant du visage. Il regarda ses filles comme un enfant pris en faute, et il murmura : « Qu'est-ce que je devais faire? »

Le téléphone sonnait : « Veux-tu voir, Marie... », dit le vieil homme. C'était un appareil mural à côté de la fenêtre. Pendant que Marie y parlait, ses deux autres filles regardaient le professeur. Elles craignaient qu'il ne dît quelque chose d'irréparable. Pourquoi était-il ainsi? « Père... », dit Françoise.

« Je ne vous comprends pas..., disait Marie au téléphone... qui?... Non, le professeur... qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? » Isabelle et Françoise tournèrent les yeux vers elle. A ce moment, la sonnette de la porte retentit. Le professeur sursauta et regarda la pendule sur la cheminée : « Une heure et demie! J'avais oublié Cormeilles... »

Noémie fermait la porte de la salle à manger et traînait sa jambe malade vers l'entrée...

« Qu'est-ce que c'est, Marie? demandait Françoise.

— Je n'y comprends rien... » Elle raccrochait. « Père, qu'est-ce que ça veut dire? De quel manifeste s'agit-il? Dans *Paris-Midi*... tu as vu *Paris-Midi*?

— Monsieur, dit Noémie dans la porte, c'est M. Cormeilles qui dit qu'il a rendez-vous...

— Il a rendez-vous..., dit le professeur... j'avais oublié... » Il se levait, mais Isabelle : « Pourquoi ne pas le faire entrer ici, Père?

— Non... je vais... »

Il disait *je vais*, et ne bougeait pas. Il regardait Marie, les yeux bruns de Marie, pareils à ceux de sa femme morte, il eut un geste comme s'il voulait s'expliquer, puis se rassit. Il respirait mal : « papa! » s'écria Françoise. Il fit signe que ce n'était rien. Marie était devenue très pâle. Elle comprenait. Elle comprenait. Les autres ne pouvaient pas comprendre.

« Qu'est-ce que je fais? dit Noémie.

— Qu'il entre! » dit Jules Baranger, et il passa son doigt dans son col dur, comme pour dégager sa pomme d'Adam.

La première chose que les trois demoiselles Baranger virent, ce fut que Pierre Cormeilles avait *Paris-Midi* à la main.

« Asseyez-vous, Pierre. Vous prendrez le café avec nous, j'ai mis tout le monde en retard... Voulez-vous me donner ce journal? Vous l'avez lu? »

Cormeilles, qui serrait la main d'Isabelle, tendit le journal au professeur. Il avait la bouche entrouverte, sur ses dents très blanches, il murmurait quelque chose.

« Mais qu'est-ce qu'il y a dans ce journal? » demanda Françoise. Et le nouveau venu : « C'est vrai, alors, monsieur Baranger? Alors, pourquoi est-ce que je suis venu...? »

Le professeur avait à peine jeté les yeux sur *Paris-Midi* qu'il le posa sur la table, et il y eut un grand silence. Puis il se leva et dit : « Qu'est-ce que vous me voulez tous? Je ne pouvais pas... non, je ne pouvais pas faire autrement... Toute ma vie, toute ma vie... j'ai lutté toute ma vie pour la paix... avec quelques hommes... avec quelques hommes... Est-ce que je puis... est-ce que... comment accepter... d'être séparé d'eux quand la guerre... à l'heure où la guerre... la vérité, vous avez beau dire, la tactique ne peut pas... non, on ne peut pas opposer la tactique à la vérité... »

Ils l'écoutaient, médusés. Françoise et Isabelle assises, Marie toujours debout devant le téléphone, et Cormeilles près du professeur. Isabelle joignait les mains, et les disjoignait. Impossible de ne pas comprendre. Elle ne savait rien encore, ce qui s'appelle savoir. Mais elle mesurait le désastre, le désastre certain. Elle disjoignait ses doigts et les rejoignait.

« Tous, disait Jules Baranger, du fond de sa barbe blanche et du fond de sa vie, tous... ils sont d'accord... est-ce que je peux être contre eux tout à coup... tout à coup... Jofret, tenez, Jofret...

— Jofret! Cette asperge sans cils! s'écria Cormeilles avec une sorte de rage.

— Vous ne savez pas, Pierre... en 1897... Jofret... pour vous ce n'est rien... mais moi, comment voulez-vous... je ne peux pas oublier... Et si demain la guerre... la France... c'est la France attaquée...

— Oh! père! dit Isabelle. Entre Jofret et nous, tu as choisi Jofret!

— Mais regardez les noms, les noms... Ils m'ont dit : le fossé... le fossé entre nous... est-ce que c'était possible?

— *Nous!* dit Isabelle. Père, tu dis *nous*, pour Jofret, les autres et toi contre *nous*... »

Marie s'était brusquement approchée de son père et elle entoura de son bras les épaules du professeur. « Quoi que tu aies fait... », murmura-t-elle. Et lui défit ce lien tendre, se rassit et se mit silencieusement à pleurer. Alors, Pierre, battant en retraite, des yeux chercha à exprimer pour Françoise qu'il se sentait de trop.

« Restez, Cormeilles, dit-elle. Vous n'êtes pas de trop... »

Quand on se taisait, c'était insupportable. Jules Baranger le comprit, et il se reprit à parler, à expliquer...

« Pas seulement Jofret... tous... le fossé est entre eux et le Parti... le Parti a creusé le fossé en approuvant les Russes... s'il y a la guerre... demain la guerre... oh! je ne peux pas m'y faire... l'alliance...

— Mais voyons, vous savez bien que c'est un mensonge, intervient Pierre, il n'y a pas d'alliance, d'alliance militaire... vous savez bien que c'est un mensonge...

— Demain... il y aura d'un côté la France... de l'autre l'Allemagne et la Russie... l'Allemagne et la Russie... Si les communistes ont choisi... moi, moi, je ne peux pas choisir... le fossé... »

Isabelle avait pris brusquement le journal sur la table, et elle le lisait, se tournant pour que le jour tombât dessus. Quand elle releva la tête, elle dit : « Tout de même, comment, comment as-tu pu signer cela ?

— Mon enfant, tu me juges... regarde bien ce texte... nous ne disons pas... il y a encore moyen... nous laissons la place à un geste des Russes... à un retour... Nous disons seulement que la France, que si demain la France est attaquée... Pour sauver la paix... est-ce que tu crois qu'on peut sauver la paix... sauver la paix... autrement que dans le camp de la France ? »

Il était si désemparé. Il aurait tant voulu penser autrement ; il était comme un homme emporté par la tempête. Avec tout le pathétique de la vieillesse. Pierre, le long et maigre Pierre, avec son grand nez tombant, ses quelques fils d'argent aux tempes, tout le sang aux joues, se pencha, en se balançant un peu comme toujours, et prit les mains de Baranger, la main qui avait signé : « Monsieur Baranger, dit-il en respirant très fort, monsieur Baranger, vous savez bien comme nous vous aimons tous, ce qu'est pour nous, pour tant de gens dans le monde, votre nom, le respect qu'on a de votre nom... comment avez-vous pu... vous dites : on ne peut sauver la paix que dans le camp de la France... D'accord. Mais où est le camp de la France ? avec le Daladier de Munich ? le Bonnet qui téléphone à Berlin ce qu'on lui dit au Conseil des ministres ? où est le camp de la France ? Quand ceux-là seuls qui sont contre Hitler sont frappés... privés de leurs droits... de leurs journaux... attaqués dans la rue... le camp de la France, monsieur Baranger...

— Pierre, taisez-vous... il fallait signer cela pour ne pas consacrer la rupture... j'ai cru sauvegarder... je ne sais plus si j'ai eu tort... mais j'ai voulu sauvegarder l'union des républicains, comme jadis devant les faux de l'État-Major... Esterhazy... sauvegarder... Il faut que la conversation demeure possible... pour les communistes aussi... vous vous trompez, mon cher Pierre, vous vous trompez... songez que si le vent se lève... un vent terrible... il va tout balayer... la paix, la république, la France, votre parti... tout balayer... »

Il avait un grand geste tremblant. Françoise demanda, montrant le journal : « Mais enfin quand... quand as-tu signé ça ?

— Ce matin... J'étais allé à la Ligue... Il y avait Jofret, Perrin... d'autres... Ils avaient déjà signé... tous... Ils m'ont dit : cela paraîtra sans votre nom... vous nous désavouez... alors j'ai signé... Je ne croyais pas... Je n'aurais jamais cru... Ils ont dû téléphoner tout de suite au journal pour qu'on ajoute mon nom... ils se sont vraiment pressés... vraiment pressés... »

Il y avait de l'amertume dans les derniers mots. Isabelle dit : « Qu'est-ce que ça peut bien faire... de toute façon, tu as signé, tu as signé...

— Ça ne fait rien, répéta-t-il, ils se sont vraiment pressés... Jamais je n'aurais cru ; je pensais avoir le temps... je pensais... rien que pour te prévenir... et tes sœurs... ah çà ! ils ne m'ont pas laissé souffler ! » Isabelle eut une espèce d'emportement : on ne put bien saisir ses paroles, où il y avait les mots *chantage* et *social-démocratie* sur le ton de la colère.

Françoise dit tout bas à Pierre : « monsieur Cormeilles, je voudrais vous parler seule... voulez-vous venir à côté... »

Il la suivit. Il pensait : la trahison d'Orfilat, Gaillard qui nous lâche, maman... et puis maintenant Baranger ! Les autres demeuraient comme des figurants qui ne doivent pas remarquer les faits et gestes des protagonistes. Le vieil homme n'avait que sa fille aînée en tête. Il se tourna vers elle : « Isabelle, ma petite Isabelle... je t'ai fait de la peine... »

Elle dit, comme si elle eût été seule et qu'elle eût rêvé à voix haute : « Mon père, je voudrais être morte... »

Le téléphone sonnait. Marie le regarda. Personne n'y allait. Le téléphone sonnait. Marie dit, les lèvres tremblantes : « Encore quelqu'un qui va nous demander des comptes... »

Baranger la regarda : c'était donc ça, tout à l'heure... il regarda le téléphone, lui aussi. Isabelle ne bougeait pas. Elle pensait à sa mère. Si sa mère avait vécu... Le téléphone sonnait. Ils regardaient ce téléphone.

Ils laissèrent sonner le téléphone.

XXIV

Watrin ne pouvait pas la supporter, Mlle Corvisart. Avec elle, tout avait toujours l'air d'une catastrophe. Les Russes, quoi, les Russes? Naturellement, c'était embêtant, mais après tout, rien n'était cuit encore. Me Watrin haussa les épaules. Les journaux, les journaux. Si on croyait ce qu'écrivent les journaux.

« Ne faites pas cette tête d'enterrement, mademoiselle Corvisart... Dites-moi plutôt ce qu'il y a au courrier... »

In petto, il l'appelait la môme Corbillard. Cette idée d'avoir un nom de station de métro. Avec tout ça, il était habitué à elle. Elle était là du temps de Lucie... Me Watrin revit soudain Lucie. Avec une netteté violente. Elle avait quarante et un ans quand elle était morte, sa femme. Subitement. Elle était dans la pièce voisine, elle avait dit : « Qu'est-ce que j'ai? Je ne me sens pas bien », et puis elle était tombée... Mlle Corvisart était arrivée. Elle avait des défauts, pour une secrétaire. Mais c'était elle qui s'était trouvée là quand Lucie... Et comme elle avait pleuré!

« Le ministre a téléphoné, maître...

— Bon, vous ne pouviez pas le dire? Il faut que je vous tire les vers du nez, et vous êtes là à me scier les pieds avec votre Staline... »

Il sortait son petit carnet de cuir de chez Hermès, un cadeau de client, et cherchait le numéro de téléphone. C'est bêtement arrangé, recto verso la même chose pour toutes les lettres, l'M est toujours comble, comble... Pendant que son doigt épais tournait le disque de l'automatique, il se rappela sa conversation au Palais avec ses collègues Lévine et Viala. Me Viala prétendait qu'en réalité on n'avait jamais voulu l'alliance avec les Russes. Pourtant il n'y a qu'à regarder la carte... « Le cabinet du ministre... Ah! c'est vous, Joseph? M. le ministre est là? Il paraît qu'il m'a téléphoné... Mais oui, c'est Me Watrin... Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui, vous ne me reconnaissez pas?... »

Il se sentait enclin à la rêverie, ce grand homme lourd. Ses paupières retombaient sur ses yeux fatigués, rougis. Il souffla. On l'avait encore fait trop manger. A quelle heure avait-il dit à cet ingénieur de venir demain? Il n'avait pas envie de prendre cette affaire. Viala ne devait pas avoir tout à fait tort pour ce qui était de Bonnet... Celui-là, l'alliance russe...

« Comment? Qui parle?... Oh! excusez-moi, monsieur le ministre... Non, j'étais dans les nuages... Les événements? Non... Je crois que j'ai trop déjeuné... Mais certainement, monsieur le ministre... J'arrive tout de suite, monsieur le ministre... Je vous remercie, j'ai ma Citron... »

Ces ministères de la rive gauche ont une espèce de charme. On a choisi des

hôtels particuliers qui font que la République a l'air de s'être installée chez les héros de Balzac... Me Watrin salua le concierge en passant sous la voûte, et dans la cour pavée, déserte, regarda au fond le bâtiment plus bas, où étaient le cabinet et les salons du ministre. Par-dessus le toit, on apercevait les arbres de ce parc prisonnier des immeubles environnants. Quel calme ici ! Mlle Corvisart pourrait en prendre de la graine, et Lévine, et Viala... Il sourit. A vrai dire, c'était tout de même un ministère de deuxième zone pour un homme comme... ça devait être plus nerveux au Quai ou rue Saint-Dominique. Il grimpa le perron.

Dans la grande antichambre aux fenêtres hautes, à cette heure d'été, le jour tombant, les volets fermés, la lumière qui ne venait que par la porte laissait partout des ombres mêlées. Les deux huissiers se levèrent, reconnurent l'avocat, se consultèrent. L'un d'eux se précipita. L'autre se rassit.

Tout de même, pour un homme politique de cette trempe, ce n'était pas le ministère qui lui convenait. Depuis deux ans, il se maintenait dans le gouvernement. Parfois même Watrin s'était demandé pourquoi le ministre s'y maintenait. Il attendait son heure, évidemment. Avec le tour des choses, peut-être venait-elle de sonner. L'avocat se rappelait le voyage de Ribbentrop à Paris, à la fin de l'autre année. Au dîner du Quai d'Orsay, le ministre n'avait pas été invité. Comme Mandel et Zay. Aujourd'hui, ça semblait bizarre. Alors, il y avait des gens qui trouvaient ça naturel, diplomatique.

« Maître, M. le ministre vous attend... »

Le haut cabinet sombre, parce que du jardin les ombres des arbres laissaient à peine percer le crépuscule, le haut cabinet tranquille s'anima, réveillé par l'entrée de Watrin. Le ministre s'était levé brusquement derrière la table immense, encombrée de livres, de dossiers. Comme un gros oiseau noir qui secoue ses ailes, qui pourrait dire l'âge des oiseaux? Watrin savait bien que le ministre avait deux ou trois ans de plus que lui, mais ces cheveux de l'espèce qui ne blanchit pas, ce visage une fois pour toutes bruni... Il était jeune quand il avait joué ce rôle dans l'autre guerre... Le col blanc qui l'engonçait accusait encore cet air de volatile...

« Asseyez-vous, Watrin... J'ai voulu vous voir... »

Il s'agissait de cette affaire des graines oléagineuses. On donnerait satisfaction à son client. Il y avait intérêt à ce qu'elle ne traînât plus... « Mais vous m'aviez dit, monsieur le ministre... » Oui, sans doute, il lui avait dit. Seulement maintenant, on ne savait pas ce qui pouvait se passer, l'intérêt du pays était de faire rentrer les stocks... Alors votre client n'avait peut-être pas tout à fait respecté les règles... La situation exigeait...

Watrin tout d'un coup comprit. La guerre. C'était drôle, le ton des journaux depuis deux jours, l'histoire du pacte, tout ça ne l'avait pas convaincu, l'agitation des gens... Il croyait encore que c'était la guerre des nerfs. Puis brusquement, pour cette petite affaire d'un chargement contesté, en souffrance à Konakry, pour lequel le ministre se dérangeait...

« Alors, c'est la guerre? » demanda-t-il.

Le ministre eut un geste évasif : « Je le crains... tant que ça n'y est pas... Je crois que nous pouvons être sûrs de l'Angleterre, cette fois...

— Et l'Italie?

— Ah! ça, c'est le point noir. On nous dit que Mussolini se tiendra tranquille... qu'est-ce que vous en pensez, Watrin? Le pays... »

Ce n'était pas pour les graines oléagineuses qu'il l'avait fait venir. Watrin connaissait ce ton, ces manières interrogatives. Le ministre aimait sonder l'opinion. L'avocat était de ceux dont il attendait toujours quelque lumière des gens que lui n'atteignait pas. Dans les moments de crise ministérielle, il l'avait parfois fait venir comme ça... quand on aurait cru qu'il n'en avait pas le temps...

Cette fois, Watrin risquait d'être moins utile : l'idée de la guerre lui faisait un peu perdre l'esprit critique. Il parlait de s'engager. « J'étais lieutenant de réserve... » Il aurait dû dire de territoriale... Le ministre haussa ses épaules rondes et voûtées. L'œil petit et noir fixa son interlocuteur.

« Qu'est-ce qu'on dit, Watrin? Dans vos milieux... avec cette interdiction des journaux communistes...

— Je n'ai vu personne encore de la Ligue... Évidemment, les communistes ont beaucoup indisposé les gens contre eux, mais si vous voulez mon avis, du strict point de vue du droit...

— Il s'agit bien du droit, dit le ministre. J'étais contre, c'est bien simple, je l'ai dit à Daladier. Moi, je m'y serais pris autrement. Mais ce qui est fait est fait. Dans de pareilles circonstances, on ne discute pas. Entre nous, on pouvait parler avec ces gens. On ne l'a pas fait. On n'a pas voulu le faire...

— Les Russes...

— Les Russes, évidemment, les Russes... De ce côté-là non plus, je ne suis pas tout à fait sûr qu'on ait vraiment voulu parler avec eux... »

Watrin protesta : « Eh bien! qu'est-ce qu'il vous faut, monsieur le ministre! Depuis tout ce temps qu'on cause à Moscou!

— Oui? Savoir... Tenez, il y a une quinzaine... j'ai rencontré Léger, pas le peintre, celui du Quai, le poète d'*Anabase*... Alexis...

— Il était pour l'alliance russe, celui-là!

— Je le croyais... il m'a dit... Watrin, les choses ne sont pas toujours comme elles paraissent... Léger jure qu'il n'a jamais cru qu'on pouvait s'entendre avec les Russes... dès le premier jour... Alors, je lui ai demandé : mais pourquoi avez-vous poussé aux pourparlers contre le sentiment de votre ministre? Parce que Bonnet, vous imaginez, il a tout fait pour qu'on ne parle même pas! Il m'a dit, Léger : c'est justement... si on n'avait pas parlé... les gens auraient gardé de ce côté-là, un espoir, un rêve... il fallait parler, pour prouver que c'était impossible de s'entendre... et même, tenez, c'est moi, Léger, qui ai imaginé, exigé, sachant bien que c'était impossible, qu'on envoie des militaires... pour que lorsqu'on romprait, quand les Russes rompraient, l'affront soit plus grand... la chose plus sensible à tous... Alors, je lui ai dit : Léger, dites donc, c'est dans cet esprit-là qu'on a engagé les pourparlers? Il m'a dit oui... c'est dans cet esprit-là...

— Alors, ça ne vous a pas surpris, dans ces conditions, monsieur le ministre?

— Oh! vous savez, depuis la disgrâce de Litvinov, j'étais presque certain... Mais ça doit être un coup terrible pour nos communistes. Ils sont sincèrement contre Hitler... Même après le pacte, l'article d'Armand Barbentane...

— Alors pourquoi?

— Je vous l'ai dit, j'étais contre... Je crois au patriotisme de ces gens-là. Il y a quelques jours encore, j'aurais protesté, lutté... j'aurais parlé d'injustice... Seulement, maintenant, les choses sont trop avancées, nous sommes déjà si fortement engagés... nous n'en sommes plus à une injustice près... »

Il avait dit cette dernière phrase avec un certain air provocant et grave, un de ces airs napoléoniens qu'il prenait parfois. Watrin tiqua.

« C'est très sérieux, monsieur le ministre, ce que vous venez de dire... C'est lourd de conséquences... En France, l'injustice...

— L'injustice ne me fait pas peur, Watrin. Je vous le dis, nous sommes trop avancés. Maintenant tant pis. C'est le sort du pays qui est en jeu. L'histoire... »

Il eut un geste large, son bras retomba sur le bureau, avec le silence. L'huissier entra et vint tirer les rideaux. Il avait voulu allumer le lustre. Mais à peine la lumière avait-elle révélé les boiseries claires, les dessus de porte, que le ministre avait agité devant ses yeux une main irritée. Non, non. Et il allumait la

seule lampe au milieu des papiers, sur le bureau, tandis que le reste de la pièce rentrait dans l'ombre. L'huissier était sorti.

« Monsieur le ministre, reprit Watrin, avec une espèce de brutalité bougonne, vous savez bien que je ne suis pas communiste pour deux sous... mais enfin, ce que vous venez de dire... l'injustice... En France, l'injustice ne paye pas. Rappelez-vous l'affaire Dreyfus. Et quand il s'agit de la guerre, c'est la France qui est en cause, il faut avoir la France avec soi.

— La France est avec nous.

— En êtes-vous sûr, monsieur le ministre? Votre question sur les journaux... me ferait croire que vous n'êtes pas certain...

— N'exagérez pas l'importance d'une question, mon cher maître. Ce sont les sentiments de groupes restreints qui m'intéressent... le Palais... des amis que je vous connais... L'opinion publique, vous savez très bien qu'on la fait, l'opinion publique...

— Elle est divisée. Ce sont justement les communistes qui au moment de Munich...

— Ils avaient raison. Vous savez bien que je vous l'ai dit alors. Très souvent, ils ont raison. Ce qui me différencie d'eux, c'est plus une question de tactique que de fond; aujourd'hui, ils ont tort, voilà tout.

— Alors, nous aurons raison contre eux et contre les hommes de Munich, ça fait beaucoup de monde... »

Le ministre se pencha vers son interlocuteur. Il était loin de lui, avec cette table comme un champ qui les séparait, mais il sembla le dominer.

« Vous n'y comprenez rien, Watrin. Les hommes de Munich... Du moment que nous avons montré qu'il n'était plus question de s'entendre avec la Russie, il n'y a plus d'hommes de Munich. L'anticommunisme est un sentiment très fort. S'il peut servir à unir les Français! Je suis prêt à mettre ma main dans celle du diable...

— Tout de même vous allez sévir, pour faire la guerre à Hitler, contre ceux-là mêmes dont vous dites qu'ils sont sincèrement antihitlériens, et vous ne ferez rien contre les hitlériens français...

— De qui parlez-vous? L'*Action française*? ça ne compte pas. Il y a plus de vingt ans qu'ils parlent de m'envoyer douze balles dans la peau. Et je me porte à merveille!

— Demain... tenez, je parlais tout à l'heure avec Lévine et Viala, tous les deux du Parti... eh bien! dans l'armée, demain, ils me l'ont affirmé, les communistes feront leur devoir.

— La France n'est pas un pays de volontariat. Il ne manquerait plus que ça qu'ils ne fassent pas leur devoir. Ils n'ont pas le choix.

— Êtes-vous aussi sûr des gens de droite?

— Dans l'armée, il n'y a que l'obéissance ou le poteau.

— Excusez-moi, mais y a-t-il la même règle pour le gouvernement que pour l'armée?

— Que voulez-vous dire?

— Je pense à votre collègue, M. Bonnet... »

Il y eut un silence, puis le ministre se mit à jouer avec un coupe-papier. Le silence dura. La voix du ministre renoua moins la conversation qu'elle ne sembla poursuivre ses pensées, sur un registre différent : « Il faut de la patience, Watrin, il faut de la patience... songez où nous en étions il y a huit mois... La politique n'est ni si simple ni directe... Rappelez-vous les gouvernements qui dirigeaient le pays pendant l'autre guerre... Cela a pris trois ans pour que Clemenceau... il faut d'abord battre la politique d'un homme... l'homme vient ensuite...! » Il reprit le ton de voix de tout à l'heure : « Maintenant la parole est

aux militaires. Qui est sur notre chemin sera brisé. Les communistes, depuis Munich, marchaient très bien. Je les approuvais. Puis, voilà, ils viennent de trébucher. Trop fidèles à Staline. Ils ont en lui une confiance aveugle, même devant l'évidence de l'alliance allemande. Ils croient plus facilement en sa bonne foi qu'en la nôtre. Ils ont plus confiance en lui qu'en Daladier...

— Les ouvriers français se rappellent Daladier le poing levé à la Nation, et l'abandon du programme du Front populaire...

— Ah, vous me faites rire! Quand avez-vous vu un gouvernement gouverner avec le programme sur lequel son chef a été élu? Et puis les ouvriers... les ouvriers... c'est vite dit. Tous les ouvriers ne sont pas communistes. Et puis, il y aura des défections dans leurs rangs, il y en a déjà... Et encore il faut distinguer les troupes et les chefs... A propos, vous n'avez rien entendu dire? Lévine et Viala ne vous ont pas dit...? Il paraît que Maurice Thorez a désavoué Staline... Non? Ce n'est pas encore public? »

Il y avait une espèce d'espoir dans sa voix. Une espèce de trouble aussi. Un instant la lumière de la table avait accusé ses traits, ce grand bec de corbin, le pli de la gorge dans la prison blanche du col. Puis il s'était rejeté en arrière, comme s'il avait craint de laisser surprendre les mouvements de son âme. Peut-être l'injustice lui faisait-elle peur. Peut-être...

« Je n'ai pas entendu dire, dit Watrin. Au vrai, même, si mes renseignements sont exacts, Thorez aurait déclaré au contraire...

— Ah! dit le ministre, au contraire? »

Il semblait réfléchir. Il avait l'air extrêmement désappointé. M[e] Watrin, dans cette grande pièce obscure, encore chaude de la journée, eut comme le sentiment de voir s'éteindre un dernier scrupule. Il eut aux oreilles le bourdon de toutes les grandes phrases toute sa vie entendue, les principes du droit, ceux des nations; il avait été à Genève quand il était député, membre de la commission des Affaires étrangères; il avait fréquenté Briand...

« Pourtant, dit-il, il ne suffit pas d'un pacte entre deux puissances, pour qu'il y ait la guerre, ni que nos communistes refusent de le désavouer... il se peut encore...

— Allons donc, vous voulez rire! Hitler maintenant ne reculera plus devant rien. Les dés sont jetés. Et même tenez, tenez, demain, si c'était la Pologne qui attaquait les Allemands... me diriez-vous que ce n'est pas Hitler qui a vraiment attaqué la Pologne?

— Pourquoi dites-vous cela? Je ne vous comprends pas, monsieur le ministre... »

Il ne répondit pas. Il changea de sujet : « Alors, vous vous engagez, Watrin? Dans l'autre guerre, qu'est-ce que vous étiez? Aviateur, si je m'en souviens... Lieutenant d'aviation, et tout ce temps, pas monté en grade?

— C'est-à-dire que j'étais sous-lieutenant. Et puis je n'ai pas fait de périodes.

— Vous sauriez piloter, encore?

— Oh! je n'étais qu'observateur. D'ailleurs, à mon âge, on ne me reprendra pas dans l'aviation. Mais n'importe où, je puis encore servir... »

Le ministre s'était levé : « Je puis peut-être vous déposer sur mon chemin... Ah! c'est vrai : vous avez votre Citron... »

XXV

« Robert, tu as oublié l'eau de Cologne... »

Yvonne parlait à mi-voix pour ne pas réveiller les enfants. La petite pendule de voyage marquait sept heures moins cinq, sur la table de nuit des Gaillard. Une bonne petite pendule, qu'un représentant leur avait recommandée au magasin. On avait oublié de remonter la grande, celle de la cheminée, et elle était arrêtée.

« Écoute, dit Gaillard, la cantine est bondée... enfin, je vais essayer de glisser la bouteille. »

Sa femme le regardait avec étonnement dans l'uniforme qu'il avait fait faire l'année précédente, lors de l'alerte avant Munich. Un officier. Un officier, comme son frère Jacques, le saint-cyrien... Il allait partir. Il allait s'occuper de choses étranges, quelque part, Dieu sait où, dans la campagne. On lui dirait : mon lieutenant... Robert. Il avait passé toute la soirée à faire, et défaire, et refaire sa cantine. C'était sa cantine de l'autre guerre.

« Quand on dira la guerre, maintenant, murmura-t-elle en frémissant, ce ne sera plus l'autre...

— Tu es bête. Ce n'est pas encore la guerre. Et puis si c'était la guerre, ce ne serait pas la guerre... Est-ce que tu crois qu'on va se battre ?

— Je sais bien, tu dis ça... tu as peut-être raison, mais... L'autre fois, on disait aussi... et puis ça a duré... tu vois que Jean aille à la guerre ? que ça dure assez pour que Jean aille à la guerre ?

— Jean, protesta-t-il, tout de suite Jean ! Il n'y a pas que ton petit frère... J'y pars tout de suite, moi ! »

Elle l'embrassa. « Folle, folle », disait-il. Il ne voulait pas qu'elle vînt avec lui à la gare, mais il n'y avait rien à faire, il avait beau lui dire qu'elle ne pouvait pas laisser les petits : « Tu imagines, quel drame ! Bien qu'on soit dimanche, j'ai dit à la femme de ménage de venir, et elle sera là à huit heures et demie, elle est prévenue !

— S'ils s'éveillaient, et qu'ils voyaient qu'ils sont seuls...

— Tu oublies toujours que Monique est une grande fille. Et puis si ça t'inquiète, pourquoi ne veux-tu pas qu'ils t'accompagnent aussi ? Toi, tu as bien accompagné ton père. »

Il secoua la tête, agacé. Ça faisait dix fois, au bas mot, qu'il lui disait que ce n'était pas la même chose. D'abord, en 14, il était déjà un grand garçon, et puis, pour son père, c'était autre chose : il savait pourquoi il partait, il y avait l'Alsace-Lorraine à reprendre, il parlait tout le temps de l'Alsace-Lorraine, son père.

« Il ne l'a pas reprise, le pauvre. Il a été tué tout de suite. Je me souviens, à la gare de l'Est, les gens criaient : A Berlin, à Berlin ! Tu n'imagines pas qu'on va crier *A Berlin !* nous autres, des fois ? »

Il disait déjà *nous autres*, il se sentait avec tous les autres hommes, un mobilisé. Ça lui fit bizarre, à Yvonne. Elle était rejetée en dehors de tout ça.

Il descendit la cantine sur son épaule. Il faisait l'homme fort, un peu fanfaron. A vrai dire, elle était lourde, et il la posa avec plaisir sous la voûte. « Je vais chercher un taxi... — Tu crois que tu en trouveras un ? S'il faut prendre le métro... »

Elle s'assit sur la cantine pour l'attendre. Près de dix minutes. Et moi, qui ne me suis pas remis de vernis sur les ongles ! Ils sont fort écaillés. Enfin le voilà : « J'ai dû aller jusqu'à la rue de Rivoli, tu t'imagines... »

Dans le taxi, ils étaient énervés tous les deux, comme ça, à tous les kiosques, on ne pouvait pas trouver un journal : tous les gens s'étaient jetés dessus. « J'aurais dû prendre la radio, disait-il. — Oui, pour éveiller les gosses... — Écoute, ma petite, il faut que tu me promettes quelque chose... Tu feras bien attention... Pas de bêtises pendant que je ne serai pas là... Ne te laisse pas entraîner à faire de la politique... »

Il était insupportable. Il l'avait déjà dit. Yvonne se rencogna : « Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que je fais de la politique, moi ?

— Oh bien, les Amis de l'URSS, les Femmes ! C'est tout de même de la politique... Je t'en prie, n'essaye pas de reprendre le contact... La guerre, tu vois, c'est comme un grand entracte... C'est l'affaire des hommes... et puis pense aux petits... »

Elle n'allait pas discuter, ils avaient déjà suffisamment parlé de ça. Tout d'un coup, Robert, eh bien ! Robert, il était un homme, et il était comme tous les autres, et plein de généralités sur les femmes, sur le rôle des femmes, la différence entre les hommes et les femmes : « Tu me promets, hein ? disait-il — Puisque je te l'ai déjà dit... — Répète-le, tu me promets... — Bon, bien, je te promets. »

On arrivait.

Tout se passait comme si on avait voulu rendre ce départ moins solennel. Son train n'était pas à la gare de l'Est, mais dans une station de marchandises, à Vincennes. Il faisait un temps couvert, il avait plu la nuit, et il y avait encore des flaques dans la terre beige et grasse du chemin qui s'enfonçait, au-delà de l'endroit où le taxi les avait débarqués, entre des palissades en carreaux de ciment. Il y avait quelques baluchons. Robert avait rejuché sa cantine sur son épaule, et elle lui faisait mal, où le bord portait.

« Qu'est-ce que tu avais besoin de venir patauger ? Tu aurais dû garder le taxi... »

Yvonne pinçait les lèvres. Elle irait jusqu'où elle pourrait. C'était sa place, après tout. « A la gare de l'Est, disait Robert, je ne dis pas... ça a un peu plus d'apparence, mais ici... » Ils arrivaient au portillon. Un sous-off regardait les feuilles de route. Il salua le lieutenant. « Mon lieutenant, je vais vous faire porter votre cantine... — Laissez, laissez... », disait Robert, d'un air détaché. Mais l'autre : « Excusez-moi, mon lieutenant, mais il n'y a pas de train ici pour votre direction... »

Comment, enfin ! C'était marqué. Vous voyez bien. Et cætera. Oui. Eh bien ! néanmoins, c'était une erreur. Pas possible. Pas possible, et puis c'est comme ça. Le seul train était à la gare de l'Est. Et même je vous conseillerais de faire vite... Bon. Et on avait lâché le taxi.

Ils repataugèrent dans la boue. Robert changea la cantine d'épaule. Yvonne trottinait en silence.

« Comme ça, tu verras la gare de l'Est, dit-il avec un ton d'ironie.

— Tu sais, je m'en passerais.

— Enfin, puisque tu y tenais... »

Elle comprit que s'il était odieux comme ça, c'était à cause de la cantine. Elle ne lui en voulut pas. Ils n'arrivèrent pas à trouver de taxi. Il fallut prendre le métro, l'employé faisait des manières à cause de la cantine, mais un jour comme ça... A vrai dire, c'était déjà le second jour de la mobilisation, encore ç'aurait été le premier... Et puis la correspondance. Ils retrouvèrent en sortant ce ciel de suie.

A la gare de l'Est, il y avait beau y avoir autrement de monde, c'était aussi morne qu'à Vincennes : « Je me souviens, en quatorze, disait Robert, les gens étaient venus avec des fleurs, on chantait. C'est mieux comme ça!

— Tu trouves? Yvonne n'était pas convaincue. Pourquoi c'est-il mieux de partir comme des bêtes résignées?

— Des bêtes? Comme des hommes qui n'ont aucune raison d'enthousiasme.

— Justement. Si on va à la guerre, mieux vaut y aller avec enthousiasme... »

Il haussa les épaules. Avec tout ça, où était le commissaire de gare? Il avait pris un porteur. On le trimballa de droite et de gauche. Mais tout le monde lui répétait la même chose. Pas de train militaire pour Coulommiers ici. Puisque c'est marqué sur votre feuille de route, Vincennes... c'est Vincennes. Mais à Vincennes, on m'a dit. Que voulez-vous que j'y fasse, mon lieutenant? C'est marqué, c'est marqué. Allez à Vincennes. Mais j'en viens. Il n'y avait pas à sortir de là. Enfin, il fallut se rendre à l'évidence. Bon, il retournerait à Vincennes.

« Tu ferais mieux de rentrer à la maison, Yvonne, tu vois comment c'est... la stupidité qui commence. Je t'avais bien dit...

— Qu'est-ce que tu avais bien dit? Je t'accompagne jusqu'au bout, et puis voilà tout... »

Que faire devant cette obstination? Ils eurent un taxi cette fois, pour retourner à Vincennes. Il y avait un capitaine au portillon. Robert était d'une humeur de chien. On lui indiquait tranquillement le quai, son train. Il n'avait aucun besoin de discuter. Mais il fallut qu'il racontât son histoire. Le capitaine n'y comprenait rien, se fâcha. Ça fit des criailleries. « Laisse », disait Yvonne à mi-voix. Il se retourna contre elle.

Au train, autre histoire. Impossible de savoir quand il allait partir. Dans deux heures, dans trois heures.

« Tu ne vas pas rester là? » dit Robert.

Et Yvonne : « Pourquoi? Tant que je peux être avec toi... »

Ça ne l'adoucit pas. Il était sauvage, ce matin. Il avait une espèce de hâte que tout fût consommé, que tout ce qui le liait à la vie civile fût rompu. Être d'un coup de l'autre côté.

« Tu ne vas pas laisser les enfants seuls...

— Il y a Mme Meunier... »

Mme Meunier, c'était la femme de ménage. Mais enfin quand il eut placé la cantine dans le wagon, Robert s'humanisa. « Ma petite... », disait-il, et il lui prit les mains. C'était extraordinaire ce qu'ils n'avaient rien à se dire. Les voilà donc vraiment déjà si séparés? Déjà la proie de deux mondes divisés... Et pas seulement Robert. Yvonne. Déjà, elle appartenait à cet univers sans hommes. Déjà, derrière elle, il y avait Paris, un Paris de mystère et de dangers, où elle allait seule s'orienter, seule...

Au bout de deux heures, ce fut elle qui flancha.

« Embrasse-moi, je m'en vais... »

Elle était épuisée. Il la regarda gentiment. Enfin, elle devenait raisonnable. Elle se laissait emporter. Elle n'avait pas envie de pleurer. Elle marchait devant elle. Elle ne faisait pas attention aux flaques d'eau. Elle était seule. Elle pensait tout le temps à ce que Robert avait dit de son père : *il a été tué tout de suite*. Mon Dieu, ça recommence. Ils disent que ce n'est pas la guerre. On le disait alors aussi. Ça recommence. Dans ce quartier inconnu, elle allait devant elle. Il faisait plus chaud, plus lourd, mais gris encore, gris. Elle entra dans le métro, machinalement, sans savoir ce qu'elle faisait. J'ai un carnet, où l'ai-je mis? Elle fouillait dans son sac. Elle était seule. Le carnet de tickets avait un autre sens que quand Robert était là. Robert. Quelle sale tête il avait ce matin... C'était à cause de la cantine. Puis il ne veut pas avoir l'air. C'est comme ça les hommes. Ça ne veut pas avoir l'air. Et puis on sait toujours ce qu'ils pensent, au bout du compte. Si ça allait durer des années, comme l'autre fois. Il y a ceux qui sont tués tout de suite, c'est évident, mais il y a ceux qui sont tués plus tard. Plus ça dure, et moins il y a de chance d'en revenir. Yvonne ne voulait pas pleurer. Surtout pas de sensiblerie. Si je commence comme ça, et puis après... S'interdire de prendre les choses comme ça. Faire tout comme si c'était naturel. Des mois, des années peut-être... Des années comme l'autre fois. L'horrible était ce grand désordre des esprits... Ceux avec qui hier encore on s'entendait... Par exemple, ce Cormeilles qui l'appelait Roxelane... Et comment se pouvait-il que Jules Baranger signât ce manifeste avec Jofret et les autres, tandis que Cormeilles... et les petits, les sans-nom comme Guillaume Vallier ou Botru...

Elle avait laissé passer le Châtelet. Tant pis. Elle aurait pu descendre à Louvre, marcher. Elle n'avait pas envie de rentrer tout droit. Elle n'était pas encore assez sûre d'elle-même. Ne pas donner aux petits ce spectacle. Revenir comme des magasins, les courses faites. A Palais-Royal, elle prit la ligne Opéra.

Il y avait une espèce d'idée qui la poussait par là. Elle ne se l'avouait pas. Sur la place de l'Opéra, il devait être onze heures et demie, ou un peu moins... il y avait un monde fou. Une foule morne, piétinante, informe, avec des gens sur les bords des trottoirs. Des mouvements vagues. Des gens qui ne se connaissaient pas se parlaient, mais ça n'avait pas le caractère qu'elle avait vu à ces groupes-là lors des élections de 36. Quelqu'un lui demanda, à elle, un vieil homme : « Vous n'avez pas lu les journaux? » C'était drôle, tous ces gens-là, c'étaient des toxicomanes qui n'ont pas eu leur drogue, les journaux leur manquaient. Ils attendaient *Paris-Midi*.

Justement un cycliste, un camelot, abordait avec son chargement de papier, derrière le kiosque qui est au coin du boulevard des Capucines, en face du Café de Paris, de l'autre côté. Il y eut une espèce de tornade, un happement d'hommes et de femmes, personne ne réfléchissait à ce qu'il faisait, et Yvonne pas plus que les autres. Une folie. La masse humaine se jetait, se pressait, se bousculait sur les nouvelles. Des feuilles maculées passaient au-dessus des têtes, la marchande criait, le vélo du camelot avait été jeté par terre. Des gens se battaient. Une femme criait : « La guerre! La guerre! » Des énergumènes jouaient des coudes, Yvonne reçut un coup à l'épaule. Devant elle, une petite blonde en noir s'exclama : « Ma robe! » et elle essayait de se tirer de la cohue, avec sa robe déchirée. Yvonne cherchait à profiter de ce mouvement pour se sortir de la bousculade, mais elle était serrée entre deux hommes forcenés. Quelqu'un la prit par le bras, disant son nom. Elle se retourna, se laissant entraîner : une grande femme brune, assez forte, avec des yeux noirs et chauds, les cheveux ramassés en arrière. Yvonne la reconnut et la suivit : « Danielle! »

Étrange. Confusément, ce qui avait poussé Yvonne vers l'Opéra, c'était un peu la pensée de Danielle. Rien ne pouvait lui faire supposer qu'elle allait la rencontrer là, mais il y avait la maison du boulevard des Capucines, où elle aurait pu être... le siège des Jeunes Filles...

« La guerre, la guerre... », disaient les gens. « Ne restons pas là », murmura Danielle, et elle entraînait avec elle pas seulement Yvonne, mais une jeune femme qu'elle appelait Rose, et dont elle dit seulement en matière de présentation : « Une camarade... » Elles avaient gagné le terre-plein et descendaient dans le métro. Yvonne ne discutait pas.

« C'est plus commode ici pour parler..., dit Danielle dans les galeries des correspondances. Gaillard est parti ?

— Je viens de l'accompagner, et Laurent ?

— Hier déjà. Vous avez vu les journaux ? Non. Ça y est. La guerre est déclarée. Les Anglais. Nous allons suivre... »

On avait beau n'avoir pas le plus léger doute. Ça y était. Yvonne regardait Rose. Une drôle de petite femme qui avait l'air d'une enfant, avec des cheveux châtains tout bouclés, et un teint très pâle. On ne pouvait pas imaginer trois femmes plus différentes entre elles...

« Je suis contente, dit Yvonne, de vous avoir rencontrée, Danielle, je me sentais si seule... Je me demandais si je ne pourrais pas vous voir. »

Danielle sourit : « Vous connaissez mon adresse... Vous auriez pu venir encore une fois avec Monique... » Elle était dentiste, et elle avait soigné les dents de la petite. Yvonne comprit tout de suite ce que cette façon de dire signifiait : sans doute, la maison de la rue Dufour devait être surveillée, mais avec la petite, sous le prétexte des soins... Brusquement, elle se rendit compte aussi de ce que signifiait cette façon de choisir les galeries du métro pour les conversations... et pensa à Robert, à Cormeilles, à Baranger.

« J'aurais voulu vous parler, dit-elle, mais ici... enfin... et il faut tout de même que je rentre à cause des enfants... C'est qu'il y a des choses que je ne comprends pas très bien... »

Elle avait vu quelque chose sur le visage de Danielle, qui eut ce geste familier pour ramasser sur le côté une mèche de cheveux.

Elle dit très vite : « Oh ! ne croyez pas... je n'ai pas changé... mais je voudrais pouvoir répondre... bien comprendre ce qui s'est passé... L'article de Barbentane, ce n'est pas suffisant... » Danielle sourit. Elle allait dire quelque chose : « Eh bien... », puis elle hésita, regardant Rose. Elles devaient s'entendre à demi-mot. Rose dit : « Pourquoi pas ? » Et Danielle : « Écoutez, Yvonne, nous avons une réunion des Jeunes Filles à Montreuil, à la Bourse du travail, où on expliquera...

— Je ne suis plus une jeune fille », objecta Yvonne. Et Danielle se mit à rire. Rose, très sérieusement, affirma : « Dans des jours comme ceux-ci, on ne peut pas s'arrêter à ces détails... »

La trombe des voyageurs venant de Champerret les sépara.

⁂

Le capitaine Leurtillois, puisqu'à nouveau il était le *capitaine* Leurtillois, s'est arrêté pour souffler sur le palier. Il n'est plus si jeune... autrefois, l'escalier de l'oncle Blaise, il le montait d'un coup. Dans le jour de la cage éclairée d'en haut, il regarda la vieille toile usée des murs, qui avait été d'un rouge feu, avec des chardons verts ; l'oncle disait : « Ça fait Vuillard... » Aurélien est venu dire au revoir aux profondeurs de sa vie. Avant de rejoindre son unité. Blaise Ambérieux[1], quel âge peut-il avoir ? Les quatre-vingts passés et repassés...

1. Voir *Les Voyageurs de l'impériale* et *Aurélien, op. cit.*

hein? Et la tante Marthe... pas beaucoup plus jeune... Vivra-t-il jusqu'à la paix? Est-ce que je les reverrai au retour? Leurtillois, tout d'un coup, pense qu'après tout, c'est peut-être lui qui ne reviendra pas. Si c'est la guerre, si c'est vraiment la guerre... Georgette... et les enfants... Il est passé avenue Henri-Martin, poser un mot chez Mme Wisner, de la part de sa femme... Elle était sortie, tant pis. Peut-être aurait-il dû essayer plus sérieusement de voir Cécile... mais l'oncle Ambérieux, alors, il n'aurait pas eu le temps... Aurélien a quarante-huit ans, les amies de Georgette, c'est très joli : mais je vous dis qu'il veut dire au revoir aux profondeurs de sa vie... à un temps d'avant Georgette... Allons.

On l'introduisit dans la chambre que le peintre ne quittait plus. Au fond de ses oreillers, le long corps effondré, le visage blême, tout ce qui restait de sang dans la couperose des pommettes, une habitude de toute l'existence, et la longue moustache blanche, un bonnet de coton roulé de travers d'où sortait à gauche seulement une touffe de cheveux blancs... Tante Marthe, toujours droite, séchée, avec cette brusquerie des gestes, dans sa grande robe grise et le petit tricot de shetland blanc gondolé, retapa les oreillers, tira sur le drap. « Ton mouchoir... » Elle le glissait sous le traversin. De la fenêtre, sur la place Clichy, venaient les rayons du soir.

« Alors, encore une fois l'uniforme? dit le vieux peintre en embrassant Aurélien. Tu te souviens, quand tu es venu me dire adieu en soixante-dix... je veux dire en quatorze... » S'il se souvenait, c'était ici... non, à côté... En se relevant, il vit, près du lit, un homme jeune, debout, silencieux, avec des cheveux noirs sur un visage pâle, une carrure au-dessus de la moyenne, et la bouche petite, très rouge, mi-ouverte sur des dents éclatantes... « Tu ne reconnais pas le petit? » dit tante Marthe. Il fit signe que oui, c'est-à-dire... « Le fils de Pascal? Il lui ressemble assez. Les yeux. En plus... bien entendu... » Le geste marquait des deux mains l'ampleur de la caisse. L'autre sourit, ce qui lui creusa un pli à droite, un pli surprenant chez un garçon de trente, trente et un ans. « Vous partez aussi, Jeannot? Je suppose...

— Ne l'appelle pas Jeannot, nom de Dieu! glapit la tante. Depuis qu'on est artiste, on s'appelle Jean-Blaise...

— J'ai un fascicule bleu. Je dois attendre un ordre particulier. C'est un peu gênant... mais je n'y suis pour rien.

— Gênant? protesta le capitaine. Vous avez envie d'en découdre?

— Pas précisément. Les gens questionnent, voilà tout... »

Aurélien s'était assis. L'oncle le regardait. Ce n'était pas son oncle, il l'appelait comme ça depuis toujours. C'était l'oncle du « petit »... enfin son grand-oncle.

Le peintre secoua ses mains osseuses :

« Faut la guerre pour te voir, gamin... c'est cher... Ton garçon va bien? Georgette m'a écrit qu'on lui enlevait les amygdales... »

Il avait fallu la guerre, en effet. Il ne s'entendait plus avec ce vieil anar de Blaise Ambérieux depuis cinq années. Les dernières fois, ce que le vieux avait pu l'engueuler!

« Tu jures toujours par Casimir?

— Ne parlons pas de ça, l'oncle! Si vous voulez savoir, j'ai lâché le colonel... les autres ne valent pas mieux...

— A la bonne heure! Maintenant tu n'es plus ton maître... on fera les bêtises pour toi... Où as-tu mis le mouchoir, Marthe? »

Jean-Blaise regardait Aurélien avec curiosité. Il écoutait vaguement la conversation. Il n'avait pas revu l'industriel depuis plus de dix ans. Qu'est-ce que je dis? j'étais encore un gosse... Tante Marthe en parlait souvent, elle

avait un faible pour lui, triste qu'il ait tant changé, la politique, il se chamaillait avec l'oncle, cela devenait impossible. De quoi parlaient-ils pour l'heure tous les deux? Des noms qui ne disaient rien à Jean-Blaise, cela lui passait par-dessus le crâne, il se désintéressa. Il n'eut plus d'yeux que pour le grand Gauguin à la tête du lit. L'oncle avait été très lié avec Gauguin. De cette amitié, il restait ce tableau de Pont-Aven. Jean-Blaise lui devait sans doute cette folie d'enfance, sa fugue, pour retrouver les traces du peintre, à Tahiti, et trois ans de sa vie dans les mers du Sud... Maintenant il regardait, comme s'il ne l'avait jamais vue, la toile bretonne, où dominaient les jaunes et les bleus. Il n'aimait plus ça. Il trouvait ça vilain même. Il n'aimait pas plus, d'ailleurs, les Maoris sous les arbres tordus, la fleur de tiaré à la bouche, et les grands dessins des pareos. Un exotisme pour un autre. Si M. Leurtillois ne croyait plus au colonel de La Rocque, lui il avait cessé d'aimer tant de choses dans d'autres domaines...

« Alors, Georgette ne rentre pas à Paris?

— Eh bien! est-ce qu'on ne dit pas qu'il faudrait évacuer la capitale? Les petits sont tout de même mieux à Antibes...

— Tu crois, fiston, qu'on va nous bombarder? demanda Mme Ambérieux. Je te fais du thé?

— Merci, tante Marthe... Bombarder... ce n'est pas tant qu'on bombarde... mais c'est pour simplifier le ravitaillement... Vous, vous restez, je pense?

— Tu me vois à courir les routes? » toussa le vieillard.

Jean-Blaise avait travaillé chez Bourdelle. Il n'y avait guère pris que le goût de la pierre. Un goût physique. Alors il ne croyait qu'aux primitifs de la sculpture, à l'art nègre, aux Océaniens; il avait fui l'enseignement de ses maîtres, à la remorque de Rimbaud, de Gauguin, à la recherche de dieux sauvages. Il n'avait partout trouvé que des hommes, que des images d'hommes plus semblables aux peuples traversés, qu'à cette poésie qu'il imaginait au départ. Les fétiches de Nyas ressemblaient aux hommes de cette île, les mêmes fesses près du sol; les types de Manille avaient l'air de copier les statuettes philippines, ceux des Marquises...

« Vous savez, Jean-Blaise, dit brusquement Aurélien en se tournant vers le sculpteur, que chez moi, à Antibes, j'ai un truc de vous... une lampe... c'est Jean Frank qui m'a installé...

— La lampe? Je n'ai pas fait de lampe pour Jean Frank. Ça doit être celle de Giacometti, vous voulez dire...

— Vous avez raison, la lampe derrière un masque... de vous, c'est ce paravent...

— Ah? c'est vous qui avez acheté le paravent au printemps dernier? »

Le sculpteur du coup regardait différemment cet officier: les sous lui venaient d'une usine de textile dans le Nord. Il allait se battre... fantassin, il devait tirer sur la cinquantaine... Ça ne fera jamais qu'un macchab de plus. Et un fasciste de moins. Ce pauvre vieux Jean Frank, s'il m'entendait! Il faut bien vivre de quelque chose et de quelqu'un. On ne peut pas vendre une statue équestre tous les jours. Pour qui? Alors, la décoration a du bon. Et qui on décore? pas un employé de banque comme François Lebecq, ou des logements d'ouvriers, peut-être... des Leurtillois... on ne leur demande pas s'ils sont de la Cagoule avant de leur livrer des chenets ou des porte-couteaux. C'est des gens comme ça qu'on rencontre chez la baronne Heckert... Diego a beau vouloir m'y entraîner, merde. Qu'ils achètent la camelote, et qu'ils restent chez eux. Eux, ils veulent se payer l'artiste avec!... Ma chère, c'est ce garçon-là qui m'a dessiné mon dessus de table... Il a de beaux yeux, dites donc. Jean-Blaise a des yeux tout ronds, mais d'une couleur d'or, ses sourcils

ont l'air faits au pinceau sur la peau si blanche. Précisément, ce Leurtillois parle de Diego. Est-ce que l'oncle connaît sa peinture? Lui, il trouve ça pas mal du tout, une amie à lui l'a persuadé d'acheter une grande toile qui fait très bien à Antibes... Non, l'oncle ne connaît pas. Jean-Blaise fait la grimace : voilà le goût du client, les faux Signorelli avec arrière-goût psychanalytique que Diego fabrique, voilà qui fait rêver ces messieurs-dames sur la Côte d'Azur. Lui qui, vaguement, à cause du paravent, se disait qu'après tout ces gens-là servaient à quelque chose! L'oncle ne l'avait pas à la peinture.

« En soixante-dix, raconte l'oncle, je n'avais pas l'âge d'être soldat, je me souviens, le jour de la déclaration de guerre, un copain m'avait mené chez Courbet... il y avait là toutes sortes de gens... on parlait des Prussiens... et moi, je n'avais d'yeux que pour ce grand tableau qu'il peignait... où il avait mis dans un coin Baudelaire... Baudelaire était mort, et je ne connaissais pas encore Rimbaud... Rimbaud était de combien mon aîné, deux ans... Vous pouviez toujours jacter sur leur guerre... Tu sais, petit — ceci à Jean-Blaise —, cette couleur qu'il n'y a que chez Courbet, comme si on était avant l'orage... »

Dans l'autre pièce, la tante Marthe remue des assiettes. « Tu ne pourrais pas m'aider, Jean-Blaise? » Il y va. C'est là qu'il y a le Degas qui est l'orgueil de la tante, que Degas lui a donné, quand elle était à l'Opéra vers 75... « Qu'est-ce que tu en dis, de l'Aurélien, miochon? — Il ne me plaît pas, ma tante, c'est le genre d'homme qui se croit des droits sur les autres... on se demande pourquoi... — Une usine dans le Nord, une maison dans le Midi, ça ne te suffit pas? Il a une jolie femme, mais dans dix ans il entretiendra des danseuses... »

Dans dix ans... la tante qui dit dans dix ans... où sera-t-on tous dans dix ans? Elle est incorrigible, la tante. Leur guerre. L'oncle, en 70, il disait déjà leur guerre. Celle-ci, comment s'y intéresser? Mais qui c'est pour moi, peut-être, aujourd'hui Courbet, Baudelaire? On dirait que j'ai mauvais goût, mais Courbet... le Courbet qui me plaît, c'est *Le Rêve*... Du fait de danseuses, ce Degas ne vient pas à la cheville de Carpeaux...

« Dis donc, fiston, n'oublie pas le sucre... »

Et, de l'autre guerre, la grande, l'oncle se rappelle qu'il y a eu des restrictions de ce côté-là. Qui sait si cette fois on aura du sucre, assez de sucre?

Le soleil couchant réveille les vermillons du Gauguin. Aurélien les regarde et se dit : cette fois, y aura-t-il des restrictions, pour ce qui est du sang?

Deuxième Partie

(Septembre-novembre 1939)

I

Depuis le matin, on était en guerre : Paris ne semblait pas bien encore le comprendre. Comme quand on est saisi par la fièvre, et qu'on croit avoir chaud.

C'était l'aube de septembre. Le soir, très lourd, sentait encore l'août. Dans les baies de la brasserie, les gens s'entassaient à se toucher les épaules; il y avait une sorte d'agitation de l'air, pour un rien, on se parlait de table en table... Sur le boulevard Saint-Germain venait défiler un régiment d'artillerie avec ses caissons, ses pièces. Le fracas s'éloignait. Des badauds debout commentaient le spectacle. A la terrasse, les deux commandants n'avaient pas bronché. Rien de nouveau pour eux dans ce qui amusait les Parisiens... L'un avait l'air d'un dogue noir, l'autre d'un squelette habillé.

« Mon cher Benedetti, reprit le commandant Müller en secouant sa nuque puissante, les poings sur le guéridon de marbre, vous êtes de ceux qui n'ont pas voulu s'entendre plus tôt...

— Permettez, Müller, dit le squelette... nous avons combattu la peste rouge dans l'armée, vous le savez... mais dès le début, nous l'avons dit : rien de ce qui favoriserait l'Allemand...

— L'Allemand? Et le Juif alors? On fait la chasse aux Juifs en Allemagne de nos jours. Vous, vous avez peur de la guerre civile, quand vous la faites, honteusement...

— Nettoyer l'armée n'est pas faire la guerre civile. La guerre civile, toujours l'étranger en profite, ses troupes passent les frontières...

— Tandis que si vous ne la faites pas, l'étranger... Tenez : c'est quand ce petit Juif a assassiné un secrétaire de l'ambassade d'Allemagne que j'ai tremblé... Qu'ils l'aient alors passée, la frontière, qu'est-ce que vous voulez! ils étaient dans leur droit.

— Müller, la question israélite n'est qu'une part de la question : il y a la France!

— Justement, Benedetti, justement : il y a la France... »

Benedetti fermait les yeux. Avec ses cils brûlés il avait alors tout à fait l'air d'un mort. Il se souvenait : toujours la même histoire... Quand Deloncle, l'homme de la Cagoule, avait proposé à son organisation une sorte de cartel... mais, eux, les cagoulards, tout ce qui les intéresse c'est flanquer bas la république... Pour quoi mettre? Ils rêvent de la monarchie, et les Français n'en veulent pas! C'est comme Maurras... il n'y a que ce facteur qu'il ne fasse pas rentrer dans ses équations... les Français. Dommage, un homme si intelligent!

« Entre la guerre civile et la guerre, nous n'avons plus le choix. De toute façon, la guerre est là, l'étranger va passer les frontières... parce que, Benedetti, vous ne me direz pas que vous croyez à la ligne Maginot? Qu'est-ce qu'on dit, rue Saint-Dominique?

— Les avis sont partagés. La guerre, bien sûr... Si jamais les choses tournaient mal, Daladier en porterait la responsabilité : là-dessus, au ministère, nous sommes presque tous — je ne parle pas de Decamp! Celui-là... —, presque tous d'accord. A part Colson... et Gamelin... Et encore! Qui sait ce qu'il pense, Gamelin!

— Vous croyez qu'il pense? » demanda Müller, méprisant. Son interlocuteur fit semblant de ne pas l'avoir entendu, et soupira : « Quelle issue voulez-vous qu'il y ait, à part l'Union Sacrée... Il y a, quand c'est la guerre, des choses qu'il faut classiquement faire!

— On vous a appris ça à l'École de guerre? Vous retardez de vingt-cinq ans et, en quatorze, il n'y avait pas de communistes! L'Union Sacrée, c'est donner sa main aux Juifs!

— Il ne faut pas trop demander d'un coup : hier encore Daladier défilait avec Blum et Thorez le poing levé...

— Permettez, M. Thorez ne lève pas le poing, lui... il s'est expliqué là-dessus... plus malin que les autres...

— ... bon, et déjà Daladier ouvre le feu sur le Parti de Moscou...

— N'empêche que, qui la réclame, votre Union Sacrée? Le *Popu!*

— Bien sûr... seulement comment Daladier l'entend-il? Un gouvernement large avec tout le monde dedans? D'après ce que j'ai entendu dire à... enfin, le nom vous importe peu... le président du Conseil pencherait pour l'Union Sacrée dans le pays... avec un ministère étroit à la tête... »

Müller ricana : « Daladier penche... et quel est le point de vue des Anglais, hein? Ça pourrait corriger le penchant...

— Prenez garde, on nous écoute... »

Le garçon qui servait les voisins d'apéritifs divers s'était retourné, et Benedetti avait vu l'expression de son visage. Ils changèrent de conversation : « Alors, vous avez votre affectation, Müller?

— Oui... Qu'est-ce que c'est qu'un colonel Avoine qui commande le régiment... je crois qu'il vient de chez vous?

— De chez nous? Vous voulez dire rue Saint-Dominique? Il était à la retraite depuis quelques mois... il a repris du service... »

Un grand type avec un monocle, déplaçant de l'air, et flanqué d'un petit monsieur ridé, un nabot à perruque jaune, traversait la terrasse, cherchant des places. Müller, le voyant, eut un réflexe qui parut singulier à son compagnon : il se souleva à demi, saluant avec une obséquiosité qui cadrait mal avec son physique, ses manières habituelles. L'autre répondit de la main, assez protecteur, et s'en fut s'asseoir plus loin.

« Qui est-ce? dit Benedetti.

— Vous ne le connaissez pas?... Darquier de Pellepoix... Ah, celui-là, celui-là voit juste! Il aura son heure. »

Son arrivée, en tout cas, avait fait parler les gens. Des voisins se le montraient, têtes penchées, chuchotant. Deux jeunes gens traversant le café, s'appuyèrent à la table des nouveaux venus : à vrai dire, ils semblaient surtout s'adresser au nabot.

« Mais... votre ami... il est avec Lolotte Marin, ma parole... » Le nom qu'avait prononcé Benedetti et qu'il crut avoir mal entendu ne disait rien à Müller. Bréa allait-il s'abouler, oui ou non? Tenez, le voilà. Pas malheureux!

Un couple traversait la petite chaussée latérale du boulevard. Il pouvait être sept heures trente. Les deux commandants se levèrent pour accueillir Marie-Adèle de Bréa et son mari. Le capitaine était encore en pékin. Un bel homme.

« Alors, cette fois, ça y est! Ils l'ont, leur guerre... », dit le nouveau venu à Müller. Bien que Bréa fût son subordonné, on sentait entre Müller et lui des rapports autres que ceux de la hiérarchie militaire. Benedetti pensa : c'est vrai... ils sont tous les deux de l'Aude...

« Vous ne m'en voulez pas, commandant? lui dit Marie-Adèle avec un sourire, de m'être amenée comme cela, sans être invitée... à une rencontre d'affaires... je veux dire de service! »

Elle n'écouta guère les dénégations de Benedetti : « Bréa part demain... nos derniers moments... oh, je sais qu'il ne fait que rejoindre son dépôt à Carcassonne! Tout de même une séparation... »

Elle minaudait, cette grande femme, avec sa robe trop ouverte pour Paris... Le commandant Müller, penché vers elle, avec un mélange de déférence et de galanterie, muet, semblait fasciné par la blancheur de cette peau. « Et puis, ajouta-t-elle avec une coquetterie évidente, je savais que le commandant Müller serait avec vous... »

Il bafouilla quelque chose, et Benedetti leva le doigt, plaisant, pour morigéner le coupable : « Müller, Müller... voilà comment vous gardez le secret des réunions! » Ils rirent tous les quatre de ce secret, à cette terrasse du boulevard Saint-Germain!

« Müller... enfin je veux dire le commandant Müller, rectifia avec un peu trop de sérieux le capitaine de Bréa, est un vieux camarade à nous... Dans mon enfance, que ne lui ai-je dû! Il a été mon maître d'armes... et quel maître!

— Voyez-vous ça, dit Benedetti. Je ne vous savais pas bretteur, Müller... »

Müller eut le geste de la main qui signifie oh vous savez...

« Et puis, continuait Bréa, plus tard, en Indochine, où ma femme s'ennuyait, mais s'ennuyait! je lui dois d'avoir été presque notre seule distraction...

— Vous faites bien de dire presque, mon ami, dit Marie-Adèle, parce qu'il me semble que vous ne dédaigniez pas la compagnie des Tonkiki — des Tonkinoises...

— Je ne savais pas non plus que vous aviez été au Tonkin..., dit précipitamment Benedetti. Dans quelle arme serviez-vous donc?

— Mon commandant, nous étions là-bas comme civils... Oui, les premiers temps de notre mariage, j'étais spahi à Mostaganem, vous savez, j'ai fait Saumur, et puis, un coup de tête! Enfin, je m'étais marié. Marie-Adèle ne se plaisait pas en Algérie, sa famille a des intérêts en Indochine... Alors j'avais demandé un congé de disponibilité.

— C'est vrai, se souvint tout d'un coup Benedetti, Mme de Bréa est apparentée aux Peyrolles! »

Müller toussa, et se jeta à parler politique. Les Peyrolles, ce n'était pas seulement le Comptoir du Tonkin, mais aussi le fameux Nestor Peyrolles, qui avait trois fois bouffé la grenouille et retrouvait toujours la confiance des petits porteurs. Qu'est-ce que Bréa, demandait le gros commandant, savait de ce qui se préparait, lui qui était toujours si bien renseigné?

La veille, le capitaine avait rencontré Denis d'Aigrefeuille, le banquier, rentré précipitamment de Biarritz... Oui, bien sûr, sa femme est née Seligmann...

« Le piquant, son fils est chez Doriot, je l'ai su rue des Pyramides... Non, je n'ai pas vu le chef... il n'était pas au Parti tout à l'heure... Avec moi, Denis parle très ouvertement... malgré sa femme. Et il connaît mes opinions... Vous

savez qu'il donnait de l'argent aux Croix de feu... Bon, maintenant toute leur confiance va à Daladier... C'est Dominique Malot, le député radical, qui les a embobinés...

— C'est assez répandu, cette évolution..., soupira Benedetti.

— Bon, d'Aigrefeuille, ce qui l'inquiète... ce sont les sympathies espagnoles, italiennes... voire... transrhénanes... qui règnent toujours dans les divers groupes nationaux... qu'a fait naître en eux l'existence au-delà des frontières de gouvernements forts... Mais ils se disent : le canon a retenti, tout va rentrer dans l'ordre, Daladier est populaire, une sorte d'amnistie, de réconciliation que la lutte contre le communisme affermirait... »

Il se passe quelque chose de bizarre dans le visage foncé de Müller : ces radicaux sont prêts à prendre la tête du mouvement... c'était bien sensible depuis l'an dernier, le congrès de Marseille. Il rentre son cou dans ses grosses épaules. Marie-Adèle sourit. Molle, alanguie, elle a demandé un verre de champagne : souvenir des colonies... Comme ça, avant le dîner? ce n'est pas une femme pour les cafés de la rive gauche. Elle ne fait rien comme les autres.

« Je sais, dit Benedetti, c'est la théorie du cabinet : du moment que le patron mène la lutte contre le bolchevisme en France, La Rocque, Doriot ou Maurras deviennent inutiles. Pour assurer l'assiette du gouvernement, que fallait-il? Un ennemi commun... » Marie-Adèle voit comme il aurait pu être beau, le commandant Benedetti, avec un peu plus de sang sous la peau, et il l'était peut-être il y a encore dix ans...

« Dites donc, mon commandant! » s'exclame le capitaine à l'adresse de Müller, et il y a toujours je ne sais quoi d'ironique à la façon qu'il a de lui donner son grade, « mais c'est notre Darquier, là-bas! Avec qui est-il? »

Müller ne sait pas, mais Benedetti disait tout à l'heure... Benedetti n'est pas fâché devant Marie-Adèle de se montrer plus Parisien que ce raté de Müller.

« Voyons, c'est cet écrivain... Comment s'appelle-t-il? J'oublie tous les noms aujourd'hui... je vous le disais à l'instant, Müller... Enfin vous connaissez l'histoire de son mariage... » Comme c'est quelqu'un d'apparenté à une famille célèbre, ils le regardent tous avec intérêt, sa perruque de soie, ses airs de singe savant... « Je l'ai rencontré chez Louise Heckert... il y a trois ou quatre ans, dit Marie-Adèle. Vous savez, le plus drôle, c'est que quand les Allemands sont entrés à Prague... Il s'était installé à Prague, où il tenait salon... eh bien, Hitler l'a fait expulser à cause de ses relations avec les survivants de la bande Röhm... » Tout cela à l'adresse de Benedetti, un geste de l'épaule...

Müller buvait ses paroles. Elle le savait bien. Elle haussait le ton. Pas pour lui. Bréa gloussa légèrement : « Vous êtes bien au courant, ma chère... vous devenez une vraie politicienne... » Marie-Adèle pinça les narines. Quand elle se fâchait, on voyait qu'elle était un peu trop grosse. Pas Müller. Il aimait cette plénitude.

« Tout de même — Bréa questionnait Benedetti, parce que Benedetti, il était au ministère, il devait savoir —, comment vont-ils s'en sortir? Tant qu'il n'y aura pas eu de remaniement, avec ou sans les socialistes, les exigences de ces messieurs de la SFIO risquent d'entretenir le mécontentement dans le pays...

— Mon avis, avança Benedetti, c'est que Daladier ne prendra pas Blum : Blum l'agace. C'est un être d'une autre espèce physique...

— Voilà une belle explication politique... une autre espèce physique! N'est-ce pas, madame? » Müller se tournait vers Marie-Adèle, il prenait sa revanche sur le parisianisme de Benedetti.

« Le président Daladier, poursuivit l'autre avec le geste de chasser une mouche, et en s'adressant à Mme de Bréa, je l'ai entendu... à des gens comme nous il dit que Blum est responsable des accords Matignon... quand il parle à des gens qui ont le cœur du côté de Negrin, il dit que c'est Blum qui a voulu la non-intervention... J'imagine ce qu'il dit à Blum... »

Marie-Adèle regardait Müller, un de ces tombeurs comme on en voit dans les foires avec une peau de tigre. Il lui avait fait un peu peur, les premiers temps, à Hanoi. Quand elle le voyait, parfois, à Paris sans Bréa, chez un pâtissier... un doigt de madère et des petits fours... elle se disait : je lui fais de beaux souvenirs... Une honnête femme a besoin de cette atmosphère d'admiration pour rester honnête. Dommage que le commandant Benedetti ait la lèvre supérieure si courte, ça souligne chez lui ce caractère de tête de mort...

« De l'avis de tous, reprenait Bréa..., aussi bien Doriot que Laval... Denis d'Aigrefeuille ou Malot... il faudrait, dans le gouvernement remanié, un symbole...

— Doumergue est mort, railla Müller.

— Mon commandant! » Le reproche poli comme un rappel à l'ordre. Müller ne s'en formalisa pas : il venait, tout d'un coup, de voir au poignet de Marie-Adèle ce bracelet d'argent avec un dragon doré qu'il lui avait donné, il y avait de cela belle lurette... et qu'elle ne voulait jamais porter. Il se sentit envahir d'une espèce d'ivresse, d'une montée de sa force, il aurait volontiers renversé la table, frappé n'importe qui... pour montrer à Marie-Adèle... Il se punit en se tordant à crier le pouce gauche dans son poing droit, et rectifia mentalement : pour montrer à Mme de Bréa. Il avait de ces délicatesses. Il la regardait à l'écartement des seins... où le décolleté est comme une invite pour la main.

« Il s'agit, disait Benedetti, de savoir ce qu'un tel ministère pourra faire à l'abri de la ligne Maginot. Müller, lui, il est vrai, ne croit pas à la ligne Maginot, s'il croit à la ligne Siegfried... »

Müller à cette minute ne croyait à rien, qu'à Marie-Adèle. Il se répétait, absent, ce prénom semblable à un péché : Marie-Adèle... Benedetti, voyant foirer sa provocation, continua tout seul : « Il n'y a qu'un dogme bien établi : les lignes de fortifications modernes peuvent être tournées, mais non percées. Les civils, je veux dire les dirigeants, exigent qu'on se batte tout de suite, quelque part... en Lorraine, en Alsace, n'importe... qu'on ne puisse pas dire que nous n'avons rien fait pour les Polonais! En réalité, tout le monde est persuadé qu'il s'agit d'une simple garde aux frontières, plus symbolique qu'autre chose. Toute la question, c'est, qu'est-ce qu'il se passera, quand, de part et d'autre, on se lassera de ce jeu-là? Gamelin, lui, demande un mois de tranquillité... à Hitler comme aux communistes... et au gouvernement... Alors son dispositif sera en place, et qui sait? la guerre de Troie n'aura pas lieu!

— Vous croyez, vous, commandant, qu'il n'y aura pas la guerre? »

L'épaule ronde de Marie-Adèle... Müller grogna. Elle tourna ses yeux sur lui. Le dogue se mit à ramper.

« Moi, vous savez, chère madame... je répète ce que j'entends..., poursuit Benedetti. En temps de paix, nous sommes un petit groupe d'officiers... ceux-là contre lesquels on monte les affaires Dreyfus, à quoi se résume notre boulot? Dans les bureaux, en silence, tués de paperasseries... sans avoir même bien souvent les joies du *Kriegsspiel*... nous donnons des avis sur des rapports... nous en établissons d'autres... tout le temps, c'est comme si le conflit allait éclater... mais un jour ici, un jour là... Après tout, c'est hier encore, nous en étions à échafauder des combinaisons avec les Italiens pour marcher de concert, en liaison avec les Yougoslaves, sur Vienne... ça paraît drôle aujourd'hui... puis un beau jour on vous dit : je voudrais vous voir

demain à Mayence. Et d'une erreur que nous commettons, le sort du pays dépendra le jour où il y aura la guerre : nous aurons fait commander à des ministres qui n'y connaissent rien... sous le contrôle de parlementaires plus ignorants encore... trop de ce matériel, et pas assez de celui-là... ou engagé des dépenses pour des défenses inutiles, incomplètes... »

Le dogue se réveilla : « Ah, ah ! vous aussi... vous y venez ! aboya-t-il. L'inutile ligne Maginot !...

— Si vous m'écoutiez mieux, mon cher Müller... je ne fais que répéter ce que j'entends... Donc, pour septembre au moins, de simples escarmouches, histoire de persuader Hitler qu'on est prêts à l'attaquer. Comme il a assez à faire avec les Polonais... si seulement Mussolini veut bien rester neutre...

— Voilà toute l'histoire, dit Bréa.

— On en serait sûrs... Une armée non mobilisée qu'on attaque est perdue... Rappelez-vous Charleroi... s'il n'y avait pas eu le miracle de la Marne ! Cette fois, nous ne comptons pas plus sur les miracles que nous ne partons avec la fleur au fusil... Différence fondamentale entre deux époques. La peur d'un nouveau Charleroi est un peu une superstition, des gens qui transposent mécaniquement d'une guerre sur l'autre...

— Naturellement, dit Müller, Hitler n'est pas von Kluck, mais nous n'avons ni Joffre, ni Gallieni...

— Mon commandant, murmura Bréa, laissez donc parler le commandant Benedetti... »

Marie-Adèle, gentiment, posa sa main dégantée sur la lourde patte du dogue. Juste un instant. Celle qui portait le bracelet tonkinois... Elle encourageait en même temps d'un sourire, avec un plissement myope des yeux, Benedetti qui secoua son ossature presqu'au contact de sa vareuse, et la fourragère rouge dansait à son épaule : « Le danger de septembre, c'est la menace intérieure... si les communistes laissent finir le mois... la mobilisation faite... l'armée matera la révolution... Aussi, de ce côté-là, les conseils de prudence doivent-ils être suivis... ne rien brusquer... préparer les mesures... on les appliquera en octobre... »

Un brouhaha s'était élevé à l'autre bout du café. Par là où était Darquier. Comment avait commencé la dispute ? Tout un groupe debout chantait *Monsieur de Charette*... Le petit homme à perruque tendait en avant ses paumes diaphanes, affolé. Darquier, le monocle carré, tenait tête à une femme, genre femme du monde, qui disait : « Mon demi-frère est juif, monsieur, et il est parti aux armées, je l'ai accompagné tout à l'heure à la gare, et je ne vous permets pas... aujourd'hui... précisément aujourd'hui... »

Müller s'était élancé. Il avait deux raisons de le faire : Darquier, Marie-Adèle... Il entendit son grand homme répliquer : « Femelle, amène-moi ton mâle que je m'explique avec... », et la réponse fut immédiate. Darquier porta la main à sa joue, la femme l'avait giflé à tour de bras. Ça fit une mêlée. Le garçon, celui dont tout à l'heure Benedetti avait surpris le regard sur eux, quand ils attendaient les Bréa, s'était jeté entre la femme et l'homme, et il criait : « Salaud ! » vers Darquier, qui le frappa en plein visage. Le sang pissa de l'arcade sourcilière. Müller avait vu briller à la main de Darquier cette bague qu'il connaissait bien, un vrai coup-de-poing américain. Il arrivait juste derrière le garçon, il l'acheva d'un massé sur le crâne, les jeunes gens qui chantaient autour applaudirent. On emporta le salopard.

« Mon Dieu, mon Dieu ! ces violences ! » soupirait le nabot derrière la table, ses doigts à ses lèvres pâles. « Asseyez-vous avec nous, mon commandant...

— Merci, Müller, dit Darquier... vous avez vu la youpine ? hein, la truie ! »

La police arrivait. C'est-à-dire, un agent. Il salua l'officier... d'ailleurs tout était terminé... cette femme hystérique hurlait seule... elle s'expliquerait au poste... Les gens du café étaient embêtés. On ricanait autour...

« Je vous remercie, monsieur, je suis là-bas avec des amis...

— Oh mais, dit le nabot, est-ce que ce n'est pas Marie-Adèle de Bréa? J'ai tant aimé sa mère... Si on prenait un verre, tous ensemble, tous ensemble! »

Il battait des mains. Müller rigola. Il venait de penser à l'Union Sacrée.

II

Le train a mis neuf heures pour aller de Paris à Coulommiers. Ce n'est pas mal. Il aurait pu mettre plus. Et puis on n'était pas pressé. A cette gare de marchandises, au départ, à Vincennes, le ciel semblait menaçant. Personne n'avait accompagné le lieutenant Barbentane. Interminablement, on avait attendu que la machine s'ébranlât. Les couples sur le quai se lassaient de la longueur des adieux. Avec sa valise jaune, il avait hésité. Armand. Il y avait un wagon de première pour les officiers : le lieutenant serait mieux là. Seulement Barbentane avait aperçu dedans des types à quatre, cinq ficelles, il s'était imaginé les conversations. Après tout, personne ne lui dirait rien s'il se nichait en troisième, alors... Sa tenue creusait-elle déjà un abîme entre lui et les autres? Un abîme de plus. Il se hissa dans un compartiment où les gens, tout de suite, lui cédèrent un coin : « Vous serez mieux là, mon lieutenant... » Juste comme le sergent venait de le dire. Peut-être sa présence allait-elle gêner ses compagnons de route. Assez vite, il vit qu'il n'en serait rien, et dès que le train se mit à rouler, les conversations montèrent d'un ton, on déballa des paquets, on s'offrit des cigarettes.

Armand Barbentane commençait sans trop d'étonnement un nouveau chapitre de sa vie. Marchant sur ses quarante-quatre ans... Sa deuxième guerre. L'autre n'est plus si loin depuis qu'il a remis l'uniforme. Ni sa jeunesse, les jours de Sérianne-le-Vieux[1], où son père était le maire radical, le lycée, la rupture avec les siens, et ce jour où, pour une phrase de Jaurès, il avait voulu se faire ouvrier, en 1913. L'usine à Levallois, l'impossibilité physique de soutenir un travail auquel il était déjà trop tard pour se plier, toutes les étapes de ce voyage qui devait faire de lui l'homme qu'il est devenu... ses illusions au début de la guerre, les copains du syndicat, en qui il avait une confiance aveugle, ne disaient-ils pas, du moment que Jules Guesde, il nous donne l'exemple! La guerre. L'infanterie. C'est la guerre ou plutôt le front qui lui a refait à la fois sa santé, et sa conception du monde. Trois ans de front. Deux blessures. Puis sa rencontre avec Raymond Lefebvre, Vaillant-Couturier... Le Comité pour la III[e] Internationale... L'ARAC... il y a vingt ans de cela, place de l'Opéra, quand Delorge a été tué à côté de lui par la police. Ce n'étaient plus les Fritz qui tiraient maintenant : Delorge, il n'en reste qu'un petit tombeau là-haut, à gauche dans la montée vers le mur des Fédérés, les

1. Voir *Les Beaux Quartiers, op.cit.*

jeunes s'étonnent quand on salue, ou qu'un d'alors, furtivement, y dépose un bouquet modeste... « Qui c'est? » demandent-ils. On dit : « Delorge... » Eux, répètent : « Ah! Delorge... » comme si ça leur chantait quelque chose, pour ne pas avoir l'air... Notre histoire est faite de gens obscurs : Armand s'était juré d'être l'un d'eux, voilà longtemps. De n'être que l'un d'eux. Peut-être cela constitue-t-il, dans le Parti, sa faiblesse. Il craint toujours que le travail ne le porte dans une trop forte lumière. Ça le fait passer pour un bon garçon qui manque d'initiative, lui qui pourtant pique de ces colères! A vrai dire, c'est qu'il n'oublie jamais d'où il vient : sa mère, apparentée aux Barcelonais de Bazars de Mexico, son père sénateur, son frère en premières noces marié à la fille du Quesnel des Taxis parisiens. Assez longtemps, il a éprouvé la suspicion de ses camarades pour cela : une suspicion qu'il trouve aujourd'hui légitime, de tant de trahisons vues au cours des années... et regardez, par exemple, ce Patrice Orfilat... La conversation qu'ils ont eue l'autre jour, Armand tout de suite s'était monté et à *L'Huma* on lui avait dit : tu as tort, il est comme ça, mais ça ne veut pas dire... On avait vu. Est-ce qu'aujourd'hui on est assez sévère avec des types de ce genre-là? On n'exige plus la rupture totale avec les milieux dont ils sont issus, comme autrefois, dans les temps difficiles du Parti : alors voilà ce qui arrive. Vaillant avait beau répéter à Barbentane : « Qu'est-ce que tu nous embêtes avec ta famille? Est-ce que je pense à la mienne, moi? C'est de l'histoire ancienne... »

Oui, lui, Vaillant, il ne sentait plus ce poids. Quand il allait au mur des Fédérés, par exemple, tant de gens qui le reconnaissaient, le saluaient : Paul! Vive Vaillant! lui serraient la main, l'embrassaient : il était l'un d'eux, charnellement... On est fait comme on est fait. Toute une vie d'ombre, le pain de chaque jour durement payé de son travail, la prison même à l'époque de la Ruhr, Armand se sentait encore en dette envers les autres, pour son enfance, pour les siens, même abandonnés. Il se disait parfois que ces scrupules le rendaient moins utile au Parti qu'il aurait pu l'être : un homme sorti du peuple, tout droit, ne pense pas à tout ça, et s'il pousse des épaules pour avancer, il a l'impression que c'est toute sa classe qu'il promeut avec lui-même. Aussi toute son énergie est-elle employée contre l'ennemi de classe, rien contre lui-même. Tandis qu'un homme comme Armand, à tout moment une part de sa force est tournée contre quelque chose de lui-même, quelque chose obscurément en lui qui survit, et qu'il hait, ou craint de ne pas haïr assez...

Drôle... Est-ce à cause de l'uniforme revêtu? mais Armand Barbentane, quand il lève le nez de son livre, dans le compartiment presque noir... les fenêtres des troisième, c'est étroit... et au-dehors la chaleur pèse avec le soleil... il lui semble être tombé dans un monde inconnu, sans langue commune avec ces gens entassés. Drôle, parce qu'il est habitué pourtant à parler à n'importe qui, n'importe où. Comme journaliste et comme militant. Seulement, s'il s'agit de connaître les antécédents de l'homme soupçonné d'assassinat, qu'on interroge les voisins... ou si vous arrivez à la veille des élections dans un patelin où c'est un bonhomme déterminé qu'on vient combattre, par exemple qui a voté contre la retraite des vieux... il y a une base à la conversation, un but concret aux questions, on est le porteur d'affirmations attendues... Ici, c'est une autre affaire. Et puis peut-être, parce que, toutes les conditions brouillées, nous voilà en face de réalités oubliées, d'être humains qu'on n'avait aucune raison de rencontrer, si bien qu'à la fin on s'était mis à croire bonnement que tout le monde pensait comme nous, tout le monde... Et puis on se découvre au contraire l'exception : tout le travail est à refaire, les choses considérées comme acquises encore des épouvantails...

De quoi bavardaient-ils, les gens dans le wagon? Une grande confusion régnait. On se regardait un peu de travers. Où va celui-ci? celui-là? Et qui c'est? Après ça, si on est à la même unité... Tout le monde parlait pourtant du retour chez soi. Y aurait-il vraiment la guerre? Les discussions sur toutes les choses s'arrêtaient peureusement au bord de la politique, et de quoi vouliez-vous causer, si on ne touchait pas à la politique? La réserve que ça impose n'est pas tout à fait bilatérale : parce qu'on appelle de la politique tout ce qui va dans un sens... dans l'autre, avec quelque naïveté peut-être, cela cesse d'en être... Tout de même, on ne les a pas choisis, les voyageurs. Il faut bien qu'il y ait parmi eux un ouvrier... ou tout au moins... C'est drôle. Il faut croire que le peuple, on ne le rencontre pas si facilement, quand ce n'est pas chez lui qu'on le cherche. Armand se répète que si un wagon, au hasard, était plein de gens qui pensent comme lui... alors, il n'y aurait pas la guerre : il n'y aurait pas ce qu'il y a.

Dans quelques jours, peut-être, ces gens-là sauront avoir entre eux les conversations adaptées à leur nouvel état. Pour l'instant, ils ont peur de leur propre bouche. Qu'ont-ils pourtant à cacher? Il faut croire que personne aujourd'hui ne sait ce qui est permis, ce qui ne l'est pas. A part une grande gueule, un type du Havre, qui insiste tout le temps sur le fait qu'il paye ses impôts, qu'est-ce que ça doit être? un petit commerçant? Il lit apparemment *Gringoire*, il a deux ou trois fois prononcé le mot *Juif*, et regardé du côté d'Armand. Sans doute parce que Armand est brun, et qu'il n'a pas eu le temps de passer chez le coiffeur, alors, comme toujours, les cheveux lui frisent. Avant que sa femme ne l'eût quitté, c'était un sujet de dispute entre eux. Ça ne lui déplaît pas d'être pris pour un Juif. Sur ce sujet-là, il a le droit encore d'engueuler quelqu'un. Allons, c'est inutile : sa partie est ailleurs. Il revoit Cachin quand il lui a dit adieu, comme Marcel lui a pris la main à deux mains : « Pas de bêtises, hein? Armand... soyez prudent, mon vieux! » Parce qu'on le connaît à *L'Huma*, depuis dix ans qu'il y est, et Marcel Cachin plus qu'un autre, mieux qu'un autre...

Armand repique son nez dans son bouquin. Il n'a pas si souvent le temps de lire des romans. Il a emporté avec lui *La Bête humaine* qu'il a vue au cinéma, mais jamais lue, un trou. Bizarre, maintenant, comme ça paraît loin, Zola. Pourtant, Armand aimait bien Zola. Mais *La Bête humaine* quand on est mobilisé, que la police vient de suspendre le journal, tant de questions se posent, et l'avenir sur nous plein d'images noires... La malédiction pesant sur Lantier, l'hérédité... c'est tout décalé. Même pour lui, Barbentane, bien que ces colères en lui, il ait souvent pensé que c'étaient des vestiges de vies anciennes, à Sérianne, des gens derrière lui, dans la nuit... On a des idées idiotes! Les livres y sont peut-être bien pour quelque chose. Quel héritage Armand porte-t-il en lui pour contrebalancer ce qu'il a fait lui-même de sa vie? Lui-même et le Parti... Cet homme qui a si peu à voir avec l'enfant déclaré à la mairie par Philippe Barbentane un jour de 1896 dans une petite bourgade provençale, et que sa mère, Esther, épouse Barbentane, née Rinaldi, destinait à la prêtrise.

Qu'est-ce qu'il jaspine, le Havrais? Ce grand rouquin respirant par la bouche doit avoir les amygdales pas comme il faut, à se plaindre tout le temps que la vie n'est plus possible depuis trente-six. Ses propos, mal peignés, donnent à Armand des envies de se mêler de la conversation. Mieux vaut pas. Ces choses-là ne se rectifient pas aux pièces. Pour l'instant Barbentane, rédacteur à *L'Humanité*, qui a commenté l'autre jour le pacte germano-soviétique dans le journal, est le lieutenant Barbentane qui se rend à Coulommiers, à son poste, où sans doute on l'attend au tournant. Nous verrons bien... Mais ce

que les gens peuvent dire! Un type comme ça, ce n'est pas loin du peuple, enfin pas si loin que tout ça, ça ne devrait pas, en tout cas, si ça avait deux sous d'intelligence, de comprenette... et puis, ça peut haïr le peuple, mais alors là, d'une haine solide. Pourquoi? Qu'est-ce que ça espère de la vie? Faire des repas fins? Avoir une petite maison? Mais il y a les impôts à payer. Ce qui le travaille le plus, il semble, les impôts. Avec ça, que, pour lui, l'impôt, c'est aux ouvriers la faute, qui bouffent tout ce qu'ils gagnent, et puis encore quoi? les grèves, les grèves...

Ah, ça, les grèves, ça trouve de l'écho dans le compartiment...

⁂

Il y a une halte vers les quatre heures. On n'en pouvait plus de chaleur dans ces caisses lentes. Le train s'est vidé comme une boîte d'allumettes qui se renverse : ça sautait de tous les côtés. C'était une station dans les bois : en tout cas pas sur la ligne directe Paris-Coulommiers qu'Armand connaissait bien, pour être venu par là porter la contradiction... Non. On avait dû être dérivé n'importe où. Une station dans les bois, avec un long hangar lie-de-vin, des plates-formes abandonnées sur la voie de garage. Juste une route qui prend là, les signaux comme des jouets... et puis un estaminet avec écrit *Bosquets-Jeux-Noces*, une drôle de trinité. Le Havrais, pour une fois, cessa de parler de ses impôts : « Tiens, qu'il fait, goguenard, ici c'est comme ça qu'on prononce Liberté-Égalité-Je ne sais quoi! »

Toute la charretée d'hommes court vers le comptoir où un homme et une serveuse passent en l'air des canettes de bière, des bouteilles de limonade... Il y a des types qui ont retiré leur liquette et se douchent sous l'énorme prise d'eau en fonte noire qui n'avait prévu que les locomotives. Les arbres tout autour font des franges de feuilles coupées de soleil. Le sous-bois, épais désordre, invite irrépressiblement à la fugue. Si on les mettait? propose à demi sérieux un grand gaillard en chemise bleue à un petit peureux, qui regarde l'officier. Et pour la première fois Armand voit sur une face humaine l'effroi de l'habit qu'il porte.

Les gens de son compartiment se sont installés sur l'herbe, juste à l'entrée de la route. Ils l'appellent : « Mon lieutenant! On a du saucisson! » En effet, ils ont du saucisson, et tout ce que leurs femmes ont mis dans leurs baluchons, des boîtes de sardines, du pâté de foie... des grosses tartines de beurre... Peut-être que demain, ce sera autrement, aujourd'hui ils sont partageux : tout le monde offre de tout... il y en a un, c'est des berlingots, collants, poisseux, dans un bout de papier imprimé tout déchiré. « Mon lieutenant... les berlingots, c'est de bon cœur! »

Comme ça, brusquement, au débotté, dans l'herbe, à cette récréation d'un collège où ils sont des nouveaux, une rentrée, on voit que dans l'ensemble, ce ne sont vraiment pas des méchants. Il y en a qui chantent, d'autres qui blaguent, et ceux qui font suisses, c'est sans doute par mélancolie.

Donc, Armand s'est assis avec les siens : ceux qui tout à l'heure parlaient des grèves... Il les regarde. Il y a de la naïveté sur leurs visages. De la fatigue aussi. Ce n'est pas du monde bien riche, dans l'ensemble. Comme c'est extraordinaire qu'on se comprenne si peu, qu'on se connaisse si mal... Pendant un petit moment si on pouvait ne plus parler de l'impôt et des grèves, si on pouvait rêver vraiment, que ceux-là, même ceux-là, ce sont les siens... Même le Havrais qui est fier de son pâté, c'est sa femme qui l'a fait à la maison... Pourquoi diable faut-il qu'il soit antisémite! Et qu'y faire? malgré tout, on entend les conversations. Ce groupe-là, dans notre dos, par exemple.

Des gens un peu mieux habillés, quatre ou cinq. Des Parisiens évidemment. Le drôle, les Allemands, ça ne les intéresse pas. Tout ce qui les turlupine, ce sont les Italiens.

« Si la neutralité italienne tenait, dit un gros homme, mais qu'est-ce qu'on fait pour ça ? Il y a des gens qui y voient plus d'inconvénients que d'avantages. Moi, j'ai un beau-frère qui dirige une usine d'aviation... »

Quel rapport cela peut-il bien avoir avec ce qu'il vient de dire ? Armand voudrait voir de quoi il a l'air, celui qui se vante comme ça de son beau-frère, mais à ce moment un des copains du wagon rapporte de la bière : vous n'en voulez pas, mon lieutenant ? Ça n'est pas de refus.

« La neutralité italienne, dit une autre voix par-derrière, c'est la route des Alpes barrée pour nous, et puis est-ce que vous ne vous rappelez pas ? Il n'y a pas si longtemps les manifestations de Montecitorio, les cris *Savoïa ! Savoïa ! Corsica nostra !*... Ces gars-là, c'est une plaie à notre flanc. Un moyen permanent de chantage ! moi, si j'étais le haut commandement...

— On dit que le ministre de la Marine pense comme vous, cher monsieur.

— Cette idée, il est corse, Campinchi !

— Eh bien, moi, je leur donnerais bien la Tunisie... et Nice avec : rien que pour qu'ils restent tranquilles...

— Qui sait, soupire un jeune homme maigre, l'an dernier on nous a bien mobilisés pour la frime... ils vont peut-être faire ça tous les étés ! »

Le train hurle avec son sifflet à vapeur, les gens sautent sur leurs pieds. On empile les restes ou on se les empiffre... Dans l'estaminet, vite, les comptes... « Tu vas rater ton train », crie un loustic. Cette rigolade !

Les bonshommes rappliquent, se pressent aux marchepieds, des papiers restent derrière eux, des boîtes, de l'herbe foulée. Un petit nuage a changé la lumière, on ne saura jamais où elle va cette jolie route dans les bois... Le train démarre, comme un qui a toute la vie devant lui.

⁂

Le train a donc mis neuf heures de Paris à Coulommiers. A la popote, on estime que ce n'est pas mal du tout. On dit qu'en quatorze, le même voyage, eh bien, il fallait trois jours ! Pas vraisemblable, mais c'est une manière d'affirmer la différence des deux guerres. Cette fois, on est fin prêts. On n'est pas pris au dépourvu. On la voyait venir. Et puis pas de deux jours. La race est plus forte aussi. Avec le sport. En quatorze, à part le vélo... Et Carpentier. Maintenant on tient sa place au tennis, à la nage et même au football. Le rugby, bien sûr, laisse à désirer. Mais aussi le Français est trop gentil... Voilà les propos qu'on tient à la popote depuis qu'on a renoncé à l'espoir d'un Munich.

Coulommiers, une ville si vous voulez. Un faubourg large, avec des maisons basses, qui se rétrécit, une rue, une place, puis une autre place, une avenue sur le côté, des casernes au bout. Un centre mobilisateur. Un poste d'aiguillage. D'ici, les gens vont partir pour leur affectation définitive. On campe autour de la gare. Tous les hôtels sont pleins d'officiers, et de soldats aussi, ceux qui peuvent payer : on ferme les yeux. Ici et là, des cantonnements. Dans tous les bistros, il y a des mess. Deux au petit hôtel où le lieutenant Barbentane et une dizaine de gradés, deux capitaines (le commandant n'est pas encore arrivé) font connaissance autour du fromage de tête et des mirotons maison. Dans la pièce voisine, c'est une popote de médecins à laquelle se sont agglomérés trois artilleurs d'une batterie en partance. Les toubibs, ils appartiennent à plusieurs unités en formation. Parce que après ça s'arrangera, mais aux premiers jours ça fait rien disparate, leur mobilisation. Là des colonels

sans régiment, là des hommes conduits par un adjudant... En général ce sont plutôt les effectifs qui sont arrivés. Et des officiers d'administration. Vous appelez ça d'administration ? Vous avez le mot pour rire, vous ! On les empile dans les casernes, au bout du patelin. Il paraît que c'est tout parisien, ou de la ceinture, alors vous comprenez : on était pressé de les ranger sur l'étagère, cette graine-là faut pas que ça traîne. Il y a des pionniers dans le parc d'une propriété. Une compagnie du génie, commandée par un type qui se prend pour Lyautey, fait l'exercice à tous les coins de rue. La plupart des mobilisés sont encore en civelot, heureusement. Parce que s'il fallait rendre le salut à toute cette piétaille ! Et RRT, comment vous déchiffrez ça ? Régiment régional de travailleurs... A quoi ça rime-t-il, ce genre de formation-là ?

Armand distingue encore mal ses commensaux les uns des autres. Il y a un lieutenant qui parle tout le temps cinéma, un ancien cavalier... Lourmel, son nom, si j'ai bien compris. Chaque train d'ailleurs ajoute un rond de serviette à la table commune. Et puis va-t-on rester ensemble ? Déjà, comme s'il y avait maldonne, au bout de deux jours, les bureaux ont redistribué les lieutenants, les capitaines. Le colonel ne doit venir que le sixième jour de la mobilisation, on a encore le temps de rire. D'un repas à l'autre, on semble jouer à chat perché, et vous changez de perchoir pendant qu'on ne vous regarde pas. Armand habite du côté des casernes, sur cette place en large avec des arbres, au-dessus d'un restaurant, une chambre mansardée dans un couloir sombre. Son voisin est un tringlot qui ramène des poules : pas mèche de dormir. En bas, un état-major est installé avec deux colonels qui font soirée longue, et se disputent à grand éclat : l'un veut envahir l'Italie, l'autre prépare un mouvement tournant par les Indes. Quand on rentre, il faut passer par la pièce où ils s'enfilent de l'armagnac à petits coups. Ça les dérange, ils se taisent pour vous laisser passer, on salue, mon colonel... mon colonel... Du petit escalier noir qui fait échelle, on entend les clameurs reprendre : je vous dis qu'une fois sur le Brenner...

On a fouillé la chambre d'Armand dès le premier jour. Il se le tiendra pour dit.

Bien sûr, il est repéré. Même un des toubibs de la popote voisine, un médecin-lieutenant, qui va partir avec les artilleurs, lui a tout de suite sauté dessus : « Vous êtes le Barbentane de *L'Huma* ? Vous voyez, moi, je suis de l'*Action française* : au fond je me suis toujours mieux entendu avec vous autres qu'avec les socialistes... » Çà, les socialistes ! Il a tout dit, quand il a dit les socialistes. Un grand type un peu voûté, le teint citron, des yeux espagnols. Pas bête. Avec des goûts musicaux, et comme ça se trouve, Armand, comme lui, ne peut pas sentir Grieg... et tous les deux trouvent qu'on ne rend pas justice à Déodat de Séverac. Du temps de sa femme, Armand, il était tout le temps fourré aux concerts. Qu'est-ce que c'est au fond, ce camelot du roi ? Un fasciste... mais quand on parle avec les gens, il y a toujours un coin où ils sont possibles, et bien sûr, si on regarde d'assez près les yeux d'un assassin, on n'y voit plus que ce qui est humain. Le toubib lisait les papiers de Barbentane, il leur trouvait une certaine élégance. Moi, dit-il, je me fais apporter avec le petit déjeuner, en temps normal, *L'Humanité* et l'*AF*... réglé... Vous avez beau dire, Léon Daudet, ça a de la gueule ! Vous avez beaucoup perdu avec votre Vaillant-Couturier... Vous êtes bien sûr qu'il est mort de mort naturelle ? S'il y avait un roi en France, un homme comme ça aurait eu mieux à faire dans la vie que d'être chez vous... Si, si, je sais ce que je dis... Qu'est-ce qu'il sait ? Il aime le paradoxe, il aime aussi montrer combien il a l'esprit large. Pour l'instant, il est un peu éteint. Cette guerre lui fiche le cafard : il venait juste de s'installer. Vous y croyez, vous, aux progrès de la race, le football et

l'équipement ultra-moderne? J'ai été en Allemagne en trente-sept, moi qui vous parle, et je vous dis, moi... A part ça, vous feriez bien de vous méfier, mon cher, ici on marche sur la police... Merci, docteur, je m'en suis déjà aperçu.

A tout bout de champ, il y a des gens qui se trompent, ouvrent la porte de sa mansarde; Armand, très sérieusement, crie : « Occupé! » En attendant, ils vont peut-être lui fourrer des trucs dans ses affaires. Être tout d'un coup jeté, comme ça, dans cette vie absurde, ses conventions, ses règles, ses déguisements... Pour Barbentane, bien sûr, cela fait tout le temps image avec l'autre guerre, ça le ramène à vingt ans en arrière. Extraordinaire, ce que c'est loin déjà, *L'Huma* tous les jours rue Montmartre, la réunion de rédaction à cinq heures, le petit bistro où on dîne dans un renfoncement de la rue des Victoires, Péri qui débarque de la Chambre, le soir, alors qu'est-ce qu'il y a de neuf? une femme coupée en morceaux... le Derby d'Epsom! Oh, *très intéressant,* ça... le Derby d'Epsom... très intéressant!... Et la rentrée tardive à Vitry, parfois le dernier autobus raté, on prenait au Châtelet un de ces taxis collectifs... le café boulevard Sébastopol avec les cageots de fruits devant, et ses mille lumières où on attendait que le chauffeur daignât partir... j'ai un client qui arrive dans cinq minutes... Et Armand lève les yeux et voit tourner le ventilateur horizontal... Sur le zinc, la salière entre les œufs durs... Le taxi avec lequel Sampaix avait ses habitudes filait toujours le premier.

Coulommiers... ce grand déballez-moi ça d'existences humaines... un sale gosse a flanqué un coup de pied dans la fourmilière, et voilà les fourmis au grand jour, qui n'étaient pas faites pour se rencontrer, et se rencontrent... des fourmis de toutes les espèces : les grosses, les venimeuses, les petites noires, les rouges, celles qui n'ont que la peau et les os... ça grouille, ça essaye de se reformer... Dites donc Barbentane, vous faites un bridge? Vous jouez le plafond? Car le monde se partage entre deux sortes de fourmis : celle qui jouent le plafond, celles qui ne jouent pas le plafond.

A part ça, ce qu'ils peuvent dire! De bonne foi. L'effrayant d'ailleurs, c'est la bonne foi, leur bonne foi. Ils disent les choses très précisément qu'on imagine toujours qui ne se disent que de mauvaise foi. Il est vrai que, de leur côté, ils doivent penser de même. La confusion est telle qu'il faudrait tout reprendre au départ tout le temps, par n'importe quel bout, pour chaque petit détail. Une conversation de Coulommiers, ce serait un travail de géant si on voulait la suivre consciencieusement. Par moments, l'humour redevient le maître, il prend le pas sur toute argumentation : c'est plus fort que moi. Il faudrait leur apprendre l'histoire de France. Pour eux, par exemple, Cinq-Mars, ce n'était pas un conspirateur, mais une victime... ils ont lu Vigny. Mais alors quand on arrive en quatre-vingt-neuf et au-delà! Ils sont pour Dumouriez contre Robespierre... n'allez pas leur dire que c'était un traître, ce général : un général n'est jamais un traître! Et Thiers était le patriote en soixante et onze contre la canaille de Paris avec ses pétroleuses : pas moyen de les en faire démordre. L'affaire Dreyfus... ça, c'est un sujet tabou, mais rien n'est moins prouvé pour eux que la culpabilité d'Esterhazy ou d'Henry... Quand on arrive aux faits contemporains, pourquoi s'entendrait-on mieux? Pourtant, pris séparément, il y a là des gens sensibles, des hommes dont l'intérêt à croire en Dumouriez n'est ni clair, ni impératif. Ils aiment bien manger, sans trop savoir ce que c'est, font semblant de s'y connaître en vins, adorent les romances, et pour la plupart n'ont pas eu la vie facile... rentreraient bien chez eux, dans leurs logements mesquins, retrouver leurs femmes qui ont mal au ventre, leurs enfants qui leur flanquent des soucis avec les notes rapportées de classe. Ce sont des hommes comme ceux du train, le rouquin du Havre... et pas tous antisémites, pas tous détestant les ouvriers... pas tous... mais allez vous y reconnaître!

On a touché un godelureau avec un nom qui se dévisse. Sous-lieutenant. Qui a amené sa bagnole et se balade avec, tout le temps. Et qui a voulu faire mondain, au dessert. Déjà les autres se levaient, on fait un billard? Une espèce de niais, un blondin. « Vous savez, mon lieutenant, je connais votre frère et votre belle-sœur... » Armand l'a regardé, et a dit sévèrement : « Vous avez de bien mauvaises relations. »

Ça a dû faire des conversations, après. Mais alors, çà, le cadet de mes soucis ! Le jeune Xavier de Sivry en a eu le caquet rabattu pour quelque temps. Il se fait les ongles avec tout ce qui lui tombe sous la main, cet asticot-là. Il a vite repris assurance, somme toute. Il lit Kerillis. Il a dit à Armand : « Tout de même, nous avions raison, hein? au moment de Munich ! » C'est drôle, comme, presque tous, ils cherchent à glisser à Barbentane, quand ils le coincent entre quat-z-yeux, quelque chose pour montrer que, sur un point au moins, la conversation demeure possible. Il y a bien ceux qui le regardent comme une bête curieuse, les ricaneurs : comment est-ce que tout ça va tourner? Sivry a découvert qu'Armand joue aux échecs. Ils font une partie pour se soustraire au billard ou au bridge.

On a encore tout mis sens dessus dessous dans sa cantine. Deux fois en trois jours.

L'étrange sentiment de se trouver à la fois isolé, et responsable pas seulement pour soi, mais pour tous les autres. Pour tout le Parti. Armand sait profondément que chaque communiste doit être à la même enseigne que lui. Mais lui, tout de même, il y a l'article qu'il a écrit la veille de la saisie du journal. C'est comme s'il avait parlé le dernier. Il a parlé le dernier. Il est responsable pour tous. Et puis, les gens d'en face, ils vont vouloir leur faire dire n'importe quoi, leur mettre des mots dans la bouche... Déjà quand on avait des journaux, alors maintenant qu'on n'en a plus ! On est là, c'est comme un front, le front de la provocation possible, organisée...

Chaque communiste peut être le point de départ d'une provocation contre le Parti. Il faut bien se tenir parce que chaque communiste peut être le point de départ d'une provocation. Naïf qui croirait qu'ils vont se borner là ! Qu'est-ce qui les intéresse tant que ça dans mes affaires? Ils auront vu que j'ai avec moi du Zola, du Tolstoï (*Sébastopol* dans l'édition illustrée) et les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné. Chaque communiste est responsable de ce qui arrivera si on le met dans un mauvais cas. De ce que ça signifiera pour les autres. Bien se tenir... Tout ce qui pourrait s'interpréter comme un abandon des principes jouerait par là même contre ceux qui sont fidèles aux principes : on pourrait les sommer au nom des autres de faire ce qu'ils ne veulent pas faire. Toute lâcheté d'un homme devient un piège pour les autres. Armand éprouve à chaque instant cette nécessité de devenir exemplaire, de dresser sa dénégation muette devant l'image fausse que tous autour de lui doivent avoir de *nous*... muette, n'est pas le mot... il y a des façons différentes de parler, et l'une d'elles est d'*être* précisément ce que l'ennemi s'efforce de démontrer que nous ne sommes pas.

Le trente août, il a vu Maurice. Presque par hasard. A la permanence des municipalités, où il était allé rendre du matériel dont il avait eu besoin pour un article. Alors, comme Thorez lui serrait la main : « Tu pars? Tu es mobilisé? » il lui avait demandé, assez gauchement, s'il n'y avait pas de directives spéciales, à l'armée... Il a toujours été intimidé par Maurice, Armand. C'est probablement une chose physique, une histoire de carrure. Pas seulement. Thorez lui a dit : « Rien de spécial. Être le meilleur partout... faire ce que te dictera ta conscience de communiste et de Français... » Il a rougi de la leçon. Parce que Armand Barbentane, d'habitude, vitupérait les gens qui ne peuvent

pas lever le petit doigt sans savoir ce que le Secrétariat en pense, les gens qui ne pensent pas par eux-mêmes : on a une tête, que diable ! on n'a qu'à la faire marcher. Et puis, là, voilà qu'il avait lui-même posé cette question sotte à Maurice ! Qu'est-ce que Maurice pouvait répondre d'autre ? Sa conscience de communiste et de Français... Bien sûr. Qu'est-ce qu'elle lui dit à Coulommiers, sa conscience ?

« Barbentane ! crie Sivry. Vous faites une partie ? Je ne peux pas rester sur ce pat ! il me faut ma revanche ! »

III

Dominique Malot ne se tient plus d'exaltation, d'inquiétude, d'impatience. En même temps, la guerre et l'approche du pouvoir : c'est trop pour un seul homme. Il était rentré à Paris, en août, pour la fin de la session parlementaire. Il a vécu toutes ces heures d'incertitude... En plein au milieu des événements, il a pu voir le président du Conseil seul à seul. Une entrevue avec lui, tout ce qu'il y a d'inespéré. En un pareil moment. Jamais Édouard, depuis le temps de leur jeunesse, n'avait eu un tel abandon avec lui. Il l'avait retrouvé tel qu'il l'avait connu au Quartier latin... Ça ne fait pas deux jours ! Un homme charmant. Si peu comme on l'imagine, au fond qui aurait bien aimé se débarrasser de tout ça, le gouvernement, les obligations... Mais le moment était tragique. Qui aurait pu le remplacer, qui ? Il était obligé de rester. Et maintenant le pas est sauté.

Dominique Malot se rappelle certaines paroles du Président. Oh, il les garde pour lui. Il va partout, il dit que rien n'est moins certain que le remaniement ministériel, de toute façon, de toute façon ça ne changera rien à la constellation gouvernementale.

« Mais précisément, lui fait remarquer Denis d'Aigrefeuille qui a abandonné ses cousins de Cautèle à la Pergola, où ils sont seuls comme des amoureux, précisément... vous qui êtes du parti de Daladier... »

Chez lui, impossible de rester. Raymonde, sa femme, ne peut pas le supporter quand il va et vient comme ça. La pauvre chérie ! Ces grands malades, tous les échos du dehors leur sont intolérables. Les domestiques, Mme Clésinger, la radio, tout conspire à l'affoler. « Va te promener... il fait lourd... j'ai besoin d'être seule... » Elle tire les grandes cretonnes bises à ramages bruns, et tout l'appartement du square du Roule est dans les ténèbres... « Mme Clésinger va venir tout à l'heure, elle s'occupera de moi, de ma piqûre... de ma potion... va, va, je n'ai aucun besoin de toi... » Pauvre chérie, pauvre, pauvre chérie. Le gros homme se retire sur la pointe des pieds. Il descend le faubourg Saint-Honoré, au coin de la fondation Rothschild, il hésite, il regarde les grands arbres... L'air de Paris est comme un alcool. Les gens ont perdu la boule. Le black-out, les défilés de chars, les bruits qui courent, ils ne savent plus comment ils vivent.

Depuis plus d'un an, Malot jouait le jeu de l'homme qui va ramener au bercail les brebis égarées. Il se répandait de l'Alliance démocratique aux radicaux en rupture de banc, à droite et à gauche du Parti radical et radical-socialiste. Faisant sonner ici son amitié pour Émile Roche, comme là ses relations de coquetterie avec Gabriel Cudenet... qu'il n'appelle jamais que

notre Danton... Ces jours-ci, tout ce monde tenait des propos désordonnés. Dominique, lui, n'entendait dans sa tête que les paroles du Président, l'autre jour.

Ce soir-là, il s'était laissé retenir chez les Fred Wisner. Et au dessert, Fred les avait plaqués, Mme Wisner et lui. Cécile a dit quelque chose dans le genre : Fred va voir une amie suédoise... le jour comme il est mobilisé à l'usine... Malot n'y a guère prêté attention. Il est resté toute cette longue soirée avec Cécile, près du balcon, sur l'avenue Henri-Martin : le temps pesait... c'est beau, les marronniers, vus d'en haut... Tout l'art 1900, la Belle Époque !, a été inspiré par ces feuilles et le poids fléchissant des marrons dans leur coque verte encore... Les créateurs de ce temps-là devaient habiter des appartements comme le vôtre, Cécile... Ah, j'étais un jeune homme alors ! Pour moi, ça n'est pas qu'une affaire de style... Les femmes de ce temps-là... Au fond, Cécile, vous ressemblez aux femmes de ce temps-là... pas celles de Lautrec naturellement... mais celles de Vuillard... Qu'est-ce que vous me faites boire là ? J'en prends, j'en prends... Mme Wisner appelait ça du cruchon : c'était avec de la glace... Là, mon Malot s'est laissé aller. Il parlait tout seul, ses rêves, ses ambitions, son attente d'un portefeuille : il n'avait été sous-secrétaire d'État qu'une fois dans sa vie... et juste dans ce gouvernement Bourgeois qui n'a duré qu'un jour ! Alors, on lui disait : ça ne fait rien, vous êtes jeune... vous avez tout de même marqué votre place dans le personnel ministrable... c'est quelque chose ! Et puis le temps passe...

Cécile, à contre-jour, dans ce soir épais, où les réverbères ne se rallumeront plus, le laisse aller, ce vieux Dominique. Cela ne la fait pas sourire. Dominique Malot n'est pas une découverte pour elle. Peut-être qu'Eugénie a eu la main lourde avec le gin, dans le cruchon... Et son hôte ne dissimule plus rien devant cette petite fille qui sait si bien écouter... Cette petite fille perdue dans un songe pour lequel les ambitions du gros homme ne sont pas très différentes de l'agitation qui a pris la ville à la gorge, les projets insensés des gens, leur folie de fuite en province... « Je puis monter me coucher, madame ? » dit Eugénie, la bonne. Allez, allez, ma fille... *Madame* restera là, muette à côté du député sexagénaire, qui parle, qui parle... Écoute-t-elle vraiment si bien que ça ? Elle pense à un jeune garçon qui s'appelle Jean... que malgré la guerre, leur guerre, elle pourrait facilement relancer, faire venir ici... ou bien... Et qu'elle ne relancera pas... qu'elle ne reverra plus... Sans raison pourtant. Sauf qu'elle l'aime. Et que rien ne lui fait peur comme d'aimer...

Malot dit justement : « Vous ne pouvez pas comprendre ça, Cécile, ma petite... mais rien ne me fait peur comme le pouvoir... »

Cécile sort de ses songes : « Comment... le pouvoir ? » demande-t-elle, surprise. Il s'y est trompé, il ajoute : « J'en tremble... » Il y a un petit vent nocturne dans les feuilles des marronniers... L'image de ce grand garçon qu'un rien décoiffe s'efface dans le restant de jour qui flotte et Dominique Malot parle, parle sans fin dans le noir complet de la ville où le bruit des autos roulant ne ressemble à rien de connu, où des coups de sifflet soulignent des peurs impalpables...

Le six septembre... Le six septembre, Raymonde allait un peu mieux. Malgré le départ du Dr Blaze qui la soigne si bien... Il est mobilisé dans les spahis. Tu crois, ma chérie, si je... enfin si on m'offrait un portefeuille... ta santé me permettrait-elle d'accepter ? Oui ? Tu sais, ne te crois pas obligée... Comment ? Tu resterais dans ton appartement ? Mais non, jamais de la vie... Mme Clésinger ? Eh bien, Mme Clésinger viendrait naturellement au ministère ! Évidemment, cela dépend quel ministère... Suppose, par exemple, la Justice, place Vendôme : le jardin est charmant. Tu y serais bien... ou même rue de Grenelle à la place de Jean Zay... Raymonde le chasse comme les

mouches. Pour elle, il s'agit bien de savoir si elle est en état de déménager place Vendôme, quand qui sait? demain, il faudra filer à Bordeaux. Dominique Malot est passé chez Daladier. Le Président était inaccessible... les choses se précipitent... mais le commandant Benedetti, qu'il a rencontré dans la cour, a confié un secret à Dominique : on fait appeler le Maréchal... Oui, Pétain... il sera là après-demain. Benedetti est attaché au cabinet, il fait souvent la liaison avec le Palais-Bourbon. C'est un Corse. Il doit être d'une famille liée à Pietri. Mais le Maréchal appelé! Quand Dominique avait vu Daladier, l'autre jour, ne lui avait-il pas conseillé lui-même?

Çà, Dominique s'est précipité chez Romain Visconti; ce n'est pas loin, le quai Malaquais... Il fallait bien parler de l'événement avec quelqu'un. Dans une combinaison Daladier-Pétain, Malot est sûr de son affaire : il a sa place. Et puis une combinaison comme ça, elle a toutes les chances de réussir, pas, Romain? Quel malin, ce Président! Je mets votre couvert, Dominique? demande Mathilde Visconti, et elle n'a pas écouté la réponse.

C'est ce soir-là, en pleine euphorie, que Malot a rencontré Luc Fresnoy chez des amis. En uniforme, partant pour la frontière... La conversation, comme d'habitude à Paris, ces jours-ci, était purement démente. On se raccrochait à Malot, parce qu'il rayonnait positivement. Peut-être avait-il de bonnes nouvelles... L'écrivain, voyant comme on entourait Malot, comprit à demi-mot de quoi il retournait. Ce gros homme, demain, allait être ministre... Alors il le sollicita : oh, pas pour lui! Un ami... un Allemand... ne craignez rien, c'est un antifasciste! Luc ne passe pas pour un homme de gauche, mais enfin il collabore à la fois à *Candide* et à *Marianne*, il a des amis de toute sorte. D'ailleurs, il s'agit d'un *bon* antifasciste... un catholique... il traduisait Valéry pour des éditions suisses et Hölderlin pour des éditions canadiennes... ça ne peut qu'être une erreur, mais dans le premier moment il a été parqué avec les autres... une mesure générale... j'en ai touché un mot à Giraudoux. Giraudoux m'a dit : voyez donc si un parlementaire ne peut pas s'occuper de son cas... moi, c'est délicat... Messermann... Guido Messermann... oui, c'est drôle, n'est-ce pas? ce prénom pour un Allemand : c'est son côté Renaissance...

C'est ce soir-là aussi que nous sommes passés à l'offensive. Oui, parfaitement. Nous sommes passés à l'offensive. On a appliqué le schéma déjà arrêté au moment de Munich par les généraux Gamelin, Georges et Billotte. Les réserves de couverture mises en place, on estimait l'an dernier qu'il faudrait huit à dix jours pour pouvoir passer à l'offensive. L'ordre de couverture a été donné le vingt-six août : le jour où il y a eu contrordre pour envoyer Monzie à Rome. Comptez... nous sommes le six au soir... ça fait onze jours... exactement onze jours. Les Polonais n'auront rien à dire. Et, maintenant, le fond sur lequel va se faire le remaniement est clair : l'armée attaque... alors!

Le sept septembre, Édouard Daladier a reçu le président Herriot. Dans son idée, l'autorité du président de la Chambre suffit à faire passer l'opération méditée : enlever Bonnet du Quai d'Orsay, Herriot aux Affaires étrangères, tout le monde trouvera ça naturel; et Bonnet... eh bien, Bonnet, personne ne le pleurerait au prix du Maréchal ministre d'État... Ceux qui le soutenaient hier, et qui auraient mis Daladier en difficulté pour maintenir leur homme au Quai, aujourd'hui reculeront devant la popularité du président du Conseil. Hier le Président devait compter avec son propre parti, aujourd'hui, il n'a plus de comptes à rendre à personne. Qu'à la France!

Le Maréchal, on l'attendait pour le lendemain dans la journée. Le bruit s'en était répandu. On l'avait peut-être un peu répandu exprès : le Maréchal dans le gouvernement, ça signifiait l'éponge passée sur bien des choses, la sécurité aux Pyrénées... Parce que, malgré les accords Bérard-Jordana, vous savez! Et,

par exemple, Daladier n'arrivait pas à se rassurer : en rêve, il voyait déjà Franco à Toulouse...

Avec ça, il y avait d'autres lièvres à courir. Ce matin-là, avait paru à l'*Officiel* le décret de la veille réglementant la journée de travail. Un décret très mesuré : le nombre d'heures ne devait pas dépasser onze par jour. La semaine portée de quarante à quarante-cinq heures, sans modification de la rémunération hebdomadaire... après tout, on ne demandait que cinq heures par semaine aux ouvriers qui avaient la chance de n'être pas au front ! Au-delà, on calculerait le salaire à soixante-quinze pour cent de l'heure normale : soit les deux tiers du prix de l'heure en août. C'était raisonnable, côté patrons. Et comme on annonçait des semaines de cinquante-six à soixante-douze heures, les ouvriers n'avaient pas lieu d'être mécontents, peut-être ! Naturellement, les conventions collectives sont suspendues et coetera... les allocations prévues, financées par la retenue sur les heures supplémentaires... Malot s'intéresse à ces questions de gouvernement.

Tu m'embêtes, dit Raymonde à Dominique, c'était déjà comme ça en quatorze... les filles dans les manufactures, elles avaient toujours des bas de soie... Et puis il y a la femme de Luc Fresnoy qui t'a encore appelé à l'appareil. Luc Fresnoy, c'est bien l'auteur de *Mélusine d'Auteuil* ? J'ai aimé ce livre-là... Sa femme a téléphoné, oui... elle ne fait que ça, je te dis... Écoute, Raymonde, ma chérie, je suis très inquiet : j'attends des nouvelles de l'offensive... Quelle offensive ? Mais, voyons, tu sais bien, l'offensive... Non, personne ne m'en a parlé. Personne ne t'en a parlé ? Personne ne m'en a parlé. Pas même Mme Clésinger ? Mme Clésinger sait qu'il y a la guerre et ça la bouleverse trop pour savoir qu'il y a l'offensive.

Mon Dieu, que ces deux jours-là ont pu paraître longs ! interminablement longs. Déjà Dominique Malot recevait des lettres de sa circonscription : pour des bureaux de tabac... des réintégrations dans l'administration... Le huit septembre... oh, il y a des jours qui comptent double dans la vie d'un homme ! Le matin, Daisy Fresnoy — son mari est parti maintenant — l'a bassiné au téléphone avec cet ami allemand. Je vous demande comme c'est commode, au moment où on attend d'être appelé... s'occuper d'un ressortissant ennemi !

L'après-midi, Dominique a été bouquiner chez les libraires, quai de Conti, rue des Saints-Pères, rue de Tournon. Sans être bibliophile comme Barthou... ou Schuman qui lui a soulevé l'autre jour une petite rareté... pour ça trop regardant avec ses sous... il a tout de même le goût des romantiques. Et puis, en ce moment-ci, les libraires ont besoin d'argent : c'est le moment d'acheter... Ils ne savent plus ce qu'ils font les libraires : s'il faut se sauver, que deviendra la marchandise ? Tout est à donation. Vers le soir, après être passé au groupe, au Palais-Bourbon, où il n'a pas été très content de voir Chichery... Chichery pourrait vouloir se pousser à sa place... mais non, Édouard ne me fera pas ça !... Dominique aurait bien fait un tour au ministère. Mais, avec tout ça, le Maréchal n'arrivait pas. On était sans nouvelles de lui. Montrer un intérêt trop soutenu dans les déplacements de l'ambassadeur de France en Espagne pourrait faire jaser. Mieux valait ne pas trop paraître du côté de la présidence du Conseil. Dominique continuait à dire que, décidément, décidément, Daladier ferait mieux de conserver son ministère tel qu'il était... une équipe très bien constituée... je ne vois pas ce qu'il y aurait à reprendre ! « Vous ne voyez pas ? » éclata, à côté de lui dans la salle du Laocoon, où les gens parlaient par petits paquets, ce grand escogriffe barbu... un député socialiste de la Lozère ou du Tarn : « ... eh bien, vous êtes myope, mon pauvre Malot, alors comme une taupe ! » Avec ça, les cinémas ne jouent plus le soir, sans quoi Malot serait bien allé tuer le temps au cinéma... Ah, Mme Clésinger... comment notre malade a-t-elle été, toute cette journée ? Monsieur

Malot, je n'ai pas de conseil à vous donner... mais vous feriez mieux de mettre fin rapidement à cette crise ministérielle... ça épuise notre malade, littéralement, ça l'épuise... On a déjà assez de ce qui se passe! Vous croyez qu'Hitler arrivera jusqu'à Paris? Quelle idiote!

Le samedi neuf, le Maréchal se présentait rue Saint-Dominique, jeune comme toujours, rose et rasé, dans un costume civil bien coupé, le faux col net, l'œil bleu, un air de fraîcheur. Le même jour, Daladier, soucieux, revoyait Herriot. Le Maréchal avait été catégorique : Herriot aux Affaires étrangères, un véritable défi à Rome! Mussolini ne pouvait pas sentir Herriot. Lui, voulait Laval à l'Intérieur, Lémery à la Justice. Toujours pour donner des gages à l'Italie. La politique du Maréchal, c'était le rapprochement avec l'Italie. Laval demeurait l'homme des accords de Rome, en pleine affaire d'Éthiopie. Mais Laval n'avait pas voté les crédits de guerre au Sénat. Est-ce que Monzie ne suffisait pas pour se concilier le Duce? Il va sans dire qu'Herriot écarté, il fallait garder Bonnet... que faire du côté socialiste? Le ministère serait plus divisé encore : tous les gouvernements d'Europe y auraient leur représentant. La pression était toujours grande, des partisans de l'intervention en Italie. Accepter la solution Pétain-Laval signifiait y renoncer : Daladier entendait se réserver pour une résolution plus tardive. Déjà, l'échec de la conférence internationale que proposait le palais Chigi avait indisposé Mussolini.

Le dix, il n'y a pas de dimanche en temps de guerre, Bonnet reçoit Mistler. Le président de la commission des Affaires étrangères est bien connu pour l'estime qu'on lui porte dans les milieux italiens. Il a suffi d'un coup de fil de Visconti qui a parlé avec Mistler apparemment à sa sortie du Quai, pour mettre Dominique Malot dans tous ses états. Ce n'est pas possible que tout soit remis, comme cela, en question! Romain Visconti a mal compris. Est-ce que ça va durer longtemps? Surtout pour Raymonde, c'est impatientant... Mieux vaut ne plus voir personne. Les gens disent tout ce qui leur passe par la tête. C'est pis qu'une maison de fous. Et Raymonde qui a une crise de douleurs... cela arrive toujours le dimanche. La Clésinger est en banlieue chez ses neveux qui mettent leur mobilier en caisses, ils prennent la fuite : ils s'en vont à Périgueux... Blaze qui n'est pas là... Il a oublié de renouveler le stock de morphine de Raymonde, avant de rejoindre son poste aux armées. Où cueillir son remplaçant, le Dr... comment tu l'appelles, le remplaçant de Blaze? Oh, fiche-moi la paix, j'ai trop mal! Elle hurle dans ses oreilles. Attends, je vais faire bouillir la seringue. De quoi a-t-elle l'air, cette aiguille? Hum. Pas très fine. Dominique sue à grosses gouttes, de la peur de faire mal à Raymonde, comme la dernière fois. La sonnette du téléphone. Voyons, c'est peut-être Édouard qui me fait appeler... En fait d'Édouard, c'est Daisy Fresnoy pour la énième fois qui remet ça avec son Guido Messerschmitt... Messermann, enfin!

Le matin du onze, le Maréchal retourne chez Daladier. A la sortie, il se rend au Quai. Cela n'a rien d'extraordinaire : n'est-il pas ambassadeur? ne doit-il pas saluer son ministre? Il a rencontré Visconti dans l'antichambre de Bonnet, et lui a demandé très aimablement comment allait sa petite : il lui a même recommandé pour elle une école près de Biarritz. Il ne t'a rien dit d'autre, Romain? La question de Malot est grosse d'angoisse, mais tout de même, tout a l'air de se passer normalement. Qu'est-ce que tu allais faire, toi, chez Bonnet? J'ai un parent de Mathilde qui est dans un institut français des Balkans, on veut le rappeler pour le mobiliser, ce n'est pas une idiotie à laisser faire.

Tout se passe normalement...

Mais, ce jour-là, Daladier quitte Paris : Chamberlain, à l'improviste, vient d'arriver en France. Qu'est-ce que cela signifie ? Malot se précipite au siège du Parti, rue de Valois... Le bruit court que Londres veut substituer Reynaud à Daladier... Ah non, par exemple ! Nous ne sommes pas encore si bas ! Reynaud, pour un peu on nous glisserait Kerillis à la Guerre... ou je ne sais quel militaire qui aurait lié sa fortune à ce petit ambitieux ! Enfin, ce n'est pas du tout cuit. Il faut s'occuper à quelque chose, sans cela la tête marche, marche : Malot cède aux sollicitations réitérées de Daisy Fresnoy, une femme, c'est plus difficile de refuser. Il ira même sur place voir comment est traité cet émigré allemand, après tout c'est un catholique, et Malot, tout anticlérical qu'il soit, aime les catholiques quand ils sont allemands. Il a été l'après-midi au stade de Colombes où on a massé pêle-mêle émigrés ou non, les ressortissants de Berlin, dès le début des hostilités... par précaution... Il faut ce qu'il faut, et c'est la guerre. Mais tout de même quand on voit ça ! Physiquement. Des scènes déchirantes. Ce n'est pas beau, le spectacle de Colombes. Ces gens-là venus avec une petite valise. Vivant tous ensemble dans le stade. Il faut les voir, assis sur les gradins. Et pour faire leurs besoins... Il faut vraiment être du gouvernement pour arranger ça... l'honneur de la France... une raison de plus d'être du gouvernement... Daladier ne sait sûrement pas ce qui se passe à Colombes... ce que des sous-ordres font en se couvrant de son autorité. Ce Guido Messermann a l'air d'un innocent. Ils ont parlé ensemble du romantisme allemand... du numéro des *Cahiers du Sud* sur ce sujet... et puis l'interné lui a récité *Le Cimetière marin* d'une haleine. On voit bien qu'il aime la France. C'est un homme maigre et gris, avec les yeux obliques et l'épaule gauche un peu surélevée.

On ne peut plus sortir le soir avec ce black-out : c'est d'un dangereux !

Quand le président du Conseil est rentré le mardi, le Maréchal a pris le matin le train d'Hendaye, et, sur le coup de six heures du soir, Daladier à nouveau confère avec Herriot. Il ne peut plus être question du cabinet d'union sacrée. Pétain écarté, on n'a qu'à se passer de Blum et des socialistes, renforcer le ministère. Les Anglais n'auraient jamais accepté Laval, après le coup qu'il leur a fait en torpillant les sanctions dans la guerre d'Éthiopie. C'est pour eux une question impériale, impériale. Par contre, l'idée de renvoyer Bonnet : seulement, alors, quelles garanties laisser aux éléments... disons, tièdes ? Bonnet, c'est le moindre mal. Puis il faut bien un contrepoids à Reynaud. L'essentiel est de l'écarter du Quai. Il suffirait de lui trouver un autre portefeuille... Qui est-ce qui fera hara-kiri pour le lui procurer ? Affaire de persuasion.

Le treize, pour voir les échos que ça pourrait avoir à Rome, Daladier téléphone à Monzie : qu'est-ce qu'il dirait si on mettait Champetier de Ribes au Quai... Oh, comme sous-secrétaire d'État, pas plus ! Monzie n'a pas trop tiqué. Il a raconté ce téléphonage à son ami Romain Visconti, qui en a touché deux mots à Dominique Malot. Et Malot chiffre : Champetier de Ribes ? Édouard ne songe pas à me caser aux Finances, par hasard ? Çà, le ministère de la rue de Rivoli, c'est bien bruyant pour Raymonde... Les nouvelles de Pologne sont catastrophiques. Rencontré le vieux Wisner, l'oncle de Fred, chez Mme de P... : je ne savais pas qu'il la connaissait, il faudra que j'en dise un mot à Denis d'Aigrefeuille. Il y avait là Hippolyte Ducos. Impossible de lui tirer un mot, il sait probablement tout ce qui se passe, pourtant. Le Président ne lui cache rien. Mais ce n'est pas un homme, c'est une barbe... Wisner a parlé tout le temps avec la maîtresse de maison. J'ai horreur des messes basses. Une soirée perdue...

Le jeudi quatorze, la combinaison est prête. Le ministre de la Justice, Marchandeau, qui est maire de Reims, déclare publiquement qu'il entend se

consacrer en temps de guerre à l'administration de sa ville. Bonnet passera place Vendôme, Champetier de Ribes prend les Affaires étrangères... Les autres modifications sont sans importance. Il n'y a pas que chez les socialistes qu'il y aura de la déception. Le personnel politique de tous les partis avait ses ambitions, avait fait des visites, conçu des espérances, reçu des demi-promesses. Aussi bien ceux qui comptaient sur Pétain pour revenir sur l'eau, que ceux qui misaient sur Reynaud ou sur Daladier. Il y a Flandin et Frossard qui sont pendus aux basques du président du Conseil pour demander la mise hors la loi des communistes. Qu'ils attendent que la mobilisation soit achevée, tout viendra à son heure! Ces exigences perpétuelles, qu'est-ce que cela veut dire? Ils voudraient qu'un remaniement suive l'autre? Ah non, pas de si tôt. Les socialistes font la tête. Ils poussent à la roue eux aussi pour que tout soit fait en quatre coups de cuiller à pot. Mais ils ne veulent pas se salir publiquement les mains... alors, tant pis pour eux! Si Blum ne veut pas être Kerenski, eh bien, qu'il fasse le nécessaire! Un peu plus d'énergie dans les usines, dans le monde ouvrier... On va leur faire aboyer après, *Gringoire* par exemple : plus on fera mine de les confondre avec les moscoutaires, plus ils devront faire du zèle pour s'en distinguer. Le moment est venu. Aussi bien pour Jouhaux, Belin et compagnie que pour Blum, d'ailleurs.

Tout cela, le commandant Benedetti l'explique à Dominique Malot. Quand il s'est présenté au ministère, ce matin, sous le coup des nouvelles, encore mal assuré de bien les comprendre, Dominique, Daladier ne l'a même pas reçu. Il lui a fait parler par Benedetti. On est sûr de son patriotisme... Qu'est-ce qu'il peut dire quand Marchandeau donne l'exemple? Va-t-il réclamer un portefeuille quand Marchandeau abandonne le sien, avec cette grandeur de sentiment, cette élégance dans la démarche! Bien sûr, il ne peut rien dire. Ce n'est pas qu'il tenait tant que ça à un maroquin, non : c'était surtout pour Raymonde... Mais aussi il craint de comprendre comment cela s'est passé. Pauvre France! C'est donc vrai, nous serions les vassaux de la City? Où allons-nous, grands dieux, si les ministres se font à Londres? Daladier ne se rend pas compte que ça se dit... Est-ce qu'il sait tout ce qui se passe, isolé dans son cabinet? C'est comme la façon dont on a empilé, sans distinction, les Allemands au stade de Colombes... Bien sûr que le Président n'est pas au courant! Benedetti voit que la conversation dévie, et il encourage Malot en ce sens : il s'intéresse à tous les détails de l'affaire Guido Messermann. Il a même accepté d'en parler tout de suite à Daladier. C'est qu'il voit bien que Malot ne décanillera pas facilement. Un halluciné. Il lui parle de près, il lui souffle dans la figure, il transpire comme une Madeleine... « Attendez un instant. Si je peux atteindre le Président entre deux dossiers... » Le Président a eu un mouvement d'impatience quand il a su que Malot s'incrustait comme ça dans la pièce voisine. Comment? Qu'est-ce que vous dites? Il veut faire sortir un journaliste allemand de Colombes? Il n'est pas un peu cinglé! Il insiste? Oh, et puis... On pourrait le mettre à la Radio, vous dites... eh bien, mettez-le à la Radio. Il faut bien faire quelque chose pour ce vieux Dominique : je crois que je lui ai fait de la peine... Pas de petit bénéfice : conseillez à cette bonne pâte de Malot de glisser un mot à Visconti de ce que les militaires estiment aujourd'hui qu'il est déjà trop tard pour tenter l'aventure italienne... Ça lui donnera l'impression de ne pas avoir tout perdu, à Malot : il adore faire les commissions. Et il faut bien que les amis de Son Excellence Guariglia se rassurent! Mais, surtout, arrangez-vous pour qu'il ne traîne pas ici.

Le commandant Benedetti est revenu de chez le ministre avec tout ça à déballer. L'huissier regardait Malot d'un air ironique. Pas possible de faire toutes ces commissions dans les bureaux, on est les uns sur les autres... Et

puis, Benedetti, à qui on ne prêterait pourtant sur la mine aucun sentiment humain, tant il a l'air d'un uniforme sur un portemanteau, Benedetti a eu pitié du député radical, si désemparé, tout suant, tout décomposé. Allons, venez prendre un verre à la Légion d'honneur... c'est un petit café bien propre, à l'ombre : il y fait frais.

Il explique le coup au député. La journée des Dupes, peut-être : « Mais le patron, voyez-vous, se dit qu'on va jeter un os à ronger à tous ces gens-là, et quand il y a la curée, on oublie le reste...

— Bon, pour les socialistes, je comprends... Mais moi, voyons, mon commandant, un ami de toujours... m'avoir laissé croire... je ne demandais rien... pourquoi m'avoir laissé croire?

— Ne faites pas cette tête, monsieur Malot, qu'est-ce que vous prenez?

— Je ne sais pas... Et encore une fois, ce n'est pas tant moi... mais le Maréchal, tenez!

— C'est que le Maréchal soit reparti les mains vides qui vous frappe comme ça? Qu'est-ce que vous voulez, c'est lui qui l'a voulu... Je le connais, ça n'est pas d'hier... En trente-six, il l'a été, ministre? Eh bien, qu'est-ce qu'il a fait?... Le général Laure était son conseiller... On pouvait venir le trouver : il était bien poli... puis on a perdu le temps, l'occasion... et il y a eu le général Maurin quand Pétain est parti... puis les occupations d'usines, voilà...

— C'est de l'histoire ancienne, ça!

— Pareil aujourd'hui... Au fond l'Union Sacrée, ça ne lui plaisait pas à ce vieil homme... Il partage le point de vue de pas mal de gens dans l'armée, qui n'attendent le salut que du pire. Il ne tenait qu'à lui. Et vous savez, votre ami Daladier, il l'a ménagé, il faut le dire : s'il n'avait pas été là... vous le savez bien... avec ces histoires de Cagoule...

— Ce sont d'affreuses calomnies...

— Des calomnies, oui... Affreuses, c'est une autre histoire.

— Le Maréchal se réserve...

— Mais pourquoi? Pour la France, vous me direz. Aujourd'hui qui est-ce, la France? Vous savez ce qu'il pense, notre ministre, la France, c'est nous!... »

Malot, hésitant, regardait Benedetti. Cette tête de mort ne ricane pas. Il a simplement les lèvres trop courtes. Tout de même, il y a quelque chose de suspect dans ses propos. Daladier avait beau l'avoir positivement trahi, Dominique ne pouvait se résigner à le juger tout à fait mal... Est-ce qu'il n'y a pas dans les propos du commandant... Quand je verrai le général Decamp, je lui en parlerai : il se pourrait bien que ce Benedetti-là mange à plusieurs râteliers, il lui en échappe de temps en temps de bizarres... S'il y avait une catastrophe nationale, demain, un Daladier pourrait-il compter sur un homme de ce genre? Et, à ce qu'il avait pu comprendre, un général Georges, un général Giraud... au cabinet on n'avait pas non plus confiance en eux... Ah, si tous étaient comme Decamp! Avec celui-là, le Président peut dormir sur ses deux oreilles... Le commandant disait justement :

« Maintenant, nous avons un cabinet de guerre, c'est l'essentiel... »

L'essentiel? Malot regarde son interlocuteur avec un visage égaré. Est-ce qu'il le fait exprès, l'autre? Le sel sur la plaie... On voudrait le pousser au désespoir, on ne parlerait pas autrement!

« En attendant, dit Benedetti, il y a la guerre, pas? En Pologne. Parce que chez nous, Dieu merci! L'offensive du six septembre, vous dites? C'était surtout une démonstration. Pour les Polonais. Mais en Pologne. Les Polonais sont foutus. Avec tout ce que nous avons dépensé pour leur éducation militaire! Un effondrement. Bien sûr, ils se sont montrés héroïques. Héroïques. L'héroïsme, mon cher Malot, ne peut tenir lieu de politique. Ici, pas de risque. Nous n'attendons pas plus de l'héroïsme que des miracles. Ni chevalier d'Assas. Ni sainte Geneviève. Ce n'est plus le genre. Qu'on se le dise! »

Ce soir-là, Dominique a trouvé un sens tout différent au black-out.

Dès le lendemain matin, un décret donnait au gouvernement le pouvoir de retirer la nationalité française à qui bon lui semblerait. Et sur les ondes, on entendit Paul Valéry, un discours vraiment merveilleux. Ce n'était pas comme Giraudoux, lui : on comprenait. C'est ce qu'a dit à Dominique Malot, quand il est rentré chez lui avec une petite édition de Senancour, adorable, l'exemplaire de Mme de Girardin..., c'est ce que lui a dit Mme Clésinger qui ne peut pas digérer la rhétorique du haut-commissaire à l'Information. Et pourquoi on n'aurait pas mis Paul Valéry à la Censure? Il y aurait été magnifique. Du moins, c'était le point de vue de Mme Clésinger. Il n'y a pas plus doux que la main de Mme Clésinger pour les piqûres : on sent juste... toc! dit Raymonde.

Elle regarde son mari, et soudain elle voit comme il a vieilli, comme il se tient courbé, comme il a l'air malheureux. « Qu'est-ce que c'est, Mino, mon petit Domino? lui murmure-t-elle. On te fait des misères... mon petit Minochon... » Il l'entend, et il ne l'entend pas. Mme Clésinger tourne encore dans la pièce, son chapeau sur la tête, très gênée, faisant semblant de ranger. Raymonde à la dérobée lui fait signe de partir... Ils écoutent tous deux le bruit de la porte qui se referme... les pas qui s'éloignent dans l'escalier. Et Raymonde reprend tout doux : « Alors, mon Minochet? »

Il est là, debout, au milieu de la chambre, les yeux pleins de larmes, saisi par les petits mots de Raymonde, plus entendus depuis des années et des années, et qu'elle lui prodigue dans la lumière tamisée des rideaux bis à ramages bruns. Et tout d'un coup, cela devient intolérable, il tourne sur lui-même, cette grosse masse d'homme, et il s'abat contre le lit, à genoux, la tête dans les draps, et il pleure. « Pleure, dit Raymonde, pleure mon joli Minochet... »

IV

Comme le lieutenant Barbentane remettait en rangs ses bonshommes qu'on avait mené aux écoles passer la contre-visite, des bonshommes piteux, il faut dire, un recrutement pas jeune dans l'ensemble, et tous encore pas des fringués... l'hétéroclite des vêtements civils... il y a un petit, dans les quarante, avec des lunettes, un visage tout mâché par la vie, les pattes trop courtes, qui lui a soufflé : « Mon lieutenant? » Le lieutenant s'est arrêté pour le regarder. Le lieutenant Barbentane est un lieutenant comme les autres lieutenants. Il s'est habillé en vitesse, les derniers jours de Paris. Comme on se fait faire un deuil express. Sa vieille tenue bleue était plutôt mitée. Une riche idée qu'il a eue là : le ceinturon, le baudrier, tout ce qu'il faut... une ruine! L'autre, avec ses lunettes, a levé vers lui son regard humble : « Mon lieutenant... quoi qu'il arrive... jamais je n'oublierai l'article que vous avez publié sur *L'Huma*... le lendemain... » Bon. Il n'y a pas lieu de préciser davantage. Il n'y a pas lieu de répondre. Ça peut vouloir dire une chose. Ou l'autre. Ça peut être pour voir ce qu'il va répondre, le lieutenant. Le lieutenant Barbentane a dit : « A droite, par quatre! »

Sur la tunique kaki du lieutenant Barbentane, il y a la croix de l'autre guerre, une petite barrette avec une étoile et une palme. Armand ne porte pas l'insigne des blessés, ni la médaille interalliée, à laquelle il a droit, mais qu'est-ce que c'est que ce ruban jaune passé... « Ça, docteur, c'est la médaille militaire : j'étais encore sergent à Verdun... » Le toubib artilleur l'a mauvaise. La batterie va partir. Il n'a pas du tout envie d'aller moisir sur la ligne Maginot. D'ici, on aurait encore pu faire un saut à Paris, de temps en temps... Et ce remaniement ministériel, qu'est-ce qu'il cache?

Il tourne ses yeux espagnols du côté d'Armand. Cette guerre se présente mal. Qu'est-ce qu'il va répondre, Barbentane, de *L'Humanité*, quand on lui dit que cette guerre se présente mal? Il répond : « Vous avez vu ce type avec de gros yeux... le grand, oui... qui est à notre popote? Eh bien, c'est M^e^ Watrin, une lumière du barreau de Paris à ce que dit *L'Intran*. Il a des amis dans le ministère : il pourrait vous renseigner. »

Watrin est habillé de bleu, avec une culotte de velours côtelé gris. Il y a aussi un autre officier qui vient de l'aviation comme lui. Tous les anciens aviateurs se reconnaissent à ce qu'ils ont gardé le bleu, bien que ce ne soit pas réglementaire. Pourtant l'avocat ne porte pas ce qu'on appelle le col aviateur, et la vareuse montante, avec le faux col dur, fait une trace blanche dans la nuque, rouge, bovine. Watrin n'a pas mis longtemps à découvrir Barbentane. Il l'examine avec curiosité. Il s'arrange toutefois pour ne lui parler que devant un

tiers : le petit Sivry, ou l'un des capitaines, le poussif, avec de vilaines dents, celui qui était hôtelier dans le civil, une moustache noire... probablement un croix de feu, il dit tout le temps : quand on est social... Maître, Maistre, Mestre... est-ce que je sais ?

Oui, dans *L'Intran*, on a écrit que Me Watrin, une des lumières du barreau, avait quitté son étude pour s'engager, courageusement. Et puis le voilà, à Coulommiers, en fait de courage. On en rigole à la popote. Watrin n'est pas sans l'avoir remarqué. Il a des amis à *L'Intran* qui font un peu trop de zèle. Le toubib d'*AF* dit que le lieutenant Watrin est sûrement franc-maçon. Et, malgré les liaisons ministérielles du cher maître, lui, le docteur, il aurait plutôt confiance en ce que Barbentane pourrait raconter sur la guerre, si Barbentane voulait bien parler de la guerre, au lieu de se cantonner dans la pluie et le beau temps. Vous comprenez, mon cher, il n'y a que vous et nous qui ayons une idéologie. La vôtre, bien sûr, je la vomis... mais c'est une idéologie. D'ailleurs, le comte de Paris est-il si loin de vous ? Moi, comme maurrassien... Son Altesse Royale, je vois en Elle l'héritier de la monarchie, mais ça ne veut pas dire qu'idéologiquement... Je vous dirais même ce que je crois : s'il y avait une restauration, avec qui le roi gouvernerait-il la France ? Pas avec nous, qui lui aurions rendu sa couronne : nous serions dans l'opposition. Il prendrait ses ministres parmi des chrétiens sociaux à la Marc Sangnier, et des radicaux de deuxième zone, du genre Monzie, Malot ou Queuille... un Bergery... il irait peut-être jusqu'à des socialistes comme Paul Faure... qui sait ? Vous autres... En attendant, vous y croyez, à la catastrophe, vous ? Tous mes amis me disent qu'on court à la catastrophe. Je nous vois mal partis, je nous vois mal partis...

Drôle de faire figure d'optimiste, dans les conditions présentes. Mais, à côté du toubib, Armand fait figure d'optimiste. La catastrophe ? enfin... La différence entre lui et l'autre, c'est que l'autre, il ne croit pas à l'existence du peuple français. Quand il parle du *pays réel*, c'est le pays avec ses traditions, c'est-à-dire les traditions qui lui chantent, avec ses morts, et la terre sur les morts, qui pèse, alors on les fait parler comme on veut, mais sans les vivants, sans le peuple qui fait les traditions. L'optimisme d'Armand tient dans l'existence même du peuple français. Il l'a dit à Xavier de Sivry, devant Watrin.

L'avocat a hoché la tête.

« C'est vrai, vous êtes des optimistes indécrottables, vous autres... »

Cette phrase a tué la conversation.

Le régiment s'organise. Les trois commandants — Naplouse, Brest et Müller — sont arrivés. Puis le colonel Avoine. Qui a fait aux officiers un petit speech sur Dieu et Daladier qu'on a généralement jugé aux pommes. Il paraît qu'Armand a de la veine d'être tombé au 1er bataillon, avec Naplouse, le moins salaud des trois. Sivry *dixit*. Ce qui n'a pas empêché Sivry de se faire sonner les cloches par ledit commandant de Naplouse, je ne vous dis que ça. De quoi s'agissait-il ? Sivry ne l'a pas raconté, mais on a entendu les éclats de voix et en sortant de là le pauvre Xavier était tout rouge... Depuis ce jour, il s'arrête au milieu de ses phrases, il se surveille. Mal, il faut dire... Mais enfin, il fuit Barbentane, quand Barbentane est seul. Il ne joue plus aux échecs avec lui, sous des prétextes divers. Ça n'a pas d'importance ! Watrin, lui, dès le début, avait su qu'il fallait prendre ses précautions, n'est-ce pas ?

N'empêche que Watrin, c'est visible, s'intéresse à Armand. Et qu'Armand n'a pas quand il le voit ce sentiment d'ennui que lui donnent presque tous ses nouveaux compagnons. Ce sont tous deux des esprits politiques : pour eux, rien n'est ici tout à fait comme pour les autres, et ils le savent bien. L'habitude de considérer politiquement les choses. Pas comme le toubib, à qui son *Action française* tient lieu de pensée... Peut-être qu'ils sont très loin l'un de l'autre,

Barbentane et Watrin, mais, quitte à s'y disputer, ils trouvent toujours un terrain commun. Ni Watrin ni Sivry n'iraient se promener en tête à tête avec Armand : pas si fous ! Mais comme ça, à trois, cela ne tire pas à conséquence. Personne ne s'est rien dit, remarquez, l'habitude s'est instituée. Sivry offre à Armand : vous ne fichez rien, si on faisait un petit tour avec Watrin ? Ou même c'est Barbentane qui propose à l'avocat : alors, on va chercher notre jeune crétin ? C'est dit sans méchanceté. Ils vont se balader le long du Grand Morin, ou sur la route de Meaux, du côté où il y a une compagnie de Marocains. Le petit Sivry leur cavalcade autour des chausses. Watrin ne cède pas tout à fait sans remords à l'attrait d'un communiste, et Barbentane, eh bien, Barbentane a entendu parler de l'avocat par qui donc ? par Orfilat, sans doute, ce qui n'est pas pour le lui rendre sympathique aujourd'hui, et puis est-ce que Watrin n'était pas quelque chose à la SDN, il me semble bien...

Il y a un thème qui domine les conversations entre eux : le désordre, cet immense désordre du pays, sensible ici, dans ce Coulommiers, comme le fond d'un kaléidoscope où seraient tombés les bouts de verre de couleur. Tout y porte témoignage de ce désordre : les hommes, les choses...

« Vous n'étiez jamais venus dans cette morfondante sous-préfecture, en temps de paix ? demande Watrin.

— Si ! » glapit Sivry, à qui on ne demandait rien, et l'autre, l'ignorant, poursuit :

« Le député-maire, c'est Pierre Mortier... un gentil garçon, intelligent, un socialiste... »

Il louche sur Barbentane pour voir si ce partisan peut permettre qu'on dise du bien d'un socialiste devant lui. Le fait est qu'il n'a pas pipé. Watrin appuie : « ... un homme de culture... »

Ils font quelques pas sans discours. Qui donc a parlé de Pierre Mortier à Armand ? Ça doit être Jean-Richard Bloch. Oui, sûrement, c'est Jean-Richard Bloch. Par exemple, qu'est-ce qu'il en disait ? Enfin, à en croire l'avocat, le désordre était plus saisissant encore pour quelqu'un qui était venu ici avant... c'est-à-dire, avant-guerre !

« La machine s'est mise en marche, dit Sivry qui se baisse tous les quatre pas pour arracher des herbes ou des fleurs, on s'est écartés de la grand-route, on suit un petit chemin de terre, il y a déjà des feuilles jaunes, et le ciel est bas et lourd... La machine s'est mise en marche, elle était faite pour la paix, en guerre qui sait ce que ça va donner ? »

Ce blondinet pourrait clore son bec. Il joue le rôle du chœur antique. Même en marchant, dans la cambrousse, il se fait les ongles avec la pointe d'un bout de bois. Il agace Watrin au suprême degré. Tout à l'heure quand il a sorti son canif, un de ces canifs à vingt et une lames, comme si on s'était trituré la caboche, le genre d'outil qu'on pourrait encore y adjoindre, et que l'avocat l'a vu épointer avec application une petite branche de saule, cassée au passage... Watrin a grincé des dents : il y a sûrement une lime à ongles à sa machine-outil, eh bien non, vous allez voir que s'il taille cette innocente baguette !... et ça n'a pas raté. Qu'est-ce que j'allais nom de Dieu dire ? Puis la tête de Watrin dérive sur les mots de l'hurluberlu :

« La machine ! Une machine complexe, mon petit garçon, et les déclenchements qui s'y produisent, il faudrait être le Père éternel pour les prévoir : car ils sont prévisibles. Mais qui a la vue d'ensemble ? Admettons que Campinchi sache ce que signifie pour la marine la loi sur l'organisation de la nation en temps de guerre, que Daladier, qui est dans la boîte depuis sept ans avec deux ans de vacances au Six Février, se fasse une idée du plan de mobilisation, que Monzie ait sous les yeux les perturbations d'horaires des réseaux ferrés, que

Sarraut voie clair dans les concentrations de police prêtes à parer à des explosions populaires, que Jean Zay... au fait, Jean Zay, on s'en passe, maréchal des logis quelque part, pour boucher les lézardes à la vieille bâtisse de l'Instruction publique... admettons... »

Le voilà lancé, il a enlevé son bonnet de police pour le passer dans son ceinturon, il a un geste de l'épaule comme pour rejeter l'épitoge : ses cheveux clair-semés, blonds mêlés de blanc, sa grosse nuque, sa respiration soufflante... il a l'air d'un bœuf dans les champs.

« Constituer une équipe gouvernementale, ce n'est pas le désert de Gobi... mais, Barbentane, vous pigez, vous pigez : quand on rapproche les pièces et les morceaux, qu'on les compare, qu'on cherche à s'imaginer le jeu de l'énorme automate, qui a la vue d'ensemble? qui? Personne, je vous en fiche mon billet, et Campinchi plus Daladier plus Sarraut... et même avec un remaniement (passez Marchandeau et revenez Bonnet! Vous m'éviterez de m'expliquer sur Champetier de Ribes, pas?) cela fait peut-être une collection de spécialistes : un gouvernement, jamais! »

On marche en silence. Barbentane prend un air poli. Quand quelqu'un crie : tue! ce n'est pas son genre d'ajouter : assomme! Le blondinet qui lit Kerillis met son grain de sel dans la conversation :

« Bonnet, s'il l'a mis de côté, Daladier, c'est à ce qu'on dit qu'il ne pouvait pas le voir en peinture...

— En attendant, grogne Watrin, ça fait un bail qu'il nous l'infligeait! Et d'ailleurs, est-ce qu'il aime Reynaud qu'il garde, ou Mandel, ou Monzie?

— Je vous assure, fait Sivry très important, mes cousins sont très amis avec Dominique Malot... vous savez, le député? c'est un labadens à Daladier... Même une fois, qu'est-ce que je me suis fait mettre par lui! Oh la la... il a eu des mots avec Kerillis : alors c'est un nom qu'on ne peut pas prononcer devant lui... Eh bien, il paraît qu'il dit dans le privé, Daladier, que Bonnet, pas plutôt sorti des séances du Conseil, il téléphone dare-dare à Berlin, les choses les plus secrètes! Et remarquez, Malot, il est plutôt du côté Bonnet, il ne peut tout de même pas s'empêcher de le raconter, mais il met ça sur le compte de la fichue humeur à Daladier dans les derniers temps avec ses responsabilités.

— La police de cet excellent M. Sarraut, en tout cas, quand Leurs Majestés britanniques sont venues à Paris, articule Armand avec une certaine affectation sur les majestés *britanniques*, répandait le bruit que Mme Bonnet avait photographié les aménagements du Quai d'Orsay, interdit aux reporters, pour en tirer argent avec une agence allemande...

— Et c'était peut-être vrai. Vous n'avez pas une cigarette? » dit Watrin. Ils accomplirent le rite de la grande complicité masculine. « Je suis comme vous, je n'aime pas le caporal... Mais tenez, Mandel... c'est un otage dans ce gouvernement dont il a pratiquement désavoué tous les actes...

— ... et qui l'a bonnement renvoyé au ghetto pour la venue de Ribbentrop en décembre!

— Oui. Ça m'échappe pourquoi il n'a pas démissionné, alors. Bon : Monzie, c'est si bien pour tout le monde la créature des Italiens qu'à la fin d'août on était sur le point de l'envoyer à Rome, puis au temps pour les crosses! Reynaud, on dit couramment que c'est l'homme des Anglais... Une mosaïque, Barbentane, une mosaïque! »

Allez arrêter ce torrent! L'avocat parlait avec une rapidité qui contrastait avec la lenteur de sa mimique, la lourdeur des paupières, le genre éléphant de la démarche.

« Oui, naturellement, vous lui en voulez, vous, les... hum! » Coup d'œil sur Sivry qui se fait les ongles. « ... à Daladier, parce qu'il vous a pris comme bouc

émissaire, il lui en fallait bien un! Mais, moi... ne croyez pas, du fait que j'en parle sans détour... que je ne le comprenne pas, cet homme! Mettez-vous à sa place. Moi, je ne voudrais pas y être, tonnerre! Enfin. Je me comprends. Je le comprends. Voilà un homme, il a été au pouvoir plus longtemps que quiconque dans ce pays, il a fini par se confondre avec la République, surtout que les ennemis de la République en trente-quatre, c'était à lui qu'ils s'en étaient pris! Si vous l'aviez vu comme moi, dans cette période, quand il se promenait toujours avec un pétard sur la fesse, et une pétoche à la mesure! Il s'est maintenu, comme il s'était ramené, coup de barre à droite, coup de barre à gauche... l'essentiel à la longue n'est plus que de se maintenir. Vous vous demandez pourquoi Reynaud, pourquoi Bonnet, par exemple, dans son cabinet? C'est bien simple : comme ça, il les a sous les yeux, il les surveille. Il est hanté par l'idée du successeur, mon cher! En temps de guerre, Blum n'est pas dangereux. La France ne se donnera pas pour président du Conseil, le chef du gouvernement des accords Matignon. Alors, inutile de le prendre à bord! Il y a encore quelqu'un qu'il voit d'un mauvais œil, c'est Mandel. Qui dit Mandel, dit Clemenceau, et comment voulez-vous, quand tout le temps on incline déjà à comparer cette guerre et l'autre, que ça ne turlupine pas notre homme? En quatorze, il y avait déjà un radical dans son genre, Viviani, pour déclarer la guerre. Daladier ne veut pas être un Viviani qu'on remplace... Or, il ne manque pas de gens pour dire qu'à côté de lui Mandel attend son heure, et que la guerre prendra un tour différent le jour où on fera appel à Mandel. Mais Daladier est bien décidé à assurer tous les rôles : il a été Viviani, il sera Clemenceau... pas besoin de Mandel... Du moins, à ce qu'il croit. Qu'est-ce que vous pensez de Mandel, Barbentane?

— Moi, vous savez, Mandel...

— Naturellement. Pas populaire chez les postiers, vous allez me dire? Je l'attendais, celle-là. Vous savez c'est un bonhomme qui peut montrer à certains moments... et un patriote. Le patriotisme peut l'amener à faire des choses qu'on n'imagine pas! »

Sur ce sujet, il en avait à dire, Watrin. Xavier de Sivry ouvrait de grands yeux. Ah oui? c'est un type si bien que ça, Mandel? Et, dites-moi, vraiment calé? *Calé* était un mot qui résumait tout pour le petit Sivry, en quoi devait-on l'être, il ne s'en préoccupait pas.

« Et puis, poursuivait Watrin, c'est toujours la même chose : c'est toute l'histoire de la République... Il y a les partisans des deux méthodes, la violente et la douce. Comme il y a les deux polices. Ceux qui régleraient bien tout par les armes. Ceux qui préfèrent la psychologie. Les partisans des règlements de masse et ceux de l'utilisation des individus. Ceux qui font tirer sur les grévistes et ceux qui préfèrent parler en particulier avec les dirigeants. Nous sommes, semble-t-il, dans une période d'hésitation entre les deux méthodes. En quatorze, il y a eu la même chose; appliquer ou ne pas appliquer le carnet B, telle était la question. Puis les socialistes se sont montrés compréhensifs. Naturellement, plus tard, la guerre durant, des exemples contagieux surgissant à l'est... on a fait appel à Clemenceau. Voilà bien ce qui doit rouler dans la tête du président du Conseil. Pour l'instant, on y va mollo... les communistes qui quittent leur parti, on les reçoit pas trop mal... nous ne faisons pas une guerre idéologique... le passé est le passé... Ça vaut aussi comme appel du pied pour ceux qui appelaient Daladier le fusilleur, il n'y a pas si longtemps. Le tout, est de saisir le moment où il faut changer de méthode avant qu'on n'en charge une autre personnalité...

— Tout ça, persifla Barbentane, c'est de la psychologie.

— Peut-être, peut-être... Et je vous dis que vous auriez tort de croire que je

dis ça contre Daladier! Les vrais grands hommes d'État d'abord, ce sont ceux que ne retient aucun fétichisme de méthode, ceux qui savent passer brutalement d'une méthode à l'autre, suivant les nécessités de l'heure. Pour l'instant, on donne leur chance aux individus... demain, quand ce sera le moment, on emploiera d'autres moyens. La même main, la veille caressante, peut se durcir : le passé du président du Conseil n'est pas garant que de sa souplesse... »

Xavier de Sivry en a cassé la pointe de son cure-ongles. Il siffle admirativement. Il ne s'était jamais très bien représenté Daladier, le type d'homme que c'était, malgré tout ce qu'il en avait entendu dire à ses cousins. Après tout, c'était sans doute le chef de gouvernement dont la France avait besoin, en temps de guerre... Armand le regardait d'un air de pitié. Sivry devint tout rouge, et dit que tant qu'à lui, ce qu'il connaissait le mieux, c'était la campagne, les paysans, et que, chez nous, les paysans, une chose est sûre, ils ne voudront jamais entendre parler des kolkhoz!

Une lumière, cet enfant! Il doit être né en quinze ou seize : une mauvaise idée que son père aura eue pendant une permission...

Mais le godelureau qui détournera Watrin de son cours n'est pas encore né, il faut croire. Après les ministres, les militaires y passent. Pétain peut bien être à Madrid, il a ses hommes dans le haut commandement. Gamelin, vous avez vu dans le *Journal*? On en fait des images d'Épinal, mais son autorité n'est pas assurée du moins tant que Weygand n'est pas au diable, oh! on va l'y envoyer celui-là, il n'a pas cessé d'inquiéter la République! En tout cas, il inquiète Daladier parce qu'il est trop bien avec Reynaud, Weygand. Franchet d'Esperet conspire, chacun sait ça. Sur qui peut compter le président du Conseil? Les bureaux... Colson, Decamp, Jacomet... Hering peut-être... pas Giraud toujours! Et Georges? Hum, hum! Pour la guerre, c'est comme pour la politique, il y a les deux méthodes. On fait la guerre, ou on la fait faire aux autres. Pour l'instant, il semble bien qu'on la fasse aussi peu que possible. Une guerre de matériel. Daladier répète aux journalistes : « Je ménage les hommes... » Demain? Ce sera peut-être une guerre de corps expéditionnaire, ou, qui sait? nous n'aurons même plus à nous en mêler. Ou la grande bagarre, et alors... Certes, nos chars, on les a vus en Pologne : il paraît que même les obus n'entament pas le blindage. Des mouches, pour nos chars, les obus. S'il faut en venir là... Mais si Hitler n'a pas attaqué d'ici dix ou douze jours, pour lui comme pour nous il sera trop tard, nous passerons l'hiver dans nos quartiers. Alors, quand on en viendra à la grande explication, nous serons en face d'un ennemi épuisé, harassé de courir l'Europe...

« Pour ce jour-là, Gamelin est-il l'homme qu'il faut? Est-il, lui aussi, l'homme des deux méthodes? Gamelin... ou Georges... ou qui? Dans l'autre guerre, on n'est pas tombé du premier coup sur Foch... En choisissant un militaire ou un autre, il faut encore, pour Daladier, faire attention. S'il allait tomber sur un homme de Reynaud? Ce serait introduire le loup dans la bergerie : car, ne vous y trompez pas, le danger pour Daladier, ce n'est plus Laval, ou Thorez : c'est Reynaud... Le successeur! Évidemment, on parle beaucoup de certains jeunes chefs : tenez, Corap... Mais il faudrait qu'ils aient l'occasion de se battre, de se montrer. Et où se battre? Là est la question. »

Le temps s'est tout à fait couvert. Comme on sent l'approche de l'automne! Avec un ciel pareil, des combats, pense Sivry, qui donc y apporterait de l'enthousiasme? Mieux vaut attendre le printemps. Il la regarde, cette campagne française, si raisonnable...

« A propos, dit-il, vous avez entendu dire qu'on quitterait incessamment Coulommiers? Nous prendrions position à trente ou quarante kilomètres vers le nord...

— Position..., fait remarquer Barbentane, à cette distance-là nous serons encore loin du front... Si vous cherchez où vous battre avec votre RRT, mon cher Sivry, pour montrer vos qualités juvéniles... »

Et là-dessus, Watrin enchaîne, comme si on ne l'avait pas interrompu :

« Où se battre? En réalité les hésitations de Daladier avant de remanier son cabinet, ses seules raisons sérieuses d'hésiter, étaient des raisons militaires. Où se battre? Il y a ceux qui croient l'ennemi atteignable par le Haut-Adige, et ils avaient l'appui de ceux qui proposaient de traverser l'Italie pour donner la main aux Balkaniques, ça semble abandonné. Il y a ceux qui parlent d'envahir préventivement la Belgique et la Hollande : c'est, depuis l'alerte de Rhénanie, le dada de Gamelin, d'ailleurs, et il pourrait en être à nouveau question au printemps. Dans les hautes sphères, tout ce qu'on a retenu de l'autre guerre, c'est que la route de Berlin passe par Salonique. Et le Quai d'Orsay fait de son côté grand cas de toute sorte de conversations en Turquie... Massigli...

— La Turquie! s'écrie Sivry à qui ça semble rappeler quelque chose, des timbres-poste ou une panoplie sans doute. Attendez donc, qu'est-ce qu'on leur a cédé, il n'y a pas si longtemps? Ç'a été épouvantable!

— Le sandjak d'Alexandrette, jeune homme : peut-être bien qu'on a obtenu en échange des promesses, des engagements... c'est sur la frontière de Syrie, et la Syrie, c'est là-bas qu'on expédie Weygand. Eh bien, la Syrie et le Caucase, voyez-vous, c'est comme qui dirait porte à porte!...

— Comment, le Caucase? proteste Armand. Quel Caucase? Qu'est-ce que le Caucase vient faire là-dedans?

— Eh bien, Bakou, le pétrole... ce ne serait pas la première fois qu'on se battrait pour le pétrole! »

Il faut croire que pour le lieutenant Barbentane, c'est une perspective toute nouvelle, ce pétrole-là. Pas possible, Watrin travaille du chapeau! Sivry dit qu'il faut bien faire la trouée, alors qu'on la fasse à Liège ou à Bakou... Mais quand l'avocat en est venu à la nature de la guerre, cela a créé des contestations entre lui et Sivry. Parce que Sivry juge de tout, et toujours, d'après ce qu'il tient de Kerillis. Et de ce bouquin qu'il vient de publier avec un nommé Cartier, il me semble. Pas que Watrin ait une doctrine. Qui en a d'ailleurs? Les uns ne croient qu'à l'avion, d'autres qu'à l'artillerie, d'autres ne jurent que par les tanks... Il y a des chefs pour dire que l'infanterie reste toujours la reine des batailles.

« Qu'est-ce que vous en pensez, Barbentane? Vos Russes, avec leurs parachutistes... Pour Campinchi, la marine décide de tout, et il paraît que nous avons la deuxième marine du monde. Les sous-marins? Finis, les sous-marins avec les appareils de repérage qu'on a! Je connais un professeur à l'État-Major, à son avis, il n'y a encore que le soixante-quinze de vrai : il ne paye pas de mine, mais il étonnera encore le monde! »

Armand, qui pour son journal a suivi dix ans les séances de la Chambre, se souvient du pessimisme régulier qui entourait la discussion des budgets de la Défense nationale, le défaitisme habituel à l'égard de toutes les armes. Pourquoi, tout d'un coup, cet optimisme dans toutes les directions?

« Remarquez, dit Sivry; que c'est plutôt de bon augure. Moi, j'ai des cousins... »

On s'en doutait qu'il avait des cousins. A tout bout de champ, il avait des cousins.

« Enfin, dit Watrin, on n'entend que ça : vous verrez nos chars, vous verrez nos fusils-mitrailleurs, vous verrez l'équipement... et puis notre jeunesse n'est pas celle de quatorze : la guerre de mouvement est possible, souhaitable même... Eh bien, zyeutez-le voir, à titre d'exemple, l'équipement! »

Sur la route parallèle, entre les peupliers espacés, de la troupe s'avançait. Des types hâves, avec des calots et des bérets basques, des vêtements civils avachis, poussiéreux, des brassards. Dix fusils Gras pour une centaine d'hommes. Ils marchaient au pas de promenade, c'est-à-dire n'importe comment. Il y en avait des grands, des petits, une cohue. Un officier allait et venait le long de la colonne sur un cheval bai à crinière blonde, une bête de labour. Il semblait leur crier quelque chose. Les sous-offs qui encadraient la troupe, en tenue eux, avaient l'air de gardes-chiourme. Ils s'agitaient. Et il montait du piétinement une espèce de murmure. Tout d'un coup, Sivry prit le bras d'Armand, avec stupeur.

« Vous les entendez? dit-il.

— Quoi?

— Ils chantent! »

En effet, ce chahut morne était un chant, et la grosse tête de Watrin se tourna, avec ses yeux à fleur de peau, tendant une oreille velue. Il ne discerna pas tout de suite ce qui peignait la stupeur sur le visage du blondinet, ce qui lui décolorait les lèvres sous la moustache pâle. Mais Armand, lui, frissonna : sur la route, là, à cent cinquante mètres, ce convoi... on ne peut pas dire cette compagnie... ce convoi, en marchant, chantait sourdement *L'Internationale*.

V

Quand Me Lévine ouvrit la porte, le palier était dans l'ombre, il ne reconnut pas tout de suite son visiteur, qui butait dans le sac de sable. Un homme plutôt petit, serré dans un cuir...

« Eh bien, mon cher, s'exclama le maître de maison, vous ne lisez donc pas les journaux? Vous sortez sans votre masque à gaz. *Parisiens! ne sortez pas sans votre masque à gaz...*

— J'ai là pour vous les dépêches de l'agence Tass... » En se débarrassant dans l'entrée étroite, Jean-Richard Bloch avait glissé le papier plié entre les doigts du long Me Lévine. L'avocat le mit dans sa poche : « Merci, je regarderai ça tout à l'heure... il n'y a là que des amis, mais ils n'ont pas besoin de voir d'où ça me vient. — Oh, vous savez... ça n'est que le printing Havas qu'on m'a apporté! Il est vrai que les journaux ne le donnent pas. »

Dans la pièce où on entrait par une porte vitrée à petits carreaux, il régnait une lumière basse, à cause de la défense passive. Et puis, même en temps de paix, Marie-Berthe Lévine, avec ses yeux rêveurs, n'aimait pas les grands éclairages. Jean-Richard était trop habitué à cet appartement pour s'amuser encore de la disproportion des tableaux et des petites pièces dans ces immeubles-casernes à la porte d'Orléans. Ni de la douce manie de l'avocat pour l'art moderne, qui lui faisait pendre dans son salon une toile où on ne discernerait guère que trois carrés se mordant autour d'un gros point noir, mais à la taille héroïque, des carrés plus grands que nature, comme disait Pierre Cormeilles. Pour l'instant, avec les lampes voilées, on n'en voyait rien. Il y avait là, sur le sofa, deux femmes assises au bord, et une troisième au fond, contre le mur, dans les coussins orientaux. Jean-Richard reconnut celle-ci, Isabelle Baranger, son visage usé comme une médaille aux traits de son père, dans une robe jaune à pois blancs qui faisait préraphaélite; il mit sa main devant ses yeux pour mieux voir à contre-jour les deux autres : la petite Rose Ducellier et la femme de Foncin, Aurore, son lorgnon, qui feuilletait une revue mauve.

Marie-Berthe Lévine accueillit le nouveau venu avec une tasse de thé toute versée, et des petits gâteaux. Près de la table, où s'accoudait une jeune femme, assez lourde, assez peinte, en qui, avec un certain déplaisir, Jean-Richard reconnut Édith Orfilat, il y avait Foncin dans cette posture qu'il aime, penché en avant, sa calvitie jouant avec la clarté, les bras appuyés sur les genoux, les mains ballantes, dont il rapprochait de temps à autre les doigts longs écartés... Pendant qu'il lui disait bonjour, le nouveau venu entendit derrière lui la

voix un peu nasale de Lévine : « Vous connaissez tout le monde, je crois? Ah, peut-être pas, Marguerite Corvisart... une camarade aussi... qui est la secrétaire de mon confrère Watrin... »

En se retournant, il la vit, avec son grand chapeau bergère, près de la cheminée, une grande brune pas jeune, un peu désordre, les cheveux, avec cette dignité qu'elle n'avait pas les moyens de mettre dans ses vêtements : « Vous m'excusez », dit-il... Il tenait la tasse en Satsouma que lui avait collée la grosse Marie-Berthe, la faisant passer d'une main dans l'autre. « C'est le *tchaï*... » Depuis qu'il avait été là-bas, en trente-quatre, Jean-Richard, qui ne parlait pas cette langue, émaillait ses phrases de quelques mots russes, comme d'autres font avec l'anglais. Il ajouta : « Votre patron... je l'ai rencontré autrefois à Dakar : il ne sait toujours pas ce qu'il veut? Oh, dites donc... qui d'entre vous a écouté la radio tout à l'heure? Le laïus de Paul Valéry? Je ne vous dis que ça... c'était fruité! » Il fit le geste du baiser envoyé sur le bout des doigts réunis, et qu'on ouvre...

Foncin était en train de raconter comment il avait été à la Chambre, dans le petit local de la fraction parlementaire, vous savez, par-derrière... et comment il les avait tous vus, les députés; et Jacques, tout à fait à son habitude; et Péri... Ceux qui n'étaient pas mobilisés, enfin. Pour les camarades, c'était une drôle de lutte. Pied à pied. Enragés, les autres. Il faut voir un Philippe Henriot...

« Quant à nos frères, railla Lévine... J'ai parlé au Palais avec... ils sont sordides et malades de ce que Daladier les ait traînés comme ça à remanier son ministère...

— Tiens, reprit Foncin, ils sentaient le maroquin... S'ils en veulent, faudra le métier : maintenant le gâteau est pour d'autres.

— Oh, çà, soupira Jean-Richard, ils feront le nécessaire : l'acharnement contre le Parti...

— C'est la division du travail : à eux les rôles d'indicateurs en attendant mieux! Dans les usines, ils sont mieux placés... Mais ça grogne, vous savez, avec les nouvelles dispositions pour les heures de travail, la liquidation de toutes les lois sociales... D'un parti ou de l'autre, les ouvriers sont à la même enseigne : ils risquent de s'entendre. Alors il faut bien leur dire que la base évidemment... mais ce sont les chefs communistes qui sont la cause de tout...

— Qui, dit Jean-Richard, en s'asseyant à côté d'Isabelle Baranger, tournant son sucre, le grand système maintenant, c'est dire, les communistes, dans l'ensemble, des braves gens, ce sont les chefs les mauvais...

— On n'a pas de nouvelles de Maurice? » demanda Mlle Corvisart. Foncin la regarda. « Il est à son unité, Maurice. Tout ce qu'on en sait...

— Vous n'avez pas lu, risqua Édith, ce qu'écrit *Gringoire*? qu'il est parti pour Moscou fin août... je me disais bien que c'était impossible! »

Foncin répliqua : « Je ne lis pas *Gringoire* d'habitude...

— Je me demande comment ça se passe pour Maurice », rêva Lévine.

C'était un type long et maigre, un peu déplumé, avec le teint couperosé des blonds qui vieillissent, et les yeux très longs dans le sens vertical, les paupières fripées.

« Ça, dit Isabelle, on peut avoir confiance, Maurice fait ce qu'il faut.

— Bon, mais s'ils voulaient le supprimer? »

Tout le monde se tourna vers celle qui venait de parler, la petite Rose avec sa tête bouclée. Une fille d'ouvriers, ouvrière du textile avant son mariage avec Ducellier, de la fédération de la Seine. Elle avait une veste de velours cerise côtelé, et y tenait ses mains dans les poches.

« Ils n'oseraient pas, protesta Édith Orfilat.

— Vous croyez ça? dit Jean-Richard. Vous ne savez pas ce que c'est que le Deuxième Bureau. En quatorze, j'étais au carnet B... » Pendant qu'il racontait son histoire, comme il avait sauvé, à Verdun, un type de son régiment, qui lui avait avoué le surveiller, Jean-Richard ne pouvait s'empêcher de regarder Édith. Elle se fardait pesamment pour une femme jeune. Qu'est-ce qu'elle faisait dans ce petit soviet, celle-là? Si elle pensait comme son Patrice... Où est Lévine?

Lévine était sorti un moment de la pièce : il n'y tenait plus, il voulait lire les dépêches que lui avait apportées Jean-Richard. Même entre camarades... Quand il reparut, comment la conversation avait-elle pu tourner à cela? Édith disait à Isabelle avec un ton âpre :

« Pourquoi dites-vous ça? Votre père non plus n'est pas d'accord... »

Rose, à la dérobée, avait saisi le poignet d'Isabelle et le serrait. Tout le monde avait trouvé cette phrase déplacée. Le faux pas du Pr Baranger à la fin d'août, c'était pour eux tous une tristesse qu'on voulait oublier : le grand chimiste avait été trompé, il le savait maintenant. Isabelle respirait profondément. Elle lui aurait bien tapé dessus, à cette Édith. Mais ça ne se faisait pas, alors. Jean-Richard lui demanda à mi-voix : « Comment va-t-il, Jules Baranger? » Elle le regarda avec reconnaissance, et elle lui souffla : « Vous savez... il est avec nous... » Il l'entendit seul. Parce que Foncin, fâché de l'incorrection de Mme Orfilat (quand on est la femme d'un type qui vient de trahir, et un collaborateur de *L'Huma*, encore! C'est sans excuse...), haussait le ton :

« Puisque vous n'êtes pas d'accord, vous, avec Patrice... dites-moi, camaráde, alors pourquoi restez-vous avec lui?

— Mais parce que je l'aime, dit-elle. Et puis, il est le père de la môme...

— On pourrait aller loin avec ce système-là... »

Elle s'était mise à pleurer. Pas trop, à cause du Rimmel. « Voyons, voyons, dit Marie-Berthe, qui était sentimentale. Elle n'est pas responsable de ce que pense Patrice...

— Si elle vit avec lui... », dit Foncin.

Aurore Foncin ferma la revue mauve restée ouverte sur ses genoux. Elle porta sa main à ses cheveux gris, comme pour les soulever au-dessus de la tempe droite, et dit avec ce saisissant accent bourguignon qu'elle a, où roulent des raisins noirs : « Laisse donc, Auguste. D'abord, Patrice, il est aux armées. Et puis Édith... eh bien, Édith, si elle a quelque chose à dire, ce n'est pas ici. Elle n'a qu'à le dire au Parti... »

Édith la regarda avec reconnaissance, et, quittant sa chaise, elle lui saisit la main et la porta contre ses seins : « Merci, Aurore, oh, merci...

— Il n'y a pas de quoi, ma petite », répliqua sèchement Mme Foncin en retirant sa main. Lévine, qui trouvait tout ça déplaisant, quelle fâcheuse idée elle avait eue, cette Édith, de débarquer comme ça, à l'improviste! s'était lancé dans une histoire du Palais qui ne faisait rire personne. Il s'adressait à Mlle Corvisart, parce que son patron, M[e] Watrin, était mêlé à l'anecdote.

« Et lui, Watrin, qu'est-ce qu'il pense du pacte?

— Il s'est engagé... oh, à trois pas de Paris... il est déjà revenu pour ses affaires... deux fois... vous savez comment il est..., dit Marguerite. C'est un très brave homme, mais... Du moment que le ministre lui a dit.

— Quel ministre? » demanda Jean-Richard, qui avait machinalement ramassé *Le Mercure de France*. La question se perdit. Mlle Corvisart poursuivait : « Il n'avait qu'une idée, reprendre l'uniforme. Il était aviateur; trop vieux pour l'armée de l'air. On l'a mis dans une formation de travailleurs. Il voulait à toute force servir...

— Je comprends ça, dit Jean-Richard. C'est très difficile d'être civil en temps de guerre. Pourtant, comme civil, on peut aussi *servir*... »

Édith était toute désemparée. Elle sentait bien ce que sa présence chez ces gens avait de déplacé. Mais elle était venue prendre le vent. A qui s'adresser? La plupart au journal lui avaient tourné le dos. Avant que Patrice eût pris sa décision, elle trouvait ses hésitations ridicules. Puis elle s'était effrayée des conséquences... Elle eût aimé parler à Rose Ducellier, qui était, pensait-elle, un peu plus de la famille que les autres : son mari... Foncin, aussi, il est vrai...

On parlait de la guerre en Pologne, maintenant. Isabelle avait entendu à la radio un meeting de l'Armée rouge.

« Comment, s'écriait Aurore, tu comprends le russe? toi, Isabelle?

— Nous avons écouté avec Bormann, qui a pris des leçons chez Berlitz...

— Je me suis toujours demandé, dit Rose, si on pouvait bien apprendre chez Berlitz... je regrette vraiment... Ce serait utile de nos jours... »

Édith avait traversé la pièce, et, devant le feu, se regardant dans la glace, pourtant obscure, elle se remettait du rouge aux lèvres. Plus pour se donner de l'assurance, qu'autre chose. Marie-Berthe, à cause de son bon cœur, vint près d'elle. Elle ne trouvait rien à lui dire, que c'était gênant. Édith devait en avoir le sentiment. Elle demanda des nouvelles d'Annette Felzer. Annette est au bord de la mer, avec ses enfants... Felzer n'est pas mobilisé? Felzer n'est pas mobilisé. Édith rangea ses petites affaires dans son sac.

« Je vais m'en aller, à cause de la petite qui est seule..., dit-elle à Marie-Berthe. Oh, je n'avais fait que monter en passant... »

Jean-Richard pensa, où allait-elle qu'elle *passait* à la porte d'Orléans? Tout le monde lui dit très poliment au revoir, mais quand elle fut sortie, Aurore fit tout simplement ouf! et cela résumait le sentiment général.

« Vous savez, dit Isabelle, ce que Benjamin Crémieux a raconté à mon père... Pas seulement qu'il ne soit pas d'accord, Patrice...

— Comment est-ce qu'il est, lui, Crémieux? s'enquit Marie-Berthe.

— Eh bien... », commençait Isabelle. Jean-Richard la coupa :

« Oh, Benjamin, c'est une vieille histoire... il faudrait vous expliquer Benjamin de fond en comble... je pourrais vous l'expliquer, mais ça prendrait du temps... »

Quand Lévine, Mme Orfilat raccompagnée, rentra dans la pièce, Rose, qui s'était levée, le prit à part : « Vous savez bien ce que je vous ai demandé...

— Passez à côté, Rose. Dans mon bureau... »

Par l'entrebâillement, il tourna le commutateur. Il ne suivit pas Rose, et tandis que renaissait la conversation générale, on parlait de ceux qui avaient trahi le Parti, des gens inattendus... lui s'approchait de Mlle Corvisart : « Dites donc, Marguerite, à propos de la ronéo, si vous vouliez en toucher un mot à Rose... »

Le bureau de l'avocat était minuscule. Organisé rationnellement avec des meubles de Francis Jourdain. Sur la table, il y avait un fétiche nègre, et une petite statuette en bois de Chana Orloff. Aux murs des tapas des îles Fidji, au-dessus des rayons de livres.

« Lévine vous a dit? demanda Rose.

— Oui... c'est-à-dire...

— Vous avez la ronéo... tout le matériel... les stencils?

— Enfin... bien sûr. Seulement la machine n'est pas chez moi. C'était celle dont on se servait à la section. Mais je sais comment la trouver... et du moment que c'est pour le Parti, le copain...

— Écoutez, camarade, vous savez, il faut que personne ne sache...

— Personne ne saura rien. J'apporte le texte tapé, il s'agit de tirer. Celui qui a pris la machine me connaît... Je trouverai le papier.

— Bien. Je vous apporte le texte demain...

— Je serai chez moi... Vous y êtes déjà venue l'autre année quand...

— Ah non, pas chez vous. Dehors, quelque part. Au Luxembourg, par exemple. A côté de la fontaine Médicis... C'est défendu d'aller les uns chez les autres, pour ce travail-là... »

Original, ce fétiche.

⁂

« Non, Lemerle n'est pas là. Quoi vous lui voulez, à Lemerle? Il n'a pas besoin que les gonzesses y courent après jusque chez lui... »

Les eaux ménagères coulaient dans le passage sous les pieds de Marguerite Corvisart. La porte, vert-bleu écaillé, de la petite maison donnait sur un escalier comme une échelle avec un papier déchiré aux murs. La mégère qui la recevait si gentiment, de la pièce où elle faisait apparemment la lessive, avait allongé la jambe et, avec, maintenait l'entrée ouverte. Une femme pas très jeune, grasse, dépoitraillée, camisole jaunâtre, les cheveux coupés de toutes les couleurs qui lui faisaient une boule de la tête, un visage ravagé, le nez comme cassé. Il sortait une vapeur de la cambuse, avec l'odeur du savon.

« Si vous aviez mieux regardé, madame, vous auriez vu qu'en fait de gonzesse... »

L'autre éclata de rire : « Allez, il est pas dégoûté! Des vieilles comme vous... »

Marguerite battit en retraite. La porte claqua.

Tout cela ne l'avançait guère. Il fallait retrouver Lemerle. C'était lui qui avait planqué la ronéo. Qu'est-ce qu'elle dirait, Rose, si on ne pouvait pas tirer le tract?

Dans la ruelle, des gosses barbouillés lui frôlèrent les jambes en se courant après. Les petites maisons à un ou deux étages n'étaient séparées que par un espace de deux mètres ou guère plus, avec de brusques recoins. Marguerite lisait les enseignes : *Di Lombardi, serrurier... Dépôt de ficelle... Tampons en tout genre...* Vers l'entrée, sur la rue, il y avait un atelier de sculpteur, ouvert, où un type, les bras nus, malaxait de la terre. Un triporteur était garé à côté.

« Mâme! »

Un des gosses, tout dépeigné, avec un visage sale et confiant, les pieds sans rien dans les souliers, la tirait par sa jupe : « Qu'est-ce qu'il y a, petiot?

— C'est M'sieur Lemerle qu'il vous faut? Vous le trouverez aux Enfants de la Corrèze!

— Qu'est-ce que c'est, les Enfants de la Corrèze?

— Le bistro, c'te idée! »

Lemerle n'était pas aux Enfants de la Corrèze, où un piano mécanique moulait la *Valse brune*, ni chez le bourrelier-sellier avec lequel il était parti dix minutes plus tôt. Quel métier pouvait-il bien faire, Lemerle? Elle renonçait à le trouver, quand elle se heurta dans ce grand corps qui sortait d'un tabac, se roulant une cigarette.

Il ne la reconnaissait pas d'abord, puis brusquement il devint très poli. Il lui faisait un drôle d'effet, avec sa petite moustache frisée, sa boule luisante, ce Lemerle. Il n'y avait pas longtemps qu'il était à la cellule, ni même au Parti, je crois. Embêtant d'en passer par un élément de ce genre, pour une affaire comme ça, mais qu'y faire? Fallait avoir la ronéo. Quand il s'était proposé pour la planquer, Lebecq n'aurait jamais dû accepter... Pendant qu'elle s'expliquait avec lui, ils marchaient côte à côte, ce qu'il était grand, ce gaillard-là, Marguerite ne pouvait s'empêcher de penser à l'accueil qu'elle avait eu

de sa femme. Sa femme? Un couple singulier... et ce Lemerle, alors il courait? avec quelle sorte de femmes? Ah, on avait été léger à la cellule! Lebecq, comme secrétaire...

« Vous a mal reçue, la bourgeoise? dit-il en reniflant, un peu ennuyé. Faut pas faire attention. Elle est toujours comme ça. Pas une mauvaise femme, mais... Elle va chercher des choses... Jalouse, comprenez? » On passait devant une glace. Il hocha la tête en se regardant. Fatal.

Pour la ronéo... pour la ronéo... Ça, évidemment, quelque chose le gênait, Lemerle. Quand il avait proposé de la planquer, il ne se rendait pas bien compte, il ne croyait pas à la guerre pour de bon. Etc. Enfin, elle était là, non, pas chez lui, chez le type, chez lequel il l'avait mise. Oh, c'était du sûr. Plus que chez lui... Mais...

« Voilà, dit-il. Je voudrais pas être mêlé à tout ça. Je vous dis ça, camarade, à vous. Faudrait pas me prendre pour ce que je suis pas. Mais voilà. Je voudrais pas être mêlé à tout ça. Bien sûr, la ronéo est au Parti. Même si on pouvait la reprendre. Oh, pas rapport au copain. Le copain... Seulement... Moi, j'aimerais mieux être en dehors de tout ça... »

Il avait de la sueur aux tempes, et un tic dans la narine droite. Elle insistait. On avait besoin de la ronéo, on pouvait s'en servir une fois, pour un travail. Après ça, elle tâcherait de voir Lebecq, le secrétaire de la cellule, pour faire enlever la machine. Mais ce travail-là était pressé... Elle pensait, à part elle, guère utile qu'on les vît ensemble, c'était son quartier. Ils descendaient vers le boulevard, en bordure de la ville. Il se décida.

« Je vais vous dire. Après tout, je vais vous dire... Vous, si on vous prend, ben, c'est pas agréable, mais... enfin, c'est pas déshonorant. Moi, vous comprenez... Ils mêleront tout. J'ai pas envie de faire ça au Parti. On est comme on est. Mais on a son honneur. J'ai pas envie de faire ça au Parti. Il y a ma vieille condamnation... et puis si on me demande de quoi je vis... qu'est-ce que vous voulez, j'ai peut-être tort, je suis qu'un salaud vous direz, mais... Je vais vous dire, j'aime trop les femmes... Il y a qu'un homme qui pourrait comprendre...! »

Eh bien, elle était jolie, Marguerite! Il avait son honneur, Lemerle, mais enfin, en fait de mesures de sécurité. Il fallait tout laisser tomber. Certainement, si elle interrogeait Rose, Rose lui dirait de tout laisser tomber. Seulement Rose lui avait dit aussi que c'était très important, très pressé. Tant pis.

L'autre répétait : « Je suis peut-être qu'un salaud... mais j'ai mon honneur... »

Elle prit son courage à deux mains.

« Écoute, Lemerle. Tu n'étais pas obligé de me dire ce que tu m'as dit. Mais tu me l'as dit. Et puis tu dis que tu as ton honneur. Eh bien, j'y crois, moi, à ton honneur. Le Parti a besoin de cette ronéo, tu comprends, besoin... tu peux me prouver que tu as de l'honneur... » De toute façon, il ne fallait pas traîner pour voir Lebecq.

⁂

« Tu es folle, Corvisart, crois-moi », protesta Lebecq. Le petit bonhomme brun se défendait comme un beau diable. Sa façon de se mettre la main sur le cœur ne compensait pas tout à fait l'incertitude du regard : et ne louchait-il pas un peu? pas précisément...

Elle avait été l'attendre à la sortie de la Société Générale. Elle ne voulait pas aller chez lui rue du Château, parce qu'à la fin si on la voyait partout, chez les copains... Ils remontaient ensemble l'avenue du Maine.

« Écoute, ce que tu dis toi-même de Lemerle... Oui, bien sûr, il faut aviser... J'irai trouver quelqu'un de la section...

— ... qui ira à la fédération, d'où on demandera au secrétariat du Parti... Je suis peut-être folle. Mais si tu crois, camarade, que ce sont encore des temps pour ce genre de petit jeu ! »

Il serra les lèvres et devint tout pâle. Voilà que Corvisart lui donnait des leçons à cette heure ! Évidemment, il était comptable de la ronéo, et il n'aurait jamais dû laisser Lemerle... pour ce qu'on en savait, de Lemerle... avec sa boule gominée...

« Bon. Suppose qu'on aille chercher la machine, qu'on l'enlève, que tout... se passe bien. Mais tirer ce tract d'abord... c'est pas régulier. Qui t'a donné ce travail à faire ? Qui me prouve...

— Je te dis que c'est pressé. Tu n'as qu'à venir avec moi, Lemerle sera à neuf heures à côté de Broussais. Peut-être qu'en temps normal c'est par toi que ça aurait dû passer, mais aujourd'hui... Tu sais bien qu'il faut être deux, et puis pour emporter les tracts... C'est à toi à en assurer la diffusion.

— Je ne peux pas prendre ça sur moi, Marguerite, s'il arrivait malheur. Puis je n'ai pas à recevoir des ordres de toi. Le Parti ne m'a pas dit. Le Parti n'est pas illégal.

— Dis tout de suite que c'est toi qui trembles ! J'ai les stencils, il n'y a qu'à tirer... Le Parti n'est pas illégal. Mais les tracts le sont. Les camarades les attendent. Tu n'as pas honte qu'une femme ait plus de courage que toi ?

— Les tracts sont illégaux... bien sûr, je me demande même si, en faisant comme ça des choses illégales, on ne fournit pas l'occasion au gouvernement de sévir contre le Parti... »

Lebecq ne semblait pas fait pour les circonstances. C'était un employé de banque très sérieux, très régulier, et il avait apporté au Parti les qualités de sa profession, rien d'autre. Il avait une maladie de cœur, insuffisance tricuspidienne. Réformé pour ça. Une excuse, après tout.

« Bien, ragea Marguerite, j'irai seule. »

Elle allait le quitter. Il se ravisa : « Rendez-vous à huit heures et demie... J'aurai le papier. Apporte une valise. J'ai besoin de la mienne... Mais écoute, je peux pas rester, tu croiras ce que tu voudras. C'est pas de la blague. C'est pas la trouille. J'ai un rencart. Je verrai Lemerle demain. Ce soir impossible de l'attendre. J'arrangerai avec lui pour enlever la machine, un autre jour. Prends quelqu'un pour tirer... tiens, la petite dactylo, Micheline... la femme à Guillaume... »

Marguerite Corvisart regarda son secrétaire de cellule bien en face. Micheline ? la petite que le plombier Vallier avait confiée à la cellule juste avant d'être mobilisé, pourquoi pas ? Dans ces quelques jours, elles avaient lié amitié. « Dis donc, ne me fais pas faux bond. Je vais tâcher de la trouver, Micheline, et de l'amener, même si elle a comme toi un... rencart... Un rencart ! J'ai eu assez de mal à décider Lemerle... Il aura prévenu le vieux bonhomme, chez qui est la machine... Si nous n'avons pas le papier...

— Tu auras le papier, je t'ai dit que je l'apporterai. Mais, pour enlever les tracts...

— Oh, écoute, Lebecq, tu me fatigues. On s'arrangera, mais je ne peux pas laisser tout ça chez le père Mercier...

— Qui c'est ça, le père Mercier ?

— Le bonhomme en question... Il ne me dit pas plus que Lemerle, imagine-toi. Seulement quel intérêt aurait-il à se faire prendre en flagrant délit de complicité... Il faudrait bien emporter d'un coup les feuilles tirées et la machine. Mais s'il n'y a pas mèche...

— Comprends bien, Marguerite, il y a des inconvénients techniques... Avant que je trouve la voiture à bras pour enlever la machine... et puis si on attire l'attention...

— Tu as besoin d'une voiture à bras pour enlever une ronéo? »

Lebecq était empoisonné. Empoisonné. A la dernière réunion de la cellule, on avait bien décidé de tirer un tract. Mais on devait se réunir seulement le mardi suivant... on avait chargé Vuillemain, le trésorier, d'apporter un projet, pour que tout y soit : l'explication du pacte, la situation du parti devant les crédits de guerre, la proposition d'une conférence internationale pour rétablir la paix, les problèmes du 14e arrondissement, la situation des affectés spéciaux, la semaine de quarante-cinq heures, les heures supplémentaires au rabais... Il faudrait encore le discuter, le bureau de la cellule pourrait évidemment décider du texte, sans attendre encore une semaine, la cellule suivante... mais enfin, on avait résolu de ne pas prévenir Lemerle, absent à la dernière réunion, avant que le texte ne fût au poil... affaire de sécurité... Alors, rien n'était prévu pour la diffusion... Voilà que la Corvisart, elle bousculait tout, déjà ce Lemerle avait prévenu son copain...

« Écoute, Marguerite, je ne te comprends pas, c'est de l'indiscipline... Et puis ton texte, tu ne sais même pas le nom du camarade qui te l'a passé... si c'était un tract trotskiste? à quoi tu le reconnaîtrais?

— Camarade, tu me prends pour aussi bête que toi? Tu sais à quoi on reconnaît qu'un texte est trotskiste, toi? non? eh bien, je vais te le dire : à ce qu'il est contre les directives du Parti... »

Enfin, ils convinrent que Marguerite se débrouillerait, qu'elle mettrait les tracts chez elle ou chez Micheline; Lebecq les ferait enlever le lendemain soir. « Sans faute? » Il piqua une colère. Sans faute.

Comme elle rentrait chez elle, une fois passé chez Micheline, avec qui (bien qu'elle ne fût au Parti que depuis quinze jours), ç'avait été tout simple, elle trouva sa mère dans tous ses états, bouleversée par les nouvelles à la radio, des histoires qu'on disait des communistes. La veille au soir, Mme Corvisart avait bien vu sa fille taper des stencils. Qu'elle n'eût rien dit, ça ne l'en avait pas moins travaillée tout le jour. Maintenant, elle ne voulait pas la laisser sortir le soir. A cause du couvre-feu, disait-elle. Il y avait encore eu une alerte la nuit précédente, et Marguerite était sortie. Elle se tordait les mains. « Tu veux ma mort... » Mon Dieu, que tout cela est pénible. Marguerite se sentait comme glacée. Sa mère, après Lemerle, après Lebecq, c'était un peu trop : trouver des prétextes, encore mentir. Brusquement Mme Corvisart se calma, elle eut l'air d'accepter tout ce que disait Marguerite. En fait, la pauvre vieille dame voulait se donner l'occasion de se tranquilliser, encore qu'elle se fût juré d'abord de ne rien croire de ce qu'inventerait bien sa fille. Fatiguée d'avoir peur et aussi fatiguée de lutter. Mais le difficile, pour elle, était de rester seule. Et cette hâte à quitter la maison l'épouvantait. A peine un peu de soupe avalée, Marguerite avait déjà son chapeau sur la tête. Mme Corvisart se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer.

« Allons, maman, sois raisonnable. Qu'est-ce que c'est que cette nervosité? Je puis bien sortir seule le soir. A quarante-cinq ans, je ne suis plus une petite fille tout de même! »

Elle avait pris les mains de sa mère, elle lui essuyait les yeux. Dans les larmes, l'autre disait : « Tous... tous... vous m'abandonnez... ton père... Gontran... Marthe... toi maintenant...

— Mais je ne t'abandonne pas, voyons, je sors pour la soirée, chez des amis...

— Tous... vous êtes tous des Corvisart... Un jour vient où vous partez... Ton père, c'était cette femme maudite... toi, je ne peux pas y croire : ma petite

fille... » Elle baissa la voix : « ... une communiste... Mon Dieu ! comment cela va-t-il tourner ? Quand Eugène est tombé par la fenêtre, il avait une balle dans le cœur... cette femme, c'était sûrement cette femme ! Gontran... il m'avait bien promis d'être prudent lorsqu'il est parti pour la guerre... Je n'ai jamais su comment ma petite Marthe est morte, là-bas, chez les nègres... Ils disent : les fièvres... quelles fièvres ? personne ne m'a jamais expliqué quelles fièvres... j'ai regardé dans le Larousse médical... et maintenant, c'est toi, c'est toi... Tu as ta folie, comme Eugène, comme Marthe, tu es obstinée comme eux... tu mens comme Gontran... Il me mentait, Gontran... si tu crois que je ne savais pas quand il me mentait, pour sortir, aller je ne sais où, des filles... Mais tu es la pire, toi, à ton âge... avec ta cellule... ta cellule...

— Allons, maman, va te coucher, prends un livre, je ne rentrerai pas tard. » Elle avait descendu de sur l'armoire la valise en fibres, qu'elle époussetait. « Mon Dieu, tu prends une valise ? Tu m'abandonnes !

— Voyons, maman, je vais chez une amie qui a de vieilles robes pour moi...

— Ton père avait une balle dans le cœur quand il est tombé... quand il est tombé par la fenêtre... »

Avant de partir, Marguerite fit une tasse de tilleul à sa mère. Elle l'aida à se déshabiller, l'installa dans son lit, lui porta son propre oreiller, ouvrit la radio sur un discours du haut-commissaire à la Propagande, et lui donna *Vingt ans après*, que Mme Corvisart devait bien relire pour la centième fois de sa vie... D'étage en étage, la voix de Giraudoux la poursuivait de ses métaphores... « Vous allez en voyage, Mlle Corvisart ? » lui demanda la concierge sur le pas de la porte. Elle répondit n'importe quoi.

⁂

« Alors, qui c'est, cette vieille peau ? » répétait pour changer Violette. Lemerle haussa les épaules : « Est-ce que je sais ? » Violette éclata : « Non mais, voyez-moi ça, monsieur ne connaît pas les bonnes femmes qui lui courent après ! Celle-là, ce culot de venir jusque chez moi, te relancer... Une grande bringue, brune, qu'elle pourrait être ta mère...tiens, tu me dégoûtes ! Et alors, moi à quoi que je suis bonne ? A faire la soupe aux porreaux... Elle t'a plu au moins la soupe aux porreaux ? A laver les liquettes du beau gosse... Fumier !

— Voyons, Violette, ma petite femme ! qu'est-ce que tu te montes le bourrichon ! »

L'air de la pièce était encombré par le linge encore humide, sur des ficelles dans tous les sens, pour que tout tienne. Cela faisait une atmosphère que n'assainissait pas plus l'odeur de la cuisine, que la chaleur du fourneau. La fille de Violette, qui avait treize ans, avait grimpé dans sa chambre sur une mornifle de sa mère, déjà jalouse quand Lemerle se montrait gentil avec la mioche. Il ne foutait rien depuis la fin de l'année, mis à la porte lors de cette idiotie de grève générale. Un type entre deux chaises. Avant leur grève, il n'était même pas syndiqué. Mais monsieur tombait toujours d'accord s'il s'agissait de se les rouler. Maintenant il avait inventé de s'inscrire chez les communistes ! Ingénieux, alors. Juste quand ça va de mal en pis pour eux. Il faisait des grands discours : si il était resté sur le cul en décembre, c'était qu'il n'était de rien. De nos jours, faut être de quelque chose. Les communistes, c'est l'opposition. Et quand le gouvernement change, l'opposition elle a son tour. Pour être du côté du manche, le mieux c'est-il pas de se mettre avec l'opposition ? Ah ouitche ! Beau raisonnement. A cette heure, les communistes, les voilà des traîtres, et il y a la guerre, et si tu ne te tires pas des pieds... Les grands pontes, bien sûr, ils font marcher les niais dans ton genre... « Si je te foutais à la porte, mon beau merle, hein ? Si je te foutais à la porte ? c'est pas ta cellule qui te nourrirait des fois !

— Nom de Dieu, sale garce, tu vas encore la ramener avec la cellule? Il faudrait voir que tu oses me foutre dehors! Qui voudrait encore de toi, et ça te démange trop...

— Mon bonhomme, si je t'avais pas là... Avec ça, l'embauche, c'est pas ce qui manque... si le cœur t'en dit... on demande des ouvriers chez Renault, chez Wisner, chez Salmson... t'as pas lu le *Popu*, peut-être? Monsieur se les roule pendant que je fais des ménages... »

Tous les jours le même tabac, alors pas besoin de s'en faire. Mais aujourd'hui, il y avait eu cette visiteuse. En lui flanquant le fromage sur la table, et qui l'avait payé, hein? ce fromage, elle dit: « C'te vioque-là... dis donc... avec ses tifs noirs... ce serait-il pas une youpine?

— Pourquoi, une youpine? Et puis d'abord, qu'est-ce que j'en sais, puisque je sais pas qui c'est...

— Ah, ah, tu t'es coupé, mon bonhomme! Bien sûr, c'est une youpine de la cellule... Elle avait un accent. C'est pas une Française... » Elle disait ça en râpant une tache de rouille sur le rebord nickelé de la cuisinière à émail vert. Lemerle, repoussant son assiette, ce fromage a un goût de plâtre, elle sait même pas acheter le camembert, Violette, frappa du poing sur la table:

« A la fin, tu m'emmerdes... Je sors. »

Tout d'un coup, elle fondit, lâcha son bout de toile d'émeri et vint vers son homme: « On devait aller au ciné... ça fait trois jours déjà que ça joue jusqu'à dix heures...

— Eh bien, vas-y seule, si ça te chante. J'ai mes affaires...

— Tes affaires! Encore une traînée... Ta Juive... ou cette poule de la rue de la Gaîté, hein? Non, une autre? »

Il n'avait pas répondu, et, prenant sa bâche, il sortit, claquant la porte.

C'était à côté de Broussais qu'était le rendez-vous. Les cris de Violette lui arrivaient encore... Elle devait faire un de ces barouds là-dedans. Bon, si elle casse les assiettes, c'est ses oignons: puisque c'est elle qui en rachètera!

Il avait une bonne demi-heure avant de rencontrer Marguerite. Est-ce qu'elle était juive? Sûrement pas. D'ailleurs quoi ça fiche? Youpine ou pas. Lemerle, il était pacifiste. On disait bien, les Juifs, ils voulaient la guerre... Peut-être Rothschild... Aujourd'hui, quelle différence, puisqu'elle y était, la guerre. Lui, de toute façon, il était en dehors. Réformé. Pourvu qu'ils ne le fassent pas repasser devant un conseil de révision... parce que pas sûr maintenant, qu'ils seraient aussi coulants... Avec ça, que si on le savait communiste... ah, puis! deux mois qu'il l'était, pas la mer à boire! En attendant, fallait se débarrasser de c'te foutue machine. Quelle idée de se proposer! D'abord, s'agissait de l'enfouir quelque part. Maintenant s'il fallait s'en servir, tirer des journaux, des tracts... Une autre paire de manches! Je pourrais bien dire, c'est sûr... Et puis si on me laisse tomber? D'abord, le papa Mercier, j'ai-t-il le droit de lui faire ça? Un vieil anar, et pour le secret un tombeau... mais enfin, si on lui chatouille les orteils et ça lui échapperait que c'est bibi... sale histoire. A moins de prendre les devants...

Les journaux étaient pleins de nouvelles sur des syndicats qui rompaient avec les communistes, des gens qui les lâchaient, et puis la Pologne... Moi, je suis antimilitariste... je l'ai toujours été, alors... Après tout, est-ce que je sais, ce qu'ils veulent faire, la Marguerite et les autres? A qui ils obéissent, à cette heure? Le Parti, on sait plus qui c'est... Il y en a un tas qui ont passé de l'autre côté: si des fois... Moi, je suis pacifiste. Avant tout, pacifiste. Risquer sa peau pour des gens qu'on sait pas ce qu'ils veulent. J'y étais entré pour voir, dans leur parti...

Il se disait ça, et puis il n'était pas bien sûr : donner raison à Violette... Quoi, Violette ! Elle me veut pas de mal, Violette... Elle me veut pour elle toute seule, ça c'est exagéré... Un homme, il est pas fait pour une seule femelle, les Turcs d'abord, hein ? et puis toujours pas pour une comme ça, quand il y a des petites... Il pensait à Sylviane. Il aurait aimé à aller à la campagne avec Sylviane. Quelque part où c'est vert, où on peut dormir dans l'herbe, ne rien foutre dans du vert... Sylviane maintenant, elle devenait trop chic pour lui... et elle avait de drôles de relations... C'était bizarre, Sylviane et lui. Au fond, je suis un sentimental. Pour la garder, il aurait fallu être un autre homme... Mais voilà, il n'était pas un maquereau... Déjà pas mal que ça ne se soit jamais tout à fait brisé entre eux... elle lui faisait de temps en temps l'aumône... Je suis un sentimental, il pensa, voilà ce que je suis.

Et puis elle l'avait tiré d'affaire avec M. Jules... Je ne peux tout de même pas lui raconter ça à Violette, quand elle me barbe parce que je me suis inscrit au Parti, des fois... Les femmes, ça voit pas plus loin que le pucier... J'aimerais autant pas le rencontrer ces jours-ci, M. Jules...

Il traînait par les rues sombres. Il va être neuf heures. Il hâte le pas vers Broussais.

*
**

Et vers le même temps, dans une maison noire de la rue du Château, ayant posé sa boîte à ordures sur le palier, Micheline Vallier, la femme de Guillaume, depuis si peu de temps la femme de Guillaume... fermait bien soigneusement sa porte. Elle avait hésité à prendre son manteau gris... mais si cela allait durer jusqu'au matin ? Elle rentra le petit cœur d'or qu'elle portait à son cou dans le col noir qu'elle croisa. C'était une enfant encore avec ses cheveux nuageux, ramenés derrière les oreilles, les jolies oreilles minuscules, si bien ourlées... que Guillaume aimait longuement regarder. Il y avait si peu de temps qu'elle n'était plus la petite Robichon, chez son papa, l'ébéniste. Il y avait si peu de temps qu'elle ne savait encore pas ce que c'était, le Parti... qu'elle entendait son père gueuler contre... Et Guillaume avait dû la laisser : elle vivait seule dans cette maison noire, elle descendait ses ordures par l'escalier étroit, des voisins lui disaient bonjour, certains la regardaient trop... tous les soirs comme ça, retour du bureau, et ce soir... ce soir, le cœur lui battait, et elle pensait : « Pour que Guillaume revienne... pour que Guillaume revienne... » et peut-être pas beaucoup plus. Et elle avait un peu peur, certes, mais ne se rendait pas compte qu'elle venait d'entrer dans une nouvelle vie, une vie qui commençait par tout le pays pour tant d'hommes et de femmes, semblables à elle, et dissemblables, qu'on appelait d'un même nom... Et elle se dit encore que Guillaume l'approuverait. Parce que Guillaume était un de ceux-là, qu'on appelait ainsi. De ce nom qui était une malédiction aux lèvres du papa Robichon, et de tant d'autres, et pour la petite Micheline comme un lien profond, imbrisable, entre elle et Guillaume absent, entre le monde et eux, une chose douce qui ne se dit point à voix haute, un secret de l'amour, l'amour d'eux deux, et l'amour de tous, une caresse du cœur, la négation de la solitude, de l'ombre et de la peur, dans la maison noire, et sale, où l'on entend des enfants pleurer, crier un ivrogne...

Bien sûr, c'est triste, quand dans les familles on n'est pas tous du même avis... dans un moment comme ça... la maman, bien sûr, elle pensait comme son mari... Je me demande aussi... pour Mme Gaillard... comment ça doit être avec ses parents ? Et ce M. Jean, son frère, qui a l'air bien gentil... qui sait de quel côté il est ?

Une idée lui vint. Elle rouvrit sa lettre à Guillaume, et rajouta un post-scriptum, huit petits mots... Elle allait faire un détour, la jeter à la poste, avant de... Elle n'est pas en retard... Et un courrier gagné, c'est un courrier gagné.

Elle vida sa boîte dans la poubelle, sous la voûte enténébrée, et un chat lui fila dans les pieds. Au-dehors, le ciel avait encore une certaine pâleur. Où est Guillaume? Qu'est-ce qu'il fait, Guillaume? ce soir... sous ce ciel-là...

Elle avait eu beau faire vite, pour la poste: Marguerite était déjà au rendez-vous.

VI

« Comment, tu t'en vas? Où vas-tu? » Dominique Malot, plus gros que jamais, avec ce teint blafard des échanges qui se font mal, était tombé à l'improviste chez Romain Visconti. Il était tout désemparé, le député radical, il avait l'envie d'une longue conversation, et puis il avait trouvé son jeune collègue des Pyrénées-Orientales en train de faire sa valise, comme toujours bouleversant d'élégance, un de ces tweeds... « Romain part pour sa circonscription, dit Mathilde, avec sa voix lointaine et calme, il faut bien expliquer la guerre aux électeurs...

— Toujours le mot pour rire, ma chère Walkyrie! dit Dominique à la grande femme en lui baisant la main. Cet étui à cravates qu'il a, tout de même, la canaille! On peut voir?

— Je vous laisse seuls, vous m'excuserez, Dominique... Il faut que je m'occupe des fenêtres, pour l'obscurcissement, nous nous sommes fait siffler trois fois, hier, pendant l'alerte... Vous savez comment ils appellent ça en Belgique? c'est le baron Heckert qui m'a dit... l'occultation... On occulte les lumières en belge! Je vous laisse... » La petite Babette suivit sa maman, en faisant une rapide génuflexion à l'adresse du visiteur. Jolie cette enfant, un peu pâlotte, avec ses grandes tresses noires. Eh, eh, elle allait avoir dix ans. Ce que le temps passe!

L'appartement du quai Malaquais, si haut, en imposait toujours à Dominique Malot, c'était le goût de Mathilde tout ça, les vieux meubles et les tableaux modernes. Rien n'y était laissé au hasard. Comme dans le physique de Romain, avec sa frange sur le front, qui avait voulu se faire la tête de Debussy, et ses yeux de velours, ses costumes de chez O'Rossen. Mathilde avait l'intelligence de s'effacer à côté de lui : remarquait-on qu'elle était belle? Avec ses cheveux cendrés, tirés, sa pâleur... Entre Visconti et Malot, il y a l'écart de deux générations : aujourd'hui les hommes politiques ne trouvent plus nécessaire ce négligé sans lequel on n'aurait pas réussi, surtout dans le Midi, après l'autre guerre... Il avait pensé *l'autre* guerre. Pour la première fois. Ça le fit tout chose. Jusqu'ici il avait tellement plus pensé à la crise ministérielle qu'à la guerre!

« Qu'est-ce qui t'amène? dit Romain. J'allais oublier mon rasoir... Tu as une cigarette? Merci. C'est vrai, tu n'aimes pas le tabac blond... »

Malot était un ami de son père. Il connaissait Visconti depuis l'enfance. Il s'assit lourdement dans un fauteuil Louis XIII. « Tu as encore acheté un tableau? De qui c'est? Je ne l'avais pas vu chez toi...

— Quel tableau? Ah non. C'est un Segonzac que j'ai déjà depuis quatre ou cinq ans... Nous ne l'avions pas accroché... Pourquoi fais-tu cette tête-là? Qu'est-ce qui ne va pas?

— Il le demande! Il le demande! »

Le gros homme s'épongeait le front. « Tu vas expliquer la guerre à tes électeurs... si tu me l'expliquais, à moi? Romain, Romain, c'est affreux... j'ai peur... »

Visconti se tourna vers lui et haussa les épaules : « La guerre? dit-il. Tu appelles ça la guerre? Tu as peur! Depuis quand as-tu peur? Depuis que la Pologne meurt pour Dantzig? Depuis que sur l'ordre de la City nous chantons la Madelon? Depuis que Champetier de Ribes est au Quai? Vous me faites rire, tous. Moi, il y a trois ans, quatre ans que j'ai peur... que je crève de frousse... que je me réveille en sueur... que je fais sous moi... tu m'entends? Je n'ai pas attendu les brillants articles de mon cher ami Déat... Depuis qu'ils ont foutu Laval à la porte comme un malpropre... Ah, tais-toi! Je sais, je sais... mais ton Daladier, il t'a fait marcher comme un seul homme, ton Daladier... Toi et Chichery, qu'est-ce que vous ne nous avez pas raconté! Est-ce que nous sommes encore en France? Quand je te disais l'épouvante que j'avais de nos capitulations successives devant l'Angleterre, tu me disais, c'est Reynaud, le Président lutte comme il peut, et il déteste Reynaud, et tu verras bien...

— Mais c'est vrai, il déteste Reynaud...

— Oui? Au point de préférer recevoir lui-même les ordres de Londres... il est jaloux de l'autre, il craint que Londres donne sa place à Reynaud, oui? Est-ce que nous sommes encore en France? D'où viennent les consignes de Giraudoux? Qui nomme les ministres? Tu sais que Pétain... le maréchal Pétain!... est reparti comme un fonctionnaire qu'on renvoie à son poste... parce que Chamberlain l'a exigé... Parle un peu de ça avec Pietri ou avec Bergery, tu verras bien ce qu'ils te diront! Ton Daladier! Ils ne se gênent plus : en août, ça se passait par téléphone... maintenant Chamberlain vient en France, sans se soucier du qu'en-dira-t-on...

— Ça, je dois dire... je suis troublé par le caractère qu'a pris la crise... Avons-nous perdu le sens de l'indépendance nationale? On aurait pu jouer sur l'Amérique en face des Anglais...

— L'Amérique! Tiens, Déat qui a du talent, mais qui est un fat, y a été en Amérique, voilà quoi? trois mois, pour tâter le terrain. Tu l'aurais vu à son retour! Ils ne l'ont même pas reçu. L'Amérique nous laissera crever, comme toujours, puis elle viendra faire ses affaires... Pour l'Angleterre, tu me diras, voilà des années que je te chante cette chanson. Parce que cela fait deux législatures que je siège à la commission des Affaires étrangères sans doute... et à chaque pas j'ai vu ça... les sanctions dans la guerre d'Éthiopie... la Rhénanie... l'Autriche... l'Espagne... Tous d'ailleurs aux ordres de Sa Majesté : Flandin, Blum, Daladier... Vois-tu, tout a raté avec Doumergue... En février trente-quatre, car tout remonte là, on a reculé... C'est alors qu'il fallait tout changer, on n'aurait pas eu les histoires de trente-six... on n'aurait pas vécu sous le chantage du communisme... Doumergue! On a fait l'autruche derrière Doumergue... Le maréchal n'a pas osé... quand il était dans le cabinet... J'en avais dit un mot au général Laure... j'ai bien vu qu'on reculait... Tu sais ce que je pense des jeunes gens de *Je suis partout*. Mais Brasillach qui est de chez nous, mais oui, un Perpignanais... a raison sur un point : au fascisme étranger, il fallait opposer le fascisme français... Quoi, ça te fait peur aussi? Plus peur que la guerre? C'est le système des gueulards de *L'Humanité* : le fascisme, c'est la guerre! Bon, mais ils l'ont, maintenant, la guerre, sans le fascisme... Ces bavards ont empêché les Français de voir que le choix était précisément

entre le fascisme et la guerre. Nous avons choisi la guerre! Et la guerre, avec un gouvernement faible, affolé à l'intérieur, commandé par l'étranger. Nous avons choisi la défaite... Mais si, mais si, mon vieux, la défaite... Ne prends pas cet air scandalisé : de quoi as-tu peur? tu dis, la guerre, tu sais bien que ce qui te fait peur c'est la défaite... comme à tout le monde... tous ceux qui ont quelques données... Comment veux-tu que ça se termine? Les Anglais feront la guerre jusqu'au dernier Français... Pendant ce temps-là, ton Daladier, il arrête Giono et Jeanson, il fait poursuivre Alain et Déat : et puis va à la Grange-aux-Belles ou à Mathurin-Moreau! Qui est-ce qui est là qui trône? Les moscoutaires... Tiens, le Syndicat des métaux de la région parisienne, par un communiqué de ces jours-ci, donne à ses sections d'usine des indications détaillées pour que l'appui le plus entier... c'est leur style... soit fourni au soldat... Touchant? tu dis touchant? Clair pourtant : par cette voie, le PC rétablit ses liaisons avec les mobilisés... la solidarité, on nous l'a déjà faite, celle-là! par les paquets aux soldats on fera parvenir les tracts, les directives... Tu te fais une idée des millions dont ces gens-là disposent? Je sais, on parle de l'or de Moscou... Connerie! nous sommes les victimes de notre propagande... la proie pour l'ombre... leur or, c'est celui des cotisants... tu sais ce qu'il y a dans les caisses syndicales? Qu'est-ce qu'on attend pour mettre la main dessus : la défaite? Mais qu'est-ce qui se passera quand Hitler couchera à Versailles, dans la galerie des Glaces comme nous le promettent les émigrés juifs allemands depuis six ans? Nous nous serons croisé les bras pour ne pas gêner Daladier qui fait la guerre des Anglais... pendant ce temps-là Thorez et Marty se seront organisés... qu'est-ce que tu ferais à leur place? et comme Hitler voudra en finir avec Albion... alors, il laissera faire : il s'en fout, tu penses, de la France! Brasillach a raison, va. Seulement, il ne faut pas laisser faire le fascisme à n'importe qui... La seule solution, crois-moi, c'est la révolution d'en haut... Un gouvernement qui brise avec l'Angleterre... qu'elle se débrouille! c'est elle qui a déclaré la guerre, pas?

— Tu parles comme Maurras, maintenant, Romain... Et qui vois-tu dans le rôle de Monk?

— Maurras, Maurras! Tu sais bien que j'ai le plus grand respect de ce vieux bonhomme, comme écrivain, comme penseur... Je ne suis pas le seul, d'ailleurs. Maurras, c'est l'élégance des gens de gauche... mais tu ne lis pas l'*Action française*, ces jours-ci? A leurs pieds, il est à leurs pieds... l'habitude de l'autre guerre...

— Tiens, toi aussi...

— Quoi?

— Tu as dit : l'autre guerre...

— Comment veux-tu que je dise? Maurras, il ne peut pas oublier son rôle d'alors contre le défaitisme... pourtant il est comme nous : il sait bien que la défaite, c'est la seule issue possible... il ne s'y résout pas encore... ça lui fait drôle. Tout de même, c'est un spectacle lamentable : Maurras embrigadé par Daladier! Et il est si persuadé de devancer les désirs secrets du gouvernement qu'il n'en revient pas de ce que la Censure lui coupe impitoyablement ses sorties contre les socialistes... que Blum ait le droit de l'injurier, et lui pas de lui répondre! Naïf comme toujours... Il s'étonne, il ne comprend pas Daladier... A-t-il oublié le Fusilleur? Parce que c'est toujours le Fusilleur, ton ami Daladier... malgré tout ce que tu nous as raconté, mon pauvre vieil ami, mon doux rêveur...

— Ah, permets, tout de même... Le reste, je veux bien... mais tu ne peux pas dire du Président... il est peut-être irrésolu, un peu trop influencé par Chamberlain... Il m'a bien déçu ces jours-ci, il a été faible devant les Anglais, mais...

— Laisse donc ! Si tu veux le reste, il faut le voir comme il est ton président, un fourbe, un misérable : sa fuite après le Six Février, ce travail sourd... c'est lui qui est le responsable des occupations d'usines... c'est lui qui en est le profiteur, non ? Allons, allons ! il a tout sacrifié à sa propre vanité. Il s'est fait porter par la populace et puis, quand il en a eu assez de lui obéir, il a louché vers les dictateurs : je te dis que le soir, quand il est seul, devant son miroir, il se fait la mèche de Hitler. Mais ça crève les yeux ! Seulement, son fascisme à lui ce serait le fascisme français, attention ! Laisse donc.

— Je ne peux pas te suivre sur ce terrain-là, Romain... Je sais bien que toi, quand tu parles du fascisme, c'est du côté de Mussolini que tu regardes : et ça, c'est beaucoup plus acceptable. Nous avons, même dans le Parti radical, des gens, des jeunes surtout, qui ont tendance... il y a un certain jacobinisme qui... j'en parlais avec Lagardelle... un brave homme celui-là !

— Oui, c'est à des gens comme lui, que nous devons qu'on ne se batte pas sur les Alpes. Pas à Campinchi ou à Mandel... ni aux deux Édouard ! Qu'est-ce que tu veux, Daladier, il voyait la guerre comme ça : Hitler se casse le nez sur la Pologne... les Russes nous aident plus ou moins, l'armée allemande, arrêtée devant une ligne Sikorski, obligée de porter tout son effort à l'est, se contente à l'ouest des fortifications de la ligne Siegfried. Nous, nous entrons en Italie au nom de la démocratie et nous mettons Victor-Emmanuel sous la tutelle du comte Sforza... Tu n'as pas entendu le discours de Grenoble ? Qu'est-ce qu'il en reste, de tout ce beau château ? La défaite. Il le sait, ton Édouard, et il noie sa peur dans le Pernod.

— Non, Romain, le Pernod, ce n'est pas des arguments !

— Je le trouve aussi. Des canons vaudraient mieux. Est-ce que nous en avons ? Nous manquons de tout. Des avions, et pas des coucous ! Tu les crois, quand ils disent que nos chars ont fait merveille en Pologne, toi ? Tu sais bien qu'il faut le dire, pour que personne n'ignore que nous avons aidé les Polonais. Merveille pour merveille, avec des chars comme ça, si nous détalons dans six mois sur les routes de Picardie ou de Champagne comme les Polaks dans leurs marais ! Et nous l'aurons voulu. Parce que toutes les nouvelles du front disent la même chose : les Allemands ne veulent pas se battre contre nous, ils font une propagande monstre pour la paix dans les lignes mêmes, des haut-parleurs, des pancartes. On raconte... tiens, n'en parlons plus. Du moins, maintenant, les Allemands vont-ils être à pied d'œuvre sur la frontière d'Ukraine... c'est toujours ça ! Mais enfin, le moins serait encore, la mobilisation est en cours, de faire proprement la police dans ce pays ! Tu vois, je m'en vais chez moi : j'ai une lettre de Perpignan, l'insolence là-bas des agitateurs bolcheviks n'a pas de limite ! Nous sommes un pays frontière, ils ont si bien su faire de Franco l'épouvantail... et puis il y a eu le torrent des rouges qui nous a submergés... quand ils ont été battus... Si nous sommes battus, où filerons-nous, nous autres ? Chez Franco, chez Mussolini ? Faudra pas s'étonner d'être mal reçus ! Oui, je disais : à Perpignan, à ce qu'on m'écrit, les communistes parlent haut, ils ne se gênent pas : il y a un type... je l'ai eu comme contradicteur pendant la campagne électorale, est-ce qu'on n'aurait pas dû le boucler tout de suite ? Tu ne peux pas savoir ! C'est une salade là-bas : anarchistes de la CNT, communistes de Negrin, trotskistes du POUM... et le rôle de nos bons socialistes dans le département ! Comme tu t'imagines, Franco sait à quoi s'en tenir. C'est ça qui facilite la tâche de notre ambassadeur ! Quand nous l'avons envoyé là-bas, je me suis dit : tiens, ce n'est pas mal, est-ce qu'on reviendrait à une politique de prestige, à une politique de grandeur ? Le vainqueur de Verdun à Burgos, chez le Caudillo ! Tu vois ça d'ici,le palais du Cid Campeador : ça fait un peu Barrès, ce que je raconte...

Bon. On avait signé les accords Bérard-Jordana, tu crois qu'on s'y tient? L'ambassadeur d'Espagne, Lequerica, va voir un peu tout le monde : il a de bonnes paroles de Bonnet, mais Léger défait dans son dos tout ce qu'il fait. Monzie lève les bras au ciel, Pietri ne demanderait pas mieux... et moi, qu'est-ce que je peux? Je le lui ai dit, à Lequerica : que Franco ne s'imagine pas que Daladier c'est la France! Il faut voir loin : nous aurons besoin de lui un jour. C'est ce que le Maréchal me disait il y a trois jours.

— Tu as eu une conversation avec le Maréchal?

— Tu sais bien! Je te l'ai dit. Je l'ai rencontré chez Bonnet. Tu dînes avec nous? Oh, tu sais! à la fortune du pot... et en vitesse, parce que je prends le train d'Hendaye : j'emmène la petite, oui. C'est le Maréchal qui m'a recommandé cette école à côté de Biarritz... Tu ne me laisses rien dire! Comment voulais-tu savoir? Je vais d'abord à Biarritz, je mène la petite à l'école... J'ai télégraphié, ils m'ont répondu : pas besoin d'attendre la fin des vacances. Paris n'est pas la place d'un enfant. Tu t'imagines, s'il va falloir faire descendre toutes les nuits cette mioche à la cave : je ne peux tout de même pas l'envoyer dans le Loiret avec les gosses de la ceinture rouge! Oui, ça fait d'une pierre deux coups. Je mène Babette là-bas, je poursuis jusqu'à mon fief... Avec ça, ça me donnera une raison d'aller de temps en temps à Biarritz.

— Pourquoi une raison, tu as besoin d'une raison... le casino?

— Dominique, tu as de mauvaises lectures : tu t'embourbes dans *Les Hommes de bonne volonté*, oui? Est-ce que tu te rends compte qu'il y a la guerre? Je ne dis pas que je n'aime pas de temps à autre, quand le casino est ouvert, jeter une plaque au chemin de fer. Mais de là à chercher des prétextes! Non. Seulement Biarritz aujourd'hui c'est un centre politique, tu sais, où il n'est pas mauvais de flairer le vent : le Maréchal y vient de temps en temps reprendre l'air de France, il descend chez... tu sais bien? cet ancien sous-secrétaire d'État de Tardieu, c'est là qu'il reçoit de Paris les nouvelles qui lui permettent de faire le point. Parce que tu sais, le courrier diplomatique! Dans son ambassade, il est espionné, il ne l'ignore pas. A Saint-Jean-de-Luz, il y a l'homme d'affaires de Monzie, souvent Laval lui envoie quelqu'un. Tu comprends, s'il était tout le temps à Saint-Sébastien, quelles liaisons pourrait-il garder avec l'armée? Ses lettres sont trois fois ouvertes, elles s'égarent dans les services...

— Alors, on dîne? dit Mathilde. Mais bien sûr, j'ai fait mettre le couvert de Dominique : est-ce que je ne le connais pas? Je ne vous ai pas demandé des nouvelles de Raymonde, Dominique? Ça ne va toujours pas? »

Le gros homme soupira, son front s'était rembruni. C'était sa croix : Raymonde, sa chère malade. Ah c'était bien pour elle qu'il aurait voulu être ministre! C'était pour elle aussi qu'il avait peur, quand il pensait à la défaite. Vous me tourneboulez tous avec vos histoires! Toi. Romain, et Mme Clésinger. Elle est folle, la Clésinger, les propos qu'elle tient : elle agite ma pauvre Raymonde... Ce n'est pas possible, nous nous en sortirons. Je ne sais pas comment, mais nous nous en sortirons. Et tout ça, à cause de la Pologne! De cette Pologne, qui aurait été contre nous l'année dernière... Le commandant Benedetti me le disait : alors nous étions anxieux de savoir si les Russes voudraient intervenir contre eux, nous leur faisions luire des concessions de ce côté-là...

« Je croyais que vous auriez un portefeuille, Dominique, dit Mathilde pince-sans-rire.

— Acré, la gaffe! s'exclame Visconti. Imagine-toi que cela ne l'a pas encore dégoûté du Taureau de Vaucluse...

— Ne plaisante pas, Romain. Il ne fait pas ce qu'il veut : il y a les exigences de Reynaud... Il doit se parer du côté de Londres, qui fait du chantage avec Reynaud. Mais enfin le gouvernement de la France, même s'il ne nous plaît pas, c'est le gouvernement de la France. Et tu dis toi-même qu'il n'y a rien à attendre des Américains ! Vous, Mathilde, vous croyez à la défaite ?

— A la défaite ? De quoi parlez-vous, Dominique ? La défaite de qui ? De Daladier ?

— Je parle de la guerre : Romain dit... tu crois à la défaite, Romain ?

— Je crois qu'il faut s'en sortir. Même par *une* défaite, si on ne veut pas *la* défaite. Pour l'instant on n'aurait qu'à se tirer du jeu, puisque la Pologne est foutue ! On aurait fait semblant, les traités et tout ce qu'on raconte, on accepterait le fait acquis, voilà tout. Évidemment, ce serait battre en retraite, et en ce sens une défaite. On économiserait peut-être ainsi *la* défaite... je veux dire la raclée : les Allemands à Brest !

— A Brest ? Pourquoi à Brest ?

— Parce que je ne connais rien de plus à l'ouest. Il y a des gens qui disent que c'est à souhaiter, qu'il n'y a qu'eux qui pourront remettre de l'ordre chez nous... cela s'éviterait pourtant, si on prouvait qu'on est capables de le mettre nous-mêmes !

— Oh, oui ! parce que c'est un peu excessif, ce point de vue-là...

— Excessif, comme tu dis. Mon brave Dominique, tu es de ceux qui pensent que la France est un pays de demi-teintes, la mesure, la finesse, les proportions et le reste ! Entre nous soit dit, moi, je suis heureux que ton Daladier, il ne t'ait pas compromis en te flanquant à l'Agriculture... ou aux Essences et Combustibles. Comme ça, plus tard, tu seras encore utilisable...

— Tu crois ? »

Puis, après un petit temps de réflexion, en installant sa serviette dans son gousset, le gros Malot ajouta :

« Tout de même, mon petit Romain, le Président va combattre le communisme... tu verras, tu verras ! je sais ce que je sais...

— Et après ? dit l'autre. C'est le secret de Polichinelle. Monzie m'a confié tout à l'heure qu'au Conseil de ce matin, on s'est tâté pour prononcer la dissolution du PC, et puis ces messieurs ont jugé que c'était encore trop tôt : le fameux mois que Gamelin a demandé ! Il y a des discussions académiques pour savoir à partir de quand il court, le mois Gamelin : de la mobilisation ou de l'ordre de couverture ? Dans ce cas-là, on pourrait opérer dès le 26 ou le 27. Mais tu crois que ces gens-là vont se laisser faire ? Oui ? Ce sont des gens décidés, tu sais, obstinés...

— Décidés à quoi ? Il leur faudrait sacrément de courage ou d'inconscience. A part quelques chefs qui n'ont rien à perdre. Et qu'on va boucler... mon petit Romain... qu'on va boucler ! »

Ça faisait deux fois qu'il appelait Visconti *mon petit*, et rien n'irritait autant le député des Pyrénées-Orientales. Il fronça le nez et dit méchamment : « Je crois que tu confonds le Parti communiste avec le Parti radical.

— Dominique, interrompit Mathilde, dites-moi au moins que ma soupe était bonne ?

— Excellente, chère amie, excellente... Mais, Romain, tu n'as qu'à voir... déjà ces défections... ces lâchages...

— Écoute, il n'y a rien d'absurde comme de croire à sa propre propagande. Encore qu'on se laisse prendre à celle des autres ! Ces quelques cas dont on mène grand bruit, ces reniements montés en épingle, tu y crois, toi ? Imagine-toi que j'en connais... que le Ministère de l'Intérieur a préparés de longue main...

— Préparés ou non, ce sont des faits.

— Pas des faits de masse, mon pauvre gros! La police n'est pas si bien faite. Il y a plus de danger à s'en gargariser qu'à les méconnaître.

— Romain, dit encore Mathilde, mange ton poulet! Tu vas rater le train... »

En levant le nez, Dominique Malot vit soudain le regard bleu et vide du grand Modigliani, entre les deux fenêtres, une femme assise avec un tablier. Qu'est-ce que cela lui rappelait, qui? Ah, évidemment le Pr Baranger a des yeux comme ça... Eh bien, Baranger, il les avait lâchés, peut-être!

« Baranger..., dit Romain Visconti. Vous me courez tous, avec votre Baranger. Est-ce qu'on peut se fier à un homme qui depuis toujours s'est fait l'avocat des Moldo-Valaques et des Malgaches? Baranger! Parce qu'il a eu le prix Nobel peut-être! Des gens comme ça, tant qu'on ne les aura pas mis en cage... »

A propos de cage, Malot lui raconta sa descente à Colombes, ses démarches pour Guido Messermann et ce qui s'ensuivait : « Ah, dis donc... quelle heure est-il? huit heures trente...

— Merci. J'ai encore le temps de prendre un café...

— Je ne pensais pas à ton train. Mais à vingt heures quarante-cinq, sur les ondes courtes, on pourrait l'entendre... oui, oui : il est déjà en fonction, mon protégé!

— A quarante-cinq, mon vieux, je file... non, gare d'Orsay... alors ton Guido! Dis donc : tu n'as pas entendu la dernière chanson de Paulin Lecœur? Une merveille! Et défaitiste... je ne te dis que ça! »

VII

Une drôle de ville, où il avait débarqué au début de septembre, Guillaume. Le cavalier Guillaume Vallier... Alors, des pays comme ça, il n'en avait jamais vu. Le Midi, Carcassonne, à ce qu'il paraît. Mais, cette année, il s'était levé une de ces bises. On vivait dans la poussière. Et la poussière, elle est pleine de puces dans ce coin-là.

Il y a une grande rue, enfin ce qu'ils appellent la grande rue : elle va de la gare aux casernes. Et retour, naturellement. Pas la peine de se perdre à droite et à gauche. Les rues qu'il y a là, c'est du vieux, sans intérêt. Tu as tout vu, une fois fait le boulevard, tourné autour de la statue de Blanqui... Et bien sûr les bocards, derrière le quartier Lapérine. Pour ceux qui aiment ça. Le drôle, c'est cette Cité, au-dessus : on traverse l'Aude pour y aller, on passe à côté d'une maison qui a la forme d'une bouteille d'apéro. Ça, la Cité, ça vaut le coup d'œil. Un grand décor, tu peux t'y promener. Des donjons, des douves, des baraques du vieux temps où on vend des cartes postales... Mais c'est triste quand même.

Sa mère, à Guillaume, était originaire du Perche. Gamin, on l'avait envoyé chez les grands-parents. Il y avait appris à monter à cheval. Alors, en trente-cinq, il avait devancé l'appel pour faire son service dans la cavalerie. Il avait encore une autre affectation en trente-huit, mais au début de trente-neuf, comme à beaucoup de gens, on lui avait changé sa feuille. Le voilà spahi, à cette heure. Toutes les casernes se ressemblent, lui qui avait fait son service à Tours, ça lui faisait comme s'il le continuait ici, sauf que la bâtisse avait plus d'allure, du Napoléon I^er^, des grands couloirs, les chambrées, les cours. Et là-dedans, le crottin à ramasser, les bourrins qu'on mène tourner. Tout de suite, on l'avait eu à la bonne, parce qu'il faisait de la voltige.

Le recrutement, c'était tout paysans. Des cultivateurs. Des départements du Centre, et puis des vignerons de l'Aude et de l'Hérault. En fait de Parisiens, de la crapule. Des maquereaux, tout de suite repérés. Des types à casier judiciaire. Oh, pas des foules. Une dizaine peut-être, perdus dans les péquenots qui roulaient les r, chuintaient les s, et chantaient leurs bouts de phrases. Bien sûr, ils n'avaient pas été longs à découvrir Vallier. Du drôle de monde. Ils auraient voulu se l'annexer, un Parigot comme eux. Guillaume ne tenait guère à leur fréquentation. Il aurait bien aimé tâcher savoir s'il n'y avait pas des camarades... mais allez donc commencer les conversations ! Surtout que le paysan, ça se méfie. On était nippé, faut voir. Tout de pièces et de morceaux, ces chéchias avec la crasse de ceux qui les avaient portées, ces burnous mangés aux mites, le pis, les chaussures ! du carton à godets ! A se plaindre des

frusques, un soir, étendu sur sa paillasse, il avait remarqué que son voisin de lit disait : « A travers les burnous, on comprend ce qui se passe... » Cet *à travers*-là ! chez nous qu'on parle comme ça ! c'est notre argot des cellules. Jamais un type qui se contente de sulfater sa vigne, il ne dira qu'il comprend quelque chose *à travers* quelque chose d'autre.

Il était secrétaire de cellule du côté de Lézignan, région viticole. Un trapu, pas bien haut, avec les cheveux partant du milieu du front. Vingt-huit ans. Trois gosses. Pezet, Victor. Par lui, Guillaume connut les autres, enfin certains, une dizaine de copains, peut-être, sur les douze cents cavaliers du dépôt. Le drôle, ça avait été comme, Victor, il l'avait éprouvé, lui, Guillaume, avant de s'avancer dans une conversation politique.

Depuis deux jours, après l'exercice, les corvées, ils se tournaient autour, tous les deux, des chiens qui se flairent. Guillaume avait bien envie de lui casser le morceau ; mais il était premier jus, Pezet, et il la faisait sonner. A part ça, pour ce qui était de monter à cheval, il avait toujours l'air sur une bête de labour. Enfin, ce jour-là, Pezet dit à Guillaume : « Tu connais pas, du côté du canal ? — Quel canal ? dit Vallier, qui faisait la bête. — C'est le canal des Deux-Mers, tu connais pas ? Il passe derrière la gare... — Et après ? Après, bien, après, il coule, il coule... y a un joli chemin, qui le suit. On pourrait se balader par là. Je t'offre un verre... — Ah, si t'offres un verre ! »

Ils se reluquaient en dessous. Victor avait l'air de se dire, ce Parisien, il fait bien son malin. C'est pas parce qu'il grimpe à poil, et qu'il te ramasse un képi de son bourrin... L'accent du vigneron amusait Guillaume. Pourquoi les gens d'ici, ils ne peuvent pas dire comme tout le monde une rose ?

Qu'est-ce qu'il soufflait comme vent ! Paraît que c'est pas le mistral. Ça ne vaut pas mieux. Ils suivirent le canal. D'abord il y a des maisons, on passe sous le train, puis ça s'espace... des guinguettes... « Alors, c'est ici que tu payes à boire ? » Tu penses, Victor, il en voulait pour son argent, on est encore en ville. Non, on fait une promenade, et puis il y a mieux là-bas... Sur la droite, on voyait la Cité, du vrai cinéma. « C'est beau ! » dit sincèrement Guillaume. Pezet prit un air modeste, comme il était de l'Aude, ça lui appartenait un peu. « On devait drôlement vivre là-dedans... », dit encore Guillaume. Alors Victor, clignant de l'œil : « La féodalité... » Il prononce en détachant les syllabes : la fé-au-dâ-li-té. Puis sur cette parole, il s'est tu longuement pour juger de l'effet.

Il dut se dire que son silence était anormal. Tout d'un coup, il se lança dans un grand discours sur le mildiou, les malheurs des vignes au début du siècle, le plant américain, les bouilleurs de cru, la politique viticole de la social-démocratie...

Ce mot-là lâché, il s'arrêta pile, et parla d'autre chose. Maintenant, c'était tout à fait la campagne, le soleil baissait, et s'il n'y avait pas eu ce vent, frais comme le couteau, l'endroit aurait paru charmant à Guillaume, avec la grande haie de cyprès presque noirs sur la berge, reflétés dans l'eau d'un vert boueux. On marchait depuis quarante minutes, Vallier sifflotait, et se battait les houzeaux d'une badine qu'il avait décortiquée.

Tout d'un coup, on arrivait devant une sorte d'auberge, mon Pezet, il s'arrête, théâtral. Il fait un pas de côté. Il écarte les jambes. Il passe ses deux pouces sous le dolman, à la ceinture, et se secoue la culotte avec, et il dit, sur un ton bizarre : « Alors... c'est ici, que je t'arrose, des fois ? » Bizarre, il a l'air d'aboyer, sans parler de comme il prononce *arrose*...

Si bizarre que Guillaume se doute qu'il y a du pas naturel. Il regarde le Pezet, et il remarque : oh, oh..., l'autre lève le nez, qu'est-ce qu'elle a, cette crémerie ? Des types buvaient, le long de la berge, sur des tables, les bonnes servaient. Il regarde Pezet. Il dit : « Pourquoi pas ? » L'autre fait une grimace,

envoie son nez à gauche, et la lippe que ça entraîne vers le haut, avec un petit coup de menton. Vallier suit le mouvement, dévisage la bicoque, et qu'est-ce qu'il lit? écrit sur le mur, comme le nom du bistro... Ah bon, c'est vu.

« Non, dit-il, on n'a qu'à retourner. A un kilomètre d'ici, il y avait une buvette... »

Alors, Victor il lui a tapé sur l'épaule, il était content, mais content. Faut expliquer: le rince-gueule, sur le canal, eh bien, au-dessus de l'actuelle enseigne flambant neuve, il portait une vieille inscription à demi effacée, *A Trostki*. Puisque ça lui déplaisait, à Vallier, que ce caboulot se soit autrefois appelé comme ça, il n'y avait pas d'erreur.

⁂

A la caserne Lapérine, presque tous les sous-offs venaient de la garde mobile. Pas qu'on eût fait exprès, pour encadrer des éléments suspects. Non. Mais ce recrutement-là ne donnait pas des types à faire des périodes. La première classe, c'était bien le bout du compte, à part un instituteur de l'Aveyron maréchal des logis. Un salingue, paraît-il. Il voulait monter en grade.

« Tu feras bien de te méfier des Parigots, dit Victor. Tu as vu le genre de poissons que c'est. Tous des notes sur leur livret, droit commun... Ça fait des mouchards. Le colon, un type à La Rocque, PSF, tu saisis... On le connaît, va, nous autres. C'est leur président, aux Croix de feu, dans l'Hérault. Les copains de l'Hérault m'ont dit... »

Dans l'ensemble, la conscience de classe ne les étouffait guère, au 16e dépôt de cavalerie! Les conversations sur le pacte, quand il n'y avait pas là un de ces souteneurs de la place Clichy devant lesquels mieux valait la boucler, allaient bon train. Au fond, on se séparait en deux groupes : antirusses et prorusses. C'étaient surtout les socialistes, les types de Narbonne en particulier, qui avaient le coup de bambou pour Blum, qui s'acharnaient là-dessus. Dans l'ensemble, les gars ne trouvaient pas qu'il avait eu tort, Staline. A part quelques-uns, des fils à papa comme toujours dans la cavalerie, si soigneusement réacs, que ce n'était pas à Staline qu'ils en voulaient du pacte, eux, mais à Hitler. Parce que, règle générale, ils tenaient plutôt pour Hitler, seulement ils disaient, qu'est-ce qu'il a eu besoin de s'acoquiner avec les Soviets...

D'ailleurs, presque dès les premiers jours, on avait commencé à parler des permissions agricoles : le temps des vendanges arrivait. On n'aurait pas pu le savoir d'avance peut-être? Mobiliser les types pour les renvoyer chez eux huit jours après! Les bonshommes qui étaient de Paris, tu parles s'ils râlaient. Et puis des perms de quinze, de trente et même de soixante jours... « C'est pas comme ça que je m'imaginais la guerre! » disait le margis Méline, l'Aveyronnais. Et comment, il l'imaginait, la guerre, je vous le demande? A en croire Oustric, son collègue de l'Aude, un camarade lui — on se promenait sur les remparts de la vieille cité, là il n'y avait pas de surveillance... à cinq, six, pas toujours les mêmes —, à en croire Oustric, ce petit gros qui se faisait tout le temps engueuler parce qu'il ne se rasait pas, et ça se voyait, ce poil bleu..., qu'est-ce que je disais? ah oui, à en croire Oustric, le Méline, il s'imaginait la guerre comme il se l'imaginait quand il n'y avait pas la guerre, c'est-à-dire quand il n'avait pas encore l'ambition de devenir sous-lieutenant.

Oustric le connaissait d'un congrès d'instituteurs. Avant de devenir cette vache qu'il était, et je t'inspecte les boutons si ça luit, et les paquetages, ma mère alors, les paquetages! que ça soit carré, et le mouchoir tendu dessus, ou je vous fous dedans... enfin un vrai poison... Monsieur était contre l'armée, et il ne comprenait pas que les Soviets aient permis la course aux armements et patati et patata. Et il était pour qu'on s'embrasse avec les Allemands, et Alain,

et Giono, et Jean Goy... enfin, ne pas donner à Hitler l'impression qu'on l'encercle... toujours la même histoire : le parti communiste poussait à la guerre.

Mon Oustric, il avait fait la bêtise de lui en dire un mot ; l'autre était monté sur ses grands chevaux : « Vous mériteriez que je vous dénonce ! J'espère que vous avez réfléchi, que vous reconnaissez vos erreurs ? »

Ils étaient assis dans le chemin de ronde des remparts, Pezet, Guillaume, Oustric, et deux autres copains. Pezet qui lançait des cailloux à travers une meurtrière, tournant le dos, dit sans regarder Oustric : « Et alors tu lui as répondu ?

— Ben, dit l'autre, qu'est-ce que tu voulais que j'y réponde ? »

Ça fit un silence. On attendait qu'il dît quelque chose de plus, Oustric. Il se taisait. Une sale impression. Il avait du caner. Un instituteur, et qui avait pas mal travaillé pour le Secours populaire, au moment des malheurs à nos copains d'Espagne.

Là-dessus, Pezet est parti en perm.

⁂

Le beau temps et même une certaine chaleur revenaient avec l'arrière-saison. C'était vraiment un pays de poussière. Les randonnées à cheval dans la campagne avoisinante menaient les cavaliers dans des villages refermés sur eux-mêmes où il semblait qu'on fût pour des manœuvres de temps de paix. Même la disparition des hommes jeunes n'avait pas ici fait croire à la guerre. Comment s'appelait donc ce patelin désert où ils avaient tourné en rond, une forteresse aveugle, tous les murs extérieurs sans fenêtres, les rues concentriques étroites comme des failles dans un fruit ? Il y avait quelque chose d'arabe dans des localités de ce genre, et le manteau des spahis passant aurait complété l'illusion, si quelqu'un avait pu l'avoir, avant ces champs de maïs grillés, et ces vignes où tout le monde en ce temps-là s'affairait avec des Espagnols saisonniers, des Italiens, les permissionnaires, des hottes, et les vieilles qui ramassaient les sarments pour les feux d'hiver.

Il n'y avait guère que le cinéma pour les soirées de sortie. On ne peut se contenter des conversations sur la Pologne... C'était là alors qu'on attrapait des puces ! A cause des gitans, sales et majestueux, qui campaient nombreux dans la région, et qui mendiaient parfois à la porte le prix de leurs billets, puis s'étalaient aux places chères, leur marmaille se coursait entre les rangs, se flanquant des peignées. Et des chaînes d'or au gousset.

Micheline écrivait tous les trois jours environ. De ce que Guillaume répondait une fois la semaine, le samedi, il s'était fixé cette règle, elle aurait eu tort de rien conclure. Quand le vaguemestre appelait *Vallier !* il en avait le cœur retourné. Seulement il n'était pas démonstratif : il écrivait : *Tout va bien. Rien à dire. J'ai été au cinéma : on jouait « Les Révoltés du Bounty », qu'on avait déjà vu ensemble. Une grosse bise — Gui*, et c'était déjà une très longue lettre. Elle, Micheline, essayait de dire tout ce qui se produisait. Mais on voyait bien qu'elle craignait de s'expliquer sur ce qu'elle faisait. Enfin, elle avait été tout de même à Levallois dîner chez le Firmin Vallier. Ça s'était passé sans dispute, pour une fois. Juju tricotait un pull pour son beau-frère, même qu'elle avait demandé à Micheline si la couleur plairait à Guillaume. Chez Salmson, d'après Firmin, les types ne voulaient plus payer leurs cotisations : pas la peine de donner ses sous à des Jouhaux...

Cette lettre-là, c'était avant le départ de Pezet. Ils l'avaient discutée ensemble. Victor disait qu'il comprenait les ouvriers de Salmson, mais Guillaume, à son idée, ce n'était pas juste : le syndicat, c'est le syndicat. Bien

sûr, un viticulteur, ça ne raisonne pas comme un métallo. « D'abord, dit Pezet, tu n'es qu'un plombier, et puis les métallos, ce qu'elle te dit la copine, justement les métallos, ils pensent comme moi...

— D'abord, répliquait Guillaume, c'est pas ma copine, Micheline c'est ma femme.

— Bon, ta compagne. Ça ne change rien... »

Elle disait aussi, Micheline, que maintenant il y avait beaucoup d'ouvriers qui revenaient affectés spéciaux. Là où elle travaillait, dactylo, c'était une maison de boîtes de conserve, mais qui roulait pour l'armée, ils étaient gardés par des soldats maintenant; et il y avait beaucoup d'affectés... Si Guillaume avait pu faire une demande... On ne peut pas dire que c'était payé, payé : l'heure était comptée au quarante-cinquième du salaire d'août, qu'alors on en en faisait quarante, jusqu'à la semaine dernière on en roulait quarante-cinq pour le même prix... Depuis lundi, cinquante-quatre heures sans majoration, or, paraît qu'en temps de guerre, il n'y a pas d'heures supplémentaires : aussi ne leur payait-on ces heures-là que les trois quarts des autres. La semaine était officiellement de quarante-cinq heures, mais quand on travaillait pour l'armée, la loi permettait d'aller jusqu'à soixante-douze. Quelle loi? Et les conventions collectives? Il n'en était plus question, des conventions collectives. Les patrons vous barbotaient les vingt-cinq pour cent des heures au-delà des quarante-cinq, sous le prétexte de payer les allocations avec... Une volerie, quoi!

⁂

Une semaine, on jouait *Cavalcade*. Un des Parisiens, qui avait vu ce film-là au Gaumont Palace, l'avait recommandé chaudement à Vallier. De toute façon, il y avait trois cinés dans cette garce de ville, et on allait bien trois fois la semaine au cinéma. Micheline lui envoyait assez d'argent pour ça. Il en avait un peu honte, Guillaume. On se pourrit à ne rien faire : quelle différence alors, il se disait, avec les mecs qu'il méprisait? Celui-là, en tout cas, Lajarrige, pas faute de rebuffades, mais il avait pris Vallier en affection. Il faut dire qu'il avait le goût du cirque, et il aimait se marrer à regarder Guillaume faire le saut périlleux : « Des comme toi, il disait, y a pas mieux à Médrano... » Pas sûr, que ce fût un souteneur, malgré le langage du milieu, et ces tatouages aux poignets.

Donc, ce soir-là, on jouait *Cavalcade*. Ils étaient toute une bande, dans les fauteuils avancés, sept ou huit soldats. A côté de Guillaume, une grosse mère qui puait l'ail. Quelque chose d'agité, on ne sait comment, flottait en l'air. Avant le spectacle, ils avaient rigolé d'une altercation entre des garnements de la ville et un forain, qui portait gravement sur le haut de la tête un canotier effrangé : un vrai sauvage, basané, les dents blanches, en haillons. Ça, ce soir-là, on était bon pour les puces. Deux petites brunes qui riaient beaucoup s'assirent au rang devant eux. L'une d'elles se retournait souvent. Quand les actualités avaient passé, une ou deux fois ça fit du brouhaha dans la salle. Puis on avait montré Daladier au front. Alors des huées, des sifflets, les petites devant se distinguaient à siffler dans leurs doigts, une tempête... tant qu'on avait rallumé les lumières. La police fit évacuer la salle. A la sortie, Guillaume demanda du feu au grand jeune homme à l'air boudeur qui était avec les deux petites. Pendant qu'il allumait sa cigarette, il vit comme elles se poussaient le coude, en riant et le regardant. Il hasarda : « On n'a pas l'air de l'aimer ici, hein? le Dalade... » Le jeune homme ne répondit rien et emmena ses compagnes.

Le lendemain, le ciné était interdit à la troupe. Tant pis pour *Cavalcade*! Lajarrige disait, c'est dommage. Puis, il y avait un petit ouvrier agricole, ça

devait être un socialiste de l'Hérault, il parlait ouvertement de révolution, qui fit remarquer que les petites devant, elles étaient mignonnes, et ce cochon de Vallier, hé hé! ah maladie alors... Lui haussait les épaules, mais Lajarrige le prit à part, lui dit qu'il comprenait, pour un jeune marié le temps devait lui paraître long, etc., etc. Enfin, il connaissait une blonde en ville... Et devant le geste évasif de Guillaume, il rectifia : « Oh, je dis : une blonde... oxygénée... »

On ne savait pas trop à quoi employer leur temps, c'était visible. Le vétérinaire avait créé un petit groupe de théâtre, où on chantait *Le Sire de Framboisy* mis en scène, et un des copains de Lajarrige qui avait été au music-hall, interprétait : *Je suis swing... zazou zazou zazou za...* Le capitaine de Bréa en crachait de mépris : un Carcassonnais par sa famille, un grand type de cavalier, le fils d'un de ces industriels du drap, qui avaient fait florès au siècle dernier dans cette ville, mais dont le commerce avait été tué par la concurrence anglaise. On le disait doriotiste. Possible. Il n'était pas désagréable pour les hommes. C'est lui qui imagina, et obtint du commandant Lauzier de fonder une équipe de football. Guillaume jouait ailier. Il y avait des coloniaux dans la région : on leur lancerait un défi.

Dans l'ensemble, le sport soulevait plus d'intérêt que *leur guerre*. Les conversations sur le pacte faiblissaient, et on avait beau nous la ramener tous les jours avec les Polonais, magnifique ce qu'ils tiennent, ces gars-là, et Hitler qui va tomber sur le cul... tout le monde savait que la Pologne était faite aux pattes. Le dix-huit, les journaux ont annoncé l'entrée des troupes soviétiques en Pologne... Mais, tiens, c'était juste la veille... je revois ça : un dimanche matin. Le terrain de sport d'une petite usine, à la sortie de la ville. Il y avait des gosses à cheval sur la palissade, pour voir les joueurs à l'entraînement... On leur avait donné des maillots bleu et blanc. Il avait plu cette nuit-là, le sol était détrempé, ça allait faire joli, les maillots, si on se plaquait... A la mi-temps, qu'est-ce qu'il vient faire ici, cet autre? Mon Oustric qui rapplique. Faut croire que ça l'intéresse. Il est tout ému, ça se voit sur le bout de son nez. Je ne lui savais pas ce goût du ballon rond. Bon, il se rapproche de Guillaume; à un moment où il est bien isolé, il lui a glissé un truc dans la main. Qu'est-ce que c'est? Nom de Dieu. Dis donc, le maître d'école, tu es pas légèrement sinoque? ici?...

Tout de même, à lui aussi, ça lui fait battre le cœur. Il s'est écarté, il se penche comme pour arranger ses lacets. Pas de doute. *L'Huma!* Une pauvre *Huma*, un papelard mal ronéotypé, mais *L'Huma*... Il l'a fourrée dans son soulier : il lira ça tout à l'heure. Le cœur n'est plus à la partie. Il s'est fait engueuler, et le médecin-lieutenant qui joue goal prétend que c'est à cause de lui qu'ils ont marqué un but, les autres...

« Où c'est que tu l'as pêchée? » demande-t-il, le soir, dans la chambre. Oustric, rentré tard, permission de minuit, ne l'a pas à la conversation. « Des civils... » Déjà, ceux que leur chuchotement réveille protestent. Guillaume n'arrive pas à s'endormir. Sa première *Huma*... Savoir enfin, là, noir sur blanc, ce que le Parti pense, fait, dit de faire... Il l'a sous son polochon. Il aimerait la garder. Il ne faut pas : ça doit circuler...

Avec ça, le lendemain matin, il reçoit une lettre de Micheline. Pour une fois, ça n'a pas mis quarante-huit heures : la lettre a été postée le samedi soir, un progrès! Une lettre sans rien de particulier, qu'une phrase sous la signature : *je vois souvent Marguerite, on travaille ensemble*... Quelle Marguerite? il s'est dit d'abord, puis ça l'a traversé comme un éclair : Corvisart, bien sûr, elle voit souvent Corvisart, et elles travaillent ensemble. Ça veut dire sa Micheline, sa petite chérie, elle va travailler pour le Parti! L'orgueil l'emplit comme un verre. Maintenant, maintenant, il ose s'avouer cette pensée secrète qui l'habitait depuis Paris, qu'il évitait, qu'il ignorait. Une peur. Naturellement, il savait

qu'il n'y avait pas à avoir peur. Mais tout de même. Il ne voulait pas, il ne voulait pas se l'avouer. On n'a pas le droit de ne pas avoir confiance, on ne peut pas douter du Parti. C'est douter de la classe ouvrière, d'abord. Qu'est-ce qu'il avait cru? que les ouvriers français, ils trahiraient? que les autres seraient assez forts... allons donc, on n'en viendra jamais à bout, du Parti. La preuve, Micheline. La petite Micheline, qui ne savait rien, vraiment rien, il y a encore si peu de temps. (Elle n'aurait peut-être pas dû lui écrire, à propos de Corvisart. Bah!) Et puis cette *Huma*, ce pauvre, ce misérable papier... C'était ça qu'il se répétait : *ce misérable papier*. Avec une douceur qui lui chantait dans la tête. Ce misérable papier...

Il ne pouvait plus parler avec personne. Excepté Oustric. Comme un fait exprès, impossible de l'attraper, de le prendre à part... A Oustric, il lui aurait dit, le prolétariat, il tient tout de même, le prolétariat... ils ne feront pas tourner l'histoire comme ils veulent, toute cette racaille à Daladier, et leur PPF, leur PSF, et les grandes gueules socialistes. Ce Blum! Un des radios lui a passé *Le Populaire* : son article de ce matin, *L'atroce événement*... quel crocodile! Et puis en douce, il leur disait aux copains : cette fois, allez-y, il faut baisser culotte... ou bien... c'est la dernière planche qu'on vous tend... aujourd'hui dix-huit septembre... vous retiendrez cette date-là.

C'est ce jour-là que Cesbron est arrivé au dépôt. Une raison de la retenir! En attendant, les Russes sont entrés en Pologne, alors Lajarrige, il est catastrophé. Cet amour qu'ils ont, tout d'un coup, pour les Polonais, tous... depuis ce matin! Hier encore, c'étaient des piteux, des vantards, à cause de qui on avait la guerre, et Hitler pouvait bien les bouffer, ce n'étaient pas nos oignons. Aujourd'hui, le capitaine Bréa les a réunis et il leur a parlé de Henri III, de Catherine II, du malheureux peuple en croix, toujours partagé, de Chopin, de Mickiewicz, de Paderewski, de Pilsudski... Ils en avaient la tête enflée, mais les types de Narbonne, ceux de la place Pigalle et surtout le margis Méline, l'ex-copain à Giono et Jean Goy, s'ils se répandaient dans le quartier, et s'ils en faisaient du bruit! Les moulins à vent tournaient, il n'y avait pas besoin de vent.

L'un des copains avec lequel on se promenait dans la Cité, il avait voulu remettre les choses au point. Cette musique qu'on lui a faite! La pauvre petite Pologne entre les deux géants... tu vois ça. Mais puisqu'en août, ils ont refusé le passage à l'Armée rouge pour les défendre, disait le copain, c'est tant pis pour eux... et comme ça Hitler, il n'ira pas plus loin qu'où les Russes, ils voudront... C'est bien simple, on l'a mené à l'infirmerie, ils l'avaient assommé.

C'est un des premiers patients que le « Dr » Cesbron a eu entre les mains. La troupe ne le connaissait pas encore, ils étaient venus quatre ou cinq, apportant le gars amoché, et pas d'accord entre eux. Leur dispute emplissait le petit local, malgré la présence du nouveau médecin auxiliaire. Le Dr Blaze est entré là-dedans, qui les a fait taire. Il regarda la victime. « Bah, dit-il, rien de cassé? une dent... ce n'est pas ça l'important, mais de voir ces tourtes... Pour les Polonais, alors? » Et quand il les eut chassés, il se tourna vers son nouveau subordonné : « Vous vous rendez compte, Cesbron, et simplement parce que l'Armée rouge va occuper la ligne Curzon, que les Anglais reconnaissaient il y a vingt ans comme la frontière naturelle de la Russie... Londres le disait tout à l'heure à la radio... »

Peut-être voulait-il montrer à Cesbron qu'on ne la lui faisait pas à lui. Là-dessus, il se lança dans une diatribe contre le capitaine de Bréa, qu'il connaissait de Paris. Un de ces ligards... Ça abuse de ses galons pour monter les soldats les uns contre les autres! Qui l'a prié de faire ça, ce doriotiste? Blum?

⁂

Lucien Cesbron ne pouvait guère passer inaperçu, à cause de ces cheveux acajou foncé, et de son teint laiteux. Il faisait tout pour s'effacer, même une certaine recherche des vêtements, je veux dire dans le civil, allait dans ce sens-là. Militaire pourtant, il avait l'air d'avoir porté l'uniforme toute sa vie, malgré la mèche qui lui sortait du képi à velours rouge; car il était médecin auxiliaire, ayant fait des études de médecine à Nancy, jadis, qu'il avait abandonnées avant la fin, à la fois parce qu'il n'avait pas l'argent pour continuer, les siens avaient rêvé bien follement de le pousser dans ce chemin, mais aussi parce que au lendemain de l'autre guerre (il avait deux ans de moins que le siècle) il s'était jeté dans le travail politique, et on manquait tellement de cadres... enfin on en avait fait un journaliste. Au désespoir de son père, un artisan verrier, devenu petit patron, qui aurait voulu voir son fils s'élever. Et qu'est-ce que c'était qu'un journaleux? moins qu'un verrier assurément... Le radical qu'il était s'irritait aussi de la politique de son fils. Pourtant avec les années, à voir Lucien travailler, à l'entendre parler du parti, le papa Cesbron avait bien changé. Ce n'était que depuis trente-six que Lucien était député de la banlieue est et, depuis le congrès d'Arles, suppléant au Comité central. Il avait été vers 1931 à la section coloniale, et il avait bûché comme un perdu toutes les questions du monde arabe. On l'avait envoyé à Alger à un moment où ça allait mal. Deux ans... Il aurait bien voulu une petite fois prendre le temps d'un voyage à Moscou... même pousser jusqu'au Tadjikistan. Entre le journalisme, la Chambre, le travail qu'il faisait maintenant à la section idéologique, comment faire? Si, comme le disait Vallier, ce qui caractérisait les intellectuels, c'étaient les problèmes qu'ils se posent, pour celui-là, la vie avait réglé très simplement les choses : pas de temps pour les problèmes, toutes les heures prises par des réponses directes à des questions pratiques. Ce qui ne l'empêchait pas de lire, malgré le peu de goût qu'il avait de la philosophie, tout ce que lui passait Politzer; histoire de connaître les positions de l'ennemi... Souvent il éprouvait un sentiment de honte, parce que dans les publications qui lui tombaient entre les mains, tout à coup, il y avait un thème ou un terme que tout le monde avait l'air de connaître, la référence à un livre qu'il n'avait pas lu. C'est très difficile de se tenir au courant... on a un travail qui vous prend un mois, deux mois, et puis voilà qu'on est dépassé. Il savait bien, Cesbron, que dans ce domaine-là, on n'avait pas tant de gens à la page, un manque à connaître de sa part, ça lui paraissait une trahison devant le Parti, une lâcheté devant la classe ouvrière. Et pourtant, le temps, est-ce qu'il n'aurait pas voulu le donner à Bernadette, sa femme... sa silencieuse, tranquille, douce Bernadette...

Cette année-ci, les vacances commençaient si merveilleusement. C'était peut-être la première fois qu'ils avaient devant eux cette saison bien à eux... ils étaient dans les Alpes, seuls... ils avaient envoyé le petit chez sa mère à lui, dans la Meuse. Bernadette toute brûlée, cet air de bonheur... Ce qu'ils pouvaient adorer tous les deux partir comme ça, dans la montagne, manger par terre, se tuer d'une fatigue partagée! Les événements les avaient atteints dans l'Isère, on l'avait rappelé avant que les premières neiges fussent tombées sur les sommets. On avait perquisitionné chez lui dès la fin août. Aucun intérêt.

Mobilisé près de Laon, dans une unité destinée à la ligne Maginot, il en avait été enlevé dès le quinze septembre par une note confidentielle et affecté au 16e dépôt de cavalerie à Carcassonne. Le médecin-chef là-bas... c'était un groupe divisionnaire... que ça amusait d'avoir un député communiste, outre que Cesbron lui avait bien plu, pas bruyant, ne renâclant pas au travail : il allait à Paris comme de rien faire avec sa petite auto et, pendant ce temps-là,

le méd aux veillait à tout, il n'y aurait pas d'ennui, c'était un garçon sérieux... enfin le médecin-chef, qui s'ennuyait ferme dans ce coin perdu de l'Aisne, aurait bien gardé ce dangereux révolutionnaire. Mais on l'envoyait à Carcassonne. Pourquoi? On voulait mettre les communistes en bouteille, loin du front? Carcassonne, pourquoi Carcassonne? Il y parvint au bout de trois jours, ça valait bien la peine d'embrasser Bernadette à Paris, par elle, les copains sauraient où il se trouvait... Le petit était toujours chez sa grand-mère.

Dans le couloir du train, il avait cru reconnaître Romain Visconti, son collègue à la Chambre. Pas tout à fait sûr... Dès son arrivée à Carcassonne, le colonel l'avait fait venir : « Vous savez pourquoi vous êtes ici? Non? Vous n'ignorez pas que vous avez fait de la politique dans le civil? de la bien mauvaise politique! — J'étais représentant du peuple, mon colonel, et j'ai fait la politique pour laquelle j'ai été élu. — De la mauvaise politique, docteur! de la pire! » Il y avait quelque chose d'assez humoristique dans ce nom de docteur, surtout avec le contexte. Et le respect que ça supposait pour un diplôme que Cesbron n'avait pas. « Considérez-vous ici comme en déportation, docteur, et un bon conseil, tenez-vous tranquille... » Allons, il était franc au moins, ce colonel. Avec tout ça, un député était un député. Le commandant Lauzier avait voulu voir de quoi il avait l'air, cet asticot-là. Le médecin-lieutenant Blaze, qui jouait goal dans l'équipe ou était Vallier, l'avait d'abord cuisiné : « Vous savez, moi, je me fiche de la politique... pourvu qu'il n'y ait pas d'histoires... c'est votre droit de penser ce que vous pensez... Je ne vous conseille pas d'être avec tout le monde comme avec moi... Méfiez-vous du capitaine de Bréa : au football, il est parfait, mais il a des idées... moi, entre deux, je préfère les bolcheviks... c'est bien simple... » Le premier soir, donc, il y avait eu cet incident, le type assommé à propos de la Pologne. En sortant de l'infirmerie, le médecin-lieutenant avait dit à Cesbron qu'il pouvait, s'il le voulait, habiter en ville, mais Blaze ne le lui recommandait pas. « Vous comprenez, on va épier chacun de vos gestes, vous suivre, mettre son nez dans vos papiers... vous aurez sur le dos, non seulement le deuxième bureau du colonel, le capitaine de Bréa, ses gens (vous avez vu tantôt un échantillon de leur savoir-faire), mais des civils, la préfecture... vous savez, je connais un peu mon monde, ici, c'est chez Sarraut... c'est tout policier amateur... ». Tout ça, peut-être parce qu'il avait envie que son aide fût toujours sur place, lui, la nuit... Il lui donna comme tampon un petit type qui avait l'air d'un rat, mais d'un rat albinos et borné. Cuzin, Pascal. Et Blaze poussait Cesbron du coude : « Celui-là, mon vieux, il ne fouillera pas dans votre cantine... seulement, numérotez vos cigarettes! »

Enfin le commandant l'avait fait venir, et lui avait dit tout à fait théâtralement : « Alors, docteur, vous ferez popote avec moi... mais à la première histoire, au poteau, mon petit, au poteau! » C'était plutôt un joyeux, le commandant Lauzier, avec ses longues bacchantes. Blaze, il ne fallait pas tellement que tout ça le juger sur ce qu'il disait quand il voulait contrer Bréa. En réalité, il n'avait guère qu'une idée en tête : le football, ou vraiment deux idées : le football et la moto. C'est aussi qu'il rejoignait à moto une petite amie à lui qui nichait dans le sud du département. Il avait projeté de se débarrasser de toutes les visites et conseils de réforme sur ce nouveau venu. Et justement, on recevait tout le temps l'ordre de faire repasser les hommes devant le major. On aurait dit un sport. On recherchait les pieds plats; un autre jour, c'étaient les hernies à opérer. A chaque coup, à poil les douze cents mectons, et je te les tourne, et je te les palpe. Alors, ça leur donnait des idées de bronchite. Ça, les bronchites, ça n'était ni prévu, ni bien vu.

Les officiers à la popote du commandant étaient émoustillés de la présence de Cesbron. Il avait la repartie facile, le nouveau docteur, quand on le piquait sur les histoires de la Pologne. Il vous en sortait, on ne savait plus quoi répondre. Et toujours dans le style calme, pas un mot plus haut que l'autre. Vous me demandez mon opinion, je vous la donne. Pensez-en ce que vous voudrez. Par exemple, la prise de Wilno. Sur la foi des journaux, ils avaient dit je ne sais quoi. Puis très poliment, voilà que le méd aux leur expliquait la rivalité polono-lituanienne au sujet de cette ville que les Lituaniens avaient dû céder à leurs voisins polonais par intimidation... L'un des lieutenants l'entretenait tout le temps de la famille royale, du comte de Paris, de la comtesse... En général, ils venaient lui raconter leurs petites affaires. Sauf Bréa, qui était distant. Assez sarcastique. Et dont les autres avaient assez l'air de se méfier. Pas seulement Blaze. A la visite, un des premiers jours, un cavalier qui avait des furoncles s'était arrangé pour parler au nouveau médecin en l'absence de l'infirmier. Il apportait au docteur, il disait *au docteur* comme le colonel, le salut des camarades, qui savaient bien qu'il valait mieux laisser en paix le camarade Cesbron, mais lui faisaient dire que s'il avait besoin de quelque chose... « C'est surtout douloureux à cause de l'endroit... — Quoi ?... Ah oui ! » L'infirmier rapportait la teinture d'iode. C'était un nommé Bessières, musicien dans le civil, un râleur, cet infirmier. Mais précieux, bien sûr, si on voulait donner une fête.

VIII

Toute la lande derrière l'hôtel était inondée. Déjà la mer mordait entre les dunes normandes, presque jusqu'à la route, qui passait devant, si bien qu'on pouvait déjà comprendre qu'à la grande marée, le lendemain, on serait isolé de terre sauf pour ce qui était de la digue et du pont menant à Port-Bail. Les sables blancs, dans les éclaircies du ciel, sous une lumière nacrée, étaient presque déserts, beaucoup des familles rentrées précipitamment à l'heure de la mobilisation, les villas fermées là-bas sur la plage, toute la côte vers Carteret abandonnée aux vents, au sel, aux pieds nus des enfants du pays. La bande des gosses à l'hôtel de la Mer avait déjà oublié la guerre, leur empire était devenu immense, le jeu des Peaux-Rouges débarrassé de tous ces Visages-Pâles qu'ils avaient, c'est évident, eux-mêmes chassés à force de tomahawks brandis, de mustangs déchaînés, de scalps hantant l'imagination des planteurs... Le soir, au-delà des inondations, on voyait trembler l'œil rouge au clocher-phare de Port-Bail, une tour paysanne blanchie à la chaux avec la base brune, et la lanterne se reflétait dans les eaux de la marée, comme en pleine terre, d'un reflet long, profond, tremblant, sanglant... C'était, bien sûr, le feu d'alarme des Yankees traqués, isolés du monde par les tribus triomphantes et emplumées que commandait Frérot Felzer, qu'on appelait plus généralement Œil-de-Faucon. Noël Mertens, c'est-à-dire le Jaguar-Silencieux, avait beau être d'un an son aîné, onze ans, il n'avait qu'à lui obéir : d'abord il était belge, et tout de même on peut être large d'esprit, mais ça se paye, ça, d'être admis chez les Comanches quand on est belge! Bouclette, la petite sœur du grand chef, avec ses six ans, était trop petite pour jouer un rôle actif dans les expéditions, mais elle faisait les Captifs. C'est-à-dire qu'on l'enlevait, on la gardait dans un château de sable, ou dans un bosquet de genêts, alternativement chez les Comanches, ou dans le camp rival : les Delawares, dont le sachem était une fille, la grande Marie Baju, qui avait douze ans, de longs cheveux noirs partagés en mèches raides tenues avec un ruban abricot, et tout le visage couvert de taches de rousseur. Douze ans, pour la taille et la force, mais pour la tête, alors, ce qu'elle était bête, cette Baju! « Je t'ai dit cent fois, de ne pas l'appeler comme ça, Jaguar-Silencieux! On dit le Puma-Bondissant, saperlipopette! Si je t'appelais en belge, moi, qu'est-ce que tu dirais? » Le Jaguar baisse sa tête blonde. Mais avec tout ça on a oublié les tartines de Bouclette, ce qu'elle allait piailler, cette môme! on dirait que pour elle la vie tient à la boustifaille, vraiment! « Dis donc, le Poude-Mer, tu iras avec tes hommes attaquer le wigwam des Visages-Pâles, et tu en rapporteras le miam-miam des Captifs, hein? Compris? »

Le Pou-de-Mer, un petit à la frimousse brûlée avec rien que son caleçon de bain bleu marine, une épaule passée, ce qu'on ne peut pas encore appeler le torse nu, un grand coupe-coupe en bois, rectifie la position et salue : « Compris, mon général ! » en clignant de l'œil, et ça lui vaut un coup de pied au cul d'avoir appelé général un cacique, ce qui est, on en conviendra, intolérable. Et indigne avec ça d'un sagamore !

Annette Felzer, qui avait interrompu la lecture de la lettre d'Isabelle Baranger, juste reçue, était en train de préparer la nourriture des Captifs que la bonne avait apportée dans la salle à manger vitrée, et elle écoutait ce Pou-de-Mer, intarissable et enthousiaste sur les exploits des Comanches, quand la porte s'ouvrit, et un monsieur entra, tête nue, un imperméable sur le bras, un grand type avec des cheveux noirs drus, une tignasse et des yeux bleus dans son visage foncé. « Michel ! Mon Dieu, Michel... pourquoi tu ne m'as pas prévenue, j'aurais été te chercher à la gare ! » Il lui serra la main. Elle dit : « Tu peux m'embrasser ! » Il jeta un coup d'ail circulaire, toutes ces vitres ! ces portes ! Le Pou-de-Mer s'était esquivé avec le butin. Michel mit sur le front de sa femme un baiser du genre paternel, puis caressa ces petites frisettes plus pâles qu'elle avait à ses tempes blondes. « Oh, le bout de chou a fichu le camp avec les tartines ! je voulais qu'il dise aux petits que leur papa était là !

— Laisse donc, dit Michel, je les verrai plus tard. Ils vont bien ? Frérot ? Bouclette ? alors... Je voudrais te parler. Ça serait mieux, dehors... en se promenant ? »

Ceci expliqué par l'apparition de la bonne curieuse comme trente-six qui venait demander à Mme Felzer si Mme Felzer avait assez de confiture, ou si elle voulait quelque chose ? Devant l'hôtel, assise sur un pliant et pelotonnant des laines de couleurs, Mme Baju, la maman du sachem des Delawares, les regarda passer avec étonnement. Tiens, celle-là, son époux est civil ?

Ils s'en allèrent sur la route, justement comme les nuées se défaisaient à la façon de deux mains qui se disjoignent, mais avec beaucoup, beaucoup de petits doigts blancs, et le soleil avait l'air d'une balle envoyée par eux, un peu brumeux, des oiseaux de mer criaient, le vent couchait les herbes pâles des dunes. Michel regarda sa femme. A les voir, tous les deux, qui n'aurait dit : ça fait un couple bien assorti ? Elle était presque aussi haute que lui, un beau visage large, des tempes comme de grandes monnaies où jouait la lumière, avec les frisettes décolorées, sous les cheveux blond foncé qu'elle portait tirés en arrière, et ramassés dans un petit chignon tortillé sur la nuque (il n'y avait pas longtemps qu'elle les laissait repousser). Ses yeux verts à l'abri des cils de cendre avaient une espèce de beauté sérieuse qui ne s'éclairait même pas lorsque le reste du visage riait. Les épaules un peu montantes. La taille d'une fille, malgré deux maternités.

« Allons, dit Michel, tu n'as pas vieilli depuis six semaines, mon petit Annillon... ».

Elle sourit des lèvres seules, à ce nom qu'il lui donnait dans les premiers temps, et souleva ses sourcils étroits comme à un souvenir un peu étonnant.

« Si c'est pour des fadaises que tu m'attires dans les solitudes marines...

— J'ai bien le droit aux précautions oratoires. Toujours *matter of fact*, comme dit mon vieil ami Chamberlain, alors ? J'irai donc droit au but, chère madame et amie... ».

Il lui serra affectueusement la main, qu'il sous-tendait d'un tenant avec son bras, comme pour prouver que le mot *amie* n'était pas qu'une simple formule.

« Au pas ! » dit-elle. Quoi ? Ah, oui, et il sauta d'un pied sur l'autre pour se mettre à son pas à elle.

« Voilà, reprit-il sur un ton tout à fait détaché, il s'agit de savoir ce que nous voulons exactement faire, nous deux. L'occasion dont nous avons souvent parlé se présente... si tu le veux, nous pouvons nous quitter... »

Elle ne répondait pas. Ils firent quelques pas en silence.

« Une très bonne occasion? dit-elle enfin, comme rêveuse.

— Certainement. On ne fait pas mieux. Tu es d'accord?

— Explique-toi. Je ne juge que sur pièces... »

Évidemment c'était convenu, décidé entre eux depuis longtemps. Ils savaient tous deux que le jour en viendrait. La vie les avait séparés. N'était les enfants, cela aurait été fini depuis longtemps. Mais quoi? Était-ce des gens qui vivaient ensemble? Lui, son temps partagé entre son lycée de province, et Paris où elle habitait, mais où il ne venait pas pour elle : il y venait pour le travail du Parti. Il avait son bureau dans la Maison du Parti, au 120 avant, maintenant au 44. Ce n'était pas tellement loin de la rue Lepic. Mais il n'avait pas d'heures, d'ailleurs les repas pour lui... Je n'ai jamais vu un homme pouvoir rester comme ça sans manger, ou bouffer n'importe quoi, n'importe comment. Pareil pour dormir. Le plancher lui suffisait. Il n'avait besoin de rien dans la vie que de son temps pour travailler. Elle l'admirait d'être dur avec lui-même, comment lui reprocher de l'être aussi vis-à-vis d'elle. Ils n'étaient pas des gens à se disputer : elle, d'ailleurs, avait sa vie, elle était institutrice, il y avait sa classe et en rentrant les petits, son intérieur. Quand Michel venait, elle le prenait pour ce qu'il était, tel qu'il était. Elle l'approuvait, elle l'approuvait terriblement. N'était-ce pas l'essentiel? Pour faire des amis, oui. Et ils étaient des amis solides, habitués à tout se dire, à l'abri des sautes d'humeur, des jalousies, des histoires. Mais des... elle n'aurait pas dit des amants, des époux enfin? Est-ce qu'on pouvait changer quelque chose à cette existence? Michel devait donner de l'argent à sa première femme dont il avait une fille, pas question de renoncer au lycée. D'ailleurs, il était probablement trop tard. Ils s'étaient habitués à n'être que comme ça tous les deux. Il y a deux, trois ans encore, peut-être... Inutile de rêvasser.

« Une pareille occasion, dit Felzer, nous n'en retrouverons jamais une pareille... tout le monde a conspiré pour nous... on a mis la terre à feu et à sang, on a organisé le décor, les excuses mondaines, les conditions pratiques... même les choses sont poussées si loin que nous n'avons pas à choisir le moment... on nous épargne les hésitations, les remords... Voilà : le Parti m'a fait dire de passer dans l'illégalité... »

Elle avait l'air extrêmement préoccupée de maintenir le pas, qu'ils avaient allongé tous deux, comme s'ils avaient voulu aller quelque part. Ça sentait la mer, ils avaient quitté la route, ils grimpaient sur les dunes, par un sentier d'abord planchéié, la respiration un peu haletante. Enfin ils se trouvèrent en plein ciel. Il y avait toujours le cri amer des mouettes.

« Tu devrais porter un filet sur les cheveux, dans ce pays de courants d'air, Annette, dit-il. Pouah! on reçoit du sable dans la bouche! »

Elle réfléchissait. Elle n'aimait guère parler sans avoir réfléchi. Même pour les petites choses. Une occasion excellente évidemment. Si on cherchait une occasion, impossible de trouver mieux. Quand la guerre se terminerait, ce serait déjà une chose établie... plus personne ne s'étonnerait. Inutile de beaucoup insister : les avantages s'apercevaient très facilement, elle avait toute la vie, par la suite, pour se les développer...

« Bon, reprit-elle. C'était une affaire entendue. Je ne discute pas. L'occasion... Seulement, si nous nous étions gentiment séparés, en temps normal je veux dire, peut-être que ça nous aurait entraînés à des explications avec les gens... bien qu'enfin... les gens, ça ne t'a jamais empêché de dormir. Moi non plus... Si tu savais ici, à la table d'hôte... ils ne peuvent pas découper le poulet sans parler de la Pologne... moi, je les laisse parler...

— Tu as tort : il faut toujours répondre. Et là, elle est toute prête, la réponse. Eux, ils abandonnaient de bon cœur la Pologne tout entière à Hitler... avec quelques larmes pour la forme... mais si les Russes s'en mêlent, ce n'est plus du jeu... quels droits ont-ils d'empêcher l'expansion du fascisme vers l'est ? Mais on parlait d'autre chose... Alors ?

— Alors ?

— Alors, je veux dire que les avantages de ce côté-là, ne sont pas si considérables... mais si nous nous étions séparés en temps normal, cela aurait à peine été une séparation. Avec la vie que nous menions... et puis on se serait presque autant vus, tu aurais vu les enfants quand tu aurais voulu, tandis que là...

— Ah çà, évidemment... Mais enfin, on n'a pas le choix maintenant. C'est la guerre. Et pis que la guerre.

— Tu crois que, pour le Parti, la situation va s'aggraver ?

— C'est ce que m'a dit Mourre. C'est Mourre qui est venu me dire...

— Ah ? »

Elle revoyait Mourre, ce type pâle, les lèvres minces, qui travaillait au secrétariat du Parti. Avec ses cheveux taillés bien court. Elle pensa comme ça qu'elle n'aurait jamais cru que le destin, le jour où il viendrait se montrer chez eux, aurait le visage de Mourre : « Au fond, dit-elle, lentement... ce qu'on te demande, ce n'est guère que de devancer l'heure, parce qu'ils vont mettre le Parti dans l'illégalité, n'est-ce pas ?

— Tout semble l'indiquer. Les clameurs qu'ils poussent. Les falsifications de l'histoire polonaise, ils veulent recommencer le coup à la sensibilité publique, comme après le pacte. L'ampleur de leurs opérations. Ils n'auraient pas pu y arriver d'un coup, tu comprends. D'abord les journaux, couper les liaisons ici et là, assurer par la mobilisation la désorganisation du Parti, puis... Je te conseille vivement la lecture du *Populaire*. On y voit au jour le jour le travail qu'ils font... dans un syndicat, dans l'autre... on traque les copains, on les force à s'exprimer... Tous les jours Blum vient à la rescousse. Tu n'as pas vu comment ils ont manœuvré contre les dirigeants du Bureau confédéral qui ne voulaient pas trahir ? Ils font une réunion sans eux, y prennent une résolution du tonnerre... naturellement sans les signatures des autres... Blum signale que s'ils n'ont pas signé, c'est qu'ils ont préféré ne pas venir... un dénonciateur, quoi ! Là-dessus, les copains, Frachon, tous protestent. Leur *Populaire*, qu'est-ce qu'il dit ? Qu'ils protestent contre Jouhaux et consorts... mais se refusent à dire un mot de l'invasion, l'invasion de la Pologne par les Soviets... En vérité, il s'agit d'une libération de ces parties de l'Ukraine et de la Russie blanche qu'avec l'aide de Weygand les pan polonais avaient annexé il y a vingt ans... Cachin l'a écrit à Blum, ça lui a permis, à Blum, de parler ce matin de l'*omni-obéissance* de Cachin au Kremlin... comme si ce mot-là ne convenait pas plutôt à l'homme qui a *idéalisé* les buts de la City chaque fois qu'il en a eu commission, en appelant *non-intervention* en Espagne les mains libres à Franco, en faisant passer cette guerre-ci pour une guerre pour la démocratie quand elle s'ouvre par la suppression de *L'Huma*. Oui, l'omni-obéissance de Blum aux fins du capitalisme, ce qui le caractérise, c'est cette façon qu'il a de donner un joli nom aux vilaines choses, cette mystification des plus grossières démarches du capital international... Et pendant ce temps-là, te fais-tu une idée des mesures prises dans les usines... plus d'arbitrage, de conciliation... le bon vouloir patronal... le pillage... tout ça ne peut pas en rester là. Ils iront loin. D'ici un mois, en tout cas, ils tenteront quelque chose...

— Contre Hitler ? »

Michel se mit à rire. Elle rit avec lui, sauf de ses yeux verts. Elle dit : « Écoute...

— Quoi ?

— Est-ce que Mourre t'a dit... enfin est-ce qu'il y a une position de principe... à mon sujet ?

— Explique-toi.

— Je voulais savoir simplement : c'est toi, ou c'est le Parti qui a décidé que nous nous séparions ?

— Tu es ridicule. C'est toi, il y a des mois et des mois.

— Pourquoi évites-tu de me répondre ? Entre nous, pas d'idioties. Je te demande si le Parti considère que tu dois passer *seul* dans l'illégalité ? »

Michel ne répondit pas tout de suite. Il n'évitait pas de répondre. D'abord, il n'avait pas compris. Puis cette clarté le pénétrait maintenant.

« Annette..., dit-il très doucement.

— Alors, me répondras-tu ?

— Tu ferais cela ?

— S'il n'y a pas de position de principe de la part du Parti... certainement. »

Ils marchèrent longuement, muets dans les sables. Michel s'était baissé pour ramasser une pierre blanche avec une grande veine rousse. Il la faisait sauter dans sa patte. Ils ne se tenaient plus par le bras. Ils ne se préoccupaient plus d'aller au même pas. Annette s'arrêta et maintint de ses deux mains ses cheveux que le vent décoiffait. Le geste que ça lui faisait, les coudes levés, malgré les seins qu'elle avait assez lourds, lui donnait l'air d'une adolescente.

« Je ne sais pas si tu te rends compte, madame Felzer, dit-il sur un ton mi-plaisant, mi-anxieux, que si tu faisais ça... si tu te rends compte de ce que ça signifierait pour l'avenir...

— Je me rends parfaitement compte.

— Je ne veux pas parler du danger. De la vie que ce sera, ces semaines, ces mois-ci. Je veux dire, pour après... s'il y a un après...

— Il y a toujours un après, pour nous ou pour les autres... qu'est-ce que tu veux dire alors ?

— Je veux dire, si nous... si tu ne saisis pas par les cheveux cette occasion, l'excellente occasion en question... est-ce que tu crois qu'après, quand nous aurons vécu de cette façon-là ensemble, nous voudrons encore nous séparer ?

— Qu'est-ce que ça veut dire, Michel Felzer ? nous le verrons bien. Et si alors, par extraordinaire, nous voulions encore l'un de l'autre, veux-tu me dire où serait le drame ? Ou bien nous voudrons encore nous séparer, et alors, on se séparera. Est-ce que nous sommes des gens à histoires ? »

Felzer jeta sa pierre et voulut prendre les mains de sa femme. Puis ça lui parut un geste lyrique, et il laissa retomber ses bras, et dit d'une voix plus basse : « Écoute, écoute... il ne faut rien exagérer dans aucun sens... Nous avons tout de même eu un certain mal à nous faire à cette idée-là... et maintenant nous nous y sommes faits... avoir, une autre fois, tout à recommencer, et en sortant d'une expérience comme celle qui nous pend au nez...

— Tu t'y es fait si difficilement, à cette idée-là ?

— Je te dis qu'il ne faut rien exagérer. La facilié non plus... Écoute, je vais te demander quelque chose... Je sais bien que l'éloignement entre nous...

— Oh, l'éloignement...

— Je n'exagère rien... l'éloignement entre nous vient surtout de ma manière de vivre. Surtout, enfin, si quelqu'un en porte la responsabilité... si, si.

— Je ne dis pas non, remarque... Ça te vexe ? »

Il ignora cette question. Il savait bien que d'eux deux, Annette était encore la plus romanesque. Qu'est-ce qu'elle se représentait de la vie, jeune fille ? Elle avait rêvé jouer à Roméo et Juliette, comme toutes les filles. Comme Roméo, moi, on fait plus Roméo que moi, pensait Michel. Enfin entre eux, cela avait été établi dès le début, qu'on n'était pas romanesque, qu'être romanesque c'était stupide, d'un autre temps, pas compatible avec la vie du Parti d'ailleurs... « Bon », dit-il, et ça concluait tout un univers de pensées à eux deux, et c'est comme ça qu'elle le prit. « Mais, ajouta-t-il, tu pourras me répondre ou ne pas me répondre... Il faut que tu saches que si c'est comme ça, je trouve que c'est pleinement ton droit, que je t'y avais parfaitement autorisée par mes manières d'être. Et ainsi de suite. Tu peux me répondre ou ne pas me répondre... »

Il la tortillait, sa question. Elle dit tout droit : « Tu veux me demander si j'ai un amant ? C'est ça ? Eh bien non, mon vieux, je n'ai pas d'amant. » Il en sembla si malheureux qu'elle éclata de rire : « Ça a l'air de te consterner ?

— Mais non, mais je ne voulais pas être grossier, pour une fois. Je voulais dire : est-ce que tu as quelqu'un dans ta vie ?

— Tu es bien délicat ce matin. D'habitude, tu m'aurais demandé : tu couches avec un type ou non ? ou pire...

— Oui, dit-il, ça, il faut le reconnaître : je suis plutôt mal embouché. Mais tu n'as pas répondu à ma question polie...

— Michel, tu m'embêtes. Si j'avais quelqu'un dans ma vie, comme tu le tournes, je coucherais avec. Sans l'ombre d'un remords. Et je te l'aurais probablement dit sans attendre ton petit interrogatoire... Mais, au fait, peut-être que cette occasion sans pareille... Dis donc, Felzer ? »

Elle l'avait empoigné par les deux bras, et elle le secouait un peu.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es jalouse à cette heure ?

— Non, vilain oiseau. Je suis curieuse, c'est un peu différent. Il y a quelqu'un dans ta vie, à toi ? avec qui...

— Tu es stupide. Où veux-tu qu'il y ait de la place pour quelqu'un dans ma vie, ma pauvre Annette ? Tu me vois avec une liaison ? Je ne te dis pas que je n'ai pas un peu couchaillé, comme ci et comme ça, de temps à autre, quand il y avait un creux brusquement, en fin de journée, et que je me faisais chier... mais de là à avoir une liaison !

— Et comment va Christiane Lesage, à propos ?

— A propos ? Dis donc, tu me fais des scènes ? Christiane Lesage, d'abord, il y a près de trois mois que je ne l'ai pas vue... et puis quoi, Christiane Lesage... tu veux rire ?

— Pourquoi ? C'est une très brave fille, très dévouée au Parti, et puis aussi bien celle-là qu'une autre, après tout, non ?

— Bon, je l'ai un peu consolée quand elle avait des ennuis... D'ailleurs, d'où le saurais-tu si je ne t'en avais pas parlé ? Elle avait un coup de cafard, mais ça lui a passé, je ne lui servais plus à rien...

— En attendant, tu continues à ignorer ma question : est-ce qu'il y a une position de principe du Parti qui m'empêche de passer dans l'illégalité avec toi ? »

Il la prit dans ses bras. Le vent était si fort qu'il faillit les renverser.

« Tu m'étouffes..., dit-elle. Idiot, si des gens nous voyaient... les parents de deux grands enfants... »

Il la serrait contre lui. « Finis, soupira-t-elle, finis, avec tes yeux bleus ! Tu me rendrais sentimentale... »

Ils marchèrent vers Barneville. Ils arrêtaient tous les détails de l'opération. Bien sûr qu'à deux, dans un quartier où on ne vous connaît pas, on passe bien plus inaperçus, un couple, qu'un homme seul. Surtout maintenant, où tout le

monde, d'un homme de l'âge de Michel, n'est pas obligé de savoir qu'il est réformé à cause de ses reins. Ça risque de faire parler. On mettrait Frérot chez ses parents à lui. La mère d'Annette prendrait naturellement Bouclette. Tu parles si elle va être heureuse, elle l'adore, cette enfant, c'est bien simple : elle en est folle.

« Et toi, l'Annillon, ça ne va pas te faire trop, trop gros cœur...

— Cette idée ! Mais qu'est-ce que tu veux ? dans un temps comme celui-ci, on n'a pas que ses enfants à soi, on a tous les enfants des autres... qu'est-ce que tu as ? qu'est-ce qui te prend ? »

Michel s'était accroupi, puis il sautait d'un pied sur l'autre, en détendant l'autre jambe, les bras croisés.

« Tu n'es pas fou ? De quoi tu as l'air ? tu es plein de sable ! Un professeur de rhétorique dans son imperméable qui fait le fou comme si c'était Frérot soi-même ! » Il s'était remis sur ses pieds. C'était vrai : le drôle était que, fatigué de le porter sur les bras, il avait revêtu son imperméable. Il ressemblait à Frérot.

« Tu vas voir, dit-il, on s'amusera bien... Qu'est-ce que je serais dans le civil ? Un libraire qui vient tout juste de vendre son fonds, et vous savez c'est une veine, madame, deux mois plus tard c'était la guerre ! Un bibliothécaire qui part tous les matins à son travail... et toi tu viendrais me rejoindre... on se donnera rendez-vous aux Tuileries, ou au bois de Boulogne... qu'est-ce que tu en dis ? pour plus de naturel je t'achèterai des fleurs...

— Fou ! Mais c'est tout à fait Frérot... il commande les Comanches, Frérot, si tu le voyais fumer le calumet de la paix ! Tu manques tout de même un peu de sérieux. Mourre n'est pas venu te voir pour que tu... tout de même... »

Enfin, on laisserait la concierge envoyer tout le courrier ici à Port-Bail. Dans les premiers temps, Michel ne serait pas recherché. On pourrait donner à l'hôtel l'adresse de la mère d'Annette. Même plus tard, ça n'apprendrait rien à la police, elle l'avait, cette adresse-là. La maman n'aurait qu'à dire que sa fille lui avait amené un jour la petite, et puis qu'elle n'en savait pas plus. Évidemment, quand les classes reprendraient. Ces hypocrites considéreraient la disparition de Felzer (et celle d'Annette !) comme de la désertion en temps de guerre. Si on veut... mais de toute façon il n'y a pas de loi contre ça... pour sa carrière, c'était fâcheux et puis c'est tout... d'ailleurs de toute façon on ne lui mettra pas la main dessus... et dans le cas où on lui mettrait la main dessus, ce serait de bien autre chose qu'il serait question... D'ailleurs, il était mobilisé. Par le Parti seulement. Mobilisé comme les autres. Et pour une meilleure cause.

« Je vais te forcer, moi, à suivre ton régime, dit-elle. Maintenant. Parce qu'un soldat qui a mal aux reins, c'est un fichu soldat... »

Il rentrait à Paris. Il ne lui donnait pas son adresse, sa nouvelle adresse, parce que de toute façon, elle ne pouvait pas lui écrire. Il s'y écrivait lui-même et ça suffisait, à cause de la concierge. D'ailleurs, qui sait, quand elle viendrait le retrouver, il serait peut-être ailleurs... C'est très confortable, tu sais ? Il y a le chauffage central. Pour l'hiver, si on l'allume d'abord. Tu crois que ça va continuer tout l'hiver ? Quoi, la guerre ? Pffft, ma fille, l'autre fois il y en a eu pour quatre ans, et tu ne t'imagines pas qu'ils ont mis le pays sens dessus dessous pour trois mois, non ? Sans parler qu'ils ne voudront pour rien au monde avoir à rendre compte au peuple des crimes qu'ils ont déjà sur la conscience... il leur faudra une bonne catastrophe... C'est des gens de l'Apocalypse ?

« Qu'est-ce qu'il te faut pour tout arranger ? conduire les gosses aux deux grand-mères... régler ce que tu as à régler...

— Mais tu ne veux pas que je repasse rue Lepic ?

— Pour quoi faire? Je vais y aller avec une valise, je prendrai tes vêtements d'hiver et, pour la concierge, je viendrais te l'apporter ici... Tu sais qu'on recommande d'évacuer Paris des femmes, des enfants et des vieillards. Toi, quand tu as tout fini, tu mets tes bagages, enfin ce que tu conserveras de tes bagages, après t'être arrangée chez ta mère, en consigne dans une gare quelconque à Paris, et tu m'apportes le ticket, j'irai les prendre en taxi à la première occasion...

— Où est-ce que je te retrouve?

— Qu'est-ce que tu dirais de la porte Maillot? ou plutôt, non. Tu sais où est le café Mozart, tu te souviens, eh bien, là du diable si quelqu'un nous connaît! Alors, c'est entendu, qu'il pleuve ou qu'il neige, à quinze heures, jeudi en huit, au café Mozart...

— Et si, pour une raison ou une autre, toi ou moi d'ailleurs...

— Il n'y aura pas de raison, mais enfin... alors, le lendemain à la même heure au même lieu... et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles...

— Eh bien, tu es gai!... Je tâcherai d'être là le premier jour, tu sais. Toi, ne fais pas l'idiot... Avec tout ça, je n'ai pas vraiment lu cette lettre d'Isabelle Baranger... où l'ai-je mise? Ah, la voilà, dans ma poche... Oh, dis donc, tu sais l'heure qu'il est? Et le déjeuner? Je parie qu'ils ont déjà sonné la cloche... Viens, courons! »

Elle déboulait la dune à toute allure.

« Eh! eh! criait-il... Attendez donc, madame! c'est pas des manières! »

Elle riait. Le vent dans les poumons, les cheveux dans tous les sens, l'air de la mer sur elle, le sel dans la peau, et le souvenir des coups de soleil sur ses jambes. Elle riait et elle courait. Et elle n'avait en elle qu'un grand orgueil : le Parti avait fait confiance à Michel... confiance à Michel... Et il ne se trompait pas, le Parti... Michel, Michel!

« Oh les monstres! d'où est-ce que vous sortez? Voulez-vous bien me fiche la paix? C'est à cette heure-ci que vous êtes encore dans les dunes? La cloche a déjà sonné!

— Eh bien, et toi alors, maman? » s'exclama cet infernal de Frérot, outré de la mauvaise foi maternelle, le corps peinturluré avec du charbon, des dessins sur les joues, et une plume blanche en équilibre au milieu du front, tenue par une ficelle. Les Comanches avaient à l'improviste entouré la squaw au Visage-Pâle, et le Jaguar-Silencieux dansait autour les mains dans le dos, courbé le nez en avant, en faisant « Paou-paou-pi! Paou-paou-pi! » qui était le cri de guerre de la tribu. Les autres se cramponnaient à la maman du grand chef, y compris le Pou-de-Mer, et, derrière, Bouclette qui accourait, perdant un de ses mocassins et léchant une tartine pleine de sable en criant plus fort que tout le monde et les mouettes. Brusquement le cacique lâcha sa mère et se redressa, brandissant fièrement ses armes, et agitant à son poignet le grand chapelet de coléoptères signe de la dignité suprême : « Paou-paou-pi! Paou-paou-pi! Papa! Papa! » Le danger était écarté pour Annette, mais c'était la diligence de Michel qui était maintenant attaquée par les Indiens. Et comment vouliez-vous que, même avec son adresse à la carabine, le chef pâle tirât sur les assaillants, quand le sang de ses veines, le fils de ses entrailles, montait à l'assaut en personne avec des hurlements sauvages, en s'accrochant à l'imperméable au risque de le déchirer et en soulevant de terre ses talons ensablés pour les claquer l'un contre l'autre? Sans ces liens ignorés de tous, je n'aurais pas donné cher de la chevelure du voyageur!

Comme ils marchaient maintenant d'une façon tout à fait raisonnable, à une allure de parents, Annette dit, suivant une idée qui avait fait son chemin : « A propos... » Michel sourit, sachant bien qu'une phrase qui commence ainsi

vient hors de propos, et elle le vit, et lui écrasa le nez avec sa paume, en faisant une très laide grimace, et elle répéta avec l'insistance de quelqu'un qui va se fâcher : « A propos... tu ne me dis rien de Patrice Orfilat? Moi, d'abord, je n'ai jamais pu supporter Édith... c'est une pimbêche, une ambitieuse, une mauvaise camarade et elle a un vocabulaire impossible, elle croit faire peuple avec des mots de corps de garde... Si elle passe de l'autre côté avec son Patrice, eh bien, ce n'est pas moi qui pleurerai ! »

IX

« Cesbron, dit Albert Oustric... sa vie, c'est tout simple : il a mis le pied dans ce truc-là, il n'a plus qu'à marcher. Ou qu'est-ce que tu veux qu'il devienne? un salaud... » Il parlait comme toujours, avec son accent du Midi, et des grandes pauses où il respirait profond, ce qui faisait qu'il avait l'air d'en avoir gros sur le cœur. Ça avait pris du temps à Guillaume de comprendre que c'était sans signification. Après tout, Oustric en avait peut-être gros sur le cœur. En général, Guillaume Vallier aimait bien se taire, Oustric aimait bien parler : et puis Vallier l'avait à la bonne, l'instituteur, depuis que l'autre lui avait apporté cette *Huma*... Il ne parle pas comme Pezet. L'accent, chez lui, c'est comme un faux pas. Mais quand il prononce comme il faut, on dirait que c'est appris.

« Le curieux... enfin chez ceux qui ne sont pas des salauds... c'est pas quand ça continue, c'est quand ça change... qu'est-ce que tu veux que Cesbron, maintenant... il n'a pas ailleurs où aller, il n'ira pas ailleurs... Un brave type, Cesbron... Mais ça ne m'intéresse pas comment ça a commencé pour lui... ça se perd, tu comprends, ça se perd... du tout cuit... »

Sortis seuls, par routine, ils avaient pris le chemin de la Cité, mais cette fois, ils n'avaient fait que la traverser. Attirés par cette région du bas, qui s'étend vers la rivière. Des grands champs coupés de petites haies. Des eaux qui tortillent entre des arbres épais et bas. Cette plaine traversée, avec des rideaux de joncs tout à coup, une ferme, Guillaume pensa de la bâtisse presque espagnole, ça fait Far West, puis ils avaient quitté la route, ils s'enfonçaient entre des joncs deux fois hauts comme les hommes, par un sentier de terre, vers des bouquets de bois qui devaient les séparer de l'Aude. Une maison abandonnée, encore un champ... des femmes y travaillaient. Oustric s'était arrêté pour regarder ça, des vieilles femmes, courbées, avançant sans jamais se relever, il avait soupiré.

« On demande souvent à quelqu'un : pourquoi vous n'êtes pas au Parti? »

Guillaume s'était un peu coupé en cueillant une grande herbe au passage. Il se suça le doigt, et se souvint de ce jour en Savoie, où il l'avait demandé à Robert Gaillard... « Et on ne se demande jamais pourquoi on y est soi... comment ça s'est fait... C'est ça qui est curieux, tu ne trouves pas? »

Guillaume rigola d'un air gêné, haussa les épaules. Que répondre? Il balança son grand corps, et dit : « Vous êtes drôles, vous, les intellectuels! »

Il y avait un petit pont qui passait sur rien. Peut-être bien que dans une autre saison, c'était un pont pour de bon.

« On s'assied? » dit Oustric. Et il s'assit sur le parapet.

« C'est bien ça, dit-il, voilà que je suis un intellectuel pour toi ! Je suis un intellectuel... Comment ça m'est-il arrivé d'être un intellectuel ? On prend ça pour du bon pain, mais les miens, c'étaient des paysans. Si j'étais paysan, si j'étais resté paysan... probable que je ne serais pas au Parti...

— Pourquoi ? dit Vallier. Il y a des paysans communistes. Regarde Pezet...

— Bien sûr... d'autres... Chez nous... un petit coin perdu, tu sais, dans la Montagne noire avant que les idées y arrivent ! La plupart du temps on n'a pas les journaux... » Au fond, c'était parler de son enfance qu'il voulait. Il ne s'en privait pas. Il s'était formé de gros nuages lourds qui se balançaient en haut des arbres. D'ici, en se retournant on était séparé par toute cette campagne de la Cité, là-bas en l'air, qui dominait. Les arbres cachaient la ville moderne. Il n'y avait d'anachronisme que ce poteau pour le courant à haute tension. « On s'est beaucoup tué par ici, dit l'instituteur. Les Albigeois... S'il n'y avait pas ce pylône en ciment... Tu vois, ici, on comprend ce que c'est les paysans... Plus de château comme ça, visible, mais rien n'a changé vraiment pour eux... il y a toujours un château, mais on ne le voit pas... Tu t'es coupé ? Avec quoi ?

— Une herbe, dit Guillaume.

— Une herbe ? Qu'est-ce que je disais... La vie est dure, tu sais chez nous... Ma mère, elle n'est pas vieille pourtant, ma mère, eh bien, c'est une vieille femme... Quelle vie ! Jamais un repos, les hommes, les bêtes, les enfants, la terre... Elle ne voulait pas que ma femme, si j'en avais une, un jour...

— Pourquoi tu n'es pas marié ?

— Tu crois que c'est facile... Des instituteurs, ça se marie entre soi, hein ? l'homme pour les garçons, la femme pour les filles... alors ça s'arrange : un salaire s'ajoute à l'autre... Mais toi, tu as dans la tête une autre jeune fille... Ma mère, elle ne voulait pas de la vie des champs pour sa bru... et moi, est-ce que je pouvais lui offrir d'être la femme d'un instituteur à cette jeune fille-là ?... Non, tais-toi, tu dirais des bêtises... et puis la vie est comme elle est, on ne la refait pas...

— Nous, dit Guillaume, justement, on veut la refaire.

— Bien sûr, bien sûr... Ma mère pensait toujours, ça ne sera pas pour mon petit comme pour moi... Papa, ça le foutait en rogne quand elle disait ça. Qu'est-ce qu'il est, ce petit ? il est comme nous. Il sera comme nous. Depuis que le monde est monde... Si j'étais resté au village, j'aurais pensé comme lui... qu'on ne peut rien changer... que rien ne change... la récolte est mauvaise, ou elle est bonne, voilà... Ils se disputaient, tous les deux. Le malheur était que j'avais des succès à l'école... c'est ça qui travaillait maman...

— Tu le regrettes ?

— C'est ça que je te disais. Voilà où est le mystère. Je ne suis plus un paysan. Et j'ai beau savoir comment ça s'est passé, il y a là un moment inexplicable... Est-ce que j'étais déjà un intellectuel quand M. le curé avait fourré dans la caboche à ma mère de m'envoyer chez les dominicains de Sorèze ? C'est à trente kilomètres de chez nous, Sorèze, dans le Tarn. Qu'est-ce que je serais devenu, hein ? chez les dominicains ? puis j'ai eu une bourse, alors mes parents m'ont envoyé à Toulouse, avec cette bourse... et ils s'enlevaient le pain de la bouche... moi, je ne me rendais pas compte... ils s'enlevaient le pain de la bouche... Maman pensait à sa bru. Elle disait, pour moi, rien ne peut changer, les bêtes, les hommes, les enfants, la terre... pour ta femme, mon petit, ça ira autrement... Quand j'avais quinze ans, je lisais, je lisais... j'étais devenu tout maigre...

— Ça t'a passé !

— ... C'est la graine, chez nous, on est des solides... quand j'avais quinze ans, je croyais encore que je pouvais, avec mon travail, gagner, monter,

arriver... j'avais des rêves... pas pour moi... pour maman... Je me disais, elle est encore jeune, maman, je lui donnerai de l'argent, je changerai sa vie... Les années ont passé... »

Ça faisait toujours drôle à Vallier, comme les gens par ici disaient les années : les an-nées, la première syllabe prononcée nasale, et faisant sonner séparément le second n... Oustric ne s'était pas débarrassé de ce tic-là.

« Elle a été si vite vieille ! A quarante ans... Je ne changerai pas la vie pour elle... Peut-être pour mes gosses, si j'en ai un jour... Tu crois que j'ai envie d'avoir un fils instituteur? Voilà qui fait la différence avec mon père... Comme tu dis, je suis un intellectuel...

— C'est pas une injure, mon vieux !

— Je ne le prends pas comme ça, je suis un intellectuel... Pour toi, après tout, ça a dû être tout simple... tu es devenu communiste... On marche? »

Ils avaient repris leur route. Bien sûr pour Guillaume, ç'avait été simple. Son père était socialiste avant la scission. Il n'avait pas voulu opter pour un parti, ou pour l'autre, en vingt et un, après Tours. Il s'était écarté. Il était resté à la CGT. Il travaillait dans une petite entreprise de construction. Ils habitaient à Gennevilliers. Qu'est-ce que tu dis? Que le temps va se gâter? Bon, maintenant qu'on est sous les arbres.

« Là-haut, dans la Montagne noire, les hommes sont si différents. Quand j'y retourne, on ne se comprend plus... J'avais deux frères, le petit est parti marin, lui. Ils l'ont tué, un soir, à Dakar, dans une rixe... mais il y a toujours mon aîné, Gaspard. On ne se comprend pas, c'est mon frère pourtant. Pas seulement parce qu'il parle le patois. Je n'ai pas oublié notre langue, moi. Mais c'est ce qu'il dit... et encore plus ce qu'il ne dit pas... Je crois qu'il m'en veut de ce que les parents ont fait pour moi, et pas pour lui... et pas pour lui... Tu crois que je pourrais parler politique avec Gaspard? Il se lève, il prend son fouet, il crache, il préfère la conversation des bestiaux... pour eux, il a beaucoup à dire... »

Vallier, il se souvenait comme Firmin le rossait quand il était petit, qu'on jouait dans les rues, et que, pour faire le faraud, Guillaume avait chipé la canne de son père, celle qu'il s'était taillée et sculptée pendant la guerre de 14... Il croyait à son aîné comme au bon Dieu, et Firmin Vallier était entré aux Jeunesses communistes. Alors, il était chez Wisner, apprenti. A la maison, toute l'histoire, c'était toujours l'unité syndicale. Le père ne pouvait pas se faire à l'idée que ses fils ne seraient pas dans le même syndicat que lui. En trente et un, lors des marches de chômeurs. C'étaient les bagarres de trente-quatre qui avaient tout fait : les JP étaient descendus par là. D'où cette cicatrice qu'il avait à la gueule, Guillaume. Tout était simple. Il avait dix-huit ans, la nuit du neuf février, son père, avec lui, était venu sur le boulevard de Magenta. Et là, il y avait des socialistes qui s'étaient joints à eux. Il revoyait le type qui était grimpé sur un banc et qui parlait. Drôle, dans ce que racontait Oustric, de retrouver chez sa mère, chez lui, ce sentiment qui semblait si extraordinaire, si étranger à Guillaume : ne plus vouloir être ce qu'on est. Pour eux autres, les fils et le père Vallier, la question ça ne pouvait être que CGT ou CGTU. Mais le papa, qu'est-ce qu'il leur aurait flanqué comme beignes si, Firmin ou lui, ils avaient déclaré qu'ils ne pouvaient plus être des ouvriers ! D'ailleurs, cela pouvait-il se penser? Ne plus être un ouvrier... On rêve d'un monde où les ouvriers seraient autre chose, mais pas de n'être plus un ouvrier... La mère à Oustric, elle, ne songeait qu'à ça, que son fiston ne soit plus un paysan comme elle, et lui, il disait qu'il ne voudrait pas que son rejeton fasse un instituteur ! Guillaume pensait, par exemple, à ce copain qu'on avait envoyé suivre l'école fédérale du Parti, et puis qui était devenu un

permanent. Qu'il ait dû quitter son usine, ç'avait été un drame pour lui, un drame! Il travaillait pourtant dans les produits chimiques, où on attrapait la mort à respirer ces émanations.

« Bien, on est jolis! Par où veux-tu passer? On s'est gourés : vaudrait mieux retourner sur nos pas... on ne peut pas passer. Il y a des barbelés qui coupent le chemin, tu vois pas? »

Où Guillaume avait-il la tête? Il n'avait rien entendu de ce que disait Oustric : Oustric parlait de sa mère. Il devait bien l'aimer, sa vieille. « Ah, oui? on ne peut pas passer? Ou bien, tu as peur de te déchirer les culottes? » De l'autre côté, c'était la broussaille. Les herbes leur montaient aux épaules, des mouches leur tournaient autour. Là, tout près, la rivière : on n'avait qu'à la remonter. Le ciel était tout gris.

« Et alors, comment t'es devenu communiste, au bout du compte? »

Ça devait être la question qu'Oustric attendait. Les gens qui aiment parler comme ça, se raconter, on dirait qu'il n'y a qu'un robinet à tourner. Les paysans, encore, quand Oustric racontait sa vie de paysan à Vallier, l'autre le suivait. Mais là, avec ces examens, et puis les discussions qu'il avait avec des copains sur l'URSS, tout ce monde qu'ils avaient dans la tête, ces gens-là, ces questions, comment ils disent? ces problèmes... Au fond, si Oustric était venu au Parti, c'était parce qu'il avait cessé d'être un paysan, c'était comme intellectuel. Tandis que, pour Guillaume, le Parti, c'était tout le contraire, c'était sa classe, la logique de sa classe. Il ne se le serait pas formulé comme ça : la confirmation de sa classe. Un type comme Oustric pouvait penser, si j'étais resté ce qu'était mon paternel, je ne serais pas communiste. Un déclassé, quoi. Son ancien à lui, Vallier, il avait eu beau bafouiller, peut-être était-ce qu'il travaillait dans une si petite boîte, le patron presque un ouvrier : autrement s'il avait été chez Wisner, comme Firmin, il aurait agi comme Firmin. Guillaume avait la conviction d'avoir simplement trouvé le chemin que son père cherchait. Parce qu'il n'était tout de même pas resté chez Blum, le paternel... Ce drôle de chemin tout de même d'un Oustric, pour rejoindre le prolétariat! Peut-être bien, de nos jours, que, comme on dit, tous les chemins mènent à Rome... Et puis maintenant, on a la perspective. On voit où on va. Ça existe quelque part. Pas comme autrefois quand c'étaient des chimères. Alors leurs problèmes :

« Tu vois, moi, les instituteurs... »

Le geste était trop vague pour qu'Oustric comprît tout ce qu'il embrassait : l'histoire de Micheline avec ce coco qui l'avait emmenée l'autre année dans une auberge de la jeunesse, sûrement un trotskiste, ce type-là, quand il y réfléchissait! Une mauviette, d'ailleurs, le Paul Dumas. Pas de quoi être jaloux. Ce qui ne l'empêchait pas de l'être, Guillaume, quand il y pensait. Et en même temps tous ceux qui discutaillent sur l'URSS, tous ceux qui se refusent à croire à l'évidence. Bien sûr, ce n'est pas juste de confondre tous les instituteurs avec ces gars-là. Mais pour Guillaume, malgré tout, Paul Dumas lui teintait les autres...

« Tu as lu *Fils du peuple*? » demandait Oustric. Oui, bien sûr. Quel rapport ça avait? Comme ça marche dans leurs têtes, à ces types-là. A penser à Paul Dumas, Guillaume avait dû laisser passer quelque chose, pas possible.

« Tu ne crois pas, dit Oustric, qu'on devrait faire une école pour les copains à la caserne? On est là à ne rien foutre... »

Le premier mouvement de Guillaume, c'était pour rigoler de l'autre : ça lui manque, sa classe, faut croire! Puis, ce n'était pas bête.

« On demanderait à Cesbron...

— Tiens, dit l'instituteur, ce n'est peut-être pas un intellectuel, celui-là!
— Bien sûr, mais... ».

Tout était dans le *mais*. Le plus important, c'est toujours ce qu'on ne dit pas. Oustric pense à tout ce qu'il ne dit pas, lui. A ce qui lui tient à cœur, qui paraîtrait étrange à un ouvrier comme Vallier, et dont il ne peut parler avec son frère paysan. A ce qu'il a acquis pourtant, de toutes ses veilles, de toute sa jeunesse. Que les siens n'avaient pas à la génération précédente. Cette espèce de supériorité coupable qu'il se sent, parfois, de connaître ceci et cela que d'autres encore ignorent... comme s'il l'avait volé... Parfois... le plus souvent, il en est fier, il en est arrogant... Et qu'est-ce que dirait Guillaume, s'il savait qu'Oustric, en cachette, écrit des vers? Avant d'avouer ça! pas tant pour la moquerie, mais c'est le fossé que ça creuserait entre eux. Bon, voilà qu'il pleut. « Faut se trisser, mon bonhomme, ça dégringole!

— T'as peur pour tes frusques? »

Les gens de la campagne, eux, la pluie, ça les connaît. Cesbron... La différence, Cesbron, il ne vous casserait pas les oreilles avec ses histoires, Cesbron.

⁂

Alors, pour être trempés! Il aurait fallu repasser au quartier, se changer. « Se changer de quoi? » dit Guillaume, et il rit un bon coup de sa garde-robe. Oustric était invité à dîner chez des gens en ville, qu'il connaissait : « Ah bon, si tu me lâches! » Le dimanche finissait mal. Le matin, au football, il s'était bien fatigué, mais tout de même.

« Non, protestait Oustric, je ne te lâche pas. Si tu veux... je leur ai dit, peut-être bien que je vous amènerai mon copain. Si vous avez un copain, ils ont dit, naturellement, on sera très contents. Mais si, mais si, ce ne sont pas des gens comme ça, tu verras, on prend un verre, on fait une partie... ».

Guillaume tordait le mouchoir avec lequel il s'était essuyé le cou et les cheveux : « Une rigolade, dis donc! Tout de même, ils ne me connaissent pas... » Il le disait simplement pour s'habituer à l'idée, parce que c'était tout décidé, pour lui, d'accompagner Oustric. « Et puis quelles gens c'est?

— Tu verras. Un électricien et sa femme. Mais, ce n'est pas chez eux, qu'on va. Eux, ils ont une de ces petites baraques avec un bout de jardin, des légumes et une cage à canaris, derrière l'usine de confitures, seulement on ne s'y sent pas chez soi : tout le monde voit qui vient, qui sort. Il y a des voisins malintentionnés. Parce qu'il faut te dire, c'est eux qui m'ont donné... tu sais... ce que je t'ai refilé l'autre jour? »

Ah oui. Oh bien alors, bien sûr, qu'il irait. Des camarades de la ville, donc. C'était intéressant.

« Et chez qui, qu'on va alors, si pas chez eux?

— Chez ses parents à elle. La belle-maman, elle a un commerce d'épicerie. Alors, là, une fois les volets mis! On se tient dans l'arrière-pièce. Fait pas mauvais, parce que... C'est là qu'ils font la cuisine, alors. La grand-mère, elle est pas gênante. Elle radote un peu. Elle s'assied dans un coin, je ne sais pas trop à quoi elle pense, elle m'a demandé si le président Carnot allait mieux. »

La grand-mère ne gênait pas Guillaume. Ni les cousins de la campagne qu'ils avaient là en ce moment. Même que c'était pour bouffer les provisions qu'ils avaient apportées qu'on y allait. La boutique était encore ouverte, on les fit passer à côté, se sécher près du fourneau. Une pièce étroite, et assez obscure, encombrée. « L'hiver, dit Mme Galien qui s'affaire, comme une bonne grosse qu'elle est, avec ce vieux visage sans rides, tendu, mais tout taché de petites traînées brunes qui ont dû être des taches de rousseur, l'hiver, on

allume aussi la cheminée : le fourneau ne suffit pas avec la bise. » La grand-mère est assise sous la hotte, comme si le feu y était allumé, tournée vers une flamme inexistante, elle tricote, et elle a, à ses pieds, toute sorte de boîtes en fer, avec des chiffons, des bobines, comme si elle était un atelier à elle seule.

Dans le magasin à côté, les jeunes femmes servent les derniers clients, une ménagère avec ses gosses. « Maman, crie l'une qui a une voix toute drôle comme un roucoulement, il n'y a plus de Maïzena ? — Eh si, eh si, répond la commerçante, attends, je viens... » Il y a le cousin et la cousine, les campagnards en visite, un couple brun et osseux, endimanchés pour venir en ville, et je ne sais pas si, Oustric, il ne sait plus comment parler à son frangin depuis qu'il est devenu un intellectuel, mais ça n'a pas l'air de le déranger avec ces paysans-là, il est déchaîné, il dégoise en patois, il se frappe les cuisses, les autres rigolent, s'intéressent. C'est comme une autre langue, ce patois, on n'y comprend rien, mais alors là, rien. La dame, tout d'un coup, ça l'a gênée, elle s'est excusée auprès de Vallier. La conversation se poursuit en français. C'est fou, l'instituteur, ce qu'il a d'idées sur la culture du trèfle, sur la transhumance des moutons ! Mme Galien bourlingue autour de ses casseroles, des casseroles bleues avec des petits carreaux blancs à la bordure du haut. Ça sent bon. Il y a des volailles au four, et je ne sais pas quoi qui mijote dans un machin long.

Quand arrivent l'électricien Godeau et sa femme, Guillaume se réveille un peu de cet engourdissement qui l'avait pris. Mme Godeau a relevé de couches, il n'y a pas bien longtemps, et elle a le miochon dans ses bras, enveloppé dans toute sorte de laines roses et blanches, un petit truc en os dans la bouche, avec un bouquet de bulles autour, des yeux qui bouffent tout. Elle est belle, Mme Godeau, une grande brune, très blanche, avec ses bras nus, le corsage dérangé par les seins gonflés, et une espèce de langueur, comme si elle n'en revenait pas d'avoir mis ça au monde ! Vallier pense, elle est belle Mme Godeau : et comment ça se fait qu'il n'est pas mobilisé, l'autre qui lui a fait le gosse ? un camarade, j'oubliais. Il est plus petit que sa femme, un maigre avec le nez pointu, tout rieur, agité, on dirait du vif-argent. Cette tignasse qu'il a ! C'est lui qui a donné *L'Huma* à Oustric : il est boiteux ou quoi ? Il a l'air fier de sa femme, il fait ki ki ki ki au marmouset : « Messieurs... » il fait, et il a l'air de sauter de côté pour leur serrer la main. « Ah, c'est le copain que vous m'avez causé, monsieur Oustric ? J'ai bien l'honneur... » Bien quoi, c'est un camarade, ou pas ?

Oustric cligne de l'œil, flanque une bourrade au nouvel arrivant, explique que Vallier est un des meilleurs joueurs de l'équipe de football... « D'ailleurs, pas étonnant, il est de la FSGT ! » M. Godeau a relevé ses sourcils noirs comme pour montrer les cousins de la campagne. Oustric tousse, se gratte un peu la tête, parle d'autre chose. Puis il s'arrange pour expliquer à mi-voix à Guillaume : « Les paysans... c'est pas des camarades... faut faire gaffe ! »

N'empêche que ce n'est pas seulement pour ça qu'Oustric est *monsieur* pour Godeau, ça se sent dans la conversation. On parle de ce Calinesco qu'on vient d'assassiner en Roumanie. Vous saviez qui c'était ? Godeau dit qu'ils l'ont tué comme Kirov : Vallier trouve ça vraiment exagéré. L'intéressant, c'est la ligne de démarcation, en Pologne, entre les Allemands et les Russes : c'est joué serré, ou je ne m'y connais pas. Halte-là ! il a dit, Staline à Hitler... Mais depuis un moment, l'intérêt a changé de centre pour Vallier : dans la porte, les filles sont venues s'appuyer. Elles ne disent rien. Ce sont la belle-sœur et la sœur de Mme Godeau, la femme du fils Galien qui est en Alsace et la fille de la maison. C'est celle-ci qui regarde Guillaume. Peut-être bien que c'est Guillaume qui la regarde. Elle ressemble à sa sœur, la femme à Godeau, mais

elle est plus petite, et puis elle a quelque chose de bizarre : peut-être cette façon d'avoir un sourire desserré qui ne s'adresse à rien, qu'elle promène sur tout, et elle passe là-dedans de temps à autre un joli petit bout de langue rose, comme une chatte. C'est tout jeunot, mais ça a de la poitrine, et pas plus de hanches qu'un garçon. On ne sait pas s'habiller par ici. Cette petite robe à fleurs sur fond blanc... Vaguement l'image de Micheline lui passe dans les yeux. La cousine se dispute avec la maman Galien parce qu'elle voudrait mettre la main à la popote, et l'autre a ses idées, des visiteurs, depuis quand ça turbine? Son mari croit qu'il doit faire la conversation à M. Vallier. Il a retenu son nom, lui, M. Vallier, tandis que Guillaume a mal entendu le leur, aux cousins. C'est probablement parce que les spahis ça l'impressionne, que le paysan insiste comme ça sur la façon dont on leur a enlevé leurs chevaux à la campagne. Il n'y avait rien à faire, il a fallu les livrer à la réquisition. Des belles bêtes. Cinq mille francs, ils ont donné par tête. Cette année-ci (celui-là aussi, il prononce *an-née*, comme Oustric), ça va encore, parce que la récolte est faite. Mais il faudra en racheter un jour ou l'autre, ou qu'est-ce qui se passera l'an-née prochaine? et combien on les payera, l'an-née prochaine? Puis les bêtes, ce n'est que les bêtes, mais quand on les a élevées, on s'y est attaché, et alors...

Non, il n'y avait pas d'erreur : le sourire de la petite n'était pas pour les casseroles, ou les boîtes à biscuits. Elle tenait ses yeux sur Guillaume. Peut-être pas si petite fille que tout ça, après tout. Ces longs cils qu'elle avait.

« Alors, tu fermes la porte? il va être huit heures! » cria Mme Galien. Dès qu'on n'était pas juste à côté d'elle, elle criait comme à travers un champ. Les deux belles-sœurs se regardèrent. « Va-z-y, toi... — Va-z-y toi donc... » Elles se tenaient par la taille. L'autre avait le nez en l'air, et le cou dans les épaules, l'air sournois. Mme Galien se fâcha : « Alors, Clémence! » Clémence haussa les épaules, et sans rien dire alla mettre les volets de la boutique. J'irais bien l'aider...

Elle s'appelait Clémence : un nom comme un autre. On peut trouver ça joli, si on veut. On peut trouver ça vilain. Clémence...

« Pourquoi tu as dit la FSGT? » souffla Guillaume à Oustric, et l'instituteur rigola doucement : « Tu crois qu'on sait ce que c'est dans les Corbières, abruti? » D'ailleurs, il n'y avait pas beaucoup de logique dans les recommandations de Godeau, puisqu'il disait justement : « Alors, à ce qu'on raconte, vous avez du nouveau à la caserne... M. Cesbron? — Comment, vous savez ça? » demanda Oustric, et l'autre se marra, fit l'important. Probable qu'on ne devait pas savoir non plus qui c'était *monsieur* Cesbron dans les Corbières, mais le cousin ne demanda pas qui c'était.

« Les choses se savent en ville. J'ai fait une réparation à la préfecture... » Oustric tout d'un coup intéressé, à la préfecture? Oui. Visconti, un député des Pyrénées-Orientales, avait dîné la veille chez le préfet, et il avait raconté la chose. D'où il savait ça, ce Viscon-là? Oh, excusez-moi, madame Godeau!

« Vous savez, monsieur Oustric, Visconti est de la commission des Affaires étrangères, comme M. Cesbron... »

Il disait Visconti sans cérémonie, mais M. Oustric, M. Cesbron « ... et alors, le jour où M. Cesbron est arrivé, ça doit faire une huitaine, Visconti était justement dans le train de Paris, il continuait sur Perpignan... mais il avait vu M. Cesbron : vous pensez, s'il était intéressé de rencontrer M. Cesbron... alors, hier, repassant par ici, chez le préfet, qu'est-ce qu'il lui cassait, à M. Cesbron!

— Qui c'est, M. Cesbron? demanda à la fin le cousin de la campagne.

— Un autre député », dit Godeau, et il parla d'autre chose. Guillaume écoutait claquer les volets, et quand la petite revint, qui contemplait ses mains, avec un air de reproche, comme si elle s'y était entré ici ou là une écharde, il ne put s'empêcher de s'excuser :

« J'aurais dû aller vous aider, mademoiselle... »

Elle rit en le regardant, se remit contre le chambranle, et laissa ses yeux bien audacieusement sur le soldat, sans répondre.

« Allez, vous mettez le couvert, paresseuses? » cria Mme Galien, en essuyant à son tablier ses mains graisseuses d'avoir retourné la volaille. Il faisait chaud dans la pièce, et puis on était les uns sur les autres. Les femmes tirèrent la table longue, qui était au fond, et on sortit les couverts, la vaisselle, du bahut noir, de l'autre côté de la cheminée.

« On n'écoute pas la radio, ce soir? » demandait discrètement Oustric, voyant qu'il était huit heures une. Depuis un moment, il avait l'air de ne plus tenir en place. Dans ce milieu-ci, il faisait tout changé, ce n'était plus le même Oustric, Vallier le regardait avec curiosité. Il avait retrouvé l'accent du pays, il parlait comme les autres, il avait perdu cette façon apprêtée de former les mots.

« Bien, si », répondit Godeau avec une espèce de ton faux, sembla-t-il à Vallier. Et il éleva la voix, ce qui lui fit un drôle d'aigu : « On va faire un peu de musique... Les informations, les informations... De la musique, ce soir, plutôt? »

Guillaume ne se cassa pas la tête pour savoir ce que ça signifiait en dessous, ces mots-là. Il commençait à être un peu gêné d'être regardé comme ça par une fille. Il avait un peu envie de la toucher. Oh, enfin, envie... Oustric lui expliqua encore, près de l'oreille : « D'habitude, on écoute Moscou... pas de veine! » Quoi? pas de veine? ah oui, les cousins...

De toute façon, Oustric, ici, se sentait à son aise. Il avait avec Godeau un air de complicité. Ça l'aurait bien étonné, Guillaume, s'il avait su à quoi ça tenait et qu'à Godeau, Oustric, en se promenant, sous les arbres des boulevards, lisait des poèmes.

« J'ai suivi ses articles, à M. Cesbron, dit Godeau. Il est facile à lire. On le saisit bien.

— Il écrit dans *La Dépêche*? » demanda le cousin, que Godeau ignora, poursuivant :

« Je me souviens, au moment de l'histoire en Rhénanie, quand Sarraut avait dit qu'il ne permettrait pas qu'on pointe les canons sur Strasbourg...

— Ah oui, Sarraut! fit le cousin, sans plus. Ça, c'était un nom qu'il connaissait.

— ... qui c'est, alors, qui défendait la France? continuait sans y prêter attention l'électricien. Qui c'est? Visconti a dit au préfet, prenez garde, ce Cesbron, c'est un dangereux gaillard! Ah, la chierie, alors... »

Mme Galien qui criait : « A table, à table! » dit sur un ton de reproche : « Tu parles comme les gens du ruisseau, Justin! Aide plutôt ta femme, avec ce chérubin sur les genoux. Et puis tiens, non, voilà la clef, va chercher le vin.

— J'y vais, moi, dit Clémence, en attrapant la clef sur la table. Qui est-ce qui m'accompagne? »

Guillaume se leva. La petite se tourna vers son beau-frère et lui fit la nique.

Il y avait une courette déjà presque noire, avec un poulailler dans l'ombre, où bougeaient des plumes blanches, ou claires enfin. Le vin était dans la petite réserve sur le côté. « Tenez-moi la porte... » Elle se baissait pour prendre les bouteilles, elle les lui passait. Des bouteilles de tous les genres, des hautes, des renflées : ils tirent leur vin de la barrique avec ce qu'ils ont sous la main, des litres d'apéro... Qu'est-ce qu'il avait que le cœur lui battait? Quand elle se releva, elle ne referma pas tout de suite la porte. Elle était debout contre lui, très près. Il voyait ses yeux, des yeux brillants, pas seulement rieurs, brillants. Elle avait la peau très blanche. Et sa robe : un peu comme les poules dans le cagibi...

Elle dit . « Je sais encore siffler dans mes doigts ! » et elle siffla. Il ne pouvait pas l'attraper avec ces bouteilles dans les bras. Ça sentait drôlement la paille. Il pensa, qui c'était ce nigaud, avec elles, l'autre soir au ciné ? Voilà, voilà, c'étaient les filles, devant, à *Cavalcade* ! Ça le soulageait enfin de savoir. Depuis qu'il avait vu la petite, il se demandait où il avait déjà senti ce regard effronté.

Pendant qu'on était à table, et qu'est-ce qu'on s'envoyait comme gueuleton, Mme Godeau donnait le sein au moutchatchou, et la radio jouait *Piroulirouli*, quand on frappa des coups précipités aux volets, et la maman Galien se fâcha tout rouge contre les clients (encore un qui ne peut pas passer la nuit sans un kilo de sucre !), on ne pouvait pas être tranquillement entre soi, laissez-les se faire mal au poing ! Mais l'autre, au-dehors, ne se fatiguait pas. « J'y vais ! » dit Justin.

Par la porte entrouverte, on entendit vaguement un colloque, une voix d'homme. Le ton de Justin changeait. L'homme entra. Ils semblèrent chuchoter dans la boutique. Ou peut-être qu'à *Piroulirouli* avait succédé *Le Temps des balalaïkas*...

Mme Galien s'était penchée par-dessus sa fille et le gosse pour voir qui c'était, cet homme, et elle murmura, visiblement contrariée : « Je lui y ai pourtant dit, à ce Simounet de malheur, de ne pas venir comme ça, le soir ! » Et elle expliquait pour Guillaume, un peu gênée : « C'est un cheminot, qui habite hors de la ville, alors il s'amène toujours quand c'est fermé... » Justin, dans la porte, faisait signe à Oustric, étonné, qui se montra, interrogativement, du médius gauche, puis dit je m'excuse à sa voisine, et passa à côté. « Je n'aime pas ces colloques », dit encore Mme Galien, et elle tourna le bouton de la radio, dont la voix s'enfla, énorme, dans la pièce. « Oh, tu nous assourdis ! » protestait la cousine. « Il chante bien, ce Reda Caire », dit Clémence, avec conviction.

L'homme était d'une cinquantaine d'années, gris, presque chauve, dans un pauvre costume de toile grise, usée, avec des yeux très noirs, et une envie sur la joue gauche. « Voilà le camarade que je t'ai dit... » Godeau désignait Oustric, et il ne nomma pas l'autre.

Le visiteur serra la main du soldat, et dit avec un parler lent, grasseyant, qui ne devait pas être carcassonnais : « Enchanté, camarade. Voilà l'affaire : le Parti a su qu'à Lapérine était arrivé le camarade Cesbron... et d'autre part nous voudrions faire savoir à ce camarade, que la camarade Cesbron est à Carcassonne, que nous l'avons prise en charge... et qu'elle viendra demain prendre le contact avec le camarade Cesbron... »

Enfin le détail importe peu : on attendait d'Oustric qu'il fît la commission au plus vite.

X

« Cécile ! Mais c'est merveilleux. Je vais marquer ce soir d'une pierre... pour toi, il faut bien choisir la pierre : une rose du désert, voilà... Que je t'embrasse, ma jolie... Cette robe est charmante, n'est-ce pas vous autres ? » La baronne Heckert, agitée comme toujours, s'était précipitée vers le perron, à l'apparition de sa cousine Wisner. Le jardin était plein de gens. C'est vrai que ces jardins de Chaillot ne sont pas grands. Cécile dit : « maman m'avait demandé de venir la chercher... elle n'est pas là ? » Non, Mme d'Aigrefeuille n'était pas encore arrivée.

Il faisait divinement bon dans le jardin. De l'hôtel ténébreux, tous les volets encore croisés, Cécile gardait des yeux papillotants d'ombre. Elle s'était bien dit, en traversant l'antichambre avec les deux valets cérémonieux (Laissez, je connais le chemin...) et les hauts salons aux boiseries pâles, un coup d'œil au passage au grand La Tour dont Louise était si fière, elle s'était bien dit que sa mère lui aurait encore fait la farce de ne pas être là, et qu'il lui faudrait interminablement l'attendre avec des sots et des snobs.

C'était pis qu'elle ne se l'était imaginé. Il y avait Marie-Adèle de Bréa qu'elle ne pouvait pas souffrir, naturellement l'inévitable Colette, encore plus laide que d'habitude (car Mlle Seligmann était affublée d'une jupe militaire, avec une blouse kaki et une cravate d'homme, un bonnet de police perché dans sa permanente...) et bien sûr il y avait le petit peintre frisé qui collait aux jupes de Louise (comment s'appelle-t-il ? pourquoi n'est-il pas mobilisé ? il est scandaleusement brûlé par le soleil), ce prince italien dont on prétend... mille choses. Tu connais Rita Landor, bien entendu ? Une blonde en noir s'inclina. Je l'ai applaudie... (ça ne devait pas être ça qu'il fallait dire, est-ce qu'on applaudit à l'écran ?) Tiens, Mlle Svedensen, je vous croyais repartie pour vos neiges, Ingrid ? Mais je suis là, madame, à attendre pour le passage : il y a un bateau à Antwerpen vendredi... M. et Mme Romain Visconti... « J'ai eu l'honneur d'être présenté à Mme Wisner chez son père, où mon ami Dominique Malot... » Bien sûr. On ne pouvait décidément pas faire un pas sans mettre le pied sur un homme politique... Ah, Daisy !

Le seul être vivant dans cette foule. Daisy Wilson, qu'on appelait toujours comme ça malgré son mariage avec Luc Fresnoy, l'écrivain... (Qu'est-ce que vous avez fait de votre mari ? Il paraît qu'il est au front. Il y a donc un front ! s'exclame Marie-Adèle, qui rapplique juste derrière elles... Dans les Vosges, il est envoyé par l'Information...) Daisy gagnait sa vie dans la couture, vendeuse chez... Sa vie et son indépendance. Son joli petit accent anglais, et un

physique passe-partout, un peu maigre, sur lequel toutes les robes avaient l'air de quelque chose.

Mme Wisner s'assit à côté d'elle. « Ma chère, disait Marie-Adèle à Rita Landor, de façon à intéresser Cécile, ces fauteuils de fonte qu'a Louise pour son jardin, c'est précisément ce que Jean-Michel met à New York dans le salon des Rockefeller, pas drôle? » Tout de même, qu'est-ce que ça allait devenir avec la guerre, la couture? « Nous travaillons pour l'Amérique..., dit Daisy. Mais bien sûr, c'est difficile : le boss ne voudrait pas débaucher... On s'attache à ses ouvrières, vous savez? Je les connais toutes, elles me racontent leurs histoires, je m'amuse! On avait parlé d'évacuer la maison en province, qu'est-ce que ça veut dire? Pour une maison d'édition, je comprends, mais pour nous! »

Le jardin... pourquoi appelle-t-on ça le jardin? C'est une cour, mais il y a les arbres de l'avenue, ces grands arbres de Paris, déjà roux, dont les branches plongeaient par-dessus les grilles tapissées de lierre, les fusains taillés qui compartimentent à mi-hauteur d'homme cet espace pavé de pierre concassée, rouge brique dans un compartiment, bleu azur dans l'autre, avec dans un coin cette façon de bosquet qui a plutôt l'air d'une loge de théâtre, entre ses grands montants de caillebotis vert-bleu, et sa tente de toile rouge éteint que Louise s'obstine à appeler ses *toldos* en souvenir des rues de Cordoue l'été. « C'est stupide, n'est-ce pas, ce jet d'eau au milieu du jardin? dit-elle. Mais qu'est-ce que vous voulez, j'ai une âme de petite-bourgeoise banlieusarde, je regrette de ne pas avoir le chemin de fer qui passe trois fois par jour à ma grille. Et s'il n'y avait pas Paul-Émile, j'aurais des boules de verre et un œuf rouge sur le jet d'eau!

— Oui, mais il y a Paul-Émile..., dit le petit peintre qui a ses raisons de ne pas aimer le baron Heckert. Au fait, on ne l'a pas encore vu ce soir, Louise? c'est étonnant...

— Vous savez bien qu'il est en Belgique, Diego, ne faites donc pas l'imbécile!

— Cup ou cocktail? offre Colette Seligmann, à qui l'uniforme donne l'air d'être la serveuse. Thierry de Sivry, le jeune frère de Louise, derrière sa cousine tient en équilibre le plateau avec la carafe et les verres pleins (Tu trouves pas qu'on fait Selfridge's? chuchote-t-il à l'adresse de Cécile).

— Tiens, je ne t'avais pas vu, Thierry! dit Cécile. Je te croyais encore à la campagne. On t'a fait revenir quand tous les gens ne pensent qu'à fuir Paris. Xavier est soldat, je pense?

— Tu m'excuses, si je fais pas baisemain, ma cousine... c'est le genre *waiter nowadays*... Xavier, il est dans le Mulcien qu'il écrit : ça fait joli (Alors, c'est du cup, pour toi? insiste Colette), mais il est dans un régiment pas chic du tout... Nique-nique!

— Prends le cup, Cécile, il est simplement... je ne te dis que ça! crie Louise par-dessus les Visconti.

— C'est moi qui l'ai fait, avoue Diego, qui joue de ses yeux pâles dans son visage bronzé.

— Va pour le cup. Mme Landor s'habille chez vous? (ceci s'adresse à Daisy). Oui, j'ai vu ça tout de suite : mais est-ce qu'elle n'est pas allemande? je croyais...

— Non, non! Hongroise, je pense... Enfin elle n'est pas encore en guerre avec nous. Vous y comprenez quelque chose à cette guerre, Cécile *dear*? Moi, je me perds : c'est tout ce à quoi me sert Luc... et quand il n'est plus là... Qu'est-ce que c'est, votre parfum? Ce n'est pas bien, vous me faites des infidélités! Je vous donnerai un flacon de notre dernier-né, dès qu'il sera sorti...

— Comment s'appelle-t-il?

— C'est un secret encore. Pas de blague! On dit à tout le monde qu'il s'appelle *Champ de bataille*, mais à la dernière minute on le rebaptisera: *Complexe d'Œdipe... funny enough, isn't it?* Vous savez le boss était tout à fait communiste en trente-six...

— Je ne vois pas le rapport...

— Mais voyons, darling, Freud est juif!

— *Était* juif Daisy... *Haven't you seen he just died?* Dans les journaux de ce matin, avec de gros titres : MORT DE SIGMUND FREUD... On ne se croirait vraiment pas en guerre. » C'était Visconti qui se mêlait de leur conversation : « Vous permettez? » il traînait une chaise, avec son cocktail à la main. « Ah, vous, Romain, vous n'avez pas voulu du cup, bien sûr, il vous faut des liquides forts... qu'est-ce que c'est? C'est bon... Thierry, voulez-vous m'apporter la même chose? *You know each other, don't you?* Mme Wisner... »

Ils se connaissaient. « Et non seulement nous nous connaissons, dit le député, mais encore j'ai entendu parler sans fin de Mme Wisner par une amie à moi qui l'adore : Georgette Leurtillois... » Visconti avait posé son verre par terre. Ça faisait peur, quand on pense que ces verres tarabiscotés étaient le service que Théophile Gautier avait commandé pour le duc de Morny. « Toujours belle, Daisy, mais je vous préfère avec un vieux sweater et une jupe rapiécée, comme vous étiez en août au golf... » Il se tourna vers Cécile : « Vous l'avez vue comme ça, chère madame? Daisy est un phénomène unique, mettez-lui les vêtements de la cuisinière, et tout Paris aura l'air démodé! » Puis il leur demanda si elles avaient leurs masques à gaz, si leurs concierges avaient touché les sacs de sable pour l'escalier. « *You are slightly* "défaitiste", Romain... », disait Mrs Wilson en le menaçant du doigt manucuré.

« Oh *very very slightly*... » Son accent français en anglais était joliment provincial. Daisy demanda : « Alors vraiment, vos amis italiens ne vont pas se joindre à Herr Hitler et à Gospodine Staline? »

Il avait des yeux très noirs, très langoureux, les cheveux coupés en frange sur le front, le teint olivâtre, et une voix prenante, mais placée dans le nez. Il y avait eu un vague scandale dans sa famille, Cécile avait oublié quoi, il était député du côté de chez Marie-Adèle, enfin de la propriété de son mari. Il prit le ton confidentiel, en se penchant sur Mrs Wilson, un bras au dossier de son fauteuil, comme quelqu'un qui ne veut pas se retourner pour désigner de qui il parle, avec ces mouvements entendus de la tête, le sourcil bien noir, bien exact, qui fait le geste caché par les épaules : « Vous connaissez le prince R...? oui, celui qui parle avec Louise, et qui rit si fort? Est-ce que vous remarquez qu'il n'écoute pas un mot de ce qu'elle dit? C'en est drôle. Il a les yeux par-dessus sa tête. Vous voyez qui vient d'arriver? cette petite femme de rien du tout, vous ne savez pas qui c'est? »

Cécile ne la remettait pas. J'ai vu ça quelque part. Daisy se récria : « *You don't say!* Mais c'est la Pompadour, *darling*! Vous ne connaissez pas la comtesse? Rien ne se mijote plus dans le pays sans elle! Elle va faire rétablir les lettres de cachet, et elle nous enverra tous en prison! Mais bien sûr, tout le monde sait ça! Est-ce que le prince est amoureux d'elle? Je ne peux pas la sentir: elle s'habille chez Schiaparelli... Ah mais, c'est cela, des histoires italiennes!

— Daisy, vous êtes charmante, dit le député, avec un petit rire claironnant dans la narine du côté de Cécile. C'est merveilleux, elle explique tout par la couture! Il y a ceux pour qui tout a une explication sexuelle, mais notre Daisy est plus marxiste : les affaires mondiales pour elle sont question de

rivalité entre Molyneux et Balenciaga... Je ne sais pas si le cup de Diego vaut mon cocktail, mais je crois que vous avez eu tort... Vous avez vu sa peinture, à Diego? Non, bien entendu. Vous n'y perdez guère. Je ne sais comment il mélange les alcools : mais les couleurs... Oh, ne me prenez pas pour tout à fait philistin!

— Vous n'aimez que les surréalistes, dit Daisy. On dit justement que Diego tourne au surréalisme.

— Qui vous a dit ça, cette mauvaise langue de Luc, je suppose? On l'entendra sans doute à la radio, retour du front? Puisqu'il faut mentir, qu'on se paye un romancier! Excusez-moi, Daisy : c'est parce que je suis un peu jaloux de vous, que je distille mon venin sur votre seigneur et maître... Où en étais-je? Je voulais dire que l'essentiel de Diego n'est pas la peinture : il y avait un temps où les peintres mettaient leur charme sur leurs toiles... de nos jours...

— *You, awfull boy!* Mme Wisner est la cousine de Louise, *you know*?

— Et après? On ne peut plus cancaner... Ça vous choque, chère madame, si j'appelle les choses par leur nom? Vous n'avez pas l'air d'une femme à ça. On peut y aller? D'ailleurs, Louise l'a baladé avec elle au Lido, comme on peut voir à la couleur qu'il en a rapportée! Voyez-vous, en politique, je suis un réaliste, alors c'est une des grandes caractéristiques de notre temps qu'aujourd'hui les jeunes gens... ce genre-là de jeunes gens... Non, mais imaginez-vous que vous êtes il y a un siècle, dans le monde de Balzac, dans la maison Nucingen... pourquoi pas? Nucingen était baron. Mais Diego n'est pas Rastignac. Joli, je vous le concède. Ah çà, les femmes ont appris! Elles ne veulent plus de ces jeunes ambitieux, dont on ne sait trop où ils vous mèneraient. Les Rastignac d'aujourd'hui sont de petits fauves d'appartement, ou de jardin si vous voulez, mais, ma chère Daisy, les jardins non plus ne sont plus ce qu'ils étaient! Tenez, dans les hôtels de la rive gauche... est-ce que vous n'avez jamais été à l'ambassade d'Italie? Quelle séduction dans ces arbres, ces gazons de la rue Saint-Dominique ou de la rue de Grenelle! Ou bien à l'hôtel Matignon... J'ai encore été y voir Giraudoux l'autre jour : vous savez qu'on l'a déménagé au Continental? Évidemment vous savez puisque Luc y travaille! Là, c'est la caserne. Simon le Pathétique caporal d'ordinaire! Évidemment, comme ça, il est sur la rive droite... On ne fait même plus confiance à la proximité d'Alexis Léger. On aurait aussi bien pu le transporter tout de suite faubourg Saint-Honoré : les ordres de l'ambassade d'Angleterre auraient été plus vite donnés.

— A propos de l'ambassade d'Italie, dit Daisy, *our* Pompadour est déjà dans les bras du prince.

— Dans les bras? »

Visconti avait fait un saut pour voir, il rattrapa juste à temps la verrerie de Théophile Gautier : « Ah, bon... vous avez de ces métaphores! Vous savez ce qu'on dit : que nous lui devons que Mussolini ne nous soit pas tombé dessus?

— Je croyais, dit Daisy, que le prince était très mal avec le fascio?

— Inouï, ma chère, ce que vous êtes à la page! Oui, je sais bien, on raconte qu'à Venise, dans son palais du Grand Canal, ses fils qui ont douze et treize ans et qui sont Balillas, eux, flanquent par la fenêtre les livres de la bibliothèque, des Aldines de toute beauté, sous prétexte que tout ça c'est contre le Duce... La princesse a bien du mal avec eux! Vous la connaissez? une femme charmante... j'oubliais qu'elle ne s'habille pas chez vous! Mes excuses, très chère amie, mes excuses...

— Elle est toujours mieux que la Pompadour.

— Ne faites pas l'enfant, Daisy : la Pompadour, c'est la politique. Je donnerais bien *dieci soldi*... qu'est-ce que ça chante, ces mots-là? *Dieci soldi... voilà*

mon âme... ah oui, c'est du Tzara! oui, je donnerais dix sous pour savoir ce qu'ils manigancent, ces deux-là, avec leurs airs de galanterie... Tout de même quand on pense que ça se passe dans le jardin de Louise! » Il s'était tourné vers Cécile, comme pour signifier, vous pensez un peu, votre cousine Louise... Il se pencha vers elle, et lui dit presque à l'oreille : « Je viens de voir Suzanne et Simon, vous savez! j'ai fait un petit tour de ce côté-là ces jours-ci... Ils vont bien : on les a décidés à revenir. »

Cécile dit : « Ah?... » assez désagréablement surprise de cette familiarité de Visconti, de cet air de complicité. Ses cousins de Cautèle pouvaient bien rester là-bas ou revenir, cela lui était égal. Mais quelle raison avait pu leur donner ce type avec sa frange et ses yeux de ténor, pour vaincre la frousse de Simon de Cautèle?

« Je croyais que vous seriez dans le nouveau gouvernement, disait Mrs Wilson à Visconti.

— Oh, si vous appelez cela un nouveau gouvernement! On n'a pas fait glisser Bonnet du Quai à la place Vendôme, pour me donner un sous-secrétariat, vous savez! On ne m'aime pas à Londres.

— Quel rapport?

— Daisy, *don't be silly*! Tout le monde sait pourquoi Chamberlain est venu en France. D'ailleurs, je n'étais pas candidat. Pas si bête. Je n'ai pas les illusions de mon bon vieux gros Dominique Malot, qui fait une tête de l'autre monde parce que Daladier l'a roulé...

— J'aime beaucoup votre ami Malot. *He is so french!*

— Pourquoi, si français? Parce qu'il a des illusions ou...

— *You old chat!* Il a été très gentil pour ce pauvre Messermann : vous savez, comme ils étaient tous, les Allemands, à Colombes... Messermann avait emporté avec lui son *nachtingall* en cage et on ne lui a jamais permis de le garder...

— Alors, quoi, Malot lui a fait rendre son rossignol?

— *No, no*..., il l'a fait prendre à la radio.

— Qui ça, le rossignol?

— *Naughty, naughty!* Messermann... à la radio où il dit sur les plus petites ondes, *you know*, combien Hitler il est abominable...

— Oh mais, mon Dominique peut donc encore faire entrer quelqu'un à...

— Débarrassez-moi de mon verre, Romain! »

Rita Landor l'interrompit. Il eut un air de collégien surpris, hésita, prit la coupe de l'actrice, et jeta un œil désespéré vers son propre verre à ses pieds, qu'il ramassa de l'autre main en se levant.

Rita s'assit sur le siège ainsi laissé vacant, sa version du grand deuil lui allait bien, et elle dit à Mrs Wilson : « Il va falloir que j'aille vous voir. Après mon malheur, je me suis fait faire deux robes : je n'ai plus rien à me mettre... » puis, sans transition, se tournant vers Cécile : « Est-ce que vous avez des nouvelles des Cautèle? »

Cécile battit des paupières. Celle-là aussi était au courant? Elle qui croyait que la retraite de ses cousins à la Pergola était ultra-secrète! A moins que ce ne fût que pour sa parenté avec Suzanne...

« Vous savez, je suis très liée avec eux, parce que la villa de Weissmüller à Maisons... alors, on se voyait tout le temps. Suzanne est délicieuse. Et puis quelle maîtresse de maison! Ils sont toujours chez Mme d'Aigrefeuille? »

Ainsi, elle savait. Cécile avait quelque étonnement de penser que Suzanne était très liée avec Mme Landor : le voisinage de Weissmüller ne lui expliquait rien... Weissmüller? est-ce que ce n'était pas ce banquier qui s'était tué? Mais oui, Suzanne lui avait raconté. A moins que l'explication fût simplement que Visconti... Elle l'appelait Romain.

« Ils vont revenir, je crois », dit-elle, et Mme Landor ajouta le plus naturellement du monde : « Ils ont bien raison : maintenant on peut voir qu'il ne se passera rien du tout, ça s'est tassé. Thierry, *Liebchen !* je meurs de soif ! »

Thierry plongea vers le buffet.

« Il vous fait la cour, Thierry ? demanda Daisy.

— Pas encore. Ça viendra... », répondit Mme Landor, et Cécile ne put s'empêcher de penser que c'était comme pour la Hongrie, qui ne nous faisait pas encore la guerre.

Romain Visconti qui revenait en profita pour aller saluer la petite comtesse que Daisy appelait *our Pompadour*, histoire de voir un peu ce qui se tramait de ce côté-là. Après tout, il était de la commission des Affaires étrangères !

« Excusez-moi, chère madame, de tomber comme un balourd dans ces conversations paradiplomatiques...

— Paradiplomatique est une trouvaille pour un balourd, mon cher, dit la comtesse. Qu'avez-vous fait de Mme Visconti ?

— Mais elle est là-bas : vous ne la voyez pas ? qui flirte avec Diego...

— Oh, vous exagérez, monstre d'homme ! Vous ne pourriez pas lui trouver un cavalier servant plus personnel ? »

Mathilde Visconti était une belle femme, très froide d'aspect, un peu cheval, mais, paraît-il, très intelligente. On disait qu'en réalité c'était elle qui portait les culottes dans le ménage, et qu'elle écrivait les discours de son mari : ce qui était pure invention, elle les relisait.

« Moi, si j'étais à la place de votre femme, Visconti, je vous tromperais comme plâtre.

— Comme plâtre ? Ah joli, très joli ! Et pourquoi ça, horrible petite madame ?

— Parce que vous la négligez en public.

— Mais c'est bien tout, croyez-moi.

— Oh, oh, pas de vantardises ! je ne suis pas un électeur, moi !

— Vous croyez ? presque...

— Flatteur ! Ou peut-être que je dois prendre ça très mal !

— Vous m'excusez, dit le prince. Je file à l'anglaise...

— A l'anglaise ? ah, attention, attention ! »

Ils rirent d'une plaisanterie, qu'ils semblaient croire compréhensible d'eux deux seulement.

Le prince courba son complet trop clair et ses cheveux presque gris, si provocatoirement soignés.

« Vous n'oubliez pas ma commission ? » dit la comtesse en retirant sa main d'un gant long dont la manche resta plissée sur le bras. Il ferma les yeux pour signifier tout, la mémoire, la fidélité, la discrétion...

Visconti le regardait s'éloigner, et hocha la tête. Il dit simplement à son interlocutrice : « Eh bien, vous êtes culottée, vous ! » Elle rit très fort : « Si nous devions attendre que les parlementaires s'en mêlent !

— Vous n'avez pas l'air de vous douter que Sarraut fait filer tout ce qui de près ou de loin touche à S.E. Guariglia. Tenez, j'ai une amie qui l'autre jour l'avait eu à sa table avec Monzie. Eh bien, elle ne peut plus se déplacer sans ange gardien !

— Et vous croyez que je ne suis pas filée, moi ? Allez donc voir le type qui se promène de long en large sur le trottoir d'en face.

— Oui, mais vous, chère Eugénie, on vous fait suivre par jalousie !

— Le résultat est le même. Enfin le gouvernement a sa politique et j'ai la mienne. D'ailleurs le prince est un charmeur !

— Et si je racontais ça à qui je pense, moi?

— Racontez, racontez, mon cher. Qui vous pensez ne croit que ce que je dis! D'ailleurs je lui dis tout, imaginez-vous bien, vilain personnage, absolument tout.

— Absolument tout ce qu'il vous passe par la tête de lui dire?

— Allons, assez d'insolences! Conduisez-moi jusqu'à Mme Visconti, une des rares femmes de Paris avec qui on puisse parler en temps de guerre sans se mettre dans de beaux draps...

— Vous savez, en fait de draps, qu'elle voulait ouvrir un dispensaire. Et puis voilà, il n'y a pas de blessés, alors de quoi aurait-elle l'air? »

La comtesse lui posa la main sur le bras en le suivant : « Elle aurait l'air d'une folle, bien sûr, ou d'une Colette Seligmann et ce n'est pas son genre. En attendant, il faut absolument que je lui demande un conseil : on me propose un secrétaire hispano-mauresque, je le prendrais bien, mais j'ai besoin de l'avis de Mathilde, ça coûte une fortune...

— Oh, s'il ne s'agit pas de politique extérieure! »

Ce n'était pas simple d'atteindre Mme Visconti. Il était arrivé entre-temps cinq ou six jeunes gens, très bruyants : la génération suivante, comme disait avec un petit air supérieur Diego. « Qui c'est, ce joli garçon? interrogea la petite comtesse, au passage. — Mille fois rien, chère madame, un mauvais peintre. — Je ne sais pas ce que vaut sa peinture, mais ce qu'il est joliment peint, lui! Ces yeux bleus dans le hâle, c'est ravissant... » Là-dessus, la comtesse accrocha Marie-Adèle de Bréa : « Bonjour, Marie-Adèle. Vous avez des nouvelles du capitaine? Il est à Carcassonne, à ce que m'a dit Hippolyte Ducos. Pourquoi n'y êtes-vous pas avec lui? Je croyais que vos beaux-parents y avaient une très jolie maison? On recommande de décongestionner la capitale, vous savez...

— Oh, c'est son pays, pas le mien! Je m'y embête, je préfère Paris! Et puis j'ai une très bonne cave. Et pas d'enfants.

— Sans cœur! Vous savez qu'il est avec le petit Dr Blaze? Vous le connaissez, le petit docteur?

— Oui, même qu'ils ne peuvent pas se sentir l'un l'autre!

— Pourquoi ça? Il est très gentil, le petit docteur. Il a soigné mes filles. Oui, je vous remercie, très bien... Je les ai envoyées en Saintonge, dans la famille de leur père : il faut bien donner l'exemple, il y a trop de monde à Paris. Mais pour ce qui est de Blaze et du capitaine, il faut arranger ça. C'est un amour, vous savez. Dites au capitaine que j'ai un faible pour Blaze. Ce qu'il peut être coucheur, ce petit-là! Costaud, sportif...

— C'est peut-être cela qu'Henri a contre lui.

— Quoi, qu'il soit sportif?

— Non, coucheur.

— Qu'est-ce que ça peut bien lui foutre à monsieur votre époux, ma chère amie? Du moment que ce n'est pas avec vous. Dites donc, entre nous, si ça vous disait... vous auriez tort... Il a quarante ans, Blaze, mais il n'y paraît pas. Et puis ça serait bien fait pour le capitaine!

— A vrai dire, je crois plutôt que si Henri ne peut pas le blairer, c'est plutôt à cause... c'est difficile à dire ici!

— Quoi donc?

— A cause de sa mère. Vous savez, Henri, il a des idées sur ces sujets-là... Gobineau... Vaucher de la Pouge...

— Ah, oui? » dit la comtesse, et elle rigola un bon coup, avec un coup d'œil circulaire. Visconti qui était collé contre elle lui trouva l'air canaille. Ça devait être ça qui plaisait en haut lieu. Il y avait de la part de Visconti un certain vice à tourner comme cela autour de la favorite. Il s'amusait. C'est un

heureux caractère, Visconti, un rien l'amuse. Mais il fit la grimace quand cet affreux nain qui porte une moumoute de soie jaune, et qui venait d'arriver, le découvrant, s'exclama de toute son absence de glandes, en frappant le creux de sa main gauche avec son index droit de façon répétée, et s'accrochant à lui, le força à abandonner la comtesse qui disparut. Ce vieux petit Charly Marin, l'écrivain que tout Paris, le Tout-Paris le plus restreint, appelait Lolotte, était le seul dans cette assemblée à être littéralement possédé par les nouvelles de Pologne, les deux armées campant dans Brest-Litovsk... « Vous qui êtes de la commission... », criait-il, ou plutôt disait-il, car il n'avait à sa disposition que cet aigu de l'expression qui est cri chez les autres, et quand il disait à Romain « la commission » il entendait celle des Affaires étrangères, parce que dans sa famille, les êtres normalement constitués étaient ambassadeurs ou banquiers. Enfin, Visconti savait-il au juste où passait la ligne entre les nazis et les Soviétiques? Il n'aurait pas dit les Allemands et les Russes, il s'était trop frotté aux milieux où l'on connaît ces choses. « Parce que, mon cher, vous comprenez, vous comprenez, mon cher... c'est tout à fait passionnant... suivant où ça passe... cette charmante princesse... ses propriétés... mon cher... il faudrait savoir!

— Mais de qui parlez-vous, Lolotte? dit Romain Visconti en regardant avec regret la Pompadour, très nettement intéressée par Diego.

— Voyons, mon cher... voyons... ça tombe sous le sens... de Dolly Radziwill, bien sûr! De qui voulez-vous? Alors, mon cher, alors... selon vous... les propriétés de Dolly Radziwill... à l'heure qu'il est... sont-elles en Allemagne ou en Russie? Parce que si elles sont en Allemagne nous sommes en guerre avec Dolly... et si elles sont en Russie... je vais lui demander de dire un mot pour moi à l'ambassade... parce que M. Souritz ne m'invite plus... le méchant... alors que son prédécesseur... »

Tout d'un coup, ce fut du théâtre. Tout le jardin se tourna vers le perron de l'hôtel, comme les chœurs pour l'entrée de la vedette : Mme d'Aigrefeuille surgissait avec un chapeau en bataille, son masque à gaz en bandoulière, un boa entortillé, des paquets à la main qu'elle brandissait comme une justification, et à son ombre Fred Wisner, dans un complet de flanelle foncée à petites raies.

« Je m'étais juré d'être à l'heure! Et puis, et puis... Ma chère Cécile... », cela crié, « ... je te demande pardon! je n'en fait jamais d'autres! Mais ton père ne m'a pas donné la voiture. Tiens, je t'ai amené ton mari! » Çà, l'excuse était vraiment bonne. Ce devait être l'avis général, tandis que Fred dépassant sa belle-mère, saluait à droite et à gauche, baisait les mains. Cécile le regarda, et pensa à Jean. Imaginer Jean de Moncey arrivant ici, comme ça, à la place de Fred, baisant les mains...

Partout, et tout le temps, elle pensait à Jean de Moncey. Elle se le représentait avec elle dans les magasins, dans la rue, quand une de ces vendeuses insistantes vous tend des fleurs... chez les Faucigny-Lucinge ou les Meunier... Et comment était sa sœur? Cette Yvonne qui avait épousé un homme au-dessous d'elle?

Visconti disait à Louise : « Votre cousine et Fred... on peut dire ce qu'on veut : mais c'est le couple idéal!

— Ça dépend, dit Louise, de l'idéal qu'on a. Moi je trouve que Heckert et moi, par exemple...

— Qu'est-ce que le baron vient faire dans tout ça? » protesta Diego.

Fred justement s'inclinait devant Mlle Svedensen.

XI

Il y avait sept jours que Lucien Cesbron était là, quand le colonel le désigna pour un détachement de cavaliers qui devait, sous la conduite du capitaine de Bréa, aller rejoindre un groupe d'artillerie, pour la protection d'une usine de défense nationale, et justement le médecin des artilleurs était hospitalisé pour maladie vénérienne... Le Dr Blaze était furibond : « C'est un tour qu'on me joue, mon vieux. Le colon n'a pas trouvé ça tout seul. C'est encore ce sale couillon de Bréa qui veut m'empêcher d'aller voir ma petite amie. Il prétend que c'est pour vous isoler. Vous pensez ! Si vous voulez faire des emplettes en ville avant votre départ, je passerai la visite sans vous ce matin... Ah, vous emmenez avec vous Bessières, comme infirmier. Bon débarras ! » Aussi quand Oustric, qui prétendait avoir la diarrhée, se présenta à l'infirmerie, il n'y trouva pas le médecin auxiliaire. Blaze lui palpa le ventre, et dit : « Pilules d'opium... », ce dont il se moquait pas mal. Sa femme allait attendre Cesbron. Rien à faire pour l'atteindre : il devait mener les chevaux au manège. Pas de veine. Si Guillaume pouvait se charger de la commission... Il monta à la chambrée. Là, il tomba sur Vallier en train de s'équiper. Désigné pour un détachement. Alors çà, ils nous font tourner en bourrique...

Au bout du compte, il se trouva que Guillaume partait avec Cesbron. Pas facile, dans la colonne qui se formait, d'arriver jusqu'à lui pour lui dire que sa femme... d'ailleurs le rendez-vous était pour six heures du soir. L'essentiel était de savoir où serait le cantonnement du détachement. Ça ne devait guère être à plus de quinze ou vingt kilomètres. Il aurait bien touché un mot au tampon du docteur. Mais ce Cuzin, il avait l'air d'un tel idiot.

⁂

Quand, à l'arrivée à B..., dans les baraques où campaient les artilleurs, le capitaine de Bréa fut parti prendre langue avec les officiers de la batterie, Guillaume chercha le local de l'infirmerie, pensant y trouver Cesbron. C'était une baraque Adrian, assez sale, partagée en deux : d'un côté, des châlits, où croupissaient deux artilleurs, des chiasses irréductibles, un autre en observation qui toussait avec conscience, et puis des pieux vides, de quoi recevoir une demi-douzaine de types pâles — de l'autre un poêle installé, une table où l'infirmier des artilleurs et les deux brancardiers jouaient au piquet sur une couverture, trois planches avec des fioles au mur, et dans un coin le panier n° 2, c'était la salle de visite... Non, le méd aux, on ne l'avait pas vu. Cesbron

était allé inspecter son cantonnement, une chambre chez des civils, dans le village. Comme bled, c'était réussi : la main, bien simple. Les bâtiments de l'usine, six grosses bêtes alignées, avec le même angle de dos, le vitrage de côté. Des poussiers devant la porte, des terrains vagues gorgés de ferrailles... Le village à trois cents mètres, on ne peut pas appeler ça un village. Une agglomération. Des bicoques flanquées de tentatives potagères, du linge étendu sur des cordes, des treillis de fil de fer, et par-ci, par-là des tournesols, dans les sillons une eau croupissante... Un prolétariat misérable, des filles à la poitrine creuse... Qu'est-ce qu'on fabriquait ici, dans cette atmosphère de dépotoir? Alentour, à perte de vue, des vignes, de petites maisons de loin en loin, comme des cailles enfoncées dans les vignobles...

C'était la chambre du major d'artillerie qui revenait à Cesbron. Dans un petit pavillon à étage, avec un perron et une marquise, mais en fait un édifice en papier mâché, du ciment par terre, et des moustiquaires aux fenêtres. Ça ne devait pas être sain, ce coin-là. Ici habitait Mme Dugard, la buraliste, qui cumulait la poste, le tabac et l'épicerie. Elle avait une mère couturière, ce qui était bien de l'ambition pour un tel lieu, mais ce qui se traduisait surtout par la présence d'un mannequin avec des bouts de papier raides épinglés, comme si on était en train de faire une robe, et une machine à coudre dont la poussière n'avait pas été essuyée depuis six mois.

« Docteur! » dit la buraliste, elle était habituée à dire docteur, à cause du prédécesseur : « Docteur, pour les waters, c'est au fond du jardin... faites attention, celui qui ne connaît pas, on peut facilement tomber dedans... » La vieille dame était toute à ses lapins. Il y avait une pompe dans le jardin, si on voulait de l'eau.

En déballant ses affaires, où il était passé son tampon? dans la pièce aux volets joints où on l'avait installé à côté de la cuisine, Cesbron regardait au mur un diplôme de couture d'une école chrétienne, et la plante verte dans un cache-pot, quand, à travers la porte, son hôtesse lui cria : « Docteur, il y a un soldat qui vous demande! » Cuzin probable. Non : Guillaume Vallier avait trouvé ça plus simple d'y aller directement. Lucien avait raté Bernadette pour ce soir-là, mais ce jeune cavalier devait avoir une liaison à Carcassonne... Vallier pourrait téléphoner à quelqu'un? Guillaume pensa à l'épicerie Galien. Si je trouve le numéro... Suffirait de faire dire à Justin qu'ils étaient à B..., ils comprendraient.

Bien sûr, Mme Dugard avait l'annuaire de l'Aude. Galien, Galien... voilà. Il eut tout de suite le numéro. L'épicière hurlait dans l'appareil, ne comprenait rien. Alors il demanda Clémence.

Clémence n'était pas bête. Elle ne posa pas de question. Elle dit : « C'est-il que vous avez eu peur des poules, hier soir, que vous êtes parti si loin ce matin? » Il pensa que, pour les saligauds de la table d'écoute, ce n'était pas mal de continuer sur ce ton-là. Puis il se dit, non, tout de même! je ne suis pas fou! je lui fais la cour... Alors il écourta la conversation, une fois l'essentiel dit, et raccrocha. Quel toupet elle a, cette môme!

Le capitaine ne restait pas avec eux. Il était venu simplement accompagner ses deux lieutenants, voir comment était le cantonnement. Il avait dû édifier les artilleurs sur le compte de Lucien... Avant de partir, il fit appeler le cavalier Vallier, pour lui dire qu'il pouvait venir le dimanche matin à Carcassonne, jouer. Hein, pas de blague, dans quinze jours on leur met ça, aux marsouins! L'honneur de la cavalerie était en jeu. On n'allait pas se priver d'un ailier comme lui.

Ce qui fait qu'il restait en détachement les lieutenants Mègre et Caërdal, et des maréchaux des logis, qui n'étaient pas méchants. Tout de suite, on faisait

popote ensemble, ce soir-là, Lucien jugea ses commensaux, les artilleurs. Eux non plus, bien qu'ils fussent clairement des anticommunistes, et qu'on vînt de les mettre au courant de son identité, Bréa sans doute, ce qui les faisait assez agressifs, ce n'étaient pas de mauvaises gens... Aucun artilleur n'était d'active. Des gens qui votaient à droite, pas des fascistes. La popote était installée dans le seul bistro du village qui s'appelait *Au Platane* parce qu'il avait devant sa porte *le* platane rachitique du coin. Dans la salle, des ouvriers, beaucoup d'étrangers, des Espagnols et des Nord-Africains, faisaient inlassablement marcher une boîte à musique, avec des sous. On réservait à ces messieurs, la seconde pièce, séparée de la salle par une cloison à glaces opaques. C'était là qu'il y avait le billard, couvert d'une toile grise, tant pis pour les clients ! Tout se passait sous un grand chromo : *L'Arrivée au cantonnement*, tout justement, mais c'étaient des soldats à Napléon I^er^, et le houzard au premier plan caressait le menton d'une jolie petite, en descendant de cheval. Il y avait dans un coin, sur un meuble tout découpé, en bois peint vert, une radio, un peu archaïque, tout en hauteur, mais qui marchait bien pour les petites ondes... Mègre et Caërdal avaient déjà fait connaissance avec le capitaine Barbeau, deux lieutenants et un sous-lieutenant, ravis de voir l'effectif grossi : parce que vous savez, ici, c'est le genre Bidonville... Sans la radio !... et puis pour l'élément femme, un conseil : se tenir à carreau ! Après ce qui est arrivé à votre prédécesseur, docteur !

Le premier soir, « ces messieurs » avaient voulu embarrasser le « parlementaire », comme ils l'appelaient, par des propos politiques, qui dénotaient surtout leur ignorance. Ils croyaient le clouer cet homme à l'air timide. Pas du tout. Il était à son aise, pas loquace, mais répondant quand on s'adressait à lui, rectifiant les faits, les dates. Disant les choses comme il les pensait. Tenant tête, mais sans donner l'occasion de se fâcher. Un drôle de type, somme toute. Calme, avec un certain humour. Il était clair que Cesbron tenait à ce qu'il disait, qu'il ne croyait pas une minute que son parti était dirigé de Moscou, recevait des ordres et de l'argent de Staline. Même il avait vraiment l'air de penser que les communistes étaient des patriotes. Jusqu'à la fin d'août, je veux bien, mais maintenant... Et comment vous expliquez le partage de la Pologne ? « Une simple question, mon lieutenant, et ceux qui jusqu'à la fin d'août, et depuis des années, travaillaient pour Hitler, et qui, l'an dernier au moment de Munich... Savez-vous que l'an dernier, s'il y avait eu la guerre, la Pologne aurait été dans le camp de l'Axe contre les Russes et nous, à cause de Teschen, qu'ils ont pris aux Tchèques, avec l'appui de Hitler ? Enfin, ce n'était pas un dégonflé. Le sous-lieutenant Lauraguais avait fait mine de le malmener, mais de toute façon, dans ce bled, il fallait bien faire bon ménage. On était supposés, ici, protéger l'usine. Contre les avions, mais on n'avait pas de pièce contre-avion. On attendait aussi deux soixante-quinze. Les canonniers étaient bien là, mais les canons, pas de canons. Quinze jours qu'on les attendait incessamment. Ils viendraient, ou ils ne viendraient pas. Tout ce que les officiers racontaient de l'état de l'armée respirait l'anarchie. Courteline cent fois dépassé. C'était pour défendre les artilleurs, éventuellement, qu'on avait fait venir les cavaliers. A vrai dire, ils étaient armés de mousquestons, les cavaliers, pas de fusils-mitrailleurs ni de mitrailleuses. Naturellement, qu'est-ce que cela pouvait faire ? qui allait attaquer l'usine de terre ? Bon, bon, on est loin des Fritz, c'est sûr, mais les Espagnols... Non, vous ne croyez pas que les Espagnols vont nous tomber sur le râble ? Je ne le pense pas. Mais au ministère on n'est pas rassuré... Pourquoi, sans ça, nous donnerait-on des soixante-quinze ? Justement ou ne nous en donne pas. Et alors qu'est-ce que vous faites ? On joue aux boules.

Les cavaliers, eux, ils ont les chevaux à soigner. C'est toujours ça. Il ne devait pas y avoir de camarades, ni dans le détachement, ni chez les artiflots. Guillaume s'en trouvait bizarre, salement seul. A peine il avait fait connaissance... à Carcassonne... et puis ce détachement! Le docteur... il n'avait pas de raison d'aller lui parler, il ne pouvait pas se promener avec lui. Il n'aurait de compagnie que les bourrins, parce qu'aux bourrins on peut tout leur dire, ou enfin ils ne s'étonnent pas qu'on se taise. Non que Guillaume fût causant, causant. Mais une chose est de se taire parce qu'on n'a pas envie de parler, ou de devoir le faire parce que les gens ne vous comprendraient pas. N'avoir pas de copains, c'était bien comme être dans un pays étranger dont on ignore la langue. Alors, Cesbron... oui, il avait des démangeaisons de lui parler au camarade Cesbron. Ici, pas question. Même s'il allait s'embêter à s'arracher les poils du nez, Guillaume savait bien qu'il ne devait pas le compromettre, un député, et puis du CC encore... Il veillerait seulement sur lui de loin... Les types alors, ceux qu'on avait choisis pour venir ici, je ne vous dis que ça. Vous pourriez les tordre comme un caleçon de bain, vous n'en sortiriez rien. Que des gémissements. Ah çà, s'ils se faisaient une idée pour quoi on les avait sortis de leur village, pour venir bâiller ici! Un des artilleurs, un peu plus éveillé, l'entraîna au poste radio de la batterie. Ils n'avaient pas de canons, mais il y avait une voiture radio.

Ils écoutaient le traître de Stuttgart. C'était tout ce qui les distrayait un peu. Et puis ils sculptaient des cannes. Tiens, comme papa dans l'autre guerre. Mais lui, c'était qu'il s'embouscaillait dans les tranchées. Nous... Ça fait bizarre, quand on n'en a pas l'habitude, de ne pas travailler. Il y a des gars, ils trouvent ça naturel. On se pourrit.

Dès le lendemain, une carriole était arrivée au patelin, et la buraliste avait eu la visite de Bernadette. Clémence avait imaginé de la conduire, avec la voiture des cousins qu'elle avait empruntée. Mme Dugard aux cent coups, c'était une femme sentimentale, disait : « Vous allez rester coucher ici. Madame? Le docteur n'est pas encore bien habitué. Ils sont arrivés hier... Heureusement que l'"ordonnance" est là... »

L'heureusement fit rire Clémence. Les baraquements des soldats à quelques centaines de mètres, on avait bien besoin de l'ordonnance! Puis une idée lui vint. Elle demanda à Cuzin s'il connaissait Vallier Guillaume? Il pourrait en même temps que le docteur... lui dire que sa petite copine de Carcassonne... Cuzin, s'il connaissait Vallier! Une petite demoiselle comme ça, ce Vallier! ah, ce Vallier! Il alla le prévenir avant même de passer à l'infirmerie. Guillaume le reçut drôlement. Sa petite copine de Carcassonne? Quel culot, cette gosse... S'il arrive quelque chose, ça sera bien elle, qui l'aura voulu... « Je ne peux pas y aller... » Il avait commencé comme ça, puis il se dit que ça allait paraître étrange à Cuzin, et il pouvait pester, mais qu'est-ce qu'elle avait pu raconter, on ne sait pas, avec la camarade Cesbron... Alors, pour la conspiration, il se sacrifia, et il ajouta : « ... que quand j'aurai bouchonné le canasson... ». Et puis imaginez que le margis était du patelin de Cuzin, et que Cuzin avait été lui en toucher un mot, alors il est venu trouver Vallier, et il lui a dit, le margis, avec une grimace : « Allez, laisse-le tomber ton bourrin... ta bonne amie, elle t'attend! » La fatalité, quoi.

Lucien avait décidé de prendre la bête par les cornes. Il avait été tout simplement au capitaine lui demander s'il pouvait amener Mme Cesbron à la popote : si on ne trouvait pas ça correct, il pouvait bien prier Mme Dugard de leur faire à manger... « Mais comment donc, mon cher, mais comment donc... » Ces messieurs étaient très intéressés, une femme à la popote! De quoi elle a l'air sa dame, à ce communiste? Eh beh, il ne se mouche pas du

pied ! Du coup, Cesbron avait gagné la popote. Le sous-lieutenant Lauraguais même se montrait presque aimable.

Elle ne pouvait pas rester. Elle était venue pour voir... elle ne savait pas les conditions. Puis, elle avait la carriole et la petite qui l'attendait. Elle l'aurait amenée, mais elle avait pensé que cela dérangerait ces messieurs. Comme elles avaient des sandwiches, la petite avait dit qu'elle se débrouillerait... « Non, mais, si vous me permettez, capitaine... » Bernadette se tournait vers le chef de popote. « Ce n'est pas moi, malheureusement ! » dit Barbeau d'un air galant, et il désignait Mègre qui était le chef du détachement de cavalerie.

« Oh, pardon... je disais, mon lieutenant, que si je peux aller chercher mes affaires à Carcassonne... je pourrais revenir demain, pour deux... ou trois jours... si ça ne vous paraît pas excessif... parce qu'à la fin du mois, le petit rentre chez ma belle-mère, je dois être à Paris... »

Oh, cela on n'avait rien contre. Puis ça constituerait un précédent, le lieutenant Caërdal avait justement écrit à sa femme... « Lauraguais ira vous chercher avec la 406, madame... »

⁂

Les remords avaient saisi Guillaume. Micheline qui est enceinte, et elle travaille avec la cellule, et justement avec ce déménagement, deux jours sans lettres... et moi, je suis là... On n'est pas de bois, bien sûr, et puis quand il l'avait embrassée, la petite, il venait de repenser à Paul Dumas, et il se vengeait un peu de Micheline. Cette jeunesse, tout de même ! C'est incroyable, les filles. Après, ça crie qu'on leur a fait des enfants. Clémence viendrait le voir jouer dimanche... lui, irait déjeuner chez les Galien. Ah mais, non, je n'ai qu'à ne pas y aller, il dira ce qu'il voudra, le capitaine ! Pour m'enfoncer dans cette histoire... Je n'ai qu'à faire le malade. Avec la mine que j'ai ! Et si je m'étais tourné le pied, comment je pourrais jouer ? Ça me donnerait l'occasion d'aller à l'infirmerie, un peu causer.

On avait débouché une bouteille de mousseux en l'honneur de Mme Cesbron : les petits plats dans les grands. Évidemment, devant Mme Cesbron, on ne parlait plus politique. Les dames sont en dehors de ça. Caërdal au dessert avait chanté. Une jolie voix de basse, il fallait ouvrir les fenêtres, ça aurait cassé les verres. Imaginez-vous que Mme Cesbron jouait aux échecs : elle avait fait la partie de Barbeau, pas mal du tout. Il l'avait battue, bien sûr.

Ce ne fut que le soir, à la popote, qu'ils entendirent, tous ensemble, la nouvelle : le gouvernement avait prononcé la dissolution des organisations communistes, du Parti. On avait laissé Cesbron et sa femme méditer l'affaire ensemble. Les officiers étaient plus gênés qu'eux. Comme quand on apprend tout d'un coup, en présence des gens, que leur mère est morte... De plus, là, on ne pouvait leur dire qu'on prenait vivement part...

Ils étaient sortis prendre l'air, dans le soir. Barbeau les regardait s'éloigner, comme des amoureux. Il hocha la tête. Ça devait leur avoir gâté le plaisir... « Moi, dit le petit Lauraguais, je me demande ce qu'on attendait... Le premier jour qu'il fallait les dissoudre, tous ! » Mègre haussa les épaules, il regarda le capitaine qui était bien du même avis. Et c'est Caërdal qui traduisit la pensée de tous avec sa basse barytonnante : « Comme si ça se faisait du jour au lendemain, ces trucs-là ! Tu ne vois pas, jeune niais, que ça se préparait, mais même avant la guerre... des mois... »

Eux, Bernadette et Lucien, ils marchèrent longtemps dans les vignes. Lucien disait : « L'illégalité... Au fond, c'était déjà tout comme... il y avait encore trop de copains qui se laissaient prendre au piège de cette fausse légalité... Tu as entendu ce qu'ils ont dit ? La résolution a été prise hier, vingt-six,

au Conseil des ministres... mais ils l'avaient envisagée dès le Conseil du 17... Et Blum qui se lave les mains, il ne l'a pas demandée, lui, la dissolution, comme Frossart et Flandin ! Parce que le gouvernement aurait cédé à la pression de Frossart et Flandin. « ... La belle comédie ! mal camouflée... Ils diront, ils disent, Blum le premier, qu'ils ont dissous le Parti parce que l'Armée rouge est entrée en Pologne, et qu'alors nous n'avons pas protesté, cette fois, c'était trop... Tartufes ! L'Armée rouge est entrée le dix-huit en Pologne, ils avaient envisagé... envisagé ! la dissolution le dix-sept... Et il y a un mois, exactement, qu'ils ont bâillonné le Parti en supprimant *L'Huma*. Combien de temps que tout cela était combiné, déjà, avant la fin août ? »

Enfin, chez eux, puisque aussi bien c'était chez eux, cette chambre aux murs de carton, ils avaient longuement parlé, baissant la voix. Raconte-moi tout, tout, la gosse... J'ai beau faire le malin, on se sent seul dans des temps pareils...

Bernadette racontait ce qui avait suivi son départ. Ce qu'elle savait de la fraction. Tout le travail du Parti reposait sur les parlementaires. La mobilisation avait tout désorganisé, décapité. C'était comme ça que c'était prévu, les députés se substituaient... Il y avait beaucoup de camarades du Comité central aux armées. S'il en restait une quinzaine à Paris, c'était le bout du monde. Seulement, d'abord, l'immunité parlementaire, un jour à l'autre ça pouvait cesser : un projet de loi... à la Chambre, ils votaient comme un seul homme quand c'était contre les communistes, plus de traditions républicaines qui tiennent, l'esprit de classe. Avec ça, la pénétration de l'ennemi dans nos rangs... ceux qui avaient flanché...

C'était ça qui le chiffonnait, Lucien, ceux qui avaient flanché. Encore celui-ci, celui-là, ils avaient eu des différends avec le CC... bien avant le mois d'août... Mais il y en avait... La frousse, la basse frousse ! En général, on pensait que c'étaient tous des gens que la police tenait, et puis pas depuis deux jours, des histoires de jeunesse, des condamnations. « Tiens, c'est comme Doriot, avec son flic qu'il avait descendu en 1925, et pas de poursuites, rien, ça avait passé comme ça ! Tu t'imagines si toi, ou bien quelqu'un comme Maurice... »

Il l'écoutait, sa Bernadette, elle répétait probablement ce que Jeannette ou Danielle lui avait dit. Mais elle y mettait tant de conviction, qu'il rigola doucement. « Il n'y a pas de quoi rire », dit-elle. Et c'était vrai : il n'y avait pas de quoi rire. Ce soir particulièrement. Tout se passait comme si la bourgeoisie, eh bien, la bourgeoisie, elle avait voulu frapper un grand coup, épouvanter les militants, leur donner l'impression que le Parti s'en allait de tous les côtés, s'effilochait. Puis la mise à mort. « Alors, tu comprends... » Assise sur le lit, la courtepointe rouge sombre, les genoux croisés, le coude dessus, avançant son petit menton sur le poing fermé, et on lui voyait son anneau d'or, qu'elle ne portait pas d'habitude, mais qu'elle avait mis pour le voyage, qu'on ne doute pas qu'ils étaient mariés, elle était mignonne dans ses cheveux blonds.

« Et puis, ils ont fait un faux calcul, tu comprends, mon Lulu ? Parce qu'ils ont pu désorienter quelques copains, mais du coup ils ont brûlé leurs hommes. Et leurs femmes. Ils ont cru ce qu'ils disaient, toujours la même histoire : le Parti ne va pas survivre au pacte, les ouvriers n'avaleront pas ça, il faut les achever, et alors, ils ont donné l'ordre... Tous les salauds se sont montrés. Tu as vu, hein, ce Patrice ? Moi, tu le sais, j'avais jamais pu l'avaler ! » La dernière phrase dite à toute vitesse. Il hocha la tête : « J'aurais mieux aimé que tu te sois trompée, la gosse. Enfin, un de perdu, dix de retrouvés ! » Ils avaient fait le voyage ensemble, l'hiver dernier, avec Péri, tous les trois, à Genève, pour la session de la SDN. « Raconte encore... »

Alors elle avait raconté le meeting des Jeunes Filles à Montreuil, qu'on avait interdit. Trois jours après le départ de Lucien. Elles avaient trouvé la Bourse du travail fermée, la police devant. Qu'est-ce qu'on pouvait être? Deux cents, un peu plus. Il n'y avait qu'à s'en revenir. Mais en douce, on avait fait savoir de l'une à l'autre de s'arrêter dans le square... à l'entrée de la rue de Paris... tu sais bien, le square avant d'arriver à la porte de Paris? Il lui serra les doigts. S'il savait! C'était là qu'ils se rencontraient, tous les deux, quand ça avait commencé entre eux, et qu'elle travaillait dans une boîte du boulevard Davoust. Il ferma les yeux. Il revoyait le square, tandis que Bernadette expliquait : « On s'était repliées sur le square. Danielle a pris un groupe, moi un autre. Et puis Jeannette, Rose, Claudine, Georgette... Enfin, on se les était partagées. Il y avait deux bancs, il y avait peut-être une cinquantaine autour de nous. On leur a donné des directives. Jusqu'à aujourd'hui, ils n'ont pas dissous les Jeunes Filles de France, mais Jeannette disait qu'il fallait s'attendre à être mises dans l'illégalité... il fallait à tout prix garder le contact... On ne peut plus compter sur l'organisation que connaissent les traîtres. Tu t'imagines? Tout est à reprendre de bout en bout!

— Alors, tu crois que les Jeunes Filles...

— Pourquoi pas? celles qu'on connaît bien. Tu fais la mine? plus tard tu devras reconnaître... Avec les nouvelles de ce soir!

— Ce n'est pas de ça que vous avez péroré dans le square, j'imagine?

— Naturellement pas, on a discuté sur le pacte. Tu sais, les éclaircissements étaient bien insuffisants...

— Oui, dit-il, avant mon départ, j'ai noté du flottement...

— Une camarade m'a demandé, tiens c'est la petite brune, qui habitait à côté de chez nous un temps? tu sais... si c'était une guerre juste ou une guerre injuste.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu?

— Injuste, bien sûr! » Puis tout d'un coup elle serra les lèvres, fâchée, et lui tapa sur les doigts : « C'est sérieux, ce que je te raconte, et toi, tu es là... » Il la regardait avec une espèce de bonheur extraordinaire dans les yeux. Les circonstances n'étaient pourtant pas drôles, mais il ne se souvenait pas d'avoir jamais été aussi heureux. Sa petite gosse. Il dit : « Qu'est-ce qui m'a changé ma petite gosse? » et il passait une main caressante sur les beaux cheveux blonds qui faisaient un grand bandeau oblique au travers du front menu. Puis il se rendit compte que ce n'était pas gentil : il avait un peu honte aussi, il retombait encore dans son manque de confiance dans les femmes... Maurice l'avait engueulé une fois : il avait raison. Il s'excusa : « Quand je dis *changé*, c'est pas que je ne l'aie pas encore remarqué, la gosse... mais tu sais, je repensais au square de Montreuil, à comme tu étais alors, nos premiers temps... depuis ce temps-là, tu sais... tu en as fait des pas... qui est-ce qui m'a changé ma petite gosse? » Elle s'appuya contre lui, abandonna sa tête contre son épaule, et ses yeux se perdirent. Elle murmurait comme un aveu : « Le Parti... »

⁂

Après le départ de Bernadette, les artilleurs l'avaient gentiment « rapatriée » à Carcassonne, comme disait Bardeau, Cesbron se trouva bien plus seul qu'avant sa visite. Bien sûr, il avait des bouquins avec lui, et dans sa piaule que le vent qui s'était levé semblait vouloir enlever, on entendait, malgré le chahut de la bise pressée d'apporter à la Méditerranée les nouvelles de l'Atlantique, on entendait à travers la cloison de carton la vieille dame qui avait des rhumatismes, et glapissait : « Mes jambes, saints anges, mes

jambes ! » Ça n'empêchait pas Lucien de relire les livres théoriques qu'il avait apportés avec lui, outre qu'il lui fallait potasser deux ou trois bouquins de médecine et le *Service en campagne* pour ne pas avoir l'air trop cornichon... Il avait ordonné un grand nettoyage dans l'infirmerie, et ce n'était pas du luxe. Il avait flanqué des purges au sulfate de soude pour les deux diarrhéiques impénitents, malgré les protestations de Bessières, et des ventouses au toussailleur. Du détachement, ils avaient un type, un coup de pied de cheval dans le ventre. On l'avait toujours couché. Mais l'essentiel, c'était de vous lessiver le local. Bessières rognait plus que jamais. Ceux qu'on avait trouvés sur place semblaient ne pas revenir de ce qu'on les fît turbiner comme ça.

Aux boules, on connaît ses hommes. Vers le soir, Cesbron avait fait la partie des artilleurs. Eux l'attendaient là. Il n'avait pas une grande expérience du jeu, mais il y mettait du cœur. Comme à tout ce qu'il faisait. C'était le côté collégien chez lui. Mègre, mauvais joueur, discutait les coups, il fallait tout le temps mesurer les distances entre les boules avec une herbe ou un bout de bois... Lucien bénéficiait de la comparaison. Quand il avait envoyé sa boule tout à fait ailleurs qu'il aurait dû, il s'esclaffait, la paume devant la bouche. Son partenaire n'était pas très content, mais comment lui en vouloir ? Avec ça, qu'on voyait bien qu'il se perfectionnerait. Il a l'œil juste, tout de même, ce docteur.

A dîner, Barbeau l'asticota avec les Russes. On pouvait bien parler politique, puisque madame n'était pas là... Une longue conversation sur les alliances traditionnelles de la France, l'équilibre européen... Vous êtes sûr, docteur, qu'au moment de Munich, les Russes seraient intervenus, si Beneš le leur avait demandé ? Les choses avaient pris un tout autre tour que ne l'attendait Barbeau. Et puis, ce qui les étonnait : ce communiste disait les Boches ! Il s'en excusait, c'est vrai, il disait qu'il ne pouvait pas s'en empêcher.

Par une espèce de tact, on parlait politique extérieure, politique mondiale, théorie générale, est-ce que c'était possible de supprimer la propriété ? Permettez, nous ne sommes pas pour la suppression de la propriété... Comment, comment ? Alors, expliquez-vous Cesbron... « Nous sommes pour la propriété individuelle, fruit du travail et de l'épargne... » Eux secouaient la tête, sceptiques. Si tous les communistes étaient comme vous, docteur...

Mais pas un mot sur la mesure dont tous les journaux étaient pleins, et les énormes opérations de police qui venaient de déferler, en conséquence, sur le pays tout entier.

XII

François Lebecq était peut-être avant tout un employé de banque, mais Marguerite Corvisart avait tort de le juger sur sa dérobade. C'est vite dit, d'un homme, un employé de banque. Et puis après ? Un cantonnier est un cantonnier : il casse des cailloux. Comme si ça ne marquait pas quelqu'un d'avoir passé par Normale ou de vérifier des pièces tous les jours à la rectifieuse ! Si on compare un employé de banque à un vidangeur, on dira qu'il a de la chance, c'est un métier propre. Ça ne lui donne pas le droit de mépriser le vidangeur, évidemment. Si on le compare à un avocat, ou à un officier de cavalerie, ou simplement à un directeur de banque, eh bien, non, ce n'est pas lui qui a de la chance ! Vous vous représentez ce que ça signifie, de venir tous les matins, s'asseoir derrière une grille, où vous êtes à la disposition des gens, pour leurs opérations, dépôts, retraits, chèques, virements et le reste, et les renseignements dont ils ont besoin, leurs manières hystériques pour tout ce qui touche à leurs sous, la patience qu'il faut avoir, la politesse, et il y en a de si bêtes avec ça ! De plus ici, ce n'est pas comme d'autres employés, que je plains aussi allez, aux postes, au métro ! Non, chaque moment de fatigue, d'inattention, et après tout, on a une vie à soi, parfois des ennuis à la maison, des choses qui vous reviennent dans la tête, chaque inadvertance risque d'amener une petite erreur de zéro, un rien, qui vous coûte à vous, après, vous êtes responsable : et on se trompe d'un million comme d'un centime, c'est le même procédé... Vous avez idée, de ce que c'est, cette obsession-là ? Compter les billets. Il y a des gens qui vous disent, c'est extraordinaire de voir compter les billets à la banque... comment faites-vous ? Vous ne vous trompez jamais ? Je sais bien, c'est naturel de le demander, mais ça me crispe quand on me le demande. Je sais bien aussi que je m'arrête parfois dans la rue pour voir les paveurs manier la demoiselle pneumatique... Pas sûr, que cela ne les crispe pas eux aussi qu'on les regarde faire... et puis les gens aiment voir tout ce qui touche à la médecine, aux opérations... Pourquoi ne seraient-ils pas fascinés à regarder compter les billets ? Sans parler de ceux qui font la queue, et qui trouvent toujours qu'on met trop longtemps à le faire, leurs soupirs, cette façon d'agiter le pied... Bon. On est là où on est, et il y a pire. Est-ce que j'ai choisi d'être employé de banque ? Quand j'étais au lycée, je rêvais autre chose... dans nos conversations avec Mercadier... Et puis, voilà, je suis employé de banque. Je suis employé de banque, je ne suis pas cheminot ou maçon. Mes ennemis ne sont ni les cheminots, ni les maçons. Je ne suis pas l'ennemi des cheminots ou des maçons... Ce sont les intellectuels qui

opposent les cheminots ou les maçons aux employés, au désavantage des employés. Ils feraient bien de se rendre compte qu'ils font aux autres ce qu'ils se plaignent tant qu'on leur fasse! Parlez avec un intellectuel, et vous verrez... je parle des intellectuels du parti... qui devraient mieux comprendre. Je ne parle pas de Jean-Blaise, lui, la banque, il voit ça des îles Sous-le-vent. Et dans la littérature, le préjugé contre les employés : les manches-de-lustrine, le rond-de-cuir... M. Lebureau... tous les lieux communs les plus éculés... Lebecq n'y pensait pas souvent. Mais quand il y pensait, il se disait : est-ce que les gens n'ont pas honte d'eux-mêmes?

Il faut bien comprendre Lebecq. Il n'est pas vieux, mais il y a tout de même quelque chose comme bientôt douze ans que cela dure, qu'il pleuve ou qu'il vente, même pas les vacances d'un service militaire, qu'il se soit disputé avec Martine, ou qu'elle soit sur le point d'accoucher, que le petit ait la rougeole... enfin, la vie quoi! il a été dressé à se trouver à son comptoir, derrière son guichet, avec l'idée que les gens vont lui refiler de la fausse monnaie, des chèques sans provision, des signatures imitées, à trembler qu'une erreur d'addition n'amène une ombre définitive sur son existence. On lui a appris à douter de tout, à être inflexible sur la façon de faire les choses, à toujours exiger la pièce justificative... ça s'est confondu à la fin avec son tempérament, sa conception du monde, sa morale. Bon. Il est communiste. Entre nous, pour lui, c'est ça, son aristocratie. Tous les hommes ont besoin de se raconter une histoire pour avaler leurs emmerdements. Il y en a, ils se croient irrésistibles, d'autres se prennent pour des génies, d'autres tous les soirs comptent leurs économies... ceux qui en ont. François Lebecq, ce qu'il se raconte, ce qui lui tient lieu de rêves, ce qui peuple ses moments de solitude, ce à quoi il se réfère quand les clients sont insupportables, c'est qu'il est communiste. Il n'est pas tout à fait un employé de banque comme tous les employés de banque : comme M. Griveau, par exemple, dont l'aristocratie est d'être philatéliste, et qui le méprise, Lebecq, parce que les conversations sur les teintes de cette série de l'île Maurice sont impossibles avec lui, et même, avec ses idées politiques! il ne connaît pas les timbres soviétiques, remarquez, j'ai failli me mettre de cette organisation, comment vous l'appelez? Les Amis de l'URSS? pour connaître les émissions un peu plus tôt... mais ils ne sont pas du tout renseignés! Ah, pour la fonte, et puis leurs kolkhozes, ça, je ne dis pas! Pourquoi est-ce que je parlais de Griveau? Ah oui... son aristocratie... Donc, à François Lebecq, son aristocratie, c'était de ne pas être simplement un employé, mais d'être un employé communiste. Pas si bête, après tout. On peut plus mal placer sa dignité.

Seulement, dans les choses du Parti, Lebecq apportait sa routine de la banque. Quand on dit routine, ça fait vilain. Essayez de dire *ses méthodes*, tout de suite, ça vous a meilleur air. C'était un excellent secrétaire de cellule. Exact. Dévoué. Ne ménageant pas son temps. N'oubliant jamais rien de ce qu'il y avait à faire. Quand il y avait des camarades, comme il y en a toujours, qui sur une communication de la section trouvaient encore de bonnes raisons de ne rien faire, il leur répondait sans irritation, comme aux clients, il démontrait que tout était possible; si les uns ou les autres avaient des excuses pour ne pas faire ceci ou cela, il s'appuyait le boulot, voilà tout. Il n'y avait qu'une chose qu'il n'aimait pas faire : vendre *L'Huma* le dimanche. Ça, que voulez-vous, c'était son péché mignon. Coller des affiches, tirer des tracts, relancer les gens chez eux, aller à la porte des entreprises, expliquer point par point le programme du parti... tout ce que vous voudrez. Mais vendre *L'Huma* le dimanche, ça, non : il faut bien avoir un matin à paresser. On n'est pas parfait.

Alors, voilà cette Marguerite Corvisart. La camarade Corvisart est comme elle est, ce n'est pas non plus ce que j'appellerais un élément prolétarien... prolétarien. Elle est sûrement honnête. Elle croit bien faire. Seulement pour quelqu'un comme Lebecq, c'est choquant. Il est secrétaire de la cellule ou il n'est pas secrétaire de la cellule? Pas qu'il accorde à ses fonctions une importance exagérée. Mais il est secrétaire de la cellule. Ce n'est pas le goût de commander, d'être le chef. S'il est secrétaire de cellule, c'est qu'on l'a élu, qu'on trouve qu'il est le plus capable de l'être et, en tout cas, celui qui accepte de l'être. Enfin, c'est la démocratie du Parti. On n'a jamais vu que quelqu'un, on ne sait pas qui d'abord, même si c'est quelqu'un de très important, s'adresse comme ça à un camarade, lui donne des ordres, des tâches... je parle, pour un travail du Parti... et même qui implique l'utilisation de la ronéo de la section!

Je veux bien que les conditions aient changé. Que par conséquent le fonctionnement du Parti doive s'adapter aux conditions nouvelles. Mais tout de même, il faut qu'il y ait une règle ou une autre : on n'est pas des anars. Peut-être bien qu'on ira très loin dans la voie des changements : par exemple qu'il n'y aura plus de cellules du tout, alors un secrétaire de cellule... Bien sûr. Mais qu'on fasse d'une façon ou d'une autre, il faut qu'il y ait un moment où on en a décidé, après en avoir discuté et où la décision a été communiquée. Parce que ne me faites pas dire ce que je ne dis pas : supposons qu'il faille passer dans l'illégalité, comme l'histoire de bien des partis frères nous en a donné l'expérience. Je ne prétends pas qu'il faille pousser la démocratie jusqu'à réunir le congrès du Parti pour en décider, ou consulter les cellules comme en temps normal. Je ne le prétends pas, et vous m'agacez à la fin à me prêter des idées idiotes. La démocratie dans le Parti, c'est un sujet de plaisanterie pour d'autres que pour moi. Ça ne ressemble pas à la démocratie anglo-saxonne, celle pour laquelle on fait la guerre, qui s'est dix fois pour une demandé si c'était conforme à la démocratie de laisser Hitler s'emparer de ceci ou de cela pour toujours se trouver devant le fait accompli... Ça n'a pas de rapport? Je me comprends. Mais j'en reviens à la camarade Corvisart.

Elle est persuadée que j'ai la frousse. Bon. On aurait bien le droit. Et même je vais être franc. J'ai la frousse. Je ne suis pas seul, allez! Ce serait trop beau. Mais je ne crois pas aux courages sans frousse. Il faut avoir la frousse pour être courageux. Ce n'est pas du paradoxe. Mon père me le disait toujours : les types qui te racontent qu'ils n'ont jamais eu peur, j'aurais voulu les voir au bois Leprêtre! Il avait une de ces croix de guerre! Et toute sorte d'autres rubans. Il était de l'ARAC, avec Barbusse et Vaillant-Couturier. Les aristocraties, c'est parfois héréditaire. Pas toujours. Mais dans ce cas-là... Il est mort un peu après Munich, papa. Je ne dirais pas que c'est Munich qui l'a tué, il avait toujours de la grenaille dans le poumon... et puis, dans l'ARAC, qu'il y ait eu des types pour suivre un Doriot, ça lui avait fait un coup, à papa : on avait beau lui dire, ça n'est qu'une poignée...

Bon. J'ai la frousse. Je veux bien. Est-ce que vous croyez que je n'avais pas la frousse, le neuf février, place de la République? J'y étais ou je n'y étais pas? J'y étais. La frousse chez moi, c'est simplement la conscience du danger. Mais j'ai toujours fait ce qu'il fallait. Pourquoi je ne le ferais pas cette fois-ci? Après tout, ma frousse, c'est mon affaire. Ça ne regarde pas le Parti. Du moment que je ne fais pas de propagande pour ma frousse. Du moment que je m'arrange moi-même avec ma frousse. Bon. Je n'ai pas besoin d'expliquer ça à la camarade Corvisart, peut-être?

C'est par les journaux que François a appris la dissolution du Parti. Il lisait *Le Petit Parisien* parce que ça le dégoûtait d'acheter *Le Populaire*. La

concierge, qui était une bonne sympathisante, en le leur montant, avait sonné, et elle était dans l'entrée à parler avec Martine. « Qu'est-ce qu'il y a, madame Bernard? » demanda François, par la porte ouverte, il était dans la salle à manger, à prendre son café au lait. La toute petite piaillait dans son berceau. Maman Lebecq était avec Charlotte, l'aînée, à la campagne, chez son frère, dans le Lot. Martine dit : « François... Mme Bernard n'a pas voulu que tu voies ça sur le journal... elle est venue le dire elle-même... le Parti... » Je ne sais pas si ça y changeait grand-chose, mais il faut comprendre les sentiments. La première idée de Lebecq a été : en tout cas, aujourd'hui, il ne faut surtout pas être en retard à la banque. Vous croyez que c'était la frousse qui lui donnait cette idée-là? Vous ne comprenez rien aux choses humaines. Toujours est-il que ç'avait été sa première idée.

On a tout de suite su dans le quartier que la police était venue la nuit même à la Maison du peuple, pour notifier la dissolution, paraît-il. François faisait observer que la décision ayant été prise la veille au soir, tard, au Conseil des ministres, avec la meilleure volonté du monde, ça ne pouvait être à l'*Officiel* que ce matin, et tant que ce n'était pas à l'*Officiel* la police n'avait pas à intervenir. « C'est possible que ce soit comme ça, dit Martine, mais ils ont fait autrement. » Martine était une raisonneuse, c'est un fait. Elle n'était jamais entrée au Parti à cause de ça. Elle était dans ce truc mondial des femmes, et puis ça lui suffisait, aussi à la Fédération des locataires... Elle ne détestait pas montrer à François qu'elle comprenait la politique tout aussi bien que lui. Il y avait les scellés sur la Maison du peuple, et ils avaient embarqué Molinier. Il paraît qu'il avait fait de la résistance, alors ils l'avaient mis dans un sale état. Et sa femme? On ne savait pas. Elle avait disparu. C'était comme ça, à Paris, en banlieue. Pas seulement aux permanences du Parti. Aux sièges de toute sorte d'organisations, Amis de l'URSS, rue de Londres chez les femmes, au Secours populaire, dans les Bourses du travail, des locaux syndicaux sous prétexte qu'ils étaient en commun avec ceci ou cela, chez des militants à domicile... qu'est-ce qu'ils avaient déployé comme forces, si c'était comme ça dans tout le pays! Les renseignements variaient suivant les coins, ici on avait embarqué tout le monde, là personne. Il semblait qu'on voulait encore garder je ne sais quel aspect de légalité à ces opérations. On cherchait les tracts, les journaux... enfin, on voulait un prétexte pour arrêter les gens. Ça devait regorger, aujourd'hui, les commissariats. Probablement que ça allait continuer.

« On n'a rien à la maison? on a déjà nettoyé... »

C'était vers les huit heures du soir, ils étaient en train de regarder dans tous les recoins. Pas besoin de garder des adresses. Il faut faire attention aussi, avec les bouquins. Il faudrait les planquer. Tu crois qu'ils s'en prendraient aux bouquins? Cette Martine, toujours à trouver qu'on exagère! Et puis voilà qu'on sonne. Ils se regardent. On resonne. Vas-y, toi... François a juste eu le temps de glisser le *Manifeste* de Marx et Engels derrière le compteur à gaz. C'était Mme Blanc. On avait arrêté le camarade Blanc. Ils étaient venus au matin, ils avaient trouvé chez eux un paquet d'*Huma* clandestines. Elle faisait l'idiote, l'étonnée... Alors, ils avaient attendu dans la loge le retour du gardien de nuit. Elle se mangeait les sangs, la pauvre maman Blanc! mais comment le prévenir! Il n'y avait pas moyen. Quand il était arrivé, ah, mon gaillard, votre compte est bon! Récidiviste. Vous aviez été bouclé fin août, on avait eu la gentillesse de vous relâcher, rien appris alors? Et vlan, le poing dans la gueule. Mme Blanc avait crié. On l'avait fait taire. Elle avait voulu protester quand il avait dit que les *Huma* c'était lui qui les avait cachées dans la loge à l'insu de sa femme, mais il lui avait fait signe... Elle avait ravalé ses paroles. Il

avait toujours raison, Blanc. Elle était habituée à ne pas discuter avec lui. Mon Dieu! comme ils l'avaient frappé! Avec tout ça, ils allaient l'emmener tout de même, elle aussi. Et puis celui qui avait l'air d'être le chef, il avait dit, allez! laissez-la, après tout : une concierge, c'est utile dans une maison...

« Tu sais ce que je me demande? dit Martine. C'est si ils n'ont pas été chez le père Brillant...? » Le cul-de-jatte! Nom de Dieu! Elle avait raison, pour une fois, Martine : si ils allaient chez les types qu'ils ont repérés fin août! Non, ils n'y avaient pas été. Encore. Cette fois, on était dans l'illégalité. Ce n'était pas le Parti qui nous l'avait signifié. Mais c'était signifié tout de même.

Bon. Le secrétaire de la section était mobilisé. Celui qui le remplaçait, François ne connaissait pas son adresse. Maintenant il ne s'agissait plus de se croiser les bras. Si j'allais voir la camarade Corvisart? Il se disait le jeudi, le vingt-huit, en comptant ses billets de banque... un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... Nom de Dieu, je vais me tromper... Excusez, monsieur, je crois que j'ai fait une erreur... Je penserai à la camarade Corvisart quand j'aurai fini... un, deux, trois, quatre, cinq... et je disais cinquante, deux fois... deux cent cinquante mille quatre-vingt-trois francs quarante centimes... nous sommes d'accord... Il avait acheté le *Popu,* ce matin. Parce que Mme Blanc lui avait dit que c'était encore le mieux renseigné, pour leurs affaires. Le *Popu,* ce matin-là, faisait état de la protestation des élus communistes contre la dissolution, des perquisitions et pas qu'à Paris : on parlait de Dunkerque, du Nord surtout, mais aussi du Pas-de-Calais, d'Abbeville, d'Amiens... Je ne sais pourquoi François s'arrêta plus particulièrement au fait qu'à Perpignan, devant un café, on avait arrêté le secrétaire local du Parti, qui proférait des propos défaitistes... Dans le même journal, on dénonçait la minorité de la Fédération des cheminots qui avait voté contre une motion désavouant le pacte, le vingt-cinq dernier : Midol, Tournemaine... On les donnait à la police, quoi. François connaissait un peu Midol. Ça lui fit plaisir, et puis ça lui mit du cœur au ventre. Si Midol... alors puisque Midol... « Non, monsieur... on n'a pas encore établi le contrôle des changes... il est question de le faire... mais jusqu'à présent... tant que le décret n'est pas passé à l'*Officiel*... »

Derrière ce monsieur, il y avait quelqu'un que François Lebecq connaissait très bien. Un encaisseur de la BNCI, Charpentier, son nom. Un grand maigre, comme ça, mais solide. Un type capable de se défendre contre des gangsters. Ce qu'il faut dans le métier. Le monsieur, c'était fou, les opérations auxquelles il s'intéressait, ah, et puis encore, combien est-ce que j'ai à mon compte? Je peux faire un chèque de trente mille? Mais, bien sûr, M. Bourdier... vous avez le crédit pour ça. Derrière l'encaisseur, il y avait une dame. « J'ai le temps, dit l'encaisseur, passez, madame, si vous êtes pressée... » François leva les sourcils : où aurait-on jamais vu une dame qui aurait répondu, non merci, monsieur, je ne suis pas pressée?

Quand elle eut touché son chèque, c'était une vieille toute poudrée, elle fit un sourire au galant encaisseur. Alors Charpentier s'installa bien à son aise, le portefeuille posé de côté, les coudes étalés sur le comptoir, la tête baissée devant la grille, glissant d'un long médius une feuille de papier, puis il croisa ses doigts, et dit : « La saison, bien qu'avancée, demeure belle... »

François lut le papier. Deux fois pour une. Puis leva la tête, et dit de sa voix blanche, indifférente : « Alors, passez toujours les espèces... — C'est compris? » dit l'autre en poussant ses liasses par le guichet. Lebecq fit oui de la tête, en comptant les billets de mille : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... » Charpentier était le responsable régional du syndicat des employés de banque. S'il avait quelque chose à dire en tant que tel, il n'avait qu'à s'adresser au délégué syndical de l'agence. Le délégué syndical était un

socialiste, assez... socialiste, quoi! Mais Charpentier agissait ici au nom du Parti. Le premier sentiment de Lebecq, c'était de lui dire : « Qu'est-ce qui me prouve, à moi, que tu es régulièrement mandaté? » et puis il se rappela la camarade Corvisart. Au fond c'était remarquable, ce que les choses étaient vite faites. Le Parti, dissous hier, reprenait aujourd'hui la liaison avec lui. Charpentier, évidemment, était bien placé, de banque en banque, pour atteindre les copains de leur spécialité. Et ceux qui diraient qu'il mêlait la politique avec le syndicat... on leur ferait remarquer qu'il n'avait pas parlé du syndicat, Charpentier!

Maintenant, comme ça, je comprends. C'est peut-être illégal, mais c'est régulier. On sait où on en est. On connaît ses responsabilités. Charpentier repassera toutes les fois qu'il le voudra. Pas besoin de rendez-vous, on connaît les heures d'ouverture. Pour se parler, à demi-mot, c'est facile. Les papiers se glissent très bien avec la monnaie. Et puis, il y a toujours des moments où il n'y a pas foule. Me voilà responsable de la propagande pour le XIV^e^. Ça veut dire? L'édition, rédaction et tirage des tracts et journaux, enfin la reproduction des numéros de *L'Huma* à la ronéo... et puis la diffusion des mots d'ordre... les slogans, quoi! à faire en papillons ou à écrire à la craie sur les murs, dans les boîtes, les rues... Je pense à la camarade Corvisart. Est-ce que j'ai la frousse, maintenant? Oui, un peu, soyons juste. Mais je le ferai. Correctement. Comme un bon employé de banque que je suis. Au Parti, ils ont su qu'ils pouvaient s'adresser à moi. Ils me connaissent. J'ai beau ne pas être un ouvrier d'usine.

En rentrant chez lui, Lebecq touchait dans sa poche le petit papier, avec toutes les indications, et *L'Huma* qui lui était parvenue entre les billets de cent francs... Il n'aurait pas fallu lui marcher sur le pied, ce soir-là : il vous aurait montré qu'il ne s'en mouchait pas. Avec toute l'ivresse de *son* aristocratie. Sa conscience de classe d'employé.

⁂

La bonne, un peu avant cinq heures du soir, quand elle a ouvert la porte, a regardé avec intérêt le visiteur. Pas qu'il fût habillé de façon extravagante, et d'ailleurs ici on voyait des gens de toutes les couleurs... positivement. Plutôt bien mis, enfin correct, avec un col mi-dur, ce qui pour la saison... Mais c'était un petit brun, et la bonne de M^e^ Watrin aimait bien les petits bruns. Celui-ci, il avait comme ça les épaules un peu rondes, le nez fort et busqué, dans un visage plutôt plat, une ombre de brosse sur une bouche mince qui se tordait curieusement d'un côté quand il parlait... et puis c'était le regard surtout qui l'intéressait, la bonne de M^e^ Watrin, les deux yeux n'étaient pas tout à fait pareils, on ne pouvait pas dire exactement qu'il louchait... pourquoi trouve-t-on ça si mal les hommes qui louchent? Au cinéma, c'est toujours des traîtres. Il n'y a pas de justice.

Le petit brun ne savait pas que M^e^ Watrin était mobilisé et que c'était depuis quelques jours M^e^ Le Tilleul qui le remplaçait, de toute façon il ne voulait pas déranger M^e^ Le Tilleul. C'était Mlle Corvisart, à qui il voulait parler, il savait que ça ne se faisait pas, il s'excusait, vous lui direz que c'est son cousin Paul de passage à Paris pour la journée, oh, elle sera étonnée...

Son cousin? Voyez-vous ça, Mlle Corvisart! On lui aurait donné le bon Dieu sans confession, et puis il était bien plus jeune qu'elle, le petit brun. Elle a bien raison, allez! pendant qu'elle le peut encore, qu'elle ait du bon temps : « Mlle Corvisart, c'est votre cousin Paul qui dit... » Ah, ça, elle a fait l'étonnée, il la connaissait, le petit brun, il l'avait dit.

« Tu m'excuseras, Marguerite, je n'avais pas le choix des moyens...

— Tu aurais pu trouver quelque chose de moins idiot, j'ai failli dire que je n'avais pas de cousin Paul! Tu aurais pu venir chez moi...

— Toi-même l'autre jour tu disais... Et puis, il y a ta mère, ce n'est pas utile qu'elle te pose des questions : elle me connaît...

— Alors, de quoi s'agit-il?

— Voilà. Tu dois bien avoir des petites économies... Tu as un compte en banque?

— Dis donc, ça ne te regarde pas. Oui, j'ai un compte en banque. Et après?

— Ne te fâche pas! Tout de suite! C'est pas curiosité. Voilà. Il faut que tu retires tes quatre sous d'où ils sont, et que tu viennes les déposer à la Société Générale, à mon agence... ou que tu fasses un virement... on t'ouvre un compte chez nous...

— Tu n'es pas malade? Qu'est-ce que c'est, tu racoles pour ta boîte?

— Laisse-moi t'expliquer. Le cousin Paul ne peut pas tout le temps arriver de province chez ton patron, chez toi il y a ta mère, tandis que, tu comprends, si tu as un compte en banque chez nous, tu peux venir tirer un chèque, ou demander un renseignement, pour des placements que tu te tâtes pour faire... tu piges? En attendant, prends ça. Oui, c'est *L'Huma*, la dernière. Tu vas te débrouiller comme l'autre fois. La machine est chez la femme à Guillaume, maintenant, ou elle ne l'a pas gardée? Elle l'a gardée. Bon. Puisqu'elle n'est pas repérée dans sa boîte, où il y a une cellule d'entreprise, c'est chez Lekain qu'elle est? elle n'a qu'à porter un paquet de journaux à Potterat : tu te rappelleras bien le nom... Potterat... il est à la manutention... je le connais, il a été délégué à la section... il se débrouillera. Pour le reste, arrange-toi avec le vieux Vuillemain, il sait qui voir pour la distribution. C'est un sale coup avec le camarade Blanc... tu sais qu'ils l'ont arrêté? et Molinier... et il vaut mieux pour l'instant ne pas utiliser Brillant... Tu comprends le système. Moi, je ne vois que toi. Toi, tu fais la liaison avec Micheline et avec Vuillemain... et puis c'est tout : plus de liaison avec l'autre, celui qui...

— Il faudra au moins que je lui dise!

— Bon, une fois. Tu saisis, l'appareil illégal... »

Lebecq triomphait. C'était sa revanche de l'autre jour. Il était certain que Marguerite Corvisart était renversée du tour des choses.

Il gâta tout, au moment de partir, par un mot de trop :

« Avoue..., tu m'avais pris pour un froussard...

— Non, dit-elle. Pour un rond-de-cuir. »

Rond-de-cuir! Il n'en fallait pas plus pour gâter son plaisir pour toute la journée. Puis vers le soir, il se dit qu'après tout, en donnant à cette expression imbécile, surfaite, dérisoire, le sens qu'elle pouvait avoir pour la camarade Corvisart, eh bien, cela prouvait tout au plus que la camarade Corvisart, eh bien, elle manquait simplement de psychologie, la camarade Corvisart.

Là-dessus, il se rappela qu'il avait oublié de lui donner les mots d'ordre à écrire à la craie. Ça, alors, c'était trop bête.

Il les lui passa le lendemain, quand elle vint à la banque.

« Tu as vu Micheline? Vous voulez un carnet de vingt chèques ou un de cinquante? »

Une phrase basse, une phrase haute.

« Je la vois ce soir. Cinquante, je pense. Les stencils sont prêts...

— Dites donc, Lebecq, qu'est-ce que vous croyez?... »

C'est M. Griveau qui vient demander un renseignement à son collègue. Ils parlent entre eux. Marguerite regarde l'interlocuteur de François, un monsieur assez barbu avec un lorgnon à découpe supérieure, et un gilet à fleurs. Est-ce qu'il a entendu le mot stencil? Peut-être qu'il ne sait pas ce que c'est

qu'un stencil, tout le monde ne sait pas ce que c'est qu'un stencil... Pour se donner une contenance, elle se remet de la poudre en se regardant dans la glace de son sac.

« Vous m'excuserez, madame, d'avoir dérangé mon collègue... »

M. Griveau est toujours extrêmement galant avec les dames. Il a rejoint son tabouret. « Pour les slogans, hein, Corvisart? n'oublie pas de dire à Vuillemain que par la ligne des jeunes... il sait qui je veux dire...

— Me voilà cliente de la Société Générale... J'espère que je n'aurai pas à regretter la banque précédente où j'ai été pendant quinze ans... mais votre agence est tout de même plus près de chez moi... et surtout maintenant...

— Oui, mademoiselle, je comprends bien... surtout maintenant... Mais je suis tout à fait sûr que vous serez contente... surtout pour ce qui est de guider votre portefeuille... »

Des deux personnes qui ont pris leur tour derrière Mlle Corvisart, l'une, qui a l'air d'une Anglaise, tire d'un grand sac de ménagère des coupures de dix et de vingt francs à faire frémir, et l'autre, un vieux prêtre, lève au ciel des yeux résignés, puis sort son rosaire

⁂

« Écoute, Marguerite... Bien sûr, on va faire le travail. Tout est prêt... Seulement... Oh, ça m'embête, qu'est-ce que tu vas penser de moi?

— Qu'est-ce qu'il y a, Micheline, tu as mal au ventre?

— Bien, un petit peu, tu sais... mais pas comme tu veux dire... c'est le lardon... L'autre jour, au bureau, pof, j'y ai été de tout mon cœur...

— C'est vrai... on oublie ton état... Tu comprends, la situation... Je ne te dis pas que c'est sans danger. Mais tu as la chance que ta voisine a été évacuée, après le départ de son homme... et, en général, tu n'es pas connue comme communiste, qui est-ce qui sait que tu as adhéré?

— Je te dis, Marguerite, que je n'ai pas mal au ventre comme ça. Je ne demande pas mieux que de faire tout ce qu'on voudra. Je sais bien ce que me dirait Guillaume...

— Alors!

— Alors, ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Mais de la machine. Laisse-moi te dire, tu causeras après. Tu dis, personne ne sait que j'ai adhéré : eh bien, justement, si... Il y a Lemerle, et ça suffit, Lemerle!

— Je t'ai dit moi-même de t'en méfier, mais quoi, Lemerle, il ne pense pas particulièrement à toi... tu es venue à une seule réunion, juste en dernière minute...

— Tu ne me laisses pas dire. C'est pas comme tu crois. Lemerle... depuis qu'on a été ensemble chez, comment tu l'appelles, le vieux bonhomme? Mercier... je ne peux plus m'en dépêtrer, tu t'imagines? Il m'attend à la porte de la boîte. Il vient ici, taper à la porte. Il prétend qu'il a la responsabilité, avec la cellule, devant Guillaume, de ce qu'il peut bien m'arriver. Alors il veille sur moi... Il veille si bien, qu'il m'a apporté des fleurs... tiens, pas plus tard qu'hier soir... elles sont là, dans le pot de confiture...

— Tu ne les as pas jetées?

— Pourquoi tu aurais voulu que je les jette? Elles sont jolies, ces fleurs... je ne vais pas me venger sur les fleurs. Naturellement, il me fait du plat... et moi, je lui dis : "Vous n'avez pas honte, M. Lemerle, une femme enceinte!" Alors, il dit : "Pourquoi vous m'appelez monsieur? Et puis ne me dites pas camarade, mon petit nom, c'est Fernand..." Il y a des femmes, d'être enceintes, qu'il dit, ça les rend affolantes...

— Mais c'est un dégoûtant! Tu n'as pas besoin de l'écouter!

— Oui... sauf qu'il sait très bien me rappeler cette soirée-là chez son ami Mercier... et qu'il sait bien que c'est ici qu'on a porté la machine. Je lui ai dit, bien sûr, qu'elle n'y était plus... seulement il n'est pas obligé de me croire... et puis il te connaît aussi... Alors, si ce n'est pas tout à fait un salaud, qu'est-ce que je risque? mais si c'est tout à fait un salaud, il vaut mieux le neutraliser...

— Eh bien, moi qui m'étais déjà fait interpréter quand j'ai raconté à la... enfin, au camarade qui m'avait demandé le travail, comment ça s'était passé avec Lemerle! Encore là, c'était un soir... Il fait du chantage? ouvertement?

— Tu comprends, on ne peut pas dire... C'est plutôt une impression... Et puis il me raconte qu'il est malheureux... qu'il a une femme qu'il ne veut pas quitter parce qu'elle n'est pas jeune... qu'est-ce qu'elle deviendrait? mais elle lui fait une vie!

— Ça, je veux bien le croire.

— Il chante des romances. Il essaye de me prendre les mains. Il veut m'inviter à dîner. Je m'en débarrasse comme je peux. Mais j'ai un peu peur, c'est évident... Alors, est-ce que tu crois, que si, maintenant, la machine va vraiment servir...?

— C'est évident... c'est évident... Le mieux, toujours, est de ne pas perdre notre temps. Il ne vient pas te voir à ces heures-ci, j'espère!

— Oh! Marguerite! »

Elle avait eu un tel ton de reproche et elle se cachait le visage dans les mains. Une vraie petite fille.

Elles sortirent la ronéo du placard où elle était dissimulée sous du linge. Puis la montèrent sur le pied.

« Il t'écrit au moins, ton Guillaume?

— Pas beaucoup, tu sais. Mais c'est pas son genre. Dans sa dernière lettre, il m'a fait comprendre qu'il y avait quelqu'un avec lui d'important..

— D'important? Qu'est-ce que tu veux dire?

— Enfin, de chez nous, du Parti. De la famille...

— Tiens, tu as déjà appris à dire comme ça, toi : de la famille?

— Bien sûr. Vallier, il ne dit jamais autrement. Alors sa famille, c'est la mienne, pas? oh...

— Qu'est-ce qu'il y a? »

Micheline s'était appuyée à la table.

« Rien, rien... j'avais un peu le cœur qui se levait... c'est l'odeur de l'encre, tu sais... On est drôle, dans ces états-là. Faisons vite, tu veux... »

Après tout, pensait Marguerite, s'il en pince pour la petite, ce maquereau sentimental... il ne va pas la dénoncer tout de même... quel intérêt? Il faudrait tout de même espacer leurs rapports. Je ne peux pas demander conseil à Lebecq... d'abord c'est trop difficile à la banque de s'expliquer... d'entrer dans les détails... puis qu'est-ce qu'il y comprendrait? « Hep là, fais attention, tu vas coincer le stencil! » Il n'y a qu'une femme qui peut comprendre... C'est ça, j'en parlerai à Rose... Il faut bien que je la voie d'ailleurs, j'ai rendez-vous lundi... « Alors, on y va? »

***

« Ah, par exemple, non, ça, ça ne va pas! »

La petite Rose Ducellier était toute rouge, et elle frappait le gravier de l'allée de son pied, qu'elle avait minuscule. Elle secouait ses boucles, enfonçait ses mains dans les poches de sa jaquette, et sa bouche s'était faite toute dure, toute rentrée... En d'autres circonstances, Marguerite en aurait souri. C'était comme d'habitude, au Luxembourg, à côté de la fontaine Médicis. Le ciel était tout gris, et il ne faisait pas très chaud. Cette fois encore, Rose avait dit :

« On devrait changer de lieu de rendez-vous... » Elle venait de lui raconter la visite domiciliaire qu'ils avaient eue à la maison, le 27 au matin. Oui, ça, ils avaient été de la première fournée. Vous pensez si Ducellier est sur leur liste! Ils n'ont pas eu de chance. Il n'était plus à la maison. Il y avait trois jours que... (Elle s'est interrompue, déconcertée, elle avait été sur le point de dire : que Mourre était passé lui dire.. Il faudra que je me surveille, si j'ai comme ça les noms sur les lèvres)... donc un camarade était passé lui dire de disparaître... Oui, comme ça.

« Et alors, vous, Rose?

— Je vous ai dit de m'appeler Mariette. Oubliez qu'il y a une Rose. Mariette. Et alors, moi? Eh bien, c'est ce que je lui ai dit à Ducellier... enfin, lui je ne sais pas son nom illégal, vous vous imaginez! L'autre lui a dit comme ça, il faut partir. Alors, il m'a dit : "Je pars..." Avouez que c'est raide... Si encore j'étais quelqu'un qui ne fait rien... Je le lui ai dit : "Alors quoi, c'est le divorce!" Il m'a dit : "Tu es stupide... si le Parti me dit..." Bon, j'ai dit, moi, je vais être là à me faire des idées... Mais non, il a dit, puisque tu travailles... c'est moi qui vais m'inquiéter de toi... moi, je serai bien à l'abri avec une fausse barbe... Ça, je ne sais pas si j'aurais dû le dire?

— Quoi?

— Pour la fausse barbe. Après tout, il n'a peut-être pas du tout de fausse barbe, il disait ça en l'air. On manque d'expérience. Vous croyez qu'il faut que je me fasse décolorer les cheveux? On dit que les négresses, en Amérique, elles suivent un traitement pour avoir les cheveux lisses. Si je faisais ça, alors sûrement ça me changerait... »

Elles riaient toutes les deux. Un vieux bonhomme qui jetait du pain aux pigeons les regarda passer, et hocha la tête.

« Vous disiez, Rose... Mariette,... qu'ils n'ont pas trouvé Ducellier chez vous... Vous étiez seule?

— Pas précisément. Il y avait ma cousine... elle ne pouvait pas dormir chez elle depuis que son mari est mobilisé... alors, je lui avais dit on se tiendra compagnie... Ils sont venus sur le coup de quatre heures du matin... Où est Ducellier? ils m'ont demandé... Il est en province, il doit revenir dans quelques jours... Vous croyez qu'ils sont bêtes! Il ne faudra pas lui écrire qu'on est venus, ils m'ont dit... Ils ont mis tout sens dessus dessous. C'était beau, allez, après leur passage! C'est pas bien grand chez nous, mais enfin, c'était rangé, propre. Ils ont tout regardé. Trois heures qu'ils sont restés. La seule chose, on avait des tas de bouquins. Toute la littérature du Parti, quoi. Ils ont tout emporté, les salauds. Justement l'ascenseur était en panne, et on habite au quatrième. Ils râlaient avec les va-et-vient. Bien fait pour eux, ils en ont eu plein les jambes...

— Ils n'ont rien trouvé.

— Non. Imaginez-vous, il y avait le discours de Molotov... pas le dernier... celui du mois de mars... la brochure qui est si utile... je l'avais posée sur le poste... Ils ont tout regardé, ils ont soulevé le poste pour voir s'il y avait quelque chose dessous... ils n'ont pas remarqué le discours de Molotov...

— Un discours de mars? Quel discours?

— Comment, vous ne le connaissez pas? Mais alors, comment vous expliquez le pacte aux gens? C'est celui où, déjà en mars, Molotov a déclaré publiquement que les Français et les Anglais ne voulaient pas s'entendre avec les Soviets, qu'ils amusaient l'opinion, et que s'ils continuaient comme ça, l'URSS serait obligée de s'entendre directement avec l'Allemagne... qu'il ne lui resterait rien d'autre à faire... Vous ne l'avez pas? Je vous le procurerai, parce qu'il faut le populariser... Ça fiche toute leur agrumentation par terre... leurs étonnements hypocrites....

— Mais si on ne doit plus se voir... »

C'est là-dessus qu'elle lui avait raconté son nouveau travail, les directives de Lebecq. C'est là-dessus que Rose s'était mise en colère : « Voilà que ça recommence ! En temps normal, c'était déjà assez agaçant, cette façon des organisations de se marcher les uns sur les autres... Voilà, pour ce camarade, organiser la diffusion des tracts dans un secteur, ça ne peut se faire qu'avec vous, justement avec vous ! C'est pas malin, pourtant, n'importe qui peut vous remplacer dans ce travail-là. Tandis que moi, je comptais sur vous pour autre chose, où vous êtes placée comme personne. J'ai besoin de quelqu'un pour faire la liaison avec le Palais... Les avocats... Vous, on vous connaît comme la secrétaire de M[e] Watrin, et maintenant qu'il est mobilisé, si vous allez chez Lévine ou chez Viala ou chez Willard... vous pouvez même aller les voir aux Pas-Perdus... Et puis pas seulement les avocats du Parti, parce qu'on va travailler avec des avocats bourgeois... il y en a qui sont honnêtes... des jeunes... et aussi des vieux libéraux que ça révolte cette façon de se battre pour la démocratie en commençant par museler la classe ouvrière... tenez, votre Watrin, par exemple, qu'est-ce que vous en pensez ? Non, non, non, ça ne va pas ! Votre responsable... moi, je le lui ferai dire à votre responsable. L'ennui, c'est que ça prendra du temps. Avec cette illégalité, tout prend du temps. Il faut remonter la chaîne, à tous les coups attendre le rendez-vous fixé avec l'échelon suivant... et il y a des camarades, ils ne se voient pas souvent... à cause des responsabilités, tout ce qu'ils ont à faire... Alors le temps que ça redescende de l'autre côté... N'importe. Votre responsable, on lui dira...

— En attendant...

— En attendant, bien sûr, faites son boulot. Je ne peux pas désorganiser le travail local. Mais soyez prudente. Faut pas tomber. J'ai besoin de vous, moi... Compris ? En principe, nous devons suspendre nos rendez-vous en attendant... pas de communication entre les appareils... c'est la loi... mesure de sécurité... le Parti ne blague pas avec ça. Tout de même, dites-lui, à votre responsable, que sans attendre il doit vous doubler... Même si ce n'était pas pour vous repasser chez nous... on doit toujours prévoir, en cas que quelqu'un tombe, qui le remplacera, comment il sera mécaniquement alerté, comment il reprendra la liaison... On est encore à tout inventer, vous savez. Bien sûr, on fait des bêtises. Il n'y a pas mèche autrement... Mais dès qu'on vous signifiera que Mariette veut vous voir... alors le lundi suivant à l'heure habituelle... voyons, pas ici : on pourrait décider, au Palais-Royal, dans la galerie vous savez qui est du côté... tenez... » Avec la pointe du pied, dans le sable, elle dessinait le plan du Palais-Royal... voilà la statue de Musset... voilà le Conseil d'État...

Quand Marguerite a dit à Rose... c'est-à-dire à Mariette donc... l'histoire de Micheline et de Lemerle, Mariette a été très embêtée. « C'est grave, ça... il faut réfléchir... D'abord vous êtes bien sûre qu'elle vous dit la vérité, la camarade ? que ça ne cache rien entre eux ? oh, vous savez, quand il y a des histoires entre homme et femme, il faut toujours être méfiant.

— Non, vraiment, je mettrais ma main au feu...

— Vous auriez tort, camarade. Il ne faut jamais risquer, c'est trop précieux, une main... Examinons bien l'affaire : ce type, il vous connaît ? il vous a vue dans l'histoire du tract que je vous avais donné ? Il sait où vous habitez ?

— Je ne pense pas, mais évidemment, il connaît mon nom, à la cellule on m'appelait plus souvent Corvisart que Marguerite...

— Et il sait que vous êtes toujours en rapport avec la petite, bien sûr...

— Non, imaginez-vous. Elle est plus futée qu'on ne l'aurait cru, elle lui a dit un jour à propos de bottes, qu'elle était bien désappointée à mon sujet, que j'étais encore tout feu tout flamme au début de septembre, et puis que c'était,

à son idée, probablement les Polonais, mais je ne voulais plus la voir, ni personne, que dans la rue je passais la tête haute... enfin, ce n'était pas impossible que j'aie tourné casaque, mais je ne voulais même pas m'expliquer...

— C'est bien ça, elle est intelligente. Seulement avec ce truc-là, elle s'est chargée à ses yeux. Si jamais votre Lemerle veut vous parler, il faudra jouer la comédie, lui dire qu'il a passé de l'eau sous les ponts, que vous n'avez pas gardé les cochons ensemble... enfin quelque chose comme ça. Mais qu'est-ce qu'on va faire avec Micheline? Remarquez, ça ne me regarde pas, c'est l'appareil de votre responsable, pas le mien. Mon idée à moi, c'est qu'elle ferait mieux de changer de quartier, à la cloche de bois. Comment est sa concierge... Il faut dire tout ça à votre responsable, c'est à lui de décider... Si c'est le même qui vous a fait cette histoire, la première fois! Enfin. On travaille avec les hommes qu'on a... vous voyez, moi : je ne me le suis pas fait redire. Ils sont venus à la maison dans la nuit de mardi à mercredi. Eh bien, mercredi, j'ai quitté la maison. Sans regarder derrière. Ma cousine est restée, elle, ce n'est pas la même chose. Je sais, on a déjà vu avec des camarades, il y en a, l'idée de quitter son chez-soi, ils en font un monde! Quand on pense à ce que c'est souvent, leur chez-soi! Enfin les gens sont comme ils sont... »

Avant de se quitter, Mariette voulait lui donner les informations. Marguerite avait vu la dernière *Huma*? Oui, puisque... C'était bien la dernière? qu'est-ce qu'il y avait dessus? Maintenant Marguerite aussi devrait prendre un nom. Un nom d'homme par exemple, un nom pour l'appareil : par exemple, Philippe... Ah non, j'oubliais. J'ai déjà un Philippe! Gérard, ça vous va? Va, pour Gérard. Alors, Gérard, vous savez que les copains à la Chambre, dès mercredi, ils avaient déclaré un nouveau groupe, le Groupe ouvrier et paysan... Hier il a paru à l'*Officiel* un arrêté de liquidation des biens du Parti... Oui, ça, je l'ai vu, c'est dans les journaux de ce matin... Nous avions encore espéré sortir le journal des *Jeunes Filles*. Vingt-quatre heures plus tard ça y était. On se croyait très malignes, on avait changé d'imprimerie, on était à l'imprimerie de la rue Amelot... bien sûr ils étaient au courant... mardi soir, on y avait été avec Marie-Claude, on avait travaillé toute la soirée à l'imprimerie, et puis! Enfin c'est cette nuit-là qu'ils sont venus chez nous : c'est rageant.

« Pendant que vous vous échiniez à l'imprimerie, dit Marguerite, le Conseil des ministres décidait la dissolution, mais les flics, il faut croire, n'attendaient qu'un coup de fil...

— Vous vous représentez. Ce que ça aurait été beau si les *Jeunes Filles* étaient sorties! De toute notre presse, il n'y a que la *VO* qui ait tenu.

— Aussi un peu partout on demande la suppression de la *Vie ouvrière*...

— Mais vous vous représentez... Gérard! Le numéro était tout prêt, et vous savez ce qu'il y avait sur la couverture? La maman à Jeannette avec le petit Jean, le fils à Maurice! Bon, maintenant, c'est pas demain qu'on fera des journaux avec des images... Nos pauvres *Jeunes Filles*! En attendant, le mouvement des marraines pour les mobilisés a commencé... »

Elle regarda l'heure à son poignet. Assez bavardé! Il n'y a pas loin d'ici la rue du Four, mais elle avait promis à Danielle de passer rue du Four. Je crois bien que Danielle ferait aussi bien de quitter la rue du Four. Elle a beau être dentiste et femme de mobilisé...

XIII

« Oh, maintenant, à part les Brinon qui sont, je crois, encore en province... tout le monde vraiment, tout le monde est rentré à Paris ! » dit Suzanne de Cautèle.

On est merveilleusement bien dans la villa de Maisons-Laffitte. Il tombe une de ces pluies qui n'entrent pas par la fenêtre, alors on peut laisser tout grand ouvert, sur le jardin alangui d'automne, où de vieux petits amours de pierre rongée avec les fesses noires et les guirlandes un peu cassées se répondent de part et d'autre d'un tapis de feuilles jaunes. Visconti assure que ça fait Henri de Régnier.

Il y a là un tas de gens. Toujours le six octobre, chaque année. C'est l'anniversaire de Simon, le maître de maison est très chatouilleux là-dessus. Pas de gâteau avec des bougies roses, sans doute, mais des cadeaux sous les serviettes de tous les invités : qui une cravate, qui un beau mouchoir... Il y avait un Dunhill tout à fait extraordinaire à la place de Fred Wisner, Mathilde Visconti avait un flacon de *Shocking*, Rita Landor, venue en voisine, dans une robe de veuve à grand décolleté, poussait des cris d'extase devant un poisson à queue de voiles dans un petit aquarium éclairé à l'électricité. Suzanne persuade Alice de Saint-Garin qu'elle n'a pas besoin de faire maigre bien qu'on soit vendredi : d'abord c'est la fête de Simon, alors à lui le péché, et puis de toute façon pendant la guerre il y a dispense. « Pour les militaires, Suzanne ! pour les militaires ! — Pas seulement, cousine, dans nos guerres modernes, tout le monde est à la même enseigne... » Visconti parlait de quelqu'un qu'on croyait aux Indes et qu'il avait rencontré la veille place de la Concorde. « Je vous le dis, répéta Suzanne, tout le monde est à Paris : plus on évacue, plus il y a de gens qu'on connaît !

— C'est peut-être, dit spirituellement Mme Landor, qu'on évacue seulement les inconnus ! Ah non, Fred ! ne faites pas marcher la radio : je ne peux plus entendre Éliane Cellys, elle m'arrache le cœur ! »

Tiens, Mme Landor appelle Fred, Fred... Je croyais, pense Cécile, qu'ils s'étaient vus pour la première fois l'autre jour chez Louise, où il y avait aussi Mlle Svedensen... Il est vrai que Mlle Svedensen vogue dans le Kattegat pour l'heure, et qu'elle a très peur des U-Boat, paraît-il. Dans sa serviette, Cécile Wisner venait de découvrir la première édition du *Faust* traduit par Nerval, « par M. Gérard » comme c'est dit : une très gentille attention personnelle de Simon. Il est un peu ridicule Simon, mais il aime faire plaisir. Bien sûr, Fred connaît beaucoup de jolies femmes à Paris, et puis est-ce que Mme Landor ne

tournait pas dans ce film sur une histoire de grévistes, et pour lequel on avait permis aux cinéastes d'utiliser le cadre de l'usine Wisner, l'autre année? Luc Fresnoy s'est assis à côté de Cécile. L'écrivain, avec son joli visage, un peu fané, cet air d'épuisement, les cheveux cendrés qu'il porte un peu trop longs, joue du porte-cigares en porc naturel trouvé à sa place. Il a l'air de vouloir faire la cour à sa voisine, mais il a toujours l'air de vouloir faire la cour à sa voisine. Daisy n'est pas là? Non, elle n'a pas pu venir, elle est au front. « Alors vous y alternez? qu'est-ce que ça veut dire, Luc? En général, tout est en désordre... déjà que vous ayez cet uniforme... bon, vous êtes à l'Information vous aussi! Mais Daisy au front!

— Vous savez bien, Cécile, que le général D... est le père adoptif de Daisy... Elle va présenter des modèles à son état-major...

— Non, vous exagérez! Passe pour le père adoptif, mais ces relations de famille n'expliquent pas une présentation de haute couture en ligne!

— En ligne, c'est vous qui exagérez, Cécile. Il y a bien le théâtre aux armées... pourquoi pas la couture? C'est une idée du général. Il est très original, le général. C'est une présentation de bienfaisance...

— Apparemment, mais de bienfaisance pour qui? Les mannequins sont jolis, je suppose...

— Non, je veux dire, comme un gala, au bénéfice...

— En temps de guerre, je croyais qu'on faisait des représentations à bénéfice pour les gens qui sont en ligne...

— C'est justement l'originalité : il s'agit d'un gala au bénéfice d'une œuvre pour l'arrière... Vous savez, l'arrière aussi est dangereux : vous avez vu cet horrible accident? Tout un train d'enfants évacués de Paris qui a déraillé... On ne sait pas combien il y a de morts...

— Luc, cria par-dessus la table le gros Malot, que les Visconti avaient amené à l'improviste parce qu'il avait le cafard, vous êtes impossible! Votre patron vient de démentir cette histoire susceptible de créer l'affolement...

— Ah? dit Luc. Le patron dément? Il ne manque pas de culot... »

Il était impayable. Pas que ce qu'il venait de dire fût précisément drôle. Mais c'était la manière. Tout le monde riait. On avait envie de rire. De penser à autre chose. D'oublier...

« C'est triste, soupira Suzanne, quand le jour tombe, il faut fermer les fenêtres à cause des lumières. Regardez comme c'est gentil, nous avons une saucisse qui se balade par là, tout près de nous!

— Vous y croyez, vous, aux saucisses, Suzon? » interrogea câlinement Rita. Et la maîtresse de maison, mutine : « Vous savez, moi, je ne crois pas aux alertes! Nous ne sommes pas des gens dont la mort viendra du ciel... »

Luc trouva ça très joli, et il le dit. En attendant, on n'avait qu'à commencer à dîner sans allumer, entre chien et loup. Ça faisait intime. Et puis personne ne raterait sa bouche... On n'attend pas le capitaine : Saint-Garin a cette affaire sur les bras, tous les interrogatoires... il arrivera quand il arrivera. Décidément, c'est une vocation dans cette famille-là : vous ne savez pas qu'il y a eu un Saint-Garin à la Convention, et qui a voté la mort du roi? Voui, l'aïeul du capitaine a été régicide! Où est Alice, à propos? Voyons, maître, vous n'allez pas monopoliser notre cousine Saint-Garin? Cela à l'adresse du couple bizarre que formaient le vieux Berdoulat, l'académicien, et la très charmante mais un peu grasse dame, avec ce teint si clair pour une brune, qu'il avait entraînée à l'air, se profilant sur le jardin. Ils s'excusèrent, et Mme de Saint-Garin s'assit à côté de Malot... Oh, c'est trop gentil, Simon! Je t'embrasse. Un bécot du bout des doigts lourds de bagues.

« Vous savez, vous savez... Suzanne surveillait le service... nous sommes revenus du Sud-Ouest en voiture. Quoi ? ah oui, c'est le Maréchal, mon cher, qui nous en a persuadés... Paris est tout à fait normal, il nous a dit, tout à fait normal... A quel propos ? ah oui... alors, en route, nous avons un pneu qui crève, en plein Périgord... dans un village... sur le mur devant nous il y avait écrit : "Foies gras"... voilà. Vous allez nous dire si c'était une bonne panne... »

C'est vrai que la lumière décroissante, ça fait intime. Luc Fresnoy pense : il faudra que je dise un mot gentil à Malot... à propos de Messermann. Cécile est à contre-jour, ses boucles paraissent presque blanches sur le col frêle, la robe sombre. Elle semble concentrer l'ombre dans son visage encore enfantin. Luc la regarde comme s'il ne l'avait jamais vue : il y a du mystère dans cette fille... Malgré le désir général d'être gai, l'éclairage porte à une certaine rêverie, la conversation se particularise de voisin à voisin. Les convives sont un peu comme ces roses où meurent des flammes... il y a un vers d'Apollinaire... et puis pour la saison c'est d'Aubigné : *Une rose d'automne est plus qu'une autre*... Le propre des citations entre gens bien élevés est de ne jamais s'achever. Il y a une touche d'ironie dans la voix de Cécile qui le fait observer à Luc. Mais lui, que rien ne désempare : « Ça fait Debussy, vous savez... » il fredonne sans la finir non plus une phrase de... Mais qu'est-ce que c'est ? *La Terrasse des audiences*... voyons... du *Clair de lune*...

Cécile le trouve bien affecté, sans doute, Luc... mais je ne sais ce qu'on sent en lui d'apaisant, de pas comme chez tout le monde. Pas besoin d'écouter exactement ce qu'il dit : c'est plein de littérature, d'allusions... il suffit de le suivre... Il n'a pas cette épuisante perfection d'animal qui la fatigue chez Fred, il pourrait être malade, enfin s'endormir quand il ne faut pas, vous oublier au milieu d'une phrase... il n'a pas non plus cette intensité de la jeunesse qu'il y a chez Jean, cette avidité, ce gouffre. Est-ce que je pourrais être assise comme cela, publiquement, à dîner, à côté de Jean ? Je crois qu'il me fait la cour, Luc... Qu'il me fasse donc un peu la cour... Daisy est chez son père adoptif... jamais entendu parler de ce père adoptif... Il est un peu complaisant, M. Fresnoy, peut-être. Qu'est-ce que ça me regarde ? Il a une jolie voix caressante.

« Cécile, dis-moi que mes foies gras sont divins ! crie l'aigu de Suzanne par-dessus des chocs de cristal.

— Tes foies gras sont divins... »

Le rire doux et profond de Luc, son profil régulier qui s'enfonce entre chien et loup : il y a chez lui du loup, le loup blond qui court sur la neige...

« Comme vous avez dit ça, Cécile... Tes foies gras sont divins... »

Leur rire bas à tous deux est comme une complicité avouée.

Il a posé la main sur la main de sa voisine, elle n'a pas retiré la sienne. Elle regarde cette main sur la sienne avec une espèce de fascination. Une main longue, pas grande, longue, qui aurait l'air faible d'abord, une main d'homme pourtant, gonflée d'une grosse veine arquée... qui se fait dure sur ses doigts. Il y a d'habitude chez le Luc qu'elle connaît un mauvais goût, une ostentation de la poésie, qui l'a toujours écartée de lui. Et puis là, tout d'un coup, qu'est-ce qu'elle a ? une espèce de vertige vers cet homme, qu'elle sent trembler près d'elle. On entend le fou rire de Rita Landor là-bas. Probablement que Fred lui dit des énormités. Et Mathilde qui parle posément avec Simon, et Malot qui parle mangeaille à sa voisine : qui est-ce sa voisine ? Ah oui, cette parente de Simon que Cécile a vue une fois ou deux, la Saint-Garin. Mais est-ce que tout cela existe ? Il n'y a que cette proximité d'un homme... on ne peut pas dire de Luc, Luc c'est déjà trop précis, quelqu'un qu'elle connaît, qui ne la trouble pas... Mais un homme. L'homme qui d'habitude se dissimule sous ce nom, sous le complet, la bonne éducation, la littérature de Luc Fresnoy. Vraiment,

elle s'est assise là, tout à l'heure, il n'y a qu'un instant, à côté de Luc. Elle était à cent lieues. Puis, l'ombre, je ne sais, sa voix peut-être, l'espèce de mascarade du soir, cette intimité qui s'est établie... Je ne vais pas tomber amoureuse de ce type, de cet homme? Quand elle pense *homme,* elle faiblit. C'est étrange. Qu'est-ce que j'ai? De quoi parle-t-il d'ailleurs...

« On avait dit, Luc, qu'on ne parlerait pas de la guerre.

— Mais je ne parle pas de la guerre, Cécile, à quoi rêvez-vous? Même le mot guerre dans ma bouche, si le hasard veut qu'il y roule, c'est pour mieux m'éloigner d'elle, et de vous me rapprocher... Est-ce qu'il n'y a pas un peu de folie dans ce drôle de soir, mon amie... vous permettez que je vous appelle mon amie? » Il a remonté légèrement sa paume et ses doigts sur le poignet de Cécile, vers l'avant-bras. Elle frémit. Il prend cela pour une acceptation, un pas de plus vers cette intimité fragile, impossible, qu'un rien va détruire. « La guerre... tout le monde est d'accord... qui en veut? À part quelques fous et des banquiers... tout le monde la fuit... la renie, et elle est là pourtant... Quel besoin a-t-on d'en parler, c'est une telle horreur, il serait si naturel de la refuser non seulement du cœur, mais des lèvres... et pour un instant, rien qu'un instant que par une magie inexpliquée nous voici tous deux comme deux amants... » Il y a une teinte d'angoisse sur ce mot, dans cette gorge, avec le silence vite brisé qui le suit. « Vous voulez boire? » dit-elle. Et il a dit non d'une pression de la main au pli du coude. « ... comme deux amants... Qu'est-ce que je disais? nous sommes fous, n'est-ce pas, mais l'admirable c'est d'être fous en même temps, ensemble... ah oui, même pour cet instant égaré, elle vient entre nous, l'affreuse, la vulgaire, elle vient entre nous comme un verre de gros rouge renversé, et si c'était du sang? Je ne veux pas parler de la guerre. Qu'elle soit, puisqu'il n'est pas de notre pouvoir de faire autrement! Mais fermons sur elle nos yeux faits pour d'autres images. Ayons ce privilège rare d'opposer à la réalité ignoble... ceci qui est en nous... le plus secret de ce qui est en nous... et qu'on ne peut pas nous ravir, malgré leur tapage, la radio, l'encre grasse des journaux, le tumulte des états-majors, la pauvre mort de ceux qui n'y comprennent goutte. Je ne vous parle pas de la guerre, Cécile, je vous fais la cour : vous savez bien que je ne fais rien d'autre que vous faire la cour... C'est étrange, l'idée ne m'était jamais venue de vous faire la cour. »

L'ombre devenait tout à fait épaisse, et la pluie au-dehors plus forte, et comme joyeuse, claire et pourtant étouffée par les feuilles.

En même temps, le brouhaha des convives, les rires, les chuchotements, comme les paroles nettes, faisaient un concert dont le ton allait se haussant. « Cécile, qu'est-ce qui nous arrive... qu'est-ce qui m'arrive vraiment? J'ai de vous une envie démente... je ne comprends pas comment tout d'un coup... je ne vous parle pas de la guerre, mais voyez-vous, tout se confond, une peur profonde, panique, et l'envie de vous prendre dans mes bras, de faire de vous... Vous êtes la vie, comprenez-vous bien. Comme tout le monde, comme tout le monde ces jours-ci je ne pense qu'à la mort, à ma mort... je ne vous parlerai pas de la guerre... Cécile, que nous ne nous levions pas, que nous ne quittions pas cette table, cette pièce pour le secret d'un grand lit noir et gémissant, c'est une folie, Cécile, une folie que nous ne pourrons jamais réparer... »

Dans le bruit de voix, de chaises remuées, d'argenterie choquée, il y eut comme à un paroxysme une petite sonnette agitée, aigrelette, et des mains qu'on battait, et l'appel étranglé de rire de Suzanne qui avait l'air de crier avec la pointe des cheveux vers les domestiques. Et les domestiques fermèrent les volets sur la pluie et les feuilles dans les hautes, hautes fenêtres où coururent les rideaux bleu pâle doublés de pourpre dans la grande clarté des lustres à pendeloques, des bouquets de feu cruels aux yeux soudain.

La main de l'homme était tombée sous la table, comme morte. Cécile souriait vaguement. Et son voisin de droite, dont elle avait oublié l'existence, se pencha vers elle en disant : « Du rouge ou du blanc, chère madame? Le maître d'hôtel attend votre réponse... »

Cécile se sentit terriblement honteuse de sa négligence. D'autant que son voisin, cet homme assez guindé, qui devait avoir dans les cinquante-huit ans, avec son haut faux col, et son costume gris clair, ses cheveux encore un peu jaunes partagés par une raie au milieu, et rasés sur les oreilles, c'était Berdoulat, Ambroise Berdoulat, de l'Académie française, qu'on avait sûrement mis à côté d'elle parce qu'elle était la personne de la famille qui comprend la littérature, comme à sa gauche on avait placé Luc Fresnoy. Elle s'excusait. « Oui, chère madame, vous me laissiez tomber... c'est le privilège de l'âge... » Mme Wisner était décidément bien jolie, rien du côté maternel. Elle s'était franchement tournée vers l'académicien. Elle jeta pourtant un coup d'œil à la dérobée vers Luc. Le célèbre auteur des *Enfances Lusignan* et de *Mélusine d'Auteuil* lui parut à la grande lumière un tout autre homme que dans les ombres emphatiques : ses cheveux trop longs qui allaient mal à l'uniforme, une insignifiance des traits, une faiblesse de l'expression, surtout les épaules étroites pour la tête lui expliquèrent d'un coup pourquoi jusque-là elle n'avait eu pour Fresnoy aucun attrait spécial. Elle rougit de cet entraînement qu'elle venait de subir, de cette surprise des sens. Voilà où elle en était... comment tant de femmes peu à peu se trouvant à force de désœuvrement du cœur à la merci d'un passant quelconque, qui leur a fait illusion, juste le temps de s'abandonner. Elle hait Fred pour cela. Et pensa désespérément à Jean.

« De quoi parlent-ils tous, chère madame? disait Berdoulat en découpant soigneusement son escalope viennoise en petites bouchées égales, regardez Visconti ou votre époux, Mme de Saint-Garin ou cette chère Suzanne... Politique, politique... C'est la misère et la grandeur de ce temps de chienneries et de colères! Ah, il peut être heureux, aujourd'hui, l'ami Maurras! *Politique d'abord*... Il n'y a plus de *d'abord*... il n'y a plus que la politique, la politique et rien que la politique. L'homme moderne a mis le pied dans l'engrenage infernal, il a beau crier, pleurer, supplier, fuir la politique... tout l'y ramène : est-ce que vous imaginez quelqu'un ces jours-ci qui puisse se désintéresser de ce qui se passe dans les pays baltes : et qui savait, il y a un mois encore, qu'il y avait des pays baltes?

— Mais, dit-elle, que se passe-t-il dans les pays baltes? »

Berdoulat faillit asphyxier de rire : « Merveilleux! Fantastique! Oh, je ne vous quitte plus. Je vais installer ma niche de Diogène chez votre concierge, pour vous voir passer simplement, vous voir passer... Enfin, j'ai trouvé une femme! Non, vrai, vous ne savez pas ce qui se passe en Lituanie? en Lettonie? Merveilleux, merveilleux! » Avec le plus grand sérieux, elle interrompit ses exclamations : « Mais au fait, qu'est-ce qu'il se passe dans les pays baltes?

— Ce n'est pas moi, mon enfant, qui vais vilainement vous prendre cette virginité! Ignorez, ignorez ce qui se passe dans les pays baltes. Dans toutes les époques de pourriture, il faut bien qu'il y ait une sainte pour faire valoir le fumier : nous devions à la nôtre qu'elle soit si belle, et que la vertu chez elle ait le beau visage de l'ignorance! Aujourd'hui, l'*homo politicus* explique tout avec les élections, les monopoles, les jésuites, ou les Juifs. Si le pain vient à manquer dans un ménage, c'est que le mari n'a pas mis son bulletin de vote dans le tronc qu'il fallait. S'il y a la sécheresse, apparemment c'est la faute du ministre et s'il gèle c'est la Banque de Paris et des Pays-Bas... Nous ne croyons plus en Dieu, mais nous avons un diable qui est M. Hitler. Nous n'avons plus ni philosophie ni religion, la démocratie nous tient lieu de l'une et de l'autre,

le journal est notre drogue et la police notre médecin. Quand nous ne savons plus comment nous en tirer, nous faisons la révolution ou la guerre... un peu plus de malheurs, de crânes défoncés, des tripes dans la boue, ou piétine deux ans, trois ans l'*homo politicus* jusqu'à ce qu'on lui fasse un petit tombeau en Picardie ou en Pologne, et on élève dans les villages le monument collectif, collectif! à ceux qui viennent individuellement de crever... là encore question de municipalité : les gens de gauche veulent du Maillol, ceux de droite du Real del Sarte... Il n'y a pas de porte de sortie. Quand on est mort, c'est pas fini. »

Pourquoi l'aurait-elle interrompu? Elle ne savait que lui dire et elle se sentait en reste avec ce causeur. Il avait dû emmagasiner son pessimisme pendant tout le début du dîner... bien qu'il eût parlé avec sa voisine de droite, sans doute, et après tout... Après tout, ce bavardage la distrayait à peine de sa pensée profonde. Des questions qu'elle se posait. De Jean. De sa sœur qui avait épousé un homme *au-dessous d'elle*... c'était comme cela que Jean disait : un homme au-dessous d'elle... Puis la voix de son voisin se faisait plus insistante :

« ... Vers quelle lumière se tourner? Il n'y a que des lumières artificielles, les anciennes lumières naturelles sont rongées de taches comme le soleil, et le monstre de la science peu à peu les réduit à des explications rationnelles. On rend compte aujourd'hui même de l'accident : le hasard qui était notre dernière dent cariée, on nous l'arrache, et on nous met dans la mâchoire une dent nickelée qui s'appelle la loi des grands nombres... Autrefois on mourait pour des choses absurdes, mais des absurdités particulières : un tombeau en Palestine, une reine prisonnière, ou simplement le coup d'éventail d'un pacha sur une face d'ambassadeur. Maintenant, cela s'appelle Dantzig ou la Déclaration des droits de l'homme suivant les moments... Les solutions du christianisme aux grands problèmes de l'homme ne valent plus rien pour nous, peut-être, mais il faut reconnaître que c'étaient des réponses aux questions.

— Mais tout de même, dit-elle, vous ne m'avez pas dit ce qui se passe dans les pays baltes, en attendant...

— N'insistez pas! N'insistez pas! Je ne prends jamais de salade (cela au domestique)... Vous ne voulez donc pas garder un petit coin de mystère dans votre univers? une petite interrogation irritante ou au contraire une ombre paisible, un coin inconnu? Je parie que vous ne croyez pas aux tireuses de cartes, et que vous passez sans frémir sous les échelles? J'ai bien deviné? Là... qu'est-ce que c'est qu'une époque où on ne met plus de romarin sous la porte des nouveaux mariés pour qu'ils aient un garçon, et où personne n'enfonce plus d'aiguilles dans les poupées de cire pour faire mourir une femme qui refuse de coucher avec vous! L'obscurité... ah, rappelons, chère madame, l'obscurité dans notre jeu! Pouvons-nous exister sans l'obscurité, sans l'abîme, sans le vertige, nous autres gens des ténèbres!

— Peut-être pas... », dit-elle pour dire quelque chose, ou regrettait-elle tout à l'heure, et la désillusion des lumières? Berdoulat n'était-il qu'un causeur ou pensait-il ce qu'il disait? Il avait une façon assez hideuse de manger et de boire. Il y a plusieurs façons pour les choses d'être hideuses. Fred par exemple. Il n'y avait pas plus à redire à sa façon de mâcher qu'à la forme de ses épaules : la hideur était ailleurs... dans la forme de sa pensée... le mensonge de la conduite...

« Si! du fromage! protestait Berdoulat. Je veux bien en reprendre! » Le domestique trop pressé bafouilla des excuses et l'académicien se servit avec une satisfaction évidente.

« Suzanne, clama-t-il par-dessus la table, où prenez-vous votre gorgonzola ? Je croyais que la frontière italienne était fermée ?... vous voyez, jeune femme — il s'était retourné, confidentiel, vers Cécile — jusqu'où va la politique... dans le fromage, dans le fromage ! »

⁂

On est passé dans la bibliothèque au premier pour le café. C'est l'endroit le plus agréable. Le décor des livres, dit Alice de Saint-Garin. Malot, qui est un amateur, bouquine dans les coins. Il dit à Simon : « Votre Voltaire de Kiel n'est pas vilain... Ce sont les armes de qui ? — Ce sont les armes de Cautèle... » Malot aurait dû savoir. « Eh bien, votre mari ? » demande Visconti. Mme de Saint-Garin soupire : on ne sait plus comment on vit depuis deux jours avec cette instruction... « Fred, c'est moi qui vais inaugurer votre Dunhill ! dit Rita, coquette... si Mme Wisner permet... » Cette femme aurait les jambes un peu plus longues, pense Cécile, elle serait vraiment une beauté, et Cécile regarde les manières de Fred autour de Mme Landor. S'ils l'ont fait, ça doit être tout récent...

Ambroise Berdoulat n'a pas l'intention de lâcher si facilement sa voisine. Cécile n'a qu'une idée, elle : éviter Luc, qui a cherché à renouer, en sortant de table, la conversation interrompue par l'académicien bavard. Elle fera tout pour ne pas donner à Fresnoy l'occasion de lui souffler à l'oreille ces paroles qu'elle ne veut pas entendre. Berdoulat, après tout, c'est un bouclier.

Il s'est assis près d'elle. Très rouge. Il s'éponge avec un mouchoir très fin et très long. Il tape discrètement, comme sans y penser, du bout des doigts sur le genou de Mme Wisner. Il a repris le cours fluvial de son discours. Elle ne sait trop comment, Cécile. Elle avait la tête ailleurs. Le bourdon la berce. Brusquement, elle l'entend dire : « Vous y croyez, vous, à leur victoire ? » probablement à cause du ton interrogatif. Elle a un geste évasif...

« Ce serait horrible, soupira-t-il, horrible, leur victoire... Une confirmation donnée à tout ce qu'on peut détester. Il faudrait du coup croire à tous les discours de comices agricoles, multiplier sur les socles dans les villes ces messieurs de bronze qui désignent du doigt de la vérité le bistro du coin ou le magasin "Tout pour mon chien", avec un petit vent définitif dans le pan du veston. La victoire ! On en a déjà eu, des victoires, et où en sommes-nous ? Non, cette fois ce serait la catastrophe : alors mieux vaut la catastrophe... Pourquoi Simon est-il rentré ? c'est qu'il croit à la catastrophe... Visconti ? il l'appelle de tout son cœur... J'ai vu Georges Bonnet à la fin d'août, après le pacte Berlin-Moscou : il était hilare... on lui disait, voyons, contenez-vous, ça lui était impossible, il avait le fou rire... Tout le monde l'a remarqué ! Qui est-ce qui m'en parlait encore l'autre jour ? Ah oui, c'est le critique de cinéma de l'*Action française*... un garçon très fin... Et votre voisin de table, mon jeune confrère Fresnoy ? Vous croyez qu'il ne l'attend pas, la catastrophe ? Il est vrai que je le soupçonne un peu de souhaiter le pire, parce que, après un départ heureux, un prix littéraire, il a peur de rater son roman suivant... Le malheur d'autrui est une justification, et, quand il nous peut sembler solidaire de notre malheur propre, c'est mieux : une glorification. La catastrophe ! »

Luc, à faible distance, tourne son sucre dans sa tasse. Il regarde Mme Wisner avec une certaine perplexité, et ne prête qu'une oreille distraite aux propos de Mme de Saint-Garin. Il se sent désorienté. La situation n'est pas claire...

« Qu'elle vienne, la catastrophe ! claironne l'académicien. Qu'elle vienne ! » D'un coup de ses gros doigts boudinés, il a enfoncé son mouchoir dans son cœur. Il poursuit, intarissable : « Nous sommes les messianiques du malheur,

les masochistes de la destruction, nous cherchons les verges pour nous battre, nous ouvrons la porte à la foudre, par ici, madame la foudre! les uns au nom du bien, les autres au nom du mal... C'est que nous sommes, avant tout, des moralistes : l'*homo politicus* est un moraliste... Ainsi... »

Est-ce qu'il faut pousser plus loin ses avantages? pense Luc. Si c'est peine perdue, mieux vaut éviter un pas de clerc. D'autre part, s'il a l'air d'avoir oublié, c'est désinvolte... et puis on dit que c'est comme ça que fait avec les femmes ce petit rat de Martin-Jacquard, qui est notoirement impuissant...

« Ainsi, poursuit Ambroise Berdoulat, on a flanqué en taule deux pauvres bougres d'anarchistes, comme vous le savez, pour avoir signé, entre autres, avec un tas de gens très bien, des députés, des écrivains, le manifeste *Pour une paix immédiate*...

— Je ne suis pas au courant, dit Cécile.

— Non? vous n'avez jamais entendu parler du manifeste... petite merveille de la tempête! Vous permettez que je vous baise la main? »

Qu'elle le permît ou pas, il le fit.

« C'était dans les journaux d'hier matin, chère madame. Notre morale est satisfaite... deux truands en taule qui réclamaient le cessez-le-feu quand nos petits soldats sont en train de se faire tuer en Lorraine! Nous sommes des moralistes, je vous dis... mais l'intéressant est qu'il y a entre nous des divergences dans la morale, c'est ce qui s'appelle la politique... »

Simon voit bien Cécile aux prises avec Ambroise le volubile. Il voudrait intervenir. Il lui fait des signes par-derrière l'autre : elle n'a pas l'air de les voir. Peut-être qu'il l'intéresse, après tout, ce Berdoulat?

« Tenez, par exemple... tout le monde attend la catastrophe : seulement Visconti, quand elle sera arrivée, demandera qu'on pende Daladier haut et court... Daladier aussi attend la catastrophe, quand il est lucide : mais il se l'imagine sous la forme de la maison qui s'écroule sur lui... Ce en quoi, il pense mot pour mot comme cet excellent M. Hitler, qui dit à qui veut l'entendre que si par extraordinaire il venait à être battu il s'ensevelirait sous les ruines du monde... Notre Daladier est un peu plus boutiquier, voilà tout : la France lui suffit en fait de cendres... Moi, j'attends, j'attends le cinquième acte de la tragédie humaine, le grand patatras dont on ne pourra plus se tirer, et ce n'est même pas sûr qu'il y aura tant de morts que tout ça, je ne suis pas un optimiste... et puis nous manquons de grandeur... un patatras où personne ne reconnaîtra plus ses pieds ni ses bras de ceux de son voisin, et on ne saura plus à qui couper la tête, et la tête de qui c'est qu'on a coupée, et des siècles et des siècles de sottise humaine, de suffisance humaine, de prétention à connaître, de bocaux de pharmacie, de registres d'état civil, de statistiques et allez donc, les colonnes de chiffres à droite par quatre! de militarisme de l'esprit, l'humanitarisme à la tribune, de cléricalisme du cœur, de laïcisme de la soupe, des siècles de vantardise et de châteaux de cartes, d'hypothèses et de méningites, d'avarice familiale et d'impôts sur le célibat, la caboche, les portes-et-fenêtres, s'écrouleront d'un coup, pour laisser la plus sale, la plus noire, la plus grouillante, la plus désespérante des ruines, où l'avenir, s'il y en a par mégarde un, déchiffrera sur une enseigne le mot *Pygmalion*, et ne saura jamais que c'était un grand magasin... à tel compte que mes futurs collègues des Inscriptions et Belles-Lettres feront une petite confusion d'époque entre le siècle du percolateur et celui où les statues chantaient, la chlamyde et le short, la guerre de Troie et celle que je ne peux pas nommer encore parce que j'ai le choix des capitales, et que comme Simon ou Visconti, je n'ose pas encore dire, bien que ça nous fouille à tous le ventre, Paris, Paris, Paris! »

La période le tient, il a élevé le ton, il s'est imprudemment soulevé de son siège, il lance ses mains vers le ciel, son binocle est embué de perspectives... et il laisse ainsi à Simon de Cautèle l'instant propice à dire à sa cousine Wisner qu'en même temps qu'à Malot il tient absolument à lui montrer ses romantiques. Luc a été devancé, et fait la grimace. « Je vous ai sauvée de l'Académie, dites merci..., murmura Simon à l'abri d'un Cürmer.

« Non, je le trouve très intéressant... mais merci tout de même... c'est Luc qui me rase, cousin, et il s'apprêtait à prendre la succession... »

Suzanne passe au milieu de ses hôtes : « Courvoisier? Bénédictine? Imaginez-vous, qu'est-ce que nous sommes restés absents, cinq semaines? pas même... on nous a pillé notre cave! C'est incroyable. Pendant une guerre!

— C'est justement », dit Mathilde Visconti, et Berdoulat : « Cela devait être des gens qui ne rêvaient pas à la possibilité de votre retour... » Il s'est assis sur le divan vert à côté de Mme de Saint-Garin. Il aime en général les femmes un peu grasses, Ambroise Berdoulat, et puis il a l'impression, comme le maître de maison la lui a soufflée, qu'il a dû abuser de Mme Wisner; avec cela que Romain Visconti parlait à la cousine, et l'académicien a un penchant vicieux pour les parlementaires : ils l'attirent comme l'enfer.

Quant à Suzanne, elle donne naturellement la réplique à Mme Landor, ce qui permet à Fred de se taire. Ces sportifs détestent avoir de l'esprit toute une soirée.

« Vous avez entendu notre aimable hôtesse, renifle Ambroise Berdoulat. Qu'on vole en temps de guerre, cela lui semble renversant... »

La grasse Alice est sentencieuse : « C'est toujours renversant qu'au vingtième siècle il y ait encore des voleurs...

— Vous croyez au progrès moral, madame? demande Visconti.

— Vous pensez, vingt siècles après la venue de Notre-Seigneur!

— Ah, de ce point de vue... »

Berdoulat n'a pas l'intention de se laisser détourner de son thème et d'ailleurs on l'écoute avec beaucoup de respect : « Les gens s'imaginent que le déclenchement d'une guerre, du jour au lendemain, supprime un tas de choses qui appartenaient au temps de paix. Les voleurs, par exemple. Je lisais l'autre jour dans le canard de l'estimable M. Blum, un article mirobolant : *Les escarpes se seraient-ils assagis?* Il paraît qu'il n'y a plus d'attaques nocturnes, de fric-frac, de règlements de comptes, de vols à la tire, d'abus de confiance, de chantage au trésor. Il est vrai que ce serait ce bon M. Sarraut, qui n'attendait que la déclaration de guerre pour arrêter tous les spécialistes qu'il y avait sur le marché... Ici le préjugé est inverse : en temps de paix, les voleurs, c'est naturel, c'est toléré... Mais ne plaisantons pas. Dites donc, M. Fresnoy? » Il s'était retourné vers l'autre.

« Quoi donc? Pardon...

— Vous avez vu que notre commun éditeur... dix jours après la déclaration de guerre... a été supprimé par sa femme, cette très plaisante dame chez qui nous dînions ensemble il y a trois mois tout au plus?

— En effet, dit stupidement Luc.

— En effet, répéta férocement Berdoulat. Dix jours après la déclaration de guerre, mon cher Visconti! J'en parlais avec le ministre des Transports que j'avais été voir, à l'occasion de la restitution des trésors d'art d'espagnol au Caudillo... Il fallait des sécurités ferroviaires... Eh bien, le ministre, lui, veut voir dans cet assassinat un argument contre la nature même de cette guerre... Qu'est-ce qu'une guerre qui ne dérange pas les meurtriers, une guerre moins forte que les habitudes...

— Que l'on considère l'assassinat comme un des beaux-arts, mais comme une habitude, mazette! fit Luc.

— Oh, dit Visconti, chacun de nous juge des choses suivant son obsession du moment. Si je ne me surveillais pas, je serais comme Monzie : tout me servirait à mettre cette guerre en accusation...

— Mais vous vous surveillez... », souligna Luc d'une manière telle que le député le regarda en rapprochant ses sourcils de sa frange.

Le jeune romancier pensait à part lui que Berdoulat et Visconti aux prises, ça donnerait du joli pour le crachoir. L'académicien avait profité du regard de Romain pour le ressaisir.

« Je ne sais pas comment étaient les guerres dignes de ce nom, celles qui changeaient si bien les habitudes, mais de quatorze à dix-huit, ce ne sont ni les drames passionnels ni les meurtres par intérêt qui ont fait défaut... J'ai été amené à une petite statistique, justement, pour un livre que vous n'avez sans doute pas lu, mon cher député... » Petite pause, que personne n'interrompit et qu'Ambroise très vite acheva, ne tenant pas à souffrir : « Eh bien, il faut l'avouer, il n'y a ni Charleroi ni Marne des malheurs privés... c'est une simple illusion... la censure...

— Non, essaya de dire Luc, la censure ne coupe pas ces affaires-là... » Mais aussitôt Visconti : « Elle préfère apparemment faire taire les Munichois, ceux qui ne croient pas que M. Mussolini va nous poignarder dans le dos, à qui le nom de Franco ne donne pas des crampes et qui ne cherchent pas tous les jours un ennemi de plus à découdre, faute de trouver la route de Berlin... Je vous plains, mon pauvre Luc... le métier que vous faites...

— Permettez, protesta l'écrivain, je suis mobilisé, on ne me demande pas plus qu'à un fantassin si ça me plaît de faire de la marche au pas cadencé, de porter le fusil-mitrailleur, etc.!

— Écrire tout de même...

— Ce n'était pas de cela que nous parlions, coupa résolument l'académicien. Nous parlions des drames passionnels en temps de guerre. Le vrai est que, de toute une nation, combien y a-t-il de gens qui arrivent à la déclaration de guerre de façon consciente, organique? Une poignée. Les meneurs. Les criminels. La guerre, c'est leur crime passionnel à eux, alors il les absorbe. Mais les autres! Mais la multitude des autres! Ils arrivent à la guerre par surprise — sans quoi il n'y aurait pas de guerre — et la guerre les saisit en plein clair de lune, ou sur le point de se tuer, ou juste comme ils ont découvert que leur petit bébé chéri est l'enfant d'un autre, ou en train de se débattre avec des coliques néphrétiques... enfin la guerre, elle dérange plutôt qu'elle n'arrange, ils voudraient d'abord savoir qui était le monsieur dont ils ont trouvé la cravate dans la ruelle de leur femme... et puis maintenant que tous les messieurs sont mobilisés! Le drame de chacun s'enfonce dans le drame de tous, s'y perd, ou il éclate, et alors quel scandale chez les bien-pensants!

— Vous faites du Bernanos..., dit Fresnoy.

— Du Bernanos? S'il faut vraiment admettre qu'avec la guerre le drame de chacun disparaît devant le drame national, tenez! nous voilà en plein Giraudoux! Salut à votre patron, Fresnoy! »

Cécile, qui s'était approchée, dit tout doucement : « Mais, mon cher maître, ceux qui ne savent pas ce qui se passe dans les pays baltes... avec quoi meubleraient-ils leur tête, s'ils cessaient d'avoir leurs drames à eux. Et puis ne peut-il arriver que ce drame coïncide avec le drame de tous, par quelque chose... par le mensonge, tenez...

— Que voulez-vous dire? demanda Visconti, très intéressé. Le mensonge?

— Oui... dans les conditions normales, le mensonge est si bien tissé à la vie... on ne le voit pas... et puis il règne une politesse, une bonne éducation qui empêche les traits désagréables de l'existence de s'accuser... Mais avec la guerre...

— Je vous suis mal. On ne ment pas moins avec la guerre!

— Oh, non. Mais on ment différemment. On n'a ni le temps, ni la présence d'esprit de cacher le mensonge. Le mensonge devient cru.

— Cela, je vous le concède, chère madame... Bien que tout le monde n'ait pas des conditions de vie si différentes des conditions normales.

— Si c'est pour nous autres, affectés spéciaux, que vous dites ça..., dit Fred d'un peu loin (les voix avaient monté), détrompez-vous!

— Si peu que ce soit, reprenait Cécile avec un petit pli de mépris près de la narine, les hommes ont leur temps pris par l'armée, et ils n'ont plus les loisirs de la dissimulation : la lumière brutale des nouveaux rapports, la rupture officielle entre les hommes et les femmes, tout contribue à donner au mensonge son vrai visage de mensonge...

— Je ne vous comprends pas bien, Cécile », dit Luc qui s'était cru visé. Mais elle ne lui répondit pas et Visconti se lançait dans un beau développement, quand l'entrée d'un grand militaire, un capitaine, un homme d'une quarantaine d'années, osseux, un peu voûté, avec une moustache blonde qui cachait la lèvre, et des lorgnons, arrêta toutes les conversations. Simon se leva du coin où il avait disparu avec Dominique Malot. C'était Saint-Garin qu'on avait attendu pour dîner et qui n'arrivait que maintenant! Tant pis pour vous, le foie gras était divin! Il en reste, venez prendre quelque chose, vous raconterez vos histoires après... Merci, j'ai eu des sandwiches. Alice, tu l'entends! Des sandwiches!

Le capitaine de Saint-Garin avait été détaché par le ministère de la Guerre pour aider à instruire le procès des députés communistes. Mais comment, comment? Le procès des députés? Rita Landor n'était pas au courant, il y avait deux jours qu'elle n'avait pas lu les journaux. Comme c'est intéressant!

C'est à elle qu'il expliqua tout, à elle et aux autres. Parce qu'il n'y avait presque rien eu encore dans les journaux, et tout d'un confus! Seulement qu'en publiant au *Journal officiel* le décret de clôture de la session parlementaire, le gouvernement avait suspendu l'immunité des députés, et permis les poursuites contre le Groupe ouvrier et paysan, qui était le groupe communiste reconstitué. Cela, le 4 octobre. Le 5, une instruction était ouverte par la justice militaire sur la base d'une lettre remise par les députés en question au président Herriot le 2 octobre, et signée pour le groupe par les nommés Bonte et Ramette... En même temps, une nouvelle vague d'opérations anticommunistes, trois cent dix-sept municipalités suspendues et remplacées par des délégations spéciales, les conseils syndicaux des syndicats des communes de la Seine remplacés par des commissions nouvelles... « Et sur les quarante-trois députés inculpés jusqu'ici, nous en avons interrogés cinq le premier jour, dix aujourd'hui. Nous avons décerné deux mandats d'amener pour les signataires, Ramette et Bonte, en fuite... On en a appréhendé quelques autres en province. Les membres du groupe qui sont aux armées seront entendus devant des commissions rogatoires. Ah, et à la dernière minute nous avons appris que ledit Groupe ouvrier et paysan s'est enrichi d'une unité : M. Thorez qui a envoyé son adhésion par la voie du *Journal officiel.*

— Mais, dit Berdoulat, Thorez, Thorez... j'ai lu en septembre dans *Gringoire* qu'il était parti pour Moscou la veille de la mobilisation! Je revois encore ça : un petit encadré...

— Je l'ai vu aussi, acquiesça Luc.

— Mais non, il est aux armées! dit l'instructeur.

— Vous croyez? jeta Visconti, cet après-midi dans les couloirs de la Chambre le bruit courait qu'il avait disparu de son unité.

— Ce n'est pas officiel », dit Saint-Garin, et Simon, apercevant les possibilités d'une telle nouvelle : « Ce serait trop beau! On ne peut pas se laisser aller à le croire...

— Trop beau! protesta Romain. J'espère bien qu'on n'a tout de même pas commis l'imbécillité de le laisser nous glisser entre les doigts, tandis qu'on le tenait...

— Enfin, comme vous le voyez, ajoutait le capitaine à qui Suzanne avait préparé un en-cas à côté de son fauteuil de cuir, du foie gras et du champagne, nous avons bien travaillé et le tout est en bonne voie. »

Il se frottait les mains avec l'air de la conscience heureuse. Rita Landor ne prêtait plus la moindre attention à Fred, et Alice regardait son époux avec toutes les inquiétudes d'une mère, bien qu'elle eût six ans de moins que lui. Mais il était si maigre... C'était ce qu'elle disait tout à l'heure à Mathilde.

« Tenez, dit-il, regardez ça... »

Il sortait de sa poche un papier, assez sale, comme tapé à la machine, mais très mal, très gris, qu'on se passa de main en main. « Qu'est-ce que c'est? » criait Suzanne, toujours avec son timbre aigu. Les hommes se pressaient autour de Mme Landor qui l'avait pris la première. Tout d'un coup, Cécile les vit.

Elle ne savait pas de quoi il s'agissait. Mais elle les voyait, ces visages, la curiosité, l'espèce de joie cruelle, le mépris aussi, le triomphe... Elle avait vu le visage de Fred tout d'un coup changé, comme par un déclic : un Fred ignoré, violent, haineux... et les autres... Simon... François... le gros Malot... Berdoulat... Elle s'écarta. « Mais c'est *L'Humanité*! s'écriait Mme Landor. Oh, c'est misérable! Quelle pauvreté!

— Quelle niaiserie! renchérit Visconti, qui n'y avait pas tenu et l'avait pris entre les mains de l'actrice. Où avez-vous eu ça, mon capitaine?

— Oh, on en a saisi tout un paquet : j'ai pris un exemplaire pour l'étudier chez moi... à l'aise... C'est le plus récent numéro, vous savez! Il y a dessus la lettre à Herriot, la principale pièce d'accusation...

— Cela, dit Berdoulat, s'ils n'ont pas mieux à donner à leurs fidèles, ces gens-là sont finis!

— Donnez-moi ça, suppliait Simon... C'est vraiment d'un aspect misérable! »

Quand il eut pris la feuille, on vit bien pourtant qu'il ne la lirait pas : dans ses doigts maigres, le papier tremblait, il en prenait une connaissance plus physique au toucher, qu'il n'eût fait à la lecture.

« Rendez-moi ça, dit Visconti, vous ne le lisez pas... » et il le lui enleva pour lire la lettre à Herriot.

Il y avait une sorte de joyeux vacarme. On était bien, entre soi. La lumière était plaisante, Suzanne repassait des verres. La misère de ce journal clandestin, qui n'avait plus rien d'un journal, alors, non mais quand on se rappelle comment *L'Humanité* jusqu'à la fin août se tirait insolemment, publiquement par centaines de milliers d'exemplaires, un grand journal! redoutable... « Tu te souviens de ce qu'ils ont écrit de toi, Simon! crissait Suzanne, au moment de ton affaire avec le Kerillis!

— Vous permettez, cher monsieur? »

Cécile à la fin avait cédé à la curiosité générale. Elle essayait de déchiffrer le papier, mais c'était difficile, presque effacé, parce que l'exemplaire avait été chiffonné, qu'il n'était pas net.

« Le commencement, ça va, dit-elle, mais à partir de là, je n'arrive pas à lire... *Chaque Français veut la paix*... et plus loin, quoi? Soyez gentil, monsieur Visconti, aidez-moi... »

Visconti prit le tract et lut à voix haute :

« *Chaque Français veut la paix, car il sent qu'une guerre de longue durée serait terrible pour notre pays et compromettrait à la fois son avenir et ses libertés démocratiques. Il faut absolument empêcher qu'on puisse rejeter à priori des*

propositions de paix et nous conduire par cela même à l'aventure et aux pires catastrophes. Nous voulons de toutes nos forces une paix juste et durable et nous pensons qu'on peut l'obtenir rapidement, car en face des fauteurs de guerre impérialistes et de l'Allemagne hitlérienne, il y a la puissance de l'Union soviétique qui peut permettre la réalisation d'une politique de sécurité collective, susceptible d'assurer la paix et de sauvegarder l'indépendance de la France. Voilà pourquoi nous prenons conscience de servir les intérêts de notre pays en demandant que les propositions de paix qui vont être faites à la France soient examinées avec la volonté d'établir au plus vite la paix juste et loyale et durable que, du fond de leur cœur, souhaitent tous nos concitoyens...

— La trahison est patente, dit le capitaine de Saint-Garin, ils se font les avocats des propositions de l'ennemi. »

Romain Visconti hocha la tête : « Voyons, mon capitaine, les propositions de paix qu'on peut nous faire, il faut bien que ce soient ceux qui nous font la guerre qui nous les fassent...

— Tu ne vas pas défendre les communistes ! s'exclama Malot.

— Après tout, soyons beaux joueurs... poursuivit le député des Pyrénées-Orientales : juridiquement cette lettre à Herriot, ça ne vaut pas grand-chose !

— Comment, comment ? dit le capitaine qui s'étouffa d'un petit four. Qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Personnellement, je ne serais pas très exigeant... Puisqu'on a la faiblesse de se placer sur le plan de la démocratie, que des parlementaires remettent une note au président de la Chambre... ce n'est pas *démocratiquement* une raison de les priver de leurs libertés *démocratiques*... vous savez, moi, je n'ai pas peur des mots, et on n'a qu'à s'en foutre... Mais il faut craindre de renforcer ceux qu'on attaque. D'autre part, au point de vue constitutionnel, après avoir publié le décret de clôture, sans l'avoir lu préalablement devant les Chambres, comme on le fait toujours, c'est contraire aux usages... c'est le moins qu'on puisse dire !

— Il y a un précédent, dit Saint-Garin. En quatorze, quand Viviani est parti pour Bordeaux devant l'avance allemande...

— Je ne sais pas si c'est à dire, mon capitaine ; ou il faut accepter le parallèle... et Hitler ne menace pas encore Paris...

— Transposez dans les conditions modernes... sur le plan de la guerre civile... Les hommes de Staline étaient déjà au Palais-Bourbon... »

Visconti ricana. Il n'était pas assez sûr de cet officier de justice pour dire le fond de sa pensée. Oh, c'était un cousin de Simon... Tous les cousins ne pensent pas nécessairement de même : mais on n'aime généralement pas avoir de scandale dans sa famille. Vrai, que pour mettre en boîte les hommes de Moscou, on ait encore besoin de cette comédie de légalité, ça jugeait le régime ! On ne se donnait pas cette peine à Berlin ou à Rome, pour faire exactement la même chose.

« Pour le fond de l'affaire, je veux dire le fond politique... ce n'est pas non plus d'une solidité à toute épreuve... Les députés communistes disent qu'ils voudraient qu'on fasse la paix. Et ils vous objecteront qu'ils spécifient, pas n'importe quelle paix, mais une paix juste et durable... Nous sommes tous pour la paix.

— Oh, protesta Simon, pas pour la même paix !

— Eh bien, mon cher Simon, si je comprends,... à première vue... eux, ils voudraient faire la paix pour ensuite combattre Hitler avec Staline... ou même rétablir une paix qui leur permette de continuer leur propagande... nous nous voudrions faire la paix avec Hitler contre Staline... voilà toute la différence ! Et Daladier voudrait faire faire la guerre à Hitler contre Staline... Et Déat qu'on fasse la paix quel qu'en soit le prix...

— C'est bien schématique, grogna Malot. En attendant que Daladier nous débarrasse des communistes! Mais vous avez vu, ce torchon... »

Ils n'en finissaient pas de rire, comme des enfants qui ont trouvé un livre obscène. Ils se repassaient la feuille, ils disaient : misérable, misérable...

« Ils y croient tout de même... », dit Visconti.

Tout le monde le regarda avec stupeur. « Certains... oui, dit le capitaine. Et puis après?

— Après? des gens qui croient assez à quelque chose pour risquer leur liberté... ça ne vous paraît pas respectable? »

Tout le monde protestait à la fois. Dans le tumulte des voix, Luc Fresnoy parlait plus haut que les autres : « Nous avons tous connu des communistes... mon cher Visconti... c'est une maladie qui atteint les salons depuis trente-six... et jadis, au Quartier, moi-même... Dans les milieux littéraires... Je ne sais pas s'ils croyaient à ceci ou cela... mais c'étaient de sacrés menteurs... des gens bas... pas un qu'on puisse estimer...

— Il y a des braves gens partout, dit faiblement Alice de Saint-Garin.

— On dit ça..., ricana Berdoulat... pour ne pas choquer Malot avec les radicaux!

— C'est juste, dit Visconti, à l'intention d'Alice. Dieu sait ce que je pense des socialistes... mais tout de même Spinasse...

— Spinasse! cria l'académicien. Vous me faites mal au ventre!

— Je vous ferai observer... » C'était Simon qui mettait tout le monde d'accord. « ... qu'il ne s'agit que des communistes... et qu'ils n'ont ici pour eux que ce petit torchon, qui n'est pas un très brillant terrain de défense.

— Je ne sais pas. Je voudrais bien voir, moi, sur une petite feuille comme ça... ce à quoi nous croyons... nous tous... il y aurait des blancs!

— Oh, oh, monsieur Visconti, vous devenez bolcho? dit le capitaine de Saint-Garin, sur un ton bonhomme à la fois et judiciaire.

— Il a un faible pour les communistes, ce Romain! soupira Mme Landor.

— Je n'ai pas de faible pour eux, mais je trouve idiot de sous-estimer l'ennemi. Combien faudra-t-il de temps pour en finir avec des gens qui sont aujourd'hui peut-être les seuls chez nous à risquer leur liberté pour un chiffon de papier comme ça... A votre avis, mon capitaine, combien d'opérations de police peut-on faire en un jour sur l'étendue du territoire?

— Difficile à évaluer... trois à quatre cents... cette nuit-ci par exemple on donne un sérieux coup de collier, à ce que je sais.

— Alors, vous croyez que c'est l'affaire d'un mois ou deux? On n'aura pas fini à la Noël...

— L'essentiel, dit Saint-Garin, est que nous ayons les mains libres au printemps. Que nous attaquions des Balkans ou de Finlande, que nous tournions Hitler par la Hollande ou Staline par Bakou... Mais ça ne m'explique pas votre curieux libéralisme, mon cher député.

— Mon libéralisme se borne à constater qu'il y a des gens qui risquent leur liberté pour un chiffon de papier, et que ce n'est pas très habile de leur donner figure de héros auprès des gens crédules...

— Romain, je ne comprends pas, dit Fred. Figure de héros!

— Cela ne vous change guère; mon ami..., interrompit Cécile, vous ne comprenez jamais rien. Mais est-ce que vous ne croyez pas qu'il est l'heure de rentrer? Demain matin, le service de la France vous force à vous lever de bonne heure... Et je dois vous dire que j'ai affreusement sommeil... tout à fait individuellement... »

Comme elle allait sortir de la pièce, Fresnoy s'approcha d'elle : « Je vous en prie... Cécile... Nous ne pouvons pas en rester là! » Elle faisait comme si elle

n'entendait pas : « Cécile... est-ce que nous ne pourrions pas nous rencontrer ailleurs... demain ?

— Vous êtes bien pressé, dit-elle, et vous avez pourtant joliment raté le coche, Luc... Vous feriez mieux de penser à autre chose. » Il fit : « Ah ? » et pivota sur ses talons.

Elle pensa : celui-là, pas de chance que son drame à lui coïncide avec le drame national ! Pour la première fois, avec une brutalité, une violence inattendues, elle se demanda : Jean... qu'est-ce qu'il pense, Jean ? De la guerre... de tout ça... est-ce qu'il ne lui avait pas dit qu'il lisait *L'Humanité,* Jean ? Suzanne les raccompagnait, faisait toute sorte de projets, elle irait les voir ces jours-ci... ils avaient seulement des difficultés avec l'essence... Et du perron, montrant la masse brune de la maison voisine dans la pluie, maintenant c'était une bonne pluie épaisse et froide, les grands arbres étaient comme des torchons dans le vent : « Tu vois, c'est la maison de Weissmüller... Mme Landor habite encore là... » Cécile serrait son manteau autour d'elle. Elle ne regarda pas Fred.

Elle se demandait si Jean savait ce qui se passait aux pays baltes...

XIV

C'est un moment que Lucien Cesbron n'oubliera jamais. Un dimanche soir. On en avait assez d'être autour de la table, la dame du café, une grande bringue rougeaude, avec une dent d'or sur le devant, et une petite voix zozotante inattendue, leur proposait des liqueurs improbables : Tisane d'Aiguebelle, Tarragone verte, Cacao Choa... Ils s'étaient groupés autour du poste, juché sur ce drôle de chalet ajouré vert ; et Caërdal qui était toujours l'homme radio, partout où il allait, jouait avec les boutons, passant d'une station sur l'autre, coupant les airs ou les fredonnant de sa voix de tonnerre, brûlant les brouillages... Puis les informations...

Les six officiers ne regardèrent pas leur compagnon. Ils ne firent pas de commentaires. Ils étaient là, assis. Mègre mâchonnait un cure-dent. Le capitaine avait l'air méditatif. Peut-être bien que le sous-lieutenant Lauraguais aurait dit quelque chose, mais les autres se taisaient. Quand ce fut fini, et que l'appareil commença un air de jazz, Barbeau fit d'un air fâché, en battant l'air de la main gauche : « Ah, leur jazz ! Pourriez pas me trouver *Manon* ou je ne sais pas, *madame Butterfly*... » Ce qui permit à Caërdal de reprendre son exercice. Ces messieurs parlèrent entre eux service, enfin d'une chose et de l'autre. Cesbron posa quelques questions au sous-lieutenant sur les environs. Son empressement à répondre, et ce silence que cela fit... Qu'est-ce qu'ils pensaient, tous ? Après tout, Cesbron ne les connaissait pas. Moins il donnerait prise à la provocation. Il s'excusa auprès du capitaine Barbeau : le lendemain matin, avant la visite, il voulait pousser jusque chez le docteur civil, qui était à trois kilomètres de là, pour lui demander des choses qui manquaient... peut-être qu'il avait un vieux stéthoscope à lui prêter, et ça ne serait pas du luxe... en attendant d'en acheter un à Carcassonne un de ces jours...

Ils le regardèrent sortir : « Ça a tout de même dû être un coup pour lui... », dit le capitaine. Mègre hocha la tête. En général, on trouvait qu'il avait été assez crâne. « J'aime mieux, résuma Caërdal, être à ma place qu'à la sienne... » On lui aurait encore moins parlé que l'autre fois, quand il y avait eu la dissolution de son parti. Parce que maintenant, ce n'était plus la même chose, la surprise. C'était comme un programme qui se déroulait implacablement. Depuis deux jours, les journaux étaient pleins des nouvelles de l'instruction ouverte contre les députés communistes, des opérations de police un peu par tout le pays. Ces messieurs, à la popote, se demandaient si les poursuites seraient étendues aux députés mobilisés. Ils étaient partagés là-dessus. En majorité, ils auraient voulu que ça fût épargné à leur député à eux, ce brave type de Cesbron...

« Si c'est à cause de cette lettre à Herriot... il n'y est pour rien, notre docteur », disait Mègre. Mais Lauraguais, comme toujours, grognait que la lettre, la lettre... il s'agit de tout le mal que ces gens-là font à la France depuis cinquante ans !

« Pourquoi cinquante ? remarque Barbeau. Les lois sont les lois. Elles n'ont pas pouvoir rétroactif... Au jour d'aujourd'hui, on ne peut leur reprocher, à ces gens, que le crime de reconstitution de ligue dissoute. Vous ne me direz pas, jeune homme, que le méd aux a reconstitué une ligue dissoute à l'échelon, peut-être ? »

En rentrant chez lui, Lucien trouva Mme Dugard, qui l'attendait avec un mouchoir épinglé sur les cheveux. S'il voulait bien pomper un peu pour elle ? elle avait mal aux reins de tout ce qu'elle avait fait. Qu'est-ce qu'elle avait fait ? On ne sait pas trop ce qu'elle avait fait. Lucien, consciencieusement, pompa. Ce qui l'intéressait, c'était comment tout cela s'arrangeait dans la tête des autres. « Ces messieurs », par exemple... oh, pas très difficile à imaginer, ni ce que pourrait dire une Mme Dugard, bien sûr ! Mais les soldats, l'infirmier Bessières, je ne parle pas de cet idiot de Cuzin... mais le cavalier Guillaume Vallier, et les autres, les types auxquels il avait flanqué du sulfate de soude, le toussailleur, ces vignerons de l'Hérault, ces cultivateurs du Tarn, dont il avait consciencieusement regardé les semelles pour voir s'ils avaient les pieds plats... ce petit bonhomme avec une rose des vents tatouée sur le haut du bras... ce grand blond qui se prétendait épileptique... Et puis même Cuzin, qu'est-ce que c'est que ce mépris que j'ai pour Cuzin ?... J'entends d'ici ce que Maurice me dirait... La masse, quoi... et les ouvriers de chez Chenard et Walker, par exemple, à Gennevilliers... des braves types comme il en connaissait à Joinville... un peu isolés... surtout avec les départs des mobilisés... C'était ça, qui était l'important. La compréhension de masse. Qui est-ce qui m'a appris ce que c'est ? Maurice... Il n'y a pas à dire, au moment du pacte il y avait eu du flottement, et puis, et puis, on n'avait pas bien expliqué tout de suite aux gens, il faut faire notre autocritique. C'est ce qu'il dit toujours, Maurice, il faut faire notre autocritique. Moi, par exemple, quand un type avait l'air de flancher, je me disais c'est un salaud... Ce n'est pas juste, j'aurais dû chaque fois donner les arguments... C'est pour ça que nous sommes faits : donner les arguments. Cette fois, on s'était ressaisis, il semble, sur ce sujet-là, puis voilà cette histoire. Si on l'a fait, c'est qu'il n'y avait pas moyen autrement. J'imagine les conditions. J'aime tout autant penser que Maurice n'est plus entre leurs pattes. Mais ce que je pense moi, ce n'est pas intéressant...

« Eh, docteur, c'est assez pompé ! »

Mme Dugard lui criait de la porte de la cuisine. Des vestiges de soleils anémiques penchaient la tête du jardin voisin, par-dessus des groseilliers poussiéreux. On entendait une radio lointaine qui jouait *Nous irons sécher notre linge sur la ligne Siegfried*...

En attendant, ce n'est pas cette histoire-là qui va m'empêcher de dormir, pensait Lucien. N'empêche qu'il se retournait sur son lit. Le vent, qui était tombé vers les cinq heures, avait repris. Ce n'était plus le même vent. Un vent chaud, cette fois, humide. La girouette gémissait sur le toit. Une petite girouette de fonte bleue, qui représentait une maison, un arbre devant, et une bonne femme. Rrrr... une rafale la ramenait. A la fenêtre ouverte, la toile métallique cédait au vent, comme un couvercle de boîte de conserve, quand l'air y pénètre. Et puis rrrrr... encore la girouette là-haut, plus fort cette fois...

Il aurait pu se relever, lire. Il n'en avait pas l'envie.

La compréhension de masse. Qu'est-ce qu'on allait faire pour l'aider la compréhension de masse ? Parce que avec l'illégalité, la propagande... Même

si peu à peu on allait s'organiser, trouver des moyens nouveaux, employer d'autres méthodes... Ça prendrait quelque temps. Entre temps, la compréhension de masse... J'imagine ce qu'ils ont dû se faire enguirlander, les types qui l'ont laissé filer, Maurice...

Rrrr, rrrr... faisait là-haut la girouette... Est-ce qu'il allait pleuvoir ou non?

C'est bien de faire confiance à la masse. Bien sûr, je fais confiance à la masse. Mais se rassurer à se le dire, c'est flatter sa propre passivité. C'est plus facile de penser que le sens de classe, etc. Comme ça, pour ce qui est de soi, on se croise les bras sans remords. Bon : qu'est-ce que je peux faire pour organiser, pour faciliter la compréhension par les masses de la situation nouvelle? Je sais bien que je ne suis pas le seul. Je sais bien que d'autres. Mais moi. Le médecin auxiliaire Cesbron, en détachement à B... Naturellement, il est plus simple de penser que je peux si peu faire que mieux vaut se tenir tranquille, pour ne pas risquer de tout compromettre, et cela pour un résultat si médiocre... Je me demande s'ils ont bien reçu, les copains, mon adhésion au Groupe ouvrier et paysan? S'ils l'ont publiée... Ai-je eu raison de l'envoyer? Sans doute, puisque Maurice avait envoyé la sienne à ce que disaient hier les journaux... bien qu'on ne puisse pas raisonner comme ça... mécaniquement... Maurice est Maurice... En attendant ils vont organiser un de ces boucans contre lui!

Rrrr, rrrr, rrrr... Derrière la cloison, la vieille bonne femme gémissait en mesure avec la girouette du toit. Paul entendit la buraliste qui chuchotait pour calmer sa mère. Rrrrrrrr... pac. La girouette devait buter contre quelque chose. Il ne pleuvait pas?

Il fallait y arriver. On y est. C'est le combat qui commence. Alors Maurice en prend la tête. Je me souviens. Quand le CC et la fraction se sont réunis salle Colbert, pendant cette crise ministérielle, entre deux séances de la Chambre, quand Blum faisait semblant de vouloir nous prendre dans le gouvernement, que cela avait tout l'air d'y être, et puis il y a eu l'intervention de Maurice... je me souviens. Il y avait des camarades désappointés. Ils n'auraient pas détesté, eux, qu'on entre dans cette affaire-là : après tout, les camarades en Espagne... Je revois encore : c'était dans la porte de la salle Colbert, comme on sortait, le ton de Maurice, il parlait à Gitton... « Tu te voyais déjà ministre de la Guerre, hein? » Drôle à penser ce soir. Je l'ai là, dans l'oreille, ce ton de l'ironie chez Maurice... il a la voix qui grimpe un peu, quand il se paye la gueule de son interlocuteur...

« Oh, ces jambes, ces jambes... » La voix plaintive dans la nuit. Et rrr, rrr, rrr... comme si la girouette ne se décidait pas.

Il fallait y arriver. Qu'est-ce qui a déterminé les choses? Ils vont maintenant excuser la mise dans l'illégalité du Parti avec l'histoire de Maurice. Comme si ils n'avaient pas eux, d'abord, mis le Parti dans l'illégalité. Ils ne sont pas à ça près. L'enfance de l'art. Et comme si ce pas-là n'avait pas été décidé par eux de longue main... Ils n'ont pas osé du premier coup. Il fallait d'abord mobiliser les ouvriers, mettre en place l'appareil de guerre. Ils savaient que les Boches... enfin Hitler leur laisserait le temps. Bonnet devait avoir des assurances de ce côté-là. Puis quand ils ont vu qu'il n'y avait pas de baroud, que tout allait comme sur des roulettes, qu'on était bien sages. Il était bien question de Maurice, quand Blum y allait de son article quotidien qui n'avait pas d'autre but que de préparer le mauvais coup... Ils ont dissous le Parti. Maurice, alors, était à leur discrétion. Pour le second mauvais coup.

La pluie, voilà la pluie. J'aime autant ça. Même avec ces rafales. On l'attendait, et puis elle ne venait pas.

C'est la même chose que la pluie. Il faut en passer par la pluie, là aussi. Tant

pis si on est trempés, on se séchera après. Nous n'avons pas fini d'en voir. C'est de longue main qu'ils préparent ça. Le discours de Daladier à Marseille, il y a près d'un an. Il aurait fallu être sourd pour ne pas comprendre. Il leur fallait déclarer la guerre pour avoir les mains libres contre les communistes, c'est bien clair. A Marseille, les nervis de Sabiani étaient dans la salle, et ils cassaient la gueule aux radicaux qui étaient contre Daladier. Il fallait l'union sacrée... Ils ont la tête farcie de mil neuf cent quatorze. Oui, mais ce n'est plus mil neuf cent quatorze, c'est mil neuf cent trente neuf... Et même l'union sacrée contre nous, ils n'ont pas pu la mettre sur pied. Pas pareil. Il y a les Soviets là-bas. Ça, ils ne tiennent pas le système, les Daladier et consorts. Ils ne tiennent pas le système.

La pluie giflait les moustiquaires. Lucien se releva, et pieds nus sur le ciment alla croiser la fenêtre. Il écouta dans la nuit. La vieille dame avait dû s'endormir. Au-dehors, tout n'était que ténèbres. Recouché, il pensait aux Russes. A cette singulière aventure de la Pologne. A cette guerre d'un type nouveau, où les adversaires ont l'air d'alliés, et s'avancent l'un vers l'autre aussi vite que possible, pour avoir pour l'avenir le meilleur champ de bataille. Tiens, mais la voilà, la raison! Bien sûr. Ils ont frappé le Parti, parce qu'ils sont furibards, parce que la Pologne s'est effondrée... Quand je pense à ce qu'ils nous ont raconté à la commission des Affaires étrangères! Les Polonais qui nous disaient : occupez-vous de Mussolini, nous suffisons pour Hitler! La Pologne disparue, ils ne voient plus l'ombre de raison à se battre contre Hitler. La Pologne, c'était pour eux le garde-frontière à l'est... maintenant c'est Hitler... S'ils frappent le Parti maintenant, et maintenant précisément, c'est parce qu'ils se préparent à la guerre contre l'URSS... ils n'attaqueront pas Hitler... ils préparent leur coup... ils font la politique de Hitler ici, c'est pour quelque chose, non? Frapper le Parti dans Maurice... Bon Dieu! ça crève les yeux. La compréhension des masses... voilà de quoi ils ont peur, de la compréhension des masses. Et ils le savent, pas, que c'est nous qui organisons la compréhension des masses. Et ils ragent parce que le meilleur d'entre nous, celui que plus que tous les masses...

Le vent faiblissait. La pluie fine et folle tournait dans le potager, où la terre buvait comme une bête, on aurait cru entendre ses coups de langue. C'est pour toute l'eau que j'ai pompée, pensait Lucien. Toute l'eau que j'ai pompée... Cette eau-là, se confondait avec la vie, sa vie, tout le travail de la vie, pour comprendre les choses, pour être prêt à les comprendre... toute l'eau de la vie... Le vent faiblissait. Lucien... Lucien Cesbron... une nuit en Algérie, dans le sud... il était en tournée... Lucien Cesbron... Quelqu'un avait tiré sur lui... un Arabe, pourquoi un Arabe? lui qui aurait tout fait, pour qu'ils aient eux aussi la justice... voilà : on n'avait pas su leur donner les arguments... Alors ils allaient aux fascistes... voilà... par la fenêtre de la maison... chez un copain... pourquoi, pourquoi? Au matin, on avait trouvé la balle dans le mur de plâtras juste au-dessus de sa tête. Il ne s'était pas réveillé. Il dormait bien fort. Bien paisiblement. Mais on n'avait pas le droit de courir le risque avec Maurice... d'une balle... ce serait trop simple... il faut faire son autocritique. Jaurès...

L'autocritique était devenue une sorte de soleil pâle. Quelqu'un disait au loin : autocritique... Cela grinçait un peu. Le vent s'était-il relevé? La girouette là-haut... Autocritique...

Il dormait. C'était un pays de sables, à perte de vue. On en verrait de toutes les couleurs. Le sentiment du danger se perdait dans les sables.

Il dormait... Rrrr, rrrr, disait la girouette. Bien paisiblement.

⁂

« J'espère que vous serez satisfait, chef? C'est net, ça reluit, ça sent le propre... »

C'était le genre de Bessières, il appelait Cesbron *chef*. Si ça lui faisait plaisir... Ça voulait dire, je ne vais pas t'appeler docteur, tu es docteur comme mes fesses, ni te donner du monsieur le major quand tu n'es qu'un juteux... Bon. Passe pour chef!

Enfin, on avait nettoyé encore une fois. Dire que ça sentait le propre était exagéré. Il y avait des huit d'eau sur les planches, dont le fond était toujours passablement poussiéreux. Les trois malades se tenaient au garde-à-vous au pied de leurs lits. Alors, vous avez été à la selle? Oui, monsieur le major... Et de quoi elle avait l'air, cette selle? Eh bien... enfin, ni l'un ni l'autre n'étaient très contents de l'aspect de la chose. Bon, cette fois, vous leur donnerez... Au-dehors, ça soufflait, mais il ne pleuvait plus. Des types en bourgeron faisaient tournicoter leurs bourrins. Un artilleur chantait.

Dans la douceur du soir,
Entends ma ritournelle...

Bessières haussa les épaules : « C'est pas l'heure! » dit-il. Et avec une espèce de méchanceté, il sifflait quelque chose entre ses dents. Cesbron se dit : c'est du Bach. Et se passa le dos de la main sur le bout du nez aller et retour. Bessières devait mépriser les gens qui chantaient des romances de Tino Rossi, et il sifflait comme ça, histoire de dire, évidemment je le lave votre plancher, je fous de la créosote dans vos feuillées, mais si vous croyez que je vais oublier pour vos beaux yeux ce qui fait de moi... et cætera, parce qu'il était pianiste dans le civil, Bessières. Pi-a-nis-te. Et pour ce qui était du chef, puisque chef il y a, Bessières eh bien, Bessières, il était so-cia-lis-te, si tu veux savoir. Le poteau pour ces gens-là... le poteau.

« Sept cavaliers et trois artilleurs, ce matin, au carnet... chef.

— Ça fait dix », remarqua Cesbron. Bessières secoua la tête d'un air désapprobateur : « Excusez-moi, chef, ça ne fait que huit... j'en ai renvoyé deux, c'était pour leur bandage... J'ai pris note, pas la peine de vous déranger, ni de leur faire perdre leur temps pour si peu.

— Vous avez raison, Bessières. Bien que, vous savez, entre nous, leur temps...

— Bien sûr, chef, entre nous. Mais devant eux, on n'a pas besoin de faire comme si on le savait... » Attrape, qu'il pense, Bessières. Et il pense encore, Bessières, parce qu'il pense sans arrêt, Bessières : si tu crois que tu m'impressionnes parce que tu es député, d'ailleurs tu ne l'es plus pour longtemps député, trente-six dans ton genre, d'arrêtés, dans le journal de ce matin, et puis j'en ai vu d'autres, et qui n'étaient pas grand-chose. Non plus...

« Alors, Bessières, vous me les faites défiler ces dix qui sont huit, hein? Si ça ne vous fait rien, vous finirez de siffler votre chaconne après la visite... pas? »

Bessières cessa de siffler sans répondre, et dit : « Je commence par les artilleurs, à cause de mon camarade... » Il désignait du menton l'infirmier des artilleurs.

« Si ça vous arrange...

— Oh, moi... c'est lui que ça arrange! »

Pendant qu'il examine l'anthrax sur la nuque du premier artilleur — dites donc, Bessières, si vous n'avez plus d'alcool il faudra en commander! — Cesbron pense que, tout de même, il faudrait qu'il se surveille, parce qu'un zigoto comme ce pianiste, ça pourrait comme de rien faire lui donner une

âme de tortionnaire, il pourrait prendre son demi-galon au tragique, et devenir adjudant pour de bon...

« Ce qui manque, dit Bessières, c'est l'élixir parégorique... C'est fou ce qu'on en a consommé à Carcassonne! Les sous-offs, bien sûr... »

Cesbron ignore la remarque. « Et le soldat avec son pied écrasé?

— Il préfère coucher chez lui.

— Comment, chez lui?

— L'infirmerie ne lui revenait pas. Il est resté à sa batterie.

— Mais dites donc, je ne veux pas de ça, moi... »

Bon, si le chef ne veut pas de ça. Bessières fera ce que voudra le chef. « Alors, les cavaliers... »

C'est comme ça tous les matins. « Qu'est-ce qu'il a, celui-là? Mal à la gorge... Euh! Montre-la, ta gorge. Bessières, un abaisse-langue... Elle est un peu rouge, enfin... Si je te mettais consultation motivée, le lieutenant te foutrait dedans. Alors, exempt de service, hein? Mais la prochaine fois, tu tâcheras d'avoir du blanc...

— Oui, monsieur le major. Merci, monsieur le major...

— Au suivant... Tiens, Vallier! Qu'est-ce qu'il y a, Vallier? Une angine aussi? »

Ça n'a pas l'air d'être une angine. Guillaume a un soulier délacé, le bas du pantalon défait, pas de houzeau de ce côté-là, et il s'appuie sur un bout de bois. Il fait des grimaces, qui lui remontent de côté sa cicatrice sur la lèvre : « A ton tour, toi! » dit avec sévérité Bessières, parce que Guillaume était sorti de la ligne de ceux qui attendaient au-dehors, et le méd aux l'avait aperçu dans l'encadrement de la porte. La sévérité de Bessières, qui a chassé Vallier de son champ de vision, s'adressait autant à ce médecin de mes deux, qui fout la pagaille partout, et encore vous fait des réflexions sur la propreté. Il siffle à la muette, Bessières, derrière ses dents, la fugue étranglée tout à l'heure par ce coco, chaconne, je vous demande un peu. Chaconne! Le poteau.

« Suivant! »

Le brigadier qui les accompagne introduit les consultants : on dirait le type au portillon du métro, à sa façon de mettre le bras dans la porte, comme si une foule voulait lui passer sur le corps. Les bonshommes ne sont pas autrement pressés, sauf qu'avec ce vent, on serait aussi bien dedans : « Suivant! »

Tiens, pense Cesbron, Bessières a dû me trouver familier avec Vallier, qu'il l'a comme ça repoussé à la queue. Faire attention. Ce crabe-là, s'il pouvait me jouer un tour. « Qu'est-ce que tu as, toi? Ton pied. Bien, tu ne pourrais pas le laver, des fois, avant de venir me le montrer? Ça ne te dérange pas de faire voir un pied noir?... Allez, Bessières, mettez-lui le pied à tremper dans une bassine, et je le verrai après... Suivant... Alors, c'est la série des pieds? »

Vallier enlève sa chaussette. En se penchant, il dit : « Je voulais vous parler, docteur... » Cesbron fronce un sourcil, et regarde vers Bessières, qui est en train d'emmener l'autre vers le banc où il l'installe.

« Qu'est-ce que c'est, dit le docteur, vous vous êtes tordu la cheville?

— C'est en sautant de cheval, monsieur le major... » Et plus bas : « Vous avez écouté la radio? » Cesbron lui tripote le pied, l'autre fait : ouïe, ouïe! un peu n'importe comment, mais ne dit rien quand il appuie sur le ligament post-malléolaire. Et ça a l'air pourtant d'être à cause de ça que Vallier souffle dans ses quenottes avec un air de conviction : « Les vaches! » Bessières revient. Regard expressif de Vallier.

« Dites donc, Bessières...

— Chef?

— Voulez-vous me passer du talc? »

Le talc est de l'autre côté sur les planchettes.

« Asseyez-vous sur le tabouret... »

En s'asseyant, Guillaume a eu le temps de dire : « Vous avez vu... Maurice?

— Le voilà, le talc... », claironne Bessières. Et il se croise les bras. Cesbron défait les boutons des manches de sa vareuse et en retrousse les extrémités pour ne pas les salir avec la poudre.

« Chef?

— Quoi?

— Je ferai le massage, ce n'est pas la peine...

— Non. Je le ferai moi-même. Allez voir si l'autre asticot a les pieds propres... » Bessières y va, grommelant. Cesbron commence le massage. Qu'est-ce qu'il gueulerait, le cavalier, s'il avait la moindre chose, l'ombre d'une entorse!

« Ça va vous empêcher de jouer au football dimanche, mon garçon... »

L'autre, très vite : « Ils croyaient le tenir... » et plus haut, plaintif : « Vous croyez, monsieur le major? C'est le capitaine qui ne sera pas content! »

Qu'est-ce que Bessières a besoin de revenir de ce côté? Il s'explique, personne ne lui demandait rien, c'est mauvais signe : « Je vais tout de même lui donner du savon... » Il prend le savon et retraverse. Cesbron, consciencieusement, masse. Et Vallier : « Ils l'auraient descendu... »

Cesbron, comme s'il n'entendait pas : « Je vais vous mettre exempt de service jusqu'à dimanche... mais il faudra aller à Carcassonne... vous serez guéri, mon garçon... et puis le capitaine Bréa...

— Je sais ce que c'est, dit sentencieusement Bessières. Tout ce foin pour un ongle incarné! Parce que c'est un ongle incarné, chef.

— Eh bien, vous savez comment ça se soigne, oui? Alors, soignez-le vous-même, Bessières... »

Bessières, tout à fait important, se relève et dit : « Je vais chauffer de l'eau... » Il siffle sa fugue, oublieux de la consigne, et le méd aux ne lui dit rien. Tout à son entorse.

« Je crains de jouer dimanche, monsieur le major... » Bessières allume sa lampe à alcool. Vallier se penche : « Là... là... Ils croyaient le tenir... Et puis, minute papillon! »

Le ton victorieux. Il a un peu élevé la voix, Guillaume. Cesbron regarde Bessières. Il n'a que Bach dans ses oreilles, l'infirmier. La compréhension de masse. Tu te disais, qu'est-ce qu'ils vont penser? Et puis, minute papillon... Vallier, il en avait trop sur le cœur, personne à qui parler dans ce détachement : il lui avait fallu le dire...

Lucien sent la présence de Bessières derrière lui. Faudrait pas avoir l'air de se passionner sur cette malléole.

« Bon, ça ira comme ça. Donnez-moi une bande Velpeau, Bessières. Et puis, mon garçon, il faudra rester la jambe allongée, dans votre cantonnement. Je passerai voir si vous êtes sage... moi-même... Merci, Bessières... Et si je vous trouve à galoper, attention, je vous fous dedans, moi! Une épingle double, Bessières... »

⁂

Le capitaine Barbeau a fort évidemment une idée de derrière la tête... Qu'est-ce qu'il est dans le civil, Barbeau? Agent d'assurances dans la Charente-Maritime. Il s'est fixé là après l'autre guerre, à cause de cette jeune fille de Saint-Jean-d'Angély, qui lui écrivait au front; et qui était devenue Mme Barbeau. Un garçon et une fille. Politiquement... radical-socialiste. Il a une voiture pour visiter la clientèle.

Après le déjeuner, on n'a encore parlé de rien, il a dit au toubib : « Dites donc, toubib... Vous voulez me tenir compagnie? Je vais me promener du côté du canal... On a besoin de se dérouiller les jointures... je ne crois pas qu'il pleuve, après que les seaux se sont vidés comme ça, cette nuit... » Ça souffle, mais raisonnablement. Pas l'ombre de prétexte pour refuser.

Ils ont franchi la petite voie des wagonnets derrière l'usine, passé par le raccourci dans les vignes, laissé de côté le patelin, où on aurait cru qu'il n'y avait pas âme qui vive, sauf ce vieux qui arrachait les herbes de son enclos, et l'épouvantail dans le potager de la maison rose. Ils passaient entre les vignes rayées, déjà dépouillées de leur raisin. Le capitaine Barbeau parlait de la France. Lui, il était originaire du pays d'Auge, là-bas on faisait du cidre, maintenant il vivait depuis vingt ans dans les Charentes... et quand on voyait ça ici... c'est différent, c'est vrai, mais c'est toujours la France. Il avait des petits yeux de blond, dont on ne voyait que le poil quand il les rapetissait encore en devenant méditatif. Une tête tout en avant, et la rougeur de la quarantaine bien passée. Tout d'un coup il se décida.

« Vous pigez, toubib, c'est sûr, je suis le chef du cantonnement ici, l'âge, le grade... Mais, je ne suis pas spahi, hein? pas spahi... Alors, tout compte fait, vous n'êtes pas sous mes ordres. Ça simplifie. Qu'est-ce que vous en pensez?

— Que voulez-vous dire, mon capitaine?

— Ah, laissez là le capitaine! Je ne suis que Barbeau, Antoine Barbeau... qu'est-ce que j'ai, six, sept ans de plus que vous? On peut bien se parler. Entre Français... »

Il appuyait sur le dernier mot. « Certainement, mon capitaine...

— Je ne suis pas votre supérieur. On peut se parler en toute liberté. Vous m'êtes sympathique... Et puis, vous m'entendez bien, personne ne m'a prié de vous parler, hein? »

Ici, insensiblement, Lucien se durcit. L'autre reprenait, après un petit silence : « Mes idées sont loin d'être les vôtres. Mais enfin je vous écoutais parler. Je comprends. On n'abandonne pas ses idées comme ça. Vous n'abandonnez pas vos idées. Remarquez, je vous en estime davantage, hein? Je vous ai écouté parler l'autre soir, avec ce petit écervelé de Lauraguais... A tort ou à raison, vous vous imaginez que vos idées... enfin... je suis sûr que vous êtes un patriote... Sûr... Mais alors! mais alors! »

Ils marchèrent un moment sans rien dire. Puis le capitaine prit Cesbron par le bras : « Mais alors, toubib! mais alors, cette fois! hein? Parce que l'autre soir, vous expliquiez la position de M. Thorez, avant la guerre, au moment de Munich, dans l'affaire d'Espagne... D'accord, d'accord, tout ça se tient très bien. Mais maintenant, hein? c'est au pied du mur qu'on voit le maçon! Regardez-moi, Cesbron... »

Il avait fait un pas d'écart, s'était retourné vers son compagnon, et le frappait du plat de la main au creux de l'épaule : « Entre nous... personne ne vous force à me répondre... Est-ce que vous approuvez ce qu'il vient de faire, M. Thorez? Oui ou non? Non, je le vois bien, vous ne pouvez pas approuver ça, vous, un patriote!

— Maurice Thorez est aussi un patriote, mon capitaine...

— Ah çà, non, mon vieux, je ne marche pas. Tout ce que vous voudrez, mais pas ça! Enfin, vous approuvez la désertion, maintenant, vous, et en temps de guerre, encore! Vous! »

Il avait une façon d'accentuer le *vous*, comme si Cesbron avait été son ami d'enfance, quelqu'un dont il eût connu les pensées secrètes. Cesbron le regardait avec un certain amusement. Il avait bonne envie de lui répondre... Puis il se souvint des pensées de sa nuit : c'est à nous de donner les arguments, il ne

faut pas plus mépriser Barbeau que Cuzin. Et pourtant si c'est un flic, Barbeau, ou un fasciste? De toute façon, on ne gagne pas à ruser.

« Mon capitaine, vous l'avez dit : je ne suis pas obligé de vous répondre. Je le suis d'autant moins, qu'une fois dans l'armée, je ne suis pas supposé parler politique avec mes supérieurs... que je n'ai à être jugé que sur mes actes, et non sur ceux des hommes de mon parti... Cependant, je voudrais attirer votre attention sur un point : l'armée, ce dont on s'y réclame, c'est d'une certaine conception de l'honneur, n'est-ce pas? Nous sommes d'accord?

— Mais certainement, toubib, certainement!

— Alors, qu'est-ce que vous pensez, du point de vue de l'honneur, de mettre un homme, un soldat, dans l'obligation de désavouer quelqu'un, sans connaître les motifs, les conditions de sa conduite, ou bien de passer pour son complice, quand on connaît parfaitement le code militaire, sa rigueur? Ne m'interrompez pas, mon capitaine. Vous savez, vous m'avez entendu parler, ce qu'est pour moi, ce qu'est à mes yeux Maurice Thorez... vous savez que, à mes yeux, il est l'homme qui a ramené dans la classe ouvrière une conception juste de la nation, une conception de la patrie même, qui s'était obscurcie... vous le savez, qu'elle s'était obscurcie... et que c'est Maurice Thorez...

— Oui, mais enfin, aujourd'hui!

— Bon. D'où est-ce que j'en tiens le renseignement? De la radio. De la presse. Est-ce que pour commencer cette guerre contre les fascistes allemands, on n'a pas commencé par museler ceux qui avaient été les seuls combattants conséquents contre Hitler? Oui ou non? Alors qui est-ce qui me renseigne? Ceux qui ont applaudi à Munich, livré la Rhénanie, laissé Franco s'installer sur nos frontières... abandonné l'Autriche, les Tchèques... Pourquoi voulez-vous que je les croie? Ils ont menti en trente-cinq, en trente-six, en trente-huit... D'où viendrait qu'ils disent la vérité maintenant qu'il n'y a plus personne pour les contredire?

— Mais enfin, il a déserté oui ou non, votre M. Thorez?

— Mon capitaine, toute la question est là. Il s'agit de savoir ce que c'est que déserter. Ce qu'on déserte. Et si, par exemple, assurer sa tranquillité en ayant l'air de faire son devoir, ce n'est pas déserter son devoir, devant le peuple de France, devant la France.

— Alors quoi, vous-même, demain, si vous vous racontez des histoires de ce genre-là!

— Il n'en est pas question, mon capitaine, et vous le savez très bien, enfin, au moins, eux le savent très bien! Le départ de Maurice Thorez ne sera suivi d'aucune désertion, vous m'entendez? Pas d'un cas. Tous les communistes qui ont à y être sont et demeurent aux armées. C'est leur place.

— Qui vous l'a dit?

— Thorez... quand j'ai été le voir pour lui dire adieu. Il m'a dit cela comme je viens de le dire : la place des communistes est aux armées.

— Mais alors? Il dit une chose, et puis il fait l'autre! Une discipline pour les troupes, une autre pour les chefs!

— Qu'est-ce que vous dites? Mes fonctions ne sont pas celles du gros de la troupe.

— Allez, je vois bien. Vous êtes un brave type, et ça vous fait gros cœur de désavouer un homme que...

— Ça ne me fait pas gros cœur, mon capitaine. La question ne se pose pas. Vous ne pouvez même pas me l'avoir posée. C'est vous que ça gênerait à vos propres yeux. Mais je vous dirai, très simplement, ce que je pense. De moi-même. Vous ne m'avez rien demandé... Cette guerre ne se déroule pas normalement. Ce qui se passe, nous en sommes très relativement informés. Tous

les jours, les gens comme vous et moi remarquent des choses singulières, un désordre, une anarchie, jusque dans l'armée même, qui permettent bien des doutes... Ne me dites pas que vous n'avez pas de doutes, mon capitaine! A ce qu'il paraît nous avons pris quelques centaines de mètres de positions, de ce côté-ci du Rhin... nous avons limité Hitler de quelques centaines de mètres... De l'autre côté de l'ennemi, sans guerre, une autre armée a limité Hitler... tout le monde le voit... les pays baltes, la moitié de la Pologne... qu'est-ce qu'on nous en dit à la radio? Bon. Est-ce que vous savez ou non ce que c'est que M. Bonnet, notre ex-ministre des Affaires étrangères?

— Eh bien, et Molotov, Cesbron, et Molotov?

— L'armée du pays de Molotov a limité Hitler sur des centaines de kilomètres de profondeur et de front, l'armée qui obéit au gouvernement de M. Bonnet a pris quelques centaines de mètres dans l'hinterland des lignes de fortification...

— Bon. Je veux bien. Mais M. Thorez?

— Je connais Thorez. Ce n'est pas la radio de M. Bonnet qui pourra me faire croire qu'il a agi contre l'intérêt national. Il y a des éléments d'appréciation que nous n'avons pas. Vous ne me croirez pas, peut-être, mais je ne connais pas les arguments du parti communiste sur cette question. Je ne peux que les imaginer. Je connais Thorez. Et, tenez, voulez-vous que je vous dise ma conviction profonde? »

Il parlait soudain avec une telle sévérité, que Barbeau ne trouva qu'un geste de la main pour l'encourager à poursuivre.

« Ma conviction profonde, mon capitaine, c'est que ce n'est pas Maurice Thorez qui a pris seul cette décision. S'il a quitté son unité, c'est que la décision en a été prise...

— La décision? Vous voulez dire qu'il en a reçu l'ordre? De Moscou, probablement...

— Mon capitaine, je vous prie d'être sérieux. J'ai dit la décision. Ne comprenez-vous pas ce que cela signifie, pour moi, de vous parler ainsi? La décision du Parti. Le Parti ne reçoit pas d'ordres de Moscou. Vous le savez bien. Ou bien pourquoi prétendez-vous que je sois un patriote?

— La coïncidence troublante tout de même...

— La coïncidence des intérêts de l'Union soviétique et de la France est un fait géographique d'abord, et de ce fait découlent beaucoup de petites conséquences, de petites « coïncidences », pour parler votre langage. Mais je vous dis que si Maurice Thorez a quitté son unité, c'est parce qu'il en a reçu l'ordre de son parti...

— Le parti communiste est dissous, et de toute façon, il n'a pas à donner d'ordres à un soldat...

— Mon capitaine, Maurice Thorez n'est pas qu'un soldat. Il est le secrétaire général d'un parti grâce auquel il a fait renaître dans une classe, qu'on cherchait par tous les moyens à démoraliser, le sens de la patrie et de l'intérêt national... un parti qui représente les ouvriers français... l'intérêt national sans interférence des grandes affaires internationales... Il fallait le dissoudre, ce parti, pour faire aux ouvriers, aux Français, la guerre qu'on ne fait pas, qu'on ne fera pas à Hitler avec les hitlériens français... et le poste dangereux du soldat Thorez, eh bien, il est, contre Hitler, à la tête de ce parti... un parti qu'on peut dissoudre sur le papier...

— Vous n'êtes pas à la Chambre, mon vieux, ne vous échauffez pas! En tout cas, vous croyez qu'il ne fera pas école, hein, votre Thorez? On ne va pas avoir des types qui mettent les bouts dans tous les coins, hein? »

C'était probablement ça qu'il voulait surtout savoir.

« Ce que je vous en dis, toubib, c'est entre nous... J'aime me rendre compte par moi-même. Je ne crois pas non plus très fort à la radio, aux canards... Ça, c'est la propagande ! En temps de guerre, c'est fatal. Il en faut. Pour la troupe, l'arrière, enfin ceux qui ne savent pas raisonner... »

Est-ce que vraiment on ne lui avait pas demandé d'avoir cette conversation ? De toute façon, Lucien ne comptait pas garder secrètes ses pensées. Si on ne l'interrogeait pas, il ne disait rien. Alors le péché en retombe sur les curieux ! Le capitaine parle d'autre chose : qu'est-ce que vous croyez ? Les Soviets vont entrer en Estonie ? Tout de même, Hitler, il a fait des histoires pour les Sudètes en Tchéquie... et les Allemands des pays baltes, il les abandonne alors ? Puis il revient à la charge : « ... Vous comprenez, toubib... Vos convictions, moi, je trouve ça plutôt bien qu'elles soient si fermes... Seulement, ici, à B..., eh bien, j'ai le commandement du détachement, hein ? Alors, je ne vous demande rien. Mais vous m'entendez ! Vous ne ferez rien pour faire partager vos convictions aux soldats...

— Mon capitaine, je suis bien sûr que les soldats se font leurs convictions eux-mêmes. »

XV

« *Précisons néanmoins, pour en marquer le caractère, que l'Union soviétique y est proposée comme garante de l'indépendance française...* »

Cette phrase du *Gringoire* de l'autre semaine, à peu près tout ce qui y était dit de la lettre des parlementaires communistes au président de la Chambre, met François Lebecq en boule. Il avait déchiré un bout de ce sale canard pour essuyer son rasoir... Bien sûr, c'est Martine qui l'achète. Une mauvaise curiosité. Lui, jamais. Mais Martine. Elle est là, qui fait le petit déjeuner. François, ça lui tombait sous les yeux, s'était arrêté en se rasant pour lire cette saloperie... Il se voit, dans son gilet de cellular, ses bras nus où les vaccins lui font toujours triste, les bretelles qui lui battent les fesses, du savon sur une joue, le rasoir en l'air. Il froisse le bout de papier, puis le défroisse pour y essuyer sa lame. Plus de la moitié de la fraction est sous les verrous. Et ça leur suffit pour expliquer ça de dire que dans une lettre à Herriot, des élus avaient signé qu'ils considéraient l'Union soviétique comme la garante de l'indépendance nationale. D'abord, c'est vrai, l'Union soviétique est la garante de l'indépendance nationale.

« Qu'est-ce que tu as? » dit Martine. « Oh, rien... », il ne va pas entrer dans le détail, peut-être? Mais Marguerite Corvisart est passée à la banque hier soir. Il a ruminé ça toute la nuit. Avec l'insomnie, on se fait des idées. Je vous demande un peu si ce sont des conditions de travail... Est-ce qu'il va tout expliquer à Martine? A la fin, s'il ne parle pas à Martine, il va exploser... « Écoute... »

Cette histoire de Lemerle, c'est embêtant, bien sûr. Mais pourquoi se mettre dans des états? Il fait la cour à cette petite? D'abord, c'est une gourde, elle n'a qu'à s'arranger. Et la Nénette comme ils appellent entre eux la ronéo? Naturellement, il faut l'enlever et la mettre ailleurs. C'est vite dit. Chez qui? On connaît bien quelqu'un... On connaît des gens...

« Écoute, Martine, ne fais pas l'idiote. On connaît des gens, on connaît des gens... bien sûr qu'on connaît des gens! Mais les gens qu'on connaît on ne les a pas choisis... et puis pas choisis là-dessus... si ils veulent bien courir le risque... et si on veut bien se confier à eux... et la machine! tu te représentes ce que c'est précieux, la machine? Un casse-tête! Nom de Dieu, ma chemise? Ah, la voilà...

— Tout de même François, il n'y a personne qui te passe par la tête?

— Bon. D'abord, ici... ici, c'est exclu... parce que si on me trouve par le travail, il ne faut pas que ça mène à la machine... et si on trouve la machine, il ne

faut pas que ça mène à celui qui fait le travail, tu comprends? Pour la même raison, chez Marguerite... et puis il y a sa mère... Le vieux Vuillemain, tu n'as pas vu où il habite pour dire ça... et puis, au fond, c'est lui la liaison de masse, alors... J'ai bien songé à Mireille, mais outre que je n'arrive pas à mettre la main dessus... la dernière fois que je l'ai vue, elle n'avait pas l'air chaude pour le travail local! Brillant est surveillé par la police...

— Le café est prêt, quand tu auras fini de te raser... »

Sa façon de l'aimer son François ne lui enlève pas ses facultés critiques, à Martine. Il faut le voir, là, devant son miroir, qui se pince la joue, la peau du cou, se décarcasse pour s'apercevoir la nuque, on dirait toujours qu'il craint qu'un poil lui échappe par la tangente...

« Il sera froid, le café, je fais ce que je peux pour que les choses soient bonnes, et puis toi...

— Oh, flûte! » dit-il, et il s'assit. Tout ça se passait dans la cuisine.

Martine se mit en face de lui. « Tiens, tu oublies de sucrer... combien je te fais de tartines? » L'autre ne pensait qu'à sa ronéo.

« Et pourquoi tu ne la mets pas, Nénette, chez quelqu'un qui n'a rien à faire avec la cellule?

— Qu'est-ce que tu veux dire? D'autres types du Parti, ils ont leurs tâches... et puis on ne sait pas à qui parler...

D'autres types du Parti, tout de suite! On dirait qu'il n'y a que les types du Parti qui sont honnêtes, ou courageux, ou... Vous êtes tous comme ça! Le Parti, c'est bien joli... mais ton Parti sans le reste des gens, à quoi il rimerait?

— C'est bien le moment de parler contre le Parti...

— Je parle pas contre le Parti, mauvaise tête... Je dis que vous autres, dès que quelqu'un n'est plus du Parti... ça vous flanque le vertige... vous croyez que vous pouvez tout tout seuls? Il y a des sympathisants, ils ne se sont pas tous dégonflés, tu sais!

— Je sais que tu ne te dégonfles pas, toi, mais...

— Je parle pas de moi. Je ne te propose pas de mettre Nénette chez la concierge, mais Mme Bernard, pour ceci ou pour cela, est-ce que tu aurais confiance en elle ou non? Plus qu'en ton Lemerle, toujours, hein? bien qu'il ait sa carte... et puis qu'est-ce que ça signifie, la carte, avec l'illégalité? Je n'ai pas ma carte, moi... eh bien, depuis qu'on est dans l'illégalité, veux-tu me dire la différence qu'il y a entre toi et moi. Est-ce qu'on n'a pas les mêmes risques? »

Il s'attendrit, se leva pour l'embrasser, Martine le repoussa : « Laisse donc, une fois que je te parle sérieusement! Pas le cœur à rigoler! Si la police vient, pour elle, je serai du Parti, et tu crois que je vais dire, m'sieur, il y a erreur, je n'en suis pas, lui, il en est, moi pas?

— Ma petite...

— Petite ou grande, c'est le même tabac... D'ailleurs, je voulais dire autre chose... Si j'étais toi, ta machine, eh bien, je la planquerais chez quelqu'un pas du Parti... voilà.

— Chez qui? C'est gentil à dire, mais un nom?

— Eh bien... Jean-Blaise, par exemple... »

François reposa si bruyamment son bol sur la soucoupe, que Martine avança la main, la croyant brisée. Il n'y avait pas de malheur.

« Jean-Blaise! dit-il. Ça, c'est une idée! Nénette chez Jean-Blaise! Je n'y pensais pas. Une idée de génie! Tiens, j'y cours! »

Et en effet, il y courait. « Regarde de quoi tu as l'air, cria Martine. Tu as du savon dans les oreilles! »

Il se nettoya devant la glace, le chapeau déjà sur la tête, il avait noué sa cravate, un rêve, le veston qu'il passait à la diable... Ma montre-bracelet! Merci. J'aurai tout juste le temps de passer à l'atelier...

« Tu lui diras que c'est une idée à moi, à Jean-Blaise.
— Pourquoi ? Enfin, si ça te fait plaisir... »
Tout de même, rue de l'Ouest, quand il fut devant l'impasse, il se dit : et si je le réveillais, Jean-Blaise ? Parce que les artistes... Le rideau gris était tiré derrière la porte vitrée. Bah. Ils étaient de vieux copains, depuis le lycée. A Louis-le-Grand, c'était Mercadier qui protégeait le petit Lebecq contre les bagarreurs, mais François faisait les devoirs de math de l'autre... Leurs rapports, interrompus par la longue absence de Jean-Blaise Mercadier, le hasard du voisinage les avait rétablis. Ce fond du XIV^e^, c'est tout de même Montparnasse, des artistes dans tous les coins. Pourtant, jamais Lebecq n'aurait osé, sans une bonne raison, débarquer chez le sculpteur avant neuf heures du matin... Il frappa à la vitre. Rien. Silence. Fallait-il refrapper ? Il refrappa. Il avait bonne envie de décamper sans attendre. Sûr qu'il le dérangeait. A la fin, la porte s'entrouvrit, et il apparut un Jean-Blaise ébouriffé, les yeux rouges de sommeil, dans un peignoir gris à col noir, la cordelière nouée pendante, et on lui voyait le poil au poitrail : « Ah, c'est toi ? Dis donc, tu tombes mal... j'ai du monde ! » Il rejetait sa tête de côté et en arrière, en clignant de ses yeux bruns, et François, embêté, baissa le nez, et vit que son copain portait des pantoufles du genre marocain, beige, avec broderies de couleur.
« Pas de veine... je voulais te dire...
— Fais vite... »
Bon. Qu'est-ce qu'il croyait ? Dire ça en trois mots... Ça demandait un peu de diplomatie. Même entre eux. Il regarda sa montre. Et la banque ! « Écoute, je préférerais revenir... tu seras seul vers midi trente, une heure ?
— Ben... je suppose... si ma... ma visite veut bien calter...
— Tu ne peux pas lui dire ?
— Tu comprends, cette fois, c'est du sérieux : une femme mariée...
— Elle ne doit pas le rassurer ?
— Qui ?
— Le mari.
— Il est mobilisé, crétin. C'est justement. On fête son départ... »
Lebecq était choqué. Tout de même, devait-il revenir à midi et demi, ou non ? Allons, vendu ; rapplique un peu avant une heure... je me débrouillerai...

⁂

A la banque, Griveau avait évidemment quelque chose à dire à son collègue. Deux ou trois fois, il s'était approché de lui, mais il y avait quelqu'un là, une cliente ou le caissier, et c'était visible comme le nez au milieu de la figure que cela le tracassait. Il remettait son lorgnon en équilibre sur son appendice bourbonien, jouait des sourcils broussailleux par-dessus l'échancrure des verres, se grattait distraitement d'un ongle sous l'arcade zygomatique avec un geste de vieux chat, à petits coups précipités... Lebecq, qui avait vu arriver dans l'agence l'encaisseur Charpentier, se sentait un peu nerveux. Qu'est-ce qu'il pouvait avoir, le collègue ? Juste comme Charpentier lui avait passé des papiers, il les avait jetés dans son tiroir, voilà Griveau derrière son épaule. A-t-il vu François flanquer comme ça, avec les billets de banque, un message refilé par l'autre, avait-il compris...
« Dites donc, Lebecq... vous avez eu ça, vous ? J'ai trouvé ça sur mon buvard... »
C'était un papelard étroit, long, où il y avait écrit, en capitales, faites de bâtons : *Maurice Thorez n'a pas déserté, il a rejoint son poste de combat à la tête de son parti...* François rougit. Il se sentait soupçonné. Ce n'était pas lui qui avait mis ça sur le sous-main de Griveau. Mais cela aurait dû être lui. Alors...
« Curieux... », dit-il.

Griveau avait repris le ruban de papier et le glissait dans son gousset. « Il y en a d'autres qui l'avaient à leur place... pas vous? » Nom de nom, désagréable comme il l'interrogeait! Il fallait bien dire la vérité... « Non, non non... », il avait eu l'air d'hésiter. C'était qu'il sentait ça suspect, que les autres l'aient eu et pas lui... Qui pouvait faire ça au bureau? Griveau dit à mi-voix : « Bizarre... ils ont mis ça chez moi... pas chez vous...

— Je ne trouve pas ça moins bizarre que vous... mais qui encore? »

Au fond tout le monde ou presque. Pas Lebecq. Griveau rêva : « Sous quel prétexte, pas vous, mon vieux? C'est quelqu'un qui sait que vous... mais si, bien sûr... alors, il se dit, pas la peine... il doit avoir sa source... »

Oh, comme Lebecq déteste ce genre de conversation! Mais qui ça peut-il être? le balayeur? probablement, le balayeur. D'où est-ce que le balayeur sait si lui... Lebecq... ou si pas lui... d'où?

« Ils écrivent ça partout, chuchote Griveau. A la porte de la pharmacie du Départ, hier, à la craie... et puis, à ce qu'on m'a raconté, ma femme de ménage, son mari est chez Wisner... eh bien, tous les jours, au tableau de service... et on n'a jamais pris celui qui l'écrit... on l'efface... il le récrit... »

Pourquoi Griveau imagine-t-il que c'est toujours le même qui l'écrit? Il est bien probable, en tout cas, que cette phrase-là, c'est comme si l'usine pensait à voix haute. Naturellement, un Griveau ne se doute pas de ce que c'est, la classe ouvrière, le Parti. En attendant, Lebecq est si embêté, toute la matinée, si sûr que son collègue le suspecte, qu'il décide de faire quelque chose. Puisqu'il a une heure à la sortie, avant d'aller chez Jean-Blaise, il va inviter Griveau pour l'apéritif... Il invite Griveau pour l'apéritif. Griveau le regarde drôlement. Il doit comprendre ce que cette invitation anormale signifie. Il se tâte. Il accepte. C'est fou ce que la matinée ne passe pas. Je n'aurais pas dû l'inviter, Griveau. Oui, mais si je ne l'avais pas invité, Griveau... Oh, c'est emmerdant, c'est emmerdant, c'est emmerdant...

« Vous dites, madame?

— C'est pour toucher ma retraite... si vous avez une formule... »

Si je ne l'avais pas invité, Griveau, et qu'il aille dire aux autres... si j'ai l'air de lui montrer de la confiance... ce n'est pas un mauvais homme... et puis qu'est-ce que j'ai fait de ce timbre de Monaco, que j'avais mis de côté pour lui? Je croyais l'avoir dans mon portefeuille, dans la pochette, là... Peau de zébie, oui...

Ils ont été au Café de Versailles (Griveau habite dans le haut de la rue de Rennes). Cela peut bien être la guerre, dans le grand café assez vide, un couple d'amoureux dans une encoignure ne sait rien de ce qui n'est pas lui-même. Des messieurs lisent leur journal, jouent aux cartes. Il y a, de François à Griveau, cette inquiétude flottante; et Griveau, sans doute, en éprouve une gêne. Il touche son gousset, le gousset où il a plié le petit bout de papier, et il parle en général, de choses générales, et les verres contiennent des liquides rouge sombre et jaune trouble, François pense malgré lui à une pharmacie, la pharmacie d'en face, où quelqu'un la nuit à la craie a écrit la phrase lourde, légère aux doigts maniaques de Griveau qui trifouillent dans le gousset, mais lourde, lourde de l'avenir...

Griveau a tenu à lui dire, à son collègue, qu'en général, en général, ces persécutions, eh bien, il les tient pour des persécutions. Trente-six, quarante, combien en a-t-on arrêtés? des députés. Et ça, c'est encore ce qu'on voit. Mais enfin si on en reste aux députés... on a beau dire la guerre, la guerre... pas la peine d'être en république... Il ne demande rien à Lebecq, remarquez, rien. Ce ne sont jamais les persécutions qui ont fait changer les gens d'avis. Sauf les

lâches. L'abominable dans les journaux, justement, les lâches, on les félicite. Sous prétexte que c'est la guerre. La guerre des lâches, oui. Voyez-vous, jeune homme... M. Griveau a brusquement ses années, et son expérience de quatorze. François n'avait jamais imaginé le passé de M. Griveau, qu'il eût un passé... M. Griveau a des idées sur la façon dont s'est faite en quatorze l'Union sacrée. Il a gardé d'alors la haine de Lavedan, du général Cherfils, de Jean Aicard. Les socialistes d'alors... Il ne peut pas s'empêcher de respecter ces hommes d'aujourd'hui qui, devant le capitaine de Moissac, viennent réaffirmer ce qu'ils pensaient la veille. Cela ne veut pas dire qu'il croit qu'ils aient raison, sur le fond, sur le fond, mais tout de même... « Je n'aime pas les lâches », dit-il, et il avale le liquide irréel de son verre.

François demande : « Qui croyez-vous, de nos collègues, dépose... comme ça... ?

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fiche ? dit brutalement l'autre. Même si ce n'est pas vous... ne secouez pas la tête, je vous crois ! même si ce n'est pas vous, ça vous nuira d'abord, à vous, dans la boîte. Cette idée ! Vous avez eu votre nom sur une liste électorale aux dernières élections municipales, vous croyez que ça a passé inaperçu ? Non ? *François Lebecq, employé de banque...* Le directeur a lu ça sur les panneaux, et jusque sur le mur à côté de l'agence. Tiens, mieux vaut que vous le sachiez : il y a eu des conversations déjà l'autre semaine... le directeur... la porte était ouverte, j'ai entendu...

— Avec M. Saumaise ? »

M. Saumaise est le délégué syndical. Ça embête M. Griveau de dire que Saumaise... mais puisque c'est Saumaise... Oui, Saumaise. Du joli. Enfin. Mieux vaut savoir. Qu'est-ce qu'il deviendra, si on le flanque à la porte, Lebecq ? Martine, les deux gosses, la maman...

« Ils n'ont pas de raison de me renvoyer. Les collègues... »

Pauvre Lebecq ! M. Griveau hausse les épaules, essuie son lorgnon. Les collègues... Ah, si vous croyez ! La lâcheté. La lâcheté.

Lebecq n'écoute plus que distraitement. Il n'entend guère que la colère en lui. Toute mêlée de suspicions. Injuste ou pas, il faut envisager que Griveau lui parle ainsi par honnêteté, ou provocation. Alors, les collègues... c'est-à-dire ceux-là qu'on traite comme lui de ronds-de-cuir, ceux qu'il défend contre tous, contre ses réflexes à lui-même, qu'il se défend de juger sur leur trogne, leurs manies, leurs petites pensées à l'échelle de l'existence qui leur est faite... les collègues... Bon. Et que Griveau soit correct ou pas, c'est un détail. D'une certaine importance, mais un détail.

« Ah non, vous n'allez pas payer, M. Griveau ! C'est moi qui vous ai invité... »

Le garçon prend un air excédé. Ce que les clients peuvent vous les casser avec leurs politesses, cette comédie vingt, trente fois par jour !

« Je ne sais pas qui gagnera la guerre, dit Griveau une fois dans la rue, mais de toute façon les philatélistes... on m'écrit de Suisse...

— Je ne sais pas ce que j'en ai fait, M. Griveau, mais j'avais un timbre de Monaco pour vous. Très joli. Il faudra que je le retrouve... »

M. Griveau hoche la tête, supérieur. Il le voit d'ici, ce timbre de Monaco. Les gens sont pleins de bonne volonté. Mais quelle ignorance !

⁂

« Le surréalisme ! qu'est-ce que j'ai à faire avec le surréalisme ?

— Je ne te dis pas... mais les choses se classent par rapport au surréalisme... par exemple, le Douanier Rousseau n'était pas surréaliste, mais...

— Tu me fatigues, Diego, tu me fatigues ! »

Cela se passe dans l'étroit atelier, avec la soupente en l'air que dissimule une grande toile verte, comme celle des bâches, et la lumière qui vient du haut vitrage sur l'impasse, le sol encombré d'ébauches, des pierres dégrossies, des stèles avec des magmas de glaise formés à coups de ponce, dans un coin une natte jaune et un rideau de raphia qui ménage un réduit encombré d'un tas de trucs, des truelles, des ciseaux à l'abandon, parmi lesquels on a repoussé un baquet d'eau de savon... François Lebecq, patient, regarde la scène d'un siège boiteux sous la soupente, à côté d'une vieille commode sur laquelle un miroir à cadre de métal flammé style Métro fait étrange, et une grosse soie rouge à glands d'or, de travers, couvre à demi une malle Innovation avec ses étiquettes d'au-delà des mers. Il y a là les inhumaines statues de Jean-Blaise, qui ont l'air de fantômes drapés, au pathétique baroque, où les étoffes semblent toujours l'emporter sur la forme humaine...

Et au milieu de la pièce, devant ce jeune homme, un peintre il paraît, tiré à quatre épingles, les mains et le visage brûlés, le regard bleu, les cheveux frisés décolorés par le soleil, qui a un air danseur d'établissement, Jean-Blaise, à poil, enfin en slip, avec son anatomie de boxeur, les pieds traînant ses babouches claires, gesticule, véhément, rasé de frais, astiqué, encore humide de cette eau bleue qu'on aperçoit dans le tub repoussé derrière la cloison de raphia, brun et blême à côté de ce visiteur si bien habillé de soleil et de tweed; un Jean-Blaise exalté, furieux, une serviette-éponge autour du cou, qui semble être précisément la statue qu'il ne sculptera jamais.

« Fiche-moi la paix avec ton surréalisme! Mon travail... parce que c'est un travail avant tout... ce qui le détermine, tu comprends! Dé-ter-mine! c'est l'histoire, tu m'entends, l'histoire... Les productions de ces gens-là sont ahistoriques... oui, mon garçon, ahistoriques... Ils violent l'histoire. Ils font rentrer dans leur cadre les faits... c'est leur façon de diriger les faits... »

De quoi s'agit-il au juste? François, une fois Griveau quitté, est tombé au milieu de la conversation. Le surréalisme... ça le ramène à treize, quatorze ans en arrière, quand ils étaient à Louis-le-Grand avec Jean-Blaise Mercadier... et ça discutait ferme, après les cours de Bellessort, un maurrassien... la poésie pure... Une déveine que ce Diego se soit amené avant lui! D'où sort-il, ce calamistré... Et comme Jean-Blaise est monté sur ses grands chevaux, qu'il tempête, il ne servirait de rien d'essayer de le prendre à part, de lui parler d'autre chose. François le connaît bien, il faut laisser passer la bourrasque. Son art, ça, c'est un sujet sur lequel il ne plaisante pas. Lebecq, qui ne le comprend pas toujours, mais qui est sûr, de toute éternité, que Jean-Blaise a du génie, a bien tenté deux ou trois fois de lui dire qu'il le gaspillait. Mais va te faire fiche! Qu'est-ce qu'il a pris pour son rhume... Peut-être que le sculpteur a raison, c'est son métier, alors... Peut-être qu'il lui faut passer par ces études, ces exercices, et au bout il y aura autre chose, autre chose où François le retrouvera comme jadis, quand ils avaient treize, quatorze ans, dans ces merveilleuses, interminables conversations... quand la vie était à eux... une vie bien différente, sans la banque, et Griveau, et Saumaise, ni philatélistes, ni sociaux-démocrates...

« La sculpture! Te fais-tu idée de ce que c'est que la sculpture? Qui est-ce qui se fait idée de nos jours de ce que c'est que la sculpture? De ce que c'est qu'une statue? Il y a des peintres, il n'y a pas de sculpteurs. La sculpture n'a eu ni son Cézanne, ni son Rimbaud. Quelques perfectionneurs, quelques fignoleurs, Rodin... et puis après, rien... Maillol, tu comprends!

— Il me semble justement, tenta de dire Diego, que les surréalistes s'étaient fait une idée du rôle, de la signification des statues...

— Des statues volées aux autres, oui... La pauvreté de l'invention! Il a fallu

des siècles et des siècles pour que le bonhomme de neige, Apollon ou le Beau Dieu de Chartres, se décide à faire un petit geste, à se laisser saisir en train de marcher... il a fallu la Révolution française et Rude... et au bout du compte que le sculpteur ait couché sur un tombeau un stupide prince quelconque ou Jacques Cœur, ou par extraordinaire un Étienne Marcel, s'il avait un peu de flair par rapport à l'avenir, ça ne faisait jamais qu'un gisant de plus... Tout est à inventer... tout est à oublier... sauf peut-être ce que personne n'a su voir... n'a jamais cru que l'accessoire, et qui était le principal, la draperie! tu entends, Diego, tu entends? la draperie! »

Ça y est, se dit François, le voilà encore sur son thème. Il pensait à Martine qui l'attendait. Elle ne disait rien, mais il savait bien que quand il était en retard, elle imaginait des choses...

« La draperie, ricana Diego, comme nouveauté! Depuis les Tanagras jusqu'au veston de Gambetta!

— La nouveauté! Vous me faites tous pisser de rire sous moi, avec votre nouveauté! Marchands de modes pour gens du monde... D'abord les Tanagras, vous pouvez toujours faire les dégoûtés... il y avait là un secret qui tiendrait lieu de génie à une dizaine d'entre vous de nos jours... et, bien sûr, des cathédrales à tout ce monde qui peuple Prague et l'Espagne, Berruguete... Vous ne voyez que madones ou cavaliers, des palefreniers et des putains, mais ce qui compte, aveugles! c'est le vent qui fait voler la robe ou la perruque... Les gens disent que je ne montre rien : bien sûr, s'il s'agissait d'aligner des athlètes ou des rois... je sculpte le vent, moi, tu saisis? non? crâne de piaf!

— Je te répète : le veston de Gambetta...

— Eh bien, imagine-toi, que le veston de Gambetta, qui te paraît un comble, je trouve, moi, que ce n'est pas si mal...

— Tu me rends malade, tiens...

— Si je pouvais seulement! »

Je sais ce qui va se passer, pensait François. Maintenant il va parler du monument du maréchal de Saxe. Je connais ça : ça n'a pas changé d'un iota depuis le bahut... Qu'est-ce que je disais!

« Pigalle, mon petit Diego, Pigalle... »

Qu'est-ce qu'il était venu foutre ici, pas Pigalle, le Diego? Il voulait inviter son ami Jean-Blaise chez une dame dont il disait grand bien. Une dame si compréhensive pour tout ce qui était de l'art, et qui pourrait lui rendre des services, le faire se rencontrer avec un Américain...

Tout d'un coup, François saisit sur le visage de son copain une expression qu'il connaissait. Il se leva, et, sans aucune précaution oratoire, entra dans la conversation.

« Monsieur Diego, je connais Jean-Blaise depuis vingt ans...

— Vingt ans!

— Oui, monsieur, vingt ans... vingt-deux même, nous avons fait notre première communion ensemble... parfaitement... alors...

— Je ne vois pas le rapport...

— Vous allez le voir. On était en khâgne ensemble... Je me souviens du jour où il a décidé d'abandonner Normale pour filer sur un cargo comme pilote... Alors, cher monsieur, je sais la figure qu'il a, mon Jean-Blaise, quand on lui porte sur les nerfs...

— François! se récria Jean-Blaise.

— Tais-toi, je sais ce que je dis... Alors vous lui portez sur les nerfs... et si vous voulez qu'il aille chez cette dame, eh bien, revenez lui en parler demain... ou la semaine prochaine...

— Écoute, François, tu es impossible... Diego... »

Diego rigolait jaune. Comment s'éterniser après ça? Il offrit une cigarette à Jean-Blaise. Il s'excusa, il n'en avait plus pour M. Lebecq. En même temps, il regardait le sculpteur et il se disait qu'après tout, l'insistance de Louise pour qu'il vînt chez elle suspecte... un gaillard balancé comme ça... si Louise voulait se l'envoyer... hé là, faut veiller au grain!

Bien sûr, quand il fut parti, François eut sa dégelée. Qu'est-ce qui te permet de venir chez moi foutre les gens à la porte? Tu n'as pas perdu la boule, non? Et cætera. Et puis il se débrida : la peinture de ce Diego, une honte, c'est bien simple, une honte, et ça veut parler sculpture! Un petit gigolo, c'est tout. Jean-Blaise avait pour lui un faible, et l'autre en abusait. Parce que pour un petit gigolo, c'était un petit gigolo pas méchant, et même serviable. L'autre année à Antibes...

« J'étais venu pour te dire...

— Au fait, c'est vrai. Qu'est-ce que tu me voulais? »

Méthodiquement, François s'expliquait. La situation politique. L'historique de la guerre, Munich...

« Oh dis donc, tu fignoles! protesta Jean-Blaise. Tu as besoin d'argent? »

François rougit. Il déballa son truc en trois phrases. Jean-Blaise voulait-il ou non rendre service au Parti? Une ronéo : Lebecq viendrait de temps en temps tirer un tract.

Le sculpteur s'assit dans une large chaise basse et fit craquer son genou dans ses grands doigts. Il regardait son ami avec un air d'autrefois, du lycée : cette petite bouche rouge, surprenante, dont il faisait un sifflet, ses yeux dorés clignant dans le trait noir des cils. Puis il bomba sa poitrine d'homme fort, redressa ses épaules démesurées, sur son ventre rentrant... Une de ses babouches tomba. Il reluqua ses orteils, les plia.

« Mon petit François, tu me demandes si je veux rendre service à ton parti, pas? Écoute, je ne suis pas communiste... j'ai déjà de la peine à me débrouiller dans ce que je connais bien... Ta gueule! Laisse-moi parler... Je n'ai pas la moindre idée s'il a raison, ton parti, tu piges? Non? Pas la moindre idée. Seulement... »

Il se baissa, ramassa la babouche tombée, et, au lieu de la remettre à son pied, il l'éleva devant ses yeux et la contempla avec la plus grande attention. A cause du *seulement*, François se taisait. Il ne fallait jamais contredire Jean-Blaise ou on était sûr de l'effet. Puis, ça lui rappelait un tas de choses, ce seule-ment égrené en bout de phrase... Quand Jean-Blaise avait lâché la khâgne à cause de Gauguin... et que lui, François Lebecq, il avait dû renoncer à préparer Normale, comme le faisaient les autres en trois ans, parce qu'il lui manquait les sous de ces trois ans-là...

« Voilà : justement parce que je n'y comprends que pouic, mon petit François, justement... alors je ne peux pas te refuser... quel droit est-ce que j'aurais de me défiler? je n'ai pas de raison à me donner... S'il n'y a qu'une chance, qu'une chance! que vous ayez raison, si je me défile, alors, alors, je serais un beau salaud, un beau salaud! »

Lebecq se sentait fondre de bonheur. Son vieux Jean-Blaise! Quel type épatant tout de même! Sûrement il devait avoir raison avec son histoire de draperie... un si chic type! Il le lui dit : « Tu es un chic type... j'ai toujours dit que tu étais un chic type...

— Tiens, remarqua l'autre, je me demande bien auprès de qui tu as besoin de dire que je suis un chic type? Martine? »

François se mit à balbutier. Il avait promis à Martine : « Tu sais, c'est Martine qui a eu l'idée... Nom de Dieu, et elle qui m'attend, et elle doit déjà me croire en prison! »

Jean-Blaise rigola : « Tu es encourageant pour les sympathisants, mon petit François... Qu'est-ce que c'est ? »

On avait frappé à la porte. Jean-Blaise se jeta son peignoir sur le dos, juste comme entrait une femme assez grasse, avec une de ces permanentes de poussière dans des chevaux bariolés, sur un visage camus, usé avant l'âge, et une veste tricotée de toutes les couleurs, à bordure orange.

« Je vous dérange, monsieur Mercadier ?

— Oui et non, madame Violette. Vous pourriez revenir dans une petite demi-heure faire le ménage... sans vous commander ! »

La femme se retira avec un rapide coup d'œil sur le visiteur. François dit : « Tu n'as plus Mme Broquillard, à ce que je vois ?

— Non. Tu ne savais pas ? Elle s'est mariée. Oui, mon vieux. Avec un birbe qui l'a emmenée en banlieue. Oh, pour moi, il va l'assassiner, histoire de lui faire ses économies ! Je le lui ai dit, d'ailleurs. Elle m'a répondu, tant pis si c'est ça, mais d'ici que je trouve un mari... La nouvelle ne la vaut pas. Elle lève légèrement le coude...

— Où tu l'as dégotée ?

— C'est ma voisine. Mais tu connais son mari, il est de chez vous... Lemerle... »

Patatras. Au temps pour Nénette ! Tout était à recommencer. Inutile même de s'expliquer. Trop long, et Martine, sûr, qui est aux cent coups...

« Dis donc, dis donc, s'écriait Jean-Blaise, mais qu'est-ce que c'est que cette déroute ? Tu fiches le camp ? Tu viens m'exploiter, et tu ne veux même pas déjeuner avec moi... là, à côté, aux *Enfants de la Corrèze* ? Le temps que je me passe une liquette... »

Lebecq marchait de long en large. Il enfonçait deux doigts dans la poche à mouchoir de son veston. Il en sortit une petite clef, une gomme à crayon, et quelque chose qui lui fit pousser un cri.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » dit Jean-Blaise.

Et François :

« Le timbre de Monaco ! »

Là-dessus, il prit la porte.

« Drôle de zigoto ! » murmura Jean-Blaise, appuyé au seuil, tandis que l'autre filait entre les gamins jouant aux billes dans la rue de l'Ouest. Il restait, là, rêvant à autrefois, quand le gosse Lebecq se faisait rosser par les camelots du roi, boulevard Saint-Michel, et qu'il devait le défendre... Plus ça change... Brusquement, il surprit le regard d'une fille qui passait, sur lui. Il se souvint qu'il était à poil, ou presque, et disparut chez lui comme dans une trappe.

Puis, le rideau derrière la vitre se souleva. L'œil rond et doré de Jean-Blaise, collé au verre, vérifiait de quoi elle avait l'air, cette môme qui s'intéressait à son anatomie.

Rien de bien curieux : un petit Bartholdi...

XVI

Georgette Leurtillois est arrivée à l'improviste. Elle est descendue chez Louise Heckert. Elle a téléphoné tout de suite à Cécile. « Comment ? Tu es là ? Tu parles de Paris ?... Et les enfants ? Seule ? Mais tu te débauches ! » Elle avait laissé les petites à Antibes : Marie-Victoire s'occupait d'eux comme une grande sœur, il n'y avait pas à s'inquiéter, Georgette se rendait à Lille, elle n'était là que pour quarante-huit heures... Bon. Cécile faisait un saut chez Louise.

Cette maison de Chaillot, c'est magnifique pour donner des fêtes, mais on n'y est pas chez soi, et dans le salon tilleul du premier les deux amies instinctivement baissaient la voix, assises à un bout de la pièce, avec les portraits à paysage du XVIII^e^ anglais, le mobilier d'époque, les hautes fenêtres donnant sur les grands arbres jaunes. Le petit garçon de Louise, Jimmy, avec sa culotte de velours aux bretelles croisées sur une chemise de soie blanche à volants, n'avait fait qu'une apparition avec sa Miss. Il avait l'air descendu d'un Reynolds et ressemblait à Xavier. Louise elle-même n'était restée avec elles que deux minutes pour la forme, puis s'était excusée : elle avait tant à faire, et d'ailleurs Cécile et Georgette certainement attendaient de pouvoir échanger leurs secrets. Georgette n'avait pas l'air de remarquer l'ironie du ton de son hôtesse, mais Cécile nota le petit sourire au coin des lèvres de sa cousine, et cette façon qui lui seyait si mal de jouer à la bonne maîtresse de maison : je dois vérifier le linge... Pour qui nous prend-elle ? Est-ce que je n'ai pas entendu la voix de Diego ?

Oui, Louise jouait, devant celle qu'elle appelait sa vertueuse Cécile et son amie de province, une scène d'Octave Feuillet. Elle la jouait si bien, qu'elle envoya promener le jeune peintre, elle venait de constater qu'on la volait : des serviettes de table, je n'ai plus mon compte... Les domestiques affolés couraient de l'office à la salle à manger. Diego haussa les épaules. Diego était persuadé que les Allemands allaient arriver à Paris. Alors les serviettes !

C'était une lettre d'Armandine Debrest qui avait fait se déplacer Georgette : sa belle-sœur lui écrivait de Lille devenue une véritable ville anglaise. Il avait été d'abord question de démonter les métiers et de transporter l'usine en Normandie. Puis, finalement, comme on ne pouvait pas non plus improviser la main-d'œuvre, on était resté dans la zone des armées. La filature tournait. Dans la maison des Leurtillois, un état-major s'était installé. Des gens tout à fait corrects : des gentlemen. Seulement, quand on n'est pas là, ce n'est pas comme si on était là...

« Et tu abandonnes Antibes, le soleil? En cette saison..., demanda Cécile.

— J'abandonne... j'abandonne... Évidemment, tout le monde fait le contraire. Les Parisiens semblent avoir perdu la tête. Mais je vais te dire : d'abord, j'ai vu arriver Norbert au Mont-des-Oiseaux...

— Norbert? Au Mont-des-Oiseaux? Qu'est-ce qu'il y fiche?

— Comment? Tu ne sais pas? »

Norbert d'Aumarie était le mari de Marie-Rose Barbentane. Il avait été blessé en Alsace, assez sérieusement. On le soignait au Mont-des-Oiseaux, on lui faisait de la mécanothérapie... Extraordinaire que Marie-Victoire ne m'ait rien écrit! Mais comment? Il n'y a qu'un blessé dans cette guerre, et juste ça doit tomber sur Norbert! Ce n'était pas de cela qu'il s'agissait : Georgette avait été voir le blessé à l'hôpital, et il lui avait raconté comment cela se passait en Alsace. On a évacué la population. Dans le Sud-Ouest. Les gens sont partis, laissant pratiquement tout. Eh bien, les malheureux! Qu'est-ce qu'ils retrouveront! C'est le pillage en règle, oui, oui, les nôtres, l'armée. Une horreur. On vole, on saccage, on se goberge. Enfin c'est une honte. Il y a des gens pour dire, rien que pour te donner une idée, que mieux vaudrait que les Allemands envahissent quelques jours la région, pour qu'on puisse leur mettre les dégâts sur le dos...

Naturellement, cela ne pouvait que faire réfléchir Mme Leurtillois. Avec les Anglais on peut dormir sur les deux oreilles, c'est vrai, leur armée est moins mêlée... mais tout de même mieux valait faire un tour, voir les conditions. Et puis j'irai chercher les enfants... j'ai eu sans difficultés un papier des autorités britanniques...

« Comment? tu comptes t'installer tout à fait dans le Nord? Toi qui ne peux pas le sentir en temps normal! »

Sur le visage tranquille et clair de Georgette, il y eut un grand sourire. Elle n'avait pas dit le principal. Aurélien est cantonné, avec son régiment, quelque part aux environs de Cambrai... il pourrait si facilement venir à Lille... Cécile regarda son amie : elle l'aime vraiment, son Aurélien, à sa façon à elle, avec ce calme de toute la vie... Quelle autre femme connaissait-elle qui fût ainsi? Autour d'elle, personne...

« Tu l'aimes bien, ton Aurélien, dit-elle sans réussir à donner à sa phrase le ton médité de la taquinerie. Tu es un phénomène, tu sais. Toutes mes amies mariées disent qu'au bout de trois ans, il n'y a plus de ménage qui tienne...

— C'est vrai ça, concéda Georgette, trois ans, c'est la période critique. Mais quand elle est passée, pourquoi les choses casseraient-elles?

— Il s'agit bien de casser : les gens restent ensemble, mais ce n'est plus la même chose... »

Georgette, mollement, doucement, s'accouda dans les grands coussins de tussor, et de l'autre main elle flatta les longs cheveux de Cécile : « Enfant! » soupira-t-elle. Et ses yeux semblaient voir quelque chose d'imprécis dans les rideaux, peut-être un défaut de l'étoffe, après tout. Elle pensait à la petite fille que Cécile avait perdue. Si la petite avait vécu, sûrement, sûrement Mme Wisner n'aurait pas tenu de tels propos. Si Fred était au front, aussi, qui sait?

« Regarde Louise, dit encore Cécile.

— Oh, Louise! »

Le geste expliquait le peu de valeur d'exemple qu'il y avait dans Louise Heckert : « Tu te souviens comme elle était jeune fille... puis qu'est-ce que tu veux, elle a des excuses... Ma foi, si Aurélien était comme le baron Heckert! » Çà, elles rirent à cette idée. Dieu merci, non, Aurélien ne ressemblait pas à Paul-Émile Heckert!

« Si tu étais mariée avec un homme du genre de Paul-Émile, Georgette, tu crois que tu le tromperais?

— Quelle question ! D'abord, je ne suis pas mariée avec un type du genre de Paul-Émile. Et puis, c'est peut-être une affaire de tempérament. Tu sais comme Louise a la bougeotte...

— Tu es drôle, toi ! la bougeotte !

— Peut-être aussi, la religion est-elle une aide... et ta cousine n'en a pas beaucoup plus que toi !

— Alors, quoi ? ton amour pour Aurélien, c'est la religion qui le conserve ?

— Ne fais pas l'idiote ! Moi, j'ai de la chance, c'est une autre affaire. J'ai un mari raisonnable, une religion raisonnable, et comme tu sais, les bambins... »

Toute la gentillesse de Georgette dans le dernier mot. Mais comme c'était étrange, ce fossé qui s'était creusé entre les deux amies, dans les derniers mois. Cécile n'avait presque rien à dire à Mme Leurtillois. Les histoires de la Côte ne l'intéressaient pas : que le ravitaillement là-bas fût difficile, en raison de l'afflux des évacués, et qu'on y éprouvât la crainte des Italiens lui semblait plutôt risible. Au fond, elle était venue, pensant se confier, parler de Jean surtout. Parce que cela commence à devenir intolérable qu'il n'y ait pas un seul être au monde devant qui prononcer, simplement prononcer ce nom si court : Jean... et que ce soit de Jean tout de suite qu'il s'agisse, du seul Jean. Allez parler de Jean avec une femme comme ça ! Pour les bonnes paroles que ça vous vaudrait, grand merci. Jusqu'à présent ni la fidélité de Georgette, ni cette chose qui semblait naturelle, qu'elle ait été toujours, de toujours la femme d'un seul homme, n'était entré en ligne de compte dans leur amitié, leurs conversations.

« Dis-moi, Georgette... même avant... je veux dire avant que tu aies rencontré Aurélien... tu n'avais jamais eu un faible... tu ne t'étais pas laissé embrasser, troubler, ou... personne ? »

Mme Leurtillois se renverse dans les coussins. C'est drôle, c'est une femme d'une autre époque. D'une époque d'écharpes et d'éventails. Le costume-tailleur, la blouse, ne lui vont pas bien. Elle est blanche, le soleil de la Côte a très peu de prise sur elle. Ses cheveux font des mèches claires sur la nuque, elle interdit au coiffeur d'y toucher.

« Qu'est-ce que c'est, ces investigations, aujourd'hui, Cécile ? Mais laisse-moi réfléchir... Avant Aurélien... Mon Dieu, bien sûr, tu sais j'étais jolie, il y a dix ans, et un peu curieuse... et puis, on ne vit pas dans un désert... Mais, quoi, troublée... non, il ne me semble pas qu'un homme m'ait troublée avant lui... je veux dire un danseur, un camarade... Tu vas rire : j'ai eu pourtant un béguin... alors un béguin à perdre la tête, tu ne devinerais jamais pour qui... Si, tu le connais ! » Elle pouffa. Elle avait tout d'un coup l'air d'une grosse petite fille qui vient de jouer un tour : « Oh, tu ne peux pas trouver... Maurice Chevalier ! Si, si. Aujourd'hui, ça me paraît risible. Quand j'avais dix-huit ans, je n'avais qu'une idée : aller où il était, l'écouter chanter et rentrer à la maison pour pleurer. Et précisément Chevalier ! C'est d'un drôle. Je crois que c'est chez lui ce genre faubourien, mécano, tu sais, qui me plaisait : c'était si différent des jeunes gens avec qui on jouait au tennis, tu comprends... Je crois que s'il m'avait adressé la parole, je l'aurais suivi n'importe où... J'en ai été folle près d'un an. Puis j'ai rencontré Leurtillois. Tu vois, c'est simple. »

En effet, c'était très simple. Elles parlèrent un peu de Rosine de Monte-Cineri qui venait de mourir. Tu seras là pour l'enterrement ? Quand l'enterre-t-on ? Mercredi seulement ? Oh non, je pars demain. Tu sais ces dernières années, je l'avais un peu perdue de vue... J'ai des courses à faire : tu viens avec moi ? Elles sortirent ensemble. Les courses de Georgette, c'était surtout la liste de commissions que lui avait envoyée sa belle-sœur. Armandine ne manquait jamais une occasion. On ne prendra pas la voiture, j'ai envie de voir de

quoi Paris a l'air avec la guerre. Entendu. Où est-ce que tu achèterais une cravate, toi, pour Jacques Debrest? C'est très important : avec les Anglais qui sont là-bas, tu comprends ces gens-là, les cravates, ça les connaît! Il y a ce magasin rue de Rivoli... je trouve que ça fait un peu pédéraste... Bon, tu sais, moi, ça me serait égal. Mais à Lille! Je n'ai pas lu les journaux ce matin, qu'est-ce qu'ils disent?

« Les Allemands, dit Cécile, quittent les pays baltes... »

Comment? Ils y étaient donc? Combien de pays baltes y a-t-il? Pourquoi les quittent-ils? Ah, pas l'armée allemande... les Allemands qui habitaient là depuis toujours! Alors, c'est comme les Strasbourgeois qui ont été envoyés à Périgueux... Cécile était extraordinairement renseignée sur tout ce qui avait trait aux pays baltes. Elle avait lu des livres sur la question, consulté le Larousse. Georgette la regardait bouche bée. Cela ressemblait si peu à sa petite Cécile. Tout ce qu'elle savait de la Lituanie, elle, c'était que O. W. de Lubicz Milosz, le poète publié à la *NRF*, y était né. Et aussi elle avait acheté chez un épicier d'Auteuil des produits de Riga, des conserves et de la vodka. « Mais Riga, voyons, dit Cécile, c'est la Lettonie, pas la Lituanie... » Oh moi, tu sais, c'est tout un. En attendant, Lettonie, Lituanie et le reste, les Allemands faisaient leurs paquets. C'était la suite d'un accord entre les Soviets et les Allemands. Mais c'est bizarre, je ne comprends pas : c'est comme si Hitler, là-bas, il avait été battu... et le fameux espace vital, alors? On m'a toujours dit que là-bas les seules gens bien, c'étaient les Allemands.

« On ne peut pas prendre des cravates à rayures, en automne, dit Georgette. Regarde, en cette saison c'est plutôt rasta...

— Oh, madame..., dit le vendeur qui doit être anglais. J'en ai vendu moi-même une à la duchesse de Windsor pour le duc... »

Georgette n'est pas convaincue...

⁂

A l'enterrement de Rosine de Monte-Cineri, Cécile et Louise ne pouvaient pas ne pas aller. Pauvre vieille dame, si charmante, un morceau de l'histoire d'une société... Jusqu'aux frasques de sa jeunesse, si lointaines qu'on aurait pu les oublier, qui contribuaient autant à son charme qu'à sa légende. Il y avait tout le monde là, consterné. Tout ce qui n'a pas fui Paris. Cocteau qui disait : « Elle s'est éteinte! » avec un mouvement de ses doigts de prestidigitateur qui signifiait tout. Quand on se rappelait cette vieille menue, cet oiseau des îles ratatiné sous ses plumes de couleur, on imaginait comment ce cœur avait dû bonnement s'arrêter de battre... Elle s'est éteinte... Pour d'autres, c'est une banalité, pour elle c'est le mot propre...

Ce n'est pas de chance de mourir quand c'est la guerre. Enfin, pour d'autres, cela n'a peut-être pas d'importance. Mais pour Rosine qui adorait les fêtes... On vous enterre à la sauvette quand c'est la guerre. On n'imagine pas ce que c'est pitoyable un enterrement à la Madeleine sans musique. Il y avait la sacristie pour la famille, et au-dehors, sur le terre-plein, côté boulevard Malesherbes, les amis qui se serraient la main comme à la dérobée, avec des phrases murmurées, des Comme c'est triste! Être partie comme ça... « Comment auraient-ils voulu qu'elle meure? » dit Cécile à sa cousine. Marie-Adèle de Bréa empêcha Louise de répliquer que c'était là une question sotte. Je ne la savais pas si intime avec Rosine, celle-là... C'est la dernière occasion qu'elle a de l'être, de toute façon. Comme les gens sont habillés! On voit bien que c'est la guerre. On la sent partout, cette guerre. Oh, écoute, Cécile, pour se changer les idées, filons, veux-tu. Je te propose de prendre un verre au Pam-Pam... rue Royale. Pourquoi pas? Et puis j'ai un coup de téléphone à donner...

Pendant que Louise téléphone, est-ce à Diego? Cécile se dit qu'après tout, c'est une femme beaucoup plus sensible, beaucoup plus femme, en tout cas, que Georgette. La vie est comme elle est : le choix ne nous est laissé, les femmes, dans notre milieu, qu'entre deux sortes de destin, le destin de Louise ou celui de Georgette. Rosine de Monte-Cineri, qu'était-ce après tout, une Louise d'un autre âge? Quelle perspective préférer? Et puis si vous mourez en temps de guerre, vous avez encore droit à la Madeleine, mais pas à Haendel ou César Franck... Elle se souvenait comment Rosine, un jour, lui avait raconté par le menu l'enterrement de la Castiglione. Ce monde se mesure aux obsèques qu'il sait faire. Je ne sais pas si c'est à Diego qu'elle téléphone, Louise, mais elle met du temps! Sur les tables, il y a des petits drapeaux de papier, français et anglais, piqués au milieu des paquets de gaufrettes et des pains de Gênes.

La voilà qui revient, toute rose, très agitée. Il y a là un officier qui l'a suivie quand elle a été à la cabine. Je ne sais pas s'il a écouté la conversation... enfin, il avait payé la communication pour elle... elle a eu toutes les peines du monde pour s'en débarrasser... D'ailleurs, je ne m'en suis pas débarrassée, tu vois, c'est ce gentil garçon, là-bas, sûrement un aviateur... Gentil garçon? Cécile le dévisage. Un effronté, oui. Avec un de ces physiques de bellâtre toulousain...

« Excuse-moi, Louise, mais... tu aimes beaucoup les hommes? »

La question est tout simplement pharamineuse. Dans la bouche de n'importe qui, bon. Mais dans la bouche de Cécile. Louise se met à rire d'un rire haut, aigu, théâtral. Est-ce bien sûr que ce soit une réponse à Cécile, et non un signe involontaire, involontaire, à ce lieutenant aviateur qui est en train de mettre de l'eau de Seltz dans ce qu'il boit? Puis Louise réfléchit, regarda sa cousine, devint sérieuse, ouvrit son sac, tira son rouge et s'en remit : « Les hommes... », dit-elle, et elle tortillait sa lèvre supérieure devant sa glace : « Les hommes... c'est un bien grand mot, et pas toujours une si grande chose! » Ses narines, qu'elle avait assez délicates, battirent. Est-ce qu'on peut parler à Cécile? Enfin, d'autre chose que d'un roman, d'un concert... est-ce qu'elle comprendrait? Louise avait bien plus l'air d'être la fille de Mme d'Aigrefeuille que Cécile Wisner. C'était à l'inverse : chez les Sivry, les garçons étaient blonds, la fille brune. La poitrine forte, les bras très beaux, pas de hanches, les jambes minces, et une forêt bouclée sur la tête, Louise n'était pas si jolie que tout ça, mais elle était comme un feu avide... Elle reprit : « Cette question... ma petite... je plains Fred... tu en as assez?

— Je ne te parle pas de moi, Louise. Je m'intéresse à toi aujourd'hui... »

La baronne Heckert arrangea son feutre noir en forme de soulier renversé qui tenait dans sa broussaille avec un nœud de voile bleu Agnès. C'est si tentant de parler de soi : « A quoi voudrais-tu que je passe ma vie, s'il n'y avait pas les hommes? Tu sais bien que Paul-Émile... il m'a fait un enfant, il est quitte avec moi, et avec le qu'en dira-t-on... Il ne m'a guère épousée que pour le qu'en dira-t-on... Bon, laissons-le de côté, veux-tu? Il y a des oies qui adorent les réceptions, qui ne vivent que pour voir écrit dans *Vogue* qu'à la première des Ballets Mme X... avait une délicieuse robe d'organdi. Il y a celles qui ont un talent, Mlle Thion de la Chaume qui est championne de golf... Moi, la nature m'ennuie et le sport me gâte le teint. Vivre au château d'Heckert, avec la société bruxelloise en week-end et mes beaux-parents qui sont fiers de leur cave et organisent des battues dans leur propriété, tu ne m'as pas regardée! Nos grands-mères, à ce qu'il paraît, faisaient de la tapisserie. Elles avaient bien leurs raisons pour cela... Est-ce que tu n'aimes pas plaire? Est-ce que quelque chose au monde te fait te sentir vivante, comme lorsque tu vois

s'arrêter sur toi les yeux d'un homme... c'est la seule chose qui ne sache pas mentir. Peut-être que ça ne dure pas. Mais quand tu plais, tu plais... » Elle regarda mieux sa cousine, et fut sincère : « Faite comme tu es...

— Est-ce qu'il n'y a rien d'autre dans la vie ? demanda Cécile.

— Oh bien sûr, on pourrait te répondre qu'il y a l'alcool, les cartes, l'argent... Mais, voyons, est-ce que c'est notre affaire, à nous ? Je n'ai pas eu de grand chagrin, pourquoi est-ce que je me saoulerais, et quant à l'argent, après tout, il faut bien que Paul-Émile serve à quelque chose ! Le chemin de fer, c'est pour les vieilles femmes, on n'a qu'à voir à Monte-Carle. Qu'est-ce qu'une femme peut faire de ses journées ? Tu me diras Colette... ou Wanda Landowska... tous les hommes ne sont pas Thomas Mann ou Stravinski, peut-être ! Pour eux, il y a la vie pourtant. Pour nous, c'est notre revanche : il y a les hommes... Est-ce que tu te souviens, à Eden-Roc, l'autre année, ce petit Brésilien qui plongeait, un amour ? Il y a des femmes assez folles pour vouloir tout de suite que ça devienne quelque chose, une histoire... Il était bête comme ses pieds, mais le joli garçon ! Il suffit de savoir rester sur le goût du fruit, et ne pas y revenir. Jamais personne ne m'a quittée. C'est l'essentiel. Tu te dis, celui-là, il pourrait me faire toute la saison... mais avec ce qu'il y a dans les boutiques ! Il faut savoir jeter une robe avant qu'on la voie sur toutes ses amies, tu sais ça ? Les hommes... »

Cécile suivit son regard. L'aviateur venait de se lever, et il payait sa consommation. La tête de Louise pivota, et ses yeux eurent l'air de chercher quelqu'un d'autre à regarder. Elle dit :

« Est-ce que tu te souviens dans *King Lear* ? c'est une des filles du roi, la femme d'un duc d'Albanie ou de Cornouailles, je ne sais plus, qui vient de prendre pour amant le bâtard de Gloucester, et comme elle s'en sépare, elle s'écrie : *O the difference between man and man*... la différence qu'il y a d'homme à homme... Tu aimes Baudelaire, toi. Je donne tout Baudelaire, ma chérie, pour cette ligne de Shakespeare... Et l'Évangile, et mon âme éternelle... »

Le marchand de journaux qui entrait se fit dire par le garçon d'avoir à se dépêcher... mais quelqu'un l'appelait au fond.

« De toute façon, dit Louise, on ne peut plus les lire, ces journaux. On n'y parle que des opérations contre les communistes, et pas un mot sur les alertes qui nous forcent à passer les nuits à la cave !... Comment c'est chez toi, avenue Henri-Martin ? Nous, heureusement, on a des étages de sous-sol dans cette maison. C'est comme si elle recommençait dans l'autre sens, cela descend presque jusqu'à la Seine. L'embêtant, c'est qu'il a fallu déclarer au commissariat ce qu'on avait comme caves, et alors ils sont venus avec des centimètres et ils nous ont collé une affiche *Abri pour 500 personnes*. Le bruit s'est répandu que c'était le meilleur du quartier : on est envahi. Tu t'imagines, chaque fois qu'il y a alerte ! Toute sorte de concierges, de bouchers, de crémières qui s'amènent avec un pliant, leur tricot, et leurs économies... Impossible de les flanquer à la porte. Qu'est-ce qu'on dirait ? Avec ça, l'autre soir, il s'était faufilé un journaliste, et j'ai eu droit à une description humoristique du local, des gens, tout y a passé, jusqu'à mon night-gown... et des suppositions ridicules sur notre La Tour... s'il est là... ou si nous l'avons toujours au salon...

— Au fait, vous avez peut-être tort de le garder ici...

— Mais non, au début d'octobre, nous l'avons confié au musée du Louvre... on l'a transporté quelque part dans le Sud-Ouest... Enfin, on est surveillé tu ne te fais pas une idée ! Paris, c'est la dernière des petites villes. Et les domestiques, les fournisseurs... Avec ça, Miss Kimbell, la nurse de Jimmy, tu sais... elle est comme toutes les Anglaises... puritaine, hypocrite... la guerre, il faudrait que ce soit la grande pénitence, elle me fait la tête parce que je ne

bois pas jusqu'à la dernière goutte le lait que je fais venir de Normandie... A propos, tu n'as pas besoin d'œufs, de beurre, enfin de tout ça? Je vais te dire, c'est une organisation qui a été montée dans l'Eure par la belle-sœur de Marie-Adèle... tu n'aimes pas Marie-Adèle, mais c'est une autre histoire... une ferme modèle du côté de Pacy-sur-Eure, ils livrent à domicile... Tiens, c'est peut-être un idéal, d'avoir des poules, des vaches, de faire les comptes de la laiterie : moi, que veux-tu, je préfère les beaux garçons... »

XVII

« S'il y a une chose que j'imaginais, alors, une chose que j'imaginais... et puis, résult... s'il y a une chose...

— Ça s'arrose, non ? Des fois que tu serais fauché, madame m'entretient... où il y a pour deux, il y a pour trois... »

Josette ricana jaune, avec sa drôle de bouche peinte comme une trace de baiser, mais le copain de Nick lui plaisait, son air balourd, sa carrure... Jean de Moncey était dans une espèce de rêve, il jouait perdant, et puis reçu à l'exam... Après cet été, la déclaration de guerre, Cécile qui n'avait pas donné signe de vie. En septembre, il s'était jeté de désespoir dans ses bouquins. Il potassait sa douleur autant que la chimie. Tout se passait dans les drames de Choisy, monsieur son paternel tout allumé par la guerre faisait régner la terreur sur ses groseilles et ses pieds de carottes... Les alertes des premiers jours avaient cessé, mais pas les jérémiades. L'épée de Damoclès au-dessus de la tête de Jean, c'était cette malédiction promise pour s'il était recalé, et sa conviction profonde était qu'il le serait, recalé. Ce qui ne l'empêchait pas de dormir, mais qui l'emmouscaillait salement. Il bûchait pour ne plus penser à Cécile. Il ne pensait plus à Cécile quand il bûchait. Il fallait se crever les yeux, le soir, avec le ridicule éclairage toléré. Entre la défense passive, l'homme au sifflet qui surgissait à tout bout de champ, une espèce de fou colombophile et espérantiste, qui avait enfin comme chef d'îlot trouvé son emploi véritable... entre ce coco avec ses moustaches à la gauloise, et Mme de Moncey, morte de peur et délirante d'économies, on était propre, je vous jure. La nuit, il avait de drôles de rêves. Il n'arrivait pas à s'intéresser à cette guerre, à laquelle personne ne comprenait rien. Une guerre qui ressemblait à une guerre comme à moi. Les journaux, de drôles de journaux, il les dévorait maintenant qu'il avait appris à les lire. Il ne lui en restait qu'un étonnement. Qui croire ? Tout était menterie apparente, môme rie. Mme de Moncey vivait sur ses malles faites : il fallait tout démolir pour retrouver un bouquin, une couverture qu'on développait et les boules de naphtaline roulaient sur le parquet... Avec ça, ce que les gens racontaient ne ressemblait pas à ce que disaient les journaux. Les gens disaient des choses à ne pas croire, non plus. Ces histoires du front où on jouait de la musique de tranchée à tranchée, avec des pancartes, des proclamations au mégaphone. Et la Pologne dans les choux, ce poker où ceux qu'on disait alliés jouaient l'un contre l'autre. Ici, les soldats parlaient contre les Anglais. On ne pouvait pas aller acheter des cigarettes sans entendre une histoire à vous flanquer par terre : tout le monde, les gens les plus innocents,

racontaient des faits de la veille, du quartier, auxquels on ne comprenait rien, des gens arrêtés sans raison, sur un mot d'ivrogne, pour une simple injure à Daladier d'un type qui avait fait la queue au bureau de poste. C'était le règne de la police. Particulièrement sensible dans la grande banlieue. Jean bûchait pour ne pas penser. Et puis voilà, contre toute attente, qu'il avait été reçu, et brillamment.

Il n'avait pas pu se décider à rentrer à Choisy. Émerveillé et las. Reçu. Pour quoi faire? C'était inespéré, mais inutile. Il avait été à pied jusqu'au Trocadéro : il ne prendrait pas l'avenue Henri-Martin... Il avait pris l'avenue Henri-Martin. Cette fois, Cécile n'était pas sur le terre-plein, sous les arbres. Elle n'avait pas sa robe vert d'eau. Elle n'était pas dans l'ombre des marronniers. Ce chien n'était pas le chien de Cécile. En levant les yeux, il vit qu'il y avait des bandes collées aux carreaux à l'étage de Cécile. Mais les fenêtres étaient fermées. Il avait eu beau attendre, Cécile n'était pas venue s'accouder au balcon. Depuis une heure qu'il traînait là, les gens le dévisageaient. Il était reçu à l'exam, alors... plus rien pour occuper sa tête... reçu... il ne bosserait plus... Cécile l'avait repris... Cécile invisible... comment l'aurait-il vue, puisqu'elle était en lui? Il faisait beau. Il faisait toujours beau avenue Henri-Martin. Un revenez-y du soleil. Il faisait atrocement beau. Les croisillons aux fenêtres, c'étaient des scellés sur son amour. Alors je l'aime encore, donc? Je l'aime, il n'y a qu'elle, le seul sens de cette vie... Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de diable, il y a la guerre mais on ne se bat pas, et c'est un crime d'être pour la paix, et il est mal élevé de parler de la patrie... Que n'aurait-il donné pour être là-haut, assis sur le pouf, à ses pieds, tandis qu'Elle tricotait des chaussettes pour son mari, sans doute. Toutes les femmes tricotaient des chaussettes pour leurs soldats, en ce temps-là... Il avait retrouvé Cécile en lui, il savait qu'elle ne le quitterait plus... Deux mois, pas tout à fait deux mois, il s'était menti vainement. Il aimait avoir mal à cause de Cécile. Ces deux mois passés dans les livres, c'était un enfer abandonné. Mais maintenant qu'il allait falloir, après la Toussaint, commencer sa médecine... l'hôpital, le matin... les cours... y aurait-il place pour Cécile, Cécile inutilement chassée, Cécile revenue? Pour se passionner à ces nouvelles conditions de vie, il aurait fallu un tant soit peu croire à l'avenir, à un avenir quelconque. Quel avenir y avait-il pour un étudiant de dix-neuf ans à la fin d'octobre trente-neuf? Le jour avait décru. Jean avait repris sa route à rebrousse-poil, il avait remonté l'avenue, et descendu les escaliers vers la Seine, devant la Tour aux jambes écartées, bleue. Cette beauté de Paris qui ne servait qu'à rappeler la lâcheté des gens. Comme ils étaient tous prêts à abandonner la capitale pour sauver leurs peaux! Les propos entendus comme on attendait les résultats de l'examen... Par l'École militaire, il avait gagné à pied Montparnasse. Rien ne le menait que le fantôme de Cécile, que Cécile constamment aperçue, que le faux-semblant devant lui de Cécile dans chaque passante, dans les reflets du soir. La nuit d'octobre tombait doucement sur lui. Il eut froid. Derrière le camouflage, il devinait les lumières du Dôme, la chaleur. Il entra.

Le Dôme de guerre ressemblait au Dôme de paix. Un café est un café même avec des rideaux noirs à ses vitres. Les mêmes images à la traîne. Un peu moins d'hommes, un peu moins de voix. La même bigarrure pauvre des nations. Des habitués et un marchand de tapis. L'éclairage diminué. Encore un lieu sans Cécile... Il pensait encore un lieu sans Cécile, quand on l'appela, et c'était son frère, le frère de Cécile. Nicolas avec une fille. Une assez belle fille, qu'il jugea antipathique, avec ses cheveux de paille tirés en arrière, ses paupières d'un bleu-vert, exagérément battantes, mais qui tout de suite lui sourit.

« Oh bien, tu t'assieds-t-il pas avec nous... tout de même... Mon vieux Jean, c'est Josette... Josette, c'est Jean.. Juste qu'on se faisait chier à six francs cinquante de l'heure... un prix de femme de ménage... Josette est bien mignonne, mais elle a pas plus de conversation que moi... ah, ah! Alors t'es reçu? C'est quoi que tu commences? La pharmacie? Non, la médecine... bon, ça fait plus joli... mais les potards... c'est hutile à connaître un potard... tant pis... spécialise-toi dans les havortements, ça rapporte : pas, Josette? Ah dis donc, Josette, je m'échine à faire le rigolo et elle fait hune gueule! On croirait qu'on est hen guerre... Tu prends du vouiski? Fous-moi la paix avec la bière, c'est trop funèbre... le vouiski, c'est plus patriotique, et puis c'est madame qui paye, j'te dis... »

Josette le regarda et fronça le nez, puis se tournant vers Jean de Moncey : « Prenez un whisky, monsieur, vous me désobligeriez.. Nick n'est pas trop drôle... mais on ne demande pas à un mufle de vous faire rire...

— Excusez-moi, madame, mais..

— D'abord c'est mademoiselle, et puis dites Josette c'est plus court... Non, mais regardez-le se tordre, cette andouille! Vous pouvez y aller du whisky, il fait celui qui se fait entretenir, c'est son chic, mais après tout faut pas vous gêner, je paye avec son pèze... »

Nicolas avait déjà pas mal bu, c'était clair. Il s'esclaffait à propos de bottes. Il demanda un gin-fizz... « Tu as tort, dit Josette, ça fait un vilain mélange avec le whisky!

— Ça fait ce que ça fait... je veux boire un gin-fizz en l'honneur de mon petit copain Jean qu'a passé son exam... le vouisky, il suivra... C'est la guerre, ou c'est-il pas la guerre, nom de Dieu? Tu la vois, cette môme? Elle était la maîtresse d'un communisse... comme je te dis, d'un communisse! Il est parti à la guerre, le communisse! alors elle s'a choisi un fâchisse, un fâchisse à sa mémère, le petit Nick, Nick, Nickie, Nicolas... Dis-le à Jean, ma belle, que ça fait mieux ça que les communisses les fâchisses... Hein? Qui c'est-il que tu préfères, ton PPF ou le nommé Patrice Enfile-moi? Oh, oh... regarde-le ce Jean Bouche-d'Or! Il a rougi... il a rougi...

— Le whisky pour monsieur », dit Josette très digne. Comme elle se tournait tout d'une pièce, dans son chandail couleur de ses paupières, Jean ne put faire autrement que de remarquer qu'elle avait des seins qui se tenaient rudement bien.

Un grand type était entré qui cherchait de l'œil une table d'amis ou s'asseoir. Nicolas agita les bras : « Bresle! Bresle! » Il l'avait sociable, ce soir-là. Et Bresle, avec ses grosses lèvres, ses cheveux bouclés blond cendré, sa pipe au coin de la gueule, grimaça d'aise. Il allait se faire payer à boire. « Qu'est-ce que vous buvez? dit-il en s'asseyant. Du whisky? Mince... je savais que Josette prenait des bains de lait... mais... va pour un whisky, si c'est la mode...

— C'est plus patriotique, insista Nicolas.

— Tu es saoul, Nickie, dit le cinéaste.

— Je vous croyais mobilisé, dans les Vosges? dit Josette.

— J'étais dans les Vosges en septembre. Mais Luc Fresnoy m'y a découvert quand il est venu pour l'Information. Et c'est lui qui m'a signalé à Giraudoux... Tu sais, Nickie, Luc Fresnoy...

— Bien sûr, *Mélusine de Passy*... je sais... J'ai pas lu... paraît que c'est cochon, ce bouquin-là!

— Alors, voilà, je suis au Continental. Avec Drieu La Rochelle...

— Ah celui-là! dit Nickie, c'est un pote. T'as lu son livre *Avec Doriot*? Oh, comme il raconte du chef! Y a un passage... quand le chef il sue... qu'il mouille sa liquette...

— Tu es toujours pour Hitler, alors? » demanda Jean.

L'autre cligna de l'œil. « Pour Franco, tu veux dire... Hitler, on hy a mis la sourdine... Mais on hest toujours copains, nous deux Mussolini... Hitler, on boude un peu... rapport qu'il nous trompe avec Staline... Moi, je ne déteste pas être cocu... Pas, ma beauté? Josette, si tu fais de l'œil à mon petit pote, je vais lui casser la gueule à mon petit pote... parce que je veux bien que tu me trompes quand je suis sobre, mais pas quand j'ai bu... quand j'ai bu, je suis-t-un homme terrible! quand j'ai bu, j'ai le sens de l'honneur! Bois havec moi, Jean, si t'es hun frère! garçon, un vouisky! On se fait vieux à pas boire... et c'est triste de se faire vieux à dix-huit piges... Et puis, garçon, vous feriez mieux de laisser la bouteille... Qu'est-ce qu'il y a? vous craignez qu'on se saoule? pas de chance puisqu'on hest saoul... A la tienne, mon Jean, et à la vôtre, cher M. Bresle! à la vôtre... ou non, une idée : c'est la guerre ou c'est pas la guerre... si qu'on buvait à la victoire? à quelle victoire vous me direz? je croyais que ça allait de soi... la victoire c'est la victoire, et comme on dit : Doriot vaincra! »

Bresle était un peu gêné. Il regardait les gens qui les entouraient. Des fois qu'il y aurait eu un mouchard. Il avait beau être en civil... Qu'est-ce qu'il avait besoin de se montrer avec des gosses comme ça? Mais Nickie était un gosse qui payait à boire... Bresle dit à l'oreille de Josette qu'aux Champs-Élysées, dans les grands cafés, il y avait des micros sous les tables... Josette haussa les épaules : elle faisait doucement du pied à Jean.

« Il faut que je me trisse, dit-il, je serai jamais à Noisy pour huit heures... »

Nicolas fit un chahut de tous les diables. Ça, il ne permettrait pas! Noisy? Quelle idée! Noisy... Pourquoi pas Saint-Gingulph... tu connais pas Saint-Gingulph? C'est sur le lac de Genève... Tu dînes avec nous, je te dis. Ou si c'est que t'as peur de madame? Elle te bouffera pas, mon petit. Et si elle te fait de l'œil, cette fois, c'est helle qu'aura ma main sur sa cafetière de mon cœur! Compris, Josette, ma Josette... Si tu savais le grain de beauté qu'elle a...

— Ta gueule, Nick, devant M. Bresle... »

Alors il se tordit, le Nickie, il se tordit que ça allait faire des nœuds. « Non, mais vise un peu! devant M. Bresle... tu te rends compte... devant M. Bresle... parce que toi, mon petit pote, ça ne la gêne pas, madame, elle retire déjà sa ceinture-porte-jarretelle, rien qu'à te regarder... mais M. Bresle! qu'elle connaît depuis... depuis... enfin, M. Bresle... Dites donc, M. Bresle, vous l'aviez jamais vu, le grain de beauté de médème, elle vous l'a jamais montré? Oh alors, elle est vache avec vous, M. Bresle, elle est vache avec vous... »

Bresle rigolait. S'il le connaissait, le grain en question? Même qu'il lui avait fait faire de la figuration à la Tobis... Il s'empiffrait de gaufrettes qui étaient sur une soucoupe, chacune dans une chemise de papier transparent glacé. Puisque c'était Nicolas d'Aigrefeuille qui raquait, la Banque Immobilière...

« Un autre whisky! dit-il au garçon, le doigt levé, d'un air confidentiel.

— Dis donc, Jean, tu sais pas qui m'a demandé de tes nouvelles, l'autre jour...? J'y ai dit, Jean, je l'ai pas vu depuis la guerre, il doit hêtre en mission, à ma petite sœur... parce que c'est ma petite sœur qui me demandait de tes nouvelles... Mon beau-frère, il est hici à Paris, les pieds hau chaud, affecté spécial, tu voudrais pas, alors ce serait seulement pour les camarades syndiqués, tu voudrais pas... Maintenant je vais te dire une bonne chose... si tu veux baiser Josette ce soir... faut pas te gêner... parce que moi je l'ai pas à la rigolade... la politique, ce soir, y a que la politique qui m'intéresse...

— Ne faites pas attention, M. Jean, dit Josette. Quand il a bu, il parle comme un moulin, C'est un mufle avec les femmes. Mais c'est pas un mauvais garçon, rapport au porte-monnaie. »

Jean n'était pas très habitué au whisky. Il le trouvait bon. Il était un peu dans les nuages. Il ne suivait pas très bien les histoires du Continental que Bresle racontait avec pas mal de verdeur. Il était dans les nuages, et dans les nuages il y avait Cécile qui demandait de ses nouvelles, avenue Henri-Martin, avec son mari, rentrant des usines Wisner, parlant chiffres, production, syndicat, prime au rendement, est-ce que je sais... Dans les nuages, il y avait Cécile, et personne à ses pieds sur le pouf, son mari parlait de la pièce voisine, je ne peux pas ravoir mes mains avec la pierre ponce, c'est fou ce qu'on se salit à cette usine, personne à ses pieds sur le pouf bleu, le chien blanc préférait dormir dans le petit fauteuil capitonné... il y avait Cécile dans les nuages... mais ici, dans la fumée et les lumières, la chaleur de l'alcool, sous la table, la petite main de Josette avait pris la main de Jean et la serrait avec expression.

« Elle me serre la main avec expression », pensa-t-il. Cette fille n'était pas vilaine, blonde avec un teint de biscuit, des mèches sur le cou, et, devant, les cheveux tirés...

« Vous aimez bien le whisky? » dit-elle. Il la regarda mieux et lui sourit. Il n'était plus gêné du tout. Il avait envie de l'embrasser. Ces lèvres rouges, rouges... ça devait être artificiel. Il se toucha la bouche, étonné de ne pas ramener du rouge sur ses doigts.

« Pourquoi vous appelle-t-on Josette? » demanda-t-il. C'était une question sotte, mais elle était venue comme ça.

« On peut m'appeler autrement, dit-elle, mon vrai nom c'est Suzanne... mais il y en a tellement, des Suzanne, à Montparnasse, que je m'y perdais... alors Josette...

— Josette...

— Prenez garde, dit Bresle, Nickie a beau dire, il est jaloux... »

Pour l'instant, le jaloux jouait avec les cure-dents.

« Je vous invite tous à dîner, dit Josette, mais mon petit Bresle, il faudra te chercher une femme ou tu vas devenir canulant...

— Moi? dit-il. J'ai fait vœu de chasteté jusqu'à la fin des hostilités...

— Tartufe! Des fois que j'appellerais Germaine?

— Germaine? Ah, Germaine... c'est différent. Mais, dites-moi, ma Josette en sucre, vous croyez qu'elle viendrait, Germaine? Faut pas lui dire que je suis là, lui faire une surprise... parce que si c'est Germaine... Mais vous savez comment la trouver...

— Ah, ce que vous êtes simples, vous les hommes, c'est bon, je vais lui téléphoner à ta princesse! »

Ça réveilla Nicolas de ses cure-dents.

« Ne t'en va pas, ma mignonne, ne t'en va pas ou je meurs... Si tu me quittes, à quoi bon vivre, je me crève les yeux, je me coupe le kiki, je me fais soldat dans la coloniale et je suis-t-entourloupé par toute la compagnie! Ne t'en va pas, tu en porteras la responsabilité devant Dieu et devant les hommes!

— Oh, il est barbant, celui-là, amusez-le, messieurs, pendant que je vais aux waters...

— Comment aux waters, Josette? sursauta Bresle. Je croyais que tu téléphonais à Germaine...

— Ça fera une pierre deux coups », dit-elle.

Elle était gentiment roulée, cette môme.

Quand il se réveilla le lendemain matin, Jean, dans cette chambre en désordre, avec des tableaux bizarres aux murs, la petite pelotonnée contre lui dans le lit, ce joli bras blanc sous les cheveux blonds, et la respiration qui lui

soulevait drôlement la lèvre en dormant... le pli derrière la narine tout luisant... il fut comme un type qui se noie : entre une espèce d'orgueil... le vague de ce qui s'était passé... et la honte. Il n'osait plus penser à Cécile. Ne pas penser à Cécile *ici*, surtout... Il avait trahi Cécile. Il avait perdu Cécile... Et celle-là, cette fille...

Il s'assit dans le lit, et la regarda : il n'y a pas à dire, elle n'était pas vilaine. Il eut envie de lui caresser les cheveux. Et qui sait, le matin, comme ça, comment est Cécile? comment est Cécile...

Il avait une de ces fringales. On ne pouvait pas avoir du café dans cette piaule? Pourvu que Nickie ne rapplique pas, avant que j'aie mis les bouts...

XVIII

Il pleuvait depuis huit jours sans discontinuer. Toutes les rivières avaient débordé. Dans cette partie basse du patelin, les jardins étaient inondés, les arbres nus sortaient d'un bain de pied, les feuilles mortes lentement s'en allaient, en tournoyant, vers la Marne. Cette grande banlieue de villas pour la plupart abandonnées, qui donc y serait resté, avec les alertes, les autobus supprimés, et tous les désavantages de la région parisienne? On aurait dit que là se mijotait la fin du monde. Vers le soir, comme si pleuvoir se fatiguait, un soleil rouge perça dans les nuages lilas, et vint s'accrocher aux détails modern style de la maison, derrière les grilles tarabiscotées à pommes de pin, avec son porche de chaume, et ses boiseries pseudo-normandes. De là-dedans, il sortait de temps en temps du bruit, des chansons. C'étaient des Américains du Sud, les gens d'une légation, à ce qu'on disait. Des visiteurs venaient les voir dans de grandes voitures avec le CD sur fond jaune. Le portail s'ouvrait. On entendait crisser le gravier. Puis la machine se garait sous l'espèce d'auvent qui dominait la terrasse...

A part ça, le désert. Les rues entre les murs sans portes, les palissades, les pavillons barricadés, les grillages mêlés à des broussailles d'automne. La boue. L'eau brusquement coupant une allée... La petite maison de Mme Gédalge était bien modeste au milieu de ces demeures de plaisance. Des fusains la protégeaient des yeux de la rue. C'était un simple rez-de-chaussée surélevé, avec la cave à trois marches du sol, le soutènement en meulières, le haut on ne sait pas trop en quoi... plus de plâtras qu'autre chose sous les tuiles neuves... Le perron, disproportionné à cette bâtisse à trois pièces, portait des pots de fleurs sans fleurs, et il y avait des pots avec leur terre décolorée suspendus à une tringle de part et d'autre de la pseudo-marquise au-dessus de l'entrée. Un décor modeste de lotus bleus et de feuilles dans le vert pâle était peint sur la façade, encerclant les deux fenêtres, sur le crépi légèrement rosé.

C'était la maison de Mme Gédalge. C'était comme ça que la connaissait le facteur. Mais le facteur ne s'y arrêtait plus. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il serait venu barboter par là? Même les Sud-Américains recevaient leur courrier à Paris. Ils jouaient de la guitare, et on les entendait rire. La maison de Mme Gédalge, sautant les flaques, une femme du voisinage y apportait les commissions du sous-locataire. Ou plutôt du monsieur que la dame, qui avait sous-loué à Mme Gédalge, y avait installé au début d'octobre. Un grand malade. Il lui fallait beaucoup de calme, le repos absolu... Mme Gédalge était partie à cause de tout ce qu'on disait, qu'ici on était en plein tir de l'artillerie

allemande à longue portée, quand elle donnerait. Et puis le cri des sirènes d'alerte, dans ce désert, elle ne pouvait plus le supporter, elle était trop nerveuse et c'était trop loin pour aller chez le charcutier.

La jeune dame qui avait loué venait voir son oncle, une fois par semaine. Elle lui apportait des livres à lire, un chandail, aussi quelques douceurs... Son oncle ne devait pas beaucoup s'amuser... Une semaine, elle n'est pas arrivée quand il l'attendait. Il était très inquiet qu'elle ne fût pas venue. Il ne voulait pas le montrer... mais cela se voyait. Cette semaine-là pourtant, elle a rappliqué vers le soir, avec deux jours de retard. On l'a vue dans la petite rue qui fait raccourci pour descendre de la gare. Elle n'était pas seule. Il y avait avec elle une dame plus âgée, avec un grand chapeau. Et par la suite, c'est toujours cette dame-là qui est venue. La petite jeune, on ne l'a plus revue... Ce n'était pas une chose à faire que d'interroger le monsieur. Mais il le dit lui-même : « Ma nièce est partie en province... » Rien que de très naturel. De Paris, tout le monde partait en province. Un monsieur bien comme il faut, pas bruyant, habillé comme tout le monde. Dans la maison, il retirait son veston, et il l'installait très soigneusement sur le dossier d'une chaise, allant et venant comme ça, avec le gilet ouvert. Il devait avoir dans les cinquante-cinq ans. Avec une moustache blanche; rousse du bord, et les cheveux pas encore tout à fait blancs qui bouclaient un peu, parce qu'il avait déjà besoin de se les faire tailler, et il ne sortait jamais. Ni grand, ni petit. Plutôt solide : et le visage assez souriant. On n'aurait jamais dit qu'il était malade, si on ne le savait pas. Puis il y avait tous les médicaments, en bonne vue, sur le secrétaire.

Depuis que Marguerite Corvisart fait la liaison avec le copain de la maison Gédalge, elle est sans nouvelles de Rose Ducellier... c'est-à-dire de Marinette. Il faut se forcer à penser Marinette et non Rose. Une habitude à prendre. Elle sait bien que Marinette voyage. Il n'y a rien d'anormal. Mais tout de même... Elle rencontre au Palais-Royal une très jeune fille que lui a présentée Rose... non, Marinette ! et qui lui donne le matériel qu'elle porte au « grand malade » en banlieue. Elle lui a aussi fait réparer sa radio. Parce que vous imaginez un homme comme ça, sans radio. Marinette a été très satisfaite de constater que Marguerite ne reconnaissait pas le « grand malade ». Ce n'était pas faute qu'il y ait eu sa photo sur le journal, mais non, Marguerite ne le reconnaissait pas. Avec tout ça, Marguerite a des inquiétudes chez elle : sa mère change beaucoup à certains moments, elle ne sait plus trop ce qu'elle dit. Le difficile aussi, c'est de faire cadrer ces excursions en banlieue et ailleurs avec le travail chez M^e^ Watrin. Le remplaçant de M^e^ Watrin est très strict, et puis maintenant le patron vient deux fois par semaine à son cabinet, du village où il est cantonné dans l'Oise.

Marinette voyage. Elle a été à Bordeaux, dans les Charentes, dans la Loire, la Haute-Loire, à Lyon... Tout ça en un rien de temps. Il ne faut pas traîner. On dort dans les trains, dans les salles d'attente. On arrive chez les gens le matin de bonne heure, d'aussi bonne heure que possible... Heureusement que dans cette petite tête bouclée il y a une mémoire phénoménale : elle sait par cœur toutes les adresses des secrétaires départementales des Jeunes Filles de France, et c'est par les Jeunes Filles qu'on va rétablir les liaisons du Parti. Même là où ce ne sont pas des communistes, presque partout, Marinette a été reçue à bras ouverts. Bien sûr, par ce chemin il y a moyen d'atteindre les camarades, ou des femmes, ou des copains non mobilisés. Dans une ville du centre, elle a bien eu des déboires avec ce salaud, qui a passé de l'autre côté. Cela avait commencé comme si sa femme, qui tenait un débit de boissons, avait été jalouse. Pendant que la visiteuse parlait avec son mari dans l'arrière-boutique, elle rappliquait tout le temps, comme si elle n'avait pas voulu les

laisser seuls. Mais très vite, Marinette avait vu de quoi il retournait : elle avait peur, cette femme, peur que son mari se laisse entraîner dans le travail, et cette peur qui était peinte sur sa figure, chaque mot du mari la suait littéralement. A l'en croire, rien à faire : le pacte avait démoralisé tout le monde... « Écoute, disait Marinette, un type comme toi... un secrétaire fédéral... le Parti compte sur toi ! » La femme rentrait sur ces mots-là, elle est devenue folle. Elle a presque mis la visiteuse à la porte : j'ai plein de gens là... des conversations comme ça ici ! A vrai dire, c'était presque le seul cas... A Saint-Étienne, il y a une camarade de la fédération aussi qui n'avait pas l'air brillante : et l'embêtant, là, c'est que les gens avaient les yeux fixés sur elle. Suivant ce qu'elle fera, ils feront comme ceci ou comme cela. Ce n'est pas un élément ouvrier, il faut dire... des petits-bourgeois... quand on a vu comment ils vivent ! Des gars comme ça quand tout allait normalement, ils rendaient pas mal de services ; maintenant ils ont perdu la tête... Enfin, c'est l'exception. Partout, dès qu'on la reconnaît, qu'on est tranquille, tout de suite, les gens acceptent le travail, ils vont au-devant même... L'autre qui prétend que le pacte a démoralisé nos gens ! Eh bien... c'est même drôle, parce que dans le premier moment, ils réagissaient d'après leur confiance : les Russes ne peuvent pas faire mal... le Parti dit que c'est bien, alors c'est bien... Mais enfin il n'y avait pas de discussions véritables. C'est maintenant que ça discute. C'est maintenant qu'on y revient. Et comment ils reçoivent les tracts, le matériel ! Ils demandent ce qu'il faut penser de ceci ou de cela : ce n'est pas pour critiquer, ou par manque de confiance. Ils veulent répondre aux gens. River leur clou aux salauds. Ils veulent des arguments. Partout, c'est la même histoire : et dès qu'on est entre soi, dans les petits logements ouvriers, des baraques à la sortie des villes, les maisons paysannes, avec des décors si dissemblables et si pareils, à peine Marinette a enlevé son chapeau, son imperméable, pendant qu'on regarde s'il n'y a pas quelque chose à lui donner à manger, elle doit être fatiguée, voilà les questions qui s'amènent. Et comme on l'écoute cette petite fille bouclée, avec ses yeux un peu battus, qui sait, elle, tout ce qu'on ne sait pas, et qui parle droit, et net, et vite alors ! parce que après ceux-ci il y en a d'autres à voir... A Lyon, bien sûr, le secrétaire fédéral était mobilisé. Vous parlez, si c'est facile, dans cette grande ville de retrouver le fil du Parti. S'il n'y avait pas eu les Jeunes Filles, comment aurait-elle fait ? Marinette pensait aux autres : est-ce que Georgette aura eu autant de chance que moi ? Et Rose Blanc ? Elles s'étaient partagé le pays, comme ça, à plusieurs. Patiemment, par des chemins imprévus, elles rétablissaient l'appareil désarticulé par la mobilisation, disjoint par les arrestations, et qu'on ne pouvait directement remettre en marche à cause de la police, des défections, des gens pas sûrs. Avec ça, la fraction parlementaire qui assurait en septembre la cohésion du Parti, elle était presque toute en prison. Les camarades qu'on avait réussi à cacher, il fallait à la fois les faire filer de Paris, et utiliser leur présence dans tel ou tel département pour reconstituer les directions régionales. Il fallait aller à l'avance leur préparer une retraite, un logement, des conditions de vie. Il y avait à Paris une quinzaine de membres du Comité central, peut-être, à sauver de la police. Le premier qu'elle avait escorté, sa femme était partie à l'avance, louer une villa à Arcachon. Elle avait rendez-vous avec lui à la gare d'Austerlitz. Parce qu'un membre du CC c'est trop précieux : on ne va pas le laisser aller seul, et s'il lui arrive quelque chose on n'en saura rien, on ne saura pas où il a disparu. Sur le quai de la gare, qu'est-ce qu'elle voit ? Comment est-ce qu'il est équipé ! Il a tout un barda, un grand chevalet, des toiles, une boîte à couleurs, une palette... et puis, lui qui a l'air d'un militaire au naturel, un grand type avec les cheveux assez ras, toujours

très bien tenu, cet air de décision, il est costumé en rapin, avec une culotte de velours, une lavallière mal nouée, un feutre à large bord. Il est juste de dire que d'abord elle ne le reconnaissait pas. De ce point de vue, c'est réussi : mais pour passer inaperçu ! Marinette n'était pas très contente. Le plus drôle, c'est qu'il peint, vraiment, ce camarade. Des paysages avec des arbres. Et des femmes nues. Des compotiers. Enfin, tout ce qui se fait en peinture...

A son retour, la voyageuse pouvait donner les renseignements sans qu'on ait à écrire, comment retrouver le camarade, comment l'aborder, lui faire parvenir le matériel. Elle allait dans le bout de la rue de Charonne, et elle se mettait sur le bord du trottoir comme quelqu'un qui attend un taxi, qui fait signe à des taxis occupés, par erreur, n'ayant pas vu le drapeau baissé... Parfois, une voiture s'arrêtait, mais elle ne la prenait pas. Sans doute le chauffeur n'avait-il pas voulu aller dans la direction qu'elle demandait. Puis, soudain, un taxi se rangeait devant elle, elle y grimpait, il n'avait guère que ralenti... Il y avait déjà quelqu'un à l'intérieur. Quelqu'un qui disait : « Tu m'excuses, je suis en retard aujourd'hui, j'ai eu tant à faire... » Dallidet. On lui en a donné des noms. Il en changeait tous les quinze jours. Enfin, c'était Dallidet. Danielle avait mis Marinette en liaison avec lui. C'était encore quand elle habitait rue du Four. Par lui, on savait bien que les choses devaient venir très vite de la direction du Parti. A lui, on ramenait les questions inattendues, qu'à Clermont, à Bordeaux, à Saint-Étienne, des copains avaient posées, les questions inédites, des trucs plus calés auxquels on n'avait pas pensé... Il expliquait. Parce que, expliquer, c'est le principal. Et que ce n'est pas assez que Rose ou Georgette ou Claudine ou n'importe ! aille ici ou là contrôler qu'il y a quelqu'un sur qui on peut compter, ou ramène des adresses, il fallait encore dans chaque ville, dans chaque coin de campagne apporter avec soi le point de vue du Parti, la solution que la direction du Parti donne aux problèmes, expliquer, expliquer la situation... Jamais on n'a mieux vu combien c'est nécessaire d'expliquer. Pour qu'un militant fasse le travail qu'on lui demande, il faut que rien ne lui soit obscur, il faut avoir prévu ce qui pourrait, au premier tournant, le devenir pour lui, obscur... Et puis maintenant, c'est maintenant qu'on discute vraiment, partout dans le pays. C'est maintenant qu'à la lumière de ce qui se passe, de comment on traite les ouvriers dans les usines et des événements de Pologne, de cette fausse guerre qui a transformé la France en une espèce de camp de concentration où il n'y a plus ni loi ni règle, on comprend ce qui s'est passé il y a un mois, il y a deux mois, et plus. C'est maintenant. Brusquement le taxi s'arrête à côté d'une station de métro. Une jeune femme à la tête bouclée, serrée dans son imperméable gris, en a sauté et elle descend très vite les marches. Elle emporte dans son sac à main les documents qu'on va multiplier dans une ville où on fait du caoutchouc, de la dentelle ou des instruments de précision.

Dans le wagon de seconde, debout, dans la foule où elle se perd, elle se répète les arguments entendus dans le taxi tout à l'heure. Est-ce qu'elle a bien tout retenu ? Heureusement qu'elle a une mémoire du tonnerre, comme dit toujours Ducellier. Il faut qu'elle aille voir Gérard... Elle a ri toute seule, oubliant où elle était. Ses voisins l'ont regardée avec surprise, un type avec sa boîte à outils, une dame chargée de paquets... C'est vrai aussi, quand elle pense à Gérard : pas moyen de ne pas rire, si en même temps on se rappelle le physique de Marguerite Corvisart ! J'espère qu'elle a été bien régulièrement au pavillon de Mme Gédalge, et que là-bas il n'y a pas eu d'accident. Dommage de ne pas être superstitieuse, je me rassurerais en touchant du fer ou quelque chose comme ça... Tout de même, Dallidet, qui est toujours si difficile quand on lui propose de travailler avec celui-ci ou celui-là... quand je lui dis : c'est

une jeune fille de France, qu'elle soit ou ne soit pas du Parti, il tombe tout de suite d'accord... Danielle a eu bien raison, parce que c'est Danielle qui a imaginé d'utiliser les Jeunes Filles...

Nom d'un chien... j'ai pris une direction tout à fait idiote! Aussi ils m'ont fait tournicoter aujourd'hui : sur cette ligne-ci c'est un plaisir pour rejoindre la direction porte d'Orléans... je ferais mieux de descendre et de repartir à l'envers... voyons... Avec tout ça, comment est-ce que je vais rattraper Philippe? J'ai raté le rendez-vous d'aujourd'hui, la faute à Dallidet. En principe, il y a repêchage demain. Mais demain c'est dimanche, et en principe aussi demain dimanche... Ah, je ne peux pas être partout à la fois! Qui je vais aller voir : Philippe ou la maison Gédalge? Philippe, il faut que je l'emmène à Roanne. Le grand malade attendra : je dirai un mot à... Gérard.

⁂

Yvonne Gaillard s'assura que la porte de la chambre était fermée, légèrement inquiète. Qui pouvait venir un samedi soir? La grande pièce avec ses meubles blancs était en ordre. Heureusement qu'elle n'avait pas encore fait le lit sur le divan... Yvonne alla ouvrir.

Une femme. Une jeune femme. Élégante. Assez jolie. Même jolie...

« Mme Gaillard, n'est-ce pas? »

Yvonne fit oui de la tête, les yeux interrogateurs, elle tenait le battant de la porte. La visiteuse soupira : « Je vous dérange... si, je vois bien... » Yvonne s'humanisa, ou du moins elle se dit qu'il fallait avoir l'air de s'humaniser : « A qui ai-je l'honneur?

— Madame, j'ai tant hésité à venir... il fallait... Je suis la sœur de Nicolas d'Aigrefeuille... »

Ah? Vaguement Yvonne éprouva l'impression de déjà-vu devant ce visage, ces cheveux blonds comme de la soie floche, caressant les épaules.

« Mon Dieu, dit Cécile, vous avez les yeux de Jean...

— Entrez donc, madame... » Yvonne s'effaçait un peu à contrecœur. Mais elle venait de revoir une photo aperçue sur la cheminée, que Jean avait fait disparaître... La sœur de Nicolas? C'est une Peugeot, une Panhard, quoi? non, Wisner, je crois... « Vous êtes Mme Wisner, je crois? » Qu'est-ce qu'elle avait, celle-là, à s'amener juste ce soir? Juste ce soir!

Oui, Cécile avait hésité longtemps. Ça l'avait travaillée. Une idée folle. Une idée fixe. Elle voulait parler à la sœur de Jean. Une phrase une fois échappée à Jean sur sa sœur, le mariage de sa sœur. C'était extraordinaire, elle aurait pu répéter chaque mot, chaque mot qu'avait dit Jean devant elle. Il lui avait dit que Mme Gaillard...

Il devait bien pleuvoir au-dehors. Mme Wisner avait retiré cette espèce de bonnet de laine grise, et elle secouait ses beaux cheveux clairs, elle avait le visage perlé de gouttes d'eau. Elle regardait autour d'elle, avec un air de dépaysement, les meubles blancs, les objets d'art, la grande pièce qui lui sembla mesquine... C'est drôle, chez les gens qui n'ont pas beaucoup d'argent, tout a l'air en carton, la maison même. Le geste de Mme Gaillard la fit s'asseoir.

« Je vous écoute, madame », dit assez cérémonieusement Yvonne. Appeler madame cette petite fille! Elle aurait été ravissante, si elle n'avait pas eu le menton un peu lourd. Elle ne savait par où commencer, c'était clair. « Je vous écoute... », répéta Yvonne, et aussi bizarre que cela paraisse, ce petit mot qui aurait dû l'intimider, l'aida.

« Madame... oh, je sais bien ce que cette visite a d'incorrect, d'absurde... si, si, madame... je me rends compte... Quand j'ai sonné tout à l'heure, j'ai failli

m'enfuir sans attendre que vous m'ouvriez. Maintenant c'est plus difficile encore de s'en aller que de parler... alors tant pis! Ne m'interrompez pas, madame, que je dise tout de suite la chose impossible, pour me couper toute retraite... Ah, je n'avais pas imaginé que vous auriez les yeux de Jean! Madame, il faut me pardonner! ne vous fâchez pas... »

Elle s'était accoudée à la table blanche. Sa tête penchée, une grande boucle caressante glissait le long de sa joue, estompait le menton. « Pourquoi voulez-vous que je me fâche? demanda Yvonne en souriant.

— J'aime Jean... », dit l'autre, du fond d'elle-même, en regardant les yeux de Jean. Yvonne avait reçu cela comme un choc. Elle craignit même d'en avoir rougi. Mais le feu à ses pommettes n'était pas sensible sous la poudre : « Pourquoi me dites-vous cela? »

C'était Cécile qui avait honte, elle eut un geste d'enfant avec le coude, comme contre les coups, mais ébauché à peine, qu'elle se surprit commençant, et écourta, confuse. Elle avait pourtant réfléchi longuement, arrêté tous les détails de ce qu'elle allait dire. Elle le dit, de façon tout autre.

Ce n'était pas de la laine, ce bonnet, mais de l'astrakan gris. La visiteuse n'était pas aussi enfantine qu'il paraissait d'abord. Une femme. Une drôle de femme. Pourquoi vient-elle me dire cela, ici? et ce soir...

Cécile parlait. Elle avait peur de s'arrêter, et de ne plus retrouver l'audace de reprendre son récit. Elle racontait son histoire, leur histoire, l'histoire de Cécile et de Jean. Yvonne l'écoutait avec étonnement. Comment est-ce possible d'aller, comme cela, raconter ces choses-là à une inconnue? et à une inconnue qui soit la sœur de Jean. Pourquoi venait-elle lui dire cela? Yvonne, à la dérobée, jeta un coup d'œil vers la porte de la chambre.

« J'ai essayé, madame, de ne plus le voir. Voilà deux mois, plus... L'absence n'arrange rien : je ne sais comment faire... »

Il y avait dans tout cela quelque chose d'obscur. L'intention. Mais pas seulement l'intention. Que cherche-t-elle ici, cette femme? mais surtout qu'est-ce qu'elle croit? Alors c'est un visage comme ça qui lui plaît, au petit Jean? Il y a toujours du hasard dans les aventures des tout jeunes gens.

« Qu'est-ce que je vais devenir? Si je le revois... »

Jouait-elle au plus fin? Yvonne se sentit sur ses gardes... Elle eut l'envie de désarçonner cette personne trop élégante, avec sa petite bouche où le rouge avait un peu coulé. Elle la regarda bien en face, *avec les yeux de Jean*, et demanda : « Est-ce que... Excusez-moi de vous le demander, mais en venant ici, vous m'y autorisez... est-ce que Jean et vous...

— Non, coupa l'autre avec une voix toute changée, sèche, je n'ai pas été sa maîtresse. »

Yvonne sourit. Elle étendit sa main, et caressa sur la table la petite main nerveuse, crispée, de Cécile. « Ce n'était pas ce que j'allais dire. Du moins pas exactement... je voulais savoir si Jean vous aimait! »

Cécile remua une épaule : « Je ne sais pas... je ne sais plus! Il le dit... il le disait...

— Il y a deux mois?

— Il y a deux mois... »

C'était vraiment une petite fille, malgré ses airs de dame. La question d'Yvonne était pire que celle à laquelle elle avait cru devoir répondre. Maintenant, elle tombait dans un trou. C'était vrai, il y avait deux mois : qu'est-ce qui lui prouvait que Jean l'aimait encore? et elle était venue ici... Elle n'avait jamais pensé qu'il pût cesser de l'aimer. Je suis folle.

« Il ne m'a rien dit, vous savez, expliqua Yvonne. Ce grand garçon n'oserait jamais me dire... Mais un jour je l'ai vu enlever de la cheminée, quand nous

sommes revenus à Paris, en août, une photo, à peine aperçue, et je le vois bien, c'était la vôtre. Il m'a dit un jour : "Est-ce que tu crois qu'une femme pourrait m'aimer?" Et puis, encore, chez mes parents, il y a eu une scène, je ne sais plus trop, il a éclaté et dit à maman : j'aime quelqu'un... ou quelque chose dans ce goût... qui a fait un drame. C'était sûrement vous, le drame. »

Mme Gaillard n'était pas méchante. Tout cela, c'étaient des mots pour la mettre à son aise. Cécile jeta autour d'elle un regard égaré. Tout lui y était étranger, comme lorsque, enfant, on l'avait envoyée en Allemagne chez un professeur. Elle pensa que Jean, aussi, chez elle, devait se sentir dépaysé : mais est-ce que c'est la même chose pour un homme? Elle reprit sa confession.

Yvonne l'écoutait maintenant, en serrant un peu les lèvres. Elle avait eu un moment de faiblesse pour cette jolie fille, mais tout d'un coup elle avait senti entre elles deux quelque chose de faux, ou tout au moins de faussé. Mme Wisner ne pensait tout de même pas qu'elle allait lui dire si elle devait coucher ou non avec Jean, peut-être! Il y avait chez cette femme une étrange dualité : d'une part, une sorte de dignité presque arrogante, quelque chose qui devait tenir à son milieu, à son monde, et en même temps des manières de petit animal. Qu'est-ce qu'elle racontait? Elle avait l'air tourmentée. Ce ne devait pas être tout à fait du chiqué.

Elle était là, son sac, un de ces grands sacs encombrants comme on les faisait, en peau de porc naturelle, qui devait venir de chez Hermès, sur ses genoux. Elle avait des bagues à se faire remarquer, mais qu'elle ne savait plus avoir aux doigts. Elle avait raison : qu'est-ce que le petit Jean pouvait avoir à faire avec cette femme riche, qu'est-ce qui pouvait s'arranger entre eux? Rien qu'à voir le clips qui tenait son écharpe! Pourquoi chercher midi à quatorze heures? Un jeune homme, on sait ce que c'est, mieux valait celle-là qu'une fille des rues...

Le problème de Cécile, ce n'était pas cette histoire de couchage. C'était ce qu'elle s'exténuait à dire. Mais la vie. La vie. Et puis quand elle aurait couché avec Jean? Yvonne la regardait. Il y a des gens comme ça : il faut qu'ils aient des témoins, ils veulent qu'on sache comme ils souffrent, quelle est leur grandeur d'âme. Un certain agacement la prit. Elle demanda à brûle-pourpoint : « Mais... est-ce que vous aimez votre mari?

— Je le hais. »

C'était sorti sans réfléchir. On ne pouvait pas en douter, elle le haïssait. Yvonne fit sa voix plus douce :

« Alors pourquoi ne le quittez-vous pas?

— Le quitter n'arrangerait rien par rapport à Jean. C'est tout le reste qu'il faudrait quitter... et comment? Comment? Je ne me représente même pas comment. »

Inutile d'essayer de lui expliquer que si elle haïssait son mari, même s'il n'y avait pas Jean, autant le quitter : elle ramenait tout à Jean, toute son inquiétude, tout se rapportait à cet avenir d'elle et de Jean ensemble, dont elle ne pouvait se faire de représentation. Comment pouvait-elle le faire vivre de sa vie, à elle? Comment pouvait-elle en changer? Où habiteraient-ils, quels gens verraient-ils, est-ce que ce n'était pas la vie de Jean qu'elle briserait en lui imposant, si jeune, le poids d'une femme? et Jean pourrait-il accepter ce qu'elle n'imaginait pas qu'elle pouvait abandonner? Elle avait de l'argent. Fallait-il y renoncer? C'était si stupide... Mon Dieu, ce n'était pas son monde à quoi elle tenait. Elle le haïssait comme Fred, c'était après tout lui qu'elle haïssait en Fred. Fred était un monstre. Mais il était un monstre parce qu'il était d'un certain milieu, autrement c'était un homme comme les autres, peut-être

pas très intelligent : un monstre pas très intelligent, c'est moins grave peut-être... Ah laissons Fred. Il s'agit de Jean.

« Eh bien, Jean, dit Yvonne, il va commencer sa médecine. Et si la guerre dure, il y aura la guerre : l'avenir n'est pas pour demain. Il coulera de l'eau sous les ponts avant que le problème puisse se poser comme vous l'envisagez. Si, alors, vous vous aimez encore... tous les deux... »

C'était évident, qu'est-ce qu'elle pouvait dire d'autre, sa sœur? Mais Cécile n'était pas venue chez Mme Gaillard pour s'entendre dire cela. L'atmosphère de petite bourgeoisie de l'appartement lui tombait comme une chape froide sur les épaules. Pourquoi avait-elle fait la folie de venir ici? La sœur de Jean. Bien sûr, on ne pouvait la juger, elle, Cécile, d'après Nickie, par exemple. Mais cette femme avait les yeux de Jean. Si Jean... non, Jean ne peut pas avoir les pensées de cette boutiquière! Cécile se rappela que cette boutiquière, comme elle l'appelait, jadis, avait su tenir tête aux siens pour épouser un homme en dessous d'elle. Qu'est-ce que cela signifiait au juste, en dessous d'elle? Quelle différence, à la particule près, y avait-il entre les Moncey et ce M. Gaillard? C'était Jean qui disait *un homme en dessous d'elle*. Du point de vue des Moncey. Les Moncey mangeaient la retraite du père dans un pavillon de Noisy. M. d'Aigrefeuille l'avait décrit avec beaucoup de verve devant Cécile, ce pavillon, quand il avait été inviter Jean, elle s'en souvenait. Son père avait un grand talent pour décrire ce genre de choses et de gens, avec une bonhomie méprisante. Du point de vue des Moncey, M. Gaillard était au-dessous de leur fille. Mais du point de vue de M. d'Aigrefeuille, ces différences de niveau paraissaient sûrement infimes, s'effaçaient.

« Vous aussi, madame, dit Cécile, vous avez dû autrefois... Jean m'a raconté... »

Yvonne eut un rire gêné. Cette jeune dame vraiment! Il n'y avait qu'à la voir promener ses yeux distingués sur le mobilier. Elle devait se croire dans un logement ouvrier. Non, ce n'était pas une femme pour Jean.

« Jean est trop jeune, madame... je ne veux pas dire pour vous... je veux dire pour qu'on puisse bâtir sa vie sur lui. Vous ou n'importe quelle femme. Excusez-moi. Je ne veux pas faire son malheur, s'il vous aime. Mais j'écoute ce que vous dites, et imaginez-vous... imaginez-vous que je me rends compte, que je me rends compte que je me suis trompée, tout à l'heure, sur le sens de votre visite. Comme peut-être vous vous trompez vous-même. Vous croyez... vous pensez être venue me demander, enfin pas tout à fait, me demander un appui moral, un conseil, pour refaire votre vie avec Jean? Ne vous vexez pas. Cela peut se dire avec d'autres mots, mais c'est cela. Eh bien, en réalité, madame... en réalité, vous êtes venue chez moi chercher des arguments pour vous détourner de Jean... et peut-être que vous les avez trouvés, sinon dans mes paroles... du moins... » De la main, elle semblait montrer le décor, les meubles dont Robert était si fier. « Je ne veux pas plus faire votre malheur que le sien. Bien que je pense que, quoi que je dise, ce ne seront pas mes paroles qui seront décisives. Je ne veux pas vous faire la morale non plus. Si vous croyez... Mais sans doute que vous vous trompez : vous n'aimez pas Jean... Et puisque vous me parlez de moi, de Robert et de moi, eh bien, moi, madame, je n'ai pas, je n'aurais pas demandé conseil à quelqu'un. Je l'aimais, madame, je n'avais pas besoin de conseil. »

Elle s'était levée. Cécile perdit contenance, et se leva aussi.

« Ne dites pas à Jean, je vous en supplie...

— Ne craignez rien, nous ne parlons jamais de ces choses-là ensemble. »

Quand Cécile se fut enfoncée dans l'escalier mal éclairé de la minuterie bleue, Yvonne respira profondément. Peut-être avait-elle eu tort, peut-être

avait-elle été inhumaine. Cette femme était trop bien habillée pour souffrir. Et puis ce petit Jean... Peut-être avait-elle eu tort. Yvonne Gaillard traversa la grande pièce, éteignit l'électricité, entra dans la chambre où brillait seulement la lampe de chevet avec un abat-jour de papier un peu brûlé.

L'homme, assis sur le pied du lit, posa le livre qu'il lisait, et dit : « Partie?

— Oui... vous entendiez la conversation?

— Pardi! »

Il eut un geste évasif.

« Vous parliez assez fort, et avec rien que cette porte... J'ai essayé de ne pas écouter, de lire. Qui c'est, cette femme? Elle ne s'est pas rendu compte?

— Non. Je ne pense pas. Pas dangereuse d'ailleurs. Il faut que je prépare votre lit, Philippe.

— Je vais vous aider. Je vous embarrasse tout de même!

— Mais non, je vous l'ai dit : demain c'est dimanche, alors je n'ai pas la femme de ménage : alors, vous pourrez dormir tard si ça vous chante. Les petits, je m'arrangerai... »

Philippe la regarda. Elle n'était pas vilaine. Et il se vit dans la glace : avec ses quarante ans sonnés, il y en aurait eu qui n'auraient pas craché sur un type comme lui. Bon, qu'est-ce que je vais penser?

« Laissez, dit-il, je prends les couvertures. »

Et puis, pendant qu'à deux ils installaient le divan : « Cette femme-là, reprit-il comme s'il n'avait pensé qu'à elle entre-temps, elle n'a pas le même genre de préoccupations que nous... si elle s'imaginait, hein? »

Ils se regardèrent et hochèrent la tête en même temps, et ça les fit rire.

« De toute façon, dit-il, si demain, pour une raison ou une autre, je ratais ma liaison... je viendrais encore vous demander l'hospitalité le soir. Mais, en principe... »

Puis il s'arrêta : « Tenez... on ne fait pas attention aux mots qu'on dit : *ma liaison*... ça aussi, la dame de tout à l'heure, comment l'aurait-elle entendu?

— Comme ma femme de ménage, exactement, si elle vous trouvait ici...

— Encore une fois, Mme Gaillard, je ne vous aurais jamais dérangée comme ça, si la police n'était pas arrivée chez mon précédent propriétaire. Ah, je vous assure que j'ai fait une drôle de tête! Ça n'était pas pour moi, il paraît que c'était le contrôle économique. Parce que ce sont des gens qui ont une épicerie. Mais en attendant, je n'avais pas envie qu'on me demande des explications sur ma présence! Comme j'attendais aujourd'hui ma liaison qui justement doit me conduire ailleurs, je me suis dit : tant pis, je vais faire de la correspondance au salon de lecture du magasin du Louvre, puis j'irai à mon rendez-vous... Faut-il qu'elle m'ait fait faux bond! » Il hésita et ajouta comme un correctif à un détail trop précis : « Ma liaison... »

Tout de même, il avait eu du nez en venant chez Mme Gaillard. « Je savais bien que vous ne me laisseriez pas tomber! Et je ne pouvais pas prendre une chambre dans un hôtel, j'attends mon état civil; pour l'instant, je ne suis que Philippe...

— Remarquez que c'est très flatteur. Mais il faut bien que vous ayiez eu une petite donnée... Pour risquer le paquet... »

Il rit, hésita un peu, et puis dit : « Un jour... au début d'octobre... je vous ai vue dans la rue, du côté de l'Observatoire, avec Danielle! » Ah, voilà. Bien sûr, il ne se serait jamais servi de cette donnée-là, s'il n'y avait pas eu péril. Parce que, après tout, il connaissait Robert des Amis de l'URSS, mais ça n'autorisait pas... d'ailleurs Robert Gaillard, ce n'est pas sa femme!

Elle sourit railleusement.

« Voilà bien une parole d'homme, dit-elle. En attendant, Philippe, demain matin, faites la grasse matinée, c'est dimanche... »

XIX

« Qui c'est qui vient là? »

Mireille Taboureau s'était arrêtée dans l'ombre, la boîte à ordures à la main. Le cœur lui battait. Comme c'était, sa chambre, un vrai traquenard : dans ce fond de couloir, juste à côté des cabinets, maintenant qu'on n'éclairait plus le corridor, depuis la guerre, ça vous donnait des peurs, après cette histoire qu'il y avait eu dans la maison. Un dingo qui attaquait les femmes... A vrai dire, ce n'était pas de ça qu'elle avait peur.

Il y avait quelqu'un qui frappait à sa porte à elle, un homme, pas grand, avec un pardessus le col relevé, comme elle put voir avec sa lampe de poche. A neuf heures du soir... Personne n'avait besoin de venir chez elle à neuf heures du soir...

« C'est toi, Mireille? » dit l'homme, d'une voix soufflée, et elle reconnut François Lebecq. « Ah, bon, c'est toi, François... attends, je t'ouvre... » En passant contre lui, elle sentit l'odeur de laine mouillée : « Il pleut donc tant? — Plutôt... tu le demandes? »

La chambre était basse de plafond, mais assez grande, encombrée par la table où elle travaillait. Mireille était couturière. Il y avait une machine à coudre, le modèle à pied, et un mannequin de toile grise. Des tas de trucs entassés, des journaux de modes, des patrons. Tout un boulot étalé, une doublure qu'elle avait commencé à piquer... des bobines, du galon... Son dîner sur un coin de la table, ce qu'il en restait, un verre de rouge pas fini, deux assiettes sales, un peu de fromage...

« Tu m'excuses, camarade, dit-elle. Comment veux-tu qu'on mette de l'ordre, quand on fait tout dans une pièce? » La lampe rougeoyante éclairait mal, derrière, le lit noir avec sa couverture tricotée jaune et blanche, et dans le coin la verrerie sur la table à toilette, le seau d'émail bleu. « L'affreux, expliqua-t-elle, c'est de ne pas avoir l'eau dans la piaule, de devoir aller chercher chaque goutte... et puis, tu sais, juste un cagibi de débarras, ici... » Elle relevait l'étoffe à côté du lit sur le recoin où elle poussa la boîte à ordures. On y apercevait une planche encombrée de cartons et au-dessous le réchaud à gaz. L'étoffe retomba : c'était une cretonne à gros bouquets, à fond jaune. Il y avait deux fenêtres, d'une drôle de forme, cintrées, larges. « Tu comprends, dit Mireille, Taboureau, il s'en fiche : lui, il est tout le jour à son bureau, mais il me fallait de la place à moi, pour une table, pour couper. Où est-ce qu'on peut trouver des grandes pièces? Tous les logements par ici, tu sais comment c'est... juste de quoi se retourner. Heureusement, tout compte fait, qu'on a

trouvé ce local, au-dessus de ce magasin de tissus. Avant, ça devait être une dépendance du magasin. L'avantage est qu'on n'a pas de voisins. C'est toujours moins triste qu'un HBM!

— C'est justement », dit Lebecq.

Il n'était jamais entré chez Mireille. L'autre fois, il lui avait parlé dans la rue. Il ne serait pas venu en plein jour. Comme ça, avenue du Maine, quelqu'un aurait pu le voir. Mais maintenant il se disait, qu'elle veuille ou qu'elle veuille pas, Mireille, il faut que ça marche. Depuis le tract *Le PC n'a pas disparu*, on n'est arrivé à rien sortir. C'est l'endroit rêvé.

« Voilà, reprit-il, je t'en ai touché un mot, l'autre mois... tu comprends, ça devient tous les jours plus difficile... »

Une petite brune, avec le teint laiteux, et comme un semis de taches de rousseur sur le front, le nez, le haut des joues, les dents très blanches. Elle se roulait les cheveux sur le dessus, avec des frisettes près des oreilles. Dans son pull-over marine avec un empiècement saumon, elle n'avait presque pas de seins, on lui voyait battre le cœur. Elle est plus jolie que je ne me souvenais.

« Je t'ai dit, François, que c'était pas possible. Voyons, il faut être raisonnable... si je te dis que c'est pas possible, c'est que j'ai mes raisons!

— Écoute, camarade, insista Lebecq, si je reviens à la charge, tu peux bien imaginer que c'est que j'ai fait l'impossible. Tu peux me croire. Seulement si je laisse la machine où elle est, on risque à tous les moments une catastrophe. Je n'ose pas m'en servir... ça freine la propagande... j'ai la responsabilité... »

Mireille était embêtée. Elle aurait bien dit quelque chose. Elle se mordit les lèvres. Elle regarda l'employé de banque. Ça faisait plus de deux jours qu'elle le connaissait : tatillon, soupçonneux. Toujours à croire qu'on se défile pour un collage d'affiches ou un travail quelconque.

« Tu crois que j'ai les foies, Lebecq, c'est pas vrai, j'ai pas les foies : mais j'ai pas à te raconter ce que je fais. Enfin, il vient des gens ici... pour mon métier, quoi... mieux vaut pas qu'ils risquent... »

Le Mirus brûlait tout doux dans la cheminée, à l'opposé du lit. Lebecq s'en approcha pour se sécher un peu. Le tuyau d'échappement s'enfonçait dans une tôle immense : c'était une cheminée absolument disproportionnée à la hauteur de plafond, une cheminée d'un type pas courant du tout, comme on voit dans de grands hôtels, en marbre tacheté vert et noir, sauf que c'était du bois peint, en fait de marbre. Mais le paysan appuyé sur sa faux était en bronze. « Qu'est-ce qu'il tombe! Tu as des nouvelles de Taboureau?

— Il écrit. J'ai l'impression qu'on lui cherche des poux dans la tête... il a sa fiche, tu comprends!

— Je m'en doute. S'ils savent qu'il a été en Espagne... Mais dis donc, j'y pense : la cheminée...

— Eh bien quoi, la cheminée?

— Tu ne crois pas que tu pourrais la cacher derrière le tablier, la ronéo? Elle a l'air profonde... la cheminée, je veux dire...

— Puisque je te dis! Et puis la suie tomberait dessus...

— Tu protèges la machine avec un carton, c'est pas difficile. »

Elle était très lasse. Elle avait circulé à bécane toute la journée, porté des paquets ici et là. La suspicion de Lebecq la mettait hors d'elle. Ce drôle de regard qu'il a, on se fait peut-être des idées... Et puis s'il avait des embêtements, après tout, faut comprendre : *L'Huma* devant aussi paraître pour le XIV^e^, les événements à expliquer ne manquent pas.

« J'ai mal aux jambes, tu sais, dit-elle en se les frottant. C'est pas croyable pour une femme jeune comme moi, mais tu ne t'imagines pas ce que je fatigue : c'est cette phlébite que j'ai eue après mon accouchement...

— Tu as un gosse? je ne savais pas.
— Non. Il est mort. »

Est-ce d'avoir pensé à ça? Quand Lebecq recommença son boniment, les bonnes raisons qu'il y avait pour ne mettre la machine ni chez l'un ni chez l'autre, peut-être aussi l'idée qu'il allait répéter ce qu'il avait déjà dit, l'envie de couper court, brusquement elle céda.

« Tant pis, dit-elle. Je ne devrais pas. Mais faut bien s'aider. J'accepte... » Elle commença les recommandations, comment venir chez elle, les heures, les jours, les précautions à prendre. Tu comprends, le magasin en bas, il ferme à six heures : mieux vaut venir quand personne ne te regarde passer... c'est rare, les maisons sans pipelette! Surtout pour amener la chose...

Lebecq avait ça de moins sur l'estomac. Nénette casée! Tout avait raté tant de fois, il ne savait plus à qui s'adresser. C'était bien en désespoir de cause qu'il était revenu chez Mireille, après son refus catégorique. Maintenant qu'on lui avait enlevé Marguerite Corvisart, un ordre du Parti passé par Charpentier, il avait directement affaire à la petite Vallier. Peut-être qu'elle perdait la tête, Micheline, mais elle se faisait pressante pour qu'on la débarrassât de la ronéo, à cause de ce Lemerle, qu'elle ne savait comment mettre à la porte, qui venait tout le temps chez elle, et qui avait l'air de se douter de quelque chose. Oui, ça ralentissait le travail : Charpentier même lui avait fait une remarque. Or, Lebecq, il y avait une chose à quoi il tenait : quand il avait pris une responsabilité, il avait pris une responsabilité. Et puis ce n'était vraiment pas le moment du tout de lambiner : à la suite d'un article qu'ils avaient publié dans un journal belge on venait d'arrêter Henri Raynaud, Finck, Becker, Garcia et Racamond. Seul des signataires Benoît Frachon avait disparu. Le juge d'instruction s'était dessaisi de l'affaire des six syndicalistes au profit de la justice militaire. On réclamait bruyamment la convocation des Chambres : ça venait juste au lendemain de la demande de déchéance des députés communistes présentée par Chiappe. Des liquidateurs venaient d'être nommés pour toutes les organisations du Parti, ou à côté du Parti. Et ça comprenait aussi bien la Fédération des émigrés polonais ou des organisations juives, la section française de la Société allemande des Gens de lettres, que l'Amicale des volontaires de la liberté, le Comité mondial des femmes, etc. Ils installaient des municipalités nommées par Sarraut en remplacement de celles que le peuple avait élues. Semart et Tournemaine à leur tour étaient envoyés à la Santé pour « propagande orale ». Là-dessus les parlementaires britanniques venaient visiter la France, avec à leur tête le général Spears; et les gens qui l'avaient entendu à la radio se récriaient : « Ce qu'il parle bien le français, cet Anglais-là! »

Mais ce qu'il fallait expliquer aux gens avant tout, c'étaient deux faits : d'abord l'incident du *City of Flint* qui se présentait comme un bateau américain mais qui, en réalité, naviguait avec un équipage entièrement allemand, qui croisait dans les eaux russes quand les Soviétiques l'avaient arraisonné et amené prisonnier au port de Mourmansk. Bien sûr, la nouvelle en était donnée dans la presse sans commentaire. Est-ce que ce n'était pas la preuve de la neutralité russe? Et même, l'expression de quelque chose de plus : d'une véritable guerre non sanglante entre Berlin et Moscou, qui s'était déjà trahie en Pologne et dans les pays baltes. Le deuxième fait, c'était le discours de Molotov. Il était bien évident qu'il ne fallait pas attendre pour publier ses principaux points. Micheline, qui est sténo, avait essayé de le prendre à la radio chez une camarade de sa boîte...

Tout ça tournait dans la tête de François. Non, *le PC n'avait pas disparu*, comme le disait leur dernier tract. Et la CGT non plus, ils n'ont pas pu la

mettre dans leur poche : à la Grange-aux-Belles, à Mathurin-Moreau, malgré les trahisons, et tous les Belin et tous les Chevalme, on n'avait pas encore osé toucher aux syndicats dont les directions avaient tenu. Bien sûr, Lebecq savait bien, grâce à Griveau, le travail d'un Saumaise, leur délégué syndical. Mais bon, qu'est-ce que c'est qu'une petite agence bancaire? On pouvait encore remonter là-haut, à la Grange, et parler avec les copains de l'Union des syndicats, les secrétaires des fédérations qui n'avaient pas capitulé, Hénaff, Timbault, Tollet... est-ce que je sais? Plus de cent, largement plus de cent organisations syndicales avaient refusé de prendre position contre le pacte. Le Bâtiment, le Verre, les Eaux, le Textile, les Produits chimiques, l'Éclairage et Force motrice... Et on était au début de novembre. Un jour, un jour, ce que cela signifiait de fermeté, de courage, de résolution, il y aurait des gens pour s'en émerveiller : au commencement de la Deuxième Guerre mondiale, pendant deux mois, des ouvriers français, sans se laisser assourdir par l'énorme clameur, les mensonges qui affolaient le pays, auront tenu là, dans les locaux traditionnels des syndicats, administrant les biens de la classe ouvrière, conseillant ceux qu'on lèse, examinant les revendications naissantes, les coordonnant, dirigeant les combats les plus difficiles au cœur même des entreprises, pour la défense des droits des travailleurs... Deux mois ! Ça n'est rien et c'est énorme. François Lebecq, cet exemple le grise. Il se répète les mots qui en d'autres temps lui paraissaient les plus mécaniques, les plus stéréotypés... la défense des droits des travailleurs... et aujourd'hui voilà qu'ils sont pour lui comme de l'alcool. Des mots magiques, jamais entendus ! Tout cela dansait, dansait. Les syndicats, le *City of Flint*, Molotov... Et même les événements les plus sombres, étaient pour François sujets d'exaltation cette nuit.

Il rigolait tout seul en rentrant, il se frottait les mains, il se foutait de la pluie. Nénette casée ! Ah, le poids que ç'avait été, personne ne se représente... Brusquement tout changeait : un calme ! Il se sentait un autre homme, il n'avait plus l'envie de se retourner tous les trois pas pour voir s'il était suivi, tout rentrait dans l'ordre. Le courage littéralement l'envahissait. Ce qu'on va turbiner : Charpentier allait voir...

François n'avait même pas l'air d'être gêné par l'obscurité. Il était tout à fait comme un homme qui a décidé une femme à coucher avec lui. Il se jeta bien dans une silhouette, qui le prit par le bras : « Pourriez pas faire attention? » C'était un agent à roulettes, avec sa bécane à la main. Il en rit comme d'une farce tout le long de son escalier. Martine l'attendait derrière la porte, le poste jouait en sourdine dans la salle à manger : « J'étais inquiète. Où étais-tu?

— Chez une femme !... qui a fait tout ce que j'ai voulu... »

Il sifflotait *Toréador, prends garde*... « Dis donc, j'ai la dent... t'as pas des sardines?

— Elle était jolie, au moins? fit Martine, très calme. Il n'y a pas de sardines, mais si tu veux du foie Marie...

— Ravissante... Pleine de taches de rousseur... j'adore ça... Blague dans le coin, j'ai casé Nénette ! Et pas chez Jean-Blaise, cette fois !

— Tiens ta langue, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage... »

Il était d'une humeur charmante. Il alla regarder dormir bébé, et s'attendrit, trouva Martine incroyablement mignonne, et le lui dit en ces termes.

« Tu n'as pas un peu bu? demanda-t-elle avec sollicitude.

— Mais non : j'ai casé Nénette, je te dis. »

Il se mit à parler sans fin du Parti. Comme on avait raison. Et pas seulement d'aujourd'hui. Dans l'affaire d'Espagne. Au moment de Munich. Et il y a six mois. Et en août. On voit bien maintenant... Et tous ceux qui disaient : on ne peut rien faire ! Ah la la. Ce sont des gens qui ne savent pas ce que c'est que

le Parti. En quatorze, il n'y avait pas de parti communiste. Cette guerre-ci, ils ne la mèneront pas où ils veulent, sans que le peuple français puisse dire son mot... cette guerre-ci, c'est une autre affaire ! Il y a le Parti. En septembre, on pouvait croire qu'on s'en débarrasserait du Parti. Ils l'ont mis hors la loi, voilà cinq semaines... eh bien, est-ce qu'on ne sent pas chaque jour un peu plus l'action, la présence du Parti ? Ils arrêtent, ils arrêtent. Mais ils n'ont pas eu Maurice, ils n'ont pas eu Jacques, ils n'ont pas eu Benoît ! C'est maintenant qu'on peut voir qu'il fallait, il fallait que Maurice revienne à la direction... Non, le PC n'a pas disparu ! « Qu'est-ce que nous serions sans le Parti ? Des idiots comme les autres... pas plus loin que le bout de leur nez... je me demande comment on peut vivre, si on n'est pas du Parti ! Qu'est-ce qu'ils attendent, les autres ? Le miracle ? Les cailles toutes rôties ? Nous, on travaille... on explique aux gens... on dégonfle les mensonges... Non, mais tu as vu le discours de Molotov ? Qu'est-ce qu'il leur a mis dans les gencives ! Comme toujours, un discours simple, calme, qu'on peut comprendre, nous autres... pas du Giraudoux ! Ni des hurlements comme l'autre ! » Il avait posé sa tartine, il se faisait une mèche, et il jappait un baragouin à la choucroute :

« Ne fais pas l'idiot, mange..., dit Martine.

— Je ne fais pas l'idiot, je fais le Führer... qu'est-ce que je disais ? Ah oui, Molotov... Elle va rouler, Nénette, je te le promets ! elle va rouler... C'est bon, ce pâté... je l'aime mieux sur le pain que sur les biscottes... »

Ils bavardèrent longuement au lit. Par le courrier du soir, il était arrivé une lettre du Lot de maman Lebecq : la grande fille travaillait comme un ange, ses petites camarades à l'école étaient furieuses qu'elle soit première en tout, cette Parisienne ! « Voilà la Lolotte qui est une Parisienne, à cette heure ! » Ça lui paraissait bouffon. Tout lui donnait des fous rires d'ailleurs. Ils se turent un petit instant.

Martine devait avoir la tête ailleurs. Je la connais, Martine, quand elle pense à quelque chose qu'elle ne dit pas, je m'en aperçois tout de suite. « A quoi tu penses, Martine ?

— A ce discours de Molotov... qu'est-ce qu'il a dit au juste ? Tu m'as très mal expliqué, et puisque c'est votre métier, à vous autres, d'expliquer... »

Molotov, il avait dit qu'il fallait réviser les notions périmées d'agression et d'agresseur. Alors, bien sûr, les gens d'ici, qui n'avaient jamais su définir l'agresseur, tu te souviens, il avait fallu que Litvinov leur en donne la définition... maintenant ils n'ont plus que Litvinov à la bouche. On le voit bien ce qu'il veut dire, Molotov : on a fait aujourd'hui de très grands progrès pour présenter l'agression comme la défense nationale, pour camoufler l'agression. Puis aussi, il y a l'histoire de l'année dernière, tu sais ? comme Molotov avait déjà dit : quand on n'a pas de frontière commune, avec celui qu'on veut attaquer, alors on en prend une en location, en achetant un petit gouvernement, son armée... Là-dessus, quand la bagarre commence entre le petit pays et un grand voisin à lui... tout le monde dira, c'est tout de même pas la république d'Andorre qui a commencé !

« Je ne te demande pas tes commentaires, François, je te demande ce que Molotov a dit.

— Il a dit que cette guerre était une guerre idéologique, qu'on mène sous le couvert du drapeau de la lutte pour la démocratie, alors qu'on ne saurait, qualifier de lutte pour la démocratie des actes comme la dissolution du Parti en France, l'arrestation des élus du peuple à la Chambre, la suppression des journaux ouvriers, la mise en tutelle des syndicats... Il a dit que le but de cette guerre n'est pas celui qu'on avoue : ni la défense de la Pologne, ni la défense de la démocratie, mais bel et bien la défense d'intérêts matériels, colonialistes...

— Et qu'est-ce qu'elle va faire, la Russie?

— Dans une guerre semblable, les Soviets entendent garder les mains libres dans les affaires internationales... ça, c'est le point important, tu vas voir! — pratiquer une politique de stricte neutralité, ne rien faire pour étendre la guerre, mais tout pour y mettre fin...

— J'ai écouté Londres, tout à l'heure... Ils ne sont pas mécontents, là-bas, du discours. L'essentiel, pour eux, c'est la neutralité.

— Oui, ma mignonne? Eh bien, tu l'as lu, ou tu ne l'as pas lu *Le Populaire* de ce matin? Eux, c'est une autre chanson. A Londres, on peut parler de la neutralité de Moscou : à Paris, ça serait assez pour qu'on mette en boîte un employé de métro, ou une marchande de quat'saisons qui aurait l'air d'y croire... Ils ont dit, les Russes ont fait un traité militaire avec Hitler. Là-dessus, les Russes flanquent les gros propriétaires à la porte de la Lettonie, de l'Esthonie et tout le bazar, ils établissent leur armée devant celle des nazis... vous ne ferez pas un pas de plus... la guerre n'ira pas plus loin... ils arrêtent le *City of Machinchouette* et ses marins boches... et Molotov, il dit : une stricte neutralité... non, pour Blum et compagnie, il faut à tout prix qu'il y ait une alliance militaire germano-soviétique, pour qu'ils n'aient pas menti, eux, les enfants de chœur, et qu'on continue à arrêter ici les communistes... les seuls qui avaient raison... »

Tout cela, Martine l'écoutait avec une sorte de paix en elle. L'agitation de François la berçait. Elle entendait très bien ses paroles, elle ne dormait pas, mais cela flottait comme si François avait parlé sur un bateau par temps calme, et derrière ses paupières, bien qu'elle sût parfaitement la lumière éteinte, il lui semblait voir une clarté d'or où battait une ombre très douce... les voiles probablement du bateau quand on virait...

Soudain, François se retourna, le coude dans l'oreiller : « Dis donc...

— Qu'est-ce qu'il y a? Je déteste quand tu sautes comme ça... j'allais dormir...

— Ça me revient, tout à l'heure... dis donc... ça n'avait pas l'air de te déranger que je rentre de chez une jolie fille...

— Pourquoi ça me dérangerait? Tant qu'à faire, qu'elle soit jolie...

— Martine! alors tu ne serais pas jalouse?...

— C'est une affaire privée... comme la religion... pour ce que la jalousie y changerait!

— Qu'est-ce que je découvre, après sept ans de mariage... alors si je regardais les jolies filles... ça te serait égal?

— Je regarde bien les jolis garçons...

— Monstre! C'est un monstre... tu as juré de m'empêcher de dormir, tu n'y arriveras pas... je suis d'une humeur délicieuse... je ne te crois pas...

— Qu'est-ce que tu ne crois pas? que je regarde les jolis garçons... tu as tort, c'est plus vraisemblable que si je prétendais regarder les vilains...

— Cesse de plaisanter, mon chou... ce n'est pas un sujet... tu regardes, tu regardes... enfin, naturellement, s'il s'agit de regarder...

— Oh, tu m'embêtes! Quand je dis regarder, je dis regarder. C'est-à-dire, en me disant : celui-là n'est pas mal, tiens... presque aussi bien que l'autre, l'autre jour... avec lui, ça doit être agréable, il doit embrasser bien...

— Martine!

— Quoi, Martine... tu ne vas pas prétendre que tu ne penses jamais, de ton côté, au plaisir que tu aurais, avec celle-ci ou celle-là? Ne mens pas, je te connais.

— Ce n'est pas la même chose.

— Ah oui? pour les hommes, ce n'est pas la même chose? Ce communiste!

— Veux-tu laisser le communisme en paix...

— Je croyais que tu étais de bonne humeur? Écoute, j'ai l'impression que tu es jaloux... alors, une fois pour toutes, mieux vaudrait s'expliquer... On peut aimer son mari, tu sais, et puis regarder d'autres hommes... toutes les femmes sont comme ça...

— Qu'est-ce que tu en sais?

— Tu sais, on parle entre soi... Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à regarder un homme qui vous plaît... on regarde bien les bijoux dans les devantures, sans avoir l'idée de casser la glace pour ça, pas? C'est permis de rêver.

— Non... enfin, si... mais pas à ça... est-ce que je ne te suffis pas?

— Tu deviens un peu personnel. Bien sûr, tu me suffis. Mais qu'est-ce que ça veut dire, suffire? Idiot! Embrasse-moi...

— Non, non... je veux voir clair... je t'embrasserai... après... s'il y a lieu.

— Sale gosse! tu te crois vraiment le plus bel homme du monde?

— Qu'est-ce que ça peut avoir à voir? alors, tu compares, toi? Il y a des types, tu te dis...

— Il y a des types plus beaux que toi, oui. Où serait le mérite, sans ça? Il y a des types, peut-être que s'ils vous le demandaient avec un peu d'insistance... mais on ne leur permet pas. C'est notre vertu...

— Bon. Qui, par exemple? Un exemple au moins... qui tu trouves si beau, tellement plus beau que moi, que s'il te demandait avec un peu d'insistance...

— Je ne sais pas, moi... Je pourrais te donner plusieurs exemples... tiens, Jean-Blaise...

— Mercadier? ah, c'est un comble! Si Mercadier te demandait...

— Rassure-toi, il n'y songe pas! Mais oui, s'il me le demandait... je ne te dis pas que je coucherais avec, gros bêta, parce qu'il y a toi, mais sûrement ça me troublerait un peu...

— Martine... mais c'est une horreur! Jean-Blaise...

— Je pourrais plus mal choisir. Jean-Blaise est plus beau que toi, c'est objectif... Et puis, il n'a pas de taches de rousseur, lui. Les taches de rousseur, c'est peut-être très joli sur les femmes... sur les hommes, je trouve que ça fait pas propre...

— Ah, c'était donc ça, roublarde? Tu te vengeais? Allons, embrasse-moi, je te le permets...

— Vous êtes trop bon, monsieur... on n'atteindra jamais le fond de la fatuité d'un homme...

— En attendant, dit François, Nénette est casée, et pas chez Jean-Blaise, grosse maligne... Dis donc, où tu as caché *L'Huma*? Parce que, dès demain, je mets le truc en marche... »

XX

« C'est mon frère... », dit Eugénie, sa lettre à la main.

En général, Cécile ne se préoccupait guère de la famille de ses domestiques. Que la femme de chambre avait un frère, elle se souvenait par hasard de le lui avoir entendu dire, et même qu'elle l'avait élevé... Mais ce sont là de ces notions sans représentation qu'on a des affaires d'autrui. Ce frère devait être mobilisé, bien sûr. Cécile savait qu'Eugénie avait un frère, mais ce n'était pas comme elle savait que Louise en avait deux, ou que Nickie existait. Cette fille de trente-deux ans, toujours en noir, avec un petit col dépassant blanc à la robe montante, Eugénie, qui lui était fort dévouée et qui tenait très bien l'appartement et son linge, et repassait ses blouses, et les pantalons de Fred, Cécile n'imaginait guère ses liens réels avec d'autres êtres. Alors que la cuisinière habitait Vanves, étant mariée, ce qui permettait de disposer de la deuxième chambre de bonne pour les malles, Eugénie couchait au sixième, avenue Henri-Martin. Elle ne semblait pas avoir de vie à elle.

Cécile posa sur la cheminée le mot qu'elle venait de recevoir de Georgette Leurtillois, retournée dans le Midi pour chercher ses enfants. Edmond et Carlotta venaient de débarquer au cap d'Antibes. Marie-Victoire a fait une chute de bicyclette...

« Eh bien, donnez-la, cette lettre... ma fille... ».

La lettre émanait du voisin de lit du frère d'Eugénie, hors d'état d'écrire lui-même. Ils étaient dans un hôpital près de Verdun, très bien, tout à fait bien soignés. Mais Joseph avait été gravement blessé. Il aurait voulu que sa sœur vînt le voir. Surtout qu'elle n'ait pas peur quand elle le verra. C'est très triste évidemment, mais il ne souffre plus autant. C'est une mine qui a sauté, et Joseph avec, et deux autres, qui n'ont pas eu de chance, puisqu'ils sont morts, et surtout l'un qui n'est pas mort tout de suite. Joseph demande à sa sœur de venir seule, c'est-à-dire sans Mimi — Mimi, c'est son amie, ils devaient toujours se marier, explique Eugénie —, parce qu'il faudra d'abord qu'Eugénie ait vu Joseph, lui ait parlé, pour préparer Mimi...

C'était tout ce qu'elle disait, la lettre.

Eugénie pleurait. Un peu honteusement. Elle s'excusait. Madame m'excusera. Madame me comprend. Qu'est-ce que madame ferait à ma place? Elle détourne la tête. Je suis bête de me montrer comme ça devant madame. C'est plus fort que moi. Il paraît que c'est très difficile pour aller à cet hôpital, il faut changer deux fois, et puis comme c'est la zone des armées...

Cécile regarde Eugénie. Elle n'est ni jolie, ni laide. Elle a appris à se soigner

au service de Cécile. Elle était chez des gens en province, un château dans le Cher, je crois, avant... Cécile s'aperçoit qu'après trois ans qu'Eugénie est à son service, c'est la première fois qu'elle regarde Eugénie. Enfin, il ne faut rien exagérer. Elle l'a déjà regardée. Est-ce qu'Eugénie a toujours porté ce petit médaillon avec une chaîne juste au cou? Mais si, je me souviens, c'est même ça, une fois... il était tombé... il s'est ouvert, et Cécile a vu la photo, un jeune homme : *Mon frère*, avait dit Eugénie en rougissant. Est-ce que je suis un monstre? Elle regarda Eugénie. Elle se força à regarder Eugénie comme un être humain. Ce n'est pas assez dire. Comme quelqu'un de son monde.

Eugénie pleurait doucement.

Les larmes vinrent à Cécile. Ce n'étaient pas les mêmes larmes. Ce n'étaient ni des larmes pour Eugénie, ni des larmes pour Joseph. C'étaient d'égoïstes larmes de honte, de rage, de se découvrir ce qu'elle était. Elle eut un geste brusque de la main pour arrêter ça. Eugénie le vit. Elle vit que madame pleurait. Elle dit humblement : « Madame est trop bonne... », et Cécile ne put le supporter, elle sortit précipitamment du petit salon où Eugénie resta toute sotte, devant le pouf de satin bleu.

Eugénie relisait sa lettre. Joseph... Mon Dieu, qu'est-ce qu'il pouvait avoir, Joseph? quelle sorte de blessure? Elle avait beau relire. Ce n'était pas dit dans la lettre. C'est bête, d'oublier comme ça le principal. Ce n'était pas dit.

Cécile rentrait, très froide, tranquille, dans la pièce. « Eugénie...

— Madame?

— Je vous conduirai demain, avec la voiture, voir votre frère.

— Mais, madame, c'est très loin... » et comme Cécile ne répondait rien : « Madame est trop bonne... », et Eugénie tomba sur le pouf bleu, sanglotant, le visage dans les mains.

« Allons, allons, coupa Cécile. Ne pleurez pas de cette manière. Attendez de savoir de quoi il s'agit au juste... », puis, après une hésitation : « ... ce n'est peut-être pas si terrible... » Bon : et Louise qui l'attendait? Elle eut un geste vers le téléphone, mais se ravisa. Ça ferait des conversations. « Quand vous aurez le temps, Eugénie... vous voudrez bien appeler chez la baronne Heckert... Vous direz qu'elle ne compte pas sur moi demain... que je m'absente... n'importe quoi... que je l'appellerai à mon retour... »

⁂

Fred est rentré tard, de mauvaise humeur, il voulait prendre un bain, et puis le chauffe-eau était détraqué. Il y avait des histoires à l'usine, on ne s'y reconnaissait plus, avec ce système compliqué de pourcentages reversés, de salaires calculés à la noix, ce gouvernement n'est pas fichu de dire ce qu'il veut... Ils ont déjà changé trois fois, c'est des divisions, des soustractions, et les ouvriers ont l'impression qu'on les vole. Qui? Nous, naturellement. Toujours nous. Encore quand ils avaient des délégués dans lesquels ils avaient confiance, on pouvait parler. Maintenant...

Tout cela intéressait médiocrement Cécile. L'usine lui faisait horreur. Elle demanda pourtant : « Maintenant ils n'ont plus confiance dans leurs délégués... pourquoi?

— Cette question! s'exclama Fred avec impatience. A part ça, dis donc, nous autres, affectés spéciaux, on s'est vu signifier que notre affectation était sujette à révision. Je dois dire que je ne comprends pas la lenteur qu'on met à intervenir. Tu imagines que le Syndicat des métaux, rue d'Angoulême, est toujours dans les mains des moscoutaires? Il y a là un nommé Timbault, il faudrait le fusiller... C'est tous les jours qu'il y a des inscriptions dans l'usine, qu'on trouve des tracts, ça ne fait qu'empirer... Enfin, on nous a signifié, à

nous autres affectés spéciaux, que notre affectation était sujette à révision. Plus exactement, qu'elle sera automatiquement renouvelée, au bout d'un mois, soixante jours, trois mois...

— Pourquoi me racontez-vous ça, mon ami?

— Par exemple, moi, si je m'étais mal conduit, je pourrais être envoyé au front... au premier décembre, au premier janvier, au premier février...

— Vous allez être envoyé au front?

— Mais non... Je pourrais... Comprends-tu, les ouvriers, on ne sait pas ce qu'ils pensent, c'est seulement à la longue qu'ils se montrent. Il est bon qu'ils sachent qu'il y a toujours cette possibilité de les envoyer se battre...

— Ah? c'est pour les ouvriers! Je comprends. Mais pourquoi les envoyer se battre, puisqu'il est bien entendu qu'on ne se bat pas?

— Voyons, Cécile, ne te fais pas plus bête que tu n'es! On ne bouffe pas?

— Si... même, je vous demanderais,... parce que j'aimerais qu'Eugénie puisse remonter chez elle...

— Qu'est-ce qu'il y a? Eugénie est indisposée? »

Il était à vomir. Elle ne répondit pas et sonna. Eugénie parut : « Vous pouvez servir... » Fred, devant la glace, constatait du revers de sa main qu'il était encore relativement rasé. Cécile dit :

« Il y a eu une lettre de Georgette. Les Barbentane sont arrivés au cap d'Antibes.

— Edmond n'est pas mobilisé?

— Il semble que non. La lettre est sur la cheminée. Tu peux la lire si tu veux... Ah, à propos : je m'absente pour la journée, demain. Je rentrerai mercredi, probablement l'après-midi... »

Il se retourna vers sa femme : « Hein? quoi, tu t'absentes?

— Le frère d'Eugénie a été blessé...

— Je me fous du frère d'Eugénie... » Il pressait entre deux ongles un petit bouton découvert à gauche de sa pomme d'Adam. A la réflexion, il ajouta : « C'est grave?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire si c'est grave puisque vous vous foutez du frère d'Eugénie?

— Oh, puis zut! »

Il venait de l'esquicher, ce bouton, il avait le bout des doigts sales.

« Tu as du sunalcool? demanda-t-il. Elle est très affectée, cette fille?

— Mon Dieu, dit-elle, affectée! ce n'est pas le mot. Le sunalcool est dans la salle de bains, vous pouvez le prendre vous-même... Vous serez gentil de faire comme si je ne vous avais rien dit...

— Bon. J'y vais... »

Il rappliqua tout de suite avec la petite bouteille, se tamponnant le cou d'un coton, qu'il jeta dans le cendrier.

« Ça ne m'explique pas que tu t'absentes...

— Je mène Eugénie voir son frère, près de Verdun... »

Fred ne dit rien. Il était bien trop étonné. Où avait-il fourré ce roman qu'il était en train de lire? Une histoire de vol à voile... On ne retrouve rien ici.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il au bout d'un moment, comme il déplaçait tout ce qu'il y avait sur le battant rabattu du secrétaire Louis XV. Les trains ne marchent pas? ils font grève?

— Pourquoi? »

C'était un pourquoi de mauvaise foi. Elle savait bien ce qu'il voulait dire, il savait bien qu'il n'y avait pas grève des chemins de fer, il ne répondit pas, parce qu'il savait qu'elle savait ce qu'il voulait dire, et qu'elle ne croyait pas une minute à sa question à lui. Ils passèrent dans la salle à manger.

Quand Eugénie apporta le velouté dans la soupière d'argent, Fred la regarda avec curiosité. Elle baissa ses yeux rougis. Il ne dit rien et se servit avec application.

« On dirait que vous avez faim, ce soir, mon ami, remarqua Cécile.

— Que j'ai faim? Ah oui. Mais j'ai faim, en effet...

— Eugénie, vous laisserez la soupière sur la table. Monsieur a faim. »

Eugénie laissa la soupière sur la table.

« Elle a l'air d'avoir pleuré, remarqua-t-il quand elle fut sortie.

— Qui ça? Eugénie? dit Cécile.

— Sans doute Eugénie... pas le schah de Perse!

— Je n'y songeais pas, mon ami. Je ne sais si Eugénie a pleuré, mais cela me paraît probable... »

Il se mit à rire : « Tu es drôle...

— Vous trouvez? Un rien vous amuse.

— Dis donc, Verdun, c'est au diable vauvert...

— Exactement. »

La sonnerie du téléphone chez eux faisait un bruit de bois, c'est plus discret... Fred se leva. C'était pour lui. Il se promenait de long en large, transportant le poste et rejetant le fil. « Non?... Pas possible? Mais, mon cher, on ne dirait pas que c'est la guerre... Alors, je compte sur vous... »

Cécile ne posait pas de questions. Il dit, trouvant ça anormal, la discrétion de sa femme l'agaçait : « C'est René Seligmann...

— Cela ne m'intéresse pas. »

Il leva les sourcils et les épaules et se rassit, puis reprit :

« Alors, tu t'envoies tout ce chemin?

— Apparemment.

— Pour la bonne?

— Pour la bonne... »

La bonne, justement, apportait le poisson.

« Eugénie, la sauce?

— Mon Dieu, madame, où ai-je la tête? »

La bonne sortit, Cécile fit observer à Fred que s'il mangeait tout le poisson sans la sauce, ce n'était pas la peine que cette fille allât la chercher. « Elle a perdu la boule », dit-il. Et comme Cécile ne surenchérissait pas, il ajouta : « Ça peut se comprendre...

— Ça peut se comprendre », dit Cécile.

La sauce faisait son entrée. Oh la la, ce téléphone : on ne peut vraiment pas dîner tranquilles...

« Coucou! » dit la voix lointaine. Fred posa la main sur l'appareil, et regarda du côté de sa femme : « Allo... qui est à l'appareil? » dit-il très cérémonieusement. A l'autre bout, Rita Landor avait le fou rire : « Tu n'es pas seul, Bubi? Quelle voix tu prends! — Vous m'excuserez, nous étions en train de dîner... Non, non, vous ne me dérangez jamais... » Et vers Cécile : « C'est Mme Landor... » Cécile n'y sembla pas s'intéresser. Ni à la longue histoire de Fred à propos de ce film l'autre année, qu'on avait tourné à l'usine... et puis voilà que Giraudoux voulait refuser le visa de sortie... Alors, cet après-midi, j'ai demandé à Fresnoy...

« Comment? Tu as vu Luc aujourd'hui? Où ça?

— A l'usine... naturellement...

— Luc à l'usine? Qu'est-ce qu'il fichait?

— Un reportage pour l'Information... sur la production... enfin ce qu'on peut dire... Il s'agissait surtout de faire faire aux ouvriers des déclarations au micro contre les meneurs...

— Quels meneurs?
— Cécile... tu tombes toujours des nues! »
Cécile regarda son mari : un joli garçon, sans aucun doute, mais il n'avait pas inventé la poudre, et ce n'était pas le sens de l'humour qui l'étouffait. D'où voulait-il que Cécile tombât, sinon des nues, puisqu'elle habitait les nues, puisqu'il était bien entendu une fois pour toutes qu'elle habitait les nues. Avenue Henri-Martin.

⁂

Cécile était un excellent chauffeur. Elle avait conduit la voiture d'une traite pour déjeuner à Sainte-Menehould. Au départ, un petit crachin de novembre pas trop menaçant, l'avait pourtant décidée à prendre son imperméable. Elle avait son tailleur moutarde, qui a un col et des poignets de velours noir, et sur ses cheveux un foulard noir noué pour les tenir. Assise à côté d'elle, Eugénie en noir, avec un chapeau de feutre gris, gardait sur les genoux l'imperméable de madame et le sien, qu'elle aurait pu mettre sur la banquette de derrière. Elle tortillait son mouchoir dans ses mains dégantées, les gants de laine glissés à terre. Elle ne disait pas un mot. Son air d'humilité et de souffrance irritait Cécile. Mais qu'y faire? Elle non plus n'avait guère l'envie de la conversation. En passant à Meaux, elle lui dit pourtant : « Eugénie, balancez donc les imperméables sur le siège, derrière... — Ils ne me gênent pas du tout, madame, dit Eugénie. — Je ne vous demande pas s'ils vous gênent, je vous dis de les balancer. — Bien, madame. » Et elle les balança.

Les routes étaient vides. Il pleuvait de plus en plus dur. Le ciel tirait sur le jaune. On traversait des zones de brume. A partir de Château-Thierry, la pluie devint torrentielle, on n'y voyait presque plus, et, bien sûr, le balai du pare-brise se coinçait tout le temps. A l'entrée d'Épernay, on leur demanda leurs papiers. C'était la zone des armées, est-ce que ces dames avaient un permis de circuler? Mais le gendarme n'avait pas le goût de s'éterniser sous la pluie, et puis le nom de Mme Wisner fit merveille, quand le gendarme eut compris qu'il s'agissait bien de la Mme Wisner des Wisner... La pluie. La pluie. La petite voiture semblait bondir sous les griffes de la pluie. La route était détrempée, on dérapait, Cécile en avait plein les bras. L'arrêt de Sainte-Menehould la reposa. C'est à table qu'Eugénie dit ce qui avait dû la travailler tout le matin : « Madame ne croit pas qu'il doit être blessé à la main droite, Joseph, pour n'avoir pas écrit lui-même? » Sans doute, sans doute. Ce n'est pas une lumière, cette fille.

« Il faut manger, Eugénie, qu'est-ce que vous êtes là à chipoter? »

Eugénie renifla : « Madame est trop bonne... » Elle ne savait rien dire d'autre, et cette formule mettait Cécile en boule. Le déjeuner fut presque aussi silencieux que le voyage du matin. C'était un hôtel moyen, la table était passable. D'après le guide Michelin, il aurait fallu aller de l'autre côté de la ville... mais outre que Mme Wisner avait l'envie de s'arrêter tout de suite, pas cent mètres de plus, comme ça arrive, elle ne voulait pas mener Eugénie dans un trop bon restaurant : cela aurait eu quelque chose de choquant, cela aurait pu mettre la femme de chambre mal à son aise.

De Sainte-Menehould, on fonce sur l'Argonne. Ce n'était plus la pluie, mais le déluge. Par Clermont, Verdun n'est pas si loin, et ensuite on pique sur le nord... enfin elles n'avaient pas à faire la moitié du chemin de la matinée. Elles arriveraient un peu après trois heures. La voiture marchait bien, régulièrement. On ne faisait pas de vitesse... mais la voiture marchait régulièrement.

L'hôpital était un vaste bâtiment quadrilatère, avec une grande cour au

centre et des arcades autour de la cour, et de longues lignes bleues de toits d'ardoise. Un de ces édifices du début du XVIIIe siècle, qui ressemblent à la religion de ce temps-là. C'était drôle d'y voir mêlés les religieuses et les soldats. On avait entassé dans une aile les vieillards de l'asile. Le reste était militarisé. Joseph Gigoix? On ne le trouva pas du premier coup, il fallut circuler sous les arcades, trouver le type de garde. On revint sur ses pas, monta des escaliers. Des couloirs. Tout carrelé noir et blanc... « Gigoix? Le 47... à la salle des opérés... » Eugénie ne disait rien. Elle s'effaçait. Il fallait tout le temps que ce fût Cécile qui demandât... après tout, c'est pas mon frère, ce Joseph... Il régnait dans l'hôpital une lumière grise, sinistre. La pluie battait les vitres. On se serait cru dans un bateau. Enfin, un militaire les conduisit à une longue salle, où un infirmier et une religieuse s'avancèrent vers eux. La religieuse, sous sa grande cornette, interrogea : « Ce sont ces dames qui demandent le 47?... Attendez... »

Elle s'adressait naturellement à Cécile, qui dit : « Voilà Mlle Gigoix... sa sœur... — Ah? sa sœur? » dit la religieuse, et l'infirmier se pencha vers elle, et ils chuchotèrent, puis la religieuse dit encore : « Il faudrait peut-être lui expliquer avant... » Ils allaient tous les quatre à travers la salle interminable, où dans les lits des blessés s'accoudaient pour les voir passer, se soulevaient pour appeler la sœur : « L'urinal, ma sœur... » Il y avait des lits vides. Au fond de chaque côté, deux cagibis séparés, les chambres, comme on dit. Eugénie allait entrer, quand l'infirmier l'arrêta : « Il ne faudra rien dire quand vous le verrez... si vous le trouvez changé... » Elle leva les yeux sur lui, intimidée, inquiète : « Non, souffla-t-elle, je ne dirai rien... » Et comme elle passait devant lui, l'infirmier à l'adresse de Cécile eut une moue explicative, et du rebord de la main un geste de couperet sur le bras, puis, très vite, de l'autre main, le même geste de l'autre côté.

L'épouvantable n'était pas qu'il eût les deux bras amputés, Joseph. Il était aveugle, la tête toute embandelée, on lui avait opéré le visage, enfin ce qui restait du visage, du nez, d'une joue... Il pouvait parler. Il reconnut la voix d'Eugénie. Il murmura : « Nini... » Pour ce terrible paquet défiguré, enténébré, Eugénie s'appelait encore Nini... Eugénie le regardait figée, une main sur la bouche. Elle avait atrocement peur de sangloter. « Mon petiot..., disait-elle. Tu vois, je suis venue... » Et elle s'entendit, après l'avoir dit... « Oh, mon petiot... »

Il fit un bruit comme s'il rigolait pour dire : « Je ne vois pas, mais je t'entends, Nini... » Cécile recula jusque dans la grande pièce. Elle ne pouvait pas supporter ça. On percevait, à l'intérieur, la conversation, presque chuchotée. La voix désemparée d'Eugénie qui s'efforçait d'être naturelle, et l'autre qui, des oreillers, disait : « Tu comprends, j'ai pas voulu que Mimi, elle vienne... et puis qu'elle me tombe tout droit comme ça dessus... »

Que répondait-elle, Eugénie? Les larmes qu'elle avait dans la gorge voilaient les mots absurdes, maladroits. Cécile entendait Joseph dire : « Tu comprends... je ne sais pas de quoi j'ai l'air... comme j'ai pas de mains pour voir... »

Elle ne put plus le supporter et s'éloigna. Dans le couloir, un jeune médecin lui tint compagnie. Il avait aidé à charcuter le 47. Oh, du beau travail... Mais on a beau faire, quand on lui retirera le pansement, le frère de votre amie, il ne sera pas beau, beau à voir... Apparemment, il trouvait la visiteuse à son goût; c'était un petit châtain, noisette... avec une moustache embryonnaire, le képi à velours rouge sur l'oreille. Des dames comme ça, on n'en voyait pas des flopées dans ce désert de malheur. Il voulut intéresser celle-là avec une anecdote :

« Vous savez... le frère de votre amie... hein? Eh bien, il n'est pas croyant, faut croire. Parce que l'autre jour, il a fait toute une histoire. La religieuse lui avait mis des médailles avec une petite chaîne au cou... Oh, vous savez, c'était plutôt gentil à elle... puisqu'elle y croit, elle, pas vrai? Il a crié. Personne n'osait venir les lui enlever. L'infirmier qui l'a fait finalement, pour avoir la paix, m'a raconté que, quand il lui a ôté les médailles, le 47 pleurait en disant : mes mains, mes mains... qu'il n'en ait pas pour bouffer, ça, il s'est encore vite habitué... mais avec cette histoire de médailles... Autrement il est bien tranquille. »

Il était trop tard pour rentrer le même soir. Et puis s'il faut rouler la nuit, on peut avoir des histoires. On avait aménagé une chambre avec deux lits pour ces dames, dans l'autre bâtiment, chez les vieillards. Là aussi, tout était carrelé blanc et noir. Jamais le temps n'avait paru si long à Cécile. Le petit major l'agaçait : en fait de noisette, il avait des façons d'écureuil. Il commençait à devenir entreprenant. Alors, elle était descendue seule dans la cour, c'est-à-dire sous les arcades, parce que la pluie dégringolait consciencieusement, comme si elle avait le devoir de bien mouiller la terre et les gens, les bien mouiller également partout. Il y avait du vent, et il faisait froid. Cécile marchait, revenait sur ses pas. Elle pensait à Jean. Depuis qu'elle avait aperçu cette chose aveuglée, sanglante, sans bras, elle pensait à Jean. Tout ce qu'il arrivait de terrible au monde la faisait penser à Jean. La faisait trembler pour Jean. Jean qui ne pensait sûrement plus à elle. Un enfant d'ailleurs. Elle n'avait qu'à ne plus penser à Jean.

Elle pensait à Jean.

⁂

Ce soir-là, dans la chambre, Eugénie parla tout le temps. On l'avait changée. Elle parlait tout le temps. Elle parlait d'une chose et d'une autre. De ce que Joseph lui avait dit. De ce qu'il ne lui avait pas dit, et qu'elle se demandait même ce que cela voulait dire qu'il ne l'ait pas dit. De Mimi, qu'est-ce qu'elle allait dire, Mimi, maintenant? Est-ce qu'elle voudrait se marier avec lui? Est-ce qu'on pouvait lui demander de se marier avec lui? Ah, s'il lui avait fait un enfant, avant, alors cela aurait été autre chose! Mais voilà : il ne lui avait pas fait d'enfant. Et si elle ne veut plus se marier avec lui, c'est ça qui sera un coup pour Joseph, et qui prendra soin de Joseph. Mais elle, elle ne pouvait pas veiller sur lui, si elle travaillait. Alors si Mimi ne voulait plus se marier... peut-être qu'elle voudrait tout de même... c'est une bonne fille, Mimi, bien qu'elle ait vécu comme ça avec lui, sans être mariée... Joseph était son premier tout de même. Ça, j'en suis sûre. Joseph me l'a dit. Et puis, Mimi, madame ne peut pas s'imaginer... c'est une petite fille...

Tard dans la nuit, Cécile écouta cette lamentation puérile. Finalement, elle entendit, entre les mots espacés, la voix d'Eugénie s'éteindre... Elle ne dormit pas. Elle pensait à Jean. Pas tout de suite. Elle pensait à Jean. Ce qu'avait pu lui dire Yvonne Gaillard, ou rien... Elle pensait à Jean. Jean passa peu à peu de ses pensées à ses rêves. Elle était étendue sur le lit, elle ne s'était pas déshabillée. Dans la salle voisine, des vieilles femmes toussaient et gémissaient, on voyait une petite lumière bleue... les rêves commencèrent, il faisait presque jour. C'étaient des rêves bercés par la pluie, par la plainte de la pluie, par les paumes de la pluie...

Au matin, il pleuvait encore.

« Madame ne s'est pas couchée? dit Eugénie. Madame a eu tort. Le lit n'était pas si mauvais... »

Cécile regardait s'habiller sa bonne. Elle pensait précisément *sa bonne.*

Comme tout cela était étrange! Les hommes, au régiment, se mêlent aux gens du peuple. C'est autre chose. Mais pour une jeune femme... se trouver comme ça avec sa bonne!

On leur apporta du café régimentaire. La cornette de la religieuse dans l'encadrement de la porte. Et le murmure de l'autre côté des vieilles qui disaient ensemble leurs prières. La sœur confia en posant les verres sur les tables de chevet : « On va bientôt nous évacuer, il paraît... oh, nous avons une autre maison de l'ordre en Dordogne! »

Quel monde absurde! De toute façon, quel avenir y avait-il pour eux deux? c'est-à-dire pour Cécile et pour Jean. Essayer de se représenter la vie avec Jean. Sa sœur a raison. Est-ce que je suis folle? La vie avec Jean... Il y a des mots qui n'ont pas plus de sens que la pluie. Mais, comme la pluie, ils durent. La vie avec Jean...

Eugénie est allée dire au revoir à son frère. Il pleut, on dirait des lames de rasoir. Ça fait des grandes raies dans les vitres, comme une soie grise usée, les fils qui manquent... Le café est infâme. Amer. Mais chaud. C'est cela que tous les matins boivent tous les hommes. Les hommes. Est-ce que Jean est un homme? Quant à Fred, c'est tout répondu : c'est un monstre. Dans les couloirs, des filles de peine lavaient à grande eau le carrelage gris et noir...

Un peu avant Château-Thierry, la voiture a fait une de ces embardées! On avait crevé. C'était comme si Cécile s'était réveillée en sursaut... l'image de Jean se dissipait dans le paysage morne, à ce coin de route boueuse. Eugénie était dans tous ses états. Madame allait réparer? Oh bien, par exemple, madame savait? Ce qu'elle ne disait pas, Eugénie, c'est que ça lui faisait tout drôle que madame mette comme ça une salopette par-dessus ses affaires, et puis que dans la pluie elle installe le cric sous l'essieu... C'était comme si madame l'avait servie, elle, Eugénie... le monde renversé... Ça ne prend pas un tel temps de changer une roue. Madame est rudement habile... Quand on est reparti pourtant, Eugénie avait les pieds trempés, et elle se répétait tout bas que c'était le monde renversé. Elle était si étonnée qu'elle dit : « Ça ne fait rien, madame n'est pas manchote! » s'entendit et se mit à pleurer.

Cécile poussa sur l'accélérateur.

Jean, Jean, Jean..., disait interminablement la pluie.

On croisait des convois d'artillerie qui s'en allaient vers l'est. Les hommes entassés dans des camions bâchés, quand ils apercevaient dans la Wisner les deux femmes, se penchaient en dehors agitant leurs casques, ou faisant des gestes obscènes, clamant des invites qui se perdaient. Plusieurs fois, il fallut s'arrêter pour en laisser passer, se garant contre le remblai de la route. Alors on voyait mieux les gaillards aux nez rougis par le froid, qui faisaient les rigolos pour leurs camarades, se penchaient sous le prétexte de reluquer les petites mignonnes, et se faisaient saucer pour voir. Les hommes... les hommes... un jour Jean sera comme cela, dans une bagnole comme celles qu'on croise... il rira avec ses copains pour des filles aperçues en chemin. Cécile se décida, énervée par ces rencontres, à se détourner un peu de sa route, pour en prendre une moins passante. Elle avait développé la carte Michelin : par là, là, là... oui. Cela rallongeait un peu, mais qu'est-ce que ça fiche?

Cécile devait s'être trompée parce qu'on aurait dû rejoindre une route nationale depuis déjà bien vingt kilomètres... Tant pis. Du moment qu'on tient la direction générale, à un moment ou à l'autre on trouvera un chemin qui nous rabattra sur Paris... Les petits balais se bloquaient sur la glace avant... puis ils se remettaient à se courir après... Jean... Jean... c'est comme si le temps pleurait... Jean... Jean...

On venait de s'engager dans une sorte de vallée, où tortillait entre des arbres sans feuilles une petite rivière de rien du tout. Jean, Jean, Jean, Jean..., disait la pluie. Et juste à quelques centaines de mètres d'une agglomération, dans une descente en virage, une 402 qui surgissait de gauche, d'un chemin imprévisible, entra en écharpe dans la Wisner.

Cécile et Eugénie se trouvèrent projetées avec l'auto contre un talus. Elles n'avaient rien, sauf les bas déchirés, quelques bleus. Deux officiers, sautés à terre, les dégageaient. La Wisner avait sa carrosserie bosselée. Les officiers s'enquéraient, pas de mal? L'un était un grand, blond, pas jeune, avec des rides longues de part et d'autre de la bouche. L'autre un jeune homme...

« Ah, par exemple! ma cousine! »

C'était Xavier de Sivry, le frère de Louise.

« Tu pourrais t'excuser, au moins, dit Cécile. Tu venais de gauche...

— Permettez-moi de me présenter, madame..., interrompit le grand blond fatigué... Lieutenant Gautier, du énième régiment régional de travailleurs... C'était moi qui conduisais, Sivry est bien innocent... »

L'accident tournait en partie de plaisir. On allait déjeuner chez le commandant. Ces dames n'avaient pas mangé? Cécile donna un coup de coude significatif à Eugénie, et la présenta : « Une amie, Mlle Gigoix... » Xavier ouvrait des yeux ronds. Il se demandait ce que c'était que cette amie dont il n'avait jamais entendu parler... Ce genre dame de compagnie... Il n'était pas un familier de l'avenue Henri-Martin. De toute façon, un de ces messieurs raccompagnerait ces dames à Paris, et quant à la voiture, eh bien, Gautier, qui était chargé du parc à autos régimentaire, la ferait réparer... c'était bien le moins... et Xavier en profiterait pour faire une escapade à Paris.

« C'est fou, dit Cécile à son cousin, ce que tu peux ressembler au petit Jimmy! Ça m'empêche de te prendre au sérieux... »

L'arrivée des officiers avec deux dames dans le patelin bourré de soldats, ou tout au moins de civils à brassards, fit sensation. « Je vais t'expliquer, ma cousine : nous avons un régiment, mais c'est un drôle de régiment... » En effet, c'était un drôle de régiment... Tout ce que le lieutenant Gautier, comme Sivry, en racontait avait l'air inventé pour amuser les dames. « Et puis tu n'imaginerais jamais qui nous avons avec nous... Sur mille, sur dix mille, un million... Oh, pas la peine de chercher! » Cécile n'y rêvait pas d'ailleurs. Cette petite diversion était-elle un ennui? Si ça pouvait lui changer les idées... « Je pourrais te faire languir... j'aime autant te dire tout de suite... Oh çà, tu es à cent lieues! L'oncle de Marie-Victoire! — L'oncle de Marie-Victoire? — Oui, tu te représentes! Le frère d'Edmond Barbentane... tu sais bien, celui qui a mal tourné, voyons! » L'effet n'était pas aussi grand que Xavier l'avait escompté. Le lieutenant Gautier dit quelques mots à Mme Wisner sur les cellules communistes dans l'armée... le mal qu'on avait même maintenant... Non, le lieutenant Barbentane n'était pas au bataillon. En détachement avec une compagnie.

Quand on entra à la popote, la demi-douzaine d'officiers qui étaient là, tous des gens plutôt mûrs, bondit sur ses pieds et se mit par plaisanterie au garde-à-vous. C'était dans un vaste bâtiment, une résidence de gens à leur aise, abandonnée, de style Empire, et par la fenêtre venait le bruit d'un clairon auquel s'exerçait un novice qui n'avait pas encore le coup de langue. Une pièce de coin où le jour n'arrivait pas partout des hautes fenêtres. Des draperies de panne verte fanée, à pompons beiges. Une plante étiolée dans un cache-pot de faïence sur un guéridon à applications de cuivre... Il y avait du feu dans la cheminée. Une table mise au milieu de la pièce.

« Messieurs, cria Sivry, je vous amène ma cousine! »

Il pleuvait toujours au-dehors. Joseph était toujours aveugle. Mais Jean s'effaçait dans le tohu-bohu. Les visages. Les hommes. Un monde étrange. Des plaisanteries qui doivent durer depuis des jours et des jours...

« Docteur! tonna le commandant. Du champagne en l'honneur de ces dames! »

Le docteur était le popotier. (Sivry, je vous ai dit cent fois de ne pas laisser entrer ce chien ici... une horreur de sac à puces. Votre cousin a l'âme trop sensible, madame...) Le docteur était un grand pendard qui n'avait pas ses yeux dans sa poche. Ni, comme disait le commandant, tous ses cheveux sur sa tête... Il demanda : « Va-t-on attendre le capitaine Mestre pour se mettre à table? » Et ça fit un boucan à tout casser. Les couteaux sur les assiettes. La table frappée avec les verres... Tant pis pour Mestre! Honneur aux dames! Et justement il y a des bécasses...

« Des bécasses! » hurla Sivry, et il se mit à danser la gigue. On le rappela à la décence, il était le benjamin, et, confus, il s'excusa auprès de Mlle Gigoix. Mlle Gigoix avait les yeux rouges. Elle avait dû avoir très peur!

Eugénie tourna vers sa patronne un regard de bête traquée.

« Mlle Gigoix, dit sèchement Mme Wisner, revient du chevet de son frère, mutilé au cours des batailles de Lorraine... »

Cela fit une douche. D'autant, que de la meilleure foi du monde, jusqu'à présent, à ces batailles de Lorraine, on n'y croyait tout simplement pas.

« Alors, vraiment, on se bat? » demanda Gautier. On n'entendit pas la réponse : le bouchon de champagne sautait.

Troisième Partie

(Novembre 1939-mars 1940)

I

On cantonnait dans un petit pays du Mulcien...

Thierry de Sivry l'avait bien dit à Cécile : son frère Xavier était sous-lieutenant dans un régiment pas chic du tout, et il s'en tirait en disant : « On cantonne dans le Mulcien... » Les officiers non plus n'y étaient pas précisément du genre chic. Cécile avait pu en juger l'autre jour, quand le hasard l'avait fait tomber dans ce patelin, grâce à un accident de voiture. Il y avait donc là ce lieutenant qui avait vécu aux Indes, le grand blond fatigué, à qui deux rides vers la gueule descendaient des narines et deux petits plis obliques barraient les paupières supérieures. Celui qui était entré dans la Wisner de Cécile avec sa 402. Il s'endormait facilement après le déjeuner. On voyait alors qu'il était tout charpente : chauve, allant derrière la tête chercher les longs cheveux dont ils s'entourait tout le crâne. Il détestait les Anglais, naturellement : ces gens-là, ils ne rêvent que de nous prendre Chandernagor. C'était quand il s'endormait comme ça, sur un livre, il prétendait aimer à lire, qu'on voyait bien de quoi il avait l'air, ces lèvres pâles, le nez court, et la respiration gênée; puis qu'il devait y avoir un drame dans sa vie. Le lieutenant Gautier suppliait qu'on voulût bien écrire son nom sans h, c'est une calamité, tout le monde veut écrire ce nom-là t, h, i, e, r. Il était rattaché à la 2e compagnie, mais il était aussi chargé du parc à autos auprès du colonel. Il fermait les yeux sur le fait que le Dr Mariéjouls et le sous-lieutenant de Sivry trimbalaient leurs bagnoles derrière le régiment. Celle de Xavier servait à tout le monde. On ne lui en savait aucun gré. On n'aime pas les fils de famille.

Et il y avait le capitaine Mestre qui n'avait qu'une idée, d'enlever son ceinturon. Son uniforme semblait tout mal à l'aise sur lui, un homme pareil tout autour, fait comme un tronc éclatant de sève, et le visage en sueur, on dirait toujours que l'air va lui manquer. Un peu plus de la quarantaine. Les dents toutes rayées. Le poil noir. Il fumait beaucoup. Il commandait la compagnie depuis septembre : tout ce qui l'inquiétait, c'était si les hommes avaient bien leurs vivres de réserves. Parce qu'un beau jour on est embêté... Le capitaine Mestre était d'Évreux. D'abord il vendait du drap en gros, mais il avait eu de terribles ennuis dans son commerce, alors il était devenu hôtelier, pas à son compte, il tenait un grand hôtel à Deauville pour une compagnie. Il parlait avec un très grand respect de la compagnie, de ces messieurs de la compagnie. Il était marié, il avait deux filles.

On cantonnait donc dans un petit pays du Mulcien, avec un nom chantant. Les charmes de la longue place autour du monument aux morts étaient taillés, et placés sur deux rangs tout autour. Aux maisons de pierre grise, les

volets fermaient bien. Le bataillon logeait en dehors du village, dans ce grand bâtiment triste, avec une pelouse, et une allée qui tournait autour en gravier crissant. Les officiers de la 2e compagnie faisaient popote avec le commandant de Naplouse, un officier de carrière, lui. Il venait d'être mis à la retraite, puis heureusement il y avait eu la guerre. Il avait signé un engagement pour la durée des hostilités. Petit, maigre, nerveux, on ne voyait que le cuir sur lui, le baudrier, l'étui à revolver, les gants perpétuellement, et il se plissait une infinité de petites lignes sur son visage bis, où un tic faisait sauter une moustache roussie de tabac. Docteur! Docteur! Il ne pouvait pas se passer du toubib, un deux ficelles, sortant d'un bled d'Algérie, une perche avec de gros yeux à fleur de tête, qui racontait des histoires dégoûtantes. Il ne pouvait pas voir le colonel en peinture.

Les ordonnances et le cuisinier traînaient par-derrière avec les gens du bureau du bataillon, qu'on apercevait par la fenêtre dans le grand salon vide, à faire les écritures. De temps en temps, sur la route, venant du village ou y rentrant, on voyait passer une corvée avec des pelles sur l'épaule. Les hommes qu'on mettait au pas. Allons, marche en chantant! Il n'y avait qu'*Auprès de ma blonde* que tout le monde connût. Cela faisait remarquer à Xavier que Louis XIII avait écrit cette chanson-là, et il se faisait les ongles, il se faisait tout le temps les ongles, ce joli cœur. Sivry, finissez de faire vos ongles! A vos ordres, mon commandant. On le rabrouait tout le temps, parce qu'on le sentait d'un autre monde. Là-dessus, il brossait à petits coups l'ombre de sa moustache. Qui est-ce qui menait la corvée? Le sergent Escartefigue, je crois, mon commandant. Escartefigue? Ah, ah! Beau sous-officier. Un peu brutal. Mais... Beau sous-officier.

« Nous n'en avons guère de cette trempe-là, mon commandant, observait le Dr Mariéjouls. Je ne sais qui a choisi nos sous-offs mais vous savez, à poil... Ils sont foutus comme l'as de pique, nos sous-offs. A la contre-visite, je l'ai remarqué. Dès qu'un type a une tare, un bréchet en fait de sternum, une pointe herniaire, un eczéma chronique... allez, c'est un sous-off! Je jouais à les deviner, eh bien... »

Ce n'était pas un régiment de jeunes, il faut dire. Le commandant soupirait. On avait beau lui répéter que son bataillon encore se présentait comme une manière de splendeur à le comparer avec le bataillon Müller; Müller, d'ailleurs, un incapable. Un homme d'une vulgarité. Xavier aimait autant ne pas être sous ses ordres. Ça n'arrêtait pas, les incidents au bataillon Müller. Heureusement que ça monte à près de six kilomètres entre nos villages. L'autre soir, ils ont chanté *L'Internationale*. Oui, pourtant, ce n'est pas dans les idées de Müller. J'aurais compris à La Ferté-Gombaut, chez Blaisin... Vous êtes sot, docteur. Mariéjouls ricane.

Xavier de Sivry n'aurait pas mieux aimé qu'on l'affectât chez le Capitaine Blaisin. Malgré la possibilité, à La Ferté-Gombaut, de faire tranquillement des parties d'échecs avec le lieutenant Barbentane, sans qu'on vous dise rien. Mais, tous les jours, ces histoires politiques devenaient plus aiguës... et, après tout, ça ne le regardait pas, lui, le cas dans lequel s'était mis ce Barbentane!

Il y avait un point duquel tout le monde tombait d'accord. Le colonel. Universellement détesté, cordialement détesté. Aussi bien par le commandant Müller que par Naplouse, par tous les officiers, par les hommes. Méprisé, ce qui est pire, par les hommes, on ne pouvait pas leur en vouloir. Une baderne. Ce nom d'abord! Le colonel Avoine. Je vous demande un peu. « Vous ne savez pas la dernière d'Avoine? » disait le capitaine Beausire, en dépliant sa serviette, l'adjoint du commandant de Naplouse.

Avec son crâne piriforme, ses petites rides transversales dans un teint de

papier d'emballage, Beausire arrivait presque toujours en retard quand le popotier, c'est-à-dire Mariéjouls s'était déjà levé : « Mon commandant, messieurs... » On savait bien que le capitaine s'appuyait tout le boulot : « Oui, eh bien, le colonel, ce matin, fait venir le riz-pain-sel, et il lui dit... » Xavier rigole. On aime rigoler quand on est jeune, il faut bien que ce soit aux dépens de quelqu'un.

La salle est toute en longueur, étroite et haute, avec des fenêtres qui ne parviennent pas à l'éclairer par ce temps de brume. On a bien fait une flambée, mais on doit épargner les bûches. Debove, l'ordonnance du capitaine Mestre, qui sert à table, apporte le veau en casserole et flanque un coup de pied à cette affreux chien roux qui essaye toujours de se glisser dans la salle à manger. « Laisse-le donc, ce clebs ! » crie le sous-lieutenant de Sivry qui est un tendre. Mais Mestre couvre son ordonnance : « S'il fallait avoir tous les cabots du village à déjeuner ! » D'ailleurs, pour la popote, le petit Sivry a toujours tort. Et en tout : parce qu'il porte une risible moustache blonde, parce qu'il est le cousin de la Banque Immobilière, parce qu'il possède une auto, parce qu'il rit quand il ne le faut pas, parce qu'il fait tout ce qu'on lui demande, parce qu'il chausse des bottes comme Gautier voudrait en avoir. Et puis, comme le plus jeune, selon la règle il devrait être popotier, mais la confiance ne régnait pas, on a chargé le docteur de cette tâche délicate. Justement le lieutenant Gautier marronne : « Encore du veau ! Faudrait pas vous esquinter à imaginer les menus, docteur... — Je prends ce qu'on me donne au ravitaillement, et puis c'est du veau un peu vieux... »

Il est de fait.

⁂

On est dans un creux, alors tout le brouillard vous tombe dessus. Comme si on vivait sous une compresse humide. Le patelin suit la route qui s'infléchit au pied des collines, il s'adosse aux collines, mais n'essaye pas d'y grimper. Il y a des champs là-haut, on y accède par de petits chemins à haies ; et devant nous juste le découvert des prés, encore verts par-ci, par-là, c'est si humide, jusqu'à l'autre talus du trou, souligné de la longue ligne droite des peupliers qui marque le canal. A droite, la route nous descend de chez le commandant Müller, à gauche elle gagne la 3e compagnie, que commande le capitaine de Balpêtré. Ils ont un joli château, à la 3e, aussi on ne les voit pas souvent. Malemort, ça s'appelle. Et un drôle de lieutenant à ce qu'on dit. Ah ! oui... un de ceux-là... Comment vous l'appelez... Gaillard ? La racaille est surtout chez Blaisin. Pour aller à La Ferté-Gombaut, on prend d'abord le chemin de Malemort, mais vous tournez tout de suite à gauche, à la sortie du patelin.

Ici, l'extraordinaire, c'est que tout semblait d'avance prêt à cette vie campée. Comme si, du fond des siècles, on avait préparé ce village à être dépossédé, envahi, occupé. La compagnie et les bureaux du bataillon, la compagnie hors rang, les services, tout s'est casé si naturellement qu'on n'a pas l'idée d'être les parasites. Au contraire, ce sont les civils qui se trouvent en surnombre. Se le faisant pardonner à force d'effacement. Leurs vêtements de couleurs fondues, délavées, ne se voient pas sur le fond des maisons, de la terre, des fontaines. Les femmes portent des robes noires, jaunies, des camisoles si souvent nettoyées, ravaudées ; les hommes... d'abord il n'y a pas d'hommes, ou presque pas d'hommes. Ceux qui avaient l'âge d'homme sont mobilisés. Il reste ici les femmes qui tiennent les bistros, des ménagères absorbées par les travaux domestiques, à peine qui voient le jour des rues, et des vieillards. Des retraités pour la plupart. Des commerçants, là depuis si longtemps qu'ils ont pris la couleur des pierres. De vieux jardiniers si rapiécés

de bleus pâles qu'ils ont l'air d'être un morceau de leur arrosoir. Il faut beaucoup d'attention pour remarquer l'existence des civils, qui disparaissent derrière les allées et venues de la troupe, l'agitation près des roulantes installées dans les granges, le service d'ordre, le drapeau à croix rouge sur l'école. Il y avait peu d'enfants dans ce village. L'école est fermée. Sur la place, un factionnaire vous présente les armes devant la maison carrée dont on a fait la prison. Les cafés, le soir seulement, ouvrent, après six heures. C'est la règle militaire, de six à neuf. Et alors, ils sont pleins, pleins à craquer. Toute la lumière du village se concentre là. Camouflée, bien sûr. Des stores noirs en papier. Audehors, on n'entend plus que les fontaines. Et tout à l'heure le clairon.

Les militaires...

Ce sont d'étranges militaires, c'est un étrange régiment. S'ils n'avaient pas tous un petit béret bleu foncé, et un brassard blanc avec un timbre comme pour un acte de vente, on ne saurait pas que ce sont des militaires. Ils ont gardé leurs vêtements civils, et probablement pas ce qu'ils possédaient de plus beau. On n'avait pas de quoi les habiller. Avait-on mal compté les soldats qu'on aurait? C'est plausible, on a bien l'impression d'en avoir de trop, et de ne savoir qu'en faire. Ils ont enfin touché l'autre jour des chemises kaki, ce qui donne un peu plus d'unité à ces complets-vestons. Avec l'hiver qui vient, quelques capotes seulement, et des pardessus presque somptueux, enfin des pardessus qu'on a pris, réquisitionnés, chez les stockeurs des grands magasins, certains tout doublés de mauvaise soie encore luisant neuve sur ces vêtements râpés, ces pantalons qui s'effrangent. Le pis, ce sont les souliers. On leur a fourni dès septembre des chaussures de repos, comme on dit. C'est-à-dire des souliers bas, à quatre-vingt-dix francs chez Dressoir. Comme ils n'en ont pas d'autres, pour l'exercice, pour le travail, le carton des semelles est déjà dans un état piteux. Il n'y a que le colonel qui n'ait pas l'air de s'en apercevoir. Il se croit à la tête d'un vrai régiment.

Après cela, la faune même d'un recrutement disparate. Des petits, des grands, des gros, des maigres. Toutes les couleurs de poil. Des gens qu'on a toujours l'impression de tirer du sommeil. Un peuple échevelé, désordre, que des appels de sous-offs bousculent. On a beau les harasser de besogne, on n'arrive pas tout à fait à les occuper, il y en a toujours qui traînent ou rentrent dans leurs coquilles, ces maisons, ces hangars où ils couchent sur des paillasses déjà très aplaties, roulés dans la couverture couleur cafard. On se heurte dans de grands gaillards inemployés, qui sculptent des bâtons où des serpents s'enroulent, sur le pas des portes, à côté d'une fille qui écosse des pois, et puis en même temps on voit courir des poussifs, s'arrêter avec un air épuisé des malingres à des coins de rue. Tout cela, en majorité, a de trente-cinq à quarante-neuf ans. La marmaille, ceux qui ont dans les trente, on dirait qu'elle est là par resquille, passablement de cœurs assez mal en point, d'emphysèmes pour la réforme insuffisants, des asthmatiques, des jambes douloureuses. Des estomacs qui demanderaient des précautions. Les seuls veinards sont les pieds-plats. Ah çà! les pieds-plats, on ne les garde pas dans l'armée.

Il n'y a que les officiers qui aient leurs uniformes. Cela accuse la différence de la piétaille et de ses maîtres. Quelques sous-officiers aussi, qui ont touché des culottes, se sont fait remettre une tunique à leur taille. Certains, peut-être que pour eux la dépense d'une tenue, c'est histoire surtout de se mettre à l'abri de je ne sais quoi qu'ils redoutent... Il faut voir l'abbé de la 2e compagnie, dans une vieille soutane usée, on lui a donné un ceinturon, devant le bureau, en faction, son petit béret et un des dix fusils Gras de la compagnie. Avec sa tête hâve de paysan qui ne sait pas ce qui lui est arrivé là. L'abbé

Boussaigues, lui, mange avec le colonel. Mais c'est un prêtre de Paris, très fin, très cultivé. Il est le confesseur d'Avoine. Il joue joliment de l'harmonium.

Étrange régiment. A lire les ordres du jour du colonel Avoine, qui écrit dans le style de Napoléon, on ne s'en ferait pas idée. (L'adjectif! dit Avoine... un militaire doit faire à l'adjectif une guerre à mort!) Le commandant de Naplouse, quand il se laisse aller à regarder ses hommes, c'est-à-dire rarement, parce qu'il préfère penser à autre chose, en est consterné, tout simplement consterné. Drôle de fin de carrière. « Et puis, dit-il au médecin-lieutenant, nous aurions des habits pour eux, ça n'y changerait guère. Si, tout de même, ça changerait tout. »

Qu'est-ce qu'il veut dire par là? Le Dr Mariéjouls tourne ses gros yeux qu'on le croirait toujours sur le point de laisser choir, et il se marre. Lui, il les a vus à poil, alors il sait. Ils auraient des houseaux, ça ne leur ferait pas passer leurs varices. Mais c'est pas ça qu'il a dans la caboche, le commandant : son désespoir va à la catégorie du cheptel. Quand on a commandé des zouaves, car il commandait des zouaves, Naplouse, écoper de cette bande de laissés-pour-compte des petits tailleurs! Le résultat d'un tri bizarre, plus social que physique. Des mauvaises têtes, des condamnés de droit commun, des Juifs, pas mal de Juifs, des Français de fraîche date, la promotion Blum suivant l'expression du commandant Müller, quelques péquenots tombés des nues, et puis, comme recrutement de base, des types de la ceinture rouge, une vraie tourbe. Les pires encore, on les a relégués chez Blaisin, à La Ferté-Gombaut. Mariéjouls s'en est payé une bonne pinte à lire leurs livrets matricules, et les enveloppes du plan de mobilisation, les dossiers. Tout ça, ultra-secret. Mais le médecin-chef en avait communication, et lui, ça ne l'intéressait pas. Alors, Mariéjouls...

Étrange régiment... Au 2e bataillon, le bataillon Naplouse, il y avait donc une compagnie, la 1re compagnie, la compagnie Blaisin, où les étrangers étaient en majorité, des Russes blancs surtout, et comme à côté il y avait des Espagnols engagés volontaires et des ouvriers de Saint-Denis, ça donnait des bagarres. Le malheureux capitaine Blaisin, avoir cette responsabilité! Avec ce Barbentane comme lieutenant, encore.

On les avait envoyés en détachement à trois kilomètres dans ce bled, La Ferté-Gombaut, où tout ça se saoulait, s'étripait, faut voir... surtout qu'ils avaient le temps pour penser. Puis la briqueterie avait beau être fermée, il y restait quelques vieux ouvriers qui avaient mauvais esprit, à ce qu'on dit. Et l'oisiveté est la mère de tous les vices.

Parce que, si on avait exécuté à toute pompe le plan des travaux, qu'est-ce qu'on leur aurait donné à faire? Creuser des fossés antichars dans le Mulcien, pas moyen de s'exciter là-dessus, et puis allez dire à ceux qui se les appuient que c'est nécessaire, que la défense de Paris en dépend! On passerait pour salement défaitiste quand on se bat aux confins de la Warndt. Quand on se bat... on se bat si peu d'ailleurs. Avec leurs chaussures Dressoir, piétinant dans la boue, les feuilles pourrissantes, et faut voir ce qu'ils ont comme pelles! Ça ne creuse rien, ces outils-là! C'est pas pour demain qu'on aura achevé la « ligne Avoine », comme le commandant de Naplouse l'appelle. Une pitié tout de même, bien que ce ne soient pas des gens très, très intéressants... Mais ils seraient peut-être plus utiles chez eux. Ou alors dans les usines, dit Mestre. « Entendu, réplique Gautier toujours en contradiction avec le capitaine, mais on a déjà trop de monde dans les fabriques d'armes... On use si peu de munitions... Toute la France ne peut pas être affectée spéciale. Ces gens-là, d'ailleurs, à l'arrière, pourraient s'agiter, se grouper... Imaginez les bonshommes de Blaisin en liberté... Dangereux! »

Dangereux? Le docteur hausse les épaules. Pour lui les varices, le nombre de dioptries, les adhérences péritonéales postopératoires, enfin un tas de trucs, rendent très problématique ce danger-là... De la chair d'hôpital. Le docteur voit tout avec les yeux de son métier. Puis ce n'est pas le colon qui va les lâcher!

Étrange régiment tout de même.

⁂

Le bureau de la 2e compagnie est au rez-de-chaussée, dans la rue qui s'enfonce vers les collines, d'une maison basse et large, encombrée dans les pièces sur le devant de tout ce qu'ont enfermé les gens qui l'ont quittée. Le bureau est dans une chambre par-derrière, sur un jardin déplumé, il faut passer sous la voûte et prendre par un petit couloir.

Il y a au mur des réclames d'amers, des tableaux sur tôle pour des apéritifs oubliés. C'était autrefois un représentant en vins et liqueurs qui habitait ici. Son portrait, une photo passée, est demeurée là, entre la Fleur des Alpes et l'Arquebuse, avec de grosses moustaches retombantes et un regard perdu. Toute la paperasserie militaire encombre les deux tables. Des livrets empilés sur l'une, des tampons, des registres. Et puis des bidons dans un coin, qu'on n'a pas distribués, en fer-blanc avec leur habit de laine. Deux gamelles sur le coin de la cheminée, qu'obstrue un carton décoré d'un grand chromo de la visite du tsar à Félix Faure : on se chauffe avec un poêle dont le tuyau traverse la pièce pour sortir par une plaque noire, qui remplace une des vitres à la fenêtre du jardin. Là-dedans, il y a deux êtres vivants, Sicaire et Serpolet.

Les hommes de confiance du capitaine Mestre. Serpolet, caporal, Sicaire était sergent. Je dis : était... il a renoncé à son grade. Cela est un secret. Il fallait des hommes de toute première confiance au bureau de la 2e. Sicaire sergent, on n'avait personne à mettre, il aurait fallu lui donner une section. Ce grand homme qui porte le cheveu ras, déjà grisonnant, avec le lorgnon que tient une chaînette, est, dans le civil, comptable aux machines à coudre Singer. Lui et le caporal Serpolet, ce sont des hommes de toute, toute première confiance. Vous avez lu leurs notes? Ils peuvent voir passer les papiers les plus confidentiels. Les plus confidentiels. Tous les deux, ils n'ont pas leurs pareils pour la surveillance. De l'initiative. Tout leur revient, ils savent tout sur tout le monde. Ils ont ça dans le sang. Serpolet a été contremaître à la Manufacture d'armes et de cycles de Saint-Étienne. Avant son dernier emploi... vous savez.

Un petit marron, sans regard, sans épaules. Tout rasé. Presque pas de bouche dans un visage vide. Sauf pour le nez en l'air. Le caporal Serpolet. Quand il aiguise son rasoir au cuir pendu à l'espagnolette de la fenêtre... parce qu'il couche dans le bureau, Serpolet, il y a un matelas sous les bidons, qu'il plie tous les matins, qu'il cache tous les matins sous les bidons... Sicaire a une chambre chez des particuliers, le capitaine ferme les yeux... quand il aiguise son rasoir, le caporal Serpolet, il chante toujours la même chanson : *Du gris qu'on tient entre ses doigts... et qu'on roule...* et on voit qu'il porte une petite médaille à son cou. Il a des chemises de flanelle, rayées gris sur gris. Il explique à M. Sicaire les beautés de la collaboration entre patrons, ingénieurs et ouvriers. Les employés et la maîtrise, c'est très clair pour tous qu'ils ont les mêmes intérêts : mais les ouvriers, voilà cinquante ans qu'on les persuade de la nécessité de la lutte des classes... Arriver à faire le pont entre les ouvriers et les patrons, c'est pour nous le seul moyen de n'être mangés ni par les uns ni par les autres. Le patronat, M. Sicaire sent bien qu'il a du plomb dans l'aile : c'est le moindre danger. Mais l'ambition ouvrière aujourd'hui, voilà, voilà ce qui est à redouter... Serpolet voit rouge quand on lui parle de la CGT.

Dans tous les bureaux des compagnies, on a casé comme ça des gens sûrs. Des Sicaire et des Serpolet. Ça en a fait des colloques, les premiers jours, entre ces messieurs. Le plan de mobilisation prévoyait tout, pour sûr, mais il y avait des détails à revoir. Il y a les notes des dossiers, mais aussi certains officiers avaient les leurs. Sans compter que beaucoup de gens manquent, malades ou déserteurs, est-ce qu'on sait? Dans le plan de mobilisation, chacun a son emploi et son remplaçant prévu. D'un fouillé, ce plan de mobilisation. Jamais on n'aurait cru qu'un plan si compliqué, si minutieux, marcherait comme ça dans tous ses détails. Admirable. Toute l'armée, c'est peu dire, toute la nation sur fiches. Les gens mis en place d'après leurs brevets, leurs connaissances, le degré de confiance, qu'on pouvait leur faire, celui-ci écarté pour ses idées, celui-là recommandé pour ses antécédents... Une merveille. Mais enfin, même les merveilles sont perfectibles, et il avait fallu, de concert avec lui, un type dévoué, sérieux, qui comprend, régrograder en douce le sergent Sicaire, inventer Sicaire, inventer Serpolet... Vous ne pouviez tout de même pas prendre au bureau un de ces gars de Montreuil ou d'Aubervilliers qui aurait été tout raconter à la cellule, non? Ou, qui sait, à ce lieutenant de la 1re compagnie, quel est son nom? Ça ne m'étonnerait pas si c'était lui qui tirait les ficelles dans le régiment... Le lieutenant Gautier, il dit que si ça dépendait de lui, des gens comme ça, ça ne ferait pas long feu! Quand on voit ce qu'il a écrit dans *L'Humanité*, ce Barbentane, à propos du pauvre général Dusseigneur. Il l'a fait mourir en prison, si ce n'est pas une honte, le gouvernement était aux ordres de ces gens-là...

Le capitaine Mestre entre avec le sous-lieutenant de Sivry. Repos, repos. Qu'est-ce que c'est encore que ces protestations à cause de l'ordinaire? Évidemment, les repas ne sont pas très variés, la viande un peu courte, mais enfin. On dirait vraiment que des purotins pareils... A quoi ont-ils été habitués chez eux? Il faudrait voir si ce n'est pas systématique. Le mot systématique fait un bruit de métal aux dents rayées du capitaine Mestre. Le petit Serpolet dit : oui, mon capitaine... oui, mon capitaine... tous les trois mots.

En sortant, le capitaine Mestre a fait observer au jeune Sivry (cessez donc, lieutenant, de vous curer les ongles!) qu'il pouvait, s'il le voulait, lire *L'Époque* de M. de Kerillis, mais qu'il ferait mieux de s'abstenir de l'avoir à la main quand il allait au bureau de la compagnie, parce que ça avait l'air d'une manifestation politique. « L'armée, c'est la grande muette... »

Sivry a un peu rougi, comme un gamin pris en faute. Il se demande toujours si on sait qu'il est apparenté aux Seligmann. Il trouvait du panache aux articles de Kerillis. Il n'achètera plus *L'Époque*. Merci, pour se faire remarquer de Sicaire et Serpolet. Ni *L'Œuvre*, d'ailleurs, d'abord parce qu'il n'aime pas ce journal, et puis parce qu'il entend d'ici le commandant de Naplouse. Le commandant de Naplouse lit l'*AF*. Avec discrétion, il faut le reconnaître. A la popote, on reçoit *Le Petit Parisien*. En général, on évite les discussions. Le capitaine Beausire doit être franc-maçon. On n'est pas vraiment antisémite, comme chez Müller. Mais enfin, on a une façon de parler des Juifs, qui met Xavier mal à l'aise. Sur certains principes, on s'entend toujours. Tout le monde regrette que depuis 36 les ouvriers aient si complètement cessé de travailler. Ce qui fait qu'on n'a pas pu éviter la guerre. Il fallait la guerre pour remettre chacun à sa place. Maintenant, l'État-Major avait le pays en main. On avait eu joliment peur dans les premiers temps, on croyait à des troubles. Les mauvaises têtes mobilisées, il ne restait qu'à attendre. On ne savait pas très bien ce qu'on attendait. Le printemps peut-être. Mais rien de moins sûr. Une conception très répandue était qu'on ne se battrait jamais. Pas si fou. Qui avait envie de se battre? Pas les Allemands en tout cas; ils avaient assez à

faire à digérer la Pologne. En ligne, ils multipliaient les témoignages de leur peu de goût à se battre contre les Français, paraît-il. Il avait fallu déclarer la guerre à cause des traités qu'on avait, des signatures. Pour la forme. Et puis ça permettait de remettre de l'ordre dans la maison. Il y en avait besoin, pour ça !

« Excusez-moi, M. Sicaire... », dit poliment Serpolet après le départ des officiers. « Est-ce que nous ferons notre petit tour ? » Serpolet dit monsieur à Sicaire, parce qu'il sait très bien, lui, que c'est en réalité un sergent. Et Sicaire l'appelle Serpolet, Serpolet tout court : « Bien sûr, Serpolet, mais quelle heure est-il donc ? C'est vrai, le jour baisse... Oh ! il va être cinq heures. »

C'est qu'à cinq heures il y a le train de Paris. Sicaire et Serpolet s'en vont vers la gare, tous les jours, sur le coup de moins le quart. Ils ne portent pas leurs galons ; ils ont une musette, le bidon, comme s'ils allaient prendre le train. Ils affectent un air détaché, ils tournent un peu autour de la gare, vont un instant dans la salle d'attente, sur le quai... Comme ça, ils chipent les soldats qui partent sans permission. Oh, pas de scandale. On les laisse faire. Seulement on constate leur absence et on les pince au retour. Ça permet de les fouiller, des fois qu'ils rapporteraient des tracts. Ou enfin, je ne sais pas, moi. Dites donc, Serpolet... ce type là-bas... est-ce que ce n'est pas un des bonshommes de La Ferté-Gombaut ? Lequel, M. Sicaire ? Quand on dit *La Ferté-Gombaut*, Sicaire dresse l'oreille comme un bon chien à qui on a appris à mordre les gens mal habillés. On en raconte, sur ce patelin-là ! et les types qui y sont. Et cet officier qu'ils ont...

Sicaire et Serpolet, tous les deux, sont des gens comme les autres, il ne faut pas croire. Avec femmes et enfants, et pas riches, et qui ne prendraient pas un bouton de culotte à leur voisin. Mais ils voient bien que tout ne va pas pour le mieux dans le pays. Ils voudraient que tout aille pour le mieux dans le pays. On leur a dit, on leur a répété pendant des années qu'il y aurait assez à manger pour tous les Français, si on n'introduisait pas chez nous des éléments... des éléments de toute sorte... et que les ouvriers il n'y a pas moyen de leur faire entendre raison... Tenez, l'Expo 37 : elle n'a pas pu être inaugurée, n'est-ce pas ? Les terrassiers s'étaient mis en grève. Les terrassiers, dans un pays, c'est le fond, c'est le fond... alors quand les terrassiers ont perdu le sens national...

II

Il n'y a pas que les terrassiers...

Depuis que Jean de Moncey était l'amant de Josette, il avait les idées dans le plus grand désordre. D'abord cela s'était fait par hasard, et sans croire à un lendemain. Fallait-il que de toutes les filles au monde cela fût tombé sur la petite amie de Nickie? Pas que Jean en conçût des remords par rapport à son camarade. Le cadet de ses soucis. Mais Nicolas était le frère de Cécile, si bien que Jean en éprouvait un vague, un confus sentiment de culpabilité. La veille encore, la seule pensée d'une autre femme que Cécile Wisner lui aurait paru un crime contre son amour. Il fallait bien reconnaître que ce scrupule ne l'avait guère embarrassé, le moment venu. Maintenant, il se disait que c'était une expérience... Elle se prolongeait un peu, il est vrai, tournait à l'habitude. Jean, d'ailleurs, avait décidé de considérer tout ce qui touchait Cécile comme intangible, il séparait le monde où il y avait Josette de celui de l'amour. Il ne disait pas qu'il l'aimait, à Josette. Alors...

Et puis, tout s'en était mêlé. Aux premiers jours de novembre, il avait été affecté comme stagiaire à un service de l'hôpital Broussais. A deux cents mètres de chez Josette. Un fait exprès. Elle habitait l'atelier d'un peintre polonais retourné dans son pays, qui le lui avait laissé en garde. Une grande pièce vitrée avec une chambre à chaque bout, et une cuisine, un découvert sur la sortie de Paris. Le commode était qu'il y eût deux escaliers : alors quand Nickie s'amenait, Jean filait de l'autre côté.

Ayant menti une fois à M. son paternel, pour pouvoir découcher, une histoire d'un copain qui avait une chambre à côté de l'hôpital, mon Jean ne s'était pas arrêté en si beau chemin : surtout que c'était vrai, que c'était plus commode de venir au service de chez Josette, au lieu de s'appuyer le chemin de Noisy! Alors, maintenant, il passait la nuit chez elle, aussi souvent que le papa de Moncey le supportait sans crier.

L'hôpital, les cours, la dissection... Tout un monde s'ouvrait au jeune homme en même temps que l'univers physique, où il s'ébrouait comme un petit animal qu'il était encore. Quand les remords ne le prenaient pas (et cela, ce n'était que de façon fort espacée), il était parfaitement heureux. Un très jeune garçon a grand avantage à faire deux parts de sa vie, l'une pour la femme de ses rêves, l'autre pour la femme de son lit. Cela lui évite les désillusions et cela lui permet de s'instruire. A dix-huit, dix-neuf ans, on est très facilement émerveillé de soi-même : surtout quand on a affaire à une Josette, juste assez rusée pour vous laisser croire qu'on n'a pas son pareil. Et qui lui aurait dit qu'il n'en était rien?

Jean, donc, était content de lui. Il ne se demandait même pas souvent si, quand Josette l'invitait à dîner avec l'argent de Nickie, cela ne lui faisait pas, à lui, une drôle de situation. Toute cette belle éducation qu'il avait reçue des siens, et le catéchisme de persévérance, et les scouts, tout ça avait donc été pour rien? Il faut croire. Aimait-il encore Cécile? Quelqu'un qui en aurait jugé de l'extérieur en eût fortement douté. Jean n'avait pas de confident : il n'allait pas parler de Mme Wisner à Josette, peut-être? Comme Josette occupait ses loisirs, Cécile n'avait plus beaucoup de temps à être seule avec lui... Il traînait à Montparnasse, où il avait fait la connaissance d'un tas de gens, des filles, des types de son âge, et puis d'autres beaucoup plus âgés, parce que, avec la mobilisation, il n'y avait plus de milieu. Il prenait l'habitude de se laisser payer à boire par l'un ou par l'autre. Il portait les cheveux plus longs, comme ça plaisait à Josette. Il invitait facilement des camarades de la faculté au café, assez fier d'avoir une femme à lui, de la leur montrer. Et comme ça faisait impression à Serge Mercereau, un grand pâle assez bien mis, il l'emmenait avec lui de Broussais au Quartier, à l'heure de l'apéritif. Enfin, il était parfaitement heureux.

La guerre flottait au loin de cette vie : il en savait ce qu'en disait son frère dans des lettres écrites surtout pour réclamer des paquets. A écouter leur mère, la blessure, ou la mort, constituait bien moins pour les soldats une menace, que le rhume, la bronchite. Tout n'était qu'affaire de lainages. A Paris, ne payait-on pas sa quote-part avec les tracasseries pour la lumière, la boîte à gaz en bandoulière, le couvre-feu, les chefs d'îlot? Comment, pour un garçon de l'âge de Jean, à toute cette mesquinerie, opposer des principes d'exaltation? Qui les lui aurait fournis? Tout ce qui se lisait avait pour but précis de se féliciter de ne pas hausser le ton. Surtout ne pas retomber dans les excès de l'autre guerre, dans ces enthousiasmes à la noix, qui plus tard, la paix revenue, ne laissent qu'un goût de cendre froide et de la honte. On avait bien su ne pas crier *A Berlin!* aux premières heures de septembre, maintenant il fallait montrer un patriotisme d'une grande finesse, imperceptible, insensible, discret, qui n'emploierait aucun des mots sonores habituels.

Assez de bobards! Félicien Peyré, Bésigue ou Mercereau ricanaient quand à l'hôpital quelqu'un dépassait le ton permis. Et qu'on se fût moqué de lui une ou deux fois avait suffi pour mettre Moncey au pas. Il se surveillait. Tout cela, cette maîtrise de soi, cette modestie, cette absence de déclamation, de gesticulation, va au paysage français à merveille, n'est-ce pas? au décor traditionnel de collines, de nuances. Nous sommes, écrivait ces jours-là un journaliste, le pays du : *Va, je ne te hais point!* Rien ne pouvait mieux convenir à faire de tous les Jean de Moncey, dans ce novembre transi, les tranquilles amis de quelque Josette, qui eût le gîte où les recevoir, un poêle chauffant bien, et pas la moindre raison de les entraîner dans les écarts passionnels.

Devant qui Jean aurait-il pu avoir honte de ses inconséquences morales? Ses camarades ne voyaient pas plus loin que lui. Ses parents, n'en parlons pas. Yvonne, alors... Mais peut-on raconter certaines choses à une sœur qui a toutes ces années de plus? Quand il allait la voir, il n'avait rien à lui dire. Elle non plus.

Ce qui occupait Jean, ce qui lui tenait lieu de vie intellectuelle, était nécessairement les préoccupations banales d'un étudiant qui commence la médecine. Son père avait, comme toujours, renâclé devant le prix des choses : la trousse à disséquer, un squelette, jusqu'à sa blouse pour l'hôpital qu'on avait prise de qualité médiocre pour épargner cinq francs. De toute son enfance, Jean gardait cette rancœur des économies faites par les siens sur ses plaisirs ou les accessoires de l'étude. Quand il avait commencé au lycée le dessin géométrique, l'acquisition de la boîte à compas, qui coûte, il est vrai, les

yeux de la tête, avait été un drame affreux pour lui. Ses camarades étaient fiers de leurs tire-lignes, de la beauté de l'écrin, et cætera. Lui, après des visites chez les marchands spécialisés, sur les quais et boulevard Saint-Michel, il s'était vu signifier par son père qu'après tout, la boîte de son oncle, avec son velours éraillé, ses aciers rouillés, après nettoyage, serait encore d'un bon usage. Il avait fallu en passer par là. Jamais il n'avait pu avec ces instruments de rebut tracer une ligne qui ne s'empâtât point; jamais il n'avait pu, du premier coup, faire ses devoirs de dessin proprement. Il songeait à ce côté de ses études comme à une longue humiliation. Et imaginez-vous que l'oncle Moncey, non seulement avait laissé ses compas à son neveu, mais que, médecin de province, il lui avait envoyé sa boîte de dissection, avec des scalpels, faut voir! La rigolade de Mercereau, par exemple, quand il avait par hasard aperçu les ustensiles de Monceau à la dissection... Josette était la revanche de toute cette étroitesse. Et Mercereau, qui de ce côté-là faisait le mystérieux, probablement par manque d'expérience, concevait un certain respect de son camarade parce que, le plus souvent, sa « femme » payait les verres.

Avec quelle rapidité tout devient habitude : quand il se glissait hors du lit, pour ne pas éveiller son amie, qui se retournait dans les oreillers, toute encore dans l'épaisseur de la nuit, vers les huit heures du matin, Jean trouvait tout naturel, passant dans la pièce voisine, l'atelier, d'y voir déjà Sylviane, à genoux devant le poêle, l'éventant d'un journal, ou préparant le café pour lui.

Parce que Sylviane, la plupart du temps, habitait chez Josette la seconde chambre, de l'autre côté. Elle la payait en faisant un peu la bonne. C'est une chose fréquente chez les filles, que ces rapports bâtards entre celles qui n'ont pas de veine et celles qui ont de l'argent : cela fait de ces couples où l'amie, en même temps domestique, s'assied au café à la table de la plus fortunée, et les messieurs payent naturellement pour elle par-dessus le marché. Pas que Sylviane fût vilaine, non : elle avait le genre pauvre, voilà. Il y a des hiérarchies qui s'établissent. De temps en temps, quand elle tombait sur quelqu'un d'un peu gentil, Sylviane émigrait à l'hôtel, mais ça ne durait jamais bien longtemps. On la voyait revenir. Dans les meilleurs cas, elle s'était fait donner une robe, un manteau. Elle se plaignait bien, mais au fond, elle aimait ça, servir... Elle flattait assez grossièrement Josette. Peut-être qu'elle la détestait. Tout était à la fois plus simple, et pas si simple. Au vrai, Jean n'y réfléchissait pas : il avait trouvé Sylviane dans la maison comme les autres meubles. Elle était donc là, quand il traversait l'atelier pour aller se débarbouiller dans la cuisine : une Sylviane dépeignée, qui avait relevé ses boucles sur les oreilles avec deux épingles, dans son kimono noir bordé de rose avec des grandes fleurs perdant des soies effilochées, la cigarette au coin du bec, les pieds nus dans des mules usées que lui avait abandonnées Josette. Quand elle donnait un coup aux godasses de Jean, elle sifflait *Sadko*. C'était comme ça. Pendant qu'il prenait son petit déjeuner, ils faisaient un brin de causette; et, bien que parfois le kimono fût mal fermé, jamais l'idée ne serait venue à Jean tout seul de pousser plus loin l'intimité.

Pourtant, elle lui racontait ses histoires : exactement comme une femme de ménage qui colporte d'une maison à l'autre les potins sur ses patrons. Elle avait un « fiancé », mobilisé quelque part en Corse. Et puis un monsieur qui s'intéressait à elle, avec intermittence, mais dont elle parlait avec un grand respect, parce qu'il était dans l'administration. Et un type, qui avait été son premier, avec lequel elle n'avait jamais tout à fait rompu, bien qu'il fût un ouvrier, et qu'il ne l'amusât guère... Mais il avait eu des ennuis... et puis sa femme était une mégère... alors, de temps en temps, fallait pas qu'il abuse! elle lui faisait un paradis...

Les premiers temps, elle glissait dans la conversation des choses sur Josette, apparemment destinées à lui être rapportées. Pour que Josette se dît que Sylviane avait une adoration pour elle... ou, en tout cas, qu'elle entretenait sa légende auprès de son jeune homme... Assez vite, quelques petites critiques se mêlèrent aux phrases théâtrales (Ah, cette Josette, ce qu'elle peut être belle à poil, pas vrai?). Elles portaient surtout sur la générosité. Josette trouvait que le matin, après tout, Sylviane aurait pu fumer des Gauloises, et pas des Abdullah, qu'elle prenait au tabac à côté, et qu'elle faisait mettre sur la note. Puis Sylviane dit un jour à Jean, en baissant un peu la voix, qu'une fois qu'elle était seule à l'atelier, Nickie... oui, votre copain, là, eh bien... Oh, il ne faut pas croire ce qu'elle installe, Josette : c'est très quelconque. Seulement, bien sûr, on ne vit pas de l'air du temps. Et avec ça, les jeunots qui payent bien, c'est plutôt rare.

Mais ce qu'elle aimait surtout dire, c'était sa vie. Racontée à sa façon, par à-coups, avec des ombres, et des : alors ça, c'est une autre histoire... Elle revenait sur ses commencements. Elle y mettait un certain humour, mêlé à de la poésie d'opérette. Née dans un village de Bourgogne, d'où cet accent qu'elle avait, elle se plaisait à les décrire, les gens de là-bas, où dans toutes les familles il y avait des bâtards du châtelain : un gros vigneron. Elle était vraisemblablement sa fille, elle, Sylviane, ou plutôt Ursule. Tu parles d'un nom! Avec une décoction de frères et de sœurs, les enfants du Pé, je veux dire du mari de maman, du moins à ce qu'on croyait. Quand elle avait eu treize ans, le mari de maman, il s'était rappelé que la petite n'était pas sa fille. Maman était survenue, ça avait fait une de ces scènes! Alors on l'avait mise en service à l'auberge. Pendant deux ans, elle s'était battue avec les clients, elle ne voulait pas entendre parler des hommes, après ce qu'elle avait vu de son Pé... Les histoires de l'auberge n'en étaient pas moins salées. Et la mort au Grand-Pé donc! La déploration qui avait fait l'édification du village, la Grand-Mé qui s'arrachait les cheveux et déchirait sa robe; puis, au matin, quand on était entré dans la chambre mortuaire, elle ronflait dans le lit et elle avait mis le défunt sur le parquet. Le passage d'un type de la ville, un ouvrier, originaire de par là, Fernand, avec ses cheveux gominés, sa boule rasée, sa petite moustache frisottée... hein? et des manières pas comme les paysans, avait mis fin à tout ça. Elle avait filé avec lui, elle avait seize ans, on lui en aurait donné vingt. Lui, bien sûr, il se prenait pour quelque chose : il voulait la faire travailler. Il l'avait mise en service dans un meublé près de la place d'Anvers, même qu'il était venu lui demander sa paye, oh là là, mes enfants, cette baffe! Il ne s'y était plus refrotté, mais il avait commencé à se raconter qu'il était amoureux d'elle... Tu sais, petit, les hommes, c'est pas compliqué... C'est ce Fernand que je te disais... Il y a cinq ans de ça, et l'eau elle a coulé sous le pont, je te jure... bien ça continue... on n'est pas ensemble, mais je le revois... Elle faisait sa faraude : tous les types ne me laissent pas tomber...

« Elle te fait pas la cour, au moins, Sylviane? » lui avait demandé Josette, un soir qu'ils s'étaient pieutés de bonne heure, parce que la nuit précédente il y avait eu une alerte. Il avait répondu : « Quelle idée! » avec une telle conviction, que vraiment, vraiment, il n'y avait pas de doute à avoir. Josette fumait en faisant des ronds bleus, le bras mi-étendu, secouant de l'index la cendre sur la descente de lit en mouton blanc.

« Elle essaye toujours avec mes types, dit-elle calmement, pour me les soulever... qu'est-ce que tu veux, je la comprends! Tout le monde veut avoir du fric! Mais quand elle le fait à mes gigolos, ça, c'est une autre paire de fesses! Le bifteck, je veux bien, mais je n'encourage pas le vice...

— Qui c'est, son bonhomme, qu'elle va voir de temps en temps?

— Jules? Ne te mêle pas de ça, petit... c'est un sale type... Qu'est-ce qu'elle t'en a dit?

— Qu'il était dans l'administration...

— Oui? Eh bien, cette administration-là, si tu me crois, tâche de ne pas trop t'y frotter... A part ça, je ne sais pas ce qu'elle fabrique ce soir. Elle m'a dit que demain tu te fasses ton café toi-même : elle découche... »

Il y avait un petit ton de désapprobation devant ce désordre, aux derniers mots. Jean fronça son nez : « Dis pas comme ça, tu me rappelles papa! Il a ces façons-là de me dire : tu découches...

— Mon garçon, je ne sais pas si je te rappelle ton père, mais si tu t'es couché pour me parler de Sylviane, tu ne m'as pas regardée! »

Effectivement, il ne l'avait pas encore regardée.

⁂

Tout cela n'était pas simple pour Jean de Moncey. Trop de choses nouvelles, trop de choses incertaines. La guerre se confondait avec ce frère qu'il avait : un étranger, car la profession militaire en avait fait pour lui un étranger. Quand Jacques était à Saint-Cyr, tout ce qu'il racontait de sa vie semblait à Jean un Moyen Age; et pas du tout mariable alors à son Moyen Age à lui, un Moyen Age de scout. Ce grand frère aux cheveux rasés, qui parlait sec, sentait déjà la buffleterie, faisait des plaisanteries sur les mathématiques... Les admirations de Jacques? les livres de Louis Boussenard et du capitaine Danrit continués. Celui-là, il était fait pour la guerre... Il n'avait rêvé que de ça toute son enfance. Ses héros étaient les pionniers de l'Atlantique Sud, les aviateurs à la tête brûlée, les hommes du contre-espionnage. Quand il avait voulu leur comparer Michel Vieuchange, il s'était heurté à Jean, furieux. Parce que Vieuchange, le Vieuchange de *Smara*, ce n'était pas un personnage de roman, mais un être réel; et cet explorateur désintéressé, c'était un de ses héros à lui, Jean. Vieuchange qui, voilà pas même dix ans, n'avait vécu que pour un rêve, le nom d'une ville au fond du Rio del Oro, et pour rien, pour personne, pas même son pays, entreprit seul ce voyage qui n'avait comme lendemain que la mort... Jacques haussait les épaules, son frère était un cinglé. Pour lui, une expédition chez les nomades Reguibat, c'est la continuation des entreprises de Coppolani et de Gouraud, rien d'autre. Tout ce qu'entreprend l'énergie française ne peut être qu'*ad majorem Galliæ gloriam*! Même les prêtres, alors, selon toi, ce n'est pas pour autre chose que la colonie... Bien sûr, mon petit Jean, tous ceux qui connaissent les Maures le savent bien : séparer l'idée française, la race, de la religion, là-bas, c'est folie. Que tu croies ou que tu ne croies pas, si tu veux les dominer, il faut imposer à ces gens-là la grandeur de notre religion! *Que tu croies ou que tu ne croies pas*, voilà bien ce qui dressait Jean contre Jacques... Il ne s'agissait guère de Jacques aujourd'hui. Jacques ne lui écrivait pas, d'ailleurs. Bien sûr, il y avait un mot pour lui dans les lettres que Jacques envoyait à leur mère. Ce que ça peut avoir d'artificiel, les lettres à une mère, de faux, de tartufe! Jean tenait pourtant de là les quelques notions qu'il pouvait avoir de cette mythique ligne Maginot, dont on parlait tant.

Tout n'était pas simple... Il s'en voulait un peu de se sentir si parfaitement détaché des siens, et pas sûr que ce sentiment ne tînt pas à la médiocrité de leur vie. Au fond, tout ce qui lui allait pourtant au cœur, lorsqu'il y réfléchissait. Les économies de maman, et ce que cela aurait été au bout du compte, la vie de père, quand il allait mourir. Parce que, maintenant, il n'y aurait plus de miracle : cela n'aurait été que cela... Tout de même, toute son enfance, les leçons de Mme de Moncey, l'église, les prêtres, le scoutisme, pour

aboutir à cette traînerie chez des filles, à ce désordre, au mensonge habituel, à la bohème... Par moments, la honte le prenait.

C'était un bon petit garçon que Jean de Moncey : sans mystère, pas du tout le Grand Meaulnes qu'imaginait Cécile. Il ne savait seulement plus où donner de la tête, il avait peur de penser à Cécile, à ce vertige. Josette n'existait pour lui que pour la commodité de l'atelier, qui lui permettait quatre, cinq fois par semaine d'éviter le chemin de Noisy à Broussais, ce lever précipité avant le jour. Évidemment, il était assez fier d'avoir une maîtresse, il se disait : j'ai une maîtresse... Mais cette maîtresse-là le choquait par son langage, et bien des choses qu'elle disait, les eût-elle dites avec un langage autre. Et puis, il y avait Nickie : gênant, gênant de penser à Nickie... On ne se défait pas si facilement d'une moralité inculquée directement et indirectement toute l'enfance. Il n'aimait pas rencontrer Nickie. Il se disait que c'était à cause des idées de Nickie. Alors, il se forçait tout de même à le voir, et l'autre le démoralisait à lui parler de la défaite, certaine à ses yeux, et avec ses vitupérations contre le capitalisme.

« Je ne te comprends pas, Nickie, qu'est-ce que tu as avec le capitalisme? Ton père est banquier, il vient de te donner un side-car...

— Imbécile! C'est bien ça : nos pères ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, ils croient que ça va durer toujours. Le side, c'est toujours ça de gagné sur leur égoïsme. Nous autres, les jeunes, il faut prendre la tête du mouvement... comme en Allemagne. Tu crois que les peuples prolétaires vont accepter toute la vie de ne pas bouffer de beurre? »

Tout cela était atrocement confus. Le beurre... le respect qu'avait maman pour le beurre, quand elle faisait de parcimonieuses tartines. Qu'est-ce qu'il y aurait de changé, avec la victoire de Doriot, et Nicolas d'Aigrefeuille dans les huiles, au lieu de son père? Ça ne ferait pas la distance de Noisy à Broussais moins grande, le train du matin, le métro moins encombrés de faces hâves, de gens silencieux, fatigués... Puisqu'il n'y a pas de bon Dieu. Et qu'il n'y a qu'à les regarder, ces gens du train et du métro, pour voir qu'il n'y a pas de bon Dieu. Tant de malheurs pareils et disparates : des petits, des gros, des poussifs, des maigres avec la goutte au nez, les pauvres mains piquées, rouges, sur des romans de papier gris, déchirés au bord, lus à la sauvette... Et ceux qu'on voyait à l'hôpital : une misère qui lui remontait de partout, à Jean, ces corps que la main sèche de l'interne dénudait du drap raide, ces abominations, mais aussi tout simplement ce malheur ordinaire, la longue histoire des cicatrices, les traces de maladies d'enfance. Je ne sais pas si ce peuple-là a trop mangé de beurre, comme dit Nickie, et s'il faut transformer ses syndicats en corporations, comme dit Mercereau... qu'est-ce que ça signifie, d'ailleurs?

Je vous dis que c'était un bon petit, Jean de Moncey. Il ne pouvait pas s'expliquer le monde avec Bergson ou Brunschvicg, avec Jésus ou Krishnamurti, il ne croyait plus à l'honneur des scouts, il évitait de penser à l'amour, honteux devant Cécile dans ses rêves. Si cette guerre avait été une autre guerre, il se serait peut-être exalté pour la défense du territoire : ou on lui répétait que le territoire n'était plus menacé, ou Nickie lui serinait qu'il n'était pas défendable, et cela, il ne voulait pas y croire. Il avait, malgré ses disputes avec Jacques, tendance au patriotisme, c'était même le seul idéal encore intact en lui : mais comment être patriote en novembre 1939, quand tout sentiment un peu démesuré semble une faute de goût à tous vos camarades? Serge Mercereau parlait bien avec une espèce d'exaltation entendue de l'aventure, mais de quelle aventure s'agissait-il?

Le colonel Lawrence, ça ressemblait aux histoires de Jacques, simplement traduites en anglais, et Rimbaud... Bon, qu'est-ce qu'il venait faire ici, celui-

là? Jean n'en connaissait que les poèmes. C'étaient les poèmes de Rimbaud qui demeuraient pour lui un peu du mystère de Cécile. Cécile lui avait donné à lire ce poète difficile dont elle parlait avec exaltation. Serge Mercereau, lui, le premier, lui raconta la fuite de Rimbaud au Harrar, ce grand silence à vingt ans... C'était extraordinaire, on ne lui proposait rien, aucun autre héros que ceux de la fuite. Entre Rimbaud et Vieuchange, il préférait Vieuchange : lui, au moins, n'avait pas été négrier... Aucun pourtant de ces personnages légendaires ne donnait à la situation présente sa perspective, sa clef, son issue. Et qu'avait à faire Cécile avec tous ces amateurs de désert? Au demeurant, chez Mercereau, c'étaient bien moins les mirages du Harrar, le voilier d'Alain Gerbault ou la ville inconnue, jamais atteinte dans les pays de nomades, que le retour d'Atlantis ou de Smara, de Tahiti ou de l'imaginaire cité de la reine de Saba, qui à la fin des fins comptait véritablement. Ce jeune ambitieux brûlait de revenir avec le prestige de ces lieux, non de s'y perdre. Pour quoi faire, pour quoi être? Alors, pour Jean, à qui cette ambition même demeurait inexplicable, il ne restait guère que la médecine, une découverte : et en général, la connaissance des choses, le goût de savoir. Il travaillait comme un perdu, il s'émerveillait d'un monde voisin, de la mécanique humaine, de son fonctionnement. Il ne faut pas croire que Josette tînt une grande place dans ses journées, ni d'ailleurs Jean dans celles de Josette. Curieusement, tous les deux, ce qui les arrangeait dans l'autre, c'était ce qu'il y avait de pantouflard en lui. Josette, dans ce gamin, se donnait l'idée d'avoir un mari : allez, oust, le matin, au boulot, mon bonhomme... Et Jean... Il avait vite pris de petites habitudes, et trouvait tout naturel que Sylviane lui fît son petit déjeuner, comme sa mère à Noisy. La grande aventure, c'était l'hôpital. Le malheur voulait qu'il ne fût rattaché à rien, à aucune croyance, à aucune passion, à aucune raison de voir au-delà de ce spectacle froid, sinistre, et déprimant si on se laissait aller à penser à partir de lui. Mais Jean était encore prisonnier de la nouveauté machinale de cette vie : arriver à l'heure, accrocher ses affaires au vestiaire, la blouse et le tablier... j'ai laissé le stéthoscope dans la poche du tablier... encore une affaire, ç'a été, pour se faire offrir ce stéthoscope-là! La surveillante qui vous dit : vous avez trois entrées, monsieur de Moncey... dépêchez-vous de leur prendre l'histoire de la maladie avant la visite! Et les lits entassés, deux rangées au milieu, le jour blanc des fenêtres, une malheureuse gosse de vingt ans qui râle, avec son petit ventre rétracté, les os qui percent la peau tout autour... comme elle fait non de la tête à une question indiscrète, les yeux égarés, les cheveux malades sur l'oreiller... la vieille, là, sa température a monté... Ça ne vous dit rien, cette courbe? Et cette respiration? Vous voyez pas qu'elle est foutue, la grand-mère? L'externe fait l'important. Tout sent le pipi, la fièvre, le pus, l'écœurement du salicylate, l'éther... Dites donc, Mademoiselle Rosette, il n'y a plus d'oxycyanure dans le chariot...

C'est un service de chirurgie comme un autre. Le patron, le Dr Lhuillier, est un brave homme. Un saint homme, dit l'interne caustique. Avec sa barbe et ses cheveux qui refusent de blanchir, les fils blancs y ont un air d'erreur, et ses yeux pochés sortent toujours d'une espèce d'enterrement. On se paye sa tête comme à pas un, parce qu'il est rat, mais alors rat : ah, pour celui-là, un sou est un sou. Il a des tas de gosses, faut dire. Ses vêtements sont râpés, il n'a pas de voiture. Un chirurgien des hôpitaux! Il s'inflige de venir à pied de chez lui : il habite de l'autre côté de l'eau, vers Saint-Roch. Vous imaginez. Ça lui ferait mal de payer le métro. Qu'est-ce qu'il pense? Malin qui peut le savoir. Il fait de grands discours contre la politique. Un médecin n'a pas à se mêler de ces choses-là. Sa mystique, c'est son métier. Catholique honteux, probable.

Jean est arrivé à se faire admettre en bout de table à la salle de garde. Un stagiaire, tu parles, s'il a de la chance. C'est Mme Kowalsky, une des internes, une grosse, qui l'a à la bonne, et l'a imposé. Une de ces femmes blondes avec des tas de seins, et des tas de cheveux, perdant un peu les uns et les autres, un stylomine sur l'oreille, un calepin dans la poche pectorale de la blouse : « Dites donc, Moncey, j'ai oublié mon sac dans le service, courez me le chercher, voulez-vous?... Il est serviable, ce gosse... » La Faculté est plus hostile que l'hôpital. C'est à l'hôpital qu'il revient, Jean, dès qu'il peut. Là, on est bien pour bouquiner dans un coin. Alors, les autres, ils en profitent pour lui faire faire toute sorte de choses de leur travail, à eux. Puisque vous retournez à Broussais, mon vieux, voulez-vous voir si on a bien fait le sérum du n° 23? Dites donc, si vous vous envoyiez la piqûre de la grosse mère, hein, mon petit? Elle a des veines comme des tuyaux de pipe, alors...

Mais il y a des moments où il se demande ce que c'est que toute cette agitation : pour quoi faire? est-ce que je crois simplement que si je suis médecin j'aurai grimpé d'un échelon par rapport à Père? que j'aurai une vie plus agréable, ou quoi? plus digne? quel avenir à tout ça... Pensé sous forme de question, c'est en réalité une négation... Et qu'on ne me parle pas d'apostolat médical... Dans cette nuit où nous voilà, le pays, la guerre, cette paralysie, et puis pas de raison pour que ça finisse. Entre la politique de Nickie et la haine de Lhuillier pour la politique...

Jean est encore une fois allé voir sa sœur. Il attend vaguement d'elle je ne sais quel conseil, quelle parole qui lui permettrait d'ouvrir son cœur. Comme toujours, Yvonne était très pressée, elle lui parlait, la tête visiblement à autre chose. Oui, Robert va bien... Mobilisé dans un régiment absurde... ce n'est pas drôle tous les jours à cause de ses idées... Jean a bêtement répété quelques mots du patron contre la politique... non qu'il y crût... comme ça, par balourdise... Yvonne a haussé les épaules : elle était sur le point de dire quelque chose, et puis ça a tourné court. « Excuse-moi, tu tombes mal, Frérot : des courses à faire... »

Dans la rue, quand il allait la quitter, elle l'a brusquement regardé avec d'autres yeux : « Et alors? a-t-elle dit soudain. Ce grand amour? » Il a rougi, bafouillé, fait un geste vague : « Oh, tu sais... » Elle est partie rassurée : finie cette histoire-là. Chez les mioches, d'ailleurs, est-ce que ça dure? Elle avait comme un remords d'avoir si mal reçu Cécile... Si, par hasard, Jean l'avait aimée encore... aurait-elle dû lui parler si durement? Lui, il se sentait sous les côtes une de ces brûlures comme on s'en donne à courir très fort dans le froid : il avait renié Cécile, au chant du coq. Ce soir-là, contrairement à ses plans, il rentra à Noisy. Il y trouva un mot de l'abbé Blomet. Stationné dans les Flandres avec son unité, jouant au rugby : « ... j'ai découvert ici, au hasard d'une bibliothèque, un bath poète que je ne connaissais pas : Jehan Rictus. S'il te tombe sous la pince, n'hésite pas à perdre une heure avec... » Ce ton patronage de banlieue lui fait mal aux dents. La paix avec les poètes : toute la poésie pour lui, c'était Cécile. Il piocha son manuel de dissection tard dans la nuit. Sa mère, en chemise de nuit, sur le coup de deux heures, surgit à sa porte : « Tu n'es pas fou, Jeannot? Il faut te lever demain. Puis cette électricité que tu brûles! » Ah oui, ça, il l'avait oubliée, l'électricité!

Il y avait les copains : une bande disparate. Le petit Sautereau, qu'on appelait Bésigue, qui prenait tout du côté comique, une voix de tête, et un visage de rat malade. Félicien Peyre, avec l'accent de la Provence, un fort en gueule qui se destinait aux colonies et ne parlait que moukères, mousmés, congaïes. Par quoi il s'entendait avec Serge Mercereau, qui le traînait souvent avec lui. Ce Mercereau, dégingandé, pas encore à l'aise dans sa peau, avec des yeux de

fille et un teint trop mat, dont le père était un *self-made man*, un entrepreneur sorti de l'usine devenu l'apôtre du corporatisme depuis qu'il était patron, ce Mercereau à qui la marotte paternelle ne suffisait pas, ni une place dans l'entreprise et l'héritage lointain. Et qui lisait *Gringoire* et *Candide*, et ne ratait jamais une occasion de se payer la tête du petit Bercowitz, un de ces Roumains comme il en pullule parmi les étudiants en médecine, à cause des avantages que la République leur fait, sans se préoccuper des Français... Il y avait aussi Pastorelli, dont le père tenait une librairie-papeterie aux Lilas et qu'on soupçonnait de faire le soir on ne sait quel métier de laveur de vaisselle, pour payer ses inscriptions. Les filles, Marcelle Davesne, une brune avec les bras maigres, des cils immenses et les cheveux tirés, un garçon manqué, et Jacqueline Trouillard dont le père était questeur à la Chambre, une flirteuse, alors! et la petite Maslon, Malou, avec ses lunettes, et des yeux d'enfant derrière, ses quatre tifs blonds, une auto qui venait la chercher, avec un chauffeur dans un grand imperméable blanc, la casquette à la main. Sans parler des externes, presque rien que des femmes, et Mme Kowalsky, et un Grec, Porphyriadis, avec une gueule comme une lame de couteau, des bouquins dans les poches, qui parle peinture au dessert à la salle de garde...

Mercereau dit que des types comme Bercowitz, ils n'ont qu'à retourner dans leur Bessarabie : qu'ils ne comptent pas qu'on se fasse tuer pour les protéger de Hitler! Après ça, ils s'établissent à Paris et pratiquent la dichotomie... La dichotomie, c'est un grand sujet de dispute entre les étudiants. Jean s'est fait dix fois expliquer ce que c'est : ça ne lui rentre pas dans la tête. Bésigue ne l'amuse pas tous les jours : son grand numéro quand il imite Mayol dans *Les Mains de femme* fait tordre les autres, mais lui, ça lui donne envie de taper dessus. De tout ce monde, au PCB, il connaissait seulement Jacqueline et Malou. La première l'a tout de suite jugé : c'est pas un flirt, Moncey, avec lui ça tire à conséquence; et quant à Malou, dès qu'on est gentil avec elle, elle croit qu'on en veut à sa fortune. Il s'entendrait mieux avec Davesne, cette bringue aux gestes brusques, Jean. Elle habite Vincennes : c'est presque une voisine.

Il y a encore ses voisins de l'amphi, qui découpent avec lui un bonhomme (c'est fou, ce qu'il a de la graisse sous le pied, ce type-là!). Une grande brune est à l'autre cuisse, il lui manque une dent sur le devant; les bras, l'un fait les beaux jours d'un Égyptien qui ne cesse pas de fredonner *Manon*, l'autre appartient à un Martiniquais du plus joli beige. La tête, c'est une fille de seconde année qui ne leur parle pas.

Il y a les préparateurs, les moniteurs, les professeurs. Un monde à vous donner le tournis; et puis dans les cafés du Quartier, presque malgré soi, on fait des connaissances, on parle à des drôles de numéros, on se laisse inviter au billard, on vous présente des petites mômes, on ne sait pas ce que c'est, étudiantes, heu, heu... Il y en a de gentilles, qui vous racontent leur vie. C'est fou ce que les gosses, elles ont envie de raconter leur vie à Jean. Même que Peyre, Félicien... eh bien, il se paye doucement le coquetier de Moncey parce qu'il dit que, lui, Moncey, les gosses, c'est de lui raconter leur vie qu'elles ont envie. Faut croire que c'est drôle parce qu'il se tape ses cuisses de Montpellier, on dirait qu'elles sont faites pour ça. C'est vrai, Jean, il a l'air bien brave, Mercereau prend sa défense : d'abord, il trimbale une poule, tu ne saurais pas en faire autant, Félicien... Et puis les filles, elles voient tout de suite qu'il sait écouter, on ne peut pas le dire de Félicien.

Sylviane, elle, en profite tous les matins quand elle lui fait son café. Et lui, comme ça, il apprend doucement la vie. Elle n'est pas belle, la vie. Elle fait dans sa tête le bruit de la mer : tantôt la marée monte, tantôt elle descend,

mais ça roule toujours des cailloux, du sable, des choses sans nom, des épaves.

Comme cette Sylviane, qui a roulé, bien roulé, à Montmartre, à la Chaussée-d'Antin, la Madeleine... Çà, d'avoir pris le dessus sur son Fernand, jamais elle n'avait accepté de « défenseur », comme on dit! Il y avait le temps où, avec une copine, elles faisaient le trottoir, elles n'avaient qu'une robe et une chambre à deux : alors forcément, l'une était au lit, quand l'autre était dans la rue. Finalement, c'est un surréaliste qui l'a amenée à Montparnasse. Elle en racontait sur ses gens-là, c'était sans fin. Le Polonais de Josette, celui qui lui avait laissé l'atelier, il était aussi du groupe : Jean regardait aux murs ses drôles de tableaux, des paysages tout plats, avec des ciels en dégradé, et des arbres qui n'étaient pas des arbres, ni des signaux des chemins de fer, ni des motifs de broderie, mais qui tenaient de tout ça... Une femme seule, ça doit avoir bec et ongles. Les histoires avec les propriétaires de meublés, les agents des mœurs... Depuis que je connais M. Jules, jamais plus d'embêtements! M. Jules, c'est son fonctionnaire. Rien n'est comme dans les livres, ni comme on l'imaginait. Tout ressemble bien plus à l'hôpital, à la table de dissection qu'aux romans et aux rêves. Cette idiote de Malou qui lui prête des vues sur sa dot parce qu'il lui a porté ses bouquins l'autre jour! Elle a dans le cou des marques d'écrouelles. C'est laid, ces cicatrices-là, rayonnantes, avec le trou qui les aspire. Pauvre Malou. Elle a peut-être des sous, mais quand Jean voit son cou, ça le fait frémir. Qu'est-ce qu'elle racontait donc, Sylviane, de cet hindou qui vivait dans un hôtel de la rue Delambre, et qui mettait des annonces dans *Le Sourire*, pour des séances de flagellation? C'est drôle : la flagellation, malgré lui, Jean, ça lui fait penser aux écrouelles de Malou Maslon. Le papa Maslon, il paraît, il était commissionnaire aux Halles, et puis de fil en aiguille, il a fait toute sorte d'affaires, il habite avenue Foch, sa femme est célèbre pour ses chiens, ils ont des prix tous les ans à l'Exposition canine; et une rose primée l'autre année s'appelait Mme Maslon.

Un matin que Sylviane lui parlait des drogués, et de comment tout ça marche à Montparnasse, il faisait pas chaud dans l'atelier, le poêle ne voulait pas prendre, et le lait avait filé sur le gaz, enfin tout était énervant... elle s'est mise à l'engueuler, et à lui dire qu'il ne devait pas être normal, à la voir tous les matins comme ça, en déshabillé, et à ne jamais lui faire une politesse. L'idée ne lui en serait pas venue, c'est sûr, mais que Sylviane le lui dise, alors il était dans ses petits souliers. Surtout qu'elle était là devant lui, pas arrangée, les cheveux à la va-te-faire-fiche, le kimono bâillant, les bas tombant... pas appétissante, le teint trouble... mais il était si bouleversé du mot *une politesse*, qu'il aurait peut-être fait la bêtise d'être *poli*, si brusquement Josette n'avait bondi de sa chambre, comme une tigresse, dans son peignoir bordé d'eider, une furie! Et cette scène entre elles deux, Jésus Dieu! Des harangères... Il en apprit de belles en un rien de temps.

Il était encore trop jeune pour rigoler. Qu'est-ce qu'elles se passèrent, et quel vocabulaire, messeigneurs! C'est qu'elles se connaissaient bien l'une l'autre, et leurs biographies exigeaient des précisions qui ne sont pas dans le dictionnaire. Josette avait un mouchoir de soie noué autour de la tête et du gras sur le visage, son bâton de rouge à la main, dont elle faisait de grands gestes, ce qui rendait tout parfaitement ridicule. Mais quand, à bout d'arguments, elle se mit à engueuler Jean, il tomba de son haut. Quoi? Qu'est-ce qu'il avait fait?

« Si tu crois que je ne te vois pas venir, sainte nitouche! Est-ce que si je n'étais pas entrée, tu ne lui aurais pas... » Elle était grossière, précise, pas effarouchée par les mots et les choses qu'elle décrivait avec les verbes les plus

imagés et les moins attendus dépassaient de beaucoup l'imagination et les connaissances du pauvre Jean. « Un type que j'ai dépucelé! » hurlait-elle, pour marquer l'énormité de l'ingratitude. Jean commençait à se monter. A la fin, elle exagérait.

« Et tu peux dire merci si je suis entrée à temps pour t'éviter que mademoiselle te passe ses maladies! »

Alors, ça, Sylviane ne put pas le supporter : elle se tourna vers Jean et, désignant l'autre d'un index vengeur, elle se mit à lui jeter toutes les turpitudes de la patronne, comme elle disait : « Mes maladies! dis donc, tu ne faisais pas tant la dégoûtée avec mes maladies quand... » Oh la la. C'était pas beau. Jean hésitait entre le café noir et la porte.

« Ta gueule! criait Josette. Tu vas me quitter c'te piaule et retourner chez ton flic!

— Mon flic, mon flic... vaut mieux un flic que...

— Que quoi, madame? Non, mais dites un peu que quoi? J'en voudrais pas comme paillasson de votre flic, avec cette trogne qu'il a...

— Vous n'êtes pas toujours si dégoûtée, madame, et puis Jules, il vaut bien ce vieux que je vous ai vu...

— Salope! Vas-tu fermer ta sale gueule devant le petit?

— Salope, moi, salope? Vous vous êtes pas regardée dans la glace. Dis donc, le petit, tu l'entends? Elle me reproche mon flic... mais elle, qui va raconter à la police ce que font ses amants, alors!

— Comment, comment? » hurla Josette, et elle lui tomba dessus. On vit voler les peignoirs, elles se tabassaient, elles s'étalèrent sur le divan rayé vert et mauve. D'en dessous, dans les coussins, la voix étranglée de Sylviane : « Oui... oui... c'est pour ça qu'elle couchait avec un communiste... et maintenant Nickie, tu m'entends, Nickie... »

Jean filait dans l'escalier. Les cris là-haut continuaient.

« Tiens, dit le papa Moncey en levant son nez de dessus *Les Annales littéraires et politiques*, tu ne couches donc plus chez ton copain, qu'on te voit tous les soirs, maintenant?

— Il a des parents de province, alors... »

Jean a rougi. Est-ce que son père a jamais cru au copain? On ne sait pas. Avec ses colères, sa mauvaise humeur, M. de Moncey préfère toujours accepter les choses comme on les lui présente, pour n'être pas dérangé. C'est un vieil enfant. Il ne ressemble sûrement pas aux pères de Mercereau, de Nickie ou de Malou. Il a eu une vie d'enfant. Il a traversé les choses sans les comprendre. Ce n'est ni un aventurier, ni un capitaine d'industrie. Il est capable de suspecter son fils, ou de se fâcher contre Robert Gaillard. Mais tout aussitôt, il oublie, il s'arrange avec lui-même pour ne plus penser aux choses désagréables. Par exemple, il ne pense jamais à Robert Gaillard, à ce que peut bien devenir Robert Gaillard, mobilisé...

III

La 3e compagnie occupait le château de Malemort.

Dans cette humide fin d'automne, c'était un lieu à la mesure, à la démesure de son nom. On y accédait, laissant la route nationale, par une interminable allée en ligne droite, formée d'arbres géants, déjà dépouillés de leurs feuillages, des arbres aux troncs droits et ridés, une allée défoncée, avec une terre rouge, marneuse, où s'éternisaient les flaques de pluie. De part et d'autre de l'allée, pendant quinze cents mètres, l'œil s'enfonçait dans les fourrés entre des arbres moins hauts, marqués çà et là d'un bracelet blanc de peinture, les condamnés : car c'était une énorme pépinière, la richesse des propriétaires de Malemort. Des marais entrecoupaient les futaies, avec de grandes jonchaies, et près de l'eau une cabane de chasse. C'était la saison du canard sauvage. On l'entendait crier dans le ciel.

L'allée n'aboutissait à rien. Elle semblait tracée pour mener à quelque demeure somptueuse, et puis tout simplement elle se perdait dans les champs; mais, par un crochet de la dernière minute, un chemin plus modeste emmenait à quelque deux cents mètres de côté le promeneur, et on tombait sur un tout autre paysage.

Là, de nouveau, on pressentait une résidence presque royale, peut-être déchue, mais enfin le nom de Malemort, le château promis s'accommodaient de ce qu'on voyait, de ces grandes douves tracées au-delà de champs tombés aujourd'hui à des cultivateurs, ces douves pleines d'une eau croupissante couverte de feuilles d'or, et même on y trouvait encore un ou deux cygnes noirs au bec rose, s'ébrouant. Quelques grands charmes faisaient un porche aux champs au-delà de ces fossés, on apercevait le dessin militaire de ces défenses d'eau, doublées de talus à la Vauban, et flanquées aux coins d'un immense parallélogramme de redoutes arrondies, où des bâtiments démantelés, comme les terres, étaient passés à l'agriculture. Le château, on tombait dessus à la dernière minute : précédé d'une énorme prairie qui avait pu être une pelouse, embrassée de deux chemins abandonnés, mais où on imaginait chevaux et carrosses. Et de chaque côté, dissimulés dans les contre-allées, les lignes longues des toits bas, des bâtiments de probables écuries anciennes. En approchant, soudain, on devinait les ardoises d'une bâtisse large, on comprenait que le château devait être en contrebas, après une dépression soudaine de la prairie, qui descendait insensiblement, et voici qu'avançant, il vous surgissait dans les orteils.

Derrière une nouvelle barrière d'eau, faite pour être le miroir d'un château Louis XIV, ce n'était qu'une maison bourgeoise, large, à deux étages, sans grand style, sans beauté. Le vrai château de Malemort avait brûlé quand les impériaux avaient envahi la France de Napoléon. Les pépiniéristes qui s'y étaient installés avaient rebâti en se servant des matériaux anciens ce bâtiment triste et incommode, plein de couloirs, où les pièces n'étaient nulle part spacieuses, les greniers exceptés. Qu'étaient devenus ces messieurs de Malemort? S'y intéresse qui voudra. Pour l'instant, les propriétaires n'étaient pas là, malgré la pépinière que des fermiers exploitaient, logeant dans les communs sur le côté; et la maison de plaisance, à peine meublée, avec des trophées de chasse dans des pièces passées à la chaux, quelques restes d'une splendeur louis-philipparde, une bibliothèque à pleurer, et des enfilades de chambres vides aux carreaux rapiécés de papier sous les combles, la maison de plaisance était le vaste campement de la 3e compagnie, hommes, bureaux, infirmerie, chambres d'officiers, popote et cuisines.

Par-derrière, la maison avait un étage de plus, avec une petite terrasse à hauteur du second, dominant directement des champs labourés. Au fond, la petite ligne bleue des collines à laquelle on devinait, adossées, les lointaines maisons du village où cantonnaient le bataillon et la 2e compagnie. On se félicitait tous les jours de cet isolement, de cet éloignement. Au milieu de la France, de la guerre et de la pluie, on vivait ici hors du temps, une vie de tortue, dans un cadre qui, mieux qu'aux guerres napoléoniennes ou à la grandeur du Roi-Soleil, faisait rêver au siècle des Armagnacs et des Bourguignons; et ici le capitaine Balpêtré et ses officiers menaient une vie féodale, oubliée, écoutant rarement et jamais longtemps la radio, parce que leur poste était endommagé, et qu'on l'avait vainement fait réparer deux ou trois fois, un vacarme du diable; et ici, autour d'eux, cette compagnie était comme une armée perdue, oisive, nostalgique. Dieu merci, à Malemort, on n'avait pas le colonel sur le dos! Bien plus qu'à la 2e compagnie, le désœuvrement régnait. Pas de bagarres entre nationalités, comme chez Blaisin, pour peupler le temps... Il était question que des officiers du génie vinssent diriger des terrassements. On ne les voyait pas poindre. On avait beau s'ingénier à employer les hommes, ils n'avaient guère qu'à flâner, braconner; ceux d'entre eux qui connaissaient les travaux des champs allaient chez les paysans du voisinage. Mais, en cette saison, à quoi les employer? Rien qu'à attendre. L'exercice fait avec des bâtons. Des séances de gymnastique dirigées par l'adjudant Bourdon, un bel homme un peu fatigué, qui avait passé par l'école de Joinville, puis avait été entraîneur d'un boxeur, plus ou moins acoquiné avec une entreprise de spectacles. Le genre d'homme qu'on avait n'était pas brillant pour faire le soleil à la barre fixe. Dans les champs, s'exerçait le clairon, d'une phrase maladroitement recommencée. Il savait déjà sonner la visite, aux champs, le réveil...

Les journées étaient longues; il ne faisait pas chaud, bien que ce ne fût pas le bois qui manquait, dans cette maison inchauffable. Au-dehors, quand il ne pleuvait pas, le pâle or de novembre éclairait très singulièrement une terre toujours détrempée. Le soleil n'était jamais assez fort pour dessécher les champs, les abords du château (puisque c'est château qu'on dit) faits de boue et de paille jetée; les roulantes dans les communs constituaient presque le seul centre d'intérêt des hommes, avec les distributions de tabac; comme la popote pour ces messieurs. Les journées se faisaient longues, malgré la saison, et bien qu'à regarder la montre elles fussent courtes. Pour ceux qui se trouvaient manquer de cigarettes, c'était à crier. Le soir, l'interminable soir, on jouait aux cartes. On s'habitue à la longue à ce hululement de chouette au-dehors. On jouait le plafond, le bridge au plafond. Quand le lieutenant Watrin

était à Paris, et il s'arrangeait tout le temps pour aller à Paris, faire marcher son cabinet d'avocat, eh bien, le Dr Mariéjouls venait comme quatrième, et il débinait le colonel, ça fait toujours rire, ou parfois c'était le petit de Sivry qui se sentait un peu plus dans son monde ici qu'au bataillon, ou encore le lieutenant Würtz, des pionniers campés à quelque distance, un détachement prévu pour donner un coup de main à d'improbables travaux.

Le lieutenant Würtz n'avait pas trop l'air juif. Il apportait de temps en temps une bouteille de fine, du champagne. « Alors, cette ligne, Avoine, ça avance? » Au génie, on avait une certaine hostilité à l'égard du colonel Avoine. Würtz perdait toujours au bridge. Les soirées n'en finissaient plus parce qu'elles commençaient de bonne heure. Bridge avant le dîner. Bridge après le dîner. On se résignait parfois à mettre la radio. Quand on ne savait plus à quel saint se vouer. Oh, pas sur les informations. De la musique. Si on peut dire... Tout le monde était content quand on fermait le poste. On avait toujours cette illusion que ça allait être agréable. Un boucan. Ça vous casse les oreilles, ça siffle, ça crache, ça craque. Et puis on avait tellement rien à faire, qu'on les prolongeait, ces soirées. Tous les soirs, on disait : c'est idiot de se coucher si tard. Le lendemain, on recommençait. Tous avaient peur de la nuit. Pour des raisons différentes. Enfin, on montait se coucher le plus tard possible. En bas, on pouvait encore tout de même regarder le feu qui dévorait le bois mouillé. Et puis s'envoyer la fine de Würtz; le capitaine, lui, buvait du vin. Une hure de sanglier regardait la scène de haut. Il pendait en face une grande gravure de l'enlèvement des Sabines, et un portrait de femme si noirci qu'on s'émerveillait du petit pendentif d'or sur sa poitrine chaste. Une femme à bandeaux tenant un mouchoir à dentelles.

Tous avaient peur de la nuit. Ils ne l'auraient dit pour rien au monde, mais tous avaient peur de la nuit. De ce qu'ils allaient retrouver dans leur solitude, et les ténèbres des petites chambres étroites, aux lits surélevés, flanqués d'une table où dort le vase en porcelaine. Watrin craignait de rêver de ce qu'on lui avait encore dit à Paris, de ce que cette femme lui avait raconté dans son cabinet d'avocat, de bien d'autres choses dont tout Paris parlait et qui arriveraient un jour ou l'autre aux soldats. Le capitaine de Balpêtré craignait de se débattre dans les chiffres et les paperasseries qu'il voulait oublier, toutes ces chinoiseries faites par les ministères, qui paralysaient son industrie, menaçaient de jeter ses ouvriers sur le pavé; et le lieutenant Lourmel avait d'autres motifs pour être mal à son aise la nuit : qu'est-ce qu'il avait eu besoin de se fourrer dans cette histoire de films? Maintenant on était en guerre avec l'Allemagne. Les gens qui lui couraient après la veille, parce qu'ils voulaient un contrat avec la UFA, le renieraient le cas échéant. Cette petite chanson patriotique, par exemple, qu'il avait entendue à la radio : dire que c'était Paulin Lecœur aujourd'hui qui bouffait du Boche! Tous avaient des raisons différentes de craindre l'insomnie, l'ennui, la dérive des pensées. Puis le matin pâle avec le clairon mal assuré. Alors, on faisait durer la soirée, on buvait ferme. On se payait la tête d'Avoine.

Personne n'avait aussi peur de la nuit que le lieutenant Gaillard.

*
**

Le lit veillait dans une manière d'alcôve avec des rideaux de panne verte poussiéreuse, qui ne pouvaient ni tout à fait se fermer, ni tout à fait s'ouvrir. Il manquait des pompons à la frange soutenue par un galon plus sombre, et d'autres pompons pendaient, menaçant de tomber sans doute depuis des mois, des années, retenus par un fil plus clair. Les draps du lit étaient en loques, et il n'y avait dans la maison, affirmait Mme Masson, pas de quoi

changer les draps de ces messieurs plus souvent que tous les mois : à tour de rôle, chaque semaine (Mme Masson était une femme d'une soixantaine d'années, avec très peu de cheveux, très peu de dents et pas du tout de couleur, une robe noire et un fichu de laine grise sur les épaules. On l'avait laissée là, les patrons, pour surveiller les militaires. Elle surveillait, tapie dans un petit logement, tout au bout du bâtiment, au rez-de-chaussée, qui donnait sur un minuscule jardin à elle, entouré de grillages, où elle cultivait de tout, des carottes, des pommes de terre, des mauves, des salades, des tournesols, au pied d'une statue à peplum, tendant un bout de fer à son poignet mutilé, probablement une Polymnie. De là, la gardienne était comme une araignée au coin de sa toile, et elle faisait des sorties avec sa voix aigre, et ses réclamations).

Le lit, avec tout ça, était profond et doux, sous l'édredon perdant ses plumes, et le lieutenant Gaillard avait peur de s'y enfoncer trop, de ne pouvoir dans son sommeil garder le contrôle sur soi-même. Le contrôle indispensable sur soi-même. De l'alcôve, en longueur, au mur d'en face, il y avait juste la largeur de la petite table à écrire bordée d'un bois rouge jadis ciré, avec un cuir noir éraflé, écorché, dans ce cadre rougi. Et d'une commode à marbre gris, ébréché, dont les tiroirs sans doute pleins étaient soigneusement fermés à clef. Mais encore la commode s'encastrait-elle dans un renfoncement du mur, entre la fenêtre et la cheminée : si bien que de la cheminée à la porte, la chambre se faisait plus étroite encore. Sur la table à écrire, on avait installé une cuvette de porcelaine, assez grande, où le pot à eau, petit et bas, semblait se perdre, un verre, et un de ces raviers à feuillage rose dans lesquels on pose la brosse à dents. Sous la table, un seau d'émail bleu, le couvercle manquait.

Le lieutenant Gaillard avait juché sa cantine sur le marbre de la commode, sa cantine de l'autre guerre, où étaient presque effacées les lettres blanches d'autrefois. Pas d'armoire. Chaque fois, il fallait tout déranger, tout soulever, pour prendre un mouchoir. Sous la table, il laissait ses souliers, un chiffon, et la boîte de cirage. Rien ne traînait. Le lieutenant Gaillard avait peur de laisser traîner quoi que ce fût. On ne pouvait guère reconnaître que c'était la chambre du lieutenant Gaillard. Sauf que, sur la cheminée, avec le peigne de celluloïd et la lime à ongles, il y avait la photographie d'Yvonne et des enfants. Un petit garçon et une petite fille. La fille dans les huit ans. Le garçon, pas plus de six, avec son col de dentelles. Yvonne les tient contre elle, elle a ce sourire touchant, qui lui ressemble tant, un sourire toujours un peu gêné. La photo n'était pas très grande, mais du lit on la voyait bien. Yvonne, avec sa douceur orientale, ses noirs cheveux lourds sur la nuque fléchissante. Yvonne avait l'air de dire : mes petits, on ne me les prendra pas. Le lieutenant Gaillard, jusqu'à s'endormir, ne pouvait détacher ses yeux de la photo. Il laissait la lumière allumée aussi longtemps que possible pour voir Yvonne et les petits. Mon Dieu, comme il avait peur pour eux ! Il se souvient : le jour qu'on a été chez le photographe, la petite s'était fait mal au doigt, aussi elle cache sa main pour qu'on ne voie pas la poupée à l'index.

Il y avait pourtant dans la chambre un autre sujet de distraction, vers lequel le lieutenant Gaillard détournait les yeux, quand cela lui faisait trop mal à regarder Yvonne sourire, sourire de peur. Une grande gravure encadrée, au-dessus de la commode. Une gravure probablement de 1820, quelque chose comme ça. Marie-Antoinette devant ses juges. Une gravure assez sombre, du genre très dessiné. On y voyait la reine déchue, avec son fichu croisé, forte et portant beau sa tête d'Autrichienne, la barre, et dans les ombres autour d'elle la foule grimaçante, le peuple tendant le poing... Les juges devant elle à mi-chemin de la nuit. D'abord le lieutenant Gaillard avait regardé la gravure avec

un certain scepticisme. Pensé à la chapelle expiatoire près du Printemps qui déshonore Paris. Jusqu'à aujourd'hui il y a dans ce pays des gens pour faire des martyrs de ce couple royal qui trafiquait avec l'étranger. Le lieutenant Gaillard imaginait, à la place de la reine, Mme Bonnet, et, devant, les juges de la République. Bah, elle était en liberté comme son époux, ministre des Affaires étrangères. Un camarade à lui, lui avait raconté, à Robert Gaillard, comment dans un restaurant chic, il s'était trouvé à la table à côté de Mme Bonnet. Elle déjeunait avec un homme assez jeune, et ils ne se gênaient pas, ils parlaient haut. Il s'agissait d'une amie à eux, c'était dans l'hiver qui avait suivi Munich, tout de suite après l'idylle franco-allemande, la réception de Ribbentrop au Quai d'Orsay : « Ah, disait Mme Bonnet, quelle femme charmante... et intelligente ! Vous avez vu comme elle a tout de suite compris le mouvement, comme elle s'est rapidement *germanisée* ?... »

Germanisée... il y a des mots qui font peur. Sur l'image là-haut, ce n'était pas Mme Bonnet. Mme Bonnet, ni Bonnet, ni aucun de ces gens qui nous avaient menés où nous en étions, ne passeraient devant des juges. Le lieutenant Gaillard oubliait peu à peu que c'était l'Autrichienne, la reine qui conspirait avec son frère de Vienne... Il ne voyait plus que l'appareil de la justice, et la haine autour d'une femme. Il oubliait que cette haine était celle de son peuple, sa haine à lui, contre les traîtres. Peu à peu, il ne voyait plus qu'une femme se débattant devant des juges ; peu à peu, cette femme, c'était Yvonne, on lui avait enlevé les petits... Yvonne aux yeux comme des châtaignes... Yvonne, pourquoi Yvonne passerait-elle en justice ? Il n'y avait pas la plus petite raison pour qu'Yvonne passât en justice. On ne toucherait pas à Yvonne, aux petits. Ils n'avaient rien fait. Il avait beau se répéter qu'Yvonne n'avait rien fait, le lieutenant Gaillard avait peur.

Il faisait très froid dans cette chambre minuscule, et la sagesse aurait été de se calfeutrer tout de suite dans le lit. Surtout qu'on montait déjà assez tard. Mais le lieutenant ne pouvait se décider à se déshabiller, se résoudre à l'alcôve, à la nuit. Pour tenir dans le froid qui l'envahissait, il essayait de faire du feu. Le soir, on lui apportait un peu de bois sec, mais qui était tout de suite flambé, et puis il fallait en garder pour se lever le matin. Évidemment, il aurait pu demander qu'on lui en montât davantage, mais on se serait demandé pourquoi, on aurait fait des réflexions ; qu'est-ce que le lieutenant Gaillard a besoin de tant de bois dans sa chambre ? Une flambée devrait lui suffire... ou est-ce qu'il veille donc si tard... et pourquoi est-ce qu'il veille si tard ? Qu'est-ce qu'il peut bien faire à veiller si tard ? Le lieutenant Gaillard avait peur des réflexions. Alors, il ramenait chez lui dans ses poches tout le papier qu'il pouvait, des journaux, son courrier qu'il brûlait tous les soirs... Oh, il n'avait pas tant de lettres que tout ça, mais enfin Yvonne faisait suivre ce qui avait trait à leur commerce, après en avoir pris connaissance, pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible, ce que les gens peuvent écrire tout d'un coup ! des lettres tout à fait commerciales... C'était tout de même aussi bien de les détruire... Il brûlait aussi les lettres d'Yvonne, bien qu'Yvonne fût très prudente... Mais est-ce qu'on sait jamais ? C'était terrible de brûler les lettres d'Yvonne. Comme s'il avait un peu brûlé Yvonne elle-même. La douce, blanche Yvonne dont il cherchait le regard dans les cendres. Puis il la retrouvait sur la cheminée serrant les petits contre elle, comme pour lui demander pardon. Mais ne l'avait-on pas séparée des enfants ? Elle était là, seule, devant les juges... L'illusion se défaisait, ce n'était que Marie-Antoinette, et il jetait une lettre d'Yvonne, il la regardait flamber, se recroqueviller, comme une petite main qui se ferme... Parfois quand il n'avait plus rien à brûler, il faisait flamber un peu d'eau de Cologne : c'est extraordinaire ce que cela chauffe bien.

Pourvu que, du dehors, on ne voie pas la lumière dans la chambre! Pas seulement à cause de la défense passive. Le lieutenant Gaillard vérifiait les papiers noirs obscurcissant les vitres, tirait mieux les rideaux assortis à ceux de l'alcôve, vert pisseux. Si par hasard quelqu'un se promenait dans la nuit. Évidemment, il n'y avait aucune raison pour cela. En principe, on n'avait pas le droit. Mais enfin, il suffisait qu'il y eût un malade, qu'on fît venir le Dr Mariéjouls ou son adjoint... Et puis, et puis! qu'on le surveillait, ça ne faisait pas un pli. Qui? S'il avait seulement pu savoir qui. Un autre officier, ou un sous-officier? Un type des bureaux, peut-être. Le capitaine lui avait bien laissé entendre... C'est-à-dire qu'il avait cru comprendre que le capitaine lui laissait entendre... Quand on a l'esprit déjà naturellement tourné de ce côté-là. Peut-être que le capitaine ne disait pas cela pour lui, qu'il parlait d'une façon tout à fait générale. Peut-être que le capitaine ne savait même pas... Allons donc! Et le plan de mobilisation! Le capitaine ne pouvait pas ne pas savoir. Le commandant lui avait sûrement dit. D'ailleurs, quand on avait des invités à la popote, Gaillard surprenait des chuchotements, des regards. Il faudrait être bien naïf pour croire... Si le capitaine avait dit ça, c'était pure gentillesse de sa part, un avertissement indirect. Encore la chance d'avoir été affecté à cette compagnie-là, et de ne pas être tombé à La Ferté-Gombaut, chez Blaisin...

Avant de se coucher, le lieutenant Gaillard vérifiait le contenu de sa cantine. Tous les soirs. Il ouvrait sa cantine, posait le casier sur le lit, regardait dans le fond de la cantine. Il dépliait chaque mouchoir, soulevait les chemises, les caleçons. Il déroulait les chaussettes, puis les remettait l'une dans l'autre. On aurait dit une visite de la douane. Il remettait le casier, à son tour fouillé. Il faisait le tour de la chambre, comme s'il avait regardé si on avait bien partout enlevé la poussière. On ne sait jamais. On vous glisse quelque chose dans la poche de l'imperméable, par exemple, qu'on a laissé sur la chaise. Bon, je n'ai pas vérifié les poches de l'imperméable. Non, rien. N'importe où. Puis après, les gens viennent, vous trouvent au lit, cherchent... Allez prétendre que vous ne connaissez pas ce papier qu'on a trouvé dans votre poche... ou encore mieux : soigneusement caché dans vos mouchoirs. Il paraît que des gens de la Sûreté sont venus hier chez le colonel.

Tant qu'il y a de la lumière et qu'on est habillé, ça va encore. On entend s'éteindre les bruits dans la maison. Une chaise remuée. Quelqu'un qui tousse. Puis il n'y a plus que la pluie au-dehors, le vent dans la cheminée. Assis sur la chaise, les mains jointes pendantes entre les genoux écartés, on regarde le feu, on entretient le feu, les derniers bruits confidentiels du feu. Qu'est-ce qu'Yvonne fait maintenant? Les enfants, sûrement, dorment, mais Yvonne... Il l'imagine en robe de chambre, comme elle se pelotonne dans le grand fauteuil. Personne ne vient plus voir Yvonne. Elle est seule, absolument seule. Depuis qu'elle s'est fâchée avec son père et sa mère. Ceux-là! Non, vraiment, quels vieux idiots! Elle s'est fâchée avec eux à cause de moi. Enfin, de moi. On a un père, une mère, et puis quand les choses vont mal, brusquement ils ne pensent plus comme vous... il faut se fâcher avec eux. Pour mon beau-père, je m'en fiche. Mais Yvonne aime bien sa mère. C'est drôle que des choses de cet ordre jouent dans les familles. Et ce petit idiot de Jeannot... il ne parlait plus de s'engager comme à la fin août, bien sûr... Il tenait pour son père contre eux, comme les chiens sont toujours pour ceux qui leur donnent leur pitance... Qu'est-ce que fait Yvonne à cette heure-ci? Si je pouvais seulement penser qu'elle dort. Elle ne dort sûrement pas. Je ne vais pas me mettre à penser qu'il est arrivé quelque chose. La dernière lettre est d'il y a cinq jours, elle disait : c'est drôle, je ne maigris pas... Cinq jours, mais c'est normal,

puisqu'on les retient exprès avant de les distribuer... Cinq jours, pour venir de Paris, les lettres. Soixante kilomètres en cinq jours ! Peut-être qu'on les retient au régiment, les bureaux du colonel... Qui est-ce qui met son nez là-dedans ? Gautier ? Que ce soit l'un ou l'autre... Il y a cinq jours, il n'était rien arrivé. Mais depuis cinq jours. Tout ce qui a pu se passer en cinq jours. Allons, il ne s'est rien passé, et puis même à supposer, Yvonne n'a rien à se reprocher. Moi non plus. Mais elle encore moins. Qu'est-ce que je suis là à avoir peur ? Peur de quoi ? Qu'est-ce qui aurait pu arriver ?

Le lieutenant Gaillard lève la tête et regarde Yvonne. Yvonne serre les enfants contre elle, avec son sourire contraint qui retrousse sa lèvre du côté gauche. Elle a de beaux yeux noirs, les mêmes qu'a le petit. Monique, elle, me ressemble. Comme elle cache sa petite patte ! Le lieutenant Gaillard ne peut s'empêcher de tourner la tête. Il voulait obstinément regarder Yvonne. Il ne peut s'empêcher de tourner ses regards à droite de la cheminée. Marie-Antoinette debout devant ses juges, l'ombre autour d'elle menaçante. C'est stupide. Elle ressemble à Mme Bonnet. Germaniser ! ils avaient voulu nous germaniser, et maintenant, ce sont ceux-là mêmes qui auraient voulu nous germaniser... Quelle folie ! Quelle hypocrisie !

Le lieutenant Gaillard sait que, quand il sera dans ce lit trop mou, avec, sur les pieds, le vieil édredon rouge dont les plumes sortent et piquent les doigts, tous les bruits du dehors, les craquements des meubles, tout prendra sens, tout se fera inquiétude, battement de cœur, épouvante. Il recule tant qu'il peut ce moment-là. Qu'a-t-il encore à brûler ? Ah, voilà. On est venu comme ça, l'autre nuit. Il l'a très nettement entendu. Il s'était dit : cette fois, ça y est, c'est pour moi... Était-ce bien pour lui ? Les allées et venues en bas. On avait frappé à la porte très fort. On avait parlé. Le lieutenant Gaillard attendait. Il n'avait plus peur. Plus peur du tout. Puisque c'était pour lui. Puisqu'il n'y avait plus de doute. Il attendait. On ne trouverait rien sur lui, ni dans ses affaires. Çà, il avait tout épluché. Pas une adresse, pas un numéro de téléphone. C'était pour les autres qu'il avait peur, pas pour lui. Ce qui le tracassait, c'était de ne pas savoir si on n'avait pas déjà été chez Yvonne, si cela commençait vraiment par lui. Il se disait que selon toute vraisemblance, selon toute justice, cela commençait sûrement par lui. Sûrement par lui. Puis il y avait encore des va-et-vient en bas, mais on ne montait pas dans l'escalier. Au-dehors, le moteur qui toussait dans la nuit s'était remis à faire un grand bruit. L'auto était repartie. En bas, on avait entendu tirer une chaise. Quelqu'un allait se coucher. Ce n'était pas pour le lieutenant Gaillard.

Le lendemain matin, il n'avait pas voulu demander ce qui s'était passé la nuit. Personne n'avait l'air de rien savoir. Personne ne parlait de rien. Robert aurait bien questionné son ordonnance, Payot, qui a l'air d'un brave garçon. L'air. Mieux vaut pas. Il avait mené les hommes à l'exercice. Il avait évité le regard de ce grand type de Ch'nord qu'on lui a signalé et auquel il n'a jamais parlé. Et alors, que ce type-là soit communiste, il n'a qu'à faire comme s'il n'en savait rien. Pourquoi le lui a-t-on signalé ? Peut-être pour que cela se mette à le démanger de lui parler... C'est seulement à table, à midi, que le capitaine a dit d'une façon tout à fait fugitive, en ne regardant pas le lieutenant Gaillard : « Et qu'est-ce qu'on a dit dans votre section, Lourmel, de cette histoire de cette nuit ? » Le lieutenant Lourmel, qui est cavalier d'origine, un grand housard, a levé les épaules : « Vous savez, mon capitaine, je ne parle pas beaucoup avec mes hommes... et surtout de ces choses-là !

— Ils l'ont certainement remarqué. Ils n'en ont rien soufflé : tout s'est passé très correctement au bureau de la compagnie...

— A propos, messieurs, Watrin nous quitte, le commandant l'appelle auprès de lui... pour commander la CHR. »

Gaillard aurait bien interrogé Lourmel. Mais à quoi bon, tout est parfaitement clair. Lourmel pourrait s'étonner de l'intérêt que porte le lieutenant Gaillard à cette histoire. Le lieutenant Gaillard est parfaitement insensible à tout ce qui se passe. Il fait son service, et ne pose jamais de questions. On peut bien arrêter des gens dans la compagnie. Il ne s'y intéresse pas. Il fait son service. Il n'y a rien à lui dire, et lui, il n'a rien à demander. Ce matin, il a reçu une lettre. C'est une lettre de sa femme. Elle lui parle des enfants, de son frère Jean qu'elle a vu, qui vient de commencer sa médecine. On peut chercher : il n'y a rien d'autre.

Le pire, c'est tout de même la nuit, la véritable nuit, quand la lumière est éteinte, et que du fond du lit trop mou on voit la dernière cendre pâlir. Alors, il ne reste plus rien à quoi se raccrocher, pour ne pas se représenter l'horreur, pour ne pas penser qu'Yvonne... Yvonne... Yvonne blanche et noire... ma chatte, mon velours...

Le vent et la pluie assiègent le château de Malemort.

IV

Watrin avait donc été détaché à la CHR : il habitait maintenant au bout de la longue place, derrière le monument aux morts, la villa des dames Duplessy, à deux pas du PC Naplouse. Il ne regrettait pas Malemort. Ça, non. La villa de nougat avec son petit perron de côté qui ouvrait une marquise comme un parapluie quand on va sortir, dans son jardin bordé de fusains, faisait autrement confortable que le château. De petites pièces, facilement chauffées. Et puis la vie de popote avec le commandant (le colonel n'avait pas voulu étendre la sienne, vous prendrez pension chez Naplouse...) c'était limité, pas besoin de se tenir compagnie de longues soirées comme à Malemort. La CHR à commander, ce n'était pas le désert de Gobi... Aussi, c'était plus simple pour l'essence, on avait Gautier sous la main... Les dames Duplessy se montraient aux petits soins avec l'avocat. La vieille presque aveugle, cet officier en cantonnement, cela lui donnait de la distraction. La jeune, sans être jolie, il ne la trouvait pas déplaisante. Elles lui fichaient une paix royale.

Dix ans qu'il était veuf. Jamais il n'avait pu tout à fait se remettre de la mort de Louise, installé pourtant dans son célibat. Les autres le gênaient, même les hommes. Chaque chose à sa place, méticuleusement, l'essentiel était que chaque chose fût à sa place. Ce grand homme, plus gros que gras, le cou un peu dans les épaules, un visage aux traits lourds, glabre, le nez long, le double menton qui hésite, les cheveux courts, roux mêlé de sel, tout le portait à la rêvasserie. Il aimait qu'on ne le dérangeât point dans ses pensées. Ici, c'était parfait : le lit de cuivre à boules et sa courtepointe de satin vieux rose à piqûres, les doubles rideaux aux fenêtres, les uns de voile inutilement croisés sur les tringles, étranglés à la taille, les autres flottant des côtés. Un papier à très petites fleurs fond crème. Trois lampes sur des meubles genre anglais. Le plafonnier avec son étoile gravée comme un gros fondant. Toute sorte de napperons... la chambre de Mlle Edwige, qu'elle avait volontairement abandonnée pour aller nicher au second.

Il ne la voyait guère que le matin. Elle lui apportait son petit déjeuner sur un plateau. D'abord cela lui paraissait insolite. Puis il avait vu ses cinquante-cinq ans dans la glace ronde au-dessus de la cheminée. Qu'allait-il imaginer? Edwige faisait cela tout naturellement pour le vieux lieutenant. C'était gentil à elle, mais décisif.

Les mardis et vendredis, il allait à Paris. Le commandant l'y avait autorisé. Il fallait bien surveiller un peu son cabinet. M[e] Le Tilleul, de vingt ans son cadet, impropre au service militaire, il n'y a qu'à l'entendre parler, ne pouvait

voir à tout : il lui mettait les grosses affaires de côté, il donnait des rendez-vous pour les jours où venait le patron. Le Tilleul aurait-il jamais pu se débrouiller dans les affaires maritimes, la spécialité de Watrin, quand il en tombait une? La guerre compliquait d'ailleurs tout. Par exemple ce bateau-citerne en panne à Lisbonne...

« Il y a aussi ce monsieur... un monsieur du genre balbutiant... Il n'a jamais voulu rien me dire... Il ne veut parler qu'à vous... »

Me Le Tilleul, avec sa voix de vieille fille, pinçait des lèvres désapprobatrices. C'était un petit homme avec des bouquets jaunes en fait de sourcils, et des yeux tout à fait inexpressifs. Il eût aimé porter la moustache, mais il craignait qu'elle ressemblât à ses sourcils. Toute sa jeunesse se tenait dans son teint.

« Mlle Corvisart est encore en retard, ce matin, dit Me Watrin, avec une mauvaise humeur visible. Elle sait pourtant bien que le train de sept heures et demie m'amène ici à neuf heures, neuf heures cinq. Deux fois la semaine, être là à neuf heures, ce n'est pas le désert de Gobi... Et il va falloir que j'attende qu'elle se recoiffe en arrivant! » Il fit mine de mettre les épingles à cheveux dans ses dents, de relever le chignon sur la nuque, de secouer une houppette, de se regarder dans une glace de poche... « Vous en êtes content, vous. Le Tilleul, de la Corvisart? Oh, je ne vous demande pas si vous la trouvez mignonne! » Le Tilleul laissa s'échapper un rire disproportionné à sa maigre personne, à sa voix squelettique : « Ne riez pas comme ça... c'est à faire trembler les hortensias... Parce que si vous n'êtes pas content d'elle...

— Oh, il ne faut rien exagérer!

— ... parce que si vous n'êtes pas content d'elle, il faudra vous y faire : moi, j'ai horreur de bousculer mes habitudes, et il y a treize ans que je l'ai pour secrétaire, la Corvisart, et qu'elle m'agace, et que je n'en changerais pas pour une assiettée de soupe aux choux... Qu'est-ce que vous dites? Qui est là? Dans le salon?...

— Ce monsieur, je me tue à vous le dire, ce monsieur... »

Quel monsieur? Ah, celui qui ne voulait pas de Le Tilleul. La quatrième fois qu'il venait. Il était là à huit heures et demie devant la porte. Pas comme la Corvisart. Bon, je vais y voir. Son nom? Quelque chose comme Chênedolé. Ça ne me dit rien.

Sous le lustre à pendeloques, devant la vitrine en vernis Martin à bergères et bronze, à côté du guéridon laqué gris et de l'épinette peinte, le monsieur était en équilibre sur une petite chaise dorée. Un monsieur d'un certain âge, mais qui semblait avoir beaucoup vieilli d'un coup les derniers jours. Avec un pardessus gris fer à col de velours usé, un visage un peu blême, plus sillonné que ridé, son chapeau mou marron sur les genoux, des chaussures crottées. Attendez donc... J'ai vu cette tête-là quelque part... Le monsieur s'était levé. Son chapeau a roulé par terre.

« Ne vous dérangez, pas Maître... »

Ils s'étaient baissés ensemble, avec ce geste stupide pour ramasser le chapeau. Ils se relevaient parallèlement le visage de l'un à trois centimètres de celui de l'autre. Où j'ai-t-il vu ce museau-là? Cette chair qui tremble, de près on voit qu'elle sue d'angoisse... C'est bête de ne pas pouvoir demander son nom à un type, parce qu'on croit qu'il croit qu'on le connaît... Il a les palmes académiques.

« Je suis venu plusieurs fois, Maître...

— Oui. Me Le Tilleul m'a dit... Vous ne vouliez pas lui parler à lui... pourquoi?

— Maître... Le petit... »

Et tout d'un coup il l'a reconnu. Chênedolé! l'autre imbécile! C'est pas Chênedolé. C'est Bordave... Aucun rapport.

« Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, monsieur Bordave? »

Bordave soupira, comme s'il venait d'échapper à un grand danger. Me Watrin n'avait pas oublié son nom. Il sortit son mouchoir, épongea son front. Il faisait pourtant glacial dans le salon, et dans la vitrine les figurines de marbre avaient l'air gelées entre la coupe de Venise rose et le canard de Delft.

« C'est le petit... », répéta Bordave.

Oui, il l'avait déjà dit. Même que c'était justement le petit qu'il avait reconnu. On ne sait pas pourquoi. Pas le bonhomme. Quand le bonhomme avait dit *le petit,* il avait tout d'un coup revu au bord de la mer, à Étaples, le gosse, l'autre été, un gentil gamin dans les quinze ans... qui faisait des acrobaties sur le sable... tout doré de soleil...

« Eh bien, M. Bordave, qu'est-ce qui lui arrive, au petit... Marcel, c'est Marcel?

— Non, Charlot... Charles enfin... Ils l'ont pris.

— Qui ça? Pourquoi? Quel âge a-t-il? Il ne peut pas être soldat! »

M. Bordave jeta un regard traqué aux rideaux de brocart passé, jaunes ton sur ton.

« Dix-sept ans tout juste. Ils l'ont arrêté. Des journaux. Derrière la gare Montparnasse... »

Ça l'étranglait à dire. Voyons, voyons. Watrin ne comprenait pas: « Marcel... Charlot, je veux dire... arrêté gare Montparnasse... c'est une erreur? » Le père secouait la tête. Le chapeau retomba. Ils recommencèrent tous les deux le gag du ramassage. Bordave répéta: « Ne vous dérangez pas... », et Watrin revit mieux le gosse, un petit gaillard avec des dents éclatantes, un nez en l'air, adroit comme un singe, et qui chantait à l'hôtel des romances américaines, comme s'il sortait tout droit du Tennessee... Le père n'eut pas l'air de comprendre le geste de l'avocat qui lui disait de passer dans son bureau, où il y avait une cheminée à gaz. Il restait là, planté, il se mit à parler.

« Ils l'ont pris rue d'Odessa. Il avait le paquet de journaux. On appelle ça des journaux... ce ne sont que des feuilles à la ronéo... Pendant deux jours, nous n'avons rien su. Sa mère, vous imaginez sa mère... »

Non. Watrin avait beau faire, il ne se rappelait pas Mme Bordave.

« Quand on est venu... l'inspecteur... Vous connaissez mes idées. Je suis un lecteur de *L'Œuvre,* mais je suis contre la politique. Le petit... Les enfants, on ne peut pas les empêcher... Puis je me disais... ça lui passera... quand j'avais son âge... Alors l'inspecteur... Si vous aviez vu la maman... Oh, mon Dieu, je n'aurais jamais cru qu'on oserait... Mais il s'agissait bien de cela... Le petit était vivant... Tout allait s'expliquer... Je lui dirais... Je l'engueulerais... Il m'a mené à la PJ. Oui, quai des Orfèvres...

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire? ces journaux?

— A vous, je peux bien le dire, Maître : je le savais... Il était des Jeunesses.

— Des Jeunesses?

— Oui... quand on dit des Jeunesses tout court... c'est comme si la jeunesse ce n'était qu'à eux... »

Il y avait de la rancœur peut-être dans la bouche de M. Bordave, pas seulement de la rancœur, une sorte de résignation. « Alors, vous comprenez, Maître, j'étais dans la pièce voisine, ils avaient ouvert la porte. J'entendais sa voix. Ils le tourmentaient. J'ai voulu entrer. L'agent m'a fait rasseoir. Ils lui disaient : parle, parle... ton père est là qui t'écoute... Ils lui disaient : allons, les noms, les noms... puis ils l'ont menacé. Moi, je me disais : ce sont des

menaces. Ils ne le connaissent pas, ce petit. Il est têtu, vous savez! Par moments, c'étaient des mots chuchotés. Lui se taisait. Puis il a dit: Non, non... qu'est-ce qui se passait? Ce cri, ah mon Dieu, ce cri! Je me suis jeté, j'ai voulu entrer, voir, savoir... Ils m'ont rejeté sur le banc. L'agent haussait les épaules. J'avais vu pourtant. Ils le tenaient à deux, un genou sur la chaise, les pieds nus... Ils lui avaient enfoncé une grande aiguille à travers le talon... »

Watrin regardait l'homme, et il se rappelait l'hôtel d'Étaples, ces vacances de trente-huit, juste avant Munich... Pourquoi était-il tombé là-bas, un coup de cafard? Aussi à cause de ce voyage, jadis, avec Louise... Le petit jouant au tennis au bout du jardin, un tennis mal tenu, les raies de brique à peine marquées...

« Quand ils ont recommencé, à l'autre talon, il a serré les dents. Il n'a pas crié. La première fois, c'était la surprise... »

Il s'arrêta et regarda l'avocat d'un air d'orgueil.

« La surprise, rien d'autre. Maintenant, il s'y attendait... Alors le commissaire, un commissaire très bien habillé, avec un veston croisé, m'a dit: Parlez-lui à ce petit imbécile. C'est la guerre, nos soldats sont au front, ces gens-là leur tirent dans le dos... Moi, je ne pouvais rien dire. Je le regardais. Cet homme qui avait enfoncé une grande aiguille dans le talon du petit. Il s'est fâché. Il m'a menacé. Il m'a dit que j'en étais aussi. Mais il avait ses renseignements. Il disait ça sans conviction. Je ne pouvais penser qu'à la maman... Je me disais, je ne lui dirai pas, à la maman... Pourtant... Si, je lui dirai. Comme il n'a crié qu'une fois! Elle sera fière. La seconde, il savait de quoi ces gens-là étaient capables... »

Tout d'un coup, il se mit à pleurer.

« Allons, dit M^e^ Watrin, passons par ici, monsieur Bordave. Je vous comprendrai mieux dans mon bureau. Bon, bon, remettez-vous, il n'y a pas mort d'homme, que diable! »

Il revoyait sur le sable, près des rochers, le petit en costume de bain, qui faisait la roue, et la poussière de coquillages sur ses bras d'adolescent.

Le père dit tout d'un coup une chose toute bête, et très étrange: « Vous savez... Maître... ce que je revois tout le temps, que je ne peux pas m'empêcher... c'est le soulier, son soulier par terre à côté du pied nu... un soulier avec des piqûres... le petit aimait les souliers avec des piqûres... un soulier jaune... »

Quand Watrin fit rentrer M^e^ Le Tilleul, il était là, regardant devant lui les notes, les précisions prises. Le client partit. Il soupira, leva ses lourdes paupières usées et regarda la photo de Louise au mur, un agrandissement tout à fait artistique. Il resta muet un bout de temps. Les broussailles au-dessus des yeux de M^e^ Le Tilleul se firent interrogatives. Filé? alors? Ou n'importe quelle question. Même le langage des yeux chez lui avait un ton de crécelle.

« Mon vieux, dit sourdement Watrin, je me demande parfois... » Il ne dit pas ce qu'il se demandait parfois.

« Mlle Corvisart vient d'arriver. Sa mère est morte dans la nuit. »

Le lieutenant Watrin se sentit misérable. Lui qui... Mon Dieu, moi qui...

« Où est-elle? La pauvre! Je vais la voir. Qu'est-ce qu'on peut lui dire? Elle est venue quand même... Le Tilleul, tenez, prenez ce mot-là: il faudra faire le nécessaire. Le petit va me réclamer comme défenseur. Vous devriez aller dès aujourd'hui... Je pourrais le voir vendredi. On ne sait plus où on en est... Il n'y a plus de lois... plus de règles... où est-elle, Mlle Corvisart? Ce n'est pas que j'aie de la sympathie pour ces gens-là...

— Quelles gens?

— Oui... enfin... je vais voir Mlle Corvisart. Vous voyez, comme on parle sans savoir! »

Quand il rentrait le soir, ces dames étaient déjà couchées, il avait la clef, il n'allumait même pas dans l'escalier. Ce chemin de retour, dans le train avec la lumière bleue un wagon sur deux... Il revenait, ayant dormi dans l'encoignure du compartiment. La course de la gare à la maison de nougat était juste suffisante pour le réveiller, et se geler, et ne plus pouvoir se réchauffer dans la chambre, où le bois mourait sur les chenets noirs. C'était au fond un temps d'insomnies, de monstres imaginaires. Puis vient le monde des rêves. Mais le monde des rêves n'est guère que celui de nos obsessions.

« Je puis entrer, mon lieutenant? »

Mlle Duplessy le trouva qui achevait de se raser. Comme toujours debout avant qu'elle vînt. Dans sa chemise kaki et la culotte de cheval, avec ses lacets pendant sur les chaussettes beiges et les pantoufles. Il ressemblait à un taureau débonnaire, ses cheveux luisant d'eau, le col ouvert sur des poils gris. Il se précipita vers la porte où la jeune fille avait de la peine à passer avec son plateau d'argent à dessins comme on en voit dans les restaurants, et le sucrier, la tasse, les beurrées, le pot de café. Pas qu'elle fût jolie, mais c'étaient ces yeux comme de l'eau, qu'elle avait... Il prenait le plateau, elle ne le lâchait pas. Ils allèrent ainsi jusqu'à la table, et quand le déjeuner fut posé, vraiment l'idée ne lui en était pas venue... Pendant qu'il l'embrassait, elle demeurait toute droite, et perdue, et froide, et comme morte. Alors, il la regarda, ces yeux d'eau, et quand elle murmura d'une voix d'ailleurs : « Maître, maître... », il se rappela son âge, s'écarta un peu, puis la voyant pleurer, lui prit une main dans les deux siennes et très doucement expliqua :

« Pardonnez-moi, c'est ce titre de jeune homme, lieutenant, sans doute, qui fait que j'oublie... et puis quand vous m'appelez maître! »

Elle sourit dans ses larmes. Une voix criait dans l'escalier : « Edwige! Edwige! on sonne... » Elle dit : « Ma mère m'appelle, excusez... lieutenant... » Et M[e] Watrin, demeuré seul, se regarda dans la glace ronde au-dessus de la cheminée. A vrai dire, il ne pensait plus à Edwige. Bon Dieu, il y avait belle lurette que ça ne le tracassait plus, ce truc-là. Il se demandait seulement, si, lui, la seconde fois, il aurait crié! Après tout, peut-être que ce n'est pas le désert de Gobi...

⁂

Le long du canal qui fuyait dans sa double ligne d'arbres hauts, gris et pâles, les ouvrages commencés avançaient lentement. A flanc de colline, toute la perspective se perdait dans une petite brume ici et là déchirée. Par le tamis des arbres, la plaine avec le village étalé, les champs inégaux en taille et en couleurs, s'enfonçait aussi dans une ouate mouillée. Il bruinait sur les travailleurs. Ils avaient laissé sur le talus, entassés, les pardessus qu'ambitieusement les officiers appelaient capotes. On voyait les chemises beiges et bleues, foncées d'eau, se plaquer sur les dos pliés. Certains soldats avaient un pull-over ou un gilet, pas tous. Les bras pesaient sur des pelles droites, incommodes, qu'enfonçait le pied. Toutes les têtes arrondies par le béret. Et puis han! La gadoue rejetée ruisselait. On creusait la vase. La terre enlevée s'affaissait, coulait. Ils étaient là une cinquantaine, la plupart avec des pantalons effrangés, et quand ils sortaient péniblement de la gadoue, ils remuaient leurs orteils gelés dans leurs pauvres souliers découverts, gainés de boue.

Sur la route, la voiture du capitaine Mestre arrêtée. Le capitaine écoutait le petit Sivry expliquer le dispositif. Engoncé dans une longue capote beige qui le faisait d'une pièce. Sivry se multipliait. Des gestes. Ici... et alors là... Le fossé antichar... Et l'accès de la route qu'on peut couper en dix minutes... Supposons que l'ennemi vienne de là... Mestre ricanait doucement. L'ennemi, ah, ah! D'ici que l'ennemi donne l'assaut de la ligne Avoine!

Un peu en contrebas, là où le canal passe sous la route, juste au tournant, le lieutenant Watrin qui portait une canadienne, si bien que ses longues et fortes jambes vous semblaient sortir d'un buisson, regardait le spectacle avec le lieutenant Gaillard. Celui-ci, venu régler une affaire au bataillon, y avait rencontré mon Watrin en mal de promenade, malgré la bruine, et s'embêtant tout seul. Ils avaient pris l'habitude de bavarder ensemble dans les paluds qui entouraient Malemort, quand Watrin y était encore cantonné. Mais ce jour-là tout ce que racontait Watrin sonnait bizarre. Il tournait apparemment autour de quelque chose.

Une brindille arrachée à un arbre, il la mâchonnait.

Tout était gris et pâle, un sous-officier engueulait les hommes dans la boue. Un petit vent fit frissonner les peupliers.

« Si nous allions un peu par là? »

Gaillard ne dit pas non. Par là, le canal s'éloignait du village, et on pouvait à deux kilomètres plus loin trouver un petit chemin qui redescendît sur Malemort. Ils foulèrent l'humus des feuilles mortes, le long de la berge. Robert Gaillard se faisait du mauvais sang à cause d'une lettre d'Yvonne : le commerce qui ne marchait pas... Ils échangeaient des propos décousus. Par moments, il y avait de grandes flaques. Watrin s'en fichait avec ses bottes d'aviateur. Gaillard portait de gros souliers, mais il grimaçait en regardant ses molletières maculées. Watrin était beaucoup plus grand que lui. Robert, à ses côtés, donnait l'impression de sautiller. Ils se turent un instant. Ils pensaient à ces pauvres bougres qui faisaient des tranchées contre un ennemi à quatre cents kilomètres. Du moins, Gaillard, Watrin, lui, Watrin... qu'est-ce qui le turlupinait, Watrin, aujourd'hui?

« Rien appris d'intéressant à Paris, Watrin? »

Il haussa les épaules. Il jeta sa brindille dans l'eau. S'arrêta. Regarda l'eau. Cracha dans l'eau. Passa la naissance de son pouce gauche sous son nez en écrasant une narine après l'autre. Il avait des gants tannés avec la paume tricotée. L'eau était presque verte. Un camion klaxonnait dans la montée. Watrin se retourna comme pour vérifier qu'on ne les voyait plus de la route, là-bas, où Sivry parlait stratégie à Mestre. Le canal avait déjà un peu tourné. Ils avancèrent encore une centaine de mètres en silence. Gaillard, provision faite de cailloux, de temps à autre en foutait un ou deux à l'eau. Ça faisait plif, et plaf, et plouf... Watrin qui marchait devant, brusquement s'arrêta : « Ça vous ferait rien de cesser ce petit jeu, Gaillard?

— Vous êtes bien nerveux aujourd'hui, Watrin...

— Peut-être! mais je voulais vous dire... »

Il ne savait pas comment aborder le problème. Hum. Voilà. La veille, le commandant... Cela tout à fait entre nous : je ne suis pas supposé vous le dire... Ce qu'il était horripilant avec ses précautions oratoires!

« Non, mais comprenez-moi, c'est très sérieux : si on savait que je vous ai averti... »

Gaillard ouvrit les yeux tout grands. Ses yeux sans sourcils sous son gros front. Comme devant un danger. Averti? D'ailleurs, comment se faisait-il qu'on ne l'eût pas convoqué? Justement. On n'avait pas convoqué tout le monde.

« Il faut que je vous dise, reprit Watrin, tout à coup décidé. Il faut que je vous dise... Moi... ce n'est pas de moi qu'il s'agit... Moi, bien sûr, je ne suis pas de votre côté, mais... mais... Enfin, je suis un démocrate, je respecte toutes les opinions. Je dis bien : toutes. Toutes! Et puis, on ne fera pas la guerre comme ça, en brimant ceux qui pensent... Si on n'a pas le peuple avec soi! »

Il flanqua un coup de pied dans une pierre.

« Qu'est-ce qu'il vous voulait, le commandant?

— Personne ne vous a parlé de la circulaire Daladier? Non? Ça m'embête de vous raconter ça. Après tout, vaut mieux être informé. Vous pourriez faire des bêtises, faute de... Et moi, je désapprouve, je désapprouve tout à fait! Je ne suis pas le seul. Ces messieurs, enfin la plupart de ces messieurs, sont consternés, consternés...

— Mais de quoi s'agit-il? Qu'est-ce qu'on me veut! Qu'est-ce que j'ai fait?

— Oh, ce n'est pas vous! rassurez-vous... ce n'est pas personnel. La circulaire... »

La circulaire Daladier attirait l'attention du commandement sur l'existence dans l'armée d'une catégorie à part de soldats, sous-officiers et officiers, dits PR, marqués PR sur le livret matricule, et qu'on devait tenir pour suspects, et traiter de façon particulière. Sous aucun prétexte, ils ne devaient être versés ou maintenus dans certains emplois, téléphonistes, mécaniciens, ou certaines armes, les chars, ou affectés aux bureaux, ou pris comme vaguemestres: enfin nulle part où le cas échéant ils pourraient pratiquer le sabotage du moral ou du fonctionnement de l'armée. Si on remarquait que l'un d'eux, les gradés, prenait de l'autorité sur ses hommes, son entourage, immédiatement le déplacer... Il était recommandé non seulement de les surveiller, mais de tâcher de les prendre sur le fait, propagande, agitation. Au besoin de provoquer les conditions... de préférence sur une affaire non politique : c'est-à-dire que si on pouvait découvrir à leur sujet quelque inexactitude, des malversations, mauvaise gestion d'une unité... le mieux c'était une bonne histoire de droit commun. Il était de l'intérêt de la nation...

« Quoi, dit sèchement Gaillard sur un ton que Watrin ne lui connaissait pas, de glisser des petites cuillers dans les poches de ces gens-là pour les y retrouver? »

Watrin le regarda bien en face, avec un visage triste : « Pas tout à fait, peut-être... mais pourtant c'est bien ça! Je vous dis que ces messieurs sont consternés. Le commandant même... il était affreusement gêné pour nous dire... Avec des officiers, ça la fout mal! Ceux de carrière par exemple: une idée de l'honneur...

— Pas tous, pourtant, Watrin, vous avez dit pas tous!

— J'ai dit pas tous?... Vous n'attendez pas de moi que je vous dise qui... Je vous répète ces choses, voyez-vous, je ne devrais pas... Mais j'ai de la sympathie pour vous, et puis ça va contre mes idées. Non, il n'est pas de l'intérêt de la nation... »

Il se passait quelque chose d'extraordinaire en Gaillard. Une espèce de lucidité l'envahissait. Physiquement. Cela se glissait en lui, sa tête devenait claire, et légère, légère. Il sentait le sol sous ses pieds. Ses vêtements sur son corps. Une conscience exagérée du monde. Il regarda l'eau verte, la fuite des peupliers. Une bouffée de vent mouillé lui fouetta le visage.

« Et qu'est-ce que j'ai à faire là-dedans? En quoi cela me vise-t-il? Parce que cela me vise, n'est-ce pas? Et puis qui encore au régiment? Ce lieutenant de la 1re compagnie, hein? On a pu compter les absents. Nous sommes des bêtes marquées, maintenant... »

Il vit une certaine rougeur au front de Watrin, qui n'était pas due au froid. Il se rendit compte de la gentillesse de cette confidence.

« Excusez-moi, Watrin, je vous remercie. C'est très chic à vous... Mais mieux vaut ne pas me dire les choses à moitié. Alors, je suis un suspect, moi? Pourquoi?

— Vous le savez bien, soupira Watrin, je ne trouve pas ça juste. Seulement, même si je n'approuve pas les communistes dans cette histoire du pacte, il y a

plutôt de l'honnêteté, même de la grandeur dans leur entêtement : devoir reconnaître du jour au lendemain qu'on s'est trompé toute sa vie... ce n'est pas si simple...

— Mais, bon Dieu, je ne suis pas communiste ! »

Il avait crié ça. Watrin regarda autour d'eux. Non, personne. Il haussa les épaules.

« Pourquoi me dites-vous ça, à moi ? Je ne vous demande pas de vous renier. Je comprends très bien... je...

— Je vous dis que je ne suis pas communiste. A la fin, c'est extraordinaire ! J'aurais pu l'être. Je ne sais même pas ce qui m'a retenu de le devenir. Mais je ne le suis pas ! Ce n'est pas parce que je présidais les Amis de l'URSS dans mon quartier... Tenez, Watrin, c'est trop stupide, mais c'est ainsi. En trente-six, on a été, Yvonne et moi, faire un tour là-bas, avec l'Intourist. Ça nous démangeait, on avait tant entendu dire de choses qui ne collaient pas ensemble. J'étais même assez sceptique. Je n'y croyais pas. Yvonne... Vous savez, les femmes... C'était la protection de l'enfance, le relèvement des jeunes criminels, tout le détail. Nous sommes revenus bouleversés, vous comprenez, bouleversés ! Ça n'a tellement rien à voir... Évidemment, on n'a qu'à ne pas s'en mêler, mais c'était comme si on avait bu du champagne, j'avais envie de crier la vérité, de leur dire à tous, mais allez-y voir ! Bon, c'était tout naturel, je n'aime pas les types qui se défilent. Chacun a sa conception de l'honneur. Le commandant, vous, moi, d'autres... Les gens me disaient : vous êtes bijoutier, qu'est-ce qu'il deviendrait le commerce de la bijouterie avec ce régime-là ? Il y aurait beaucoup à dire, mais ce ne sont pas ces arguments directs qui me déterminent. Vous non plus, je pense ? Bon. Je suis entré aux Amis de l'URSS. Il y avait beaucoup aussi de toute cette histoire de Hitler. Les Russes... J'ai vu la parade sur la place Rouge. Non, ne m'interrompez pas. Ils ont une armée, c'est stupide de dire le contraire, et puis quoi, avec qui voulez-vous combattre Hitler ? Avec les Anglais ? Allons, pas de sottises...

— Si on vous entendait !

— Imaginez-vous, Watrin, qu'il vient de se passer en moi quelque chose d'incroyable. Si on m'entendait, eh bien, imaginez-vous que je m'en fiche... mais alors là je m'en fiche... Je ne veux pas faire le bravache : jusqu'à l'instant, voyez-vous, je tremblais, j'avais peur, je ne savais pas de quoi j'étais menacé, comment tout cela allait tourner... Mais maintenant. Maintenant, je vois à quoi on veut en venir, comment tout cela se pratique. Ça m'est égal. Je n'ai plus peur ! »

Watrin le regardait avec étonnement : « Parlez moins haut tout de même, mon vieux. Et prenez garde à vous. Ne causez avec personne en dehors du service. Naturellement à la popote... Seulement dans la rue, au village... Ou si quelqu'un vous aborde sur la route... qu'on ne puisse pas imaginer qu'il y a des gens avec qui... Supposez qu'on vous aperçoive en conversation avec ce Barbentane, qui est en détachement à La Ferté-Gombaut, par exemple ? Remarquez que c'est un très gentil garçon. Mais, voyez-vous, on cherche les cellules...

— Je vous dis que je ne suis pas communiste ! Et vous pouvez me croire, parce que... Tenez, moi, j'admirais les Russes, mais nos communistes à nous ! Sentimentalement, j'étais de leur côté sans doute. On ne peut pas faire autrement. On ne peut pas être pour les riches contre les pauvres. Pour l'injustice. Et cætera. Pourtant, ce qu'ils m'agaçaient ! Je ne suis pas fait pour la politique au jour le jour, moi : quand j'en voyais un, il me tannait avec des histoires de revendications, de mesures immédiates... Moi, ce qui m'intéressait, c'était la perspective. Je vous assure quand on a vu Moscou, un soir d'été, le parc de la

Culture... Alors quand il y a eu cette histoire du pacte... ça, je n'ai pas marché, mais pas du tout ! Incompréhensible ! Je me suis disputé avec... » Il se mordit la lèvre : il n'avait pas besoin de mêler Cormeilles à tout ça « ... bon, c'est un communiste qui habite près de chez moi. De là à rompre avec des gens qui se trompent, mais qui se trompent honnêtement, qui y croient... Bien sûr, si j'avais fait cette saloperie de les désavouer, le commandant m'aurait convoqué, hier, et je serais de ceux qu'on invite à leur fourrer des petites cuillers dans la poche. Eh bien, savez-vous, Watrin, l'effet que ça me fait, à moi, cette histoire ? l'effet ? à moi ? que ça me fait ? Savez-vous ? »

Il fallait bien lui répondre non pour qu'il dépassât sa parole.

« Eh bien... maintenant, je me dis que j'ai été un couillon, et que c'est eux qui ont raison, qui ont toujours eu raison, et que le pacte, tant pis pour moi si je n'y comprends goutte, tant pis ! Si c'est comme ça que les autres entendent l'honneur, l'armée, la patrie... alors c'est eux qui ont raison, qui savaient, mieux que moi, je n'ai qu'à les croire ! Oui, vous ne faites pas la guerre aux nazis, vous la faites aux Français. Vous les avez vus, ces malheureux, là-bas, à piétiner la boue, à y enfoncer à mi-jambe, sans qu'on leur ait donné de vêtements, comme des bagnards, un matricule, une pelle, des travaux grotesques... la ligne Avoine... ah, ah ! la ligne Avoine ! Tous PR, probable ? Oui, nous sommes un régiment comme ça. Eh bien, moi, je suis fier d'être l'un d'eux, comme eux, marqué, comme eux, suspect... suspect comme ce lieutenant de la 1re qui, lui, sait au moins pourquoi... comme ceux qui sont suspects d'être les pauvres et de ne pas s'en réjouir... pendant que ceux qui les commandent, vous m'entendez, Watrin, vous m'entendez... les réduisent, les abaissent, les terrorisent pour qu'un jour, un jour, tous nos maîtres, les leurs qui sont les vôtres, Watrin, qui sont les vôtres, s'entendent sur notre dos avec l'ennemi, avec les nazis, avec les Boches... »

Il s'était arrêté. Watrin lui avait doucement pris le bras. Il dit encore : « C'est drôle : j'ai dit *les Boches*... un mot dont j'avais si profondément horreur autrefois !

— Oui, soupira Watrin, on change. Moi, j'espère que je dirai toujours les Allemands... »

Ils marchèrent un peu en silence. L'avocat ne lâchait pas son camarade. Un drôle de type, avec son nez plat, sa petite moustache... bijoutier dans le civil. Il rêvait. Il dit, sans presque remarquer qu'il parlait : « Voilà, on change... C'est drôle ce que vous disiez, que vous n'avez plus peur. Je croyais épouvantablement vous emmerder avec mon affaire... J'hésitais, je me disais : à quoi bon lui mettre martel en tête ? Et puis, voilà. Déchaîné. Vous êtes déchaîné, mon vieux. C'est probablement comme le petit. Il n'y a que la première aiguille qui l'a surpris. A la seconde, il n'a pas crié... »

Alors il lui raconta l'histoire du fils Bordave. Ils descendaient vers Malemort. Gaillard essayait de se représenter le petit qui n'avait pas crié : il devait être plus jeune que Jean de Moncey, deux ans de moins... Jean, comment se serait-il tenu dans un cas pareil ? Gaillard sourit à cette idée : il méprisait au fond son jeune beau-frère... Celui-là, pas de risque qu'il soit pris à distribuer des tracts !

V

En sortant de l'hôpital, Jean a tout de suite vu le side-car. Il y avait Nickie, debout à côté, avec un cuir, un bonnet à oreilles. « Excusez-moi », il a dit à Marcelle Davesne. La grande bringue a secoué ses épaules : « OK. » Ça l'agace, Jean, ce genre qu'elle a, Davesne, de dire OK. Il a traversé. Nickie a jeté son mégot, lui a secoué le bras. C'est un genre aussi qu'il se donne : il vous secoue le bras. Comme l'autre avec son OK. Qu'est-ce qu'ils ont tous à se donner un genre ?

« Je t'emmène déjeuner. Si, si. Pas d'histoires. Des choses à te raconter. On ne te voit plus. Josette m'en a fait la remarque... »

Josette... Il voulait lui dire, à Nicolas, prends garde, cette fille-là... Mais comment est-ce qu'il lui aurait expliqué qu'il le savait ? Il a grimpé dans le panier. Ils ont été chez Lipp. Voilà de quoi il retournait : Nickie partait pour Biarritz, toute la famille du reste, son père avait pris la panique... C'est Visconti qui lui a mis la tête à l'envers... le député des Pyrénées-Orientales, tu sais ? Mme Wisner aussi ? Tu penses, Cécile, elle ne peut pas : faut faire la tambouille à Fred... Et tes études ? Oh, les études, tu parles, s'il s'en tamponne le coquillard, le paternel, et ma pomme alors ! Non, voilà...

« Je pars devant, avec le side, j'emmène la môme... Bien, Josette, nature ! Je l'installe à Biarritz, comme ça l'hiver à la Pergola, tu parles de réjouissances, enfin, je m'entends... Oh, et puis, je peux bien te dire à toi... Mais qu'est-ce qu'elle jacasse, Josette, vous avez eu des mots ?

— Elle t'a raconté ? Tu comprends...

— Tu te fourres le doigt dans l'œil. C'est une bonne gosse. Veux-tu la preuve ? Qu'est-ce qu'elle m'a dit, hier, tout juste... alors, l'atelier... si on va dans le midi... il sera vide... eh bien, Jeannot... il me fait la gueule, mais je m'en fous... s'il veut venir y habiter... il gardera les tuyaux de cheminée du Polonais, et puis, ça lui fera moins loin, le matin, pour aller à Broussais. Elle est épatante, hein ? Tu acceptes ? Idiot, tu vas pas refuser ça ! »

Jean avait toujours aimé les hors-d'œuvre assortis : un goût d'enfance, quand on mangeait en ville en famille une fois l'an. Tout de même la guerre se sentait, il n'y avait plus tant de raviers.

« Il faut que je te dise, continuait Nicolas, ça tombe bien, cette frousse du paternel ! Quand j'ai su qu'on partait, j'ai été au Parti : rue des Pyramides, tu sais... J'ai vu le secrétaire du chef. Le chef est mobilisé dans la Censure. Le secrétaire m'a dit que ça les arrangerait, pour une mission spéciale : des liaisons à faire, et comme j'ai le side... Avec ça, là-bas, c'est un peu désorganisé

par la mobilisation, alors un élément jeune! On est un parti de jeunes, des types comme moi, on leur fait confiance. Puis je connais tout le monde là-bas... Je lui ai présenté Josette, au secrétaire. Elle lui a bien plu. Il faut te dire : je l'ai fait entrer au Parti...

— Josette? Au Parti? Quel parti?

— Au PPF, cette idée! pas à la SFIO, des fois! Tu saisis, Biarritz, c'est pas loin de la frontière. Il y a deux côtés à la question : nos liaisons à nous, et puis les rouges. Avec ça qu'ils ont su que le cousin Simon, tu sais de Cautèle? s'était réfugié chez nous : ça me fait bien voir, on considère la famille comme sûre. Malgré papa qui a trafiqué avec Blum en trente-six, le crétin! »

Puisqu'il y serait seul, allait-il refuser l'atelier? Il aurait fallu une sacrée vertu. La séance d'installation ne manqua pas d'être épineuse : les plaisanteries de Nickie, les phrases à double entente de Josette. Il y avait la provision de charbon à la cave, il n'aurait qu'à s'allumer le poêle, maintenant qu'elle avait foutu Sylviane à la porte, parce qu'elle l'enquiquinait avec son M. Jules, un type de la PJ. « Je croyais qu'il était au front? » dit Jean pour montrer qu'on ne la lui faisait pas. « Est-ce que je sais! répliqua Josette, ces gens-là on ne les envoie pas dans les tranchées! » Nickie fit remarquer qu'elle retardait d'une guerre : il n'y a pas de tranchées dans celle-ci.

C'était merveilleux de se retrouver dans un chez-soi, seul, absolument seul. Comme l'autre été, quand il habitait chez Yvonne. La première chose : il avait porté son squelette dans la chambre de Josette, c'est-à-dire la boîte, sorti le crâne, deux ou trois os longs, une main... M. de Moncey avait hoché la tête : « Ses parents sont repartis pour la province, alors, à ton copain? » Trop compliqué à expliquer. Au besoin il montrerait l'appartement à papa, si ça le chatouillait. Il y aurait des questions pour la peinture, mais tant pis! Depuis qu'il n'était plus abonné aux jeudis du Théâtre français, M. de Moncey détestait aller à Paris. Et s'il y allait, ce ne serait pas pour s'enfoncer dans ces régions, qu'est-ce que c'est? Plaisance? « Veux-tu une bouilloire électrique? » proposa Maman. Elle en avait deux, elle lui donnait celle qui était réparée à la prise avec de la gutta-percha : « Fais bien attention de ne pas t'envoyer le courant dans les mains! C'est aussi du 110, au moins? Il n'y a guère qu'à Neuilly qu'ils ont le 220, je crois... »

Dès la première soirée de solitude, voilà que Cécile s'est réinstallée en plein cœur des choses. Il n'a pas pu dormir. Il n'a pas pu se décider à entrer dans ce lit où il s'était roulé avec Josette, dans ce logis où tout sentait encore les femmes. De grands rideaux noirs obscurcissaient les vitres de l'atelier. Il n'allumait qu'une petite lampe, et il restait là, accroupi, sans feu, il faisait froid, entouré des toiles au Polonais; un parapluie planté dans un désert où poussaient des champignons à tête rouge et une fausse femme nue apparaissait à un détour de rocher. C'est bête, il n'y a pas de radio. Mais il n'y a pas besoin de radio : il y a quelque chose qui chante et qui pleure dans la nuit. Cécile... est-ce que je l'ai perdue par bêtise? ai-je encore le droit, mais j'y pense. Cécile... D'autres, c'est un nom de ville mystérieuse qui les tient éveillés ou s'enfonce dans leurs rêves. D'autres, c'est un Dieu qu'ils cherchent, les hommes qu'ils fuient, une ivresse qui les tient. Cécile... ce n'est pas qu'un nom, un être vivant... une absence qui fait mal. Pourquoi ne vas-tu pas simplement la chercher, lui dire? Lâche, lâche. Ce n'est pas de la lâcheté. Quand elle serait là, que je la tiendrais dans mes bras, qu'elle consentirait... et puis après? C'est cet *après-là* qui est la torture. Cécile... Il s'est endormi tout habillé dans le fauteuil.

Quand il a ouvert les yeux, il faisait grand jour, Sylviane était devant lui. Une Sylviane blême, sérieuse, triste. Son chapeau de feutre à la main, les cheveux sur les épaules, mais plaqués sur les oreilles avec la trace du chapeau.

Elle a son manteau à col de petit-gris râpé, que lui a donné Josette. Elle est entrée avec la clef qu'elle a, qu'elle a oublié de rendre quand Josette l'a flanquée dehors.

« Alors, elle dit, tu es seul? On gèle ici! Qu'est-ce que tu as fait de la patronne? »

Il explique en trois mots. Elle s'est mise à genoux, le manteau sur les épaules, elle fourrage le poêle. Il n'y a plus rien dans le seau. Attends, je fais un bond à la cave...

Il voudrait lui dire que ce n'est pas correct, Josette l'a chassée, hein? alors, maintenant lui... Il ne peut pas l'empêcher de faire du feu. Il ne dit rien. Pendant qu'elle est descendue, il se dérouille les membres, il se passe de l'eau au visage. Ce qu'elle est froide, cette eau!

Sylviane a fait le feu, le café. Elle s'installe, c'est évident. Au premier mot de Jean, elle éclate de rire. Si c'était la première fois que Josette la met à la porte! Elles se disputent comme ça, mais il y a tant de choses qu'elles ont en commun!

La morale de Jean, il n'en est pas bien sûr : c'est sa solitude compromise, le tête-à-tête avec Cécile absente... Elle a beau rire, Sylviane, clair qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Elle a une affreuse mine, elle est apparemment très lasse.

« Et puis, toi aussi, Jeannot, tu peux me chasser. Si tu préfères te faire le feu tout seul... J'aurais pu même te cuisiner ta popote, le soir. N'en parlons plus, si je te dérange. Mais si c'est que tu crains d'avoir à coucher avec moi, eh bien, mon petit, faut pas avoir les jetons : j'ai la tête ailleurs, je t'assure! »

Qu'est-ce qu'elle veut dire? Elle tourne autour. Elle s'est plantée devant lui : elle a des yeux à marcher dessus, les traits tirés.

« Tu n'as pas bonne mine, Sylviane...

— Non. Si tu as le cœur de me vider... Écoute, petit, laisse-moi coucher là, hein? Je ne te dérangerai pas. Ça ne va plus, tu vois. J'ai des ennuis. J'avais trouvé un type, et puis! Il s'est rendu compte, j'avais beau me mettre du rouge. Les hommes, ça n'aime pas les malades. Oui, tu es médecin, alors tu sais ce que c'est : encore un coup de ma salpingite! Je vais me coucher, hein? tu me feras une bouillotte, tu seras gentil? La bouillotte est dans la petite armoire. »

Et voilà Jean garde-malade. C'est lui qui fait le feu le matin, le petit déjeuner. Il va aux provisions, il rapporte des boîtes de conserve. Sylviane a un peu d'argent, pour quelques jours. Le soir, il lui parle, assis sur la chaise basse, à côté de son lit. C'est l'hôpital qui continue. « Tu ne veux pas venir consulter Lhuillier, non? » Elle ne veut pas en entendre parler. Elle connaît son mal. Faut rester étendue... et puis... Elle dit tout ça avec sa voix de Bourgogne, ce mélange de mots paysans et d'argot parisien. Elle a vingt et un ans. C'est peut-être une pas grand-chose, mais c'est triste de se sentir comme ça à vingt et un ans. Elle ne se farde plus. Elle a ses lèvres comme les draps, grises. Les draps, on ne les change pas. On n'a pas de sous pour la blanchisseuse. « Dis donc, tout de même, Sylviane : cette histoire de Josette... là... que tu as dite, quand vous vous battiez... c'est vrai? »

Elle secoue la tête : « Oh, tu sais, faut pas lui en vouloir! Est-ce que tu sais ce que c'est, nos vies? On se défend comme on peut. Avec ça, Patrice, le journaliste, pas? qu'est-ce qu'elle pouvait dire à ces messieurs de la préfecture, qu'ils ne savaient pas déjà. On ne la payait pas pour, mais comme ça on ne lui cherchait plus les poux sur la tête. Oui, il y a un type chez le préfet, il la reçoit quand elle y va. D'abord, c'était pour les étrangers, tu comprends, à Montparnasse... il y en a... faut bien aider ceux qui nous gardent, va : c'est être

bonne Française, pas? Parfois, elle a rendu bien des services, Josette, à des gens dans l'embarras. Son type, là... un mot d'elle... et puis on prolongeait un visa, on cessait d'enquiquiner un artiste. Ça, les gens l'oublient. Ils ne se rappellent que... pour qu'elle les ait aidés, fallait qu'elle soit de la maison. Il y a des relations, c'est utile : qu'est-ce que tu crois, Jules... Tu sais comment je l'ai connu, Jules? C'est cet imbécile de Fernand, il s'était mis dans une histoire impossible, impossible. On m'a dit, c'est M. Jules qui s'en occupe. Alors, j'ai été voir Jules. Tu t'imagines? Pour Fernand. Dont je me moque comme de ma première culotte, c'est le cas de le dire. Imagine-toi qu'il me l'a fait à la jalousie, l'imbécile. Mais alors, çà, Jules lui a dit deux mots : c'était il y a deux ans. »

Quand elle s'est endormie, il passe dans la chambre de Josette et là longuement il rêve à Cécile. A l'avenue Henri-Martin. A un samedi ensoleillé sur le lac du bois de Boulogne. La vie ne ressemble pas aux rêves. Il joue avec le crâne, qui a encore une vague odeur de formol. Il essaye de se rappeler ses insertions sur l'humérus. Il ne ressemble pas plus à Hamlet qu'au Grand Meaulnes. Il est là comme une force inemployée. Un garçon robuste qui ne sait plus rire, n'a ni l'envie de courir, ni de se battre avec quelqu'un. L'image blonde au fond de la nuit, Cécile, va s'effaçant. Jadis, il y avait des jeunes gens qui rêvaient d'aventure, et qui s'endormaient sans savoir, avec un chiffon pâle devant les yeux : ça s'appelait un drapeau parfois, ou tout autre idéal. C'est qu'ils croyaient en eux, et en autre chose. Jeannot a bien essayé de lire ce Jehan Rictus que l'abbé Blomet lui avait recommandé. Malou le lui avait prêté : ces gens-là ont une de ces bibliothèques! Des idées de curé. Je ne comprends pas ce qu'il peut y trouver, à ce Rictus. Sauf qu'il se rassure à la pensée que les crève-la-faim croient à la Sainte Vierge. Quand j'étais petit, je lisais Kipling. Je ne crois pas que je m'exciterais encore sur Kim ou Mowgli. Et Michel Vieuchange... pauvre vieux Michel! il est mort pour rien, à la dernière minute, il l'a dit à son frère : que tout leur plan ne valait rien, leurs grands songes, et il a juste eu le temps de jeter tout ça, du linge sale, pour mourir dans la belle chemise propre d'un croyant, « comme Claudel », il a dit. Tout ce qui émouvait encore Jean dans ce héros de la génération précédente, c'était justement tout ce qui n'était pas, qui ne pouvait être « comme Claudel ». Kipling ou Claudel! Ou Rimbaud... Est-ce que Rimbaud vaut quelque chose par ce qu'il a écrit, ou pour avoir cessé d'écrire? Puis Rimbaud, avec ses cheveux longs, sa redingote et son chapeau tromblon, vous ramenait à la fin de l'Empire, la Commune... on ne s'y reconnaissait pas. Tandis que Michel Vieuchange, c'était une histoire d'hier, 1930... il y a neuf ans à peine... Vieuchange, un comme eux tous, les cheveux blonds rejetés en arrière, un nœud papillon coupé en forme, vous savez? on n'a pas à faire les coques. Il aimait les poètes grecs, Nietzsche, Walt Whitman... mais surtout la vie, les choses matérielles, je me souviens comme il s'émerveillait de cet aviateur qui retirait ses souliers pour mieux sentir les commandes de son appareil avec ses pieds nus. Se prendre ainsi à la réalité, aux rapports physiques qu'on a avec le monde... Il avait tout donné, sa vie, simplement pour être le premier à entrer à Smara, là-bas, la ville inconnue, il avait donné sa vie et sa souffrance, les pieds blessés, le ventre crevé par la dysenterie... Avec Michel, on est à des lieues et des lieues de Kipling, de ses héros rusés... Qu'est-ce que ça peut avoir à faire avec moi ce que, Kipling ou tout autre, les gens écrivent? Il faut faire sa médecine, tâcher d'y trouver le maximun d'ivresse et d'oubli, attendre que la guerre se passe, et la jeunesse comme un mal, et cet affreux serrement de cœur qui est peut-être l'amour...

Dire qu'à la fin d'août il voulait s'engager! L'armée... tous les hommes partis... cela lui semblait alors une honte de rester, comme un enfant. Maintenant, tout s'était autrement éclairé, d'une couleur sinistre, et quand il pensait

à ceux qui étaient mobilisés, c'était comme à des prisonniers, des bagnards... Tout un pays, tous les hommes d'un pays punis on ne sait de quoi...

⁂

Mercereau dit que c'est pourtant clair, de quoi les gens sont punis. De la facilité. Du goût de la facilité. En Allemagne, voilà des années qu'ils font pénitence à titre préventif, des canons, pas de beurre... Nous... « On ne vivait pas avec l'idée de la guerre », dit Jean pour excuser les Français. Allons, allons! Ceux qui ne voient pas ce qui se passe, peut-être : mon père, ça fait deux ans qu'il calcule tout sur cette donnée, Daladier nous mène à la guerre. Comment? Et Munich? On n'était pas très sûr quelle guerre ce serait, voilà. Mais d'une façon comme de l'autre, Daladier ne pouvait pas maintenir l'équilibre de son gouvernement sans la guerre... C'était visible.

Jean regarde Serge Mercereau avec admiration : comme il dit *Daladier ne pouvait pas*... Jean sent fort bien qu'il est, lui, de ceux qui ne voient pas ce qui se passe. Son complet, veston aussi est le complet, veston d'un qui ne voit pas ce qui se passe. Serge, lui, a les ongles bien taillés, longs, ovales. Une montre-bracelet fascinante. Il sait un tas de choses. Pourquoi diable veut-il être médecin? « Pourquoi diable... Quelle raison t'a fait commencer ta médecine, Serge? » L'autre a ce geste vague qui va si bien à son sourire sans lèvres : « Mon père... Tu comprends, lui, il sort du rang... avoir son fils médecin, ça lui semble... Et puis, je te dis, il comptait sur la guerre : alors étudiant en médecine, on ne va tout de même pas en première ligne, l'attaque à la baïonnette, et le reste! Il y a deux ans qu'il me chapitre : fais ta médecine, même si tu ne la continues pas, en cas de guerre c'est une bonne planque. Moi, tu comprends, je voyais surtout la disponibilité que ça laisse. »

Ça rend Moncey tout rêveur. Pourquoi les études de médecine laissent-elles un jeune homme plus disponible que le droit ou les langues orientales? Tout ce que Serge dit aujourd'hui ramène à son père. Quel homme est-ce, son père? « Quel homme est-ce ton père?

— Un assez curieux bonhomme. Entre lui et moi... nous n'avons pas grand-chose en commun. Mais, tu comprends, je suis un peu son luxe. On s'entend à demi-mot. Il a ses manies. Il est terriblement pris par ses manies. Alors, du moment que je conserve une certaine tenue apparente, il me traite en égal. Il n'est pas trop chien pour les sous. Bien que, tu sais, son affaire, ça ne soit pas une très grosse affaire.

— Oui, je comprends, dit Jean. Quand je te demande quelle sorte d'homme c'est, je veux dire, pas par rapport à toi...

— Il a commencé dans la vie comme ouvrier. C'est un technicien de l'école du soir. Grimpé à la force des poignets. Il n'avait que ça dans la tête, grimper. Il a pris à l'usine, dès avant l'autre guerre, le dégoût de la politique, des grèves, de tout ça. Il était devenu chef d'une petite entreprise, avec l'appui d'un patron intelligent, qui lui avait donné sa chance. Un stage chez Wisner lui avait ouvert les yeux sur le rôle des meneurs syndicaux. Puis, il y a eu la guerre : il a passé par l'aviation, noué des relations avec des officiers... l'Armée d'Orient... c'est là, quand sont arrivés les événements de Russie qu'il a compris bien des choses. Au retour, il fallait tout recommencer de zéro. Là encore, un patron l'a aidé : le vieux Wisner, oui. Papa, il avait une marotte : la collaboration de classe. Parce que, avec d'où il sort, il ne prétend pas que les patrons soient sans défauts, qu'il n'y ait pas eu souvent des torts de leur côté. Ce n'est pas parce qu'il est devenu l'un des secrétaires de la CGPF...

— Qu'est-ce que c'est que ça? demande Moncey, la CGPF?

— Confédération, Générale, (du) Patronat, Français...

— Bon, ça ne m'avance pas, la signification des lettres. Qu'est-ce que c'est, la Confédération comme tu dis ? »

Mercereau explique : « Les ouvriers ont leur CGT, les patrons alors, leur CGPF... tu me suis ?

— Ah ! bon, bon... mais je t'ai interrompu : tu disais, ton père...

— Oui, eh bien, papa ce n'est pas parce qu'il est devenu l'un des secrétaires de la CGPF, qu'il aurait oublié ses origines, l'expérience de sa jeunesse. Non. Là-dessus, il a les yeux ouverts. Seulement, il dit, c'est de part et d'autre. Les ouvriers aussi, ils ont leurs torts, ils ne comprennent pas les nécessités d'une entreprise, les sacrifices qu'il faut faire pour la tenir en marche, leur conserver leur travail, quand quelque chose ne va pas, ils font peser toute la responsabilité sur le patron, qui est comme eux, après tout, la victime du système, du régime... Tu me suis ? Seulement, il y a les syndicats. Le syndicat, c'est avant tout un groupement de lutte des classes... »

Ici Jean ouvre ses oreilles toutes grandes. Il ne sait justement pas trop ce que c'est que les syndicats... C'est une de ces choses dont on parlait chez lui avec colère, mais sur quoi l'abbé Blomet avait des idées toutes différentes, sans vouloir s'y arrêter, de peur de mettre Jean en contradiction avec son père. Aussi, pour lui, les syndicats sont-ils un peu comme ces sujets de conversation qu'on n'approfondit pas devant les enfants... Il est abandonné, là-dessus, à son imagination : un syndicat, il se représente cela un peu comme les loges maçonniques, la maçonnerie telle qu'on la voit dans Dumas père, au temps de Cagliostro. Peut-être Serge va-t-il lui expliquer enfin... Par exemple, il disait tout à l'heure, les patrons ont leur CGPF comme les ouvriers ont leur CGT. Alors, ça veut dire que les patrons, eux aussi, ils ont leur syndicat ? Si tu veux, on peut dire comme ça. Mais tu viens de dire, Serge, que les syndicats sont des groupements de lutte des classes, je ne comprends plus. Tu es bête, la CGPF c'est un syndicat et ce n'est pas un syndicat, je disais ça pour simplifier, t'expliquer, et puis les patrons, ce sont les patrons, pas les ouvriers. Ah ? C'est vrai, Jean se sent tout à fait stupide. Quelle remarque idiote il a faite ! Pour un peu, en poussant le parallèle, il aurait dit de M. Mercereau père que c'était un meneur de patrons ! On dit des choses sans penser.

« Si on fait la balance, poursuit Serge, il y a les torts des patrons, mais les syndicats, c'est plus grave. Parce que les patrons, même quand ils ont tort, c'est encore le bien de l'industrie française qui les dirige, même aux dépens des ouvriers. Tandis que les ouvriers, ils écoutent les meneurs, le marxisme international, ils sont liés à une puissance étrangère... En cas de guerre, le danger, c'est le danger ouvrier, toujours, en quatorze, aujourd'hui : les patrons seront toujours du côté de la patrie, ça se comprend ! »

Jean n'est pas très sûr de comprendre. Il revient sur les syndicats. Alors, M. Mercereau, il ne veut pas que les ouvriers s'organisent ? « Mais si ! bien sûr. Ça dépend comment. Et puis, pas seuls, c'est là le danger : les ouvriers contre le reste de la nation. Est-il raisonnable de chercher à imposer sa volonté au patronat, plutôt que de s'imposer par son travail ? Parfois, les coalitions ouvrières arrivent ainsi à des résultats, mais c'est de l'artificiel. Papa dit que l'organisation du travail, tu m'entends ? du travail, pas de la paresse, c'est une vieille tradition qui a été interrompue par la Révolution, ça s'appelait les corporations. Mais les syndicats ? qu'est-ce que c'est ? Des organisations nouvelles, hâtives, qui mettent l'ouvrier dans les mains des meneurs, pour un but dont personne ne sait si c'est bien le but de l'ouvrier. Le machinisme... »

Ici, Jean se perd tout à fait. Alors, le principal ennemi des ouvriers, c'est le syndicat ? Mercereau hausse les épaules. « Moi, je te répète ce que dit papa :

peut-être qu'il a raison, peut-être pas... Le syndicat, c'est une des formes du régime sous lequel nous vivons. Et qui ne vivra pas toujours. La guerre peut aider à ce que nous changions de régime. Actuellement, qu'est-ce qu'on a fait? Malgré le danger de trahison qu'il y a parmi les ouvriers d'usine, ceux qui fabriquent les armes, les tanks et le reste, on n'a pas dissous les syndicats. On en a simplement changé la tête : au lieu de meneurs communistes, il y a des meneurs socialistes, c'est tout! Il faudra changer de régime pour se débarrasser, et de ces gens-là et des syndicats.

— Tu crois vraiment qu'on va changer de régime?

— Enfin, c'est le point de vue de papa. Moi, tout ce qui me paraît important, pour nous autres, que le régime change ou pas, c'est la disponibilité, au-delà de ces disputes sordides entre le patron et l'ouvrier... la disponibilité de l'homme! Garder notre disponibilité pour l'aventure qui se présente à l'homme d'aujourd'hui... la nôtre... pas celle de l'autre génération... notre disponibilité... »

Ce sont ses grands mots : disponibilité, aventure. Il est bien clair que, dans l'avenir, Serge Mercereau se voit très peu médecin. Quand Jean le lui dit, il parle de Clemenceau, qui lui aussi a commencé comme médecin, commencé! Mais, pour Jean, il ne s'agit ni de Clemenceau, ni de Serge. L'avenir qu'il cherche à s'imaginer, c'est le sien, celui du Dr de Moncey, avec son nom quelque part sur une plaque de cuivre, et ce docteur-là, a-t-il le droit de rêver à Cécile, à l'amour? C'est Jean, bien sûr, qui a jeté le mot dans la conversation, Mercereau hausse les épaules : « L'amour? Qu'est-ce que tu veux dire? Les femmes? Tu as lu les lettres de Bonaparte à Joséphine? Eh bien, après, il y a eu Napoléon, et alors Marie-Louise... Les femmes, ça dépend si on les considère comme un moyen d'exaltation dans la carrière d'un homme, ou comme une fin. Tout homme a sa drogue. Ou l'excitant qui le dope, si tu préfères. Ça peut être les femmes. Mais, la disponibilité... tu me suis? il faut rester lucide : dans un monde où tout change, tout peut être à la fois le moyen du succès ou la raison de l'échec, un monde où, si tu veux réussir, il ne faut pas que tu te trompes sur le sens de la vague... saisir les courants... Les femmes! Bien sûr, les grands ambitieux, leur route est jalonnée de femmes. S'ils s'y arrêtent, alors, fini! on en fait des sous-préfets.

— Je ne te parle pas des femmes : je te parle de l'amour.

— Quel est le rôle de l'amour dans le monde moderne? C'est difficile de répondre à cette question. Mais, tu sais, il n'y a pas de conception qui ne varie avec le temps, l'histoire. L'amour... c'est déjà du passé. Les hommes qui ont à se mesurer aux problèmes de notre siècle, maintenant que tout est à l'échelle de la terre... l'amour, c'était bon pour répondre aux rivalités de clocher, Roméo et Juliette en face des Capulet et des Montaigu!

— Et qu'est-ce que tu lui substitues, alors, toi?

— Je ne sais pas. Tu comprends, nous sommes à la veille de grands changements. C'est comme en politique : papa, aux syndicats, veut substituer les corporations... et moi, tu me demandes ce que je mettrai à la place de l'amour? On ne peut que faire des suppositions. Peut-être, au lieu de la femme qui veut toujours être le seul but de l'homme, au lieu de l'amour qui est la grande idée mythique de cette absorption de l'homme par la femme, y aura-t-il le sentiment qui naîtra de la collaboration des hommes dans l'aventure, une sorte d'amitié des hommes, comme dans le sport, l'esprit d'équipe, je ne sais pas. Une complicité, voilà : j'ai trouvé le mot, une complicité... Rien ne lie autant, rien n'est plus fort : une complicité... »

Jean l'écoute. Il n'interrompra pas son camarade. Il se sent s'écarter de lui. Que Mercereau ne croie pas à l'amour, que son système soit bâti sur la négation de l'amour, c'est son affaire. On ne persuadera pas aisément Jean de

Moncey de penser que l'amour soit un sentiment démodé, la subsistance purement nominale de sentiments révolus. Et puis que l'amour fasse échec à l'ambition, qu'il soit une fin : quel mal y a-t-il là ? Je ne sais pas ce qu'il attend de la vie, Serge, mais moi, c'est la seule Cécile que j'en attends. Toutes ces phrases... réussir, réussir à quoi ? et puis qu'on me dise que Cécile est là, je n'entendrai plus Mercereau, je laisserai Mercereau, l'amitié, l'esprit d'équipe, et le reste ! Seulement que Cécile soit là. Rien d'autre. Ah ! il s'agit bien de demeurer disponible pour un changement de régime, pour une aventure où s'embarquer, pour les chances de l'ambition : la seule disponibilité... Jean, tout d'un coup, pense à Josette. Il a honte. Il a trahi Cécile. Et toute cette histoire peut être de l'histoire ancienne déjà, le rouge encore lui en vient. Il n'y a pas d'autre disponibilité. N'être que pour Cécile. N'être que celui qui attend Cécile. Pour elle, pour elle seule. De toutes ses pensées, de toutes les flammes qui parfois l'envahissent, de tout son cœur, de tout son corps.

Il regarde Mercereau. Ce grand type, qui a un beau complet et pas de muscles. Ce n'est pas un homme. C'est un acteur.

« Sur quoi fonder la complicité des hommes ? Qui dit complicité, dit crime. Les criminels ont inventé la loi du milieu, c'est leur chevalerie, à eux. De tous temps, les grandes entreprises de l'homme ont été rendues possibles par une sorte de crime fait en commun : les croisades, les guerres de religion... Regarde dans l'histoire contemporaine : l'anticléricalisme de Combes... Il faut se trouver un ennemi en commun avec les autres. Nous autres, ceux de notre génération, quels cadavres aurons-nous entre nous ? »

Ça y est : la tirade. Vas-y mon garçon ! Comme si on ne voyait pas où tu vas en venir, comme si on avait besoin de tes développements. C'est clair. Il y a trente-cinq ans, c'était l'anticléricalisme. Aujourd'hui, c'est l'anticommunisme. Il ne faut pas avoir passé par Polytechnique pour comprendre ça.

VI

Le beau temps avait bel et bien disparu, mais pour François Lebecq tout était bleu et rose. Il vivait des jours d'allégresse, tout se faisait comme sur des roulettes : Nénette déménagée sans encombre, les stencils préparés par Micheline, on avait tiré *L'Huma* en moins de deux. Un petit accrochage pour la distribution, parce qu'il avait fallu changer les consignes... D'autre part, on avait arrêté un copain des Jeunesses rue d'Odessa, de ce côté il était bon d'espacer... Il avait signalé plus haut pour qu'on s'en occupe. Mais, en général, les nouvelles étaient excellentes. Mireille, il est vrai, commençait à faire des manières : maintenant, elle avait réfléchi, ce n'était plus le soir qu'elle considérait le plus sûr de venir... on passerait plus inaperçu, au contraire, le jour, quand il y a le va-et-vient dans la maison, et on était si habitué à entendre sa machine à coudre, la ronéo n'étonnerait pas... demain et après-demain, il vaudrait mieux s'abstenir : elle attendait de la visite...

Malgré les contre-temps, Lebecq avait décidé que rien ne renverserait son optimisme. Pas même le brouillard avec quoi l'on excusait les incursions d'avions sur Paris. Pas même ce qu'on disait de la répression contre les copains, ce matin-là, dans le *Popu*. Les discours des journaux sur la Finlande, la pression exercée par les Soviets, il se disait : A d'autes ! ça sent le nickel ! En attendant les pays baltes... et même les Anglais qui rappellent qu'il y a vingt ans ils étaient pour la ligne Curzon... A la banque, ce n'était plus *Toréador*, mais *La fleur que tu m'avais jetée*... qu'il se surprit fredonnant. Le regard étonné de Griveau l'arrêta. Puis voilà qu'on l'a appelé au bureau de la direction. Le directeur n'y a pas été par quatre chemins : « Ça fait plusieurs fois qu'on me signale des tracts ! je ne vous ai jamais empêché de penser ce que vous vouliez... d'agir au-dehors suivant vos opinions... bien que... Seulement à la Banque, on est à la Banque et dans les circonstances présentes, vous avez la chance d'être réformé ! La guerre...

— Mais, monsieur le directeur, sur quelles données vous basez-vous pour affirmer que ces tracts ?...

— Oh, bien entendu, vous allez me dire que vous n'y êtes pour rien ! Et peut-être que vous n'y êtes pour rien, après tout : mais, est-ce que vous avez désavoué le pacte germano-soviétique ? Vous pouvez me prouver que vous n'y êtes pour rien. Tenez, je suis bon prince : il vous suffit de me certifier que vous êtes en désaccord avec Staline, je n'en demande pas plus : je serai persuadé ou je ferai comme si j'étais persuadé que vous n'y êtes pour

rien. Les communistes, il faut leur rendre cette justice, ils peuvent mentir dans d'autres domaines, mais sur cette question-là, ils considèrent cela comme interdit... Vous ne m'avez pas répondu : vous désavouez Staline?

— Monsieur le directeur, vous disiez vous-même qu'à la banque... je n'ai pas à répondre à votre question.

— Bon. C'est une réponse. A dater d'aujourd'hui, vous ne faites plus partie du personnel.

— J'irai aux prud'hommes.

— Allez aux prud'hommes, monsieur Lebecq, allez aux prud'hommes! Voulez-vous que j'appelle votre délégué syndical? M. Saumaise pourrait vous donner tout de suite une consultation sur ce sujet... »

La canaille! François, en passant, jeta à Griveau : « Ça y est! viré! » Griveau le regarda, hocha la tête. C'était fatal. Il s'y attendait. Lebecq, à son guichet, faisait sa caisse. Pas la peine de perdre son temps. L'embêtant, c'est pour la liaison : comment faire savoir à Charpentier... Une liasse de billets poussée par la chatière. Il leva la tête : Charpentier justement! Allons, j'ai de la veine.

Charpentier, sans avoir l'air de rien, doucement, il l'engueulait, en attendant, son Lebecq : « Ça fait plus de huit jours qu'il n'y a pas d'*Huma* dans le quatorzième...

— Non, on est vendredi, et c'est lundi...

— Ça ne peut pas bicher comme ça : tu comprends...

— J'avais des ennuis pour l'impression... »

Griveau tousse. Il tousse comme un poitrinaire. Qu'est-ce qu'il a? Ah, le directeur. Lebecq compte à toute allure les billets, avec un air absorbé. Mais alors, Griveau? Il se rend compte, Griveau, que Charpentier... Le directeur est rentré dans son bureau. Charpentier avec cet air de confidence négligente que ça donne, d'être penché à un guichet, les pieds un peu en arrière, les deux coudes étalés, les mains jointes, le nez contre la grille, souffle entre les barreaux :

« Arrange-toi comme tu voudras, mais on veut...

— Je suis viré d'ici, seulement. Il faudra trouver un autre moyen...

— Alors, ce paquet, monsieur Lebecq, sur l'autre compte... » une seconde liasse passe le guichet. « On te connaît au Café de Versailles?

— C'est trop près d'ici. Mieux vaudrait du côté de Falguière... tiens, il y a ce petit bar...

— Bon. Jeudi, dix heures. Repêchage à huitaine... »

Dans les billets, il y avait les consignes, et le journal plié.

Tout de même, si Griveau s'est rendu compte... Ah, et puis, j'ai décidé d'être optimiste, ce matin. Ils auront beau me renvoyer, les autres m'engueuler! Pas la peine de se casser la tête. C'est comme cette histoire idiote qu'elle a été inventer, Martine, avec Jean-Blaise! C'est bête : voilà quinze jours au moins de cette plaisanterie et ça me trotte encore par la tête. Vrai, je l'avais bien mérité : elle était jalouse, c'est fou ce qu'elle peut être jalouse de moi. Ils diront ce qu'ils voudront, je prends mes cliques et mes claques. J'irai au syndicat, ils n'y sont pas tous comme Saumaise : il doit bien y avoir de la place quelque part... J'ai tout de même à payer la pension de maman et de Lolotte, pas de blague! D'ailleurs, il y a du soleil aujourd'hui. Enfin une manière de soleil. Et puis zut! Tout s'arrangera. C'est le Parti qui a raison. Alors! L'essentiel est de sortir quelque chose tout de suite. A condition que Mireille veuille bien, on peut rouler ce soir. Zut! si elle préfère l'après-midi. Je n'ai pas envie de perdre un jour : il faut

atteindre Micheline, et ce sera bien joli qu'elle puisse taper les stencils avant huit heures...

La pluie avait nettoyé le ciel, toute la nuit. Il faisait froid, mais le ciel était bleu pour la première fois depuis très longtemps. Même l'accueil mi-figue, mi-poisson, au syndicat, rien, ce jour-là, ne pouvait démoraliser François. Il trouva encore le temps d'une petite visite à Jean-Blaise. C'était vrai qu'il était beau, le cochon ! Heureusement incapable de faire la cour à la femme d'un ami. Et de quel ami ! De François... Dommage qu'il sculpte, comme ça, des trucs qu'on ne saisit pas très bien à quoi ça rime.

« Alors, tu m'apportes le ballot, à la fin ?

— Quel ballot ? Ah, Nénette... non, imagine-toi, la gueule de ta femme de ménage, elle ne me revient pas.

— Sacré François. C'est pas une Vénus, évidemment. La prochaine fois, j'engagerai Greta Garbo. »

Il n'allait pas raconter à Martine qu'il était renvoyé. Pas tout de suite lui dire... s'il trouvait autre chose : une nouvelle ferait passer l'autre. Avec Micheline, il semblait, depuis qu'elle était débarrassée de Nénette, que tout était redevenu normal. Elle avait eu une carte de Guillaume : il avait rossé l'infanterie de marine au football. Et Lemerle ? Je ne sais pas. Cela fait plusieurs jours que je ne le vois plus... Alors, c'était bien la peine d'avoir fait tout ce tapage ! Tu vois, camarade, tout finit par s'arranger. Au printemps, le gouvernement va être dans une sacrée salade : il faudra qu'il donne des explications au peuple : la classe ouvrière aura son mot à dire... Écoute, vers dix heures et quart, je t'apporte le paquet comme d'habitude, à l'entracte du cinéma... Ça marche toujours dans ta boîte ? C'est triste, le petit, l'autre jour, qui est tombé... Les salauds ! Ils n'arrêteront pas le boulot.

S'il n'est pas content, Charpentier, il est difficile ! Cette fois, un record de vitesse. Je vais juste avaler la soupe, à la maison. Puis, de cette façon, Martine ne s'inquiétera pas trop cette fois. D'autant que j'ai laissé à la maison, tout à l'heure, le dépliant avec les consignes : ce que Charpentier appelle l'accordéon. Je ne devrais pas... Si on venait à la maison pendant que je n'y suis pas... Enfin, je le donnerai tout à l'heure à Micheline.

« Tu sors encore ? Toujours la demoiselle aux taches de rousseur ? Eh bien, mon bonhomme !

— Martine, ne sois pas ridiculement jalouse.

— Je ne suis pas ridiculement jalouse. Tu sais, il y a un type qui t'a demandé, cet après-midi : il avait une mine qui ne me plaisait pas.

— Pas assez bien habillé pour madame ? Il a dit son nom ? Tu ne le lui as pas demandé ?

— Il ne l'a pas dit. Et moi, avec votre genre couleur muraille, monsieur, ces temps-ci j'ai appris à être discrète. Il a dit qu'il repasserait. »

Moi, je préfère travailler la nuit. L'avenue du Maine est d'un calme. Mireille ne sait pas ce qu'elle veut d'ailleurs : un jour l'un, un jour l'autre. C'est très commode, on pousse la porte, pas de concierge : c'est pour ça que le satyre il avait choisi cette turne-là... Il y a des gens qui ont de drôles d'idées : faire peur comme ça aux rombières dans les escaliers ! Que je ne me trompe pas, c'est la troisième porte. L'autre jour, je suis entré dans les waters.

« Ah, c'est toi ? dit Mireille. Je t'avais dit de venir seulement de jour ! C'est embêtant, j'attends quelqu'un... alors, fais vite, parce que tu auras tout juste le temps. Heureusement que tu es venu de bonne heure... »

Dites donc, elle aurait un amant, ça ne m'étonnerait pas ! Avec ses taches de rousseur ! Tandis que le camarade Taboureau est aux armées : c'est pas régulier.

« Aide-moi donc à défaire le tuyau... on se brûle ! Prends des journaux, tu auras les mains moins sales pour après. Ho, hisse... »

Ça vous enfume la piaule, le temps qu'on déplace la tôle, et qu'on sorte Nénette. Le pis, c'est toujours pour le remboîter, ce sacré putain de tuyau.

Les stencils étaient sur la table, et Mireille debout sur la chaise à prendre le papier sur l'étagère du cagibi, sous les cartons qu'elle soutenait d'une main, quand on a frappé la porte. Ah, nom de Dieu... elle a dit, ça lui a échappé... il est déjà là ? J'y vais ! ça à tue-tête, et pour Lebecq, elle expliqua : « Je ne le laisse pas entrer, je le renvoie à plus tard... » François a tout juste eu le temps de penser : « Pauvre Taboureau ! », dès qu'elle eut entrebâillé la porte, l'homme qui était derrière la poussa de l'épaule : « Police... » On était fait.

Il n'y avait rien à expliquer, tout ce désordre, le papier, les stencils, Nénette... Pas la peine de s'échiner. Surtout ne pas se permettre de penser à Martine, aux mioches. Ils étaient trois bonshommes, ils ont d'abord constaté qu'on n'était pas armés... puis un des trois est redescendu, garder la porte en bas, pendant que les autres, le chef et l'autre, inspectaient le local, en se livrant à quelques plaisanteries bien senties. Le choquant, c'était comme ils avaient leur chapeau sur la tête, chez une femme. « Bouge pas », il dit le chef à Mireille ; elle voulait faire je ne sais pas trop quoi, on aurait dit que c'était autre chose qui lui trottait par la tête... Ça, ils avaient mis le cagibi sens dessus dessous ! Pan, les cartons par terre ! et ils ont regardé dans la boîte à ordures. Qu'est-ce qu'ils cherchent ? Tout est sous leurs yeux. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » dit l'autre buse. « C'est un patron pour les sports d'hiver... », elle a l'amabilité de leur répondre, Mireille. Les sports d'hiver ! Madame se met bien ! Ils n'ont pas l'air de comprendre qu'elle est couturière. Le chef caresse la machine Singer. « Laissez ça, elle crie, vous allez casser le fil ! » Tu parles si ça leur fait mal au cœur !

Le chef a regardé les papiers de François. Un homme marié, deux enfants... c'est du propre ! Il pose des questions, on se demande pourquoi. Il voudrait beaucoup savoir où se trouve Jacques Duclos. Bien sûr, ces tourtereaux n'en savent rien. C'est ce qu'on verra. Si vous me dites où est Jacques Duclos, on pourra s'arranger. On vous paye cher pour ce petit jeu ? Même pas. Des imbéciles. Vous verrez ce que ça va vous coûter toujours ! Allons.

Le second a passé la menotte à François, les voilà attachés l'un à l'autre. Le chef, lui, s'approche de Mireille. C'est alors que ça s'est passé comme au cinéma : on a frappé à la porte, Mireille a crié : « Va-t'en ! » Le chef lui a mis la main sur la gueule, l'autre, oubliant qu'il était lié à Lebecq, a couru sur la porte, et François a freiné, ils se sont étalés tous les deux par terre, et la porte s'est ouverte quand même, et un type en gabardine est entré, un feutre rabattu sur les yeux, avec le troisième coco, celui de la porte, qui le poussait devant lui, le revolver dans les reins.

Pour le coup, il s'en est payé, le chef ! Voilà ce que c'est, ces communistes... une femme qui fait le truc, elle a des hommes qui montent de la rue, et puis le genre joli garçon : « Alors, ma poulette, mets-toi à table... » Comme s'il y avait à se mettre à table ! Il n'y avait jamais rien eu de plus clair que tout ça. Le pauvre bougre qui était si mal tombé était un Espagnol, il ne pouvait pas le cacher, ni que son adresse légale était chez Mme Taboureau, ni qu'il y recevait ses lettres : il y en avait une sur la cheminée à son nom, *Antonio Garcia*... ni qu'évidemment il devait habiter ailleurs. Tout le bel optimisme de François était par terre : voilà ce qu'il y

avait avec Mireille... Bien sûr, les Espagnols, c'était de quoi Taboureau s'occupait! Elle avait raison de ne pas vouloir... et moi, je l'ai forcée, et pour les heures, ce n'était pas de la fantaisie. Lebecq avait honte d'avoir pensé des saletés sur la pauvre Mireille.

Qu'est-ce que l'Espagnol avait répondu au chef? toujours est-il que l'autre lui a flanqué une de ces gifles! Je ne sais pas ce que je ferais s'il me giflait comme ça, se dit Lebecq. Mais à voir comment l'Antonio l'avait reçue, la baffe, sans bouger, sans ciller, sans avoir l'air de remarquer, on comprenait ce que c'était que cet homme. François malgré lui hocha la tête. Ça voulait dire : c'est moi qui l'ai fait prendre, je suis joli, devant le Parti... un type comme ça!

« La voiture est en bas? demanda le chef du flic à revolver.

— Oui, Chef... »

Alors ils attelèrent l'Espagnol et Mireille avec le même cabriolet. Ils emmenaient François tel quel, en taille. L'un d'eux le remarqua : « C'est pas ça, ton pardessus, c'truc marron su la sège? » C'était ça. Ils le lui jetèrent sur les épaules, il arriva à passer un bras. Il mit sa main dans la poche : funérailles! l'accordéon! Pendant que les policiers ramassaient les pièces à conviction, furetaient encore, toute son énergie à Lebecq passait à mettre le dépliant en miettes, avec les doigts de la main gauche. Il se disait, dans l'escalier noir, je les sème ou je les bouffe... Ah, ouitche! Dans l'escalier, le type qui lui était enchaîné s'est rendu compte qu'il faisait du bizarre, son client, il a allumé sa lampe : « Canaille! veux-tu me donner ça... Chef, regardez dans sa poche... » Ils ont ramassé ce qu'ils ont pu, il y avait des mots écrits en capitales. « Comme ça tombe, vous qui aimez les puzzles, Jules... », dit le Chef. Dans la rue, il y avait une voiture, on aurait cru une auto de livraison. « Les dames d'abord! » dit le troisième inspecteur, en poussant Mireille par les fesses.

Ne pas penser à Martine. Ne pas penser à Martine...

⁂

Micheline cependant avait écrit une longue lettre à Guillaume. Malheureusement, elle n'avait plus de timbres, et puis elle avait juste le temps d'arriver pour l'entracte à la porte du cinéma. Elle faisait tout avec cette idée que c'était cette fois qu'elle serait prise. Sans trac particulier, mais vaut mieux prévoir. Alors, si elle avait une lettre à Guillaume dans son sac, tout de suite ils auraient son adresse, pour lui faire des chinoiseries. Elle décida de laisser la lettre à la maison : ils pouvaient aussi venir à la maison. Elle déchira l'enveloppe, comme cela si on trouve la lettre... Elle récrirait l'adresse demain matin, elle la posterait en allant au bureau.

Elle se sentait lasse. Elle se serait bien passée de cette opération. Lebecq ne lui demandait pas son avis. Il était fier comme tout de cette histoire de l'entracte : que ce soit elle ou lui que la concierge voie entrer ou sortir avec le paquet! Lui, il n'était pas de cet avis, ce rendez-vous romanesque, tandis que la sonnette retentit et les bonnes gens sont dans l'entrée à reluquer les photos de stars, il y en a ils achètent des Esquimaux, d'autres vont au petit bar à côté... Tout ça vous a un air clandestin, à cause du black-out, les lampes bleues à l'entrée du ciné. C'était un film américaïn, ce soir-là, avec Dorothy Lamour. Elle plaisait à Guillaume, cette femme-là. Micheline s'arrêta devant l'affiche aux couleurs vives où on la voyait en fille des îles, vêtue de fleurs. C'était un cinéma tout ce qu'il y a de famille, avec quelques amoureux, bien sûr, le petit monde du quartier, les gens se disaient bonsoir. Tout de même, elle tremblait pour Lebecq, chaque fois. S'il allait ne

pas venir? Elle décidait de compter jusqu'à cinq cents, bien lentement, avant de commencer à l'attendre. Quand elle était vers les quatre cent cinquante, elle se disait : je vais continuer jusqu'à mille. Cette sonnette! ça vous casse les oreilles. Et toujours pas de Lebecq.

Quand quelqu'un lui dit : « Bonsoir, Mme Vallier... », juste derrière elle, elle n'en fut pas trop étonnée. En se retournant, elle ne reconnut pas d'abord le jeune homme. Puis, ça lui revint : « Oh, M. Jean, par exemple! » Il habitait le quartier maintenant. Tiens, elle aussi. Oui, je vous remercie, Guillaume va bien... On ne l'embête pas pour ses idées?

Au fond, c'était une question naturelle. Mais ce n'était pas l'habitude. Micheline rougit un peu. Évidemment, le frère de Mme Gaillard ne pouvait pas ignorer les idées de Guillaume, et donc, il n'y avait rien d'étonnant... Elle dit très vite : « Non, pas jusqu'à présent... » En même temps, elle pensa : il n'a pas douté, M. Jean, que Guillaume soit resté fidèle à ses idées. Et sa réponse impliquait que Guillaume était resté fidèle. Au fond, elle le connaissait à peine, M. Jean. Rencontré une fois ou deux chez sa sœur. Voilà qu'il avait suffi d'une question, d'une réponse imprudente : ils étaient déjà sur le pied de l'intimité.

« Alors, dit-il, vous étiez au cinéma? »

Elle ne sut pas mentir : « J'attends quelqu'un... », parce que si Lebecq arrivait, c'était moins dangereux de n'avoir pas l'air de dissimuler. Il dit : « Ah? » avec un étonnement de gosse, il ne savait pas mentir non plus. Ça la fit rire. « Oh, c'est un copain... nos heures de travail s'arrangent mal. Vous savez que je vais avoir un bébé? » Il ne savait pas. Pour bientôt? Seulement au printemps. Il sourit : « Ce printemps-là, on l'attend tous... Vous croyez que les choses vont changer au printemps? » Elle aurait préféré ne pas poursuivre la conversation. Le retard de François la rendait nerveuse, elle se raccrochait à cette rencontre. « Mais vous, dit-elle, vous étiez au cinéma? » Lui non plus, il passait. La sonnette, c'est comme les cricris à la campagne. Elle tournait la tête : on ne sait pas d'où il peut venir, Lebecq.

Les gens rentraient voir Dorothy Lamour, la seconde partie. Toujours pas de François. Ils se turent tous les deux. Jean voyait bien qu'elle était inquiète. Il dit : « Si on entrait au bar : votre copain, il y regardera forcément... » Elle accepta.

Ils prirent un café. De temps en temps, elle entrouvrait la porte. Personne. Il ne viendra plus. Qu'est-ce qu'il a pu arriver? Il est toujours si exact. Mon Dieu, il s'est fait prendre. Comme le gosse, l'autre jour, rue d'Odessa... Qu'est-ce qu'il fallait faire? Rentrer chez soi? Attendre encore? Jean de Moncey lui parlait de ses études, il avait été voir sa sœur les derniers jours : Gaillard, à son régiment, il n'était pas bien vu... à cause de ses idées...

C'était drôle, cette formule qui revenait. A cause de ses idées. Elle ne l'avait jamais entendue comme ça, jusqu'à ce soir, Micheline. A cause de ses idées. Tout ce qui nous arrive, c'est à cause de nos idées. Et François... à cause de ses idées. Elle frissonna : « Ça fait bizarre, dit-elle, qu'on embête les gens à cause de leurs idées... comme dans les temps jadis...

— C'est un grand point, répondit-il, pour les idées qu'on persécute, d'être les idées qu'on persécute... »

Cette phrase-là, dans le désarroi où elle était, atteignit le cœur de Micheline. Alors, il est avec nous, M. Jean, pour dire une chose pareille : déjà tout à l'heure quand il a parlé du printemps, je me suis dit... bien sûr, il ne peut pas être contre Mme Yvonne! C'est sa sœur, d'abord. Micheline eut un besoin déraisonnable de se confier. Mais elle y résistait encore. Si François

par miracle... Il n'y a pas de miracle. Il n'y aura pas de miracle. Le bar fermait : il n'avait licence qu'en raison du cinéma, il ne devait pas exagérer après l'entracte.

Ils se retrouvèrent dans la rue. Noire, froide, déserte. Un chien passa près d'eux. On entendit une porte claquer : « Oh, mon Dieu, soupira-t-elle, je suis trop inquiète !

— Cet ami ?

— Bien sûr. Vous me comprenez. On ne sait plus. On va aux rendez-vous, on se demande : est-ce qu'il viendra ? C'est affreux, le temps qui ne passe pas. Vous connaissez ça ? Il ne viendra plus. C'est un copain, il a une femme, deux gosses... »

Elle n'aurait pas dû lui parler comme ça. Jean savait qu'elle n'aurait pas dû. Mais lui aussi, le cœur lui battait, à la pensée de ce copain qu'il ne connaissait pas, et qui avait une femme et deux gosses. Il était reconnaissant à Micheline de cette confiance soudaine. Il avait peur qu'elle se reprît... Une remarque maladroite et elle fuirait, elle se fermerait. Il la revoyait jeune fille à la bijouterie Gaillard, Micheline, avec Guillaume, qu'il n'aurait pas reconnu dans la rue, mais dont vaguement la silhouette...

« Je vous parle, monsieur Jean, je ne devrais pas. Seulement vous êtes tombé à un moment... Il ne faudra pas vous souvenir. »

Il lui serra la main, cela voulait tout dire. Elle s'enhardit. Elle avait l'envie aussi de se prouver qu'elle n'avait pas été si légère : « Monsieur Jean, pardonnez-moi, mais vous êtes avec nous, n'est-ce pas ? Comme Mme Gaillard... » Drôle : elle n'avait pas dit comme M. Gaillard. Elle avait tellement besoin qu'il répondît à son espoir, et puis la nuit dissimulait son visage. Il dit à mi-voix : « Qui, je suis avec vous... », et la chose pas plutôt échappée, il eut conscience de son mensonge. Impossible de revenir sur des paroles pareilles. Il l'avait dit, il l'avait dit. « Oh, je le savais ! » s'écria-t-elle dans l'ombre. Il ne pouvait plus revenir là-dessus. Qu'est-ce que je viens de faire, de dire ? Est-ce que je suis fou ? C'est monstrueux de tromper quelqu'un sur un sujet semblable quand les gens jouent leur liberté, leur vie, là-dessus !

« Alors, au revoir, monsieur Jean : je n'ai plus qu'à rentrer. C'est si triste pour le copain. Mais, de vous avoir rencontré, ça m'a donné le courage Comme dit Guillaume : on est une grande famille... »

Elle sonnait à sa porte. Il resta quelque temps à l'écouter dire son nom à la concierge, et les pas sous la voûte, une autre porte... Il revint sur ses pas. Il habitait à moins de trois cents mètres. Il était confondu de lui-même. Qu'est-ce qui m'a pris ? non mais qu'est-ce qui m'a pris ! Voilà, maintenant, si je me mets à penser ceci ou cela, ce sera de la tromperie par rapport à Micheline, à ses amis, les siens comme elle dit... Évidemment, je puis m'en fiche. Je ne m'en fiche pas, voilà. Je ne suis plus libre. Prisonnier d'un mensonge. Il faut faire que ce ne soit pas un mensonge pour être libre à nouveau... plus libre de penser n'importe quoi... plus libre devant eux. Alors, Yvonne, maintenant, Yvonne ? On pourrait aussi l'arrêter, Yvonne. L'autre jour, je la dérangeais, c'était évident, elle avait des courses, elle m'a dit... C'était peut-être comme le copain de Micheline. Un jour, quelqu'un attendra Yvonne, et Yvonne n'arrivera pas. Il n'y a que deux camps dans cette affaire, et si j'allais être de l'autre, de ceux qui arrêtent Yvonne, le copain ? Je n'ai pas menti tout à l'heure.

Je suis fou. Est-ce que je suis communiste maintenant, moi ? On peut être avec les communistes, sans être communiste, tout de même. Ou bien, il faut être avec le père de Mercereau, le père de Nickie... et Fred Wisner, contre eux... C'est fuir devant la question : est-ce que je suis avec les communistes ? il y a la guerre, des Français se battent, Jacques... est-ce qu'il

faut choisir entre Jacques et Yvonne? Il s'agit bien de Jacques ou d'Yvonne! C'est de moi qu'il s'agit : qu'est-ce qui m'a pris, nom de nom, qu'est-ce qui m'a pris?

Ces hommes-là, qu'est-ce qu'il sait de ces hommes-là? De ce qui les tient, de ce qui les pousse de leurs raisons profondes... Ils ne ressemblent pas à Rimbaud, ils sont le contraire de ceux qui partent. Qu'est-ce qu'ils penseraient de cette phrase de Léonard de Vinci que Michel Vieuchange avait découverte dans Barrès : *Comme une journée bien dépensée donne une joie au sommeil, ainsi une vie bien employée donne une joie à la mort*... cette phrase que Jean avait retenue par cœur, parce qu'elle lui semblait tout justifier, son besoin de vivre, d'aimer, de faire des choses folles, ou simplement sans but, mais qui rempliraient matériellement l'existence... Ces hommes-là, je ne peux pas du tout m'imaginer ce qu'ils pensent, ce qui leur donne leur courage. Cherchent-ils aussi à donner une joie à la mort? Est-ce là leur secret? Non, non. Rien de ce qu'on sait d'eux, rien de ce qu'ils écrivent, c'est comme une autre espèce humaine...

Jean se souvenait du mois d'août, quand il lisait les livres de Gaillard, que le matin sous la porte on lui glissait *L'Humanité*. C'est extraordinaire ce que la mort tient peu de place dans ce qu'ils écrivent. Ils semblent absolument ignorer l'angoisse métaphysique. C'en est même hallucinant. J'avais failli un instant y croire, et puis... Que s'était-il passé pour que tout cela, soudain, ne valût plus rien? Le pacte, ah oui, le pacte. Mais si tout de même toute la générosité du monde, alors, était de ce côté-là... il n'y a que deux côtés aux choses... toute la générosité du monde... bien sûr, les choses changent, et par exemple ce qu'on avait le droit de dire à voix haute, d'écrire, de proclamer... c'est un grand point pour les idées qu'on persécute, d'être les idées qu'on persécute... Alors il était libre de ne pas y croire. Mais maintenant! Maintenant où est la liberté?

⁂

On les a fait grimper par des escaliers sombres coupés de portes aux carreaux dépolis, avec les lampes barbouillées de bleu, les couloirs. Des gens traînaient, somnolents sur les bancs, des gardes. François ne se rendait pas compte où ils étaient, trop vite débarqués de la voiture, dans le vent glacé, sous le porche noir, la cour traversée. C'était un grand édifice vétuste, les fenêtres y tenaient moins de place que les chiffonniers verts, les rayons aux dossiers poussiéreux, les tables encombrées. Dans les locaux de police, tout semble une fois pour toutes dater de l'époque de M. Camescasse, tout semble usé de sueur et de poussière, les marches infléchies par les pieds, le parquet sans couleur, l'espace pleuré à des services essentiels, où des gratte-papier s'entassent les uns sur les autres, incompréhensiblement athlétiques pour un tel emploi : enfin tout y est comme un vêtement trop longtemps porté, gardant les plis des muscles, la fatigue de qui vient de le retirer. Cela sent l'encre, le renfermé, l'animal humain, la paperasse.

La grande pièce basse où Mireille, Antonio, Lebecq ont été laissés comme des colis abandonnés, sur un banc, dans un coin, n'était qu'une immense chicane de tables, avec deux types au moins à chacune, écrasés sur des besognes que la nuit n'allégeait pas, un poêle au milieu, avec le seau à charbon, qui ajoutait à l'atmosphère irrespirable. De temps en temps, une porte s'ouvrait, on appelait dans un bureau voisin le petit maigre ou le gros à lunettes et ils s'empressaient. Des bonshommes à l'allure assez inquiétante entraient en coup de vent, s'asseyaient sur le coin de la table d'un des gratte-papier, le chapeau sur l'oreille, bavardaient à

voix basse, pour s'en aller comme ils étaient venus. Sur un banc à l'opposé de la pièce, il y avait d'autre gibier, des femmes, un grand malabar avec le col arraché, la cravate pendante, deux garçons sournois dans les seize, dix-sept ans, qui chuchotaient et se faisaient rappeler à l'ordre. A une table, à l'autre, on interrogeait des délinquants. Ça faisait confessionnal. Mais confessionnal en série. De temps en temps, un gros homme pleurnichait : « Je vous dis que c'est pas moi, monsieur l'inspecteur... », et des jurons, un de ces paisibles fonctionnaires qui se foutait en rogne, tapait sur son sous-main ou la gueule de son pénitent. Dans le centre, il y avait un espace qui avait l'air réservé pour le spectacle : de ce fait, il y paraissait parfois des gens assez pittoresques, la main sur le cœur, tous qui n'avaient rien fait, protestaient, recevaient une dégelée dans la figure, des coups de pied dans les reins, et se tassaient, gémissaient, épongeaient la confiture du nez sur leurs voisins, avec des reniflements.

Ne pas se permettre de penser à Martine.

Les policiers qui les avaient amenés là semblaient s'être esbignés, à l'exception de celui qu'ils appelaient le chef, qui avait retiré son veston, soigneusement mis sur le dossier de sa chaise, à une place voisine du poêle. Il bavardait de façon animée avec un type épais, bronzé, aux cheveux drôlement festonnés sur les tempes, qui soufflait entre ses mots, un asthmatique sans doute. Le chef avait été tirer d'un placard tous les éléments d'un repas, un sandwich à la viande, une bouteille entamée et un verre, et il se retapait avant l'interrogatoire. Plus près de François, un des confesseurs qui avait l'air d'un coiffeur à faire virevolter sa plume en guise de ciseaux, interrogeait une fille peinte comme une boutique, avec un chapeau du plus pur Saint-Denis-Sébastopol. Lebecq pouvait entendre toute l'odyssée du chapardage à la devanture, les menaces, les questions insidieuses sur la façon d'écouler la marchandise, le langage bizarre, les petits sanglots de comédie, le flux de paroles soudain pour cacher quelque chose; et derrière la femme, il y avait un type de la boîte qui disait : « Alors, patron, je la bouscule? — Laisse, répondait l'autre, on lui donne encore sa chance... »

L'Espagnol regardait tout ça comme un homme que rien n'étonne plus. Il avait la patience d'une longue histoire. Commencée dans le soleil, la levée d'un peuple, les batailles autour des casernes, puis l'apprentissage des armes, le froid des matins, les guets sans fin aux créneaux d'une terre brûlée, sèche, les étendues sans arbres où l'on fait cuire à des feux dissimulés la chair d'une chèvre, et l'oignon mangé au couteau, une longue histoire où les combats contre les hommes de son pays, coupés de clameurs mauresques, les jours affreux de la défaite, la blessure au ventre, le camp du Vernet, ont en trois ans, trois ans!, fait d'Antonio, du paisible et sentimental Antonio, cet être de cuir et de résolution, qui, dans la puanteur chaude de cette pièce, entre ses complices inconnus, et des trafiquants de came, des voleuses chipées aux Galeries Lafayette, attend, muet, indifférent, son tour de répondre à des questions qui n'en sont pas pour lui.

Un des types qui les avaient pris au nid venait de rentrer dans la turne, et François le reconnut. Bien qu'il n'eût rien de remarquable, visage rond, front ordinaire, du poil sous le nez que vous pourriez appeler moustache, comme ça des épaules rembourrées, les reins bien nourris, non, rien de remarquable, à part le nez un peu gros, un peu rouge. « Ah, vous voilà, Jules! dit le chef, c'est pas trop tôt... » Ce qui ne l'empêche point de continuer à bavarder avec le particulier foncé aux tempes festonnées. Jules s'excusait, sans qu'on l'écoutât. Il était évidemment d'un rang inférieur. Le chef était un homme au-dessus de la moyenne, dont les oreilles ne paraissaient petites qu'à cause de l'énormité de son cou. Un cou rose, où le col

faisait un trait blanc; et le cheveu foncé assez ras. L'œil minuscule, avec un sourcil chocolat. Le reste à peu près fondu dans la graisse. Un visage, l'intérêt n'y trouvait pas le plus petit coin où s'accrocher. Sauf une dent d'or, de côté, à droite...

« Femme Taboureau. »

C'était Mireille qu'il appelait la première.

Cela dura plus de deux heures. L'un après l'autre : Mireille, Antonio, François, puis encore Antonio, puis François et Mireille... D'abord l'interrogatoire d'identité, puis les questions, les menaces, la méthode douce, l'appel à l'intérêt personnel. Leur grand jeu, c'était d'intimider l'Espagnol. Ils avaient affaire à forte partie. Clair, avec celui-là, qu'ils perdaient leur belle jeunesse. De temps en temps, ils les laissaient moisir sur leur banc. Mariner. Histoire de leur montrer sur d'autres ce qu'on savait faire. Comme s'ils n'avaient pas été là, dans la pièce mal éclairée, un hall de gare un peu bas, avec les commissaires à leurs places, absolument comme si les autres n'existaient pas, les gens qui entraient et sortaient. Alors on se met à table cette fois? Le chef voulait faire dire à François que Maurice Thorez avait quitté la France, qu'il était au Luxembourg... Le type bronzé avait fini par s'asseoir à côté de lui. Il n'avait évidemment rien à faire dans ce business-là, mais ça l'intéressait. Son asthme sifflait, chuintait, la cage thoracique comme une locomotive au départ. François ne pouvait pas détacher ses yeux des petits festons noirs, joliment plaqués sur les tempes grêlées d'une vieille variole. Pendant ce temps-là, tournant le dos, son gros nez sur la table, l'inspecteur que l'autre avait appelé Jules jouait le plus sérieusement du monde au puzzle avec les restes de l'accordéon à Charpentier : « Femme Taboureau!... » Allons, encore un coup pour Mireille. Il voulait à tout prix qu'elle fût la maîtresse des deux hommes. Il avait essayé d'éveiller leur jalousie à l'un et à l'autre, pour leur tirer les vers du nez. C'était un psychologue, il aimait les moyens de la psychologie; quand il levait vers le ciel ses énormes poings — et l'on voyait des manchettes sortir le poil marron, épais —, ce n'était qu'un procédé tout moral, à un moment choisi. Il connaissait les ressorts de l'âme, s'il ne les trouvait pas à tout coup. Il tâtonnait, s'étonnant que sa science ne déclenchât pas les aveux, les passions qui font oublier au coupable l'intérêt qu'il a de se taire. A la fin, l'asthmatique s'était lassé, il avait quitté la pièce, haussant les épaules, que ça devait lui secouer les oiseaux... Le policier qui avait l'air d'un coiffeur se leva pour jeter du charbon dans le poêle. Cela puait. On emmena les femmes d'en face, leur Rimmel avait coulé. Les gosses seuls maintenant somnolaient sur leur banc. Oubliés... celui qui s'occupait d'eux avait quitté la salle, il y avait bien une heure, du pas de quelqu'un qui va pisser.

« Chef! glapit Jules, il devait être près de minuit — j'ai trouvé! Tenez... là... on peut lire... »

Le puzzle avait été long à recomposer. Il y avait les morceaux qui manquaient, et puis c'était écrit des deux côtés : vous n'avez jamais fait de puzzle où on peut se tromper de côté, avoir en plus les erreurs de l'endroit et l'envers du papier. Des lettres capitales, des morceaux retournés, on ne s'y retrouve pas... Jules avait à la fin des fins reconstitué deux phrases : *Daladier ne fera pas la paix... Alliance avec l'URSS pour battre Hitler...*

Le chef hocha la tête. Jules le regardait, interrogatif, et hocha la tête à son tour. C'était à un moment où ils avaient François avec eux. Du banc, Antonio guettait. Mireille rêvait à on ne sait quoi : à Taboureau, probable, allaient-ils lui faire des embêtements à l'armée, après ça?

« Ils sont forts ces particuliers-là ! Ils ont leur alibi dans leur poche. La justification de leur politique, Jules, la thèse de leurs députés devant le capitaine de Moissac... Mais faudrait pas nous prendre pour plus bêtes qu'on n'est, mes petits amis ! On sait lire entre les lignes, et c'est pas ça qui vous sauvera du poteau ! Vous vous croyez fins ? Bande d'enfarinés ! Mon pauvre Jules, tout ce temps pour reformer tout juste les mots qu'ils veulent nous glisser sous le nez ! Ces messieurs se battent contre Hitler. Avec Staline. Mais contre Hitler... Bien joué ! — Vous croyez vraiment, monsieur le commissaire, dit Jules, que c'était préparé pour nous ? »

L'autre rigola : « On voit bien que ce n'est pas votre boulot, mon cher ! Vous êtes neuf dans la partie. Quand vous aurez comme nous l'expérience des politiques ! Ces gens-là, c'est autre chose que vos mectons et leurs donzelles. Enfin, pour un coup d'essai, vous ne vous en êtes pas trop mal tiré. C'est tout de même un joli coup de filet : je signalerai votre dévouement... votre esprit d'initiative... »

Jules se confondait en remerciements. Il dit des choses que François ne pouvait comprendre, sur le hasard, la chance qu'il avait eue ; mais enfin, il regrettait bien de ne plus devoir travailler sous la direction de M. Agostini... il aurait beaucoup à apprendre de M. Agostini... à peine il avait commencé à travailler avec M. Agostini... mais il venait de recevoir son affectation, à la fin... oui, ce matin même !

« Aux armées ? dit le commissaire Agostini. Ah, c'est qu'ils ont besoin de monde. Il faut comprendre : l'armée, en temps de guerre, il y a toute la crapule dedans. Alors, ils ont beau faire les dégoûtés, il faut bien que les militaires fassent appel à la police. Et où vous allez, Jules ?

— Près de Meaux : un régiment régional de travailleurs...

— Un RRT, hein ? Oui, c'est la grande invention de cette guerre-ci. C'est là que se fait la vraie guerre, vous verrez ça, mon vieux. De nos jours, les canons, ça n'est plus que des symboles. Enfin, votre petit stage chez nous vous aura, j'espère, préparé à votre nouvel emploi. Vous n'êtes pas marié, je crois ? Je vous ai rencontré avec une petite... »

L'inspecteur soupira, avec un air de confusion : « Voyez-vous, monsieur le commissaire, j'ai quarante ans. Eh bien, je ne peux pas me décider... Dix fois, je me suis dit : je la quitte ! Et puis... Avec ça, que s'il n'y avait qu'elle !

— Bon, bon, je ne vous demande pas de confidences. Voyez-vous, inspecteur, les gens quand ils pensent à nous, ils se disent : un flic ça n'a pas de cœur... Eh bien, nous sommes comme les autres : nés d'une mère, avec des gosses, et un faible bien trop souvent pour une poulette... hein ? Enfin, c'est votre affaire... »

Depuis un bon moment, François ne pensait plus qu'à une seule chose. Qui m'a donné ? Évidemment, ils m'ont suivi chez Mireille. Ils me filaient. Mais d'où ça vient-il ? Ils ne parlent pas du tout du gosse de la rue d'Odessa. Lui ne savait rien, d'ailleurs. En partant de lui, on ne pouvait pas aller bien loin... Alors, Lemerle ? Si on m'a vu sortir de chez Micheline. Je n'aurais pas dû aller chez Micheline. Tout ça, parce qu'on m'a enlevé cette Marguerite. Ah, puis non. Il y avait aussi que Charpentier m'avait savonné la tête : je voulais faire vite, j'ai dû être imprudent. Si c'est Lemerle, pourquoi il a attendu si longtemps, Lemerle ? C'est plutôt cette vache de Saumaise. Oui, ça a dû partir de la banque. Peut-être, quand le directeur m'a parlé, y avait-il là quelqu'un qui me guettait à la sortie... Bon, et s'ils m'ont pisté chez Jean-Blaise... le pauvre vieux ! Encore quand on est dans le truc, mais pour rien ! Qui sait, à la banque, si le directeur a décidé de me flanquer dehors, c'était qu'il avait eu la visite de la police... Alors, quoi ? L'autre

jour, j'ai passé chez la maman Blanc : je n'aurais pas dû... Si on prend en filature tous les gens qui mettent le nez dans la loge des Blanc ! Suffit d'un coup. Lebecq se perdait dans ses suppositions. Il revenait de l'une à l'autre : il n'y avait qu'une chose de sûre, il avait été diablement imprudent, et pas une fois. Bon Dieu de bon Dieu de bois, se disait-il, et j'ai flanqué toute l'organisation d'un arrondissement par terre et j'ai fait prendre Mireille, et ce copain espagnol, ça, c'est le plus bête : je ne me le pardonnerai pas ! Et comment il va s'en tirer, Charpentier, mardi, quand il ne me trouvera pas à Falguière ? Et Martine... non, je ne vais pas penser à Martine.

Justement, le commissaire Agostini le rappelait, l'Espagnol.

« Et d'abord, toi, le métèque ! qu'est-ce que tu fous en France ? Ici, on est en France, vous m'entendez, tas de dégueulasses ! en France, et pas à Moscou... Et on n'a pas besoin de pistoleros peut-être, débarbouillez-vous avec votre Franco. Qu'on vous renvoie aux Pyrénées ! Parce que, à Moscou, ça serait trop facile... hein ? On n'a pas besoin de vous en France ! »

Antonio, qui ne répondait pas un mot à ce qu'on lui disait, depuis des heures, tout d'un coup regarda le commissaire avec cet œil noir qu'il avait, et il dit doucement, mais clairement :

« Qué cé n'est pas tout à fait sûr, *sabe* ?

— Quoi ? cria Agostini. Qu'on n'a pas besoin de vous ? »

L'Espagnol faisait oui de la tête, et il n'y a pas de doute qu'il rigolait franchement. Le poing du commissaire l'atteignit à la bouche : c'était l'autre qui lui avait fait le coup des moyens psychologiques, et la psychologie du commissaire avait fonctionné. Avec ses réflexes. Antonio, du revers de la main, s'essuya : il avait la lèvre fendue. Il n'avait pas oscillé d'un millimètre. Il répéta : « *¿ Quien sabe ?* » avec un petit hochement du crâne. Agostini regardait son poing. Il dit à l'usage de Jules : « Ces gaillards-là vous feraient perdre la tête, avec leur insolence. Nous sommes des hommes comme les autres, après tout... Qu'est-ce que je vous disais ? on a un cœur, on est de chair et d'os, et une dose limitée de patience... Celui-là, on l'a pris par-dessus le marché. Vous ne l'aviez pas annoncé, hein ? Jules ? mais c'est peut-être le plus important de la bande. Quand est-ce que vous partez pour votre régiment, inspecteur ? Alors, vous ne pourrez pas suivre l'affaire. Enfin, vous viendrez bien encore me donner un coup de main pendant ces deux jours ? C'est tout de même grâce à vous... »

L'inspecteur, confus de l'amabilité d'Agostini, se secouait entre le pouce et l'auriculaire gauche l'extrémité du nez qu'il avait assez rouge et épaisse. Il souriait, il baissait les paupières. Il buvait du petit lait.

« Sacré nom, se disait Lebecq, cette tête-là me dit quelque chose : j'ai déjà vu ce pif quelque part... »

Tout à coup, il se souvint : devant la porte du syndicat... nom de Dieu, devant la porte du syndicat ! Ça n'éclaircissait rien. Ça pouvait aussi bien être à cause de la banque ou de Lemerle ou de la surveillance autour de la camarade Blanc ou de n'importe quelle autre idiotie. Mais ce bonhomme-là me filait déjà le matin... Bien, moi qui me croyais si malin ! Mon garçon, tu as encore pas mal à apprendre... si tu t'en sors. Parce que sans ça, tu en sais assez pour la prison.

Vers une heure du matin, on les envoya au dépôt.

Et c'est là, ce n'est que là, enfin, quand on lui eut vidé les poches, enlevé les lacets, la cravate, qu'on l'eut fait passer sous la douche glacée, et qu'on lui eut rendu ses vêtements tout humides encore de l'étuve, et qu'il se trouva avec des clochards couverts de vermine, des voleurs, d'affreux petits

types équivoques, sur la paillasse pourrie et sale, essayant de dormir, un bonhomme hirsute, ronflant, dont la tête lui retombait dessus, qu'il se permit de penser à Martine, aux enfants, à maman Lebecq là-bas à la campagne avec la grande, quand elle apprendrait... et qu'il se dit : « Bien sûr, le Parti ne les laissera pas tomber. Mais avec tout ce travail, ce travail monstrueux qu'il y a, et tous les camarades traqués, ces salauds sur leur dos... qu'est-ce qu'il peut faire, notre pauvre parti ? Et comment est-ce qu'ils vont bouffer tous les jours... le bout de chou, nom de Dieu, le bout de chou ! Si Martine pouvait s'arranger avec ses parents... qu'est-ce qu'ils vont dire ses parents ? Le voilà en prison, ton François ! »

Brusquement, sous ses paupières, il y eut Martine présente, lumineuse, douce, douce comme au lit, et François se rappela cette conversation qu'ils avaient eue la nuit après qu'il eut été la première fois chez Mireille, et il fut bêtement jaloux. Jean-Blaise... voyons, j'ai pas le crâne qui travaille ? Ils ne me feraient jamais ça... Ni lui, ni elle... C'est de bouffer qu'il s'agit... la puanteur de la cellule, l'haleine du ronfleur, l'humidité, la torpeur. Peu à peu, l'image de la banque, le grillage au guichet, la main de Charpentier passant les billets, mille, deux mille, trois, quatre, cinq... Il s'enfonçait dans le sommeil.

VII

« C'est de tout cœur que je viens vous remercier du colis garni de tant de bonnes choses que, à ma grande surprise, vous avez bien voulu m'adresser. Merci également pour la liste d'adresses des camarades mobilisés. Souhaitons que chaque maison qui tourne encore ait la même compréhension que vous vis-à-vis de son personnel. Votre geste, cher M. Mercereau, est la preuve que la lutte des classes n'est pas une nécessité inéluctable. Puisse-t-elle faire comprendre à tous les ouvriers qu'il est bien plus agréable et fructueux de travailler sans haine, ni pour les chefs, ni pour les patrons, mais en collaborateurs, chacun à sa place. Je souhaite que la tourmente passée... »

La porte du bureau de la compagnie s'est ouverte, le vent a soulevé les papiers, et le caporal Serpolet a eu tout juste le temps de rabattre la lettre qu'il était en train d'écrire. Il a levé son nez d'entre les dossiers. Quel est encore l'imbécile? « Fermez, espèce de manche! On gèle ici! »

C'était un grand type noueux, rien que la peau sur les os, une peau luisante et collée aux reliefs marqués du squelette, des yeux à la fois impudents et obséquieux, les cheveux ras.

« Ferais zobserver... »

Son doigt pointait vers le cadran de cuisine.

« Ferais zobserver... qu'il est moins cinq... suis pas désert...

— Ah, c'est toi, Lafuite? Bon, va prendre ta couverture. Tu sais où est la prison... »

Lafuite montra la couverture sur son bras, et renifla.

« Quoi? Qu'est-ce que tu veux encore?

— Pas touché le perlot... Pourriez pas... »

Le culot de ce type! Allez, oust. Serpolet se leva, embarquant tout le paquet de chemises roses et vertes. Tout d'un coup, il eut un sentiment désagréable; l'autre était immense à côté de lui, ses battoirs au bout de longs bras, et une façon bizarre de le regarder. Il se radoucit : « On verra, on verra... Mais filez, il faut que je boucle le bureau... pendant que je vais chez le commandant.

— Pourrais le garder... Fait bon, ici... »

Serpolet ne répondit pas. Pas question de laisser ce récidiviste dans le bureau. Les tiroirs ne fermaient pas... Au-dehors, l'autre traînait sur ses talons : « N'oublierez pas le perlot...

— Non... allez, radine au quart!

— Y a du populo?... quel genre? »

Serpolet l'aurait bien envoyé bouler, Lafuite. Mais il avait une espèce de

gêne physique devant ce long bougre à gueule d'assassin ou de satyre. « Non, dit-il, s'en voulant de répondre, rien qu'un type qui s'est fait chiper à déménager la bibliothèque du château où est cantonnée la 3e compagnie... il était l'ordonnance d'un de ces messieurs... »

Lafuite siffla d'un air approbatif. Comme pour dire : il y a de drôles de gens tout de même. En quel monde vivons-nous! etc. Brusquement Serpolet décolla. Il avait vu Durand qui, correct, le saluait. Il vint lui serrer la main... Par-dessus son épaule, il regardait s'éloigner Lafuite. D'un pas lent, vers la prison, sa couverture sur le bras. A longues foulées de félin, prêt à bondir.

Durand était rattaché au bureau de la 1re compagnie. Le bureau de la 1re et une section avaient été récemment ramenés au village. Pour être mieux sous l'œil du colonel. Avec une partie de ces indésirables, des Russes, des je ne sais quoi... Le capitaine Blaisin qui la commandait mangeait chez le colonel. Le restant était toujours à La Ferté-Gombaut avec le lieutenant Barbentane. Donc Durand était rattaché au bureau de la 1re depuis quelques jours. Il y était entré d'une drôle de façon. Il n'était pas du régiment. On l'avait reçu du dehors avec une lettre explicative. Le capitaine Mestre en avait parlé devant Sicaire, et Sicaire avait dit à Serpolet : « Il y a un type de la Sûreté de la 1re... probablement à cause de ce rédacteur à *L'Humanité*. » A vrai dire, ni Sicaire ni Serpolet n'étaient bien sûrs que c'était pour Barbentane qu'on avait envoyé Durand. Un nom spirituel. Durand comme vous et moi. Dans le régiment, il n'y avait que Barbentane qui intéressât la Sûreté. Évidemment on avait mis Durand à la 1re, parce que cette compagnie-là... bien sûr... Mais rien ne prouvait qu'il surveillait seulement la 1re. « Vous croyez? » avait dit Serpolet et avec un certain sentiment de déplaisir. A qui pensait Sicaire? Oh, au lieutenant Gaillard, par exemple, mais même à Gautier ou Lourmel... Comment, Gautier? Comment, Lourmel? Sicaire avait ricané : « Voyons, pour qu'ils soient ici? Vous ne pensez pas, Serpolet, que le capitaine, par exemple, n'a rien sur la conscience? Et vous n'avez pas trouvé ça bizarre qu'on ait ramené ici le bureau de la 1re, et le capitaine Blaisin... et tout un tas de métèques... tandis qu'on laissait le Barbentane tout seul, ou presque, à La Ferté-Gombaut? »

A l'amabilité de Serpolet, Durand, un homme moyen en tout, comme son nom, comme son menton, comme sa moustache en brosse, le nez un peu gros, s'était senti repéré. Il avait cillé, dit quatre mots et poursuivi son chemin. Drôle de régiment, drôle de boulot. Il préférait sacrément le travail qu'il avait encore, quelques mois auparavant. Les filles, les types qui mettent des appareils à sous chez les bistros, c'est franc du collier, ça vous donne des avantages. Ces histoires politiques... la veille au soir, quand il était entré au café, tous les hommes s'étaient mis à chanter la *Madelon*. On ne pouvait pas dire que son introduction eût été faite discrètement. Tout le monde avait l'air au courant... Comment voulez-vous boulonner dans ces conditions-là? Ah, il avait bien raison Agostini! En temps de guerre, toute la crapule est dans l'armée... A vrai dire, Durand n'allait pas au café pour espionner les gens. On lui avait donné une chambre chez l'habitant, mais moche, alors, moche. On craignait d'attirer l'attention en le logeant comme un officier, mais ça n'empêchait pas de se murmurer à l'oreille : « Vous savez, Durand, de la 1re... » Il ne pouvait pas faire son courrier dans ce placard qu'on appelait une chambre. A distance, il lui semblait qu'au fond il n'y avait pas à hésiter entre Germaine et Sylviane. Germaine, un jour ou l'autre, c'était le mariage, tandis qu'avec Sylviane... Au café, sur un bout de table, il avait maintenant l'impression que tous les types entassés lui lisaient par-dessus l'épaule : le monde renversé... Et il mettait sa main devant sa feuille, et regardait les gens pas gênés qui lui rigolaient autour. Évidemment, ça ne valait pas Montparnasse.

Il avait une vie sentimentale agitée, Durand. Le métier n'y change rien : quarante ans, c'est le midi du cœur. Justement, le docteur passait. Il pensa à Sylviane, et le héla, saluant : « Monsieur le major ! » L'autre s'arrêta et le reconnut.

« Bonjour, Dubois... qu'est-ce qu'il y a ?

— Durand, si ça ne vous fait rien, docteur... Durand... Je voulais vous demander un renseignement médical : la salpingite, c'est grave ? Et d'où ça provient-il ?... »

Mariéjouls qui allait inspecter la prison à la demande du médecin-chef, entraîna Durand avec lui. La salpingite... Eh bien généralement... Justement lui qui voulait balancer Germaine... Durand était bien ennuyé. Pas tant qu'il ne fût repris par la curiosité professionnelle.

« Celui-là, vous le connaissez, M. le major ? »

Il montrait un type blond, sans couleur, qui poussait devant lui une brouette lourde à ses bras maigres. Il avait des manches trop courtes, d'où sortaient des poignets rougis. Habillé d'un veston gris sanglé d'un ceinturon, avec le masque à gaz en bandoulière, et le béret en arrière, découvrant une calvitie commençante, comme une forêt qui se dépeuple.

« Celui-là ? Oui... Gravilenko... Il est de votre compagnie... Bacillose. Un tiers du poumon valable... Foutu s'il reste ici.

— Qu'est-ce qu'il y attend ?

— Que je l'évacue. Pas si simple. Le coefficient atteint. Puis, le colonel trouve que je vais fort... »

Il rit. Il avait de très belles dents. Durand réfléchit : « Gav... comment vous dites... Gavrenkof...

— Ga-vri-len-ko... Un Ukrainien... Travaillait à la tour Eiffel. Émissions en langue ukrainienne. Ancien collaborateur de Gorgulov, au journal *Nabat*. Naturalisé par le dernier ministère Tardieu... Un brave type, au demeurant... Un patriote...

— Il ne doit pas porter Staline dans son cœur, celui-là...

— Qui sait ? L'âme slave ! »

Dans la brouette de Gavrilenko, il y avait du bois pour le petit poêle de la section, récemment ramenée de La Ferté-Gombaut, qui logeait dans cette vieille baraque en retrait de la rue, où on accédait par une cour dépavée. L'Ukrainien pataugea dans les restes de neige, s'arrêta devant la porte. « Hep ! Bistouille ! » Bistouille était le cuistot. Il faisait cuire la barbaque dans un hangar sur le cul de la planque. C'était un très gros homme blême, qui avait toujours l'air prodigieusement navré. Il détestait le travail supplémentaire. Il prit les devants : « Ah, non, alors, non, non... j'ai ma cuistance... » Gavrilenko avait laissé tomber les bras de la brouette, et il respirait profondément l'air très froid, cuisant. Ses joues se marquaient de couperose fine. Il ne protesta pas, il se mit à décharger le bois tout seul. Quelqu'un, comme il revenait de déposer les premières bûches, s'y mettait à son tour... Un noiraud, pas très droit, avec des lunettes. « Merci, Kraemer... », dit-il. Le petit Juif était serviable.

Comme ils entassaient les bûches dans la carrée, au premier, ils rencontrèrent Pétillon, le radio, un beau gosse un peu mou, avec une chemise de soie bleu marine, qui leur dit au passage : « Ça y est... les Russes sont en guerre ! » Les bûches tombèrent des bras de Gavrilenko : « Comment ? Déjà ?

— Tu pourrais pas faire attention ! » glapit Kraemer, qui avait reçu le bois sur ses orteils. Mais l'autre s'en foutait bien.

« C'est officiel ? Tu l'as entendu, Pétillon ? »

Pétillon faisait l'important. Il daigna même ramasser le bois avec eux, et la

tête rapprochée de celle de Gavrilenko il expliqua : « Ils ont attaqué ce matin sur toute la frontière de Finlande...

— De Finlande ? Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi de Finlande ?

— Parce que c'est à la Finlande qu'ils font la guerre...

— Hein ? Et les Fritz, qu'est-ce qu'ils disent ?

— Ils ne disent rien jusqu'à présent. Ils ont donné la nouvelle. »

Kraemer, lui, avait tout de suite compris : « Ils font la guerre à la petite Finlande ? » Il était horrifié. Gavrilenko le regarda avec un air de pitié. Il allait dire quelque chose. Il se retint. Cela le brûlait à l'intérieur. Les poumons et quelque chose d'autre. Il se sentait comme ivre. La Finlande... Cet imbécile de Kraemer était là qui gémissait. On aurait dit que ses père et mère étaient finnois. Il parlait déjà de la musique finlandaise, Sibelius... Et les coureurs à pied... Nurmi... Le journal du lendemain était tout fait.

« Tu ne dois pas les aimer, toi, les bolcheviks », dit Pétillon.

Et Gavrilenko : « Ils ont assassiné mon frère, mon père et mes deux oncles... » Ce qui fit clapper la langue au radio : « Rien que ça ! » L'Ukrainien murmura quelque chose dans son patois. Pas de risque qu'on le comprît. Ses compatriotes étaient presque tous de corvée, à cette heure. Il toussa brusquement et sortit son mouchoir, cracha. Il eut ce geste classique des tuberculeux, regardant le mouchoir. De petites traces sanglantes... Pétillon continuait : « Si on ouvrait un front à l'est contre eux, probable que tu serais volontaire...

— Si on ouvrait un front où ça ? demanda Kraemer, ahuri.

— N'importe, dit Pétillon, en Sibérie, au Caucase... pour aider les Finlandais... »

Gavrilenko ne répondit pas. Il avait férocement voulu la guerre pendant des années, sa ville à lui avait trois fois changé de mains, des Russes aux Polonais. Il avait été reçu à Berlin par l'ataman Skoropadsky quand il avait eu cette idée... La Finlande, il la connaissait. Il avait été en mission là-bas... Il ne répondit pas pourtant. Cela fermentait en lui, comme un champagne. Il n'aurait jamais pu s'expliquer. D'ailleurs, Pétillon ou Kraemer... *Tchiort !* Il s'était cogné à la table. On ne pouvait pas se retourner dans ces pièces minuscules, encombrées de paillasses, et dont les portes restaient ouvertes comme si on avait voulu se parler à travers toute la maison.

« Un front où ça..., répétait lentement Kraemer, mais sans y plus mettre ce ton de l'interrogation. Un front où ça... »

Avec ces bûches il s'était entré une écharde dans le doigt, et il était là, se l'extirpant, à tripoter, à la tirer des dents. Un front à l'est. C'était la première fois que cette idée l'effleurait. Un front à l'est. Mais alors... Les Finlandais...

« Alors, dit-il, perplexe, les Finlandais sont nos alliés à cette heure ? »

Gavrilenko riait à gorge déployée.

« Qu'est-ce que tu as à rire ? demanda Kraemer.

— On ne peut pas toujours pleurer... Tu ne t'y reconnais plus, hein, petit pote, tu ne t'y reconnais plus ? Tu étais pour les bolcheviks, et puis... Voilà qu'avec M. Daladier tu vas te trouver dans le camp du maréchal Mannerheim... ah, ah ! La patrie, la patrie... Tu croyais que c'était un truc donné une fois pour toutes, petit Kraemer. D'où viens-tu ? De Pologne, de Hongrie ? Te voilà français. Où est le bien, où est le mal ? Moi, j'ai tant de fois changé de patrie... J'ai été russe, j'ai été polonais... j'ai cru que les Allemands seraient mes sauveurs, les Français, les Anglais... Maintenant, ah, ça, c'est le plus drôle de tout ! »

Il riait tant qu'on ne put comprendre quand il commença à tousser. Il fallut l'étendre sur une paillasse, il avait une mousse rouge aux lèvres. Il disait : « La patrie... la patrie... » Le copain dont c'était le pageot, râlait : ils vont pas le

laisser là, à cracher le sang, c'est malsain, moi après, ici que je me pieute, et si j'y prenais sa maladie?

« Tu m'écœures », dit Kraemer. Et il apportait de l'eau dans un quart au Russe blanc. Il se disait : je donne à boire à un Russe blanc. Mais voilà, on est les alliés des Russes blancs, à cette heure... le maréchal Mannerheim... Il écarta les gens pour qu'on laissât de l'air à Gavrilenko. Il s'assit sur la paillasse à côté de lui. L'autre avait une mauvaise sueur. Kraemer hésita un peu, sortit son mouchoir et étancha les tempes du malade : « Ça va mieux? » L'Ukrainien répondit oui des yeux et sourit au petit Juif. Il pensait : je souris au petit Juif...

« Repose-toi, dit Kraemer, repose-toi bien... et puis, après, quand tu seras mieux... on reparlera de la patrie, hein, on reparlera de la patrie?... »

⁂

Le commandant de Naplouse est hors de lui. Ce petit froid vous ouvre l'appétit. Ces messieurs sont encore en retard. Moi, je vais rétablir le système des amendes. Je vous assure que des officiers de zouaves, jamais... ça, jamais! Sivry, allez donc voir ce que fout le lieutenant Gautier! Nom de Dieu, le voilà! Gautier, mon cher...

« Mon commandant, j'ai dû faire un saut à Melun, parce que par ici, ils ne sont pas fichus de me donner les pièces pour votre voiture... »

Le commandant se radoucit, Watrin s'assied et sa chaise craque. C'est un poids, cet homme-là. Le capitaine Beausire entre en coup de vent. Rien de nouveau? « Il faut croire que cette guerre, ce n'est pas une surprise pour tout le monde, dit-il, en installant sa serviette entre le deuxième et le troisième bouton de sa vareuse... Hore Belisha, à ce qu'il paraît, en remerciant des industriels, une société, est-ce que je sais, qui faisait cadeau à l'Angleterre d'un groupe de vingt ambulances, a dit qu'il ne savait pas où elles iraient... qu'elles pourraient rendre des services inattendus... sur des théâtres de guerre que nous ne connaissons pas aujourd'hui...

— Ça ne signifie pas forcément la Finlande, fait remarquer Peyronnet.

— Bah, dit le docteur... vingt ambulances ne sauveront pas les Finlandais! Vous avez su que le Japon condamne l'agression soviétique?

— Le Japon..., s'étonne Sivry. Eh bien, et l'Axe, alors?

— Il ne comprend jamais rien, celui-là. Gautier hausse les épaules. Tout ça, c'est la diplomatie.

— Eh bien, vous allez fort, Gautier... la diplomatie? dit Peyronnet. Hangoe et Abo, bombardés, Viborg en flammes! Petsamo qui passe de main en main tous les jours... »

Gautier râle parce qu'on a encore des haricots secs. Ce Peyronnet! Dire qu'il y a trois jours il ignorait le nom de Viborg ou d'Hangoe! Bien sûr, les Japonais la trouvent mauvaise : les Japonais, c'est un peuple civilisé, nous ne sommes plus en 1850! Pourquoi en 1850? Sivry, allez à l'école!

« Vous savez ce qui s'est passé chez Blaisin? raconte le capitaine Mestre qui est arrivé bon dernier, et a la chance que la colère de Naplouse soit tombée. Non? Il y a un Russe qui en a décousu un autre...

— Comment? dit Naplouse. Ils se battent entre eux maintenant?

— Oui... un chauffeur de taxi qui a flanqué son couteau dans le ventre d'un de ses congénères... qui avait dit que Staline aurait vite raison de Mannerheim... Non, pas un communiste... vous comprenez un bonhomme qui se sent Russe d'abord... l'autre a vu rouge, c'est le cas de le dire... »

Ils rigolèrent tous. Excepté le commandant, qui frappa de son couteau le bord de son assiette. Cette gaieté lui paraissait déplacée. « Comme si Avoine

n'aurait pas pu laisser la compagnie Blaisin où elle était ! On avait bien besoin de ces gens-là pour pourrir nos bonshommes ! Blancs ou rouges... pour moi, c'est tout un ! Tous des pêcheurs en eau trouble... Bien sûr, ils n'ont pas d'armée, ils fusillent leurs généraux, ils ne comptent que sur la peste qu'ils peuvent mettre chez les autres... S'ils ont attaqué la Finlande, c'est qu'ils croyaient que la guerre civile allait y éclater... cette histoire du gouvernement Kuusinen qui s'est formé. Et, chez nous, qu'est-ce qu'on fait ? Les Kuusinen vont et viennent à leur guise. Pour qu'un Florimond Bonte se fasse prendre, il faut qu'il le veuille bien ! Vous avez vu cette histoire ? Ce Bonte que toutes les polices de France et de Navarre recherchaient depuis deux mois... le jour où la guerre éclate en Finlande... il arrive tranquillement à la Chambre, il va s'asseoir à son banc ! Bien sûr, c'était une manifestation préméditée. Il savait qu'il se ferait cueillir, ça lui était égal, pourvu qu'il ait ridiculisé la police et le gouvernement ! Nous en sommes, imbéciles, à lancer aujourd'hui un mandat d'arrêt contre M. Marty ! Il paraît qu'on a arrêté le nommé Cornavin... Vous connaissez ça, vous, Cornavin ? Il était en liberté provisoire... un malade... bel exploit ! En attendant, Thorez, Duclos, eux, courent toujours ! »

Quand le commandant parle, on ne lui coupe pas la parole. Mais Gautier qui découpe sa carne, elle est d'un dur, a une façon de ne regarder que son assiette, de toussoter, de relever ses coudes comme des ailes... Même Naplouse s'en aperçoit.

« Qu'est-ce qu'il y a, lieutenant ? Vous vouliez raconter quelque chose ? »

Non, non. Pas précisément. La viande, ce n'est rien encore. Mais ces couteaux. Docteur, on ne pourrait pas avoir des couteaux qui coupent ? Le capitaine Mestre pousse Watrin assis à côté de lui. Il se fait prier comme toujours, ce Gautier.

« Eh bien, voilà... », dit Gautier. Il pose sa fourchette les dents sur l'assiette, dans le jus marron. De l'autre côté, le couteau qui ne coupe pas. Il se repose un peu. Il soupire. Pince les lèvres, s'assure que sa mèche couvre bien sa calvitie.

« Oh, éclate le Dr Mariéjouls, ce que vous pouvez être putain, mon vieux Gautier ! Pardon, mon commandant...

— Il y a de ça... », reconnaît Naplouse. Alors Mestre rit. Et Sivry après Mestre. Alors tout le monde se tourne vers Sivry. Il manque de tact, cet enfant. Sivry rougit.

« Voilà, mon commandant..., dit Gautier, comme si de rien n'était... voilà... j'ai donc été à Melun, ce matin... Il faut vous dire que nous manquons de l'essentiel, pour les voitures... et puis l'essence je ne peux pas arracher les bons des mains du colonel... je me demande ce qu'il en fait... il ne joue pas aux cartes avec ! Jusqu'à présent, je m'entendais encore avec le génie, vous savez ? Ceux qui sont cantonnés à dix kilomètres d'ici, un village qui a un nom baroque... Ils étaient très aimables, ils comprenaient la situation... Le génie a l'habitude d'être un peu traité en parent pauvre... alors au fond, de trouver plus pauvre que soi, ça les flattait... Et puis patatras ! »

Là-dessus, Debove apportait la salade. Gautier se tut.

« Comment, patatras ? » dit Sivry qui n'en rate pas une. Gautier prit un air affligé. Peyronnet, de l'œil, montra l'ordonnance au sous-lieutenant. Ah ?... bien, bien... On se servit en silence. Mestre qui déteste cordialement Gautier murmura bien quelque chose sur les gens qui font les importants, mais le commandant, intéressé, dit, aussitôt Debove sorti : « Oui, comment, patatras ? » Et Sivry pensa qu'après tout sa question n'était pas si bête.

« Vous savez ce qui s'est passé entre Avoine et le génie ? demanda Gautier. Non ? Eh bien, la semaine dernière... »

Enfin, le génie avait la prétention de commander les travaux dans la région, et Avoine n'en faisait qu'à sa tête. Alors le génie c'est bien simple, après un incident très violent avec le colonel, eh bien, le génie avait envoyé péter Gautier.

« Alors, je me suis dit, je vais pousser jusqu'à Melun... parce qu'à Melun, il faut vous dire... Oui, c'est par hasard que je l'avais appris... j'ai là-bas quelqu'un que je connais un peu... enfin le parc à autos est commandé par un officier avec lequel j'ai été à Janson-de-Sailly... Pas précisément un ami... On se voit une fois tous les dix ans... Et même toujours pour s'engueuler... Nous sommes politiquement aux antipodes...

— Je me demande, dit le capitaine Mestre, ce que c'est que vos antipodes... politiquement!

— Voyons, Mestre, laissez parler Gautier! Vous discuterez politique un autre jour! »

Gautier sourit. Ça lui donnait l'air encore plus triste de sourire, à cause de ces deux rides autour de la gueule, que ça creusait. « Je ne veux pas dire que ce soit tout à fait un communiste... il est surtout franc-maçon... enfin, nous savons très bien tous les deux que nous ne sommes pas dans le même camp... mais quand on a joué ensemble à la balle chasse, vous comprenez! Je le revois encore à douze ans, il faisait des vers! Bon... Il a été très gentil, tout à fait compréhensif... J'ai eu tout ce qu'il nous fallait. Quand je lui ai parlé d'Avoine... c'était désagréable, mais comment faire? Je devais bien expliquer pourquoi je faisais le mendiant... il m'a dit : attends donc... attends donc... Avoine... Ah mais, alors, ton régiment... c'est ce régiment... J'ai dit : quoi, mon régiment? Il riait, il ne voulait pas en dire davantage. Je l'ai un peu bousculé. Naturellement, à l'heure qu'il est, il est tout à fait dans les huiles. Il a ses entrées au ministère... Il a fini par me dire : eh bien, oui, ton régiment, c'est ce régiment dont tous les officiers sont au carnet B! Voilà... »

On entendait les couteaux et les fourchettes. Personne ne disait mot. Les gens avaient le nez dans leur salade. On n'osait pas regarder le commandant. Watrin se dit : pourquoi est-ce que je serais au carnet B, moi? D'ailleurs, il n'y a plus de carnet B... Et Mestre se disait, nom d'un chien, ce n'est pas possible que ça se sache... Et Peyronnet se disait : moi encore... mais le commandant, tout de même! A la fin, Sivry se dévoua : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire, voyons... Bien, moi, par exemple, j'ai été aux Jeunesses patriotes, chez Taittinger... » Alors, ça fit un brouhaha, tout le monde parlait à la fois, comme soulagé. Le rire de Mestre se mêla de propos déplaisants pour Gautier. Au carnet B, qu'est-ce que ça veut dire? Pourquoi les officiers? Un Barbentane, je comprends... mais, bon, Blaisin ou Balpêtré, pour ne parler que des absents!

« Chut! dit le commandant de Naplouse... le fromage! »

Effectivement, le fromage faisait son entrée.

« Ah, pour une fois! s'écria le capitaine Beausire... Docteur, mes compliments! »

⁂

Le médecin-chef est venu deux fois voir le blessé avec Mariéjouls : « Il aura de la veine s'il s'en tire... on ne peut le transporter... et opérer ici! » Le Dr Mariéjouls hausse les épaules. Ces histoires de rixe! ce n'est plus l'armée, on est à la Légion étrangère... Le médecin-chef est attendu à Paris. « Bon, j'aurai l'œil, vous pouvez compter sur moi! » dit Mariéjouls.

L'infirmerie est dans l'école désaffectée. Une dizaine de lits dans la classe au fond du préau. L'institutrice habite encore l'aile droite. Sous les arbres de

la cour, on a remisé les camions qui servent à transporter le matériel en cas de déplacement régimentaire. Le courant est coupé, parce que qui payerait le compteur? et on s'éclaire avec des lampes à pétrole. C'est Gautier qui donne le pétrole.

Les infirmiers dans le civil sont l'un chef d'orchestre à la Gaîté-Lyrique, l'autre droguiste. Mariéjouls, ça le réjouit. On a dû choisir le droguiste sur le fait qu'il vend du Flytox. A part ça, ils savent se laver les mains, c'est déjà pas mal. Tandis que l'abbé de la 2e compagnie, qu'on a ramassé par pitié, c'était tout de même une honte quand il montait en soutane la garde devant la prison... eh bien, l'abbé, il balaye par terre, et il vide les choses. C'est tout ce qu'on peut lui donner à faire. Et les tisanes. Parce que lui et l'hygiène, alors, brouillés!

A part le diarrhéique qui est là de fondation, il y a trois lits occupés, un pneumonique qui attend que ça se tasse, le Russe décousu par son frère, et Gavrilenko. On permet à Kraemer, à six heures, de venir faire une partie de dames avec l'hémoptysique. Ils parlent entre eux tout bas, tandis que le blessé râle doucement un peu plus loin.

« Regarde ce que tu fais..., proteste Gavrilenko. Si tu avances celui-là, je t'en prends trois, et je vais à dame... »

C'était peut-être dit surtout pour le sergent-infirmier qui passait. En réalité, la conversation est à autre chose.

« Tu crois pas qu'il va mourir? » demande Kraemer, et l'autre, s'appuyant sur son coude, hésite, la main en l'air au-dessus du pion à prendre. « Tu comprends, poursuit Kraemer, s'il en réchappe... ça vaudra mieux pour Sinitsine... tu le connais, toi, Sinitsine? Un chauffeur de taxi, un travailleur, quoi! Mais pour lui, tu comprends, il aura des histoires, s'il en réchappe... on va le mettre en taule, pour sûr... qu'est-ce qu'il lui a pris, tout à coup, de parler pour les bolcheviks? »

Gavrilenko rit doucement. Même il hausse les épaules. Aïe, le moindre geste et ça fait bobo dans la poitrine. Ce n'est pas tant pour éviter que le sergent l'entende, qu'il parle de cette voix soufflée. Attention, la lampe file! « Kraemer, la lampe! » Kraemer arrange la lampe et se rassied.

« Je te l'ai dit déjà dix fois, tu me fatigues... Comment veux-tu que l'idée de voir l'armée finlandaise à Leningrad, ça ne fasse pas mal au ventre à un Russe?

— En fait de mal au ventre... Sinitsine est russe, lui aussi... Et puis chauffeur de taxi...

— Tu rabâches... Si tu ne prends pas, je souffle ta dame... Souffler n'est pas jouer... et tiens, pare celle-là!

— Probable que Sinitsine... il n'a pas digéré l'attaque contre la Finlande...

— Écoute, Kraemer, tu sais ce que c'est, la Finlande? Non? Tu n'y as jamais mis tes jolis petits petons? La Finlande, la Lettonie, l'Estonie... tous ces pays en bordure... Non? Ça fait vingt ans qu'ils servent uniquement, tu m'entends, uniquement à des opérations d'un certain genre. Vous dites, un petit pays, vous autres, un petit pays! Gibraltar, par exemple, est-ce que c'est un petit pays à côté de la grande Espagne? Non. C'est une forteresse. Eh bien, la Finlande aussi, c'est une forteresse. Les Anglais, les Américains, les Français... tu remarqueras qu'ils en font un chahut encore plus grand que pour la Pologne. Parce que tu comprends...

— Alors, c'était une place forte pour les Alliés?

— Qu'est-ce que tu appelles les Alliés? Là-bas, la société parle le suédois ou l'allemand... le finnois, c'est la langue du peuple. Qu'on travaille pour les uns ou pour les autres, c'est toujours contre les Russes. Ils ont la croix gammée

sur leur drapeau. Et les Lotas, tu sais, ces bataillons de femmes qui vous font pleurer d'attendrissement, hein? Eh bien, c'est kif-kif les organisations nazies... *Kraft durch Freude*... mais ça ne te dit rien. Écoute, petit Kraemer, tu es bien gentil, mais je finis la partie en moins de deux si tu me prends ce pion-là...

— Tu y as été, toi, en Finlande?

— Oui... C'était mon métier, tu sais : je travaillais contre les bolcheviks. Il y a dix, douze ans... Tout est organisé pour ça là-bas. J'avais mon bureau à Helsingfors... Helsinki, comme c'est la mode de dire. Nous dirigions des agents sur les points de passage clandestin, à la frontière. Il faut te dire que c'est une frontière, on la croirait inventée pour ça. Des forêts... plutôt des bois... des petits lacs... et une région tranquille, faite pour la résidence d'été... des chalets, des villas en bois... Tous les ans, vers la Noël ou vers Pâques, on faisait passer deux ou trois Messies... des types qui se prenaient pour Jésus-Christ... ils allaient prêcher dans les villages... la fin du bolchevisme... la lutte contre les machines... Ils se faisaient très vite chiper, d'ailleurs. Ce n'était pas sur eux que nous comptions. De temps en temps, il nous débarquait un type qu'on ne connaissait pas. Ce n'était pas toujours l'Intelligence Service, pas toujours les militaires de Berlin qui nous l'envoyaient. On l'accompagnait par là-bas... J'ai fait ça souvent, moi-même. Tu ne sais pas comme c'est drôle. Bizarre enfin. La nuit. Dans les pins pas loin de la mer. Tiens, du côté de Terioki. Tout le temps les chemins font comme des étoiles, il ne faut pas se tromper, on tomberait sur le poste-frontière... Puis tu laisses le type s'avancer, tu restes à écouter s'éloigner ses pas, les brindilles qui craquent. Il n'y a plus que la nuit autour de toi. L'autre... te dire que l'autre, il rentre dans ton pays, ton pays qui t'est interdit... et qu'est-ce qu'il va y faire? Il a un revolver dans la poche, deux grenades... Une fois, tiens... Celui-là, je savais qui c'était. Son nom ne te dirait rien, tu es ignorant comme une carpe... C'était un ancien SR, un qui avait fait parler de lui. La veille au soir, je lui avais montré que je l'avais reconnu. On avait mangé des blinis ensemble. Il me racontait sa vie. Ses histoires de 1905. Te trouver avec un type comme ça, tu te croirais au cinéma. C'était drôle. Il y avait en lui comme quelque chose de cassé. Je savais qu'on comptait beaucoup sur lui. Sa mission était d'importance. Tout était arrangé pour lui à Leningrad. Puis, c'était un Russe si évidemment russe. Il allait s'enfoncer dans le pays, disparaître. On lui organiserait un passé, un travail... Je me disais : ça, ils sont forts, un homme pareil en Russie, ça peut faire du dégât... Mais il avait comme quelque chose de cassé en lui. Il m'avoua que si on ne l'avait pas envoyé comme ça, il serait tout de même rentré. Par ses propres moyens. Tant pis. Il ne pouvait plus, non, il ne pouvait plus vivre ailleurs... Il y avait en lui je ne sais quoi d'inquiétant. Je l'interrogeai, je le fis parler. Je craignais qu'il eût l'envie de passer aux rouges... Ça s'est vu... mais non. Il disait tout ce qu'il fallait. Il chantait des chansons vieilles de quinze ans, d'avant. Je lui dis : tu es trop sentimental, tu vas te faire prendre... Il m'a drôlement regardé, et il a ri, il a ri... Alors, je l'ai mené dans les bois. Tu sais, ce ne sont pas des bois comme ici, ce sont des bois où tu peux marcher, marcher... entre les arbres, c'est net, c'est propre... De temps en temps, un chien aboyait. Quand il m'a quitté... mais qu'est-ce que ça peut bien te faire, ce que je te raconte? Quand il m'a quitté... il m'a dit : toi aussi, un jour, tu voudras rentrer... Je suis resté très longtemps, très longtemps à écouter. Au loin, il y a eu un coup de feu. Un seul. Une sentinelle qui tirait le gibier peut-être... Je suis revenu le long d'une grande mare où la lune qui s'était levée donnait à tout un aspect fantastique...

— Et alors, le type? dit Kraemer.

— Le type, il avait passé. Nos services l'ont signalé à Leningrad. Puis plus rien. Un long silence sans lune cette fois. Souvent ils se font prendre parce que le langage a déjà tellement changé là-bas qu'on reconnaît quelqu'un qui vient de l'étranger. Mais celui-là, c'était un type tellement au courant! On n'en a plus entendu parler que quand ils ont fait son procès. Eh bien, tu ne le croiras pas, il avait été se livrer... Il a dû donner tous les renseignements sur les agences des pays baltes et de Finlande. Il en savait long. On a tout dû changer. C'est alors que j'ai été à Paris... »

Kraemer ne jouait plus aux dames, il écoutait, les coudes sur ses genoux, les joues dans ses poings. « Mais, dit-il, avec une lenteur d'étonnement, mais... ce type-là, c'était un espion...

— Ne me fais pas rire, petit Kraemer, dit Gavrilenko, ça fait mal de rire, ça fait mal là-dedans... »

Dans son lit, plus loin, le blessé délirait. Kraemer ne pouvait pas comprendre ce qu'il disait, mais Gavrilenko se pencha vers lui, l'oreille tendue. Il fit taire son partenaire qui avait quelque chose à dire. Il le fit taire. Il écoutait. C'était comme une mélopée, avec des mots et des sanglots... Puis ça se calma.

« Alors, dit Kraemer, la Finlande... la petite Finlande...

— Idiot! répliqua son partenaire aux dames. Est-ce que tu sais seulement qu'il y a en Finlande une organisation qui se propose de partager la Sibérie avec le Japon? Et qu'on quête en Allemagne comme en France pour la pauvre petite Finlande... Ça ne te dérange pas? Tu me demandais, l'autre jour, ce que c'est que la patrie? Eh bien, je vais te dire : ni pour toi, ni pour moi, ce n'est la Finlande... ni pour celui-là qui va crever... et quant à l'autre, Pantaleon Efimitch Sinitsine... un bel idiot... c'est un assassin, voilà tout, qu'il soit né à Toula ou à Tambov, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Et celui-là qui va mourir pour avoir d'une phrase pris le parti de ceux qu'il a haïs toute sa vie... Et moi aussi, je vais mourir, la caisse ne vaut plus cher, et qu'est-ce que j'aurai été? Comme l'autre, comme celui qui est rentré chez nous, et que j'ai laissé près de Terioki, où il y avait des oiseaux qui chantaient et des brindilles qui craquaient dans la nuit... comme l'autre, j'ai été un criminel, un criminel, qui a travaillé contre sa patrie, qui n'avait rien compris à ce qui se passait, le hasard m'avait mis de ce côté-là, j'étais si jeune, les miens avaient tout confondu, ils se faisaient tuer pour ce qu'ils croyaient la patrie, et puis ils s'étaient trompés, et moi avec eux et, après, il était trop tard... »

Un cri était parti du lit, Gavrilenko qui n'avait pas le droit de bouger avait sauté du sien, en bannière, avec sa chemise de finette à raies grises, et il calmait comme il pouvait le blessé hurlant, jetant ses bras de tous les côtés : « *Rodnoï... rodnoï... ouspakoïssia... brat moï... ouspakoïssia...* »

Le jeu de dames était tombé à terre, et Kraemer regardait les pions épars sur le plancher. Comment, comment faire pour ne pas se tromper? Savoir ce qui est la patrie... Les Français nés français, eux, évidemment, c'est tout simple. Ils ne peuvent pas se tromper sur ce qui est la patrie.

VIII

Eh bien, c'est drôle : M. et Mme Combe, les parents de Martine, ils n'avaient pas du tout fait d'histoires. Même ils ne parlaient pas contre leur gendre, ils ne disaient pas que c'était un traître à la patrie, ils auraient aimé lui envoyer des paquets. Ils prendraient la toute petite... Si tu venais habiter chez nous ? Il n'en était pas question : Martine voulait tout garder en état, pour François, s'il revenait, et la petite était trop petite. Tu vas te trouver toute seule... tandis qu'à Neuilly, chez nous, il y a la papeterie que tu pourrais tenir, aider ta mère. Évidemment. Mais Martine avait décidé de travailler. La concierge, Mme Bernard, dans la journée garderait Bébé. Quand on pense aux idées de M. Combe, qu'il n'ait pas eu un mot contre François... Les Combe commençaient à se sentir inquiets de cette guerre où on ne se battait pas. Ils avaient une petite bibliothèque de prêt, et causaient avec leurs clients. Il y en avait qui disaient... Même on était venu de la police enquêter... Qu'est-ce que la police a besoin de se mêler de ce qu'on dit entre honnêtes gens ? On n'est pas des communistes. Papa ! C'est vrai, fifille, excuse-moi. Puis c'est son droit, à ton François, après tout, de penser ce qu'il pense. Aussi, tout ça, c'est la faute à vos Russes... Qu'est-ce qu'ils avaient encore besoin, avec la Finlande ! A vrai dire, la Finlande, il s'en fiche : mais pour expliquer les malheurs du temps, il faut un bouc émissaire, et alors M. Combe, qui n'a rien d'un révolutionnaire, explique que Staline de nos jours, il s'est trompé de route : il a pris celle de Pierre le Grand, sans s'occuper de ce qui adviendrait ailleurs des communistes, par exemple de François. Martine n'avait pas le cœur de lui répondre : c'est trop bête. Elle préférait travailler. A quoi ? Il faut trouver du travail. On peut toujours en chercher. Elle mettait le berceau chez Mme Bernard. Elle pensait tout le temps à François, à la pauvre petite mine de François, son drôle de sourire, quand ils l'avaient amené avec eux, le matin, à l'aube, pour la perquisition. Trois heures, ils étaient restés dans l'appartement, à tout mettre sens dessus dessous, à les empêcher de parler ensemble, à poser des questions. Mais il y avait les yeux. Mon François... Faut-il qu'ils aient du temps à perdre, ces cocos-là ! Qu'est-ce qu'ils auraient pu trouver chez François et Martine ? Ils avaient emporté une demi-douzaine de bouquins, dont *L'Insurgé*, de Vallès. Peut-être qu'ils avaient envie de les lire. Il fallait avoir de l'argent à envoyer pour la petite et maman Lebecq, à la campagne... c'était ça le hic. Et pourtant quand ce collègue de François, M. Griveau, est venu le samedi, et qu'il lui a remis dans une enveloppe le montant de la collecte faite à la banque, elle ne voulait pas prendre cet argent.

« Vous n'êtes pas sérieuse, Mme Lebecq, disait Griveau, c'est de bon cœur qu'ils ont donné, vous savez. Vous voyez, je le répétais toujours à votre mari, il n'était pas juste envers eux : il leur trouvait une mentalité affreuse! Remarquez que je ne veux pas les défendre... souvent moi-même... Mais c'est votre défaut, à vous autres communistes, vous ne jurez que par les prolos! Je déteste ce mot-là. Et puis tous ceux qui ne sont pas communistes, vous les suspectez de je ne sais quoi. Il n'y a pas que les communistes qui soient des braves gens, tout de même.

— Mais personne ne dit ça, M. Griveau. Croyez que je suis très touchée du geste des camarades de François et quand François le saura...

— Vous pouvez communiquer avec lui?

— Moi, non. Il est au secret. Mais il a pris un avocat, Me Lévine. »

Griveau était assis là, à côté de la radio, où François se mettait en rentrant pour retirer ses chaussures. Avec son gilet à fleurs, ses lorgnons découpés dans le haut, son poil gris au menton. Il regardait autour de lui, l'air de dire : alors c'est ici qu'il vivait, Lebecq... Une curiosité pas dissimulée, pas antipathique. Dans l'enveloppe, il y avait exactement un mois du salaire de François : les collègues avaient pensé...

Martine ne pouvait pas prendre de l'argent qu'elle n'avait pas gagné, non décidément, elle ne le pouvait pas; et M. Griveau était malheureux, qu'est-ce qu'il allait raconter aux collègues? Vous me mettez dans une situation... et s'il y avait moyen de le faire savoir à Lebecq, qu'il ne se mette pas la tête à l'envers : à la banque, on recevait toujours... vous voyez ce que je veux dire... Il doit encore y avoir quelqu'un, et sauf M. Saumaise... bien sûr... sauf M. Saumaise... enfin tout le monde parlait très gentiment de François. Et il ne s'en allait plus, Griveau, et il insista tant et si bien que, de guerre lasse, Martine avait dû accepter l'enveloppe. Alors le visiteur se mit à parler plus fort, plus vite, triomphant.

« Vous voyez, madame, l'erreur des communistes, c'est qu'ils se croient toujours isolés... coupés des autres... On dirait qu'ils acceptent le point de vue de ceux qui parlent contre eux! Ils ne s'aperçoivent pas quand on est d'accord avec eux, ils ne remarquent que quand on n'est pas d'accord, ils se font un monde des points de désaccord. Vous ne pouvez pas imaginer ce que l'arrestation de Lebecq les a remués à la banque. Et s'il n'y avait pas la Finlande... ça, évidemment, la Finlande... » Il secouait sa barbiche. Ça évidemment... Brusquement ça rendit Martine agressive : « Ah, oui? parce que la Finlande, ça fait qu'on peut arracher un homme à sa femme, à ses gosses, en France... qu'un homme ici qui ne trahit pas ses idées est traité comme un criminel, pour ça, précisément pour ça! »

M. Griveau hocha les épaules : « Moi, vous savez, la Finlande du point de vue philatéliste... mais il faut les comprendre, ces gens, ils lisent les journaux! »

Il avait peut-être raison, M. Griveau. Les communistes étaient moins seuls qu'ils ne le croyaient. Malgré tout ce chahut, ces histoires sur, comment vous appelez ces femmes en uniforme? les Lotas, et le maréchal, et la fille du maréchal, et les souscriptions pour la Finlande, cette nation héroïque et martyre, cette amie que la France ne se connaissait pas. Une élite, comme disait l'autre, vraiment une élite humaine, élite par la culture, par la dignité morale, par la perfection physique autant que par le courage... Cette phrase-là, Martine la sait par cœur. Martine à qui on a enlevé son homme, qui ne sait plus ce que deviendront ses enfants, s'ils auront à manger..Elle a retenu cette phrase pour pouvoir, plus tard, quand on aura oublié, que tout se sera tassé, que Blum sera encore une fois ministre, et tout comme si de rien n'était, la

répéter cette phrase, et surtout cette jolie assertion que les Finlandais sont une élite, quand ils se battent contre les Russes, parce qu'ils se battent contre les Russes, *une élite par la perfection physique*... il faut croire que leur genre de beauté lui plaît, à ce vieux monsieur! Martine, ça lui donne l'envie de vomir.

Quand Jean-Blaise était venu voir la femme de son ami, elle l'avait reçu sur le pas de la porte. Pourquoi? Martine n'aurait pas pu le dire. Elle avait un peu peur de rester seule avec lui. Ça lui semblait une trahison de François, maintenant. Rien que de lui parler. Pourtant Dieu sait qu'il ne venait pas lui faire la cour. Il parlait de François et rien que de François. Pourquoi François n'avait-il pas eu plus confiance en lui? Pourquoi n'avait-il pas mis la ronéo chez lui, rien ne serait arrivé. La femme de ménage, est-ce que Jean-Blaise ne pouvait pas la flanquer à la porte? Ça court les rues les femmes de ménage. Non, François avait manqué de confiance en lui.

« Tout ça, je sais bien pourquoi... Parce que je ne suis pas du Parti... »

Il parlait comme Griveau. Et Martine, alors, est-ce qu'elle était du Parti? Jean-Blaise, vous êtes injuste, mon vieux!

« Martine, si je pouvais vous aider... »

Elle lui raconta la visite de Griveau, l'enveloppe des collègues : elle n'avait besoin de rien, que de trouver du travail. Mais Jean-Blaise voulait dire autre chose : « Martine... dites-moi... maintenant que François n'est plus là... comment est-ce que je vais faire? » Parce que l'histoire de Bonte l'autre jour à la Chambre, le courage, ça l'avait remué... et tous ses scrupules, eh bien, ils lui paraissaient puérils, et François en prison... Bref, il voulait adhérer au Parti.

« Je ne sais pas... », dit Martine, et elle le regardait avec stupéfaction. Jean-Blaise qui voulait... Et elle, alors? Ils considéraient tous, François, Jean-Blaise, que c'était une affaire d'hommes peut-être? Il insistait :

« Vous ne pouvez pas me dire comment faire... ou vous ne voulez pas? Vous n'avez pas confiance en moi, Martine? »

Elle regarda Jean-Blaise. Elle le détesta d'être si beau. Celui-là aussi, pensa-t-elle méchamment, avec une injustice criante, il appartient à une élite par la perfection physique... Non. Elle ne pouvait rien, même si elle avait voulu. François l'avait toujours tenue à l'écart du Parti. Elle ne pouvait rien lui conseiller. Rien.

Il eut l'impression qu'elle l'avait mis dehors. Et c'est ce soir-là, en rentrant chez lui, après cette visite qu'il avait tout de même faite à la baronne Heckert, comme Diego le rasait pour qu'il le fît, qu'il trouva sa feuille de route. Briançon... Allons, bon. Le front des Alpes. Il ne serait pas encore du Parti ce coup-ci. Aux armées, ça doit être plus difficile. Il avait là-dessus des idées confuses et contradictoires.

Il faisait froid dans son atelier. Il regarda ses sculptures, ses ébauches. Rien ne le satisfaisait. Il allait quitter tout ça. Il se ferait une grande coupure entre tout ça et lui. Entre ce monde et lui. Ce monde où il y avait ses étranges sculptures, et la baronne Heckert pour les acheter. Pas vilaine, cette femme, après tout. Mais toutes ces manigances, ce qu'il y a derrière. Dommage que leur La Tour ne soit plus chez eux. D'après la photo que j'en ai vu... Ils l'ont envoyé avec les collections du Louvre, quelque part, rapport aux bombardements. On ne devrait pas le leur rendre. Pourquoi les particuliers ont-ils le droit de posséder pour eux tout seuls des choses comme ça? Et Diego... ce chien savant... ça se croit peintre parce que ça flanque de la couleur sur les toiles.

Heureusement que Chonchette ne vient pas ce soir. Je lui enverrai une carte postale. Il va falloir aller dire adieu à papa. Et à l'Oncle. Il pensait déjà moins à François. François s'effaçait avec ce monde qu'il abandonnait.

François derrière lui, tant pis, qu'est-ce qu'on y peut?, s'enfonçait dans cette grande injustice de l'hiver. Il y allait avoir les montagnes, la neige. Des conditions de vie inconnues. Mais à la mesure de sa jeunesse et de sa force...

Dans la soupente, il se retournait sur le lit, les lampes éteintes, heureux d'en avoir toutes les dimensions pour lui seul. Hier encore, ça l'amusait de faire l'amour avec Chonchette. Cette nuit, il venait de comprendre qu'il en avait soupé. Vive Gamelin! Peut-être qu'on fera du ski dans les Alpes. Il eut le vague sens de son égoïsme. Quoi? Je n'ai rien promis à personne. D'ailleurs, je n'ai pas le choix. Mobilisé, hein... François le lui avait dit sur tous les tons : les communistes se rendent à leur ordre de mobilisation, ils sont à leurs postes aux armées. François...

Et comme Jean-Blaise pensait *François*, il se mit à lui flotter dans la tête le nom de Florimond Bonte. Bien sûr, celui-là, l'autre jour, quand il s'était rendu à la Chambre, c'était comme s'il avait été mobilisé. Par son parti seulement. Il était allé là en pleine connaissance de cause. Il ne pouvait pas sérieusement croire qu'il allait leur échapper. Il était à l'abri. Personne ne savait où il était. Volontairement il était venu à la Chambre. Même pas pour dire quelque chose. Il savait bien qu'on ne le laisserait pas parler. Le tout était de n'être pas arrêté avant la séance, avant de gagner l'hémicycle. Il était venu à la Chambre seulement pour que dans tout le pays on dise : un député communiste est venu à la Chambre, il a osé cela, il était là le jour où la guerre commençait en Finlande, pendant que Herriot pleurnichait sur la pauvre petite Finlande, il était là, où ses électeurs l'avaient envoyé, et par sa présence il attestait que son parti existe toujours, qu'on a beau arrêter celui-ci et celui-là, des François de toutes les sortes, le Parti donne l'ordre à Bonte de se présenter au Parlement, et il s'y présente. Et il sait qu'on va l'arrêter, et qu'il en aura, quoi?, pour cinq ans, son compte est pesé d'avance, il pourrait ne pas venir, mais alors le pays croirait que tous les chefs se défilent, il vient, il est là, tous ces vieux tartufes hurlent, c'est insensé! comment ose-t-il? En effet : comment ose-t-il? Il a osé. La meute s'est jetée sur lui. Ah, ils peuvent être fiers : tous contre un. Ils l'ont pris, ils l'ont flanqué en prison, maintenant on va gagner la guerre! Je ne dois pas être le seul. Pas le seul pour qui cela aura été la seule chose exaltante depuis belle lurette. Cela, s'en doutent-ils, tous ces bonzes solennels qui ne nous offrent comme idéal que passivité et obéissance, que patience et longueur de temps? J'imagine ceux qui sont aux armées, s'ils lisent ces discours, ces âneries pompeuses... et puis tout d'un coup ils apprennent, qu'on a fait la chasse à l'homme au Palais-Bourbon! De quel côté seront-ils? Avec les valets des chiens courants ou avec le gibier? Tant qu'avec de la pierre je ne pourrai pas exprimer ce qui m'empêche de dormir... Où est-il le sculpteur qui représenterait Florimond Bonte poursuivi par les gardes dans les couloirs du président de la Chambre? Toute ma vie, j'ai été pris dans cette contradiction : de la pierre sculptée et du mouvement. Personne ne peut me comprendre. On me trouverait grotesque. Même pas l'Oncle, le seul pourtant avec qui je puisse encore parler...

⁂

Le lendemain, quand Mme Violette vint faire le ménage, elle le trouva qui rangeait ses frusques. « Monsieur est bien matin aujourd'hui... », dit-elle. A dix heures! Il y avait belle lurette qu'il était là, triant des papiers, relisant des lettres avant de les déchirer. « Alors, ça y est, cette fois? — Oui, madame, ça y est... Je vais défendre nos frontières, et verser mon sang dans les plis du drapeau! » Il rigolait, mais la regardait aller et venir, avec ses cheveux de toutes les couleurs, sa tête broussailleuse, et cette familiarité avec les choses de chez

lui, qui lui fut tout d'un coup désagréable. Si cette femme était vraiment ce que pensait François : cette femme qu'il voyait tous les jours sans y prêter attention. Brusquement cet être vivant devenait un personnage, une chose de théâtre. Est-ce qu'elle ou son homme pouvait avoir joué un rôle dans l'arrestation de Lebecq ?

« On ne le voit plus, votre homme, Mme Violette..., remarqua-t-il. Est-ce qu'il est malade ?

— C'est tout comme, dit-elle en lavant la tasse du café au lait, il a trouvé du travail. Alors, à vos heures, il n'est plus là à traîner.

— Du travail ? Où ça ? »

Elle mit un temps à répondre. Le sculpteur n'était pas si curieux de Lemerle, ni de quoi que ce soit, d'habitude. « Chez Wisner... ça lui fait un bout de chemin à bécane... il entre à sept heures. Le chômage, c'est bien joli : mais ça peut pas durer. Puis, monsieur comprendra, avec cette guerre... d'ici qu'on l'aurait envoyé au régiment, comme monsieur... et il n'est pas chaud comme monsieur pour se battre, mon Lemerle, alors des amis lui ont dit... c'était un bon conseil, et puis, chez Wisner, il paraît, il y a tant de mauvais éléments, on était pas mécontent d'avoir des ouvriers qui ne font pas d'histoires ! »

Elle le disait sans rire. Jean-Blaise se rappelait la dégaine du « bon élément ». François n'a peut-être pas tort... « Vous serez gentille, madame Violette, de me faire un nettoyage à fond... » Dire qu'elle le croyait chaud pour aller se battre. Après tout, qu'elle le croie !

Il déjeuna aux *Enfants de la Corrèze*. Un temps humide et froid, sans pluie, tout gris comme le ruisseau, le phono ne marchait plus. Les portions étaient devenues minuscules. La patronne était maussade, et la serveuse toussait à fendre l'âme. Pas de fromage... Comment, pas de fromage ? Il n'y en a pas. Quelle boîte ! Ça ne marche pas sans le patron. « Alors, je pars aussi, moi, vous savez... » Tout de suite, ça lui a donné des remords, à cette fille. « Remarquez, j'ai peut-être encore un petit-suisse... » Qu'elle garde son petit-suisse et ses remords ! Un brie, je ne dis pas, bien coulant. Ou du camembert... Je n'ai besoin d'être chez l'Oncle que vers les cinq heures. Avant, on le dérange. Drôle de temps pour dire adieu à Paris. Je vais aller revoir le maréchal Ney, puisque les chevaux de Marly, ils les ont enlevés, bicause les tanks. On n'avait pas mis à l'abri non plus le monument de la place Clichy.

Tante Marthe lui dit : « Tu tombes mal, il y a du monde... » Et en effet. Autour du lit du vieillard, il y avait deux autres vieux hommes. Le Gauguin jaune et bleu clignait dans l'ombre, parce que la lampe de Daum à elle seule faisait peu de jour dans la pièce. L'oncle Blaise, toujours avec son bonnet de coton dans la pile d'oreillers, les mains maigres croisées sur le ventre qui lui avait enflé les derniers temps, gardait encore au fond des yeux cet air de malice d'autrefois, et de dédain. A droite et à gauche, les deux autres, des jeunes gens dans les soixante-treize, soixante-quinze ans, assis plus bas, à côté de cette estrade du lit, avaient l'air d'être les assesseurs d'on ne sait quel tribunal où personne ne comparaissait. La dernière fois qu'il était venu voir l'Oncle, Jean-Blaise, c'était à la mobilisation, et il y avait là cet industriel du Nord, Leurtillois, qui lui faisait ses adieux : maintenant c'est moi... Qui c'est, ces gens ? L'un d'eux, avec son visage mangé par le poil blanc, les yeux pâles, il comprit que c'était le Pr Jules Baranger, le grand chimiste, dont la vieille amitié pour l'oncle était connue. L'autre...

« Vous connaissez le petit ? demanda le peintre, la main qui se détache du drap, blême et tachée. C'est le fils de mon neveu Mercadier, Jofret...

— Le petit-fils de Mercadier ? » dit l'autre, un grand type maigre, comme si

le veston était posé sur un dos de chaise; personne d'assis et des bâtons dans les manches. Il avait des yeux sans cils, les paupières tombantes, une raie de côté dans les cheveux rares qui n'avaient jamais pu perdre la saleté blonde de sa jeunesse, toute la peau tannée rouge au visage, comme vidé de son squelette.

Fort évidemment, le « petit » dégringolait dans une conversation agitée, et dérangeait Baranger et Jofret. Ils sont comme des enfants quand une grande personne arrive, pensa l'insolent Jean-Blaise. Non, ce n'était pas exact.

L'Oncle l'avait à peine écouté dire qu'il allait partir pour la guerre. Blaise Ambérieux n'y croyait plus, à leur guerre. Depuis quatre mois, toute sorte de gens venaient lui dire adieu comme ça. Puis il n'y avait jamais la guerre. Le « petit » s'était assis sur une chaise un peu en arrière de Jules Baranger. Il voyait devant lui le Pr Jofret qui semblait prendre toute la lumière sur sa longue carcasse, et parlait avec des gestes des mains, plus expressifs que ses paroles.

De quoi s'agissait-il? Jofret, l'historien de la Révolution française, le seul depuis la mort de Mathiez, s'était lancé dans un long parallèle entre Daladier et Robespierre.

« Je ne vous suis pas, protestait Baranger.

— Il faut en finir avec les hébertistes! Ces gens-là, puisqu'ils refusent de comprendre ce qu'exige la patrie en danger... »

On ne pouvait pas le faire sortir de ces données historiques. Pour lui, le jacobinisme était au pouvoir, les communistes étaient des brouillons qui, en ne remisant pas au vestiaire dès l'ouverture des hostilités leurs théories particulières, mettaient en danger Robespierre, préparaient Thermidor. L'Oncle Blaise avait beau lui dire que cette fois son Robespierre était copain comme cochon avec Pitt, que le peuple n'était pas avec Robespierre, et cætera, rien n'arrêtait le volubile Jofret, cet apoplectique maigre dont les yeux semblaient tomber au bout des phrases.

« Les hébertistes, si on n'en finit pas avec eux, Ambérieux, Hitler sera dans trois mois place Clichy!

— Vous ne vous exagérez pas le rôle des communistes, Jofret?

— Vous ne vous rendez pas compte. Sarraut m'a dit... Pour un qu'on arrête, il y en a dix qui repoussent. Ils recrutent, vous ne vous rendez pas compte. Si stupéfiant que ça paraisse, ils recrutent! Vous ne vous rendez pas compte. On ne dit pas les choses dans les journaux. Mais Sarraut m'a dit. Bien sûr, à Passy ou aux Champs-Élysées... mais dans les quartiers ouvriers, la banlieue, les usines, tous les jours, tous les jours il surgit de nouveaux tracts, des papillons collés. Il y a des cellules clandestines qui éditent et diffusent jusqu'à deux fois par jour des proclamations. Ils vendent dix sous leur *Humanité* illégale, dix sous. Ils ont atteint le tirage de *L'Huma* légale... vous vous représentez? Vous prenez un taxi : le chauffeur en rendant la monnaie vous glisse un tract. Ils se servent des boulangers qui enveloppent le pain dans un journal interdit. Les syndicats de l'alimentation en mettent dans les cartonnages des marchandises. On en glisse dans les paniers des femmes au marché. Tenez, on a envoyé à Gurs les sujets allemands... et aussi des communistes, des Espagnols... Ce sont les femmes communistes de l'Ariège, des Landes, des Basses-Pyrénées qui viennent les visiter, apporter les paquets du Secours populaire, qui établissent les liaisons. Si bien que du camp il y a encore des gens qui continuent leur sale travail! Vous n'imaginez pas ce qu'ils imaginent... Et j'ai lu un de leurs tracts où ils énumèrent ce que les ouvriers, par la résistance passive, c'est-à-dire le sabotage de la production, ont arraché aux patrons depuis septembre. Ça, nos journaux n'en disent rien. Eh bien,

c'est insensé : la grève est à l'état endémique dans ce pays en guerre. Dans chaque rue, il y a un café qui est une permanence communiste. Ils viennent d'inventer un nouveau truc : dans ces cafés, on sert des vins d'honneur pour les conscrits. On a arrêté à Saint-Denis quinze jeunes gens à un de ces vins-là. Et puis, on s'est aperçu que dans la semaine, partout, partout il y avait eu des vins d'honneur ! Quinze arrestations, c'est dérisoire. On a mis la main sur les députés, je veux bien, mais pas tous... et puis le danger ce n'est pas la fraction parlementaire, c'est le Comité central : Thorez et Duclos courent toujours !

— J'ai lu quelque part, dit l'Oncle, il y a quinze jours, que cette fois, on avait arrêté le cœur de l'organisation, dissous, est-ce que je sais ? cent cinquante unions, fédérations, qu'on avait fermé la Grange-aux-Belles, et partout en province... ça ne vous suffit pas ?

— Ni, demanda la voix chevrotante de Jules Baranger, le décret de votre ami Sarraut sur les individus dangereux ? ces pouvoirs discrétionnaires aux préfets, au ministre de la Guerre, pour déporter des gens, les requérir pour des travaux dans des formations spéciales ? Et les fonctionnaires soumis à des mesures disciplinaires, sans communication de leur dossier... Jofret, que vous, vous approuviez cela ! Vous, un républicain ! Un dreyfusard !

— La République se défend, Baranger !

— Contre le peuple, Jofret !

— Contre les hébertistes... c'est la guerre !

— Contre le peuple, je vous dis, Jofret, contre le peuple. A qui profitera le crime ?

— Baranger, vous parlez un langage impossible ! Ce sont vos filles qui vous brouillent les idées. Oui, j'étais avec vous au temps de l'Affaire : alors, c'était l'État-Major qui falsifiait la vérité. Mais aujourd'hui, ce sont les gens comme vous, Baranger, qui, en parlant du peuple, comme les hommes de l'État-Major parlaient de l'armée ou de la patrie, essayent de cacher la réalité... l'attaque par le monstre cosaque d'une petite nation courageuse, une démocratie...

— Alors ça, Jofret, fin août vous m'avez eu avec le pacte ! Mais cette fois, avec la Finlande, non, je ne marche plus ! Qu'est-ce que vous en dites, Ambérieux ? Moi, j'y ai été en Finlande : ce sont des Allemands, vous savez, ils ont la croix gammée sur leur drapeau... »

Jofret se leva : il ne pouvait pas en entendre davantage.

« Devant ce garçon qui va demain rejoindre son régiment, voilà les propos que vous tenez, Baranger ! Si nous étions au temps de la Convention, quelles qu'eussent été ses attaches avec vous... Intolérable ! Intolérable ! Enfin, Ambérieux, vous ne dites rien ? »

Comme l'Oncle dans ses oreillers était vieux et blême ! Il ferma les yeux. Ses mains eurent un geste de lassitude. Il ferma les yeux et dit d'une voix lointaine, égale :

« Je puis me tromper, Jofret. Je n'ai pas vos relations, vos sources de renseignements. Mais à ce qu'il me semble... à ce qu'il me semble... en Finlande... la guerre russo-allemande vient de commencer.

— Comment ? cria Jofret. Russo-allemande ?

— ... vient de commencer. Après l'épreuve de force des pays baltes... »

Ils parlaient tous les trois à la fois. La Tante Marthe dit à Jean-Blaise : « Viens donc de l'autre côté, petit ! Laissons-les se disputer ! »

La chère Tante Marthe ! Toujours avec un gros tricot qui lui allait sur les mains, et une jupe noire. Elle, elle se moquait pas mal de la Finlande et du reste. Le petit allait partir : « Ces vieux fous, dit-elle, ça leur est égal ! Tu as des lainages au moins ? Tu sais, Briançon, en hiver...

— Dis donc, Tante : l'oncle... il est devenu communiste ?

— Tu veux rire... enfin, ma femme de ménage m'apporte *L'Humanité*, tu sais : on se tient au courant. Ça t'intéresse, tu veux la dernière ? »

Jean-Blaise se prit doucement à rigoler. La Tante Marthe ! Alors, il lui raconta l'histoire de François. Pas le détail. Et pendant qu'il la racontait, voilà que cette histoire lui devenait plus claire à lui-même, et ce qu'il pensait au-delà de François, à cause de François. Les paroles de Jofret tout à l'heure aussi. Oui, pour un qu'on arrêtait, il en repoussait dix. Et ils avaient beau arrêter, enfermer, proscrire... ils étaient pris de panique devant leur impuissance : bon, ils avaient arrêté quelque part du côté de Jean-Jaurès une douzaine de jeunes gens, pour reconstitution des Jeunesses, qui faisaient *L'Avant-Garde*, comme François autre chose. Et même là, il y avait un petit qui avait lâché un bout de secret, parce qu'on l'avait terrorisé. Et après ? Pour deux caves découvertes, un stock de papier, il n'y avait pas de quoi chanter victoire : pendant ce temps-là, Tante Marthe lisait *L'Humanité*. Et encore, pour arriver à ce maigre résultat, quelques centaines ou quelques milliers d'arrestations, il avait d'abord fallu mettre toute la France en état d'arrestation préventive. C'était cela, leur mobilisation, rien d'autre. Pourquoi est-ce qu'on l'envoyait, lui, dans les Alpes ? Depuis trois semaines au moins, les neuf départements voisins de l'Italie, Corse comprise, n'étaient plus dans la zone des armées. Chez la baronne Heckert, il y avait là un des Wisner, un jeune homme, qui partait en mission pour l'Italie, des achats de toute sorte, le vent était à l'amitié avec Mussolini : Daladier, l'autre jour, le jour de Bonte à la Chambre, avait déclaré que le Duce avait depuis trois mois apporté la plus grande contribution au maintien de la paix en Méditerranée, aux applaudissements de tous ceux-là qui avaient pendant ce même discours crié haro sur l'homme seul venu s'asseoir à son banc de député. Comédie !

« Qu'est-ce que ça veut dire, petit, que tu as un fascicule bleu ? Pourquoi tu as un fascicule bleu ?

— Je n'en ai pas la plus légère idée, Tante Marthe. Je ne me suis jamais beaucoup occupé de ça. Un gendarme m'a apporté le fascicule en question, au début de l'année. Vous vous rappelez qu'en septembre 38 j'avais été tout de suite mobilisé... et sur la ligne Maginot... Mon copain François prétendait que c'était un fascicule de suspect : mais pourquoi, et à qui est-ce que je serais suspect ? Je crois que mon François, il voulait faire de l'agitation.

— Qu'est-ce que devient sa famille, à ton copain ? Quelle pitié...

— Vous ne connaîtriez pas du travail pour Martine, Tante Marthe ?

— C'est Mme Lebecq, petit ? Eh bien, on pourrait voir... Elle ne pourrait pas faire l'infirmière de nuit ? Tu sais, l'Oncle, il ne dort presque plus, et moi, parfois... nous avions une femme qui venait : seulement, elle est rude avec lui, ça me fâche... Tu crois qu'elle pourrait faire, cette Martine ? »

IX

Comment en étaient-ils venus à parler politique ? Sylviane et Jean avaient d'étranges rapports. Depuis qu'elle était retournée chez Josette, comme à la niche, tenant son ventre malade, et qu'il l'avait soignée avec cette gentillesse d'homme-enfant, Sylviane, sans que rien entre eux ne fût débattu, s'était tout naturellement chargée du ménage, des feux, du frichti. Elle sortait, disparaissait, pour retrouver cette vie dont il ne savait rien, dont elle rentrait lasse, souvent les narines pincées, les tempes suantes. Ils se parlaient peu. Jean travaillait comme un perdu. Pourtant, il n'est pas certain que le cœur y fût : parfois, il doutait de lui-même, était-il fait pour devenir médecin ? C'était un garçon instable, tout chez lui se produisait par ruptures brusques : n'avait-il pas sur quelques railleries de Cécile, en un rien de temps, perdu la foi ? Mais avait-il bien perdu la foi ? Il se surprenait le soir ébauchant le signe de croix, et ça l'enrageait, pour le mécanique du geste, mais ça le jetait dans des perplexités aussi : qui sait, un jour, s'il allait s'apercevoir qu'il n'avait jamais cessé de croire ? Et s'il n'avait fait que suivre cette route banale du jeune homme que la sensualité naissante écarte de Dieu, parce que Dieu le gêne ? Comme le père de Foucauld, dont l'histoire était si bizarrement parallèle à celle de Michel Vieuchange... Le jeune de Foucauld avait perdu la foi, pour se rouler dans la débauche, l'indiscipline. Jusqu'au jour, après ses premières expériences africaines, où tout à fait banalement, à la première parole d'un prêtre, dans cette affreuse église Saint-Augustin à Paris, il avait retrouvé d'un coup sa religion, et la vocation de la prêtrise... Non, il n'en serait pas ainsi pour Jean de Moncey ! Lui qui avait au cœur une autre foi, un autre amour... Et puis notre drame aujourd'hui, à nous jeunes gens, ce n'est pas celui de ce saint-cyrien qui faisait la bringue dans des garnisons d'après soixante-et-onze : aujourd'hui, notre sort, un confesseur ne peut pas le dénouer. Il y a tout ce qui se passe et dont on est, d'une façon ou de l'autre, solidaire. Que je me mette brusquement à croire en Dieu, est-ce que ça changera le sort de cet homme qu'attendait l'autre soir Micheline, et qui n'est pas venu ? Il ne pouvait oublier cette rencontre de Micheline, il se trouvait lâche de ne pas poursuivre la démarche de pensée ébauchée ce soir-là, de ne pas tirer au clair ce qui l'avait amené à cette déclaration dont il s'était trouvé le premier surpris. Avait-il peur d'un abîme en lui-même, ou de ce que la logique d'une telle affirmation comportait, peur simplement des conséquences de sa pensée ? Il tenait sans doute de l'abbé Blomet, et aussi d'un copain d'école qui était un dissident d'*AF*, tout imprégné des idées du

comte de Paris sur le prolétariat, une espèce de respect *a priori* des ouvriers, du peuple. Il ne le connaissait guère, le peuple, mais quand Sylviane, se vantait à la fois d'en être et se mettait à parler contre le peuple, sa sottise, sa grossièreté, parce qu'elle s'en estimait échappée par le refus d'une vie régulière, c'est-à-dire d'un travail, tout ça fichait notre Jean en rogne, scandalisé : oh, pas tellement d'un point de vue moral ! De ce côté-là, il y avait du flou chez Jean, il faut bien l'avouer. Mais on ne peut pas être contre le peuple. Ce qui pour l'instant voulait dire, on ne peut être contre Micheline. Ni Guillaume, bien entendu. Ça ne gâtait rien, à vrai dire, que Micheline fût si plaisante, et cette rencontre à la porte du cinéma, la sonnette de l'entracte, si parfaitement romantique.

Il y avait les soirs où Jean était obligé de retourner à Noisy, parce que Mme de Moncey n'aurait pas toléré qu'il en fût autrement : c'était qu'elle avait du monde, des amies comme Mme Billoret ou les demoiselles Messelmans, ou d'autres... Pour Mme de Moncey, quand elle recevait des gens, il fallait que son fils fût là, comme une décoration sans laquelle la maison n'eût pas été montrable. C'était sans réplique. Que dirait Mme Billoret, qui vient spécialement pour te voir ? Toutes les dames, les vieilles demoiselles, les cousins d'un autre âge, qui rendaient visite aux Moncey étaient supposés venir spécialement pour voir Jean. Mon Dieu ! les soirées avec Mme Billoret, et son col d'Irlande ! Les conversations sur la santé de M. Billoret qui ne pouvait plus se lever depuis trois ans, les détails intimes, les souvenirs de 1910 quand Mme Billoret avait été en Italie pour des raisons d'ailleurs confuses... L'horrible était ce sommeil irrésistible qui, dès neuf heures et demie, se saisissait du pauvre Jean, un sommeil contre lequel il luttait désespérément, dont il s'arrachait avec douleur, qui le prenait à l'improviste, en traître, par un bras, par les jambes, par le ventre. Et la confusion, d'être surpris, oscillant sur sa chaise, le nez qui pique soudain, et on se reprend mal, avec un faux sourire. Les demoiselles Messelmans, c'était pire : elles faisaient de la musique. Ce qu'on peut détester à dix-neuf ans *La Truite* de Schubert, ou *La Belle Meunière* ! On travaillait si bien dans le studio vide au fond du XIV^e^, même si, comme une ombre fatiguée, Sylviane revenue, sans un mot, ranimait le poêle, et s'accroupissait devant son manteau jeté sur le sofa, avec ses souliers boueux, le fard à la va-te-faire-fiche sur les joues pâles. Sylviane ne le gênait pas comme Mme Billoret ou sa mère. Comment en étaient-ils venus à parler politique ?

Ce qui le possédait à nouveau depuis quelques jours, ce n'était pas la guerre de Finlande, ce que les journaux en disaient. La vie parfois difficilement se démêle des rêves. Ils ont une persistance étrange dans nos jours. Ils jouaient avec ce jeune cœur d'autant plus facilement que rien ne le détournait d'eux, pas une étoile dans cette nuit morne, par une idée qui pût le faire battre. Et l'image de Cécile, vainement écartée, vainement fuie, en était la seule, l'inévitable lumière. A quoi bon penser à Cécile ? A quoi bon s'attarder aux songeries de l'impossible ? Il avait beau se le dire : c'était même ce principe d'utilité que tout ce qu'il y avait en lui d'instinctivement généreux entendait combattre. Cécile qu'il s'accusait d'avoir trahie. Cécile qui avait pris corps dans cette trahison. Plus réelle et plus lointaine, inaccessible mais vivante. Une Cécile qu'il n'aurait jamais dans ses bras, mais dont il savait aujourd'hui que faire dans ses bras. Une Cécile à laquelle il rêvait parce qu'il était défendu d'y rêver. Et il haïssait tout ce qui le séparait d'elle, il s'imaginait renversant ces barrières irrenversables. Pour que Cécile fût à lui, c'était un monde, une société qu'il fallait abattre. Celle-là que combattait Micheline, et l'homme qui n'était jamais venu au rendez-vous de l'entracte... Qu'importent les raisons qu'on a

de vouloir une même chose, se disait-il, si on veut une même chose? A quoi penser ceci l'entraînait, il le savait bien, mais il ne l'avait pas plus tôt pensé qu'il en sentait toute l'absurdité, toute la disproportion. Comment puis-je comparer ce qui m'anime à ce qui est la raison de ces hommes et de ces femmes? Cela n'est pas sans importance, *pourquoi* la main tient un fusil, même si le but visé est le même. M'unir à ceux-ci pour Cécile, à cause de Cécile... La dérision lui en apparaissait dans les deux sens : et puis à quoi bon? Il ne gagnerait pas Cécile sur une barricade, peut-être. Et si tout de même Cécile n'était que l'occasion, la lumière qui allait lui faire comprendre ces hommes et ces femmes, leur idéal qu'il ne démêlait pas bien? Qui lui donnerait une raison de faire plutôt ceci que cela? De ces incertitudes, au bout du compte, Cécile seule survivait comme une douleur. Elle donnait à toute chose sa perspective. Sa perspective d'abord d'inutilité. Puis, par l'effet d'un de ces revirements brusques dont il était la proie, Jean était pris de honte devant ce qu'il appelait la commodité du désespoir. C'était autrement trahir, mais encore trahir Cécile que de l'imaginer inaccessible, que d'accepter les choses comme elles sont. Est-ce que Micheline et ses amis... tous les gens dont les journaux parlaient avec horreur, ces criminels qui contre l'évidence poursuivaient, malgré la guerre, et la police, et le sentiment public, la recherche d'une vie impossible, différente, comme si vraiment ce n'eût pas été une utopie... et qu'il dépendît de ce qu'à l'entracte d'un cinéma de la rue de l'Ouest cet homme rencontrât Micheline, lui dît Dieu sait quoi, qu'il dépendît de ce qu'un gosse quelque part risquât sa liberté pour un malheureux tract à peine lisible, qu'il dépendît de ces misérables actions parcellaires que le monde fût ébranlé dans sa base, tout ce que nous voyons retourné de fond en comble, et vinssent enfin les temps attendus... Jean se disait bien encore : sans doute, même si les révolutionnaires ont raison de placer la révolution dans les petites choses, cela ne veut pas dire que l'amour de Cécile tienne à de pareilles misères. Et à peine l'avait-il pensé, à peine avait-il établi cette hiérarchie des buts, des espoirs, des réalités, qu'il comprenait sa lâcheté. Cécile un instant s'effaçait devant une autre question, toujours plus brûlante, qui se reposait toujours, malgré le soin qu'il avait de l'éluder : qu'est-ce qu'ils ont donc dans le ventre, et dans la tête, et dans le cœur, ces gens-là, cette Micheline, pour s'obstiner, pour ne pas se laisser décourager, pour vaincre la peur, pour croire en la nécessité des actes humbles soumis à un plan qui leur échappe? Apparemment qui leur échappe. Il voulait comprendre leur mystère, et à quoi l'aurait-il mesuré si ce n'eût été à son mystère et à quoi l'aurait-il mesuré si ce n'eût été à son mystère à lui, à son amour... leur amour. Comme il a l'amour de Cécile, ils ont, eux, l'amour de quelque chose, de quelque autre but hors de leur portée, qu'on s'imagine. Mais comment, eux, l'imaginent-ils? Est-ce que Gaillard ou Guillaume, Micheline ou Yvonne, et tous ces inconnus, l'homme de l'autre soir, leurs députés, ce Bonte qui était revenu sans espoir, après tout sans espoir, à la Chambre, se faire prendre, est-ce que tous ces gens-là se représentent de la même façon, dans leur tête, ce qui décide de leur vie, de leurs actes, de leurs dangers, de leurs sacrifices? En tout cas, est-il prêt, pour l'amour de Cécile, à faire ce que les autres font pour cet amour vague, impersonnel? Qu'est-ce que ça peut bien être, qui les soutient? des gens tout simples, et d'autres qui écrivent, des savants comme Baranger... l'autre jour, Mercereau s'engueulait avec Pastorelli, et il avait dit que Baranger était communiste...

Sylviane haïssait les communistes, comme elle haïssait les ouvriers. Qu'est-ce qu'elle en connaissait? « Ces gens-là, avec leur goût du chambardement, disait-elle, ils ne veulent pas travailler pour les patrons, mais c'est nous

qu'ils feraient travailler! » Elle les haïssait d'abord pour cela : son idéal à elle, c'était une vie où il y avait des gens à ne rien faire, que ce soient les patrons ou les putains, et peut-être on pouvait encore s'arranger pour en être, mais avec ces zigotos-là, ce serait la fin des haricots.

« Et puis, ils nous tirent dans le dos! »

Comment étaient-ils arrivés à parler politique? Jean ne pouvait pas en retracer le chemin. Pourtant si. C'était quand ce papier avait été glissé sous la porte... Une chose bizarre, un papier qu'on passe sous la porte, qu'on voit arriver, sans savoir qui est là derrière, courbé, le glissant. Sylviane et Jean s'étaient tus pour regarder la feuille. Le hasard avait fait qu'ils avaient vu se glisser la feuille. Le soir, dans la maison silencieuse, avec les lumières basses, par crainte de ce qui pourrait filtrer derrière les rideaux noirs aux grandes vitres. Jean avait dit en se penchant : « Un tract... » et quand Sylviane avait bondi vers la porte, la curiosité, lui l'avait saisie à bras-le-corps, il avait lutté contre elle. Il n'avait pas réfléchi. Il ne voulait pas, d'instinct, qu'elle surprît l'homme ou la femme, qui devait dans l'escalier, à la muette, aller ainsi de porte en porte.

« Qui ça peut être? disait Sylviane. Laisse-moi voir, idiot! Quelqu'un de la maison... »

Il ne lui permettait pas. Quand enfin il la lâcha, elle ouvrit tout de même la porte. Trop tard, probable, l'escalier noir était tout silence. Rien ne craquait. Elle demeura un moment l'oreille tendue, puis Sylviane referma la porte : « Je les déteste, ces communistes! » dit-elle. C'est comme ça que ça avait commencé. Elle n'était pas la seule à les détester. A l'hôpital, Mercereau. Le patron aussi était très contre les communistes, à ce qu'il paraît. Sylviane, là-dessus, pensait à peu près comme M. de Moncey.

« Écoute, tu es un niais, dit-elle. Moi, j'en connais un, de communiste : je veux dire, je le connais bien... C'est pas un mauvais bougre, quand il a retiré ses culottes, il est comme tous les hommes. Tu crois qu'il s'est mis là-dedans pour des idées? Tu te goures. Il s'y est fourré parce qu'il ne savait plus où aller. Et puis parce qu'on l'a poussé à y entrer, il ne pouvait pas refuser : la police, tu comprends, c'est plein de police, chez ces gens-là... Tu penses qu'on les surveille! Alors... C'est pourri, je te dis, pourri du bas jusqu'en haut. Plus ils gueulent, plus tu peux te méfier : ceux qui gueulent le plus fort, ils font leur petit rapport au commissariat. Va, je connais ça : mon type, Jules, tu sais... il m'en raconte! Qu'est-ce que tu crois, ici, dans le quartier, toute l'organisation qui a sauté! Quand la police en a eu assez, elle les a tous arrêtés.

— Eh bien, dit Jean, et ça pourtant? »

Il montrait le tract qu'il avait ramassé. C'était le texte d'une interview que Thorez avait donnée au *Daily Worker* de Londres. « Alors, il est en Angleterre, Thorez? » demanda Sylviane. Jean haussa les épaules : on n'a pas besoin d'aller dans un pays pour donner une interview à un journal de ce pays-là. C'était peut-être un journaliste anglais qui était venu le trouver en France.

« Tu parles! affirma Sylviane, catégorique. Il est en Allemagne, leur Thorez, tout le monde sait ça.

— Voyons, ça ne tient pas debout : s'il a donné une interview à un journal anglais...

— Tu le dis toi-même : pas besoin d'être en Angleterre...

— Oui, mais un journaliste anglais, ça ne va pas en Allemagne!

— Tuttututt! sifflota-t-elle. Et puis il est peut-être en Hollande. C'est kif-kif Berlin! »

Jean ne pensait plus qu'à ce qu'elle venait de dire. Ici, dans le quartier, toute l'organisation a sauté. Alors le copain de Micheline et qui sait? Micheline...

La porte en bas n'avait pas claqué. Celui ou celle qui avait glissé le tract sous la porte était toujours dans la maison. Ça devait être quelqu'un de la maison. Il y avait quelqu'un dans la maison qui recevait des tracts, des journaux, d'un type comme ça, à un rendez-vous dans la rue. Puis il les portait, les glissait sous les portes : et maintenant quelque part dans la maison il écoutait... craignant que quelqu'un l'ait suivi, repéré... attendant qu'on frappe à sa porte... Qui était-ce? Un homme seul, ou un homme au milieu des siens, d'accord avec les siens, sa femme qui cachait les tracts sous le linge, ou dans la cuisine? Jean essayait de se représenter la vie de ces gens-là.

Il irait voir Yvonne. Il lui parlerait. C'était sa sœur, tout de même. Peut-être qu'Yvonne, comme ça, dans l'escalier de sa maison, elle allait glisser des tracts sous les portes.

« C'est des gens, dit Sylviane, qui veulent être un jour du côté du manche. Mon copain, là, il me le disait bien... Il aurait bien été du côté du manche avec ceux qui le tiennent, mais c'est pas possible. Ils ne veulent pas. Ils ont leur monde. Alors, ceux qui n'arrivent pas à se caser... ils préparent le chambardement pour être alors du côté du manche. Ah, bien sûr, c'est pas les mots qui manquent pour camoufler le truc! Tu les écoutes, ils ont des phrases pour tout. Mais donne-leur des rentes, tu verras : il n'y a pas pire, quand ils ont mis quatre sous de côté! »

Il la laissait parler maintenant. Il irait voir Yvonne. L'organisation avait pu sauter par ici : déjà on glissait des tracts sous les portes. Il lisait machinalement. On pouvait y croire ou n'y pas croire. Ça ne ressemblait pas à ce que racontait Sylviane. Ni Mercereau. Ni les journaux. Ni personne. Il y avait peut-être une étoile dans le ciel noir. Il y avait peut-être une étoile...

Qu'est-ce que les Sylviane peuvent comprendre à tout ça? Ce sont des malheureuses. Elles ne croient qu'à la pourriture parce qu'elles sont dedans. Elles ne voient plus les étoiles. Il n'y a peut-être pas de bon Dieu, mais il y a le ciel, les étoiles... il y a les grands sentiments, la générosité, le désintéressement, la tendresse, la bonté... Si on n'y croyait pas, comment, de quoi pourrait-on vivre? Le scepticisme, c'est bon pour les putains : c'est leur excuse. Jean était partagé entre le dégoût et la pitié. Parfois ce que cette fille disait, c'était à se boucher les oreilles. Mais, enfin, la pitié se faisait plus forte, parce que Sylviane avait une mine de l'autre monde, et qu'elle demandait avec des yeux de bête traquée : « Jeannot... tu veux être gentil? Fais-moi une bouillotte... »

Il mettait l'eau à bouillir. Il restait devant. Pour fuir cette femme. Il regardait l'eau bouillir; puis il la versait de la casserole dans la bouillotte, pas trop vite afin de laisser l'air s'échapper : sans ça, ça vous saute au visage... On chasse ce qui en reste, en appuyant la bouillotte contre soi. L'eau déborde un peu, et on visse le bouchon dans l'eau, on retourne pour jeter le surplus, puis on essuie bien le caoutchouc... toute une technique. En faisant ça, il pensait aux communistes : ce n'est pas vrai, ces gens-là, ce n'est pas être du côté du manche qu'ils veulent. C'est pour les autres qu'ils travaillent. C'est pour les autres qu'ils font ces choses insensées... ces choses qu'ils pourraient si bien ne pas faire... ne rien risquer... laisser le temps se charger de l'affaire...

« Et moi, pensait Jean, qu'est-ce que je fais? »

Il portait sa bouillotte à Sylviane.

X

« Mon Dieu, mon Dieu, est-ce possible? » Yvonne s'appuyait au chambranle de la porte, un bras en l'air, tenant le battant ouvert, et elle restait là à regarder l'homme immobile dans l'ombre. La minuterie s'était éteinte, l'escalier avait perdu cette fausse clarté bleue tombant d'un cornet de papier noir. Robert avait buté dans le sac de sable sur le palier, juré, trouvé la sonnette à tâtons. Yvonne le faisait attendre. Il l'avait entendue derrière la porte qui venait sans hâte, il devinait qu'elle rangeait quelque chose, mettait de l'ordre avant d'ouvrir. Puis les talons de ses mules avaient claqué sur le plancher, soudain pressés... Incroyable, sortant de la neige, de Malemort, de la chiourme, incroyable : et la porte ouverte sur l'appartement chaud, aux lumières basses pour la défense passive, ils étaient là, tous les deux, à ne pas bouger, se regardant.

« Robert, mon Robert! » Il l'avait prise dans ses bras, cet officier avec ses buffleteries, cet inconnu qui sentait l'hiver, cet homme sorti du noir, de la fausse guerre, avec ses vrais dangers incompréhensibles. Il la gardait inexplicablement contre lui, on aurait cru qu'il vérifiait une chose longuement pensée. Elle le repoussait gentiment de la main gauche pour le mieux voir, de plus loin. Elle étouffait un peu dans son étreinte, il la gênait aussi, comme s'il n'eût pas été son mari, mais n'importe qui de la rue, ce soldat... Il la lâcha pourtant, elle ressentit une sorte de déception. Elle arrangea ses cheveux, il enleva sa canadienne : de la neige tomba du col de mouton. Quand ils furent dans la salle à manger, ils sourirent, ils ne savaient par où commencer : « Ce que tu es crotté! » dit-elle et elle ouvrit la porte de la chambre pour lui chercher ses pantoufles. « Ne te sauve pas, ma petite loutre, que je te voie seulement, mon velours... » Elle tressaillit : elle lui avait donné les noms des premiers temps, des noms oubliés. « Je cherche tes pantoufles, et je viens, déchausse-toi! » lui cria-t-elle, déjà dans l'autre pièce.

Lui avait posé sur la table la boîte du masque à gaz, le casque décroché du ceinturon, envoyé bouler dans le fauteuil vert son képi, ses gants de pécari. Il regardait ce calme, ce décor, comme au théâtre quand le rideau se lève sur un nouvel acte, et tiens, ah, cette fois ça se passe chez Yvonne et Robert... « Et les petits, dis donc? et les petits?

— Ils reviennent à six heures, six heures et quart : ils vont à l'étude maintenant, tu sais. »

Elle lui rapportait les pantoufles marocaines : « Oh, tu ne te déchausses pas? » Elle se mit à genoux pour lui enlever ses leggins, et Robert passa sa

main dans les beaux cheveux noirs : il regardait son cou ployé, sa nuque blanche. Quand elle releva les yeux, elle remarqua son air de tristesse : « Qu'est-ce qu'il y a ? Il n'est rien arrivé ? Tu n'es pas malade ? » Et lui qui comprenait très bien fit l'étonné : « Pourquoi tu demandes ça ? Mais non, rien, je me porte comme un charme... — Tu as l'air si triste... — On ne peut pas rigoler tout le temps... » Il se savait de mauvaise foi. Elle devina qu'il ne voulait pas dire quelque chose : cela la mordit au cœur, mais elle n'insista pas. S'il ne voulait pas dire... A quoi bon protester que, même si tout n'était pas drôle ces jours-là, à la minute où on se retrouvait... Elle se contenta d'avoir son sourire gêné, ce sourire qu'il imaginait dans les nuits de Malemort, devant la gravure de Marie-Antoinette.

Il regardait leur appartement comme s'il ne le connaissait pas : l'entrée minuscule, les trois pièces devant, la chambre à droite et le salon à gauche, et par derrière la chambre des petits et la salle de bains. Il n'y avait que le salon qu'ils avaient acheté d'un coup, une folie à lui, après l'Exposition des Arts déco, du moderne, avec des tables de miroir, et des meubles de fonte peints noir à coussins de cuir blanc : tout le reste, c'était ce qu'ils avaient, elle et lui, de leur côté, et les trouvailles de hasard d'Yvonne, qui aimait les petits fauteuils Directoire, le laqué, les étoffes lourdes aux fenêtres. Sur la cheminée de marbre blanc dans la chambre, il y avait le *Baiser* de Rodin, et dans la salle à manger une tête de femme en bronze, avec les cheveux défaits et des clématites dedans, que leur avait donnée sa belle-mère. Ce qu'on doit accepter d'une belle-mère ! La salle à manger, c'était un meuble anglais, du Chippendale, palissandre foncé et cuivres. Et, en passant les pantoufles marocaines, Robert regardait avec étonnement l'étrangement familière nature morte rousse et verte au-dessus de la desserte : un lièvre jeté dans des victuailles, des choux, des fruits dans un compotier et un verre de vin rouge. Pour la première fois de sa vie, il voyait les cannelures du cadre doré dont la complication lui sembla singulière.

Il remarqua qu'Yvonne parlait. A vrai dire, il savait bien qu'elle parlait. Même il l'écoutait depuis un moment, et il devait dire des Ah ? des Vraiment ? de temps en temps, mais c'était à l'instant même qu'il venait de le comprendre autrement que de l'oreille. Elle parlait de cette femme si gentille, si remarquable surtout. Quelle femme ? Ah oui, celle-là : qu'elle avait rencontrée chez les Femmes, je crois bien, déjà vers Pâques. Elle l'avait donc revue... Il avait bien la tête à cette femme... Il y avait en lui une déception, une amertume. Il avait tant pensé à ce retour possible, à cette permission, un miracle. Puis voilà. Et Yvonne avec cette femme... Il se disait : naturellement, on se retrouve, on ne sait par quel bout commencer. Autant parler de ceci ou de cela.

La déception n'était pas là. Qu'est-ce qu'il attendait donc ? Qu'il l'ait tenue si longtemps dans ses bras, Yvonne, pourtant et puis...

Quand ils passèrent dans la chambre, il se mit à l'embrasser. Elle riait : « Laisse donc, laisse donc... » Il la laissa, et devint tout à fait sombre. Elle avait mis partout des photos de Robert. Robert enfant, Robert au lycée, simple soldat, Robert premier communiant, Robert fiancé, Robert en pied, Robert assis, Robert rasé, Robert avec sa moustache... Il fit remarquer : « Eh bien, je m'étale ! » Elle eut encore le sourire gêné. Au fond, ils étaient comme deux étrangers. C'était peut-être cela qui le rendait triste ? « Assieds-toi là » dit-elle, et elle l'avait devancé sur le pied du divan, et montrait la place près d'elle, avec ses longs doigts aux ongles laqués. Il s'assit. Après tout, il n'y avait peut-être là rien que de très naturel, mais on rêve, on rêve, et quand on rentre... comme ça, tout de suite, ce sont des idées de soldat. On a oublié ce que c'est, les femmes, aussi, peut-être.

« Raconte-moi, alors, dit-elle, ton colonel... et puis le château, et Me Watrin... »

Il lui raconta le Colonel, le château, et Watrin. Et d'autres choses. Comme tout le monde détestait Avoine, l'ordonnance qui avait détroussé la bibliothèque, ses promenades avec l'avocat. Elle avait du mal à s'imaginer sa chambre, son ordonnance, le commandant Müller, Sicaire et Serpolet... Il disait qu'à la 1re compagnie il y avait Barbentane, tu sais bien Barbentane? Celui qui écrivait sur la Cagoule dans *L'Huma?* Il lui parla de la circulaire Daladier, des PR et le reste. Elle l'écoutait brusquement d'une façon toute différente. Comme dressée. Il voyait ses seins bouger, émus, vivants. Il ne put s'empêcher d'y toucher un peu. Elle lui prit la main indiscrète dans la sienne, et elle eut un petit pli vertical dans le front, et ces grands yeux sérieux qu'il connaissait bien. Il n'insista pas. Il continuait à expliquer les PR...

« Écoute, Robert, ça, il faudrait le lui raconter... »

A qui? A cette femme! C'était comme une idée fixe chez Yvonne : elle ramenait tout à cette nouvelle amie. Le pli vertical s'allongea entre les yeux : « Tu es bête! d'abord ce n'est pas une amie... et puis je ne la connais pas d'hier... Je ne sais pas si tu te rends compte : personne ne sait cette histoire des PR. Je suis sûre qu'ils ne savent pas... »

Ils. De qui parlait-elle, Yvonne? Ah, cette femme était communiste, naturellement. Robert eut un pincement au cœur. Qu'est-ce que son Yvonne avait besoin... c'était inutilement dangereux! Il la questionna : « Et alors, elle a la liaison avec le Parti, cette femme? » Yvonne brusquement le regarda avec un visage changé. Sa bouche s'ouvrit. Elle ne parla pas. Elle respira profondément.

« Tu comprends, ma petite loutre, ce que je t'en dis, c'est pour toi et les petits... Tu sais bien que je n'ai rien contre les communistes, au contraire. Même depuis cette histoire des PR... Par moments, je me prends à penser que, par exemple, le Lieutenant Barbentane, à la 1re compagnie, on a beau me dire, eh bien, un de ces jours, je ferais peut-être mieux de le voir, lui parler, parce que qui sait? Et puis j'hésite à aller à La Ferté-Gombaut... C'est là qu'ils sont cantonnés... et, chez nous, quand on dit La Ferté-Gombaut, on a tout dit... Mais enfin, toi et les petits, à quoi est-ce que ça peut servir, si à partir de quelqu'un d'entre eux, qui travaille, on remontait jusqu'à vous... Non, ne proteste pas. Tu ne sais pas le mauvais sang que je me fais, la nuit, à Malemort, quand je pense... Tiens, j'aime mieux ne pas en parler... Ça n'avancerait à rien d'abord. Ne me dis pas que, puisque tu ne fais rien, que tu n'es pas communiste, on ne te toucherait pas. Tu ne sais pas ce que c'est. Là-bas, on commence à savoir, parce que dans l'armée... et puis on est au contact de la Seine-et-Marne, tu ne peux pas savoir, toi, vous ne savez pas ici, tu vois bien : vous n'avez pas entendu parler des PR... Les PR, ce n'est rien, mais ce qui se passe partout dans le pays, et il n'y a pas que les hommes. Ils sont féroces, tu sais, féroces! Des pauvres gosses, des femmes... Féroces. Nous vivons dans un temps de sauvages. Ce qui se passe dans les prisons. On rentre chez les gens la nuit, il n'y a plus de lois, plus de respect pour rien, on vous glisse des choses dans les poches, on torture. Ah, on fait la guerre à Hitler : mais Hitler, il est là, il a gagné sur nous. Tu te rappelles, il y a combien, six, sept mois? Quand on a été à Versailles pour le centenaire du Jeu de paume, le discours du maire, comment il s'appelait? Haye, Haye... enfin, on fêtait les droits de l'homme, et puis cet individu, il parlait contre, il disait : on a trop parlé des droits de l'homme, si on parlait de ses devoirs? Je t'ai dit, tu te souviens? si Hitler était invité à fêter la prise de la Bastille... bien voilà, c'est la guerre contre Hitler, et c'est Hitler chez nous... si je t'assure... il faut faire bien attention, mon velours, ma petite loutre aimée, il faut faire bien attention... »

Et puis il se mit à rire : « Non, mais, tu imagines : dame Yvonne accusée de reconstitution de ligue dissoute ! »

Elle avait son sourire gêné. On sonnait. Elle bondit :

« Les enfants ! »

Ah, quand ils virent leur papa !

⁂

Une permission de quarante-huit heures, c'est terriblement vite passé. Juste le temps de parler un peu, de se toucher, de se remettre à croire à l'existence l'un de l'autre... Yvonne, dans ce Paris d'alertes imaginaires par quoi ici la guerre avait débuté, seule avec les enfants, après cette dispute qui l'avait déchirée des siens, passait sa vie entre le magasin et l'appartement. Elle avait eu à trouver le papier noir pour faire des stores aux fenêtres, elle avait collé des croisillons de papier blanc, aussi joliment que possible sur les vitres, il paraît qu'elles ne se cassent pas, alors, en cas de bombardement : et les gens s'étaient d'abord moqués d'elle et puis, trois jours plus tard, toutes les boutiques en avaient, des dessins de toute espèce, des fleurs, des soleils, des oiseaux... A cause de l'obscurcissement, elle fermait le magasin dès la tombée de la nuit, d'ailleurs pour les clients qu'on avait, seulement des montres à réparer, et leur ouvrier était mobilisé, Yvonne portait elle-même les montres à un réparateur en chambre rue d'Aboukir, un vieux bonhomme qui buvait, n'était pas de parole, et quand elle dut deux fois lui rapporter la même montre qui n'allait toujours pas, elle en dénicha un autre, plus loin, rue d'Hauteville. Il n'y avait guère encore que les alliances qui marchaient toujours.

Elle ne serait jamais descendue à la cave, si ce n'avait été les enfants. On leur avait fait faire une gymnastique pas pensable dès la première semaine de la guerre. Ça se déchaînait, les sirènes, et les coups de sifflet, les coups de gueule des chefs d'îlot, les dégringolades affolées des gens dans l'escalier, des déménagements d'édredons, de pliants et de couvertures pliées sur le bras. Après ça, les coups de canon, les bruits de moteur, les tricotages sinistres de projecteurs croisés dans le ciel, des voitures de pompiers dans la rue, des gens écrasés dans la nuit à cent pour cent, le lendemain on apprenait qu'il y avait eu erreur, pas plus d'avions ennemis que de raisons de quitter sa chambre, la bonne chaleur, les rêves, pour ces courants d'air, ces caves étouffantes et froides, les conversations ahurissantes et épouvantées des voisins. Ou tout au moins, on disait que c'étaient des grandes manœuvres, on aguerrissait la population parisienne, on la préparait, on lui faisait des réflexes. C'était vrai : on lui faisait les muscles de la peur, les nerfs de la fuite, les pieds de la panique. Et vainement tous les soirs s'élevaient des Champs-Élysées, des bords de la Seine du côté de chez Renault, de Montmartre, du parc Montsouris, du bois de Vincennes et de Longchamp, les inutiles saucisses dont on disait merveille, et dont on racontait qu'elles tendaient au-dessus de tout Paris un filet de fils de fer sur lesquels les Taubes se couperaient les ailes, comme les automobilistes, vous vous souvenez ? Non, vous étiez petite alors, ou même pas née, ça devait être vers 1910... des bandits tendaient des câbles sur les grand-routes, les touristes arrivaient et paf, ça les guillotinait : en ce temps-là on avait surtout des voitures ouvertes, c'était l'été, bien entendu...

Ce qui pouvait se dire dans ces caves. Et les gosses, encore tout mal réveillés. Après un certain nombre de fois, tant pis, Yvonne y renonça.

Mais c'était comme ça qu'elle avait connu toute la maison. Autrefois, jamais elle n'aurait parlé avec les autres locataires. Trop peur qu'après on fût obligé à des palabres périodiques, chez la concierge ou dans l'escalier. Elle n'avait jamais tant vu de sa vie la vieille demoiselle du second, Mlle Monestier, qui croyait à la métempsycose et se souvenait comme d'hier du temps où

elle était sauterelle en Égypte, et de la sécheresse et des Hébreux au désert. Ni M. Murat, le marchand de jarretelles-souvenirs, dont les peines de cœur faisaient les beaux jours de la loge, à cause de la donzelle qu'il présentait comme sa nièce. Ni le jeune ménage du quatrième, les Schultz, des Lorrains, c'est-à-dire, elle était espagnole, ils avaient des castagnettes dans leur salon, alors vous pensez. Elle n'aurait surtout jamais lié conversation avec les voisins de palier, les Loiseau-Trouvé, des gens avec le cœur sur la main, à qui l'argent ne coûtait guère, à voir comme ils l'avaient facile : ils avaient le logement, près de Robert et Yvonne, c'est-à-dire qu'ils vivaient petitement, lui, courtier en quelque chose, elle toujours à fureter, qui avait toujours une affaire à vous recommander. Depuis le commencement de la guerre, ils avaient sans cesse du monde, et il se faisait des bringues chez eux ! On y bouffait soir et matin, à vous dégoûter de vivre. Ils étaient très gentils avec Bob et Monique, ils leur faisaient tout le temps des cadeaux, des bonbons, des jouets, c'en était gênant. Mais ils l'avaient aussi prévenue, elle, que les Robichon, les beaux-parents de Guillaume Vallier, avaient dit à la concierge que Robert et Yvonne étaient de dangereux agents de Moscou, qu'ils y allaient chercher les directives, et qu'ils trafiquaient de l'or, bien entendu, au magasin.

« Ils ne nous ont jamais pardonné le mariage de Micheline, pour sûr », dit Robert. Ils étaient dans le lit large et profond, un lit de chanson, dans la nuit confiante, la nuit pourtant si noire du Paris équivoque, du Paris de la fausse guerre, du Paris qui était le cauchemar habituel d'Yvonne, mais ce soir encore le rêve de Robert. Ils parlaient doucement, les enfants dormaient à côté, et eux, de se retrouver, cela leur était amer et doux.

« Tu sais ce qu'elle devient Micheline ? dit Robert qui suivait sa pensée.

— Non..., dit Yvonne, non, je ne l'ai pas revue depuis la mobilisation de Guillaume. Je crois qu'elle non plus, elle ne revoit plus ses vieux, ils ont eu des mots en août, tu te souviens... et depuis qu'elle habite le quatorzième... Elle n'a pas de raison de s'arrêter au magasin comme autrefois... Aussi peut-être qu'elle n'ose pas. Je sais que Guillaume est à Carcassonne... Mme Robichon me l'a dit en septembre, je l'avais rencontrée à la cave... Ils parlèrent de Pierre Cormeilles, ce jeune professeur qui avait l'habitude de venir discuter avec Robert depuis la conférence qu'il avait donnée aux Amis de l'URSS, sur les expériences agronomiques là-bas. Mobilisé aussi. Rien d'étonnant qu'il n'écrivît pas. Pas parce qu'on s'était disputé fin août. Ses opinions politiques n'étaient guère connues, mais sait-on jamais... « Je pense très souvent à lui, dit Robert. Je me demande, et cela comment l'expliquerait-il ? Au fond, il me manque. Tu imagines, si j'avais quelqu'un comme lui au régiment, quelqu'un à qui parler... » Et il reprit le thème des PR, raconta une longue histoire de vol dans le château où ces Messieurs de la 3e compagnie faisaient popote. Les méthodes d'interrogatoire des gens de la Sûreté... Il se laissait aller, bavardant à mi-voix, c'était d'une étrange douceur, comme les cheveux d'Yvonne contre lui. Il faisait chaud, tranquille. Très rarement dans la nuit, le passage d'une voiture laissait croire à l'existence d'un monde menaçant : encore ce rappel faisait-il mieux sentir la profondeur du refuge et le bonheur de la nuit.

« Je me suis donné pour règle, disait Robert, de ne jamais discuter avec les officiers, de ne pas relever leurs commentaires, leurs provocations, ni même leurs taquineries, qu'ils pensent ce qu'ils veulent ! Je ne vais pas faire de l'agitation avec des gens comme ça. Mais parfois, avec un brave type comme Watrin...

— C'est définitivement un brave type, ce Watrin, alors ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Pour m'avoir averti de l'histoire des PR, et puis cette histoire du petit à qui la police... Avec lui, ça me gêne parfois de ne pas

savoir que répondre. On a les événements par les journaux, et on a beau se dire en général que ce sont des mensonges. On ne peut pas toujours contester les faits. Tu comprends, avec la Pologne, on était encore au courant d'avant. Mais qu'est-ce que je sais de la Finlande? Et puis cette histoire de Thorez qu'on vous fiche dans les pattes... Au fond, je comprends bien : Watrin, il me dit des choses, pour voir ce que je répondrai, peut-être pour savoir que répondre à d'autres. Et j'ai beau faire, je le vois bien, il ne veut pas en démordre, de me prendre pour un membre du Parti...

— Vous n'écoutez jamais Moscou? » demanda Yvonne en se retournant dans le lit. Il la suivit, et étendit le bras par-dessus elle :

« Tu penses! Jamais. Pour se faire coincer! On est surveillé, tu n'imagines pas... Et puis pour ce que c'est intéressant!

— Comment le sais-tu, si c'est intéressant, puisque tu ne l'écoutes jamais?

— Oh, deux, trois fois, à la popote, le Lieutenant Gautier a fait exprès de mettre la radio dessus, histoire de voir la gueule que je ferais. Il en a été pour ses frais. Ils ne disent jamais rien qui en vaille la chandelle.

— Je ne suis pas de ton avis. »

Robert brusquement se tut. Qu'est-ce que cela voulait dire? Il était si loin de l'idée qu'Yvonne, là, dans cette pièce, avec l'appareil qui était à portée de sa main, à côté du lit, pût écouter Moscou, que cela lui prit un long moment de silence à le réaliser. Yvonne ne disait rien. Il reprit : « Qu'est-ce que tu veux dire? Tu écoutes Moscou, toi... enfin, tu l'as écouté parfois?

— Je l'écoute tous les soirs, dit-elle d'une voix ensommeillée.

— Yvonne? Tu n'y penses pas! Qu'est-ce que tu dis? »

Il s'était assis dans le lit. Elle bougea les épaules et murmura : « Oh, mon chéri, j'allais dormir... Qu'est-ce que tu as? » En tâtonnant, elle se rendit compte qu'il s'était assis dans le lit.

« Tu n'es pas raisonnable, gronda-t-elle doucement. Viens près de moi... » Mais il se lança dans un long discours pour lui prouver qu'elle était d'une imprudence coupable : il y avait Bob et Monique d'abord, et puis lui à l'armée, qui la croyait sage, et à qui cette seule idée pouvait rendre quelque tranquillité, au milieu des pièges qui l'entouraient. S'il devait tout le temps trembler pour elle et pour les petits maintenant! D'ailleurs qu'est-ce que Radio Moscou pouvait bien lui apprendre? Les voisins pouvaient entendre...

Yvonne était réveillée pour de bon. Elle étendit la main et alluma la lampe de chevet : trois heures moins le quart.

« Tu ne l'as pas écouté ce soir, Moscou, tout de même, dit Robert.

— On avait à se parler. Je peux bien passer un jour.

— Tu es folle... A quoi ça te sert?

— Eh bien, imagine-toi que moi aussi j'ai mes Watrin, des gens à qui je veux savoir que répondre...

— Yvonne? Tu parles de ces choses-là avec les gens? Avec qui, par exemple?

— Eh bien, les Loiseau-Trouvé... Ils ne sont pas si bêtes, tu sais. Et puis les Schultz. Elle est espagnole, alors, comme sa famille n'était pas pour Franco...

— Tu es insensée : est-ce que tu les connais, ces gens-là? Ils te font parler. Ce sont des trafiquants, des gens mêlés à toute sorte de...

— Écoute, Robert, je les connais autant que toi ton Watrin, et puis est-ce que tu crois qu'il faut nous supprimer nous-mêmes ce qu'on nous laisse encore de liberté? La vie n'en vaudrait pas la peine.

— Mon Dieu, gémit-il. Ma petite Yvonne! Moi je m'en fiche, mais que toi... »

Elle réteignit la lampe, et se pelotonna contre lui.

« Grand bête, froussard, dit-elle. Je suis très prudente, va. Il ne faut pas t'en faire. »

Il l'embrassa tendrement, puis se mit à rêver. Où avait dérivé sa tête ? Toujours est-il qu'avec un air d'inconséquence, ou enfin quelque chose qu'Yvonne jugea comme de l'inconséquence, après ses propos épouvantés, il demanda : « Alors, comment est-ce qu'elle explique l'histoire de la Finlande, la radio de Moscou ?... Je vais te dire : je crois vraiment que je devrais essayer de parler de tout ça avec ce Barbentane... mais voilà, le diable, c'est pour aller à La Ferté-Gombaut sans se faire remarquer, et avec un prétexte plausible ! »

XI

Depuis que le gros de la compagnie a rejoint le colonel, La Ferté-Gombaut est calme. Les Russes, c'étaient les Russes qui mettaient la pagaye. Ils sont presque tous partis. On n'entend plus leurs cris, le soir, quand ils étaient saouls et qu'ils se bagarraient avec les types de Saint-Denis ou d'Argenteuil. Du côté de la briqueterie, il y a la baraque qui a flambé. Au-delà, on arrive à ce grand portail de bois brun-rouge, avec le jardin qui reste un fouillis même l'hiver, à cause des essences persistantes, et l'allée qui tourne avant qu'on ait vu la maison. C'est là qu'habitent le lieutenant Barbentane et son sous-lieutenant. Une villa moderne, assez grande, mais mesquine d'architecture. Tout le confort, par exemple. Quand il y avait le capitaine Blaisin et les autres, surtout que Mme Blaisin était là, ça faisait de l'animation. Maintenant les deux officiers vivent un peu en marge de la demeure trop grande, qui appartient au maire du patelin, naturellement absent : c'est M. Lefebvre-Mazzola, vous savez bien, le Lefebvre-Mazzola dont les couleurs triomphent si souvent à Longchamp, le Lefebvre-Mazzola des Entrepôts, le roi de Bercy... Il ne vit pas ici, bien sûr. Le capitaine Blaisin a pesté quand il a quitté cette demeure coquette, et Mme Blaisin a repris le chemin de Paris. Robin, le sous-lieutenant, est triste. Il croyait flirter avec la femme du capitaine. Mais Armand, lui, se sent heureux de cette solitude. Finies, les conversations sans fin, avec les piques lancées, les insinuations. Il est son maître. Et ces Russes blancs qui mettaient les hommes hors d'eux...

On voit bien dans Armand qu'il est quelqu'un de rongé par un mal ancien. Mais tout en lui, la quarantaine atteinte, tout, sauf le feu qui l'habite, couvant, à peine visible parfois à cette lueur des yeux, cette espèce d'enthousiasme d'enfant que rien n'a pu tuer, et qui a ses explosions, tout en lui a si bien séché qu'il n'a plus même été bon pour la réforme. Le médecin le lui a dit : votre poumon, celui qui a cette cicatrice, eh bien, il n'en est que plus solide ! C'est comme si on lui avait mis une armature d'acier... Et puis un homme comme lui, avec le dossier qu'il a, on ne vous le réforme pas facilement. C'est dangereux, en temps de guerre, de vous laisser un homme comme ça dans le civil. Armand, d'ailleurs, n'avait pas le goût de se faire réformer. C'est curieux, il y a en lui quelque chose de militaire. Il n'a pas gardé si mauvais souvenir que tout ça de l'autre fois, de cette horreur pourtant. La vie au grand air lui convient. Ça ne valait rien pour lui, *L'Huma*, les salles de rédaction mal aérées. Avec ça, il aime s'occuper de ses hommes. Ces types jetés là, on ne sait trop pourquoi, des êtres humains, chacun avec une tête, un cœur... tout le

souci des leurs abandonnés... A la rédaction, on finissait par ne plus s'intéresser qu'aux faits, à ce qui arrive aux gens et qui est bon à mettre dans le journal, mais on perdait de vue les gens... ceux à qui rien n'arrive... ceux qui sont pourtant le monde comme il va... Alors, bon, voilà Armand Barbentane lieutenant à la 1re compagnie de ce régiment régional de travailleurs. Il a pour ordonnance un petit homme à face de kobold, sorti d'un Moyen Age grimaçant, qui, seul de son espèce dans le régiment, ne quitte jamais son masque à gaz. On a creusé dans les champs à trois cent cinquante mètres du village, un hémicycle de tranchées qui fait partie du système de défense appelé couramment *ligne Avoine*, et qui n'a rien d'une ligne d'ailleurs, ni de quoi que ce soit : car personne n'est capable d'expliquer ni sur le terrain, ni sur la carte, quel plan a présidé à ces retranchements tracés dans tous les sens, à des kilomètres d'intervalle. Il y avait l'ordre de creuser, on a creusé. Personne ne discute. Surtout pas le lieutenant Barbentane. Qu'est-ce qu'il pense? Qu'est-ce qu'il fait? On le surveille. On l'a surveillé étroitement sans pouvoir le prendre en faute. Il sait très bien que le soldat Durand, récemment apparu au bureau de la compagnie, n'a pas la plus petite raison de venir tous les jours, à bécane, faire un tour à La Ferté-Gombaut, puisque le bureau est maintenant au patelin du colonel. Pas la plus petite raison, excepté de surveiller le lieutenant Barbentane, bien sûr. Alors, on le voit traîner dans le village. Faire l'inspection des travaux. Entrer brusquement au petit café à côté de la mairie pour se réchauffer. Avoir avec les civils des conversations mystérieuses. Offrir une cigarette à un type des cuisines. Trouver des prétextes pour pousser le portail chez M. Lefebvre-Mazzola, et probablement pas avec l'idée de demander un tuyau pour les courses. Papoter avec le gardien, qui se tait brusquement si le lieutenant s'approche. Personne n'avait l'air de s'en étonner. Barbentane ne le voyait pas. Il le regardait avec des yeux vides. Il avait assez à s'occuper du logement de ses hommes, de leur faire aménager leur logement, pour que le vent n'y souffle pas; de les envoyer couper du bois; de les mener faire une marche, pour que leurs genoux ne se rouillent pas tout à fait; d'essayer de leur faire comprendre que mieux valait encore travailler à une tâche absurde, que de ne pas travailler du tout. Il avait pris pour principe de ne jamais les voir séparément. Pour eux, autant que pour lui-même. Et puis, les propos qu'un d'eux lui avait tenus une fois, au début... devoir se demander : celui-là, est-ce que c'est un provocateur? Non. Il gardait ses distances. Les hommes l'avaient compris : ils craignaient de lui nuire. A peine une fois, dans la rue, le soir, l'ombre déjà tombée, un type : « Excusez, mon lieutenant... les copains m'ont chargé... on ne veut pas vous faire des ennuis... on comprend... mais vous savez, si vous aviez besoin de quelque chose... »

C'était comme une phrase entendue en rêve. Tout se passait comme s'il n'avait pas pu bien voir cet homme, le reconnaître. Quand il le croisait, en plein jour, il se disait : c'est lui... et puis peut-être que je me trompe? Il savait bien qu'il ne se trompait pas. Ils n'étaient pas nombreux, les hommes, à avoir cette carrure. Blanchard, Raoul. Un métallo. Un Parisien. Dans ses notes, il y avait qu'il avait fait la guerre d'Espagne. PR, quoi. Jamais ils ne se parlèrent, Barbentane et lui. Mais quand ils se croisaient, le cœur de l'officier battait, l'autre détournait les yeux. Ils avaient entre eux ce secret lourd et ardent. Tout se passe comme s'il n'y avait plus rien. Mais rien n'est rompu. Rien n'est rompu.

Dans tout ça, il y avait un miracle. Armand avait tapé dans l'œil du colonel. Le colonel, tout le monde disait que c'était une ganache. Et peut-être que c'était une ganache. Mais en attendant, c'était drôle et commode de lui avoir tapé dans l'œil. Il devait être fasciné par l'idée qu'Armand était un

communiste. Fasciné. Il y a des hommes que l'abîme attire, et pour lui c'était sûrement là un abîme, une chose incompréhensible, qu'un communiste. Aussi, peut-être, voulait-il se conduire avec grandeur devant cette chose incompréhensible, avec générosité devant ce crime inexplicable; peut-être voulait-il montrer au malheureux tombé dans cette erreur sans excuse que, lui, le colonel, il n'était pas comme la propagande avait dû le faire imaginer à Barbentane, peut-être comptait-il, à force de magnanimité, frapper un grand coup dans ce cœur perverti... peut-être... Il avait une façon d'adoucir sa voix, de se mettre à la portée, quand il parlait à son lieutenant... Les occasions n'étaient pas fréquentes. C'était assez étrange. Qui sait? Cet Avoine, dont tous se moquaient, au fond, il se pouvait que ce fût tout bonnement un brave homme. On va chercher bien loin l'interprétation de faits si simples...

La guerre, une belle saloperie! Leur guerre. Mais cette fois encore, d'un malheur, il peut naître un grand bien. L'URSS, comme elle s'en tire! Je sais bien, ils disent qu'en Finlande, ça ne marche pas fort... Il y a trois mois qu'ils font la guerre, eux, sans avancer d'un pas, et il leur faudrait que les Russes enfoncent dans les huit jours une ligne fortifiée réputée imprenable, qu'ils ont tous ensemble collaboré à établir. Où on en est pourtant! ce qu'il aurait fallu pour en arriver là : la Pologne, tous les pays baltes! et puis en quelques semaines, sans verser le sang... Oui, oui, la Finlande : attendez, attendez seulement...

Quand on voit ça, il y a des choses qu'on comprend tout de même, et Armand se disait, cette fois encore, s'il en échappe, Maurice, eh bien, ça ne sera pas pour rien. Ça prenait ce tour-là dans ses pensées. Quand il pensait à l'avenir, il voyait d'abord Maurice. S'il avait pu voir Maurice, parler avec Maurice...

D'un grand mal, il peut naître un grand bien.

Une fois qu'on l'avait appelé chez le colonel, à propos des travaux, après une visite au bureau de la compagnie, d'où précisément Durand était absent, qui devait rôdailler vers La Ferté, Armand, dans les rues du village, ayant échangé quelques mots avec Watrin et Gautier, se dirigeait vers l'autre bout du pays pour aller présenter ses respects au commandant de Naplouse, quand il s'entendit appeler au coin d'une ruelle. Il y avait là un soldat avec une moustache noire, un peu rougeaud, emmitouflé dans une pseudo-canadienne, faite d'un imperméable auquel on avait mis un col de mouton, qui battait le pavé de la semelle, et d'une grimace de l'œil l'invitait à se détourner de son chemin. Cette tête ne lui était pas inconnue, il s'approcha. L'autre avait filé devant, comme pour se mettre à l'abri des regards.

« Alors, dit-il, tu ne me reconnais pas? Lombard... »

Lombard? Lombard... ah, oui. Un conseiller municipal ou quelque chose comme ça, dans une des localités de la banlieue est.

« Je ne te savais pas au régiment..., dit Barbentane.

— Farceur! s'esclaffa l'autre. Quand on était encore à Coulommiers, tu m'as même vu à poil! Parfaitement, à la visite, tu es venu parler au toubib qui était en train de m'ausculter. Mais pas de veine, j'ai eu beau souffler, il n'a pas voulu me réformer.

— Excuse-moi, je ne t'aurais pas reconnu, probablement à cause du costume... »

Ils rigolèrent un coup. Mais Armand se méfiait un peu. Il n'a jamais aimé le genre familier dans le Parti. L'autre racontait déjà d'abondance ses histoires. Il est à la 2e compagnie, chez Mestre. C'était ce cochon d'Avoine...

« Alors, il ne va pas nous laisser mettre les bouts. Ton colonel? Les gens disent que tu es son chouchou... »

Oh, ce langage, pensa Armand.

« Les gens se trompent, dit-il sérieux comme un pape, c'est Gamelin qui est mon copain...

— Blague dans le coin, tu ne peux pas me pistonner, pour que je me tire dans le civil? On se fait chier dans le militaire...

— Dis donc, tu es devenu grossier depuis que tu ne fréquentes plus ta cellule. Je ne crois pas que je puisse vraiment te rendre service.

— Attends, reprit l'autre, que je te montre quelque chose! »

Il sortait de sa poche un journal plié : « Regarde un peu... » C'était *Le Populaire*. Armand s'étonna. Lombard le bouscula pour le faire passer à la dernière page, là où il y avait la rubrique militaire. Une note en petits caractères y parlait de leur régiment, accusait Avoine de ne pas respecter les ordres ministériels et de garder les hommes de la classe onze indûment sous les drapeaux, mettait en cause l'officier de ravitaillement qui touchait sur la barbaque pourrie, etc. Lombard riait très fort : « Hein? C'est tapé? Qu'est-ce que t'en dis?

— Tu as vu ce qu'il y a en première page, à propos de la Finlande?

— S'agit pas de la Finlande. Bien sûr, c'est moi qui les renseigne... on se débrouille... j'ai un copain... »

Barbentane fit la grimace : « *Le Popu*... tu n'es pas dégoûté...

— Eh bien, où veux-tu qu'on fasse passer ça, peut-être? C'est toujours ça de fait contre les militaires! Tu sais, ils le lisent, le colon, le Gautier, les autres : ça les fait râler, ils se demandent qui c'est... »

Armand hocha la tête. Il n'aurait pas fait ça, lui. Peut-être avait-il tort. Ou qui sait, il se laissait influencer par sa tranquillité relative. Il était officier, lui. Parfois difficile de démêler ce qui est bien, ce qui est mal.

Mais indiscutablement, entre le colonel et Léon Blum, il préférait le colonel. Il dit : « Tu ne vois pas que tu les aides à faire leur démagogie, non?

— Ah, dis donc, tu dates un peu... il n'y a plus d'*Huma*, alors! A une situation nouvelle, il faut une nouvelle tactique... »

Et là-dessus Lombard fit une citation qu'il dit être de Lénine, mais qui parut bizarre à Armand. Il n'eut pas le temps d'en demander la référence : Watrin venait de se montrer au bout de la ruelle. Les deux hommes s'écartèrent assez brusquement.

L'avocat les regardait avec ses gros yeux aux paupières lourdes. Il haussa les épaules; ils s'éloignèrent comme des gens qui n'ont rien à faire l'un avec l'autre.

« Bah! dit-il pour lui-même, ce n'est pas le désert de Gobi!... »

⁂

La colère contre le colon monte dans le régiment. On le rend responsable de tout ce qui va de travers. Des tracasseries. Du ravitaillement. Du temps qu'il fait. Des chaussures percées. Les officiers y sont pour beaucoup. Quand les hommes rouspètent, ils flanquent tout sur le dos d'Avoine. Entre eux, ils ne ménagent pas le colonel. Le comble a été mis à leur mauvaise humeur par une série de circulaires signées Daladier qui annoncent le renvoi dans leurs foyers des lieutenants au-dessus de cinquante ans, des capitaines au-dessus de cinquante-cinq, des commandants au-dessus de soixante... Bien, c'est tout simple : tout le monde va rentrer chez soi. Beausire dit que ce n'est pas encore tout fait : on a bien vu pour d'autres choses, ces circulaires-là, ce sont des bulles d'essai. Et puis on se met à discuter, il y a des gens qui font agir des influences... Non mais, c'est vrai, qui est-ce qui resterait? Gautier tangent, Mestre peut-être... Sans parler de Sivry. Le plus furieux de tous, c'est Naplouse : le commandant tonne littéralement. Il a contracté un engagement

pour la durée des hostilités, c'est tout ce qu'il veut savoir. Aucune clause de cet engagement n'en prévoyait la dénonciation unilatérale. C'est absolument malhonnête.

« J'ai pris mes dispositions en conséquence. Ma femme et ma fille se sont installées en province, elles ont loué une maison : je les ai laissées faisant des frais, on ne vit pas au jour le jour... Et maintenant !

— Vous auriez toujours votre retraite, mon commandant, observa Watrin.

— Vous n'allez tout de même pas comparer la retraite à la solde d'un commandant en activité en temps de guerre, avec les indemnités ! Non, Watrin, vous qui êtes un homme de loi, vous m'étonnez, littéralement vous m'étonnez ! Un commerçant, qui a passé un marché, même si les circonstances changent pendant le temps de la livraison, le cours varie, est tenu d'en observer les conditions. Un boursier, tenez, achète à terme... si, à la fin du mois, il disait j'ai changé d'avis ?

— L'armée n'est pas la Bourse, mon commandant !

— Non, mais à la Bourse comme à l'armée, une parole est une parole. »

Watrin, non plus, de son côté, n'est pas très content. Mon Dieu, il ne rêvait pas plaies et bosses, mais enfin, il s'est engagé, il lui paraissait impossible, le pays en guerre, de rester au Palais, et puis voilà. Les autres, les imbéciles de *L'Intran*, qui ont annoncé son départ avec des fanfares qu'on ne leur demandait pas, ils l'ont mis dans une jolie situation. Avoir fait un petit tour dans le Mulcien, et s'en revenir. Il se sentait ridicule. Il le dit à Gautier.

« D'ailleurs, mon cher, si nous sommes tous au carnet B, comme vous le dites... comment cela se fait-il qu'on nous relâche ? »

C'était au bistro de la place ; au-dehors, près de la fontaine de fonte, dont le bassin était enneigé, une voiture à âne était arrimée. A l'heure de l'apéritif, il n'y avait pas grand monde, mais Durand dans un coin s'était soulevé à l'entrée des deux officiers.

« Parlez pas si haut..., soupira Gautier, avec son geste du médius de droite à gauche pour se lisser la mèche sur le crâne, et de l'épaule il montrait le policier. Moi, je ne vous ai répété que ce qu'on m'a dit. Mais on peut s'expliquer la chose. D'abord les règles générales sont faites pour le grand nombre, le carnet B, c'est tout de même l'exception.

— Tout de même !

— On a trop de monde, puisqu'on ne se bat pas, qu'il n'y a pas de casse. La guerre ne se passe pas comme on l'avait imaginée à l'État-Major. Alors pourquoi supporter de pareilles dépenses ? Vous vous représentez en réalité ce que ça touche, un bonhomme comme Naplouse ? Allez, je comprends qu'il se cramponne... Et puis, pour ce qui est du carnet B... » Il loucha du côté de Durand... « On peut imaginer aussi que, voilà, la conception même des suspects dans l'armée a changé avec les événements. Ceux qui étaient dangereux aux yeux de l'État-Major de 36, 37, 38... qu'on avait mis sur la liste... aujourd'hui, en face du péril bolchevik... alors, il n'y a pas d'inconvénient à les rendre à la vie civile... »

Pourquoi y était-il, Gautier, au carnet B ? Il n'avait pas l'air de s'en étonner. On ne pouvait pas le lui demander. Il laissait entendre que les Anglais y étaient pour quelque chose : mais qu'est-ce que ça signifie ? Qu'il y ait une pression politique de Londres, surtout quand on fait la guerre ensemble, pour le choix des ministres, c'est évident : mais jusqu'à éplucher le dossier militaire des lieutenants ! En attendant, quel âge avait le colonel ? Tout le monde faisait des vœux pour que les nouvelles mesures le missent hors de service. Il y avait déjà pas mal d'hommes qu'on avait renvoyés dans leurs foyers, des ouvriers réclamés par des usines militarisées, des gens qui s'étaient débrouillés. Si on

perdait Avoine, avait-on dit à Meaux dans les bureaux au commandant Müller, il était plus que probable qu'on ne toucherait pas un autre colonel. Alors, quoi? qui commanderait? Le bruit de la dissolution du régiment courait à l'état endémique. Non, mais des fois! On vient à peine de le former, ce régiment, et on le dissoudrait! Quel spectacle! D'après des tuyaux venus de Paris, par le médecin-chef, les RRT, régiments régionaux de travailleurs, cesseraient d'être régionaux, et seraient des RT tout court, on les ferait valser sur les arrières du front, comme le RRT qu'on avait sur notre gauche et qui est grimpé dans les Ardennes, on disait parce qu'il y avait eu une mutinerie contre les officiers... mais ce serait simplement un premier départ. Bon, alors, et nous? la ligne Avoine? on va la laisser comme ça en plan? C'est ça qui va faire rigoler les gens du génie! Ils prendront la suite.

Le commandant de Naplouse confia à Mariéjouls qui lui rapportait ces bobards, que, selon lui, tout cela venait de Müller. « Vous saisissez, docteur... Müller crève d'envie de commander un régiment. Avoine parti, moi renvoyé dans mes foyers, c'est lui qui assure l'intérim... »

Au fond, Naplouse préférait encore le colonel au commandant Müller. Un crétin, mais tout de même un homme fréquentable. Pas tout à fait de son monde. Müller, vous ne l'avez pas regardé, mon cher! Les bas-fonds. Vous n'imaginez pas ce que des cocos de ce genre-là ça peut trafiquer en Indochine... Vous vous faites une idée de ce qu'ils gagnent avec les variations du cours de la piastre? Ah, on s'étonne de ne pas être aimé aux colonies!

Dans tout ça, que devient la guerre? Les Anglais annoncent qu'ils fourniront du matériel à la Finlande. Alors, ça ne se présente pas comme une campagne rapide. Vous pensez que dans ces conditions personne n'a envie de rentrer dans ses foyers. Personne? De nous autres, je m'entends. Ceux pour qui porter l'uniforme est, et demeure, un honneur.

Parce que les demandes pleuvent dans les bureaux, de ceux qui ont de bonnes raisons pour redevenir pékins. Le patriotisme ne les étouffe pas. Ah, ce ne sont pas des gens qui vivent pour leur drapeau!

Là-dessus, une arrivée a fait sensation dans le village. On en a même parlé à Malemort et le capitaine Balpêtré qu'on ne voit jamais est venu faire un tour par ici sous le prétexte de présenter ses devoirs au colonel. On a vu apparaître dans les rues, aux côtés d'Avoine et du médecin-chef, un personnage du plus haut pittoresque, une espèce de mousquetaire, avec une grande cape noire sur un costume de militaire d'opérette, des bottes à revers, le bonnet de police avec quatre galons. De quelle arme relève-t-il? il a une barbe noire en pointe, des moustaches qui se relèvent de part et d'autre des narines... Il est flanqué d'un sous-officier tout plein mignon, un blondinet, et déjà on en cause... Il fait popote chez Avoine, visite avec lui les cantonnements. Il paraît que c'est un professeur de cuisine. Il vient apprendre aux cuistots à faire des plats pour diversifier l'ordinaire. Ça, c'est une nouveauté de cette drôle de guerre, comme on dit dans les journaux. C'est clair que les soldats s'empoisonnent à ne rien faire et que la question becquetance prend des proportions. Les amuser avec ces histoires de cordon-bleu, pas une mauvaise idée... Ce héros de Dumas père, on le soupçonne d'être fardé, de la poudre ocre tombe sur le col de velours de sa cape, il n'est pas de la première jeunesse : le noir du poil, c'est de la teinture, il a la peau comme un pruneau fripé, et sous les yeux des poches pigmentées. Il parle haut, on se répète ses mots, il fait des plaisanteries obscènes, incommode les lieutenants et les capitaines par ses propos désinvoltes. Avec ça, Avoine, qui doit être le premier choqué, est aux petits soins avec lui. Il a convoqué l'arrière-ban des officiers pour voir le bonhomme confectionner, à la cuistance de la 2e compagnie, une mayonnaise dans un

tonneau, de quoi tourner le cœur d'une section entière. Et il ne la rate jamais, vous savez, sa mayonnaise! Il a un truc, hop! elle monte d'un coup, c'est impressionnant...

Mariéjouls, qui le tient du médecin-chef, confie à Watrin que le RRT qu'on a fait filer dans les Ardennes, eh bien, c'était juste après le passage de ce personnage. Alors, Avoine, il se méfie. Bien sûr, qu'est-ce que vous voulez que ce soit que le cuisinier? Un type du Deuxième Bureau qui vient, comme ça, se faire héberger cinq, six jours dans un régiment, pour savoir ce qui s'y passe de l'intérieur... Avoine a une venette. Qu'est-ce qu'il craint? De perdre son commandement, bien sûr. Le comble, c'est que le cuisinier, eh bien, il ne paye pas sa quote-part à la popote : il se fait inviter. Et son petit sergent itou. Naturellement, il trouve la table d'Avoine détestable, il fabrique des entremets. Le pis, c'est qu'il adore l'ail, qu'Avoine ne peut pas sentir. Mais il n'y a rien à faire : il en fait fourrer partout, tant pis pour Avoine! Il dit qu'une gousse d'ail au réveil, c'est la santé. Parfaitement. Ça vous fourre l'épithélium, c'est son expression. Un homme qui s'est graissé le conduit avec de l'ail résiste à toutes les infections, les microbes foutent le camp sans insister. Probable qu'ils n'aiment pas l'odeur... Avoine doit être de la famille des microbes.

Gautier a déjeuné chez le colonel. Le mousquetaire lui a expliqué que les cheveux tombent chez ceux qui ont une mauvaise hygiène alimentaire. Il a remis cela avec la gousse d'ail. Le commandant Müller était là, invité. Ce gros homme luisant avait une idée de derrière la tête, qu'il cachait mal. Il voulait enlever le cuisinier au colonel, l'emmener trois ou quatre jours dans son cantonnement : « Vous verrez, j'ai une popote... » Est-ce qu'il veut le circonvenir pour poser sa candidature à la succession d'Avoine? En attendant, le personnage flatte la manie du colonel.

« Ah! dites donc, mon colonel! j'ai fait un saut à Paris hier après-midi, comme vous savez... oui, je me suis occupé de votre affaire... Au fait, quand j'ai dit que j'étais dans ce régiment, quelqu'un m'a tout de suite sauté sur le poil et parlé de vous, Müller... » Il a quatre galons, alors il se considère comme commandant lui-même, bien que de toute évidence, il n'y ait pas d'équivalence entre les grades avec le corps inexistant des cuisiniers... mais le médecin-chef avec ses cinquante ans sonnés, qui n'est que capitaine, il l'appelle *mon petit docteur*... « Oui, Benedetti... vous le connaissez bien, Benedetti? Il m'a donné des précisions qui vous intéresseront, mon colonel... avec le métier que vous faites ici, votre beau régiment... » Avoine ne sourit pas, le cuisinier se refile un grand verre de pontet-canet, il a fait acheter à l'épicière du pontet-canet pour remplacer le gros rouge de l'ordinaire dont le colonel jusqu'alors se suffisait. « Oui... Benedetti m'a donné des précisions : la ligne Painlevé, qu'on appelle Maginot par un abus assez singulier du langage, parce que enfin c'est Painlevé qui l'a fait exécuter, Maginot, Maginot... »

Le colonel ne défend pas Maginot. Gautier est écœuré. Painlevé! Ils donnent maintenant à Painlevé la gloire de Maginot, uniquement parce que Painlevé était franc-maçon, c'est clair. L'abominable politicaillerie... Bien sûr, le cuisinier est de ce bord-là. Les rois avaient des astrologues, les Daladier ont des cuistots, c'est dans l'ordre. Qu'est-ce qu'il raconte de la ligne Maginot, en attendant, celui-là? « En trois mots, mon colonel, il a été fait un travail cyclopéen, cyclopéen... c'est le mot... La ligne Painlevé a été puissamment renforcée et prolongée. Prolongée dans le Nord et dans le Jura. Oui. Dans le Nord. Et dans le Jura... Un travail cyclopéen. En trois mois. Combien aurait-il fallu d'années, sans la mobilisation, toute la nation remise au travail? Au fond, M. Hitler nous a rendu un fichu service. Ah, ah, le gaillard! il ne comptait pas que nous mettrions comme ça à profit le temps qu'il nous laisserait, pendant

qu'il est occupé à l'est! Et je ne parle pas du magnifique boulot que des unités modestes mais méritantes poursuivent sans éclat à l'arrière, creusant des lignes antichars... mais vous savez mieux que moi de quoi je parle! »

Il lève son verre, le colonel s'incline, Müller ricane, le médecin-chef se penche à l'oreille de Gautier et murmure d'un air malin : « La ligne Avoine! » Le cuisinier essuie le vin rouge sur ses moustaches et poursuit :

« Si le rôle de ces lignes fortifiées modernes était encore discuté l'été dernier, aujourd'hui que nous avons vu Hitler franchement caner devant l'attaque de notre front, et les Russes arrêtés devant la ligne Mannerheim... plus personne, non, plus personne n'en conteste l'efficacité. L'efficacité. Vous représentez-vous, mon colonel, le caractère formidable du travail complémentaire accompli depuis septembre? Quelques chiffres vous en donneront une idée. Quelques chiffres que je tiens de Benedetti, de votre ami Benedetti, mon cher Müller... On a posé en trois mois seize millions cinq cent mille mètres carrés de réseaux de fil de fer barbelé; soixante-cinq mille tonnes de ronces ont été déroulées et fixées au sol à l'aide de plus de quatre millions de piquets... Vous vous représentez, quatre millions cinq cent mille mètres cubes de terre et on a utilisé près de sept cent mille mètres cubes de béton, cent millions de kilos de fer! En trois mois. Je disais bien. Cyclopéen! Un travail cyclopéen! Alors, maintenant le front est verrouillé, Hitler peut aller se coucher avec ses panzers! S'il aime ça, naturellement! »

L'abbé Boussaigues toussota.

Avoine secouait sa pauvre vieille tête. Gautier le regardait avec pitié. Il croit ce qu'on lui dit, celui-là. Et puis, surtout, il s'enorgueillit d'avoir joué sa part dans ledit travail cyclopéen, avec son magnifique RRT... Ah, tristesse! Le cuisinier est en pleine euphorie : « Tout ça mis en place en trois mois... et toute sorte de travaux, vous vous représentez, la quantité de clayonnage par exemple nécessaire de la Suisse à la mer... les confections de gabions... et tout ça jusqu'aux aménagements les plus techniques... les plus techniques... les plus techniques... Vous avez visité la ligne Painlevé, Gautier? Non? Des châteaux bâtis à l'envers, tout le confort, si vous voyiez ça! Et rien que l'entretien des routes, vous vous représentez...

— Nous n'en sommes pas là, dit Gautier, avec nos modestes terrassements...

— Bien sûr, grogna Avoine, bien sûr... »

Et le cuisinier n'eut pas l'air de remarquer son humiliation : « Tandis, poursuivit-il, qu'en Allemagne, au contraire, à ce que nous savons par nos services de renseignements, c'est à chaque pas qu'on se heurte à des difficultés insurmontables, ou difficilement surmontables, ou qui supposent en tout cas qu'on ait devant soi plusieurs hivers tranquilles... Ils font travailler les prisonniers, et cette main-d'œuvre-là, n'est-ce pas? ne montre pas l'enthousiasme de la nôtre, on le comprend de reste... Leurs travaux sont sans cesse interrompus par le manque de matériel, ils n'ont pas assez de fer, vous comprenez! Et la diphtérie avec ça dans la ligne Siegfried!

— Vous croyez, demanda Müller, que nous tenterons le coup au printemps? Maintenant qu'on peut attaquer par la Finlande...

— Ça, mon cher, ce sont les secrets de Gamelin, il ne me les confie pas! Mais les Américains ont ouvert un crédit de six millions de dollars à la Finlande et le nom d'Helsinki va être donné à une rue de Paris... toutes proportions gardées... et puis, qu'est-ce qui va sortir de la session de la SDN? »

Müller ne répondit pas. Merci, pas de café. Un verre de gnôle, je veux bien. La SDN, rien ne le foutait de pire humeur que ces trois lettres. L'héritage de Briand. Ce parlement inventé pour donner des fromages aux fils à papa. Si

cette guerre doit servir à quelque chose, qu'elle nous débarrasse de la SDN. Et d'un... Que les Alliés en chassent l'URSS, déjà l'Allemagne, l'Italie, le Japon n'en sont plus... A chaque coup, l'importance de cette internationale en sort diminuée...

« J'ai connu une Finlandaise, dit le médecin-chef rêveur, une vraie blonde, pas du décoloré! Elle avait une anomalie très intéressante de l'épitrochlée, d'un côté... »

Müller ne sait évidemment pas ce que c'est que l'épitrochlée. L'abbé Boussaigues déguste silencieusement son Cointreau. Il n'aime pas ce cuisinier-mousquetaire.

⁂

« Excusez-moi, M. Sicaire », dit Serpolet en posant le crayon qu'il venait de tailler, « mais où avez-vous mis les livrets-matricules, vous savez, ce paquet de livrets-matricules?

— Quel paquet? Quels livrets? » grogna Sicaire qui avait la tête ailleurs. « Ah oui, ceux-là... Ils sont dans le placard... Entrez. »

C'était un homme maigre et usé qui avait frappé à la porte. Avec des cheveux gris, un teint terreux, des sillons dans les joues. Il grelottait du dehors. Le grand soleil de midi n'amoindrissait pas le froid. Il frappa ses paumes, souffla sur ses doigts après avoir salué. « Alors, dit-il, encore rien? » Serpolet se retourna, le dévisagea, fit la grimace : « Pas que je sache...

— Enfin, c'est insensé, encore ce matin les journaux...

— S'il fallait, dit Sicaire, croire ce qui est écrit dans les journaux!

— Je sais bien, mais tout de même. J'ai un cousin qui est de ma classe, il est déjà rentré chez lui...

— Probable, dit Sicaire, qu'on aura reçu des ordres à son unité. Ici, néant... »

Dans le très vaste geste de l'ex-sergent, tout le fouillis de la pièce, les paperasses, les gamelles, l'entassement de ceinturons dans un coin, et la décoration des murs, le chromo, les réclames d'amers, sembla d'un coup empaqueté, ficelé, et le lorgnon de Sicaire trébucha. Une grisaille s'empara de ses yeux le néant imprudemment évoqué s'étendit sur toute chose. Sicaire rajusta ses verres du pouce et du médius.

« Ce n'est pas possible, dit l'homme, il doit y avoir une note me concernant...

— Tu t'appelles? » dit le nez en l'air du petit Serpolet, et il n'écouta pas la réponse, puisqu'il la savait de reste, Lemaître était assez canulant : « Lemaître... Lemaître, Gaston... » Il avait ouvert un grand registre, il suivait les noms. « Non, pas d'erreur. Rien encore... »

Lemaître était hors de lui. Il se contenait avec peine. Il faillit frapper du pied. Ses dents grinçaient. On voyait battre la veine à sa tempe droite. « Mais puisque ma classe est renvoyée... pourquoi, pourquoi pas moi? »

Sicaire lui tournait le dos, il tapotait à la vitre.

« C'est l'armée, dit-il sèchement. Il n'y a pas à comprendre. Allez, oust. Est-ce que tu vas oui ou non débarrasser le plancher? »

Lemaître saluait, prêt à rompre, quand la porte s'ouvrit :

« Repos... », le sous-lieutenant de Sivry entrant regarda Lemaître des pieds à la tête : « Qu'est-ce qu'il veut encore celui-là? Tout le temps fourré au bureau... »

L'autre allait recommencer ses explications. Serpolet, avec cet air de déférence où il excellait, grâce à l'effacement naturel de ses épaules, dit à mi-voix au jeune officier : « Vous savez, c'est Lemaître, mon lieutenant, il s'impatiente, avec ces ordres qui ne viennent pas pour la classe onze... »

Sivry haussa les épaules. Il renvoyait Lemaître de la main. Le soldat sorti, il éclata : « Moi, je le comprends, je les comprends, c'est-à-dire, parce que... combien sont-ils ?

— Oh, dit Sicaire, c'est un défilé du matin au soir... Celui-ci, c'est sa femme qui le travaille... Crémière à Saint-Denis... et quand il a été en permission, il n'a pas aimé la façon dont un cousin à lui... qui est de sa classe d'ailleurs... se tenait avec elle... »

Serpolet se tapa la cuisse. Le regard froid et bleu du jeune Sivry le rappela à plus de décence.

« Vous direz ce que vous voudrez, Sicaire, mais, ou on renvoie la classe onze dans ses foyers, ou on ne la renvoie pas... »

Sicaire courba un peu la tête, et assura son lorgnon.

« Il paraît, mon lieutenant... Quelqu'un du bureau du régiment m'a laissé entendre... L'ordre de démobilisation serait arrivé depuis huit jours, mais on ne le transmet pas aux compagnies.

— Toujours la même chose ! » Sivry râlait. « Les effectifs ! Le colonel qui ne veut pas voir s'effriter ses effectifs ! Ça n'a pas deux sous de bon sens. Non, mais je vous demande un peu, Sicaire, est-ce que ça a deux sous de bon sens ? On ne peut pas retenir sans fin des hommes qui devraient être chez eux. Et d'ailleurs dont on ne sait que faire. Ah, ce colonel ! »

Il s'était assis sur le coin de la table où travaillait Serpolet. « Dites donc... Vous avez vu les journaux, ce matin, Serpolet ? Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? L'URSS... c'est fait, hein ? Ils l'ont fichue à la porte de la SDN ? A propos, est-ce que vous avez entendu dire qu'il était arrivé des pardessus civils ? Oui ? On raconte qu'il y en a de pas mal du tout, bien doublés... Si vous pouviez m'en avoir un ? Vous n'avez qu'à aller au magasin et en prendre plusieurs à l'essai. Ah, le commandant trouve qu'on va un peu trop à Paris, ces jours-ci. Il y a eu des incidents à la gare de l'Est, on a chopé un type de la 3e compagnie... »

Serpolet veut dire quelque chose, il tousse. « Qu'est-ce que vous voulez dire, caporal ? Un peu vite, je suis pressé... »

Serpolet a pris son genre le plus humble. « Mon lieutenant... » Enfin, justement, il aurait voulu pouvoir aller à Paris pur la Noël. Sivry fait l'important : le caporal tombe mal, le colonel est de méchante humeur. « C'est que je vais vous dire, mon lieutenant... mon organisation... nous avons une fête... » Son organisation ? Il va demander à banqueter avec son syndicat ? « Mais non, mon lieutenant, vous savez, nous avons un organisme patrons-cadres-ouvriers, avec pour but de développer la collaboration des classes... chaque année... une association professionnelle mixte... je suis secrétaire aux sports et loisirs... et M. Mercereau qui en est le président... »

Ah, c'est l'organisation Mercereau ? Sivry a entendu parler de ça, au temps de l'Exposition 37, quand il y a eu ces incidents, parce que Mercereau faisait embaucher ses gens pour faire échouer les grèves, c'est bien ça ? « Eh bien, Serpolet, vous ferez une demande... je transmettrai avec avis favorable... »

Comme Xavier sortait dans la petite rue en pente, avec ce gel, on manquait à chaque pas de se casser la gueule, Lemaître qui l'avait attendu l'aborda : « Mon lieutenant...

— Encore toi ! Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? C'est entendu que c'est de la connerie, mais on n'a pas reçu les ordres de la compagnie... Adresse-toi au colonel après tout !

— Mon lieutenant, je voudrais vous expliquer... Il y a ma femme...

— Oui, ta femme et ton cousin, à ce qu'il paraît... »

L'homme avait blêmi. Il murmura quelque chose. Puis il dit tout haut, avec

une voix rauque : « Pourquoi est-ce qu'on nous garde à ne rien foutre... à ne rien foutre... ? »

Sivry siffla entre ses dents, toucha sa petite moustache blonde, dévisagea le pauvre bougre pitoyable, fit un petit saut de côté pour chasser une pierre du bout de sa botte et s'éloigna, lui jetant : « Ça, demande-le au gouvernement de la République ! »

Lemaître le regardait partir. Le colonel, la République... Le colonel et la République, quel intérêt pouvaient-ils avoir à ce que lui, Lemaître, Gaston, à cinquante ans, restât, fringué à pleurer dans ce patelin frigorifié, à faire le petit soldat, aux ordres de tous les Sicaire, de tous les Sivry, pendant que personne ne s'occupait plus des gosses, parce que Marie avait la boutique à elle seule, les rassortiments, les comptes, et Joseph qui lui tournait autour... Peut-être que rien n'était fait encore. Rien n'était fait encore, bien sûr. Marie est une brave femme. Mais à la longue. Elle s'ennuie. Alors à la longue... Ça peut se produire chaque jour. Avec ça que quand on revenait pour un jour, en permission, on était tout dépaysé, et puis je ne sais pas, moi, c'est peut-être le bromure...

Il rentrait au cantonnement. Son voisin de lit, Debove, l'ordonnance du capitaine, lui dit : « Ben, ma vieille, tu en fais une gueule ! » Il se jeta sur sa paillasse sans répondre. Il pleurait. « Allons, faut pas, dit Debove, faut pas, un grand garçon comme toi... Toujours rien alors ? »

Lemaître sanglotait, on le comprenait mal : « Le colon, la République...

— Eh bien quoi, la République ? » dit Debove. Il n'était pas sûr d'avoir compris. Et Lemaître grinçait des dents et il sembla à Debove qu'il disait : « Saloperie de République ! »

XII

C'était plutôt une échelle qu'un escalier. « Attention! dit Tinchebray, monsieur le major, vous allez vous casser la gueule! » Cette lampe de poche n'éclairait rien. On entendit marronner Mariéjouls. La section perchait au grenier. Le grenier avait une porte, c'était heureux, rapport aux courants d'air.

Quand on arrivait du dehors, on étouffait là-dedans, ça donnait l'impression qu'il faisait chaud... « Fixe! — Repos, repos... » L'entrée du docteur avec l'infirmier Tinchebray avait figé ces trente bonshommes, campés dans la soupente, dans leurs tenues hétéroclites. La plupart en chandail, ou avec de petits tricots minces, deux ou trois en caleçons, près des paillasses. La hauteur du toit avec ses poutres devinées s'enfonçait dans une nuit pleine de toiles d'araignée, de vieilles poignées de paille; et il pendait à des clous rouillés des courroies, des bidons, sur les murs de torchis. Tout était éclairé par quelques gamelles, des couverts sales, des quarts mal vidés. Des bouts de bougie calés avec du journal enroulé dans des bougeoirs de fortune. Les lueurs ne montaient pas tout à fait jusqu'aux visages des hommes debout, qui avaient quitté la position sur le *Repos* du docteur, mais qui demeuraient en place, suivant des yeux les arrivants.

Cette grande bringue de Mariéjouls, dans son uniforme kaki, le képi de velours rouge basculé en arrière, faisait contraste avec Tinchebray, l'infirmier de la compagnie, un petit blondasse qui avait toujours l'air pris en faute, dans ses tristes nippes de pékin, sur lesquelles il avait passé un ceinturon. Un costume d'été trop clair. On l'avait envoyé chercher le major, à cause de Barnabé. Aller et retour sept kilomètres de La Ferté-Gombaut au bataillon. Foutu Barnabé. Ce n'est pas mon service d'abord. Bien ma veine, pour une fois que ça se produit, juste que ce soit quand Cazals est en perm. Le Dr Cazals était le médecin de la 1re compagnie.

« Monsieur le major, voilà Barnabé... »

Dans cette odeur de laine mouillée, d'hommes entassés, le vent du dehors passait par quelques crevasses du toit qu'on avait mal bouchées. Pas assez pour souffler les lumignons, assez pour qu'on le sentît dans les jambes. Au fond, il y avait des formes couchées sous les couvertures gris fer. Le docteur se penchait sur Barnabé. Une figure chafouine et rusée, un bonhomme déjà grisonnant, avec presque pas de nez, se traînait par terre, où il geignait, un genou fléchi.

Sur sa paillasse aplatie, sentant le plancher sous son ventre, Raoul

Blanchard loucha par-dessus son épaule, et renifla de mépris. Puis se retourna vers son voisin de gauche, Decker, Étienne, et reprit à voix basse la conversation interrompue. Étienne le regardait de sa bonne bouille blême, étendu sur le dos les deux mains sous la nuque. Au-dessus d'eux pendaient les musettes, ils avaient une sorte de planche pour eux deux, où ils mettaient leur tabac, de l'encre, le savon, la main pour se laver, le verre à dents incassable, rose vif. Ils s'étaient organisés. Blanchard disait : « Tu piges si je me la suis fait répéter, celle-là... » mais il s'arrêta, Étienne n'écoutait plus ; lui, il suivait la scène, le major et Barnabé, l'infirmier derrière, et les autres qui regardaient, tout ça dans la demi-obscurité des bougies, cette lumière d'église.

« Ça t'intéresse ? demanda Blanchard, la comédie à Barnabé ? »

Étienne rigola doucement. « Il a dit qu'il se ferait hospitaliser quand il voudrait... » Mais son voisin secouait la tête. « Moi, je n'aime pas les tireurs au cul... » C'était un grand gaillard, Blanchard, une carcasse imposante, et ses épaules faisaient ombre vers Decker.

« Pour l'intérêt qu'il y a, à ce boulot qu'on s'appuie..., dit Étienne. J'en ai mal aux reins, de cette mélasse remuée, et ce qu'ils nous foutent comme pelles. On serait mieux chez soi...

— Pour ça... n'empêche, j'aime pas les tireurs au cul... »

Le toubib avait fait porter Barnabé sur la table. Pas sans pester de la paresse des hommes, des dégoûtants. Pas même débarrassée depuis la soupe, et il était bien neuf heures et demie. Il pensa que le commandant allait encore gueuler parce qu'il avait encore fait faux bond pour le dîner et sans prévenir : Barnabé ne pouvait pas être une excuse... Il avait été faire un bridge à la 3e compagnie et il s'était attardé à Malemort. Là-dessus Tinchebray était venu le chercher... Cet emmerdeur de Cazals ! Pouvait pas être là, non ? « Alors quoi, plus mèche pour la plier ta patte ? »

Sur la table, Barnabé geignait, on lui retirait le pantalon.

« Ça te prend souvent ? »

Tous contemplaient le spectacle avec intérêt. Barnabé disait qu'il le ferait quand il voudrait... Sa jambe maigre pointa du genou dans le caleçon baissé, extraordinairement poilue. Le docteur fit une grimace. Peut-on être si sale ! Il essayait de mobiliser l'articulation. Ah, la rotule démise. Dire que je n'ai jamais su réduire un truc comme ça... Il tapotait sur la rotule.

« Je n'aime pas les tireurs au cul, répétait Blanchard. C'est pas une solution... »

Decker sourit vaguement : il regardait au loin les ombres lumineuses, la scène autour de la table, qui faisait crèche à Noël. Cette idée burlesque, Barnabé comme petit Jésus... La voix basse de Blanchard, leur conversation murmurée... « Et qui te dit, bécasse, que c'est une solution ?

— Ceux qui tirent au cul maintenant tireraient au cul aussi bien si...

— Qu'est-ce que t'en sais ? »

Blanchard grogna. Ses pieds déchaussés sortirent de la couverture. Il y avait un grand trou à sa chaussette, on voyait le talon.

« Ta bourgeoise te tient mal...

— Hein ? Ah ! oui... »

Il avait suivi la direction du regard d'Étienne, il retira son talon sous la couverture : « On se néglige, dit-il un peu honteusement, qu'est-ce que tu veux, on n'a de goût à rien...

— Et il y en a qui tirent au cul. »

Blanchard marmonna quelque chose. On peut ne pas repriser ses chaussettes et ne pas... Un cri comme de quelqu'un qui a reçu un coup à

l'estomac. Tout le monde regarda vers la table. Le Dr Mariéjouls triomphait. D'un coup, d'un seul, il venait de remboîter la rotule luxée, et dans ses mains la jambe pliait, molle!

« Lève-toi et marche! »

Il avait mis à sa phrase l'emphase de la résurrection de Lazare. Barnabé, penaud, s'était assis sur la table et regardait son genou. Il se leva, et, entre les gamelles sales, il fit quelques pas. Il y eut un bruit admiratif qui emplit discrètement la pièce, et qui s'exprima par la bouche de l'infirmier : « Ah, bien merde! » Le docteur les avait eus. Il ne dirait pas à Barnabé que c'était un simple coup de chance. L'autre demeurerait persuadé que son truc n'en valait plus la peine, avec un toubib comme ça. Celui-là, ce n'était pas comme le Dr Cazals! Pas possible de plaisanter avec...

Étienne se tourna sur le côté, s'appuyant sur son coude. « Au fond, demanda-t-il, qu'est-ce que tu as contre les tireurs au cul? » Il y avait une certaine agitation dans la carrée, la porte refermée sur le dos du major. Les hommes se payaient doucement la gueule de Barnabé.

« C'est trop long à dire : ils me débectent... Et puis, c'est pas une solution...

— Tu l'as déjà dit.

— Ben, je le répète... c'est pas une solution. »

Près de la table, il y avait la silhouette du livreur du Bazar de l'Hôtel de Ville, un dépendeur d'andouilles. Il regardait par-dessus l'épaule à Macquart, un tenancier de meublé aux Batignolles, une sorte de pâte molle qui lisait tout haut son journal. Deux ou trois bougres l'écoutaient :

« Les cadres soviétiques sont ignorants; les soldats marquent plus d'empressement à se rendre que de mordant, exception faite peut-être pour quelques unités caucasiennes; les uns et les autres utilisent mal un matériel sur la qualité duquel on ne peut se prononcer. Les troupes de Staline font l'expérience d'un ravitaillement des plus précaire. Elles apprennent à leurs dépens qu'un bon intendant vaut tous les commissaires politiques possibles et qu'on vit en campagne de bonne soupe et non de beau langage, fût-il inspiré du plus pur communisme...

— Ta gueule! » cria quelqu'un de l'autre côté, et une savate vola en l'air, frisant la tête du lecteur. Ça fit du chahut.

Entre le coin de Blanchard et Decker et la lumière, les types qui gesticulaient semblaient grandis par leurs ombres et la lumière qui les éclairait d'en bas.

« C'est Vidal qui lui a flanqué sa pantoufle..., souffla Decker à son voisin.

— Il n'avait pas tort », dit l'autre.

A l'autre bout du grenier, une voix chantait. Une voix claire, pas très haute. Une chanson qui tournait sur elle-même, une chanson simple qui tournait sur elle-même, un, deux vers, puis toujours les mêmes mots, comme une danse scandée sur un rythme primitif, *Mammita mia... Mammita mia...* Les grandes épaules de Blanchard eurent une espèce de frisson.

« Tiens, dit-il, c'est là-bas que j'ai vu ce que c'étaient que les tireurs au cul... »

Cela fit entre eux un silence. Ils rêvèrent.

La voix de Barnabé jura, chargeant de tous les noms ce rebouteux de Mariéjouls. On rigolait. La chanson continuait sans s'occuper de personne : *Mammita mia...* Un des bouts de bougie s'éteignit et fuma. « Moi, dit Decker, je trouve que c'est pain bénit.

— Pain bénit de quoi? » questionna Blanchard. Il était déjà reparti dans un pays qui était comme du seigle brûlé, quelque part du côté de Teruel.

« Pain bénit de quoi ? répéta-t-il.

— De tirer au cul, dit Étienne.

— Pain bénit de tirer au cul ! Tu es légèrement sinoque.

— Pas là-bas, bien sûr, dit Étienne, pas comme vous étiez là-bas, bien sûr. Mais dans cette chiennerie. Tu parles de chiennerie. Qu'est-ce qu'on fout, mais non, qu'est-ce qu'on fout !

— Ça, dit Blanchard...

— Ça ! » dit Étienne. Ils se turent. Ils mesuraient un abîme. Près de la dernière bougie, le météorologiste lisait un bouquin. C'était déjà un vieux birbe, pas seulement pour ses quarante-cinq ans sonnés, mais à cause de cette barbe de pope, où se noyait le visage, une broussaille qui lui valait les plaisanteries. Un savant à ce qu'on disait. Ce nom russe qu'il portait, c'était pourquoi il était tombé, seconde classe, dans ce régiment de perdus. Étienne continua ses pensées :

« Il m'a dit, Greboff, tu sais...

— Ah, l'ours ? Tu lui as parlé ?

— Il est en France depuis avant dix-sept. »

Peu à peu, tous se couchaient. Le petit tailleur juif à la table cousait encore quelque chose dans une étoffe sans couleur, il aplatissait ses coutures.

« Faudrait éteindre ! cria quelqu'un, on va avoir des embêtements avec la défense passive ! »

Ça fit des protestations de tous les côtés. Le petit tailleur agita les mains. C'était lui qui était visé. Greboff ferma son livre. La conversation se poursuivait entre Blanchard et Decker. Tranquille, pas troublée par les autres. Comme de deux hommes dans un bateau, qui ne se cassent pas la tête avec ce que dit la mer. Et Blanchard soupira :

« Si on m'avait seulement dit... Non, mais tu imagines... En être là !

— Tu avais cru quoi ? que tout irait sur des roulettes ? Et allez donc, monsieur est servi...

— Non, je ne dis pas. Mais tu parles de fumiers ! Alors comme fumiers...

— Tu ne le savais pas ? Tu les prenais pour des saintes nitouches, des enfants de Marie ? On n'est pas au bout, tu sais.

— Je sais bien. On n'est pas au bout. Quand tu penses à tout ce qu'ils font, les canailles... Et les copains en URSS qui donnent pour la onzième fois l'assaut de l'isthme de Carélie...

— Tu lis les journaux, toi aussi, je vois...

— Et nous... là, à ne rien faire ! Si on m'avait dit, si on m'avait seulement dit... »

La dernière bougie venait de s'éteindre. On entendit encore des godillots tomber. Quelques paroles s'échangèrent dans la nuit. Déjà un ronflement doux s'élevait, au bout, de l'autre côté.

« Tu dors ? demanda Blanchard.

— Dis pas de bêtises », dit Étienne. Leurs voix s'étaient faites plus confidentielles encore. Decker eut le sentiment que Blanchard s'était mis sur le dos : « Il ne fait pas trop chaud », dit-il, et il essaya d'attraper son cache-nez, qu'il avait mis, plié, sur la planche. Il faillit flanquer le savon par terre.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Blanchard.

— Je prends mon cache-nez.

— Qu'est-ce que tu feras au jour de l'an... c'est vrai qu'il y a plus douillet, en fait de palace... Là-bas, quand il faisait froid...

— Oh, en Espagne il ne fait jamais si froid !

— Ben, mon neveu ! quand ça pince, je te jure que ça pince ! Mais même le froid, tu vois, eh bien, ce n'était pas le même froid...

— Nature, si vous y étiez, c'était bien que vous le vouliez.

— Ce n'est pas ça, la question. Mais je ne sais pas, moi, même le froid, ce n'était pas le même froid...

— Tu l'as déjà dit.

— Ben, je le répète... »

Le silence se fit tout à fait noir. De tous les rêves qu'il contenait. Le type en face ronflait.

« Tu dors? souffla la voix de Blanchard.

— Pas précisément... pourquoi?

— Pour rien... Je rêvais à la mort de Pacot... Je le connaissais de Paris, Pacot... On avait milité ensemble dans le XIII^e^... »

La voix se tut un instant. Étienne ne posa pas de question. La voix reprit, à peine perceptible pour le voisin :

« ... Tu ne te représentes pas ce que ç'a été... quand on est arrivés à Madrid... les gens... ils étaient fous, les gens... Ce défilé dans Madrid... il y avait de tout... des Tchèques, des Serbes, des Allemands, nous autres... oui, il y avait aussi des Allemands... Des grandes banderoles avec écrit *No pasaran*... ça veut dire ils ne passeront pas... Tu te représentes, Franco était dans les faubourgs... Alors, nous, on tenait la cité universitaire... Comment t'expliquer... Tu traverses la rue, et tu es dans le bout d'une grande avenue, c'est la ville, tu es en pleine ville... se battre là, et sentir la ville derrière soi... à la toucher... une drôle de ville, encore entière, une grande ville... avec les gens dedans, la vie comme toujours, les cinémas qui marchaient, les gens qui allaient au cinéma... Comment t'expliquer... nous, on tenait la cité universitaire, un drôle de boulot... on se battait dans les bâtiments, les caves... Dans la ville, il y avait la cinquième colonne... c'est alors qu'on a bien vu ce que c'était, leur fameuse cinquième colonne... La nuit, des coups de feu éclataient... c'était la cinquième colonne qui tirait sur les patrouilles, sur les passants, n'importe! Nous, on tenait la cité...

— Tu l'as déjà dit.

— Je le répète. Un drôle de blockhaus, ça faisait... Quand tu te cramponnes et que tu ne veux pas donner une grande ville... eh bien, on se cramponnait, voilà. Et derrière nous, il y avait la ville, les cinémas... un drôle de blockhaus... On était dans un pavillon, par la fenêtre on dominait la cour : dix fois, ils avaient voulu traverser la cour... tu les voyais courir avec leurs fusils, courbés en deux, comme s'ils ne regardaient que le bout de leurs godillots, puis ils levaient prudemment les yeux vers la fenêtre... et de là, nous... tu sais, comme des lapins... on les voyait s'étaler sur leurs fusils... des bonshommes, tu tires, et il n'y a plus personne! Quand on ne veut pas donner une grande ville, on ne la donne pas. Maison par maison, tu comprends... on se cramponne... un drôle de blockhaus... on était dans la pièce avec Pacot, on tirait par la fenêtre, il y avait des sacs de terre dans la fenêtre : on tirait par-dessus... je ne sais pas quelle idée l'a pris, Pacot... il voulait voir, probable... il a regardé par-dessus les sacs. Une balle, une seule... je l'ai entendue siffler... en pleine tête qu'il l'a prise. Il m'est tombé dessus... son sang... j'étais tout éclaboussé de sang. J'ai voulu l'arranger, je l'avais appuyé contre les sacs. Il m'a dit non... cette figure qu'il avait... il savait bien qu'il était foutu. Je verrai toujours ses yeux... Je voulais lui donner à boire... Il voulait parler, me dire quelque chose... J'ai pensé aux siens. J'avais connu sa femme aussi. Eh bien... Il n'a pas parlé de sa femme. Il a dit, comme ça : Paris... on saura pour Paris... Moi, je ne pigeais pas tout de suite, il l'a vu. Alors, il a dit : ils ne prendront pas Paris... C'est la dernière chose qu'il a dite... Ils ne prendront pas Paris... »

La voix de Blanchard se tut. Étienne dormait-il ? Pas précisément. Il avait mis ses paumes sur ses yeux, et il voyait des lumières. Cette fois, la voix de Blanchard s'était faite si basse, qu'Étienne demanda :

« Tu dis ?

— Je dis : les Tchèques...

— Eh bien quoi, les Tchèques ?

— Les Tchèques, répéta Blanchard, eux, c'était Prague... »

XIII

Le monde était luisant comme un ongle. Le gel sur la route et les champs vides, les coquilles fumantes des maisons, les gens emmitouflés qui fuyaient dans les failles du paysage, le sol dur, les talus blancs... Le caporal Serpolet a croisé cette femme sur la route, il s'est demandé si c'était la petite qui habite de l'autre côté, derrière la scierie. Elle venait de la gare... Il l'aurait bien suivie, pour voir, mais sa permission devait être au bureau du commandant...

Elle avait traversé le village. Elle n'avait pas l'air d'hésiter. Elle avait dépassé la scierie. Elle allait comme si elle savait. Tout lui avait été bien expliqué dans la lettre. Tu traverses le village. Tu passes devant la scierie. Puis quand tu sors du village, il y a deux chemins : un à droite, tu le laisses passer, l'autre à gauche un peu plus loin, cent mètres, et il y a une pancarte, La Ferté-Gombaut, 3,5 km... tu ne peux pas te tromper. Voilà le premier chemin... le second... la pancarte. La route montait un peu. Il y avait un petit mur, puis c'était encore la campagne. Trois kilomètres cinq... il y en a pour trois quarts d'heure, quarante minutes. La jeune femme allait droit devant elle.

Il fait froid. Tout est blanc. Désert. Depuis qu'elle a passé les maisons, qu'il n'y a plus de danger qu'on lui demande ce qu'elle vient faire là, la jeune femme avance comme dans un rêve. Elle marche vite pour moins sentir le froid. Son vêtement est bien mince. Depuis l'enfance, elle a été habituée à la dure. Ses parents étaient des paysans, et pas riches. Elle était haute comme ça qu'elle conduisait les bêtes aux champs, elle aidait sa mère... C'était l'oncle qui avait mis dans la tête aux parents de l'envoyer en ville, pour travailler en usine. Il l'avait prise chez lui, à Lyon, elle avait douze ans. Parce que aussi leur fille était morte. Elle en avait porté les vêtements. Plus tard, quand elle avait rencontré ce grand garçon qui l'avait emmenée à Paris avec lui... Bon. Rien, toute la vie, n'avait changé qu'extérieurement. La vie, c'est de travailler. Aux champs, à l'usine. Quand on se marie, on est deux à travailler. Voilà tout. Sauf, qu'il y avait eu ces deux ans-là, où elle était restée seule. Son homme... Il avait raison, son homme. C'est notre devoir. C'est lui qui lui avait tout appris. A regarder le monde comme il est. A comprendre pourquoi tout se passe comme ça se passe. C'était lui qui l'avait menée au Parti. C'est difficile à militer, quand on a un gosse, c'est vrai. Mais si on ne veut pas n'être qu'une machine... Et puis quand son homme avait été absent, ces deux ans-là, je vous demande un peu ce qu'elle aurait eu dans le cœur, sans le Parti ! Ils se battaient à leur façon, l'un et l'autre, et c'était comme s'ils étaient restés

ensemble. Mais, voilà, il était revenu. Vivant, pareil. Comme c'était merveilleux, qu'il soit là, et tout ce qu'il racontait, et le petit déjà qui écoutait... Fallait-il qu'il y eût encore une guerre! Cette fois, cette guerre-ci, ce n'était pas comme l'autre... la nôtre... une saleté de guerre, une saleté de séparation... A peine deux jours au début de novembre, une permission, plus ou moins régulière... Et alors elle ne l'avait presque pas vu. Puisqu'elle allait à l'usine d'abord, et lui, eh bien, lui il n'avait qu'une idée : reprendre le contact avec le Parti... le syndicat... Ces semaines de novembre et de décembre, après son nouveau départ, avaient paru interminables, comme deux fois la guerre d'Espagne, vrai!

Quand on lui a dit, à l'usine, qu'on la renvoyait, dans le premier moment cela lui avait fait comme si tout s'écroulait. On sait ce que c'est, le chômage. Mais maintenant, avec le petit qui va sur ses cinq ans, son père mobilisé. Les deux premières journées, vides, sans but. Pas de raison de se lever tôt le matin. Elle s'était levée à la même heure, avant le jour, pourtant qu'est-ce qu'elle allait devenir? Au syndicat, on lui avait laissé peu d'espoir. Qui c'étaient, ces types du syndicat, d'ailleurs? Les vrais, on les avait arrêtés. Ceux-là on les avait nommés d'en-haut, du ministère. C'était comme une police. Puis c'est alors qu'elle avait rencontré cette copine... Le travail qu'elle faisait maintenant, il était différent du travail de toute sa vie. Pas moins dur. Mais différent. A la cellule, les derniers temps, c'était elle qui était chargée de vendre les brochures. Il faut comprendre. Ce travail-là, ce n'est pas le plus facile : on a contre soi la paresse et aussi la pauvreté. On reçoit du centre tant et tant d'exemplaires. Il faut les écouler. Pas qu'on ait peur de l'engueulade à la section, s'il vous en reste. Bien qu'à la section, parfois, ils virent les choses un peu simplement... chaque cellule son paquet, et puis débrouillez-vous! Mais quand on se rend compte, voilà, ces journaux, ces petits bouquins, ils restent là, empilés, au lieu d'aller dans les mains des gens, et les idées qui sont dedans y restent, et après ça, les copains manquent d'arguments. Alors celui-là, par exemple, je sais bien ce qu'il gagne par semaine, et il a quatre gosses : ça ne fait rien, il faut le persuader, tu n'iras pas au café, ces brochures, elles te paraissent chères, mais si faute de les lire, le pire arrive, ça te sera plus cher encore de ne pas les avoir achetées. Ton salaire, il est déjà maigre, mais tu sais bien que si tu ne luttes pas, il va baisser encore... Pour lutter, faut savoir comment. Peut-être que c'était parce qu'elle avait montré tant d'acharnement à vendre les brochures qu'on avait pensé à elle... Depuis la défaite espagnole, il lui semblait que chaque brochure vendue, c'était un peu de terre d'Espagne reprise... même s'il s'agissait de tout autre chose... Peut-être que c'était pour ça. Enfin, ça n'y ressemblait guère. Sa vie avait changé... Elle allait raconter tout ça à son homme... Elle était fière de ce qu'il allait penser. L'autre fois, pendant sa guerre à lui, elle s'était souvent sentie humiliée de continuer le simple boulot de tous les jours, et maintenant, bien qu'il fût militaire, c'était elle qui se battait. Il y a des femmes, elles ne pourraient pas comprendre cela. Ce bonheur de se sentir, comme cela, vraiment son égale, à lui... Elle l'aime. Et quand elle a peur, c'est à lui qu'elle pense.

Ça doit être ça, La Ferté-Gombaut...

Un village en longueur, bordé de champs gelés où percent des squelettes de peupliers, appuyé à une colline pas très haute, crayeuse, des grandes pelades blanches. Les premières maisons ont l'air d'être creusées dedans, avec juste la façade de pierre qui fermerait une grotte. D'abord les habitations espacées, on les dirait mortes. Des maisons comme les restes refroidis d'un festin. En pierre de taille, avec toute sorte de sculptures, des rinceaux, des rigoles, des cannelures, des écussons, des découpures, des lintaux profilés... Entre elles, il

y a comme des dents qui manquent, des pans de murs envahis d'herbe, encore des ruines de l'autre guerre... Puis quelque chose bouge derrière une porte grise dont le volet supérieur est seul ouvert sur du noir... on voit pointer le nez des gens qui regardent la passante, l'inconnue. Elle craignit de faire sensation. C'est un civil ou un militaire, ce type-là? Ici, comme dans l'autre village, on ne savait pas trop à qui on avait affaire. Elle marcha plus vite.

Dans son vieux manteau bleu marine, bien léger pour la saison. La main droite dans la poche touchait le billet de retour, et un bout de papier plié, qu'est-ce que c'était que ce papier plié? Les doigts de la main gauche sur la poignée de la petite valise s'engourdissaient. Elle allait, allongeant le pas, comme si de gagner la rue, l'abri des maisons devait arranger tout. J'aurais dû mettre un chapeau avec ce temps. Non, je me serais fait remarquer avec un chapeau. Oh, pour l'allure qu'il a, mon galure. Elle rejetait d'un petit mouvement de tête la mèche qui lui volait sur le front. Elle changea la valise de main. Ah, je n'ai pas regardé ce que c'était, le bout de papier. Elle mit son gant de laine sur ses lèvres qui faisaient mal. J'aurais peut-être dû lui demander, à ce petit type, tout à l'heure, la section... Ne pas se tromper, ne pas avoir l'air...

Elle croisa plusieurs bonshommes qui, par habitude, se retournèrent. L'un d'eux cracha admirativement. Elle n'osait pas les regarder. S'adresser à l'un d'eux... si elle allait se tromper? Pourtant tous avec le brassard et le béret dans leurs fringues de civil, pas possible que ça soient des bien méchants. Peut-être mieux valait-il s'expliquer avec un vrai civil. Une femme peut bien avoir l'envie de voir son homme, tout le monde serait naturellement porté à se faire complice... Tout le monde? Une fille sortit du bistro à gauche, et glissa rapidement vers la porte de la maison suivante. Paulette eut une vague impression désagréable, qu'elle n'approfondit pas. Mais dans laquelle de ces baraques nichait-il donc, son Raoul? Une sentinelle: il devait y avoir des bureaux, des officiers. Mieux valait tourner par cette ruelle.

De ce côté-là, tout était vide. Bon Dieu, quel froid. Un type passa avec un fagot. Un râblé, pas grand, blond un peu rouquin. Il lui sourit. Elle se décida. Il n'avait pas l'air d'une rosse.

« Dites-moi, monsieur, vous ne connaîtriez pas où c'est qu'elle réside, la troisième section de la première compagnie? »

Il avait posé son fagot. Il rigolait.

« La troisième section? C'est la mienne, alors...

— Ça, pour une chance! Alors peut-être bien... aussi... M. Blanchard, Raoul... le soldat Blanchard?

— Vous êtes sa femme? »

Elle se rembrunit. Est-ce que c'était mieux d'être ou d'être pas sa femme, pour ce type-là? « Eh bien... c'est-à-dire... oui, je suis sa femme... Je voudrais bien le voir, je ne voudrais pas trop attirer l'attention... C'est pas permis de voir son mari, paraît... »

Le rouquin rit franchement. Il fit un geste de la narine et de la lèvre pour éviter d'avoir le nez qui coule, et ramassa son fagot.

« Vous avez de la veine, madame. C'est mon copain. Je vais le prévenir... Vaudrait peut-être mieux que vous l'attendiez... Venez avec moi. »

Il l'emmena par la petite rue qui passait le long de l'église. On entendait gémir l'harmonium. Des voix d'hommes, en latin. Decker haussa les épaules. Il les voyait d'ici. Trois ou quatre combinards qui s'étaient fait réclamer par le curé, sous le prétexte de chanter la messe. Tout était chambardé, histoire que c'était Noël. On tournait derrière le cimetière. Là, on était à l'abri des yeux et du vent.

« Je rapplique avec lui, tout de suite. Tâchez à voir de ne pas avoir trop froid ! »

Elle soufflait sur ses doigts. Il vit qu'elle était jolie. Il secoua la tête, avec la bouche en cul de poule. Sacré Blanchard...

Quand il le ramena, ils la trouvèrent assise sur une borne contre le mur. Elle se regardait dans une petite glace, la valise ouverte sur ses genoux, et elle se mordait un peu les lèvres pour les faire plus rouges. C'était une petite fille bien propre, pas trace de fard, ses beaux cheveux bruns, qui, s'ils avaient été soignés... « Raoul ! »

Elle avait failli renverser tout le contenu de la valise. « Attendez ! Je vous débarrasse ! » Decker la lui avait enlevée, la refermant, puis il s'était un peu écarté, les yeux baissés, pendant que Blanchard prenait sa femme dans ses bras. Ils ne parlaient pas. D'un petit coup d'œil en dessous, Decker vit comme ils s'embrassaient. Mince, se dit-il. Et il regarda ses godillots. Il les aurait bien laissés. Mais il fallait rester là, surveiller la rue, si quelqu'un venait. Il caressa la valise. Une vieille petite valise de fibre, avec du fer autour. D'un de ces verts sombres. Il leva les yeux. Ben, mes enfants. Le bromure ne le travaille pas trop, ce Blanchard. Il se retournait, justement. Il ne lâchait pas Paulette. « Dis donc...

— Quoi ? »

Ils allaient faire un petit tour. Peut-être Decker pourrait demander à Mme Vague de leur permettre... Ils causeraient dans la salle à manger. Parce que avec ce froid... Tu nous retrouverais ici dans un quart d'heure. Peut-être tu pourrais porter la valise...

« Moi je veux bien », dit Decker.

Le couple s'éloignait par le chemin qui monte sur le plateau, lui qui avait l'air encore plus grand près d'elle. Est-ce qu'on faisait l'exercice là-haut, par malchance, aujourd'hui ? Non. Pas aujourd'hui. Maintenant, par là c'est tranquille : tout le monde turbine, en bas, à la sortie du village. Elle a eu de la veine, la femme à Raoul, de tomber juste à un moment que c'était l'autre équipe qui boulonnait. Decker tourna le coin, et se dirigea vers la maison Vague.

« Qui c'est ça, Mme Vague ? » demanda Paulette, avec une pointe d'anxiété. Raoul sourit. « Une brave femme. On lui coupe son bois, nous deux Decker. Elle en a par-dessus la tête, avec les enfants de sa bru, qui est malade... et pas d'hommes dans la piaule... Paulette, si tu recommences comme ça tout de suite à être jalouse ! » Elle se serra contre lui. Un petit temps, ils ne parlaient pas. Il la regardait. Comme elle avait la peau transparente, pour une brune. Le froid lui faisait les joues roses.

« Voilà, dit-elle tout d'un coup sérieuse, je suis venue parce que je ne pouvais pas attendre, il fallait que je te voie... »

Quand elle tourna ses yeux vers lui, son visage levé, le *Ma chérie* qu'il allait dire s'arrêta sur ses lèvres. Il l'interrogea du regard. Elle reprit :

« Ils sont venus à la maison. La police. Ils ont tout foutu en l'air. Cinq heures. Tu te représentes. Cinq heures, trois types. Ils m'ont interrogée, ils ont posé des questions au petit. Cinq heures. Ils ont lu tes lettres. Secoué les vieux journaux. Tapé sur les murs. Vidé l'armoire. Avec ça, la planche au-dessus de l'évier... ils n'y ont pas touché... les idiots. Ils voulaient faire dire au petit que tu avais été en Espagne... »

Raoul s'était arrêté. Il avait mis sa main sur les épaules de Paulette. Il dit seulement : « Ma petiote... » Il y avait tout ce qui allait de soi là-dedans. Elle lui prit une de ses grosses pattes, et se la mit contre la joue. Puis elle fit un pas de côté. Ça scintillait de neige sur le plateau.

« Voilà. Il fallait que je te dise. Ça s'est passé mercredi. Le matin de bonne heure. Alors, il a fallu le dire à l'usine. Ils m'ont mise à la porte. Non, ne t'en fais pas. Je me suis arrangée, c'est pas le boulot qui manque... »

Il la regardait avec émerveillement. Il savait bien qu'elle était courageuse. Quand il était parti pour les Brigades, le petit qu'est-ce qu'il avait? pas deux ans... Raoul avait beau savoir.

« Écoute... Ils voulaient me faire dire... Il faut que tu saches, toi, ce que je leur y ai dit... Ils demandaient, mais, alors où est-ce qu'il était pendant ce temps-là, après qu'il a eu quitté chez Salmson, où qu'il travaillait? Moi, je ne m'ai pas troublée... J'ai dit, il était chez mon père, dans la Drôme... Tu entends? Tu étais chez mon père dans la Drôme, à faire le berger...

— Et s'ils vont leur y demander? »

Elle avait pensé à tout. Elle avait écrit à ses vieux. Puis comment ils iraient leur demander? Raoul voulait rire. Avec ce qu'ils ont sur les reins à cette heure, la police. S'il fallait qu'ils poussent à fond toutes leurs enquêtes!

« Tu ne te fais pas une idée de ce qui se passe... Ils ont perdu la tête. Ça serait même beau à voir, si c'était pas si triste. A Paris, tout est sens dessus dessous. Dans nos quartiers... Ils vont chez les uns, chez les autres. Les voisins, dis donc, j'aurais jamais cru ça : eh bien, ils ont été très gentils avec moi. Ils disaient si c'est pas une honte... Mme Fumières te salue bien...

— C'est comme ça qu'on fait la guerre, grommela Blanchard amèrement.

— La guerre? Ah, elle a bon dos, la guerre! Ils se vengent de trente-six, c'est tout. Mais je te dis, ils ont perdu la tête. Parce qu'ils croyaient qu'ils allaient ne faire qu'une bouchée du Parti... »

Le mot lui était sorti de la bouche. Et un peu trop haut, de toute la fierté qu'elle y mettait. Ils regardèrent autour d'eux. Rien. Personne. Les champs blanc et bleu de lumière. Une charrette abandonnée dans un labour levait des bras suppliants près d'un épouvantail enneigé. Paulette parlait.

« Ils sont enragés. Il paraît que par toute la France, sur les routes, il y a des types à moto, des barrages, on arrête tout le monde, on demande les papiers... Ils cherchent Jacques et Maurice. Ils n'en reviennent pas de ne pas les trouver...

— Ah, dit Raoul, ils ne les ont pas trouvés? »

On ne savait rien, on se demandait toujours, il y avait des bruits... Paulette s'exclama : « Tu parles, s'ils les avaient pris, que ça se saurait! C'est pour le coup qu'ils feraient les farauds! » Puis la question de Raoul lui fit comprendre autre chose : alors, ici, vous ne recevez donc pas la littérature? Le mot était un peu bizarre aux lèvres de Paulette, elle le vit aux yeux de Blanchard : elle disait comme ça, évidemment, parce que c'était comme ça que sa liaison disait... Sa liaison? Tous les trois mots, il y avait un mot inhabituel, ou inhabituellement employé. Elle était comme ceux qui font un nouveau métier depuis quelques jours, et dont le langage est déjà plein de toute sorte d'objets étranges pour qui n'est pas de la partie. « Alors, vite, avant que j'oublie! » Elle a sorti des papiers de son sac, des tracts. Tu les liras tout à l'heure, je te parle... Il les regardait pourtant, pendant qu'elle continuait... « Celui-là, dit-il, il tombe à pic : je leur ai déjà tout dit, rapport à la Finlande, mais on a besoin de matériel, les faits, ce sont les faits qui nous manquent...

— Tu les liras tout à l'heure, je te dis. Mets ça dans ta poche! »

Il la serra contre lui en marchant. Il mit les papelards dans sa poche. Paulette racontait comment ça se passait dans les usines. Le mouchardage. Les listes des suspects. Les premiers temps, on arrêtait à tour de bras. Maintenant ils avaient un autre système : les copains recevaient un ordre de route. Affectés à une usine en province. Ils partaient. On n'en entendait plus parler.

« Paraît que c'est surtout en Seine-et-Marne qu'on les envoie. Là, à Melun, on les prend en train, et puis... La prison ou le camp, on ne sait pas. Des milliers, comme ça. On dit que la Seine-et-Marne, c'est là, enfin, que c'est un département où la Sûreté fait ce qu'elle veut...

— On a entendu parler de ça, ici. On touche à la Seine-et-Marne ici. Mais, dis donc, les copains... »

Elle lui donnait des nouvelles. Non, elle n'avait plus entendu parler d'Antonio. Le difficile, c'était qu'avec la dissolution du Parti, maintenant on ne devait plus se voir sans raison, pour ne pas faciliter le travail des flics. Et puis, il y avait des camarades qui étaient passés dans le brouillard... Elle vit à ses yeux : « Oui, dit-elle, c'est comme ça qu'on dit... »

Alors, tu ne sais jamais, un type, il a disparu : peut-être il est soldat, peut-être il est en boîte, peut-être il est dans le brouillard. On n'ose pas trop poser de questions. Ce qu'ils ont fait avec les députés, ça c'est une horreur. Elle racontait, Paulette, comment il y en avait deux, elle ne savait pas s'ils étaient à la Santé, non, elle croyait plutôt qu'on les avait mis à Versailles... Pourquoi Versailles... tu sais on raconte... peut-être qu'ils sont tout de même à la Santé... enfin... eh bien, des mutilés de l'autre guerre tous les deux... Alors, on leur avait fait une faveur : parce qu'il faut te dire, plus de régime politique, et pour les députés, le secret... ces deux-là, l'un, il avait la gueule cassée et on lui avait enlevé ses lunettes, ça faisait qu'il était aveugle, l'autre ses appareils, ça faisait qu'il était cul-de-jatte... alors, par faveur, on les avait mis ensemble et l'aveugle il devait porter le cul-de-jatte sur la tinette...

« Qui ça, tu dis? Jean et Félix? les pourritures ont osé les toucher? »

Il y avait une grosse larme au coin de l'œil de Raoul. Paulette la lui enleva. Elle dit, avec sa petite voix décidée :

« Mais tu sais, le Parti... ils n'auront pas le Parti! »

Il fallait redescendre chez la Mère Vague, Decker devait être au cimetière. Paulette parlait du petit. Elle avait bien de la satisfaction avec le petit. Il comprenait, ce gosse. Tu sais, avant, comme il était pénible? Depuis que son père n'était plus là, jamais d'histoires. Quand les flics lui ont parlé de la Pasionaria, pour voir, il a regardé sa maman, et il a demandé si c'était un film... « Non, mais tu te rends compte! »

Raoul riait. Il était fier de son fils. Si fier qu'il se taisait. Ils firent quelques pas comme ça. Et puis, comme poursuivant une chose qu'il s'était dite tout bas, Raoul demanda à Paulette : « Mais ce boulot que tu as trouvé, tout de suite... tu ne m'en dis rien? »

Elle le tenait par le bras. Elle serra doucement ses doigts sur sa force. Et, tout d'un coup, prise par une pudeur de petite fille, elle regarda la pointe usée de ses souliers, et murmura :

« Voilà... je travaille pour le Parti. Alors, je voulais te dire... je vais mener Mondinet à Saint-Lubin... Maman le soignera bien : et puis, il sera au bon air... »

Elle attendait que Raoul dise quelque chose. Il se taisait. Il se taisait surtout parce qu'il avait peur de dire des mots à côté. Si Paulette allait s'imaginer par exemple, ou qu'il était inquiet pour elle, ou que ça l'étonnait, ou qu'il trouvait ça déplacé. Elle travaillait pour le Parti, hein? c'est tout naturel. En tout cas, il devait se comporter de façon qu'elle vît bien qu'il trouvait ça tout à fait naturel. Aussi, ce fut elle qui reprit :

« Et alors, il ne faudra plus m'écrire... enfin, donne de tes nouvelles à mes parents... pour le petit... et je m'arrangerai pour savoir. Moi, je vais quitter la rue Cantagrel. Pour la sécurité... »

Il l'écoutait. Voilà. C'était comme quand il était parti, lui, Raoul, au

commencement de la guerre d'Espagne. Paulette non plus n'avait rien dit quand il le lui avait annoncé. S'il s'était fait des cheveux à l'idée de le lui annoncer, alors ! Elle n'avait rien dit. Maintenant, lui non plus, ne disait rien. Probablement que Paulette s'en était fait de venir lui raconter... Ça allait bientôt être le jour de l'an, encore une fois on ne serait pas ensemble. Il se rappelait le réveillon à Guadalajara...

« Alors, dit-il en levant les yeux vers elle, cette guerre-ci, c'est donc la guerre des femmes ?

— Ça se pourrait bien... », répondit-elle.

XIV

L'an quarante, même Pastorelli qui fait profession de ne croire à rien, ça les impressionne tous. On est en l'an quarante... Les journaux sont pleins des prédictions de mages anciens et modernes. On a ressorti Nostradamus et sainte Odile, et les célébrités de l'astrologie contemporaine surenchérissent. La guerre finira cette année par l'éclatante victoire des Alliés. Staline mourra. Ça en tout cas. La religion verra rentrer dans son sein des peuples qu'on croyait la proie de l'athéisme. Un grand général sur les champs de bataille fera revivre la gloire ancienne de la France. Hitler sera trahi par son plus proche collaborateur. Le Japon attaquera les Soviets... A la voix d'un grand personnage qui habite chez une louve, la paix reviendra dans le monde : les uns disaient que c'était le pape, les autres Mussolini. Jean de Moncey, lui, se demande : est-ce que cette année Cécile et moi... Cécile et moi...

Toujours est-il que l'an quarante recommençait avec la neige, les courses qui avaient repris à Vincennes sous la neige. Une première en costumes : des soldats partout, le champ de courses était à l'armée, des uniformes pendaient au vestiaire des jockeys, les sulkys, disait Mercereau, arrivaient poussés par des militaires... Qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse? grogne Pastorelli. Mais une division par-ci, une division par-là, chaque jour on te vous annonçait une défaite russe, et l'institut Gallup nous apprenait que quatre-vingt-huit pour cent des Américains étaient pour les Finlandais. Jean regardait Pastorelli, comme pour lui demander s'il fallait y croire.

Pendant les vacances de la Noël, cette nouvelle amitié entre Pastorelli et Moncey a vraiment pris forme. Jusque-là, ils se regardaient un petit peu comme des jeunes chats qui ne savent pas s'ils vont jouer ensemble, ou se battre pour avoir la pelote de laine. D'abord, ils parlaient de tout et du reste, ils ne se voyaient pas assez longuement. Avec la faculté fermée, ils s'étaient mis à de longues marches dans le Paris désert de ces jours-là. Alors ça permettait d'arriver aux questions qu'ils hésitaient à se poser, de part et d'autre, semble-t-il. Mais les nuages sur le front de Pastorelli ne se levèrent que vers le dix janvier, quand ils parlèrent de la séance à la Chambre...

Jusque-là... En décembre, Jean s'était dix fois arrêté sur le point d'aller voir sa sœur. Il y avait toujours une bonne raison pour ne pas le faire. La principale était qu'Yvonne le traiterait en enfant. Surtout si, dès les premiers mots, il montrait l'ignorance dont il avait conscience, touchant certaines choses. Que Jean, sous tous les beaux prétextes de la terre, reculât devant l'entrevue avec sa sœur, c'était un fait, comme c'était un fait qu'il avait peur des paroles

à prononcer en sa présence. Il y avait un bon mois que ça durait. Il s'expliquait même sa façon de tourner autour de ce nouveau camarade par l'idée qu'il se faisait des connaissances particulières de Pastorelli. Peut-être que Pastorelli pourrait lui faciliter l'accès à certaines notions... Oh, ça se basait sur presque rien, un mot ou deux échappés. Ce type n'était pas bavard. Il fallait être prudent avec lui. Pour une phrase de travers, il se refermait comme une armoire... En attendant, Jean n'allait pas chez Yvonne. Ce qui l'en retenait, il ne se l'avouait pas, peut-être bien était-ce qu'à leur dernière entrevue, en novembre, la pudeur lui eût fait renier Cécile devant sa sœur. Il portait plus profond encore en lui ce mensonge-là que celui qu'il avait fait à Micheline. Évidemment, à Micheline, il ne pourrait pas demander ce que pourtant cette petite fille de rien du tout savait, et lui pas : parce que son mensonge, justement, avec elle, portait là-dessus, que pour être avec nous, comme elle disait, il eût fallu savoir ces choses, cela supposait ces choses sues... Mais avec Yvonne, c'était pire. Cécile. L'air désinvolte avec lequel il avait répondu : « Oh, moi, tu sais... » quand elle lui avait demandé : « Alors, ce grand amour? » Avec Yvonne, ce ne serait pas comme avec Micheline. Il ne s'en tirerait pas d'une phrase, d'ailleurs prononcée à tort; il pensait cela, mais mettait ses hésitations non sur ce qui concernait Cécile, mais sur ses ignorances politiques. Cela rendait la situation pour lui moins pénible, à ses propres yeux. Il aurait voulu, avant de parler à Yvonne, s'être un peu renseigné. Au point de vue philosophique... Marx, par exemple : il n'avait rien lu de Marx. Est-ce qu'on pouvait trouver les textes dans le commerce? Vous imaginez, dans l'hiver 39-40, le jeune étourdi qui se serait présenté dans une librairie parisienne : « Vous n'auriez rien de Karl Marx, madame? » On l'aurait joliment vidé. On ne trouvait plus rien, même dans les boîtes des quais. La police de M. Daladier n'avait pas brûlé les livres : à ce que racontait Pastorelli, elle les avait confisqués, pilonné les uns et mis les autres dans une cave de la Préfecture où l'humidité de la Seine devait avoir déjà tout pourri... C'étaient même ces propos-là qui avaient éveillé la curiosité de Jean, autant pour Pastorelli que pour Marx. Il en savait encore plus sur Jehan Rictus, tiens, que sur Marx. Pourtant, si on pense au rôle que le marxisme joue dans le monde... même si c'est un rôle diabolique comme le dit Mercereau... c'est inavouable de ne pas savoir simplement ce que c'est. Pas plus qu'il ne sait ce que c'est qu'un syndicat... Tout le monde parle des communistes. Au fond, lui, Jean, il n'en savait rien, mais alors rien de rien, de ces communistes. Comme il disait à Malou Maslon : « Au fond, on en parle, on en parle, des communistes... mais qu'est-ce qu'ils veulent? Sur quoi c'est basé, tout ça? » Elle avait haussé les épaules : en voilà des préoccupations! Il avait espéré que, dans sa bibliothèque, avenue Foch, elle aurait eu de la littérature là-dessus... Elle lui avait apporté un bouquin de Proudhon, *Les Majorats littéraires*, un livre de Jaurès et une petite histoire du syndicalisme. Tout ce qu'elle avait pu dénicher. Jean n'y trouvait pas grand sujet d'exaltation. Sa plus grande difficulté résidait en ce qu'il n'arrivait pas à se représenter ce que c'est qu'un syndicat... Pastorelli s'était bien moqué de lui quand il le lui avait avoué. Et qu'au fond il ne voyait pas en quoi le syndicalisme de Pelloutier pouvait éclairer l'état des affaires du monde... Il mêlait tout, Jean; les syndicats, l'Internationale, les grèves, Blanqui sur qui il avait trouvé une brochure, dans une librairie de la rue Monsieur-le-Prince, le taylorisme, le système Bedaux, la non-violence, le corporatisme... Qui l'aiderait à débrouiller cet écheveau? Serge Mercereau, avec son père, secrétaire de la CGPF, aurait pu peut-être l'éclairer. S'il avait voulu. Il n'avait jamais voulu revenir sur la conversation qu'ils avaient eue dans les premiers temps, et où tant de choses étaient demeurées énigmatiques pour

Jean de Moncey. Il disait que tout ça, c'est la scie, à la police de s'en occuper, de faire table rase, et il se remettait à parler de la disponibilité de l'homme, de l'aventure de leur génération, de l'esprit d'équipe. Jean en avait assez. Et puis il n'aimait décidément pas qu'on parlât devant lui de l'amour avec désinvolture. Ce Pastorelli, à l'hôpital, c'était assurément pour Jean le camarade le plus intéressant. Parce qu'il était le moins liant, peut-être. Il avait une grande gueule sans beauté, une brusquerie des gestes. Un type solide et mal nourri. Quelques boutons aux tempes. Toujours l'air de s'excuser d'être sur un autre modèle que le commun des étudiants. Il semblait mieux à sa place avec les garçons de salle. Il avait des cils blonds très épais, qu'il baissait le plus souvent sur son regard. Pas qu'il fût dissimulé : quand il vous regardait, il vous regardait bien. Non, sa gêne était d'autre sorte. Il évitait les conversations inutiles. Alors, il savait, lui, ce que c'est qu'un syndicat? Le drôle, Pastorelli, ça le faisait rougir qu'on lui posât une question aussi honteuse. Tout à fait comme les gens qui sont dans leurs petits souliers parce que, devant eux, quelqu'un demande à se faire traduire une citation latine qui est du programme du bachot... Enfin, il expliquait. Jean essayait de comprendre. C'est-à-dire que ça se passait comme dans le bouquin que lui avait prêté Malou : il comprenait bien les mots, mais la chose lui échappait, parce qu'il n'avait pas de représentation directe de la vie ouvrière.

Un après-midi, passé le quinze décembre, ils étaient sortis ensemble, Moncey et Pastorelli. Sur le boulevard Saint-Germain, ils rencontrèrent des conscrits. Toute une bande qui courait sur le boulevard vide, gris, froid. Des conscrits comme tous les conscrits. Comme les conscrits d'un autre temps. Avec des certificats *Bon pour le service* pliés en triangle sur le chapeau ou la casquette, des flots de rubans, des insignes dorés. Ils couraient en se bousculant, ils étaient descendus en trombe dans une entrée de métro. Pastorelli avait fait une grimace de dégoût, et s'était exprimé assez grossièrement. Jean, lui, le cœur lui battait. Pas qu'il trouvât cette mascarade bien indiquée. Ni ces types bien intelligents. Seulement, ils allaient partir, être embringués dans la machine mystérieuse, angoissante, de la guerre. Il essaya de le dire à son compagnon. « Bah! coupa l'autre. Moi, ils me font mal au ventre. Ne pas se rendre compte de ce qui se passe. Quand on a leur âge... » *Leur* âge, c'était au juste un an de plus que l'âge de Pastorelli et de Moncey. Pastorelli cracha par terre, et offrit une gauloise à son compagnon. Il a une dent qui lui manque sur le côté, et un pardessus tout étriqué, le col si râpé qu'on ne voit plus que ç'ait jamais été du velours. Il porte les ongles coupés ras, ça fait mal à voir. « Dis donc... qu'est-ce que c'est que cette idée que t'as... de vouloir savoir... pour les syndicats? »

Il y avait un moment qu'il remâchait sa question. Il ressentait une certaine sympathie pour Moncey, parce que Moncey au moins, il était de sa taille, pas un petit crevé à la Bésigue ou un mannequin comme Mercereau qui vous fait l'effet de ne tenir ensemble ses grandes jambes et ses épaules encore étriquées que par un effort d'attention... Mais il se méfiait. Pourquoi Moncey lui demandait-il, à lui, Pastorelli, ce que c'est qu'un syndicat? Il y a donc des gens qui ne savent pas ce que c'est? Et puis, pas si vite : il veut se faire une idée de ce que je pense, cause toujours, mon bonhomme... La conversation ce jour-là dériva sur l'histoire du *Graff von Spee*, qui avait fait escale à Montevideo, et que des unités anglaises et françaises guettaient à la sortie des eaux territoriales uruguayennes... Maintenant, c'était Pastorelli qui cherchait à tirer les vers du nez de l'autre. C'est fou, ce qu'un garçon pareil, qui a fait ses études, d'un milieu instruit, ça peut être ignorant, mais alors là, ignorant. Il n'y a pas à s'étonner des conscrits, dans ces conditions. Du pareil au même. Au fait, le

mois dernier encore, on le voyait partout avec une poule, Moncey... qu'est-ce qu'elle est devenue?

Elle avait un drôle de genre... C'est un peu avant Noël, qu'ils avaient été au café avec Mercereau, un soir. Pastorelli pourtant ne pouvait pas le voir, ce zigoto. Mais ça l'intéressait de l'entendre parler avec Moncey, pour mieux apprendre qui c'est, ce frère... Les rapports de Moncey et de Mercereau l'avaient plusieurs fois inquiété, comme agacé. Il n'aimait pas d'habitude les voir ensemble. Ça ressemblait à de la jalousie de sa part. Drôle de sentiment! Mais peut-être était-ce qu'il craignait de voir Jean s'attacher à ce type bien habillé... Est-ce que, par hasard, Pastorelli aurait eu besoin d'un ami? On se sent seul, parfois. Chez lui, ses vieux, ses pauvres vieux... à dix-neuf ans, ça peut-il suffire... On parlait de choses et d'autres, comment s'était-on embarqué dans ces généralités sur la vie? Pastorelli haussa les épaules. La « condition humaine », comme ils disaient, ces perroquets, lui c'était pas son fort... Il pensait à comment son père n'avait jamais pu se payer le dentiste, et aux doigts de la maman Pastorelli, qui a toujours lavé le linge des cinq gosses qu'ils étaient. Alors, les histoires de Mercereau sur la disponibilité de l'individu et autres sornettes. Jean l'écoutait avec attention, pourtant, ce type pâle et qui, peut-être avec une un peu meilleure hygiène, aurait fait un jeune premier de film. « Il faut savoir ce qu'on veut être... Si on se sent l'étoffe d'un don Juan : mais n'est pas don Juan qui veut... et, aujourd'hui, ce n'est plus le temps de Stendhal, il est imbécile de jouer les Julien Sorel. Il faut savoir penser son destin. Le héros d'aujourd'hui, ce n'est plus le Bel-Ami de Maupassant. Nous avons le tort de nous représenter l'avenir dans un décor qui est celui du passé. Les quatre murs d'un appartement dans le quartier du Roule... la Bourse et les courses... Aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, la vie a des données impériales... » Qu'est-ce qu'il voulait dire avec ses lèvres minces, et ses airs de séducteur à la noix? Et qu'est-ce que c'est que ce bavardage sur Rimbaud et la traite des nègres, le Harrar... Le nom de Rimbaud ramenait Jean toujours à Cécile. Il s'éloigna brusquement de la conversation. Penser son destin... Son impuissance à lui, c'était d'imaginer la vie avec Cécile, à la fois et la vie sans Cécile...

« Ah, non, par exemple! Celui-là, il ne va pas s'asseoir avec nous! »

Bercowitz qui passait entre les tables, sur un vague sourire de Pastorelli, avait voulu se joindre à eux. Mercereau était furibard. « Je lui ai botté les fesses il y a pas huit jours, et ça veut quand même s'asseoir avec les goys! Sale youpin, tous les mêmes, alors! quand on les fouette, ça leur fait plaisir... »

Bercowitz avait reculé, tout tremblant. Peut-être, d'abord, n'avait-il vu que Moncey à côté de Pastorelli. Brusquement, Jean repoussa la table et jeta dessus l'argent des consommations... « Tu viens, Pastorelli? » Ils ont émigré juste en face. Mercereau leva les épaules et ricana. Il s'en allait sans insister. Il ne rêvait pas de se mesurer avec Jean. Sa destinée était ailleurs. Puis, ce Moncey, il avait des proportions de palefrenier...

Il faut dire que la conversation du nommé Berco n'était que moyennement divertissante. Mais Pastorelli était content de son copain. Ça valait un coup de barbe, non?

Peu à peu, ils faisaient connaissance. Ce qu'on n'imaginerait pas, Pastorelli, eh bien, c'est un perdu de lecture. Mais évidemment, ce qu'il lit, lui, n'est pas précisément ce qu'aime la petite Maslon, ni même Cécile. Rimbaud, oui, Rimbaud, bien sûr. Mais Hugo surtout, qu'il sait par cœur, et qu'il déclame. Il parle de Vallès que Jean n'a pas lu. Il a ses classiques à lui où figurent Pierre Dupont et Claude Tillier, George Sand et Barbusse.

Ils ont inventé d'aller faire un tour aux Buttes-Chaumont, tous les jours.

C'est là, même quand il pleut, qu'ils éventent leurs poumons et leurs idées. Il ne faut pas avoir vingt ans pour aimer ça, pour s'infliger cet exercice fixe entre l'hôpital et la fac. Ils avaient commencé pendant les vacances de Noël, quand Jean pendant dix jours avait dû abandonner l'atelier et aller chez les siens à Noisy : comment justifier à leurs yeux, dans cette période, ses découchages ? En sortant de Broussais, il passait voir Sylviane, si elle n'avait besoin de rien. Elle se plaignait à nouveau de son ventre. Pastorelli l'attendait en bas, et puis ils piquaient vers les Buttes, réglant leur pas l'un sur l'autre. A la rentrée, le pli était pris, ils ont continué. Au bout du jardin, il y a la saucisse qui leur rappelle que c'est la guerre. Mais on peut se balader du côté nord, près du restaurant. Il y a des filles qui rigolent entre elles, et se poussent du coude à les voir si graves. Et Pastorelli qui récite :

Vous n'êtes pas armés ? qu'importe !
Prends ta fourche, prends ton marteau !
Arrache le gond de ta porte,
Emplis de pierres ton manteau !
Et poussez le cri d'espérance !
Redevenez la grande France !
Redevenez le grand Paris...

Il se grise avec les mots. Il parle de l'avenir. Qu'est-ce que c'est, pourtant, l'avenir d'un Pastorelli ? Il projette d'aller s'établir dans quelque Saint-Étienne, où l'industrie ne soit pas trop loin de la montagne. Exercer à Paris... il refusait d'en entendre parler. Pour être le domestique de tous ses confrères, merci ! Il y avait une drôle de chose, et qui ne paraissait pas juste à Jean, dans ce qu'il disait : il voulait soigner les gens d'une classe déterminée, pas les autres. C'était contraire à ce qui paraissait à Moncey l'idéal du médecin. Mais quand on disait ça à Pastorelli, ça le faisait bien rire. Les autres ! Ils ont tous les médecins qu'ils veulent, qui se font la main sur les pauvres, bien entendu... Jean était terriblement choqué de ces propos, et à brûle-pourpoint, un jour, il lui demanda : « Tu ne serais pas communiste, par hasard ? »

Ah, voilà donc où il voulait en venir. Cette fois, l'autre plante bien droit ses yeux dans les yeux de son camarade : « Est-ce que je te demande le nom de l'amant de ta sœur, fouinard ? »

Jean est très étonné. Pourquoi, de l'amant de ma sœur ? Bon. On n'est pas forcé de parler politique. Pourtant... On y revenait toujours à la politique. Et aujourd'hui naturellement. A cause de la scène qu'il y avait eue la veille, le mardi à la Chambre. Les députés communistes mobilisés assistaient à la séance. Ils ne s'étaient pas levés quand le doyen d'âge avait rendu hommage aux soldats qui se battent au front. « Qu'est-ce que t'en penses ? ils ont eu raison ou ils ont pas eu raison ? » C'est Pastorelli qui a remis ça sur le tapis, cette fois...

La question ainsi posée embarrasse le jeune Moncey, c'est clair. Lui, évidemment, il se serait levé. A cause de Jacques, son frère. Mais, de toute façon, si ces gens-là ne s'étaient pas levés, ils devaient bien avoir une raison. Parce que, pour une fois, c'était sûrement plus facile de se lever que de rester assis... Alors, en général, on a toujours raison de faire la chose la plus difficile. Si on fait la chose la plus difficile en tout cas, il faut bien que ce soit par conviction. Jean respecte les convictions. C'est pourquoi, lui, il ne pouvait pas répondre directement à la question posée. Il n'en savait pas assez sur les raisons des communistes.

« Bon, renifle Pastorelli, les raisons... Ils sont contre cette guerre, ils ne peuvent pas s'associer aux manifestations des gens qui ont voté cette guerre,

qui envoient d'autres la faire pour des buts que, eux, désapprouvent... Ils sont restés assis, pas contre les soldats, contre ceux qui les envoient à la boucherie ! »

Ah, si c'est comme ça. Jean réfléchit. Si c'est comme ça, il trouve qu'ils ont eu raison de ne pas se lever. A leur place, il ne se serait pas levé. Mais, comment ça s'est passé au juste ? Les journaux ne sont pas très explicites là-dessus. Pastorelli précise : il y avait Grenier, Michels, Guyot et Mercier... Ces noms-là, ça ne dit rien à Jean. Pastorelli les répète. Grenier, Michels, Guyot, Mercier, comme s'il voulait les lui apprendre pour un examen... Et le surlendemain, il les a redits encore, parce que le jeudi, à la séance suivante... Il y avait d'autres mobilisés de la fraction communiste qui avaient relevé les autres, frappés par une motion de censure avec exclusion temporaire. Comme Pastorelli se passionnait quand il parlait de ça ! Jean pensa qu'il était bien inutile de lui poser des questions indiscrètes. Cette fois, il y avait Fajon, Cesbron... Tu me dis ça, moi, est-ce que je les connais, ces gens-là ? Les journaux donnaient des passages du discours de Herriot : « Messieurs... loin dans le Nord, une petite nation se bat, avec un héroïsme dont le monde s'émerveille contre un régime qui prétend écraser les peuples faibles et achever les pays blessés... » Là-dessus, toute la Chambre s'était levée, criant : Vive la Finlande ! « Quoi ? dit Jean. Les communistes aussi ? » Bien sûr que non, pas plus que l'avant-veille. Mais c'est comme ça qu'ils font les journaux, tu comprends. Ils ont éliminé l'opposition au Parlement, alors maintenant ils se dressent « unanimes »... même quand il y en a qui restent assis. « Sa victoire, qu'il disait Herriot, c'est-à-dire la victoire de la Finlande, représente un premier triomphe de l'esprit sur la matière ! » Et voilà, pas plus malin : la ligne Mannerheim, les avions américains, les armes anglaises, les instructeurs allemands, le beau-fère de Goering qui s'est engagé dans l'aviation finlandaise, tout ça, c'est l'esprit... l'esprit ! Et, faut croire que c'est encore une victoire de l'esprit sur la matière qu'on est en train de mijoter à la Chambre avec le projet de déchéance des députés communistes, ces abominables matérialistes, avec un contre-projet de ce grand spiritualiste de Chiappe... Dis donc...

Une idée lui est venue, à Pastorelli...

« Dis donc, Moncey, questionne-t-il, tu es bien avec la môme Trouillard ? Oui ? Moi, elle ne me plaît pas. Elle est trop parfumée. Tu peux pas lui demander des places pour la Chambre, la semaine prochaine ? Mardi qu'il y a séance... on irait tous les deux. Je crois que ça va barder... Fajon doit parler... »

D'où est-ce qu'il tient tous ces renseignements, Pastorelli ? Sans doute que dans le quartier de son père, aux Lilas, il doit voir des gens que ces choses-là intéressent. Jean ne peut pas imaginer que c'est à Broussais même que son nouvel ami en apprend de toute sorte par un malade, un certain Deslandes, qu'il est arrivé à faire mettre dans une petite chambre à quatre, avec des voisins pas trop capables d'écouter les conversations. Jean ne peut pas s'imaginer non plus que s'il a tant de visites le jeudi et le dimanche, ce Deslandes, c'est parce qu'à son chevet des gens se rencontrent, plus paisiblement qu'ailleurs. Ni que toutes ces gâteries, ces paquets qu'on lui apporte, contiennent la dernière *Huma*, la *VO*, des messages pour celui-ci ou celui-là.

Ce qu'il n'aurait pas imaginé non plus, Jean, c'était de demander des cartes pour la Chambre à Jacqueline Trouillard. Et comment aurait-il pu supposer que cette idée-là n'était pas venue toute seule à Pastorelli, mais que c'était Deslandes qui la lui avait soufflée, parce que, lui et quelques copains, ils étaient anxieux d'avoir un rapport de première main sur ce qui allait se passer.

La Chambre. Jean n'y avait jamais été, à la Chambre. Et alors, il parle bien, ce Fajon? « Je ne te propose pas d'aller au théâtre... S'il parle bien! » Pastorelli haussa les épaules. Tu crois qu'elle peut facilement avoir des places, Jacqueline? Tiens, cette idée : son père est questeur. Demande des bonnes places. C'est le contraire de ce qu'on croit : les tribunes, c'est en haut, il faut avoir des galeries... D'où sais-tu ça? Tu y as déjà été? Non, on m'a dit... Pastorelli rougit.

Au fond, pour se renseigner, une séance comme ça au Palais-Bourbon, ça vaut peut-être tout autant que de lire Marx? Jean se répète les noms de ces hommes qui ont l'air familiers à Pastorelli : Grenier, Michels, Guyot, Mercier, Cesbron, Fajon... Voir ces hommes. Je ne sais pas s'ils ont, comme dit l'autre, pensé leur destin. Mais ils n'ont pas été le chercher en Afrique ou au diable, dans Dieu sait quelles aventures. Ils se bornent à continuer à défendre ce qu'ils ont défendu toute leur vie, même si le monde entier se tourne contre eux. Je ne sais rien d'eux. Que leur courage. Qu'ils aient tort ou qu'ils aient raison, j'aimerais les connaître. Peut-être, eux, voient-ils au-delà de ce monde fermé, de ce monde sans exaltation, où chaque homme a peur de parler trop haut. Peut-être voient-ils devant eux des raisons de tout jeter d'un coup dans la balance, leur vie, leur liberté... Qu'est-ce qui les anime? Comme Micheline, et Guillaume et peut-être Yvonne... Si je pouvais comprendre ce qui les anime, savoir ce qui leur donne ce courage, cette confiance dans ce qu'ils sont, peut-être, peut-être que j'imaginerais le monde où Cécile et moi... Cécile et moi... Cécile et moi... Est-ce, comme pour Pastorelli, qu'il devrait l'emmener à Saint-Étienne, Cécile, dans un autre univers, avec le peuple et la nature?

Tout cela se mêle et s'agite comme tout ce qui vole dans les arbres et les feuilles secouées, par un jour de grand vent...

XV

Lucien Cesbron avait débarqué à la gare d'Austerlitz, encore tout chiffonné d'une nuit de chemin de fer. Sa cantine avec lui, parce que le retour à son unité restait hypothétique. Porteur? Ça l'embêtait de prendre un porteur, comme un fainéant, mais ces gens-là doivent bien gagner leur vie. Avant de sortir de la gare, il s'assura qu'il n'était pas suivi. C'était drôle tout de même... Jusqu'à présent, aux sessions d'automne, les mobilisés n'avaient pas été autorisés à se rendre à Paris à la Chambre des députés. Cette fois, il s'agissait de discuter la loi portant déchéance des élus communistes : les non-mobilisés arrêtés, pour donner un air de démocratie à l'entreprise, comment se passer des soldats? Les commandants d'unité avaient donc été invités à convoquer leurs soldats députés pour la session de janvier au Palais-Bourbon. Si ceux-ci désiraient y aller, naturellement... parce que s'ils voulaient, de leur propre mouvement, renoncer à l'exercice de leur mandat... Tiens. Mais ceux qui désiraient se rendre à Paris recevraient une permission spéciale. Lorsque le capitaine Barbeau lui avait communiqué la circulaire, le médecin auxiliaire Cesbron avait eu un léger mouvement de recul. Politiquement, fallait-il oui ou non y aller? Un traquenard, à n'en pas douter, un guet-apens. Il avait demandé à réfléchir quarante-huit heures. Il faut dire qu'au début d'octobre, quand il avait envoyé tout de suite son adhésion au nouveau Groupe ouvrier et paysan, formé par les camarades de la fraction après la dissolution du Parti, il avait appris assez vite qu'à part Maurice, et peut-être un autre, tous les mobilisés s'étaient abstenus. C'est que son bled à lui, au-delà de Carcassonne, c'était le bout du monde : les autres, le Parti avait eu le temps de les prévenir, ils s'étaient abstenus, et de ce fait, ils avaient évité l'inculpation. Le message du Parti n'était arrivé à Lucien que la semaine suivante, par cette petite que les copains de Carcassonne lui envoyaient, et qui était la fille d'un épicier, je crois. Heureusement que ce n'était pas une grosse unité, et que les officiers vraiment n'étaient pas méchants. Parce que cette liaison qui venait de Carcassonne périodiquement, elle avait beau être maligne, la petite, et faire celle qui vient voir le cavalier Vallier, lequel, je crois bien, ne trouvait pas ce prétexte-là désagréable... Tout de même, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Clémence Dugard apportait des nouvelles, le matériel, *L'Huma* avec pas trop de retard. C'était une folie. Il aurait suffi une fois qu'on la fouille... Enfin! les types, au groupe, cavaliers et artilleurs, vraiment ne cherchaient pas des pouilles au méd aux! Sans quoi. Ils devaient bien se douter. Évidemment, ils pouvaient penser que Clémence venait le voir pour autre

chose, et que Guillaume Vallier n'était qu'un alibi : mais non, encore, puisqu'ils avaient vu la première fois la petite accompagnant la femme de Lucien, alors ! Plus Cesbron y songeait, plus il trouvait que les copains de Carcassonne, qui faisaient ça, c'est sûr, sous leur propre bonnet, avaient été bien légers. Mais puisqu'il n'y avait pas eu d'anicroche... Et puis peut-être que les gens du groupe avaient tout de même cru que c'était autre chose...

Oui. Alors cette fois, quand Barbeau lui avait proposé une perm, Cesbron avait donc hésité. Le capitaine, voyant ça, lui avait dit qu'il le considérait comme un brave type, et que s'il y avait procès... parce qu'on ne savait pas s'il y aurait procès pour les mobilisés... eh bien, il s'offrait à y venir témoigner pour Lucien. Il disait qu'il n'était pas d'accord avec lui, mais que le toubib était un bon sous-off, un type droit. Alors, il témoignerait pour lui. D'abord, Cesbron l'avait pris pour un radical, cet agent d'assurances des Charentes ; en parlant plus longuement avec lui, il avait découvert qu'il était PSF ; après tout, entre un radical et un croix de feu, la distance n'est pas si grande ! Peut-être que ça intéresserait le Parti un témoignage de cet ordre. De toute façon, en octobre il s'était trop hâté d'écrire, cette fois mieux valait prendre le temps de la réflexion. Il faisait galant, mais beau.

C'était ce que Lucien racontait à Bernadette, enfermée chez eux, dans leur chez-eux minuscule, où on se chauffait parfaitement avec un Mirus à bois. Toujours aussi jolie, Bernadette, un peu pâle. Comme elle ne se farde pas, ça se remarque. « Il faut que j'aie un rhume, juste quand tu es là... » C'est vrai, c'est vexant. Plus jamais d'embêtements ici ? La police ? Peut-être qu'ils surveillaient, du moins n'étaient-ils pas revenus officiellement depuis la fin d'août, lors de la perquisition. « Oh, s'il y avait quelque chose, la maman Poltinot m'aurait dit ! » La maman Poltinot, c'est la concierge : du Parti, bien sûr. « Tu es toujours en bons termes avec la petite brune qui a habité un temps à côté ? » Oui... et Bernadette s'étonne : pourquoi il me demande ça ? « Dis donc, dis donc, la petite brune... c'est de la petite brune que tu me parles ? » Alors Lucien a bien ri : tu ne te rappelles pas que c'est toi... quand tu es venue me voir... qui m'a parlé de la petite brune, qu'elle t'avait demandé, à propos de la guerre... Elle était gentille d'être jalouse comme ça : c'est bête, bien sûr, mais ça fait plaisir.

Tout de même, dans la banlieue est, c'était un des plus sales coins pour les flanchards. Par exemple, tu sais, Lombard... Le conseiller municipal ? Eh bien, vois-tu, ça ne m'étonne pas : il y a des camarades qui avaient un peu trop le souci de la mairie, du conseil municipal, et quand une décision du BP les gênait par rapport à leurs électeurs... Lombard était comme ça. Il s'acoquine avec des socialistes, ils font une démagogie, tu n'imagines pas ! Des Lombard, ça leur sert à ramasser les miettes.

« Il y a des gars, dit Lucien, ça ne les dégoûte pas de faire la brosse pour Blum et compagnie...

— On a été fadé ici, poursuivait Bernadette. Vassart, Capron, Parsal, Delval, celui de la batellerie, et puis Soupé... Puis ils vont vite : regarde un peu ce Lombard, que je te disais : il est encore mobilisé quelque part, mais il a fait des apparitions dans la commune... Il décourage les gens de travailler, il a conseillé à Auguste, son collègue au conseil municipal, de filer en Corrèze. C'est vrai qu'ils sont deux contre vingt-cinq réactionnaires... mais enfin Auguste, qui n'est pas mobilisable, filer comme ça, quand on a tant besoin de monde dans la Seine... il pouvait se cacher à Paris s'il se sentait menacé ! Quand je le lui ai dit, il m'a répondu : c'est Lacombe qui m'a dit de partir, il est d'accord avec Parsal et Capron. Tu parles d'un argument !

— Ces gens-là, dit Lucien, avant même de s'être déclarés, ont commencé par jouer leur rôle de désorganisateurs...

— Parsal, on l'a vu hier à la Chambre, Juliette m'a dit... »

Lucien souriait en regardant sa bibliothèque. On lui avait laissé ses livres. A ce qu'il avait su, ce n'était pas comme ça chez tous les camarades qui avaient eu la visite des messieurs de la Tour-Pointue. Nom de Dieu... celui-là, Bernadette, tu vas me le planquer... parce que s'ils revenaient! C'était son *Fils du peuple*, avec une dédicace de Maurice Thorez : son écriture bien nette, les lignes droites, sans aucun de ces trucs souvent qu'ont les gens quand ils signent un bouquin... Tu le porteras chez ta mère, là, ils n'iront pas demain...

« Tu vas tout me raconter... » Bernadette était exigeante. Non, non... je te parlerai de Juliette un autre jour, et puis la séance d'hier, d'autres te raconteront ça mieux que moi. Maintenant, toi, parle. Dis tout... ces deux mois... Et ton lieutenant, là, celui qui m'avait autorisée à revenir? Mègre... oh, il n'y a rien à dire de spécial sur Mègre. Ce n'est pas un type méchant.

D'ailleurs, c'était presque comme un refrain dans la bouche de Lucien, il disait ça de tous : ce n'est pas un type méchant... « Toi, dit-elle, tu ne vois le mal nulle part. — Oh que si, ma fillette... seulement le mal, le plus souvent, ce n'est pas le fait des personnes : les personnes, eh bien, elles sont sans le savoir les agents de ce mal-là, et on se met le doigt dans l'œil quand on croit que c'est leur psychologie, à ces types-là, qui explique tout. Le mal, mon petit, il les dépasse... »

En attendant, elle voulait qu'il lui racontât tout, tout. Eh bien, c'était au début d'octobre, par les copains de Carcassonne, il avait plus ou moins été tenu au courant de ce qui se passait, ceux qui étaient arrêtés, ceux qui avaient pu échapper... « Je ne peux pas préciser la date quand j'ai été convoqué, la première fois, devant une commission rogatoire par le juge au tribunal civil de Carcassonne... Il m'a laissé la liberté. Mais j'avais refusé de parler en l'absence d'un défenseur. J'avais donné les noms de deux avocats. L'un Willard, l'autre Lévine... comme tu sais. Le juge m'a fait revenir pour des renseignements d'identité. Chaque fois, je croyais qu'on allait m'arrêter...

— Et ta chambre, dis, c'était toujours où tu étais quand je suis venue... avec la vieille dame qui geignait à côté, et la girouette sur le toit? »

C'était tout de même à cause de cette hésitation qu'il avait eue que Lucien n'était arrivé que ce matin. Peut-être avait-il eu tort. Mais cela faisait qu'il avait débarqué à Paris le mercredi et déjà, la veille, il y avait eu cette séance, la première, où un certain nombre de nos députés se trouvaient, eux, ils devaient être sept en tout, et là s'étaient produits des incidents extrêmement violents. Tu ne pouvais pas d'abord me parler de ça, c'est le plus pressé, fillette! « Chez Cogniot, on t'expliquera tout ça, dit Bernadette. — Chez Cogniot? — Oui, lui, il est malade, le cœur, on a dû le transporter à la clinique. Mais c'est chez lui que les copains t'attendent... » Bon Dieu, Bernadette! Elle ne pouvait pas le dire! Lui qui s'installait là, son veston sur une chaise, les bottes retirées, flânant, à caresser ses bouquins... « Tu ne pouvais pas le dire? » Bien quoi! il est neuf heures et demie. On a le temps de souffler! Tu n'as même pas regardé les journaux. Je ne m'intéresse pas aux victoires finlandaises...

Chez Cogniot, il y avait Mercier et Fajon... C'était extraordinaire pour Cesbron, tout d'un coup, d'être avec des camarades, qui savaient ce qu'il ignorait, lui, qui avaient sûrement la liaison avec la direction... il retrouvait le Parti. Mercier lui raconta la séance de la veille : le vice-doyen d'âge qui présidait avait fait un discours où il attaquait le Parti. Il rendait à l'armée un hommage mêlé d'outrages anticommunistes et antisoviétiques. Tout l'hémicycle s'est levé, suivant la tradition, sauf les nôtres qui n'ont pas bronché par manière de protestation. Tout au moins les quatre d'entre eux qui étaient restés fidèles. Michels, Guyot, Grenier, Mercier. Les trois qui s'étaient levés

étaient Langumier, Le Corre, Parsal. De ce fait, ils se joignaient à la bande des Devèze, Fournier et consorts, ceux qui avaient formé un parti avec un nom de bouchon qui pète, le POP. Donc, c'était pendant le discours du doyen d'âge. Il y a eu alors une scène tout ce qu'on fait de brutal. Les députés, la masse des députés, se sont précipités sur nos quatre camarades restés assis et les ont arrachés de leur banc, à coups de pied et à coups de poing. Michels, qui a été boxeur, un gaillard, avait la figure toute tuméfiée. Après ce joli spectacle d'une foule contre quatre hommes, les honorables représentants du peuple ont tenu à donner une sanction légale à la pratique du coup de poing. Dans une exaltation incroyable, la main sur le cœur, les grands mots à la bouche, ils ont prononcé la censure contre ceux sur lesquels ils s'étaient jetés...

« En quoi ça consiste, au juste? » demanda Cesbron.

Mercier haussa les épaules : « Je ne sais pas... mais on n'a plus le droit de pénétrer dans l'enceinte... comme ils disent... on est exclus des débats. Pour ne pas être exclu des débats, il faut penser comme eux, agir comme eux... » Ceux qui, trahissant leurs engagements envers le Parti, se sont levés, ne sont pas exclus des débats. Il est probable qu'on leur donnera l'occasion de s'expliquer autrement qu'en soulevant leurs fesses... Ce jour-là, le mercredi dix janvier, il y avait Cesbron et Fajon mis en retard pour la séance de la veille. Eux, ils avaient le droit de siéger. Attention demain aux provocations! ces beaux messieurs vont probablement essayer de recommencer le coup du mardi. Cette fois, il faut s'arranger pour qu'au moins un député communiste ait la parole. C'est très important. Ça s'imprime dans *L'Officiel*, et alors *L'Officiel*, c'est déjà l'histoire. Le pays doit entendre la voix du Parti... « Moi aussi, dit Fajon, je me suis demandé, est-ce qu'il faut aller à Paris? C'est comme toi, Lucien, et ça fait que maintenant on peut jouer la partie... hier on se serait fait censurer... »

On avait décidé de réunir les camarades avant le débat à la Chambre. Depuis la dissolution du Parti, on n'avait plus la disposition du local du groupe. Mais on pouvait se réunir dans un quelconque des bureaux, c'était le 3e Bureau qu'on avait choisi. On y avait rendez-vous le jour même : la séance était pour le lendemain jeudi. Du fait que c'était au Palais-Bourbon les quatre censurés ne pouvaient pas s'y trouver puisqu'ils ne pouvaient pas pénétrer dans l'enceinte du Parlement. Langumier et les autres lâcheurs étaient à la réunion. Ils discutaient ferme. Ils reconnaissaient qu'ils se dégonflaient, mais ils y donnaient de belles raisons. Oh, pas du tout dans le sens que leur dégonflage prenait pour les députés de la majorité! Pas un traître mot du coup de poignard dans le dos de nos soldats, ou de la petite Finlande qui ne demandait qu'à vivre en démocratie, ou de rien de ce qui faisait le ronron à la mode : il s'agissait de leur part, affirmaient-ils, de tactique et rien que de tactique, et au-dessus de tout, de l'intérêt du Parti naturellement. Çà, ils l'avaient à la bouche, l'intérêt du Parti. Dans cette petite conférence préalable, leur but était d'obtenir l'assentiment des copains à leur acte de la veille, et la permission de poursuivre une petite politique à eux, avec clin d'œil complice et coup de coude au voisin, qui les rendrait utiles, mais alors utiles, là où les autres, qui s'étaient dévoilés trop tôt, ne pourraient plus rien...

Langumier venait de voir Herriot. Le matin même. N'est-ce pas, la veille, ce n'était pas Herriot qui présidait. Tout de même, Herriot, c'est un républicain, et puis on sait bien qu'il est prosoviétique, au fond... Ici Cesbron ne put s'empêcher de dire : « Tout à fait au fond... »

Enfin Langumier ne pensait pas trahir le Parti. Est-ce qu'il ne s'agissait pas de pratiquer une politique de présence? est-ce que le Parti ne devait pas être partout? On nous a toujours demandé de pratiquer une politique de

présence... Langumier estimait que l'intérêt du Parti, c'était de conserver des parlementaires au Parti, d'attendre. D'ailleurs Herriot le lui avait bien dit, on ne lui demanderait pas de faire une déclaration anticommuniste. Herriot comprend très bien qu'on ne peut pas demander aux gens de renier ce qu'ils ont défendu toute leur vie. Non. Pourvu que Langumier condamnât, avec plus ou moins de fermeté, la guerre de Finlande, Herriot lui affirmait que la Chambre s'en satisferait.

Eh bien, comme ligne de fidélité au parti, c'était plutôt d'un cynisme déconcernant. C'est vrai qu'il y a souvent, parmi les nôtres, des gens pour chercher le terrain secondaire, sur lequel un communiste peut se montrer en désaccord avec le Parti sans que ça soit trop grave, afin de désarmer du même coup et l'ennemi, et le Parti. Mais la guerre de Finlande, comme terrain secondaire, c'était rien trouvé...

Fajon, qui faisait figure de fraction, bien que ça ne se passât pas tout à fait comme ça, était devenu blanc comme un linge, il n'avait plus de sang aux lèvres. Cesbron le connaissait bien, et quand il serre comme ça les dents, Étienne... Il dit : « C'est pas compliqué, vous prétendez que la meilleure façon de servir le Parti, c'est de faire ce que vous dit Herriot... Chers camarades, je vous indique que j'ai le contact avec la direction du Parti, nous avons ordre bien entendu de ne rien signer, de nous battre. Je vous demande si vous êtes prêts à exécuter ces directives ? »

Ils parlaient tous à la fois, Parsal, Le Corre...

« La direction du Parti... Quelle direction du Parti ? Qu'est-ce qui nous prouve que tu as bien été en liaison avec ? Nous voulons des preuves ! On ne peut pas s'engager sur une affirmation comme ça !

— Et puis, dit Langumier, faut voir : dans une période comme ça, qui sait qui dirige ? »

Cesbron se tourna vers Fajon : « Dis donc, ces messieurs voudraient peut-être qu'on leur donne des adresses ? Tu n'as pas l'Annuaire des Téléphones sur toi ? »

Étienne s'était levé. Il y en avait un qui avait l'air d'hésiter. Il est venu vers Étienne et il lui a dit : « Écoute, ce sont des dégonflés, des salauds, moi, je suis fidèle... » Ils sortirent ensemble. Quel temps de chien ! Bernadette, au café sur la petite place qui fait l'angle de la rue de Bourgogne et de la rue Las-Cases, était là à les attendre avec Juliette Fajon. Bien, Cesbron... il n'est pas avec vous. Ah si, le voilà... « Dis donc, Lucien, tu te fais désirer... Ici, c'est pas très sain, on n'aime pas y traîner ! » Il y avait sur la banquette en face deux messieurs qui tenaient leurs journaux verticaux pour les lire. Cesbron n'avait pas l'habitude. Il dit : « J'ai essayé de parler encore avec eux... Mais qu'est-ce que tu veux faire avec des gens qui affirment comme un point de doctrine que la fin justifie les moyens ? Je leur ai dit : rien ne justifie l'abandon des principes, et d'ailleurs l'abandon des principes ne peut pas se baptiser moyen. Moyen de quoi ? Tu sais, Étienne, les gens qui disent que la fin justifie, etc., eh bien ! moi, je me demande toujours aux yeux de qui ils veulent justifier, etc., aux yeux de ceux qu'ils trompent en employant des moyens que justifie une fin inavouée... aux yeux de ceux qu'ils trompent au nom d'une fin proclamée pour employer des moyens inavouables...

— Tu développeras ton petit traité de morale dans une autre crémerie, coupa Étienne. Je te dis qu'ici, c'est malsain... »

Lucien regarda les messieurs, et en se retournant il vit que Bernadette riait. « Toi ! » Il avait oublié comme elle était jolie avec ses cheveux blonds, malgré son air pâlot.

Le lendemain, il neigeait plus fort que jamais. Lucien, qui avait encore le soleil froid de l'Aude dans les yeux, ne se lassait pas de regarder par la fenêtre toute cette ouate sur la ville. Hein, c'était pour que ça fasse moins de bruit à la Chambre... La séance, cette fois, était présidée par Herriot. Si on veut exactement mesurer le niveau moral du président Herriot, c'est à son attitude de cette époque et particulièrement à son discours de ce jour-là qu'on peut en juger. Il y a peut-être des gens à qui cette attitude paraîtra la preuve d'une grande élévation de l'âme, d'une indiscutable honnêteté, d'une hauteur de vues, d'une noblesse du cœur. Ça prouve que les mêmes choses ne sont pas jugées de la même façon par tout le monde, et que l'évidence peut être ceci pour les uns et cela pour les autres. Cogniot, à qui Cesbron vint, le lendemain, à la clinique, raconter la séance, lui dit que sa remarque n'était pas bien nouvelle, il y a le nommé Pascal qui a très bien tourné ça... « Pascal, dit Cesbron, ne connaissait pas Herriot. Sans quoi, il ne lui aurait pas cherché des excuses... C'était un mystique du type anxieux, Pascal, il ne se disait pas démocrate. Il ne présidait pas un parlement républicain... »

Pendant que le Président parlait, Cesbron et Fajon étaient restés prudemment devant la porte de la salle des séances, forts de l'expérience de l'avant-veille. Ils attendaient la fin du discours. Le père Barthe, député de la région dont Fajon est originaire, qui débusquait du tambour d'entrée avec un huissier, se mit à les haranguer : « Mon cher Fajon, je n'ai pas de conseils à vous donner... » C'est toujours comme ça qu'on commence quand on veut donner des conseils à quelqu'un : « ... mais pensez un peu à votre père que j'ai bien connu, à votre père radical-socialiste... » Le père de Cesbron aussi était radical. Autrefois. Il avait adhéré au Parti en 37. Tu parles si Fajon l'a envoyé sur les roses, le Barthe! On entendait d'ailleurs le brouhaha des applaudissements. Herriot avait fini son discours.

Étienne et Lucien entrèrent en séance. C'était un peu comme entrer dans la cage aux lions. Les gens, leurs collègues, ou avaient l'air de ne pas les remarquer, ou faisaient exprès de se carrer sur leur chemin, pour les forcer à un détour.

Au passage, Philippe Henriot leur jeta une phrase injurieuse. Lucien se retournait pour répondre. Étienne secoua ses épaules : « Laisse donc... tu vois bien qu'ils cherchent l'incident... » Devant le banc du gouvernement, Romain Visconti et Dominique Malot, debout, se penchaient pour parler avec Monzie, qui se montrait sceptique, touchant la grande victoire des Finlandais. Visconti dévisagea Lucien au passage, et, tournant la tête, lui jeta : « On m'a dit à Carcassonne, Cesbron, que vous étiez un bon soldat... voilà le moment de le montrer! — Vous allez bien le voir! » repartit Lucien que son camarade entraîna par le bras.

A l'extrême gauche, les bancs de la fraction communiste avaient été envahis par les socialistes descendus des gradins supérieurs. Mais Parsal, Langumier les autres étaient là au premier rang. Ils avaient dû faire la gymnastique en l'honneur de Mannerheim...

« Qu'est-ce qu'il t'a dit, Visconti? » souffla Fajon à Lucien en s'asseyant. Cesbron répéta la remarque du député des Pyrénées-Orientales, et ajouta : « Ça n'est jamais qu'un petit espion... »

Ce jour-là, la bataille avait pour objectif non pas d'obtenir la tribune, mais d'obtenir le droit à la tribune. Les débats étaient organisés pour se dérouler cinq jours plus tard, le mardi suivant. Le programme était de faire que la Chambre s'engageât à laisser la parole, alors, à Fajon. A contrecœur sans doute, mais qu'elle s'y engageât. Il faut se représenter ce que c'est, cinq cents bonshommes environ qui ne sont là que pour voter illégalement la déchéance d'un certain nombre de représentants du peuple. Illégalement. Ce n'est pas

une façon de parler. Ce n'est pas un terme de partisan. Illégalement, et ils le savent, ils en ont claire conscience, parce que, et ce jour-là, et ensuite à la commission qui examinera le projet du gouvernement, et dans le débat public la semaine suivante, les députés multiplieront les précautions oratoires, insisteront sur le caractère d'exception d'une loi si peu conforme à l'esprit de la Constitution et qu'ils vont pourtant voter, ils se disputeront sur les modalités, les attendus de la loi qu'ils enfantent. Ils reprocheront au gouvernement de les forcer à voter cette loi, quand il aurait pu s'en tirer sans elle avec l'arsenal de décrets déjà existants ou en choisissant bien le motif d'inculpation des députés arrêtés pour la plupart depuis trois mois... ils lui reprocheront de ne les avoir pas d'abord fait condamner... Cesbron disait à Étienne Fajon : « Jamais ils ne vont te laisser parler... ils ont trop d'intérêt à faire le vacarme qui couvrira en même temps la voix du Parti, et leur petite opération embarrassée... » Fajon s'était levé à son banc. Est-ce qu'il hésitait? La meute, autour, grondait. Tout d'un coup, de là-haut, des tribunes, on a entendu une voix de femme, une voix jeune et claire, qui sortait du cœur, dans le milieu du public : « Vas-y, Étienne ! » Les gens se sont retournés. Là-haut, les huissiers se précipitaient, la garde. Une partie des députés avait le nez en l'air. C'était Juliette qui n'avait pas pu se retenir d'encourager son mari.

Lui, pendant ce temps-là, à la faveur de l'incident, parlait de son banc, de cette voix calme, posée, qu'il a, et que teinte l'accent toulousain. Cesbron regardait pendant ce temps les tribunes. Il distinguait mal. Elles devaient être trois, là-haut : Juliette, Bernadette et la belle-sœur de Raymond Guyot, Lise... Ça gesticulait. Des gens criaient... A la fin, Herriot qui agitait sa sonnette a fini par dire à Étienne : c'est entendu, vous aurez la parole à votre tour. Le seize, ça devait être le seize...

XVI

Quand Raoul a poussé la porte, il avait beau savoir que Paulette et le petit n'y étaient plus, ça lui a fait un coup de voir son chez-soi bien rangé, déjà de la poussière sur l'édredon rouge, la bécane à côté du lit, dans la ruelle, tout immobile comme si c'était le logement d'un mort, et la photo de Marcel Cachin, dans son cadre à moulures noir et or, au-dessus de tout ça, un peu de travers : quand les camions faisaient branler la maison, il penchait toujours un peu de côté, ce portrait. Blanchard ne s'était pas demandé si Paulette avait enlevé le papa Marcel du mur, l'idée ne lui en serait pas venue, mais de se trouver nez à nez avec lui, comme ça, au début de janvier 1940, ça faisait drôlement battre le cœur. Il referma la porte. Il était chez lui.

Une déveine tout de même que cette permission ne fût pas arrivée quinze jours plus tôt. Lorsqu'au rapport il avait entendu qu'il était sur la liste, l'autre jour à La Ferté-Gombaut, c'était ce qu'il avait pensé tout de suite, et il avait salement juré, même que Decker lui avait flanqué une bourrade, parce que justement lui qui faisait tout le temps la morale pour qu'on parle comme il faut, qui disait qu'un ouvrier n'emploie pas ces mots-là... Tout de suite, il avait pensé à Paulette disparue, l'enfant dans la Drôme, la rue Cantagrel abandonnée. Bah, il n'allait pas y renoncer, à sa perm, des fois ! Une déveine tout de même.

Il posa son paquet sur le bois de la table : la toile cirée était là, roulée sur une baguette appuyée à côté du buffet. Son premier soin fut de regarder la bicyclette. Il la souleva et fit tourner la roue libre, inspecta la chaîne : bon, Paulette l'avait graissée avant de partir, ça lui donna le sourire. Il faisait frisquet dans la pièce : qui sait si les souliers du petit étaient assez chauds pour la Drôme... Raoul n'aurait qu'à se mettre au lit, avec l'édredon. En attendant, s'il allait dîner à côté ? Ce sont des copains, ils pourront lui dire... Dans l'escalier tout noir, il se heurta à la concierge qu'il n'avait pas vue dans la loge tout à l'heure avant de monter : « Oh, bien, monsieur Raoul ! Je ne vous remettais pas, avec nos illuminations ! Vous saviez pas que Mme Paulette était partie ? Si, vous le saviez... Venez donc un moment chez nous... »

Il n'y avait pas de peine à chauffer la loge, on ne faisait pas plus petit. Pour l'heure, ça avait l'air d'un bosquet de roses, cette turne qui sentait bon l'oignon, le dîner mijotant sur un petit fourneau noir : parce que la concierge faisait des fleurs artificielles, pour une maison de gros. Y en avait partout. « Vous excusez le désordre... — Y a pas à excuser, Mme Fumières, c'est tout plein joli... Votre mari va bien ? » Il n'était pas encore rentré, mais si M. Raoul

l'attendait... voilà, Mme Fumières avait voulu lui dire : depuis le départ de Mme Paulette... ils sont revenus deux fois... les mouchards bien sûr... et qu'est-ce qu'elle fait ? où elle est partie ? et patati et patata : « Moi, je leur ai dit : j'en sais rien, elle va revenir, c'est pour la Noël, elle a dû aller dans sa famille... elle n'a même pas demandé qu'on lui fasse suivre son courrier... Alors, ils ont voulu voir les lettres... heureusement, il y avait un prospectus des Établissements Nicolas... Ils l'ont emporté soigneusement... » Enfin, c'était clair que mieux valait ne pas habiter là-haut.

Pour dire quelque chose de personnel, avant de prendre congé, Blanchard demanda avec un mouvement de la tête vers les roses : « Alors... c'est à la mode, ces trucs... Les dames, elles en mettent sur leurs bibis ? — Oh ! non, dit Mme Fumières, c'est plutôt pour les cimetières ! »

Pour une nuit, il coucherait tout de même là.

Parce qu'il avait son idée de derrière la tête.

Le petit bistro rue Jeanne-d'Arc était tout vide. Le type au comptoir, c'était un nouveau. Il discourait à tue-tête sur les Finlandais qui avaient pris des canons, des chars, est-ce que je sais ? la 44e division soviétique, pfft ! pulvérisée... Raoul ne remettait pas non plus le visage de la femme, qui apportait les frites de la petite cuisine tout en long, dans le fond. « Arsène n'est plus ici ? » L'homme hocha la tête. Arsène ? Comme si... Raoul n'insista pas. Puisque l'autre prétendait qu'il ne connaissait pas d'Arsène dans le quartier, ce n'était pas la peine d'insister. Ça ne fait rien, c'est bon un verre de vin blanc, avec une bonne salade à l'échalote. De toute façon, mieux valait ne pas traîner dans le treizième où Raoul, depuis le compte rendu où il avait été assis à côté d'André Marty, était connu comme le loup blanc. Les gens louchaient sur son brassard. Mieux valait le garder, le brassard : si on lui demande sa permission, cette fois, elle est en règle.

Il se rappelait, l'autre fois. Il n'y avait pas deux mois, c'était comme d'une autre vie, déjà. Il avait eu vingt-quatre heures, mais au bureau, le petit cabot, comment déjà son nom ? Bellesme... lui avait rédigé son papier que ça lui fasse trois jours. Tant pis, si pendant son absence on s'en apercevait à La Ferté ! Trois jours de Paris, ça vaut de risquer six jours de taule. Sa préoccupation principale, c'était de retrouver le contact avec le Parti. Il avait fait un tour chez Wisner, juste assez pour se rendre compte que maintenant les histoires du pacte, c'était fini chez les copains, f, i, fi, n, i, ni. A cause de la dissolution du Parti, qui avait tout éclairé, pour les plus bouchés. Même Toto, tout anar qu'il soit... Raoul, par Bender, avait réussi d'atteindre le gars qui réorganisait le secteur, un vieux copain de l'usine, passé dans l'appareil du Parti, qui lui avait dit qu'en fait, toutes les liaisons étaient déjà reprises ou presque, dans la région parisienne, cinq semaines après la dissolution. Il lui avait donné une adresse à Meaux, qui n'avait pas servi à grand-chose. D'abord de La Ferté, c'était aussi difficile d'aller à Meaux qu'à Paris et une fois que Raoul avait trouvé mèche d'y accompagner le ravitaillement, il n'y avait rencontré personne. Porte close. L'oiseau s'était envolé. Mais, pour en revenir au début de novembre, ce qui l'intéressait surtout, Raoul, c'était reprendre contact avec les syndicats. Une question qu'il voulait poser, qui le travaillait : il lui semblait que les copains, à l'usine, ils n'avaient pas la position juste... Pour éviter qu'on regarde de trop près sa permission, il voyageait en taxi, parfaitement. Dans la bagnole d'un chauffeur, qui était un ami à Bender, Babin qu'il s'appelle. Avenue Mathurin-Moreau. Comme si de rien n'était. On descend et on entre, quoi ! Ce petit escalier de pierre, la cour entre les baraques, le bâtiment à droite... Il y avait une pancarte : *Fédération des Métaux*. Pas plus difficile. Les camarades étaient là. Gauthier, trésorier de la fédération. Il lui

avait dit : « Tiens, tu viens juste de rater Timbaut... il sort d'ici. » C'étaient les derniers jours. A la sortie, deux messieurs négligemment appuyés à la portière de la voiture : « Militaire ? Vous avez vos papiers ? » Ils avaient dû bien le regarder pour voir que Raoul était militaire, mais pour sûr c'étaient des connaisseurs ! « Que venez-vous faire ici ? Votre permission ? » Ils n'ont pas trouvé à y redire et Blanchard a expliqué qu'il était syndiqué... tenez, voilà ma carte des métaux... il était venu voir son syndicat, il avait entendu qu'il était question d'une indemnité aux mobilisés... c'était pour connaître ses droits... Vous n'avez jamais vu ces gens-là devant une carte de syndiqué, la soupeser, la retourner, la regarder à contre-jour comme si le carton était transparent... enfin, ils la lui avaient rendue à regret. Ils devaient être collectionneurs, une pièce rare qui vous passe sous le nez, ça fait mal au ventre. Alors, les métaux venaient tout juste d'être dépossédés de la rue d'Angoulême. La razzia ne devait plus tarder. Pour ce qu'un copain de la 3e compagnie, ceux qui étaient cantonnés à Malemort, lui avait dit après une virée à Paris, début décembre, la police avait arrêté tant et plus, mais elle n'avait pas mis la main sur Gauthier. Maintenant, c'étaient les types de *Syndicats*, les hommes à Belin, Chevalme, Dupaquier, enfin, ceux dont, depuis toujours, les ouvriers ne voulaient pas entendre parler, qui avaient repris la direction : il avait fallu la police pour les mettre en selle, ceux-là... Maintenant, pour Raoul, il n'y avait plus qu'un chemin possible, l'usine. Dès le lendemain matin, il enfourcha sa bécane et se rendit chez Wisner.

C'était cette idée-là qu'il avait. A quoi il aurait pu la passer, sa perm, maintenant que Paulette et le bobéchon n'étaient plus là ? D'abord, il faut manger tous les jours. Et puis traîner ses savates dans Paris, quand déjà au régiment on désespère que le temps passe ! Quand on a l'habitude de travailler, on n'en rate pas l'occasion. D'ailleurs, ce n'était pas de sa part une invention bien originale. Tous les ouvriers qui venaient en permission ou qui avaient une convalescence allaient se faire embaucher à leur usine, et on les y reprenait, pour dix, quinze, vingt jours. Trop contents d'avoir de la main-d'œuvre qualifiée. Parce que leur mobilisation, elle avait bien tout fichu par terre : maintenant encore ça allait, mais les premières semaines, jusqu'à la fin octobre... l'usine était pratiquement désorganisée. Sauf de très rares cas, aux forges, à la fonderie, tout le monde était parti d'abord, les affectés spéciaux n'avaient été désignés qu'ensuite. Alors, on avait embauché des femmes à tour de bras. On les avait mises à des métiers d'hommes. Il y en avait sur les rectifieuses, et sur les tours, ce qui est plus rare. Des contrôleuses, par exemple, on les avait mises à des machines qu'elles étaient habituées à voir fonctionner, des femmes qui étaient contrôleuses depuis des années : et à leur place, on avait installé des nouvelles, parce que ça sonne bien de dire des contrôleuses, mais en fait ce n'est pas un métier très malin, tout le monde peut faire ça, le contrôle est tout mécanique.

⁂

Le directeur du personnel ne l'avait pas mal reçu. Blanchard... Ah oui, je vous connais... attendez donc... Il feuillette le fichier. Blanchard, Raoul... c'est bien ça ? Pourquoi est-ce que vous n'êtes pas affecté à l'usine ? Enfin, bon. Vous voilà. Combien de jours ? Dix jours. C'est pas des masses, mais c'est dix jours... Blanchard le regardait. Lui aussi, il le connaissait bien. Il n'avait pas besoin d'interroger le fichier, pour savoir que M. Falempin était un bel hypocrite, qui, en trente-six, dans la période de puissance du mouvement ouvrier, était plat avec eux, mais comme une punaise. Le genre paternaliste. D'où est-ce qu'il sortait, celui-là ? Trop correct pour être honnête. Habillé, fallait

pas être grand clerc pour voir que c'était un type qui copiait les ingénieurs, les patrons. Avec les costumes un peu plus sombres que les leurs, une cravate un peu plus éteinte. Ce n'était pas un type des cadres, Toute petite bourgeoisie, ou qui sait, même un prolo d'origine... qui cherche à le faire oublier... avec une perle grise, et une grosse bague d'or à tête de chimère. Ah çà, fin août, il n'était plus comme en trente-six! Outrageant comme à plaisir, brutal. C'était Blanchard qui était venu, alors, avec la délégation, pour réclamer contre l'invention de la direction de faire la paye en dehors des heures de travail... Pas possible d'oublier la transformation de cette canaille : pour le paternalisme, tu repasseras! Jamais, dans le passé, on n'avait reçu les ouvriers de cette façon. Raoul avait compris à sa grossièreté que, cette fois, ça y était, la guerre. La lâcheté d'un type comme ça.

Bon Dieu, que c'est bizarre de se retrouver brusquement à son tour d'ajusteur, avec le boucan des machines, l'air chargé de poussières métalliques, le va-et-vient muet des ouvriers, le contremaître qui passe, les voisins qui vous disent un mot comme s'ils se parlaient à eux-mêmes... et dans tes doigts, la pièce que tu soupèses, que tu tournes doucement, si je tenais le galopin qui m'a fait cette rectification! Et tu vas toi-même donner ce coup de lime... Derrière Raoul, il y avait deux petites vieilles dont il se souvenait : avant septembre, elles étaient dans un autre atelier, mais il avait échangé quelques phrases avec elles à propos du pacte, elles se renseignaient. C'est pas des femmes de chez nous. Elles n'étaient même pas entrées là par l'école de la rue d'Angoulême. C'étaient des contrôleuses qui pouvaient bien avoir vingt ans de Wisner. Maintenant, on les avait mises à des rectifieuses, l'une à côté de l'autre. Elles savaient bien que Blanchard était communiste. Elles l'avaient accueilli avec une amabilité qui ne trompait pas. Dès le premier matin : « Vous avez vu, ces cochonneries, M. Blanchard? » L'une d'elles montrait du doigt les titres sur la Finlande, en haut de *L'Œuvre*. « Oh, dit l'autre, si vous voyiez leur *Populaire*, c'est pis encore! »

Elles étaient là, à leur machine, à remettre à la cote voulue les pièces usinées. C'étaient des pièces de moteur, d'un type que Raoul n'avait pas encore vu. Les deux femmes ne pouvaient guère parler dans le travail : à passer comme ça le cylindre devant la meule d'émeri, pour enlever des centièmes ou des millièmes de millimètre, c'est ce qu'on appelle un travail délicat. Ce qui n'empêche pas que ce soit l'une d'elles qui a trouvé le moyen de passer à Blanchard le petit mot de Bender. Ah! bon.

Les camarades voulaient lui parler. Rendez-vous au café Brissot. Tiens, il existe encore ce café-là? Brissot était un conseiller municipal communiste du coin, son bistro était à trois minutes de l'usine. La pause se faisait à midi. Il faut dire que ce n'était plus comme en temps de paix, quand on faisait les trois huit, comme c'était la tradition. Le travail permanent avec trois équipes, quoi, pour les vingt-quatre heures. Depuis la mobilisation, avec les refus d'affectations spéciales, malgré les embauches, les machines ne tournaient plus vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La journée de huit heures, il n'en était plus question. Et comme les heures supplémentaires n'étaient plus comptées comme supplémentaires, on n'avait qu'une seule équipe qui boulonnait de sept heures, sept heures trente à vingt-deux heures et au-delà, suivant les moments et les services. Alors la pause de midi, c'était un sacré boucan, avec tout le monde à la fois, ceux qui n'avaient pas trop loin à aller enfourchant leurs bicyclettes, les autres emplissant les restaurants autour de l'usine, sans quitter leurs bleus, les femmes en blouses grises...

Donc, Raoul était attendu au café Brissot. Le copain, en fait, il était déjà déchu comme conseiller municipal, mais il n'était pas encore arrêté, comme

expliquait joyeusement le petit Bender qui avait rejoint Blanchard à la sortie de l'usine. Brissot était derrière son zinc, les manches relevées, un gros noiraud paisible : « Allez, passez au fond, il y a déjà du monde qui vous attend... » Raoul connaissait cette arrière-salle, on s'y réunissait déjà en temps de paix. Ça ne fait rien, l'atmosphère était autre chose qu'au régiment ! On n'avait pas idée de ça à La Ferté-Gombaut... Ils étaient bien vingt là-dedans. Deux femmes seulement. Tiens, toi ! Et toi, alors... Comment va ta femme ? Et celui-là que Raoul croyait envoyé en Afrique. Je n'ai pas été plus loin que Marseille. L'affectation m'a rattrapé en route. Ah, par exemple, qu'est-ce que tu fais là, petite tête ? Toto, oui, parfaitement, Toto. Toto qui roule une cigarette, et dit d'un air vexé : « Quoi ça a de drôle ? Je suis du Parti à cette heure... »

Ils entouraient le soldat. C'est la coutume. Chaque fois qu'on a, comme ça, un permissionnaire. Qu'est-ce que tu prends ? Un petit vin blanc. Et toi, Bender ? Ils s'asseyent en tumulte derrière les tables. Moi, ce sera un café. Non, sans rien...

Le danger ne devait pas être bien grand pour qu'on fît les choses comme ça. En tout cas, on n'en avait pas l'impression, et puis ça prenait presque figure de réunion. Un grand type des forges présidait. On a toujours eu le respect des forges. Les questions, tout le monde voulait en poser. Le président leva les deux mains. Chacun son tour. Tu as un crayon ? Ça à son voisin de droite, et puis il s'est mis à noter les questions sur un bout de papier. Il tirait la langue. Puis il les a lues pour lui-même. Puis il les a lues à voix haute. Et il les rappelait une à une, pour faciliter le coup à Blanchard.

Toutes les questions ne collaient pas entièrement avec le cas du soldat Blanchard, confiné dans un RRT du Mulcien, à vrai dire. Elles étaient formulées comme on avait l'habitude : quelle est l'atmosphère dans ta caserne ? qu'est-ce que pensent les communistes chez vous ? et les sans-parti ? et les socialistes ? à quoi vous passez le temps ? qu'est-ce qu'on dit de la guerre en Finlande ? les soldats ont-ils confiance dans l'URSS ? Qu'est-ce qu'on dit de Staline ? etc.

Raoul tâchait d'expliquer le genre d'unité où il était. Le temps gâché à ne rien faire. Les travaux stupides. La ligne Avoine. Les longues permissions aux rares agriculteurs qui faisaient hurler les autres. Le refus de relâcher les types de la classe onze. Le mécontentement. La police dans les bureaux. Le fouinage dans les affaires des types suspectés. Ceux qui disparaissaient tout d'un coup. Les descentes de la Sûreté...

Il aurait fallu parler sans fin. Toutes les têtes tournées vers Blanchard. Toutes les pensées concentrées. Ils sont là une vingtaine, des communistes. Trois mois après la dissolution du Parti, pendant que toute la police bat le pays à la recherche de Maurice, de Jacques et de Benoît, que les députés sont au cachot, toutes les organisations flanquées en l'air, pillées, dévastées. Ils sont là comme si de rien n'était, et ils essayent de se faire une idée des circonstances où un copain comme Blanchard a à se débattre. Parce que avec chaque camarade qui arrive de l'armée, c'est une histoire un peu différente, et que de toutes ces histoires réunies, peut-être qu'on peut tirer un enseignement utile pour le Parti, et pour la lutte. Et pour la lutte.

Raoul aussi avait des questions à poser. Mais ça, on n'avait pas besoin d'être tous ensemble. Et puis certains avaient sorti leur casse-croûte, mais d'autres voulaient se tirer, histoire d'avaler un morceau, on rentre à une heure et demie. Il te faudra parler pour le syndicat aussi. Écoute, camarade, ça ne serait pas mal, si tu utilisais l'occasion, pour leur parler un peu de l'URSS, de l'Armée rouge... tu comprends, en opposition avec l'armée capitaliste... avec ce que tu racontes...

Comment ça fonctionne, le syndicat? Oh, tout à fait bien. L'organisation est absolument reconstituée. Tout simplement que ça s'est fait. C'étaient surtout les départs, les militants dispersés qui nous ont gênés d'abord... Non, non. Ce qui se passe en haut est une chose. A l'échelon national, tous les Jouhaux, tous les Chevalme, ça, c'est une autre question. Mais ici, sur la base de l'entreprise, on a un syndicat solide. Avec les gars qu'on a choisis. Oui, il y a pas mal de délégués, qui sont des communistes... mais pas seulement, il y a de très bons copains, des sympathisants ou pas même, mais des gens sérieux, qui ont à cœur les revendications, les affaires de l'ouvrier... Et puis, tu sais, Jouhaux, Chevalme et compagnie... c'est la direction officielle : mais il y a l'autre, la vraie, celle qu'on ne voit pas...

« Bon, dit Blanchard, mais quoi? Je me souviens à la fin d'août, ces types qui essayaient de dresser les gens contre le Parti... et puis il y a toujours eu du PPF chez Wisner, pas? et encore, on a dû vous glisser des provocateurs, des mouchards...

— Peut-être, dit Bender. Mais les délégués syndicaux, c'est des gars qu'on connaît, va... et qui ont la confiance... on n'est pas des petits garçons! Pas, Toto? »

Çà, la présence de Toto, Toto au Parti. C'était plus curieux encore que la folie de cette réunion en janvier quarante. Raoul pensa : encore plus convaincant... Ce jour-là, les journaux racontaient les incidents de la Chambre du mardi neuf, et puis un académicien écrivait que la victoire finlandaise mettait l'Allemagne dans l'embarras.

⁂

Même s'il n'y avait pas eu qu'habiter rue Cantagrel était impossible, Raoul Blanchard aurait absolument dû prendre une chambre à l'hôtel au voisinage de l'usine. On ne faisait donc qu'une seule et longue équipe qui boulonnait soixante-douze heures par semaine, au moins, parfois plus. La semaine officielle avait été portée de quarante-huit à cinquante-quatre heures. C'est-à-dire sans augmentation de la paye. A douze francs l'heure, pour la qualification de Blanchard. C'est-à-dire que, sans les heures supplémentaires, ç'aurait fait des semaines de cinq cent soixante-seize francs. Les heures supplémentaires étaient payées comme les heures dites normales. On arrivait à un degré d'épuisement invraisemblable. Après ça, s'appuyer, vers dix, onze heures du soir, la course à bicyclette jusqu'à la place d'Italie! Raoul n'avait qu'une envie, se coucher, parfois sans se déshabiller, se débarbouiller... Et il avait tout de même perdu l'habitude du travail... c'est drôle que ça puisse se perdre.

Il avait donc pris une chambre, sur la place, en face de la grande porte de l'usine. On ne pouvait pas plus près. Une chance : c'était la seule disponible, elle venait juste d'être quittée par un affecté spécial renvoyé aux armées... Ce camarade avait été en délégation auprès de Falempin pour demander le retour à la majoration des heures supplémentaires : c'était la grande revendication, alors. Plus encore que la réglementation. Signalé à l'autorité militaire, probablement. Il avait reçu sa feuille. Enfin, Raoul avait une chambre, on ne peut pas dire que c'est l'essentiel, le pauvre copain, mais... Quinze francs par jour, et ça ne se discute pas. Un hôtel juste devant Wisner. Si vous ne le voulez pas, on n'est pas en peine.

C'était une chambre pour dormir. Un peu plus grande qu'un placard. Ah, on n'aurait pas songé à y recevoir des poules. Ça sentait le renfermé là-dedans, on avait beau ouvrir la fenêtre. Il faut dire qu'appeler ce vasistas la fenêtre, c'est avoir la folie des grandeurs. Le lit était à la fois dur et mou. Dur, parce qu'il était dur; et mou d'un côté, où les ressorts devaient être cassés, et

où le matelas s'enfonçait, on aurait cru qu'on allait passer à travers. Mais après treize à quatorze heures d'usine, quand les choses se brouillent devant les yeux, qu'on a mal aux reins d'être debout, et des crampes aux poignets, d'en faire tout le temps le même geste précis et court... alors, dur ou mou, on tombe sur le plumard, et je te jure, on ne dort pas : on pionce. Remarquez : on travaille six jours par semaine, mais on se couche sept...

Dix jours, c'est pas bien long, mais c'est long tout de même. On en apprend en dix jours. Ici, les types du Parti ne se gênaient pas pour continuer d'informer les ouvriers, ils ne craignaient guère de se montrer, ils disaient facilement qu'ils étaient communistes. Il y avait les conversations sur la Finlande : c'est-il vrai que s'ils sont battus, les Russes, c'est parce qu'ils n'ont pas de cadres, ils ont fusillé tous leurs généraux, il paraît... Et Kaganovitch, il a été limogé? Parler franchement, en se montrant ce qu'on était, avait la valeur d'un argument. Il fallait voir le dégoût des gars pour la guerre comme elle se faisait chez nous. Certains journaux même étaient obligés de refléter cet état d'esprit. Les conditions du travail aussi faisaient beaucoup pour l'unité. Tout affecté spécial considéré comme mobilisé à l'usine était soumis à des mesures extrêmement sévères de contrôle. Une absence c'était tout un tabac. Il fallait un certificat du docteur et une attestation du commissaire de police. Et cela ne frappait pas que les affectés spéciaux : les femmes, les vieux pas mobilisables étaient soumis au même régime. Avec défense de changer d'entreprise parce que cela aurait été facile, on manquait de main-d'œuvre partout, mais rien à faire, on était ficelé chez Wisner, la chiourme, quoi!

Les proportions étaient, pour vingt pour cent d'hommes non mobilisables cinquante pour cent de femmes, et le reste d'affectés spéciaux. Raoul fit observer à Bender que l'autre midi, à la réunion, deux femmes seulement ce n'était pas riche! « Il faut te dire, protesta Bender, que ce n'était pas une cellule, donc... Il y avait des éléments de trois cellules, ceux qu'on avait pu atteindre et qui étaient libres; les femmes, à l'heure du déjeuner, certaines, elles retournent pour leurs gosses. Mais c'est vrai, les femmes, ici, c'est notre point faible.

— Tout de même, est-ce que vous n'avez pas tort de réunir, comme ça, vingt camarades...

— Tu comprends, c'est tous des copains qu'on connaît bien... A des rencontres comme ça, quand on a un soldat, on ne convoque pas tout le monde... les nouveaux... ceux qui n'ont pas encore été vérifiés... les gens venus récemment d'une autre boîte... parce que les autres, ils pourraient vouloir nous glisser des types... Mais ça fait comme un échantillonnage des divers ateliers, tu comprends : et ça, c'est nécessaire, pour pouvoir renseigner partout, et aussi pour faire l'agitation pour la solidarité. Dis donc, tu n'as pas encore vu la dernière *VO*? Prends-la... »

La Vie ouvrière était le journal de l'usine, plus que *L'Huma*. Malgré le caractère ouvert des discussions, où les gens du Parti revendiquaient leur qualité de communistes, chez Wisner, au point de vue organisation, action, on sentait plus la présence du syndicat que celle du Parti. Le travail syndical avait l'avantage d'avoir une face légale. On se réunissait toujours, comme autrefois, au centre intersyndical qui était dans une maison, sur la place, deux bâtiments plus loin que l'hôtel de Raoul, au coin de la rue Anatole-France. Mais ce qui en faisait l'autorité auprès de la masse des ouvriers, c'est qu'ils savaient bien que leurs délégués avaient des contacts avec les chefs syndicaux traqués par la police, qu'en fait il y avait une face illégale au mouvement syndical. Parce que, dans la métallurgie, il y avait toujours eu une défiance à l'égard de bonzes comme Jouhaux. Maintenant ça se traduisait encore par le refus de

payer la cotisation au syndicat, sous prétexte qu'à la tête de la CGT il y avait des traîtres. Oh, c'était un mouvement pas facile à remonter! Surtout qu'il y avait eu un numéro de la *VO* avec un article soutenant ce point de vue-là...

« Comment! dit Raoul. Mais le Parti, pour sûr, est d'avis, lui...

— Pour sûr, dit Bender. D'ailleurs, la *VO* a rectifié dans le numéro suivant. Mais tu sais ce que c'est, les gens, ils lisent le premier article, ils ne remarquent pas le second, puis même, ils disent puisqu'on a pu se tromper la première fois, qui sait, la seconde, pas? »

Toujours est-il qu'en janvier, chez Wisner, on était en pleine discussion là-dessus. Et même des copains. Qu'est-ce que tu crois, Toto? Bon, il est au Parti. Remarque, c'est pas mal, ceux qui adhèrent maintenant! Mais toute sa vie, il a été anar, alors. Paris ne se bâtit pas en un jour. La CGT, c'est précieux pour les ouvriers. Et surtout avec l'unité. « Ceux qui ne comprennent pas ça... », dit Raoul, et Bender secoua la tête : « Ceux qui ne comprennent pas ça, il faut le leur faire comprendre... Et voilà! Avec ça, il y a les journaux : des bons copains, ils viennent te répéter, c'est terrible, tu as vu? les morts russes, ils sont statufiés dans la glace, dans la position où ils tombent... »

Une chose aussi surprenait Blanchard. Parce que là-dessus, avec Decker, Vidal et les autres, ils avaient discuté au RRT, et qu'eux ils trouvaient que les communistes mobilisés n'avaient pas à vouloir quitter l'armée, en demandant à être affectés spéciaux, parce qu'on devait être dans l'armée, quel que fût le caractère de la guerre, d'abord parce que ce caractère pouvait changer, et ensuite pour qu'il n'y ait pas de rupture, de fossé entre la classe ouvrière et la nation mobilisée. Quand on était chez Wisner, sans savoir trop comment, on était amené à penser de façon toute différente. D'abord, à constater que les demandes d'affectation spéciale, c'était un fait de masse, l'expression même de l'instinct ouvrier. Puis, peut-être, mesurait-on mieux ici l'horreur de cette traîne, de cette braderie, comme il dit, Decker. Malgré tout, ici, Raoul se sentait dans son élément, et l'usine, même avec la fatigue écrasante, même avec tous les droits ouvriers abolis, la poigne policière et patronale si pesante... malgré tout, c'était l'usine, le lieu où se joue le destin d'une classe, des siens... Quand, au nom de son atelier, Raoul a été trouver Falempin pour protester contre la paye, avec leurs comptes de voleurs, on avait fait soixante-treize heures cette semaine-là, à un prix de famine... il n'a pas su s'empêcher de lui dire : « Et d'abord, qu'est-ce que la direction a fait pour nous réclamer? Vous m'avez dit, M. Falempin, pourquoi vous n'êtes pas affecté spécial... eh bien, c'était à vous de le réclamer! »

L'autre, avec ses cheveux courts sur les côtés, et comme dessinés sur le dessus de la tête, et son col dur, et sa perle grise, a relevé le nez, et dit : « Nous aurions pu, en effet, vous réclamer... maintenant... Mais puisqu'à peine ici, vous prenez fait et cause pour les mauvaises têtes... » Ce n'était pas la peine de le dire. Raoul le savait bien. Même qu'on l'avait envoyé à cause de ça, puisque lui retournait de toute façon à son régiment, qu'est-ce qu'on pouvait faire contre lui? Tandis que les autres, comme le copain qui avait habité sa chambre à l'hôtel, avant lui... Et même, précisément parce que la direction se savait sans prise sur eux, les soldats permissionnaires, au fond, étaient plus écoutés. Le grand moyen de la direction, c'était le chantage au retrait de l'affectation. Les premiers temps, les camarades haussaient les épaules, certains : bon, on ira au régiment, et puis après? Mais quelques-uns, qui étaient considérés comme des meneurs, n'avaient plus jamais donné signe de vie. On disait qu'ils étaient dans des camps de concentration, ou dans le Sud saharien.

Raoul, quand Bender lui avait parlé de l'agitation pour la solidarité, avait entendu ces mots-là comme on les entend souvent, comme des mots. Quand on est venu lui apporter le montant de la collecte, une assez grosse collecte tout de même... il a dit : « Mais pourquoi vous avez fait ça? Je travaille comme vous ici ! » Oui, il y travaillait dix jours, et déduite la vie courante, l'hôtel... il allait rentrer au régiment sans rien devant lui. Non. C'était un principe. On aide nos mobilisés. Voilà. Puis tu ne vas pas discuter. Est-ce que tu ne comprends pas que si on n'entretient pas ce sentiment-là, qui est naturel chez l'ouvrier, on perdra pour l'avenir ce qui a fait la force de la classe ouvrière? Et comme c'était Toto qui disait ça, parfaitement, Toto, Raoul avança la main, et regarda un à un les copains qui étaient venus avec les sous. Il dit : « Bon. Je prends. Seulement à une condition... Comme merci aux camarades, vous leur direz... Blanchard, il vous conseille de payer votre cotisation syndicale...

— Sacré Blanchard ! » dit Toto, en lui flanquant une grande tape sur l'épaule.

Tous les derniers jours, on avait été secoués par ce qui se racontait de la séance de la Chambre où Fajon avait fait son grand discours. Ça, après l'histoire de Florimond Bonte le 1er décembre... Bender ne se connaissait plus de joie : « Je crois que, politiquement, disait-il en se frottant les mains, si ce n'est pas compris de tout le monde dans le détail, il y a dans le geste de ces camarades, qui viennent spontanément, certains d'être arrêtés, jetés en prison, se battre seuls, seuls, tu comprends? quelque chose qui crée le préjugé favorable... ça correspond au caractère français... »

Il faut dire que le détail, on le connaissait mal.

Blanchard allait repartir pour son unité. Le dernier matin, les dames qui travaillaient à côté de lui étaient hors d'elles. On avait publié une photo d'avion soviétique abatttu, d'où sortait la main du pilote carbonisé, une main fine, et les journaux disaient que c'était une femme, avec tous les développements imaginables sur les femmes bolcheviques sanguinaires qui allaient bombarder les civils, les petits enfants d'Helsinki. La plus âgée disait, vous ne pouvez pas vous rappeler, c'est exactement comme dans l'autre guerre, je me souviens, moi, le bourrage de crâne... qu'ils ne se plaignent pas si on ne croit plus rien ! Depuis qu'ils ont supprimé *L'Huma*, alors il n'y a plus de borne au mensonge. Quand on pense que chaque fois que nos journaux disaient quelque chose qui les dérangeait, ces gens-là, les mêmes, hurlaient que les communistes ne respectent pas la vérité. Je leur en souhaite. Qui c'est qui ment, aujourd'hui, hein? C'est-il la presse communiste?

A propos, quand *L'Officiel* avec la séance du seize janvier est sorti, on a fait la guerre pour en avoir des numéros. Ça se présentait comme un succès de librairie. C'est que là, ils y étaient, les détails...

XVII

Le seize janvier mil neuf cent quarante...

Cette journée-là ne s'est pas faite toute seule. La séance du seize risquait d'être pour longtemps la seule possibilité légale d'expression pour le Parti. Les élus, dans ce Parti-là, n'agissent pas simplement à leur tête : les électeurs les ont choisis comme communistes, c'est-à-dire comme soumis au contrôle des organismes élus du Parti lui-même. Une affaire comme celle du seize janvier nécessitait l'intervention de la direction du Parti. Langumier et les autres pouvaient bien faire semblant de ne plus trop savoir ce que c'était aujourd'hui, dans l'illégalité. Mais tout le monde savait que c'étaient trois hommes, Maurice, Jacques, Benoît... ceux qu'on recherchait partout, la police, elle, ne s'y trompait pas, les dirigeants effectifs de ce grand corps, dont la présence était partout sensible, aussi bien dans l'immeuble du XIV^e^, où Jean se disputait avec Sylviane, qu'à Carcassonne, dans l'épicerie où on écoutait toujours Radio Moscou à huit heures du soir, le poste baissé, que chez Wisner, où le Parti recrutait, que dans les cantonnements du Mulcien, où l'on chantait *L'Internationale* au bataillon Müller, où l'inspecteur Durand cherchait à prendre la main dans le sac le lieutenant Barbentane, qu'à ces interrogatoires où le capitaine de Moissac et le capitaine de Saint-Garin se mesuraient à des hommes pour qui la liberté, la vie ne valaient pas la fidélité à leur parti, à leurs idées... que, dans les prisons ou les camps d'où des milliers et des milliers d'hommes et de femmes, comme François Lebecq, comme Mireille Taboureau, pourraient sortir, s'ils le voulaient, pour un mot de reniement...

Dans ce petit café à côté du Palais-Royal, Étienne n'est entré qu'après une certaine gymnastique : parce que, enfin, il y a toutes les chances du monde qu'il soit suivi. C'était un endroit assez peu passant, personne ne semblait être sur ses talons. Et qui se serait autrement étonné de voir que ce maréchal des logis d'artillerie rencontrât là un ami, cet homme assez effacé, avec des lunettes à branche métallique, une cicatrice à la lèvre, et un pull-over foncé remontant sous les pointes du faux col mou ? Trente-deux, trente-trois ans, apparemment. Fajon le reconnaît, bien qu'il ait laissé pousser sa moustache, d'habitude taillée. C'est le même homme que Rose Ducellier venait rejoindre dans un taxi quelque part en haut de la rue de Charonne deux mois plus tôt : et qui avait comme ça, pas seulement avec Rose ou Étienne, des rendez-vous avec tout un groupe de gens... Arthur Dallidet. Un de ces hommes que l'histoire risque si facilement d'oublier. Un métallurgiste nantais, fils de métallurgiste ; mais c'est sa vie déjà qui fait la confiance qu'on met en lui. Il est le lien

entre les hommes les plus menacés et l'extérieur, il est celui qui a la charge de loger les membres du Comité central que Marinette ou Georgette ou Claudine, d'autres, vont escorter à travers le pays, où le travail secret les attend. Il ne donne pas l'impression que ce serait très difficile de le jeter par terre, et c'est du métal. Étienne se souvient bien de lui, un infatigable. Un mordu de la petite reine, comme on dit, bien qu'il devrait en avoir gros sur le cœur, du vélo. Parce que cette marque au visage qu'il a, c'est le souvenir d'un accident, il y a quatorze ans maintenant, il n'en avait pas vingt, dans une course de bécanes en Bretagne, une voiture lui est entrée dedans. Il a failli mourir. Comme il dit aujourd'hui, toute chose a son bon côté : c'est ce qui fait qu'il est réformé, et qu'il est mobilisé pour le Parti, et non pas pour Chamberlain et Daladier.

Arthur et Étienne ont pris l'autobus à l'angle de l'avenue de l'Opéra. Ils sont sur la plate-forme, ils parlent de choses et d'autres. Un des premiers soins d'Arthur a été de demander à Fajon des nouvelles de sa femme : Juliette va bien ! C'est beaucoup quand on fait ce que nous faisons de ne pas avoir à penser à la santé des siens. Les gens qui sont montés en même temps qu'eux descendent un à un. Ils laissent passer les quartiers populeux du centre, ils dépassent la gare du Nord... Puis, tout d'un coup, dans une rue assez déserte, comme le contrôleur tire la sonnette à un arrêt et l'autobus repart, ils s'exclament : « Oh, dis donc, on bavarde... et puis... » Et, comme des gens qui ont laissé passer leur arrêt, descendent en marche, à reculons. Personne ne les a suivis. Ils vont reprendre un autre autobus. Ils font ça deux ou trois fois... les voilà dans un tout autre quartier. Au terminus de cette ligne-ci. Là, dans les chaînes, attendant, il y a une femme vers qui Dallidet s'avance. Une de celles-là que vous ne pouvez distinguer d'aucune des autres femmes qui prennent l'autobus dans les files lassées des usagers aux portes de Paris... Avec elle, ils gagneront, en faisant encore un détour, pour être plus sûrs qu'on ne les suit pas, un grand immeuble, comme il y en a sur toute la périphérie immédiate de la capitale. Vous savez, avec une cour jardin, diverses entrées, le bloc A, le bloc B, le bloc C... Au troisième escalier du bloc B, qui ressemble à tous les autres, avec sa cage étroite, ils grimpent, croisent des enfants qui dégringolent faire les courses de la maman, au deuxième il y a une voiture de bébé sur le palier, au troisième il y a trois portes, c'est celle de droite...

L'homme qui est là n'est pas chez lui ici, pas même dans l'endroit où pour l'instant il habite de façon clandestine. C'est un homme fort, brun, ce qu'on appelle puissant, et l'hésitation d'Étienne vient de ce que naguère il n'avait pas de barbe, mais ce regard-là, noir, qui se fixe soudain, pas possible de s'y tromper, ni au parler bourguignon, gras, terrestre : bien sûr, c'est Benoît.

Benoît Frachon marche sur ses quarante-sept ans. Il n'y a pas d'homme que les Wisner, les Renault, les Mercereau, les Peyrecave haïssent davantage. Quand on le voit, on comprend pourquoi de tous les livres de Romain Rolland, il y en a un, *Colas Breugnon*, qui est, pourrait-on dire, à la mode dans le Parti ou à la CGT. C'est lui qui dirige cette *VO* que Bender l'autre jour a donnée à Raoul Blanchard, et qu'on lit dans toutes les usines comme chez Wisner. Fils de mineur, métallurgiste depuis l'âge de treize ans, cet enfant de Chambon-Fougerolles connaît la sensibilité ouvrière comme peu la connaissent. Comme il connaît aussi, comme il apprécie les choses sensibles de la vie. Les vins, par exemple. Cela lui ressemble assez, qu'aujourd'hui, attendant Fajon, il ait tenu à apporter dans ce domicile provisoire de quoi fêter leur rencontre, une bouteille de bourgogne : rien qu'à la couleur, la langue en clappe. Et un cadeau pour Étienne. Il va avoir à tenir tête à forte partie. Il faut bien l'encourager. Il peut tranquillement prendre cette pipe que

Benoît lui donne. Une pipe choisie par Benoît, ce n'est pas de la plaisanterie. C'est une science bien française, une tradition qui ne s'improvise pas que le choix des pipes. Et si vous connaissez là-dessus quelqu'un qui puisse battre Frachon...

Donc, Étienne est là chez Benoît. Ils discutent ensemble. Comment faire, comment utiliser au mieux l'occasion donnée... la séance du seize janvier quarante? Ils se sont mis d'accord sur le sens de l'exposé que Fajon va faire. Benoît lui dit : « Tu n'as qu'à préparer les deux premières phrases, ils te couperont la parole... » Étienne, lui, pense qu'il leur sera difficile de l'empêcher de parler, à ces messieurs qui continuaient à se donner pour des démocrates, puisqu'il s'agit cette fois de la déchéance des députés communistes. Il faut bien, même pour leur comédie, que quelqu'un ait présenté la thèse du Parti. Sans quoi on pourrait toujours dire... « A mon avis, estime Étienne, j'aurai dix minutes de parole... après ça, bien entendu... » Bien sûr, ce n'est pas question que de la patience de ces messieurs, mais aussi de ce qu'ils peuvent se permettre de laisser dire. Dix minutes, c'est toujours ça. Benoît pense que si, vraiment, Étienne peut tenir le coup dix minutes, ce sera énorme. Le retentissement. Dans les usines, les gars... ça va les faire jaser...

⁂

Le matin du seize... un mardi. Comme tous les mardis, Me Watrin a débarqué à neuf heures cinq à la gare de l'Est. Il n'est pas encore démobilisé. Depuis que c'est une affaire à peu près sûre, qu'il sait qu'on va le renvoyer dans le civil, la sottise de cette vie à la tête d'une compagnie hors rang, entre Naplouse et Avoine, lui pèse un peu plus chaque jour. Quoi, il avait fait une bêtise en s'engageant. A son âge. On ne le lui envoyait pas dire. Pourquoi se serait-il gêné de le penser? Ce qu'il avait vu, appris dans l'armée, pourtant, pesait grandement sur ses idées. Il n'était plus tout à fait le même homme que celui qui avait revêtu l'uniforme au début de septembre. Il n'y avait rien à y faire. Une terrible inquiétude de l'avenir l'habite. Pas de son avenir à lui. Un tel désordre, la guerre déclarée, le pays dans cet état, pourvu que les gens ne se rendent pas compte... l'ennemi surtout... On ne peut pas compter sur un miracle. Il faudra que je demande à Corvisart si elle a rencontré Lévine ces derniers temps... J'aimerais parler avec Lévine. C'est drôle, il y a quatre ou cinq mois, rentrant à Paris, il se serait dit : tiens, je vais tâcher de cuisiner le ministre, pour me renseigner sur ce qui se passe... Aujourd'hui, c'est à Lévine qu'il pense. Cela mesure bien des choses. Il y a aussi que Lévine, je sais, est l'avocat d'un certain nombre de députés arrêtés. Cette affaire intéresse très directement Watrin. Juridiquement d'abord. Il la voit mal partie. Il n'imagine pas comment, légalement, cela peut se poursuivre. Peut-être est-ce déformation professionnelle, mais suivant la façon dont va se dérouler ce procès, les idées de Me Watrin peuvent prendre un tour différent. Il faudrait absolument voir Lévine... Je vais faire un tour au Palais... Les journaux sont pleins des mesures de sécurité prises par la Belgique et la Hollande. La guerre va-t-elle s'étendre?

Le matin du mardi seize, le vice-président du Conseil, M. Camille Chautemps, a longuement conféré avec le président du Conseil qui n'est pas en état de participer à la séance de l'après-midi, et avec M. Oudinot, conseiller d'État, et secrétaire général à la présidence du Conseil. Il est clair que le débat n'a pas seulement un caractère formel. Du côté du tribunal militaire, il y a des hésitations, les motifs d'inculpation retenus permettront-ils de frapper comme il le faudrait? Le commandant Benedetti, qui en a parlé la veille avec le capitaine de Saint-Garin, aurait aimé à la sortie de l'entrevue bavarder avec M. Oudinot. Bien qu'évidemment... Mais, juste à ce moment, cet animal de Müller lui

est tombé sur le dos : il arrive comme ça de temps en temps de son Mulcien, exprès pour raconter des histoires à dormir debout sur son colonel. Ça ne doit pas être une lumière, cet Avoine, mais enfin, enfin. Évidemment, Müller voudrait le faire sauter pour se mettre à sa place. Une bonne idée, ce serait d'envoyer promener ce régiment à cent kilomètres plus loin de Paris, pour rendre moins commodes les virées de Müller rue Saint-Dominique.

Ce matin-là, à l'issue d'une hystérectomie, la petite Trouillard à qui on avait confié le masque à chloroforme pour la première fois, et qui s'était fait engueuler par le patron, était si émue qu'elle allait oublier de donner les cartes pour la Chambre à ce niais de Moncey qui n'osait pas les lui réclamer. Il avait fallu que Pastorelli s'en mêlât.

Vers midi cinquante, comme Roger Bresle et Luc Fresnoy sortaient du Continental, par la porte tournante de la rue Rouget-de-l'Isle, ils se heurtèrent sous la verrière avec le cycliste qui remportait la morasse de *Paris-Soir*. « Eh bien, dit Bresle, ça doit rien gueuler rue du Louvre ! Leur édition est dans les choux, ils ont raté tous les trains... » Les deux écrivains étaient à la Propagande, alors ils daubaient sur les services de la Censure... « J'ai passé tout à l'heure, dit Roger, à côté de chez les colonels... pour consulter le cahier vert... » C'était le registre des consignes secrètes, s'adressant aux seuls censeurs, les consignes pour les journalistes s'inscrivaient dans un cahier noir. « C'est encore le seul système pour savoir ce qui se passe, d'après ce qu'on interdit d'écrire... » Il tombait des rafales de neige, heureusement qu'avec les arcades de la rue de Rivoli on pouvait gagner presque à sec le café de l'Univers qui était celui des gens du Continental. Luc regarda son bracelet-montre : il arriverait le premier à son rendez-vous. « Et quelles révélations dans le cahier vert ? » demanda-t-il en bâillant légèrement, plus de l'estomac que de l'ennui. « Ne pas laisser parler des campagnes contre la hausse des prix et pour un réajustement des salaires... ne pas laisser dire que la Suède refuse le transit aux secours alliés, mais préparer l'opinion à cette éventualité... » Luc siffla dans ses dents : « Je crois bien, mon cher Bresle, que nous n'avons pas à trop redouter la victoire des francs-maçons... ça se présente mal, hein, leur truc ? Et, chaque jour, ils sont obligés d'en rabattre de leur programme, d'admettre un peu plus des thèses nationales traditionnelles... L'abandon de l'alliance soviétique les a déjà amenés à reconnaître le bien-fondé de tout ce qu'on lit sur les Russes depuis vingt ans dans *Le Matin* et *L'Action française*... Tenez, rien que le débat de tout à l'heure à la Chambre ! Ces messieurs qui levaient le poing place de la Nation vont avoir une drôle de mine, quand des nationaux leur diront, vous auriez pu nous croire en trente-six ! — Oui, soupira Roger Bresle, même, à ce qu'on dit, si Daladier laisse dire qu'il a fait une chute de cheval, c'est qu'il n'ose pas être au banc du gouvernement aujourd'hui, il délègue Chautemps... — Le prince du Suprême Secret, comme l'appelle Maurras ! Vous savez bien qu'en réalité la déchéance communiste... il s'agit surtout des dénonciations de Kerillis contre *Je suis partout*. Regardez-moi ça... »

Ça, c'était à la devanture d'un de ces bijoutiers de fantaisie qu'il y a rue de Rivoli des petites cuillers émaillées avec les portraits de Gamelin et de S.M. George VI... Le rire hennissant de Bresle secoua ce grand cheval. « J'imagine les clients... », dit-il. Il avait sorti sa pipe et il l'allumait. Il reprit : « En attendant, Fresnoy, nous, mon vieux, on est les dindons... Comme le cinéma, il ne faut pas y compter, j'avais entrepris une pièce de théâtre... mais on ne peut pas se forcer : je voulais faire une comédie passe-partout, pour qu'on puisse la montrer sur les boulevards avant que les Tommies n'aient tout à fait séché leur linge sur la ligne Siegfried, pas ? Bien sûr, il y a le genre

historique, Mayerling ou Katia... mais j'ai la tournure d'esprit moderne. Ce qui me tentait c'est une matière neuve, la toute dernière génération, celle qui n'est pas encore mobilisable... Tenez, je connais un jeune garçon, le fils d'un gros banquier : à dix-huit ans, Doriot lui a tourné la tête, et il a fait entrer sa petite amie au PPF... — Eh bien, interrompit Luc, vous voilà tout de suite dans la politique... — Non, ce gosse oui, ma pièce pas... on transpose... vous comprenez, ce n'est plus la génération des *Jours heureux*, ce cher Puget est déjà démodé ! Les collégiens d'aujourd'hui trafiquent tous de n'importe quoi, les boutons de culotte, les timbres-poste... dans mon histoire, j'ai remplacé le PPF par un gang : c'est pas compliqué... les conditions de la mobilisation font tout d'un coup de nos potaches les intermédiaires rêvés de toute sorte de commerces... automobiles, objets d'art, jeunes personnes... Enfin, rien de politique. Mais ça ne fait rien : telle est l'hypocrisie courante, que, je le vois bien, je peux la garder dans mes cartons, ma pièce, personne ne la jouera... »

Luc Fresnoy dit quelque chose de très vague. Dans le genre qu'en temps de guerre, le mieux c'est de ne rien écrire du tout, pour ne pas participer à l'hystérie générale. Bresle pensa à part soi que tout était bon à Fresnoy pour ne pas écrire, évidemment sa femme avec des robes à l'œil dans sa maison de couture. Il demanda : « Daisy va bien ? — Elle est au Portugal, mon cher... pour présenter les derniers modèles... »

Ils arrivaient devant le café de l'Univers, et Bresle expliquait qu'il aimait toujours s'y mettre, dans cette partie, en face de l'hôtel du Louvre, qui autrefois faisait petit salon, et que, à ce qu'on lui avait raconté, les dadaïstes, il y a vingt ans, quand c'était encore l'ancienne décoration dix-huitième, appelaient le salon-au-fond-d'un-lac, comme dit Rimbaud... mais Fresnoy ne l'écoutait plus, il avait aperçu une femme debout, à l'intérieur, qui avait l'air de chercher quelqu'un : « Vous m'excusez, hein ? » et il quitta Roger pour aller à cette dame élégante, fort jeune, une blonde. « Où est-ce que j'ai déjà vu cette poule-là ? » se demanda Bresle, en les regardant sortir sur la place du Théâtre-Français, et gagner une petite Wisner noire. De la veine d'avoir une voiture avec un temps pareil !

Évidemment, si Daisy est au Portugal... « Pourriez pas saluer, jeune homme ? » Roger rectifia la position : c'était ce commandant de la Censure, un méridional qu'on disait être un ami de Francis Carco...

⁂

Dans la salle des pas perdus, les groupes se défont, les retardataires se dirigent vers la salle des séances où Tixier-Vignancour est déjà monté à la tribune.

Visconti n'a pas l'air de se dépêcher. Dominique Malot, qui arrive avec une grosse serviette sous le bras, le lui fait remarquer : « Tu ne vas pas écouter Tixier-Vignancour ? » Le député des Pyrénées-Orientales rit doucement, sa frange est mieux taillée que jamais, noire sur le front pâle. « Tu y crois, toi, Dominique ? à cette comédie... Le gouvernement ne veut pas agir seul, il a peur, il prend ses sécurités pour l'avenir, il faut que nous soyons tous dans le bain, pas vrai ? Alors tu comprends la rhétorique d'avocat, même si elle est présentée par un homme de talent et de la fougue de Tixier-Vignancour, ne sert qu'à mieux noyer le poisson... — Je ne te comprends pas. — Quoi ! l'orateur ne peut venir que donner l'aspect d'un débat à des mesures gouvernementales, dont on nous demande d'assumer la responsabilité, non ? Ce lamentable Daladier ! Un fuyard comme au 6 février.. Si tu crois qu'on coupe à cette histoire de manège. Parlez-moi d'un homme d'État que le premier canasson venu jette par terre pour les beaux yeux de Mme... — Romain,

comment peux-tu ramasser ces épouvantables calomnies? Tu sais très bien que si le Président n'est pas là, c'est que ses obligations... — Oui, oui, je sais : il fait la guerre, n'est-ce pas? »

A vrai dire, et Malot le savait aussi, cette journée, les députés la redoutaient, non pas que prononcer la déchéance des communistes les empêchât de dormir, mais parce qu'il régnait, dans de nombreux rangs, des socialistes aux « nationaux », l'inquiétude du précédent créé, dans le moment même où la Censure laissait passer la polémique Kerillis-Maurras, avec les accusations du directeur de *L'Époque*, imprécises, mais terribles, qui pouvaient faire redouter pour les semaines à venir d'autres exclusives, d'autres foudres, dont pas un parti à la Chambre ne pouvait dire qu'elles ne tomberaient pas sur certains des siens. Dans les couloirs, à la buvette, les amis de Brasillach, Rebatet, Gaxotte, Lesca, Laubreaux, s'agitaient bruyamment, on s'engueulait, on vouait Kerillis au gémonies. Dominique haïssait Kerillis, lui, radical, au nom de la République. Ce Kerillis qui avait mêlé son bulletin de vote à ceux des bolcheviks, après Munich. Il dit quelque chose en ce sens, comme il allait quitter Visconti, et qu'après tout, à une heure où l'union des Français était ce qu'il y avait de plus précieux...

« L'union! ricana Visconti. Un mythe! Dans le gouvernement, la bagarre Daladier-Reynaud... Dans le pays, le vainqueur de Verdun frappé d'ostracisme et avec lui tous les éléments sains du pays... L'union! c'est d'abord un homme... et où se cache-t-il, l'homme? Tixier-Vignancour a bien une idée là-dessus, lui. Il est pour Doriot. Mais il est seul de cet avis au Parlement. Et puis... les choses n'en sont pas encore là : nous pouvons faire l'économie de Doriot... »

XVIII

L'immense aquarium avec son faux jour, tous les crânes serrés, les poings sous les mâchoires, ceux qui écoutent et ceux qui n'écoutent pas, faisant leur correspondance, ceux qui agitent nerveusement le couvercle de leur pupitre, les taches beiges des calottes, sur lesquelles les mobilisés ont passé un veston civil, les bonshommes debout dans les travées qui cherchent des yeux un collègue... Cela fait très plein, malgré les absences de pas mal de mobilisés, d'exclus. De son perchoir, Herriot domine, avec le ventre qui ne quitte pas sa table, tandis que le haut du corps renversé parle à un huissier penché, et les sténos, en bas, font leur métier d'indifférence, tandis qu'à mi-chemin, éclate, violente, la voix de l'orateur.

« ... Il ne faut pas que la propagande communiste s'empare des inculpations plus qu'insuffisantes, permettez-moi de vous le dire. La reconstitution d'une ligue dissoute, monsieur le ministre, c'est en fait un groupe parlementaire destiné à former des commissions. Quant à la lettre à M. le président Herriot, on nous permettra de dire que, pour une poursuite correspondant à l'envergure de la trahison commise, elle ne peut servir de base, même fragmentaire, à une inculpation sérieuse... »

Visconti qui avait gagné son banc, derrière Frossard, ne put s'empêcher de remarquer : « Tiens, c'est ce que je disais au capitaine de Saint-Garin ! — Chut ! » fit Frossard, qui prenait des notes.

A vrai dire, le différend entre l'orateur et le gouvernement résidait dans la crainte qu'exprimait Tixier-Vignancour, que la justice ne trouve que des motifs secondaires d'inculpation contre les communistes. Personne, et lui non plus, ne songeait à refuser le vote de déchéance. Mais que ce vote engage le gouvernement... Au moment, où dans la galerie, la plus à gauche, l'huissier introduisait Pastorelli et Moncey, en leur expliquant qu'ils n'avaient le droit ni de se tenir debout, ni de manifester, le premier incident de séance éclatait. Un député avait crié : « Il faut commencer par sabrer les instituteurs ! » Jean essaya de se glisser au second rang, il y avait des dames : il voyait mal, il ne comprenait pas bien. Il demanda dans un souffle à son compagnon : « Où sont-ils ? » Pastorelli lui montra l'extrême gauche. Mais c'était difficile de discerner les communistes des autres... L'orateur disait : « Vingt années d'un caporalisme que l'on peut appeler prussien ont brisé des ressorts chez ces militants, à commencer par celui de l'initiative. S'ils ne reçoivent plus la directive hebdomadaire, la propagande communiste n'aura plus dans notre pays d'importance...

— Qui est-ce? » demanda Jean, à mi-voix. La dame, devant, se retourna et lui sourit : « Tixier-Vignancour... », dit-elle. C'était une femme assez lourde, brune, avec de beaux yeux, et des bracelets à breloques. Maintenant l'attaque était contre l'ambassade des Soviets, toujours ouverte rue de Grenelle, et dont l'orateur réclamait qu'on la fît fermer immédiatement. L'URSS, disait-il, s'est mise au ban du genre humain. Jean avait de la peine à suivre à cause de la nouveauté des lieux, l'aspect singulier des têtes chauves, vues de haut, les dames devant lui avec leurs fourrures, les bas-reliefs de la tribune, la décoration au-dessus d'Herriot, tout ce qui le détournait de suivre les paroles. Il ne comprit pas comment avait à nouveau surgi un incident. Quelqu'un criait : « C'est un mensonge abominable! » Pastorelli se pencha vers Moncey : « C'est Fajon... », souffla-t-il. Pas possible de demander des explications, il faut écouter la suite.

« Messieurs, devant rejoindre demain mon unité, dit avec une grande solennité Tixier-Vignancour, je profite de l'occasion qui m'est offerte pour vous dire la vive inquiétude qui s'est emparée des Français qui ont lu, dans un journal que chacun peut acheter, que les hitlériens garnissaient en rangs nombreux les travées de la Chambre... »

Jean s'étonne. De quoi s'agit-il? Pastorelli ne répond pas. Il s'est soulevé. On le fait rasseoir. Quelqu'un a voulu interrompre. Des cris : Non... non! « Je préfère, dit M. Tixier-Vignancour, ne pas être interrompu... » Il est applaudi de partout. Il prend ici la défense de tous : « On ne peut pas permettre que tous les matins la moitié du groupe socialiste — les non-guesdistes, paraît-il... » A gauche on crie, l'orateur poursuit : « ... Je dis qu'il est intolérable qu'on puisse accuser la moitié du groupe socialiste d'hitlérisme et je crois avoir raison... »

Jean demande à l'oreille de Pastorelli : « Qu'est-ce qu'il est comme nuance? » Et l'autre : « Doriot, je crois... — Et il défend les socialistes? » Pastorelli hausse les épaules : « Écoute plutôt... » L'orateur affirme : « ... les faux dénonciateurs sont plus dangereux pour le moral de la nation que les traîtres eux-mêmes! » et on l'applaudit encore de partout, comme quand il dira : « ... les coups que l'armée finlandaise porte à Staline, c'est, en définitive, Hitler lui-même qui les reçoit dans son prestige et son orgueil! » Non, M. de Kerillis ne répondra pas maintenant, il aura son tour, le Président l'affirme. « Ah? dit Jean. C'était contre Kerillis? » On fait chut, chut, tout autour. On est mal assis, on ne voit rien, l'orateur suivant n'a pas de voix. Il demande le renvoi à la commission. Il s'agit de savoir si la déchéance sera prononcée contre les députés qui ont renié le Parti communiste avant le 1er octobre 1939, point de vue de la commission, alors que le gouvernement leur laissait un plus long délai pour le repentir. Il parle de la possibilité d'application d'un décret de 1852, de celui du 9 septembre 1939, de la loi du 10 août 1927... Pastorelli s'ennuie. Il montre dans l'hémicycle des personnages connus à Jean. Celui-là, là-bas? Non, plus loin, après le banc des ministres... Finalement, l'orateur déclare ne pas maintenir sa demande de renvoi devant la commission. Alors pourquoi a-t-il parlé? Herriot annonce M. le rapporteur... Jean voudrait tout de même savoir qui c'est. La dame brune tourne la tête et dit : « Barthélemy... » mais ça ne l'avance pas à grand-chose. A droite et au centre, on crie : « Très bien! Très bien! » les pupitres claquent. Il s'agit d'en finir avec les bolchevistes. Il s'agit aussi de concilier le respect de l'opinion d'autrui avec les nécessités de la défense nationale. Le gouvernement proposait de laisser au reniement le délai du 9 janvier 40, mais la commission a jugé que le 1er octobre 39 était le dernier délai... Toute la discussion semble là-dessus. Moncey n'y comprend pas grand-chose. Ce qui l'intéresse, lui, ce ne sont pas ceux qui

ont renié en novembre ou en janvier, ce sont ceux qui n'ont pas renié du tout. Et à nouveau le décret du 2 février 1852, la loi du 2 août 1875... Comme ses prédécesseurs, cet orateur-ci invite le gouvernement à ne pas se borner aux députés, il y a des fonctionnaires qui n'ont pas répudié tout attachement... La dame du second rang s'est un peu poussée. Elle dit à Jean : « Glissez-vous ici, monsieur... » Il se gêne, il rougit, il n'ose pas. La dame hausse les épaules. En attendant, un autre bonhomme a succédé au rapporteur.

Celui-ci, c'est apparemment un historien. Il n'a pas attendu le 1er octobre 1939 pour se faire une idée des communistes. Il les dénonçait comme criminels en décembre 1937, lui, il dénonçait leur parti : « Dès 1935, au moment même où il prenait l'initiative du Front populaire... Pour lui, le Front populaire n'était qu'un moyen d'arriver à ses fins... affaire d'Espagne, où ce n'est que grâce à la résistance aux exhortations communistes et à la clairvoyance du gouvernement actuel que nous devons d'avoir conservé l'amitié espagnole... » Il énumère, il arrive à Munich : « Qui oserait dire, messieurs, que M. Daladier, homme d'État averti et réfléchi, a apposé de gaieté de cœur sa signature au bas d'un accord qui consommait pratiquement la disparition partielle de la carte européenne d'une nation qui comptait parmi nos plus fidèles alliées?... Les responsables de cet accord ne sont pas ceux qui l'ont signé ou ratifié, mais ceux qui ont placé les uns et les autres dans l'obligation de le faire, c'est-à-dire le Parti communiste...

— Je ne comprends pas, dit Jean à Pastorelli. Je croyais que les communistes étaient contre... » Pastorelli le fait taire, la dame et une de ses voisines s'étaient retournées et fronçaient le sourcil.

« ... Et il faut bien dire, pour accuser toute la responsabilité du Parti communiste, que, si nous sommes en guerre, nous le devons certes à la collusion germano-russe, que le Parti communiste connaissait de longue date. Mais ce qu'il faut dire également, c'est que l'accord de Munich est une des causes déterminantes de la guerre actuelle, car il a créé une erreur psychologique indiscutable auprès des hommes d'État allemands qui se sont figuré que, dans l'aventure polonaise, l'Angleterre ne réagirait pas davantage que lors de l'affaire tchécoslovaque... Nous avons donc le droit de dire que le Parti communiste est pleinement responsable de la tourmente actuelle, non seulement par la collusion et l'accord germano-russe, mais parce qu'il est, avant tout, le responsable de l'accord de Munich, qu'il a mis le gouvernement Daladier dans l'obligation de signer!

— Très bien! Très bien!

— Je ne comprends pas », murmure encore Jean, très bas cette fois. Et Pastorelli lui souffle à l'oreille : « Et voilà pourquoi votre fille est muette... tu devrais l'imiter... » Mais à quoi tend ce discours? à proclamer la confiance dans les hautes qualités morales du président du Conseil... à recommander aussi la rupture des relations avec Moscou...

L'orateur lit la lettre d'un supérieur de collège en Belgique qui est de son avis, et ça soulève l'enthousiasme...

Dans la salle, Visconti parlait avec Frossard. Il connaissait les ambitions de celui-ci du côté de la Propagande. Mais comme il détestait Giraudoux, ça leur faisait à tous deux un sujet de conversation. Le président Herriot frappa de son petit marteau sur sa table, et dit :

« La parole est à M. Frossard. »

Ça, c'était le premier nom qui disait quelque chose à Jean de Moncey. Frossard, c'était un homme de gauche. Qu'est-ce qu'il est? Socialiste? « Néo... », souffla Pastorelli. Comment, néo? Pour l'étudiant en médecine Jean de Moncey, néo, c'était l'euphémisme d'hôpital pour dire cancer devant les malades...

C'est en effet le premier parlementaire, au sens plein du mot, qu'on ait entendu. Son discours se développe comme une musique insinuante. Il y a d'abord l'introduction qui exprime la gravité à ses yeux, aux yeux de ses amis, de toute loi d'exception, mais le salut de la patrie est la loi suprême... (Très bien, très bien!) : « Or si le communisme est une opinion licite comme toutes les opinions — le stalinisme est un acte de haute trahison! (on applaudit)... » L'orateur comprend les scrupules des juristes, les hésitations des républicains... Ah, s'il y avait eu condamnation préalable...

« Nous allons, messieurs, et c'est assez important pour que j'aie le droit d'appeler, ici, l'attention de tous, appliquer la déchéance sans condamnation préalable, sans aucune des garanties élémentaires de la justice, sans discussion contradictoire... »

Mais qu'est-ce qu'il dit donc? Jean se soulève, s'appuie à une colonne, se penche au-dessus des dames... Pastorelli le tire par son veston. Qu'est-ce qu'il dit donc, Frossard, de la parole ailée de M. le vice-président du Conseil? Quoi, si huit jours avant, quatre communistes s'étaient levés au lieu de rester assis, il n'y aurait pas eu le projet de déchéance? le caractère rétroactif de la loi accroît encore la part de l'arbitraire...

Visconti a rencontré les yeux de Dominique Malot. Le gros homme gesticule du front. Il veut dire : « Ton Frossard, vraiment, il va fort! » Lui non plus, Frossard, il ne trouve pas que la lettre à Herriot constitue un chef d'accusation bien sérieux, mais il votera, ses amis voteront le projet de loi, parce qu'ils ont au fond d'eux-mêmes autant de haine pour le régime de Staline que pour le régime de Hitler... Applaudissements.

Tout ceci n'est apparemment que l'introduction. Voici venir le morceau principal. Pour les masses ouvrières, si incroyable que cela puisse paraître aux députés assemblés, la Révolution russe n'est pas encore découronnée de son prestige. On a beau leur dire...

Visconti est descendu aux côtés de Monzie. Le ministre des Transports apprécie beaucoup Frossard. « Vous voyez, mon cher Romain, il a attendu ce moment toute sa vie... C'est un orateur comme nous en avons peu. Moins par l'effet que par la substance...

— Nous autres, messieurs — laissez-moi le dire en toute sincérité à cette tribune —, nous pensions qu'un jour le socialisme dont nous entretenions la lumière dans nos esprits, le culte dans nos cœurs, se réalisant enfin pour le bien-être de tous, élèverait l'homme en le libérant... »

A gauche, à l'extrême gauche, on se lève, on applaudit. La droite ricane. Le crime du bolchevisme... Monzie se penche et apprécie. Sa main un peu grasse joue d'un coupe-papier...

« Notre erreur, c'est d'avoir oublié que le bolchevisme ne pouvait pas être autre chose que ce qu'il est!

— Votre erreur! lui crie-t-on de droite.

— Oui, la nôtre... Messieurs, est-ce que nous en serions là, dans une assemblée française, quand un homme, dans la sincérité de sa conscience vient de reconnaître qu'il a pu se tromper? »

Jean demande à son voisin : « Il était communiste celui-là?

— Oui, il y a vingt ans... » L'orateur maintenant tient son thème, celui qui n'est qu'à lui, celui qui va à tous ces cœurs parlementaires : « Nous avons tous de ces tête-à-tête avec soi-même où l'on prend sa mesure et où l'on juge sans indulgence et lorsqu'on se trouve — comme c'est le cas de celui qui parle — sur ce versant de la vie où il y a plus d'ombre que de lumière, les expériences que l'on a faites depuis de longues années doivent au moins conduire à quelque modestie et à quelque sérénité d'esprit... »

Et voici le troisième mouvement. Devant ces députés qui ne savent rien de la Russie, Frossard, le spécialiste, apporte la leçon des expériences qu'il a faites. Qui est Staline? que veut Staline? Pour le comprendre, il faut connaître l'histoire du parti bolchevik... Et il la connaît, lui, cette histoire. Les députés l'écoutent, un peu comme en classe. Jean avec eux : « Messieurs, je m'excuse d'insister, mais c'est l'histoire du bolchevisme. Lorsque Lénine, en 1903 se séparant des socialistes démocrates à la Martov et à la Dan, a fondé le Parti bolchevik, il s'est préoccupé... » Qui dans cette salle connaît Dan ou Martov? On y frémit pourtant d'apprendre qu'en 1907, à Tiflis, Staline s'appelait Koba... Ah, ici, le bout de l'oreille pourtant un peu perce, quand l'orateur accuse la propagande française d'ignorer ces choses, de se borner à n'être qu'une sorte d'affligeante rétrospective d'académiciens chevrotants et mornes et de littératures hermétiques! Ce qui cause des mouvements divers. Frossard est au-delà. Il cite Staline. Un texte de 1925 :

« ... Passons au deuxième danger, disait Staline. Il est caractérisé par le scepticisme envers la révolution prolétarienne mondiale et le mouvement de libération nationale des colonies et des pays vassaux; par l'incompréhension du fait que, sans appui du mouvement révolutionnaire international, notre pays n'eût pu résister à l'impérialisme mondial; par l'incompréhension de cet autre fait que le triomphe du socialisme dans un pays ne peut être définitif (ce pays n'étant pas garanti contre une intervention) tant que la révolution n'a pas vaincu au moins dans plusieurs autres pays; de cet internationalisme élémentaire, qui veut que le triomphe du socialisme dans un pays soit, non pas une fin en soi, mais un moyen de développer et de soutenir la révolution dans les autres pays... »

Jean écoute de toutes ses oreilles. Cette fois, c'est ce qu'il cherchait donc qu'on lui apporte, le matériel de première main. Est-ce par ce côté-là qu'il lui fallait aborder ce monde inconnu, par cette phrase longue, dont il ne saisit pas le rapport avec l'indignation de l'orateur pour ce qu'en 1935 Staline ait dit qu'il comprenait que la France s'arme contre une agression éventuelle... En fait, c'est où il trouve la preuve que Staline a voulu la guerre. Alors quoi? Il aurait dû dire en 1935 aux communistes français de s'opposer au réarmement de la France?

« Car, messieurs, il y a la guerre. Il y a le sang qui coule et va couler. Il y a nos fils qui sont aux armées... »

Jean écoute mal. Le témoignage d'un diplomate rapporté dans le Livre jaune ne le distrait pas de cette pensée : alors les bolcheviks, ils pensent que ce qu'ils font chez eux, c'est une aide pour Micheline, pour Guillaume, pour Yvonne... Il oppose naturellement cela à la moralité des discours entendus, ce que nous allons faire, en votant une loi d'exception, est terrible... mais le salut de la patrie exige même l'injustice...

« Mais Staline... a mis à la disposition de Hitler l'arme la plus meurtrière dont il disposait : ce n'est pas l'Armée rouge, bien entendu... »

Ici Visconti s'esclaffe, Malot se tape la cuisse, Monzie sourit, toute l'assemblée s'en paye une pinte.

« ... cette armée reçue comme vous le savez par les héroïques armées finlandaises, l'armée meurtrière de la Russie — j'en parle avec tout le sérieux de mon patriotisme — c'est la propagande... »

Monzie, par-dessus son épaule, dit à Romain Visconti : « Il exagère... ce n'est pas un discours contre Thorez... c'est un discours contre Giraudoux! »

On arrive à la péroraison : « Je ne m'acharne pas sur ces hommes qui vont être déchus de leur qualité de représentants du peuple. Je ne les confonds pas avec ce répugnant Ferdonnet qui n'est rien, moins que rien, une vermine, un

excrément... S'ils sont partis, s'ils se sont soustraits aux recherches de la police, ce n'est pas parce qu'ils ont peur de la prison ce n'est pas parce qu'ils sont liés à Moscou par des liens inavouables, c'est parce que, en service commandé, aux postes qu'ils occupent, ils assument l'efficacité de l'action clandestine du parti... »

Pastorelli serre le bras de Jean. Jean le regarde. Ils se sont compris. Pastorelli murmure : « Ils n'entendent pas ce qu'ils disent... »

Enfin, à la répression Frossard estime qu'il faut joindre la propagande. Et que la propagande commence par rendre aux yeux des Français ces communistes responsables du sang de leurs fils dans cette guerre.

« Vous avez été merveilleux... », dit Visconti à Frossard qui regagne son banc. Et Monzie : « Mais un peu personnel, cher ami... »

Au moment même où M. de Kerillis prend la parole, Jean de Moncey se retourne parce que la porte de la galerie s'est ouverte. Un couple est entré, enjambe les banquettes. Un vieux monsieur bat en retraite pour faire place à la dame au premier rang, sur l'appel discret de l'huissier. Jean est dans l'ombre, contre la colonne. Il voit la femme passer. Il rêve apparemment. Il rêve. Le sang le fuit. C'est comme s'il tombait sans fin, sans fin. La femme ne l'a pas vu. Elle a souri, dit merci, s'installe. Elle se penche sur le spectacle, la lumière s'accroche à ses cheveux blonds. Jean n'entend plus rien. Il a peur. Il rêve sans doute qu'il a peur. Cécile... Cécile qui ne le voit pas... Un rire de Pastorelli l'a fait se retourner. Mais ses yeux n'ont pas été plus loin que l'homme derrière elle, une espèce d'officier mince, avec un profil à la gomme. Qui est-ce? Ce n'est pas Fred. Ce n'est sûrement pas Fred. L'ombre est sur Jean. Il ne sait que faire, rester, partir... Ah, qu'est-ce que ça lui fait ce qui se dit à la tribune!

Ce n'est pourtant pas sans intérêt, ce qu'il raconte, cet homme maigre aux yeux pochés. Pastorelli suit cela sans voir qu'il est seul maintenant, et que ses coups de coude à Jean sont comme la conversation faite à un mort. L'orateur est un peu monotone. Son organe le sert mal. Il brosse le tableau des cinquièmes colonnes de pays en pays, tel qu'il l'a vu dans ses voyages. L'Autriche, la Roumanie, la Belgique, la Hollande, la Hongrie, la Suisse, les États-Unis... la Pologne... alors, pourquoi pas la France? En France, d'ailleurs, la bombe mise chez le général Prételat, la bombe qui tue deux agents rue de Presbourg, la bombe au champ d'aviation de Toussus-le-Noble... « Et quel n'est pas mon étonnement lorsque j'apprends que le criminel qui avait placé la bombe rue de Presbourg appartenait à une organisation secrète dite — je dis bien : dite — nationaliste...

— Monsieur de Kerillis! interrompt quelqu'un à droite, vous êtes en train de vous écarter de la vérité... »

Dans le chahut que cela fait, Cécile s'est retournée vers son compagnon : « Qui c'est? — Xavier Vallat... », dit l'autre.

« ... et il y a des hommes qui sont en prison, poursuit Vallat, et que vous contribuez à y maintenir. Ce que vous faites là est misérable! »

Jean n'entend rien. Ne comprend pas ce que Pastorelli essaye de lui dire. Il y a une grande confusion. Un homme avec un bandeau noir sur l'œil, M. Georges Scapini, paraît-il, joint sa réprobation à celle de Xavier Vallat qui s'empare de la parole. Jean n'entend rien. Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ce tohu-bohu, cette dispute sur la Cagoule et l'amitié de M. de Kerillis pour un certain Deloncle. Il y a des gens qui hurlent de tous les côtés. M. de Kerillis a beau reprendre la parole, a beau y mettre les formes, prendre toutes les précautions oratoires possibles, il n'aura pas le dessus. M. Philippe Henriot s'en mêle. M. François Baudoin... M. de Kerillis accuse des écrivains, des journalistes d'avoir été achetés... Tumulte... enfin pas tout à fait achetés... séduits...

par les droits d'auteur de traductions allemandes de leurs œuvres, et d'avoir, oh! tout naturellement... ensuite... On crie : les noms! les noms! M. François Baudoin déclare qu'il ne peut pas entendre cela, qu'il préfère sortir. Très bien! très bien! Avec ce procédé, vous jetez la suspicion sur toute l'Académie! Les noms! les noms! Il faut dire tout ou rien! MM. Tixier-Vignancour, André Parmentier, Georges Cousin, Jean de Beaumont s'indignent, font appel aux socialistes, invoquent l'armée... « Quand vous aurez cité des noms, vous aurez le droit de parler. Jusque-là, vous avez seulement le droit de vous taire! » crie M. Parmentier. Et M. Xavier Vallat : « Vous avez une singulière attitude pour un officier de l'armée active! »

C'est ainsi qu'elle est, Cécile... Car comment en douter, ce n'est pas un fantôme... une Cécile si semblable à elle-même, et si différente... étrangère... elle a peut-être légèrement engraissé... Pure méchanceté, pur dépit de la part de Jean, cette pensée. Il ne partira pas. Il ne peut partir. S'il partait, elle pourrait soudain le voir, fuyant. Il n'a aucune raison de fuir. Cécile... Quelqu'un est encore entré derrière. On est serré maintenant là-dedans. Mon Dieu! mon Dieu! la rencontrer ainsi. Comment cela va-t-il se passer, tout à l'heure, si elle le voit? Elle dira : Tiens, Jean... pourquoi ne me dis-tu pas bonjour, Jean?...

M. Ernest Pezet de sa place accuse Alphonse de Chateaubriant, puisqu'on demande des noms, l'auteur de la *Gerbe des forces*... Quelqu'un crie : « Et *Gringoire*? » On entend aussi de l'extrême gauche : « Commission d'enquête! » M. de Kerillis parle du mécanisme de la propagande allemande, de M. Abetz... « Où est la trahison là-dedans? » crie M. Xavier Vallat. « Il n'est pas question de trahison... », dit inexplicablement M. de Kerillis. Et M. François de Saint-Just : « Il est question de trahison aujourd'hui! » M. de Kerillis parle de *Je suis partout*. M. Xavier Vallat se fâche. M. de Kerillis parle de Bismarck, de l'autre guerre, le *Bonnet rouge*, alors on le laisse aller... Mais s'il en revient aux dessins de *Je suis partout*, M. Xavier Vallat crie que c'est une plaisanterie de mauvais goût. M. Pierre Colomb dit que ce n'est pas un débat tonique. M. Scapini qu'en temps de guerre on ne fait pas de discours... L'affaire Amourelle, l'affaire Abetz, Ferdonnet. « C'est un excrément! » crie quelqu'un. C'est le mot du jour. « Vous avez raison, dit M. de Kerillis, c'est un excrément! » Il résume les livres, les idées principales de ce Ferdonnet. Alors on lui crie : « Parlez-nous des Soviets! » Comme il persiste, et souligne les ressemblances entre *Je suis partout* et les œuvres de Ferdonnet, M. Xavier Vallat lui dit de lire *L'Humanité*... Comme il continue à mettre *Je suis partout* en cause, M. Xavier Vallat hurle littéralement : « Commençons par lever votre immunité parlementaire. Ensuite, on s'expliquera devant les tribunaux! »

C'est Cécile, et ce n'est pas Cécile. Au bout de six mois, une femme ne ressemble plus à l'image qu'on a gardé d'elle. La terreur est qu'elle bouge, qu'elle respire, qu'à chaque moment on puisse rencontrer ses yeux. Et la dernière fois que Jean l'avait vue, il était encore comme un enfant, lui, il n'avait jamais tenu de femme dans ses bras. Aujourd'hui, le terrible est justement qu'il a beau faire, il compare. Il compare. A quoi, mon Dieu, à quoi? A sa trahison. Dans l'hémicycle, en bas, ce mot-là, de temps en temps, vole : trahison... Ils ne savent pas ce qu'ils disent... Et puis Jean... eh bien, Jean, il est comme un chasseur à l'affût, éperdu de voir devant lui l'oiseau miraculeux, l'être vivant qu'il ne poursuivait qu'en songe. Cécile. Il va la prendre dans ses bras. Il sait maintenant qu'en faire. Le sang est à ses tempes. Ses pieds sont froids. Il a peur de tous ceux qui sont là. Pastorelli, cette dame brune avec ses bracelets, le vieux monsieur, les voisins qui ont l'air de commissaires de police. tous, et le militaire, là, qui c'est, ce militaire entré avec Cécile?

« Quand M. Ferdonnet parle avec haine des institutions démocratiques, il rencontre chez nous des formes de pensée qui me font dire que l'Allemagne trouvait dans ce pays, dans certains états d'âme, un terrain favorable pour ses entreprises. Ce n'est pas moi qui ai prononcé le mot le premier, mais un journaliste authentique, M. Charles Maurras. Oui, c'est là que je rencontre "l'état d'âme hitlérien"... Il y a donc en France des milieux où l'on pense comme M. Ferdonnet sur la question juive, où l'on pense comme M. Ferdonnet sur la question tchèque, où l'on pense comme M. Ferdonnet sur la question de l'alliance orientale... »

On l'entend mal maintenant. Il y a des cris, des bruits de pupitres, des exclamations. Ce que Pastorelli souffle à Jean de Moncey ne l'atteint pas plus que ce qui se dit sur la redistribution des colonies, pas plus que l'accusation de M. Tixier-Vignancour contre Kerillis : « Je n'ai, moi, jamais déjeuné avec Abetz ! » et la réplique de Kerillis : « M. Tixier-Vignancour, vous devriez être le premier dans cette affaire à demander la lumière... c'est que vous avez été le seul doriotiste de cette Assemblée. Personne n'ignore ici que vous vous êtes présenté comme le défenseur et l'ami des idées et de la personne de M. Doriot, et que M. Ferdonnet était à Berlin, si j'en crois les déclarations de sa mère à *La Petite Gironde*, le représentant et le correspondant du journal de M. Doriot... — Ah non, permettez-moi de répondre tout de suite ! »

Jean n'entend plus rien. Ni les explications de M. Tixier-Vignancour (Je n'ai jamais appartenu au Parti populaire français, mais je tiens à vous dire que j'ai eu toujours beaucoup de sympathie pour M. Doriot qui avait vu, dans le jeu soviétique, un peu plus clair que l'homme qui est à la tribune en ce moment !) Ni M. de Kerillis affirmant qu'il tient les hitlériens de la Chambre pour des gens de bonne fois, des gens qui se trompent, pas des traîtres. Ni M. Pierre-Étienne Flandin qui se reconnaît dans les paroles de l'orateur. Ni les clameurs. Ni la péroraison... Ni l'apologie de M. Pierre-Étienne Flandin par M. Pierre-Étienne Flandin... l'interminable plaidoyer d'une politique dont Jean est trop jeune pour même connaître les attendus... mais il n'entend rien, je vous dis, rien. Ni les remarques, de-ci de-là, de Pastorelli. Parce que Cécile a passé la main sur ses cheveux, et qu'il a vu son poignet nu ; parce que Cécile s'est un peu retournée pour parler à l'homme qui l'accompagne ; parce que Cécile est là, qui vit, qui respire, une Cécile de chair et de sang, pas une photographie, Cécile inoubliable, oubliée, et semblable et différente, une mémoire qui bouge... et en se retournant tout à coup, ses lèvres semblent continuer sans ses yeux ce qu'elle disait à ce compagnon, qui est-ce et puis qu'est-ce que ça fait qui c'est ? parce que ses yeux ont cligné, fouillant l'ombre, et Jean sent son cœur s'arrêter. Elle l'a vu. Elle l'a certainement vu. Ils se regardent tous les deux. Là-bas, penché sur la tribune, avec de grands gestes de bras, M. Pierre-Étienne Flandin fait de la télégraphie optique. On crie à gauche. Les bras s'agitent, le poteau télégraphique se casse, se plie... Cécile et Jean se regardent, muets. Le militaire demande quelque chose. Mme Wisner passe sa main devant ses yeux, comme pour s'excuser, je ne sais, d'un étourdissement. A ce moment même un incident dans la salle attire l'attention, et la porte au fond de la galerie s'est ouverte, deux messieurs accompagnés de l'huissier. Jean a gagné la sortie. Pastorelli veut l'arrêter, étonné. Je reviens, ne te dérange pas. Il se sauve. Il a vu pourtant Cécile se lever...

« Excusez-moi, Luc, je ne me sens pas très bien...

— Vous voulez que nous sortions ? » demande Luc Fresnoy, inquiet. Non, non, surtout... Je vais me remettre un peu de poudre... Luc Fresnoy la regarde sortir. De l'hémicycle, il monte dans la lumière diffuse de la coupole, un brouhaha de confusion et de violence. Cécile remonte les gradins, où l'ombre semble pourpre à travers ses yeux bouleversés. Elle va. Elle ne sait pas ce

qu'elle fait, ce qu'elle va dire... « Madame? » Elle écarte l'amabilité de l'huissier. La porte refermée, elle a couru. Jean... Il est dans l'escalier, mais il se sauve! Jean! Il s'est arrêté.

Quel étrange endroit pour une rencontre! Appuyé à la barrière du palier, l'huissier regarde ces deux clients se rejoindre. Il hoche la tête...

Eux, ils sont seuls ensemble. Seuls au monde. Dans l'escalier de la Chambre, l'escalier des galeries publiques, comme un escalier de théâtre provincial, avec là-haut le vestiaire entassé sur des tables... Seuls. Elle est descendue vers lui. Il s'est arrêté. Ils vont se parler. Est-ce qu'il va la prendre dans ses bras?

« Jean... pourquoi me fuis-tu? »

Ils se sont serré gauchement la main. Comme des connaissances, hein. Quels sont les mots qui vont venir... Il a seulement dit : « Mon amour... » Elle a mis ses doigts sur la bouche de Jean. La jeune bouche de Jean. Ses lèvres se sont gonflées contre les doigts enfantins. Elle a retiré ses doigts comme du feu. C'est visible, tous les deux ont peur. Il faut bien dire quelque chose, tout de même. Jean dit : « Le monsieur... qui c'est? » Elle sourit : « Rien... Luc Fresnoy, l'auteur de *Mélusine d'Auteuil*, tu sais? » Et puis, elle a rougi. Elle vient de se rappeler ce dîner d'octobre chez les Cautèle, où elle a failli subir l'entraînement de ce garçon qui lui avait pris la main... Non, pourtant, elle peut vraiment dire : rien! Elle secoue la tête, elle répète : « Rien... »

Comme ils gâchent ces minutes extraordinaires! Tout ce qu'ils auraient pu dire, tout ce qu'ils ne diront pas, tout ce gâchis du trouble, tout ce vertige pour rien... même là, même dans cet escalier absurde... Même avec les remords de Jean, l'image coupable de Josette, l'incertitude de ce qui les attend, ce monde qui les entoure et qui les tient de façon si diverse, la malédiction de l'argent, peut-être de grands malheurs devant eux s'ils se jetaient l'un à l'autre, mais qu'est-ce que ça peut bien faire, à leur âge, avec la vie qui est là, toute la vie, je travaillerai, pense Jean, je quitterai tout, se jure Cécile... et puis... Ils ont peur l'un de l'autre, de ces six mois où qui sait ce que l'autre a fait, vu, pensé, aimé... Ils ont peur, c'est ce qui domine tout. Lâche, lâche! pense Jean. Cécile un instant ferme les yeux, et elle entend la voix d'Yvonne, la sœur de Jean, qui dit : *vous n'aimez pas Jean*... et toutes ces autres choses horribles... Jean...

Alors, voilà. Ils ont vraiment tout gâché. On entend les portes, des pas, la foule, le public qui sort. Qu'est-ce que c'est? L'interruption de séance. Il y a du monde autour d'eux. Jean ne voit pas Pastorelli qui les regarde à distance. Mais il entend Cécile dire : « Non, ce n'était rien... Luc, M. de Moncey, un ami de mon frère... Jean, c'est M. Fresnoy, vous savez, l'écrivain... » Tout se défait dans quelques paroles polies. « Venez me voir chez moi, voulez-vous, Jean? Vers six heures, comme autrefois... Fred est en Italie, pour l'instant... des commandes pour l'usine... demain... »

Qu'est-ce qu'il a bredouillé? Son cœur bat. Elle lui a dit *vous* pour la première fois de la vie. A cause de la vie. A cause de ce M. Fresnoy. Quel besoin de lui dire *vous*... « Dis donc — c'est Pastorelli qui l'accroche —, tu as manqué le télégraphiste... »

Il est dix-huit heures trente-cinq. La séance reprend dans une demi-heure.

XIX

A la reprise, à dix-neuf heures cinq, Jean qui suit mal tout ce que lui raconte Pastorelli, parce que d'abord il a mal suivi les débats, à partir d'un certain moment il ne les a plus suivis du tout, Jean a regagné son coin et il regarde fixement la place abandonnée par Cécile. Tout est maintenant dans le brouillard de cette absence, d'une attente incrédule : reviendra-t-elle, Jean sait que non, mais il l'attend pourtant, et cela lui fait mal là, dans la poitrine, comme de ne pas respirer, ou, par moments, au contraire, de respirer trop fort... Le grand remue-ménage des parlementaires rentrant en séance, le premier orateur qui a commencé à parler, l'odeur poussiéreuse des banquettes dans la galerie publique, tout se mêle : « ... le très beau discours de mon ami M. Jean-Louis Tixier-Vignancour, celui qu'a prononcé M. Frossard... » Ils se passent la pommade. C'est toujours d'utiliser les lois, les décrets existants qu'il s'agit, l'article 80 du Code pénal. Et personne ne proteste à gauche, si on applaudit à droite quand l'orateur parle de : « ... ce printemps funeste de 1936 qui a si cruellement annoncé pour la France la venue prochaine des catastrophes. » Oui, cette Chambre, sa majorité d'hier, accepte qu'on lui dise qu'elle s'est trompée, qu'elle a été la complice d'un crime pour lequel on lui a demandé la déchéance d'une part de ses membres, qu'elle a gouverné contre la France, et la minorité d'hier, celle des factieux comme on les appelait, vient audacieusement proclamer ses thèses de toujours, comme les thèses de la France. « Où est Thorez? » demande François Martin. Et Tixier-Vignancour répond de sa place : « Il était à Paris il y a huit jours! » Pastorelli pousse le coude de Jean : « Tu as entendu? » Jean n'entend rien. Il n'entend rien de ce qui suit. Il n'a même pas remarqué que Chautemps est maintenant à la tribune. Il est comme confondu de la disparition de Cécile, de cette fuite. Simplement elle avait peut-être assez de ce long et monotone spectacle. « Nous sommes venus pour entendre Fajon, nous, a dit tout à l'heure Pastorelli, on ne va pas partir après avoir avalé tout ça... » Cécile est partie avec ce militaire. Avec ce type empressé qui dans l'escalier l'aidait à passer les manches de son manteau de vison. Je ne l'ai pas prise dans mes bras. J'ai sottement serré ses doigts dans ma main maladroite, je les ai lâchés, sottement, après les avoir retenus un peu trop, comme un sot, comme un sot! Elle m'a dit... Il se répète chaque mot qu'elle a dit. Il craint d'en avoir oublié un, ou quelque intonation qui changeait le sens des mots. Elle m'a dit...

Le vice-président du Conseil, comme il a été délégué pour ça, justifie le gouvernement devant l'Assemblée : non, le gouvernement n'a pas trahi la

confiance qu'on lui faisait, il a poussé bon train la répression : « Dès le 26 septembre, il prenait, par décrets-lois, les textes nécessaires pour dissoudre le Parti communiste et pour suspendre les municipalités s'inspirant des pensées de Moscou. Quelque temps plus tard, au mois de novembre, un décret-loi nouveau, d'une singulière gravité lui aussi, conférait aux préfets le droit d'imposer une résidence surveillée à ceux qui apparaissaient dangereux pour la sécurité nationale. Ces mesures, elles aussi, exorbitantes au droit commun... »

Il y a des modes d'expression à la Chambre. Comme on aime aujourd'hui y parler d'excréments, la plupart des orateurs parlent des mesures exorbitantes à la Constitution, à la loi, aux règles démocratiques. Une fois qu'on a dit ça, on a montré son sens républicain des choses, on peut assurer qu'on va voter cette entorse à la Constitution, à la loi, à la démocratie. C'est ce que fait remarquer à Malot, assis près de lui, Romain Visconti qui a adopté le genre cynique. Il échange avec Monzie un coup d'œil amusé quand Camille Chautemps, avec ce sens du marivaudage qu'il pousse fort loin déclare : « C'est notre devoir de répondre à ces propagandes abjectes avec une activité renouvelée par ces moyens de propagande pour lesquels M. Frossard a marqué une compétence si particulière... » On pourrait bien dire qu'on sourit, n'était que le sourire en général soit moins bruyant. M. Frossard proteste : « Ce n'est pas une candidature que j'ai posée, monsieur le vice-président du Conseil, veuillez le croire ! — Je n'en doute pas, mais... » Tout n'est pas exorbitant au jeu parlementaire, allons ! Certaines traditions sont, on le voit, sauvegardées. Le vice-président du Conseil comprend les hésitations de conscience, les scrupules juridiques de certains députés. L'attachement aux institutions républicaines, c'est un des éléments du patrimoine national que nous défendons contre l'hitlérisme. Mais... Ce mais-là, c'est comme les mesures exorbitantes et les excréments, la rengaine de ce genre de discours. Parce qu'en fait, les institutions républicaines, qu'est-ce que c'est ? Une loi de 1852. Pouvait-elle prévoir le communisme ? Il y a fait nouveau, messieurs, il y a fait nouveau. Par conséquent le texte qu'on vous présente, pour exorbitant qu'il soit à la Constitution, ne la heurte pas. D'ailleurs de quoi s'agit-il ? De la déchéance de députés qu'on n'a pas élus avec, au programme, leur attitude en temps de guerre, et même il y a des gens qui n'étaient pas communistes et qui ont voté communiste, est-ce qu'ils les représentent ? Le dire serait forcer la vérité... D'ailleurs, la souveraineté populaire, qui est-ce ? Mais, messieurs, c'est vous ! On applaudit.

« Si on nous appliquait à tous ce beau principe-là, chuchote Visconti, lequel d'entre nous est encore représentant de ses électeurs ? Chautemps lui-même, n'a passé qu'avec des voix communistes...

— Tais-toi, Romain ! » proteste Dominique Malot.

Le gouvernement s'est rallié à la sévérité de la commission qui a demandé de fixer le délai de désaveu au 1er octobre. Mais pour la question de la rupture des relations avec une puissance étrangère, on permettra à l'orateur d'être discret. La France reste disponible... Naturellement l'héroïque Finlande... Néanmoins c'est la conscience sereine... notre but sacré : la victoire. On applaudit. On crie : la clôture ! Jean qui n'est pas habitué à ce vocabulaire sort comme d'un rêve. La clôture ? Alors les communistes ne vont pas parler ? Mais non, c'est la discussion générale qui est close. On passe aux articles. M. Jean-Pierre Plichon défend son contre-projet déposé conjointement avec M. Tixier-Vignancour : qui étend le délai de reniement au 9 au lieu du 1er octobre. En fait, au bout du compte, quand Herriot lui demande : « M. Plichon, maintenez-vous votre contre-projet ? » Il répond : « Non, monsieur le président. » Le

contre-projet est retiré. Et c'est M. François Chasseigne qui lui succède pour demander au nom du groupe socialiste de revenir du projet de la commission, accepté par le gouvernement, reniement avant le 1er octobre, à l'ancien projet du gouvernement, repoussé par la commission, reniement avant le 9 janvier 1940... Le groupe socialiste demandera conjointement à la Chambre de voter la nomination d'une commission d'enquête qui recherchera les traîtres partout où ils se trouvent...

M. Tixier-Vignancour interrompt : « Elle nous dira sans doute pourquoi vous avez quitté le Parti communiste...

— Un de vos amis qui a été pour vous une sorte de dieu, pourrait vous renseigner à ce sujet, car il a quitté le Parti communiste après moi... »

Il y a des gens qui rient. Ici on aime l'escrime, les sous-entendus. Les députés amis du colonel de La Rocque sont contents de cette allusion déplaisante à Doriot. C'est la grande journée de ceux qui ont quitté ce Parti, aujourd'hui, dont ils se font les accusateurs. « Ça ne te lève pas le cœur? » dit Romain Visconti à Dominique. Le gros homme hausse les épaules : « Bah... ça te dégoûte chez Chasseigne... ça te plaît chez Frossard! — L'un les a quittés, il n'y a que dix ans... l'autre il y en a vingt! »

Jean maintenant se souvient : Cécile lui a dit de venir la voir, comme autrefois... de venir comme autrefois à six heures... de venir à six heures, Fred en voyage... elle lui a dit... Demain, il ira demain. A six heures. Comme c'est loin encore, non, c'est tout de suite. Ils seront chez elle, seuls. Dans la pièce qu'il imagine. Qu'il a du mal à imaginer. Seuls. Et tout est changé, et qu'est-ce qu'on a besoin de se poser des questions? Maintenant s'ils se trouvent seuls... l'ivresse le prend à cette idée... il oublie où il est... là-bas l'aquarium... ce petit homme à la tribune, ces petits hommes à leurs bancs, cette petite histoire tragique et comique... Ils seront seuls...

Au nom du groupe socialiste, M. François Chasseigne demande au gouvernement de ne pas faiblir : « Ce que nous aurions voulu, ce que j'ai réclamé en vain... » Comme il y a plus de place, la dame brune du premier rang vient de partir, Pastorelli s'assied, s'accoude à la balustrade, appelle Jean de la main, Jean perdu, qui ne le voit pas, la joue contre la colonne... Ce qu'il aurait voulu, M. François Chasseigne, c'est dès le début de la guerre, pour certains de ceux qu'il a personnellement connus dans le Parti communiste, quand il y était, le coup de pistolet derrière la nuque... Et ce coup de pistolet-là, la Chambre des députés l'applaudit, elle applaudit François Chasseigne, expert en trahison, dénonciateur de ceux qu'il connaît bien, qui se désespère d'avoir en vain réclamé le coup de pistolet dans leur nuque.

Du coup, Pastorelli ne pense plus à Jean. Il n'entend plus même très bien l'orateur. Il n'entend plus guère que ce coup de pistolet dans la nuque. Il est chez les siens, aux Lilas. Où son père vend des plumiers et des journaux. Il voit ceux à qui le matin, petit garçon, il vendait *L'Huma*. Les communistes des Lilas. Ceux avec lesquels il a parlé, il n'était pas bien grand encore, et qui lui ont appris ce qu'on n'apprend pas à l'école... Il revoit dans la chambre à quatre, à Broussais, entre les lits où les voisins dorment ou divaguent, ces hommes et ces femmes qui viennent voir Deslandes en apportant des oranges... et celui qu'ils appelaient *le petit*, un élu du quartier, venu une fois, en uniforme, et qui avait tenu à lui serrer la main, pour l'aide que l'étudiant avait apportée à son camarade... Pour tous ces gens-là, M. François Chasseigne a vainement réclamé... tout de suite... sans examen... sans mesure exorbitante à la Constitution... sans jeu parlementaire... sans instruction... sans *mais*... une balle dans la nuque.

Jean est avenue Henri-Martin. Il revoit le pouf, le petit fauteuil bleu... Cécile a tenu absolument à faire du thé. Elle le verse; quand elle se penche, une grande mèche blonde, une longue boucle se détache et pend... Alors, toujours trois sucres? Il ne dit rien, il attend qu'elle ait posé le pot d'eau chaude. Ses mains tremblent. D'impatience. Jamais, jamais, il n'y aura dans sa vie un pareil moment, c'est comme de se jeter... non, non, elle ne pourra pas lui en vouloir...

Le président de la commission insiste pour que la Chambre vote le projet de la commission qui ramène au 1er octobre le délai de reniement, mais pourtant au nom de la commission il accepte par avance un amendement qui a été déposé et qui étend le délai de reniement, non pas de quatre mois, comme déraisonnablement le demande le groupe socialiste, mais de vingt-cinq jours, au 26 octobre. Vous voyez qu'on est conciliant...

« Jean! » Cette fois, Pastorelli l'a tiré par la manche. Quoi? Qu'est-ce que c'est? Le président Herriot vient de dire : « La parole est à M. Fajon... »

Les deux amis regardent les bancs de l'extrême gauche. Étienne Fajon s'est levé, il quitte ses camarades, Cesbron et Mouton, il monte l'escalier vers la tribune. Dans la salle, il y a eu un mouvement, un silence brusque... Celui qui pendant les exercices périlleux suit le roulement de tambour... En bas, ses amis... « Lequel c'est, Cesbron? » demande Jean de Moncey. Pastorelli ne sait pas. Pastorelli ne connaît pas le nom du second. Il faut dire que Mouton est arrivé tout récemment, bien après les autres...

Étienne Fajon est à la tribune. Il regarde l'arène, les fauves. La séance a été longue. L'attente pénible. Maintenant, il est là, il peut parler. Il voit au premier rang là-bas Mouton, Cesbron... et tout à côté d'eux les renégats...

« La Chambre est invitée à voter la déchéance des élus de l'ex-groupe communiste qui refusent de désavouer, sous les coups de la répression, leur passé, leur idéal et leur Parti arbitrairement dissous... »

On l'entend bien. Il est parti sur un ton calme, sans effet. Pastorelli pose la main sur le genou de Jean.

« ... A quelques exceptions près, les députés visés par la mesure que vous vous apprêtez à voter sont déjà exclus de cette Assemblée. Le gouvernement, en effet, dès le début d'octobre, a ordonné leur arrestation, leur incarcération, sans jugement, au régime du droit commun. Contre la détention arbitraire de ces députés, je veux élever la protestation la plus vigoureuse... »

Sur cet adjectif que marque l'accent méridional de Fajon, les protestations se sont déchaînées, à droite, au centre... Le silence du premier moment s'est rompu, et les gens de l'hémicycle souhaitent que l'équilibriste tombe sans filet... Mais dans le tumulte, Étienne a repris d'un ton plus haut : « ... je demande la libération des députés français arbitrairement emprisonnés... » C'est drôle, les vagues que font les clameurs, comme ça se calme à la façon d'un meuble traîné... « A mes collègues et amis qui sont emprisonnés et que je salue fraternellement du haut de cette tribune... » La huée reprend, les cris étonnés, l'indignation agitante. La sonnette du président, M. Herriot, intervient : « Messieurs, c'est la justice qui prononcera...

— ... je veux affirmer, au moment où la peur des coups a entraîné le reniement de certains, mon entière solidarité... »

Quelqu'un crie : « Ils n'ont pas de leçon à recevoir de vous! » ça doit être l'un de ces certains-là, et l'orateur poursuit : « Quant à nous, nous restons fidèles, inébranlablement, à notre commun idéal! »

Le chahut devient général. Commun idéal! Inébranlablement! A Vincennes! C'est un scandale... Doucement, Jean se tourne vers Pastorelli : « Voilà, dit-il, voilà... » Pastorelli incline la tête.

Voilà, en effet. Étienne en est où, peut-être, comme le disait Benoît, on ne le laissera plus parler. De cette même voix tranquille, il va essayer de poursuivre, de gagner un peu de terrain sur la mer : « En ce qui concerne la proposition qui nous est soumise, je demande à la Chambre, comme je l'ai dit au cours de la précédente séance, de la considérer comme irrecevable et de la rejeter purement et simplement. S'il s'agissait d'une question juridique... » Cela passe, la marée à nouveau se retire avec un bruit de galets roulés. Les mots semblent être du jeu parlementaire.

« ... je pourrais me borner à faire observer que les députés que vous entendez priver de leurs prérogatives n'ont subi, depuis leur élection, aucune condamnation. La déchéance de ces élus est donc arbitraire et illégale. Mais ce n'est là, messieurs, à mes yeux, qu'une donnée secondaire du problème, car il apparaît aujourd'hui très facile d'emprisonner les gens dont on veut se débarrasser. J'en ai cité des exemples. Il me paraît plus important de rappeler que nous sommes, qu'on le veuille ou non, des élus du suffrage universel. Mandataires du peuple, nous estimons que le peuple seul est qualifié pour se prononcer sur la validité de notre mandat et que c'est au peuple seul que nous avons des comptes à rendre. Vous prétendez aujourd'hui vous substituer au peuple, priver arbitrairement une partie de la population française des représentants qu'elle s'est donnés. Le vote de notre déchéance sera une violation flagrante des principes de la démocratie dont vous osez vous prétendre les défenseurs... »

Le grondement accourt de toutes parts autour de la tribune. La tempête revient, elle est là, la main du président Herriot semble se poser sur le mufle de l'orage : « Veuillez ne pas interrompre...

— Il est vrai que le gouvernement n'a pas attendu ce jour pour anéantir les maigres libertés démocratiques. Le couteau véritable de la démocratie bourgeoise apparaît aujourd'hui aux yeux de tous. La mesure que vous vous préparez à prendre contre nous fait suite à l'arrestation arbitraire des députés communistes non mobilisés... »

Jean attend la clameur : elle ne vient pas. La vague qui s'est retirée doit reprendre son élan, sans doute...

« ... Elle fait suite à l'expulsion, que je qualifie de scandaleuse et à la censure, prononcées contre quatre députés mobilisés, régulièrement convoqués et rendus responsables d'incidents qui furent provoqués par leurs adversaires déchaînés... »

La voilà, la voilà, la mer ! Elle vient au galop et s'enfle à droite. Dans les cris, pour la première fois la main de l'orateur s'est élevée. Elle se pose sur la carafe comme pour s'en saisir. Il y a des députés au bas de la tribune gesticulant. Mais pas besoin cette fois de la magie présidentielle...

« Elle fait suite à la dissolution du Parti communiste et des plus puissants syndicats de la classe ouvrière, à l'arrestation de certains des représentants de syndicats de la classe ouvrière, à la création de camps de concentration, au décret sur les suspects... »

— A Moscou, glapit un socialiste, on les fusille !

— ... aux persécutions qui frappent des milliers de travailleurs coupables de ne pas se plier devant la dictature du grand capital dont vous êtes les défenseurs. Certes, vous prétendez justifier les persécutions anticommunistes et notre déchéance par des faits d'ordre international, comme la signature du pacte de non-agression germano-soviétique...

— D'agression ! » Dans le ressac de piaillements et de hou ! hou ! le mot est sorti des rangs socialistes. Cesbron, qui se retourne de son banc, a reconnu ce collègue. C'est un nommé Max Lejeune.

« ... de non-agression », articule comme pour préciser Fajon, dont la main

d'une façon plus claire encore caresse la carafe... et en bas on recule, et Mouton qui avait l'air de vouloir bondir à l'aide se rassied.

Et vous savez, Mouton, c'est un type calme, comme son nom l'indique.

« ... et ce que *vous* appelez l'agression soviétique contre la Finlande... messieurs, certains d'entre vous savent aussi bien que nous que le territoire finlandais constitue aux yeux de Paris et de Londres...

— Insensé! C'est une honte! Taisez-vous! A la porte!

— ... et de Londres, une base d'attaque éventuelle contre l'Union soviétique et une base d'élargissement de la guerre... »

Les groupes qui s'étaient formés sur les côtés se resserrent autour de la tribune, au milieu des exclamations et de rires provocants, comme outrés... On voit les doigts de l'orateur s'assurer sur la carafe, il dit quelque chose qu'on entend mal de loin : « Le premier qui... » On a dû entendre de près, le flux recule un peu. Il n'y a pas de candidat premier. Quelqu'un de sa place s'exclame : « J'espère qu'après de telles déclarations, la commission va revenir à la date du 1er octobre! »

Alors, Fajon : « La question de date ne joue pas pour moi. Je ne crois pas donner l'impression de renier mes premières amours... »

Cette phrase les douche. C'est la première de ce discours calme qui a ce caractère personnel, Fajon a une façon à lui de racler les *r* finaux... Il va pouvoir poursuivre : « C'est peut-être parce que les visées dont j'ai parlé sont déjouées que certains deviennent aujourd'hui les champions de l'indépendance des nations, après avoir participé naguère à l'assassinat de la République espagnole, attaquée par l'impérialisme international... »

Il a respiré en se tournant vers la gauche socialiste. On n'y pipe pas. Étienne abandonne sa carafe, et se penche vers le banc des ministres : « Il est aisé de répondre aux arguments du gouvernement en puisant à ses propres sources. Dans le Livre jaune que le gouvernement vient de publier, on peut lire — document 149 — la note suivante de M. Georges Bonnet, alors ministre des Affaires étrangères, sur sa conversation avec l'ambassadeur d'Allemagne à Paris : "J'ai dit enfin à l'ambassadeur qu'il pouvait constater en France le mouvement d'unanimité qui s'était fait derrière le gouvernement. Les élections seraient suspendues, les réunions publiques arrêtées, les tentatives de propagande étrangère, quelles qu'elles soient, réprimées, les communistes mis à la raison." Les communistes mis à la raison... Cette note est du 1er juillet 1939, donc antérieure de plusieurs semaines au pacte germano-soviétique... »

Ah! cette fois encore, la marée bat la tribune. Cesbron et Mouton applaudissent à se faire mal aux mains, dans les menaces autour d'eux, les glapissements, les poings montrés. Cette Assemblée ne peut pas supporter qu'on lui cite les documents officiels, faut croire... La voix de Fajon s'élève, domine :

« Le pacte n'a donc été qu'un prétexte. Les persécutions étaient décidées bien avant le pacte, et M. Bonnet, ministre de la Justice aujourd'hui, ne fait qu'appliquer les propos que tenait M. Bonnet, ministre des Affaires étrangères, à l'ambassadeur d'Allemagne, le 1er juillet dernier. A la vérité, la signification des mesures que vous prenez contre nous n'échappe pas à la grande majorité des travailleurs de ce pays... »

Le ressac s'arrête, hésite, au milieu de quelques cris à gauche... « Vos persécutions, poursuit Étienne à nouveau tourné vers les socialistes, vers François Chasseigne, leur noble porte-voix, vos persécutions les éclairent sur le caractère véritable de la guerre actuelle, que vous avez le front de présenter au moment où vous anéantissez toute liberté à l'intérieur du pays...

— Au poteau! Quelle audace! Faites-le taire...

— ... comme une guerre de défense de la liberté... »

La période retombe dans les clameurs. Étienne tout d'un coup voit, au banc du gouvernement, le ministre de l'Intérieur, l'estimable M. Albert Sarraut, qui s'appuie sur ses deux bras, lève son nez en lorgnette, puis son derrière...

« Les travailleurs établissent à juste raison une relation de cause à effet entre notre déchéance et votre politique de destruction des lois sociales, d'imposition extraordinaire des salaires, d'écrasement des agriculteurs et des petits commerçants, de vie toujours plus chère... »

Comment? Comment! On hurle, et de rang à rang, là-bas, on s'interpelle. Étienne suit de l'œil l'estimable M. Sarraut qui gagne l'entrée du côté de la présidence, et parle à l'oreille d'un huissier. Qu'est-ce qu'il y a? Il veut me faire arrêter... Fajon poursuit, décidé à exploiter chaque seconde laissée : « Cette politique, qui frappe les masses laborieuses, nous constatons qu'elle se déroule avec l'appui de tous les partis de cette Chambre, y compris le Parti socialiste... »

Ça fait explosion à gauche. On ricane, on hurle, on siffle. Le noble M. François Chasseigne, M. Spinasse, M. Paul Faure, sont hors d'eux, et M. Max Lejeune se distingue pour la deuxième fois : « Nous l'attendions, dit-il avec ironie, cela nous rajeunit!

— En effet, lui répond l'orateur, c'est un juste retour des choses. Vous prêchez la lutte de classes dans certaines périodes de calme. Dans les périodes agitées, qu'il s'agisse de la guerre d'aujourd'hui ou de la guerre de 1914, vous vous agenouillez devant l'impérialisme de votre pays... »

D'à côté de M. François Chasseigne, M. Max Lejeune réplique : « Nous sommes français, tout simplement! » M. François Chasseigne approuve de la tête.

« ... et vous tentez, poursuit Étienne, de faire accepter par les travailleurs les coups qui leur sont portés. C'est votre affaire. Mais je tenais à formuler cette appréciation sur le rôle des divers partis de cette Chambre...

— Taisez-vous! crie l'honorable M. Henry Andraud. Les morts vous regardent! » Et il y a des mots lancés qu'on entend mal...

« Je méprise vos injures! repartit Fajon.

— Vous méprisez les morts! » explose M. Marcel Massot, avec l'expression du fond de l'horreur touché... En tout cas, Fajon méprise de répondre à ce joli coq-à-l'âne. C'est que M. le ministre de l'Intérieur s'est rassis au banc du gouvernement, et délicatement se mouche... Maintenant, il faut se presser de conclure...

« C'est parce que vous savez que le peuple n'approuve pas cette politique que vous dissolvez ses organisations et que vous frappez ses meilleurs défenseurs. Vous pouvez aujourd'hui, messieurs du gouvernement, nous persécuter, emprisonner certains d'entre nous, les chasser du Parlement. Mais vous ne pourrez pas briser la volonté de paix du peuple de France, sa volonté de conserver ses conquêtes sociales, fruit de ses luttes passées, sa volonté d'aller plus loin dans la voie du progrès social, économique et politique. Cette volonté populaire, elle s'exprimera malgré vos décrets, malgré vos persécutions. Elle sera un jour plus forte que vous. Quant à nous, je le répète, en mon nom, au nom de la plupart de nos collègues et amis emprisonnés à la Santé, nous resterons fidèles jusqu'au bout à la cause de la classe ouvrière, à la cause véritable du peuple de France, à la cause du socialisme... »

Ici le tonnerre se déchaîne du côté de MM. Chasseigne, Lejeune, Spinasse, Paul Faure. Le socialisme! Nous seuls, nous seuls! Il ose, le socialisme! tant qu'ils n'entendent pas les derniers mots qui parviennent au centre et à la droite :

« ... et nous continuons à considérer que nous représentons avec l'Union soviétique la véritable cause ouvrière, la cause du communisme! »

Dans le vacarme final, pendant que Fajon regagne sa place, un des députés qui se sont désolidarisés publiquement des communistes l'autre semaine vient plaider sa cause, et mériter son pardon en s'adressant aux mineurs, qu'il représente ici, pour les supplier de soutenir l'effort de guerre. Aussitôt, d'ailleurs, le rapporteur de la commission précise que la commission vient justement d'accepter la date du 26 octobre pour permettre à l'orateur précédent de bénéficier du fait qu'il a écrit le 11 octobre à M. le président Herriot pour l'informer de son attitude et que bien que cette lettre n'ait pas été rendue publique... Alors, voilà Parsal. Un des trois qui, à la petite réunion préparatoire du 10 janvier, affirmaient devant Cesbron et Fajon que leur position était purement tactique, qu'ils n'avaient en vue que l'intérêt du Parti, qu'ils lui étaient fidèles, etc. Maintenant, il se solidarise avec le précédent rénégat : « Je ne saurais, dit-il, considérer que la guerre a revêtu le caractère que M. Fajon lui a attribué... » Son reniement écrit date, lui, du 11 janvier. Par conséquent le 10, la veille avec Langumier et Le Corre, pourquoi n'aurait-il pas proposé à Fajon les moyens de rouler l'Assemblée?

Là-haut, dans la galerie publique, Pastorelli dit à Jean : « Si on s'en allait? On a entendu le principal. Ils vont discuter sans fin les articles... la date... on s'en fout, hein? de la date, que ça tourne comme ça veut pour Dewez ou Parsal! c'est leur affaire... » Jean ne demande pas mieux. Il est sous le coup du discours de Fajon. Les voilà, ces hommes... ils sont comme ça... Tout se mêle dans sa tête à la fois : ces cris, cet air de drame... cette phrase, comment était-ce? *je ne crois pas donner l'impression de renier mes anciennes amours*... Il y a des mots comme cela qui accrochent... *je ne crois pas donner*... « Si tu veux, partons... » La voix monotone de M. Louis Marin monte de la salle où un certain désordre règne, les gens se lèvent, des conversations se nouent...

Il faisait froid, dehors, humide. Il pleuvait d'une de ces pluies que rien ne semble devoir déconcerter. Mais qu'est-ce que ça leur faisait, à ces deux garçons de dix-huit ans, dix-huit ans et demi, habités de feux différents, mais tous deux pleins du besoin de bouger, de se dérouiller après cette longue station à guetter de leur perchoir un drame difficile à suivre dans cette atmosphère de poussière et de sueur? Ils marchèrent sans fin dans le black-out, ils allaient au hasard... Où vas-tu coucher? Pastorelli haussa les épaules. Bah, le chemin des Lilas, ça se fait! Ils étaient sur la route de Plaisance. Égoïste que je suis... Quelque part, un peu avant la gare Montparnasse, Jean exigea qu'on fît volte-face. Si, si. Il accompagnerait un bout son ami. Jamais il n'avait vu Pastorelli ainsi, exultant, riant de tout. Tu te rends compte? Ah si tout le monde avait pu l'entendre! Fajon était son dieu. Plus question de prudence avec Moncey. C'était entendu qu'on était d'accord. Évident. Et d'ailleurs vrai. Tu n'iras pas plus loin que la Seine... Je peux bien continuer tout seul. Ils s'engagèrent sur le pont du Châtelet. C'est là que, brusquement avec une espèce de gêne, mais cette affection bourrue, Pastorelli dit à Moncey : « Cette dame... là... que tu as rencontrée, à la Chambre... je la trouve jolie, tu sais... »

Alors, Jean oublia qu'on arrivait rive droite. Il oublia que c'était son secret. Il faisait une nuit si totalement noire, il faut dire. Il se mit à parler, à parler. C'était doux d'avoir quelqu'un à qui parler. De Cécile. De Cécile perdue et retrouvée. De Cécile trahie et adorée. De Cécile demain... sûrement demain...

Tout de même, à cette heure-ci, on peut se faire rafler par la police. Ils avaient évité le Sébasto, à cause de ça, ils erraient de rue en rue, dans la direction générale des Lilas... Ils étaient au diable quand Pastorelli s'en rendit compte. Fous le camp, je te dis. Tu dois dormir. Demain... Demain!

Tout le long de ce long retour mouillé, dans la pluie pénétrante, cela chantait demain dans la tête solitaire de Jean de Moncey. Il jouait avec la clef de

l'atelier. Il faisait des plans fous d'avenir, des plans déraisonnables, absurdes, sans l'ombre de vraisemblance, aussitôt surgis qu'abandonnés... Mon Dieu! comme il se sentait jeune et fort! et plus seul, avec ça... Et bien portant. Et gai. Et il y a tant à apprendre, tant de merveilles et d'horreurs, de choses qui valent la peine de vivre... et il y a des gens avec qui les partager... et Cécile... et Cécile...

C'est ce soir-là, que dans l'atelier froid et vide, depuis le petit matin abandonné, entre les tableaux de déserts à parapluies, quand il ouvrit la lumière, il trouva Sylviane morte, avec son terrible visage pincé, la bouche ouverte, les yeux...

Péritonite généralisée.

XX

Micheline est à relire les lettres de Guillaume. Elle les a étalées comme ça, sur le lit, où elle est assise les jambes pendantes, ses souliers à terre... Ça fait du bien, elle ne remet même pas des chaussons. Comme la pièce qui était si petite, avec son acrobate, hein!, paraît immense maintenant qu'elle y est seule, tous les soirs, après le travail. Son ventre est lourd. Elle y écoute le miracle. Parfois, c'est si long ce que ça reste sans bouger qu'elle a peur. Alors même si le petit lui fait mal, quand elle sent cette chose étrange, elle fond de bonheur. Ce sera un garçon. Il s'appellera Guillaume comme son père. Encore combien? Elle recompte tous les jours, tant elle a peur de se tromper : voyons, septembre, octobre... oui, ça doit être pour la fin d'avril... un peu plus de trois mois... un garçon. Ce Guillaume! Il écrit court, pour ça, ce n'est pas un bavard... Micheline joue avec les lettres, et son ouvrage qu'elle a tiré de l'armoire : des petits chaussons blancs, avec un ruban rose... Il a beau lui dire de ne rien envoyer, Guillaume... comment le laisser sans rien? Alors, les paquets, un peu d'argent de poche... elle ne gagne pas tant : c'est difficile pour manger, et s'acheter de la laine, tout ce qu'il faut pour le petit... Ce soir, elle est envahie par une grande langueur, elle ne travaille guère. Paresseusement, elle regarde le journal étalé sur son lit : « Nous nous battrons jusqu'au dernier vieillard, jusqu'au dernier enfant... » Qui dit ça? Mannerheim. Eh bien...

On tape à la porte. Qui c'est? Ouvrir comme elle est... Il y a longtemps que Lemerle... quelle chance! On tape encore. Non, il n'oserait pas, à neuf heures passées... Une vieille voix qui dit : Micheline! Elle ouvre. Oh, pardonnez-moi, Mme Blanc, c'est un tel désordre, je me sens honteuse...

C'est bien de ça, qu'il est question. La vieille maman Blanc, elle est aux cent coups. Comment faire... elle ne sait pas qui alerter... il faudrait alerter quelqu'un tout de suite. Pour lui tirer les mots, ce n'est pas commode. Quoi? il s'agit de M. Blanc? elle a des nouvelles? toujours en prison... Il ne s'agit pas de Blanc. Oui, toujours en prison...

« Quand ils sont venus chez moi, la police, vous savez comme ils poussent la porte? toujours comme si on allait les empêcher d'entrer... moi, est-ce que je peux leur interdire ma loge? »

Bref, elle s'était dit c'est trop bête. Elle avait juste reçu son paquet d'*Huma*. Parce qu'elle se considère toujours CDH. Elle n'a pas manqué une semaine, *L'Huma* ou un tract à défaut, elle a ses clients... elle la met dans les boîtes, sous les portes... oui. Le paquet était dans la cuisine, sur la table, enveloppé dans *Le Populaire*, rien de plus. Bref. Heureusement, ils n'ont rien regardé. Ils

venaient pour cette petite dame du quatrième. Je sais bien que c'était une pas grand-chose, mais tout de même mourir à cet âge-là ! Ils ont demandé la fille Ursule Mignard. Mme Blanc, elle ne la connaissait pas sous ce nom... Sylviane, ça fait plus distingué, faut reconnaître. Un tas de questions. Elle espérait ne pas avoir dit de bêtises, la maman Blanc. Elle n'en était pas sûre, elle regardait la jolie petite Micheline... « Si votre gosse, il vous ressemble, camarade, eh bien, ce sera un joli petit garçon... » Elle s'assied. Oh, excusez-moi, Mme Blanc, je ne vous disais pas de vous asseoir... Là, la maman s'est mise à la tutoyer : « Dis donc... ce n'est pas de la Sylviane que je voulais te causer... Elle est morte. J'espère pour elle qu'il n'y a pas de paradis... parce que sans ça ! Mais c'est le jeune monsieur... »

Dans son agitation, impossible de renouer le fil des événements. Enfin, voilà à peu près. Le jeune monsieur en rentrant, assez tard, avait trouvé la jeune dame trépassée. Il avait réveillé Mme Blanc au milieu de la nuit. Rien à faire. Et comme elle était, la pauvre ! Qu'est-ce qu'elle avait, vingt ans, vingt-deux ? C'était le ventre qui la tenait. Des choses de femme. Ou peut-être qu'elle avait été chez la faiseuse d'anges... Toujours est-il que le médecin avait refusé le permis d'inhumer. Alors la police avait rappliqué... Le jeune monsieur, ce n'était pas son ami à la petite, mais ça, la police, elle ne veut pas le croire. Bref. Il y a une inquiétude qui fait sauter les yeux bleus usés, délavés de la maman Blanc. Ils ont perquisitionné au quatrième. On a arrêté le jeune monsieur. Ils disent c'était un souteneur. L'appartement est au nom d'un Polonais : faut voir ses tableaux avec ça ! enfin tout se met contre le pauvre jeune homme...

« Il faut absolument que je prévienne quelqu'un. Tu n'as pas ta liaison bientôt ? Moi, tu comprends, je venais juste de recevoir mes *Huma*...

— Mais, voyons, Mme Blanc, ce n'est pas des histoires pour le Parti, ça. On ne peut pas se mêler...

— C'est que je ne t'ai pas tout dit... Mon Dieu ! si je lui ai fait ça ! »

On n'en tire pas facilement l'essentiel. Elle prend les mains de Micheline, elle a de grosses larmes dans les yeux. Pauvre jeune homme ! Bref. La police en descendant, ils lui ont montré un tract qu'ils ont trouvé chez ces gens-là en perquisitionnant... pas caché... qui traînait là simplement... alors ils ont dit, la police, vous voyez ces communistes, des filles du trottoir, des maquereaux... Et ce qui lui met la tête à l'envers, à la maman, c'est que ce tract, c'est elle qui le leur avait glissé sous la porte ! Je vous dis, ce petit, ce n'est pas vrai... un jeune homme bien gentil, et puis correct... il est étudiant en médecine à Broussais, M. de Moncey, qu'il s'appelle, avec *de*, oui, en deux mots...

Mon Dieu ! Micheline s'est dressée. De Moncey ! oui ? c'est le nom au frère à Mme Yvonne ! C'est M. Jean ? « Tu le connais ? ah çà, c'est pas ordinaire ! » Vers cinq heures du soir, ils l'ont arrêté. La police. Bref.

Micheline s'habille. Où vas-tu ? A l'hôpital, il faut prévenir à l'hôpital. Ses camarades. Son patron... A cette heure-ci, tu n'es pas folle ? C'est vrai. Elle se rassied, découragée. On ne peut rien avant demain matin.

« Le pis, c'est le tract... », dit Mme Blanc, qui laisse retomber son gros menton lourd. Elle est couleur de poussière. Il n'y a pas un point de son visage qui ne soit le cœur d'une étoile ridée. Elle s'en veut. Elle s'accuse. Tu sais, c'est un tract déjà vieux... l'interview de Maurice à ce journal anglais, comment tu l'appelles ? Le Daili je ne sais plus... Ah, je ne me pardonne pas, tiens. Micheline a beau lui dire que ce n'est pas juste. Et c'est vrai que ce n'est pas juste, mais je ne me pardonne pas !

⁂

Micheline est arrivée joliment en retard à son travail, ce matin-là. Heureusement qu'avec son ventre, on ne peut pas trop la gronder. C'est la maman Blanc qui a dû aller à l'hôpital. Elle a prévenu le service. On y a été fort étonné. Moncey avec des tracts communistes? Le Dr Lhuillier ira lui-même voir de quoi il retourne... Micheline, elle, a couru chez Mme Gaillard. Ça lui a fait quelque chose de se retrouver dans la maison de ses parents. Le cœur lui bat un peu. Elle serait bien montée là-haut... mais elle s'arrête au palier des Gaillard. Yvonne est là, bien sûr. Les enfants pas encore partis à l'école. Qu'est-ce que c'est, Micheline? Jean? mais comment savez-vous? Et puis Micheline ne doute pas un instant... bien sûr... M. Jean me l'a dit qu'il est des nôtres... Voyons, voyons, Micheline, vous rêvez? Ce gosse! Je suis bien tranquille... Elle n'est pas tranquille du tout. Prévenir le Parti? Voyons, c'est stupide. Ce qu'il faut, c'est un avocat... on a prévenu l'hôpital? Mon Dieu, je me demande si on sait déjà à Noisy-le-Sec! Çà, papa va en faire un drame!

Tout le monde court de tous les côtés. Pastorelli a porté la nouvelle à Noisy-le-Sec. C'est tombé comme la foudre. M. de Moncey a tourné comme un ours en cage... demandé dix fois quel était l'autobus... Pastorelli n'avait pas dit pour les tracts, pour cette bonne raison que personne ne lui en avait parlé; mais bien sûr, il avait dû expliquer un peu, à sa manière, et pour ce qu'il en savait, cette morte, cette Ursule Machinchouette qui tombait dans la conscience de la famille avec le poids terrible d'un cadavre, comment, comment? Mais puisqu'il habitait chez un ami... Les parents ça comprend lentement. Mais quand ça comprend, ah, Seigneur! ce que ça crie!

Jean n'était plus au commissariat. Est-ce qu'on l'avait mené au Dépôt? Probablement. Mais encore fallait-il savoir pour quoi : parce que si c'était vagabondage spécial ou complicité d'avortement ou prévention d'homicide, alors, il y avait des chances de le retrouver au quai de l'Horloge... A cette heure-ci, allez voir au petit parquet. Mais si on le retient pour des raisons politiques... alors, ça peut être l'autorité militaire, voyez aux Invalides... mais on ne vous dira rien... ou encore...

Raisons politiques? M. de Moncey qui est déjà secoué comme ça d'avoir un fils entretenu par une prostituée, et qui sait? non, Jean ne l'a pas assassinée... mais est-ce qu'on sait, je suis le père, alors... Mais raisons politiques?

Ah çà, quand on lui a dit qu'on avait trouvé des tracts bolchevistes dans la chambre de son fils! Alors que Jacques est au front. Monsieur le commissaire, je ne sais plus que penser. Vous êtes sûr? Des tracts? Vous voyez devant vous un père... écrasé... littéralement écrasé. Le commissaire a des enfants. Plus jeunes, il est vrai. Mais il comprend. Il imagine. Le commissaire écrit un peu à ses moments perdus. Des chansons. Le genre Paulus, vous savez? la chanson de Tourlourou... Je vous comprends. A votre place, je préférerais pour mon fils un drame passionnel, à cette histoire de communisme! Ça va mal pour eux, vous avez vu? Quarante mille Russes battent en retraite sur le front de Salla, quarante-cinq kilomètres déjà, et par quarante au-dessous!

On a mis trois jours à le découvrir, ce petit malheureux. Ce monstre. Grâce à une idée de sa sœur. Yvonne est arrivée à Noisy. Elle a trouvé sa mère en larmes, son père qui criait, qui jetait son sécateur à travers la pièce. Mme de Moncey disait seulement : « Ce petit... oh, ce petit! » Et puis elle faisait des tisanes. Elle essuyait ses yeux aux rideaux, parce qu'elle croyait qu'on ne voyait pas ses larmes. Papa, je t'en prie... Il s'était lancé dans une diatribe pour prouver que tout cela provenait de Robert Gaillard qui avait infecté la famille... Yvonne était décidée à ne pas se fâcher. Elle laissait passer l'orage. Sa mère lui faisait pitié.

« Si tu savais, disait Mme de Moncey en versant de la verveine, il ne se rendait pas compte cet enfant... de ce que ça nous coûte ses inscriptions... ton père a renoncé à son tabac! Oui. Il ne fume plus sa pipe... »

Ils étaient ridicules et touchants. Et les malédictions paternelles, les cris : « Mon fils, communiste ! Je ne veux plus le voir ! Je le renie ! » Yvonne savait bien que tout ça allait passer... Elle savait bien, par exemple, comment ils l'avaient embrassée tous deux, tout à l'heure... C'étaient tout de même ses parents... « Maman, dit-elle, ma pauvre maman... » Et c'est alors qu'elle avait pensé à Watrin. Ce que Robert en disait... Ils avaient été son père et elle à l'adresse trouvée à l'annuaire des téléphones. Le remplaçant, Me Le Tilleul, était au Palais mais, le vendredi, Me Watrin se trouvait à Paris. Il va rentrer d'un instant à l'autre. La secrétaire, une dame entre deux âges, en noir, avec du crêpe à son corsage, avait été extrêmement gentille. Elle avait dit qu'elle habitait aussi tout près de Broussais... elle promettait, même si Me Watrin ne pouvait suivre l'affaire lui-même... parce qu'il était mobilisé... Mais, justement, Mme Gaillard avait son mari au même régiment, c'était ce qui lui avait donné l'idée. L'avocat entrait. Comment, vous êtes la femme de Gaillard ? Mais asseyez-vous, madame... Monsieur... je vous écoute...

La stupéfaction de Robert quand le lieutenant Watrin lui a raconté. Vous savez, j'ai eu la visite de votre femme et de votre beau-père... Comment ! Calmez-vous... non, non... c'est votre petit beau-frère. Qu'est-ce qu'il a fait, cet imbécile ? Eh bien, à vrai dire, c'est une histoire un peu compliquée...

On l'a retrouvé. Mais ça n'a pas été sur des roulettes pour le faire sortir de là. La police ne se persuade pas si facilement. Tout le monde s'y est mis : le Dr Lhuillier, Me Watrin, M. de Moncey. Avec tout ça, on avait une bonne raison pour ne pas le relâcher tout de suite... Il fallait que ces yeux pochés, et tous ces bleus sur le visage et le corps, se passent un peu avant qu'on ne le remît en circulation. On l'avait terriblement battu. Parce qu'il était déraisonnable, ce garçon. Hors de lui. Il niait tout, il disait des choses impossibles, il avait tout compliqué en faisant des allusions à la séance de la Chambre à laquelle il avait assisté... Il est vrai qu'on lui avait demandé de justifier son emploi du temps. On avait vérifié que c'était bien M. Trouillard, le questeur, qui lui avait procuré les billets par sa fille. Mais ce jeune homme était taillé solidement, n'est-ce pas, alors il se croyait un peu trop capable de se défendre... C'est pourquoi il avait tant écopé... et si sérieusement... Il disait qu'il n'était pas communiste. Mais alors, qu'est-ce que ça aurait été, s'il l'avait été, parce qu'il tenait de ces propos ! S'il avait quelque peu tâté de la chaussette à clous, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Ce serait généreux à la police d'oublier ce qu'elle avait entendu, vu les circonstances.

D'ailleurs, à sa rage du premier jour, avait fait suite un grand abattement. Ou c'était le genre qu'il prenait. Il ne répondait plus aux questions. Il s'abîmait dans le noir. Monsieur, pour autant qu'on comprenne, nous en veut de lui avoir fait rater un rendez-vous. Avec qui ? Mistinguett ou Staline... mystère. Monsieur est discret, il s'agit probablement d'une dame... A ton âge, voyou, être comme ça tout le temps fourré dans des jupes ! Si tu étais mon fils...

⁂

Cesbron roulait vers Carcassonne.

A la sortie de la salle des séances, le seize janvier, il s'était vu encadrer de deux bonshommes en bourgeois : « Vous m'arrêtez ? » Ils protestèrent. Ils ne faisaient que surveiller M. le député. Ils avaient l'ordre de l'accompagner partout. Voilà ce que Sarraut avait été faire, pendant le discours de Fajon... Bon. Ils le suivirent donc jusqu'à son départ de Paris, le lendemain. A la gare, ils prirent très poliment congé du médecin-auxiliaire. Comment ? Ils ne l'accompagnaient plus ? Non. Leur mission n'excédait pas les limites de la

capitale. Cesbron s'installa dans son compartiment. Puis inspecta le couloir, le reste du wagon. Il ne semblait pas vraiment qu'on s'occupât de lui... Drôle.

Il aurait pu filer, s'il l'avait voulu. Passer dans l'illégalité. Mais pas question : il partageait le sort de la fraction, il se présenterait au procès. D'ailleurs, mobilisé, il avait la directive de rester à son poste. On ne donnerait pas cet argument aux ennemis du Parti. Il rentrait à Carcassonne, là on verrait bien...

En gare de Carcassonne, personne ne s'occupa de lui. Mais il reconnut des cavaliers de son régiment sur le quai, en bourgeron, le calot sur l'oreille. Ils menaient des canassons vers des wagons de marchandises. « Ho! Docteur! » C'était le vétérinaire, un jovial, qui tapait dans le dos de Cesbron, comme il avait posé sa cantine, un peu lourde, et qu'il soufflait. Le temps avait rudement changé en une semaine, il faisait gris, et froid à pierre fendre. Le vétérinaire expliqua que c'était un convoi qui partait, avec des chevaux, destination ultra-secrète... le capitaine de Bréa en tête... et il murmura, clignant de l'œil : Brest... pour la Finlande, c'est clair... quoi? La cavalerie en Finlande? Naturellement après le dégel... Le secret de Polichinelle, entre nous. Vous avez vu ce foin qu'on fait dans les journaux depuis quelques jours avec la mobilisation en Hollande, en Belgique, et les menaces de ce côté-là pour le printemps? Et, en sous-main, on prépare l'armée de débarquement en Finlande, en réalité! Vous pensez, la Belgique! Tout le monde sait que l'histoire ne se répète pas.

« Ah, c'est vrai..., dit le vétérinaire. J'oubliais que vous tenez pour les Rousski... En attendant, c'est tous les jours qu'ils prennent la pile... des avions abattus... des tanks détruits... Vous imaginez quand nos chevaux vont leur tomber dessus! »

Cesbron ne retrouva plus Guillaume Vallier à son détachement. Il ne l'avait pas vu dans la gare de Carcassonne, qui aurait tant voulu lui parler, alors qu'il était avec le vétérinaire. Vallier faisait partie du convoi. Ils mirent bien dix jours pour atteindre Brest, dans la paille des fourgons, à côté des chevaux. On les rangeait sur toutes les voies de garage, ils suivirent un itinéraire improbable et fantasque. Des jours entiers, on les faisait manœuvrer dans une même gare. Ils s'asseyaient dans la porte du wagon, les jambes pendantes, serrés les uns contre les autres, se soufflant sur leurs doigts rouges de froid. L'un d'eux jouait sur son harmonica des romances de René de Buxeuil, le musicien aveugle. Les chevaux bronchaient à l'intérieur. Un des copains prit du sabot de l'un d'eux dans le ventre, quelque part du côté d'Angoulême. Un veinard. A lui, l'hôpital, les tisanes, les infirmières aux petits soins... On se repassait de main en main des journaux pas tous du jour. Il y en avait, ils les apprenaient par cœur, ma parole. Tous le même refrain d'ailleurs. Trois Chinois, qu'ils étaient venus se balader à Moscou, parce qu'on leur en avait raconté... eh bien! les Finlandais, ils les avaient faits prisonniers. Enrôlés de force, ça se comprend. Les Chinois, ils en avaient bien rabattu, des Soviets. Maintenant, désabusés, ils demandaient à regagner Pékin... Et cinq chars russes détruits dans le secteur de Salla, et l'auteur de la *Valse triste*, le musicien finlandais Sibelius, qui venait d'être élu par acclamation membre correspondant de l'Académie des beaux-arts. Tu parles. Tu la connais, cette *Valse triste*? Le type à l'harmonica jouait bien une valse, mais c'était *Le Beau Danube bleu*. Il faudra encore attendre, avant que ça soit d'actualité!

La veine d'avoir à baguenauder en chemin de fer, avec les courants d'air, juste quand il y a la vague de froid. Parce que c'est une vague de froid. Elle aussi, elle nous vient de Finlande. Comme la *Valse triste*! Vingt-six ans qu'on n'a pas vu ça. Il y avait des glaçons dans le canal du Midi, près de Toulouse. En attendant, ça te donne un avant-goût de Petsamo! Quoi? Nous, on n'y va pas. C'est seulement pour ces pauvres bêtes. Elles hennissaient là-dedans, les

pauvres bêtes, sans se rendre compte. Enfin, elles n'y seront pas avant le dégel, alors...

Dans l'ensemble, les gars, pourquoi ils parlaient comme ça tout le temps de la Finlande, c'était bien à cause des chevaux, et aussi des journaux... mais surtout parce que ça les flattait de penser que la guerre s'éloignait là-bas, dans le Nord, qu'elle se ferait sans eux. Guillaume Vallier haussait les épaules. Si vous croyez que ça va se passer comme ça avec l'Armée rouge... Alors, ce tollé! L'Armée rouge! Bien, mon petit pote, tu ne lis pas les canards, alors? Sept points de supériorité qu'ils ont, les Finlandais, sur l'Armée rouge, tu n'as pas vu sur *Paris-Soir*? Quels sept points? Eh bien, le premier... et puis le second... La Seine et la Loire aussi, elles charrient des glaces. Alors on comprend pourquoi l'armée anglaise, elle a décidé de supprimer le kilt des Écossais. Le quoi? Le kilt. C'est ce petit jupon, tu sais... Quand il y a de la bise, ça doit leur faire drôle par-dessous. Paraît pourtant, qu'ils auront le droit, les Écossais, de porter leur comme tu dis quand ils iront en permission... enfin, jusqu'à l'usure, quoi! Sur le front de Finlande, bien sûr, mieux vaut avoir un petit caleçon... Je te parie, tiens, que Citrine et Noël Baker... tu sais les délégués des Trade Unions, qui sont arrivés à Helsinki, eux, ils ont des falzars rembourrés.

Non, mais probable qu'en remerciement de la *Valse triste*, ils auront porté là-bas le nouveau succès de caf'conc' de Londres, hein, tu as vu? Ça s'appelle *Cours, mon lapin*, et Churchill, tous les matins, il le fredonne en arrivant à son cabinet de l'Amirauté... En attendant, les Russes viennent encore de se faire dérouiller sur le lac Ladoga. Ah, c'est pas croyable! « C'est vrai, dit Guillaume Vallier, c'est pas croyable. »

Il était en train de se raser. Dans une gare de la Loire-Inférieure. Sa petite glace accrochée à la pompe. Fallait profiter de l'éclaircie. Tout hier, il avait plu. Les autres gars se laissaient aller, et c'est pas beau les bonshommes avec des barbes de trois jours. Guillaume, d'ailleurs, n'était pas de ceux qui craignent le froid. En bras de chemise, ses manches roulées, il pensait à sa petite copine de Carcassonne. Il était parti à temps. D'autant que Micheline... quand il va naître, le petit... parce que Micheline, dans ses lettres, elle dit le petit... Son regard tomba sur le journal qu'il avait pris pour essuyer son rasoir. *L'Uruguay donne dix mille pesos à la Finlande...* Il passa sa lame dans le papier, et regarda la mousse de savon prisonnière. Combien ça fait de sous un peso?

⁂

L'affaire de Jean de Moncey menaçait de tourner mal. Mais tout le monde s'y était mis. Le permis d'inhumer était arrivé, après autopsie. Restait ce tract. S'il avait seulement voulu expliquer... Ou dire que c'était cette fille... Non. Probable que ce jeune homme a trop de chevalerie... Oui, et qui lui payait ses cigarettes? Enfin, puisque tout le monde semblait le vouloir... Même M. Trouillard, le questeur... A la fin, après dix jours, on l'a laissé sortir, mais le juge d'instruction avait d'abord fait la morale à M. de Moncey sur la façon dont il avait élevé son fils, et il avait mis une condition au non-lieu qu'il rendait : le jeune Jean de Moncey avait la chance qu'on fût en guerre, eh bien, qu'il se rachète! S'il s'engage, alors, je le relâche... Un gaillard bâti comme lui...

Bon. En septembre, quand il voulait s'engager, on lui flanquait des gifles. Aujourd'hui qu'il trouve ça stupide, on exige qu'il s'engage... Ça lui faisait mal encore de tous les côtés, de la rossée qu'il avait prise. Mais ce n'était pas la rossée qui le rendait silencieux. Malgré ce sentiment de haine contre la police

qui s'était levé en lui. Un sentiment nouveau, extraordinaire. La police croit toujours qu'on la déteste parce qu'on est un salopard. Parfois, c'est simplement parce qu'on a eu à faire à elle, voilà tout...

Ce qu'il ne pardonnait pas, Jean, ce qui le rendait sombre... C'était le dix-sept janvier, à dix-sept heures, que la police lui avait mis la main au collet. Une heure plus tard, avenue Henri-Martin...

Et maintenant que voudriez-vous qu'il fît? Comment expliquer qu'il n'est pas venu pendant dix, onze jours... Comment raconter toute cette histoire, d'abord, et l'accusation infamante, et Sylviane morte, allez dire que Sylviane ne lui était rien, rien de rien... quand il y a Josette... tout cet inexplicable imbroglio... Et ce visage qu'il a encore, pas montrable!

Toute sorte d'idées s'agitent en lui. Quand Pastorelli est venu juste après son élargissement, Jean lui a dit : « J'en ai plus appris dans ces quelques jours de prison que dans toute ma vie. Maintenant, si je m'en tire, la guerre et le reste... la première chose, il faudra que j'aille à l'école... Non, je ne parle pas de faculté de médecine! Je veux apprendre deux choses : le marxisme et la boxe... »

Il disait ça, et puis il était fuyant. Tout de même, il se sentait moins à l'aise avec Pastorelli. Quand l'autre lui avait apporté cette petite brochure, si précieuse, parce que qui sait maintenant quand on la réimprimerait! à peine Jean avait-il jeté les yeux dessus : *Manifeste*... Bon. Tu n'imagines pas que je vais porter ça à la caserne, dans mon paquetage ou sous mon polochon? Tu disais que tu voulais apprendre le marxisme... Sans doute : après la guerre.

Il y a des mots qui vous frappent. Pastorelli pensait à tous ceux qui n'attendaient pas la fin de la guerre, à ceux qu'on arrêtait et à ceux qu'on n'arrêtait pas. Nous n'avons pas la même perspective. En attendant, les Mercereau, eux, ils n'attendent pas la fin de la guerre pour débiter leur salade...

Cela parce qu'il avait écouté le discours que cet asticot-là faisait à Jacqueline Trouillard, pour l'épater peut-être, mais... Et vous avez vu les nouvelles, et si on n'avait pas attendu si longtemps pour chasser l'URSS de la SDN... Quoi, quoi? parce que votre papa, il est socialiste, ça n'y change rien... Il se réjouit bien à déjeuner, ma petite, quand les nouvelles d'Helsinki sont bonnes? Vous voyez. Et elles sont bonnes, y a pas à barguigner, elles sont bonnes. Les Russes ont beau prétendre... activité de patrouilles... je vous demande un peu! Deux cent quatre vingt-sept avions abattus... et Wells, vous comprenez, moi, Wells, c'est pas précisément mon idole! Mais enfin, même Wells qui déclare : le bolchevisme, mouvement à double face, ne survivra pas à la bourrasque actuelle! c'était hier, oui ou non, que votre Blum, il jouait sur la carte russe...

« Permettez, Serge, permettez! » crie Jacqueline sur le mode aigu. Mercereau, il ne permet rien. Un fait est un fait. Vous comprenez, Jacqueline, autant cette guerre impie entre la France et l'Allemagne... ne vous égosillez pas! Il y a des socialistes qui pensent comme moi... Paul Faure... cette sottise, ce crime des Juifs et des francs-maçons! autant quand j'apprends que nous nous apprêtons à intervenir en Finlande... Bien, quoi? tout le monde le sait. Monzie l'a dit à papa. Alors, là à la bonne heure! Et là non plus, je ne suis pas seul de mon avis : prenez Marcel Déat, oui, oui, celui de *L'Œuvre*... Son parti : eh bien, tous, Déat, Monzie, Frossard... ils se sont prononcés pour l'aide immédiate à Mannerheim. Bien sûr. Ça, c'est le moyen de nous tirer en beauté de cette guerre! Et puis, c'est du tout cuit.

XXI

Durand est au garde-à-vous dans le bureau du colonel. Il n'y comprend plus rien. On lui a directement demandé le dossier de ce lieutenant à la 1re compagnie. Or, le dossier, le colonel Avoine se l'était fait communiquer, et maintenant il refuse une fois de plus de le rendre. Bien, le colonel est maître dans son régiment. Mais si la Sûreté a besoin du dossier de ce type de *L'Humanité*, comment peut-il le refuser? Jules est perplexe. Il reste là, au garde-à-vous. « Allez, caltez, Durand! » dit le colonel. Et lui ne bouge pas tout de suite, tant il est étonné. Avoine éclate de colère. « Je vous ai dit de calter! » Alors, il calte.

Ça se passait devant Mariéjouls et Gautier. Gautier, après le départ de l'autre, n'a pas pu s'empêcher de dire : « Excusez-moi, mon colonel, mais êtes-vous bien sûr de ce Barbentane? Parce que vous savez, si le général Dusseigneur est mort en prison, c'est de sa faute. Il avait écrit des choses abominables, abominables! sur ce malheureux général... »

Le colonel a coupé ces propos de la main. A agité sa main comme pour chasser des mouches. A deux heures, on est presque sans lumière. On a beau dire que les jours rallongent! Il ne neige plus, bien sûr, mais c'est un ciel de neige. Après le déjeuner, Avoine se sent lourd. Lui non plus ne sait ce qu'il doit penser. Mariéjouls n'a pas été très drôle. Mariéjouls fait le remplacement du médecin-chef, en permission depuis le 1er février, alors il déjeune à la popote du colonel. Il s'agit bien de Barbentane.

« Je vais vous expliquer... », dit le docteur, une fois dehors. « On fait quelques pas? Le froid pince, vous ne trouvez pas? mais ça fait du bien. Je ne sais pas, le rata ne passe pas... On bouffe mieux chez Naplouse, mon vieux! »

Pour ça, d'accord : ou bouffe mieux chez Naplouse. Tout le monde le dit.

Alors voilà.

C'était quand on était cantonné dans ce petit patelin, à côté de Jouarre, vous vous souvenez? Avant de venir ici. En octobre. Comme à Jouarre, il y avait le QG de l'Air, ils n'aimaient pas y voir traîner des types en civil. Parce qu'ils craignaient les espions. Et puis aussi entre nous, parce que c'est des gens comme ça, et ils trouvent que ça fait moche, nos tristes bougres dans leurs rues. Alors nos types, naturellement, ils étaient mal vus. Interdiction d'entrer à Jouarre. C'était leur droit au QG. Seulement, il y avait un seulement. Parce que le patelin où on était, il n'avait pas d'église. Alors le samedi soir, ça donnait de l'effervescence parmi les gars qui voulaient aller à la messe. Pas qu'ils soient très nombreux dans un régiment comme ça, mais tout de même. Alors, comment est-ce qu'on va aller à la messe? Je passais sur

la petite place, là, vous vous souvenez? Et voilà mon Barbentane, je dis *mon* Barbentane enfin, qui m'interpelle. Oh, il est toujours très correct, il n'y a rien à dire! Un peu trop correct peut-être... Mais ce jour-là, il était furieux. Il commence à glapir que c'est insensé, ces gens-là veulent aller à la messe, c'est leur droit. Et toute sorte de propos assez vifs sur le compte du QG de l'air. Moi, j'essayais de l'arrêter, parce qu'il y avait Avoine qui s'aboulait dans son dos, et qui l'écoutait. Pas mèche, il ne me comprenait pas et je ne pouvais pas lui faire des signes trop évidents, parce que le colonel me voyait de face, moi. Alors Barbentane, il était exalté, il ne ménageait pas ses mots... il disait : je suis communiste, c'est entendu, je ne crois pas à leurs histoires... Avec moi, vous savez, il ne se gêne pas... un médecin... Enfin, il disait, c'est une brimade inadmissible : s'ils veulent aller à la messe, ils peuvent y aller... et puis moi, je vais proposer quelque chose : on n'a qu'à les mener en colonne par quatre, avec quelqu'un pour les accompagner... Le dimanche matin, vous pensez, si ça aurait été bien accueilli! Mais lui, eh bien, comme il est habillé, lui, alors il se proposait : il les escorterait à l'église, les aviateurs n'auraient qu'à la boucler... Et donc, juste Avoine qui s'aboule derrière, et qui a tout entendu. Il n'en revenait pas. Vous savez, la religion ça le tient, le bonhomme. Il a son fils à la Trappe. Alors, il était épaté. Il disait : c'est bien ça, lieutenant. Au moins, vous n'êtes pas sectaire. Avec vos idées! et patati, et patata. Enfin, il était émerveillé, un communiste qui se propose pour mener les bonshommes en colonne par quatre à la messe! Il en était tout ému. Il n'a jamais pu l'oublier. Il a fait deux ou trois fois venir Barbentane à son bureau. Je ne sais pas ce qu'il lui a dit... mais il refuse de donner son dossier à la police, alors, là, mordicus...

« Vous croyez, dit Gautier, que ce roublard ne savait pas qu'Avoine était dans son dos? Pour moi, il a proposé ça pour se faire bien voir! »

Ce n'était pas l'avis de Mariéjouls. Seulement Mariéjouls, lui, que Dusseigneur eût claqué en taule à cause des articles d'un pareil salopard, ça ne lui faisait ni chaud ni froid. L'acharnement de ce Barbentane contre les Cagoulards! Les Cagoulards! je vous demande un peu. S'il y a un mot qui est ridicule, mais ridicule... Mariéjouls hausse les épaules : tout ça, c'est de la politique.

⁂

Cécile avait vainement attendu Jean. Elle se perdait en conjectures : pourquoi, pourquoi ne venait-il pas la voir?

L'étudiant en médecine Jean de Moncey, engagé volontaire, avait été incorporé aux premiers jours de février, dans le service de santé de la caserne Mortier à Paris, en qualité d'infirmier. Et il avait fait l'exercice dans la cour, appris la manœuvre du brancard et de l'auto sanitaire, il avait nettoyé les gogs, fait consciencieusement son paquetage... Il allait d'ailleurs à l'hôpital... toujours chez Lhuillier, mais en uniforme... ça faisait plus loin que de chez Josette, autrement avec le métro...

Jacqueline Trouillard était éperdue d'admiration pour lui. Ce Moncey! Il l'a tout de même probablement tuée, cette Sylviane. Pastorelli dit que la Trouillard est une toquée. Puis je ne sais pas ce que c'est le parfum qu'elle se fiche... mais moi, ça me rebrousse les narines. Et puis, l'autre soir que son paternel l'a emmenée au gala de l'Opéra au profit de la Finlande, elle était pleine de son sujet, elle racontait comment Sacha Guitry avait arbitré à cette occasion la querelle des fracs et des vestons : elle était à battre.

Il était tout triste, Pastorelli. Mais il voyait bien ce qui se passait, et il n'aurait pas osé intervenir. Déjà assez idiot que Moncey fût militaire à cette

heure, mais... Il avait bien fallu l'excitation de la séance de la Chambre, le discours de Fajon, et la nuit, pour qu'il se fût décidé à parler à son camarade à propos de cette femme. Jamais Moncey n'avait repris le sujet. Jamais de lui-même. En réalité, Pastorelli, dans ce domaine-là, était affreusement timide. Et puis il avait une grande délicatesse de cœur. C'est gênant, la délicatesse. Mais qu'y faire? Quand on l'a, on l'a. Alors, il voyait bien que Moncey était en train de tout gâcher... et qu'il se rongeait... et, lui, Pastorelli, s'en voulait de le lui laisser faire, mais il le laissait faire, parce que je ne sais pas, moi, comment on parle de ces choses-là. Évidemment, Jean n'avait pas encore la gueule très présentable... Avec ça, ils se disputaient parce que Moncey se laissait impressionner par les journaux qui annonçaient tous les jours des succès finlandais.

Il disait : « Possible que les journaux mentent pour ce qui est des combats, mais quand on nous dit que les chutes de neige ont fait reculer de trente kilomètres les Russes... ça, c'est tout de même possible! »

Un soir, Jean s'était décidé. Il était arrivé avenue Henri-Martin. Eugénie lui avait ouvert. Cécile faisait de grands yeux : comment, soldat? Mais Jean... Et ils ne s'étaient pas dit trois mots qu'on avait sonné, et fallait-il que ce fût Nickie! Il débarquait de Biarritz, sans crier gare. Il racontait des histoires où on ne se retrouvait pas, rigolait sans fin de la touche de son copain Moncey, tant même que Cécile avait un peu l'air de son avis. Alors quoi? engagé volontaire? l'air est pur, la route est large... mourir pour la patrie, et tout le bonniment! Sur la guerre, il disait que si ça tournait mal, et qu'il y eût un putsch communiste à Paris comme c'était infiniment probable avec un Daladier au gouvernement... eh bien, Franco en vingt-quatre heures serait à Toulouse, alors on sauverait toujours la maison de campagne de la famille! Puis, tout d'un coup, il se rappela quelque chose qu'il avait oublié. Mais bien sûr! Naturellement! Alors, mon petit vieux, qu'est-ce que c'est que cette histoire de Sylviane? Comment c'est-il arrivé qu'elle ait clamsé subito? Jean passait par toutes les couleurs, il essayait de répondre comme si de rien n'était, s'embrouillait, et Cécile, saisie, dit trois mots qui mirent le comble à sa confusion. Il était comme un coupable. Il sentait bien que son embarras le précipitait dans une catastrophe, mais cette idée même l'accroissait encore. Surtout que l'inconscience et la grossièreté de Nickie n'avaient pas de bornes, même devant sa sœur. Même dans cette histoire macabre : « Dis donc, dis donc, tu ne vas pas me faire croire que tu as habité avec cette petite pendant trois mois... sans que vous deux... hein? alors dis ça à ton père, mais pas à nous! pas à nous! » Nickie était juste de retour, Josette en rentrant chez elle... la concierge... à vrai dire, il ne savait rien que d'un coup de téléphone assez embrouillé, parce que quand Josette s'était mise à parler de la police, il avait coupé, naturellement. Jean, le nom de Josette augmentait encore le désordre de ses pensées. Surtout que les plaisanteries atroces de Nickie avaient un vague air d'équivoque : son amie lui avait-elle raconté quelque chose? Le visage et tout le maintien de Cécile semblaient exprimer une indifférence qui était bien le plus atroce. Chaque mot de Jean vous avait l'air d'une tentative pitoyable de plaidoyer. Nickie était lancé : « Tu n'imagines pas, sœurette, ce que c'est que ce type-là! Un don Juan, un Lovelace. On ne peut le laisser avec une fille, sans que, hop! — Nickie, veux-tu finir? — Oh, bon, bon, monsieur fait sa sucrée... tu es un joli hypocrite, vrai. Mais si, je te dis, peut-être même qu'elle s'est tuée pour lui, cette Sylviane... Une poule qui avait de l'expérience, tu peux me croire : je sais ce que c'est... »

Il était abject. Le coup d'œil qui se vante. Jean frémit se souvenant de la confidence échappée à la morte. « Cécile, je vous jure... — Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, Jean? Tu es un jeune homme, tu es libre... »

Tout à coup, Nickie les regarda tous les deux. Il eut un brusque soupçon, il ouvrit la bouche, il croyait saisir, alors, ça! « Oh, je crois que j'ai fait une gaffe! Vous ne pouviez pas le dire, tous les deux? — Quoi? » dit Cécile, et Nickie battit en retraite. Bon, bon bon... Je n'ai rien dit, Jean est un enfant de Marie, je le plaisantais, je ne suis pas toujours très drôle... Et, ce retrait-là, c'était pis que tout. Par quel bout rattraper cette histoire? Jean se lança dans une espèce de discours, qui essayait d'être la vérité, mais la vérité n'était pas croyable, et puis avec le mensonge de Josette à la clé... Cécile n'avait pas l'air de l'écouter. Nickie, évidemment, l'avait mise hors d'elle, en devinant qu'il y avait, entre sa sœur et Jean, quelque chose, qui pour lui ne pouvait être que... Jean s'arrêta pile dans son récit, avant même d'atteindre la soirée du seize, la découverte de Sylviane morte... « Je vois, dit-il, que mon histoire n'intéresse personne... » Sa voix altérée ne semblait pas avoir touché Cécile qui répondit : « Mais si, voyons... » tandis qu'elle était prise de l'irrépressible besoin de changer l'eau des fleurs que Luc Fresnoy lui avait fait apporter tantôt. Brusquement, il se leva au cœur de Jean une espèce de fureur contre elle, c'était injuste, c'était trop injuste. Il se sentait le siège de ce genre de mouvements qui vous font faire toutes les bêtises. Il allait être agressif. Il éprouva l'envie de battre Nickie. Ça n'eût vraiment rien arrangé... Il prit peur de lui-même. La colère chez lui, depuis que les flics l'avaient battu, était comme à fleur de peau. Ses mains tremblaient. « Eh bien... puisque je n'intéresse personne... » Il alla vers l'entrée. On ne l'arrêta pas. Alors, il décrocha sa capote, et son bonnet de police, au portemanteau... « Sœurette..., dit Nickie, excuse-moi, je ne voudrais pas mettre de la bisbille entre vous! — Tu es trop sot... », siffla Cécile, et elle s'arrêta, parce que, sur la porte, on voyait Jean équipé, encore plus grotesque comme ça... « Alors, au revoir, Cécile... au revoir, Nickie...

— Adieu, Jean », dit Cécile.

Et quand il fut parti, elle chassa Nickie, parce qu'elle sortait ce soir, elle devait aller à cette boîte où Édith Piaf chantait depuis quelque temps, près de l'Étoile... Nickie était tout à fait embouscaillé. Oh là là, où est-ce que j'ai mis mes grolles? Faut pas m'en vouloir, sœurette... De quoi lui en aurait-elle voulu? Avec ce regard froid, cette dignité affectée, ce calme d'orage... Elle avait l'air de le défier de dire avec des mots de quoi elle aurait grands dieux bien pu lui en vouloir. Bon, bon. Allez, détale, je suis pressée. Et quand elle eut poussé la porte sur ce frère qu'elle avait, et qu'elle se trouva seule contre cette porte fermée, elle s'y appuya et elle pleura, longuement, doucement, et elle appuya son cœur au bois insensible, elle serra comme une main inhumaine la poignée de cuivre, elle eut honte, c'était cela qui passait tout le reste, elle avait honte...

« Madame n'est pas bien? »

C'était Eugénie dans l'antichambre, stupéfaite. Non, rien, rien... laissez-moi... Ah, je mettrai la robe avec les grandes manches, vous savez... oui, je sors ce soir.

Quand Jean avait téléphoné le lendemain, elle lui avait seulement dit : « Je ne te comprends pas... tu es le maître de tes actes... Je ne te reproche rien. Mais je te prie de me laisser la paix, parce que j'ai, tu le sais, le mensonge en horreur... » Comme il essayait de se disculper, elle avait raccroché. Après ça, l'appareil ne répondit plus. Moncey écrivit une lettre. Et puis une deuxième. Elle n'avait jamais répondu. Lui ne pouvait pas rêver de la relancer par Nickie, et où le chercher, Nickie, chez Josette?

Jean devint plus sombre encore, plus replié sur lui-même. Il fuyait tout à fait Pastorelli. Tout craque, eh bien que tout craque! Il se faisait une mentalité d'apocalypse. Pourquoi aurait-il été croire, tout d'un coup, à ce que disent

les communistes ? Il n'avait pas lu la brochure que son copain lui avait passée. Il ne lirait rien. Il ne chercherait pas à comprendre. Si on se battait au printemps.

⁂

« Hep, Gautier. »

Le lieutenant venait d'arrêter sa voiture le long du trottoir. Meaux était sinistre malgré le soleil de la mi-février. On aurait dit qu'on y avait passé l'aspirateur. La petite place avec le bistro au coin, quelques uniformes y glissaient comme des gens qui se cachent pour aller dans un mauvais lieu.

C'était le commandant Müller qui l'avait interpellé. Il avait un civil avec lui, un type ni grand ni petit, plutôt râblé avec une de ces peaux brunes qui laissent toujours une poudre blanche après le rasoir. Mais voyons, où est-ce que j'ai la tête... c'est le flic de la 1re compagnie... La familiarité du commandant avec qui me l'avait fait prendre pour un civil.

Gautier hésitait un peu, la curiosité l'emporta sur la paresse. Qu'est-ce qu'ils font ensemble ? Il n'avait qu'à prendre l'appel pour ce qu'il était, une invite, et, après avoir salué, il s'approcha.

« Mais si, mais si, dit le commandant bon enfant, venez prendre un verre avec M. Durand et moi ! »

Le sourire de M. Durand montrait sa canine supérieure droite très usée en arrière. Les yeux de Müller auraient fait dogue s'ils n'avaient eu les paupières tombantes sous lesquelles le regard demeurait fixe. Comme il poussait ses deux hôtes dans la porte, Gautier se récriant qu'il n'en ferait rien, le commandant entoura du bras les épaules du lieutenant et lui souffla à l'oreille : « Vous le connaissez... le type de la Sûreté venu aux ordres à leur PC de Meaux... » Gautier regarda le dos de M. Durand qui avait passé devant lui. Un dos de veston. Rien de plus. Cet homme-là n'était reconnaissable que de face, à la grosseur du pif.

« Vous sortez comme ça, sans pardessus, M. Durand ? » ne put-il s'empêcher de demander. L'autre s'asseyait, près de la vitre, regardant le billard comme une prairie : « Oh, dit-il avec un ton d'extrême modestie, mon lieutenant, le bureau est à deux pas ! » C'était bien chauffé là-dedans, Müller fit sauter son ceinturon en ouvrant sa capote. « Là... », soupira-t-il et il tâtait la molesquine. Il se tourna vers Gautier :

« M. Durand n'est pas de mon avis... naturellement M. Durand est obligé par profession à défendre le gouvernement... »

M. Durand souleva modestement sa main droite, pour dire que naturellement, mais que, car tout a ses limites...

« Remarquez, Gautier, que je ne le force pas à dire comme moi... Remarquez aussi qu'il ne met pas beaucoup d'énergie à me contredire... »

On vit la canine de M. Durand, décidément très usée. La lèvre demeura un instant suspendue. Contredire... contredire...

« Eh bien, voilà, je le dis. Nous sommes enjuivés. Qu'est-ce que vous avez à répondre à ça, cher M. Durand ? Enjuivés. Jusqu'au trognon... »

Le buste long et sec de M. Durand s'inclina, avec cette légère nuance qu'on met pour accepter un fait, parce que c'est un fait, mais sans approuver. Ni désapprouver. Gautier regarda le physique de lutteur de foire du commandant. Il savait bien que Müller était le bras droit de Darquier de Pellepoix. On disait qu'à Vincennes, en 38, à l'école des officiers de réserve, il distribuait des tracts. Personnellement, le lieutenant Gautier n'était pas antisémite. C'est-à-dire qu'il ne pouvait pas blairer les Juifs, mais il n'était pas antisémite...

« Nous... que voulez-vous dire, nous, mon commandant ? Parce que, nous autres Français, ce n'est rien encore à côté des Anglais.

— Cinzano? dit le garçon. Armagnac, calvados, fine... Je ne vous recommande pas la fine, mais le calva...

— Pour M. Durand et moi, ce sera un pastis », dit Müller et il rigola fortement. Gautier demanda un quart Perrier.

« Nous... je veux dire l'armée, Gautier, l'armée... Non mais, cher M. Durand, vous l'avez vu notre beau régiment, est-ce que vous croyez que c'est avec cela que nous allons battre l'armée allemande? »

M. Durand rit silencieusement.

« Certainement non, dit Gautier, mais il ne faut pas généraliser, les régiments comme le nôtre combien y en a-t-il? Il paraît au contraire que le recrutement est magnifique, comparé à 14...

— Admettons : mais qui commande? Gamelin? un général politicien, qui a peur des responsabilités. Vous en savez assez, avec les circulaires qu'on reçoit. Ce sont les bureaux qui commandent. Les bureaux, c'est-à-dire les Juifs.

— Le ministre de la Guerre...

— Daladier? Un pauvre soiffard! Et vous ne me direz pas que c'est son alter ego, le barbu... » Ici le commandant ayant appuyé son poignet à son menton agita les cinq doigts écartés pour imiter le pelage du sous-secrétaire d'État : « Je suis de Carcassonne, alors vous pensez si je le connais, Hippolyte Ducos... Il était professeur au lycée... Je pourrais vous en dire... Non, ce n'est pas sérieux. Le véritable gouvernement, c'est Mandel et Zay, Mandel surtout. C'est lui qui a fait écarter Pétain, en l'envoyant à Madrid. Déjà du temps de Clemenceau... Que Clemenceau était l'homme des Juifs — et de l'Angleterre —, on le sait... le Panama, Arlon... et son frère avocat de Dreyfus... puis Mandel-Rothschild... voilà ce qui nous gouverne... »

M. Durand jouait avec la couleur de son pastis et le soleil. Il hochait doucement la tête : « C'est intéressant, soupirait-il, intéressant... mais après? quand nous serions gouvernés par les Juifs? » Alors, on entendit le rire du commandant Müller. C'était un de ces rires du ventre, en nappe, envahissant, d'abord grave, puis qui atteignait les côtes, remontait la cage thoracique, arrivant enfin à la gorge où il s'achevait, aigu, féminin, hystérique... Un rire inoubliable. Il avait pour effet de rendre les interlocuteurs du commandant muets et sérieux.

« Laissons là, dit Müller en s'essuyant le coin des yeux, ces considérations de haute politique, mais vous avez vu notre régiment... Vous savez les problèmes qu'il pose... la ceinture rouge... les... enfin : eh bien, là où il faudrait de la poigne, qu'est-ce qu'on trouve? Avoine! c'est tout dire...

— Je vous concède, mon commandant, intervint Gautier, que le colonel Avoine n'est peut-être pas très énergique... M. Durand en sait quelque chose... mais ce ne peut être un agent des Juifs... Ce seraient plutôt les jésuites... »

Le commandant se tut longuement. Il regardait avec insistance le lieutenant comme se demandant : il pense ce qu'il dit ou il plaisante? Ses gros doigts boudinés pianotèrent avec lenteur le marbre de la table, puis se portèrent à la moustache noire et presque rase qui ombrait sa lèvre épaisse et molle. Ses paupières tombèrent, puis se relevèrent avec peine.

« Les jésuites, c'est vite dit, les jésuites... M. Durand, que voici, vient de me raconter, vient tout juste de me raconter, n'est-ce pas, cher Durand? qu'Avoine... je ne vous l'ai pas fait dire, mon cher, je ne vous l'ai pas fait dire...

— Qu'est-ce que je vous ai raconté? demanda Durand, au comble de la surprise. Il rêvait à autre chose : il était inquiet, près d'un mois sans nouvelles de Sylviane...

— Alors, vous n'allez pas prétendre? Nous sommes entre nous... »

Il regardait successivement Durand et Gautier avec un œil appesanti. Gautier rougit un peu. Cet *entre nous*, qui l'assimilait à M. Durand... Le commandant poursuivit :

« Vous venez tout juste de me dire, Durand, qu'Avoine compliquait à plaisir votre tâche en refusant les dossiers des suspects à vos agents... malgré votre insistance... les circulaires. En particulier, à plusieurs reprises, le dossier de Barbentane, l'avez-vous dit, oui ou non ?

— Cela, je l'ai dit, mon commandant, cela... mais...

— Il n'y a pas de mais, Durand. Et pour quelle raison, selon vous, le colonel Avoine vous refuse-t-il le dossier de Barbentane, par exemple ? Répondez. Répondez donc.

— Le colonel est un homme très pieux, très chrétien. Il croit devoir pratiquer le pardon des injures. Il veut donner leur chance même aux voyous, aux salopards, la chance de regagner le paradis... Et puis, je ne sais pas : il a une raison à lui de protéger ce Barbentane. Il dit que quand un homme est dans l'armée...

— Oui, ricana Müller, la grande muette ! On me l'a déjà racontée, celle-là... Mais je ne vous le fais pas dire : qu'est-ce qui s'oppose aux raisons supérieures de la sécurité, en pleine guerre, et vous savez, je sais ce que c'est qu'Avoine ! La religion catholique. Aimez-vous les uns les autres, tendre la joue gauche, celui qui a frappé par l'épée... La morale des esclaves ! C'est comme cela qu'on fait le jeu du bolchevisme. Rien d'étonnant. C'est une morale juive, le Christ après tout... Nous sommes pourris par les idées juives... Et c'est ainsi qu'on voit un judéo-chrétien couvrir dans l'armée française un judéo-marxiste, au nom de la morale des esclaves...

— C'est un peu subtil, mon commandant », dit Durand avec une nuance de profond respect. Qu'est-ce qu'elle pouvait faire, cette Sylviane ? Loin des yeux, loin du cœur... Gautier avala son fond de Perrier. Un médecin à trois ficelles faisait au billard des séries. Les chocs d'ivoire emplissaient les silences, le soleil rayait le tapis vert.

« Et vous, lieutenant, interrogea Müller, qu'est-ce que vous en pensez ? »

Les deux rides qui descendaient des narines de Gautier se creusèrent. Il fit la moue, et s'assura du revers de la main que la mèche collée qu'il ramenait sur sa calvitie était bien en place. C'était drôle, le caractère bouffi de ce visage maigre. Il avait l'air de parler pour lui-même plutôt que de se taire, et cela se prolongea par des mots : « Je pense... C'est un drôle d'homme, le colonel... Bien que je fasse popote chez le commandant de Naplouse... bon, comme je suis détaché au parc à autos... c'est pourquoi je suis venu à Meaux aujourd'hui... discuter l'attribution d'essence... Si nous devions nous déplacer demain, le régiment devrait abandonner les voitures... qu'est-ce que je disais ? ah oui : bien que je fasse popote chez le commandant de Naplouse, je dîne souvent chez le colonel... Vous avez vu ça, mon commandant, quand vous y êtes venu. Une popote de compagnie a plus d'allure. Lui, il s'est fourré chez une commerçante, une épicerie... Elle lui fait la cuisine, vous avez apprécié comment ? et le sert dans sa salle à manger... Aucune allure... Même la fille de la dame, eh bien, elle est d'un moche ! Tout est comme ça avec Avoine. L'économie. Il ne demande rien. Il n'a besoin de rien. Il a fallu le passage de ce type, le commandant-cuisinier, pour qu'on ait du vin fin, pendant six jours, en décembre. Pour l'essence, si vous croyez que c'est commode quand on n'est pas soutenu. Enfin, on dirait qu'il veut se faire oublier, passer inaperçu. Comme si on lui avait donné son régiment par erreur, et qu'il ait peur de se faire remarquer, qu'on le lui reprenne...

— Il y a de ça, concéda Müller.

— Pas seulement. Il doit savoir des choses. Il a gardé des amitiés rue Saint-Dominique, dans les bureaux... Il tremble dès qu'on parle du ministre, un respect pour Daladier. Un respect pas explicable. Tenez, un jour qu'il a parlé à la radio, Daladier, eh bien, ce soir-là je dînais chez le colonel... il a fallu l'écouter au garde-à-vous, Daladier, c'est-à-dire la radio! Grotesque, de se foutre au garde-à-vous devant une boîte parlante...

— Cela se défend, tenta de dire M. Durand.

— Naturellement, vous! protesta Müller. Mais ça n'explique pas qu'il refuse les dossiers...

— Si! je n'ai pas fini : il est si étonné d'avoir un commandement, si inquiet qu'il puisse lui échapper... Il a l'impression que si son régiment lui fondait dans les doigts... Vous savez bien comment il est avec les gens qu'il faut renvoyer dans leur foyers. Même les communistes, il n'a pas envie de les voir partir... Déjà, quand on lui a enlevé le bataillon Brest. Il paraît qu'on les a habillés, à propos, les hommes du commandant Brest, vous savez... »

Müller grogna : « Brest est un arriviste. S'est toujours débrouillé. A eu une vilaine histoire dans sa jeunesse. S'en est tiré grâce à ses relations. C'est un ami de Chautemps... les loges... on dit qu'il intrigue pour emmener ses bons-hommes en Finlande...

— Je ne parlais pas du 3e bataillon : je voulais dire que le colonel... quand la Sûreté lui fait demander des dossiers, se dit que si on trouve quelque chose, ça fera encore des hommes qu'on va lui enlever... et il veut garder ses petits soldats, Avoine, il veut les garder... vous savez qu'il ne le trouve pas mal du tout, son régiment? Il en parle, on dirait quelque chose!

— Ah çà! Ah çà! »

Müller et Gautier interdits regardaient M. Durand. L'inspecteur s'esclaffait et penchait son nez rouge sur son pastis pour le relever hilare, et le repiquer dans le verre.

« Qu'est-ce qui vous prend? demanda Müller.

— Moi? Rien! dit l'autre, et il s'éteignit.

— En attendant, reprit le commandant, le nettoyage ne se fait pas. Est-ce qu'on sait même, chez Naplouse, qui sont les communistes? Oh, je sais, il y a les notes de chacun... Vous croyez, vous, Durand, que c'est vraiment tenu à jour? Depuis trente-six, ces gens-là ont fait des progrès...

— En tout cas, tout le monde sait qu'il y a le lieutenant Barbentane, un rédacteur à *L'Humanité*, au 1er bataillon, observa Gautier. Et si c'était moi...

— Celui-là naturellement... il ne peut pas se cacher, dit Müller. Mais ce ne sont pas les plus évidents qui sont les plus dangereux. Chez moi, j'ai fait mon enquête.

— Ils ont encore chanté *L'Internationale* l'autre jour, dans votre bataillon, remarqua, avec un air de déférence l'inspecteur de la Sûreté.

— On ne peut rien vous cacher, Durand. Oui, chez moi, de temps en temps, on chante. Imaginez-vous que ça ne me déplaît pas. Chez Naplouse, on se tait. Méfiez-vous du feu qui dort. Par exemple, cette crapule de Barbentane, pas de chance que vous le preniez à chanter! Chez moi, on chante. Cela prouve une certaine vitalité. Et puis... quand un type chante *L'Inter*, c'est qu'il la connaît, pas? Un type qui chante, sa bouche s'ouvre, ça se voit : vous saisissez... Alors de temps en temps, chez moi, on chante... Un homme prévenu en vaut deux. »

Gautier regarda le commandant avec une certaine admiration. Il n'était pas antisémite, le système Müller lui paraissait très exagéré, Mandel, le Christ, enfin... Mais c'était un homme, ce commandant, avec sa carrure de catcheur, ses yeux de chien de garde qui ne laissaient rien passer... Peut-être pas fait pour de très hautes situations... Mais il faut de tout dans un État... On a

besoin d'hommes cyniques et résolus, qui ne s'embarrassent ni de Dieu ni du Diable... Il lui revint quelques souvenirs des Indes. Au fond, si nous avions un Kipling en France, des types comme ça, il en ferait ses héros... Puis le lieutenant soupira : il pensait à l'essence. Est-ce que le capitaine lui tiendrait parole ? Il avait promis sans promettre. Cloc... cloc... le médecin continuait ses séries au billard, tout seul.

« Le soleil s'est caché, dit Durand, il va pleuvoir. »

Il regrettait d'avoir fait le jeune homme : son imperméable était resté au bureau. De toute façon, il lui fallait y passer pour le reprendre... et puis il avait cette lettre pour Sylviane dans sa poche : il dirait à un des types de la boîte d'aller directement la porter, pour savoir s'il n'était rien arrivé à cette petite garce. Dès qu'on a le dos tourné, il est vrai qu'elle a vingt ans de moins que moi !

« Vous rentrez à la 1re compagnie, Durand ? demanda Gautier. Alors je vous rapatrie avec ma voiture... »

Durand s'épuisa en remerciements. Mais il avait remarqué que maintenant qu'on rentrait au régiment il redevenait Durand tout court pour l'officier. Fini du Monsieur, fini du prestige de la police... Pourtant, tout ce guignol, qu'étaient-ils, ces officiers, sinon une police en uniforme ?

Dans la voiture où il a rejoint le lieutenant, Durand est déférent, silencieux. C'est Gautier qui à la fin lui demande : « Entre nous, Durand... vous croyez que vous l'aurez, ce Barbentane ? » L'autre essuie son pif, et secoue dubitativement sa tête, et montre sa canine.

« Nous l'avons cherché par tous les bouts... à son domicile... dans son passé... ici, au régiment. On ne trouve rien, rien ! Ah, c'est un gaillard. Rien. Très dangereux ! » Il s'abîme dans ses réflexions, puis il poursuit de lui-même : « Mais laissez-moi faire, je m'arrangerai ! C'est une question de temps... »

Gautier le regarde en dessous, comme il change de vitesse, dans la montée avant d'arriver au village... Il est partagé entre son ressentiment politique contre Barbentane, et le dégoût physique direct, que le contact de la police lui donne. Évidemment, quand le pauvre général Dusseigneur est tombé dans les pattes de ces gens-là, c'était de la faute à des Barbentane... mais quoi ! Au fond, se dit-il, ça me dégoûtait encore moins, aux Indes, quand il y avait la famine, et que les gens crevaient dans la rue... il est vrai que je n'avais pas à les trimballer dans ma voiture...

« Après tout, la police, il en faut...

— Vous dites, mon lieutenant ? »

Il avait parlé haut, machinalement. Il se sentit confus. On arrivait. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que c'est ? Devant la voiture, Serpolet qui faisait des signaux. Par la portière, le lieutenant se pencha :

« Mon lieutenant, il y a trois bonshommes de la compagnie qui se sont mis à faire la grève de la faim...

— Comment, comment ?

— ... des types de la classe onze, qui veulent retourner dans leurs foyers...

— Eh bien, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

— Mais c'est que je ne peux pas trouver le colonel... vous ne savez pas où il est, mon lieutenant ?

— Je ne suis pas sa bonne d'enfant : est-ce que vous avez été voir à l'église ?

— Ah, ça, c'est une idée. Je n'y avais pas pensé, mon lieutenant... »

Quand il fut parti, Gautier se tourna vers le flic : « Dites donc, Durand, vous pouvez descendre ici... moi, je continue jusqu'à la 3e compagnie, je vais faire un bridge à Malemort... »

Et, seul, il alluma une cigarette. Pour purifier l'air.

XXII

Tout ce qu'une vie peut contenir d'absence... tout ce qu'une vie a de machinal... l'attente... Au bout du compte, on n'aura fait qu'attendre, on n'aura fait que les gestes qui peuplent machinalement l'absence; toujours, l'essentiel était remis au lendemain, ce qui peuplait le jour même au mieux n'était que l'attente d'un lendemain. Aussi loin qu'Édouard se souvenait, il en avait été ainsi. Enfant, il avait attendu d'être un homme; il n'y a pas de jour où l'on sorte à proprement parler de l'enfance. Il était encore un enfant quand il s'était voué aux armes, quand il avait décidé d'être un soldat. Le développement de son corps, celui de son esprit, étude et gymnastique, tout avait son but lointain, dans un temps différent. Même le passage du collège au régiment, rien n'avait changé ce caractère de l'attente perpétuelle. Édouard avait attendu d'être sous-lieutenant, d'être lieutenant, capitaine...

Il avait été élevé dans l'atmosphère de la défaite. Son père tué en soixante et onze, dans l'armée de Chanzy, avant sa naissance. Chaque bouchée de pain qu'il mangeait, il savait en priver sa mère, pâle dans ses vêtements qui demeurèrent noirs. Chaque plaisir de sa jeunesse. Presque tout ce qui aurait pu être sa vie lui avait pesé comme un crime. Il devait longuement mériter le droit de respirer. On n'avait pas pu le pousser à Saint-Cyr. C'est pour des garçons de son genre qu'on a inventé Saint-Maixent. Sa mère mourut pendant la campagne de Madagascar. Il en revint lieutenant. Il se maria.

Mon Dieu, mon Dieu, donnez-nous la force d'attendre, et la patience de chaque jour. S'il n'y avait pas Dieu comment pourrait-on supporter cette vie? Dire qu'il y a des gens qui ne croient pas en Dieu! Comment font-ils pour combler ce vide des journées les plus pleines? Quel incompréhensible espoir les tient donc? Mais non. Cela n'existe pas. Il n'y a pas de gens qui ne croient pas en Dieu. Qui ne croient véritablement pas en Dieu. Ils doivent s'arranger pour n'y pas penser! Dieu, en quelque sorte, les dérange. Alors ils se persuadent qu'ils ne croient pas en Dieu...

Il avait si longuement attendu le bonheur, Édouard. Il ne pouvait l'attendre ailleurs que dans le mariage, il ne pouvait l'attendre que du mariage. Sa femme était une épouse à laquelle il n'avait rien à reprocher. Elle aussi attendait de lui le bonheur. Ils l'avaient attendu ensemble. Pieusement. Sa femme était une bonne chrétienne. Ils avaient espéré dans la naissance du premier enfant pour trouver l'un chez l'autre cet abandon que l'un et l'autre sans doute désiraient. Ils avaient attendu le premier enfant, une fille. Puis les autres. Deux garçons. Maintenant le caractère de l'attente avait changé : ils attendaient que la petite soit mieux portante, il lui était resté quelque chose

d'inquiétant de cette pleurésie; ils attendaient le sevrage d'Émile, la première dent d'Alain. Ils étaient écrasés, elle comme lui, de leurs responsabilités, ils y faisaient courageusement face. Une garnison suit l'autre. La guerre de 14 l'avait trouvé capitaine. A quarante-deux ans.

Il y a des gens qui croient que les militaires sont faits pour la guerre. Ce n'est pas vrai. Les militaires sont faits pour la paix. Pendant quatre ans, Édouard avait attendu la paix. La victoire, c'est-à-dire la paix. Il avait horreur du massacre. Tu ne tueras point. Il attendait la paix, avec cette illusion qu'alors tout serait bien, grand, facile. Il retrouverait sa femme et d'avoir mesuré leur amour par la séparation ferait de cet amour une réalité. Lisette était en âge de se marier. Il attendait le mariage de sa fille... Ses fils... C'était un soir, aux Éparges, qu'il s'était prononcé pour la première fois le mot *amour* à propos de sa femme. Avant une attaque. Il s'était confessé à l'abbé Brun... Il s'était accusé de ne pas aimer assez la mère de ses enfants. Et puis tout de suite après... que la vie est étrange! Aux Éparges, en 1916. Il était commandant à titre temporaire. On l'avait rappelé à Paris, au ministère, dans les bureaux. Il regrettait son bataillon. Enfin servir pour servir. C'est en dix-sept que Lisette mourut. Elle avait vingt ans. Émile s'était engagé. Il avait été tué en novembre dix-huit, juste, juste avant la victoire. Le commandant Avoine, titularisé, était envoyé en Algérie, dans les bureaux. Il aurait aimé un commandement actif pour ne pas trop penser. Enfin la paperasserie mangeait les jours. Sa femme lui était plus que jamais étrangère, du poids de tous leurs malheurs. Ils craignaient de se laisser aller ensemble. Ils ne parlaient jamais de ceux qui avaient rejoint Dieu : ils attendaient maintenant que la destinée d'Alain, leur second fils, prit forme. Ils attendaient de revenir à Paris, Mme Avoine supportait très mal le climat nord-africain. En 1920, ils avaient envoyé Alain à Paris, pour ses études. C'était un garçon très renfermé, qui ressemblait à sa mère. Assez beau garçon, mais timide. Il préparait le concours d'administrateur des colonies. En 1922, il annonça brusquement aux siens qu'il entrait dans les ordres. Est-ce qu'on a le droit de s'opposer à cela? Mon Dieu, vous me l'avez donné, vous me l'avez repris... En 1928, quand il fut nommé lieutenant-colonel, Édouard Avoine ramena à Paris sa femme infirme : une chute dans la rue, fracture du col du fémur. A nouveau, les cartons verts du ministère. Mais qu'attendait-il maintenant?

Nous n'attendons que Dieu au bout du compte. Au bout du compte, tout ce que nous avons cru attendre, n'était qu'épreuve sur la route de Dieu. Qu'Alain fût entré à la Trappe, c'était vraiment beaucoup exiger du lieutenant-colonel Avoine. Il aurait pu se faire prêtre, Alain, ou choisir un ordre moins rigoureux. Une cousine de Mme Avoine la gardait, tandis qu'Édouard était au bureau. Elle souffrait beaucoup de sa hanche. Ils avaient vécu une vie de privations volontaires et involontaires. N'ayant que sa solde. Et toujours dévorés de remords, à chaque sou dépensé. Mettant de l'argent de côté pour la dot de Lisette, le dépensant dans le sanatorium des Alpes où on avait dû l'envoyer. C'était singulier, Mme Avoine n'était pas vieille, mais le médecin dit qu'elle avait des os comme on en a à quatre-vingt-dix ans. Cela ne s'était jamais remis. Cela se compliqua. On ne prononçait pas les mots décisifs. Une chose, une autre. Elle agonisa jusqu'en trente-sept. Son fils ne vint pas la voir avant qu'elle mourût. Le colonel, Édouard avait été mis à la retraite comme colonel en trente-huit, reprit du service à la déclaration de guerre. On lui avait donné un régiment. Il avait enfin un commandement.

Mon Dieu, est-ce cela pourquoi j'ai attendu toute cette longue vie? Était-ce cela? Vous nous avez formés par nos épreuves, mon Dieu, pour un destin qui vous était clair dès le premier instant, et qui même lorsqu'il est là pour nous demeure obscur... Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel...

Dans l'église où le jour d'hiver meurt aux vitraux blancs qui remplacèrent après dix-huit les vieux verres rouges et bleus brisés, l'abbé Boussaigues s'est assis à l'harmonium et pour ne pas perdre ses doigts joue des cantiques sans beauté, qui sont un peu comme la plainte d'un animal. C'est une église bâtarde de roman et de gothique tardif. L'autel est moderne, mais porte une statue dorée de style jésuite qui a de grandes larmes dans ses yeux et sur ses joues...

Le colonel Avoine, sur le prie-Dieu dont la paille est par places arrachée, égrène le chapelet de nacre blanche bénit par Léon XIII, qu'avait Lisette à son lit de mort.

La porte de l'église a grincé; Serpolet, essoufflé, entre, met son béret à la main, s'avance dans la nef, puis se souvient de quelque chose. Revient en arrière, et plonge ses doigts dans le bénitier...

Mon colonel... mon colonel! Comme c'est étrange, cette voix soufflée... Édouard regarde avec étonnement le caporal. Je parlais à Dieu, et voilà ce caporal... Étrange. Que dites-vous, caporal? Pourquoi vient-on me déranger? Comment... la grève de la faim? Le colonel a failli jurer. Son vieux cœur en a honte. Il se retourne et fait une génuflexion volontairement lente devant le maître-autel, au-dessus duquel brûle la veilleuse dans le godet de verre rouge. Seigneur, excusez-moi, vous voyez, ils font la grève de la faim...

⁂

Ceux qui faisaient la grève de la faim avaient été mis dans la prison, où, comme par hasard, ils avaient trouvé le soldat Lafuite. Il y avait Lemaître, le crémier de Saint-Denis qui tremblait que sa femme le trompât, un fourreur de derrière la Bastille du nom de Meyerowitz et le conseiller municipal Lombard. Ils étaient dans la pièce du haut de la maison, où on accédait par un escalier venant de la salle inférieure. Là, autour de la grande cheminée, les hommes de garde parlaient entre eux, avec le sergent Escartefigue, casqué, jugulaire au menton. A tour de rôle, ils prenaient la faction au froid, devant la porte.

C'était une vieille masure, toute fissurée, où il fallait jeter le bois par brassées pour que les flambées vous fassent oublier le vent soufflant. Et, comme le disait le sergent, une espèce de charretier physiquement, qui, dans le civil, était garçon de bain, les salopards là-haut étaient rien cocus, parce qu'on avait beau chauffer en bas, il fallait se mettre dans la flamme pour le sentir, tandis qu'en haut toute la chaleur se réfugiait, on se serait cru à la vapeur.

De temps en temps, il fallait cogner dans le plafond avec une perche, parce que pour divertir nos grévistes le nommé Lafuite chantait tout son répertoire obscène, ramené d'Algérie, et qui était aussi tapé que nourri. Lui, c'est simple, comme on laissait la bectance à côté de ces messieurs pour les tenter, il était à la fête : parce qu'il bouffait comme quatre, alors!

Le médecin-chef faisait tout le temps des virées à la prison. C'était clair que si le colonel avait l'air de prendre la chose à la légère, le toubib, lui, s'en faisait. Parce que cela durait déjà depuis trois jours. Lemaître, tout seul, n'aurait jamais tenu. Mais Meyerowitz semblait avoir du cran : un ancien volontaire de la guerre de 14, qui y avait acquis la médaille militaire et la nationalité française, en allant flanquer le feu à une meule à quelques mètres des Boches, pour masquer le départ d'une attaque. Il est vrai que, vingt-cinq ans plus tard, c'était un pauvre petit vieux, à quarante-neuf ans, avec des varices et la vue basse. Quant à Lombard, c'était celui qui embêtait le plus le médecin-chef. Comment, ce type connu comme communiste se montrait-il si sûr de son affaire? Il disait que, lui, il savait que toute cette histoire allait amener un

drôle de bousin... on n'avait qu'à attendre pour voir sur les journaux... qu'on ferait mieux de les relâcher avant qu'il y ait du vilain. C'était bien l'avis du médecin-chef. Il l'avait dit à Mariéjouls : « D'autant qu'il y a des ordres... ils devraient avoir fichu le camp tous les trois... Non. Mais Avoine s'obstine, et maintenant qu'il les a foutus en taule, son honneur et son prestige exigent qu'il les y maintienne! Qu'est-ce que vous croyez, mon petit, ce Lombard... hein? il a des gens dans sa manche...

— Probable », dit Mariéjouls, sans raison que d'empoisonner un peu son supérieur. Ah, c'était embêtant, embêtant... Le colonel veut avoir le dernier mot, les autres aussi... Après ça, s'il y en a un qui crève, d'ici que le gouvernement soit interpellé! Et qui prendra? Vous, vous vous en foutez! naturellement le médecin-chef! Pourriez pas lui donner des crottes de chocolat, à ce Lombard, ou si on mettait Lemaître à part? Mon idée était de les séparer. Le colonel ne veut pas en entendre parler. Voulez-vous que je vous dise : les deux autres y vont franc jeu, mais le Lombard... le Lombard... il s'alimenterait en sous-main que ça ne m'étonnerait pas. Faudrait le prendre sur le fait? Bien sûr. Mais c'est facile à dire... Avec ça, ce fantaisiste de Lafuite complique tout. Vous savez comment il est... s'il veut les faire évader, demain nos trois bons-hommes ficheront le camp, bien qu'il n'y ait d'issue que l'escalier, et la garde en bas qui ne verra que du feu! Oui, moi, je vous le dis...

Le colonel faisait une descente par jour, ou une montée plutôt, à la prison, histoire de dire à ces obstinés que s'ils cessaient leur rébellion, ils s'en tireraient encore avec un mois de forteresse... Enfin! Vous parlez qu'ils redoublent d'obstination. Les menaces de conseil de guerre n'ont pas le plus petit effet sur eux. Mariéjouls demanda au médecin-chef de l'air le plus sérieux du monde, si on avait dans le régiment les douze fusils réglementaires pour un peloton d'exécution. L'autre n'aimait pas ces plaisanteries. Avoine n'a qu'à céder, c'est trop stupide. Il était si énervé qu'il prit sa voiture et alla rendre visite à Müller. Il avait envie de déblatérer contre le colonel, il savait, là-bas, qu'il serait écouté. Mais les six kilomètres faits, il commença à être dévoré d'inquiétude. Tenez, mon commandant, descendez avec moi au village : je crains qu'il se passe quelque chose... Que voulez-vous qu'il se passe, toubib! Voyons. Tenez je vais vous faire goûter le marc que j'ai là... c'est un cadeau de mes officiers pour le jour de l'an... il en reste encore. Non? Enfin ce n'est pas de refus. Si vous descendiez avec moi, vous verriez de quoi ils ont l'air, ces zigotos. Ah çà, il n'est pas sale, votre petit marc... si vous en aviez une barrique!

« Dites donc, toubib... vous qui le voyez tous les jours... le colonel... à votre avis, médicalement, il n'est pas un peu... »

Le médecin-chef hocha la tête. Cliniquement, on ne peut pas dire. Mais c'est vrai, il y a chez lui, en y réfléchissant... Et puis c'est contradictoire : des indulgences incompréhensibles, une inflexibilité ridicule. Vous savez que son fils est interné? Comment? Je ne savais pas. Bien, oui : il est trappiste. Ah, comme ça...

Le médecin-chef a ri avec un peu de retard.

Puis, avec un peu de retard, il ajoute que d'ailleurs, le mysticisme, c'est peut-être héréditaire, et il y a chez Avoine des signes de cyclothymie... des dépressions qui font place tout à coup à une espèce de suffisance purement euphorique, où il se croit colonel pour de vrai, ma parole!

L'apparition de Müller à la prison flanqua tout le poste de garde sur le cul. Juste Escartefigue qui s'était débraillé... et les autres qui faisaient rôtir sur une broche improvisée un petit animal... dites donc... et puis je ne suis pas de service, dit le commandant Müller avec un gros rire, et il grimpa au premier.

Ça ne fait rien, on n'avait pas de chance, une garde comme ça! Tout à l'heure le capitaine Blaisin... puis le capitaine de Balpêtré... maintenant Müller! Ils venaient tous voir les bêtes curieuses. Le drôle est qu'ils avaient tous l'air de venir les encourager, les copains d'en haut. On n'y comprend plus rien, à cette armée.

« Mon capitaine! » C'est un infirmier essoufflé. Il vient chercher le médecin-chef, une voiture a renversé un bonhomme, il saigne, faut voir...

« Allez, allez, docteur! dit Müller, je vous rejoins... »

Ce n'est pas tant aux trois bonshommes, accroupis sur leurs paillasses, qui font le moins de mouvements possible, comme on leur a recommandé, Meyerowitz en chien de fusil, Lombard le nez contre le mur, et Lemaître qui geint... Ce n'est pas tant à eux que le commandant Müller prête attention qu'à Lafuite. C'est un personnage pittoresque, qui lui rappelle des souvenirs du Tonkin. « Dites donc, le rigolo... vous... approchez, que je vous renifle... Mais, mais... on vous sert du vin en prison, à vous?

— Non, m'commandant, c'est pas réglo. Je me l'fais monter mézigue...

— Tu as du culot, toi... d'où est-ce que tu sors? »

Oui, le phénomène l'intéresse. Il en a entendu parler. Paraît que tu as les fesses décorées? M'commandant, y a pas que les fesses... voulez voir? Eh, eh... pas pour l'instant! C'est un type marrant. « C'est vrai, ce qu'on dit, Lafuite, que d'ici, si tu veux, tu sors sans qu'on te remarque? » Lafuite fait le modeste. Mais il est flatté... Et quand le commandant lui demande ce qu'il pense des gens qui font la grève de la faim, il cligne : « Des cinglés! »

La conversation se prolonge un peu. Lombard voit ça d'un mauvais œil. Ça l'horripile. Quand on n'a pas bouffé trois jours, tout vous porte sur le système. Il se fourre les doigts dans les oreilles pour ne pas entendre.

⁂

On n'a jamais pu comprendre comment ça s'est passé. Escartefigue s'était endormi, plus ou moins vaguement, il somnolait. Ses hommes affirment que personne n'est descendu, personne n'est monté. Encore lorsque Lafuite prend la poudre d'escampette, d'abord on est habitué, et puis il a des trucs... Mais que les quatre bonshommes aient pu grimper du bois là-haut sans qu'on le remarque, et allumer du feu dans la turne, où la cheminée était bouchée pour qu'on ne puisse pas foutre le camp par le toit... ça, ça dépasse l'entendement.

Toujours est-il que vers minuit, une heure du matin, ça a fait un de ces branle-bas de combat! La prison brûlait. Le toit était en flammes, les poutres s'écroulaient, les types de garde avaient fichu le camp. On a vu Lafuite descendre en portant Meyerowitz sur son épaule. Des types se sont précipités dans la fumée, l'escalier était en train de rôtir. On a pu retirer Lombard et Lemaître à demi asphyxiés. Bon, après ça, voilà les prisonniers hors de prison. Le médecin-chef était allé coucher à Paris. C'est encore Mariéjouls qui a eu l'affaire sur les bras. Il avait emmené son monde à l'infirmerie : c'est-à-dire les grévistes, parce que Lafuite, bien sûr, dans le tintamarre, il avait disparu de la circulation. Pas à s'en faire : on le reverra dans trois jours... *Suis pas désert*... comme d'habitude.

Là-dessus, le colonel qu'on avait réveillé s'est amené en tenue de combat. Il a examiné sa prison en cendres, les murs s'écroulaient, il ne restait presque plus rien à brûler, les étincelles jaillissaient encore de l'escalier... c'était déjà plus noir que rouge... et heureusement qu'il n'y avait pas de vent, pour le voisinage. Avoine était apparemment de fort mauvaise humeur. D'abord parce que le capitaine Beausire, qui était commandant de la place, ce soir-là, responsable du cantonnement, n'était pas encore arrivé sur les lieux... La première question du colonel a été : « Les prisonniers? » Comme le sergent

Escartefigue bafouillait qu'ils étaient sains et saufs, Avoine lui a coupé la parole : « Ce n'est pas ça que je vous demande... Où les avez-vous mis ? »

Oh, là là ! Quand il a appris qu'ils étaient à l'infirmerie, ça a fait mauvais ! Le colonel exigeait qu'ils fussent immédiatement enfermés dans un local pénitentiaire. Mais quel local ? on n'en avait pas. Beausire qui survenait reçut la dégelée. Bon, la seule possibilité, c'est la maison à côté du café... mais ça serait plus facile encore de s'en évader que de... Comment, s'évader ? Ah, il y a un des prisonniers qui a pris le large ? Alors, on l'a entendu crier, le colon... il ne voulait rien entendre... Lafuite, connais pas. Vous vous payez ma tête avec votre Lafuite, ou quoi ? Il a été voir la maison à côté du café, et il y a découvert des espèces de celliers, on pouvait mettre un homme dans chacun, mais sans fenêtre... le jour on n'aurait qu'à laisser la porte entrouverte, et une garde renforcée devant... la nuit, eh bien, ils auraient plus chaud comme ça !

Nom de Dieu ! Mariéjouls voit rouge. On ne peut pas enfermer les bonshommes là-dedans, c'est des placards, sans air, et tout. Ils vont nous crever comme de rien faire, surtout affaiblis par le manque de nourriture. Eh bien qu'ils mangent ! dit Avoine. « Mais je ne peux pas autoriser... », a le front de dire le docteur. Alors, c'est la tempête ! Je suis le colonel ou non ? Quand j'ai donné des ordres... Le corps médical, je m'en fous ! On ne le reconnaîtrait plus. Cet incendie l'a mis hors de lui. Il parle de faire fusiller Escartefigue. Un de nos meilleurs sous-officiers, mon colonel !

Enfin, il n'y a rien eu à faire. Il a fallu transporter les trois cocos dans ces cagibis noirs et sans bouche d'aération. Tout d'un coup, Mariéjouls s'est calmé, parce qu'il a eu une idée : tout simplement, quand le colonel est rentré se coucher, le toubib est venu sortir les prisonniers de leurs in-pace, et il les a fait transporter à nouveau à l'infirmerie. Dans la journée, on les ramènera comme si de rien n'était...

Bien sûr, dès le matin, tout ça se sait. Tout le monde en parle, et dans les conversations le colonel n'est pas frais. Il n'y a qu'une voix, et une conspiration, une complicité générale. Tout le monde est pour les grévistes. Quand le médecin-chef revient, il a une conversation prolongée avec Mariéjouls. Puis il a été trouver l'abbé Boussaigues. Et l'abbé Boussaigues a été trouver le colonel.

Vers midi, le colonel surgit à l'infirmerie. Il fait demander Mariéjouls. L'autre est justement en train de se rendre à la popote Naplouse. On le rattrape, le colonel veut vous voir, docteur... Bon, je vais encore écoper. Pas du tout. Le colonel a changé d'humeur. Il a changé de point de vue aussi. Il compte sur Mariéjouls pour expliquer à ses bonshommes que s'ils renoncent à leur grève, il ne sera plus parlé de rien, et que, bien sûr, on ne peut pas les relâcher comme ça... mais qu'après-demain le colonel... Au bout du compte, ils ont gagné sur toute la ligne. Ils vont être démobilisés. Avoine capitule.

Vous parlez de commentaires à déjeuner ! Mestre et Gautier sont d'accord pour la première fois de leur vie. Alors, cet Avoine, ce n'est pas une nouille, c'est une ganache ! Et le rôle de l'abbé, là-dedans : un colonel qui dépend de son confesseur ! Gautier se met à penser qu'après tout Müller n'a pas tout à fait tort : le caractère judaïque du christianisme, hein ? ce n'est pas si mal trouvé...

Barbentane a rencontré Lombard qui n'a pas bonne mine, mais qui a le triomphe dans les yeux. Oui, oui... je file tout à l'heure. Barbentane sait l'histoire ? Barbentane sait l'histoire. « Oui, mais tu sais pas le plus beau... Non ? Eh bien, Lafuite, il est rentré... Et Müller est venu demander à Naplouse de le faire passer à son bataillon ! Oui. Il le prend comme ordonnance ! Paraît qu'ils ont les mêmes idées politiques... C'est Meyerowitz qui m'a dit ça... même qu'il

croit que Lafuite ne devait pas savoir qu'il était juif sans quoi il ne lui aurait pas sauvé la vie ! »

Armand, tout de même, est un peu soufflé. Mais ce qui l'intéresse, c'est ce qui va arriver à Lombard. « Tu retournes chez toi ? Fais gaffe... Ils pourraient te cueillir à l'arrivée ! » Alors, Lombard, il s'en paye une pinte : « Tu me prends pour né de la dernière pluie, camarade ? Mais j'ai tout arrangé à l'avance... A situation nouvelle, méthodes nouvelles. Je reviens chez moi avec les honneurs...

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Avec la loi de déchéance qu'ils ont voté l'autre jour, et qui frappe aussi les élus municipaux...

— Dis donc, pour qui tu me prends ? avec les honneurs, je te dis... je rentre chez nous, pas déchu, moi, pas si bête... qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? Paris vaut bien une messe... »

C'est vrai, c'est le premier rénégat que Barbentane voit en face. Cela fait une drôle d'impression. L'autre lui tendait la main, il s'est reculé. « Soldat Lombard, quand vous parlez à un supérieur, vous pourriez peut-être rectifier la position ?

— Ah dis donc... Suppose que j'aille expliquer au bureau de la compagnie deux ou trois petites choses...

— Vous m'avez entendu ? Fixe ! Saluez ! Rompez... »

Le nommé Lombard en rigole encore. Mais il a salué. Et il a rompu. Quel imbécile, ce Barbentane ! Qui est-ce qui est fidèle à ses idées, lui, qui fiche les gens au garde-à-vous... ou moi, qui vais pouvoir sauvegarder mon mandat, revenir parmi mes électeurs, jouer mon rôle à la mairie... C'est un journaliste, ce Barbentane : la classe ouvrière, ce n'est pas du réel, pour lui... En attendant, il m'a flanqué au garde-à-vous : il ne l'emportera pas en paradis, ce prétentieux... c'est comme Fajon et les autres : on n'oubliera pas leur conduite... Non, mais, ils voudraient nous donner des leçons ! C'est beau, la théorie... qu'ils ne comptent pas sur moi pour aider à les tirer de là : fini de recevoir des ordres, et de les appliquer sans comprendre, fini ! Je suis un homme libre. Pour juger les choses, moi, je n'ai pas besoin de Moscou...

A part ça, il est arrivé une auto devant chez le colonel. Sûreté nationale. Deux types sont entrés chez Avoine. On entend des éclats de voix. Ça se colporte. De quoi s'agit-il cette fois ? Et de qui ? Le lieutenant Barbentane est reparti à La Ferté-Gombaut. Jusqu'à quand le colonel le tirera-t-il de là ? Attendez un peu, si c'était moi qui commandais le régiment ! dit Müller à Gautier.

⁂

Toute cette histoire, la grève de la faim, l'incendie, avait un peu animé la vie du régiment. Autrement, c'était le train-train. On n'avait guère à se mettre sous la dent que la rivalité entre le colonel et les gens du génie, qui prenait, paraît-il, des proportions. Maintenant, on perdait du monde un peu tous les jours. Des officiers. Des affectés spéciaux. Des gens qu'on déplaçait. On aurait dit que les bureaux, au ministère, n'avaient rien d'autre à faire pour s'occuper.

Dans le déroulement machinal des jours, Sicaire et Serpolet avaient fini par faire leur travail si machinalement qu'il leur semblait être en vacances. Quelque chose comme les vacances de la vie... La vie, c'était la guerre, et elle se passait ailleurs. Ils n'avaient que les journaux pour y assister. Les journaux prenaient de plus en plus pour eux le caractère de ce décor lointain et fantastique, qui tenait dans leur vie la place des histoires extraordinaires de Jules Verne dans l'existence des petits garçons. Avec Mannerheim comme Phileas Fogg...

Il n'y avait pas eu de jour de tout ce mois de février, si long et si court, que des nouvelles ne fussent données de l'aide généreuse que tous les pays du monde apportaient à la Finlande. Les pertes russes étaient si énormes, et cela sur tous les fronts, en Carélie, dans le Nord, sur la ligne Mannerheim, qu'on se demandait vraiment par quelle obstination monstrueuse, qui ne pouvait bien sûr s'expliquer que par le caractère profondément inhumain de toutes les choses au pays des Soviets, par quelle obstination se poursuivait une guerre perdue depuis le premier jour, où ce n'étaient que divisions hachées, reculs perpétuels, souffrances terribles et sacrifices inutiles. Le ministre des Affaires étrangères de la Finlande l'avait même proclamé, il y avait quelques jours de ça, maintenant que la Finlande pouvait compter sur une aide en troupes et en armes, elle était à même de repousser toute agression. La Carélie serait le Verdun finlandais, personne n'en doutait. La ligne Mannerheim était imperçable. Quarante mille Russes avec quinze cents tanks s'étaient vainement rués dessus la semaine dernière. Trente mille volontaires, cent quarante avions étrangers étaient arrivés à pied d'œuvre.

Pourquoi fallait-il que juste à ce moment-là, incompréhensiblement, la Suède fît preuve d'un extraordinaire égoïsme? Bon, qu'elle entendît rester neutre, cela pouvait se concevoir. Encore qu'on ne manquait pas de rappeler que c'était comme ça que nous avions laissé passer de bonnes occasions avec Hitler, et que nous l'avions finalement laissé attaquer quand il avait choisi de le faire. Mais, vraiment, où les Suédois exagéraient, c'était quand ils prétendaient interdire le passage par leur territoire des groupes de volontaires pour la Finlande. Alors qu'on annonçait qu'il y avait déjà deux cent mille morts russes, quarante mille blessés... parce que la plupart des blessés mouraient, avec la température! On racontait une histoire tragique et touchante : un jeune homme de Stockholm, apprenant qu'il ne pouvait, sans risquer de mettre en péril la neutralité de son pays, s'engager dans l'armée finlandaise, s'était tué par désespoir. Et en France, les skieurs venaient faire don de leurs skis pour les Finlandais. C'est bien peu, sans doute, mais quel symbole!

On parlait de plus en plus d'une médiation allemande.

Pour frustrer Mannerheim de sa victoire! Mais donc les Russes en étaient là...

D'autant que, d'après des nouvelles qui arrivaient de divers côtés, il devait régner à Moscou une grande nervosité à propos des regroupements de troupes qui se faisaient dans le Proche-Orient. La conférence des Balkans au début du mois avait donné des résultats sur lesquels on se taisait. En fait, de tous les côtés, les Alliés cernaient l'ours moscovite. Il se savait menacé aussi bien sur la mer Noire que dans les centres pétroliers de la Caspienne, il avait déjà l'épée finlandaise à sa frontière nord, et Leningrad n'en est pas loin, et vous imaginez l'effet moral que ce serait, si les Finlandais s'emparaient de la ville de Lénine? Enfin tous les rêves étaient permis... Le froid cédait, et ce premier soleil de l'année faisait tout voir en rose.

« Vous croyez, M. Sicaire, disait Serpolet, que plutôt que de rester comme ça dans ce régiment de perdus, il ne vaudrait pas mieux demander à partir pour le corps expéditionnaire? »

Sicaire haussa les épaules. De toute façon, il vaudrait mieux attendre le dégel. Et puis, si on devait dissoudre le régiment, de leur part à eux deux, ce ne serait pas le moment de se tirer des pieds! « Vous vous représentez, Serpolet, ce que ça représente comme paperasserie, la dissolution d'un régiment? Et des gens comme vous et moi... »

C'était vrai. Il y a des héroïsmes obscurs. Il est peut-être plus flatteur de se proposer pour des fronts lointains, mais mais mais...

« Dites donc, à part ça, Serpolet? vous avez vu la mine qu'il a, Durand? Il fait pitié.

— Dame, à sa place! Le colonel lui joue des tours. Il doit se faire engueuler par ses chefs...

— Non. Il ne s'agit pas de ça. Je l'ai vu ce matin, je dis bien ce matin... eh bien, il était fin saoul, oui. Il doit avoir des peines de cœur.

— Durand? Mais au fait, vous avez raison, M. Sicaire... parce que l'autre jour... il parlait de se faire envoyer en mission... en Syrie qu'il disait... ou quelque chose de plus dangereux... à Arkhangelsk...

— Pourquoi, Arkhangelsk?

— Je ne sais pas... c'est ce qu'il avait trouvé de plus au nord. »

En attendant, dans l'armée, il y avait des changements de toute sorte. Ainsi, le lieutenant Watrin, il nous quitte à la fin du mois en principe... On a trop de gens sous les drapeaux. La guerre s'éloigne. C'est bon pour les jeunes. Au fond, la vie va redevenir normale. Dans les usines, on a besoin de monde plus qu'à l'armée. Si on se met à rouler à plein pour fournir les Finlandais... et qui sait, d'autres, qui se battraient pour nous...

« Vous avez raison, M. Sicaire... Nous, notre rôle... Voyez-vous, à la Noël, quand nous avons eu la fête de notre organisation à la Sorbonne... c'était M. Georges Claude, un grand savant qui nous a fait le discours... on nous l'a bien dit : la guerre, c'est un moyen de départager le bon du mauvais, la paille du grain... On a été obligé d'en venir là à cause des bolcheviks de l'intérieur. Mais les gens raisonnables, ceux qui ont compris le bien-fondé de l'association capital-travail...

— Serpolet, dit Sicaire, vous me sciez les pieds! Je connais votre marotte, et vous m'avez déjà seriné ce refrain. En attendant, est-ce que vous avez retrouvé ce rapport confidentiel? Non? Vous allez nous mettre dans de jolis draps... »

Serpolet l'avait reçu des mains innocentes d'une jeune fille qui était venue de La Ferté, et s'était trompée de bureau. Elle aurait dû aller à la 1re compagnie, et remettre le rapport à un M. Durand... Mais elle avait cogné à la porte de la 2e compagnie, voilà. Et M. Serpolet était un peu curieux par nature.

« Tout de même, vous allez fort, dit Sicaire. Qu'est-ce que c'était cette jeune fille? Et puis lui avoir dit, Durand, c'est moi!

— Oh! il ne faut rien exagérer, M. Sicaire! Il y a tant de gens qui peuvent dire, Durand, c'est moi... elle pouvait plus mal tomber. Puis avouez qu'on s'ennuie ici... Je vais le lui remettre, d'ailleurs, à Durand, son rapport... La jeune fille, elle venait de la part du gardien de la maison Lefebvre-Mazzola, vous savez, où les officiers ont leur popote... M. Lefebvre-Mazzola, c'est celui qui fait courir... l'autre jour ses couleurs ont triomphé à Auteuil...

— Serpolet, gronda Sicaire, vous perdez le sens moral! Cette guerre aura raison des consciences les plus pures, ma parole! Mais où l'avez-vous fourré, malheureux, après ça? Que vous l'ayez pris, que vous l'ayez lu, c'est déjà de trop. Mais que vous l'ayez égaré! »

Serpolet protesta. Il le retrouverait. Sûrement. D'ailleurs, pour le contenu, ce n'était pas difficile à reconstituer : à La Ferté-Gombaut, il y avait un nommé Mallart, qui avait un garage, un type tout à fait douteux. Il s'était présenté aux élections municipales contre M. Lefebvre-Mazzola, et cela contre toute vraisemblance. Je vous demande un peu, si cela avait l'ombre d'une vraisemblance d'être élu contre un Lefebvre-Mazzola! Alors pourquoi? Cela faisait le jeu des communistes...

« Il est communiste? demanda Sicaire.

— Non, bien sûr! s'exclama Serpolet. A La Ferté-Gombaut, quand on tient

un garage, on peut être radical, et je crois même que le Mallart était radical pas très bon teint...

— Alors?

— N'empêche. Enfin, c'est chez lui que serait caché Duclos...

— Comment? Duclos? Mais c'est énorme! Et quand on pense que le Barbentane commande le détachement de la 1re compagnie!

— C'est justement! »

Ils mirent tout sens dessus dessous pour retrouver le rapport. Si Durand avait des peines de cœur c'était là de quoi les faire passer... Serpolet, vous êtes trop désordre, mon vieux!

⁂

Il pleuvait. Il y avait de la boue. Après les quelques jours de beau temps qu'on avait eus, le froid n'était plus le gel, mais c'était ce froid de la fin février, qui est pénétrant, qui ne vous lâche pas les pieds. Et on avait beau annoncer qu'après le kilt dans l'armée anglaise, c'était la bande molletière qui était condamnée chez nous, ça nous faisait une belle jambe. Pastorelli se désespérait de voir Jean de Moncey morose. Maintenant, même les conversations de la Noël avec lui n'étaient plus possibles. Rien n'avait l'air de l'intéresser que quelque chose qui le rongeait en dedans. Pastorelli pensait à cette jolie femme aperçue à la Chambre... Comment lui en parler?

Il se disait, Pastorelli, voilà, voilà, c'est comme ça : il y a bien ceux qui ont le Parti pour les soutenir, mais si personne des autres... des jeunes gens... ne tient le coup, c'est l'époque qui veut ça, c'est entendu... mais nous, on n'est pas assez nombreux. Des types comme Moncey, c'est ça qu'il nous faut. Et puis ils se démoralisent. Tout les démoralise. Le pays se pourrit. Qu'est-ce qu'on va faire, si le pays se pourrit? Les meilleurs, ceux qui devraient être avec nous. Jean, après tout, c'est peut-être seulement cette femme... mais ça, c'est l'explication psychologique... Politiquement...

Il l'avait dit à Deslandes, ce malade à Broussais, un camarade. Deslandes l'a traité d'intellectuel. Bien, évidemment je suis un intellectuel. Mais ça aussi, c'est une explication psychologique. Avec ça, la police continue à arrêter les copains. Tout un groupe à Gennevilliers. Toujours la même histoire, une ronéo, des camarades qui faisaient *L'Huma*. Il en tombe tant, il faudrait recruter. D'abord lutter contre les mensonges. Je le vois bien avec Jean, ça l'impressionne, ces histoires finlandaises. Moi, je ne crois que les communiqués soviétiques. Rien à signaler. Activité de patrouilles. Etc. S'il y avait tout ce qu'on nous raconte ou seulement un peu... Moi, je ne crois que les communiqués soviétiques...

« Toi, dit Jean, tu en feras une tête si les Finlandais avancent demain de cinquante kilomètres!

— Tu le souhaites, alors?

— Non. Mais si ça arrivait... »

Pastorelli a vu rouge. Il est resté trois jours sans parler à Moncey. D'ailleurs les Finlandais ont reculé de six kilomètres.

Là-dessus, à la caserne Mortier, on avait demandé des volontaires pour un groupe sanitaire qui se formait... sur lequel on faisait de grands mystères... une arme nouvelle, quelque chose qui risquait d'être engagé rapidement si on se battait. Dieu sait ce que Jean pensait de cette guerre, mais les idées noires quand on ne dort pas la nuit... il eût fait n'importe quoi pour changer cette vie. Alors il s'était inscrit sans d'ailleurs y croire. Et puis de fil en aiguille, un médecin-capitaine qui l'avait interrogé, on veut des types jeunes, qui aient de l'allant : une contre-visite médicale, et vous irez au magasin toucher d'autres

vêtements, ceux qui partent, on les équipe, et donc ça semblait se faire... Il fit connaissance des autres, on méprisait ceux qui allaient rester à Paris, à traîner les hôpitaux, la caserne... Le groupe formé en trois jours fut dirigé avec ses bagages sur la région de Laon pour y poursuivre l'entraînement. On était rattaché à une division de cavalerie motorisée d'un type absolument nouveau, chut, chut... vous voyez qu'à cause de vos bavardages, ce soir, en ouvrant le poste, vous entendiez Ferdonnet en parler?

XXIII

« Regardez un peu, Barbentane... là, là... voilà le PC Müller... voilà Malemort, le canal... ici les ouvrages qui couvrent la 2e compagnie... Voyez le système des routes, vous saisissez? Non? Mais, enfin, c'est comme une grande trappe ouverte... ici avec trois autos blindées, une batterie d'artillerie, j'interdis le passage...

— Alors, mon colonel, je comprends encore moins à quoi peut servir le travail fait à La Ferté-Gombaut... avec cette brèche entre le système cohérent que vous me montrez et...

— Faites marcher votre cervelle, mon garçon... Nous tenons une position qui ferme l'accès au confluent de l'Ourcq et de la Marne n'est-ce pas? De quoi s'agit-il? De forcer l'ennemi à se battre sur le terrain que nous avons choisi. Bon. Toutes les routes mènent dans notre piège. Oui? A condition que l'ennemi vienne de l'est ou du nord, de Reims ou de Soissons... mais s'il vient de Péronne ou de Compiègne?

— Comment, de Péronne ou de Compiègne, mon colonel?

— Bien sûr. Tout le monde imagine d'abord le mouvement vers Paris : mais si les Allemands d'abord essayent de couper nos armées en deux en gagnant la mer... droit vers l'ouest des Ardennes... là, vous voyez? après ça, ils nous débordent, nous prennent à revers... Là intervient ce que j'appelle l'écran de La Ferté-Gombaut, vous me suivez? »

Armand regardait le vieil homme penché sur le plan directeur. Couché dessus. Sa vareuse beige rayée de cuir. Ses cheveux rares et pâles, le teint blafard avec un peu de sang aux pommettes. Est-ce qu'il jouait? Est-ce qu'il était sérieux? Avec une règle, il indiquait les directions, il disposait les objets du bureau sur la carte comme des masses d'armées... Pas un instant, tout cela n'avait d'autre réalité que celle d'un jeu d'échecs. Il conduisait indifféremment les armées allemandes par Laon ou par Saint-Quentin, il les voyait sans émoi faisant baigner leurs chevaux dans le Pas-de-Calais, ou jetant leurs chars à travers la Champagne. Ces hypothèses pour lui étaient si simplement interchangeables : il n'imaginait pas un instant qu'elles pussent être oiseuses, par exemple. Les Allemands arriveraient. D'ici ou de là. Mais arriveraient. Il ne comptait pour arrêter leur avance que sur un seul verrou : le sien. Il allait arrêter l'ennemi, ici, vous voyez, comme ça... ou comme ça, ça revient au même. Sans doute sommes-nous appelés à périr, tous, dans cette opération. Mais qu'importe! Nous aurons joué notre rôle. Nous aurons permis le regroupement des troupes sur le champ classique de la bataille de la Marne. Nous

aurons brisé l'élan de l'assaillant... Voilà pourquoi nous avons été mis là, voilà pourquoi on m'a donné un régiment, voilà pourquoi j'ai toute ma vie attendu ce régiment... nous allons mourir ensemble, mais nous tiendrons ici un rôle historique, décisif... notre pays... l'avenir...

Vous me direz, les Allemands ne sont pas encore là : est-ce qu'il faut attendre pour préparer le piège ? Voyez en Finlande. On nous disait la ligne Mannerheim... la ligne Mannerheim... Je sais bien qu'ils n'ont réussi qu'à prendre la première ligne, et que la seconde tient solidement. Mais il a fallu faire une retraite stratégique derrière Viborg. Remarquez que l'avance en flèche des Russes montre que leur état-major... quoi, ce ne sont pas des gens du métier ! Viborg constitue un grand piège à chars... tout prêt à se refermer... comme ici le piège de La Ferté-Gombaut...

« Comprenez-vous, maintenant, Barbentane, ce que je vous demande ? Pourquoi je vous le demande ? Il faut compléter l'écran de La Ferté-Gombaut, il faut mettre ceux qui occuperont cette position... si l'Allemand arrive de Compiègne... en mesure de tenir au moins dix-huit heures : dix-huit heures, cela fait gagner une nuit, cela donne la possibilité du regroupement... Et comment voulez-vous tenir à La Ferté, si vous n'avez pas une redoute avec un poste souterrain... un abri avec trois sorties au moins... pour, au besoin, laisser passer les tanks, constituer derrière eux le hérisson de retardement... »

Bien sûr, Armand avait fait l'autre guerre. Il savait comment on construit ça. Si le colonel y tenait... Il n'y avait qu'un malheur : avec les pelles qu'on avait, et dans ce sol gelé...

« Lieutenant, dit le colonel Avoine (et il s'était redressé, et il avait mis la main sur l'épaule de Barbentane), je compte sur vous... Je sais que vos hommes vous obéissent. C'est même ce qu'on vous reproche, vous m'entendez ? Il me faut ce poste de commandement à La Ferté-Gombaut... Il me le faut... parce que, lorsque l'heure en viendra... eh bien, c'est là que j'irai, comprenez-vous ? »

Armand le regarda bien en face. Pauvre vieil homme, illuminé, sûr d'avoir trouvé la raison de sa vie, prêt au sacrifice... et qui, pour un rien, souhaiterait le front percé, les armées françaises bousculées, les panzers dévalant de l'ouest, du nord et de l'est, vers son petit coin entre Valois et Orxois, l'invasion de ce bout de France, la catastrophe...

Il joignit les talons et salua : « A vos ordres, mon colonel ! »

Tout cela se passait dans l'arrière-boutique où Avoine avait établi sa popote. Il y avait des boîtes de petits pois sur les étagères, du thon mariné, des bouteilles de kina avec leurs gorges renflées. Et une grande image de l'Exposition internationale de 1937 montrant le nouveau Trocadéro avec, à ses pieds, les deux pavillons opposés de l'URSS et de l'Allemagne.

*
**

Le sergent Masurier est un beau parleur : un grand blond, blême, avec une petite cicatrice en croix dans la joue gauche, les cheveux courts qui font des paquets sur le crâne clairsemé. Il fait des affaires, dit-il, dans le civil. Ça ne doit pas être des affaires brillantes. Démarcheur de ventes de fonds de commerce du côté de Puteaux, Saint-Cloud... Pacifiste. Il renvoie tout le monde dos à dos, nos ministres, les Angliches, les Fritz, les bolchos... Il pérore au milieu de ses types, Barnabé, Greboff le barbu, le petit tailleur, un grand pendard qui est livreur au Bazar de l'Hôtel de Ville, et cet enfariné-là, toujours à geindre parce qu'il n'est pas habitué aux travaux manuels, rapport qu'il tient un meublé dans le dix-huitième. Masurier, il ne voit pas plus de raison pour qu'on fasse les rigolos pour Dantzig ou pour Strasbourg. Mais il ne

faut pas chercher à comprendre. Pas d'histoires, en faire le moins possible, voilà tout... Alors vous comprenez, quand il voit des gens qui écrivaient sur *L'Humanité*, et patati, et patata, puis aujourd'hui qui ont des ficelles, et font turbiner les autres...

« Qu'est-ce qu'il pourrait faire? dit Greboff. Il est lieutenant. Il commande... »

Ah, le barbu... On voit bien qu'il est de ces pays où que ce soit l'un, que ce soit l'autre, tout se fait par à droite alignement! « Nous autres, en France... » Greboff appuie son pied sur sa pelle, et ne dit plus rien. Ce que cette terre est dure!

Ils sont là depuis deux jours à creuser : nom d'un chien, de quoi ça a l'air... c'est vrai, le sergent, il a raison. Il s'est mis à faire beau, mais alors le sol est encore plus froid. Ceux qui ont des pioches croient tout le temps qu'ils vont les casser sur ce vache de terrain gelé. Barnabé tâte son genou : quand je pense qu'avec un toubib différent j'aurais qu'à le déboîter, pour couper au truc... « Vous avez raison, sergent, ça se dit communiste, et puis, malheur... »

Ils en ont tous marre. Et, là-bas, Decker comme les autres. On s'arrête pour battre la semelle, souffler sur ses doigts. Le paysage est tout gris malgré le petit soleil qui y met du beige au bout des arbres dépennés, sur les toits du patelin, à cinq cents mètres, les terres retournées qui brillent par-ci, par-là de verglas.

« Tu comprends ce qu'on fait? » demande Decker à Blanchard. L'autre, avec son chandail décoloré, le cache-nez noué au cou, hausse ses épaules larges, et retourne son outil, on ne peut pas appeler ça une pelle, comme pour l'interroger. En tout cas, avec l'enthousiasme qu'on y met, on aura fini en 1944...

« Tous les mêmes..., ricane le sergent. Vous savez quand on était à Jouarre... la ferme, là, où la 3e était cantonnée? eh bien, les types qui nous ont succédé... j'y avais un copain... il m'a raconté... Ils avaient un officier, du *Populaire* celui-là. Il les faisait baver, alors. Et tout de suite, du barbelé autour du cantonnement, la prison n'était pas assez grande, on en a ouvert trois... Tous les mêmes... Socialistes, communistes... A qui sera du côté du manche, et fera travailler les autres pour lui... Ils ont raison d'ailleurs! C'est ça, la vie, trouver une planque, un truc pour ne pas se les casser, pendant que les gogos vous tirent les marrons du feu... »

Il n'y en a qu'un qui pioche, qui pioche... qu'est-ce qu'il a à piocher comme ça, celui-là? C'est l'Espagnol, celui qui chante tout le temps des chansons de chez lui. Un engagé volontaire. Il croit que c'est arrivé... on dirait qu'il n'a rien à faire qu'à creuser, flanquer la terre sur le remblai...

« Regarde-moi cet enragé... », dit Decker. Et Blanchard le regarde. Ça lui en rappelle d'autres. Ce peuple-là, il ne renâcle pas à l'ouvrage. « Alors nous, peut-être... », proteste Decker, vexé. « Ça dépend », dit Blanchard. Tiens, ils se sont tous remis au boulot... Acré. Le sous-lieutenant.

Le sous-lieutenant Robin inspecte le chantier. Trente bonshommes qui bûchent à tort et à travers. Le sous-lieutenant, depuis que le capitaine Blaisin est parti, n'a plus d'occupation dans la vie, plus rien à quoi rêver. Mme Blaisin était une petite brune très plaisante, avec un air triste, on pouvait tout supposer... C'est pas drôle d'être garde-chiourme. Qu'est-ce qu'on est ici d'autre? Les types, des bagnards... Son idéal, à Robin, cela aurait été de sélectionner les hommes d'après la taille, le gabarit... Par exemple, le sergent... il n'allait pas trop mal avec Blanchard ou le livreur du Bazar de l'Hôtel de Ville... bon... mais regardez-moi ce miteux, avec des lunettes et les cheveux frisés! D'où est-ce qu'il sort, celui-là, d'un ghetto de Pologne, au moins...

« Tout de même, dit Decker qui surveille l'officier s'en allant avec sa canadienne et sa pipe, ses belles bottes jaunes... tout de même, des comme ça, je comprends encore... mais un camarade comme Barbentane... »

Blanchard siffle d'un air désapprobateur. « T'as pas besoin de dire les noms propres...

— Bah, il n'y a personne qui m'entende, que toi...

— Mauvaise habitude. Et puis c'est le sergent qui t'impressionne peut-être? Il avait raison, Greboff, tu l'as entendu, lui... Il est lieutenant, alors il commande... »

Greboff... c'est la météorologie, sa spécialité, à celui-là... Aussi il pioche comme un manche... Personne ne lui montrerait. Tiens, si! Justement un autre, qui est derrière lui, lui a tapé sur l'épaule : il lui explique, tu vois, tu fais comme ça, alors tu fatigues pas tant... « Qui c'est, le copain, là? demande Decker à Blanchard. Quelqu'un de chez nous? » Bien sûr. Quelqu'un de chez nous. Puisque c'est Vidal. C'est Vidal? Je voyais mal d'ici... L'Espagnol, tout de même, il me fait mal dans le dos. Non, mais vise un peu : on dirait une machine à piocher... et puis il chante avec ça...

... Los cuatros generales,
Los cuatros generales...

« Tais-toi », dit Blanchard, et il l'écoute chanter. Il l'écoutait, courbé en deux, sans se relever, comme un chasseur qui guette l'oiseau piétant... L'autre chantait... Sa chanson simple avec laquelle le travail va bien, celui de creuser comme celui de supporter le froid et la nuit, comme celui d'attendre l'ennemi, et de le recevoir avec une baïonnette, une bouteille explosive, ou simplement un couteau... A quoi est-ce qu'il peut bien penser en ce moment, le frère, à piocher le Mulcien on se demande pourquoi? à Franco, à ceux qu'il a laissés là-bas, comment vivent-ils, et si ça dure, les enfants, qu'est-ce qu'ils deviendront les enfants... à la terre aride à perte de vue, qui est si difficile à cultiver, à l'oignon mangé sur du pain, aux poissons frits en plein vent, à des places de village où les hommes dansent seuls avec les filles autour qui applaudissent en riant...

« Quand même, dit Decker, puisque c'est une guerre injuste, c'est travailler pour une guerre injuste, qu'il nous fait, le lieutenant... »

Comme il levait le nez, il vit Blanchard toujours à suivre des yeux l'Espagnol qui chantait

El quinto regimiento,
El quinto regimiento...

« Hé, dis donc, Raoul! tu vas prendre froid à t'arrêter comme ça : avec c'te petite bise...

— Crains rien, dit l'autre. D'ici que je sois en sueur... »

En attendant, les journaux d'aujourd'hui annoncent que bientôt l'armée française sera la mieux habillée du monde. On organise des défilés de mannequins où les arbitres des élégances militaires choisiront les modèles du nouvel habillement. Cette histoire, au RRT, elle fait rêver son monde.

***

Ce soir-là, Decker s'est saoulé. Raoul le lui avait bien dit. Il avait déjà un verre de trop dans le nez, il avait envoyé promener Blanchard. C'était dans le petit estaminet, qui est plus tranquille que celui où tout le monde va. Ils s'y

rencontraient entre copains. Ce soir-là, ils n'étaient qu'eux deux, et un vieil ouvrier de la briqueterie, pas bavard, et la femme qui tenait l'endroit, il fallait beaucoup de bonne volonté pour la remarquer. Pas qu'elle fût vieille, mais elle était si usée, tout ce qu'elle portait sur elle était sans couleur, pas même noir. Tout ici était pauvre, réparé tant bien que mal, et Decker dans son ivresse commençante en était tout à coup frappé. Il dit : « C'est pas un bistro... c'est une reprise... » Pourtant, il supporte bien d'habitude, ce gars de ch'Nord habitué à la bistouille dans le café. Aujourd'hui n'était pas un jour comme les autres. On ne peut pas croire les journaux, mais les nouvelles de Finlande étaient incompréhensibles : les Russes en retraite, les Russes en retraite... de ce train-là ils vont bientôt arriver à Odessa... Pourtant ils viennent de prendre Viborg. Paraît que c'est un piège : la chute de cette ville ne diminuera en rien la volonté de résistance des Finlandais... il s'agit bien de ça, Decker s'était fâché; ce boulot stupide qu'on fait! Et alors, tu parles, les panards... Ah, et puis flûte, je prends encore un verre... Raoul, fous-moi la paix!

Heureusement qu'on était seuls. Le vieux ne compte pas. Tout ce qu'il a commencé à dégoiser, Étienne. La moitié du temps, c'est vrai, on ne le comprenait plus, parce qu'il cause ch'timi quand il est saoul. Ça lui revient. Toute sa vie, sa jeunesse. Il est de Courrières. Son père, il ne l'a pas connu : « Mon vieux, je l'ai raté... vrai, je l'ai raté... il est mort avec mon grand-père... tous les deux d'un coup... dans la catastrophe... quand maman, elle m'attendait... tu te rends compte si ça lui a fait plaisir... » Tiens, il est plus vieux que je ne croyais, Étienne. Il a plus de trente-cinq alors... Pour eux, il fallait travailler dans les mines. A quatorze ans... Tout ça se brouille, les dates, les années, les histoires de la mine. Et le premier gosse qu'elle a eu, Élise, qui est mort, pendant la grève. Quelle grève? Toujours est-il qu'alors Étienne était délégué mineur... Il n'y avait pas plus de dix ans qu'il était au Parti, parce que d'abord ça faisait des déchirements dans sa famille, son oncle qui était socialiste, et puis la mère d'Élise qui était toujours fourrée chez les curés. Mais après la mort du petit... « Allons, viens, dit Raoul, on va se coucher... »

Je t'en fiche. L'air du dehors lui a donné le dernier coup, il n'y avait plus moyen de le faire avancer, et il racontait avec des grands gestes, il racontait. Ça pinçait ferme. Écoute, Étienne, on aura des embêtements, il est déjà neuf heures... Il marchait sur la route, il s'échappait dans la mauvaise direction. On n'y voyait pas à trois pas, un véritable four. « Raou-oul! » Si on le laissait gueuler comme ça, il allait ameuter le monde. Blanchard le rattrapa dans les ténèbres. Dis donc, dis donc, c'est pas le moment de jouer à cache-cache. Si c'est pas une honte de se mettre dans ces états! Quels états, tu dis, Raoul? Qu'est-ce que tu veux dire avec tes états? Puis, tout à coup, toute sorte d'histoires qui lui reviennent contre les socialistes. Des bonzes, il n'y a que les places qui les intéressent, si ils se font élire ceci ou cela, ça leur paraît leur propriété... Alors en trente-six on l'a bien vu, nous, on faisait des concessions... peut-être bien qu'on avait tort... eux, ils marchandaient, pour avoir un délégué de plus, un conseiller municipal... Avec ça, à Courrières, c'était le genre Paul Faure qui prenait surtout... Des mauvais. Quand ils parlaient de l'URSS, alors, fallait les entendre!

Étienne, ce n'est pas sérieux. Tu parleras des socialistes quand il fera jour. Heureusement que personne ne te voit...

Je parlerai des socialistes tout de suite. Pourquoi je parlerais pas des socialistes? Nous, on leur tendait la main. Eux, qui c'étaient leurs ennemis? Les communistes. Pas les patrons. Les communistes. Diviser la classe ouvrière, d'abord... ça, c'est leur grand jeu...

Étienne, je t'en prie, tu ne tiens pas debout. C'est pas la peine de lui faire la morale, allez, viens te coucher...

Quand on leur parlait des intérêts des mineurs, ils venaient avec le bouquin à Kléber Legay... Et en URSS, comment ça se passe dans les mines? Et des mensonges? Quand ils arrivaient à ce qu'on se tabasse entre nous, ils étaient contents... Et les revendications dans tout ça!

Bon Dieu de bois, Étienne... A force de le secouer, il s'est mis à parler plus bas. Raoul essayait de le persuader de rentrer. De temps en temps, l'autre se mettait comme à courir, alors Blanchard l'empoignait. Et maintenant, c'était la Finlande, et toute la putasserie des journaux, les députés arrêtés, le Parti dissous, le vol dans les organisations, les sous des cotisants donnés à des flics, des salopiauds, des vendus... Et alors, dis-moi, pourquoi il nous fait turbiner le lieutenant... hein? pourquoi... puisque c'est une guerre injuste, c'est une guerre injuste, le Parti l'a dit... et ils peuvent raconter leurs menteries... les Russes et le reste... ils les auront pas... et je te dirai une bonne chose : ils crèveront tous... ils peuvent rien faire sans nous... rien faire sans nous... ni leurs tranchées, ni la France... tu m'entends? rien faire sans nous...

Tout près d'eux quelqu'un bougea. Quelqu'un qui avait dû rester là, immobile, assez longtemps et entendre. Raoul Blanchard eut un sentiment désagréable, pas tant pour les propos d'Étienne que parce que c'était un homme saoul qui tenait ces propos. Il y a des choses, on doit les dire à jeun.

« Allez, rentrez vous coucher, vous n'avez pas honte de vous mettre dans des états pareils? Et si quelqu'un d'autre vous entendait... »

Blanchard entraîna Decker. L'homme dans l'ombre avait dû s'écarter. Maintenant Étienne se laissait faire. Il trébuchait, mais son compagnon lui serrait ferme le bras. Il murmurait : « Une guerre injuste, oui ou merde? une guerre injuste... » Pour le hisser dans l'escalier, ce n'était pas une petite histoire. Ce qu'il peut être lourd, ce cochon... Dis donc, Étienne, tout à l'heure... le type qui nous a parlé... tu crois que c'était le lieutenant? Étienne, il ne croit rien du tout. Il est tombé sur sa paillasse. Il ronfle. Si c'est pas dégoûtant. Raoul lui jette sa couverture dessus. Pendant qu'il se déshabille, il se dit voilà à quoi on en arrive, un camarade, à être là on ne sait pas pourquoi, on se pourrit, nom de Dieu, on se pourrit! Dans l'ombre, il range ses affaires, il se pieute, il fait pas trop chaud : il a gardé ses chaussettes, il se recroqueville les orteils, et pour mieux supporter le froid et la nuit, il se chante dans la tête

Los cuatros generales,
Los cuatros generales...

Il a honte quand il pense que le camarade Barbentane a pu croire que lui aussi, comme Decker, il était saoul tout à l'heure.

⁂

Le lieutenant Barbentane a fait appeler le soldat Decker. Étienne s'amène, pas très fier de lui. Sûr qu'il l'aura reconnu, la nuit dernière. Ce savon qu'il va lui passer...

Et puis pas du tout. Pas un mot là-dessus. Le lieutenant a fait venir Decker, parce que Decker est mineur, mais que sur son dossier il est marqué charpentier. « Tu es de Courrières, je crois? J'ai été là-bas plusieurs fois. La vie n'y est pas facile. Le secrétaire du syndicat là-bas, je l'ai rencontré, il n'y a pas si longtemps. J'avais été en reportage. Je ne sais pas pourquoi je te dis ça... Comment s'appelle-t-il? Debas, Debars...

— C'est seulement le secrétaire adjoint, dit Decker... Debarge.

— Tu es marqué charpentier sur tes papiers : ça veut dire que le boisage des galeries, ça te connaît, hein? Bon. C'est pour ça que je t'ai fait venir... »

Voilà. Il s'agit de creuser une sape à trois entrées, un abri où on puisse tenir, au milieu de l'ouvrage qui se construit à La Ferté... Ce n'est pas un tailleur ou un météorologiste ou n'importe, les gens qu'on a, qui sont fichus de faire ce travail-là tout seuls... Decker, le boisage, c'est sa partie : alors il dirigera l'exécution du travail, il peut apprendre aux autres...

Pas un mot d'hier soir. Pourtant, maintenant, Étienne est sûr que le camarade Barbentane l'a entendu. Le camarade... bon, le lieutenant... Peu à peu, il s'enhardit. Il se redresse. Bien sûr, le boisage c'est sa partie... si le lieutenant le commande, il peut diriger le travail... une sape, c'est pas difficile... Puis, tout d'un coup, ça l'a pris, comme un grand coup dans la poitrine : si Barbentane l'a entendu hier soir, il ne peut pas, comme ça, caner devant lui...

« Mon lieutenant...

— Qu'est-ce qu'il y a, Decker? Eh bien, tu voulais dire quelque chose? Pourquoi ne parles-tu pas?

— Voilà... », dit Decker. Et puis il s'arrête. Il ne peut pas dire au lieutenant, c'est une guerre injuste, pourquoi, vous, un camarade, vous nous faites travailler comme ça, dans une guerre injuste? Barbentane le regarde, voit bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas. C'est un type qui a l'air buté, ce rouquin. Il n'est pas grand, mais solide. Il lève sur le lieutenant ses cils d'albinos, derrière lesquels les yeux sont bruns, petits, comme des brèches sur une pensée têtue que rien ne fera dévier.

« Voilà, mon lieutenant, dit-il. Je ne comprends pas. On fait ici un travail, sans savoir à quoi ça sert. A quoi, à qui... On était chez nous... on travaillait pour la Compagnie, bien sûr... mais la Compagnie, on sait ce que c'est... Entre elle et nous, il y a marchandage. Donnant, donnant... Ici... Ce boulot-là ne me plaît pas. On est soldat, alors, donnez des ordres, on obéira... mais diriger les autres, les faire bosser, excusez-moi... ce n'est pas mon affaire... je ne suis pas gradé... »

Le lieutenant le regarde en silence. Armand est grand et maigre, et ses yeux à fixer Decker semblent encore s'enfoncer dans ces taches lilas qui les cernent. Ce Decker est sûrement un camarade. Un camarade qui sait très bien à qui il parle. Un de ceux qui lui ont fait dire que si jamais il avait besoin d'eux... Et puis là... Il sent bien qu'il y a un jugement derrière ce front barré, un jugement sur lui. Cette nuit, ce type-là avait bu un coup de trop, hein, et probablement qu'il est gêné que le lieutenant le sache... Mais ce n'est pas que ça : ce jugement est un jugement politique.

« Decker, tu as des enfants, je crois...

— Trois vivants... »

Ce n'est pas le chemin. Inutile de biaiser.

« Écoute, Decker... Je peux en effet te donner *l'ordre* de diriger le travail... Mais dis-moi, tu as une autre idée dans la tête? tu ne veux pas la dire? Bon, garde-la pour toi... On est en mars. Pourquoi nous sommes là, toi, moi, d'autres... tu penses bien que je ne vais pas en discuter avec toi... tu as une tête, hein? tu peux réfléchir tout seul... tu dois même déjà avoir réfléchi, tu as eu le temps... Bon. Mais qu'est-ce que tu préfères? Traîner ici, à la dérive, à ne pas savoir que faire, ou travailler... hein? peu importe à quoi, mais travailler comme un homme? Tu n'as pas peur de te rouiller? Tu n'as pas peur de te ronger? de devenir comme ceux que tu méprises... Parce que tu es un mineur, et que je suis bien sûr que ceux qui ne fichent rien, tu les regardes avec tes yeux de mineur, que tu les juges avec ta tête de mineur, pas vrai? S'il y a quelque chose qui te dégoûte, comme moi, comme tous les gens qui avaient l'habitude de donner leur force, leurs jours, leur pensée à quelque chose à quoi ils croyaient, s'il y a quelque chose qui te dégoûte comme moi dans cette

traînerie qui n'en finit pas, c'est bien de ne rien faire, pas vrai, Decker? Écoute... Je ne peux pas te jurer que ta sape... celle que tu vas faire... parce que tu vas la faire, c'est clair... elle servira à grand-chose, un jour ou l'autre... Si je le disais, ce serait mentir, je n'en sais rien... Mais autant faire ça qu'autre chose, ça te permet d'apprendre ce que tu sais à d'autres qui ne savent pas... Bien sûr, il n'y a pas de quoi se monter le bourrichon, mais réfléchis un peu où nous sommes, à soixante, soixante-cinq kilomètres de Paris... une sape ici... ou il s'agit d'un exercice... ou alors si c'était pour de vrai, que les Boches arrivent ici, dis donc... qu'est-ce que tu penserais si les Boches arrivaient ici? Tu les as déjà vus à Courrières il y a vingt et quelques années, pour sûr... On ne sait pas pourquoi on apprend à faire les choses... mais tes copains qui ne sont pas fichus de boiser une sape, eh bien, dans un cas comme ça probable que tu n'attendrais pas les ordres d'un lieutenant pour faire avec eux le nécessaire... Et eux... s'ils restent là à rien faire... tu crois que *tes* ennemis n'y gagneront pas? Ceux à qui ça fait plaisir que vous soyez là à ne rien faire, à perdre vos bras d'hommes, vos vies d'hommes... hein? Alors, prends ça comme un sport, par exemple, cette histoire de sape... tu n'es pas un gradé, mais un chef d'équipe... Tu fais du sport à Courrières? Quel sport? »

Ça le démangeait, le rouquin : il avait envie de dire, mon sport, c'est le syndicat... Et puis, il garda ça pour une autre fois, et il dit simplement la vérité : « Le dimanche, je tire à l'arc... »

Il sortit sans rien dire d'autre. Il était bien clair pour tous les deux qu'il allait prendre en main l'exécution de l'abri demandé par le colonel Avoine. Armand sourit, le suivant des yeux. Comment ce type-là a-t-il pu se saouler comme ça hier soir? Ça doit être tout à fait exceptionnel...

« Ah... sergent... vous grouperez l'équipe de terrassement sous les ordres du soldat Decker... oui, du soldat Decker... qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça, Masurier? »

Le sergent Masurier pince les lèvres. Sous les ordres du soldat Decker! Ce sont les Soviets qui commencent... On aura tout vu. Le Barbentane, il devient insolent parce que Viborg est tombé. Mais c'est bien marqué sur *Le Parisien* : de Petsamo à Viborg, partout les Finlandais tiennent. Et puis vingt-neuf communistes qu'on a arrêtés à Paris, qui conspiraient dans le métro : Barbentane, il croit un peu trop vite que c'est arrivé...

⁂

C'était le caporal Pilon qui avait apporté le chevreuil à ces messieurs. Pilon était un type court et solide, avec des épaules rondes et un visage tout ramassé sous un front haut, des cheveux châtains bouclés, une moustache en brosse. Lui, il était habillé presque comme un officier. Entrepreneur de travaux dans la région, c'était un homme à son aise, et le cas échéant on lui offrait un verre à la popote. Il tenait celle des sous-offs, où il ne dédaignait pas de faire la cuisine. On y bouffait, paraît, mais alors. Comme le braconnage était sévèrement défendu, donner un cuissot à la table du commandant procurait la tranquillité d'âme aux sous-officiers. C'était ce que le docteur appelait le droit de cuissage.

« Mince! ça cogne agréablement! » dit Mestre en entrant dans la carrée. Et Sivry, tout ému par le gibier, s'exclama : « C'est toujours pas moi qui ferait la grève de la faim, avec une odeur pareille! » Comme toujours, il aurait mieux fait de s'abstenir : pourquoi parler de cette déplaisante histoire quand on était de bonne humeur?

Watrin avait justement rapporté de Paris deux bouteilles de bourgogne. C'était son dîner d'adieu, il était démobilisé à son tour. Après le commandant

de Naplouse, qui avait finalement reçu sa feuille, juré, tempêté, mais pas traîné. Aussi était-ce le capitaine Beausire qui présidait aujourd'hui. Mestre lui faisait vis-à-vis entre les lieutenants Gautier et Peyronnet. De part et d'autre de Beausire, il y avait Watrin, et Lourmel, invité. Aux deux bouts, le petit Sivry et le docteur.

« Cette guerre ne ressemble à aucune autre, dit Beausire. Tout de même quatorze aura été une leçon...

— Pour qui? grogna Mestre. Une fois de plus nous tirons les marrons du feu pour les Anglais...

— Mais puisqu'on ne se bat pas!...

— Vous croyez, mon capitaine, demanda poliment Peyronnet, qu'on ne se battra pas au printemps? »

Beausire reprenait du chevreuil : il eut un geste évasif de la fourchette. Comme tous, excepté Sivry et Mariéjouls, Peyronnet était un combattant de 14. Il aimait bien boire et bien manger. Il avait une petite fabrique de vêtements de confection près de Limoges. Mme Peyronnet, dotée d'une jolie voix, chantait : ce qui leur faisait une vie assez mondaine pour la province.

« Parce que, dit-il, si on ne se bat pas au printemps, moi je ne vais pas m'éterniser dans l'armée! Je suis tangent pour l'âge. Vous avez de la chance, vous, Watrin : vous allez reprendre votre cabinet. Avec comme ils ont fait ça au commandant!... l'armée, d'ailleurs, c'est pour se battre... et je pourrais faire équiper la fabrique pour les vêtements militaires : on en a plutôt besoin!

— Si vous comptez vous battre avec ce régiment, Peyronnet, faudra que ça soit à coups de pelle », dit Watrin. Et Gautier : « Où avez-vous pris que l'armée était faite pour se battre? C'est une idée de civil! » Ce bourgogne était décidément un velours. On avait fait un chopin en annexant l'avocat à la popote. Mestre soupira :

« Les pelles... c'est vite dit! Et Avoine comme colonel... vous nous voyez commandés au feu par Avoine?

— Au feu! Comme vous y allez! Gautier ricanait. Et puis, maintenant que Naplouse nous a quittés, qui sait combien de temps il va tenir encore, Avoine?

— Vous, naturellement, vous faites des vœux pour voir Müller à la tête du régiment! rogna Mestre. Je crois qu'encore je préfère Avoine... ce n'est pas peu dire...

— Le pis, dit Lourmel, c'est d'être privé de chevaux. Moi qui suis cavalier...

— Vous seriez dans la cavalerie, lieutenant, fit observer le capitaine Mestre, vous ne seriez pas mieux logé. Vous avez vu les dragons portés, en passant à... comment ça s'appelle?

— Le mot dit tout, risqua Sivry, qui ne s'était pas encore fait remettre à sa place, à ce repas-là.

— Dragons portés! renifla Lourmel. Enfin, je n'ai jamais été dragon : j'étais dans les hussards...

— Ça, vous êtes plutôt tombé de cheval..., dit Gautier. Avec les numéros qu'on a dans le régiment! »

Ici le capitaine Mestre dit qu'il ne fallait rien exagérer : il y en avait d'une sorte, il y en avait d'une autre. Et il ajoutait quelque chose dans le genre qu'il ne fallait pas confondre les torchons et les serviettes. Mestre et Gautier, on le savait, ne pouvaient pas se sentir. Toute occasion leur était bonne à se contredire l'un l'autre. Beausire cligna de l'œil, et entreprit de faire marcher son vis-à-vis :

« Au fond, vous, mon cher Mestre, vous avez une vieille tendresse pour les communistes... C'est comme Avoine, qui protège ce type de la 1re compagnie...

— Les communistes, les communistes, vous allez fort, Beausire! D'abord tous les ouvriers ne sont pas communistes. Il s'en faut. Et puis il faut bien être un peu social...

— Quand il a dit ça, il a tout dit, fit observer Gautier. *Social*, qu'est-ce que ça veut dire?

— Allons, ça veut toujours dire plus que socialiste!

— Bon, bon, dit Beausire. Personne n'est socialiste ici, j'espère? Alors! Vous n'allez pas recommencer tous les deux la bataille Doriot-La Rocque?

— Ma foi, non, siffla Gautier dans ses dents, le cas La Rocque, Tardieu l'a réglé... »

Mestre tapa du poing sur la table.

« Je vous ai déjà dit cent fois, Gautier, que je ne permettrais pas qu'on parle du colonel...

— Si on parlait d'Avoine au contraire? » plaisanta le docteur. Mais Mestre était lancé : « Votre Doriot, il a été colonel chinois, lui, dans l'Armée rouge... Et puis Abd el-Krim...

— Voyons, dit Peyronnet, les querelles entre nationaux, qui est-ce que ça sert?

— Pas de politique ici, messieurs! » dit Beausire. Mais il aimait voir Mestre devenir apoplectique de colère. Et il n'y avait pas beaucoup à le pousser.

Lourmel de son côté racontait par-dessus la table un dîner qui avait eu lieu à Paris, la semaine précédente avec Bonnet, des gens du *Petit Parisien*, Laval et des personnages considérables, de la grosse industrie. Il s'agissait de voir si on ne pouvait pas couper les frais de cette guerre. Si les Anglais retiraient leur corps expéditionnaire... La guerre de position pourrait continuer par-dessus le Channel... Nous, nous tirerions notre épingle du jeu, maintenant que nous avons levé l'hypothèse bolchevik... il serait temps de remettre la France au travail... Au fond, avec les Allemands, c'est un malentendu : on ne pouvait pas faire autrement à cause de la Pologne, mais puisqu'il n'y a plus de Pologne... Et la Finlande? demande Sivry. Oh çà, la Finlande nous l'aidons, on lui a envoyé vingt millions de cartouches, et je ne sais pas combien de fusils-mitrailleurs, de grenades, d'avions... La Finlande, justement, c'est un moyen de la sauver que de mettre l'Allemagne dans notre camp. Remarquez qu'elle tient ferme... les Suédois lui ont proposé leur médiation, ça n'a été qu'un cri de tout le peuple finlandais! Dites donc, nous ne sommes pas des vaincus!

« Et les Russes? demanda Sivry de son bas-bout.

— Justement, reprit plus fort Lourmel, il ne serait pas impossible que le chancelier Hitler songe à reformer une Pologne plus à l'est... Ce serait une façon élégante de rendre à nos amis polonais ce que nous n'avons pas pu empêcher... Et comme les Russes se seront déjà cassé les dents sur la petite Finlande...

— Alors, on ferait la guerre aux Russes au printemps? demanda Mariéjouls.

— Les Allemands y suffiraient..., repartit Lourmel. Attendez que l'affaire finlandaise soit un peu plus avancée, Hitler peut changer de politique... »

Et Peyronnet : « Moi, pourvu que nous n'ayons qu'à regarder! De toute façon, il faudra des uniformes avec les beaux jours... »

Gautier ricana : « Il faudrait pourtant savoir lesquels... »

Debove apportait le dessert.

« De la crème au chocolat! Nom de Dieu, docteur, vous nous soignez! Du chevreuil et de la crème au chocolat!

— Ce sont les adieux de Watrin, mon capitaine! »

Derrière la crème, un des types du bureau était entré. Il salua et passa un papier au capitaine Beausire. Celui-ci lut, jeta les yeux autour de lui, et dit : « Ah, diable... Merci je n'ai pas envie de crème... Qu'est-ce qu'il y a comme alcool, docteur? Vous avez toujours ce même marc? Il n'est pas transcendant... Parce que, messieurs, je vous annonce un hôte, pour le café... Le commandant Beauvezer, commandant la gendarmerie en Seine-et-Marne, nous fait l'honneur... Il est dans nos murs... Vous ferez le café bien fort, hein?

— Il y a de la Bénédictine, et puis j'avais une bouteille de Courvoisier, mon capitaine », dit le docteur.

Mestre siffla dans ses dents : « Le commandant de gendarmerie en Seine-et-Marne! Dites donc... A ce que je me suis laissé dire...

— Oui, coupa Gautier, il a une sacrée responsabilité... »

Watrin était très silencieux. Il pensait à Gaillard et au petit Bordave. A ces députés qu'on avait mis au secret. A ce qui pendait au nez comme un sifflet de deux sous à ce lieutenant Barbentane le jour où le colonel sauterait. Il imaginait aussi ce dîner dont parlait Lourmel. Il connaissait le hussard : ses antécédents, ses relations... Un homme assez bien renseigné... Pour lui, Watrin, ce n'étaient pas des noms jetés dans la conversation, Laval, Bonnet. C'étaient des êtres vivants, avec lesquels il avait parlé, qu'il pouvait se représenter. Il connaissait le milieu du *Petit Parisien*, il avait plaidé une fois contre les Dupuy. On était en pleine guerre et on arrêtait pour un mot dans les usines, on martyrisait des gosses. Mais quelque part, à La Tour d'argent ou chez Larue, vous voyez ça d'ici... Le ministre des Affaires étrangères avec des gens, considérables peut-être, des gens considérables, mais des personnes privées, envisageait... S'ils ne faisaient qu'envisager... Ici on parlait de ça, et ça n'avait l'air de choquer personne. Il y avait quelque chose d'émoussé dans l'esprit des gens. Ah pour faire la chasse aux salopards! La veille, Beausire avait félicité devant lui Sicaire et Serpolet de leur vigilance à la gare... On me dira qu'il n'y a pas de rapport...

Le commandant Beauvezer était un homme de poids au moral et au physique. Les sourcils, et la courte moustache, encore très noire, il avait des pointes d'argent dans ses cheveux ras. Une carrure de sportif qui s'est un peu laissé aller. Et cette inquiétante agilité des gens gras. Le capitaine Beausire lui avait présenté ces messieurs et maintenant le gendarme, le dos à la fenêtre entre Sivry et Gautier, dégustait son café et sa fine, tout en parlant. Il parlait beaucoup. C'était sûrement un homme supérieur. Il le pensait. Et ses auditeurs aussi. On avait le sentiment avec lui qu'on cessait de jouer au petit soldat, comme ici. Avec lui, c'était du sérieux, ce à propos de quoi il n'était plus question de badiner. Bien sûr, un homme à qui incombaient des responsabilités écrasantes. Mais physiquement taillé pour elles. Il parlait avec un léger ton de condescendance, comme quelqu'un qui se met à la portée des autres. Comme quelqu'un aussi qui tient de système. Qui sait de quoi il retourne. Il avait commencé par quelques conseils tout paternels :

« Vous comprenez, messieurs, qu'ici et là un de vos soldats... je dis : un de vos soldats, parce que je n'imagine pas que vous-mêmes... tire un coup de fusil, et descende un oiseau... à la rigueur un lapin, c'est mauvais pour les cultures... Enfin, vous savez le cas échéant être sourds, c'est entendu... Nous défendons très strictement la chasse, mais dans la pratique... Seulement, le malheur : il y en a toujours qui exagèrent. Vous comprenez, une armée campée sur le pays, si on la laissait faire, qu'est-ce qui resterait du gibier? Passe à la rigueur pour une perdrix! L'idiot, c'est qu'on se met à chasser la grosse bête. Alors, vous comprenez, les propriétaires... Ici, c'est une région de grande propriété... J'ai dans la région des gens très bien, des gens qui comptent, c'est

ce qu'il faut voir, nous avons des chasses des Rothschild, pour ne citer que ceux-là, et puis enfin aussi de vieilles familles françaises... Moi, j'ai à répondre de leurs intérêts... Tenez, l'autre jour, à vingt kilomètres d'ici, des officiers du génie... Ils mettent des pièges et y prennent des chevreuils! Le garde passe, vous voyez l'effet... »

Ces messieurs se regardent entre eux. Le commandant savait-il? Le docteur, un peu inquiet, flairait l'air, craignant l'odeur du gibier. Comme Debove paraissait sur le pas de la porte, il lui fit à la dérobée signe d'enlever une assiette oubliée sur la desserte, où les traces de sauce noire auraient pu être révélatrices... Mais le commandant avait glissé à un autre sujet. Lourmel tournait vers lui une espèce de sourire figé. Peyronnet était extrêmement intéressé. Le capitaine Beausire se frottait le nez. A contre-jour, Watrin ne pouvait pas très bien voir Mestre. Le bois craquait dans la cheminée, et il y avait un reflet de feu sur le gendarme. On n'allumait pas encore, bien qu'à moins de trois heures la lumière de fin d'hiver donnât à toute chose une lueur de déclin, avec ces fenêtres étroites et voilées.

« Toute la sécurité du pays repose sur nous. Melun joue dans cette guerre où nous voilà engagés un rôle décisif. Il faut comprendre que cette guerre n'est pas une guerre comme les autres... »

Beausire, saisi de l'avoir dit lui-même, approuva de la tête, et avança son coude sur la table.

« ... Le front par exemple... Dans les guerres anciennes, c'était tout simple : on voyait où était le front et on peut même dire qu'on le voyait de mieux en mieux, il tendait à devenir continu, rigoureux. Tout le monde pouvait le marquer sur les cartes, le modifier avec le communiqué. Vous êtes presque tous d'âge à avoir fait l'autre guerre, messieurs. Eh bien, est-ce que d'abord dans celle-ci ce n'est pas cela qui vous frappe, l'inintérêt général pour le communiqué? Le communiqué n'a plus de sens. Le front non plus. Il s'est ossifié, le front. La bataille se passe ailleurs. Et voilà le tragique : on ne sait pas où la bataille se passe... Elle est dans l'intérieur des peuples, et rien n'est tout à fait comme il paraît : ceux qui disent vouloir la paix font la guerre, ceux qui disent vouloir la guerre la sabotent... Où en sommes-nous? Le jeu politique est partout. J'ai vu des choses singulières, qui, si on s'y arrêtait, ferait douter des principes élémentaires de la conduite. Pour nous autres, soldats... »

Il s'arrêta un peu, et regarda les officiers. Il savait bien que pour eux un gendarme n'était pas un soldat. Il le leur faisait payer dans cette seconde de silence, il respira profondément et reprit : « Pour nous autres, soldats, il n'y a pas à réfléchir, il n'y a pas à se permettre de douter. C'est cela, l'honneur. Nous exécutons les ordres. Nous appliquons avec une sévérité sans défaillance les mesures dont l'exécution nous est confiée. Le front est où nous sommes. Tout ce qui s'oppose à l'exécution des mesures... tout ce qui s'oppose à l'accomplissement de notre devoir, tout homme, toute chose, est l'ennemi. Et doit être brisé. Sans sensiblerie. Sans considération personnelle. En Seine-et-Marne, j'ai la conscience d'être à un poste dangereux, décisif. On a fait de Melun la plaque tournante des suspects. Tout ce que la France a d'ennemis m'est envoyé. Ceux qui sont pour la prison, c'est encore simple. Mais il y a des unités entières de l'armée... Vous voyez très bien ce que je veux dire. Vous savez par exemple que vous n'oseriez pas, vous officiers français, donner des armes à tous vos hommes, qu'il vous faut détecter... détecter ceux à qui confier ce qu'on vous a donné de fusils... Et pourtant un jour peut venir, où ce sera avec ces hommes-là qu'il vous faudra... que vous aurez à... »

Le reste se perdit dans un geste, avec la main soudain rabaissée en couperet. Beausire traduisit l'inquiétude générale :

« Que voulez-vous dire, mon commandant?

— Ce que je veux dire? Eh bien, qu'est-ce que vous croyez que vous faites ici? ces travaux, ce plan de travaux... qu'est-ce que vous croyez? »

Ils se regardèrent, les uns les autres, gênés de se taire, si bien que Mestre prit sur lui de dire :

« C'est... on nous a dit que c'est la septième ligne de soutien de la ligne Maginot... » Il l'avait dit parce que ne pas le dire eût été suspect, incorrect. Ni lui, ni personne n'y croyait. Il s'était mordu les lèvres pour ne pas dire la ligne Avoine... Le rire bas, profond, du commandant Beauvezer ne les surprenait pas, ils l'attendaient. Mais ils avaient tous la gorge sèche, on allait savoir... Le docteur jouait avec son verre.

« On vous a dit... on vous a dit! Ne me dites pas que vous le croyez. La ligne Maginot est à des centaines de kilomètres. Évidemment en 14, l'ennemi est venu jusqu'ici. Je me suis battu pas loin d'ici, dans les betteraves... Mais aujourd'hui personne ne songe à enfoncer le front de l'adversaire. On mène la guerre autrement. Enfin, Dieu merci, les Allemands ne viendront pas jusqu'ici... ou s'ils venaient, vous pourriez toujours vous aligner avec vos fossés antichars, vos chevaux de frise, et cette malheureuse humanité en haillons que vous appelez vos soldats! Je dis : en haillons... Au moral comme au physique. Pour faire la guerre, il faut des hommes qui y croient. A quoi croient-ils, vos malheureux dégénérés? Pas même à leur Thorez! S'ils y croyaient, voyez-vous... du point de vue national... il faudrait reconsidérer le problème... Dans le pays comme il est, un régiment poméranien qui aurait percé arriverait d'une traite de la frontière à Paris, vous pouvez m'en croire. On n'a pas impunément subi vingt ans de pacifisme officiel. Mais je vous le dis, Hitler se moque de percer la ligne Maginot. Il joue un autre jeu, autrement compliqué, avec les Anglais. Il marchande. A quel prix fera-t-il payer un retournement contre l'est? Tout est là. C'est du poker. Le canon n'est là que pour soutenir le bluff. Les joueurs font enchère sur enchère. Si le sang ne coulait pas du tout, personne n'y croirait. Alors le sang coule... Le danger pour Hitler, il est peut-être à Berlin, peut-être à Munich... En Hollande et en Suisse, la partie est serrée. Tenez, je connais un bonhomme qui est au ministère de l'Armement... La Hollande nous avait promis des machines-outils, dont nous avions besoin... On l'a envoyé voir l'industriel. Cet homme lui a dit : je n'ai pas assez de machines pour vous, mais si vous voulez je peux vous les procurer. Seulement, je vous préviens : je les achète en Allemagne. Mon bonhomme, c'est quelqu'un comme nous, un homme de l'autre guerre. Il est rentré à Paris sans machines. On lui a dit : prenez l'avion, et achetez... Mais ce n'était pas ce que je disais... Moi, je vais vous le dire, ce que vous faites ici. Vous croyez préparer une ligne de soutien du front. Vous n'y êtes pas. Vous êtes ici pour le jour... pour le jour qui viendra... où l'armée de la ligne Maginot marchera sur Paris... pas les Allemands... l'armée... vous comprenez cela, messieurs? Alors tout s'éclaire. Un jour, ils en auront assez. Nous, il faudra défendre le gouvernement de la France. Contre un ennemi pareil... il ne faut pas craindre à appeler les choses par leur nom... devant un ennemi pareil, vos ouvrages, dérisoires devant l'armée allemande, ont une signification et une valeur. Il s'agit de retarder la marche sur Paris de l'armée de la ligne Maginot. Avec cela, que derrière Paris on garde des unités motorisées qui viendraient très rapidement faire le travail de nettoyage... Vous êtes-vous demandé pourquoi par ici il y avait de la cavalerie portée? Non? Alors, vous voyez. Votre bétail humain, évidemment, ne pèserait pas lourd... sans armes, sans moral... mais si vous savez l'encadrer, avec les éléments sûrs que vous pouvez y découvrir... il sera toujours une part du matériel de retardement... Leurs vies ne seront pas de grandes pertes... Le pays ne pleurera pas... »

On ne voyait plus du tout les visages dans cette lumière d'après-midi. Le feu était tombé. Le commandant se reversait de la fine. Le silence était pesant comme les pensées de tous. Le docteur se leva et alluma l'électricité. Watrin dit : « Tout ça peut tout de même changer au printemps...

— Évidemment le printemps ! grommela le gendarme.

— Est-ce que nous serons encore là au printemps ? » soupira Sivry, et brusquement il jeta son verre d'alcool sur les charbons rougis, cela fit une flamme.

« Sale gosse ! de la bonne fine ! » protesta sévèrement Beausire, comme la porte s'ouvrait, et Gautier cria : *Fixe !*

« Messieurs, repos, repos... J'ai appris, Beauvezer, que vous étiez au bataillon... »

Un homme pâle et gris, avec sa moustache irrégulière, le colonel Avoine, celui qui avait donné son nom à la première ligne de défense de Paris...

XXIV

Qu'il se préparait quelque chose dans le régiment, ça crevait les yeux les moins prévenus. Il y avait des conversations entre les officiers, des chuchotements. Tout le monde avait l'air au courant. Excepté Sivry. Celui-là, on n'avait pas à le mettre dans le coup, avec sa tête d'écervelé ! Le lieutenant Gaillard faisait comme s'il ne remarquait rien... mais il était inquiet. Les histoires contre les communistes ne ralentissaient pas. Après l'affaire du métro l'autre jour, et des arrestations à Nice, il venait d'y avoir toute une histoire à Arcueil, pour une imprimerie clandestine, et dans l'Indre-et-Loire chez un épicier espérantiste, et à Clermont-Ferrand... Le dernier truc, paraît-il, était d'expédier *L'Huma* dans *Le Journal officiel*...

Justement Gaillard n'avait pas de lettre d'Yvonne depuis près d'une semaine. Il savait qu'elle travaillait. Elle ne le lui avait pas dit. Mais il le savait. Il s'en était fait terriblement. Peu à peu, l'idée lui en était devenue habituelle. L'histoire de son petit beau-frère avait beaucoup servi à l'y accoutumer. Tout de même, on avait beau dire que ce Jeannot, c'était par hasard qu'il avait un tract chez lui... Alors, toute la famille, quoi ! Lui, Gaillard, au milieu de tout cela, est-ce qu'il allait faire figure de lâche ? Il décida d'aller à La Ferté-Gombaut, lier conversation avec Barbentane.

Il y avait pas mal de temps qu'il se tâtait s'il le ferait ou s'il ne le ferait pas. Mais maintenant que Watrin quittait le régiment, il y avait plus d'avantages que d'inconvénients à s'ouvrir au lieutenant de La Ferté. Sans ça, Gaillard resterait isolé, à la merci des autres. Il n'allait pas plus loin dans son esprit. Mais quand il fut sur la route, il s'avoua qu'il y avait en lui un vague désir d'avoir liaison pas seulement avec Barbentane...

Il faisait beau. La nature était en train de changer. Des bourgeons précoces mettaient aux branches des buissons de petits points tendres, presque blancs. Peut-être était-ce l'approche du printemps qui amenait au cœur de Gaillard des sentiments si nouveaux, une espèce de tranquillité, l'envie de siffler cet air de Chostakovitch que toute la jeunesse avait fait sien, vous savez, dans les *Joyeux Garçons*...

Durand avait vu passer le lieutenant Gaillard. Forcément, de Malemort, il faut traverser le carrefour, juste à côté du bureau de la 1re. Durand avait eu le réflexe du chasseur, il s'était caché derrière une carriole abandonnée sur le bord de la route et il avait longuement guetté le gibier s'éloignant. Le lieutenant Gaillard prenait le chemin de La Ferté. Le lieutenant Gaillard était sur sa liste. Ça se corsait. Il n'avait jamais surpris de rapports entre Gaillard et Barbentane. Bien sûr, si à La Ferté... alors, tôt ou tard Gaillard...

Durand était dans un grand état de surexcitation. Depuis quinze jours. Depuis que le rapport secret lui avait été remis par Serpolet. Le terrible était qu'il ne pouvait pas opérer avec l'aide des officiers, de ce côté-là trop de fuites étaient à craindre. Et par la Sûreté, avec les lenteurs administratives, comme il voulait garder pour lui la gloire du coup, Durand avait perdu un temps incroyable. Enfin, tout était prêt pour le lendemain... et voilà que les choses se corsaient. Gaillard se rendait à La Ferté...

Que faire? Le suivre? Ça risquait de donner l'éveil. Le coup de filet était trop important. Mieux valait les laisser tous s'enfoncer dans l'esprit de sécurité... D'ailleurs, Durand attendait quelqu'un de Meaux... et puis il ne voulait mettre personne dans l'affaire. Bien que ce fût clair, tout le monde savait. Naturellement Meaux avait dû prévenir le colonel. Et Avoine... C'est idiot, ce respect qu'ils ont du commandement militaire! Gautier aussi savait. Il était le Deuxième Bureau, alors. Probablement Müller... Tant pis, si on savait, on savait... mais pas pour quand c'était, tout de même! Cette fois, le Barbentane, je le tiens.

Il s'était avancé au milieu de la route. Il rêvait. Heureusement qu'il avait son métier, cette passion, cette excitation comme une drogue. Ça le pinça au cœur. L'idée de Sylviane. Quand Serpolet lui avait remis le rapport secret, il était au fond du désespoir. Jamais il n'aurait imaginé qu'il tenait tant à cette fille... Mais c'était aussi trop horrible. Vingt ans, et puis crever, crever comme une bête... avec toute cette mystérieuse histoire qu'un de ses collègues lui avait racontée, assez obscurément, ce jeune homme, les tracts communistes trouvés près du cadavre... Il avait fait un saut à Paris pour savoir. On ne lui avait rien dit. Le dossier de l'affaire était plein de contradictions. La justice s'était contentée d'explications bien légères. Classé. Mais, tout de même, si les gens du quartier avaient su qu'elle était son amie, si on avait connu le rôle joué par Durand dans l'arrestation de l'employé de banque, de cette Mireille et de l'Espagnol? Les autopsies ne signifient rien. C'étaient peut-être les communistes qui avaient tué Sylviane. A cause de lui. Ou même de cet imbécile de Lemerle... si Lemerle avait eu la langue trop longue? Durand avait fait une descente chez sa femme : Lemerle travaillait maintenant chez Wisner. Impossible de rien sortir de tout ça. En tout cas, on ne l'avait pas descendu, Lemerle.

Le rapport sur La Ferté avait apporté la diversion. C'est-à-dire que Durand avait trouvé, avec cette affaire à organiser, la justification qui lui permettait de ne plus penser à son chagrin. Même, tout ça, cela se confondait. Il vengeait Sylviane. On n'en finirait donc jamais avec ces agents de Moscou? Il se verrouillait à double tour, le soir, dans sa chambre. Il dormait la fenêtre fermée. Parce qu'il était arrivé à se faire peur à lui-même... vous pensez que si ces gens-là avaient pu supprimer Durand!

Tout d'un coup, le bruit des sabots d'un cheval le fit se retourner. Il eut juste le temps de sauter de côté. C'était le colonel qui faisait sa course matinale. Tiens, il prend aussi la route de La Ferté. Durand eut un petit soupçon : hein? et s'il était dans la conspiration, Avoine? Il ricana. Puis se rappela Sylviane morte. Et retrouva l'expression triste qu'il aimait donner ces derniers temps à son visage.

Quand le colonel le dépassa, Robert Gaillard salua. Avoine fit volte-face à son cheval et revint droit sur le lieutenant. Nom de Dieu. Qu'est-ce que je vais lui dire, comment lui expliquer ce que je fais ici?

Le colonel se pencha de sa selle vers le piéton : « Lieutenant! »

Ça alors pour une déveine... Mais le colonel disait quelque chose qu'il ne comprenait pas : « Excusez-moi, mon colonel... » C'était singulier ce brouillard sur la figure d'Avoine. Il avait les yeux de quelqu'un qui a perdu ses

lunettes. Je ne sais pas pourquoi je pense ça... Il s'exprimait de façon hésitante : « Écoutez. Lieutenant... Je peux avoir confiance en vous ? »

Et puis il sauta à terre.

Il ne posa pas de question au lieutenant Gaillard sur le but de sa promenade. Il le priait, il dit : je vous prie, d'aller trouver le lieutenant Barbentane à La Ferté... pour lui faire une commission... Eh bien !

La commission, c'était un titre de permission signé du colonel. La permission prenait date du jour même. Le colonel insistait pour que Barbentane prît, au plus tard, le train de cinq heures pour Paris. Oui, aujourd'hui même. Aujourd'hui. Il n'était pas seulement désirable qu'il se rendît tout droit à la gare, vous m'entendez ? vous le lui répéterez ? mais il était *préférable*, vous direz que j'ai dit *préférable*, n'est-ce pas ? de ne pas passer au bureau de la compagnie. Ne pas passer par le bureau de la compagnie. Non, ce n'était pas la peine de faire timbrer la permission... vous me comprenez, lieutenant ? Vous voulez bien me tenir l'étrier ?

Quand il fut en selle, Avoine se pencha encore vers le lieutenant. « Je compte sur votre discrétion... et celle de Barbentane... hein ? Personne n'a besoin de savoir que j'ai... que nous nous sommes... »

Eh bien, par exemple ! Longuement Gaillard regarda s'éloigner le cheval et le cavalier.

Voilà. Il a fait la commission. Barbentane était assez surpris. Il est parti tout de suite. Alors, ils n'ont pas eu de conversation. Armand avait imaginé d'aller une station plus loin prendre le train, à cause de Sicaire et de Serpolet, il disait... Gaillard traîna un peu dans La Ferté-Gombaut. C'est drôle, ce pays-là, c'est tellement, tellement la France. On est un pays de pierre usée et grise. A la sortie du patelin, les soldats qui piochaient levèrent la tête pour regarder le lieutenant Gaillard. Qu'est-ce qu'ils ont dans la ciboule, ces gars-là ? N'importe comment, le sous-lieutenant sera au courant du départ de Barbentane. Je ferais mieux peut-être de ne pas trop traîner par ici. Il sifflotait cet air de Chostakovitch.

***

L'échec du coup de main de la Sûreté effondra Durand. On avait mobilisé des forces considérables. Et par un surcroît de précautions, alors qu'on avait prévenu au régiment que l'opération aurait lieu le lundi à l'aube, c'était le dimanche soir, vers dix heures, que La Ferté-Gombaut avait été envahie : dix camions, trente motocyclistes, un inspecteur principal, deux commissaires, et Durand, l'indispensable Durand. On avait fouillé toutes les maisons, les granges, le garage de Mallart bien entendu, les bâtiments de la briqueterie. Interrogé, secoué les gars, menacé... Les soldats, parqués près de la mairie, étaient demeurés en dehors de l'opération, mais on avait perquisitionné les cantonnements. Ils râlaient, d'ailleurs, les soldats. Tirés du sommeil, laissés dans la rue, avec des gardes casqués autour d'eux, et de temps à autre une moto pétaradante qui filait chez le colonel ou à Meaux.

Rien. Rien. On avait bonne mine. Pas l'ombre d'un suspect. En plus, un des inspecteurs avait fait du zèle et si bien battu le nommé Mallart qu'il avait fallu l'enlever. Bon, on le garderait quelque temps pour sauver la face. C'était tout ce qu'on pouvait faire. Mais le comble était que le lieutenant Barbentane fût parti la veille au soir en permission régulière. Pas moyen même de se rabattre sur ce coco-là, chez lequel on aurait toujours pu trouver des tracts... qu'est-ce qu'il s'est fait casser, Durand !

Avec ça, qu'il avait un système idiot, pour s'excuser... Parce que enfin c'était lui qui avait accroché le grelot ? ou non ? Son système était idiot. « Je vous dis

que votre système est idiot, Durand! Vous feriez mieux de chercher autre chose...

— Mais, monsieur l'inspecteur principal, je vous dis ce que j'ai vu, de mes yeux vu, le colonel Avoine qui se rendait à cheval à La Ferté-Gombaut! » Idiot. Pourtant pour expliquer qu'on ait été prévenu, que Barbentane ait été prévenu...

Non. On n'avait trouvé ni Duclos, ni Thorez à La Ferté-Gombaut. On foutait le camp à l'aube dans les camions, fourbus, mécontents. En arrivant à Meaux, il n'y avait qu'à la gare qu'on pouvait trouver du jus bien chaud et de la gnôle. Il tombait une espèce de bruine. Les journaux de Paris venaient d'arriver, encore humides et gras d'encre aux doigts : ils annonçaient l'ouverture des négociations entre la Finlande et les Soviets, à Moscou...

« Qu'est-ce que ça signifie? » s'exclama l'inspecteur principal. Et l'un des commissaires dit : « La paix, probable... »

Le jus était infect, et la gnôle, c'était de l'alcool à brûler.

⁂

Quand on a su que le colonel était limogé, l'opinion s'est divisée. Naturellement Mestre, qui craignait que Müller lui succédât, s'engueula formidablement à la popote avec Gautier, sarcastique. Au café, le capitaine Beausire appela dans la pièce voisine le lieutenant du Deuxième Bureau.

« Alors, entre nous... parce que avec cette grosse brute de Mestre on ne peut plus s'entendre... qu'est-ce vous croyez que c'est, Gautier? C'est le génie qui l'a fait sauter?

— Ou Müller... qui ne rêve qu'à ça... il fait rapport sur rapport, et vous savez qu'il a des accointances rue Saint-Dominique. Ou le scandale des types de la classe onze, dont *Le Populaire* a parlé, probablement à cause du nommé Lombard qui est en cheville avec eux... Ou le médecin-chef... qui a pris les devants lors de l'incendie de la prison... Ou la Sûreté, à cause du dossier Barbentane... ou le raid motorisé de l'autre jour... ou le commandant-cuisinier qui a eu sa peau... Les raisons ne manquent pas! A propos, Durand aussi nous quitte... Encore un qui n'a pas réussi! Il fait une de ces gueules...

— En attendant, vous savez que des officiers du génie sont venus reconnaître les locaux, ce matin? Ils prendraient en main tous les travaux de la région. J'ai parlé avec un capitaine... un homme sorti de Polytechnique... Ils vont commencer par faire combler les tranchées que nous avons creusées autour du village... tout le travail de l'hiver...

— Eh bien, c'est gai... J'aimerais autant qu'on nous déplace, alors, pour que les hommes ne voient pas ça!

— Oh, dit Beausire, ils en verront encore d'autres! Tenez, c'est comme cette aventure avec la Finlande! Hier encore, j'ai reçu une circulaire pour demander des volontaires. Lundi, au Conseil des ministres, ils discutaient de l'aide à leur apporter. La lutte à outrance est la seule solution compatible avec l'honneur et les intérêts finlandais, disait notre ambassadeur. On interpellait à la Chambre, et c'était pour s'entendre assurer que la Finlande n'accepterait pas une paix dictée... Vous savez que le corps expéditionnaire était prêt, à Dunkerque et Boulogne... et déjà les officiers généraux avaient gagné Londres... Ah, nous aura-t-on assez menti! Trois mois, tous les jours, une division russe écrasée, ils mangeaient leurs chevaux gelés, et les morts par cent mille, et les Soviets qui reculent... Nous marchions. Trop heureux. On nous a eus. Jusqu'au trognon. Puis en trois coups de cuiller à pot, plus de Finlandais. Plus de ligne Mannerheim. Paasikivi à Moscou. Qui demande grâce. Qui dit merci. Après ça, croyez un seul mot de ce qu'il y a dans nos

journaux! Ce spectacle-là, c'est pis, dans le même genre, que de voir reboucher les tranchées qu'on a faites, non?

— Je ne sais pas, dit Gautier. En attendant, les Finlandais ont conclu la paix. Les Russes gagnent. Mais ils ont la paix. Tandis que nos bonshommes... ils vont simplement voir qu'on se fout d'eux! Ils préféreraient probablement être battus, mais rentrer chez eux. Vous savez qu'Avoine nous fait ses adieux au bataillon?

— Première nouvelle. Pourquoi pas chez lui?

— Je crois qu'il a peur que son successeur s'amène avant qu'il ait fini... Vous savez, il a une mine de papier mâché, le pauvre vieux!

— Si tôt? Mais dites donc, alors c'est vraiment un limogeage, il n'y a pas de doute... Bon, mais qui a-t-il convoqué au bataillon?

— Tous les officiers et sous-officiers du régiment. A trois heures...

— Il n'y a pas de salle assez grande ici... il faudra faire ça dans la cour, voilà tout. Heureusement qu'il ne pleut pas!

— Non, même l'air est doux, malgré le ciel gris... »

Pour une bizarre assemblée! La masse des sous-offs tenait le fond, et le premier rang du cercle était formé par les officiers. Cela murmurait assez gaiement. On avait beau faire chut! Le colonel s'était mis d'abord sur la deuxième marche du perron. Derrière les hautes fenêtres, on apercevait les gens du bureau, curieux. Beausire était à côté d'Avoine, avec le capitaine de Balpêtré, et un nouveau capitaine de chez Müller, un socialiste à moustache grise arrivé la veille. Müller n'était pas venu. Peut-être qu'on ne l'avait pas convoqué. Peut-être qu'il était à Paris...

On entendait au loin un clairon qui s'exerçait à la sonnerie *Au drapeau!* Le temps était mou. Au dernier rang des sous-offs, il y avait Sicaire et Serpolet. Ça faisait drôlement adieux de Fontainebleau. Beausire voulait dire quelques mots d'introduction, parce qu'il avait pitié du vieux, dont les mains tremblaient, dont on voyait ballotter les joues. Avoine ne se laissa pas faire, il leva la main, quelqu'un cria : Silence! et la rumeur mourut de l'escalier de pierre au dernier caporal-chef. On n'avait jamais entendu le colonel prononcer un discours. Il prononçait un discours. Sa mise à la retraite lui avait été signifiée la veille au soir. Il avait dû passer la nuit à le composer. Il avait même des notes à la main. C'était le plus pitoyable, le mouvement de ces feuilles... On regardait instinctivement les arbres tout autour, le haut cèdre dont le feuillage noir ne bougeait pas. Il n'y avait pas de vent.

« Officiers, sous-officiers... »

D'abord cela commençait vraiment comme un discours. Le colonel rappelait les conditions dans lesquelles la France avait dû faire appel à ses enfants. A tous ses enfants. Sans se préoccuper de ce qui avait pu les diviser. L'exemple de cette mobilisation parfaite. Le haut exemple de cette mobilisation...

L'orateur parla du président du Conseil. La voix si émouvante de M. le président du Conseil... Il rappelait la formation du régiment à Coulommiers, les stades de sa formation, le rude labeur entrepris... la transformation dans le creuset de la discipline d'hommes venus de tous les horizons... la création d'un régiment, de l'esprit de ce régiment...

Gautier, qui se trouvait à côté de Lourmel, lui souffla dans l'oreille : « Non, mais on croirait vraiment... » Tout le monde se regardait, et puis on regardait le colonel. Il était clair qu'il y croyait. Il avait haussé le ton, et pendant un petit moment la tristesse chez lui avait fait place à l'orgueil :

« Officiers, sous-officiers, quoi que demain vous réserve! n'oubliez jamais que dans cet automne et cet hiver, à nos cantonnements, dans nos travaux,

c'est une tradition qui est née, la tradition de ce beau régiment que j'ai eu l'honneur de commander, et que, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, tous, vous m'entendez bien ! tous, vous m'avez aidé à créer. C'est notre œuvre, messieurs, la vôtre et la mienne ! Il n'y avait rien que des hommes sans lien, sans éducation commune, sans vêtements même qui pussent leur donner ce sentiment vivace que suscite l'uniforme, cet esprit de corps que des unités se transmettent à travers les générations et les années comme le bien le plus précieux d'une armée... Rien, messieurs, que votre bonne volonté et ce fond foncièrement honnête qu'il y a dans le cœur des Français les plus humbles... Et ce sera notre orgueil que cela ait véritablement suffi... suffi... suffi... »

Il y eut une sorte de bruit léger à cause du silence où le mot mourait... suffi... et l'on vit sur le visage ridé de grosses larmes. Les plus jeunes avaient une forte envie de rigoler. Sauf Sivry, par hasard, tout décontenancé.

Avoine cherchait vainement le feuillet suivant. Il ne les avait pas mis dans l'ordre. Il se rendit compte qu'il ne le trouverait pas, il renonça à ce soutien. Il promena son regard brouillé sur l'auditoire, et avec une grande dignité il essuya ses larmes du revers de ses papiers, sans plus prétendre. Et se mit à parler, comme ça venait, en improvisant :

« J'ai servi mon pays pendant près de cinquante années, un peu partout dans le monde, et s'il m'a appelé à fonder ce régiment-ci, et non pas un autre, c'est sans doute que telle était ma destinée, que tel était mon devoir. Vous voyez, messieurs, un homme au bout de sa carrière et de sa vie, car il n'est rien qui ne finisse un jour... qu'est-ce que je disais ! Ah oui... et si sur mon visage apparaissent des traces de cette faiblesse humaine qu'un chef ne doit jamais montrer, je vous prie de considérer qu'elles n'apparaissent que maintenant que ma tâche est terminée, et que vous avez moins devant vous votre colonel qui vous parle, qu'un frère aîné qui a donné sa force et sa vie à notre patrie commune, et qui a bien le droit en partant de laisser voir... de laisser voir qu'il avait un cœur... »

On toussait un peu. On ne savait plus trop comment se mettre. La plupart désapprouvaient. Qu'est-ce que c'est que ce théâtre ? Même ceux qui avaient le moins l'esprit militaire, tout de même, trouvaient que le visage du commandement doit demeurer le visage du commandement...

« Le soldat, disait Avoine, est un homme qui ne discute pas ce qu'on lui demande de faire... un homme qui ne laisse jamais monter à ses lèvres le murmure de ses pensées personnelles... Et un jour vient où ce qu'on exige de lui, c'est qu'il s'en aille... Alors, il s'en va... Voilà... »

Sous la moustache, on vit les lèvres se faire molles. La bouche ouverte, comme un ovale de caoutchouc qui se déforme. Le regard circulaire de l'orateur hésita, s'arrêta sur Sivry, pour retomber sur le caporal Pilon. En plein désarroi. Il avait l'air de chercher quelqu'un qu'il ne trouvait pas, qui n'était pas là... Barbentane peut-être... ou simplement Gaillard... On s'attendait que le discours repartît, que le silence ouvrît un autre chapitre, avec la péroraison sonore, le développement des phrases, et puis le vieil homme répéta seulement : « ... voilà... », et brusquement porta ses deux mains déformées par l'âge devant son visage ridé, et on les vit descendre du front vers le bas des joues, de part et d'autre, les doigts serrés, écrasant d'indivisibles larmes, et le nez entre les deux bords des mains passait serré, rouge et ridicule, et la lèvre inférieure s'abaissa comme si elle portait tout le poids d'un sanglot.

Alors Avoine, la tête en avant, fonça, droit devant lui, sur les gens qui s'écartèrent, stupéfaits, et tout le monde regarda s'enfuir le colonel par l'allée de cailloux vers la grille... jusqu'à ce qu'il ait disparu, courant. Ah bien...

« Je n'avais jamais remarqué qu'il était si petit de taille... », dit le capitaine

Mestre, et il hocha la tête. « Vous croyez que c'est Müller, alors? Ou on touche un nouveau colon? » Beausire fit un geste évasif.

Le capitaine de Balpêtré appelait son chauffeur. Il avait invité à dîner à Malemort le capitaine du génie. « Vous venez, Lourmel? » Déjà le bruit courait qu'un nouveau colonel était arrivé dans le village : « Il faudrait voir », dit Beausire. Gautier se précipitait. Le médecin-chef l'accompagna. « Vous savez le plus curieux..., dit le toubib. Moi, il me parlait, Avoine, vous comprenez... les rapports d'un médecin-chef avec un colonel, ce n'est pas tout à fait les mêmes que ceux de leurs grades respectifs... le plus curieux... il était persuadé, Avoine, que les chars allemands arriveraient jusqu'ici, et que les travaux qu'il commandait étaient de première importance...

— Oui, oui... il a raconté ça un peu à tout le monde...

— Oui et non, Gautier, oui et non... On se moquait parce que, quand il disait qu'à l'arrivée des chars, il se planquerait dans les tranchées et les abris, pour reprendre derrière eux la bagarre... tout le monde se disait, il se croit à la tête d'une unité combattante! Mais à moi, il m'a expliqué son point de vue... Il dit qu'on n'arrêtera pas les chars allemands... mais que derrière eux, des hommes comme les nôtres, justement avec ce recrutement un peu... embarrassant, disons... des hommes comme les nôtres sont tout indiqués pour faire à l'arrière de l'ennemi, des groupes de diversion et de sabotage... qui, selon lui, sont la forme future des combats... Ce n'est pas étrange? Et je vous dirais plus... cette, disons, faiblesse, qu'il avait pour Barbentane? vous savez ce que c'est? Il me l'a dit : il voyait en lui le type d'officier qui est capable de diriger ce genre de combats... Tenez, même, je ne voudrais pas vous vexer, mais il m'a dit : ce n'est toujours pas le lieutenant Gautier, par exemple, qui entreprendrait ce travail-là...

— Qu'est-ce qu'il en sait? dit Gautier. Ce vieil imbécile... »

Quatrième Partie

(Mars-mai 1940)

I

C'était au début janvier que le médecin-lieutenant Blaze avait quitté le dépôt de Carcassonne d'où il avait été dirigé dans le Vaucluse, à Plan-d'Orgon. Il y avait là une formation sanitaire en réserve, un petit groupe d'infirmiers et une dizaine de médecins, qui n'avaient rien à faire, qu'à se distraire chez les civils. Pas même les éléments d'une équipe de football. Le mistral avec ça, et d'incroyables chinoiseries sur les routes, la gendarmerie, quand Blaze poussait un peu loin avec sa moto, conservée en dépit de tous les règlements. Le médecin-chef, un trois-galons de carrière, était tout le temps en Avignon : il intriguait, disait-il, pour qu'on fût rattaché à une armée active, assez comme ça d'être en position B ! Quand les combats commenceront, il s'agit de ne pas les rater. Blaze, à qui l'inaction pesait, et qui regrettait la petite amie qu'il avait dans l'Aude, était bien de cet avis. Mais le Dr Bourrat, dont on murmurait qu'il était socialiste, un grand type lent, avec des bras de gorille et un poil noir d'Auvergnat, n'avait aucun goût pour la bagarre, et il disait du capitaine Dasvin de Cessac, le médecin-chef, que s'il voulait faire carrière il y avait le Maroc. L'opinion de ces messieurs faisait chorus contre lui : on ne pouvait guère les accuser de vouloir en découdre, si ce n'était au catgut. Mais Sorbin qui avait l'air d'un Chinois et dans le civil pratiquait à Nice, ou le gros Fenestre, un Languedocien d'adoption, étaient dans l'ensemble plutôt bellicistes... Il faut dire que, comme divertissements, Plan-d'Orgon, c'était bien maigre. Tout le monde n'avait pas une vie de famille aussi active que le Dr Debas, qui passait son temps à faire sa correspondance et attendre le facteur.

Tout arrive. Juste comme Blaze avait trouvé, chez des fermiers, du côté de Cavaillon, une jeune femme, une cousine à eux, de Marseille, qui s'ennuyait bien autant que les toubibs... C'était en février. On était envoyé à la caserne Mortier, à Paris, qui servait de creuset au service de santé pour les affectations. Le médecin-chef qui portait la version la plus pâle du kaki réglementaire, tissu anglais, malgré ses opinions peu favorables à John Bull, comme il disait, ne décanillait plus des hautes sphères. Dasvin de Cessac ressemblait au jeune premier-fils de famille dans les films de La Nouvelle-Orléans, un brun gentiment tourné, même petite moustache noire romantique, même mollesse, même photogénie du sourire, il se rasait les mains. Il avait pour les états-majors le respect agité qu'ont les sous-préfets avec les parlementaires. Pour l'instant, il faisait le siège en règle du médecin-général commandant le service de santé, sur lequel en popote il était intarissable : un

éléphant, on ne sait si c'est la graisse autour des yeux ou s'il dort vraiment. Quand Bourrat râlait (« L'imbécile il va nous faire envoyer au front! »), Fenestre et Sorbin rigolaient; et Fenestre disait que c'était toujours comme ça, Arvernes ou Bourguignons, ils n'avaient pas besoin d'être socialistes : à toutes les guerres ils avaient tiré dans les pattes des combattants, et négocié la paix en sous-main. « Et Vercingétorix! » protestait leur tête de Turc. Pauvre Bourrat! Le vrai était qu'à trente-trois ans il souffrait abominablement du foie, et ne voulait rien en laisser paraître. Après le repas, il lui fallait s'étendre, et les gens s'ingéniaient à l'en empêcher.

Blaze profitait de Paris. Oh, pas pour la clientèle! D'abord il y avait là sa mère, qu'il adorait, si jeune à soixante ans. Puis le « petit docteur », comme on l'y appelait, avait retrouvé ce monde où il faisait figure d'enfant terrible malgré ses quarante ans sonnés, et qui n'était pas le sien, mais où la médecine et les femmes lui tenaient lieu d'alibi. On l'y accueillait bien, parce qu'il était physiquement si net, fait comme une balle, le sport conserve, et des dents éblouissantes. Le petit docteur avait un fils de seize ans, un fils parthénogénétique, disait-il, car il ne parlait jamais de sa femme disparue il y avait belle lurette. Ce fils, élevé par la mère du docteur, était à Carnot, dans la classe de Thierry de Sivry, et son père avait pour lui un orgueil de grand frère. Pourvu qu'il ne se mette pas dans la tête de faire sa médecine, celui-là! Quand on peut être coureur sur Bugatti, champion de crawl, inter de rugby, hockeyeur sur glace, tout plutôt que morticole! Lorsqu'il disait, chez Louise Heckert ou chez le prince R..., qu'il cachait son fils, parce que les femmes ne voudraient plus du père si elles le voyaient... on riait sans y croire. Cette tête de gosse! Oui, disait Rita Landor, mais tâtez moi ces biceps! et le petit docteur a des cuisses, c'est à faire peur... Blaze, montrez vos cuisses! Au fait, où était-elle, ces jours-ci, cette Rita? Envolée? Un contrat au diable. Il y a des gens pour qui la guerre semble n'avoir rien changé. Ils sont sur la côte, ou bien le drame pour eux c'est que son amant a quitté leur femme. Je ne sais pas si c'est une idée, mais Marie-Adèle de Bréa, qui ne pouvait pas le sentir, s'est mise à faire la cour au petit docteur. Son mari était avec lui à Carcassonne : il a aussi changé d'affectation récemment. Elle peut toujours courir, Blaze est difficile, il les prend jeunes, et surtout minces. Il est assez mystérieux, et il mène plusieurs intrigues à la fois... Blaze enfin rapportait à la caserne Mortier toute sorte de bruits politiques et militaires; on le savait ami de celle qu'on appelait la Pompadour du régime, il connaissait des députés... Bien que maurrassien, Dasvin de Cessac le ménageait, le chouchoutait même. S'il avait pu faire dire un mot au ministre... Parce que si on devait nous rattacher à une unité de cloches... C'était par Blaze qu'on avait appris que le roi des Belges refusait de laisser passer les armées alliées sur son territoire, pour occuper la position couvrant notre frontière, suivant le plan Gamelin. Sur ce plan, le général Georges n'était pas d'accord avec le général commandant en chef. Et même ils avaient eu des mots au téléphone, sur des questions d'honneur. C'était qu'on commençait à s'énerver de ne pas trouver la prise de l'adversaire. La doctrine en haut lieu était que Hitler ferait un jour ou l'autre un faux pas, en sortant de la défensive, seulement alors les Belges devraient se décider... A ce qu'une amie à lui avait raconté à Blaze, l'étonnant était bien que l'alerte de janvier, en fait, avait été donnée par l'État-Major belge. Une histoire abracadabrante : un avion allemand atterrissant par erreur en Belgique, les aviateurs surpris à brûler des papiers... et puis, vlan! c'étaient les plans de Hitler pour l'invasion de la Belgique dans les jours qui suivaient... Alors on avait mis sur pied le dispositif de couverture... là-dessus le roi des Belges ne voulait plus nous laisser passer...

Tout d'un coup, ç'avait été le grand branle-bas. Le médecin-chef appelé aux Invalides, revenant plein de mystères, important, il avait même du rose aux joues, lui si pâle... Il fallait compléter l'effectif, rien que des jeunes, des types au poil, des gaillards. Oui, on est affecté. Mais chut. Tout ce qu'il y a de secret. Et là-dessus, il souffla le secret à Fenestre, puis à Bourrat qui en eut une crise et s'alita, puis à Sorbin qu'on voyait se frotter les mains dans les cours de la caserne et rire tout seul. Debas lui-même en interrompit une lettre à sa femme pour rêver. Les lunettes relevées sur son gros front globuleux, son regard de myope perdu. Bon, mais c'est Hippolyte Ducos qui dit au Dr Blaze comme il le rencontrait chez la comtesse : « Ah, docteur... vous êtes de cette division légère mécanique qu'on forme en grand secret! », ce qui fait que, le tenant du sous-secrétaire d'État de Daladier, Blaze vexa très fort Dasvin de Cessac quand l'autre vint lui annoncer la nouvelle avec des clins d'œil. En fait, bien que ce fût vraiment un secret, sur la fin de l'hiver quarante on s'ennuyait si fort que les secrets valsaient. Au vrai, ce genre d'unité nouvelle devait jouer un rôle décisif dans les prochains combats. Il ne fallait pas qu'on en sût même l'existence. Les médecins là-dedans venaient un peu comme le persil dans les trous de nez, mais enfin, même pour le Groupe sanitaire divisionnaire, il s'agissait de créer l'esprit de corps. La DLM serait formée de troupes d'élite... La crème pour les cadres, des régiments sélectionnés, du beau cheptel... Tout mécanisé. Pas un mot, surtout!

C'est dans une hâte fébrile qu'on allait à la pêche parmi le personnel, hommes et officiers, qui se trouvaient parqués dans les locaux de Mortier, pour compléter l'effectif sanitaire du groupe Dasvin de Cessac. On jonglait avec les livrets matricules, on épluchait les notes de service, le médecin-chef faisait défiler des bonshommes, interrogeait des médecins auxiliaires en panne on ne sait pourquoi dans ce dépôt; de temps en temps, il exultait comme un enfant : oh çà, dites donc, Blaze mon cher, j'ai trouvé chez les étudiants en médecine trois types pas mal du tout, et un potard vous m'en direz des nouvelles! Peu à peu, la fièvre les prit tous : on disait que les unités, des dragons et des cuirassiers, étaient à Saint-Germain-en-Laye pour une part, pour une part à Marly-le-roi. Les officiers là-dedans, c'est tout Cadre noir de Saumur, ils allaient faire mouvement d'une minute à l'autre; et Dasvin de Cessac avait été convoqué chez le colonel Gréville, qui faisait fonction de divisionnaire, on rajeunit le commandement. Dans l'infâme local où on bouffait, près de la caserne, la présence était exigée maintenant à midi par le médecin-chef. Le soir, à votre guise : ce sont vos derniers jours de Paname! Là, on étalait des paperasses, le lieutenant d'administration, le dentiste, les pharmaciens, on discutait mille détails. L'organisation du centre chirurgical revenait à Fenestre, naturellement. Il avait assez l'air d'un boucher jovial avec sa calvitie sur le dessus, son nez rose, et des bouclettes cendrées sur les oreilles, on le voyait assez le tablier pendant et le ventre par-dessus qui déborde. Il y avait des disputes à propos d'un médecin-lieutenant que Fenestre aurait bien pris, c'était professionnellement un type très bien. Mais roumain. Pas de métèque! avait dit Dasvin de Cessac, les Moldo-Valaques aux chiottes! C'était sans réplique, Fenestre trouvait ça bébête. Sorbin aurait employé un autre mot. L'essentiel des disputes était l'insigne qu'on allait faire broder ou fabriquer en métal, ou les deux à la fois, pour le groupe. Le colonel Gréville avait déjà choisi les armes de la division : il faudrait les reprendre, et mettre seulement la mention GSD... Groupe sanitaire divisionnaire... On avait déniché parmi les infirmiers un dessinateur. Seulement, il n'avait pas de goût, et les teintes qu'il employait aux crayons de couleur, c'était à hurler... D'ailleurs, les exécutants pressentis, dans le Marais, demandaient pour broder les insignes un

temps hors de rapport avec les nécessités de la guerre motorisée; en métal on les aurait bronze ou argent noirci, pas d'autre choix! Il fallait renoncer à les faire émailler pour les fabriquer à un prix accessible aux hommes, vingt-cinq, trente francs... brodé, ça atteignait cent balles! On ferait l'un et l'autre, ça nous suivra : parce qu'on va d'abord à l'exercice, les cavaliers n'ont encore jamais vu de chars, vous imaginez... De toute façon, c'est compris, dans le groupe, nous ne prenons que des volontaires. Comment, que des volontaires? messieurs, je ne suppose pas que vous songiez à nier que vous êtes des volontaires pour les combats de printemps? Heu, heu... Regardez la tête de Bourrat, mon capitaine! Bourrat est comme il est, on ne peut pas lui changer sa tête, et son air sombre, après tout, c'est le sang des Maures au temps de Charles Martel. C'est entendu. Tous volontaires. Nous formons un corps d'élite, on nous agglomère à un corps d'élite. Tous volontaires.

On était donc tous volontaires. Jean de Moncey par exemple, affecté comme infirmier au 2e peloton, il n'y en avait que deux, de trente types chacun. Le deuxième, c'était le pharmacien auxiliaire Parturier qui le commandait, sous la responsabilité du médecin-lieutenant Blaze. Dasvin de Cessac disait de Parturier que c'était un jeune chien, même que c'était pour ça qu'il l'avait pris dans le groupe. Pour ses vingt-sept ans, le potard avait l'air d'avoir l'âge de Moncey. Un grand, tout en ressort, mince, les cheveux en brosse, blond pâle, comme la peau, les yeux dont on ne voyait qu'ils étaient bleus que cessant d'être rieurs, c'est-à-dire rarement, les traits assez anguleux, des lèvres décolorées et les dents un peu de travers. Il avait tout de suite été très sympathique à tout le monde, à Blaze, au médecin-chef, à ce Chinois de Sorbin et même à l'Arverne national, bien que celui-ci eût élevé d'abord des objections à ce qu'on prît le gamin en popote avec les officiers et se fût révélé soudain taquin, lui mettant une chaise cassée pour qu'il s'effondrât, se rasseyant après le toast porté à la DLM; ou même une fois il lui glissa du poil à gratter dans la serviette. Pour montrer qu'on avait l'esprit de corps, être à la hauteur des cuirs et des dragons, on chantait au dessert le répertoire des salles de garde, Fenestre y excellait. La chanson des morpions était devenue l'indicatif du GSD fin février, dans la plaine de Sissonne, où on était cantonné, et où tout le service en campagne s'inculquait aux bonshommes, mi-étudiants, mi-cultivateurs, qui formaient l'effectif du groupe. Chez Parturier, il n'y avait guère que des étudiants, et ils narguaient un peu la lourdeur de l'autre peloton, avec ses culs-terreux, confié au médecin auxiliaire Prémont. Les hommes de l'administration, les secrétaires, les cuisiniers, formaient une secte à part. On venait de toucher l'équipe des conducteurs avec les camions qui portaient le matériel, des cinq tonnes et des dix tonnes. Çà, c'était un tout autre recrutement. Des ouvriers la plupart. Ils étaient cantonnés à la sortie du pays et dépendaient d'un officier en détachement, le lieutenant Tresse, un rondouillard obséquieux qui n'était pas du tout du niveau de ces messieurs. Il ne fréquentait guère hors du service que le lieutenant d'administration Gourdin, qui était sec comme une trique, et ne lâchait pas la badine pour affirmer son appartenance à un corps de cavalerie.

Au début de mars, on n'avait pas encore vu les chars. Les exercices qu'on faisait avec les gosses, histoire de leur donner les rudiments de la manœuvre de la brouette, du chargement des camions, du maniement du brancard, et l'endurance au masque à gaz, tout ça répondait surtout à l'expérience des anciens combattants de l'autre guerre, Sorbin, Fenestre, qui avaient des idées très arrêtées sur un tas de sujets : où placer le poste de secours, comment empaqueter les blessés dans les voitures et cætera. On n'avait encore que deux voitures-ambulances, du même vieux modèle périmé avec lequel on avait fait

l'instruction à Mortier. C'est dur à charger, ces trucs-là : il y a deux rangs superposés de brancards qu'on enfile dans les boucles de bretelles et, celui du haut, il n'est pas commode à suspendre, quand on a un blessé dessus, qu'il faut faire la manœuvre à bout de bras. Ce que l'intéressé déguste, encore une autre affaire ! On devait toucher un groupe de sanitaires, Blaze qui connaissait le matériel de l'armée, disait : « Pourvu qu'on nous refile des petites Renault ! » Il paraît que c'est une merveille. En attendant, tout ça meublait le temps, avec l'entretien des cantonnements, la corvée de feuillées. Si des infirmiers et des brancardiers ont des feuillées mal tenues, alors c'est la fin des haricots ! Parturier, mon vieux, il faut y avoir la main... c'est le cas de le dire ! et ne pas craindre de donner l'exemple. Vous avez du chlore ? Ça, mon cher, faut embêter l'officier d'administration, il n'a qu'à vous en procurer, c'est son rôle.

Parturier est le fils d'un archiviste du Maine-et-Loire. Au lycée d'Angers, ses camarades l'appelaient « Papyrus ». Il a souffert toute son enfance de la profession de son père quand ses camarades avaient des parents fermiers, ou militaires, ou simplement médecins, banquiers... Il s'est brisé le corps à tous les exercices, pour ne pas devenir gratte-papier, puis on a fait de lui un élève en pharmacie, il était sur le point de s'établir quand la guerre est arrivée... c'est-à-dire qu'il venait de faire son service, après le sursis des études, en trente-huit, au moment de l'alerte de Munich, on l'avait rappelé et on ne l'avait plus lâché. Il disait : je suis fiancé, et ce n'était pas tout à fait vrai. Amoureux de sa cousine, il ne lui en avait encore rien dit. Il avait de la religion, une religion romanesque, il se serait fait casser la gueule pour la Vierge Marie, il aurait aimé se battre en duel avec celui qui aurait osé mal parler de sainte Thérèse de Lisieux, il portait une chaîne d'or avec un Saint-Christophe, et l'astiquait comme un sou neuf. Tout de suite, il avait repéré parmi ses gamins un type de deuxième année, Alain Morlières, en qui la marque du scout n'était pas effacée, et il le chargeait de toutes les corvées, en lui tirant les oreilles, sûr de lui faire plaisir. Morlières était le seul de ses camarades, au milieu de cette chambrée de garçons d'un à trois ans ses aînés, Cange, Jonette, Groppart, Bellet, Belzonce, Pellico, Mauconseil, Della Rosa, Mohr, Dupaty, Worms, Filloux, j'en passe et je m'y perds... Morlières était le seul avec lequel Jean de Moncey se sentît de plain-pied : même formation, la famille d'Alain un peu plus fortunée que la sienne, le Morlières qui était à la Chambre, c'était son oncle. Ils avaient très vite vu l'un chez l'autre le même goût d'une certaine propreté, le plaisir à rendre service, une espèce de générosité de l'effort, qui ne leur coûtait guère, parce que tous les deux ils étaient bâtis solides, bien qu'Alain eût une tendance à s'essouffler, et alors les gouttes de sueur lui perlaient sur le nez, c'était marrant.

On avait deux ou trois fois changé de cantonnement. Toujours le même genre de petites turnes abandonnées. C'est extraordinaire, il en pleut dans la campagne française, de ces maisons de trois pièces, avec un appentis à côté, que les gens désertent, qui servent à empiler les instruments, à mettre les débarras, ou du fourrage, ou rien, les portes se disloquent au vent, aux fenêtres quand il y en a des cartons bouchent les trous des vitres cassées... On se planquait là, avec la litière de paille, allez, un, deux, trois, quatre à la file : tu piges, ce Cange, s'il fait des manières avec son sac de couchage ! Bon, alors Parturier passait l'inspection : vous êtes rien flemmards, les enfants, vous ne sentez pas l'air qui souffle par ce trou-là ? Qui va me le boucher ? Un peu de paille et des vieux journaux, c'est pas la mer à boire ! Naturellement, Moncey et Morlières, toujours les mêmes... Comme s'il faut balayer, et ce type de corvée s'est encore barré. Le grand sport était de coller sur les murs de ces

piaules improbables des papiers peints à fleurs, ceux qu'on pouvait avoir au rabais, au chef-lieu de canton voisin, des chutes. Et Parturier se fendait pour payer ça à ses gosses, parce que ça faisait plus propre, et puis même un peu drôle... Alors, on voyait Alain et Jean, déjà très experts à cet exercice, qui s'ingéniaient à masquer sur les cloisons les traces des occupants précédents, toute la saleté de la vie pauvre dont il restait les taches, les rousseurs, les déchirures... C'est un art de coller le papier, tenez, que je vous explique : vous préparez les bandes par terre... Oh ! disait Jonette à Groppart, tu viens ? on se trisse, il nous la fait à la colle de pâte, le Parturier !

Une sale caboche, ce Jonette-là. Puis il avait quelque chose qui ressemblait à Mercereau. Un même faux air de solidité qui ne résiste pas à la première bourrade. D'ailleurs il lisait *Gringoire*, et c'était toujours lui qui jetait la politique dans la carrée. Alors, ça criaillait, bien qu'entre les étudiants, ce fût affaire de nuances, tous assez conservateurs, un ou deux d'*AF*, Pellico, et le grand braque, là, Dupaty. Quand ça commençait, les deux seuls péquenots du peloton, un petit noiraud et un grand roux, sortaient leur tabac, roulaient une cigarette, et allaient voir dehors si le temps était propice pour les betteraves. Jean et Alain les imitaient volontiers. Morlières exécrait la politique, et Jean, depuis l'affaire qu'il avait eue après la mort de Sylviane, craignait toujours de passer pour communiste, il ne savait pas trop ce qui était noté sur ses papiers militaires, il se disait : ce serait trop bête... D'autre part, s'il s'était mêlé à la conversation, il aurait facilement dit des bêtises.

Bien que sous-off, Parturier s'arrangeait, après six heures quand on avait quartier libre, pour les emmener tous les deux, ses mousquetaires comme il les appelait, faire une bonne promenade à pinces, six, huit kilomètres avant le dîner du médecin-chef, qui était à sept heures et demie pétantes. Parce que les hommes, eux, bouffaient à cinq heures. Histoire de se dérouiller, puis ça complétait l'entraînement. Ils étaient grands tous les trois. Moncey le plus jeune et le plus lourd. Morlières qui ne pouvait pas s'empêcher de faire le cabri. Et le potard qui avait l'air d'un lévrier, jusqu'à sa façon de prendre son allonge. Il les faisait marcher à belle cadence. Ils revenaient que c'était déjà la nuit ; et quand alors le ciel était découvert, parce que même la pluie ne les dérangeait pas, elle les faisait rire, on aurait cru que les gouttes ne les mouillaient pas, qu'ils jouaient avec... quand, je disais, le ciel était découvert, ils tournaient leurs visages vers les étoiles, faut pas les compter, ça donne des verrues ! mais ça leur faisait battre le cœur qu'il y en eût tant, et qu'ils fussent trois là, ensemble, à trouver ça enivrant. Ils parlaient de tout comme des gosses, et bien sûr de la guerre, mais c'était encore jouer aux Mohicans. Morlières disait que, quand on entrerait en Allemagne, faudrait tâcher à voir de bien se conduire : il avait été en Palatinat, une fois, eh bien là-bas, les gens, ils n'ont pas oublié les exactions des armées de Louis XIV, alors... Parturier disait *les Boches*, mais il aimait la musique et n'arrivait pas à comprendre comment Wagner, et Schumann, et surtout Schubert, pouvaient être dans le camp des gens qui battaient les Juifs... parce qu'ils battent les Juifs... tu imagines, s'ils prenaient le petit Worms... ou Mohr... Mohr ? Mais, m'sieur le major, Mohr, il n'est pas juif, disait Alain. Alors qu'est-ce qu'il est ? Oh, puis pour ce que ça compte !

On n'avait pas vraiment le droit d'aller jusqu'à la bourgade voisine où il y avait un HOR, avec tout le personnel médical que ça suppose, des professeurs à la faculté, et le PC du médecin divisionnaire. Mais comme on fermait les yeux, les trois complices poussaient jusque-là dans leur virée vespérale. Ça leur donnait un but. Puis c'était tout de même un peu défendu. On allait prendre un verre à la dérobée, à la petite auberge pas loin de l'église. Elle était

belle, l'église, toute flamboyante, avec sa bizarre flèche d'ardoise, et son jubé de marbre blanc et noir... C'est un lieu de pèlerinage, et dans les magasins autour on vend des bouteilles avec, à l'intérieur, comme les marins mettent des bateaux, la Vierge miraculeuse du lieu et tous les accessoires de la Crucifixion.

Tout le monde était au pieu à huit heures. Au premier peloton, qui était de l'autre côté de la route (dans ces patelins du Laonnois, les pays c'est tout étiré en longueur), on entendait le forgeron Jocaste qui jouait de l'harmonica. Ceux qui avaient des bouts de bougie s'arrangeaient pour lire, certains. Pas longtemps, pour l'économie. Et puis il y en avait qui foutaient leurs souliers sur la lumière : alors, on pionce ou on pionce pas ? Parce que le patelin, à part le bistro où il y avait un appareil à roulette (moi, je joue toujours sur le vert ! disait Pellico, et Cange rigolait : dis donc, tu sais ce qu'il en déduirait, Freud)... enfin, ce n'était pas Montmartre. Les types des voitures, eux, traînaient jusqu'à neuf heures par là, on en avait ramassé deux ou trois après le couvre-feu. Il faut avouer que la serveuse n'était pas vilaine, un peu grasse, bien blanche pour une brunette... Il y avait parmi les chauffeurs un Yougoslave, un petit qui avait de bons bras mais la poitrine creuse, avec des taches de rousseur et un nez tombant comme ses cheveux qu'il portait trop longs, on le lui avait dit vingt fois : alors pour un emmerdeur ! Il chantait, et tout le monde savait bien ce que c'était que ses chansons, on les avait assez entendues, dans les manifestations du Front populaire ! On aurait juré qu'il voulait avoir des histoires, mais on faisait semblant de ne pas remarquer. Alors, il parlait des beautés de l'Espagne. Tu n'as pas été à Barcelone ? Eh bien, quand on arrive au bout des Ramblas... Il parlait à tout le monde comme ça, même aux étudiants. Ça mettait Moncey très mal à son aise. Il pensait : si c'était un provocateur ? Même avec Alain, il n'osait pas en parler. Ils se racontaient bien des histoires du monde tel qu'ils auraient aimé qu'il fût, tous les trois dans leurs balades, ou plus exactement de la France. C'est un si beau pays : Morlières pouvait parler sans fin du Périgord, comment y sont les gens, les paysages, comment on fait le foie gras, et la chasse aux truffes, les meilleures c'est les blanches, et les petites auberges perdues où se rencontrent les marchands de chevaux ; et Parturier lui coupait la parole pour dire qu'il n'y a pas plus beau que la Loire, et les grands domaines de chasse, et les châteaux soudain qui se lèvent sur les hauteurs, la lumière de là-bas qui ressemble au vin blanc... des gens tranquilles, les compagnons de Jeanne la Lorraine et des personnages de Balzac mêlés, nulle part les femmes... Sur ce chapitre-là, d'un commun accord on tournait court. Les deux petits avaient bien aperçu une photo dans le portefeuille du pharmacien comme il leur payait à boire, mais il s'était empourpré, voyant leurs regards, un coucher de soleil. Et Jean gardait pour lui Cécile, Alain cette sœur d'un ami de lycée qui lui écrivait de longues lettres, serrées, serrées, avec une écriture haute et fine ; quand, aux mains de Morlières, Jean apercevait ces pages cent fois relues, il détournait la tête, moins par discrétion que pour cacher ses yeux où montaient des larmes. Cécile ne lui écrivait pas, à lui, Cécile ne lui écrirait jamais. Les seules nouvelles qu'il avait eues d'elle, c'était juste comme on était arrivé dans la région, un mot de Nickie. Avec son tact habituel, ce charmant garçon demandait à Jean s'il avait fait sa paix avec sa frangine, et, probablement pour faire plaisir à son correspondant, il ajoutait que son beau-frère, qui avait été en janvier en Italie, venait de revenir d'un voyage en Hollande, et que, pour autant qu'il semblait à Nickie, ça n'avait pas l'air d'aller fort, fort entre Cécile et Fred...

Bien sûr, Blaze avait formé tout de suite une équipe de football. On jouait sur le grand terrain à la sortie du patelin, qui allait jusqu'au petit ruisseau

bordé de peupliers. C'était le seul endroit où se fondaient les castes et les grades du groupe : un des cuisiniers jouait goal et c'était un costaud qu'on n'aurait pas facilement balancé, bistro dans le civil, dans la banlieue est de Paris, une gouape, combinard. Mais alors, comme goal, fameux ! Blaze non plus n'était pas mauvais en gardien de but. Jocaste le forgeron était un avant très rapide, on n'aurait pas cru, Cange qui jouait dans l'autre camp avait de la peine à le rouler avec de fausses passes ; un des conducteurs, un petit genre Parisien avec le nez tout fracassé, faisait un bon pendant à Morlières comme ailier. Jean jouait arrière. Le terrain était facilement lourd ; à la moindre ondée, on ramenait les souliers avec un kilo de boue. Quand le médecin-chef venait voir jouer, il se mettait à côté de l'arbitre, c'est-à-dire du lieutenant Fenestre ou d'un sergent d'administration, et il critiquait. Alors on jouait de pis en pis, Dasvin de Cessac s'agitait, haussait les épaules : allons, allons, ce n'est pas un team comme ça qui soutiendra l'honneur du GSD ! Est-ce que vous oubliez qu'on est un corps d'élite ? Le goal, là-bas, viens ici voir : toi, tu n'es pas mal, mon garçon, qu'est-ce que tu as comme muscles aussi ! Mais on voit que tu te négliges dans le civil, trop gras ! ah, c'est toi, le cuistot ? Eh bien, ne goûte pas trop au rata ! Dites donc, Fenestre, il en a une caisse, celui-là, pour un cuisinier ! Mon capitaine, l'équipe n'est pas au complet aujourd'hui, il y manque notre meilleur avant-centre, un des conducteurs. Ils font une manœuvre aujourd'hui, en prévision du déplacement... vous savez, un nommé Prache. Il joue dans son patelin, quelque part du côté de Valence, c'est un enragé... Non, pas un professionnel. Un garagiste.

L'effondrement de la Finlande ne fit pas tant d'effet au GSD qu'ailleurs. On lisait assez peu les journaux, on se sentait, dans ce coin de campagne, aussi loin de Paris que si on s'était trouvé dans le Sahara. Un Sahara gris, humide, où les premières haies verdissaient. C'est-à-dire qu'il est bien possible que les conducteurs, entre eux, en aient parlé plus qu'on ne faisait à la popote, dans les pelotons ou aux cuisines. C'est ce que le lieutenant Tresse disait au lieutenant d'administration Gourdin. Et Gourdin, lui, demandait : « Alors, vos chauffards, Tresse... entre nous, c'est des salopards ? » Il l'avait à l'œil, ce Mestrovitch, le Serbe... vous avez remarqué ce qu'il siffle ? Bon, il est volontaire, nous sommes une arme d'élite, et patati et patata. Le lieutenant Gourdin était sarcastique dès qu'il faisait allusion au médecin-chef. Il disait que ce n'était pas avec des hommes comme ça qu'on referait la France, manque de poigne, et ce genre créole !

Pourtant Jonette ne décolérait pas, il se disputait au cantonnement avec Groppart, qu'on tenait pour un type de gauche, défaitiste, pacifiste, tout ce qu'il faut : eux qui s'entendaient comme larrons en foire, d'habitude. Pour dénigrer. Jonette disait que la France des députés peut se faire battre, qu'est-ce que ça nous fout ? et Groppart était partisan de la non-résistance : c'était Giono, son dieu. Mais là, tout était changé. Jonette vitupérait les Finlandais qui s'étaient dégonflés, et Daladier qui ne leur avait pas envoyé des secours, tandis que Groppart disait : « Alors pourquoi tu n'y vas pas ? mourir pour Helsinki... vite qu'on les imite, les Finlandais ! On se fait vieux à attendre le massacre... Moi, j'ai mes études à finir... »

C'était si loin, la Finlande ! Le peloton dans son ensemble était, comme toujours, contre Groppart et contre Jonette. Aucune envie d'aller se promener en Carélie, mais pas d'esprit capitulard s'il s'agit de l'Alsace-Lorraine ! En général, c'étaient des gosses optimistes et assez naïfs, qui écartaient tout ce qui pouvait peindre l'avenir de couleurs sombres. Ils tenaient à leur Épinal. Se moquaient modérément des députés, bien sûr, de la politicaillerie... N'aimaient pas plus celui-ci que celui-là. Avec quelques années de plus, ils

feraient le public courant des revues de fin d'année, riraient aux scènes du Rip suivant, avec les nouveaux riches, le légionnaire, le cosaque, les petites poules et la belle époque. Pour l'instant, la plupart d'entre eux auraient pleuré comme des mioches punis si on les avait renvoyés à la caserne Mortier, ils frémissaient à l'idée d'être mêlés à ce qui allait se faire de grand. Ça ne les empêchait pas bien entendu de rouspéter à propos de bottes, de ne pas se lever le matin, d'arriver à l'appel la vareuse mal passée, de faire endêver Parturier, qui courait dans les cantonnements, petits imbéciles, cette fois je vais être obligé de vous foutre dedans! Et ils traînaient la patte à l'exercice, et ils se portaient pâles contre toute vraisemblance.

Jean n'aimait pas ça. Il ne pouvait pas comprendre qu'à peine au front tout ça disparaîtrait. Il distinguait mal l'état d'esprit général de celui de Groppart. Ça le séparait de ses camarades. Avec Alain, la seule chose qui le gênait, c'est que l'autre se confessait, allait à la messe. Ça le gênait, parce que ça ressemblait à un reproche à son égard, à lui, Moncey. Ils n'avaient pas de conversation là-dessus, mais quand ils étaient entrés une fois à Notre-Dame-de-Liesse, Parturier et Morlières s'étaient signés, avaient fléchi le genou devant le maître-autel. Ils avaient bien vu que Moncey, apparemment absorbé à regarder le jubé, n'en faisait rien. Pourtant il avait eu une éducation religieuse, à cent détails, ça ressortait. Comme eux. Ils ne lui demandèrent rien. Jean ressentit cette discrétion. Il n'était pas devenu anticlérical. Il respectait la croyance des autres, il ne l'avait plus. Il n'aurait pas aimé qu'on se moquât de choses encore si proches de lui. Mais s'expliquer à ce sujet, ça signifiait parler de Cécile...

Pour la politique, c'était un peu différent. Dans l'atmosphère du GSD, à force d'entendre parler d'une certaine façon, on finissait par ne plus trop savoir, par s'habituer à considérer comme tout le monde, par exemple, ces histoires de communistes. Probablement, tout ne devait pas être comme on le racontait, il y avait de l'exagération, mais pourtant ce n'est pas croyable que tout le monde mente ou soit idiot à ce point. Même, à faire la part des choses, insensiblement, Jean versait dans l'opinion courante. Pourtant, se disait-il, Yvonne, Robert, et la petite Micheline... Seulement, il ne se répétait plus toujours Yvonne, Robert, Micheline. On allait juger les députés communistes pour trahison, voilà. Parturier, un jour où Jean avait dit vraiment je ne sais quoi de pas si prudent que d'habitude, s'était écrié : « Les communistes sont des traîtres! C'est tout ce que j'en veux savoir! » Moncey regardait le bon visage, franc et ouvert du pharmacien auxiliaire, et il ne savait plus que penser. Alors, il n'insistait pas. Faire bien son petit boulot, ne pas craindre la fatigue, se conduire de son mieux... Après tout, qu'est-ce que j'en sais, de ces communistes? Quelques bouquins lus chez Gaillard, les conversations de Pastorelli... Mais c'est la guerre, on est aux armées, demain ça peut être l'attaque, l'offensive. Comment se représentait-il l'avenir immédiat? Jean ne se faisait pas même une image bien nette de la part qu'un infirmier de GSD y prendrait. Tout de même, il y aurait le canon, la guerre de mouvement, là-dessus tout le monde était d'accord : alors eux, avec leurs brouettes porte-brancard... La brouette porte-brancard jouait un grand rôle dans la mythologie du GSD. D'abord on en avait un plein camion de dix tonnes, et puis c'était une drôle de comédie pour les monter en décomposant, à qui fera ça le plus vite, des équipes de quatre; et représentez-vous ces petits véhicules courant dans la campagne, avec au ciel les minuscules nuages des bombes éclatant, des blessés en haut, sur la colline... une image des grandes manœuvres, ou de la guerre de Crimée, au moins! Mais tout recommence, c'est possible que cette guerre-ci ressemble plus à Sébastopol qu'à Verdun... Il y aurait des

morts, c'est sûr. Chacun comptait bien ne pas en être. Honnêtement, Jean, s'il ne se voyait pas tué, acceptait pourtant de mourir : pourquoi pas ? Peut-être alors Cécile se dirait-elle, c'était un brave garçon tout de même... Et puis envisager la mort ou l'avenir sans Cécile ! Or, justement, c'était là l'impossible : envisager l'avenir, la vie avec Cécile. Il ne chercherait pas la mort. Il ferait simplement de son mieux. Il ne l'éviterait pas. Du moins, si la frousse ne le prenait pas. Est-ce que devant le danger j'aurai la frousse ? Qui peut répondre à cette question-là avant l'épreuve ? Jean avait peur d'avoir peur. S'il avait peur, il se tiendrait comme si de rien n'était, bien sûr. La peur, ce n'est pas une honte, mais c'est ce qu'elle fait faire qui est honteux. Si Jean revenait devant Cécile, je ne sais pas, moi, avec la croix de guerre ? Il souriait de lui-même, à de telles pensées. Mais le fait est qu'il les avait.

Tout le jour, il fuyait le souvenir de Cécile. A de petites tâches. En se multipliant pour les autres, en s'humiliant aux soins qui répugnaient aux autres. En se dépensant de mille façons. Maintenant, il y avait plus souvent du soleil, et on allait à l'instruction dans un petit bois à l'ouest du patelin. On y ramassait le bois mort pour une flambée le soir. Parturier organisait comme un grand jeu de Sioux la relève des blessés. C'étaient toujours les plus lourds qui se proposaient pour faire les blessés, on entendait la voix de Groppart qui criait : « Moi, d'abord j'ai une maladie de cœur... » Quand on le pouvait, les paysans toujours prompts à faire les morts, on les mettait sur les brancards et on te vous les secouait jusqu'à ce qu'ils sautent à terre. Surtout quand on faisait ça avec le masque à gaz, c'est esquintant, on étouffe, et puis il y a la sueur qui coule dedans sur le visage, dans la bouche, c'est dégoûtant... Oh, mon Dieu, Cécile, Cécile... est-ce que, vraiment, il ne la reverrait plus jamais ? Elle le haïssait, pis : elle le méprisait. Il y avait la guerre, il y allait avoir la guerre pour lui, il pouvait mourir sans l'avoir revue, sans lui avoir dit, sans avoir pris ses mains, baisé ces belles mains, écarté ses cheveux blonds tombants forcé son attention, retrouvé son sourire, sa bouche...

Un beau jour, ou plutôt non un vilain jour, le ciel bouché, ça ruisselait de partout, on pataugeait dans les chemins, il y a eu l'expédition au camp de Sissonne.

Le médecin-chef et presque tous ces messieurs, sauf le dentiste et le Dr Debas, qui restaient au cantonnement avec le lieutenant d'administration pour assurer le service, avaient réuni un assez large échantillonnage des divers groupes, infirmiers et brancardiers des deux pelotons, sous-offs des bureaux, et personnel de l'échelon voiture. On devait montrer à tout ce monde-là l'équipement mécanique de la division. Avant le départ, Dasvin de Cessac avait harangué familièrement les hommes désignés pour cette expédition. Ils devaient comprendre que c'était une grande faveur qu'on leur faisait, et une marque de confiance, donc ! Ce qu'ils allaient voir, ils pourraient en parler entre eux, mais au-dehors, les civils, motus ! C'est compris. Et je dis ça pour ceux d'entre vous aussi qui vont aller en permission ces jours-ci... On venait de rétablir les permissions agricoles d'un mois. D'ailleurs, pour l'arrière, vos familles, vos femmes, vous avez un secteur postal, on ne doit pas marquer le nom du corps... c'est un secret de l'armée... Vous savez que Ferdonnet...

Ferdonnet avait dit deux jours avant à Radio Stuttgart que près de Sissonne il se formait un corps mécanique, et il avait donné les numéros des régiments de cuirassiers et de dragons qui le composaient. Les vrais. On se demande comment ils sont renseignés ! La cinquième colonne... Il venait d'être condamné à mort par contumace, Ferdonnet : ça n'avait pas l'air de le déranger des masses.

On les avait entassés dans les camions, tout ça chantait, c'était une partie de plaisir. Sauf que pour dégringoler, maman! Les bâches ruisselaient de flotte. A l'entrée du camp, c'était une cérémonie de vérification, le médecin-chef montra les papiers : les sentinelles casquées regardaient tout avec méfiance. Vous pensez, dit Sorbin, avec ses mines de Chinois, ça serait du nanan pour les espions! Parturier ne pouvait pas l'entendre sans rire dire *nanan* avec l'accent de la Côte. Il fallut descendre sous la pluie et patauger. Dans ces camps-là, les distances sont énormes. On traversa par un chemin détrempé des champs à perte de vue. Il s'agissait d'atteindre ce groupe de hangars, là-bas. Des officiers de cavalerie y attendaient les visiteurs. Alors, après une petite palabre entre gradés, on eut le droit à un nouveau discours, d'un capitaine. Sensiblement pour répéter le speech à Dasvin de Cessac. Sauf qu'on remarqua beaucoup une expression de cet officier : avant les combats prochains. Les combats prochains! Les gosses se bousculaient, et se murmuraient là-dessus leurs considérations à eux. Groppart faisait sa gueule d'enterrement, Jonette avait l'air sceptique. Parturier reniflait le vent, très excité. Prémont faisait contraste par son calme et sa petite taille. Les conducteurs restaient muets. On s'était séparés en groupes, et un officier de cuirs conduisait chaque groupe, on circulait d'un hangar à l'autre, et on vit les chars.

Ils étaient là, sous des bâches, comme si on avait craint qu'ils s'enrhumassent. Tout le monde était si ému qu'on mit un certain temps à comprendre qu'il n'y en avait que deux modèles, des gros dont le guide disait que c'étaient des chars moyens (Alors, murmura Worms, tu t'imagines les gros!), et puis les chars légers, le modèle W 40, les petits Wisner à peine sortis de l'usine, sur les qualités de mobilité desquels on faisait grand fond. Il n'y en avait pas dix dans le hangar, comme dans le hangar à côté il y avait guère que quatre Somua, c'est la marque de fabrique des plus lourds : Somua, c'est une usine qui fait des boîtes de conserve... Ah mince! s'exclama Parturier... et il se tut, rougissant sans achever sa pensée.

Blaze allait d'un groupe à l'autre. Les Somua faisaient massifs, impressionnants, mais de quoi est-ce que ça a l'air ces monstres-là, dans la campagne? Ça vous bouffe un arbre, il craque devant, comme une vraie allumette... Blaze s'intéressait surtout aux petits Wisner. C'était joli, comme une auto au Salon. Au fond, pas si petit que tout ça, mais à côté des autres... Vous voyez, l'officier est dans la tourelle, soit le corps demi-sorti, soit coiffé par la tourelle fermée. Il communique par un téléphone avec le conducteur... il en est le cerveau... le conducteur de char a très peu d'initiative, à cause du bruit, puis du faible angle de visibilité...

La pluie faisait un boucan du diable sur le zinc du toit. Vous voyez, on en met peu dans le même hangar, pour éviter le hasard d'un bombardement... Les étudiants en médecine posaient des questions. On voyait bien que ce n'était pas leur partie. L'officier souriait. Vraiment une bande d'enfants lâchés parmi des jouets nouveaux. On se serait cru à l'étalage des grands magasins pour le jour de l'an. Ou au concours Lépine. Ceux qui s'intéressaient vraiment, c'étaient les conducteurs, chauffeurs des camions ou des ambulances. Gens de métier, que la mécanique tout de suite passionne. Ils avaient l'air de caresser les engins comme des chevaux, on leur ouvrait la portière, ils se penchaient dedans, regardaient les commandes, tâtaient les coussins des sièges. Il doit faire chaud, là-dedans! Et puis c'est comme un coffre-fort... Çà, oui, regardez, une fois fermé! L'officier pousse la porte. C'est vrai, on a l'impression que c'est fabriqué comme un sous-marin, pour que l'eau n'y pénètre pas... Dasvin de Cessac, oubliant sa dignité, grimpait dans un Somua, les têtes se collaient aux glaces d'avant, pour le regarder...

Près d'un W 40, il y avait une discussion entre deux conducteurs. Moncey s'arrêta pour les écouter : il était obsédé de ce que ces machines d'acier portassent le nom de Cécile, du mari de Cécile. Les deux gars élevaient le ton : « Quand je te dis, grommelait l'un, que si c'est comme ça, t'es foutu ! — De quoi, de quoi ? » Celui-là, avec ses gros sourcils noirs, sa gueule toute ramassée, Jean le connaissait, il avait parlé avec lui, c'était un employé du métro, il avait une bicoque pour les siens, sur la route de l'Isle-Adam, Jumel son nom... « De quoi, il disait Jumel, c'est de l'intérieur qu'on a besoin d'ouvrir... » L'officier des cuirs qui faisait la démonstration s'intéressa à la conversation. Voilà. C'était l'autre, un bourru, grand avec le teint jaune, les cheveux qui faisaient des mèches grasses, qui soutenait à Jumel qu'une fois la boîte fermée, si l'officier est tué ou sérieusement blessé dans sa tourelle, et le conducteur blessé à la main par exemple, bien, ils n'ont plus qu'à griller, ou attendre les Boches qui viendront les cueillir ou les nettoyer... c'est vraiment un coffre-fort, ça ne s'ouvre plus du dehors, tu n'as pas la clef... « Alors, demanda Blaze, et si j'arrive moi, avec mes brancardiers ? — Rien à faire, mon lieutenant, dit Prache en se retournant, vous n'avez qu'à abandonner les hommes dans la bagnole. — Mais c'est stupide, voyons... c'est impossible ? » Il interrogeait le cuirassier, qui secoua la tête.

« C'est vrai, dit l'autre, cet homme a raison. Je me demande comment ça se fait qu'on n'y ait pas pensé... »

En effet, c'était même insensé. Qu'on n'y ait pas pensé ! Les types se passaient la nouvelle. Quoi ? Dis donc... pousse pas ! Tu vois, le petit char, eh bien... Tout le monde rappliquait autour du W 40. Les médecins étaient les plus stupéfaits. Le cuirassier, au fond, il en prenait son parti : un char immobilisé dans la campagne, quoi, les hommes qui le montent sont perdus, c'est clair... Mais Fenestre insistait : pas possible, qu'on ne puisse pas imaginer quelque chose... un instrument... (Remarque de chirurgien, souffla Sorbin au médecin-auxiliaire Prémont). Tenez, là, je ferme la boîte. Il claquait la portière. Le bougre dedans est blessé sur sa direction, vous voyez, d'ici ? Fenestre s'était placé devant le char : par le viseur, obliquement, on apercevait la poignée. Si la vitre est ouverte, avec une barre de fer on pourrait appuyer dessus, hein ? Oui, mais en plein combat, vous pensez que le viseur est fermé. Il faudrait le forcer avec une sorte de pince-monseigneur...

Tout le monde donnait ses idées. Celui qui avait soulevé le lapin, le conducteur Prache, expliqua : « Il faudrait un ustensile qui ferait levier, pince-monseigneur, comme vous dites, à un bout, et à l'autre qui serait recourbé, pour appuyer sur le bec-de-cane. Vous suivez ? Une barre de fer par exemple, de combien il peut y avoir ? Quatre-vingts centimètres... » Le capitaine de cuirassiers, qui devait connaître dans les coins les caractéristiques du véhicule, rectifia : « Soixante-quinze, ça suffirait... — Droit, dit Prache, mais avec la courbure... »

L'idée de cet instrument agitait tout le groupe des médecins du GSD. Bien sûr, on aurait dû y penser ! Ça devrait faire partie du matériel sanitaire divisionnaire, chaque brancardier, ou chaque groupe de brancardiers... Groppart dit à Jean : « Non, mais, tu les entends ? Tu nous vois courant la campagne avec encore ce poids en plus ? » A côté, Prache dessinait avec une branche, sur le sol, l'aspect que ça aurait, c'te clef anglaise-là : un des hommes de Prémont, le forgeron Jocaste, celui à l'harmonica, s'intéressait... Parturier lui dit : « On pourrait faire un modèle ? toi qui es forgeron... » Il hocha la tête, c'était dans les choses possibles... à la forge du maréchal-ferrant, où on gîte...

Dasvin de Cessac levait les bras au ciel, il disait à Sorbin : « Vous chanterez ce que vous voudrez ! Votre République... On est le quinze mars, le printemps

est dans six jours, il faudrait que Jocaste étudie une pince-monseigneur à ouvrir les chars... parce que ces messieurs n'y ont pas pensé! Jocaste! Nous sommes en plein artisanat! »

Au-dehors, il y avait la boue, la boue et la boue.

« Et ce type qui a eu l'idée, comme ça, à propos... que le char ne pourrait plus s'ouvrir..., demanda le médecin-chef, qui est-ce, Fenestre? » Fenestre dit : « Prache... vous savez bien, mon capitaine, c'est l'homme dont je vous ai parlé, qui fait un avant-centre tout à fait possible... Dans le civil, il a un garage dans la Drôme, et il conduit un camion... »

II

« Alors, Me Le Tilleul se marie ? » Qu'est-ce que cela peut avoir de si comique ? Mlle Corvisart regarde avec reproche son patron qui est secoué par un rire inexplicable. Depuis qu'il est rentré du régiment, Me Watrin est bizarre, sombre à la fois, et puis avec de ces gaietés auxquelles Marguerite Corvisart ne croit pas. « Vous l'avez vue, la fiancée ? Vous prétendez qu'elle n'est pas vilaine : eh bien, il faut tout de même qu'elle en ait une couche ! Allons, allons, Corvisart... C'est un bon garçon, je veux bien, Le Tilleul, mais entre nous ! Qu'est-ce qu'elle peut bien lui trouver pour vouloir... surtout si elle n'est pas vilaine. Avec cette voix qu'il a, et ses sourcils, on voit bien ce qu'il lui manque ! Oh, pardon... » Les deux derniers mots, gentiment, un peu confus. Watrin avait jeté un regard sur la robe noire de sa secrétaire. Le deuil d'une mère, en plaisante qui veut.

« Peut-être qu'elle ne voulait pas rester vieille fille, simplement... », dit Mlle Corvisart. Ils étaient dans le bureau de l'avocat. Elle avait pris quelques notes sur son bloc de sténo. La gaieté avait quitté Watrin, comme l'eau d'une baignoire qui se dévide tout d'un coup. Il s'agissait bien de Le Tilleul. Tout était mêlé d'inquiétudes sourdes, l'avocat gardait de son aventure militaire un sentiment d'insatisfaction, de gêne. Il était chez lui, en civil. Il ne retrouvait pas sa place. Son baudrier avait marqué une trace de cuir au travers de son cœur. La vie de Paris, à l'obscurité près des soirs, semblait se poursuivre normalement. Le Tilleul même qui se mariait. Mais il fallait y croire. Watrin se souvenait : enfant, il faisait des maisons en papier, avec les fenêtres, les appartements. Il y logeait des hannetons, les gens les regardaient et disaient : on dirait des gens chez eux. Les Parisiens ne savaient pas qu'ils étaient des hannetons. Le ministre avait fait dire à Watrin de venir le voir. Autrefois, il y aurait couru. Aujourd'hui. Quelle lassitude ! Il faisait presque beau. Il faisait presque doux. Les gens s'étonnaient de la modération des conditions faites aux Finlandais par les Russes vainqueurs. C'était presque la paix. On avait envie de trouver tout naturel. Le ministre, qu'il attende !

« Le ministre a encore fait téléphoner... », dit Mlle Corvisart. Elle regardait le patron. Ce grand, gros homme, avec cette fatigue des paupières, où avait-il la tête ? Il ne lui répondait pas. Il ne rêvait pas au mariage de Me Le Tilleul. Ça l'avait frappé d'être renvoyé dans ses foyers parce qu'il avait passé l'âge d'être lieutenant sans doute. Voilà comment les autres s'expliquaient la chose. Une ou deux fois, Marguerite, en le regardant, avait eu le sentiment que cet homme-là, eh bien, il avait peur de quelque chose. De quoi ? Là-dessus, un de

ces mauvais rires le secouait. Il s'essuyait les yeux avec ses doigts boudinés. Il posait sa main lourde sur sa cuisse, et il disait comme toujours : « Bah... ce n'est pas le désert de Gobi ! » Et justement, il ne la disait plus, cette phrase sans laquelle il n'y avait plus de M[e] Watrin, cette phrase qui était d'ordinaire un réflexe au bout de ses bougonnements ou de ses rigolades. Il se mettait à rêver au milieu d'une conversation, on le croyait parti. Peut-être, justement, pensait Marguerite, c'est là-bas qu'il est à cette heure, au désert de Gobi...

Il s'était accoudé à son bureau. La lumière du matin jouait sur sa joue rasée. Çà, Watrin, il était toujours bien rasé. Quand on vieillit, il faut faire attention. Ce sale poil blanc. Il passa sa main, le dos de sa main sous son menton, puis plus bas, pour voir, pour contrôler. Il considéra sa secrétaire avec son cynisme sentimental. Lui qui demandait à la Corvisart ce que cette petite pouvait trouver à Le Tilleul... C'est drôle, les femmes qui n'ont pas d'homme dans leur vie, elles ont toujours l'air de bêtes traquées. Elle me cache quelque chose, la Corvisart. Et puis, c'est son affaire ! Comme elle a dit ça : *peut-être qu'elle ne voulait pas rester vieille fille...* Bien quoi ? un veuf, c'est kif-kif un vieux garçon au bout de dix ans. Est-ce que j'ai peur de rester vieux garçon ? Si je proposais à la Corvisart de se mettre en ménage ? Il étouffa de rire. Ça lui violaça un peu les tempes. Marguerite le regardait avec un étonnement désapprobateur. Il ne pouvait pas lui expliquer. Il venait de l'imaginer au lit, avec des bigoudis, dans les coussins, et lui, Watrin, qui se serait levé pour lui préparer le petit déjeuner. Il y avait sacrément de quoi ricaner.

Marguerite Corvisart n'aurait jamais cru que la disparition de sa mère pût creuser dans sa vie un trou pareil. Ce long hiver... Quand elle y pensait, il lui passait une sorte de frisson : jadis, parfois, pas qu'elle l'eût souhaité, pas qu'elle l'eût vraiment pensé tout à fait, elle se disait si maman n'était plus là. Bien sûr, ça voulait dire si maman était morte, mais jamais elle n'avait pensé jusqu'au bout la chose. Non, le souhaiter, cela aurait été trop horrible. Elle l'aimait, sa vieille maman, si perdue dans cette vie, si peu chanceuse, qui semblait mise au monde juste pour les malheurs qui lui tombaient dessus. Marguerite aussi sans doute n'avait pas été très heureuse, mais est-ce que c'était la même chose ? La maman, elle avait traversé le monde sans savoir, sans comprendre, comme une vieille petite fille qui ne pourra jamais s'habituer à ce qu'il y ait des gens capables de lui casser sa poupée. Maintenant c'était fini. On l'avait mise dans une boîte. Elle ne vivait plus que dans la tête de Marguerite. Quand Marguerite pensait à autre chose, alors la maman était bien morte. Je ne peux pas accepter de croire que j'ai jamais pensé si maman était morte, comme si je le désirais... Pourtant, Mme Corvisart, rien que d'exister, avait bien empoisonné la vie de sa fille. Elle pesait sur Marguerite. Elle la tyrannisait. Elle ne la laissait pas sortir, voir des gens sans elle. Elle lui prenait, comme une chose due, ses quatre sous. Marguerite n'avait pas eu de jeunesse. Maintenant, elle était seule, indépendante. Mais il était trop tard. Et elle regrettait sa mère, elle ne pouvait pas s'habituer de ne plus l'avoir, de ne plus la subir. La jeunesse passée, il ne restait que la solitude. Alors, elle qui avait tant rêvé d'une chambre bien à soi, où personne n'entre, une chambre où la nuit on n'entende pas quelqu'un d'autre tousser en rêvant, gémir, bouger... Marguerite n'avait pas le courage de changer quoi que ce fût dans son logement. L'armoire était toujours encombrée des lainages de la morte. Il n'y avait qu'à fuir son chez-soi, tout de suite, dès le matin. N'y revenir que pour dormir. Heureusement que le Parti lui donnait du travail. Marinette lui disait : voyons, Gérard, vous en faites trop ! ce nom d'homme qu'elle portait pour le danger. Mais y avait-il vraiment du danger ? Marguerite, ou Gérard, si vous voulez, ne pensait jamais au danger. Elle n'avait peur que de la solitude.

C'est pourquoi elle ne pouvait pas rire avec le patron à l'idée du mariage de Le Tilleul.

Elle s'accusait parfois de voler l'argent de Me Watrin. Le cabinet de l'avocat n'était pas si actif qu'il eût besoin d'un grand personnel; et Marguerite distrayait, sous cent prétextes, le temps nécessaire aux expéditions en banlieue, aux rendez-vous, aux liaisons qu'elle établissait. C'était déjà devenu une habitude avant le retour du patron. Le Tilleul, lui, s'en fichait : il avait sa propre secrétaire, celle qu'il allait épouser, précisément. Il plaisantait Mlle Corvisart sur ce cousin qu'elle devait drôlement choyer, pour lui porter tout le temps des paquets à son cantonnement aux environs de Paris. Il avait bien fallu inventer le cousin. D'ailleurs, Marguerite ne l'avait pas inventé. C'était quand ce pauvre Lebecq était venu la relancer, en décembre, qu'il s'était donné pour son cousin, et la bonne après ça disait, quand Marguerite s'absentait : Mlle Corvisart, elle doit être chez son cousin. Alors Le Tilleul, assez content d'en être débarrassé, répétait à son retour, et comment il va, votre cousin ? et Marguerite répondait, je vous remercie, et la fois suivante elle s'était excusée, il faisait si froid au cantonnement du petit cousin, elle voulait lui porter un chandail bien chaud. Mais qu'allait dire le patron de retour? Rien. Il était dans les nuages. Il traînait des heures. Il lisait des bouquins, ou faisait semblant. Marguerite avait su qu'il était allé voir Me Lévine, et qu'il lui avait tenu de drôles de propos. Marinette l'avait chargée de demander à Lévine des nouvelles d'un copain qui était tombé, et dont l'avocat s'occupait. Lévine était très agité : ça se comprend, il défendait les parlementaires dont le procès commençait ces jours-là. Quand Mlle Corvisart l'aborda dans la salle des pas perdus, au Palais, il l'entraîna vers la galerie marchande, en sortant de sa serviette des papiers comme s'il les consultait, rejetant ses manches. Il était drôle dans sa toge. Ils étaient tous drôles dans leurs toges. Je ne sais pas, mais en temps de guerre, les toges qui continuent... Avec son long nez, ses yeux en hauteur, le blond émacié du visage. Il chuchotait : « Dites donc, Corvisart, votre patron? Est-ce qu'on peut avoir confiance en lui? Il dit des choses... Et puis il revient me voir comme ça... l'autre jour à la maison... Vous comprenez avec l'affaire des députés, moi, je dois faire attention tout de même. Il est toujours copain avec son ministre? Parce que celui-là, c'est un coco pas très franc. Toujours misé sur des observateurs. Qui sait, c'est peut-être lui qui m'envoie Watrin? Dans l'autre guerre... Vous me direz, il y a longtemps, mais l'école de Clemenceau, c'est tenace... Alors, moi... »

Elle pensait à ça quand le ministre avait fait téléphoner, et le détachement du patron à ce sujet l'avait frappée. Autrefois, c'était Watrin qui relançait le ministre, excité comme tout à l'idée d'être reçu. Cette indifférence, c'était peut-être bien du camouflage. Ce matin-là, quatre ou cinq fois, Watrin avait dit : « Allons, je fais un tour au Palais ! » et aussi : « Le ministre... le ministre... il faut bien que j'aille faire un tour au Palais... le ministre attendra ! » Et puis il n'allait pas au Palais, il traînait, consultait des dossiers. Pas des dossiers actuels. De vieux dossiers, reconnaissables à la chemise, des histoires classées. Il dit vers onze heures : « C'est drôle, il y a des choses, je ne les comprends que maintenant... » Puis plaisanta Corvisart sur son cousin. La bonne lui avait dit que c'était un jeune homme, bien de sa personne, avec les yeux un peu de traviole... Marguerite rougit comme une pensionnaire. « Bon, bon, grogna le patron, moi, pour ce que j'en dis, de ses mirettes ! » Il haussa les épaules, rigola *in petto*, et devint tout triste. Après tout, c'est ses affaires, à Corvisart ! On sonnait à la porte.

C'était une femme qui n'avait pas trente ans, fagotée, une provinciale. La robe plus longue qu'on ne la portait, une blouse, le tailleur bleu marine. Surtout ce chapeau, un de ces chapeaux qui font parisiens pour ceux qui ne le

sont pas. Ni belle ni vilaine. Un teint de blonde sans éclat, les traits fins, les lèvres sans rouge, un coup de crayon maladroit dans les sourcils qui n'en ont pas l'habitude. « Je ne sais pas si Me Watrin, Mademoiselle... vous n'aviez pas de rendez-vous? Le matin, il va au Palais... Je vais voir s'il est parti... » Il y avait un tel désappointement chez la visiteuse aux premiers mots, que la secrétaire n'avait pas voulu la renvoyer purement et simplement, comme elle aurait dû.

« Qu'est-ce que c'est encore? » Watrin, on l'aurait cru accablé de visites, de travail. Il avait pris la carte. « Mlle Edwige? Qu'est-ce qu'elle vient fiche? Faites entrer... » Il se leva, se regarda machinalement dans la glace au-dessus de la cheminée, où on avait fait une flambée, le chauffage central était arrêté depuis la guerre, repoussa du pied une bûche qui roula de côté, vit que son nez était un peu luisant, et s'écrasant les narines, la gauche du pouce, la droite de l'index, serra sa cravate, et se retourna : « Mlle Edwige! Quel heureux hasard...? »

Elle passait. Comment, elle passait? Enfin ce n'était pas tout à fait vrai. Sa mère l'avait envoyée à Paris, pour des courses. Elle lui avait dit, tu iras voir Me Watrin. Ces dames regrettaient leur hôte, elles s'étaient habituées. Surtout la mère. L'avocat remarqua la petite chaîne d'or au cou de Mlle Edwige, une médaille qui rentrait dans le col. Pourtant le dimanche, là-bas, elle n'allait pas à la messe, à ce qu'il lui semblait. Qu'est-ce que ça prouve? Il ne pouvait pas s'asseoir derrière son bureau comme pour une cliente. Il traîna une chaise à côté du fauteuil où elle se tenait un peu sur ses gardes, et se pencha en avant. Elle tournait vers lui ce visage jeune et passé qu'elle avait. Son tailleur avait l'air mal à l'aise sur elle, elle serrait son sac à main à deux mains. Elle avait des gants de daim noir avec une petite manchette historiée, on voyait ses poignets au-dessus. Elle les enleva. Watrin fronça les sourcils : « Une raseuse! » pensa-t-il.

Tout ce qui s'était passé au village après son départ. Le nouveau colonel qui était à la place d'Avoine. L'abbé de la 1re compagnie se plaignait maintenant de l'anticléricalisme dans le régiment. Avec les officiers de renfort qui remplaçaient ces messieurs, il s'était installé une sorte de sectarisme laïc. Bon : « Je ne vous attendais pas, chère Mlle Edwige... Ce qui fait que j'ai promis à un membre du gouvernement... » Elle s'était levée, confuse. Elle ne voulait pas le retenir. Elle n'avait que trop abusé. Elle cherchait des yeux ses gants de daim, qu'elle avait posés quelque part. « Vous m'excusez, vous n'avez pas vu mes gants? » Il n'avait pas vu ses gants. Il remarqua d'abord qu'elle laissait tomber son sac. Puis vit qu'elle avait porté ses mains nues à ses yeux : « Vous pleurez? Voyons... voyons... »

C'est comme cela qu'elle se trouva dans ses bras. Elle dit seulement, d'une voix toute faible : « Lieutenant... Oh! lieutenant! » Qu'est-ce qui lui avait pris? C'est bête de ne pouvoir voir pleurer une femme. Elle avait mis ses deux mains autour du cou puissant de l'avocat, et elle appuyait sa joue contre sa poitrine, confuse, abandonnée. Il pensa : elle est venue pour ça, et moi, imbécile...

« Tout ce que vous voudrez, dit-il, mais ne pleurez pas! »

Un petit sanglot agita Mlle Edwige. Remarquez qu'il n'y a pas une si grande distance entre un petit sanglot et un petit rire. D'ailleurs, un petit rire, ça n'a pas toujours le sens qu'on imagine, ça peut tenir de l'hystérie. Eh bien, maintenant, je suis joli! Le ministre qui m'attend. Et je ne peux pas de but en blanc... Il dit : « Mlle Edwige, vraiment, pardonnez moi... » Elle ne leva pas les yeux, mais d'une main lui caressa le front. C'était étrange. Qu'est-ce qu'elle cherche, cette fille-là?

Les gants étaient sur le bord du bureau. Ils les virent en même temps, et ne bougèrent pas plus l'un que l'autre.

« Écoutez, dit Watrin... Je ne peux pas vous laisser comme ça... Le ministre m'attend... Il me faut sortir : restez ici, enlevez votre chapeau... Si vous avez faim, la bonne vous donnera, je lui dirai... Je vais revenir. On parlera à notre aise. Parce que c'est bizarre, vous ne trouvez pas ? La deuxième fois. La première, ça pouvait être un hasard. J'ai un peu honte : un vieux bonhomme comme moi...

— Lieutenant ! » dit-elle avec reproche. Elle fit des manières, pas longtemps. Il ouvrit la bibliothèque : là, c'est le droit, mais ici, ce sont des romans... Là-dessus, il pensa à Le Tilleul qui se mariait, et il faillit en éternuer. Il regarda très méchamment Edwige : il imaginait ses dessous. Puis il se dit : qu'est-ce que j'en sais ? Les honnêtes femmes de nos jours, elles se fringuent autrement que de mon temps. Son départ eut l'air d'une fuite. C'en était une.

Heureusement que Mlle Corvisart était partie. Il ne s'agissait que de s'expliquer avec la bonne. Elle ne s'étonna pas. La porte du palier claquée, Watrin se répétait : « Mais qu'est-ce qui me prend ? qu'est-ce qui m'a pris ? » Bon, on peut ne pas être à l'abri d'une surprise, mais un homme averti en vaut deux. En rentrant du ministère, il en serait quitte pour la mettre bien gentiment à la porte.

On l'introduisit tout de suite chez le ministre. Celui-ci tendit la main au visiteur sans se lever. Dans la grande pièce ouverte sur le jardin. Au-dehors, il s'était mis à faire une de ces pluies du printemps parisien qui n'ont l'air de mouiller que les épaules. Le ministre écrivait en plissant le nez. Il avait comme presse-papier un tigre de Barye. Watrin ne pouvait chaque fois s'empêcher de penser que c'était une allusion à Clemenceau. Sur un socle de marbre vert pâle, veiné roux. Un bronze.

Voilà, c'était bien simple : il y allait avoir un remaniement ministériel. Comment ? Une crise ? Oh non. Une crise, c'est un grand mot. En temps de guerre, il n'y a pas de crises. Devant l'ennemi ! Un simple remaniement. La session de la Chambre à huis clos qui allait commencer le lendemain, on pouvait être à peu près assuré du résultat... des abstentions... la confiance avec une majorité couci-couça... Alors Daladier serait obligé de comprendre... Puisque le vote du Sénat, une unanimité de pure convention, ne lui avait pas suffi. Il fallait un gouvernement énergique. On se débarrasserait des temporiseurs, de ceux qui voulaient ménager Pierre et Paul. Un gouvernement de guerre, quoi !

C'était ce qu'il avait attendu si longtemps, le ministre... Ce pour quoi il avait empoché les affronts, les rebuffades, l'histoire du dîner sans lui avec Ribbentrop après Munich. Pour être là, au moment où les choses tourneraient. Qui prend la présidence ? Paul Reynaud naturellement. Oh, ils se sont engueulés avec Daladier ! Ça n'a pas été tout seul. Seulement, mon cher, Reynaud a les Anglais pour lui... Vous savez, mercredi, nous avons eu un petit voyage éclair de Winston Churchill...

« Alors, questionna Watrin, ce sont les Anglais, qui torpillent le cabinet ? »

Le ministre haussa les épaules, fit le gros dos, eut l'air de secouer ses ailes. Enfin, torpillent... Nous sommes en guerre. L'avis de nos alliés compte, bien entendu. Il s'agit d'obtenir d'eux davantage. Le corps expéditionnaire est plutôt symbolique. Si demain sur la frontière du Nord comme en quatorze... Les parlementaires reprochent à Daladier d'avoir comme toujours tergiversé, raté l'occasion en Finlande. Bien sûr ce n'était pas si facile : avec les Suédois qui ne voulaient rien savoir... Mais enfin, on s'était ridiculisé. Laisser les

Finlandais se faire battre, pendant que notre presse continuait à dire qu'ils allaient prendre Leningrad! On avait été mal renseigné sans doute... Enfin, la confiance ne régnait plus à Downing Street. Daladier, crainte des réactions allemandes, leur avait refusé notre assentiment à une opération de mouillage des mines dans le Rhin, qui était la grande idée de Churchill. On voulait un homme capable de faire la guerre. Paul Reynaud en général, c'est l'homme de l'offensive. L'offensive? mais où passer? Gamelin qui est partisan, depuis belle lurette, de l'opération de Belgique, voudrait, lui, que les Allemands en prennent l'initiative, pour qu'alors, nous défensivement... Ça cloche entre Reynaud et lui sur ce point-là. Reynaud semble pencher pour les mouvements offensifs à grande distance. En Belgique, en janvier dernier, il y a déjà eu un refus du roi... Peut-être que si Weygand pouvait lui parler... L'essentiel avec le remaniement, c'est l'entrée des socialistes dans le cabinet. C'est indispensable avant les combats de printemps. Bien sûr, les combats de printemps. Ici ou là, peu importe. Vous ne croyez pas, mon cher, qu'on va continuer la partie de cache-cache? A propos, on vient de me donner la nouvelle... Mussolini est au Brenner, il rencontre le chancelier Hitler... Vous savez qu'hier l'envoyé extraordinaire de Roosevelt était chez lui, au palais de Venise? On dit que le Duce lui rapporterait la réponse allemande... Tout cela, vous le comprenez... la France doit avoir un gouvernement, un vrai... M. Paul Reynaud va avoir le pouvoir, il ne lui restera qu'à le mériter... » Les oiseaux rient parfois comme ça dans les arbres. Watrin regarda son interlocuteur. Mussolini au Brenner.

« Voilà, dit le ministre. Ce n'est pas tout à fait sûr, encore... mais je passerai probablement place Beauvau. Alors, j'ai besoin de vous. Voulez-vous être mon chef de cabinet, mon cher Watrin? »

Watrin le regarda. Place Beauvau? Chef de cabinet à l'Intérieur? Quand on est déjà trop vieux pour faire un lieutenant... Justement, c'était une revanche.

L'avocat ressentit un petit peu ce sentiment de fièvre que donnent les approches du pouvoir. Puis secoua ses grosses épaules. Ronchonna quelque chose.

« Qu'est-ce que vous dites? » demanda le ministre, en achevant de signer son courrier dans le buvard qu'on lui avait apporté, un long monsieur maigre et quinteux. Il disait qu'est-ce que vous dites? comme il aurait dit il pleut encore... sans y penser. La réponse de Watrin ne l'intéressait pas. Il la connaissait. Est-ce qu'on refuse d'être son chef de cabinet. M[e] Le Tilleul reprendrait les affaires de Watrin. Il se marie? Ah? Et contre qui? Le ministre demandait ça parce que quand on vous annonce que quelqu'un se marie, on répond toujours *Et contre qui?* Le Tilleul pouvait bien épouser la femme à barbe! Alors, Watrin, c'est oui? Dès que j'ai des nouvelles plus précises, je vous fais téléphoner. Vous qui vouliez servir votre pays, l'occasion est belle. Il y a un joli nettoyage à faire. L'Intérieur, ces jours-ci, c'est intéressant. Sarraut? Ah bah, Sarraut! On en fera ce qu'on voudra. Toujours est-il que, cette fois, on liquide Bonnet et consorts.

M[e] Watrin s'assombrissait. L'Intérieur, si on lui avait proposé ça à un autre moment, probablement qu'il n'y aurait pas pensé. L'Intérieur, c'est la Sûreté, la police. Pas seulement, mais aussi. Naturellement, dans un moment pareil. On n'avait plus voulu de lui à l'armée. Servir son pays. Il y a diverses façons de servir son pays. Mais serait-ce le servir...

« Je voulais vous demander, M. le ministre... Le procès des députés communistes commence cette semaine... après-demain... se rend-on bien compte au gouvernement de ce que signifierait un procès mal mené?

— Nous ne sommes pas des enfants.

— Je veux dire, pour le pays. Les combats de printemps. Est-ce qu'on peut

mener les combats de printemps avec le peuple contre soi? Rappelez-vous dix-sept... Le Chemin des Dames...

— Cette fois, dit le ministre, nous aurons Frossard à l'Information. Oh, ce n'est pas un mystère! Il l'a assez demandé, son ministère! Qu'est-ce qui vous chagrine dans le procès des communistes? Il faut ce qu'il faut... »

Le courrier était signé. Au-dehors, il avait cessé de pleuvoir. Les premières feuilles du jardin avaient ce vert pâle de l'innocence. On entendit bourdonner un avion.

« Vous avez des scrupules, hein? Une vieille tendresse pour les Soviets... du temps de Genève... Briand... La Russie n'est plus à la SDN... Oh, ce n'est pas ce que nous avons fait de mieux! Après l'Italie, l'Allemagne... on reste entre soi peut-être, mais ce n'est plus une Société des nations... Oui, même en août, j'étais partisan de ménager Staline... Seulement l'eau a coulé sous les ponts. Aujourd'hui, les choses sont trop engagées pour reculer... il n'y a pas que les projets de Belgique... est-ce que vous croyez que Weygand est en Orient pour enfiler des perles? A presque n'importe quel moment, nous pouvons attaquer le Caucase... pour couper le pétrole à Hitler... comme débarquer en Norvège...

— En Norvège? mais les Finlandais ont fait la paix.

— Les Finlandais! Il s'agit bien des Finlandais. Il y avait deux buts à cette intervention manquée. Le principal demeure : empêcher le fer d'arriver en Allemagne... Mais de l'Intérieur, ce ne sont pas les fronts du Caucase ou de Norvège qui nous préoccupent... Je sais bien que vous avez un peu flirté avec des communistes. Bon, vous n'êtes pas le seul. D'ailleurs, j'ai bien l'intention de sévir contre toutes les cinquièmes colonnes. Il pourrait même y avoir du tirage, on me connaît, et Monzie ne me voit pas d'un bon œil place Beauvau... ni pas mal d'autres... Le président de la République, pour qui j'avais un peu trop dit que je ne voterais pas en avril trente-neuf, quand on l'a prolongé, bien sûr ne m'aime guère... Je ne sais pas ce qu'il leur a fait, c'est la cour d'Angleterre qui a insisté pour sa réélection... Lebrun est amoureux de la reine, chacun sait ça! Mais ce n'est pas une raison... Ce matin même, j'en ai touché un mot à MacDonald, à la sortie de la conférence qu'il avait eue avec Mandel... Il a souri. Il ne veut rien dire. Ces travaillistes, ce sont les meilleurs émissaires de leur pays. Il y a entre eux et nos socialistes, la distance du patron au... client.

— MacDonald est à Paris?

— Il repart. C'est pour les affaires courantes... Je ne vois pas pourquoi il n'y aurait que Paul Reynaud qui parlerait avec nos alliés! »

Il était jovial aujourd'hui. Pas Watrin. Watrin qui revoyait le bord du canal, l'hiver, avec le lieutenant Gaillard... ce régiment de mal-foutus, le désarroi des esprits, le colonel Avoine...

« Les combats de printemps..., répéta-t-il. Excusez-moi, M. le ministre, mais est-ce que vous croyez que nous sommes parés pour les combats de printemps? »

Le ministre eut un geste vague. Qu'est-ce qu'on pouvait en savoir? Daladier et Gamelin disaient tantôt d'un tantôt d'un autre. « Il paraît que nous avons des armes nouvelles... et puis, qu'est-ce que vous voulez? Vous croyez que ça va durer comme ça, chacun de son côté? La défensive, c'est dangereux. Surtout pour l'état d'esprit des troupes... si nous voulons en finir avec l'opposition intérieure, le mécontentement, il faut agir. Le gros avantage de l'entreprise Weygand sur les pétroles russes serait de nous faire sauter le pas, dissiper une équivoque... Ceux qui chez nous encore nourrissent, comme vous, mon vieux, des rêves du côté des Russes, ou qui ne sont pas tout à fait persuadés du rôle joué par les communistes... ceux-là, alors, seraient bien obligés de choisir. Quand la poudre parlera, les Français se ressaisiront... D'ailleurs, à mes yeux, peu importe le mouvement décidé, pourvu qu'il y ait mouvement! »

Voilà. Et il fallait sévir pour rendre possible la vraie guerre. Si pourtant... Il y avait des idées devant lesquelles l'avocat reculait, mais elles l'envahissaient insidieusement, sans se formuler jamais. Bon : Gaillard... mais pour qu'il y ait un lieutenant Gaillard, combien cela supposait-il d'autres qu'il ne connaissait pas ? d'autres, pour qui tout ceci était folie et crime... d'autres qui disaient : la Finlande, elle, elle s'en tire... d'autres à qui la venue de Paul Reynaud au pouvoir n'allait pas précisément donner du cœur au ventre... Les combats de printemps, Watrin n'en serait pas. Rentré dans le civil, il y participerait de la place Beauvau, avec le garde républicain à la porte devant la grille noir et or. Pour Lévine, pour Gaillard, pour tant d'autres qu'il ne connaissait pas, lui Watrin... Tout de même si les Allemands attaquaient... ou si nous les devancions en Belgique ? Un nouvel avion bourdonnait au-dessus des jardins. Où est le bien, où est le mal ?

« Tout de même, dit-il à voix haute, continuant ses pensées, entrer en Belgique... c'est ce que nous avons reproché à Guillaume II en quatorze, c'est étendre le conflit...

— Vous préférez laisser Hitler prendre l'avantage ? D'ailleurs, ce n'est encore qu'une hypothèse... et puis si les Belges consentent...

— Qui, les Belges ? Léopold, les mineurs du Borinage ?

— Les socialistes. Si les Anglais le veulent, vous pensez bien que leurs socialistes, comme les nôtres... Que ce soit là, ou dans les pays scandinaves, ou dans les Balkans, le Caucase, l'essentiel est de faire sentir notre force aux neutres, dont les calculs se font un peu trop en raison de la crainte qu'ils ont de la force allemande... qu'on donne ou non le coup de boutoir sur le canal Albert, l'expédition de Norvège et celle du Caucase feraient comme des pinces autour de la position russe... Alors, c'est entendu, Watrin ? Il me semble que vous vous faites prier ! »

L'avocat passa la main sur son front. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Il suait à grosses gouttes ! Il regarda le ministre et dit comme on se jette à l'eau : « Non... non. Excusez-moi, M. le ministre, je ne suis pas, je ne suis plus l'homme qu'il vous faudrait... peut-être est-ce l'âge... mais enfin, il y a en moi comme des incertitudes, des doutes... le cas échéant, je ne saurais pas prendre les décisions nécessaires.

— Depuis quand un chef de cabinet prend-il des décisions ? c'est un agent d'exécution.

— Justement... excusez-moi, justement... »

L'autre le regardait de son col engonçant comme un oiseau de proie déconcerté. Watrin parlait. Que disait-il ? Le ministre s'en fichait pas mal. Des mauvaises raisons. Une nuée de mauvaises raisons. D'ailleurs, quel intérêt ? On accepte ou on n'accepte pas, voilà tout. Un Watrin qui ne joue pas le jeu, sa psychologie est le cadet de mes soucis. Que ce soit à cause de ses reins qui sont faibles, ou de l'envie qu'il a de mener une vie tranquille et de lire dans les journaux les nouvelles de la guerre... Il refusait, il refusait !

Sur le boulevard des Invalides, l'avocat acheta le journal du soir : la tête se partageait entre l'entrevue du Brenner et un bombardement anglais d'Heligoland. A l'intérieur, un sous-titre : *Le remaniement ministériel n'aurait lieu qu'après le vote final.* On ne parlait pas de Paul Reynaud : toute la question semblait de savoir si Daladier remanierait son propre cabinet avant la session de la Chambre, ou s'il attendrait les indications du Palais-Bourbon. A la colonne voisine, un entrefilet détourna Watrin de ces hypothèses vingt-sept communistes arrêtés dans la banlieue parisienne, un ancien secrétaire de la section de Levallois du Syndicat des métaux... un groupe qui avait reconstitué les Jeunesses communistes et les Jeunes Filles de France à Aubervilliers...

Watrin essayait de se représenter physiquement ce que cela signifiait... Levallois... Aubervilliers... ceux qui venaient de se faire prendre... leurs familles... les autres autour... à deux jours du procès des députés. Est-ce que tous ces gens-là se rendent compte? Qui se trompe, eux ou... Il n'avait pas pu penser *nous*. Il y a la guerre. Demain, les combats de printemps. Pour les combats de printemps, Churchill fait confiance à Paul Reynaud, et peut-être que MacDonald... On n'a pas été fichu d'aider les Finlandais, on va envahir la Belgique... La Norvège... le Caucase. Ce n'était pas absolument pour lui des idées nouvelles. Déjà, en septembre, il avait recueilli des bruits, il savait que dans les milieux de l'État-Major, les coulisses du gouvernement, on jouait l'hypothèse Belgique, l'hypothèse Bakou et cætera. Et aussi l'attaque sur Vienne par l'Italie. Mais tout ça avait un air de spéculation. Gamelin disait que jusqu'en quarante et un-quarante-deux il n'était pas sérieusement question d'offensive. On attendrait que les Anglais fussent prêts, que Roosevelt changeât de politique... Voilà tout d'un coup que cette folie prenait corps... Bakou... le Caucase... Avec quels moyens? Je sais bien : nous avons des armes nouvelles. Enfin, on dit que nous avons des armes nouvelles. Juste au-dessus de l'arrestation des communistes, on lisait dans *Paris-Soir*, quelques lignes en gras : *M. Harold Nicholson, membre du Parlement britannique, a fait hier à la CGT une conférence au cours de laquelle il a déclaré qu'en face de l'insidieuse propagande ennemie, la France et l'Angleterre devaient s'efforcer de se connaître davantage...*

« Je n'aurais pas pu! » pensa Watrin. Il mit le journal dans sa poche. Il entra dans un tabac acheter des cigarettes. Demain, comité secret... On dit que les socialistes s'abstiendront. Vont-ils avoir leur revanche de septembre? Churchill, MacDonald, Nicholson... Ça fait bien du monde en peu de jours à Paris. Demain, comité secret : mais les jeux sont déjà faits, déjà Paul Reynaud... et Blum, certainement. Cette Chambre, dont, dans deux jours, on jugera l'aile gauche, va ratifier par un semblant de démocratie des décisions prises ailleurs. A la veille des combats de printemps. Watrin en reprenant cette expression du ministre, qui le hante, revoit ses camarades de popote, les conversations à Coulommiers, dans les cantonnements, à Malemort. Il a encore dans l'oreille les *On ne se battra jamais, pensez donc!* et cette assurance de presque tous : *pas si fous, les Allemands! Qui donc voudrait se battre?* Cette vieille baderne d'Avoine, tenez, qui disait : « La pire folie, ce serait d'offrir à Hitler la trouée des Flandres... par là, nous n'avons rien pour nous couvrir... toujours par là que sont entrés les impériaux... » Évidemment, le Caucase, la Norvège, c'était plus original... Watrin s'acheminait doucement vers Saint-Germain-des-Prés. Il faisait tout à fait beau et doux. Les magasins tout bariolés de bandes de papier blanc, à l'efficacité desquelles plus personne ne croyait, rivalisaient d'ingéniosité dans cette décoration de guerre. « S'il ne s'était agi que du commandant Müller, ou de Gautier, enfin des fascistes, quoi! est-ce que j'aurais aussi refusé? » La question demeurait sans réponse. Avait-elle besoin d'une réponse? C'était une question absurde. Il s'agissait bien des fascistes. D'ailleurs, officiellement, il n'y avait pas de fascistes en France. Un traître à Stuttgart, et c'est tout. Kerillis, qui avait accusé des gens de droite, en fait s'était dégonflé. On allait juger quarante-quatre députés communistes. En cour d'assises. Le surlendemain.

En quoi cela me concerne-t-il? Je ne serai pas de la nouvelle équipe, je n'étais pas de l'ancienne. Suis-je responsable des orages? Ce que je pense, c'est mon affaire. Quand je le lui aurais dit, au ministre, je ne m'imagine pas que ça aurait changé quoi que ce soit à quoi que ce soit, hein? D'ailleurs, il m'a compris à demi-mot. Et puis, s'il ne m'a pas compris, c'est sa faute. Est-ce

que je sais moi-même ce que je pense? Un moment une chose, un moment l'autre... Il faut voir, après tout, comment ils vont présenter juridiquement l'affaire. Oh, ça doit être tout aussi cuit que pour le ministère! Comité secret à la Chambre, tribunal militaire... tout ça. Du pareil au même. Est-ce que je ne sais pas? Alors, qu'est-ce que j'y peux? Et eux, qu'est-ce qu'ils risquent? Cinq ans. Au plus.

Il avait oublié Edwige. Elle était chez lui, qui l'attendait.

III

Edwige était la fille cadette du Dr Duplessy. Sa sœur aînée, qui avait une voix et dix ans de plus qu'elle, s'était enfuie vers 1922 avec un industriel, un homme marié, qui l'avait abandonnée enceinte. Après quoi, l'enfant laissée n'importe où, une fillette, elle avait fait carrière dans le music-hall, grâce à un impresario qu'elle avait quitté pour un prince égyptien. Elle était morte on ne sait de quoi devant les Pyramides. La petite nièce, tirée de nourrice par son père devenu veuf, qui mettait partout des portraits de la morte s'en considérant le meurtrier, avait été très heureuse jusqu'à ce que M. Gerbault se remariât, décrochât les photos de la chanteuse en robe pailletée, et, vendant son usine pour aller habiter le Midi, mit Muguette en pension à Versailles. Tout ça, pour expliquer que la petite que les dames Duplessy prenaient le dimanche avait aujourd'hui dix-huit ans, et qu'après un séjour chez son père elle venait de tomber là-bas, entre la mère et la fille, et Mme Duplessy n'était donc plus tout à fait seule avec Edwige.

Pourtant cela n'arrangeait rien. La vie passait. Il y avait eu l'horreur du départ de l'aînée. Le Dr Duplessy se savait un cancer. On le trouva un beau jour dans sa baignoire, les veines ouvertes. Edwige marchait sur ses quinze ans. Toute sa jeunesse obscurcie par les drames de la famille. Avec cela que sa mère, vers les quarante-deux ans, à peu près au temps de la première communion d'Edwige, s'était mise à souffrir d'un décollement de la rétine, et elle en devint une vieille femme bien avant l'âge. Yves, qui était né entre la chanteuse et Edwige, avait mangé les quatre sous laissés par le docteur, sauf la petite rente en viager inaliénable qu'une parente avisée avait laissée à Mme Duplessy. D'abord, les études, puis divers prétextes, des inventions qu'il faisait, toujours sans lendemain, des brevets pris pour des machines absurdes. Ces dames se privaient afin de l'aider. C'était un grand garçon un peu veule, avec des yeux bizarres qui faisaient son succès. N'avait-il pas été d'abord un sujet brillant. S'il n'avait pas passé par Centrale, il n'en avait pas moins un diplôme d'ingénieur d'une honorable école de second rang. Le malheur était qu'il ne savait pas se contenter des places qu'il trouvait, il les abandonnait. On ne le voyait jamais... Un peu après 1930, il était venu un dimanche dans la voiture d'un ami, un fils de famille qui s'intéressait à une de ses inventions, un dispositif automatique pour supprimer les changements de vitesse dans les autos. L'ami, plus jeune que lui, était la gaieté même. Un garçon à qui rien n'avait jamais manqué, avec des dents éclatantes, une force de poulain échappé, qui entra dans la villa de nougat, où la veuve du docteur

achevait de perdre la vue, comme un grand courant d'air qui emporta Edwige. Il revint souvent voir ces dames. On entendait le boucan de sa voiture de course à l'entrée du patelin, et Edwige courait à la porte sans savoir ce qui la mettait hors d'elle. William Beaumontel était le fils de l'homme politique qui avait fait partie du dernier cabinet Poincaré. Les parents avaient un domaine pas loin de Vichy, avec des forêts, des étangs, des fermes. Il prêtait des sous à Yves, dont il ne fallait pas être grand clerc pour saisir qu'il tournait mal. Edwige voyait bien que William était généreux avec son frère à cause d'elle. Ils faisaient des randonnées en auto à une allure folle. Comment devint-elle sa maîtresse, c'était simplement inévitable. Qu'il ne lui proposât pas de l'épouser lui paraissait naturel, pas tout de suite. Il n'y avait que le bonheur brusque dans une vie mesquine et noire, il n'y avait que la jeunesse libérée. Puis Will vint moins souvent la chercher sous la marquise de la petite villa de nougat à cabochons d'émail. Elle ne lui demandait pas pourquoi. Elle avait cru comprendre qu'il se jetait dans la politique. Il arrivait avec des fleurs, des bonbons, des cadeaux drôlement inventés, il l'enlevait à Bruxelles ou à Deauville, il la faisait jouer à la roulette ou camper dans une forêt. Elle se laissait entraîner, elle ne remarquait pas que trois ans avaient passé. Un beau jour, comme dans tous les mauvais romans, elle apprit par les journaux qu'il se mariait. Elle ne le crut pas. Elle lui écrivit une lettre. Contre toute vraisemblance, à son appel il vint. Mais, à l'entrée du pays, pour éviter une charrette qui sortait d'une grange, sa voiture fit une embardée, et Edwige revit William mort. C'est tout. Il y avait de cela six ans et demi. Depuis ce jour-là, rien ne s'était passé, sauf l'histoire d'Yves, en correctionnelle pour escroquerie, qui vivait dans une famille qu'il grugeait, couchant avec la femme, se servant du mari pour faire attendre ses créanciers, et déjà clairement courtisant la fille aînée... Après cela, une chance : un ami de William Beaumontel l'avait casé chez Michelin. Le deuxième œil de maman qui se prenait. Les visites à Muguette, la petite nièce, le dimanche : le train de Paris, puis aller à Versailles et revenir. Edwige aurait voulu apprendre un métier, mais comme sa mère gémissait, ses yeux, elle avait même dû renoncer aux leçons de piano prises à Meaux. Mme Duplessy avait le souvenir de l'aînée, avec son chant, la musique perdait la vertu des filles. La guerre était arrivée bonnement. Edwige avait vingt-huit ans, cette blessure au cœur, l'infidélité de William, aucun espoir, l'ennui des journées, rien que la lecture pour se meubler la tête, et encore fallait-il lire à haute voix à cause des yeux de maman. Aucun espoir. Ça ne pouvait pas changer. Et cette guerre, cette drôle de guerre comme on disait... L'autre fois, cela avait duré quatre ans passés. Elle aurait trente-deux ans, si c'était aussi long, ou plus... Là-dessus, on avait logé chez ces dames un homme d'âge, le lieutenant Watrin, un avocat, un homme grand et lourd, et lent, qui lui faisait peur un peu. Enfin l'idée ne lui serait jamais venue. Puis un jour, comme par accident, il l'avait embrassée. Oh, elle n'en avait pas été fâchée. Un peu choquée, un peu dégoûtée même, ce cinquantenaire. Il avait des petits trous dans la peau près des yeux. Tout cela sans aucune suite. Elle lui raccommodait ses affaires. Il était très poli avec ces dames. On le voyait à peine. Puis il avait été démobilisé. Alors, tout d'un coup, ç'avait été à nouveau le grand trou noir. Pas possible que cet officier en cantonnement eût tenu une place pareille dans sa vie. Elle n'en rêvait pas. Elle n'en savait rien. Il avait fallu son départ pour que le désespoir de toute la vie, la reprît. Il n'y aurait plus rien. Vingt-huit ans, ce n'est pourtant pas la fin d'une existence. Que s'imaginait-elle en venant à Paris, le voir? Rien. Absolument rien. Et puis elle s'était retrouvée dans ses bras.

Muguette était à la maison. Singulier que cette présence n'y fit qu'aggraver l'ennui quotidien. Edwige avait dit à sa mère, à tout hasard, et comme elle le

faisait d'autres fois, si je suis en retard, ne m'attendez pas pour dîner, il est possible que je reste coucher chez Maryvonne. Une amie qu'elle avait à Paris. Parfois, elles allaient au théâtre ensemble, alors Edwige ne revenait que le lendemain matin. Trois, quatre fois par an. Ce n'était pas mentir. Elle avait d'abord été chez Maryvonne, mais ne l'avait pas trouvée à la maison.

A quoi avait-elle pensé tout ce long après-midi, chez lui, attendant M^e Watrin, qui ne se pressait pas de revenir? A rien. Elle écoutait en elle un vertige. Elle avait pris un livre. Elle ne le lisait pas. Il devait bien être cinq heures quand la porte se rouvrit, et l'avocat parut, préoccupé, distrait, un peu étonné qu'elle ne se fût pas enfuie. Pourquoi, d'ailleurs, pourquoi ne s'était-elle pas enfuie? Elle avait maintenant envie de le faire. Elle ne le pouvait plus, paralysée, comme prise à cette présence du vieil homme. Elle se répétait : le vieil homme... Et le voilà qui s'est mis à parler. Oh, pas d'amour. La politique. La guerre. Des choses terribles. Les doutes. La peur d'une catastrophe. Des choses qu'on n'imagine pas. Est-ce qu'il n'était pas un peu fou? Elle l'écoutait, elle écoutait cet affreux conte de fées, et pourquoi donc parlait-il de tout cela comme s'il en portait la responsabilité? s'il avait été le complice du gouvernement, de tout ce qui se faisait en dessous d'obscur, de déraisonnable? On aurait dit qu'il avait attendu Edwige pour se confesser, pour avouer à mi-voix ce qui ne pouvait tout haut se dire. Qu'est-ce qu'il aurait fait, si elle n'avait pas été là? Il s'était assis près d'elle, il entourait de son bras pesant le haut du fauteuil, il avait les jambes écartées, et l'autre bras ballant, accablé, contre le dedans de la cuisse, Edwige regardait la main épaisse, molle, comme morte... C'est drôle, William, le cadavre de William avait une main comme ça, qui retombait...

Watrin parlait. Il n'avait jamais dit à personne les choses qu'il disait ce soir-là. A Edwige. Et pas à Edwige. A qui était là. Il ne regardait pas la femme. Il parlait devant elle. C'était une étrange intimité soudaine. Jadis, quand Lucie était vivante, et qu'il avait des ennuis...

Rien pourtant de tout ça n'est comparable. Il lui avait pris machinalement la main. Elle la retira. Il n'y fit pas attention. Il parlait. La plupart des choses qu'il disait étaient incompréhensibles pour Edwige. Le savait-il? En tout cas, cela ne semblait pas le déranger. Elle pensa : peut-être que les veufs sont comme ça... Elle se souvenait du père de Muguette, M. Gerbault, quand il habitait avec sa fille à Crécy-en-Brie, dans la maison secrète entre deux bras du Morin, avec tous les portraits de sa sœur morte... Les veufs... Et puis cela n'expliquait rien du tout.

« Est-ce que c'est notre faute, à nous, disait Watrin sourdement, tout ce qui arrive? Évidemment, nous avons laissé faire. Peut-être, à un moment donné, pouvait-on quelque chose pour arrêter tout ça... maintenant la machine est emballée, et puis il y a trop d'intérêts en jeu... comment s'y reconnaître? La Belgique... ce n'est pas tant ce qui m'effraie... mais cette façon de disposer du monde sur la carte, et allez, je pousse un pion en Norvège, l'autre à Bakou... »

De quoi parlait-il vraiment? Elle ne l'aurait interrogé pour rien au monde. Bakou? C'est dans le Caucase, je crois. Pourquoi parlait-il de Bakou? Le nom de cette ville revenait tout le temps à ses lèvres. A quelque chose qu'il dit, elle crut donner un sens surprenant. Il s'agissait des communistes. C'était un sujet dont Edwige savait ce qu'on voyait dans les journaux, et encore ne s'y intéressait-elle guère. Mais pourtant que l'avocat se tînt en quoi que ce fût solidaire de ces gens-là... Elle osa furtivement l'interrompre d'une question : il était pour les communistes, alors? Il haussa les épaules, et tourna son grand corps de trois quarts vers elle, puis fixa, dans ses yeux à elle, ses yeux de plomb :

« Non... je ne suis pas pour les communistes... j'ai été contre eux quand je faisais de la politique. Dans la Marne, c'étaient des gens trop primitifs... trop simples à la fin... qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur journal. Oh, il n'y a pas que des communistes qui soient comme ça, pour sûr! Moi, je suis un bourgeois, comme ils disent, et c'est vrai. Ils voient le mal à des choses où je ne le vois pas. Et puis, tout ce qu'ils proposent, évidemment... si on pouvait y atteindre d'un coup de baguette magique... c'est trop beau. Le prix que ça coûterait, beaucoup d'entre eux ne s'y arrêtent pas, parce qu'ils ne l'imaginent pas, les autres parce que tant de destructions, de malheurs leur paraissent peu de chose en face de tout l'avenir. Moi, je ne peux pas me résoudre... je tiens à tout ça... à ce qu'il y a de bon dans cette vie dont ils ne veulent voir que le mauvais... » Il soupira. Elle frémit : qu'y a-t-il de bon dans la vie! Elle faillit le demander. Il rêva un moment, elle n'osa pas troubler ce songe. Soudain, il se leva, s'en fut à la fenêtre. Le jour tombait. Il tira les rideaux. Il y eut un moment d'ombre où sa voix dit : « Est-ce qu'on n'a pas le droit d'être heureux? »

Le lendemain, ils déjeunèrent sur les quais, au restaurant qui fait le coin de la rue des Saints-Pères. C'était un temps gris et doux, et il y avait des pigeons bleus sur le pavé rose. Le petit paravent de verre garantissait bien du vent, qui se levait de temps à autre, et on n'avait pas froid à la terrasse dans cette fin de mars. Les dernières heures de l'hiver pourtant. Edwige était tout amollie de ce qui s'était passé, égarée un peu de se trouver là, si naturellement le doigt sur la carte, avec cet étranger, qui aurait pu être son père, qui déplaçait l'huilier pour lui prendre la main. Elle le regarda un moment avec toute la cruauté de la jeunesse, mais c'était dans ses rides qu'elle prenait confiance. Elle pensa, pourvu qu'il ne me chasse pas! et commanda de la tête de veau vinaigrette.

Il avait repris son monologue de la veille. A-t-on le droit d'être heureux? Est-ce que nous ne sommes pas les complices des crimes faits en notre nom? Si, pour défendre nos intérêts, enfin ce que d'autres imaginent être nos intérêts! à des milliers de kilomètres on va porter la mort, jeter des bombes sur une ville, dont les habitants n'ont pas la moindre idée du quai Malaquais, de la statue de Voltaire, de ces pigeons, là, par terre... Ah, nous avons la guerre! alors ça nous donne le droit de la répandre partout, de déchaîner le massacre... Nous sommes comme ces abominables jeunes gens, parce qu'une fille leur a flanqué une mauvaise maladie, ils se vengent en la passant à n'importe qui... Il aurait dit ça naturellement avec les mots, Watrin n'était pas avare du mot propre, mais en levant les yeux il avait vu Edwige, le visage d'Edwige, ces traits indécis, cette blondeur effacée, et je ne sais quoi d'absolument enfantin dans les yeux. Il pensa : je suis tout de même un grand cochon! et s'attendrit très fort, d'une façon tout à fait inattendue.

Edwige avait commencé de raconter sa vie. Elle avait le sentiment obscur qu'il devait trouver ça vulgaire, et en effet : qu'est-ce qu'ont toutes les femmes, dès la première minute, à vous livrer tout leur passé? C'est une sorte d'impudeur. Pourtant Edwige continuait. Elle avait l'impression de devoir cela à cet homme qu'elle n'appelait pas son amant, mais son destin. Elle ne connaissait pas d'autre moyen de le lier à elle. Elle voulait tout de suite lui expliquer William, lui dévoiler William, pour n'avoir plus à en parler plus tard, pour qu'un jour, au détour d'une phrase, d'un rêve, il ne vienne pas buter contre ce mort. Il fallait ouvrir toutes les fenêtres de la maison, faire entrer la lumière dans tous les souvenirs, pour que nulle part ne puissent à nouveau se former l'ombre et la solitude. Elle n'en pouvait plus d'être seule, elle jetait toutes ces années désertes, comme des fleurs coupées, d'un coup, à celui qui allait envahir sa vie. Mon Dieu! et si tout à l'heure, après le déjeuner, il regardait sa

montre, et disait : allons, en voilà assez, on se sépare ? Alors ne lui cacher ni le cancer du docteur, ni la honte d'Yves... Il se taisait. Ses gros yeux sous les paupières demi-baissées. Il y a des insectes comme ça, en septembre. Je ne voudrais pas de lui s'il était jeune. Il serait trop fort. On se rassure aux coins de sa bouche, à la veine de sa tempe. Qu'il me trouve sotte s'il veut, mais qu'il me croie... Est-ce qu'il écoute vraiment ? On dirait qu'il regarde au-delà de moi, à travers moi. Comme c'était extraordinaire ce matin de se réveiller... Tant pis pour ce qu'il pense ! Je serais morte, s'il avait fallu reprendre le train hier soir, avec ses lampes bleues...

C'était vrai qu'il ne l'écoutait qu'à demi. Bien moins occupé des histoires d'Edwige que de ces grondements en lui contre lui-même. Qu'est-ce que tu fais là, vieil imbécile ? A ton âge ? Tu te conduis comme un lycéen, ou comme un gâteux. Le premier cotillon qui passe... Tu seras bien avancé dans quelques jours. Être heureux ! Je vous demande un peu. On ne prend pas une femme comme on se saoule, un soir de cafard. Naturellement, tu fais l'esprit fort, tu te dis que tu la laisseras tomber quand ça te chantera. Tu ne t'es pas regardé dans la glace, mon pauvre vieux. Tu as passé le temps du cynisme. Tu n'as rien d'un Lovelace. Si tu ne casses pas ça tout de suite, et qu'elle brusquement s'avise que tu n'es qu'une vieille carne... alors on te verra chialer et ça ne sera pas beau. Vaut mieux, sans attendre, prendre les devants...

Elle parlait de son amant tué. Quand on lui avait amené le cadavre... Alors, il pensa plaintivement à ce jour où Lucie, dans la pièce voisine, était tombée, foudroyée. Il reprit la main d'Edwige comme un petit coquillage peureux...

Elle parlait. Elle vit dans ses yeux que quelque chose d'extérieur entrait en lui. Deux femmes venaient de passer. La phrase commencée s'enroula dans leurs pas, elles arrivaient du trottoir aux boîtes, traversant, et se dirigeaient vers l'Institut.

« Excuse-moi, dit Watrin, et il se souleva...

— Des personnes que tu connais ? »

Elle se sentit honteuse. Il sourit : « Non... des personnes qui croient que je ne veux pas les reconnaître... »

Elles s'étaient arrêtées, à son mouvement, et elles le saluèrent de la tête. Il alla vers elles et leur parla. Edwige n'entendait pas, elle tremblait, mais vite elle comprit que cela ne concernait pas directement son malheur.

« Je n'étais pas tout à fait sûre que ce fût vous..., dit Mme Cesbron, celle qui n'avait pas de chapeau. Nous parlions de vous hier, avec M^e^ Lévine. Vous savez qu'il assiste mon mari... »

L'autre femme, avec Bernadette, était Mme Florimond Bonte. L'avocat lui dit très rapidement combien, en dehors de toute appréciation politique, le geste de son mari l'avait ému, quand seul à la Chambre, il avait eu le courage en décembre... « Oh, son compte est bon, à lui ! dit-elle avec une sorte d'orgueil. Vous pensez qu'ils ne le manqueront pas ! » Elles avaient cru, en effet, que Watrin ne voulait pas les reconnaître. Bien qu'après tout, elles l'eussent rencontré une fois chez Lévine ensemble et Bernadette Cesbron une autre fois, au Palais. Quand il était avocat-conseil dans cette histoire de bateaux pour l'Espagne, pendant la guerre de là-bas. « Vous avez vu que tout ça revient ces jours-ci ? Ils veulent en conclure je ne sais quoi... »

C'était une rencontre banale. Mais le cœur de Watrin battait. L'avocat se sentait mal à son aise. Il ne trouvait pas les mots nécessaires. Le procès des députés commençait le lendemain. Il aurait voulu leur faire dire quelque chose, qui l'eût désolidarisé de tout ça, de...

Les mots avaient tous je ne sais quoi de faux, d'à côté. Ils en disaient ou trop, ou pas assez. Quand on pense à ce que ça doit être pour ces femmes, et

ce qu'elles attendent peut-être qu'on leur dise. En même temps, Watrin avait à cœur de ne pas s'engager au-delà de ce qu'il pensait véritablement. Non, il n'était pas pour les communistes. Seulement cet inexplicable sentiment de responsabilité qu'il avait... Mme Bonte dit : « Mais... nous vous dérangeons... » Alors, il fit la chose la moins utile, la plus folle, la moins justifiable. Il appela Edwige, du geste. Et la présenta : « Mlle Duplessy, ma fiancée... »

Les deux femmes s'en allèrent, sans avoir compris ce que ce mot avait d'insolite, sans pouvoir avoir compris, que pour s'innocenter, devant elles, du crime juridique qu'on allait commettre contre leurs maris, il venait, sans y réfléchir, d'engager simplement toute sa vie.

« Pourquoi avoir dit cela? murmura Edwige, regardant s'éloigner Mmes Bonte et Cesbron. Pourquoi? » Il haussa les épaules, et lui tapota les doigts, avec une fausse désinvolture. « Parce que c'est la vérité! » dit-il. Et il devint tout rouge. Ah! pour un imbécile.

Oh, puis, ce n'est pas le désert de Gobi! A mon âge, on ne gâche pas grand-chose si on gâche son avenir. Il avait voulu, bien plus qu'à ces dames, se donner, à lui, la preuve de son honnêteté. La première venue. On n'a pas le choix. Et d'ailleurs, est-ce qu'on a le droit de vivre seul, tant qu'on est un homme?

IV

« Vous tombez bien, dit le commandant Benedetti. Juste pendant que le sort du cabinet se joue... Les socialistes ont décidé de s'abstenir à la Chambre... Vous n'êtes donc plus à Carcassonne ? »

Le capitaine Henri de Bréa était venu rue Saint-Dominique moins pour présenter ses respects à Benedetti que pour tâcher d'apprendre quelque chose. A Dunkerque, où il était détaché pour la formation d'un groupe de reconnaissance de corps d'armée, constitué avec les éléments du dépôt de cavalerie, encadrés par des gardes mobiles, la ville était encombrée de troupes qui s'attendaient à être embarquées pour la Finlande. Puis patatras. Pourtant on les gardait là, et toute sorte de bruits couraient. Où allait-on les envoyer ? La formation de GRCA un peu partout, à côté des unités motorisées, laissait pourtant penser à des opérations plus voisines. Quand il faisait son cours aux cavaliers, armés de mousquetons 24, et le sabre au côté, il disait, qu'on vous expédie à Trondjhem ou à Salonique... mais il croyait à la guerre en Flandres, à l'attaque allemande. Pas par goût. Il aurait préféré aller descendre du bolchevik dans les fjords ou en Orient. C'était son penchant. Il commençait à douter de l'efficacité du Parti populaire français. Un jour, sur les murs de la caserne Ronar'ch, à Dunkerque, il avait vu, à demi effacée, une de ces vieilles inscriptions : *Doriot vaincra !* qui lui faisaient un an plus tôt penser : on a le peuple avec nous... Ça ne lui avait pas fait bonne impression, cette fois. Et même il s'était abstenu de passer au Parti, rue des Pyramides. Pour l'instant, l'important, c'était l'armée, le commandement... si on avait pu détourner la guerre de nos frontières, s'entendre avec Hitler, laisser les Anglais se débrouiller...

« Vous savez, mon commandant, si nous devons compter sur les Anglais... » Les conversations dans les cafés de Dunkerque, les renseignements qu'on avait par les filles de la rue des Casernes-de-la-Marine... Benedetti haussa les épaules et secoua sa belle tête de mort.

« Il s'agit bien des Anglais de Dunkerque ! Ce sont ceux d'ici qui vont décider de tout... Vous ne savez donc pas qu'à cette heure-ci le président Daladier se casse la gueule ? Avec Paul Reynaud, c'est le triomphe de la stratégie offensive, et comme c'est le colonel de Gaulle qui conseille le nouveau chef du gouvernement, il va falloir démontrer *in vivo* que sa conception de la guerre est la bonne : c'est-à-dire l'intervention foudroyante, un corps motorisé de cent mille hommes en flèche... vite et loin... On ne l'a pas, remarquez... mais on fera semblant... Nous avons l'habitude : chez nous, on sait tourner un rapport

pour que les conclusions collent avec ce qu'on attend de l'État-Major... On gonflera un peu les mots : quand on appelle division ce qui est une brigade, ça a double avantage. On se trouve vite compenser le creux démographique... et ça donne de l'avancement aux officiers supérieurs... Toujours est-il que, hier au soir, Paul Reynaud est venu ici, et quand il a quitté le patron, on entendait les éclats de voix à travers les portes; au moment de sortir, il s'est retourné, il a redressé toute sa petite taille, avec cet air de vanité qui n'a pas diminué depuis qu'il a les Anglais dans sa manche et une star dans son lit... et il a dit avec un geste de majesté : *De la Vistule au Caucase!* Qu'est-ce que vous voulez, ça ne présage rien de bon... »

Il y avait dans les bureaux une espèce d'agitation morne. Par les portes, on voyait des employés qui inspectaient le fond de leurs tiroirs.

« Mais quoi? dit Bréa. Le président quitterait la Défense nationale? » Il ne savait pas trop ce qu'il préférait : un incapable ou un aventurier... On pouvait s'entendre avec Daladier, mais aussi, Reynaud, c'était peut-être la porte ouverte au renversement politique, s'il gaffait assez fort... Bréa parfois n'était pas sans avoir la tentation de la politique du pire.

Benedetti haussa les épaules. Est-ce qu'on savait? Daladier n'était guère un homme à lâcher le manche après la cognée. La présidence du Conseil perdue, il allait probablement se cramponner rue Saint-Dominique. Difficile à remplacer en pleine guerre : depuis qu'il était là! Si encore Reynaud se basait sur le général en chef. Mais tout le monde sait qu'il n'a qu'une idée, balancer Gamelin... Pour mettre qui? Giraud, probablement. Ou Georges?... Les bisbilles Georges-Gamelin, on ne parlait que de ça au ministère. Quel malheur qu'on eût vraiment besoin de Weygand en Orient. Là-bas, c'était du sérieux... Moi, si j'avais votre âge... j'aurais demandé à partir chez Weygand. Oh, là-bas, ce n'est pas le sport qui va manquer.

« A moins, dit Bréa, que Reynaud ne bouscule tout... » Benedetti siffla dans son masque d'os, et ça lui plissa le cuir des oreilles au nez, Reynaud ou Daladier, la question était des hommes choisis pour la politique ou la stratégie. Mais ni de la politique, ni de la stratégie. Ce qui va se faire, Reynaud et le colonel de Gaulle allaient en parler partout, dans les états-majors d'armée, dès janvier. Dans le même moment, Daladier écrivant à Weygand ou à Massigli, préparait le jeu de son successeur. Gamelin croyait qu'il fallait attendre deux ans. Reynaud demande dix jours pour qu'on ait la vraie guerre... Voilà tout... Et puis il y a la question, l'Escaut ou la Dyle... comme on dirait viande en sauce ou viande grillée...

— Mais comment, l'Escaut, la Dyle? Ça veut dire qu'on entre en Belgique?

— Ça veut dire qu'on se dispute sur deux schémas. Les équipes d'état-major vont être jugées à l'audace qu'elles montreront sur le papier. Gamelin, à ce qu'on m'a dit tout à l'heure, serait bien capable de se contredire. Il n'y a pas si longtemps, il était pour l'Escaut en 1942. Peut-être affirmera-t-il demain que notre avenir est sur la Dyle en avril quarante! Le plus clair est qu'on va fiche à la porte l'ambassadeur des Soviets. Daladier a fait le nécessaire, Reynaud ne peut pas revenir là-dessus : ça rassurera les Turcs...

— Les Turcs, pourquoi les Turcs, mon commandant?

— Bien, naturellement! » Et Benedetti regrettait bien mais il ne pouvait accepter l'invitation de Mme de Bréa, dans ces circonstances. Avec ça qu'un de ses amis avaient de graves ennuis... Oh! Marie-Adèle sera désolée! Marie-Adèle s'en fichait pas mal. L'arrivée de son mari en permission avait bousculé son emploi du temps. Elle avait décidé de rendre visite au commandant Müller, près de Meaux, et aussi de lui céder. Après toutes ces années de vertu, le moment avait sonné, elle se l'était dit l'autre jour en lisant le journal qui

annonçait la capitulation finlandaise. Il se passe trop de choses horribles dans le monde, on ne sait pas de quoi demain sera fait, et ce malheureux Müller qui depuis tant de temps soupire, essaye de la violer dans les ascenseurs, ramasse ses gants dans les maisons de thé, se déchire la peau avec les ongles, quand il s'efface devant elle dans les portes... Elle irait le retrouver dans le Mulcien. C'était le printemps dans deux jours... puis voilà Henri qui rapplique! Les maris n'ont pas le sens de l'opportunité. Il avait voulu amener le commandant Benedetti à dîner, le commandant avait d'autres chats à fouetter. Un de ses amis avaient des ennuis très graves. « Et tant mieux! dit Henri, assez inconséquent. Comme ça nous aurons une petite soirée à deux! — Oh, mais vous êtes galant, mon cher! Vous n'aviez pas l'air d'y tenir tant, si seulement le commandant nous avait fait l'honneur de partager notre poulet cresson! Je vous propose de téléphoner à Louise Heckert... » Louise était en Belgique, chez ses beaux-parents. On ne trouvait personne au téléphone. Daisy Fresnoy était partie la veille pour l'Amérique, avec une collection de couture et des bijoux. Il n'y avait personne à Paris. Pendant qu'elle appelait la terre entière à l'appareil, Bréa, songeur, chiffrait : qu'est-ce que Benedetti avait voulu dire avec les Turcs? Et juste comme il avait la tête occupée des nuages du Bosphore, Marie-Adèle tomba par hasard sur Fred Wisner. Non, Cécile non plus n'était pas là. Imaginez-vous qu'elle soigne le frère de sa bonne, un grand blessé... et on l'a transporté dans un hôpital militaire en Normandie, alors... Mais vous, cher monsieur, vous êtes libre? vous êtes à Paris au moins? Ils rirent beaucoup dans l'appareil. Vous ne croyez pas si bien dire! J'arrive d'Ankara. D'Ankara? Mais c'est insensé d'invention! Je vous croyais à Amsterdam. Du fond de la pièce, le capitaine s'intéressa. D'Ankara? Qu'est-ce que tu dis? C'est Fred Wisner : il revient d'Ankara. Il dit qu'il y a plus d'un mois qu'il est revenu de Hollande. Je ne savais pas qu'il était allé en Hollande, mais, invite-le à dîner, puisqu'il revient d'Ankara! Eh bien, qu'est-ce que je fais précisément? Mon cher, c'est à mourir de rire : il y a Henri qui vient de me tomber dessus à l'improviste... Non. Dunkerque. Un GRCA... parfaitement... bon, il entend que vous revenez d'Ankara, alors il me dit, s'il revient d'Ankara, invite-le à dîner... Inouï! Nous avons du poulet, et je crois qu'il reste un peu de... Mais si, mais si, voyons! Ah? ah? Oh çà, je n'accepterai pas. Je ne veux pas m'imposer. Justement Henri disait ça nous fera une petite soirée à deux... Si vous insistez! Mais non, mais non, ne me prenez pas au mot! Je serais très heureuse, au contraire... Attendez, que j'explique à Henri qui donne des signes de curiosité manifeste! Fred Wisner nous propose, au contraire... enfin... de nous emmener dîner avec lui, chez son oncle, à la campagne, si... pourquoi pas? Il vient nous prendre avec sa voiture. Mon cher, convainquez Henri vous-même! Ah, je vois qu'il est tout convaincu... alors, nous vous attendons!

Marie-Adèle changea de robe en vitesse. Pour aller à Louveciennes, je ne peux tout de même pas... Qu'est-ce que vous croyez, mon ami? je mets mes perles? Nous sommes en guerre, mais elle ne sont pas grosses... Non, juste le clips avec les émeraudes... pas de collier. Je croyais, Henri, que tu ne l'avais pas à la bonne, Fred Wisner?

« Oui, dit le capitaine, ce garçon-là, avec son regard direct, le genre sport, il n'est pas du tout franc du collier. Je connais des gens auxquels il a joué de drôles de tours. Mais ça m'intéresse tout de même, ce qu'il a pu apprendre en Turquie... c'est un de ces pays charnières... »

L'uniforme allait bien à Fred. Vous avez l'air du Siegfried de Giraudoux, dit Marie-Adèle. « Vous m'excusez, chère madame, si je vous ai fait attendre. J'ai préféré passer d'abord à Maisons-Laffitte pour chercher Mlle Landor, et revenir vous prendre rue Weber pour aller à Louveciennes. Oui, Mlle Landor a

toujours sa maison... non, on disait la maison de Weissmüller, mais en fait la maison était à Mlle Landor... Bien sûr, le suicide de son ami a été un grand coup pour elle : elle n'en parle jamais. Ce soir, je voulais amener avec nous Dominique Malot... mais il y a comité secret à la Chambre, il ne veut pas en perdre une miette... persuadé, ce radical ! que sa voix va sauver son ami Daladier. On s'attend que la séance dure tard dans la nuit... je lui avais proposé, s'il le voulait, de lui envoyer une voiture pour nous rejoindre au café... ce n'est pas si loin, Louveciennes ! »

C'est vrai, c'est à côté. Et puis quand on sort par la porte Maillot, c'est facile. Avec ça que Marie-Adèle, enfant, avait habité Neuilly. Je n'ai jamais voulu beaucoup m'en éloigner. Elle était assise près de Fred, qui conduit comme un dieu... et au fond, à côté d'Henri, il y avait Mlle Landor avec ses renards blancs. Curieux qu'il l'emmène chez son oncle, le grand Wisner, évidemment, n'a guère de préjugés ! Et puis, peut-être qu'elle n'est pas sa maîtresse. Pourtant, ils se conduisent vraiment comme si c'était tout à fait officiel... Marie-Adèle ne sait trop que croire. Zut, elle prendra tout bien : il lui suffit de penser un éclair au maréchal Mannerheim... pauvre homme ! ce qu'il doit être triste. Quant à Cécile, on n'est pas obligé de savoir si ça lui déplaît. A part ça, elle se serait passée de la compagnie de la nommée Rita, Fred est joli cœur.

« Mlle Landor, explique Fred en passant au rond-point des Bergères, revient aussi d'Ankara... je l'ai trouvée dans l'avion aux prises avec un spleen du tonnerre... Alors je la promène un peu, pour la désennuyer, et puis vous savez, l'oncle, lui, les jolies femmes ! Il fait coup double ce soir... vous n'avez jamais été en Turquie ? »

Mme de Bréa n'a jamais été en Turquie. Par contre, elle avait des amis américains qui avaient une propriété à Louveciennes... je suis folle, ce n'est pas à Louveciennes, c'est à Marly-le-Roy ! Vous étiez en mission à Ankara, Fred ? Naturellement. Nous avons promis monts et merveilles aux Turcs, et puis on ne leur envoie rien. Il fallait les faire patienter. Marie-Adèle se mord les lèvres : Mlle Landor a-t-elle bien fait patienter les Turcs ? Je me demande bien si elle se trouvait aussi par hasard dans l'avion qui ramenait Fred d'Amsterdam, l'autre mois ? Pour une personne qui a un cafard du tonnerre, elle ne néglige pas trop son make-up, Mlle Landor...

Une soirée charmante. Il y avait là le prince R..., qui est notre ami le plus sûr en Italie, et qui a dit tout de suite que Hitler n'avait rien pu tirer du Duce au Brenner. Un M. Noël, un homme d'une soixantaine d'années, qui ne disait pas grand-chose. Et le général Nullement, celui qui a commandé en Russie en 1918, et qui, après un passage au ministère, est devenu chef de la publicité et du service des ventes chez Wisner. Un contemporain de Weygand... Il lui ressemble un peu, il a ce port de tête, toute la vieillesse dans le cou, autrement sec et net, et l'air de ne porter que par discrétion les vêtements civils. Cela faisait un mélange singulier, mais la propriété est si charmante, petite somme toute, pas du tout ce qu'on imagine pour le grand fabricant. Une de ces maisons Louis XVI comme il en reste de Versailles à Saint-Germain, avec une terrasse, et les bois autour. Encore un peu trop tôt pour dîner dehors, mais dans quinze jours, trois semaines...

Naturellement, on parle de la guerre, avec le capitaine qui est aux premières loges, et Fred qui revient d'un pays neutre. Pourtant la crise ministérielle domine tout. Vers huit heures et demie, Dominique Malot a téléphoné : ça ne s'arrange pas, la séance se prolonge, mais qu'on lui envoie la machine, il y a une interruption jusqu'à dix heures. Le grand Wisner haussa ses épaules d'ancien mécano. Il a vieilli ces derniers mois, il a toujours cette brosse à

dents à peine piquée d'argent, avec laquelle les cheveux blancs contrastent, et ce teint jaune à taches brunes. « C'était une idée à Fred, dit-il avec une certaine mauvaise humeur, de nous amener son Malot pour nous faire rire... Bon, il tombera comme il tombera. On ne l'attend pas, on se met à table ! »

Ici, ce n'est pas comme boulevard Pereire : pas de tableaux, il est vrai que c'est fort inutile sur les boiseries grises et bleues. Le général fascine Marie-Adèle. Un homme avec une biographie. C'est aussi que Wisner, à la droite de qui elle est assise, parle de préférence avec sa voisine de gauche, cette actrice... Mlle Landor a l'air de s'y connaître en peinture d'après leur conversation. « Votre neveu m'a dit, M. Wisner, que vous aviez un si beau Chardin... j'avais espéré qu'il était à Louveciennes...

— Mais, jolie Mademoiselle, vous me ferez l'honneur de venir le voir boulevard Pereire... »

M. Noël est un peu sourd : il fait répéter trois fois les choses à Fred. Bréa mange. Ça lui paraît si extraordinaire après Dunkerque, où, pourtant, pour vingt francs on fait un gueuleton, une vraiment bonne table, et le service, et Mlle Landor... Le prince R... parle de la maison de Palladio qu'il a, perdue dans la lagune, entre Mestre et Venise... Un doge y avait enfermé sa jeune femme par jalousie et il y est resté vingt ans pour la regarder mourir d'ennui... ou peut-être était-ce la malaria... « C'est un lieu très romantique. — Mais, s'exclama Mlle Landor, qui décidément connaît tout le monde, c'est là où j'ai été voir l'autre année Edmond et Carlotta ! » Le prince sourit : « Oui, une fantaisie de Mme Barbentane... elle avait insisté pour me louer cet étrange endroit, pour voir si elle résisterait un mois au souvenir de la dogaresse... elle a tout de même fui devant les moustiques...

— C'est vrai, dit inconsidérément Marie-Adèle, Mme Barbentane est italienne de naissance... » On gaze, il n'y a pas de quoi faire plaisir au prince R... « Les origines de Carlotta sont plutôt... basses[1] », souffle Wisner à sa voisine. On voudrait parler d'autre chose, mais M. Noël, qui entend mal, insiste et demande s'il s'agit des Barbentane des taxis? Mais bien sûr. Ah! ceux-là doivent être contents des événements politiques. Pourquoi? Voyons, voyons, par la mère d'Edmond Barbentane, est-ce qu'ils n'ont pas quelque chose à faire du côté des Bazars de Mexico? Wisner a regardé son hôte avec indulgence : s'il suffisait d'être vaguement parent de parents de M. Paul Reynaud pour le souhaiter comme président du Conseil : « Mon cher Noël, nous sommes tous des deux cents familles, suivant le dada un peu périmé du président Daladier... » Comme on parle du loup, tiens, voilà le dernier partisan du Taureau !

Malot arrive, essoufflé comme toujours. Le gros petit homme, avec son visage suant, a l'air de faire un numéro. On l'assied. On lui donne à boire. Il paye son dîner avec des indiscrétions : alors ce comité secret? C'est bien simple : une corrida... Bréa glousse : un mot d'occasion... Fernand-Laurent, Frossard, Blum, Tixier-Vignancour... C'est contre Blum surtout qu'il en a. Pourquoi est-ce que Blum ramène toujours Reynaud? C'est inexplicable. Vous vous souvenez, il était même près de prendre Thorez au gouvernement il n'y a pas si longtemps, pourvu que Reynaud en fût! « C'est le parti anglais ! » dit Bréa qui ne pardonne pas à la Grande-Bretagne la ruine de l'industrie lainière à Carcassonne il y a cent ans. Le général Nullement s'intéresse : « Alors, qu'est-ce qu'il a dit, Kerenski? » Parce qu'il n'appelle jamais Blum autrement. Aujourd'hui, on en finit avec les communistes, après ça, ce sera le tour de la SFIO. « Je n'ai pas saisi ce qu'il voulait, dit Malot. Vous

1. Voir *Les Beaux Quartiers, op. cit.*

savez comment il parle... Il montre tous les dangers à la fois, il vous épouvante avec les conséquences, puis il reproche au gouvernement de ne pas prendre les décisions nécessaires... Mon impression, c'est qu'il aurait voulu la guerre contre l'URSS, et pouvoir s'en laver les mains... Il sait bien qu'une intervention en Finlande, même sous le pavillon de la SDN, aurait été un acte de belligérance contre Moscou... il discute pour savoir si c'était désirable, ou redoutable... lui, il pense que cela ne devrait pas entrer en ligne de compte... qu'on devrait défendre la Finlande, la sauver, sans songer aux conséquences... ne pas déclarer la guerre à l'URSS si l'entrée en guerre de l'URSS peut être évitée, tant mieux... si elle ne peut l'être, advienne que pourra ! De toute façon, quelle que soit l'issue de la guerre, Staline ne gagnera pas la partie... le communisme a perdu sa puissance de contagion... »

Le général Nullement regarde avec pitié ce radical le nez dans sa salade. Il dit à Marie-Adèle : « Tout cela est à côté... le canon et les chars... »

Le prince R... est soucieux. En quoi ces histoires de Blum ramènent-elles Paul Reynaud ? Vous croyez qu'on ne peut pas éviter Paul Reynaud ? On ne l'aime pas en Italie... si on pouvait éviter ça... nous autres qui défendons le point de vue français... Dans ce gouvernement-ci, la présence de MM. Bonnet et de Monzie était un peu une garantie pour Rome...

Le général Nullement n'a pas l'air de l'entendre. Pour lui, si seulement on pouvait mettre de l'ordre dans le commandement... il n'aime ni Darlan, ni Gamelin... le général Georges, c'est différent... il a été à l'école de Weygand. Weygand ! ah, il fallait le voir à Varsovie. Ce combat est la suite de notre combat d'alors contre le bolchevisme. Tenez, Sikorski... Je l'ai revu ces jours-ci... après les malheurs de son pays... c'est un homme de ces temps-là ! Nous avons les hommes. Des canons et des chars, tout ira bien. En finir avec Moscou ! C'est une question de matériel. Je ne veux rien dire... mais notre hôte a bien mérité de la patrie ! vous verrez, vous verrez...

Le maître de maison sourit. Il n'a pas cette vue sommaire des militaires sur les choses. Naturellement, au point où on en est, il faut profiter de la situation... et on n'a pas fabriqué des chars, des avions pour ne pas s'en servir... et il aurait fallu les fabriquer dans des conditions meilleures : avec ces commandes au compte-gouttes que vous passe l'armée, allez construire les machines pour fabriquer vite et à bon marché ! Mais le problème, c'est l'ordre dans la maison et il ne suffit pas d'arrêter les chefs : il y a les troupes. On ne supprimera pas les ouvriers. Le tout est de changer la condition ouvrière pour rendre le communisme impossible... Il faut supprimer les taudis, la hideur des villes. Si les ouvriers étaient dispersés, d'abord plus de danger de concentration, de contagion, de contamination... et puis, la petite maison avec un bout de jardin... c'est à la fois leur rêve à tous, et aussi l'occupation des heures creuses : quand on bêche ses patates, on ne va pas au bistro, on ne court pas les meetings... Il faudrait bien entendu organiser des systèmes d'autobus...

« Voyez-vous, mon général, dit-il en se tournant vers Nullement, les ouvriers, moi, j'en suis... c'est toute ma vie... il faut les comprendre... La solution, des gens comme Mercereau prétendent que c'est de substituer les corporations aux syndicats... l'association capital-travail... peut-être... un petit jardin, j'ai plus confiance ! »

Après le départ de Malot, Marie-Adèle s'est mise à s'ennuyer. Wisner lui tournait presque le dos, tellement il était occupé de Mlle Landor. Ils avaient recommencé à parler peinture. De Chardin, ils avaient glissé à Rembrandt, et Mme de Bréa saisit qu'ils épiloguaient sur le fameux clair-obscur : « Oh, vous savez, disait Rita Landor, une grande part du mystère chez Rembrandt tient à la façon dont les couleurs se sont encrassées... — A ce qu'il paraît... » Wisner

avait l'air de plus en plus intéressé par sa jolie voisine : il prend, pour parler Rembrandt, les airs tendres qu'il a avec l'appareil téléphonique, pensa Fred qui suivait leur manège, ces airs qui donnaient toujours au neveu la trouille d'une liaison secrète dans la vie de l'oncle... « A ce qu'il paraît, disait Wisner, on a terriblement nettoyé *La Ronde de nuit*... moi, ça fait des années que je ne l'ai pas vue... je me demande... — Oh, vous savez, répliqua Mlle Landor, les bitumes y avaient assez lourdement coulé... il est bien probable que, comme on peut la voir maintenant, *La Ronde* soit bien plus semblable au tableau tel qu'il est sorti des mains du peintre : je l'ai revue en coup de vent le mois dernier... et, pour mon compte, je ne trouve pas que la toile ait vraiment perdu au nettoyage... » C'est bien ça, pensa Marie-Adèle, la Landor était avec Fred à Amsterdam, en février... Mais de qui Wisner, qui est le fils de ses œuvres, tient-il donc de telles connaissances en peinture? Quel homme admirable!

Là-dessus, la conversation reprit un caractère général. On abordait la politique internationale. L'intérêt s'est concentré sur Fred. Les Turcs sont très, très mécontents. Le président Inonu demande de façon urgente le matériel que Paris lui a promis, et particulièrement qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent sans les bataillons de chars modernes qu'on attendait, et qui n'arrivent pas?

L'oncle a un mouvement d'impatience, et Marie-Adèle remarque qu'il a plusieurs fois marqué de l'agacement à son neveu : « Les Turcs! On dirait qu'il n'y a qu'eux! Tu sais bien, mon garçon, qu'il a fallu fournir d'abord l'armée française... les dernières livraisons faites ces jours-ci auraient pu être acheminées vers le Bosphore... Les gens sont incroyables! D'ailleurs, nous allons livrer... je ne dis pas tout... mais enfin une partie substantielle... »

Fred écoute respectueusement, mais il revient d'Ankara. Il n'y a pas que les chars. Et les grenades? et les mortiers Brandt? Les camionnettes? les masques à gaz? les fusils-mitrailleurs? hein? Le général Nullement récure pensivement sa canine gauche.

« Que voulez-vous? dit-il. Nous n'avons pas l'industrie de notre politique. L'armée... on va voir. Mais l'industrie... Mon cher Wisner, ne souriez pas! Vous le pensez comme moi. Vous savez ce qu'après l'affaire de Pologne les observateurs français ont écrit dans leur rapport? Bon. Seulement qu'est-ce que le colonel commandant le 3e Bureau a griffonné en marge de ce rapport, je vous prie? Rapport remarquable, mais la France n'est pas la Pologne! Vous ne vous rendez pas compte », ceci à Marie-Adèle, et il pointait du doigt vers leur hôte, « mais c'est cet homme-là qui a gagné la dernière guerre! je vous le dis... où étions-nous sans les petits tanks qu'il a sortis, contre vents et marées! Contre vents et marées...

— Ça va, ça va, mon général..., protesta Wisner. Seulement une industrie a un certain potentiel, et du jour au lendemain on ne peut pas lui demander des miracles. Et puis il y a la matière première. Les uns ont le fer, les autres le charbon... c'est bien là, la cause des guerres franco-allemandes. Nous avions bien essayé, par des cartels internationaux, de nous entendre avec les industriels d'Allemagne... Les gueulards nous le reprochent assez! C'est encore tout ce qui a fait durer la paix...

— Oui, dit Nullement. Surtout pour les produits chimiques. L'entente Kuhlmann-Allgemeine Farben... on a essayé de se partager les zones d'exportation. La guerre a tout remis en question. Bien qu'il y ait encore des ententes partielles qui tiennent toujours... C'est comme ça qu'on continue à expédier en Suisse la fonte phosphorée par milliers de tonnes, tandis que les usines qui travaillent pour la défense nationale, même mobilisées par le ministère, ne peuvent en toucher un kilo!

— Vous savez bien, dit avec un peu d'agacement Wisner, que l'interdépendance des fournitures nécessite certaines exportations, même en temps de guerre... C'est bien moins avec des agaceries à l'égard de nos industriels que par de grandes opérations militaires qu'on arrivera à priver l'Allemagne des matières indispensables à la poursuite de la guerre. Qu'allez-vous chercher des poux dans la tête à Kuhlmann, pendant que le pétrole de Bakou et le fer de Norvège arrivent librement dans le Reich?

— Oui... Daladier avait envoyé Weygand au diable pour s'en débarrasser. Aujourd'hui, on compte sur lui pour gagner la guerre! » C'était Fred qui s'emballait. Il expliquait ce qui était possible, faisable même. A Ankara, ce n'était guère un secret. Les terrains d'aviation dans la Djezireh, c'est-à-dire dans le nord du Liban français, peuvent être rapidement aménagés comme bases de bombardement. Batoum et Bakou, de là, sont parfaitement vulnérables, seulement il y a la question du survol de la Turquie. C'est bien clair que Saradjoglou et Inonu ne nous laisseront faire que si la Turquie peut compter sur nous en cas de réaction soviétique... d'autant que nous aurions besoin d'escales en territoire turc; remarquez qu'on peut mettre le gouvernement d'Ankara devant le fait accompli, puisque les deux cents kilomètres de territoires montagneux à survoler sont en Kurdistan, dans des régions sans grosses agglomérations, pour ainsi dire dépeuplées, à cause des opérations de police qu'y a pratiquées l'armée turque... Ankara pourrait fort bien l'ignorer... ce serait moins embarrassant au point de vue international. Le vieux Wisner haussa les épaules : « Et veux-tu me dire comment vous avez la prétention de nettoyer la Russie sans l'armée allemande? Il y a maldonne, il faudrait changer les jeux... » L'idée du renversement des alliances fit un tohu-bohu. La voix de velours du prince R... en formait le fond : ah, si la France était entrée dans le pacte antikomintern! Le comte Ciano me disait le mois dernier... Wisner ronchonnait qu'on ne s'en tirerait pas en bombardant Bakou, et Maïkop peut-être? Maïkop était trop loin. Encore heureux que, pour satisfaire l'opinion publique, on n'ait pas été provoquer Hitler en bombardant les usines de Rhénanie. Ou en immergeant des mines dans le Rhin quand Laurent Eynac m'a dit que nous étions incapables d'arrêter des représailles dont nos usines feraient les frais... Et il doit savoir ce qu'il dit, le ministre de l'Air! Le général dit que ce n'était peut-être pas notre intérêt, si près, tandis que Bakou...

« Et pour le résultat..., demanda le capitaine de Bréa, vous croyez que ce serait définitif?

— Ah, dit Fred, les avis sont partagés. Il y a le point de vue anglais... Mais on peut atteindre à Bakou les raffineries, les réservoirs, le port, le chemin de fer Bakou-Rostov, et ne pas oublier que soixante-quinze pour cent du pétrole russe viennent des installations de Transcaucasie... Les Anglais semblaient considérer l'opération comme conditionnée par l'état de guerre préalable entre la Russie et les Alliés... mais on me parlait de ça à une heure où la Finlande résistait, où le théâtre des opérations principal semblait être le septentrional... J'ai l'impression que de notre côté on n'a pas l'envie de voir l'Angleterre se substituer à nous dans cette partie du monde.

— Cette idée! explosa Nullement. A Salonique, dans l'autre guerre, c'est nous qui commandions!

Fred acquiesça. Si les Anglais voulaient se charger de l'opération venant de l'Inde, par l'Iran et l'Afghanistan, nous laisserions les Turcs maîtres de la voie d'Asie Mineure, mais Salonique demeurerait notre affaire, c'est-à-dire le chemin de Vienne, la brèche dans la forteresse... Sur mer, le partage des zones de combat était moins clair, et tout dépendait de l'attitude italienne.

Le prince R... prit un air discret. On l'avait presque oublié. C'était pourtant un homme d'une belle prestance, et Marie-Adèle se souvenait de comme il les avait reçus à Venise, trois ans plus tôt, en plein mois d'août, dans cette stupéfiante demeure sur le Grand Canal. « Est-ce que depuis le pacte avec Moscou nos sentiments n'ont pas été clairs pour tout le monde? dit-il comme s'il parlait à Rita Landor. Je crois que personne ne peut douter de nos répugnances.

— Ça, dit le général, depuis que je vous connais, je ne vous ai jamais vu de tendresse pour les Soviets!

— Moi... on connaît mes sentiments! Mais mon pays... comment voulez-vous qu'on ne tienne pas compte de certaines choses? Il ne faut pas attacher trop d'importance à des revendications qui ont surtout appuyé une politique extérieure déterminée... Voyez-vous, l'intolérable, c'est que la Méditerranée, *mare nostrum!* soit claquemurée aux deux bouts... Si la France appuyait nos revendications pour la mer libre, Suez et Gibraltar... notre ennemi, c'est l'Angleterre, pas la France! Dans le cas où nos intérêts vitaux seraient respectés, vous pouvez être sûrs que quelques bombes sur Bakou n'empêcheraient personne de dormir à Rome... A condition, bien sûr, que, dans le gouvernement français, il demeure des hommes qui soient pour nous le gage de ses intentions à notre égard...

De temps en temps, le téléphone sonnait. Wisner passait dans la pièce voisine, il parlait d'un air de confidence à cette chose noire. Fred, par l'entrebâillement de la porte, le regardait, grand, un peu voûté, mais l'air tendre... Une femme? Et puis l'oncle revenait, et disait : « Ils sont toujours en séance... pas mèche de savoir ce qui se mijote là-dedans... oh, les secrets de la France sont bien gardés! »

Le capitaine de Bréa se montrait intarissable sur la grossièreté des Anglais dans le Nord. Il fallait les voir, réglant la circulation, avec un grand cordon blanc en travers de la poitrine, la jugulaire sous la lèvre inférieure, à tous les carrefours, et la police des routes, tenez, à Hazebrouck l'autre jour...

« Moi, je ne comprends pas, dit Fred, pourquoi si on remanie le ministère, il faudra qu'on y ait la bande à Blum... Qu'on chasse Daladier, parfait! et Chautemps, toujours, j'espère... »

Le général acquiesçait, mais l'oncle expliqua, toujours avec ce petit tic dans le visage, décidément ce soir quand son neveu parlait, que Fred manquait de perspective... bien possible que Chautemps ait fait assassiner le fils Daudet, mais tout ça, ce sont des querelles de famille... « Il nous faut un socialiste à la Justice, tu comprends? non? pour que ces messieurs prennent leurs responsabilités dans le nettoyage du communisme, afin qu'ensuite il y ait des cadavres à enjamber entre eux, et plus de trente-six possible! Tu saisis?

— Mais nous avons Doriot..., dit Bréa.

— Doriot? Doriot... et quelques autres, répliqua Wisner. En attendant, nous avons Paul Reynaud pour deux mois dans le meilleur des cas... »

Deux mois? Fred regarda l'oncle, l'air interloqué. L'autre avait l'air de savoir ce qu'il disait. Deux mois? Ce n'était pas le genre de Wisner de donner des précisions à la manque. Deux mois? Ça ferait fin mai... Qu'est-ce que l'oncle escomptait donc pour la fin mai?

« Mettons début juin... », dit le grand industriel, et il se retourna vers l'Italien : « Hein? c'est à peu près ça... Alors, il faudra bien appeler le Maréchal... » Bréa dressa l'oreille : Pétain? oh, mais, alors, ça changeait tout! Il avait considéré la venue de Reynaud comme une catastrophe, mais si ça devait frayer la voie à Pétain!

« Ce sera à peu près, dit Fred, le moment de déclencher l'opération Bakou... avec la mise en état des terrains, les travaux sur la voie ferrée, les transports d'approvisionnements, les délais pour amener les troupes... Vous croyez, mon

oncle, qu'alors le matériel pour les Turcs pourra être à pied d'œuvre? Tout de même, qu'on distraie quelques W 40 pour Ankara, ce ne serait qu'histoire de donner des arguments à Weygand... »

Quand Weygand revenait sur le tapis, le général Nullement reprenait d'autorité le crachoir. Le vieux Wisner, que son neveu décidément irritait, avait fait une mine contrariée à la mention des W 40. Cette fois, Fred s'en était aperçu, et lorsque l'oncle lui fit signe de passer à côté, il crut que c'était de cela qu'il s'agissait. Il voulut s'excuser, on entendait par la porte la voix du général, la basse chantante du prince R... et le gloussement de Marie-Adèle : « Mon oncle, je n'aurais peut-être pas dû parler des W 40, ça m'a échappé... » Mais l'autre fit de la main un geste pour signifier que ça n'avait pas la moindre importance...

« Assieds-toi... j'ai quelques mots à te dire... prends un cigare, là, dans la boîte chinoise... Tu ne fumes plus? A ton aise... Écoute-moi bien, Fred... Si on t'envoie en mission, étant mobilisé, n'est-ce pas? mais tout de même au compte de la maison... ce n'est pas pour que tu traites des affaires à titre personnel... »

Fred leva les sourcils. Quel beau visage il avait, la canaille! quand il exprimait comme ça la surprise honnête. Il dit que son oncle se trompait, c'était vraiment tout à fait par hasard que Mlle Landor se trouvait en même temps que lui à Ankara...

« Tatata, reprit avec impatience le grand industriel, en tapotant sur la boîte chinoise... Qui te parle d'Ankara, mon garçon? et je ne me mêle pas de ta vie privée. Du moment qu'il n'y a pas de scandale. Mais Mlle Landor était aussi avec toi à Amsterdam... pas la peine de t'échiner à faire tes bons yeux étonnés, elle vient de me le dire, elle a été au musée admirer *La Ronde de nuit*... Seulement à Amsterdam, tu as rencontré Franz Lehrer, hein, et ce ne devait pas être pour parler peinture...

— Je ne vois pas le mal qu'il pouvait y avoir, mon oncle, à rencontrer entre autres, entre autres, M. Lehrer... vous savez bien que je devais tâter les milieux industriels néerlandais...

— Quelqu'un d'un peu plus pointilleux que moi... par exemple un juge d'instruction... te ferait observer qu'en fait de milieux industriels néerlandais, M. Lehrer est un Allemand, et expulsé de France en juillet dernier en même temps que M. Abetz... lui pour espionnage économique...

— D'abord, je n'en savais rien, mon oncle. Et puis, M. Lehrer, que vous avez connu, *comme moi*, il y a quelques années à Paris, et que j'ai rencontré à Berlin pendant les Jeux olympiques, vous le savez, n'est pas, n'a jamais été nazi... il m'a donné quelques tuyaux, qui ont été très appréciés à mon retour, sur les achats que fait le Reich en Hollande...

— Veux-tu cesser de jouer au plus fin avec moi, imbécile? Les opinions politiques de M. Lehrer... d'ailleurs, j'aime assez ça, depuis quand est-ce mal à tes yeux d'être nazi? Les tuyaux que Franz Lehrer a pu te donner *par-dessus le marché* n'entrent pas en ligne de compte, mon petit. C'est du marché qu'il s'agit... »

Fred essayait encore d'esquiver l'accusation. Mais quand Wisner lui eut dit sur un ton qui ne permettait pas la réplique : « J'ai vu Monzie hier... comprends-tu? » il décida de changer de tactique.

« Et qu'est-ce que le ministre des Transports vous a donc dit, mon oncle, qui semble tant vous avoir irrité contre moi? »

C'était le cavalier devant l'obstacle. L'oncle le surveillait à la dérobée, avec un certain orgueil familial.

« Le ministre des Transports, reprit-il avec une certaine lenteur, a tenu à me mettre au courant d'un petit fait qui pourrait être assez désagréable pour moi. Je ne puis pas permettre, en effet, que mon nom, même dans la personne de mon neveu, apparaisse dans certaines affaires... Cette histoire du port de Dunkerque est du nombre, comprends-tu ? Or il y a eu indiscrétion, par le Deuxième Bureau, je suppose, qui ne doit pas avoir tout à fait perdu de vue M. Lehrer, après l'avoir fait expulser, depuis que M. Lehrer s'est retiré en Hollande apparemment pour regarder tourner les moulins... Enfin, un officier supérieur qui a eu vent des transactions du mois dernier, une tête de cochon, paraît-il, et qui a des idées politiques probablement, a dénoncé le pot aux roses au général Dentz qui en a référé à ses supérieurs, et M. Daladier est venu trouver Monzie...

— Je ne comprends pas, mon oncle, quelles transactions ? Il n'y a rien eu que de très régulier... je ne vois pas comment et pourquoi le ministre des Transports...

— Tu ne vois pas ? En pleine guerre, un officier français, affecté spécial et chargé de mission, se rend à Amsterdam, obtient de M. Lehrer, déjà défini, qu'il signe au profit d'un tiers, sujet neutre, une certaine Mlle Landor, la décharge d'une somme due à l'État allemand, bloquée à Paris chez un notaire comme bien ennemi... à la suite de quoi le déblocage de cette somme est demandé à la commission des Finances qui le refuse... ici se place une intervention politique sur laquelle il vaut mieux ne pas insister... mais qui est telle que la commission des Finances revient sur son refus premier, et une somme de trente millions est versée à Mlle Landor... qui, je suppose, n'a pas dû la garder entièrement... mais il a fallu pour cela que le ministre des Transports, comme tu dis, signe une reconnaissance de dette de l'État français à l'État allemand, et cela cinq mois et demi après la déclaration de guerre... Quel était son intérêt à lui, là-dedans, je m'en fiche... Monzie n'est pas précisément un homme vénal : mais il se lance dans des affaires, des histoires de pétrole, d'encyclopédie ou de gazogène, on fonde des sociétés sous son patronage, et puis, tout d'un coup, il y a un déficit, il vole au secours d'amis à lui... Je suis persuadé qu'il n'y a pas eu un sou pour lui. Je ne sais plus à propos de quoi, un jour comme ça, il est venu me proposer ses parts de fondateur à Radio Monte-Carlo, parce qu'il avait besoin d'une somme ridicule... Enfin, il a donc tenu à me prévenir : il croit que Daladier le couvrira... je ne sais pas ce qu'il lui a raconté... d'ailleurs, tout le monde ment dans cette histoire... mais que tu y sois mêlé ne me fait pas plaisir, tu peux le supposer, et tu ferais mieux de t'expliquer clairement avec moi... pour voir, par exemple, comment parer au plus pressé... »

Fred regarda son oncle. Le brave vieux quand même ! Il lissa son visage avec le rebord de sa paume, à petits coups, et frémit des narines. Il avait eu chaud, mais l'oncle ne le laisserait pas tomber. Pas plus qu'en trente-sept, quand il avait eu ces ennuis... « Eh bien... », dit-il, et il joua cartes sur table. A vrai dire, le bénéficiaire de cette affaire, ce n'était ni lui, ni Mlle Landor, mais un homme politique qu'il ne connaissait point, et qui était souvent intervenu auprès de Monzie avant guerre pour appuyer la société chargée des travaux du port de Dunkerque. Le gouvernement allemand, depuis une dizaine d'années, c'est-à-dire avant l'arrivée de Hitler au pouvoir, était associé à ces travaux sous forme de prestations en nature dont ledit Franz Lehrer était le gestionnaire. Il y avait contestation sur la somme. En juillet, l'affaire était entrée en voie de règlement, comme beaucoup d'autres entreprises entre l'Allemagne et les pays étrangers, par l'intermédiaire de l'Imperial Eagle Bank, d'Amsterdam. Par une espèce de courtoisie d'affaires, le banquier Weissmüller, sans attendre le règlement définitif, avait payé sur ses propres

fonds à M. Lehrer la dette de l'État français. Ce n'était pas cette misère de trente millions qui aurait suffi à perdre l'Imperial Eagle Bank, mais le fait est que, dans l'espèce de guerre boursière, par quoi les États en présence avaient préludé à la guerre proprement dite, l'Imperial Eagle avait sauté, et Weissmüller s'était tué. Là-dessus, les événements s'étant précipités, le blocage des fonds avait suivi la déclaration de guerre... « Or vous savez, mon oncle, que Mlle Landor et Weissmüller... et elle était le seul témoin de l'opération faite avec Franz Lehrer... alors... d'autant que Weissmüller, pour boucher un trou, dans les derniers temps, lui avait emprunté de très beaux bijoux qu'elle avait... »

Wisner fixait son neveu. Fred voulait que l'histoire se racontât ainsi, bien. Mais il ne fallait pas qu'il prît l'oncle pour plus bête qu'il n'était. Si les trente millions étaient dus par l'État français à Weissmüller, l'État français n'avait aucun droit de les verser à Mlle Landor, même si celle-ci pouvait présenter un reçu de ses bijoux... puisque les créanciers de l'Imperial Eagle avaient légalement priorité sur toutes les rentrées au compte du suicidé... Inutile de le faire remarquer à Fred, qui ne pouvait pas l'ignorer. Mais, et Wisner toussa légèrement : « Bien, tout cela est régulier, archirégulier, mon garçon. Mettons. Seulement, si l'affaire faisait l'objet d'une enquête, il ne t'échappe pas que l'on s'intéresserait peut-être à la contrepartie qu'un Franz Lehrer, pour signer une décharge à Mlle Landor, a pu obtenir de l'intermédiaire qui venait le voir, comme chargé de mission des usines Wisner, et qui plus est, de la part du ministre des Transports... à supposer que les enquêteurs sachent ce que Monzie hier ne m'a pas caché... et tout de même pour que l'on t'ait choisi, toi, Fred Wisner, comme intermédiaire, il devait y avoir, ou une raison particulière... ou un intérêt particulier, hein? Sans compter que, comme tu me l'as rappelé obligeamment, *nous* avons connu M. Lehrer pour des raisons que tu connais, et que nous ne sommes pas les seuls à le savoir... Ni à savoir qu'il a fallu mon intervention pour que ton nom..., le mien, ne soit pas prononcé dans cette absurde affaire Deloncle... Vois-tu, peut-être pourrait-on persuader les enquêteurs que ce Lehrer est un homme désintéressé, et que la contrepartie exigée était si insignifiante qu'autant n'en point parler... Mais, si minime qu'elle fût, cette contrepartie, mon cher, veux-tu que je te dise comme elle s'appelle juridiquement pour un tribunal militaire? oui? peut-être pas trahison... si on a un bon avocat... mais en tout cas intelligence avec l'ennemi... comprends-tu? intelligence avec l'ennemi... »

Cela fit un silence entre eux deux, et on entendit dans la pièce à côté le rire de Mlle Landor. « Alors, demanda Fred très froidement, mon oncle, qu'est-ce que vous proposez? »

Le vieil homme hocha la tête, soupesa la boîte chinoise, la reposa en la repoussant, et toucha le bras de son neveu. Celui-là était bien de la famille, le fils de ce frère plus jeune mort dans un accident d'auto, et que rien ne désarçonnait : « Mon petit, dit-il, et il y avait une certaine tendresse dans sa voix, ta seule garantie pour l'instant... c'est que Monzie garde son ministère, et c'est naturellement ce qu'il y a de menaçant pour nous dans cette crise... Reynaud voudrait s'en débarrasser...

— Que faire, en ce cas?

— Le persuader de garder Monzie, voilà tout. Et comme ni toi, ni moi ne saurions y réussir... retournons dans l'autre pièce... notre absence doit étonner nos hôtes, et si j'ai invité le prince R... ce soir, c'est parce que je pense que, par lui, peut-être, on pourrait faire comprendre en haut lieu que, Monzie parti, rien ne garantit la France d'un coup de tête au palais Chigi... »

Tout le monde était autour du général qui racontait, avec pas mal de verdeur et une certaine brutalité, des histoires de Russie fort intéressantes

pour ceux qui ne les lui avaient pas entendu dire une dizaine de fois. Comment il avait failli soulever une insurrection contre Lénine à Pétrograd, et puis l'un des chefs de la conspiration avait emporté l'argent et les autres, alors...

Le vieux Wisner avait mis le bras autour des épaules de Fred, et il lui serrait le deltoïde gauche, en regardant Rita aux lumières. Il souffla dans l'oreille de son neveu : « Je te comprends, elle n'est pas vilaine... bien que j'aime chez la femme un genre un peu plus décoratif... mais tu t'imagines ta veine que nous soyons en temps de guerre ? Sans ça, que l'histoire filtre, et ce tapage dans les journaux ! tiens, dans *L'Humanité*, par exemple ! qu'est-ce qu'il prenait le capitalisme ! »

Fred sourit, ployant vers Mlle Landor sa petite tête d'or pâle comme un objet de luxe ; et, trouvant dans la complicité de l'oncle une assurance presque physique, il éprouva l'humour de la situation avec un plaisir réel. Que la guerre tournât d'une façon ou d'une autre, quand elle s'achèverait, il y aurait bien d'autres règlements de comptes, qui feraient oublier des petites histoires comme celle-là...

V

Dans la salle de la presse, les journalistes traînaient sur les bancs. Ils avaient épuisé tous les sujets de plaisanterie ou de dispute. Une somnolence générale s'était emparée des rédacteurs parlementaires. Roger Bresle, qui représentait ici la propagande, ne savait plus que faire de son long corps. Il essaya de dire au collaborateur de *L'Écho de Paris* : « Vous y croyez, vous, à cette offensive de paix? » Pas que ça le passionnât, mais il faut bien parler de quelque chose. L'autre n'eut pas l'air d'entendre. Il y avait là une grande femme brune qui regardait tout le temps sa montre-bracelet, et laissait tomber son sac, ses papiers. On commençait à se lasser de se précipiter pour les ramasser. Une heure du matin... deux heures... Bresle essaya de lier conversation avec ce gars à lunettes, où travaille-t-il donc? un hebdomadaire... Ça recommence dans vingt minutes, ou une demi-heure? Ah, ouitche : la demie sonna. Un vieux ronflait, sa serviette sur le ventre. Je le connais, celui-là, il était à *L'Œuvre*, et on l'a foutu dehors parce qu'il n'avait pas remarqué qu'on n'y aimait pas Kerillis... C'est qu'il ne lisait que Mme Tabouis dans son journal, et croyait que Déat faisait double emploi. Trois heures... Qu'est-ce qu'ils peuvent fabriquer là-dedans? Rien à tirer des huissiers. « Tu crois, dit à Bresle le gars à lunettes, qu'il n'y a rien à faire, qu'on n'évitera pas Reynaud? » Ah oui, c'est le type à Doriot! Bah, Reynaud ou un autre... Nom de Dieu, la sonnette!

Tout le monde court, qui à l'ascenseur, qui par les escaliers, enjambant les marches deux par deux. La dame brune bouscule le Bresle, flanque ses papiers par terre, attend qu'il les ramasse, mais Roger en a marre et continue à grimper. Ah, dit-elle, ce militaire n'est pas galant!

Dans les tribunes à peine ouvertes, il n'y a presque pas d'autre public que la presse. Trois heures dix, pensez donc! Ceux qui ne sont pas forcés... Herriot est au fauteuil présidentiel, on n'entend pas très bien ce qu'il marmonne, le marteau frappe la table, la salle des séances vous a un air de désarroi. Personne n'est à sa place, sauf le gouvernement, figé. Daladier se retourne fréquemment, comme pour regarder les groupes qui se sont formés en haut des travées, où l'on voit les têtes bosselées se rapprocher, les conversations allant bon train, et sur les bancs et les tables les affaires de messieurs les députés abandonnées, des papiers déchirés sur lesquels on a dû dessiner sans fin depuis la reprise de huit heures et demie. Dans l'hémicycle, les huissiers passent. Bresle reconnaît Visconti qui se tourne vers les tribunes, avec sa frange à la Debussy. Où est le Dauphin? Paul Reynaud, comme toujours de trois quarts, vous voyez bien, mon cher, au banc du gouvernement...

Dominique Malot, qui rentre en séance, après une courte absence, a pris Visconti par le bras : il baigne dans la sueur et le découragement. « Romain, dis-moi, vous n'allez pas faire ça ? Toi, Déat, les autres, si vous vous abstenez avec les socialistes... Tu réfléchis, en pleine guerre...

— Et qui nous y a mis ? » demande Romain Visconti, méprisant. Trop facile vraiment. L'épouvantail Reynaud, et le Daladier s'en tirerait comme ça ! « Tout ça, pour donner un portefeuille à Frossard ! gémit le gros radical, vous serez responsables devant l'Histoire ! » Et Visconti : « Dis donc, mon vieux, qu'est-ce que tu préfères ? Répondre d'une chute ministérielle ou d'une guerre mondiale ? Mais quand on fait la guerre, on la fait. Pourquoi ton Daladier a-t-il laissé triompher Staline ? Pour une fois qu'on aurait été tous d'accord ! Tu m'entends, tous ? Il n'avait qu'à faire la guerre à Moscou ! »

Ça, c'était vrai. Dominique plia les épaules. Mais aussi, on ne lui en avait pas laissé le temps, à Édouard... Encore deux ou trois mois, et certainement... « Deux ou trois mois ? ricana Visconti. Et si le chancelier Hitler est déjà dans la galerie des Glaces ? »

Quand on eut dissocié le premier paragraphe du texte Chichery, celui que les radicaux venaient de mettre sur pied, et que, rejetant l'ordre du jour Louis Marin, le gouvernement demandait qu'on votât, on a bien vu les sentiments de la Chambre. Tous les bras levés pour l'hommage à la Finlande. C'était drôle, les pacifistes de septembre, la droite classique, la majorité, l'opposition, on ne pouvait plus rien y reconnaître. Quelqu'un dit à Bresle dans l'ombre de la tribune : « On devrait avoir un gouvernement Mannerheim ! » Et le type à lunettes par-derrière souffla : « Nous avons bien notre maréchal à nous... pas si loin ! » Daladier posait la question de confiance. On passait au vote. Les boîtes circulèrent. Il y avait une agitation, une fébrilité de mauvais aloi. Tout le monde avait sommeil, mais on sentait l'hostilité sur les bancs de gauche et de droite. Ils se répondirent comme à l'hallali quand le cri : pointage ! pointage ! s'éleva des bancs.

Allons, il y en avait pour une petite heure.

La séance est à nouveau interrompue, on circule. Les membres du gouvernement sortent. Sauf Paul Reynaud. « Regarde, dit le lunetteux à Bresle, le vilain petit sphinx ! » C'était assez ressemblant. « Oh, dit Roger, Germaine ne m'aura pas attendu ! Et si j'ai la déveine qu'elle ait rencontré quelqu'un ! » Un des vieux journalistes parlementaires qui l'avait entendu soupira, avec toute la sagesse de l'expérience : « Qu'est-ce que vous voulez, cher monsieur, on fait un métier de cocu ! »

Monzie non plus n'avait pas quitté sa place. Sa jambe, cette nuit, était douloureuse. Il se sentait absent de toute cette comédie dont il connaissait l'issue. Le bras sur le dossier, il faisait pendant à Reynaud. Ces deux hommes ne s'aimaient pas. L'un, le vainqueur, ne pensait guère à son vis-à-vis. Monzie, lui, était assez préoccupé d'une histoire embêtante : ce commandant qui ressortait contre lui une histoire de travaux publics à quoi était mêlé un Allemand. Qu'est-ce qui pouvait bien lui prendre à cet officier, de venir remuer ses bottes brusquement dans cette affaire ? Je n'ai même pas bien retenu son nom. Moi, je ne le connais pas, et lui, je jurerais qu'il ne me connaît pas davantage... Le monde est plein de don Quichottes, tous plus stupides les uns que les autres... De quoi je me mêle ? D'ailleurs, tout est régulier dans cette histoire de Dunkerque... la commission des Finances a donné son accord...

Allons, ça ne pouvait aller bien loin, et Daladier n'allait pas laisser soulever ce scandale contre un membre du gouvernement. Mais Daladier par terre... Avec ça, que pour ce qui était de lui, Monzie, les intentions de Reynaud. Bien, il va me débarquer, je ne me cramponnerai pas. Il faut savoir s'en aller. Question de dignité. On a un style de vie, s'y tenir... Il faudrait pourtant tâcher de régler cette affaire avant que Daladier ne puisse plus...

« Vos amis ne soutiennent pas le cabinet. » C'était Malot qui, le visage défait, interpellait le ministre des Transports. Monzie souleva sa main sur le dossier du banc, pour dire qu'est-ce que j'y puis? L'agitation du député l'amusa : « Vous avez l'air de prendre mal ce qui se passe, mon brave Malot... Je croyais que, depuis septembre, à ce que m'a dit Romain Visconti, vous aviez une dent contre le président, qui vous a un peu manqué de parole, non? On est ministre un jour, on ne l'est plus le lendemain, c'est la vie, mon cher, c'est la vie... Je l'avais dit à Daladier. monsieur le président, prenez garde aux ides de mars! Mais c'est la règle que César demeure sourd à la voix des devins... Asseyez-vous, Malot, vous faites peine à voir! »

Dominique Malot s'assit donc, un peu de travers, sur une fesse, comme quelqu'un qui, dans une église, s'est trop approché de l'autel. Il était sorti bouleversé de la réunion du groupe radical. Jusque-là, il ne croyait pas à la catastrophe. Maintenant il attendait ce vote... une confirmation, rien de plus. Peut-être qu'on exagérait... Voyons, est-ce que Flandin va ouvrir la voie à Reynaud? Blum, je comprends... « Vous ne voyez guère que ce qui se passe dans cette enceinte, Malot. Tout ça n'a que l'importance du jeu. Mais à l'extérieur, mon ami! J'ai parlé hier même avec Guariglia... Que s'est-il passé au Brenner? J'ai pu beaucoup à Rome... et si on laissait faire Laval... mais les Anglais barrent la route à Laval. Et au Maréchal... pour l'instant. Ah, les imbéciles, ils vont nous brouiller avec Rome! Ils ont la hantise de la paix séparée...

— Vous croyez? dit Malot. Mais alors, il faut sauver Daladier! »

Monzie eut tout le visage qui se plissa. Pour fatigué qu'il fût, il avait encore le sens du comique. A ma place, pensait-il, un de ces messieurs n'aurait pas raté la réplique : sauver Daladier, non, mais sauver la France! Monzie avait horreur de la grandiloquence. Pas seulement dans les phrases, dans les pensées. Puis ce qui le préoccupait, c'était cette dénonciation inattendue. Ça tombait mal, juste à la veille de la crise. L'affaire avait éclaté quatre ou cinq jours plus tôt. Monzie n'avait pas eu de peine à démontrer sa bonne foi, sa parfaite innocence au président du Conseil, qui lui avait promis de faire de ça une affaire d'atteinte au moral de l'armée et de la nation... Pourvu que Daladier eût le temps d'agir avant de tomber! Mais qu'est-ce que c'était que ce commandant avec un nom double? Daladier dit que c'est un officier d'aventure : c'est son expression. Il aurait été au cabinet du Maréchal. Il faudra que j'en touche un mot à Pétain... Une sorte d'anticommuniste professionnel, paraît-il. Pourquoi m'aurait-il dans le nez? Qui cela peut-il bien être qui le pousse contre moi? L'Intelligence Service? Qui a pu, sans ça, lui donner les renseignements venant d'Amsterdam? Je pense que j'ai mis le vieux Wisner dans mon camp, mais sans Daladier ça pourrait tourner on ne sait comment... Drôle, j'étais plus un prisonnier qu'un ministre dans son cabinet, depuis 1938... Avec lui, on dirait que les relations personnelles ont plus d'importance que les considérations de Parti. On ne peut pas dire que ce soit son intérêt de me défendre, il pourrait très bien me liquider... mais enfin, sans doute, fais-je partie de son jeu, et il est régulier pour ce qui est du jeu, Daladier...

La sonnette rappelait les députés. Ceux qui dormaient à leur place s'éveillèrent dans les bancs. Il traînait une rumeur assez lasse. On bâillait beaucoup. L'annonce du scrutin ne surprit personne. Deux cent trente-neuf voix contre une... Il y eut des applaudissements qui avaient l'air d'erreurs, un peu au hasard des bancs, de l'inattention... « Ce n'est pas si mal! » voulut dire quand même Dominique Malot. Chichery haussa les épaules. On se levait dans un brouhaha. Tout d'un coup, Malot vit le visage d'Édouard Daladier. Et ça lui fit un coup au cœur. « Les lâches! » pensa-t-il. Il aurait voulu aller à son vieux

camarade, lui parler, lui dire qu'il n'était pas seul... L'autre, une main dans la poche, les épaules voûtées, s'en allait d'un faux pas tranquille, s'appuyant sur une canne, pas encore bien guéri de sa chute de cheval de janvier. Les députés se hâtaient vers la sortie. Les huissiers avaient l'air de garçons à l'heure de la fermeture d'un café. Ici, on ne peut pas mettre les chaises sur les tables pour chasser les clients. Les gens passaient à côté de Malot, le heurtant, est-ce qu'il voulait rester là finir la nuit? Les rires d'un groupe de socialistes lui parurent blasphématoires, comme dans la maison d'un mort. Visconti le prit par le bras, et lui dit : « Allons, viens, mon pauvre jobard! », et il se laissa entraîner, répétant l'expression de Monzie : « ... les ides de mars... les ides de mars... Romain! j'ai peur... qu'est-ce que ça va donner, selon toi? »

L'aimable député des Pyrénées-Orientales eut un geste vague : « La parole est au président de la République... à lui de choisir ou non la voie des aventures! »

Le président de la République? Au vestiaire, Malot en reprenant son pardessus, son chapeau mou, se rendait compte que pour la première fois de sa vie le président de la République lui apparaissait autre chose qu'une machine à saluer. Lebrun... mais Lebrun, sacré nom, c'est l'homme de l'Angleterre! Pourtant Reynaud... on s'y perd! Romain, tu comprends ça? Lebrun... Visconti, dans l'air de la nuit, respira profondément. Mon pauvre ami, les gens ne s'aiment pas forcément, parce qu'ils représentent les mêmes intérêts! Dans la pratique, c'est ce que j'ai toujours dit... voilà ce que les marxistes ne sauront jamais expliquer... il y a dans les passions des hommes un résidu irréductible, qu'aucun système ne peut jamais prévoir, ni élucider... Une belle nuit, dis donc! Bien noire. Tu sais qu'à cette heure-ci, il y a des hommes qui guettent l'ombre, quelque part dans la nature, et se demandent si, d'un instant à l'autre, ça ne va pas être l'enfer... Et nous, on est là : Reynaud, pas Reynaud... Ah, quelle comédie! quelle comédie! Comment va Raymonde? Elle souffre? Tiens, elle, je la plains. Ton Daladier, alors, là, permets-moi de sourire! Dis donc, à propos, le procès des communistes qui commence ce matin... eh bien... il commence avec le gouvernement par terre...

« Le gouvernement n'est pas du tout par terre..., essaya de protester Malot, il a eu la presque unanimité des votants... »

Visconti partit d'un rire clair. Ils arrivaient devant chez lui, quai Malaquais.

« Oh, écoute, dit Malot. Je ne peux plus rentrer chez nous, c'est au diable... et si Raymonde s'est enfin endormie...

— Tu veux monter?

— Je t'en prie. Je dormirai sur un fauteuil... »

La porte s'était ouverte. Visconti poussa son vieil ami sous la voûte. Vite la défaite qu'on se couche!

« Qu'est-ce que tu dis? » sursauta Malot. Et Visconti : « Je dis : vite la défaite, qu'on se couche!... »

*
**

Il peut y avoir quatre heures que les députés se sont couchés et à peine moins que les aviateurs anglais sont rentrés chez eux, après avoir bombardé l'île allemande de Sylt, à la frontière du Danemark. A quelques centaines de mètres de la maison où Dominique Malot ronfle encore sous l'œil bleu d'un Modigliani, la police occupe les abords du Palais de justice.

Bernadette Cesbron est venue avec Juliette Fajon. Il y a les familles des trente-cinq accusés présents sur quarante-quatre qu'on fait circuler, qui entrent dans le Palais, s'entassent devant la porte fermée de la cour d'assises. « Bonjour, Guy... », ce grand garçon, c'est le fils de Prosper Môquet, le député

du XVII[e] arrondissement. « Tu n'es pas au lycée, Guy, ce matin? — Oh, dis donc, Bernadette, tu n'as jamais entendu parler des vacances de Pâques? » Qu'est-ce qu'ils attendent pour ouvrir? Vous avez lu les journaux? Ça s'est passé trop tard pour qu'il y ait les détails, mais le ministère est par terre... Pas possible! Bon, ils ne vont pas ouvrir? Des robes d'avocat. Quelques défenseurs des accusés sont venus faire patienter les familles : dites donc, entre nous, là-dedans, c'est déjà aux trois quarts plein avant l'ouverture des portes... comment? des bourres, bien sûr. Oh, par exemple, tu entends, Juliette? Naturellement Juliette a entendu.

Les familles de trente-cinq accusés, ça fait beaucoup de monde, il y règne une certaine impatience, et moins encore d'angoisse que de fièvre. M[e] Lévine a dit à Bernadette : « L'essentiel, c'est de tâcher d'avoir des audiences publiques... ils vont tout faire pour prononcer le huis clos... » Le huis clos, mais c'est monstrueux! Il s'agit de leur honneur, de leur honnêteté! Est-ce qu'on peut faire confiance à ceux qui ont déjà tenté d'emplir la salle avec des flics en service commandé?

Au-dehors, le ciel est gris, Paris est indifférent, et dans leurs demeures les ministres tombés rêvent pesamment. Qu'est-ce que c'est? Monzie râle : pourquoi vient-on le réveiller? Quoi? la réunion du cabinet? mais elle est prévue pour onze heures, il en est neuf à peine! Le président du Conseil faisait avancer la réunion d'une heure. Daladier n'avait pas dû dormir longuement, et le sommeil des autres, il n'en était pas respectueux. Tout semblait d'ailleurs déjà réglé. La séance, rue Saint-Dominique, fut expédiée en trente minutes. Le président du Conseil, ayant examiné la signification du scrutin de la nuit, était arrivé à cette conclusion que le nombre de voix qu'il avait obtenues ne lui permettait pas de garder la direction des affaires du pays. Chautemps abonda dans ce sens. Le ministère démissionnait, confirmant ce qu'annonçait cinq heures et demie plus tôt les journaux du matin, édition de cinq heures.

Il y a déjà près d'une demi-heure qu'au tribunal militaire M[e] Marcel Willard s'est levé pour protester contre le refus de comparaître comme témoin de MM. Daladier et Bonnet, cités par la défense, et qui se retranchaient pour ne pas venir derrière leur qualité de membres du gouvernement et un décret impérial de 1812. Il est vrai que le président Herriot n'invoquait, lui, pour ne pas venir que cette inviolabilité parlementaire, au mépris de laquelle, gardien des règles parlementaires, il a fait au début d'octobre arrêter les députés avec lesquels il ne veut pas discuter.

Pendant que le tribunal s'est retiré pour délibérer sur les conclusions de la défense, les accusés regardent les leurs dans le fond de la salle. Les uniformes de Fajon et de Cesbron, le visage mutilé de Jean Duclos... « Messieurs, la cour... Présentez, armes! »

Le gouvernement démissionnaire débarque de ses voitures, au grand complet, dans la cour de l'Élysée. Les photographes sont déjà sous la marquise... Vingt minutes de politesse au chef de l'État... La machine n'a plus qu'à tourner classiquement : le président de la République appelle successivement le président du Sénat, puis le président de la Chambre... Ça non plus, ça ne change pas en temps de guerre. Après quoi, M. Lebrun confère avec le président du Conseil sortant...

Pendant ce temps-là, au procès des quarante-quatre, le tribunal a rejeté les conclusions de la défense, mais celle-ci a obtenu qu'acte soit donné aux accusés de ce que le tribunal a omis de leur donner la parole avant de se retirer pour délibérer, et le commissaire du gouvernement, le commandant Bruzin, s'est associé à ces conclusions de la défense... On a commencé le défilé des interrogatoires d'identité, et la parole est à ceux des inculpés qui

demandent à discuter l'absence des témoins Daladier, Bonnet, Herriot. Puis le tribunal se retire pour délibérer. Il revient, il rapporte le jugement qu'il avait rendu tout à l'heure, le relit mot pour mot...

A midi quarante, l'audience est levée.

A midi quarante, M. Daladier réapparaît sous la marquise de l'Élysée et les journalistes courent au téléphone. L'ex-président du Conseil ressort de chez M. Lebrun au bout de cinquante minutes. Nouveau rush des rédacteurs politiques. Roger Bresle la trouve mauvaise, il vaudrait mieux être au front : on dormirait davantage, ce qui fait rigoler le lunetteux de chez Doriot : « Encore un belliciste ! Ne crains rien, mon vieux, si tu ne vas pas au front, le front viendra-t-à toi ! »

L'auto de Daladier rentre dans la cour de la rue Saint-Dominique, et s'arrête devant le perron : le chef de cabinet, le directeur du cabinet et quelques autres collaborateurs du président démissionnaire, dont sa secrétaire particulière, sortent du bâtiment et entourent le patron, qui, de sa voiture, donne des ordres rapides. Il repart déjeuner sans entrer au ministère. La consternation est générale. Alors le patron quitte vraiment la rue Saint-Dominique où il était depuis près de quatre années consécutives... Vous croyez que c'est définitif?

A trois heures de l'après-midi, le procès a repris au Palais de justice. Pour une nouvelle discussion sur l'absence des témoins Bonnet et Daladier, sur le moment où l'on peut considérer les débats comme ouverts. Vers trois heures et quart, le tribunal se retire pour délibérer sur les conclusions de l'un des avocats, demandant de surseoir au jugement. C'est après que le tribunal est revenu et a rejeté les conclusions en question que le colonel Loriot, commissaire du gouvernement, se lève et demande le huis clos.

Les journaux du matin annonçaient d'avance cet incident. *Paris-Soir*, que Bernadette avait déjà en main, écrivait en sous-titre de première page : *Le huis clos est demandé dès l'ouverture des débats par le commissaire du gouvernement*. Entre les deux séances, M^e^ Lévine avait montré à Mme Cesbron cette affirmation, qui suffisait à donner son caractère à la démarche plus tardive du colonel Loriot. Et Bernadette, à l'intérieur du journal, montrait du doigt à Juliette le passage qui développait le sous-titre, et qui se terminait ainsi : *Le président du tribunal — malgré les interventions de la défense — se prononcera pour des débats secrets...* « Tu parles d'une comédie, souffla Bernadette, tout est fixé d'avance ! »

Six interventions des avocats qui déposent des conclusions. Et à nouveau la parole est aux inculpés sur la question du huis clos. C'est à peu près à l'heure où Florimond Bonte, le premier à intervenir, dénonce le faux introduit dans l'acte d'accusation, qui a dénaturé le texte de la lettre des parlementaires communistes à Herriot, c'est à peu près à ce moment même qu'à la Chambre, le groupe radical, constitué en comité Cadillac, c'est-à-dire avec l'adjonction des dirigeants de la rue de Valois non parlementaires, écoute les explications du président Daladier : le président de la République lui a demandé de former le nouveau ministère, mais non, il rentre dans le rang, il se contentera de représenter sa circonscription au Parlement...

Le comité est indigné. Comment peut-on traiter ainsi le président Daladier? C'est une conjuration... les socialistes porteront la responsabilité devant l'Histoire... Malot se lève. Les mains lui tremblent. Il n'en peut plus, il faut dire. Il a mal dormi sur le divan des Visconti, il est revenu ce matin chez lui square du Roule, les yeux rouges, froissé, et il a été reçu par une tragédie à grand spectacle : Raymonde, sa femme, mourante, un linge sur la tête, Mme Clésinger qui fait chauffer des aiguilles, la bonne épouvantée... Et brusquement l'agonisante qui se dresse dans son lit, rejetant la serviette, et qui

hurle : « Alors, maintenant, pendant que j'expire, monsieur découche ? » Enfin cela avait été extrêmement désagréable. Et il avait fallu les journaux pour apaiser tout cela, prouver que la séance de la Chambre s'était terminée à quatre heures dix, et enfin la croix et la bannière pour pouvoir s'esquiver. Raymonde, hors d'elle : « Comité Cadillac ! Comité Cadillac ! Et que je crève alors, Minochet, tu t'en fous ? Assassin ! » Sa piqûre, heureusement, l'a assoupie. Dominique Malot ne peut pas souffrir l'injustice, et quand il entend le président Daladier, dans lequel il revoit toujours le collégien, l'enfant, qui parle sur ce ton de modestie, de calme... Il prend ses collègues à témoin : « Est-ce que vous voyez pas à quoi tout cela va tourner ? Si quelque chose ne va pas demain, si par malheur l'ennemi... si la France... » Il a des larmes dans la voix. « Alors, le bouc émissaire, la victime expiatoire aura été désignée à l'avance... et ce sera ce grand travailleur, cet homme qui s'est dépensé depuis quatre ans sans compter à la Défense nationale, celui sans lequel notre patrie serait désarmée, à la merci de l'envahisseur, qui portera les fautes de ses successeurs, le poids de la légèreté d'un Reynaud, messieurs ! ou de l'incapacité du commandement militaire... Et derrière lui, nous tous, le Parti ! Ne le comprenez-vous pas ? Qu'est-ce que le pays pourra y comprendre ? Il se souviendra qu'à l'issue d'un comité secret le gouvernement Daladier est tombé... condamné sur on ne sait quelles données par le Parlement... alors, vous pourrez discuter ! Le mystère du huis clos jouera contre vous. Daladier sera déshonoré. Vous serez déshonorés. »

L'intervention de Malot soulève une grande agitation. Le président Daladier se tait, on l'entoure, on vient lui serrer les mains. Qui a proposé la solution ? Tous et chacun, peut-être Malot, le brave vieux Malot, dévoué comme un chien à son ami d'enfance : il n'y en a pas d'autre, d'ailleurs, le Parti exigera la publication des débats à la Chambre, secrets ou pas, ce serait trop commode que sous le prétexte de huis clos on pût laisser planer des doutes sur ce qui a été dit, sur ce qui a pu être reproché au gouvernement démissionnaire !

A la même heure, Paul Reynaud arrive à l'Élysée, de ce petit pas pressé qui s'interrompt devant les photographes, et il leur fait de la main le bonjour-bonjour content qu'on lui voit régulièrement faire en temps de crise. Jusqu'ici, le scénario est régulier.

Watrin vient de raccompagner Edwige à la gare. Elle est restée à Paris aussi longtemps qu'elle pouvait sans inquiéter sa mère. Un télégramme envoyé le mardi, après ce déjeuner sur les quais, pour dire qu'elle prolongeait son séjour et rentrerait le lendemain, c'était déjà une excentricité sans précédent. Thomas (Edwige appelle déjà Watrin Thomas, c'est un prénom qu'il avait presque lui-même oublié), Thomas et Edwige sont autant l'un que l'autre bouleversés de ce qui leur arrive. C'est comme une grande tentation à laquelle tous deux s'abandonnent presque honteusement, la tentation du bonheur. Edwige partie, l'avocat n'est bien sûr ni qu'elle revienne, ni qu'il en ait l'envie. Toutes ces années de solitude. Est-ce que ça ne va pas terriblement l'agacer, une femme, chez lui, qui déplacera les meubles, rangera, et le soir, dans la chambre, mettra ses affaires à elle sur la chaise verte, où il a l'habitude de poser, bien plié, son pantalon ? Quelle misère, de pareilles considérations ! Peut-être, mais elles existent... Watrin descend machinalement dans le métro.

Il repense à ce moment, la veille, où il a brusquement présenté à ces dames Edwige comme sa fiancée. Oui, ce qui m'a pris, pas besoin de faire l'idiot, je le sais bien. La conversation du ministre l'autre jour lui a fait une impression terrible, profonde. Un homme aussi intelligent, ce degré d'inconscience ! Watrin se sent devant ses contemporains comme un témoin du siècle suivant. A nos yeux, les hommes de Napoléon III ou de Louis-Philippe ont cette

inconscience-là. C'est que nous connaissons la catastrophe vers laquelle ils allaient... Cette pensée fait frémir Watrin. Est-ce qu'il croit donc à la catastrophe ? Hier, il se disait que c'était l'injustice à l'égard de ces parlementaires traités illégalement qui l'avait troublé, l'idée de cette injustice qui l'avait troublé devant ces femmes dont les maris... Mais non. Il fallait bien se l'avouer : plus que le sort des députés communistes, c'est le sort de la France qui l'inquiète, et lui met dans la bouche ces paroles imprudentes, l'a fait s'avancer devant ses interlocutrices, l'a poussé à un geste incompréhensible pour elles... La France. Dans quelle aventure l'engage-t-on ? Et de toutes les paroles du ministre, ce sont celles qui font prévoir cette absurde équipée contre le Caucase, contre la Russie, qui ont laissé en lui la trace la plus sensible. Il est comme bien des Français, Watrin, il n'a pas pu renoncer à tout jamais à cette alliance traditionnelle, que la géographie semble toujours justifier, il compte sourdement sur cet événement dont les conversations sont pleines périodiquement : l'accord passé avec l'Allemagne ne peut tenir longtemps, alors nous aurons à nouveau l'appui des Russes... Cet espoir, dans cette guerre pareille à un ciel bouché, Watrin le porte en lui depuis une demi-année, il ne peut y renoncer comme ça... l'expédition Weygand, pour lui, ce serait un crime, et contre un peuple lointain qu'il comprend mal, mais qui est du côté soleil des choses, et contre la France, contre la France, voyons ! C'est l'avenir dont des dirigeants pressés vont disposer tout à l'heure, sans consulter personne, selon leur fantaisie... et quels intérêts ? Qui ne sont pas les nôtres.

Thomas Watrin, sans réfléchir aucunement, est sorti du métro à la station Cité. Juste comme il pensait que le sort des parlementaires communistes ne lui importait guère après tout, au prix de cette responsabilité de l'extension possible de la guerre, de la France faite délibérément l'agresseur de l'URSS... Pourtant rien ne l'appelait au Palais. Il est déjà tard, comment s'est passée la première journée du procès ? la séance est-elle levée ?... Il est entré au vestiaire s'habiller. Dans la galerie de Harley, il a rencontré un fâcheux qui lui tient la jambe avec une histoire à la mords-moi-le-doigt. Il s'en débarrasse. Il entre dans la salle où la séance continue... Le garde à la porte s'efface devant sa toge... Du fond de la salle pleine, le décor habituel pour lui a brusquement un caractère inattendu parce que la seule lumière, dans le tombé, est celle qui luit là-bas sur la tribune des juges, et qu'on ne sait pourquoi tout l'immense prétoire est plongé dans une pénombre qui donne aux personnages du procès l'aspect fantomatique des tribunaux de Daumier. Il y a comme une buée en l'air. Les robes des avocats et des juges, sur lesquelles les rabats ont un air de gouache, sortent dans le halo insuffisant de ces lampes parcimonieuses. La voix qu'on entend surgir d'un coin mal éclairé, le banc des prévenus avec cette masse d'hommes, dont on ne voit guère que les têtes, l'éclair des yeux. Ils sont trente-cinq présents. Dont trois qui se sont dédits pour garder leur mandat législatif, mais les autres qui tiennent tête à l'accusation la plus terrible qu'il soit aux yeux de Watrin. Quel est celui qui parle ? Un homme assez fort de charpente, avec le cou dans les épaules... on le voit mal de l'entrée. « Qui est-ce ? » demande Watrin à une petite stagiaire qui a pénétré dans la salle un peu avant lui. Elle ne sait pas. Un voisin chuchote : « Cornavin... »

C'est le huis clos qu'il discute, le huis clos demandé par le commissaire du gouvernement. Il dénie que la publicité des débats puisse nuire à la Défense nationale : « La Défense nationale, c'est nous seuls qui avons vu clair pour l'assurer, non pas dans une victoire militaire sur des millions de cadavres et sur des ruines amoncelées, mais la voyant précisément dans le maintien de la paix... »

Watrin tressaille, ces mots-là, ceux qui suivent, prolongent ses pensées de tantôt, il ne sait plus trop si c'est Cornavin qu'il écoute, ou lui-même... Les

têtes d'ombres du public qui affleurent aux premiers rangs seulement, derrière la barre vide, les lueurs tombant du tribunal, font comme un long théâtre entre sa pensée lointaine et lui, sa pensée qui lui revient dans une voix inconnue. Le président vient de rappeler à l'ordre celui qui parlait, il ne s'agit pas de l'Union soviétique, mais du huis clos. « Je suis en train, proteste Cornavin, de discuter sur la lettre au président Herriot, puisque la lettre pose le problème de l'Union soviétique, et je ne crois pas que l'on puisse éluder le débat. Je dis que l'amitié entre la France et l'Union soviétique est encore pour notre pays la garantie de l'indépendance en même temps que la garantie de la paix et pour nous Français, et pour l'ensemble du monde, car ce n'est pas seulement l'intérêt des Français que nous défendons en défendant la paix, c'est l'intérêt de tous les peuples. Oui, dans notre lettre, rien qui menace la Défense nationale... »

Watrin écoute cette voix. En d'autres temps, cette manière de ramener à tout propos l'Union soviétique comme un refrain qui est celle des communistes, et qui l'a bien souvent agacé, lui aurait fait lever les épaules. Mais il est là qui pense à la conversation dans ce ministère, la fenêtre ouverte sur le jardin calme de la rive gauche, et aux paroles du ministre, sur ce projet de bombardement de Bakou, il est là qui pense à la tranquillité avec laquelle cette effroyable partie peut, va peut-être être engagée... L'ombre a cru encore dans le prétoire...

« Je demande, dit Cornavin, et sa voix scande les mots, après mes amis, avec nos défenseurs, que le huis clos ne soit pas prononcé. Raison d'intérêt personnel, en ce sens que, si je tiens à ce que la vérité apparaisse pour le bon renom de notre pays, pour que notre pays reste encore dans le monde et apparaisse comme le pays de la Révolution, comme le pays père des libertés populaires, je tiens aussi à mon honneur personnel. C'est peut-être une faiblesse que beaucoup d'hommes n'ont pas en ce moment. Mais moi, je tiens absolument à garder mon honneur intact, je tiens à garder l'estime de mes concitoyens, je tiens à garder l'estime du peuple français, et c'est pourquoi je vous demande de ne pas prononcer le huis clos... »

Ce moment est pathétique. Ces hommes sont persuadés que la publicité des débats sauverait leur honneur, ils ne craignent que l'obscurité, dont physiquement un avant-goût est donné dans cette curieuse audience. La petite stagiaire, devant Watrin, murmure : « Mais, à la fin, pourquoi n'allume-t-on pas ? » On n'allumera ni pour l'intervention de l'inculpé suivant, ni de cet autre à la voix grasseyante (qui est-ce ? Waldeck Rochet, je crois...), mais quand il dit, sur le point de se rasseoir : « Si c'est un mauvais coup que vous voulez faire, alors faites la nuit, prononcez le huis clos... », l'huissier s'en va tourner le commutateur, et le plafond s'éclaire. Il y a comme une rumeur dans toute la salle où les gens se regardent les uns les autres, le petit marteau frappe l'estrade des juges, et la parole est donnée à l'accusé François Billoux...

Celui-ci c'est un orateur. Pas un avocat. Il a cette autorité des gens qui n'élèvent jamais le ton. Même dans la colère. Il n'est pas grand. Il a presque tout le temps, même quand les paroles ne l'impliquent pas, une espèce de sourire qui les ponctue. Watrin l'écoute particulièrement parce que Billoux traite d'une question qui, pour lui, Watrin, représente une difficulté. L'obéissance aux consignes de l'Internationale communiste.

« ... M. le juge d'instruction, le capitaine de Moissac nous posait un jour cette question. Il y a dans le programme de l'Internationale communiste que les communistes doivent se dresser contre les guerres... Eh bien, messieurs les juges, vous lirez le programme de l'Internationale communiste, il n'y a

qu'une seule guerre condamnée par le communisme : c'est la guerre impérialiste. Les communistes sont pour les guerres de libération et d'indépendance. Si vous voulez prendre cet argument du programme de l'Internationale communiste, alors c'est que c'est bien une guerre impérialiste qui se mène actuellement... »

C'est en écoutant Billoux, dans la lumière revenue, que Watrin comprend mieux pourquoi le gouvernement a fait demander le huis clos, ce qu'il craint. A son sens de juriste, d'homme politique, il avait d'abord jugé cette demande comme une gaffe monstrueuse, et bien sûr qu'aux yeux d'hommes comme lui c'en est une, monstrueuse vraiment. Mais maintenant il comprend ce que le gouvernement redoute.

« Marx, poursuit Billoux, en 1848, il y a bientôt un siècle, disait : "Un spectre hante l'Europe, c'est le communisme." Ah, il y a eu bien des hommes pour essayer de l'arrêter le long de sa route, et de plus grands hommes que ceux qui essaient de l'arrêter maintenant : ils n'ont pas pu y réussir. Détruisez un communiste, vous en levez des dizaines d'autres... »

Watrin comprend ce que le gouvernement redoute. Non pas des révélations dangereuses pour la Défense nationale, mais la propagande. Rien d'autre. La propagande que peuvent faire quelques hommes emprisonnés, du banc d'infamie où on les assied. Voilà ce qui peut mettre en péril ceux qui ont entrepris ce procès, et qui se considèrent comme la patrie. C'est que la patrie précisément entende ces paroles, cette propagande. Le gouvernement redoute la force des idées, et, contre elle, il dresse l'appareil de coercition, sa police, et ce n'est pas assez, il lui faut le bâillon, le silence, le secret...

Si lui, Watrin, élevait la voix, s'il disait ce qu'un ministre tout naturellement raconte, ce dont bien d'autres s'entretiennent à table, dans les salons, les cafés... ces projets insensés qui déjà font la matière des articles transparents d'un certain André Chaumeix, académicien, et que la censure n'a pas coupés ! Si lui, Watrin, répétait ici les choses qu'il sait qui se trament, et qui légitiment enfin, qui légitiment la position de ces gens, depuis des mois arrêtés, coupés du monde... Watrin n'ignore pas que c'est inutile. Qu'on lui clouerait le bec. A peine pourrait-il soulever un incident de séance...

Il écoute François Billoux, c'est tout ce qu'il lui reste à faire...

L'annonce, dans la soirée, de l'acceptation, donnée conditionnellement par Reynaud, de former le ministère, atteignit Rome dans la nuit, et le *Giornale d'Italia* allait écrire le jeudi matin : *En voilà assez du rameau d'olivier!* Tout conspirait à créer l'impression de la prochaine entrée en guerre de l'Italie aux côtés de Hitler. L'ex-ministre des Finances de Daladier, que ses fonctions et ses décrets-lois n'avaient pas rendu populaire, appelé à former le nouveau gouvernement, allait payer aujourd'hui les frais de la longue propagande menée contre lui dans la presse, à droite comme à gauche. Il prenait la chose sportivement : tout le monde sait qu'il fait sa gymnastique tous les matins... Le premier problème pour lui avait été de renverser la vapeur, et de faire jouer à Daladier le rôle d'otage que l'autre lui avait jusqu'alors assigné dans son propre ministère. Il lui avait pourtant généreusement proposé de garder les Affaires étrangères et de lui laisser, à lui Reynaud, la Défense nationale. Daladier avait refusé, demandant à réfléchir pour entrer dans le cabinet Reynaud. Il avait fait savoir, à son successeur, que le comité Cadillac s'opposait à ce qu'il abandonnât la rue Saint-Dominique... Ce qui ne l'avait pas empêché d'annoncer à Monzie par téléphone, dès le mercredi après-midi, que tout bien réfléchi il resterait avec Reynaud, pour pouvoir le contrer. Reynaud voulait conduire la guerre, et il estimait pour cela nécessaire à un chef de gouvernement d'être en contact direct avec les généraux... Cela, c'était la

cérémonie suivante : ici, comme toujours, le président Herriot devait jouer son rôle de conciliateur, et sur son conseil, Paul Reynaud se décidait à prendre le Quai d'Orsay et à céder à Daladier la Défense nationale. Daladier aussitôt acceptait. La figure de quadrille était achevée.

C'est que Daladier disposait de deux cent trente-neuf voix, ce qui ne fait pas une majorité, mais y contribue. Il est vrai que la personnalité du nouveau président du Conseil était loin de maintenir l'unité des abstentionnistes... raison de plus ! Avec cela, le dosage politique : le Parti radical battu perdait un certain nombre de sièges, mais Reynaud lui faisait encore part belle et lui offrait la vice-présidence du Conseil dans la personne de Chautemps... L'entrée des socialistes, en compensation, apportait à Paul Reynaud l'essentiel de son soutien parlementaire... La Fédération républicaine boudait, Flandin menait l'opposition sous la menace répétée par un tas de gens dans les couloirs de la Chambre : Reynaud, c'est la guerre avec Mussolini, l'Italie nous tombe dessus... On chuchotait qu'un de nos grands industriels tenait du prince R... que... La majorité, du coup, devenait problématique. Daladier proposa à son successeur, qui ne l'avait pas fait jusque-là, d'appeler Monzie... Il se chargeait de lui parler d'abord... Monzie n'était pas trop décidé, il avait commencé à faire ses bagages... Reynaud, qui avait beaucoup hésité, le fit convoquer pour le lendemain *in extremis*, il était bien minuit... Après tout, Monzie qui n'avait qu'un strapontin du temps de Daladier, le garderait chez Reynaud, avec, en plus, la complicité du ministre de la Défense nationale. Il avait l'impression que Daladier ne passait la main que pour user son ennemi et collaborateur. D'autre part, on lui avait représenté que les articles de la presse italienne... Wisner lui avait assuré que le prince R... se faisait fort, s'il demeurait aux Transports, d'obtenir un changement de ton dans les journaux de Rome... « Bah, dit Monzie, j'ai déjà avalé tant de couleuvres, pour vous faire plaisir ! »

C'était bien de l'Italie qu'il s'agissait, puisque Paul Reynaud le lui dit tout de suite : « Si je vous demande de rester près de moi, c'est notamment pour affirmer ma bonne volonté envers l'Italie... » Et il ne semblait ni à l'un ni à l'autre que le nouveau président du Conseil vînt de dire une énormité. Il est vrai que Daladier avait bien pu garder près de sept mois en guerre M. Bonnet dans son cabinet, même l'ayant relégué à la Justice, c'est-à-dire au ministère où il pouvait veiller à l'exécution de ce qu'il avait en juin trente-neuf promis à M. von Welzeck, ambassadeur d'Allemagne, alors que le prédécesseur de Paul Reynaud disait que ledit Bonnet, après chaque décision du Conseil, n'avait rien de plus pressé que de le téléphoner à Hitler... De Bonnet, Reynaud s'était débarrassé, pour le remplacer par Sérol, un socialiste. Il n'avait pu donner à l'ami de M^e^ Watrin le ministère de l'Intérieur, comme on le lui avait fait luire à la veille de la crise : le pointage des voix, les exigences des partis avaient porté place Beauvau un personnage peu connu, M. Henri Roy, le rapporteur du budget au Sénat, pour se concilier une part de cette assemblée. Il y avait treize sous-secrétaires d'État dont dix n'avaient jamais été d'aucun gouvernement. Avec Sérol, six socialistes y entraient. On a créé pour Frossard le ministère de l'Information, et celui du Ravitaillement pour le Dr Queuille, un radical. Dominique Malot, pour qui tout nouveau gouvernement était un crève-cœur, nota qu'à côté de Chautemps, à la vice-présidence du Conseil, il entrait un des débutants comme sous-secrétaire dont le nom lui fut particulièrement désagréable et Robert Schuman qu'il trouvait si souvent sur son chemin chez les libraires et qui lui soufflait les originales, les manuscrits... Qu'avait-on besoin de doubler un des principaux personnages du Parti radical avec ce nouveau venu, membre du Parti démocrate populaire, c'est-à-dire d'une formation politique sans aucun poids dans la vie française ? L'arithmétique de Paul Reynaud le déconcertait... Et puis, c'est un calotin, ce Schuman ! Est-ce qu'on l'a mis là pour surveiller Chautemps ?

« Nous verrons demain... », ricana Visconti. Monzie lui avait rapporté le mot du président du Conseil, touchant l'Italie. Mais Visconti était décidé à voter contre le gouvernement. « Tu te rends compte, disait-il à Malot, c'est le ministère de Blum à Chiappe, mais ni Blum ni Chiappe n'en sont... » Quant à lui, ni la présence de ses camarades de Parti, Frossard, Monzie, et Hachette, ni le fait qu'un Héraud, un Rollin, un Pinelli constituaient les sécurités de la droite dans ce curieux amalgame, n'étaient de nature à lui faire donner sa voix, comme il disait, à l'Angleterre. Quant à l'histoire Monzie, pour y revenir, moi, je les connais, les Italiens... Ils feront suivant leurs intérêts et ils auront raison !

Toujours est-il que le commandant Benedetti, ce soir-là, le jeudi, avait eu à transmettre un ordre ministériel : l'officier de l'état-major de la 35e division, qui avait dénoncé les tractations autour des travaux de Dunkerque, devait être arrêté dès le lendemain à son corps et mené dans une forteresse d'Alsace. Le commandant avait pris connaissance de la note avec stupéfaction. Il était au courant de l'histoire, ayant reçu du principal intéressé un double de la lettre que celui-ci avait adressée par la voie hiérarchique au général commandant en chef. Il y avait entre eux des maisons lointaines. Ils appartenaient tous deux à ce groupe de militaires qui avaient pris sur eux d'organiser la lutte anticommuniste dans l'armée. Benedetti se demanda ce qu'il fallait faire : en référer au maréchal Franchet d'Esperey qui était leur grand appui ? Il songea un instant à quitter la rue Saint-Dominique, à revendiquer un commandement aux armées. Mais au moins, fallait-il d'abord être fixé sur le sort du ministère Reynaud. Il se jouait le lendemain.

Un Vendredi saint, c'est mauvais signe.

VI

Le Vendredi saint commence au Palais avec le huis clos. Public, journalistes, familles des inculpés sont dans les couloirs. Les journaux publient la liste des trente-cinq membres du gouvernement Reynaud. « Eh bien, dit Bernadette, Bonnet n'en est plus, alors rien ne s'oppose à ce qu'il soit témoin au procès ! » L'avocat à qui elle dit ça sourit. C'est Watrin qui est revenu ce matin, comme obsédé par le spectacle de la veille au soir. Un Watrin qui veut connaître la suite. Un Watrin très changé, avec quelque chose de singulier dans le regard : « Vous voyez, Mme Cesbron, je suis venu aux nouvelles... — Alors, dit Bernadette, vous vous mariez ? — Oui, chère madame, je me marie... »

Il y a un brouhaha. Le huis clos est suspendu, le public se précipite vers la salle de l'audience. Bernadette ne dit pas adieu à Watrin. Il la regarde, avec le flux des journalistes, les femmes, les enfants, qui cherche à se glisser entre les gardes filtrant le public. Les conclusions sont déposées publiquement. Cela va être un va-et-vient de conclusions en conclusions, coupées de séances à huis clos. Il est neuf heures et quart... Watrin hésite. Au bout du compte, pourquoi vouloir assister à cette farce tragique ? Aujourd'hui, il doit plaider dans une affaire correctionnelle. Une histoire du carreau du Temple. Oh, rien de passionnant ! Il fait beau, il a envie d'aller se promener avant que son affaire soit appelée... C'est le premier jour du printemps. Le premier jour du printemps et le Vendredi saint. Tout à l'heure, le nouveau gouvernement va se réunir en conseil de cabinet : tous ces messieurs feront connaissance, puis iront présenter leurs devoirs à M. Albert Lebrun...

Le premier jour de printemps et le Vendredi saint...

Watrin pense à cette page de *Parsifal*, « L'Enchantement du Vendredi saint », dont Barrès parle longuement quelque part, et au long regard qu'à ce moment de l'opéra wagnérien la magicienne Kundry jette sur la prairie... sur le printemps qui commence. Kundry qui séduit le jeune héros, lui révélant la mort de sa mère à l'instant où elle le prend dans ses bras. Pourquoi, dans la tête de Thomas Watrin, Kundry aujourd'hui ressemble-t-elle à s'y méprendre à M. Paul eynaud ? La prairie devant lui cet après-midi sera le tapis des têtes dans l'hémicycle du Palais-Bourbon. Les grandes orgues du Golgotha jouent cependant dans les églises, le voile du temple éclatera-t-il en deux parts au milieu du discours présidentiel ? Le cardinal Verdier, ce matin, publie pour les Pâques de guerre un texte où il est dit : « *Nous vivons tous un véritable Vendredi saint... Mais regardons au bout de notre calvaire... c'est un monde régénéré que nous voulons créer...* »

Est-ce qu'Edwige croit en Dieu? voilà ce que se demande Watrin qui est sorti dans la cour du Palais, et suit des yeux les pigeons piétant sur le pavé. Il y avait des pigeons hier, quai Malaquais, quand il a prononcé ces paroles engageantes. Edwige... Non, je ne suis pas amoureux d'Edwige, mais, une fois dans ma vie, je ferai quelque chose de propre... quelque chose de propre qui est à ma portée... puisque pour ce qui est de ça — et Watrin regarde le Palais, avec la flèche de la Sainte-Chapelle — pour ce qui est de ça, le monde roule sans moi... nous sommes sans pouvoir.

Là-dessus, il a pensé au ministre qui comptait passer à l'Intérieur, et lui avait offert d'être son chef de cabinet. Eh bien, il n'y est pas, à l'Intérieur. Ce sera pour la prochaine fois. Il faudra pour cela, probablement, que Paul Reynaud ait un échec quelconque, sur le plan militaire, aux frais de la France. Et alors, il y aura un remaniement. Cette fois, c'est le tour des socialistes... la prochaine, ce sera celui de qui? mais le ministre passera place Beauvau. D'échec en échec, les ministères seront remaniés. Une guerre finit quand le remaniement politique a été partout suffisant. Et pour qu'il ne se fasse pas comme il pourrait tout de même se faire un jour, alors on descend un Jaurès ou un Liebknecht, ou on met en prison l'opposition tout entière. C'est plus sûr.

Qu'est-ce que j'ai besoin de me casser la tête? marmonna Watrin. L'essentiel en ce monde, c'est d'être heureux, de rendre quelqu'un d'autre heureux. Si Lucie vivait encore, est-ce que tous mes actes ne seraient pas fonction d'elle? Un homme seul, que vaut sa pensée? L'homme, c'est d'abord une femme qui le fait homme, et il se distingue de l'animal dans la mesure où il se définit par rapport à une femme. Où, entre la femme et lui, tout ce qui est grand, beau et pur, trouve sa place, devient le décor de la vie. Un homme seul, c'est de la poussière, une bête aux aguets. Ou une pierre qui sommeille. Le couple, quel beau mot! Le principe de tout mouvement moral, comme de toute mutation physique... Mais voilà, Edwige et moi, est-ce que nous pouvons former un couple? Pour quelques années... tant pis, au-delà de ce peu de temps, que ceci ou cela survienne! Je ne suis pas un fou, je puis beaucoup comprendre, je me connais, mes limites...

A Paris, comme le printemps arrive! Pas tous les ans à la date comme cette année-ci. Mais le jour où le printemps éclate, voilà brusquement sans que personne ait été prévenu qu'il y a des tables et des chaises sur les trottoirs, devant les bistros, que les femmes ont des robes claires, et les hommes l'air prêts à n'importe quoi... Là-haut, dans le prétoire, sous le plafond à caissons or et brun, il y a le huis clos, et les anges volants des peintures ignorent que c'est le printemps. Si jamais il y eut un Christ, un vendredi semblable, qui fit le chemin de ces hommes traqués pour n'avoir pas trahi les convictions de leur vie entière, devant Caïn ou Pilate, aux pentes du Golgotha, eut-il un instant sous le faix de la croix l'œil attiré par l'herbe nouvelle, les fleurs, ce jour même écloses, put-il sentir cette fraîcheur de l'air, cette légèreté du vent? Et comprit-il pourquoi les jeunes gens se détournaient de son martyre, quand des filles passaient, rieuses, sans le voir?

Est-ce que je suis un monstre? se demanda M[e] Watrin. Il revoit les yeux de Bernadette tout à l'heure, l'expression indéfinissable de tous ces gens qui attendaient de connaître le sort des leurs. Qu'est-ce que c'était? De l'angoisse? Non. Quelque chose d'autre. De singulièrement pareil chez tous, chez ce jeune lycéen venu voir juger son père, chez ce vieil homme accouru de province parce que son fils est accusé de trahison, chez ces femmes, ces compagnes qui semblent se serrer les unes contre les autres. Quel sentiment commun à tous, tout à l'heure dans la galerie de Harley? quel

sentiment retrouvé sur les visages des inculpés, au douanier Cristofol comme au cheminot Môquet, au maraîcher Waldeck Rochet comme à l'instituteur Barel ou au vieux Dr Lévy, au métallo Costes, à l'employé de commerce Billoux, au mineur Martel, à tous... quel sentiment, si ce n'est une étrange fierté, qui leur donne cette parenté qu'ont, au *quatrocento* italien, les personnages des grandes fresques, différents et pareils, comme d'un secret partagé. Est-ce que je suis un monstre? se répète Watrin, et c'est bien de continuer à avoir une vie, des mouvements du cœur, des rêves, des espoirs, sans que l'énorme partie jouée par ces gens-là, son issue, joue dans cette vie, dans ces rêves, ces perspectives d'avenir, sa part pourtant obsédante : car, tout le bien et tout le mal changent de poids et de sens, suivant ce qui va sortir de là... Il sait bien, à cette minute du Vendredi saint, ce nouveau Ponce Pilate, que cette fois personne, personne ne pourra s'en laver les mains. Il sait bien qu'il peut éviter de penser à sa responsabilité, comme tant d'autres qui vaquent à leurs affaires, mais que cette responsabilité déjà pèse sur ses épaules. Il se dit : suis-je un monstre? et il se cherche un alibi dans la tendresse, une excuse dans le dévouement, la bonté, il se croit trop vieux pour penser : dans l'amour, il invente Edwige, il invente ce mariage, pour se justifier à ses propres yeux, comme hier il l'a fait improvisant, en parlant à Mmes Bonte et Cesbron. De toutes les forces de son être, sans doute aussi parce qu'il a l'obscure conscience de l'irrémédiable vieillissement, il veut oublier le Vendredi saint et ne plus sentir que le printemps profond, qui envahit la ville et les hommes, et donne à toute chose un parfum de langueur...

Allons. Il faut retourner au Palais. On va appeler cette affaire à la 17e chambre, et de quoi cela aura l'air si la défense n'est pas là?

⁂

« C'est vous, Mme Cécile? »

L'aveugle sait bien que c'est elle. Cela lui est venu très vite de reconnaître Eugénie, sa sœur, ou Mme Wisner. Lui, on ne pourra pas le distraire à lire le braille, puisqu'il n'a plus de mains. Il reprend pathétiquement intérêt à la vie par ce qu'il lui reste de sens, les odeurs, les bruits. Joseph Gigoix, depuis quatre mois qu'il a été blessé, traîne, se remet difficilement. Il a eu des abcès à ses moignons, il a fallu intervenir. Et son tragique visage informe se cicatrise mal. Joseph dit qu'il ne comprend pas pourquoi, chez lui tout était absolument sain, il n'avait jamais de pus quand il se coupait, toutes les blessures guérissaient toutes seules, et très vite. Mon père était comme ça, pas, Eugénie? Eugénie répond que oui, dans la famille on n'est jamais malade. Chez nous...

Il reprend goût à la vie par les petites choses, la mesure du temps : partager dans sa tête cet espace du réveil matinal à l'instant où on lui apporte le petit déjeuner. Tout de même, plaisante-t-il, un grand garçon comme moi, voilà qu'on me sert le café au lit! Il a même dit un jour qu'il n'avait jamais rêvé qu'on le servirait un jour... il a l'air de trouver ça à la fois un peu honteux et miraculeux. Les médecins, les infirmières. Tout le monde s'occupe de lui. Et qu'avec Eugénie soit venue Mme Wisner, sa patronne, ça alors...

Elles sont-là toutes les deux depuis trois semaines. Eugénie est comme une souris. Elle ne dit rien, elle vient s'asseoir auprès du lit, et elle fait un petit bruit régulier, elle doit tricoter. Elle ne lui a pas dit qu'elle tricote. Il ne le lui demande pas : c'est pour se réserver un peu à quoi penser... Un jour, pourtant, il n'y a pas tenu, il l'a demandé comme une confidence à Mme Cécile : qu'est-ce qu'elle fait quand elle est là, Eugénie? elle tricote? Oui, elle tricotait. Voilà maintenant qu'il en est sûr, il s'ennuie un peu quand Eugénie est là qui

fait ce petit bruit. Il ne s'ennuie jamais quand Mme Wisner est là... quand elle s'en va, il essaye de deviner au bout de combien de temps elle reviendra et de diviser ce temps-là en morceaux égaux qu'il compte tout bas dans sa tête et son cœur.

Il y a les autres. Certains ont leurs yeux, mais pas leurs jambes. Il y en a de tout cassés. Les jours de soleil, ils sont ensemble sur la terrasse à se chauffer. C'était presque tout ce qu'il savait de l'hôpital, qu'il y avait une terrasse, avant l'arrivée de Mme Wisner. On disait bien *le château* pour désigner le bâtiment, mais il ne s'y était jamais arrêté. Mme Wisner lui avait décrit l'endroit, et vraiment si ce n'était pas elle, il ne l'aurait pas cru. Pas possible qu'on l'eût mis dans un endroit aussi beau, si peu fait pour des types de son genre! Comme elle décrivait le château, aussi, Mme Cécile... Dix fois, il lui avait demandé de recommencer, il ne pouvait se lasser d'entendre ça, et puis il y avait des expressions qui demandaient d'être expliquées, et Mme Cécile avait une patience! Elle expliquait, par exemple, les styles en architecture. Quand Joseph avait des yeux, pour lui il y avait les maisons neuves, et les vieilles. Personne ne lui avait dit que parmi les vieilles, à la forme des fenêtres, aux colonnes, à la décoration, on pouvait reconnaître l'époque à laquelle ça avait été bâti, et il ne se lassait pas non plus maintenant de se faire inculquer cette science, chimérique pour un aveugle, il insistait pour que Mme Wisner décrivît bien en détail la différence entre l'arc roman et l'ogive gothique, qu'elle lui précisât bien quel Henri, quel Louis correspondait à ceci ou à cela, et le peu qui était demeuré de l'histoire de France depuis l'école communale, dans sa tête aujourd'hui dansait fantastiquement. Et alors le château, c'est-à-dire l'hôpital où ils étaient, c'était un château Louix XIII... et le parc autour... les statues... Vous m'avez mal raconté ça, Mme Cécile, les statues : elles sont placées comment, les statues? Celle avec l'Hercule qui enlève une femme nue sur son épaule? Et la Diane... parlez-moi de la Diane, Mme Cécile? Elle est belle, la Diane, Est-ce qu'elle vous ressemble? Oh, ne vous fâchez pas, Mme Cécile, c'est Eugénie qui dit que vous êtes belle... je ne vous ai jamais vue, mais à vous entendre parler, ça se devine bien, allez!

C'est vrai que cet endroit est d'une beauté singulière. A qui appartenait-il, ce château, qu'on a réquisitionné pour en faire un centre de rééducation des grands blessés? La formidable allée de tilleuls qui y mène à travers des pelouses nues domine les bâtiments où le rose passé des briques s'allie avec la pierre jaunie qui les cerne et les verdures grimpantes qui en mangent la moitié. Les beaux toits de vieilles tuiles plates, qui ont l'air d'un velours usé par le soleil. La grande pièce d'eau à laquelle on descend par de larges marches solennelles, entre les balustres de pierre. Et les statues, dont le peuple joue à cache-cache avec les buis taillés... Tout cela que les yeux de Joseph Gigoix ne verront jamais.

Il y a une chose qui terrorise Cécile, qui la fait sangloter dans son oreiller, quand elle s'enferme dans la petite chambre qu'on lui a donnée. Jamais on n'aurait eu pareille faiblesse pour quelqu'un d'autre, mais Mme Wisner... Les médecins avaient été très gentils. Elle mange avec eux, ils ne sont pas mécontents de la compagnie de cette jolie femme. Naturellement, il ne s'agissait pas de leur imposer Eugénie. Ces messieurs font tous un peu la cour à Mme Wisner, mais on ne voudrait pas l'embêter. C'est étrange, cette femme qui s'intéresse tant à ce manchot, vous savez, l'aveugle... le lit 37, oui... Bien sûr, c'est irrégulier de l'avoir ici, mais tout de même, on n'est pas au front dans la forêt de Conches! Il y a une chose qui terrorise Cécile : c'est la patience, la gentillesse du blessé. C'est une chose épouvantable, presque impossible à tolérer. Est-ce qu'il ne va pas un jour crier, se plaindre, au moins

être injuste, bougonner? Non. Il trouve tout merveilleux. Il dit merci sans arrêt. C'est atroce. Elle lui dit : « Vous n'allez pas vous fâcher, Joseph? » Il tourne vers elle, exactement comme s'il la regardait, cette absence de visage, ce champ labouré, et il demande avec une douceur affreuse : « Pourquoi est-ce que je me fâcherais, Mme Cécile? Tout le monde est si bon pour moi! »

Tout le monde...

Cécile est venue dans ce village de l'Eure, avec Eugénie, très précipitamment sur un mot de Mimi. Parce qu'elle avait d'abord organisé la présence de Mimi, sa fiancée, comme on disait, auprès de Joseph. Mimi appelait au secours, elle disait : je ne peux plus supporter ça. Sans rien expliquer. Eugénie avait eu peur, et mal. Elle disait à Cécile : Madame comprendra, si Mimi l'abandonne... On ne peut pas la forcer... mais ce n'est pas possible, elle ne peut pas vouloir l'abandonner, une si bonne fille! Mimi ne voulait pas l'abandonner son Joseph, non : seulement, c'était pire, elle ne pouvait plus supporter de le voir. Les premiers temps, la stupeur avait été si grande, et puis c'était comme si tout cela allait s'arranger, la bouche se refaire, le nez repousser, les yeux guérir... les bras encore, c'était le moins terrible. Elle ne voulait pas abandonner son Joseph, elle s'était mise à l'aider, puisque l'infirmière le lui permettait, pour toutes les choses de la vie. Elle l'aimait bien. Oui, mais voilà, elle ne pouvait plus supporter ça. Chaque fois qu'elle le regardait, elle pleurait, et Joseph savait qu'elle pleurait. Si, au moins, il ne l'avait pas su... Un homme comme ça, c'est une énorme poupée, et, enfant, est-ce qu'on n'aime pas sa poupée parce qu'elle est cassée? Mais Mimi a vingt ans. Elle ne supporte plus de voir Joseph en morceaux. Elle en devient folle. Elle sait qu'elle va partir et elle ne veut pas partir et elle va partir. Peut-être, si elle retournait à Paris, ça se passerait et, plus tard, elle pourrait reprendre sa place auprès de Joseph? Elle se ment. Elle se sent devenir folle.

Cécile et Eugénie comprennent bien que jamais, si elle part, elle ne reviendra. Mimi, bien sûr, n'en a pas conscience, elle! Mais comment voulez-vous la retenir? Eugénie dit qu'elle n'aurait jamais cru ça de Mimi, parce que Joseph était son premier. Seulement on voit bien que la douleur est aussi grande pour Mimi que pour Eugénie. Mimi n'est pas très éloquente, elle n'en dit pas long sur ce qu'elle éprouve, elle ouvre tout grand les bras, puis elle joint les mains. Je ne peux pas, je ne peux pas... c'est presque tout se qu'elle trouve à dire. Elle travaille dans une grande maison de couture, faubourg Saint-Honoré... On l'a laissée partir à cause de son blessé. Il n'y a pas tant de travail, ces temps-ci, à la maison. Mais enfin ça ne peut pas s'éterniser. Cela, Joseph le comprend, Joseph ne sera pas étonné qu'elle s'en aille, il se fera peut-être comme ça à l'idée... peu à peu... Elle se met à pleurer, elle prend sa figure dans ses mains. Cécile voit comme elle a déjà, à son âge, un doigt de la main droite déformé par l'aiguille. On ne peut pas la retenir. Elle est partie.

Joseph a expliqué le départ de Mimi à Cécile, et à Eugénie exactement comme Cécile lui explique, à lui, les styles en architecture. Sur le même ton. Alors, on ne peut plus, devant lui, en être triste. Il faut prendre ce départ comme il le prend. Tout se passe comme si Joseph voulait rendre facile à Eugénie et à Cécile ce départ, et d'ailleurs toutes les choses de la vie. Au-delà du parc, il y a un verger, et le jour où Cécile est revenue et a dit avec une certaine émotion que les pommiers commençaient à fleurir, Joseph s'est écrié si gentiment : Vous voyez bien! comme pour signifier : je vous l'avais bien dit! si gentiment que tout devenait éclair, simple, tolérable, et le départ de Mimi, les bras coupés, les yeux troués...

Eugénie dit pourtant que Joseph, avant, était drôlement taquin, et il contredisait les gens qui lui étaient supérieurs, et même cela bouleversait Eugénie.

C'était, par exemple, pour la religion. Il n'avait pas de religion. Eugénie ne s'en étonnait pas, bien qu'on l'eût élevée à croire, et qu'elle croyait : mais chez nous autres, dans le peuple, c'est l'habitude, les hommes sont comme ça... Seulement, l'intolérance de Joseph dans ce domaine-là pour elle était pénible, parce que du moment qu'il savait qu'elle croyait... pourquoi lui faisait-il toutes ces réflexions ? Eh bien, depuis son malheur, jamais, pas une fois. Pas qu'il eût changé. Cécile remarqua qu'Eugénie aurait été choquée que le fait de son malheur eût fait changer son frère. Elle eût facilement donné son incroyance persistante comme une preuve que Joseph n'était pas si diminué qu'on le croyait...

Qu'il ait pris le départ de Mimi d'une façon inespérée, Cécile n'en sait pas moins pertinemment qu'il ne faut pas le laisser y penser, qu'il lui faut donner sans cesse des sujets de distraction. Et c'est pourquoi, elle qui était venue pour deux jours, elle est ici depuis trois semaines déjà, et clairement elle s'installe. Elle s'ingénie à justifier sa présence en rendant des services à l'hôpital, en aidant les infirmières, en tenant compagnie non seulement à Joseph Gigoix, mais à d'autres hospitalisés. Elle a même été jusqu'à balayer pour la fille de salle : Eugénie qui l'y a surprise lui a enlevé le balai des mains... Madame n'y songe pas !

Madame y songe au contraire. Qu'est-ce donc que Cécile croit avoir à se faire pardonner ? Rien. Et tout. D'être ce qu'elle est. D'être la femme de Fred. De mille choses qu'elle pense, et ne pourrait exprimer. Car, elle a beau faire, sa bonne est sa bonne, et Joseph, qu'est-ce que c'est ? Un ouvrier des postes. Il répare les lignes téléphoniques. Il lui raconte comment c'est ce travail : on se met aux pieds des espèces de crampons pour monter sur les poteaux... Tout ce qu'il dit de sa vie. Oh, c'est bien aussi difficile à se représenter pour Cécile que le gothique ou le rococo pour un aveugle ! S'il pouvait mieux raconter sa vie... mais il ne voit pas ce qu'il y a à raconter. Une fois ça lui a échappé : après tout, dans son travail, il aurait pu être grillé, ça arrivait parfois, une erreur, quand on touchait des fils à haute tension. Les gens, ils ont chez eux la lumière, le téléphone. Ils ne savent plus qu'il y a un type qui s'est recroquevillé, quelque part dans la campagne, sur les fils... Voilà, et puis moi, il a fallu la guerre pour me faire ça... c'est pas une satisfaction, à cause des autres, mais tout de même... Il a l'impression d'avoir au moins perdu ses yeux, ses bras dans une grande chose. Qu'est-ce qu'il pense, au fond, de la guerre ? Cécile n'ose pas le lui demander. Voyez-vous qu'il en pensât comme elle, ce serait trop affreux !

Depuis qu'elle est ici, depuis qu'elle a à s'occuper de Joseph, Cécile ne pense presque plus jamais à Jean. Si elle pouvait ne plus jamais penser à Jean. Il arrive qu'on porte en soi une blessure que les autres ne voient pas... C'est comme ça qu'elle a l'air de soigner Joseph, et que c'est peut-être Joseph qui la soigne. Depuis cette dernière fois que Jean est venu chez elle, et qu'il y avait là ce petit crétin de Nickie... Cécile a d'abord essayé de ne pas penser à tout cela. C'était fini, c'était fini. Inutile de s'embarrasser la tête de réflexions, se torturer avec tout cela. Pendant un mois, elle avait réussi à se jouer cette comédie de l'indifférence. Puis, un beau jour, la crise l'avait prise : Jean, mon Dieu ! Jean... est-ce qu'il était donc comme tous les autres ? Comme tous les autres, cela signifiait comme Fred. En qui croire ? la vie est-elle ainsi ? Que faire pour la supporter, ne plus se tarabuster des choses comme elles sont ? Si le mensonge est général, qu'ai-je à m'en offusquer ? C'est moi qui suis une inadaptée...

Eugénie avait sans doute tort de regarder Madame comme une sainte parce qu'elle descendait jusqu'à elle, jusqu'à ses malheurs, parce qu'elle s'occupait

de Joseph. Cette passion brusque de dévouement, sans précédent dans la vie de Cécile, pouvait bien n'être qu'une variété de l'égoïsme. En tout cas, c'était ce que Cécile se racontait. Il y a des femmes qui jouent au bridge pour ne plus penser que leur mari les trompe, n'est-ce pas? Alors les effusions de reconnaissance d'Eugénie l'agaçait. Comme sa piété d'ailleurs. Quand Eugénie allait brûler un cierge à l'église, sa patronne ne pouvait s'empêcher de penser que la religion est le fait des domestiques. Trop bête à la fin! Qu'est-ce qu'elle croit, avec ses bougies? Que ça fera repousser les bras de Joseph ou que Mimi, après, le trouvera joli garçon?

On dirait qu'on l'a mise là exprès pour Eugénie et ses cierges, cette petite église dans un hameau pas loin du château. Elle est desservie par un prêtre polonais, parce que le curé était un jeune curé, et qu'il est aux armées. Le Polonais non plus n'est pas vieux. On ne l'aime pas dans le pays. Il prononce drôlement le latin. Eugénie se plaint qu'elle ne peut pas se confesser à lui, parce qu'il ne comprend pas assez bien le français : il faudra qu'avant Pâques, elle pousse jusqu'à Conches... Cécile et Joseph ont parlé de ça ensemble. Pauvre Eugénie! Elle y croit, alors. Peut-être que ça l'aide...

Un jour, Joseph a raconté les promenades qu'ils faisaient, eux deux Mimi, le dimanche dans les bois autour de Paris, et même assez loin. Ils avaient un tandem. Comment, je ne vous l'ai jamais dit, Mme Cécile? Alors, il y avait eu toute l'histoire du tandem, comment il l'avait acheté à tempérament, même que la guerre était arrivée, il n'avait pas tout à fait fini de le payer. Un joli tandem, bien nickelé, on aurait dit ces vélos qu'on voit dans les music-halls, vous savez? les artistes qui font de la voltige à bécane, comme c'est propre leurs machines, et on joue de la musique pendant qu'ils tournent avec, alors c'est drôle on a idée que c'est si bien graissé que ça ne fait aucun bruit. Leurs genoux non plus d'ailleurs... Il a ri. Si Mimi le veut, maintenant le tandem...

Il sait donc bien que c'est fini avec Mimi. Qu'un autre un jour à sa place... et il ne se fâche pas, il n'a pas l'air jaloux.

De Paris, le concierge faisait suivre son courrier à Mme Wisner. Toutes les nouvelles des gens arrivaient avec un retard qui peut-être expliquait le peu d'intérêt qu'y portait Cécile. Sa cousine Heckert était en Belgique et se plaignait de l'ennui chez ses beaux-parents, dans leur château, au sud de Tirlemont. Sa mère, toujours à Biarritz, disait qu'il faisait un vent épouvantable. Il y avait les prospectus, une invitation pour la collection de demi-saison dans la maison de Daisy Fresnoy, des notes, une carte de Xavier de Sivry signée par tous ces messieurs de la popote, le nouveau tarif d'Antoine. Georgette Leurtillois avait fini par se rendre aux observations de son mari : Aurélien s'inquiétait de la voir dans le Nord avec ses enfants, bien qu'il fût heureux de l'avoir près de lui, elle allait regagner Antibes. D'Antibes, un petit mot de Marie-Victoire Barbentane : on se baigne déjà à Eden-Roc... Comme ce monde lointain paraît étrange à Cécile! Et étranger. Même Georgette... Elle n'avait pas même ouvert le numéro de la *Nouvelle Revue Française* de mars, bien que, quand il était arrivé, cela lui eût fait plaisir... Cécile lisait tous les jours le journal à Joseph. Il n'avait pas trop l'air de comprendre les événements, la guerre, la diplomatie, la crise ministérielle. Du moins ne disait-il rien qui manifestât un grand intérêt. A vrai dire, dans tout ce qu'elle lisait, il n'entendait que la voix de Mme Cécile. Il avait pour le sens des mots la même indifférence qu'il avait montrée quand on lui avait dit, l'autre jour, que sur son moignon gauche on allait essayer de mettre un appareil, qui pourrait presque lui rendre un bras... Drôle de garçon, elle lui aurait parlé du Louis XV ou de l'Empire, ça l'aurait ému davantage...

Pourtant le jour où la presse relata l'accueil fait par la Chambre au nouveau gouvernement Reynaud, 156 voix contre, 111 abstentions et 268 voix pour,

c'est-à-dire en fait une majorité d'une voix, et la plupart des radicaux avaient voté contre, malgré la présence de leurs ministres dans le cabinet... enfin, on était aussi loin que possible de l'Union sacrée! ce jour-là, on l'avait conduit sur la terrasse, il avait demandé s'il y avait d'autres pommiers en fleur... Cécile s'était assise à côté de son fauteuil, sur un siège de jardin bas, et sa voix montait vers l'homme mutilé qui avait sur le visage l'expression d'un dormeur qui rêve. Et puis voilà que, bien qu'il cherchât à le dissimuler, à ne pas trahir son impatience, il avait donné des signes d'impatience évidents pour Cécile. C'était si nouveau, de sa part, qu'elle en eut presque du contentement. Il y avait quelque chose de maladif dans la gentillesse de ce garçon jeune et fort. Un homme qui ne montre jamais d'humeur, cela semble anormal. Cécile prit une espèce de plaisir à prolonger cette lecture sur les événements ministériels, le récit d'un conseil de cabinet à l'issue de la séance de la Chambre, où il avait été décidé que, vu les circonstances, le ministère ne démissionnerait pas, malgré sa majorité de raccroc. Quelque chose sautait dans la hideur du visage ravagé, quelque chose qui ne retrouvait plus les muscles peauciers qui expriment en général dans le visage humain les contractions de l'impatience...

Cécile, avec une sorte de curiosité sauvage, cherchait à deviner ce qui se passait dans cette nuit. On ne peut jamais regarder un homme qui voit comme on regarde un aveugle. Qu'a-t-il? Que veut-il? Si je me trompais, que ce ne soit là que le signe d'un malaise physique? Non... il pense à quelque chose à quoi il tient... Elle ne peut pas lui demander à quoi : parce que, ce qu'il pense, elle voit bien qu'il le lui cache. Tout d'un coup, il n'y tint plus.

« Madame Cécile...

— Quoi donc, Joseph?

— Voulez-vous... est-ce que vous voudriez me lire PLUTÔT... » Il y avait de l'agacement dans ce plutôt-là : « ... plutôt le procès des députés communistes? »

C'était très inattendu. Voilà donc à quoi s'intéressait Joseph? Cécile, par manière de ruse, essaya de dire que le gouvernement de la France, c'était bien aussi intéressant que... Joseph la coupa, il la priait de lui lire le procès des députés communistes. Cependant il y avait très peu à ce sujet sur le journal, avec le huis clos, et simplement les conclusions des avocats successivement rejetées par le tribunal, on n'y comprenait pas grand-chose. Mais Joseph était tout couvert de sueur, et l'attention chez lui était extrême. Cécile ne l'avait jamais vu ainsi. Cette loque humaine était secouée par une passion profonde, qui n'arrivait pas à se masquer, une passion vraie, intense. Joseph se fit relire trois fois tout l'article, et à la troisième fois il dit encore : « C'est vraiment tout? » avec la voix de l'enfant quand baisse le rideau au châtelet.

Cécile ne répondit pas. La question à vrai dire n'attendait pas de réponse. Il se fit un silence habité de pensées. Cécile se taisait, n'écoutant plus comme tantôt le silence de Joseph, mais le sien propre. Elle découvrait en elle devant la fièvre apparente de l'homme, à propos d'un tel sujet, des réactions dont elle ne se savait point jusque-là capable. Une espèce d'angoisse la saisit. Est-ce qu'en plus de tout ce qui la séparait de ce malheureux, il y avait encore une autre barrière de pensées? Elle ne pouvait honnêtement pas songer qu'il lui avait menti, si jusqu'ici il n'avait rien exprimé de cela devant elle. Quel droit avait-elle à ses confidences, à sa confiance? Aucun, certes. Mais de le constater, elle se sentit abominablement seule, encore plus abominablement seule, et elle eut pitié d'elle-même, à quoi te raccroches-tu, ma fille?

C'est alors qu'il lui dit, tout doucement, ce qu'elle venait de comprendre, c'est-à-dire qu'il était communiste.

C'était probablement cela qu'Eugénie exprimait en disant de son frère qu'avant, il contredisait tout le temps les gens qui lui étaient supérieurs. Pauvre Eugénie! Il ne faudrait pas lui dire que Joseph avait avoué à Cécile une chose pareille. Elle aurait donné sa vie pour le cacher à Mme Wisner.

Ainsi débuta cette complicité nouvelle, et maintenant Cécile ne parlait plus architecture au grand blessé, elle écoutait Joseph, et de lui elle apprenait tant de choses, qu'elle s'y perdait, qu'elle découvrait son ignorance. Elle fermait les yeux, et malgré la voix de Joseph qui était si vulgaire, elle imaginait que c'était Jean qui lui parlait.

Elle n'oubliera jamais que tout ceci a commencé le samedi saint de l'an quarante. Le matin de ce jour-là, elle avait eu un mot de Fred qui venait de rentrer d'Ankara, et qui lui demandait si elle avait l'intention de jouer encore longtemps les sœurs de charité... en tout cas qu'elle ne se gênât pas pour lui! Il avait un boulot fou, et la cuisinière lui suffisait. Eugénie ne lui manquait guère que pour ses pantalons, mais avec le pressing de la rue de Passy on pouvait s'arranger... C'était après la confidence de Gigoix qu'ils avaient été, l'après-midi, tous les trois, avec Eugénie, se promener dans le parc. Un parc immense, et les beaux arbres commençaient à avoir des feuilles tendres, il fallait tout décrire à Joseph, il aurait voulu connaître les noms des arbres, les espèces, et ni Cécile, ni Eugénie ne les savaient. A un moment, il avait deviné se trouver dans une éclaircie du parc, et demandé si c'étaient des champs cultivés, ou des prairies...

Au retour, il a dit à Eugénie : « Tu vois, Eugénie, comme c'est bien que j'aie perdu mes bras et pas mes jambes... on ne pourrait pas se promener comme ça... »

Puis, comme tous les jours, on a écouté la radio avec les autres. Il y a là des blessés de toute sorte : ceux à qui on fait de la mécanothérapie pour leur reconstituer une épaule détruite, ceux qu'on met sur un appareil pour leur redonner des jambes, les aveugles qui ont encore des doigts pour le braille... et ceux qui réapprennent à parler, la volonté leur tient lieu de bouche, de langue, de cordes vocales... La radio, pour tous, c'est la grande distraction. Il faut les voir écouter les choses les plus improbables, par exemple le jeudi les émissions pour les enfants, avec Mlle Phoscao... Ce soir-là, on a écouté des lettres de soldats. Il y a eu des disputes après, sur ce que ces soldats-là racontaient, le bourrage de crâne. Nadia Dauty mit tout le monde d'accord... Et sur le Parisien, une chanson de Pâques.

Pâques... Il y avait un des muets, enfin des presque muets, qui voulait faire une plaisanterie. On ne le comprenait pas. Il faisait des efforts gigantesques pour demander si demain, pour Pâques, on aurait des œufs à la coque? « Ah, il est marrant! » s'exclama un des aveugles, assis à côté du poste. C'était bien une remarque d'aveugle... Ces gens-là, vous avez remarqué? tout leur est occasion de se marrer depuis qu'ils ne voient plus.

VII

Fred Wisner avait ramené la voiture au garage, et il rentrait chez lui à pied. Il faisait diablement noir, et pis encore une fois tourné le coin de la rue de la Pompe, quand il fut dans l'avenue Henri-Martin. Il était d'assez méchante humeur. Une scène avec Rita. Depuis quelques jours, cela n'avait plus le caractère d'exception. Quand elle ne travaillait pas, Mlle Landor avait un caractère impossible. Et le contrat qu'elle devait avoir en Suède venait d'être annulé. Elle parlait de partir pour Hollywood, mais on ne se fait pas engager là-bas à volonté. Alors, il avait fallu s'arranger pour lui faire rencontrer William Bullitt. L'ambassadeur des États-Unis était charmant, mais voilà tout. Rita passait ses nerfs sur Fred. Il n'était guère l'homme pour ça. Il l'aurait probablement quittée en d'autres temps. Il ne tenait jamais à une femme au point de se laisser engueuler. Mais, cette fois, il s'agissait d'autre chose. Quitter Rita comportait ses inconvénients. Et tout de même la supporter avait ses avantages...

Le sentiment d'être suivi, surtout dans cette nuit épaisse, est assez déplaisant. Fred n'a pas vu l'individu qui marche dans l'ombre, il fait un crochet du terre-plein vers le trottoir. Quelqu'un a traversé à trois pas de lui. Fred contrôle fort bien ses réflexes : il ne s'est pas retourné pour voir. Il chiffre : quand on a sa dégaine, un type seul ne se risque pas à vous sauter dessus la nuit. Qu'est-ce que c'est? La police? Les nouvelles qu'il a de son affaire par l'oncle sont bonnes : le dénonciateur a été arrêté. Et puis pourquoi le suivrait-on quand il se dirige si visiblement vers son chez-lui, et qu'il est dans l'annuaire du téléphone? Il touche son revolver. A quelques pas de là, d'ailleurs, une lampe de poche éclaire le pavé et les voix d'un couple pressé en suivent le halo.

Juste comme Fred arrivait devant sa porte, l'homme a fait comme un bond entre la grille couverte de lierre et lui. Il a dit bonsoir, et peut-être bonsoir, Fred... assez bas. Alors ce n'est pas un rôdeur. La main de Fred a glissé du revolver sur sa lampe, il éclaire ce visage pas rasé, ces vêtements fripés, ce col relevé pour cacher la chemise. Le regard fiévreux lui rappelle quelque chose. Mais on dirait bien pourtant un rôdeur... « Qu'est-ce que vous me voulez? » Il a pris cette voix froide et autoritaire qui réussit auprès de ces gens-là. L'autre ricane un peu, et avec un ton classique, un naturel de théâtre, il dit la phrase attendue : « Alors, quoi... on ne reconnaît plus ses amis? »

Ni plus petit, ni moins bien découplé que Fred. Le feutre cache ces cheveux bouclés qu'il avait. Puis le voir dans cet état de saleté. Il a maigri aussi. Il a

une barbe de huit jours, pas possible. « Ah, c'est toi... », dit Fred, mais il reste sur ses gardes. « Qu'est-ce que tu veux? de l'argent? » L'autre, cette fois, rit franchement, et ce rire-là suffirait à le faire reconnaître : « Je vois, dit-il, que tu es toujours le même... positif... direct... Non, *d'abord*, je voudrais un bain. Je sais que ta femme n'est pas là, j'ai fait ma petite enquête... serait-ce trop te demander que de venir encombrer ta baignoire? » Plusieurs idées se croisent dans la tête de Fred Wisner : comme des projecteurs, et tout à coup ils éclairent dans le ciel un objet inattendu... « Passe devant... »

Ils ne se parlent pas sous la voûte, ni dans l'escalier. J'aurais pu l'abattre dans la rue, pense Fred. Maintenant il est trop tard. J'aurais dit, quelqu'un m'a sauté dessus dans l'ombre, j'ai tiré. Qu'est-ce que c'est que tout ce passé qui remonte? Si l'idée venait à quelqu'un de relier l'histoire d'Amsterdam à ces vieilles équipées... Bon, mais si on avait identifié le rôdeur après coup, un ami d'enfance, on aurait pu se demander, et il avait son dossier, c'est clair... Évidemment, ce pouvait être une regrettable méprise. Tout compte fait, Gaétan est moins encombrant vivant que mort. Et pas utile ces jours-ci d'attirer sur soi l'attention.

« Ça n'a pas changé chez toi... »

Aux lumières de l'appartement, l'oiseau de nuit a les yeux qui papillotent et il n'est plus effrayant du tout. Un miséreux qui s'excuse, rapport aux tapis, aux parquets. Il est maigre. Il a jeté son chapeau sur la table d'entrée, comme autrefois. « Ça n'a pas l'air d'aller très fort, hein? » dit Fred, qui a ouvert l'armoire aux liqueurs. « Un verre, avant de prendre ton bain? » Son aisance lui donne avantage sur le visiteur. Ce sont des hommes du même âge, vingt-neuf, trente, de la même carrure. Fred est chez lui. On croirait que c'est lui, des deux, qui n'a pas à être gêné. Pourtant le revenant n'a pas ce regard en dessous. Est-ce que Fred surveille les petites cuillers? Il pense : je suis plus en forme que lui, et si c'était nécessaire... A la vue de la bouteille de whisky, Gaétan a eu une espèce de frisson. Nom de Dieu, un scotch! Il y a longtemps qu'il n'a plus tâté de cette étoffe-là... Ils se sont assis dans le fumoir. Ils boivent à petits coups et se regardent. Le silence se prolonge un peu... Fred a été, laissant les portes ouvertes, jusqu'à la salle de bains; et on entend là-bas l'eau couler, Fred qui va et vient probablement pour le savon, les serviettes... Il crie à travers deux pièces : « J'y songe... tu ne veux pas casser la croûte? Je ne sais pas ce qu'il y a à la cuisine... » La vérité, c'est que Gaétan n'a pas briffé depuis deux jours, alors il la saute. Il y a du jambon, des biscottes, un peu de fromage. Fred le regarde manger. Maintenant, de toute façon, il a le dessus.

« Comme d'habitude, pas curieux, mon vieux Fred... », dit Gaétan. Sa tête bouclée toujours, châtain, et la barbe qu'il a en désordre, il s'en plaignait jadis, ça pousse dans tous les sens. « Comme d'habitude, pas curieux... ça ne t'intéresse pas, ce qui m'est arrivé entre-temps? » Si, bien sûr, ça intéresse Fred.

Ils se sont connus au lycée, ils n'étaient pas grands. Gaétan Le Bozec, avec ses taches de rousseur sur la figure, son nez en l'air, ses boucles, était un garnement bagarreur, et le petit Wisner ne cessait de se tabasser avec lui que pour tomber tous les deux sur les autres. On fumait des cigarettes dans les gogs, et on se passait *Action française*. Ils avaient treize ans quand on avait trouvé Philippe Daudet mort dans un taxi, et ils lisaient passionnément Maurras. Mme Le Bozec était veuve d'un officier de carrière, tué à Verdun. La pension n'était pas lourde. A Condorcet, Gaétan s'était lié avec le dessus du panier, des gens qui avaient des châteaux, des voitures... Il avait pris l'habitude de se laisser inviter. Et, avec ça, physiquement précoce, embringué dans toute sorte d'histoires de femmes dès quinze, seize ans... dont son ami Fred

l'avait deux ou trois fois tiré pour assez cher. Il était entré aux camelots du roi, il y avait entraîné Fred. Bon Dieu, les batailles au Quartier, le sport avec la police! Il avait commencé son droit, mais c'était le cheval avec Fred, la course à pied, le tennis qui l'intéressaient... un type bâti comme lui, l'entraînement, ça fait un champion : seulement il faut pouvoir se payer ça, et puis renoncer aux filles. Au fond, il comptait vaguement sur Fred, et sur deux ou trois autres. Des amis qui avaient de quoi. Ces virées! Il pouvait aussi faire un beau mariage, un jour, c'est ce que Fred lui disait... Il répondait avec ce rire d'enfant qui lui restait des temps de Condor, et que Fred appelait *le rire Le Bozec*.

Là-dessus, il avait eu son malheur. Ce sale petit Juif qui l'avait trouvé avec sa femme. Un râleur. Que Gaétan était le plus fort, ça ne faisait pas un pli, mais l'autre pendant qu'ils se cognaient était si bêtement tombé, la tête contre le marbre de la cheminée... enfin c'est comme ça qu'on avait raconté l'histoire, et Fred avait été très chic, c'était encore lui qui l'avait tiré de là. Seulement, avec le dossier politique qu'il avait, déjà une histoire pour un salopard un peu trop assommé à la sortie de la fête Jeanne d'Arc, on l'avait envoyé aux Joyeux, faire son service... Ah là, on en bave. L'Algérie, vue comme ça, ce n'est pas le genre touriste. Mais il y avait rencontré des hommes, des vrais.

A son retour, plus question de reprendre le droit. Ses amis d'avant lui tournaient le dos, ou du moins n'avaient guère l'air heureux de le voir. Sa mère était morte de cette nouvelle maladie, un virus filtrant, et ça singe la paraplégie. Du côté de sa famille, on disait que son fils l'avait fait mourir de chagrin. Le seul Fred avait encore pour lui des gentillesses... enfin, plus la même chose! Gaétan s'était débrouillé de son mieux. Un copain l'avait pris dans un garage, il vendait des voitures. Là, c'était un autre monde. Les intermédiaires. On voit toute la société, et ce n'est pas beau. Il y avait les hauts et les bas. Puis avait commencé cette période de gymnastique dans les rues, les expéditions contre les syndicats, les grévistes, les meetings où on se cassait la gueule... Il aurait fallu tout changer, refaire un monde : on serait parti à zéro... D'ailleurs la baraque craquait de toutes parts, des scandales en cascade, l'affaire Stavisky. Fred et Gaétan se retrouvèrent côte à côte place de la Concorde criant : *A bas les voleurs!* C'est drôle de foutre en l'air une bagnole, et ça flambe en plein Paris : quand on sait comment les gens se les procurent... Il aurait fallu marcher sur l'Élysée, mais tout était pourri, il y avait des flics, même parmi les manifestants... Le lendemain, le surlendemain, aux parages de la rue Royale, de la rue de Rivoli, on avait encore brisé des bornes lumineuses, flanqué en l'air un kiosque à journaux. Et puis tout avait tourné à l'eau de boudin, on avait laissé le temps aux francs-maçons de se retourner, c'étaient les communistes qui manifestaient maintenant... Fred même lui avait dit, Doumergue, il appelle le Maréchal... Pétain, c'était son admiration, à cause de son père, Verdun. Mais l'exemple de l'Allemagne était mal compris en France. Pourtant, quand on a vécu des journées comme celles de février. Leurs chefs semblaient reculer devant la répétition de journées semblables, et les nationaux voyaient avec inquiétude monter la marée marxiste. Laval devenu chef du gouvernement, il sembla même qu'ils eussent en vue une révolution par le haut coïncidant avec un renversement de la politique étrangère, et la rupture avec l'Angleterre. Quand Laval maria sa fille, il avait une telle pétoche de se faire descendre, qu'il demanda, plutôt qu'à la police, toute pourrie par les radicaux, leur protection aux camelots du roi. Et Pujo lui délégua un groupe de gaillards capables de défendre la noce, Gaétan en faisait partie. Ils rigolaient, ça se comprend : cette République! le président du Conseil marie sa fille et c'est nous qui montons la garde. Mais aussi, ça

coïncidait avec pas mal de choses dont on avait le sentiment sur la collusion des chefs de l'*AF* avec le gouvernement.

Les nationaux étaient atrocement divisés. Certains de leurs camarades camelots passaient au parti de Doriot qui se formait. La Rocque était plus que suspect. Les divergences entre Maurras et le comte de Paris... Gaétan n'avait plus confiance en personne. C'est vers ce temps-là que Fred Wisner l'avait présenté à Deloncle, ingénieur aux Chantiers de Penhoët, qu'il connaissait lui-même par le général Dusseigneur, grand ami de son oncle. Un homme plein d'idées, ça bouillonnait en lui comme une lave noire, qu'on voyait dans ses yeux. Une espèce d'audace d'apocalypse... C'était un type sorti de Polytechnique avant l'autre guerre. Le monde moderne, c'est l'affaire des polytechniciens.

L'idée d'une dissidence dans *Action française*, pour les copains décidés à changer de méthode, était déjà nourrie par la littérature des plus jeunes maurrassiens au Quartier, et Fred avait des amis parmi eux. On parlait d'action directe, de recours à la terreur. C'est que le Front populaire devenait de plus en plus menaçant, avec ses parades le poing levé à travers la capitale. Daladier le fusilleur avait fait alliance avec les communistes et les socialistes. On pouvait contre lui compter sur l'appui des militaires. Au début de l'année, une véritable panique s'était emparée des cadres de l'armée, jusque dans les garnisons les plus lointaines, à la révélation d'un document qui annonçait comme imminent un putsch communiste, commençant par le massacre des officiers et de leurs familles. Le renseignement venait de l'état-major du maréchal Pétain. Cette alerte préparait le terrain à une initiative militaire de caractère préventif. On disait que Franchet d'Esperey était d'accord. On jetterait la Gueuse par terre. On réussirait bien ce que les Allemands avaient fait. C'était vers ce temps-là que Fred s'était marié. Cela avait un peu distendu les rapports entre Gaétan et lui. Les événements de mai trente-six avaient au contraire poussé Gaétan plus avant dans l'action clandestine, Fred ne savait pas trop ce qu'il avait bien pu faire, mais Deloncle lui avait dit : « Des garçons comme ça, c'est ce qu'il nous faudrait en quantité pour arrêter le bolchevisme ! » Là-dessus, un grand espoir avait lui dans les flammes de l'Espagne. Comme plusieurs des types de son groupe, Gaétan avait reçu la directive de passer chez Franco, où il avait été enrôlé dans la *Bandera fantôme*, presque entièrement composée d'anciens camelots. Gaétan Le Bozec avait assez rapidement reparu : au début de 1937, sur les instructions de la *commandatura* d'Irun, avait-il confié à son ami d'enfance, il était venu aider des opérations en France. C'est que la guerre d'Espagne avait changé les plans de l'organisation, et que dès maintenant il s'agissait de profiter de son expérience pour préparer l'avenir. La tâche la plus importante était assurément d'accumuler des armes un peu partout sur le territoire du pays, en prévision des actions prochaines. Il fallait être réaliste : peu importait de qui on recevait les armes...

En ce temps-là, Fred était très excité politiquement. Bien plus que l'année précédente où il avait légèrement subi l'influence de son beau-père, au fond plutôt enclin à composer avec le pouvoir. Il fréquentait toute sorte de gens, assez en dehors de sa femme qui avait horreur de la politique. Une demi-Juive d'ailleurs. Il était en fait une des liaisons entre le milieu militaire avec lequel, travaillant chez son oncle, il avait des relations d'affaires et cette dissidence de *Action française* avec laquelle il avait mis Gaétan en contact, et qui prit divers noms avant de s'appeler le CSAR.

Le vieux Wisner, très lié avec le prince R..., ami du comte Ciano, avait plusieurs fois envoyé son neveu en Italie conclure des marchés divers. L'organisation avait utilisé ces déplacements explicables, et c'est au cours de l'un

d'eux qu'il avait rencontré par hasard, dans les rues d'une ville lombarde, son ami d'enfance qui avait un instant hésité à venir lui serrer la main. Le Bozec lui avait cependant, de fil en aiguille, parlé de son travail. On l'avait expédié dans le Midi, pour y entrer dans une entreprise de déménagement de Nice, dirigée par un certain Darnand, un chic type; au cours des expéditions entre la France et l'Italie, il avait fallu se débarrasser d'un salopard qui avait voulu mener un jeu trop personnel dans la contrebande des armes, et la veuve menait un foin du diable, on ignorait au juste ce qu'elle savait. Alors, on dispersait un peu les copains mêlés à l'histoire. Les deux amis d'enfance avaient repris le Simplon Express ensemble.

Il n'échappait pas tout à fait à Gaétan que Fred, pourtant assez engagé, semblait-il, avec Deloncle, n'aimait pas trop le côté direct de ses aventures. S'il racontait des histoires du front en Espagne, comment on traquait les rouges dans les villages, Gaétan voyait bien que ça restait lettre morte pour Fred. On parle de violence, et puis c'est de la littérature. Il faut avoir été dans le bain pour savoir ce que c'est. Alors, on regarde autrement la vie humaine. Quand cet accident lui était arrivé, à Gaétan, avec ce mari malchanceux, il était persuadé à la première minute qu'il allait s'en faire d'avoir tué un homme. Puis ça s'était très bien passé, et même c'était comme les jeunes chiens qu'on jette à l'eau, après ils n'en ont plus peur. Pourtant, à leur retour à Paris, Gaétan vint souvent avenue Henri-Martin, et dans cette période les relations se resserrèrent entre Fred et lui. Si bien que c'est dans la voiture de Fred, et conduit par lui, qu'il prit part en juin à cette expédition du côté de Bagnoles-de-l'Orne au cours de laquelle deux socialistes italiens furent descendus. Il y avait de la part de Gaétan une vieille habitude de faire des farces à son copain de lycée à laquelle il avait cédé en le mêlant à cette histoire-là. Fred, qui l'avait accompagné, sans savoir le tour qu'allait prendre les choses, ne voulait pas trop montrer qu'il en était embêté. Quoi ! on sait bien qu'il faut ce qu'il faut... mais, enfin, il y a des gens pour ça : un Le Bozec n'a rien à perdre, Fred, lui, les histoires que ça pouvait faire, l'oncle mis là-dedans, les usines qui travaillaient pour l'armée, il faut y songer...

Après ça, il fuyait un peu Gaétan. Surtout, quand, en septembre, il y eut les bombes de l'Étoile, tout ça, et qu'après la découverte d'un dépôt d'armes, on perquisitionna chez Deloncle. Heureusement que si Gaétan était bavard avec Fred, et assez disposé à l'épater avec le récit de ses aventures, lui, Fred, ne s'était pas vanté, par exemple, du rôle qu'il avait joué dans la préparation de l'affaire de Clichy au mois de mars, où il avait mis à la disposition de Deloncle des ouvriers nord-africains de l'usine, engagés sur la recommandation de la Solidarité française, et dont l'un s'était fait bêtement chiper dans une bagarre avec des grévistes quelques jours plus tard boulevard Sébastopol et avait trop parlé. La police, tombant sur le neveu Wisner, n'avait pas voulu pousser les choses plus loin : mais enfin, l'oncle, mis au courant, avait pris la chose de haut, est-ce qu'à la Préfecture on ignorait que dans les usines on avait besoin d'éléments de ce genre pour ne pas être à la merci de ses ouvriers? Ça n'en avait pas moins amené de sa part un joli savon à son neveu. Il est probable que tout se serait tassé, si cet été-là n'avait éclaté la grande querelle entre les nationaux, et si Doriot, Tardieu, Pozzo di Borgo n'avaient décidé d'en finir avec La Rocque, dénoncé comme agent de l'Intérieur. Il y avait beaucoup de croix de feu dans le CSAR, est-ce l'un d'eux, est-ce La Rocque lui-même qui fit parvenir le dossier de la conjuration au gouvernement? Toujours est-il que, fin novembre, le ministère de l'Intérieur rendait publique l'existence de la Cagoule, comme la presse marxiste à Daladier appelait ridiculement le CSAR, et on arrêta Deloncle. Toutes les vieilles pistes abandonnées dans diverses

affaires classées étaient reprises. Un tas de gens allèrent en prison, d'autres furent cuisinés, comme Le Bozec, pour ne citer que celui-là, qu'on relâcha d'ailleurs aussitôt, son nom simplement trouvé sur une liste, et à qui on n'avait pas de faits précis à reprocher. Seulement cet animal, se cherchant des garants, avait nommé Fred qui n'apprécia pas du tout la chose, quand un inspecteur de la Sûreté vint l'interroger, d'ailleurs très poliment.

Là-dessus, brusquement, voilà qu'on découvre le pot aux roses dans l'affaire des frères Rosselli, ces Italiens de Bagnoles. Qui donc a donné Bouvier et Huguet? Mais, à partir d'eux, on tombe sur Faurran, Puireux, Jakubiez, Tenaille... Un bonheur, ce qu'ils se donnent les uns les autres! Filliol et un « inconnu » sont en fuite. Le nom de Gaétan paraît dans le journal : le bizarre était qu'on ne se bornât pas à lui attribuer un rôle dans le coup de Bagnoles-de-l'Orne, on parlait de lui en liaison avec l'exécution du trafiquant d'armes en Italie. D'où ça pouvait-il venir? Aucun des participants d'une affaire n'avait été dans l'autre... Le Bozec n'a pas demandé son reste. Il s'est planqué ici et là, en particulier grâce à ses amitiés franquistes. On l'a caché dans la circonscription de Laval, chez un gros industriel, qui avait, paraît-il, financé une part des entreprises de Deloncle. Il se disait : ce pauvre vieux Fred a de la chance qu'il n'y ait que moi pour savoir que c'était lui qui conduisait l'auto grise! Il y avait pas mal de monde à faire filer, ce n'était pas si simple. Les arrestations se succédaient. Gaétan avait fait le saut dans la vie clandestine.

Deux ans de cette existence. Un vrai plongeon. Au moment de Munich, il avait eu une espèce d'espoir. La guerre. Parce que, lui, il la souhaitait. Persuadé maintenant qu'on ne pourrait en finir avec la république, les Juifs, toute la saloperie, par des petits complots du dedans. Et aussi les conversations avec Deloncle, avec des gens de l'entourage de Laval, des militaires, l'avaient convaincu que la France n'était pas prête à subir l'assaut des troupes allemandes, de la Wehrmacht galvanisée par la mystique hitlérienne. Dans cette mystique, il retrouvait bien des choses qui avaient enflammé sa jeunesse, cette guerre à la Révolution française, ce but qui était celui des maurrassiens, proclamé avec une autre autorité, la force d'une armée, la masse d'un grand peuple. La division des nationaux, les délations sans nombre, l'inconsistance des copains tombés dans les mains de la police, tout cela inclinait Gaétan à ne plus compter sur les Français, et à se dire qu'après tout, le travail entrepris, les dépôts d'armes, ce qu'il restait d'organisation, ne serviraient vraiment que le jour où des parachutistes étrangers viendraient en reprendre la charge et préparer la voie aux armées d'invasion. Une marche convergente des Allemands, des Italiens et des Espagnols, cela rappelait 1815. Et après tout, comment le comte de Provence était-il devenu roi de France? Peut-être Gaétan ne souhaitait-il pas tant la Restauration dans la personne du comte de Paris que la défaite de la Gueuse. Et puis, Franco n'avait pas remis Alphonse XIII sur le trône, mais pourtant Franco... qui serait le Franco de la France? Bah, on verra plus tard... Franchet ou Pétain, mais c'étaient des vieillards; il avait des copains de régiment chez Sabiani, qui, eux, jouaient Doriot.

Gaétan n'avait donc pas partagé l'enthousiasme de ses amis quand Munich avait semblé écarter la guerre. Cela signifiait d'abord pour lui la prolongation d'une vie où il était à charge aux uns, aux autres. Beaucoup de ses camarades les plus proches avaient été arrêtés. Il craignait toujours d'être à nouveau donné. Au début de l'été, il venait d'être mêlé à des opérations assez peu claires, dans une usine où on l'avait introduit comme gardien. Il y avait justement des grèves, on avait imputé aux communistes ce sabotage, fait très proprement par des spécialistes. Les chefs du CSAR en taule, ou qu'ils eussent la venette, ceux qui avaient échappé — on disait, il ne faudrait pas que ça

remonte au Maréchal! (lequel des deux?) —, les types dans le cas de Gaétan Le Bozec tombèrent sous la protection des éléments les plus audacieux, parmi lesquels il se trouva des Allemands. Tant que l'ambassade d'Allemagne avait fonctionné rue de Lille, leur pitance était pour autant assurée. Seulement, la guerre éclatée, Gaétan avait été de désillusion en désillusion. Maurras qui avait peur de dire un mot plus haut que l'autre... Bon, c'est l'âge, on ne lui jettera pas la pierre! mais quel spectacle, grands dieux! Un certain nombre des hommes du CSAR, qu'il croyait des gens de caractère, s'étaient simplement rendus à l'appel de la mobilisation: ils faisaient la guerre anglaise, et on leur avait pardonné...

« Et toi, dit Fred, pendant que son visiteur se savonnait dans la baignoire, pourquoi n'en as-tu pas fait autant? »

Le rire Le Bozec sortit de la mousse de savon. Pas si bête, ils étaient quelques-uns qui avaient passé dans le filet avec ce truc-là! mais c'est le contraire d'à la pêche, le petit fretin dans mon genre on lui met la main dessus. Se présenter comme un niais à son régiment, c'est-à-dire à la police de Daladier! On ne me recommencera pas le coup: je sais, je sais, il paraît qu'il a tourné casaque.. Et puis, dis donc, quand Hitler aura gagné la guerre, tu te représentes, ceux qui auront refusé de porter les armes contre lui? Alors, ceux-là parleront haut dans le pays, ils seront la chance de la France!

« Tu as des ambitions politiques maintenant? » Toujours ce ton froid de Fred. L'autre sortait de l'eau...

Il racontait ces sept mois de la guerre, vus d'en dessous. Cela avait encore marché jusqu'à novembre, décembre... mais, après ça, pour les gens comme lui, cela avait commencé à devenir difficile. Le terrible, quand on se cachait, était qu'on risquait toujours de passer pour communiste. Difficile d'avoir du travail régulier: il faudrait des papiers d'affecté spécial... tu ne pourrais pas m'avoir ça? Autrement... On se l'était repassé de main en main. Il y a des copains qui ont des châteaux, là on peut rester ni vu, ni connu... si on veut bien donner un coup de main aux fermiers... mais peu à peu ils prenaient peur, Gaétan avait cru à la guerre éclair. Cette immobilité pouvait cesser n'importe quand, mais ça rendait les gens nerveux. On lui avait fait sentir, toujours après quelque temps, qu'on n'avait cru l'héberger qu'en passant. L'un avait des enfants, l'autre une belle-mère, sa femme qui prenait peur. Tu ne sais pas ce que les gens sont rusés, quand il s'agit de se débarrasser de vous...

« Dis donc, tu ne vas pas me laisser remettre cette liquette? Comme j'ai un peu fondu, tes chemises, elles vont avoir l'air faites sur mesure... ah, non, je t'en prie, de la toile! Parce que le genre soisette, tu sais, ça fait gangster! si je te disais qu'on reconnaît un sabianiste à ses manchettes... Celle-là, parfaite. Ah, non: il y a tes initiales brodées, et tu saisis, Wisner, ça va bien, mais FW ça fait moche, mon cher... on dirait Weidemann, tu l'as connu, le tueur? Un drôle de gars... un peu individualiste, c'est ça qui l'a perdu...

— Tout mon linge est marqué, tu pourrais t'appeler François Wattelet... un nom wallon...

— Tant pis! si on me chipe. Tu me diras, ce Weidemann, c'était un assassin. Tu comprends, ça dépend sous quel angle tu regardes la chose... Il faudra que je te demande un complet? Tu ne vas pas me remettre à la rue avec ces nippes? »

Fred ouvrit l'armoire, les complets alignés, avec un linge sur les épaules. Gaétan siffla, admiratif: « Tu es devenu collectionneur, dis donc... ah, non, choisis toi-même: je ne voudrais pas te prendre quelque chose à quoi tu tiennes trop... »

Ça ne l'empêchait pas de comparer les souliers, les chaussettes, tout... il se servait. « Je ne te demande qu'une chose, pour le veston... pas trop voyant, tu

saisis? Je peux utiliser ton rasoir, pendant que tu te décides? Tu te sers d'un bon vieux rasoir, pas de ces saletés mécaniques, tu as bien raison... »

Fred, sans rien dire, avait posé le costume gris sur le petit fauteuil canné. En se retournant, dans la grande glace, il vit la ressemblance de cet homme en caleçon, avec le petit garçon de jadis, celui qui lui disait : donne moi ta cravate ou je te pile! et ils se battaient, faut voir. Gaétan se remontait la joue, toujours cette barbe de feu de Dieu! Il dit rêveusement : « On est hypocrite de nos jours... la vie humaine... je dis ça rapport à Weidemann... Pour ce que ça compte la vie d'un homme! Seulement, il y a ceux qui n'ont jamais tué, eux-mêmes... tu comprends? De quoi leur tranquillité, leur sensibilité est faite, c'est une autre question. Tout le bavardage pacifiste! C'est la pourriture de ce siècle! En réalité, les peuples forts... Tu n'as pas une pierre? je me suis coupé... là, tu vois. Merci... En d'autres temps... la Renaissance italienne... Quoi ça t'étonne? Imagine-toi que j'ai beaucoup lu ces mois-ci. Oui, j'ai été planqué quelque temps chez un académicien : il me flanquait des bouquins dans les pattes. Les siens d'abord, pas très drôles. Mais il aimait Stendhal, le vieux. Tu as lu Stendhal, toi? Pas *La Chartreuse*, je veux dire... ces histoires insensées, *Les Cenci, L'Abbesse de Castro*, et le reste. Ces types de la Renaissance, c'était du drôle de monde. Pas très entourloupés de préjugés, hein? Est-ce que tu connais l'histoire du Malatesta, Sigismond Malatesta, le type d'Urbino? Tu sais, lors de cette affaire avec le frère qui faisait payer les armes trop cher... tu t'imagines qu'il s'appelait Juif? Un programme! J'ai fait la connaissance dans le nord de l'Italie de petits chefs locaux du fascio... c'est à eux que je repensais chez mon académicien, qui s'amusait de l'intérêt que je portais aux bonshommes du seizième siècle, et qui me refilait des bouquins d'histoire... Sigismond Malatesta, tu comprends, c'est tout de même pas très différent du Weidemann, seulement un Weidemann, je te dis, c'est un individualiste... un Malatesta, il ne se gêne pas plus, pour ce qui est du sang, hein? Seulement, avec lui, la violence, ce n'est pas que pour servir ses goûts personnels, c'est pour avoir les moyens des grandes choses, tout ce qu'un peuple laissé à lui-même n'entreprendra jamais, et qui subsistera ensuite pour les siècles, alors un Malatesta fait construire, il aime les belles choses, et qu'est-ce qu'il reste de lui : la violence, la grandeur? S'il n'y avait pas ces monuments, ce ne serait qu'un Weidemann, mais voilà... Il y a les monuments. Il avait une poule, d'après les portraits elle avait un peu le nez pointu à mon goût, il ordonnait d'écrire son nom et le sien, leurs initiales mariées, dans toutes les églises, que ça faisait râler le pape... Tu n'as jamais vu Farinacci? Çà, c'est déjà du gratin, chez Mussolini... Mais je suis bête. Je sortais de chez lui quand je t'ai rencontré, bien sûr. J'ai souvent repensé à ce hasard, comme on est tombé l'un sur l'autre en Italie... oh, tu sais, j'avais le temps de penser aux choses pendant ces deux ans! Le hasard. Il n'y avait guère que toi qui savais que j'étais dans ce coup-là, et aussi dans celui des frères Rosselli... »

Il s'interrompit : « C'est pas tout ça, il me faut une cravate! Donne-moi la tienne ou je te pile! » Il la tirait du gilet de Fred, qui eut un sursaut. Mais c'était la vieille plaisanterie. Fred enleva sa cravate et la tendit à son hôte : celle-là ou une autre... elle était de chez Charvet... Gaétan se la noua avec un air avantageux.

Il avait bonne mine dans le costume de Fred. L'autre l'écoutait et pensait, cause toujours, mon bonhomme, si tu crois me faire peur avec Stendhal. Il dit : « Tu veux ce mouchoir, ou tu le trouves trop efféminé?

— Non, ça va... » Gaétan l'avait attrapé d'un geste de prestidigitateur. Allait-il en sortir des drapeaux? Il se foutait de l'eau de Cologne sur la gueule. On voyait qu'elle ne lui coûtait pas.

« Je suppose, reprit Fred, que tu veux de l'argent...

— Cette idée ! Tu ne vas pas me mettre sur le pavé, nippé comme ça, sans un perlot ? Ah, non, pas de chèque. Tu rêves, des fois ?

— Je crains de n'avoir pas sur moi... je n'avais pas prévu ta visite... Dix mille te suffisent ? »

Gaétan lui enlevait le portefeuille des mains, avec la vitesse et la brutalité de l'entôleur. Il regardait dedans. Fred protestait. C'est pas des manières !

« Ça te choque, Mademoiselle ? J'ai l'habitude de me servir. Tu as quinze billets... J'aimerais mieux vingt... mais avec quinze ça pourrait faire... Qu'est-ce qu'il y a ? Tu passeras à la banque demain matin, ou bien emprunte à ton concierge ! Il te croit solvable, peut-être... Dis donc, c'est pas ta femme ! Jolie fille, mon cochon... ah mais, c'est cette actrice de cinéma, comment elle s'appelle ? »

Fred lui arracha la photo de Rita et le portefeuille. « Ça ne te regarde pas... et maintenant tu vas...

— Monsieur me vide ? Si vite ! Ça ne fait rien, un ami d'enfance ! Écoute, Fred, si tu crois que je suis venu pour un veston et quinze billets...

— Alors, dis ce que tu veux, et dépêche-toi... il faut que je me couche, je vais à l'usine à sept heures... »

Gaétan eut un air de compassion. Pauvre chou. Si matin ? Précisément, l'usine. Il avait pensé que Fred pourrait lui trouver du travail chez son oncle, oh ! il ne voulait pas vivre aux crochets des autres ! Il ne rêvait que d'être indépendant...

« Pas question, dit Fred. D'abord, l'embauche en temps de guerre, ce n'est pas si simple que tu imagines... puis pour l'instant, crois-moi, il vaut mieux ne pas mettre tous les œufs dans le même panier... j'ai mes ennuis, de mon côté, je ne peux pas t'expliquer, et avec ça, l'usine, tu comprends, il y a de la police partout, à cause... »

Dommage. Gaétan, encore une fois, aurait voulu n'avoir plus à taper son vieux copain. Il était fatigué de devoir toujours dire merci.

« Tu comprends... tu me dis pourquoi tu n'as pas profité de la mobilisation pour te régulariser ? Même si je croyais que ça se passerait sur des roulettes... Est-ce que ça ne te dégoûte pas, toi, de voir les gens qui parlaient d'une, maintenant chanter une autre chanson ?

— Regarde Deloncle... tu sais qu'il vient d'entrer au ministère de l'Armement, chez Dautry ?

— Je ne savais pas. Mais Deloncle... Laisse-le tranquille, celui-là, il doit avoir ses raisons. C'est un homme. Il sait où il va. Moi, je les entendais les autres, ceux qui s'effarouchaient parce que lui, pour renverser le régime, Hitler ou pas, ça lui était égal, l'Allemagne : c'est un homme. Laisse-le tranquille. Mais les autres. Ceux qui te reçoivent avec la frousse, si on te trouvait chez eux ? et puis ils n'osent pas franchement te foutre dehors, parce qu'ils savent qu'on se souvient, il n'y a pas si longtemps... C'est pas un beau spectacle, la frousse, et tu sais, la bourgeoisie française, elle en a lourd dans son falzar, je te jure... Hier, tout ça courait après Abetz... ça se faisait inviter à Weimar... aujourd'hui ça commence à dire, moi, d'abord, j'ai toujours eu une nurse anglaise pour mes enfants ! Ils font des rêves, maintenant, que Roosevelt... il y a six mois, fallait les entendre ! le nom de Roosevelt les faisait vomir... aujourd'hui... »

Il s'incrustait. Il dit encore : « Tu as réfléchi ? On me trouverait bien un coin chez Wisner... » Fred s'impatienta. Puisque je te dis... Les insinuations de l'autre l'agaçaient. Le rire Le Bozec se fit amer. Gaétan remettait ça sur l'ingratitude de la bourgeoisie française. Pas seulement des généralités.

« Tu te souviens? Chautemps... On était gosse encore, et ça nous faisait battre le cœur, les articles de Daudet, le chauffeur Baju, cette horrible histoire de police, le gosse tué à cause de son père, et on s'était mis à le haïr, le Chautemps, le responsable... Bon, nous avons un nouveau ministère, en pleine guerre, vice-président Chautemps... et qu'est-ce qu'elle dit l'*AF*, Maurras? Et, en trente-quatre, on se serait fait tuer autour de la Madeleine, sous les marronniers des Champs-Élysées, parce que Chiappe avait été enlevé de la Préfecture... et puis voilà... il a voté pour Reynaud, Chiappe, l'autre jour, et du même coup pour Blum. Tu te rends compte? Nous aura-t-on fait assez marcher comme ça! Nous les petits... ceux qui y allaient avec leur jeunesse et leur cœur... alors, je te le dis, le grand coup de balai... l'armée allemande... Bon, qu'est-ce que tu as à faire cette tête-là? Je ne le dirais pas à tout le monde, et vous autres, les Wisner, de toute façon vous tiendrez toujours le bon bout, pas vrai... » Il n'allait pas décaniller? Il toucha le bras de son vieux copain : « A moins... évidemment... si de vieilles histoires ressortaient avant... »

Fred n'était pas un homme à perdre la tête. Mais il connaissait son Gaétan, qui n'avait de respect que de la force. Il se secoua comme si la colère l'avait pris, elle le prenait d'ailleurs. Il provoqua son visiteur en le poussant avec une rudesse inattendue du plat de la main contre l'épaule :

« Vas-tu foutre le camp, oui ou non? » Hé là, hé là... Gaétan n'esquiva la bourrade que pour saisir le bras de son *ami* : « Dis donc, mignon, tu cherches quoi? tu crois parce que j'ai un peu maigri... tu ne te rappelles plus, alors, qu'on ne fait pas tout ce qu'on veut avec moi... et même si tu as, pour l'instant, plus d'entraînement, une petite supériorité de poids, hein? Un type comme moi, sur une fillette dans ton genre, ça garde toujours un avantage... quelque chose qui le tient là... la rage peut-être... et puis de n'avoir rien à perdre... ça vous fait assez peur chez vos ouvriers! Avec ça, que tu le sais bien il ne s'agit pas de la lutte à mains plates... et il n'y a pas d'arbitre... tu me connais, je ne craindrais pas de me déshonorer, je ne suis pas réglo dans ces affaires-là! Veux-tu laisser ton revolver, imbécile? Je t'ai déjà vu le tripoter tout à l'heure... Comme un pauvre bougre que tu es, tu me l'as dit tout à l'heure : tu as des ennuis... tu ne veux pas que la police mette son nez dans tes affaires... alors, tu n'irais pas me descendre ici, chez ta femme, hein? Ce que je veux? c'est bien simple : du travail. Tiens, veux-tu la preuve que je n'ai pas peur de toi? Regarde... je me déshabille.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

— Tu ne voudrais pas me mettre à la rue, à cette heure-ci avec le noir qu'il fait... et puis avenue Henri-Martin, ce n'est pas sûr, il y a des rôdeurs, hein? Je vais gentiment me mettre au pieu, mon mignon. Maintenant que je suis bien propre. Je dormirai comme jamais. Si ça te chante, tu peux venir voir, et brandir le poignard sur ton hôte endormi, et rouler dans ta tête tes projets meurtriers... ah, ah! Je te dis que si je ronfle, il n'y a qu'à me secouer légèrement, ça cesse tout de suite... Réveille-moi à temps, surtout que je ne te mette pas en retard pour l'usine... je t'accompagnerai, tu me présenteras... »

Et avec le meilleur rire Le Bozec du monde, il s'est assis, il enlève *ses* souliers. « Avec ça, dit-il, que j'ai d'excellents papiers... je te montrerai : tout ce qu'il faut, même un certificat de vaccination. Et il est temps que j'aie un domicile fixe à cause du recensement dans la nuit du deux avril, tu sais? Il vaudrait mieux pour toi et moi, que ce soit ailleurs. Moi, tu comprends, je ne vais pas risquer de me trouver en situation de n'avoir pas de cartes de rationnement... surtout qu'à partir du premier septembre il n'y aura plus de chocolat de luxe! » Il s'installait sur le sofa de cuir blanc. Si tu as une couverture de trop... Allons, mieux valait prendre son mal en patience. Tu veux un pyjama?

Non, tu sais, je couche à poil généralement... Fred le regardait faire, et il se disait : si je cédais à la tentation le sofa serait foutu... un truc de chez Hermès... le porc, il saignerait salement... L'autre croisait ses bras musclés sous la tête, on lui voyait le poil touffu des aisselles et il bâilla : « Oh, dis donc ! Je retrouve son nom maintenant ! Rita Landor... hein ! Dans quoi je l'ai vue au cinéma, cette poule-là ? Un truc qui se passait à Gilbraltar... elle faisait l'espionne... eh ben, mon salaud ! elle a de l'abattage ! »

VIII

Thomas Watrin ne pouvait pas faire autrement, c'était la moindre déférence que d'aller annoncer lui-même son mariage au ministre. Il avait fait publier les bans dès le lendemain de sa visite à Mme Duplessy, qui avait sangloté, dit qu'heureusement il lui resterait sa petite Muguette. Le pas suivant, c'avait été de présenter Edwige et Mlle Corvisart l'une à l'autre. Au fond, Watrin, avec ses airs de se moquer du qu'en dira-t-on, ça l'aurait embêté que sa secrétaire fît la tête. Il était habitué à elle, et il n'aimait pas les complications, et dans tous les romans du monde, l'homme mûr qui prend une jeune femme voit son entourage bouder, n'est-ce pas? Avec ça, classiquement les vieilles filles... Or rien de semblable avec Marguerite. Le mariage du patron l'humanisait à ses yeux, elle avait trouvé Edwige charmante, pas trop jolie, timide. Elle se promettait de s'en faire une alliée, sinon une amie. Parce qu'elle avait besoin de quelqu'un dans la maison, pour excuser ses irrégularités de présence, le cas échéant détourner la foudre patronale. Marinette lui avait donné des responsabilités nouvelles...

Le mariage se ferait à la mi-avril. On allait rouvrir la petite maison de campagne de Seine-et-Oise, où Watrin n'avait pas remis les pieds depuis la mort de Lucie, et dont les portes et fenêtres étaient envahies par les plantes grimpantes. Nous rentrons chez nous avec une hachette...

« Vous êtes un drôle d'homme, Watrin! dit le ministre. Commencer une chose pareille en un pareil moment... »

Lui aussi pourtant, il accueillait bien la nouvelle, parce qu'au fond le refus de l'avocat l'autre jour l'avait laissé sur une sale impression, et cette histoire de mise en ménage lui semblait tout expliquer, et reléguer les propos politiques de Watrin au rang de prétextes.

« Un pareil moment! Je ne suis plus soldat... faudrait-il attendre la paix? A mon âge, les jours comptent... »

Quand le ministre disait un pareil moment, il voulait bien dire un pareil moment. Watrin ne se rendait pas compte! Le président du Conseil venait de partir à l'instant pour Londres, où Darlan, Vuillemin et Gamelin l'avaient précédé. Paul Reynaud allait essayer d'obtenir des Anglais ce que ceux-ci avaient toujours refusé à Daladier. Aussi ne l'avait-il pas emmené avec lui pour ce conseil de guerre interrallié, sous le prétexte que le ministre de la Défense nationale traînait encore la patte de son accident de cheval et que ça l'empêchait de prendre l'avion. Daladier est d'une humeur massacrante, et il dit à qui veut l'entendre que Reynaud va nous vendre aux Anglais ou quelque chose

d'approchant... Enfin, c'est aujourd'hui et demain le point tournant de la guerre. A ce moment, vous venez chez moi me parler de la vigne vierge sur votre petite maison...

Le ministre souriait. La vie continue. Vous allez me la montrer, votre fiancée? Il regardait Watrin; c'était vrai qu'il avait encore l'air solide, bien que le visage... Bon, s'il peut avoir quelques bonnes années! Le ministre se souvenait de la première Mme Watrin : un peu suffragette, Lucie! C'était elle, assurément, qui avait entraîné son mari à gauche. Quelle influence aurait la seconde? Et une jeunette...

« Ce n'est pas une communiste, au moins, votre Dulcinée? »

Watrin se mit à rire, oh, non alors! Une petite fille de province, son père était médecin... Décidément les nuages se dissipaient. Le ministre, pour montrer à l'avocat qu'il ne lui tenait pas rigueur d'un refus, lequel d'ailleurs n'avait plus d'objet, puisque c'était Henri Roy qui était à l'Intérieur, lui annonça une nouvelle que le Continental avait différée, mais qu'on rendrait probablement publique aujourd'hui même : à la demande du gouvernement français, c'est-à-dire sur une démarche encore de Daladier, Moscou rappelait son ambassadeur. M. Souritz n'était plus *persona grata* : « Il est probable qu'il ne sera pas remplacé! »

Watrin s'inquiéta. Ça risquait d'être un pas de plus dans la voie de la rupture avec les Russes... « Dites donc! Nos services avaient intercepté un télégramme transmis par M. Souritz, une adresse à Staline de la colonie russe de Paris, où il était question des fauteurs de guerre anglo-français! Vous trouvez ça tolérable? » Évidemment, évidemment, Mais les conséquences...

« Écoutez, Watrin, quand Reynaud est venu nous montrer le texte de la déclaration ministérielle, il n'y était pas question de la Russie. C'est Mandel et moi qui lui avons demandé d'ajouter la phrase stigmatisant l'attitude de Moscou... Tout de même, je l'avais sur le cœur, la phrase de Souritz! Les fauteurs de guerre anglo-français! Alors quoi? c'est nous qui avons attaqué la Pologne? la Finlande? »

Watrin faisait une figure de l'autre monde. Voyons, cette expression-là, ça ne choque pas votre patriotisme! Les fauteurs de guerre anglo-français? Oui, le patriotisme de Watrin était blessé. Mais peut-être pas simplement par l'expression. Il avait gardé de son entrevue précédente avec le ministre une inquiétude profonde, ces projets de l'État-Major sur la Belgique, la Suède, le Caucase... Vraiment, son patriotisme s'accommodait mal de ce que même un semblant de réalité pût être donné à une telle expression. Le ministre eut un mouvement d'impatience : « Qu'est-ce que c'est, Watrin, que ce patriotisme sourcilleux, toujours prêt à critiquer la patrie? Je vous l'ai dit cent fois, si c'était, si cela avait été de moi, nous aurions poursuivi la politique traditionnelle française, qui est celle de l'alliance franco-russe. Mais enfin, il ne faut pas se laisser mener par des fantômes! Les faits sont les faits. Et pour la Belgique, la Suède... C'est la doctrine des militaires que rien n'est souhaitable comme une agression allemande sur un nouveau front de guerre. Cela forcerait Hitler à disperser ses forces, et cela nous permettrait d'attendre le mois d'août. De l'avis de Dautry, nous ne pouvons pas songer, avec les réorganisations nécessaires de la production, nous ne pouvons pas songer avoir les armes et les munitions pour une offensive sérieuse contre la ligne Siegfried avant le gros de l'été... nous commencerons vers octobre à sortir le nombre de chars désirable... »

Watrin parlait sans savoir. Le ministre lui fit l'historique de l'affaire. Deux conceptions en fait s'opposaient : la première, celle des attaques directes qui forceraient Hitler à un changement de son dispositif, à moins qu'on eût

recours à quelque manœuvre qui lui ferait perdre patience et lui donnerait le rôle d'agresseur, profitable pour nous et stratégiquement et diplomatiquement; la seconde conception, c'était celle du blocus qui, d'ailleurs, pouvait pousser l'ennemi à l'impatience souhaitée... Reynaud penchait pour la seconde. On hésitait encore à donner le pas au blocus du fer sur celui du pétrole. C'est pourquoi le président du Conseil avait convoqué Weygand, qui allait arriver d'un jour à l'autre.

« Voulez-vous mon avis? Reynaud est tout acquis aux combinaisons scandinaves. Ce sont les Anglais qui hésitent. Ou plus exactement les Anglais voudraient subordonner le dépôt de mines dans les eaux norvégiennes au minage préalable des eaux fluviales en Belgique et en Alsace... et notre État-Major redoute que cette opération ne déclenche des réactions allemandes sur notre front avant que nous ayons les moyens d'y répondre... C'est là-dessus que Daladier est tombé, en réalité. Vous savez de quoi il s'agit? Thyssen, le grand magnat de l'industrie lourde d'outre-Rhin, qui s'est vu déposséder de ses usines au bénéfice de Goering, est passé de notre côté. Vous savez qu'il est extrêmement lié avec Wisner... Ce sont des histoires qui remontent à avant quatorze... quand il y avait encore des liens entre les affaires du grand fabricant et la Disconto Bank de Berlin... mais vous êtes trop jeune pour avoir bien suivi ça[1]! Enfin, c'est par Wisner, à la fin d'août, que nous avions su les véritables sentiments de Thyssen... une lettre transmise à Monzie... Thyssen, qui s'est réfugié en France, a persuadé Reynaud que si on empêchait le fer de Suède d'arriver en Allemagne cela constituerait pour l'industrie allemande une véritable asphyxie... Hitler ne pourra plus continuer la guerre. Vous savez que les principales mines de fer suédoises, dans le nord du pays, n'ont qu'un débouché en Suède sur la Baltique, qui est bloqué par les glaces la plus grande partie du temps... alors le fer doit passer par le port norvégien de Narvik, que des courants chauds maintiennent libre toute l'année. Une pression sur la Norvège donc... Ce n'est pas une histoire d'hier : depuis le début de la guerre, j'entends débattre la question de savoir si on empêchera le fer de partir, ou si on l'interceptera en mer. La guerre de Finlande nous avait un instant fait pencher pour l'intervention directe, mais, après son issue malheureuse, Gamelin s'est prononcé pour provoquer une erreur de manœuvre de l'Allemagne qui permettrait notre intervention... Il pense que la pression exercée par les Britanniques sur la Norvège, si elle était plus évidente, plus spectaculaire, serait de nature à pousser Hitler à l'erreur en question... Voyez-vous, Reynaud cherche indiscutablement à se débarrasser de Gamelin... qu'il considère comme le général de Daladier... mais ici tout le monde semble tomber d'accord : Gamelin considère l'affaire de Norvège comme intéressante stratégiquement pour diviser les forces de l'adversaire, tout en restant persuadé que la porte de l'Allemagne, c'est le Danube... Reynaud, lui, croit au caractère décisif de l'élément matière première. Je dois dire que, pour mon compte, le vieux principe : montrer la force, même si ce n'est pas pour l'employer... me range ici auprès d'eux. Parce que nous avons toujours la menace italienne : Reynaud a bien essayé d'y parer politiquement en reprenant Monzie sur l'avis de Daladier, et, sur celui de Mandel, il va s'adjoindre Baudouin qui s'est récemment prononcé dans un article pour des négociations avec l'Allemagne. Mais le prince R... a rapporté à Wisner un mot de Ciano, dont la brutalité fait réfléchir : « Je connais mon beau-père, il ne vous attaquera pas tant que l'on pourra croire à votre victoire... » Qu'est-ce que vous en dites? Pour l'Italie, comme pour tous les neutres, si en Norvège nous parlons haut, cela risque de ruiner la légende un peu trop répandue de l'initiative allemande... »

1. Voir *Les Cloches de Bâle, op. cit.*

Watrin écoutait ce discours. On eût dit que le ministre cherchait devant lui à justifier une politique, et la part qu'il y prenait. Mais ce n'était pas le caractère singulier de cet exposé qui le frappait. C'était ce désir avoué, au compte de l'État-Major sans doute, mais pas seulement... de voir la guerre s'étendre ici et là. Depuis dix jours, le projet Bakou semblait avoir un peu passé à l'arrière-plan, et la Belgique cédait à la Norvège... mais cet homme d'État qui parlait, n'entendait-il donc pas ses propres paroles? Lui qui demandait à Watrin si son patriotisme n'était pas choqué qu'on parlât des fauteurs de guerre franco-anglais...

Thomas, ce qui l'atteignait au cœur, ce n'était pas qu'on en parlât. C'était qu'il y en eût. Il regardait le ministre, cet homme intelligent, qui avait été un collaborateur de Clemenceau, qui avait désapprouvé dans son cœur la politique de Munich, attendu son heure, l'heure de la France à n'en pas douter, que lui, Watrin, enfin, avait toujours considéré comme un patriote véritable. La France avant tout, bien sûr... lui, Watrin, pensait que certains actes risquaient d'en ternir le visage. Quelque part, des messieurs se réunissent et décident pour nous, il y a Reynaud, Darlan, Gamelin, Chamberlain, Churchill... C'est un simple calcul d'échiquier: vais-je pousser le cavalier belge ou le fou de Norvège? Ça n'a aucune réalité, puis tout à coup... Mais c'est cela, la guerre. Peut-on faire autrement? ne suis-je pas stupide? L'avocat se demandait si ce n'était pas de lui-même, de son propre jugement dans ces matières complexes, qu'il aurait dû douter. Plutôt que de son interlocuteur. Tant d'années de confiance... entre eux, avec peut-être un peu de supériorité dans le ton de la part de l'autre, tout de même la confiance, un grand laisser-aller dans les propos. Aux moments difficiles, le ministre l'avait toujours consulté...

« Est-ce que vous voudrez bien être témoin à mon mariage, M. le ministre? » s'entendit-il demander d'une voix hésitante. Il était venu pour cela, et voilà, il l'avait fait. Pourquoi cela lui produisait-il un si sale effet, maintenant?

« Bien sûr, mon ami! répondit le ministre. Et à quelle mairie faites-vous ça? Dans l'Oise ou dans votre quartier? Ça me serait plus commode à Paris... avec tous ces événements! »

Il pensait: le quinze avril... qu'est-ce que c'est? un lundi... c'est-à-dire, aujourd'hui le vingt-sept, nous sommes mercredi... donc le lundi en quinze... Où en serons-nous, ce lundi en quinze?

IX

« Faut-il que nous soyons tombés bas ! » C'était ainsi que le médecin-chef avait accueilli la nouvelle d'un gouvernement Paul Reynaud. Il y avait eu des éclats de voix à la popote, à propos du vote de la Chambre. A part ça, le football comptait plus que la politique au GSD, Dasvin de Cessac tenait surtout à se mettre bien avec le général commandant la 9e armée, de qui on dépendait pour l'instant ; les méchantes langues remarquaient qu'il lui faisait porter des messages à propos de bottes, et choisissait pour ça parmi les hommes ceux qui étaient avantageux.

Des propos comme ça fâchaient très fort Parturier. Vraiment des cancans pareils dans l'armée ! D'autant que le général Corap, qui avait fait ses preuves au Maroc, passait pour l'un des plus brillants espoirs de notre commandement. C'était la lignée de Lyautey. Heureusement, ça restait entre les officiers. Les petits de son peloton avaient bien assez à faire avec tous les exercices que le beau temps leur permettait. Par exemple, apprendre la manœuvre de la tente-hôpital.

C'était une immense tente, presque comme pour un cirque, sous laquelle on pouvait amener les blessés, les soigner et même opérer. Aussi le gros Fenestre prenait-il le commandement des opérations, qui l'intéressaient au premier chef, comme chirurgien. L'autre peloton, celui de Prémont, avait eu à faire le premier essai, les garçons de Parturier regardaient, rangés autour, pour en prendre de la graine. On dispose les piquets suivant un dessin donné, on place les cordages, puis la toile... tout se fait par terre, puis tout d'un coup, hop ! On redresse le tout et d'un coup l'édifice est en place. Imaginez qu'il faut faire vite : on arrive quelque part, les blessés attendent déjà... Le premier peloton avait mis quarante-cinq minutes, et on devait arriver à exécuter la manœuvre en vingt.

Fenestre s'affairait, montrait comment placer le matériel sous la tente, tout disposer, qu'on puisse pratiquer les interventions dans les meilleures conditions possibles. Sorbin, à qui son allure de Chinois donnait facilement un caractère sceptique, se pelotait le menton d'un air de perplexité : « Qu'est-ce que vous en pensez, Parturier, mon petit ?

— Oh, les miens, mon lieutenant, ils feront ça autrement vite ! Vous savez, des étudiants, ce n'est pas des marins peut-être, mais...

— Je n'en doute pas, Parturier, je n'en doute pas... mais je me demandais seulement, quelle sorte de guerre va-t-on bien avoir ? Vous n'imaginez pas qu'à l'autre, la nôtre... on aurait pu hisser comme ça ce truc de Barnum en

plein vent, ou bien qu'est-ce qu'on aurait récolté comme parpins! Un suicide...

— Nous ne sommes plus en quatorze...

— Puissamment pensé, Parturier, et j'ajouterai : nous sommes en quarante! Je voudrais pourtant savoir à quelle distance de l'ennemi aura lieu cette gymnastique-là... »

Parturier, lui, voulait voir ses petits battre les autres de vitesse. D'ailleurs, ils ne mirent qu'à peine plus de trente minutes... Et ils demeuraient tous là, en sueur, mécontents de ne pas avoir fait mieux; Jean de Moncey les excusa auprès de leur chef : « Monsieur le major, c'était la première fois, on a compris le mouvement. Vous verrez! »

On devait se familiariser avec un tas de trucs. Ce qu'on traînait avec soi dans les voitures! Remarquez, le GSD, ça vous a l'air énorme, mais à l'échelle de la division... La DLM voisine a exécuté des manœuvres d'ensemble sur notre gauche à ce qu'il paraît. On se déclare très content du résultat à la 1re armée. Parce que, eux, ils ne sont plus chez Corap, c'est le général Blanchard. Vous savez, rien que pour faire mouvement, une DLM, ce que ça occupe de kilomètres de routes, comme ça, immobile au départ! On est obligé de conserver trente mètres entre les véhicules : eh bien, ça demande un réseau de cent dix kilomètres, oui. Cent dix kilomètres? mince. Quand c'est qu'on manœuvre, nous autres? Tous les petits se rassemblaient autour de Parturier, les yeux brillants. Cent dix kilomètres! Tu parles d'un chemin de fer mécanique!

Bien, c'est-à-dire qu'on recevra l'ordre d'un jour à l'autre... Alors, on verra les chars? Ceux qui n'avaient pas été à Sissonne se montraient diablement excités. Et puis, depuis quelques jours, les journaux publiaient des photos des tanks anglais, évoluant par rangées, quelque part en France. En général, on parlait de plus en plus de l'armée anglaise dans les journaux. C'était un peu vexant, comme si nous n'en avions pas, nous, des chars!

En fait de manœuvre, on leur avait payé une balade. Empilés dans les camions, les deux pelotons et les services presque complets, emportant un casse-croûte, on les avait conduits au Chemin des Dames, histoire de leur apprendre un peu l'histoire de leurs aînés, et de leur expliquer ce que c'est que la guerre. Tous équipés avec la capote, les coins relevés, le ceinturon, le masque à gaz, le casque, ils étaient drôles à voir, diablement intéressés, un peu émus et pas sérieux du tout. Groppart, comme d'habitude, râlait : ces histoires du Chemin des Dames, si vous croyez que c'est ça qui va nous mettre du cœur au ventre! Décidément, il n'était plus jamais d'accord avec Jonette. Jonette disait que c'était une exploitation des morts, il disait aussi que tout de même, le Chemin des Dames, c'était l'histoire de France.

Ça remuait surtout les anciens, comme Fenestre et Sorbin. Sorbin avait été là-bas dans l'été dix-huit, quand on avait repris le fort de la Malmaison, et Fenestre, il avait un frère tombé au moulin de Laffaux. On avait de la veine, un beau jour. Dasvin de Cessac fit distribuer un topo reçu de la division, qui expliquait sommairement les combats de par là. Parturier ne lâchait plus Sorbin terriblement grandi à ses yeux d'en avoir été. Les petits n'y comprenaient pas grand-chose. C'est un étrange bled, il faut dire... où l'on sent la guerre ancienne encore présente, malgré les bâtiments de loin en loin, des fermes gigantesques nées des indemnités de la Reconstruction. Puis, dès qu'il fait du soleil, tout de suite, c'est la poussière... Debout sur les crêtes, Sorbin essayait d'expliquer ce qui de tout ça était à proprement parler le Chemin des Dames, et il racontait comment, avec l'aumônier de sa formation, là... je crois bien que c'est là... il s'était perdu dans les lignes bouleversées, qui n'étaient

plus qu'une suite d'entonnoirs... Tous ces lieux de souvenir jalonnés de fermes, l'Ange-Gardien, la ferme Mennejean, la ferme de la Colombe... tu vois, là-bas, petit? et derrière, c'est Sancy, Jouy-Aizy... Le chemin? Eh bien, cette ligne, tu saisis, qui départage les eaux vers l'Aisne au sud, et derrière nous vers l'Ailette... avec d'autres fermes, la ferme Malval, la ferme Hurtebise, le moulin de Vauclerc, Craonne... Sorbin, les noms lui suffisaient, ils disaient tout, avec leurs beautés amères...

Là-dessus, il y a les creutes... Tu ne sais pas ce que c'est que les creutes? Imagine-toi...

Ils en visitèrent une, une de ces immenses grottes qui furent pendant près de quatre ans occupées simultanément par nous et par les Boches, si bien que, cheminant dans les couloirs, on tombait les uns sur les autres sans savoir, et on s'égorgeait dans le noir sans avoir même vu son homme... Ces galeries souterraines, on avait beau y avoir mis l'électricité, ce qui choquait Sorbin, et le guide avait beau tout noyer dans le speech mille fois répété plus choquant encore que les lampadaires, il avait beau répéter sèchement les numéros des régiments qui avaient passé dans ce trou noir, énumérer les morts et se frotter les mains du chiffre annuel des visiteurs, y compris les délégations allemandes qui viennent régulièrement apporter des fleurs, tenez, là... ah, cette année, ils sont en retard!... ça vous prenait abominablement aux tripes. Même Groppart, pas mécontent qu'on ne pût le voir, blême dans l'ombre.

Quand ils en sortirent, Sorbin dit à Fenestre : « C'est quand tu revois ça, j'ai beau y avoir été, j'ai oublié... que tu te demandes ce qu'on va faire avec le cirque... enfin la tente... »

Fenestre se fâcha. La tente-hôpital, c'était son boulot, il comptait bien y faire des merveilles. Ces médecins ne croient pas à la chirurgie, toujours la même chose.

Ils visitèrent une des grandes fermes modernes qui avaient poussé au-dessus des morts. Ces trucs-là, c'est fou ce que ça fait féodal, avec ces murs immenses, des tours, enfin des silos... surtout je ne sais quoi de disproportionné. Le propriétaire offrit le cognac à ces messieurs les officiers. Et de la charcuterie avec, et du fromage. Un gaillard blond et sel, sans âge, rongé des vents, tanné framboise, dans ses bottes informes et son vêtement de cuir. Dasvin de Cessac lui posait des questions sur la motoculture. En Algérie, il y a de grandes entreprises... Le fermier se foutait pas mal de l'Algérie. Il répondait par des hochements de tête, montrait les machines, tracteurs, faucheuses-lieuses dans leurs hangars. Il promena ces messieurs dans l'élevage des porcs, montra les bauges hygiéniques, calma les grands chiens roux qui hurlaient à la chaîne. Par-dessus les murs, d'un geste du menton, il expliquait son royaume, ces immensités nues, là-haut sur le plateau, et descendant vers Craonelle... Il ne semblait pas y avoir un monde fou pour cultiver tout ça. Le type qui les avait servis, une sorte de géant basané brun, avec un chandail passé de couleurs, était un Espagnol. Le patron cligna de l'œil et montra du pouce la porte par laquelle l'autre venait de sortir : « Quand il est venu ici, celui-là... vous ne devineriez pas... c'était un Rouge! » Tout le monde s'intéressa : « Et maintenant?

— Oh! maintenant... » Il rigolait, et il lui manquait deux dents de devant. Un bonhomme qui doit être si riche, dit Bourrat. Le Dr Debas demanda : « Et alors? » Il n'avait pas vu qu'il lui manquait des dents, il n'avait pas mis ses lunettes.

Jean se sentait triste en rentrant. Il n'aurait pas su dire pourquoi. Devant cet immense charnier, ces perspectives sans fin où des hommes si longtemps

s'étaient livrés à cette lutte incompréhensible et farouche, avec tout, l'hiver, le grand soleil d'été, la poussière et même les fleurs, ces caves, ces cimetières, le plan d'une bataille sans commencement ni fin, il avait éprouvé un indéfinissable désarroi. Ce qui allait commencer d'un moment à l'autre, cette guerre qu'on attendait, et que même beaucoup désiraient en secret, cette aventure inconnue, allait-elle ressembler au morne univers du Chemin des Dames, à cette épopée sans gloire qui finit dans le rabâchage des cicérones? Bien sûr, cette fois ce serait tout différent, on sait que l'histoire ne se répète pas, et on allait courir avec les petites brouettes porte-brancard, on hisserait la tente où Fenestre amputerait des blessés, et il y aura le bruit sourd, écrasant, des chars, nous avons des chars, et il faudra les suivre, avancer derrière pour ramasser les types tombés, faire sauter le viseur des tanks immobilisés avec la pince-monseigneur de Jocaste...

Car Jocaste et Prache, ils avaient mis au point deux modèles d'ouvre-boîtes, comme ils disaient, et même que le médecin-chef les avait envoyés à la division, d'où étaient venues des félicitations pour l'initiative, et l'annonce que les *prototypes*, ils appelaient ça comme ça, que les prototypes étaient transmis au grand quartier général.

Le lendemain de la tournée au Chemin des Dames, le colonel Gréville était venu remettre son fanion au GSD. Ça s'était passé dans le champ où on jouait au football, au bout du pays, près du petit ruisseau, et les grands peupliers limitaient d'un côté seulement ce champ détrempé, où le groupe piétinait dans la boue, il avait plu toute la nuit, en attendant l'arrivée des officiers. La cérémonie avait été courte, en raison de l'attente. Juste un petit rayon pâle était tombé dans le tableau, comme le colonel passait sur le front du groupe, avec l'air d'un homme pressé.

« Tu vois, souffla Jonette à Morlières... le théâtre! » Du menton, il montrait le soleil faisant son entrée. Quant au fanion, l'avis était général : piteux, le fanion! Avec sa petite frange de bronze, mieux aurait valu s'abstenir...

⁂

Pour la manœuvre de la division, elle se fit sans se faire. Le jour même où parut dans les journaux la déclaration commune des gouvernements français et anglais, annonçant que les deux pays s'engageaient à ne pas signer de paix séparée, la DLM reçut l'ordre de faire mouvement. Du premier coup, on était jeté sur les routes : vous imaginez, cent dix kilomètres de véhicules, un réseau improvisé, l'ordre de marche, ce que ça suppose de calculs compliqués, la moindre erreur quelle pagaïe! On partait direction nord, nord-ouest... on glissait en direction de quoi? Saint-Quentin, Cambrai... Les cœurs battaient. Cette fois, peut-être cela signifiait le début de la vraie guerre. Et puis, pas que la plaine de Sissonne soit gaie, gaie, gaie... mais, en France, plus on grimpe vers le nord, plus le paysage devient austère, tragique. Ces terres-là, elles ont l'air faites pour ça, à travers les siècles elles ont tant de fois plié sous le pas des soldats.

Tout d'un coup, les conducteurs devenaient les seuls personnages importants du GSD. D'eux, tout dépendait. En général, ils avaient plus d'âge que les étudiants ou les péquenots des pelotons. Et dans la gueule, presque tous, autrement de sérieux que les cuistots, les types de bureaux. On avait assis Jean de Moncey sur le siège du camion aux brouettes porte-brancard. Le conducteur était ce Prache qui jouait avant-centre. Un type à l'air assez bougon, qui parlait peu. Jean aimait autant ça. Il s'était mis à pleuvoir. Les colonnes marchaient assez lentement, avec des haltes aux croisements. Jean tenait contre lui sa boîte à masque à gaz, et il rêvait. Il ne faisait pas attention

aux ordres glapis qui ne le concernaient pas. Il rêvait. A ce qui allait être. A cet univers noir devant eux. Au caractère irrémédiable de ce qui commençait là. Des terres, des terres. Des villages interminables, toujours pareils, en longueur, avec de petites maisons monotones, pareilles, pareilles, en brique, rien qu'un rez-de-chaussée, une marche devant la porte, des briques lie-de-vin, presque noires. Et puis des terres. Des terres. Des terres. Jean rêvait. Le camion s'arrêtait interminablement. Prache se taisait. Jean rêvait au monde où il n'y a pas de Cécile, et où tout finit par des cicérones. Insensiblement le souvenir de Cécile prenait la place des choses, prenait tout l'espace du rêve, Cécile... La colonne à nouveau s'ébranlait.

Ils arrivèrent à la nuit. Il paraît que ça s'était très bien passé. Parturier, très excité, dit à Jean et à Alain qu'on avait quitté le secteur de la 9e armée. On n'était plus chez Corap, la DLM était rattachée à l'armée Blanchard.

« Et alors? » dit Jonette qui passait derrière, et avait entendu. « Voilà qui nous fait les panards, pour la rime, dites donc... » Le patelin, en tout cas, on en pouvait rien imaginer de plus moche, de plus désert, de plus morne. Sous une petite pluie noire, on alla reconnaître le cantonnement.

Ce n'était presque pas un village : une croisée de routes. Deux ou trois fermes, près de l'église, et une rue qui descendait avec des petites maisons comme toutes celles qu'on avait longées en venant : logements des ouvriers de la sucrerie qu'on apercevait un peu plus loin dans le ciel de brume. Le peloton s'installait dans les pièces abandonnées d'une maison adjointe à un pavillon, où gîtait un ménage d'agriculteurs, dont les fils mobilisés travaillaient en usine. La maison avait un étage, mais pas d'escalier. On avait commencé à construire, puis ça faisait trop cher : une échelle posée à la fenêtre suffisait bien. C'était drôle : les pièces étaient à la file, sans profondeur, un placard à petits compartiments. Personne encore n'avait habité là, ici on avait mis du foin, là organisé un petit atelier de réparations, une chambre tapissée pelait avant d'avoir été meublée... Et Jonette, Groppart, Cange, Pellico, Mauconseil, Worms, Mohr, Belleau, Filloux, Belzonce, Della Rosa, Moncey, Morlières, tous se débattaient dans leur nouveau domaine, se disputant pour les places, qui couchera dans cette piaule? Moi, je ne veux pas de Dupaty, il tient trop de place! Dupaty, il t'emmerde, et d'abord tu sens mauvais des pieds... Allez, allez! A la soupe, là-dedans! Dans la cour, un chien noir aboyait sans arrêt. Il avait cessé de pleuvoir, ça sentait l'humide et la tourbe. Une vague lueur de crépuscule ourlait la brume au-delà d'une longue grange. Il y avait des clameurs, sur le fond roulant des chars. Les premières lampes s'allumaient dans les maisons basses.

Parturier revenait à la grosse maison carrée où était la popote à ce qu'on lui avait dit. La file des camions stationnait encore et une voiture d'état-major s'était rangée en face, de l'autre côté : Parturier reconnut le chauffeur du colonel Gréville, commandant la division. Le colonel s'était arrêté un instant, ces messieurs lui offraient un verre. Une femme aux cheveux gris, accroupie, allumait un feu de bois. De la route, par-derrière, venait le boucan roulant des Somua. Parturier se flanqua au garde-à-vous et salua. Le colonel continuait la conversation avec Dasvin de Cessac : « Une note du deuxième bureau de la 9e armée, en date d'hier, docteur... Le mouvement a été brusqué, semble-t-il. On a dédoublé l'armée Corap, et renforcé la 1re armée. Nous ne sommes sûrement pas ici pour y faire de vieux os... attendez-vous à un ordre de mouvement qui nécessitera de faire vite. Je vous conseille de considérer la période d'instruction comme terminée. Gardez vos bougres en état d'alerte! »

Dasvin de Cessac, ses gants nerveusement serrés dans une main, ses bottes molles, sa vareuse claire, écoutait le colonel avec un mélange de respect et

d'excitation : « Oui, mon général... bien, mon général... » La nouvelle venait d'arriver que Gréville était promu brigadier. C'était le bakchich d'adieu de Corap.

Quand il fut parti le médecin-chef se tourna vers Fenestre et Bourrat qui étaient là, mais n'avaient suivi la conversation qu'à distance. Quelque chose luisait dans les yeux du capitaine, il frottait tout le temps sa petite moustache, il jeta ses gants sur la table, de beaux gants tannés qui sentaient le neuf. Gréville avait dû lui dire des choses qu'il avait à garder pour lui, mais elles l'étouffaient, il portait les yeux de l'un à l'autre, comme s'il avait cherché un impossible confident... Il vit Parturier. Il l'aimait bien, ce jeune chien fou. Il lui cria :

« Allons ! Qu'est-ce que tu attends, le potard ? Fais-nous de la musique ! Tu ne vois pas la radio ! » Le pharmacien auxiliaire s'exécuta. Et, couvrant mal le bruit des chars un instant arrêté qui avait repris, la machine allumée dans le jour tombant laissa monter la voix d'Albert Préjean :

... Y a des cailloux sur toutes les routes
Sur toutes les routes y a du chagrin...

tandis qu'à Fenestre, Dasvin de Cessac confiait : « ... et nous constituons le renforcement de l'aile marchante, sur la gauche du dispositif... »

X

Louise avait précipitamment quitté le château d'Heckert sur une visite de son mari. Le baron Paul-Émile Heckert avait eu des renseignements à Bruxelles : il semblait bien que l'état-major belge fût favorable à l'entrée des Alliés en Belgique, et des mouvements de troupes étaient signalés à la frontière. Paul-Émile avait fait un saut jusque chez ses parents, et il n'avait eu aucune difficulté à persuader Louise qu'il était plus sage de regagner Paris. D'autant que lui-même pour ses affaires devait aller passer une semaine à Londres. Il revenait de Suisse, et y avait rencontré le baron Thyssen à Locarno : le grand industriel, qui était maintenant pour les gouvernements alliés un conseiller avisé, lui avait donné des indications sur les développements éventuels de la guerre, qui nécessitaient certains rétablissements...

Cela tombait à merveille. Louise avait certains jours les larmes aux yeux d'ennui dans cette propriété où son beau-père n'avait vraiment comme excuse, à part le genre majestueux du décor, que la richesse extraordinaire de sa cave. Mais la campagne au sud de Tirlemont, à la fin mars, les bords de la Gette et les conversations de sa belle-mère... Avec ça que Diego écrivait des lettres impossibles, ornées de dessins très explicites, sur l'état où l'absence de Louise et sa fidélité le réduisaient. Imaginez que la censure ouvre et lise ça ! A vrai dire, Louise Heckert était un peu fatiguée de son jeune peintre quand elle était partie pour le château d'Heckert, mais, après quelques semaines de province belge, elle était prête à retrouver en lui un amant idéal. Georgette Leurtillois, d'ailleurs, qui était tous ces derniers temps restée à Lille, parce que Aurélien y était mobilisé, était réexpédiée par son mari à Antibes, avec ses mioches, et elle demandait par lettre à Louise, si elle pouvait descendre chez elle quelques jours à Paris. La maison de Chaillot devait être à l'abandon, et de toute façon on ne pouvait pas laisser Georgette seule avec les domestiques...

Tout cela était parfaitement combiné, seulement les choses les mieux arrangées se détraquent : Diego avait perdu patience, il avait filé sur la Côte sous le prétexte d'une importante commande. Une dame américaine... Non mais, tu t'imagines, Georgette ? En pleine guerre ! Une commande importante. Qui c'est cette Américaine ? Il y a des gens qui n'ont pas de pudeur. Nos soldats se font tuer. Si je t'accompagne à Antibes, je ne te dérange pas ? Il ne faudrait pas que ce sale gosse aille croire que je lui cours après ! Mais qu'est-ce que je pourrais faire à Paris, en cette saison ? Les hommes sont mobilisés, les femmes à droite et à gauche... Il n'y a rien à voir au théâtre. Et

puis, c'est si joli, par chez toi, le printemps... Voilà qui est réglé, on part ensemble.

« Écoute, dit Georgette... Qu'est-ce que c'est, tout de même, ces bruits qui ont poussé Paul-Émile à te renvoyer? Tu crois que c'est sérieux? Parce que, Aurélien, de son côté... il m'a raconté des tas d'histoires, que ce n'était pas commode, étant mobilisé... bien sûr, c'était naturel puisque nous avons notre maison là-bas, mais enfin que ça pouvait faire des jaloux... Il a dû entendre quelque chose, lui aussi... on lui aura dit à la division! Ah! je vais me faire du souci maintenant, je vais me faire du souci!

— Pourquoi donc? Tu es folle! Même si les Français entraient en Belgique... D'abord, ça peut ne pas concerner Aurélien, et puis ce n'est pas comme si les Allemands entraient en France! »

La tête qu'elle faisait Georgette! On s'était habitué à cette guerre qui n'en était pas une. Mais rien ne prouve que ça va changer! Et puis tu sais, on dit une chose à Bruxelles... Qui pourrait-on voir ici qui pourrait te rassurer? Tiens, Visconti... il est de la commission des Affaires étrangères...

« C'est toi qui es folle, Louise! D'abord Romain ne saurait rien du tout... tu t'imagines comme les généraux tiennent les députés au courant de leurs projets... Remarque, je serais très contente de voir Mathilde... »

Elles déjeunaient ce dimanche-là quai Malaquais, c'était une invasion. Parce que la petite Babette avait exigé, tout simplement exigé, que Georgette amenât ses deux enfants la voir, elle. On avait fait une table d'enfants dans le petit salon à côté, les grandes personnes voulaient avoir la paix. Il faisait un sale temps depuis deux jours. Même que le président du Conseil avait renoncé à faire son allocution à la radio, il devait parler aux Américains. Comme par hasard, il y avait Dominique Malot, toujours fourré chez les Visconti. Il dit en reprenant de la salade de céleri : « La météo... entre nous, je n'y crois pas. Je crois plutôt qu'il y a du tirage : Reynaud revient de Londres, il a promis la lune aux Anglais, et le Comité de guerre, hier soir, lui a mis des bâtons dans les roues...

— Naturellement, ricana Romain Visconti, tu voudrais nous faire croire que ton ami Daladier défend nos intérêts! Tout ça, compères et compagnons...

— Romain, je finirai par me fâcher avec toi! Vous l'entendez, Mathilde, il sait bien qu'il me fait de la peine... Si tu l'avais vu comme moi, quand Reynaud est rentré vendredi! Cet homme-là souffre, Romain, il souffre à l'idée de ce que son successeur, dans sa légèreté, est capable de faire! Et personne, tu m'entends? personne... ne sait ce que Reynaud a pu abandonner de la patrie, entre les pattes des gens de Downing Street! Tu comprends, heureusement, que ce n'est pas pour rien que Daladier a la Défense nationale en main depuis toutes ces années... nos chefs militaires, hier soir, chez Lebrun, ont fait bloc avec lui... il a bien fallu que le président du Conseil s'incline! Tu t'imagines qu'il avait consenti à cette opération de minage du Rhin à laquelle Daladier s'oppose depuis un mois, alors que nous n'avons pas l'aviation qui permettrait de répondre aux réactions allemandes!

— Autrement dit, une voix de majorité à la Chambre, mais minorité absolue au Comité de guerre! Tu sais que le Maréchal est là? Monzie l'a vu hier, il me l'a dit ce matin.

— Pétain! C'est peut-être le seul contrepoids qu'on pourrait trouver à Reynaud! » soupira Malot, et Mathilde sourit, se pencha vers le gros radical et lui confia : « Vous savez, Babette non plus, n'aime pas Reynaud... parce qu'il fait fermer les pâtisseries...

— On va avoir trois jours sans viande à la file, dit Louise Heckert. Je comprends bien qu'on est en guerre, mais enfin, pourquoi à la file? C'est vexatoire. Quand on a du monde à dîner...

— Vous savez comment on l'appelle, Reynaud? demande Romain. *L'aventure et la ceinture*... Oui, j'ai vu Monzie tout à l'heure. Un peu inquiet, Anatole. D'abord, ton Daladier le démoralise, à ce qu'il dit... Il a parlé longuement avec le Maréchal, qui repart. Pas Madrid, Saint-Sébastien... c'est plus près... plus commode... Il lui a dit tout de même une drôle de chose, à Monzie... Il lui a dit : "Ils auront besoin de moi dans la seconde quinzaine de mai..." Bizarre, hein? qu'est-ce qu'il avait dans la tête, le vieux, à ton avis?

— Je ne sais pas... » Malot était perplexe. Ce propos-là lui rappelait quelque chose qu'on lui avait dit. Mais quoi? De toute façon, deux mois, c'est long. Est-ce que le ministère tiendra jusque-là? Dans le Parti radical, il y a un fort courant pour demander qu'on laisse les députés voter sans tenir compte du fait qu'il y a des ministres radicaux... Peut-être bien que Pétain pensait moins aux circonstances parlementaires qu'aux circonstances militaires. Visconti dit qu'en temps de guerre ce sont les échecs sur ce plan qui amènent les crises. Exemple : la Finlande et Daladier. Et puis, dans ce domaine-là, le Maréchal était au jour le jour au courant des projets de l'État-Major, puisque, même chez Gamelin, il y avait quelqu'un, le colonel de Fildegonde, qui était spécialement chargé de le faire. De son ambassade, là-bas, le vieux suivait tout en détail...

« Vous m'embêtez avec votre politique, dit Georgette. Tout ce que je veux savoir, c'est si on va se battre à la frontière nord...

— A la frontière nord? dit Malot. Pourquoi à la frontière nord, chère madame? il n'y a même pas de fortifications à la frontière nord : pourquoi voulez-vous qu'on s'y batte!

— Moi... mais je ne veux pas du tout... seulement, Aurélien... »

Romain rit doucement : « Aurélien! Vous avez entendu, Dominique, comment elle a dit ça? Aurélien... Et il y a des gens qui ne croient pas à l'existence des bons ménages! »

On entendait les gosses se chamailler dans la pièce voisine, se chamailler et rire, de ce bon rire des petits. Un peu de bleu avait paru dans le carreau des fenêtres. Romain faisait un cours de stratégie. Évidemment, on ne pouvait jamais savoir avec des Gamelin, mais tout de même si on voulait se faire une idée, il n'y avait qu'à lire la presse, tout ce tohu-bohu qu'on mène à propos du blocus... c'est ce qu'on appelle le secret des opérations militaires... il y a les Balkans, la Suède, les Dardanelles... on a le choix...

« Tout ce qu'on veut, dit Georgette, mais pas les Flandres! Vous voyez, je ne suis pas bien difficile... »

On appelait Romain au téléphone. « Si c'est Luc, je lui dis de venir? » Ces dames étaient d'accord, si c'était Luc qu'il vienne. Ce n'était pas Luc. Qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux, le changement de voix de Visconti l'attestait. Tout le monde se tut, on saisissait mal : « Vous voulez lui parler? La voir.. Immédiatement... » Mathilde se leva, Romain qui revenait lui fit signe de se rasseoir : « C'est pour Louise... je ne comprends pas bien... Un inspecteur de la Sûreté...

— Pour moi? » s'écria Louise. Elle était devenue toute rouge. Qu'est-ce que ça pouvait être? Il n'avait pas voulu dire. Il téléphonait de l'hôtel des Heckert, on lui avait dit que madame déjeunait quai Malaquais, il allait venir... une communication...

Çà, le déjeuner était raté. « Ne t'en fais pas! dit Mathilde. D'abord où est Paul-Émile? » Paul-Émile! Il était à Londres, alors tu penses... Non, il ne s'agit pas de Paul-Émile, sûrement pas... Évidemment Georgette se dit :

Diego... Qu'aurait-il pu être arrivé à Diego? Louise en tout cas n'était pas dans son assiette.

« Voulez-vous que je vous accompagne, ma chère Louise? Vous lui parlerez dans mon bureau... » Visconti, à l'arrivée de l'inspecteur, un monsieur avec une perle dans sa cravate, un peu trop correct de mise, mais presque un homme du monde... Visconti avait hésité à proposer ses bons offices, les femmes ont parfois des secrets... C'est peut-être pourquoi Louise se fit vaillante, et voulut recevoir le visiteur en tête à tête...

« Mange toujours le rôti... il va être froid... » Mathilde s'inquiétait et Malot fit une plaisanterie sur les jours sans viande qu'on allait traverser. On regardait la porte. Elle se rouvrit très vite, Louise ne pleurait pas, mais elle était bouleversée.

« Georgette... dis-moi, comment peut-on toucher Cécile? Elle n'est pas rentrée de Normandie? »

Cécile? Qu'est-ce qu'il y avait? Ça concernait Cécile?

On venait de trouver Fred dans son appartement... non, non... il n'est pas mort... blessé... enfin, pas hors d'affaire, mais... « Excusez-moi, M. le député... », dit l'inspecteur en s'inclinant, et son geste montrait la table servie.

Bon. On ferma vite la porte sur les enfants, qu'ils n'entendent rien, Romain allait accompagner Georgette et Louise. C'était une histoire épouvantable. L'inspecteur expliquait qu'avenue Henri-Martin, le concierge avait tout de suite dit que les parents de Mme Wisner étaient à Biarritz et évidemment on avait voulu prévenir l'oncle de la victime. Mais M. Wisner venait de partir pour Londres. Alors, c'est la cuisinière... qui avait découvert le corps, qui avait dit de s'adresser à Mme la baronne, et chez Mme la baronne, on avait dit à la police que Mme la baronne déjeunait chez M. le député... « Et madame... », ajoute cérémonieusement, avec un salut galant inattendu, l'inspecteur, en se tournant vers Mathilde. Allons, allons. Il est bien vivant au moins? Georgette pensait plus à Cécile qu'à Fred, mais, mon Dieu! quand je pense... pauvre petite... c'est chez moi qu'ils se sont connus... Je vous remercie, inspecteur, j'ai ma voiture, je mènerai ces dames, nous vous retrouverons avenue Henri-Martin...

Visiblement l'inspecteur voulait dire quelques mots à M. le député... à part. Bon, je vous écoute. Voilà : c'était une affaire assez bizarre, il y avait certains détails... devant ces dames! Et la personnalité de M. Frédéric Wisner rendait extrêmement délicat...

Enfin, d'après le témoignage de la cuisinière, depuis quelques jours, un ami de M. Wisner habitait chez lui... enfin, couchait là, et on les avait entendus se disputer... C'est-à-dire que... Non, personne ne connaissait le nom de cet ami... il semblait ne pas avoir de bagages... oui, il avait disparu. Le vol ne semblait pas le mobile. En tout cas, pas uniquement le vol, des choses de valeur traînaient dans l'appartement... rien ne semblait avoir disparu... Non, c'était un ami de M. Wisner... ils se tutoyaient... ah! la cuisinière donne ce détail : il lui a semblé que l'ami de M. Wisner portait un costume de M. Wisner, et en tout cas une cravate de M. Wisner, çà, pour la cravate, elle est positive... Dans quel état est M. Wisner? Bien, le médecin dit qu'il croit qu'il s'en tirera... non, il n'a pas repris connaissance : on craint une fracture du crâne. Avec quoi? Un objet contondant, semble-t-il... C'est-à-dire l'ennuyeux... c'est qu'il a dû rester des heures comme ça... il a perdu pas mal de sang... Alors, vous dites que Mme Frédéric Wisner est en Normandie? fâcheux, fâcheux... mais surtout que M. Wisner, l'oncle, ne soit pas là... fâcheux vraiment.

« Inutile de vous dire que nous avons fait le nécessaire pour que la presse ne s'empare pas...

— Si c'est nécessaire, je dirai un mot à Frossard... »

Dominique Malot demanda : « Tu n'as pas besoin de moi, Romain ? » Non. Simplement qu'il tînt sa langue.

⁂

Le voisin de lit de Joseph Gigoix a été amputé très haut dans la cuisse d'un côté, de l'autre il a gardé tout juste son genou. On essaye de lui faire un appareil qui lui permettrait de se tenir debout. Aujourd'hui ses nerfs sont à bout. Son grand corps mutilé frémit sans arrêt sous les draps, les sanglots mal étouffés, les gémissements semblent siéger dans ses inutiles épaules athlétiques qui sortent du lit, y rentrent, se tournent et la tête s'enfonce dans l'oreiller.

Tout cela, Gigoix ne le voit pas. Pourtant il sait, il sent le malheur proche. Son visage de nuit guette, sa voix se fait douce, tendre. Il dit : « Allons... allons ! Qu'est-ce qu'il y a, Mercier ? » Et Mercier ne répond pas, secoué par sa tempête. Alors, Joseph lui parle comme à un petit enfant : « Pourquoi tu te laisses aller... tu sais bien, tu me l'as dit toi-même, tu as sauvé ton genou... Tu aimerais mieux qu'on t'ait fait ça les deux côtés pareils, pour avoir un petit chariot, des fois... Tu sais, c'est déjà beau d'avoir un genou... Et puis tu as tes mains, toi... tout ce que tu peux faire. Tu n'as pas besoin qu'on te donne la becquée, tu peux te laver et tout, tu peux tourner les pages d'un journal, et tu as des yeux pour lire, il ne faut pas trop te plaindre... Bien sûr, on aime mieux être tout entier, mais tant qu'il reste la tête : ça, c'est de toi que ça dépend, de la perdre. Tant que t'as quelque chose dans ta caboche, tu es un homme, tu comprends... tant que ça s'agite là-dedans tu peux être bon à quelque chose. Tu sais, j'ai lu un livre, quand j'avais des yeux, un livre je ne sais pas comment te dire... le type qui l'avait écrit, il avait été blessé dans *sa* guerre, il était complètement paralysé depuis près de vingt ans, aveugle et tout... il a tout de même écrit ce livre... un beau livre... c'est vrai que c'est chez les Soviets que ça se passait... et on l'avait traduit ici... *Et l'acier fut trempé*, ça s'appelle... des choses comme ça, il faut y penser, pour se dire, lui il a inventé d'écrire un livre, moi, je peux inventer autre chose... et servir encore... tu saisis ? »

Les sanglots s'éteignent dans le lit voisin. L'homme s'est redressé sur les poignets, il dresse sa tête aux yeux bouffis, voit le drap tomber sur l'absence de ses jambes, et, tout décoiffé, il regarde Joseph, il écoute Joseph, il pleurerait bien maintenant, mais sur l'autre, avec son visage terrible, et sa voix calme, son parler égal, ses espoirs insensés.

Cécile arrivait, elle a entendu cela. Quand elle s'approche et dit bonjour à Joseph, il tressaille comme un écolier pris en faute. Il dit : « Vous voyez, madame Cécile, je faisais la morale à Mercier... » Il tend l'oreille parce que Cécile dit quelques mots à Mercier. En est-il jaloux ? Cécile comprend qu'il ne faut pas qu'elle s'attarde à parler à d'autres. Inutile de faire souffrir l'aveugle, qui sait que Mercier voit Cécile, si elle lui sourit.

Quand ils ont été sur la terrasse, Joseph a dit : « Comment est le temps, madame Cécile ? Encore gris ? Je me souviens, j'étais triste quand le ciel était gris, des jours à la suite, avant... maintenant, je peux m'imaginer qu'il est toujours bleu, si ça me chante... Qu'est-ce qu'il y a sur le journal ? » Rien de vraiment bien intéressant : hier, c'était dimanche, alors il n'y a pas de nouvelles du procès. On continue à parler du blocus. Ces jours-ci, c'est la grande idée. Renforcer le blocus partout, dans le Nord comme dans la mer Noire. On réclame des manifestations de la force alliée. Le gouvernement doit tenir aujourd'hui même son premier Conseil des ministres. La mort du ministre de la Marine anglais pourrait être le prétexte pour un remaniement du cabinet

Chamberlain. Le Tour des Flandres, la première grande course cycliste depuis la guerre, a commencé hier à Bruges. L'industriel allemand Fritz Thyssen a quitté Bruxelles, après un séjour de quarante-huit heures. Des mesures spéciales avaient été prises pour assurer sa sécurité. L'Angleterre dépense un milliard deux cent cinquante millions par jour pour la guerre... Enfin, rien...

Le silence retombe entre eux. C'est vrai, le temps est brumeux, mais doux. Il a cette perfidie du printemps normand. Devant la terrasse, la terre commence à verdir. Les statues s'en vont, dans leur double rangée, vers les hauts arbres du parc. Cécile poursuit sa pensée, une pensée qui ne la quittait pas, lisant le journal. Peut-être est-ce cela qui rendait les nouvelles aujourd'hui encore plus banales... Elle ne sait même plus ce qu'elle a lu, et les commentaires de Joseph sur le Tour des Flandres la réveillent. Hein? Ah oui, pauvre vieux, le vélo...

« Joseph... dites moi... parfois, je m'étonne : qu'est-ce qui fait que vous êtes si gentil avec les autres? que vous ne vous plaignez jamais, vous... je vous écoutais tout à l'heure avec Mercier... »

Joseph a un petit rire gêné. Cécile se rend compte qu'elle a posé là une question de caractère intime, elle veut s'excuser. Il lui coupe la parole. C'est lui qui s'excuse. Comme si sa bonne humeur, son optimisme avaient un peu trop l'air d'une comédie, ou d'une forfanterie. Il dit qu'il ne faut pas croire qu'il se force, c'est bien naturel, est-ce qu'on n'est pas gentil avec lui? madame Cécile... « Ne dites pas de bêtises, Gigoix, vous auriez le droit de vous plaindre... plus que Mercier... Parfois je me dis que ça vous soulagerait... Vous êtes fait comme les autres... »

Joseph remarque, sans amertume : « Comme un morceau des autres! » Est-ce qu'il a voulu plaisanter? Il se rend compte tout d'un coup que Mme Wisner, c'est par affection qu'elle dit ça. Et puis, elle ne le comprend pas, et elle voudrait le comprendre, mieux le connaître. Il a respiré profondément. Il va dire quelque chose. Elle attend. Après un silence, il dit :

« C'est pas des histoires, ce que je lui racontais, à Mercier... Tant qu'il y a la tête... et le cœur. Tenez, madame Cécile, qu'est-ce que j'étais? un ouvrier comme les autres, j'aurais pu laisser ma peau ou un membre dans un accident — quel sens ça aurait eu? Bien sûr, ces trucs-là ça a un sens aussi... mais on n'y fait pas attention. Ou bien j'aurais vécu comme tous, j'aurais pas demandé plus d'ailleurs... mais puisque ça se trouve. J'ai payé, hein? Alors maintenant, pour ce prix-là, les yeux, les bras, qu'est-ce que j'ai acheté? Je vais vous le dire. Maintenant, je suis un grand blessé. Et, plus tard, et ça ne sera peut-être pas si long à attendre, quand il y aura des manifestations, puisque j'ai des jambes, je marcherai devant, et la police ne pourra pas me tirer dessus, ou alors ça en ferait un chahut! et les copains avec moi passeront... Vous voyez, madame Cécile, quand on y réfléchit un peu, un homme même abîmé comme ça, ça peut encore servir... C'est mutilé de guerre tout de même! »

Quand il y aura des manifestations... Cécile, depuis toujours, entendait parler de manifestations autour d'elle. Enfin, sans y porter la passion des siens, elle pensait naturellement que c'était l'expression d'un certain désordre, où les patrons pouvaient avoir leur responsabilité, naturellement. Mais soudain, dans cette bouche massacrée, le mot *manifestation* prenait un sens d'orgueil, de noblesse. Qu'y avait-il dans cet homme pour qu'il considérât son malheur comme un avantage pris sur des ennemis? Est-ce que ce n'était pas une feinte, pour qu'on ne le plaignît pas?

Il dit : « Toutes les fois que ça sera possible... j'irai... ça servira... »

Un infirmier venait de paraître sur la terrasse. Il cherchait quelqu'un. Ah! Mme Wisner... C'était un télégramme pour elle. On la rappelait à Paris. Fred... Mon Dieu, qu'est-ce que ça veut dire? Je dois partir, mon mari... blessé...

La petite crampe dans le cœur. Mais toujours cette maîtrise de soi : « Vous ne m'aviez pas dit, madame Cécile, que M. Wisner était au front... » Il n'était pas au front. Je n'y comprends rien...

Il ne dit pas : alors vous allez partir. Il ne dit pas : vous ne reviendrez jamais. Ou : reviendrez-vous? Il dit simplement : « Il faut y aller, madame Cécile... A quelle heure avez-vous un train? »

⁂

Fred Wisner est toujours dans le coma. Il a été transporté à la clinique de la rue Piccini. Georgette est près de lui, attendant Cécile à qui on a télégraphié. Évidemment, tant qu'il ne pourra pas parler, on en sera réduit aux suppositions. La police enquête avec toute la discrétion désirable, mais l'affaire semble au point mort. Le concierge a une ou deux fois vu passer un monsieur seul, et une fois avec M. Fred... D'après le signalement de la cuisinière, ça devait être ce monsieur-là qui a couché chez M. Fred ces derniers jours. La maison est grande, il y a du va-et-vient, les escaliers pour les corps de bâtiment sur la cour, on peut se tromper. Le concierge croit qu'il reconnaîtrait ce monsieur, si on le lui montrait. Mais on peut se tromper : quand il a eu à déposer pour cette histoire, il y a dix ans, une bonne qui avait introduit des individus chez M. de Silva-Gomez... il s'était fichu dedans, et ça lui avait fait des remords, après... Quelqu'un croyait avoir aperçu le samedi soir le monsieur en question, un locataire d'un appartement au fond de la cour, mais alors ce monsieur n'était pas seul, il sortait avec un autre... C'était ce locataire qui avait demandé le cordon, et les deux messieurs étaient sortis de l'ombre, l'un d'eux avait dit : « Ça tombe bien... » Ils n'avaient jamais voulu passer les premiers.

Ah, ah? Intéressant. Mais l'inspecteur n'avait rien pu tirer de plus du locataire : non, il n'avait pas remarqué comment ces messieurs étaient faits, grands tous les deux, plus grands que lui... Des gens bien habillés, ça n'avait peut-être aucun rapport. Bien habillés? La cuisinière était incapable de dire si plusieurs complets de M. Fred avaient disparu : il en avait tant! Il y avait plusieurs porte manteaux vides, c'est sûr... mais de là à dire. Si Eugénie était là...

En général, la cuisinière ne savait pas grand-chose. Elle habitait en banlieue; quand Eugénie était là, même, elle ne venait que dans la matinée, Eugénie faisait le petit déjeuner; si elle avait vu le monsieur qui couchait là, c'était parce que Eugénie était en Normandie avec madame. Eugénie connaît les costumes de monsieur, c'est elle qui les repasse. D'habitude, le dimanche, ou c'est le jour d'Eugénie, alors c'est moi qui viens faire le petit déjeuner... ou bien c'est mon jour, nous alternons, alors c'est Eugénie qui fait le petit déjeuner. Pour l'instant, comme la cuisinière est seule, M. Fred lui avait dit qu'il se débrouillerait le dimanche, pour le petit déjeuner, alors elle avait dit, mais si M. Fred a un monsieur, peut-être que cette semaine je ferais mieux de venir le dimanche pour faire le petit déjeuner. M. Fred avait dit que non, d'ailleurs ce monsieur ne couchera plus là, ce soir. Moi, je n'étais pas mécontente... ça me faisait ma grasse matinée, pas? Surtout que mon mari, il râle chaque fois que je vais le dimanche matin... il dit que c'est pas une vie! Puis M. Fred s'est ravisé. Oh bien, puisque ça ne vous fait rien, il a dit, venez quand même me faire le petit déjeuner ce dimanche-ci... la semaine prochaine, je serai en voyage... Je ne sais pas ce qu'il a pensé à ce moment-là, monsieur l'inspecteur, et sur le moment je n'y ai pas prêté attention. Ni le lendemain quand je l'ai

trouvé, j'étais trop bouleversée... et le premier monsieur qui m'a interrogé, le commissaire, je n'ai pas pensé à y dire... Puis c'est après, ça m'est revenu... Oui, quand il s'est ravisé... Il a dit quelque chose comme... après tout ça vaut mieux... J'y ai pas prêté attention... mais ça m'est revenu... il a dit ça, vous savez comme ça, monsieur l'inspecteur? avec des intentions... vous me comprenez? Bref. Une chance : imaginez que je ne sois pas venue faire le petit déjeuner... ce pauvre monsieur, il restait là, dans son sang, jusqu'au lundi matin. Alors, je me suis dit, il craignait quelque chose, M. Fred, c'est pourquoi il a dit ça vaut mieux, il n'avait pas besoin de moi pour le petit déjeuner, mais il préférait que quelqu'un, le dimanche matin, sans attendre le lundi... c'est peut-être des idées que je me fais là, monsieur l'inspecteur, mais je ne peux m'empêcher de le penser... parce qu'il avait déjà répondu que ce n'était pas utile pour le petit déjeuner, et que le monsieur, il ne coucherait pas là le samedi, et puis, c'était comme si parce que j'avais parlé du monsieur, alors il avait réfléchi au monsieur, et bien que le monsieur il ne devait pas coucher là, à cause du monsieur... vous me suivez, monsieur l'inspecteur?

Rien dans l'appartement ne permettait de déceler la trace de « l'invité » de M. Frédéric Wisner. Rien ne permettait d'affirmer qu'il y avait eu quelqu'un d'autre le samedi soir avec cet « invité », dans l'appartement. Les deux messieurs qui avaient profité que le cordon ait été demandé par le locataire du fond pouvaient être ou ne pas être « l'invité » en question avec quelqu'un d'autre. On nageait. Il y avait eu bagarre dans le bureau où on avait trouvé le corps, cela c'était clair. Mais bagarre à deux ou à trois? M. Frédéric Wisner était un homme solide, un sportif, avec des réflexes rapides, excellent au tennis, ancien champion amateur de course à pied, cavalier émérite... Ce n'était pas trop de deux hommes pour en avoir raison, mais un seul aurait pu y parvenir. D'autant que le fait d'avoir utilisé la matraque... un peu fort... est-ce que c'était une matraque? Le médecin légiste n'était pas absolument sûr que ce fût une matraque. Le sang de la tempe avait salement pissé. Enfin, cela s'était arrêté tout seul, et ce n'était pas ce coup-là qui pouvait avoir amené une fracture de la base, s'il y avait fracture de la base du crâne... sans quoi on ne s'expliquerait pas l'état comateux de la victime... On pourrait évidemment se dire que M. Wisner était tombé à la renverse et que sa tête avait malencontreusement heurté un meuble... mais pas de traces sur les meubles... la cheminée... Il est vrai que le corps avait dû être déplacé par le ou les meurtriers, il semblait qu'on eût essayé d'abord d'installer une mise en scène, et puis que pour une raison ou une autre, on y eût renoncé...

L'étrange était que personne ne pût dire qui était l'ami de M. Wisner qui avait habité plusieurs jours chez lui. Dans le portefeuille de la victime, on avait trouvé la photographie d'une actrice de cinéma bien connue, dont la rumeur publique voulait qu'elle fût très liée à M. Frédéric Wisner. C'était cette Rita Landor, dont déjà le protecteur précédent, le banquier Weissmüller, s'était suicidé à Maisons-Laffitte. Pas de chance, cette... personne. On lui avait dépêché quelqu'un dès le lundi matin pour l'interroger discrètement. C'est un bien gros mot que de dire qu'elle avait fourni un alibi. Elle avait justifié de son emploi du temps. Samedi, elle avait déjeuné avec M. Wisner, puis elle était partie peu après, pour le week-end, chez des amis à elle, à Paris-Plage, des Suédois... elle avait un contrat en suspens avec une firme de cinéma de Stockholm... et quand on était venu chez elle, à Maisons, elle rentrait à l'instant, on l'avait ramenée en voiture... Tout cela était contrôlable, et d'ailleurs pourquoi et comment Mlle Landor aurait-elle assommé un homme de cette taille? La piste de « l'invité » était la seule sérieuse. Mlle Landor ignore tout de ce personnage, M. Frédéric Wisner ne lui en a pas soufflé mot. Il avait ces

jours-ci, l'air un peu préoccupé, mais elle croyait que c'était à cause du mauvais esprit des ouvriers aux usines Wisner. Il lui en avait parlé à déjeuner. A l'usine, on se perdait en conjectures.

Mme Frédéric Wisner, arrivée de Normandie sur ces entrefaites, ne put donner aucune indication utile. Elle ne se faisait pas la plus légère idée de qui pouvait être le mystérieux « invité ». Quant à la question des costumes, elle avait malheureusement laissé sa bonne à la campagne... auprès de son frère blessé... Eugénie aurait pu vous dire. Il me semble que je ne vois pas un costume de Fred... mais il pourrait en manquer un second... il en a tant...

Il faudra faire revenir Eugénie. C'est bien ennuyeux.

Cécile a été voir Fred à la clinique. Tout en elle est contradictoire. Devant la chose, et aussi l'aspect d'étranger qu'a cet homme, le seul de sa vie, mille griefs pour l'instant cèdent, il y a en Cécile comme un sentiment de responsabilité. Si j'avais été là... Et puis, cette nuit, quand elle est restée là pour le veiller, dans sa tête il s'est mis à remuer des idées singulières : qu'est-ce qu'il pouvait donc trafiquer, Fred ? Elle voudrait à la fois ignorer et savoir. Allons, ce n'est qu'un homme qui peut d'un instant à l'autre mourir... ou vivre. Cécile a peur de ce qu'elle pense. De ce qu'elle ne peut pas souhaiter... Un coup de téléphone au matin : l'oncle Wisner qui débarque de Londres.

Un fait nouveau. Eugénie, arrivée dans la journée, est formelle : dans l'armoire de M. Fred il manque deux complets.

Et, elle en est sûre, deux cravates.

XI

Cette semaine est grosse d'orage. Tandis que, dans la chambre blanche de la clinique, Cécile et Georgette se relayent au chevet de Fred, qui reprend conscience, mais qu'on ne peut encore interroger, à peine s'il a l'air de reconnaître sa femme, tout est remis en question entre Londres et Paris. L'oncle Wisner a été voir Monzie le mardi après-midi : c'était pour des questions de matières premières, mais aussi... Est-ce possible que l'histoire de son neveu soit liée à l'affaire d'Amsterdam? Monzie dit qu'évidemment l'Intelligence Service ne recule pas devant des exécutions sommaires. Mais quel intérêt? D'ailleurs Wisner ne voit pas pourquoi le ministre mêle l'Intelligence Service à tout ça. Monzie lui a expliqué que ça va mal, en général, avec les Anglais. Reynaud a accepté jeudi dernier au Conseil suprême, à Downing Street, que l'opération « Royal-Marine » (c'est-à-dire le minage du Rhin) soit commencée le 4 avril, enfin dans la nuit de mercredi à jeudi. Daladier avait refusé de donner son approbation à cette opération au début de mars, parce que le ministre de l'Air était formel : d'ici trois ou quatre mois seulement nous aurions l'aviation susceptible de parer aux réactions allemandes... Mais Reynaud est obnubilé par le blocus du fer suédois... Oui, je sais, j'ai parlé avec Thyssen... Bon, Reynaud a accepté, lui, sans un avion de plus, en contrepartie du mouillage des mines dans les eaux norvégiennes, qui suivrait « Royal Marine » de vingt-quatre heures... Vous savez comment M. Churchill, toujours spirituel, appelle l'opération norvégienne? « Wilfred »... vous avez vu dans les journaux anglais ces dessins, non? Wilfred est un petit bonhomme essentiellement déveinard, qu'a inventé un « cartooniste » anglais, quelque chose comme Nimbus... Eh bien? Eh bien, pour conjurer la déveine, qu'est-ce qu'on fait? On touche du fer! Très drôle. Jeudi dernier on avait décidé que « Wilfred » serait pour vendredi prochain. Et puis, voilà, samedi dernier à l'Élysée, Daladier... avec l'appui du président de la République... et des militaires... le Comité de guerre enfin n'a pas ratifié les promesses du président du Conseil. Fureur à Londres. Pas de « Royal-Marine », pas de « Wilfred »! Je viens d'apprendre que le général Ironside en a tantôt informé Gamelin... Le petit bonhomme a encore eu la poisse. Et je ne sais pas si c'est pour convaincre les Anglais, mais la presse ici est pleine d'articles inspirés par la présidence du Conseil, sur la nécessité d'assurer la véritable neutralité des eaux norvégiennes, de frapper l'Allemagne au cœur... en Suède. Enfin, le secret de « Wilfred » est drôlement gardé!

Wisner a bien la tête à « Wilfred »! Il a parlé ce matin avec cet inspecteur de la Sûreté, évidemment persuadé que l'agression de l'avenue Henri-Martin a

une explication assez sordide, et comme, après tout, Fred est la victime, il est d'avis de ne pas ébruiter, de laisser tomber... L'imbécile! Le vieux Wisner ne va pas, naturellement, l'en dissuader, malgré ce que cela peut avoir de désobligeant... Pour lui, sans penser à l'Intelligence Service, comme Monzie que sa haine de l'Angleterre aiguille un peu trop, l'industriel ne peut douter qu'il s'agisse d'une histoire politique. Il n'aurait pas écarté si facilement la piste Landor. Une bagatelle de trente millions... Il a voulu voir l'actrice : Maisons-Laffitte ne répondait pas au téléphone. Rien d'extraordinaire : Rita, qui, le week-end précédent, avait renoué avec son *producer* suédois, venait de s'envoler pour Stockholm. Très triste à cause de Fred, mais sa carrière... Elle n'avait pas beaucoup aimé ce cuisinage par la Sûreté, lundi. Le mardi, elle avait une place dans l'avion, elle ne pouvait pas attendre...

Avec ça, on continuait à ne rien pouvoir tirer de Fred. Une sorte d'amnésie. Tout ce qui avait précédé ce coup sur la tête semblait s'être enfoncé pour lui dans une brume épaisse... L'oncle avait pensé : le coup de l'amnésie, c'est peut-être de la frime... mais même quand on les avait laissés seuls ensemble...

L'étrange, c'est Cécile. Elle ne demande rien. Comment s'explique-t-elle la chose? Elle est là, on dirait plutôt une infirmière qu'une femme. Çà, elle est parfaite, cette petite. De la dignité. Du caractère. Wisner qui s'y connaît, prend de la sympathie pour sa jeune nièce. Il n'aime pas les pleurnicheuses. Avec ça, le général Nullement est maintenant tout le temps sur son dos. Il a téléphoné trois fois hier... Il pourrait comprendre, avec Fred dans cet état! Enfin, Wisner n'y coupait pas. Il l'avait reçu le mercredi matin, pour s'en débarrasser. C'était que le général avait vu ces jours-ci son vieil ami Weygand, et il se faisait l'avocat du commandant en chef de l'armée d'Orient : il faut que là-bas nous ayons... et les Turcs comme nous... les armes nécessaires pour les opérations qui pourraient suivre le déclenchement de notre offensive aérienne contre le pétrole russe... Bon, on ne peut pas donner de la tête de tous les côtés! Et qu'est-ce qu'il dit votre ami Weygand? Pas de Bakou... mais de Paris... l'atmosphère. Parce que ceux qui arrivent du dehors...

Nullement n'a pas trouvé Weygand très optimiste malgré l'amabilité que lui a montrée Reynaud. Qu'est-ce que vous voulez! Aussi, c'est une situation incroyable... Le président du Conseil ne lui a pas caché son intention de se débarrasser au plus vite de Gamelin. Nous traversons une crise de commandement. Civil et militaire. Le ministre de la Défense nationale considère le président du Conseil comme un aventurier. Le général commandant en chef les opérations est considéré par le président du Conseil comme un incapable. Le général commandant les forces terrestres du Nord-Est n'envoie pas dire qu'il veut être débarrassé du général commandant en chef. L'amiral de la flotte inonde les ministres et le général commandant en chef de notes destinées à le mettre à l'abri des critiques, parce que tout le monde se rejette la balle dans la lenteur de préparation d'une expédition en Finlande. Les plans de l'État-Major sont en échec du fait de nos alliés, qui font un drame du rejet de l'opération « Royal-Marine »...

« Il n'y a qu'un point... ou deux, où la communauté de vues semble pourtant s'établir... », dit le général Nullement, et il passe son index dans le faux col qu'il porte serré, comme à une vareuse militaire. C'est un homme très soigné, il a la voix un peu affectée. « Un point ou deux... Lundi, tout le monde a été très satisfait, à ce premier Conseil des ministres, du texte annoncé par M. Paul Reynaud... vous savez? un projet établi par le ministre de l'Intérieur et le garde des Sceaux, qui donne enfin au gouvernement les armes qui lui manquaient contre le communisme. En attendant que nous ayons assez

d'avions pour permettre de miner le Rhin, et de chars pour en envoyer à Saradjoglou... La peine de mort aux propagandistes du bolchevisme. Ça les fera peut-être réfléchir... Il n'y a plus que quelques détails à mettre au point... Imaginez, mon cher Wisner, que le décret Roy-Sérol soit arrivé à temps : on n'en serait pas où on en est ! Les députés moscoutaires, dont le procès va se terminer, qu'est-ce qu'ils encourent ? Des peines de prison dérisoires !

— Je vous l'ai déjà dit, Nullement, à vous qui ne vouliez pas voir les socialistes au gouvernement. C'est pour ça qu'on a mis un ami de Blum à la Justice...

— Tout de même, si le décret avait existé en septembre, quel exemple de force le gouvernement aurait pu donner avec une trentaine de têtes ! Les neutres auraient vu que nous étions prêts à faire la guerre jusqu'au bout... »

Wisner est bien d'accord, mais il pense qu'on n'en finira pas avec le communisme par la seule répression : il faut en supprimer les causes, la misère qui fait que les ouvriers écoutent les mauvais bergers... Il n'a pas oublié ses origines. D'ailleurs, la guerre jusqu'au bout... Mais vous disiez un point ou deux ?

« C'est-à-dire, reprend le général, que l'effondrement des entreprises norvégiennes, et bien sûr l'intervention en Belgique également différée puisqu'on ne laisse pas miner le Rhin, l'opération caucasienne va recueillir tous les suffrages. Weygand y compte bien, il doit faire cet après-midi un exposé de la situation au Levant... il a l'intention d'être très critique... très critique. Il est sévère pour Paul Reynaud. Il dit qu'il ne le trouve pas très intelligent... »

Après le déjeuner, Wisner est revenu voir son neveu. Nous sommes mercredi... ça fait, voyons, cinq jours ce soir... il ne faut pas être trop pressé. Cécile n'est pas pressée. Elle fait probablement la comparaison entre ces deux hommes, celui qu'elle a soigné, celui qu'elle soigne. Elle n'en parle pas même à Georgette. Il y a dans les yeux de Fred, qui les détourne quand il surprend le regard de sa femme sur lui, quelque chose d'inexplicable, peut-être l'effort pour se souvenir, ou le vide de l'amnésie... Mais cela ressemble aussi à l'expression d'un homme traqué. Cécile s'est entendue penser... elle regrette le *bon* visage mutilé, les yeux troués de l'autre... Tout de même, elle a beau ne pas chercher à savoir. Tout cela ne peut pas s'expliquer, sans accepter quelque horrible mystère. L'oncle Wisner doit être au courant. Si pas complètement...

C'est pendant qu'il était là que Dominique Malot est venu aux nouvelles. A la sauvette, sur la pointe des pieds, quand je pense comme nous dînions l'autre jour ensemble à Louveciennes ! Il était affreusement pressé : il avait bureau du groupe radical dans vingt minutes à la Chambre. Hier, au groupe, Bonnet qui est à peine remis... Comment, il était malade ? Vous savez bien, c'est ce qui l'a empêché d'aller témoigner au procès des communistes, maintenant qu'il n'est plus ministre... Georges Bonnet, donc, a posé la question de la composition du cabinet Reynaud. Avec Chichery et Miellet, j'ai soutenu sa thèse. On a fait part hier soir au président Daladier... s'il s'était opposé... Alors, maintenant, nous allons fixer la date de la réunion du groupe...

« Mais de quoi s'agit-il ? Vous nous parlez comme si nous savions...

— Il s'agit de rendre leur liberté de conscience aux députés du parti. Avec la présence de dix radicaux dans le cabinet, nous avons les mains liées. S'il est décidé que nous pouvons voter pour ou contre le gouvernement suivant ce que nous pensons, alors on demandera un débat à la Chambre, par exemple, sur la diplomatie du cabinet Reynaud. C'est-à-dire que, nécessairement, ça mettrait en cause, personnellement, le président du Conseil qui vient de faire un faux pas à Londres... Alors, dans les huit jours, le président Daladier pourrait reprendre les rênes... »

Un peu après six heures du soir, Watrin est passé au Palais. Au vestiaire quelqu'un lui a dit qu'on attendait d'une minute à l'autre le jugement dans l'affaire des députés communistes. Il était arrivé trop tard, le jugement venait d'être lu, le groupe de la défense, l'avocat belge Fonteyne, Me Zévaès, Me Willard, Me Lévine, Me Vienney, les autres... étaient là dans la galerie de Harley, avec les familles, quand Thomas Watrin y arriva. Tous condamnés à cinq ans, sauf les dégonflards qui ont le sursis, comme les mutilés. Nom de Dieu, les mutilés! Regardez, on les emmène... Ils sont entre des gardes mobiles. Le tribunal leur a donné un sursis, mais le gouverneur militaire de Paris les fait envoyer dans un camp de concentration... Qu'est-ce qu'on peut faire! Lévine a pris le bras de Watrin. Pendant tout le procès, il a senti la sympathie de cet homme. Ils ne sont pas si nombreux parmi les confrères... « Vous savez, lui dit-il, le décret que le gouvernement va prendre? La peine de mort... » Watrin sait. Il a lu les journaux, et les phrases du ministre lui sont revenues... « Lévine, dites-moi... vous savez, je ne suis pas des vôtres. Mais où allons-nous, Seigneur, où allons-nous? Pourquoi se bat-on, si ce n'est pas contre ça, Lévine? Hitler... on se bat contre Hitler... et qu'est-ce qui se passe ici? Le triomphe de Georges Bonnet. » Ils ont parlé longuement le long des quais. La nuit. La nuit tombe.

Dans cette nuit, où les filles du Rhin peuvent jouer sans craindre les mines, il dégringole un petit brouillard divisé. Watrin raconte Edwige à Lévine. C'est drôle, ils n'étaient pas intimes, après tout. Mais comment ferait-il mieux sentir à l'avocat, qui emporte tout de même, de ce procès fini, une sorte de tristesse et d'amertume, comment lui ferait-il mieux sentir qu'il est proche de lui, proche d'eux, qu'en lui parlant d'Edwige? Je me demande tout de même, est-ce qu'il y a encore un temps pour le bonheur? « Si on allait dîner? » dit Lévine. Sa femme est en province.

*
**

Le jeudi matin, à l'aurore, il y a grand branle-bas dans ce petit village de Mulcien, où le régiment de travailleurs regrette un peu son colonel Avoine, maintenant qu'on lui en a donné un autre. L'ordre de mouvement est arrivé, on va habiller un certain nombre de bonshommes, oh, enfin, une compagnie pour le régiment! La misère des souliers! Les officiers, c'est presque tous des têtes nouvelles. Les ordres sont partis pour le château de Malemort. Il y a eu pas mal de mutations aussi. Durand ne suivra pas l'unité qui s'en va, paraît-il, dans les Ardennes. Sur les arrières de la 9e armée. Pour un renfort qu'elle va avoir, cette armée-là!

Dans les rues du village, l'inspecteur regarde l'agitation des compagnies, les cuisines, après le jus versé, qui plient bagage.

Lui n'a pas besoin de se presser. Il arrivera toujours assez vite à Meaux, se faire poisser pour une corvée ou l'autre... Dommage, le patelin allait devenir gentil avec le printemps. Le commandant Müller, qui se rend au bataillon, tout affairé, lui crie : « Bonjour, Durand! » et s'engouffre dans le bâtiment, Durand flâne. Sur la place, entre les tilleuls, devant le monument aux morts. Ça sent bon. Qu'est-ce que c'est? Je suis bête, les tilleuls, bien sûr... « Bon, qu'est-ce qu'il y a, Serpolet? »

Le caporal est arrivé avec des airs de mystère. Voilà... Ce matin, M. Sicaire et lui... Parce que ce n'est pas une raison, qu'on parte, pour relâcher la surveillance! Ils avaient été à la gare poisser les types qui avaient pu aller à Paris sans permission... C'est drôle, aujourd'hui, Durand, il n'a pas beaucoup d'allant professionnel. Ces policiers amateurs que rien ne lasse, ça le fait cracher. Il crache.

« Je vais vous dire, M. Durand... c'est un cas qui, maintenant, relève plutôt de vous que de nous... Le bougre, il descendait à contre-voie... Un civil. Enfin, habillé en civil... Non, plutôt bien. C'est-à-dire un imperméable un peu miteux, mais en dessous... »

Enfin, Sicaire et Serpolet lui avaient demandé ses papiers. Qu'est-ce qu'il venait faire dans la zone des étapes? Sa mère et sa sœur habitent le patelin. On allait vérifier. Puis les papiers n'étaient pas au nom qu'il a dit... Il faut que vous veniez voir ça, on l'a enfermé à la compagnie. Avec quelqu'un pour le garder, s'entend.

Bon. Ça fait toujours passer le temps.

Le citoyen pouvait avoir dans les trente-quatre ans. Un châtain-blond, rasé, assez grand. Des yeux bizarres. Sans ça, rien de remarquable. Pour être empoisonné, il l'était. Il avait au moins déjà raconté quatre ou cinq histoires. Qu'il était réformé... Eh bien, tes papiers de réforme? Tous les trois, Durand, Sicaire, Serpolet, ils l'asticotaient. L'histoire était claire, quoi, un insoumis... Et ça? Tu as le permis? Pas vilain, le browning. Mais c'est comme pour la réforme... il faut un papier... Et d'où tu viens? L'adresse qu'il donne, on va vérifier. Pas de chance, mon garçon, tu aurais pris le train suivant, il n'y avait plus personne... le régiment fout le camp... l'inspecteur aussi...

Tout d'un coup, une idée est venue à Durand. Et cette mère qu'il a dans le patelin? Maintenant, l'autre veut se taire, mais Serpolet a bonne mémoire. On a envoyé quelqu'un chez Mme Duplessy. « Mais ma mère est impotente, messieurs! » On verra bien. Duplessy, c'est cette villa en meulière, en face du bataillon? Là où le lieutenant Watrin était cantonné, oui.

Maintenant, l'homme, on n'en sort plus rien. Il sue. Il se ronge les ongles. Qui t'a dit de t'asseoir? Il se remet sur ses pieds. Savoir sur qui le diriger. Affaire de police ou affaire militaire? « C'est peut-être un communiste? » dit Serpolet à l'oreille de Sicaire, ce qui fait que Sicaire doit se pencher. Il réfléchit. Puis se penche une seconde fois vers Serpolet : « Pas avec des frusques comme ça... — Et s'il les a volées? » dit le caporal. Évidemment!

C'est une petite jolie qu'on a ramenée de chez Mme Duplessy. Mme Duplessy est aveugle, et puis elle a des rhumatismes. La gosse, qu'est-ce qu'elle peut avoir? Alors, quoi, déjà des amoureux? « Mon Dieu, Yves... » Ça lui a échappé. Maintenant trop tard pour rattraper ça. Yves, puisque Yves il y a, n'avait pas vu sa nièce depuis des années; lui, il n'aurait pas reconnu Muguette...

Tout ça est d'un obscur! Il faudra interroger la maman... Mais, M. Durand, si le régiment part... Téléphonez à Meaux qu'on m'envoie du monde... Avec une moto, ils n'en ont pas pour longtemps. Non, non la petite, toi tu restes là. Elle est plutôt mignonne, dites donc.

Voilà que le temps se lève. Cette fois, c'est vraiment le printemps.

*
**

Ce jeudi-là, M. Chamberlain avait remanié son cabinet. Sir Samuel Hoare devenait ministre de l'Air, et la Coordination de la Défense abandonnée par lord Chatfield était confiée au lord de l'Amirauté, M. Winston Churchill, qui devenait de ce fait l'organisateur de la guerre, son dirigeant essentiel. Le jour même, Churchill part pour Paris. Il s'agit de remettre sur pied les relations franco-anglaises. Il est clair que Reynaud ne peut pas en décider seul, et Chamberlain a donné les mains libres au lord de l'Amirauté pour arranger les choses avec Daladier, principal et inquiétant obstacle au bon fonctionnement de l'alliance. Mais le ministre de la Défense nationale boude : il ne se rend pas à l'ambassade d'Angleterre où on l'a invité à dîner, avec quelques-uns de ses

collègues et le président du Conseil. Churchill ne pourra le joindre que le vendredi vers midi, rue Saint-Dominique. Au fond, une entrevue en tête à tête valait peut-être mieux...

Le certain est qu'engagées comme sont les choses, une crise ministérielle en France ne serait pas une aide dans la conduite de la guerre. Les amis de M. Daladier s'apprêtent à donner l'assaut du cabinet. La stabilité ministérielle de Paul Reynaud vaut bien une messe : M. Churchill abandonne l'opération « Royal-Marine », ce qui peut être considéré comme un succès personnel pour M. Daladier. L'Angleterre accepte d'entreprendre « Wilfred » sans contrepartie. Évidemment, quand le débat viendra à la Chambre, pour peu que « Wilfred » ait réussi, le cabinet Paul Reynaud aura une position qui découragera les interpellateurs. L'accord verbal passé entre MM. Daladier et Churchill, les notes déjà préparées sont aussitôt communiquées, à Paris par Paul Reynaud, à Londres par lord Halifax, aux ministres de Suède et de Norvège. C'est cet après-midi-là, tandis que le général Weygand préside la séance de l'Académie française, que les radicaux viennent exiger du président du Conseil un débat sur la diplomatie pour la semaine suivante. M. Paul Reynaud répond que cela lui est si poliment demandé, qu'il aurait mauvaise grâce...

Le vent est à l'optimisme; et, devant le conseil central de la National Union of Conservative and Unionist Associations, M. Chamberlain déclare qu'ayant laissé passer le temps où la France et la Grande-Bretagne n'avaient pas encore comblé leur retard de préparation à la guerre sur l'Allemagne, sans avoir profité de cette opportunité, Hitler a définitivement manqué le coche.

Cependant, ce même soir, à la légation d'Allemagne à Oslo, de hautes personnalités norvégiennes, plusieurs ministres, assistent à la présentation d'un film sur l'écrasement de la Pologne par le Reich, et le bombardement de Varsovie par la Luftwaffe. Les notes françaises et anglaises viennent d'être communiquées en code par télégraphe à Oslo. Quand, à l'écran, les invités du ministre allemand lisent en surimpression sur les ruines de la capitale polonaise : *De cette tragédie, les habitants de Varsovie sont redevables à leurs amis anglais et français...*, les sentiments des assistants ressemblent très peu à ceux qu'exprime à Londres l'excellent M. Chamberlain. Ou le général Ironside, qui vient d'être chargé de « Wilfred », parlant à la presse ce même vendredi, et déclarant que Hitler ne pourra plus rien entreprendre sans que Français et Anglais y répondent aussitôt de façon foudroyante...

Ce soir-là aussi, assez tard, à la Sûreté de Meaux, le suspect arrêté la veille par l'inspecteur Durand, tourné et retourné sur le gril, a dû faire un aveu qui change entièrement la nature de son affaire. Il faut en référer à Paris. Eh bien, mon brave Durand, pour une fois, vous avez eu la main heureuse! Mais je ne vous conseille pas de bavarder. Vous pouvez compter sur moi, M. le commissaire : je ne suis pas fou!

***

A la popote de Dasvin de Cessac, depuis qu'on était dans ce cantonnement, on voyait apparaître constamment des officiers anglais. Le capitaine McMillan, qui a un si joli bonnet rouge, et porte le kilt, a vraiment élu cet endroit sympathique comme centre de ses opérations. C'est un spectacle très comique que donnent le médecin-chef et lui : Dasvin de Cessac déteste les Anglais, mais, pour un homme bien élevé, un hôte est un hôte, et puis son orgueil national réside dans l'émerveillement que McMillan éprouve et exprime devant la cuisine française, le cognac et le moulin-à-vent.

A vrai dire, McMillan est le deuxième bureau du général Montgomery. Il se promène dans les nouvelles unités françaises qui stationnent au voisinage de sa division. Il doit se faire une idée de l'état d'esprit des officiers. Il se fait sûrement une idée du moulin-à-vent. Il n'a pas la moindre idée de ce que pense vraiment Dasvin de Cessac, et cela réjouit parfaitement ce Chinois de Sorbin. Bourrat, lui, désapprouve le médecin-chef. Il ne poussera pas le socialisme jusqu'à dire la vérité au capitaine McMillan. Nos alliés vivent pourtant avec des illusions dangereuses, touchant notre amitié. Se doutent-ils le moins du monde qu'il y a en France des gens qui ne les aiment pas ? La division est à Caudry. Elle organise des séances de théâtre aux armées. Il y avait trois jours qu'on était là, qu'on allait tous ensemble à Cambrai pour une séance de cinéma où l'on donnait *Good Bye, Mr Chips !* Les deux pelotons entassés dans les camions avaient l'air de lycéens à la Saint-Charlemagne. De grandes épreuves sportives auront lieu à Caudry. Il y aura des compétitions franco-anglaises. Nous avons des cavaliers anglais pas loin de nous, et parmi nos dragons, nos cuirassiers, il y a des types du Cadre noir de Saumur : vous imaginez si ça promet ! A part ça, dans la troupe, on note pas mal de mécontentement à cause de l'inégalité de solde entre les Anglais et nous. Les officiers, que le luxe des Britanniques offusque, ont très peu le goût de combattre ces sentiments dans leurs troupes. Et puis, c'est partout les Anglais qui ont la première place...

Au peloton Parturier, on regrette vivement le Laonnois. Ici, plus de promenades : depuis quelques jours, on est consigné au cantonnement. D'une minute à l'autre, il pourrait y avoir un ordre de mouvement...

« Et si l'ordre de mouvement arrivait pendant qu'on est au cinéma à Cambrai, ou aux courses à Caudry ? » demande cette sale tête de Jonette. Ça n'est pas la même chose : le cinéma, les sports, c'est du service commandé.

Jean de Moncey et Alain Morlières écrivent des lettres, dans un petit coin de la baraque en brique où ils se sont installés, sous les bidons et les masques à gaz pendus, une sorte de table boiteuse. Les lettres d'Alain partent, elles. Celles de Moncey, il les déchire. Un divertissement nouveau leur est venu depuis le mercredi. Une douzaine de voitures-ambulances sont arrivées : les petites Renault que, depuis des semaines, réclamait le lieutenant Blaze. C'est pas malheureux ! Imaginez qu'on ait eu à monter en ligne équipés comme on l'était : deux bagnoles du vieux modèle... Pour le reste, on était plus que paré, mais en ambulances, une vraie misère. « Tu vois, dit Parturier à Jean, vous êtes toujours à critiquer, à critiquer... Vous chialiez après vos ambulances. Eh bien, elles sont là. Et à temps. Avant, on n'en avait pas besoin... c'est du beau matériel, tout de même, le matériel français ! »

Çà, on peut dire.

Les conducteurs des camions se promènent avec leurs nouveaux camarades. Dasvin de Cessac fait remarquer que les derniers arrivés, comme tout le monde ici, sont des volontaires. Parfaitement : ils appartiennent à un recrutement complémentaire, récemment levé, avec des types qui s'empoisonnaient dans des formations diverses, et qui se sont signalés, quand on a fait circuler pour ça des feuilles, comme conducteurs de poids lourds... Alors, volontaires, comme vous et moi. « Oui, dit Bourrat, volontaires comme moi ! »

Le Dr Debas a été détaché chez les dragons. Il a amené avec lui Cange et Pellico, et deux péquenots choisis dans le peloton Prémont. On les a regardés partir, on croirait pour le baroud, les quatre hommes sur deux rangs, et le Docteur à côté d'eux, comme un vulgaire caporal, le casque en tête, et qui, à chaque malin le saluant, rendait le salut en se pliant un peu, la main à la garde des lunettes. Les dragons perchaient quelque part du côté du Catelet.

Ici, le bistro, ça s'appelle l'estaminet. On y rencontre les conducteurs. Ils parlent au zinc en prenant la bistouille. Il y a une fille, comme à l'autre patelin près de Laon. Elle est plus grande, et puis blonde, celle-ci. Les hommes du pays ne lui parlent qu'à la dérobée. Elle est de Lille, voilà. Entre eux, ils jasent drôlement : quand on fait attention, on peut suivre, prétend Alain. Jean hausse les épaules. Il n'y comprend rien, lui, au ch'timi. La vieille maman, là où ils sont cantonnés, qui est une brave, elle trouve Moncey gentil, et elle lui recoud ses boutons de culotte. Alors, tout le monde se paye sa gueule... Jean rougit. C'est une brave vieille, demande-lui de t'arranger ta patte de ceinturon qui est craquée, elle le fera, pour sûr... Mais Groppart a pris le ton obscène.

Depuis huit jours qu'on est là, pas un malheureux jour de soleil. Les arbres fruitiers ici, ils sont en retard. Ça commence à peine. Alors, on fait un tour au bistro ? Oh, dis donc, Moncey, tu te débauches ? Et ta vieille, qu'est-ce qu'elle va dire ? A l'estaminet, il y a des peintures avec des lacs, et des montagnes, et des chasseurs avec leurs chiens, jouant du cor, pendant que des dames montent en barque... le tout enfumé. Les conducteurs, les anciens et les nouveaux, fraternisent. On se connaît mal. Ils méprisent un peu les carabins, comme ils disent...

Alain et Jean se sont assis à une table et engagent une partie de dames. Jocaste est entré, et il les regarde jouer. Il a des démangeaisons de donner des conseils à ce petit Moncey. Là, tu vas te faire souffler... Moncey, peut-être, regarde un peu la serveuse, derrière le comptoir. Pas qu'elle le tente. Mais il se dit, c'est une femme... Elle a une espèce de plénitude. On doit la faire travailler dur, et quel âge a-t-elle ? Malin qui le dira. Ses cheveux font des mèches...

Pour l'instant, elle parle avec le petit Yougoslave. Il se croit quelque chose, ce malheureux. Bien sûr, elle est gentille avec lui. Pourquoi elle ne le serait pas ? Elle est là pour ça. Depuis hier, il y a un des conducteurs qui a l'air du dernier bien avec elle. L'idiot, que ça flatte...

C'est ce que dit à Prache le grand nouveau, un des chauffeurs d'ambulance, tout en carcasse, que Jean a déjà remarqué parce qu'il a un bon rire. Un ouvrier parisien, ça se reconnaît. Prache, avec son genre bougon, sa façon de se taire, puis de lâcher quatre mots... Ils sont assis sur la banquette, juste après Moncey. Jean ne peut pas s'empêcher de les écouter.

« Alors, dit Prache, la morale maintenant... Des filles comme ça... tu ne prétends pas empêcher...

— Non, consent l'autre. Mais je te dis que des gens comme toi et moi...

— Bon. D'abord le copain, c'est pas un camarade. Et le Mestrovitch, il a beau chanter *Allons au-devant de la vie*...

— Il a été en Espagne. Il n'a pas inventé la poudre. Mais il a été en Espagne.

— Oui... tu vas me dire qu'en Espagne, il n'y en avait pas, des... comment tu les appelles, enfin ollé, ollé !

— En Espagne, dit Blanchard, c'était la guerre... »

Et il rêve. Il revoit l'Espagne. Comme tout ça ne ressemble pas à l'Espagne ! C'est une pitié, même. Parce qu'on peut ne pas trouver que cette guerre-ci soit une guerre juste : tout de même, dans l'armée française, que les choses se passent comme elles se passent... Évidemment, il a quitté ce fichu RRT où, sous la conduite du colonel Avoine, on creusait des fortifs pour Paris, à soixante kilomètres... La première occasion. Il savait bien que le nommé Durand l'avait à l'œil. Un jour ou l'outre... Alors, il s'était inscrit comme conducteur, quand on avait demandé les types capables de conduire. Il avait assez roulé, hein, dans la vie ! Il ne croyait pas que cela aurait un effet si rapide. En quinze jours, affecté à ce dépôt près de Saint-Omer, mis sur une ambulance et dirigé avec tout un groupe sur cette unité... Là, pour une surprise : tomber droit sur le garagiste de Saint-Lubin, ce vieux Prache ! Bon

Dieu, c'est loin, l'Herbasse... Tu sais que Mondinet... mon petit... il est là-bas chez la maman à Paulette... Et Paulette, comment elle va? Plus rien depuis un mois. Où est-elle, à cette heure? Bah, pas de nouvelles, bonnes nouvelles! Oui, il disait ça mercredi à Prache. Mais, depuis hier matin, vendredi, c'est sur un tout autre ton qu'il se le demande : où elle est, Paulette, aujourd'hui? Parce que sur le journal d'hier matin, Raoul Blanchard a lu la nouvelle : seront passibles de la peine de mort les individus convaincus d'avoir préparé, fourni ou stocké des tracts communistes... Les camps de concentration de la région parisienne transférés en Afrique du Nord. Et le reste. On se rappellera que le ministre de la Justice, qui a signé ça, s'appelait Sérol, et que c'était un socialiste. Que Paulette prépare, fournit ou stocke de ces papiers pour lesquels désormais on écopera la mort, ça ne fait pas un pli. Moi, je suis là, avec ma voiture, à l'abri. Paulette... Hier, vendredi. Aujourd'hui, samedi.

« Et d'ailleurs — il dit à Prache —, c'est pas un argument l'Espagne. On devait faire avec qui il y avait. Les anars. Même parmi les copains... Moi, j'étais pas allé là-bas pour faire la bringue. Bien sûr, il y avait des filles à tout le monde. Tout le monde n'en voulait pas... »

On entend rire celle-ci au comptoir, le petit Yougoslave la tripote un peu. Et l'autre, le grand idiot, qui a l'air de s'en offusquer!

« Bon, dit Prache, des filles à tout le monde... Tu es bien méprisant. Tu voudrais pas qu'on s'envoie les femmes d'un seul. Ça te ferait plus propre, à toi? Et puis, on est des hommes, quoi...

— Naturellement, dit Blanchard, naturellement... c'est pas de ça qu'il s'agit *d'abord*... un copain que ça ne dérange pas pour... on ne va pas le jeter aux chiens pour ça! Mais toi, un... »

Prache lui fait signe de prendre garde à ses mots. Le gosse à côté, qui joue aux dames, il les écoute. Qui c'est? demande Raoul à voix basse. Oh, un bon petit! Je l'ai eu dans ma bagnole, deux ou trois choses qu'il a dites... mais tout de même...

« Bon, toi... tu veux considérer ça... On est des hommes; et des filles à tout le monde... tu ne t'es jamais dit, et qu'est-ce que ça serait un homme à tout le monde? Ça te fait rigoler? C'est drôle tout de même, je ne peux pas comprendre. Évidemment, ça ne regarde personne. Mais si on a le sentiment... si on ne veut pas faire ça, à cause de sa femme à soi, alors tous, vous rigolez. Ou bien vous dites : sa femme à soi! t'as le sens de la propriété bien accroché! C'est drôle. On fait dire aux mots ce qu'on veut. Parce que c'est le contraire du genre propriétaire. Le propriétaire, il a une, deux, trois voitures, par exemple, et c'est son droit, il se sert aujourd'hui de celle-ci, demain de celle-là... Tandis qu'un homme et une femme... qui ont fait leur vie ensemble... l'un, c'est l'homme, l'autre, c'est la femme... c'est tout : ils ont les mêmes droits... Tu ne me suis pas? Que ça fasse rigoler les gens, qu'on ait des idées comme ça... Dis donc, tu te souviens, dans le *Manifeste*... Oh, quoi! s'ils savent ce que c'est, alors ils sont comme nous!... oui, comme c'est dit à propos de la bourgeoisie... qu'ils sont à crier que nous voulons établir la communauté des femmes... mais que c'est dans leur monde à eux, qu'elle est établie, puisque leur principale distraction, c'est de se faire cocus les uns les autres...

— C'est pas tout à fait comme ça, dit Prache.

— Non, mais c'est le sens... »

Blanchard regarde le joueur de dames, battu pour un moment d'inattention. L'autre l'écoutait trop, hein... Il sourit. Et Jean de Moncey détourne les yeux, un peu honteux d'être pris sur le fait...

« C'est vrai, dit en sortant Raoul à Prache, il a une bonne bouille, ce petit... »

Il reprendra son cours de morale un autre jour.

« Tu aurais fait un bon curé, dit Prache. Tu parles comme eux...

— D'abord, au contraire, les curés, ils ont inventé les dispenses pour les militaires. Par exemple, pour faire gras le vendredi. Aussi, pour tromper leurs femmes. Et puis si tu crois m'impressionner en disant que je parle comme un curé... Il y en a qui parlent rudement bien ! »

⁂

Mme Duplessy est comme folle. Dès le matin, elle a envoyé Muguette à Paris. Tant pis, elle reste seule. Edwige est chez Maryvonne, elle ne doit rentrer que le dimanche. Elle fait des achats avant son mariage. Qu'est-ce qu'il va advenir d'Yves ? Ce petit ! Il nous a donné bien du mal. Il en a fait, des bêtises, mais enfin ! Je ne peux plus voir comme il a les yeux de son père. Mais je m'en souviens. Les femmes sont terribles. Il leur plaisait, tu comprends, Muguette... et alors tout était trop facile pour lui. C'étaient les yeux de son père qui faisaient tout le mal. Écoute, tu vas demander à Edwige. Son fiancé, tu comprends, c'est un grand avocat... Même si c'est le conseil de guerre. Est-ce que tu sais ça, toi, Muguette ? Le conseil de guerre ! Mon Dieu, quelle horreur ! est-ce qu'ils ont des avocats civils en conseil de guerre ? Parce que Me Watrin... il a une belle voix, douce, profonde... Je l'ai entendu... c'est un grand avocat : il n'y a que lui pour sauver mon garçon ! Tu demanderas à Edwige. Oh, surtout, qu'il ne refuse pas.

Muguette a pris le train. Elle est venue à Paris. Le samedi matin. Elle a été chez Maryvonne. Edwige n'était pas là. Oh, bien, elle sort de bonne heure ! Maryvonne était toute gênée, avec la petite. Attends, je vais téléphoner à son fiancé, je sais qu'ils avaient rendez-vous... Ils sont vite arrivés tous les deux. Muguette était saisie. Ce vieux monsieur... Edwige va épouser ce vieux monsieur... Ça fait qu'elle s'expliquait mal. Où est-il, le frère d'Edwige ? Où l'a-t-on mené ? Devant Muguette, ils ont dit à Meaux...

Ils ont pris la voiture de l'avocat, et en route pour Meaux. A Meaux, il n'y avait personne nulle part. D'un commissariat à l'autre, chez les militaires. Muguette suivait, sans rien dire. Tout d'un coup, elle a tiré le bras de Thomas : là, cet homme... Quoi, cet homme ? Un type qui passait. Mais, nom de Dieu, je le connais. Watrin court après : Durand ! C'est Durand. Il se retourne. Il a vu Muguette, ça a tout compliqué. Mais enfin le lieutenant... il pouvait bien dire au lieutenant, qu'au fond c'était une histoire civile, droit commun, mais il y avait des personnalités en cause... Le nommé Yves Duplessy avait été emmené à Paris et mis à la disposition de la justice. A Paris, Me Watrin pourrait savoir...

On a ramené Muguette chez sa grand-mère. Edwige y est restée aussi. Est-ce que le malheur était tombé sur eux ? Watrin revient à Paris lentement, par Meaux, et Claye-Souilly... Là, il s'est arrêté, et il s'est envoyé un grand verre de marc. Dire que je n'aurais pas défendu les députés... et qui sait ce qu'il a pu faire, cet Yves ?

Maintenant jusqu'à lundi... Le seul détail que Durand lui ait donné, c'est que son futur beau-frère, pas ? il s'appelait Yves Duplessy : or il avait des papiers au nom de Pierre Meunier, et une chemise marquée F. W. Tout le malheur venait de cette chemise...

Jusqu'à lundi, rien à faire. Il ne se passera rien jusqu'à lundi. Les dimanches sont des entractes dans la vie.

XII

Les dimanches ne sont pas des entractes pour toutes choses. Ce dimanche-ci, les journaux allemands annoncent que les troupes préparées par l'Angleterre et la France pour une expédition en Finlande vont être envoyées en Norvège afin d'entraîner la Norvège et la Suède dans la guerre contre l'Allemagne; et en Suisse la *Gazette de Zurich* se fait l'écho d'une extraordinaire fanfaronnade de Goebbels : Paris sera pris dans la première quinzaine de juin et la paix sera signée le 1er juillet...

Les dimanches ne sont pas des entractes pour toutes choses. Car, à la clinique où Fred Wisner reprend avec précaution conscience, quand Cécile y arrive, elle trouve la porte du blessé condamnée. Une infirmière, avec beaucoup de gentillesse, et après quelques mots préparatoires, l'informe que la Sûreté est là, qu'elle ne peut voir son mari, mis au secret... Comment? C'est lui, la victime, et on le met au secret? « Il va bien, madame, ne vous inquiétez pas... il est tiré d'affaire, et la mémoire, eh bien, elle lui reviendra peu à peu! »

Et comme Georgette est partie hier soir pour Antibes avec ses enfants[1], il ne reste que le vide pour Cécile, le vide des rues, le vide du cœur, le vide du dimanche... Elle a voulu téléphoner à l'oncle. Il n'était ni boulevard Pereire, ni à Louveciennes. Est-il au courant? A-t-il quelqu'un dans sa vie, comme Fred le prétend? C'est inouï que personne n'en sache rien. Avenue Henri-Martin, Cécile erre dans son appartement sans se décider à rien faire. Elle a ouvert l'armoire où sont les costumes de son mari : sur les cintres, l'un contre l'autre, toute cette garde-robe... Eugénie est repartie pour Conches. Aujourd'hui, la cuisinière est de sortie. Que s'est-il passé, il y a huit jours hier, dans cette pièce bien rangée, qui a si peu l'air d'avoir été le décor d'un drame?

Les dimanches ne sont pas des entractes pour tout le monde. Watrin tue ce jour-là à ranger chez lui, à classer les vieux papiers... il avait bien songé à reprendre la voiture, retourner chez les Duplessy. Mais il a reculé à l'idée des jérémiades de la mère, de l'impossibilité de lui dire quoi que ce soit, de la stérilité longue des suppositions : pauvre Edwige! elle a un joli dimanche! Si Watrin cherche dans le passé, dans les documents d'un temps aboli, des lettres de Briand, des vieux journaux avec les batailles électorales à Reims, la cohérence de sa vie, s'il perd son dimanche dans cette poussière, sa secrétaire, ce jour-là, est sortie dès le matin comme quelqu'un de pressé. Elle s'est faite

1. Voir *Aurélien, op. cit.*

élégante à sa manière. A sa manière de femme pas riche. Mais quand elle va à ses rendez-vous, elle prend toujours soin d'elle-même. Ce n'est pas très raisonné. Sans doute n'y a-t-il pas là que le respect, l'orgueil même, du travail fait. Elle pense vaguement que si elle était prise...

Le bureau de poste de la Bourse, pour les télégrammes, n'est pas très encombré le dimanche matin, mais enfin il y a toujours du monde. Marguerite Corvisart a pris une formule et elle est en train de la remplir, à l'un de ces pupitres où l'on écrit debout, quand quelqu'un, une femme, s'appuie à la tablette voisine. Marinette est plus jolie que jamais, vraiment. Elles sortent ensemble, personne n'a pu le remarquer.

Ce quartier est vraiment désert. Il fait un petit soleil pâle. Les maisons de commerce fermées, les enseignes qu'on ne voit pas en semaine, l'architecture des maisons qui renaît de l'absence de trafic... Par la rue Notre-Dame-des-Victoires, elles vont vers la place des Petits-Pères.

Ce restaurant, dans le retrait, un angle, oui...

Je ne peux pas le voir sans penser à Vaillant-Couturier, dit Marinette. Il venait dîner là, de *L'Humanité*, presque tous les jours. *L'Avant-garde* s'imprimait aussi chez Dangon, et à ce moment-là... J'ai souvent pensé à Vaillant, ces temps-ci. Je l'imagine avec les camarades, dans le procès... Des copains comme lui, est-ce que ça devrait mourir?

Marguerite rend compte du travail fait. Quand elle a fini, Marinette demande : « Dites-moi, Gérard... Vous avez vu, le décret? » Mlle Corvisart ne répond pas tout de suite. Elle a pressé le pas un peu, non, même pas... « Oui, dit-elle, j'ai vu... bien entendu... » Elles se taisent. Marinette la regarde : autrefois la secrétaire de M[e] Watrin était assez négligée sur elle, maintenant le soin qu'elle apporte à sa personne est visible. Marinette, depuis deux jours, a rencontré plusieurs de ses filles, comme elle les appelle, la petite qui devait partir pour Marseille, et sa liaison avec la direction, et Rose Blanc... « Vous ne dites rien, Gérard? Jusqu'ici, notre travail, on risquait... comme les députés... cinq ans. Maintenant... » Marguerite effectivement ne dit rien. « Vous savez, reprend Marinette avec une certaine angoisse, et une certaine gêne aussi,... vous savez, Gérard, si les conditions nouvelles... nous pouvons comprendre, ne croyez pas. Tout le monde n'a pas les nerfs nécessaires. Si vous le voulez, vous pouvez encore reprendre votre liberté... enfin, je m'explique mal... mais vous me saisissez, pas?

— Non, dit Marguerite, tu t'expliques très bien, Marinette. Mais je ne te saisis pas. Cette semaine, j'aurai un peu plus de temps à moi. Le patron se marie de demain en huit, il a dit qu'il ne prendrait aucune affaire nouvelle... »

De la place des Petits-Pères, elles ont passé place des Victoires. Marinette s'arrête un instant. C'est peut-être pour masquer son émotion qu'elle dit : « Regarde, Gérard... C'est beau, Paris! Quel dommage que tout ça soit déshonoré par le commerce... Toutes ces plaques noir et or, ces grandes lettres sur les belles maisons... et puis pourquoi a-t-on permis de construire des étages en plus sur celle-ci? Cette place ronde... moi, je la trouve mieux que la place Vendôme... peut-être parce qu'elle est abandonnée, qu'on l'a laissé abîmer. Tu sais, c'est comme les petits chats quand ils ne sont pas soignés! » Elle rit, d'un air un peu gêné. Elle a un visage de petite fille. « Quand nous aurons le pouvoir, dit-elle avec un geste de la main qui embrasse Louis XIV, les toitures, les perspectives étoilées des rues... quand nous aurons le pouvoir, nous arrangerons tout ça. C'est alors qu'il sera beau, notre Paris! »

Et puis tout d'un coup, elle parle de cette histoire. La peine de mort. C'est extraordinaire comme tous les camarades prennent ça! Pas qu'ils ne se rendent pas compte. Il y en a, ils ont beau dire, ils ont dû avoir un moment de

cafard... C'est pas tant personnel. On ne s'est jamais imaginé... On peut avoir fait le sacrifice de soi-même. Mais les autres. Ceux à qui, par exemple, on donne le travail à faire... C'est dur. Quand je pense à certains copains... La vie qu'ils ont eue. Le courage. Et précisément c'est le courage qu'on cherche à frapper. On veut nous faire peur. La frousse récompensée, c'est la morale de ce gouvernement de canailles. Mais, je vous dis, c'est extraordinaire comme tous prennent ça... pas un qui flanche... même des petits jeunes, des membres du Parti tout récents... Une camarade, qu'est-ce qu'elle a? Vingt-trois ans... elle m'a dit : « La peine de mort? Et puis après? Ils sont bien avancés... ils ne peuvent plus rien inventer maintenant... rien de plus terrible... » Est-ce, avec cela, que la signification juridique du décret ne crève pas les yeux? En fait, neuf députés leur ont échappé : Maurice, Jacques, Dutilleul, Monmousseau, Péri, Tillon, Rigal, Ramette, Catelas... Ils ont été condamnés à cinq ans comme les autres. Mais, par-dessus le tribunal, le gouvernement les a en fait condamnés à mort avec son décret... tu te rends compte? s'ils prennent Péri ou Maurice, la mort... C'est comme ces jours-ci toute une organisation est tombée à Paris-Nord. C'était encore avant le décret. Mais est-ce que ces gens-là sont à ça près! Il y a probablement quelqu'un qui a fait une imprudence... Le merveilleux, c'est qu'à partir d'un certain point, c'est colmaté... jamais, jamais la police ne peut remonter plus haut... Le Parti, on peut dire ce qu'on veut, et même s'ils arrivent à prendre ici ou là d'autres copains, le Parti a gagné la bataille de l'illégalité. Toutes les organisations... dans le pays entier... J'aimerais savoir s'il y a un exemple... dans un autre pays... d'un Parti qui ait su si vite, frappé comme ça, renouer ses liaisons, toutes ses liaisons...

« Tu n'es pas un peu nationaliste? » demande avec un sourire Marguerite Corvisart.

Marinette secoue sa tête bouclée, comme prise en faute.

« Je ne sais pas... peut-être! »

Puis, très sérieuse : « Mais je n'oublie pas que si le Parti se tient comme ça, c'est parce qu'il a étudié l'exemple des bolcheviks... On a eu de bons professeurs. Tu te rappelles, comme la direction a insisté, dans *L'Huma*, en mai, juin, pour la vente de masse de *L'Histoire du Parti communiste de l'URSS*? Les camarades, ils voyaient loin... on dit que c'est Staline lui-même qui l'a écrit, ce livre-là... il ne s'agissait pas de le laisser en stock pour les argousins à Daladier, peut-être! »

Marguerite la regarde avec affection. Cette petite ouvrière du textile, cette enfant avec sa frimousse, le drôle de destin qu'elle a, quand on pense aux tristes rues de Saint-Étienne où elle a été élevée... Avec sa façon sérieuse de parler, et, quand on la contredit, entre les sourcils ce petit pli buté... Dans sa bouche, ce ton un peu moralisateur, qu'ont beaucoup de camarades, a quelque chose de touchant. Pour elle aussi, la peine de mort... Ce n'est pas personnel, comme elle dit! Cette petite fille...

La difficulté, ces temps-ci, c'est le papier. Il y a eu du papier chopé en pagaille. Alors, on n'a peut-être pas assez popularisé le dernier discours de Molotov... celui d'il y a huit jours... où il disait que la politique de l'URSS est une politique de paix, résolument opposée à toute extension du conflit... et que les autres, au contraire, tout ce qu'ils cherchent, c'est l'ouverture de nouveaux fronts de guerre. Tu trouveras le texte, Gérard, dans le petit paquet que je t'ai remis. Toutes les initiatives pour le faire connaître...

Vers neuf heures du soir, Cécile, qui a profité qu'elle est seule pour ne pas manger, ouvre la radio, dans cette pièce où Jean venait s'asseoir, l'été dernier, à ses pieds sur le pouf. L'orchestre peuple l'ombre. Cécile rêve encore un peu, puis cela lui fait soif : on dirait que c'est la musique qui vous assèche la

gorge... Elle va se faire une tasse de thé. Où est la passoire? Tout cela est sans issue... La guerre, Fred, Jean... Oh, cette voix de chèvre! Elle ne peut pas souffrir Lys Gauty! Elle traverse les pièces pour mettre un terme à ces bêlements. Elle tourne le bouton, passe sur du parlé, une pièce de théâtre probablement... attrape un poste où une voix anglaise parle en français... ah, Churchill! Qu'est-ce qu'il veut, Churchill? Elle n'y comprend rien... Une petite musique, de grâce!

Les dimanches ne sont pas des entractes pour toutes choses. A preuve que, cette nuit-là, le Nimbus de la Tamise, le petit bonhomme Wilfred à dû tranquillement se préparer... les bateaux... les avions... Une bonne brume qui ne se dissipera pas à l'aube, dit la météo, et vers cinq heures du matin, dans les eaux norvégiennes, la navigation, suivant la formule même de la note parvenue vendredi à Stockholm et Oslo, est rendue dangereuse... Les bâtiments pénétrant dans ces régions le feront à leurs risques et périls.

Cinq heures du matin, Fred Wisner a fini par s'endormir. Épuisé de ce long interrogatoire. Avec, au ventre, la peur noire. Parce que sauter un obstacle avec un cheval qui peut broncher, ou se cabrer, ou se prendre les pieds dans la haie, c'est une chose. Le courage physique. Mais ça, ça... c'est horrible d'avoir peur, c'est dégradant... est-ce que ça se commande?

Donc, la pose des mines, ou tout au moins, la décision de poser des mines dans les eaux territoriales norvégiennes est rendue publique ce matin par la presse, presque à l'heure où elle a été entreprise. On comprend enfin, ceux qui n'avaient pas compris, les articles des jours précédents: *Les regards se tournent vers le Nord... Une neutralité équivoque... Les Alliés décidés à se montrer énergiques*, etc. Il ne s'agissait donc que de ça? La nouvelle n'a pas bouleversé le pays. Les prophéties de Goebbels nourrissent autrement les conversations. Pas qu'on y croie! La prise de Paris avant le quinze juin... ça ne leur laisse pas dix semaines!

Est-ce qu'il y a un juge d'instruction commis, au moins? M[e] Watrin se fait un peu partout éconduire. Enfin, rue des Saussaies, on lui a donné un tuyau. Edwige, revenue à Paris, attend les nouvelles. C'est tout de même son frère... Elle a tenu à descendre chez Maryvonne. Tu serais mieux à la maison, voyons!... Alors, quoi de nouveau? Voilà: pour Yves, sauf qu'il aura à s'expliquer avec l'autorité militaire comme insoumis, ça pourrait ne pas être très grave. Complicité simplement... dans une tentative d'homicide. Comment? Oui, il a la chance que le type ait survécu... Il semble qu'il dise la vérité. La question est de retrouver l'autre. Mais ce qui aggrave l'affaire, c'est la personnalité de la victime, et il paraît que le Deuxième Bureau veut mettre son nez là-dedans... Thomas, tu vas te charger de ce garçon? Écoute, c'est mon frère, mais est-ce que je sais ce qu'il a pu faire! Maman, évidemment, ne voit rien d'autre que son petit, tu comprends. Ça m'est difficile, même à moi, de te dire... alors, je la comprends.

Le difficile, c'est qu'il ne me réclame pas comme avocat. Quand il en aura un, je pourrai peut-être m'arranger avec lui. Bon, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse que ton frère soit un salaud? Ce n'est pas lui que j'épouse. Ma douce... mon enfant... écoute: nous pourrions aller voir demain ou après-demain la maison. Tu verras. Ormeville est un coin charmant. Il n'y a pas cinquante kilomètres. C'est le bout du monde. Je ne pouvais plus y aller, seul, les souvenirs... J'aimerais tant que tu t'y plaises. Voilà les beaux jours qui reviennent... On irait là-bas oublier...

Oublier quoi? Yves... la guerre...

Yves est entré dans la voie des aveux. C'est une chiffe, ce type. Il se met à table, c'est peu de dire: il court devant. Après ça, il viendra pleurer qu'on lui a

grillé les pieds! Parce qu'il n'y a pas que l'incident regrettable de l'avenue Henri-Martin sur lequel il soit intéressant à écouter, ce ténor léger! Condamné pour escroquerie, la dernière fois, enfin des bricoles. Quand on l'a eu dans les mains, la dernière fois, on n'a pas pensé à l'interroger sur certaines choses, alors il a glissé à travers les mailles, et ses secrets avec... La police, c'est d'abord l'art de faire les rapprochements. Mais il y a des rapprochements qui ne s'imposent pas toujours. Par exemple, qu'il ait travaillé chez Michelin, comme Locuty et quelques autres, on n'avait pas là de raison, pour un type qui avait des histoires si vulgaires, de se mettre à l'interroger précisément sur les bombes de l'Étoile ou l'affaire des frères Rosselli...

Le type qui conduisait l'auto grise, et qui avait donné tout le monde, avait bien dit qu'avec Bouvier, Fauran, Le Bozec, Huguet, il y avait un type dont il ne connaissait pas le nom. Bouvier avait nommé Jakubiez, Fillol et Puireux, et parlé d'un quatrième qui devait, d'après la description, être le même bonhomme... Tout d'un coup on tombait dessus. Yves Duplessy reconnaissait la chose. C'était qu'il lui fallait expliquer l'aventure de l'avenue Henri-Martin.

La victime, le neveu de Wisner, était justement le dénonciateur de 1937. On tenait donc ici le mobile du crime, mais pas Le Bozec, qui avait filé. Depuis plusieurs jours, il habitait chez Wisner jeune et il le faisait chanter, essayant surtout d'obtenir de lui qu'il le case à l'usine. Frédéric Wisner renâclait, d'autant qu'en réalité il redoutait que la police, à l'usine même, ne mît son nez dans les papiers de son « ami ». Le Bozec, qui était en liaison avec Duplessy...

Mais comment était-il en liaison? Deux insoumis... Ici le prisonnier s'embrouillait. Attends. On verra plus tard.

Donc, Le Bozec avait amené Duplessy avenue Henri-Martin, ce samedi-là, pensant que la vue d'un autre participant de l'affaire de Bagnoles-de-l'Orne serait de nature à faire réfléchir son hôte. Puis, il n'y a pas de petit profit, l'autre avait sacrément besoin de se refringuer, et comme lui, déjà, Le Bozec...

On imagine la scène. Pour l'argent, Fred Wisner n'était pas chien. Il leur en proposait davantage. Ce qu'ils voulaient, eux, c'était du travail, et du travail chez Wisner. A la fin, pour se débarrasser d'eux, il leur avait raconté une histoire abracadabrante, des démêlés qu'il risquait d'avoir...

Quelle histoire? Oh, dis donc, tu ne vas pas faire le discret, avec un frère qui t'a donné...

Eh bien, voilà. Le Wisner avait une poule, et celle-ci était arrivée à le persuader d'intervenir à Amsterdam...

Mince, voilà qui devient intéressant.

Justement, on avait appris avec un certain étonnement rue des Saussaies que l'actrice Rita Landor avait filé par l'avion de Stockholm le lendemain du jour où on l'avait interrogée...

C'était ici qu'intervenait le Deuxième Bureau. La liaison de la banale affaire de l'avenue Henri-Martin, d'une part avec le CSAR, d'autre part avec cette histoire pour laquelle on avait envoyé un commandant de l'état-major Dentz aux oubliettes... Sans compter que, quand on eut légèrement bousculé l'Yves Duplessy, il ne fit pas de difficultés pour reconnaître que Le Bozec et lui, s'ils voulaient entrer chez Wisner, ce n'était pas seulement pour se légaliser, mais parce qu'ils en avaient reçu la directive d'un personnage de leur organisation... un Espagnol... qui les avait aidés jusqu'ici, mais qui posait comme condition, pour continuer à le faire, qu'ils entrent dans une usine de guerre...

Pour quoi y faire, mon joli?

Ne tapez pas, M. l'inspecteur, je vous le dirais si je le savais. Mais les ordres venaient l'un après l'autre, vous comprenez... Oh, Le Bozec, oui, ce n'était pas une condition pour lui, c'est un fanatique! Je le connaissais avant Bagnoles-

de-l'Orne... J'avais un ami qui est mort, le fils d'un ancien ministre... qui avait été à Condorcet avec lui, et avec Frédéric Wisner... il devait être deux classes au-dessus d'eux. Il avait failli épouser ma sœur, pour vous dire... il m'avait toujours dit, si tu as des embêtements, je connais un type qui n'a pas froid aux yeux... Il faut vous dire que j'avais mis au point un petit appareil... pour lui. Il n'était pas du CSAR, non... il était mort trop tôt pour ça! c'était une autre organisation, surtout des ingénieurs, des polytechniciens, qui ont bien eu par la suite quelques contacts avec le CSAR, mais... comment vous expliquer? C'étaient plutôt les théoriciens, eux... Alors quand j'ai été trouver Le Bozec... parce que j'avais des ennuis... tout de suite il avait voulu me mettre dans le bain. On était passé à l'époque du terrorisme: c'est pourquoi il m'avait emmené dans l'auto de son ami Fred. J'avais prêté serment deux jours avant seulement, devant Le Bozec et Tenaille. Une fois qu'on s'est trouvé mêlé à une équipée de ce genre, on est tenu, n'est-ce pas?

Oui, le Deuxième Bureau était très intéressé par toute cette affaire. De plusieurs points de vue...

Yves Duplessy sanglotait. On le croyait au moins, il n'avait pas brutalisé M. Wisner, on pouvait les confronter! C'était Le Bozec, Le Bozec seulement. Un type terrible. Yves aimait autant être en prison tant que l'autre était libre. On pourrait peut-être le poisser à Nice... Il avait dit qu'il avait l'intention de faire un tour par là-bas. Il y avait travaillé en trente-sept, dans une entreprise de déménagement, c'est pas difficile à retrouver, et cette entreprise, son chef...

Naturellement. On connaît la musique. Ce sont toujours les autres qui ont tout fait... celui qu'on tient, c'est un agneau... avec des ailes dans le dos... Yves protestait: je vous dis, Le Bozec, c'est un type, pour lui, la vie humaine... Allez, on le connaît, dans l'organisation. L'Espagnol parlait de lui en l'appelant *le tueur*, c'est vous dire...

Bon, si nous y revenions, à cet Espagnol. Tu ne sais pas son nom? Comment tu le rencontrais? D'où tu le connaissais? Voyons, procédons par ordre... Tu l'avais d'abord vu quand tu étais chez Michelin... Tu le connaissais par Méténier... et Deloncle? Celui-là, laisse-le de côté...

Sacré bon Dieu! Avant de pousser l'affaire, il faudrait voir au ministère, parce... si on tombe sur l'ambassade d'Espagne... je ne crois pas que pour l'instant on ait envie d'avoir des difficultés de ce côté-là! Le Maréchal n'aime pas qu'on lui complique son travail.

***

Dans la nuit suivante, la nuit du huit au neuf avril, l'armée allemande occupait le Danemark et entrait à Copenhague avant l'aube. Des forces navales pénétraient en même temps dans les fjords d'Oslo, le gouvernement norvégien s'enfuyait de sa capitale où les troupes de Hitler débarquant installaient le gouvernement Quisling. Les opérations s'étaient faites par terre et par air. L'emploi massif des parachutistes était un des sujets immédiats de la discussion pour les grands chefs militaires français appelés, peu après l'aube, par le président du Conseil. Les nouvelles se succédaient plus surprenantes les unes que les autres. Tous les ports de la côte occidentale norvégienne étaient occupés, sans que la flotte anglaise fût intervenue. Les Allemands tenaient Trondjhem, Narvik, Bergen... Mais enfin, Narvik... Tous nos plans étaient pour que nous débarquions, nous, dans un deuxième temps à Narvik, afin de mettre la main sur les mines de Gellivare. L'amiral de la flotte crie particulièrement contre les Anglais. Il a tort, ça attire l'attention sur lui: est-ce que si nos troupes de débarquement à nous ne sont pas à pied d'œuvre, ou prêtes à partir au moins, ce n'est pas à cause du refus qu'il a opposé à la

concentration de la division Audet à Brest? Alors, ça continue comme avec la Finlande! Voyons, on avait tout de même prévu une réaction de l'ennemi! Mais pas possible, Hitler a dû savoir... quelque chose avait transpiré, c'est sûr.

Au Quai d'Orsay, ministres et généraux sont dans une atmosphère de catastrophe. Regardez sur la carte... Ils sont là, là, là... Les militaires rejettent la faute sur l'Amirauté britannique. On se transporte à l'Élysée. Devant le président de la République, l'amiral de la flotte, puisque nous avons été roulés en Norvège, propose de reprendre immédiatement l'opération belge. C'est le meilleur moyen de soulager nos alliés. Tout le monde en tombe d'accord, ou du moins l'atmosphère est telle que qui s'y opposerait? On décide de prendre immédiatement toutes les dispositions utiles, plus question de marchander à propos du minage du Rhin : en même temps que, si les Belges sont d'accord bien entendu (on va le leur demander, et on croit qu'il y a du changement dans l'esprit de l'état-major belge), nous nous porterons sur la ligne de l'Escaut, au moins dans un premier temps... Gamelin s'oppose toujours au plan Dyle... en même temps, on déposera les mines fluviales. On a oublié, même le ministre de l'Air, même le général commandant-en-chef l'aviation ont oublié les récentes objections faites à l'opération « Royal-Marine ». Une double démarche sera faite auprès de l'état-major et auprès du gouvernement belges...

Sans attendre, il faut que le dispositif soit en place... Le général Georges et le général Gamelin montrent ce matin l'exemple de l'oubli des querelles... Gamelin invite Georges à déjeuner pour le lendemain, au Grand Quartier général à Vincennes. Il y aura là Weygand, qui va bientôt repartir pour l'Orient et qui est un peu, n'est-ce pas? un arbitre entre eux deux... Il n'est pas très certain pourtant que le général Georges ait désarmé... L'opération Escaut lui rappelle désagréablement ce coup de téléphone offensant de Gamelin, en janvier dernier, précisément au moment de la première alerte en Belgique. Il l'a gardé sur le cœur. Pour lui, Gamelin est un franc-maçon. Il hait les francs-maçons, depuis le temps où le capitaine Georges a été renvoyé par Sarrail du front d'Orient, ce qui a fait d'ailleurs sa fortune auprès de Foch... Pour l'instant, il cherche à profiter des bonnes dispositions apparentes de Gamelin à son égard et obtenir de lui qu'il le débarrasse du général commandant le 2^{e} groupe d'armées, c'est-à-dire celui qui couvre la ligne Maginot. Le général Prételat aussi, c'est un franc-maçon : le CSAR avait même dû lui mettre un pétard à sa porte en guise d'avertissement...

XIII

Ça y est! Le grand soleil, le beau temps, le ciel presque bleu. Du coup, le pays a un tout autre air. Les gens aussi. Aujourd'hui, on ne fait pas d'exercice : nettoyage au cantonnement. Comme toujours, Morlières en met un coup. Moncey l'appelle : « Dis donc, tout à l'heure... si on peut s'esquiver? Moi, j'ai la nostalgie de la campagne... »

Et puis voilà Parturier qui leur tombe dessus. Le pharmacien auxiliaire est dans un état d'excitation visible : « Que personne ne bouge surtout, il y a du nouveau... Je fais un saut chez le médecin-chef et je reviens... » Dès qu'il a bondi au-dehors, dans la courette où on s'astiquait, le peloton, c'est un concert de récriminations préalables. Du nouveau! Ça ne présage rien de bon. Faudrait voir à ne pas nous faire chier! Tu as vu, le potard, il était remonté : ces gens-là, ça aime les manœuvres comme d'autres les choux à la crème! Il en avait le nez brillant!

En fait de choux, c'est la balade qui est dans les choux, mon vieux. Il n'y a plus d'enthousiasme pour pomper. On flanque les balais à travers les pièces, et c'est fou ce qu'il en sort de poussière. On s'échine, on se demande pourquoi. Pour moi, ça y est, dit Groppart, lugubre, on fout le camp en Norvège. Ah non, non, non. Merde pour les fjords!

En Norvège? Cinquante pour cent des gars n'ont pas lu le journal. Qu'est-ce qui te fait dire? Ah, bien, j'avais vu qu'ils étaient entrés au Danemark. Mais qu'est-ce que ça nous regarde? Est-ce qu'on a été en Pologne? La Norvège, d'abord, je ne suis pas chaussé pour. Qu'est-ce que tu veux dire? Rien, c'est des pays qu'il faut des skis pour aller chez le laitier. Imbécile! « Je te dis. » Imbécile quand même. « Et puisque je l'ai vu au cinéma... »

Au bureau du GSD, Dasvin de Cessac entre avec Parturier : un Parturier déjà tout prêt pour n'importe quoi, il fait claquer ses talons, il a le casque à la ceinture, il salue que c'est à renverser la bicoque, il sourit de toutes ses dents de travers, il ne sait pourtant rien, il se doute... Le médecin-chef le met au courant, voilà vous partez avec le lieutenant Blaze, vous allez choisir six hommes de votre peloton... Et il s'arrête. Blaze a les instructions. Le lieutenant Gourdin va faire le nécessaire pour les écritures. Vous prévenez Tresse, hein, Gourdin? Il le congédie. Alors, Blaze, compris? Je vous donne aussi le dentiste, pour le premier poste à laisser on peut se contenter d'un dentiste... il sera vite rejoint. De tous vos bonshommes, pas un qui sache de quoi il s'agit, pas de blague! Voilà la feuille avec les indications éventuelles, ordre de route. Vous pouvez mettre Parturier au courant, lui seul. Instructions secrètes, Parturier, mon petit... Votre honneur de soldat... Vous ne direz rien au dentiste!

Dasvin de Cessac est très ému, il se lève. Leur serre la main, alors bonne chance... Vous partez dans une demi-heure. Rassemblement sur la route, en bas. Je passerai voir. Je vous laisse, on vient de m'appeler, le capitaine McMillan qui nous rend visite...

Pour l'instant, il ne s'agit de rien d'extraordinaire. Avec six voitures-ambulances, les bonshommes désignés, Blaze, Parturier et Farot, le dentiste qu'on appelle aussi Fil-de-Fer ou plus généralement Fildeuf... on forme une petite colonne qui va gagner Condé-sur-l'Escaut, où il y a des cuirassiers, et officiellement on se met à la disposition du commandant de l'escadron de chars cantonné là... et puis on attend. En état d'alerte seulement. Période non définie. Jusqu'à l'arrivée d'un ordre. Et alors là, c'est ça qui est secret en diable...

Oh mais, c'est énorme! Répétez voir, mon lieutenant...

Voilà. Quand l'ordre arrive, on suit les instructions que Dasvin de Cessac vient de me donner par écrit. Remarquez, Parturier, on peut trouver l'ordre déjà en arrivant à Condé, on le recevra la nuit, ou demain... Voilà : sans attendre l'ébranlement des troupes, nous partons pour une opération d'avant-garde, et nous franchissons la frontière à... Qu'est-ce que vous dites, mon lieutenant? La frontière? On entre en Belgique? Oui... Tenez, prenez la carte. Voilà la route, vous voyez. A H + deux heures, nous devons nous trouver là et établir le premier poste de secours en territoire étranger... nous y laissons Fildeuf, après avoir prévenu le bourgmestre pour qu'il puisse indiquer aux troupes quand elles arriveront... Notre mission consiste à échelonner, sur la route que prendront avec un retard de cinquante kilomètres environ les troupes françaises entrant en Belgique, des postes de secours destinés à donner les soins d'urgence aux blessés des unités en marche. Vous voyez, mon vieux, il y a trois routes de pénétration, là les Anglais, et plus au sud ces deux-là notre armée... nous, la colonne, on suit la route moyenne comme ça...

Ce qui monte à la tête de Parturier, c'est que ce soit sur la carte Michelin de Belgique que tout ça est indiqué. Il y en a une pour lui, une pour Blaze...

... La route anglaise s'infléchit ici vers l'est, de telle sorte que nous nous trouverons en contact avec nos alliés... vous voyez sur les instructions : nous entrons dans Waterloo en liaison avec les Britanniques! Drôle de retour de bâton! Waterloo... Ici, je dois rester avec deux voitures... et vous continuez, chef de détachement, jusque-là, tenez, où vous fixez votre PS, et où vous attendez l'armée française... et les ordres du médecin-chef. Le GSD, en cas de mouvement, s'installe là... ce petit rond rouge. Je vous conseillerais d'y dépêcher un homme pour l'attendre... Ah, les motocyclistes de l'armée belge seront à la frontière pour nous guider.

Bon, qu'est-ce que vous avez à rire comme ça? Dépêchez-vous. Six hommes de votre peloton, infirmiers. Je prends les brancardiers chez Prémont, deux équipes de quatre. Allez, caltez! choisissez vos hommes, les voitures vous avez entendu? elles seront en bas de la route, à la sortie du patelin. Pas la peine d'alerter tout le monde!

Ce qu'il fait beau! Le bleu pâle ensoleillé des Flandres. Même quelques petits nuages tout blancs, comme du coton, qui ont l'air de se diriger vers la Belgique... Parturier rit en dedans. Il court. C'est un grand jeu qui commence. L'escadron de chars. Nous, en avant, avec les petites Renault toutes neuves! J'entre dans Waterloo en liaison avec les Anglais. J'ai mal regardé la carte. Où est-ce que c'est que je dois arriver, chef de détachement? Formidable! A cinquante kilomètres en avant de l'armée! Waterloo! Parturier serre dans la poche à soufflet de sa vareuse la carte Michelin. Finie, la drôle de guerre, c'est le printemps. Finie, l'immobilité. On entre en Belgique. Où s'arrêtera-t-on? L'offensive! Qui est-ce que je prends avec moi? Sûrement Morlières et Moncey... des chics types! Cange et Pellico sont aux dragons avec Debas... je

ne veux pas de Jonette, une sale tête... ni de Groppart, un dégonflé... Filloux, peut-être... en tout cas, Dupaty et Worms... et Bellet, pourquoi pas?

Il les choisit, c'est la cote d'amour. Ceux qui ont une bonne gueule, se présentent bien... Les grands surtout, parce qu'il ne faut pas faire pitié aux cuirassiers, en attendant, à Condé. Sauf Worms, qui est petit plutôt. Ça, c'est une autre histoire. Un instant, d'abord, il s'était dit : en tout cas, pas Worms... puis il s'était demandé : est-ce que je serais antisémite? Inquiet.

Alors, là-dedans, dites donc, Moncey, Morlières, Worms...

⁂

Les voitures stationnent en file au milieu de la place. Toutes les villes du Nord ont de ces places longues, et à l'un des bouts la maison de ville, ici flanquée d'un bâtiment à arcades et beffroi. Filloux et Worms ont été se payer des chemises propres (on n'avait pas pu attendre la lessive avant le départ) dans le magasin sur le côté de la place qui leur a paru le plus élégant.

Toute la province flamande là-dedans, ces hautes salles étroites, profondes avec les comptoirs chargés de pièces de toile, les confections; et, surtout, les deux garçons ne tarissaient pas sur la fille de la maison, ses cheveux tirés, son teint clair, ses yeux bleus...

Le détachement est empilé dans une boutique à cent mètres de la place, à un coin de rue. C'est chez un marchand de grains qui est mort, et les héritiers se disputent et laissent depuis dix ans le local fermé. Quelle baraque! Parderrière, il y a un mur crevé sur une cour noire... On a flanqué du foin par terre, on couchera aussi sur les tables. Ici, pas question de nettoyer... On peut partir d'une minute à l'autre, a dit Parturier. Et Blaze leur a fait des recommandations sans fin, ne pas se déshabiller complètement, on peut être alerté n'importe quand, il faudra ne faire qu'un saut aux voitures... « Qu'est-ce qu'ils mijotent? demande le grand Dupaty, en retirant ses souliers. Tu as vu le genre mystérieux à Parturier... » D'ailleurs, les conducteurs sont restés coucher dans leurs voitures. Dis donc, quand on s'organise sur un brancard dans une Renault, on est mieux que nous ici. Oui, mais si Blaze a pris une chambre, le dentiste et Parturier, eux, se sont pieutés avec les conducteurs. Tu trouves ça normal? « Vos gueules, crie Bellet. Tout ça, c'est comme d'habitude... A Condé-sur-l'Escaut, n'y a pas de bateaux pour la Norvège, alors! »

Blaze habite sur le port. Parce qu'il y a un port à Condé. C'est une drôle de ville, quand on s'y promène, sur un tout petit espace, comme des pays différents. A l'ouest de la place, qui en fait une cité flamande classique, il y a un quartier désert, aristocratique on dirait, mais c'est plutôt endormi, avec cette place Verte où une dame tend son buste sur un piédestal Louis XV, l'illustration de la ville, une tragédienne... Et puis de l'autre côté, on tombe sur le port avec un canal qui se coude, une espèce de Hollande. De sa fenêtre. Une chambre basse, étouffée, pleine d'objets à ne pas bouger, Blaze voit l'eau noire au jour tombé, et il entend les cris et les rires des mariniers dans un petit bar, en bas sur le quai... Il est chez un vieux ménage retraité. Lui, il était contremaître dans une lutherie : il parle violons, il ne cesse pas, c'est un métier du diable, il dit, qui ne vous lâche plus... je pense aux bois, M. le major, comme on les polit, j'en rêve... la nuit, je me réveille, je crois qu'un de nos ouvriers... Parce que les ouvriers de la lutherie étaient *ses* ouvriers, bien sûr. Sa femme occupe avec des confitures tout l'espace que les bibelots laissent dans les pièces du logement. Sur les murs, il y a des oiseaux empaillés. Blaze dort avec un chat-huant à la tête, à côté du crucifix, et un « ensemble » de mésanges, de rouges-gorges, d'hirondelles au mur en face du lit... Il a prévenu : si on vient la nuit, c'est pour moi... Ne craignez rien, a dit la patronne,

mon mari a le sommeil léger! Vous comprenez, dans son métier, fallait avoir l'oreille fine.

Fildeuf, Parturier étaient déjà là quand Blaze est arrivé à la popote du commandant. C'est encore une tout autre partie de la ville, presque à la sortie vers Valenciennes. Une maison basse avec un beau jardin. On mange dans une pièce longue, il y a des arbres fruitiers en fleurs au-dehors. On est une quinzaine à table. Difficile de faire connaissance. C'est une tout autre humanité que chez Dasvin de Cessac. Les cavaliers, et des cuirassiers encore. Bien qu'enfin, cuirassiers sans cuirasses ni chevaux, devenus chevaucheurs de chars. Blaze dit à Parturier, entre haut et bas : « Ça me fait drôle ici... ils ne se ressemblent pas et pourtant, ils se ressemblent... Vous les distinguez, vous? Un combat de nègres sous un tunnel! » Non, ils ne se ressemblent pas du tout, il y en a des grands maigres, des petits vifs, des gros pesants, deux capitaines, l'un a l'air d'un bœuf, je ne sais combien de lieutenants et sous-lieutenants, deux aspirants... Mais oui, c'est une autre humanité. Tout ça, très service, pourtant rieur. Dans son élément. Les nouveaux venus font la connaissance du médecin de l'escadron, le Dr Angiolini, plus cavalier que tous, avec lequel c'est vraiment comme si on tombait de la lune. Tandis que l'un des aspis a souri à Parturier : l'âge les rapproche... Parturier a bien quatre ans de plus, mais ça en a si peu l'air! L'aspirant Noirmoutiers, tout de suite, il s'est mis à lui parler des filles d'ici, il faut les faire danser... des veinards, ce sont les types de l'escadron La Ville-Gonthier, qui sont à cinq kilomètres d'ici, il y a des Polonais, et les Polonaises alors! Noirmoutiers, on a idée que c'est ce genre de garçon qui n'aime entrer que par les fenêtres, on le trouverait petit si de bondir comme ça ne lui donnait pas des centimètres. Il a gardé juste assez de cheveux pour que ça frise, et comment dire? c'est de l'or noir. Malgré ce nom pompeux, il est l'un des rares roturiers de l'assemblée, avec le docteur et le chef d'escadron...

Le commandant Gilson-Quesnel était à Saumur en 1912, c'est le fils des sucres : il avait quitté l'armée à la mort de son père, juste après l'autre guerre, et puis il s'était fait réintégrer... c'est pourquoi il n'était que chef d'escadron à la cinquantaine approchante. Un homme aussi riche peut se payer la vie militaire, si elle lui plaît. Il porte très ras son poil roux, il a le teint assez rouge, et une agilité qui surprend pour son âge et sa corpulence. Au milieu de ses officiers, il donnerait facilement l'impression d'un souverain dans sa cour. Il a les yeux gais et une espèce d'indulgence dans le visage. « Allons, La Martelière! à table! Qu'est-ce que c'est... vous me compromettez aux yeux de nos hôtes... » Le popotier se précipite à la cuisine. Le commandant traite le Dr Blaze en égal. Cela se sent. D'ailleurs, ils se sont trouvé des relations communes.

Il est clair que personne ne sait rien de la situation. Sauf le commandant. Le commandant sait que Blaze est au courant. Il s'amuse de la frivolité des conversations.

Pour la frivolité... Pendant tout le dîner, on a parlé uniformes. Le grand lieutenant qui n'a pas de menton tient pour le col montant, ce qui le fait huer par presque tout le monde, surtout les aspirants. Alors, quoi, vous vous prenez pour des aviateurs? La cavalerie... « La cavalerie, dit un autre qui a un visage de fille et des épaules de forgeron, il ne faudrait tout de même pas nous ramener à l'époque de Murat! » Pourquoi de Murat? La Martelière estime que les traditions remontent plus haut que ce palefrenier... Là, le Dr Angiolini se fâche. Le commandant le calme et dit assez sèchement au popotier qu'il pourrait se rappeler qu'un grand-père du docteur était à Sainte-Hélène... La Martelière est tout confus. C'est un joli garçon blond qui rougit comme une fille. Il verse à boire au docteur. Mais quant à se prendre pour des aviateurs... les chars, c'est tout de même une arme nouvelle!

« Pour les chefs de section, avec le canon de 37, dit l'un des capitaines... c'est presque l'artillerie... »

Tollé général. On ne parle pas des armes à table. Ni de la politique. Ni du service. Amende! Amende! « Alors, de quoi parle-t-on? » Noirmoutiers répond à Parturier qu'on parle chiffons, voilà... et fesses... « Moi, je suis pour le col aviateur. Tant pis pour la tradition! On est plus à l'aise, et puis si le lieutenant de Versigny croit que le hausse-col peut lui remplacer le menton... » Là-dessus, il dessine avec le couteau sur la nappe le dispositif qui permet d'avoir le col réglementaire, et puis de le transformer en le rabattant en col aviateur.

« Qu'est-ce que tu fais sur la nappe, Noirmoutiers? » C'est La Martelière qui s'inquiète. Un des capitaines, qui a suivi, se mêle de la démonstration. La difficulté, c'est pour les écussons. Quand vous rabattez le col, ils se déplacent, ils s'en vont de guingois...

« Mon capitaine, explique très sérieusement Noirmoutiers, ça peut se tourner... c'est un petit problème de géométrie... vous voyez, il suffit que cet angle-ci soit à quarante-cinq degrés... »

Grande émotion parmi les lieutenants. Qu'est-ce que tu dis, Noirmou? Fais voir... tiens, voilà mon stylo... Qui a du papier? Je ne suis pas très mathématicien, avoue La Martelière... C'est ton tailleur qui t'a appris? Pas de maths à table! Ou amende! « Ah non, proteste l'aspirant, ce n'est pas de la trigonométrie! » D'ailleurs, c'est une vieille histoire, j'ai déjà entendu parler de ça quelque part...

*
**

Les conducteurs ont un peu traîné. La soupe des cuirassiers est bonne, meilleure que celle du GSD en tout cas. Manach, ce Breton avec le cou dans les épaules, qui ne dédaigne pas un verre, s'intéresse au général qui a sa statue sur la grand-place. Comment tu l'appelles? Ça fait la troisième fois qu'il va lire le nom : Poilloüe de Saint-Mars... qu'est-ce qu'il a fait pour avoir sa statue, ce poilu-là. Pour simplifier, c'est à la fin comme ça qu'il l'appelle, le général Poilu... Blanchard hausse les épaules. Ici, c'est un pays de bateliers, je ne parle pas de la petite bourgeoisie. C'est le charbon qui s'en va sur les canaux, sur l'Escaut. Tu ne te souviens pas, quand il y a eu les grandes grèves de la batellerie, il a été question de Condé dans *L'Huma*? Manach, ça ne l'a pas frappé : il était conducteur d'autobus, alors, les péniches, lui...

Blanchard, c'est vers le port qu'il est attiré. Il regarde ces grands bonshommes qui viennent s'envoyer un verre, au petit bar à côté de la maison où niche le lieutenant; il y a un Noir avec eux, c'est drôle et ça lui rappelle à côté des usines Wisner ce jour où il s'était engueulé avec Toto, avant d'être mobilisé... Il y a la radio, pas de femmes. Le soir, le froid vous tombe tout de même dessus. Tu crois que c'est riche ici, point de vue Parti? Manach n'a pas idée. Dans les mines, je ne dis pas, et il y en a pas loin, mais ici, c'est tout vieux... regarde les maisons... ça vient du temps des rois. Et alors, malin? Ces types-là, c'est pas de la pierre, ça n'a pas été sculpté avec des coquilles...

Tous les six, les conducteurs, ils ont fait un tour de ville. Ça a l'air grand d'abord. Parce qu'on est habitué à des patelins genre tête d'épingle. Tu appelles ça une ville? Évidemment, ce n'est pas Paris. Cruvilhé, le chauffeur qui trimballe Fil-de-Fer, le dentiste, il est plutôt pacifiste. Son métier, c'est dans la presse, les messageries. Il devrait être à l'arrière, comme pas mal. Mais il avait des notes, de quand il faisait son service, antimilitariste... Lui, ça le travaille, cette histoire de Norvège : alors, à ce qu'il paraît, il y avait des soldats allemands, ils étaient entrés d'avance à Oslo, avec leurs uniformes dans leurs malles... puis quand les autres ont débarqué...

Ce qu'il y a de vrai, c'est que les journaux, maintenant, veulent nous prouver que les Allemands ont commencé là-bas. Eh bien, qu'est-ce qui pensait le contraire? dit Manach. Seulement, leur argumentation, ça rend tout suspect. Blanchard murmure que canailles et gredins, ça se ressemble.

« Fais gaffe », dit Cruvilhé, et il fronce la gueule dans la direction du petit Tomasini, qui ne leur inspire pas confiance, tant aux uns qu'aux autres. Il a de drôles de lectures.

La nuit est tombée sur le général Poilu. Au fond on est mieux dans les bagnoles que les infirmiers à leur cantonnement. Tu as vu si c'est sale? C'est-à-dire qu'ici, en pleine ville, pour se laver, ça ne va pas être commode. Ça te dérange... Il y a la fontaine. Remarque, c'est absolument défendu ce que nous faisons. Quoi? Coucher dans les voitures-ambulances. Bien, mon petit, faudra t'y faire... et d'ailleurs Parturier donne l'exemple... et le dentiste.

Parturier, il n'a pas retiré ses bottes pour dormir.

Blanchard s'installe. Il est seul dans sa voiture. Il l'a vérifiée, histoire d'être paré pour un départ de nuit. C'est vrai, c'est joli, c'est tout neuf, ces machines-là. Dire qu'on va y mettre des blessés. Son chiffon, sa clef anglaise... bon. Sous le siège, Blanchard constate qu'on n'a touché à rien. Une idée qu'il avait, à cause de Tomasini. On devient soupçonneux, tout de même. Il tire un brancard, le tend. On est mieux en bas, ou en haut? Faut bourrer le sac sous la tête, pour faire coussin. C'est pas long, long : j'ai les pieds qui sortent... On se tourne sur le côté. Bah, il y a des lits pires. Raoul pense à son copain Prache. Dommage qu'il soit resté avec son camion. Avec lui, on a de quoi parler, et aussi de quoi se taire. Ce n'est pas un bavard. Un bon camarade quand même. *Quand même*, ça veut dire bien que ça ne soit pas tout à fait un ouvrier, que ça ne soit pas un Parisien, qu'il lui faille repenser deux ou trois fois les choses avant de les saisir. Si on était tous faits de la même façon... Manach, par exemple. C'est un camarade, bien sûr. Il n'est pas idiot. Il a eu des responsabilités dans sa section. Pour le travail courant, on peut lui faire confiance. Mais ce qu'il est lent! Et puis il aime bien sa petite existence. Il y a comme ça des copains, ils ne sont pas bien préparés pour les temps où nous sommes. Si, au lieu d'être mobilisé, il avait eu le travail illégal à faire, peut-être que cela l'aurait déjà un peu changé. Les hommes, le travail les change. Peut-être que je lui cause tort, à Manach, mais il me fait l'effet d'être plutôt froussard...

Et, là-dessus, sa tête l'emporte. Ce n'est pas encore le sommeil, ni le rêve. Une sorte d'inquiétude chantante. Il joue à cache-cache avec l'image évitée. Il revient à Prache, mais, de Prache, ça glisse à Saint-Lubin, la maison des parents où Mondinet garde une chèvre. Je l'entends d'ici qui fait la grosse voix, imitant son oncle : Ehu! mais, dans ce paysage-là, insensiblement... Paulette... la peine de mort...

A son retour de chez le commandant Gilson-Quesnel, qui l'a un peu retenu pour parler en dehors de ces messieurs, le Dr Blaze n'a pas pu aller se coucher tout de suite, parce que ses logeurs l'attendaient. Mme Desprez avait fait un gâteau, et puis il y avait le café avec une goutte : « Vous allez m'empêcher de dormir... — Ne dites point ça! Ici, du matin au soir, on en prend, oh, c'est de l'eau noire... » Alors, le vieux papa Desprez a commencé à raconter comment il travaillait à Arras... parce que c'était à Arras qu'il travaillait, les beaux violons qu'on faisait... l'amour physique qu'il y avait dans tout ce qu'il disait de ces boîtes sonores, la couleur du bois, les formes, l'exactitude dans l'assemblage... Il était natif de Condé, et toute la vie, sa femme et lui, ils avaient projeté d'y revenir. Leur nom, d'ailleurs...

« Les gens ici... c'est de ch'te saltimbanque qu'ils sont fiers! »

Une singulière colère l'animait contre cette tragédienne, dont on voyait le buste sur la place Verte. La Clairon. En ce temps-là, les comédiens, on ne les enterrait pas en terre sainte, et on devait savoir ce qu'on faisait ! Mme Desprez se signa, et dit : « Voyons, Josquin ! ch'est manquer de charité... » Alors, ils se disputèrent, et puis Mme Desprez dit à leur hôte : « Josquin... vous comprenez... il porte ce prénom, il trouve que ce n'est pas juste... » Ma foi, Blaze ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire, parce qu'il n'avait peut-être jamais entendu parler du grand homme, dont le vieux luthier prétendait descendre. Et des Desprez, il y en a, tous ne sortent pas de ce Josquin Desprez qui fut maître de chapelle de Louis XII, l'autre illustration de Condé, toujours oublié de ses concitoyens au profit de la Clairon... Non merci, vraiment plus de café !

⁂

Depuis deux jours qu'on était là, toujours sur le pied d'alerte, l'ordre attendu n'arrivait pas. Parturier se rongeait. On n'avait rien à faire. Les hommes se trimballaient de droite et de gauche, c'est-à-dire ceux de la colonne sanitaire. On ne savait pas trop où les mettre. Pas un exemple pour les cuirassiers. Le commandant Gilson-Quesnel avait été au régiment, à Valenciennes. Le colonel ne savait rien. De l'autre côté de la frontière, il y avait des postes renforcés. Mais les chalands passaient toujours sur l'Escaut. Les nouvelles de Norvège étaient confuses. Batailles sur mer, batailles sur terre... Les Norvégiens en attendant semblaient encore seuls. Le plus clair était que les ports occupés l'avaient tous été par des ruses de guerre, avec l'appui de la cinquième colonne : les Allemands n'avaient pas l'air de se fonder sur leur force... Une bataille navale se poursuivait sur sept cents kilomètres. Là-dessus avait éclaté le discours de Paul Reynaud au Sénat : la route permanente du fer est désormais coupée à l'Allemagne...

Bien qu'on ne parlât pas politique à déjeuner, cette déclaration avait fait sensation, et l'atmosphère en était chargée. Blaze n'avait pas été sans remarquer un certain scepticisme jusque-là chez ces messieurs, dans l'entreprise norvégienne. D'abord, nous n'y étions pas, et les Anglais... les Anglais... Et puis on comprenait mal la signification de la chose. Maintenant, tout était clair. Les journaux disaient bien deux choses assez contradictoires : d'une part que Hitler avait été forcé de lancer ses troupes du côté où il ne le voulait pas, et de l'autre que c'était une affaire que l'état-major allemand préparait de longue main. Peut-être bien que nos cavaliers, qui savaient de reste ne pas mépriser l'adversaire, faisaient la part de la propagande... Cette fois, Reynaud, pourtant pas très aimé chez eux, les impressionnait.

Mais Fildeuf, le dentiste, avait rapporté une assez sale impression de la conversation qu'il avait eue le matin avec le Dr Angiolini. L'autre lui avait demandé de venir voir les molaires de deux cuirassiers. Quoi, c'étaient des bonnes molaires, bien cariées... on ne risquait rien à en arracher deux ou trois. Angiolini, lui, il était clair qu'il ne blairait pas le président du Conseil. Ne vous fiez pas à ce que disent nos cavaliers ! Ce sont des gens bien élevés, devant vous ils ne parleront pas contre le gouvernement. Vous ne voyez donc pas que les Norvégiens, on leur recommence le coup de la Pologne ! L'armée allemande... soyons sérieux... elle est imbattable, l'armée allemande, chacun sait ça ! Et le plus clair de la politique anglaise, c'est d'avoir fait prendre pied à Hitler en face des îles Britanniques... Le fer ! le fer !

Parturier était moins épouvanté de ces propos que de l'effet qu'ils avaient sur Fildeuf. C'était un malingre poussé en graine, et prêt à tout croire. Il exerçait dans le civil du côté de Franconville, vivait dans la peur d'une révolution,

et partageait les sentiments de pas mal de ses patients, à qui leur petit pavillon, leurs pieds de tomates et leurs rosiers, servaient de base à tous les raisonnements. Est-ce que vraiment les officiers, ici, si sympathiques dans l'ensemble, pensaient comme leur médecin-lieutenant! Il essaya de faire parler l'aspi Noirmoutiers. A vrai dire, comme diplomate, Parturier, on peut trouver de moins gros sabots...

Ils étaient allés se promener du côté de la frontière. Avec l'instinct des jeunes animaux, ces deux-là avaient tout de suite compris qu'ils pouvaient s'entendre. Noirmoutiers effarouchait bien un peu le potard avec ses histoires de filles. Mais ça l'attirait aussi. Au fond, le printemps venant, la sagesse du pharmacien risquait de devenir problématique. Ils flânaient le long de la voie d'eau, plate, unie. De l'autre côté, les arbres commençaient à verdir. L'air était léger, le ciel presque vert. Une barge, près du quai, où vaque un gaillard brun, en gilet de peau. Et une femme, à l'avant, regarde vers la Belgique. Une femme, dans sa robe noire et large, toute agitée par le vent. Elle chante une chanson d'une voix rauque. Elle est belle à sa manière. Quand elle se retourne et regarde les officiers sur la berge, Parturier pense : une statue, mais quel rapport y a-t-il entre ces gens et nous? C'est vrai, c'est une autre race, de format supérieur, toute sculptée par l'air des rivières. Deux enfants se poursuivent en criant dans l'escalier qui plonge dans le chaland. On entend au loin siffler un train.

« Ça pourrait aussi bien être des Espagnols que des Français... », dit Parturier, et Noirmoutiers se met au pas, et dit : « Ces gens-là... ils sont ce que les fait la force... Ils seraient aussi bien allemands demain... » Les maisons s'espacent, le petit chemin est un cul-de-sac jusqu'au poste-frontière. L'arbre, là-bas, c'est la Belgique. C'est vrai, ce n'est pas grand-chose, une frontière.

Noirmoutiers, n'eût été la guerre, il serait parti n'importe où, en Syrie, au Maroc... Cavalier sans doute. Mais pour faire du cheval à bascule! Angiolini parle comme ça? Il ne faut pas attacher d'importance aux propos du docteur. Il en veut aux Anglais à cause de l'Empereur... c'est de famille! Oui, je crois qu'il s'est inscrit chez Doriot... Vous savez, nous, la politique! Bien sûr, tout le monde est pour le comte de Paris... que voulez-vous qu'il en soit, un de Versigny, un de La Martelière, un de La Roche-Turenne! On n'en parle jamais puisque c'est entendu. Mais tous, ce qu'il y a de plus fort en eux, c'est l'armée... On est fait pour se battre, risquer, en plein vent, à découvert... Assez de leurs cochonneries dans les parlements, les parlottes! D'accord ou pas d'accord, ils verront comment on se fera tuer. Çà, vous pouvez me croire, le potard! Naturellement, on ne marche pas dans leurs propagandes. Les Allemands sont les Allemands. Et nous, les Français. Ça suffit à tout expliquer. Pas besoin de faire appel à ces raisons qu'on donne aux sans-patrie : les Juifs, le fâchisme... A la gare! Bien sûr que c'est idiot, tous ces bobards. L'armée allemande, on a vu ce que les Polonais ont pesé devant. Voyez-vous, les politiciens, les syndicats, les francs-maçons... tout ça : bien sûr, nous sommes plus près de nos adversaires, je veux dire l'armée, parce que le même métier, les mêmes nécessités, les façons saines de la vie militaire, ça fait qu'on se comprend. Qu'est-ce que j'ai à faire avec des professeurs, ou des gratte-papier de Carpentras ou de Clermont? Tandis que les officiers de la Reichswehr... Bien. Notre destin, c'est de nous tuer les uns les autres, mais on aime trouver à qui parler. Tenez, mon vieux, pour une chose qui nous tient à cœur ici, les chars, le livre le plus intéressant, c'est un livre allemand, d'un général Guderian. On nous l'a commenté à l'école, eh bien, je vous en fiche mon billet...

Les hommes du poste saluent les deux jeunes officiers. Ils bavardaient avec un Belge. Il paraît que depuis deux jours, il y avait des motocyclistes sous pression de l'autre côté. Puis, tout à l'heure, ils ont reçu un ordre de repli...

Un bateau doucement passe la frontière... L'eau est la même des deux côtés.

⁂

Ce soir-là, au café, Manach, Cruvilhé font une partie avec deux cuirassiers. Un de Paris, un autre de je ne sais plus où près d'Orléans. A la table à côté, Blanchard, les journaux étalés, ceux du jour, un de la veille. Il compare. Il se tient un peu avachi. Il est fatigué.

On a commencé à faire copain avec les cuirs. Eux, tout ce qui les intéresse, c'est leurs chars. Ah çà, pour en parler! Fiers de leur métier, de leurs engins. Leurs officiers n'ont pas eu beaucoup de peine à les persuader qu'ils sont les rois du monde. Aussi, ça doit te faire un drôle d'effet quand tu t'avances avec ta bagnole, et il y a un arbre, là, tu ne te déranges pas, tu ne te presses pas, tu continues ton petit bonhomme de chemin, et l'arbre, il plie, il casse, tu passes sur la souche, hop, pas même, ça ne te fait ni chaud ni froid... Les rois du monde. Ah eux, ils sont gonflés! Les Boches, attends un peu. Paraît qu'ils nous sont très inférieurs comme blindage, on a vu ça en Pologne, les experts...

Un soldat du génie (il y a un détachement pour les ouvrages de la frontière... des gros ouvrages? non, c'est de l'abandonné d'avance!), un soldat du génie poussé par ses camarades, et peut-être qu'il a un verre dans le nez, s'est levé, et on fait chut! chut! Tu m'emmerdes, lui crie du billard un type qui fait une série, tout seul, pour le plaisir. Alors, celui-là! Va-z-y, Népomucène! Et Népomucène y va. Il chante :

C'est la femme aux bijoux,
Celle qui rend fou...
C'est une enjôleuse!

Il a une belle voix, mal placée, et il se renverse, la gorge gonflée, il ponctue les vers des deux mains, démonstratives, toujours le même geste...

« Allez, manille, manille et manillon... », dit Cruvilhé. Ratissés, les cuirs... La salle reprend la chanson en chœur. Il y a là des personnes, avec ceux du génie : la petite bleue, dis donc... ça vaudrait le dérangement. Manach s'est tourné vers Blanchard. Toujours dans ses journaux, celui-là!

« Tu as lu le discours à Reynaud? » demande Raoul.

Manach l'a lu. Pourquoi? Oh bien, pas pour la mort de Louis XVI! Non... mais tu as vu... Quoi? Les dates. Comment, les dates?

Alors, la tête rapprochée de celle de Manach, suivant du doigt sur le journal, il lui montre dans le discours du président du Conseil au Sénat. Tu vois... tu saisis... Non? Tu es bouché? Voyons... *Notre action, a dit M. Paul Reynaud, a commencé lundi dernier à cinq heures du matin. Elle avait pour but de mettre fin à une situation qui se prolongeait depuis sept mois...* Tu me suis? Lundi à cinq heures du matin. On est jeudi, c'est jeudi qu'on est? Tu vois, ce journal-là : c'est celui d'hier... mercredi... regarde : *Oslo, 9 avril. — La radio d'Oslo annonce à huit heures : des forces navales allemandes sont entrées cette nuit dans l'Oslofjord, malgré la résistance de la flotte et de l'artillerie norvégiennes...* et là, tiens : *Copenhague : mardi 9 avril. — Les troupes allemandes ont passé la frontière, à 5 heures (heure locale) ce matin...* Il faut que je te fasse un petit dessin? C'est clair pourtant! L'action, notre action, comme il dit, Reynaud, a commencé lundi huit avril à cinq heures... et c'est dans la nuit du huit au neuf que les Allemands ont attaqué la Norvège, à cinq heures du matin, envahi le Danemark... Un : qui a commencé? Deux : qu'est-ce qu'il dit encore, Reynaud? On pose des trucs et des machins devant la Norvège... résultat, deux pays envahis, la guerre tout le long de la Norvège et lui, Reynaud, il dit : *Un fait domine tout : sans le minerai suédois, l'Allemagne ne peut plus satisfaire que la moitié de ses besoins en fer du temps de paix...* et plus loin : *il s'agit pour*

les Alliés d'un bénéfice capital et d'un bénéfice durable... Autant dire, il se frotte les mains, Reynaud. C'était ce qu'il voulait... *mettre fin à une situation qui durait depuis sept mois*... D'ailleurs, il ne le nie pas : *cet acte de guerre dirigé par les Alliés contre l'Allemagne, le gouvernement en prend la responsabilité entière*... Alors, qui c'est, les provocateurs à la guerre ? »

Manach, ça le choque. Il prend les journaux, il compare, il cherche. Ah bien, tu oublies de dire, Reynaud il a dit : entre l'action des Alliés... et les deux INVASIONS auxquelles l'Allemagne vient de se livrer, il n'y a aucune commune mesure ! Blanchard rigole : « Tu coupes dans le texte... là, il y a : *vifs applaudissements*... Entendu, les Allemands ont *envahi*, et les Alliés ont provoqué l'invasion, ils l'ont souhaitée, pour mettre fin à une situation qui durait depuis sept mois... et le fait qui domine tout, c'est le *bénéficie durable* qu'on en tire, qu'il dit, Reynaud... Dans une bataille de voleurs, ce qui compte, dis donc, ça pourrait ne pas être l'honneur d'une bande aux dépens de l'autre, mais les pauvres gens qu'on vole... et en passant, qu'on tue...

— Les consommations, dit Manach, à la serveuse, c'est les perdants qui payent ! » Les deux cuirassiers se fouillent. Avec quinze sous par jour ! On n'est pas des Angliches ! L'un d'eux, qui a écouté avec attention se tourne vers Blanchard, et baisse la voix : « Tu dis... nous... c'est lundi qu'on a commencé ? cinq heures... du matin ou du soir ? »

XIV

On avait confronté Yves Duplessy avec les hommes du CSAR encore sous les verrous. Il semblait bien que ce fussent de simples utilités. Locuty était revenu sur ses premiers aveux. Et ce n'était tout de même pas probant qu'à des époques d'ailleurs différentes les deux ingénieurs se fussent trouvés dans la même usine. Bouvier et Fauran, au moment de l'affaire Rosselli, étaient des nouvelles recrues mal au courant des activités de la Cagoule. Comme Yves. Et comme Wisner et Le Bozec, tous les deux venant du même lycée, mais ça encore, qu'est-ce que ça prouvait? Ils croyaient reconnaître sur une photo de Fred le conducteur de l'auto grise... En tout cas, on avait découvert l'identité du tueur.

Là-dessus, la reprise de l'enquête sur l'affaire Lehrer avait remis en marche toute sorte de procédures, abandonnées sur des interventions venant de haut. Pour arriver à bien, il aurait fallu pouvoir pousser les choses sans qu'on les sût rue Saint-Dominique. Une interpellation à la Chambre sur le cas de cet officier qu'on avait fait arrêter, et qui, jusque-là, n'avait guère été interrogé que par ses supérieurs, avait ramené l'attention sur son cas; dans le moment où on le faisait examiner par un psychiatre, il ne semblait pas très utile que l'affaire prît de vastes développements. L'inspecteur de la Sûreté qui avait mis son nez là-dedans était déplacé. L'homme du Deuxième Bureau, dont le zèle intempestif semblait avoir été éveillé par quelqu'un de chez Daladier même, avoua, cuisiné, que le commandant Benedetti l'avait vivement engagé à poursuivre la piste Wisner. Il y avait justement en Afrique du Nord un besoin urgent de ses services. Au ministère, on pouvait se passer aussi de Benedetti, n'avait-il pas tout récemment demandé lui-même à partir pour les armées? On le mit à la disposition de l'armée Huntziger.

Naturellement, l'affaire Wisner était classée, en tant qu'affaire Wisner. Il demeurait qu'un des assassins des frères Rosselli, probablement le vrai tueur (et maintenant tous les témoignages des gens qu'on avait sous la main en prison concordaient sur ce point), avait laissé pour mort avenue Henri-Martin le neveu du grand industriel, son ancien camarade de classe, qu'il essayait de faire chanter. Sauf Locuty le dénonciateur, on remettait l'un après l'autre en liberté des hommes dont la participation consciente à des actes répréhensibles était moins évidente que les raisons de cette participation. C'étaient tous des gens qui avaient, à une époque où la politique française était tout autre, compris les premiers les dangers que le communisme faisait courir à la patrie, n'est-ce pas? Il y avait quelque illogisme à les maintenir dans des prisons où les hommes de Moscou maintenant s'entassaient... Naturellement, le

cas Duplessy était plus délicat, un insoumis... c'était aux autorités militaires à prendre livraison de celui-ci. Mais, de divers côtés, on faisait comprendre que maintenir les cagoulards en prison pouvait être considéré comme de la méfiance à l'égard de certaines personnalités... dans l'armée et jusque dans les conseils du gouvernement. Et puis si on poussait et qu'on trouve là-dedans des sujets neutres... La politique poursuivie à Rome et à Madrid pouvait en être affectée.

On pensa même, en considération des activités anticommunistes qu'il avait eues au temps du Front populaire, qu'on pourrait envisager une mesure de clémence envers cet officier qui s'était attaqué à Monzie. Le général commandant en chef les forces terrestres du Nord-Est prit la chose en main. Georges convoqua la mauvaise tête à son quartier général, près de La Ferté-sous-Jouarre. Mais il n'avait pas le pouvoir d'en trancher seul. Il ne put empêcher l'action judiciaire de se poursuivre. Simplement, l'emprisonnement discrétionnaire avait pris fin. Un juge d'instruction était commis par le conseil de guerre de Paris.

Cela se passait juste au moment où le général Audet venait de débarquer en Norvège, à Namsos. Les Anglais, à Narvik, à Trondjhem, avaient pris pied sur le sol norvégien. La situation était confuse. Bien que tous les jours nous eussions de magnifiques succès dans les journaux, l'opinion publique craignait que tout cela se terminât comme en Finlande. Et les gens plus avertis étaient assez mécontents. Constamment, de Suisse, de Suède, de Hollande, des bruits étaient répandus sur la proximité d'une offensive allemande, ici ou là. Dans les Balkans, on arrêtait d'anciens ministres prêts à ouvrir les frontières à Hitler. Depuis la formation du gouvernement Quisling à Oslo, qu'au fait les Allemands venaient de liquider, le fantôme des cinquièmes colonnes hantait tous les esprits. En France, ça se traduisait par une chasse aux communistes redoublée. Mais, quand dans une affaire on se heurtait soit à l'ambassade d'Italie, soit à celle d'Espagne, crainte d'autres frontières à défendre, ayant déjà sur le dos les divisions allemandes — on aimait autant ne pas approfondir. Pas d'incident, surtout pas d'incident!

En attendant, il avait fallu abandonner les projets belges. Pour la deuxième fois. Comme en janvier. Le roi avait refusé d'appeler les Alliés. Le dispositif mis en place à la frontière avait été, au bout de cinq ou six jours, disloqué. Cela avait constitué comme de grandes manœuvres, peut-être utiles. Sauf que beaucoup de monde avait été du coup mis au courant. Pourvu qu'il n'y eût pas de fuites! Les troupes désalertées avaient regagné leurs positions initiales : à la longue, les services de renseignements hitlériens auraient eu trop beau jeu pour déceler les dispositions prises, qui pourraient servir une autre fois, soit que le roi des Belges consentît à nous appeler, soit qu'une attaque hitlérienne violât la première la neutralité de nos voisins.

Fred Wisner, en congé, avait répondu à l'invitation de Georgette Leurtillois. Chez elle, il finirait de se remettre, rien ne valait le calme d'Antibes... A son grand étonnement, Cécile qui aimait tant les Leurtillois, qui sautait sur toutes les occasions d'aller là-bas, ne fit pas mine d'accompagner son mari. Entre eux, les rapports étaient tendus. Mais, de consentement commun, on n'abordait pas les sujets brûlants. Il semblait que Cécile ne songeât pas à demander d'explications sur ce qui s'était réellement passé le trente et un mars. Elle acceptait la version officielle de Fred, sorti de son amnésie après une conversation avec son oncle. Le caractère incomplet de cette version, les trous qu'elle comportait, ne semblaient pas affecter Mme Fred Wisner. Une ou deux fois, devant des propos de son mari, elle avait eu un geste d'impatience. Comme si elle avait voulu dire : me croit-on dupe? Fred n'insistait pas. Il avait de graves migraines. La campagne, le repos... Après, on verrait.

A vrai dire, il craignait que cet apaisement de l'affaire fût de courte durée. Les retours de la politique, des événements imprévisibles pouvaient créer le climat où se rouvrirait le dossier. Puis, il savait, lui, ce qu'il savait. Puisque Cécile acceptait de ne pas être informée, il n'allait pas prendre les devants peut-être ? Gagner du temps. Qui sait ? Quelque catastrophe pouvait toujours survenir qui rendrait sans intérêt une affaire particulière comme la sienne... C'était l'avis de son oncle. Et, dans ces temps-là, avec l'incertitude des opérations norvégiennes, le calme revenu sur le front nord comme si la drôle de guerre dût à tout jamais durer, nombreux étaient ceux qui s'attendaient à une catastrophe ou une autre, et comptaient sur l'Apocalypse pour arranger leurs affaires.

⁂

Cécile allait-elle retourner à Conches auprès de Joseph ? Elle y avait songé un instant. Mais Paris, toute l'histoire de Fred, avaient mis entre elle et l'aveugle un fossé, qu'il pourrait sentir. Leur intimité était comme une histoire d'un autre temps, comment pourrait-elle la reprendre avec la tête peuplée d'ombres, d'imaginations troubles ? Mme Wisner se rappelait comment, il y avait trois ans environ, sans qu'elle pût se l'expliquer, elle avait pris en horreur ce mari qu'elle croyait aimer, le monde qu'il amenait à la maison. Alors, parfois, elle s'accusait de céder à des fantasmagories. Pas un fait ne venait soutenir ses répugnances, la violence de ses sentiments. C'était un simple mouvement de dégoût qui s'était emparé d'elle devant cet homme trop beau, trop fort, trop riche, et dont rien ne trahissait jamais le cœur. Quant à ses amis, à leurs conversations, personne ne l'eût comprise, si elle avait exprimé ce qu'elle pensait. Disait-on du mal de ceux qu'elle aimait ? Choquait-on les idées auxquelles elle tenait ? Manquait-on de délicatesse dans les rapports avec elle ? Non. Simplement tous ces gens, et Fred tout le premier, avaient une propension à tout expliquer par la bassesse. Par la bassesse des autres, et qui sait s'ils n'avaient pas raison ? En tout cas, Cécile ne voyait rien au-delà de cela... Du moins, ce qu'elle voyait, elle n'en cherchait pas l'interprétation.

Brusquement, des souvenirs anciens se groupaient. Des phrases remontaient dans sa mémoire. Elle comprenait qu'elle avait côtoyé des abîmes. Peut-être que jamais elle n'aurait eu les sens assez aigus pour le comprendre, s'il n'y avait pas eu, en marge de sa vie, des êtres simples, directs, sans doubles fonds, sans équivoques. Jean de Moncey, Joseph Gigoix.

Pendant ces heures où, froide, indifférente en apparence, elle avait veillé Fred, puis avait suivi les étapes d'un réveil, les mensonges de ce réveil, la comédie de l'amnésie, la fuite des regards... pendant ces heures à la clinique, ou, ensuite, rentrée chez elle, la solitude de l'avenue Henri-Martin... Cécile avait roulé bien des pensées dans sa tête. Elle avait passé à tous les cribles les données objectives de la situation. Qu'il y eut une part de la vie de Fred qui lui échappait, elle le savait depuis longtemps. Il lui suffisait jusque-là pleinement de se l'expliquer par les aventures féminines de son mari. Elles ne l'intéressaient pas.

Maintenant, il lui apparaissait que ces aventures mêmes étaient le camouflage d'autres choses qu'elle ignorait, qui s'y mêlaient peut-être, mais semblaient plonger plus profond dans une fange devinée. Cette pègre véritable qui passait à l'arrière-plan de l'aventure récente, pègre à laquelle Fred semblait par toute sa vie lié, cette agitation inavouée, peut-être inavouable... Ce qui n'était qu'un dégoût instinctif devenait soudain la répugnance justifiée devant l'ordure. On l'avait interrogée, elle aussi, les inspecteurs croyaient

l'avoir fait avec beaucoup de tact, de précautions. Mais tout de même certaines questions posées... Elle avait ainsi appris, en passant, que son mari, cet homme si bien tenu, ce garçon sportif, avec le regard clair, la poignée de main énergique... eh bien, pour des raisons qui échappaient à Cécile, il avait *donné*... quel étrange verbe ! *donné*... à la police un de ses amis d'enfance, pour une affaire obscure dans laquelle, lui aussi, Fred avait trempé... Et cet ami, qui avait sur lui une curieuse prise, puisqu'il venait chez lui s'habiller, dormir, semblait pourtant, tout criminel qu'il fût, avoir le beau rôle. Fred nourrissait avec la police des rapports qui ne tenaient pas seulement à ce qu'il essayait de se faire préserver d'un chantage... mais aussi, hors de sa vie privée, à l'usine... il n'était pas étranger à des conspirations, où l'on devinait aussi la police... l'organisation de grèves artificielles (cela, c'était l'homme du Deuxième Bureau qui l'avait dit devant elle, parce qu'il espérait que sur ce sujet au moins, qui ne lui paraissait pas coupable, le mari pouvait avoir eu plus d'abandon, parlant avec sa femme... et cela touchait à des histoires de 1937, les incidents de Clichy). Toutes les histoires de Fred, quand Cécile mettait ensemble les faits qui lui étaient jetés, et ceux qu'elle pouvait connaître, dégageaient une même odeur, dont la jeune femme, sans l'identifier, s'était trouvée plusieurs fois offusquée. Maintenant, comment continuer à ignorer ce que c'était, cette odeur-là.

Qu'est-ce qui avait jeté Fred dans de telles intrigues ? Quel fichu besoin de s'en mêler ? Évidemment, il n'avait pour l'instant que l'argent gagné chez son oncle, mais enfin c'était assez confortable, et puis sa dot à elle... Avec, dans l'avenir, très assurément, l'énorme héritage Wisner. Ce n'était donc pas pour l'argent. Pour les femmes non plus. Il était libre de ses mouvements, et assez beau garçon pour que... Il n'avait pas de vices. Il n'était même pas joueur. Et peut-être, comme on le disait, que la plupart de ses amis à lui, par exemple cet ingénieur qui avait épouvanté Cécile de ses propos, parfois, Deloncle, une espèce de Lucifer noir, ricaneur, fulminant... pour eux, pour un homme comme celui-là, c'était peut-être la persuasion où ils étaient que le pays courait à sa perte, une idée qu'ils se faisaient du monde tel qu'ils l'auraient voulu, et tout à leurs yeux était permis contre ceux qu'ils appelaient les salopards, qu'ils considéraient comme la vermine, comme la maladie même de la France. Mais Fred, voyons donc ! Cela, Cécile le connaissait assez, cet être sec. La France ! le cadet de ses soucis. Bien sûr, elle apparaissait au détour de ses phrases, quand cela faisait bien, la France. Rien d'autre. C'était pour lui un de ses éléments de la morale puérile et honnête qu'on fait intervenir quand il s'agit d'expliquer au mieux ses actes.

Dans les tout premiers temps de leur mariage, il avait bien essayé d'expliquer à Cécile certaines choses. Elle n'y prêtait pas attention alors, la politique l'ennuyait. Cécile croyait que se détourner de ce qu'on trouve horrible, la guerre, la misère, la politique... c'était vraiment le combattre. A force de donner de l'importance au malheur, on fait de la propagande pour lui. Maintenant, des conversations de Fred lui revenaient. Fred, en ce temps-là, disait que si on laissait faire les socialistes... c'était contre son beau-père, M. d'Aigrefeuille ayant soutenu les accords Matignon... si on laissait faire les socialistes, alors de mal en pis, la France ne serait plus la France, et que mieux valait la voir périr que disparaître ce qui rendait la vie tolérable ; d'ailleurs le patriotisme était une idée sortie de la Révolution... Il n'y avait pas de patrie là où il y avait le désordre. Ensuite, il était devenu beaucoup plus modéré dans ses propos. Il commençait à croire qu'on pouvait sauver la France, l'arracher aux griffes des internationalistes. Cela avait coïncidé avec les succès de Franco.

Comment Cécile aurait-elle accédé à ce qui était le fond de toute l'affaire? Elle n'était pas femme à comprendre la peur, ni surtout cette espèce de peur-là. D'abord, tout dans le physique de Fred démentait ce sentiment qui l'habitait. Qui aurait imaginé qu'il ne fût pas homme de courage? Casse-cou sur les champs de courses, bâti comme un lutteur. Les visages, on croit qu'ils reflètent nécessairement les pensées. Rien n'est plus faux. Personne ne savait ce qui hantait les rêves du jeune Wisner, les mauvaises sueurs du réveil. Bien sûr qu'il ne s'était pas lié à ces hommes de violence parce qu'il attendait de leurs actes et de sa complicité des avantages, la grande vie... Cela, c'est bon pour de petits bonshommes qui ont un certain divorce entre leurs désirs et leurs possibilités sociales. Il ne voulait pas être quelque chose dans le gouvernement, ni s'ouvrir les portes d'un club. Non. Il était de cette génération qui a senti sous elle le sol trembler. Qu'on a élevée dans la crainte des troubles sociaux à cause de ce qui s'est passé ailleurs : et il ne s'agit pas de se laisser surprendre comme les Russes il y a vingt ans... Il sentait monter la vague de fond. Avec les années, la menace allait se précisant. Dès le lycée, avec ses camarades, pour la plupart fils d'industriels, de banquiers, d'officiers, cela avait été un sujet courant de débats dans les grandes promenades qu'ils allaient faire ensemble le dimanche. Il s'était constitué, parmi eux, un petit noyau décidé à traiter la vie comme une aventure, à jouer dans les affaires du pays une espèce de rôle de d'Artagnan (d'abord cela se présentait comme ça). Aux usines, dans cette cité sonore, avec ses rues d'ateliers, ses machines, le feu des forges, ce royaume où l'oncle était le maître absolu, en même temps le jeune homme avait éprouvé la griserie du pouvoir, vu sous ses yeux le visage véritable de l'ordre, et éprouvé la faiblesse de cet ordre, senti vaciller cet ordre précaire, pris la haine de ceux qui le minaient... Ah, bon Dieu, il s'agissait bien d'aller chahuter les politiciens dans des réunions publiques, comme, alors qu'ils étaient en philosophie, Fred et ses camarades trouvaient exaltant de le faire! Non : il y avait cette espèce de ligue ouvrière, les syndicats, les socialistes, les communistes. Cela, c'était le danger, l'organisation, qu'on a beau décapiter, qui se reforme toujours. Voilà le danger. Si nous ne savons pas frapper, ils nous grignoteront, et un beau jour, un coup d'épaule... comme en Russie. Chez Wisner, on employait beaucoup d'émigrés russes. Fred aimait parler longuement avec eux. Ce qu'ils racontaient! La nuit, cela le prenait aux tripes : est-ce possible que nous aussi... un jour? Plus la peur grandissait, plus les événements semblaient la justifier. Trente-six avait été une année abominable. Alors, l'année suivante, comment Fred n'aurait-il pas aidé de cent façons ceux de ses anciens condisciples d'école, ses amis nouveaux qui avaient donné forme à la conspiration verbale des années précédentes, qui trouvaient d'ailleurs, dans les exemples italien et allemand la justification du succès? Une doctrine de l'action, le recours à la terreur, le mépris du légalisme, du parlementarisme, de l'électoralisme, tout cela, avec son aspect violent, rassurait ces hommes qui avaient peur du développement inexorable de l'histoire. Les angoisses du cauchemar s'apaisaient précisément devant les résolutions extrêmes de la journée. Fred était l'image très exacte de ce qui se passait dans la plupart d'entre eux, de cette dualité de la frousse ignoble et de l'audace jusqu'au crime cohabitant dans un même ventre, de cette contradiction entre la force apparente et le sentiment apocalyptique intérieur, ce désespoir collectif qui commençait à s'emparer d'une catégorie sociale d'individus, et qui n'a fait depuis que croître et embellir. Quand, à la fin de l'année, dans une affaire de police, il s'était senti coincé entre les besoins de sa sauvegarde immédiate, et la fidélité envers ceux qui défendaient ses intérêts lointains, en donnant ces derniers, au fond, il avait agi comme le font périodiquement les gouvernements de la bourgeoisie avec leurs hommes de main. La peur commande.

C'était cela aussi, que, de façon fort confuse, Cécile avait commencé à percevoir. Ainsi était né en elle un mépris pour son mari, auquel les événements récents donnaient une justification précise. Seulement, la Cécile de 1940 n'était plus celle de 1937. Tout s'ordonnait pour cela, parce qu'elle avait acquis des notions nouvelles, que des domaines nouveaux s'étaient ouverts à sa réflexion. Le monstrueux de certains propos n'avait plus à ses yeux la gratuité d'autrefois. Tout cela n'était plus explicable par la simple sécheresse de cœur, le manque d'humanité. Cécile ne s'opposait plus à des *idées*. Elle s'était mise à comprendre, lentement sans doute, le lien existant entre ces gens qui l'entouraient et les convulsions du monde, les faits, la guerre. Naguère encore, elle avait à l'égard de Fred, de ses amis, ces sentiments qu'on a pour des gens bruyants, qui jettent de la cendre sur les tapis, qui manquent de discrétion. Elle les trouvait *odieux*, mais comme on dit : comment pouvez-vous voir cette femme affreuse ou ce type épouvantable ? avec toute l'exagération de l'adjectif. Aujourd'hui, ce n'était plus seulement manière de parler. Tout se passait dans un monde où le sang coule, où le désespoir se lit au visage des blessés, où elle-même, Cécile, était forcée de renoncer jusqu'à ses rêves, comme traquée entre la vie dont elle ne savait comment s'échapper, et celle qu'elle ne pouvait imaginer avec Jean... dont Jean ne voulait pas d'ailleurs, ah ! ils étaient emportés chacun de leur côté... La guerre. On voit ça dans les livres. Une série d'images. Mais la vraie, c'est comme un arrêt de toute existence, ils l'appellent *drôle*, celle-ci, c'est une paralysie, et en guérira-t-on jamais ? Et puis elle se double de cette terrible bataille intérieure, dont le mystère de Fred Wisner n'est qu'un reflet particulier, mais de laquelle Joseph Gigoix, avec sa voix égale, parlait pour elle dans sa nuit. Cette sauvagerie de tous les Fred maintenant régnante, et les Gigoix qui payaient, les uns comme Joseph lui-même, les autres dans les prisons, pour que Fred ait raison, et que rien ne change dans ce monde où il va hériter des usines de l'oncle, de l'immense forteresse aux limites de Paris avec ses trente mille ouvriers.

Un grand vent de révolte montait en Cécile. Non, elle n'allait pas accepter la vie comme elle était, comme les siens ne s'étonnaient pas qu'elle fût, comme Fred entendait qu'elle demeurât ! Toutes les fois cependant qu'elle se redressait, qu'elle refusait de se laisser abattre, ce qui renaissait en elle, c'était l'image de Jean, le sourire de Jean, cette folie de leur amour. Avait-elle eu raison de le chasser comme elle l'avait fait ? Elle savait bien que non. Qu'étaient d'ailleurs ces petites histoires de jeune homme, qu'elle avait d'abord considérées comme d'abominables trahisons, des mensonges qui lui défiguraient Jean de Moncey, au prix de ce qu'elle avait aperçu dans les profondeurs d'un Fred ? Elle regrettait amèrement son enfantillage. Il était vrai que Jean ne lui écrivait pas. Il aurait pu, il aurait dû lui écrire. Peut-être simplement n'osait-il pas...

C'était une idée toute nouvelle. Pendant deux mois, elle ne lui était pas venue. Jean n'osait pas... C'était bien clair, une fois pensé... Il n'osait pas. Elle se sentit envahir d'une grande tendresse, et de mille craintes presque maternelles. Où était-il, son petit Jean ? Elle le savait qu'il avait quitté Paris, Nickie lui avait dit que Moncey était au front... tout juste pour embêter sa sœur, le charmant garçon ! Est-ce qu'à chaque minute il ne pouvait pas arriver à Jean ce qui était arrivé à Joseph Gigoix ? Ses yeux, ses bras... d'y penser la rendait folle. Il devint insupportable d'être sans nouvelles. Mais comment faire ? Si on l'avait envoyé en Norvège ? Cécile dévorait les journaux. Dire que, si on le tuait, ça ne vaudrait pas même une ligne de ces sales papiers qui vous graissent les doigts. Pourtant, qu'y a-t-il de plus précieux au monde que la vie du petit Jean ? Rien, c'est sûr. Pour chaque femme, chaque mère, chaque fille

qui a son Jean menacé, qu'y a-t-il de plus précieux que son Jean? Cécile n'a pas honte d'elle-même, elle sait que ce qui l'emporte, c'est ce même souffle de la vie qui est dans chaque être humain; et qu'être humain, d'abord, c'est trembler pour quelqu'un plus que pour les autres, c'est vouloir d'abord sauver, voir, revoir son Jean... Et si un jour, lui aussi, il allait lui dire : tant qu'on est vivant... tant qu'il y a encore la tête... et le cœur? Mon Dieu! est-ce que Joseph a raison? Mais elle, alors, elle préférerait être morte. Et tout d'un coup, elle vient de comprendre Mimi, la faible, la malheureuse Mimi qui a fui son Joseph parce que simplement elle ne pouvait plus le voir comme ça...

C'est par les lettres de Georgette qu'elle sait que Fred va bien. Qu'il mange comme quatre. Qu'il brûle déjà au soleil. Que la petite Marie-Victoire a simplement une adoration pour lui. Qu'il a été avec les pêcheurs, en barque, l'autre nuit... qu'il n'a plus du tout de migraines. Et qu'enfin tout le monde envie Cécile d'avoir un si beau garçon pour mari...

Jean n'écrit pas.

En rangeant chez elle, Cécile a retrouvé le petit agenda 1939 de son carnet en lézard. Avec d'autres choses. En le feuilletant, un numéro de téléphone. Dans les pages de juillet.

Comme ça peut faire rêver, cette chose bête, un numéro de téléphone! Cécile se souvient. Ces longues conversations. Ces paroles délirantes. Cette liberté que donnaient l'absence physique et l'enivrement des mots. Il habitait alors cette chambre là-bas, où il avait mis une photo d'elle sur la cheminée. Cette chambre qu'elle n'avait jamais vue. Même quand elle avait rendu visite à Mme Gaillard. Dans le salon où la sœur de Jean l'avait reçue, Cécile avait regardé une grande porte, pensant : ça doit être là derrière, *sa* chambre... Un numéro de téléphone... Maintenant si on faisait ces trois lettres et ces quatre chiffres du doigt sur la roulette noire et blanche, Jean ne répondrait plus au bout du fil... et peut-être jamais...

Et puis, tout d'un coup, cela tient du vertige. Cécile s'est levée. Elle s'éloigne de l'appareil, parce que cette tentation qui la prend, de faire ces trois lettres et ces quatre chiffres, c'est vraiment trop bête... Jean ne répondra pas, ne peut pas répondre. L'appareil est là, bien noir, sur le petit meuble, il n'y a pourtant qu'à tendre la main...

Qui répondrait? Yvonne Gaillard? Comment Cécile pourrait-elle encore lui parler après cette visite qu'elle n'aurait pas dû faire, et le sentiment d'humiliation qu'elle en a rapporté? Inutile. Stupide. Elle n'y tient plus, et elle fait les trois lettres, les quatre chiffres. Au moins savoir que Jean est en vie... La sonnette au loin. Il n'y aura personne. A cette heure-ci, Mme Gaillard est dans sa boutique. Le mot boutique sonne aussi, avec un certain mépris, dans la tête de Cécile. Il faut laisser le temps de venir à l'appareil... On décroche. Une voix d'homme. Allô? Cécile hésite, un homme... « Je voudrais parler à Mme Gaillard... — De la part de qui? » Un drôle d'instinct, peut-être aussi l'envie de se faire pardonner quelque chose, elle dit avec une sorte de tendresse repentante, elle dit : « De la part de Cécile... » tout court. Au bout du fil, il y a une petite rumeur, vite coupée, puis l'homme : « Voilà Mme Gaillard... » Cécile n'a pas le temps de dire sa phrase préparée, des excuses pour téléphoner, mais comment va Jean... les mots sont prévenus par la voix, rapide : « Raccrochez... J'ai la police ici... »

Le bruit s'arrête. Allô, allô... on a raccroché là-bas. La police? Chez les Gaillard? Pourquoi... Ah, bien sûr. On ne peut plus faire deux pas sans se heurter à la police. Cécile, interdite, regarde l'appareil, maintenant comme mort... Que va-t-elle faire? Est-ce que ça la concerne? La police... Mon Dieu, mais c'est la sœur de Jean. Tout se brouille. Le corps est plus vif que la tête.

Cécile se trouve devant la glace à mettre son chapeau. Aller là-bas, ça n'a pas de raison... Yvonne, en disant *raccrochez*, elle la dissuadait de se mêler de ce qu'il lui arrivait, ou non ? Yvonne est communiste, cela ne fait pas un pli. Ou pourquoi aurait-elle la police chez elle ? Cécile pense à la police ici, dans cette pièce, où Fred, à terre, dans son sang... quel rapport ! Les Gaillard, ce sont sûrement des gens propres.

La voiture n'est pas en bas, mais le garage n'est pas loin. Il fait beau. Brusquement, ça pince au cœur : Yvonne... la sœur de Jean... mais, avec cette loi nouvelle, la peine de mort...

XV

Le GRCA du capitaine de Bréa était revenu à sa base. L'état d'alerte de la 1re et de la 7e armée avait pris fin. Le groupe de reconnaissance avait stationné huit jours sur la Lys, à une portée de fusil de la frontière, au contact des Anglais. Là, à Nieppe, en face d'Armentières, les fantassins cantonnés auprès desquels on avait été mis en subsistance, un bataillon, se trouvaient sous le commandement d'un capitaine de réserve que Bréa avait reconnu avec plaisir. Aurélien ! Dites donc, mon cher, nous voilà aux premières loges pour le grand coup de bousin. Vous avez bonne impression, vous ? Quel état d'esprit, vos troupes ? Ça, le capitaine Leurtillois devait le reconnaître : excellent. Un recrutement jeune. De l'allant. Peut-être certaines réticences dans les cadres moyens... Huit jours ensemble. Aurélien ne partageait pas les regrets de Bréa qui aurait aimé être en Norvège comme il avait espéré d'abord qu'on y enverrait une partie de la 7e armée, ou la 7e armée tout entière. Il n'en était rien. Naturellement, Bréa était de carrière. Et puis Leurtillois avait des enfants, pas lui... Bréa ne cessait de dire que c'était fichu si on laissait le soin de l'affaire de Norvège aux Anglais. Il trouvait d'ailleurs des oreilles complaisantes. Aurélien venait de renvoyer sa famille, sans doute dans la crainte qu'il y eût du vilain par ici. Mais aussi sa femme était à Lille officiellement... quand elle ne faisait pas un saut jusqu'à Nieppe : et pour aller la voir, lui pourtant avec son usine, l'usine Debresse-Leurtillois, toiles, treillis, calicots, il avait des prétextes... les chinoiseries que lui faisaient les Anglais, simplement histoire de traverser la Lys, ça devenait horripilant.

Donc, les cavaliers étaient remontés vers la mer. Ils s'entraînaient dans les dunes entre Rosendaël et Leffrinckouke. C'est là que Guillaume Vallier reçut la lettre. Il avait beau compter sur ses doigts, et s'être dit cent fois, ce sera fin avril, il n'était jamais sûr de ne pas se tromper. Enfin, ça y était ! Micheline, que sa mère avait été voir, sans précisément dire que tout fût au mieux avec ses parents, avait tout de même accepté de retourner chez les Robichon pour l'accouchement. Guillaume aurait préféré qu'elle allât à l'hôpital, comme tout le monde, hein ? Mais d'un autre côté, malgré les idées politiques du beau-papa, Micheline était si jeune... et puis la maman Robichon n'est pas méchante. Elle lui fera des tisanes. Je la vois d'ici... D'ailleurs, Micheline s'était laissé embobiner. Elle n'écrivait pas à Guillaume que son responsable lui avait recommandé de quitter le XIVe, où ça sentait mauvais, des arrestations nouvelles.

Une veine : on venait de rétablir les permissions. Les copains du groupe n'avaient pas permis à Vallier de filer sans offrir à boire. Comme toujours, il avait tapé dans l'œil à la fermière à côté... chez qui on allait chercher les œufs. Alors, chez ces braves gens, à sept ou huit, ça avait tourné à la nouba. A la santé du fils à Guillaume... Comment tu l'appelleras? Lui, il faisait celui qui s'intéresse bien plus à son bourrin qu'à son mioche : qui sait qui va le soigner, pendant que je ne serai pas là, le canasson?

Il courait tout de même à Paris avec une espèce de joie immense et débordante, l'envie de faire des culbutes, son fils, son fils... oh, ces jours-ci, toutes les nouvelles qu'il avait eues avaient failli lui donner le cafard... des camarades dont on apprenait... le décret Sérol... et puis soudain ce grand coup de soleil! Micheline, ma petiote, ma mignonnette. Il riait tout seul. Devenait-il égoïste? Oubliait-il tout le reste? Non. Seulement la grande leçon de la vie lui entrait maintenant directement dans le cœur, la vie continue, qui s'étend malgré eux, malgré les salauds... Ce n'est pas pour rien qu'on se bat. Le seul regret de Guillaume, avec cette existence qui ne lui déplaisait pas, les chevaux, le grand air... les gens du Nord, si sympathiques... ces chansons qu'ils chantent... le seul regret de Guillaume, c'était pourtant d'être retiré du jeu, de ne pas boulonner avec les copains, rouler la police, ce travail mystérieux qu'il avait peine à s'imaginer, sur quoi circulaient des choses chuchotées, rapportées par les permissionnaires... Guillaume n'avait pas répondu quand on lui avait demandé comment il l'appellerait, son fils. Micheline voulait que le petit portât son nom à lui, un Guillaume miniature, elle disait. Mais lui, il avait son idée. Son idée. Le petit. Il en riait tout seul. Il n'y a pas de question. On l'appellera Maurice.

Dans le train, il y en avait, des permissionnaires! Allons, on voyait bien qu'elle n'était pas finie, leur guerre à la noix. On est bête, on se laisse prendre à ces manœuvres, à chaque fois. « C'est seulement pour nous occuper, dit un petit artilleur qui est dans le compartiment de Vallier. Autrement, il y aurait des risques qu'on se mette à penser... » Mon Guillaume, il l'a regardé, l'artilleur, et il s'est dit : toi, mon bonhomme! Et comme il y avait propension, il a éclaté de rire. L'autre était un peu gêné. Peut-être, il avait parlé trop franchement. Alors, Vallier, il s'est penché sur lui, et il lui a dit : « Tu sais, mon môme... eh bien, c'est Maurice, que je vais l'appeler... »

Les autres, le compartiment était plein, les regardaient se taper les cuisses. Eh bien, ces copains-là, on peut pas dire que ce soient des bonnets de nuit!

Le train venait de s'arrêter. L'artilleur se leva, et mit le nez à la portière. Il se retourne brusquement et dit à son nouveau copain : « Alors, tu parles d'une coïncidence! Regarde où on est... » On était à Lens. « C'est la région... », dit Guillaume d'un air grave. C'était trop! Ils se mirent à rigoler, que les autres cette fois les prirent pour des mabouls.

Chez les Robichon, encombré comme c'est, et avec Micheline encore au lit, l'arrivée de Guillaume, trop grand de toutes les façons pour ces pièces, ça prenait le caractère d'un cyclone. Il fichait tout par terre, il ne pouvait pas se retourner sans attraper quelque chose. Oh, écoute, Gui... tiens-toi un peu tranquille, moi, ça m'est égal, mais pense à maman! Mme Robichon, elle était si occupée à faire kikiki au moucheron, qu'à peine si elle se rendait compte du désastre. Bou! qu'il est laid, M. Vallier fils! avait dit Guillaume. Tant pis pour toi, il te ressemble! Il me ressemble? Je ne suis pas rouge et plissé. Et à qui c'est, ce nez-là? Guillaume, ne fatiguez pas Micheline. Il ne me fatigue pas, maman, il m'amuse... Mais tu tâcheras, Gui, d'être bien gentil avec papa... ça ne sert à rien de se disputer... on n'en pense ni plus ni moins. Promis? Promis. C'est inouï, ça remue, ça vit. Raconte alors, le lardon, il t'a fait bien, bien mal... la canaille! Non, non, non, je ne veux pas qu'on l'appelle Guillaume.

Maurice, tu comprends... Moi, j'aime mieux Guillaume, dit Mme Robichon, pourquoi ne voulez-vous pas qu'il s'appelle comme vous? Vallier rit un peu, gêné. Maurice, elle dit, il n'y a pas de Maurice dans la famille... Alors Guillaume : « C'est le nom de mon grand-père... voilà ! » Micheline le menace du doigt. Il voit bien qu'elle pense : toi, tu mens trop facilement pour être honnête ! Alors, il se jette sur elle et il l'embrasse comme un fou. Hé là ! Hé là ! Grand maladroit, tu as renversé le tilleul ! Tiens, on sonne, va ouvrir. Papa a sa clef pourtant.

Ce n'est pas M. Robichon. Une voix de femme dans l'entrée. Qui c'est? Ils parlent à mi-voix. Qui c'est, maman? Mme Robichon est en train de changer le petit, elle a une épingle à nourrice entre les dents, on entend se prolonger le chuchotement. Micheline, elle a des impatiences d'accouchée : « Qui c'est, Gui? » Il répond : « Tout de suite, mon petiot... », mais il a sa voix grave. Micheline en demeure interdite. Un petit temps, et la porte claque.

« Qui c'était? »

Guillaume peut bien prendre un air détaché, il y a du sérieux. Il dit : « Mme Gaillard... c'est son nom? à la dame du dessous... qui venait prendre de tes nouvelles... je lui ai dit d'entrer, mais elle n'avait pas le temps... » Pourquoi est-ce qu'il est menteur comme ça, ce Guillaume? Comme s'il ne savait pas le nom de Mme Yvonne ! Mais il fait un clin d'œil à Micheline, alors elle ne dit rien... Et lui, maintenant, vole la puce aux mains de grand-maman, et l'élève en l'air : « Maurice ! tu entends, Maurice, tu t'appelles? Tu te souviendras, hé? Maurice ! » Puis, il a été à la fenêtre, et il reste là, il regarde dans la rue, quelque chose... il n'entend plus quand on lui parle. Enfin, Guillaume, ce n'est pas un paquet cet enfant ! Remets-le dans le lit. Mon Dieu, s'il devient comme toi en grandissant, ça va être joli !

Tout d'un coup, Guillaume s'est retourné. Il a un visage tout changé. Il dit : « Je vais descendre faire une course... » Micheline voudrait le retenir. Elle voit bien qu'il se passe quelque chose. Elle ne peut rien demander à cause de la maman. Mme Gaillard? Était-ce vraiment Mme Gaillard...

« Comme tu voudras, Gui, dit-elle, ne sois pas trop longtemps... » Il a souri. Elle comprend ce sourire. Oh, mon Gui... Il met son calot, il sort. La porte. Mme Robichon, qui est toute à son petit-fils, n'a rien vu. « Où va-t-il, ton mari? » Elle questionne, et n'écoute pas ce qu'on lui répond. Elle s'habitue à l'idée que son petit-fils s'appelle Maurice. C'est pas un vilain nom. Et puis c'est bien, à ce Guillaume, de ne pas oublier son grand-père... Je n'aurais pas cru ça de lui. Si vraiment son grand-père s'appelait Maurice...

⁂

Dans la cage de l'escalier, avant de descendre, Guillaume s'est penché l'oreille tendue. Il monte des voix, un bruit confus. On ne peut pas voir, ça doit venir effectivement du second... Une porte qu'on ferme, un pas qui descend.

« Pauvre femme ! » murmure le cavalier Vallier. Alors, on va essayer ! Il a des idées absurdes : s'il se laissait glisser sur la rampe? Allons, fini ce genre-là. Il descend à son tour, sans se presser, normalement, anormalement normalement...

Il lui avait dit, à Mme Gaillard. Restez ici... C'est vrai qu'on ne peut pas savoir avec le beau-père. Mais tout de même, tout de même ! Elle a objecté qu'on la chercherait dans la maison, elle avait entendu la concierge dire : Mme Gaillard? elle vient juste de rentrer... et puis Yvonne ne pouvait pas à cause des enfants, elle voulait tenter... Seulement que Guillaume fît vite, vite... quelle chance de l'avoir trouvé ! Mme Gaillard était montée instinctivement,

sans réfléchir à ce qu'elle pourrait dire à Micheline, et qu'est-ce que Micheline, dans son état... quelle chance!

Au troisième, il s'arrêta. Non, personne sur le palier du second. Au second, avec cette obscurité de l'escalier, s'il avait mal vu... si quelqu'un montait? Il s'approcha pourtant de la porte. Derrière, on entendait aller et venir, des éclats de voix. Il descendit. Dans le couloir, des bonshommes, et les concierges sur le seuil de la loge. « Vos papiers? » Les flics lui barraient la route. Le concierge aussitôt leur expliqua : c'est le mari de la petite qui vient d'accoucher, un permissionnaire... Les papiers étaient en règle. On le laissa passer.

Dans la rue, il hésita. Si j'ai bien compris... Sont-ils venus déjà au magasin, ou non? y entrer... si c'est une souricière... peut-être qu'ils ne savent pas, qu'ils ont d'abord été à l'appartement, et peut-être qu'on peut encore sauver le matériel. Cette boutique où il venait sous des prétextes, il y a un an, rencontrer Micheline... Vaguement l'idée de Micheline. Quoi? Si on peut sauver le matériel.

Il est entré dans la boutique.

Bien entendu, les flics y étaient. Ils n'avaient pas encore eu le temps de fouiller. L'homme derrière le comptoir... assez pâle, un maigre, des joues creuses, l'air d'un ouvrier... avant, M. et Mme Gaillard, ils n'avaient pas de vendeur... était en train de répondre à l'inspecteur, il avait donné sa carte d'identité, sortait toute sorte de pièces de sa poche, une quittance de loyer... Trois hommes au fond, ouvrant les placards, un qui s'en allait dans l'arrière-boutique...

« Qu'est-ce que tu viens faire, toi? »

L'un des bonshommes avait retenu Gauillaume par le bras. Tes papiers... Encore! Mais, le plus naturellement du monde, le soldat s'expliquait. Ma femme vient d'accoucher, j'arrive en perm, je voulais acheter une timbale au bébé pour le baptême... ah? pour le baptême? Écoutez, j'habite la maison, on vient de me demander mes papiers pour en sortir, vous pouvez vérifier, mais qu'est-ce qu'il y a?

C'était vrai. Le motif était sur la permission, l'adresse. Ce qu'il y a ne te regarde pas, tu n'as qu'à circuler. Compris? Ou on te garde... A ce moment, de l'arrière-boutique, des exclamations. Chef! Chef! Venez voir! Qu'est-ce qu'il y a comme matériel!

Voilà. C'était foutu. Guillaume vit le désespoir dans les yeux du camarade. Pas pour lui-même. Mais le matériel. Ils échangèrent un regard. L'autre baissa les yeux. Peut-être avait-il compris... mais rien ne pouvait se tenter. Au-dehors, par la vitre, on voyait la voiture de la police. Rien. Alors, inutile de se faire prendre aussi... Guillaume le comprenait bien. Et puisqu'on le laissait sortir, il sortit. Mais comme à regret. Bon Dieu, ne pas avoir tapé dans le tas. Il se sentait battu. Ce camarade, ses yeux... Rien dans la vie n'avait jamais été si pénible à Guillaume... mais il y avait autre chose à faire.

Dire que là-dedans, tout était prêt à enlever, elle le lui avait dit, Mme Yvonne. Comment reconnaîtrait-il l'homme? Au coin de la rue Étienne-Marcel. C'est facile à dire. A cinq heures du soir, il y a du va-et-vient. Un type avec un diable, comme aux Halles. Venir enlever des paquets comme ça, en plein jour, à une bijouterie! Ils ne manquaient pas de culot. Ce n'est pas la question. Le prévenir. Au coin de la rue Étienne-Marcel, il devait attendre que Mme Yvonne vînt lui dire qu'il pouvait y aller. Qu'elle ait eu, sortant du magasin pour le faire, l'idée de passer à l'appartement peu importe la raison... sans ça, elle amenait le pauvre vieux avec son diable en plein dans la gueule à la police. Le prévenir.

Le diable est au bord du trottoir. L'homme n'est pas à côté. C'est sûrement ça, le diable. Ils sont trois ou quatre à flâner. Il n'y a qu'un moyen. Le soldat s'est penché, qu'est-ce que c'est? il me chipe mon diable! Hep là, soldat! « Je ne suis pas soldat, dit l'autre. On me dit : cavalier! » Il est saoul ce type, avec sa cicatrice sur la lèvre? Veux-tu lâcher ça? Mais l'autre lui souffle : « Allez, décampe... ça sent mauvais à la bijouterie... » Sacré nom. Les deux hommes se sont séparés. L'homme au diable s'en va vers le boulevard Sébastopol. Le soldat qu'est pas un soldat... eh bien, le soldat, il va s'envoyer un verre au comptoir à côté! Un des types qui flânaient le suit un instant de l'œil. Puis il pense à autre chose, il faut croire...

Un jeton, s'il vous plaît. Il n'y a pas de jetons, l'appareil ne marche pas. Vous avez tout de même l'annuaire? Mais puisque je vous dis que l'appareil ne marche pas. Donnez toujours l'annuaire. Non, la liste alphabétique... Là, merci. T, U, V, W... Wal, Wam, Wap... Watrin... Nom de Dieu, c'est sur la rive gauche. Michette va se faire des cheveux.

Il n'y avait personne chez M^e Watrin. La secrétaire est déjà partie, et l'avocat... il vient de se marier. Il est à la campagne. Alors, si vous êtes pressé! Non. La secrétaire est là régulièrement le matin. Et puis je peux vous donner l'adresse de M^e Le Tilleul...

« Comme tu as été long! » dit Micheline. Le beau-père est rentré. « C'est... je voulais acheter au petit, dit Guillaume, une timbale pour son baptême... et puis je n'ai pas trouvé... » Papa Robichon en tombe de saisissement : « Pour son baptême! Tu veux le faire ondoyer? Alors quoi, te voilà cagot, mon garçon, à cette heure? Ah dis donc, tu sais, la police est chez la dame Gaillard... la concierge, au passage... »

Micheline de bronche pas. Elle regarde son Gui. Le petit Maurice est à côté d'elle dans le lit. Vallier attend la réaction de la belle-maman. Mais Mme Robichon marmonne quelque chose pour elle-même, elle veut aller dans la pièce à côté...

« Tu m'entends ou non? » M. Robichon est vexé du peu d'intérêt qu'on a pour sa nouvelle. « La police chez les Gaillard... c'était fatal! » Mme Robichon hausse les épaules, elle a de l'eau sur le feu... Les généralités de Robichon se perdent dans le malaise qu'il ne sent pas.

Mme Robichon, qui revient avec de l'eau chaude, dit simplement : « Guillaume veut donner au petit le nom de son grand-père à lui... — Et comment il s'appelait le grand-père à Guillaume? » demande le bonhomme, pas content. Mme Robichon, qui pose son pot brûlant, secoue la tête, comme si son mari avait drôlement perdu la mémoire. « Eh bien, dit-elle, tu sais bien qu'il s'appelait Maurice! » Non, ça, M. Robichon ne le savait pas.

***

Quand la voiture se fut arrêtée, un peu avant la maison des Gaillard, Cécile, le frein serré, l'essence coupée, resta sur le siège à réfléchir. Elle entrevoyait par la vitre le car de police, avec deux hommes dedans. Un camion d'eaux minérales qui livrait au café voisin la dissimulait à leurs regards. Les autres devaient être à leur besogne dans l'immeuble. Le téléphone reposé, Mme Wisner, mécaniquement, avait fait tous les gestes qui l'avaient menée là. Elle ne s'était pas demandé ce qu'elle ferait, une fois sur place. Arrivée, elle mesurait sa sottise. Peut-être même, cela ne lui aurait pas été sensible, si récemment elle n'avait eu l'expérience personnelle de la police : elle serait entrée, montée à l'appartement... Mais ça n'avait pas deux sous de raison. Comment expliquer sa présence? Si on la reconnaissait, même rien qu'au prénom, donné tout à l'heure, sa venue était inexplicable. Puis, il faut bien se

l'avouer, Cécile avait une certaine appréhension : elle n'avait pas été élevée pour ça. En même temps, ça lui faisait honte : même si ça ne servait à rien, pour ne pas croire après qu'elle avait eu peur, il fallait y aller. Mais si ça ne servait pourtant à rien ? Ça ne servait effectivement à rien.

Elle vit des hommes sortir du magasin. La bijouterie-horlogerie des Gaillard. Ils portaient des paquets vers le car, des journaux probablement. Et une machine. On devait opérer à la fois en haut et en bas. Et puis il y eut un long moment sans rien. Le chauffeur du car faisait les cent pas, parlant avec un type en civil. Tout d'un coup, un groupe d'hommes sortit de la maison, une femme en cheveux au milieu d'eux. C'était Mme Gaillard. Cécile entrouvrit sa porte. Ils avaient poussé Yvonne dans le magasin. Tout de même, je suis là, je vais me faire remarquer par les gens du car. Qu'est-ce que je peux inventer ? Rien. Rien. C'est clair, ils vont la ramener dehors, l'emmener. Je serai bien avancée. Je n'ai pas vu, d'où je suis, ils la serraient de trop près, si on lui avait passé les menottes.

La porte de la bijouterie se rouvrait. Un inspecteur entraînait avec lui un homme maigre. Ils étaient enchaînés l'un à l'autre par les poignets. Ce fut surtout visible quand ils montèrent dans le car. A ce moment, le camion qui dissimulait la Wisner de Cécile se mit à manœuvrer pour partir. Heureusement, l'attention se portait sur deux hommes sortant du magasin avec un ballot de papier, puis un second. Finalement Yvonne parut. Elle aussi rivée à un des hommes par le poignet. Il sembla à Cécile qu'elle avait une sorte de sourire hautain sur les lèvres, et regardait la rue comme cherchant quelque chose des yeux. L'homme qui était lié à elle fit un pas en avant, et elle trébucha, entraînée à le suivre. Cécile n'avait pas fermé sa portière, elle la poussa, mit la jambe dehors.

A ce moment, Yvonne regardait de ce côté. Elle vit Cécile. Elle sourit, et fit non avec la tête... puis se détourna et dit quelque chose à son compagnon forcé. Il eut la mine de quelqu'un qui jure, s'adressa à l'un des autres, leur chef apparemment. L'autre fit un geste. Alors le premier pivota, emmenant la femme vers la porte de l'immeuble. Elle avait dû demander à remonter chercher quelque chose chez elle... Tous les policiers étaient déjà rembarqués.

Le cœur battait à Cécile. Yvonne l'avait vue. Mais elle avait fait non de la tête. Donc, elle l'avait reconnue. Que pensait-elle ? Dans ces brèves minutes, avant que la sœur de Jean ne redescende, Mme Wisner est traversée d'idées folles. Yvonne va se dégager, grimper à côté d'elle, la voiture démarrera. Comme est placé le car, la police perdra du temps... cette petite machine est plus malléable dans ce quartier, il y a des rues étroites. Déjà, Cécile imagine la course. Comme au cinéma. Où iront-elles ? Pas tout de suite avenue Henri-Martin...

La voilà. Yvonne a mis un chapeau, elle tient son sac à main contre elle. L'homme la force à avancer, c'est-à-dire qu'elle freine. Elle regarde dans la direction de Mme Wisner. Mon Dieu, elle voudrait probablement dire quelque chose, laisser un message... Instinctivement, Cécile a poussé la portière... Et voici, comme la femme entraînée arrive au bord du trottoir, qu'elle tourne la tête et crie, on croira que c'est vers la maison, mais Cécile sait que c'est pour elle, quelque chose qui pourrait être du désespoir : « Les enfants ! »

On l'a brutalement embarquée. Le car démarre.

Les enfants... C'est vrai. C'est bien le cri d'une mère qu'on arrache à ses petits. Mais cela n'en avait étrangement pas le ton. Les enfants ! Tout d'un coup, Cécile a compris. Yvonne a voulu lui dire... oui, naturellement. Elle descend de la voiture. Elle ferme la porte. Qui sait ? Il y a clairement un homme qui est resté au magasin, en embuscade... Mais dans l'appartement ? C'est

peut-être folie : Cécile entre dans la maison. Tout ce monde dans la loge est bien trop occupé à parler de ce qui vient de se passer, personne ne demande rien à cette dame. C'est au second ? Oui, au second. Elle a pensé : les enfants sont à l'école, elle va les attendre sur le palier, et quand ils reviendront... Voilà la porte. C'est celle de droite. Et puis comme elle la touchait, la porte a cédé, elle n'était pas fermée...

On ne réfléchit pas toujours à ce qu'on fait. Cécile est entrée. Ce n'est qu'après qu'elle aura ce sentiment de l'indiscrétion, de quelque chose qui touche au sacrilège. Elle est dans l'appartement dévasté, toutes les portes ouvertes, elle hésite entre les pièces : ils ont tout mis en l'air, ouvert le placard où étaient les draps jetés par terre, jeté des livres n'importe comment, jeté sur le plancher des tiroirs avec des instruments de toilette, des petits ciseaux, de quoi coudre, un rapide massacre. Ils ont eu l'occasion de se faire la main ces temps-ci...

Cécile traverse ce salon aux meubles blancs, dont le goût lui a paru si mesquin, ce soir où elle était venue ici, et à voir les chaises renversées, les tableaux de travers (on a dû regarder s'il n'y avait rien derrière), l'air de désastre de tout, elle a honte de cet esprit critique avec lequel elle avait regardé ce bonheur petit-bourgeois, maintenant que cet horrible vent y a passé... voilà la porte derrière laquelle elle imaginait la chambre. C'est la chambre. Avec ce même désordre des autres pièces, le lit... la table à coiffer d'Yvonne... Ici, Jean a vécu. Voilà le téléphone sur la table de chevet. De là, partaient ces paroles brûlantes... Mon Dieu, les pauvres gens ! Pour la première fois, Cécile pense au mari mobilisé. Quand va-t-il apprendre ? De loin, comme ça, sans rien pouvoir... Quel sentiment comme d'un crime à se promener chez les autres en leur absence. Tout y parle d'une vie cachée, patente...

Cécile est arrivée devant la cheminée de marbre noir. Il y a partout des photos de l'absent. C'est évidemment lui, M. Robert Gaillard. Sur l'une d'elles, il est debout à côté d'Yvonne assise. Une Yvonne toute jeune, plus jeune que n'est Cécile aujourd'hui... et puis, par terre, une autre photo que Mme Wisner ramasse...

Jean ! C'est Jean. Le Jean comme Yvonne aime le voir, le frère quelque part dans un jardin ou à la campagne, avec le visage si gai et un maillet de crocket à la main. Une photo qu'on a coupée pour ne garder que lui... vers le bord on devine quelqu'un d'autre, une femme, un bord de jupe, un arceau... Voilà donc pourquoi Cécile était venue ici, mystérieusement poussée par l'instinct, pour cette rencontre, pour cette image... Elle met la photo contre son cœur. Elle n'ose pas encore la porter à ses lèvres... Jean...

Elle regarde autour d'elle. Comme une voleuse. Elle va glisser la photo dans son sac. Elle hésite. Quelle honte ! Mais le sang lui monte à la tête. On n'est pas meilleur qu'on est. Cécile enfouit l'image entre son poudrier, son rouge, son carnet, avec les précipitations de quelqu'un qui s'attend à ce qu'on entre, vous surprenne... Et puis, presque aussitôt après, c'est une voix effrayée, claire, enfantine, et la course dans la porte arrêtée, voyant la dame :

« Qu'est-ce que c'est ? maman ! Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Une petite fille, et un tout petit garçon, épouvantés, regardent l'étrangère.

XVI

La guerre s'est à nouveau éloignée, estompée. Avec la Norvège, elle se réduit à une expédition coloniale, que les Français suivent mal, ces noms difficiles, qu'on ne trouve pas sur la carte. Les premiers envois de troupe paraissaient insuffisants : à vrai dire, les Anglais ne tenaient pas à ce que les Français arrivent tout de suite, et puis où prendre les unités ? On se rendait bien compte au grand quartier général, qu'on allait dégarnir le front nord-est, on trichait comme toujours en appelant divisions légères les brigades prélevées, ce qui permettait de faire du colonel qui les commandait un général, on essayait de n'envoyer que les chars de modèle ancien. Tout ça se passe avec des histoires : le gouvernement a un autre point de vue, Narvik demeure son souci principal. Gamelin démissionne de temps en temps, Reynaud ne demande qu'à accepter ces démissions, mais la présidence de la République, la rue Saint-Dominique, et plusieurs ministres, ne tiennent pas à ouvrir une crise de ce genre. Alors, il y a replâtrage. Les discussions entre le Grand Quartier de Vincennes et celui de La Ferté sur les tactiques éventuelles en cas d'appel par la Belgique continuent bon train. Georges et Gamelin, depuis janvier, ne sont pas d'accord sur ce sujet, mais cela prend entre eux maintenant le caractère d'un marchandage : si on renonçait à la mission secrète confiée en mars au général Giraud, on pourrait réduire la 7e armée à deux divisions... et si les trois divisions qu'on réserve pour les Alpes, puisque Mussolini ne nous attaquera plus... En général, on formait des unités qui devaient être prêtes fin septembre, dans cinq mois : quand notre armement se trouverait complété, en chars, en avions. Des questions diplomatiques se posaient : si la Hollande était attaquée, et pas la Belgique, entrerions-nous automatiquement en Belgique ? Mais ce n'étaient là que discussions de principes. On n'attachait aucune importance à des renseignements parvenus au Vatican suivant lesquels l'attaque hitlérienne était imminente à l'Ouest. On nous a déjà fait le coup plusieurs fois. Quand ce ne serait qu'en janvier, les Belges ! On continuait à parler d'une entreprise au Caucase, on s'inquiétait des Balkans : si la guerre s'étendait à la Yougoslavie, à moins que ce ne fût à la Grèce... ou à l'une et l'autre, pourquoi pas ! En Norvège, ça ne va pas trop bien. On avait bien parlé de la victoire anglaise de Narvik. Mais Narvik est aux mains des Allemands. Le général Béthouart débarque pour essayer de reprendre cette porte du fer. Et, dans le même moment, les Anglais parlent d'abandonner Trondjhem, Andalness, Namsos. On va donc attendre un peu avant d'envoyer de France la « division légère » suivante... Les soucis ne manquent pas. Le

général commandant en chef a autre chose à faire que de s'occuper du front français, c'est ce qu'il dit à qui veut l'entendre. D'ailleurs, pour mauvais que soient ses rapports avec le général Georges, le général Georges est tout de même là pour s'en occuper...

Tout ce que Paul Reynaud demande aux Anglais, c'est qu'ils laissent nos troupes s'emparer de Narvik. Mais Chamberlain a déjà donné l'ordre de rembarquement, l'occupation de Narvik s'est faite par indiscipline des militaires. Trois jours plus tard, à Andalness et Namsos, les troupes alliées avaient plié bagage. Les Allemands n'ont plus contre eux en Norvège que le petit corps expéditionnaire de Narvik. Les journaux ont à raconter tout cela un bon retard de quatre ou cinq jours : ce qui fait que le public n'y comprend rien, et se réjouit toujours quand ça ne va déjà plus. Il apprendra le 3 mai les réembarquements alliés avant même qu'on lui ait annoncé la prise de Narvik en termes clairs.

De tout cela, que savent, à Ormeville, Thomas et Edwige? Un peu moins encore que le reste des Français. Ils sont là depuis deux semaines; et quelques pluies ne leur font que mieux s'enivrer du beau temps. Oui, il a fallu la hache pour entrer dans la maison, dont la vigne vierge et les rosiers grimpants en ces quelques années ont fait entièrement disparaître fenêtres et portes. La maison de Watrin n'avait plus connu le soleil jusqu'à l'arrivée d'Edwige... Le souvenir de Lucie n'y fait aucune ombre, il semble même doucement envelopper les nouveaux mariés, les protéger du monde. Lucie n'était pas une femme comme les autres. Elle aurait sûrement voulu que Thomas refît sa vie bien plus tôt.

Cette maison, c'est pourtant la sienne. Celle de cette femme rêveuse et active à la fois. Elle avait choisi ce lieu de leur retraite, presque aussitôt après son mariage. Elle était très jeune alors. Seule une femme jeune pouvait avoir élu pour s'y reposer un lieu si retiré, où tout exigeait des kilomètres pour se réapprovisionner. Parce qu'on vous dit bien, tous les fournisseurs passent, mais on sait ce que ça veut pratiquement dire...

En réalité, à combien est-on de Mantes? Deux lieues, pas même. C'est une petite vallée qui s'ouvre sur une à peine plus grande. Il n'y a plus de ruisseau au fond. Il paraît qu'il y en avait un encore à la fin du siècle dernier, mais on l'a capté plus haut : ce qui ne l'empêche pas, quand il y a de grandes pluies, de réapparaître ici ou là dans les champs, mais pas dans son lit comblé : il découche. Il y avait aussi une route qui réunissait Mantes à Paris, et dont le tronçon nord seul subsiste, après ce ne sont que des sentiers qui se perdent dans les halliers. Un cultivateur en bêchant a retrouvé, un peu plus loin, quelques pièces de monnaie mantaise du treizième. La poste royale passait par ici, et on s'est battus dans ces collines. Maintenant, c'est simplement une région abandonnée... A flanc de coteau, six ou sept maisons et plusieurs masures sans toit forment le hameau d'Ormeville, qui est entièrement dans les arbres. Les terres qu'on cultive sont au-dessus, sur le plateau. Du côté de la vallée, il y a quelques prés pour les bêtes, et ça forme forêt vers le sud. On voit sur l'autre versant, un village, qui a l'air immense à le comparer avec Ormeville. Il a bien dans les huit cents habitants. Là-bas, c'est plein de Parisiens, qui ont transformé comme on dit des maisons rurales, mis des poutres apparentes aux plafonds qui n'en avaient pas, enlevé les poutres des plafonds qui en avaient. Là-bas, il y a une épicerie, deux cafés, et même le cinéma le samedi en été. Mais à Ormeville, il y a trois fermes, un cordonnier, un forgeron et la maison Watrin.

La végétation ici est extraordinaire. Elle forme des grottes de verdure, elle recouvre les arbres morts, elle jette des ponts sur les chemins creux, elle est

faite de plantes à vrilles, de parasites envahissants, et donne à toute chose un aspect fantastique. Ici, c'est comme un grand bateau avec des mâts et des voilures. Là, une gueule de dragon ouverte sur des roches à fleur de terre, des architectures bizarres que le printemps couvre de fleurs. Puis cette nature, où des chênes et des tilleuls font de brusques bosquets serrés, cède, tout d'un coup, le pas, entre les ormes d'Ormeville, à l'homme qui y a installé des vergers dévalants d'herbe verte sous des pommiers et des cerisiers.

En cette saison, les arbres en fleurs rendent presque impossible de penser à autre chose qu'à leurs blancheurs légères, et les premières roses éclatent auprès des maisons.

Il y a un travail fou pour Edwige et Thomas. Nettoyer la baraque, sarcler, tailler le jardin qui est devenu un capharnaüm de plantes, et d'abord arracher les orties, faire des petits chemins dans l'herbe, qu'on sème de cailloux rapportés de là-haut sur le plateau, où brusquement le découvert sur les pays environnants vous transporte dans un autre univers... Et les meubles à frotter... les expéditions pour aller au grand village chercher ce qui manque... un célibataire ne se rend pas compte...

Parfois leur bonheur les étouffe. Comment est-ce possible? Comment se sont-ils ainsi rejoints, le reste du monde rejeté, ont-ils trouvé ce paradis perdu, cet égoïsme à deux, et ils se sentent doucement criminels, laissant couler le temps, l'épuisant à des travaux qui rendent tout légitime... La guerre est loin, là-bas, en Norvège. Et les hommes, plus loin encore, à Paris... Dire que tout a failli sombrer sous une ombre inattendue : ce frère, sorti on ne sait d'où, dont il avait bien fallu s'occuper quelques jours... ce misérable, ce pitoyable garçon... Quand elle y pensait, Edwige se serrait contre son mari. Son mari! Elle se disait ces mots encore avec une espèce d'étonnement : qui aurait, comme Thomas, accepté sans murmurer l'existence d'un pareil beau-frère? Lui, c'était un malheur qui lui rendait Edwige plus proche, plus tendre, plus touchante... Faire oublier à sa jeune femme les tristesses d'une vie sans lumière, les regrets d'un passé qui n'avait été que promesse, oublier William mort, et Yves vivant, oublier... n'était-ce pas pour Thomas Watrin le meilleur moyen aussi d'oublier lui-même? Et non pas Lucie, plus présente ici qu'à Paris, Lucie qui n'a pas des yeux de reproche, elle... mais autre chose, mais ces pensées jamais menées jusqu'au bout, toujours sans conclusion... Un jour pourtant, est-ce que ce n'était pas un dimanche... quelle merveille de ne plus savoir comment on vit! Edwige avait été seule au village chercher des produits pour le nettoyage, et elle avait développé ces boîtes avec des cires, des encaustiques, des choses à faire propre, en jetant le journal froissé dans lequel on les lui avait emballées. Thomas, un vieux vice, le ramassa et se mit à le lire. Il n'y comprenait plus rien. Surtout à la Norvège. La Grande-Bretagne allait appeler sous les drapeaux les hommes de vingt-sept à trente-cinq ans. Cela fit rire Watrin : dis donc, il pourrait bien y avoir la guerre! Mais il se renfrognait. Qu'est-ce que tu lis, Thomas, tu fais de vilaines grimaces... Écoute. Il était devenu sérieux :

« ... *Le Bulletin officiel* vient de publier le texte des instructions déterminant les formes sous lesquelles se déroulera l'exécution des non-militaires condamnés à mort par les tribunaux militaires permanents... L'autorité militaire choisira pour l'exécution une heure proche de l'aube, et prescrira au commissaire du gouvernement et au commandant d'armes du lieu d'en assurer les détails, chacun en ce qui le concerne, sans alerter la curiosité publique. L'exécuteur en chef des arrêts criminels sera dirigé, par les soins du ministère de la Guerre, sur la ville où aura lieu l'exécution. Il se présentera, dès son arrivée, au commissaire du gouvernement qui lui donnera toutes indications utiles.

Aucune personne ne sera admise à l'intérieur de la prison en dehors de celles qui y sont appelées par leurs fonctions officielles, et il sera formellement interdit aux assistants d'user d'appareils photographiques ou cinématographiques. Le commissaire du gouvernement fera part au condamné du rejet de son recours en grâce et le juge d'instruction recevra les déclarations que ce dernier croirait devoir formuler. Le condamné sera, ensuite, autorisé à s'entretenir avec le ministre du culte et à recevoir les secours de la religion. Il sera, alors, remis, vêtu d'un pantalon de toile et chaussé de sabots, à l'exécuteur qui, après avoir signé la levée d'écrou, procédera aux préparatifs et accomplira son office. Pendant l'exécution, le détachement réduit constituant le service d'ordre restera l'arme au pied et au "garde-à-vous". Le corps du supplicié sera aussitôt transporté sous escorte de la gendarmerie au cimetière où il sera mis en bière et inhumé, à moins qu'il ne soit réclamé par la famille... »

Thomas se tut. Il répéta seulement : « ... vêtu d'un pantalon de toile et chaussé de sabots », puis il se mit à rêver. Edwige le regardait avec un sentiment de crainte. Pourquoi lui lisait-il une chose pareille ? Et où avait-il la tête maintenant ? Thomas ! Tu ne m'aimes pas ?

Il leva vers elle ses gros yeux lourds. Edwige... Et, brusquement, il se mit à parler des cartes de pain qu'on allait recevoir, c'était encore retardé, on nous les promettait pour le 10 mai...

« Mais le combien sommes-nous ? Ça, c'est le journal du vingt-sept... on est le vingt-huit, si c'est dimanche... »

Oui, mais voilà, on n'était pas dimanche, gros étourneau ! C'est mercredi aujourd'hui. Mercredi ? Mais alors, c'est le Premier Mai... Incroyable !

Ce Premier Mai-là, ils eurent une visite.

Ils entendirent la cloche fragile du haut portail, et ils pensèrent que c'était quelqu'un de la ferme, qui apportait les œufs et le lait. Mais, quand Thomas aperçut dans le jardin la silhouette d'une femme, il ne put retenir un mouvement de mauvaise humeur. La Corvisart ! Qu'est-ce qu'il lui prend de venir nous déranger !

Sa robe faisait drôle dans ce décor. Elle avait un de ces chapeaux dont elle a le secret. Un feutre légèrement bergère et rabattu sur les yeux. Dire qu'elle devait trouver ça discret ! Elle vit tout de suite que le patron n'était pas spécialement heureux de sa venue. Elle s'en doutait un peu d'avance. Allons, pas d'excuses, de quoi s'agit-il ?

Un soldat s'était présenté chez l'avocat ce matin-là, qui déjà la veille au soir avait essayé d'atteindre M^e^ Watrin... Mme Gaillard avait été arrêtée... Mme Gaillard ? Eh bien, qu'est-ce que vous voulez que ça me fiche ? Quelle Mme Gaillard d'ailleurs... ça ne me dit rien, Gaillard !

Bref, la femme du lieutenant Gaillard, celui qui était à l'armée avec M^e^ Watrin. Perquisition chez elle, et dans sa bijouterie. On y avait trouvé du papier, des tracts, le journal *La Voix des usines*, et une machine électrique... Comment ? Communiste alors ? Ah, c'est pour ça, Corvisart, que vous me dérangez...

Marguerite Corvisart n'eut pas l'air de faire attention. Elle connaissait le patron. Mme Gaillard était la sœur de ce petit jeune homme, de Moncey, pour lequel l'avocat s'était entremis il y avait quelques mois... c'était la raison pour laquelle, sans doute, au moment où on l'arrêtait, elle avait donné le nom de Watrin, et demandé qu'on le prévînt que c'était lui, qu'elle réclamerait comme défenseur...

« Bon, c'est très gentil. Fort honoré. Mais, enfin, on a bien le droit, dans la vie ! Je ne suis pas là. Je pourrais faire mon voyage de noces en Égypte... par exemple ! »

Marguerite n'insistait pas, mais le lieutenant Gaillard, paraît-il, était dans les Ardennes, naturellement ignorant l'arrestation qui a eu lieu hier... Les deux enfants qui se trouvaient sans personne avaient heureusement été recueillis par une dame... une amie de Mme Gaillard, à ce qu'il semble. Or il se trouvait par le plus grand des hasards que le soldat... oui, celui qui était venu la prévenir, était le mari d'une jeune femme que Marguerite connaissait personnellement; cette jeune femme venait d'avoir un bébé...

« Mais qu'est-ce que vous voulez que ça me fiche, Corvisart? C'est étonnant! Elle a eu un bébé... et alors? »

La secrétaire ne se troubla pas : « Elle vient d'avoir un bébé... et comme elle a été accouchée chez ses parents, que ses parents en fait habitent au-dessus de Mme Gaillard, et que son mari en permission s'est trouvé là quand Mme Gaillard a été arrêtée, et que c'est à lui qu'elle a demandé de vous prévenir, comme sa femme me connaît, et qu'elle sait que je travaille chez vous... elle l'a chargé de me dire plusieurs choses susceptibles de vous intéresser... et par exemple, que Mme Gaillard, si elle n'a pas demandé à être défendue par un avocat du Parti, c'est parce qu'elle-même n'en est pas membre... et qu'elle a sans doute voulu... »

Alors, un comble! Comment, pas membre? Et cette *Voix des usines*, c'est peut-être un organe radical-socialiste? Membre ou pas membre... D'ailleurs, qu'est-ce que ça signifie? Si elle était communiste, je la défendrais quand même...

Marguerite le regarda : vrai? Il était disposé à défendre des camarades? Un sentiment de gratitude l'emplissait, et elle se reprochait d'avoir douté de lui. Elle expliqua au patron, que, même maintenant, oui, dans le travail clandestin, il y avait des hommes et des femmes qui n'avaient pas la carte du Parti, des sympathisants, comme on dit, et qui en partageaient les dangers... Mme Gaillard ne voulait sûrement pas se désolidariser du Parti en prenant un avocat au-dehors, mais on pensait... c'était bien de marquer qu'il y avait dans le pays, des gens, des hommes et des femmes, qui n'étaient pas du Parti, mais qui trouvaient que le Parti avait raison... et qui acceptaient de travailler avec lui... même maintenant que cela pouvait signifier la mort...

La mort? Watrin regarda mieux Corvisart, avec son chapeau ridicule, sa jeunesse finie. Le papier qu'il venait de lire était sur le carreau de la cuisine, à côté d'eux. Edwige, qui avait écouté, comprit ce regard et ramassa le journal. Elle dit : « Tu as un car dans une demi-heure au village... et comme ça descend, si vous partez dans dix minutes... »

*
**

Le maréchal Pétain ne tenait plus en place. Même à Saint-Sébastien, il se sentait un peu loin des événements. Le moment approchait où l'on allait avoir besoin de lui. Depuis un certain temps, il ne s'occupait plus du tout de sa charge d'ambassadeur. Le trois mai, il arrivait à Paris. Dès le matin, il voyait Monzie, histoire de flairer l'atmosphère. C'était juste ce jour-là qu'on apprenait le rembarquement des troupes alliées en Norvège. Drôle comme il avait le sens de ces choses, le vieil homme! Il apparaissait toujours quand ça allait mal. Au Quai d'Orsay, le président Reynaud portait sur son visage les marques de la défaite. Il n'apprécia guère l'insistance du Maréchal qui aurait voulu, tout en restant ambassadeur, siéger au Conseil supérieur de la guerre pour avoir son mot à dire dans les choses militaires. Il lui signifia de choisir : ou siégez au Conseil, ou soyez ambassadeur de France! Le Maréchal est un militaire : il ne voit pas pourquoi on ne cumulerait pas. Ce dont il a envie surtout, c'est de reprendre figure devant l'armée... est-ce qu'on ne pourrait pas lui

donner l'occasion de se montrer aux troupes ? Il semble avoir soif de popularité... Il voudrait bien savoir ce qui se mijote. Visconti lui raconte ce qu'on sait à la commission des Affaires étrangères. Ce qu'il y a de caractéristique, c'est qu'il dit à tout le monde qu'il est d'accord avec lui, à Monzie comme à Reynaud, à Visconti comme à Daladier, à Georges comme à Gamelin. A celui-ci, il dit le six mai que Paul Reynaud aurait voulu le prendre dans son cabinet, qu'il n'y tient pas, mais que s'il y entrait tout de même, ce serait pour soutenir personnellement le commandant en chef. Puis il se fait expliquer en long et en large les dispositions secrètes pour le cas où nous entrerions en Belgique, le plan Escaut, le plan Dyle, la mission ultraconfidentielle qui incombe à Giraud avec sa 7e armée... Pourquoi Gamelin ne raconterait-il pas ces choses au vainqueur de Verdun ? D'autant qu'en réalité, le Maréchal doit déjà connaître tout ça par le colonel de Fildegonde, spécialement attaché au QG de Vincennes pour tenir Pétain au courant. Le Maréchal pourtant écoute Gamelin comme si c'était la première fois qu'on lui en parlait. Il a joué aussi dans son temps au petit jeu de l'entrée en Belgique. On entrait en Belgique sur le papier en 1934, en 1935, en 1936. Il est d'accord. D'accord avec quoi ? Avec le plan Dyle dont Gamelin ne veut pas ? le plan Escaut qui épouvantait Georges en janvier ? la mission Giraud à laquelle Georges a demandé en avril qu'on renonçât ? N'importe. Le Maréchal est d'accord. Il ne donne pas d'ailleurs l'impression de suivre ce qu'on lui dit jusqu'au bout. Il est assez sourd, distrait. Il raconte comment en Espagne, à cause de la politique, la France est l'objet de continuels affronts, mais marque avec une certaine satisfaction que le gouvernement du général Franco sait très bien faire la distinction entre la France et son ambassadeur. Il est intarissable sur les honneurs personnels qui lui sont faits.

On sent approcher la crise politique. Comment voulez-vous que Reynaud, qui n'a tenu comme chef de gouvernement, que sur une majorité d'une voix, que les radicaux s'apprêtaient à renverser quand l'apparence du succès en Norvège a rendu impossible cette opération, comment voulez-vous que Reynaud survive à l'échec de l'entreprise norvégienne ? Ce n'est pas le moment que le Maréchal choisirait pour s'accrocher à lui ! Mais Reynaud voit bien la situation : il est l'homme de l'offensive, vite et loin, comme il disait... il va prendre les devants. Inutile de ménager les radicaux puisque, de toute façon, il les aura contre lui. Il a eu tort d'écouter Herriot au mois de mars : il faut débarrasser le ministère de la Défense nationale de Daladier, pour pouvoir diriger politiquement les opérations de la guerre. Après tout, Daladier, qui porte déjà le péché d'avoir raté l'initiative finlandaise, doit être tenu responsable des lenteurs qui ont amené à l'abandon de la Norvège. Lui, et son commandant en chef. C'est par Gamelin que le président du Conseil atteindra le chef du parti radical, qui rêve évidemment de devenir son successeur.

La question est de trouver de nouveaux alliés pour gouverner la France. Ah, ce n'est pas simple ! Nous sommes sortis du jeu classique des bascules parlementaires. On gouvernait naguère avec la droite ou avec la gauche... Mais maintenant, regardons la situation en face : de l'ancienne gauche, celle du Front populaire, les communistes sont éliminés, Reynaud a les radicaux contre lui, et pour lui les socialistes. Évidemment, il pêche quelques voix par-ci, par-là, dans les groupes dits indépendants. Il peut essayer de s'acquérir la Fédération républicaine, qui le boudait fin mars : avec un maroquin à Louis Marin. Au-delà, c'est plus difficile. Les groupes de droite, tous plus ou moins liés avec les anciennes ligues dissoutes considèrent Paul Reynaud comme l'homme des Anglais. Il a bien donné des apaisements à Rome... pour pouvoir en donner à Franco, il pourrait faire appel au patriotisme d'un

homme qui est bien vu à Madrid, comme Ybarnegaray. Cela lui procurerait l'appui des anciens croix de feu, ce n'est pas très considérable... enfin, en mettant une chose avec l'autre... M. Paul Reynaud est un homme de talent. Il sait improviser. Mais, cette fois, la partie est d'importance : il s'agit de mettre sur pied sa pièce maîtresse, c'est-à-dire l'acte d'accusation qu'il va lire au prochain conseil de cabinet, il lui faut bien deux jours pour ça... A ces heures grosses de menaces, on ne pourra pas dire que le président du Conseil n'ait pas travaillé... C'est un grand avocat, il aurait fait un excellent procureur!

Il faut d'ailleurs savoir, pour gouverner, voir au-delà des limites du Parlement. Dans ces jours, beaucoup est fait pour consolider le gouvernement dans le pays. Toute sorte de choses sont mises sur pied, qui, si elles ne serviront pas demain, vont faciliter le travail des gouvernements à venir; les cartes de pain, les cartes de charbon pour l'hiver prochain, les restrictions du mois de septembre... On a soin de nourrir un peu mieux l'esprit national : on a fait courir à Londres un jockey en uniforme français, et il a gagné deux courses sur trois. On a fait défiler à l'Arc de triomphe le régiment le plus décoré de France. On envisage le relèvement du prêt aux soldats : pour un peu plus tard... On donne une plus large publicité aux arrestations de communistes. L'un d'eux est annoncé comme étant le secrétaire de Maurice Thorez : cela fait bien, cela rassure... Par contre, on annonce des mises en liberté provisoire dans l'affaire du CSAR : Bouvier et Fauran qui se trouvaient là quand on a tué les frères Rosselli, Méténier qui a organisé l'attentat de l'Étoile où deux agents de police sont morts. Encouragés, d'ailleurs, par ces mesures, tout ce qu'il reste encore de cagoulards en prison demande à être l'objet de la même faveur. C'est l'apaisement : il faut en finir avec ces querelles du temps où les Français ne s'aimaient pas... Des permissions d'un mois sont accordées aux agriculteurs et artisans ruraux. On rassure les hommes des vieilles classes, ils vont bientôt être rapprochés de chez eux. Avant la fin juin, des cuisines modèles seront partout installées avec un matériel moderne : éplucheuses, laveuses, friteuses...

Le neuf mai, au matin, Paul Reynaud signifie au chef de l'État son intention irrévocable de provoquer la crise ministérielle en destituant le général Gamelin. Au conseil de cabinet, une heure et demie plus tard, il lit son réquisitoire contre le commandant en chef. A Londres, le cabinet Chamberlain, qui vient de faire face à une véritable tempête aux Communes, est depuis la veille appelé à choisir entre le remaniement ou la démission Il n'est pas interdit de penser qu'une situation semblable a décidé M. Paul Reynaud à jouer le tout pour le tout. Daladier a pris la défense de Gamelin. Sur cette intervention, le président du Conseil estime qu'avec une contradiction pareille en son sein le cabinet ne peut continuer à vivre. Il démissionne. La chose ne sera pas immédiatement rendue publique. M. Herriot est à Lyon, il faut lui laisser le temps de se rendre à l'appel de M. Lebrun. En principe, un Conseil des ministres doit se tenir le lendemain après-midi pour se voir communiquer la décision de se démettre prise par le président du Conseil. Ainsi, le dix mai à l'aube, la France n'a plus ni gouvernement, ni commandant en chef.

XVII

Le dix mai, à l'aube, Parturier ne peut dormir.

Il a regagné cette petite chambre après six jours d'absence, quand l'alerte d'avril a pris fin, et qu'il est revenu avec ses voitures de l'expédition de Condé-sur-l'Escaut. Elle donne sur la rue, un rez-de-chaussée un peu surélevé. La brave vieille à qui appartient la maison a été contente : elle n'aime pas les changements, et puis, M. le major n'est pas bruyant. Depuis trois semaines, Parturier laisse toutes ses affaires rangées, comme s'il s'attendait à un nouveau départ précipité, sa cantine est là, sous la fenêtre, et il s'inflige d'y ranger tout, sauf son savon et sa brosse à dents. On l'en plaisante. Blaze lui dit : « Je vois ce que c'est... vous auriez voulu voir la bataille de Waterloo ! » Et les autres, qui ne savent rien, parce qu'on garde le secret, pas de blague ! naturellement, eux plus encore, ils trouvent le pharmacien ridicule.

Tous ces jours-ci, il y a eu un remue-ménage du diable, à cause du match d'hier au cantonnement de la division. Un match franco-britannique, alors. Il s'agissait d'en flanquer plein la vue à nos alliés. On avait sélectionné les joueurs, qui pour l'essentiel étaient l'équipe des dragons, mais, par exemple, le GSD avait donné Prache et ce cuistot qui jouait goal. L'effort portait surtout sur la présentation du terrain, des tribunes, du service d'ordre. Il fallait que ce fût impeccable, que ça ait de la gueule. Le général Gréville y tenait, vous pensez ! On disait que le général de Sabran et le général Thiébault seraient présents. Il était bien possible que Gort et Montgomery fussent là... Dasvin de Cessac avait commis l'imprudence de dire devant le général, qu'il s'y entendait pour la décoration : on s'était empressé de lui flanquer ça sur le dos. Il était écrasé de responsabilités, il avait fait chercher dans toutes les Flandres des cordages d'un certain type qu'on avait passés au blanc : les deux pelotons du GSD s'y étaient collés, et il fallait que ça soit sec à temps, on n'avait pas de granges assez grandes pour étendre les cordes peintes sur du papier journal, et les laisser dehors avec ce temps incertain... Les cordes devaient servir à entourer le terrain, à être mises en festons aux tribunes. Tout le service d'ordre aurait des gants blancs, et des grandes aiguillettes blanches... vous me comprenez ? Comme des fourragères ! Enfin, le neuf mai leur avait donné un de ces tintouins. Parturier n'avait pas été le dernier, bien sûr, à en avoir la tête à l'envers Partant, ni Moncey, ni Morlières... Il les avait fait courir ! Oh, c'était réussi, ça, c'était réussi... On avait d'ailleurs eu une journée splendide. Les Anglais ne manquaient pas d'allure. Et puis, quelle équipe, mes enfants ! Ils nous ont

battus par six à zéro... Au retour, Prache était comique. Il aurait bien tué le cuistot qui avait laissé enfoncer son goal. Ce conducteur d'ambulance qui était avec nous à Condé, Blanchard, je crois, le plaisantait : dis donc, ça va faire deuil national, la guerre de Cent Ans, Napoléon, puis ça! Mais il avait eu sa revanche en rentrant au cantonnement : on venait de recevoir des félicitations du grand quartier général, transmises au 1er groupe d'armées, de là à la 1re armée, puis au corps de cavalerie, puis à la DLM, pour tomber de Dasvin de Cessac au lieutenant Tresse, et enfin à Prache en personne... et, soyons justes, par Prémont à Jocaste. Oui, le *prototype*! On avait oublié cette pince-monseigneur à crochet qu'ils avaient imaginée, fin mars, après la visite au camp de Sissonnes. L'un des deux modèles avait été retenu en haut lieu, et on allait le mettre en fabrication en grande série pour outiller le service de santé... Prache, battu par les Anglais, pouvait relever la tête. Quelle vie les hommes lui avaient faite! Si on n'avait pas eu tellement sommeil après le match...

Le match avait continué dans les rêves de Parturier. Il s'était réveillé, il faisait encore nuit. L'idée lui était venue, que, la veille au soir, pour la première fois depuis son retour de Condé, il n'avait pas remis ses affaires en place... et ça l'a empêché de se rendormir. Il a fallu se lever. Il a rangé. Pendant qu'il y était, il s'est lavé en douce... faut pas réveiller la pauvre vieille! Tout ça, avec la petite lumière qu'il y a... une de ces ampoules qui n'éclairent rien, comme ils en ont le secret par ici! Puis, quoi faire? Il n'allait pas se recoucher. Il a un peu écarté les persiennes pour voir pointer l'aube... et il s'est mis à écrire.

Une longue, une folle lettre. A cette fiancée qui ne sait pas que Parturier est secrètement fiancé à elle. Des aveux, des choses si douces et maladroites, que Parturier se dit bien qu'elles n'auront pas pour Solange le sens qu'il y met, lui... Il lui parle d'autrefois, des printemps de leur jeunesse, où ils marchaient dans les champs ensemble, à regarder les premières pousses, et, dans les villages près de la Loire, où ils entraient dans des églises semblables et différentes, avec leurs statues de Saint-Roch qui montre sa cuisse, son chien près de lui, leurs Madeleine aux longs cheveux, leurs Christophe au grand bâton, l'enfant sur la nuque, pareils à celui que Parturier porte, parce que c'est Solange qui lui a donné cette médaille... Il lui parle de ce faux printemps des Flandres, où il est seul, avec ses brumes jamais tout à fait dissipées par le soleil, il lui parle du paysage noir des mines, des soldats là-dedans, les grands cavaliers qui semblent ici faire la veille du Saint-Graal, et ressemblent aux personnages des romans de chevalerie, que Solange aime tant. Il parle à Solange, autant que la crainte de Ferdonnet le lui permet, de ces chars qui font un bruit tonnant sur les routes, de cette jeune clameur qui monte de partout, de ce piétinement d'hommes-enfants rêvant à la beauté des batailles, et au doux retour dans le pays de toutes les Solange... Il lui dit, pour la première fois, *mon amour*... et c'est juste comme il vient d'écrire *mon amour* qu'on a frappé à sa fenêtre, une pierre jetée dans le volet de bois. Il se lève, il ouvre, il y a déjà presque du soleil... C'est le lieutenant Blaze.

« Parturier! Les Allemands sont entrés en Belgique... »

⁂

A trois heures du matin, l'armée allemande est entrée en Belgique et en Hollande. A quatre, les Belges font appel à la France, auprès de Gamelin et de Reynaud simultanément.

Vers quatre heures trente, tous les champs d'aviation, les grands carrefours routiers derrière le front français ont été attaqués et bombardés par les avions ennemis.

Les militaires, depuis si longtemps en désaccord sur la manœuvre à adopter en pareil cas, se décident immédiatement, sans réfléchir, pour celle qu'ils avaient toujours considérée comme la plus dangereuse, et le plan Dyle est adopté par Gamelin qui ne voulait pas dépasser l'Escaut et par Georges qui craignait d'avancer même sur l'Escaut. Qui plus est : la manœuvre Dyle est aggravée par la mise en application de l'ordre Bréda, c'est-à-dire de l'instruction personnelle et secrète au général Billotte, commandant le 1er groupe d'armées, et que va exécuter avec la 7e armée le général Giraud se portant jusqu'en Hollande.

Les ordres ont suivi le même chemin que les félicitations à Prache et Jocaste. De chez Billotte, au général Blanchard, commandant la 1re armée, et de là au général Prioux, commandant le corps de cavalerie. A six heures trente-cinq, l'ordre est transmis de chez Prioux à ses DLM. A sept heures, Dasvin de Cessac transmet son ordre de route au lieutenant Blaze...

Dans ce hameau des Flandres, la manœuvre du 10 avril recommence, avec cette simple différence que, cette fois, nous arrivons après l'ennemi. Les voitures-ambulances rassemblées sur la route du bas, les hommes et les gradés vont se faire rayer des cadres chez le lieutenant Gourdin, qui ne leur épargne rien en fait d'écritures. On a décidé de les passer en subsistance au régiment de découverte. Dasvin de Cessac explique à Parturier et Blaze, sur un grand plan directeur, les modifications au plan du mois précédent : tout se passe comme si le dispositif avait été décalé d'une route vers l'est... nous avons toujours deux routes... mais celle que vous auriez suivie en avril échoit cette fois à l'armée anglaise... non, tant pis ! on ne passe plus par Waterloo ! Vous voyez là... Vous suivez d'abord la grand-route de la cavalerie par Mons-Soignies-Nivelles-Wavre... seulement vous autres à Soignies, vous décrochez vers l'est, vous voyez... sur un itinéraire secondaire... pour laisser un poste à Écaussines-d'Enghien... oui, là... c'est là que vous laissez un premier poste avec le dentiste... vous rattrapez Nivelles, là vous infléchissez légèrement vers le sud-est... pour laisser Blaze à Houtain-le-Val... où il attendra que le GSD le fasse reprendre... nous avons un autre chemin et nous passons vers le matin, demain, à Sart-Dame-Avelines à cinq ou six kilomètres de là... A l'aube, le dentiste l'aura rejoint... Mais ce soir, cette nuit, mon petit Parturier, à vous l'honneur ! Vous continuez en avant-garde... là... là... vous voyez... les chemins ne seront pas si faciles la nuit, pour couper au nord de Gembloux... et gagner ici... vous voyez, juste en arrière de la ligne de la Petite-Gette... vous me détachez un homme, comme entendu, qui viendra, ici, vous me suivez, ce point rouge sur la Grande-Gette ? Là, il y a un château... votre homme de liaison nous y attendra, et il pourra nous guider jusqu'au point où vous aurez placé votre poste de secours... Compris ?

Évidemment, c'était compris. Mons, Soignies, Nivelles, on laisse Fildeuf à Bécassine... Écaussines, pardon, mon capitaine ! ce soir, je m'arrête ici... demain... et Parturier... veinard de Parturier ! Chaque poste garde deux voitures... deux infirmiers... quatre brancardiers... alors, il me faut une équipe de plus que l'autre fois, pour les brancardiers. Faites venir Prémont, mon petit potard, qu'il les désigne lui-même.

*
**

Ce n'est pas si facile de partir. Le jus pris, Parturier vous aurait bien emballé tout son monde. Une heure de préparatifs, c'est assez.

Mais, avec les complications administratives, le lieutenant Gourdin estime qu'on a bien le temps de manger avant le départ. Parturier se précipite vers Blaze : c'est du sabotage, voyons... nous devons passer en avant du régiment de découverte... Il est pourtant sage que les hommes ne s'embarquent pas le ventre creux, on ne sait pas comment en route... D'ailleurs, comme le lieutenant Gourdin, qui ne déteste pas se faire auprès des hommes du rang une popularité aux dépens des autres, a exprimé à haute voix en leur présence, dans son bureau, son avis sur cette question... le lieutenant Blaze estime qu'on ne peut démarrer avec des bonshommes de mauvais poil... alors !

Vers huit heures, on a eu les premières nouvelles. L'homme radio a entendu Paris et Londres. Plusieurs grandes villes françaises, qu'on ne nomme pas, pour ne pas renseigner l'ennemi, ont été bombardées : il y a des morts, des femmes et des enfants... l'appel du général Gamelin : *Français, voici l'heure solennelle. Depuis huit mois, la suprême menace était suspendue sur nos frontières, nos villes et nos champs*... Parturier est prêt, lui, depuis une heure au moins. Il lui manque pourtant une enveloppe, que lui donne la vieille femme chez qui il habite; elle demande : « Alors, M. le major, cette fois, c'est la guerre ? » Elle regarde autour d'elle, elle aurait voulu lui donner... elle n'imagine pas quoi... enfin, toujours cette enveloppe ! Le médecin auxiliaire Prémont, avec douze brancardiers de moins, il ne va plus avoir grand monde à son peloton... Prémont, mon vieux, vous voulez être gentil ? Faites partir cette lettre... Bien sûr, dit Prémont, qui, lui, comme il reste, n'a pas la tête à l'envers, et il fait trois pas et il met la lettre de Parturier dans la boîte aux lettres, au coin de la rue. C'était simple, mais il fallait y penser.

A neuf heures quarante, les cuisines n'ont pas encore donné à manger aux hommes du convoi ! C'est insensé ! Patience, dit Blaze, qui vient d'intriguer longuement pour avoir une carte Michelin de plus. Ce n'est pas une raison, parce que Fil-de-Fer est dentiste, pour le laisser dans la nature sans avoir de quoi se diriger, tout de même ! Aux cuisines, il y a vraiment, vraiment de la mauvaise volonté.

Enfin, enfin... la soupe ! Il est dix heures trente. Avalez vite. Il est bon, le potard, on ne peut pas s'étrangler. Ah ! Les gradés ont-ils reçu les circulaires sur l'attitude à observer par rapport aux populations ? On ne l'a pas sous la main... Faites-la chercher au bureau ! Une chose, une autre. On est parti, il était bien midi. Le Dr Blaze est dans la première voiture, et Fil-de-Fer dans la dernière, à côté des conducteurs. Parturier est dans la troisième, que conduit Manach. Les places de devant, pour les trois autres bagnoles, comme ce ne sont pas des gradés, et que les autres sont à l'intérieur des ambulances d'où on voit mal le paysage, eh bien, les hommes se les sont disputées. La justice de Parturier, assez partiale, a mis Morlières à côté du chauffeur de la deuxième, entre Blaze et lui, et sur la quatrième Jean. Un brancardier a eu droit au siège restant : pour ne pas trop favoriser les étudiants... A la dernière minute, Dasvin de Cessac crie quelque chose. On arrête. Quoi ? Vos hommes ont leurs vivres de réserve ? Mais oui !

On roule. Le ciel s'est dégagé, c'est le premier vrai bleu de l'année par ici. Parturier a passé son inquiétude à tous : peut-être bien qu'on s'est mis en retard ? C'est une veine que les routes soient vides... On a gagné Solesmes, on l'a traversé sans encombre. Il y avait des troupes dedans, bivouaquées, qu'est-ce que c'était ? Une division nord-africaine. A la sortie, un convoi qui passait, on s'est arrêté un instant. Parturier est descendu de son siège, impatient. Il va jusqu'à la voiture de tête. Allons, on s'ébranle déjà. Au passage, Morlières lui demande : « C'est le Solesmes de l'abbaye ? » et n'entend

pas ce que l'autre lui crie, mais Manach, qui embraye, hausse les épaules : « Tu confonds, mon pote ! L'abbaye, c'est Thélème ! » Au Quesnoy, ça commence à devenir plus encombré. On devait ici venir présenter ses devoirs au colonel commandant le régiment de découverte... Bon, personne ne sait où il est. On arrête les voitures. Blaze, flanqué de Parturier, parlemente. Ici comme ailleurs, il y a un beffroi... c'est joli, cette petite ville ! Dommage qu'on n'ait pas le temps de visiter. Le colonel, il y a belle lurette qu'il a mis les bouts ! Il est déjà en Belgique, mais vous longez l'hôpital, vous prenez à gauche la porte... je dis bien : à gauche ! et alors, dans la ville basse, il y a le général, si vous avez besoin de quelqu'un... Quel général ? Le nôtre, Gréville ou Prioux ? si on fait tous mouvement, le corps de cavalerie doit être par ici. C'est le général de Sabran qui reçoit les docteurs. Il est installé chez des gens bien, un petit bureau, avec une grande baie sur le jardin, et des papiers sur les tables, des officiers qui prennent les ordres, à la porte des motocyclistes... Qu'est-ce que c'est ? Ah, les toubibs qui vont avec le régiment de découverte ? Il est parti, vous avez votre itinéraire ? Bonne chance, docteurs... je ne vous retiens pas.

Qu'est-ce qu'il commande, le général de Sabran ? Je n'en sais rien, répond Blaze, c'est un cavalier toujours... il avait un frère qui s'est tué pour Diane de Nettencourt vers 1912, en tout cas[1]... Parturier ouvre des yeux ronds : pas très parisien, ce garçon-là !

Mais fini de rigoler. Voilà les chars. La route de Valenciennes frémit sous le poids des Somua. Paraît que ce sont les chars rapides, ceux-là. Les W 40, qui marchent moins vite, on les fait passer par les itinéraires secondaires, pour ne pas ralentir la marche... Oh ! ce temps perdu... Tant pis, on double ! Et puis on profite des haltes pour prendre de l'avance. Qu'est-ce qu'il y a du Quesnoy à Valenciennes ? On n'aurait pas mieux fait de passer par Bavay pour gagner Mons ? Un itinéraire est un itinéraire, ce Parturier croit qu'il fait du tourisme ! Évidemment, Le Quesnoy, c'était un détour... pour voir ce colonel dont on n'avait pas besoin ! Blaze peste doucement contre le médecin-chef : il le reconnaît bien là... même le jour où on entre en Belgique, des salamalecs aux supérieurs !

A Jeanlain, ça s'est dégagé. Les chars tournent par la route de Maubeuge. Tout de même, on est arrivé à Valenciennes, il n'était pas loin de deux heures. Tout ce temps pour faire quarante-cinq kilomètres ! A ce train-là... Nous devrions déjà avoir laissé Fil-de-Fer à Écaussines... Combien en a-t-on jusque-là ? On s'est arrêté à une espèce de carrefour dans le quartier de la gare. La ville est extraordinairement vide. La police des routes canalise les convois. Le ciel s'est couvert. Jean de Moncey a mis pied à terre, et regarde la carte que les gradés ont étalée sur le capot de la première voiture. Ici, on rejoint la route principale... On en a bien, environ... voyons... pour soixante-cinq kilomètres. Allez, en route ! Sans compter qu'à Écaussines, on ne sera pas arrivés... On roulera sûrement une partie de la nuit... quatre-vingts kilomètres encore... Et le pouce ! Tout le chemin de Parturier en plus, oui.

Jean de Moncey est remonté sur le siège, à côté de Blanchard. Ils parlent peu. Ils ont tous les deux leurs raisons pour ça. Blanchard, ça fait quelque temps qu'il n'a pas de nouvelles de Paulette. Directement. Indirectement, par Saint-Lubin, il a eu un mot les derniers jours d'avril. La grand-mère, c'est tout un travail pour elle, une lettre. Mais elle a tenu la main de Mondinet, pour faire écrire à son petit-fils : « *Ma moman t'embrase...* » Ça suffit. Le reste n'a pas d'importance à côté de ça. Si elle se doutait, Paulette, qu'on

1. Voir *Les Cloches de Bâle, op. cit.*

roule ici... Qu'est-ce que ça promet, cette histoire de Belgique? Et Jean, lui, ce qui le fait soucieux, c'est une lettre qu'il a eue l'avant-veille. Une lettre de Mme de Moncey. Incompréhensible. Bouleversée. Apeurée aussi. Craignant d'écrire les choses à son petit au régiment. D'abord, Jean n'a pas compris. Qu'est-ce qui est arrivé à Yvonne? « *De graves ennuis dont je ne peux pas te parler plus clairement.* » Bien sûr, il a tout de suite pensé à Robert Gaillard, mais non. Mme de Moncey disait : « *J'aurais cru que c'était à cause de son mari, on s'y attendait. Mais M. Gaillard va bien, il doit être de ton côté. C'est sa santé à elle qui ne va pas. Crois-tu qu'elle a dû attraper la maladie de son mari? Cette enfant n'a pas de pitié pour nous! Heureusement que Jacques et toi...* » Et cætera.

Quelle incroyable chose! Maman qui prend déjà un langage comme ça dans la correspondance... Sur le sens, tout de même, pas d'erreur possible. Yvonne... ils l'ont arrêtée ou quoi? La maladie de son mari... Jean avait bien compris que sa sœur était avec les communistes. Comme Micheline. Ne pouvoir parler de cette lettre à personne... à personne! Il la touchait dans la poche de sa capote. C'est fatigant le casque, en voiture. A chaque soubresaut, ça vous rentre dans l'occiput. Si je faisais comme Blanchard? Lui, il a posé son masque à gaz dans le coin, par terre. C'est gênant, ce truc-là...

Bon, quoi encore? La voiture s'est arrêtée pile. On avait encore emboîté le pas d'une colonne de chars. Une ou deux fois, on avait doublé. Et puis un motocycliste avait rattrapé le convoi et s'était placé en travers de la voiture à Blaze. Interdiction de doubler les chars... on ne double pas les chars! Ça va être gai, et à quelle heure on arrivera? On ne double pas les chars! vocifère un capitaine qui s'est approché, furibard. Blaze s'explique. La scie alors... On s'insère dans la colonne. Voilà le cirque qui marche au pas... du vingt à l'heure dans les bons moments. Blanchard grogne. On ne va pas arriver bientôt? « Oh non, dit Jean, à ce que j'ai entendu, on a encore bien cent cinquante kilomètres. »

On l'aurait piqué aux fesses, Blanchard, il n'aurait pas mieux bondi. Qu'est-ce que tu dis? Cent cinquante? Mais comment veulent-ils que je marche cent cinquante kilomètres de plus avec ce que j'ai d'essence? Ah, çà... ah, çà! Ils n'ont donc rien dans la tête! Écoute, on a de l'essence pour faire cent kilomètres en tout. Où on va se ravitailler? Tous comme moi, bien sûr! C'est des voitures, c'est compris pour des déplacements de faible rayon... ça bouffe beaucoup. Et puis, qu'est-ce qu'on a comme réserve? Ce n'est pas ce malheureux bidon...

Jean s'étonne. Tout de même, les chauffeurs n'ont rien dit? Ils croyaient qu'ils allaient faire un petit tour, peut-être? Je te dis que Blaze n'a pas la moindre idée... ni Parturier! Blanchard rogne. C'est du sérieux.

« Écoute... il y a quinze jours... enfin, quand on est rentrés de notre villégiature à Condé, quoi! Je l'ai dit au lieutenant Tresse. Je lui ai dit, je ne comprends pas, on devrait organiser quelque chose... un petit tonnelet sur le toit des voitures... pour faire une réserve! Je voulais même avoir un récipient un peu fort, que j'aurais garé dans la bagnole... Il m'a dit, Tresse, les ambulances, c'est fait pour les blessés, c'est pas des wagons-citernes! Vous occupez pas, on sait ce qu'on fait!... oui, et puis voilà! On va être en panne...

— Tais-toi..., dit Jean, la frontière! »

Il était trois heures moins le quart. Les douaniers belges, tout un groupe d'hommes et de femmes, des enfants, et tout ça agitait les casquettes, des mouchoirs, et criait : « Vive la France! Vive la France! »

« Ça fait drôle tout de même... », murmura Raoul Blanchard. Il pensait à une autre frontière, l'année passée... Brusquement un des douaniers s'approcha de la portière, et lança quelque chose en criant : « Tiens, mon camarade ! » Blanchard l'avait reçu sur le nez. C'était un paquet de cigarettes...

A Quiévrain, toute la population était là, c'était du délire. D'où avait-on sorti ces drapeaux français mariés aux couleurs belges ? Les chars, devant les ambulances, défilaient, l'officier dans la tourelle, et le tonnerre que ça faisait était couvert par les acclamations. Des filles folles se jetaient contre ces énormes bêtes d'acier, avec des présents plein les bras. On flanquait des oranges à toute volée sur les voitures. Des femmes proposaient des demis de bière, avec la mousse débordante... On chantait *La Marseillaise*.

On roulait un peu plus vite, mais tout de même à la vitesse des chars. Cinq kilomètres après Quiévrain, des estafettes à moto firent ranger les ambulances sur le côté. Allons, on n'en finirait pas ! Et puis voilà une Peugeot qui s'arrête. Les officiers qui sont dedans demandent ce qu'il y a, ce que c'est que ce convoi ? Blaze met pied à terre. Ah, c'est le docteur ! Comment ça va, docteur ? Des officiers des cuirs, de la popote de Condé. On leur explique nos malheurs. Attendez, on va vous arranger ça... Cette fois, les estafettes filent en avant, mais avec l'ordre de laisser passer le convoi sanitaire... Changement de décor ! On file à soixante à l'heure jusqu'à Boussu-lès-Mons... Toujours cinq kilomètres de pris !

Le paysage plat de la route changeait depuis quelque temps. On arrivait en plein Borinage. L'horizon se bosselle, les usines poussent, et les terrils inégaux surgissent noir et bleu, l'air malgré la guerre commencée a des cravates de fumée. Les maisons petites, blanches, de vrais fromages de plâtre, avec aux fenêtres à volets de couleurs des grappes de gosses et de femmes, les rideaux qui s'envolent dans le vent comme des drapeaux d'on ne sait quels pays, bariolés, joyeux... Ce que tout ça est blond ! la marmaille... Ici, c'est un brusque déferlement de fleurs... des fleurs... des fleurs... mais où ont-ils été prendre tout ça ? S'ils en jettent depuis le matin, des fleurs rouges et jaunes, des énormes fleurs violettes... Tu sais ce que c'est ? demande Blanchard à Jean, qui rougit : lui qui avait un si bel herbier ! Mais les cigarettes, les bouteilles de bière ou de vin, les fruits, les filles qui s'accrochent aux voitures pour embrasser les soldats, tout cela continue sous les cris, les *Vive la France !* on n'y fait presque plus attention, à cause de ce qui vient de se produire : les lilas ont fait leur apparition, tous les gens arrivent avec des brassées de lilas, la route en est jonchée, les chars passent sur des litières de lilas, et les hommes dans les tourelles sont d'un instant à l'autre décorés de lilas comme des dieux païens...

« Écoute... écoute... », dit Blanchard à son compagnon. Tu parles qu'il écoute, Jean. *La Marseillaise* grandissante au cœur des lilas... une *Marseillaise* qui ne ressemble à rien... folle... « Ça fait tout de même quelque chose... », dit Blanchard. Et Jean le regarde : tout de même ? Il vient de penser à Yvonne. Il regarde Blanchard. Qui sait jusqu'à quel point Blanchard...

Les agglomérations se succèdent. A gauche, des maisons, sortent une tour d'église, un beffroi. On roule dans une sorte de délire. Les lilas n'ont pas arrêté. Un saucisson est entré par la fenêtre dans la voiture de Morlières. Il y a des trous verts dans le paysage noir, et des vaches noir et blanc paissent au pied des terrils, dans l'herbe grasse. De petites voies d'eau brillent au soleil. Des murs de briques roses et noires. Encore un groupe de maisons avec la folie des lilas. A une halte. Fil-de-Fer, accouru, hagard, dit à Parturier : « Dis donc ? Où est-ce qu'ils poussent, leurs lilas ? » C'est vrai, c'est incompréhensible. Comme l'herbe dans la suie. Hornu, Quaregnon... Jemmapes...

C'est à Jemmapes, où à nouveau les ambulances ont dû reprendre la file des chars, que Jean a pu se glisser jusqu'à Parturier, pour lui dire... parce que Blanchard insiste, avec cette histoire d'essence... L'enthousiasme l'avait fait oublier, mais c'est inquiétant. Impossible ! dit Parturier. Et il se tourne vers Manach. Mais Manach confirme. Parturier veut descendre... voilà qu'on repart... A l'entrée de Mons, au premier arrêt de la colonne, le pharmacien atteint Blaze. Par exemple ! Bien sûr, son chauffeur le dit aussi, on a tout au plus du carburant pour vingt-cinq kilomètres encore...

Merde. Enfin, on avisera après Mons.

Voilà Mons. Parturier vient de voir sur la carte que cette ville qui fait énorme, pas qu'elle soit si grande, mais après cette poussière de patelins, est située entre La Trouille et La Haine. Il avait commencé à rigoler... et puis il s'est arrêté. Parce que, sur le côté droit, on défile devant des usines, dont les terrains encombrés de poussiers sont limités de palissades noircies avec des piliers de ciment... Et là, on passe, soudain, devant une foule immobile, noire. Des hommes. Des ouvriers. On n'aurait peut-être pas senti comme ça leur silence, si on n'avait pas encore les oreilles pleines de clameurs, si on ne portait pas sur les voitures ces bouquets de lilas partout, aux portières, aux fenêtres, dans les chars, si on n'avait pas les pieds encombrés de cadeaux, la gorge encore humide de bière, les bouches gercées par la violence de filles inconnues...

« Tu remarques ? » dit Jean à Blanchard.

Blanchard fait oui de la tête, et gonfle ses lèvres serrées. Il y a quelques cris de l'autre côté, et on s'enfonce dans la ville, le paysage varie, un groupe de femmes brandit des lilas presque rouges, la tourmente des clameurs reprend.

Mais, maintenant, Blanchard et Jean emportent dans leur cœur ce silence. Pourquoi ? La folie reprend. Regarde ceux-là, ce n'est pas comme les autres... On s'enfonce dans la ville, enfin c'est pour dire... là-bas, à gauche, on a laissé s'éloigner le canal. D'une place, on a tourné sur la droite par les boulevards résidentiels, avec des grands arbres. Ici, on agite des drapeaux. Nous contournons la ville, pour reprendre au nord la route de Bruxelles...

« Tu comprends, dit soudain Blanchard. Suppose qu'on rate notre coup... Ceux-là avec leurs cigarettes, la bière... Ah, dis donc, j'en ai assez de recevoir des lilas dans la gueule ! ils se disent, bien sûr : voilà les Français ! ils vont nous défendre, on continuera à aller au cinéma... »

Jean est un peu choqué. Puis il repense à ce silence, comme un couteau. Si on rate notre coup... Il y a des choses qu'on ne peut pas penser un jour comme aujourd'hui, à un moment si exaltant de l'existence. Morlières lui a dit tout à l'heure : maintenant que j'ai vu ça, je peux mourir ! Je le comprends, Alain. Mais si on ratait notre coup ?

L'extraordinaire est qu'il n'y ait pas d'avions. Un peu avant Mons, on avait été suivis par deux appareils. L'escadrille du régiment de découverte, il paraît... Le ciel est bleu. Ils ont fait demi-tour vers la France...

Le paysage n'est plus le même. Le charbon s'est dissipé. Il y a des arbres. C'est la campagne. Peu de bicoques. Encore un patelin, qui n'est guère qu'un relais de poste sur la route, des fermes, une église... La voiture de Blaze s'est arrêtée. On s'immobilise. Qu'est-ce qu'il y a ? Ces messieurs descendent. Alors, les uns après les autres, les brancardiers, les infirmiers sautent à terre, se délassent. Ici, c'est assez mort : on ne fait pas sensation. Parturier, Blaze, Fil-de-Fer sont entrés dans l'auberge. Il y a un poste à essence devant la porte. C'est qu'il s'agit d'arranger cette affaire... il est déjà quatre heures. Vous ne croyez pas qu'on pourrait casser la croûte ?

« On a la dent », dit Dupaty. Morlières rigole : lui, il s'est partagé le saucisson avec son chauffeur. Il y en a, ils n'ont pas eu de chance : ils n'ont eu que des cigarettes. Eh bien, on fait des échanges... Des fois, dit Worms, que tu voudrais des lilas contre un gigot? Et puis, il y a toujours les vivres de réserve... Ça non, mon petit : ce qui caractérise les vivres de réserve, c'est que c'est de la réserve... alors on ne les bouffe jamais, il faut les présenter pour être démobilisé! Du bidon! A propos de bidon, tu crois qu'on aura de l'essence?

On a fait des œufs sur le plat à ces messieurs. Avec des saucisses... Alors, vous venez comme ça, nous sauver des Boches? Tout d'un coup, l'accent. On est à l'étranger. Ils ont toute sorte de mots à eux. Ici, c'est le Hainaut. Ça leur fait drôle que ça soit le Hainaut. Surtout à Fildeuf. Voilà, il faut vous dire... comment peut-on avoir de l'essence? On va tomber en panne... Les deux hommes et la femme du café se regardent. Comment ça se peut-il? Elle n'a point d'essence pour ses voitures, alors, l'armée française? Nous sommes une avant-garde... vous comprenez... on a dû faire vite... ce n'est pas prévu... Les autres hochent la tête : ça leur paraît louche. Une armée comme l'armée française! Oui, mais enfin... le fait est là. On a bien de l'essence... combien il vous en faudrait? On a six voitures, une trentaine de litres chaque. Oh, c'est bien beaucoup... avec cent litres, vous pouvez pas faire? Ils se consultent. Cent litres? Pour les deux voitures qui vont aller de nuit, il faut le plein. Évidemment, avec cinquante pour les quatre autres, ça n'est pas beaucoup... mais Fil-de-Fer qui s'arrête à Écaussines, peut-être qu'il pourra s'arranger, avec un régiment de chars?

« Eh bien, dit Fil-de-Fer, c'est ce que je me demande... parce que quand nous étions à Condé, j'ai eu une conversation sur le sujet avec un conducteur de char... et après j'en ai parlé à ce lieutenant, vous savez, qu'avait le menton, enfin plutôt qu'avait pas le menton...

— Expliquez-vous mieux, mon cher..., dit Blaze.

— Eh bien... le cuirassier, un type de par chez nous... Franconville... il m'avait expliqué justement que ça l'inquiétait... les chars n'ont que de petits réservoirs... ça ne peut pas rouler longtemps sans boire... cinq heures au plus. Et encore... les Somua. Parce que les W 40... alors, comme à l'échelon, ils n'ont pour les ravitailler qu'une voiture... et si on se bat, elle va tout de même pas s'abouler dans la bagarre : arrêtez une petite minute... tenez, prenez le tuyau...

— Cinq heures, remarqua Parturier. Vous remarquez qu'on les a dépassés?

— Il y en aura peut-être encore devant... et puis tiens, nigaud! »

Au-dehors, le boucan avait repris. Les chars passaient avec des lilas, que ça leur donnait l'air d'avoir les yeux cernés...

« Bon... et qu'est-ce que le lieutenant... celui avec ou sans le menton?

— Le lieutenant? Il m'a expliqué, reprit Fil-de-Fer. Tout ça, c'est une question de conception. Les Allemands, eux, ils sont partisans d'employer les chars tout seuls... en enfants perdus... alors, bien sûr, ils ont besoin que les ravitailleurs leur courent après... des cinquante, des cent kilomètres... Chez nous, on tient pour une autre théorie, le char, n'est rien par lui-même... il soutient ou précède l'infanterie... le tout est de tenir le terrain... le char le nettoie... le fantassin l'occupe. En d'autres termes, le char est une arme d'accompagnement. Alors, il n'est jamais bien loin. C'est lumineux... Il n'a donc pas besoin de réserves d'essence ou de ravitailleurs nombreux et puissants... s'il peut tenir cinq heures, c'est largement deux fois trop... Avec nos conceptions, pas besoin d'essence... »

Blaze n'avait pas l'air trop convaincu. Mais comment allait-on payer les cent litres? Un bon pour l'administration? Les autres faisaient la gueule. On les comprend. C'est incroyable tout de même. Bon, je mettrai ça de ma poche... On verra plus tard avec Gourdin... Ah çà, il faudra qu'il rembourse!

Les gens du café regardaient l'argent du docteur. Ils se le passèrent, élevèrent les coupures vers la lumière, puis se mirent à rire. Cet argent-là n'avait pas cours dans le Hainaut... Comment faire? Ils se poussèrent du coude. Ils le rendirent aux Français. Allez, allez, c'est notre petite contribution... battez bien Hitler! Les braves gens. On se remit en route.

A Soignies, ça faisait plaque tournante. Au milieu des acclamations, des chars stationnent. Des officiers ont mis pied à terre, il y a foule autour d'eux. Tiens, mais c'est l'aspirant La Martelière! Ce gentil garçon tout blond, tout rougissant... Pour l'instant, il a fort à faire avec les filles du pays. Parturier lui fait des grands signes. On se reconnaît. Il vient à côté de l'ambulance à Blaze. Par lui, on apprend quelques petites choses. D'abord le colonel que les docteurs devaient voir au Quesnoy est dans Soignies. Le régiment de découverte est ici? Ça, c'est une réflexion de toubib! Ici, vous voyez bien qu'il n'y a que des chars.... Le régiment de découverte a des automitrailleuses et des pelotons de motards... Vous pensez qu'ils nous ont dépassés! Tenez, ce soir, ils doivent pousser jusque-là... regardez. Il montre la carte. Tongres, Hasselt... Parturier, qui est descendu à côté de l'aspirant, aperçoit Bruxelles sur la carte, et ça lui fait un drôle de coup. Où c'est, Hasselt? Mais c'est au diable! bien plus loin, et à l'est.... Naturellement, sur le canal Albert. Alors, vous, qu'est-ce que vous êtes? Nous sommes l'avant-garde, qui suit la découverte, et le gros nous suivra... le gros de l'armée, a dû s'ébranler il y a une heure environ... sur ses positions de départ.

Le curieux se sont rapprochés; ça recommence, dit l'aspirant. Vous avez remarqué? du côté de Mons, hein... pas tous si chauds que tout ça... On vous a donné les instructions, à vous aussi... touchant l'attitude à avoir avec les populations? On a la circulaire. Parturier n'avoue pas qu'il ne l'a pas lue... Blaze, puisque le colonel est là, va lui présenter ses devoirs. Pendant ce temps, Fil-de-Fer et le potard bavardent avec l'aspirant La Martelière. L'aspi parle de leurs chars.

« Oh, vous savez... c'est des chevaux de race! Seulement, il a fallu se familiariser diablement vite... Vous imaginez qu'il y a trois semaines que j'ai mon canon de trente-sept monté sur le mien! et quant à ma radio... parce que je ne sais pas si vous vous imaginez... quand on est dans sa boîte en pleins champs, et qu'on avance plusieurs avec le boucan qu'on fait, et obligé de garder le casque malgré la chaleur... vous avez vu nos casques? sans le casque, les secousses, on se fracture le crâne! Mais il faut la radio pour se diriger, les uns les autres, et chez nous, on a commencé à mettre les postes il y a huit jours... moi, le mien, on me l'a donné ce matin... faudrait encore le temps de l'installer! »

Blaze revenait. Il est près de cinq heures. Il faut que les deux postes d'Écaussines et de Houtain-le-Val soient en place avant la nuit... et Parturier, plus il aura de temps... Allez. On quitte La Martelière. Un chic type, ce blondinet! Qu'est-ce qu'il a, vingt-deux ans?

A partir d'ici, on a lâché la route des chars, on peut rouler. La DLM continue, elle, de Soignies par Braine et Nivelles sur Wavre. Nous, on coupe, pour placer les deux postes de part et d'autre de Nivelles, afin que cette nuit sur les itinéraires secondaires, où chemineront les W 40, on puisse porter secours éventuellement aux blessés, aux malades. Et puis le chemin de Parturier dérive plus à l'est jusqu'à la deuxième route principale de la

division, celle qui passe par Charleroi et Gembloux... il évitera Gembloux, un carrefour un peu trop exposé... et arrivera à la pointe orientale de notre front, en arrière du régiment de découverte... La DLM se déploie entre les deux routes, pour bloquer la brèche Wavre-Namur, c'est-à-dire entre la Dyle et la Meuse. Les éléments avancés se sont portés jusqu'au canal Albert. Il s'agit de former un bouclier le temps que la position Wavre-Namur s'organise, ça demandera trois jours. Puis on se repliera... sur cette position depuis si longtemps préparée...

Écaussines-d'Enghien est à dix kilomètres à peu près à l'est de Soignies. C'est là qu'on laisse le dentiste, les deux voitures de queue, une équipe de quatre brancardiers, Worms, Dupaty. Ça ne se fait pas en deux minutes, obtenir le local dans l'école pour y établir le poste : il faut parler au bourgmestre. Et puis, la population ici, on vient de lui donner des fusils. Enfin, à certains. C'est la milice qui s'organise, une garde civique. Ils sont très importants, demandent qu'on signe des papiers. « Dites donc, Parturier... il ne vous semble pas qu'il y en a qui ne sont pas francs du collier? » Tout cela s'agite... Avant de repartir, il faudrait faire connaître aux hommes l'instruction sur l'attitude à avoir et ainsi de suite... qu'est-ce que vous en pensez? Parturier rougit. Il ne l'a toujours pas lue, lui...

Dans la salle d'école, au milieu des chauffeurs, des infirmiers et brancardiers, Blaze explique brièvement le contenu de « l'instruction ». Nous sommes entrés en Belgique appelés par le gouvernement, et le peuple belge nous accueille avec de grandes démonstrations d'amitié. L'amitié entre nos deux peuples est de tradition. Ils ont souffert ensemble, il y a un quart de siècle, de l'envahisseur allemand qui se rue aujourd'hui une fois de plus sur la petite Belgique. Mais nous aurions tort de croire que tout le monde nous aime. La Belgique a été longuement travaillée par la cinquième colonne. Sous l'aspect et le prétexte de la neutralité, certains éléments ont fait le jeu de l'Allemagne jusqu'à la dernière minute. Il y a dans le pays, surtout parmi les flamingants, des admirateurs fanatisés de tout ce qui est germain. Enfin, la population contient des éléments douteux, et même des « touristes » venus récemment d'outre-Rhin... les femmes sont utilisées pour ce travail... des parachutistes habillés en civil, et mêlés aux réfugiées de la ligne de feu, vont essayer de jeter partout la panique... Il faut faire très attention, très attention! aux conversations qu'on a avec la population. Répondre à une question, bavarder, risque de renseigner un espion. Soyez sûrs que des postes émetteurs sont dissimulés dans tous les villages... les plus petits... et vous risquez par des propos inconsidérés, sur les lieux d'où vous venez, les objectifs de la division, les numéros des régiments... enfin, tout... de donner directement à l'ennemi les indications qui vont guider ses avions, ses chars, le tir de son artillerie...

Ce petit discours a jeté une douche sur l'enthousiasme que l'accueil des Belges avait levé dans tous ces garçons. Ils se regardent, ils auraient à dire... mais on se sépare... Alors, compris, mon cher? A l'aube, vous filez sur Houtain-le-Val, où je vous attends, et où le GSD nous fera reprendre vers les sept, huit heures, je pense...

D'Écaussines à Nivelles, par Feluy, ça peut bien faire treize kilomètres... Parturier est tout rêveur. Maintenant sa voiture roule par-derrière, en serre-file. Il y a toujours Blaze en tête, puis Morlières, puis Moncey...

Jean aussi, l'instruction sur l'attitude à avoir avec la population l'a rendu plutôt mélancolique. C'est que par ici on n'est plus l'objet des démonstrations passionnées de la grand-route. D'abord, c'est des petits trous de campagne, et puis ces quatre voitures passent inaperçues, enfin vers le soir

l'enthousiasme du matin a pu prendre un caractère plus réfléchi. Aux carrefours, il y a les hommes de la milice. Ça a l'air moins ridicule, après ce que nous a dit le Dr Blaze...

Il se rappelle le mot de Blanchard, tout à l'heure, si nous rations notre coup... Oh, oui, ce serait terrible, si nous rations notre coup! A Arquennes, on franchit un grand canal: c'est celui qui va de Charleroi à Bruxelles. Blanchard renoue la conversation. Qu'est-ce qu'ils veulent dire? Tout le monde ne nous aime pas... qui, tout le monde? qui, *nous*? L'autre siècle, la Belgique avait voté pour devenir française... Qui s'était opposé aux désirs des Belges? les Anglais. Mais pourquoi les Belges veulent-ils être français? A cause de la Révolution...

Jean dit: « Moi, je n'ai pas d'idées là-dessus... mais Morlières, tout à l'heure, à l'arrêt où on a fait de l'essence... il était si emballé par la bière et les lilas, et les *Marseillaise*! il disait qu'il espérait bien que nous ne quitterions jamais plus ce pays, qu'est-ce qu'on a besoin? on parle comme eux. La France finit aussi bien à Anvers qu'à Dunkerque... »

Blanchard grogna: « Ça y est... tu les annexes? Tu sais s'ils veulent toujours? »

Jean bouda. Bien sûr, quand il s'agit des Russes, pour les pays baltes, Blanchard trouvait sûrement ça parfait... Le chauffeur lorgna son voisin de côté, l'œil amusé. Il ne demanda pas d'où Moncey savait ça, il ne le démentit pas. Il expliqua: « Sauf que les pays baltes et la Belgique, ça borde une mer... il n'y a pas de rapport. Si tu fais triompher le socialisme en France, alors sans doute, ça sera changé... et peut-être que les Belges voudront devenir, non pas français, mais membres de la République socialiste française... Imagine qu'au contraire les Belges, les premiers, entrent dans la voie du progrès... »

Il se tut un peu et renifla.

« Eh bien, alors, tu comprends bien, si tu t'amenais avec cette bonne petite idée que la frontière française est à Anvers... tu serais tout bonnement la contre-révolution... le fascisme. »

On avait rattrapé une grand-route, et on marchait à nouveau au ralenti. D'autant que c'étaient des W 40 sur cet itinéraire-là! Heureusement qu'à Nivelles on repiquait de côté par les chemins de traverse. Il faisait toujours un temps splendide, les rayons du soleil étaient plus obliques. Sur le bord de la route une grande pancarte: *VISITEZ NIVELLES — SA COLLÉGIALE — SON CLOÎTRE DU XIII^e SIÈCLE...*

« Ça fait envie! dit Jean. Quand la guerre sera finie, je reviendrai visiter Nivelles... » Ici, à nouveau les gens leur jetèrent des lilas... mais c'était comme la fin d'une fête... les fleurs semblaient poussiéreuses, peut-être les jetait-on pour la deuxième ou la troisième fois. C'était vraiment une ville attirante. Tout ce Moyen Age entrevu... Parturier, dans la voiture arrière, pensait à Solange, à sa lettre à Solange. Lui parviendrait-elle? Ce décor semblait fait pour les romans qu'elle aimait... J'imagine la reine Guenièvre entrant dans cette grande église, et Lancelot arrive sur son cheval... Des motards de liaison, revenant de l'avant, les croisèrent, pétaradant. Il ne faut pas se tromper à la sortie: on tourne à droite... par Jérusalem... oui, Jérusalem!

Il était six heures quand ils atteignirent Houtain-le-Val. Le jour décroissait, doré. Ce n'est pas un bien grand patelin. A un croisement de routes très secondaires. Avec des arbres autour, et puis dans le fond, on les envoya au château. Les gens du château reçurent le Dr Blaze. Il fallait voir le bourgmestre. C'était un homme avec une barbe grise qui faisait deux pointes,

déjà costumé en milicien, c'est-à-dire avec un ceinturon, un képi de garde-chasse, et un Hammerless à la main. On allait installer le docteur et son poste de secours dans une dépendance du château... C'était embêtant, parce que ce n'était pas sur la route des W 40, et si la troupe passait, on ne saurait pas comment trouver l'infirmerie ! A moins de mettre une sentinelle... peut-être que quelqu'un du village voudrait bien monter la garde. Trois ou quatre messieurs mûrs, un plus jeune, tous affublés comme le bourgmestre, se consultaient entre eux.

Les hommes avaient mis pied à terre. Morlières allait rester ici avec Blaze. Il déballait son panier. On venait lui ouvrir la porte. C'est vrai, cette grande turne, c'était l'idéal... avec un coup de balai ! « Vous voulez un balai, pour une fois ? » demanda une ménagère assez grasse qui s'était approchée. Blanchard et Moncey faisaient quelques pas, histoire de se dérouiller les jambes. Un petit pays bien calme, hein. Ils arrivaient à un carrefour, un garde avec son fusil les mit en joue. Eh, camarade, ne tire pas ! Ici, on jouait bien sérieusement à la guerre. On faisait connaissance, on s'offrit des cigarettes. Un brave vieux, quand il abaissait le fusil : les chemins là, l'un vient de Genappe, là c'est la route de Namur, et Nivelles d'où vous venez, dans votre dos, par là, c'est Loupoigne, Genappe, c'est pour aller à Wavre... par Loupoigne ou Genappe on peut aussi gagner Bruxelles... Halte-là ! Il avait relevé son fusil vers la route de Genappe...

La voiture s'arrêta. Un petit fourgon. Le conducteur hésitait entre les branches de l'étoile. Un soldat belge descendit, et marcha vers le garde et les Français. Il salua militairement. La route pour Mons ? Ils venaient de Bruxelles, leur voiture avait été déviée à cause des chars. Ils s'en allaient sur Valenciennes. Le soldat, un blond, avec le visage tout poupin, semblait content lui aussi de se délasser de la voiture... il accepta une cigarette avec un plaisir évident. Mission spéciale. Ils trimballaient des particuliers qu'on voulait mettre à l'abri... Oui, Bruxelles a été bombardé. Et puis on ne sait jamais. La cinquième colonne, vous comprenez. On les fait filer en France... Un, ça est tout simplement un Allemand... l'autre, un communiste...

Les trois hommes regardèrent partir le fourgon. Le garde parlait des cultures. Les autres se taisaient. Blanchard, assez nerveux, dit qu'on pouvait retourner au poste : si on repartait... Jean ne dit rien. Cela lui avait fait un effet singulier. Il pensait à sa sœur. Donc, on laissait le lieutenant Blaze. Jean dit au revoir à son copain Morlières. Il continuait, lui, avec Parturier. Le pharmacien auxiliaire devenu chef de convoi, avec deux voitures ! était au comble de l'importance. Il fallait se dépêcher pour faire le maximum avant que la nuit ne tombât. C'est qu'il est plus de sept heures. Comment est-ce qu'on roule, la nuit ? Les feux éteints. Il s'agira de ne pas se perdre. Blanchard a de bons yeux ? On se laisse mener par Parturier... On y voit jusqu'à huit heures en cette raison. Par ici, c'est formidable, comme c'est tranquille. Personne. Dans les petites maisons à l'écart, est-ce que les gens savent déjà que leur pays est envahi ? La voiture d'avant s'arrête brutalement. Hep ! attention : avec ce système-là, on va s'emboutir, surtout quand il fera noir... Parturier est descendu. Il regarde autour de lui, il parle à son chauffeur. Qu'est-ce qu'il y a ? C'est une trop grande route : on s'est trompé en quittant le patelin. Par là, c'est la route de Namur, on va tomber sur Sart-Dame-Avelines : on devait passer par Baisy-Thy... Allez, roule, on tourne à gauche, on y retombe... On roule. Bien, mais c'est la route de Bruxelles ! dit Manach à Parturier. Te trouble pas... naturellement, c'est la route de Bruxelles. Ici, on la quitte.

Ça les travaille tous les deux, Blanchard, Moncey, cette rencontre de tout à l'heure. Pour des raisons différentes et pour des raisons semblables. Ce qui se passe dans la tête de Raoul, et cette amertume dans son cœur... il ne peut pas en parler à ce gamin, peut-être! Il pense au copain dans le fourgon. Il ne l'a pas vu. Mais quand la voiture a filé, par le grillage derrière, on a senti bouger... c'était peut-être le Boche? Ces deux êtres là-dedans, hein! Quelle sottise! Hitler arrive avec ses divisions. Deux soldats belges sont désignés pour aller « mettre à l'abri » un copain. Un Boche aussi, c'est vrai. Ils n'ont rien d'autre à faire? Qui c'est, le copain? Pour qu'on en prenne soin comme ça... Et à Valenciennes, qu'en feront-ils? On le passe « aux Français »... C'est râlant. Et ne pouvoir rien faire. Il y a une histoire qui depuis longtemps trouve en Blanchard toutes les occasions de revenir: comment, dans les Asturies, au commencement des affaires d'Espagne, la Pasionaria, avec le peuple, en tête des ouvriers, est allée ouvrir les prisons elle-même. Ah çà, ça a dû être un moment! Comme l'autre gosse disait : je peux mourir maintenant que j'ai vu ça... Cette histoire-là lui remontait à la gorge, aujourd'hui, à Blanchard. Il n'avait pas ouvert la porte du fourgon. Et le copain continuait à rouler, dans le noir, en tête à tête avec le Boche...

Des idées parallèles occupaient Jean. Il se rappelait le mot de Blanchard tout à l'heure : si les Belges les premiers avaient fait le socialisme, alors, nous, entrant ici, on serait la contre-révolution... La contre-révolution, ce mot-là est fort sur les Français, depuis les temps de Coblence, Pitt et Cobourg... et plus tard le gros roi ramené dans les fourgons de l'étranger... On serait la contre-révolution... Bon, et qu'est-ce qu'on est maintenant? C'est difficile à penser, quand en face de nous l'ennemi avance... le fascisme... Les auto-mitrailleuses, les motocyclistes qui ont atteint le canal Albert, à cette heure-ci, n'auraient que faire de se poser une question pareille. Mais, dans sa poche, Jean froisse un papier, la lettre de sa mère. Il a tout d'un coup une envie irrésistible de la montrer à Blanchard, seulement, c'est si compliqué à expliquer... La lui lire?

« Dis donc, où est-ce qu'il nous mène, le lieutenant? » dit Blanchard. Le jour baisse tout à fait, et depuis un moment, en fait de Baisy-Thy... on longeait des bois, on s'y est enfoncé. Le pharmacien doit se poser la même question : sa voiture s'arrête... Il se penche et crie à Moncey : « Je ne sais pas trop où on est... on pourrait revenir... mais il ne faut pas perdre le temps, voilà la nuit... je crois que c'est la direction... allez, en avant! »

Cela ponctué du geste de l'avant-bras, la main tendue, rabattu de l'oreille gauche à l'horizontale... On roule. Parturier a une idée dominante : éviter de retomber trop vers le nord, parce qu'on s'embringuerait encore dans la route de Wavre, avec le cheminement des chars. Ici, c'est le grand silence. On passe le long d'une ferme. On pourrait demander? Halte! Vas-y, Moncey...

Jean descend. Un long mur, les bois tout autour, une de ces hautes portes paysannes qu'ils appellent ici des sarts... Deux chiens à la chaîne aboient. La grande cour semble vide, sauf pour des volailles effarouchées. Une charrette dételée avec ses bras qui ont l'air de prier, un tas de paille, les ustensiles dans un coin de grange... Un enfant se tient devant la porte du corps principal, six ans peut-être, un garçon avec un tablier, des sabots. Jean lui sourit. Tout d'un coup, le mioche se sauve et se précipite dans la maison, hurlant : « Maman! Les soudards! Les soudards! » Derrière lui, la porte se ferme, on entend parler, courir. Une femme là-dedans se barricade. Jean, ça lui fait drôle de terroriser les gens. Il frappe au volet de la porte. On ne répond pas. Derrière, on entend une respiration haletante... « N'ayez pas peur, madame, ce sont les Français... » La respiration s'arrête. Il poursuit :

« Je voulais vous demander le chemin... comment ça s'appelle ici ? on s'est perdus... » Rien, pas de réponse. Il attend. Répète : « Ce sont les Français... » Le silence pèse plus encore quand y a traîné, étouffé, un chuchotement d'enfant... puis comme si un pied bronchait... la peur... Alors Jean frappe. A la porte, à la fenêtre déjà close avec les persiennes. Il va, il vient dans la cour... frappe encore... « Eh bien, quoi ? » lui crie, du vantail, Parturier qui s'impatiente. Moncey hausse les épaules. C'est trop bête... on ne sait même pas où on est ! Les chiens hurlent. Ah, et puis...

Il a fallu y renoncer. Des gens épouvantés. Les soudards ! il criait le petit. Manach fait le renseigné : là-bas, en prenant l'essence... il a remarqué, tous les gens disent comme ça : soudard en belge, c'est le mot courant pour soldat... En tout cas, de savoir que c'est les Français, ceux-là... ça ne les rassure pas beaucoup. Tant pis. On ne va pas perdre ce qui reste de lumière. On continue dans la même direction. On arrivera bien quelque part. Dans le bois, il fait maintenant tout à fait nuit. Avec sa lampe, Parturier étudie sa carte. Il faudrait atteindre cet endroit qui s'appelle La Roche-Tangissart... ou, à côté, là, Sart-Messire-Guillaume... Quels noms, dans ce pays !... c'est-à-dire, être sortis des bois pour remonter, couper la route de Wavre à Gembloux, en évitant Gembloux comme on nous l'a recommandé... piquer au-dessous de Mont-Saint-Guibert, par Nil-Saint-Vincent, Orbais... on y serait presque !

Tout ça, c'est très joli. Comme les noms aux villages... mais en attendant, en fait de sortir des bois, j'ai l'impression qu'on y tourne en rond. Plus de maisons... Allez fonce. On arrivera bien.

Ah, pour baguenauder, on baguenaude ! D'abord, ça coupe un peu la chique à Blanchard et Moncey. Puis ils s'habituent. C'est Parturier qui doit être malheureux... dis donc, quelle heure il est ? Comme un fait exprès, Jean a oublié de remonter sa montre. Voilà... alors, dans le noir, s'en remettant à la voiture devant, pas d'autre souci que de ne pas la perdre, Raoul écoute l'histoire de son compagnon. Il a commencé ses confidences, Jean. Enfin, non : il ne parlerait pas de Cécile ! Il raconte Gaillard, sa sœur... il se prend à un peu embellir les choses... le mariage d'amour... comment la famille a pris tout ça, et ce qui s'ensuit. Et puis l'année dernière, quand ils étaient à la campagne, sa sœur, son beau-frère, les enfants, comme Jean avait habité chez eux, les livres qu'il a lus, *Les Montagnes et les Hommes, Tchapaev*... tout ça, quoi ! Ensuite, ça devient plus confus. Expliquer Micheline, leur rencontre à la porte d'un cinéma... Il ne peut pas raconter comment et pourquoi on l'a arrêté, lui, parce que Sylviane ! qu'est-ce que vous voulez qu'il y comprenne, Blanchard, à Sylviane ? Et raconter comment, avec Pastorelli, ils avaient été à la Chambre... Il en arrive à la lettre. Il l'a sortie de sa poche. Mais dans le noir. Alors, il raconte la lettre. Yvonne... ça ne peut pas avoir d'autre sens... tu comprends, tout à l'heure, quand le soldat belge... le soudard, hein ! à Houtain-le-Val... il nous a raconté, le type qu'il emmenait, comme ça, avec un Allemand... ça m'a fait tout drôle, tu comprends... tout barbouillé... j'ai pensé à Yvonne.

On s'arrête devant une autre ferme. Pas de lumières. Pas de chiens. La mort. Aucune réponse quand on secoue la porte. Pas une bête qui bouge dedans. Ah çà, mais ; ce pays... est-ce qu'il est abandonné ? On recommence à rouler dans le noir. Enfin, on sortait des bois. A vue de nez... ça doit plutôt être à droite. Maintenant, il n'y avait plus besoin des bois pour qu'il fît noir. Il devait être plus de dix heures. Depuis qu'on tourne ! On peut être très près ou très loin... Manach et Parturier, tout respect perdu pour le galon, se chamaillaient dans la première voiture que c'était un bonheur. Et les deux

brancardiers à l'intérieur de chacune, par la petite fenêtre derrière le conducteur, faisaient entendre des observations tout à fait dépourvues d'aménité.

Maintenant, sur une route assez mauvaise, on roulait vers une lueur. Il semblait, droit devant les voitures, que le ciel se fût embrasé. Une lueur violette, un reflet. « Dis donc, qu'est-ce que c'est? demanda Jean. L'orage? » Le grondement était plus fort que celui des chars. Cela toussa, aboya dans la nuit. Le canon! Et puis une dégelée... « On bombarde simplement... », dit Blanchard. Lui, il avait l'expérience. En attendant, on piquait juste sur la région où ça sentait mauvais... Parturier eut une hésitation : ça doit être la grand-route, qu'il nous faut traverser... Des avions probablement... « Qu'est-ce qu'on fait? » dit Manach. Parturier faillit lui demander: qu'est-ce que tu crois? Puis, il se rappela que c'était lui qui commandait. Il dit : « Fonce! » Manach fonça. Blanchard suivait.

Maintenant, Blanchard, il se fichait un peu qu'on s'égarât. En lui, ça chantait drôlement. Je lui avais trouvé une bonne bouille, à ce petit, tout de suite, là, au café quand il jouait aux dames... Raoul ne se sentait plus seul. L'étrange aventure dans laquelle ils étaient engagés ensemble, de ce fait même prenait un peu un autre sens... Là-bas, ça tonnait encore. A son compagnon, Blanchard parla de l'Espagne... Il n'y avait plus rien à craindre. Il lui parlait de l'Espagne... « Nous autres, on sait ce que c'est que la guerre... »

Comment se faisait-il qu'on tombât précisément sur Gembloux, précisément sur le point qu'on avait décidé d'éviter, c'est ce que Parturier ne parvenait pas à s'expliquer. Mais le fait était là : on était à la sortie nord de Gembloux, sur une sorte de route démesurée, avec des lumières qui éclairaient les maisons d'une couleur violette. Ce qu'on avait en face avait l'air d'une fabrique ou d'une école. L'officier d'artillerie, qui était sorti comme un diable de sa boîte à l'arrivée des ambulances, ne leur laissait pas le moindre doute. Un peu plus loin, une baraque brûlait. L'incendie augmentait cet éclairage de funambules. « Gembloux, je vous dis, docteur, Gembloux... Nous venons d'avoir la visite de l'aviation... Je vous demande un peu, on éclaire *a giorno* juste ce coin, qui est le plus important de la région... et on m'y place! naturellement. Un groupe de 105. Qu'est-ce que je peux y faire? Se mettre en batterie... mais pour tirer sur quoi? Nous allons jusqu'au canal Albert... On me dit, vous attendez leurs chars! Bon, et les nôtres. Tenez, regardez-les qui défilent. On se croirait le 14 Juillet! » Quelles nouvelles de la guerre? On ne sait pas trop. Les Allemands sont à Maastricht, à ce qu'on dit. Moi? Je suis là depuis la tombée de la nuit. Juste histoire de se faire bombarder. On m'a dit, vous vous portez sur la position de Gembloux. Quelle position? Il n'y a pas l'ombre d'un ouvrage, pas un terrassement. C'est ce que me disait un des types de l'état-major... on parle de la ligne Namur-Wavre... de la position de Gembloux... Où sont les obstacles antichars? On nous avait annoncé des appareils de Cointet... Peau de zébie! Les Belges se sont foutus de nous. Avancez, messieurs... voilà la plaine nue, et expliquez-vous avec les blindés d'en face! D'ailleurs, les Belges! Vous en avez vu, vous, des Belges? Quand on les croise, ils saluent poliment. Et puis ils se tirent... Ils ne tiennent pas à avoir le moindre rapport avec nous... je parle des militaires... la population, vous avez vu les circulaires? Tout ça, boche dans l'âme, cinquième colonne, parachutiste! Ici, on vient d'en arrêter...

On n'était pas là pour faire la conversation avec l'artilleur. Comment on s'était trouvé à Gembloux, ce n'était plus qu'une question académique. Il

s'agissait maintenant de s'en sortir. Voyons la carte, là, un peu après le carrefour... vous allez sur Wavre, docteur? Mais non, je fonce sur Tirlemont! Alors, à droite, la route balisée...

Ça, c'était un spectacle extraordinaire. Il fallut avant de s'y engager laisser passer un convoi... c'était déjà le gros. Sur cette route-là, on pouvait circuler les feux éteints. Elle était jalonnée de balises lumineuses. A perte de vue, en ligne droite, avec les immenses arbres qui lui faisaient un dais ou tout au moins qui semblaient immenses au-dessus des balises. Tout le sale effet que venait de faire à Parturier le discours de l'artilleur s'évanouit devant ce miracle de la route éclairée. Une merveille. Et puis cela, ça donnait bien l'impression de la préparation raisonnée, les moyens de régulation routière prévus, le plan Dyle mis au point: peut-être que les Belges n'avaient pas préparé la position Namur-Wavre, mais notre État-Major, lui... Des automitrailleuses passaient, sans lumière. Elles filaient vers le canal Albert. Ah, non, ce n'était pas 1914!

Quinze kilomètres comme ça! On s'était inséré dans la colonne, on en subissait les arrêts. Mais, après les balbutiements de tout à l'heure, cette nuit noire, ces bois inhospitaliers, comme on éprouvait avec plaisir, même aux arrêts un peu longs, ce sentiment retrouvé de l'ordre! Ici, l'on marchait sur une terre étoilée... pas de risque de se perdre... sur une route qui a un numéro, qui est portée sur les ordres de mission, sur les extraits de cartes routières établis par itinéraire, longtemps à l'avance, à Vincennes ou à La Ferté-sous-Jouarre, par des hommes de science, qui mesurent tout à la règle, au compas... et connaissent la force des blindages, la puissance des bouches à feu, le rayon d'action des chars! Parturier, rassuré, roule vers son destin. Roule lentement vers son destin.

Maintenant, il reconnaît les lieux. Ce carrefour, c'est lui que je cherchais! Si nous ne nous étions pas fichus dedans c'est ici que nous débouchions d'Orbais, et par là ça continue sur Peruwez... Bon. Pas de veine. La colonne s'immobilise. On m'a toujours dit qu'il ne fallait pas s'attarder à la hauteur des carrefours...

Jean parle avec Blanchard. De quoi s'agissait-il? De tout ça, et de ce qu'ils ont dit tout à l'heure. Jean parle et dit: « Tout de même... qu'est-ce que c'est, leur cinquième colonne? » Blanchard hausse une épaule: « A Madrid... on n'avait pas besoin de se poser la question, quand la nuit des types nous tiraient dessus alors qu'on revenait de la cité universitaire... Qui, alors, dénonçait la cinquième colonne? Ils ont réfléchi là-dessus... ils nous prennent les mots de la bouche... comme ils nous ont pris la France, et le drapeau de la Révolution! Aujourd'hui, pour eux, qui c'est, la cinquième colonne? pas Bonnet, pas Doriot, pas Flandin, pas Déat... mais Péri, Thorez, Catelas, Frachon... Tu as vu tout à l'heure! Un jour, quand on racontera ça... » Il se tut sauvagement. Jean dit encore: « Il y a des moments... je ne comprends plus rien à ce qui se passe...

— C'est parce qu'il te manque un bon livre, comme celui que j'ai là! répond Blanchard, et d'une main il frappe le coussin de son siège. Quand on a un bon livre comme ça, on comprend tout... par comparaison... et aussi ce qu'il faut faire! »

Jean allait demander quel livre, quand le convoi s'est ébranlé. On marche dans le bruit des blindés. Ça va durer encore longtemps? D'après ce qu'a dit Parturier, on quitte la route à droite au bout de quinze kilomètres... Blanchard rigole: s'il faut se fier au pharmacien! « Tu comprends, dit Jean, Parturier... C'est pas un mauvais type, pas du tout... Peut-être pas très habile comme guide de convoi, mais... pas mauvais... Il agit comme il croit

que c'est bien... sa conscience... seulement pour lui, les communistes, ce sont des traîtres... Moi, tu vois, si je n'avais pas connu Micheline, et puis son mari... s'il n'y avait pas Yvonne et Robert... qu'est-ce que tu voudrais que je pense? »

Voilà on quitte la route. On s'enfonce à nouveau dans le noir, la campagne. Ça grimpe d'abord. Par ici, c'est tout vallonné, pour autant qu'on puisse voir. Les masses sombres des collines boisées, les bas-fonds brumeux... Il ne faudrait pas qu'on recommence à se perdre. La voiture de Manach s'arrête. C'est Parturier qui veut qu'on fasse conciliabule. Les brancardiers descendent, et battent la semelle. Il fait froid tout d'un coup... Bon, maintenant, il n'y a vraiment plus de quoi discuter. C'était tout à l'heure dans les bois qu'il aurait mieux valu se concerter. Qu'est-ce qu'il y a jusqu'au point final maintenant? Quatre kilomètres. Bien cinq. On rembarque. Et avec tout ça, on s'est encore trompé. C'est décevant, ces petits chemins. Comment s'y est-on pris? Il a fallu une demi-heure pour faire les quatre kilomètres en question. Moi, je te dis qu'on a passé trois fois au même endroit. Bon, alors, c'est ici? Pas du tout. C'est pas le nom. Qu'est-ce que ces ombres sur le chemin? Tu vois qu'on soit déjà chez les Boches. C'est pas les Boches, c'est la cinquième colonne. Ah dis, alors, tu trouveras un autre sujet de plaisanterie!

C'étaient des Belges, de garde à la porte du patelin. Ils expliquèrent aux égarés comment trouver leur point de destination. C'est très simple : vous retournez d'où vous venez, par là... Parce que vous pourriez y arriver, en tournant dans l'autre sens, devant vous et à droite. Pour la distance, c'est kif-kif. Seulement, par là, les bruits qui courent... il y a peut-être les Allemands! « Vous plaisantez! proteste Parturier. D'ici, le canal Albert, il y a près de quarante kilomètres! » Les bonshommes hochent la tête. D'ailleurs, de quoi est-ce qu'on discute, puisqu'on peut aller dans l'autre sens? Vous retournez donc d'où vous venez... bon, au premier hameau vous tournez à gauche... puis il y a un village, depuis le hameau les maisons ne cessent pas... Au village, encore à gauche... et alors, là, tout droit, à trois kilomètres... Vous voyez, c'est pas compliqué.

En effet, non. Seulement, alors c'est le patelin qu'on a traversé tout à l'heure... Mais pas du tout, monsieur le major! pas du tout. Puisque je vous le dis. D'ailleurs, vous verrez bien...

On n'a rien vu du tout. C'était peut-être le même. C'était peut-être un autre. Mais on y était.

***

C'est un village sur le haut d'une colline, une seule longue rue. Pour l'instant, il est plein de soldats belges. Dans la maison commune, qui n'est pas grande, on a fait du feu pour les soudards. La milice veille, les soldats dorment, la plupart. Ce sont les premiers Français qui arrivent : « Ce n'est pas malheureux, depuis hier matin qu'on vous attend, sais-tu... » Un officier vient voir Parturier. Il va lui passer en consigne un parachutiste. « Mais je suis médecin! s'exclame le pharmacien. Je viens établir un poste de secours, et pas une prison! » Ça ne fait rien. Débrouille-toi. C'est l'affaire des Français, les parachutistes. D'abord, à quoi voyez-vous que c'est un parachutiste? On lui amène un être apeuré, qui baragouine, ignorant le français, un affreux mélange où il y a des mots allemands. C'est un ouvrier polonais. Pourquoi qu'il parle allemand, alors? Mais parce que vous ne parlez pas le polonais! Vous voyez bien qu'il ne sait pas l'allemand! De toute façon, je ne puis pas le garder. Je ne suis pas l'armée française, j'ai sept hommes... et encore je dois en envoyer un en liaison au matin...

On les mène à l'école. Puisque c'est à l'école qu'ils vont s'établir. Ils entrent dans une salle : c'est tout comme si les enfants venaient d'en sortir. Les pupitres montrent que ça doit être des petits. Il y a des cahiers à toutes les places, les cartes au mur, pour la géographie, pour les leçons de choses... Jean a pris un petit cahier vert, les lettres mal formées par une main qui se raidit encore, accroche, les pâtés... ah, c'est insupportable. L'instituteur, un homme tout jeune avec un collier de barbe, il était en train de faire ses paquets, leur montre tout ça avec une certaine emphase. Vous voyez, docteur, je les faisais chanter... vous connaissez les chansons de Dalcroze? Hier, on n'a pas eu la classe, bien sûr. Cela fait deux jours en suite... avant-hier, c'était jeudi...

Tiens. La guerre a commencé un vendredi. Je n'y avais pas pensé. Jean déplie dans un coin son brancard, il faut bien un peu dormir. « Mais alors, je ne comprends pas, dit Parturier, vous partez? » L'instituteur baisse les yeux, comme s'il avait honte. Mais il n'a pas honte. Tout le monde, il part, pourquoi je resteraille, moi?... Tout le monde part? Mais ils sont dingues. Dites donc, Moncey, qu'est-ce qu'il leur prend? Moncey ne sait pas. La frousse. « Mais les Allemands arrivent, docteur, sais-tu? » D'où leur vient cette idée absurde?

Absurde ou pas, Manach qui a été faire un tour le confirme : tout le village est en train de foutre le camp, les femmes pleurent, font leurs paquets, avec leurs crucifix dessus... Oh, ce qu'il fait froid ici! Moi, je vais me coucher dans ma voiture, on y est mieux... Moncey, mon vieux, s'il y avait des blessés, j'ai besoin des quatre brancardiers ici. Alors, c'est vous qui allez faire la liaison avec le GSD. Vous pouvez vous reposer trois heures. Qu'est-ce qu'il y a d'ici le château où le médecin-chef va se nicher? Six kilomètres, quoi. De jour, vous ne vous perdrez pas. Si vous n'y êtes qu'à sept heures, ça ne sera pas un malheur. Ils prévoient d'y être à huit ou neuf, il y a un certain battement... C'est mieux que vous y soyiez à sept... Blanchard vous mènera, vous me le renvoyez. Alors, ensuite vous guiderez le lieutenant Blaze, qui doit venir nous rejoindre ici. Comme il a ses voitures...

Enveloppé dans sa capote, Jean n'a pas dormi. Il se retourne sur le brancard. Cette grande pièce est sonore, et les brancardiers ronflent. Trop de choses se pressent à la fois dans sa tête. Cette longue journée... les chars... les lilas... le regard des hommes devant l'usine à Mons... ce que dit Blanchard... Yvonne... Yvonne... la lettre, elle est toujours là? Il vérifie. Elle est toujours là. Les Allemands à Maastricht. Cette panique dans ce village... ce n'est plus le Hainaut ici... tout à l'heure l'instituteur a dit qu'on était dans la province de Namur... le fourgon qui venait de Bruxelles... mon Dieu! je voudrais croire encore, comme ces femmes qui emportent leur crucifix... Qu'est-ce qu'il a voulu dire, Blanchard, de quel livre est-ce qu'il parlait? Cécile m'a donné à lire Rimbaud... je me souviens d'une phrase : *lorsque l'idée du Déluge se fut rassise*... eh bien, à l'heure qu'il est, l'idée du Déluge...

Quand ils partirent, vers sept heures moins le quart, après un verre de jus bien chaud, bien noir, mais amer, qu'on leur avait donné à la maison commune, ils virent que les soldats belges étaient partis. Le village se réveillait dans un bruit de charrettes chargées, des gens jetaient des ballots par la fenêtre, des femmes pleuraient.

« Ça commence bien, dit Blanchard. Tu sais où il perche leur château? »

Jean s'était fait expliquer, et même avec de la bonne volonté, pas mèche de se tromper. Tout droit, piquer dans la vallée, et c'est là, de l'autre côté, quand on a passé la Grande Gette... « Au fait, Blanchard... hier soir, tu m'as dit... quand on a un bon livre... De quel livre parlais-tu? »

Raoul le regarda. Sourit. Souleva une fesse. Glissa la main sous le coussin du siège, et sortit le bouquin. Soigneusement recouvert avec du papier marron. Jean l'ouvrit : *Histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS...* Et Raoul répéta : « Avec un bouquin comme ça... tu comprends toujours ce qui se passe... »

On ne pouvait en effet pas se tromper. La route menait droit sur la Gette, on la franchissait, et tout de suite, c'était un grand domaine avec de beaux arbres, des prairies, on devinait le château. D'ailleurs, l'allée de graviers y menait. Un de ces châteaux du milieu du XVIII[e] siècle, qu'on a terminé sous l'Empire en y ajoutant des écuries. Dire qu'il y a des gens qui ont des choses comme ça pour eux tout seuls! Une splendeur. L'escalier de cinq marches sur toute la largeur est fait, on voit pour quelles arrivées d'équipages. Des essences d'arbres à feuillages persistants assurent le cadre immuable de cette demeure blanche. Ce sont de ces arbres qu'on est habitué de voir tout petits, ici ils ont deux fois la hauteur de la maison, et des aiguilles presque noires. Les propriétaires sont partis la veille pour Bruxelles. Il y a là tous les domestiques, le majordome, qui est du même type que le bourgmestre de Houtain-le-Val, barbe grise partagée, le poil léger; des guêtres, et un veston à quatre boutons, droit. Il a été prévenu que des officiers allaient arriver. Un sous-officier de la division est passé. Il ne savait pas que c'étaient des médecins. M. le baron a dit que sa maison était à la disposition des officiers français... Le majordome est là pour leur en faire les honneurs. Le jeune soldat doit les attendre? Il fait froid dehors. S'il veut descendre à la cuisine, on va lui donner un café...

Jean a pris son café. Il se promène dans le parc. Quelle majesté il peut y avoir dans les arbres! Il revient vers la maison : c'est vrai qu'au petit matin, on n'a pas trop chaud. A la cuisine, il faut faire la conversation. Bah, on ne lui dira rien, s'il entre... Il entre. En haut des marches, la grande porte d'ailleurs est ouverte. L'escalier à double révolution mène au rez-de-chaussée, les pièces de réception. Jamais Jean n'a rien vu de si haut. Il marche sans bruit, sur les parquets vite franchis, les tapis épais. Il admire les tapisseries sombres et les boiseries claires. D'une pièce dans l'autre, combien en a-t-il traversé ainsi? Il ne regarde plus tellement les choses. Il a touché dans sa poche, la lettre... Il veut encore la relire. Il s'assied sur une chaise à haut dossier, près d'une fenêtre. C'est étrange de venir lire cela ici... La sage écriture de sa mère... qui n'a pas bougé depuis l'école... enfantine comme maman! Pauvre maman, cette histoire d'Yvonne, à part l'horreur : pour elle, c'est tout un monde! Pauvre maman, comme elle a dû réfléchir pour me raconter ça, hésiter... chercher ses mots... les peser. Elle doit se faire du mauvais sang, en plus, à cause de moi, depuis hier... Il relit tous les mots : un à un. Il la saura par cœur, cette lettre. Tiens, pourtant... qu'est-ce que c'est que ça? Je n'avais pas remarqué le post-scriptum, en marge, en travers, dans le sens de la hauteur... qu'est-ce qu'elle disait donc, maman :

P.-S. — Monette et Bob ont été recueillis par Mme Wisner, la sœur de ton ami Nicolas.

C'était comme si le cœur se fût arrêté. La vie ménage singulièrement ses effets. Il avait fallu que le post-scriptum lui échappât, pour qu'il pût le découvrir dans cette grande belle demeure silencieuse, abandonnée... Il est là, tout seul sur sa chaise, et de deux bonnes heures selon toute vraisemblance personne, personne ne viendrait l'y déranger. Il pouvait recevoir ici, avec son plein sens, cette nouvelle que Cécile lui faisait tenir : *Monette et Bob ont été recueillis par Mme Wisner, la sœur de ton ami Nicolas...* Tout de suite, on ne pouvait en saisir tous les prolongements. Mais Jean savait

d'emblée leur existence... *par Mme Wisner, la sœur de ton ami Nicolas...* Des mots, des mots du genre banal. Et le cœur bat. Cécile a pris chez elle les enfants d'Yvonne. Elle a pris, pour lui, les enfants d'Yvonne. Et aussi peut-être pour une autre raison... Cela, plus tard, plus tard, j'y penserai. Pour l'instant, le miracle, c'est qu'ici dans ce château perdu, Cécile vient de me retrouver, vient de me parler, de me prendre la main... Rien n'était donc comme je l'avais cru. Cécile ne me hait pas, ne me méprise pas. Qui sait? elle m'aime...

Sa lettre à la main, au comble de l'exaltation, il s'est levé, il va de pièce en pièce, rien n'est fermé, il touche des objets précieux, il s'assied encore, il se relève... il ne peut tenir en place... Le voilà dans une sorte de boudoir, qui donne sur la belle prairie de l'autre côté du château. Comment y est-il entré? Il n'en sait rien, ni quelles chambres il a traversées... C'est une pièce moins haute que les autres, presque ronde, toute pannelée de gris, avec des tableaux peut-être de qualité incertaine : *Nymphes d'Horace coiffées au Premier Empire, — Rondes Sibériennes, Chinoises de Boucher...* quels sont ces mots qui lui reviennent, comme de quelque chose que Cécile lui aurait dit elle-même? Dans cette cheminée, on a dû faire du feu ces jours derniers encore... des bûches à demi consumées n'ont pas été relevées, et le courant d'air a fait voler quelques cendres. Sur le bord de la cheminée, une corbeille à ouvrage abandonnée, avec une broderie au petit point. Le visiteur indiscret allonge la main pour toucher cela qui, jeune ou vieille, témoigne du passage d'une femme... et s'il pense *une femme*, c'est Cécile aussitôt devant ses yeux...

Cécile... écartant l'ouvrage oublié, il a découvert une photographie, simplement posée contre la boiserie. Cécile... Il rêve. Cela ne se peut. Il rêve. Ce sont les fantômes du matin...

Sur la cheminée, Cécile sourit à Jean, la Cécile d'au-delà de la guerre, inexplicablement...

Comment saurait-il que ce geste de voleur qu'il vient d'avoir, c'est celui de Cécile même, dans l'appartement d'Yvonne saccagé, au cœur du drame que vient de lui annoncer cette lettre? Il se sent au bord de la folie. Il ne cherche pas à s'expliquer cette rencontre, il veut cette photographie et qu'importe comme elle a pu venir ici!

Mais, d'instinct, il la cache derrière lui quand une voix joyeuse l'appelle. « Alors, Moncey, c'est vous qui faites la liaison? » Le lieutenant Blaze et Dasvin de Cessac entrent dans la pièce. Jean salue.

« Ça s'est bien passé? dit le médecin-chef. Parturier dort, le loir, tandis que nous courons les routes! Vous n'avez pas eu trop de peine, mon petit, à dénicher le château d'Heckert? Hein, c'est une demeure! Et le majordome me dit que la cave est à la hauteur... S'il n'y avait pas ces tristes nouvelles... »

Ce matin, à six heures, l'aspirant La Martelière et deux hommes ont été tués par une bombe d'avion un peu au-delà de Nivelles. Mais il ne faut pas trop se frapper : nous en verrons d'autres, des morts.

Cinquième Partie

(Mai-juin 1940)

I

Le capitaine Henri de Bréa avait passé la soirée de la veille aux Arcades. Au premier naturellement. En bas, c'était trop bruyant, trop vulgaire. Par l'escalier montait la musique de l'orchestre de dames. On entendait les clients reprendre le refrain à la mode : *Quand ça fait boum !... là... dans mon cœur !* Le capitaine avait ici ses habitudes, le passage de ses amis Debrest à Dunkerque, où l'industriel était venu pour ses affaires, l'y ramenait naturellement avec eux. Si naturellement, que les fleurs sur la table près de la petite lampe coiffée de bleu, l'amoncellement des fruits sur la desserte, et jusqu'au style mess des soldats costumés en serveurs, tout faisait à Armandine Debrest l'effet d'être reçue chez Bréa. On ne les avait pas chassés à l'heure de la fermeture : avec un peu d'alcool dormant dans des tasses à café, après qu'au rez-de-chaussée l'orchestre se fut tu, ils étaient restés longtemps dans cette pièce aux lumières basses où des officiers et quelques civils aux tables encore occupées avaient invité des personnes parfumées, et quelques-unes des musiciennes en sarrau noir, qui riaient dans l'ombre des propos de ces messieurs...

« Oh, vous savez, c'est bon de changer d'air ! Lille n'est jamais folichon, mais avec la guerre, alors ! Nous avons la chance pourtant d'avoir un homme charmant que vous connaissez, je pense ? un cousin des Cautèle... Le capitaine de Saint-Garin... le mari de cette fille grasse, vous savez ? Il est en garnison à Lille, oui, et c'est un charmant compagnon ! »

Armandine ne ressemblait guère à Aurélien Leurtillois, son frère, bien qu'elle eût presque sa taille. Cet air de province qu'ils respiraient tous deux, elle et Jacques Debrest, amusait Bréa : cela lui rappelait Carcassonne et sa propre famille. Il n'y avait guère que trois semaines qu'il avait vu Aurélien, cantonnant sur la Lys, pour l'alerte d'avril. Sa sœur en parlait comme d'un jeune homme qui lui aurait donné du souci. Les cheveux gris de cette dame et la dignité compassée de son époux auraient pu paraître déplacés dans l'atmosphère assez galante de cette heure tardive, mais point : un certain manque de nuances, même, dans les propos du couple, donnait à leurs commentaires une verdeur assez surprenante. Il y a des mots qu'on ne prononce ni à Carcassonne, ni à Paris, et qui, à Lille, ne gênent pas les gens collet monté. A la sortie, sur la place Jean-Bart, cela asticotait fort apparemment Debrest d'entendre le curieux patois bilingue des femmes qui passaient se pressant au bras des Anglais : « Ceux-là, dit-il, ricaneur, qu'est-ce qu'ils imaginent là devant ? » Il montrait la statue du corsaire, dont l'ombre de bronze vert sur son piédestal sabrait à tout hasard la nuit en direction de Douvres. Debrest et

Bréa ne s'entendaient pas en tout : mais quand il s'agissait des Anglais ! Alors, vous venez nous prendre à l'hôtel demain matin ? Entendu, mon vieux Jacques. J'oubliais : je ne vous ai pas demandé de nouvelles des enfants. Pierre et Raymond ? « Vous savez, dit la mère, les jeunes gens ! Pas de nouvelles, bonnes nouvelles... Pierre, n'en parlons pas, il est au chaud dans un état-major, je n'ai pas de souci à me faire pour lui, tandis que Raymond est dans la marine... pas loin d'ailleurs : nous avons eu ce matin quelques renseignements par l'amiral Abrial... — Vous connaissez l'amiral Nord ? — C'est-à-dire... non, mais, nous vous l'avons dit, nous déjeunions ce matin à ce club de la rue Clemenceau où tous les officiers de marine... l'un d'eux a téléphoné à Malo et c'est de chez l'Amiral même qu'on nous a fait dire... »

Armandine s'était réveillée, qu'est-ce qu'il pouvait être ? Quatre heures du matin. Encore une alerte... Cela devient insupportable. Ils feraient mieux de faire la guerre. Le tir contre avions avait secoué la ville presque jusqu'au jour. Pourtant les bombes devaient tomber assez loin : les explosions avaient la résonance sourde des sables. Les projecteurs fouillaient le ciel, et les batteries des dunes étaient secouées d'un hoquet qui n'en finissait plus... Dans la cave de l'hôtel, frissonnante, avec son châle enroulé autour des épaules, Armandine pestait. Je vous demande un peu, à cinquante ans passés, faire cette gymnastique ! Pour avoir à descendre dans un abri, elle eût mieux fait de laisser Jacques aller seul à Dunkerque... Je ne voulais pas laisser Bébé : quand je ne suis pas là, il devient si triste ! Çà, Aurélien a eu le nez, lui, d'expédier sur la côte Georgette et les enfants... Un monde des plus mêlé vraiment se pressait dans la cave. Jacques Debrest, ça lui était égal : les hommes ont passé par le service militaire, mais Armandine ! On se sent plus ou moins dégoûté, je veux bien. N'empêche.

Les abris de Dunkerque avaient été installés pour les alertes longues, et, dans cette cave voûtée, on trouvait même des couchettes : des châlits à deux étages... dire qu'il y a des gens qui peuvent dormir comme ça ! Vois un peu celle-là avec ses gosses... « Armandine, tu ferais mieux de te taire, les gens nous regardent drôlement... »

Ce n'était jamais qu'une alerte comme une autre. Pourtant, après la reprise de huit heures, quand ces femmes qui venaient d'écouter la radio se précipitèrent en hurlant : « Ils attaquent la Belgique ! » oubliant que ça tombait là-haut, tout le monde remonta à la surface... Le premier réflexe de Debrest avait été de vérifier la date. On était le dix mai. Du point de vue historique...

Les cavaliers du capitaine de Bréa piétinaient déjà devant la frontière. Au-delà de Ghyvelde, les gendarmes belges avaient à ouvrir les barrières antichars enlisées dans le sable. On vous l'avait bien dit que ce n'était pas contre nous que vous aviez à vous défendre ! Enfin... Les avions tournaient toujours au ciel. Des convois d'artillerie, des chars, des automitrailleuses, des motocyclistes... un encombrement extraordinaire des routes, et déjà des civils qui voulaient refluer en France. On raconte que Calais, Berck, Boulogne ont été bombardés. A Dunkerque tout à l'heure... On a vu nos chasseurs attaquer les bombardiers au-dessus des toits... Notre aviation !

On piétine. Sur leurs chevaux, les hommes de Bréa s'impatientent. Avec leurs chéchias beiges, le casque au côté, ces spahis à la haute ceinture dont on a fait un groupe de reconnaissance, étonnent les gens de Ghyvelde. D'autant que l'un d'eux, histoire de se dégourdir, fait le pitre : il se livre à toute sorte de cavalcades, lançant sa bête pour ramasser à terre sa chéchia qu'il y a brusquement jetée... Le capitaine intervient : « Allons, Vallier ! Ce n'est pas le moment. Un peu de sérieux ! C'est la guerre... » Guillaume Vallier rit en saluant. Il a remis sa chéchia un peu en arrière et il en agite le gland. Si c'est la guerre, ces Belges, ils devraient se presser, peut-être...

Il était plus de dix heures et demie quand le passage a été fait. Tous les civils, autour, criaient, frémissaient du mouchoir, jetaient des fleurs. L'armée française entrait en Belgique, comme si on avait rompu une digue à des eaux joyeuses... Les chevaux! Filleke! Ça est des troupes d'Afrique!

Les cavaliers se rassemblaient. Bréa les regarda. Ils avaient une drôle d'allure, avec le sabre au côté, et le mousqueton. Allons, qu'est-ce qu'on va faire? Les garde-côtes? En attendant, d'après l'ordre de route, on a un sacré chemin devant soi... la première étape nous mène à côté de Zeebrugge... Ho, ho! rangez-vous! Les chevaux se cabrent, peu habitués aux chars. Et partout, aujourd'hui, les chars ont priorité. Ils avancent avec un vacarme de vainqueurs. Les officiers, à mi-corps sortant de la tourelle, répondent de la main aux acclamations, aux fleurs...

« Sage... sage... », murmure Guillaume Vallier à sa monture. Il a pour cette bête une extraordinaire tendresse, qui lui fait regarder les tanks avec un air de réprobation. « Ça te va bien, le plombier..., lui dit cet envieux de Carasso, d'avoir un cheval de cirque... » Cheval de cirque! Et puis après? Tout le monde ne peut pas avoir un cheval de fiacre... Allons, allons! Rassemblement!

Sur la mer jaune, on voit au loin croiser des bateaux, et la route s'enfonce dans les dunes. Il souffle un petit vent qui a passé dans les chardons gris. Le pas des chevaux sonne. On pique un petit trot? Le capitaine dit que l'étape est longue et que pas d'excentricité! On a eu un coup de gnôle dans le jus au départ. L'air devient incroyablement mou dès que le vent tombe, et les lèvres prennent déjà un goût de sable et de sel. Alors on passe par Ostende, mon capitaine? Bréa sourit à son lieutenant. Ostende! Cette culotte qu'il y a prise à la boule, au casino. C'était avant son mariage avec Marie-Adèle : il était avec cette petite actrice. Comment a-t-elle tourné, celle-là? A la rue Casernes-de-la-Marine, une gosse lui ressemblait... Qu'est-ce que ça peut me faire? Singulière manie qu'on a de s'attendrir sur les souvenirs! « Vous avez des souvenirs à Ostende, lieutenant? » Le lieutenant rougit jusqu'aux oreilles : lui, non, il n'a jamais été à Ostende... Alors de quoi diable rougit-il?

Guillaume, sur son bourrin, rêve aux copains de Carcassonne. Il y en a peu ici avec lui : du dépôt, on les a dispersés. Où sont Oustric, Pezet, les autres, un jour comme aujourd'hui?

Les fers des chevaux battent le pavé d'un village. J'aime ce joli bruit clair, et vous, mon capitaine? Le capitaine voudrait bien qu'on lui laisse la paix : et à commencer par les indigènes, qui leur flanquent des bouquets à la tête, et font broncher les chevaux. Halte! laissez passer les chars... Encore? Halte...

C'est agaçant, pense Bréa. Je ne sais pas ce que j'ai, mais pour un rien je deviendrais sentimental.

*
**

Pour les uns, cela débute ainsi. Pour les autres, autrement. Aurélien Leurtillois, ramené sur Hazebrouck avec sa compagnie, il y a quelques jours, a été tiré du lit ce matin avant six heures. La DCA avait descendu un bimoteur. A cette heure-là, les ouvriers partaient au travail. Ceux de la savonnerie et ceux de la filature. Les femmes et les hommes. Le sac à l'épaule. Venant des environs à bécane par files... il faisait à peine jour. Alors, quand l'avion avait dégringolé en flammes dans les champs, non loin de la route, les gens avaient couru dessus, lâchant les vélos, se bousculant. Les soldats qui voulaient les arrêter n'étaient pas assez nombreux, et puis des officiers avaient donné l'exemple : leur premier Boche! ils n'auraient pour rien au monde manqué de le prendre en photo. Les aviateurs ennemis s'échappaient de l'appareil

comme des perdus, criant quelque chose. Les gens, lancés, se pressaient autour, une foule... Tout d'un coup, cela a fait feu de partout, un chapelet d'éclatements, la terre et la fumée, trente bombes, les membres arrachés, les morceaux humains lancés par-dessus la route où une voiture de laitier se renverse, traînée par des chevaux fous, dans les cris flamands, trente bombes par bouquets successifs, la course en arrière, le recul qui s'écrase, la mort et le sang sur ces hommes mal réveillés encore, et le squelette de fer tordu, calciné, piqué du nez dans les labours, la queue en l'air, comme un plésiosaure déchiré... Combien y avait-il de morts? Une centaine de blessés fuyaient, s'aidaient, se bousculaient, hurlant. Les corps restés à terre, personne n'osait y toucher... un grand vide s'était fait autour d'eux...

La section de fantassins, cantonnée tout près, avec le lieutenant de Becqueville, a été tout de suite portée sur le terrain. Le capitaine Leurtillois, commandant la compagnie, alerté quelques minutes plus tard, venait diriger les opérations : qu'on prévienne le toubib! Il s'agissait bien d'un toubib. Soixante-douze cadavres. Des savonniers, des types du textile... des enfants... trois officiers... des soldats... des femmes... Au loin, la DCA toussait. Une foule noire serrée, sur la route, épaule contre épaule. On entendait pleurer, et l'étrange était ce murmure étranger : ici personne ne parle le français.

Aurélien, le langage des Flandres, devant ce charnier, lui faisait guerres des temps jadis, que sais-je? massacres des drapiers, expéditions des Hennuyers... invasions impériales... Et ce fut pendant qu'ils ramassaient les pitoyables victimes, et reculaient devant des bouillies d'entrailles et de terre, qu'un bicycliste leur cria du chemin la nouvelle de l'attaque allemande.

L'ordre de mouvement fut apporté peu après au capitaine Leurtillois. Il fallait se dépêtrer de cette horreur, tirer les soldats de cette tâche funèbre à quoi ils s'adonnaient comme des spectres ahuris. On part... Vous vous laverez : c'est tout... On part... Il y avait quinze kilomètres jusqu'au point d'embarquement, près de Bailleul, où les cars devaient les prendre. Ils y parvinrent un peu avant onze heures. On ne les enleva que vers deux heures de l'après-midi. Le colonel commandant le régiment venait d'arriver. Leurtillois alla le saluer. Le commandant du bataillon se déplaçait sur un autre itinéraire. En fait, leur division ne partait pas encore, elle constituait la réserve d'armée. Le capitaine Leurtillois formait, avec ses hommes, un détachement en arrière des avant-gardes motorisées de la 7e armée. Vous prendrez connaissance des détails plus tard, Leurtillois : vous avez mangé? Le colonel était trop bon, Leurtillois avait mangé : depuis trois heures qu'on attendait ici... C'était moins d'un casse-croûte qu'il avait envie que de nouvelles. On était parti si vite, et sans savoir, avec cet accident, à Hazebrouck...

A la voiture radio, un sous-off avait sténographié la déclaration du général Gamelin à la nation : *L'attaque que nous avons prévue depuis octobre dernier s'est déclenchée ce matin. L'Allemagne engage contre nous une lutte à mort. Les mots d'ordre sont pour la France et tous ses alliés : courage, énergie, confiance. Comme l'a dit, il y a vingt-quatre ans, le maréchal Pétain : nous les aurons — Gamelin...*

« Et c'est tout ce qu'on sait? — Ils ont envahi la Hollande... — La Hollande? » Aurélien Leurtillois, combattant de l'autre guerre, tout le reste encore, il s'y reconnaissait. Mais la Hollande... cela, c'était du nouveau. Le sous-off cligna de l'œil. Oh mais, là-bas, ils auront du fil à retordre : vous savez, les Hollandais, mon capitaine, ils rompent les digues... inondent leur pays... alors les chars... faudrait des bateaux! et dès que c'est des bateaux, alors les Anglais... pas meilleur que les Anglais!

Aurélien hocha la tête. Il n'était pas ce qu'on appelle anglophile. Des ordres retentissaient. On grimpait dans les cars. Leurtillois n'avait pas eu le temps d'étudier l'ordre de route, que le colonel venait de lui faire remettre. Les bons-hommes, avec leurs quinze kilomètres dans les pattes étaient tout ébaubis de se trouver motorisés. Aurélien regrimpa dans sa voiture de tourisme. Voyons, un peu : d'abord on file sur Courtrai, et puis... Ah, nom de Dieu ! Mais on y va, nous, en Hollande ! Blaisot ! Quoi donc, mon capitaine ? Rien. Tu verras.

⁂

Toute cette masse d'hommes de la mer aux Ardennes a été jetée en avant ce matin-là. Mais tandis que la 7e armée de Giraud se porte sur la Hollande avec ses chars, ses camions, ses chevaux le long de la mer, l'armée Blanchard, elle, du nord de Condé au sud d'Avesnes, et dans ses avant-gardes motorisées Jean de Moncey et ses compagnons, gagne la position Dyle. Plus au sud, le mouvement va décroissant, à travers l'armée Corap, jusqu'à la charnière, au pivot, situé en plein cœur de la 2e armée que commande le général Huntziger. Au-delà, commencent les avant-postes de la ligne Maginot.

C'est dans un petit pays sur l'Aisne, la haute vallée, presque à la limite des Ardennes et de la Marne, à Senuc, que le commandant Benedetti, quittant le cabinet de Daladier, avait rejoint quinze jours auparavant le QG de l'armée Huntziger. Bien que cette affectation, consécutive à l'enquête sur l'affaire Fred Wisner, eût le caractère d'un limogeage, le général commandant l'armée l'avait gardé près de lui. Le commandant se familiarisait à la popote du général, dans les bureaux, avec la réalité ardennaise dont les autres parlaient dans un langage de complicité, l'argot qu'un séjour déjà long dans la région avait créé pour eux. Par exemple, la grande idée du règne était la permutation circulaire : de quoi s'agissait-il ? On ne parlait pas d'autre chose. Vous comprenez, mon cher, nous avons des frontaliers qui vont tous les soirs coucher chez eux, il faut les secouer, les envoyer ailleurs, puis des jeunes qu'il s'agit de réveiller dans des bataillons de marche : alors le général Huntziger avait inventé de les faire valser d'une position sur la voisine, par exemple, trois positions, pour la figure de cotillon ; de plus, une équipe sur trois, on la renvoie à l'arrière, et des vieux de réserve entrent dans la danse pour la remplacer, cela fait deux mouvements de permutation combinés... vous saisissez ? Les officiers restent sur place : eux aussi ça leur donne du travail, connaître de nouveaux soldats, y détecter ou former de nouveaux spécialistes... armuriers, mitrailleurs, radios... Je ne saisis pas bien. Bon, tenez, jeudi, le neuf, faites un tour à Sedan on y pratique une permutation d'importance... trois compagnies sur quatre s'y trouveront dans un secteur nouveau... Le neuf mai, à Sedan, Benedetti a passé en revue les fortifications sur la rive gauche de la Meuse : on voyait bien qu'on n'attendait guère ici d'événements sérieux. Un rideau de barbelés, de petits ouvrages d'où prendre sous le feu des embrasures le plan de la rivière. On montrait en l'air l'avion ennemi quotidien, l'espion comme on l'appelait. Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir en tout dans Sedan ? Trois cents hommes... Et le dix mai au matin, Huntziger avait fait dire à Benedetti par le colonel Lacaille, son chef d'état-major, qu'il le chargeait d'assurer la liaison avec la 9e armée du général Corap, dont le PC était à Vervins à près de cent kilomètres au nord-ouest : il aurait à renseigner à la fois Huntziger et l'aile gauche de son armée, c'est-à-dire ou à Buzancy le général Grandsard, commandant le 10e corps d'armée, ou, au besoin à Raucourt, le général Lafontaine, commandant la 55e division d'infanterie, sur la situation des troupes voisines, la droite de Corap... mais non, vous ne trouverez pas Grandsard à Buzancy : il n'y a que ses bureaux, lui se tient à La Berlière, un poste de combat qu'il s'est fait construire... vous voyez, là, sur la carte, un

peu à l'est du Chesne. Pour l'instant, c'était un travail d'arrière. D'abord les unités considérées avaient leurs états-majors très loin de ce côté-ci de la Meuse... et puis, en avant, notre magnifique cavalerie allait se porter de l'autre côté de la Meuse et de la Chiers, franchir la frontière en direction de Bastogne et d'Arlon, sur les arrières des Belges, couvrant le front du Luxembourg... Quand je pense qu'il a fallu, il n'y a pas huit jours, détruire ces obstacles antichars que des artilleurs qui travaillaient du chapeau avaient imaginé de dresser, justement, sur les deux voies d'accès des Ardennes, en face de Sedan ! Notre cavalerie, aujourd'hui aurait joliment perdu son temps, s'il avait fallu lui ouvrir les chicanes... Mais le général d'armée y avait eu personnellement la main. C'est comme pour les mines : en avant de Sedan, il les avait fait toutes enlever. Pour qu'on les contrôle, qu'on les graisse. Il y avait dix jours. Elles étaient dans des caisses sur les côtés des routes. Est-ce que ce n'est pas imprudent ? Mais, à ce niveau-là, nous avons les maisons fortes ! Et puis qu'est-ce que vous craignez ?

Le dix mai donc, le commandant Benedetti se rend d'abord à La Berlière chez Grandsard, prendre langue. Les artilleurs ont déjà abattu deux avions ce matin. De là, il passe à Raucourt chez Lafontaine. C'est le chemin : mais les routes ne sont pas bonnes et déjà elles s'encombrent de réfugiés. De Raucourt à Chémery, ça va encore : une espèce de désert, des hauts de collines, nues, bosselées, un grand ciel et pas d'horizon. Mais, de Chémery pour gagner Vervins, l'auto du commandant se heurte aux voitures qui se dirigent vers l'est, des unités en route, des tourisme portant sur le toit, ficelées, les cantines des officiers. Le ciel est calme. Un temps splendide. A Vendresse, où un des régiments de la 71e division du général Baudet, réserve de corps d'armée, les crocodiles comme on les appelle, travaille avec une compagnie du génie, voilà que la voiture s'immobilise. Le chauffeur bafouille quelque chose, il a besoin pour se dépanner... On lui indique la station voisine là-bas vous tournez, à gauche, à côté de l'église, oui, et puis encore à gauche, en allant vers la gare. Oh, ce n'est pas vraiment une gare : il n'y a plus qu'une voie étroite pour transporter le matériel. On prépare ici une ligne de défense — « la bretelle de Donchery », c'est son nom —, des casemates en construction dressent leurs tiges de fer attendant le béton... Près de la gare, si on peut appeler ça une gare, pendant que le chauffeur se débrouille, le commandant fait quelques pas et interroge un soldat du génie. Qu'est-ce que c'est que ces gaillards qui déchargent des coupoles d'acier à côté du grand hangar de bois peint grenat ? Bruns, bleus même... pas des gars de chez nous ? « Des Espagnols républicains, mon commandant ! » Pas besoin de demander ce qu'il pense, celui-là. Benedetti hausse les épaules. Il faut espérer qu'on n'aura pas besoin des casemates avant que les coupoles ne les coiffent. Qu'est-ce que c'est, cet étang ? un parc... il y a un château ? Oh, une grosse maison. Et on pêche le poisson là-dedans ? C'est interdit, mon commandant. Un homme qui s'était piqué une friture, tout juste hier, a écopé pour ça dix jours d'arrêt. Benedetti sifflote, appréciatif. La voiture est revenue : alors, de quel côté on sort de ce patelin ? Pour Poix-Terron, vous allez tout droit par cette rue, la route d'Omont...

L'homme a regardé l'officier s'éloigner. C'est un grand, gros, un peu chauve. César Dansette est vaguemestre dans ce groupe du génie. Il revient de Raucourt où il a pris le courrier à la division, chez le général Lafontaine. En passant le long des Espagnols, il siffle *L'Hymne de Riego*. L'équipe en plein travail tourne la tête, et des poings dressés saluent... Il y a un monde dans ces yeux noirs. Tout de même, tout de même, pense Dansette, ils travaillent contre Hitler, ceux-là... nous nous battons pour la Liberté... Il se le répète, comme s'il continuait sa discussion avec Raoul Blanchard qu'il ne peut pas

oublier. Il a un peu honte, lui qui a ramassé les sous dans les villages de la Drôme pour ces soldats de la République sœur, à les voir ici, comme des esclaves... il se rassure : ils travaillent contre Hitler. Il tourne dans le village, à côté de l'église qui a l'air d'un gros bahut compliqué, posé là. « Mon capitaine ! » Il a salué. Le capitaine qui commande le groupe est dans le civil ingénieur à l'Als-Thom. Avec son casque trop large qui lui rabat les oreilles, on le considère un peu comme un original...

La voiture de Benedetti est repartie. Vervins, ce n'est pas à deux pas, et d'ailleurs, de Poix-Terron, au lieu d'aller chercher par Liart, mieux vaut piquer vers le sud, faire le détour par Rethel... Au bout du compte, c'est peut-être douze kilomètres de plus, mais par une bonne route, et à tortiller dans ces petits chemins, on perd son temps.

Dans sa voiture grise, le commandant Benedetti ce jour-là est moins préoccupé des opérations militaires, qui lui semblent assez lointaines, que de l'idée de revoir le général Corap. Certes, il a beaucoup d'admiration et de sympathie pour Huntziger : il le connaît de longue date, et, depuis que le général a été nommé au Conseil supérieur de la Guerre, il a eu affaire à lui au ministère. Cet homme mince, avec ses yeux bleus et le poil qui reste encore blond à soixante ans passés, n'est pas vraiment pour lui un militaire. Un intellectuel plutôt. Chargé de toute sorte de missions en Turquie, en Russie, en Roumanie, il en a gardé ce caractère de diplomate. Benedetti sait bien que ce genre d'homme est terriblement utile, nécessaire. N'est-ce pas lui qui a préparé le terrain à Ankara, pour ces opérations dont on parle toujours rue Saint-Dominique, contre les pétroles de Bakou ? Bien sûr, militairement, il faut un Weygand pour les mener à bien. Mais, avant les Weygand, passent les Huntziger...

N'empêche que Corap, pour Benedetti, c'était un autre tabac. Un soldat. Un chef de guerre. Une espèce de force de la nature, pas grand, les cheveux en brosse, ce regard de conquérant, et toujours pour l'armée un jeune, bien que de deux ans l'aîné de Huntziger, et un peu épais. Le vainqueur d'Abd el-Krim, le successeur de Lyautey au Maroc. Mais, avant tout, l'un des généraux dont l'action a été pour le moins parallèle à l'action de cette organisation secrète d'officiers, qui est celle de Benedetti. Un de ceux qui ont pris la décision, par-dessus les civils, les ministères, de purger l'armée de ses communistes. Naturellement, il a contre lui les généraux francs-maçons, comme Bourrat, Prételat ; et Daladier ne peut pas le voir en peinture. Pendant la drôle de guerre, dans les Ardennes, le préfet, une créature de Daladier, très probablement franc-maçon lui aussi, a mené une bataille sourde contre le général Corap. Benedetti, rue Saint-Dominique, en était au courant de première main : le général voulait, en particulier, faire enlever les travaux de fortification aux entrepreneurs civils de la région, et pas moyen, pour des considérations probablement électorales, le préfet s'y opposait. Grâce à Benedetti, Corap avait eu des indications précieuses sur ce qu'on tramait contre lui au ministère. Il ne serait probablement pas mécontent de le recevoir à son QG : Huntziger avait eu la main heureuse... ou il était au courant.

A Vervins, Corap était absent. Parti en avant, se rendre compte. Mais il devait rentrer le soir. Non, l'état-major ne ferait pas mouvement. Bien sûr, Corap, toujours le même ! l'homme de la guerre du Rif ! on ne peut pas le retenir... Comment ? vos divisions de cavalerie légère, mon cher Benedetti, franchissent la Semois, vers Arlon ? mais elles devaient rester sur place... je ne comprends pas. Nous, à part quelques groupes de reconnaissance, nous avons l'ordre d'attendre l'aube sur cette rive-ci de la Meuse... Entre nous, vos troupes, à vous, je veux dire les gros... ce sont des divisions B, de la réserve, avec des officiers d'âge mûr, hein ?

Benedetti connaissait mal encore l'armée Huntziger. Mais quand on parlait d'un des régiments à la popote du QG, on appelait ses officiers sur le retour, les crocodiles... Pour ce que nous avons à faire dans le plan du grand quartier... ce sont plutôt des troupes de forteresse, des troupes de soutien... elles tiennent évidemment, avec les méandres de la Meuse, un secteur assez long et c'est pourquoi le général Huntziger, qui vient de donner un nouveau chef aux crocodiles, le général Baudet, songe à l'envoyer avec sa division étoffer la ligne de la Meuse, en arrière de la cavalerie... entre le général Lafontaine qui est au nord, et la 3e DINA, celle-ci une division A! le général Chapouilly...

Oh, vous savez... nous aussi, nous avons des divisions B! Elles ne sont pas plus mauvaises que d'autres. Un peu courtes en dotation d'armes antichars, voilà tout... Pour l'état d'esprit, vous savez que le général Corap a fait le nécessaire! Vous ne connaissez pas Vervins, cher ami? Parce que si vous n'avez rien à faire... il y a de beaux restes du temps des Espagnols... Si? vous connaissez?

« J'étais dans l'armée Mangin en 1918, en octobre, quand nous avons repris la ville, venant de Laon... et vous savez, là-bas? où la route grimpe, en direction d'Hirson? j'y ai reçu une balle dans l'épaule... je la sens encore, quand il va pleuvoir... »

La place de l'Hôtel-de-Ville, dont Benedetti remarqua ironiquement qu'elle s'appelait de nos jours place Pascal-Ceccaldi, était encombrée d'un bizarre charroi de bonshommes et de voitures. Qu'est-ce que c'était? Des civils ou des militaires? Ils marchaient en rangs, et il y avait parmi eux quelques uniformes : dans l'ensemble, ils ne se distinguaient des pékins que par un bonnet de police et un brassard sale. Les uns avec des pardessus, les autres sans rien, une musette et un masque à gaz en bandoulière... Des pelles, pas d'armes. Tout cela descendait vers le palais de justice.

« Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? » demanda le commandant Benedetti. L'officier d'état-major haussa les épaules. On pourrait les prendre pour des bagnards, pas vrai? C'était ce qu'on appelle un « régiment de travailleurs »... Nous en avons plusieurs dans la région. Le général voulait s'en servir pour leur faire exécuter, comme ils ont fait dans la région parisienne, les fortifications de soutien en arrière de la Meuse... et puis, avec ce préfet que nous avions!

« Je sais, je sais... », dit Benedetti. Oui, ça ressemblait plus à des bagnards qu'à des soldats. Où les envoyait-on? Sur la frontière, entre Hirson et Rocroi... « Vous allez fortifier la frontière à cette heure? — On ne sait jamais », dit l'autre.

Là-dessus, voilà qu'un cavalier qui avançait à rebrousse-poil, au pas, le long de la colonne, s'arrête net devant les deux interlocuteurs. « Benedetti! par exemple! » Sous son casque, engoncé dans sa capote, pesant à en prendre pitié de la bête, le commandant Müller n'était pas tout de suite reconnaissable. Il commandait le détachement pour Signy-le-Petit, son bataillon réduit à deux compagnies, et deux compagnies en plus. Le régiment était très diminué, on n'avait remplacé ni les affectés spéciaux, ni les vieilles classes. Le nouveau colonel... pour Müller, comme pour tout le monde, après trois mois du départ d'Avoine, c'était encore le nouveau colonel... n'avait plus que deux commandants pour quatre compagnies et la hors-rang. Müller, pour mettre pied à terre, avait appelé un grand bougre qui lui tint l'étrier : une de ces gueules à ne pas rencontrer au coin d'un bois, avec des tatouages sur le front... un gorille...

A pied, passant devant eux, le lieutenant Barbentane regarda ce groupe, cette rencontre... Les nouvelles du jour lui serraient le cœur. C'était à la fin l'aventure ouverte : la Belgique, la Hollande... où allaient-ils mener la France?

Les hommes, la plupart, accueillaient ce jour-là les nouvelles avec légèreté, avec aussi ce soulagement qu'allait cesser la période sans perspective, rien à faire et perdre son temps. Pas tous : après le rassemblement, quand l'ordre de mouvement avait été donné, un des hommes de la compagnie, un type râblé, qu'il connaissait pour être du bâtiment, en tout cas solide au travail, avait abordé Barbentane : « Mon lieutenant... » C'était très simple, il était envoyé par les camarades... Armand avait cillé. L'autre précipitait la voix : simplement... on entrait dans des heures graves... les camarades pensent... on ne sait pas ce qui peut arriver, mais le lieutenant doit savoir qu'on veille sur lui...

Il n'attendait pas de réponse.

Barbentane avait regardé Vidal rejoignant le rang. Les camarades... qui ça ? Greboff, le météorologiste, sûrement... peut-être Tinchebray, l'infirmier... Cristobal, l'Espagnol... pourtant, je ne sais pas, il n'a pas l'air d'un camarade...

La compagnie Balpêtré faisait route avec la compagnie Blaisin.

II

Dans la matinée du onze mai, après avoir passé au corps de cavalerie, chez Prioux, le général Gréville est arrivé au village où le pharmacien auxiliaire Parturier dort sur un brancard dans l'école abandonnée. Il a arrêté sa voiture pile devant le poste où des soldats belges sont en train de mettre sac au dos : « Qu'est-ce que ça signifie ? » crie-t-il à l'officier qui salue. *Ça*, désigne l'encombrement affolé de charrettes devant les maisons, les gens qui, par les fenêtres du premier, jettent les matelas, les femmes qui pleurent. Les explications sont vagues, non, on n'a pas encore vu l'ennemi, il n'y a pas eu de bombardements. On s'est saisi d'un homme qui répandait des bruits.

Le général est un grand militaire que sa capote boutonnée au col allonge encore. Il parle par phrases courtes. La violence froide y fait place subitement à une douceur murmurée. Sa main balaye les Belges, ces soldats de pacotille, qu'il considère un peu comme des gardes-forestiers. Puisqu'ils s'en vont, qu'ils s'en aillent ! La petite colonne du poste divisionnaire s'est groupée et disloquée. L'officier qu'on avait envoyé en avant se précipite, conduit le général vers cette ferme carrée, avec une cour devant, une haute porte au toit large. On s'installe. Vous rassurerez ces panicards...

Tout s'organise comme toujours. Un cantonnement, même en guerre, même à l'avant, c'est un cantonnement. Pour le général Gréville, un homme d'audace, son poste de commandement doit être toujours résolument placé dans le saillant avancé de ses troupes. Hier soir, c'est seulement pour suivre l'ordre formel du général Georges qu'il a stationné à l'est de Nivelles dans ce bourg que, d'ailleurs, à l'aube, des Dornier sont venus bombarder. Du côté des hangars où étaient ses voitures. Bilan : une vache tuée. C'est entendu que l'armée, le général Blanchard, est toujours à Valenciennes, mais le corps de cavalerie avait bondi au-delà de Gembloux, et les toubibs de la division eux-mêmes étaient au château d'Heckert, à plus de quarante kilomètres en avant ! Le général avait décidé de se porter à peu près à leur niveau, dans ce village qui a l'air d'un boyau tordu. De là, il lui serait plus facile d'avoir la liaison avec les cuirassiers du régiment de découverte qui ont filé direction Maastricht, et sont à Tongres aux dernières nouvelles. Tongres, encore quarante kilomètres d'ici, à vue de nez.

Naturellement, dans la ferme où il s'était établi — dites donc, Jauche, groupez-moi ces deux tables, qu'on y étale les cartes ! —, voilà déjà les motards qui s'amènent en pétaradant. D'ici qu'on se fasse repérer. Qui ça ? Le médecin divisionnaire ? Lamirand ? Ah non, docteur, restez où vous êtes ! Pas besoin de

tout ce va-et-vient ici. C'est ma tourelle, vous saisissez? De ce petit plateau, je domine les vallons de l'Hesbaye, vous me suivez? Là, je surveille la route de Waremme, en cas de repli et de tous les côtés on peut m'atteindre de nos positions de la Petite Gette... C'est ici que s'ouvre le seuil, vous voyez, par lequel des blindés pourraient atteindre à la brèche de Gembloux...

Le Dr Lamirand soupire. Il a, lui aussi, le romantisme de l'avant. Puis le mari de sa fille est avec les dragons portés qui accompagnent le régiment de découverte. Il fait pot à tabac à côté du général, malgré sa surprenante agilité de mouvements, sa mobilité comme électrique. Les nouvelles? Est-ce qu'on sait ce que fait l'ennemi? Bon, vous croyez qu'on s'est installés à Tongres comme dans une garnison? La pointe extrême des unités allemandes y était entrée. Nos cuirs ont chassé leurs blindés. « Mais, alors, mon général? Maastricht? — Les Belges se sont laissé bousculer, l'ennemi a passé les ponts... si nous n'avions pas fait vite... »

Le lieutenant Jauche a attendu le départ du médecin-colonel pour poser des questions; le lieutenant Jauche est un grand garçon roux, un peu soufflé, qui, dans le civil, préparait le Conseil d'État. Il a de l'admiration pour son chef, mais il s'en retient. Un général... aujourd'hui c'est utile... demain... Jauche est socialiste. Il s'est donné pour tâche de persuader Gréville que l'intérêt des militaires, c'est un gouvernement patriote qui ait pour lui le peuple, et prenne sur le mur d'argent le budget de l'armée. Ça fait des conversations dans les déplacements en voiture, quand le général est d'humeur. Il est soucieux ce matin. Comment pourra-t-on tenir quatre jours en couverture de la ligne Wavre-Namur qui s'organise en arrière, si déjà les Belges lâchent pied? « Mon général, dit-il, après le départ du docteur, le sale point, c'est l'aviation... on ne voit que les Allemands...

— Jauche, mon vieux, nous ne commandons pas des avions, mais des chars. On tiendra... Il ne faut pas voir que le secteur nord : vous savez bien que notre mission n'est qu'une mission de retardement. On est entrés en Belgique pour constituer un glacis, et que nos provinces flamandes n'aient pas à subir l'invasion comme en quatorze... Il faut bien s'habituer à l'idée que nous abandonnons la moitié du pays. C'est la faute aux Belges! S'ils avaient voulu s'entendre, au lieu de jouer la neutralité... Mais, à l'est-sud-est, notre flanc est protégé par la 9e et la 2e armée. Corap et Huntziger. On a pivoté sur la frontière en avant de Sedan, en direction de l'Ourthe, et au nord de Givet nous avons largement franchi la Meuse. Ce qui fait que, regardez la carte, nous voilà, nous... la 1re armée... Quand nous nous rabattrons sur la ligne Namur-Gembloux-Wavre, au-delà de laquelle nous voici en avant-garde, nous nous trouverons appuyés sur notre droite par deux armées françaises dont l'avance rapide aura permis aux Belges d'opérer de la frontière du Luxembourg à la Meuse, à travers la forêt d'Ardenne, des destructions qui vont empêcher l'avance des panzers... Pour le franchissement de la Meuse, à supposer que l'ennemi attaque de ce côté-là, il faut encore qu'il ait eu le temps de passer une puissante artillerie... de développer un feu nourri... C'est sur la ligne Wavre-Gembloux-Namur que notre haut commandement attend l'effort principal de l'ennemi... sur cette brèche qu'il a de longue date prévu de masser les meilleures troupes, les plus solides... Vous me suivez? — Qu'est-ce que c'est? » s'écria Jauche.

L'air venait de trembler, les vitres cliquetaient encore dans le roulement lointain d'un bombardement : « Six kilomètres..., dit calmement Gréville. Nord-nord-ouest... »

C'était la petite ville qu'on apercevait en sortant du château d'Heckert qui venait de prendre. Elle fait le carrefour des routes de Tirlemont à Gembloux,

et de Wavre à Tongres et Saint-Trond. La voiture du médecin-colonel est arrêtée à l'entrée du bourg, le carrefour central est en ruine, la gare flambe. Des voitures de toute sorte, autos, camions, carrioles, refluent dans un charroi désordonné; les gens à pied s'accrochent aux talus, avec leurs paquets démesurés; des cyclistes se faufilent, tout un peuple échevelé, surpris dans son désordre... Une sanitaire s'arrête aux signaux que lui fait le colonel, du marchepied de sa voiture, la portière ballante.

« Où allez-vous? Quel service? »

Le sous-officier sur le siège, à côté du conducteur, explique : « Il y a, paraît-il, un hôpital au château... Ce sont des civils belges blessés, et des Anglais. On est juste à l'articulation des Français sur l'armée anglaise... — Il y a beaucoup de blessés? — Une vingtaine. Six dans cette bagnole... »

Lamirand s'est rejeté dans sa voiture. « Je ne comprends pas, dit-il au lieutenant Varney, son officier d'administration... Tout se passe comme si les avions allemands faisaient ce qu'ils veulent... » Pour l'instant, le ciel est vide. Aucune chasse n'a semblé raccompagner les incurseurs. Un groupe de DCA s'est époumoné à la sortie de la ville, mais les Dornier ont tourné brusquement vers le nord.

Au château d'Heckert, l'arrivée des blessés a forcé la main au médecin-lieutenant Fenestre. Celui-ci avait d'abord décidé d'installer sa salle d'opération dans la tente-hôpital que les brancardiers sont en train de dresser dans la grande prairie derrière la maison. Mais on opérera dans la serre, le long des communs. Morlières et Moncey, qui allaient partir avec le médecin-lieutenant Blaze, pour rejoindre le poste de Parturier, ont été retenus au moment même où ils grimpaient dans les sanitaires. Les conducteurs aussi vont donner la main à l'installation.

La petite serre, accotée aux écuries, face à l'est, est pleine de soleil. On y débarque les blessés. Trois voitures sont entrées dans la cour. Blaze se lave les mains dans un coin, les manches relevées. Jean de Moncey fend aux ciseaux les pansements hâtifs des blessés légers. Fenestre et Sorbin discutent d'un cas plus grave : un Anglais qui râle les mains au ventre. On prépare une table, Morlières apporte une boîte de métal d'où on sort les linges...

Au-dehors, la grande tente de toile hissée sur ses poteaux est en train de prendre forme, mais ça a moins bien marché qu'à l'exercice, avant le départ : un cordage a lâché, on ne retrouvait pas tous les taquets. Le médecin-chef s'est fâché. Il criait encore quand des artilleurs sont venus annoncer qu'ils se mettaient en position au-dessus du château, dans le petit bois; à peine ils y étaient qu'un Stuka a piqué sur eux du fond du ciel, et la serre où on commençait à fouiller le ventre de l'Anglais a retenti de toutes ses vitres, tandis que les infirmiers inexpérimentés se jetaient sous la table, engueulés par Sorbin et Fenestre, combattants de l'autre guerre. Bon, est-ce qu'il y avait eu du vilain, là-haut, chez les artilleurs? En attendant, cette façon de se flanquer là pour nous faire repérer! « On devrait, dit Dasvin de Cessac, mettre le grand drapeau à croix rouge sur le toit... » C'était aussi l'avis de Tresse et de Gourdin. Mais ni de Fenestre, ni de Sorbin, que le médecin-chef vint consulter comme ils refermaient leur patient. Morlières avait donné le chloroforme : l'Anglais, un peu bleui, ronflait de travers, avec ce visage décomposé par les faux rêves artificiels. Fenestre, s'arrachant le masque de gaze, les mains en l'air avec une pince et un catgut, cria de tous ses poumons que les Boches, on ne pouvait pas compter sur leur respect de la convention de Genève, tout de même! Enfin, on s'entendit pour dessiner dans le parc, avec de la brique pilée dans des cailloux blancs une grande croix rouge sur le sol. On était à ce travail de décoration quand il y a eu un mouvement : sous les arbres, un groupe

s'était formé autour du vaguemestre. Pas croyable ! Des lettres ! Une espèce de joie balayait toute discipline : les types qui travaillaient à la tente plaquèrent tout, des infirmiers sortaient de la salle d'opération, Dasvin de Cessac et son ordonnance côte à côte se mettaient démocratiquement sur les rangs... Blaze dit à Morlières : « Tout de même... c'est bien organisé ! Et pas de secret des mouvements pour la poste ! » L'optimisme les gagnait tous : on dit du mal de l'armée, nous sommes toujours à nous dénigrer... Ce courrier survenu, c'était un gage de victoire. Les types s'éloignaient lire leurs lettres comme s'ils emportaient un trésor, le parc devenait soudain frémissant de silences séparés, un gros homme s'asseyait sur un tronc avec des airs de Werther, un sous-off riait aux anges le long de la pièce d'eau, Morlières cherchait Jean pour lui dire n'importe quoi, parce que sa lettre lui faisait déborder le cœur...

Blanchard avait un mot de Paulette : *Tout va bien. Les gens commencent à comprendre, je m'ennuie de toi quand j'ai le temps. Du petit aussi, mais là j'ai des nouvelles par maman, tandis que toi une dent te tombe quand tu écris...*

Le médecin-chef qui n'a pas eu de courrier se rabat sur les journaux, ceux de la veille... ceux où a commencé la guerre... Il y a tant de choses, la Suisse bombardée, l'aérodrome de Bron, l'effet au Japon, Dasvin de Cessac s'y perd un peu. Qu'est-ce que c'est ? Il baisse le journal devant un visage brun, souriant, un nez long, un officier au garde-à-vous. Un capitaine comme lui, un artilleur. Il se présentait : « Capitaine Cormeilles, commandant la batterie... » Non, il n'y avait pas de mal. Sauf pour les provisions de bouche... Est-ce qu'il ne pouvait pas, provisoirement, mettre ses bonshommes en subsistance au groupe divisionnaire ? « Permettez ! s'écria le lieutenant d'administration Gourdin. Ça ne se fait pas si simplement... » Les choses allaient encore se compliquer pour lui. Des officiers des guides belges entraient dans le salon où le médecin-chef avait fait son bureau. Leurs hommes étaient dans le parc : ils se rabattaient de la Petite Gette, la place laissée aux cuirassiers de la DLM. On ne pouvait pas faire autrement que de les inviter à dîner. « Et vous aussi, capitaine... »

L'artilleur salua. Cormeilles, en sortant, regardait avec étonnement cette demeure romanesque, ses hautes fenêtres, ce grand perron, les essences perpétuelles à feuillages argentés, les arbres disproportionnés, les pelouses envahies par les soldats, les guides belges groupés au bord de la pièce d'eau avec leurs bicyclettes amoncelées comme pour les figures d'un music-hall, un peu de soleil tombait sur l'acier terni des rayons, des guidons. Mais plus qu'au pittoresque des soldats mêlés, à l'agitation, et au caractère de bizarre flânerie du tout, Pierre Cormeilles, professeur d'histoire et géographie à Janson-de-Sailly, s'attachait à ce décor du XVIII^e^, à ce cadre pour Choderlos de Laclos... A qui cela pouvait-il bien être ? Quels marchands ou quels aristocrates ? « On en ferait, pensait-il, une merveilleuse maison de repos... » Depuis son voyage en Crimée, ça devenait un tic pour lui que de penser ça devant les demeures historiques.

Le jeune soldat, avec son brassard à croix rouge, dans lequel il s'était heurté, un grand gaillard châtain avec des yeux noisette, un teint de fille et des épaules de paysan... il allait lui dire : « Pourriez pas faire attention ? » mais il le vit rougir si soudainement, qu'il lui sourit, demandant : « Dites donc, soldat, vous ne savez pas à qui c'est, cette petite villa ? » L'autre rigola de l'expression, et répéta « cette petite villa ? » en la montrant du menton. Puis il expliqua : le château d'Heckert, le baron Heckert, un banquier, qui habite Paris ; ils ont des hôtels sur la Côte d'Azur, et puis... alliés à la Banque Immobilière... Cormeilles rigola : eh bien mais, le petit n'avait pas été long à se renseigner ! Le drôle, était qu'il l'appelât *monsieur* et pas *mon capitaine.*

« Étudiant en médecine, hein? D'où connais-tu les conseils d'administration des banques? » Il aurait bien dit quelque chose d'autre, mais il se mordit la langue. Pas de plaisanterie marxiste! Le grand gosse rougit encore, et risqua de dire : « A Janson, monsieur... » A Janson. Ah, voilà. « Tu me connais? » Le jeune Moncey n'avait pas été dans la classe de M. Cormeilles, mais un de ses camarades... d'Aigrefeuille. Celui-là, le professeur s'en souvenait : un camelot du roi, qui l'avait assez chahuté, alors! « Voilà... d'Aigrefeuille... sa cousine est la baronne Heckert... » Il piquait décidément un soleil.

Cette conversation mondaine avec un lycéen travesti en soldat ajoutait encore pour Cormeilles au manque de sérieux de tout ça, et puis le lieutenant Gourdin lui tomba dessus : il n'avait pas de comptes à demander au capitaine... sauf une signature ou deux... pour prendre ses hommes en subsistance... mais, enfin, quelle idée de mettre sa batterie au voisinage immédiat d'une installation sanitaire? Déplaisant, cet officier d'administration. « Ce n'est pas une idée, répliqua Cormeilles, mais un ordre reçu. De l'artillerie divisionnaire. Vous lui ferez vos observations, lieutenant. D'ailleurs, je suis supposé vous protéger... »

Gourdin ricana : « On a vu comment... Vous tirez sur les avions avec un 75?

— Il ne s'agit pas des avions. De là-haut, je prends en enfilade la route de Waremme... de Tongres, c'est-à-dire...

— Les avions ne prennent pas la route.

— Non. Mais les guides belges, comme vous avez pu voir. Et ceux qui pourraient arriver cette nuit, ou demain... sur leurs talons. »

Cette idée fit froncer le nez à Gourdin. Désagréable à penser que les Allemands pourraient arriver par là... Pas qu'il sous-estimât la Wehrmacht, Gourdin, non certes! mais enfin, droit sur eux...

Le lycéen de Janson s'était éclipsé. Cormeilles ne pouvait pas savoir que c'était là le frère de celle qu'il appelait Schéhérazade, avec ses yeux dorés, et avec qui il regrettait de s'être disputé comme ça, plus à cause de Gaillard que du pacte germano-soviétique. Il pensa que ce parc, ces hautes pièces aux tapisseries, avec leurs trumeaux peints, avaient dû voir d'autres soldatesques. Les impériaux, les cosaques, et peut-être Napoléon avait-il couché ici, ou Blücher... Nulle part il n'avait aussi fortement ressenti l'étroite parenté de l'opérette et de la tragédie. L'an dernier, à la frontière d'Espagne, il n'y avait que le drame : il regarda les guides, ces vaincus de théâtre, propres, leurs cheveux blonds, leurs yeux de faïence... Il revoyait ce passage de la frontière avec le terrible exode des civils, et les républicains dans leurs monos bleus, contemplant derrière eux la patrie, dans l'attente de Franco... Cela préparait ceci, mais qui pourrait s'y reconnaître?

Jean de Moncey, qui s'était éloigné, croisa Raoul Blanchard qui ramenait un seau d'eau pour laver sa voiture : « C'est drôle, lui dit-il, tu t'imagines, je rencontre ici un prof de mon lycée... » Raoul dit poliment que c'était drôle. Il ne sait pas que c'est ce même prof-là qui lui a fait passer la frontière au sud de Perpignan... tandis qu'Antonio râlait sur le brancard au fond de la cave, au dernier sanglot de sa terre.

Avec tout ça, le dîner fut très gai. Le majordome du baron Heckert avait fait dresser le couvert dans la grande salle aux tapisseries, et à cause des hautes fenêtres on n'allumait pas l'électricité, alors la table était ornée de bougies dans des candélabres à pendeloques : tout y faisait à la fois fantastique et rassurant. Une espèce de paix tombée sur le domaine. On n'entendait plus rôder les avions comme l'après-midi. Les officiers des guides se montraient assez réservés, mais cordiaux. Les deux officiers d'artillerie appréciaient fort le vin : il faut dire que le majordome avait choisi pour ces messieurs des bordeaux

extraordinaires, un surtout, un de ces vins décomposés qui ont je ne sais quelle odeur de pourriture violette... Nulle part on ne connaît les bordeaux comme en Belgique. Le capitaine Cormeilles racontait des histoires fantastiques sur le Bordelais. Imaginez-vous que c'est de là, et pas du tout sur le Rhin, que naquirent dans l'imagination des peuples les fées... de tout cet arrière-pays où se mêlent soleil et brumes, et où les vins sont à l'origine de la poésie, la légende d'Huon de Bordeaux, le royaume des fées qui a La Rochelle pour capitale, et le chevalier-fée Auberon, devenu le nain vert Obéron quand on a eu transplanté en Rhénanie le plant bordelais... en plein Moyen Age... tout ça, c'est français...

Les officiers belges racontent leurs malheurs. Ils étaient le long de la Petite Gette en face de Saint-Trond ou à peu près. D'ailleurs, ce secteur sur lequel ils s'étaient rabattus, venant du canal Albert, ce n'était pas eux qui devaient le tenir, mais les Anglais. Comment, les Anglais? Leur secteur passe devant Bruxelles... Le commandant des guides expliqua poliment qu'il répétait, lui, ce que les cuirassiers du régiment de découverte qui les dépassaient lui avaient dit : la DLM devait trouver liaison, avec la droite des Anglais, sur la Petite Gette, là où la voie ferrée la croise, venant de Tirlemont... Et là, ils avaient rencontré les guides qui s'en allaient... Le commandant s'en excusait pour la forme : mais il n'avait pas à trancher si le secteur devait être tenu par les Anglais ou les Français... Trois heures qu'ils avaient été bombardés, eux, les guides. Un bombardement ininterrompu de trois heures sur la gueule, savez-vous... Imaginez-vous ce que c'est? Sorbin prétend que, parfaitement, il a été à Verdun, aux Éparges... Ça a changé depuis, l'artillerie... mais les avions, ils se laissent tomber sur vous, ça fait un bruit, tenez comme ça... c'est ça qui est terrifiant... ils doivent le faire exprès pour épouvanter les gens...

Le capitaine Cormeilles, qui en a eu un échantillon l'après-midi, affirme que ce n'est pas drôle. Mais clairement, Sorbin et Fenestre trouvent que lâcher une position pour trois heures de bombardement, ça ne se faisait pas dans leur guerre. Ça va tourner à l'aigre. Dasvin de Cessac fait diversion : à lui incombent les relations diplomatiques avec nos alliés. Les artilleurs préfèrent dormir là-haut, près de leurs hommes. Ils ont tort. Sauf qu'après le bombardement de la ville, les conduites d'eau ont été coupées, et qu'alors pas mèche d'utiliser les baignoires, les appartements des invités, chez les Heckert, sont vraiment confortables. Les gosses, Moncey, Morlières, les autres, couchent dans les greniers. On a dû sévir contre un des cuistots : il a fait une reconnaissance à la cave, et il est noir, simplement. Dasvin de Cessac parle de notre honneur : on n'est pas des pillards. Quand on voit comment ces gens nous reçoivent! Son geste circulaire embrasse les portraits des aïeux, les candélabres, les bouteilles vides, la nappe damassée...

S'il y a des fantômes au château d'Heckert, cette nuit, ils n'ont pas où se fourrer. A moins que ce ne soit dans l'aile gauche où l'on a entassé les meubles les plus précieux sur les indications de la vieille baronne. Et le cristal qu'un rien fait tinter. Mais, sous les combles, les intrus ont apporté avec eux leurs spectres, et le jeune Moncey dort en serrant contre lui une photographie volée.

III

Sur la mer pâle, les dunes, au-delà des plages apeurées, d'où se replient vers l'ouest, vers le sud, les gens des villas, des pensionnats, des retraités, des familles, un théâtre ambulant, des voitures de livraison, des bonnes sœurs à bicyclette, toute une eau qui s'écoule, voici tomber le soir du onze mai mil neuf cent quarante... Déjà le soir de J2 ! Bien au nord de Bruges, où les vagues de sable boisées ont peu à peu pris figure de désert, des cavaliers qui commencent à se lasser patrouillent. Comme s'ils flanquaient les colonnes montant vers le vrai combat, pour les protéger d'une surprise venant de la mer : avec leurs mousquetons ! Le GRCA du capitaine de Bréa envie les copains qui les ont dépassés, un groupe de reconnaissance du 1er corps d'armée, qui sont sur motocyclettes et escortent des automitrailleuses. Nous, on dirait qu'on fait les guerres de Napoléon sur nos chevaux. Ah çà, pour avoir été bien reçus à Furnes, à Ostende, à Blankenberge ! Mais patrouiller comme ils le font, dans les sables, à perte de vue, d'ici on n'aperçoit plus la mer, ils ont dû fortement s'en écarter, ils ont franchi les canaux. Toute la journée, on les avait tenus en alerte, prêts au départ. Ils rongeaient leur frein. C'est une petite unité faite un peu de bric et de broc. Presque tous des spahis de la métropole, et même un Carasso vient d'Algérie, mais ce n'est pas un Algérien... Les sous-offs, comme à Carcassonne, des gardes mobiles. D'abord, Guillaume il s'en méfiait. Et puis, l'habitude. D'ailleurs, naïfs. Le margis Pellenc, par exemple. Qui racontait comment on les avait fait donner dans des grèves. Il avait Vallier à la bonne, même qu'il lui avait dit un jour, à Dunkerque : « Paraît qu'avec nous il y en a un, un bolchevik ! un dangereux ! Tu crois que ça doit-être celui-là ? » Celui-là, c'était un type de la place Blanche qui parlait mal de la police, alors... Vers dix-huit heures, ils avaient repris les dunes. Où vont-ils ? On ne sait pas ce qui se passe. A la nuit tombante, Guillaume Vallier n'a plus le cœur à faire des figures de fantasia, comme aux premières heures de la veille, pour égayer les copains. C'est un paysage monotone... Quand Guillaume aura-t-il des nouvelles de Micheline et du petit Maurice ? Dis donc, ça tourne au pas chaud, à cette heure... Le lieutenant qui pique vers leur peloton leur montre un point devant eux. Il crie quelque chose d'incompréhensible. Les chevaux se serrent autour de lui. « Encore un effort, cavaliers ! » dit le jeune officier sur le ton pathétique : c'est celui-là que l'idée d'Ostende faisait incompréhensiblement rougir... « Vous êtes à une minute solennelle de l'histoire ! Devant vous... là... » Il s'arrête, il s'embrouille, il faudrait des paroles comme aux Pyramides, quarante siècles... « Là...

s'ouvrent les Pays-Bas ! » Il ne peut en dire plus, étouffé par cet accès de lyrisme. Les cavaliers murmurent. « Ça nous fait une belle jambe à nous... », souffle Guillaume à son cheval dont il caresse l'encolure. La pauvre bête boite depuis un moment.

Depuis hier, l'armée Giraud, la 7e armée, s'est enfoncée au-delà des pointillés de la carte. Traversant à toute allure les troupes belges, Aurélien Leurtillois, dans sa 402, et ses fantassins qui ont suivi le sort commun, derrière les grandes unités motorisées, par Courtrai et Gand, stationnés à Anvers l'après-midi dans les camions de transport routier qui les cahotent depuis Bailleul... Aurélien et ses hommes font halte un peu avant vingt heures dans un pays deviné où les lignes des saules, les peupliers bruissants, sur les sables inégaux, coupés de bruyères, marquent les villages dans les creux de cultures préservés par des remblais. Ici, l'on perd le sens de l'étendue, on croit toucher l'horizon voisin dans le chien et loup de ces landes, on ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

A un poste belge, Aurélien avait appris des nouvelles confuses : il semblait que la Hollande, devant laquelle on arrivait, fût presque entièrement aux mains de l'ennemi, des histoires de parachutistes, la cinquième colonne, toute la fantasmagorie, mais nous avions débarqué dans les îles Walcheren. Des blessés croisés avaient parlé de Bréda, où nous étions. Bréda, c'est en Hollande, si je ne m'abuse ? Le lieutenant de Becqueville mange un sandwich, on se demande où il l'a dégoté... Les ordres portaient que nous allions prendre position sur la Mark... Ce qu'il flotte encore de jour ne permet pas de lire... Fais voir la carte, Blaisot... Le petit jet de lumière hésite sur l'estuaire de l'Escaut, redescend à droite... court la Campine, passe la frontière... là... La 21e division ne nous rejoindra pas avant deux ou trois jours.

Rien de déroutant comme ces contrées inconnues qu'on traverse. On a beau, les officiers, posséder les plans directeurs, sillonnés de grandes flèches, des itinéraires fixés. La nuit venue, la chevauchée des armées a le caractère des insomnies, la mi-conscience du premier sommeil, des doutes absurdes, l'idée à la fois qu'à tout moment on va tomber sur l'ennemi, puis la sécurité sans raison, l'impression qu'on s'enfonce dans un domaine illimité comme l'ombre. Sur des routes où, à des carrefours, des éclaireurs s'interrogent, avec le jeu des lampes de poche aux poteaux indicateurs, brusquement se déchaîne le vacarme des chenillettes qui tracent la direction des combats. Ou c'est un convoi d'artillerie qui vous arrête : il faut parlementer pour passer, un commandant jette le feu de Dieu de ses jurons, il n'admet pas qu'on le double !

Attention, par ici, ce sont les parcours réservés aux Anglais. Gort couvre Bruxelles, et fait un coin entre le général Giraud et le général Blanchard. Pour les unités françaises à son contact, il règne une peur fiévreuse des erreurs d'itinéraires. La 7e armée au nord, la 1re armée au sud-est préféreraient dévier un peu trop de leur côté à empiéter sur ce réseau réservé qu'elles encadrent. On dit que la police des routes, dans le secteur britannique, tire sans sommation sur quiconque s'engage où il ne doit pas.

L'immense arrière en mouvement ne sait rien de ce qui se passe à l'avant. Rien que les premiers blessés dirigés sur les villes, les réfugiés comme un troupeau perdu, et les militaires belges qui se rabattent, et sont peu loquaces. Y a-t-il un front continu devant nous, ou quoi ? des pointes en éventail de part et d'autre. Les armées se cherchent dans la nuit sans doute... Les mauvais bruits touchant le sort de Maastricht ne dépassent pas l'état-major de la 1re armée. Dragons et cuirassiers qui ont essuyé le premier feu s'étonnent, le soleil couché, d'une brusque accalmie dans ces bois, ces vallons qu'ils occupent avec un sentiment de hasard. On sait qu'une voiture, tout à l'heure,

passant avec le flux des réfugiés civils a refusé de s'arrêter : un char l'a bloquée, et il y avait dedans six fantassins allemands en uniforme... Est-ce que, derrière nous, le reste de l'armée a suivi ?

Dans cette nuit du onze au douze, les cheminements d'hommes, de chevaux, de chars, de voitures progressent à travers la Belgique comme des rêves, qui font se retourner sur leurs couches les dormeurs des maisons noires. Faire serrer les gros ne va pas tout seul. Le général Blanchard avait renoncé au chemin de fer pour la 1re armée, derrière la couverture des avant-gardes mécaniques. Les trains sont trop vulnérables à l'aviation. Dans les profondeurs de la nuit, jusqu'en France, et même au-delà de Valenciennes, de Bouchain, de Cambrai, les divisions montent. C'est à peine si les divisions nord-africaines dirigées vers la Dyle ont mordu sur les avancées de la Belgique. A Onnaing, on a enlevé à l'une d'elles un détachement qui, soudain, a droit au chemin de fer pour hâtivement préparer la position, tandis qu'un autre est acheminé par camions sur un des itinéraires réservés aux chevaux. Le reste avance dans un brouillard de fatigue. Une division marocaine encore éblouie de l'accueil des Belges dans les villes, des grands hommes aux belles dents, rieurs et silencieux, pour qui tout cela est grandement incompréhensible, mais qui ont l'habitude des longues randonnées, foulent ce sol inconnu, croisent dans l'ombre les réfugiés, qui s'étonnent des exclamations gutturales, des rares mots sortant de cette troupe invisible. Des charrois hippomobiles, des motocyclettes, des files de camions. Des sous-officiers au cœur de cette smala, dans un sabir improvisé, font taire les mélopées psalmodiées par de hautes silhouettes : est-ce qu'ils se croient toujours, ces bergers de l'Atlas, à garder les moutons sur des plateaux étoilés ? Ceux qui sont fourbus et ceux qui demeurent allègres, les tirailleurs, les zouaves, les fantassins, n'en savent pas plus long que les cavaliers de l'avant, que les hommes des chars... Cent cinquante kilomètres pour atteindre cette ligne Wavre-Gembloux qui est le seuil dangereux de la position Dyle. Cinq étapes environ, et s'ils n'avancent pas de jour, ça mènera à J6... Eux, marchent sans savoir. Où ils vont ni pourquoi. Sans savoir non plus que dans la voiture grise qui les a traversés un peu avant huit heures du soir, c'était le général Billotte, commandant le groupe d'armées, qui a jeté sur eux ce regard d'interrogation et d'anxiété. Il a dépassé la DINA, et au milieu des Marocains il s'est arrêté, a interrogé un jeune officier, qui criait : *Balek, balek !* aux soldats qui approchaient, il a posé la question qui l'obsède en tant que chef : « Et le moral ? » Celui qui répond a cette ardeur, ce ton du militaire encore très près de l'École, l'enthousiasme des vingt ans : « Merveilleux, mon général... La tulipe au fusil, et une atmosphère d'épopée ! » En se hâtant vers Aische-en-Rafail, Billotte se répète : « La tulipe au fusil... » avec un peu d'étonnement. Mais là-bas, au-delà de Gembloux, il lui faut au plus vite atteindre le quartier du général Prioux, commandant le corps de cavalerie, c'est-à-dire les avant-gardes mécaniques de l'armée Blanchard. Les routes sont encombrées, les convois ont des arrêts brusques. « Laissez passer ! » Prioux, c'est incompréhensible, veut tout remettre en question. Son officier de liaison, en fin de matinée, avait proposé en son nom au général Blanchard, commandant la 1re armée, l'abandon du plan Dyle et le repli sur l'Escaut. Et le général d'armée en était tombé d'accord : il avait téléphoné à Billotte, et Billotte à Georges. Vers trois heures et demie, l'après-midi, le Grand Quartier de celui-ci, à la Ferté-sous-Jouarre, signifiait à Billotte qu'il était impossible de revenir sur le plan Dyle en pleine exécution. C'était juste après ce coup de téléphone que Gamelin était arrivé à l'improviste chez Georges... De quoi avait-il été question entre le général en chef des armées françaises et le général en chef des armées du Nord-Est ? Pendant ce

temps-là, à Bohain, l'état-major de l'armée Blanchard travaillait sur le papier : bon, les transports se feraient en plein jour, les étapes seraient doublées, des camions prendraient à mi-chemin les troupes épuisées... C'était ce qui avait fait embarquer contrairement aux premiers ordres une partie de la DINA par chemin de fer et camions hippomobiles. Mais à l'heure où les tirailleurs s'entassaient dans les fourgons à Onnaing, un pigeon voyageur se posait à Bohain, porteur d'un colombogramme de Prioux : l'ennemi était à Tongres, les Stuka dans un ciel sans avions français rendaient problématique le maintien jusqu'au seize mai, au-delà de la ligne Wavre-Gembloux, des avant-gardes motorisées... Alors Billotte, l'apprenant, s'est porté à Valenciennes au déclin du jour, convaincre d'abord le général commandant la 1re armée. Impossible, Georges est formel, impossible ! Blanchard dit que bon, mais il faut convaincre Prioux. Si Billotte croit que c'est commode ! Tenez, j'ai des difficultés avec d'autres généraux : le général de La Laurencie, par exemple, je viens tout juste de poser le récepteur. Il avait ordre d'installer ses troupes sur la position Wavre-Gembloux... la rive gauche de la Dyle, mais aussi là où la grand-route passe sur la rive droite et traverse le plateau qui domine les voies d'accès orientales de la position. Ça ne lui plaît pas. Sous le prétexte que le réseau antichar d'appareils Cointet est placé à contre-pente, et présente de larges brèches pratiquées pour les besoins de l'agriculture, il dit qu'on ne peut résister qu'en arrière, et prétend s'installer sur la Dyle abandonnant le plateau... Je lui ai dit : l'ordre du général Billotte est formel, installez-vous sur le plateau... La Laurencie considère que le groupe d'armées règle les questions de stratégie, mais que l'occupation du plateau est de son ressort parce que ce n'est pas de la stratégie, mais de la tactique ! A la fin, je lui ai dit de faire comme il l'entendait, mais sous sa responsabilité, par exemple sous sa responsabilité !

Il faut convaincre Prioux. Le général Billotte roule dans le noir par ces routes encombrées. Bien sûr lui-même, avant J1, il était contre le plan Dyle. Georges aussi d'ailleurs... Mais puisque Georges et Gamelin, à l'heure de l'attaque allemande, se sont décidés pour le plan Dyle, qu'il est en action, comment l'arrêter ? Voyons, Prioux... Le général commandant le corps de cavalerie, c'étaient les lenteurs du regroupement de ses réserves qui le faisaient envisager le repli sur l'Escaut. Et vous l'avez bien vue au passage, mon général, cette fameuse ligne Wavre-Namur ? Pas de fortifications, les Belges nous ont conté des craques... leur dispositif antichar, les appareils de Cointet... Billotte l'interrompt. Il sait, La Laurencie s'est plaint à Blanchard : les appareils sont à contre-pente et puis après ? Après ? Prioux explique : ce dispositif obstrue le champ de tir, et si on veut efficacement nourrir le feu sur l'ennemi, il faudrait placer nos troupes devant, et non derrière cette ligne de défense ! Alors, vous êtes d'accord avec La Laurencie ? Il s'agit bien de La Laurencie ! La position Dyle est inexistante, sauf pour quelque deux kilomètres du côté de Perwez plus à l'est... entre Perwez et ici même... J'en ai parlé cet après-midi avec le général Juin... « Le général Juin n'a pas d'ordre à prendre du corps de cavalerie. Ni de conseil à donner. Au reste, en vous quittant, il a parlé, lui, avec le général Aymes, son supérieur hiérarchique direct, qui lui a confirmé les ordres du général Blanchard... » Le moins qu'on puisse dire est qu'il y a du trouble parmi ces généraux.

Bref, Billotte veut qu'on s'en tienne aux positions décidées. D'ailleurs, il a convaincu le général Blanchard. Il n'y a qu'à accélérer les réserves. Faites doubler l'étape des DINA, ce sont des soldats capables de fournir un bel effort... tous ces Africains sont de bronze... Tenez, j'ai croisé les Marocains du général Mellier : une atmosphère d'épopée ! la tulipe au fusil...

« Regardez derrière vous, mon général ! » dit Prioux.

Derrière eux, vers le sud, le ciel s'est embrasé. Les oiseaux nocturnes jettent le feu sur Gembloux et Namur. Au-delà, c'est la 9e armée que commande le général Corap. Elle a franchi la Meuse avec ses automitrailleuses, ses cavaliers mécaniques, ses spahis. Dès le premier soir. A vrai dire, Corap, lui, aurait voulu se tenir sur la Meuse avec sa cavalerie jusqu'à J2 comme s'appelait le onze mai dans l'argot stratégique. Mais l'armée Huntziger à son flanc droit, plus au sud, avait brûlé l'étape et s'était avancée vers Libramont, au cœur de l'Ardenne, au sud de la forêt de Saint-Hubert. Il y avait un trou entre elle et sa voisine nord. Pour le combler, le général Georges, dès le premier jour, avait, vers six heures du soir, envoyé l'ordre à Corap de passer la Meuse. Le général Corap a bien désobéi aux ordres du gouvernement, pendant la guerre du Rif, quand il s'est emparé d'Abd el-Krim malgré les directives de Théodore Steeg. Mais le général Georges est son chef. Corap n'a pas discuté, n'est-ce pas ? C'est ce qui fait que la cavalerie de Corap, deux divisions de cavalerie légère et des spahis, une brigade, se sont lancés au-delà de la Meuse. Les spahis... un régiment d'Algériens et un régiment de Marocains... L'instituteur Oustric et le vigneron Pezet les avaient rejoints, de la caserne Lapérine, à peu près au moment où Guillaume Vallier était envoyé avec le capitaine de Bréa dans la région de Dunkerque. Oustric est chez les Algériens, Pezet chez les Marocains. Rare qu'ils se rencontrent. Ils étaient cantonnés le dix mai en avant de la Meuse, au niveau de Monthermé, entre la Meuse et la Semois. Ils sont entrés en Belgique, à Pussemange. C'est le peloton de Pezet, commandé par un blédard dur à cuir, qui, près de Saint-Hubert, fera la liaison avec la cavalerie d'Huntziger, dans la forêt légendaire.

Derrière les cavaliers, des cyclistes, des détachements d'artillerie, des équipes du génie, des télégraphistes, des services de toute sorte s'avancent aussi par la forêt d'Ardenne. L'abbé Blomet, qui venait de recevoir un petit mot de Jean de Moncey dans son courrier du vendredi matin, est sapeur de deuxième classe dans une section du génie. Avec une division de cavalerie légère, bien au nord des spahis, séparée d'eux par la division du général d'Arras, il arrive à Marche, sur l'Homme, en chenillettes, dans la soirée de J1. L'abbé y a été logé avec les officiers, chez les bénédictins. Il a interrogé les bons pères sur la forêt de Saint-Hubert, toute proche, au sud, où flotte encore le halo du Christ-Cerf qui dit au chasseur : « *Tu ne tueras point...* », et où ces messieurs ont toujours une abbaye. A l'aube de J2, on avait au loin entendu sauter les ponts sur l'Ourthe. L'abbé était en train de creuser un des fourneaux destinés à miner le chemin de fer et la route. Il s'est arrêté, rêvant un peu à ce drôle de métier qu'il faisait, quand il y avait à quinze cents mètres, pas plus, une église romane qu'il ne visiterait pas. Sur ces entrefaites, on était venu les chercher, l'équipe, parce que les Belges avaient raté leur coup sur l'Ourthe, et ils ont été achever ce mauvais travail, au milieu de la foule des réfugiés qui passaient la rivière sur le pont mal effondré. Il faut dire que ça n'a pas été facile de les décider à s'arrêter, mais quand, l'explosion soulevant l'eau de la rivière, soufflant les maisons autour, projetant la ferraille au diable vau-vert, l'abbé a été pris d'un orgueil peu conforme à son ministère, le ciel aussitôt a voulu le ramener à des sentiments chrétiens, car des automitrailleuses débouchant de l'autre côté de la rivière se sont mises à tirer d'une rive sur l'autre.

C'est ici que l'armée Corap essuie le premier feu de l'ennemi. Elle s'est arrêtée pile le long de l'Ourthe, abandonnée par les Belges, et ses voitures de découverte glissant en arrière le long de la rivière l'Homme, au sud de Marche, butent dans d'autres automitrailleuses. Jusqu'au soir, on a tiraillé de

part et d'autre, se cherchant, se fuyant... Des avions tournent en l'air : les nôtres ? Non, des Messerschmitt et sous leur protection, voici les blindés ! Où sont-ils passés ? Plus bas, plus haut ? Ils n'ont pas l'air d'être arrêtés par les rivières. Est-ce qu'ils descendent de Liège ou est-ce qu'ils ont franchi l'Ardenne infranchissable ? L'ouvrage de Marche saute à son tour, et les chenillettes qui emmènent la section de l'abbé Blomet, le travail fait, s'égarent dans les bois, se rejoignent dans une ville déjà traversée la veille, avec une vieille tour, tu te souviens, l'abbé ? Ciney, oui, c'est là qu'est le général... celui que, eux, appellent *le* général, un brave homme de divisionnaire... un pion sur l'échiquier comme eux... Comme il les a reçus, venant au rapport !

Puis a grandi cette nuit qui est entre J2 et J3. On est là, toujours au-delà de la Meuse, comme Georges l'a voulu. On ne se rend pas compte, bien que Marche abandonné soit à moins de vingt kilomètres j'imagine, comment le front peut être en train de s'établir. Ici, on est avec le général. C'est-à-dire à l'arrière. On ne pense plus qu'à dormir, n'importe où... il y a de bons hôtels, mais ils sont pleins... et pas faits pour des sapeurs. L'abbé Blomet a été réveillé en sursaut : foutue DCA ! mais le ciel est clair comme en plein jour. Ciney a l'air d'un décor d'ombres chinoises, avec sa maison de ville où est le général, sa tour et la place qui depuis les siècles des siècles abrite le marché à chevaux. Tonnerre ! Ça tombe partout. Et puis voilà que ça flambe. Quand le feu ne vient pas du ciel sillonné de fusées éclairantes, il monte de la terre... ce n'est plus le halo du Christ dans les ramures du Cerf... et nos pièces antiaériennes aboient comme une meute autour de la lumière. Les oreilles sont déchirées par les stridents sifflets des bêtes volantes qui précèdent chaque fois les explosions... La chasse de Saint-Hubert a fait place à l'Apocalypse... L'abbé Blomet s'est retourné sur le banc dur. La miséricorde de Dieu est grande. L'abbé rajuste le sac sous sa tête. Seigneur, Vous qui voyez tout cela... L'abbé cherche à son poignet les grains du chapelet. Rien que de les toucher, et il s'est rendormi. Seigneur, Vous lui pardonnerez, il est si fatigué, il a fait sauter deux ponts, fui sous les balles, supporté le fatigant éclat de Votre colère... Dans les trous noirs de l'incendie, tandis que Votre droite s'éloigne de nous, tout le monde d'ailleurs, égoïstement, s'est rendormi comme lui, du bon sommeil réparateur. Nous sommes entre l'Homme et la Meuse, près du général, et c'est la nuit...

On ne sait pas, on ne peut pas savoir que, plus au sud, le mouvement de repli est déjà commencé : le général d'Arras, commandant la 1re division légère de cavalerie, avant même que, sur son secteur, on ait pris le contact de l'ennemi, a dû donner aux groupements de reconnaissance l'ordre de protéger au sud son flanc droit découvert par le retrait des spahis. Ce sont les spahis que commande le colonel Marc. Officiers et cavaliers, des hommes dans l'ensemble d'une grande vigueur. Presque tous des engagés volontaires. Vieux sous-officiers d'Afrique, rompus au danger, jeunes volontaires casse-cou, à qui la tenue plaisait, le cheval. La troupe, mêlée de fils de famille aimant le sport et les aventures, de mercenaires coloniaux assez prompts à boire et pas toujours regardant sur la morale, mais aussi les Algériens et les Marocains, un extraordinaire cheptel pour le calme et la dignité, des grands hommes patients et solides... On pouvait leur demander beaucoup. Mais le colonel, dès le matin de J2, il y a treize ou quatorze heures, a donné l'ordre du repli, à la nouvelle que la cavalerie qu'Huntziger avait poussée jusqu'à Libramont, la croyant couverte par les Belges, les Ardennes, les destructions promises, a été bousculée par les blindés allemands au mépris de toutes les prévisions du Conseil supérieur de la guerre. Les spahis donc, nonchalamment, sans comprendre, Algériens et Marocains, regagnaient la Semois, avec, sous les

burnous, la gandoura serrant le corps, le casque drapé de chèche beige, majestueux, sur des chevaux de race, les officiers qui circulaient dans de petites voitures légères le long de la colonne, quand les avant-gardes allemandes, les surprenant dans cette tranquille retraite, les bousculèrent au crépuscule, près de Mouzaive, franchissant la Semois, poussant vers Sugny. Avec un peloton algérien où il est le seul européen de la troupe, le lieutenant et un sergent exceptés, et Dieu sait, s'il s'en félicite! parce que les indigènes, c'est sans méchanceté, pas comme les autres, politiquement... Pezet chez les Marocains, l'autre régiment, dit la même chose... Oustric, un instant isolé, a pu à travers bois regagner le gros des spahis en glissant le long de la Semois, à l'ouest, vers l'avant, vers Laforêt, en pleine nuit. Les spahis ont perdu le contact à l'est avec les cavaliers d'Huntziger...

Il faut se représenter tout ça. La nuit de J2 à J3 s'étend sur ces troupes ébranlées au sud, et qui ressentent le contrecoup de cet ébranlement de façon de plus en plus faible au fur et à mesure que par l'armée Corap on remonte vers le nord, si bien que ce péril lointain n'entraîne aucun mouvement de l'armée Blanchard au-delà de Namur. Ce grand corps ne sent pas à distance le feu qui prend à ses membres.

A peine s'il se remue vaguement comme pour chasser des mouches au milieu de son sommeil... Dans les états-majors, il règne une vive irritation par rapport à l'armée Belge. Qu'est-ce que ça veut dire? On nous avait promis une ligne de résistance organisée sur la position Dyle, et puis rien... rien... vous avez vu... Le Grand Quartier général confirme pourtant que c'est là que, comme prévu, se fera le principal effort de l'ennemi. D'ailleurs, il n'y a qu'à se rendre compte, l'essentiel de nos divisions motorisées, l'élite de nos régiments, l'équipement moderne, tout est concentré là, et c'est vers ce point qu'on accélère la montée des gros... Depuis toujours, c'est un point de doctrine que dans l'arc de cercle d'Anvers à Sedan, c'est sur la trouée Wavre-Namur, la position Dyle, que le choc sera donné : l'aile hollandaise, les troupes allemandes y seraient à bout de course, la charnière luxembourgeoise a l'obstacle de l'Ardenne... on répète encore... malgré des nouvelles assez obscures... que l'Ardenne est impraticable aux chars, le maréchal Pétain l'a cent fois répété...

Le chiendent, c'est les Belges. Ils s'étaient engagés à retarder l'ennemi le temps que nous installions nos positions : il fallait quatre jours, et deux jours de combats de retardement avec le corps de cavalerie... Eh bien, d'Arlon à Liège, ils foutent le camp, c'est bien simple. Les destructions qu'ils ont mal exécutées n'ont pas l'air d'arrêter les panzers. Le dogme de l'impénétrabilité de l'Ardenne... c'est bien le moment de discuter des dogmes! Mais, partout, les Belges qui quittent leurs positions considèrent qu'ils n'ont plus qu'à s'en aller pour nous laisser la place. On les croise dans les champs, les bois, sur les routes. Ce sont des troupes en déplacement. Ils ne s'arrêtent pas sur les ouvrages qu'ils ont fait sauter. Ils ne songent pas, de loin en loin, à retarder l'ennemi, en tiraillant pour le déconcerter. Rien. Ils rentrent chez eux. Ils nous croisent. Ils ne nous parlent pas. On n'a rien à leur dire : ils ont leur commandement. Ça ne nous regarde pas, et ils ne nous regardent pas. Le général Corap téléphone au général gouverneur de Namur... Pendant ce temps, les fantômes tristes et blonds, l'arme à la bretelle, ruissellent à travers les chars, les chenillettes, les automitrailleuses qui sont encore en avant de la Meuse; et, plus bas, déjà vers la Semois, le feu parle dans cette confusion et la retraite française amorcée... le général Corap téléphone au général belge qui commande les Ardennes... On ne peut pas régler les choses à cet échelon-ci! Il faudrait que Georges intervienne auprès des hauts commandements anglais

et belge... parce que la collaboration avec les Anglais pose aussi des questions... et puis il y a les Belges qui se rabattent sur le secteur britannique. Les rapports interalliés, jusqu'à cette heure, dépendent de Gamelin, et non du général Georges. On n'a pas prévu ces difficultés pour J2, naturellement! Si nous pouvions endiguer ces Belges, les organiser sur des points de résistance, les commander...

Où est-il, Georges? Au diable. A la Ferté-sous-Jouarre, dans la propriété des Bondons, qui est son cantonnement, tandis que Billotte et Prioux gesticulent en avant de Gembloux, comme deux spectres discutant de la Dyle et de l'Escaut. Georges, à la veille de J1, était persuadé qu'il allait succéder à Gamelin, devenir le vrai, le seul général en chef. Il savait que le président Paul Reynaud allait passer à l'offensive, nettoyer Gamelin... Gamelin était toujours là. Gamelin était venu le voir cet après-midi. Sous le prétexte de lui apprendre que le roi des Belges, qui, jusque-là, pour des raisons de secret militaire, ne voulait communiquer qu'avec Gamelin directement, acceptait la délégation des pouvoirs au général Georges, pour la coordination des armées alliées. Évidemment, Gamelin, dont l'autorité a été contestée par le chef du gouvernement, a fait là le geste qui était le seul possible... Mais aussi ne cherche-t-il pas à se mettre à couvert, à rejeter les responsabilités sur lui, Georges? Aussi bien, lui, Georges, avait décidé à son tour de déléguer les pouvoirs dont on l'accablait au général Billotte, commandant le 1er groupe d'armées. Cela avait semblé étonner Gamelin. Il avait objecté que cela serait affreusement lourd pour Billotte, quatre armées françaises, de la mer à Longuyon, les Belges, les Anglais... Si ceux-ci débarquaient des troupes plus importantes, comme il en était question, Gort ne pourrait décemment être sous les ordres d'un simple commandant de groupe d'armées... En attendant, les Anglais n'ont qu'un petit secteur, et Georges a décidé de relier directement à lui-même la 2e armée, Huntziger, allégeant ainsi Billotte au sud-est.

Gamelin n'était pas content, mais à la fin il s'est rendu : il entendait seulement garder les relations directes avec les Hollandais, plus nouveaux que les Belges aux questions de la guerre, et qui ont encore toute la susceptibilité qu'ils doivent à une longue pratique de la neutralité... En fait, Gamelin aurait voulu faire de Giraud le chef des armées alliées, Hollandais compris, mais non pas Billotte... Il y renonçait. Georges croyait que tout était réglé. Et puis voilà, vers dix heures du soir, qu'on vient de lui apporter copie du télégramme de Gamelin à Léopold. Sous simple bordereau! Où il est dit que délégation est donnée à lui, Georges... Est-ce que ça veut dire qu'on en reste là? Georges se méfie, il tient Gamelin pour un politicien. Lui faire, à cette heure-ci, remettre ce télégramme sans même la réponse? Et pas d'instructions pour lui, Georges. Lui, Georges, qui commande de Dunkerque à Genève. Lui, Georges, qui depuis quatre mois n'est plus l'adjoint de Gamelin, mais le commandant en chef des forces terrestres du Nord-Est. On reconnaît bien là Gamelin! Et quand, sur le papier, les Belges dépendront de moi... les Belges qui forment un secteur devant Gort, et un secteur devant Corap et Blanchard... par quel chemin les commanderai-je? Billotte, oui. Ça fait pour Billotte une armée de plus dans son groupe, voilà... Mais on n'en est pas encore là. Que faire? Téléphoner à Gamelin, à Vincennes? Pourquoi? Il appelle le général Champon, qui représente le commandement français auprès de Léopold, le télégramme de Gamelin lui en donne le droit, et il demande une audience au roi pour J3. Un télégramme au général Gort : pour lui fixer rendez-vous chez Billotte dans la matinée... Gamelin! S'il fallait en passer par Gamelin! Aller, retour... Gamelin avait accepté Billotte tout à l'heure, alors...

Billotte est sur la route qui s'en revient d'Aische-en-Rafail. Il songe. Évidemment, Corap n'aurait pas dû franchir la Meuse. Mais c'est bien Georges

qui l'a voulu. S'en tenir aux ordres. De ce côté-là, comme sur la Dyle. Le rôle de Billotte est d'éteindre les criailleries de ses subordonnés, de faire appliquer les plans établis, sans se préoccuper du détail. S'en tenir aux plans. D'ailleurs si Georges a lancé Corap par-dessus la Meuse, c'est qu'Huntziger... Qu'est-ce qu'Huntziger avait besoin de filer à découvert? Dans tout ça, où est Giraud?

Giraud, de tout là-haut, au nord, demande des renforts. Demande des avions pour bombarder, en avant de Bréda, le pont de Moerdijk. Il a essayé d'en demander à ses voisins, les Anglais. Mais puisque de ce côté, rien n'est encore réglé... Les Anglais répondent d'ailleurs que tous leurs avions sont engagés dans l'opération du minage du Rhin... La fameuse opération « Royal-Marine » pour laquelle on s'est si gentiment disputés à la veille de l'expédition de Norvège... « Royal-Marine », c'est le dada de Churchill... Voilà qui n'arrange pas Giraud!

Giraud, Blanchard, Corap, Huntziger... Ce sont des noms, des hommes quelque part, à rouler sur les routes, ou dans un PC, une pièce avec des cartes, des téléphones, des plantons qui dorment sur un banc, qu'on réveille pour porter un pli... Des officiers arrivent avec des dépêches déchiffrées. Un ordre part. Ou bien, non : l'ordre ne vaut rien, on le déchire. Mais pendant ce temps l'énorme machine qu'ils ont mise en marche continue ses mouvements. Les ordres, ici et là, peuvent arrêter un geste, retirer une division, la grande mécanique multiple, si longuement montée, pendant des mois et des mois, à coup d'hypothèses, de plans, d'itinéraires, de manœuvres combinées, joue encore dans la nuit de J2 à J3, et elle continue confusément les songes de ceux qui l'ont déclenchée, qui l'oublient. Huntziger, Corap, Blanchard... Quand ils pensent l'un de l'autre, ils incarnent dans Blanchard, ou Corap, ou Huntziger, une part de cette multitude armée, aveugle, remontée comme les jouets des petites boutiques au nouvel an, et ils disent: pourquoi Huntziger s'est-il emballé? Corap devait-il passer la Meuse? Où donc Blanchard a-t-il le contact avec l'ennemi? Et puis tout cela s'exprime dans leur langage secret : allo... allo... Foch? Ici, Napoléon... Bugeaud vous fait dire... Parce que des milliers et des milliers d'hommes avancent dans la nuit de J2 à J3, avec des ampoules aux pieds, l'épaule qui cède au sac... ou oscillants de sommeil dans les camions, les cars civils barbouillés de camouflage, les tout-terrain, stationnent d'interminables heures à ne pouvoir ni dormir ni avancer... ou œil fixé sur la cocarde blanche du véhicule qui précède, ou dans le vacarme des chars avec l'officier de la tourelle qui, lui, sait peut-être de quoi il s'agit... et pendant ce temps-là, les lignes téléphoniques embrouillées, les postes où les employés mobilisés sont gardés par des militaires qui jouent paresseusement avec leurs baïonnettes, les fils lancés comme pour une pêche gigantesque par les hommes du génie sur les campagnes endormies, tout cet énorme filet fourmille d'appels, de sonneries, retentit de la pensée contradictoire des chefs... et les Anglais, alors, ne veulent pas envoyer leurs avions dans la tête de pont de Bréda? Il s'agit bien des avions anglais : et les nôtres? Ceux qui ont été engagés se sont fait descendre... Nous n'avons pas la chasse qu'il nous faut... Eh bien, qu'est-ce que vous attendez pour la demander? A qui? Le groupe d'armées du général Billotte a donné ce qu'il avait, Georges ne dispose pas des avions. Ni Gamelin. C'est Vuillemin, à Jouarre, qui a la responsabilité de l'air. Corap ou Blanchard, par exemple, doivent demander à Billotte, qui demande à Georges, à La Ferté-sous-Jouarre, qui dans ce cas-là téléphone à Vincennes chez Gamelin, et Gamelin appelle Jouarre... si bien que ça prend cinq heures pour obtenir un avion... en cinq heures les objectifs varient! Ah, si les Anglais...

On se rejette ainsi les responsabilités : c'est la guerre, la guerre des Alliés, la guerre des généraux entre eux, le *Kriegspiel* comme nous disons tous dans la langue de Frédéric II et de Bismarck, le jeu de guerre à coups de crayon de couleur, de conceptions affrontées, mais pas comme on le jouait aux Invalides, au « 4 bis », au Conseil supérieur de la guerre, pour de rire, et cette année nos généraux, qui se faisaient la main, avaient conclu de leur partie que Hitler passant à l'offensive serait obligé de s'arrêter avec ses chars, faute de carburant, non, cette fois une espèce tragique et enivrante de café du Commerce, qui couvre la Belgique envahie, recroquevillée sur elle-même, le jeu de guerre, voulez-vous des cartes ? J'en prends deux, et je joue la Dyle... le jeu de guerre, souffler n'est pas jouer... un pion, deux pions et dame, je suis à Bréda... le jeu de guerre... gambit, j'ai franchi la Meuse... le jeu de guerre qui enflamme ces hommes bien tenus, le poil ras, le col net, l'œil vif... qui ont tant appris pour pouvoir cette nuit, cette nuit précisément, qui est entre J2 et J3, se juger l'un l'autre, critiquer, proposer, avancer le pion du fou, appuyer sur une sonnette, crier dans le téléphone : Allô... Gallieni ? Je ne peux plus obtenir Kléber, c'est insensé ! et, à mon avis, il faudrait activer les réserves en direction d'Aristote...

Et Huntziger, qui avait avancé les crocodiles, la 71e division du général Baudet, dès le premier soir derrière le 10e corps d'armée, sauf le régiment de Vendresse, sans les mettre à la disposition de Grandsard, se décide brusquement, en passant de J2 à J3, à les donner à ce général : le mouvement prendra deux jours — on en a perdu un —, c'est peut-être qu'Huntziger n'est pas sûr de la solidité des divisions de Grandsard, mais si Baudet n'arrive pas à temps maintenant on dira que c'est la faute à Grandsard... Huntziger joue ce qu'on appelle un jeu personnel. Mais, pourtant, si les choses n'ont pas été plus rapidement faites, c'est bien qu'Huntziger a décidé du stationnement des crocodiles le dix à l'arrière. En deux jours, pour être en ligne, il leur faudra, de nuit, franchir soixante kilomètres, c'est beaucoup exiger... Cette nuit-ci, les unités qui étaient encore à des chantiers de fortification ne pourront que réunir leurs groupes épars.

IV

La veille encore, on avait pu les retenir. Mais la seconde nuit, des fuyards avaient confirmé la panique et, au matin du douze, tous les civils avaient fichu le camp. Les carrioles, les voitures à bras s'étaient entassées de meubles, de coussins, de courtepointes. On avait vu au grand jour, sous la petite pluie couleur cendres, des objets tirés du cœur des maisons, qui depuis des années et des années dormaient dans le secret des vies privées. Des vieillards hissés sur des ballots d'étoffes, entre des ustensiles de cuisine et des cages d'oiseaux. Tout cela avait pris le chemin cahotant de l'ouest. « Où allez-vous comme ça ? » avait demandé Raoul Blanchard, à un grand maigre qui tirait son cheval, avec, à ses côtés une femme poussant une brouette lestée de pendules, de bougeoirs, de moulins à café. « En France, donc ! » répondit le bonhomme. Raoul avait arrêté sa bagnole en contrebas de la rue centrale, il revenait du château d'Heckert, ramenant Jean de Moncey et deux copains de renfort. Il regardait tout ce déménagement, et murmura : « En France ? » avec perplexité. Il était huit heures environ.

Descendu de sa voiture qui, avec Alain Morlières assis à l'intérieur parmi les brancards, a suivi la sanitaire de Raoul, le médecin-lieutenant Blaze s'agite. Un officier d'état-major qui l'a abordé vient de lui apprendre que le général Gréville, commandant la division, est depuis la veille installé dans le bout du pays. On a mis la main sur deux ou trois suspects : ils racontaient que les Allemands arrivaient, alors c'est pourquoi tous les pékins jouent des flûtes. On leur a bien dit, mais allez les persuader ! Ils filent avec leur saint-frusquin, enfin si c'est leur idée ! Le général est à cuisiner un peu les espions. Les espions ? Bien, oui, enfin, les cocos qu'on a arrêtés... Alors Morlières, mon vieux, rejoignez le poste avec les bonshommes... Parturier doit se ronger, s'il a des blessés... je vous rejoins, je vais présenter mes devoirs au général.

Pourquoi y aurait-il des blessés à l'école où campe le pharmacien auxiliaire Parturier, puisque de toute façon l'ennemi est encore de l'autre côté du canal Albert, ce qui fait bien dans les cinquante kilomètres, dit Alain. Et le pouce, surenchérit Jean de Moncey. Manach, sur la porte de l'école, fait des signes à Raoul. Une vieille qui ne part pas leur a préparé un jus bien chaud. Ce n'est pas de refus avec ce crachin qui vous pénètre.

Le pharmacien auxiliaire Parturier se montre fort ému quand avec un jour de retard, Jean et Alain lui apprennent la mort de l'aspirant La Martelière. Celui qu'on a rencontré à Soignies ? Ah, bon Dieu. Un chic gars. Alors, tout le monde est arrivé, le GSD ? Oui, le GSD est campé là-bas, au château. On a

dressé la tente-hôpital. Si on avait beaucoup de blessés à opérer... Pourquoi aurait-on des blessés à opérer, puisque les Boches sont encore à cent kilomètres? Eh bien, par exemple... hier... la serre, ce n'était pas suffisant.

L'exemple est joint à la parole. On a entendu un bruit d'avion, et puis tout d'un coup ça descend sur le patelin. Trois bombes qui éclatent. Les types dans la rue n'ont pas fait long feu sur leurs pieds : on ne voit que des fesses et des échines. Une mitrailleuse a crépité. L'avion s'éloigne. Les bombes, au moins deux, ont dégringolé à côté, dans les champs. La troisième sur une bicoque abandonnée, qui flambe. Le monde se rassemble autour pour voir ça. Il y a des gens de la division qui font les farauds maintenant. Pourtant, il n'y a qu'à regarder leurs genoux pour voir qu'ils ont eu la frousse, on dirait qu'on les a tous peints de boue au même endroit.

Dans la cour d'une grande maison carrée où se tient l'état-major, le général Gréville tempête, et pendant qu'il y est, le Dr Blaze en prend pour son grade. « Bon, docteur, qu'est-ce que vous venez faire chez moi? Votre place est à votre poste de secours, et pas ici! Et puis, vous m'enverrez tous vos hommes disponibles pour aider à creuser un abri...

— Mais, mon général, j'ai besoin de mes infirmiers, si j'ai des blessés...

— Avec des si on met Paris en bouteille! Votre monde ici, m'entendez? Il me faut un abri, là, dans la cour! Pas de feignants! Des blessés, je vous demande un peu! Les Allemands sont sur le canal Albert... »

Il faut donc croire qu'on s'installe ici, puisque le général fait bâtir un abri. Les pelles et les pioches dégringolent sur le pavé de la cour. Eh bien, ça va être gai à creuser! Tout le monde s'y met. Il a fallu amener les brancardiers, et Manach... Raoul est occupé à réviser sa bagnole. Tout de même, Moncey et Morlières gardent l'école. Les brancardiers râlent doucement. C'est pas notre métier. Les étudiants, toujours exempts de service, alors.

« L'étonnant, dit Blaze à Parturier, c'est qu'à ce qu'on m'a expliqué au GSD tout à l'heure, en réalité ici on tient une position d'avant-garde, les chars encore en réserve, sauf la découverte, avec les dragons portés devant nous... ils nous ont dépassés hier en plein jour... et il semble que ce soit dans les environs qu'on attende le choc de l'armée allemande. A ce que Dasvin de Cessac m'a raconté, on bouche le trou entre la Dyle et la Meuse... mais en fait la véritable ligne s'organise en arrière de nous, sur la route Wavre-Namur, et nous ne sommes guère que des troupes de retardement...

— Comment? alors on va se retirer?

— On est entré en Belgique avec l'ordre d'occuper la position avancée deux jours, pour battre en retraite sur le front organisé, je crois, par une DINA...

— Qu'est-ce que c'est, une DINA? »

Une division d'infanterie nord-africaine, voyons. Blaze partageait le point de vue de Parturier. Drôle de façon de développer l'esprit offensif que de dire d'emblée aux gens : la position qu'on va occuper, c'est pour l'abandonner... Mais alors? Qu'est-ce qu'il y a entre nous et le canal Albert? Les dragons portés? Ça ne doit pas peser lourd... Qu'est-ce que c'est que cette Primaquatre? De la voiture qui venait de s'arrêter devant l'école, un médecin-colonel descendait. Nom de nom! Le divisionnaire. Le Dr Lamirand était un homme de taille un peu au-dessous de la moyenne, avec les épaules rondes, le cou engoncé, la moustache poivre et sel, et une étonnante décision de mouvement, qui lui donnait un air d'automate. Il visita le poste pour la forme, posa d'un air d'ennui deux ou trois questions, rien ne manquait? parce que si quelque chose manquait, rien de plus facile... Nous avons un matériel du tonnerre, c'est même stupide... Trimballer tout ça en campagne! Vous savez sur où évacuer? Bon. Pour l'instant pas de blessés? En cas d'encombrement, vous

pouvez prendre l'initiative de brûler le GSD : vous acheminez droit sur Fleurus. Compris ?

Mais comment aurait-on des blessés, avec l'ennemi sur le canal Albert ?

Le divisionnaire sursauta. Qui vous a dit ? Les Boches sont à sept kilomètres d'ici. S'ils n'ont pas avancé... Blaze et Parturier pâlissaient un peu. Le Dr Lamirand rigola. Ça vous fait un petit quelque chose ? Quel est l'âne qui vous a dit... C'est-à-dire que... le général... et puis il avait commencé à faire des travaux, un quart d'heure plus tôt pour un abri, dans une cour du village... comme si on s'installait. Lamirand haussa les épaules : « Vous savez, Gréville... je le connais de longue date... il aura fait faire ce boulot, juste pour que personne n'imagine que l'ennemi arrive... C'est un officier d'une haute valeur... mais assez paradoxal, question méthode... Dites donc, Blaze, vous voulez vous rendre compte vous-même ? Grimpez dans ma voiture. Je vous mène voir les lignes... J'ai mon aide là-dedans. Vous connaissez Varney ? » Le lieutenant Varney était un grand garçon avec un air d'austérité et de tristesse que ne suffisait pas à expliquer un nez trop petit par lequel il semblait respirer mal. Blaze s'assit à côté de lui, Lamirand devant, avec le chauffeur. La voiture partit comme si elle décollait de terre, elle semblait avoir les mêmes gestes d'automate que le médecin-divisionnaire. « Mais, je ne comprends pas, dit Blaze. Au château d'Heckert sur la Grande Gette, le GSD a installé la tente-hôpital... et si on est si près de l'ennemi... »

Cette remarque eut le curieux effet de faire sortir du nez minuscule de Varney un rire en collier de perles. Lamirand expliquait à Blaze qu'un médecin devait toujours aller à l'avant, reconnaître les positions d'où les blessés peuvent lui venir, histoire de savoir où envoyer les brancardiers, d'être prêt à toute éventualité. « Et puis, il faut montrer le service de santé, mon cher ! Histoire de ruiner les légendes... » On serpentait par une route encaissée, une espèce de ravin pas très profond. Si les Boches étaient si près, comment ça se faisait-il qu'on n'entendît pas le canon ? « Cette guerre, dit le colonel, n'est pas une guerre du genre prévu... Vous savez qu'on a surpris des messages par radio de l'ennemi ? Oui... Ce qui les épate, c'est que notre armée ne se camoufle pas... Ils transmettent dans toutes les directions que ces Français avancent sans se camoufler. Nous ne nous camouflons pas, mais eux ils transmettent en clair, comme s'ils voulaient nous donner des conseils ! Il paraît qu'eux, aux premiers renseignements du corps de cavalerie, ils sont comme les soldats de McDuff, vous savez, dans *Macbeth* ? Couverts de feuillages, les voitures changées en tonnelles... »

On entendait au loin des coups de feu, maintenant. Dans le village où on s'était engagé, une barricade, et de derrière des bonshommes surgirent. La voiture s'arrêta. Lamirand descendit, parla avec les hommes du poste. Avec des gestes, on lui expliquait le chemin à prendre. Au patelin suivant, que traversait la rivière, de part et d'autre du moulin, il y avait des embuscades françaises. Un peu en arrière, dans la salle abandonnée d'un estaminet avec sa branche séchée de travers sur la porte, des officiers interrogeaient un prisonnier. C'était un homme très jeune, tout blond dans le vert pâle de l'uniforme, le premier Allemand que Blaze voyait. « Mais, dit-il, il n'a pas vingt ans ! » Lamirand le poussa vers la Primaquatre. Il avait l'espoir de découvrir son beau-fils qui était dragon, et devait se trouver au poste qu'on venait de lui indiquer. Seulement quand ils y arrivèrent presque en vue, un char Wisner débusqua devant eux, et les arrêta. L'officier cria au colonel qu'on ne pouvait pas aller plus avant, et comme pour ponctuer cette affirmation, un petit obus de campagne leur siffla aux oreilles et vint éclater un peu plus loin dans un arbre qui eut l'air d'un homme touché au ventre, se plia en plongeant sur la

route sa tête de verdure. Comme ils manœuvraient pour contourner le tronc barrant le passage, des hommes qui accouraient leur firent signe. On amenait un blessé sur un brancard. Ils le hissèrent tant bien que mal dans la Primaquatre entre Blaze et Varney. Il n'avait pas grand-chose, mais c'était à la jambe, bandée avec n'importe quoi, une ceinture de flanelle, traversée de rouge sombre. « On lui fera son pansement chez vous, Blaze... » Ce fut le travail de Moncey.

« Ton premier blessé..., dit Blaze. Moi, je viens de voir mon premier Boche... »

A vrai dire, ce n'était pas le premier blessé. D'abord, hier, au château. Et puis, tout à l'heure, on avait dégagé un enfant de la baraque qui avait brûlé, et un chien qui hurlait. Le chien, on l'avait achevé. L'enfant, il n'y avait pas eu besoin. Vous voyez...

« On casse la croûte? » dit le médecin-colonel. « Écoutez, vous feriez mieux de mettre une couverture sur ce pauvre gosse! »

Il était de fait que le petit cadavre brûlé était terrible à voir. « Si on l'enterrait? » demanda Raoul. Il avait déjà vu ça en Espagne, lui. Ce n'est pas la peine d'abîmer une couverture. Au tableau noir, on lisait encore la phrase écrite par le maître : *Pour apprendre à commander, il faut savoir obéir...*

« J'ai des boîtes de conserve dans la voiture... Varney, ayez donc la gentillesse... »

Jean de Moncey détourna les yeux. Pourtant il se sentait la faim au ventre. C'est stupide. Il savait bien que désormais toutes les valeurs étaient changées. Le divisionnaire d'ailleurs n'avait-il pas la réputation d'être un officier très humain? On entendait sourdement au loin des déflagrations. Bombes, canons? « Des bombes », dit Raoul. Cela devait se passer en contrebas, dans la vallée.

Le divisionnaire grillait d'y aller voir. Drôle d'homme. Ils le regardèrent s'éloigner avec sa voiture.

Une demi-heure passa. Manach, revenu de la corvée d'abri, tripotait quelque chose à son moteur. Sur les bancs de la classe, Parturier, Jean et Alain bavardaient comme des écoliers quand le professeur est sorti. Le danger proche était comme un alcool, qu'est-ce que ça signifiait au juste? Les Allemands alors ont franchi le canal, Liège est pris... bien que les forts tiennent encore! Mais c'est tellement autre chose qu'en quatorze... Nous aussi, nous avons des chars! Tu crois que la division tiendra? Tu te rappelles, Alain, à Condé, ce qu'ils racontaient dans les bistros, les types des chars? Qu'est-ce que vous croyez, monsieur le major?

Blaze rentre. Des blessés? Non. Mais on venait de leur annoncer, le divisionnaire repassant par là, qu'une unité légère s'était repliée sur un hameau un peu à l'est, avec des blessés : il fallait y détacher un poste avancé. Parturier bondit sur ses pieds : « J'y vais... » Bien sûr. Avec deux voitures, Manach, Raoul... (même Blaze avait pris l'habitude d'appeler Blanchard Raoul, « pour ne pas le confondre avec le général d'armée », disait-il). Et deux brancardiers, et toi, le mioche... Ça, c'est pour Jean.

Alain pâlit : « Et moi, alors? — Toi, tu restes avec moi... »

Quand Alain Morlières vit partir son camarade avec le pharmacien, il en eut comme un crève-cœur.

« Qu'est-ce qu'il y a, Morlières? On fait la gueule? »

Blaze, un peu narquois, reflanquait dans le panier les paquets de pansements qu'Alain avait étalés sur un pupitre pour qu'on eût vraiment l'air d'être un poste sanitaire. Non, Alain ne faisait pas la gueule : mais, Jean et Parturier partis *en avant*, il se sentait embusqué, voilà.

Il pleuvait des hallebardes. « La prochaine fois, ce sera ton tour, mon petit... », dit doucement le médecin-lieutenant.

*
**

Depuis le matin, l'ennemi attaquait venant de Tongres et de Liège le seuil qui s'étend entre la Petite Gette et la Mehaigne, c'est-à-dire à l'est et en arrière du saillant où était engagée cette part de la DLM qui avait cherché la liaison avec les Anglais. La découverte était toujours accrochée, à trente kilomètres de là, vers Tongres, où elle gênait les mouvements des blindés, mais les premiers chars avaient débusqué vers sept heures du matin sur le village que tenait le lieutenant de Versigny, avec vingt Wisner de l'escadron Gilson-Quesnel, et un détachement de dragons portés. Trois heures, les dragons avaient tiraillé d'une espèce de redoute formée d'arbres fruitiers où ils avaient installé leurs mitrailleuses. Les Allemands avaient cru pouvoir les contourner : là, ils s'étaient heurtés à nos chars. C'est alors qu'on a vu ce qu'un canon de 37 peut faire contre les panzers. Seulement, que voulez-vous? malgré l'appui des deux batteries encadrant la vallée, qu'est-ce qu'on pouvait contre cinquante blindés, au moins? D'autant que, vers dix heures, ils avaient envoyé des chars lourds... Le lieutenant de Versigny, sur *Chenonceaux*, tenait la droite du village. De sa tourelle, manœuvrant son 37, il a atteint trois panzers de plein fouet. Les chars de son peloton, *Amboise, Blois, Chinon, Chambord*... se regroupent, mais l'ennemi fonce sur le village où l'on voit le feu sortir des arbres en fleurs comme sur un paravent japonais. Versigny n'a pas dormi cette nuit. A l'orée du petit bois qu'ils viennent d'abandonner, lui et ses hommes, ils n'ont pas cessé dans l'ombre de guetter cette route par où la menace au petit jour a pris corps. Il n'y a pas de fatigue qui tienne, on ne dégarnira pas le flanc du village. Un ennemi qui venait à travers le ravin pour les tourner reçoit l'obus tiré par le lieutenant et grotesquement s'enlise : il est à trente mètres, un homme en sort comme un diable de sa boîte, et quelqu'un de derrière les arbres le descend comme on fait un carton. Versigny voit l'adversaire plier les genoux, tomber contre le char. Il pense à son propre conducteur. Pas à lui-même... Il passe sa main sur son visage : mourir pas rasé... Il s'agit bien de mourir. Il crie dans le téléphone : son char suit l'ordre, c'est drôle d'être comme un paralytique qui commande ses jambes avec sa voix... et les autres du peloton, *Chinon, Blois, Amboise*, suivent le lieutenant... Celui-là, à gauche, *Chambord*, c'est le margis Ventroux, une sale tête, mais un brave bougre...

La sueur qui coule sur Versigny, l'odeur du cuir, la mentonnière du casque... Le lieutenant se rappelle les histoires du Moyen Age, les chevaliers bardés de fer, qui sortaient de leurs cuirasses, couverts de rouille héroïque, et les jeunes filles les lavaient dans les châteaux... Il rit pour lui-même. On est là, un homme entier dans la tourelle, comme un cerveau, on vit sur le dos de la bête à la façon de ces oiseaux sur la tête des buffles... Nom de Dieu! Un panzer les a tournés et le char de Ventroux... par-derrière... le margis qui essaye de sortir de la tourelle... Il a dû être frappé dans le cou : il retombe, cassé... *Chambord*, atteint dans sa cervelle, zigzague... L'Allemand est entre Versigny et Ventroux mort...

Quand Parturier, vers onze heures, s'était installé dans le petit patelin en espalier à contre-pente sur la rive gauche de la Petite Gette, entre des arbres encore sans feuilles, et derrière un bouquet de lilas qui cachait la grange où Jean et le brancardier installaient les affaires, il y avait plusieurs dragons blessés qui avaient pu se traîner jusque-là, rejoignant leurs camarades repliés au voisinage qui gardaient la route. D'après eux, le point d'appui des chars

tenait encore dans le village à trois kilomètres en avant. Seulement le poste de secours où ils auraient dû aller, de l'autre côté, leurs toubibs à eux, était coupé du village par la colonne ennemie. Un quart d'heure plus tôt, on avait vu débusquer sur la route la Primaquatre du médecin-colonel... oui, toujours à se balader, ce divisionnaire... C'était lui qui, ayant découvert les blessés, avait fait demander à Blaze de détacher un poste...

Jean, dans le matin de brume où la pluie s'est arrêtée, nettoie à l'alcool la plaie de cette épaule. Par la porte ballante, la lumière tombe sur les uniformes beiges, les armes déposées. Ce n'est pas la même chose, un pansement à l'hôpital ou ici. Est-ce qu'on aura assez de bandes pour se permettre un spica de l'épaule? « Laisse ça, dit Parturier. On ne peut faire que de l'empaquetage. Tu mets comme ça une écharpe... Je vais envoyer la bagnole de Manach droit au GSD, par besoin de passer par Blaze... » Au-dehors, les lilas mouillés rappellent étrangement l'enthousiasme belge de l'avant-veille. Il semble à Jean qu'il est à l'extrémité perdue d'un pays qui s'est vidé comme un poulet. Un des dragons raconte l'attaque du matin. Le capitaine commandant les chars des cuirs a été tué presque tout de suite. Neuf chars ont été foutus en l'air... mais l'ennemi n'ose pas entrer dans le village... il y a des hommes qu'on n'a pas pu ramasser, qui se sont traînés à l'abri des maisons.

Le canon claque au loin, des rafales de mitrailleuse affaiblies... Plus près, des départs d'artillerie secouent la baraque. Les bonshommes pansés s'installent dans la sanitaire de Manach.

Raoul dit : « Et les autres? au village? »

Parturier a un geste évasif. Qu'est-ce qu'on y peut? Il faut rester ici, les attendre, ceux qui arriveront à se tirer... Jean lève les yeux vers Parturier, il ne sait pas non plus, lui, ce qu'on peut faire. « Si j'allais essayer... », propose doucement Raoul Blanchard. Parturier hésite. Il n'a pas d'ordres. Blaze lui a dit de se tenir là. Au-dehors les lilas bougent dans le vent, les gouttes d'eau tombent des feuilles. Il ne pleut plus. Qu'est-ce qui se passe dans Jean? Quel besoin a-t-il vraiment... Il se sent les joues en feu. « Monsieur le major... » Parturier le regarde. Il n'y a pas besoin de s'expliquer. Bon, allez-y.

Ils ne sont pas plutôt partis que Parturier se tourmente. Il n'aurait pas dû les laisser... S'il arrive quelque chose à Moncey... Pourquoi, à Moncey? Raoul, ça lui est donc égal? C'est un apprentissage comme un autre, pour un chef, de ne pas distinguer entre les hommes qu'on envoie au danger. Parturier a un peu honte de lui-même : il sait bien que la vie de Moncey lui est plus chère parce que c'est un petit gars avec lequel il peut parler, de sa caste... tandis que Raoul... Raoul est marié, il a un gosse. C'est Moncey qui me l'a dit.

En attendant, la sanitaire file sur la petite route. Elle a passé le groupe des motocyclistes repliés à l'entrée du hameau, leurs roulettes de côté, qui prennent le chemin en enfilade avec des FM. Plus loin la sanitaire a dépassé une automitrailleuse camouflée dans le feuillage sur le talus. Tout semble s'être calmé. A peine la voix rauque d'une pièce à feu de temps en temps. Les arbres défeuillés du côté du vallon masquent pourtant la route boueuse. Là-bas, le vallon s'élargit, on passe une première agglomération, des petites fermes... D'une embuscade, des dragons ont surgi, vu la croix rouge, fait le signe de la main : allez, passez! avec un mélange bourru d'affection et de mépris. On roule encore, une petite montée... le ciel devant le nez... le dos d'âne. « Arrête », dit Jean. Dans un coude de la route, soudain, une pente s'est amorcée. Il y a un découvert, trois cents mètres, et puis c'est évidemment le village. On voit les toits dans les pommiers fleuris. Devant les premiers bâtiments, un char versé... un char à nous...

Le silence du matin humide, avec une buée qui monte de la terre. Dans les champs abandonnés, tout à coup, une vache meugle, accourant vers les hommes. Elle saute sur la route et vient caresser la sanitaire de l'épaule. Jean voit ses yeux suppliants. Raoul jure. « Cette bête souffre... Il faudrait la traire : on n'a pas le temps... » Il fait repartir d'un bond sa voiture au village. C'est drôle, tout se passe comme si les choses parlaient un langage étranger à Moncey, mais que Raoul entend... l'espagnol peut-être... il comprend tout un peu avant, il traduit.

Le village était vide. Les points d'accrochage des deux côtés tiraillaient, canardaient à cinq cents mètres. Depuis une heure déjà, l'agglomération était abandonnée par les dragons et les chars détruits, onze chars français, jonchaient les rues. Il n'y avait que des morts. Les uns dans les tourelles, d'autres qui avaient sauté à bas. Le cadavre d'un conducteur sur la porte d'une maison. Les murs éventrés. Le char du mort, probablement, qui a été se coincer là. Les maisons ici, ce n'était pas de la pierre : ça s'effondrait facilement. Jean était descendu du siège. Il touchait les corps avec une sorte de peur. A l'hôpital, il avait vu des macchabées : rien de comparable. Retourner comme ça un homme jeune, fort, qui semble simplement accroupi dans une drôle de pose, et il retombe, et on voit tout à coup le visage... Une dizaine de morts. On ne pouvait pas les ramasser : si on allait trouver des vivants? Puis il fallait faire vite, parce qu'il y avait quelque chose d'anormal à ce que les Allemands n'entrent pas dans le village. Peut-être attendaient-ils des renforts. Si maintenant, venant de Huy ou de Waremme, une nouvelle colonne se présentait, rien ne l'arrêterait.

Sous les pommiers blancs, quelque chose, vaguement, remuait. Un chat peut-être. Ils s'approchèrent, mais de ce côté-là l'enclos n'était pas praticable. Raoul cria : « Reste! J'y vais... » et il courait en contrebas. Jean songeait qu'il avait laissé avec ses affaires la photo de Cécile au poste de Blaze. Alain s'en occupera, se dit-il... C'était peut-être déplacé, dans ce village abandonné, avec les chars détruits, les morts... Raoul l'appelait. Jean le trouva à mi-route, qui avait chargé un homme sur son dos, et l'homme gémissait, sa tête brinquebalait à droite et à gauche. Raoul, bien qu'il fût fort, n'en pouvait plus.

« Tu ne sais pas ce que c'est lourd, un homme qui a mal! »

Le sang du blessé lui avait sali le visage. Qu'est-ce qu'il avait? Avant de le hisser dans la sanitaire, ils lui enlevèrent le casque bordé de cuir, et Jean reconnut l'un des officiers de Condé-sur-l'Escaut, qu'il avait vu à la popote de ces messieurs, allant porter un pli à Blaze. Ce grand lieutenant qui n'avait pas de menton, ou presque. Il râlait. Il devait avoir le thorax défoncé et il était blessé aux jambes. Ils le mirent dans la voiture. Jean ne pouvait que fixer un garrot à la cuisse, on ferait les pansements au poste. Un obus venait d'éclater à l'autre bout du village. L'ennemi tirait dessus maintenant. Sur ce vide et ces morts. Il ne fallait pas faire de vieux os ici.

Le lieutenant de Versigny se sentait emporté, il n'avait plus la force d'exprimer la douleur; dans la bagnole aux portes fermées, sur le brancard, il concentrait ce qu'il lui restait de vie dans l'idée du rapport à faire... *Chenonceaux* flambait quand il en était sorti... il avait pu en tirer le conducteur... mais juste alors, comme l'œuf du tir à la foire... pauvre vieux, lui aussi, après Ventroux... Le lieutenant de Versigny étouffe, il ne peut pas se retourner... il a une idée fixe : mourir pas rasé... il ne veut pas mourir avant d'avoir fait son rapport. Il a vu comment le capitaine... Le capitaine a été le premier frappé... l'escadron disloqué, les pelotons se sont reformés... Ventroux sur *Chambord*... je savais bien, malgré ses idées... Ventroux... Le lieutenant de Versigny ne veut pas mourir sans avoir fait son rapport... les hommes qui l'ont ramassé...

à travers un brouillard... on roule, il fait noir... tout n'est plus que douleur... les cahots... plus encore que Ventroux ou son conducteur morts, il y a dans le lieutenant de Versigny l'horreur du char perdu... laissé sur le terrain... Il fera son rapport : il dira qu'il a eu le temps d'ouvrir le moteur, de le briser avec une masse... c'est alors, c'est pendant qu'il faisait cela... ah, les fumiers... ma jambe... un drôle de froid... et puis tout semble s'évanouir dans le paysage de la douleur...

Devant la petite grange aux lilas enrhumés, Jean et Raoul ont sauté à bas du siège. Parturier est sorti les aider. On ouvre la porte arrière de la sanitaire, on tire le brancard. Le lieutenant de Versigny a la tête renversée, vers les lilas, vers le ciel... avec le bleu de la barbe, la bouche ouverte... son menton rentré...

« Vous m'avez rapporté un mort », dit Parturier.

Le lieutenant de Versigny ne fera pas son rapport. Il ne dictera pas une proposition de citation pour le margis Ventroux qui incarnait hier encore à ses yeux tout ce qu'il réprouvait au monde... Il y a dans sa poche la photo de SAR la comtesse de Paris. Parturier le regarde : c'est cet officier qui avait des idées sur la façon de coudre les écussons au col d'uniforme. Lui, et ses camarades, ces gens dont la frivolité dans la conversation l'avait bouleversé, à la popote des cuirs, ces têtes folles... Déjà La Martelière tué sur la route, et ici, Versigny, d'autres... Moncey est en train de raconter tout d'une traite, le village, les morts, les chars échoués dans les rues, les maisons effondrées et les fleurs légères des arbres fruitiers. Parturier l'écoute, et il est pris d'une grosse envie de pleurer, comme un gosse. Il regarde Raoul, le petit Moncey... Il est le chef, pourtant. Devant Raoul surtout.

« Raoul...

— Monsieur le major? »

Pourquoi a-t-il voulu parler à Raoul? Et qu'allait-il lui dire? Raoul voit ce grand garçon pâle sous son casque, avec sa petite gueule un peu de travers, et il le comprend : c'est la première fois pour lui... Allons, il faut mettre le mort à l'abri.

Parturier dit seulement : « Quel gaspillage, non, quel gaspillage! »

Il y a des chars sur la route avec leur vacarme écraseur. Des Somua qui arrivent de l'arrière. Les gens du poste, et là-bas les dragons dans le hameau les regardent passer. Les chars montent vers le village vide, ils vont prendre la relève des morts. Il y a des hommes dans ces énormes bêtes d'acier peint, des hommes comme Versigny, Ventroux... Un des blessés du poste, qu'on n'a pas encore pu évacuer, dit avec envie : « Ah, ceux-là... les gros... c'est pas comme les Wisner! Les canons antichars, ils s'en foutent... les obus leur tombent dessus, ça ne leur fait pas ouf! » Tout d'un coup, le mot de *Wisner* a atteint Jean de Moncey comme une conscience. Alors quoi? le blindage des Wisner? Mais tout cela se mêle en lui à d'autres pensées, qu'on ne peut pas avouer, devant ce mort, ces chars qui passent.

Des pensées pourtant comme les lilas mouillés.

V

Les généraux, ce matin de J3, avaient presque tous repris la toute. Ils se couraient après, se cherchaient, déplaçaient leur PC. Corap fait la navette entre Vervins et Chimay. Les nouvelles ne savent où l'atteindre : à l'aube des formations serrées de blindés ont débouché sur la Semois, où l'on avait signalé la veille au soir leurs avant-gardes.

« C'est votre secteur, mon commandant... » La remarque faite à Benedetti est inutilement blessante. Bien sûr, c'est en avant d'Huntziger, mais Benedetti est ici pour renseigner Huntziger sur les mouvements de Corap, et non pas Corap sur les mouvements d'Huntziger... Or les communications se font difficiles. Si je comprends bien la situation de la 9^{e} armée ce matin, le général Bouffet à votre gauche, ramène aujourd'hui le 2^{e} corps à l'ouest de la Meuse. A votre centre, Martin... « Aristote » comme vous l'appelez... Pas de nouvelles d'Aristote? Le général Martin visite ses divisions dont l'installation n'est pas terminée, alors que la cavalerie se replie déjà sur lui. A la droite enfin de Corap, chez Libaud, tout est normal.

⁂

Pourtant, aux avant-gardes, devant Libaud, à la limite d'Huntziger, au-delà de la Meuse, une douzaine de chars à nous et des hommes à cheval ont dû se réfugier dans les bois. Que pouvaient-ils devant la masse ennemie? Un détachement de spahis marocains, Pezet et quelques bonshommes. Le gros du peloton, les gradés ont disparu, et Pezet, avec ses compagnons, dont le visage d'olive trahit la fatigue, voit à travers les arbres défiler les blindés de Hitler. Pas facile d'empêcher nos types de tirer dessus! mais tirer dessus avec les armes qu'on a, autant leur jeter des pierres. Le pistolet-mitrailleur, c'est épatant pour se battre avec un cavalier qui vous vient dessus. Les grenades... les spahis marocains sont de bons grenadiers, sans doute, mais... On aurait encore nos chars : peu nombreux, ils n'ont songé qu'à garer le matériel. Pour passer par ici dans ces collines boisées, mieux vaudrait des mulets que des pur-sang... Pezet se souvient des récits des camarades espagnols : comment, eux, attaquaient les tanks...

Les panzers, à neuf heures et demie, ont atteint et franchi la frontière française à Pussemange. La brèche sur la Semois d'Alle à Laforêt était un fait accompli depuis la nuit précédente séparant les spahis de Corap des cavaliers d'Huntziger, qui tiennent toujours à Alle même, mais que des blindés ont

tourné dans les bois : si bien qu'ici, par cette coulée droite à travers la forêt, les panzers roulent déjà vers un autre poste-frontière, sur l'une de ces deux routes où des artilleurs trop zélés avaient pris l'initiative, en dehors de l'armée, de dresser des chicanes antichars. L'infanterie portée qui suit les chars se répand dans les bois comme du mercure. Devant les chars, les hommes surpris plus loin, des éléments d'un GRDI, des cavaliers épuisés, débandés, certains traînant eux-mêmes une voiture chargée de paquetages, les chevaux morts, ont passé la zone dite des maisons fortes, ce qui est exagéré puisqu'il y en a tout juste une par route... dévalé à travers ces bois broussailleux vers Sedan... parmi eux quelques spahis égarés, rejetés par là, les uns à pied, d'autres tenant le cheval par la bride, demandant leur brigade... Les postes de frontaliers se rabattent sur Saint-Menges qu'on vient à peine d'évacuer des civils... D'en face, derrière Sedan, des hauteurs boisées de la Marfée, l'artillerie française tire sur les couverts où on craint l'arrivée des avant-gardes allemandes. Il est dix heures quand leurs premiers cavaliers apparaissent à la lisière des forêts.

⁂

Les spahis eux, dans leur ensemble, la brigade, avaient déjà repassé la Meuse à Charleville et à Lumes avant huit heures et demie. C'est à ce moment que le lieutenant Pierre Debrest du 41^{e} corps d'armée, c'est-à-dire de chez le général Libaud à Signy-l'Abbaye, apporte au colonel Marc l'ordre, puisque la cavalerie Huntziger est encore sur la Semois, de reporter ses spahis en avant, en deux temps, d'abord sur la Vrigne, puis au-delà sur la Semois, si possible. L'aîné des fils d'Armandine, le neveu d'Aurélien, ressemble beaucoup à sa mère, dont il a le format : mais ce qui est disgracieux chez une femme fait un beau garçon, surtout que Pierre a un teint extraordinairement clair, transparent... Attaché au général Libaud, il se morfond un peu à l'arrière. Sans faire le tranche-montagne, ni le casse-cou, ça le vexe d'être un lieutenant d'état-major. Il sollicite des missions qu'un simple motocycliste pourrait faire. A vrai dire, à cet égard, le front du 41^{e} corps est l'idéal pour quelqu'un comme Pierre Debrest. Il couvre en gros soixante-cinq kilomètres de lignes, et encore sans tenir exactement compte des détours du fleuve : vingt-cinq à la 61^{e} division du général Vauthier à gauche, et tout le reste au général Portzert, avec sa division de forteresse, jusqu'à l'armée Huntziger à droite.

Pendant que le lieutenant Debrest est chez le colonel Marc, la communication téléphonique a été rétablie avec le corps d'armée. Oui, le lieutenant peut rester avec Marc, il ne reviendra que pour rendre compte de l'exécution des ordres qu'il a portés. Le lieutenant obtient du colonel l'autorisation d'accompagner les spahis qui franchissent la Meuse.

⁂

A ce moment-là, en fait, il est onze heures, sur la percée de forêt qui pointe d'Alle vers Sedan, les premiers blindés ennemis arrivent en territoire français, sous le couvert des bois. Les mines, retirées pour être graissées quelques jours auparavant, dorment dans les caisses, dans les fourrés latéraux. Les chicanes de barbelé sont ouvertes comme nous savons. Un peu au-dessous d'un carrefour où une longue ligne droite rejoint cette route venant de Sugny au nord comme un coup de boutoir de sanglier, Sugny déjà occupé par les Allemands, il y a une de ces ingénieuses inventions de l'État-Major, qui ont fait l'objet de débats dans les commissions parlementaires de l'armée. C'est un chalet comme un jouet d'enfant, où peut vivre un petit ménage bien gentil qui a

trouvé ça tout plein mignon de venir faire sa lessive, et mettre ses enfants à s'ébattre en plein *no man's land* de la frontière, à un croisement de routes stratégiques dans la forêt. Sauf que le rez-de-chaussée fait resserré, avec le premier étage qui le déborde tout autour, si on ne remarque pas tout de suite qu'il est en béton armé gris sous la maisonnette pimpante pour conte de fées, et qu'il a de drôles de fenêtres du genre embrasure, créneau, pourquoi voulez-vous que le conducteur de panzer qui arrive dessus s'en méfie ? On appelle ça une maison forte, et ça en a fait couler, de l'encre ! Trois hommes et un aspirant sont là-dedans avec leurs armes automatiques, seuls, après le repli des postes. Il n'y avait qu'une chose à quoi on n'avait pas pensé : que des éléments avaient pu s'infiltrer en arrière par une sente, et tandis que les quatre hommes surveillaient en avant par les fentes du blockhaus, un Allemand a jeté par une des embrasures arrière une grenade à l'intérieur de la maison forte. Tout a sauté, les hommes sont morts, ils n'auront pas à utiliser l'ingénieux boyau creusé sur quelques mètres pour assurer leur retraite sous le couvert des bois...

Partout, les maisons fortes ont eu un sort analogue. Ce n'était pourtant pas mal inventé pour jouer à la petite guerre. C'était joli à voir. Il aurait fallu que les Allemands n'en connussent point l'existence...

Les chars allemands vont-ils déboucher par Saint-Menges ? Pour l'instant, ils contournent l'obstacle à l'est, vers Floing.

On les voit arriver sur le coup de midi dans les faubourgs de Sedan.

⁂

Avec les spahis, le lieutenant Debrest a gagné les positions de la Vrigne... Quels types impressionnants ces spahis ! Des avions les ont attaqués en route. Ils tiraient dessus, de leur selle, sans plus. Mais maintenant quel silence, ici. De poste en poste, avec son side-car, Pierre Debrest passe entre ces cavaliers, pied à terre, à côté du cheval, le pistolet-mitrailleur braqué vers un avant mystérieux, immobile, muet... Alors, c'est ça, le front ?

Comme on arrive à Vrigne-aux-Bois, le motard qui conduit Debrest dit quelque chose de sensé, à propos de la colline coiffée d'arbres qui s'élève tout de suite à l'est, au-dessus du village : si l'ennemi dévale de là-haut, c'est pas la petite eau de deux mètres de large tout de suite qui lui fera fossé... Debrest le regarde. Tiens, il pense, celui-là : jusqu'à présent ce n'était pas un homme pour lui, mais un mannequin de cuir avec des réflexes. Il a l'accent ardennais, c'est un paysan du sud du département, un jeune type dont les parents ont du bien.

En attendant, drôle d'atmosphère, dans le patelin abandonné de sa population ce matin même, ses maisons faites de cette petite pierre jaune dont tout est bâti par ici, sourdes, aveugles, barricadées... On a envoyé un avant-poste là-haut, dans les cheveux de la colline. Algériens et Marocains avec leurs canassons ont l'air de ces inventions des rêves, dans le sommeil en plein jour du pays vide.

Là-bas, sur Sedan, il y a des éclatements, des avions bombardent probablement la ville. Les canons tirent, lointains.

⁂

Il y a le front, il y a l'arrière. Les travailleurs du commandant Müller se sont installés en arrière de la position frontière, à droite d'Hirson.

Depuis le jour que Robert Gaillard avait porté à Armand Barbentane le message du colonel Avoine, une certaine intimité s'était établie entre les deux

lieutenants. La 1re compagnie, à laquelle était Armand, avait pris ses quartiers à Signy-le-Petit. On était là dans une maille du dispositif routier, entre Rocroi et Hirson, au nord de la route, en marge de la voie ferrée Hirson-Charleville, et à la zone de passage entre le bassin de l'Oise et le bassin de la Meuse. Ses compagnies dispersées dans des localités voisines, Müller avait placé le PC du bataillon à Mon-Idée, sur la grande route Charleville-Hirson, parce que la compagnie Balpêtré, où était toujours Gaillard, s'était établie au sud de cette route, à Auvilliers-les-Forges. Ça lui faisait une position centrale, ou presque.

C'est à Auvilliers, le onze, que la lettre de Me Watrin, datée du 6 mai, avait atteint Robert Gaillard. Il apprenait tout d'un coup. L'arrestation d'Yvonne, et qu'elle *travaillait*, comme on dit. Il s'en doutait, il n'en avait pas la certitude, et c'était pourtant pénible à découvrir comme une trahison amoureuse, qu'on sentait vaguement, mais dont on n'avait pas la preuve. Quoi ! Yvonne n'avait donc pensé ni aux petits... ni à lui ? Il relisait pour la vingtième fois la lettre. Watrin prenait l'affaire en main, le rassurait, lui disait qu'Yvonne était *admirable*... La tête vous bourdonne de ces choses-là ! Admirable, bien sûr, admirable... En quoi, c'est moins net : ou peut-être l'avocat disait-il cela parce que l'employé du magasin... qui était-ce ? Robert ne le connaissait pas celui-là, un nouvel employé ?... avait voulu tout prendre sur lui, dire que la patronne n'était pas au courant... et qu'Yvonne avait refusé de mentir, réclamé sa responsabilité consciente... Dans quoi ? Facile à deviner, mais pas précis. Watrin disait au père qu'il pouvait écrire à ses enfants avenue Henri-Martin, chez Mme Frédéric Wisner. Yvonne se montrait très heureuse de cette solution. Les enfants étaient merveilleusement soignés. Mme Wisner, comme l'école était loin de l'avenue Henri-Martin, les y conduisait, et les y recherchait chaque jour avec sa voiture... une gentillesse... un dévouement...

Oui, c'est même incompréhensible. Pourquoi, comment, cette dame se trouvait-elle mêlée à tout ça ?

Il y a de quoi devenir fou. Les événements, toute cette affaire de Belgique, être ici, Auvilliers-les-Forges... les hommes à ne rien faire... une espèce de désordre. Le capitaine de Balpêtré et le lieutenant Lourmel. Il tient de drôles de propos, ce dernier. On ne savait rien de ce qui se produisait. La population était bien tranquille. L'épicerie en gros, sur la place, continuait à ravitailler les débitants de la région : on voyait par la fenêtre les employées à leurs écritures. Les gens allaient et venaient, la radio disait que les forts de Liège tenaient toujours. On faisait popote dans le petit château blanc où Balpêtré avait sa chambre. Quelle nuit Gaillard a passée ! Yvonne en prison... non mais, se représenter ça ! Il avait eu beau tant de fois l'imaginer, quand il était au château de Malemort, avec la gravure de Marie-Antoinette devant ses juges, dans sa chambre... il avait eu beau, pendant des mois et des mois, rouler ses peurs et ses pensées dans sa tête, Robert ne s'était vraiment jamais représenté la réalité... la prison... Yvonne...

Quelques jours plus tôt, il aurait été trouver le colonel, demander une permission. Tant pis ! le colonel aurait été au courant. De toute façon, plus ou moins tard... Robert aurait dit, je connais ma femme, ça ne peut être qu'une erreur... A Paris, au moins, il aurait parlé, parlé à Watrin... il aurait pu qui sait ? la voir. En tout cas, il serait revenu avec des notions précises, comme un os à ronger... Maintenant, tout était inutile. Les permissions sont supprimées. C'est la guerre. Même pour nous, avec nos pelles... Yvonne arrêtée, il avait cessé de craindre pour lui-même. Dans les derniers temps, d'ailleurs, il avait surmonté, depuis qu'on était à Vervins, cet esprit de panique en lui. A côté du PC de la 9e armée, le bavardage politique des officiers prenait un caractère dérisoire, réconfortant. Ils étaient tous si persuadés que Corap avait nettoyé

son secteur de toute trace de communisme. Et puis, maintenant, Gaillard n'était plus seul : il y avait la conversation de Barbentane. Un type intelligent vraiment. Solide. Puis qui savait vous rassurer, vous remettre sur vos pieds... Avec lui aussi, certaines difficultés s'effaçaient... Gaillard s'avouait à l'entendre qu'au fond tout ce qu'il pensait de ces gens-là ne cadrait pas toujours avec la réalité. Bien sûr, si tous les communistes avaient été comme Armand Barbentane! Mais si Barbentane avait raison... par exemple sur le patriotisme... c'était son dada, à ce type : les vrais patriotes, c'est nous.

Le matin du douze — c'est la Pentecôte aujourd'hui! avait remarqué Lourmel. J'espère qu'il ne nous tombera pas trop de langues de feu sur nos têtes! — ... Gaillard n'y tint plus, et il fit un saut jusqu'à Signy-le-Petit, retrouver Barbentane. Pas que ne l'eût traversé le soupçon d'une crainte : maintenant qu'on était sous le commandement direct de cette brute, Müller... Gai pour Barbentane! Il ne fallait peut-être pas qu'on les vît ensemble. Ah, puis tant pis! Avec ce qui est arrivé à Yvonne. A qui parler d'Yvonne?

Il parlait donc d'Yvonne à Armand. Les deux petites usines de Signy, des fonderies, chômaient. C'est dans leur quartier, où il y a des maisons en série pour les ouvriers, des pavillons en ligne, qu'on avait cantonné les hommes de la compagnie Blaisin.

Ils s'écartèrent du cantonnement pour se faire moins remarquer, et s'en allèrent visiter le village, un peu plus haut, comme s'ils s'intéressaient à leur nouveau cantonnement. Signy-le-Petit, n'est guère qu'une grand-place, une église qui fait forteresse au centre, avec des bouts de rues amorcées à ses accès, mais vers la Belgique, à la corne nord-ouest, il y a encore un quartier de petites bicoques, des rez-de-chaussée de brique, des cultivateurs, des douaniers, un ou deux bistros. C'est là qu'ils allèrent, d'autant que le gros blockhaus à la sortie vers La Neuville-les-Joutes, au débouché sur la frontière, était un but plausible de promenade pour deux officiers désœuvrés. Les hommes d'un train-autos logeaient là, chez l'habitant, deux chez l'un, deux chez l'autre. Barbentane expliquait à son visiteur qu'il y avait eu jusqu'à la veille un autre régiment de travailleurs, au centre de Signy. Il n'en restait que le colonel, comme une âme en peine. Ceux-là avaient des fusils modèle quatre-vingt-seize et quelques mitrailleuses, on les avait fait monter en Belgique, du côté de Philippeville, en camions... ce qui fait que le pays se sentait tout vide. J'ai reçu une lettre. Barbentane, mon vieux, une lettre... La lettre de Watrin aux mains d'Armand... Il y avait un tas de choses là-dedans. Yvonne... mais aussi cette femme inconnue qui surgit, avec cette gentillesse... et puis Watrin, tout de même... Barbentane ne savait pas que Watrin était comme ça... Il dit à Gaillard : « Vous voyez bien, mon vieux, je vous l'ai toujours dit... nous sommes bien moins seuls que nous n'en avons l'air! » Voilà qui ne consolait pas Robert! Yvonne... Yvonne en prison...

« Forcément, gémissait-il, vous, ça vous paraît tout naturel... vous êtes... » Il baissa la voix sur le mot, regardant autour de lui : « ... communiste. Mais moi, je ne suis pas communiste! Yvonne n'est pas communiste! Ah, si nous étions, elle et moi, communistes! »

Barbentane réprimait une certaine envie de sourire. Il n'aurait pas voulu blesser ce camarade... dans un moment où sa tristesse, son angoisse étaient bien compréhensibles. Mais cette dénégation désespérée des faits, de l'évidence, avait un certain côté comique. Et comme ce n'était pas la première fois, ni avant ni dans cette conversation qui durait déjà depuis plus d'une heure, que Gaillard revenait sur l'affirmation qu'il n'était pas communiste, et qu'alors il y avait de l'injustice à ce qui lui arrivait, Armand s'arrêta, le regarda comme il aurait fait d'un phénomène et, cessant les considérations particulières, essaya d'élever son interlocuteur aux considérations générales.

« Voyons, Gaillard, voyons... vous êtes tout le temps là à dire je ne suis pas communiste...

— Chut... »

Quelqu'un passait. Un type du pays, bien innocent... Armand reprit, un peu agacé : « ... tout le temps à dire je ne suis pas... et ainsi de suite... Mais qu'est-ce que ça signifie? que vous n'avez pas la carte du Parti dans votre poche? Vous savez bien que pour les autres, ça ne suffit pas. La carte, pour ce gouvernement, tous ces Müller, les policiers, elle est dans votre conscience. Si vous êtes d'accord...

— Mais je ne suis pas toujours d'accord!

— Je sais... je sais... ce *pas toujours*-là devient chaque jour, pour eux, plus insuffisant. Vous avez écouté Frossard... l'autre jour à la radio... vous me l'avez dit! il vous a révolté... précisément sur le point de la liberté de conscience... »

Un instant l'image d'Yvonne s'affaiblit dans la tête de Robert Gaillard. Il eut l'envie de s'expliquer.

« Voyez-vous, Barbentane, voyez-vous... En principe, je suis avec les... naturellement, en principe, comment pourrait-on faire autrement? Tout ce dont ils se réclament, enfin, si on a la moindre générosité de cœur... les ouvriers... en principe...

— Alors, étant, en principe, d'accord avec les communistes... c'est-à-dire théoriquement...

— Permettez, permettez! Ce sont justement les théories auxquelles je ne comprends rien... le marxisme... j'ai été à Moscou, je me suis rendu compte au contraire que pratiquement, même si la théorie parfois me choque, les résultats...

— Oui, je saisis : vous êtes d'accord en principe, mais pas en fait; cependant les faits vous montrent que les résultats de la théorie qui vous effraye... je veux dire vous êtes d'accord avec les effets pratiques de cette théorie... D'accord à la fois sur le principe et pas la théorie, et pour ce qui est de la pratique...

— C'est là surtout que, souvent, je ne vous suis pas...

— ... pour ce qui est de la pratique vous êtes en même temps d'accord avec elle sans accepter la théorie d'où elle découle, en désaccord avec elle quand elle vous semble ne pas cadrer avec les principes que vous approuvez d'une théorie que vous désapprouvez...

— Barbentane, ne vous fichez pas de moi! ce n'est pas le jour... »

Armand lui serra amicalement la main. Il ne se fichait pas de lui. Il voulait seulement essayer de comprendre *en quoi* Gaillard n'était pas communiste. Ce qu'il y avait vraiment d'irréductible dans ce qui les séparait. Ils arrivaient au blockhaus. C'était un grand, la porte de métal fermant du côté du chemin, les créneaux balayant les champs. Si on arrivait du poste-frontière par la route, il n'était pas défendable. Non, il était fait pour surveiller le terrain sur la droite qui dévale entre les bois vers la Belgique. Un instant, Gaillard s'intéressa. Et c'est équipé, là-dedans? Jamais de la vie! Il y a un poste qui le garde, mais dehors. Tenez. La relève...

Les deux soldats se saluèrent. Celui qui quittait la garde passa son fusil à l'arrivant les mains vides et, détachant son ceinturon, en sortit les cartouchières.

« C'est comme ça, dit Barbentane, il n'y a ni armes, ni munitions pour tout le monde... »

Ils s'en revenaient vers le village. Armand enchaîna :

« Vraiment, dans le fond du cœur, là... Gaillard... qu'est-ce que vous croyez? Votre femme... elle avait raison, ou elle avait tort?

— Elle avait tort, naturellement, à cause des enfants... cette folle! je lui avais pourtant dit...

— Mon vieux, ce n'est pas ce que je vous demande. Même si, comme vous le dites, elle avait tort à cause des enfants... est-ce que vous pensez qu'elle a bien ou mal agi? voilà... vous la condamnez? comme Müller... comme la police...

— C'est idiot, Barbentane, ce que vous dites là. Je n'ai même pas besoin de dire! Évidemment, Yvonne, qui savait le danger, et la peine qu'elle me ferait! n'a pu agir ainsi, que parce qu'elle croyait bien faire... que c'était juste... suivant sa conscience...

— Elle croyait bien faire. Bien. Mais vous, est-ce que... sans parler des enfants, de votre chagrin... est-ce que vous croyez qu'elle a bien fait?

— Je ne sais pas. Peut-être lui a-t-on tourné la tête : il y avait une femme dont elle parlait toujours... une femme très intelligente... dentiste... Savoir comment elle lui aura présenté les choses!

— Vous ne croyez pas que Mme Gaillard se sera déterminée elle-même... au point de devoir passer outre à ce que vous, vous lui disiez, à la considération des enfants? Remarquez, vous devez mieux la connaître que moi!

— Mais c'est ce que je vous dis, en principe! naturellement, en principe elle a bien fait! Seulement dans la pratique...

— Ah, ici, la pratique, c'est-à-dire la prison... c'est moins enthousiasmant que la construction du socialisme... Pourtant Mme Gaillard si, en pratique, elle a été avec nous, c'est probablement parce qu'en principe, précisément, comme vous, elle a été d'accord...

— Laissez donc, Barbentane, tout ça, c'est une discussion... les principes, la pratique... une discussion byzantine!

— Vous croyez, mon vieux? »

***

Au groupe d'armées, Billotte s'étonne de ne pouvoir avoir Corap à l'appareil. Toujours en balade, ce Corap! Mais le général Blanchard, de son côté, à Valenciennes, demande vainement Georges au téléphone au QG de La Ferté. Comment l'y trouverait-il, puisque le commandant en chef des armées du Nord-Est est précisément chez Billotte au rendez-vous qu'il a fixé au général commandant les troupes britanniques?

A ce rendez-vous, Georges, qui n'apprendra que plus tard l'exact état des choses sur la Semois et en avant de la Meuse, a la désagréable surprise de ne pas trouver le général Gort qui s'est fait porter malade. Il l'est sans doute. Il s'est fait représenter par son chef d'état-major, le général Pownell. Quelques mots de félicitation pour le retrait de sir Neville Chamberlain qui a démissionné la veille : la direction du gouvernement anglais passe à M. Churchill, beaucoup mieux vu des militaires... mais lord Gort peut-être... En tout cas, le général Pownell accepte en son nom que la British Expeditionnary Force soit rattachée directement au général Billotte, au 1er groupe d'armées... ce n'est pas la conception de Gamelin : mais le voilà devant le fait accompli...

Ce dimanche de Pentecôte est le jour des mondanités. A peine cette réunion terminée, le général Georges tombe par hasard sur Daladier en tournée d'inspection dans les divisions en réserve derrière la frontière et qui rend visite à Billotte. Le hasard a du bon : si le ministre de la Défense nationale le voulait bien, il pourrait accompagner Georges chez le roi des Belges tout à l'heure? Pourquoi pas? Ainsi le point de vue de Georges apparaîtra comme celui du gouvernement français...

Les routes sont de moins en moins perméables. D'abord parce que les colonnes font étape de jour, et que le reflux des Belges, les civils et l'armée, est à son comble.

Au début de l'après-midi, le roi Léopold arrive par la route de la capitale au château de Casteau, à mi-chemin entre Soignies et Mons, sur l'itinéraire qu'ont suivi le dix mai les sanitaires du détachement Blaze avec Jean de Moncey. Il semble que rien ne fasse difficulté : les Belges seront rattachés à Billotte, comme les Anglais... Sa Majesté n'y voit que des avantages. Puisque le général Pownell, M. Daladier sont d'accord... Le général von Overstraeten, chef du cabinet belge qui est présent, aussi. Il ne restera plus qu'à prévenir le chef d'état-major belge, qui n'est pas présent, lui...

Cela ne pose qu'un petit problème : le général Billotte avec les Anglais et les Belges en plus sur les bras comment va-t-il se débrouiller de Bréda jusqu'à la ligne Maginot? A quoi servirait Georges?

La question n'est pas nouvelle pour lui, et, là-dessus, Georges connaît l'avis de Gamelin. Voilà une bonne occasion de le consulter, sans risque d'être en contradiction. On en référera donc poliment au généralissime. Gamelin, justement, qui serait bien allé prendre lui-même des nouvelles à La Ferté, a craint que sa venue, en l'absence de Georges, qu'il sait chez Léopold, ne fît jaser. Il vient d'ailleurs d'avoir la visite des missions des hauts commandements belge et hollandais. Tout va très bien en Hollande, où il n'y a que des parachutistes allemands...

Donc, l'armée Huntziger, enlevée à Billotte, sera rattachée directement à Georges. Georges y voit un avantage : l'armée de la ligne Maginot, voisine d'Huntziger, que commande Prételat, a de grosses réserves, d'inutiles réserves, elle va servir à renforcer Huntziger. Comment Prételat pourrait-il la refuser encore à Georges? C'est un vieux débat entre Georges et Prételat. Georges n'aime pas Prételat, avare de ses divisions. Georges, à la veille de l'attaque allemande, avait demandé à Gamelin de faire sauter Prételat... Maintenant ce vieux franc-maçon n'aura qu'à s'exécuter! Les états-majors rectifieront leurs graphiques, ou en feront de nouveaux avec les lignes unissant les armées les unes à Georges, les autres à Georges par Billotte. Le matin, les deux dernières divisions motorisées en réserve dont Georges disposait ont été envoyées vers Anvers, sur les arrières du général Giraud, tandis qu'une division cuirassée passait derrière Huntziger, et deux autres, au moins sur le papier, à l'ouest de Namur pour le soutien du front de la Dyle. Là-dessus, à quatre heures de l'après-midi, Giraud ramène en arrière la 1re DLM qui était à vingt kilomètres au-delà de Bréda... C'est que Billotte, à peine à son nouveau commandement, vient de signifier à Giraud d'avoir à bloquer ses moyens de combat sur la position Anvers-Namur. Cela signifie l'abandon de la position Bréda en perspective, la constitution du front Anvers-Dyle-Namur, le plan, enfin, le Plan. Puisqu'on va se regrouper derrière tous les Belges et le corps expéditionnaire anglais, la concentration de troupes d'Anvers à Namur sera conforme à la conception que le général Billotte a défendue contre les généraux Blanchard et Prioux la nuit précédente. Toutes les interventions de Billotte en ces jours-là n'auront eu d'autre but que d'assurer le maintien du Plan tel qu'il a été fixé une fois pour toutes, quels que soient les événements.

A l'heure même où Giraud est amené à remanier tout son dispositif, un général belge envoie promener un général français, La Laurencie, qui avait essayé d'enrôler dans le cadre de sa division les éléments disparates de l'armée belge, passant sur son secteur. Il fait observer que la Constitution de son pays s'oppose à ce que des Belges servent sous des officiers étrangers. Il est un peu en retard. Son roi venait d'en décider autrement une heure plus tôt, mais les dispositions d'urgence ne peuvent être transmises partout en une heure, bien que de Casteau à Ittre il y ait au plus trente kilomètres.

A six heures du soir, les mesures prises au château de Casteau sont connues de l'armée anglaise puisque La Laurencie rencontre le général Barker, pour établir la liaison. Mais, rentrant à son PC, il apprend que l'armée lui enlève tous les éléments mécaniques de ses GRCA pour les donner à la DLM voisine du corps de cavalerie. Il proteste auprès du général Blanchard : c'est désorganiser son corps d'armée... Qu'on fasse valser les généraux, passe encore ! pas les groupes de reconnaissance ! Bien sûr, la DLM a perdu des chars, mais l'avance ennemie depuis ce matin est insignifiante, et à Tirlemont, comme sur la Mehaigne, ou sur la Meuse au niveau d'Huy, nous tenons, quoi, nous tenons !

Partant du château de Casteau, Georges, Billotte et Daladier avaient regagné Valenciennes par la route. Quel invraisemblable spectacle ! En plein jour, à cause de l'ordre de doubler les étapes pour les réserves, les convois cheminent à découvert, les chars, les canons, les services, des colonnes attelées de chevaux... Avec le reflux des réfugiés, cela fait des encombrements, des stationnements. Le ministre de la Défense nationale regarde tout cela avec stupeur, les épaules relevées, la tête enfoncée dans son humeur inquiète. A un carrefour, où des troupes défilaient parmi les civils belges, en chantant *La Marseillaise*, il n'y a pas tenu, il est descendu : qui est l'officier qui commande ici ? On lui a trouvé un colonel. Il l'a engueulé. L'autre a regardé ce ministre. Sans doute le ciel est sans avion... enfin il y a quelques appareils à nous par-ci par-là... Daladier, à Valenciennes, interroge là-dessus le commandant de la 1re armée, en présence de Georges et de Billotte. Le calme du général Blanchard, son sourire le rassurent.

***

Cependant, la gauche d'Huntziger a donc bien battu en retraite. Ce n'est pas une histoire et, de toute la journée, les avant-gardes de la 9e armée ont en vain cherché à reprendre liaison avec elle. Aussi le colonel Marc et ses spahis n'ont-ils pu dépasser la Vrigne, où le silence de la matinée a été rompu par l'aviation ennemie. Ici, Pierre Debrest reçoit le baptême du feu, mais c'est le feu du ciel qui tombe. Ce n'était pas ainsi qu'il imaginait la guerre : des petits groupes de cavaliers embusqués le long d'un ruisseau, d'arbre en arbre, à travers champs, le long d'habitations désertes, et au-dessus d'eux sans cesse les avions bombardant, piquant, mitraillant... Tandis que, par-devant, on ne voit pourtant avancer personne...

Avant la nuit, l'ordre de repli est arrivé. Les spahis abandonneront la Vrigne. Mais le mouvement ne se fait que vers minuit, tandis que se poursuivent quelques escarmouches de retardement aux avant-postes. Les premiers détachements s'en reviennent sur Charleville dans la nuit par cette route parallèle à la Meuse d'où l'on aperçoit encore sur l'autre rive des installations industrielles et avec l'éclairage, vers Sedan, des feux d'artillerie, des éclatements, le profil d'ateliers, d'installations ferroviaires, de pylônes. Ils cheminent philosophiquement quand il ne faut pas tirailler sur les avions qui les survolent, le long d'une de ces collines, ici et là taillées, où l'on voit l'origine des pierres jaunes qui font les maisons de par ici, sur lesquelles les encadrements de brique, les volets verts, donnent avec facilité dans le perroquet. Entre ces petites maisons essaimées, ces localités dispersées qui deviennent des faubourgs, au pied de hautes propriétés de verdure, leurs pavillons de plaisance assez miteux, restes d'une grandeur dix-neuvième siècle, perchés à flanc de coteau... Le petit side pétaradant du lieutenant Debrest double la colonne. L'instituteur Oustric, de son cheval, suit d'un œil clignotant cette mouche rapide qui s'enfonce dans l'ombre... Alors quoi ? on repasse une

deuxième fois la Meuse, et c'est sans esprit de retour puisque, cette fois, les ponts ont sauté derrière nous. Les spahis devaient renforcer la tête de pont de Mézières, mais un contrordre un peu avant minuit les a envoyés sur la rive sud de la Meuse. Poix-Terron? Ça vous dit quelque chose, à vous? Nous sommes mis en réserve derrière la 102e division de forteresse qui s'étale sur quarante kilomètres...

Tout cela s'est fait sous le harcèlement constant de l'aviation ennemie. Les spahis, sans interrompre leur marche, tiraient au fusil sur les appareils en rase-mottes, et ces salves continues n'étaient pas sans effet pour les écarter. Mais les avions allemands rendent pourtant précaires les communications entre la 2e et la 9e armée, même en arrière des lignes installées. A Signy-l'Abbaye, où s'en est retourné vers neuf heures du soir, le lieutenant Pierre Debrest, plus d'état-major du 41e corps. C'est que le général Libaud a déménagé à la suite d'un bombardement qui a touché son PC. Oh, ça ne l'a fait filer que de dix-sept kilomètres au nord-ouest, à Rumigny. Debrest y retrouve Libaud très soucieux, dans ce château à tourelles pointues, à l'entrée orientale du pays. Il avait espéré, en avant des gros, rétablir grâce aux spahis le contact des avant-gardes montées et le front de la Semois. C'est que, sur la position de la Meuse, tous les régiments ne sont pas encore en place, cela se fait lentement, et les réserves d'armée sont loin d'être à pied d'œuvre : la 53e division promise, hier, pour renforcer la position Mézières-Charleville, va seulement s'ébranler ce soir... Et si son général vient de s'installer à Baalons, au sud-ouest de Vendresse, les unités commencent seulement à quitter Sissonnes.

Les renseignements que le lieutenant Debrest avait apportés au corps d'armée étaient assez vagues et contradictoires. Vous dites, lieutenant, que la cavalerie d'Huntziger n'a pas abandonné la Semois? Qu'en savez-vous? D'où le tenez-vous? C'est que, quand les spahis se sont arrêtés sur la Vrigne, ils y ont été rejoints par divers groupes perdus à l'aube dans les bois. Et notamment le quart de peloton où était le cavalier Pezet, rejeté avec des spahis marocains sur leurs petits chevaux arabes dans le secteur de la 2e armée. D'abord ces renseignements dataient du matin. Et puis à quel niveau Huntziger tient-il encore la Semois? Il faudrait pouvoir atteindre le PC de la 2e armée, pour avoir les précisions. Si, pour cela, on doit passer par chez Corap, à Vervins... Corap y est-il? On le signalait, cet après-midi, chez Aristote, visitant une de ses divisions, celle de Duffet. Les réserves à ce niveau ont quatre-vingt-cinq kilomètres à franchir : en général, les réserves d'Aristote sont en retard. Vervins, au téléphone, fait savoir que le PC de la 9e armée s'est déplacé : il se porte en avant, en Belgique! Vous ne savez rien d'Huntziger? Puisque je vous dis que l'armée a quitté la ville... Mais peut-être que l'observateur d'Huntziger est encore là... c'est sur la position d'Huntziger qu'on voudrait ici des précisions. Le commandant Benedetti, lui aussi, est quelque part sur les routes entre Vervins et Chimay... « Vous avez bien vu, mon général, que c'est tout aussi dangereux de rester tranquillement à votre PC que de se promener... avec ces avions! » dit le lieutenant Debrest.

Non, Debrest, non. Je ne vous enverrai pas à Senuc chez Huntziger. Vous avez la bougeotte, mon garçon. Et puis je peux avoir besoin de vous dans le secteur du corps d'armée.

***

Ce soir-là, de La Ferté, il vient à Gamelin deux notes. Dans l'une, Georges dit que la défense est maintenant bien assurée sur tout le front de la Meuse. Et, dans l'autre, que sur la Meuse et la Chiers tous les ponts ont sauté, à l'exception de deux ou trois, que les éléments de contact feront sauter quand ils se replieront.

Au déclin de J3, le haut commandement continue donc à donner tous ses soins au dispositif qu'il étudie depuis huit mois environ. Il n'attache que peu d'importance à ce qui se passe au sud de la Sambre, sur la Meuse et la Semois. Que diable ! Corap et Huntziger sont là pour quelque chose. Personne n'a songé, en proposant de séparer Huntziger du 1er groupe d'armées, que c'était la consécration d'un fait militaire On croyait ne le faire que sur le papier. Qu'est-ce que c'était, vue du château de Casteau, que la petite brèche entre Alle et Laforêt, cette petite hernie vers Pussemange ?

Mais, cette nuit qui fut après J3, les avions de reconnaissance signalèrent de loin en arrière, vers ce point, c'est-à-dire en direction de Sedan et aussi vers Mézières et Dinant, d'importantes colonnes blindées ennemies sur toutes les routes, roulant tous feux allumés, et presque jointivement, disent les observateurs. Rien n'empêche ces colonnes d'affronter la Meuse, où la veille au soir, des hauteurs de l'autre rive, les observateurs avaient vu apparaître les premiers groupes ennemis, ont fait tirer pour les disperser... Vers minuit, à l'île de Houx, au nord de Dinant, à l'articulation entre le 2e corps et Aristote, des formations allemandes, s'aidant de l'écluse à ce niveau, arrivent à franchir le fleuve, traversent l'île et, tandis qu'on se bat dedans, débarquent sur la rive gauche où il n'y a encore personne ; le régiment qui montait s'installer là, quand il arrive, y trouve l'ennemi et se replie en désordre. A quatre heures du matin, un peu plus au sud, des Allemands réussissent à passer la Meuse devant Dinant.

La bataille de la Meuse est commencée. Avant l'aube, sur le secteur nord de l'armée Huntziger comme tout le long de la Meuse dans les lignes et les positions arrière de Corap, les bombardements sont incessants. Sauf par-ci par-là, une demi-heure, une heure de repos, cela continuera jusqu'à la tombée du jour. On entend arriver de l'horizon le terrible bourdon des escadrilles de bombardiers. Cela semble durer deux ou trois minutes, cela grandit, grondant, c'est comme une chape de plomb pesant sur les hommes, et les bombes précipitées sur les soldats prosternés arrivent en hurlant d'une voix géante leur clameur de mort qu'accompagne, que suit, que prolonge l'éclatement, la terre secouée, l'apocalypse sur les épaules pliées, la peur de la vague suivante, la certitude de la fuite inutile... et les incendies... les morts découverts... le cri des blessés... Il en est ainsi à Raucourt où est le général Lafontaine, avec la 55e division, mais où, cette nuit, s'est installé, à quinze cent mètres plus au nord-est sur la route d'Haraucourt, le PC des crocodiles avec le général Baudet. Le général Baudet, la veille encore, s'était rendu à La Berlière, chez Grandsard, au corps d'armée, pour demander qu'on suspendît le mouvement en avant de ses hommes, exténués. Grandsard avait refusé de transmettre une telle demande à Huntziger. La 71e division était donc censée s'insérer entre la 55e au nord, et la DINA de Chapouilly au sud, les éléments relevés de ces unités devant glisser de part et d'autre et renforcer leurs propres divisions. Mais, pour que cela soit fait proprement, Baudet sait bien qu'il faudrait au moins un jour et demi de reconnaissance des emplacements, un jour et demi pour que l'artillerie installe ses observatoires, ses transmissions, ses dépôts de munitions... Il y a trois nuits que les crocodiles sont en mouvement, ils arrivent bien où il faut, mais ils n'en peuvent plus. Et les éléments qu'ils relèvent, des divisions voisines, eux sont en retard, ils n'apporteront donc pas aujourd'hui à Lafontaine et à Chapouilly l'appui de leurs canons antichars. Huntziger a renvoyé les GRDI de ces divisions sur les terrains d'aviation à l'arrière, il ne reste que le GRDI de Lafontaine, déjà fort éprouvé dans l'équipée en Belgique, qui est à Vendresse à se refaire. Un régiment s'est installé à Chémery, à l'ouest de Raucourt...

C'est alors que les bombardements ont commencé. Plus de trente avions pilonnent pendant une heure le secteur de la 55e division. Au moins autant, un peu après neuf heures, écrasent Raucourt, où les véhicules ne pourront plus passer pendant des heures, détruisant le central téléphonique de Lafontaine, isolé du coup à la fois de l'avant et du corps d'armée. Baudet, dont les lignes passaient par ce central, reçoit du secteur de son voisin Lafontaine des nouvelles qui le terrifient. Lui, qui avait demandé à ne pas monter en ligne! Quand le général Grandsard apparaît à son PC, Baudet se plaint : pourquoi son chef a-t-il, sous son bonnet, et sans tenir compte de ce que lui, Baudet, pensait, maintenu en place l'artillerie avancée de la division? pourquoi a-t-il maintenu de ses régiments en réserve à Vendresse? Si l'ennemi attaque... Grandsard a des bonnes paroles, l'ennemi n'attaquera pas aujourd'hui, il n'est pas fou, il ne peut concentrer les forces nécessaires pour cela dans la journée du treize; s'il le faisait, eh bien, il prendrait une pile! et Baudet de toute façon aura le temps de s'installer... Les bombardements continuent sur Vendresse. Dans toute la vallée de la Bar. Sur Torcy. Sur la Croix-Piot... L'après-midi, la dégelée est générale. Les villages brûlent. L'artillerie se joint à l'aviation tout le long du front. Baudet téléphone à Grandsard : il est évident qu'ils vont attaquer ce soir, le général s'est trompé, les avions suffisent à préparer l'assaut, pas besoin de concentration d'artillerie... si bien que Grandsard téléphone à Senuc, mais Huntziger n'y est pas. Grandsard dit au colonel Lacaille ce que vient de lui dire Baudet. Il n'obtient qu'une réponse évasive...

Les bombardements ne ralentissent pas, au contraire. Tout le jour. Sans rien, sans personne là-haut pour s'y opposer. Ils sont donc les maîtres du ciel? Et c'est une vague plus forte, avec double, triple rang d'ailes, et est-ce qu'il tombe? cet appareil dégringole sur toi, sur toi, avec ce sifflet soufflant, sur toi, cette folle sauvagerie entre tous les points de la terre de te chercher, toi, et la mitraille gifle l'air, le tonnerre écrase la terre, le tympan, la tête... Un autre pique, un autre encore... Ce sont des nappes de bombes, d'éclatements, et les maisons croulent, les pierres valsent, ce qui était n'est plus, des toits volent, des poutres de fer parcourent des kilomètres, il se creuse des abîmes, le feu se met à des réserves de paille, à des gares, à des dépôts de munitions qui sautent, répètent à leur manière, du sol, la démence du ciel... La bataille de la Meuse est commencée. Les arrières prennent comme l'avant. Toutes les routes des renforts. Tous les centres du commandement. Tous les convois montant. Ni les hommes, ni les ordres, ni les munitions ne pourront donc parvenir. L'ennemi frappe; et aussi bien aux avant-postes de la Meuse que loin en arrière, à Raucourt, à Bulson, à Stonne, à Signy-l'Abbaye, à Liart. Au-dessus de Signy-le-Petit, sur un aérodrome secondaire, deux avions simplement garés à la lisière d'un bois brûlent... et un chapelet de bombes tombe aux lisières du village, sur les champs. Les maires de la région s'y étaient justement réunis. Le flot des réfugiés belges, depuis la veille au soir déferlant, affole la population : que faire? pas d'ordres de la préfecture. On téléphone à Mézières : le préfet, ses services ont disparu. Comptez sur les militaires pour vous renseigner! Ils ne savent rien. Le capitaine des travailleurs récemment arrivés lève les bras au ciel. Son adjoint propose de téléphoner à l'armée, à Vervins... c'est que le lieutenant Barbentane n'est guère respectueux des formes administratives. Vervins, c'est l'Aisne, et plus les Ardennes... Les maires décident d'évacuer leurs villages. Cela commence aussitôt.

⁂

A l'heure où les derniers spahis marocains arrivent à Poix-Terron, dans la matinée, là non plus la population ne sait pas encore que c'est pour elle moins

cinq de la tourmente. Les cloches sonnent. Les cavaliers entrent dans le village où d'autres dormaient déjà. Ils voient sortir de l'église un cortège qui chante des cantiques : les filles dans le costume blanc des mariées de Jésus, les garçons en noir avec le col rabattu empesé, les brassards blancs à franges. C'est le lundi de Pentecôte, et les premiers communiants d'hier viennent de remettre ça pour remercier le Seigneur.

Et, là-dessus, il n'y a pas une demi-heure qu'ils sont rentrés chez eux que ça pleut le feu et la mort. Les spahis qui dormaient se réveillent. Ça ne va pas arrêter de la journée.

Presque aussitôt l'ordre est arrivé. Sinon de Mézières, d'ailleurs, dans tout le département. Huntziger l'avait signé de la veille. Les gendarmes passent un peu partout, disant : allez, il faut partir ! Même à Auvilliers-les-Forges, où les travailleurs de Balpêtré assistent au départ précipité des voitures et des cortèges pédestres. Même à Mon-Idée où est Müller. Partout l'exode commence. Il semble qu'on n'ait oublié que la région de Signy-le-Petit... Les maisons se vident. Et dans ce désert s'abattent de pauvres mouches affamées, les portes sont enfoncées, les maisons vides parcourues, les placards fouillés, pillage ou nécessité, ici et là, des soldats font la morale à ces fuyards avant de faire comme eux.

De l'avant, les communications avec l'armée sont impossibles. Les transmissions téléphoniques de Corap sont coupées. Le commandant du 2^{e} corps (le corps de la 9^{e} armée qui touche à gauche, au nord, à la 1re), le général Bouffet, s'est rendu à neuf heures à Florennes, au PC d'Aristote, chez le général Martin, son voisin du 11^{e} corps, dont la position fait le centre de Corap. Florennes est au cœur d'un plateau nu de grande culture, une bourgade à un nœud de routes au nord-est de Philippeville. Cela fourmille de soldats français, on est en train d'évacuer les civils qui disent : *les Français nous chassent*... et un homme de la prévôté qui sort du café conduit le général vers le PC d'Aristote. Par une rue qui coupe la route de Vodecée à Mettet, sort du pays vers Morialmé... vous voyez, c'est là, mon général, la grande ferme à droite. Non, pas le premier portique, la porte au-delà des bâtiments... C'est une ferme énorme de pierre grise, avec le portail rond, un Moyen Age, des granges, les dépendances qui entourent une grande cour carrée, avec une sorte d'auge en pierre au mitan, pleine de fleurs... Et puis, quand on est entré dans cette cour, sur le quatrième côté des bâtiments sévères, comme monastiques, une demeure, presque un château, inattendue, rose, de brique ancienne bordée de pierre, toute fleurie de poiriers en espalier que c'est un vrai printemps, avec de hautes fenêtres à petits carreaux laissant voir entre les rideaux amples le luisant des pièces intérieures, le luxe surprenant... les portes extérieures jaunes... La maison s'adosse aux futaies d'un parc en contrebas. Ici, dans le va-et-vient des ordonnances, des estafettes, le départ des motos, les passages d'officiers dont la tenue de campagne montre encore qu'on a affaire à une élite, loge l'état-major du 11^{e} corps d'armée, Aristote...

Ah, c'est vous, Bouffet ? Il leur faut se concerter, en dehors de Corap, inatteignable, pour la disposition et l'utilisation des réserves. La liaison avec le corps d'armée qui, au sud d'Aristote, s'étend jusqu'à Huntziger, est assurée à cette entrevue, par un lieutenant que, de Rumigny, leur a envoyé Libaud, le lieutenant Debrest. Ainsi l'armée Corap ce matin se passe de son chef. A cette heure-là, pourtant, à Florennes, les nouvelles ne sont pas alarmantes. Bouffet s'en va rassuré. Mais le général Duffet qui tient avec sa division le secteur de Houx où les Allemands ont passé la Meuse arrive à son tour à Florennes chez Martin, son chef de corps... Dans les pièces parquetées luisantes de la demeure rose entre les bâtiments sévères de la ferme... trop tard évidemment

pour que Bouffet ait eu les renseignements de son secteur, ou que le jeune Debrest les transmette à Libaud.

⁂

A La Ferté, dans ce matin de J4, Gamelin est revenu voir Georges. Après tout, Georges ne peut pas le prendre mal ! Gamelin a bien le droit de s'inquiéter. Les rapports reçus de Georges annonçaient que tout se passait pour le mieux dans le meilleur des mondes, qu'on tenait la Meuse, mais il était clair que les Allemands arrivaient sur la Meuse... Quand Gamelin est à La Ferté, Georges ne sait encore rien des événements de la nuit, il reçoit à l'instant un rapport sur la brèche faite en avant de Sedan, mais enfin, il s'agit de cinq kilomètres... pas question de la Meuse... et les deux généraux, ce qui les préoccupe toujours c'est la position Dyle. Vuillemin assistait à l'entrevue. Il est certain que le grand chef de l'aviation se rend compte qu'il ne peut pas fournir à toutes les demandes qui lui sont faites par les commandants des unités engagées. Georges et lui se souviennent d'avoir été, avant le dix mai, contre le plan Dyle, et même contre l'entrée de l'armée française en Belgique. Lors de l'opération de Norvège, Vuillemin s'était opposé à l'opération Royal-Marine des Anglais qui voulaient miner le Rhin, et il l'avait dit : notre aviation ne serait prête qu'en été. Gamelin que cela trouble estime pourtant que puisqu'on a choisi une position, il faut la maintenir. On pouvait rester sur la frontière, quitte à refuser l'aide à la Belgique et à la Hollande qui nous appelaient ! Mais aujourd'hui, battez en retraite devant les chars et sous les Stuka ! Non, non... Anvers, Louvain, Namur, la Meuse... pas un pas en arrière ! Que les généraux serrent leurs réserves pour passer à la contre-attaque ! On verra plus tard à desserrer. En tout cas, on se battra sans esprit de recul. Georges et Vuillemin se rendent à cette argumentation. A ce moment cependant, Gamelin demande à Vuillemin de faire porter l'effort principal de son aviation sur le front de la Meuse. L'ordre en sera signé dans l'après-midi et, par conséquent, ne vaudra que pour le lendemain J5.

Les nouvelles se propagent avec une telle lenteur que ce sera seulement vers une heure de l'après-midi que Billotte apprendra de Corap les événements de minuit à l'île de Houx. Il ordonnera par téléphone à la 9^{e} armée une contre-attaque qui pourrait avoir lieu à la nuit tombée. A la réflexion, il prendra la route en direction de Chimay où Corap s'est finalement installé, pour insister auprès de lui sur la nécessité qu'il y aurait à rejeter partout l'ennemi de l'autre côté de la Meuse. C'est une des caractéristiques de ces jours-là, et de ces généraux, qu'il semble que les ordres donnés ne suffisent pas, et que pour être sûr, un ordre donné, qu'il sera exécuté, il faut encore une conversation personnelle pour le confirmer...

VI

« Mais alors, on se replie? » Blaze consulte machinalement sa montre : deux heures de l'après-midi... Il regarde avec un certain trouble le lieutenant Jauche qui lui transmet l'ordre du général Gréville.

S'il avait fallu treize heures pour que le général commandant le 1er groupe d'armées, qui avait la charge de coordonner les mouvements de l'armée belge et de l'armée britannique, apprît un fait essentiel qui s'était produit sur le front d'une de ses armées, comment cette masse cahotante d'hommes au nord de la Sambre et des falaises de la Meuse, qui s'étend jusqu'aux îles du Zuyderzee, aurait-elle compris quelque chose à ce qui se passait. Ses chefs n'en avaient qu'une idée vague, lointaine. Il y avait eu, au matin du treize mai, un grand sentiment d'accalmie dans le corps de cavalerie, si bien que le général Prioux, lui qui, l'avant-veille, voulait abandonner la Dyle pour l'Escaut, comptait tenir toute la journée sur la Petite Gette et la Mehaigne, et s'attendait à avoir le lendemain une journée calme derrière les dispositifs antichars des Belges, en avant de la Dyle. Cette tranquillité, on la ressentait au château d'Heckert, où depuis plusieurs heures les blessés n'arrivaient plus.

Pourtant on se battait au sud, seulement les blessés filaient tout droit sur Fleurus. Au nord, des forces considérables de blindés avaient passé à l'attaque sur tout le front vers onze heures. Le général Gréville, au début de l'après-midi, avait donc fait porter à Blaze l'ordre de regagner le GSD à Heckert.

« Je dois d'abord prévenir le poste détaché... » Le lieutenant Jauche, à qui cela s'adresse, se fâche. Il est très nerveux aujourd'hui : « Faites ce qu'on vous dit. L'ennemi peut être ici d'un instant à l'autre! Votre poste, je le fais prévenir en même temps que les dragons qui décrochent : il vous retrouvera directement sans crochet par ici... »

Comme le village est déjà mort! Désert, les maisons ouvertes... avec les traces des cantonnements... des marques de foyer... les ruines du bombardement... quelques équipages qui se hâtent, tout le personnel de la division dans la rue avec cet air de fuite... le ciel gris... Il n'y a qu'un blessé encore à empaqueter qu'on emmène. Les brancardiers débarrassent la grande classe vide où le tableau noir dit toujours qu'il faut apprendre à obéir pour pouvoir commander, les panneaux de leçons de choses... Alain Morlières sent quelque chose de déplaisant à l'estomac quand le médecin-lieutenant lui dit qu'on n'ira pas chercher Parturier. « Alors, demande-t-il, assez pâle, nous les abandonnons? » Blaze hausse les épaules : « Puisque la division les fait prévenir... »

Morlières n'aime pas ça. Il ramasse les affaires de Moncey. Il les met dans la voiture à côté de lui. Tout le long du parcours, et on fait vite, malgré cette route qui tourne sans cesse, Alain garde la main sur le sac de Jean. Il la crispe un peu. Il ne peut se retenir d'une certaine peur. La division... la division... Et si la division les oublie?

Au château d'Heckert, le chômage prolongé, subit, et les bruits qui viennent des lignes, ont accusé la nervosité. On parle de pénétration allemande dans les lignes britanniques, au nord-ouest, des Belges qui étaient devant les Anglais ont passé sur la route le long du parc... La batterie du capitaine Cormeilles tire sur un objectif qui ne peut pas être très lointain. Dasvin de Cessac accueille avec inquiétude la petite caravane de Blaze. Comment? c'est le général qui lui a fait dire de décrocher? Non, nous ne savons rien ici. Fenestre, venez donc examiner le plan directeur!

Par-dessus leurs épaules, Blaze regarde la carte, avec ses gros coups de crayon, ses flèches... Le majordome du château est entré. Quoi, qu'est-ce qu'il y a?

« Monsieur le médecin-chef... Messieurs les docteurs... si vous partez, je vous prie... tout ce que vous pourrez prendre dans la cave... M. le baron n'aimerait pas que les Boches boivent son vin... »

On va manger un morceau, avant de partir. On n'a pas d'ordres, mais on va partir. Il s'agit en tout cas de démonter la tente-hôpital... C'est Sorbin qui va choisir les bouteilles à la cave... si on peut en prendre une quarantaine... Par ici, monsieur le major.

C'est clair que si les Anglais sont débordés de ce côté... et que de notre côté le général abandonne la position... là... alors, à Heckert, nous sommes faits comme des rats, vous voyez, ça constitue un saillant... Mais Dasvin de Cessac est perplexe : si c'était abandon de poste devant l'ennemi? Fenestre rigole : « Puisque Gréville a filé le premier... en fait les ordres devraient venir du colonel Lamirand... ou du médecin-chef du corps de cavalerie... Ah! voilà un motocycliste! »

Le motocycliste était simplement égaré, et venait demander son chemin aux toubibs. Pas d'ordre. La ruche, cependant, en raison du démontage de la tente, sans qu'on lui eût rien dit, préparait tout naturellement le départ. Les hommes avaient descendu du grenier leurs sacs qui s'empilaient sur le perron. Le lieutenant Gourdin entassait dans les camions toutes les provisions transportables, on avait même un camion de sucre chargé ce matin-là dans une usine abandonnée que leur avaient signalée des fuyards.

Jonette demande à Morlières : « Et alors, Moncey? » Il secoue la tête. A vrai dire, Fenestre fait préparer le départ. Dasvin de Cessac ferme les yeux. Tant qu'on n'est pas parti... S'il reçoit l'ordre, le temps de le transmettre, ce sera vite fait.

⁂

Le général Billotte, à Chimay, avait rencontré Corap vers les quinze heures. Le commandant de la 9e armée promettait de faire de son mieux. On pourrait, estimait-il, amener les forces nécessaires devant Dinant avant huit heures du soir... Il fait un temps chaud et un ciel implacable.

Pendant cette conversation, au sud de l'armée Corap, chez Libaud, à Monthermé, c'est-à-dire dans le secteur tenu par la 102e division de forteresse du général Portzert, à un peu plus de quinze kilomètres au nord de Charleville, malgré le pont détruit, l'ennemi, sous le couvert de l'artillerie, a passé l'eau, s'est glissé dans les bois et il aura pris le village avant la nuit.

Ce n'est jamais qu'une percée de plus, après Dinant et l'île de Houx. Mais

depuis le matin les bombardements tout le long de la Meuse ont pris un caractère qui fait craindre des opérations de plus vaste envergure. Cela ne ressemble en rien aux harcèlements de la veille, comme, par exemple, les avaient subis les spahis sur la Vrigne, quand le lieutenant Debrest circulait parmi eux avec son side-car. Personne ne serait assez fou, aujourd'hui, pour circuler comme ça dans cet enfer!

Et quand on descend plus au sud, dans le secteur de la 2e armée, c'est encore bien pis. Là-bas, depuis des heures, les Stuka et les Messerschmitt stupéfient Sedan, qui forme une tête de pont au-delà de la Meuse, sur la rive droite, sous une boucle du fleuve. Les canons français du bois de la Marfée qui domine la ville de notre côté tirent sur Saint-Menges à l'orée des bois où, de la poste, les téléphonistes signalent le passage des panzers dévalant de la longue sente d'Alle vers la vallée.

Tandis que Billotte s'en revient de chez Corap avec la promesse que le soir l'ennemi sera rejeté de l'autre côté de la Meuse à Dinant et à Houx, voilà que les hommes de trois divisions allemandes, passées dans la trouée entre les cavaleries de la 2e et de la 9e armée, abordant la Meuse au nord et au sud de Sedan, jettent des radeaux pneumatiques sur les méandres de la rivière, gagnent la rive gauche et apparaissent devant les blockhaus demi-nus, en pagne ou chemisette, avec des mitraillettes, hurlant, de jeunes chats sauvages, trempés, et les premiers coups de feu éclatent à bout portant. Des herbes de la rive d'autres qui avaient passé la veille au soir dans les brumes, à ce signal surgissent, après cette longue attente tapie, et se portent en chantant des airs choraux vers les ouvrages. Ce sont de petits blocs qui n'ont qu'un créneau frontal, des Barbeyrac, munis d'un petit canon ou d'une mitrailleuse.

Un bataillon allemand est dans Donchery.

Tout cela, les observateurs le voient mal à cause de l'énorme rideau de poussière que le bombardement a soulevé pendant des heures le long de la Meuse.

Il est quatre heures du soir.

⁂

Quatre heures du soir... Une voiture est entrée avec brusquerie dans la cour du château d'Heckert. Lamirand saute à bas de la Primaquatre. « Alors, quoi? Vous n'êtes pas partis? » Un comble! Mais nous n'avons pas d'ordre! « Allons, dit le divisionnaire, ne traînez pas ici... les Allemands arrivent, on se bat dans la ville à deux kilomètres... »

Ah, c'est donc ça! Voilà où le 75 de Cormeilles tape! Il faisait si calme, ce matin... et puis pas d'avions... ni dans un sens ni dans l'autre... Tout le château s'anime. Les ordres criés, les courses. On démonte les brouettes porte-brancards qui servaient à trimballer les blessés à l'arrivée vers la serre où Fenestre opérait, mais dont on commence à se dire qu'elles ne seront pas très utiles dans une guerre comme celle-là. Et on en a un cinq tonnes plein! Des coups de sifflet. Les petits qui dégringolent les escaliers. Oh, ça ne traîne pas. Tout le monde a entendu la phrase du divisionnaire, elle se répète: les Allemands à deux kilomètres...

« Bien, quoi? » dit Alain, qui fait le courageux.

Et Jonette: « On t'expliquera un autre jour... »

On roule. C'est alors que la plupart l'ont remarqué: « Eh bien, et Moncey? » Les hommes, c'est Moncey qui leur manque. Sorbin, lui, naturellement, pense à Parturier...

Alain est dans la voiture de Manach qu'on n'a pas renvoyé au poste de Parturier. Le Breton rogne, lui, à cause de Raoul. « Il ne manquerait plus que

cela... — Quoi, dit Alain. Moncey, ça t'est égal! — Eh bien, toi, ça t'est bien égal, Raoul. » Ils roulent en silence par la route en bordure du plateau. D'ici, on voit toute la région, on s'enfonce vers Gembloux... Ils se taisent. Ils savent qu'ils ont beau avoir au fond le même souci, cette différence entre eux, Moncey, Raoul, c'est une chose grave... pas occasionnelle... Et même Alain, à la fin, finit par dire : « Raoul aussi, tu sais, ça me ferait mal au cœur... » Manach sourit sur son volant. Pas mauvais, au fond, le môme. Mais quels chiens, s'ils les ont laissés tomber comme ça!

⁂

Quatre heures du soir... A l'aile droite de la 1re armée, le général Altmayer qui commande en arrière de Namur reçoit de chez le général Blanchard, un message faisant une mystérieuse allusion à un événement fâcheux dans le secteur de la 9e armée. Or le matin, pourtant, son voisin de la 9e armée, le général Bouffet, à son retour de chez Aristote, avait fait communiquer à Altmayer des renseignements très rassurants, et qui ne laissaient rien supposer de tel. Altmayer, inquiet du message de Blanchard, se renseigne à nouveau chez Bouffet : il semble bien, en effet, aux dernières nouvelles que la situation se gâte. Altmayer décide en conséquence de se couvrir au sud d'une flanc-garde qui va franchir le confluent de la Meuse et de la Sambre : dès maintenant, la question de la liaison entre la 1re et la 9e armée est ouverte, cette liaison est en danger.

⁂

Quatre heures du soir... ou un peu plus... Raoul Blanchard apporte sa cargaison de blessés à Fleurus. Il y trouve le centre d'évacuation en train de déménager. Il lui faut même fortement discuter pour qu'on veuille bien lui prendre sa livraison. Déjà les camions attendent devant la porte, un officier d'administration prétend que Raoul, avec sa sanitaire, n'a qu'à rouler sur Mons. Le conducteur se débat de son mieux : je viens d'un poste avancé, on a besoin de moi, qu'est-ce que vous croyez, on se bat! Et puis au moins, donnez-moi de l'essence... L'essence, le riz-pain-sel en est chiche. Raoul commençait à élever la voix. Le riz-pain-sel a deux galons, il trouve ce conducteur arrogant, parle déjà de conseil de guerre. Les blessés ne sont pas une excuse pour votre insolence!

Un char était arrêté en face de l'ex-hôpital, et un officier vint à la rescousse de son collègue de l'administration. Il commençait déjà à engueuler Raoul, quand il comprit de quoi il s'agissait, alla regarder les blessés qui semblaient dans un sale état, et prit brusquement le parti du chauffeur. Allez, bon, on va vous les prendre, vos blessés... Six? Avec cette voiture, vous ne devriez en emporter que quatre... Et le reste à l'avenant.

En fait, Raoul avait encore de quoi retourner au GSD, parce que, après l'expérience du dix mai, il ne ratait jamais l'occasion de faire son plein, et sur la route il avait rencontré un camion-citerne avec un chauffeur complaisant. C'était parfaitement irrégulier, mais il faut bien se débrouiller. Il expliquait cela à l'officier des chars en le remerciant. L'autre l'interrogea sur comment ça se passait « au front ». L'expression faisait drôle. C'était que l'unité de cet officier arrivait de « l'intérieur », autre expression curieuse, de Suippes... c'était une division cuirassée qui se regroupait ici, à l'ouest de Charleroi, en réserve d'armée.

L'embêtant pour Raoul était que, à Fleurus, on lui avait fait perdre près de deux heures. Pour revenir, il reprendrait la route par laquelle il était venu,

parce que, n'ayant pas de carte, il lui fallait s'en tenir au petit croquis que Parturier lui avait dessiné sur un bout de papier avant le départ. D'ici le poste, il avait près de cinquante kilomètres. Avec ces routes-là, il n'arriverait qu'à la nuit. Raoul avait montré à l'officier des chars le petit papelard crayonné par Parturier : parce que, avant de se lancer, il fallait savoir... Si les troupes avaient bougé... L'autre lui conseilla de s'arrêter au PC de la division cuirassée, à Lambusart, là... vous voyez... où vous arrivez venant de Fleurus, et vous piquez à gauche vers l'est... Chez le général Bruneau, on vous dira, et c'est sur votre chemin.

A Lambusart, on ne savait rien. Et puis, à ce moment-là, il y avait une conférence de généraux chez Bruneau. Le général Aymes était venu discuter avec le commandant de ces importants renforts leur emploi pour soulager la nuit suivante les unités de la position Dyle... Il y avait une grande agitation dans le patelin, et on préférait ne pas répondre à ce conducteur de sanitaire qui demandait des renseignements sur la situation des DLM. Si tu étais de la cinquième colonne et que tu aies chopé une ambulance, hein ?

Donc, assez perdu de temps. Raoul n'avait qu'à piquer droit devant lui.

*
**

Sur l'aile gauche de l'armée Huntziger, la violence des bombardements n'a pas ralenti. Tandis que toujours de nouveaux soldats traversent la Meuse, le ciel au-dessus d'eux, est noir des ailes ennemies, sur Sedan, sur l'arrière-pays... Un ciel au-delà des ailes pourtant si bleu. Wadelincourt, au sud de Sedan, est aux mains de l'ennemi. Des chars lourds, ici, déjà ont passé la Meuse. Dans les blocs, les fantassins sont à leur merci : pas de volets métalliques, pas de porte arrière ou, s'il y en a, l'obligation de la laisser ouverte pour permettre l'échappement des gaz que dégage le tir des armes automatiques, et les assaillants tournent les blocs, les prennent à revers, lancent des grenades à l'intérieur, ou par les embrasures fermées avec des sacs de sable, facilement déplacés.

Il y a une région que les Allemands connaissent bien, c'est la presqu'île d'Iges au nord de Sedan, où en 1870 ils ont gardé l'armée de Napoléon III prisonnière, dans la boucle du fleuve. Là aussi, enivrés des souvenirs de leur histoire, les ennemis ont pris pied, progressent...

La 55^{e} division du général Lafontaine qui tenait au matin vingt et un kilomètres du fleuve, sur le papier, n'a que neuf canons antichars. Ici ou là, pourtant, elle a arrêté l'élan des blindés. Mais un peu partout dans les casemates de la rive gauche par leurs étroites ouvertures pénètrent les petits obus des canons antichars allemands, qui éclatent à l'intérieur. Ou c'est le jet des lance-flammes... Des hommes comme des torches sortent du béton, hurlant...

Le général Grandsard, à la Berlière, reçoit la visite d'Huntziger. Il lui demande des avions, dépeint l'épouvante que les Stuka ont répandue dans ses troupes. Du bois de la Marfée qui domine la région où avance l'ennemi, et la tête de pont de Sedan, on voit des hommes sortir des blockhaus, levant les bras en l'air. Ces généraux n'ont pas idée de ce que ça signifie un obus antichar ou un jet de flammes entrant dans une casemate, et Huntziger qui est à Senuc, sur l'Aisne, se fâche : « Ils n'ont qu'à tenir ! Nous avons bien tenu à Verdun ! » Huntziger avait le matin encore vingt-quatre chasseurs. Pas de bombardiers. Les bombardiers dépendent de Vuillemin à Jouarre. Les vingt-quatre chasseurs, employés dès l'aurore, avaient fait merveille pour leur nombre. Seulement, il n'y en avait plus à midi, quand a commencé le pilonnage de Sedan. Ceux qui rentraient, leur tâche accomplie, ont été bombardés au sol sur les aérodromes qu'ils venaient de regagner. La vague ennemie, la

première, les suivait immédiatement. Huntziger avait bien téléphoné... Aussi, au bout de cinq heures, un groupe de bombardiers venus sur l'ordre de Vuillemin avait apparu à l'horizon. Mais, déjà pris à parti au-dessus de nous, ceux qui arrivent sur les positions de l'ennemi sont descendus par l'artillerie allemande. Maintenant que faire ? Avec ces lâches qui se rendent ! Eh bien, en fait d'avions, qu'on leur envoie des parpaings ! L'honneur de l'armée exige qu'on fasse un exemple. On pourrait tirer sur les Allemands : l'artillerie française du bois de la Marfée tire sur ces Français démoralisés...

⁂

Au-dessus de la 1re armée, plus au nord, il y a toujours des nuages gris. Sur la route, vers l'ouest, les voitures du GSD se hâtent.

A un croisement, la colonne s'est arrêtée.

Dasvin de Cessac est descendu de sa voiture. Il remonte le convoi vers l'arrière. Il crie quelque chose. Près de la sanitaire de Manach, il crie à nouveau : « Pas rejoint ? » Alain penche sa tête à la portière. Non, pas rejoint...

« C'est que, explique le médecin-chef, ce chemin-là, en biais, ramenait de la région de Parturier vers notre itinéraire, alors j'avais pensé... »

Il retourne vers la tête. Alain et Manach se regardent. Oui, même celui-là. Le médecin-chef. Eh bien, au fond, lui aussi, c'est un bon gars...

On repart. « Sans Parturier », dit Manach. Et Alain le regarde, très triste. Oui. Sans Parturier.

La colonne venait de s'ébranler. Les brumes commençaient à craquer au sud-ouest sur une lumière jaune. Morlières montra le ciel à Manach : Manach dit oui, et ne s'intéressa pas. Alain avait eu ce petit frisson, à cause de la disposition des nuages, comme sur les images bibliques où la grandeur invisible de Dieu rayonne ainsi sous un trépied de nuées. Manach était breton pourtant... C'est alors que des chenillettes doublèrent le convoi. Dans celle de tête, un homme debout gesticulait. Alain reconnut le pharmacien. « Manach, ce sont eux... — Eux ? » dit Manach. Ils virent passer ce petit détachement de sapeurs qui avait mis des branches sur ses véhicules, comme pour une fête. Dans une chenillette derrière Parturier, il y avait Jean. Alain respira... Le convoi s'arrêtait. Les deux hommes sautés à terre se partageaient entre le médecin-chef et les types du génie qui les avaient trimballés. Le brancardier qui était avec eux regagnait son peloton dans un camion à l'arrière. Comme il passait à leur niveau, Alain lui cria : « Et Raoul ? » L'autre eut un geste d'ignorance : « Pas rejoint ? » On l'avait envoyé porter des blessés à Fleurus, où était le centre d'évacuation, et le chemin le plus court passait bien au sud, en rocade de la route où on était, en direction de Charleroi... Où rejoindrait-il maintenant ? On repartait. Manach embraya rageusement. Ici, on quittait la route de Gembloux pour piquer nord-ouest. On roulait depuis un moment quand Manach dit : « Alors pour qu'il nous retrouve maintenant ! » Alain suivit son regard, vers le sud, vers ces collines le long desquelles ils glissaient, et qui font écran à ce qui peut bien se passer là-bas au-delà de Gembloux, dans cette région de la Sambre où les pays ont encore des noms de victoires...

Alain caressait le sac de Jean. Pauvre vieux, il sera content de retrouver ses affaires !

⁂

L'itinéraire de Raoul coupait la route de Gembloux à Namur à peu près à mi-chemin, au sud de Beuzet, c'est-à-dire en plein dans le secteur que les zouaves d'Altmayer étaient en train de sillonner de tranchées, de réseaux de

fils de fer, de barrer d'obstacles antichars. Y progresser n'était pas si simple. Vers Namur, dans l'ébranlement sourd des bombardements, on piquant sur la ville. Au bord de la route de Namur, voyait au loin les vagues d'aviation, avec les appareils d'ailleurs, il avait fallu longuement laisser passer le flux des camions, des tracteurs qui se rabattaient de la ville vers Gembloux. On entendait au loin des explosions. Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre qu'on évacuait Namur. Avec beaucoup d'ordre, très systématiquement sans doute, mais on l'évacuait. Les bas-côtés de la route étaient occupés par des files ininterrompues de gens de toute sorte, mêlés à des soldats belges. Une fois dépassée la route, Raoul s'arrêta pour se renseigner sur la situation auprès des tirailleurs tunisiens gardant les travaux aux abords du village, qui s'appelait Saint-Denis quelque chose... Un sous-off lui dit que vers l'est et le nord il n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait. Il y avait toujours des chars par là, la cavalerie les protégeait encore : le danger était dans le sud où on se battait sur la Meuse. Surtout qu'à ce qu'on disait, Namur, pour les défenses, c'est un peu mince. Nous qu'on vient de Maubeuge... alors, à Maubeuge, mon petit, tu peux y aller! Ils passeront pas, les panzers!

Bon. Raoul donc poursuit par là-bas, puisqu'il y a encore des chars... Ici la route grimpe, et je me souviens, après, ensuite... Un ruisseau. On le surplombe d'abord... Un peu plus loin des hommes d'un GRDI l'interpellèrent : il ferait mieux de décrocher de la vallée vers le nord, il y avait des infiltrations par là. Le nom du patelin où était Parturier ne leur disait rien : tout ce qu'ils savaient, c'était que le corps de cavalerie s'était replié, non, pas la DLM! Le PC du corps de cavalerie qui était encore ce matin un peu plus loin sur la Mehaigne... Raoul se souvenait d'avoir, comme ça, glissé le long du front en Espagne. Là-bas, les Marocains étaient de l'autre côté... Les Mores, comme ils disaient... Raoul savait que des indications qu'on vous donne, il faut en prendre et en laisser. Les unités, postées là, ne connaissent en réalité jamais rien de ce qui est à plus d'un kilomètre. La guerre, ce n'est pas la géographie. On ne voit pas le pays comme sur une carte : on est monté à l'aveuglette, on essaye de retenir les noms des villages, et puis le front n'est jamais dans le sens qu'on imagine, on essaye de s'orienter sur le soleil... Pour ce qu'il en reste, à cette heure, de soleil.

⁂

Le ciel de Sedan, tant qu'il fait jour, porte en lui la menace et la mort. Tant qu'il fait jour, la ville est courbée sous la terreur et aspire à la nuit. Dans la campagne au nord, au-delà de la Meuse, des postes surpris en train de s'installer s'enfuient vers les hauteurs.

Au déclin du jour, les panzers en effet n'ont pas traversé partout encore. Mais, sous la protection des chars embossés dans les arbres sur la rive droite de la Meuse, des fantassins ont passé la rivière en grand nombre, les uns à la nage, les autres sur les radeaux pneumatiques, et, accompagnés par les avions en piqué qui terrifient l'adversaire jusqu'au soir tombant, tournant la position de Sedan par le nord, à travers la presqu'île d'Iges, ils ont progressé vers la boucle de la Bar, pris Frénois, et par les hauteurs ils se glissent dans le bois de la Marfée d'où tout à l'heure les observateurs regardaient à la lunette les capitulards... Il flotte encore de la lumière qu'ils sont les maîtres de ce bois. Ils y trouvent abandonnées ces pièces d'artillerie qui tiraient tout à l'heure sur la vallée pour y rétablir la discipline. Et des stocks d'obus. Tout cela va pouvoir, immédiatement retourné, servir les avant-gardes allemandes. C'est le destin de cette artillerie-là que de tirer sur l'armée française.

Les illusions du général Grandsard, avant sept heures du soir, ont été brutalement démenties par les faits.

Cependant, dans le secteur de la 9e armée, ordres et contrordres se succèdent. On est à la recherche des renforts, on masse des unités. Corap a donné sa parole à Billotte : il rejettera l'ennemi au-delà du fleuve.

Voici l'heure des contre-attaques promises. Mais la seule qui reçoive un commencement d'exécution, devant Dinant, menée par des automitrailleuses et des chars légers, s'arrête, car personne ne la suit, les fantassins de la réserve d'armée, étaient au diable, à quarante-cinq kilomètres, on n'a pas pu les amener à temps : les réserves d'Aristote, il faut décidément les bousculer...

Alors, l'avant-garde mécanique, sentant derrière elle ce silence et ce vide, tourne bride.

⁂

De Chimay, on ne peut correspondre ni avec Aristote, et l'avant-garde de la 9e armée, ni avec la 2e armée. Les lignes téléphoniques ont été partout coupées par les bombardements.

Le commandant Benedetti, incapable donc de renseigner le PC d'Huntziger sur les mouvements de Corap, avait décidé à la tombée du jour de tenter de rétablir au moins une liaison personnelle avec la gauche de la 2e armée. Quittant Chimay, il avait dû passer par Hirson et, de là, couper aussi droit que possible, malgré les foules de réfugiés, les itinéraires barrés pour des réserves qui n'arrivaient pas où on les attendait. Il avait regagné cette région traversée trois jours auparavant : les villages étaient encombrés d'hommes, de femmes, d'enfants, pour lesquels on avait répandu de la paille sur les places. Des fuyards belges, groupes de cyclistes, fantassins, jetaient la panique parmi les populations. Ce jour-là, l'ordre d'exode vient d'être donné dans tous les villages de la région. Partout, on passe au milieu des scènes de départ. Les voitures entassées de monde et d'objets. Une ou deux fois s'étant arrêté pour se renseigner sur ce qui se passe, Benedetti s'était vu répondre par des militaires qui avaient sans doute perdu la tête, des gradés pourtant ! que les Boches arrivaient par ici ou par là, des directions contradictoires, improbables. Sans doute, les bombardements des convois par avions sur les routes expliquent-ils ces histoires.

Après avoir traversé Signy-l'Abbaye encore secouée par le bombardement, puis Poix-Terron où les spahis sous les plongées en rase-mottes des Dornier ne peuvent rêver dormir, malgré la fatigue, et une vague suit une vague, l'auto du commandant Benedetti s'engage sur les crêtes boisées qui dominent La Horgne; et, au-delà du tournant d'Omont, piquant sur Vendresse, le chauffeur, sur la ligne à voie étroite qui suit la route, aperçoit un spectacle qui le glace : « Regardez, mon commandant ! » La machine Decauville est renversée, et sur les petites plates-formes du train qui avait amené les coupoles d'acier, parmi les objets hétéroclites, les balluchons, abandonnés dans la paille, des cadavres sont restés là, face au ciel... Dans les environs, Benedetti rencontre les fugitifs, égarés, des femmes avec des enfants morts dans les bras, des êtres hagards, fous, qui viennent de s'échapper du train bombardé où ils se tenaient debout, comme des sardines, sur les plateaux destinés à transporter le matériel. Le commandant décide de s'arrêter au village pour signaler ce qu'il a vu. Mais, à cette heure, Vendresse ne se ressemble plus. Dans les rues, les maisons soufflées ont jeté sur la voie publique leurs viscères, leurs cachotteries, leur âme : ici, le pavé est jonché des plumes éparses des édredons, là une suspension projetée est tombée dans le fumier, et tout le contenu d'une armoire, du linge de femme au milieu de quoi patauge un soldat qui a pris une petite culotte rose et la présente au passage à cet officier dans la voiture avec des gestes de dément : « Veux-tu jeter ça, pillard ! » crie le commandant

par la portière, le rire hystérique, inextinguible de l'homme l'a rejeté en arrière.

Le mieux est, par Chémery, de gagner Raucourt où se trouvent, presque l'un sur l'autre, les PC de Lafontaine et de Baudet.

« On ne peut pas poursuivre jusqu'à Chémery, mon commandant, dit le chauffeur, sans savoir ce qui se passe... »

Il a raison. Mais on ne peut rien tirer de ces vieillards abandonnés dont l'un poussait l'autre dans une brouette, ou de ces femmes terrifiées sur la place. Une grange ouverte, quelqu'un y bouge. Holà ! Un militaire. C'est un sergent qui râle sur le sol : il a les deux jambes coupées au mollet, quelqu'un les lui a liées avec des lacets, il attend qu'on l'enlève... il délire... « On l'enlève, mon commandant ? » dit le chauffeur. Penses-tu ! Nous ne sommes pas une ambulance.

Où y a-t-il des soldats ? Je veux dire des gens de bon sens... à qui demander son chemin. Le chauffeur propose de faire le crochet de la gare, où il y avait un PC de compagnie à côté de la station de réparation, l'autre jour. Sur le chemin, entre les arbres l'étang dans le parc apparaît vide, une torpille aérienne, et les poissons morts luisent dans les prés. Ceux qu'on n'avait pas le droit de pêcher il y a quatre jours...

Vers la gare, il y avait effectivement des soldats. Quand Benedetti leur parla, ils le regardèrent comme s'ils ne comprenaient rien. Le général ? S'il est à Raucourt ? Il a foutu le camp, le général. Et celui de l'autre division comme lui... Benedetti sort son revolver. Vous allez me répondre correctement... Ils haussent les épaules, ils s'éloignent...

Bon. Tant pis. Le commandant regrimpe dans la voiture, et il jette au chauffeur : « A Chémery... »

Les autres l'ont regardé partir dans cette direction insensée. Qu'y peuvent-ils ? Après douze heures de bombardement, et ce spectacle démentiel... Tout à l'heure, à la gare, déjà leur capitaine... on sait bien que c'est un original... Dans les ruines des bâtiments au bureau de la compagnie... Il criait : « Foutez le feu ! Il faut brûler les documents de la compagnie... Les livrets militaires... si les Boches viennent, sans ça, le Traître de Stuttgart va s'en servir ! Pour démoraliser l'arrière. En annonçant les morts à la radio... » Il a répandu un bidon d'essence dans le bureau, il a allumé avec son briquet... Les hommes ont fait un bond en arrière. César Dansette a essayé de tirer le capitaine par le ceinturon. L'autre s'échappait comme une grosse mouche, très digne, avec son casque trop grand qui lui rabattait les oreilles. La flamme avait monté d'un coup au plafond, et le bâtiment brûlait...

On n'a jamais plus revu le capitaine, il est parti par la voie ferrée, sautant d'une traverse à l'autre, faisant des gestes dans le soleil couchant, mais dans la mauvaise direction, vers l'ennemi... ou ce qu'on suppose être vers l'ennemi...

Par les rues, dans les vélos amoncelés, les voitures d'enfant versées, les brouettes oubliées avec leur charge d'étoffes et d'ustensiles électriques, César avec deux copains marche sans savoir où aller. Qu'est-ce qu'on devient maintenant ? Il n'y a plus de gradés. Une foule s'en va vers l'arrière courant, époumonée, saignant, laissant tomber des êtres que les leurs ne ramassent même pas... Oui, c'est vrai, Dansette a été à Raucourt : il y a vu le général en train d'empiler ses paperasses... tout le monde l'a rembarré... un type des bureaux lui a dit : les Boches arrivent... nous, on les met... Le général Baudet a déjà quitté Raucourt... César a vu détruire le central téléphonique... celui-là même qu'on avait eu tant de peine à rétablir après le bombardement du matin... cette fois c'était nous ! C'était qu'un peu après six heures du soir, tous les

postes avancés d'artillerie étaient en pleine débâcle. Ceux que Grandsard avait refusé à Baudet de faire replier. Surtout ceux du secteur Lafontaine. Le colonel de l'artillerie légère de corps d'armée s'enfuyait de Bulson. Les blindés ennemis étaient autour de lui, ou il le croyait. Artilleurs, fantassins, leurs chefs, avec ou sans canons, rappliquaient dans le plus grand désordre. A Raucourt, l'état-major de Lafontaine autour de son général, avait vainement essayé d'endiguer, d'arrêter ce flot de paniquards. Les routes étaient submergées, remplies, immobilisées... Alors le général Lafontaine avait demandé par le téléphone à Grandsard l'autorisation de transporter le poste divisionnaire à Chémery, pour plus d'aisance. Grandsard... eh bien, Grandsard s'en était remis à lui. Tout cela, César Dansette l'ignorait et les autres comme lui. Tout ce qu'on voyait, c'était que la 55e division pliait bagage, brûlait son central... et César avait vu la division partir. Et, au retour, il avait trouvé ça... et le seul d'entre eux qui aurait pu commander... un cheminot... un communiste... il est dans la gare avec un grand trou dans le dos... Des blessés, il y en a partout. Comme ce malheureux sergent qu'on a laissé là-bas dans la grange, avec ses moignons. Dansette regarde ses mains. C'est le sang du sergent...

Un camion s'arrête. César demande au conducteur : « Où tu vas, comme ça ? — A Vouziers... — Tu nous prends ? — Allez ! » Et ils sont grimpés quatre. Au milieu des caisses. Qu'est-ce que c'est que ce fourniment ? « Heidsieck... oh, dis donc, un camion de caisses de champagne ! » Oui, c'est le champagne qui fout le camp.

Et nous avec lui.

VII

L'amiral Darlan a encore sur le cœur la façon dont on l'a traité dans l'affaire de Norvège. On l'a rendu responsable du non-acheminement des troupes, qu'il n'avait pas voulu laisser stationner à Brest. Il sait qu'il a un adversaire dans Georges. Quand, en fin de journée le treize mai, il est appelé à Vincennes, après le dîner, il connaît bien l'opposition qui règne entre Georges et Gamelin, il est prêt à jouer entre les deux au besoin. D'autant que Gamelin a beau faire celui qui a oublié le comportement de Reynaud à son égard le neuf mai... ce n'est pas si loin ! et Darlan juge de ces choses-là par lui-même.

Il trouve au Grand Quartier général, ce soir-là, un Gamelin, somme toute, d'assez bonne humeur. Le généralissime avait bien été légèrement ému le matin d'avoir senti à La Ferté, chez Vuillemin comme chez Georges, une certaine propension à battre en retraite sur la position frontière. C'est la raison qui lui a fait rédiger dans l'après-midi un ordre général aux armées. Mais il a été favorablement influencé par la visite du ministre de la Défense nationale. Le président Daladier avait des renseignements de première main : il avait été moins de vingt-quatre heures avant en Belgique ! S'il avait eu des inquiétudes, un sourire du général Blanchard les avait chassées, et il n'en a pas parlé à Gamelin. Pourtant, il s'était étonné devant lui de l'absence des avions allemands sur l'arrière de la 1re armée, où les convois vont de jour à découvert. Gamelin lui avait répondu qu'apparemment c'était que la Luftwaffe avait trop à faire à se mesurer avec nos avions pour être partout... La plus belle fille du monde...

Enfin, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. S'il a fait venir l'amiral de la flotte, c'est pour lui parler de la Hollande. Puisqu'il a gardé pour lui la direction de ce secteur, c'est bien naturel qu'il se soucie d'entretenir Darlan de ses vues sur l'expédition Giraud, notamment dans les îles. Darlan a son mot à dire sur la façon de défendre les îles Walcheren. Ils vont donner toute la soirée à cette étude. Il est bien évident que si, ce soir, Gamelin avait la moindre anxiété, la moindre idée de ce qui se passe réellement chez Huntziger et Corap, il est certain même qu'il se préoccuperait d'autre chose que des îles Walcheren. Mais, pendant toute cette soirée, il n'aura que les îles Walcheren en tête.

Où se sont donc arrêtées les informations parties du front ?

Le général Blanchard a été au courant, depuis avant quatre heures de l'après-midi, sinon des événements de Sedan, qui ne s'étaient pas encore produits, du moins de ceux de Houx et de Dinant puisqu'il a engagé vers cette heure-là, à demi-mot, un de ses subordonnés, le général Altmayer, à se renseigner auprès de son voisin immédiat de la 9e armée, le général Bouffet, sur

ce qui vient de se passer de fâcheux dans cette armée... Il est clair qu'il le tient, et ne peut le tenir que de Billotte. Le général Billotte, d'ailleurs, nous le savons, est au courant depuis treize heures, pour ce qui est de Houx, et vers seize heures il était à Chimay, chez Corap, qui a dû vraisemblablement lui donner des détails supplémentaires. Sur le passage de la Meuse à Monthermé, au moins, sinon sur l'attaque de Sedan. Billotte, cet homme si strict dans l'application des plans venus d'en haut, aurait-il omis de transmettre à son supérieur une information qu'il communiquait à Altmayer? Jamais de la vie : Georges a su de quoi il retournait le treize mai dans la soirée. Il a donné les ordres pour amener des divisions en deuxième position de Corap, pour protéger l'armée Blanchard, pour envoyer au secours d'Huntziger l'armée de réserve du général Touchon. Si extraordinaire que cela paraisse, les nouvelles n'ont pas dépassé La Ferté... et le commandant des forces du Nord-Est réfléchissait longuement à la forme à donner à ces nouvelles-là avant de les transmettre au généralissime, tandis que Gamelin et Darlan rêvaient aux îles Walcheren...

Georges a enfin signifié à Huntziger qu'il le prenait en main, comme d'accord avec Gamelin, pour soulager Billotte. Mais les ordres ne vont pas plus vite que les nouvelles. La transmission ne sera pas faite avant demain. Il aura fallu depuis l'entretien avec le généralissime, trois jours pour faire savoir de La Ferté à Senuc (Ardennes) que le commandant de la 2e armée n'a plus à passer son temps à chercher la liaison avec Valenciennes. Ni avec Chimay d'où on est sans nouvelles du commandant Benedetti parti en fin d'après-midi...

⁂

Les cheminements continuent vers l'arrière et vers l'avant, se croisent dans l'ombre tombée. Raoul se hâte. Peut-être que des blessés attendent au poste de Parturier. Et si maintenant il faut les ramener à Mons...

Raoul a bien comme un vague sentiment que, tout de même, la route n'est pas très sûre. En plus, il est dans un mauvais cas, rapport à la convention de Genève. En effet, il a deux revolvers et un fusil-mitrailleur dans sa voiture. C'était à des blessés qui s'étaient amenés à la dernière minute, avant son départ, et qui avaient emporté leur barda avec eux. A Fleurus, déjà bien joli qu'on eût pris les bonshommes en charge : à l'hôpital, ils n'avaient pas voulu entendre parler des armes, parce qu'il leur aurait fallu déplier leurs affaires, chercher leurs registres, établir un état... Un peu plus loin, à un petit poste, on lui a appris que la DLM se battait toujours au sud sur la Meuse, aux abords d'Huy... Le nom d'Huy ne disait pas grand-chose à Raoul, mais, si on tenait encore la Meuse au sud, qu'est-ce qu'ils venaient chanter, les autres, avec leurs infiltrations! Là-dessus, la poisse... voilà que ça se met à bafouiller dans le carburateur... une saleté dans l'essence, il y avait une bougie malade... Pas de rechange ici. Raoul continuait sa route, ayant perdu du temps, et obligé de ne pas aller trop vite, avec ce bruit que ça fait, comme si on boitait... Il ne faut pas s'attendre à trouver un atelier de réparation dans ces parages.

Tout d'un coup, il y avait un petit chemin sur la droite, un peu en avant, comme il allait y parvenir, Raoul a ce pressentiment des chauffeurs, et il freine : juste une masse sombre en sort, franchit la route et s'engouffre à gauche dans la sente prolongée... Et puis une autre... Qu'est-ce que c'est que ces chars? Ils n'ont pas l'air de remarquer Raoul... ils traversent... Ça marche salement vite pour des chars... Brusquement, la certitude : les Boches! Pas la peine d'attendre qu'on le remarque. Il accélère, il fonce, la route a un tournant tout près.

Au moment où il traversait la sente, quelque chose siffla et vint se coller dans un arbre pas loin. Il fila sans demander son reste, sans regarder. De l'autre côté du tournant, il ne ralentit pas. Le drôle était que la bougie, ça semblait s'être tassé. La bagnole avait peut-être eu peur... Bon, mais s'il y avait des nôtres par là, il fallait les prévenir. Les types du GRDI n'étaient pas si bêtes, il y avait des infiltrations. Il traversa un village abandonné. Personne. Un de ces petits villages belges qui ont un air d'opérette. Le jour s'y survivait à peine. Raoul commençait à avoir faim. C'était bien rare si, dans une de ces maisons, les habitants n'avaient pas laissé quelque chose à manger... Il s'arrêta devant un chalet en bordure d'un boqueteau, avec une sorte de serre devant; la porte est ouverte. Ça doit être une maison de plaisance. Il doit y avoir deux, trois chambres au premier : tout le bas est occupé par une grande pièce, cuisine et tout... Raoul a allumé son briquet. C'est bien installé, coquet. On découvre les choses une à une. Au mur, il y a une photo de femme dans un cadre noir et or. Un fourneau à gaz butane...

« Je me sens comme un voleur... »

Il a dit ça tout haut, Raoul. Sa voix lui fait drôle. Il a l'impression que quelqu'un va répondre, que c'est une aventure comme dans les livres. Et puis, non : simplement dans le bahut, une boîte de sardines, et un bout de saucisson entamé... Le pain manque, mais on peut s'y faire.

A la sortie du village, il faisait tout à fait noir, on lui a encore tiré dessus. Mais ils se sont vite rendu compte de leur erreur : c'étaient des dragons portés qui se repliaient. A vrai dire, ils n'étaient plus portés du tout. Que par leurs pieds. Raoul leur expliqua où il avait passé les chars boches. L'officier qui commandait avait une carte : c'est ce chemin-là, ou ce chemin-là? Ma foi!

« Et où vas-tu avec ta sanitaire? »

Il lui montra sur sa carte la situation du patelin. Mais est-ce que le poste y était encore? A son avis, l'autre DLM... parce qu'ici ils étaient au point de jonction des deux DLM, avait dû se replier plus vite. Maintenant, il faisait nuit, et, de toute façon, mieux valait ne pas revenir en arrière : parce que l'effort de l'ennemi se fait vers Gembloux... tu vois...

Raoul ne voyait rien. Seulement, si Parturier comptait sur lui pour s'en sortir, et le gosse Moncey, et les autres... Il piqua donc nord-nord-est.

Plus loin, il y avait des gens sur la route. On ne les voyait pas, on les devinait. Des femmes, des enfants. Ils poussaient une petite charrette, ils portaient des paquets. Ils étaient muets et sombres. Ils n'en pouvaient plus. Raoul s'arrêta, leur parla sous de vagues prétextes. C'était horrible comme ils avaient peur. Raoul donna à une vieille le restant de saucisson qu'il avait pris dans le chalet. Ça leur délia la langue. Ils demandèrent s'il y avait des soldats par là... Raoul leur conseilla de quitter la route, d'essayer de gagner Gembloux par les bois. La nuit, c'est leur chance. Si on se bat, c'est sur les routes... Ils l'écoutaient, on voyait bien qu'ils n'en feraient rien. Il y avait une toute petite, avec des longs cheveux presque blancs, et un ruban rouge fané dedans... Raoul l'aurait bien prise à bord... mais on n'a pas le droit, et puis la mère... Il démarra.

Raoul, brusquement, la pitié pour le malheureux peuple belge venait de l'envahir. Ces gens-là, jetés dans une aventure dont ils ignoraient tout, que pouvaient-ils y comprendre? Leurs dirigeants comme les nôtres avaient disposé d'eux. Les Belges étaient les premières victimes, et les nôtres, comme des écervelés, étaient tout prêts à leur jeter la pierre, à les considérer avec mépris, parce que leurs soldats, jamais élevés pour cela, ne tenaient pas tête d'emblée à cette énorme machine de guerre jetée sur eux... Nous et eux, pensait Raoul, c'est pareil.

Il faisait tout à fait noir, mais il reconnut pourtant les abords du village. Entre les arbres, comme il approchait il vit des lueurs dansantes. On avait allumé du feu dans l'une des maisons, la porte était ouverte, et les troncs se profilaient là-devant. Il ne se trompait pas. Voilà les lilas près du poste... Ils ont du culot de s'éclairer comme ça!

On riait là-dedans, il devait bien y avoir dix personnes. Raoul avait arrêté son moteur, pour économiser l'essence, dans la descente. Il freina. Quelqu'un chantait, des Belges probablement, ce n'était pas en français. Des rires. On se disputait. Deux hommes parurent sur la porte, se bousculant. Des Belges? Je t'en fiche. Et pas mèche de retourner en arrière. Il fila en première et brûla le village. Derrière, on criait. Pas de doute : en allemand! Quelques coups de feu l'accompagnèrent. Il connaissait la route, c'était celle qu'il avait prise la veille avec Jean. Dès qu'il fut hors de vue, il jeta sa machine sous le couvert, à gauche de la route. Ce n'était pas la peine d'aller plus loin. Si les Fritz étaient déjà là...

Il fallait se donner le temps de réfléchir.

Quand il eut bien repris sa respiration, Raoul Blanchard se rappela que, dans la bagnole, par-derrière, il avait des armes. Le FM ne pouvait pas lui servir. Mais les deux revolvers étaient chargés. Dix balles chacun. Il les posa à côté de lui, sur le siège.

***

« Je me demande où est Raoul à cette heure? » dit Jean de Moncey avec angoisse. Il était dix heures du soir bien passées : la colonne s'arrêtait dans une localité dispersée, près d'un carrefour, un peu en deçà... Le peloton Parturier et celui de Prémont rentrent rapidement dans une ferme où on s'entasse. Par une échelle, on grimpe dans le grenier. Le foin est une invention divine. « Dîne qui voudra! » crie Groppart. Il a sommeil, la nuit dernière il a dû recevoir les blessés. Les autres, sacs et musettes amoncelés, dégringolent près de la roulante. On a juste eu un jus en route... Jean a repris ses affaires à Morlières, et, dans la soupente, il a vérifié, comme ça le démangeait, que la photo de Cécile était toujours là. « C'est ta poule? » dit derrière lui la voix narquoise de Jonette. Jean s'est retourné, furieux. Il a fallu les séparer. Allons, vous allez pas vous taper dessus quand les Boches arrivent! Les Boches arrivent? Enfin... pas tout de suite.

Prache s'est approché de Manach sur la route. Son camion, il en a plein les bras. Puis, dis donc, l'essence? Heureusement qu'on s'est arrêté. Alors, quand c'est qu'il va rejoindre, Raoul? Bon, pour l'essence... Mais pour Raoul... ils s'enfoncent dans l'ombre, leurs têtes se rapprochent... leurs voix sont basses... Le lieutenant Tresse, celui des voitures, leur crie : « Vous feriez mieux de manger un morceau! » Il entre avec un officier qu'on ne connaît pas dans l'espèce de villa où ces messieurs font popote.

Il vaut mieux ne pas allumer les lumières. Une simple bougie, on trouvera sa bouche. Ça serait dommage de la rater, avec le chambertin du château d'Heckert... L'hôte qu'a amené Tresse est un capitaine de l'état-major de la division, il est mort de fatigue. Il reprend du chambertin. « Non... pas d'ordres... la division est à quelques kilomètres... c'est-à-dire l'un des PC, on nous a clivés en deux PC... Je cours de l'un à l'autre... depuis midi j'ai perdu le général qui roule d'unité en unité... »

Mort de fatigue. Assez démoralisé. Il règne des bruits... ah, quand on circule, on en entend des vertes... Partout, il n'est question que de la cinquième colonne. Personne ne l'a vue, remarquez, quand on cherche à savoir. Il paraît que les avions jettent dans les troupes des paquets de cigarettes, des stylos,

des briquets, est-ce que je sais? et quand on les ramasse, ça éclate... Non, on n'en a pas ramassé à la 1re armée. Cela semble s'être produit derrière la Sambre, chez Corap. On raconte un peu partout la même histoire, des officiers français qui viennent porter un ordre, mais ils sont à la recherche d'un ami, le capitaine Untel, qui est justement en permission... Total : c'est un Boche, renseigné comme ils le sont tous, et l'ordre, c'est de décaniller... On cite des numéros d'unités qui ont quitté comme ça leur position... Mais je n'y crois pas. Il faut inventer quelque chose pour expliquer les défaillances. Et puis la pagaille des ordres contradictoires surtout!

Dasvin de Cessac voudrait bien savoir où est le front. Malin qui pourrait le dire! Sur notre division... vous savez que des groupes mobiles ont été donnés par l'armée au général Gréville pour nous renforcer : ils ont subi le choc, pendant notre retrait sur la Grande Gette... quelques chars s'en sont tirés... les dragons portés ont beaucoup perdu... ils se rabattent comme ils peuvent, dans les bois, individuellement, à pied. Où sont leurs voitures? Le général le sait peut-être. Mais ni eux ni moi n'avons trouvé le général... A droite, Prioux a ramené son PC tout à l'heure de la Mehaigne en arrière de Gembloux... J'y suis arrivé comme ils s'établissaient. « Avez-vous vu Gréville? » m'a demandé le chef d'état-major du corps de cavalerie. Puisque je le cherchais! Mais ce secteur-là, comme embouteillage! Les Belges. A pied, à cheval, à vélo. Ça vient du sud. Ils jurent leurs grands dieux que l'ennemi a passé la Meuse. Eux, courent comme ça depuis les Ardennes! Si on les croyait, on serait jolis... Regardez... regardez là-bas... Vers le sud-est, des fusées éclairantes, vert pâle, ça grimpe d'un coup, puis ça reste immobile, ça se balade... le ciel est tout éclairé. Par la fenêtre, les toubibs contemplent le prodige...

« C'est au-dessus de Gembloux, toujours... », dit le capitaine d'état-major. Et il reprend ses histoires de cinquième colonne. Paraît qu'au Luxembourg, bien avant l'attaque, des « touristes » étaient venus s'installer dans les villages en bordure de ce pays neutre, sillonné d'espions. On le savait. On aurait pu en faire autant. Seulement le Deuxième Bureau ne donnait pas d'argent. Alors, le dix mai et le onze, les troupes qui envahissaient le grand-duché se sont trouvées doublées... parfaitement doublées... sans parler des faux Luxembourgeois mêlés aux réfugiés que nos troupes accueillaient sans méfiance, et qui leur tiraient dans le dos... Et en Hollande, du pareil au même. Parachutistes et consorts.

Il est temps d'aller dormir.

Le médecin-chef a envoyé le Dr Sorbin, avec le side du vaguemestre, voir si le général n'est pas rentré.

***

Toute la soirée, à l'ouest de Charleroi, les troupes que Raoul a rencontrées dans Fleurus, et croisées aux alentours, et qui sont les éléments avancés de la 1re division cuirassée, sous les ordres du général Bruneau, ont pris leurs dispositions, reconnu les itinéraires pour venir en renfort de la 1re armée, par le sud-ouest, en arrière de la route Gembloux-Namur. Le général Bruneau, au PC duquel on avait si mal reçu Raoul, avait conféré avec les généraux Aymes, Altmayer et Keller. Au moment où les DLM du corps de cavalerie se retirent, cette division cuirassée attaquera de flanc les forces motorisées de l'ennemi qui approche de la position Dyle... A dix heures du soir, Aymes a fait demander à Bruneau d'avancer au plus vite en prévision de l'attaque imminente des panzers. Mais au même instant, on téléphone de chez le général Blanchard : ordre pour le lendemain d'être prêt à engager la division cuirassée en direction du sud-est, vers Dinant, où les Allemands ont franchi la Meuse. Comment? Nous ne sommes plus à la disposition du général Blanchard? Si,

vous y restez toujours, mais suivant les événements vous pourrez être mis à la disposition du général Corap. Pour un mouvement combiné avec l'action des réserves de la 9e armée, une DINA dont on hâte la montée dans la région de Philippeville... sur les arrières d'Aristote...

Au téléphone, le général Bruneau s'inquiète. Ses hommes déjà épuisés par les déplacements, ils viennent d'arriver, ce sont de magnifiques soldats, capables de se battre sur place malgré la fatigue, mais si on leur fait franchir des kilomètres et des kilomètres... Pour l'instant ce n'est qu'un ordre d'alerte... reconnaissez les ponts de la Sambre, afin, le cas échéant, de vous porter au matin aux ordres du général Corap...

Cela signifie tout de même l'impossibilité de répondre à l'appel du général Aymes. Ainsi de ce côté-là, l'attaque de la division cuirassée qui aurait pu venir rouvrir les routes au conducteur Raoul Blanchard, coupé des nôtres, sur la Petite Gette, n'aura pas lieu...

*
**

Dans la nuit, rien n'est plus à sa place. Rien n'a plus son visage. Il devait y avoir ici un corps d'armée, et qu'est-ce que c'est que cette masse en déplacement vers l'arrière? Des réserves montaient à ce point de la carte : on n'y rencontre que des bois silencieux. On cherche un général, il est ailleurs. C'est le chassé-croisé des ombres. Halte-là! Qui vive? Français... Je pense bien.

Mais la voiture de Benedetti n'a trouvé personne à Chémery. Plus qu'un village, Chémery est un immense tournant dominé par une église. Tout y dit l'abandon précipité. Des effets militaires jonchent la rue. Au milieu des maisons barricadées, il y en a d'autres dont la porte ouverte témoigne que d'ici ce sont des soldats qui ont fui. Les troupes qui sont encore ici, pour une part, y sont de longue date et semblent comme de fondation. D'autres viennent d'arriver de l'arrière, pour voir le reflux inexplicable de l'avant, et des va-et-vient inquiets trahissent l'incertitude des nouveaux venus devant les cantonnements abandonnés. Personne d'entre eux ne sait que le général Lafontaine s'est installé à l'autre bout du pays, de l'autre côté du tournant. Et encore moins les fuyards qui se groupent ici et là pour se donner l'air de formations régulières. Inutile d'interroger ces gens. Poussons jusqu'à Raucourt. La voiture reprend la route et s'enfonce dans ce désert sans arbres, ce bosellement de plateaux qui paraît interminable, avec ce piétinement à travers les convois de fuyards. A Raucourt, pas de général. C'est un fond de cuvette, une grand-rue large, avec la mairie qui a l'air d'un théâtre de province du temps de Napoléon Ier. On pousse la porte... le rez-de-chaussée n'est qu'une immense salle d'où l'on ne voit comment gagner l'étage. L'église ici semble embéguinée d'ardoise bleue. Le PC était là-bas dans une école... La nuit... personne... Partout les traces des bombardements. Il y en a encore eu un terrible tantôt. Personne non plus, où était il y a quelques heures le général Baudet. Et comme il n'a pas laissé de carte de visite, comment deviner qu'il s'est simplement déplacé parce qu'il a imaginé de faire face à l'ouest? Ça ne viendrait à l'idée de personne. Tout ceux que Benedetti interroge sont persuadés que les deux divisionnaires ont fui. Où sont-ils d'ailleurs, ces généraux? Sur les routes, depuis des heures, chacun de son côté, tâchant d'aller chez Grandsard, et pris dans la foule, y renoncent de fatigue et de rage...

L'ombre couvre entièrement Raucourt, et bien qu'il se répète que les bombardements ont rendu fous les gens de Vendresse, la disparition des PC de deux divisions ne peuvent s'expliquer pour Benedetti de la même façon. Puis, tout d'un coup, tout est envahi par des voitures, des chevaux, des convois venant de l'est, un tintamarre. Quand Benedetti veut leur demander d'où ils

viennent, ils lui crient : « Les Allemands ! » C'est tout ce qu'on en peut tirer. Enfin, un motocycliste consent à s'arrêter : « Où croyez-vous être, mon commandant ? Les Allemands ont franchi la Meuse, ils sont à Sedan... de l'autre côté, ils ont atteint la Bar... surtout n'allez pas à l'ouest, vous tomberiez dedans ! — Quelle unité êtes-vous ? — 71e division... » Ah, c'est la division Baudet, les crocodiles... Mais alors, et la 55e... Puisque ce sont les crocodiles évidemment qui ont lâché, alors il ne reste qu'à piquer résolument sur le nord... Au-delà de l'ex-PC Baudet, continuons la route vers Haraucourt !

C'est ainsi qu'à quelques kilomètres de là, la voiture du commandant se trouva dépassée par des motocyclistes qui lui crièrent quelque chose qu'il ne comprit pas, et à un détour du chemin il se trouva face à face avec un tank. Il était dans l'entrée d'un village industriel, entre des bâtiments d'usine, du genre ancien, au milieu des avant-gardes allemandes.

Il n'avait qu'une chose à faire, et il le fit. Il descendit de sa voiture, les mains en l'air.

Cependant, déjà loin, vers le sud, le camion de champagne croise les premiers éléments de la 53e division, général Etcheberrigaray, qui se portent de la région de Novion-Porcien vers la Meuse. Initialement, ils devaient s'installer à l'ouest de Mézières. Le camion a été forcé de s'arrêter à un carrefour, les estafettes s'approchent pour voir ce que c'est et découvrent des soldats dans les caisses. Des fuyards ! C'étaient les premiers qu'ils voyaient, ça les indigne. On va les fusiller sur-le-champ. Mais pendant qu'ils sont à parlementer, voilà des convois à toute allure, venant de l'avant, qui les frôlent en zigzaguant. « Vous voyez bien ! » crie César Dansette. Les hommes de la 53e division sont un peu déconcertés. Qu'est-ce que c'est ? Et s'il y en a tant, pourquoi arrêter ceux-ci ? « Allez, foutez le camp ! Dégueulasses ! »

Le conducteur ne se l'est pas fait dire deux fois.

*
**

Depuis plusieurs heures, là où la Bar se jette dans la Meuse, venant de gauche, au sud, on avait, à l'extrémité de l'armée Corap, l'impossibilité de joindre les hommes d'Huntziger. Des fuyards arrêtés par la compagnie d'infanterie qui tenait ce coin se regroupent avec elle, trop heureux d'être commandés, de ne plus avoir la peur pour seule conseillère. Et le général Portzert, qui commande la division de droite du corps d'armée Libaud, demande à son chef de hâter l'arrivée des renforts à la jonction des deux armées. Quelles nouvelles d'Etcheberrigaray ?

Le général Etcheberrigaray, avec la 53e division, qui était en réserve d'armée, et que Georges avait mise la veille au matin à la disposition de Corap — le général Etcheberrigaray est en train de monter en ligne du sud-ouest, à étapes redoublées dans la nuit. Ce sont les deux régiments de tête de cette division, sans artillerie, qu'a croisés le camion de champagne qui emmène César Dansette et ses camarades vers le sud. Cette division est une division B, une division de réserve, mal armée, mais bien éduquée. Elle devait en principe être en place au matin, sur la Meuse qui coule est-ouest dans ce secteur, c'est-à-dire face au nord. Libaud lui transmet un ordre de Corap : Etcheberrigaray doit se porter face à l'est sur le cours de la Bar, pour colmater l'enfoncement de la 2e armée à droite, et faire front avec la cavalerie de Corap, repliée sur les arrières, les spahis que le colonel Marc regroupe à gauche, du côté de Poix-Terron.

Dans les ténèbres pleines de peurs et de fuites, les bruits les plus fantastiques accueillent ces réservistes à qui on fait mettre les bouchées doubles. Voilà des artilleurs qui arrivent à bride abattue, sur des caissons vides : où

sont leurs canons? Ils ont tout abandonné, leurs officiers justifient la fuite avec de grands gestes : plus personne! plus personne devant! Plus d'infanterie! Les Allemands ont passé la Meuse à droite et à gauche... Où allez-vous? Il y a les Allemands par là, ils sont sur la Bar, ils ont franchi la Bar, ils sont sur le canal au-delà de la Bar... Les soldats d'Etcheberrigaray avancent dans la nuit... On se dirige vers l'est. Tant pis, s'il n'y a personne au nord! Et les spahis... Où sont les spahis?

Là-dessus, Corap a changé d'avis. Il a reçu des renseignements : tout a été très exagéré. Oui, les Allemands sont à Sedan, et de ce côté-ci de la Meuse, derrière Sedan, ils occupent bien le bois de la Marfée au-dessus de la ville, le terrain à l'est de la Bar... mais il est faux qu'au nord ils aient franchi la Meuse à Donchery comme on le prétendait, il doit rester là-bas des hommes d'Huntziger et nous tenons la rive gauche au-delà du confluent de la Bar... Alors pourquoi nous substituer à Huntziger à l'est? C'est vers le nord qu'il faut diriger Etcheberrigaray pour renforcer Portzert... Contrordre de Corap à Libaud. Etcheberrigaray face au nord, et non à l'est. Il n'y avait pas trois quarts d'heure que Libaud avait transmis le premier ordre. Il fait venir le lieutenant Debrest, qui s'est intelligemment tiré de sa mission l'autre jour. Voilà, lieutenant, une affaire délicate. Les ordres de l'armée contredisent ceux que je viens de faire transmettre... Vous conseillerez cependant au général Etcheberrigaray d'échelonner des éléments à l'ouest de Vendresse... entre Vendresse et Sapogne; parce que, dans le mouvement de conversion de la division, il est plus sage de se garantir face à l'est, parallèlement à la ligne générale de la Bar... pour le cas où l'ennemi arriverait de ce côté-là... Les spahis, eh bien, puisque maintenant Etcheberrigaray serait face au nord, on va les faire glisser derrière lui, de Poix-Terron, pour couvrir sa droite... Vous m'avez bien compris, lieutenant?

A travers les villages ravagés par les bombardements dans le flot des fuyards, du PC Libaud à Rumigny, le lieutenant Debrest en side-car par le chemin que vient d'emprunter Benedetti, et sur les crêtes au-dessus de Poix-Terron, atteint à tâtons dans la nuit à Baalons le PC d'Etcheberrigaray. Celui-ci, donc, envoie ses unités prendre position face au nord. Mais pour une fois, Corap a pu trouver par téléphone une de ses unités : revenant à la disposition tout juste contremandée par Debrest de la part de Libaud, un ordre direct de la 9^{e} armée parvient à Etcheberrigaray sur ces entrefaites : face à l'est! Tout est changé... Etcheberrigaray n'a pas de temps à perdre : il envoie des motocyclistes, des voitures dans toutes les directions pour rattraper les bataillons expédiés vers le nord, par la forêt de Mazarin, suivant les ordres du général Libaud. Entre ces ordres, ces contrordres, on se perd... les hommes n'en peuvent plus... et où sont les spahis? Les spahis maintenant devraient être sur notre droite, à Omicourt... puisque, face à l'est, sur la Bar, nous allons tenir le secteur en liaison entre la Meuse et eux... au nord d'Omicourt... explique le lieutenant Debrest. Un officier de liaison est envoyé à Omicourt, chez les spahis.

VIII

Comment? Jean de Moncey, réveillé en sursaut, démêle mal ses rêves de ce décor obscur où s'ébroue une poussière de paille.

On dormait depuis deux heures à peine, quand l'ordre d'alerte a jeté tout le monde en bas. Ce n'est pas du repos. On repart. Pour où? On ne sait pas. Sorbin n'est pas de retour. Les ordres vont venir. Tout le monde sur la route. Et l'essence? Comment va-t-on rouler? dit Gourdin. Le camion-citerne vient d'arriver. On fait les pleins. Nuit noire. Les voix chuchotent. La route, avec le convoi immobile, les hommes qui battent la semelle à côté des voitures, les camions, les sanitaires... Une moto qui passe. C'est l'ordre? Non. Pas encore. Jean de Moncey se promène le long de la colonne. La tête est juste à l'angle de la grande route qui la coupe. C'est la fameuse route Wavre-Gembloux-Namur, qui marque une partie de la Dyle. Raoul n'est pas rentré? Non. Ni le major Sorbin. Alors, si on part sans eux... quelqu'un passe en criant: « Aux voitures! » On y grimpe. On ne part pas. Un quart d'heure s'écoule. Jonette râle. Si on redescendait... On n'est pas bien en famille? grommelle une voix sous la bâche du camion. A ce moment, on est frôlé comme par des oiseaux de nuit, des véhicules qui se trissent venant de l'est... Qu'est-ce que c'est? Des automitrailleuses... ah bien, ils t'auraient fauché les bonshommes, ces copains-là! On ne sait d'où le bruit est venu, mais voilà que ça se répète de voiture en voiture : les types qui nous ont grillés, tout de suite, c'est des Boches... Nom de Dieu! Déjà! On ne part pas pourtant. Mais le lieutenant Gourdin a dit à Prache que, si on nous a fait lever, c'est parce que l'ennemi arrive... Toujours ni Sorbin, ni Raoul... Des fois qu'ils se seraient fait faire aux pattes : les Allemands sont de tous les côtés. « Taisez-vous! On ne peut pas dormir! » Plusieurs conducteurs descendent sur la route. Maintenant, ce qui fait les conversations, c'est les chiens. D'abord, on ne les remarquait pas. Puis ils ont été plus nombreux. Ils nous suivent. Les Belges, ils ont tous des cabots, mais ils les ont abandonnés. Des grands, des beaux, et puis des roquets. Ils sont là... de temps en temps, le canon secoue l'air... ils tremblent... probablement qu'ils ont faim aussi. Les fusées éclairantes ne les font plus aboyer. Il y en a qui ont le poil doux, des chiens de riches. Certains sont derrière les grilles des jardins. Il en vient par les champs, les routes. Ils ne sont pas tous d'ici. Ils ont perdu leurs maîtres. Ils ne comprennent pas ce qui se passe. Un grand noir gratte, en gémissant sur un ton de reproche, devant une porte fermée... Ils ne peuvent pas croire à tant d'égoïsme, à cet abandon. Les pessimistes d'entre eux pourtant déjà se résignent, et prennent pour séduire les inconnus de passage un faux air de gaieté. Ils flairent les soldats, devinent les plus jeunes,

peut-être plus sensibles, plus facile à gagner... L'un fait le beau, l'autre se roule aux pieds d'un conducteur, un troisième jappe en sautant, un fox exécute le saut périlleux. La nuit ajoute à ce tableau d'ombres, à ce concert de saltimbanques pitoyables. Allez, fous le camp... les pierres jetées... ah, regardez, monsieur le major, celui-là c'est une bête de race!

Alain s'est laissé attendrir par un affreux bâtard. Un petit noir et blanc, la queue entre les jambes. Il a vite grimpé sur le siège de Manach, et on devine ses yeux apeurés... On allait partir, le Breton voulait le chasser. Les ordres couraient le long de la colonne. Le side qui ramenait le major Sorbin débusquait de la route de Wavre... « Laisse, Manach, dit Morlières, il est gentil, et puis il est si moche... » Manach bougonnait. Qu'on allait se faire engueuler. La voiture démarra.

Dans l'ombre, pendant qu'on roulait, Alain, sur sa main, sentit la petite langue rêche et mouillée... la bête respirait à peine, elle frémissait plutôt...

« Comment tu l'appelleras? » dit Manach.

Alain réfléchit. Comment ça s'appelait, ce pays, ici? On pouvait toujours lui donner le nom du patelin au-dessus duquel là-bas s'amusaient les fusées... Gembloux!

« Jean-Blou? dit Manach. C'est bien chrétien pour une bête... » Alors, va pour Gembloux!

Ils traversaient la route stratégique, lentement. Il ne faudrait peut-être pas trop tarder. Si vraiment tout à l'heure c'étaient les Boches! Blaze se payait doucement la tête de Parturier. Il avait remis pied à terre, parce qu'un convoi les avait coupés, et on se rassemblait pour le vrai départ. Parturier, la tête hors de la voiture du médecin-chef... le médecin-chef, ce soir, le tient pour un héros, alors, il l'a pris dans sa 402... Blaze, arrêté devant, plaisante.

« Comment voulez-vous que ce soient des Boches? Regardez, là, derrière la route, voilà l'armée française! »

On ne l'avait pas vue, elle était là pourtant. C'est-à-dire que le long du remblai, derrière la route, il y a des hommes dans une rangée de trous de tirailleurs. C'est la DINA du général Dame. Enfin, ses avant-postes... Les tirailleurs algériens, on en voit les yeux, et l'acier des armes. Derrière eux, un rideau d'hommes accroupis dans la terre, il y a les champs vides, la nuit...

« Eh bien! fait remarquer Fenestre, si c'est ça la position Dyle! »

Un officier s'est approché. Il demande une cigarette. On se parle. Ils sont là depuis le matin... Non, ce n'est pas la position. La position a été ramenée en arrière. Ici, la route s'écarte de la Dyle, qui est à l'ouest... la position est derrière le chemin de fer, dans l'hinterland...

Les tirailleurs algériens regardent passer la colonne de voitures. Ils en pensent ce qu'ils veulent. Ils sont ces soldats d'élite sur lesquels le Grand Quartier général compte pour recevoir l'assaut des panzers. Il y a des fantassins un peu plus au sud, et à Ernage les Marocains du général Mellier. L'officier qui a allumé sa cigarette redescend dans son trou : le capitaine l'accueille d'une interrogation. « Alors, quoi? les cavaliers mettent les bouts?

— Ce ne sont encore que les services du corps de cavalerie, mon capitaine. Des toubibs...

— Quand les services se replient, ce n'est pas long avant... »

Les voilà tout à l'heure en première ligne. L'artillerie derrière eux est en place, mais devant, le plateau est plus élevé. Et puis les appareils antichars, vous y croyez, lieutenant? Le lieutenant, cet après-midi, était à la division, quand l'agent de liaison de Gréville s'est amené. Il donnait des conseils, ce cavalier. Il expliquait comment ça se passe la guerre moderne : les avions en avant des chars... il était plutôt du genre sombre... Le général lui a répondu : « Vous allez voir comment nous allons les recevoir! »

Le capitaine renifla. Les recevoir ? Avec quoi, nos poitrines ? « Tenez, lieutenant, on nous a mis ici en enfants perdus. Le QG ne regrettera pas les bicots tombés... ni leurs cadres ! »

Le lieutenant toussa et poussa le coude du capitaine. Il y avait à côté d'eux le lieutenant Mohamed ben Mohamed Moktar, qui n'aime pas beaucoup ce vocabulaire-là...

⁂

Dans des nuits comme celle-là, la conscience du temps à la fois se perd et s'exaspère. Vous diriez à Raoul qu'il est quatre heures du matin, il n'en serait pas étonné. Il s'en faut pourtant. Qu'est-ce qu'il peut être au juste ? Une heure au plus. Mais jamais, jamais, dans la tête de Raoul, les choses n'ont travaillé avec cette vitesse, jamais Raoul n'a pensé, compris tant de choses à la fois, avec une telle clarté. Voilà, je commençais à devenir intelligent, et puis je me fais descendre... Il ne faut pas se faire descendre. Ça doit être une question de volonté. J'ai sur les autres cet avantage qu'ils ne savent pas que je suis là, et que d'ici je les verrai venir le premier...

Il a eu tout le temps de penser à Mondinet, à Paulette, à cause d'eux, il doit, il veut revenir. Mais il ne faut pas être fait prisonnier par Hitler. Qu'est-ce qu'il lui arriverait, à Raoul, s'il tombait aux mains de ces gens-là ? Bien sûr, ils ne pourront pas deviner qu'il s'est battu contre eux en Espagne, ils ne peuvent pas savoir qu'il est communiste. Seulement, la guerre, l'autre fois, elle a duré quatre ans. Que deviendraient Paulette et Mondinet quatre ans sans lui ? Quatre ans où la lutte serait dure, et où Paulette, à tout moment, peut tomber. Raoul ne peut la laisser se battre seule, lui prisonnier. C'est vrai que si, à toute force, il veut tenter de regagner nos lignes, il y a toujours le risque, le tout pour le tout... Alors, Paulette serait veuve de guerre, et Mondinet pupille de la nation : drôle à s'imaginer ! Mieux vaut pourtant risquer. En quatre ans, tout ce qui peut se passer, et lui, prisonnier d'Hitler, à se ronger, ah, non ! Le Parti et Paulette ont tout à fait de la même façon besoin d'un Raoul libre, demain. C'est vrai qu'on peut s'évader. Mais alors, si c'est pour s'évader, autant s'évader tout de suite. Vouloir s'évader. Ce n'est pas à coup sûr. Avec deux revolvers, on peut en tout cas chèrement faire payer sa vie. Je n'en descendrais que trois... Si chaque Français en descendait trois...

On devient sauvage tout de même.

Je n'étais pas fait pour tuer. Mais je n'étais pas fait non plus pour être tué.

S'il prenait les devants ? S'il allait jusqu'au hameau, les surprendre à rigoler dans leur turne, tirant par la porte ? Assurément, il en aurait plusieurs. On peut se glisser, il connaît l'endroit. Par derrière les lilas. A supposer qu'il y parvienne. Combien sont-ils là-dedans ? Eux, ne croiraient jamais qu'ils ont affaire à un homme seul. Il pourrait profiter de la confusion, gagner la colline. Un homme seul peut sûrement passer... Oui, et la bagnole ? Ça veut dire abandonner la bagnole. D'autres la trouveraient, s'en serviraient. L'essence est plutôt basse. Je peux encore foncer, faire quelques kilomètres : à combien est-on des lignes ? Je n'y arriverai pas... Évidemment il vaut mieux sacrifier une bagnole qu'un homme. Mais pourquoi sacrifier ? Si on peut sauver l'homme et la bagnole... C'est cette fichue essence, aussi !

On entendait encore chanter au hameau. Ce n'était pas loin. Pas possible, ils sont saouls. Si sûrs d'être les vainqueurs. D'avancer dans un pays vide. Tout d'un coup, Raoul comprend comme en plein jour ce qu'il faudrait faire : leurs infiltrations, leurs colonnes, tout ça... ça ne tient pas le pays, c'est des pointes, des reconnaissances. Les laisser passer. Et puis derrière eux, couic... Des côtés, on s'amène, on les coupe, pour les exterminer au loin... tandis que les gros qui arrivent croient le chemin balayé, tombent sur un bec...

En attendant, c'est moi qui suis coupé. Tout ce que je pourrais faire, c'est du dégât. Ils ne m'auront pas sans dégât.

Qu'est-ce qu'il lui arrivera, Paulette, veuve de guerre? Oh, je ne suis pas en peine pour elle. C'est une bonne femme. Elle ne se laissera pas abattre. Est-ce qu'on a le droit au chagrin, quand on a un petit? Alors... Puis, elle a son travail. Le Parti. Je suis là, déjà, à la voir en deuil, et puis qui sait? à cette heure-ci, elle est peut-être bien plus en danger que moi... Il serra les poings. Qu'ils ne touchent pas à Paulette! Raoul la revit très nettement, comme elle était venue au cantonnement au moment de Noël, dans le grand froid, et Decker qui faisait le guet. Si nous disparaissions tous les deux, alors Mondinet, les vieux en feraient peut-être un paysan. Je n'aimerais pas ça. Tiens? pourquoi je pense ça? Évidemment, j'aimerais plutôt le voir à l'usine, inscrit aux Jeunesses... A la campagne, maintenant, il y a aussi le Parti. Les parents à Paulette, sûrement qu'ils trouveraient ça leur devoir de l'élever dans nos idées. Ça serait peut-être bien que Mondinet devienne un paysan communiste...

Mais je suis là, j'ai déjà réglé notre compte, à nous deux Paulette. C'est des idées malsaines. On vivra. Tous les deux. On élèvera le petit. On en fera un homme, un militant. Dans le treizième. Je lui raconterai l'histoire des marins de la mer Noire, et il viendra aux meetings, et il verra André Marty... tu vois, Mondinet? Marty, celui-là, c'est le même que je t'ai raconté... tu sais bien, sur le Protet... Il sera pionnier, Mondinet, il lira *Vaillant*, il portera un petit mouchoir rouge au cou... et plus tard, j'aimerais qu'il apprenne le russe... pour lire les journaux de là-bas, et nous, déjà, on sera plus vieux, et fiers qu'il nous traduise...

Ah, comment ça sera, les temps, alors? La France. On aura chassé les cochons. Pour du boulot, il y aura du boulot. Comme en URSS. Ce n'est pas nous, ni Mondinet non plus, qui nous reposerons. Tout ce travail devant nous! Et on voudrait se laisser crever, quand il y a tout ce travail devant nous? Laissez-moi rire...

C'est tout à fait étrange: Raoul a perçu son propre rire dans la nuit... J'espère qu'il n'y a que moi!

Juste comme il pensait ça, il a entendu le bruit. Nom de Dieu, les Boches. Cela venait du sud, ça grimpait. Des chars. On ne les voyait pas encore. Raoul assura le revolver dans sa main, et baissa la vitre de la voiture, le canon de l'arme dirigé vers la route. Idiot. Il ne pouvait pas tirer sur les chars avec un revolver, mais si quelqu'un le découvrait, approchait...

Les voilà. Des chars légers. Sept ou huit. Pas si rapides que ceux qui avaient traversé le chemin tout à l'heure. Leur masse sombre. Ils passent. Les nuages se sont tout à fait dissipés, mais la lumière ne tombe pas du ciel lunaire dans ces arbres où se profile cette colonne noire. Ils n'ont pas vu Raoul. Ils arrivent au hameau...

Qu'est-ce que ça signifie? Qui a tiré? Les Boches faut-il qu'ils soient saouls, alors! Ah mais... une espèce de chaleur entre en Raoul. Une certitude croissante. C'est ça. Bien sûr. Ça y est! Nature! Les Français! Les chars, c'étaient des petits Wisner, il avait vaguement eu l'impression... Alors çà! La fusillade, le feu craché par les 37 sur le hameau, des cris... et puis le ron-ron des bêtes d'acier qui reprend, leur pas lourd qui écrase lentement la distance, ils s'éloignent, des nuages effilés passent dans le ciel, le silence peu à peu qui renaît...

Il valait mieux les laisser partir: parce que dans la nuit, sans savoir, ils auraient bien pu tirer sur la sanitaire. Doucement, Raoul dégagea son frein, roula sur le remblai, descendit sur la route. Le hameau était silencieux. Pas de

poste aux abords... Devant la maison où l'on chantait tantôt, des paquets noirs... des cadavres... Le silence, et maintenant la lune sur tout ça, le désordre des corps, un bâtiment affaissé, et en travers, une automitrailleuse, feux éteints... Une idée prit Raoul : à tâtons, sous le siège, il attrapa le tuyau. Le chapardeur. Un bout de caoutchouc, bien commode... Il ouvrit la portière, sauta à terre; il avait toujours le revolver à la main, mais tout semblait tranquille. Oui, parfaitement, il y avait de l'essence dans le réservoir du Boche. Il revint à sa voiture, l'approcha du véhicule abandonné. Avec le chapardeur, siphonna le carburant. Intéressant, comment il est leur jus. A juger à l'odeur, ça fait essence d'avion...

Pendant qu'il emplissait son réservoir, un bruit dans la maison le fit sursauter. Arrêtant l'opération, il bondit comme un chat, braquant son arme. Un grand type terrorisé sortit de l'ombre les bras en l'air, criant quelque chose qu'on n'avait pas besoin de comprendre pour comprendre. « Avance ici ! » Il allait le brûler ou non ? C'était une affaire de froid calcul, un coup de feu pouvait attirer un autre rescapé... et puis la question se posait comme ça : ce gaillard-là, comment est-il le plus utile ? mort ou vivant ? Vivant, c'est sûr. Des renseignements, ça peut se tirer d'un gars comme ça. Autant qu'on pouvait voir, il était terrorisé. Raoul se souvint qu'il avait une corde à côté du siège. Il fallait la prendre sans perdre le coco de vue. Allez, par là... par là... Raoul arriva de la main gauche à tirer à lui ce câble qu'il avait ramassé la veille du départ, un bout de la corde qui avait servi à la décoration d'un match de football le neuf mai.

Il avait ficelé son prisonnier si joliment que l'autre était incapable maintenant de grimper dans la sanitaire, l'attrapa par les chevilles, et d'un coup d'épaule l'enleva de terre, le basculant à l'intérieur dans les brancards. L'autre cria de surprise, et aussi parce qu'il avait dû se cogner la tête, pauvre Jésus ! Les portes refermées sur lui, Raoul se rappela qu'il avait des cigarettes. Le moment était peut-être mal choisi, tant pis, ça lui faisait trop plaisir d'en griller une...

Il dégringolait la route en lacet, mais, au premier carrefour, il se dit qu'il valait mieux ne pas filer devant soi, parce que d'après les traces sur le sol c'était par là que passaient les chars, et après tout mieux valait éviter de se trouver pris dans une bagarre. A vue de nez, comme ça, par là, on allait se jeter sur les positions que la cavalerie défendait le matin, plus ou moins dans la direction du château d'Heckert, tandis qu'à gauche on piquait au sud. « Puis, pensa-t-il, maintenant j'ai charge d'âme... » Il devait en faire une gueule, l'autre, dedans. Peut-être qu'il était content, après tout, lui, d'en avoir pour quatre ans ! Attends, mon bonhomme, tu n'es pas au bout de tes peines : on n'a pas encore passé les lignes...

Les traces de tout à l'heure devaient être celles de chars lourds, et Raoul n'avait pas remarqué celles des Wisner qui se trouvaient bel et bien devant lui. Il les rattrapait. Il s'arrêta. Pas de bêtise. Parce qu'il se rappelait ce que lui avaient dit les autres, à Lambusart, au PC de la division cuirassée : quelqu'un qui aurait chopé une sanitaire, un de la cinquième colonne, quel meilleur moyen pour se glisser chez nous ? Il marcha doucement, à la muette. Il est vrai que le bruit des chars le couvrait tout à fait. Ils passèrent un village mort et désert. Il y avait des chevaux crevés au milieu, un emmêlement extraordinaire, voitures renversées, pattes au ciel, ventres ouverts, la dégoûtation... et l'odeur vaste comme l'horreur... puis à nouveau le chemin boisé qui tortille... C'est terrible de marcher à l'allure des chars, mais, il vaut mieux se faire à ça qu'à autre chose. On passait entre des collines rapprochées, à un tournant, il y eut encore des maisons, un grand mur, on passait dans le fond noir

du vallon, cela valait mieux. La voix des chars menait le cortège. Brusquement les Wisner tournèrent à gauche. Derrière le tournant, Raoul s'arrêta, hésitant. Il lui semblait qu'on piquait trop au nord. Bah, ils doivent savoir... C'étaient évidemment des chars de la DLM voisine, ceux qui étaient restés accrochés sur la Meuse, à... comment il avait dit, le tirailleur? A Huy, je crois... Ils n'avaient pu rejoindre que sous le couvert de la nuit, pour le grand malheur des imprudents qui s'étaient laissé surprendre dans la maison près des lilas. Ici, on regagnait une route plus grande, et il y avait des gens, un piétinement sombre. Des gens, des gens apeurés, un instant rejetés dans les bois par les chars, puis qui avaient compris que ce n'étaient pas des Allemands, et qui se regroupaient derrière, soldats belges débridés, le fusil au côté, des civils, l'habituel troupeau, les robes des femmes parfois claires, le fourmillement des gosses...

Peu à peu, la sanitaire se trouva englobée, enserrée, gobée comme une mouche par la masse humaine, elle marchait à son pas, précédée par les Wisner. Ils firent ainsi près de deux kilomètres. Puis il y eut un arrêt. On parlementait devant. On avait dû tomber sur un poste... enfin, la marche a repris, on traverse une défense de fils barbelés, ouverte sur la route.

Et c'est ainsi, dans la foule de l'exode, derrière les chars, que Raoul rentra dans Perwez, qui était maintenant la ligne elle-même. Il eut toutes les peines du monde à se dégager pour atteindre enfin les militaires belges dans le village. Perwez était occupé à cette heure-là par un régiment évacué de la périphérie de Namur, et qui s'apprêtait d'ailleurs à se rabattre derrière les lignes françaises. Raoul n'arriva pas à provoquer le moindre intérêt pour son prisonnier auprès du capitaine auquel il s'adressa. L'autre lui dit que les prisonniers c'était l'affaire des Français. Les Français étaient en arrière de la ligne de Cointet, à Orbais et Thorembais. Laquelle des deux directions choisir? A Orbais, il y avait des cuirassiers. L'instinct y poussa Raoul. Il y trouva un poste de commandement de la 5e brigade légère mécanique, auquel il abandonna son paquet. Il y apprit que la DLM, dirigée sur l'arrière, était en ordre de route vers Nivelles. Il retrouverait vraisemblablement le GSD ou la division dans ces parages. Sur la carte d'un motocycliste un peu plus aimable que les autres, il apprécia la distance au jugé : soixante kilomètres... Il commençait à avoir sommeil, mais mieux valait filer. La région ne paraissait pas si sûre, et puis il y a des choses qu'on ne fait qu'une fois par nuit.

Il dit au type qui lui avait prêté sa carte : « Dis donc, je serais le général qui commande ici... je me méfierais de Perwez... Si j'étais boche, je ferais comme moi : je veux dire, je me flanquerais dans les réfugiés, et puis une fois les barbelés ouverts... parce que je ne sais pas si tu as vu ça, leurs barbelés à Perwez... c'est pour faire joujou!

— T'occupe pas, dit l'autre. Le général, il sait ce qu'il fait... »

Sans doute. Raoul fila donc vers Nivelles. L'ennemi devait à l'aube, sur les arrières des Belges qui abandonnaient Perwez, passer les barbelés comme l'avait fait la sanitaire, et traverser ainsi sans coup férir la fameuse ligne des appareils Cointet.

⁂

L'officier de la 53e division avait envoyé à Omicourt chercher la liaison avec les spahis du colonel Marc, avant minuit, ne les avait pas trouvés. Et il n'y avait là rien de surprenant.

Car, bien plus tard dans la nuit, le colonel Marc et ses troupes sont encore dans la région de Poix-Terron. Les hommes dorment, épuisés, près de leurs chevaux. Ce sont eux qui ont formé l'aile droite de l'avant-garde de cavalerie,

en avant de Corap. Ils ont été sur leurs bêtes profondément au-delà de la Meuse dès le premier soir; ils ont fait, dans la forêt d'Ardenne, au sud de Saint-Hubert, les patrouilles pour rejoindre la cavalerie d'Huntziger qui se repliait... ils ont mené des combats de retardement, de harcèlement... ils ne sont depuis trois jours et trois nuits pour ainsi dire pas descendus de selle... Les sentinelles autour des cantonnements de fortune veillent dans une sorte de brouillard. Qui leur rendra ces longs mois à Monthermé, Gespunsart, Neufmalin, cette région si exotique pour eux, si française, les à-pics sur la Meuse, les détours de la Semois, les rochers profilant des observatoires d'aigle sur les vallées, et dans les patelins où la brique crépie rouge et les décors de couleur annoncent la Belgique, les cafés où ils jouaient avec les enfants et riaient aux filles? Eux qui naquirent de femmes voilées dans les villes brûlées et lointaines... Tlemcen ou Marrakech... Une ronde arrivait les relever. Le mot de passe est aussi étrange que tout le reste. Deux spahis marocains, à la porte du colonel, se saluent de l'arme, et quand l'un a dit : *Bouvines*, l'autre répond : *Philippe Auguste*.

Le cavalier Pezet est de garde à ce croisement où la route de Châlons se joint à celle de Rethel pour gagner Mézières, et à gauche il y a le chemin de la gare, et à droite le long de la place de la mairie s'amorce le chemin de Vendresse. Il fait les cent pas, le cavalier Pezet. Il a regardé cent fois la mairie-école en calcaire jaune usé, avec ses deux camées d'empereurs romains entre les plates colonnes décoratives cannelées... Il a regardé le terrain de basket-ball devant la mairie. Il a lu sur la route en contrebas les enseignes des boutiques fermées : *Boucherie-Charcuterie* l'une, et l'autre, comme partout ici, *Goulet-Turpin*... C'est plus grand qu'on ne croit, Poix-Terron, depuis là-bas, la fabrique, qu'est-ce que c'est? *Papeterie des Ardennes*... et cette sorte de zone autour, le garage... la petite rivière... Mais tout ce qui compte pour Pezet, c'est ce carrefour. Les pays d'ici, c'est tous des carrefours. Sous les arbres, il y a un monument que Pezet vient renifler de près : une dame de pierre laurée qui tient son drapeau, la main dans l'étoffe autour de la hampe oblique. Devant elle, il a poussé une croix coiffée d'un casque. Elle y pose une couronne, comme elle-même en pierre. Aux coins du monument reposent des couronnes de porcelaine, il y a un vase sans fleurs du genre émaillé, que ça devait être la mode d'alors, et que personne n'a jamais touché, ni le vent renversé parce qu'on lit sur ce socle :

A LA
MÉMOIRE GLORIEUSE
DES ENFANTS DE
POIX-TERRON
MORTS POUR LA
FRANCE
1914-18

Et ça le fait rêver, Pezet, les enfants de Poix-Terron. On lit leurs noms de côté : *Roger Charles 1914 — Michel Eugène 1914 — Michel René 1915*... et ainsi de suite. Et l'autre côté, ce n'est pas juste, tout pour une seule :

NOURY JEANNE
VICTIME CIVILE
1918

On a posé au pied de tout ça un petit chevalet d'émail blanc, ovale. Ça démange Pezet de voir ce que c'est au juste. Il a une lampe de poche, le faisceau n'en est plus très lumineux, la pile s'use. Ça suffit : c'est histoire de porter les photos des morts. Des types comme nous, pour l'âge alors. Un cuirassier. C'était chic, alors, l'uniforme. Et d'autres, un qui fume : ça donne

envie... Un autre... les noms sont effacés. Tiens, la voilà, la victime civile. Une femme... comme quelqu'un qu'on connaîtrait... une femme toujours...

Ici, on est haut en réalité, mais par là ça se redresse comme un rebord de cuvette, et ça fait qu'on ne se sent pas visible des gens qui approcheraient... Le cavalier Pezet monte la garde au carrefour. Les autres ont de la chance : ils dorment. Dormez, dormez encore, spahis du colonel Marc!

Vous, le général Corap ne vous a pas trouvés au téléphone : le général s'est pris dans les fils de transmission, et le colonel Marc ne recevra l'ordre de se porter sur Omicourt que vers deux heures et demie du matin, tandis que la région est envahie par les réfugiés, les routes barrées, encombrées, les caissons d'artillerie, les voitures du train s'élancent dans toutes les directions, des convois du génie, des cuisines emballées, des cavaliers perdus, des autos qui se couvrent d'ordres de mission hypothétiques, tout, tout dans une confusion d'ombres et de peurs. Le cavalier Pezet, mal remis de ses fatigues de la nuit précédente, n'a pas profité de la pause : il était de garde. Allons, on dormira une autre nuit.

Les motos partent en avant dans un bruit de pétarades, et les canons de 25 passent tirés par des chevaux : c'est l'échelon de combat des Marocains. Les chevaux de main vont rester ici. Des Algériens montés portent des mines dans des seaux d'abreuvoir en cuir. On donne aux roulantes les ordres pour apporter le jus au matin... une camionnette de munitions en renfort les accompagnera... Ne vaudrait-il pas mieux enlever les gandouras et les chèches qui ont passé de couleur, et qu'il faudrait reteindre, on n'a pas le temps? Leur blancheur commence à être visible dans la nuit.

Allez, pour cette nuit, tant pis! Il faut faire vite.

⁂

Raoul roule. Il a sommeil. Il roule. Avec des frissons de fatigue dans les épaules. Des éclairs d'inattention dans le crâne. Il roule...

Soixante kilomètres de nuit, avec les barrages, les convois à laisser passer, la foule des réfugiés, ça fait trois heures environ. Surtout quand, là-dessus, la bagnole qui cesse d'avoir peur se rappelle ses rhumatismes, et, près de Cour-Saint-Étienne, à mi-chemin entre Orbois et Nivelles, se remet à boiter de la bougie que c'est un beurre... Il y avait là des artilleurs, ils indiquèrent à Raoul leur échelon de réparation, à Bousval, avant d'arriver à Genappe. C'est là que Raoul Blanchard comprit le sens de ce qu'on lui avait dit à Orbois. La DLM se repliait en arrière des lignes d'infanterie, et allait se regrouper à l'arrière, au repos, mon vieux, au repos.

Tout d'un coup, c'était comme si la guerre était finie. Alors, bien sûr qu'il n'allait pas traîner par ici. « Tu ne tiens pas debout! » lui fit observer le mécano qui venait de lui changer sa bougie. Avec ça! On tiendra bien encore une heure ou deux. Et puis les copains doivent être inquiets...

Il ne disait pas le vrai : c'était lui qui était inquiet des copains. Moncey, Parturier... est-ce qu'ils avaient pu se sauver avant l'arrivée des Boches?

A Genappe, impossible de passer : c'était le reflux des troupes de Charleroi vers Bruxelles. Il attendit encore une bonne heure. Et, de là à Nivelle, il se trouva pris dans un convoi qui s'arrêtait tous les vingt mètres. Les conducteurs devaient être tous comme lui, leurs yeux se fermaient aux arrêts, puis ils partaient tout d'un coup, on aurait dit qu'ils avaient eu un coup de pied au cul, quand brusquement devant eux s'était refait un trou de vingt mètres...

⁂

Tout se passe comme dans un mauvais rêve : cette nuit-là, au-delà de Givet, les Allemands sur un autre point franchissent encore la Meuse. Cette nuit aussi, au nord du corps d'armée Libaud, l'inquiétude prend les régiments au contact avec les troupes d'Aristote... Quand le jour de J5 se lève, Etcheberrigaray, dans ce secteur où toute la nuit on lui a fait déplacer ses hommes, se trouve en face de l'ennemi qui a passé en deux points la Bar, à l'étranglement de cette boucle qu'elle dessine à l'est du canal des Ardennes. L'ennemi franchit le canal des Ardennes. Maintenant, là où César Dansette a regardé le capitaine fou brûler avec son briquet les livrets militaires, là où hier matin les républicains espagnols transportaient encore de leurs bras noueux et maigres les rails antichars, là où Benedetti tout à l'heure menaçait de son revolver des soldats du génie, descendant de la croupe nord des collines où il a été embusqué vers trois heures du matin, se replie un groupe de spahis morts de fatigue, avec leurs chevaux qui traînent la patte, et ils rencontrent à Vendresse des éléments de la division Etcheberrigaray. Les Allemands sont à Omicourt. On place des mines aux abords de Vendresse... Les blessés légers n'ont pas quitté leur cheval. Il y en a un qui, dans la fièvre sans doute de sa blessure, terriblement excité, pendant qu'un homme de la compagnie cycliste lui tend sa gourde, du café avec de la gnôle, de sa selle parle, parle, parle... On comprend mal son langage, il s'agit d'un combat à la grenade, d'une charge au corps à corps...

Un spahi qui n'en peut plus, un homme court et trapu, ni un Marocain, ni un Algérien, est entré dans une grange. Il va dormir, dormir, dormir... tant pis ! Il s'est laissé tomber, son cheval attaché à une mangeoire vide ; il roule à terre déjà plein de nuit, de songes... mais son corps a heurté une chose de laine et de chair, il est presque couché dessus, cela râle, c'est chaud, c'est encore une bête, et déjà plus un homme... Est-ce qu'il se rend compte, au fond de sa fatigue, le vigneron Pezet, pourtant habitué au coup de chien des vendanges ?

Contre le spahi, dans le petit jour, meurt ce sergent à qui, à tout hasard, hier soir, César Dansette avait lié avec des lacets de cuir les deux pauvres jambes sans pieds, coupées en plein mollet, des jambes qui l'avaient porté jusqu'ici, pour ça... et est-ce que le spahi Pezet comprend ce que c'est, ce qu'il fait ? Il a versé lui aussi dans un autre monde, il partage cette paille avec l'autre, fraternellement, il dort, rien ne pouvait empêcher cela, il dort... le sang et le vin se mêlent dans ce sommeil noir... Victor Pezet rêve des vendanges et d'un canal bordé de cyprès où il se promène avec le cavalier Vallier, et Vallier lui reproche de n'avoir pas payé tous ses timbres sur la carte du Parti... C'est absurde... Comment veux-tu... tout à l'heure à Pussemange... Ce pays a un nom de rêve. Quand on dit ça, on pense aux *Mille et Une Nuits* : et puis, Pussemange, voilà ce que c'est, un nom de rêve.

La seconde respiration se fait plus faible, plus faible. Elle s'éteint avec les rayons du jour qui tombent de là-haut sur le visage épuisé, de là-haut, de la lucarne par où l'on charge la paille au-dehors sur les charrettes, du grenier là-haut... L'homme qui dort a mis son bras autour de l'épaule de l'inconnu, il se dérange dans un songe, sa respiration à lui se fait bruyante, bruyante...

Du silence, enfin retrouvé, de l'autre.

⁂

Aux premières lueurs du jour, Raoul entrait dans Nivelles. Après tous ces villages, ça, c'était une vraie ville. Une vraie ville pas seulement parce que c'était plus grand, ni qu'il y avait des maisons de plusieurs étages, ni les églises, les vieux monuments. Une vraie ville surtout parce qu'il y avait encore du monde dedans, des civils. Et des gens, sous le ciel tout rose, il va faire un

de ces beaux temps aujourd'hui, qui sortent des maisons à l'aube, ouvrent les volets. Des magasins d'alimentation. Pas très ravitaillés, mais enfin. Un café, un petit estaminet pour les ouvriers qui vont à leur travail. Bon Dieu, un jus, ce n'est pas de refus. Raoul n'avait pas de quoi payer, mais on le servit. Les gens dans les rues, au bout d'un moment, on comprenait que ce n'étaient pas les indigènes, mais des réfugiés. Le centre de la ville avait brûlé le douze mai, un bombardement d'avions, le malheur, c'est la collégiale... Depuis ce moment, les troupes françaises avaient été retirées de la ville, on avait eu une petite alerte...

Raoul remonta dans la voiture. Comme il arrivait vers le quartier brûlé, où les ruines des maisons écroulées et calcinées étaient une vraie désolation, sous le ciel maintenant tout bleu, il vit brusquement les gens qui se mettaient à courir. Raoul était si habitué au bruit des chars et des camions qu'il avait oublié les avions même devant leur œuvre...

Et voilà à nouveau l'enfer. Je vous jure que Raoul n'a plus sommeil, et ce n'est pas le café arrosé. Toute la ville est une tempête où les êtres humains courent comme des souris, cherchant un trou, se croisant, tournant en rond, les autos qui passaient accélèrent, des trains de chevaux épouvantés, hennissant, font un cirque insensé, où des voitures versent, et par dix fois la sanitaire doit changer de direction pour éviter d'être prise dans cette démence, tandis qu'au-dessus tournent, tournent et soudain piquent les dragons ailés, les oiseaux sifflant la mort, et tombent à droite, à gauche... cette fois c'est pour nous... dans un bruit de verre et de tonnerre... les bombes et les maisons... les morts... les flammes... les cris... la poussière énorme qui cache tout soudain... la poussière!

Combien de temps cette première vague a-t-elle duré? Une heure ou dix minutes? Personne ne peut le dire. Pas Raoul. On ne peut plus avancer par là avec une voiture parce que le sol est absolument, totalement jonché de verre brisé, des rues entières. Il y a dans les ruines à l'état naissant quelque chose qui stupéfie : à l'instant, cela était une maison... maintenant ce n'est plus rien... et des meubles demeurent en suspens sur les plaies béantes, et des gens ensanglantés et fous traversent portant une femme par les pieds et sous les épaules...

Comme enfin Raoul trouvait l'issue, une rue plus large, où l'on pouvait passer entre les débris, le ciel se remit à crier la fin du monde, et la deuxième vague s'abattit sur Nivelles...

A la sortie de la ville, par un grand soleil et un ciel immense, paisible et bleu, d'un bleu éclatant, au milieu des décombres, la grande pancarte que Raoul se souvenait d'avoir vue, passant par là dans l'autre sens avec Jean le dix mai, était toujours ironiquement debout : *VISITEZ NIVELLE — SA COLLÉGIALE — SON CLOÎTRE DU XIII^e SIÈCLE*...

Quand la sanitaire arriva dans ce petit village de l'autre côté de Nivelles, où le GSD campait depuis la nuit, dans un grand champ d'arbres fruitiers sous lesquels, tant bien que mal, se dissimulaient les véhicules, tout le monde dormait encore. Si bien que Raoul ne fit pas sensation et qu'il s'empressa sous un prunier de ranger sa bagnole, et de se pagnoter dedans, dans une couverture sur un brancard.

*
**

A l'aube de J5, le général Huntziger rédige un ordre du jour qui s'adresse aux troupes montant en ligne, et prescrit leurs mouvements dans le secteur de Grandsard. Mais il n'y est pas question du corps d'armée de ce général : comme si ce corps d'armée n'existait plus. Il n'y est pas question non plus de

l'état-major de la Berlière, du général Grandsard. Celui-ci s'en étonne. Il ne comprend pas tout de suite que d'un trait de plume, Huntziger, son chef, vient de le rayer, lui, et ses trois divisionnaires, Lafontaine, Baudet, Chapouilly, de la carte des opérations. Il ne comprend pas tout de suite qu'il est, qu'ils sont tous limogés... Huntziger, devant le trou qui se creuse à sa gauche, a-t-il eu le vertige ? En tout cas, il prend les devants : il désigne les responsables, avant qu'on lui dise que c'est lui.

C'est juste à l'heure où le général Gamelin reçoit de La Ferté le rapport de Georges pour ce matin du quatorze mai, pour ce matin de J5 :

VII^e^ armée. — Hier soir, situation plus claire, moral bon. Les Belges seraient sur la position de résistance.

I^re^ armée. — Le corps de cavalerie a été replié sur la ligne de Cointet avant, avec moral excellent.

IX^e^ armée. — La contre-attaque de Houx n'a pas réussi, l'infanterie n'ayant pas suivi les chars. Le général Billotte avait l'intention hier d'engager la I^re^ division cuirassée.

II^e^ armée. — La brèche de Sedan est colmatée sur la ligne d'arrêt. On organise l'engagement arrière (canal, deuxième position), contre-attaque avec moyens sérieux déclenchée ce matin à 4 h 30...

IX

A 4 h 30, avec moyens sérieux...

Aujourd'hui, quatorze mai, on parle beaucoup de contre-attaques. Les *moyens sérieux* du général Georges, à l'arrière de la brèche de Sedan, c'est la 3^{e} division cuirassée, qui devait contre-attaquer à quatre heures trente, et n'a rien contre-attaqué du tout, manque d'essence, suite des pannes dues à ce que ses blindés en rodage ont été lancés sans précaution sur les routes dans la région de Reims. Le colmatage... Georges n'a pas répondu à Huntziger qui lui demandait s'il fallait colmater ou contre-attaquer... D'ailleurs le détachement d'armée n'a que très vaguement, par des postes d'avant-garde, repris le contact avec les réserves de Corap au sud, la 53^{e} division d'Etcheberrigaray, les spahis, de la cavalerie légère, qui font finalement face au nord et sont aux prises avec l'ennemi, sans liaison avec Corap elles non plus. Dans le jour naissant, les brumes encore accrochées aux arbres, sous les feuillages tendres à peine éclairés à l'est, Oustric surveille au loin les points rouges des éclatements qui piquent la forêt comme des mouches précises, au niveau de ces taillis, que les spahis algériens sont là, guettant les chevaux près d'eux, l'arme prête. « Ici, dit le lieutenant qui commande le peloton, comme il passe près d'Oustric, l'avantage est aux grenadiers... dans ce terrain semé de crevasses, coupé de buissons... » Le lieutenant a très récemment découvert un instituteur en Oustric. C'est un homme de près de quarante ans, qui a roulé sa bosse dans le Sahel. Il aime faire la conversation...

« Dans combien de temps seront-ils ici, mon lieutenant? » demande Oustric. L'autre hausse les épaules. D'après les lueurs orangées des explosions... vers midi... ou plus. Ah puis, *inch Allah* ! Là-haut, les forces allemandes qui ont franchi la Bar et le canal des Ardennes vont passer comme une flèche vers Liart entre ces éléments désorientés et les troupes qu'ils montaient soutenir, celles qui tiennent encore la Meuse de la Bar à Mézières. Là, généraux et colonels dans leurs PC se trouvent ainsi coupés de leurs arrières : il ne leur restera que la porte de l'ouest... la fuite...

Georges n'a pas répondu à Huntziger. A l'heure de la contre-attaque espérée, Huntziger demandait s'il fallait colmater ou contre-attaquer. Colmater? Son avis à lui était de reculer encore vers le sud pour donner cohésion aux renforts promis, reformer un front. Mais s'il recule, de deux choses l'une : ou bien il ouvre sur sa droite, où tout semble solide, la voie aux blindés pour tourner Prételat, la ligne Maginot... ou bien il laisse passer à gauche et c'est la

direction de Paris qui est dégarnie... Paris? Vous dites : Paris? Le choix rendait Georges perplexe. Il avait demandé à réfléchir... une heure au moins... c'était encore en pleine nuit. Une heure... c'est bien court, une heure, pour décider de l'abandon de la ligne Maginot ou de Paris... Toute la matinée aussi se passera-t-elle à la 2e armée dans cette indécision. A Senuc, Huntziger attend l'appel téléphonique du général Georges.

Et chez Corap, à l'aube, y a-t-il eu contre-attaque?

Ni vers Houx, ni bien sérieusement vers Dinant. Sauf qu'à cinq heures du matin, un peu au nord et en arrière de cette ville, quelques blindés et des dragons portés ont pris un village et fait quarante prisonniers. Puis ont reçu aussitôt l'ordre de repli. Le colonel des fantassins qui étaient sur leur gauche, au nord, dont les hommes tenaient toujours la Meuse, a ramené son PC un peu plus à l'ouest, à cause de ce retrait des blindés, à Lesves. Mauvaise idée : il y est à peine que l'aviation ennemie surgit, bombarde. Le colonel est tué.

Billotte téléphone à Corap. Alors, ces contre-attaques? C'est qu'il est inquiet. Si la 9e armée allait céder au nord, dégarnir le flanc de l'armée Blanchard... qu'adviendrait-il de la position Dyle? Il n'y a de contre-attaque possible que du centre de la 9e armée, chez Aristote. Billotte rappelle à Corap que la DINA doit enfin être arrivée en réserve d'Aristote et lui signifie que la 1re division cuirassée, général Bruneau, va se mettre à sa disposition. Il va en donner l'ordre à l'instant. Alors, vous l'affecterez à Aristote? Entendu.

Ce matin donc, le général Corap se rend chez Aristote. Chez le général Martin, toujours à Florennes. Dans la haute demeure rose, pavoisée de fleurs blanches, avec ses poiriers crucifiés sur la façade, ils sont là autour d'une table sur les parquets cirés, Corap, Martin. Le général Duffet, de la 18e division et les chefs d'état-major de la 22e et de la 5e division. Malgré le peu d'entrain de ces officiers, Corap répète les ordres de Billotte. Martin doit contre-attaquer. C'est l'heure d'Aristote. Il dispose de la 1re division cuirassée et de la DINA, de toute éternité réserve d'Aristote, qui va bien finir par se montrer.

A Florennes, en effet, voici d'abord le général Sancelme, commandant la DINA : il déclare que deux seulement sur trois de ses régiments se trouvent dans le voisinage. Les zouaves sont en retard, et les tirailleurs qui les devancent viennent d'abattre quarante-cinq kilomètres en une étape, on ne peut les engager cet après-midi.

Depuis dix heures ce matin, la 5e division, au nord de Martin, la seule dont dispose le commandant du 2e corps, le général Bouffet est bousculé. Le colonel du 8e régiment d'infanterie, paraît-il, a été tué : hier déjà, dans le même secteur, le colonel commandant le 129e régiment d'infanterie a sauté avec le pont d'Yvoir, miné par la section du génie où est l'abbé Blomet. La 18e division, la division nord de Martin, reflue plus au sud. Le général Martin quitte Aristote pour y aller voir... Les choses sont pires encore à sa droite, à la 22e division, dans le secteur de Givet : Béziers-Lafosse qui commande en l'absence du général Hassler, en permission, après un accident de voiture, n'a décidément pas l'énergie nécessaire... Partout la même chanson, les poches allemandes confluent. Ah, ces gens-là savent manœuvrer! Ils ont un commandement à la hauteur.

*
**

Plutôt que d'aller ce matin au Comité de guerre, où il se fait représenter, Gamelin a été voir un peu de quoi il retourne à La Ferté, chez Georges et chez Doumenc. Le général Doumenc, major général, délégué par Gamelin auprès de Georges, a la charge des communications ferroviaires des armées. Le quatorze mai est dominé par la question de l'acheminement des réserves. Va-t-on

prélever ces fameuses divisions sur l'armée Prételat? Les renforts pour Huntziger se concentrent à Montfaucon, c'est-à-dire à trente kilomètres au nord de Verdun. Les nouveaux renforts pour Corap à Marle et Montcornet, c'est-à-dire à trente et trente-cinq kilomètres au nord et au nord-est de Laon. Des deux divisions cuirassées envoyées en principe à Blanchard, il y a deux jours, l'une n'est toujours pas partie, on la dirigera vers Hirson par train, une autre débarque encore qu'il faut déjà l'enlever de la région de Fleurus pour l'orienter sur Corap... Le général Touchon, qui a charge de se porter au secours d'Huntziger, a-t-il ce qu'il lui faut? Comment se fait-il que les réserves d'Aristote ne soient toujours pas en ligne sur la Meuse, où le 11e corps d'armée est en mauvaise posture?...

De retour à Vincennes, le généralissime y trouve une invitation à déjeuner de Georges : Georges voudrait désormais avoir des rapports plus directs avec Gamelin, pourquoi ne déjeuneraient-ils pas ensemble, non seulement aujourd'hui, mais tenez, tous les jours? Pourquoi pas en effet? Gamelin est assez satisfait de voir Georges désireux de parler avec lui de cette guerre qui se fait. Il aura son rond de serviette aux Bondons, où habite Georges, c'est une idée. Et il retourne à La Ferté. Il est tout à fait rassuré, parce qu'il a vérifié tout à l'heure que Vuillemin, conformément à ses indications de la veille, a bien donné les ordres nécessaires pour que les avions français portent leur effort principal sur le front de la Meuse.

*
**

Sur le front de la Meuse... Il n'y avait plus de front de la Meuse : les choses s'étaient, militairement parlant, développées. Est-ce qu'on peut parler de front de la Meuse à l'heure où nos troupes ne touchent la Meuse qu'en ce petit secteur au sud de Namur, en liaison avec les Belges, et puis bien plus au sud sur le front du corps d'armée Libaud, chez Vauthier et Portzert? Et encore cette avancée, dégarnie au nord de toutes les divisions d'Aristote repoussées du fleuve, et minée au sud par les blindés qui ont séparé la 9e de la 2e armée, combien de temps allait-elle tenir?

Cependant, conformément aux indications de Gamelin le treize à Vuillemin, les bombardiers sont effectivement arrivés aujourd'hui sur la Meuse. Ils attaquent de Sedan à Dinant. Avec eux, il y a des chasseurs à nous, il y a des bombardiers de la Royal Air Force. Mais il est vingt-quatre heures trop tard, ils ne viennent plus appuyer nos troupes. Nous n'avons pratiquement plus personne sur la Meuse aux lieux indiqués la veille par Gamelin.

C'est, cependant, le moment du grand passage des blindés ennemis. Là où des ponts se font, deux cent quarante-cinq appareils se sont rués, mais sur quatre-vingts kilomètres de front. Nous bombardons Sedan que les panzers traversent. Les Morane, les Potez, les Faircy-Battle... Sur le pont que l'ennemi a jeté sur la Meuse à Gaulier, faubourg nord de la ville, quarante appareils français s'acharnent, et sont descendus. Sur la rive gauche de la Meuse, trente-cinq bombardiers britanniques sur soixante, poursuivant les chars qui ont passé le fleuve, tombent à leur tour...

La bataille, pendant ce temps-là, s'éloigne partout à l'ouest de la Meuse, à vingt kilomètres parfois en deçà de cette hécatombe d'oiseaux.

*
**

Georges a retéléphoné à Huntziger. Au fond, que le commandant de la 2e armée fasse de son mieux, il connaît la situation sur son front mieux que tout le monde. Et puis il y a les réserves de Touchon qui se groupent vers

Montfaucon et qui permettront ensuite une contre-attaque... Avant qu'elles n'arrivent, une ligne de barrage se constitue avec des bataillons d'instruction entre Liart et Montcornet, à quatre-vingt-dix kilomètres de la Meuse...

Georges, en fait, laisse à cette minute la responsabilité de ce qui va se passer à Huntziger qui, depuis ce matin, dépend enfin de lui, et non plus de Billotte. Georges va déjeuner avec Gamelin. Il a désiré ce rapprochement. Il n'ignore pas la gravité de la situation, et il va falloir la faire connaître à Gamelin, jusqu'ici renseigné de façon toute générale. Car la question qui se pose, maintenant, c'est celle du partage des responsabilités.

N'importe quel général peut comprendre ce que ça signifie pour lui d'être le responsable de la prise de Paris. Huntziger a parlé de dégarnir Paris. Georges ne lui a pas répondu : dégarnissez Paris ! Parce que allez dire, laissez tourner la ligne Maginot, aussi bien ! Mais maintenant Georges tremble pour Paris. Parce qu'il était clair que s'il laissait choisir Huntziger, Huntziger qui est fermement appuyé à sa droite sur la ligne Maginot, l'armée Prételat, doit être tenté, tout naturellement, de préférer la seconde manœuvre, celle qui dégarnit la route de Paris, puisque, de ce côté-là, à sa gauche, précisément, les positions sont déjà enfoncées, qu'il faudrait les rétablir.

C'est clair, il va ramener ses troupes à l'ouest de la Meuse, au sud de Sedan, sur Le Chesne, dans la direction de Senuc d'où son PC sur l'Aisne n'a pas bougé depuis la première minute, c'est-à-dire en formant un front à la hauteur de, voyons, Rethel... et en abandonnant du coup tout ce qui est au nord. Un front faisant face au nord, comme les réserves de Corap, coupées de Corap par la petite hernie de Pussemange qui s'étend maintenant jusqu'à Mézières. De telle sorte que tout se passe comme s'il s'agissait de faire la haie au sud des blindés allemands qui marchent vers l'ouest, et que rien n'empêchera d'arriver sur Paris...

C'est avec ce tableau devant les yeux que Georges a souhaité établir de meilleurs rapports avec Gamelin. Qu'il a rejoint Gamelin à déjeuner. Que lui a-t-il dit au juste pendant ce déjeuner ? En sortant, toujours est-il, le généralissime continuera à se montrer surtout préoccupé des affaires de Hollande. Elles vont mal, d'ailleurs, mais il n'en sait rien. Il envoie un long télégramme au général Lelong à Londres, dans lequel il charge celui-ci d'exposer aux Anglais les dispositions à prendre pour faire durer la résistance hollandaise, envisageant toutefois la possibilité assez lointaine d'évacuer par mer les forces du général Winkelmann, si c'était nécessaire. Le plus tard possible.

⁂

Depuis la veille, les civils quittaient Auvilliers. L'ordre d'évacuation, bien des gens l'avaient suivi à regret. Et même, ce matin, quelques hommes, des commerçants, ceux qui, ayant une auto, ont pu mener leur famille assez loin dans la journée du treize, reparaissaient pour ranger leurs affaires, certains avec l'intention de rester.

Cependant la halle au grand toit d'ardoise avec ses colonnes de pierre, qui flanque l'arrière de la mairie au centre de la grand-place, n'a pas désempli de femmes, d'enfants, de vieux, entassés là, et qui arrivent les uns de l'est du département, les autres de la Belgique par le nord. Affamés, épuisés, épouvantés. Au bureau de la compagnie dans cette grande maison face à la mairie, où on lit encore BRASSERIE, mais qui depuis belle lurette n'est que le corps de bâtiment d'une ferme, on a reçu les journaux comme si de rien n'était. Balpêtré, sortant du petit château blanc où il a pris ses quartiers, y trouve Lourmel et Gaillard plongés dans la lecture.

« Ce qui se passe, au fond, dit le capitaine de Balpêtré, on ne s'en fait pas la moindre idée... »

N'était le flot lamentable des réfugiés, l'exode de la localité, on ne se serait pas cru plus en guerre à Auvilliers qu'à Vervins l'autre jour, où l'hiver précédent dans le Mulcien. Les journaux de la veille titraient sur les combats en Hollande, et parlaient d'attaques sur le canal Albert... Le lieutenant Lourmel haussa les épaules : « Tout ça n'est pas très sérieux : on nous dit que les cafés et les théâtres ferment à Paris, et on se croit obligé de nous annoncer du même coup que c'est comme à Berlin... Les journaux sont pleins d'histoires de la cinquième colonne : c'est Kerillis qui continue ! » La radio dit toujours que les forts de Liège tiennent.

Gaillard avait attrapé une feuille du soir. Il y avait eu, dans la nuit du douze au treize, des alertes à Paris... Il pensait à Yvonne, en prison, entendant le hululement des sirènes et songeant aux enfants, sans elle, sans lui... Deux tiers de page sur le thème : *il faut prendre les alertes au sérieux*, et ces conseils : *Pour descendre dans l'abri, habillez-vous d'une manière rationnelle... Emportez un petit bidon d'eau, de thé ou du café peu sucré. Jamais de vin ni d'alcool... Restez calmes et surtout n'écoutez que les personnes officiellement qualifiées pour vous conseiller...*

La radio maintenant chantait : *Les vieilles de notre pays / Ne sont pas des vieilles moroses...*

« S'ils veulent la guerre, dit Lourmel, qu'ils la fassent ! Mais nous, qu'est-ce que nous fichons ici, mon capitaine ? Est-ce que nous ne serions pas mieux chez nous ? On devrait s'en aller avec les civils... »

Balpêtré ne répondait pas tout de suite. Un rhumatisme à l'épaule lui faisait écouter à la fois plus distraitement ce que disait Lourmel, et à la fois avec plus d'indulgence. Il était d'ailleurs fort étonné de l'accumulation qu'il y avait dans la région, non seulement de travailleurs qui ne travaillaient guère, comme les leurs, mais encore de pionniers qui, disait-il, ne pionniaient pas davantage. Dans l'autre guerre, on n'avait pas tant de pionniers que tout ça... Il ajouta :

« Il faut croire que nous avons pléthore d'hommes, que nous ne savons qu'en faire... Regardez-moi le nombre de régiments de pionniers. Tout se passe comme si on se débarrassait d'un certain nombre de citoyens... en leur flanquant un fusil... et puis qu'ils ne nous embêtent plus ! Dans l'autre guerre, l'infanterie assurait elle-même le travail des pionniers. Les types qu'on mettait à ce travail-là, nous les considérions comme des embusqués. Pendant huit mois, nos pionniers d'aujourd'hui, on ne leur a pas appris à se battre. On m'en aurait donné, au lieu de faire les Jacques avec nos bonshommes, c'était une question d'équipement : autrement, il ne faut pas un mois pour vous dresser un combattant.

— Vous ne croyez pas, dit Gaillard, que votre raisonnement, mon capitaine, serait valable pour nos travailleurs ? »

Lourmel rit assez lourdement. Et Balpêtré : « Vous savez bien, mon pauvre Gaillard, que ce sont des gens à qui on ne peut même pas confier des armes... »

C'était pendant le déjeuner. L'ordonnance du capitaine entrait, saluant. Quoi donc ? Le caporal Pilon... il est là avec son side, il apporte un message du commandant... Entrez, Pilon, vous prendrez bien un petit verre ? Pilon n'était pas un gradé, comme un autre : c'était un homme de confiance.

Le commandant Müller convoquait d'urgence le lieutenant Robert Gaillard à son PC de Mon-Idée.

« C'est drôle, dit Balpêtré en passant le pli à l'intéressé. Müller vous demande nommément ! Il me semble que vous dépendez de moi... A moins... Vous savez de quoi il s'agit, lieutenant ? »

Gaillard se troubla, mais dit très vite qu'il n'en avait pas la moindre idée. « D'urgence, Gaillard ! »

Quand il fut sorti, Balpêtré regarda Lourmel qui ramassait les journaux : « Qu'est-ce que vous croyez, Lourmel ? Même ici, au front... » Oh, au front, il ne fallait pas exagérer. Dans la zone des armées, si vous voulez.

Des avions tournaient en l'air. La voie ferrée avait été bombardée un peu plus loin dans la matinée. Lourmel dit encore : « Et à votre avis, mon capitaine ? Cette évacuation... c'est une mesure d'ordre général, pour mettre les armées à l'aise... ou bien les Allemands vont arriver ici ? Le boulanger m'a dit que, lui, de toute façon, il ne partirait pas... »

Balpêtré haussa les épaules. D'ailleurs, il avait mal entendu : l'idée de Gaillard convoqué comme ça ne le quittait pas.

⁂

A son retour à Florennes, le général Martin trouve, à Aristote, le commandant de la 1re division cuirassée. Le général Bruneau a devancé sa division dont les cent cinquante chars modernes sont depuis plusieurs jours un sujet de conversation.

Mais les derniers éléments viennent seulement de débarquer à Charleroi, les autres sont en route... D'ailleurs, Bruneau n'a pas été avisé qu'il soit à la disposition d'Aristote, il lui faut confirmation de Corap. Or les lignes téléphoniques sont coupées entre Aristote et Chimay. Bruneau ira téléphoner au 2e corps, chez le général Bouffet, exactement comme lorsqu'une cabine est occupée dans un café et qu'on va à la brasserie voisine.

Le général Bruneau a eu sa communication, sans avoir à dépenser de nickel. Corap lui a confirmé qu'il était à la disposition d'Aristote. Bon, il est à la disposition d'Aristote. Il devra contre-attaquer ce soir. Sans la DINA, qui n'est pas prête...

Les divisions d'Aristote, en attendant, la 18e et la 22e, sont en pleine retraite, harcelées, traversées par les blindés allemands. Dans tout cet espace où devaient se déployer les contre-attaques des réserves. Le général de la 18e division, Duffet, venait de se rabattre sur Flavion, quand le général Martin était venu le voir l'après-midi. Certains éléments de sa droite étaient rejetés sur sa voisine, la 22e division. Celle-ci, depuis l'aurore, est bousculée de front par les Allemands qui ont traversé la Meuse en de nouveaux points, et elle est gênée dans ses mouvements par le reflux désordonné de la 18e division au nord. Ceux qui tenaient plus au sud reçoivent un ordre de repli.

⁂

On se battait pied à pied le long de la route de Boutancourt à Vendresse, dans les bois en avant de Villers-le-Tilleul, où s'était établi le général Etcheberrigaray. Il y avait un emmêlement d'éléments de la 53e division, des spahis, et de la cavalerie légère d'Huntziger, avec quelques automitrailleuses. Le crépitement des armes automatiques indiquait la présence de l'adversaire entre Omicourt et Vendresse. Oustric voyait un peu en avant s'élever des arbres de la forêt de Mazarin, les flocons de fumée blanche qui indiquaient les éclatements des grenades. Qu'y avait-il devant ? Des tanks ou de l'infanterie ? Les départs de 75 miaulaient derrière le détachement. On entendait presque aussitôt les arrivées. L'artillerie tirait au jugé. Une patrouille de contact se rabattait sur la position. Les chevaux dissimulés dans les bois bronchaient sous les feuillages. Un Marocain passa, plié, d'un boqueteau à l'autre. Les deux régiments étaient maintenant comme un jeu de cartes battues. Les fusées *Allongez le tir* s'élevèrent en avant entre les bouleaux. Les ordres coururent, le geste d'assurer les baïonnettes à l'arme et cela commença. Cependant les grenadiers à cheval fonçaient sur les fourrés désignés. Un hurlement se développa

comme une vague sauvage tout le long de la ligne des spahis et, devant l'attaque, brusquement on vit entre les arbres les premières infiltrations allemandes saisies de terreur, fuyant, lâchant leurs armes... Oustric, de son cheval, tout comme les Algériens, brandissant son mousqueton de la main gauche, lançait de la droite la grenade, et il vit à dix mètres, l'homme d'en face, dans l'éclatement, tomber. Les spahis à pied, la charge passa entre les chevaux.

Mais, à Vendresse, sur leur droite, d'autres éléments ennemis, débouchant d'Omicourt, venaient de prendre pied.

Le train de combat des Algériens y avait tout juste déballé des bandes de mitrailleuses. Il était temps : dans les avancées de la localité, sur la route de Chémery, des Marocains se battaient déjà au sabre. Les Allemands qui avaient gagné de l'avance sur les autres assaillants étaient de jeunes garçons, en manches de chemise, les bras nus, armés de mitraillettes, le couteau à la ceinture. Quelques-uns avaient sauté sur une mine, à l'autre bout du pays sur la route de Boutancourt. On avait manqué de mines pour interdire l'entrée du village des deux côtés, un cheval de bât qui en apportait de Poix-Terron avait reçu un obus en plein, et toutes les mines éclatant avaient provoqué un énorme entonnoir où plusieurs Algériens déchirés gisaient. Les assaillants, comme hors d'eux, tirant sans viser, se jetaient aux sabres des spahis, et les lames entraient dans les dos, les nuques, tailladant les visages... Ceux qui suivaient lancèrent une ou deux grenades et s'en furent en courant, criant : *Schwarze ! Schwarze !*

Pezet, sale, dépenaillé, les cheveux pleins de paille et maculé de sang, un genou en terre, derrière une charrette renversée, ajustait soigneusement les fuyards : un... deux... Il avait tout de même dormi, sa main ne tremblait pas.

Il devait être quatre heures du soir quand, droit sur le village à sa gauche, venant de Flize, apparurent les chars.

*
**

Presque au même instant dans la région de Liart la colonne routière de la 2^{e} division cuirassée avançait sur l'ordre du général Georges reçu au début de l'après-midi. Elle avait parcouru environ soixante-dix kilomètres, depuis Sains, au sud de Guise. Elle allait à découvert, sans attendre les chars B qu'a retardés l'absence des rames ferroviaires, utilisées pour porter la 1re division cuirassée dans la région de Charleroi et qui ne sont pas de retour ; et aussi le bombardement de la gare de Sainte-Menehould. Un jour et plus de perdu ! Les échelons d'entretien et de ravitaillement, l'intendance, pour hâter les choses, allaient se mettre en place en arrière de la 9^{e} armée. Quand les chars arriveraient, ils seraient alors prêts à entrer en action, leur base établie. Ils pourraient opérer au profit des forces qui tenaient en arrière de la Bar, vers Vendresse. Brusquement, des blindés apparaissent sur la route. Est-ce l'armée Corap ? Toute hésitation, le feu la dissipe : ce sont des Allemands. Comment sont-ils là ? Où ont-ils percé ? Que sont devenues les unités en ligne, le corps d'armée Libaud, deux divisions ? Le convoi d'intendance a des morts, les troupes d'accompagnement tirent sur les assaillants. Une sérieuse débandade des véhicules par-derrière, le convoi qui se coupe, une part qui file vers le sud... Ce n'était pourtant pas l'objectif des chars ennemis, peu nombreux, qui disparaissent vers Rumigny... Mais le désordre s'est mis dans la colonne. Impossible de comprendre ce qui se passe : si les Allemands sont au nord... Le commandant du convoi le reforme vers le sud, en direction de Rethel...

De là, on pourra prévenir les chars qui vont être débarqués à Hirson et à la Capelle...

Encore des renforts arrêtés en route.

⁂

Au PC Müller, à Mon-Idée, on est à douze kilomètres de Rumigny, au nord-est de Rumigny. On ne soupçonne pas l'existence de la colonne de blindés qui coupe la région plus au sud. Cet après-midi-là le torrent des réfugiés encombre la grande route d'Hirson. On a beau leur dire de dégager la nationale, de se débrouiller. Des convois de blessés, évacués on ne sait d'où, stationnent. Il a reflué des hommes sans fusils qui cherchaient leurs unités.

Le commandant Müller regarde tout cela dans une espèce de fièvre. Cette guerre dépasse encore ce qu'il avait prévu. Voilà ce que nous préparaient les Juifs et les francs-maçons! Allez tenir avec une armée où il y a partout des communistes! Rien que dans l'unité de travailleurs que Müller commande. Encore à son bataillon, il avait su s'en débarrasser. Il a fait arrêter ce qu'il a pu, un mot, ou leur dossier... Mais, tiens, rien que dans ces deux compagnies qu'on vient de lui rattacher : ce Barbentane, à Signy-le-Petit... et puis maintenant l'autre d'Auvilliers-les-Forges, le Gaillard, que le type de l'armée est en train d'interroger.

Il y a plus de trois heures que le lieutenant Gaillard est sur le gril. Un capitaine, assisté d'un sergent, est arrivé de Vervins, avec mandat d'interroger cet officier. C'est à la demande de la Sûreté nationale. Une grosse affaire. Très grave.

De cette salle de ferme, un peu en retrait de la grand-route, on entend au-dehors le bruit d'une foule, piétinant, affolée, qui ne peut pas avancer au carrefour. Les avions l'ont survolée un peu avant et ont mitraillé dans le tas. Il est resté des morts au pied des arbres, des blessés se sont traînés dans les champs... les survivants se sont enfoncés plus loin dans cette masse où déjà des familles disloquées se recherchent : c'est un entassement de charrettes, de voitures à bras, de piétons, d'autos immobilisées. Au loin, des bombes encore. Et le grondement au-dessus des têtes, est-ce encore pour nous? des avions qui rôdent, la menace constante...

« Mais puisque je me tue à vous dire que je ne suis pas communiste! »

Le capitaine, très mondain, se tourne vers le sergent : « Écrivez, sergent, que le lieutenant se tue à nous dire... »

Les habitants de la ferme sont partis hier au soir. Ils ont entassé tout ce qu'ils ont pu, mais, après leur départ, du monde a passé ici, et les armoires sont béantes, les placards ouverts... les traces du pillage mal effacées pour installer le capitaine-enquêteur, l'interrogatoire se poursuit dans ce simple décor. Un Christ au mur, avec un rameau de buis jaunâtre, est tout ce qui fait tribunal. Robert Gaillard est sur une chaise boiteuse, ce qui lui donne un certain sentiment d'infériorité. Le capitaine lui parle à une certaine distance, derrière la table de salle à manger où il a étalé des papiers, le sergent à côté de lui qui prend les notes.

« Voyons, lieutenant Gaillard... Vous ne me direz pas que vous ignoriez que votre femme travaillait pour un Parti illégalement reconstitué... illégalement reconstitué, notez bien! Vous vous obstinez enfantinement à nier appartenir à ce Parti dissous... c'est jouer sur les mots... mais enfin, voyez un peu où nous en sommes : ces malheureuses populations sur les routes... l'invasion aux portes de la France... le sol national sur certains points... sur certains points, notez bien! Est-ce que l'heure n'a pas sonné où, vous ressaisissant devant un pareil spectacle, vous vous déciderez à réparer dans la mesure des moyens... de vos très faibles moyens, notez bien! le mal qu'ont fait vos camarades à la patrie... »

Robert Gaillard serre les poings. Il est rouge, un peu suant. Son col l'étouffe, il y passe un doigt. Les veines à son gros front semblent gonfler à éclater.

« Puisque je vous dis que je n'appartiens pas au Parti communiste... que je ne suis pas inscrit au Parti communiste!...

— Évidemment, dit le capitaine, évidemment! »

Des éclatements de bombes ont secoué la maison, et le sergent lève de ses paperasses un nez assez inquiet. « Vous avez bien noté, sergent, dit le capitaine, que le lieutenant Gaillard s'obstine, c'est le mot, s'obstine... »

Comment la nouvelle a-t-elle pu se propager de Mon-Idée à Signy-le-Petit d'où partent les dernières voitures des civils, le cortège apeuré de femmes, d'enfants... Vidal est venu trouver le lieutenant Barbentane. On ne sait pas, il faut dire, qui est menacé. La venue d'un enquêteur de l'armée à Mon-Idée a fait craindre aux copains qu'il s'agisse de vous... Les camarades ont décidé de défendre Armand. Ils le connaissent, ils lisaient ses articles sur *L'Huma*. Alors, on a pensé, le plus sûr, c'est de mobiliser les autres, les non-communistes, leur dire la vérité : dans l'ensemble, ils savent qui est le lieutenant, il y a eu plusieurs fois des conversations, parmi les simples soldats, il y a peu d'éléments hostiles... on peut dire pas. S'ils veulent vous enlever, avec ce qui se boutique! Les soldats qui ont traversé le pays nous ont dit... Il a passé tout à l'heure des travailleurs du régiment qui était cantonné ici avant nous : on les avait fait monter en Belgique, ils courent depuis Philippeville, ils sont repartis en emmenant gentiment leur colonel. Ils disent que là-haut, ce n'est pas beau : les panzers nous ont sûrement déjà dépassés vers l'ouest. Vidal parle en criant un peu à cause du bruit des avions. Et puis voilà, vers la sortie du village, en direction de Bellevue, la route d'Hirson, le fracas des bombes, la fuite éperdue des civils... Ils bombardent les pauvres gens qui se sauvent de chez eux, ces salauds!

Devant les dernières maisons, là-bas, où ça descend un peu, les carrioles, le convoi des paysans apeurés, s'éloignent. Personne n'a ramassé cette vieille femme qui vivait seule, et qui est tombée dans son sang et ses entrailles. Les enfants se sont caché les yeux en passant près d'elle. Les hommes ont fouetté leur cheval. Cette vieille-là dans la poussière, sous le ciel bleu, le soleil cuisant, elle a été jeune, elle a eu un homme qui est mort à l'autre guerre, les petits qu'elle avait mis au monde sont partis depuis longtemps dans les villes. Maintenant, un retardataire, qui avait oublié dans sa ferme son livre de comptabilité, arrive en se hâtant vers le convoi disparu et se trouve seul devant le cadavre. Déjà les mouches l'ont découvert. Ho! c'est la mère Chauffard! On ne peut pas la laisser là. Il la traîne, tant bien que mal, sur le côté. Il y a une petite maison abandonnée, la porte n'est pas fermée. La vieille dormira mieux à l'intérieur. Bon Dieu! faut regagner les autres. Il regarde ses mains, et ça le dégoûte, il les essuie à la terre du talus, aux herbes.

L'essaim des mouches, derrière la porte, a accompagné la morte et bourdonne. C'est sa messe à elle, sa dernière compagnie.

A Mon-Idée, l'interrogatoire se poursuit.

Maintenant Robert Gaillard est saisi par la rage. Il se surveillait. Il ne voulait pas s'y laisser aller. Il se connaît. Il sait alors comment ça tourne. C'est comme une chute, puis pas moyen de l'arrêter.

« Vous entendez autour de nous les bombes, mon capitaine? vous voyez ces malheureux qu'on mitraille sur les routes et qui empêchent les troupes d'avancer... si vous appelez ça avancer! C'est dans ce moment-là que vous venez me poser vos questions, me sonder les reins, chercher à me mettre dans un mauvais cas : mon capitaine, êtes-vous bien un officier français? »

Ah, permettez. Le capitaine depuis un moment le laissait aller, parce que, de ce flot de paroles, soudain, pouvait sortir l'aveu qu'il était venu chercher, et puis enfin c'était un psychologue... Mais là, je ne permettrai pas...

« Mon capitaine, si vous compreniez simplement le sens de ma question, vous n'y verriez pas une insulte, vous y verriez le respect que j'ai de mon pays, de son armée! Je ne suis pas communiste, c'est un fait. Mais vous, vous ne combattez pas Hitler. Est-ce que vous savez ce que c'est qu'Hitler pour un communiste?

— Les communistes sont les alliés de Hitler, lieutenant.

— Mensonge! Les alliés de Hitler, je vous le dis, c'est vous qui poursuivez les communistes... qui arrêtez une femme agissant selon son cœur... parce qu'elle croit qu'il est bien d'en agir ainsi...

— Vous notez, sergent? Et vous, lieutenant, vous estimez que votre femme a bien agi... selon son cœur? »

Soudain, ce n'est plus à l'enquêteur que Gaillard répond. Il a reconnu la question de Barbentane, l'autre jour. Il répond à Barbentane.

« Eh bien, oui... elle a bien agi, comme une brave femme qu'elle est, et qu'on ne fait pas reculer avec des mensonges!

— Allons, dit le capitaine, voilà, à la fin, qui est mieux : vous vous mettez à table... eh bien, mettez-vous-y! »

Ce que ressent maintenant Gaillard est tout à fait étrange : à la fois son cœur bat à grands coups, et il se sent extraordinairement calme. Il éprouve un sentiment d'exaltation et de tranquillité. Est-ce comme cela qu'on entre dans la voie des aveux? Il ne savait pas penser ce qu'il dit. Il parle. Il ne pourrait pas se taire. Il aurait honte de lui-même. Il dit tout ce qu'il s'est toujours refusé à dire aussi bien à Yvonne, qu'à Watrin ou à Barbentane. Il parle un langage qu'il ne savait pas parler. Il parle comme un communiste. C'est un véritable discours. Robert se serait dédoublé, ça ne se passerait pas autrement : il y a l'homme qui parle et, en lui, comme un témoin qui écoute, M. Robert Gaillard, horloger-bijoutier du quartier des Halles. Celui qui parle, c'est le lieutenant Gaillard, l'officier français. C'est simplement ce qu'il dit. Et le capitaine, très intéressé, murmure au sergent : « Notez bien tout! » C'est que le sergent s'est arrêté, bouche bée, qu'il regarde Gaillard et n'en croit pas ses oreilles. Il reprend ses notes avec une grande confusion.

« Il ne faudrait pas, dit le lieutenant Gaillard, du fait que je ne suis pas communiste et que je le dis... conclure que je désavoue les communistes, et l'aide que, je ne sais comment, vous dites que leur a apportée Yvonne, Mme Gaillard, ma femme. Dès le premier jour, à la fin d'août, les communistes ont dit que le gouvernement ne ferait pas la guerre à Hitler, qu'il ne décrétait la mobilisation et ne jouait la comédie d'une fausse guerre que pour en finir avec le Front populaire, décapiter le mouvement ouvrier, retrouver les mains libres pour ses affaires. Huit mois de cette farce suffisent pour éclairer un homme comme moi, si éloigné qu'il soit de la véritable action politique, si irrité parfois qu'il puisse être par une tactique dans laquelle il se perd... vous n'avez pas combattu Hitler. Vous avez combattu les communistes, c'est-à-dire les ouvriers. Et cette armée que, pour cette raison, vous avez privée de son élément le plus combatif... cette armée que vous avez démoralisée huit mois... à qui jamais vous ne parliez de Hitler... qui ne savait pas ce qu'elle faisait ici, et que vous avez amenée à la boucherie dans les conditions de l'impréparation morale et de la désorganisation militaire... regardez-la par la fenêtre, mon capitaine! Elle fout le camp. »

Le sergent, malgré lui, tourna les yeux vers la fenêtre, sur le côté, à quoi le lieutenant Gaillard faisait face, les enquêteurs s'étant placés à contre-jour,

toujours à cause de la psychologie du capitaine... Et, par la fenêtre, le sergent voit le spectacle de la débandade, la cohue armée ou désarmée, les équipages qui bousculent les civils, des officiers qui se frayent le passage à travers l'encombrement, sans regarder même derrière eux si des soldats les suivent. Ce spectacle-là n'a guère changé depuis des heures. Pourtant il doit se passer quelque chose à cette minute même. Parce que tout se précipite, comme si on avait tourné soudain la manivelle à tour de bras. Des artilleurs sans canons se jettent à bas de leurs voitures qu'ils abandonnent. Les femmes courent. Des enfants tombent. Les rafales de mitrailleuses zèbrent la masse humaine qui se déchire, court vers les champs, se jette à terre en pleine route, et les blessés, les morts... Trois avions tournent autour du carrefour, ils montent et descendent et remontent et redescendent, c'est comme un jeu, comme une concurrence ou un ballet de mort. En rase-mottes, les aviateurs poursuivent la pauvre horde hurlante, le sergent voit une femme d'une cinquantaine d'années qui, avec du sang plein le visage, aveuglée, marche droit sur la fenêtre... avec ses cheveux qui se sont défaits d'un côté... une paysanne en noir... et il la montre, au milieu du bruit de la mitraille, il la montre au capitaine : « Mon capitaine ! » Quoi donc ? Le sergent devient-il fou ? Il a pris sa figure dans ses mains, et il sanglote en criant : « Maman ! Maman ! » Bien sûr, ce n'est pas sa mère... ça lui est venu comme ça. La femme arrive contre la maison, le visage à la vitre, et elle tombe lentement le long du mur.

Le capitaine s'est dressé. Est-ce qu'il marche vers la porte ?

A ce moment, le monde s'est écroulé dans une clameur sifflante, le vacarme emplit les oreilles, les poutres et le toit s'écroulent craquant, la terre et le plâtre entrent dans les bouches et les yeux, la mort, la mort, il n'y a plus de pensée que pour la mort. La foudre du ciel est tombée sur la justice des hommes.

⁂

Voici que le président Paul Reynaud rentre chez lui, vers cinq heures du soir. Il revient de ce Comité de guerre où Gamelin n'était pas. Et ce n'était pas de la Hollande qu'il y avait été question...

A propos, à cette heure la reine Wilhelmine et son gouvernement sont sur la Manche, gagnant Londres, et laissant derrière eux un général Winkelmann décidé à capituler le lendemain.

Mais ce n'est pas la Hollande qui obsède Paul Reynaud. Le coup de téléphone d'Huntziger à Georges était clair : Paris dégarni... Quoi ? où donc se dirigent les forces allemandes qui ont percé ? vers la mer ou vers Paris ? Le haut commandement, c'est-à-dire Georges, estime que Paris est leur but. Paris... Le chef du gouvernement de la France est épouvanté. Il rédige un message téléphoné pour Churchill : *Entre Sedan et Paris, il n'y a plus de fortifications comparables à celles de la ligne que nous devons rétablir à presque n'importe quel prix...* Et, dans ce prix, entrent les avions qu'il supplie les Anglais d'envoyer, dix escadrons, pour séparer les Stuka des chars qu'ils appuient dans leur marche. Sans cela, Paris...

X

Toutes ces allées et venues avaient pris un peu de temps. Il était six heures du soir. Le général Bruneau, après être retourné à son état-major à Stave, avoir disposé les éléments disponibles de sa division, rédigé quelques ordres, s'en retourne chez Aristote, pour montrer sur la carte comment tout cela se présente.

Le général Martin lui redonne l'ordre, lui confirme l'ordre d'attaquer vers Dinant. Il y a vingt-quatre heures que cette contre-attaque a été promise par Corap à Billotte. Toute la région est incessamment parcourue d'avions en rase-mottes sur les unités, les PC; et les bombes comme des pommes de terre sèment les champs, les villages.

Rentrant de nouveau de chez Aristote à son état-major, le général Bruneau a dû constater qu'il était abominablement tard pour une contre-attaque, et surtout avec des routes bombardées, retournées. Quand les premiers éléments de la division cuirassée arrivent au voisinage de Flavion, où était le général Duffet avec le PC de la 18e division, c'est-à-dire à cinq kilomètres en avant d'Aristote, du corps d'armée, mais bien à quinze de ses objectifs du côté de Dinant, le général Bruneau les arrête, renonce à la contre-attaque, décide de passer ici tranquillement la nuit, dispose ses détachements de sécurité, et prend toute sorte de mesures ingénieuses pour contre-attaquer à l'aube de la position de Flavion.

Ah, il faut en aviser Aristote! Cinq kilomètres ne sont pas la mer à boire. A Florennes, où Bruneau s'en retourne, l'agitation des jours précédents est comme tombée. Plus d'Aristote. La grande ferme de pierre grise n'est pourtant pas vide, il y a un général dans la maison rose. Quel est ce PC? Mais c'est Duffet! Je vous croyais à Flavion, j'en viens... Imaginez-vous qu'à sept heures du soir, les panzers étaient à moins d'un kilomètre de Flavion. Non? Je n'en savais rien, et moi qui... Alors, il a bien fallu déménager, et le corps d'armée a suivi le mouvement, nous avons pris sa place à Florennes. Où est Aristote? Sur la route vers l'ouest... je ne sais trop.

Le général Bruneau part à la découverte d'Aristote...

Cependant de Chimay, le général Corap téléphone à Billotte... Son rapport est tout à fait pessimiste. Sa tournée du matin lui avait laissé une sale impression : troupes démoralisées, chefs peu disposés à la contre-attaque. Les renseignements du soir n'ont fait que confirmer cette disposition d'esprit. Billotte trouve que Corap exagère. A cette heure-ci, la DINA doit être à pied d'œuvre, et le général Bruneau est en train de foncer avec ses cent cinquante chars, voyons!

C'est à peu près sur le coup de minuit, à vingt kilomètres environ au sud-ouest de Philippeville, à Froid-Chapelle, qu'une voiture s'est présentée au quartier d'Aristote, installé là dans la soirée. Le planton ne voulait pas déranger le général Martin. Et puis... Oh, pardon, mon général!

Dans la voiture, en effet, il y avait un général. Avec sa cantine. Il rentrait de permission. A minuit, le quatorze... ou quinze mai mil neuf cent quarante, ça dépend comme vous comptez. C'était le général Hassler, commandant, en principe, la 22e division, celle qui avait abandonné la forte position de Givet, sous le commandement du général Béziers-Lafosse, un homme très bien, que Gamelin trouvait pas très énergique, et que Corap avait désigné pour remplacer Hassler pendant son absence, sans en référer en haut lieu, pour ne pas avoir d'histoire.

Il était trop tard pour que le général Hassler se rendît à sa division. D'autant qu'on ne savait pas trop à cette heure où pouvait bien être son PC. Mieux valait que le général passât une bonne nuit à Aristote. Demain matin, Béziers-Lafosse apparaîtrait sûrement à Froid-Chapelle : ils pourraient examiner ensemble la situation de la division... de ce qu'il en reste.

Soldat! Voulez-vous descendre la cantine du général?

Le général Bruneau sur ces entrefaites a finalement découvert Aristote. Il lui a fallu faire près de quarante kilomètres vers l'arrière : à supposer qu'il n'ait pas été d'accord avec lui, son général de corps d'armée n'a qu'à se résigner aux dispositions prises par le commandant de la division cuirassée et à attendre l'aube.

Aussi bien, imaginez un peu la situation de Bruneau s'il avait attaqué! Il croyait devoir marcher sur Dinant et déjà l'ennemi était à huit cents mètres de Flavion! Flavion est déjà sur ce grand plateau à découvert, mais à un kilomètre au sud il y a une bande boisée, le long de la route Omont-Philippeville, c'est d'un traître... Et la DINA? Vous avez vu la DINA?

Les tirailleurs du général Sancelme, deux régiments de cette DINA tant attendue, arrivaient entre les deux divisions en déroute du corps d'armée d'Aristote, bousculées par ces troupes qui se replient dans la plus grande confusion. Ils se trouvent juste à cette articulation où la droite de la 18e division reflue du nord sur la 22e. Celle-ci, la Meuse franchie sur son front au nord et au sud, a évacué Givet sans combat sur l'ordre du commandement. L'axe de repli se dirige vers le sud-ouest, Mariembourg, Chimay... Venus en sens inverse, au matin, de l'est de Philippeville, les tirailleurs du général Sancelme avaient été bombardés, avaient perdu des hommes et du matériel, attaqués par les Stuka dans leur marche en plein jour, et semé leur itinéraire de chevaux tués.

Pourtant, on les portait en avant pour appuyer les chars d'une contre-attaque. Le général Sancelme s'était d'abord établi à Morville, un peu au sud-est de Flavion. L'ennemi de ce côté était déjà sur ses arrières, et plus au sud encore dans le bois de Rosée... Dans cette nuit confuse, à peine les tirailleurs gagnent-ils une position que l'ordre de repli arrive. Il ne semble pas que le commandement leur fasse confiance pour tenir. Ils se replient donc. Talonnés déjà par l'ennemi. Leurs avant-gardes culbutées...

Et derrière eux, plus loin, montent les zouaves.

***

Les zouaves...

Ils viennent d'Hirson. Par étapes. A pied. Le sergent Jean-Blaise Mercadier appartient à ce régiment qu'on achemine derrière l'armée Corap, aux réserves d'Aristote. Il était de ces éléments retirés peu avant mai du front des Alpes et

qui ont été agglomérés à cette division nord-africaine. Les DINA, c'est une idée favorite du commandement, sont des unités auxquelles on peut demander de longues étapes, plutôt qu'aux formations métropolitaines. Aussi, comme on a fait venir à marches forcées les DINA sur le front de Wavre à Namur derrière Blanchard, celle-ci en soutien de Corap, d'Hirson par Chimay, a été dirigée vers Aristote, à Florennes, en arrière de la percée de Dinant.

A vrai dire, les tirailleurs, c'est peut-être compréhensible à leur sujet, cette illusion des chefs. Ce sont des hommes de l'Afrique du Nord. Mais les zouaves. Recrutement tout européen. Rien de particulier. Des Parisiens comme le caporal-tireur Criquet, et puis des gens du Midi, des Catalans. Le muletier de Jean-Blaise par exemple... les pourvoyeurs... Alors des types pas faits pour le drame. Le genre calme. Habitués aux bêtes, des paysans.

Jean-Blaise et ses hommes, avec bien vingt-cinq kilos, le sac du fantassin, sans compter le poids des cartouchières autour des reins, le mousqueton, ont quitté après le crépuscule le village au bord d'un étang, où, après une nuit et un jour, on les avait laissés s'effondrer dans des granges. On peut être des zouaves, le sommeil est le sommeil.

Ils avaient eu la bonne idée de laisser en position les mitrailleuses contre avions. Jean-Blaise, sa veste ouverte, les bandes défaites, les godillots pas retirés, en écrasait dans du foin. Il avait fait entrer le mulet avec les hommes, qui s'était écroulé comme eux, trop las pour manger. Tout à coup, Jean-Blaise était à mille lieues, il y avait François Lebecq qui lui souriait et voulait à toute force qu'il sculptât le buste de Martine en Marianne... tu n'y songes pas ! disait Jean-Blaise, elle m'arracherait les yeux !... et puis comment es-tu sorti de prison ? qu'est-ce que tu fais en Belgique ? Dis-moi, maintenant, est-ce toujours une guerre injuste ? Ils ont envahi la Belgique et nous aussi, François... et nous aussi... François est pâle, pâle, et il sourit. Qu'est-ce qui te fait sourire, François ? est-ce que la justice tient à ce que les autres nous aient devancés de trois ou quatre heures ? c'est l'autre petit garçon qui a commencé... J'ai un canon de 25, tu sais : *Le canon de 25 est affecté exclusivement à la lutte contre les engins blindés*, dit le règlement intérieur... François, il paraît qu'on n'en a pas assez, des comme ça, pour arrêter les chars... j'en ai un, moi... T'as pas vu nos projectiles ? c'est de l'obus plein, fait comme une cartouche d'infanterie : la masse de la balle est en acier, avec un recouvrement de plomb, et par-dessus du melchior...

Le melchior te fait hocher la tête, François ? C'est pas ce que tu crois, rien à faire avec les Rois mages...

Quand la balle... enfin l'obus... s'amène sur un char... ça fait ventouse sur le blindage, voilà... ça s'aplatit d'abord... puis ça pénètre, alors, le blindage, mon petit !

En fait de blindage... Est-ce que c'est François qui a tiré ? Ou la tête qui éclate ? voilà le ciel qui craque... François ! Jean-Blaise a crié : François ! en se retrouvant dans la grange noire, où se lève une poussière étouffante dans le tintamarre, le mulet qui rue et braie dans l'ombre, tout tremble, quatre, cinq fois le bruit énorme qui fait plier l'épaule, et le cliquetis des tuiles cassées... Les bombes sont tombées sur la maison voisine. Le moulin à café des mitrailleuses reçoit les avions qui tournent au-dessus du village, piquant sur le rassemblement mal dissimulé, tirant sur les toits. Et dans la flambée d'un petit bâtiment, on voit la chute des éclats rouges cassés sur les baraques, qui tombent parmi les hommes. Combien peuvent-ils être ? Plus de dix... Oh, plus de trente ! Encore des bombes. Les hommes à terre regardent le ciel à la dérobée... le bataillon, mêlé des femmes du village, des enfants... On est parti : les

civils, pour eux quel soulagement! Le drôle, c'est les mitrailleurs : ils tiraient sur les avions, des bandes entières, persuadés qu'ils y pouvaient quelque chose.

L'idiot est d'être reparti sans se laver. Il a fallu faire vite. On regrimpe vers le nord, il semble, par ces chemins défilés dans les bois. Par moments, au loin, des lueurs d'incendie, des éclatements, révèlent le paysage, les rideaux d'arbres, l'ombre des fourrés... Le sac est lourd. Les hommes suivent le mulet qui tire le canon de 25. Le caisson d'abord sur ses roues caoutchoutées, puis le canon, tube à l'arrière, un mètre soixante-quinze de tube environ... Jean-Blaise appuie son sac au canon, marchant au pas mesuré de la bête. Ça soulage un peu, l'épaule. Pourtant le sergent se sait plus fort que le petit bonhomme qui le précède, par exemple. Dans la vie courante, oui. Mais pas ici où l'obstination des hommes est faite de toute leur vie, de l'habitude à supporter plus qu'on ne voudrait. Jean-Blaise est un sportif, c'est-à-dire qu'il est capable de l'effort raisonné. Mais l'effort déraisonnable, à l'épuisement, parmi ces zouaves, ce sont ceux qui ont le pli de la misère qui le soutiennent le mieux. « Tu as vu, dit son voisin, les aéros? » Ils marchent. Le sac allégé de reposer sur la pièce, tant pis pour le mulet! Jean-Blaise rêve un peu. Qu'est-ce qu'il lui chante, Criquet? Les aéros... Ah oui, les avions. Criquet dit encore, à voix basse : « Ils ont une chouette allure... aérodynamiques... et tout... » Alors, Jean-Blaise se met à rire et ça s'étrangle, oh, oh, le mulet a buté. Une pierre.

Pourquoi se sont-ils mis dans la tête, dans le commandement, qu'une DINA, on peut lui demander des étapes plus longues? Ils sont en retard sur leur calendrier, paraît. Et morts... pour la deuxième nuit. Tu te souviens, Criquet, comme il faisait beau à ce village? Quel village? Criquet ne se souvient plus duquel c'était, le village. « Et les pauvres Belges... », il dit seulement « ... les pauvres Belges, sergent! » Apparemment il s'agit des réfugiés qu'ils ont commencé à voir dès le premier matin. A une halte, ils leur ont dit : notre armée, on ne peut pas compter dessus, qu'est-ce qu'on deviendrait sans vous? Et une femme : moi je me fais française! On leur a donné de nos vivres, ça peut nous manquer. La petite qui m'a embrassé... C'est qu'alors, Criquet, tu étais un vainqueur.

⁂

Cette nuit-là, les téléphones marchent. Les lignes se sont raccourcies.

Donc, Aristote est déjà à Froid-Chapelle, à quinze kilomètres au nord de Chimay. Le général Martin vient d'y apprendre que le général Bruneau n'a pas contre-attaqué, et ne contre-attaquera pas avant l'aube. Il a donné les ordres successifs de repli à la DINA vers la région de Philippeville. La 18ᵉ division recule sur tout son front, on ne peut en fixer exactement la ligne. Le repli se fait dans le désordre des unités coupées de leurs chefs et qui refluent au hasard, se mêlant. La 22ᵉ division, elle, est absolument enfoncée. On annonce l'arrivée d'éléments de cette division jusque dans les bois de Philippeville. Tout le front semble abandonné, il s'est ouvert une énorme brèche en direction de Chimay... A Matragne, en avant de Mariembourg, le général Béziers-Lafosse, qui commandait la 22ᵉ division en l'absence du général Hassler, permissionnaire, n'en peut plus : il cherche le général Martin au téléphone, ne le trouve plus à Florennes, puisque Aristote est à Froid-Chapelle, entre en relation avec Corap : il annonce au général d'armée qu'il se replie sur Vodecée, à l'ouest de Philippeville. Mais Corap, de Vervins, le menace du conseil de guerre... Vous étiez devant Givet! Givet! ce bastion imprenable!

Ainsi le tableau est général.

Le général Corap fait téléphoner par son chef d'état-major au groupe d'armées. Les troupes ont lâché pied sur tout le front d'Aristote. Et sur le front de Libaud, la 61e division se maintient en arrière de Monthermé, mais les Allemands ont pris Nouzonville et franchi la Meuse en ce point rejoignant ceux de la poche de Monthermé. La 102e division de forteresse a sa droite balayée au sud de Mézières, et sa gauche suit sans être attaquée. Les nouvelles d'Etcheberrigaray, qui va abandonner la région de Vendresse, sont mauvaises. Qu'est-ce que le général Corap propose? Nous retrancher sur la position frontière. En territoire français. Délibérément. Il est à peu près deux heures du matin.

En réalité, l'ordre de repli a déjà été donné au corps d'armée Libaud vers minuit par Corap lui-même : Libaud devra tenir de La Forge-du-Prince à Signy-l'Abbaye par Rocroi... Le lieutenant Debrest avait été aussitôt dépêché chez le général Vauthier à la 61e division : quittant le château à tourelles où Libaud s'est établi à Rumigny, il s'est rendu chez Vauthier, à Rimogne, et il n'y a pas loin de deux heures que les ordres ont été communiqués de là aux unités de la 61e division. Le mouvement de décrochage a donc commencé dans tout ce secteur où les Allemands n'attaquaient pas, se bornant à nettoyer la poche Monthermé-Nouzonville. La division du général Portzert, au sud, a fait de même, et abandonné en pleine nuit Charleville et Mézières, avec leurs méandres meusiens, leurs fossés d'eau compliqués, sans que rien l'y force. Le lieutenant Pierre Debrest qui cherchait à rejoindre le corps d'armée s'est trouvé à la sortie de Rimogne dans une débandade de réfugiés, de services, de fuyards, d'artillerie, de camions, la route débordant d'hommes, de véhicules, de bêtes dans les champs, pendant des kilomètres et des kilomètres sans trou. Alors Debrest s'est lassé de cette progression lente, il est retourné chez Vauthier, c'est plus simple, il profitera du charroi de la division.

A Valenciennes, on s'est décidé à réveiller le général Billotte. Et quand celui-ci, du groupe d'armées, obtient la communication avec Corap, il est trois heures. En fait, à cette heure-là, les troupes qui ont quitté la Meuse à Revin sont déjà profondément engagées dans cette gorge escarpée, tortueuse, dont les flancs se découpent bizarrement d'aiguilles et de faux châteaux forts dans l'ombre et le ciel, sous les bombes et la lueur des éclatements, et qu'on appelle la Vallée de la misère. L'artillerie de la division, suivant les ordres de Vauthier, marche en tête, et les fantassins suivent, commentant cette fuite inexplicable, jetés de leur sommeil sur les lacets des routes, bousculés par leurs officiers quand ils cherchaient à enlever le matériel de forteresse, les mortiers, l'équipement des blocs, et démoralisés de tout ce qu'ils abandonnent, à peine en marche que les avions dans la nuit sont sur eux, les canons tirent sur leurs arrières, allongeant le feu, jetant la confusion dans la colonne. A-t-on pu prévenir tous les postes? Dans cette région compliquée, il fallait faire des détours qui allaient prendre jusqu'à l'aube pour que la relève fût complète...

Ainsi Corap propose, il a bien proposé, mon chef d'état-major a bien compris? d'effectuer le repli en France. Oui, c'est ce qu'il a proposé comme un mouvement à effectuer, quand, en réalité, ses divisions se replient déjà en désordre en direction de la frontière, sur un axe nord-ouest/sud-est, et en territoire national de l'est des Ardennes en direction d'Hirson. Le général Billotte n'est pas d'accord avec la proposition du général d'armée. Au moins, faudrait-il faire la chose en deux temps. En deux temps, il serait d'accord. Au premier temps, avec les troupes qu'on a en main, la DINA de Sancelme naturellement, des formations de cavalerie, s'arrêter sur une ligne Charleroi-Mariembourg-Rocroi...

Cependant, le mouvement commencé se poursuit, s'accélère. Au fur et à mesure que les troupes ruisselant de la Meuse vers l'arrière débouchent sur les grandes routes, elles s'embringuent dans le reflux des civils, elles sont mieux exposées aux atteintes des avions dans cette nuit bourdonnante. Les villages flambent éclairant les visages d'une armée surprise, qui se disloque, sent derrière elle l'haleine de feu du monstre qui la poursuit. Des blindés se sont jetés sur ses traces, les arrière-gardes sont partout bousculées. L'artillerie dévale dans un bruit fracassant, mais les piétons, eux, la piétaille... l'énervement des arrêts du piétinement... les faux départs... ceux qui jettent leur sac... ceux qui gardent encore leurs armes... l'esprit de panique... l'impatience et soudain la course en avant. Bon, qui tu es, toi? On ne se retrouve plus ensemble. On n'a pas voulu fuir. L'adjudant qui avait disparu le premier : on s'excuse avec l'adjudant. Ce n'est plus une unité, ce sont des groupes d'hommes en uniforme.

Le général Touchon, qui venait, avec son détachement d'armée à l'aide de l'armée Huntziger et dont les divisions avaient commencé à débarquer vers huit heures du soir au sud de Rocroi, doit se rabattre sur l'Aisne en aval d'Attigny, couvrant Rethel. Il est clair qu'il va lui falloir abandonner tout le terrain à l'ouest, et la région de Sissonnes, et Laon... qu'il n'aura d'autre possibilité que de couvrir Reims... oui, Reims.

Les téléphones marchent dans tous les sens.

De l'échelon groupe d'armées à l'échelon armée du Nord-Est, Billotte a prévenu Georges. Comment? Et au nord? Nous allons tenir Charleroi-Rocroi... si nous tenons... voilà où nous en sommes! Vous avez accepté ça? Mais au nord? Nous tiendrons toujours la Dyle, de Louvain à Wavre les Anglais, nous de Wavre à Charleroi par Court-Saint-Étienne, c'est-à-dire la Dyle... le Plan... un peu rectifié, mais le Plan!

Et au sud?

Au sud... là! La brèche est ouverte... Il faut établir les barrages sur Paris, voyons! Que la 9e et la 16e armée tiennent tous les passages de l'Aisne et de l'Oise jusqu'à Compiègne! Qu'elles envoient leurs chars pour nettoyer tout l'espace de l'Oise à l'Aisne des colonnes blindées ennemies! Ça, c'est assez pour Billotte. Et une division sur les Hauts-de-Meuse pour le cas où les Allemands nous referaient le coup du côté de Montmédy!

Georges téléphone à Daladier. L'intérieur dépend du ministre, il faut bien en passer par le ministre. C'est qu'il faut que les ponts sautent, tous les ouvrages possibles sur la Marne, l'Aisne, l'Aire, l'Oise... et le canal du Nord. Alerte aux généraux commandant les régions d'Amiens et de Châlons. Le gouverneur de Paris, le général Héring, doit dresser entre l'Oise et la Marne l'obstacle qui couvrira la capitale de la poussée des chars. Oui, dans cet espace à l'angle sud duquel le colonel Avoine faisait amorcer cet hiver la ligne qui portait ironiquement son nom...

Georges, enfin, téléphone à Corap. A Vervins, d'où ses services n'avaient jamais déménagé, le commandant de la 9e armée apprend de la bouche du général en chef des armées du Nord-Est que celui-ci a décidé de le suspendre de ses fonctions, et de le remplacer par le général Giraud, qui aura, lui, l'autorité désirable pour rassembler ces divisions, ces régiments, dont Corap est incapable à cette heure de dire l'exacte situation.

Il ne s'agit que d'une permutation : Corap succédera à Giraud à la tête de la 7e armée.

Il est vrai que la 7e armée vient de perdre toute son importance, puisque, à deux heures et demie, cette nuit, le général Winkelmann a commandé le cessez-le-feu à l'armée hollandaise. Les troupes hasardées du côté d'Anvers vont être ramenées sur la France, regroupées, enfin on verra...

Georges a posé le récepteur. On verra demain matin. Avec Gamelin qui n'est pas dans le détail de ce qui se passe, sauf pour la Hollande naturellement... Corap est un incapable. Et puis, si ce n'était pas lui qui portait la responsabilité, ce serait Billotte. Billotte a eu tort tout à l'heure d'entériner le plan de retraite de Corap. Il n'a qu'à s'en dédire. Car Billotte frappé, quel argument ce serait pour Gamelin contre lui, Georges! N'est-ce pas lui, Georges, qui a imposé à Gamelin de grouper tant d'armées, Corap dans le tas, entre les mains de Billotte? D'ailleurs, celui-ci, tout à l'heure au téléphone, semble avoir compris : il est le premier à demander qu'on enlève Corap. Bien sûr, la brèche a été faite chez Huntziger. Il faudra aussi sacrifier Huntziger : d'autant qu'entre Huntziger et Georges, il n'y a pas de Billotte qui tienne... c'est lui, Georges, qui est directement responsable d'Huntziger... Déjà, depuis l'après-midi du quatorze, les généraux malheureux d'Huntziger, Grandsard et ses deux divisionnaires, Lafontaine et Baudet, ont été limogés, le 10^{e} corps rayé de la carte militaire... Et à leur droite, la DINA du général Chapouilly s'étant repliée pour assurer la bretelle qui relie Huntziger à la ligne Maginot, pendant qu'on y était Chapouilly s'est vu aussi retirer son commandement... tous les subordonnés d'Huntziger, quoi! De toute façon, on peut attendre le jour pour mettre Gamelin au courant.

***

Les chefs ont du mal à savoir où sont leurs troupes, mais les troupes ignorent la tragédie des chefs. A l'heure où leur général vient d'être destitué honteusement, les soldats de Corap continuent leurs mouvements dans la nuit. Où sont les zouaves? Quelque part au sud de Mariembourg... Ils marchent maintenant sur une bonne route, découverte. Heureusement qu'il n'y a pas d'avions. Pas d'avions? Tu ne les entends pas là-haut, ces sales bourdons? Qui sait, peut-être ce sont les nôtres. Peut-être, après tout. Alors, ça pèse les cartouches. Je veux bien que ce soient les cartouches. L'arme, tu saisis, comme ça vous fait le long de l'omoplate : tu es sûr qu'on n'a pas des bleus? L'idée de jeter le fusil habite Jean-Blaise. Il a beau être sergent. C'est une idée qui est dans tous. Seulement, on ne suit pas ses idées. D'ailleurs, on l'aime, son arme. C'est un mousqueton 7/15. Modifié 16. Armement de l'autre guerre, mais encore efficace, hein... Ça sera utile de l'avoir, un jour ou l'autre. Tu as vu tantôt, avec les Fritz qui piquaient dans le feuillage. Ah dis donc...

Pourquoi j'ai rêvé de François, je me le demande. Et de Martine. Jean-Blaise mesure l'espace entre ce type chargé, avec son mulet, le canon de 25, Criquet, les zouaves, les pieds gonflés... et celui qu'il était du temps de François et de Martine. François aussi, il doit avoir changé. Combien de mois, qu'il est en prison? Si on avait dit à Jean-Blaise, quand ils étaient au lycée ensemble, un jour... enfin une nuit, sur une route de Belgique, tu penseras à Lebecq dans sa prison... Ce monde est fou, Lebecq... le crime de Lebecq, c'est justement de trouver ça fou... il a fallu mettre Lebecq en prison pour que Criquet, et moi, le mulet, et le canon de 25... le petit François que les grands voulaient battre et que je défendais contre eux, et qui me remerciait en faisant mon problème de géométrie... Dans sa prison, il pense à Martine. Oh, et puis non : il dort bien, lui, je le connais. Ce n'est pas comme l'oncle Ambérieux que tout réveille... peut-être, en ce moment même... il a besoin d'une piqûre ou je ne sais pas... il appelle... et Martine qui dort à demi dans le fauteuil se lève, elle est en blouse blanche, avec un mouchoir elle essuie la sueur aux tempes du vieil homme.. La tante a entendu dans la pièce à côté, elle allume... Le Degas la regarde du mur : sa jeunesse...

Essaye d'expliquer ça à Criquet.

Ni Criquet, ni Jean-Blaise ne pensent à l'aube. Ce sont les jours d'avant qui les habitent. Quand ils étaient des hommes qui ne marchaient pas la nuit avec un mulet, et l'épaule sciée par le fusil. Et ce poids des cartouchières pleines. Vingt coups à tirer. Ça pèse déjà... A nouveau, ils se sont enfoncés dans des bois, et ils se rappellent comme les oiseaux chantaient, hier matin, et les fleurs, et les Belges qui emportaient leurs maisons sur leur dos, dis donc. Il y a la lune qui s'est levée, les feuilles bougent dans un petit vent argenté.

.....

Sergent! Sergent Mercadier! Qu'est-ce que c'est? On fait halte. Commandez halte!

Halte! Sac au pied... Halte!

L'ordre de proche en proche, halte... se répercute... sac au pied! Halte. Ah, nom de Dieu, c'est pas dommage.

XI

Il faisait encore nuit. Dans la brume, les spahis découvrirent le village en avant des bois. Le village, enfin... le patelin. La troupe s'arrêta devant l'église, les hommes mirent pied à terre et groupèrent les chevaux. Le colonel Marc était déjà là avec sa voiture, et les colonels des deux régiments : ils étudiaient le terrain. D'autres cavaliers suivaient. Au fur et à mesure qu'ils arrivaient, on expédiait les Marocains vers le cimetière et la partie haute, les Algériens se distribuaient près de l'église en avant du village, sur la route de Singly.

Le patelin n'était pas compliqué. Oustric l'eut tout de suite dans l'œil : la route de Singly venant du bas-fond boisé au nord grimpait, se divisant en deux bras qui enserraient l'îlot triangulaire formé de quelques maisons, et qui avait, en haut, sa base occupée par l'église avec une place, un terreau c'est-à-dire, où était le petit obélisque de grès gris aux morts de quatorze-dix-huit. Devant l'église, le carrefour de la route piquant à l'est vers Omont-Vendresse. Sur le bord de cette route, des maisons en face de l'église, et un chemin prolongeant un peu le village en profondeur après elle. A l'ouest, la route de Singly continuait entre quelques bâtisses pour, à cent mètres de là, tomber dans le second carrefour. Là, on filait à droite sur Poix-Terron; ou, à gauche, on s'enfonçait, une rue, dans le village. Devant soi, on avait le chemin longeant le cimetière, des vergers tout fleuris, vers une vallée, à peut-être deux cents mètres. Cette vallée oblique sépare la Horgne des pentes boisées, dominées par les crêtes qu'on voyait déjà de Poix-Terron, quand on y était.

François Mellado dit à Oustric : « Comment tu l'appelles donc, ce patelin? » La Horgne. Un nom rébarbatif. Deux carrefours, quoi, le haut et le bas, et le bec en bas sur Singly, le bec à gauche sur Poix-Terron, et le bec à droite par où on était arrivé...

On venait de Bouvellemont. On avait tenu Vendresse aussi longtemps que possible la veille, puis la route entre Vendresse et Omont, pied à pied. On avait dû se rabattre à la nuit sur Chagny et, de là, Bouvellemont. On s'y était reformé, reposé. Les deux régiments, Marocains et Algériens. Oh, pas longtemps. Qu'est-ce qu'il y avait de Bouvellemont ici? De Bouvellemont à Baalons, dans les quinze cents mètres, trois kilomètres de Baalons à cette croisée des chemins ramenant vers Omont d'un côté et ici à l'ouest; et de là, pour La Horgne, deux kilomètres et demi... bien, ça fait sept kilomètres, si je sais compter. Ça m'a paru plus.

Un commandant d'escadron jetait des ordres. Les hommes étaient envoyés abattre des arbres dans les champs voisins. Les officiers reconnaissaient les

emplacements pour les mitrailleuses et les trois canons qu'on avait encore, deux de 25 et un de 37. Les effectifs s'étaient bien amenuisés dans les deux jours précédents. Ici, à La Horgne, ça faisait foule, bien sûr. Mais les régiments à eux deux, c'est tout juste s'ils avaient la force d'un. Avec ça, comme c'est le point d'honneur des spahis, les blessés légers ne s'étaient pas laissé évacuer, ce qui fait qu'on avait des hommes un bras en écharpe sur leur cheval, ou la tête bandée... On plaçait des camions en travers pour barrer les routes d'accès. Les cognées faisaient leur bruit précipité tout autour.

Le colonel Burnol, qui commandait le régiment d'Oustric, les Algériens, s'installait dans l'église avec le colonel Marc, commandant la brigade, un homme petit et nerveux. Le colonel Geoffroy rassemblait les Marocains pour les disposer dans le Bout-Haut, c'est-à-dire le quartier du cimetière : Boukhatem Abdesselem, Hamiam Habib, Boualem Kelifa, Djelloul Bouakath, Safi Safi, Tayeb Belgacem, Schorem ben Larbi... Benrebbiah Ould Bousmala... Abdallah en Sabeb... Avec eux, Pezet passa devant le peloton d'Oustric qui portait les arbres abattus et allait commencer à dresser la barricade à la pointe inférieure du triangle, complétant en arrière le barrage du camion au débouché vers Singly. « Hé, Victor ! » appela Oustric. Pezet, sur son canasson, tourna la tête. Il aperçut son copain et sourit. Il lui dit : « Tu te rends compte, ce qu'on fait ici, nous autres ! » Ça voulait en dire, des choses. Des tas. Ça voulait dire : tu te souviens de Carcassonne, nos réunions dans les remparts de la Cité, les copains, ce rigolo de Vallier, et ce député à nous, le médecin ! et la vie avant ça... le Parti... Est-ce que c'est notre affaire d'être ici ? Oustric hocha la tête : « Et eux... tu crois ? » Il montrait leurs camarades, algériens et marocains, s'affairant à mettre en état la position, et ça voulait dire, eux, avec leur pays, les leurs là-bas... est-ce que tu ne crois pas que c'est encore plus fou ? Nous, c'est la France qu'on défend. Il exprima ça très vite : « Tu imagines... Hitler à Paris ?

— Pourquoi pas à Narbonne, tant que tu y es ! » répliqua Victor Pezet, le vigneron. Et il poussa son cheval, parce que là-haut aussi on allait faire une barricade sur la route de Poix-Terron.

C'était donc comme ça : le colonel Geoffroy, avec une partie des Marocains, allait tenir le Bout-Haut, le quartier du cimetière. La défense à l'entrée vers Singly, et tout le triangle de l'église, où se tenaient Marc et Burnol, et la route d'Omont-Vendresse, incombaient aux Algériens. Le restant des Marocains, un assez fort détachement, partait avec un capitaine par le chemin derrière le cimetière pour gagner les crêtes, y former une ligne d'arrêt à un peu moins d'un kilomètre de là.

La mission du colonel Marc était formelle. Pas un pas en arrière : les troupes à gauche avaient été rejetées de la Bar sur la Vence à l'ouest, et celles de droite rabattues vers le sud, la région du Chesne, ça faisait un trou entre elles. Les spahis devaient ralentir à ce niveau l'avance des blindés, au moins jusqu'au soir, le temps qu'on amène les renforts promis, de l'arrière, ces renforts dont on parlait toujours qui viendraient colmater la brèche. Une partie des chevaux rassemblés, les voitures, tout ce qui était inutile, alors, à l'arrière ! Ici, rien que des combattants. On regardait s'éloigner les bêtes.

Des éléments de contact avaient été envoyés par les bois vers Singly, en reconnaissance. Ils rentraient, le lieutenant qui les avait conduits se présentait à l'église, au rapport. Il claqua les talons, saluant. Oui, les ennemis sont à Singly. Ils s'apprêtent à faire mouvement. D'ailleurs, voilà leur reconnaissance à eux. Les têtes se levèrent, deux avions survolaient la position. Ne tirez pas... Ils tournent là-haut, disparaissent. Les mentons pointés vers le ciel se rabaissent. Alors, ces barricades ? On est fin prêts ? Les trois pénétrantes sont barrées ?

Le colonel Burnol fait approuver la disposition de ses plans de feu au commandant de la brigade.

C'est comme une forteresse maintenant, La Horgne, les issues bouchées, et de tout côté les armes qui attendent l'ennemi...

⁂

« *Your Grace...* »

Le gros homme roux et blême s'est retourné. La voix l'a tiré du sommeil profond qui est celui du matin.

« *What's the matter?* »

Il est sept heures et demie. On appelle de Paris... le gouvernement français. Le lord Premier ministre a le téléphone sur sa table de chevet. On lui passe la communication. Allô... c'est une voix française, une voix bouleversée : « *We are defeated...* »

Winston Churchill reconnaît celui qui parle : Paul Reynaud.

« Nous sommes battus... nous avons perdu la bataille...

— Voyons, voyons... cela n'a certainement pas pu arriver si vite!... »

Étrange conversation. L'Anglais essaye de consoler le Français, de le convaincre d'exemples pris dans *l'autre* guerre. Quoi! même si l'ennemi a percé à Sedan, si des voitures roulent vers Paris... il n'y est pas encore... Les offensives, c'est comme les respirations, ça a un rythme : au bout de quatre ou cinq jours, cela s'arrête pour souffler! Alors, on a le temps de se reprendre. C'est la leçon de Foch.

Étrange conversation que ponctue le refrain du chef du gouvernement de la France : *Nous sommes battus, nous avons perdu la bataille...*

Il avait reçu la veille au soir la réponse de Churchill à son message de l'après-midi. Une réponse évasive. Les Anglais voulaient d'abord se renseigner sur la situation. Ils ne promettaient pas d'avions. Cette nuit, avec les pertes de la veille sur la Meuse, il ne leur restait en France que 206 appareils sur 474 appareils engagés le dix mai. Le gouvernement de Sa Majesté craint de dégarnir la défense des îles Britanniques en dirigeant de nouveaux escadrons sur le continent. Et cela dans le moment où la Hollande capitule, où Hitler peut partir des bouches de l'Escaut, et faire du Channel une nouvelle Meuse...

M. Winston Churchill n'est pas très au courant du pouvoir de rupture des engins blindés et de ce que cela apporte de nouveau dans la stratégie des guerres modernes. Voilà des années qu'il a été écarté du pouvoir. Ce n'est pas lui qui a été renseigné par l'Intelligence Service des faits d'Éthiopie et d'Espagne. Ou de Pologne.

Bon, il promet de venir à Paris, parler directement avec Reynaud. Non, pas aujourd'hui, les affaires courantes... mais demain. En attendant que l'autre se calme!

Tout de même, il a beau connaître la nervosité de ce petit homme, Churchill se dit qu'il n'y a pas de feu sans fumée. Qu'on appelle la France! Les gens sérieux. Georges, à La Ferté.

Le téléphone croise ainsi les inquiétudes alternées à travers la Manche. Le général Georges, au matin du quatorze mai, avait écrit à Gamelin : *la brèche de Sedan est colmatée...* Le quinze au matin, à Winston Churchill, il répond : « La brèche de Sedan est en train d'être colmatée. » Voilà un homme de sang-froid. Il avait bien semblé au lord Premier ministre que M. Paul Reynaud avait légèrement perdu la tête. Pour plus de tranquillité, il essaye aussi d'avoir Gamelin. Il faut bien se renseigner de tous les côtés. Le généralissime vient de quitter Vincennes.

⁂

Le général Vauthier a passé la nuit à voir la bousculade affreuse de l'armée et des réfugiés. Avec le colonel commandant son infanterie divisionnaire, et le lieutenant Pierre Debrest qui ne l'a pas quitté, il n'a guère couvert qu'une douzaine de kilomètres avant huit heures du matin. Quand ses voitures traversent Mon-Idée, le commandant Müller a depuis longtemps filé sur Hirson avec ses bureaux sans se préoccuper ni de la compagnie qui était à Signy-le-Petit, parce que le bruit court que des chars allemands descendent de Belgique, ni de celle d'Auvilliers-les-Forges, parce qu'on dit que des chars allemands se promènent au sud au-delà de Liart... L'état-major de la division se porte à Auvilliers, où le capitaine de Balpêtré cède la place au général Vauthier dans son château blanc. Le départ de la compagnie se fait en vitesse : d'après les indications des nouveaux arrivants, car il n'y a plus de téléphone avec Vervins, et que le général n'a vu personne à Mon-Idée, la direction à prendre est celle de Rozoy, par Rumigny, Brunehamel... Qu'est-il advenu de ce malheureux Gaillard? Lourmel hausse les épaules. Il trouve très mal placée la pitié de Balpêtré : qu'est-ce que vous voulez qu'il lui soit arrivé? Il aura fichu le camp, comme tous les communistes!

Vous feriez mieux, Debrest, de prendre un peu de repos. Dites-moi, vous êtes des Debrest de Lille, textile? Oui, l'usine Debrest-Leurtillois à Bois-Blanc. Ah! mais je connais votre oncle depuis une vingtaine d'années, Aurélien... Vraiment, mon colonel?

On n'a presque pas envie de dormir, comme ça, en plein jour. Mais tenez, vous pouvez encore aujourd'hui avoir un bon lit. Laissez donc, mon ordonnance va vous changer les draps. Il n'y a qu'à se baisser pour en trouver des propres, je ne sais pas qui a flanqué comme ça en l'air tout le contenu de l'armoire...

⁂

Quel merveilleux matin! Tout le printemps, un ciel bleu qui devient plus profond avec les heures... Les zouaves marchent sur la grand-route. Nom de Dieu! Avions! On n'a pas besoin de commander la manœuvre. Les voilà tous dans le fossé. L'énorme bourdonnement passe sur eux. Criquet, contre le mulet, dit à Jean-Blaise : « Sergent... — Quoi? — C'est pas pour nous, le cirque! »

Jean-Blaise lève la tête. Non, ce n'est pas pour nous. La grande fantasia dans le bleu est en l'honneur du patelin auquel on allait arriver. Heureusement que le train n'avait pas d'avance... La dégringolade! Qu'est-ce qu'il prend, le patelin! Le sous-lieutenant dit à Jean-Blaise que c'est Mariembourg. Il lui montre sur la carte. Ah, voilà donc où nous sommes... Est-ce que ce serait qu'on s'habitue à ces dégelées? Cela n'a pas été long. Les avions sont remontés comme des abeilles brillantes. Ils tournent là-haut, ils s'en vont... Les ordres courent le long de la route, on repart...

Oui, c'est Mariembourg. Plutôt c'était. Il n'y a plus que des ruines. Les zouaves traversent les murs fumants. Pas la peine d'éviter Mariembourg, ils n'y reviendront pas, le boulot est fait.

A la sortie du bourg, les prés sont jonchés de vaches mortes, des bœufs foudroyés. Cela a dû courir affolé, dans tous les sens, comme des humains... Et sur la route, des chevaux le ventre crevé. On passe. Il y a comme un désert nouveau. Les bêtes, c'est terriblement pitoyable. On dirait que les hommes ont pu se sauver. Dans le fossé pourtant... regarde... ah, je n'aime pas regarder ça!

Il y a ici des caissons versés, de l'artillerie, un canon abandonné... Ils ont cheminé de jours, nos artilleurs. Ça devait se voir, avec ces chevaux blancs...

Ça se voit toujours, mais les pattes en l'air, et les boyaux coulés sur la route... Ah non, alors, s'arrêter le long de ça ! Ne te plains pas. Imagine dans quelques heures, ce que ça va schlinguer... Devant, il avait bien fallu déblayer.

Si tu gémis maintenant, à cause de la charge, que ça te fait mal aux épaules, c'est toi qui as demandé à avancer !

« Tu vois, dit Jean-Blaise à Criquet, les arbres ! C'est à ce moment de l'année qu'ils sont beaux... Le vert est encore jeune, mais déjà plus comme en fin d'avril avec cette poussière de blanc en lui... il a l'air de tenir. Les branches sont déjà toutes chargées, tu ne vois plus le petit bois : regarde comme ça frissonne... comme c'est vivant ! »

La troupe aussi, malgré les fatigues, elle est comme ces arbres que dit Jean-Blaise, leur feuillure. Les soldats avancent sur la route avec la jeunesse du matin, le sentiment du printemps en eux, il y en a qui chantent. C'est une division d'active, la DINA. Tout ça est jeune, les cadres de réserve aussi. Ils se savent bien armés, et s'il n'y avait pas le poids du sac, les cartouches. Ce sont des hommes jeunes. On double l'étape, c'est sûr, mais le ciel est bleu. Dans l'ensemble, il y a de tout, mais pas mal de ces types bruns avec le poil bien serré sur la tête, luisant, les Catalans, ceux qu'on n'a pas fait raser s'entend. C'est du jeune animal. Ça sait rire et se battre. Ça prend pied sur la route, ça se dit : encore un coup... Le ciel est bleu. Un ciel où passe, pas très haut, de temps en temps, un de ces espions des nuages. « Ils se rendent compte, les mouchards ! » dit le muletier avec son accent de Collioure, tous les verres cassés de la Catalogne dans la voix. Un officier qui passe le long de la colonne dans un side... « A quoi tu penses, mon Criquet ? dit Jean-Blaise. A Belleville ?

— Je pense, dit Criquet, qu'on se fait des idées sur la guerre... »

On quitte la grande route, pour en prendre une à droite, vers Roly.

⁂

Oustric avait faim, mais ce n'était pas le moment de penser à ça. Machinalement, dans sa poche, il sentit son portefeuille, où il y avait des photos et pas besoin de les voir pour repenser aux siens. Et aussi deux ou trois feuilles griffonnées... Ici, il se serait encore moins risqué qu'à Carcassonne à avouer qu'il rimaillait, hein ! Ce poème qu'il était en train de faire sur une jeune fille à laquelle il aurait voulu offrir les étoiles, et puis au bout du compte, une école dans la montagne avec la classe des petits qui piaillent, une chambre banale et la jeunesse qui s'en va... Sa mitrailleuse en place, il était là, couché sur le ventre, en attendant.

Ce serait encore un de ces tonnerres de Dieu de jour, pas le plus petit nuage, cochon de beau temps ! ils auront donc toutes les veines et il ne pleuvra pas jusqu'au bout, alors ? Çà, mon chapeau à la météo d'Hitler... Qu'est-ce qu'il dit, l'aspirant Nebarki ? Oui, tout en ordre, mon lieutenant...

Il fait celui qui ne comprend pas, Pezet, Victor, mais il comprend. Naturellement, c'est étrange ce qui nous arrive. Les officiers. Des gens, toute leur vie a été pour ce qui va se passer ici, et aussi pas mal des types, des baroudeurs, c'est sûr. La discipline, ça n'allait pas toujours jusqu'à payer ses dettes au bistro, peut-être... mais enfin, pas de blague, la discipline, ce qui s'appelle la discipline, dans la brigade, on ne plaisante pas avec. Les hommes dressés, faut voir. Ce n'est peut-être pas un idéal, mais ceux pour qui c'est l'idéal, eh bien, ici l'idéal n'est pas mal incarné... Dans les premiers temps, les spahis, je m'étonnais, moi aussi. Des Arabes, la plupart. Est-ce qu'ils n'avaient pas mieux à faire chez eux ? Ils devraient nous haïr, et ils sont prêts à se faire casser la gueule pour les Français. Peu à peu, je ne m'en rendais pas compte, et puis, voilà : je les comprenais mieux. Un homme, ça ne sait pas toujours son

chemin, ça ignore souvent le monde tout autour, si grand, si compliqué : mais ça a toujours en soi sa force, quelque chose qui le pousse à rire, à vivre, je ne sais pas. On est un gosse, et c'était d'abord le jeu, puis il y a eu les filles... on grandit sans savoir, on se trouve un homme, on voudrait faire des choses, ça déborde... Quand tu es sur ton cheval, même si on te commande, parfois, tu te sens le maître de l'univers... Que tu sois arabe ou pas... Instituteur qu'il est, il se souvient bien, Oustric, de ses moments de folie, du goût de courir, de faire n'importe quoi. Nous, seulement, on a appris le sens du monde. On a un but. Eux, pas. Bien que je le voie, leur but, il me crève les yeux. Pas eux...

C'est comme ça plein de gens dans les villes, les campagnes. Que de forces perdues! Des gens magnifiques s'ils le savaient. S'ils se mettaient tous ensemble... Pour l'instant, je suis l'un d'eux. C'est des si braves types, au fond. Capables de me tirer dessus, si on le leur commandait. Est-ce que je pourrais leur en vouloir? Il faut se représenter les choses comme elles se passent dans leur tête. Tiens, Bendane ou Khellof Roumedieune...

« Tu n'as pas une cigarette? » dit Rogellio Navarro. Celui-là, c'est un Espagnol d'Alger, qu'est-ce qu'il peut bien penser de Franco? C'est pas le moment de le lui demander. Ni de fumer. « Juste pour la rouler... », s'excuse l'autre. Oustric lui passe sa blague : Navarro a sorti de sa poche le petit carnet de feuilles minces... Quand on attend, c'est vrai, rien que rouler une cigarette, ça calme.

Dans le bois, des coups de feu avaient éclaté. L'avant-poste saluait quelques autos de reconnaissance. Fausse alerte : elles se repliaient. Un homme de l'avant-poste montait au rapport. En tout cas, maintenant, l'ennemi savait qu'il y avait un nid de résistance à La Horgne.

Oustric, en se retournant, vit la silhouette des deux colonels en haut de la route. Ils vérifiaient le dispositif. Ceux-là aussi, que fallait-il en penser? En tout cas, ce n'étaient pas des officiers comme on en avait croisé, foutant le camp, sans se préoccuper de leurs hommes. Ils aimaient leur métier, ils y croyaient, ils avaient leur honneur. On peut rire de ce mot-là : mais si l'honneur, cela couvre quelque chose à quoi on tient avec le cœur et le ventre... Oustric quand il apprenait aux enfants l'histoire des armées de l'an II, souvent il s'était pris à penser que tout n'était pas juste dans les sentiments qu'il avait à l'égard des militaires. Des camarades le lui avaient dit, d'ailleurs. C'est une question de formation. Les militaires... les militaires... Tout dépend de ce qu'ils défendent. Les mœurs extérieures sont les mêmes, il n'y a que les idiots que ça agace qu'on leur fasse couper les cheveux : d'abord, c'est plus propre, pas seulement qu'à l'armée... Ces hommes-là, s'ils travaillaient avec le peuple... s'ils pouvaient comprendre que les autres, ceux devant qui ils se sentent comptables, en réalité se moquent d'eux, et de loin trafiquent de leur peau, de leur fidélité, de leur énergie. Pour l'instant, ils s'imaginent barrer la route à l'envahisseur. Et moi, avec eux je me l'imagine aussi. Dire que s'ils lisaient dans ma tête, ils se croiraient tenus à prendre le Parti des autres... De ceux qui les trahissent en gros et en détail. Les sous-offs, ceux-là, alors! Bien sûr, ils m'en ont fait baver, et pas qu'à moi. Ils sont là pour ça. N'empêche que nous voilà à la même enseigne. Tout à l'heure, on regardera peut-être le ciel ou la terre avec les mêmes yeux ronds. Et si on en réchappe, s'ils en réchappent... qu'est-ce qu'ils y auront gagné? Au mieux d'être douaniers ou brigadiers de gendarmerie quelque part, pour ne pas perdre le bénéfice de ce qu'ils auront fait ici, à La Horgne, ou hier à Vendresse, ou ailleurs... Des gagne-petit, au bout du compte. Ce qu'ils donnent, sans en savoir le prix, qui, nous exceptés, pourrait le payer son pesant d'illusions et de courage?

C'est fou, cette valeur humaine qui se perd comme ça... à ça! Rogellio lui poussait le coude. De la forêt, montaient des bruits confus.

Il devait être neuf heures.

⁂

Le temps n'est pas le même pour tout le monde. C'est à La Ferté que le message de Winston Churchill a atteint le général Gamelin. Il y répondra d'un télégramme un peu après neuf heures. A vrai dire, qu'aurait-il pu dire à Churchill, de Paris ? Il ne connaissait rien de la situation. Elle vient de lui être expliquée par Georges, à l'instant. Il télégraphie donc au général Lelong à Londres pour le prier de confirmer à Churchill, et au général Ironside, sensiblement ce que Georges a assuré au lord Premier ministre tout à l'heure au téléphone. Des contre-attaques sont en cours, le commandement français envisage la situation avec calme...

Pourtant, ce calme n'est guère qu'apparent. Georges est hors de lui, de la communication de Billotte qui a accepté le repli de Corap, même en deux temps, sur la position frontière. A cause de cela, Corap a donné l'ordre à celles de ses troupes qui n'étaient même pas attaquées, même pas attaquées ! de se replier. La 61e division, du général Vauthier, a quitté la Meuse non franchie par l'ennemi : elle laisse derrière elle son fameux matériel de forteresse et se retire sous les piqués d'avion, par les routes encombrées de civils. La gauche de la 102e division de forteresse, du général Portzert, a battu en retraite sur ordre, mais, dangereusement talonnée par les Allemands de la poche de Monthermé-Nouzonville, elle a purement et simplement abandonné Mézières et Charleville... Aristote n'a pas contre-attaqué malgré les ordres ! Huntziger non plus d'ailleurs... A Huntziger, ce matin, Georges vient de réitérer l'ordre impératif d'avoir à le faire. Le général Touchon n'a pas l'air d'arriver à joindre Huntziger...

Gamelin apprend de Georges que celui-ci a signifié à Corap sa permutation avec Giraud. Comme toujours, Gamelin est d'accord avec Georges : cependant, relever ainsi un général d'armée, c'est grave. Le généralissime envoie un homme à lui, le colonel Guillaut, dans le secteur de la 9e armée pour avoir des renseignements plus personnels sur l'état des choses chez Corap. Georges voudrait aussi limoger Huntziger. Ici tout de même attention... Oui, la brèche a été faite chez Huntziger, mais son armée tient encore. Deux généraux d'armée saqués d'un coup. Quel effet moral ! Gamelin estime, ce matin du quinze, qu'Huntziger, qui a fait enlever à la veille du dix mai les obstacles antichars sur la route de Sedan, dont la gauche a été la première enfoncée, qui n'a rien fait pour rétablir la liaison avec Corap, qui n'a pas contre-attaqué, qui laisse passer sur sa gauche et au nord le flot paisible des panzers... Gamelin estime qu'Huntziger s'est ressaisi : c'est le mot qu'il emploie avec Georges. Il est toujours à Senuc, d'ailleurs, Huntziger, à Senuc, sur l'Aisne qu'il n'a pas quitté depuis le dix mai. Ses sous-ordres ont été frappés : c'est peut-être suffisant.

Le ministre de la Guerre arrive justement. Daladier n'a aucune peine à accepter les mesures contre Corap. Il n'aime pas Corap. Ce n'est pas comme Georges, qui a une vieille amitié pour le général malheureux. Daladier non plus n'est pas partisan d'en agir avec Huntziger comme avec Corap. Huntziger... Daladier n'est pas rue Saint-Dominique depuis deux jours : il sait bien qu'Huntziger a représenté l'état-major dans divers pays, noué des relations, préparé des traités... Huntziger, ce n'est pas qu'un général : il est lié à tant de choses, à tant de secrets d'État. Évidemment, aujourd'hui, les affaires de Turquie ne peuvent pas être déterminantes. Enfin, il n'y a pas si longtemps... Il faut songer à l'avenir : qui connaît l'Ukraine, la Roumanie comme Huntziger ? On ne démonétise pas ses hommes comme ça. Le ministre de la Guerre n'a d'ailleurs pas besoin d'expliquer tout ça. Gamelin fait le travail.

Il faut prendre très grande garde pour ce qui touche le prestige de l'armée, l'honneur du commandement. Il faudra donner des explications au public, au pays, pour éviter les interprétations tendancieuses.

Mais voyons un peu la situation sur le terrain. Ce matin, à l'aube, la division cuirassée du général Bruneau a contre-attaqué. Elle peut avoir rétabli la situation en avant de la 9e armée...

⁂

Non, le général Bruneau n'avait pas attaqué à l'aube. Une chose est ce qui se décide à l'échelon armée ou corps d'armée. D'ailleurs, maintenant Aristote avait déguerpi. Le général Bruneau, lui, sur place, il voit les difficultés. Les routes pour venir sur les positions assignées, c'étaient des routes, je veux bien, mais encombrées au possible, et puis pour la largeur vous repasserez... Le corps d'armée a-t-il l'idée, à l'aube, où sont ses troupes? La division cuirassée doit sûrement se trouver à découvert. Il n'y a plus personne au sud. Des chasseurs à pied et de l'artillerie sont envoyés en éclaireur, de façon à tenir sous le feu des pièces la route de Dinant à Anthée sur laquelle nous débouchons... Le général Martin a fait porter à Stave, où Bruneau a passé la nuit, un ordre pressant de contre-attaque. Est-ce qu'il sait ce que cela veut dire? Et l'essence? Partis de la région de Fleurus-Lambusart, hier vers quatorze heures, un bon nombre de nos chars étaient à sec depuis sept heures du soir. Toute la nuit, on a attendu l'essence. Les réserves permettent les mouvements d'avant-garde, c'est tout. Le général Bruneau sait ce qu'il faut faire avec le corps d'armée. Un rapport. C'est à quoi ils sont forts, ces gens-là! Nous ne pouvons pas compter sur l'essence avant midi. Alors, à midi, qu'est-ce qu'Aristote estime qui sera possible? Je tiens à vous signaler que les tirailleurs de la DINA qui occupaient ces parages semblent s'être évanouis cette nuit. Et puis voilà que le baroud a commencé... Un sacré chahut du côté d'Anthée. Les chars... Ceux sans doute qui ont amené hier soir Duffet à quitter Flavion pour Florennes. Ils sortent de ces bois sournois qui séparent Flavion de la route Philippeville-Dinant, débusquant de derrière ce grand domaine, ce château comme ils en ont en Belgique... prennent à revers les unités de Bruneau par le sud-ouest.

Ce sont des monstres lourds, énormes... Le feu sort d'eux. Feu sur eux! C'est au feu la parole.

Les avions font au-dessus des bois une barre, un tapis de vacarme. Les pièces contre-avions crachent du feuillage leurs langues impuissantes. Cela avance de partout.

A terre, nos chars de combat aussi s'avancent... Avec ce qu'ils ont d'essence. On ne sera prêt qu'à midi. Mais, en attendant, on se bat. Les colonnes ennemies perdent des unités, bien sûr, mais nous aussi! Il y a cent cinquante chars français, dispersés en quatre groupes... mais ici, combien sont engagés de panzers? Eux, ils préparent la voie à d'autres. Nous, on cherche à tenir en attendant l'essence. Par trentaines.

Elle arrive, l'essence. Il y a un convoi qui a dépassé Florennes, l'ancien PC d'Aristote. Mais le ciel tombe sur lui dans ce grand terrain découvert entre Florennes et Flavion, où rien ne permet qu'on se dissimule. Les avions, les avions, les avions! Cela saute, cela se disloque, cela crache la fumée, le jour en est noir, des trombes à base de flammes montent en spirale vers les Stuka qui piquent dans les ténèbres de l'incendie... Les éclatements assourdissent les bois... Des troupes débandées, de l'artillerie, arrivent à travers ces nuages de la terre... L'essence brûle sur les routes, les voies ferrées... Les avions hurlent en piquant.

Il devrait y avoir ici, non seulement des chars, mais de l'infanterie. Les tirailleurs. La DINA. Dans la nuit, ceux qui avaient atteint ces positions ont reçu de l'armée l'ordre de repli sur la ligne de Charleroi à Rocroi par Philippeville. Sur la route Dinant-Philippeville, les panzers ont passé, poursuivant les troupes en pleine retraite... les convois à chevaux... les hommes à pied...

Dans ce matin de J6, partout les flèches des panzers percent ainsi. Ceux qui se sont engagés dans la trouée de Chimay descendent au nord de Rocroi, d'autres, sur la route de Mézières à Hirson, atteignent Rimogne que le général Vauthier vient d'abandonner. En arrière, depuis près de deux heures, les postes des régiments de Portzert, pris à revers par les blindés venus de Flize, sont séparés du gros de leurs troupes, les officiers faits prisonniers. Quelques centaines d'hommes seulement ont échappé avec un colonel, sur près de trois mille soldats et officiers, au sud de l'axe de marche des blindés, près de la forêt de Froidmont. Tout le corps d'armée Libaud qui s'en va à pied, comme il peut, se trouve ainsi gagné de vitesse... Au nord, les troupes qui décrochaient de Monthermé n'ont pas pu pousser très loin : des blindés venant de Charleville les ont pris à revers au matin, et elles ont été faites prisonnières avec leur colonel.

XII

A Signy-le-Petit, le capitaine Blaisin, inquiet du tour des choses, dans ce pays absolument désert à l'aube, a envoyé le sous-lieutenant Robin à Mon-Idée aux nouvelles du commandant Müller. Robin est un bon garçon, mais pas un foudre de guerre. Pris dans l'encombrement de la route après avoir constaté l'absence du chef du détachement, les bombardements qui ont repris le jettent dans les fossés pendant près de trois heures. L'idée lui vient, assez tardivement, que Müller a dû vouloir s'écarter du carrefour de Mon-Idée et se sera rabattu avec la compagnie Balpêtré à Auvilliers-les-Forges. C'était plausible, mais inexact, comme il le constate, vers dix heures du matin. Où est le front? Au PC de la 61e division, un lieutenant aimable le lui montre sur la carte : là, vous voyez la division tient en arrière de la route de Rocroi, jusqu'à Laval-Morency, parallèlement à cette route. Robin pâlit : Laval-Morency... mais c'est à dix kilomètres! Au plus, dit le lieutenant Debrest. Robin n'a pas demandé son reste, seulement, comme il était fort troublé, il s'est trompé de chemin et il est parti vers Rumigny, a voulu couper par une petite route pour regagner la nationale par Antheny, et, au bout, du compte, à force d'avoir peur, à force de tourner le dos au front, il est tombé sur la grand-route juste en face d'une colonne de blindés qui débouchait de Tarzy et l'a couché d'un coup, raide, comme un gosse qu'il était, le visage portant l'expression effarée de la surprise et de l'injustice.

Tarzy? Mais c'est le petit pays sur la route de Signy-le-Petit! Alors, que s'est-il passé à Signy-le-Petit? Voilà. Les avions avaient devancé les chars, depuis le matin, les chars descendant de Belgique, aussi bien vers Rocroi à l'est que sur Signy-le-Petit à l'ouest. Ne voyant pas revenir Robin, le capitaine, devenu très nerveux, avait décidé de replier sa compagnie sur Wattigny, Saint-Michel, Hirson, mais de laisser une arrière-garde à Signy. Il était tout naturel que le commandement en échût à Barbentane. Il n'y avait aucun calcul dans la tête de Blaisin, mais, enfin, il était persuadé que son lieutenant, ayant un passé politique fâcheux, devait rechercher toutes les occasions de le racheter. Par exemple, en acceptant les missions périlleuses. Qui resterait avec lui? Les hommes rassemblés près de la fonderie, le capitaine expliquait le coup. Il ne laisserait avec le lieutenant Barbentane que des volontaires. Qui était volontaire? Il y eut un silence assez long. Puis Vidal sortit du rang, et après lui tout de suite Greboff, le météorologiste, l'Espagnol Cristobal, l'infirmier Tinchebray...

« C'est assez ! » dit le capitaine. Un petit groupe se sauve plus facilement. Et puis si Robin rejoignait... à supposer que la liaison puisse se faire, ils iraient se mettre aux ordres du commandant. De toute façon : point de direction, Hirson. Et une seule consigne : rejoindre !

Les avions volaient bas. La sortie de Blaisin et de sa troupe ne leur passa pas inaperçue. Ceux qui restaient à Signy assistèrent de loin à cette chasse à l'homme ; à peine hors du village, le convoi attaqué en rase-mottes se dispersa, les véhicules abandonnés, se jeta vers les champs dans toutes les directions, le gros de la troupe essayant de gagner le petit bois au sud. Les avions poursuivaient les isolés, ils étaient quatre ou cinq. Cela tirait dans tous les sens.

« Eh bien, dit Barbentane en regardant ses hommes, si je comprends ce qui se passe... c'est une réunion de fraction ? »

Ils éclatèrent de rire, mais il fallait faire vite pour se mettre à l'abri. Les hangars de la fonderie étaient tout indiqués. C'était une drôle d'aventure, la première chose était qu'on avait sacrément faim. Tinchebray se proposa pour sa corvée. « Ne te montre pas trop ! » lui cria Armand. L'infirmier déjà se glissait dans le village. Barbentane était ému. Pas de la situation militaire, du danger. Mais de ce qui les avait réunis. Du geste de ces quatre hommes. Un ouvrier, un intellectuel, l'infirmier, l'Espagnol... Ils avaient beau être tous les quatre du Parti, c'était lui, l'officier, qui avait maintenant d'eux responsabilité double. La mission était idiote, sauf qu'on ne pouvait abandonner Robin. Si le départ de Blaisin se justifiait, c'était que l'ennemi allait arriver. D'eux cinq, lui seul, Barbentane, avait un revolver. Et dix balles à tirer. Il aurait été parfaitement raisonnable de se replier, sans tenir compte des ordres. Seulement...

Seulement, voilà. Ce petit groupe ici, quatre hommes et un lieutenant, c'était un peu plus que ce maigre effectif. C'étaient cinq communistes ensemble, à combien ? Sept kilomètres de la frontière. Cinq communistes. Ils ne pouvaient pas grand-chose. Mais... je vais leur parler, leur dire, voilà, camarades... Quand Tinchebray reviendra. Pour l'instant, ils n'étaient que trois, parce que Vidal, sans rien demander, était sorti du hangar se mettre en sentinelle un peu en avant. Il avait trouvé une barre de fer dans la fonderie, il s'en était armé.

Tout d'un coup, il rappliqua. Dès la porte, il dit : « Les Boches... » Où, les Boches ? Vous n'entendez pas ? Ce bruit ! les chars, ils ont débouché dans le village, venant de Belgique...

Nom de Dieu ! Et Tinchebray ? Il n'y avait rien à faire qu'à attendre. Ils firent glisser la porte coulissante du hangar, un grand panneau blanc sur un rail, et, dans l'intérieur par un rai d'ouverture, Barbentane, le revolver à la main, fit le guet.

Les avions ronronnaient en l'air.

Dans le village, sur la grand-place, autour de l'église incroyablement haute, avec ses murs de forteresse et sa tour à deux étages flanquée d'échauguettes, les chars du 39^{e} corps blindé Schmit stationnent en formation de marche. Les véhicules de pointe sont déjà engagés sur la route de Fligny. Les officiers ont ouvert les tourelles et parlent de char à char. Devant le bâtiment de la Poste, les chefs, un colonel et deux commandants, ont appuyé à la voiture blindée de l'un d'eux une carte où des flèches tracent les lignes directrices de l'avance allemande. Des soldats ont mis pied à terre d'une sorte de char à bancs automobile et, l'arme à la hanche, tournent d'une pièce avec le canon de la mitraillette, visitent les alentours, mais tout est vide.

Qu'est-ce que cette halte a pu durer, dix minutes ? Le nom d'Hirson, drôlement prononcé, émaille les propos échangés par les chefs. Quand ils sont repartis, et que le silence est retombé sur le village désert, Tinchebray sort

d'une porte. Il a les bras pleins de boîtes et de bouteilles, mais légèrement le cœur qui bat la chamade. « Eh, ne tire pas ! » Barbentane était toujours dans l'embrasure de la porte son revolver pointé. Tinchebray s'est trouvé entre lui et Vidal, qui l'avait laissé passer et faisait mine de le ceinturer pour lui prendre ses provisions. Oh, dis donc, pour une alerte ! « Bon, dit Barbentane, tu nous raconteras ça plus tard... on s'est rendu compte. L'essentiel, maintenant, c'est de se sustenter ! »

Le passage des blindés avait changé la situation. Il s'agissait maintenant de rejoindre ; peut-être que cette colonne n'était qu'une infiltration, mais dans le doute...

Cristobal dit : « Si on avait des armes... Qué quand tu es dans leur dos... tu peux y faire mal... »

Ah oui, il s'était déjà battu, celui-là. Greboff le regarda, et murmura dans sa barbe précocement blanche : « Nous avons un lieutenant, il me semble... »

Ils approuvèrent. Vidal ajouta : « Nous sommes peut-être le premier groupe de la nouvelle armée... celle qui les chassera de France... »

Il n'avait pas parlé du Parti. Mais tous le comprenaient. Seulement Barbentane se mit à rire : « En attendant, la nouvelle armée, elle n'a pas d'armes... »

Alors Vidal : « Vous avez déjà un revolver, mon lieutenant : ce n'est pas si mal... »

Les avions s'étaient écartés. Barbentane, qui avait un peu étudié le pays depuis qu'ils y étaient, proposa de faire la chose la plus risquée : gagner les bois au nord, en évitant les routes, pour laisser passer les colonnes au besoin, atteindre la ligne des blockhaus, où, de deux cents mètres en deux cents mètres, on aurait toujours ainsi un abri, puisqu'ils sont inoccupés, et où, le cas échéant, même avec un revolver, on pourrait bien vendre sa vie ; et tenter de gagner à l'ouest la forêt de Saint-Michel, où c'était le diable s'il n'y avait pas encore des troupes françaises.

Vidal le regarda, et dit : « C'est vous qui commandez, mon lieutenant ! »

Armand consulta sa montre : midi dix.

⁂

Toute la matinée, les Algériens avaient interdit aux assaillants l'entrée de La Horgne. Cela avait commencé par l'attaque de neuf heures, des fantassins portés. Habitués depuis trois jours à voir tout céder devant eux, ils s'étaient jetés à l'assaut sans méfiance. Soixante morts, les blessés précipitamment traînés sous le couvert des arbres. Le convoi s'était arrêté en arrière dans la profondeur de la forêt.

Il était clair que l'ennemi ne s'en tiendrait pas là. Le répit qui dura un peu plus d'une heure lui était plus profitable qu'aux défenseurs de La Horgne. Le colonel commandant la brigade avait envoyé une reconnaissance pour tâcher d'établir la liaison sur la droite avec le 208e régiment d'infanterie qui devait tenir Baalons. Là-dessus, les chars avaient débusqué des arbres, de gros chars armés de 75. Les spahis n'avaient que trois canons antichars, neuf avaient été perdus dans les combats des jours précédents. Les fantassins qu'appuient les blindés sont encore rejetés, des chars ennemis détruits. Mais, du côté des spahis, le feu meurtrier a creusé des trous dans les rangs algériens. Pendant ce temps, des infiltrations ont atteint les deux ailes, tournant la position. On se bat sur la route d'Omont-Vendresse ; et, sur la route de Poix-Terron, l'infanterie allemande s'est emparée d'une bâtisse isolée, une ferme, d'où elle menace le cimetière. Le colonel Geoffroy lance ses Marocains à la reconquête de cette ferme. C'est là que, dans une bataille à la grenade, Victor Pezet est blessé un peu avant onze heures. Le lieutenant Mac Carthy lui fait son pansement, tandis que les spahis s'organisent dans la maison nettoyée d'Allemands. Ce n'est

pas très grave, au bras gauche. « Ne reste pas ici, dit le lieutenant, va-t'en au poste du cimetière... » Il y était à peine qu'il entend des cris de l'autre côté de la route, des éclatements. Par la route, de l'ouest, des chars attaquaient. A onze heures, la ferme était reprise, et les assaillants y entraient sur les corps des Marocains.

C'était que, dans la matinée, les blindés passant à l'arrière du front de la Meuse avaient réussi à percer le dispositif de la 53e division du général Etcheberrigaray, qui tenait la Vence à l'ouest, au niveau de Boulzicourt et, déferlant par la vallée, avaient atteint Poix-Terron, pris et dépassé Poix-Terron, d'où une colonne s'était rabattue sur La Horgne.

La reconnaissance envoyée à l'est n'avait pas atteint Baalons. A deux kilomètres cinq cents de La Horgne, le carrefour des routes qui vont sur Omont et Baalons était occupé par l'ennemi. A midi trente, la position était donc cernée sur trois côtés, séparée des unités voisines. La seule issue en pouvait être les crêtes par derrière, où on se battait déjà à l'ouest, au-dessus de Poix-Terron. Il fallait tenir assez longtemps pour que les renforts de la 14e division d'infanterie, qui montaient en arrière, fussent à même de combler le trou qui se creusait au sud. On voyait au loin, sur les crêtes, dans les bois de La Bascule, les éclatements de l'artillerie. Les avions bombardaient les hauteurs. Et, par les sentes de la forêt, à l'est, les fantassins ennemis cherchaient à gagner l'entrée du village sur la route d'Omont.

Dans le cimetière, Pezet, qui a passablement perdu de sang, s'est assis sur une dalle funéraire. Il n'a plus l'usage de la main gauche. Elle est pleine de fourmis. L'avant-bras est froid. Mais si on lui amorce la grenade, il peut encore la lancer. On a ramené ici d'autres blessés. Autour d'un mort, deux grands Marocains psalmodient, à genoux, frappent la terre de leurs fronts. C'est un petit cimetière de campagne, un enclos entouré d'arbustes, et de l'autre côté du chemin, les champs qui descendent assez vite sur une vallée ombreuse, s'étendant sur le côté libre du village, vers les dernières maisons du quartier est. Ils sont tachetés de blanc et de rose : des arbres fruitiers. Là-bas, un rideau de peupliers... C'est la campagne française paisible, sous le ciel bleu et qui contredit tout ce qu'on entend, les coups de feu, les départs d'artillerie tout proches... A travers le champ, Pezet voit courir des agents de liaison vers un PC qui vient de s'établir dans le Bout-Haut, de l'autre côté.

C'est que des obus incendiaires viennent de tomber dans la partie basse de La Horgne, mettant le feu aux premières maisons sur la route de Singly, autour de la barricade où se tient Oustric avec les Algériens. Les colonels ont quitté l'église pour se reporter là-haut, où l'un des canons de 25 s'est replié.

Tout au fond du paysage, les bois coiffent les hautes collines où veillent les hommes de la ligne d'arrêt. Ils ont encore leurs chevaux, eux, là-haut... Et dans le fond de la vallée, on a dû en garder d'autres. C'est aux chevaux que pense Pezet, sont-ils bien soignés? Il a un cheval chez lui, dans l'Aude, une bête pesante, mais dure à la tâche. Pas très jeune, mais qui peut servir encore, si on le soigne bien. Dans la fusillade, le vigneron s'évade au pays. Ah, quelle différence avec ici, les grandes vignes rayées, la plaine, la mer, même le soleil chauffe autrement, il tombe droit chez nous...

Chez nous... Qu'est-ce qu'il voulait dire, tout à l'heure, Oustric, avec Hitler à Paris? Hitler à Paris! Est-ce qu'on peut croire à des choses pareilles? Hitler... Pezet, quand le nom d'Hitler bourdonne en lui, c'est l'incendie du Reichstag, à quoi ça le ramène. Et le procès de Leipzig, Dimitrov... Dimitrov a fait reculer Hitler, et nous, nous ne pourrions pas l'arrêter avant Paris? Le vigneron de l'Aude, pour lui, Paris c'est la Commune, et c'est aussi le cœur du Parti. Il ne faut pas que les nazis, après Thaelmann...

La lumière se brouille aux yeux de Victor Pezet. Il se souvient de ce sergent, dans une grange de Vendresse qui est mort contre lui dans la paille hier matin, avec ses pieds coupés. Il se rappelle, il y a peut-être dix ans, quoi! comme à la permanence du Parti, dans son village de l'Aude on apportait du matériel qui restait dans un coin, on se disait, ah! ils nous embêtent au centre! C'étaient des petites affiches vertes ou jaunes avec de grosses lettres noires, il aurait fallu les coller, et puis c'était commode pour envelopper un tas de trucs... Des affiches contre la guerre et le fascisme. La guerre, on en parlait dans *L'Humanité*, bien sûr. Mais qui croyait à la guerre? Naturellement, c'était très bien de parler, d'écrire contre la guerre. Mais qui y croyait? Les socialistes disaient, c'est de la propagande. Nous, on pensait, bien sûr, c'est de la propagande, et puis après? Seulement, il y avait les vignes, tant de mal à se donner, et aussi pourquoi n'aurait-on pas un peu de bon temps?

Il ne faut pas se laisser aller. Sans ça, on est foutu. J'ai saigné, mais ce n'est pas grave. Ce n'est pas grave.

⁂

Le général Giraud arrive à Vervins vers deux heures de l'après-midi, le quinze mai. Il a fait vite. Laissant les choses comme elles étaient, car c'est à onze heures ce matin que l'armée hollandaise a capitulé. La 7^{e} armée va se retirer, et on ne pourra lui envoyer Corap, joli cadeau! que d'ici près de quarante-huit heures, le temps de la transmission des pouvoirs...

Le général Giraud ressemble au président Lebrun, mais en plus étoffé. Vous savez, dans les mariages, il y a comme ça des cousins qui ne se connaissaient pas et qui se rencontrent, regardez cet air de famille qu'ils ont! Mais il y a toujours le cousin triste et le cousin gai. Le président de la République est le cousin triste. Ce qui caractérise Giraud, c'est l'optimisme. Ce jour-là, c'est peut-être pour cela qu'on l'a choisi, seulement on en exige de lui, vraiment, une sacrée dose... Il expose donc à son *successeur*, tout d'abord, la situation aux bouches de l'Escaut, pour qu'il n'arrive pas à la 7^{e} armée sans rien savoir. Et aussi parce que cela dore un peu la pilule. Après cela, le plus délicat, c'est ici... Ils en ont pour la journée et pour la nuit. Voyons... Le général Corap, dès ce matin, a donné au général Martin l'ordre de tenir. Comme il lui a donné déjà plusieurs fois l'ordre de contre-attaquer... Mais est-ce que la 1re division cuirassée, le général Bruneau, avec ses cent cinquante chars, n'a pas précisément attaqué, ce matin à l'aube? On me l'avait assuré à La Ferté.

Le front du général Bruneau porte un large blessure. Combien de chars ont perdu ses bataillons? Sur sa droite, au sud, les blindés allemands filent vers Philippeville. A l'heure où Corap et Giraud s'asseyent devant des cartes pour étudier la situation, Bruneau donne l'ordre de repli sur la route Mettet-Florennes. Il abandonne Stave où était son PC. Depuis une demi-heure déjà, les panzers ont atteint Philippeville, et, débouchant du bois de Rosée, ils se précipitent sur Walcourt.

⁂

Combien a-t-on fait de kilomètres aujourd'hui? Est-ce qu'on va encore loin, mon lieutenant?

Le lieutenant s'arrête à côté du sergent Mercadier. Ce garçon lui plaît, bon sous-officier, bien bâti. Il est sculpteur dans le civil. Est-ce que c'est un hasard que les sculpteurs aient souvent comme ça quelque chose de sculptural?

« Pour autant que je me rende compte, sergent... »

Le lieutenant est très fier de la carte qu'il porte à sa ceinture dans un étui de

cuir, avec un voyant de cellophane. On se dirige en direction générale de Florennes. Voilà, nous venons de traverser le bois de Sautour... Depuis ce matin, nous avons fait une vingtaine de kilomètres. Avec l'étape de cette nuit, on ne peut pas nous en demander beaucoup plus : peut-être le régiment va-t-il s'établir à Villers-le-Gambon, et nous un peu avant, sur la route de Philippeville à Dinant...

« Mon lieutenant ! dit Criquet. Regardez là-bas ! »

Là-bas, c'est Philippeville qui brûle : la colonne bouclée, beige et brune, déroule vers le ciel bleu ses volutes de deuil. On se sent petit devant cette main noire de l'incendie. Encore les avions ? Cette fois, on ne les a pas vus passer. Il faut croire qu'on commence à s'y faire. Et puis tout d'un coup on sent le convoi du régiment qui se serre, s'arrête, repart... Il y avait du monde devant, des gens qui arrivent sur la route étroite, en sens inverse. Qu'est-ce que c'est, des civils ? Non. Des soldats. Ils sont couleur de la poussière, épuisés, marchant n'importe comment, une horde, poussés par quelque volonté incompréhensible... ils ont le fusil, mais on dirait des fuyards... Où sont les officiers ? Bon Dieu ! Ce sont les tirailleurs. Les nôtres. Des Algériens. La barbe de deux jours. La sueur de l'insomnie sur les os luisants du visage. Le moutonnement inégal des épaules, on ne va pas au pas, regarde, ils ont vieilli, on dirait... Ceux qui montent jettent des interrogations. Qu'est-ce qu'ils répondent ? « Pas par là ! Pas par là ! » Ils font des gestes de dénégation désespérée en montrant derrière eux. Un caporal, au niveau de la section de Jean-Blaise, s'explique : « N'allez pas par là ! Les chars ! Les Boches ! Tous tués... nous... tous tués... »

Les officiers, les chefs de section, anxieux, circulent entre ces soldats qui ont perdu le sens de toute chose et les renforts frais qu'ils mènent. « Allez ! foutez le camp ! » Ils ne demandent rien d'autre. Ils se sauvent. Un autre groupe. Il aurait été bon d'éviter le contact des zouaves avec ces fuyards... Mais allez empêcher ça ! N'allez pas par là ! En attendant, c'est par là qu'on va.

Qu'est-ce que c'est le pays, là-bas, dis donc, Criquet ? Ah, voilà probablement la grande route... Brusquement, la colonne reflue. Les ordres. Les cris des chefs. Halte ! Halte ! Sac à terre... Bon, pas malheureux, mes pieds... Tes pieds ? Le lieutenant qui passe leur jette : « Les Allemands sont là ! » Les Allemands ? Où ça ? Il y a des avions qui rôdent au-dessus, des avions qui semblent inspecter la route... « Qui c'est, ces oiseaux ? » demande Criquet. Tu ne vois pas la croix noire ? Depuis quand est-ce qu'il y a des avions à nous ? Les mitrailleuses tirent sur les mouchards. La marche est terminée, toujours. On se met en position le long de la route. Les avions ? Qu'est-ce que tu veux que ça foute, les avions maintenant ? Les Allemands sont là... « Les Allemands sont là ? dit Criquet. Tant mieux ! Plus besoin d'y courir après... » Le commandant a passé. Il a dit : « Les enfants, les Allemands sont là... »

Des hommes se sont étendus le long du remblai. On ne marche plus. L'essentiel est qu'on ne marche plus. C'est ça que le muletier et un autre baragouinent dans leur patois. Le sac a délesté les épaules. Les armes. Tous inspectent leurs armes. Le canon de 25... Qu'est-ce que ça fait les moustiques blancs et noirs dans le ciel bleu ? Ah, ils vous cassent les oreilles. Qu'est-ce que c'est ? Le canon ? On tire, des mitrailleuses, des fusils...

« Disposition de combat ! »

Jean-Blaise braque sa pièce. Oui. « Ouvre le caisson ! » Avec ce qu'on a, combien on pourrait tenir ? une demi-journée ? Pas même, s'il fallait tirer tout le temps sur les chars... Qu'est-ce que ça fait de coups à tirer, les caisses ? Peut-être deux cents...

Les fantassins, sur la route, ils courent... ils se couchent... ils courent... ils se

couchent... C'est du cinéma. D'où viennent ces choses qui sifflent? De droite, de gauche... Les balles te sifflent aux oreilles, pas chiches pour l'orchestration, là-bas!

Le canon de 25 de Jean-Blaise surveille le carrefour de la route d'où l'on débusquait, et de la grand-route Philippeville-Dinant. Les chars... non, pas encore. On les a annoncés, mais non. Jean-Blaise regarde ce point d'où ils vont surgir, comme il n'a jamais rien regardé de sa vie. Les avions en l'air... quelle importance ont-ils, les avions en l'air, maintenant? Des soldats se rabattent. On les voit courbés avec le fusil qui a l'air de traîner, rapides, un peu au-dessus de la position. Il y en a qui portent des blessés. Celui-là crache le sang, il est comme cassé, deux copains le soutiennent... La fusillade a repris plus forte. Le lieutenant s'arrête près de Jean-Blaise. « Tout en ordre? » Le muletier est à quelques pas avec la bête. Le sergent à sa pièce se sent calme, calme, comme s'il avait tout le temps devant lui, toute la vie. Il ne pense qu'au soleil. Il fait beau, il fait merveilleusement beau.

Voilà des chars. Mais ils arrivent dans l'autre sens, les nôtres! Comment ça se fait? Ce sont bien pourtant des Français. J'ai failli tirer. La route est envahie par les side-cars d'une unité blindée. Les types en bleu comme des ouvriers, avec le casque de cuir bouclé sous le menton... Il n'y a plus personne devant nous à ce qu'on dit. Ce sont les officiers des chars qui savent. La fusillade s'est éloignée. Les avions aussi. Il reste le soleil. Il fait chaud sur les champs. Il monte une vapeur de la terre. Nos hommes semblaient avoir retrouvé leur Roussillon natal. Sur leur peau, aussi, il y a du soleil. Les yeux s'en plissent. Le coin des rires... « Pas de cigarette, Sergent? » demande Criquet. Tu penses si j'avais une cigarette...

Le temps passe. Les side se sont immobilisés sur le côté de la route. Pourquoi on n'avance pas, s'il n'y a personne devant? Ils ont dans la poitrine la respiration des vainqueurs. Une ambulance est venue chercher les blessés, là-bas, tu vois, c'est pas mal organisé... Un char. Un grand char de combat, avec un 75, et des mitrailleuses, s'est embossé un peu en arrière de la pièce de 25. Le sous-off qui en est descendu parle à Jean-Blaise. Oui, ils viennent de là-bas, où on se bat depuis quatre jours sur la Meuse. Eux, ils étaient arrivés en renfort : toute la nuit dernière et la journée, ils se sont battus dans un sens, dans l'autre. Ils n'ont plus le contact avec la division...

« C'est un 25, que vous avez là? »

Le sous-off l'inspecte en connaisseur. Ah, si, en avant, les fantassins qui tenaient la Meuse avaient eu des jouets comme ça!

⁂

La Horgne. A trois heures de l'après-midi, l'encerclement des spahis était presque complet. Le colonel Geoffroy, tandis que les maisons brûlent, a donné l'ordre au lieutenant Mac Carthy de tenter une contre-attaque sur le flanc des assaillants en direction du nord, pour prendre à revers les éléments qui, par la route de Singly, montent vers le village. Pezet, à ce moment, comme les autres blessés, est retiré du cimetière; on les emmène dans la vallée, à quelques centaines de mètres, où il fait tout de même un peu plus calme. Il a vu le lieutenant réunir ses hommes, dans la vallée, où les chevaux avaient été parqués. Ils sont remontés dessus, un escadron de Marocains. Ils vont atteindre la route, Mac Carthy en tête... Ce sont les camarades de Pezet. Normalement, il devrait être avec eux...

L'escadron du lieutenant Mac Carthy part du cimetière. Les chevaux tout d'un coup. Et le grand cri sauvage! Ils chargent, bousculant les fantassins allemands, fonçant dans les bois. Des lueurs les accueillent là-bas. On ne les

reverra plus. On ne saura jamais comment les spahis de Marrakech ont été jetés en holocauste aux chars. Pas un n'est revenu...

C'est une chose extraordinaire que de se battre dans un village en flammes. Des toits s'écroulent, des flammèches volent, des poutres craquent. Il y a maintenant ce brulot entre le poste où les Algériens entourés de leurs morts tiennent toujours, interdisant l'entrée de La Horgne sur la route de Singly, et le Bout-Haut où sont les colonels déjà serrés de près latéralement sur la route d'Omont, et de l'autre côté où les assaillants n'arrivent pas à entrer dans le cimetière... Cinq chars, l'adjudant, qui est au canon de 25 à côté d'Oustric, exulte : il a détruit cinq chars avec sa pièce et dans l'entrée du bois, leur masse versée, deux encore fumant et flambant, barre l'accès direct aux blindés derrière eux. Le mitrailleur, de l'autre côté de la barricade, tombe sur sa mitrailleuse. C'est le troisième qui est tué là... Les obus de phosphore se multiplient derrière eux.

Personne ne viendra à leur aide. A l'assaut suivant, les fantassins allemands sont encore rejetés, mais le canon de 25 s'est tu. Ses servants, l'adjudant et un homme, un Espagnol d'Alger, qui avait demandé une cigarette tout à l'heure à Oustric, ont sauté avec la pièce. Il y a un entonnoir derrière la barricade...

Maintenant les chars marchent sur les hommes. Le feu et la fumée permettent le repli dans les premières maisons. Mais il n'y a plus de canon antichar. Les autres, dans le Bout-Haut, on ne les entend plus. La bagarre est confuse. Les blindés tournent leurs pièces à droite, à gauche, avançant vers l'église. Ce qu'il reste des Algériens forme des groupes de résistance entre lesquels les soldats allemands, accompagnant leurs chars, se glissent, arrivant ici et là au corps à corps. Oustric a reçu l'ordre de sauver la mitrailleuse et de se porter dans le Bout-Haut, à côté du colonel Marc. L'homme qui l'accompagne, avec des bandes de balles, est tombé en franchissant cette bâtisse en flammes. Oustric, avec sa charge, la chaleur du feu, et le beau ciel sur sa tête... Une escarbille brûlante dans l'œil : c'est comme en chemin de fer, il ne peut s'empêcher de penser... Cette fois, je suis cuit. Il allait tomber quand Mohamed Ould Larbi l'a pris dans ses bras comme un enfant. Et lui, serre encore sa mitrailleuse... Mohamed est un géant de bronze pâle, et il rit, et il crie des mots dans sa langue, et il franchit le feu comme une salamandre. Comment est-on parvenu dans ce chemin étroit, défilé derrière un rideau d'arbustes d'où l'on voit à travers les vergers sur la gauche de la position le cimetière où les nôtres tiennent encore, tourné par les Allemands qui, de sa corne sud, tirent vers ici. Une auto, un élément de tranchée, des mitrailleuses flanquant le poste. C'est ici que, sur l'arrière du village, le colonel Marc donne les derniers ordres. A ce qu'on sait, les Algériens qui ont pu parvenir jusque-là le doivent à la diversion qu'avec cinquante hommes leur colonel, Burnol, vient d'effectuer, chargeant droit sur les chars. Le colonel Burnol est mort. Peu de ses compagnons ont pu rejoindre... L'ennemi est à l'église, on se bat aux premières maisons du Bout-Haut. Les chars qui ont contourné le cimetière s'engagent dans les champs où, dans sa voiture, le colonel Geoffroy barre la route vers la ligne d'arrêt, les collines.

Le colonel Marc a donné l'ordre de repli. Une partie des Marocains essaye de gagner les crêtes. Le colonel Marc ne partira pas. Il vient d'apprendre qu'à son tour le colonel Geoffroy a été tué. A côté de lui, les derniers mitrailleurs tombent sur leurs pièces. Il faut rassembler les groupes qui se rabattent vers le poste de commandement. Mais le cimetière est pris, à deux cents mètres, pas même, et un char à travers le champ qui en sépare les derniers défenseurs de La Horgne marche droit sur le poste de commandement.

Oustric n'a pas vu comment le colonel Marc, blessé, a été fait prisonnier avec les hommes et les officiers qui l'entourent. D'autres chars venant de la route d'Omont-Vendresse amenaient de droite un colonel allemand. Oustric a perdu le sentiment sans savoir où il a été frappé. Il est plongé dans une nuit bruyante. Autour de lui, tournent les vainqueurs. Quelqu'un s'est approché du talus et l'a touché avec la crosse de son arme et dit quelque chose dans cette langue qu'il ne comprend pas... quelqu'un a rigolé très fort, et tout cela parle très haut, et il y a des cris : *Heil! Heil!* Oustric s'endort ou s'étouffe, il ne sait... Le poème pour la jeune fille n'aura pas de fin... il n'y aura pas pour elle avec Oustric de petite école primaire dans un lieu de montagne... ils n'auront pas leurs enfants parmi les enfants des autres dans cette classe qui babille... toutes sortes de souvenirs humains sont perdus à jamais... cette mémoire s'efface où s'étaient inscrits les visages espagnols l'autre année à Perpignan... les Sénégalais à la frontière... et tant de leçons déjà qui auraient pu faire de cet homme-là un bâtisseur de l'avenir...

Il ne reste de la 3^{e} brigade de spahis que l'escadron qui tient encore les crêtes et qui est attaqué par l'ennemi venant de Poix-Terron, et ceux des Marocains à qui le sacrifice des autres a permis de se retirer dans les bois avec leurs blessés, quelques chevaux.

La route de l'ouest, au-delà de la trouée de Vendresse, est ouverte : la 14^{e} division du général de Lattre de Tassigny est encore bien au sud, et ses avant-gardes recueillent les débris des Marocains de Marrakech, avec, parmi eux, Victor Pezet, qui ne peut plus tenir sur son cheval, et qui commence à délirer de fatigue et de fièvre quand on le met dans une voiture, qu'est-ce que c'est que cette voiture ? il y fait noir... d'autres y sont, qui gémissent... en tout cas, c'est une voiture, et elle roule.

XIII

Le temps n'était plus si chaud. Le soir venait. Presque calme. Il y avait encore un piétinement de foule là-bas, les gens qui s'étaient cachés, repartant. Sur la route de Philippeville.

Jean-Blaise avait un peu faim.

On attend. Et maintenant plus d'avions, plus de fusillade. Le silence. Un grand silence où chantent des insectes. Le froissement de leurs ailes sèches dans les sillons. Le silence plus sensible d'être plein de murmures. Le silence et le soleil. Déjà un soleil bas, moins brûlant. « Pourquoi on n'avance pas? » répète Criquet. Le silence... Les motos vont et viennent, de l'avant au poste des officiers, en arrière. C'est drôle, les motards, comme ça, avec leurs airs de métallos, presque tous ils sont plus grands, plus forts que les zouaves. Le jour est déjà plus bas. Le soleil descend derrière nous. C'est là-bas, du côté de l'ennemi, que l'ombre commence.

« Vous avez remarqué? dit le capitaine au lieutenant. Pas un instant, aucun des hommes n'a demandé comment ça se faisait...

— Comment ça se faisait que quoi, mon capitaine? »

Le capitaine le regarde : lui non plus... il ne s'est pas demandé comment cela se faisait qu'il pût y avoir du Boche par ici? Pourtant, il a une carte, et il ne se fait pas faute de l'étudier.

« Six heures du soir... », dit le lieutenant. Il doit être plus. Sa montre s'est arrêtée. Le lieutenant la porte à son oreille.

Ils ne savent pas que les blindés, qui ont passé sur cette route et traversé Philippeville, sont déjà pour une part à vingt kilomètres d'ici, à Froid-Chapelle, d'où Aristote a dû décaniller plus loin. Ils ne savent pas que ces chars français qui les ont rejoints sont les débris de cette 1re division cuirassée promise à Blanchard, puis à Corap, dont les cent cinquante unités étaient l'objet de toutes les conversations des QG. Ils ne savent pas que cette division est en train de se faire anéantir. Ils ne savent pas qu'au nord de Philippeville, à Walcourt, les blindés ont failli surprendre le PC de la 18e division. Que la ligne Charleroi-Rocroi, acceptée par Billotte, comme premier temps de repli dans sa conversation de la nuit précédente avec Corap, est donc percée, dépassée.

Et que plus au sud...

C'est vers le sud maintenant que leurs officiers les entraînent. Sac au dos! Sac au dos! On a replié les canons antichars sans que l'ennemi ait apparu. Jean-Blaise a quelque tristesse de ne pas s'être servi du sien. Pourquoi va-t-on vers le sud? Ce sont les ordres. Mais on forme un drôle de groupe. Une

dizaine de side-cars avec leurs motards bleus à tête de cuir noir. Il y a le capitaine et le lieutenant, Criquet, Jean-Blaise le muletier, quatre zouaves; il y a deux lieutenants dans les side. Où est-ce qu'on va? Ce sont les officiers des chars qui mènent. Ceux des zouaves semblent désemparés.

« Vous croyez? dit le capitaine. L'ennemi serait par là? » Et aussi par là. Avec les side, on a des renseignements. Allez! en ordre de route! Sans avoir tiré...

« Mon capitaine! dit Jean-Blaise. L'étape sera longue? »

Le capitaine hausse les épaules. Ce sera un bon bout à faire avant la soupe. Il y a deux chars devant nous. Pourquoi ne sommes-nous plus avec les autres? Ce sont les ordres. En tout cas, on marche vite, en silence. Les side-cars font un bond, puis attendent.

Ce qu'il a pu faire beau, aujourd'hui! La pourpre là-bas, c'est le côté de la France. On ne pique pas vers la France, vraiment. Mais on retourne pourtant vers où on était ce matin... Le sac est lourd ce soir, comme le matin.

⁂

Tout est nouveau ici pour le général Giraud. Les hommes, le paysage, les méthodes. Il voudrait savoir où sont ses troupes. Aristote est introuvable. Les appels à Froid-Chapelle demeurent sans réponse. De Vervins, on essaye de trouver directement liaison avec les divisions du général Martin. Elles sont en pièces, écartelées par les passages des blindés. On sait que la division cuirassée s'est battue le matin, qu'en reste-t-il? A-t-elle pu se rabattre vers Philippeville? Va-t-elle pouvoir attaquer? Les panzers ont atteint Rumigny, encore hier PC de Libaud, qui est à moins de trente kilomètres de Vervins en ligne droite, c'est-à-dire du PC de l'armée. Au cœur de la région où, le matin même, on dirigeait les renforts qui vont être surpris en plein mouvement. La position Charleroi-Rocroi, il n'en est plus question! La 6e division a abandonné Rocroi. Maintenant la première ligne d'arrêt ne peut être partout qu'en France... On ne sait pas ce que devient la DINA de Sancelme autour de Philippeville. Quant à Duffet et Hassler! Leurs divisions sont impossibles à localiser, tout simplement...

Enfin, Martin au téléphone! Il a essayé d'avoir le corps d'armée toute la journée... Il apprend que son général désormais s'appelle Giraud.

Il va lui incomber, par ordre du général Giraud, d'aller sur la position frontière installer les troupes dans des blockhaus dont on n'a pas les clefs.

Et le général Libaud qui a dû se reporter de Rumigny au sud de Rozoy à Renneville est constamment débordé par les panzers. Où est le lieutenant Debrest? Il n'a pas rejoint, il était avec Vauthier: on l'avait envoyé à Vauthier... Ah, voilà Vauthier, accompagné du lieutenant Debrest! On ne peut plus passer à Liart: il va falloir tâcher de faire front d'Aubenton à Signy-l'Abbaye, c'est-à-dire face au nord-est. Et Libaud une fois de plus à son tour, par cet ordre, constitue un de ces fronts qui creusent la ligne de défense vers le sud, et laissent au nord, abandonnant au nord un couloir à la poussée des chars ennemis, le couloir Charleville-Hirson. Libaud n'a plus qu'à se sauver dans la région de Vervins, parce que, de Liart, les panzers ont gagné Rozoy, où ils barrent la route aux troupes qui refluent. Libaud, avec son état-major, est définitivement coupé de son corps d'armée, de ce qu'il reste de son corps d'armée.

Et Portzert? Le général commandant la 102e division de forteresse était à Thin-le-Moutier. La bataille faisait rage au nord, où les chars allemands venant de Belgique, au nord, et ceux qui arrivent de Flize, à l'est, ont fait leur jonction, et isolent les unités de la 102e division, les anéantissent ou les font

prisonnières. Portzert et ses officiers d'état-major cherchent à gagner séparément à travers la forêt de Signy-l'Abbaye la région de Rozoy où ils ignorent que l'ennemi est déjà. Le général Portzert est fait prisonnier.

A Thin-le-Moutier, après le départ de Portzert, comme les Allemands y entraient, ils sont tombés sur des chevaux de main qu'emmenaient deux spahis égarés, ayant à travers bois contourné les colonnes ennemies, dépassé Signy-l'Abbaye, et après des heures tombés là. Le feu ouvert sur eux, il y a sur la grand-place aux dernières minutes du jour l'enchevêtement des chevaux morts ou mourants, et un Marocain sur lequel on a trouvé un paquet de pansements individuel, un carnet de papier à cigarettes, un peigne de poche, un mouchoir, un paquet de tabac entamé et une embouchure de trompette.

L'extraordinaire, c'est ce que deviennent ces colonnes blindées allemandes. Déjà hier, il y en avait une qui flottait à Liart. Où était-elle passée? Elle n'était jamais arrivée à Rumigny. Aujourd'hui à nouveau une colonne passe à Liart, une autre, ou est-ce la même qui arrive sur Rumigny? Et celle de Poix-Terron, il a bien fallu que les spahis franchissent la route derrière elle, les éléments qui ont gagné Signy-l'Abbaye... Des troupes traverseront sans encombre Thin-le-Moutier sans imaginer même que des chars ennemis les y ont précédés, ces débris de la 102^{e} division qui avaient gagné la forêt de Froidmont tandis que des panzers les dépassaient au nord. D'autres, cette nuit...

Ce soir-là, il se joue une grande partie de cache-cache. Les rumeurs, les crises de nerfs et l'épouvante en corsent partout le jeu.

⁂

Jean-Blaise, dans le soir tombant, reconnaissait le paysage. C'était donc bien Mariembourg, là-bas... On avait fait tout le chemin à l'envers. Un pays vallonné, avec des boqueteaux. On s'est arrêté entre une ferme, qu'on a légèrement dépassée sur la droite, une grosse bâtisse avec une cour, et un haut porche... et une grange à gauche, qui en dépend. La route est à découvert, pas d'arbres, avec de larges fossés, profonds, sur les côtés. Le char qui conduisait la petite colonne s'est immobilisé en avant. Le mulet a continué jusqu'à sa chenille arrière avec une demi-douzaine de bonshommes tenant le milieu de la route. D'à côté de sa pièce, Jean-Blaise crie : qu'est-ce que c'est? au sous-off du char... L'autre, du bras, dans sa tourelle, montre les collines obliques, dans les champs, du côté droit, qui forment comme des vagues, la dernière à cinquante mètres de la route, une crête de quoi? six mètres de haut...

Ce sont des chars qui arrivent en ordre dispersé. Un, deux, en avant. Peut-être une dizaine. Le sous-off descendu de sa tourelle, tout naturellement c'est avec Jean-Blaise qu'il s'explique. « Qu'est-ce qu'on fait? Je mets en batterie...

— Attends un peu, qu'on voie à qui on a affaire? D'autant, regarde un peu... des outils comme ça... c'est du petit matériel, tout bas... Avec mon char, il n'en resterait rien! Pas besoin de ton pistolet à bouchon... » Ils approchent, disparaissent derrière un pli... reparaissent...

« Qu'est-ce que tu crois, Criquet? Des Hotchkiss ou des W 40... » Criquet ne sait pas. C'est un peu bas pour des Hotchkiss...

Quand ils furent plus près, Jean-Blaise comprit ses hésitations. Les chars étaient peints de noir, et des hommes avançaient près d'eux, en uniforme noir. « Des Belges », dit le sous-off du char. Il y en a encore? L'écusson aux couleurs belges, noir, jaune et rouge, est bien visible sur le côté des chars malgré le déclin du jour. Dans le soir calme, on les regardait venir. Devant des Belges, pas besoin de mettre en batterie. A une cinquantaine de mètres, un d'entre eux, en tête, qui avait disparu un instant, reparaît sur la crête et bascule en avant. C'est comme un signal.

D'un seul coup, ils crachent tous les dix des flammes. Nom de Dieu, ils nous prennent pour des Boches! Cela siffle de tous les côtés. Cela explose. Cela siffle. On s'est jeté à plat ventre. Jean-Blaise reçoit des éclats de pierre dans son casque d'un même instinct, le sous-off s'est jeté entre les chenilles de son char, et les hommes de la route ont gagné le fossé, du côté des assaillants, pour être protégés des projectiles. Un bon fossé profond, confortable, plein d'herbe, où on se tasse. Le tir à si courte distance se fait un peu au hasard, au jugé, et les premiers obus ont passé sur le remblai d'en face. Jean-Blaise entend le frôlement des balles. Un souffle est sur lui, quelque chose qui s'abat tout près, quelque chose de lourd et de nu contre lui. Malheur! Le mulet... Les chars leur arrivent dessus. D'instinct, tous rampaient sur le ventre vers ce bâtiment aux murs épais, la ferme, à quelques mètres en arrière, juste en retrait de la route...

Le fracas continue au-dessus d'eux. Les types du char, surpris, croyant à des Belges bien sûr, n'ont pas l'expérience des zouaves pour utiliser le terrain. Ils sont là, sous leur engin, quand les petits blindés noirs abordent la route... et le canon de 25 attelé, le caisson versé, près du mulet mort...

Bon Dieu! ils se sont sauvés avant, dans la ferme. L'ennemi qui ne voyait, tombant sur la route, que la silhouette du char, des hommes debout, ne peut savoir tout de suite qu'ils sont dans ce bâtiment abandonné, ce crépi blanc qui devient roux de crépuscule. C'est une souricière... Par le haut vantail, cette trombe. Comment? Les motards. Les side. Ils manœuvraient sur la route, couvrant la retraite : ils ont rejoint juste à temps pour s'engouffrer. Au-dehors, l'autre char, qui avait continué son chemin, tire à revers sur les engins qui ont déferlé sur la route. Eux, remontaient en arrière, dépassaient la ferme, les premiers, c'est-à-dire...

Que faire? Il ne faisait pas assez noir pour se sauver. Le capitaine était en train de bander le bras du muletier qui serrait les dents. A quoi tu penses? A ton mulet? Il fait non de la tête. Il montre silencieusement du menton son membre blessé... Un éclat d'obus. Criquet, Jean-Blaise, un lieutenant... Tout d'un coup l'ombre de la maison tombe sur eux, une ombre tout à fait noire. « Qu'est-ce qui se passe? » Une sorte de torche vient de s'enflammer sur la route dans un grand fracas. « Un char boche qui brûle...

— Comment, un char boche? dit Criquet. Puisque c'est des Belges, tu disais...

— Je disais! Fais pas l'idiot! »

Oui, un char allemand flambait. Un hasard! Ça rendait autour tout absolument noir, et puis leurs soldats, là-haut, ils ne pensaient plus qu'à ça... Un des motards a dit : « Allez, tous dans les side! » Ce sont des choses qu'on ne se fait pas redire. Jean-Blaise serre contre lui son arme, c'est le principal. La trombe des motards fait une sortie. Du panier, Jean-Blaise guette avec son mousqueton le côté droit de la route Les motos ont tourné vers le nord, vers d'où on venait, le long de la colonne ennemie, les premiers véhicules à rebrousse-poil... A toute vitesse, les dix side...

Un des lieutenants a tiré au passage, avec son revolver, il ne sait pas trop sur quoi. Des balles leur sifflent aux oreilles, mais les motards font vite. Pas besoin de les presser. Un chemin de terre sur leur gauche, cela zigzague, tant pis si on se perd! c'est perdre les chars...

Et les voilà partis qui ne commencent à comprendre ce qui leur est arrivé qu'au moment où, dans le jour tombant, ils se trouvent à traverser un petit village bouleversé par les combats, tous les toits troués, où, le restant du jour pendant dans les lattes dénudées, une barricade faite avec des charrettes et des instruments agraires est dispersée devant ce qui fut un cabaret et ce qui

fut une école... un homme renversé entre les brancards levés d'un véhicule dort pour toujours, la bouche atrocement ouverte vers le ciel... On n'a pas le temps de s'arrêter, malheureux! Mais par où on va? Au croisement des routes, il y a tout un déballez-moi-ça de fusils, de caissons, de sacs jetés à terre, de casques... et les uns lancés vers les autres, les hommes de France et d'Allemagne, demeurés là dans l'horreur de l'assaut simultanément déclenché.

A la tête du petit convoi, deux motocyclistes se disputent. Tu sais bien qu'ils sont au nord... Mais tu as vu qu'ils venaient du sud! La route oblique un peu vers l'ouest, mais franchement au nord... Par là, au nord-ouest, il y a des bois... Cela est un argument sans réplique : ils courent au bois, ils s'enfoncent dans les bois. Ils passent un vallon, un autre vallon. A l'entrée d'un village, on leur a tiré dessus. Ils n'ont pas ralenti pour s'expliquer. C'étaient peut-être des Français. Ils passent une route, une voie ferrée... Criquet dans son panier ferme les yeux : c'est comme à la foire, dans les manèges, les petites voitures... Ah, on leur tire encore dessus! Ils ont fait un détour à gauche pour éviter une grande route. Il n'y a que la vitesse qui sauve. Presque à chaque village, on leur tire dessus. Ils s'en vont au juger, ils roulent, c'est tout. Ils ne savent pas qu'ils ont traversé ici l'itinéraire des panzers qui viennent de prendre Cerfontaine en arrière et Froid-Chapelle en avant... ils ne savent pas qu'ici ils ont dépassé la zone dangereuse... ils ne savent pas que maintenant ils y retombent... Ceux de devant n'ont même pas compris ce qui s'est passé tout à l'heure : à un coin de route, sur la gauche, des chars lourds ont débusqué pendant qu'on passait. Les side de derrière ont fait une volte-face subite et sont partis vers le sud-est. Où allaient les panzers? Peu importe, le convoi a été coupé en deux... Qu'est-ce que c'était, ces types qui allaient à pied devant les chars, tu as compris? Une masse noire, pitoyable, poussée dans le dos. Des prisonniers, pour protéger l'avance des chars, empêcher qu'on tire dessus...

Rien de tout cela n'a d'importance. Que la vitesse.

Vingt kilomètres, c'est plus long que toute une vie. Même si ça ne dure qu'un quart d'heure...

Le nom de ce pays est debout sur sa première ruine : Beaumont... Plus un seul toit ici. Un décor de sauvagerie. Ici pour la première fois des gens, que leur vitesse rejette dans les ombres et l'effroi... Eux, tournent dans Beaumont détruit. Le lieutenant du premier side a crié quelque chose. On s'arrête. Ce qu'il reste de jour ne suffit pas pour lire une carte. Une petite lampe : c'est évident, par là, Maubeuge!

La grande route. La nuit commençante ici porte en elle le bruit d'un cheminement immense. Il y a une foule, et ce n'est pas une foule. Une armée, et ce n'est pas une armée. Des hommes. Des soldats. Ils ont le pas lassé de la défaite. Ils ont pourtant leurs fusils. Ils s'appuient à des voitures prises dans leur mer. Par une espèce d'habitude, ils gardent leur droite, si bien que les side-cars les doublent à toute allure. Autour d'une automitrailleuse, un détachement un peu mieux discipliné. De l'artillerie. Qu'est-ce que c'est, une retraite ou une fuite? Des cuisines qui font plus de bruit que les chars...

Ils n'ont pas remarqué qu'ils viennent de passer la frontière. La cohue, vers Maubeuge, augmente tandis qu'on approche de la ville. Et là, voilà qu'une fois qu'ils ont déposé à l'hôpital le muletier au bras blessé, et un autre zouave qui a la jambe cassée par une balle, Jean-Blaise et Criquet se trouvent seuls avec les motards... tous les autres, les officiers étaient de ceux qui avaient été coupés par les chars... Qu'est-ce qu'on va faire? On reste ici, dormir. Les types des side, eux, veulent continuer. Ils avaient peut-être dormi la nuit dernière, eux! Criquet et Jean-Blaise, ils ont trois nuits de retard. Il y a une caserne où

les soldats qui se replient s'entassent pour roupiller. On ne sera pas très difficile pour l'hôtel, hein? Ils tombent de sommeil. C'est une caserne comme toutes les casernes. Tenez, mettez-vous ici. Sergent, ne vous éloignez pas. Il dort déjà, Criquet, sur une sorte de paillasse : Jean-Blaise, à côté de lui, s'étend, autant dire par terre. La tête lui tourne, le cœur lui bat. Puis ça s'apaise. Ça s'éteint. Dans un seul sentiment : vivant... je suis vivant... vivant... Et jamais pourtant il n'a autant ressemblé à un mort.

*
**

Ce soir-là, l'ambassadeur des États-Unis, M. Bullitt, était rue Saint-Dominique avec Daladier. Devant lui, au téléphone, le ministre de la Défense nationale écoute la communication qu'on vient de lui passer. C'est le général Gamelin. Lui qui le matin encore avait fait dire à Churchill et à Ironside que le haut commandement français envisageait la situation avec calme, que des contre-attaques étaient en cours, ce soir il vient annoncer au ministre qu'une colonne blindée allemande est entre Rethel et Laon, et que nous n'avons aucune réserve disponible pour contre-attaquer ou barrer la voie aux chars. Aucune réserve disponible? « L'armée française est donc détruite? » s'écrie Daladier.

Cette phrase ne lui a pas été plutôt arrachée, qu'il voit les yeux de Bullitt sur lui. L'ambassadeur des États-Unis sera donc mis au courant des choses. Entre Rethel et Laon... pas de réserve disponible! Inimaginable!

En effet.

*
**

Le cache-cache des panzers et de leurs victimes se joue maintenant sur toutes les routes. Les généraux se perdent. Vauthier avait donné rendez-vous à sa division à Brunehamel où il arrivait, passant par Rumigny. Personne à Brunehamel. Ou tout au moins que les files ininterrompues des réfugiés et des fuyards. A vrai dire ses troupes, les unes allaient sur Signy-le-Petit arrivant de Givet, on leur a dit que les Allemands y étaient, et qu'ils croisaient également au sud vers Liart : alors elles ont piqué par la route nationale sur Hirson, et elles se sont fait cueillir. D'autres arrivent plus tard dans les parages de Mon-Idée... ils voient venir à leur rencontre, marchant vers l'est, un magma d'hommes, des artilleurs, des pionniers, des travailleurs, des fantassins, que les chars allemands ont arrêtés sur la route d'Hirson, désarmés et renvoyés dans la nature après avoir devant eux écrasé leurs armes en roulant dessus. Ils disent qu'on ne peut plus passer vers Hirson. D'autres n'arrivent que plus tard à Mon-Idée vide, et se souviennent qu'au matin la division a dû être à Auvilliers-les-Forges, ils s'y rendent, n'y trouvent personne, mais s'agglomèrent au passage à un train d'artillerie. D'autres, d'autres...

Colonnes composites qui ramassent à la fois civils et militaires. Hommes en armes et hommes désarmés. Convois hippomobiles et fantassins. Tout cela, peu à peu, engorge les routes, ne marche plus qu'au pas lent des hommes, essaye vainement de prendre figure militaire, de s'ordonner avec un dispositif de marche, des bouches à feu pour aller devant, qui doivent s'arrêter, attendre les retardataires, des mitrailleurs qui essayent de couvrir les arrières. Parce qu'on ne sait plus où est l'ennemi, que dans la nuit il peut de partout surgir. Des coups de feu éclatent dans des villages, des maisons. Ou, dans l'ombre, de petits canons tirent, on se rassemble, l'artillerie balaye un carrefour, tout se calme, on repart, on ne voit personne : alors on parle de parachutistes... mais ils ne parachutent pas des canons, tout de même! C'est

une nuit de feux follets. Un capitaine isolé à vélo se propose soudain comme guide à la colonne. Des cavaliers sur leurs chevaux fourbus sont encore candidats à faire les éclaireurs. On se heurte dans une formation qui marche dans le sens où jusqu'à cette minute on croyait ferme qu'étaient les Allemands, et puis il suffit de trois mots, les convictions tombent, toute la cohorte pivote sur elle-même et suit ce groupe de pionniers si sûrs d'eux. C'est la nuit noire, par des itinéraires coupés de bois; mais qui, la plupart du temps, ont l'air d'être des bleds de culture, où il n'y aurait rien pour se cacher.

Comment se fait-il que, devant nous, de loin en loin, la nuit soit déchirée de signaux lumineux? Sont-ce des motocyclistes allemands? Une grande nervosité s'empare du convoi perdu. C'est que personne n'y sait trop qui est son voisin. Il se raconte dans les rangs des épisodes bizarres de ces journées. Toute sorte de bobards s'y propagent. On s'arrête brusquement, on repart, est-ce qu'on sait pourquoi? La seule chose qui donne encore un peu de confiance, c'est le train des artilleurs. D'abord ils ont des pièces, et puis enfin c'est une unité presque intacte, qui doit bien se conformer à un certain ordre de marche...

Des fuyards... Où allez-vous comme ça? On ne sait pas. Allez, mettez-vous à la suite. Et des civils qui croulent sous leurs paquets, plutôt que de les abandonner dans les champs, qui supplient qu'on les leur prenne dans les voitures. Heureusement qu'il fait nuit, on ne pourrait pas supporter ce spectacle-là en plein jour.

Dans les voitures, on traîne quelques blessés. Le lieutenant qu'on a découvert par hasard sous les décombres d'une maison à Mon-Idée. Vous croyez qu'il s'en tirera? Il a la fièvre. Il est sans connaissance. Depuis combien de temps était-il là-dessous quand on l'y a trouvé? Sa veine, c'est qu'il y ait eu une alerte et qu'alors on se soit glissé partout, pour ne pas rester au carrefour, le temps que les Dornier tournaient sur nous... Il a peut-être une fracture du crâne!

Ils emportent le lieutenant Gaillard, et ils parlent des choses les plus folles. L'idéal de ce conducteur, c'est d'avoir un bistro, où il prendrait le PMU. Un autre montre un billet de la Loterie nationale, avec lequel il avait presque gagné, juste avant la guerre : aurait suffi d'un 3 au lieu d'un 2... il n'a jamais pu le jeter, c'est sa mascotte. Son voisin lui dit : « C'est presque ta mascotte... » mais ne songe pas à rire. Ils emportent le lieutenant Gaillard et le convoi s'arrête encore interminablement. Qu'est-ce qu'il y a? Des coups de feu en avant. On écoute l'ombre avec toute la nuit écarquillée des oreilles. Il faut croire que cela s'est passé. On repart...

Quelle nuit, quelle longue nuit, avec ses détours... On n'arrivera pas à faire plus de trente kilomètres pourtant. Encore là-bas ces lueurs inexplicables! On ne traverse que de petites agglomérations. Ceux qui nous conduisent ont idée sans doute d'éviter les chemins trop bien marqués sur la carte, ça n'inspire pas confiance.

Ça te dit quelque chose, le nom de ces patelins? Moi, j'ai déjà vu ailleurs un endroit qui s'appelait Mont-Saint-Jean... On n'y est pas encore, il y avait une flèche.

Il y en a d'autres qui parlent de la guerre. Il y en a que la peur résume entièrement. Mais d'autres encore, la rage les habite. Est-ce qu'on nous a jetés à ça, qu'ils trouvaient qu'il y avait trop de bouches qui mangent? Peut-être bien, je n'y avais pas pensé. Mais maintenant que tu me le dis... Ça me rappelle une histoire, juste après l'autre guerre, à Rueil... non, c'était pas à Rueil... enfin du côté de Courbevoie. Tu me scies les pieds avec tes histoires!

En attendant, vous verrez bien qu'ils vont s'entendre. Si on s'en sort, cette nuit. Il faudra travailler double. Tu sais comme c'était chez eux, en Allemagne, en dix-huit? Non, je ne sais pas. Je m'en fous. J'allais me marier, tu comprends... Quel rapport?

Encore des coups de feu. La colonne s'arrête. Ah, ça va durer comme ça combien?

Quand Robert Gaillard est revenu à lui, il a gémi. Il a porté sa main à sa tête. Il se sentait faible, brisé, il avait mal un peu partout. Il était secoué dans ce camion, où on l'avait couché sur des ballots comme un cadavre. Il avait froid et chaud en même temps, des frissons. Il ne comprenait pas ce qui se passait. C'était un camion ouvert, sans bâche. Les deux hommes sur le siège bavardaient sans prendre garde à lui, ce qu'ils disaient semblait venir de très loin, d'un autre pays. Cela s'entrecoupait d'amabilités et de jurons à l'égard de la bête. On était traîné par un cheval, oui... par deux chevaux, même... De loin en loin, au fond de la nuit on voyait s'élever des incendies. Villages ou fermes isolées, à droite, à gauche, en avant. On dépassait des véhicules abandonnés, des carcasses de voitures brûlées. Il y avait parfois un entonnoir de bombe ou d'obus, en plein milieu de la route. Ici et là, des morts qui n'intéressent personne. Il y avait eu du sport par ici. Des autos bousillées, toute sorte d'objets répandus. Un convoi de civils apparemment qui s'était fait tutoyer dans les parages. Il devait suivre le même chemin que nous, et les avions l'avaient talonné sur un bon bout. Mais il y avait aussi des militaires, et, dans une Peugeot sur le bord de la route, un officier, le chauffeur avec le volant rentré dans le ventre, tout ratatiné à côté du patron; c'était un commandant, bien carré, les mains cramponnées au siège, toujours assis, la tête renversée dans une position de théâtre, mais la gueule fendue, et la cervelle qui coulait...

On s'était arrêté à côté, et même que c'est à cause de ça qu'ils ont repensé au lieutenant qu'ils trimballaient et qu'ils ont vu qu'il avait les yeux ouverts. Ils lui dirent : « Alors, mon petit vieux, on se réveille? » et ils comprirent qu'il demandait à boire. Pourquoi pas la lune?

Il a fallu courir tout le long de la colonne, et les gens n'avaient rien, ou ils n'étaient pas disposés à se fendre. A la fin, on trouva un pionnier qui avait rempli son bidon dans un bistro en passant. Qu'est-ce que c'est, de la vinasse? Ah non, tu ne vas pas goûter, c'est pour le blessé seulement!

On arrivait dans une bourgade, juste, c'est la chance, on n'a pas lu le nom à l'entrée. Stop. Les pionniers passent devant, avec leurs mousquetons, histoire de voir si c'est bien fréquenté. On a perdu du monde en route, il y en a qui ont coupé par les bois. Ici, dans une grange, une trentaine de bonshommes ont été découverts par les pionniers. On leur a tiré dessus, ils ont crié en français. On les prenait pour des parachutistes. C'étaient des soldats désarmés par les Allemands, surpris dans le village par des chars qui avaient traversé une heure avant : on les avait enfermés là, puis les chars avaient continué leur chemin. De quel côté? Çà! comment voulez-vous qu'on sache?

Robert Gaillard retrouve, pièce par pièce, tout ce qui précède cette nuit désordonnée. C'est comme le réveil dans une chambre inconnue, et on ne sait pas d'abord comment le lit est orienté, de quel côté se trouve la fenêtre. On croit se souvenir, on confond avec ailleurs... La voix du capitaine qui disait : *Notez bien, sergent, notez bien*... Et puis tout à coup, aiguë, poignante, la pensée d'Yvonne... Comment tout cela peut-il s'arranger ensemble? Robert, sur les sacs, traîné par deux chevaux dans cette campagne, sa tête blessée... Yvonne, là-bas... Yvonne... il y a une menace, une ombre sur Yvonne... qu'est-ce que c'est? Robert fait un effort pour s'en souvenir, cela lui fait mal, qu'est-ce que c'est? La route a des trous, des ornières. Les chevaux butent. Dans ces sacs, pas possible, il doit y avoir des pierres! Yvonne... Par quel

miracle pourrait-il se faire qu'Yvonne et Robert à nouveau se rencontrent? Des gens les emmènent sur des chemins qui ne se coupent pas.

Comme la nuit pâlissait un peu, le convoi entra dans Brunehamel. A nouveau, on tirait devant. Mais cette fois, c'était nous. L'officier qui conduisait, en tête, avait aperçu des fantassins et des motocyclistes allemands, circulant dans le village. Il avait ouvert le feu. Les Allemands répliquaient pour couvrir leur retraite. Les pionniers les reconduisirent jusqu'à la sortie du côté de Rozoy. C'est alors que les blindés apparurent. On avait trouvé dans le village un canon de 25 abandonné; les pionniers, qui avaient reculé à leur tour, le mirent en batterie et tirèrent, faisant pièce aux chars qui disparurent. En arrière, dans la colonne, les artilleurs avaient tourné leur 105 contre le château d'où des gens canardaient par les fenêtres. Les fantassins essayaient d'attaquer la bâtisse et s'étaient glissés dans le parc. Tout d'un coup, des balles partirent des bosquets.

En arrière, tous les hommes se sont jetés à bas des voitures. On était gêné dans les mouvements par les civils. De tous côtés, maintenant, des coups de feu partaient. Il semblait bien qu'en avant, artilleurs et pionniers menassent un combat à peu près cohérent, mais ici les soldats ne savaient que faire, ils étaient mêlés à des hommes désarmés, des réfugiés, des femmes. Les uns n'avaient pas d'officiers, des officiers isolés se portaient en avant, ou faisaient mine de se porter en avant... Dans le village, ceux qui sauvaient l'honneur menaient cette partie sans espoir. Le commandant des artilleurs venait d'être tué d'une balle comme il faisait mettre une pièce en batterie. Des mitrailleuses hâtivement disposées préservaient encore les approches de la colonne... L'un après l'autre, leur moulin à café s'enraya. Une sourde rumeur montait dans la nuit. Les chars! Ils attaquaient de front maintenant: ils tiraient en rafale. Les soldats se jetèrent dans les fossés.

Quand la voix du haut-parleur eut invité les hommes cernés, sans armes, à se rendre, le conducteur du camion dit à son voisin : « Ça fait rien, le blessé! Pauvre vieux, nous l'avons conduit dans la gueule du loup! »

⁂

Le colonel Guillaut n'a pas eu besoin d'un temps très long pour remplir sa mission. Parti le matin de La Ferté, il a été à Vervins, et, de là, il a fait le tour de secteur qui était possible dans une journée pareille. De toutes parts, les troupes refluaient en désordre. C'était le sauve-qui-peut par les routes. Quelle tâche tombait sur les épaules de Giraud! A Vervins, on était incapable de dire, ce soir de J6, où se trouvaient, non les lignes, y avait-il encore des lignes? mais les généraux, mais leurs bureaux! Les derniers espoirs, les renforts s'écroulaient. La DINA de Sancelme, surprise en montant en ligne, était en pleine déroute. Quant à la division cuirassée de Bruneau, elle avait été anéantie dans la journée, de rares chars avaient gagné l'arrière... et tiraient sur l'adversaire pour le retarder, perdant à chaque pas un véhicule, un autre. Plus de nouvelles de la 102^{e} division de forteresse... La 18^{e}, la 22^{e} en fuite...! La 61^{e} surprise dans sa retraite... Le colonel Guillaut rentre à Vincennes et dans la nuit vient rendre compte au généralissime des résultats de sa mission.

Gamelin, alors, décide de ne pas laisser la 7^{e} armée à Corap, à cet incapable. En le ménageant, on avait encore sous-estimé le désastre. Qu'il paye cette faute de jugement du commandement suprême! On allait d'ailleurs ramener en arrière l'ex-armée Giraud puisque l'aventure de Hollande était terminée. Deux divisions d'infanterie motorisées et une DLM lui étaient enlevées, pour glisser derrière les Belges et les Anglais, afin d'aller soutenir Blanchard. Le restant serait évacué par train sur la Somme pour être repris

en main par le général Frère. Blanchard, sur l'ordre de Billotte, s'est replié à droite vers Charleroi. Mais Billotte n'a pu encore aligner le front de Belgique comme ce serait souhaitable : Anglais et Belges sont restés en place, sur l'exigence de Sa Majesté Léopold qui ne veut pas que Bruxelles se trouve tout à coup en avant des armées...

Gamelin, qui n'a plus à se préoccuper des îles Walcheren, prépare le repli du Grand Quartier général, la perspective de l'abandon de Paris par le gouvernement. C'est la région de Gien-Briare qu'il choisit pour y installer à la fois le QG de Georges et celui de Doumenc, et aussi son propre poste de commandement avancé.

Il y a pour cela une raison dominante dans la tête de Gamelin : si Mussolini, profitant de l'état de nos armées, attaquait sur les Alpes... qui commanderait ? Georges est le chef des armées du Nord-Est... mais la responsabilité conjointe du Nord-Est et du Sud-Est, comme des fronts lointains, en Syrie... incombe naturellement à Gamelin.

Dans les conditions présentes, il ne s'en soucie guère. Il préfère montrer une fois de plus à Paul Reynaud, qui ne l'aime pas, combien il a, en réalité, confiance en Georges. Il donnera à Georges la responsabilité conjointe des deux fronts de France, nord-est et sud-est. Pour cela, Gien-Briare a une situation centrale qui convient fort bien. On ne pourra pas dire que Gamelin a manqué d'esprit de prévoyance.

En attendant, cette nuit, au ministère de l'Intérieur, une réunion à laquelle assistait Paul Reynaud vient de rattacher Paris à la zone des armées. Les dispositions de police sont prises. Devant la gravité de la situation, quarante pelotons de gardes mobiles seront retirés des armées et donnés au général Héring, gouverneur de Paris, pour le maintien de l'ordre. Ce jour même, des groupes d'artillerie devaient être prélevés sur la DCA de la capitale et envoyés sur le front : ces 75 resteront à Paris, non pour les avions, mais pour, au besoin, balayer les rues de la ville. Car, à partir de ce moment, le grand inconnu, ce n'est plus ce qui se passerait si les Allemands arrivaient à Paris, mais ce que pourrait bien faire le peuple de Paris avant que les Allemands n'y arrivent.

Il est cinq heures du matin quand Gamelin rentre à Vincennes. Et de son QG les ordres partent dans toutes les directions. Les indiscrétions aussi.

XIV

« Oh, vraiment! » soupira Mathilde en se retournant dans le lit. Qui pouvait téléphoner à cette heure? La sonnerie déchirait l'ombre des hautes pièces. Romain n'avait aucune envie de se réveiller, ni de répondre. Elle le secoua.

Il s'assit dans les draps, le torse nu, sa frange échevelée. Son premier geste était toujours pour la rabattre. Mathilde gémit un peu pour se plaindre, et caressa doucement les bras de son homme. Il avait pris le récepteur.

« Oui... c'est moi... Qui est à l'appareil? »

Le nom n'apaisa pas Romain Visconti. « Oh, bien, tu ne manques pas de culot de me sonner comme ça, il fait encore nuit... Comment? » C'était Dominique Malot. La situation était si grave qu'il n'avait pas attendu le jour. Lui aussi, on l'avait réveillé. Un coup de téléphone de la rue Saint-Dominique. Les blindés allemands sont à Laon, ou y arrivent. Trois divisions de chars, avec de l'infanterie portée qui les suit, se dirigent sur Paris. Elles y seront ce soir... oui, oui... ce soir, au plus tard cette nuit... « Mais alors, Paris est foutu! »

Mathilde se presse contre son mari, elle n'a pas entendu, elle, ce que dit l'autre. Mais le ton de Romain... le ton de Romain! Il la repousse avec agacement, il écoute ce qu'on lui dit. Puis il met la main sur l'appareil et il se tourne vers sa femme : « Ils arrivent... tu comprends!... ils arrivent... » Il y a dans sa voix un mélange qu'elle ne connaît pas, d'effroi, de panique, et d'intérêt, de curiosité brûlante. « Merci, Dominique... d'avoir appelé... Bien sûr, tu sais combien je m'en faisais toujours : ils nous y menaient! Mais qu'est-ce qu'on t'a dit... Comment explique-t-on? »

Le mot qui vient dans le noir, de loin, là-bas, à travers les murs, les rues, de quelque part aux Ternes, c'est le même déjà qui est ce matin dans tous ces appels furtifs, ces conversations de l'aube. Comment? qu'est-ce que tu dis? Répète.

« Le communisme..., dit la voix du député radical. L'armée minée par le communisme... tu comprends... alors, ça a craqué de partout! »

Sur le premier moment, Romain a eu l'envie de rigoler, bien que l'heure en fût mal choisie. Puis il a réfléchi. C'est un esprit rapide, et il demande : « C'est toi qui dis ça... ou ton informateur?... Ton informateur. Et c'est un homme de quel genre, ton informateur? »

Quand il a reposé l'appareil, Mathilde, à son tour, lui demande : « C'est un homme de quel genre, son informateur? Qu'est-ce qu'il t'a répondu? »

Le député des Pyrénées-Orientales se replonge dans les draps et serre sa femme contre lui, dans ses jambes. Il pose son menton, râpeux de barbe, sur

l'épaule qui sort du linge de soie. Il réfléchit. Il dit dans un souffle : « A ce qu'il prétend, Dominique... un homme très sérieux... un colonel... Et c'est ce qu'on a téléphoné de Vincennes, de chez Gamelin...

— C'est peut-être vrai, dit Mathilde.

— Oui, c'est peut-être vrai. En tout cas, c'est ce que les militaires ont décidé qui soit vrai pour nous...

— Comment? Que Paris est foutu? »

Évidemment, c'est tout ce qu'elle avait entendu. Romain est pris d'une espèce d'agitation. J'allume...

Oh, quelle horreur, il n'est pas sept heures, voyons!

Seulement si les militaires avant sept heures du matin font déjà savoir par téléphone à tout Paris que...

Brusquement, Mathilde a compris.

« Mais, dis donc, c'est horrible? Et nous, dans tout ça? »

Romain Visconti a rejeté les draps, il va et vient dans la chambre, sans rien sur lui. Dans l'éclairage sommaire de la petite lampe, il ressemble au jeune homme qu'il était quand elle l'a connu. Un joueur de football. Il se tourne vers elle, il se gratte les reins.

« C'est l'évidence même... », dit-il.

Qu'est-ce qui est l'évidence? Il s'explique. Les militaires... Est-ce que tu peux imaginer quand l'ennemi arrive sur la ville... qu'on téléphone aux gens pour leur dire : faites vos paquets?

« Quoi? Nous partons tout de suite, Romain? »

Ce serait peut-être prudent. Se trouver pris dans la ligne de feu! Mais ce n'était pas ça qu'il avait en tête, Visconti. Non. Qu'à l'aube on commence par donner l'explication de la défaite, et une explication politique! quand on est un militaire attaché au QG, ou au cabinet de la Défense nationale... il faut que ça soit parce que cette explication politique est de l'intérêt de l'armée.

Voyons un peu, je vais téléphoner à l'Information.

A l'Information, même son de cloche. On parlait de Reims. Des généraux étaient limogés. Mais chez Frossard déjà on expliquait tout par les ravages du communisme. Pourtant, là, ce n'était pas leur intérêt d'accuser ainsi le coup, avec l'échec de leur propagande...

Le député mettait ses chaussettes. Ne nous affolons pas. La défaite. Il y a huit mois que je la vois venir. Seulement quand elle est sur vous... Mais c'est leur explication. Naturellement, des divisions qui ont levé le pied : il faut que ça soit le troufion le responsable! Alors, l'explication du communisme. Il faut que ce soit le communisme. Pour Gamelin, Georges, les autres. Le téléphone, comme un sphinx noir, tentait la main de Visconti. Il l'allongea, la ramena, puis fit un numéro.

« Qui tu appelles? »

Il dit rapidement : « Anatole... »

Monzie n'en savait pas beaucoup plus. Il n'était pas à une réunion qui s'est tenue cette nuit-là au ministère de l'Intérieur.

« Mais... selon vous... comment cela s'est-il fait?

— Ah... selon moi... selon moi... »

Monzie n'est pas l'homme des explications hâtives. Il répète, avec une certaine circonspection, qu'on dit que c'est le communisme... l'armée pourrie par le communisme...

Cela ressemble beaucoup à un mot d'ordre. Le vieux diable le répète, mais il ne tient pas trop à ce qu'on croie qu'il y croit, hein... Il raconte une petite histoire : la 61^{e} division, par exemple, qui gardait la Meuse à Monthermé et Mézières... vous voyez ça? Elle est partie sans être attaquée. Et vous savez où

on vient de la retrouver? A Compiègne, mon vieux, à Compiègne! Sur un ordre émanant d'un certain capitaine de Foulonge... dont on ne sait trop rien... sûrement un communiste! Faites toujours partir votre femme, mon cher... La petite est en province? C'est déjà ça.

Au fond, Monzie est plutôt rassurant. Évidemment, il n'est pas des premiers renseignés. Un mot lui a échappé qui en dit long : le communisme... ce n'est pas tant au front qu'il le craint, qu'à Paris. Monzie connaît bien les ouvriers. Il a ses antennes chez les cheminots. Il se vante de toute sorte de relations, aussi. Visconti ne tient plus en place. Il finit de s'habiller. Il sort.

Et, tout d'un coup, là, sur le quai, devant la Seine, le Louvre, l'Institut, Romain Visconti a reçu un grand choc au cœur. Il faisait un temps insensé. Un ciel sans défaut, une immense turquoise. Les arbres des berges avaient le luxe de la jeunesse : en cette saison le feuillage est luisant comme le visage d'un être qui n'a jamais d'aigreurs d'estomac. Mais cela n'est rien, il y a la beauté de la ville, l'intelligence des pierres, le pavé presque rose, tous les souvenirs, moins les œuvres de l'art qu'a presque chaque maison — pourtant marquée par le commerce, les avatars des surélèvements, de l'exploitation locative —, ces allusions discrètes (un linteau, un balcon, le toit...) à une richesse de rêves, d'histoires accumulées.

Il semble à Romain voir Paris pour la première fois. La délicatesse des couleurs, le mariage de la Seine et de la pierre, les frondaisons, les ponts, le bleu et rose tendre des lointains. Ce qui était ici pour toujours, et qui lui donne soudain l'ivresse de la fragilité. Cela n'est presque pas pensable, et pourtant cela est. Visconti se souvient d'avoir pris pour des rodomontades naguère certaines affirmations du chancelier Hitler. C'est-à-dire qu'il avait voulu les entendre ainsi : au fond du cœur, une inquiétude vague, toujours... quand il avait lu *Mein Kampf*... cette obsession... de la galerie des Glaces, Versailles...

Versailles! Comme les choses se répètent. Versailles, ce n'est pas que le traité à la fin de l'autre guerre, Wilson, Clemenceau, enfin des images de Giraudoux : c'est aussi le Versailles de soixante et onze, où il a fallu se réfugier pendant qu'à Paris, les communards... Voilà : c'est comme un voile qui se déchire, voilà : ce que Monzie voulait dire. Ce qu'ils craignent tous. La Commune. Alors aussi les armées allemandes étaient là, et pourtant! Mais Hitler, ce n'est pas Bismarck. Hitler a pris la tête, de façon proclamée, d'une croisade pour l'anéantissement du désordre. Hitler, s'il est déjà là, ne laissera pas faire.

Évidemment, rien ne prouve qu'il arrive aussi vite qu'on dit. Ces militaires se sont toujours trompés sur tout. Et Romain regarde de l'autre côté de l'eau de grand jardin paisible, et il y voit les flammes de l'incendie, les pétroleuses...

Pourtant, sur toutes les inquiétudes politiques, le charme de Paris reprend le pas. Ce Paris, étrangement vide de mai quarante, abandonné des gens riches, leurs volets fermés, gris, rayés de noir. Peu de gens à pied à cette heure le long des quais. Seulement au niveau des ponts, passant d'une rive à l'autre, des employés pressés, vers les ministères. Les premiers ordres de réquisition venaient d'arrêter les autobus, et on se rendait comme on pouvait à son travail.

Romain Visconti ferma les yeux, chercha à se figurer les panzers, dans ce décor, sur ces places. Arriveraient-ils de nuit? et on se réveillerait le matin, tout consommé... Cela bourdonnait en lui. Les conséquences. Et le caractère immédiat de la chose : à cette heure-ci entre Laon et Vincennes... Ce mélange en lui des sentiments : ce qu'il y avait d'épouvantable, et la satisfaction terrible, du laurier mâché, d'avoir si pleinement, depuis si longtemps, raison, raison... C'était un vertige sans fond. Le vertige du désastre, sans doute. Le cœur battait à Visconti. Il ne savait plus ce qu'il devait *voir* d'abord, la ville, la

victime... ou en lui, quelque chose qui montait... Se griser du charme périssable, Paris, ah! c'est trop barrésien. Romain cherche ailleurs ses professeurs d'énergie. Trouver en soi la conscience de l'avenir immédiat, des gestes à faire. Je ne suis pas cet empereur devant Rome qui brûle, j'appartiens, je veux appartenir à l'avenir, au monde vivant, celui des maîtres! Nous pouvons encore être vainqueurs. En tout cas, je puis être un vainqueur.

Devant la gare d'Orsay, il y avait les lamentables voitures des réfugiés. Pauvres gens entassés avec leurs hardes, leurs trésors de misère, des vieilles qui pleuraient de n'avoir pas eu où dormir, des enfants hébétés de fatigue, des déchets d'hommes...

Au Palais-Bourbon, on aurait peut-être des nouvelles, ou tout au moins à la présidence de la Chambre?

C'est là que le député apprit d'un des questeurs, le père de cette petite fille qui était au PCB avec Jean de Moncey, que Gamelin ne garantissait pas la sécurité de Paris pour plus tard que minuit du même jour. Le président du Conseil, par téléphone, avait dans ces conditions conseillé à Herriot d'évacuer la Chambre. Non, il n'avait encore rien dit du gouvernement. Il y aurait une réunion des ministres à onze heures au Quai d'Orsay. Les nouvelles militaires étaient celles de Malot : ici aussi c'était de l'entourage de Daladier qu'on les tenait, et Mandel, paraît-il, en avait reçu de semblables de chez Gamelin ou Georges : l'armée avait lâché sous l'effet de la propagande communiste... allons-nous avoir des soviets de soldats? Et surtout, si on quittait Paris, qu'allait-il s'y produire? tous les éléments troubles...

Il passa au bureau de son groupe. Avec l'idée que peut-être Déat y était. Déat n'y était pas. Il régnait dans les couloirs et la grande cour de la Chambre une espèce d'agitation morne, de consternation qui perd ses pas, revient sur soi-même.

Il y avait des députés que la probabilité d'un départ du gouvernement jetait dans des transes. Si le gouvernement s'en va, que va penser la population? Même si ce ne sont que les Parlementaires... vous voyez comment ce sera exploité! A cette heure, personne ne songe encore à l'honneur, à la patrie, les grands mots n'ont pas cours : il n'y a que la peur de ces Parisiens laissés à eux-mêmes, prêts à écouter les donneurs de mauvais conseils.

Dans la cour, Luc Fresnoy, dans son costume de correspondant de guerre, surgissait des pavés. Ah... Luc! Qu'est-ce que vous faites ici? Ce n'est pas encore le front.

« Je vous en prie, Romain, pas de plaisanterie... La situation est-elle aussi grave qu'on le dit? Vous savez, en ville, c'est la panique. A l'Information... »

Visconti eut le geste évasif de l'homme qui sans être dans le secret des dieux...

« Mais alors, que faire? que faire, Romain? Il doit bien y avoir une solution... »

Le député le regarda. La solution, elle crevait les yeux. Pas ceux de Luc, en tout cas.

« Mais la paix, mon cher, la paix tout de suite... avant que M. Thorez ne vienne poser les patriotes à la Blanqui! et faire détruire tout cela... cette beauté... ces siècles de pierre... une ville sans qui le monde... »

Il devenait lyrique. Il dit des vers. Il n'avait jamais tant aimé sa ville.

« Je ne vous comprends pas, dit Luc. De quoi parlez-vous? »

⁂

La voiture s'est arrêtée devant la porte de l'usine, elle corne avec impatience. La sentinelle s'avançait pour voir. Le vieux monsieur, sec et nerveux,

disait par la portière : « Alors, alors... » Le concierge reconnut le général Nullement et s'excusa. On leva la herse. La voiture s'engouffra.

M. Falempin, le directeur du personnel, s'étonnait de cette visite. Si tôt le matin... Asseyez-vous, mon général, je vous en prie. « Vous ne savez pas les nouvelles, Falempin ? » Falempin savait comme tout le monde, que ça n'avait pas été très bien à Sedan, mais qu'on colmatait. L'ennuyeux, c'était la Hollande. Le général le détrompa. Toute la catastrophe était dans sa voix, elle emplit la petite pièce. La menace immédiate. Paris !

« Mon général, dit M. Falempin, blême, un autre que vous me dirait... Qu'est-ce qu'on fait ?

— Wisner ne vous a pas téléphoné. Dans ces moments-là, les indications orales... je veux dire sans passer par des oreilles curieuses... »

C'était le patron qui l'envoyait. A vrai dire, M. Wisner avait reçu plusieurs renseignements des sphères gouvernementales. Vous savez, il a rendu de grands services à certains ministres... On le prévient, qu'il y a dans le cabinet, des gens qui songent à la destruction des grandes usines de la région parisienne.

« A la destruction ? » dit Falempin, et le presse-papier avec lequel il jouait machinalement retomba lourdement de ses doigts sur la table. Il y a des moments comme ça dans la vie des hommes où tout ce qu'ils ont cru la vérité, tout ce qu'ils ont défendu, qui a été leur raison d'être, subitement devient ce qu'il leur est demandé d'abandonner, de nier : mais de détruire ! Falempin s'était levé et il avait été appuyer sa tempe à la vitre ; par la fenêtre, il voyait les avenues, les rues de la ville industrielle, les bâtiments, les hangars, les ateliers de montage, la circulation des chariots sur les rails de service, et là-bas le quai, le fleuve...

Le général expliquait la mission dont il était porteur. D'autres éléments, plus pondérés... parce que vous ne savez pas de quoi il s'agit, jusqu'où... on a parlé cette nuit du départ du gouvernement pour l'Afrique ! Oui, pour l'Afrique.

Falempin se retourna, soudain désintéressé de l'usine, de cette apocalypse imaginaire devant ses yeux. Est-ce qu'il devenait fou ? L'Afrique...

Donc, il y avait, Dieu merci ! des éléments plus pondérés dans le cabinet, mais il leur fallait des arguments. C'est joli de détruire les usines, mais comment réagiraient vos ouvriers ? Voilà qui peut être d'un grand poids, éviter le pire ! A la présidence du Conseil, sur certaines suggestions, on s'intéresse à des sondages, des sondages moraux, vous me comprenez. Comment est le moral de vos ouvriers ? Le communisme est toujours très fort parmi eux...

Falempin protesta. Il avait cru à un désaveu de son travail, une critique !

« Non, non... je ne peux naturellement pas pénétrer dans la tête de tous... et évidemment certains... mais dans l'ensemble... »

Nullement coupa le directeur. Le communisme est toujours très fort parmi eux. Il ne faut pas croire à la façade. En tout cas, l'idée que le communisme est toujours fort parmi eux est de nature à faire réfléchir les ministres. Cette nuit, on a décidé le renforcement des gardes mobiles de Paris, de l'artillerie de la place.

« Mais, dit Falempin, leur usine... si on le leur demandait, nos ouvriers la défendraient eux-mêmes !

— Vous leur donneriez des fusils ? » interrogea le général sur un ton d'extrême politesse. Falempin ne s'était pas représenté... Évidemment non. Il commençait à comprendre.

Ce n'était pas de ça qu'il s'agissait. Mais que pensaient au juste les ouvriers ? Il y avait cet après-midi même une réunion interalliée, où les membres du

gouvernement se rencontreraient avec Churchill. Il était urgent que, là, les arguments puissent être produits... vous m'entendez? La réaction de vos ouvriers devant ce qui se passe... les dernières nouvelles... la menace sur Paris... quand ce ne serait que pour obtenir des avions de nos alliés.

« Mais, fit remarquer le directeur du personnel, les ouvriers doivent être comme moi... ils ignorent...

— Les bruits courent suffisamment en ville.

— Mon général, ils sont partis de très bonne heure ce matin de chez eux, et dans leurs quartiers... Ils ignorent tout.

— Vous avez bien les moyens de leur faire savoir? »

On ne pouvait tout de même pas passer dans les ateliers un communiqué, ni utiliser les haut-parleurs? Mais évidemment... par certains hommes sûrs... Il s'agit de faire vite. La réunion est à dix-sept heures. Si, de bouche à oreille, vous faites donner la nouvelle avant la pause de midi, alors à la cantine... ou dans les bistros du voisinage...

On avait transformé toute une partie de l'usine. La construction des chars W 40, les camions, les voitures de tourisme laissaient disponibles certains bâtiments où l'on fabriquait des pièces détachées pour l'aviation. On travaillait en cheville avec des usines de construction d'avions, mais on avait même ici un grand hangar pour monter les carlingues. Il s'agissait de porter le potentiel aérien de l'armée française à la hauteur d'une guerre moderne, et on comptait y parvenir vers septembre. Il y avait du retard côté moteurs. Les carlingues s'alignaient, s'étageaient dans l'énorme réserve devant laquelle la circulation était particulièrement surveillée.

Bender qui révisait des pièces d'aviation, quand Lemerle regagna sa place à côté de lui, fut pris de curiosité. Il s'arrangea pour passer près de Lemerle, et souffla : « Qu'est-ce qu'ils te voulaient? On te fait des ennuis? » L'autre ne répondit pas tout de suite. Il penchait sur sa machine sa nuque rasée. Il dit : non, entre haut et bas. Il pensait à quelque chose qui lui paraissait difficile, et puis tout d'un coup il se décida : « Bender...

— Quoi? dit Bender.

— Tu sais les nouvelles? »

Comment ce jour-là, le seize mai, J7 comme on dit dans les états-majors, la nouvelle de la prise imminente de Paris par les Allemands, de l'abandon de la capitale par le gouvernement, de l'évacuation de la ville, s'est-elle répandue avec cette rapidité? Plus tard, on accusera d'indiscrétion les questeurs de la Chambre des députés. Il faut bien que quelqu'un en porte la responsabilité.

Il est vrai qu'à l'heure où, tout autour des usines Wisner, dans les cafés, les arrière-salles, comme dans la rue, par groupes, sous le grand ciel bleu, ça discute ferme et la colère déjà gronde : les salauds... les salauds... des incapables... voilà où ils nous ont menés... ils livrent tout... ils abandonnent tout... Hitler à Paris... Hitler..., déjà à cette heure-là, au Quai d'Orsay, les choses ont pris un tour qui les rend nécessairement publiques.

Tantôt, quittant Romain Visconti, Luc Fresnoy sortant du Palais-Bourbon avait songé soudain à Benjamin Crémieux, qu'il connaissait depuis tant d'années, et avec lequel il avait collaboré à *Candide*. C'était que Crémieux s'occupait au Quai des affaires italiennes, lui, le traducteur de Pirandello : or Luc tenait de Julien Cain, chef du cabinet de Frossard, que la presse italienne venait à nouveau de prendre un ton très violent contre la France. Le prince R... avait beau dire, si Mussolini jugeait le moment venu...

Crémieux, avec son air de roi oriental, et ce rêve dans les yeux que n'éteignaient pas les cartons verts dans le bureau, eut plaisir à voir arriver l'auteur de *Mélusine d'Auteuil* : c'est un bon roman, qui lui a bien plu, à cause de cette

dérision tragique, de ce genre trompette de Jéricho, qu'il y a dedans et qui n'est pas sans rapport avec l'atmosphère d'*Henri IV*, la pièce de Pirandello, au fond, qu'il préfère. Dommage que *Les Enfances Lusignan* soient un livre à la fois moins classique, plus désordonné, et puis surtout... « Quel bon vent vous amène, mon cher Luc ? »

Extraordinaire ! Personne, ce matin, excepté Benjamin comme on l'appelle gentiment à la *NRF*, n'aurait employé cette expression. Décidément, c'est un homme qui ne peut pas plus croire au malheur qu'au mal.

Pendant qu'ils parlaient de l'Italie, et des événements bien sûr, on a passé à Crémieux une note de service : « Vous permettez... » La stupéfaction de son visage. On a pu lui dire déjà dix fois que les divisions allemandes étaient à Laon, qu'on allait évacuer les ministères, le vrai est qu'il n'y a pas cru, qu'il ne l'a pas compris, pas entendu. Mais cela ! Une note du secrétaire général des Affaires étrangères. M. Alexis Léger. Le poète, oui... *Anabase*... *Les Images à Crusoé*... « Tenez... lisez ! » Les archives de tous les bureaux seront immédiatement descendues, entassées dans la cour et sur la pelouse. Les archives ! C'est une circulaire qui ne concerne pas seulement le département italien. Toutes les archives du ministère... les dossiers...

Déjà, dans les pièces voisines, le va-et-vient commence. Le papier transmis, ici aussi tout le monde se met de la partie. C'est un déménagement à la cloche de bois, alors ? Les huissiers jettent les cartons à bas, une poussière s'élève qui fait tousser. Des messieurs passent avec des paperasses plein les bras, des chemises pareilles, de papier bulle... Où emporte-t-on tout ça ? Sur les routes ? Les bureaux prennent des airs de dévastation. Il faudrait au moins noter ce qu'on emporte, dresser un inventaire. On n'en a pas le temps.

Monzie arrive en coup de vent au Quai, dans le cabinet de Paul Reynaud où les présidents de la Chambre et du Sénat, le ministre de l'Intérieur, Daladier et Mandel écoutent le général Héring qui explique sur une carte, comme à l'école, avec une règle pour souligner sa démonstration, les nécessités de l'évacuation de Paris. Le général Héring, gouverneur de Paris, est celui-là même qui a présidé le tribunal dans le procès des députés communistes, condamnés pour avoir écrit privément au président de la Chambre en octobre une lettre demandant la convocation d'une conférence internationale en vue du règlement pacifique du conflit international. C'est lui qui a ce matin *suggéré* au président Reynaud l'évacuation du gouvernement, de la Chambre et du Sénat, *pour éviter tout désordre*. Paul Reynaud vient de communiquer aux personnes présentes ce conseil du gouverneur de Paris. Il les a fait venir pour avoir leur avis, mais en fait, si Monzie vient d'arriver, c'est qu'il y a une heure déjà le président du Conseil lui a fait demander des camions, et que chez Daladier on lui a annoncé qu'une proclamation au peuple de Paris sera affichée dans la journée même.

Comme le ministre des Transports arrive, le président Herriot lui demande s'il peut, en même temps que les Chambres, les ministères, le gouvernement, évacuer la population parisienne. Monzie est catégorique, il n'y a pas l'ombre de possibilité.

Alors que vont penser, dire, faire les Parisiens ?

Monzie est pour le maintien du gouvernement à Paris. Comme ministre des Transports, il ne peut assurer l'évacuation de la population ni par trains, ni par camions. Quelques voitures pourront être mises à la disposition des Chambres et des ministères... c'est tout. On n'a donc rien prévu ? Si : il y a le plan d'évacuation des ministères, imaginé en temps de paix, sur les données concernant la guerre moderne qu'on recevait du haut commandement. Il faut sept jours pour le mener à bien.

Du moment qu'on ne peut pas disperser la population, il faut renoncer à faire sauter les usines. Les ouvriers ne comprendraient pas. Ce serait les jeter dans les bras des communistes. D'ailleurs, le général Héring n'a pas les explosifs nécessaires. Alors, on défend Paris? Paul Reynaud dit qu'on défendra Paris, il le dit devant tout le monde à Gamelin, par téléphone. N'est-ce pas Gamelin qui a lancé les rumeurs alarmistes, et le premier parlé de départ? Il met déjà son QG à Briare! Oui, mais Daladier et les ministres radicaux se sont prononcés violemment contre l'abandon de la capitale.

Le président du Conseil déclare que rien n'est encore fait, que l'évacuation n'était pas en voie d'exécution et n'y serait pas mise. Il a renoncé à écrire une proclamation.

Cependant, dans une autre aile du ministère, Luc Fresnoy et Benjamin Crémieux contemplent par la fenêtre le spectacle singulier : dans le jardin, des fonctionnaires en redingote, des chefs de bureau, des huissiers viennent à tour de rôle déverser sur la pelouse des brouettes chargées de paperasses, de dossiers, de chemises. Des fenêtres, pour aller plus vite, des cartons verts sont jetés entiers dans le vide et viennent s'écraser à terre, d'où on les porte sur l'entassement central : il en passe, de l'étage au-dessus, devant la fenêtre où sont les deux écrivains.

« Mais qu'est-ce que c'est? dit Benjamin. Ce n'est plus une évacuation, c'est un massacre! »

Bientôt le peu de soin apporté à cet enlèvement fébrile des archives va s'expliquer simplement.

« Regardez... regardez! » s'écrie Crémieux, et Luc Fresnoy regarde.

On a mis le feu à l'énorme entassement. Les premières flammes crépitent, la fumée s'élève, tourbillonne... noire, épaisse... ce sont les mauvaises herbes des Affaires étrangères que brûlent d'étranges jardiniers. Et les brouettes se succèdent, se déversent, avec leurs solennels brouetteurs, si peu faits physiquement pour cette tâche, avec leurs pantalons rayés, leurs vestons sombres, leurs cravates sévères.

« C'est Léger qui a ordonné ça..., murmure Benjamin Crémieux... Un grand poète... »

Luc Fresnoy frémit de ce rappel. Pour ce qui est de lui, il n'aime pas Léger, sans, comme fait Maurras, le tenir pour un nègre. Mais, quand il était plus jeune, il savait par cœur des pièces d'*Éloges*, et pour lui cette poésie des Antilles est liée à la grande nostalgie de ses vingt ans vers les pays lointains, *Le Bateau ivre* et même Blaise Cendrars... En attendant, c'est comme un cerveau qui se vide, tant de connaissances amoncelées sur les autres pays, les rapports de petits espions en Chine et au Nicaragua, consuls des marches baltiques ou des confins de la Perse... comptes rendus et plaintes de fonctionnaires méticuleux, missives interminables de gratte-papier promus à représenter la France, cris d'alarme de patriotes sincères, relations protocolaires de réceptions dans la province roumaine ou les fjords scandinaves, justification des budgets, notes de frais, le déshonneur d'agents faméliques dans quelques Istanbul ou Helsingfors, les secrets sordides d'une cohue dispersée de mouchards, mais aussi les comptes exacts du négoce, des lettres de missionnaires, de prêtres perdus au bout du monde...

Tout cela se consomme et grésille. La preuve des services rendus, les promesses confidentielles, les accords cachés... Tout cela s'envole en fumée dans le ciel bleu, entre les bâtiments majestueux où tous les plénipotentiaires, les souverains étrangers sont venus dans leurs équipages en grand uniforme pour signer des traités ou assister à des fêtes sous les lustres, entre les belles boiseries, les tapisseries anciennes. Tout cela s'envole, et les feuilles brûlées,

noircies, légères, se recroquevillent dans les flammes, se détachent brûlant encore, s'éloignent vers les toits, fuient en tourbillonnant dans les arbres du quai couverts de cendres, se collent aux branches, ou passent la verdure avec leurs ailes émiettées, noires et grises, jusque sur la Seine qui les emporte...

« Tu te souviens, Luc..., dit Crémieux, le tutoyant pour la première fois de la vie,... de ce passage dans *Anabase*, comment est-ce? je ne me rappelle plus exactement les mots : dans le vent qui agite du linge noir à sécher sur une corde... tu te souviens? et la lessive... *part comme un prêtre mis en pièces*... »

Il faisait un geste de la main, mimant ce départ. Devant eux, parallèlement, une bouffée d'air chaud enlevait les feuillets noircis de la lessive de M. Alexis Léger, secrétaire général du Quai d'Orsay...

Mais était-ce bien la beauté de l'image, l'étrangeté du vers, qui avait mis à Benjamin cette grosse larme dans les yeux?

⁂

Si on a renoncé à l'évacuation, pourquoi brûle-t-on tout l'après-midi les dossiers du Quai d'Orsay? Ce n'est pas la seule des contradictions de cette journée. Car les présidents des deux Chambres, rentrant chez eux après la réunion où il vient d'être décidé de défendre Paris jusqu'à la mort, y trouvent, transmise par Paul Reynaud, copie de la lettre au président du Conseil d'Héring, qui estime prudent, *pour éviter tout désordre*, d'ordonner l'évacuation du gouvernement, des Chambres, du ministère. Comme y est joint un mot du président du Conseil, spécifiant que le gouvernement *a fait* sien cet avis du gouverneur de Paris, il leur semble bien que, tout réfléchi, Paul Reynaud a dû changer d'avis; et comme à leur tour ils en ont transmis copie à leurs questeurs *pour exécution dans les conditions arrêtées par nous*... tout cela s'est, évidemment par mégarde, transformé en un ordre pur et simple d'évacuation.

L'émotion qui avait commencé à se manifester le matin dans les locaux de la Chambre prend des proportions telles que l'un des questeurs du Palais-Bourbon fait passer une note écrite à Herriot, pour le mettre en garde contre l'impopularité parmi les parlementaires de ces mesures qui pourraient *donner lieu de la part de la population à des événements graves*, ce sont ses mots.

Toutes les apparences, c'est certain, sont contre le président du Conseil. Il est certain qu'avant la séance de la Chambre qui va se tenir les contradictions politiques à l'intérieur du gouvernement s'accusent, toujours les mêmes. Certain que des espoirs de revanche renaissent dans l'âme de ces ministres liés ensemble pour faire la guerre, mais qui ne s'aiment pas plus que ne font entre eux les généraux. Monzie et Daladier sont d'accord comme en mars. L'ordre d'évacuation de la Chambre a été donné, c'est un fait : si la responsabilité n'en incombe pas à Reynaud, qui déclare qu'il n'a jamais été question d'évacuer Paris, et en fait c'est vrai! alors elle incombe au président Herriot, n'est-ce pas? Pourtant le président de la Chambre n'a fait que transmettre une lettre de Reynaud...

Les nouvelles sont décidément meilleures. On avait beaucoup exagéré.

Le président du Conseil, à la tribune de la Chambre, a parlé pour la France, mais il a d'abord parlé pour Paris. La voilà, la proclamation qu'il a failli faire afficher sur les murs, mais son sens n'est plus le même. Le gouvernement reste à Paris. Il n'a jamais été question d'évacuer Paris. Seulement il y a des hommes qu'il faut changer.

C'est le style des grands parlementaires, l'ampleur, la solennité de la période : seulement tout le discours est fait pour une petite phrase, un membre de phrase, que le public ne remarque pas, qui est un avertissement à la majorité hésitante... aux spécialistes de ce monde aux lois particulières... Plus que

tout le reste, eux, et que ce soit Dominique Malot ou Gabriel Cudenet, que ce soit Romain Visconti ou Marquet... c'est cet *il y a des hommes qu'il faut changer*, qui les met en éveil, qui les pénètre, les travaille... On a regardé Daladier : est-ce de lui qu'il s'agit? Mais comme on murmure justement que c'est son attitude qui a forcé Reynaud à ne pas abandonner Paris... alors, qui? peut-être s'agit-il moins des ministres que des généraux. Reynaud va-t-il faire le seize ce qu'il avait tenté de faire le neuf mai? De toute façon, l'atmosphère est celle d'une crise d'autorité.

La séance ne pouvait être longue. On attendait Winston Churchill d'un moment à l'autre. Et tout l'espoir ce jour-là se portait vers les Anglais.

Les dossiers brûlaient toujours au ministère des Affaires Étrangères.

⁂

Rien n'était plus naturel que la venue d'un grand industriel parisien chez Monzie à une heure pareille. Avec les bruits qui circulaient, Wisner avait mille raisons d'aller voir l'homme qui pouvait lui donner le moyen de sauver celles de ses machines qui pourraient l'être, sans parler des ouvriers, parce que les installations abandonnées de toute façon... Se rendait-on compte de ce que cela signifierait pour l'avenir de la France?

Il était accompagné du général Nullement.

Ils avaient dû attendre. Il y avait du monde chez le ministre. Au bout d'un quart d'heure, la porte s'était ouverte : le maréchal Pétain sortait, suivi de Mandel... Le Maréchal serra la main à Nullement. Et tandis qu'ils échangeaient quelques mots, Wisner regardait s'éloigner Mandel avec une certaine humeur. Qu'est-ce que ça voulait dire? Mandel ici... avec le Maréchal? Avec ces projets de Reynaud, si le Maréchal maintenant passait de l'autre bord!

Monzie le rassura. Reynaud... l'Aventurier, comme il disait... était revenu sur ses projets démentiels. En tout cas, ce n'était pas pour tout de suite : on avait le temps de se retourner. La seule chose qui faisait perdre au ministre un peu de son calme habituel, c'était l'affirmation publique qu'on n'avait jamais pensé à évacuer Paris. Quel culot! Monzie nécessairement, la haine qu'il porte à Reynaud, de longue date, l'empêche de croire à une série de malentendus, de faire la distinction entre l'évacuation des services ministériels et celle de Paris, et ainsi de suite. Il raconte avec colère l'histoire de la lettre de Héring transmise aux questeurs. On a fouillé dans les corbeilles à papier pour retrouver l'original... Il faut absolument pour Monzie que Paul Reynaud soit un menteur.

Wisner est plus nuancé dans ses appréciations. Ce n'est pas pour lui l'essentiel : il consent à ce que mente un chef de gouvernement, quand cela est utile à sa politique, à la direction du pays.

« Que celui qui n'a jamais menti lui jette la première pierre! » dit-il fort évangéliquement. Et il regarde Monzie. Ça lui va bien, vraiment, ce brusque accès de vertu! Encore une fois, ce n'est pas l'essentiel... Wisner est venu, aussi, mettre au courant le ministre de l'état d'esprit constaté parmi ses ouvriers. Il est indéniable que les revers militaires apparaissent dans ces milieux comme la suite naturelle de la drôle de guerre. On reproche au gouvernement d'avoir fait la chasse aux communistes au lieu de se battre contre Hitler. On dit qu'après tout c'étaient les communistes qui avaient raison de vouloir la paix en octobre. Enfin, leur influence n'est pas du tout diminuée, au contraire. C'est l'échec de la propagande, et la démonstration que la police n'a pas été assez fort... A meilleure preuve, qui a-t-elle arrêté? Le menu fretin. Mais les chefs? les chefs courent encore...

Monzie sourit. Il a ses petites idées là-dessus.

« Voyez-vous, mon cher Wisner, quitte à ce que vous me teniez pour enclin à trop d'indulgence... au fond, je n'ai jamais été partisan de cette politique d'arrestations massives ! Je sais, je sais, mais à quoi cela nous a-t-il menés ? vous le dites vous-même.

— Il fallait tenir les gros : il y a pour cela bien des moyens... En France, il y a plusieurs polices, et leurs rivalités reflètent la rivalité des partis. Ce n'est pas moi qui vais vous l'apprendre ! Voilà le malheur. Sarraut, qui avait en main les moyens de la coercition au début de la guerre, était plus le chef d'une police politique que de l'équipe de répression rapide qui aurait alors permis de prévoir l'avenir... Les chefs vous ont glissé entre les doigts. J'avais supposé que Reynaud, en appelant Henri Roy à la succession de Sarraut, avait en vue ce problème.

— Mais que vous faut-il, mon cher Wisner : depuis deux mois le grand talent de mon vieil ami Frossard... L'anticommunisme ne coule-t-il pas à pleins bords à la radio !

— Des mots, des mots... Sans doute on continue à arrêter, à trouver des ronéos, saisir des stocks de papier : ça doit les gêner, c'est sûr. Mais octobre, novembre, décembre... nous voilà en mai, où est Thorez ? Où est Duclos ? Vous avouerez que c'est un scandale.

— Tout à l'heure, à la Chambre, quand Reynaud a dit, dans un discours qui a fait sensation, qu'il y a des hommes à changer, mon jeune ami Mistler m'a regardé, tandis que d'autres se tournaient vers Daladier... Il pense peut-être comme vous concernant Roy. Roy, c'est la demi-mesure. Sarraut, c'était un homme à qui la police obéit. Pour le remplacer, il faut sans doute le chef d'une autre police... Comme le disait Clemenceau, le ministre de l'Intérieur, c'est le premier flic de France... vous serez bien avancé, comme je connais votre cœur !

— Mandel ? demanda Wisner, pas très content.

— On hésite devant Mandel, c'est clair. Parce que Mandel... Il ne faut pas oublier que, jusque chez nos grands chefs de guerre, il y a une certaine hostilité contre Mandel. Remarquez que la situation est curieuse : c'est Mandel, je ne vous révèle pas de secret, qui a persuadé Reynaud de me garder au gouvernement, en mars, à cause de l'influence que j'ai à Rome, mes interventions modératrices ; et le Maréchal, que vous avez rencontré sortant d'ici, comprend très bien cela... Mandel ne serait pas un obstacle à sa collaboration que nous souhaitons tous...

— Cela, c'est certain ! dit le général Nullement.

— ... tous ! Bien que, actuellement, dans les circonstances douloureuses où nous sommes... Mandel a toujours dit qu'il était prêt à mettre sa main dans celle du diable pour le bien du pays. En mars, pourtant, c'est lui qui a fait insérer le paragraphe condamnant la politique soviétique dans la déclaration gouvernementale. Eh bien, de même qu'il n'était pas fâché de m'avoir éventuellement pour parler à Rome, il pense que, à cause du rôle que j'ai joué jadis, au moment de l'établissement de nos premiers rapports avec Moscou...

— Vous n'y songez pas ! » s'exclama le général. Il y eut un silence et le ministre reprit, s'adressant à Wisner, plus personnellement. « Un homme de votre intelligence peut le comprendre. Ce serait un grand coup que d'obtenir un rapprochement avec les Russes, en ce moment... à une condition ! c'est que cela ne profite en rien à nos communistes, voilà.

— Voilà, en effet ! » dit Nullement. Et Wisner :

« Que ce soit le point de vue de Mandel, il n'y a là rien pour m'étonner. Mais le Maréchal ?

— Oh, le Maréchal, mon cher ami, le Maréchal ! Pour lui, la question

ouverte est celle du pouvoir... Évidemment, Mandel envisage surtout le rapprochement avec Staline pour continuer la guerre, obtenir les moyens que les Anglais nous pleurent : le Maréchal, lui, il n'a rien dit tout à l'heure, mais vous le savez, c'est un pacifique! Pour lui, Mussolini, Franco, ce sont avant tout les intermédiaires éventuels d'une conversation reprise avec l'Allemagne... Peut-être pense-t-il qu'à Moscou on trouverait un porte-parole de plus! Il avait son œil bleu sur Mandel, tout à l'heure. Il est bien possible qu'il le laisse parler tout simplement... et qu'il le juge! Mais je crois qu'il pensait à autre chose. Il n'y a pas plus de deux jours, il disait à Chautemps qu'il fallait en finir avec cette guerre... Il y a plus opposé que lui à Mandel. Bien des gens dans l'armée, et pour faire la guerre, nous avons besoin d'eux... et de certains hommes qui se sont avancés du temps de paix, un peu maladroitement je le reconnais, un peu grossiers dans leur anticommunisme...

— Des précurseurs! dit le général Nullement.

— Il n'en reste pas moins, remarque Wisner, qu'au moment du péril... un jour comme aujourd'hui... c'est le communisme qui est le souci le plus grave, la menace la plus précise. L'armée de Hitler peut encore s'arrêter sur des positions... mais, à Paris, le communisme est dans la place! »

Et le général : « Ah, si on pouvait se saisir des chefs, pendant qu'il en est temps encore! »

Sur ce point, même si on n'était pas d'accord, qui l'aurait dit? Mais comment faire, d'ailleurs?

« Il serait peut-être nécessaire, dit rêveusement le ministre, tout d'abord de reconnaître qu'on s'est trompé... »

Wisner le regarda. Mais le général avait les réflexes plus simples :

« Trompé? Comment, trompé?

— C'est ce que je disais tout à l'heure... De quoi croyez-vous qu'est fait leur prestige? De ce qu'on ne les voit pas. De cette illégalité que nous avons nous-mêmes proclamée. Ne protestez pas. Si tout allait sur des roulettes... bien sûr, Frachon, Marty... tous, ils seraient tout ce que dit Frossard... et plus encore! Mais, si nous sommes battus, pour les gens simples, comment ne voyez-vous pas que nous serons, nous, des incapables, et même des traîtres? Si, si... je n'ai pas peur des mots... et les mots n'ont pas de sens par eux-mêmes : les faits leur donnent un contenu... variable, et paradoxal un jour, quand le lendemain, c'est l'Histoire! Se représente-t-on bien, d'ailleurs, l'étendue de l'influence communiste en France? Il y a de grandes parties du pays dont on néglige trop l'opinion. Tenez, je relisais mes notes, je tiens une sorte de journal, de septembre trente-neuf... Hier encore : j'y ai trouvé un passage concernant le vote, à la fin du mois, de l'union locale des mineurs de Lens contre le pacte germano-soviétique. Sept voix contre cinq... Cette faible majorité, c'est à mes yeux la mesure de la force communiste dans les syndicats ouvriers...

— Alors, dit le général, que proposez-vous?

— Je ne propose rien. Je parle devant vous, je rêve à voix haute... Ce qu'il s'agit de faire, ce qu'il s'est toujours agi de faire... c'est séparer les chefs de la masse : la masse n'est pas mauvaise... et le grave, c'est que les chefs... ce ne sont pas des Reynaud ou des Daladier! Si vous connaissiez les cheminots par exemple, comme je les connais! des gens dévoués toujours prêts au sacrifice... Ah, je vous assure que je préfère parler avec eux qu'avec les Paul Reynaud! Ce sont des gens qui ont des qualités de cœur, eux...

— Bien. Séparer les chefs de la masse... comment?

— Vous me bousculez, mon général! Il faudrait ramener les chefs à une situation à la fois moins héroïque... à la fois moins héroïque... plus humaine aussi. Je vous le dis : des gens qu'on voit perdent de leur prestige... et puis on les voit, n'est-ce pas? alors on peut les trouver!

— Je ne vous suis pas très bien », dit Wisner.
Et Monzie : « Ce n'est peut-être pas indispensable. »

⁂

Devant la grande carte qui porte la ligne du front, avant la percée, sauf pour la petite poche noire au nord de Sedan, le général Gamelin explique... Les boiseries blanc et or, les tapisseries semées d'abeilles, et les hommes debout autour de la table, les fauteuils de velours rouge repoussés en arrière : Winston Churchill, flanqué du général Dill et de lord Ismay, écoute le généralissime, qu'encadrent Daladier et Paul Reynaud. Oh, c'est simple et court. La défaite ! « *But...*, dit Churchill, dans le silence qui suit, *where are the strategical reserves ?* Où est la masse de manœuvres, mon général ? »

Qu'est-ce qui brûle au-dehors ? Ces feux, cette fumée... le bruit sinistre des dossiers jetés par les fenêtres...

Gamelin a répondu : « Il n'y en a aucune... »

A partir de là, que signifie cette discussion, sinon le désarroi de ces hommes d'État, de ces chefs d'armées ? Colloques séparés, conversation générale. Ils marchent dans la pièce, et la fenêtre attire invinciblement le Premier anglais, d'où il contemple comme à la dérobée l'autodafé des documents diplomatiques. Comme à la dérobée... vous êtes venu rendre visite à des gens, et vous tombez au milieu d'un drame intime : on parle d'autre chose, on a l'air de ne rien remarquer, mais les larmes, mais le désordre de la pièce... la vaisselle cassée...

Tout revient aux mêmes mots. Pas de réserves. Qu'est-ce donc que Gamelin propose ? Qu'espère-t-il ? Rien. De ses paroles, on ne pourrait conclure qu'à la nécessité d'un armistice. Seulement, il y a des mots qui ne passent pas les lèvres. Il demande des avions aux Anglais, voilà tout. L'armée française vaincue, l'aviation britannique pourrait-elle rétablir la partie ?

Paul Reynaud, à son tour, par la fenêtre, a regardé le spectacle de l'incendie.

« Il faut arrêter ça ! » dit-il.

Le soir tombe. Il y a huit heures que cela dure.

XV

La forêt de Saint-Michel, que Barbentane et ses compagnons avaient atteinte au début de l'après-midi, est coupée d'une longue route droite, à son centre, d'Hirson à Macquenoise où se trouve, au nord, le poste de douane. Les états-majors de la division et des régiments qui la tenaient s'étaient rassemblés au carrefour de l'Étoile, à mi-chemin des deux lisières. Une ligne de blocs jalonne les derniers fourrés vers Macquenoise, la ligne de repli avec une tranchée antichar coupe la forêt en avant de l'Étoile. Les taillis serrés, d'où montent des bouleaux, des chênes, des ormeaux assez grêles, n'offrent que peu de sentes entre les allées. Tout cela était habité des restes de la division Hassler, le général Béziers-Lafosse à leur tête, qui inspectait les positions avec ses colonels. Des troupes harassées, ayant abandonné leurs armes lourdes sur le front de la Meuse, disposent leurs mitrailleuses dans les blocs non équipés, inachevés. Et un va-et-vient de soldats de toute sorte, les uns dégringolant de Belgique, hommes de la DINA. Sancelme, débris de la 18^{e} division, pionniers, tirailleurs tunisiens, artilleurs sans canons, à qui ces taillis apparaissaient après la traversée de la plaine belge comme la fin de leurs peines, et qu'on voyait dans les fossés, enlevant leurs godillots, pansant leurs pieds en loques, ou tombant de sommeil. Quelques-uns inspectant leurs mousquetons. Mais surtout une foule montante qui rappliquait d'Hirson, hommes de toutes armes, arrêtés par des barrages comme ils s'enfuyaient vers l'ouest : à l'entrée d'Hirson, on les dirigeait indistinctement sur la forêt, hirsutes, les mains ballantes, les fusils balancés sur quelque route... leurs corps abandonnés dans la débandade... Pour trois cents hommes peut-être capables de défendre la position, ce que Béziers-Lafosse avait de disponible, plus de deux mille fuyards avaient été collectés ainsi et erraient, s'entassaient à droite et à gauche, retiraient leurs chemises pour se reposer au soleil, quêtaient à la seule roulante visible, une soupe depuis longtemps distribuée.

Armand avait dû à ses galons un coup de gnôle et des biscuits pour lui et ses quatre bonshommes. Le capitaine qui lui avait fait cette largesse était du 19^{e} régiment d'infanterie. C'est de lui que Barbentane tint les détails approximatifs de ce qui s'était passé au nord, de l'enfoncement du 11^{e} corps d'armée. Les fuyards, d'autre part, informaient à bâtons rompus ceux qu'ils trouvaient ici de la situation au sud. Vervins pris, les blindés qui coupaient la retraite des colonnes essayant de s'échapper vers l'Aisne. Le capitaine du 19^{e} dit à Barbentane qu'à son avis la forêt de Saint-Michel n'était en réalité qu'un vaste piège. Que voulait-il dire? C'était un curieux personnage avec ses bacchantes

comme un combattant de 14-18, et un accent du Forez. « Qu'est-ce que vous croyez qui va se passer, mon cher? disait-il, quand les blindés vont nous tomber sur le poil de trois côtés? Bien sûr, on chuchote qu'il y a une passe ouverte à l'ouest sur Mondrepuis. Vous croyez que tous ces bonshommes pourraient s'enfiler par là? Et cette tourbe, dites donc, qu'on dérive sur nous, avec des pistolets à bouchon dans les meilleurs cas... Ils sont assez pour paralyser les combattants, c'est tout. Moi, si j'étais vous, je me tirerais des pieds! »

Le conseil n'était pas négligeable, et il préoccupait Barbentane. Vidal, Tinchebray, Cristobal et le météorologiste, il en avait la responsabilité. Après tout, ici, ce n'était pas son unité, pas même sa division; et la consigne reçue du capitaine Blaisin demeurait fort claire. Rejoindre. Mais où? Il retenait que la seule route ouverte, gagnable, était celle de l'ouest. Mondrepuis. S'il avait eu seulement une carte... Vidal consulté, rigola : il exhibait de sa poche la feuille arrachée à un calendrier, dans une maison où ils avaient fait halte, avec le département des Ardennes. Bien, mais on en sort ici! Tout de même, ça permettait une idée... Vidal maintenant avait l'air piteux. On était là, et Mondrepuis probablement...

Il faisait tout à fait nuit quand le général Martin accompagna le général Hassler qui venait inspecter ses troupes enfin retrouvées, les miettes de ses troupes, dans la forêt de Saint-Michel. Il y eut un remous parmi les soldats entassés. Une conférence se tenait dans un des blocs inachevés près de l'Étoile. Les relèves étaient en train de se faire. Barbentane saisit l'occasion. Ses hommes avaient dormi depuis que l'obscurité était tombée. Il les secoua. Allez, oust! on part. Chut... On part, mais en douce. Il ne fallait pas se faire prendre. On les regarderait comme des déserteurs : c'était pourtant l'évidence même que rester ici, les mains nues, avec cette cohue, revenait à se livrer à l'ennemi. En glissant derrière la ligne de recueil, grâce à l'ombre, on passerait pour une escouade qui allait relever un poste sur la lisière occidentale.

En fait de Mondrepuis, ils avaient dû se tromper de route à la sortie des fourrés : ils avaient tourné le long d'un bois qui leur sembla interminable, puis quand ils l'eurent dépassé et qu'ils aperçurent dans la plaine les silhouettes d'une agglomération qui leur parut importante, ils se demandèrent où ils pouvaient bien être. Ne valait-il pas mieux éviter le patelin, le tourner? Un poste les arrêta et les mena dans Wignehies. La présence d'un officier semblait pourtant rendre leur promenade nocturne moins suspecte. Des hommes commandés ne sont pas des fuyards. Il y avait ici le PC du général Martin. Aristote nouvelle manière. A un commandant qui l'interrogeait, Barbentane expliqua qu'avec ses hommes, il recherchait son colonel. Qui était à Hirson et avait dû se replier. L'autre étala une carte. D'Hirson, un colonel de travailleurs... selon toute probabilité, il s'était replié sur Guise. Mais, aux dernières nouvelles, les Allemands y étaient. Alors? Le commandant haussa les épaules. Tout ce qui l'intéressait était de se débarrasser de ces bonshommes dont on n'avait pas besoin ici, qui vous empêtreraient les pattes, cinq par-ci, cent par-là. Il leur conseillait de piquer vers le nord, les Allemands ont passé au sud, Dieu sait jusqu'où ils iront! Au nord, il y a un centre de rassemblement à Avesnes : de là...

Ils avaient déjà quinze kilomètres dans les mollets. Encore à peu près autant d'ici Avesnes! Allons, ça pouvait faire.

Seulement, si ça pouvait aller dans les petits chemins du côté de Rocquigny, où ils doublaient des réfugiés traînant la patte, quand ils atteignirent la nationale 2, la grande artère qui grimpe de Vervins à Maubeuge presque tout droit, ils s'enlisèrent dans les convois, le piétinement des unités débandées, les civils, les charrettes... Pour progresser sans se perdre les uns

les autres, c'était assez épuisant. Puis tout d'un coup, ils se trouvèrent parmi des troupes qui refluaient du nord des types pressés. Ils criaient : les Boches sont à Avesnes ! D'abord, on ne les croyait pas, puis d'autres arrivèrent, des trains d'artillerie, des bagnoles, des piétons pêle-mêle... et ceux-là disaient : ils sont à Landrecies ! La panique commença à se mettre sur la route, les gens s'éparpillèrent dans les champs, les véhicules faisaient demi-tour en pleine foule, il y eut des accidents, des femmes qui hurlaient, des jurons, des chevaux cabrés. L'obscurité mettait sur tout ça ses illusions et ses angoisses, il pouvait être trois heures du matin.

« Qu'est-ce qu'on fait, mon lieutenant ? »

Barbentane ne répondit pas à Vidal. Des fantassins venaient de lui confier qu'ils s'en retournaient sur le Nouvion, mais ça ne disait rien à Armand. La route du Nouvion, qui obliquait juste derrière eux vers le sud-ouest, commençait déjà à s'encombrer. Mieux valait filer franchement sur l'ouest par des petites routes de campagne, comme celle qui s'offrait justement à ce carrefour. Par exemple, ces chemins-là, ça a un inconvénient : ça tortille, et si on se trompe à un croisement, on peut tourner en rond... Ils évitaient les villages, craignant de se faire tirer dessus. Un peu avant l'aube ils trouvèrent un hameau tout à fait désert, entrèrent dans une ferme, dont il fallut enfoncer la porte. Des poules piaillèrent, il y aurait de quoi se nourrir. Les pieux n'avaient plus de matelas, mais on pouvait encore s'y coucher sur le sommier. « C'est gentil ici, soupira Tinchebray, ça fait intime... »

Le temps de se retourner, ils dormirent si profondément que les blindés allemands passèrent dans le village en reconnaissance, arrivant de Landrecies, sans les réveiller. Ni les découvrir. C'était l'extrême pointe de cette attaque lancée dans la nuit du seize au dix-sept sur la position frontière, devant Solre-le-Château, à une quarantaine de kilomètres de là, au nord-est, et qui venait de jeter le désarroi de la frontière à Landrecies, déconcertant les renforts montant, les troupes en train de se regrouper.

⁂

Cette nuit-là, le sergent Jean-Blaise Mercadier l'a passée aux arrêts. Privé de son arme et gardé comme un suspect par un piquet de tirailleurs. Au-delà d'Avesnes, à l'entrée de la forêt de Mormal, près de Berlaimont.

Il était parti le matin de Maubeuge où, au réveil brutal, une bombe dans la cour de la caserne, la garnison débandée, les hôtes de passage dispersés, il s'était retrouvé seul, couvert de plâtras, son compagnon, le caporal Criquet, disparu... Désormais, il était un isolé.

Avec le désarroi de la ville regorgeant de fuyards dans les casernes, les cantonnements, personne ne voulait de lui, des officiers lui avaient demandé s'il était un déserteur, et il s'était fâché tout rouge, montrant son mousqueton. Les gens n'avaient pas l'air de comprendre que Maubeuge était menacé, un adjudant lui proposa de lui vendre une lorgnette, de marque allemande, Zeiss, parfaitement... un truc pour général, mon vieux ! Une foule ininterrompue traversait la ville. Quelqu'un lui avait recommandé de se diriger sur Avesnes, où il y avait un centre de regroupement. A la gare, il n'avait qu'à prendre le train... Comme ses pieds étaient passablement échauffés, le conseil lui avait paru bon. Dans son compartiment, il avait rencontré un type de son régiment, qu'il ne connaissait pas, mais enfin un zouave ! Celui-ci aussi avait son arme : à deux, ils feraient meilleure figure. Le train stationnait.

Le type avait un journal de Paris vieux de deux jours. C'était pas croyable. Il ne s'agissait que des succès de nos troupes, de la furia de nos tirailleurs sur la Meuse, les Allemands reculaient partout. Pour une rigolade ! A propos... et un

chapelet de bombes autour de la gare. On commençait à s'y faire, la course des gens sur le quai paraissait drôle. Enfin, le train s'ébranle. Il est plein de soldats belges, parfaitement ivres. Alors, on s'en va, gueulant, chantant. Les deux zouaves se cherchent des connaissances communes, ils n'en trouvent qu'une : le colonel... A Avesnes, à la gare, les officiers qui les interrogent sont assez insolents : vous fuyez, dites donc ! Jean-Blaise ne se connaissait pas un tel vocabulaire, mais la colère est inventive. Bon. On les envoie à la Chaiserie de Berlaimont. Près de quinze kilomètres à pinces. Çà, le copain commençait à râler. Quand il a vu les bois, derrière Berlaimont, il a dit : « Je m'en fous, moi, je me trisse... » Le centre de rassemblement, eh bien, Jean-Blaise y est arrivé seul, au centre de rassemblement. Là, il y avait des tirailleurs, et un lieutenant.

Le lieutenant d'abord n'avait pas l'air de se frapper. Mais l'histoire de Jean-Blaise, il faut croire, le plongeait dans une perplexité croissante, parce qu'il est devenu nerveux, qu'il a dévisagé ce sergent pas rasé, sale, avec une tête de l'autre monde, et des épaules d'athlète : il ne se sentait pas rassuré. « Attendez une minute, sergent... » Il n'avait pas disparu depuis trente secondes que les tirailleurs, des Marocains, entouraient Jean-Blaise, lui croisant les baïonnettes sur la poitrine. Hé là, pas de bêtises ! Bon, le voilà, mon flingue. Qu'est-ce que vous croyez ? Je ne suis pas un parachutiste.

En attendant, ils ne lui ont rien donné à manger. Ici, on ne s'est pas douté la nuit du passage des blindés à dix kilomètres au sud, sur la route d'Avesnes à Landrecies. Tout au moins jusqu'au matin, quand d'autres zouaves ont rappliqué qui avaient passé la nuit dans les fossés, vu filer la colonne allemande. Trois d'entre eux connaissaient Jean-Blaise : alors, on lui a rendu son mousqueton, et les zouaves, sans plus s'occuper des tirailleurs, ont décidé de partir avec le sergent. On était six : pour le coup, on était une unité. Il s'agissait de trouver une force mieux organisée, dans laquelle on pourrait s'incorporer. Comme Jean-Blaise, les copains voulaient retourner au combat. Dis donc, ici, c'est plus des manœuvres : ils avancent en France, tu saisis, en France ! Et puis de préférence une unité où il y aurait de quoi manger, les tirailleurs, ils nous la font sauter ! Où irait-on ? Il fallait éviter la route d'Avesnes, ils s'enfoncèrent dans les bois. Vers sept heures du matin, ils débouchaient de la forêt de Mormal dans une région où il y avait encore des gens dans les fermes. On leur donna du pain et du lait.

En arrivant au Quesnoy, ils tombèrent dans le remue-ménage des troupes qui filaient se reformer ailleurs. Une espèce de panique ce matin-là s'était emparée de toute la région : la virée des blindés sur Landrecies avait fait naître des rumeurs incontrôlables, et le commandement même en était désorienté. Impossible d'avoir le moindre renseignement, excepté le *Tirez-vous des pieds !* que leur jeta un lieutenant. Les troupes descendaient sur Solesmes. Jean-Blaise et ses compagnons, après s'être arrêtés chez un cafetier, qui leur avait gentiment offert le rhum à l'œil, décidèrent de suivre le mouvement. Ils étaient à Solesmes un peu avant midi, et c'était encore le même tableau.

⁂

A cette heure-là, le GSD de Dasvin de Cessac, avec Jean de Moncey, Raoul Morlières, est cantonné dans un bourg à côté de Péronne, au voisinage d'un hospice, dans une dépendance duquel le Dr Fenestre installe un poste provisoire. Le flux des troupes venant de l'ouest, des voitures, camions et autos tourisme, y arrive par trois côtés. Si bien que ce sont les médecins qui inventent de réglementer la circulation, de détourner les arrivants du village... On a mis un brancardier au carrefour, et il mouline des bras, on dirait qu'il a passé sa jeunesse comme flic place de l'Opéra !

Le GSD était revenu à travers la Belgique, dans ses voitures, en arrière de la 1re armée, dans la journée du quinze. Il avait cantonné près du Cateau, à son point de départ du dix mai à l'aube. Parturier avait retrouvé la chambre d'où il avait écrit alors à sa fiancée, la vieille lui avait dit : « Vous revoilà, docteur! Je suis bien contente... justement j'ai une douleur... Ce serait-il pas un lumbago? » Et le peloton de Morlières et Moncey avait réintégré sa baraque, la maman, là, déjà elle s'était mise à réparer les chaussettes de Jean. L'extraordinaire, on avait reçu du courrier. Et ça, c'était la grande affaire. A peine si, au matin du dix-sept, Jean de Moncey avait compris ce qu'il leur arrivait, la bombe sur la maison d'en face, le rassemblement à toutes pompes, l'embarquement dans les voitures, et cette course de quarante kilomètres vers le sud-ouest. Il avait sa lettre, et la lire, la relire et la relire, ça comptait plus que la vie, et la guerre, et ce qui se produisait, à quoi d'ailleurs personne ne comprenait rien.

Une lettre de Cécile. A lui. De Cécile...

Qu'est-ce que pouvaient lui faire les histoires que les autres racontaient, dans la baraque où on avait sorti la teinture d'iode? Pas de blessés d'ailleurs. Une lettre de Cécile.

« Est-ce que tu comprends ce que je te dis? gémissait Morlières. Un général... un général français... »

Eh bien quoi, un général français? Cet Alain, il est enquiquinant, il ne peut pas laisser quelqu'un lire sa lettre, alors!

Ce général français... bien sûr, pas japonais... au carrefour, le type de planton, oui, l'autre avec les bras... eh bien, il a vu un général français qui foutait le camp, je te dis, qui foutait le camp! A quoi, il a vu qu'il foutait le camp, le général, le type? Oh, tu es trop bête : d'abord, il le lui a dit... Qui? le général, tu veux rire... Je ne veux pas rire, je veux pleurer, tiens! Le général lui a dit : de quel côté c'est-il, l'arrière? Tu y es? Il a dit, l'arrière! Un général français, si ce n'est pas à pleurer!

« A part ça, renchérit Groppart, tu ferais mieux de laisser ta lettre, et de venir voir : ça vaut le coup d'œil! »

Jean se fâchait. Rien ne valait le coup d'œil. Oh puis, reste, si tu veux roucouler! Et roucoule. Les autres se rendaient au carrefour : c'était bien simple, on aurait dit le départ du Tour de France. Il y avait un monde! Mais motorisé. C'était vrai que tout ça foutait le camp. Raoul croisa Morlières, et lui dit : « C'est curieux, hein? ce qu'ils sont pressés! » On signalait le passage d'un médecin-général : celui-là ne s'était pas gêné, il avait demandé le chemin de Paris! Qui c'est, ces gens-là? L'armée Corap. Eh bien!

Jean relisait sa lettre, et c'était plus beau qu'une chanson :

Mon Jean, disait Cécile, *il faut que j'aie été folle pour ne jamais t'écrire depuis ce jour où nous nous sommes si mal séparés. Vois-tu, j'ai honte à l'avouer : je crois que j'étais jalouse. Jalouse de quoi, de quelle ombre? Et quel droit avais-je de l'être, si ce n'est que j'ai eu beau essayer de me persuader du contraire, tu es devenu pour moi tout ce qui me manque, tout ce dont je rêve, tout ce qui me fait oublier le reste. Tu ne peux pas savoir par quelles horreurs j'ai passé depuis un mois et plus. A toi, je ne peux pas, je ne veux pas parler de Fred. Plus l'horreur était grande, et plus ton image, par contraste, était vivante en moi, mon cher, mon cher petit Jean, si propre, si différent d'eux tous! Il faut vraiment que j'aie été folle pour ne pas t'écrire. Aussi j'étais trop malheureuse, et ce n'est pas mon genre de me plaindre, et qu'est-ce que j'aurais pu t'écrire? qu'il fait beau, qu'il y a des feuilles aux marronniers de l'avenue Henri-Martin...*

Seulement, voilà : tout a changé. Ma vie n'est plus la même. Et puis tout a conspiré pour te faire plus proche de moi, tout autour de moi parle de toi, me

rappelle ton visage. Depuis plusieurs jours, j'avais décidé de t'écrire : je n'en trouvais pas le temps, je ne pouvais tout de même pas t'envoyer une carte postale ! Même avec « bons baisers ». Quand la guerre, la vraie guerre, a commencé. Alors, j'ai su par les tiens que tu en étais, que tu te trouvais de ce côté-là, et l'angoisse m'a saisie, et elle ne me quitte plus. Mon Jean, il ne faut pas que je te laisse ainsi sans savoir que je t'aime. Voilà, je l'ai dit. Et maintenant, reviens, reviens vite, tout entier, bien vivant, mon amour.

Oui, j'ai vu ta maman. Si tu as reçu sa lettre, tu n'en seras pas tellement étonné. Nous avons parlé de toi, et je m'en veux de ne pas tout lui dire, mais pourquoi la bouleverser ? Tu es un petit garçon pour elle, et tu imagines ce qu'elle penserait : une femme mariée ! Cependant c'est très doux de l'entendre parler de toi, d'un toi que je ne connais pas, son fils, tu comprends ? Peut-être que c'est hypocrisie de ma part, mais je la laisse me considérer comme cette sœur aînée de Nickie, à qui papa avait donné mission de surveiller ce sale gosse et son scout de camarade. Je l'écouterais sans fin, ta maman. Tu ne m'avais jamais dit combien elle était gentille.

Il n'y a pas qu'elle. Quand je pense à toi, à ta mère, à Yvonne... je me dis que ce n'est pas possible : moi qui croyais tous les gens méchants, affreux, qui jugeais le monde d'après Fred et ses amis ! Ne parlons plus de Fred. Je me trompais sur les autres, je le vois bien. Cela me faisait le cœur sec, cela me rendait égoïste, occupée seulement de me réserver, dans un univers ennemi, une île de Robinson, un domaine à moi, interdit aux autres... Vois-tu, mon Jean, tout d'un coup, tout cela a éclaté, et c'est fini. Jamais je ne payerai assez cher ce service à celle qui me l'a rendu. Parce que tout cela me vient d'elle, me vient d'Yvonne.

J'ai tant de choses à te dire : tout se bouscule dans ma tête, je ne sais par quoi commencer. Depuis une dizaine de jours, je me sens comme une voleuse. Je vis, au milieu du malheur général, dans un bonheur qui ne m'appartient pas, et que même les nouvelles de la guerre, et cette peur pour toi qui me prend par moments le cœur comme une main, même tout cela, n'arrive pas à amoindrir. Je me demande s'il n'y a pas là quelque chose d'un peu monstrueux : je ne peux pas m'empêcher d'être heureuse. Ce sont les petits, vois-tu, chez moi, les enfants d'Yvonne. Ta maman t'a-t-elle dit ? Tu imagines, l'avenue Henri-Martin, l'appartement, avec ces gosses ! Je les mène à l'école, et toute la journée j'ai quelque chose à quoi penser, quelque chose à attendre : le moment où j'irai les reprendre, et les petits plaisirs à leur faire, leur dîner, ce qu'ils vont encore inventer, à quoi on va jouer tous les trois. Ils m'appellent tante Cécile. Vois-tu, ils ont imaginé cela tout seuls, et chaque fois cela me fait un coup dans le cœur. Pour eux, la question est résolue. Ils ne te ressemblent pas, mais Monette a tes cheveux, ta couleur, et surtout Bob avec ses yeux dorés, tes yeux chéris, ton regard ! Ils tiennent sans doute plus de leur père que d'Yvonne. Cela fait que je me dis que si j'avais des enfants comme eux, ils te ressembleraient, à toi. Et voilà pour quoi je vis maintenant : pour ces enfants-là entre nous. Moi qui ai été si malheureuse quand j'ai perdu ma petite, je me dis que c'était peut-être pour le mieux. Ce lien que cela aurait fait avec l'autre !

J'avais toujours cru que des enfants, c'était un tintouin terrible, une sujétion. C'est une sujétion, bien sûr, mais que c'est merveilleux ! Désarmant au possible. Leurs mines, leurs façons. Comme Bob s'est habitué à moi, comme il a eu confiance tout de suite ! Son air quand il me tend sa petite joue ! Et Monette : elle a neuf ans, presque dix, pour elle plus encore que pour le petit, ce qui est arrivé à sa mère est atroce. Elle le comprend très bien. Mais elle ne veut pas le montrer à cause de Bob. Elle vient me parler en cachette de son frère, et comme elle pleurait l'autre soir, elle m'a demandé pardon de me faire triste. De me faire triste ! Pauvre chou. Je lui ai dit merci d'être là, merci de pleurer, merci de me faire triste. Elle me regardait avec de grands yeux étonnés.

Tout ce que je dois à Yvonne ! Ces enfants qui me parlent de toi... Et puis, il faut que je te dise quelque chose que je t'avais caché. J'avais promis à Yvonne de ne rien t'en dire, mais maintenant tout est changé. Avant d'en arriver là, d'abord, il y a une idée qui m'emplit de terreur, mais qui est tout le temps dans ma tête et dans mon cœur, et qu'il faut que tu saches : c'est le plus important de tout. Prends bien garde à toi, mon Jean, si ce n'est pas pour toi-même, que ce soit pour moi. Je t'attends, je t'attends comme on n'a jamais attendu. Seulement aussi, je veux que tu sois sûr d'une chose : si, par malheur, il t'arrivait quelque chose, je ne veux pas me représenter cela, mais, dans toutes les circonstances, tu m'entends bien ? tu pourrais te dire que tu ne seras pas moins beau pour moi, que je ne t'en aimerai pas moins. Naturellement, c'est stupide à écrire, je ne devrais pas penser à des choses pareilles, mais la nuit, je me réveille et ma tête marche. Oh, quand je pense à cela, le pire serait encore pour moi, comprends bien : pour moi, que tu puisses alors un seul instant penser que je t'en aimerais moins ! Il faut que tu aies cette grande tranquillité devant toi : savoir que quand tu reviendras, de toute façon, cela ne dépendra que de toi. D'un signe de toi. Je quitterai tout, et il n'y aura plus que notre vie.

Mon Dieu, j'écris tout cela sur un bout de papier, et qui sait seulement s'il va te parvenir ? On dit que les lettres aux soldats on les lit en route... Tant pis. Rien ne compte plus que toi, que nous.

Je voulais te dire cette chose d'Yvonne. C'est elle qui m'a ouvert les yeux. Je ne l'ai pas compris tout de suite. D'abord, je n'entendais qu'un côté de l'affaire. C'est pourquoi je t'ai laissé partir, je ne t'ai rien dit, j'ai cru que tout était fini... Parce que c'était bien avant ce jour où nous nous sommes si bêtement séparés que j'avais parlé avec Yvonne. Puis une chose qu'elle m'avait dite m'est revenue, comme une lumière qui ne m'a plus quittée. Oui, c'était à la fin d'octobre, au plus tard dans les premiers jours de novembre : tout d'un coup, je m'y étais résolue, un soir je suis tombée chez Yvonne, sans crier gare. J'ai eu l'impression de l'avoir beaucoup dérangée. Mais elle m'a montré de la patience. Je lui ai tout dit : nous deux, mes hésitations, mes peurs, tout ce que je pensais par rapport à toi. Puis, j'ai fait une allusion à elle, à son mari quand elle l'a rencontré. Parce que je n'arrivais pas à m'imaginer notre vie à nous deux, il me semblait que je ne pouvais ni t'entraîner dans la mienne, ni quitter tout, absolument tout, je ne parle pas de Fred ! Celui-là ! Enfin, je venais demander à ta sœur un avis. Je ne sais pas trop ce que je venais de dire. Elle s'est écriée : « Mais je l'aimais, moi, mon mari : je n'aurais demandé de conseils à personne ! » Ou à peu près. Au fond, j'avais cru qu'elle était choquée de ma démarche. C'est comme cela que je l'ai pris d'abord. Et puis, cela m'a travaillée. Cela me revenait toujours. Yvonne, il ne faut pas lui en vouloir, Jean, m'avait conseillé de te laisser tranquille : c'était qu'elle pensait que je ne t'aimais pas. Elle avait tort : je t'aimais. Mais aussi elle avait raison : je ne t'aimais pas assez. Pas assez pour n'avoir pas besoin de conseils. Pas assez pour jeter tout par-dessus bord. Pas assez pour ne pas tenir à quelque chose plus qu'à toi. Alors. Vois-tu, que je te le raconte, c'est la preuve que cela a changé. De fond en comble. Et si je n'avais pas su que je ne t'aimais pas assez, tu me comprends : je ne t'aurais pas aimé assez, je ne t'aurais pas aimé comme je t'aime à présent. C'est à Yvonne que je le dois. Elle m'a ouvert les yeux sur moi-même, sur ma nonchalance, mon égoïsme.

Je l'ai revue hier. On m'a permis d'accompagner les enfants. Je dois cela sans doute au nom de Fred. C'est déjà quelque chose ! Tu ne sais pas comme ta grande sœur est merveilleuse. Elle trouve tout naturel ce qu'elle a fait. Elle était étonnée que j'aie pris les petits, et elle pensait que c'était seulement à cause de toi. Oh, je t'assure qu'elle se trompe ! Je lui ai dit quel bonheur c'était pour moi, cela me gênait même de le lui avouer. Mais il a bien fallu que je lui dise aussi

que, bien que ne comprenant rien en général à toutes ces choses compliquées dont il n'est pas possible de t'écrire, je ne sais pourquoi, mais c'est justement pour ce qu'elle a fait que je me sens si complètement endettée envers elle. Je ne voudrais pas que tu imagines des choses : j'ai beaucoup parlé, il y a quelque temps, avec un blessé, un garçon très simple, de toutes ces choses-là. Est-ce qu'il m'a convaincue ? Je ne le pense pas tout à fait. Mais lui, les voit d'une façon directe, qui m'est peut-être interdite. Sur le fond, ces gens-là ont-ils raison ? Comment pourrais-je en être sûre ! Il y a dans les choses qu'ils disent (et j'ai ressenti cela vivement à nouveau avec Yvonne, autrement) quelque chose qui sonne d'une façon si émouvante pour moi, si neuve. Rien de ce que disent les miens, puisque ce sont les miens ! rien de ce qu'on m'a enseigné, et à peine dans les livres quelques passages, la poésie parfois, ne m'a été si droit au cœur.

Je te dis tout cela tout à trac, et en même temps je ne peux pas mettre les points sur les i : je me demande ce que tu vas y comprendre. Tant pis. L'essentiel, c'est que tu retiennes de tout ce galimatias une chose : que je t'aime, et que, quoi qu'il arrive, mon Jean, je serai, je suis à toi...

Au poste de Dasvin de Cessac, le colonel Lamirand, le médecin-divisionnaire, est arrivé presque au moment où l'ordre de mouvement venait d'être communiqué au médecin-chef. Celui-ci en discutait avec Fenestre, Sorbin et Bourrat. Il y avait quelque chose d'incompréhensible dans ces chassés-croisés qu'on leur faisait faire. Voyons : le matin, ils étaient à l'est de Cambrai, près du Cateau, et on les avait fait valser en vitesse parce que les chars ennemis étaient signalés à Landrecies, on disait même qu'ils arrivaient au Cateau. C'était faux, d'après les derniers renseignements : tout de même... Donc, on avait couru quarante kilomètres vers le sud-ouest, à combien ? dix, onze kilomètres est de Péronne... de Péronne ! Puis voilà qu'on nous envoie, si je calcule bien, à quarante kilomètres d'ici, à peu près plein nord : regardez sur la carte... le lieu de destination est à douze kilomètres ouest de Cambrai ! Qu'est-ce que c'est que cette gymnastique ?

Bourrat se grattait la tête. C'est-à-dire que ce qu'on n'imagine pas, c'est où diable peut se trouver le front ?

Lamirand, justement, s'il a fait un saut jusqu'ici, c'est que depuis deux jours il s'est trouvé sans liaison avec le GSD, étant au diable avec les PC de la division, tandis que les chars se trouvaient encore dispersés avec d'autres unités en Belgique, et que les troupes portées se repliaient sur ordre vers le sud-ouest pour se reformer, mais sans leurs moyens d'attaque. En fait, le commandement semblait avoir agi sur des renseignements prématurés. Le front à l'est tient toujours, ce ne sont que des pointes lancées qui ont fait croire à une avance massive. Au sud, c'est une autre histoire, vous avez vu cette course de la 9^{e} armée qui est sur notre droite ! Oh, là-bas, ça ne va pas, mais pas du tout !

Bon : mais où sont les Allemands ?

Ils ont pris Guise hier. Il y a la panique à Saint-Quentin. Ils ne sont pas à Saint-Quentin ? Ah non, tout de même, tout de même ! Où évacuez-vous d'ici, Dasvin ? Eh bien, le cas échéant sur Albert... Lamirand hocha la tête : « Imaginez-vous cet écart dans les opérations : moi, ce matin encore, du PC de la division, j'évacuais sur Valenciennes ! J'avais bonne mine, imaginez-vous : j'ai été obligé de réquisitionner des voitures du corps de cavalerie, puisque vous, mes moyens naturels d'évacuation, je ne pouvais pas vous atteindre ! Enfin, je viens d'être avisé de ma nouvelle destination : je fais route avec vous, mon PC sera à trois, quatre kilomètres du vôtre, un peu plus près de Cambrai, quoi ! La division va tenir la région sud de Cambrai, je suppose, face à l'est... mais je peux me tromper. Sans chars, entre nous, sans ses chars... »

⁂

Au soir du dix-sept mai, tandis que Jean de Moncey en voiture traverse Marcoing pour gagner un point au-delà de la route Cambrai-Bapaume, un peu à l'ouest de Cambrai, Jean-Blaise et ses zouaves arrivent de Solesmes dans les faubourgs de Cambrai. Les pieds en compote. Pas tellement accablés par le barda, ils n'ont que ce qu'on peut porter plié dans la toile de tente, mais l'arme, les cartouches... Et ils n'ont pas fait l'étape réglementaire de trente kilomètres : partis à l'aube de la Chaiserie de Berlaimont, ils l'avaient presque abattue avant midi où nous les avions laissés à Solesmes. Seulement, là, ils avaient trouvé des troupes en mouvement, on leur avait dit qu'ils n'avaient rien à y faire, qu'ils devaient se rabattre sur Cambrai. Dix-neuf kilomètres... Alors, même en y mettant six heures, avec de longues haltes, ils n'en pouvaient plus en atteignant les faubourgs de la ville, pris dans le flot des réfugiés, compact, grossi à chaque carrefour, où se mêlaient encore des Belges, des Ardennais, des gens de l'Aisne, et d'un peu partout depuis la frontière, des citadins de toutes les localités croisées; car le déferlement de ces malheureux en arrachait d'autres à leurs demeures, c'était comme un principe d'accélération. Le spectacle était à fendre le cœur, l'épuisement, la misère, la poussière, les sanglots des gosses, le désespoir des vieillards, les scènes déchirantes dans les fossés, des malades qui suppliaient les leurs de les abandonner, on racontait qu'il y avait eu à vingt kilomètres de là une espèce d'épidémie de suicides dans la foule... puis les avions étaient venus tourner au-dessus d'elle, mitraillant, les gens s'étaient éparpillés dans les champs, laissant des cadavres que des soldats n'avaient guère pu que jeter de côté pour permettre le passage des chars français.

Jean-Blaise, dans Cambrai, résolut de laisser passer le gros de la foule. Il y avait ici, lui dit-on, une DLM. Mais il serait temps de se présenter aux officiers de cette division quand ils auraient dormi. Pour l'instant, les zouaves ne tenaient plus debout. Des civils qui quittaient leur maison les y installèrent : ils eurent des lits de plume et rêvèrent même de se déshabiller. Mais pas un ne tint jusque-là, ils étaient tombés dans les édredons, au mieux les souliers enlevés...

C'est aussi à Cambrai, ce soir-là, qu'échouent Barbentane, Vidal, Tinchebray, Greboff, Cristobal. Ils avaient dormi presque jusqu'à midi dans l'innocence de leur cœur, à six kilomètres au sud-est de Landrecies, dans cette ferme qu'avait frôlée la découverte allemande. Du moins Barbentane. Car lorsque Armand avait ouvert les yeux, ses compagnons étaient déjà debout, et en pleine activité. Ils avaient fait du feu dans la cheminée, avec du bois, et Tinchebray, accroupi, y tournait sur des broches improvisées deux poules, dont les plumes jonchaient le seuil. Cristobal, à l'évier avec une bassine d'eau chaude, se rinçait le corps, tout mousseux de savon. Ce qu'il a le poil bleu, celui-là! Vidal à la fenêtre était en train de se raser. Greboff mettait tout sens dessus dessous, parce qu'il n'arrivait pas à découvrir du sel : et tu parles, des poulets sans sel! Enfin, ils étaient sortis de là remis à neuf, propres qu'on ne les prendrait plus, c'est sûr, pour des fuyards. Les poules, ils les avaient mangées telles quelles; c'est un peu fade, mais qu'y faire? Toute l'astuce de Greboff ne pouvait suppléer au sel. C'étaient de grosses poules : on avait plié les restes dans un vieux journal. Ça pourrait servir en route. Où allait-on? C'est une autre histoire. A un carrefour, ils hésitèrent : les poteaux indiquaient d'un côté Guise, et ils se souvenaient que dans la nuit on leur avait dit que les Allemands y étaient, de l'autre Landrecies à cinq kilomètres, et est-ce que ce nom-là aussi... Nom de Dieu. Il ne restait qu'à piquer devant soi. Ils

arrivèrent au Cateau vers cinq heures du soir après avoir traversé des colonnes de cavalerie motorisée, croisé des automitrailleuses, été chassés de côté par des artilleurs parce qu'ils passaient dans le champ des pièces de campagne. Tout indiquait la proximité du front. Au Cateau, c'est une ville avec une rue qui descend, des officiers campés dans une boutique les interpellèrent. Où allaient-ils ? Ils dirent qu'ils comptaient rester dans la ville, chercher une unité où se rattacher, vu qu'ils avaient fait près de vingt kilomètres dans l'après-midi. Mais le Cateau était bombardé, des troupes refluaient dessus, des courriers arrivèrent apportant des nouvelles dans la boutique. C'était un magasin de lavabos, baignoires, appareils de cuisine et d'hygiène. Un capitaine dit à Barbentane qu'ils feraient mieux de filer dare-dare sur Cambrai. Vingt-deux kilomètres ! Jamais ils ne pourraient se payer une trotte pareille avec autant déjà dans les jambes...

« Je vous répète, lieutenant, que c'est le mieux à faire pour vous et vos types. Aux dernières nouvelles, l'ennemi a débouché de Landrecies, on se bat à six kilomètres d'ici dans le bois l'Évêque... »

Quand il eut vu la carte, Barbentane ne se le fit pas redire. Mais Tinchebray et Greboff gémirent : « Alors, non, camarade, ce n'est pas raisonnable ! » Cristobal cracha par terre et dit simplement : « Qué, c'est le lieutenant ou qué c'est pas le lieutenant ? » Vidal acquiesça : « Il a raison, camarades. A vos ordres, mon lieutenant... »

N'empêche que sur la route du Cateau à Cambrai, ils auraient eu du mal à s'en tirer. Tous les kilomètres, des piqués d'avions dispersaient la foule. Les blessés râlaient dans tous les coins. La gymnastique était épuisante. Ils avaient perdu de leur belle allure de tantôt. Des artilleurs, heureusement, conduisant des caissons à toute vitesse, s'arrêtèrent près d'eux, à cause d'un reflux des gens terrorisés. Tinchebray était entré en pourparlers avec eux, il fit signe aux autres : « Mon lieutenant, ils veulent bien nous prendre ! » Les dix derniers kilomètres, ralentis sans doute par l'entassement de l'exode, furent tout de même allégés pour eux.

Il faisait tout à fait nuit quand ils trouvèrent des bottes de paille dans une cave à Cambrai. « Je ne ferai pas ma prière ! » dit Greboff. Et il ne la fit pas.

En fait, trois DLM s'échelonnaient d'Arras à Cambrai, ce soir-là. Celle qui tenait Cambrai était la DLM de l'ancienne armée Giraud retour de Hollande. Ou tout au moins, un groupe de cette DLM : parce qu'elle était éparpillée de la Belgique au sud de Cambrai, et elle avait sacrément besoin d'être rameutée, surtout avec ses chars distribués à des unités de toute sorte, pour des besoins locaux.

Et à l'ouest de Cambrai, à deux kilomètres au nord de la route de Bapaume, dans un petit village où on aborde par de grands hangars agricoles noirs, Jean de Moncey, Alain Morlières, sur les instructions de Blaze et de Parturier, disposaient à peine le matériel du poste de secours dans les bâtiments symétriques des écoles de filles et de garçons, tout en vitres et briques, qu'on commençait à leur apporter les blessés de la route. Des civils mitraillés, des hommes de troupes qui montaient, notamment deux ou trois Anglais.

« Tiens ! dit Groppart. Voilà les Anglais qui arrivent à cette heure ! »

Alain lui flanqua un pansement individuel par la gueule.

(Mai-juin 1940)

XVI

Le capitaine de Saint-Garin, en sortant de la prison de Loos, fut à nouveau saisi par le romantisme du décor. Il ne s'y habituait pas. Aussitôt après le procès des députés communistes, il avait été muté à Lille, où se faisait une sorte de concentration des éléments dangereux pour tout le pays noir. Saint-Garin, après l'instruction des parlementaires, était devenu un spécialiste, n'est-ce pas? Il connaissait ces gens-là, savait comment les interroger, ce qui porte avec eux et cætera. Dans ces régions-ci, la vie est difficile, et, aussi bien dans le textile que dans les mines, les circonstances sont favorables aux agitateurs. Il y avait fort à faire pour nettoyer tout ça. Avec le dix mai, on avait rabattu sur Lille, c'est-à-dire la prison de Loos, les sujets les plus redoutables d'une série de prisons, de Béthune par exemple. C'était le métier de Saint-Garin de les cuisiner, histoire, en comparant les dépositions, et même, en persuadant certains d'aller plus loin dans le sens des aveux, de tâcher d'en apprendre un peu plus sur ce Parti dissous, qui demeurait redoutable, et ses chefs surtout, ses chefs! On tenait de certains renégats que c'était un principe de cacher les chefs dans les rayons prolétariens : sous la protection des ouvriers, disaient-ils. Le Nord et le Pas-de-Calais recelaient peut-être ces hommes sur lesquels on n'arrivait pas à mettre la main. Surtout qu'avec la frontière voisine, la possibilité de liaison avec les communistes belges. D'ailleurs, des indicateurs déclaraient qu'on avait vu Maurice Thorez dans la région, Ramette, Jacques Duclos... Comme on les signalait aussi dans les Alpes et à la frontière espagnole, ce n'était pas très probant. Mais sait-on jamais!

En attendant, le capitaine examinait les dossiers, classait les prisonniers, les faisait comparaître pour supplément d'information. Cette humanité, pour lui, était toute nouvelle. Des gens butés, que le régime pénitentiaire ne réduisait pas. Les malins répondaient dans ce parler du Nord, où une chatte civilisée ne reconnaîtrait pas ses petits. Grands hommes blonds qui vers trente-cinq ans commençaient à perdre leurs cheveux, petits bonshommes carrés, de toutes les couleurs de poil, avec l'œil vif soudain, mauvais... tous maigres, l'os près de la peau, le creux des joues marqué en avant du masséter, et revendicatifs! Ce qui compliquait les interrogatoires, c'était que Saint-Garin avait bien étudié les thèses du Komintern, dans des volumes qu'on lui avait passés à Paris, lors du procès, mais il n'avait jamais mis les pieds dans une filature et le vocabulaire de la mine posait pour lui des questions sans fin : il ne savait pas trop la différence entre un coron et un galibot. Toujours est-il que le travail fait avait permis le tri rapide des détenus, selon l'ordre, daté du seize,

d'expédier immédiatement une première colonne sur la centrale de Rennes. Des gardes mobiles les avaient emmenés ce matin même. Jugeait-on Lille trop voisin de la Belgique? Oh, c'était plutôt un de ces ordres et de ces contrordres qui se croisaient : dans un premier temps, la doctrine était la concentration régionale pour faciliter les enquêtes. D'où le rôle de la maison de Loos. Puis, au moment de la panique de Paris, on s'était affolé : les partisans de la relégation lointaine l'avaient emporté, ne disait-on pas que les détenus de la région parisienne allaient être expédiés en Afrique? Alors pourquoi pas ceux des Flandres en Bretagne! Il s'agissait de préparer les colonnes suivantes.

Ce matin du dix-huit mai, le capitaine de Saint-Garin est invité à déjeuner chez les Debrest, dans le quartier de Bois-Blanc. Cela fait un bout de chemin de Loos, et il n'a pas le temps de s'attarder comme il en aurait l'envie devant ce paysage fantastique, toujours nouveau pour lui. Ah, cela défie la peinture! Malgré les frondaisons printanières des arbres hauts qui masquent partiellement le visage de la prison, entre elle et le canal de Lille à La Bassée, cela tient d'une espèce d'eau-forte pour laquelle il faudrait un artiste du genre Piranèse! Et encore, une seule planche ne permettrait pas de saisir le caractère complexe de ce lieu : si on regarde vers l'ouest, au-delà des bâtiments pénitentiaires, les vergers débouchent abruptement sur de grands prés verts, plus de maisons, c'est l'idylle, au loin des boqueteaux, l'étendue... Mais de l'autre côté, en avant de l'agglomération lilloise et ses panaches de fumées, le canal fait un coude vers le nord, pour s'enfoncer sous un pont de fer entre des édifices industriels purement fantastiques qui tiennent de la gare, de l'usine et de l'enfer, qu'est-ce que c'est? de l'autre côté, où on voit passer des wagons-citernes sur des rails, c'est une des entreprises Kuhlmann, liées à l'énorme usine d'Harnes, au nord de Lens. Mais, de ce côté-ci, au-delà du pont, cette étrange construction de brique, monumentale, disproportionnée en hauteur, l'escalade des murs qui semblent cacher un secret moderne comme les tableaux première manière du peintre italien Chirico, est-ce toujours Kuhlmann? C'est en regardant la complication de ces architectures, qu'il faut bien croire utilitaires pourtant, que l'officier instructeur se rend compte de l'étendue de ses ignorances, de nos ignorances à tous... Le pourquoi de ce mélange de fer et de brique, de ces tourelles et de ces vitres brillantes ou noircies, l'explication de ce va-et-vient des matières, de ce tournoiement des hommes, de ces opérations complexes comme un cauchemar, voilà ce qui nous manque pour comprendre les êtres qui sortent de là... ces gens hâves et retors... ces obstinés qui se refusent à livrer à des Saint-Garin, pourtant si patients! la structure illégale de cet appareil d'ombre qui s'est développé en marge de notre société, de notre civilisation...

Et encore, il n'y a pas que ce double aspect du paysage, l'agreste, et l'industriel. Plus près, sur la rive d'en face, les dernières demeures de Loos, de ce qui est proprement Loos, parce que, ici en fait, on est sur Séquedin, s'étirent dans une banlieue façon Auteuil, Neuilly... Ce sont des résidences bourgeoises dans des parcs morcelés, avec des rues tortillant entre des murs, des grilles. Saint-Garin plaint ceux qui logent là, des gens comme nous, qui ont cherché à se reconstruire un monde habitable, avec des arbres, des petits kiosques, mais n'ont pu parvenir entièrement à s'abstraire de l'enfer environnant qui rabat sur eux ses vapeurs, sa suie.

Et ce n'est rien, même avec la nostalgie du canal, les détritus, les ferrailles sur ses berges, et amarrées à quai les péniches souvent couplées, où des mariniers sèchent un linge de misère. L'essentiel, ce qui donne à l'ensemble son caractère d'exception, et de grandeur, il faut le dire, de grandeur! c'est ce

qu'on voit, en se retournant, dès qu'on a pris un peu de champ. La maison centrale de Loos-lès-Lille. Le directeur de la maison, qui est un homme aimable, a bien dit au capitaine l'histoire de son domaine, mais que reste-t-il au vrai de l'abbaye cistercienne fondée au douzième siècle, après les remaniements d'il y a deux cents ans? Nous ne nous faisons pas des couvents une idée semblable. Si sévère que fût à l'origine la règle de saint Benoît! Rien ne rappelle plus ici Thierry d'Alsace, comte de Flandres, qui, revenant de Palestine, offrit cette maison au Seigneur dont il n'avait point délivré le sépulcre.

Le public ne peut pas aborder ces bâtiments. Les allées qui s'enfoncent dans les arbres, devant le canal, en sont défendues par des pancartes: *interdit... interdit...* Derrière ce parc, il y a comme une ville, une grande baraque qui pourrait être, aussi bien qu'un pénitentiaire, une caserne ou un palais triste et mal tenu, avec à sa gauche des bâtiments plus militaires, dont les murs ne sont pas très élevés, une disposition assez compliquée, tout cela vétuste... et sur la droite la prison pour de vrai, pas la maison de redressement, la prison, un immense rectangle allongé à trois étages, prisonnier de ses murailles avec sa cour invisible, que coiffe dans la lumière implacable du ciel une rotonde vitrée, polygonale, sortie d'un Jules Verne noir. C'est de ce côté-là qu'on a groupé les « politiques », ainsi que ces misérables veulent qu'on les appelle, bien que depuis la guerre il n'y ait plus de régime politique, et qu'ils soient mêlés avec les droits-commun, comme il est utile de le faire pour les surveiller.

Cela, pierre et brique, charpente bâtarde d'une lunette sur les astres de quelque Dr Oméga, c'est ce que saisirait au mieux un Piranèse, peintre des prisons romaines. Mais rien ne permettrait à l'esprit de pivoter sur les diverses faces de ce cosmorama...

Allons, il ne s'agit pas de faire attendre les Debrest. D'ici, le plus court, au jugé, serait de passer par-derrière la prison, pour atteindre Lomme sur la route d'Armentières et piquer sur Bois-Blanc de l'extérieur, en évitant la ville. On se perdrait dans la complication d'un pays qui est fait de plus de secrets dans ses maisons minuscules que l'âme de ces bagnards indéchiffrables! Mieux vaut à tout prendre franchir le canal, passer par Loos et traverser Lille où on entre par la porte de Béthune. C'est l'avis du chauffeur.

*
**

« On a eu beaucoup de chance jusqu'à présent... L'agglomération lilloise n'a guère été bombardée..., constate sentencieusement Jacques Debrest.

— Sauf la veille du dix, quand c'est tombé tout près d'ici, à Lomme! » Armandine protestait, il est vrai qu'eux étaient à Dunkerque, ce jour-là, mais rien depuis...

« Peut-être, dit le capitaine de Saint-Garin, est-ce que les Allemands comptent s'y installer, comme dans l'autre guerre, exploiter les usines eux-mêmes?

— Ne dites pas de pareilles horreurs! » s'écrie Armandine, et elle ouvre les grandes fenêtres sur le jardin, fait signe au domestique: on servira le café dehors, avec ce beau ciel bleu. Quelle chaleur vraiment pour la saison!

Les arbres ont malgré tout ici un caractère poussiéreux, la terre n'est guère favorable aux jardins, et celle qu'on y apporte, les pluies de printemps la font couler, laissant nus des espaces où le tuf apparaît, le mâchefer. La maison, bâtie juste avant quatorze, relève de ce Louis XVI en pierre de taille qu'on aimait alors et qui contraste ici avec ces constructions de brique, toutes pareilles, où vivent les gens. Fausses colonnes plates et hautes portes vitrées arrondies en haut.

Le chien de Debrest, un chasseur, un setter roux à taches bleues, vient quémander son sucre.

« Encore un Anglais, celui-là ! dit Saint-Garin. Et comment ces messieurs se comportent-ils chez les Leurtillois ?

— C'est justement », répond Armandine, et poliment le capitaine tourne vers elle des yeux interrogateurs.

« Parce que, dit Armandine, vous savez que je fais un tour de temps en temps à Tourcoing, puisque Georgette n'est plus là... Gentlemen, je veux bien, mais si gentlemen qu'ils soient, mieux vaut qu'ils se sentent surveillés... Cela a toujours un peu compliqué les choses pour nous, et pour Aurélien donc ! que Georgette ait voulu garder la maison de ses parents à Tourcoing, où nous n'avons plus d'usine maintenant, tout est centralisé à Bois-Blanc. Avec la voiture, évidemment, ce n'est pas très difficile pour mon frère de venir ici, dormant là-bas... mais surtout que Georgette et les enfants, de nos jours, habitent presque tout le temps le Midi ! Vous savez comme est Georgette : il n'y a pas plus obstiné que ces femmes un peu molles. »

Ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Les Anglais qui avaient réquisitionné l'hôtel des Leurtillois dans la grande avenue menant à Tourcoing, le long du tramway, en avaient fait un club. Et ce matin même...

« J'avais profité de ce que j'étais à Tourcoing pour rendre visite à M. l'abbé Brodart, que nous avons eu ici et qui est maintenant à une paroisse frontière. Je l'ai trouvé sens dessus dessous, et le quartier comme lui. Imaginez-vous que les Anglais y refluent de Belgique, ceux qu'on y connaît d'avant le dix mai, ils racontent des choses horribles ! Les combats en Belgique, un massacre ! L'armée anglaise bat en retraite, et ils s'apprêtent à occuper les petits ouvrages bétonnés, vous les avez vus ? là... à côté de Tourcoing... oui, oui... à Risquons-Tout par exemple. Alors, les gens, vous imaginez ! Ils pensent qu'on va se battre demain à leur porte, ils commencent à fiche le camp !

— C'est déraisonnable, dit Jacques Debrest. Mais tout est déraisonnable, ces temps-ci. Croyez-vous que les premiers Belges qui s'enfuyaient, de pauvres gens dans des camionnettes, entassés avec leurs valises... la population ici, affolée de l'idée des espions, croyait dur comme fer que ceux d'entre eux qui avaient des couvertures rouges étaient de la cinquième colonne, que c'était leur signe de ralliement ! Il fallait les lui arracher des mains, la foule les aurait mis en miettes. Il y a deux ou trois jours, il faut dire, que le nombre de réfugiés ne cesse d'aller croissant...

— L'affreux, dit Armandine, ce sont ces pauvres prêtres !

— Quels prêtres, chère madame ?

— Vous comprenez, capitaine, ici on est très anticlérical, alors on est prêt à tout croire ! Je ne sais comment a commencé cette idée saugrenue que la soutane est le déguisement classique des parachutistes... De vénérables hommes de Dieu, dénoncés dans la foule des fugitifs, ont été appréhendés, arrêtés, molestés... Mais je vous assure que, sur la frontière aujourd'hui, c'est la panique. D'ailleurs, les officiers britanniques qui ont leur club chez Georgette ne m'ont aucunement rassurée : je me demande si nous ne devrions pas songer, nous aussi...

— Il faut garder la tête froide », dit Jacques Debrest. Et tout aussitôt : « Mais vous, mon capitaine, vous croyez Lille menacée ? »

Saint-Garin n'est pas chez lui à Lille. L'arrivée des Allemands dans ces parages, il peut l'envisager avec une certaine philosophie. Il énumère les signes pour, les signes contre. Par exemple, l'évacuation progressive de la centrale de Loos... De là à parler des ravages du communisme dans la région, il n'y avait qu'un pas. Jacques Debrest est à son centre.

« Il faut comprendre, mon capitaine, il faut comprendre ! Certes, je suis si fortement habitué à la vie de ces contrées, que, je crois, je ne pourrais vivre ailleurs. Le climat est ignoble. Le paysage, n'en parlons pas. Les gens, c'est encore le plus difficile. Mais tout cela est attachant, terriblement attachant... Seulement vous imaginez-vous la vie de nos ouvriers ? Remarquez que nous faisons tout ce que nous pouvons pour alléger leur condition. Tout ce que nous pouvons est encore très peu, c'est le malheur. Se résigner demande une très haute philosophie. Cela ne court pas les rues. Des gens simples, les enfants leur viennent tout naturellement, ils sont si distraits parfois ! Les femmes vieillissent avant l'âge. Alors l'homme, même de bons ouvriers, boit, que voulez-vous... C'est facile, pour tous les démagogues, de venir pêcher en eau trouble, exploiter le désarroi, les deuils, le moindre accident du travail...

— Des gens, soupira Mme Debrest, qui n'ont plus ni croyance ni idéal !

— Les communistes, fit observer le capitaine, ont un idéal : ce n'est pas le nôtre, mais c'est un idéal ! »

Armandine le regarda, horrifiée : « Mon capitaine, vous ne connaissez pas ces gens-là !

— C'est-à-dire, rectifia son mari, vous les connaissez d'après les livres. Je ne dis pas que dans la théorie du communisme il n'y ait pas un mirage, quelques belles idées, et, ça semble étrange, de nobles intentions. C'est probablement ce qui attire certains intellectuels, le miroir aux alouettes. Mais ici, mon cher, nous sommes loin des prétextes de l'idéologie : la vie est brutale, crue même, et les choses vont à visage découvert. De notre côté comme du leur... Oui, la religion pourrait leur être d'un grand secours. Le travail de sape qui a été mené ici contre elle, il est bien temps de s'en lamenter ! Il n'y avait pas de communistes, alors. Bien d'autres y ont donné les mains, préparant le terrain... Nous essayons de réparer, les uns, les autres. A lire leurs journaux, et même les romans qui ne manquent pas sur nos pays ! on croirait que le patronat par ici est constitué de cannibales. Mais oui : interrogez n'importe quel Parisien, pas un communiste, pas un ouvrier même, et vous verrez. L'idée est parfaitement implantée dans les têtes. A vrai dire, avec les difficultés et les devoirs qui sont les nôtres, si tous les patrons de France et de Navarre dépensaient ce que nous dépensons pour nos ouvriers ! Les installations de douches aux puits de mines. Chez moi, vous verriez ce système de ventilation ! Presque partout, s'ils ont des maisons, je vous le concède : pas très belles, mais enfin des maisons ! c'est grâce à qui ? Regardez partout les églises que nous leur avons bâties : ce que le clergé nous coûte, on ne s'en fait pas une idée ! Et vous savez, les prêtres, on aurait le droit d'être anticlérical : parce que ce sont de perpétuels intercesseurs, les avocats de la population... D'un côté, ils lui prêchent bien la résignation en ce monde, mais de l'autre ! Si on les écoutait où irait-on ! Pour appuyer leur apostolat, vous comprenez, il leur faut de temps en temps une preuve matérielle... et c'est toujours à nous qu'on demande d'en faire les frais !

— Tu sais bien, mon ami, que pour eux aussi les choses sont difficiles. Je vois M. l'abbé Brodart... Et puis, on ne peut pas nier les services que le clergé nous rend dans l'ensemble.

— Dans l'ensemble ! Enfin, ce n'est pas avec eux seulement qu'on se serait débarrassé des communistes !

— De ce point de vue, dit le capitaine, nous vous avons donné un bon coup de main. Cela doit aller mieux depuis l'ouverture des hostilités, non ?

— Je ne dis pas, répondit Jacques Debrest, mais pour quelques bolcheviks sous les verrous, cela ne supprime pas la racine du mal, et il faudrait encore nous débarrasser des socialistes...

— Comment! » Le capitaine n'en revenait pas : « Mais les socialistes justement... ne sont-ils pas à couteaux tirés avec les communistes?

— Oui, mais... ils se sont entendus comme larrons en foire en trente-six, et puis, voulez-vous mon avis? Je les tiens pour pires. Hypocrites. Je sais ce que vous allez me dire : qu'il y a dans le parti socialiste des hommes très intelligents, qui voient clair, qui ont pris la tête du mouvement et sans lesquels toute cette eau-là irait au moulin de Moscou. C'est certain. Je ne parle pas des chefs. Chez eux, c'est le contraire des communistes. Les chefs sont bons, mais leurs troupes... Encore que leur programme! Des mots, tout ça, des mots! »

Tout d'un coup, une véritable trombe était sortie de la maison, et avant que personne n'eût eu le temps de se reconnaître, le capitaine recevait dans la figure une sorte de projectile sans poids, qui s'écrasait, humide, et la main de Saint-Garin qu'il avait portée à son visage lui apparut noire d'encre, tandis qu'un être dépeigné, jubilant, bondissant à pieds joints, criait d'une voix de crécelle : « Poum! Les Boches! Poum! Les Boches! »

Ce délicieux farceur était le troisième fils des Debrest, prénommé Jacques comme son père, mais qu'on appelait toujours Bébé, et qui pouvait avoir vingt ans, ou pas loin. Une maladie infantile l'avait laissé gâteux, avec une paralysie partielle des mains, mal formées, comme les avant-bras, et sa simplesse d'esprit s'accompagnait d'un écoulement permanent de la salive aux commissures des lèvres.

Tandis qu'on le maîtrisait et l'entraînait dans la maison, le domestique et son père, Armandine aux cent coups s'excusait auprès de son hôte avec un flux de paroles : « Cet enfant, cet enfant! C'est ma croix! Oh, mais c'est atroce, votre bel uniforme... tout de suite avec de l'eau chaude... Où est cette Titine? Je lui avais dit de ne pas laisser sortir Bébé! »

Le mal n'était peut-être pas si grand. Pendant que le domestique apportait une bassine, et il faudrait mettre du sel! vous ne croyez pas que de l'oseille? Célestine, une femme d'âge, qui soignait Bébé depuis l'enfance, apparut, avec sa robe noire et son châle croisé. Elle s'excusait toute bouleversée : « J'avos été vir m'cousine... In passant l'école, y a Zante qui m'crie : Tn s'in va! Mi, j'croyos qu'i volot rire, mais ch'est un raffut dins tout l'quarti... »

Le corps enseignant et les employés municipaux venaient de recevoir de la mairie l'ordre d'évacuation. Les municipaux devaient rallier à Rennes. Tout le quartier était en émoi. Ça grondait. Qu'allait-il arriver des usines?

Le capitaine de Saint-Garin était très intéressé par un point : Rennes... c'était aussi à Rennes qu'on évacuait les prisonniers de Loos! Il s'agit donc d'un plan préétabli.

« Quoi qu'il se produise, affirma solennellement Debrest, moi, je reste! Au milieu de mes ouvriers... Et puis pensez ce que j'ai de toile à l'apprêtage! Si nous partions, qu'est-ce que j'en reverrais! »

Cependant, quand leur hôte les eut quittés, Armandine dit à son mari : « Tu ferais mieux de te renseigner... Parce que avec Bébé... je ne nous vois pas ici, les Allemands dans Lille, et Bébé qui vient leur claquer au nez un ballon de papier plein d'encre, comme tout à l'heure : Poum! les Boches! Ils me le fusilleraient sur place, le pauvre petit! » Jacques avait déjà pris son chapeau. De sa Wisner, il put constater l'animation dans les rues voisines, les groupes se formaient, parlant fort. Il vaut mieux se renseigner au bon Dieu qu'à ses saints : à la mairie de Lille, c'était le plein désarroi, mais pas possible d'avoir des précisions. Debrest, dès le premier moment, avait trouvé qu'on y était bien paniquard... dès l'arrivée des premiers réfugiés. Mais quand, entrant chez le maire, il entendit cette conversation au téléphone! Ça devait être la préfecture au bout du fil. Le maire criait : « Vous ferez comme vous voudrez,

moi je m'en vais, vous m'entendez bien ? je m'en vais ! » Cela se passait d'explications. Un employé qui avait reconnu le filateur lui dit à mi-voix : « Les Allemands sont à Bruxelles ! »

Vers quatre heures de l'après-midi, la famille Debrest partait vers des cieux plus cléments. L'usine ? Eh bien, lundi, on conseillerait aux ouvriers de filer à leur tour.

⁂

Les gens de la DLM qui était à Cambrai avaient envoyé bouler ce petit groupe de zouaves acharné à se faire embaucher pour la bagarre. D'autant qu'assez mal en point, ils demandaient à ne pas quitter tout de suite la ville : il leur aurait fallu dormir vingt-quatre heures. Vous parlez de rigolade, et puis nous ne sommes pas là pour ramasser les isolés ! Si ces gens-là voulaient se reposer, ils feraient mieux de gagner Valenciennes. La division, jusqu'ici très dispersée, allait se regrouper de toute façon entre Solesmes et Valenciennes.

Jean-Blaise avait compris, aux hésitations du lieutenant de dragons qui lui répondit que la situation de Cambrai ne devait pas être sûre. Mais jusqu'à quand les ballotterait-on comme ça de ville en ville ? Une occasion s'offrait : un convoi qui remontait presque à Valenciennes, une affaire. On les laissait s'entasser dans une camionnette de ravitaillement. Il n'y avait pas à hésiter.

Il n'en avait pas été de même pour Barbentane et son détachement. Il faut croire qu'on dormait bien dans cette cave où ils avaient échoué. Ils s'y éveillèrent alors que déjà Jean-Blaise débarquait à Valenciennes. En errant dans les rues, ils y recueillirent des rumeurs sinistres. Des ambulances avaient dû refluer de Péronne qui avait été occupée vers midi. Il arrivait des blessés de la forêt de Mormal, et on les réexpédiait vers l'ouest.

Personne ne s'intéressait aux travailleurs de Barbentane. On leur disait : débrouillez-vous ! Vidal dit que ça tenait sûrement à ce qu'ils étaient sans armes. Il y avait une telle pagaille que ce n'était pas possible qu'on n'en trouvât point. Alors, on ferait figure de combattants... Ils commencèrent à inspecter la ville, les cantonnements abandonnés.

Pendant ce temps-là, sur la route de Cambrai à Bapaume. Parturier roulait sur le siège de la sanitaire de Raoul. Moncey à l'intérieur. On leur avait signalé des blessés civils, un peu plus à l'ouest. La route était pleine à craquer de gens au-delà des fatigues humaines. Cela tombait partout d'épuisement. Le pire était les infirmes. On avait dû jeter sur la route les gens d'un hospice, un aveugle poussait la petite voiture d'un paralytique, des unijambistes clopinaient, il y avait deux femmes qui portaient une civière avec un malade sous un édredon rouge, qui criait. Elles s'arrêtaient pour ramener sur lui les couvertures qu'il voulait rejeter dans sa fièvre. Des familles se cherchaient, des enfants seuls couraient des uns aux autres, demandant si on n'avait pas vu leur mère. Des avions avaient bombardé un petit pont, non loin de là, qu'ils avaient raté. Mais ils avaient atteint ce grand garçon blême, dont la jambe resta aux mains de Jean de Moncey, et qui la regarda comme un ver coupé dont les tronçons cherchent à se rejoindre. Quand la femme à côté, qui n'avait rien, s'était relevée, elle avait ri d'être indemne, et depuis une demi-heure peut-être son rire hystérique et dément continuait parce qu'en se retournant elle avait vu sa sœur dans le fossé, sans tête... elle riait... elle riait... on voulait l'emmener, elle se débattait et restait là, riant... Tout ce que les gens pouvaient traîner sur des voitures à bras, des poussettes, des statues de plâtre et des phonos à cornet rose et vert... des vieilles bottines et du linge...

Parturier était à ramasser d'autres blessés un peu plus loin. Raoul avait garé sa voiture de côté. Le flux des réfugiés s'était reformé indifférent au sang,

aux agonisants, aux hurlements. Une petite fille avec une poupée au visage effacé dans un grand voile bleu regarda au passage Moncey, qui posait délicatement dans l'herbe la jambe sectionnée... Elle regardait ça, cette enfant, avec des yeux habitués, que cela faisait plus peur que le reste... Jean avait à peine enveloppé le moignon du mutilé exsangue qu'on vint le chercher de plus loin, un jeune homme essoufflé. Une femme... une femme qui est très mal!

C'était une petite blonde, avec des cheveux frisés, dans une robe rayée, elle se tordait, elle criait les mains au ventre dans le fossé. « Mais vous voyez bien qu'elle accouche! » cria une grosse qui aida Moncey à tirer la petite de côté. Sa tête tournait dans tous les sens, elle était couverte de sueurs, les cris venant de la gorge, elle gardait la bouche ouverte, et on lui voyait des dents d'enfant, irrégulières, et une langue qui tremblait, toute blanche... Jean n'avait jamais vu ça à l'hôpital, jamais aidé : il aurait voulu appeler Parturier, il n'y en avait pas le temps, l'enfant était là... enfin, ça devait être l'enfant... la grosse femme et Jean tenaient les cuisses de la mère...

« Je vais chercher un brancard », dit Moncey quand ce fut fini. Des gens s'étaient attroupés autour. Un garçon, dites donc! Un beau garçon! On dit toujours ça.

Jean n'avait pas fait trente pas vers la voiture que cela a commencé. Combien étaient-ils? Trois ou dix mille? Les avions piquaient sur la route lâchaient les bombes, regrimpaient, retombaient mitraillant la fuite éperdue dans les fossés, les champs, la foule hurlante, les enfants jetés à terre, les femmes balayées par un attelage de chevaux emballés. Et encore des bombes plus loin. Et les balles dans la chair de la route.

Jean se releva. Parturier accourait vers lui avec Raoul, qui portait un brancard. Rien? Non. Des battements de cœur, quoi... Eh bien, le travail ne manquait pas. « Il y a d'abord, dit Jean, ce petit enfant qui vient de naître... » Comment? Les cadavres sur la route étaient terribles à voir. En fait de petit enfant, ils trouvèrent une bouillie, la mère et le gosse, et la femme qui avait aidé...

Sur la route de Bapaume, gisaient des centaines de morts, et on voyait passer dans l'autre sens, vers le front, des troupes anglaises. Cela durait depuis la nuit dernière. Les Anglais montaient en ligne dans ce secteur. Mais quand Parturier rentra au poste de secours, dans ces écoles de brique en arrière de la route, il y avait déjà une dizaine de tommies sur les brancards. Certains avaient débarqué à Calais le matin même, on les avait acheminés par ici, et que s'était-il passé? Ils n'y avaient rien compris.

Dasvin de Cessac était horriblement inquiet. Tout pâle. Il dit à Parturier : « On ne sait pas où ils sont... mais pas loin!

— De quel côté? dit le pharmacien.

— Ah, çà! »

Cependant, sur la route de Cambrai à Bapaume, le monde continuait à s'empiler. Quelqu'un ramassa une poupée, pas très fraîche, enveloppée dans un voile bleu. « Tiens, dit-il, je la donnerai à la petite! » Il aurait fallu seulement qu'il sût où elle était, sa petite, ce père!

Vers huit heures du soir, aux barricades à l'entrée est de Cambrai, les balles commencèrent à siffler. C'étaient des motocyclistes qui se repliaient : les blindés les suivaient, laissant derrière eux le Cateau investi.

L'attaque de Cambrai commençait. Des avions l'appuyaient.

Barbentane et ses hommes décidèrent de ne pas partir. On ne pouvait savoir quelle issue de la ville était libre. « Et puis, dit Cristobal, que foutre le camp tout le temps, ça fatigue! » Des maisons flambaient. Les canons des

chars tiraient un peu au hasard. Une batterie d'artillerie accepta les services de Vidal et Cristobal qui remplacèrent deux servants, à l'instant blessés. Apporter les obus, c'est pas malin... La nuit tombait. Les avions s'étaient écartés. Il y avait un peu de tous les côtés les torches des incendies. Les troupes avaient abandonné les barricades à l'entrée de la ville et s'étaient repliées sur la route de Douai. On disait que les Allemands étaient dans Cambrai. De temps en temps, on entendait bien des coups de feu. Mais ils ne tenaient pas toute la ville, où, les défenseurs partis, demeuraient des petites unités, hétéroclites, des groupes du génie, des isolés, des pionniers, une extraordinaire confusion de gens et de choses, avec, à des carrefours, des voitures renversées, des caissons de munitions abandonnés... Des civils sortaient des maisons, avec de gros paquets sous le bras. Pillards ou gens qui sauvaient leurs biens? Ce n'était pas le moment de faire régner la morale. Des convois, pas au courant de ce qui se passait, surgissaient soudain dans la ville et battaient précipitamment en retraite. Il faisait noir dans ces rues qui s'attendaient à tout moment à voir surgir le vainqueur. Des roulements de voitures lointains prenaient un sens tragique dans la nuit. On s'épouvantait à un tournant d'un autre être humain rencontré.

Le GSD avait quitté son cantonnement. La colonne de voitures s'engageait dans cette région coupée de canaux, où le lacis compliqué des routes défoncées s'engorgeait de convois envoyés dans des directions croisées. On piétinait, avec l'horreur du clair de lune, l'inconnaissance des positions de l'ennemi, prêts à tout croire, ce sentiment de toujours devoir s'en aller plus loin, et maintenant on filait nord-est, qu'est-ce que ça voulait dire? Jean de Moncey touchait dans sa poche la lettre de Cécile. Il pensait sans cesse à cette phrase sur les enfants... qui lui ressembleraient à lui, Jean. Depuis tout à l'heure, il avait vu, au-delà de ce qu'on enseigne, des livres, il avait vu naître un enfant, il avait vu le visage de la mère, et il pensait à Cécile avec un mélange de désespoir et de ferveur, il pensait à Cécile et lui, et à cette chose qui sortirait ainsi de Cécile...

Oh, qu'est-ce qu'il y a? On n'avance plus? Une eau noire à côté, un pont, et des installations d'écluse... Où peut-on bien être? Raoul dit : « On approche de Douai... »

Ce qui se passe à Cambrai est incompréhensible. Vers minuit, on entendait les mitrailleuses au nord de la ville. Elle n'est pourtant pas occupée, mais des groupes s'en sont enfuis par l'est et par l'ouest. On ignore d'ailleurs s'ils ne se sont pas fait chiper à quelque distance. Des civils racontent qu'à la sortie nord, des soldats allemands ont fait des prisonniers, et les ont emmenés après leur avoir fait jeter leurs armes. Ils ont tiré au hasard par les portes et les fenêtres de quelques maisons, puis ont disparu.

Cristobal, qui a l'idée fixe de récupérer des armes, propose d'y aller : de toute façon, s'il n'y a plus personne là-bas, on pourra se rabattre sur Douai. « Attends une minute, dit Vidal, qu'est-ce que pense le lieutenant? » Barbentane ne peut s'empêcher de sourire dans les ténèbres. Il y a chez Vidal une affectation de respect pour ses galons. Il est d'accord avec Cristobal. Les voilà, au jugé, se dirigeant vers la sortie nord de Cambrai. Il a fallu contourner une maison effondrée, et puis on n'a pas de boussole, il ne faut pas compter sur les gens. Par-ci, par-là, des isolés les interpellent. Il y avait même une espèce de patrouille, des Marocains. D'où ils viennent, ceux-là? Les conversations ont une drôle de sonorité entre ces maisons détruites, dans l'obscurité. Qu'est-ce qu'on va devenir? Ah moi, dit un artilleur, tant pis! je dors...

Ils ont attendu que la nuit pâlisse un peu. Cambrai ne semblait toujours pas occupé. Dans un poste, là où on avait installé la défense nord de la ville, ils

ont trouvé deux mousquetons et une mitrailleuse abandonnés. Tinchebray et Vidal sont pourvus, il y a eu une longue discussion pour la mitrailleuse. C'est affreusement lourd, et puis on n'a pas de bandes. Mais allez empêcher Cristobal ! D'ailleurs, il suffit de le voir charger ça sur son épaule : « Qué Greboff il me donnera un coup de main... » Il commençait à faire jour quand ils s'engagèrent sur la route de Douai.

XVII

On travaillait tous les jours à la mine, il n'y avait pas de dimanche pour les ouvriers réquisitionnés. Partout, au groupe de Valenciennes pour la compagnie d'Anzin, à la compagnie de Nœux-Drocourt-Vicoigne à la compagnie d'Aniche, à la compagnie de Lens, à la compagnie de Béthune, à Marle, à Bry, à Liévin, à Ostricourt, à Ligny-lès-Aire, à l'Escarpelle, à Dourges, à Thivencelle, à Carvin, à Courrières... C'est un énorme pays de taupinières, et quand on croit que c'est fini ça recommence. A l'aube du dix-neuf mai, d'aucun côté encore l'envahisseur ne l'atteint. Mais déjà il commence à le cerner. Le Quesnoy et Le Cateau sont encerclés et dépassés, des reconnaissances poussent vers Valenciennes.

Cambrai est pris. Péronne dépassé, Albert occupé dès le soir précédent, c'est Amiens qui est l'objectif suivant, et toute la région est bombardée. A dix heures du soir, les Allemands étaient au Catelet, dispersant l'état-major de la 9e armée, et vers deux heures du matin le général Giraud a été fait prisonnier quelque part par là dans une cour de ferme. Les armées qui se replient vers le nord, sur le pays des mines, sont coupées de l'aile droite des forces françaises du Nord-Est. Depuis deux jours, les masses blindées allemandes piquent manifestement selon un axe est-ouest, l'axe Mézières-Vervins-Saint-Quentin-Péronne-Amiens... Leur dessein ne peut plus faire mystère. Elles veulent couper les armées modernes, engagées dans le Nord, en atteignant la mer. Paris peut respirer. Il n'est plus l'objectif numéro un. En tout cas, dans les eaux gouvernementales, c'est ce que fait le poisson moyen : il respire.

Dans le pays des mines, tout cela n'est pas encore sensible. Le travail souterrain, le bruit des usines, les odeurs souveraines des combinats chimiques absorbent et assourdissent ce peuple dur à la peine, et qui a déjà sa guerre de toujours, avec ses blessés et ses morts, ses invalides dans des bicoques de zone, ses ruines de l'homme et de la nature où il campe comme dans la vie normale.

D'ailleurs, Decker tient son carnet, où il marque jour à jour ce qui se passe en quelques mots. Pour le dix-huit mai, à Courrières, le soir où sont tombés Cambrai, Péronne et Albert, il a écrit : *Travail normal.* Mais cette nuit a été une nuit d'alerte. Ça n'empêche pas qu'après ça, à quatre heures et demie, il avait fallu s'habiller comme toujours, sans tenir compte : un ouvrier est frais pour le travail, dans ces conditions-là. Seulement, à l'heure de la descente, on les a renvoyés chez eux, ça pétait du côté de Carvin, et il était tombé des bombes dans Courrières même. Aujourd'hui, on ne descendrait pas. Ça ferait

tout de même dimanche. Decker est rentré chez lui, il a retiré le « briquet » de sa poche : « In l'mingera dins s'maison, ch'briquet! », enlevé ses loques et retourné dans le lit avec Élise, sa femme. Elle a soupiré : « Vlà m'n homme dins l'lit in plein jour, à ch't' heure! » et lui a fait une baise. Bien sûr, il avait pris son café. Les trois mioches dormaient encore dans la pièce à côté. Ils ont l'habitude.

Étienne Decker est revenu au pays le vingt avril, tout juste le vingt, comme Charles Debarge, d'Harnes. Et beaucoup d'autres. Il faut croire qu'ils ont fini par se rendre compte qu'un mineur ça paye plus à la mine qu'à des petits jeux de cantonnement. Il en est rentré des tas, qui ont repris le courant, qui se lèvent avant l'aube, et leurs femmes leur font le café, et ils mettent leurs loques, la barrette, le mouchoir au cou, prennent leur hache, sortent par toutes les portes du coron, et s'amènent au puits, à pied la plupart, ceux qui viennent de plus loin à vélo, se mêlent aux autres, serrant la main d'un copain, arrivent à la grille du puits, traversent la grande cour vers le lavabo. Et là, on est une centaine, chacun avec sa corde qu'on amène pour faire descendre du plafond ses loques sales, avec le système à poulie, on les pose sur le banc à côté de soi, on se déshabille. On est cent là, des grands, des petits, des ouvriers, des galibots, des boiseurs. Avec ses loques propres, on fait un paquet bien serré, on serre les manches, pour que le paquet ne s'accroche pas à celui du voisin là-haut, on le hisse. Les voilà au plafond, mes loques, et celles de Mimir, et celles de Gustin, et celles des autres : on ne remarque plus comme ça fait drôle, ces franges d'effets là-haut, toute la pièce... On a mis ses loques de travail. C'est déjà comme entrer dans la terre, elles sont toutes lourdes de charbon. Alors, on va à la lampisterie, chercher sa lampe. C'est des lampes à main, électriques, avec un accu, tu l'allumes en y tournant le chapeau : ça pèse dans les trois kilos cinq. On n'entre pas dans le bâtiment pour l'avoir : la lampistière, une trieuse, tu lui remets le jeton, elle te remet la lampe. C'est juste en face le lavabo. Tu montes l'escalier, pour faire visiter ta lampe : vérifier la fermeture de sécurité. Puis, dans la salle, il y a la maîtrise. Tu prends un second escalier. Là, c'est la salle de rassemblement autour de laquelle il y a les coffres individuels. Il y en a peut-être deux cents. Chacun soixante centimètres sur cinquante. Ça n'en fait pas pour tout le monde, bien sûr. Ceux qui ont remonté le pic ou la hache à affûter l'ont mis là-dedans, pour ne pas s'en charger à la maison : alors, ils viennent reprendre leurs outils. Les autres les ont en bas. On passe la porte, et voilà le moulinage, pour la descente du personnel. Tu as là porions, maîtres porions, l'ensemble du personnel de maîtrise. La descente s'effectue par quartier. A tour de rôle, une semaine chacun, les agents de maîtrise sont chargés de contrôler la descente. Quand le premier quartier pénètre dans la salle de moulinage, il est pile cinq heures trente. Il y a une heure que Decker est levé. Le porion nous compte, au moment où on passe : pour cette taille où on est, qui est à deux étages, trente par étage, c'est-à-dire soixante mineurs pour la taille. L'ascenseur est là qui attend, avec ses deux plats, correspondant aux deux étages de la taille. Le moulineur ouvre les barrières de sécurité. On charge. Quand on est dans la cage, le moulineur du fond fait le signal de descente avec une sonnerie, le moulineur du jour lui répond. Et ça y est, on descend, tandis que les travailleurs de nuit remontent de l'autre côté. Trois cents mètres. Le vent froid souffle à travers les loques...

« Ch'est ben d's'cajoler, m'femme, dit Étienne, mais j'vodros pourfiter de ch'qu'on n's'esquint' point ch'dimanche, pour aller m'prom'ner... »

Il avait l'idée de faire un tour à Carvin. Cette histoire du drapeau de la section lui trottait par la tête. Il y avait encore eu des perquisitions à Carvin. Certains de ceux qui étaient rentrés aux mines, malgré l'affectation spéciale,

avaient été simplement refusés par la compagnie et remobilisés ici ou là, la plupart dans des unités spéciales à Cambrai. A cause de leurs notes politiques. Étienne l'avait frisé de près : parce que, comme délégué mineur en trente-neuf, les ingénieurs l'avaient à l'œil. Mais aussi, à cause de ça, on n'avait pas osé. On lui avait seulement envoyé la police huit jours après son retour. Pour des livres communistes, ils en avaient trouvé, et des brochures. Mais d'avant. Ils auraient bien voulu emmener Étienne. C'étaient trois bons-hommes en civil, de la police spéciale de Lens. Seulement, ils devaient avoir des ordres stricts. Pas de tracts, pas d'arrestation. On avait besoin de mineurs, ça ne s'improvise pas, les mineurs. Alors, ils s'étaient contentés de faire un tas de bouquins dans la courelle, à côté des ordures, et ils y avaient mis le feu. Ils les regardaient brûler, que ça les rendait rêveurs. Il faut du temps pour brûler des livres. Ceux qui tombaient du tas, ils les ramassaient, les rejetaient dans le feu. C'est drôle et c'est triste, comme ça se rabougrit, un livre qui brûle, sur ce que ça avait à dire... Un des policiers dit à Élise : « Ils le forçaient à acheter tout ça, votre homme ! » Elle haussa les épaules et ne répondit pas. Puisqu'il n'y avait pas de tracts, ils s'en allaient... De la chance, les tracts, on les faisait circuler : c'était le mot d'ordre. N'empêche qu'Étienne avait repris la liaison avec Gaspard Boquette, de Carvin. C'était une vieille habitude, à Courrières, pour le Parti, de regarder du côté de Carvin. A la veille de la guerre, Oignies, Libercourt, Courrières et Carvin, c'était une seule section, la section de Carvin. Gaspard était cousin d'Élise, et par lui, après toutes ces arrestations qui avaient décapité la section, Étienne avait retrouvé le fil. Depuis deux mois, une chose avait resserré la tradition : le drapeau. C'était un mineur du 2 à Carvin, ex-secrétaire de cellule, soldat à Douai avec Félix Cadras au 15^{e} d'artillerie, qui, à son retour, réformé, avait dit à Gaspard que le drapeau de la section se trouvait chez un type qui s'est dégonflé en septembre. Il fallait le lui reprendre, et comme le dégonflé habitait Courrières, Gaspard avait mis le drapeau pendant quelques jours chez Élise, sa cousine, alors qu'Étienne était encore au régiment. Depuis, Gaspard avait porté le drapeau ailleurs. Où, c'était son affaire ; mais de savoir qu'on avait le drapeau, quelque part, c'était comme si on n'avait pas plié devant la dissolution du Parti. Pour tous, c'était l'honneur. Étienne avait des idées à ce sujet. Il voulait proposer à Gaspard que le drapeau soit à tour de rôle chez les militants, pour qu'ils se sentent tous plus liés avec le Parti par cette confiance.

Il faut bien deux heures à pied pour aller chez Gaspard. Étienne a pris le vélo, aussi. C'est du pays plat comme la main, et si les avions le veulent, ils peuvent détruire les installations. Pas seulement à cause des terrils qui marquent les mines, mais les entrées de puits, les bouches d'aération, avec leurs échafaudages de fonte, ça se voit de loin, ça brille au soleil. Et là-bas derrière, la grande usine Kuhlmann, à Harnes, qui domine toute la plaine, dans ses fumées, on dirait des tours côte à côte, serrées. Non. Jusqu'ici, ils s'en prennent aux routes, aux carrefours, au canal. Decker s'éloigne de Courrières, il y a devant lui le terril de Carvin, à droite derrière les bois, ceux d'Ostricourt. Le canal s'en va faire une boucle devant Oignies, la route de Carvin le coupe à mi-chemin entre le pont d'Oignies à droite et Pont-Maudit, là-bas à gauche... Il y a deux bouchons, passé le canal. De la porte de l'un d'eux, quelqu'un fait signe au bicycliste : « Étienne ! »

Decker ne reconnaissait pas bien ce gars-là. C'était un de Libercourt, qui travaillait à l'usine de goudron, les parents d'Élise habitaient tout près. Ah oui, c'était Quentin Guillot, le beau-frère à... « Quo qu' te fais fais ichi ? Ch'est loin d'Libercourt pour un coup d'pinard ! »

Quentin haussa les épaules. Le patron de son usine venait de filer, l'usine n'ouvrirait pas le lendemain, on laissait éteindre les fours : on ne savait même pas si on serait payés ! Bien que le fils au patron soit resté... Ils ont une usine à Thourotte, dans la Seine-et-Oise. On dit que les ouvriers doivent partir pour le Loiret, on y aurait du travail... Moi, rien à faire. Je reste. Mes vieux ! Aujourd'hui, Quentin Guillot était venu donner des nouvelles de Nestor à sa femme. Nestor, l'ancien chauffeur de chez nous, qui habitait Lens, Platiau, quoi ! qu'ils ont envoyé à la prison de Loos. Sa femme, Charlotte, elle a quitté sa maison pour vivre ici chez sa tante, qui tient un cabaret. Elle s'ennuyait toute seule : ils n'ont pas d'enfants. Je le croyais à la prison de Béthune. « Il y étot, i n'y est pus... » Et comment avait-on des nouvelles de la centrale, à Libercourt ? C'est-à-dire, il y a un mineur, sa femme a été le voir, elle a fait des pieds et des mains, elle a tant crié : tu le connais bien, Watteblé. Qui ça, Éloi ? Oui. Elle lui envoyait des paquets, qu'elle y mettait des couque-baques, et puis lui, il n'a jamais rien reçu, il lui a dit. Decker, qui avait juste posé un pied à terre, se remit à rouler vers Carvin. Il pensait à tous les camarades emprisonnés. Tous les responsables de la fédé, les maires, les principaux dirigeants... Ou dans des formations spéciales. Il y en avait, on savait qu'on les avait expédiés à la frontière d'Italie. Dans les syndicats, tous les élus, si ils se refusaient à renier, limogés, d'en haut, par les socialistes. Étienne n'était pas tendre pour les socialistes. Ces gens-là, ils font le métier de la police... Happiot a beau me dire que je suis sectaire ! Et tous ceux qui n'étaient pas mobilisables, allez, à Béthune ! Alors quoi, le Nestor, de Béthune, on l'avait expédié à Loos ? Sur la route, par petits paquets, des réfugiés, des Belges... Jusqu'où ils s'en vont, ces gens-là ? Ça ne va pas être facile pour les loger par ici, déjà que depuis le début, il y a des Mosellans partout, à Courrières, à Hénin, à Harnes... Ça, c'était du forcé : on les avait évacués d'office en septembre, et amenés ici. Parce qu'il y a des mineurs en Moselle, et ça fait l'affaire des compagnies. Nous, qu'on n'avait déjà pas assez de bicoques pour tout notre monde... Les jeunes, pour se mettre en ménage... Il est vrai, avec ceux qu'on a envoyés soldats... Gaspard habite dans l'est de Carvin. Son coron, c'est juste avant le passage à niveau. C'est qu'il travaille au puits en dehors de la ville, par là. Le 4 de la compagnie d'Ostricourt.

Decker trouva les Boquette dans leur cave. Pas tellement à cause des bombardements. Mais Gaspard, qui était un bon boiseur, profitait que la mine chômait pour consolider son abri. Tous les voisins, ses deux frères, Félix et Constantin, leurs femmes, Mme Boquette qui s'appelait Catherine, et qui n'était plus aussi mince que lorsque Gaspard l'avait connue au puits, trieuse, après deux grossesses, mais toujours ces yeux rieurs, et puis une bonne langue ! Tous, et les petits là-dedans, à regarder Gaspard qui vous fait ça comme dans une taille, par des cent, trois cents mètres de fond. Ils sont tous sûrs qu'ici rien ne pourra arriver. « Allez, Catherine ! y a du café ? » et à Decker : « Une bistouille, Étienne ? » Justement au-dehors ça recommençait, et boum, et baouf, et pam... ça n'empêche pas de prendre la radio. Les forts de Liège tiennent toujours... Tu sais, le soir : on attrape Moscou. Non ! qu'est-ce qu'ils disent ? Tu sais, sur la guerre ici, pas grand-chose. Mais hier, tiens, ils ont parlé des mines, là-bas le Donbass... ils ont raconté un mineur, comment il a inventé pour augmenter l'abattage...

Çà, Gaspard n'était pas d'accord pour le drapeau. Qu'est-ce que c'était que cette gymnastique ! Les camarades, leur fidélité, elle n'avait qu'à être solide. Maintenant le drapeau, où il l'avait mis, Gaspard, il était tranquille. Tu ferais mieux de t'occuper de la ronéo. Quelle ronéo ? Eh bien, celle de la section, pardi ! On ne l'a pas encore récupérée. Decker toussa : il aurait voulu dire

quelque chose à part à Boquette. Gaspard le comprit sans que l'autre eût rien dit. « Viens m'aider, je vais prendre des bois, là-haut... » Derrière la maison, comme dans toute la rue, des bicoques de brique toutes pareilles, deux pièces en bas, un premier étage de deux pièces — il y avait le jardin, c'est-à-dire un lopin de six à sept mètres sur quatre, où étaient les commodités, et un appentis, on y cultivait des poireaux, et quelques pommes de terre, un coin de fleurs : dans l'appentis, avec des outils, un peu de charbon, et le bois ramené de la mine, le raccourci comme on dit, les morceaux qu'il est de tradition qu'on se coupe dans le bois de boisage au fond, c'est permis... « Alors, fait Gaspard, dis chin qu'te veux dire ! »

Voilà. Decker, ce n'était pas seulement que ça le travaillait, le drapeau. Mais, dans la taille où il descendait, il avait rencontré... voilà... et ce camarade... « Pourquoi te bafouilles ? ch'est naturel... » Bien sûr, Étienne avait pris la liaison d'abord avec Carvin, parce que le cousin de sa femme y était, mais puisque les choses se rétablissaient à Courrières, il travaillerait avec son responsable local... Boquette ne lui demandait pas de détails. Il lui avait empilé des bois sur les bras.

Et pendant qu'ils redescendaient à la cave, Gaspard ne put s'empêcher de sourire. Allons, ça marchait. Pas besoin d'être malin pour deviner qui, et comment. Decker était au 9 de Courrières, hein ? Et Debarge, d'Harnes, le Charles, aussi. Alors...

***

Le dix-neuf mai, quand Barbentane et son équipe parviennent à Douai, le général Blanchard y conférait au lycée de la ville avec ses généraux dont les troupes constituaient de Valenciennes à Douai le bastion sud des positions de la 1re armée. Il y avait les généraux des 4e et 5e corps d'armée, Aymes et Altmayer, le général Molinié qui revenait de Belgique avec sa 25e division, le général Boucher qui commandait les restes du 2e corps d'armée. On faisait ici le recensement des forces regroupées, dans lesquelles l'espoir d'une reprise offensive vers le sud se fondait. Toute cette journée-là, les mouvements de troupes étaient tels qu'on prêta très peu d'attention à cinq hommes dont un lieutenant, qui se présentaient de bureau en bureau pour se faire prendre en subsistance quelque part. D'autant que le bombardement de la ville pendant la matinée avait désorganisé bien des choses. Blanchard avait ramené à Cuincy son poste de commandement, et dans la ville les troupes du général Molinié se mêlaient aux éléments de la 5e DINA, qui arrivaient petit à petit de la forêt de Mormal. Le commandement des deux divisions était passagèrement sous l'autorité du général Martin, qui semblait ainsi reconstituer le 11e corps, comme aux beaux jours d'Aristote, mais à qui on ne devait pas laisser des troupes bien longtemps.

Barbentane avait logé ses bonshommes dans un café, où les gens étaient accueillants, et qui tout de suite étaient entrés en grande conversation avec Cristobal : un sujet qui leur tenait à cœur, sur lequel l'Espagnol avait montré des connaissances inattendues. Armand, vers le soir, les laissa à leur discussion, sous des tableaux relatant les noms des membres d'une association d'amateurs de combats de coqs et des photos de coqs vainqueurs. Il se rendait au siège de la 25e division, où il allait tâcher de se débrouiller.

Le général Molinié s'était établi à la sortie de la ville, sur la route de Lille. Dans ses bureaux, Barbentane tombait au moment où arrivaient les premiers ordres concernant l'offensive projetée. On était sens dessus dessous, parce qu'en réalité la plus grande part de la division était encore en Belgique, les fantassins qui revenaient par chemin de fer ne seraient là que le lendemain...

en mettant les choses au mieux. Il allait falloir demander qu'on retardât l'attaque...

« Qu'est-ce que c'est, lieutenant ? » Ce capitaine d'état-major est de mauvais poil. Quoi ? encore des fuyards.

« Mon capitaine, excusez-moi : mes hommes ne sont pas des fuyards. Ils ont des armes. Ils n'ont quitté leur poste qu'après le départ du détachement, un bataillon et deux compagnies. Ils sont restés en arrière-garde, ont réussi à échapper à l'ennemi qui occupait Signy-le-Petit... »

Le capitaine haussa les épaules. On la connaissait. Tous les hommes qui se présentaient n'avaient quitté leur poste qu'après que leur général, leur colonel, leur commandant, etc., aient disparu à l'horizon, ils étaient tous des détachements d'arrière-garde, et, les isolés, les derniers de leur détachement ! Ils sont armés ? vous êtes des travailleurs... vous êtes armés de quoi ?

Le récit des pérégrinations des cinq hommes parut si suspect que le capitaine crut devoir en rendre compte plus haut. Barbentane attendit bien une heure dans ce bureau, au milieu du va-et-vient des scribes. A la fin, on le pria de passer dans une autre pièce, où on lui demanda poliment son revolver.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? Je suis aux arrêts ?... »

C'était un sous-lieutenant qui était chargé de cette désagréable mission, il bafouilla. Il priait le lieutenant de ne pas le prendre mal, on lui demandait de dire où étaient ses hommes. Ce n'était pas facile à expliquer, je pourrais vous mener... Non, les ordres sont formels.

Enfin, quoi, on l'arrêtait.

Ce qui était advenu de ses hommes, on ne lui en dit rien jusqu'au lendemain vers midi, lorsqu'il subit un interrogatoire. C'était un autre capitaine, spécialisé dans ce genre d'affaire, et qui retenait surtout le fait que le groupe Barbentane comme il l'appelait était armé d'armes provenant du pillage de l'armée à Cambrai, de l'aveu de l'officier et de ses hommes. Ceux-ci avaient agi sans discernement et seraient employés à des travaux sur les positions voisines. Mais le lieutenant Barbentane, avec sa responsabilité d'officier...

Les dénégations, les explications ne servaient de rien. Le capitaine s'abîmait dans la contemplation du livret militaire d'Armand. « Barbentane, Armand... mais, dites-moi ? pour quelles raisons ce nom m'est-il familier ? »

Barbentane regarda cet homme : le ton, calculé, de sa voix, cette indifférence affectée... Il était absolument évident que le capitaine savait très bien à quoi s'en tenir. Inutile de gagner du temps : « Cela ne peut vraisemblablement tenir, mon capitaine, qu'au fait que vous l'avez lu, ou bien dans *L'Humanité*, ou bien dans *Gringoire*... selon vos préférences. »

Ah, c'est bien ça. Il ne s'agissait plus d'une affaire qu'on pouvait régler à l'échelle de la division. Le mieux était de faire passer le suspect à l'armée, à Cuincy.

En attendant, on l'enferma dans un local disciplinaire, où, comme officier, il eut tout de même droit à quelque nourriture. Le plus grave, le concernant, c'était que l'un de ses hommes se fût emparé d'une mitrailleuse. Et un Espagnol encore.

XVIII

Jean-Blaise et ses zouaves ne sont plus des isolés. Arrivés dans la journée du samedi à Valenciennes dans un convoi régulier, comme précisément le général Aymes, commandant le 4e corps d'armée, s'y installait, le hasard d'un itinéraire en zigzag les avait poussés sur le point même où s'opérait le ralliement des vestiges de la 9e armée. Les uns étaient des débris du 2e corps d'armée arrivant par Thuin et Maubeuge de la région de Charleroi, les autres, les plus nombreux, refluant du sud, devant les blindés allemands qui remontaient vers le nord entre Cambrai et Le Quesnoy.

Des isolés arrivaient d'un peu partout toute la journée du dimanche, racontant les batailles de la veille, déformées, comme un homme égaré avait pu les voir, et la chute de la forêt de Mormal que défendait le général Martin, l'ancien général du 11e corps, quand il y avait un 11e corps, et que son PC portait orgueilleusement le nom d'Aristote. Par eux, on avait appris que le général Didelet, commandant la 9e division, avait été pris au lit par les Allemands, quelques heures après la capture de Giraud. Les soldats de la 1re DLM qui avaient amené Jean-Blaise et ses compagnons de Cambrai à Valenciennes, dans l'après-midi, quittaient cette ville pour aller au sud de Douai se remettre à la disposition du corps de cavalerie. Ils laissaient le petit groupe dans leur cantonnement, où, à leur départ, sur les ordres du commandant de la place, une centaine d'hommes coupés de leurs unités étaient assemblés pour être dirigés le lendemain sur la forêt de Raismes. Il y avait des officiers avec eux. Ceux-ci se chargeaient du groupe, et même, pour la première fois depuis longtemps, on eut à manger une ratatouille réglementaire que le 54e régiment de forteresse, tenant les ouvrages de la région, consentit, sur l'intervention d'un lieutenant du 2e corps, à partager avec ces enfants perdus.

Il y avait là un soldat du génie qui s'était lié avec les zouaves. Il n'était pas grand, et avait un visage très ingrat, mais il parlait drôlement. Au milieu d'aventures pas ordinaires, il avait gardé ses binocles sur son nez long et pointu, et il les racontait, ces aventures, avec une grande bouche qui ne paraissait sans dents que parce que les dents y étaient anormalement petites. Jean-Blaise le regardait avec un intérêt de sculpteur : il essayait d'imaginer ce gars-là civil... il n'arrivait pas à le localiser. Un intellectuel sans doute. Déjà l'un des zouaves l'appelait par son prénom, Bernard. Eh bien, Bernard, on imaginerait difficilement quelqu'un qui apporte plus de fougue à raconter comment on détruit les choses. Il est certain qu'il a pris goût à ce métier qu'on lui a fait faire. Il ne tarit pas de détails sur la façon de poser les mines, de

forer les fourneaux pour les placer, et il est comme ivre des ponts et des routes qu'il a fait sauter. Tout ça n'a duré pourtant que huit jours, mais c'est comme si cela avait été l'essentiel de sa vie. Cela semble avoir duré des années. Il faut l'entendre parler écluses et carrefours. Dans ses récits, les carreaux des maisons pètent, les toits volent, les arbres se cassent comme des allumettes, les bonshommes soufflés par les explosions valsent à plaisir et il se tape encore les cuisses de rigolade, à cause de la gueule de certains de ses camarades les quatre fers en l'air lors d'une explosion sur la Meuse ou à Saint-Gérard. Là, imaginez-vous, le plus beau du travail a été qu'il y avait juste à côté un magasin de porcelaine, alors vous pensez! Il s'illumine de cette casse monstrueuse, énorme, de ces envolées d'assiettes, de ces bouquets de tasses, de ces pots de chambre lancés dans la nature, et de la neige bruyante que les miettes de tout ça faisait. Et un dépôt d'explosifs, dites donc, à coups de pétards, des pétards lancés dans le tas, à tour de bras... c'était un pays en Belgique, comme on y entrait un obus avait tapé en plein dans un café, et les provisions de liqueurs, des bouteilles et des bouteilles, nous avaient arrosés au passage... Il avait couru à travers la plaine, traqué par les chars, tiré comme un lapin à des entrées de village. Il racontait tout ça comme des vacances, à peine s'attristait-il à cause des copains morts... un petit silence, puis il décrivait avec un débit précipité, une précision insensée, la touche que ça avait, une maison arrachée de terre par une explosion, et qui s'élève dans le ciel comme une montgolfière sur l'air chaud. Drôle de bonhomme, et son parler parisien, pas argotique, mais faubourien, s'émaillait de mots qui écarquillaient les yeux des zouaves. Jean-Blaise les comprenait, lui, c'était du latin : comme une espèce de contrebande dont le nommé Bernard semait les moments les plus scabreux de ses récits. Le sergent était déjà loin de ses humanités, pas assez pour ne pas reconnaître Virgile, au passage. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien être que ce coco? Il était simple de le lui demander. Plus drôle de le deviner.

Le lundi matin, une colonne d'isolés, de petits détachements recueillis, quittait Valenciennes en direction de la forêt de Raismes. Où c'est, ça? Pas loin, six, sept kilomètres. N'empêche que le pauvre Jean-Blaise, ses pieds étaient dans un tel état qu'il se demandait comment il les ferait. Tant qu'il ne s'était pas vraiment arrêté, il avançait parce que c'était la mode : mais, après deux nuits et un jour à Valenciennes, il avait du mal à poser les pieds par terre. C'est l'amateur de jeu de boules, comme l'appelaient les hommes, qui lui arrangea ça. Il avait été au PC d'où venaient les ordres, avait expliqué le cas. C'était hors de Valenciennes, à Anzin, dans cette interminable avenue que prolonge la grande route... « A propos, dit-il, sergent, vous n'imaginez pas ce qui les intéresse! J'avais demandé à parler à l'officier que ça concernait. On me dit que ça dépend du colonel. Moi, ça ne me gêne pas : va pour le colonel! Seulement, c'était lui que ça gênait, un simple sapeur. Alors, je lui fais passer ma carte... » Il s'arrêta, et éclata de rire. « Il me reçoit tout de suite, et me dit : un instant, et je suis à vous, monsieur l'abbé! »

Çà, la foudre serait tombée sur les zouaves. Bernard était un abbé! Bien, par exemple. Pour Jean-Blaise, savoir enfin était un soulagement. Ça l'avait tracassé dans son sommeil. L'abbé, donc, avait attendu le colonel, et qu'est-ce que vous croyez qu'il faisait le colonel? Il examinait des plaques, plusieurs modèles, des plaques de rue, qu'il avait fait faire à ses bonshommes. Un concours, quoi? C'est qu'à Anzin il y avait une avenue Jean-Jaurès, et que peut-être les Allemands allaient prendre la ville, et le colonel se serait cru déshonoré devant des étrangers, s'ils avaient défilé avenue Jean-Jaurès après son départ. Alors, il rebaptisait cette voie publique d'un nom qui lui paraissait

plus adéquat aux circonstances, plus patriotique : *Route Nationale...* Stupéfiant, pas ? Mais il ne s'agissait pas de ça, il avait obtenu que le sergent Mercadier soit autorisé, rapport à ses pieds, à faire le chemin à cheval !

En effet, la colonne étant plutôt composite, on avait juché Jean-Blaise sur un cheval des cuisines. On leur avait donné une roulante, elle-même revenue de Belgique à bride abattue. Jean-Blaise traversa donc ainsi l'Escaut, Anzin, Raismes, où on tourna sur la droite pour gagner la forêt. Elle était déjà toute occupée de troupes, et on se trouvait sur les arrières de la 1re division d'infanterie motorisée, qui tenait la ligne de l'Escaut à l'est de la forêt, et avait ses services dedans. Vers l'ouest était parquée, en réserve, la 32e division d'infanterie, du côté des mines de Vicoigne : c'était le corps d'armée du général de La Laurencie. Mais il y avait aussi un tas de débris d'unités en train de se reconstruire, et parmi celles-ci, à la grande joie des zouaves, des éléments d'artillerie de leur propre DINA. Ils demandèrent à y être rattachés. Jean-Blaise, les canons après tout, il avait eu un 25... et on accéda à leur désir.

Mais le sergent avait compté sans le manque d'habitude, et maintenant ce n'étaient plus les pieds qui étaient le pire ; ces quelques kilomètres à cheval avaient suffi pour lui démolir les fesses. Les artilleurs avaient un toubib, le grand luxe, quoi ! Il dit au sergent que c'étaient des furoncles, les soigna, et le déclara exempt de service, ce qui fut un sujet infini de rigolade pour les trois jours qui suivirent...

Mais, dès ce matin-là, Jean-Blaise avait rendu la monnaie de sa pièce à M. l'abbé Bernard Blomet. Quand l'abbé avait appris que le sergent était sculpteur, cela lui avait paru encore bien plus pittoresque que d'être prêtre. Et il répétait sans fin : « Sculpteur... alors çà... sculpteur... je n'aurais jamais imaginé, sergent ! »

C'est que pour l'abbé Blomet, les sculpteurs, tout de suite c'étaient ceux qui faisaient le Beau Dieu de Chartres, le Sourire de Reims, la Synagogue de Strasbourg... A chacun sa mythologie.

⁂

La veille, vers huit heures du soir, le GSD avait quitté le village où il avait campé toute la journée, au sud de Douai, avec le poste de secours installé dans l'église, derrière de grands arbres plus hauts qu'elle. Là, les toubibs avaient eu plus de travail avec les civils qu'avec les militaires : l'église de campagne n'avait pas désempli des victimes de la route, des enfants blessés, un surtout si pitoyable ! Là-dessus, d'un avion abattu par la DCA, on avait amené deux aviateurs allemands, l'un les jambes cassées, l'autre une épaule. On leur avait montré le gosse : voilà ce que vous faites ! Ils juraient qu'eux n'y étaient pour rien, ne mitraillaient pas les civils, avaient l'ordre de ne pas descendre au-dessous de deux mille mètres, de ne tirer que sur des objectifs de guerre. Et puis, celui qui parlait bien le français s'écria : « Et si vous voyiez ce que vos aviateurs, les Anglais, ont fait sur des villes en Allemagne ! A Cologne ! Des massacres... »

Est-ce vrai ? Fenestre n'est pas mécontent. Alors, voilà où ils sont, nos avions. Mais Bourrat est sceptique : ce serait trop beau ! On a évacué les blessés sur Béthune, comme l'unité recevait l'ordre de se rendre dans un bourg entre Arras et Lens, où on n'est resté que quelques heures dans l'école. Dans le matin, le lundi vingt, le convoi des voitures est parti de bonne heure, on n'avait pas eu le temps d'écouter la radio, et on tournait dans cette plaine, à l'horizon de laquelle ils apercevaient les pyramides noires. Jean de Moncey n'avait jamais vu de près des terrils. Ces collines artificielles dont la pente se prolonge au sommet d'une flèche, comme un index pointé, continuant une

échine de fer, ne constituaient sur la route de Belgique, hâtivement franchie le dix mai, qu'un décor, un arrière-plan, sans réalité pour le jeune homme. Ici, quand il approcha de Drocourt, d'Hénin-Liétard, était-ce à cause du caractère tragique qu'à ses yeux avait maintenant pris la guerre? mais, pour Jean, c'étaient bien des réalités et qui lui semblaient avoir dans sa vie personnelle une signification directe, une importance primordiale. Cette entrée solennelle dans le pays minier, l'austérité du paysage plat, avec ses bandes vertes, et ses monts de charbon, bientôt les localités monotones et interminables, leurs corons de brique foncée, l'accumulation de ces maisons pareilles, égales, leurs tristes enclos, les rues sans fin, le morcellement de la nature et de la vie humaine... tout cela parlait un langage d'angoisses au jeune homme passant dans sa sanitaire.

Au cœur d'Hénin-Liétard, cette affreuse cathédrale moderne en ciment armé qui écrase les demeures alentour de sa stature disproportionnée ajouta beaucoup au sentiment d'horreur que ce pays surprenant donnait d'abord à Moncey. Dire qu'il y a des gens qui vivent ici... Les agglomérations s'interrompaient à peine pour reprendre, et à d'autres horizons surgissaient d'autres terrils, dans d'autres corons les enfants étonnés regardaient passer les voitures, l'armée... enfin ils arrivèrent à Courrières.

« Courrières? dit Raoul. Ah, par exemple! »

Mais il n'expliqua pas à Jean de quel exemple il s'agissait. Les voitures s'arrêtaient dans ces haies de brique. La tête du convoi était sur une grande-place. Ici, toute la population était sortie dans la rue, il y avait des femmes sur le pas des portes, une délégation municipale pour accueillir le médecin-chef, le maire en tête. Il semblait qu'on arrivât en garnison. Des enfants se poussaient, pour voir les soldats. Les boutiques, il y avait si longtemps qu'on n'avait pas vu de boutiques ouvertes! Parturier n'en revenait pas. « Mais ce n'est pas la guerre ici! » s'écria Fenestre. Le maire y allait d'un petit discours.

Il paraît qu'il y a eu quelques bombes pourtant ces jours derniers, mais pas grand mal. Aujourd'hui, les hommes sont dans les mines, comme toujours. On s'installe dans une école. Raoul ne tient pas en place. Il a envie de visiter le pays, à ce qu'il dit. Bien sûr, il peut s'éloigner. On ne va pas repartir tout de suite tout de même! Prache hausse les épaules, il voit bien que Raoul cache quelque chose.

Dasvin de Cessac se promène avec le maire. Les officiers sont étonnés en général : est-ce qu'ici ce n'était pas tout rouge? Comme on est reçu! Ils sont plusieurs avec le maire qui veulent s'expliquer, un maigre avec du cramoisi aux pommettes surtout : ces messieurs doivent comprendre, ici la vie est dure, on ne savait pas nous autres, certains votaient pour les communistes, c'était surtout parce qu'ils espéraient que les choses changeraient, ce que c'était que les communistes, c'est une autre histoire, est-ce qu'on savait? maintenant on sait! On ne demande qu'à réparer... S'il y a encore des communistes ici? Oh, on ne peut pas dire! Il y a des fous partout. Mais après ce qu'on a appris, ce qu'on nous a dit, ce qu'on a lu! La plupart ont été mis en prison, emmenés, on ne les reverra plus... évidemment, le douloureux, ce sont les familles : toutes les familles de communistes ne sont pas nécessairement... Est-ce que ces messieurs connaissaient les nouvelles? Le maréchal Pétain dans le gouvernement, Mandel à l'Intérieur... Non? pas possible?

La municipalité tenait à montrer à ces messieurs les officiers la belle réalisation à laquelle elle avait donné tous ses efforts dans ces jours difficiles. A d'autres moments, on bâtit des écoles. En guerre, on construit des abris. C'était vrai que c'était une réalisation, leurs abris. Travail de boiseurs de mines. Des galeries, elles partaient précisément de l'école maternelle où le

GSD s'était installé, des galeries à perte de souffle : de quoi loger toute la population de la ville. Seulement, on n'y avait pas prévu les sorties de secours, si cela s'était effondré à l'entrée... « Et puis, dit Fenestre, si on y reste des heures, où ils vont pisser, les gosses ? Surtout qu'avec la peur, il n'y a pas que les gosses, et il n'y a pas que pisser... »

Raoul errait dans la ville. C'est drôle d'appeler cela une ville. C'est ici qu'on comprend bien des choses. Il allait de l'un à l'autre, il demandait un nom. Personne ne savait. Beaucoup semblaient ne pas le comprendre. Les têtes se secouaient. « Decker ? Attendez... non, ch'est-i point eun marchand d'coulur ! » Non, ce n'était pas un marchand de couleur. Une femme partit sans répondre. Drôles de gens ! Autant chercher une aiguille dans un tas de foin. « Decker ? Ch'est un mineur ? Ch'est-i Decker, Étienne ?... »

Bien sûr ! Étienne. Raoul était tout joyeux. Étienne... vous savez où il habite ? « Exactemint, j' pourros point dire... mais d'mindez à l' cité du 9... » Raoul ne savait pas que les quartiers ici portaient les numéros des puits où les gens travaillaient, et que les mineurs habitaient là les maisons que leur louaient les compagnies. On apprend tous les jours. A la cité du 9, on le renvoya deux ou trois fois, des commerçants, dans une petite épicerie, un vieux bonhomme dans son jardin, puis il tomba sur quelqu'un qui lui indiqua la porte.

Ça lui faisait tout drôle, à Raoul, retrouver Decker. Son compagnon du régiment des travailleurs. Un bon camarade. Il était rentré chez lui fin avril, juste à temps. Il était civil. Bien sûr, Raoul avait envie de le voir, Étienne, mais pas seulement. Rentré chez lui depuis un mois environ, Decker avait dû reprendre la liaison avec le Parti. Voilà ce qui faisait battre le cœur de Raoul. Savoir. Au milieu de toute cette saleté, de ces événements terribles, de ce massacre. Savoir ce que le Parti avait à dire, et ce qu'il disait...

La maison de Decker ressemblait à toutes les maisons d'ici, une porte et deux fenêtres après une autre porte et deux fenêtres, les volets en étaient d'un jaune passé voilà tout pour la différence, et, quand on avait poussé la porte, on voyait d'un coup d'œil deux pièces à la file : et le sol de carreaux rouges, à se regarder dedans, brillants, même ceux qui étaient cassés, avec des coins noirs sur une terre de charbon. Des patins de feutre pour mettre les pieds... et une femme devant son fourneau, Élise évidemment, Decker lui avait dit que sa femme s'appelait Élise... un gosse dans un coin, qui pouvait avoir dix-huit mois et courait d'un meuble à l'autre, avec un petit sarraut gris et blanc, s'arrêtant assez haut, pour qu'on vît assurément qu'il s'agissait d'un garçon, les pattes et le reste à l'air... « Madame Decker ? » demanda Raoul, et il sourit au petit.

C'était bien Élise, avec ses cheveux un peu crépus, qui n'étaient plus si clairs, comme sa taille n'était plus si mince, mais vive, mais les yeux tout pâles, comme Decker disait. Tout de suite, elle lui dit : « Vous prendrez bien du café ? Si, si, il est prêt... » et elle le poussa sur le feu, après avoir tisonné par un rond enlevé de la cuisinière. Le papier à fleurs était de toutes les couleurs, au moins quatre espèces de fleurs, sur les murs. Il y avait trois tabourets et un fauteuil, une chaise, et dans l'autre pièce on voyait le lit, l'édredon... « Une bistouille ? » Çà, on peut n'avoir pas mis les pieds ici, on sait ce que ça veut dire ! « Merci, dit-il... Camarade... » Il avait un peu appuyé sur le mot, elle s'arrêta et le regarda. « Ah ? ch'est ainsi ? » dit-elle, et elle rit un peu : « Seulemint, je n'suis point eune camarade, mi... mais ch'est tout comme ! » Elle plissait les yeux, se rappelant comme Gaspard lui avait dit, lui apportant le drapeau de la section : « M'cousine, te n'es point d'not'Parti, mais... » Étienne ? Il était à front de taille, Étienne, bien sûr, il est de l'équipe qui

commence à cinq heures et demie... alors il sera à la maison vers deux heures de l'après-midi, avec le temps de se doucher, le retour. Il était dix heures. Raoul ne pouvait pas rester absent tout ce temps-là, mais il allait revenir, il ne voulait pas encombrer Élise. Oh, pensez donc! dit-elle.

Il était vraiment heureux. En revenant à l'école maternelle, il le dit à Prache : « Un camarade, j'ai trouvé où il loge : je vais le voir tout à l'heure quand il sortira du puits... mineur qu'il est! Un camarade, tu comprends? Ça t'intéresse aussi, niquedouille! On va en apprendre par lui... »

Malheureusement, il était à peine onze heures que l'ordre de mouvement arriva. On se portait *en avant*, paraît-il. En avant? Du côté du front, quoi!

L'incompréhensible, c'était où il était, le front; parce que, autant qu'on pouvait se rendre compte, on filait nord-ouest, après avoir d'abord piqué sur Harnes et son énorme usine Kulhmann. On traversa une route, où, au passage, Jean de Moncey avait pu lire sur le poteau indicateur Lens à gauche, et Carvin à droite. Puis on tourna dans un pays qui s'appelait Vendin-le-Vieil. Wingles... Enfin, on avait fait un peu plus de quinze kilomètres quand on s'arrêta devant un canal : il y avait des Anglais, la voiture de tête parlementa avec la police britannique de la route, puis on passa le pont, et c'était une ville derrière. « Où on est? » demanda Raoul. C'était écrit, Jean lut la pancarte : La Bassée...

Il était midi. On arrivait juste à l'heure, quand les avions allemands commençaient à bombarder le patelin. Les voitures obliquèrent, filant de côté, pour éviter le centre de la ville, qui semblait pleine de réfugiés. Là-haut, le cirque battait son plein.

« Qu'est-ce que tu as, Raoul? dit Jean. Les bombardements, ça t'énerve?

— C'est pas les bombardements... »

Il ne pouvait pas se faire à l'idée qu'on n'avait pas attendu deux heures, le retour d'Étienne. Allons, on ne saurait rien encore, que leurs sottises. Et rran, et rran, ça pleuvait.

« Tu sais, Raoul, que le maréchal Pétain...

— Quoi? Oh dis donc, tu attendras que ça ne tombe plus pour me raconter tes bobards! »

⁂

La radio venait donc d'annoncer le remaniement ministériel. Chassé-croisé des Affaires étrangères à la Défense nationale : Reynaud, renvoyant Daladier au Quai d'Orsay, prenait la direction politique de la guerre, sa responsabilité. Il rehaussait son gouvernement de deux noms : le maréchal Pétain devenait vice-président du Conseil, et Clemenceau sortait de sa tombe par le fait que Mandel, son collaborateur, prenait l'Intérieur à la place de Roy, qui rentrait chez lui. En même temps, Gamelin était purement et simplement limogé : le général Weygand, rappelé d'Orient et arrivé la veille, prenait la tête des opérations. Il y avait plus de dix ans qu'on répétait un mot de Foch : *Si la France est en danger, allez chercher Weygand...* Reynaud mettait dans son jeu ces trois cartes, Pétain, Foch et Clemenceau. Il comptait sur le choc psychologique pour réparer les pots cassés.

Le général Billotte était venu à Lens de son PC de Béthune. Blanchard y avait installé l'état-major de la 1re armée, où se trouvait aussi, ce jour-là, le général Ironside débarquant de Londres. Amiens avait été pris le matin, le général Gort et son chef d'état-major, sur cette nouvelle, s'étaient joints aux autres généraux. C'est là qu'arriva le premier coup de téléphone de Weygand à Billotte. On redistribuait les troupes, les fronts. Gort créait un nouveau corps sous la direction du général Franklyn, la Frank Force. On combinait

une offensive en direction du sud, vers la Somme à partir d'Arras, et plus à l'est sur Cambrai, qui devrait se conjoindre avec une offensive vers le nord, en direction d'Amiens, de la nouvelle 7e armée, mise sous les ordres du général Frère, après la disparition de Giraud. Weygand devait venir le lendemain visiter les armées du Nord. Il avait dit au téléphone qu'il fallait se battre comme des chiens, et le mot faisait sensation. Peut-être Gort et Billotte considéraient-ils différemment les choses : en tout cas, depuis la nouvelle de la prise d'Amiens, les Anglais utilisaient dans la conversation une série d'images empruntées au vocabulaire des sièges. L'offensive, ils en parlaient comme d'une sortie. En réalité, depuis la veille, le général Gort est habité de doutes terribles. Il a vu clair, brusquement. Il ne peut prendre la responsabilité du plan qui s'impose à lui : mais, à la fin du jour, le dimanche, il a envoyé un message à Londres, au War Office. Parce qu'il est partisan, dès ce soir-là, du repli des troupes sur les ports, de l'abandon du matériel et du réembarquement du corps expéditionnaire : en fait, il n'y a rien d'autre à faire. Mais il ne peut encore en parler aux militaires français, il attend la réponse de son ministre... A Paris, à Vincennes, à La Ferté-sous-Jouarre, le langage était différent. On comptait sur la concentration des troupes qui se faisait sous l'autorité de Billotte : la veille, le dimanche, à Douai, Blanchard avait reçu le général Molinié dont la 25e division revenait d'Anvers, puis Altmayer qui lui avait annoncé l'arrivée des trois divisions du 5e corps, tandis que le 4e corps du général Aymes s'installait plus à l'est mettant en réserve la division marocaine du général Mellier. Les restes du 2e corps, avec le général Boucher, se portaient au nord de la Sensée, La Laurencie mettait le PC du 3e corps à Orchies. Tous ces généraux étaient convoqués à Lens au début de l'après-midi, le lundi.

Pendant ce temps-là, les trains ramenaient la 21e division de Belgique par Boulogne et Abbeville pour aller renforcer le général Frère. Ainsi, au choc psychologique de Reynaud, allait venir s'ajouter un grand coup d'éclat militaire, stratégique. L'armée française allait reprendre l'initiative des opérations, après avoir attiré dans son piège les colonnes téméraires des panzerdivisions.

⁂

Le lundi matin, l'affolement qui durait depuis deux jours à Lille et ses faubourgs avait atteint son comble. Toutes les issues s'encombraient de colonnes de réfugiés. Les autos, les camionnettes se portaient vers la Porte de Béthune, la route de La Bassée. Le fait que des usines n'avaient pas ouvert leurs portes, ce matin-là, ajoutait à la confusion. Qu'est-ce qu'on va devenir ? On n'était pas payé, ou on avait touché quelques centaines de francs. A cette usine d'alimentation, les ouvriers s'étaient heurtés aux portes closes, une affiche disait que l'entreprise était évacuée sur le Loir-et-Cher. Cela grondait, on huait le gouvernement, ici le nom de Pétain n'arrangeait rien, la foule s'amassait devant la porte du bureau, menaçant de l'enfoncer. Le directeur était là, il fit ouvrir et payer partiellement *in extremis*. C'était partout le même spectacle, à Tourcoing, à Roubaix, à Fives, à Haubourdin, à Loos. Il y avait un grand mélange : toutes les couches de la population étaient à la même enseigne, des gens qui ne se parlaient jamais se demandaient aide, des voisins qui avaient deux voitures et pas de chauffeur pour la seconde la proposaient à un ménage qu'ils ne saluaient pas d'habitude. Un ingénieur, dans la fièvre du départ, avec ses ouvriers devant leur filature : il avait les larmes aux yeux, j'ai passé ma vie à faire cette usine, et puis voilà... en quelques heures... la politique du gouvernement va tout détruire ! Le pis était pour les vieilles gens : ceux qui s'étaient

fait un coin où mourir, le travail de toute l'existence pour ces quatre murs misérables où on a amassé les souvenirs, quelques meubles, des portraits de famille, les bibelots... tout ça, qui n'est rien pour les autres, et on s'en allait, sous le regard des Anglais campés sur les places, il y avait des mouvements de troupes aujourd'hui dans tous les sens.

Il en avait été de même à Bois-Blanc, où l'usine Debrest-Leurtillois n'avait pas même donné de point de rassemblement à ses ouvriers. Allez, on ferme et c'est tout! Alors, pour tous, il n'y avait plus qu'à partir. Seulement, s'en aller comme ça... La majorité à pied. Ce qui tournait les têtes, à l'idée des routes devant soi, c'était la peur d'y mourir de faim. Une chasse générale aux provisions s'était ouverte. Les gens n'emportaient presque rien. Les boîtes de conserve avaient disparu des épiceries en un clin d'œil. On se battait dans des magasins. Les malins revendaient à haut prix une marchandise tirée de leur profonde ou achetée le matin dès l'ouverture des boutiques. Si ce n'était pas une honte! Mais quelle valeur avait l'argent, maintenant!

Les patrons n'avaient pas emmené Célestine, malgré les cris de Bébé qui lui était attaché : c'était qu'elle avait sa mère infirme qu'elle ne pouvait quitter. Qu'allaient-elles devenir toutes les deux? Il y avait bien Alexandre, qu'on appelait Zante, à l'école, si son camion pouvait enlever la maman... Il avait sa femme et son fils, un grand garçon. Il était en conversation déjà avec Fulbert Dejean, un jeune ouvrier de chez Debrest : lui aussi, avait sa mère! Heureusement, à la fin, il se trouva que le gérant du garage à côté, qui avait une camionnette et une Juvaquatre, était venu demander à ce garçon, qui savait conduire, de lui évacuer sa Juvaquatre : lui, avec sa femme, et tout ce qu'il pouvait empiler, il filait en camionnette. Alors Zante a emmené Célestine et sa mère, dès le matin, ce qui fait qu'ils sont arrivés à midi à La Bassée, juste comme le bombardement s'abattait sur la ville, les colonnes se disloquaient, les gens se jetaient dans les caves. A la sortie, des gens retrouvaient leurs voitures en pièces, les maisons flambaient... De La Bassée à Béthune, ça leur a pris toute la fin de la journée tant la route était serrée de monde, déjà beaucoup n'avaient plus rien à manger, partis trop vite ou faute d'argent. A Béthune, il y avait le PC du 1er groupe d'armées, alors, les gendarmes et la troupe cherchaient à endiguer cette foule pitoyable, énorme, sans cesse gonflée d'apports nouveaux, qu'il s'agissait de faire filer sur Saint-Pol. Zante à quinze ans avait été prisonnier civil, en quatorze, il n'avait pas envie de recommencer. Le maréchal Pétain! Ça lui disait tout juste comme le relent de l'histoire ancienne, et, quand parmi ces malheureux qui venaient d'abandonner leur toit, il en entendait à qui ce nom remettait du cœur au ventre, il les considérait avec une pitié mêlée de colère. Pétain! Pourquoi pas Mistinguett? Pour ce propos, il se serait fait hacher par un groupe de Belges, juste avant Béthune. Il avait l'avantage de la bagnole. Mieux valait continuer. Ils continuèrent.

Tandis que Fulbert, le copain à la Juvaquatre, parti plus tard, s'était amené à Béthune, il faisait déjà nuit. C'était un tout jeune garçon, marié à dix-neuf ans, sa femme, une vraie petite fille, enceinte. Ils seraient partis n'importe comment, avec le vélo à la main, les bagages dessus, ce qu'on aurait pu y mettre : surtout de la nourriture, la layette pour le gosse à venir, et puis des souvenirs à la maman, on ne peut pas lui refuser! et tout son argent, ça n'était pas lourd. La pauvre maman! Sa maison, voilà ce qu'elle aurait voulu emporter : tout ce pourquoi son mari avait vécu et était mort à la peine, quarante ans de bonheur, elle disait, parce qu'à présent il n'y avait plus de mémoire que pour le bonheur... La Juvaquatre, on ne pouvait pas y jucher plus la maison de maman que sur le vélo. Mais on l'avait laissé à Lille, le vélo, devenu inutile.

Des convois de troupes les avaient arrêtés cent fois, c'était pour ça qu'ils étaient arrivés si tard à Béthune. Là, les gendarmes, tout le monde était submergé, on s'arrêtait où on était sur la chaussée. Ils passeraient la nuit en plein mitan de la grande-place, au milieu des ruines du bombardement récent, qui fumaient encore, bien que des soldats leur aient dit que c'était pas prudent. La ville était un vaste camp désespéré, sauvage, où des mains se tendaient, les gens se cachaient pour manger leurs provisions. Une vieille mendiait auprès d'un groupe de militaires, peut-être qu'ils avaient un bout de pain? Un capitaine du génie lui cria : « Adressez-vous à votre Front populaire! » La pauvre femme, qui était chaisière dans une église de Lille, ne comprenait même pas pourquoi il lui disait ça avec un ton fâché, cet officier...

Tout ce peuple qui s'en va est possédé comme M. Paul Reynaud des revenez-y de l'autre guerre. Mais ce ne sont pas les spectres de Foch ou de Clemenceau qui le hantent. Les récits des aînés, les souvenirs encore vivants, créent devant cette migration improvisée le mirage de la mer. Atteindre la mer... c'est la tradition de quatorze. Alors, ceux qui avaient atteint la mer avaient été sauvés. Une foule qui marche, c'est comme un grand creuset où les idées, enfin les rumeurs! se propagent, se déforment, s'amplifient. Il y a là des gens de toute sorte, des paysans, des mineurs, des tisserands, des petits boutiquiers, des bourgeois de tous âges, et, ce qui grandit en eux tous, c'est un mélange variable de peurs et de colères. C'est quand ils croisent des soldats qu'on voit cela prendre forme. Ils ont des choses une idée simple : ceux qui marchent en sens inverse d'eux montent au front, vers l'est, ou le nord, vers les Allemands, et au contraire ceux qui vont vers le sud ou l'ouest, dans leur sens à eux, ce sont des fuyards, des salauds, des lâches, des traîtres, et ils le leur crient, ils leur jettent des pierres.

Étrange et terrible injustice, car, ce soir-là, le front est devant Arras au sud, et les blindés allemands qui ont dépassé Albert la veille au soir, Amiens le matin, atteignent, en plein sud des évacués de Lille, Doullens l'après-midi, Abbeville à la tombée du jour, coupent ainsi le dernier câble télégraphique qui unissait le 1er groupe d'armées au Grand Quartier général et au reste du pays, si bien que, pour communiquer de Béthune à Vincennes, il faudra désormais passer par l'Angleterre. Juste avant l'arrivée des Allemands à Abbeville, les tout premiers éléments de la 21e division rentrant d'Anvers ont pu franchir ce pas dangereux, un GRDI et un détachement d'infanterie, désormais séparé de sa division, un détachement d'avant-garde, que commande le capitaine Aurélien Leurtillois. Les voilà dans les dunes d'Onnival, entre Onnival et Ault, à la nuit commençante. Aurélien se souvient d'être venu enfant, par ici, en villégiature avec ses parents, vers 1903. Il vient d'apprendre la chute d'Abbeville. Que sont devenus Armandine et Jacques, Bébé, l'usine? A Paris-Plage, une vieille amie à lui, Mme de Perseval, avait une maison où elle était sûrement ces jours-ci, a-t-elle eu le temps de fuir? Nous voilà de l'autre côté de la Somme... Ah, on a attendu trop longtemps pour appeler le Maréchal! Enfin, le Maréchal est là. Rien n'est perdu.

On a raconté à Aurélien, un commandant du train, échappé d'Abbeville, une horrible histoire : un convoi de prisonniers, venant de la prison de Loos, s'était trouvé dans Abbeville au moment où les colonnes allemandes étaient signalées. L'escorte, craignant que les prisonniers ne profitent de la pagaille pour s'échapper, avait collé les hommes contre un kiosque à musique et les avait fusillés. Le commandant ne racontait pas cela pour ce fait, somme toute banal : mais c'étaient des communistes, la plupart, et vous savez ce qu'ils criaient en mourant? *Vive la France! Vive Staline!* Non mais, vous imaginez! Qu'est-ce qu'on a bien pu leur raconter? Quelle confusion dans ces têtes! Alors, vous parlez de salade russe... C'est le cas de le dire.

XIX

L'aérodrome est vide, quitté le dimanche, l'avant-veille, par les avions ; et les hangars ouverts bâillent de cet abandon. Un gardien du dépôt d'essence a levé le nez, un appareil... il tourne au-dessus de Norrent-Fontes : est-ce qu'il va nous bombarder aussi, celui-là ? Mais comme il descend, on en voit les cocardes tricolores.

Là-bas, à la limite du terrain, les routes charrient tout ce peuple saoul de fatigue et de peur, cette mer grinçante de poussettes et de chariots, de piétons et de bicyclistes à pied, de camions qui vont s'immobiliser tantôt faute de carburant, de bêtes meuglantes poussées au milieu des humains par des femmes qui n'ont emporté qu'un fouet de leur ferme, de familles avec des brouettes chargées de photographies encadrées, de Saintes Vierges et d'oreillers, les petits sur l'épaule du père et des soldats en tout sens, et les voitures de l'armée qui cornent, la marée ne se retire pas, l'hystérie, des sanglots, des gens qui tombent sur les genoux...

L'avion s'est posé sur l'herbe de la piste avec ses trois soubresauts classiques, il roule comme par habitude sur le terrain désert... La porte s'ouvre, l'échelle est dépliée : et, suivi d'un officier d'état-major, un petit homme à tête de chauve-souris, les oreilles décollées, sans lobe, la bouche en coup de sabre, le nez pointu, l'œil agile et inquiet sous l'absence de sourcils dans le visage maigre, un képi voilé d'un manchon clair, l'écharpe de laine fine au cou, dans son manteau court aux parements larges, ouverts sur un col mou, une cravate civile, descend en posant précautionneusement ses bottes noires sur les échelons gris. Le nouveau généralissime vient d'arriver pour inspecter les armées du Nord, mais personne n'accueille ici Weygand, qui va toute la matinée errer de village en village à la recherche d'un téléphone pour appeler « Alouette », c'est-à-dire le 1er groupe d'armées, Billotte, en principe à vingt kilomètres au sud-est d'ici, à Béthune, mais sait-on jamais ? D'ailleurs Billotte est-il à Alouette ?

Tout cela, cette solitude et cette foule qui fuit, ce désordre, cette indifférence énorme dans quoi le nouveau chef des armées de la République échoue, à peine revenu en France de Beyrouth d'où l'a tiré le dix-sept une dépêche de Paul Reynaud, pour arriver dans la journée du dix-neuf à Paris, chez le président du Conseil qui l'a reçu en présence du maréchal Pétain... tout cela mêlé au vacarme des pensées qui l'habitent depuis le premier moment où le capitaine Gasser lui a remis la dépêche : *Je vous demande de vous rendre à Paris sans aucun retard... Le secret de votre départ est désirable...*

Car que voulez-vous qu'il pense ? il se souvient de sa virée à Paris, au début du mois, des propos de Paul Reynaud touchant Gamelin, et voilà Gamelin battu... qu'est-ce qu'on va lui demander, à lui, Weygand, de faire, et d'être ? lui qu'on avait écarté de tout, il n'y a pas si longtemps, pour des raisons politiciennes !... tout cela, qui bouillonnait en lui comme un vin sombre... la revanche... le pouvoir... il savait bien ce qu'on allait lui offrir, et on le lui offre... il est un vieillard, mais sec encore, solide comme du vieux bois, et n'est-ce pas le couronnement de cette vie commencée dans les batailles, à laquelle il a toujours manqué un commandement effectif ? il va avoir raison, sur tout, contre tous, devant l'Histoire, puisque c'est lui, Foch n'étant plus là, qu'on appelle... et c'est son vieil ennemi Daladier qui a bonne mine ! Au fait, on l'a enlevé de la guerre, celui-là, il n'a plus qu'à jouer avec les ambassadeurs... Tout cela, tout cela prend un goût de grandeur et d'amertume comme ce paysage de défaite où le général Weygand perd toute la matinée du mardi vingt et un mai mil neuf cent quarante... seul, avec Gasser, sur ce terrain éventé, et il repense à l'entrevue du dimanche avec Gamelin qui ne savait pas encore, mais faisait le gros dos se doutant, il y a de drôles de minutes dans la vie d'un homme... seul, ici après avoir essuyé le feu de l'ennemi dans le ciel, comme l'appareil franchissait la Canche un peu en amont de Montreuil, et donc les Allemands ont bien atteint la mer, ainsi que la rupture du câble à Abbeville la veille au soir l'avait fait supposer à Vincennes... seul ici, avec lui-même et la plaine et le cataclysme, seul en face de son destin...

Le tournoiement des évacués de Lille, auxquels se sont joints des colonnes arrivant de Dunkerque, et quand ceux-ci, ou ceux de Calais, entendent les autres parler de la mer comme de l'espoir, ils les regardent sans comprendre... le tournoiement des évacués de Lille se déchire dans toutes les directions, ce matin-là, au-delà de Béthune.

Ceux dont les voitures marchaient ont gagné Saint-Pol à l'aube, et parmi eux la camionnette de Zante avec les siens, et la vieille Célestine et sa mère, qu'on a dû ficeler dans son fauteuil, tassé au fond entre des objets, pour qu'elle ne tombe pas. Mais ils sont pris dans la foule qui marche, ils ont maintenant le pas des piétons. Depuis Saint-Pol, des barrages de gendarmes ferment les routes du sud, et la hantise de la mer règne en maîtresse sur ces émigrants sans boussole. Montreuil, Étaples, Le Touquet... promettent déjà les bornes. Vers les midi, ils sont à Hesdin, et ici la police des routes avec laquelle on s'explique, les gendarmes leur ont dit encore : allez vers la mer ! mais en même temps, ils leur racontent que l'ennemi a pris Montreuil, ce matin... alors pour quoi faire ? Pour éviter l'encerclement, voyons ! Mais Zante crie : « S'ils sont à Montreuil ! » Alors on se concerte, sa femme et son fils : il n'y a qu'à s'en retourner, vers Lille. Facile à dire. Au rebours de ce flot qui monte ? Par d'autres routes peut-être, la vallée de la Ternoise, vers Lillers, contourner Béthune par le nord...

A la sortie de Béthune, ce matin, les Dejean, ceux de la Juvaquatre, le gosse de dix-neuf ans avec sa mère et sa femme enceinte, qui avaient le retard d'une nuit, se sont trouvés immobilisés, la batterie à plat. La masse des gens autour d'eux qui les dépasse, cet œil indifférent sur eux cent fois répété, ah ! il y a des moments de désespoir, même à dix-neuf ans ! puis la résolution a été prise, on va à pied, on abandonne tout, la voiture... si on avait seulement la bécane, pour entasser les choses dessus, mais à la dernière minute, on l'a laissée, puisqu'on avait la Juvaquatre... Ils ont fait un paquet de l'indispensable, ils l'ont chargé sur un bâton que Fulbert et sa maman portent par les bouts, sur leurs épaules, leur dérisoire richesse entre eux pendante... Comme ils s'éloignaient, et la petite avec son ventre ne peut rien porter ! ils ont vu,

par-derrière, les gens qui fouillaient la voiture abandonnée. La mère ne dit rien. Elle sait pourtant que ces mains folles, là-bas, jettent en l'air tout ce qui lui rappelait le passé, son homme mort, ses parents à elle dont aujourd'hui plus personne ne se souvient... On n'avance pas vite, on va vers Saint-Pol : tout le monde va vers Saint-Pol. Pourvu que la petite, ça ne lui fasse pas mal avec son état ! Attends, maman, changeons d'épaule : ça repose... Et là, un grand bonheur : cette voiture à cheval, d'où un homme les a appelés, c'est quelqu'un de Bois-Blanc ! le charretier du marchand de charbon. Allez, grimpez, les femmes ! Maman, Jeanne ! Comme le chemin est facile maintenant ! Comme on ne s'impatiente plus, malgré les dérivations, les arrêts... où peut-on être ? La route, à nouveau, n'a plus que dix-neuf ans... Il faut laisser passer les soldats !

Les soldats. Il y avait partout ce matin-là, prolongeant les grands déplacements de la nuit, des mouvements de troupes, des replis qui complétaient des relèves, des avancées en arrière, des avant-gardes poussées en vue de l'offensive prochaine. Toute la nuit, les colonnes anglaises avaient marché vers le sud. C'étaient les divisions, les brigades réunies dans la nouvelle formation de la Frank Force qui allaient se grouper sous la direction du général Franklyn, lequel avait son poste de commandement à Vimy, tout à côté de celui de Prioux, commandant le corps de cavalerie.

De cet observatoire, où le grand cimetière canadien couvre la hauteur, et qui semble comme un scellement de l'amitié alliée, avec ses croix blanches innombrables et les verdures bellement entretenues de ses pentes, le ruissellement des forces anglaises est suivi par les généraux français avec une secrète joie. C'est que déjà ils avaient senti les réticences de Gort, et il avait fallu la veille une intervention du général Ironside pour les rassurer... La Frank Force, aux deux grandes divisions jusqu'ici en arrière du front de l'Escaut, dans la région de Lille, unit l'ancienne Petre Force que les Allemands ont bousculée à Péronne le dimanche matin, et qui est divisée de part et d'autre d'Arras, des tanks, et des lanciers. Ce n'est qu'à l'aube que la DLM qui tenait le front à l'est d'Arras a été relevée par la Frank Force, et, glissant à l'ouest de la ville, a occupé la Scarpe sur cinq kilomètres. Au début de l'après-midi, l'attaque déclenchée allait reconstituer un saillant au sud et autour d'Arras, les Anglais à l'est, les Français à l'ouest. A quarante kilomètres de là, il y a l'armée Frère, vers laquelle ce saillant est un point de départ, une poussée d'espoir ; et elle aussi doit venir au-devant pour rompre l'encerclement des armées du Nord... Mais au-delà des Anglais, à l'est, notre DLM suivante était restée immobile, tandis que la 1re DLM, rameutée au sud de Douai, envoyait des Somua à l'ouest de Vimy, pour soutenir l'action, tandis qu'elle avait encore un groupement coupé d'elle au diable à l'est, dans la région nord de Cambrai.

Le général Weygand, qui s'était réenvolé à midi de l'aérodrome de Norrent-Fontes, s'est à peine arrêté à Boulogne, quitté la veille par le General High Quarter de Gort, installé maintenant à Wimereux. Il s'est rendu par la route à Ypres, où il a vu le gouvernement belge, puis le roi Léopold et le général Van Overstraten. Le général Billotte l'y rejoignait à l'issue de cette entrevue. Mais Gort, attendu, n'arrivait pas.

C'est qu'à cette heure-là il était sur le front de l'Escaut, au milieu des généraux commandant les trois corps d'armées britanniques qui faisaient face à l'est, et qu'il décidait avec eux l'abandon de leur ligne, et le repli sur la position frontière de Maulde à Halluin, c'est-à-dire dans ces blocs, ces fortifications antichars qui touchaient à l'agglomération de Roubaix et de Tourcoing, en arrière de Lille. Il est vrai que cela libérerait des divisions pour le front sud, pour le soutien de la « percée »...

Cependant, à l'ouest du saillant d'Arras, les blindés allemands le débordant gagnent la région de Saint-Pol... Et plus à l'ouest encore, ceux qui depuis la veille ont pris Abbeville, et, remontant vers le nord ce matin-là atteint Montreuil, vers quatre heures trente de l'après-midi, quand Gort est sur l'Escaut et que Weygand l'attend impatiemment à Ypres, approchent de Boulogne bombardé par les Stuka qu'essaye de défendre la 21e division surprise en train de se replier d'Anvers par chemin de fer, la 21e division qui n'atteindra donc jamais l'armée Frère à laquelle ses troupes étaient destinées.

*
**

Éloi Watteblé se sentait faible. Il y avait de quoi. Un gaillard de sa taille, tous les jours de l'eau chaude, avec un peu de graisse et des choses nageant dedans, pas beaucoup. Une tartine. « A l'prison d'Béthune, ch'était pas mieux », dit Nestor. Éloi renifla : « Ch'est cha, diape, qu'arranche bin m'n afère ! » C'est qu'on ne vit plus sur ses réserves après des semaines de ce régime-là. Éloi était un travailleur exceptionnel et un fameux coup de fourchette aussi. Sa femme criait que c'était une ruine. Bien, pour l'instant, elle faisait des économies, et elle n'était encore pas contente ! « Ch'est une fameuse ménachère, toujours, t'femme... », dit Nestor Platiau, admiratif. Il en parlait comme s'il avait goûté aux couque-baques qu'on leur avait confisquées ! Les vaches tout de même. Non, mais Nestor disait ça parce que Mme Watteblé était parvenue à voir son homme, elle... C'est ce qu'il appelait une fameuse ménagère, à son idée.

On était quatre dans la cellule. Le troisième, c'était Dodolphe. Un galibot d'Ostricourt. L'aîné de sept enfants. Le père ne pouvait plus travailler, la silicose. Il dormait tout le temps, Dodolphe. Il disait qu'il prenait de l'avance, pour après. Après, quoi ? Le quatrième... le quatrième, on ne le comptait pas comme quatrième. Un drôle de loustic. On sait bien pourquoi il est là. Il dit qu'il est d'Abbeville. C'est possible. A Abbeville, comme partout, il y a de la pourriture. « Qui i vont mettre dans le nouveau convoi ? » demanda Nestor. Qu'est-ce qu'Éloi pouvait en savoir ! Tous les deux, ils préféraient rester à Loos : ça ne leur disait rien de voir du pays. Qu'est-ce que c'était, ce capitaine, qui les fait défiler l'un après l'autre, et puis qui croit leur tirer les vers du nez ? C'est lui qui désigne pour les départs.

« I t'asticote, mais faudrait pas m'prend' pour un ballot ! »

Nestor a la langue bien pendue, et sur le capitaine il n'a pas fini d'en dire. Ça le met sur le chapitre des policiers. Avec un clin d'œil au citoyen d'Abbeville. Le policier qui lui fera dire ce qu'il ne veut pas, à Nestor, il n'est pas né, ce printemps ! Je me demande, censément, pourquoi on les paye. Tiens... je ne t'ai pas raconté cette histoire ?

Quand il raconte, Nestor, tout le visage et tout le corps parlent. Il a cinquante ans, et ce n'est pas que la malice qui lui a fait des rides. On ne les remarque pas, c'est comme des rires en réserve dans tous les côtés de sa physionomie : mais elles se réveillent près de l'œil, sous le nez, aux tempes, partout quoi ! quand il profère des énormités, ou des finasseries. Lui, il reste *impertupape*, comme on dit par ici, ce sont ses rides qui rient toutes seules. Et cette lueur dans l'œil. Peut-être bien qu'il n'est pas très beau, mais pour l'heure on est tous à la même enseigne. Pas rasés depuis... depuis... que c'est à faire peur !

Ça devait être au début de mars, l'histoire qu'il raconte. Il a l'air d'un vieux singe. Le citoyen d'Abbeville ouvre ses oreilles, pas possible, ça va faire un courant d'air ! Parce que Nestor, tout en travaillant à Libercourt, il avait sa maison à Lens. Là-bas, un peu plus loin que la cité hollandaise, sur la route

de Lille vers Carvin, autant dire à Loison. Il prenait le train pour aller à l'usine à goudron. Ce n'était pas très commode, mais enfin. Les Anglais lui avaient fait perdre son travail, au début, en septembre. Encore heureux qu'on ne l'ait pas mis en taule, alors. Il avait pris ce qu'il avait trouvé. A Lens, ce n'était pas facile. Dans cette usine de goudron, il faut dire, les gens ne sont pas bien méchants. On avait dû leur faire des rapports, ils n'en tenaient pas compte. C'est comme ça les petites entreprises. Bien qu'à juger par les bâtiments, ce soit une grande usine, pourtant. Mais il y avait là tout de suite une centaine d'ouvriers et employés. Et bien trente employés là-dessus. Le goudron y arrivait d'Allemagne, d'Angleterre avant la guerre, un peu de chez nous. Maintenant on travaillait avec des réserves restreintes et l'approvisionnement français. Un embranchement de Paris-Lille amenait les wagons-citernes droit dans la cour de l'usine, qui est bâtie le long du chemin de fer, d'ailleurs, entre lui et la route. On décharge le goudron dans la cave, les vidangeurs de citernes. Puis, de là, il est pompé dans les bacs préparatoires et les cornues, pour la distillation. C'est-à-dire qu'on a deux groupes d'appareils, l'un avec des bacs, et l'autre où ça va droit à la cornue, un système de cornues continu, c'est plus moderne. On alterne les deux, quoi...

« Dis donc, interrompit Éloi, te crois qu'te m'amus' avec t'n usine? Quoi ch'est qu'te vas querre? »

La jeunesse est impatiente. C'est pour expliquer qu'à la distillerie, où il était chauffeur, Nestor Platiau, toute cette partie-là de l'usine, ils étaient neuf pour la faire marcher : mais trois postes par jour, un chauffeur de cornue, un chauffeur de chaudière, un distillateur, sans compter le responsable, un contremaître pour les surveiller. Ce qui faisait trois ouvriers à la fois. Lui, Nestor, il était à la chaudière. J'aime mieux ça que ceux qui font le brai, par exemple. C'est un résidu, avec lequel on fabrique des briquettes, il coule des cornues dans un grand bassin, dans la cour, c'est beau, noir, hein? et puis tout de suite solide, mais quand tu dois après aller le casser, pour peu qu'il y ait du soleil, ça fait des émanations, ça te brûle les mains, le visage, ça te donne des boutons. Et puis d'un dur. Une odeur qu'on suffoque... L'été, il faut travailler la nuit.

« Alors, dit Éloi, te la racontes ou te la racontes pas, t'n histoire? »

Il fallut encore laisser dire à Nestor qu'à son usine on tirait du goudron bien quarante produits, des huiles légères pour faire de l'essence, de la naphtaline, du pichrol, du carbosol, de l'asphalte, du goudron de route, est-ce que je sais? Les ouvriers étaient distribués par quatre ou cinq, pour la mise en fût du benzol par exemple, ou à faire le bitume, et les magasiniers, et au laboratoire, etc. Il n'y avait guère de rassemblement qu'à l'entretien du matériel, une vingtaine dans l'atelier, des chaudronniers.

Tout ça, était-ce pour faire damner Éloi ou le citoyen d'Abbeville? Enfin, le récit commença. Que c'était affaire de dire qu'à son boulot, Nestor, il était assez indépendant, personne sur le dos, et on ne s'occupait guère de ce qu'il pensait. Bien sûr, il y avait des tracts dans l'usine. Ça se faisait discrètement. Personne ne pensait plus particulièrement à lui à ce sujet. Tous les soirs, il reprenait son train à la gare, à côté. De Libercourt à Lens, ce n'est pas bien long, mais enfin on rencontre des gens, on fait la causette.

Un soir donc, ça devait être au début de mars... Ah, on y arrivait! le train était assez plein, et ces wagons, on ne peut pas dire qu'ils soient confortables. « Ch'ti-là qu'a des bagaches... » Justement, les deux religieuses qui étaient montées dans le compartiment à Nestor, elles avaient une grosse caisse et puis une valise, et puis encore d'autres choses à la main, une couverture pliée sur le bras... J'aurais voulu que tu les voies, les sœurs. Une grande et une

petite. Mais toutes les deux, des solides. Tu les aurais rencontrées au coin d'un bois... La petite pas moins gaillarde. N'empêche, c'est des dames. Alors, bien que Nestor fût depuis l'enfance, et l'enfance à son père, un sans-dieu convaincu, il y a vingt ans il était un des meilleurs abonneurs du journal *La Lutte antireligieuse*, et puis il aimait les anecdotes croustillantes sur les curés, même que les camarades ne pouvaient s'empêcher de rire, en le grondant à cause de la main tendue, quand il a vu comme elles se battaient avec leurs paquets et le filet du compartiment, il leur a donné un coup de main, et elles l'ont remercié. C'était plein à craquer, on s'est mis à faire la conversation. Nestor, ça l'intéressait, les bonnes sœurs, il n'en avait jamais vu de si près. Tout en noir, qu'elles étaient, le voile et en dessous ce serre-tête qui a l'air de ne faire qu'un avec le grand col blanc, ça doit être du travail à tenir propre! Surtout par ici avec le charbon. A part lui, il pensait : dire qu'elles sont restées jeunes filles, maintenant il ne faudrait pas avoir froid aux yeux! Elles allaient à Harnes, et elles craignaient de rater l'autobus à Lens, est-ce qu'il attend assez longtemps? Justement, cet autobus-là, il a des fourmis dans les jambes, et quand le train flâne en route, il lui arrive de ne pas y tenir. Elles étaient embêtées à cette idée : avec tous nos paquets! Nestor pensait bien qu'avec ses épaules, la grande, elle te vous aurait enlevé une malle d'un bond de Lens à Harnes... On arrivait. Alors mon Nestor, il a eu un bon mouvement : « T'nez, mesdames mes sœurs, laichez mi faire... » Il a chargé la caisse, pris la valise, et il les conduit. Parce qu'à la sortie, au contrôleur, on perd un fameux temps, le monde s'écoule tout doux. Tandis que si on passe par la buvette... sans s'occuper... A la buvette, la caissière leur a crié après : où vous allez, votre billet! Et Nestor a répondu, vous troublez pas, je mène les bonnes sœurs à l'autobus. Naturellement, c'était comme il l'avait dit : l'autobus s'était impatienté. La grande religieuse a demandé si on ne pouvait pas prendre un taxi : on peut, c'est sûr, mais il faut en trouver. Là-dessus, la chance, il y en avait un qui s'était amené, et le chauffeur était une connaissance à Nestor. Il a ri doucement de le voir avec sa caisse, et les bonne sœurs. Tu riras un autre jour, tu les mènes à Harnes? Il demandait trente francs. Elles ont discuté ferme, elles proposaient vingt, ils se sont entendus pour vingt-cinq, et les voilà partis.

Le lendemain... pour la date, c'est facile : c'était un vendredi, même que Charlotte avait fait remarquer à Nestor que, son histoire avec les bonnes-sœurs, ça tombait juste la mi-carême. Lui avait été à son travail, à Libercourt. Il y avait fait tranquillement sa journée. Le soir, il reprend le train. Il débarque à Lens. Deux types, qui l'abordent. Suivez-nous. Qu'est-ce qu'il y a? Vous vous expliquerez avec le commissaire spécial de la gare. Là pendant deux heures, on l'a interrogé, votre emploi du temps, hier jeudi? vous avez bien pris le train le soir? seul? Bien sûr, seul. Et qu'est-ce qui a fait qu'à la sortie il y avait avec vous deux femmes? C'étaient pas des femmes. M. le commissaire, c'étaient des bonnes sœurs. Vous comprenez, ça ne prend pas avec nous. Alors, il leur a expliqué tout, nous autres on est pas contre les bonnes sœurs, on ne croit pas en Dieu, c'est une autre affaire. C'était lourd ce qu'elles avaient à porter. Un homme ne peut pas, on a de l'éducation. Et puis l'autobus raté, le taxi, enfin tout. Vous les avez fait passer par la buvette, pour que le contrôleur ne les voie pas : ne niez pas, on vous a vu! Pourquoi je nierais? C'est vrai. Où sont-elles, ces... bonnes sœurs? Si on ne les retrouve pas, votre cas est mauvais. C'est une affaire qui touche la défense nationale. On soupçonne vos bonnes sœurs d'être des espions déguisés. Vous savez ce qu'il y avait dans leur caisse? Nestor tombait des nues, alors quoi? pour une fois qu'il était gentil avec des religieuses! Elles sont à Harnes. Si elles y sont restées! Toute cette histoire est invraisemblable. Vous venez de l'inventer pour

nous. Nestor déjà se fâchait, mais l'autre criait. A la fin, faites venir Charlotte... ma femme... et demandez-lui de vous dire ce que je lui ai raconté hier soir. Vous verrez bien. Et puis il y a le chauffeur de taxi, c'est Untel. Naturellement il était en course. Il était presque nuit quand Charlotte est arrivée comme une folle. Dès le matin, il y avait un gandin qui était venu chez elle lui poser des questions, sans dire qui il était. Un monsieur, trop poli pour ne pas être de la police. Il voulait savoir où était Nestor, Charlotte lui avait dit au travail; et où ça, au travail? Quelque part en France, elle avait répondu. Parce que Charlotte, elle n'est pas née d'hier. « Et on ne peut pas lui téléphoner? » Où ça, quelque part en France? « Il reviendra ce soir, M. Platiau? » Elle ne savait pas, elle ne lui demandait pas des comptes de son temps. « Dites-lui que je viendrai le voir demain matin. » Oh! après ça, Charlotte attendait son homme avec un peu d'inquiétude. L'heure du train était largement passée, elle s'en faisait, vous pensez! voilà le bonhomme du matin, tout miel et tout sucre : « Je ne voulais pas que vous vous fassiez des idées, Mme Platiau... Votre mari est retenu au commissariat... non, à celui de la gare... » Elle a pris son fichu, l'a croisé et n'a fait ni une ni deux. Elle était sur la porte que Nestor lui a crié : « Dis-leur tout ch'que j't'ai dit in rintrant, hier soir! » Elle a raconté l'histoire, les bonnes sœurs, le taxi... tout était pareil à son récit à lui. On a retrouvé le chauffeur quand il est rentré chez lui : il a dit tout pareil, alors ils ont téléphoné à Harnes. Les bonnes sœurs aussi ont été retrouvées. Avant minuit, on relâchait Nestor. Mais qu'est-ce donc qu'on croyait? Il y avait eu une dénonciation. Les religieuses étaient un peu trop... athlétiques. On les avait prises pour des hommes. Si je tenais le salaud..., dit Nestor. Le commissaire deux ou trois fois, faisant cordial maintenant, lui dit de ne pas chercher, qu'il ne trouverait jamais. Surtout qu'il ne croie pas que c'est une femme! Il pourrait se tromper lourdement. Ce n'était pas une femme...

Nestor, l'autre avait si bien insisté que ce n'était pas une femme, il dit au commissaire : ne craignez rien, je réglerai l'affaire moi-même... et vous en entendrez parler! Le samedi, à l'heure de l'apéritif, il était à la buvette, et il a pris un verre au comptoir, il y avait là des cheminots, et un ou deux bonshommes qu'il ne connaissait pas. Mais il est liant, Nestor. Et alors, quand il leur a raconté l'histoire, en élevant un peu la voix, les bonnes sœurs, ça fait toujours rire, pas! tout le monde se posait des questions, qu'est-ce qu'ils avaient bien pu croire, la police? Moi, je vais vous le dire, il a dit, Nestor, et sur un ton que ça a fait un grand silence.

« Il y a une idiote, elle devait savoir qui j'étais, censément, et quand elle m'a vu passer avec les bonnes sœurs, elle a été imaginer que je faisais filer dans ce costume, le grand et le petit, Arthur Ramette et Jacques Duclos... Et faut être ballot pour croire qu'ils auraient besoin de moi, dans le Parti, pour les amener à Harnes, s'ils voulaient y aller, ou n'importe où... Une idiote, je vous dis! et une moucharde, par-dessus le marché... c'est un communiste, qui vous le dit! »

Alors la caissière a posé ses aiguilles, et son tricot, et elle a crié sur le ton aigu que c'était elle, l'idiote, et que oui, elle l'avait dénoncé, parce qu'elle était une bonne Française, et que c'était une honte, des communistes qui venaient faire la leçon aux gens en pleine guerre... Oh, ça n'a pas fait joli. Les consommateurs murmuraient, l'un d'eux a été chercher la gérante, et la gérante, elle n'était pas contente : elle a attrapé sa caissière, qu'elle n'avait pas à faire de politique ici, et qu'on n'y aimait pas les mouchards. Si bien que Nestor était sorti avec les honneurs de la guerre.

Après ça, il avait su que cette femme-là était avec un type de la police, alors, à force d'en entendre, elle avait voulu montrer de quoi elle était capable. Il ne

semblait pas que l'arrestation de Nestor, vers le quinze avril, eût un rapport quelconque avec cette aventure, mais ce n'était pas impossible : on avait dû le surveiller...

Tiens, le galibot, cette histoire-là l'avait réveillé : il écoutait, les yeux hors de la tête. Ça commence tout juste à avoir du poil au menton, regardez-moi ça... Qu'est-ce qu'il dit? Qu'alors ils les cherchent toujours, Arthur, Jacques, Maurice... Cet innocent! Imagine-toi qu'on m'a dit qu'ils étaient tous à Abbeville... Comment, à Abbeville? Mais oui, à Abbeville, mon mignon. Pourquoi, à Abbeville? Éloi rigolait. Mais le quatrième, qui saisissait bien pourquoi précisément à Abbeville, faisait une tête de l'autre monde.

Là-dessus, le gardien avait ouvert le guichet. Qu'est-ce que c'est que ce chahut là-dedans? Allez, deux hommes pour la corvée de soupe!

⁂

Dans la maison de Carvin, juste avant les abattoirs, derrière le château d'eau, ce soir-là, Gaspard Boquette et sa famille, ses deux frères, Félix et Constantin, sa femme, sont rassemblés autour du poste. La radio, on ne s'y reconnaît plus, ils remanient tout le temps leurs horaires. Ici, on prend Lille, naturellement. Qui retransmet les programmes de Paris PTT. On n'entend pas si bien les postes privés. Il y avait Bruxelles et Luxembourg. Ça, c'est fini. Catherine aimait bien laisser chanter le poste en vaquant au ménage. Et puis voilà, aujourd'hui, ils ont répété plusieurs fois la nouvelle : *Plus d'émissions artistiques sur les postes français à ondes moyennes, à l'exception des émissions étrangères et de celles du Radio Journal de France. Des émissions artistiques accrues sur Radio Paris...*

Ça veut dire qu'il n'y a plus de musique, oui! Radio Paris sur les grandes ondes, le poste fait un bruit que c'est pas écoutable. Il faut tout de même que les choses aillent mal. On va écouter leur Radio Journal de sept heures et demie du soir. Parce qu'il faut se coucher à huit heures au plus.

Et le Radio Journal, il donne le communiqué du vingt et un mai au soir : *Dans la région au nord de la Somme, l'ennemi continuant sa pression a réussi à pousser des éléments avancés jusqu'à Amiens et Arras...*

Arras! Ils se sont regardés tous. Catherine a pris la main de Gaspard. Les beaux-frères parlaient, qu'on a mal entendu la suite. Mais on s'est rattrapé avec le discours du président du Conseil au Sénat.

« La patrie est en danger... » Jamais ce ton n'a encore été pris devant le pays. Jamais un effort plus évident de sincérité... Il est certain que Paul Reynaud joue ici une terrible partie de poker. Tout le monde va comprendre qu'il dit la vérité. Cela va donc lui permettre, comme quand son discours n'est fait que pour les parlementaires, de placer cette petite phrase qui doit faire son chemin... Et puis la violence de l'aveu, tranchant avec les nouvelles dosées des communiqués Gamelin, c'est un réactif psychologique. Ces jours-ci, Paul Reynaud demande à la psychologie les armes qu'il n'a pas ailleurs.

« ... Par suite de fautes incroyables et qui seront punies, des ponts sur la Meuse n'avaient pas été détruits. Sur ces ponts ont passé les Panzerdivisionen précédées d'avions de combat venant attaquer des divisions clairsemées, mal encadrées et mal entraînées à ces attaques. Vous comprenez, maintenant, le désastre, la totale désorganisation de l'armée Corap... »

Toute la France à l'écoute vient de respirer profondément. C'est poignant à entendre, avec la voix d'or du chef du gouvernement, c'est angoissant sans doute, mais enfin, enfin, c'est une explication. On était là, dans le noir, à se débattre : notre armée défaite, l'avance foudroyante... tout cela était donc l'effet de ces fautes incroyables qui seront punies. Tout change. Le réactif brûle, mais il fait réagir.

En fait, les ponts de la Meuse ont tous sauté. Les raisons pour lesquelles les panzers ont passé ne sont pas si simple : et elles impliquent la responsabilité non du seul Corap, mais de ceux qui n'ont pas tenu compte de l'enseignement de la guerre de Pologne, tout le haut commandement, et de celui qui a nié la valeur de rupture des chars et la pénétrabilité de l'Ardenne, et qui ne sera pas puni, que Reynaud vient d'appeler : Pétain. Le président Reynaud a-t-il menti ? Non. Il croit ce qu'il dit. Gamelin et Weygand, tous les deux, lui ont affirmé que les ponts de la Meuse n'ont pas sauté, et, psychologue, il applique à la France le réactif psychologique qui, deux jours auparavant, l'avait fait psychologiquement dire : ouf, j'aime mieux ça...

« Ce matin à huit heures, le commandement m'informait qu'Arras et Amiens étaient occupés. Comment en sommes-nous venus là ? »

L'habitude est de ne livrer au public les nouvelles militaires qu'avec un sage écart, un retard calculé. Mais aujourd'hui il faut frapper fort : plus le danger sera montré, plus l'avance sera menaçante, plus l'effet moral, plus le changement dans les méthodes de gouvernement apparaîtra au pays, le convaincra de ce fait essentiel, de ce qu'il s'agit de lui démontrer, et qui est que le Paul Reynaud qui parle n'est pas le Paul Reynaud qui a été battu avec Gamelin, Corap... mais un autre homme, enfin libéré, appuyé sur Pétain, Weygand, Mandel : le Clemenceau enfin de cette guerre.

Sans doute, à Bayonne ou à Brest, Amiens et Arras sont des noms qui font frémir et réfléchir. Mais, à Carvin ? Le communiqué ne parlait que d'éléments avancés ayant poussé jusqu'à Arras. Reynaud vient de dire, Arras est pris. Qui en douterait ? Pas plus Boquette et les siens que des millions de Français. Arras, à vingt-neuf kilomètres d'eux...

Pourtant, non, ce matin-là, le mardi vingt et un mai quarante, Arras n'a pas été pris par les Allemands. Pas plus que les ponts sur la Meuse n'ont été laissés intacts à l'ennemi. La contre-attaque menée conjointement par la Frank Force et la 3^{e} DLM est partie en avant d'Arras, et à l'heure où parlait Reynaud elle avait atteint Simencourt, Berneville, Agny, Beaurains et Tilloy très au-delà de la ville vers le sud. Reynaud était-il mal renseigné, ou exagérait-il, sachant que les nouvelles de l'avance probable permettraient un nouveau choc psychologique ? Mais partout dans les armées du Nord, comme dans les corons, et que ce soient les médecins du GSD, les uns derrière les canaux au nord de La Bassée, les autres au sud de Lens, et bouleversés de ce qu'ils entendent, Arras... que ce soient les Boquette ou Jean-Baptiste et l'abbé à l'écoute d'une voiture-radio de la 1re DLM dans la forêt de Raismes... le coup psychologique de Reynaud porte comme une blessure.

« Dans le malheur de la patrie... »

La voix est grave, profonde, émouvante. Tout le monde a oublié qui parle, ceux qui n'aiment pas Reynaud comme ceux qui croient en lui, c'est celui qui sait, celui qui dirige, l'homme qui mène vraiment la guerre : « ... nous avons la fierté de penser que deux de ses enfants qui auraient eu le droit de se reposer sur leur gloire, sont venus se mettre, en cette heure tragique, au service du pays : Pétain et Weygand... Ce que je veux dire au Sénat, c'est que sur le plan de la guerre, il existe entre le maréchal Pétain, le général Weygand et moi une communion d'idées totale... »

Les ponts de la Meuse ont sauté, Arras n'est pas pris : y a-t-il vraiment une communion d'idées totale entre celui qui parle et ces deux militaires ? Sûrement que Reynaud le croit... Pourtant il y a déjà une semaine que Pétain a dit à Chautemps : il faut en finir, demander l'armistice... Quant à Weygand, que pense au juste cet administrateur du canal de Suez qui s'en revient à l'heure qu'il est vers Cherbourg sur le contre-torpilleur *Flore* ? Est-ce bien ce qui animait cet après-midi Paul Reynaud au Sénat quand il disait : « Ayons

confiance dans le grand chef qui a pris le commandement de nos armées... » ? Et si le Sénat s'est levé tout entier quand, dans sa péroraison, le Président du Conseil déclarait : « Pour moi, si l'on venait me dire que demain seul un miracle peut sauver la France, je dirais : je crois au miracle parce que je crois en la France... », est-ce bien au miracle que rêve le généralissime qui s'en revient après cette journée d'expériences singulières, sur le contre-torpilleur qui avance dans la mer comme un soc de charrue ?

L'un de ses frères, Constantin, a demandé à Boquette, avec une drôle de sensation dans la gorge : « Et ti, Gaspard, t'cros au miraque ? »

Gaspard a levé les épaules. Il dit : « S'i-z-ont pris Arras, l'miraque, faudrot point qu'il tarde... »

Et brusquement il a tourné le bouton du poste. C'est l'heure de se coucher, pas de se mettre la tête à l'envers.

⁂

Alouette... Alouette...

Les téléphones de partout cherchent le général Billotte... Béthune ne sait rien. Peut-être n'est-il pas rentré directement de son entrevue avec le général Gort... Le groupe d'armées doit se déplacer, se transporter au moins partiellement à Estaires...

« Ici *Alouette*... le général Billotte est-il déjà parti ? » Il est parti, la tête tout aux ordres laissés par son nouveau commandant en chef. On sait comme le général Billotte met tous ses soins à l'exécution des ordres. Et il a seul parlé au général Weygand, Blanchard n'était pas là, il faut instruire Blanchard...

« *Alouette... Alouette...* » Quelle impatience a donc pris les gens, ce soir ? Le général n'est pas encore là, vous retéléphonerez plus tard...

Alouette ! On demande Alouette... C'est *Alouette* à l'appareil. Eh bien, causez ! *Alouette*... Comment ? comment ? Une camionnette, à Locre... Où c'est ça, Locre ? A treize kilomètres d'Ypres, sur la route de Bailleul. Des travailleurs du secteur fortifié... Ne coupez pas ! *Alouette, Alouette !*... Ici, *Alouette*... vous disiez, j'écoute...

Le général Billotte ne reviendra jamais à Alouette.

⁂

Parturier roule dans la nuit. Détaché avec deux voitures, Raoul et Manach, et une équipe de quatre hommes, Morlières, Moncey, Jocaste, Filloux. Il s'est égaré pendant des heures entre Souchez et Vimy, tournant en rond autour du mémorial canadien, redescendant. Les flèches des poteaux sont devenues folles. Personne, les Français, n'a su les remettre sur leur chemin. Parturier a été retrouver Sorbin qui est près de la division, dans un pays sur la route de Douai à Arras, un château où des moutons et des vaches entassés dans les cours de la ferme bêlent, meuglent se démènent, et on entend les coups de corne dans les réservoirs de métal, vides, aux abreuvoirs à sec : un bétail affolé, dont les vaches hurlent la douleur des pis gonflés qu'on n'a pas le temps d'aller traire... C'est là, quand Parturier s'est présenté aux ordres qu'on lui a dit que les parachutistes barbouillaient les bornes, marquaient de fausses directions aux poteaux indicateurs. Et aussi, Sorbin, quand il envoie Parturier au poste avancé, lui avoue qu'il ne comprend plus rien : il a écouté la radio, Reynaud, Amiens, Arras... Or Arras... en tout cas la division est à Anzin, nous avons des dragons dans le faubourg Saint-Nicolas... les Anglais sont dans la ville... Bon, mais d'ici mieux vaut remonter par d'où vous venez... aller chercher la nationale qui aborde Arras du nord-ouest, par Neuville-

Saint-Vaast : dans le cas où Reynaud serait mieux renseigné que nous ! A la division, on a une explication de ce singulier discours. Il paraîtrait que c'est une supercherie des Allemands. Un truquage radiophonique. Comment ? Oui, le commencement du discours, c'était bien Reynaud qui parlait, mais ensuite un poste émetteur allemand, avec une habileté diabolique, est arrivé à couvrir l'émission, et à émettre plus fort un texte faux... Voyons, mais on aurait reconnu que ce n'était pas la même voix ! Non, de nos jours, le timbre des voix peut se reproduire mécaniquement, c'est facile... Enfin, c'est invraisemblable techniquement... A ce qu'on dit, tout au contraire : techniquement, la longueur d'onde... bref, les gens qui savent donnent de tout ça une interprétation scientifique, ce n'est pas ma partie ! Ça ne fait rien, ces Allemands, alors, ils sont rudement forts !

Voilà donc Parturier, ses voitures, son équipe, revenus à Vimy, et d'ici cela flambe aux deux bouts dans la nuit noire. Lens au nord, où de grands incendies agitent leurs mouchoirs rouges, et vers Arras les éclairs de l'artillerie. Par la route, on voit se hâter des silhouettes noires. Des hommes à grandes enjambées, dans les ruines qui ont coupé ici la route.

Parturier a fait s'arrêter les voitures. Avec Manach, il se consulte. Nous avons pris par là tout à l'heure, c'est comme ça qu'on s'est trompé. A l'autre voiture, Jean de Moncey a mis pied à terre. Les chemineurs de nuit passent contre eux. Par deux, trois, des isolés. « D'où vous venez ? » crie, à deux d'entre eux, Raoul. C'est un mineur et son fils, déjà travailleur du fond, à dix-sept ans. Ils arrivent d'Anzin d'Arras. Ils sont fous de rage. On les a chassés. La mine a fermé ses portes. Cent cinquante francs, on leur a donné. Un ingénieur leur a dit une adresse à Paris. Le siège de la société ! Ils s'en vont. Avec un baluchon sur l'épaule. Et cent cinquante francs. Vers Lens. On ne passe plus vers Paris. Lens brûle, vous ne voyez pas que Lens brûle ! Il y a les Anglais dans Arras. Nos maisons, on y installe des postes avec des mitrailleuses. Celles qui n'ont pas déjà été détruites. Toute la vie travaillé là-bas, et puis allez ! Ces mines, ça va leur être commode pour jouer aux soldats. Malheur !

Le fils dit de se calmer à son père. On ne comprend pas le langage entre eux, ce patois d'ici. Le père, tout d'un coup, il jette à ces types avec leur voiture : « Nous, on va à pied ! parce que c'est notre pays... c'est ici qu'on a été malheureux... et je veux bien crever, mais qu'on me dise pourquoi, nom de Dieu ! qu'on me dise pourquoi ! »

Ils sont partis. Et Parturier fait signe. Quoi, on reprend le chemin de la butte ? Laisse donc, le lieutenant sait ce qu'il veut...

Pas si sûr. Heureusement, on est tombé sur les Anglais. Ils nous ont remis dans le chemin. Parce que les Anglais, c'est pas comme nous, ils ont des cartes. Et ils savent où on peut aller, et où on ne peut pas. Éviter Mont-Saint-Éloi. A cette heure-ci, on peut encore descendre sur Marœuil... bien que la Frank Force soit sur le point d'abandonner Marœuil...

Il est trois heures du matin. A Vimy, le général Franklyn, commandant la Frank Force, vient d'annoncer au général Prioux qu'il a l'ordre de Gort de suspendre toute offensive au sud de la Scarpe. Comment ? mais alors, ce qu'on avait entrepris la veille qui n'était que l'amorce du mouvement vers Amiens, vers l'armée du général Frère... et ce que doit entreprendre le lendemain l'autre DLM à l'est... Le général Franklyn ne peut rien dire d'autre au général Prioux : il a l'ordre d'arrêter tout mouvement vers le sud, il ramène ses lignes en arrière. Il ne s'agit plus, pour l'instant, que de tenir Arras.

Alors, le général Prioux n'a plus qu'à renoncer, lui aussi, à l'espoir de l'offensive... Que faire ? Téléphoner à Béthune ? *Alouette... Alouette...*

Alouette ne sait que lui dire. Alouette où le général Billotte n'est pas rentré, et ne rentrera jamais. Il agonise à Ypres, dans un hôpital. L'aube se lève dans la grande toux des canons. Les Anglais font mouvement sur notre droite. Aux arrières d'Arras, à Écurie, à Roclincourt, il y a des mouvements d'état-major. Un officier interroge les quatre-vingts prisonniers d'une colonne blindée surprise la veille au soir vers Warlin. Le long de la route, on enterre des morts, des bonshommes ramenés des combats hier, brûlés avec des lance-flammes. C'est épouvantable, ces machins-là ! Jean de Moncey a vu ceux qu'on croyait qui allaient en réchapper, ils hurlaient, et, quand on faisait le pansement, la peau, les muscles en pièces, venaient avec, les visages ! Ah, ils feront mieux de mourir. Ils meurent, d'ailleurs.

On a des Allemands aussi. Tâchez de bien les ensevelir. Mettre une croix dessus. Le nom, le régiment. Parce qu'on abandonne le terrain. Le colonel des dragons portés désire que l'ennemi en arrivant voie comment nous enterrons ses morts, nous autres. Et dans ce champ, un peu masqué par un rideau d'arbres (les éclatements se font en arrière, sur la route, pac, pac, poua-ac !), l'équipe de Parturier creuse des trous, porte les corps. C'est lourd, le mort, ça ne met aucune complaisance à se faire porter. C'est affreux quand on le met dans la terre, à même, la terre sur la figure, les mains. C'est assez profond, le trou, comme ça ? « Je n'en peux plus », dit Alain. Jean lui a repris la pelle.

Parturier le regarde : il est solide, ce petit garçon-là. Sur la route derrière, les obus tombent toujours qui nous sifflent au passage, des arbres se cassent, un grand nuage noir s'élève... Allez, faites vite : sans ça, ce sont les autres qui auront à vous faire un joli tombeau ! Pour peu que leur colonel à eux soit dans les idées du nôtre...

Et le président Paul Reynaud n'aura raison qu'à retardement. Car, nous sommes le mercredi matin, et la Frank Force n'abandonnera définitivement Arras que le vendredi, mais d'ici là, déjà, sur son flanc ouest la bataille pour le pays des mines a commencé.

XX

Toutes les routes de ce pays assiégé maintenant sont sillonnées de mouvements incompréhensibles, les convois en tout sens s'y croisent; la fourmilière en migration s'est heurtée aux flammes, se disperse et remonte le long des itinéraires de fuite désormais à circulation double; ceux qui avaient encore l'espoir vague de la mer voient revenir comme leur propre image ces femmes et ces hommes désespérés, épuisés, débordant de colère, qui les avaient précédés sur les chemins. Les déplacements militaires se font comme des coups de vent dans ces fleuves humains. Des groupes de chars se portent aux points menacés, à la porte occidentale des régions minières. Les hommes qui les montent, dans la chaleur de ces cages de fer oscillantes bousculant pour passer les entassements de voitures de l'exode, ces hommes des chars surmenés par douze jours de combats et de déplacements incessants, les yeux rouges et las de scruter l'horizon, semi-intoxiqués par les gaz d'échappement des armes automatiques, courbaturés de la gymnastique entre le poste d'observation et la position de tir, comptent dans leur tête les morts, les disparus, les compagnons perdus, les Somua, les Wisner, les Hotchkiss détruits. Ils ne sont au mieux qu'un char pour huit au départ le dix mai... Et partout, regagnant leurs positions de combat, ils voient les troupes anglaises qui remontent vers le nord et l'est en sens inverse de leur marche...

Les officiers d'état-major, les généraux français, mal renseignés sur les dernières décisions du haut commandement britannique s'inquiètent de ces mouvements de nos alliés, si peu en accord avec les directives reçues l'avant-veille, la veille encore... Le général Blanchard, qui vient d'apprendre le sort du général Billotte, à Estaires où se transporte le PC du groupe d'armées, va se rendre chez Gort de bonne heure ce matin-là, à Prémesques, près d'Armentières. C'est là qu'il apprend l'abandon de l'offensive au-delà de la Scarpe, et l'ordre donné d'un repli progressif sur la Lys... La Lys! Cela veut dire l'abandon de tout le pays minier, de Lille, le retrait sur la tête de pont de Dunkerque. Dès ce matin, tout est parfaitement clair. Pourtant, contre l'évidence, le commandement français va continuer les gestes ordonnés dans les jours précédents, les attaques du général Altmayer avec le 5^{e} corps sur le front de la Sensée, au nord de Cambrai, par exemple, qui n'ont plus aucune signification maintenant qu'elles ne sont plus coordonnées avec l'offensive franco-britannique arrêtée plus à l'ouest. Déjà, à Prémesques, Gort annonce à Blanchard le retrait de ses troupes du secteur qui va de l'Escaut au sud de la région lilloise, et les Français doivent les y relever la nuit suivante, au nord de ce saillant de

Valenciennes qui fait comme un bastion au sud-est, avec la forêt de Raismes, de toute la position assiégée... Blanchard, tout de même, est ébranlé : il se demande s'il ne faudrait pas reconsidérer le problème.

Mais les fourmis sur les routes... les fourmis dans les chars... les fourmis à leurs créneaux aux postes-frontière... les fourmis à cheval et à pied... que savent-elles de tout cela, que savent-elles de la partie d'échecs, sur l'immense damier bombardé, battu par la mort et le feu, où se joue la vie d'un peuple, et l'avenir et la liberté ?

La camionnette de Zante revient, avec les siens, et Célestine qui regarde dans l'angoisse sa mère attachée à son fauteuil : la vieille ne comprend plus ce qu'on lui dit, elle gémit, elle demande à boire... Ils ont vu sur la route les fermes pillées, un village inondé de vin, on y avait, dans un dépôt, percé les futailles ; et partout ces portes ouvertes sur des maisons dévastées, les armoires éventrées, les piles de serviettes jetées à terre, les chiens qui entrent et cherchent à manger, et aux carrefours les charognes pourrissantes, et l'imbroglio des convois de l'armée, les embouteillements, les colonnes anglaises croisant une division française dans ses camions, le regard des soldats qui montent en ligne sur ceux qui s'en vont... A Beuvery, c'est-à-dire après Béthune, devant le grand terril, et près des constructions délirantes de la centrale électrique, cette ville de pylônes ajourés, comme ils passaient, la foule en proie au délire de la faim venait de tuer un boulanger qui refusait de cuire le pain pour les réfugiés, et, avec une obstination butée, voulait garder sa farine pour les besoins locaux. Devant la boulangerie pillée, le corps abattu sur son ventre restait comme une protestation de tout ce qui est établi, de la vie normale, contre cette démence de bohémiens... Et il y avait toujours des gens qui arrivaient, poussant dans le dos ceux qui commençaient à comprendre l'inutilité de tout cela. Et des troupes. Et à La Bassée, les Anglais qui les arrêtent : « Où allez-vous ? » La camionnette est enserrée par le poste le long du canal. Les papiers... Célestine ne comprend rien, elle demande à ces messieurs un peu d'eau pour sa mère. Un officier a pris son livret militaire des mains de Zante : « Vous êtes un déserteur... » Heureusement, des Français s'en sont mêlés... un groupe sanitaire qui passait : le lieutenant-médecin Fenestre a regardé les papiers de l'homme, il a expliqué à l'officier britannique que tout était en règle. L'autre disait déjà : espion... fusiller...

C'est quand ils arrivaient à Lille, à la porte de Béthune, que le fils à Zante, Hippolyte, s'est aperçu qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas avec la vieille. Il a dit : « maman ! regarde un peu, la vieille... » Ils l'ont rapportée morte, mais chez elle. C'est ce que Célestine répétait sans fin, tout bas, comme ils regagnaient Bois-Blanc, elle sera enterrée à Bois-Blanc, morte, mais chez elle...

L'école était réquisitionnée pour y mettre les réfugiés. Car Lille n'était pas vide du tout. Et tous les faubourgs regorgeaient des réfugiés qui n'avaient pas pu aller plus loin, et qui crevaient de faim, dormaient partout, dans la saleté, les larmes et la terreur.

Tout le monde ne revient pas chez soi.

Ce matin, les Allemands sont à Hesdin où Zante a fait demi-tour hier. Boulogne est investi. Les blindés foncent sur Calais...

Comment le petit groupe qui a laissé hier matin sa Juvaquatre à la sortie de Béthune, et qui a eu cette chance du charretier rencontré, et qui croyait marcher vers Saint-Pol où l'ennemi est depuis beau temps, s'est-il retrouvé aujourd'hui mercredi à Lillers, c'est-à-dire à l'ouest de Béthune ? Ils ont dû tourner sur eux-mêmes. N'importe. C'est à Lillers qu'ils sont, les femmes sur la charrette et les deux hommes à pied, comme des avions bombardent la voie

ferrée et la gare pleine de réfugiés. Un immense campement, où de tous les environs avaient rappliqué les gens, se heurtant à des convois, à des barrages. Ils passent là-dedans, le charretier qui raconte sa vie, il est pris du besoin de parler ce matin, et ce garçon de dix-neuf ans qui n'a encore pas vraiment vu la guerre, sa petite fille de femme, avec un ventre comme si c'était pour jouer, sa mère qui tout le temps parle de la maison qu'ils ont quittée; il passe là-dedans, Fulbert, ce grand gosse que rien n'a jamais intéressé vraiment que de faire le nécessaire pour vivre, pour arranger ce petit chez-soi nouveau où il a, si jeune, amené Jeanne, lui qui fuyait les gens parlant politique. Il regarde tout d'un coup un spectacle sans rapport avec le monde qu'il connaissait. Ce monde bien rangé, où on se contente de ce qu'on a. Parce que, sur le pavé, devant la gare, il y a des blessés qui se traînent, et quinze morts : quinze hommes, c'est un petit groupe, mais quinze morts, c'est une foule de cadavres, et quand jamais de sa vie on n'en avait vu un seul... quinze morts, ne regarde pas, Jeanne ! Mets la main sur tes yeux : à cause du petit... Ce que c'est qu'un homme éventré, étripé, dans ses habits... pas sur un lit... dans ses habits, sur la terre ! Et cette femme avec la tête renversée...

Au-delà de la barrière de Lillers, il y avait une voiture de maraîcher, le cheval abattu dans les brancards, blessé à l'épaule : les gens qui y étaient juchés avaient dû, sous le piqué des avions, sauter à terre, des hommes, des femmes, juste devant cette maison, et ils s'étaient précipités pour y entrer, mais la porte était trop petite, ils avaient été frappés là, sur le trottoir... De Lillers à Norrent-Fontes, il y a cinq kilomètres. On se disait, que faire ? C'est toujours l'idée de la mer qui les tient. Ils arriveraient à Boulogne, ils seraient sauvés. Le charretier demande à Fulbert : « Et à Boulogne, il faudra le quitter, le cheval ? » Car ils ont l'idée maintenant du bateau qui les mènerait en Angleterre. Personne ne peut penser que les Allemands aient déjà franchi Boulogne. Ils marchent vers l'ouest, ils ont contourné l'aérodrome... La route d'Aire-sur-la-Lys, non, c'est le chemin de Calais, et pour Boulogne il faut gagner Thérouanne. « Mon petit, dit la mère, n'oublie pas l'état de Jeanne... vous autres, les hommes, vous oubliez toujours ça ! » C'est vrai, elle a beau ne pas marcher, les charrettes, ça secoue !

Mais les routes bougent avec eux. Elles les portent en quelque sorte. Par des petits villages, ils ont atteint la route de Thérouanne. De Thérouanne, on pourra piquer franchement à l'ouest sur Boulogne. On n'y est pas, à Thérouanne... Les gens disent que la route du sud est coupée. Les gens disent des choses folles. On ira en Angleterre, pas, Jeanne ? Elle est si fatiguée, on va camper ici... On n'a pas idée qu'à Lillers, où on était tantôt, une colonne de blindés vient d'entrer, arrivant de Saint-Pol. Le ciel est plein d'avions. Il y a de grandes lueurs dans la nuit tombante. On entend au loin les bombes. Ici, c'est presque tranquille, un coin de campagne, avec des milliers et des milliers de campeurs... Songez qu'il y avait du foin dans cette grange. Et un sommeil de dix-neuf ans.

Pour les évacuations, cela commence à devenir très inquiétant. Le GSD de Dasvin de Cessac qui est dans un des faubourgs de l'agglomération de Lens voit revenir ses sanitaires jusque-là dirigées sur Béthune. Là-bas, l'hôpital vient de fermer après le départ du groupe d'armées. On ne débouche plus à l'ouest. Il faut expédier les blessés sur Saint-Omer. En attendant, on passe la soirée chez le pharmacien du lieu. Il a dit à ces messieurs : prenez tout ce qui peut vous être utile, les médicaments, les instruments... Fenestre, Sorbin, Bourrat, tous, ils sont là pratiquant le tri, des seringues et des aiguilles, de l'alcool ! alors çà, on en manquait ! Et dans les spécialités... « Voyons, Bourrat, dit Fenestre, il faut être raisonnable : on ne peut pas tout emporter ! »

L'étrange, ici, est que, le soir tombé, les lumières restent allumées. Et dans le pays autour, peut-être qu'elles sont voilées, mais aux entrées des mines, malgré tout, les lampes suspendues brillent assez pour qu'on les repère. C'est drôle : les avions ennemis n'ont pas l'air de s'y intéresser. Comme d'habitude, les hommes dorment dans une école. Dans les rues, sur la place devant l'église, comme sur la place devant la mairie, il règne une sonorité singulière, on voit passer des gens qui ont des airs de rôdeurs, on entend des voix hautes disant des choses improbables...

Raoul ne dort pas. Trop fatigué pour ça peut-être... Ils sont revenus des abords d'Arras vers le soir. Raoul s'est glissé hors de l'école, quand il a compris qu'il ne dormirait pas. Il a besoin de marcher. Avec la voiture, les jambes se rouillent. Et puis, il faut en profiter, pendant qu'il reste encore un bout de France où poser ses pieds. Parce qu'on recule toujours. On se recroqueville. Qu'est-ce qu'ils veulent donc faire, le commandement? On n'a pas l'impression qu'ils le sachent eux-mêmes. Des pays comme Raoul n'en a jamais vus. Il aurait voulu être venu ici avant la guerre, connaître. Les gens, si on leur parle, ils vont se méfier. C'est peut-être ça qui empêche Raoul de dormir : le voisinage de ce monde ouvrier, et lui qui passe, soldat, comme un étranger. Tout d'un coup, sur un mur, une inscription à la craie, toute fraîche : *Vive Thorez!* et le cœur lui bat. Cette nuit-là, dans cette ville vidée, quelqu'un a écrit cela. Raoul regarde autour de lui, comme s'il allait trouver ce camarade. On est stupide! Mais il répète tout bas : vive Thorez! et il pense à ce camarade qui a écrit ça. Qui vient de lui rendre confiance en lui-même. Il se laissait aller, il se disait, tout est fichu, Hitler arrive, ses chars, ses avions... Ils vont tout prendre, occuper le pays, faire régner la loi fasciste. Puis, voilà : dans la nuit de Méricourt (Pas-de-Calais), une main a écrit sur un mur deux mots avec un point d'exclamation. Deux mots. Raoul pense à Maurice. Tant qu'il y a Maurice... Dans tout ce ramdam, et les Anglais qui s'en vont, et les nouvelles, et la voix du croque-mort Reynaud, et tout ça, il avait un peu oublié Maurice... c'est-à-dire le Parti. Et maintenant, pour ces deux mots à la craie sur un mur de brique, il se dit, et puis après? même s'ils occupent tout le nord... qu'est-ce que ça veut dire? Il y a encore le reste de la France, on ne sait pas ce qui se passe... et là où il y a les Allemands déjà, dans le dos d'Hitler il y aura encore les camarades, il y aura toujours le Parti...

Il s'est bien dégourdi les jambes. Il peut rentrer. Il dormira. Ce n'est pas un homme qui croit au miracle, lui. Comme l'autre! Si deux mots à la craie sur un mur de brique lui rendent l'espoir, c'est parce que, lui, devant toute cette pourriture qui se défait sous ses yeux, ces deux mots à la craie sur un mur de brique viennent de lui rappeler ce que les hommes peuvent faire ensemble et qu'il croit à la vertu, non du miracle, mais de l'organisation.

⁂

« Vous comprenez bien, dit le ministre, que je ne pouvais que m'effacer devant Mandel... »

Watrin le regarda : toujours le même, aimant autant d'ailleurs que l'Intérieur fût passé en d'autres mains. Lui, gardait son portefeuille secondaire... Cependant l'avocat ne serait pas venu voir celui qu'il appelait autrefois le patron, s'il ne s'était pas agi des autres. Parce que Watrin avait beaucoup changé depuis un mois. Mais il s'agissait des autres. Pas seulement d'Yvonne Gaillard. M^e^ Lévine et M^e^ Viala l'avaient prié d'intervenir. Les parlementaires communistes enlevés de Paris, on ne savait où on les avait envoyés. On redoutait le pire. Les familles... Bon, Watrin faisait la démarche. Si quelque chose pouvait alléger le sort des emprisonnés! Il y avait des risques, avec la gravité

de la situation, que ces hommes condamnés pour un chef d'accusation précis à une peine déterminée fussent soudain traités comme si leur culpabilité, sans fait nouveau, s'étendît... et il y a des peines sans jugement qu'on peut toujours redouter, avec le secret, le silence.

« Remarquez, dit le ministre, vous n'auriez qu'à intervenir auprès de Mandel directement. Évidemment, il a donné des ordres draconiens, c'est dans son tempérament, c'est pour cela qu'on l'a appelé à l'Intérieur... Moi, que puis-je? Pourtant si vous voulez un conseil... »

Le conseil était de s'adresser à Monzie. Monzie? Pourquoi le ministre des Transports... L'autre toucha son nez et rit des yeux par-dessus ses doigts : « Croyez-moi, Watrin, ce conseil en vaut un autre... Monzie adore se mêler de ces choses-là. Il se vante d'avoir des relations dans les milieux de vos... clients, disons : client? n'est-ce pas... Il a même déjà fait, je le sais, certaines démarches. Oh! évidemment, je ne puis vous assurer que ses démarches ne sont pas à double tranchant. Vous connaissez Monzie! et vous savez ce que j'en pense : c'est un homme qui veut jouer un rôle. Il ne perd jamais une carte de son jeu, l'Italie, l'*Encyclopédie*. Se rendre indispensable. Il est très intelligent. Trop intelligent. Il pense toujours à ce qui viendra ensuite. On fait la guerre, et c'est la paix déjà qui l'intéresse. Soyez assuré que lorsqu'on signera la paix, il sera en train de combiner une coalition pour la guerre suivante... Il a des idées concernant les communistes. Enfin, je vous laisse en juger : moi, je ne me mêle pas de ça... »

Était-ce une fin de non-recevoir ou un congé? Thomas n'avait qu'à se lever et partir. Il ne s'était adressé au ministre qu'à cause de leurs longues relations : Monzie, d'autres que lui, peut-être, le connaissaient mieux. Le fait demeurait que, Mandel à l'Intérieur, la chasse aux communistes s'était encore aggravée, et que jusqu'alors les mesures contre les hitlériens français demeuraient des projets vagues. Tant de gens avaient tremblé de voir le disciple de Clemenceau à l'Intérieur, parce que, dans les conversations, Mandel, cela signifiait l'action contre *l'Action française, Je suis partout*, les doriotistes, la Cagoule. Et puis, il semblait que cette venue au pouvoir se fût traduite, du côté de la police, par la remise en activité des dossiers classés, le retour offensif chez les communistes perquisitionnés en septembre et octobre, contre lesquels on n'avait pas trouvé de raisons de sévir. On arrêtait à tour de bras, sans justification. La patrie en danger, ça ne vous suffit pas? L'évacuation des prisons, décidée dans la grande peur du seize mai, avait aussi pour origine le surpeuplement des locaux pénitentiaires de la région parisienne. De vieilles listes de suspects remises en circulation avaient entraîné des quiproquos : des hommes de Doriot arrêtés, qu'on venait défendre comme tels, il se trouvait que c'était comme communistes qu'on les avait appréhendés, pour des fiches restées dans un coin, pas mises à jour. Et même ce vieil ami du papa Robichon, Pelletier... cet ennemi juré des soviets, ce contradicteur professionnel des meetings du Parti, ce syndicaliste qui était contre toutes les grèves, parce qu'il les trouvait toujours politiques... on l'avait cueilli à la sortie du journal où il était typo, aux Champs-Élysées. Il s'était débattu comme un beau diable, se croyant persécuté pour avoir signé le texte des pacifistes en septembre, avec Flandin et Déat. Pas du tout! Il avait un dossier de 1924, où il était désigné comme communiste, avec la mention *dangereux*. Après tout, quand les gens venaient protester, on leur faisait remarquer que, dans une période comme celle que nous traversions, il ne fallait pas trop se plaindre des erreurs : mieux valait arrêter une dizaine d'innocents, que de laisser passer un communiste! Depuis le seize, la nécessité de nettoyer Paris de ces gens-là s'était imposée comme jamais : le danger demeurait, pas besoin de garder en

liberté des éléments prêts à profiter des malheurs de la France, tout de même. Leur enlever surtout les moyens d'action : les imprimeries, les ronéos, les stocks de papier... tout ce qui pourrait les servir, les Allemands là, pour mener leur néfaste politique.

Remarquez, on ne faisait pas que des erreurs.

Thomas Watrin avait entendu cela vingt fois dans ces quelques jours. Il se dit qu'après tout, qu'importaient les mauvaises raisons de Monzie? Il verrait Monzie. Il voulait retourner à la campagne ce soir-là. Edwige s'en faisait quand il ne rentrait pas. Il demanda donc un rendez-vous par téléphone. On lui dit de venir vers cinq heures. Oh, cela allait mener tard! Il déjeuna au bistro, où, avec Edwige, il avait rencontré Mme Florimond Bonte. Puis, il se dit qu'il avait le temps pour aller jusque chez Mme Wisner. Sur le chemin, il s'arrêta rue de Rivoli dans un magasin de jouets : un chemin de fer pour Bob... Monette n'était-elle pas trop grande pour une poupée? Celle-là pourtant était si drôle!

Cécile avait mauvaise mine, elle était toute mince, avec de pauvres yeux battus. Watrin s'inquiéta. Il avait pris beaucoup d'admiration envers cette jolie femme, qui se dévouait pour les gosses d'Yvonne. « Ils vous fatiguent sûrement... Pourquoi ne les donneriez-vous pas à Edwige quelques jours, à la campagne? J'ai apporté des petits cadeaux... » Oh, ça leur ferait sûrement plaisir. Mais Cécile ne voulait pas se séparer des petits. Non, non. S'ils ont besoin d'air, je les emmènerai... tout ce qui me retient, c'est l'idée que leur mère... Watrin dit très sérieusement qu'à son avis, d'après ce qu'il avait entendu, le ministre encore tout à l'heure... il ne fallait pas trop compter sur le maintien des prisonniers politiques à Paris, et si Mme Wisner était résolue à partir, elle ferait mieux de ne pas attendre : pour elle comme pour les petits. On a vu le 16, quand il y a eu alerte, et si ça recommençait, on pouvait s'attendre à une ruée, un encombrement des gares, des routes! Enfin, il lui conseillait de partir. Elle était très affectée par les nouvelles du front. Tout le monde l'était. On avait ressenti comme un coup le discours de Reynaud au Sénat, Amiens, Arras. Mais Mme Wisner, apparemment, avait des raisons particulières pour que les nouvelles de par là... « Vous avez des vôtres au front, madame? votre frère sans doute... » Elle rit un peu, gênée. Nickie! Vous m'excusez, c'est drôle à penser. Dieu merci, Nickie est trop jeune.

Elle pensa soudain qu'il avait l'âge de Jean, et rougit. Et c'était vrai que, depuis sa lettre envoyée, elle ne vivait plus, elle passait des heures devant une grande carte, imaginant où pouvait se trouver Jean, et ses yeux erraient d'Anvers aux Ardennes, à Arras, à Amiens... Elle se disait : il est avec une formation sanitaire, après tout. Mais, s'ils sont coupés de nous, il n'y a plus de formation sanitaire qui tienne. Elle imaginait soudain Jean prisonnier. Pour des années. Le sang la quittait. Impossible. Et si on le croyait prisonnier, qu'il ne l'était pas : alors, pendant des mois et des mois, elle serait là, attendant des nouvelles, avec cette peur en elle qui commençait déjà, qui deviendrait peu à peu un gouffre... le gouffre de la certitude. Même les enfants ne la calmaient plus, elle avait de la peine à leur cacher ses larmes.

Elle dit brusquement à M[e] Watrin : « Est-ce qu'on ne peut rien faire, tout de même, pour qu'ils reviennent? » Elle vit qu'il avait entendu cela autrement, au singulier. Elle se corrigea précipitamment : « Je veux dire tous... »

Il sourit. Qui donc hantait ainsi Mme Wisner? ce n'était pas son mari, en convalescence sur la Côte d'Azur. « Vous allez emmener les petits au cap d'Antibes, sans doute? » Elle frémit à cette idée, oh non. Elle ne savait pas. Mais ni à Antibes, ni à Biarritz chez ses parents. Elle s'expliqua avec une certaine hâte : cela poserait trop de questions, les enfants. Ni Fred Wisner, ni

M. d'Aigrefeuille ne comprendraient, et on ne pouvait leur raconter Yvonne, la prison, enfin!

« J'ai un autre projet... »

Elle ne dit pas lequel. Il n'allait pas l'interroger. « Je regrette, soupira-t-il, de ne pas être là ce soir, pour voir Bob lançant son chemin de fer sur vos parquets, chère madame... mais vous m'excuserez, j'ai un rendez-vous... »

Monzie l'a fait attendre. Thomas se reprochait d'être venu. Il n'a jamais supporté d'attendre. Et puis il sait si bien que rien ne sortira de ça. Des paroles en l'air. S'il n'était pas venu, il s'en serait voulu pourtant, il se le serait reproché sans fin. Maintenant, il se reprochait d'être venu, d'attendre, de faire l'imbécile, de se mettre en retard pour Edwige. Mais il restait, il attendait, il faisait l'imbécile...

Quand la porte s'ouvrit, les deux hommes qui sortaient encore tournés vers le cabinet du ministre, Watrin aperçut le visage de Monzie, et cette expression mondaine et courtoise qu'il avait. Il se levait, ayant vu les yeux de l'autre sur lui. Soudain, il reconnut l'un des visiteurs, dont l'accent l'avait un peu mis en éveil, ces épaules légèrement voûtées, la lèvre inférieure qui avance, les cheveux gris rejetés en arrière, mais retombant en arcs latéraux, comme de grandes mèches. Il ne pouvait se tromper.

Quand il fut chez le ministre, celui-ci ne put se retenir. Il avait l'air très content de lui-même : « Vous avez reconnu, je pense... qui sort d'ici? » C'était chez lui une manie, il aimait se vanter, étonner les autres.

« C'est-à-dire, je crois... oui, monsieur le ministre... Il y a Ehrenbourg, n'est-ce pas? »

Il connaissait l'écrivain soviétique pour l'avoir vu souvent à Montparnasse, avec ses deux chiens, Malik et Bouzou, noirs et bas, des scotch terriers...

« Vous voyez, mon cher camarade... Monzie mettait une certaine affectation à cette camaraderie du Palais, toute hypothétique... vous voyez... Oui, j'avais Ehrenbourg chez moi. Vous me pardonnerez de vous avoir fait attendre. Vous comprenez? »

Non, ça, Watrin ne comprenait pas, mais les conventions voulaient qu'il comprît, il dit : « Naturellement, monsieur le ministre, mais je n'ai pas vraiment attendu... » Et il se mit à exposer le but de sa visite. Monzie l'écoutait, jouait de tout ce qui était sous sa main, dodelinant de la tête. Les détails l'intéressaient. Le sort de Cornavin, par exemple. Il compatissait. Vraiment. Il n'y a rien de plus agréable à montrer qu'une belle âme, des sentiments nobles, la pitié dont on est capable. « Oh! je sais bien, dit-il, que s'ils étaient au pouvoir, je n'aurais pas grand-chose à attendre de leur indulgence! Mais si nous devions régler notre conduite sur l'assurance d'une réciprocité... Non. Vous n'êtes pas le premier à venir me demander... Vous savez que j'ai la confiance de certaines personnes de ces milieux. Je ne sais trop pourquoi, c'est un fait. J'essaye de la mériter. Je suis intervenu. Souvent. Sans doute avec peu de résultats! Je ne suis pas ministre de l'Intérieur. Mais vous savez que Mandel... il n'est pas du tout contre les Soviets! Oh mais, non, ce serait une grave erreur de le penser! Pourquoi n'allez-vous pas trouver Mandel? »

Enfin, il promit tout ce que Watrin voulut. Il se ferait son porte-parole, même au Conseil, si besoin était. Puis, au milieu d'une phrase, il se pencha dans la direction de son auditeur. C'était un homme pesant, que sa mauvaise jambe alourdissait encore : « Dites donc, Watrin...

— Monsieur le ministre?

— Vous ne pourriez pas faire savoir... pas aux emprisonnés... aux autres... les chefs du Parti... que la situation évolue très rapidement et que...

— Moi, monsieur le ministre? Mais comment voulez-vous? »

Monzie sourit, et haussa imperceptiblement les sourcils. Pas Watrin lui-même, bien sûr. Mais il arrive qu'on sache... ou qu'on se doute... enfin... « Entre nous, mon cher camarade, la police est ou bien singulièrement maladroite, ou peut-être machiavélique : parce que enfin si on voulait, on remonterait bien jusqu'à la tête ! Enfin, laissons cette question-là... Mais par exemple, moi-même... » Il nomma cinq ou six personnes qu'il soupçonnait d'être parfaitement capables de porter une commission à la direction clandestine de ce parti dissous. Alors pourquoi s'adressait-il à Watrin ? Toujours est-il qu'il s'ouvrait à son visiteur, comme par une sympathie naturelle, irraisonnée. Lui, il trouvait qu'à tout péché miséricorde. Puis, il y avait lieu de réviser les cas, suivant les circonstances. Pour l'instant, ne devions-nous pas faire flèche de tout bois ? On savait que Monzie, qui avait l'oreille du palais Chigi, avait fait l'impossible pour maintenir de bons rapports entre la France et l'Italie. Ce n'était pas toujours facile, avec les exigences anglaises. Maintenant, nous semblions sur une très mauvaise voie de ce côté-là ; j'en parlais encore tout à l'heure avec le maréchal Pétain...

« Dans le gouvernement, c'est certain, il y a des courants divers. Mais il se dessine, indiscutablement, il se dessine une certaine tendance à passer l'éponge sur un passé récent... à plus de souplesse dans nos rapports avec Moscou... C'est ce que je disais, oh ! tout à fait officieusement à ces messieurs, que vous avez vus sortir... Remarquez, ça ne se fera pas tout seul. Ils ont intérêt à ce qu'un homme comme moi... comme je l'ai fait pour Rome... un homme comme moi ! Évidemment, la situation peut paraître un peu délicate : nous avons voté à Genève contre l'URSS, et nos journaux ont montré, il n'y a que deux mois, une joie peut-être immodérée de son départ de la Société des nations... Nous avons peut-être demandé un peu brutalement le rappel de M. Souritz... Mais enfin s'ils sont d'accord, parce que le succès d'Hitler ne peut pas pleinement les réjouir, n'est-ce pas ? c'est pour eux, tout autant que pour nous une menace... ils auraient intérêt à me donner une certaine autorité aux yeux de Paul Reynaud...

— Comment ça ? dit naïvement Watrin.

— Oh, il y a bien des manières ! Supposez que leur chargé d'affaires fasse les premiers pas... et je comprends qu'un grand pays n'y tienne pas... mais au lieu de les faire auprès du gouvernement, qu'il choisisse de s'adresser à quelqu'un... je leur ai rendu des services jadis ! je ne l'ai pas oublié ! »

Pourquoi me dit-il tout cela ? se demandait Thomas Watrin.

Tout d'un coup, il comprit. Pour Monzie, le Parti communiste, les soviets, tout ça, cela s'achetait d'un coup. Il eut un petit sentiment de mépris à l'égard de son interlocuteur : mais craignit que cela ne se vît, parce qu'il était là pour d'autres. Le moment n'était pas choisi pour parler comme il eût aimé : il n'y avait qu'à subir.

« Oui, mais ce chargé d'affaires n'a pas l'air de vouloir comprendre. Je l'ai dit à Ehrenbourg. Vous savez, j'ai beaucoup aimé un de ses premiers livres... *Julio Jurenito*... C'était très curieux. Je le crois sincèrement ami de notre pays, il a beaucoup vécu chez nous, depuis longtemps. Mais il est très réservé. Il écoute, et parle peu. Il sourit. Vous avez remarqué ce sourire d'Ehrenbourg ?

— Je ne le connais que très peu, monsieur le ministre.

— C'est un sourire très particulier, qu'il complète avec un mouvement des deux mains, comme pour dire, voilà comme c'est. Je l'ai fait venir, parce qu'il était question, je croyais, de son retour à Moscou. Il aurait pu parler directement... Mais à tout ce que je lui dis, il objecte que mieux vaut passer par les voies officielles... J'ai beau insister. Il se dérobe. En attendant, un certain rapprochement, dans les circonstances présentes... »

Il laissa entendre qu'il y avait des bisbilles dans le commandement entre les Français et les Anglais. Le seize mai, Churchill avait finalement vaincu les résistances de Londres pour envoyer les avions en France, mais on s'en servait surtout pour des raids lointains, sur Hambourg, par exemple... quand il aurait fallu s'en servir pour arrêter les panzers. Il y avait eu Conseil suprême interallié à Vincennes, la veille... Il semblait que des divergences sérieuses existassent entre le maréchal de l'air britannique et Vuillemin. Les Anglais avaient naturellement tendance à protéger leurs communications, la côte, Dunkerque... Watrin s'étonnait de tout ce bavardage : bien sûr, pour Monzie, les secrets ne valent pas l'effet qu'ils peuvent produire sur un interlocuteur. Monzie se renversait dans son fauteuil. Il montra la pipe qu'il fumait. Une belle pipe d'écume, très blanche, droite. Toute neuve. Un cadeau qu'il venait de recevoir, et dont il était fier : « Voyez-vous, mon cher, au milieu de ces événements, des intrigues, des menaces, pourtant il me reste la satisfaction d'un bel objet comme celui-ci... Rien, peut-être, n'est-il au fond plus important, à cette heure, que de commencer calmement à culotter cette pipe... » Le ton de complaisance, la façon de considérer l'objet dans sa main, les deux ou trois bouffées ensuite tirées en silence... Mais, après tout, quel rapport ceci pouvait-il avoir avec ce qui précédait? Monzie revenait aux communistes.

« Vraiment, vous ne croyez pas, que vous pourriez...? Dommage. Vous comprenez, si des conversations de ce côté... je pourrais plus facilement intervenir pour leurs prisonniers... »

C'était regrettable, en effet. Il était clair pour Thomas Watrin que sa visite n'était qu'un pas de clerc. Il prit congé du ministre, assez mécontent de lui-même. Et puis à quelle heure est-ce que je vais arriver à Ormeville!

C'est ce soir-là que dans la plaine de Thérouanne où il a fallu s'arrêter à cause du cheval épuisé, qu'on avait mis au vert, à manger de l'herbe, Jeanne, sa belle-mère, son gosse de mari et le charretier de Bois-Blanc se sont trouvés dans un hangar mêlés à des soldats français perdus, des permissionnaires qui cherchaient leurs unités, disaient-ils. Ils devaient errer depuis pas mal de temps. On faisait la conversation, c'est fou ce que les gens sont différents, et le jeune homme les écoutait, parlant de pays qui ne ressemblaient en rien aux Flandres, des pays de montagnes et de soleil, des plaines si riches, des villes sans industrie... Les manières de vivre des gens sont innombrables et surprenantes. Un de ces hommes expliquait l'étrange métier qu'il avait dans le civil : il était mireur d'œufs... Les femmes, cependant, faisaient avec ce qui restait une drôle de cuisine. On avait allumé du feu. Il passait au-dehors des gens, qui regardaient, criaient quelque chose. Tout à coup, quelqu'un a dit : venez voir! Ils sont sortis. Il pouvait être cinq heures du soir. Dans la plaine, isolés, à peu près régulièrement, Fulbert vit des soldats qui avançaient, habillés en gris-vert, avec l'arme à la main, à perte de vue, peut-être des milliers, ils arrivaient comme par bonds. Les champs en étaient rayés. C'étaient des jeunes, au moins ceux qui atteignirent le hangar. On s'y était mis à l'abri. Ils entrèrent, ils ne disaient rien, l'un d'eux jetait un ordre. Ils n'avaient pas l'air de voir les êtres vivants. Ils donnèrent des coups de baïonnette au passage dans les bottes de foin, puis sortirent. On entendait plus loin des commandements. La progression se poursuivait toujours comme ça, par rangs dispersés, égaux. Ça avait l'air de danseurs. De tous les côtés, maintenant, il y en avait. Puis des motos arrivèrent devant le hangar, les hommes casqués s'arrêtaient sur place en décrivant un demi-cercle, le pied traînant. Toujours les voix gutturales. Les soldats sont entrés. Ils ont regardé les civils, fait sortir les militaires. Ils étaient en bon état, propres, pas fatigués. Les gens considéraient leur équipement avec intérêt. Comme les Allemands voyaient que des femmes

avaient peur, certains d'entre eux commencèrent la conversation. Par signes, avec des mots et des rires. L'un d'eux parlait le français. Il était un peu plus âgé que les autres. Fulbert ne comprenait pas si cet Allemand était ou non un gradé, manque d'habitude. L'orateur disait : « Il ne faut pas avoir peur : nous ne faisons pas la guerre au peuple français... » On entendait qu'il était allemand à comme il disait *le peûple*, longuement, avec le finale clappante. « ... nous ne faisons pas la guerre au peûple français, nous faisons la guerre au Kapitalismouss... Nous, socialistes... notre pays, heureux avec Hitler, vous comprenez? Nous faisons la guerre au Kapitalismouss chez vous, Flandin, Reynaud, Churchill... » Il répéta plusieurs fois ces trois noms-là. Un sous-officier donnait aux femmes et aux enfants des sucettes : eux, n'osaient pas les manger, les gardaient à la main. Des soldats riaient : *Nicht vergiftet!* Pas empoisonné! L'orateur continuait : nous, pas conquérants! *Kein Imperialismus!* Nous voulons manger! C'est une guerre de libération... nous vous débarrassons des Anglais!

Il en a défilé comme ça, près d'une heure. Puis un silence extraordinaire. On était maintenant en arrière des Allemands. Où aller? Ils occupent la côte, ils l'ont dit. Alors, on rentre? Bien sûr, on rentre. Il y a comme un écoulement lent de sable, les gens qui s'en retournent chez eux. Mais on ne peut pas s'en aller droit sur Lille. Il y a le front entre Lille et nous. Alors, on suit la grand-route en s'éloignant de Thérouanne vers le sud, la route d'Arras, à combien est-on d'Arras? Quarante kilomètres. Les Allemands sont à Arras : on va à Arras? On va à Arras. Par étapes, bien sûr. La charrette, avec les femmes, les affaires, les deux hommes à pied, le cheval pommelé gris, et la foule comme du sable entre les doigts dans la nuit commençante.

La nuit tombe sur le pays des mines presque entièrement enveloppé au nord par le déploiement de l'ennemi qui a dépassé Saint-Omer. A l'ouest, du sud, l'étreinte va se resserrant. Les Anglais étaient encore dans Arras toute la journée. Mais nous avons cédé à Mont-Saint-Éloi, à Carency, nous repliant sur Souchez, Vimy et Notre-Dame-de-Lorette. Nos chars qui battaient l'espace entre Lens et Béthune se rabattent de Houdain vers Vermelles. Les blindés allemands ont, passant Bruay, atteint au soir Nœux-les-Mines et les faubourgs de Béthune. Alors le général Gort, considérant que la Frank Force est en danger dans Arras, donne au général Franklyn l'ordre d'abandonner le saillant et la ville. Le commandement français n'en a rien su, mais pourtant ce mouvement n'est que le complément des mouvements antérieurs de l'armée anglaise. Comment tout cela est-il compatible avec les plans d'offensive vers le sud que Blanchard continue à nourrir sur les indications de Weygand? Cependant, c'est la 1re DLM qui jusqu'à quatre heures du matin couvre les mouvements de la Frank Force rejoignant au nord et à l'est de Lens la ligne des canaux. Et le groupe Petre, intégré aux forces du général Franklyn, vers une heure du matin se rabat d'Arras même vers Douai, par Bailleul-Sire-Berthoult, tandis que la 3e DLM, sur l'ordre de Prioux rejoint également la ligne des canaux, où arrive la division marocaine du général Mellier, récupérée à l'est. Si bien que les Marocains s'insèrent de Pont-Maudit à Pont-Bauvin entre les deux DLM, l'une de Bauvin à La Bassée, l'autre de Pont-Maudit, nord d'Harnes, à Pont-d'Auby, nord de Douai. L'artillerie concentrée derrière le canal de Pont-à-Vendin à Meurchin défend à l'ouest les approches de Carvin.

C'est là, seulement, que le capitaine Cormeilles, parlant dans la nuit avec un sous-officier de la batterie voisine, s'étonne, dans le noir, des propos entendus. Comme une voix familière, non le timbre, mais les mots. Nous autres, nous connaissons cela. Rare qu'on se trompe. Le vocabulaire, et puis ce qui

est dit. Même si cela n'a rien à voir directement avec la politique. La morale du langage pour ainsi dire. Cette haine d'Hitler aussi, rarement rencontrée chez les autres. Cette phrase dite avec rage : « Je veux avoir le droit de chanter *La Marseillaise*... » à quoi quelqu'un a répondu : « Il a d'autres chats à fouetter, l'Hitler, qu'à t'empêcher de chanter ! » Alors le rire de l'autre.

Cormeilles s'est approché. « Une cigarette, maréchal des logis ? Excusez-moi, je ne sais, il me semble vous connaître... comment est votre nom ? » L'autre a un peu toussé dans l'ombre. Que pense-t-il de ce capitaine curieux ? Peu importe. Il répond : « Maréchal des logis Auguste Delaune, mon capitaine... »

Delaune... Mais c'est le dirigeant de la FSGT ! Alors Cormeilles, à mi-voix, lui dit : « Il n'y a pas d'étoiles, cette nuit, margis, pour se reconnaître... pourtant, voyez-vous, vous n'êtes pas le seul à réclamer le droit de chanter *La Marseillaise*... et nous sommes aussi nombreux que ces étoiles invisibles... camarade... »

Il a dit cela, et il s'est éloigné, dans le bruit déchirant d'un départ de 75.

XXI

Le vendredi vingt-quatre mai mil neuf cent quarante, dans une conversation privée pour la première fois, le général Weygand, commandant en chef des armées françaises, a parlé armistice au chef du gouvernement, a parlé de la nécessité de signer un armistice avec l'ennemi.

Cela s'est fait à la sortie de la réunion quotidienne de onze heures au ministère de la Guerre, rue Saint-Dominique. C'est une invention du maréchal Pétain. Le général Weygand, qu'il pleuve ou qu'il vente, doit s'y trouver au rapport. Paul Reynaud y a consenti. Weygand trouve que cela lui coupe tout son temps, pour un général en chef! mais enfin il y vient sans faire d'histoires... Aujourd'hui, sir Ronald Campbell, ambassadeur de Grande-Bretagne, a apporté à cette réunion une protestation de Churchill contre le manque de collaboration qui existe entre les commandements français et anglais.

Le général en chef a pris à part le président du Conseil. Dans ces conditions, l'armistice...

Paul Reynaud, qui ne songe qu'à continuer d'Afrique la guerre, à transporter le gouvernement en Afrique pour continuer la guerre, Paul Reynaud qui rêve à de nouveaux alliés pour continuer la guerre, comment n'aurait-il pas apprécié à sa juste valeur cette proposition venue du général en chef? D'un général qui a pris le commandement en chef quatre jours plus tôt, qui parlait victoire quatre jours plus tôt, qui, pendant ces quatre jours, n'a cessé de donner des ordres d'offensive, a demandé à ses soldats et ses officiers de se battre comme des chiens, quatre jours, pas un de plus, quatre jours, et qui ne sait même pas encore à l'heure qu'il est que le général Gort a abandonné Arras? Un général en chef qui, tout d'un coup, exprime à haute voix l'opinion du Maréchal, vice-président du Conseil, qui l'a exprimée à Chautemps, quatre jours, lui, avant d'entrer au gouvernement. Que s'est-il passé? Qu'est-ce même qui pousse le généralissime à s'exprimer si imprudemment tout à coup?

Pourtant Paul Reynaud ne chassera pas de la tête des armées celui qui leur dit de mourir, et en même temps pense qu'il n'y a qu'à se rendre. Paul Reynaud ne soufflera mot de cette conversation pourtant qui lève en lui un instant l'idée de remplacer Weygand par... par qui, voilà le hic... par qui? Billotte est mort, Giraud prisonnier, Georges vient d'être battu. Huntziger... mais lui aussi, donc! Et puis Paul Reynaud sait qu'on dit de lui qu'il est léger: il ne veut pas paraître versatile, il ne veut pas qu'on dise maintenant de lui qu'il change de général en chef comme de chemise.

Et pourtant ce serait plus propre.

Il est vrai que Weygand donne une raison à sa suggestion singulière : faire l'armistice, pour garder une armée, afin de maintenir l'ordre. Afin de maintenir l'ordre. C'est la grande peur du seize mai qui continue. Weygand a besoin de garder une armée, non pour que l'on cesse de tuer les Français, mais pour qu'il y ait des Français capables de tirer sur d'autres Français. Faire la paix avec Hitler pour avoir les moyens de la guerre civile. Il a dit cela le vingt-quatre mai à Paul Reynaud.

Paul Reynaud n'était pas homme à le suivre. Même pas à le comprendre. Mais, ce jour-là, il n'a pas été non plus homme à le faire jeter aux fers.

Le destin d'un pays ne se joue pas que sur les champs de bataille. Ce qui frappe le président du Conseil dans les paroles de Weygand, c'est moins cette obsession du maintien de l'ordre, ce pas donné à la défense d'une société contre la colère possible de son peuple, que le caractère antianglais de la démarche du général en chef. C'est à cela que Paul Reynaud est sensible, lui qui a signé la déclaration de la fin mars qui lie notre pays et l'Angleterre jusqu'à la victoire. Il n'entend ici que ce qui sonne contre cet engagement, comme un manquement à l'honneur. Pourtant, il continuera cette guerre avec un général en chef qui, à son sens, fait bon marché de l'honneur même de la France. Il est vrai que s'il le chassait, il y aurait autour de lui trop de gens qui ne comprendraient pas cette décision... que voulez-vous ? Paul Reynaud est un homme, il a besoin de l'approbation de son entourage. Surtout dans ces jours dramatiques. Avec tout ce qu'il y a à faire, ces questions où il se noie, la fatigue...

⁂

Le vendredi vingt-quatre mai, le général Blanchard, successeur de Billotte au groupe d'armées, et que le général Prioux va remplacer à la 1re armée, a son poste de commandement à la Citadelle de Lille. Il prépare, non pas l'armistice, mais l'offensive vers le sud, une offensive revue et corrigée depuis la visite de Weygand à Ypres, à cause du retrait des Anglais, de nos abandons de terrain, mais dont le dessein demeure toujours de briser le cercle maudit, de couper les blindés allemands de leur base, de rejoindre l'armée Frère. Cette offensive qu'on appelle toujours l'offensive Weygand. Blanchard se rend chez Gort, qui n'est pas là, mais y trouve le général Pownell, celui-là même qui avait remplacé le général en chef chez le roi des Belges à Casteau le douze mai, quand les Anglais ont accepté, en fait, la direction des opérations par Billotte. Va-t-on se rabattre sur Dunkerque ou poursuivre l'offensive Weygand ? Pownell est pour l'offensive Weygand. Toutefois Blanchard envoie à Paris le commandant Fauvelle informer Weygand des difficultés et chercher confirmation. Le général Gort a envoyé le général Adams pour préparer avec Blanchard l'offensive Weygand. Sous cette seule réserve qu'elle ne commence que le dimanche vingt-six. Va pour le dimanche ! L'essentiel est de se battre. C'est le plan Weygand. On se battra. Tant que vous voudrez, mon général ! Objectif : Bapaume. On se battra comme des chiens. C'était encore, semblait-il, le matin, le point de vue de Weygand, qui télégraphiait à Blanchard : *Le salut est dans cette continuation de votre manœuvre offensive... Je compte sur la résolution farouche de tous...* et Blanchard qui vient de prendre l'après-midi les dispositions pour l'attaque, que pourrait-il penser d'autre, quand ce télégramme lui parviendra, un peu avant minuit ?

Il ne manque pas en fait de résolutions farouches, il ne manque pas de gens prêts à se battre comme des chiens. Que font d'autre ces hommes des chars qui, hier encore, ont attaqué de Notre-Dame-de-Lorette, surgissant d'entre nos tombes d'il y a vingt ans, pour prendre à revers les blindés allemands en

marche sur Béthune? Qu'ont fait d'autres depuis douze jours ces Marocains que le général Mellier ramène sur les canaux, ceux-là, vous savez, qui avaient au dix mai, la tulipe au fusil? Que font d'autre les tirailleurs algériens du général Dame qui vont quitter l'Escaut pour la région de Carvin, que font d'autre ces dragons portés aux portes du pays minier, du sud au nord, ces cuirassiers que l'ennemi retrouve devant lui, encore, toujours les mêmes alors!

Il ne manque pas de gens prêts à se battre comme des chiens. Ne seraient-ce que ces bonshommes à qui on a enlevé leur lieutenant, et qui en suent d'angoisse littéralement, tandis qu'ils sont à faire des terrassements le long de la Sensée, pour le 5e corps d'armée qui va attaquer demain, ou après-demain, ou le jour d'après... ces bonshommes à qui on a aussi enlevé leurs armes pour leur rendre des pelles... Ne seraient-ce que le capitaine Cormeilles et le margis Auguste Delaune à leurs canons. Ne seraient-ce que ces hommes que rien n'arrête sur les routes pour sauver les blessés, et déjà trois des conducteurs de Dasvin de Cessac ne sont pas revenus, et on peut tout demander à Raoul ou à Manach. On peut tout demander au petit Alain Morlières, à Jean de Moncey, à ce fou de Parturier. Toute cette armée, qui tourne en rond, qui ne prend pas le temps du repos, et dont les chefs commencent avec terreur à regarder le chemin de la mer, chaque jour plus étroit vers le nord, toute cette armée a-t-elle, au vingt-quatre mai, songé à demander l'armistice? a-t-elle autre chose en tête que de se battre? Elle est fière de ses armes, elle en fait l'impossible, elle a cru au retour de Foch, elle croit que Weygand la mène à la victoire, elle ne peut imaginer la France abattue, je dis qu'elle a l'enthousiasme au ventre, même à cette heure, même à cette heure du vingt-quatre mai, quand, pour la première fois, le général Blanchard est pris de doute et se demande quel chemin choisir : le retrait sur la Lys et Dunkerque, ou vers le sud, l'offensive Weygand?

Il va demander l'avis de Vincennes. Et l'avis de Vincennes viendra. Attaquer. Se battre. Attaquer vers le sud.

De qui se moque-t-on?

⁂

Il ne manque pas de gens prêts à se battre. Il y a une poussière de gens prêts à se battre, mais on regarde à les amalgamer à des unités qu'on a bien en main. Les chefs considèrent d'un œil critique ces débris des troupes dispersées, qui n'ont été ni tués, ni faits prisonniers. Les mouvements des armées sont déjà terriblement gênés par les populations en marche sur les routes, il faudrait fermer la frontière belge... Et ces soldats à ramasser, à contrôler, à remettre en selle, sauf quelques spécialistes, c'est aussi un ballast dans des troupes que les nécessités du combat appellent à se déplacer rapidement, à se porter sans cesse aux points menacés...

Dans la forêt de Raismes, où l'on a tenté des regroupements d'épaves, on commence à se désintéresser de ce travail, en raison des rajustements de front qu'implique la relève des Anglais. A part les bourdonnements d'avions et les bombes de temps en temps lâchées sur le bois, ce détachement d'artillerie de l'ex-DINA Sancelme vit ici, ces jours-là, comme en garnison, une garnison assez abandonnée. Les officiers courent aux états-majors voisins. Les canons ne sont pas en position. Les hommes abattent du bétail revenu à l'état sauvage, et qu'on attrape ici et là : on le dépèce, on fait des feux où des pièces de viande tournent sur des broches improvisées.

Jean-Blaise et l'abbé ont lié amitié. Dans le premier moment, l'excitation du prêtre avec toutes ses histoires de destructions avait éveillé la curiosité, mais non la sympathie de Mercadier. Puis, dans les conversations, il s'était rendu

compte qu'en fait l'abbé Blomet se jouait, plus qu'aux autres, à lui-même, une immense comédie, pour trouver acceptable une vie dont tout, son éducation, ses croyances, devait le détourner. Le prêtre faisait tout ce bruit pour ne pas s'entendre. Il avait peur de sa propre pitié, d'être emporté par son cœur. Il donnait des choses une version bruyante, comme pour dire voilà comment je suis, rien d'étonnant à ce que je supporte ça, voyez j'y respire comme un poisson dans l'eau. Le véritable abbé Blomet, celui qui n'était pas sapeur de deuxième classe... avec Jean-Blaise montrait son visage véritable : peut-être que l'idée que le sergent Mercadier était un artiste rendait la chose plus facile à l'abbé, parce que, pour un prêtre de son genre, un sculpteur, c'est quelqu'un de si différent que, devant lui, on pourrait même se confesser.

Tout de même, Jean-Blaise, il ne lui suffit pas de deviner, il demande : « Au fond, monsieur l'abbé, pourquoi faites-vous comme ça le brise-tout? pourquoi vous donnez-vous ce genre? » Et l'autre a retiré son lorgnon, pour l'essuyer peut-être, ou plutôt pour tourner vers le ciel son regard nu : tiens, il a les yeux bleus.

« Il y a des moments, sergent, que je voudrais oublier... des choses vues... trop terribles pour moi : j'essaye, je m'étourdis, je fais le pitre, voyez-vous! Je me demande si vous croyez en Dieu? Excusez cette curiosité déplacée... Non? Je m'en doutais. C'est pour moi un problème, qu'un artiste surtout... des hommes qui touchent à l'impalpable... Il y a dans le monde des contradictions qui font mal. Ne vous moquez pas!

— Je ne me moquerai pas, monsieur l'abbé, mais...

— Non, non. Ne m'expliquez pas. Il y a entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas une telle confusion des mots... Je voulais oublier cela. Je veux oublier... mais il faut bien avant d'oublier tout à fait, que je raconte une fois à quelqu'un... pour me libérer... Vous ne croyez pas, non plus, à la force de libération qu'il y a dans la parole, l'aveu? »

Oui. Exactement, il cherchait un confesseur. Un sculpteur pouvait faire. Il lui raconta l'après-midi du seize mai.

C'était donc l'autre jeudi. L'abbé était avec son groupe de chenillettes dans la plaine belge, à, qu'est-ce que ça pouvait faire? huit kilomètres, au sud de l'agglomération de Charleroi, déjà la pleine campagne, en tout cas. Dans les champs, pas loin de la grand-route, nord-sud vers Philippeville, à l'ouest de cette route, juste sous le chemin qui va de cette route à Nallines, il y a là quelques maisons et ça s'appelle Bultia... le poste du corps d'armée est là... Nous étions le 2^{e} corps d'armée. Dans une grande maison, enfin, grande! Elle avait l'air grande parce qu'elle était seule sur le bord de la petite route, à deux cents mètres à la sortie du pays, vers Nallines. Quelques arbres fruitiers, la chaussée pavée, de ces petits pavés belges. Un pays comme la main. Quelques bouquets d'arbres plus au sud. La compagnie nous avait quittés le matin, après un lourd bombardement. Elle était allée se loger à cinq kilomètres de là, à Nallines. Nous restions à la disposition du corps d'armée. La division était dans un faubourg de Charleroi. Il y avait un va-et-vient considérable, des motos portant les messages au PC Bouffet. Bouffet, c'était le général commandant le corps. Et puis, tout autour, des pièces contre-avions, des canons de 25, ça faisait comme un hérisson. La situation était mauvaise, on pouvait s'attendre que l'ennemi débusque de n'importe quel côté. Que se passait-il au nord? On parlait d'infiltrations dans Charleroi... Dans ces trois jours nous avions abandonné et disputé le terrain de la Meuse, le pont d'Yvoir, Bioul, Saint-Gérard, Devant-les-Bois, Mettet, Gougnies... faisant sauter... mais je ne vais pas remettre ça! Nous avions quitté la Meuse les derniers, vous comprenez, les derniers : tout avait flanché au sud, nous le savions.

Nous avions vu notre ultime espoir, une division cuirassée, mise en pièces. Au sud, les blindés étaient signalés très à l'ouest de nous. Philippeville pris, on disait Beaumont... pouvait-on le croire?

Un peu en retrait de la route, nos chenillettes étaient rangées le long d'une fermette, dans sa cour. Nous voyions à deux cents mètres, pas même, la maison hautaine sur le bord de la route, où les généraux, les colonels discutaient de notre vie et de notre mort, de l'honneur à sauver et du chemin à prendre. Dans la cave... il faut vous dire que le pays était vide, tous les civils belges avaient fui, on leur avait dit de filer. Mais, dans cette maison où nous étions, le fermier, un grand garçon blond avec une tête à coups de serpe, avait refusé de partir. Il avait trois enfants, l'aînée neuf ans. Sa femme morte, peu de temps avant. Il ne voulait pas trimballer les petits par les routes. Il était resté. De la cave, il nous criait de partir, de nous éloigner de sa maison, qu'on allait la faire bombarder. Il sortait de temps en temps. Il nous détestait. Il disait, en montrant les canons de 25 autour du poste du général Bouffet : « Si j'avais su! » mais il était trop tard, maintenant pour se risquer. Partout dans le ciel, on voyait des avions, et de tous les côtés ça bombardait. On entendait les canons. C'était l'enfer sur le dos de la main. Les batailles de chars ne devaient pas être loin. L'homme replongeait dans sa cave, où l'on voyait briller les yeux pensifs des enfants. Là, j'ai vraiment cru à la fin du monde. Nous revenions d'une mission... un dépôt de munitions. J'avais traversé le bled, juste au sud, c'était un massacre de voitures, de chevaux, de chars. Il semblait qu'après le passage d'une pointe de panzers un groupe de notre division avait réussi à donner un peu de champ autour du PC de corps d'armée.

A ce PC, il y avait une trentaine d'officiers, et un aumônier, un très saint, très vénérable homme, qui avait bien voulu m'écouter en confession juste à la veille de l'entrée en Belgique. J'avais vu sa soutane sur la route, il portait la soutane ouverte, sur des culottes de velours et des bottes, et une grande croix en sautoir, le casque. J'allai le voir. Il me reçut avec tristesse. Les nouvelles étaient mauvaises. On attendait le général Bouffet qui avait été à Couillet, près Charleroi, voir notre divisionnaire, le général Boucher, au début de l'après-midi. On avait appris l'extermination de nos dragons dans la matinée, dans le Bois-l'abbé, près de Saint-Gérard. On allait se replier sur la France, Avesnes...

Ce saint homme me demanda si je ne voulais pas qu'il m'entendît à nouveau en confession. Les circonstances ne s'y prêtaient guère, et Dieu me pardonne! j'en eus presque un mouvement d'humeur. « Vous avez, mon frère, me dit-il, participé depuis que je ne vous ai vu à des œuvres de mort... et nous sommes peu de chose, Dieu peut nous rappeler à lui... » Je ne me pardonnerai probablement jamais ma réponse, que je m'explique encore mal : « Le Seigneur pourrait-il, lui dis-je avec une certaine vivacité, nous tenir à péché ces jours-ci nos manquements au cinquième commandement? Notre responsabilité est mince, Dieu le sait, qui en porte le poids! » Malgré l'hétérodoxie de ce propos, il fit le geste de me bénir, et retourna au PC où venait d'arriver la voiture du général Bouffet. Je vois encore l'animation autour de la maison... les officiers se portaient aux ordres... Je regagnai ma ferme, et j'y étais à peine que nous entendîmes les avions.

Je ne sais quelle folie avait présidé au choix de cette maison isolée, visible, à deux pas d'un carrefour, mais quand je vis les appareils ennemis foncer du ciel, remonter, retourner, et que dès le premier instant je compris qu'ils connaissaient leur cible, je fus pris d'un sentiment de terreur. Non pas que la vie des officiers généraux me fût plus précieuse que celle du soldat, mais sur un navire quand le pilote est massacré... Je ne pouvais m'empêcher déjà,

parce que nous avions vu à Yvoir, sur le pont que nous avions miné, sauter le colonel d'un de nos régiments, d'avoir un sentiment de responsabilité dans la mort des chefs. Peut-être aussi, est-ce souvenir des classiques, de la tragédie où l'angoisse tourne autour du destin des Césars, je ne sais ! L'anéantissement du PC de Bultia fut totale. Les bombes avaient été placées droit dessus, il n'en resta qu'une haute carcasse fumante, et les corps... on n'a presque rien retrouvé... tout l'état-major... vous savez, ce sont aussi des hommes, sergent ! et pitoyables... des créatures de Dieu ! Le général Bouffet, au moins trente officiers, une quarantaine de sous-officiers et de soldats... La ferme où nous étions cachés, terrés, dans la cave avec l'homme qui maudissait les Français, et les enfants aux yeux larges, tremblait sur nous comme au Jugement dernier. Quand on a pu sortir quel spectacle ! Et l'hécatombe dérisoire des petits canons autour de la maison qui brûlait... J'ai cherché la soutane, je ne l'ai pas retrouvée sous les gravats, d'où l'on tirait peu de blessés... mais pourtant ceci, dans les poutres et les pierres...

L'abbé avait sorti de sa poitrine une croix d'acier bleui, cernée de bois. Il se tut un moment. Puis, la regardant, il reprit son récit.

Il la regardait ainsi dans sa main, revenu à la ferme, quand, dans le petit chemin de champs qui arrivait derrière la bâtisse, surgit une voiture tout-terrain qui s'arrêta non loin de lui. Un soldat avait mis pied à terre, et ouvert la portière à un homme grand, un peu sec, avec le visage assez rouge, que l'abbé Blomet connaissait bien. C'était le général... « Bah ! à quoi bon vous dire son nom, sergent, en raison de ce qui suit ? Pour nous, c'était *le* général, celui que nous appelions ainsi, le nôtre. Je me souviens de lui, au-delà de la Meuse, quand nous nous croyions déjà en train d'envahir l'Europe... Ce soir-là, il revenait à Bultia rendre compte à son chef, le général Bouffet, de la situation dans le secteur qui lui avait été confié. J'avais passé dans ce secteur-là avec ma chenillette, le matin même, pour l'exécution de cette mission dont j'ai parlé. Je savais ce qu'avait été le massacre des chars du général Bruneau, la veille, et toute la nuit au sud de Mettet... cette tuerie s'était poursuivie ce jour-là jusqu'aux approches de Beaumont. Les troupes de notre division brusquement découvertes par cet écrasement de la division cuirassée étaient désormais sans liaison avec le 11^{e} corps au sud ; et le général tant que cela avait été possible était resté au milieu d'elles, animant les actions de retardement. Il venait de donner l'ordre aux unités morcelées, coupées à leurs arrières, de détruire leurs véhicules, de faire sauter leurs pièces et de rejoindre individuellement. C'était le désastre. D'où nous étions, on apercevait des incendies dans les bosquets à deux kilomètres environ. Les dépôts d'essence. Les munitions. Le général arrivait à Bultia, les yeux pleins de cette destruction faite sur ses ordres. J'étais le premier soldat qu'il rencontrait, et il me demanda si le corps d'armée était toujours là, et dans quelle maison. A peine avais-je à lui répondre : je lui montrai les flammes et la fumée.

Il me dit : « Et le général Bouffet ? Son chef d'état-major ? »

Il écouta mon récit, je lui montrai cette croix. Quand il eut compris l'étendue du malheur, et imaginez-vous ce que c'était pour lui, ce que cela signifiait, après avoir assisté à la fin de ses troupes, avoir fait brûler les voitures, détruire les automitrailleuses, sauter les canons... il me dit : « Il me semble pourtant vous reconnaître, sapeur... est-ce que je ne vous ai pas vu, la nuit de Ciney, au-delà de la Meuse ? vous aviez fait sauter les ouvrages de marche, hein ? Et ensuite le pont d'Yvoir... Vous êtes prêtre, à ce qu'on m'a dit... » Qu'il se souvînt de moi, avec cette exactitude, cela me séchait la gorge. J'acquiesçai, et il me dit, sur un ton atrocement détaché : « Puisque je n'ai plus rien à faire à Bultia, entrons dans cette maison, voulez-vous ? j'aimerais vous parler... »

Quand nous fûmes à l'intérieur, dans cette cuisine de ferme, je vis ses yeux, et j'en fus bouleversé. Il me vint à l'idée qu'il voulait me parler comme à un prêtre, et ma main se serra sur la croix d'acier, parce que je me souvenais de ma réponse à celui qui n'était plus, et je me jugeais indigne de recevoir sa confession : « Mon général... » Il me coupa la parole. Il dit : « Monsieur l'abbé, ne vous méprenez pas... je n'ai pas la foi... il y a peut-être quelque chose, un Dieu, mais... enfin, je ne me suis jamais de ma vie mis à genoux devant un homme et, dans la catastrophe, j'ai assez gardé ma tête pour ne pas le faire aujourd'hui... Si j'ai besoin de vous, c'est seulement comme d'un témoin, comme d'un témoin fiable... » Il s'assit devant le foyer éteint et se tut. Je n'avais garde d'interrompre sa rêverie. De l'entrée de la cave, le maître de maison montait voir si on ne le pillait pas, je suppose. Le général lui dit : « Laissez-nous, mon ami... » sur un tel ton que cela lui parut naturel, et qu'il redescendit avec ses enfants.

« Je ne crois pas en Dieu, dit le général. Si j'avais cette chance qu'il en soit autrement, je suppose que je n'aurais pas besoin de vous. La question serait réglée. Mais supposez que, dans quelque naufrage, au moment même où vous pourriez vous sauver, un radeau, que sais-je? une planche... brusquement le ciel pour vous se déchire, et tout ce qui a été votre raison d'être, votre Dieu, par exemple, vous apparaît comme une infernale dérision. Je ne blasphème pas, monsieur l'abbé, puisque je ne crois pas. Je vous le demande, alors, à cette minute où cela dépend de vous seul, devant le monde vide et le ciel désert, dites-le-moi, pour quelle raison inimaginable saisiriez-vous cette planche flottante, ne vous laisseriez-vous pas couler? »

Je ne savais que répondre. Au-dehors, on entendit des explosions pas très lointaines. Si je ne croyais plus en Dieu... n'était-ce pas le type même du faux problème? puisque j'y croyais. J'essayai de le lui dire, il m'arrêta : « Ne jouez pas, monsieur l'abbé, cela est grave... » Il me fallait donc penser l'impensable, l'impossible. A supposer que je ne croie plus en Dieu, quelle raison aurais-je de vivre? mais évidemment aucune, et aucune raison de me refuser la mort, seulement cela n'avait pas de sens... Il m'avait pris à l'improviste, et il est vrai que je n'ai jamais compris comment un athée peut vivre, comment si l'on n'a pas le réconfort de Dieu... Mais comment lui faire comprendre, à lui, l'absurdité de la question posée? « Mon général, ce qu'il y a d'inimaginable pour moi, dans cette question, peut-être vous en rendrez-vous compte, vous qui croyez, sinon en Dieu, du moins en la France, du moins en l'honneur, votre métier, vos drapeaux... » Il me regarda et se mit à rire : « C'est justement », dit-il, et il ajouta : « Je vous ai dit que je cherchais un témoin... » Il y avait sur son visage le mélange effrayant d'une dignité, qui tenait du mépris, et de douleurs mal contenues, une expression de souffrance à éclater, qui le faisait plus rouge qu'à l'ordinaire. Je ne compris pas son geste, il s'était un peu détourné, comme pris de pudeur. Il avait porté la main à sa tête. J'entendis le bruit du coup de feu, et je le vis rouler à terre, il me sembla que c'était une erreur, je criai : « Mon général! » Il était terrible à voir parce que... Oh, vous n'avez pas besoin des détails. Je sortis de la maison comme un fou. Vous savez, sergent, ce que la religion pense du suicide. Il se trouvait que déjà, après le bombardement, les hommes et ce qui restait des services de l'état-major avaient plié bagage, s'étaient rabattus de Bultia sur Nallines. Les avions revenaient, et toute chose tremblait alentour, sous les chutes répétées des bombes. Il y eut une telle confusion...

L'abbé s'était levé — ils étaient installés dans un fossé feutré de feuilles — et marchait entre les arbres, il semblait qu'il ne pût supporter ces souvenirs. Sur le chemin, des artilleurs amenaient vers Jean-Blaise et le prêtre deux civils

proprement ficelés qu'ils poussaient devant eux. On les avait surpris avec des panneaux de jalonnement situant notre position pour ceux d'en face. Ils se laissaient rudoyer et ne disaient rien. Il semblait que ce fussent des Français. Les gens s'étaient attroupés autour de ce groupe, et quand on eût entraîné plus loin les espions, les conversations allèrent bon train. L'abbé ne semblait avoir rien vu, il était encore dans son récit. Jean-Blaise le prit par le bras et se mit à marcher avec lui, jusqu'à ce qu'ils fussent dans un coin relativement isolé.

« Vous n'avez pas fini votre histoire, monsieur l'abbé... »

L'autre retombait sur la terre. Oui... en effet... alors, quoi ! Il avait enterré le général, bien sûr. Il l'avait enterré. Il ne pouvait mettre une croix sur la tombe d'un suicide. Pourtant quand il avait rejeté la terre, avant que le corps ne disparût, il n'avait pas pu...

« Non, je n'ai pas pu m'en empêcher, et Dieu me juge ! j'ai béni cette tombe... rien ne pourra plus jamais faire que je ne l'aie bénie ! » Puis il regarda Jean-Blaise, et il murmura : « Vous non plus, vous ne croyez pas en Dieu ? Je me demande comment vous pouvez vivre... au milieu de tout cela...

— Est-ce que c'est une question ? dit Jean-Blaise. Parce que si j'ai bien compris votre général, il vous demandait l'impensable... mais à moi, qu'est-ce que vous me demandez ? Votre général, dans le naufrage, ce qui était sa foi, l'armée, l'honneur... tout disparaissait pour lui. Mais s'il n'avait pas fait dépendre son honneur, son idéal, de la seule victoire, du succès ? Voyez-vous j'ai mon général, moi aussi. Oh, c'est un garçon de mon âge, et il est employé de banque. Eh bien, devant lui, votre général à vous, monsieur l'abbé, c'est un gosse. Un gosse ! Évidemment, il croit en quelque chose, mon général à moi... mais ce n'est pas en Dieu... Pourtant je n'imagine pas de cas où il ne saisirait la planche, voyez-vous... parce que son honneur à lui, c'est de ne pas sombrer, jamais ! »

L'abbé s'étonna. Il se fit tout le silence que les avions permettaient. Et le sapeur de deuxième classe Bernard Blomet dit : « C'est tout de même en Dieu qu'il doit croire...

— Voilà comme vous êtes ! Et vous ne comprenez pas, monsieur l'abbé, que pour des mots de ce genre, un type comme moi, pour ne pas être bêtement anticlérical, eh bien, j'ai sacrément besoin de me cramponner ? »

***

Dans la nuit, des mouvements de troupes bouleversèrent les positions en avant de la forêt de Raismes. Les artilleurs partirent brusquement, mais n'emmenèrent pas les zouaves. Un ordre de rassembler tous les fantassins isolés et de les diriger par leurs propres moyens sur un point de ralliement où ils devaient se présenter à l'aube dans la région d'Orchies avait à nouveau fait de Jean-Blaise et de ses compagnons des soldats en quête d'unité. L'abbé Blomet, par contre, avait été expédié avec le convoi vers une destination différente. Jean-Blaise en gardait un certain désappointement. Il aurait voulu dire au prêtre, à propos de son général, deux ou trois choses qui ne lui étaient pas venues tout de suite à l'esprit.

Touchant la France, par exemple. Les autres hommes. Le droit qu'on a de disposer de soi. Je voulais lui parler de François Lebecq, et de ses pareils. J'aurai toujours l'esprit de l'escalier. Ce qui est certain, c'est que sur le suicide, par exemple, au fond... nous sommes, pour de tout autres raisons, bien plus près de leur point de vue qu'on ne pense... Pour de tout autres raisons. Jean-Blaise disait : *nous sommes*. C'est que rien ne pouvait plus le séparer d'avec François Lebecq. Et qu'à le constater, un abbé Blomet lui était bon...

Au point de ralliement, qui se trouvait un peu au sud d'Orchies, dans un bois, un lieu qui s'appelait Les Trois-Pucelles, ça ne s'oublie pas, le groupe, une cinquantaine d'hommes, arriva vers sept heures du matin, il n'y avait personne. On trouva bien des traces de cantonnement, mais l'unité qui était là avait levé le pied. Bon, on était seuls à nouveau. D'abord, il fallait manger. Quelques-uns avaient des armes : ils se répandirent dans les bois et on les entendit tirailler. Il faut pas mal d'oiseaux pour nourrir cinquante hommes ! Si on avait pu trouver des lapins !

Orchies... qu'est-ce que c'est, comme ville, c'est grand ? Le nom d'Orchies était le seul qui s'offrait dans les parages. On décida de gagner Orchies.

⁂

Essayer de compter les jours...

Nous étions à Cambrai le dimanche matin. On est arrivé ce jour-là à Douai. Ils m'ont arrêté le soir. Interrogé... la seule fois que quelqu'un m'ait parlé, le lundi matin... Voyons : le dimanche, c'était un combien ? Puisque le dix mai était un vendredi, la Pentecôte le douze, j'étais donc à Douai le dix-neuf... alors lundi, mardi... C'est le lundi qu'on l'a transféré le soir à Cuincy, d'où la 1re armée était partie sur Lens. Il y est resté, abandonné près de vingt-quatre heures, et le mardi soir, par conséquent le vingt-trois, hier, il a été transféré ici... dans ce pays dont il ignore le nom, bordé de terrils... qu'il a vaguement aperçus au crépuscule. Une voie ferrée, les petites maisons de brique à la file, une route vers le milieu, il a entendu dire qu'il y a un canal. On l'a enfermé dans une église. C'est sinistre et immense, une église abandonnée. On y avait mis d'abord des blessés, et puis ils ont été évacués. Une nuit, un jour, c'était donc le vingt-quatre, et encore une nuit. Ce sont des tirailleurs tunisiens qui le gardent. Il dort dans le banc d'œuvres, étoffé d'une paillasse. Une église sans charme. Comme les maisons de par ici, de la brique. Voilà l'aube bientôt du vingt-cinq mai... Pourquoi l'a-t-on mené ici ? Déjà, plus personne ne sait trop pourquoi l'on a arrêté, désarmé, cet officier, ce qu'il a fait au juste. On se le passe de main en main, et ces jours-ci on a la tête ailleurs. Armand avait cru comprendre que, l'armée étant à Lens, on l'y envoyait, de Cuincy. On l'a emmené à pied, évidemment dans la direction de Lens, ils ont bien fait douze à treize kilomètres : passé en consigne aux tirailleurs, il a entendu dire encore que l'armée n'était plus à Lens. Alors, que va-t-on faire de lui ? Il est dans cette église. Il attend.

On a amené un capitaine. Celui-là aussi, un suspect. Il s'est installé dans un autre coin de l'église, et d'abord il ne voulait pas parler avec ce lieutenant. Parce que lui, il n'avait rien à se reprocher. D'ailleurs, il n'était pas arrêté, il était en observation. En observation parce que, dans la forêt de Mormal, où il s'était battu en héros, il avait naturellement un petit mouvement de fièvre, et de temps en temps... Qui c'était, ce lieutenant ?

Bon, Barbentane ne tenait pas à faire la conversation.

Seulement quand le jour d'hier avait commencé de tomber, le capitaine avait eu le besoin de s'ouvrir à un autre être humain. Dans la forêt de Mormal...

Barbentane s'en moque éperdument. Il veut bien croire que le capitaine est un héros, et tout cela une vaste méprise. Seulement, quand il voit l'autre à la dérobée griffonner sur des bouts de papier, puis ayant surpris Armand le regarder faire, les chiffonner et les avaler, il se dit : non, ce n'est pas un espion ni un héros, c'est un fou. Et si, sur le premier moment, ne pas être seul dans ce bâtiment avec le chemin de croix et une Vierge jésuite dorée lui avait paru préférable, il n'a plus trouvé cela plaisant, quand il s'est rendu compte qu'il

avait affaire à un fou. Un fou à la manie crépusculaire. Maintenant, il parle. Il parle de choses qui n'ont que très peu à voir avec l'héroïsme et la forêt de Mormal. Ce capitaine affirme que tous les prétendants au trône de France sont des imposteurs. Non qu'il y prétende lui-même, n'allez pas croire! Parce qu'il y a la loi salique dans notre pays. Et s'il est le seul descendant de Louis XVI, c'est par les femmes.

« D'ailleurs, dit-il, la preuve! Regardez ça! »

Et il a ouvert sa vareuse, fait sauter le bouton de sa chemise, dégagé la base de son cou. « Eh bien, approchez! Vous pouvez voir... la lumière n'est pas fameuse... donnez-moi votre main... donnez-moi votre main... touchez... là... vous sentez? la cicatrice de la guillotine? »

Il a en effet, à la base du cou, devant, une grande, dangereuse cicatrice : un coup de rasoir, probablement...

« La preuve héréditaire! Le stigmate! Transmis par les femmes! Et savez-vous que je suis doué pour la serrurerie comme seuls, dans notre famille, sont les aînés? Vous me regardez drôlement, lieutenant. N'ayez pas peur. Je ne suis pas dangereux. J'ai la bonté naturelle du dernier roi légitime... Je suis né à Varennes, d'ailleurs. Circonstance troublante. Vous me prenez pour un fou? Ne dites pas non, ce n'est pas joli de mentir. Je déteste les menteurs. La fleur de lis ne supporte pas le mensonge. Non, je ne suis pas fou, lieutenant. Si j'étais fou, je me croirais l'héritier du trône... je croirais descendre de Louis XVI par les hommes... comme l'escroc... Naundorff! »

Ce nom le mit dans un véritable état de rage. Il avait les yeux hors de la tête. Il haletait. Il étouffait. Il avait des battements de cœur. Puis il se calma...

« Foutue église! dit-il. Il n'y a même pas d'eau bénite pour un bain de pieds. Qu'est-ce que je disais? Ah oui... je parlais de... Je ferais mieux de ne pas prononcer ce nom, pour me mettre dans des états! Oui, la preuve que je ne suis pas fou, c'est que, très raisonnablement, je reconnais ne descendre de Louis XVI que par les femmes... Du côté paternel... mais cela, c'est un secret de famille! Ne comptez pas sur moi pour vous le révéler! »

Avec ce coco-là, comment voulez-vous dormir? Une ronde avait passé vers les onze heures. Le factionnaire, à la porte, jeta une ou deux fois un regard sur eux. Puis il s'approcha pour écouter la conversation, son fusil entre les jambes, assis au premier rang des chaises. Dans le chœur, les deux prisonniers. Au-dessus de leur tête, une statue dorée du XVIII[e] de l'assomption de la Vierge, avec des angelots sculptés dans les nuages. Un peu partout les traces du campement abandonné, une grande boîte à croix rouge...

Le fou racontait maintenant l'exécution de son aïeul. Fils de Saint Louis, montez au ciel! Il connaissait par leur nom chacun des spectateurs du martyre, place de la Concorde. Il y avait là Caïus Pompée, Henry VIII d'Angleterre, Charles le Téméraire, Joseph Caillaux, Marion Delorme... il y avait là plusieurs démons habillés en conventionnels, avec le panache pour cacher les cornes...

Il parla des heures, puis s'endormit.

Alors le tirailleur dit au lieutenant : « Chut! mon lieutenant... mais si vous voulez partir... »

Pour quelle raison le tirailleur proposait-il ainsi à Barbentane la liberté? Armand ne lui demanda pas. Il n'y avait à cela que deux explications possibles : l'une, que c'était à bon escient, l'autre, que c'était une provocation. Pour les deux cas, la réponse était la même : « Non, je vous remercie. Cela ferait de moi un déserteur... »

XXII

Ce matin-là encore, Étienne Decker part pour le puits comme d'habitude. Comme d'habitude, Charles Debarge est arrivé d'Harnes au 9 de Courrières. Comme d'habitude, à Libercourt, le vieux Moreau, le père d'Élise Decker, s'est réveillé machinalement, comme s'il descendait aussi lui : il n'a pas pu en perdre l'habitude, et comme d'habitude sa femme lui a dit de dormir, et elle ne s'est pas rendormie, elle, parce qu'elle prie, pour tous ses gens à elle qui ne croient pas en Dieu, et hier encore s'il en est tombé des bombes, tout autour! Qui sait si Élise, Étienne, les enfants, sont vivants ce matin... A Libercourt, Quentin Guillot s'apprête à se lever, et puis il se rappelle : l'usine à goudron est fermée... fermée depuis lundi. A Libercourt, la femme d'Éloi Watteblé dort mal, elle aussi, au petit matin. Elle ne peut se débarrasser de l'image de la prison de Loos.

Comme d'habitude, à Carvin, Catherine Boquette a glissé le briquet dans la poche de Gaspard, pendant qu'il prenait son café « Ch'est tout de même eun'belle couverture! » dit-elle, en regardant son achat de la veille. La veille, jeudi, il y avait eu alerte, pour la première fois depuis le dimanche, et Boquette n'était pas allé à la mine. Tout le reste de la semaine, le travail avait été normal. Alors, comme il travaillait hier, toujours à consolider la cave, on avait frappé à la porte. C'étaient deux tommies. Carvin était plein d'Anglais, ce jour-là. On ne s'en étonnait pas trop, il y en avait eu tout l'hiver. Même, ces deux-ci, on les connaissait : ils avaient été cantonnés tout près, un long mince et un petit qui s'appelait Archie. Les soldats français leur reprochaient toujours d'être trop bien payés, mais à les voir de plus près, c'étaient des gens comme nous. Ils ont appris le français à Carvin, alors ils mélangent l'anglais et le parler de ch' Nord, ça fait bizarre. Ils repassaient par là, ils apportaient la couverture. Ils ont supplié Catherine de la leur acheter. Pourquoi, ils avaient besoin d'argent? Vingt francs, ils en demandaient. Gaspard dit qu'après ça, des effets militaires, on vous reprocherait... Rien du tout. C'était à eux. Une belle couverture, comme on n'en a pas par ici, de la laine, tu dirais de la soie. C'était clair qu'ils ne voulaient pas être chargés, et puis que, quand on n'est pas dans son pays, on ne se sent pas tranquille sans argent dans la poche. Enfin, c'était mauvais signe.

Comme d'habitude donc, Gaspard sort dans le coron encore noir, la hache sur l'épaule et il fait tous les gestes de l'habitude, il s'habille, il va prendre sa lampe à la lampisterie, il monte la faire vérifier, passe à la salle de rassemblement, avec les autres, se rend au moulinage, monte dans l'ascenseur, descend

dans la galerie. Oh, ce froid qui souffle! On ne s'y habitue jamais. L'équipe s'engage dans la galerie et fait vite, il y a un kilomètre à marcher là-dessous, et le plus on s'éloigne, le plus ça se réchauffe. Faire vite, ça ne dépend pas que de soi : dans la galerie principale il y a deux rangées de rails pour les tracteurs à benzine qui emmènent les berlines pleines et les ramènent vides, avec les galibots au bout qui les accrochent et les tournent. A la galerie secondaire, qui commence à faire plus étroit, la manœuvre est suspendue quand on arrive le matin. Ici on a déjà plus chaud. Au premier galibot, on s'arrête pour le regroupement de ceux qui descendent par les diverses cages. Là, on reste toujours bien dix minutes, un quart d'heure, le porion ou le chef de coupe n'arrive que plus tard, on l'attend. Là, les conversations vont bon train. Mais maintenant, on n'a plus de journaux : on n'a plus à se disputer, chacun sur les idées de son journal. Il y avait des Polonais avec Gaspard, c'étaient des gens dont on aurait voulu se servir contre nous. Quand des outils disparaissaient, à la tête de taille, où on devait cacher le pic, l'aiguille du marteau pneumatique, sa douille sous des pierres, derrière des bois, les porions disaient toujours que c'étaient les Polonais. C'est déjà assez humiliant qu'entre mineurs on ait à se méfier les uns des autres, à cause des amendes avec lesquelles les compagnies vous prennent le pain de la bouche, quand on a égaré quelque chose, ou qu'on a un accident à un outil... C'est leur système de nous dresser les uns contre les autres. Alors, on dit, les Polonais... pourquoi le porion répète-t-il ça? Cela ne sert que la compagnie.

Gaspard était à parler avec deux Polonais, ils sont pâles, ces types, le charbon sur eux fait encore plus noir, je ne sais pas! L'un d'eux courtise la cousine d'une des belles-sœurs. C'est un garçon de vingt ans, et le dimanche il s'habille avec leur costume brodé, ce drôle de chapeau, les grandes manches. Voilà le chef de coupe qui arrive : on remonte, alerte! Une bombe est tombée sur le 3 d'Oignies, il y a danger. Il faut prévenir ceux qui sont dans les tailles. Tandis que les copains refluent, Boquette circule dans les galeries pour avertir ceux qui sont déjà au travail, il a bien fait comme ça deux kilomètres sous terre... Quand il remonte au jour, le spectacle est incroyable.

Là-bas, du côté d'Oignies, Libercourt, au-dessus du bois, s'élève une masse de fumée noire, déroulant des volutes à une hauteur monstrueuse. C'est comme un énorme champignon de ténèbres, et de la limite de Carvin, on voit les flammes. Malgré le bruit du bombardement qui a repris un peu de tous les côtés, les gens sont là, assemblés, regardant vers la fumée. Un des frères à Boquette, Félix, dont la femme est de là-bas, rencontre Gaspard. Il a été aux nouvelles. Un train de munitions a sauté en gare de Libercourt, et l'usine à goudron, à côté, est en feu. Les mineurs rentrent chez eux comme ils sont, aujourd'hui, sans passer à la douche, le visage noir. A la sortie, dans la cour d'entrée du puits, une drôle de nouvelle, la mine ferme, les dirigeants sont en fuite, il n'y a plus de travail! Bien, et la paie? Alors, on se précipite au bureau de paie. Ça gronde. Les hommes. Les bombes aussi, dehors. Allez, débrouillez-vous, voilà deux cent cinquante francs, qu'est-ce que vous voulez qu'on vous dise?

Il paraît qu'une partie de Libercourt est en feu.

Dans Carvin, ce remue-ménage des troupes! Est-ce que les Anglais s'en vont? Tout le temps des convois en remmènent sur la route de Lille. Et ils font vite... Mais il paraît qu'il y en a encore en position dans le faubourg d'Épinoy. Par chez Boquette aussi. Bien que là, du côté du passage à niveau, ce soient des dragons. « Dis donc, Gaspard, regarde-les! On dirait que les Allemands sont tout près... pas vrai? » Félix, sur toutes choses, se règle d'après les réactions de Gaspard. Gaspard hausse les épaules. On rentre travailler à la cave, voilà.

Tout le secteur devant Carvin, entre les DLM qui l'appuient à droite vers La Bassée, et à gauche vers Douai, tout le secteur devant Carvin est tenu par la 1re division marocaine. Ce matin-là, à la suite du retrait de la Frank Force dans une direction inconnue, le commandant français a retiré ses troupes au nord de Lens, laissant le terrain jusqu'aux canaux, c'est-à-dire qu'il s'est formé un grand glacis vide où l'ennemi ne s'aventure pas tout de suite, parce que pendant ce temps il pousse une pointe au nord de Béthune avec les blindés qui ont passé Bruay, Lillers et plus au nord qui arrivent à Aires-sur-la-Lys, cherchant à atteindre Merville. Ce n'est que plus tard dans la journée que les fantassins allemands, et des groupes de cavalerie aborderont la ligne des canaux, venant du sud de Béthune, forceront les Marocains à abandonner leur tête de pont autour de Vendin-le-Vieil, et commenceront de Pont-à-Vendin à Pont-Maudit à franchir l'obstacle de la Deule canalisée, qui n'est pas une défense imprenable. Les Marocains tiennent solide, il faut dire. Sans tulipe au fusil. Mais, à dix contre un, ils ne lâchent pas pied.

Le grand champignon noir de Libercourt domine cette journée. On le voit de loin, de bien au-delà de Carvin, sans comprendre ce que c'est. D'autant que le ciel a commencé de se couvrir, et que des éclairs se mêlent aux éclatements des bombes. Des tonnerres lointains, indiscernables des bombardements, roulent vers le sud. Il y a de grands emballements de nuages soufrés au-dessus de cette plaine qui s'ouvre entre Lille, Carvin et La Bassée. La route de Lille à Carvin est à peu près impraticable parce que les avions y poursuivent maintenant les convois. Jamais les déplacements ne se sont faits à une telle allure. A mi-chemin entre Carvin et Lille, à Seclin, c'est comme une plaque tournante où les unités les plus diverses, et toute l'armée anglaise, semblent pivoter dans l'orage commençant. Ce ne sont pas des paratonnerres à côté de ce haut pylône, mais les antennes de Radio Lille, si minces que peut-être elles passeront entre les gouttes du feu comme de la pluie. Il y a une piste dérobée qui ramène vers Carvin, au-delà de Seclin, à l'est, qui permet d'éviter la grand-route : on franchit la voie ferrée, et ce chemin détourné, qui longe les champs à travers quelques bouquets d'arbres, donne l'impression d'être défilé. C'est là, dans un groupe de maisons, un vaste porche de ferme sur le côté droit en venant de Seclin, qu'est depuis cette nuit le poste avancé du GSD, avec Parturier comme toujours flanqué de Morlières, Moncey, Filloux et Jocaste, et deux voitures, Manach et Raoul. La fine équipe, quoi! Le GSD est au diable : plus loin que Lille, près d'Armentières. Ici on est à la disposition du médecin divisionnaire, le colonel Lamirand, lequel gîte près du général, à un hameau, à la sortie de Phalempin : il faut dire que d'ici, Wattiessart comme s'appellent ces six ou sept maisons, la route passe par Phalempin, un bourg assez important, puis tourne sur Camphin où on reprend la route pour Carvin... quand on ne va pas tout droit de Phalempin sur Libercourt à travers les bois. Au poste de Parturier, il y a des soldats mêlés aux infirmiers, un bureau de je ne sais quoi qui s'est installé à côté. Les blessés qu'on a ramenés cette nuit couchent sur de la paille, ça fait guerre de soixante-dix.

Raoul est allé sur la route à la sortie de Wattiessart, et regarde au loin le grand champignon noir. D'ici, comment le localiser? Est-ce que ce n'est pas la direction de Courrières? Peut-être bien que tout brûle là-bas, la maison où il a vu Élise, et le gosse le derrière à l'air, et cet Étienne qu'il n'a pas pu mettre la main dessus! Moncey interrogé prend un air sérieux, son genre topographe, et il dit que non, à son idée, c'est plus à l'est que Courrières... Il a peut-être raison.

On voit les avions piquant sur la nationale du côté de Radio Lille. Il y a une averse très courte, chaude, comme une gifle mouillée. La première depuis le

dix mai. L'orage roule au loin. Dire qu'on l'attendait, la pluie, et puis la voilà, et on s'en fout. Les avions aussi faut croire. D'ailleurs, le ciel retourne au bleu, à l'implacable. Il fait étouffant.

On a eu la visite du colonel Lamirand. Ses arrivées n'ont pas perdu ce caractère de virée. « Alors, Parturier? » Il a toujours cet officier, son ombre, avec son petit nez et son air triste. Il vient de faire le tour de ses régiments, comme il dit. C'est-à-dire que dès le matin de bonne heure il avait gagné la région de Mons-en-Pévèle. Plus que pour voir peut-être la position des cuirassiers sur la gauche de la DLM, il y avait été dans la curiosité de cet ancien champ de bataille où, en mil trois cent quatre, à la fin d'août, alors que ses troupes, persuadées d'un prochain armistice, s'étaient laissées aller à dormir en plein midi, les armures déposées, Philippe le Bel, surpris dans sa tente par les Flamands, changea en victoire sanglante cette bataille qu'on crut un instant perdue, et où moururent près du roi le chevalier qui portait son oriflamme, et deux de ses généraux. Ah, ils avaient vite passé, les souvenirs du quatorzième siècle, dans le spectacle de la matinée! Au retour de Mons-en-Pévèle, le chemin de Wahagnies à Ostricourt, et Oignies, par les bois, menait droit à ce geyser de fumée qui avait jailli après que tout le pays eut tremblé, et il y avait l'orage mêlé à tout cela; et, à partir d'Oignies, tout le paysage était ruine et dentelles de fer et de pierre, arbres brisés, toits béants, attelages renversés, chevaux morts, rues défoncées, le lamentable théâtre des corons blessés, et le vide, la fuite des habitants... C'était tout juste s'il avait pu passer dans le bois d'Épinoy d'où l'on apercevait Libercourt en flammes, tant le terrain était retourné jusqu'à l'entrée de Carvin dans cette cité qui prolonge l'est de la ville, avec des usines juste au-delà du coron de Gaspard Boquette, après la voie ferrée. Là, il y avait les dragons : ils avaient vu fuir la population de Libercourt, on disait que ce malheureux pays était un fleuve de feu, parce que le goudron de l'usine s'y était répandu portant l'incendie dans les rues et les maisons.

Il y avait des blessés à enlever à la cité Saint-Jean, au poste de secours des dragons. On y envoya Manach avec Morlières. C'est là qu'Alain comprit ce que venait de raconter le divisionnaire. On y avait transporté des civils, blessés et brûlés à Libercourt. Des mineurs qui étaient sortis du puits quand déjà tout était en flammes, arrivaient ici cherchant les leurs. Ils racontaient comment les bombes étaient tombées en plein sur un train de munitions garé le long de l'usine à goudron. La gare de petite vitesse avait été proprement ratatinée, et encore il s'était trouvé un cheminot qui, en plein au milieu des explosions, avait eu le culot de se glisser entre les wagons et de détacher tout ce qui n'avait pas été atteint. Mais, rien que les trois wagons qui avaient sauté, ça avait suffi pour faire du joli, il y avait le goudron et les destructions de l'usine... Un gars qui n'avait pas froid aux yeux, ce cheminot! C'était un cheminot des mines, la ligne qui va chercher le charbon au déversoir. Quelle chance que le patron de l'usine à goudron ait eu la pétoche quatre jours plus tôt et fermé ses portes! Personne n'y travaillait heureusement... Le mineur qui parlait avait l'air d'un jeune coq frisé, maigre de visage, comme la plupart des hommes par ici. Il grimpait à Wingles, au sud de La Bassée, parce qu'en rentrant chez lui, il avait trouvé sur la table, sous un verre, un papier de la famille, disant qu'ils partaient tous pour Wingles. Lui trouvait ça déraisonnable. Leur maison n'avait pas brûlé, alors? Il allait les persuader de revenir. Ils avaient emmené avec eux le père Moreau et sa femme. En passant, il allait le dire chez les Boquette : parce que la fille à Moreau, Élise, elle était mariée à Courrières, et elle se demanderait bien, ses vieux... et puisque Boquette est le cousin d'Élise... Les dirigeants de la mine, à Libercourt, avaient levé le pied

comme les autres : la même chose qu'à Carvin, deux cent cinquante francs et débrouillez-vous! On disait que c'était de même à Oignies : là, ils leur ont donné un papier pour aller toucher leur quinzaine à Paris.

Bon! Mais qu'est-ce qu'on va faire des blessés? Les deux voitures de Parturier peuvent tout au plus entretenir la navette avec Wattiessart. De là, pour les enlever, et pour où? rien ne vient de plus haut. On a demandé au corps de cavalerie, on a demandé à l'armée...

Au corps de cavalerie, à l'armée, il est probable qu'on a d'autres chats à fouetter. C'est l'heure des décisions cruelles. Jusqu'à cette minute, on croyait, on croit encore à l'offensive Weygand. Voilà comment ça devait se goupiller : le général Altmayer passerait à l'attaque le matin du vingt-sept (c'est-à-dire le surlendemain) avec le 5e corps d'armée appuyé de deux divisions anglaises, en direction du sud (c'est-à-dire sur Cambrai et Bapaume), après avoir conquis et consolidé le vingt-six des têtes de pont en avant du canal de la Deule qui serviraient de base de départ. D'autre part, il serait appuyé par les DLM que les Anglais devaient relever, de part et d'autre de Carvin, afin de couvrir la droite de l'offensive Altmayer, son flanc droit, d'Hénin-Liétard à Mont-Saint-Éloi, d'où elles seraient ensuite passées au balayage de la Scarpe. Seulement cela supposait qu'une brigade anglaise vînt, avec des unités françaises regroupées, pratiquer la relève sur les canaux dans la nuit du vingt-quatre au vingt-cinq. Eh bien, on n'avait vu venir personne, et toute la journée du vingt-cinq on attendit vainement cette brigade. Quant aux deux divisions qui devaient appuyer Altmayer, atteintes par les mêmes ordres que toutes les troupes anglaises, elles étaient en train de faire retraite.

Avec ça, Boulogne avait cessé toute résistance la nuit précédente. Calais était en train de tomber. Les Allemands avaient franchi la Lys et le canal à Aire; et on se battait dans la forêt de Nieppe. De l'autre côté des armées enserrées dans la pince allemande, les ponts coupés entre Anzin et Valenciennes, le saillant de Valenciennes déjà fort entamé était en train de se recroqueviller sur lui-même. Une autre menace, venant de Belgique, à la hauteur de Courtrai, risquait de couper de l'est la retraite aux troupes en marche vers la mer. Mais personne n'avait encore de tout cela une vue bien nette...

***

Le commandant Fauvelle n'avait en fait touché Weygand qu'après que celui-ci eut expédié son télégramme, prêchant la « résolution farouche ». Le télégramme suivant n'arrive qu'aux premières heures du matin à Lille; Weygand laisse maître Blanchard de décider entre l'attaque ou le repli sur Dunkerque. A l'annonce par Fauvelle du repli des Anglais sur la ligne des canaux. Où est la résolution farouche du matin? Il est de fait que l'offensive Weygand avait été imaginée double : des armées du Nord vers l'armée Frère, de l'armée Frère vers les armées du Nord. Or, aux nouvelles du retrait des Anglais sur la ligne des canaux, après la visite du commandant Fauvelle, le même soir, le général Besson de qui dépend le général Frère, et qui ne peut avoir ses renseignements que de Weygand, envoie à Frère le télégramme qui arrêtera son offensive. Sans attendre la décision, entre attaquer ou se retirer sur Dunkerque, que seul Blanchard pouvait prendre, les raisons d'attaquer sont donc retirées du fait de Weygand. Pourtant le vingt-cinq au matin, Weygand téléphone contrordre à Besson : dites à Frère d'attaquer vers le nord. Et un nouveau télégramme à Blanchard le félicite de continuer la préparation de l'attaque. Il est près de dix heures et c'est daté du QG. Georges.

Là-dessus, il fallait se dépêcher puisqu'à onze heures Weygand devait se trouver rue Saint-Dominique, pour sa réunion quotidienne. Il a eu tout de

même le temps d'avoir une petite conversation particulière avec Paul Reynaud. Il a recommencé à lui parler de la nécessité d'un armistice, mais en recommandant cette fois la décision farouche, non plus aux combattants, mais aux membres du gouvernement. A son point de vue, Paris sera pris, et les ministres doivent, il est du devoir des ministres de rester à Paris, quittes à y être faits prisonniers... Tandis que l'ordre serait assuré par ce qu'un armistice sauverait de l'armée. Sous la direction de Weygand, libre, après le sacrifice de Reynaud...

A cette réunion de la onzième heure, le commandant Fauvelle, qui est resté à Paris depuis la veille, insiste surtout pour que le titre de général commandant le 1re groupe d'armées soit officiellement confirmé à Blanchard, successeur de Billotte. C'est ainsi que l'on pense régler les divergences entre Gort et lui, lui donner autorité sur Gort. Mais à cette réunion, assiste aussi le général Spears, celui qui parle si bien français, que la radio a popularisé dans toute la France cet hiver. On s'aperçoit, à propos de l'emploi de l'aviation, que les divergences n'existent pas qu'entre Gort et Blanchard. Weygand a trouvé que le général anglais parlait du chef de notre aviation, le général Vuillemin, sur un ton incorrect. Cependant le général Spears ne croit pas à un réembarquement des troupes anglaises, le retrait sur Dunkerque n'a que le caractère d'une hypothèse...

Toujours est-il qu'on manque d'avions. Que le ciel du Nord est abandonné aux Allemands. Que les avions anglais couvrent la côte. Et où prendre ce qui nous manque? Nous sommes le vingt-cinq mai à midi.

Ce jour-là, cependant, Frère abandonnera l'offensive Weygand en raison des nouvelles du Nord. Ce jour-là, c'est pour la première fois à dix heures du matin que Blanchard a été pris de doutes concernant la possibilité de mener l'offensive Weygand. D'abord parce que les DLM ne sont pas relevées par les Anglais sur les canaux. Puis parce que les deux divisions anglaises qui était à pied d'œuvre pour se joindre au 5e corps d'Altmayer, en vue de l'offensive du vingt-sept, viennent de se mettre en ordre de retraite. Ce jour-là, pour le remettre dans son assiette, il aura encore un télégramme de Weygand : *Vous demeurez seul juge des décisions à prendre pour sauver ce qui peut être sauvé et avant tout l'honneur des drapeaux dont vous êtes le gardien.*

Ah, il ne s'agit plus de résolution farouche, il ne s'agit plus de se battre comme des chiens! Sauver l'honneur, entre autres, des drapeaux. Et, deux heures dix après ce télégramme pourtant, au Comité de guerre, Weygand entretient ces messieurs de l'attaque préparée... celle du vingt-sept toujours... l'offensive Weygand. Il est vrai que c'est pour dire à ce sujet qu'il avait le devoir d'envisager le pire...

Le pire? Qu'est-ce que c'est pour un général en chef? La défaite, le déshonneur des drapeaux... Il s'agit, dit Weygand, de l'hypothèse déjà envisagée par lui dans ses conversations avec M. Paul Reynaud. C'est-à-dire l'armistice. Mais toujours la pudeur : ce sont des choses qu'on dit en tête à tête... ici, le mot ne passe pas les lèvres. Il suffit au général Weygand d'avoir pour l'avenir envisagé l'armistice avec Paul Reynaud, de pouvoir le dire un jour, en se référant au compte rendu du Comité de guerre du vingt-cinq mai mil neuf cent quarante. L'après-midi même, il avait présenté au président du Conseil le plan Weygand numéro deux, celui de l'évacuation par Dunkerque, avec annulation du plan Weygand numéro un, bien que, comme on le sait, il laissât en même temps le général Blanchard seul juge de ce qui pouvait se faire pour l'honneur des drapeaux.

Tout cela le vingt-cinq mai. Ces perpétuelles variations du commandement en chef, ses reprises d'espoir, ses propos privés contradictoires avec les télégrammes à ses généraux... il doit bien y avoir une raison profonde à tout

cela. Une raison qu'on doit pouvoir découvrir dans le déroulement même de cette journée décisive. Et les nouvelles qui poussaient à choisir la voie de Dunkerque, celles qu'avait pu apporter le commandement Fauvelle, étaient déjà vieilles d'un jour, contredites par la volonté de Blanchard de poursuivre le plan Weygand ce matin même, et le contentement que Weygand en avait alors exprimé... les suivantes, ce n'est que dans la nuit que Blanchard en aura connaissance, elles ne peuvent avoir agi dans la journée, à Paris, sur Weygand...

Il y avait bien cette question d'avions...

⁂

Le vingt-cinq mai mil neuf cent quarante, c'était déjà une affaire connue des cercles gouvernementaux, depuis un ou deux jours, que le gouvernement de Sa Majesté britannique avait décidé d'envoyer un représentant à Moscou, et que le gouvernement des Soviets pressenti à ce sujet sur la personnalité de M. Stafford Cripps avait laissé entendre qu'il n'avait rien contre ce choix. Et dans les consignes de L.-O. Frossard à la censure, vers le soir, Luc Fresnoy lit avec étonnement : *URSS — Laisser passer l'annonce du voyage à Moscou de sir Stafford Cripps, mais éviter les commentaires sur l'objet et la portée de ce voyage.*

Ce même jour, Laurent Eynac, ministre de l'Air, en présence d'Anatole de Monzie, a fait officieusement savoir au chargé d'affaires de l'URSS à Paris que la France, dans la situation tragique où elle se trouve, a un besoin urgent d'avions pour sa défense. Qu'elle est prête à reprendre les relations traditionnelles entre la France et la Russie. Que le gouvernement de la République envisage d'envoyer immédiatement à Moscou, à titre officieux, M. Pierre Cot, pour négocier l'achat des appareils indispensables à la poursuite de la guerre et à la sauvegarde de la capitale.

On sait assez que l'escargot est un champion de vitesse comparé aux relations diplomatiques. Et puis les Russes dans ce domaine, c'est bien connu, battent tous les records... S'il y a des membres du gouvernement Reynaud que cette négociation n'enchante pas, et il y en a sûrement, ils comptent bien sur les lenteurs des pourparlers pour en démontrer l'inutilité parfaite Avant qu'on ait seulement une réponse du Kremlin!

Or il faut croire que le téléphone, qui est coupé avec Lille, ne marche pas mal entre Paris et Moscou. Dans la journée, la réponse est arrivée. L'URSS accepte. Pierre Cot est convoqué à six heures du soir au ministère des Transports, chez Monzie. Les choses, il ne faut pas l'oublier, n'ont encore, ne peuvent encore avoir qu'un caractère officieux... D'ailleurs, la paternité de ce projet, approuvé qu'il soit par Reynaud et Daladier, assez mal vu d'autres ministres, revient tout de même à Anatole de Monzie. Il ne s'agit pas de se borner à la négociation Laurent Eynac... Jusqu'où pourrait-on incliner les Soviets à nous aider? Mais puisque le nom de Pierre Cot a été jeté dans la négociation, il faut d'abord le prévenir, s'assurer de son concours... C'est dans le jardin des Travaux publics entre le boulevard Saint-Germain et la rue de l'Université, par ce temps doux et tendre, que Monzie explique l'affaire à l'envoyé projeté de la France. A titre officieux... Il y a du tirage sur son nom dans le gouvernement, on objecte qu'il s'est bien compromis dans le Front populaire... Mais vous verrez Reynaud...

Monzie cherche-t-il dans cette affaire un dérivatif? C'est qu'il lui a fallu aujourd'hui faire une des choses qui pouvaient lui coûter le plus. Il vient de signer l'ordre de mise en place à Modane du dispositif ferroviaire de sécurité : c'est reconnaître la possibilité de l'attaque italienne. Il l'a fait bien à

contre-cœur, et cela a été comme s'il déchirait de ses mains cette amitié de Rome qu'il a tant fait pour préserver. Il n'en veut pas au gouvernement italien mais à ceux en France qui, depuis 1935, à la remorque de l'Angleterre... On reconnaît tout de même ses capacités de négociateur, puisqu'on en passe par lui pour jouer maintenant la carte russe... D'ailleurs, l'URSS accepte. Le chargé d'affaires doit venir le lendemain le confirmer au ministère, apporter les conditions pratiques de son gouvernement. A sept heures du soir à l'Élysée, s'ouvre le Comité de guerre où Weygand va publiquement dire qu'il lui faut envisager le pire. A quelle heure a-t-il rédigé le plan de retraite sur Dunkerque? Était-ce, avant ou après, qu'il eût appris qu'on allait convoquer Pierre Cot? De toute façon, il devait savoir qu'on demandait à Moscou, les avions que ne pouvait plus fournir à suffisance l'Air Marshall, sir Cyr Neval, en mauvais termes avec Vuillemin, et que, du président Roosevelt, on ne pouvait en tout cas rien attendre qu'à échéance assez éloignée, comme, à l'Élysée, tout à l'heure va le confirmer Paul Reynaud à voix haute, qui a demandé l'aide des États-Unis à Bullitt il y a plus de huit jours, et qui n'en a pas reçu encore la plus petite réponse. Et le sénateur Pepper a bien déposé au Sénat américain une résolution autorisant Roosevelt à nous vendre des avions, mais le Sénat l'a renvoyé, mercredi, « pour étude », à sa commission des Affaires étrangères! L'enterrement... Encore une fois, il ne s'agit pas que des avions. Le général Weygand, c'est certain, le nom de Pierre Cot lui déplaît. Comme à Ybarnegarray, comme à Beaudouin, comme au Maréchal...

Est-ce Pétain qui a avisé le général en chef, de ce qui se tramait là, chez Monzie que Weygand n'aime pas? Il n'y avait aucune raison pour qu'on lui fît des cachotteries : les avions, c'était pour lui! Weygand, c'est l'homme qui à Varsovie, il y a vingt ans, supervisait l'armée polonaise en guerre contre les bolcheviks... Va-t-il devoir être leur allié?

Aussi quand il déclare devoir envisager le pire, devant le Comité de guerre, à l'Élysée, ce soir-là, le maréchal Pétain toujours silencieux brise pour la première fois le silence : il déclare que la France ne doit rien à l'Angleterre, en raison du peu d'aide que celle-ci lui a donnée. Il ne dit pas le mot *armistice*, lui non plus. Mais que signifie cette affirmation d'indépendance, sinon que le Maréchal considère qu'une paix séparée est possible, et souhaitable? Weygand le souligne quand il demande l'ouverture de conversations avec le gouvernement anglais, en vue de notre attitude si le *pire* survenait. Si le pire survenait... en fin de séance le général Weygand précise : *Il faut poser à Londres la question de la destruction totale des forces françaises qui se produirait immanquablement si l'armée française devait lutter jusqu'au bout pour sauver l'honneur...* Paul Reynaud vient d'envisager cette éventualité... *Il faut*, ajoute Weygand, *conserver les moyens de tenir le pays en ordre...* Vous l'entendez? l'honneur, ce général en chef le réserve pour ses télégrammes : ici l'essentiel est de tenir en ordre un pays déshonoré. *Quels troubles*, conclut Weygand, *ne se produiraient pas, si les dernières forces organisées, c'est-à-dire l'armée, venaient à être détruites?*

On place l'honneur différemment, suivant les conceptions qu'on a dans la tête et dans le cœur. Les gens qui ont un cœur, c'est vrai.

Et pour Paul Reynaud, qui tient la fidélité à la parole donnée à l'Angleterre comme une affaire d'honneur de la France, il n'est pas plus question ce soir-là de chasser de son ministère le maréchal Pétain qui le nie, que le général Weygand de son commandement. C'est que dans le coup de poker psychologique qu'il vient de jouer en annonçant ces deux hommes dans sa main, il faut continuer à bluffer : sinon, abattre ses cartes, c'est avouer qu'on n'a rien dans son jeu. Le président du Conseil n'a pas le courage de le faire. Il a parlé de repli du gouvernement sur le Massif central, sur Bordeaux, hors de France.

Il y a maintenant deux camps à l'intérieur du cabinet Paul Reynaud. Pétain, ce soir-là, vient de faire acte de candidature, pour prendre la tête de la faction hostile au président du Conseil. Les hommes de Daladier qui ont des comptes à régler avec Paul Reynaud seront pris entre les deux groupes, d'autant que Chautemps penche du côté du Maréchal. L'idée se lève d'un gouvernement militaire. En sortant de l'Élysée, certains ministres en parlent à mi-voix. Un gouvernement militaire pour le pire... appuyé sur l'armée du maintien de l'ordre, le vrai plan Weygand.

Vers neuf heures et demie du soir, tandis que les ministres s'en retournent chez eux, agités de sentiments divers, le général Blanchard reçoit le dernier télégramme de Weygand, celui qui parle de l'honneur des drapeaux. Il vient d'apprendre seulement que Gort a rappelé vers le nord les deux divisions qui devaient soutenir Altmayer pour l'offensive Weygand des jours suivants. Sur les canaux, les DLM n'ont toujours pas été relevées. Gort estime que les Français peuvent poursuivre seuls l'offensive Weygand : s'il a fait revenir ses divisions, c'est que son front à l'est, en Belgique, est menacé, parce que les Belges viennent d'être enfoncés à Courtrai ; et si l'avance allemande se poursuivait, les armées du Nord seraient coupées en deux, par la taille, la route de la mer définitivement barrée à tout ce qui se trouve dans la région de Lille, et au sud de cette région.

Cette minute est le drame de Blanchard. Toute la soirée, il attendra pour prendre sa décision. Pourtant, l'offensive Weygand est-elle encore possible ? L'homme à qui incombe, non seulement la sauvegarde des drapeaux, mais celle de ces troupes qui viennent pendant quinze jours de faire face de tous côtés à l'assaut meurtrier d'un ennemi incapable tout de même jusqu'ici de les réduire, songe ce soir à ces hommes, ces cavaliers des chars à chaque minute moins nombreux, ces Marocains qui tiennent Carvin, et n'en peuvent plus, et on leur a laissé quelques blindés, mais demain ? à ces fantassins de La Laurencie sur le front de l'Escaut, qui se battent dans la forêt de Raismes maintenant... La Laurencie lui a proposé hier de céder la DINA du général Dame pour étoffer l'offensive Weygand. Mais La Laurencie le supplie, il l'a écrit, de rappeler les troupes du saillant de l'Escaut, par crainte d'une capitulation en rase campagne... La Laurencie, c'est toujours l'homme qui discute les ordres, celui qui, le onze mai, refusait d'occuper le plateau sur la rive gauche de la Dyle, et il a été jusqu'à proposer à son supérieur de faire, pour effectuer le repli sur la Lys et Dunkerque, passer toutes les troupes françaises, belges et anglaises, sous le commandement du général Gort. Ou de Blanchard, bien entendu. La question du commandement interallié est brûlante sans doute, mais qu'un général français envisage, même comme une hypothèse, la subordination de nos troupes à Gort ! Parce que Blanchard, lui, qui, depuis la disparition de Billotte se heurte aux Anglais à chaque pas, estime que l'armée anglaise ne pense qu'à une chose : se servir de nous pour couvrir leur réembarquement. La Laurencie, la veille encore, pourtant, avait écrit à ses officiers : *Le Boche est à bout, nous sommes à la veille d'une grande victoire : pour nous, il ne s'agit que de tenir comme Foch à la Marne*... Quelles contradictions dans cette tête !

Mais cette nuit-là, à Phalempin où il a son poste, il va apprendre que Blanchard a pris *officiellement* le commandement du groupe d'armées, Prioux de la 1re armée, Langlois du corps de cavalerie. C'est extraordinaire, mais ça le soulage. De l'ordre est mis dans la direction de la guerre. Il y a quatre jours que cela se pratiquait, mais officieusement. Néanmoins, cette nouvelle dans la nuit l'atteint en même temps que l'ordre de retraite.

Blanchard a pris sa décision. Celle du désespoir, pense La Laurencie. Pour sauver l'honneur des drapeaux dont il a la garde, comme dit Weygand, Blanchard, laissé par Weygand maître de choisir leur destinée, a rédigé l'ordre 30-4517 S/3, du 25 mai, à 23 h 50, qui dit notamment : *La 1re armée française, l'armée anglaise, l'armée belge se regrouperont progressivement derrière la ligne d'eau marquée par le canal de l'Aa, la Lys et le canal de dérivation, de façon à former une tête de pont couvrant largement Dunkerque. Cette tête de pont sera défendue sans esprit de recul...*

XXIII

Jean de Moncey n'a guère dormi. La ferme de Wattiessart pleine de blessés. Les infirmiers prennent la garde à tour de rôle. Parturier semble diablement nerveux. Le général Gréville est venu s'installer dans les pièces du rez-de-chaussée. La cour bourdonne de motocyclettes. Il y a des changements dans le haut commandement. Vers trois heures du matin, un char a passé sur la petite route, il filait drôlement. Jean, qui était dehors, a failli se faire coincer. Il est revenu, il raconte ça à un sous-officier. L'autre dresse l'oreille : un char? la sentinelle ne l'a pas signalé... comment il était, ce char? on traîne Moncey dans la pièce où les officiers dorment sur les bancs, tandis que le bureau de la division pond des notes. Cet infirmier a vu un char... et alors? Comment était son profil? Jean a une terrible envie de dire : aquilin, mais ce n'est pas le moment de plaisanter. Tu sais dessiner? demande le lieutenant Jauche. Jean dessine le profil. Comme ça, je crois. Nom de Dieu! Un Boche! Regardez-moi ce profil. Un Boche! Allez, doublez les postes de veille! Prévenez les sentinelles... on tire sur tout véhicule suspect. « Jauche, dit le général, il ne faut pas perdre son sang-froid... »

Comment un char allemand aurait-il pu s'infiltrer jusqu'ici? D'autant qu'il venait de Seclin, enfin du nord, quoi! et piquait vers Phalempin, Carvin...

A l'aube, la nervosité n'a pas diminué. Le médecin divisionnaire des Marocains qui sont à Carvin a fait une apparition, Parturier dormait comme un innocent. C'est Moncey qui l'a réveillé : un médecin-colonel... Qui, ça? Lamirand? Non, celui des Marocains. Je n'ai rien à faire avec lui! Parturier rogne.

Mon colonel. Les talons.

Le colonel, il était à la recherche de son collègue de la DLM. Le colonel Lamirand est à Phalempin, ou enfin pas loin après... Le médecin divisionnaire des Marocains est un homme assez lourd, qui a l'anxiété dans la voix. Je m'assieds un peu, je n'en peux plus. Un coup de gnôle, mon colonel? Merci, vous êtes gentil. Tout son service de santé a été tué, ou presque. En Belgique. Nous n'étions pas motorisés. Tous les services, l'évacuation, se faisaient avec des chevaux. Comme bousillage, les transports hippo, ç'a été soigné! Je n'ai plus une voiture. Quelques médecins à mon GSD, qui est dans les caves de la mairie de Carvin. Presque plus d'auxiliaires dans les régiments... Nos postes regorgent de blessés. Personne pour les enlever. Les Marocains tiennent les lignes depuis deux jours. J'ai bien une centaine de blessés... Mon poste est aux trois-docteurs, à l'entrée de Carvin... Vous ne pouvez pas me donner un coup de main?

Parturier se gratte la tête. Nous aussi... J'ai deux voitures. Notre GSD est au diable. Je ne demanderais pas mieux. Il faudrait que le colonel Lamirand m'autorise... L'autre lui serre les mains : vous n'imaginez pas, mon enfant, ce que c'est ! Merci. Venez avec moi... nous irons trouver votre divisionnaire. Bon. Parturier, un peu bousculé, n'ose pas dire non. Moncey, vous m'accompagnez avec Manach, Morlières dort encore... pas la peine...

Ils ont trouvé Lamirand dans une jolie villa. C'est-à-dire une affreuse villa. D'un pimpant neuf ! Vous savez, poutres apparentes, et tout ce qu'il faut : enfin le genre normand à Phalempin ! Il y avait un des PC divisionnaires avec lui. Lamirand ne voulait rien entendre. Pas question : j'ai deux voitures pour une division. S'il m'arrive du renfort... Les Marocains, les Marocains ! J'ai mes dragons. On attend les Anglais qui doivent nous relever... ils n'arrivent pas. J'ai demandé des voitures de renfort à l'armée... quand elles seront là.

« Mon colonel, dit Parturier, il y a une centaine de Marocains qui croupissent là-bas... permettez-moi sans attendre... »

Lamirand s'est fait tirer l'oreille. Enfin, Parturier a une autorisation qui n'en est pas une. Qu'il aille à Carvin chercher des dragons... je ne peux pas vous empêcher de ramasser des Marocains, à l'occasion ! Il est six heures du matin. Le temps est à nouveau clair, tranquille. La sanitaire de Manach file sur Camphin, Carvin... Aux trois-docteurs, une des premières maisons à l'entrée de la route de Lille, le médecin-colonel des Marocains donne les indications à Parturier. Passez voir le GSD à la mairie...

La rue centrale de Carvin, à cette heure, est vide. Il y a des civils qui se rassemblent sur une place traversée de côté. « Alors, ici aussi on évacue... », dit Manach. Et Parturier hausse les épaules : « La folie qui continue ! » Ils ont traversé la ville de part en part, on ira à la mairie au retour, pour leur porter les blessés : les visites de politesse, ce sera un autre jour. C'est long, Carvin, et le poste de secours des Marocains est dans le faubourg d'Épinoy, au sud. Il n'y a pas de différence entre Carvin et Épinoy, mais ça fait comme une rue qui encercle par là la ville avec une église, il paraît que c'est un lieu de pèlerinage. Pour l'instant, l'un des derniers médecins qu'aient les Marocains a mis son poste dans la petite cour étroite, on passe sous une porte cochère, un peu après le cinéma...

Ce sont les dragons d'à côté qui les ont renseignés.

Ah, il est beau, le poste ! Le pauvre médecin auxiliaire ici, il a vingt blessés. Je ne peux en emporter que six, je mettrai mon infirmier avec moi, sur le siège, ce n'est pas régulier, mais... La situation des Marocains est précaire : les Allemands ont franchi le canal vers Pont-Maudit hier soir... ils ont une tête de pont qui s'élargit... Heureusement, les premiers Anglais viennent d'arriver. On a décidé d'entasser les blessés sans faire les pansements. Dix assis, tassés, qui se courberont, et un suspendu sur un brancard... On s'arrêtera à la mairie au prochain voyage. Allez, à Wattiessart !

Au second voyage, Parturier n'est pas revenu : parce qu'il fallait tout de même les panser, ces gens-là ! Alors, Jean a fait la visite protocolaire. Il a Raoul avec lui. La mairie est sur le côté gauche de la rue, une mairie de ville comme partout, avec un perron. Le GSD est dans la cave. Et même dans la deuxième cave. Il n'y fait pas clair. Les médecins dorment encore, il y en a deux autour d'une planche arrangée en table avec la lampe à acétylène du panier n° 2. Les affaires des hommes pendues à des clous. « Les blessés ? par ici ! Ah, si vous pouviez nous en débarrasser ! » Il y en a peut-être trente. C'est extraordinaire, ces pauvres gens... les Marocains... une fois blessés, abattus, c'est comme des enfants... On ne dirait pas qu'on charge dans un poste de secours, mais dans une prison. Tirer ces types de ce cul-de-basse-fosse. Raoul

murmure quelque chose. Ah, mon Dieu ! les infirmiers ici, vous pourriez peut-être vous manier, hein ? On emmène ces hommes cassés, tachés de sang, certains sont là depuis vingt-quatre heures... ils étaient dans le fond... alors c'étaient toujours les autres qui sortaient les premiers. On a pu en caser neuf. Jean a pris un blessé léger près de lui, sur le siège.

Ce qui ne se raconte pas, c'est l'odeur. Et le marmonnement dans le noir d'un cellier, des prières arabes...

Juste comme on passait devant les trois-docteurs, la voiture de Manach. Elle s'arrête, Jean se penche par la portière. Voilà : Parturier, il a dit que Moncey passe d'une bagnole à l'autre, et renvoie les blessés non accompagnés avec Raoul, pour hâter l'expédition. Bien. On repart.

On en avait enlevé comme ça pas mal avant sept heures trente. Puis Morlières a fait un voyage à son tour. Là, il a failli lui arriver malheur. Dans la grand-rue de Carvin, des camions anglais à fond de train venant d'Épinoy, la chaussée n'était pas assez large pour eux, ils zigzaguaient : moins une qu'ils renversent la sanitaire, qui a dû grimper sur le trottoir, se serrer contre les maisons. Qu'est-ce que ça signifiait ? La consternation au poste de secours. Les Anglais foutent le camp ! Comment, mais ils venaient d'arriver ? Oui, ils avaient commencé la relève, entre les dragons, dont il ne reste pas grand-chose, et les Marocains. Puis, voilà. Ils n'ont pas tenu deux heures. Ils s'en vont. Les Marocains ont reçu l'ordre de réoccuper les positions quittées tout à l'heure... Le moral baisse.

Ils sont là, les blessés, dans leur équipement déchiré. Les turbans sales. Le visage luisant. Il y en a un qui crie, on ne sait plus comment le faire taire, ça démoralise les autres. Un sous-officier en a réuni cinq ou six, couchés sur le plancher, et il leur parle dans sa langue, d'un air inspiré. Ils hochent la tête. Qu'est-ce qu'il leur dit ? Le petit médecin a été au Maroc, lui : « Oh, il fait ce qu'il peut : il leur parle de la fatalité ! »

Ce qui avait jeté la consternation parmi les Marocains, ce n'était ni la durée du combat, ni la nuit, ni quelques instants auparavant la reprise de l'attaque allemande, ni la mort des leurs... Mais il venait de se répandre parmi eux une nouvelle atroce : d'où sortait-elle, qui sait ? On disait qu'en face, sur le canal, les Allemands avaient mis en ligne d'autres Marocains. Comment, d'autres Marocains ? Oui, prêtés par Franco à Hitler. Mais ce n'est pas vrai ! Ça se pourrait, mais ce n'est sûrement pas vrai. Seulement, eux, une idée pareille ! Ils sont là à gémir, ils se frappent le front par terre, ils prient, ils crient ! Ils ne veulent plus se défendre. Ils ne veulent pas tirer sur des Marocains. Enfin, qui a inventé ça ? La cinquième colonne, sans doute. Elle serait bien intelligente, la cinquième colonne !

On avait enlevé près de soixante blessés vers neuf heures. Avec ça, sur la route, que des avions avaient mitraillé les voitures, un peu avant Camphin. Il paraît qu'on va avoir d'autres sanitaires, une douzaine. Ah, ça ne sera pas du luxe. Jean de Moncey a pris le système : il reste à Carvin, lui, et devant les trois-docteurs, ou un peu plus loin sur la route, il saute d'une voiture à l'autre, du marchepied, sans qu'on arrête. On a fait un tour chez les dragons, à l'est de Carvin, pour se justifier auprès du divisionnaire... Ils tiennent la cité Saint-Jean. On a enlevé quatre blessés par là.

Gaspard Boquette regarde passer cette voiture sanitaire tout à côté de chez lui. Il y a un sacré branle-bas ce matin dans Carvin. L'ordre d'évacuation aurait été donné de la mairie. Tous les gens du coron où habitent les Boquette voulaient partir. Même Félix n'était pas contre... Gaspard leur a dit. « Regardez le copain de Libercourt, qui a passé hier pour aller rechercher les siens à Wingles ! Je ne sais pas même s'il y sera arrivé... les Anglais ont fait

sauter le pont de Meurchin, on dit. Et vous, où vous irez? Vers la Belgique? Ils sont à Arras et à Béthune, alors... » Il ne s'était pas dit ça tout de suite, d'ailleurs, Gaspard. A six heures trente, ils avaient écouté le communiqué : *L'ennemi a prononcé plusieurs attaques sur le front du nord. Ces attaques ont échoué...* Seulement, en même temps, on entendait siffler les balles dans le jardin. Le canon tirait sur Carvin. Les soldats couraient dans la rue derrière et, arrivés au bout, vers l'abattoir, ils se baissaient, le fusil à deux mains, pour franchir d'un bond l'espace découvert, vers le passage à niveau. Alors, d'abord, Gaspard avait pensé, il faut partir. Puis il a été aux nouvelles à la mairie. Qu'est-ce qu'il y avait en fait de voitures! et des gens affolés qui venaient comme lui... On sortait des Marocains de la cave : ils avaient l'air plutôt mal en point. C'étaient les Marocains qui défendaient la ville, il paraît que les Allemands sont déjà dans Pont-à-Vendin. Dans la mairie, la fièvre du départ, les allées et venues. Gaspard est tombé sur le maire. « Monsieur le maire, c'est mon voisin qui m'a dit que vous aviez donné l'ordre... — J'ai pas le temps, mon garçon, de m'occuper de toi! » Ils avaient des charrettes en bas, et le maire y grimpe. Bien, puisqu'il y a une police, c'est peut-être pour ces jours-là. Le commissaire. Même histoire. Il fuyait...

C'est quand il a eu vu ça que Gaspard a changé d'avis. Nous, on reste. Il a tout de même consulté un copain, Jérôme. C'était un bon camarade du Parti. Un homme mûr. Ils ont analysé la situation. Préférable qu'on reste là. Alors la discussion a commencé avec les voisins. Trop tard pour partir. On se met dans les caves. Il les a convaincus presque tous : de leur coron, deux qui sont partis, c'est tout. Bon voyage, mais on vous attend! Je te demande jusqu'où ils pourront aller! La police et tout le reste, ils se rabattaient vers Lille. Dites donc, vous nous enverrez des cartes d'Angleterre, hein?

A Phalempin, devant le PC La Laurencie, le général Gréville a rencontré le commandant du 3^{e} corps. Le général de La Laurencie est en réalité de peu son aîné, mais Gréville n'a pas été aussi vite dans la hiérarchie. Ils se connaissent depuis longtemps. Gréville considère comme un devoir de camaraderie d'avertir La Laurencie des bruits qui courent, le touchant. Comment? Quels bruits? Dans les circonstances présentes, les bruits! Oui, mais on racontait à l'armée que La Laurencie était partisan qu'on donnât le commandement du groupe d'armées, non pas à Blanchard, mais à Gort... Quelle sottise! qui peut dire ça? j'avais écrit à Blanchard... il y a le texte.

Au fait, si on répète cela, il n'y a qu'une source possible : Blanchard. Blanchard que, depuis quatre jours, La Laurencie supplie d'aller voir directement Gort pour éviter les malentendus. Et qui considère que ce n'est pas de sa dignité sans doute... si bien que les bisbilles continuent. Encore ce matin. Quand il a vu Blanchard tout à l'heure, celui-ci avait convoqué à son PC pour neuf heures le général Gort. Le général Gort qu'il se refusait à aller voir. Mais, maintenant qu'il avait confirmation officielle de sa nomination à la place de Billotte, il le convoquait. Gort sera-t-il venu? En tout cas, les officiers anglais qui passent à Phalempin n'ont reçu aucune communication touchant la manœuvre française... « Il ne saurait y avoir de questions de personne! », dit le général de La Laurencie. Pour l'instant, son idée maîtresse est que les chars des DLM soient distribués aux divisions d'infanterie, pour couvrir le repli de ces divisions, dans le mouvement audacieux qui va les porter sur Dunkerque. Il n'a pas trouvé tout à l'heure à Lille, auprès du général Prioux qui a succédé à Blanchard, la compréhension qu'il souhaitait à ce sujet...

Naturellement, Gréville non plus n'est pas partisan de ce morcellement des forces blindées. Déjà, il a dû donner un certain nombre de ses chars aux Marocains. On exige des Marocains qu'ils tiennent jusqu'à six heures du soir, quand ils auraient dû être relevés à huit heures ce matin.

Un convoi de sanitaires, douze voitures, débouchaient dans Phalempin. « Ah, dit Gréville, Lamirand va être content! Il a de quoi faire joujou maintenant... » Et, reprenant la conversation, il essaye d'expliquer à La Laurencie sa conception à lui de l'emploi des chars, la nécessité d'en faire un usage massif, cela a été une erreur constante... Tenez, depuis la Belgique, nous avons été privés de nos moyens d'attaque. A cause des unités qui les ont, pour ainsi dire, poissés au passage, mais oui, poissés! Je comprends bien le point de vue des fantassins, mais l'offensive Weygand, si nous avions eu nos chars groupés...

Un motocycliste, retardé par les sanitaires, vient d'aborder le PC du corps d'armée. « C'est un motard de l'armée... », dit La Laurencie, et ils entrent tous deux dans ce pavillon à cabochons de porcelaine bleue, parce que de nouveaux ordres, à une telle heure, on n'attend pas pour en prendre connaissance. Gréville regarde La Laurencie. Il le voit pâlir.

« Tenez, Gréville, lisez... » dit le général de corps d'armée.

Et Gréville lit. C'est l'ordre de faire brûler les drapeaux et les étendards. Il y a le silence entre ces deux chefs. Un silence coupé du fracas des bombes vers Camphin. Il y a toute la morale de leur vie en jeu. Ce sont des hommes braves, à qui leur propre mort ne fait pas plus peur que la mort des autres. Toute leur vie, leur éducation, leur idéal... Ce sont des hommes capables de signer un ordre, disant de se faire tuer sur place. Capables de se faire tuer sur place. Savoir engager froidement la vie humaine pour un résultat conforme à l'idéal appris, l'idéal incarné en eux. L'honneur. Brûler les drapeaux et les étendards. Ainsi voilà ce que le général Blanchard, après quelques heures de réflexion, a déduit du télégramme du général Weygand : *Vous demeurez seul juge des décisions à prendre pour sauver ce qui peut être sauvé et avant tout l'honneur des drapeaux dont vous êtes le gardien.* Les drapeaux brûlés, leur honneur sera sauf. Et ce qui arrivera des hommes sans drapeau n'est plus, ne peut plus être une affaire d'honneur.

« Pourquoi, dit La Laurencie, ce geste de désespéré? Nous ne sommes cependant pas à genoux et la porte reste ouverte sur Dunkerque... »

Gréville le regarde. L'emploi des chars les séparait. Mais le sort des drapeaux les unit. La Laurencie, avec cette façon militaire, plante ses yeux dans ceux du général de division : « Gréville, dit-il, je n'obéirai pas à cet ordre... »

C'est certainement du caractère de La Laurencie de discuter les ordres. Mais cette fois, la chose est plus sérieuse. Gréville, dans son cœur, peut-il désapprouver cette indiscipline? Il s'agit des drapeaux. Le sang lui bat aux tempes, il a les lèvres serrées, à peine entend-il La Laurencie : « Mes hommes regardent leurs chefs avec confiance. Ils ont des munitions. Ils peuvent et veulent encore se battre. Ils ne peuvent pas le faire sans drapeau... »

Le général Gréville repensera souvent à cette minute. La Laurencie avait-il tort, avait-il raison? L'honneur se place-t-il au-dessus de la discipline? Ou ne s'agit-il pas d'abord d'obéir, l'honneur vient ensuite?

S'il avait commandé un corps d'armée, le général Gréville, de quelque prix que cela fût à ses yeux, de quelque douleur qu'il l'eût payé, sur un ordre comme cet ordre de Blanchard, aurait indiscutablement, lui, fait brûler ses étendards, ses drapeaux. Il s'enivre de cette certitude amère en lui.

Mais il n'a point à juger le général de La Laurencie.

*
**

Le ciel s'est à nouveau couvert. Il est jaune, et un grand vent s'est levé. Depuis neuf heures du matin, les Allemands élargissent leur tête de pont à

partir de Pont-Maudit vers la voie ferrée qui aborde l'est de Carvin. Mais, plus à l'ouest, de chaque côté de Pont-à-Vendin où les Marocains se battent toujours, ils ont progressé toute la matinée et atteint le faubourg occidental de Carvin. Les dragons, sous la protection des batteries de l'artillerie du corps de cavalerie, et notamment de la batterie du capitaine Cormeilles, ont glissé le long d'Épinoy et repris vers onze heures le quartier est de Pont-à-Vendin. Mais combien sont-ils? On compte sur la DINA du général Dame, libérée maintenant qu'on a renoncé à l'offensive Weygand, et qui doit venir ici au lieu de rester avec le général Altmayer. Le général Dame était sur la Scarpe, du côté de Raches, à l'est de Douai. Cette nuit, l'ordre de l'armée lui a été porté d'avoir à relever deux DLM sur les canaux autour de Carvin. Mais le temps de transmettre l'ordre à tous les postes, et dans les conditions de cette journée-là, avec des routes plus encombrées que jamais, des fuites en tout sens des civils, les Anglais, les rajustements d'effectifs, les troupes du 5e corps d'armée ramenées en arrière en raison de l'abandon des plans offensifs... toute la journée les tirailleurs algériens du général Dame font une étape forcée qui ne pourra les amener qu'au soir... et très en arrière de Carvin.

Le ciel jaune est déchiré d'éclairs. Gaspard Boquette a tiré de l'appentis sa carrette, comme on dit ici, c'est-à-dire une sorte de grande brouette, et avec ses deux frères, il a été à la voie ferrée. Les dragons lui ont crié : pas par là ! mais ça ne l'a pas arrêté. Il sait où il va. On entend la fusillade du côté du bois d'Épinoy. Et le bruit des chars. Pas loin du passage à niveau, il y a un tas de traverses en bois prêtes à être posées. Ils en ont chargé la carrette, fait trois voyages, ramené du sable, des bouts de rail. Tout ça, va faire de la cave de Boquette un fortin à toute épreuve. C'est l'émerveillement du coron. Mais tout le monde ne pourra pas y entrer !

De la journée, Gaspard ne s'est arrêté qu'un moment dans ce travail. Catherine lui avait raconté ce qui se passait en ville. Après le départ du maire et de la police, les gens qui étaient restés avaient pillé les magasins. Sur la place, on distribuait les boîtes de conserve prises dans les épiceries. On aurait cru que Carvin se préparait à subir un long siège. Gaspard Boquette a eu un moment d'inquiétude. « Et la grand-mère? » Ça l'a travaillé. Il n'a pas touché au repas que Catherine descendait dans la cave; avec les trois belles-sœurs, les gosses, la cave, on n'y avait pas beaucoup de place, et là-haut ça dégringolait dans la ville. Des tonnerres assourdis se mêlaient aux explosions. Allez retenir un homme qui a sa tête ! Catherine criait bien : mais il avait raison, Gaspard. La grand-mère. Bien sûr, elle vivait seule dans la ville, vers l'ouest...

Quand il a poussé la porte, la première pièce était vide, et il a entendu, de derrière, la seconde pièce qui avait juste la longueur du lit, et la largeur de la table de toilette en plus, la faible vieille voix qui croyait crier : « Ch'est-i les Allemands? » Elle était au lit, la grand-mère. Avec de la fièvre. Ça ne sera rien. Oh non, je ne vais pas chez vous, c'est bien trop petit. Ici, pas de cave. Ça lui est égal, c'est seulement ce bruit. Et l'orage, alors. « Ch'est ben à ti, d'êt' v'nu... » Il l'embrasse, et il lui demande à l'oreille : « Et l'drapeau, grand-mère? et l'drapeau? » Alors, elle a bien ri. Ce n'est pas pour elle qu'il est venu, le Gaspard. Ces jeunes ! je me disais aussi... Crains rien, garchon. Y est ben du qui est, ch'drapeau !

Par là, il y avait encore des soldats qui couraient dans les rues. Ils se portaient vers la limite ouest de la ville. Là-bas, dans une usine, tout éventrée par les obus, on avait porté des blessés dans une cave pas faite pour ça, on y descendait avec une échelle de fer toute droite. Quand Raoul et Jean essayèrent d'en extraire les Marocains qu'ils avaient triés à leur idée, dans le sous-sol fait pour les matières premières et non pour les hommes, ils durent renoncer à transporter les plus atteints, parce que le maniement des corps

était trop difficile et que les malheureux hurlaient. Ils avaient trois voitures heureusement. Avec de nouveaux copains qu'on ne connaissait pas, les chauffeurs de l'armée, et Filloux.

Justement, Filloux venait de dire qu'à deux cents mètres de là, dans les champs qui commençaient tout de suite après l'usine, il était resté des blessés qu'on n'avait pas pu aller chercher. « Ça, alors! protesta Jean à un sous-officier, deux cents mètres et vous ne les ramassez pas, quand nous on a un voyage de sept kilomètres pour les chercher! »

L'autre renifla : « Petit imbécile! » Jean a facilement la moutarde au nez. Mais le sous-off l'a pris par le bras, et l'a mené au coin du bâtiment. Pas besoin d'explication. D'ici, les champs, dès qu'on y met le nez... les balles, des petits obus qui sifflent. Moncey a fait un saut de côté. « Ils sont loin? » La réponse est simple : « Ils sont là... » Et les blessés? C'est exagéré de dire deux cents mètres... Alors, tu nous vois courant les chercher et les ramenant sur le dos... Raoul était derrière. Il dit : « Avec la voiture? » Il est fou, celui-là! « On ne peut pas laisser ces types! — Mais ta voiture, c'est pas une tout-terrain! — Voir », dit Raoul.

Les folies, il vaut mieux ne pas les ruminer. Jean a sauté le premier sur le siège. Voilà Raoul qui fonce. Deux cents mètres... Cela ne prend pas longtemps. On leur tirait dessus, des isolés, avec des fusils. Mais probablement qu'on les attendait plus près, avant de leur envoyer le petit obus des familles. Sacré bon Dieu de terrain, pour ce qui est de secouer. Quand ils se sont arrêtés, et qu'ils sont descendus, de l'usine Filloux et les nouveaux venus, le sous-off, un infirmier, des Marocains, ils ont répété : « Ils sont fous! » Il y avait cinq blessés dans l'herbe, des types avec le regard égaré, l'un d'eux sans connaissance. A deux, on a d'abord pris celui-ci. Puis les autres, sans pouvoir marcher, en s'appuyant à l'épaule...

Eh bien, ceux d'en face. Vous direz ce que vous voudrez : mais ils avaient cessé de tirer. Le petit fanion à croix rouge était bien visible à la voiture. Ça n'a pas empêché de faire vite pour rentrer. D'autant que le canon, au loin, il n'y pensait pas, à la convention de Genève. Et comme les sanitaires s'enfonçaient dans Carvin, l'énorme toux cahotante de l'obus s'abattit sur l'usine, et si malheureusement qu'elle effondra l'escalier du sous-sol : là, en bas, près de vingt Marocains enterrés crièrent plusieurs heures sans qu'on pût les dégager. Puis les voix, une à une, se turent.

Le terrible était qu'on avait beau faire, on n'épuisait pas ceux qui se trouvaient dans la cave de la mairie. Au dernier voyage d'Alain Morlières, les médecins lui avaient demandé des nouvelles du front. Ce pauvre Alain, pour qui le prenait-on? Mais il remarqua que, sur la table, il y avait des cartes étalées, et que les docteurs y avaient fait des gros traits rouges et bleus. Les bidons avaient été décrochés du mur, et dans l'ombre on pouvait deviner les paquets faits. Bon, alors quoi? Ceux-là aussi se trissaient? Avec ce qui restait de blessés?

« Vous voudrez bien dire à votre médecin, jeune homme... »

C'était un trois-galons, déjà casqué et, détail comique : n'ayant pas oublié son masque à gaz... « Vous voudrez bien lui dire que nous comptons sur lui pour ces pauvres gens...

— Mais, mon capitaine, dit Morlières, je crois que c'est notre dernier voyage, nous devons rejoindre notre GSD...

— On aura fait ce qu'on a pu! » dit le capitaine. Et l'embarquement de ces messieurs commença.

Le type qui conduisait la sanitaire où Alain était monté, c'était un des nouveaux. Il ne dérageait pas. Il avait un vocabulaire d'une richesse et d'une saleté qui en imposèrent à Morlières. L'orage qui tonnait sur Carvin ne

semblait fait que pour ajouter à la splendeur de ses imprécations. Le nom du Seigneur roulé dans l'ordure des mots jetait dans la stupeur Alain, qui était croyant. « Qu'est-ce que tu fais dans le civil? » Alors l'autre, entre deux charretées de jurons bibliques, dit sur un ton d'une extrême douceur: « Étudiant en théologie, mon garçon! » Et, crachant par la portière, il hurla sur les toubibs des choses à les faire rougir.

Parturier était sur le point de s'en aller de Wattiessart. Les deux convois, celui de Morlières et celui de Moncey venaient d'arriver l'un sur l'autre. Mais Jean demandait à retourner à Carvin. Pour ramener encore ce qu'on pourrait au moins... Au faubourg d'Épinoy et dans la mairie... Nous partis, ce sont des types foutus. Il y a Raoul qui dit que les Marocains, pour Hitler, c'est comme les Sénégalais... « Foutez-moi la paix avec Hitler! cria le pharmacien. On a enlevé plus de cent Marocains dans la journée, c'est déjà joli... »

Il s'arrêta, il venait de s'entendre, et il avait vu dans les yeux de Jean quelque chose qui n'était pas le reflet de l'orage. Pour l'instant, il tombait de la grêle... puis ça s'arrêta, et le soleil reparut. « Allez-y, bon, vous me rendrez chèvre! » Trois voitures. Pas Morlières. Il vient avec moi. Vous rejoindrez... directement... le GSD, regarde un peu la carte: là, tu vois? Vous regagnez Seclin, et puis de Seclin, vous piquez nord-ouest, en évitant l'agglomération lilloise, peu importe le chemin, il faut rester à droite de la ligne de chemin de fer, puis, tu me suis? là... après Erquinghem...

Et donc Jean est reparti pour Carvin.

« Hein? dit Raoul, en poussant sur l'accélérateur. Ç'aurait fait un beau dimanche! »

Comment? c'était dimanche aujourd'hui?

⁂

Depuis deux jours, l'église près des terrils tremblait sur sa base des bombardements qui l'entouraient. Aucun n'avait pourtant égalé la secousse de la veille au matin, à la suite de laquelle il avait semblé que le ciel se fût obscurci. Et puis il y avait eu l'orage. Charmantes conditions atmosphériques pour partager avec un dément l'hospitalité d'une vierge d'or de style rococo! Il est vrai qu'il somnole la moitié du temps. Il s'est bien cru une fois au feu d'artifice en l'honneur du mariage du dauphin et de Marie-Antoinette, sur le Pont-Neuf. Mais la peur semblait pourtant lui avoir rendu une manière de raison, qui, comme le jour précédent, disparut au crépuscule pour faire place au délire verbal, plus lassant la seconde nuit que la première.

Aujourd'hui on avait oublié de leur apporter à manger, et ils commençaient à s'étonner, chacun à sa manière, de l'isolement où on les laissait, le temps se fait terriblement long quand l'estomac est de la partie. Puis la porte s'était ouverte et des Marocains étaient entrés.

Au soleil, il pouvait être cinq heures de l'après-midi, parce que la montre d'Armand marquait n'importe quelle heure, il avait oublié la veille au soir de la remonter. Une dizaine d'hommes entassaient des caisses dans l'église, et sans rien demander à ces officiers qui étaient là, se mettaient en devoir d'en ouvrir une d'où ils tirèrent des grenades. Ils regardaient au-dehors, et à ce qu'il semblait, ils venaient de placer une mitrailleuse pas très loin du seuil...

Armand leur parla. Il était difficile de s'entendre. Ces soldats ne savaient que quelques mots de français, mais Barbentane comprit néanmoins que les Allemands devaient être dans le voisinage, et que les Tunisiens qui les gardaient avaient été retirés, les laissant là, sans se soucier d'eux davantage. Il n'y avait qu'un sous-officier, qui accepta volontiers les conseils d'Armand pour l'organisation de la position. On se trouvait le dos au canal, un peu en dehors

du secteur des Marocains, coupés de leur régiment par l'avance allemande au sud de Carvin, qui essayaient de gagner par l'est les lignes, pensaient-ils, de la DLM. D'autres groupes s'étaient joints à eux, et maintenant sous les ordres de ce sergent, ils étaient autour du pont, un certain nombre qui ne voulaient pas se retirer de l'autre côté du canal avant d'avoir épuisé leurs munitions.

Le sergent promena l'officier trouvé dans l'église sur ce qu'il appelait la position : ils avaient fait une barricade sur la route qui menait au pont, en arrière, et flanqué le carrefour, d'un côté en plaçant des mitrailleuses près de l'église, et de l'autre devant une maison un peu plus haute que les autres, où il y avait un grenier à foin, qu'on pourrait incendier pour couvrir la retraite à la dernière minute.

Comme ils revenaient vers l'église, une explosion et des cris leur fit hâter le pas. Armand avait oublié le fou ! Le capitaine s'était emparé d'une grenade, et comme il jouait drôlement avec, deux tirailleurs avaient voulu la lui enlever. Les trois hommes étaient à terre, horriblement mutilés et sanglants... On les porta au fond de l'église, on n'avait pas le temps de les enterrer. De l'avant-poste, on signalait au pied des terrils un groupe ennemi qui s'avançait...

⁂

Le vingt-six mai, pour la première fois depuis la disparition de Billotte, les commandements français et anglais s'étaient mis d'accord, et les généraux Blanchard et Gort avaient parlé ensemble. C'était que, pour la première fois, il ne s'agissait plus de contre-attaque, mais de repli vers la mer. On avait fait le partage des itinéraires de retraite. A l'armée anglaise, les routes de l'autre côté de Lille, aux Français, celles du côté sud et, par Lille même, sur Armentières. Dans la nuit qui, vient, pourtant, les ponts d'Armentières resteront à la disposition des Britanniques.

Et tout le charroi a commencé : là d'où devaient être aujourd'hui même gagnées les têtes de pont pour l'offensive du vingt-sept, le saillant, qui va du sud de Douai à la région de Valenciennes, est abandonné sans combat ; le 4^{e} et le 5^{e} corps d'armée commencent à glisser sur les routes pour gagner d'un coup la Deule devant Lille. Des arrière-gardes sont seules laissées sur les positions. Le corps d'armée de La Laurencie se replie dans la nuit sur la ligne Pont-à-Marcq-Cysoing, tout en livrant des combats confus dans la forêt de Raismes. Les DLM sont ramenées en arrière. La DINA du général Dame, détachée des troupes de La Laurencie, est arrivée au soir à Wattiessart, d'où Parturier partait. On se bat encore dans Carvin qui semble cependant débordé des deux côtés. Les Allemands sont contenus sur la route de Carvin à Lille, que traversent dans la région de Seclin les unités remontant vers Armentières. A l'entrée de Lille, il y a un embouteillage d'itinéraires aux passages de la Deule à Loos et Haubourdin : c'est que les troupes venant de l'est ont passé les premières, et les convois arrivant franc sud butent contre eux. A l'ouest de la ligne des canaux, toute la région de Béthune et de La Bassée où nous tenons encore la rive nord, est violemment attaquée dès le soir, cela durera la nuit et se poursuivra au matin. Est-ce par là que l'ennemi, qui ignore encore le repli volontaire des troupes alliées, va essayer de les déborder demain ?

Vers six heures du soir, Parturier avait rejoint ce village bucolique à dix kilomètres ouest de Lille, où le GSD s'était installé depuis le vingt-trois mai. Jean et Raoul n'étaient arrivés, leurs trois voitures bourrées de blessés, que sur le coup de neuf heures. Déjà, l'ordre de repli était donné, ou tout au moins l'ordre de se tenir sur le pied de départ. Jean n'en pouvait plus. Combien avait-il fait de voyages dans la journée, aidé à brancarder combien d'hommes ?

Il tombait de fatigue. « Allez, dors! » lui dit Parturier, et Jean s'installait à peine sur un des bancs de l'école, dans la salle de classe, qu'il s'enfonçait dans ce sommeil volé, irrégulier, merveilleux.

« Ces gosses tout de même! » dit Raoul. Lui, il lui fallut réviser sa voiture. On ne pouvait pas partir comme ça. Les blessés. Eh bien, Fenestre et Sorbin faisaient leur possible pour des pansements hâtifs. Parce qu'il y en avait d'empaquetés depuis la veille à midi... Qu'est-ce qu'ils vont devenir maintenant, les blessés? On évacue sur Cassel, les voitures restées au GSD vont les charger. Vous croyez qu'on évacue toujours sur Cassel? Mon capitaine, vous voyez les choses en noir.

C'est cette nuit-là que les isolés parmi lesquels est Jean-Blaise ont été finalement adoptés par les camions automobiles d'un régiment du train. Ils venaient de traverser une période incertaine, autour et au nord d'Orchies, en plein dans la retraite des unités se rabattant de l'Escaut. Un jour, une nuit, un jour encore... On leur tirait dessus de partout, et pourtant ce ne devait pas être des soldats allemands. Le groupe qui était parti de la forêt de Raismes s'était morcelé; maintenant, avec le sergent, ils étaient une dizaine. Ils avaient fait la chasse pour se nourrir. Ils étaient en pleine campagne, sans savoir ce qu'il y avait devant, ce qu'il y avait derrière. Le désert. Puis des coups de feu sur eux. On se planquait, on repartait en se défilant : une seule idée, le nord. Où pouvait-on être? Il semblait qu'on avait fait des kilomètres et des kilomètres. Peut-être tournait-on en rond. On avait glissé le long d'une voie de chemin de fer. Par ici, il y a des cultures et des bois. On évitait les patelins, ne sachant pas qui était dedans. Enfin, sur une route, un convoi. C'étaient des camions du train : au moment où on y grimpait des avions allemands piquaient dessus bombardant. Maintenant on file, il fait noir. Et le chef du convoi a dit à Jean-Blaise : la mer... on va vers la mer!

Et le GSD a quitté son école, et Jean mal réveillé se rendort dans sa sanitaire. On roule. Une chaleur suffocante réveille Jean, il grogne : « Oh, dit Raoul, tu me tombes dessus! Regarde plutôt... » Ils sont dans le feu. Le convoi passe au milieu d'un tourbillon de fumée et de flammes. Des cendres incandescentes volent sur eux. Faire vite. Autant qu'on peut avec les voitures devant. Ce qui brûle est une ville traversée. Des maisons croulent, des ruines illuminées. Morlières dit : « L'enfer! » et Manach lui répond : « Oui... mais celui-ci, on en sort! » Qu'est-ce que c'était?

C'était Armentières.

A partir d'ici, les convois anglais nous coupent. On s'arrête, on repart, pour être à nouveau immobilisés. Tu sais où on va? Un point sur la frontière, avant Bailleul, il paraît. Dites donc, ces voitures anglaises, dans le fossé? Ils abandonnent leurs bagnoles maintenant!

Pendant ce temps-là, les tirailleurs algériens du général Dame se battent entre Carvin et Seclin. Les Marocains n'ont pas encore tous décroché. Un détachement de dragons est encore dans les bois d'Épinoy entre Libercourt et Oignies. A Oignies, les Allemands qui étaient arrivés aux lisières de la localité vers huit heures du soir le vingt-cinq, samedi, n'ont pas pénétré. C'étaient des troupes qui avaient avancé venant de l'ouest, glissant de Pont-Maudit, sans avoir franchi le canal. Ils avaient essayé de jeter un pont, là où on avait fait sauter le pont de la Batterie. Ils avaient dû y renoncer, à cause des défenseurs d'Oignies, des Anglais, des Nord-Africains, des zouaves et des Marocains. C'était probablement pour essayer de tourner la position d'Oignies que les Allemands avaient envoyé un détachement de ce côté-ci.

C'est ce que vient d'apprendre Barbentane dans son église où il fait chef de poste maintenant. Un groupe d'arrière-garde était depuis le matin dans Courrières. Des Marocains, et ils avaient envoyé un homme pour faire la liaison vers l'est, puisque passer le pont d'Oignies était risqué, et qu'on ne

pouvait plus remonter vers Carvin. L'homme n'était arrivé jusqu'ici que guidé par les habitants. Parce que toute la région a l'air vide, mais c'est une illusion. Ces pays n'ont pas été évacués, les gens se terrent dans leurs caves, les abris. De temps en temps, quelqu'un met le nez dehors. Le Marocain, c'est un caporal, il est épuisé. Pas tant la course que ces alertes perpétuelles. On lui voit battre le cœur sous les habits. Il a fait le détour par Noyelles-Godault, Dourges... parce que, là où il y a des habitations, c'est plus facile pour progresser. Mais il y a un chemin plus court, maintenant que c'est la nuit : et d'ici Courrières il ne faudrait pas plus d'une heure... Là-bas, ils sont une section, et surtout, ils ont un dépôt de munitions. Tout cela, le caporal ne l'aurait pas très bien expliqué lui-même s'il n'avait pas été accompagné d'un jeune garçon, un civil. Galibot à Noyelles-Godault...

C'est la deuxième fois que ce nom atteint Barbentane. Noyelles-Godault, le pays de Maurice... Bon, mais les Fritz qui étaient là, devant nous, tout à l'heure ? Ils se sont volatilisés ? Le galibot rit : il faut croire, eux aussi ils sont perdus, mais personne ne leur explique le pays. En réalité, ce n'est qu'un petit groupe d'exploration qui est venu jusque-là, a tiraillé, puis s'est rabattu vers Hénin-Liétard...

Sur tout ce terrain, les adversaires à cette heure-ci ne tiennent en réalité que quelques points, il est possible de se glisser. Le caporal, de toute façon, va retourner à Courrières.

Bon Dieu, si on avait une carte ! Avec ça, qu'on n'est pas plus rassuré sur ce qui se passe derrière nous. La division qui tenait le canal semble avoir disparu : un homme envoyé de l'autre côté du pont n'avait trouvé personne, et puis, soudain, le pont a sauté dans notre dos. Qui a fait ça ? Les nôtres qui ne savaient pas qu'on était de ce côté-ci ? L'ennemi peut aussi bien être par là, nous tomber dessus de l'est. Combien tu dis, gamin, qu'il y a d'ici Courrières. Quatre kilomètres ? Explique-moi...

Il y a une centaine d'hommes dans Courrières, et ce sont aussi des Marocains. Armand a pris sa décision : il va ramener ceux d'ici là où il y a un officier de leur régiment. De toute façon, attendre ici n'a pas de sens. Dans toutes les directions le danger est le même. Peut-être peut-on profiter de la nuit, une troupe plus forte, pour rejoindre Carvin, où est le gros des Marocains, et en tout cas, jeter la pagaille dans l'arrière de l'ennemi. Allez ! Distribuez les grenades et les cartouches aux hommes ! sergent, vous n'auriez pas un sac pour moi ? Le lieutenant Barbentane s'est fait un sac avec une toile et une corde, il a mis cinq grenades dedans...

XXIV

Comment se fait-il que le commandant Müller soit à Paris ? Toujours est-il qu'il y est. Depuis plusieurs jours, et il s'est présenté à l'École militaire où l'on ne sait que faire de lui. Son unité détruite, dispersée dans la tourmente, il était rattaché au secteur fortifié d'Hirson, il n'y a plus de secteur fortifié d'Hirson ! La 9e armée a été volatilisée, c'est le mot qui fait fureur. Le commandant s'est échappé par miracle. Avec son chauffeur et son ordonnance, le soldat Lafuite, dont le nom prend aujourd'hui de la grandeur. Il explique à qui veut l'entendre le rôle des Juifs dans la débâcle. Je croyais que c'étaient les communistes... Les communistes et les Juifs, ce n'est pas contradictoire. Et les Anglais.

Il apparaît à l'École militaire, tous les matins, un peu avant midi. Alors, on ne fait rien de moi ? On ne m'affecte pas ? Dans ce bureau, son arrivée a déjà l'effet d'une horloge parlante. On se prépare à sortir, quand on le voit. C'est ce que fait remarquer ce sous-officier d'administration roux, professeur dans le civil, un philosophe, paraît-il. L'apparition du commandant Müller est pour lui comme la sortie du petit bonhomme à la grande horloge, dans la cathédrale de Strasbourg. Georges Politzer plie ses affaires. Il doit faire vite pour être de retour à deux heures, parce que sa femme l'attend dans une maison près de la porte Dorée.

Quant au commandant Müller, ce n'est pas chez lui qu'il rentre. Sa voiture, il a toujours sa voiture, le ramène vers la porte Maillot. Rue Weber. Le commandant Müller traverse les journées les plus exaltantes de sa vie. Au sortir de cette horreur, qui confirme tout ce qu'il a toujours dit, il est tombé à Paris, dont l'atmosphère dépasse l'imaginable ! dans une sorte de tumulte du cœur, des sens et de l'esprit. Sans doute est-il frappé de la disparition de tant de ceux qu'il croyait ici retrouver : mais c'est que le Juif Mandel à l'Intérieur, cela en épouvante beaucoup. Des bruits courent sur les projets de la police. C'est pourquoi le commandant qui a son dossier, il ne faut pas en douter, a décidé de ne pas habiter chez lui. D'autant que Marie-Adèle ne le lâche plus...

Marie-Adèle de Bréa, ce qu'elle a passé le seize mai, on ne peut s'en faire une idée ! Elle était chez les Cautèle, quand Simon était venu annoncer l'incendie des documents au Quai d'Orsay. Elle ne vivait plus, ne sachant que faire, les uns vous disant partez, le midi... les autres, tout s'arrange, et, dans le milieu du *Petit Parisien*, on racontait que Laval était à peu près certain qu'on aurait l'armistice d'un jour à l'autre, maintenant que le Maréchal entrait dans le gouvernement. Plus de lettres de son mari : Henri était en Belgique, je me

fais un mauvais sang! Mais surtout, on ne comprend plus rien, toutes ces fausses nouvelles, qui croire? Que souhaiter? Ambroise Berdoulat, de l'Académie française, ne lui avait-il pas dit que, dans l'état où était la France, le pis eût été une victoire militaire? Nous ne nous en serions plus sortis! Tout cela, pour une simple femme, comment veux-tu que je m'y retrouve, mon amour? L'arrivée de Müller à Paris, dans ce désarroi général, où on avait tout le temps besoin d'une diversion, d'un alcool, d'une musique... c'était assurément comme un coup du sort, la fatalité. Elle avait toujours eu peur de lui, malgré sa douceur avec elle, ou peut-être à cause de cette douceur... une telle brute, qui fait patte de velours... Vingt fois elle avait failli se donner à lui. Oh, ce n'étaient pas des idées de pensionnaire qui l'en avaient jusqu'ici retenue!

Se donner... c'est une expression magnifique, tu ne trouves pas?

Il avait surgi là, un soir. Un soir d'alerte. Un dimanche, je me souviendrai toujours. J'allais descendre à la cave... Il était là. Il arrivait directement du front. Plus brutal que jamais. Sale, pas rasé, avec sur les talons un homme tatoué, un véritable assassin, le front tout dessiné de bleu... Il lui a dit : « Va à la cuisine, on t'y donnera à boire... » Je ne sais pas, tout ça me troublait. C'était extraordinaire. On pouvait mourir d'un moment à l'autre. Müller parlait des Juifs, disait son admiration pour l'ordre, l'équipement, la stratégie, la diplomatie, la grandeur de vues des Allemands. Ils vont prendre Paris! Mais, on le croyait il y a trois jours, et puis il paraît que pas du tout? Alors comme il a ri, le démon, comme il a ri! « C'est la fin ou le commencement du monde, je ne sais pas... mais qui va survivre, vous, moi? » Marie-Adèle a pensé un instant très court à Bréa, là-bas en Belgique. Elle l'a vu couché dans la plaine, les yeux ouverts, l'armée en déroute, les drapeaux pris par l'ennemi... C'était trop horrible : il fallait à tout prix oublier, oublier! Il y avait devant elle cet homme comme un gouffre...

Maintenant, il disait que Mandel allait sûrement le faire arrêter. Elle ne permettrait pas qu'il couche ailleurs, non, non : ici, personne ne peut penser... La bonne? ah, tant pis, puisque c'est la fin du monde. On faisait dormir le soldat Lafuite dans l'antichambre, avec un revolver. Oh, c'était un étourdissement. Un étourdissement positif! Elle se disait : il est mon amant, j'ai un amant... Les choses que criaient la radio! Au cours de la nuit, rien à signaler sur l'ensemble du front... Les personnes morales doivent céder leur or à la Banque de France... Je ne sais plus où j'ai la tête, et est-ce qu'une femme a jamais donné à un homme une preuve pareille de sa folie : tiens, jeudi, je suis restée avec toi, tu sais bien, canaille! Alors que Berdoulat m'avait donné des entrées pour la séance de l'Académie, je n'y ai même plus pensé. Mgr Grente y recevait le Maréchal... cela a dû être d'un émouvant! Ah, je te sacrifie tout, tu m'as pervertie vraiment! Tant pis, ça durera ce que ça durera! On peut bien mourir après ça! Et puis, qui sait? Ils n'ont pas l'air de marcher sur Paris. Quand ils auront écrasé l'armée dans le Nord, nos chars, tout, on fera peut-être la paix assez vite... Il faudrait, parce que le peuple ici... Tu ne sais pas ce que Simon de Cautèle disait le seize! On a des renseignements. Les ouvriers se sont déjà partagé les quartiers, les appartements... Nous ne sommes pourtant pas des moujiks! Toutes les belles choses, songe donc! L'Opéra, les maisons de couture!

Müller riait. Il riait tout le temps ces jours-ci. Oui, c'est la fin d'un monde. Le monde des Juifs. Pourquoi tremblerions-nous? Nous ne sommes pas juifs. Une aristocratie chasse l'autre. Le peuple? Il les déchirera de ses mains, ses maîtres d'hier! Avec le peuple, il suffit de trouver les mots qu'il faut. Et puis tu verras, l'Opéra, avec les chefs d'orchestre qu'ils ont là-bas... Échapper à Mandel en attendant... Marie-Adèle le serrait dans ses bras. Comme il est fort!

Et peut-être qu'on va le lui arracher, le tuer, son héros... Ce baiser-là pourrait être le dernier... Oh, écoute, tu penses à autre chose!

« Oui, dit-il, je pense à autre chose. Imagine-toi qu'en sortant de l'École militaire aujourd'hui, j'avais eu l'idée de passer chez un ami, enfin une connaissance, qui habite rue d'Ulm. J'ai dû faire un détour, aller prendre la rue à l'envers : parce que la place du Panthéon était plus noire de monde que si on y avait une fois de plus amené les viscères de Jaurès... Cela refluait des deux côtés du Panthéon jusque dans la rue Soufflot. Une foule, les hommes, tête nue, tout le long de la Bibliothèque, face à Saint-Étienne-du-Mont. On n'en voyait sortir que les becs de gaz. On avait, sur le parvis, dressé un autel dans les tentures de velours rouge, avec des plantes vertes, et des instruments d'or. Un prêtre y gesticulait de l'ostensoir et invoquait sainte Geneviève. La foule reprenait ses litanies. Paris priait pour qu'Attila l'épargne! Ils attendent le miracle promis par Paul Reynaud... Et je me disais : au fond, qu'est-ce que nous savons aujourd'hui d'Attila? Peut-être lui qui avait raison... J'ai regardé dans le Larousse. Il y avait déjà belle lurette à cette époque que les Juifs Lazare et Marthe avaient débarqué en Camargue, apportant le poison de la morale des esclaves. Quant à Geneviève, on a un peu oublié qu'elle faisait des meetings contre le roi de France, Clovis, parfaitement! Jusqu'à ce qu'il ait mis les pouces et accepté la religion venue de Palestine... En tout cas, Attila, ce n'était pas un général comme Gamelin! »

Marie-Adèle soupira. « Mauvais homme! Jusque dans mon lit, alors, tu as la tête à la politique? » Et elle se presse contre lui, pour lui poser une question qui la travaillait depuis le retour de Müller : « Dis-moi... mon chéri... je ne peux pas comprendre : quelle est la sorte de complicité bizarre qu'il y a entre toi, et cet homme étrange, que tu trimballes, ce soldat...

— Lafuite? dit-il. Drôle de question. C'est mon ordonnance.

— Ah! » fit-elle, désappointée. Et puis, après un moment : « Parce que tu comprends, ajouta-t-elle, j'ai ici mes bagues... mes perles... le clips avec les émeraudes...

— Eh bien, dit-il, enferme-les à clef! »

***

Ce matin-là, où les migrations des armées vers le nord s'effectuent dans des conditions relativement normales, l'inquiétude du commandement tient surtout à la double menace, pesant sur le charroi vers Dunkerque : l'ennemi fait pression sur notre flanc ouest entre Saint-Omer et Hazebrouck, et sur notre flanc oriental, au-delà de Courtrai, approche par le sud la route d'Ypres à Roulers. De ce côté, l'armée belge est dans une situation difficile; depuis la veille, c'est l'objet de tractations avec le Grand Quartier du roi Léopold, qui demande des contre-attaques, impossibles à exécuter, estime Gort. A répété, hier après-midi, Gort à Blanchard, qui venait de chez Léopold.

Il y a conseil franco-anglais, ce matin à dix heures, à Cassel. C'est un lieu plein de souvenirs. Et moins des Romains, des Valois ou de Louis XIV que de cette dernière guerre qu'ont faite il y a vingt ans tous ces généraux que voilà. Sur ce plateau étroit et long qui domine la plaine flamande, comme les montagnes des primitifs, surgies d'un coup de baguette des régions plates, on peut de la cité et sa terrasse aux murs de lierre, ce matin, apercevoir avec les yeux de la tête tout le destin des armées. Un peu de bonne volonté et des lunettes, permettent de deviner au nord la mer, la mer et les dunes enveloppant Dunkerque à trente kilomètres. Vers l'est, le mont des Cats, et le mont Kemmel, noms sonores à la mémoire, lieux où tant d'hommes sont tombés naguère, et entre lesquels se trouve invisible ce Locre où le général Billotte a

rencontré l'autre soir la mort. A l'ouest, la vue se heurte aux monts du Boulonnais, et en face, sur le canal de l'Aa qui va de Saint-Omer à Gravelines, se dresse la montagne de Watten avec sa tour qui est comme l'autre pilier du grand seuil vers la mer, en réponse à Cassel.

Le général Koeltz, envoyé de Weygand, mais qui est arrivé à Dunkerque en bateau et dont les directives nécessairement ont déjà vieilli en deux jours depuis qu'il a quitté le généralissime, le général Koeltz rencontre ici Blanchard; il est accompagné de l'amiral Abrial et des deux généraux, français et anglais, qui ont désormais la charge de la tête de pont de Dunkerque, Fagalde et Adams. Il s'agit de déterminer les limites de cette tête de pont. L'avis de Weygand est que pour se donner de l'air il faudrait reprendre Calais. Sans doute, sans doute! Et on doit s'arrêter pendant ce temps sur la Lys.

Mais tandis que les généraux sont là, devant ce paysage immense (les gens affirment qu'avec ce ciel clair on voit d'ici jusqu'à Bruges), rayant les cartes aux crayons de couleur, faisant des flèches et des ronds, disposant les unités, en fonction du barrage de retardement installé sur la Lys, bien au sud de Cassel, et à l'abri duquel va s'organiser, se définir la tête de pont, voici des éclatements dans la ville. Ce ne sont pas des bombes. Ce ne sont pas des avions. Ce sont des obus de 105. D'où l'artillerie ennemie tire-t-elle donc? L'écran des troupes britanniques à l'ouest est-il percé? En tout cas, il y a des retouches à la grande perspective flamande : ici et là, vers l'ouest, le peintre qui achève le tableau ajoute des mèches d'or, et des chevelures de fumées. Sans cesse de nouveaux incendies jalonnent l'avance allemande qui enfonce les troupes anglaises au pied de la tour de Watten, passant ce canal de l'Aa qui prolonge au nord le canal d'Aire-sur-la-Lys jusqu'à Gravelines, le dernier point de résistance possible sur la côte entre Calais et Dunkerque. Sur la plaine ainsi mouchetée de feu, les généraux peuvent lire l'avenir prochain. Les DLM sont lâchées contre ces pointes de l'adversaire, deux à l'ouest, une à l'est, bloquant les premiers blindés, les automitrailleuses de la découverte allemande.

C'est pour la plus grande partie de l'armée française une journée de cheminement, et pour les unités qui ont franchi la Lys, dans des cantonnements provisoires, un entracte étonné, que ne coupent guère que des apparitions de bombardiers dans l'air, et ces écrasements au hasard sur les routes, dans des fermes qui flambent... Bailleul pilonné... l'incertitude des nouvelles... on dort, on joue aux cartes, on parle avec une espèce de faux calme, combien d'hommes dans les conversations de cet après-midi-là cependant acceptent pour la première fois de penser, d'avouer, comme un fait acquis, qu'on est encerclé? La mer! Comme elle hantait l'autre semaine les fugitifs de Lille sur les routes vers Saint-Pol et Hesdin, la mer est maintenant la hantise de près de vingt divisions françaises. La mer est presque le seul sujet de ces propos décousus, de ces projets, de ces hypothèses, de ces inventions qui prennent, de Lille à Nieuport où des nôtres se battent encore, à travers ce couloir à chaque minute plus étroit, le caractère de l'idée fixe. Alors on est battu? Ce n'est pas possible. Toutes les fois qu'on a attaqué, on a pris du terrain, rejeté l'ennemi. Toutes les fois. On n'est pas battu. Il y a une grande armée au sud sur la Somme, cela fait quarante-huit heures que nous attendions le moment de nous lancer vers elle... Ceux de la Somme vont arriver, c'est sûr, percer, ouvrir la route de Paris. L'offensive, tout ce monde le sait, était pour aujourd'hui, le vingt-sept... La mer... est-il possible que nous n'ayons de salut que la mer, les bateaux, sortir de France? Il n'y a jamais rien eu de semblable dans l'histoire. La mer... Mais il y a encore toute l'armée belge sur notre gauche... et les Anglais : ils veulent peut-être bien partir, mais pour l'instant, ils sont là comme nous!

On dit *l'armée belge sur notre gauche*, parce qu'on ne peut accepter de penser que nous faisions face à la mer : on se voit toujours à se battre, tête au sud, la France à droite... Ce qu'on a fait vite pour regrimper par ici !

Pas tout le monde. Il y a encore des divisions au-delà de Lille. Au début de l'après-midi, celles qui n'ont pas atteint la Deule se trouvent brusquement devancées de l'autre côté du canal par les blindés allemands qui ont percé vers La Bassée, et tiennent maintenant tous les ponts presque jusqu'aux portes de Lille, jusqu'à Haubourdin. Alors tous les convois qui se rendaient vers Armentières par la région de Seclin, sous la protection de la DINA du général Dame qui combat encore en arrière de Carvin, et dans les bois de Phalempin et de Libercourt, tous ces convois refluent, se bousculent, cherchant à gagner de vitesse de ce côté-ci l'avance allemande vers Lille. Les liaisons de découverte, de pont en pont, se replient : les Allemands sont là ! Si bien que finalement toutes ces troupes retombent sur les itinéraires déjà empruntés par les divisions du général Lucas et du général Jansen, remontant de Cysoing et de Pont-à-Marcq, s'arrêtent et piétinent devant elles, aux abords de Lille, sous le harcèlement des avions qui bombardent et mitraillent. On allait passer, voilà les voitures de la 1re division d'infanterie motorisée, du général de Camas, les premières du moins, cette division qui tenait l'Escaut en avant de la forêt de Raismes, où ses arrière-gardes se battent encore, ne lâchant que pied à pied le terrain vers Saint-Amant. Maintenant, au sud-ouest de Lille, les convois se défont autour des voitures. Des canons, des mitrailleuses sont mis en batterie : il faut garder cette porte ouverte. On ne s'en va plus, on se bat le long du canal.

Il faut permettre à tous par les routes qui nous restent, Armentières toujours en feu, de gagner la ligne de la Lys où il est décidé, d'accord avec les Anglais, qu'on s'accrochera.

Mais des nouvelles extraordinaires commencent à circuler dans les états-majors. Les troupes anglaises qui avaient gagné la Lys, la passant à Armentières, ne se sont pas installées sur les positions prévues. Le général Gort aurait donné l'ordre à ses unités de ne pas s'arrêter sur la Lys et de gagner l'Yser. Comment est-ce possible ? Encore tout à l'heure, à Cassel, le général Adams... Eh bien oui, le général Adams, mais pas le général Gort. Blanchard maintenant voudrait voir Gort. Il se déplacerait même pour aller le voir. La veille, il avait bien été lui parler, de même qu'au roi des Belges... Où est Gort ? On ne trouve pas Gort. Le flot des Anglais remonte vers l'Yser. Si on ne s'arrête plus que sur l'Yser, que vont devenir les DLM qu'on a mises en écran pour garantir le barrage de la Lys ? Le corps de cavalerie doit battre en retraite. Prévenez Langlois, Prioux ! prévenez Langlois...

Gort, dès midi et demi, a été avisé de la situation à l'armée belge. Il n'en sait pas plus. Mais n'est-il pas comptable de ses hommes et de ses armes devant le gouvernement de Sa Majesté britannique ? Voyons, ce n'est pas possible. A cinq heures du soir, les Allemands ont reçu le parlementaire de Léopold... Comme cela ? Léopold n'a rien demandé à personne ? Depuis le douze mai, depuis l'entrevue de Casteau, le roi des Belges avait accepté que son armée soit sous les ordres du général français, commandant le 1er groupe d'armées, Billotte alors, aujourd'hui Blanchard ! A-t-il prévenu Gort ? Il n'a pas prévenu Blanchard... Hier, quand Blanchard était chez le roi, celui-ci ne lui a rien dit, pas même fait une allusion à la possibilité de quelque chose ! Hier !

A vrai dire, Gort ne saura à quoi s'en tenir que le soir à Dunkerque, quand le général Koeltz lui en parlera. Le général Champon, qui représente la France auprès de Léopold, a bien appris, avant trois heures, que la situation était dramatique... mais c'est seulement quand l'émissaire est envoyé demander à l'ennemi à quel prix il accepte le cessez-le-feu, que l'État-Major belge en

fait communication au général Champon... Si seulement le général Blanchard, à qui personne ne demande son avis, pouvait rencontrer Gort! Ça va prendre quelque temps avant d'avoir la réponse allemande, on peut, peut-être, persuader le roi des Belges... gagner un jour au moins...

Cependant, au soir, les Allemands sont devant Cassel où ce matin les généraux alliés siégeaient. Ils ont pris Caestre à mi-chemin entre Bailleul et Cassel... c'est le principal itinéraire vers Dunkerque, avec ce morceau de route, qui tombe entre les mains de l'ennemi.

Vite! Les DLM pour barrer la route de Bailleul, sauvegarder la route qui, de ce point, permettra de détourner plus au nord les troupes empilées dans cette région... la route secondaire qui passe entre le mont Noir et le mont des Cats vers Berthen... ce qu'on appelle la ligne des Monts... On dit, les DLM : pluriel ambitieux! Ce qui reste des chars de la 1re et de la 3e fait deux bons escadrons, c'est tout. Les blessés ramenés à ce pays frontière, encombré d'Anglais, où le GSD de Dasvin de Cessac s'est tassé dans deux fermes, que va-t-on en faire? On ne peut plus les envoyer à Cassel. On évacuera sur Dunkerque... par la route du mont des Cats, précisément. Il faut être économe des sanitaires. Les voitures de l'armée reprises, il n'en reste que huit en tout. Une qui est partie, a-t-elle vraiment passé? En tout cas, Manach vers minuit a dû faire demi-tour : il est revenu avec sa cargaison. La route de Berthen serait-elle coupée? Avec les nouvelles de Belgique... s'il faut passer par Ypres, nous autres... Cette nuit, en tout cas, on ne risque plus de véhicules...

⁂

A dix heures du soir, à Paris, le Conseil des ministres s'est réuni à la lueur de la capitulation belge. Paul Reynaud avait été à Londres la veille, consulter le gouvernement anglais sur ce qui avait fait la matière du Comité de guerre du samedi. Et notamment les craintes que l'Italie menaçante fait lever dans l'esprit des dirigeants français. Un marchandage de dernière heure en évitera-t-il l'intervention? Il y a deux courants à Londres : Halifax est prêt à céder à Mussolini Suez et Gibraltar, mais ni Churchill ni Chamberlain ne sont d'accord. A Paris, Daladier est prêt, même pour ne retarder que de deux mois l'éventualité de la belligérance italienne, à proposer à Mussolini la côte des Somalis, Djibouti, un bout de Lybie et le condominium franco-italien en Tunisie. Ybarnegarray, entré le neuf mai dans le gouvernement, propose de céder au besoin la Tunisie aux Italiens.

L'affolement est tel que la question italienne tient plus de place que la question belge, malgré le désaveu de l'acte du roi, que le gouvernement Pierlot vient de faire connaître. La question est de rédiger des propositions capables d'appâter le Duce : Daladier en est chargé. Par l'intermédiaire du pape. Un télégramme au pape. Et Paul Reynaud, sur l'intervention de Frossard, a mission, lui, de frapper à nouveau le lendemain un grand coup psychologique. « Le moral des armées est excellent, a dit Frossard, ce qu'il faut craindre, c'est l'écroulement du moral des populations. »

Un réactif, on demande un réactif! Devant la trahison du roi stigmatisée, tout ce qui en France conserve le sens de l'honneur...

Monzie est très las, à la sortie du Conseil. Qu'est-ce que tout cela veut dire? Pour Frossard, il est question de l'ignominie de Léopold. Weygand a dit : « J'ai été appelé trop tard... » Monzie connaît mal le généralissime. Il a eu ce soir curiosité de cet homme-là. Est-ce parce que, ce soir, Weygand, exposant la situation militaire, le fait en des termes tels que Lamoureux en conclut à mi-voix qu'il n'y a pas d'autre perspective que l'armistice... Pour quelques mots qu'Anatole de Monzie a pu dire soulignant la nécessité d'éviter que

l'Italie nous fasse la guerre, il sait, il sent que le président du Conseil lui en veut mortellement.

A vrai dire, Monzie déteste Reynaud et méprise Daladier dont il se sert. Weygand... Il ne connaît pas Weygand, encore une fois, mais Weygand est un personnage, une figure. Weygand ne l'aime pas. Pour quelle raison?

Reynaud, à Londres hier, il n'a pas pu ne parler que de l'Italie. Il avait reçu Pierre Cot avant son départ. Il a sûrement dû entretenir Churchill de nos autres négociations. Il est vrai que, quand il est parti, il n'avait pas encore les précisions; non que ce qui concerne, par exemple, la façon dont se ferait la livraison des avions soviétiques, le lieu, la date, ait un intérêt politique. Mais l'URSS a posé une question politique, une seule. Pierre Cot ne doit pas être un envoyé officieux, mais un représentant officiel de la France. Évidemment, cela se comprend. Pouvons-nous le faire? Il y a des hésitations sur ce point. Ne serait-ce pas donner raison à un certain parti? Mais, samedi, la presse n'a-t-elle pas été autorisée à passer une dépêche de Budapest annonçant que Lloyd George se rendrait à Moscou... Samedi. Le jour où Pierre Cot était chez Monzie... le jour où Laurent Eynac a engagé la conversation directe pour les avions. Reynaud, ce qui l'intéresse, c'est de faire dire là-bas, nous ne tiendrons pas toujours et alors quelle sera votre situation, la France battue... Hitler les mains libres à l'Est? L'espoir mis dans l'envoi de Pierre Cot à Moscou varie avec les hommes.

Monzie se demande si l'hostilité que lui marque Weygand ne vient pas de son rôle dans cette négociation avec l'URSS. Non, c'est une vieille histoire. Allons! on ne veut mettre le prix à rien. C'est Halifax qui a raison à Londres. Daladier est homme à le comprendre tout de même. Monzie téléphone à Daladier sur le coup de minuit : pour lui dire que c'est Halifax qui a raison... Il n'avait pas à craindre que Daladier fût déjà au lit. Le pauvre homme va passer la nuit à fignoler son télégramme au pape avec ses collaborateurs du Quai d'Orsay! Mieux valait, avant que l'irréparable fût fait, lui préciser une pensée que Monzie n'a pas totalement développée tout à l'heure, au Conseil, devant tous ces Marcel Héraud...

Mais le roi Léopold... Comme à Weygand, Monzie s'intéresse au roi Léopold. Ce sont les personnages de la tragédie. Ames complexes. Cela nous change du Taureau du Vaucluse, ou du petit commis des Bazars de Mexico! L'ignominie... il a vite dit, Frossard! Il lui reste de son passé marxiste une certaine tendance à simplifier. Propagande, propagande...

Il est difficile de s'endormir des soirs comme celui-là. Il avait pris dans sa bibliothèque un petit Racine, pour se changer les idées. Et voilà qu'il lit, au hasard tombé sur cette page :

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir :
Pharnace les retient, Pharnace leur révèle
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.
— Pharnace?
— Il a séduit ses gardes les premiers,
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux périls ils se forment l'image :
Les uns avec transport embrassent le rivage;
Les autres qui partaient s'élancent dans les flots,
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.
Le désordre est partout; et, loin de nous entendre,
Ils demandent la paix et parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête; et, flattant leurs souhaits,
De la part des Romains il leur promet la paix...

Comme dans le songe tout est folie, tout dans l'insomnie prend sens, s'organise, se prolonge sur un monde inconnu du grand jour. « Il faudra, soupire le ministre, en se retournant dans les oreillers, que je revoie Guariglia, qui est de bon conseil. » Est-ce parce qu'il a mal à sa jambe qu'il ne dort pas, ou parce qu'il ne dort pas qu'il a mal à sa jambe? C'est comme pour le roi des Belges : serons-nous battus parce qu'il a capitulé, ou a-t-il capitulé parce que nous étions battus? Ô nuit, nuit innombrable! Dérision des choses humaines. Tout n'est que moquerie, feinte, miroir, illusion...

Pendant que les ministres siégeaient à Paris, un peu avant onze heures du soir, le roi Léopold avait appris que l'ennemi exigeait la reddition sans conditions. Il n'a pas réfléchi une demi-heure : sa réponse était prête. Il acceptait. Le cessez-le feu serait dans cinq heures, à quatre heures du matin, le vingt-huit mai.

Tout notre flanc gauche, comme on dit, notre flanc est enfin, va se trouver dégarni. Où est Gort? Si l'on pouvait toucher Gort...

A une heure du matin, les Allemands ont atteint Lomme, sur la route d'Armentières, à la porte de l'agglomération lilloise, devant le quartier de Bois-Blanc, où Zante dans son école se débat au milieu de six cent cinquante réfugiés.

Lomme. Cela signifie que cette même route, tombée aux mains allemandes plus loin entre Bailleul et Cassel, est désormais impraticable de Lille à Armentières en feu.

Et quand l'aube point sur la capitulation des Belges en rase campagne, les troupes qui sont dans Lille, sans issue vers la mer, renoncent à l'espoir lointain de la mer.

Tandis qu'à l'est, venant de Tournai, l'armée ennemie vient d'entrer soudain dans la ville et va la traverser de part en part, la coupant en deux comme un fruit.

⁂

Pendant deux nuits, on s'était battu dans Courrières. Deux nuits et un jour. Les Allemands d'abord croyaient avoir affaire à des troupes importantes. Il y avait peut-être cent, cent vingt hommes. Ils avaient essayé de rejoindre vers Carvin et s'étaient rabattus sur Courrières devant l'impossibilité de passer. Ils étaient deux officiers, Armand Barbentane et un lieutenant marocain. La deuxième nuit, ayant perdu encore du monde, ils s'étaient concertés : ils avaient décidé de disperser leurs troupes, parce que les seules possibilités de salut étaient pour des isolés, les Allemands cernaient le quartier où ils étaient et avaient commencé à le détruire avec des grenades incendiaires. C'est à la lueur des maisons qui brûlaient qu'ils avaient pu consulter une carte trouvée dans un bureau où ils s'étaient cachés par hasard. Les hommes devaient essayer de gagner Lille, par les bois à l'est de Carvin, derrière Libercourt, Phalempin. Mais pour couvrir leur départ, il fallait laisser une arrière-garde, donc un officier. Barbentane décida que ce serait lui. L'autre ne voulait pas. Armand lui dit simplement que le danger était moins grand pour un Français que pour un Marocain, avec les hommes de Hitler. Et puis il était le plus ancien en grade. C'est ce second argument qui convainquit le lieutenant. Ils se séparèrent.

Toute la fin de la nuit, une dizaine d'hommes sous les ordres de Barbentane épuisèrent ce qui restait de grenades contre les postes allemands, attaquant l'un, attaquant l'autre, disparaissant ici pour surgir là, rampant dans les

ruines, couverts de boue, à cause de l'orage de la veille. Des patrouilles parcouraient la nuit, les traquant. On entendait des coups de feu, les commandements criés. Armand se trouva un peu avant l'aube, dans une rue aux petites maisons toutes pareilles. Il venait d'échapper à une patrouille. Il s'était arrêté, le cœur battant, contre une porte. Tout d'un coup, il entendit des pas à l'autre bout de la ruelle. Il était pris. Impossible de se sauver. Il n'avait pas d'arme. Il frappa du poing contre la porte. Une voix apeurée dans la profondeur de la maison, une voix de femme posa une question dont il n'entendit que le ton interrogateur. Il dit : « Ouvrez ! Français... » Heureusement que la ruelle n'était pas droite. De derrière la porte, ils écoutèrent passer la patrouille.

La femme était vieille, et elle dit à Barbentane qu'elle ne pouvait le garder chez elle. Il avait besoin de repos. Il lui dit rudement que ça lui était égal qu'elle ait peur. L'idée ne lui venait pas qu'elle pourrait le livrer. Mais elle avait allumé une bougie, et elle le prit par la main et le mena vers le lit, levant le bougeoir en guise d'explication. Sur le lit, dans le lit, il y avait un mort. Un vieil homme au visage de cire, la bouche ouverte, les yeux clos, la moustache roussie de tabac, toutes les rides comme dessinées au pinceau, le nez pincé, une maigreur incroyable. Un crucifix sur la poitrine, avec les mains ramenées dessus.

Par les volets mal joints arrivait la lueur dansante des incendies. Des coups de feu éclataient au loin. On entendit trois ou quatre détonnements de grenades. C'étaient les autres maintenant : nous ne devions plus en avoir.

La femme dit : « Cinquante-deux ans on est resté ensemble ! »

Armand avait enlevé son casque, et il ne savait que dire. Alors, la vieille : « Vous n'allez point m'print's'dernière nuit, p't'êt' ? »

C'est difficile de se conduire comme une brute. Il essaya de la raisonner : « Où voulez-vous que j'aille ? » Elle ne voulait rien entendre. A la fin, elle lui proposa de le conduire chez les voisins. Par-derrière, dans le jardin... Puis, elle se ravisa. Restez là, je vais d'abord leur parler... Elle souffla la bougie. Armand demeura seul avec le mort.

L'homme qu'elle ramena se tenait un peu en arrière. Armand ne le voyait pas, c'était lui, l'intrus, vers qui la vieille tendait le bougeoir. Le voisin avait étouffé une exclamation.

« Un officier... », dit la femme, et on ne pouvait pas savoir si c'était pour dire qu'un officier, il faut le sauver, ou qu'au contraire, c'était fou, un officier chez eux.

« Mon lieutenant... vous ne me reconnaissez pas ? »

C'était Étienne Decker.

⁂

Cette nuit-là, les défenseurs d'Oignies ont reçu l'ordre de se rabattre vers Lille. Trente-cinq Français et Marocains, dis-huit Anglais sont tombés sans que l'ennemi ait pu passer par le pont de la Batterie. Mais, malgré le renfort du 11^{e} zouaves, ils risquaient d'être cernés, parce que les Allemands ont été passer par les ponts en aval et en amont sur la Deule, et forment une tenaille autour d'Oignies.

A six heures du matin, alors que des éléments anglais et français sont encore dans la localité, Auguste Leveugle et Charles Grulois se trouvent en face des Allemands entrant dans Oignies. Ils sont forcés de marcher devant les soldats et tombent sous des balles françaises.

De tous les côtés, les soldats gris apparaissent. Pendant que les combats continuent, partout où les Allemands arrivent, ils font sortir les gens de leurs maisons, de leurs caves, fusillent les hommes à bout portant, poussant femmes, enfants, vieillards devant eux pour couvrir leur progression.

Quand ils atteignent le centre d'Oignies, la place entre le château, l'église et la mairie, ils la prennent sous le feu convergent des mitrailleuses et des mineurs, des employés tombent sur le terre-plein, fauchés. On les entasse dans la cour du château De Clercq, on met le feu à leurs corps. Turenne Defief, le Polonais Alfred Urbanek, mineur à la fosse 9, un troisième, tandis qu'on emmène leurs familles vers le canal, comme couverture aux troupes qui le franchissent, sont abattus; leurs familles passent devant les cadavres. Les Allemands brûlent leurs victimes. Urbanek tenait encore à la main les papiers qu'il montrait au SS, tandis qu'un autre lui tirait dans la nuque. C'était un joueur de football, qui n'avait jamais voulu se mêler de politique. Il devait être sept heures.

Dans des rues entières, tous les hommes ont été abattus ainsi entre sept et huit heures, tandis que devant leurs corps, certains encore en vie, les suivant de leurs yeux désespérés, les femmes, les enfants, les mères doivent s'en aller, les bras levés, vers le pont de la Batterie. Les SS parcourent les rues, jettent des grenades dans les caves, achèvent des blessés qui ne pouvaient les suivre, des soldats anglais, des Marocains...

Dans les fermes autour d'Oignies, toute la matinée la chasse aux hommes continue. Des familles entières sont abattues. Près de quatre-vingts victimes civiles marquent de sang l'aube du vingt-huit mai à Oignies.

XXV

Dans la nuit finissante, des explosions avaient secoué l'ouest de Lille. Les ponts sautaient sur le canal, de Loos à la Citadelle, comme les blindés allemands y arrivaient, poursuivant leur avance de ce côté de la ville. Les troupes ne pouvaient donc plus passer autrement que par Lille, venant du sud. Six divisions s'étaient amoncelées dans les faubourgs de ce côté-là. A l'est, les Allemands sont déjà dans la ville, ils avancent dans le quartier de la gare. Il faut maintenir un couloir à travers le centre de la cité, faire des barricades au bout des rues, vers l'est, et tenir sur le canal à l'ouest, pour que six divisions puissent être sauvées.

Or, ce matin-là, une méthode nouvelle vient d'être inaugurée. Une méthode qui a un bel avenir devant elle. Qui en a pris l'initiative? Ce n'est pas l'armée. Le préfet déclare que c'est le gouvernement. Qui donc? Il reçoit ses ordres de Mandel, le préfet. Il ne ressemble pas à Georges Mandel d'avoir, pour la première fois, donné l'ordre de déclarer ville ouverte une ville qui est sur l'itinéraire des armées, livrant ainsi par une trahison civile six divisions et leurs chefs au bon plaisir de l'ennemi. Cela pourrait être venu du ministre de la Guerre, de qui dépendent les pouvoirs civils dans la zone des armées. Paul Reynaud a-t-il donné cet ordre? Ou est-ce une invention du préfet?

Toujours est-il qu'ainsi la 4e division d'infanterie est surprise dans la traversée de Lille, et le général qui la commande vient de s'entendre dire de la bouche du préfet que Lille ne doit pas être défendue. Ses troupes sont déjà dans les rues qui aboutissent autour de la place de la République et du palais des Beaux-Arts. Que faire? L'armée acceptera-t-elle cette décision insensée? Il va rendre l'état-major de la région juge de cette situation. Où est-il logé? Vous savez où est la Bourse, mon général? Comme il arrivait sur la grand-place, les Allemands débouchaient. Le général a été entouré et fait prisonnier. Ce général, pratiquement livré à l'ennemi, c'est le général Musse. En septembre dernier, il suivait la campagne de Pologne. C'est lui qui avait écrit et déposé ce rapport, concluant à la nécessité de revoir les conceptions stratégiques de notre état-major à la lueur des enseignements de Pologne, en raison de l'emploi combiné des chars et de l'aviation. C'est sur son rapport qu'il a été écrit au 3e Bureau : *Intéressant. Mais la France n'est pas la Pologne.*

Les généraux de la 25e, de la 1re, de la 15e division, de la 2e et de la 5e DINA, qui se concertaient dans les faubourgs du sud, ont-ils accepté la décision préfectorale de faire de Lille une ville ouverte? Il ne semble pas. Ils ont quelques éléments de leurs troupes qui vers cinq heures du matin ont pu s'échapper

vers le nord, mais déjà à la première heure du jour les têtes de colonne ont dû se replier devant des véhicules allemands dans la ville, entre la place de Strasbourg et la grand-place. On sait que l'ennemi tient le théâtre. Les généraux, sous la direction de l'un d'eux. l'aîné, Molinié, prennent les dispositions de résistance dans les quartiers sud, et les faubourgs, dans Canteleu, Haubourdin, Loos, le Faubourg-des-Postes, à l'Arbrisseau, Emmerin... Ils vont essayer d'arrêter l'invasion de la ville à l'est en envoyant des hommes par les boulevards qui la contournent. Ils tiennent pour non avenue la décision, gouvernementale ou préfectorale, de déclarer Lille ville ouverte.

Civils ou militaires, ce matin-là, il faut bien que quelqu'un ait outrepassé ses droits et forfait à l'honneur. L'histoire décidera entre le général Molinié et le préfet de Lille.

⁂

La demande de mise en liberté provisoire des cagoulards encore détenus, Tenaille, Puireux, Jacubiez, Yves Duplessy, venait d'être rejetée. « Il y a, dit Visconti à Malot, quelque chose de risible dans tout ça : pour Duplessy, encore, je comprends... il a tout de même assommé Fred Wisner l'autre mois. Mais les autres ! De vieilles histoires, mal démontrées, où la seule chose certaine est qu'on avait affaire à des Français épouvantés par les progrès du communisme... Hier, des communistes ont été condamnés à mort, en application de la loi Sérol...

— Tu es injuste, comme toujours, Romain ! Il faut garder les proportions : on condamne à mort des communistes et on ne relâche pas les cagoulards... Gouverner, c'est maintenir l'équilibre ! »

Mais il s'agissait bien de ces histoires de vingtième zone : le pays entier était secoué par l'allocution de Paul Reynaud ce matin à la radio. Ainsi le roi des Belges a trahi ! Le président du Conseil l'a dit. Le Premier Belge, M. Pierlot, le confirme, paraît-il. Un journal belge de Paris l'écrit en toutes lettres. Le mot *capitulation* est un de ceux qui font vilain dans le tableau. A vrai dire, Malot était venu quai Malaquais chez Romain, parce que sa femme s'était brusquement trouvée mal, après avoir entendu Reynaud à huit heures du matin. Aussi s'était-il amené avant neuf heures quai Malaquais : les malheurs de sa patrie et ceux de sa vie privée se mêlaient dans la tête du député radical. Or, au seize mai, Mathilde Visconti avait gentiment proposé à Dominique Malot d'héberger chez eux, dans leur maison de campagne des Pyrénées-Orientales, et sa chère malade et, si elle voulait venir, l'indispensable Mme Clésinger, qui la soignait depuis si longtemps. Aujourd'hui, après la scène qu'il y avait eu tout à l'heure...

Visconti, depuis quelque temps, n'était plus le même. Nerveux, agité, sarcastique. Ses propos n'avaient apparemment point changé de nature, mais le fait est que dans les circonstances présentes ils perdaient le caractère de paradoxes, qui faisait jusque-là leur charme offensant. « Trahir ! trahir ! Un roi qui se refuse à laisser massacrer son peuple trahit, selon Reynaud : mais qui trahit-il ? Les Anglais ? Comme si on ne savait pas que les Anglais rembarquent ! A cette heure aurions-nous autre chose à faire qu'à rompre avec ceux qui retournent dans leur île, et agir comme Léopold ? Ah, il y a quelque imprudence à parler de trahison, quand on ne sait pas ce que nous serons appelés à faire la semaine prochaine !

— Que veux-tu dire, Romain ?

— Dominique, si, demain, un homme dont on ne peut suspecter le patriotisme... Weygand ou le Maréchal... te disait : il faut envoyer des parlementaires à l'ennemi, les conditions on verra ! mais arrêter l'effusion de sang...

sauver ce qui peut être sauvé : Paris, la marine... ce qu'il va nous rester de l'armée après le désastre des Flandres... Bon, qu'est-ce que tu dirais ?

— Mon Dieu, gémit Malot, est-ce que nous en serions là ? »

Visconti haussa les épaules. Ce malheureux Dominique appartenait vraiment au passé. Il ne pouvait comprendre que tout s'enfante dans la douleur : la France avait besoin d'une césarienne, on allait y mettre les fers, voilà tout. Naturellement, cela supposait un joli coup de balai. Tous les Reynaud, tous les Daladier... C'est pourquoi Romain se préoccupait des cadres de remplacement, les hommes nouveaux. Il s'agissait d'en être. Et qui pouvait douter que ceux qui avaient les premiers compris... Déat, bien sûr... mais ces hommes énergiques, les Deloncle, les Tenaille, les Jacubiez... Parce que le personnel politique, c'est très joli : mais il faut qu'il se base sur quelque chose, et puisqu'il faudrait bien se passer de la clientèle radicale-socialiste ! Il laissa Dominique en conversation avec Mathilde, et se rendit boulevard des Invalides, chez le Maréchal. Il multipliait les occasions de lui présenter ses devoirs. Cette fois, il avait une raison politique à sa démarche. Hier, à la commission des Affaires étrangères, on avait tenu d'étranges propos. Le gouvernement songerait à envoyer Pierre Cot à Moscou... Alors, cela, non ! Il fallait aller dire au Maréchal que le pays ne le comprendrait pas. Encore les maquignonnages du Front populaire ! En pleine guerre... Bon, si on était assez bête pour jouer internationalement la carte soviétique... mais songeait-on à ce que le seul nom de Cot signifierait ? Cot... pourquoi pas Thorez ?

Oui, Visconti devenait instable, il s'en rendait compte. Aussi, pensait-il, c'est cette guerre des nerfs qu'on nous fait : les Allemands vont entrer à Paris ce soir... et puis le lendemain tout va bien... et puis ils sont à Arras... et puis le roi des Belges est un traître. Ah, c'est comme en août dernier : il y a des gens qui ont salué l'entrée en guerre comme un soulagement. Cette fois, il faudrait la paix. Mais si c'est comme ça, qu'on la fasse tout de suite... Visconti eût aimé être de ceux qui mettraient terme à cette tuerie. Quelle reconnaissance le pays aura aux hommes qui feront cesser le cauchemar ! Est-ce que, depuis le premier moment, je ne voyais pas juste ?

Monzie sortait de chez le Maréchal, et Visconti croyait entrer à son tour, quand le général Weygand, et l'amiral Darlan, flanqué d'un capitaine de vaisseau, survinrent bien malencontreusement. Romain pouvait se brosser : le Maréchal n'aurait plus le temps de le voir avant la réunion journalière au ministère de la Guerre...

Il rattrapa Monzie sur la porte du boulevard. Il avait fait vite. C'est que Mistler lui avait dit hier que Monzie devait être mêlé à cette sombre histoire. Il pourrait peut-être avoir quelques précisions. Parce que si on voulait s'adresser à Moscou pour continuer la guerre, c'était une chose. Si c'était une médiation qu'on cherchait... elle était bien inutile, mais enfin, sait-on ce qui peut passer par la tête d'un Reynaud ? La paix est toujours la paix. En tout cas, pas de Pierre Cot là-dedans !

Monzie, ce matin, on ne pouvait rien en tirer. Il était bien trop préoccupé par les nouvelles d'Italie, l'espoir qu'une démarche de Daladier auprès du Saint-Siège pourrait éviter la rupture de ce côté-là. Pour le reste, les conversations, il n'y a rien de fait... Est-ce qu'il a parlé de ces choses avec le Maréchal ? Le ministre des Transports a trouvé le Maréchal persuadé que la guerre est perdue, mais merveilleux de hauteur de vues, de calme : « Excusez-moi, Visconti, j'ai des rendez-vous à mon ministère... »

Romain est resté sur le trottoir, regardant l'auto s'en aller. Il a cette impression horrible, à un moment pareil, d'être en dehors du jeu, entre deux chaises... Personne n'a de temps pour lui, et les événements marchent à un

pas gigantesque. Comment faire? Quel chaînon saisir? Pierre Laval peut-être...

Le capitaine de vaisseau Auphan revenait d'Angleterre. Il y avait été envoyé par Darlan, d'accord avec le généralissime, pour se renseigner, sous l'angle maritime, sur les projets de nos alliés. Il en rapportait la certitude que les Anglais s'apprêtaient à quitter la France. On l'avait emmené chez le Maréchal, répéter ce qu'il savait devant le Maréchal. Ainsi, tout à l'heure, Pétain, rue Saint-Dominique, serait mieux renseigné que le ministre de la Guerre, le ministre de la Marine, le ministre des Affaires étrangères. L'armée belge a capitulé, mais les Anglais désertent.

A la question posée à Darlan de savoir quelles chances d'évasion par Dunkerque peuvent avoir nos troupes, l'amiral de la flotte répond catégoriquement : « Le rembarquement de nos forces à Dunkerque est impossible. »

***

Il pouvait être dix heures quand une des femmes arriva en courant chez Quentin Guillot. Libercourt, depuis l'incendie de l'usine de goudron, s'était d'abord vidé de ses habitants, puis, peu à peu, ils étaient revenus. Le beau-frère de Quentin qui était mineur au 3, avait réussi à ramener les siens de Wingles, où ils avaient fui. Et avec eux les vieux Moreau, les parents d'Élise Decker. C'était sa femme, la sœur à Quentin, qui venait d'entrer : à deux cents mètres de là, un Allemand... La femme d'Éloi Watteblé, leur voisine, dit : « Et les Marocains? » Quentin sort, et suit sa sœur jusque chez elle. Tout est en ordre. C'est-à-dire qu'on ne voit personne dans les rues. Le canon s'est tu. Le pays est à moitié en ruine, tout ce qui a été brûlé, et autour de l'usine... La sœur habitait le long du bois, dans cette cité qui est le long de la route d'Oignies. Ils sont entrés dire un mot au beau-frère, au gosse. Puis, en ressortant, on avait entendu des coups de feu, le voilà qui tombe sur des cadavres, des soldats français, le nez à terre, trois. A quelques pas, il y avait deux grands types casqués, en vert, qui cassaient sur le pavé d'une cour les crosses des fusils enlevés aux morts. Tout à leur travail. Quentin s'est caché dans les ruines, il a fait un détour et rentre chez lui.

Chez lui, il avait deux Marocains dans sa cave, et il y en avait un chez Mme Watteblé. La résistance avait duré jusqu'à l'épuisement dans Oignies et sur le canal. Ces pauvres types traqués, avec leurs fusils sans balles, s'étaient échappés vers l'aube, après une fusillade de toute la nuit dans Oignies. On les avait nourris, mis à l'abri. Ils ne parlaient guère qu'avec les yeux. Ils avaient l'ordre de gagner Lille comme ils pourraient. Ils répétaient : « Lille? » On leur avait trois fois expliqué le chemin. Maintenant, ils ne pouvaient plus rester ici. Ils n'avaient que quelques minutes pour gagner le bois de Phalempin, derrière Ennecourt...

Ils étaient à peine partis que, dans la porte, un Allemand surgit, le revolver au poing. Tout le monde dehors! Rassemblement. Allez tous, hommes, femmes! les enfants aussi. Prenez une couverture, le manger. Il va y avoir une grande bataille à Phalempin. On évacue la population. Vous avez cinq minutes. Tout cela avec des mots hachés... les gestes : *fünf Minuten... cinq minutes...* les doigts écartés.

Les patrouilles visitaient les maisons. Les gens en sortaient en famille. Quentin vit les vieux Moreau et leur fit signe. On le poussa de l'épaule, *Männer hier!* Le papa Moreau aussi. Les hommes en tête, tous rassemblés. La colonne se forma, les familles derrière. Les deux enfants accrochés à la robe de Rose Guillot, Mme Watteblé et les siens, un dans les bras... Il ne faut pas longtemps pour rassembler un troupeau humain. Et ces types à cheval, ce

bétail-là, ça les connaît. Le ciel, gris tantôt, tournait au soufre. Il y avait des éclairs secs. Des grondements lointains.

La colonne s'était ébranlée et marchait lentement vers Oignies. Jusqu'où vont-ils nous mener? Pensez, les gosses. Des femmes poussaient les leurs dans des petites voitures. Tout cela sous les cris gutturaux des cavaliers, les : *Schnell! Schnell!* On passait le long du bois d'Épinoy. Il fallait contourner des trous d'obus, des excavations de bombes... la foule ne voyait pas devant elle, des femmes tombaient. La masse des hommes devant, serrés, parlait. On ne sait rien? Ils sont dans Carvin? Où sont les Français? Là-haut, ça grondait encore.

⁂

A l'heure même où, rue Saint-Dominique, à Paris, se réunissent Reynaud, Pétain, Weygand comme chaque jour, le général Blanchard arrive à Houtkerque, à moins de trente kilomètres au sud-est de Dunkerque, au General High Quarter. C'est là que Gort lui donne connaissance du télégramme de Churchill lui assignant pour seul devoir l'évacuation de l'armée britannique sur l'Angleterre. Celles de ses troupes qui tiennent encore la Lys, à l'est d'Armentières, quitteront donc ce soir, quoi qu'il arrive, la ligne fixée encore la veille pour gagner la côte, les bateaux. Mais l'armée du général Prioux ne peut rompre ainsi, dit Blanchard, elle est épuisée, incapable d'effectuer aujourd'hui le repli que le départ des Anglais rendrait nécessaire; d'autre part, elle est au contact de l'ennemi, elle se bat, elle va être tournée si les Anglais s'en vont, les Anglais ne s'en iront pas, ce n'est pas possible! Les Anglais s'en iront. Vous voilà prévenu. Mais Gort n'est pas moins ému que le général français : voyons, quelles raisons pourrait-il y avoir de s'obstiner dans un combat perdu d'avance? Il n'y a plus d'armée belge, nous sommes coincés entre les divisions allemandes qui viennent de l'est et celles qui viennent de l'ouest. Repliez-vous! Vos troupes, quelle que soit la part que vous en perdrez, ce sont les meilleurs soldats de la France, les mieux entraînés, les mieux équipés, ils ont déjà l'expérience si chèrement acquise... Ceux que nous arriverons à faire passer en Angleterre seront les cadres des unités nouvelles, les entraîneurs des réserves intactes, les vainqueurs des batailles à venir! Ou vous en sauvez ce qu'on peut en sauver ou vous perdez tout. C'est folie!

⁂

Qu'est-ce qu'il y a, jusqu'à Oignies, quinze cents mètres? La colonne s'engageait dans Oignies qui flambait de tous les côtés. On débouchait sur la grand-place, par la rue qui passe à l'est de la mairie. C'est une place avec un vaste terre-plein, et puis une rue de l'autre côté de la mairie qui la sépare du cinéma Alcazar parlant, un bâtiment de torchis dans le style 1900, complété par le café-restaurant Bellevue, noces, billards, banquets. Mais en face de la mairie, il y a la grille du château De Clercq. Et le château blanc dans la cour, derrière. Avec son parc, ses maisons de gardiens. Ce sont ces gens-là... enfin les anciens propriétaires! à qui tout le pays est redevable de la découverte des mines. Autrefois, les Flandres, l'Artois, c'était tout des prés, des cultures. Et puis qu'est-ce qui a passé par la tête de ces De Clercq-là? Ils ont fouillé, trouvé le charbon, fondé les premiers puits, fait monter les premiers terrils. Il y a un monument en cet honneur, le monument de la découverte des mines, en marbre rouge, à gauche de l'entrée du château sur la place, avant l'église. Et la colonne de Libercourt à laquelle viennent de se joindre les gens d'Oignies, en tête, défile en demi-cercle devant le château, le monument aux mines,

l'église. L'Alcazar cinéma parlant a pris un vieux coup dans ses plâtras, et l'entrée de Bellevue... Tout ça flambe, et la mairie... Une maison fume sur la gauche, éventrée de plein fouet, par le canon. Sur le terre-plein, il y a des Allemands avec des mitrailleuses...

A la sortie de la place, symétrique à peu près par rapport au monument aux mines, de l'autre côté de l'église, il y a le monument aux morts, en pierre blanche avec un coq en l'air, au tournant de la rue où s'engage la colonne, que les Allemands mènent, sur leurs chevaux, vers le canal, le pont de la Batterie, c'est-à-dire le pont de Courrières. Juste au coin de la place, un petit terrain avec de l'herbe derrière des grilles, fait comme un jardinet de l'église, exactement derrière le monument aux morts. Il y avait là une douzaine d'hommes, le torse nu, qui creusaient des trous sous la garde des soldats allemands. A la forme des trous, on pouvait comprendre. C'étaient douze otages qui préparaient eux-mêmes leurs tombes. Il y en avait deux autres, au pied même du monument aux morts. Sous les noms de ceux qui étaient tombés dans l'autre guerre. Tout l'entourage de la place brûlait. Les hommes poussés en avant, les femmes et leurs gosses, tous regardent ce spectacle sans un mot, les yeux secs. L'horreur ici qui les prend dépasse l'émotion, la sensiblerie. C'est un peuple de malheur, habitué à la catastrophe voisine, et dont les femmes guettent dans leurs rêves les bruits lointains du grisou sous la terre... Les cendres et la fumée rabattues sur eux. Des écroulements dans les maisons qui brûlent. Des équipes, avec des grenades et des lance-flammes parcourent le pays, incendient chaque maison, chaque pièce de chaque maison. « Mon Dieu, dit la maman Moreau, et qui sait ch' qu'ch'est à Courrières ? » Elle tient le bras de Rose Guillot. Et les enfants... L'orage grondait, plus proche.

C'est dans la rue vers le pont, à quelques maisons de là, le paysage des ruines, le long mur, un désordre fou... entre deux maisons qui brûlaient, la villa « Les Floralies », à main gauche. Ce qui sort de là est si atroce, cette clameur qui ne peut pas être humaine, mais quelle est la bête qui crie donc comme cela ? Telle est la force de la terreur que ne pas savoir est pire que risquer. Des hommes ont jailli de la colonne, d'instinct, gravi les marches du perron. Baïonnette au canon, les SS en sentinelles barrent l'entrée, les repoussent. Mais ils ont vu. Ils n'ont pas pu ne pas voir.

Lié sur un fauteuil, un homme. Un homme jeune et fort, blond, sans rien sur la tête... Un officier anglais. Il est là depuis le matin, en butte aux railleries des SS. Un officier l'a cravaché dans son fauteuil en pleine figure. Il sent cette zébrure à travers son front et sa joue. Ils l'ont arrosé d'essence, vivant, comme ils ont fait des morts dans la cour du château De Clercq tout à l'heure. Lui et la pièce autour. Et ils viennent d'y flanquer le feu. Ils ont jeté l'essence sur cet homme comme on jette des seaux d'eau sur un ivrogne. Alors, a commencé ce cri que les gens de la colonne ont entendu. Un cri qui ne finit pas. Un cri dans l'homme. Je ne dis pas que l'homme a crié : cela a crié dans l'homme. Cela qui brûle. Pas l'homme. Cette chair jeune, vivante, cet être de muscles et de nerfs qui jouait si bien au polo, il n'y a pas si longtemps, dans Salisbury Plain... et des jeunes filles le regardaient, jalouses de celle à qui peut-être il allait sourire... Cela a crié dans les flammes comme une omelette au rhum, et la foule maintenant où s'est répandue l'explication du cri continué, monstrueux, surhumain comme le crime, la foule passait, tête... gauche ! comme on défile devant une tribune, devant une statue... Les enfants ouvraient de grands yeux pour voir : ils n'ont jamais vu brûler un homme. Les Allemands leur font des souvenirs.

Au pont de la Batterie qui mène à Courrières, la colonne a été mise dans un champ, tandis qu'on passait les premiers hommes. Parce que le pont avait

sauté, et un bac portait des troupes de Courrières vers Oignies, et repartait avec sa charge de civils dans l'autre sens. Ils devaient avoir changé d'avis. Les hommes parlent de l'Anglais. « Je n'oublierai jamais s' figure... », dit Quentin, et son beau-frère crache à terre et répond : « Ça promet... ch'est maint'nin que l'guerre comminche... »

Ils regardent s'éloigner les leurs, renvoyés. Ils n'ont pu parler à leurs femmes, embrasser leurs gosses. Les Allemands ont aussi renvoyé les vieux. Et voilà que l'orage qui pesait depuis des heures s'est décidé d'un coup. On est en plein dans le tonnerre, et les grands éclairs comme des arbres du ciel à la terre. Et la pluie à ne savoir où se fourrer, une dégelée impitoyable, comme s'il s'agissait de battre la terre. Les hommes trempés, transpercés, relèvent leurs cols, mettent les mains dans les poches. C'est comme si on les avait jetés dans un bain... Allez, allez... Ceux-là, dans le bac... La pluie est si forte que les geôliers même en sont déconcertés. Dans le désordre de ces minutes, quelques hommes s'échappent sans être vus. Leurs maisons ! C'est où ils vont pour tâcher de les éteindre. Des caves, de parmi les morts, d'autres, oubliés dans Oignies, se sont levés. Tout de même l'averse d'orage va limiter un peu la rage noire de ces bourreaux, l'incendie insensé, systématique...

Tout cela n'était rien. Le pis, ce fut le spectacle de Courrières. Quand ils arrivèrent à Courrières. Les hommes. Car ils arrivèrent à Courrières. De loin, ils avaient bien vu que Courrières était en flammes. Mais ils n'avaient pas imaginé ce que c'était, Courrières, ce qui se passait à Courrières.

*
**

Il y avait au début de l'après-midi, au ministère des Travaux publics, une réunion de personnalités intéressées par la reprise des relations avec les Soviets. Tout roulait sur la question de l'officialité de la mission Pierre Cot. Un certain nombre de ministres faisaient d'ailleurs, disait-on, porter leurs objections plus sur la personnalité choisie que sur le principe même des relations. Il semblait que des préoccupations d'ordre intérieur plus que des considérations de politique étrangère fussent ce qui laissait à l'affaire son caractère hypothétique. Il était clair que l'histoire des avions ne se présentait que comme un premier pas. Ne pourrait-on cependant envoyer Pierre Cot sous un prétexte de fantaisie, tractation commerciale, achat de bois par exemple, ce qui permettrait d'apaiser dans une certaine mesure les éléments dans le cabinet, qui répugnaient à faire d'une personnalité politique trop marquée un ambassadeur de France ?

Le certain était que Moscou insistait pour que les choses fussent claires. Eux, là-bas, ils voulaient un ambassadeur. Comment leur refuser, quand on leur demandait des avions *pour commencer*... A part cette exigence précise, ils montraient une bonne volonté qu'on n'avait pas espérée. En attendant la venue du représentant de la France, de quelque nom qu'on l'appelât, la négociation pouvait se poursuivre à Paris par le canal d'Ehrenbourg et du chargé d'affaires. Ehrenbourg ? Mais oui, et Monzie insistait que ce serait là une donnée très favorable, car on ne pouvait douter de l'amitié de l'écrivain pour notre pays. Bien qu'Ehrenbourg se récusât toujours derrière les instances diplomatiques normales, il était tout à fait souhaitable que le romancier fût joint au plus tôt, et qu'il pût être mêlé aux conversations. Un des assistants proposa d'aller le chercher chez lui, rue du Cotentin.

Quand il y parvint, vers les trois heures et demie de l'après-midi, cette petite rue tranquille derrière la gare Montparnasse était en révolution. Des voitures stationnaient devant un grand immeuble. Il y avait la police. Sur le trottoir, devant une auto du corps diplomatique, avec le CD sur fond jaune, le chargé

d'affaires des Soviets discutait sur le ton froid du mépris avec les policiers, dont un Russe blanc, qui étaient en train de perquisitionner depuis des heures chez son ressortissant, le romancier soviétique Ilya Ehrenbourg, menacé d'arrestation...

L'homme qui venait du ministère, tombant là-dedans, saisit la gravité de la chose, et sans attendre s'en revint rue de l'Université. Anatole de Monzie, à l'incroyable nouvelle, explosa de fureur. C'était absolument inimaginable! Dans le moment où Ehrenbourg... Impossible que ce ne fût qu'une coïncidence! On voudrait saboter la négociation, on ne s'y prendrait pas autrement : à qui avait-on dit qu'Ehrenbourg... Évidemment les membres du gouvernement étaient au courant. Il appelait le ministère de l'Intérieur à l'appareil. Il allait appeler le ministre de l'Intérieur. Puis il réfléchit, se ravisa. Ou c'est Mandel... ou c'est fait dans le dos de Mandel... et alors qui? Une affaire grave. Anatole de Monzie avait déjà conscience que sa situation branlait dans le manche, à cause de son amitié pour les Italiens. S'il allait se mêler de ces histoires de police...

⁂

Quand la colonne des hommes de Libercourt et d'Oignies avait atteint Courrières, il pouvait être deux heures de l'après-midi. Malgré la pluie, Courrières brûlait toujours.

Tous ceux d'Oignies ne sont pas arrivés jusqu'ici. Dix-sept hommes, en chemin, ces êtres de colère qui les accompagnaient sur leurs chevaux, brusquement ont trouvé qu'ils avaient trop vécu. Ou peut-être la grande tuerie de ce matin n'avait pas assez apaisé la soif des SS, ou peut-être l'incendie, l'odeur des chairs roussies leur avaient-ils donné de l'élan, on ne peut pas savoir... Dix-sept hommes, aux premières maisons après le pont de la Batterie, une petite maison qui avait un jardin clos de murs, où il y avait des roses en cette saison-là, dix-sept hommes qu'on a poussés devant les chevaux, dans cet enclos innocent. Avec ces dix-sept-là, ils s'en sont donnés. Ils leur ont fait creuser leurs tombes, nus ou presque, puis ils les ont frappés, avec tout ce qu'ils avaient qui frappe, la crosse, le pied et l'éperon, le poing, la pelle, tant qu'enfin il n'y eut plus de visage à ces dix-sept visages, il n'y eut plus de dix-sept corps que le saignement informe du corps. Alors, ils ont joué avec les mitraillettes, par rafales, d'un bout à l'autre du jardin. Après cela, il ne restait plus de roses. Je ne sais que quatre noms de ceux-là, Georges Mullen, Eugène Wasson, Aristide Olivier, employés de bureau aux mines d'Oignies, et Alfred Stanczyk, polonais, ouvrier agricole qui travaillait au moulin d'Oignies, fils de Bolesclaw Stanczyk, abattu ce matin vers sept heures à la cave Pichard.

Ceux-là n'auront pas vu brûler Courrières.

Dans le matin, Courrières s'était réveillé presque entièrement en feu. De grandes parties de la ville avaient été détruites systématiquement à la grenade, par représailles contre la résistance prolongée des Marocains, dont les corps étaient exposés sur les places, jetés comme des charognes, avec des sentinelles les gardant. Les soldats allaient de maison en maison, en tiraient les hommes à coups de crosse. On entendait des coups de feu. C'était, pour des raisons de hasard, un homme qu'on abattait sur place.

Chez Decker, Élise, et ses trois enfants, le petit dans ses bras, interrogée par un sous-officier, dit que oui, ici, il y avait deux hommes, son mari et son frère. Ils arrivaient.

On les poussa dehors : « *Papiere...* »

Quand Étienne avait dit à Barbentane de revêtir ses hardes de mineur, le lieutenant avait eu un premier réflexe, dont il s'étonnait encore. Ce que c'est

que l'éducation! Cela lui semblait impossible de quitter l'uniforme, de se déguiser... Il fallait faire vite, les Allemands pouvaient entrer d'un instant à l'autre, et pour gagner du temps sur eux, Decker avait fait passer son hôte dans le « jardin », comme on appelait ce misérable carré longé de palissades avec une cabane à outils. C'est là que le lieutenant était rentré dans la vie civile, laissant ses frusques militaires sous les ustensiles de jardinage, jetés sur une toile. Sans cette idée d'Étienne, la patrouille l'aurait surpris en uniforme. Et ce n'était pas seulement son compte qui eût été bon, mais celui de la famille Decker, et de leur maison avec ses carreaux rouges bien cirés. Pendant que Barbentane s'habillait, Decker lui avait demandé son livret militaire. « Qu'est-ce que tu fais? » lui avait crié Armand. « Vous troublez pas, mon lieutenant... »

Maintenant, dans les mains des soldats allemands, il avait pu voir que Decker avait écrit en grosses lettres dans le coin de la première page le mot MINEUR... Cela leur suffirait-il? Tandis qu'on les groupait devant les écoles, là où Raoul et Morlières et Moncey et Parturier avaient cantonné le vingt mai, neuf jours plus tôt, Étienne Decker donnait des conseils à son lieutenant. Il s'était excusé: maintenant il l'appellerait camarade. « Alors, voilà, camarade... » Qu'il évite de parler, parce qu'on reconnaîtrait pour sûr qu'il n'était pas d'ici. Il lui avait écrit MINEUR sur son livret et, les Allemands, ils avaient trop à faire pour regarder plus loin, d'ailleurs c'était comme ça sur tous les livrets des affectés spéciaux, en tout cas ceux comme lui qui étaient revenus fin avril. Habillé comme il était. Armand ne posait pas de questions pour les Boches, hein? Ce qu'ils vont faire de nous, on verra plus tard...

***

Cependant, à la prison de Loos, la nervosité est grande parmi les détenus. Les murs ne sont pas si épais qu'on n'y entende point l'approche de la bataille. La nuit dernière, on n'a pas pu dormir. Les explosions entouraient la prison. Les ponts ont sauté, et par les fenêtres on voyait des éclairs, au loin des lueurs d'incendies.

Nestor Platiau parle à voix basse avec Éloi Watteblé dans leur cellule. Ils se méfient plus que jamais du citoyen d'Abbeville. Dodolphe maintenant s'est assoupi.

Depuis le samedi précédent, ils sentaient que quelque chose allait se passer. Ce jour-là, le juge d'instruction a signé quelques élargissements, et en même temps on a fait partir une colonne vers le sud, toujours en destination de Rennes. Un des gardiens a dit à Éloi qu'il ne comprenait pas ce que ça voulait dire, puisque depuis plusieurs jours les Allemands avaient atteint la mer, et nous étions coupés. Parmi les partants, Nestor a repéré Martin, de Valenciennes, un membre du comité fédéral du Parti. Il aurait voulu lui parler. Depuis samedi, il pense à Martin : il le connaît d'avoir été jadis dans le Nord, en délégation... au moment de la grève de novembre trente-huit... Il avait l'air de ne plus tenir debout, Martin. Il l'imagine sur les routes. Mais, quoi? On dit Rennes... comment atteindraient-ils Rennes? Le bruit court dans la prison que les colonnes comme ça, on les mène aux Allemands, on les livre aux Allemands. Ils sont partis avec des gardes mobiles... Alors, cette nuit, quand la certitude a commencé à envahir la prison, que les Allemands devaient être là, arrivaient autour de Loos, qu'on se battait sur le canal...

Le canon parlait haut. Il devait y avoir des pièces pas très loin. On entendait aussi le petit caquetage des mitrailleuses, dans l'intervalle des départs. Watteblé dit : « Peut-être que les copains de la colonne l'ont échappé belle... Nous qu'on s'croyot peinards ichi! » La fièvre montait dans les cellules. Les

coups frappés posaient aux murailles des questions dans tous les sens. Il devait être trois heures de l'après-midi quand ça s'est mis à tomber. La prison tremblait sur elle-même, et dans l'énorme vacarme, quand ils comprirent, les prisonniers se mirent à crier. Les obus avaient d'abord atteint la rotonde. Des gens enfermés sur lesquels on tire, ce n'est pas la même chose que des soldats dans le plein air. Les obus éclataient, percutant les murs, et la prison sentait la blessure jusque dans son ventre bourré d'hommes. Dans toutes les cellules, les prisonniers s'étaient jetés contre les portes et les battaient de leurs poings. On nous tire dessus ! Le canon, c'est le canon ! Et le souffle du projectile, son sifflet strident, l'explosion. Encore. Encore...

Maintenant la prison brûlait. La fumée atteignait le quartier des politiques, où il n'y avait pas que des politiques. Quand ils ont compris que ça brûlait, les clameurs, les coups aux murs ont pris une telle violence, que les gardiens quand ils ont vu une porte céder, comme si les côtes éclataient, sous les battements de ces cœurs et de ces colères, les gardiens ont compris tout de suite, qu'il n'y en aurait pas qu'une. Et très vite, ils se sont trouvés isolés, entourés. Un d'eux avait pris les devants...

Nestor s'était saisi du tabouret, l'avait cassé contre la paroi, et avec un pied du siège il attaquait la porte. L'homme d'Abbeville, terrorisé, ne savait pas ce qu'il devait craindre davantage : la liberté ou l'étouffement dans la prison. Ces hommes avaient pris un aspect si féroce, et quand il gémit quelque chose, il reçut par la gueule un coup d'Éloi Watteblé qui l'envoya saignant contre le mur...

La porte s'était ouverte, et ils se précipitaient dans les couloirs. Il fallait faire vite : l'incendie gagnait à leur étage, la fumée faisait tousser, on voyait les flammes, on se heurtait à d'autres. Des gardiens sous la menace ouvraient les portes encore fermées. Quelqu'un cria : les femmes ! Et le cri fut repris vingt fois : les femmes ! Les femmes ! Oui, elles ne pourraient sortir, briser leurs portes. On s'était saisi du concierge. Il ne voulait pas ouvrir. Imbécile ou canaille, il ne voyait pas que cela brûlait ? Les femmes allaient être grillées vives ; on l'a traîné à la porte de fer du quartier des femmes. Il a eu peur. Il a ouvert.

Alors, on était dans la cour, et, les femmes mêlées aux hommes, il tombait des poutres en flammes. On voyait aux étages des types aux fenêtres : l'escalier était déjà impraticable. Ils avaient imaginé de se jeter en bas dans leurs paillasses. Ce n'était pas un bon système. Il y en a, les paillasses n'étaient guère fameuses, on les a ramassés en bouillie sur le pavé. Le canon tonnait toujours, d'autres obus sont tombés sur l'édifice. Les gens se regardaient, lâchés brusquement dans le plein air, tout à l'heure ils vont nous tuer... Chacun, comme un oiseau de nuit au grand jour, s'ahurissait de l'aspect de la foule, sans bien comprendre que lui-même avait cet aspect hirsute et malade, cette saleté et cette fièvre... Ils vont nous tuer ! On s'écrasait vers les portes. Le concierge avait ouvert. Ils s'égaillèrent dans les arbres et les allées, courant au canal.

Watteblé et Nestor se retournèrent. Dodolphe avait disparu. Dire qu'on n'a pas eu le temps de faire son affaire au poulet ! Il s'en tirera, cette sale graine. Mais Dodolphe ? On ne pouvait pas l'attendre, la poussée des autres chassait ceux qui étaient devant. Ils coururent jusqu'au canal.

Il était difficile de se faire idée de ce qui se passait. Les Allemands étaient dans la partie d'Haubourdin qui est du même côté du canal de La Bassée que la prison. Les Français étaient installés dans Loos et sur le canal qui fait une boucle, un coude, dans Haubourdin. Les évadés se trouvaient sous le feu des uns et des autres. Ils étaient le long du canal, cherchant comment passer. Le

pont en face avait sauté. Et avec les explosions qu'on avait entendues, il était peu vraisemblable qu'on trouvât des ponts plus loin, un passage. Il y avait deux péniches à quai de l'autre côté. Deux gars se dévouèrent, ôtèrent leurs frusques, et à poil nagèrent jusqu'aux péniches. Ils les ont tirées, manœuvrées, mises en travers, ça faisait une passerelle. Tous se sont précipités, des sauterelles. Mais c'est extraordinaire, la force que le danger rend à l'homme. Ils passaient s'aidant. Les balles sifflaient à leurs oreilles. Des obus tombaient dans la périphérie, avec des ploufs dans l'eau, des éclats au-dessus des péniches. Éloi trouvait le passage trop lent, et comme il descendait de la péniche avec une planche qu'on avait installée, il s'avançait à reculons, il a sauté dans une barquette à côté, et le fond a cédé, Éloi restait là, ridicule, les pieds dans la vase. On l'en a sorti. Ils se moquaient de lui. Les soldats qu'on apercevait un peu plus loin leur tiraient dessus. Ne sachant pas trop à qui ils avaient affaire. On atteignait les rues de Loos. On se dispersait...

Nestor et Éloi, à toutes jambes, avaient gagné les abords de la route de Lille, dans Loos. Le long de ces interminables murs d'usine, ils filaient sans prêter attention aux gens qui les croisaient. Parce que des réfugiés de Lille essayaient encore de s'en aller vers le sud. Des troupes étaient entassées dans des camions, il y avait ici et là, à terre, des corps abandonnés, des chevaux renversés, des voitures en train de flamber. Tout était couvert par la voix du canon. Personne ne leur demanda rien, malgré leur accoutrement de sauvages, leur air de devoir crever quatre pas plus loin. Ils avaient la poitrine qui battait la chamade, une mauvaise sueur sur le dos, les épaules, les reins. Ils n'avaient rien mangé ce jour-là, et ne sentaient pas la faim. Tous les bonshommes s'étaient éparpillés dans Loos. On avait vu des femmes tomber, mais on ne pouvait même plus leur tendre la main. Elles étaient dehors, qu'elles se débrouillent!

Après les dernières maisons de Loos, il y a comme une zone, avec des petits bouts de champ. Puis c'est un espace vide où ils s'avancèrent avec le sentiment qu'ici on allait faire des cartons sur eux. A la porte de Béthune, il y avait une batterie de 75.

Un officier les héla : « Où allez-vous? — Chez nous. — D'où venez-vous? — De la prison de Loos. — Ah, dit l'autre, on vous a bombardés! »

Quoi? Il savait déjà? Tout d'un coup Nestor comprit que la phrase avait un autre sens : « *Vous* nous avez bombardés? » C'était clair. Ah, les salauds! « C'était vous, faut croire », dit Éloi. L'officier leva les épaules. Ils avaient des ordres. Des artilleurs, ça tire où on leur dit de tirer. C'est un problème de géométrie. Où ça tombe, ça ne les regarde pas. Des ordres? Qui avait pu donner des ordres? Il dit : « Le préfet. » Peut-être mentait-il. A cette minute, les militaires que le préfet vient de livrer aux Allemands, ils en diraient n'importe quoi. « Vous avez tiré sur le quartier des politiques! — Je vous dis qu'on avait des ordres... »

Éloi serre les poings. Il revoit le pauvre corps d'un des types tombés dans leurs paillasses tantôt, les visages affolés dans la fumée de l'incendie, là-haut aux fenêtres... Allez, on continue...

« Je ne peux pas vous laisser passer, dit l'officier. Est-ce que je sais ce que vous feriez derrière nous? Ce soir, vous pouvez coucher là, dans cette maison qui fait le bec entre les deux rues, oui... Il n'y a pas de lumière, mais... » Bon, il ne nous faisait pas arrêter, pas la peine de l'exciter! Dans la baraque, on pouvait coucher, se reposer. Il y avait un café à côté. On a l'autorisation d'y aller? Ça va, ça va...

Le café était tenu par les tirailleurs algériens du général Dame. Aujourd'hui, on servait gratis. Des soldats, des civils, les évadés, mêlés, buvaient au zinc.

Le Byrrh, le rhum, ce qu'on voulait! Les tirailleurs rigolaient. C'était drôle, personne n'avait l'air saoul.

⁂

A Carvin... les choses avaient eu lieu un peu plus tard.

Quand, au début de l'après-midi, la pluie avait commencé à tomber, entre les tonnerres, et puis ça n'a plus été qu'une grande lessive, les femmes ont eu assez de la cave à Boquette.

Tout le matin, sous le ciel gris, Carvin avait été bombardé. Il faut dire que, depuis deux jours, ça ne décessait guère. La veille, un avion avait flanqué une bombe sur la maison d'à côté : probablement il visait le château d'eau. On avait pris des matériaux dans les ruines pour renforcer encore la cave, quand on pouvait mettre le nez dehors. On y était à l'étroit, les trois ménages, leurs gosses, les beaux-parents du troisième Boquette, pas Félix, Constantin. Impossible de suivre ce qui se passait. Après le départ des dragons, la ville avait semblé vide de troupes, mais on voyait encore aux limites courir des Marocains, et des tirailleurs algériens ensuite... On eût dit que les Allemands hésitaient à s'avancer dans les rues. Pourtant, au nord, la bataille s'était éloignée vers Seclin, et même l'artillerie française avait tiré de par là sur Carvin. Enfin, on supposait que c'était l'artillerie française. Cela, c'était le lundi. On était le mercredi. Tout le matin, l'orage avait grondé, sans pluie. Ou peut-être que ce n'était pas l'orage. Parce que les Allemands semblaient vouloir en finir.

Quand le tonnerre a cessé, et puis cette pluie à seaux, on s'est rendu compte de l'accalmie. C'est alors que les femmes ont voulu prendre l'air. Pas Catherine, elle avait trop à faire. Les belles-sœurs sont sorties, tant pis si on se mouille! voir ce que disaient les gens.

Le canon s'était fait lointain. Les rues étaient minables, avec les maisons démolies, des entonnoirs dans les chaussées. La femme de Félix, qui est toute jeunette, avait poussé jusque sur la place. Tout à coup, elle dégringole dans la cave, et elle leur crie : « V'là les Allemands! » Le premier mouvement, on sort dans la rue. La pluie était encore forte. Ils étaient au bout du coron, devant le café. Plusieurs tournent de ce côté-ci. Un soldat entrait dans chaque maison. Le leur, un petit SS, avec ses deux revolvers, criait : « *Los, los... Männer!* » Il ramassa les trois frères, et envoya bouler le beau-père à Félix, qui, à soixante-cinq ans, se prenait encore pour un homme... De tous côtés, comme ça, la mitraillette dans les reins, ou gardés par des types à revolvers, on voyait les gens rappliquer des maisons, traverser les corons, converger vers la grand-place. Il y avait là une colonne d'Allemands. Des officiers jetaient des ordres. Ma parole, ils aboient, ces gens-là! Ils passaient dans les rangs : « *Papiere... Papiere...* » Ils regardaient les papiers, parlaient entre eux, qu'est-ce qu'ils voulaient? Tout ce qu'on pouvait comprendre c'est qu'ils laissaient les vieux, les renvoyaient. On a été comme ça une heure, les bras en l'air, les soldats palpaient les types, *Kein Refolfer?* On était trempés. Enfin le ciel cessa de pisser.

Vers quatre heures, la colonne était formée : tous les hommes valides de Carvin, rassemblés sur la grand-rue, gagnaient la route de Lens, encadrés de bonshommes à cheval, croisant les troupes qui montaient... On entendait des coups de feu dans la ville, au-delà de chez Boquette. Les femmes restées seules avec les enfants, le beau-père, pleuraient doucement. Pas Catherine. Il n'y a pas le temps de pleurer pour Catherine. Elle veut savoir. Qu'est-ce qu'ils vont faire de leurs hommes? Elle va dans la rue, elle croise les ennemis. Elle en cherche un qui la comprenne. Ils rient, ils hochent la tête... Pas parler français? Pas parler français? Un, enfin. Il dit : « Tous emmenés parce que pas bon, Carvin. Marocains... Combat, tiré des maisons... Tous les hommes, fusillés! » C'est-il Dieu possible? Mais, dans un autre coron, où des groupes de

Marocains avaient résisté jusqu'au dernier homme, une femme a été abattue sur place, et un homme malade, un asthmatique, comme il ne pouvait marcher, ils l'ont collé au mur. Le corps est là, et vers le soir les enfants viennent le voir.

C'était surtout après chez Boquette que cela avait fait vilain : dans le quartier au-delà des abattoirs, quand on a franchi le passage à niveau. Parce qu'il y avait encore des Algériens et des Marocains à cette heure, et les Allemands les poursuivaient de maison en maison, dans les ruines, les caves. Maintenant ces hommes qui ne voulaient pas se rendre n'avaient plus de munitions mais ils se cachaient, tombaient à l'improviste dans le dos d'une patrouille et on se battait au corps à corps, furieusement, à l'arme blanche... Les averses ne calmaient rien. Le puits 4 d'Ostricourt était toujours occupé par des éléments de la DINA du général Dame, qui, lui, était à Lille avec le reste de sa division.

Vers six heures du soir, ayant traversé Courrières qui brûlait toujours, Harnes, vide de ses habitants, mais intouché, avec l'arrogance au-dessus de la plaine de l'usine Kuhlmann ; la colonne arrive à Loison-sous-Lens, juste avant la cité hollandaise de Lens.

⁂

On avait joint la colonne de Courrières, des milliers d'hommes, à celle qui arrivait de Libercourt et d'Oignies, après des heures de piétinement. Sous la pluie torrentielle, qui n'éteignait pas les incendies. Le spectacle de Courrières était pitoyable, et la saleté que faisait l'eau dans les cendres encore chaudes, et la poussière grasse de charbon, et la fumée, l'odeur que tout cela dégageait, les morts laissés à terre, des rues entières brûlant encore... Là-dedans, le calme des hommes emmenés. Une foule qui marche, serrée... Ils croisent les troupes allemandes, venant du sud.

Ils ont fait, comme cela, un peu plus d'une lieue. A Hénin-Liétard, on les a parqués dans le stade municipal. On leur a pris leurs couteaux, les allumettes, les briquets à essence ou à amadou. Vers le soir, des roulantes sont arrivées, et on a distribué la soupe. Heureusement, la pluie avait cessé. Dans le stade, Decker a parlé avec ceux de Libercourt. Quentin Guillot lui a dit que les Moreau sont vivants. Tous les deux. Leur maison est debout. Si on pouvait seulement le faire savoir à Élise ! Ses parents, ce matin, quand on est partis, elle s'en faisait tant... Avec Quentin et son beau-frère, Étienne peut parler, c'est le Parti... Il y a là un camarade. Je l'ai habillé avec mes loques. C'est un camarade de *L'Huma*. Comment ? Voilà, j'ai pensé à dire... on va lui arranger son livret, j'ai écrit MINEUR... qu'il est de Libercourt, venu chez moi par hasard... il n'avait pas pu repartir. Comme cela, les gens de Courrières, ce n'est pas étonnant s'ils ne le connaissent point. Oh, je me méfie ! Il y a de ces socialistes ! Tu ne crois tout de même pas qu'ils le donneraient aux Boches ? Faut pas courir le risque. En général, ce copain-là... il faut qu'il soit sous la protection du Parti... Que vont-ils faire de nous ? Il faut sauver les hommes du Parti qui peuvent être utiles pour l'action. Non, dans les conditions présentes, on ne peut plus faire évader ce copain. Il est plus à l'abri avec nous. Quoi, ils ne vont pas tous nous fusiller, et puis ils auront besoin de mineurs, ça ne s'improvise point. Quand le travail reprendra, c'est alors qu'on verra comment faire.

En attendant, Decker aurait bien voulu savoir ce qui s'était passé à Carvin. Si on y avait pris aussi les hommes. Et ce qu'il était advenu de Gaspard Boquette.

XXVI

Tandis que le général Gort quitte Houtkerque, et établit son quartier général sur la mer du Nord à vingt kilomètres à l'est de Dunkerque, à La Panne, Blanchard est redescendu au sud de Bailleul, à Steenwerck, à peu près à mi-distance de Bailleul et d'Armentières, où il a ses services, et où on attend La Laurencie, quittant la Crèche. Le général Prioux, commandant la 1re armée, a aussi son poste de commandement ici. Et la 1re et la 12e division d'infanterie motorisée, avec les généraux de Camas et Lucas.

Blanchard, pour l'instant, arrive chez Prioux. Il apprend à Prioux que les Anglais abandonnent la Lys. Qu'il n'y a plus le choix qu'entre mourir ici, ou s'embarquer avec les Anglais. On venait d'apprendre la situation à Lille par le 121e régiment d'Infanterie qui avait réussi à s'échapper, comme un bataillon du 92e et des artilleurs de la 25e division. Tous les généraux qui sont à Steenwerck, La Laurencie n'est pas encore arrivé, assistent à l'exposé du général Blanchard. Ce qui domine la situation, c'est toujours le télégramme Weygand, laissant entre ses mains la décision, sauver ce qu'on peut sauver, l'honneur des drapeaux. Il y a, il est vrai, contradiction entre les deux membres de phrase. Sauver ce qu'on peut sauver, à cette heure, cela veut dire abandonner les troupes qui n'ont pas atteint la Lys, qui se battent désespérément dans Lille. Nos drapeaux, leur honneur est fait aussi des drapeaux de ces divisions-là... Blanchard décide que La Laurencie marchera demain sur Dunkerque avec le 3e corps, et le général Aymes avec le 4e couvrira la retraite. Demain, à midi.

Le général Prioux est ce général qui a demandé le onze mai, commandant alors le corps de cavalerie, que l'on abandonnât le plan Dyle pour revenir sur l'Escaut. Billotte le considérait comme un esprit chagrin. Le onze mai, Prioux était d'accord avec Blanchard. Aujourd'hui, Blanchard remplace Billotte : Prioux n'est plus d'accord avec lui. Il ne contredit pas l'ordre de son chef, pour ce qui est des autres. Mais qu'il réponde à son chef, que, pour ce qui est de lui, commandant de la 1re armée, il se refuse à abandonner ses troupes qui se battent dans Lille, si on avait le temps d'y réfléchir, on prendrait cela pour une gifle. Le général Prioux accepte de recevoir des ordres pour le mouvement des divisions qui ont franchi la Lys. Pour ce qui est de lui-même, il entend juger seul de son devoir. Il restera à Steenwerck, il attendra ceux qui peuvent encore rejoindre, ceux dont il sera le dernier à désespérer.

Il a dit cela devant les autres généraux.

La Laurencie est arrivé une heure plus tard. Prioux lui a dit : « Mes troupes se battent dans Lille; je considère qu'il est de mon devoir de ne pas les abandonner. Mes cantines sont enterrées, je reste sur place avec mon état-major. »

Il est très difficile de juger moralement les actes d'un chef. Car il n'engage pas que lui. La Laurencie, à qui dans le plan Blanchard incombait la direction de la retraite, n'apprécie pas l'attitude de Prioux, comme il eût fait celle d'un général romain devant Hannibal, ou d'un Léonidas aux Thermopyles. Il lui demande de le laisser emmener son corps d'armée : « Vous voulez tenter l'aventure? Je ne m'y oppose pas, dit Prioux. Emmenez aussi le corps de cavalerie... » Aux généraux Jansen, Gréville, Lucas, de Camas et Langlois, qu'il a réunis, La Laurencie, fort de cette liberté d'action qui lui est laissée, expose son plan. Il s'agit non d'attendre le lendemain midi comme voulait Blanchard (Blanchard décidément, ce n'est pas Foch! dit La Laurencie), mais de partir ce soir même. Soixante kilomètres pour dépasser Poperinghe avant l'aube. Tous les généraux se récrient. Leurs troupes en sont incapables. La Laurencie leur dit que, s'ils décident de rester, il restera avec eux. Mais qu'eux porteront le poids de la capitulation qui sera la conséquence de cette décision.

Alors le général Jansen se rallie au plan La Laurencie. Et Gréville. Et les autres après eux.

⁂

A la tombée du soir, dans la ferme où Jean de Moncey et ses camarades en proie au désœuvrement s'énervent de l'attente, il règne une atmosphère lourde et bizarre. Un avion qui a bombardé les bâtiments a été abattu non loin de là. Voilà que nous abattons leurs avions maintenant! Cette remarque de Jonette a déchaîné un fou rire qu'on ne peut arrêter. C'est une drôle de ferme avec une cour carrée, des bâtiments tout autour. Dans cette salle à manger, des hommes des services, administration, cuisines, bâillent, essayent de jouer aux cartes, et bavardent avec les brancardiers, les infirmiers. La nouvelle de la capitulation des Belges, pour ces hommes qui voient de leurs yeux, par la fenêtre, la frontière, a le caractère d'un soudain naufrage. On croyait le bateau solide, comme une terre, et puis voilà qu'il prend eau de toutes parts. Dans la cour, il y avait ce qui nous restait de voitures. Les conducteurs y somnolaient. De tous les côtés, on voyait des fumées, des incendies. La femme de la ferme, sa belle-sœur était venue d'Hazebrouck la voir, et puis voilà qu'elle ne pouvait plus retourner chez elle, les Allemands étaient arrivés entre son pays et ici; et puis quand les deux femmes avaient appris l'histoire des Belges, elles savaient toutes les deux leurs maris mobilisés, en Belgique, ou enfin, elles s'imaginaient qu'ils étaient en Belgique. Alors, elles ne cessaient de tourner dans la maison, et de gémir. On ne les reverra plus. C'est la fin. Les Boches vont venir. Qu'on meure, tant pis! Il n'y a plus rien à préserver.

Cette danse de mort avait déchaîné les hommes présents. Jean de Moncey, avec stupéfaction entendait ces soldats, ses compagnons. Il n'avait jamais su ce qu'ils pensaient. Morlières avait essayé vainement de s'opposer à certains propos. Maintenant les paroles insultantes passaient comme une vague sur tous. Tout à coup. Combien se révélaient tout à coup défaitistes? Ils étaient tout à coup pleins d'une amertume noire. Ils haïssaient les chefs. Ils parlaient un langage jamais entendu, ou peut-être dans les mauvais rêves. Mourir, pour qui mourir? Le nom de la France, brusquement, en déchaîna trois ou quatre. Ah non, assez, assez! On nous l'a déjà faite, celle-là.

Alain était pâle comme la mort. Il dit presque bas à Moncey : « Cela, c'est le pire, vois-tu... » Jean le pensait aussi. On peut être battu stratégiquement... on peut être coupé des siens, chassé, traqué... on peut tomber, physiquement

tomber, mais cette défaite qui s'enfonçait dans les hommes, comme un couteau. Cette défaite qui devenait leur chair et leur pensée. Était-ce donc vraiment la fin?

Les deux copains sortirent.

On voyait à deux cents mètres la route qui court ici, parallèlement à la frontière, à quelques pas de la frontière. Il n'y avait que des champs, d'ici là, marqués par des éléments de tranchées et des boyaux de l'autre guerre, en fait comblés, couverts d'herbe, et ne faisant pas trente centimètres de dénivellation. La fermière les leur avait montrés disant: voilà nos défenses! C'était donc là ce qu'on appelait dans les journaux la ligne Maginot prolongée? Il n'y avait rien ici, sur quoi l'on aurait pu se défendre. D'ailleurs, était-il encore question de se défendre? Il avait plu vers les six heures. On pataugeait. La saison des orages n'était pas close.

Morlières dit: « Jean... si nous sommes tués maintenant, nous mourrons ayant vu cela, et cet agenouillement des autres... »

Que voulait-il dire? Ils se turent un long moment. Jean pensait à Cécile. Si nous sommes tués, elle vivra pour les enfants peut-être... ceux que nous n'avons pas eus ensemble.

« Jean, dit Morlières, je ne veux pas mourir avec l'idée que les Français sont des lâches... »

Alors Jean comprit que c'était sérieux. Et il répondit à Alain: « D'abord, pourquoi mourir? Et puis, où prends-tu, parce que ces types des cuisines ou ces riz-pain-sel font sous eux, ce soir, que les Français soient des lâches? Est-ce que le lieutenant de Versigny était un lâche? Est-ce que Raoul est un lâche? Est-ce que tu en es un? Si tu en es un, je te gifle! »

A neuf heures du soir, l'ordre de mouvement est arrivé. Ghyvelde. Où c'est ça, Ghyvelde? A trois kilomètres de la mer. Alors la nouvelle s'est propagée comme le feu. La mer! Et le mirage s'étend sur la colonne vite formée. La mer! Comme les autres, ils sont pris par l'espoir de la mer. « Alors, on fuit? » dit Alain. « Pas tout à fait, répond Groppart, mais on embarque! » Bon Dieu, comment se fait-il qu'on ne parte pas? On piétine, on lambine, on traîne, on tarde, on perd son temps. Pourquoi ne court-on pas jusqu'à la route à travers champs? Au lieu de quoi, on se prend les pieds dans des petits chemins de poussière, et on s'embringue dans d'autres convois à des carrefours. On parle de l'Angleterre. « Je n'ai jamais été en Angleterre », dit Dasvin de Cessac. Et dans un groupe d'infirmiers, le barda au dos, la couverture en travers sur le ventre, c'est Jonette qui dit: « L'Angleterre? J'ai toujours voulu y aller... » Alors Groppart, rigolard: « *Visit England*... London, Tower Bridge, la Tamise, Oxford, et Shakespeare qui n'a pas existé, mais qui est né à Stratford-sur-Avon! »

Et peut-être, pense Jean, qu'Alain a raison, et qu'on fuit... N'avons-nous pas fait tout ce qu'on nous a demandé? Il repense à la journée de Carvin, il revoit les Marocains... Où sont-ils, les survivants? Les blessés ramassés comme par défi... Je n'imagine pas que les hôpitaux puissent être tous vides vers la mer. Alors, quoi? On abandonne les blessés?

Morlières est monté à côté de Manach. Sa tristesse est un peu dissipée, parce qu'il a son chien avec lui. L'horrible petite bête ramassée en Belgique. Qui frémit quand on la caresse, et qui a ce bout de langue rose et râpeux. Il jappe un peu, regarde son maître. Lui, il croit encore en quelque chose.

On entendait les conversations mornes et basses dans la nuit. La masse humaine, où déjà il commençait à être difficile de discerner les unités, faisait un bruit triste comme un robinet qui goutte, comme un homme qui souffle sur ses doigts, non qu'il ait froid, mais d'impatience. Manach essaya de parler

de la Bretagne. Il n'avait rien à en dire. Morlières se dit que, lui non plus, il n'avait rien à dire de rien. Le petit chien même commençait à l'agacer.

Les incidents en tête de colonne, on n'y comprenait rien d'où on était. Mais il semblait que quelque chose se fût mis en travers du chemin comme une arête dans la gorge. On ne démarra que vers minuit. Il fallut une demi-heure pour atteindre la route. Il y passait des Anglais, on dut les laisser passer. Après cela, c'était le train des équipages, de l'artillerie, des unités en camions. Impossible de couper cet égrènement dense, cet embouteillage en marche, où chaque pas se perdait, cette confusion d'hommes, de chevaux, de machines. « Je mets mon pied, dit Groppard, je fais un croc-en-jambe à l'armée... et on passe ! » C'était résumer le sentiment général. Il y avait des cris. A la fin, vous nous emmerdez ! Puis voilà, on ne sait comment ça se fait que cela a glissé, des artilleurs derrière jurent, ils peuvent toujours jurer ! On leur passe devant. On est sur la route. Attention de ne pas se laisser doubler, hein !

Quelle nuit ! Il n'y a pas d'épreuve plus irritante que la lenteur. Si ce n'est ce sentiment de désordre, ce gâchis où l'on s'enferre. Les motocyclistes ne roulent pas, ils marchent, d'un pied sur l'autre, leur engin dans les cuisses. On avait un peu avancé, et puis, catastrophe ! Une bagnole en panne, la doubler, la tourner, la contourner...

Dans les voitures, les hommes parlaient. A cette allure-là, c'est moins cinq qu'on se fasse rattraper par les panzers. Si le jour nous trouve sur la route, épaule à épaule avec cette foule, tu imagines les bombes là-dessus, ou les balles de mitrailleuses, sssz ! Qu'est-ce qu'on a fait depuis trois heures ? Trois kilomètres au plus... La route craquait d'hommes, de véhicules, de bêtes. Il n'y avait pas l'ombre de police des routes : c'était le grand genre de la débrouille, et avec ça ceux qui se débrouillaient avançaient de cinquante centimètres.

Raoul piquait un somme sur son volant. Il avait dit à Jean, tu me pousses quand on part. C'était pas toutes les minutes. Il avait des rêves qui se transformaient en pensées, à l'inverse de ce qui a lieu en général. Par moments, il ne savait plus où il était : en France ou en Espagne, sur les routes de la mer, ou celles des Pyrénées. Même espoir. Même désespoir. Même volonté sauvage de survivre. Le combat ne finit pas ici. La défaite ne signifie rien. Il n'y a de sens que dans la victoire. Qu'est-ce que cette rage d'être le plus fort qu'il y a dans des hommes comme ça ? Qu'est-ce que c'est que cet acharnement, cet entêtement, cette volonté sans raison apparente ? Un Prioux enterre ses cantines, il y a peut-être de la grandeur, il y a sûrement de la grandeur dans son sacrifice, ou dans le suicide de cet autre général à Bultia le seize mai... Mais Raoul, expliquez-moi Raoul. Il ne pense pas à la mer comme tant d'autres, à la mer comme une fin, un sauvetage, le lieu où l'on va enfin respirer. Il pense à la mer comme à un moyen. Comme à un chemin. Il s'agit d'aller d'ici à un autre point du front. Un Raoul, toute sa vie, il a été au front. Pas toujours un front militaire. Il n'a jamais attendu de l'aube suivante une fraîcheur, un repos, la mer... mais la continuation de la lutte, mais la poursuite d'un même ennemi. Difficile à reconnaître pour d'autres. Pour lui, pas. Prioux attend ses troupes captives dans Lille, cette nuit-là. Croit-il qu'elles se dégageront ? Il a fait enterrer ses cantines. Il attend l'impossible. Mais Raoul, sur son siège, qui ne peut aller plus vite qu'on ne le lui permet, et qui dort et se réveille en sursaut, se rendort, frissonne et prend conscience de la durée de la nuit, Raoul... il rejoint, il sait que ce qu'il fait c'est rejoindre, ce poste lointain, séparé, où se bat Paulette, il rejoint Paulette, et les siens, tous ceux qui là-bas ont la conscience claire qui manque à cette cohue rêvant de la mer. Paulette même en prison, Paulette comme lui ne cherche sûrement qu'à rejoindre... Il n'y a pas de raison que Paulette soit en prison. Cette nuit est pleine d'imaginations

malsaines. Cette rage d'être le plus fort. Avoir raison. Pas soi, bien sûr. Nous. Ensemble. Ce que c'est, cette rage... mais c'est le sens même de la vie. Ce que ne peut comprendre un abbé Blomet, qui n'imagine pas qu'on puisse séparer cette force de la pensée de Dieu. Cette force irréductible. Tant qu'il y aura un souffle dans ces dents. Cela qui fait véritablement l'homme.

« Tu dors, Raoul? »

Il saute à la bourrade. « Dis donc, sale gosse, je t'ai dit de me pousser... mais doucement! »

Allons, ça a bien fait quinze mètres.

⁂

Qui avait pris l'initiative de faire arrêter Ehrenbourg? Ce qui a paralysé Monzie, c'est ce soupçon : il a parlé d'Ehrenbourg au Maréchal... N'y aurait-il qu'une chance...

En tout cas, Mandel ignorait tout d'une si malencontreuse initiative. Pas seulement de l'origine de cette initiative, de son existence même. Ce n'est que très tard dans la soirée qu'il en avait entendu parler. Il ne savait pas plus qu'on perquisitionnait chez Ehrenbourg qu'il ne savait que Lille était déclarée ville ouverte.

La nouvelle le mit dans une très grande colère. Langeron allait voir... Mais le plus pressé était de faire relâcher l'écrivain. Le téléphone sonne dans la pièce, il est environ minuit, le policier décroche le récepteur : « Allô... oui, monsieur le ministre... » Il met la main sur cette bouche irritée, dit à son prisonnier de s'éloigner. Et ce sont des monsieur le ministre, des saluts au téléphone... « monsieur Ehrenbourg, vous êtes libre! »

Mandel, après cela, appelle Langeron. Qu'est-ce que le préfet de police a pris pour son rhume! Lui aussi, pourtant, tombait des nues. Ce n'était, ce ne pouvait être qu'un zèle intempestif... l'initiative d'un subordonné... On avait fait campagne dans *Gringoire* contre Ehrenbourg, on demandait son expulsion dans les journaux... La police n'est pas un appareil simple, beaucoup de choses mises en marche de côtés divers... Comment empêcher les gens, des commissaires, des inspecteurs, de prendre des initiatives?

« Eh bien, dit Mandel, j'espère que vous n'attendrez pas pour limiter les dégâts? »

Le préfet de police ressemble à un héron chauve. Il est fort ennuyé. Il téléphone. Un numéro... un autre... Ses subordonnés comprennent qu'il est très fâché. M. le préfet peut être tout à fait tranquille. M. Ehrenbourg est déjà relâché. Mais ça ne suffit pas! Des excuses, Langeron, des excuses!

Alors, le piteux héron appelle M. le chargé d'affaires de l'Union des républiques socialistes soviétiques et lui présente les humbles, les très humbles excuses du préfet de police de Paris. Qu'est-ce que l'autre dit, au bout du fil? Le héron fait le gros dos, avec ses épaules de plumes...

⁂

Tout est relatif. L'unité de Morlières et de Moncey dans le piétinement de cette nuit sent se déglinguer son moral, sur cette route envahie des colonnes prévues par Gort et Blanchard, auxquelles la décision soudaine de La Laurencie a adjoint un corps d'armée et le corps de cavalerie, qui ne devaient y passer que le lendemain; mais, dans les camions du train qui les transportent dans la même cohue, sur la même route, les zouaves de Jean-Blaise, heureux d'être enfin en tutelle, se laissent porter dans l'innocence de leur cœur.

Depuis qu'ils ont été enlevés ainsi, ainsi adoptés, il ne leur reste que l'insouciance de la jeunesse, la joie d'être bien vivants. Même quand ils se sont trouvés au sud de Lille entourés de tous côtés, mais sans le savoir, confiants. Le chauffeur du camion était un Parisien dont le calme aurait rassuré une sonnette d'alarme, comme disait Jean-Blaise. Dans la journée de la veille, ayant passé la nuit en pleine ignorance, à l'est de Lille, aux lisières de Tourcoing, quelques minutes avant l'arrivée de l'ennemi, ils s'étaient trouvés dans une région où les bombardiers allemands allaient piquer les convois au petit bonheur la chance. Les avions tournaient au-dessus d'eux, et leurs mitrailleuses faisaient des bouquets de feu sur les voitures qui filaient à toute allure. L'herbe arrosée de balles semblait danser autour des camions sur le bord de la route et dans les champs. Des malheureux fuyant au-devant d'eux sous les bombes, arrivaient d'un village à trois kilomètres de là qui avait été démoli au canon, ils n'osaient y retourner croyant que l'ennemi y avait dû entrer, ils se mettaient sous la protection des soldats. On tint conseil. Si on était coupé? Alors le convoi avança prudemment, au ralenti, les hommes à pied déployés en tirailleurs dans les champs voisins. Au bout d'un kilomètre, on n'avait vu personne. On regrimpa dans les camions et on partit bon train. D'où avait-on un itinéraire? Le chauffeur disait que c'était au hasard de la fourchette. Mais on avait appris l'histoire de Léopold : alors on piquait sur l'ouest, de peur d'être compris dans l'armistice.

C'est ainsi qu'ils s'étaient trouvés dans la nuit du mardi au mercredi sur la route où passaient l'armée française et l'armée anglaise mêlées. Eux qui avaient tant souffert de l'isolement, redouté d'être perdus dans ces solitudes où le Boche pouvait à tous les pas surgir, ils ne s'impatientaient pas, et l'un des zouaves disait : « Plus on est de fous, plus on rit! » A écouter les histoires qui se racontaient dans le camion, où on était serré comme des cornichons, le dicton avait l'air plus vrai que nature. Nos zouaves étaient heureux de se trouver, en même temps qu'avec les soldats du train, avec des tirailleurs algériens de leur division, des types médaillés et remédaillés, des types qui en avaient vu de toutes les couleurs. Et puis, les tirailleurs, c'était de la famille! Tout ça chantait, rigolait, dormait à la fois. Le grand air qui sortait de sous la bâche était précisément celui-là qu'on jouait le soir à Dunkerque, quand Henri de Bréa était le neuf mai avec les Debrest aux Arcades : *Quand ça fait... Boum! là dans... mon cœur!* On avait encore quelques boîtes de conserve. On jetait les vides par-dessus la tête des bougres à pied. Qu'est-ce que c'est cette ville qu'on a traversée? Tu as vu, les maisons? Une vraie rigolade! Et ces toits, mon petit : d'un percé! Plus de gouttières pour les chats!

Mais derrière eux, dans la nuit épaisse d'hommes et de voitures, la nervosité jette à bas des camions des soldats que l'immobilité presque totale pousse à bout de patience. A ce carrefour que les zouaves ont franchi, il y a déjà deux heures, le convoi du GSD de Dasvin de Cessac en arrive à une excitation telle que Parturier va en avant, à la 402 du médecin-chef pour le prévenir. Il faut faire quelque chose... Mais quoi, mon petit! quand nous marcherons, ça passera de soi.

En attendant, il y a déjà des hommes qui ont perdu la tête à cause de ce qui se raconte. Les généraux, des incapables... le médecin-chef, vous êtes des idiots! il y a belle lurette qu'il a mis les bouts, laissant là les bonshommes... on va être faits aux pattes, les Fritz sont partout... la route est coupée, vous voyez bien que la route est coupée! On nous conduit à l'ennemi, on nous livre à l'ennemi.

Alors de petits groupes de deux ou trois hommes se sont formés, ils se jettent dans les fossés. Dis donc, Marcel! où tu as passé? Marcel n'a pas

répondu. Il a pris les champs avec un caporal qui a arraché ses galons. D'autres filent comme ça dans la campagne. Mais les fous! où vont-ils? Ils ne savent rien de ce qui se passe, ils ignorent où est l'ennemi, ils vont se jeter dedans, se faire tuer par les avant-postes, se faire prendre... Tant pis! crie un colosse qui se jette dans la nuit, nous, on en a assez!

Alors, de voiture à voiture, Parturier, avec ses hommes, il a organisé une équipe, va parlant aux gars, les rassurant, leur expliquant. Fenestre s'est joint à eux. Ce sont de grands enfants. Quand on leur parle, cela s'apaise. Mais ceux qui ont fui! Des déserteurs... Quelle honte! Quelle honte!

On approchait enfin de Bailleul. Et les premières lueurs de l'aube se faisaient déjà pressentir dans les lointains de la plaine, glissaient sur les champs, atteignaient les feuillages froids et tristes au rebord des chemins... C'est alors qu'il fallut faire ranger les convois pour laisser passer les chars. Les gens ne voulaient pas. Les chars, qu'ils crèvent! Pourquoi eux? Pourquoi pas nous? On se battait à coups de poing, des officiers. Enfin les chars passèrent...

Le général Gréville était là, dans sa voiture au carrefour. Il avait donné des ordres, utilisé les infirmiers et les docteurs pour dégager la route. Il avait entendu dans les ténèbres des bonshommes qui disaient : les généraux, tous foutus le camp! Ils sont déjà sur les bateaux ou à Londres! Il se montrait. Cela valait un discours. Mais en lui l'amertume était grande : une nuit comme celle-là en apprend plus à un chef que des années d'école de guerre. On vit sur une légende, sur des lieux communs adoptés. On croit avoir dressé ses hommes. Les avoir formés. On a développé chez les uns, les autres, l'esprit de corps... cette extraordinaire invention qu'est l'esprit de corps, avec ses particularismes, ses traditions, son sens de la rivalité. A l'entraînement, à Sissonnes, par exemple, ou plus tard, à l'entrée en Belgique, ou quand ce n'était déjà plus la parade, le jeu... dans les combats... hier encore... même au milieu de la fatigue et de la mort, on sentait dans ces troupes les frémissements de la discipline, l'agilité des conventions inventées, chacun avait sa chanson, son point d'honneur... On croyait les tenir en main. Et puis. Il suffisait d'une nuit comme celle-là. Tout craquait. Pas seulement chez les hommes. Des gradés. Même d'entre ceux qui s'étaient merveilleusement conduits. Des dragons par exemple : ce capitaine qui laissait tenir à côté de lui des propos proprement monstrueux, c'était le même qui dans la plaine de Béthune avec trois chars... mais il y a trois jours peut-être! trois jours! Ces hommes de fer, semblait-il. Ceux-là dont Langlois lui disait : voilà des seigneurs!

Peut-être qu'il y a dans une nuit semblable des sortilèges, peut-être sommes-nous entrés dans le cercle magique... Peut-être aussi que je me trompe. Peut-être que je donne aux mots une importance qu'ils n'ont pas. Les hommes, leur langage est fort et sordide, sans apprêt et sans retenue. Je ne suis pas habitué à l'entendre. Je ne me suis jamais comme cette nuit tenu au milieu de la marée. Qu'est-ce que j'entends d'eux? Oui, mon général. Parfaitement, mon général. J'étais loin d'eux d'un siècle. Et puis je suis tombé dans leurs blasphèmes. Les jurons, celui qui les prend au pied de la lettre est un sot. Obscènes ou sacrilèges, ils ne trahissent que l'impuissance d'une âme à s'exprimer. Et non ce que disent les mots. Un chef peut se rappeler que chaque homme éprouve un peu de ce que lui-même sent. Le malheur est à eux comme à moi. Ils ne savent pas ce que je sais, mais ils se perdent dans le mélange affreux de l'ignorance et de l'imagination. Ils ne savent pas non plus ce qu'il faut faire. Nos ordres sont inexplicables, comme cette nuit même. Ils ne sont pas autrement devant moi que je n'étais tout à l'heure chez Blanchard... Ce n'est pas Foch, Blanchard, dit La Laurencie. Il a raison. Ce n'est pas Foch. Depuis la mort de Billotte, il n'y a eu ni cohésion des ordres, ni

cohésion de l'action interalliée. On aurait dit que le général commandant les armées françaises n'avait qu'un souci, forcer Gort à marquer sa soumission, mais nullement établir l'unité de commandement. La Laurencie m'a raconté comment Blanchard, sur la position Dyle, lui a laissé plein droit de ne pas obéir à ses ordres, à condition de ne pas en porter, lui, la responsabilité. Si Blanchard était un chef, Prioux n'aurait pas enterré ses cantines, il aurait obéi. Et quand nous nous sommes trouvés après cela, Blanchard parti, avec La Laurencie devant Prioux... Prioux désobéit à Blanchard. La Laurencie désavoue, poliment, mais désavoue Prioux... Et nous, Camas, Lucas, Langlois, Jansen, nous étions prêts à refuser obéissance à La Laurencie... un instant, peut-être, seulement... mais un instant nous voulions mourir sur place, et donner ordre à nos hommes de mourir avec nous, sans esprit de recul comme on dit, phrase terrible !... Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que c'est, lieutenant ?

Les nouvelles sont mauvaises. L'ennemi est partout. Nous ne passerons jamais, sans des résolutions de violence.

Alors Gréville a donné cet ordre qui le déchire, cet ordre dont il voit le terrible effet dans les yeux des officiers qui l'entourent. Abandonner les véhicules, saboter les moteurs, détruire tout ce qui peut être détruit. Interdiction absolue de brûler. Disperser les unités par petits groupes, chargés au minimum, et gagner à pied la tête de pont de Dunkerque. Itinéraire : Berthen, Watou, Herzeele...

Cependant, à l'est d'Armentières, les automitrailleuses allemandes accouraient sur les indications de l'aviation qui a repris l'air dans une aube de reniements : la Lys, ici, était dégarnie de couverture, les Anglais s'étant repliés. Les troupes du général Aymes, de l'autre côté de la route de retraite, n'avaient laissé autour de Steenwerck, où Prioux attend vainement ses troupes encerclées dans Lille, qu'un mince rideau de protection, qui va se retirer à son tour. La sortie des assiégés de Lille vers Armentières avait amené des éléments de la 15e division, de la 5e et de la 2e DINA, au-delà de la Deule. Mais l'artillerie interdit de toutes parts l'issue à ces hommes encerclés. Rejetés dans Canteleu, Haubourdin, Loos, ils tenteront encore à l'aube une attaque qui ne débouchera pas, et ils se replient emportant leurs morts dans les faubourgs où chaque rue devient une forteresse, où ce n'est plus de briser l'encerclement qu'il s'agit, mais de tirer chaque balle qu'on a, mais d'user jusqu'à la dernière goutte le sang humain et la colère.

***

Il ne fait pas encore jour. Les combats viennent de cesser autour du 4 d'Ostricourt, dans cette région qui prolonge le coron de Boquette, à Carvin. Les Allemands ont finalement enfoncé la défense du passage à niveau. Six ou sept civils ont été abattus dans les corons. Il n'y a pas eu de quartier pour les derniers soldats, tués au poignard et à la baïonnette. C'étaient des Marocains du général Mellier, des Algériens du général Dame, des Tunisiens égarés du général Mesny. Il y a parmi eux ce lieutenant Mohamed ben Mohamed Moktar, dont, la nuit de J4 à J5, sur la route de Wavre-Gembloux, les officiers qui regardaient passer le convoi des toubibs emportant Jean de Moncey, craignaient d'avoir offensé du mot *bicot* la susceptibilité nationale... Il y avait parmi eux ce simple tirailleur tunisien qui avait proposé la liberté à Armand, dans l'église près des terrils, ce simple tirailleur tunisien dans lequel on ne saura jamais au juste quel éclair de conscience l'avait poussé à ce geste, et sur lequel ont marché les SS qui l'ont abattu, il n'était pas tout à fait mort, il a vu le talon sur son œil, et la douleur, et le sang dans la bouche, et le ventre percé,

le brouillard... Ce simple tirailleur tunisien est mort ici, animé on ne sait de quoi, mais sans doute qu'il y avait en lui quelque chose d'assez grand pour se défendre jusqu'à la mort, pour ne pas fuir, pour considérer avec toute la rage et la force de sa jeunesse l'envahisseur d'un pays qui n'était pas le sien, mais dont on lui avait dit, là-bas, à l'école, qu'il était le pays de la liberté. Ce simple tirailleur tunisien, quand il se battait pour la France, ne se battait-il pas contre ce fascisme, dont à Tunis les revendications italiennes faisaient craindre la venue? Ce simple tirailleur tunisien, il préférait la domination française à celle des aigles fascistes. Il est mort sans savoir que deux jours plus tôt, dans un Conseil des ministres français, Ybarnegarray a dit de la cession proposée de la Tunisie, avec ses hommes et ses femmes de chair et de sang, à Mussolini, comme au Minotaure ses victimes, le bouc émissaire à la colère du Dieu d'Israël : *J'en pleure, mais je l'accepte...*

Maintenant les patrouilles allemandes visitent les habitations des mineurs. Ceux-ci, on ne les avait pas évacués avec les gens de Carvin, et on les tient pour les complices de cette résistance acharnée, de la défense du passage à niveau, derrière chez Boquette. La fureur des officiers de la Wehrmacht les réunit dans un champ. Va-t-on les fusiller tous? Un hauptmann parmi ces hommes muets et sombres a choisi treize otages. Peut-être ne savait-il pas bien compter, ou la colère l'a fait se tromper, on ne lui en avait demandé que douze. L'un d'eux ne sera pas fusillé.

Toute la population a été appelée ici dans l'aurore. Au pied du terril, dont la masse noire et la flèche font sur l'aurore le décor de choix à cette cérémonie qui inaugure l'occupation allemande à Carvin. Les femmes, les vieux, les enfants. Regardez de tous vos yeux, regardez... comme on dit dans *Michel Strogoff*... Mais, bon Dieu! ici, ce n'est pas le Châtelet.

Il y a entre les gens des Houillères et les SS, ce matin-là, une certaine communauté de méthode. Parce que les douze otages choisis, on peut le reconnaître à leurs têtes, ne sont pas des Français, mais des Polonais. Le treizième était un jeune mineur français, un peu trop blond, le hauptmann l'avait cru polonais aussi. Douze mineurs polonais. Il est vrai, il est juste de dire que dans ces corons-ci, il y a beaucoup de Polonais. Par exemple, ce jeune homme au teint pâle avec qui, le jour où l'usine à goudron a brûlé à Libercourt, Gaspard Boquette a parlé dans la mine. Vingt ans. Qui était l'amoureux d'une cousine à la femme de Célestin Boquette. Qui mettait le dimanche son beau costume national brodé, avec la chemise aux grandes manches, le chapeau comme on en porte à Katowice ou Oswiencim.

Les gens des Houillères avaient besoin de ces hommes que voilà, isolés derrière les soldats allemands, douze hommes dont les uns avaient suivi aux processions l'image de la Vierge de Czenstochowa, d'autres avaient fui le fascisme de chez eux, le régime des colonels, tous avaient cru à la vie meilleure en France, la République où le peuple danse autour des Arbres de la Liberté. Les gens des Houillères avaient eu besoin d'eux pour diviser les ouvriers qui s'entendaient trop bien entre eux avec une seule langue. Pour dire aussi aux mineurs français, les Polonais acceptent, alors vous comprenez! ou tu ne retrouves pas l'aiguille de ton marteau pneumatique, c'est encore un Polonais qui te l'a chipée! Les gens de Hitler, ce matin, sur les cadavres des Marocains, ont groupé les douze, pour faire un exemple, et montrer à ces Français que c'est eux, les Allemands, qui défendent la France, contre ces étrangers responsables de tout. Polonais et Marocains. A cause de qui on brûle leurs maisons, à cause de qui la Wehrmacht est en colère. En attendant qu'aux autres, aux survivants, on dise : vous autres, grands hommes blonds, vous êtes de la race élue... vous êtes des Germains, qu'avez-vous à faire avec ces Français dégénérés, faits pour servir?

Le jour s'est levé sur le terril. La foule est là, frissonnante. Le peloton d'exécution est rangé devant les otages. Ils vont mourir dans cette terre noire, dans cette poussière de charbon, dont chaque jour ils lavaient leurs faces pâles. Au commandement, la salve éclate. Dans l'herbe pauvre du champ, les femmes ont porté leurs mains à leurs visages, les enfants se sont raccrochés aux jupes maternelles.

Douze Polonais. Leurs noms, trop difficiles à écrire, les écrira-t-on sur leur tombeau commun? En tout cas, ils s'appelaient : Joseph Andrzejezak, Antoine Zaweik, Michel Kivasny, Andrezej Sxenareck, Pierre Waloszazyk, Thomas Pietrowski, Stéphane Groschowski, Waterjan Klin, Jean Zeman, Karel Szroydki, Stanislas Wleck. Et un inconnu, prénommé David.

Au quartier 4 d'Ostricourt, ces noms ne sont pas plus difficiles à prononcer, ils sont aussi cruels au souvenir, que ceux d'Albert Lecœuvre, de Charles Desprez, de Charles Queva, de Jeanne Parent, de Léon Descamps et de son fils aîné, et du beau-père de celui-ci, Alfred Turbiez, tous tués dans la même affaire.

Et pour les mêmes raisons. Et parce que, le sachant ou l'ignorant, ils étaient le même danger, le fait de leur existence était le même danger pour cette cause inhumaine, qui organise de temps en temps les tueries.

Les tuant, on ne s'était pas trompé. C'était bien eux qu'il s'agissait de tuer.

XXVII

A la pointe du jour, quand Nestor s'éveille dans cette maison vide et sale, ouverte et dévastée, c'est sa première aurore libre, et il rugirait bien de plaisir à l'idée qu'on n'est plus en prison, n'était que le canon domine ce paysage triste, par la fenêtre aperçu, la longue route vers Loos, les nuages déchirés, et la porte de Béthune abandonnée des soldats.

« Éloi ! »

Ah, ce nom de Dieu de Watteblé ! Il dort comme il bouffe, deux fois plus que tout le monde. Ils sont descendus. Personne. Les soldats sont bien partis. Le café est vide. Le canon. De tous les côtés, la casse, des voitures renversées. Le mieux était de gagner la ville. Ils avaient enfilé la rue Léon-Gambetta, et je veux bien que c'était l'heure, mais ça faisait drôle, ce vide, et les rails du tramway. Alors, place de la République, toujours rien, personne... un désert. Ils avaient pris la rue de Béthune. La rue de Béthune était aussi vide que le reste. Ils faisaient vite. Tout d'un coup devant eux, un groupe de soldats à vélo qui débouchent d'une rue. Ils mettent pied à terre, une douzaine, et avancent en longeant les maisons. Ils étaient en gris, avec un mouchoir rouge au cou. Nestor n'avait pas eu le temps de répondre à Éloi qui avait dit : « C'est des Serbes ! » Ils étaient là près d'eux. L'officier parlait le français. Il demanda : « D'où venez-vous ? » et cet idiot d'Éloi, avec son idée des Serbes, il lui dit : « T'n'as point des cigarettes ? On est des copains du Parti... » Aïe, ce coup dans les côtes ! Nestor lui a coupé la parole : « Nous v'nons de l'prison d'Loos... Zallons à Lens, chez nous... » L'officier, sa bécane à la main, voit bien que c'est vrai, d'où on peut sortir avec cette gueule-là, si ce n'est pas de prison ? « Avez-vous vu des soldats français ? — Non... — Ne tournez pas à gauche : prenez à droite, rue du Molinel ou rue Gustave-Delory, pour gagner la route de Lens... »

Il n'y avait pas à dire : l'officier connaissait la localité. Les cyclistes ont continué leur chemin vers la place de la République. Alors... Éloi était vexé. A cause des Serbes. Qu'est-ce qu'on devient, si la ville est prise ? Nestor avait un copain boulevard Saint-Venant. Chez lui, on pourrait se refaire, se raser. Le copain, c'était un café qu'il tenait. Bon, boulevard Saint-Venant, c'est bien là, cette maison, mais elle est fermée... On tape aux volets. Personne. Et puis personne qui mettait le nez aux fenêtres, malgré le bruit qu'ils faisaient. Laisse, il dit, Nestor. Une idée. J'ai un copain. Un autre. C'est incroyable, ce Nestor. Il a toujours un copain partout. C'est un copain de l'ARAC. Il habite ce boulevard, un peu plus loin, là... non, c'est plus loin. Coutelier qu'il est. Tiens c'est pas là ?

Coutellerie. Il y avait sa gamine sur le pas de la porte, au copain à Nestor. « C'est bien chez Cordonnier? » Parce que ce coutelier, il s'appelait Cordonnier, c'est comme ça. « Ton papa n'est point là? » La gosse hésitait. Cette mine qu'ils avaient, ces gens! La mère a entendu parler, elle est sortie. « Mais c'est le camarade Platiau, de l'ARAC! » La gamine est entrée dans la maison en criant : « Papa, ch'est l'camarade Platiau, d'l'ARAC! » Ils les ont nourris, leur ont donné des vêtements, de vieux pantalons, une chemise. Ils se sont rasés. Et puis encore trente francs chacun. Allez, bonne chance!

Comme ils arrivaient à la porte d'Arras, un cortège les a arrêtés. Ils se sont jetés sous une porte.

En tête, à cheval, un général français. Des officiers autour de lui sur leurs bêtes. Sans armes. Derrière eux, les troupes. Ça devait faire plusieurs régiments. Ils marchaient comme un bétail. Tout autour, allant et venant, des Allemands qui les gardaient. Combien étaient-ils en tout, le fusil en main? Deux cents, deux cent cinquante... Le troupeau s'en allait derrière son général prisonnier.

Par ici, il y avait du monde. Les gens mettaient timidement le nez hors de leurs maisons. Mais des réfugiés regagnant Lille remontaient par la route d'Arras. Des gens las, avec leurs paquets, le visage ravagé. Des charrettes. Des Allemands les regardaient pour voir s'il n'y avait pas de soldats parmi eux. Puis d'autres, d'autres...

« J'ai bien mangé chez ton copain... », dit Éloi. Cet homme-là, c'est un ventre!

Ils longeaient une fabrique. Dans un groupe, un jeune, les ayant vus, salua Nestor avec le poing levé. « T'es connu, ch'est pi qu'le loup blanc! » Mais un soldat allemand, sa baïonnette en avant, a marché sur eux : « Pourquoi comme ça? » Ça voulait dire, pourquoi te salue-t-il avec le poing? Allez, allez... Tout un groupe de soldats les poussent, pas eux seulement, dans un garage. Une centaine de passants, des femmes. Ce n'était pas pour le poing levé. Encore une fournée d'autres et on ferme la porte sur eux. Ils ne doivent pas voir. Des prisonniers vont passer. Défense de regarder. Plusieurs heures. Les gens n'étaient pas bavards. On entendait toujours le canon. Eh bien, s'il défile des prisonniers tout ce temps! « J'ai faim », dit Éloi. Tu viens de manger! « Ça fait des heures... et toi, t'n'as pas faim? — J'ai la dent », avoua Nestor.

Quand on les a relâchés, qu'est-ce que c'était, cette foule un peu plus loin? Un gamin qui courait leur cria : « On distribue l'pain! » Mais, quand ils arrivèrent à la boulangerie, il n'y en avait plus pour eux, les gens partaient avec leur trésor. Ils devaient faire une drôle de tête, que ça l'a touchée, la boulangère : « Il n'y en a plus, qu'elle dit, pas moyen! » Ah çà, pour une vacherie. Quarante-deux jours qu'on n'a pas bouffé, ma petite dame. On est des évadés de la prison de Loos, des politiques...

Alors, pour eux, elle a retrouvé un pain de deux livres chacun.

On était sorti de Lille.

***

A neuf heures et demie, ce mercredi, rue Saint-Dominique, dans le cabinet du président du Conseil, Weygand a lu à Paul Reynaud la note qu'il vient d'écrire après s'être consulté avec le maréchal Pétain sur son contenu. Cette note a pour but de légitimer un armistice séparé, le mot n'est pas prononcé, vis-à-vis de l'Angleterre, pour le jour où l'ennemi aurait rompu la ligne qui va d'Abbeville à la Suisse. Cette ligne est celle sur laquelle le généralissime a décidé de se battre sans esprit de recul. C'est-à-dire que, si on recule, on se

rend. La note affirme en particulier qu'en cas de raid allemand sur la région parisienne « la France serait hors d'état de continuer une lutte assurant une défense coordonnée de son territoire ». Que veut dire Reynaud? Il trouve la note imprécise.

C'est que chaque homme entend les paroles d'autrui avec les pensées qu'il a dans sa propre tête. Paul Reynaud, comme il dit : dans l'hypothèse considérée, accepte en effet les conclusions militaires du généralissime, c'est-à-dire l'impossibilité d'assurer la défense coordonnée du territoire français. Mais, dans l'hypothèse considérée, il ne saisit pas encore que l'essentiel pour Weygand, c'est sa conclusion politique, l'armistice. Parce qu'il envisage depuis près de deux semaines cette éventualité, avec la perspective de continuer la lutte en Afrique du Nord, et il parle en même temps d'organiser sur le territoire un réduit national, c'est son expression. Une espèce de forteresse qui pourrait, plus tard, servir de point de départ à la reconquête de la France. En Bretagne, par exemple...

Le président du Conseil communiquera au gouvernement britannique la note de Weygand, qui demande trois divisions anglaises, des unités de chars, d'artillerie antichar, de la DCA, et l'appui à la bataille de la France des avions encore en Angleterre. Cette demande n'est pas la première en ce sens : Weygand doit penser, en raison de ce qui a été obtenu, qu'il va au-devant d'un refus, et il est possible qu'il souhaite ce refus. De toute façon, il utilisera ce refus.

Reynaud a d'autre part à communiquer à Churchill le texte du télégramme au pape, rédigé la nuit précédente par Daladier. On ne peut l'envoyer, loyalement, sans l'accord du Gouvernement anglais.

Il n'y a pas à cette entrevue que des raisons diplomatiques. Quand Weygand parle de la possibilité d'un raid sur la région parisienne, comment n'aborderait-il pas l'autre aspect, l'aspect intérieur de cette éventualité? Mandel n'a-t-il pas, la veille, fait demander au Grand Quartier général de mettre à sa disposition, pour le maintien de l'ordre à Paris, trois régiments d'infanterie? Il a précisé : pour parer aux menaces de troubles. Le général Héring pourtant, avec les renforcements reçus après le seize mai, croyait avoir ce qu'il lui fallait. On ne pouvait, dans les conditions de la bataille, donner satisfaction au ministre de l'Intérieur. Cependant Weygand a fait mettre à la disposition du gouverneur de Paris quatre escadrons de cavalerie, deux bataillons de Sénégalais, des chars, de nouveaux gardes mobiles et mille gardes républicains.

Il n'est donc pas le seul à craindre, en cas d'effondrement de l'armée, des désordres qui nécessitent le maintien d'une force capable de les réprimer, même si l'on doit détourner cette force de la défense nationale, même si, pour conserver cette force, il faut renoncer à la défense nationale... Ce matin, il souligne cela indirectement : en priant le président du Conseil de faire renvoyer à leurs unités les gardes utilisés comme plantons dans les ministères.

Mais certainement, mon général, c'est tout naturel, c'est promis!

Seulement, en être à se défendre contre les Parisiens avec des Sénégalais... N'y a-t-il vraiment pas d'autre moyen? Et puisque nous en sommes aux hypothèses risquées, et que même le général en chef envisage le pire, c'est-à-dire le pire dans son domaine, militairement, c'est aussi le devoir des hommes du gouvernement de se poser certaines questions. D'envisager *politiquement* le pire. Qui nous épargnerait, peut-être, les Sénégalais... dont l'efficacité n'est pas absolument, absolument certaine!

Qu'est-ce donc que le pire, politiquement? En tout cas, pour Paul Reynaud, ce n'est encore aujourd'hui pas la collusion pourtant évidente de Weygand et de Pétain. Collusion qui vient de lui apparaître, et qui le surprend. D'autant

qu'il considérait Weygand comme antipathique au Maréchal. Non, ce n'est pas cela, pour lui, le pire politiquement. Ni que cette collusion ait pour but de l'entraîner à un armistice, dont il ne veut pas. Il se croit fort capable de réduire l'importance de cette entente naissante contre lui. Il remaniera une nouvelle fois son ministère pour mettre ces militaires en face d'un cabinet uni, et décidé à combattre.

Non, ce n'est pas le pire. Politiquement.

⁂

Tout de même, Isabelle Baranger était très fâchée contre Philippe Bormann. Avec le travail qu'on avait ne pas être venu ce matin! Parce que s'amener à onze heures passées, c'était ne pas être venu ce matin au laboratoire. Françoise le défendait toujours.

Il avait mis sa blouse, et il écoutait les récriminations d'Isabelle, en préparant ses instruments pour ce dosage. Il souriait. Mais il hésitait à lui dire... A cause des autres aussi, bien que, comme ils étaient assis, on ne pût pas les entendre. Le préparateur était allé à l'autoclave. A la fin, il se décida.

Oui. On m'a fait venir. J'ai dû attendre. Et voilà l'histoire.

Une drôle d'histoire.

« Qu'est-ce que cela signifie? » dit Philippe Bormann. Isabelle Baranger tourna vers lui ces yeux couleur d'air qu'elle tenait de son père, le professeur. Ils étaient sur le point de réussir dans cette grande entreprise, dans laquelle, avec les deux autres sœurs Baranger, ils suivaient les indications du père. Françoise et Marie ne quittaient presque pas le laboratoire. Il y avait dans ce petit groupe un mélange d'angoisse et d'exaltation. Toucher au but dans un moment pareil... Les nouvelles de la guerre, cette précipitation des événements, faisaient peser sur eux, avec cette même peur qui prenait tous les Français à la gorge, une menace différente : le seize mai, quand on avait cru que le soir même les Allemands entreraient à Paris, Jules Baranger, prévenu du ministère de l'Éducation nationale, avait fait répondre à Sarraut que, quels que fussent les événements, il restait dans son laboratoire. Mais savait-on ce qui pourrait se faire, les Allemands là? Dans les jours suivants, comme Paris se rassurait, Jofret qui était un ami de Daladier avait dit en confidence au professeur que, selon l'avis même du gouvernement, l'arrivée de l'ennemi dans la capitale n'était que partie remise. Il fallait à tout prix dépasser le stade expérimental où ils en étaient, amener leurs recherches à des conclusions avant le désastre... ou tout serait à refaire, impossible de s'interrompre!

Ils travaillaient même la nuit, avec toute sorte de difficultés parce que la grande verrière du labo n'était guère commode à camoufler avec les lumières. Et, lors de l'alerte le dimanche, la police était venue. Est-ce qu'on travaille le dimanche!

Heureusement, les policiers n'étaient allés qu'au labo : l'idée ne leur était pas venue de pousser jusqu'à l'appartement du professeur. Au labo, Jules Baranger les avait reçus avec deux de ses filles. Il savait que pendant ce temps-là, à côté, dans la maison attenante à l'Institut Baranger, qu'il devait à la générosité du prince de Monaco, Françoise, avec Philippe Bormann, faisait tourner la ronéo. Marie avait d'abord discuté : bien, elle ne pouvait pas empêcher Isabelle et Françoise d'agir suivant leur conscience, elles étaient libres... Puisque Françoise avait été noyautée par Isabelle! Mais fallait-il compromettre père? Jules Baranger avait dit alors, de cette voix calme qui sortait de la barbe lui mangeant les joues jusqu'aux yeux, et dont ses filles savaient bien qu'elle indiquait chez lui le désir de ne pas être contredit : « Elles feront leur travail chez nous, Marie! un jour, ce sera notre honneur... »

Ce que Françoise et Philippe tiraient, ils le savaient, c'était *L'Humanité* clandestine. Isabelle avait des rendez-vous mystérieux. Une fois Marie avait risqué de dire : « Tout de même, on ne met pas tous les œufs dans le même panier... Si la police t'arrêtait, qui continuerait tes travaux? » Alors, Jules Baranger l'avait regardée avec ce regard qui était celui d'Isabelle.

« Connais-tu l'histoire de Geoffroy Saint-Hilaire au siège d'Alexandrie? »

Marie ne la connaissait pas. Eh bien, il avait accompagné Bonaparte en Égypte, et y était resté même après son départ, et l'assassinat de Kléber. En 1801 quand le général anglais, Hutchinson, eut vaincu le général Menou, l'eut forcé à s'enfermer dans Alexandrie, où il capitula, Geoffroy Saint-Hilaire se trouvait dans cette ville, tout à ses travaux de zoologie comparée. On venait, dans les jours qui précédèrent la capitulation, de lui procurer un poisson fort rare, qui vit dans le Nil, et de l'étude duquel il se promettait beaucoup depuis longtemps : il s'agissait du silure électrique, sur lequel il espérait découvrir les rapports de l'électricité et de la vie. C'est à quoi il était éperdument adonné tandis que les Anglais bombardaient la ville. Mais voici qu'il apprend que le général Menou, signant la capitulation, avait accepté l'article imposé par le vainqueur, qui rendait aux Anglais avec la ville les découvertes des savants français s'y trouvant, et leurs collections. Geoffroy Saint-Hilaire alors s'en vint dire au parlementaire anglais que les savants n'acceptaient pas de capituler, eux. Et que si terrible que cela pût être pour eux, dans les deux jours qui allaient précéder l'entrée des troupes d'Hutchinson, tous avaient fait le serment de détruire leurs collections, leurs notes, leurs rapports.

« Geoffroy Saint-Hilaire, dit Jules Baranger, n'avait point découvert le secret du silure du Nil, que les indigènes appellent *tonnerre*, mais crois-tu que, plus que lui alors, nous ayons aujourd'hui, ici, le droit de mettre en balance la science et notre devoir de citoyen? »

Philippe, Isabelle et François continuèrent donc un travail, que, dans la dernière période, la répression accrue, la découverte du papier, des imprimeries du Parti, rendaient encore plus précieux. Comment douter que le vieil homme n'entendît payer ainsi l'erreur à laquelle d'autres en août trente-neuf l'avaient entraîné?

Philippe était belge, et de faible santé. Il ne pouvait imaginer qu'on le sût communiste. Au reste, il ne l'était pas en trente-neuf. Contrairement à ce que Marie pensait, c'était Isabelle qui l'avait amené au Parti, et non l'inverse. Et lui ensuite qui avait agi sur Françoise. Parce que Françoise, Isabelle ne l'aurait pas gagnée. Avant guerre, une polémique sur les sciences avait opposé Philippe au philosophe Georges Politzer, qui avait la dent assez mauvaise. Mais il en était résulté une espèce d'amitié entre eux. Bormann avait collaboré à l'*Encyclopédie* de Monzie; et, dans une certaine mesure alors, avait essayé d'y introduire des marxistes. Quand il avait été appelé ce matin-là chez le ministre des Transports, il s'était bien demandé ce que Monzie pouvait lui vouloir. Il avait hésité à se rendre à cette convocation inattendue : l'idée qu'un refus pourrait le rendre suspect, le faire surveiller, avec le travail qu'il faisait pour *L'Huma*, l'avait décidé à aller au ministère. Anatole de Monzie avait été directement à l'objet de cette entrevue. Le ministre connaissait les liens amicaux qui unissaient Bormann à Politzer. Il avait à faire faire au philosophe une commission assez délicate. Il comprenait parfaitement que, s'il lui envoyait n'importe qui, Politzer serait tenu à une fort grande réserve.

Le nom de Politzer était revenu en tête de Monzie parce que, pas samedi dernier, l'autre, Mme Politzer avait fait partie d'une petite délégation qu'il avait reçue... à propos des emprisonnés. Il lui avait demandé des nouvelles de son mari, elle avait dit qu'il était mobilisé à l'École militaire. Par conséquent,

Philippe Bormann pouvait facilement l'atteindre. Le ministre, sans préjuger de rien, avait lieu de penser que... de penser enfin... « Politzer était, n'est-ce pas, à la veille de la guerre, un homme de confiance de la direction du Parti... »

Le renfrognement de Bormann ne changeait rien aux mots dits... Enfin, le ministre, de façon tout à fait confidentielle, prenait sur lui de faire savoir à Politzer... si Politzer peut transmettre, très bien ! s'il ne le peut pas, tant pis...

Bormann dit qu'il ne pouvait jouer ce rôle. Monzie insista. La nature de la commission, il en laissait Philippe juge. Et il allait toujours dire la chose : comptant sur la loyauté de son interlocuteur, pour ne pas répéter ailleurs des mots qui avaient une destination particulière. Si Bormann pouvait, honnêtement, prendre sur lui de ne pas faire parvenir cette commission à qui elle était destinée, enfin, mettons à Politzer... bien, Monzie s'inclinerait. C'était affaire de conscience... Il considérait Philippe Bormann comme un homme intelligent et droit. Il ne pensait pas se tromper.

Voilà. La situation militaire est tragique. A ne vous rien cacher, le maréchal Pétain considère la partie comme perdue. Que les Allemands arriveront à Paris, c'est à peu près une certitude. Nos armées du Nord encerclées vont être anéanties. Il y a déjà plus de dix jours que Gamelin disait que nous n'avions plus de réserves. Le gouvernement, ne considérant que le bien du pays, est obligé de regarder autour de lui, il cherche à faire flèche de tout bois. De tout bois ! Les problèmes extérieurs sont d'éviter d'avoir un front de plus à défendre, on s'emploie à sauvegarder les bons rapports avec l'Italie... Un rapprochement avec l'Union soviétique n'est pas sans être envisagé...

Mais c'était à l'intérieur que les choses étaient graves. Pour continuer la lutte, encore faut-il au moins avoir des soldats. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que, lors de l'alerte d'il y a treize jours, quand Léger a fait brûler les papiers du Quai... le grand problème qui se posait... la grande inconnue, c'était pour le gouvernement l'attitude éventuelle de la classe ouvrière. Voilà. Si le gouvernement, malgré la défaite du nord, l'arrivée des Allemands dans la capitale, décidait de poursuivre la guerre, quelle serait l'attitude des communistes ? Ne pourrait-on savoir ce que pense à ce sujet la direction du Parti ? Ne peut-on lui faire demander ses conditions pour une collaboration à la défense nationale... dans une guerre qui a changé de caractère... et où la part la plus active, la plus vivante de la population semble pourtant toujours garder des arrière-pensées... que seul évidemment le Bureau politique pourrait faire tomber...

Bormann n'avait pas promis de transmettre cette commission singulière. Il en repassait chaque mot dans sa tête, et il se souvenait avec une certaine gêne de comment Monzie disait *le Parti* et de comme il avait dit *le Bureau politique*... « Qu'est-ce que cela signifie ? » demandait-il à Isabelle, qui était leur cerveau dans ce domaine. Évidemment, il pouvait transmettre par leur liaison. Mais ce ne serait pas demain, et avec le cheminement de l'illégalité... Politzer était assurément en rapport beaucoup plus direct, plus rapide avec les dirigeants. Si on allait le filer ? La confiance ne régnait pas. « Remarque, dit Isabelle, que tu y ailles ou que tu n'y ailles pas, si on le surveille... avec ou sans ta commission. Mais, c'est un matois, ton Monzie. Bien sûr, comment ne pas faire une commission semblable ? Comment prendre sur soi de l'arrêter ? N'y aurait-il qu'une chance sur mille... Tu te représentes ce que cela signifie ? »

Certes, Philippe se le représentait. Et aussi l'urgence de la transmission. On était le vingt-huit mai. Bormann avait ressenti plus qu'un autre la capitulation belge. Son pays. Déjà, ce matin, on parlait dans les journaux de l'avance allemande le long de la route de Dunkerque, de la situation critique des troupes

alliées, du vide laissé par l'armée belge qui tenait la ligne de la Lys, et celle de Gand à Menin. Mais il y avait une autre considération, qui vint de Françoise.

Elle avait rencontré la veille par hasard Aurore Foncin : et les nouvelles qu'elle avait eues d'elle sur les arrestations récentes, les condamnations, le transport hors de la région parisienne des emprisonnés, étaient si alarmantes, qu'on ne pouvait s'empêcher de souhaiter que la proposition Monzie fût sérieuse. Elle impliquait assurément un cours nouveau. Elle pouvait sauver des vies. Pour cela aussi, il fallait faire vite.

Philippe décida donc de se rendre à l'École militaire le jour même.

⁂

Les derniers convois, les dernières troupes qui se repliaient de la Lys étaient depuis plusieurs heures passées à Steenwerck, où le général Prioux attendait son destin, sans esprit de recul. Le général Aymes, commandant le 4e corps, avait maintenu son poste à côté du commandant de l'armée. Maintenant, si on voulait s'en aller, c'était la dernière chance. Les états-majors de la 1re armée et du 4e corps pouvaient-ils encore gagner Poperinghe? Des éclaireurs avaient été chargés de le savoir. Ils n'étaient pas encore revenus. Les avions tournaient au-dessus de Steenwerck, et les tirs d'artillerie s'étaient faits plus précis. Le général Prioux n'avait gardé que son chef d'état-major et quelques officiers volontaires; les autres étaient partis à la dernière minute. Un GRCA, un régiment de travailleurs sur la Lys, à qui on a donné de vieux fusils du temps de Mac-Mahon, encore un de ces régiments de suspects! auront été la dernière garde du commandant de la 1re armée. Du général qui a refusé de partir.

A midi et demi, des automitrailleuses cernent le quartier général de Prioux et de ses compagnons. Le général Aymes, presque au même moment, vient d'être fait prisonnier.

⁂

Quelle journée cela avait été! Nestor n'en pouvait plus. Le régime de la prison ne l'avait guère préparé à ce genre d'exercice. De Lille à Lens, il y a trente et un kilomètres, mais avec les détours, combien avait-il fait?

Tout d'abord, à la sortie de Lille, sur la route, il avait fallu accepter de monter dans un convoi allemand. C'étaient des roulantes qui allaient ravitailler les mines à Petit-Ronchin. L'officier, les voyant, Watteblé et Nestor, qui tiraient la patte, avait fait arrêter sa voiture. C'était vrai qu'on aurait juré qu'il suffisait de leur souffler dessus pour qu'ils tombent. L'officier dit qu'il pouvait marcher, lui, ces pauvres gens n'avaient qu'à monter... En fait, c'était les détourner de leur route. Ils n'avaient pas osé dire non. De Petit-Ronchin, ils ont dû regagner la route de Carvin en passant par Templemars. L'officier leur avait donné deux bouteilles de vin, une boule et deux boîtes de sardines. Pour ce que ça lui coûtait! Il riait : « Pas empoisonné! » Ils ont tous appris ce mot-là. Et pour le leur prouver, il déboucha une bouteille et essaya le vin au goulot. Vous reposer, nous pas retour... D'où venir? Et, au nom de la prison de Loos, ah! vous communistes... Bon pays, France. Beaucoup, beaucoup liberté. Allemagne, pas liberté...

Ils en ont parlé en chemin. Tu vois, il y en a, des pas mauvais.

Attends un peu, dit Nestor.

Templemars, Seclin. A Seclin, un poste allemand. Interdit de passer. Où vous allez? Ils leur ont indiqué le chemin pour éviter la grande route, en passant par Wattiessart, Camphin. Le long de Seclin, à la sortie sud, les fossés

pleins d'eau par suite des orages présentaient un spectacle affreux, parce qu'il y avait là des convois à cheval qui avaient été bombardés, et des bêtes aux pattes cassées se traînaient dans la boue, s'enlisant du fait même de leurs efforts. D'autres, à terre, hennissaient. Les charognes mortes empestaient l'air et se couvraient de mouches au milieu des chevaux blessés, en proie à ces vols noirs, anticipant sur leur destin. Tout autour, ici, on s'était battu, les destructions, les trous d'obus, les ruines encore fumantes traduisaient un passé récent. Il y avait des hommes jetés comme les chevaux dans un fossé. L'eau ne les couvrait pas tout à fait. Éloi et Nestor virent que c'étaient des Marocains.

La route qu'on avait prise, c'était celle d'Éloi. A la sortie de Phalempin, il n'y avait qu'à continuer tout droit sur Libercourt, tandis que Nestor tournait sur Camphin. Ils s'embrassèrent en se quittant. Éloi gémissait : « Te treuv' point qui fait faim ? » Déjà ! C'était un trou, ce Watteblé ! Ils avaient eu le pain de la boulangère, la boule et les sardines de l'officier allemand, un litre chacun. Chez Watteblé, sitôt descendu, sitôt oublié. Ah, la prison ne lui avait rien appris ! Sa femme n'y aurait rien gagné.

Voilà Nestor seul. Ça lui fait drôle. A Camphin, devant un café, il y avait des gosses. Deux garçons, le plus vieux peut-être douze ans. Bonjour, les mômes ! Le café est ouvert ?... Oui, m'sieur. Il est entré. C'était vide, les fenêtres fermées. Les petits se sont mis derrière le comptoir. Qu'est-ce qu'on vous sert ? Eh bien, donne-moi de la bière. Il n'y a que du vin. Le plus grand a mis un demi devant le client, et il y verse le vin. Ho, tu vas fort. Le vin avait un drôle de goût. C'était du Byrrh. Vous en voulez un autre, m'sieur ? Combien je te dois ? Quarante sous. Nestor se gratta la tête. Tu ne crois pas que ta maman... ? L'autre rigola : ça fait rien. Il a rempli à nouveau le demi.

Là-dessus, ils ont demandé à Nestor de les aider. Voulez-vous descendre avec nous à la cave ? Ils avaient ouvert la trappe, au bout du comptoir. Ils ne pouvaient pas grimper les deux caisses. Nestor les a tirées de la cave. C'était du savon. Au départ, pour le remercier, ils lui ont donné une bouteille de cidre, et deux de vin, qu'ils avaient remontées de la cave. Nestor, ça ne lui déplaisait pas, mais il trouvait les gosses bien généreux : tu ne crois pas que ta mère...

« Allez, allez ! dit l'aîné, j'ai pu d'mère, ell's'est débinée ! »

A Carvin, le vide. Une épicerie, ouverte. Nestor entre. Personne. Sur le comptoir, un paquet de bonbons enveloppés dans du mica, un kilo de sucre. Nestor a crié. Pas de réponse. Trop bête. Il a pris les paquets du comptoir. Le sucre, ça vous tient l'estomac. Bien, la ville, elle était plutôt endommagée. On ne voyait que des femmes, et pas beaucoup. On lui dit que les hommes avaient été emmenés par les Allemands. C'était dans un café, la femme qui le tenait. Elle n'avait guère de clients... Il avait une soif après ce Byrrh ! Vous avez du Vichy ? Non, vous préféreriez pas du vin ? Il ne pouvait pas en entendre parler. Il n'essayerait pas d'aller chez Boquette, ça le rallongeait. Il voulait arriver chez Charlotte avant le soir.

Il a passé le canal à Pont-Maudit. D'abord, c'est le chemin pour Loison. Et puis il y avait la tante à Charlotte, son cabaret était là. Il y était toujours, mais il n'avait plus de toit et il n'y avait pas de tante. Nestor ne s'est arrêté qu'à Harnes. Là où la route passe le long de Kuhlmann. Il avait toujours du pain, et puis avec le sucre et les bonbons, ça faisait casse-croûte. Il passait des femmes à bicyclette. Là-dessus, une vieille sur la route, une gosse qu'elle tenait par la main, huit ans, pas plus. La petite a vu le pain. Elle est venue mendier : « m'sieur, vous auriez pas un peu d'pain pour eun' p'tit' file, qu'elle a point mingé d'puis hier ? » Nestor a partagé en trois. La vieille en pleurait. Ils ont mangé sans rien dire. Tout était très bien, et puis ne voilà-t-il pas que

cette bonne femme a eu la fichue idée de dire : « Combien je vous dois, m'sieur ? » Il y en a, c'est des toqués. Rien, on me l'a donné. Alors la vieille, avec sa voix de vieille : « Mon bon m'sieur, Dieu vous l'rindra ! »

Çà, pour une gaffe ! Il a éclaté, Nestor : « Allez au diable avec votre bon Dieu !

— Ne blasphémez point, mon bon m'sieur ! »

Il y a des sujets sur lesquels Nestor, même dans le feu de l'enfer, on ne pourrait pas l'empêcher de discourir. Et là, devant les usines Kuhlmann, qui sont comme les piliers du paradis sauf que quand l'usine marche, eh bien, les piliers, ils répandent une odeur que ça doit gêner la Sainte Vierge... « Quoi, m'dame, il dit, avec tout ça autour de vous... la guerre et le reste... vous pensez à vot' Dieu ? Si y avait un Dieu, nom de Dieu... » Et de fil en aiguille, tous les arguments avec lesquels discute le catéchisme. « Et ch't'infant qu'a point mingé depuis hier ! et vous voudriez qu'y ait un Dieu ! » Il ne blasphémait pas. Comment peut-on blasphémer ce qu'il n'y a point ? « Un vieux communiste comme moi... »

La vieille a fui devant Belzébuth.

A l'entrée de Loison, un copain qui ne le reconnaissait pas. Il était sur le pas de sa porte. Sa femme a dit : « Mais ch'est-i' point m'sieur Platiau ? » Ho, Nestor ! Que tu es maigre, entre, Nestor... On ne refuse jamais le café. Mais il voulait savoir. Charlotte ? La maison ? Tout va bien. Il y a eu une bombe sur la maison voisine... Ça a fait de la casse.

Oui. Si bien que, quand il est entré chez lui, il a trouvé Charlotte debout dans la chambre, en train de pester. Et sa tante assise à côté. Parce qu'il n'y avait plus de porte à la maison. Et dedans plus de vaisselle, une compote... Elle s'est tournée vers Nestor qui entrait, et elle a continué sa colère, en mêlant tout, les Allemands, la police, les Anglais, les officiers qu'on avait vus se sauver, les patrons, et les infidélités de Platiau !

« Eh bien, dit Nestor, comm'te m'reçois, m'femme ! »

Alors, tout d'un coup, elle lui a sauté au coup, et elle a pleuré, pleuré, pleuré tant qu'elle a voulu, elle ne s'est pas privée, après quoi, tous les trois, avec la tante, on a bien ri, et on a fait un bon café, dans des tasses empruntées aux voisins, pas ceux qui avaient reçu la bombe, les autres, de l'autre côté, avec la dame qui était si malade, le cancer dans le ventre, une maison avec un étage, des gens à leur aise.

Seulement, pour rire on n'avait pas tout son temps : les hommes de Carvin étaient arrivés la veille vers six heures du soir, oui, dans Loison. On les avait mis dans le parc, à dormir à la belle étoile. Des femmes de Carvin étaient arrivées dans les parages, suivant leurs hommes à la piste. Catherine Boquette en était, à chercher son homme. Mais tu sais, pour retrouver Gaspard, ils étaient des milliers !

Eh bien, Catherine, pour invraisemblable que ce soit, elle avait retrouvé Boquette. Elle avait pu lui parler. Il lui a donné une commission pour Charlotte. Pour Charlotte, parfaitement. Et tu vas en voir le nez de ma commission. Parce que c'est un homme, la commission qu'il m'a faite !

« Eh bien, m'femme, dit Nestor, te t'mets bin ! »

Avec l'aide de Catherine, on avait fait évader un copain. Et pas Boquette. Parce que, dans le parc, ils s'étaient réunis, quelques communistes de Carvin, ils avaient analysé la situation. Ils avaient désigné, pour s'évader, Jérôme, ce copain avec lequel Boquette avait discuté pour savoir si oui ou non on partirait avec les évacués de Carvin, l'autre matin. Il fallait que quelqu'un retournât dans la ville, pour assurer la reprise du travail. On avait choisi Jérôme à cause de sa connaissance des gens d'Harnes et de Libercourt. Il pourrait donner un coup de main dans les deux endroits en même temps. Les autres, leur

place c'était parmi les hommes, pour que le Parti soit là, qu'on ne puisse pas dire... Alors, ce matin, quand la colonne a quitté Loison, Jérôme est resté. On l'a fait filer. Jérôme se cache chez Charlotte. Il a été parler à des camarades en ville, essayer au moins de les toucher.

Il revenait justement. Il embrassa Nestor. Il le taquina qu'il avait espéré coucher chez sa femme en son absence. Charlotte disait : « I mérit'rait, ch'Nestor ! » Puis, redevenant maîtresse de maison, elle se plaignit : « Vous voyez si ch'est biau, ichi ! Pus d'port'et pus d'tass'... ch'est eune misère, quand on a du monde ! » Et lui, à Nestor : « Ch'est pas tout ça, camarade... Faudrot s'mettre à ramasser les armes... Pendant queuqu'jours, ça s'ra facile... — Quoi ? demanda Nestor. Te vas faire la guerr'à ch't' heure ? — A ch't heure, ch'est nous qui allons s'in charger, camarade. Te vois bin qu'on peut point faire sans nous ! »

Charlotte regarda Jérôme, puis son mari. Alors, quoi ? ce n'est jamais fini ? Il lui était revenu bien maigre, son Nestor.

XXVIII

Les Allemands sont depuis hier dans Bois-Blanc, où les Français tiennent encore les brasseries, l'école. Du côté de l'usine Debrest, il y a sacrément du dégât, et c'est de là que partent les attaques vers le réduit français. On se bat toujours au nord dans Lambersart où les Français sont encerclés. Canteleu, hier encore, était entièrement entre leurs mains. A ce qu'on sait, ce matin, ils y ont reculé, mais ils tiennent toujours du côté du champ de courses et sur le chemin de fer. Lomme est presque entièrement occupé maintenant par l'ennemi. Le 4e régiment d'infanterie n'a pu être délogé de l'orphelinat et du cimetière à Haubourdin, il vient d'être séparé à l'est du 1er régiment d'infanterie motorisé, qui perd aussi liaison avec les éléments du 92e et du 138e enfermés dans Canteleu. Dans le nord d'Haubourdin, il y a des zouaves et des tirailleurs algériens, de la division Dame. La résistance a été liquidée hier soir dans le faubourg des Postes, où le général Juin a été fait prisonnier.

Zante vit une chienne de vie, à l'école, depuis son retour. Depuis le début de la semaine, ni eau, ni gaz, ni électricité. Les bâtiments sont occupés par les réfugiés. Il y en a de toute sorte. La majorité des Belges. Sur six cent cinquante, il y en a peut-être une centaine qui sont de drôles d'éléments. Des Tchèques, des Polonais venus de Bruxelles. Tout cela, hommes, femmes, enfants, entassés dans les classes, les couloirs, couchant sur leurs affaires sans oser le quitter, de peur qu'on les vole. Et il y avait des malades. Des gens qui ne se dérangeaient pas pour faire leurs besoins. Des paillasses prises dans les maisons, les matelas, tout cela déjà souillé en quatre jours, dégueulasse, empuanti. Ils ont donné un sérieux coup de main au pillage du quartier. Fallait voir valser les bouteilles de vins fins dans les épiceries! Mais encore, on aurait compris. Le plus ignoble était cette peur sauvage de rester sans rien, qui leur faisait se faire des cachettes, où ils empilaient leurs voleries, des boîtes de conserve, et de tout, pas seulement la nourriture...

Dans le moment où la bataille s'est étendue au quartier, alors qu'on avait encore les nôtres, il y avait un poste de défense passive dans un local de l'école. Le canon tapait dur sur Bois-Blanc. On amenait les blessés là, et il n'y avait rien pour les soigner. Ce pauvre malheureux, un soldat, il avait presque un côté enlevé par un 155, les infirmiers, le docteur l'ont regardé avec perplexité. Ils l'ont bourré avec des serviettes, et le major a dit : « Allez, donnez-lui du Pernod! il va crever. »

C'est que le Pernod ne manquait pas. On en avait trouvé à plus soif dans les camions, redescendant de Belgique, des services de l'ancienne 7e armée, qu'on

avait garés dans la cour de l'école. Pour un qui était bourré de grenades, et que les Allemands ont pris plus tard sans qu'on ait eu le droit d'en tirer une petite pour leur faire du mal, les autres camions ne trimballaient pas de la camelote militaire. Un, c'étaient des appareils de TSF, ramenés de Hollande. Un autre, des sacs à main, une maroquinerie d'Anvers. Quant au camion de Pernod, ce n'était pas écrit où il s'était ravitaillé. Mais enfin, c'était du Pernod fils, du vrai, de quoi rendre joyeuses les dernières minutes de plusieurs divisions. Ça, ce n'était pas comme les grenades : on y avait touché. Il y avait encore des camions pleins d'aliments. Mais on ne faisait pas la cuisine. Deux boulangers réquisitionnés n'arrivaient à donner à la population accrue des réfugiés que de quoi se mettre la ceinture.

Alors, tout à l'heure, on a abattu un cheval pour nourrir les réfugiés. Il y en avait un tas, on ne savait qu'en faire, elles mouraient de faim, ces bêtes. Suffit de les piquer au ventre.

Que cela ne durerait plus très longtemps, ce jeudi matin, cela semblait clair. Alors toute une série des réfugiés assaillaient Zante, le suppliaient d'entreposer dans ses caves les marchandises qu'ils avaient amenées avec eux, et qui encombraient leurs charrettes, leurs voitures de tous les modèles. Un d'eux, il avait une moto, elle avait d'ailleurs bien l'air d'une moto militaire : il fit tant que Zante la prit dans une espèce de hangar qu'il y avait derrière l'école, où on rangeait un matériel contre l'incendie. Tout de même, ces gens-là, depuis huit jours, ils faisaient les pauvres ! Ils ne voulaient pas toucher à leurs provisions, il aurait fallu partager. Et ceux-là, ce n'étaient pas des partageux...

La vieille Titine s'était trouvée du mauvais côté. C'est-à-dire qu'elle, sa maison, du côté de chez les Debrest, elle n'y était pas quand Bois-Blanc s'était trouvé coupé en deux. Alors, elle était venue chez Zante. Elle ne cessait de dire qu'elle était bien heureuse maintenant que sa mère elle soit morte avant d'avoir vu tout ça. La seule chose, elle s'en faisait à l'idée que sa défunte voyait peut-être Bois-Blanc d'où elle était, dans le ciel. Mieux valait ne pas essayer d'en faire autant. On restait dans les maisons, les caves. Il y avait des postes de mitrailleuses, juste après l'école, entre les brasseries. On se battait le long du canal. Ça flambait de tous les côtés. Et pac, et patipatac, et baraboum ! Les types, là, ils étaient épuisés de fatigue, et ils avaient pris leur part de Pernod, c'est peut-être toujours compréhensible, mais il y en avait, ils détestaient tout le monde, les civils, les réfugiés. Ils auraient bien fait mettre le feu à l'univers. Qu'est-ce que ce petit-lait pour se désaltérer de la poudre leur avait bien mis dans la tête, ce matin-là ? Ils venaient demander les papiers de tout le monde. Ils disaient : on va tous vous fusiller... Ils avaient la gueule pleine de Pernod, c'est sûr.

Ces choses-là, ça se calmait toujours de la même manière, parce qu'il y avait un obus qui dégringolait, les types filaient, qui derrière un mur, d'autres s'aplatissaient, d'autres se sauvaient à la cave. Cette fois, ils venaient d'apporter des blessés. Un, autant dire un mort, il n'a pas duré dix minutes. L'autre, on ne peut pas savoir ce qu'il avait : sauf les jambes brisées, mais une maison avait dû lui tomber sur le paletot. Alors il étouffait. On n'avait plus de médecin. Le major s'était évanoui. L'infirmier, qui faisait figure de savant parmi les hommes du poste de défense passive, regardait le nouveau venu, perplexe. C'est compliqué, un homme. Et fragile. Ça se casse. Quand on ne voit pas de trou, les médecins ont des trucs pour deviner ce qui ne va pas. Des instruments qu'on se met dans les oreilles. Ou bien... Les jambes, il aurait fallu leur faire un appareil à extension. Cela, c'était sa partie, les appareils à extension. Il expliquait à ses compagnons comment on réduit les fractures des jambes

avec un appareil à extension. Tu perces le pied, là, au-dessus du talon, derrière le tendon d'Achille, avec une aiguille d'acier, pour passer un étrier auquel on attache les poids... par l'intermédiaire d'une poulie fixée aux barreaux du lit. Non, mais qu'est-ce que tu racontes? Tu nous vois, avec les Boches qui arrivent, à installer ce truc-là?

Il paraît que les douleurs osseuses dépassent tout ce que l'homme peut imaginer dans l'horreur. Le blessé — le moindre mouvement, de ses membres, où l'on voit la pointe, comme un couteau, du péroné perçant la peau et qu'est-ce que c'est déjà que cette saleté dans le pansement? ce n'est pas catholique —, le blessé, qui reprenait conscience, hurle et le mal est si violent que le cœur lui manque, il est tout pâle, il fiche le camp à nouveau dans le néant... Mais non, c'est qu'il a saigné, s'il n'a plus de couleurs... Si on avait de l'eau, à défaut d'alcool ou d'iode! Mais il n'y a pas d'eau. Et rien pour en chauffer. Qu'est-ce que c'est, ce mec-là? On l'a ramassé : lui et l'autre, ils avaient fait sauter une maison, près du canal, juste comme les Allemands y entraient. Mais voilà : pour ne pas rater leur coup, ils ont un peu trop attendu, cette fois. Cette fois, parce que c'est des spécialistes, il paraît : eux qui ont fait sauter le pont près de la Citadelle, l'autre matin. Fais voir ses papiers... Dis donc, cette odeur-là, tu ne crois pas que c'est la gangrène?

Blomet Bernard — sapeur de deuxième classe — Profession dans le civil : prêtre catholique.

« Ah, merde », a dit l'infirmier.

⁂

Dans le stade d'Hénin-Liétard, les hommes de Courrières, Oignies et Libercourt étaient campés depuis deux jours ayant passé la nuit en plein vent, avec des Anglais, que les Allemands traitaient comme des chiens, les chargeant de toutes les corvées, les appelant *les milords*, et montrant aux Français comment ils les bousculaient, les milords, on est venu vous débarrasser des milords!

On était là, dix mille types les uns contre les autres, et il pleuvait. Pas une grosse pluie, comme la veille, avec l'orage. Mais ça mouillait tout de même. Des roulantes avaient apporté la soupe, et on avait distribué le pain, qu'on appelait déjà *le broute*, parce que c'était du pain allemand. Il ne t'aurait pas fait mal au pied, s'il était tombé dessus, le broute. A trois heures de l'après-midi, la veille, il y avait eu un remue-ménage. D'autres types qui arrivaient. Encore deux ou trois arrivages comme ça, on pourra dormir debout. Cette colonne, c'était tout Carvin. Ayant quitté Loison-sous-Lens, à dix heures du matin. Il leur avait fallu cinq heures pour le voyage, dix kilomètres en tout.

Dans les arrivants, c'était Félix Boquette qui avait le plus l'envie de chercher des connaissances parmi les gens de Libercourt, rapport à ses beaux-parents, qui sont de là-bas. Mais Gaspard avait d'autres raisons. Il y avait de bons copains à Libercourt. Est-ce que tu sais si Léon Delfosse est avec vous?

Decker, qu'ils avaient trouvé le premier, ceux-ci, c'était Courrières... Decker se déplaçait avec un type qu'ils ne connaissent pas, un mineur, un type plutôt porte de prison. Il leur avait dit : un camarade... ça suffit, n'empêche, sa tête, disait Constantin, elle ne me revient pas. Un homme de bien quarante-cinq ans, avec des pointes d'argent dans ses cheveux noirs. Ils avaient été tous les cinq (le copain à Étienne, il colle!) jusqu'au groupe de Libercourt. Là ils avaient déniché Quentin Guillot et son beau-frère. On avait conduit Gaspard plus loin, il avait trouvé Delfosse. Ils avaient parlé ensemble un moment. Tout ça sous la pluie... Les ombrages dans le stade, c'est court.

Cela, c'était hier. Gaspard, aujourd'hui, avait essayé de dire des choses à Decker. Toujours il s'arrêtait. Par exemple : « Je lui ai dit, à Delfosse, pour Jérôme... parce que de Carvin, il peut aller à Libercourt... » Il se gênait dans les mots, et regardait instinctivement l'autre olibrius, qui se tenait dans les pas d'Étienne Decker. Alors, Étienne a bien vu qu'il devait faire les présentations. Au moins, avec Gaspard. Ah, oui ? ça change un peu. « Je vous demande pardon, camarade... Comment c'est votre petit nom ? Ce serait plus commode ! » Ils l'appelèrent donc tous Armand. Allons bon ! branle-bas ! Paraît qu'on part... vers Douai... plus loin !

⁂

Rose Ducellier, qui ne s'appelle plus Rose, et plus Ducellier surtout, mais non plus du nom de ses papiers, car les copains dans l'illégalité lui disent Marinette... Rose Ducellier, c'est-à-dire Marinette, est extrêmement préoccupée aujourd'hui. Naturellement, les nouvelles ne sont pas gaies. C'est effrayant de voir les choses se dérouler comme prévu. Ils livrent la France à Hitler. Ce qui se passe dans le Nord ! Maintenant les fascistes auront nos mines, notre charbon, tout quoi ! C'est ce qui leur a permis de tenir quatre ans en quatorze. Et avec quelle vitesse cette fois-ci... Si les ouvriers avaient des armes ! C'est ce que Dallidet lui disait. Bien sûr, dans ces guerres modernes, avec les chars, les lignes percées... mais si les ouvriers avaient des armes ! La nation armée, l'idée de Jaurès. Tout ce qu'ils en ont retenu, les hommes de la bourgeoisie, c'est l'idée des polices auxiliaires. Ils font le racolage des anciens combattants, pour se défendre, pas contre l'étranger, contre les Français.

Marinette est sans nouvelles de Ducellier, d'abord. Ils ne sont pas dans le même appareil. La vie du Parti, parfois, c'est dur. Il serait arrêté, son mari, elle pourrait l'ignorer des mois. Non, ce qui lui met tout de même la tête à l'envers, ce sont les nouvelles qu'elle a eues des emprisonnés, par Marguerite Corvisart et Watrin. Demain, trente-trois camarades passent devant le tribunal militaire à Paris. Seize employés de métro. Et Blache, de *L'Humanité*. Ce garçon tout pâle... Lui et dix autres passibles de la peine de mort. Pour avoir collé des papillons dans les trains de banlieue.

Et puis, il y a ceux dont on ne sait trop ce qu'ils vont faire.

Qui est parti ? qui est resté ? Le secret. L'abomination. Tant des nôtres dans l'ignorance de ce qu'on fait du mari, du père ou de la fille... Des milliers des nôtres dans les prisons, les camps. Avec l'affolement de ces jours-ci, cet esprit de défaite, qui sait ce qu'il advient d'eux ? Entre les mains de la police, tant d'hommes et de femmes qui sont les yeux, la tête, le cœur de la classe ouvrière, tant de gens qui ont longuement appris, dans les souffrances quotidiennes, la signification de la lutte, la nécessité du courage. Ils peuvent les tuer, comme Hitler a l'habitude : abattus en fuite... par exemple. Il y a tout un groupe qui a été pris : là-dedans, une affaire d'imprimerie, une copine des Jeunes Filles de France. Marinette la connaissait bien. C'était une gamine, pas du Parti. Son père avait été tué, elle avait quatre ans et demi, au Maroc, contre Abd el-Krim. Tout jeune alors. Sa mère n'avait pas vingt ans à sa naissance. Ouvrière chez Renault. Puis tombée malade. Elle ne s'était jamais remariée. La petite avait un frère jumeau, qui était parti marin en Indochine... A dix-neuf ans, un coup de tête. La jeune fille devait nourrir sa mère, payer les médicaments, l'hôpital. Elle ne mangeait guère, elle. Ouvrière en confection. Une entreprise dans le 15e arrondissement. Alors, maintenant qu'elle était en prison, on avait mis la mère à la solidarité du Parti...

Marinette avait une chambre au septième, dans un immeuble près du zoo de Vincennes. La chambre de bonne d'un appartement abandonné par une

famille qui avait trouvé la Côte d'Azur plus saine en temps de guerre. Seulement la fille de ces gens-là, une étudiante en dentisterie, connaissait Danielle. Par ce chemin, Marinette avait eu la clef, elle était supposée sous-louer.

Le difficile en ce moment, c'était pour le papier. On connaissait bien un stock, mais le type qui l'avait abusait de la situation. Les sous du Parti, ce n'est pas illimité. Les gens qui profitent tout de même! Encore heureux qu'ils ne vous dénoncent pas.

Marinette va à un rendez-vous. Peut-être que, par ce chemin-là, on pourra avoir de quoi tirer le tract à propos de la situation des armées dans le Nord. Sans passer par ce margoulin. Ah, tout ça pèse, c'est préoccupant.

Marinette regarde l'heure à son poignet. Elle a le temps : avec l'autobus PC, elle sera en avance de près de vingt minutes... A cette heure-ci, les autobus sont vides, ou presque.

Sur la plate-forme du PC donc — elle n'a pas envie de s'asseoir, il fait si beau! —, elle continue à se ronger avec toutes ses pensées. Où va s'arrêter l'avance allemande? Il n'y aura pas, à la fin, un front avec des tranchées, comme en quatorze? Ils ont gagné dans le Nord, et sur la Meuse, mais il y a toute la France... Qu'est-ce que ça veut dire, ces bruits qu'on fait courir, que l'URSS va se mettre avec nous? Depuis quelques jours, avec une insistance singulière, on lance des nouvelles dans le public. Il faut bien qu'elles aient la même origine. C'est pour rassurer les ouvriers, leur dire : vous voyez bien! Ils savent, ceux d'en haut, la bourgeoisie, que c'est la seule chose à quoi le peuple croie... Dans les usines, on pose des questions aux copains. Toujours le même système, pour amuser le tapis. Pendant la négociation, l'année dernière, alors qu'ils faisaient tout pour empêcher les Soviétiques de signer un pacte à trois, ils lançaient de la même façon des nouvelles optimistes... c'est fait, pas besoin de vous inquiéter, tout marche sur des roulettes... Dire qu'aujourd'hui...

« Dites donc, chère madame, vous avez beau être maussade aujourd'hui, vous pourriez tout de même dire bonjour! »

Le receveur rigole de l'œil. Tiens, le militaire connaît la petite dame! Il laisse ses deux clients de la plate-forme, et fait tourner sa mécanique sur les billets. Il a un client en première, c'est tout. A l'heure du repas, il n'y a jamais foule.

Marinette a levé les yeux, et reconnu Politzer. C'est pas régulier ce qu'il fait là de lui adresser la parole, enfin...

Il n'a d'ailleurs pas l'intention de faire la conversation. Il descend tout de suite.

« Tu serais gentille de dire à tes amis que dans le gouvernement on s'intéresse à ce qu'ils feraient si Paris était pris. On leur demande leurs conditions pour... Tu m'as bien compris? »

Le receveur est revenu. Il n'écoute pas. C'est un vieux bonhomme. Il en a vu, des amoureux, sur les plates-formes. Ou pas des amoureux, des jeunes gens qui lient conversation, quoi!

« On sait comment se retrouver... On m'a fait dire ça hier soir... L'ami que je vois d'habitude, je venais juste de le quitter, je risque d'attendre une semaine pour lui parler et c'est pressé... avec la vitesse des événements... J'ai eu de la chance de te rencontrer. Alors, au revoir, Rose... je descends ici! »

Marinette a eu un petit agacement. C'est vrai, pour lui, elle est toujours Rose. Comment sait-il qu'elle a la liaison directe? Il ne le sait pas peut-être, il devine, et l'occasion. A moins que Danielle et Maïe... Pourquoi Danielle aurait-elle parlé de Rose à Maïe Politzer?

Sur le moment, elle ne s'est pas rendu compte de l'importance de la commission. C'est quand elle a eu fini avec ce copain pour le papier que, tout

d'un coup, elle s'est dit... il ne faut pas attendre à demain! Elle s'est engouffrée dans le métro, elle a fait un chemin sans raison, sauf de descendre dans les stations qui ont des couloirs où se perdre, puis quand elle a été sûre, ce qui s'appelle sûre de ne traîner personne sur ses talons, elle est sortie place de la République... Deux lignes d'autobus...

Le cœur lui battait un peu quand elle a eu sonné à la porte de l'appartement. On lui avait dit : tu ne viendras ici qu'en cas d'urgence. Si on allait trouver la commission de Georges pas sérieuse? « Il est là? » a-t-elle demandé à la copine. Celle-ci l'a fait entrer.

Benoît a bondi sur ses pieds. « Nom de Dieu! ils nous tendent la perche... » Alors, seulement, à l'expression de son visage, Marinette a compris qu'elle avait eu raison de venir. Et plus. Qu'il s'agissait vraiment de quelque chose de sérieux, de plus que sérieux. De plus important que le papier.

« Bon, dit Benoît, il faut faire venir Politzer ici. Tout de suite, tout de suite... »

⁂

Ce paysage avec ses moulins, et ses fermes inondées, sur le sol plat à perte de vue, dans le soleil déjà moins haut, rappelle les décorations en camaïeu des vieux carreaux qu'il y avait dans la salle de bains des d'Aigrefeuille, à Biarritz. Jean de Moncey a dormi la nuit dernière comme jamais de sa vie. Près de soixante kilomètres, avec les détours, de Bailleul à Ghyvelde, faits dans la journée. On a tout jeté en route ce qu'on avait cru pouvoir prendre dans les paquetages, des souliers, une veste de rechange... et les officiers pareil, dont les cantines étaient restées ouvertes, tout éparpillé pour un choix hâtif, dans un hangar à l'entrée de Bailleul.

C'était un cauchemar traversé. Jusqu'à Berthen, le cimetière gigantesque des véhicules renversés, sabotés, ou, malgré les ordres, incendiés (on avait peur que les feux apprissent à l'ennemi ce qui se passait), dans ces chemins bombardés où les piétons improvisés, habitués qu'ils étaient à leurs voitures, traînaient lamentablement les pieds, puis se mettaient à courir d'épouvante, sur des renseignements de fuyards rencontrés, certains marchant avec un linge blanc en avant de leur cortège, parfois avec leurs gradés, persuadés qu'ils allaient tomber sur l'ennemi, et déclarant ainsi d'avance leur décision de se rendre. On dit : le cimetière gigantesque... quand sur dix kilomètres les ressources de deux armées, tous les services, les camions, les canons, les caissons, les voitures de tourisme, des chenillettes, des voitures à traction hippo, des charrettes et des fourgons, s'entassent, lancés contre les arbres, ou versés dans les champs et, ici et là, des stocks de tout ce qui est nécessaire ou superflu à des soldats en campagne, des dépôts de conserves, des magasins de vêtements, des machines dont on ne sait ce que c'est, un chargement de mercerie, des camionnettes de vaisselle, et tout cela s'entasse, se répand, se détruit dans la fuite des hommes traqués par les bombes, les bobards, le découragement... Comment appeler cette nécropole d'espoirs, d'idées, de richesses, d'avenirs? Il y avait eu cette halte dans une ferme abandonnée où l'homme qui semblait la garder avait raconté simplement à Jean qu'il venait de s'échapper d'un hospice de fous, près de Bailleul, et que, pas si fou que tout ça, il s'installait ici, c'était une ferme de bon rapport, il attendait les Allemands, et il leur dirait que c'était à lui. Il y avait eu près de Watou l'alerte, l'ennemi avait failli couper la route, repoussé par les derniers chars, et il avait fallu filer par les champs, ça mitraillait, un détour pour revenir sur Houtkerque, où le matériel anglais recommençait le spectacle déjà vu. On s'était empli les poches de cigarettes. De quoi fumer jusqu'à la saint-glinglin! Et de là sur Herzeele... Plus on avançait, plus l'encombrement et le désordre croissaient. Après Hondschoote,

encombré par la destruction d'un convoi d'artillerie à cheval, bêtes mortes, caissons versés, pièces explosées, entonnoirs dans la route, les gens refluaient sur leur itinéraire, disant que les Anglais sur les autres routes, qui leur étaient réservées, abattaient les Français égarés. Qu'y avait-il de vrai? C'étaient des bonshommes manifestement perdus, et pressés par la trouille, qui racontaient ça. Qu'est-ce qu'ils allaient faire sur les itinéraires anglais? Là-dessus, comme toujours Morlières s'engueulait avec Jonette et Groppart. On avait mangé des produits anglais trouvés dans un camion, saumon fumé, légumes en salade, confiture d'orange... En arrivant, sur le canal de la basse Colme, c'était l'entrée de la tête de pont, il y avait là des Écossais. Le pont allait sauter, il fallait faire vite, mais à l'entrée des derniers véhicules que les Français avaient emmenés avec eux, des groupes de toute sorte, certains avec des blessés, il n'y avait plus rien à faire, il fallait les abandonner. Devant le pont, qui s'appelait bizarrement, dans cette région inondée, le Pont-aux-Cerfs, un camion de munitions brûlait, une maison achevait de griller, et on avait entassé des voitures dans l'intervalle. Au-delà du Pont-aux-Cerfs, s'étendait la zone inondée, la plaine des Moëres, dans laquelle passaient seulement les routes endiguées, au milieu des mille drames de ces maisons envahies par l'eau, de ces cultures dévastées, des moissons noyées. Les officiers écossais interdirent au convoi sanitaire le chemin direct sur Ghyvelde, si bien qu'ils n'y arrivèrent qu'à la nuit. Mais derrière eux, ici, la tête de pont restait couverte par l'armée anglaise, à laquelle étaient adjoints les derniers chars de nos DLM.

A Ghyvelde, Parturier est tombé raide sur la route, et ses gosses s'affairaient : mais non, bonnement il dormait. On avait monté la garde autour de lui pour que les rares véhicules de la tête de pont ne pussent l'écraser. C'était un peu avant l'église. Les gens du village étaient en train d'éteindre avec des seaux d'eau un camion incendié par les Anglais, sans précaution, contre une maison dont les habitants apeurés étaient sortis sur le bord de la route. Ici, les champs, les abords du pays étaient submergés de la pacotille des armées, un déballez-moi-ça fou, on piétinait le biscuit, ça cocottait le singe éventré, on ramassait des lettres pas ouvertes, des cahiers de comptabilité militaire, on butait dans des tas de grenades et des chapelets de balles de mitrailleuse, et c'était plein de batailles de chiens perdus, dont les aboiements déchiraient les oreilles... Enfin, on savait où évacuer les blessés : il y avait un hôpital à Zuydcoote. Ah, mais cette nuit-là n'avait pas été une nuit comme les autres! On avait enfin une sorte de tranquillité. Parce que le ciel était déchiré de combats, mais des avions à nous ici chassaient les autres, on n'avait encore jamais vu ça, et la DCA tout autour faisait son bruit éreintant de roquet. Une nuit profonde que quelques bombes ne pouvaient percer. On ne pourra jamais se lever au matin. Et puis, au matin, le cantonnement dans les maisons détruites, devant les inondations, au nord les dunes, là-bas le brûlot très lointain de Dunkerque... mais alors Dunkerque brûle? Enfin on avait hâte de repartir, et on n'avait repris le chemin que vers les quatre heures de l'après-midi.

Maintenant, on suivait le canal des Chats qui faisait la limite nord des inondations. Raoul regardait ce décor de désolation ensoleillée. Il dit à Prache : « Tu te rends compte, Bastien... que tout ça pouvait être évité? Que c'est à ça qu'on nous a conduits? Que l'argent jeté pendant vingt ans à ces incapables... avec quoi on pouvait faire tellement autre chose... »

Alors, Prache, bourru comme toujours : « Tu avais besoin de ça pour t'en rendre compte? »

Ils devenaient tous nerveux à cause d'un avion qui les survolait. Et puis un culot, cet espion-là! Dans un sens, dans l'autre. Il y avait de la DCA sur la route : ils se sont mis à tirer. On a vu la cage à poules basculer en flammes, et tout le convoi s'est mis à crier hourra! Imbéciles, c'était un Français : le premier qu'on voit de la guerre, et ils l'ont descendu... Mais il y avait de ces haltes qui rendaient les gens hystériques. Dans ce pays plat, rien pour se cacher. On se rangeait contre des palissades, étaient-elles seulement du bon côté? On entendait le canon sur la mer. On a beau vous dire, ce sont les Anglais. Les fumées épaisses au-dessus de Dunkerque vers quoi l'on marchait n'avaient rien de rassurant. Jean avait remarqué l'air morne et le silence d'Alain Morlières. Rien de ce qu'on lui disait ne le déridait. « Qu'est-ce que tu as, Alain? — Fous-moi la paix! » Drôle...

C'est pendant une de ces haltes, à la tombée du jour, aux approches d'une agglomération relativement importante, des maisons dispersées dans les sables, un élévateur d'eau avec sa roue frisée, et les lignes de haute tension dont les pylônes avaient été abattus dans le champ maigre derrière, que le bruit a commencé à remonter la colonne. D'abord on rigolait. Puis on ne voulait pas y croire. On se fâchait. Le forgeron Jocaste dit : « Celui qui me raconte des menteries, j'y casse la gueule! » Seulement, c'est Parturier, hors de lui, qui est arrivé, qui a répété la chose incroyable. La ligne Siegfried percée... nous avançons en Bavière... l'armée de la ligne Maginot... Les Américains interviennent... Les Russes ont attaqué les Allemands! « Mon lieutenant, il ne faut pas répéter des choses comme ça, dit Raoul, parce que après on ne vous croira plus!

— Mais je te dis que c'est le médecin-chef... »

L'autre chef de peloton, Prémont, dit qu'il fallait vérifier. Ils s'adressèrent à Fenestre, Fenestre confirmait. C'était Lamirand, le divisionnaire, qui les avait croisés tout à l'heure. Le communiqué officiel le dit. Il faudrait le montrer aux hommes, ils disent qu'on se paye leur tête, si on avait le texte, parce que ça va faire du vilain...

C'était vrai, ils disaient : on nous prend pour des enfants.

Là-dessus, on a eu le texte. C'était signé de l'amiral gouverneur de Dunkerque, Platon :

Les nouvelles sont :

La tête de pont de Dunkerque (cours de l'Aa, Bergues, etc.) tient bien. L'ennemi n'est pas sur le point d'être à Dunkerque.

C'est pour cette raison qu'il s'acharne sur le port et la ville en bombardements aériens.

Les bombardements d'hier ont coûté 77 avions (je dis soixante-dix-sept). Dunkerque souffre cruellement, mais il tiendra.

Les communiqués français parlent depuis plusieurs jours de notre avance au-delà de la ligne Siegfried.

L'Amérique nous expédie des quantités massives d'avions de bombardement, d'armes et de tanks.

L'Amiral Gouverneur de Dunkerque :
Charles Platon.

Alors tout changeait. Une espèce d'ivresse s'empara des hommes. Tout changeait. Si c'était ainsi! On voulait bien tout. On était des sacrifiés, mais le pays, mais l'armée... Ah, oui, ça changeait tout! Si on se sauve tant mieux, mais si on est fichu tant pis. Ça aura servi à quelque chose. La ligne Siegfried percée! Pendant qu'on avait attiré le gros des forces allemandes sur nous : quels généraux on a tout de même! On avait oublié ce qu'on en disait la nuit

précédente, on ne s'en souvenait qu'avec honte. Bien sûr, ils ne pouvaient pas nous expliquer. Et puis, les Américains, dis donc! Hitler kapout, mon petit!

« On ne dit rien des Russes... », fit observer Prache. Et Groppart, qui s'était appuyé le long de la palissade : « J'aime mieux ça! » Qu'est-ce qu'il voulait dire? Raoul se fâche, ce petite fasciste, ce n'était pas d'hier qu'il l'avait à l'œil : « Qu'est-ce que ça veut dire, j'aime mieux ça!

— Les Russes! dit l'autre, levant les épaules. Tu parles d'une aide, ni généraux, ni armée! Et puis si on était leur alliés, après, il faudrait encore leur être reconnaissant!

— Petite saleté! » cria Prache.

On les sépara. « Ce n'est pas le moment de se battre entre nous, dit Raoul, tout de même...

— C'est surtout pas le moment, répliqua Blanchard, de faire les dégoûtés pour ceux qui taperaient sur Hitler... Des gars comme ça, ils préféreraient qu'on perde la guerre plutôt que de devoir leur salut à l'Armée rouge! »

Le chemin continuait dans une euphorie générale. Il y avait quelqu'un qui chantait un air... « Tu reconnais? dit Morlières. *Nous irons faire sécher notre linge sur la ligne Siegfried*... On avait tort de se moquer des Anglais pour cette chanson-là! » Et Jonette : « Tout ce qu'on a détruit ici, c'est rien... avec ce que nous envoient les Américains! »

Il avait fallu toute cette histoire pour qu'Alain rouvrît le bec. Jean pensa pouvoir, maintenant, lui demander : « Qu'est-ce que tu avais, tout à l'heure? » Morlières haussa les épaules et détourna les yeux : « Mais dis donc... mais dis donc! Il pleure, ma parole! » Oui, il y avait de grosses larmes dans les yeux d'Alain. Bah, après tout ce qu'on avait vu, qu'est-ce qui pouvait le faire pleurer? Morlières avoua : « Le chien... »

A Ghyvelde, avant le départ, ordre était arrivé de se débarrasser de tous les animaux. L'armée, depuis la Belgique, trimballait toute sorte de mascottes, des chèvres, jusqu'à des oiseaux... et des chiens, il y avait des unités, chaque escouade avait son clebs... Paraît que c'est interdit en Angleterre. Alors le lieutenant Gourdin...

Morlières devenait mauvais : « C'est une canaille! un sadique! Il aime tuer, ce coco-là! Il a profité que j'avais le dos tourné... et avec son revolver... Un maladroit, par-dessus le marché! Mon pauvre petit Gembloux! Il s'y est repris à trois fois. Ah, pour les chiens, on ne pleure pas les munitions! »

De Rosendael, on tournait vers les dunes de Malo-les-Bains. Il faisait tout à fait nuit maintenant, et le ciel à l'ouest était envahi de flammes. Dunkerque brûlait décidément. Une poussière noire apportée par le vent charriait ici l'odeur de l'incendie. Sur la mer, dans toutes les directions, l'éclair des canons. Mais dans les sables, tout près, il tombait encore des bombes : on n'était pas tout à fait sauvé.

Enfin, c'était pourtant la mer...

***

Ce soir, le texte du télégramme au pape ayant été rejeté hier par Reynaud, sur un message de Churchill, Daladier, qui a fait confectionner dans la nuit précédente une note au gouvernement italien par Chautemps et Monzie, attend avec assez d'impatience l'autorisation anglaise de l'envoyer. L'ambassadeur de Grande-Bretagne n'a pas voulu prendre cela sur lui, on a perdu toute la journée. Les nouvelles d'Italie sont alarmantes. Le ministre des Affaires étrangères a transmis la note Monzie en se disant bien que du côté Reynaud cela ne va pas marcher, mais tout de même si on pouvait éviter l'intervention italienne! Le drame, c'est qu'il faut promettre aux Italiens,

devenus gourmands, les choses qui ne dépendent pas de nous. Malte, Suez et Gibraltar... Enfin, Londres autorise la démarche, en des termes qui réservent sa position. S. E. Guariglia est appelé à huit heures du soir au Quai d'Orsay.

Mais l'ambassadeur d'Italie trouve les propositions bien vagues. Quelles chances que cette note, où la France se met à genoux, arrête le Duce sur la voie où il s'est engagé ? Est-ce que vraiment le texte est de Monzie ? Il lui téléphone. Oui, le texte est de Monzie, mais remanié par l'un, par l'autre. On ne peut parler au téléphone. Vous ne voulez pas que je vienne vous voir ?

S. E. Guariglia est un habitué du ministère des Travaux publics et des Transports. Qui s'étonnerait qu'il y arrive à dix heures du soir, le trente mai mil neuf cent quarante, et que, tout de suite, la consigne est donnée, on le fasse entrer chez le ministre qui l'attend avec impatience... La porte ne se referme pas si vite que l'huissier n'entende Monzie se lamenter : « Ah, cher ami, ce rocher, ce rocher ! »

Ces Anglais, ce soir, ils sont en train de quitter Dunkerque : qu'attendent-ils à Gibraltar ? Qu'on les chasse ? Guariglia sait qu'il y a des gens raisonnables dans le gouvernement français : Ybarnegarray ne lui a-t-il pas dit ce matin, en venant le voir à l'ambassade...

Attendez, je vais téléphoner à Daladier...

Mon Dieu, comme Anatole de Monzie se sent mieux à l'aise avec ce patricien romain, si fin, si racé, qu'avec Daladier ou Reynaud ! Nous n'allons tout de même pas nous faire la guerre ? L'ambassadeur est fort embarrassé, hélas, il craint bien... Mais voyons, c'est fou ! Et pour le bénéfice de qui, je vous le demande ? Pour conserver un rocher peuplé de singes à l'orgueil des milords anglais ?

XXIX

Dans la nuit, où la pluie continue, se poursuit l'agonie de Lille. Il n'y a pas de cesse des combats dans les faubourgs de l'ouest. Ni à Loos, ni à Haubourdin, ni à Lomme, ni à Canteleu, ni aux limites de Bois-Blanc, ni à Lambersart. Partout le canon et les mitrailleuses, les corps à corps. C'est pied à pied que les Allemands progressent dans Haubourdin. Dans les maisons qui tombent entre leurs mains, les civils sont traités comme les complices d'une armée irrégulière. Une trentaine d'entre eux sont abattus ainsi, pour venger le vainqueur de ce que les vaincus ne se rendent pas. Une porte est enfoncée : le fusil à la main, trois soldats verts se trouvent en face d'une femme avec deux gosses près d'elle, les deux autres, plus petits, sur les bras du père. On jette cet homme dehors, on déchire ses vêtements, on le bat, on le pousse en avant presque nu sous la pluie. *Los, los!* Un autre homme du quartier se trouve à côté de lui, ils avancent les bras en l'air. Derrière une grange, on les abat. Qu'est-ce qui fait choisir les victimes? Pourquoi ont-ils tué Arthur Ringot qui avait cinquante-trois ans et son fils, Fernand, qui n'en avait que vingt? Ou cet enfant, né en 1937, dans les bras de son père, d'une balle? Williert et Houvenagel avaient quinze ans tous les deux. Maurice Tankéré a voulu se sauver avec son petit dans les bras : abattus en fuite, le père et l'enfant... Dans leur colère, les justiciers de Hitler voient noir : ils disent que ce sont les Sénégalais qui sont responsables de tout ça. Il n'y avait pas de Sénégalais à Haubourdin. Ce sont les tirailleurs algériens du général Dame, et les zouaves qui ne sont pas des hommes de couleur, qui étaient ici. Et quand cela aurait été des Sénégalais...

Avec l'aurore, par la route d'Arras, voici revenir des Lillois qui n'ont pour rentrer chez eux que la trace des victimes allemandes. Tout ce temps-là, le charretier de Bois-Blanc a trimballé sur sa charrette Jeanne et sa belle-mère, et marché côte côte, avec Fulbert, ce jeune ouvrier de dix-neuf ans qui revient les yeux si pleins d'horreur, que la vie n'a plus de sens si cela est sa rançon. Le charretier, son fouet autour du cou, parle d'abondance, et il n'y a diable rien à tirer de sa fausse sagesse, et du délire de ses mots. Jeanne est là, les yeux battus, que déjà sa grossesse fortement incommode. La maman ne dit rien : elle a trop à regretter.

Ils ont passé par les mêmes chemins que l'autre jour descendirent Éloi et Nestor. Ils sont remontés par Phalempin, où ils s'étaient arrêtés pour passer la nuit, encore tout bouleversés du spectacle terrible de Courrières incendié, avec ses murs noircis, ses toits effondrés, ses cadavres fumants encore sur les

trottoirs. Ici en pleine ville, au carrefour, Jeanne avait soulevé une couverture jetée sur une forme humaine, et il y avait dessous une femme morte, la tête ouverte, la cervelle à découvert... A Seclin, les chevaux étaient toujours là, que les évadés avaient vus, il y en avait un peu plus de morts, avec leurs ventres énormes. Au faubourg des Postes, les Allemands interrogés leur dirent qu'on ne passait pas par la ville, que les Français étaient dans Loos, mais que la Wehrmacht venait de nettoyer à peu près Haubourdin. Ils décidèrent de repartir pour faire le tour par là, en redescendant sur Wattignies, contourner ainsi la ville par le sud. A Hallennes, ils avaient des amis chez lesquels ils attendraient d'être sûrs qu'on puisse retourner à Bois-Blanc.

C'était le matin des retours. De tous les côtés, dans l'immense creuset du pays des mines, des familles, des isolés revenaient vers leur village, leur coron, leur travail ou leur malheur. L'air était comme étonné de son silence. L'essaim des Stuka parti vers la côte, Dunkerque et ses abords où tout le feu se concentre, les maléfices bruyants de la mort. Au-delà de Lille, déjà c'est de manger qu'il s'agit, c'est de déblayer les routes, les rues, de faire le grand ménage du monde. Les équipes esclaves sous la schlague de l'occupant recommencent la vie. Avec des moyens militaires, on passe des exécutions au pied du mur, des déportations de colonnes, à l'organisation de la ruche, du chantier. C'est encore avec des cris. Le revolver déjà cesse de parler. Arrivent ceux qui s'asseyent aux bureaux, commencent les dossiers, ouvrent les bouteilles d'encre. La police et le cantonnement. Le boulot statistique. Les fiches. Le rationnement. Des officiers s'installent des quartiers généraux, des spécialistes des questions minières arrivent à Lens, à Valenciennes, à Béthune. Joignent les talons. *Zum Befehl...*

C'était le matin des retours. Par les routes, on voit revenir les mineurs, des ménages, des groupes... Les gens au passage les reconnaissent. Ah, bonjour! Vous n'étiez pas encore rentrés? Et où avez-vous été? Nous, on est revenus hier. Sur les vélos chargés que les hommes poussent, il y a des lainages de couleur, les souliers, la layette du gosse, le réveil, deux coussins...

C'est ainsi qu'elle poussait la voiture d'enfant avec la petite qui avait juste vingt jours quand ils avaient quitté Harnes. Ils ne voulaient pas partir, surtout à cause de cela. Et puis, mardi, on ne savait pas ce qui se passait, on était à table, il y a eu ce formidable, cet interminable hurlement de sirène. Cela glaçait le sang. Là-dessus, d'un coup, la lumière coupée. Alors, ce qu'on pensait, ce qu'on ne pensait pas, tout le monde était parti. Eux comme les autres. Ils revenaient. Charles poussant le vélo. Par le chemin du départ, sagement. Tous, d'Harnes, avaient fait la même chose. C'était ce jour-là que le général Musse se heurtait à Lille aux Allemands près du théâtre. Les Allemands avaient pris dans la nuit tous les ponts des canaux de Lille à La Bassée. Ils tiennent l'ouest de Carvin. Mais on se bat encore aux abords de Béthune, et l'espace de Lens jusque-là est presque désert, après les batailles de chars des jours précédents. Alors ceux d'Harnes sont arrivés sans bien se rendre compte qu'ils étaient sur les arrières des Allemands par Bénifontaine, jusqu'à Sailly, les plus audacieux ont atteint Beuvery. Béthune au loin flambait. A Sailly, en pleins champs, on avait été mitraillés, et tous s'étaient répandus autour de la route comme si on avait salé la salade. Les voilà, mêlés aux soldats, un flot, les vieux, les brouettes, les carrioles, le parler étranger des hommes casqués, puis les Allemands ont fait un barrage, sans rien expliquer. *Los, los!*

Eux, ils ont demandé l'hospitalité d'une ferme le même soir. Ils y sont restés le mercredi et le jeudi, aujourd'hui ils rentraient. Et beaucoup d'autres. Elle commence drôlement la vie, la fille! Ce sera une voyageuse. Son père pousse le vélo. On lui donnerait le bon Dieu sans confession, hein, à Charles?

Regarde-le ! Il n'est pas grand, il a l'air si sage avec sa petite moustache. Bien poli. L'air naïf, comme ça. Elle rit. Elle le connaît, elle, Charles... Ils ont déjeuné à Vermelles. Ça fait encore un chemin jusqu'à Harnes...

Mme Dejean, Fulbert, Jeanne, le charretier sont arrivés vers midi et demi à Hallennes. Ils ont eu cette veine que leurs amis aient gardé leur maison intacte. On s'y entassa. Jeanne attendrissant tout le monde. Elle ne voulait pas, disait-elle, que son mari la quittât. Elle trouvait l'expédition douteuse, tu te rends compte, passer par Lomme où on se bat peut-être encore ? Mais quand elle disait *mon mari*, tout le monde riait, autant à cause de lui que d'elle. A la fin, Fulbert s'échappa. Il y avait encore du gamin en lui, et il s'intéressait à l'aspect des choses. Et puis tout seul, il retrouvait des jambes. Jusqu'à Lomme, les Allemands le laissèrent passer. Là, on le refoula : les combats continuaient vers l'hippodrome. Seulement, c'était un pays qu'il connaissait bien, et à travers les ruines il commença un véritable cache-cache avec les soldats. Les uns et les autres. L'affaire était de contourner Canteleu. Une fois sur la route d'Armentières, c'était rageant de se trouver si près et de ne pouvoir aller chez soi...

Chez soi... La petite maison de sa mère serait-elle encore debout ?

Dans Bois-Blanc, bien que le matin, au rapport, les militaires eussent déclaré que l'armée Weygand, comme ils disaient, arrivait pour les délivrer d'Armentières, on voyait bien que les choses tiraient à leur fin, et Zante avait levé les épaules, et expliqué aux réfugiés, qu'il ne fallait pas en croire le premier mot. Dans la cour de l'école, on avait reçu un obus, il y avait eu trois gosses et une femme de tués, et huit blessés. On avait apporté des tracts que les avions jetaient, disant que si les soldats ne se rendaient pas, tout serait brûlé, et la population tenue pour complice passée par les armes.

C'est alors que le fils de Zante, Hippolyte, a compris ce que c'étaient ces drôles de gens parmi les réfugiés qui faisaient l'objet des conversations entre son père et sa mère. Il en avait surpris un, en train de dessiner à la craie une croix gammée sur un mur. Le salaud ! celui-là, je l'aurai à l'œil. C'est comme ça qu'il avait surpris leurs colloques : ils se réunissaient, des petits groupes se montraient leurs papiers. Une femme belge, qui était serviable, et aidait la femme de Zante à un peu nettoyer, au moins où c'était possible, interrogée par lui, répondit : « Tu sais donc pas ? Ça est des rexistes ! »

Il y avait là la vieille Titine, qui s'est intéressée tout de suite. Quoi c'est, les rexistes ? Hippolyte a quinze ans, et il était déjà des Jeunesses. Il lisait *L'Avant-garde* et *L'Huma*. Pour lui, tout le monde sait ce que c'est, les rexistes. Mais quand il s'agit d'expliquer ! Et d'expliquer à Titine, par-dessus le marché ! Un jour comme aujourd'hui, tous les mots sont sans portée. Que c'est des fascistes belges... déjà fasciste est trop difficile pour Titine ! Alors quand Hippolyte a voulu lui raconter Degrelle... surtout qu'il n'avait pas grand-chose à en dire, de Degrelle. Titine a coupé court : « Infin, tes rézichtes, ch'est point des bons ? » Comme ça, on peut s'entendre.

⁂

Tandis que Guillaume Vallier avec le groupe de cavaliers du capitaine de Bréa patrouille sur la basse Colme, en liaison avec des éléments britanniques, disposés tout le long du canal, couchés près de leurs mitrailleuses, quinze mille hommes du corps de cavalerie viennent de s'établir dans les dunes de Malo.

Des kilomètres et des kilomètres de sable où plus de cent mille soldats à cette heure voudraient avoir l'invisibilité de ces poux qui sautent autour d'eux, leur couleur locale. Ces grands enfants ne jouent pas à un concours de

plage; les fossés, les châteaux forts qu'ils construisent, sont, sous les bombardements du ciel, et dans la voix des canons sur la mer, l'espoir de survivre, l'abri de ces minutes interminables, de ces heures d'attente, au bout desquelles il y aura ces bateaux qu'on voit se profiler sur le ciel, échelonnés. Ceux-là ou d'autres... Et il y a, au large de Malo, une menaçante épave balancée. On mesure soudain l'immensité de la tâche, l'improbable pour chacun du rembarquement... Des hommes courbés courent de tranchée à tranchée... C'est un camp sans limites, où les soldats frottés de sable, dans leurs uniformes beiges, piquent pourtant de taches plus foncées l'étendue de la mer aux dunes, de Zuydcoote à Dunkerque. On porte des blessés vers le poste de Malo-Terminus, dans les bâtiments du casino, il en vient de partout, de Rosendael qui a pris une sacrée dégelée, de l'arrière-pays comme de la plage. Des brancardiers encore. Et du fond d'un trou, on ne les envie pas. Sur la route qui court en haut la digue, les villas, celles au moins qui n'ont pas écopé, ont l'air étonné de cette curieuse saison de bains. Petites maisons disparates, toute la folie architecturale morne des villégiatures, du chalet au pavillon, les volets peints et déteints, le découpage du bois rouille sur le ciel... Il y cahote des convois bénévoles qui ont été chercher à Dunkerque, ou sur les voies de l'ouest, des ravitaillements en panne, et surtout l'eau... cette denrée ici introuvable... ici où cent mille hommes ont soif et faim, parce qu'il n'y a plus de roulantes (on les a laissées à la porte de la tête de pont), parce que les conduites sont coupées, parce que rien n'est organisé, et que tout tient du miracle, quand se produit le miracle, mais le miracle a parfois du retard.

Ici et là, les quartiers généraux. Dans des blocs de meulières ornés de porcelaine, des échafaudages de bois, les épiceries abandonnées, une maison majestueuse qui confond Malo et Deauville... Leurs troupes à leurs pieds... mais aussi glissant, errant, des groupes dont personne ne veut, les chiens galeux, les pelés, ceux qui n'ont pas suivi le chemin correct vers la mer, s'agglomérant, se défaisant... et qui viennent demander à manger et à boire, et de drôles de colloques s'engagent. Parce que quand on avait des centaines de fuyards, on pouvait leur parler du haut des conseils de guerre, mais ici, cette masse bohémienne, ces hors-la-loi, on les compte par combien? Difficile de savoir faire encore respecter la discipline, et un rien, chez les réguliers, pourrait soulever la révolte, ne croyez-vous pas? A vrai dire, il faut compter ferme sur l'égoïsme, chacun sa peau, et ceux qui n'ont pas d'officiers, tant pis pour eux! D'autant que tout homme qui se présente, surgit des sables, on ne sait d'où venu, peut être un espion. Jamais la peur de la cinquième colonne n'a tant habité de têtes et de ventres qu'aujourd'hui, qu'ici... Ne parle pas à qui tu ne connais pas. Tout à l'heure, juste au-dessus de la villa où perche, là-haut, le général Gréville... parfaitement! Sur la terrasse au-dessus de lui. Une terrasse avec un réservoir, tu vois? Oui, ces signaux verts, qu'on s'est demandé ce que ça signifiait! Un espion. Parfaitement. Ils sont culottés, alors! Tiens, prends garde à ta tête! Et plouf, dans le sable... Les avions piquent sur la plage, on a été arrosés, alors! Sûr que c'est l'espion de la terrasse! La DCA secoue les dunes.

Heureusement qu'en route en avait ramassé les miettes de convois anglais bousillés. Mais le bacon et le haddock en boîte, ça vous fait une drôle de bouche sans pinard, sans flotte. Les fumées noires sur Dunkerque, le ciel gris, on ne sait si c'est le temps ou les poussières de l'incendie, l'écho sonore là-bas du pilonnage des installations portuaires, au large des bateaux versés, et les petites barques qui s'enfuient sous des avions assaillis par d'autres.

Le goût du sable dans la bouche, une fatigue de la peau vraiment, et puis tous pas rasés, les uns sur les autres, les choses qu'on raconte, des bruits

comme la poudre, les silhouettes sur le bord de mer d'un défilé d'hommes en colonne par un, qu'est-ce que c'est que ce vapeur là-bas avec ses deux cheminées? Tu crois qu'ils vont venir nous chercher ici? Tout ça n'a pas de rapport, et c'est à Dunkerque qu'on embarque. Je suis monté tout à l'heure sur la digue, il y a des artilleurs, qu'est-ce qu'ils m'ont sonné! Toutes les baraques sont pleines de réfugiés, les caves. Hier encore, paraît-il, il y a des troupes qui ont défilé là-haut comme à la parade. Avec leurs drapeaux. Bon, ça c'était hier. Les soldats de La Laurencie.

Qu'est-ce que tu chantes qu'on embarque à Dunkerque? Le va-et-vient de petites embarcations vers des chalutiers emporte à dos de vagues des cargaisons ridicules, mais qui font rêver. Oui, bon : et regarde là-bas, ces mâts qui sortent de l'eau... Voilà ce qu'ils deviennent, avec leurs coques de noix. Dis donc, on fait tout de même une expédition là-haut, paraît qu'il y a un bistro? Tu as de l'argent, toi? Il est vrai que dans les caves, il y a des bouteilles, c'est œuvre pie de les boire avant les Boches... Attends, merde! Plongeon dans le sable : la sirène assourdissante des avions, il y en a combien? Ça dégringole, nom de Dieu, ça dégringole... Au bord de l'eau, des corps rejetés ont été ramassés. Après le départ des avions, comme on les remontait, on a cru que c'étaient les bombes... Vous ne voyez pas que c'est des noyés? Des types qui viennent d'arriver, eux, ce sont les chevaux abandonnés dans les dunes, qu'ils ont vus en passant, qui leur retournent les tripes. Il y a des types, ils usent leurs dernières balles à les descendre.

Dis donc, ça, qu'est-ce que c'est? Pas des bombes. C'est pas le bruit des bombes. Le canon! D'où est-ce qu'ils tirent le canon sur nous? Je ne sais pas. Mais ils tirent. Des 77... C'est plus de jeu! Ah, dis donc, faudrait qu'ils se grouillent à nous faire monter en barque!

Jean-Blaise et ses zouaves sont partis sur Dunkerque pour ravitailler leurs copains du train. Ils ont trouvé une camionnette qui ne foutait rien, à côté d'une baraque. Parce que leurs véhicules, à eux, sont restés avec les Anglais sur le canal. Oh là là, ce Dunkerque! Tout en ruine. Des rues éventrées qui flambent et fument, les gravats qui en obstruent d'autres... Il y a des quartiers entiers, les murs descendus, les montagnes de briques, de plâtras, ça a dû recevoir un tel pilonnage qu'on n'y voit plus rien de ce qu'il y avait dans les maisons, c'est déjà un monde blanc et noir, le grand négatif des incendies. On s'étonne d'en voir encore sortir une tour avec son air flamand de surveiller un marché. Allez pas par là! cette camionnette n'est pas faite pour les ruines! Dans les docks, encore les stocks de Sa Majesté! Il y avait du biscuit, des boîtes de pois et haricots, des cigarettes, du corned beef... Faites passer. Attends, je casse toujours la croûte... A côté, ça brûlait, et puis qu'est-ce qu'il y avait à perte de vue comme matériel sur le flanc! Tu trouves pas ça obscène? dit Jean-Blaise à son voisin qui le regarda avec des yeux ronds.

Quand on revient du dehors, on retrouve les choses avec un autre œil. Tous les bonshommes dans les sables, avec leurs capotes, le baudrier, la cartouchière. Les uns le casque, les autres le béret ou le bonnet de police. La gueule de tous avec la barbe, à la vilaine taille. Des qui se baladent avec de gros sacs, tirant le pied. Tu te rends compte, si ça fait guerre de quatorze? Tout ça, fourbu, sale, chiffonné, sans couleur. Des kilomètres de plage, les types à se toucher. Une tapisserie de sueurs et de coliques. Juste assez de sable entre les respirations humaines pour donner l'idée du fil de terre qui les retient encore cousus ensemble.

Jamais il n'y a eu moins de place pour les idées générales.

⁂

A Loison-sous-Lens, il s'établit de nouveaux rapports entre les gens. Les voisins des Platiau, la dame qui a le cancer, c'est des bourgeois, Charlotte les saluait, ils répondaient, quoi ! Le monsieur, il disait à Nestor : « Bonjour, mon ami ! » Pour l'instant, il n'est plus là. Il a laissé sa dame, et une vieille cousine pour la soigner. Parce que c'était bien malheureux, mais les Allemands ramassaient les hommes, et sa femme était intransportable. D'abord, les deux dames ont bien voulu prêter les tasses. Puis, Charlotte est venue donner un coup de main, et elle apportait un œuf pour la malade. Ce qui était un miracle ! La cousine a mille fois remercié, et mangé l'œuf : parce que, même frais, un œuf, c'est mauvais pour le cancer. Le mari travaillait dans les journaux, et il était dans les bonnes œuvres, patronages, est-ce que je sais... Il faisait un bulletin pour la paroisse. Même que tout son matériel était resté là. « Qu'est-ce qu'elle dit ? » demanda Jérôme. Charlotte s'affairait dans les deux pièces, chez elle, on aurait cru qu'elle avait le palais du Louvre à brosser. La tante était aux fourneaux. Nestor hocha la tête. Il avait pigé l'idée du copain.

Des nouveaux rapports entre les gens... L'après-midi, Nestor est allé taper à la porte des Lerond, à l'autre bout de Lens. C'était drôle à voir, la ville, avec les Fritz dedans. C'est bien simple, ils s'étaient installés partout où les Anglais et les Français avaient leurs bureaux, les états-majors. Les états-majors, c'est comme les chiens : ça se fourre où le précédent a pissé. On vous demandait les papiers tous les trois pas dans le centre de la ville. Autour du bureau des mines, il y avait un sacré va-et-vient. Il franchit le chemin de fer au Pont-Césarine, prit la rue Paul-Bert. Léonard Lerond travaillait à la fosse 9. Alors il avait sa maison dans la cité Saint-Théodore. Ce n'était pas lui que Nestor allait voir. Un camarade, mais il ne voulait rien faire. Sa femme, un autre tabac. A quarante ans, Barbette Lerond, qui ne savait ni lire ni écrire, quand il y avait eu la guerre et le Parti dissous, elle avait décidé d'apprendre à faire les deux. Parce qu'il fallait que les femmes puissent remplacer les hommes politiquement. Elle tirait la langue bien sûr, et faisait des fautes, des ratures... mais elle écrivait maintenant. C'était par elle, que Nestor, après conversation avec Jérôme, avait décidé de toucher les camarades, pour reconstituer le Parti. Une veine, Lerond était sorti. D'ailleurs, faut pas se voir chez soi. Le mieux pour se rencontrer, ce serait le long du canal, sur Avion, oui, de l'autre côté. J'arriverais du côté de la piscine, tu viendrais au-devant de moi, de vers le chemin de fer... ou bien près du terril de la fosse 5, qu'est-ce que tu crois ? Enfin, Barbette avait mission de prévenir un copain du 14, le responsable polonais pour Lens, Étienne, un camarade du 11, et le délégué mineur du 4. On pourrait se réunir demain... tu crois que tu peux, ce soir, sans te faire remarquer ? Laisse, dit Barbette. Lerond rentrait. J'étais venu aux nouvelles, dit Nestor. Quand il est parti, Lerond a marmonné qu'il n'aimait pas voir ch'Platiau lui tourner autour des jupes, à s'femme. Laisse, dit Barbette. Elle avait passé l'âge, peut-être ? Et ce pauvre Nestor : un squelette ! il sort de Loos...

De nouveaux rapports entre les gens. Et pas qu'à Lens !

Tenez, à Harnes. On croirait que ceux qui rentrent n'ont dans la tête que de remettre les choses en ordre, et puis de se préoccuper si on aura du travail.

Extraordinaire de se retrouver à Harnes, tous. Il semblait bien qu'il n'y eût qu'à rouvrir les maisons, remettre les choses en place, la layette, des lainages, les souliers, les coussins. Et la gosse. Écoute, à vingt-trois jours, comme déjà ça chante ! Elle bave ta fille, toujours. Lui fais pas honte ! Elle ne sait pas encore, elle apprendra... On n'a pas encore rendu la lumière. Ce qu'il fait calme ! Pas croyable... Quand le travail va-t-il reprendre ? Parce qu'on ne peut pas vivre sur les économies. Charles gagnait six cent cinq francs par quinzaine. Six cent cinq francs trente-huit centimes pour préciser. Avec quinze

postes à la quinzaine, puisqu'on travaillait le dimanche. Une fois déduites la contribution nationale, la Caisse de secours et Caisse autonome, l'Allocation familiale de la mère au foyer... Alors, tu vas travailler pour les Allemands? Dis donc, est-ce que je travaillais pour la compagnie de Courrières ou pour qu'on se nourrisse, pour nous?

Elle le regarde. Il ne tient pas en place. Il a sûrement des idées qu'il ne dit pas. Est-ce qu'Alfred Delattre est rentré? Et René Six? Et André Lefebvre? Et Defey? Et Brun? Et Henri Derache? Travailler pour les Allemands! A quoi pense-t-il? Il a l'air si doux.

Il pense à ce petit chemin en retrait d'Harnes, où il y avait un ancien abri effondré que les Anglais ont réparé, à côté de chez Alfred Delattre. Avec une séparation dans la cave d'Alfred, personne n'y verrait rien. Ce serait un bon endroit pour la ronéo, l'entrée camouflée... Et puis il y a aussi la fabrique de chicorée, qui est abandonnée, sur la route de Courrières, au-dessous de la centrale... Facile d'y entrer, d'en sortir... là tu pourras aisément stocker les armes... Les armes...

Il y a une phrase qui lui est bien restée dans la tête: *une classe qui ne s'exerce pas au maniement des armes est indigne de vivre.* Ce trente et un mai mil neuf cent quarante, le soir en rentrant chez lui, à côté de l'usine Kuhlmann, dans le pays des mines définitivement tombé aux mains des Allemands, des nazis... c'est cette phrase de Lénine que se répète le camarade Charles Debarge.

« Regarde la petite... », a dit la mère. Et le petit homme à la petite moustache, au visage naïf, sourit à sa fille. Il n'y a rien de paisible comme un jeune père qui contemple son premier enfant. Rien de plus doux. Rien de plus rassurant. On se couche tôt, puisqu'on est sans lumière... Puis, ça a fait un bout de chemin, du matin, et le tantôt!

Les cabinets sont dans le jardin. Çà, la nuit est noire! « Charles! » La voix chuchotée dans l'ombre... Qui ch'est? Jérôme. Il était avec deux copains qui portaient des paquets. Une caisse de grenades, trois fusils... Il y a encore des soldats qui se cachent tâchant de s'habiller en civil, jettent leurs armes. On en trouve dans les champs. Tu ne sais pas où on pourrait? Attends. D'ici la fabrique de chicorée, il n'y a pas loin.

⁂

De Bois-Blanc, on voyait flamber de tous les côtés. On croyait vraiment qu'il ne resterait rien de Lille. Par-dessus le canal, le jour tombé, cela tiraillait encore. Cependant la résistance avait cessé à Lomme et à Canteleu. Et à Loos? On ne savait pas. Les zouaves qui étaient ici reçurent un messager du général Dame: il avait pu passer par miracle. Il annonçait la reddition. Le général Molinié ordonnait le cessez-le-feu pour minuit. On aurait les honneurs de la guerre. En attendant, les gens flanquaient tout ce qu'ils pouvaient dans le canal, comme s'ils avaient craint qu'on les trouvât en possession de choses interdites. Il régnait un affolement général...

Dans la soirée, Fulbert Dejean est apparu à Bois-Blanc. Eh bien, d'où tu sors, toi? La maison c'était tout ce qui l'intéressait. Elle était là, la maison. Plus ou moins pillée, mais debout. Ouf! Il avait eu chaud. Le fils à Zante, bien que plus jeune, était un copain à Fulbert, c'est-à-dire à son beau-frère, le frère de Jeanne. Les soldats étaient en train de se rassembler, on les dirigeait sur la Citadelle, d'où ils allaient défiler dans Lille, les colonnes confluant vers la gare. Déjà, les Allemands étaient là, ils examinèrent les papiers. Dans la cour, tout un tas de gens de Bruxelles se présentaient aux officiers en claquant les talons. Les autres, épouvantés, regardaient cela: des hommes qui tout à l'heure auraient pu être tués comme eux, par les mêmes balles...

On put très bien se rendre compte de ce qu'étaient au vrai ces gens-là, à la façon dont les officiers allemands examinaient leurs papiers, à comme ils les déchiraient, et leur en donnaient d'autres. Oui, c'était bien la cinquième colonne, des fascistes. Ce n'est donc pas une histoire? Seulement, ils ne se présentent pas avec des édredons rouges comme on racontait.

Cependant, dans l'infirmerie où il n'y avait plus d'infirmiers, les blessés du matin gémissaient. Il régnait ici une odeur intenable. C'est ce type-là, dans le coin! On devrait l'enlever. Mais il n'est pas mort, regarde, il balance sa tête sur sa paillasse. Oh, quelle dégoûtation! Il empoisonne tout le monde. Il paraît que c'est un curé. Ce n'est pas une raison... si j'avais encore la force. Ne te démène pas, tu as la fièvre. Poison de curé, tout de même... Tu as bien vu, ce matin, dès qu'on le bouge, il gueule que c'est horrible. Je préfère encore qu'il pue, tiens, à l'entendre crier comme ça... Qu'est-ce qu'il a, à balancer sa tête comme ça? Ça me flanque le vertige...

L'abbé Bernard Blomet remue sa pauvre tête en proie au délire, doucement, doucement de gauche à droite, doucement de droite à gauche... Il lui semble qu'il est porté sur un immense tréteau qui bouge, est-ce la mer, est-ce la foule... mais il supplie les faibles athlètes aux quatre coins de prendre garde, à cause de la douleur sourde qui peut à tout instant devenir la douleur vive... pourquoi lui a-t-on cassé les jambes, il ne se rappelle plus, il n'a pas vu les brodequins, ni le geste du bourreau les serrant. Qu'est-ce que c'est que ces fourmillements qui montent maintenant jusque dans les cuisses? Il lui semble être gonflé d'eau gazeuse, et c'est un mélange de l'insensibilité envahissante et du sentiment que les membres vont éclater... Cette mer, sous le lit, a des vagues chaudes, brûlantes, alternant avec des vagues froides, qui coupent la respiration... On est dans l'ombre, le plafond, la dernière chose visible, à son tour a été envahi par les ténèbres. Rien n'est plus qu'un malaise général, le monde est un malaise, un désir de changer de position, et puis c'est impossible, je n'ai plus aucun pouvoir sur ce corps douloureux, il ne m'obéit pas, la tête, la tête... J'ai le mal de mer, alors je crois que je bouge ma tête...

Tout d'un coup, c'est comme quand on avait de l'eau dans les oreilles, puis elle se déplace, tout d'un coup, et on entend tout ce qui se dit, plus sonore que nature, comme si on était dans une cathédrale. Ce sont les cloches de la cathédrale. Quand va commencer l'office? Qui tient les orgues? Ce sont les novices qui parlent entre eux... que disent-ils?

« Si j'en avais la force, je te dis, cette puanteur de curé, je te le balancerais par la fenêtre... C'est à crier ce qu'il schlingue!

— C'est pas sa faute, c'est la gangrène... c'est terrible, la gangrène.

— J'ai seulement peur de l'attraper, tu vois qu'il nous foute à tous ses microbes? Qu'il aille en enfer, et plus vite! ou bien on va tous y passer...

— Ça ne se passe pas comme ça, c'est pas les oreillons... »

De quoi parlent-ils? Quel curé? C'est moi? Pourquoi me haïssent-ils, Dieu puissant? Ils disent que je vais mourir. Ce serait peut-être mieux de mourir. Depuis que j'entends, j'ai trop mal... Aïe! aïe!

« Il crie maintenant, la saloperie? Suffit plus de se boucher le nez! faudrait se boucher les oreilles... »

Mon Dieu, mon Dieu, faites que je meure, faites que je n'entende plus cette haine des larrons autour de la croix! Oh, Bernard, voilà que l'orgueil te tient encore dans le moment de ta mort, que tu oses te comparer à ton Seigneur sur la croix... Pardonnez-moi, Jésus, pardonnez-moi... Faites que je puisse me présenter devant Vous dans l'habit d'humilité qui convient à Votre serviteur... Aïe! Aïe! Oh, pardon, mon Dieu, de crier. Aïe!

« Si on ne l'égorge pas, dit très fort l'homme à l'autre bout de la pièce, je vais devenir fou ! Je voudrais au moins lui lancer mon soulier sur sa jambe cassée ! »

Bernard Blomet n'entend plus les menaces, les jurons, les blasphèmes. Il crie jusqu'au fond de ses os... Aïe ! puis il redevient sourd, l'eau s'est déplacée, la crypte de la nuit vient feutrer la cathédrale invisible... Alors, il se rappelle qu'il est en état de péché mortel, qu'il n'a pas reçu les sacrements, et voilà qu'il ne sait plus prier, c'est comme une incapacité physique... prier ? qu'est-ce que c'est que prier... il faudrait prier, il ne sait plus, il pleure : non, il ne pleure pas, il n'a pas de larmes, pleurer ou prier, c'est pareil, qui ne sait plus prier, sait-il pleurer encore ? Ses oreilles ont gardé le bruit de l'explosion. Peut-être qu'il ne s'est pas passé une minute depuis l'instant où le bruit énorme l'a séparé de l'univers... tout ce rêve est une illusion hors du temps... il a perdu le temps et l'ouïe...

Cette explosion qu'il porte en lui, c'est le péché, c'est le crime... contre le cinquième commandement... j'ai voulu que d'autres meurent ? Pourquoi ? Je ne sais plus pourquoi, mon Dieu ! comment ai-je pu être assez insensé pour souhaiter la mort des autres ? Maintenant je vais mourir... je ne regrette rien, que le péché. Il est juste que je meure, puisque Vous en avez ainsi décidé. Oh, peut-être, mon Dieu, pourriez-Vous me rappeler à Vous sans me faire aussi mal ? Pourquoi êtes-Vous si cruel avec moi, Vous, l'Agneau, l'infinie douceur ? Je n'ai pas vraiment voulu tuer et, je vous le jure, je n'ai pas voulu me tuer... ce n'est pas un suicide ! ce n'est pas un suicide !

L'ombre de ce mot tombe sur l'agonisant, elle voile de noir ses yeux, elle emplit cette poitrine aux côtes cassées, où les poumons se piquent. Le suicide ! Voici que Bernard Blomet se souvient. Le crime. Ce n'est pas l'explosion. Le crime. Il revoit la plaine de Bultia, l'homme de Dieu, sa croix d'acier, il entend les paroles : « Vous ne voulez pas, mon fils, que je vous entende en confession ? » Et le refus, ses mots sacrilèges... Dieu le punit. Il va mourir sans qu'un prêtre ne s'approche de lui, ne l'entende, ne lui dise d'aller en paix, qu'il est pardonné, n'étende sur lui les doigts qui bénissent... Oh, mon Dieu, comme Vous Vous êtes cruellement vengé ! Aïe, aïe... Les douleurs de l'âme et celles de l'os se ressemblent, s'unissent, déchirent l'agonisant...

Il revoit le bord de la route, la haute maison en flammes, sa carcasse fumante, ouverte comme le côté de Notre-Seigneur, et le tournoiement des Dornier sur les champs couverts de morts, de canons tués, de voitures flambantes. Le champ, là, le champ, que la pelle creuse, ah ! comment ai-je pu jamais appuyer sur la pelle avec ce pied de douleurs ? Aïe, aïe, cela fait mal à penser... Dans la terre, aux mottes brisées, noires, un grand cadavre, maigre, au visage empourpré... Mon Dieu, avez-vous vu sa bouche, *après* ? Je sais, je sais, il avait fait le geste impardonnable, c'était pour l'éternité un maudit ! Mais si j'ai pu, si j'ai fait le geste sacrilège, mon Dieu, n'était-ce pas que Vous m'aviez mis sur le chemin de ce malheureux, au bord de sa fosse ? Ne dites pas le contraire, Dieu de bonté, c'est Vous qui avez voulu que je fusse là, et que de cette main qui a consacré l'hostie... de cette main qui a consacré l'hostie... Aïe, mère des Sept-Épées ! Aïe...

Maintenant Vous refusez à Votre serviteur, ce que Vous avez donné de sa main au Maudit, ce que Vous lui avez donné au prix de mon salut, et de mon âme immortelle... ô Dieu injuste, Dieu injuste et incompréhensible ! Vous voyez, je roule à l'enfer, je blasphème... Aïe ! à l'enfer, mais j'y suis à l'enfer, où pourrait-il y avoir douleur pareille qui ne soit pas l'enfer ?

L'abbé Bernard Blomet, désespérant de son salut éternel, est mort, comme le général Molinié et le général Dame à la tête de détachements symboliques

symboliquement armés défilaient devant le général vainqueur, suivis des colonnes désarmées à qui ne sont qu'indirectement rendus les honneurs de la guerre... Ô douleur, douleur des hommes ! Il y a des moments où l'on préférerait mourir.

A propos, à Paris, ce soir où, dans Lille, ville ouverte, le général Molinié a signé la reddition de ses troupes, où le général Dame part pour les prisons d'où il ne reviendra jamais, après ces jours d'un combat sans espoir qui a cependant retardé les Allemands dans leur marche sur Dunkerque, et contribué pour une grande part au sauvetage de plus de trois cent mille hommes, anglais et français, ce soir, le ministre de l'Intérieur vient de signer la proposition d'élever au grade de grand officier de la Légion d'honneur M. le préfet de Lille, qui vient d'ajouter à ses titres civils et à ses titres militaires de la guerre 1914-1918 une page des plus glorieuses.

Ô douleur, douleur des hommes...

⁂

On se battait toujours en Norvège, et c'est au Conseil suprême interallié qui s'était tenu à Paris, le soir de la capitulation de Lille, que fut seulement décidé l'abandon de Narvik.

Mais, au cours de cette séance, Churchill avait déclaré que, jusqu'à midi ce jour-là, 165 000 hommes avaient été évacués de la tête de pont de Dunkerque, dont seulement 15 000 Français.

Il y avait 200 000 Français à Dunkerque.

Ces chiffres sont sensibles à Paul Reynaud qui déclare que, s'ils étaient rendus publics, ils seraient de nature à impressionner fâcheusement l'opinion française. Winston Churchill le comprend, et il promet d'insister pour que les Français soient aussi embarqués.

XXX

De la traversée de Dunkerque, Jean de Moncey ne gardera que des tableaux séparés. Impossible de relier exactement ces images que domine le vacarme du canon et des bombes, où des pans de quartiers s'effondrent rendant méconnaissable la route à peine parcourue. Les incendies de toutes parts cernant les cheminements d'hommes, les stationnements incompréhensibles, les encombrements, les morts abandonnés, les tragédies d'il y a une heure qui ne sont plus que du musée Grévin, les afflux sanglants de civils, les plâtras, les traces manifestes du pillage, les saouleries monumentales dans les cafés et les caves, l'empilement disparate des troupes, l'itinéraire compliqué on ne sait si c'est pour éviter les obus, les points de chute marqués dans un Baedecker, ou parce qu'on s'égare dans cette ville déchirée de bassins et de darses où gagner les ponts ne se fait ni sans risque ni sans peine, les incidents de la mort et de la mascarade mêlés, la pire kermesse funèbre, décorée de flammes et de fumées de Malo à l'embecquetage, par les places aux monuments qui font des gestes lyriques, les quais où l'on court dans les deux sens, les docks, les glacis, les canaux, cet énorme espace vide qui succède à l'imbroglio des ruelles, le ciel bleu intense quand on le voit, le soleil moins fort que les charbonnements de la ville, et là-dedans l'égarement des hommes toute honte bue, la démoralisation de l'apocalypse et la démence idéalisée de la discipline sans raison, la caporalisation de la catastrophe, le grotesque meurtrier, les sentinelles postées nul ne sait devant quoi tirant sur n'importe qui, le voleur qui emporte un tableau vers sa propre tombe, la peur avec son visage nu à tous les tournants, l'héroïsme imbécile de qui ne croit plus rien avoir à perdre et se donne la comédie du courage, toutes les démences de l'humanité forcées à s'exprimer en sautant par-dessus les décombres, les enseignes des commerces, noms de famille, marques de bière, raisons sociales, les dérisoires lettres du mot GARAGE sur des toits en feu, les mots qui font légende aux décombres : ROYAL CINÉ, SEAMAN'S COLLEGE, AU NOUVEAU SIÈCLE, et, bouquet du feu d'artifice, les dragues, les grues flottantes, les cargos, incendiés dans les bassins.

Le cauchemar de la traversée a commencé à l'aube et il était accompli vers une heure. Mais avant le jour, sur les remblais en face de Malo, c'était encore la guerre, avec ses Anglais morts, et un petit bois, le tapis roulant des bombes, près des docks en feu, de l'amoncellement des chars abandonnés, renversés, sabotés... On s'est arrêté enterrer les cadavres qui devaient être là depuis deux jours... Colonne par un! On rase les murs, on plonge dans ces rues en ruine

derrière lesquelles des bateaux flambent en pleine ville. Puis c'est par les soupiraux d'une cave, sous un hôtel, les hommes ivres morts, les tonneaux crevés, et le vin qui coule, les bouteilles cassées, tandis que du toit en fer, au-dessus, des poutres s'écroulent, et l'on voit sur le ciel l'escalier brûlant. Le corsaire de bronze se tient sur le pont de son navire un jour d'abordage, mais jamais la grandiloquence du geste n'a été plus frappante d'immobilité : car l'homme demeure le bras levé, tandis que c'est le décor qui fait ses gestes d'écroulement. Comment a-t-on gagné ce cloître aux inscriptions anglaises? Une sorte de YMCA pour les marins, mêlant Walter Scott et un romantisme des statues à des images d'armée du Salut? On y est entré juste pour le recevoir sur la tête, et on rigolait déjà bien, le danger passé, parce que des conducteurs et des officiers de la division ont surgi des décombres absolument semblables aux saints de pierre, le visage et l'uniforme saupoudrés de plâtre, quand des caves sont sortis des femmes avec des enfants morts, des marins en sang, deux prêtres portant une religieuse exsangue, une foule mutilée et hurlante.

On s'échappait de là quand les avions sont venus piquant dans les rues, nous pourchassant le long des darses, on a couru, tourné, on s'est caché dans un immense hangar à vin, une halle de métal et de verre, avec des galeries de fer sur deux étages, garnies de futailles, et brusquement au-dessus du toit transparent, on a vu le Stuka descendre, raser, remonter, repiquer et les balles de mitrailleuse claquèrent les vitres, droit sur les hommes accroupis, avec leurs courbes de feu en tout sens, tant qu'on était instantanément couvert d'une poussière de verre, et comme on sortait, chacun voyait avec horreur son voisin inondé de sang, quand ce n'était que le gros rouge des fûts, et tant pis si on va tous sentir comme une nappe d'hôtel! On s'enfuit, les vêtements dégouttant de vinasse, on passe une écluse derrière l'épave fumante d'un chalutier : voilà qu'on aborde la gare maritime, où tombent régulièrement les 105, dans un désordre de planches, de rails, de wagons massacrés. Ici, les marins chargés de la police de ce coin font du zèle. Ils marchent sur nous. Ils tirent à bout portant sur le divisionnaire qui avançait en tête du GSD. Il a du cran, tout de même, Lamirand : il n'a même pas baissé le front, et l'obus qui tombe tout près jette tout le monde à terre, y compris le marin qui vient de lui tirer dessus, mais pas lui. Par ici! Ce vieil homme, on le suit avec un sentiment de sécurité et d'admiration. Naturellement le lieutenant Varney sur ses talons. Puis le Dr Sorbin, Blaze, Morlières, Raoul, Prache, Moncey, Filloux... et toujours son officier au petit nez, mal secoué des plâtras du « home » à matelot. Les autres, avec Dasvin de Cessac, Bourrat, Debas, suivent en trois groupes : Prémont, Tresse, Cange, Jonette, Groppart, Belzonce, Pellico, Mauconseil, Della Rosa, Mohr, Dupaty, Worms, Jocaste, Manach, Jumel... et avec le lieutenant Gourdin l'arrière-garde des pieds gonflés des renâcleurs, des retardataires, des grandes gueules à cache-nez, des Jérémie à bidons et flanelles, les gros poussifs et les maigres râleurs.

Au bout de la gare maritime, le canal passé, on s'est trouvé dans cet immense terrain de sable par lequel on a marché plus d'une heure à découvert sous le bleu du ciel. Et il y a de loin en loin des groupes qui progressent ainsi par bonds de deux cents, trois cents mètres. Enfin cela, ce doit être le port. A perte de vue, des installations, de grands bassins, là-bas les jetées... le profil sur le ciel des grues de transbordement.

Alors a commencé la journée des dupes. Sur la digue à la base de la jetée d'embecquetage, des centaines d'hommes, des artilleurs, des dragons, le GSD, on attendait le bateau où monter. C'était la foire d'empoigne. Des unités menées par des officiers énergiques, des colonels, des commandants, grillant

leur tour à ceux qui attendaient là, les bousculant, surgissant à la dernière minute, prenant d'assaut les navires en partance. Beaux navires pourtant! Comme ce caboteur à aube, habitué à ne se déplacer que de profil, comment va-t-il franchir la Manche? Trois, quatre bâtiments. Il y a des rixes à terre, des gradés s'engueulent, se frappent. Puis, tout cela avec les obus qui percutent sur la digue, dispersent leurs éclats sur les rassemblements, la petite cabane du commissaire de port à côté qui prend feu, quelques expéditions d'avions chassés par des Anglais, dans les clameurs de la DCA... et brusquement le silence, la fuite des gens vers d'autres points du port, des heures qui passent sans un bateau, rien, pas une barque... Juste, vers quatre heures de l'après-midi, une petite vedette hollandaise, minuscule, aborde plus loin, vers le phare... non elle ne peut pas repartir, et qu'est-ce qu'elle pourrait emmener? dix hommes! Elle revient de Folkestone, où on s'inquiète. Aucun des bateaux partis aujourd'hui n'est arrivé en Angleterre. La mer est pleine au large de Dunkerque de navires sombrés, des croiseurs, on a recueilli l'équipage d'un sous-marin...

Groppart rigole très fort. Les autres qui nous ont chipé nos places! Alain est choqué, mais il faut dire que ça répond au sentiment général.

C'est ici que Jean de Moncey a retrouvé ce capitaine des 75, qui était professeur à Janson-de-Sailly. M. Cormeilles... Ils ont fait la conversation devant ce bassin vide entre les deux bras des grandes jetées, où la jetée d'embecquetage s'avance comme un petit épi au-delà de l'écluse qui ramène vers le bassin d'évolution. Tandis que les autres assis ou couchés là-bas sur les dalles de la jetée écoutent Morlières, Della Rosa, Pellico, Belzonce, Worms et Jonette qui chantent *Les Filles de La Rochelle*, Jean, le long de la digue marchant à petits pas avec le professeur, se retrouve lycéen, prêt à écouter des conseils, à avoir confiance en quelqu'un.

« Excusez-moi, monsieur Cormeilles, dit-il... mais nous savions au lycée, cela se disait... et vous avez vu tout ça, cette horreur! cette décomposition des hommes... comment est-ce que les communistes peuvent expliquer cela? »

Pierre Cormeilles regarde son jeune compagnon. Ici, dans ce cadre des violences et de l'incertitude, une sympathie le pousse à parler : « Bien sûr... ils pourraient l'expliquer... ils le pourront quand ils auront les données en main; les faits. Oui, c'est une horreur, mais, vraiment, pour toi, mon petit, là-dedans c'est la décomposition des hommes qui est la chose caractéristique?

— Ce spectacle! dit Jean. Le pillage, les saouleries, la lâcheté... la perte de maîtrise de soi... C'était une armée : regardez, ce sont des bandes!

— C'était une armée, tu dis... Une armée, il y a tout dedans, c'est simplement maintenu. Mais tu as vu tout à l'heure ce vieux médecin, votre colonel, à la gare maritime? Nous étions juste derrière vous. Ce sont tes camarades là-bas qui chantent en un moment pareil? Ton écœurement même, devant les voleurs, les ivrognes... Tout cela, Dunkerque ne l'a pas détruit. Ce qui se désagrège, c'est ce qui se masquait d'apparences. Et puis, ne t'y trompe pas : combien de ceux-là que tu vois, perdus, égarés, ont pourtant en eux simplement ancrée la volonté de survivre. Mourir jusqu'au dernier, c'est bien joli : mais pour quoi? Leur a-t-on donné des raisons de le faire, y croient-ils? Tu sais bien que non. Cette rage de vivre, malgré tout, tu appelles ça de la lâcheté? Il y a des cas où cela en est. Mais prends un fantassin ou un artilleur qui vient de faire cette guerre que nous avons faite... où pas une fois il n'a quitté son poste parce que ce n'était plus tenable, où cent fois au contraire il n'a pas compris pourquoi on lui donnait l'ordre de se replier... où il serait bien resté retarder l'ennemi une demi-journée, une heure... mais l'ordre venait. Tout d'un coup, quand tu lui as fait jeter ses armes, briser ses voitures, que tu l'as amené jusqu'à la mer... tu voudrais lui dire : allons, de la patience!

— Je ne sais pas, murmura Jean, il me semble qu'on a un besoin en soi de faire les choses proprement...

— C'est peut-être ce besoin qui pousse beaucoup d'entre nos gens à s'écarter du chaos, où plus un but n'est offert à l'homme, sauf de sauver sa vie. Tu juges sévèrement. J'aime que la jeunesse ait de telles exigences. Mais c'est mon métier de te dire que, dans cette lessive effroyable, tout n'est pas que saloperie... et que c'est à nous d'avoir la patience...

— A nous ? dit Jean. Je ne suis pas communiste. » Cormeilles se mit à rire : « Voilà donc où tu en es ? la première personne du pluriel, déjà, pour toi, c'est le Parti ! Eh bien, nous reparlerons de ça, mon petit, quand nous reviendrons d'Angleterre... »

Pffoui... houi... pac ! Les éclats volent sur les bonshommes qui font le gros dos. Le second obus est tombé dans l'eau. Le troisième... « Dis donc, demande Raoul, qui c'est cet artilleur, avec qui tu parlais ? — Tu sais bien, dans ce château là-bas, en Belgique... un professeur de mon lycée... »

C'est sur le contre-torpilleur *Flore* qu'ils se sont reconnus. Parce que, vers sept heures du soir, quand on désespérait de tout, et que des navires enfin survenus avaient biaisé sur la jetée est, alors on se croyait définitivement abandonnés, brusquement ce contre-torpilleur, le même qui avait ramené le général Weygand onze jours plus tôt après son voyage d'inspection, le contre-torpilleur *Flore* avait abordé à l'embecquetage, et malgré des contestations des troupes accourues qui donnaient leurs raisons de passer les premières, cette fois on avait embarqué. Avec une attaque aérienne en pleine manœuvre, deux appareils. Mais la DCA en avait descendu un, l'autre s'était éloigné. Toute la smala grimpée à bord respirait maintenant l'air du large, rigolait, parlait aux marins, avait oublié les vaisseaux coulés, tant la marche d'un contre-torpilleur donne le sentiment de stabilité, de sécurité, et l'on passait entre les bonnets d'évêque des épaves avec un sentiment de touriste. Jonette dit même qu'on avait eu le nez d'attendre la fine barque... comme si cela avait été de propos délibéré !

C'est alors, que Raoul Blanchard et Pierre Cormeilles se sont reconnus. Sur ce navire de fer, couvert de jeunes hommes casqués, qui sont comme s'ils avaient bu un alcool d'être là, une foule, où les matelots du bord doivent glisser pour la manœuvre, la senteur de la mer et la fraîcheur du soir emmènent les esprits à la dérive. On voit à peine s'éloigner Dunkerque et ses fumées. Dunkerque est déjà si loin d'eux. Sous le canot suspendu, où Jonette et Della Rosa se sont hissés, les malins ! appuyés au bastingage Raoul et Pierre parlent de cette autre tragédie, au seuil des Pyrénées, qui est comme le pendant pour eux et l'annonce de cette journée, quand Cormeilles avait fait passer la frontière à Blanchard, et que sont devenus ceux d'alors, l'instituteur qui était avec vous, camarade ? Comment déjà son nom ? Oustric... Je ne sais pas. Et votre copain, l'Espagnol, lui... ça faisait gros cœur de l'abandonner ! Vous savez qu'il s'est sauvé ? Il a passé en France, et Daladier l'a fait mettre en taule, cet hiver, oui...

Cormeilles s'étonne. Comme cette Espagne le suit ! Faut-il donc qu'ils se retrouvent aujourd'hui, tous deux ? précisément à cet autre seuil de France, à l'autre bout, avec tous les développements tragiques de la « non-intervention » jusqu'à ceci... « Nous croyions alors, dit-il, que c'était le sort de l'Espagne qui se jouait, quand c'était celui de la France... »

Sur le pont, les hommes blaguaient, riaient. Les marins regardaient avec étonnement leur nouvelle cargaison. Eux qui en étaient à leur troisième ou quatrième voyage... Et puis, dans les propos de ces copains-là, il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. Ils devaient être un peu sonnés par les bombardements. On s'en faisait d'ailleurs la remarque.

C'est que, un peu tous, aussi bien les artilleurs que les infirmiers, les conducteurs, ils posaient aux gens de l'équipage des questions du genre parfaitement hurluberlu. On a beau avoir décidé de ne pas y prêter attention, à la fin ça devient agaçant. Et si c'était une plaisanterie, un coup monté, eh bien, ça n'avait rien de drôle! Aussi quand Morlières vint embêter le type qui se tenait au petit canon contre-avion, scrutant l'horizon libre, empourpré par la chute du jour, et qu'il remit ça avec la ligne Siegfried, ce marin perdit patience et te lui flanqua une de ces bordées d'injures! Le pauvre Alain battit en retraite. Les autres, c'était à peu près ce qu'il leur était arrivé, dès qu'on avait touché le sujet, comme ça, sur le ton gai. Alors, ils se concertèrent, un petit groupe. Parce que déjà un vague sentiment de la raison de la chose... De l'un à l'autre. Se posant des questions. A trois, ils abordèrent un contre-maître : « Ne vous fâchez pas... » Il les regarda, ahuri. Pourquoi il se fâcherait? Ils s'expliquèrent. C'était très sérieux. On avait pris cette histoire tout à fait au sérieux. Mais on n'avait pas le communiqué du Grand Quartier général, ni d'aujourd'hui, ni des jours précédents... qu'est-ce qui se passait? ailleurs qu'à Dunkerque... d'important, enfin... Les mots de l'autre tombaient comme une douche d'eau froide. Rien d'autre? Mais notre avance? Mais la ligne Siegfried? Est-ce qu'on est à Munich?

Le contre-maître à son tour les regardait comme des fous. Alors quoi? On nous a menti? L'amiral gouverneur de Dunkerque! Il fallait bien déchanter. On leur avait menti. Menti sciemment. Pour les regonfler. Menti. Comme à des gosses. Un amiral. Ah, saloperie... La consternation, la tristesse du premier moment faisaient place à la rage, à la colère impuissante, à la révolte. Ils allaient de l'un à l'autre, ils se répétaient la nouvelle, et l'autre à son tour explose.

« Qu'est-ce qu'ils ont? » se disaient les marins, calmes comme leur travail et ce beau soir tombant.

Manach s'était jeté vers Blanchard pour lui dire. Il asphyxiait. Les canailles! « Si de ma vie je crois ce que dit un militaire! » Il s'arrêta, voyant un officier à côté de Raoul, et serra les dents. Raoul se fit expliquer ce que tout cela voulait dire, et les grands gestes de Groppart, et la mine blême de Moncey, qui s'approchait.

Quand ils eurent bien compris, bien mesuré cette action incroyable d'un chef militaire qui a menti à ses hommes et spéculé sur leur joie, sur leur crédulité, se disant : tant pis pour ce qu'ils penseront après, ils seront loin, ceux qui survivront! quand ils eurent bien compris, bien mesuré la signification de cet abus de confiance, de ce machiavélisme, avec ses conséquences incalculables parmi deux cent mille Français, peut-être, qui s'échapperaient de Dunkerque... le capitaine Cormeilles dit au conducteur Manach : « Je comprends votre émotion, mon ami, mais ce n'est pas comme militaire que cet amiral vous a menti... c'est en tant qu'homme pour qui la nation n'est pas une réalité, le peuple n'est qu'un instrument, les hommes que des pions sur un échiquier. Un jour viendra où il y aura des militaires que nous pourrons tous, et toujours, croire... »

*
**

Fulbert Dejean a ramené les siens chez eux, ce samedi. C'était un drôle de retour : tous les gens avaient à leur porte un petit drapeau blanc. La nuit d'avant, cela avait été la chasse dans les maisons. Les Allemands cherchaient les Sénégalais. On s'était sauvé en caleçon, en camisole. Mme Dejean exigea qu'on mît une serviette à un bâton devant chez elle aussi.

Déjà les réfugiés s'apprêtaient à partir. En Belgique, c'est la paix. On rentre. C'était incroyable de voir les rexistes avec les Allemands. Comme cul et chemise. Et puis ils dénonçaient ceux qui avaient caché ceci ou ça, si bien qu'on est venu chez Zante lui dire qu'il avait une motocyclette. Le comble, c'était ce type même qui l'avait supplié la veille de la cacher, qui les conduisait la retrouver. Zante a failli ne pas s'en tirer. Peut-être bien que tout ce qu'on avait jeté dans le canal, c'était peur des délations.

Pourtant, certains étaient reconnaissants de ce qu'on avait fait pour eux, ils apportaient à Mme Zante une quantité incroyable de choses tirées de leurs véhicules, de leurs cachettes : des pruneaux, des haricots secs, toute sorte de légumes, des oignons. Eux qui pleuraient misère!

Bon, après l'alerte de la moto, Zante à qui on avait pris ses papiers la nuit précédente, s'est dit qu'il pourrait y avoir danger à rester comme ça. Il a été à la mairie. Il y avait déjà un maire nazi. Il ne vous recevra pas, ce n'est pas l'heure. Mon Zante, il n'est pas homme à se laisser faire : il a tant crié qu'on lui a donné ses papiers, et que le « maire » s'est tout de même dérangé pour les signer.

Ce même jour, les Allemands avaient organisé le pillage de la gare de Lille-Délivrance, qui est près de Lomme. Les gens de Lomme, de Lambersart, de Canteleu, des gens qui n'avaient plus rien à manger, on les laissait entrer dans la gare : et il y avait de tout empilé là-dedans! Seulement quand ils sortaient des wagons, il y avait des soldats qui faisaient des cartons, et on ramassait sur eux leur butin, vous voyez? La Wehrmacht, elle est sans pitié pour les pillards! On devait bientôt voir, en effet, que c'était là une méthode. Les nazis ont fait la même chose, dans la grande brasserie, à Bois-Blanc. Là, ils ouvraient la porte et ils criaient aux gens : Allez! pillez! A la sortie, il y avait le cinéma pour filmer la conduite des Lillois, après quoi, on les a fait passer dans une haie de soldats qui leur ont repris leurs caisses, et les ont fait circuler à coups de crosse dans les reins.

Il fallait aller se faire inscrire. Pour enterrer les cadavres, les chevaux, manipuler les obus. Pour ce travail réquisitionné, on aurait un bon de pain et un bon de viande. Pour l'instant, la viande, c'était du cheval. Heureusement qu'on avait des conserves, et puis, à Loos, il y a des maraîchers. N'empêche qu'on se sentait comme en prison... Les soldats, ils nous ont laissé aux mains de ces oiseaux-là. Le charretier, chez Fulbert, expliquait que les militaires, ils ne s'intéressent qu'à leur combat. Les gens, ça ne leur fait ni chaud ni froid. Ça encombre le terrain, c'est tout ce qu'ils pensent. Pas si fou, le copain, disait Hippolyte, venu saluer Jeanne. Le frère de Jeanne, son ami, n'était pas rentré, il était de ceux qui avaient filé le dix-huit. Le fils à Zante faisait de la propagande : pas si fou ce qu'il dit, le copain! ces cocos-là, le peuple n'existe pas pour eux... c'est pas une armée comme on a en URSS. Ah! là-bas, c'est le peuple qu'a les armes, alors c'est autre chose...

Fulbert le prit à part : « Dis point cha, Polyte, d'vant maman! Te sais bin qu'elle a peur des Russes : ch'est assez des Boches... l'mauvais sang qu'elle s'fait! » Mais en même temps, il lui demanda s'il avait des livres sur ce pays-là. Parce que lui, la politique, il s'en moquait. Mais savoir sur les Russes, c'est pas la politique...

*
**

A Lécluse, le parc, où campaient les milliers d'hommes amenés du Pas-de-Calais par les Allemands, se trouvait le long de l'étang. On avait été transporté là d'Hénin-Liétard, la veille. Quand on dit *transporté*, c'est une façon de parler. Vingt-quatre kilomètres en colonnes, ça fait un morceau. Partis à quatorze heures trente, arrivés à vingt et une heures. Dit comme ça, on croirait

un horaire de train. On était dans cette région au sud de Douai d'où le corps d'armée Altmayer devait toujours partir comme d'un tremplin. On avait gelé cette nuit-là, tout était mouillé de la pluie de la veille. Le samedi... tu te rends compte, on est le 1er juin? c'était bien la même chose, mais on avait eu l'autorisation de prendre de la paille. Il y avait en bordure du parc dans un champ des grandes meules, comme on les fait par ici, en bottes carrées. En moins de deux, nettoyé! Chacun partait avec sa botte. On avait faim par exemple. Un *broute* pour quatre, ça ne fait pas lourd. La soupe...

Le trouble, avec la soupe, c'est qu'on n'avait rien pour la prendre. Pas de gamelles. Et allez fournir d'un coup tous les hommes du Pas-de-Calais! Ils s'étaient armés de ce qui leur était tombé sous la main en fait de récipients, peu importe. Des culs de bouteille, des chapeaux melon, des boîtes de sardines, jusqu'à des pots de chambre. Combien de temps cette vie allait-elle durer? Jusqu'où les trimballerait-on?

Les mineurs d'Oignies, de Libercourt, de Carvin, de Courrières, il y a dans leurs conversations des sujets qui reviennent au cœur de tous les groupes. Bien des choses touchant ce que va être la vie, le travail, avec les Allemands là. Il y en a qui disent : ce ne sera pas pis que les compagnies! Mais partout, cependant, renaît le souvenir de quatorze. Ceux qui étaient enfants, ou galibots alors, ou les récits des parents. Si cela devait encore durer quatre ans! Dans chaque guerre, comme ça, ce pays-ci sera un pays prisonnier? C'est le malheur des mines : elles leur font trop envie... Mais aussi, puisque les soldats ne nous défendent pas, pourquoi ne nous laisse-t-on pas nous défendre?

C'est Constantin Boquette qui a demandé ça. Cet enfant! La réponse, tout le monde la connaît. C'est pourtant Barbentane qui la donne, Armand comme ils l'appellent, sans doute parce que Armand ne sait pas que pour eux c'est une donnée naturelle, une conscience de l'échine et du ventre.

« Est-ce que tu ne comprends pas, camarade? » dit Armand, et il s'est assis sur sa botte de paille, on la défera seulement pour dormir, et Constantin regarde son interlocuteur avec ces yeux enfoncés qu'il a, dans un visage maigre, des yeux gris ou bleus, toujours cernés de lilas. « Est-ce que tu ne comprends pas que cette guerre, ils l'ont commencée, pris dans leurs propres contradictions, cherchant depuis vingt ans à faire une guerre à l'est, que les peuples ne leur permettaient pas de faire... *les saisissant chaque fois au poignet*... et ils avaient combiné de laisser face à face l'Allemagne et l'URSS, et puis ils n'ont pas été les plus malins. Seulement ils avaient dû pousser si fort les choses qu'ils ne pouvaient plus arrêter la machine, d'ailleurs Hitler ne leur permettait pas de faire comme ils voulaient, et puis il y avait besoin de l'état de guerre pour liquider les conquêtes de Trente-six... pour faire faire machine arrière à l'histoire... La guerre n'a pas été inventée pour te défendre, ni toi, ni ta femme, ni tes vieux, ni tes gosses. Il leur fallait la guerre pour, à l'abri des lignes de défense modernes, pratiquer le détroussement de nous tous. Comment veux-tu que ceux qui sont les généraux d'un semblable plan politique, plus que leurs manœuvres sur les routes, les voies ferrées, les mouvements de leurs troupes, le petit jeu appris dans l'histoire de Napoléon, plus que tout ça se mette à les intéresser de te préserver toi et les tiens? Est-ce que toi ou les tiens vous entrez en ligne de compte? Seulement voilà... les lignes Maginot, les maisons fortes, les blocs Billotte ou Barbeyrac, tout ça n'a pas tenu devant les panzers. Alors, la guerre a changé de caractère, dans les faits, pour toi et pour moi, pour les nôtres, nos maisons, nos champs, nos mines. Mais pas pour eux! les chargés d'affaires militaires qu'on appelle des généraux... du Gamelin au Weygand... tous gens qui passent naturellement des postes de commandement aux conseils d'administration des grandes

affaires... des expéditions coloniales ou antisoviétiques aux brisages de grève, aux ligues factieuses, aux cagoules... Ils n'ont pas compris que la guerre avait changé de caractère même stratégiquement, c'est pourquoi ils sont battus... ceux qui ne sont pas heureux de l'être! Quand l'ennemi passe, ils ne savent que se retirer. Ils se tiennent pour battus chaque fois que l'adversaire marque dame, tu comprends? Mais la guerre a changé de caractère. Elle n'est plus leur affaire. Elle est l'affaire de tous, qui vont juger de leur stratégie, leur interdire de disposer de la France, de notre vie, de nos libertés. Demain, si ces gens-là mettent les pouces, à quel prix négocieraient-ils leur droit à continuer leurs petites affaires? Dans quelle poche iraient-ils chercher la monnaie d'échange pour apaiser Hitler? Leur permettras-tu de trafiquer de la France, sans te consulter, comme sans te consulter ils ont jeté la France dans la guerre? Mais ce n'est plus la même guerre, c'est une guerre nationale, comprends-tu? comme en quatre-vingt-treize! Imagine un Quatre-vingt-treize où ce sont les généraux de l'Ancien Régime qui commandent! Étonne-toi, si on est battus, étonne-toi si la porte est ouverte à Coblence, aux impériaux! Il ne manque pas en France de gens qui ont peur de ce que signifierait la guerre nationale, parce que cela suppose le peuple armé, et que le peuple, si on l'arme, il faut que ce soit pour défendre ses droits, ses conquêtes! Ceux-là préfèrent Hitler, le fascisme, et incapables de dominer leur peuple, ils appellent à grands cris le gendarme étranger. Comprends-tu, camarade? comprends-tu que c'est vrai, une fois de plus, ils ont livré le Nord, le pays des mines à la soldatesque allemande, mais que, cette fois, ils ne s'arrêteront pas en si beau chemin... parce que cette fois, ils préfèrent payer la dîme à Berlin, pour que Trente-six reste sans lendemain... parce qu'ils ont vu que d'une guerre est née chez nous la Commune... et d'une autre la Commune de là-bas, la Commune des peuples soviétiques... tu comprends? »

Plusieurs mineurs s'étaient approchés et écoutaient Armand. Gaspard lui tira le bras. Prends garde... Armand regarde les hommes autour de lui, leurs figures graves, leurs traits émaciés, les marques de la vie... Il sourit. Il se sentait à l'abri. Il avait confiance dans ces hommes. Oui, la guerre a changé de caractère. Maintenant, il s'agit seulement de créer l'enthousiasme pour la guerre nouvelle qui va commencer. Notre guerre à nous. Celle du peuple.

***

La guerre avait changé de caractère...

A Loison-sous-Lens, ce jour-là, les Anglais sont revenus. Dans l'air. Voilà les mêmes maisons bombardées par les uns, bombardées par les autres... En fait, il fallait par de telles diversions soulager Dunkerque, permettre le rembarquement des Français. Et des blessés anglais, évacués seulement après les hommes valides.

Nestor a une bonne cave, et on est habitué. Mais les dames d'à côté ont peur seules, chez elles. Nestor avait aidé à descendre la malade sur un matelas dans leur cave à elles. La cousine est venue au bout d'un moment : ces dames suppliaient qu'on défonce le mur entre les deux caves, pour faire passage, venir les aider, aller les chercher au besoin. Il faut dire que sur son matelas, on n'aurait pas donné cher de cette pauvre femme toute jaune, maigre à faire peur, et des détails que ce n'est pas à entrer dedans! Puisque ça leur faisait plaisir! Peut-être que c'était le bombardement, la peur, mais elle avait l'air vraiment malade, la malade... Quand ils l'ont remontée, le soir, Nestor a bien vu qu'elle s'éteignait. Elle n'a pas passé la nuit.

Bon, la toilette, c'était la cousine qui l'avait faite, toujours avec un coup de main de Charlotte. Mais il fallait s'occuper de l'enterrement, et dans ces

jours-là comment est-ce que cela allait se passer? Oh, monsieur Nestor, je vous serais si reconnaissante... Cela allait de soi. Il a été trouver l'archiprêtre, qui tomba des nues. Ce Platiau, ce rouge! « Mais, monsieur Platiau, vous venez me trouver pour un enterrement à l'église?

— Bien sûr, c'est normal, monsieur l'archiprêtre... », il dit, mon Platiau. A part lui, il s'ajoute : l'autre fois les religieuses, celle-ci l'enterrement... je ne sors plus des curés!

« Au moins, cette pauvre dame, a-t-elle reçu les derniers sacrements?

— Je ne sais pas si elle a reçu quelque chose, dit Nestor, mais il faut me l'enterrer, c'est ce que je sais! »

Il revenait de Lens où il avait dû courir. C'est-à-dire d'Avion, sur le talus du terril. Barbette avait fait vite. Ses quatre bonshommes y étaient, et Barbette. On avait décidé de publier un journal. L'histoire était de récupérer la ronéo du Parti. Cachée depuis septembre, enterrée dans le jardin d'un mobilisé, il fallait la reprendre et la femme du camarade n'était jamais là quand on y allait, elle travaillait assez loin.

Là-dessus, la cousine à la morte est partie pour Lille. Elle a bien fermé la maison. Seulement, que voulez-vous? dans la maison, il y avait une machine à écrire, du papier, et même des stencils! On lui rendrait après, au voisin... pour l'instant...

Eh bien, pour l'instant, la guerre avait pris un autre caractère!

Épilogue

Une nuit de Portsmouth à Plymouth dans un vrai train de voyageurs. Bien qu'il fût tard, dès le port, il y avait la foule, des femmes, des fleurs jetées... Au sortir de Dunkerque, c'était incompréhensible. Parturier râlait comme un beau diable : parce que, depuis Bailleul, il avait porté sur son bras la tunique de son uniforme en drap fin, il l'avait sur le bateau, et imaginez-vous qu'au débarcadère, pour se hisser à quai, il l'avait posée sur le sol au-dessus de sa tête pendant qu'il grimpait les derniers échelons, et en arrivant plus rien ! Un type avait filé avec. Ah, c'est bien le pays des pickpockets !

Dans les gares, au matin, Jean avait essayé d'envoyer une lettre à sa mère et une lettre à Cécile. Il n'avait pas d'argent du pays, pour les timbrer. Une femme à laquelle il tâcha de s'expliquer dans ce qu'il savait d'anglais dit quelque chose comme qu'elle en faisait son affaire...

A Plymouth, à l'Amirauté, cela avait été une réception du genre monstre, pour la gentillesse. Les docteurs, les officiers, avaient eu les chambres des officiers de marine, qui avaient couché par terre dans les couloirs. Les hommes peut-être pas si bien logés, tout de même, avaient eu presque tous des lits. Plusieurs avaient fait le mur, et revenaient de la ville dans un état d'euphorie complète, couverts de cadeaux, embrassés par toutes les femmes, ahuris, un peu ivres, pleins d'histoires. On embarquait le lendemain sur un cargo de la compagnie Paquet, habitué en temps de paix au parcours Marseille-Alger, mais qui pour l'heure revenait de Norvège d'où il avait ramené des troupes. On devait gagner Le Havre : mais, dès le départ, on avait été dérouté sur Cherbourg. Puis Cherbourg n'était pas abordable, alors Saint-Malo... à la fin des fins, on voguait vers Brest. Tout ça entouré de deux croiseurs, un contre-torpilleur en tête du convoi. La peur des requins est le commencement de la sagesse.

Le bateau était plein de la cale au pont. On revenait avec des Marocains, des artilleurs, des dragons. Partis sur le coup de cinq heures du soir, on avait fait un voyage qui avait tenu toute la nuit et la matinée. Les hommes avaient l'air de bandits ou de malades. Bien que la plupart se fussent rasés en Angleterre. Mais c'était l'équipement. Les sacs sur l'échine, toiles de tente bourrées d'objets. On avait le droit à ce qu'on pouvait porter : beaucoup de ces héros que venait d'applaudir l'Angleterre avaient des airs de colporteurs, et marchaient les reins fléchis. Ceux qui avaient de l'allure, c'étaient les Marocains. Sur le pont, campés comme dans le désert. Avec leurs vêtements flottants

noirs ou bruns, la tête prise dans des turbans clairs, qu'ils avaient mystérieusement trouvé le moyen de laver. A côté d'eux, on faisait l'effet de saltimbanques.

Cela n'empêchait pas que dans le ventre du bateau, il ne faisait guère bon s'aventurer : les cabinets bouchés avaient débordé à même les coursives, et, suivant de quel côté le bateau penchait, un flot immonde se déplaçait d'une paroi vers l'autre, de tribord à bâbord, et réciproquement.

Jean de Moncey avait dormi. Il avait l'âge où l'on dort. Dans un escalier où les gens qui voulaient monter et descendre marchaient tranquillement sur les dormeurs. Au matin, il s'en fut s'asseoir à l'avant. Il régnait sur ce bateau une liberté parfaite. Chacun allait où il voulait. Les officiers ne s'occupaient plus de leurs hommes. Maintenant, Jean, pour la première fois depuis longtemps, dans cette foule pressée, se trouvait vraiment seul. Personne ici ne lui parlait. Il s'était assis, près des Marocains, à terre, les genoux dans les mains. Il faisait un ciel splendide, et l'air était merveilleux, il vous remplissait la tête et la poitrine d'un sang nouveau, salé. Pour la première fois depuis bien longtemps, Jean avait l'impression de penser à quelque chose. Tout ce temps de la guerre, il lui semblait n'avoir été qu'une machine à enregistrer des sensations, des souvenirs, sans les critiquer, sans bien les comprendre. Maintenant, tandis que les Marocains chantaient, tout cela lui revenait d'un coup, pêle-mêle, au hasard. Comme des lectures hâtives, comme des paroles entendues.

Pour la première fois depuis bien longtemps, il pensait au-delà de ce que ses yeux voyaient à la minute précise, il se demandait quel sens avaient toutes ces choses traversées, et ce qu'à son retour il allait trouver, ce que serait l'avenir. Jusqu'ici, l'idée même de l'avenir était si douteuse, si précaire, que ce n'était pas la peine de rêver à la minute suivante, au lendemain. Ici, sur ce bateau gorgé d'hommes et d'excréments, Jean brusquement devant lui voyait s'ouvrir une route à perdre haleine, les possibilités multiples et saoulantes de la vie.

Mais c'était comme dans ces labyrinthes des foires, qui de tous les côtés vous renvoient votre image, un peu différemment tournée, dans la perspective des miroirs. Seulement, pour Jean ce jour-là, l'image qui revient de tous les côtés, fuyante ici, là proche et précise, ailleurs presque effacée... c'était toujours Cécile, le visage de Cécile, ses cheveux blonds, ses yeux noirs, cette bouche comme un fruit, le menton gourmand... une Cécile dont l'expression variait à peine quand on la fixait, et Jean n'arrivait plus à imaginer très précisément ce corps, la silhouette, était-ce bien elle ou se trompait-il ? Elle avait cette robe au jardin des Plantes, cette autre dans le canot, au bois de Boulogne... Toutes les Cécile d'une année... Il y avait un peu plus de quatorze mois qu'il l'avait retrouvée... un peu moins d'un an qu'elle lui avait dit : *Je t'aime*, au téléphone... pas quatre mois qu'il l'avait rencontrée dans la tribune de la Chambre... Tout cela si proche et si lointain !

Maintenant, quand il la reverrait, il y aurait près d'elle les enfants, Bob et Monique... que c'est étrange ! Et il pensa tout d'un coup douloureusement à Yvonne. Qu'advenait-il d'Yvonne ? Il aurait dû parler d'Yvonne à Cormeilles... peut-être la connaissait-il ? Il n'y avait pas songé. Robert Gaillard sait-il ce qui est arrivé ? Le hasard des courriers militaires. Où était Robert ? Son régiment ne devait pas avoir été engagé, un drôle de régiment sans armes. Sait-on jamais, dans cette guerre folle ?

Et elle allait reprendre, cette guerre, en France... Il disait *en France* comme si ce pays quitté à Dunkerque n'avait plus été la France. Comme un pays perdu... On imaginait mal la chose. Toujours d'après l'autre guerre, ou soixante-dix. On se battait sur la Somme, l'Aisne... Derrière il y avait l'Oise, la

Marne... Il ne voulait pas dire la Seine. Dieu nous préserve! Il pensa à l'abbé Blomet.

Mais au-delà de la guerre, il y a la vie. A nouveau, l'hôpital, les études, la dissection? Cela lui paraissait fumeux, impossible... interminable! Pourtant. Cela seul pouvait rendre possible leur vie, à eux deux, Cécile... Leur vie à eux deux. Cette expression cent fois répétée dans le mouvement de la mer. Au fond, l'aléatoire de la guerre reprenait. Mais ce n'était pas la mort qui rendait absurde de penser à la minute suivante. Cécile, Cécile avait pris la place de la mort. Le mystère de Cécile. Suivant ce que Cécile allait vouloir... elle lui avait écrit... Mon Dieu, mon Dieu, ma lettre! Il l'a retrouvée... elle est là... il la lit, il la relit, il la porte à ses lèvres... c'est un pauvre papier chiffonné, qui commence à s'effacer, à force... il l'a usée des yeux, cette lettre... il la sait par cœur, et il la reprend comme si c'était la première fois, la première fois...

*
**

Denis d'Aigrefeuille est tombé en coup de vent chez sa fille. « Je suis venu te chercher... » Cécile l'a regardé d'un air manifestement ennuyé. « Eh bien, cela n'a pas l'air de te faire plaisir! Mais ta mère est absolument malade de te savoir ici, Biarritz est plein de gens qui se jettent sur les kiosques à l'arrivée des journaux pour voir si Paris est pris. Tu n'écoutes pas Radio Stuttgart? Tout ce qu'ils disent se vérifie... ce Ferdonnet est terrible! Ils promettent qu'Hitler sera à l'Élysée le quinze de ce mois, tu te rends compte? Et puis, ma petite, je ne veux pas me mêler des affaires de ton ménage... mais puisque tu n'es pas à Antibes avec Fred, pourtant chez des amis à toi! il serait infiniment plus correct, dans les circonstances présentes, que tu te trouves dans ta famille! »

Elle est bien jolie, Cécile. Elle a quelque chose de maman, pense M. d'Aigrefeuille, dans son portrait par Jacques-Émile Blanche. Bien que maman eût déjà trente ans, alors... Maman a dû être plus jolie que ça... « Je te trouve les yeux bien battus... Tu as pleuré? »

Il n'y a jamais eu grande intimité entre Cécile et son père. Elle répond très sèchement : « Ça se peut... » Lui, poursuit :

« Alors, tu fais tes paquets? Je t'emmène cet après-midi, j'ai la voiture. Nous couchons à Tours. Demain, nous faisons un bon petit gueuleton dans le Périgord... je connais une auberge! Comme des amoureux. Tu me raconteras tes histoires. Et puis on sera le soir à La Pergola, comme quand tu étais petite... ta chambre t'attend... »

Tout cela était absurde, irritant. Mais il y avait dans ce ton enjoué, une pointe d'inquiétude, et, pour Denis d'Aigrefeuille, quelque chose qui pouvait passer pour de la tendresse. Cécile était en train de changer l'eau des fleurs, devant la fenêtre ouverte. Les marronniers fleuris, le ciel... Qu'est-ce qu'il voulait dire avec ce *tu me raconteras tes histoires*? Elle ne partirait pas.

« Je ne partirai pas », dit-elle.

Elle venait d'apercevoir sur le divan la poupée de Monique dans les coussins, juste là où avait couché Yves Duplessy. Et le chemin de fer de Bob sous la table. M. d'Aigrefeuille jeta son chapeau presque sur la poupée et se laissa tomber lourdement dans le petit fauteuil bleu. Elle vit qu'il avait vieilli, il ne portait plus si beau, papa. Quel âge avait-il maintenant? Pas plus de cinquante-cinq ans, après tout. On disait qu'il avait une liaison, du type sérieux. Il était toujours très soigné, mais quelque chose d'indéfinissable...

« Ma petite, je t'en supplie! Écoute, ce n'est pas mon genre... j'ai eu des nouvelles qui m'ont bouleversé. C'est une affaire faite, tu sais : l'Italie va nous déclarer la guerre. Tu comprends, c'est la fin... Il faudrait même télégraphier

à Fred. Antibes n'est pas sûr, il viendrait te rejoindre... si tu veux qu'il vienne te rejoindre. »

Il y avait de l'anxiété dans cette dernière phrase. Mais Cécile comprit aussi, du coup, que, si elle ne voulait pas que Fred vînt la rejoindre, son père prendrait son parti, à elle. Elle eut une espèce de faiblesse. « Papa! » dit-elle. C'était si rare, qu'elle l'appelât ainsi. Il l'aurait bien embrassée. Ce n'était pas le genre entre eux. Mais, vraiment, elle avait pleuré...

« Alors, tu viens? Là-bas, en cas d'urgence, on peut passer en Espagne... »

En Espagne? Mon Dieu, ce qu'elle était loin de ces gens, de leurs préoccupations! Le communiqué à la radio, ce matin, elle l'avait écouté à la première heure, disait : *Dans la région de Dunkerque... l'évacuation s'est poursuivie activement dans la journée d'hier...* Elle ne doutait pas que son Jean fût là-bas, cet enfant dans le feu, elle ne vivait plus, il n'y avait que cela qui l'habitait. L'Italie! Son père venait lui parler de l'Italie, de l'Espagne.

« Tu viens? J'en étais sûr... Je dois passer à la banque : tu comprends, il faut emporter les valeurs... »

Brusquement, le charme était rompu. Elle dit une fois de plus, et c'était clairement la dernière : « Je ne partirai pas! »

M. d'Aigrefeuille leva les bras au ciel. Mais qu'est-ce qui pouvait la retenir? Louise Heckert même n'était plus ici. Et, soudain, avec ce sentiment que dans l'exceptionnel des temps traversés, le drame de la patrie, même un père pouvait sortir de sa réserve, il lui dit : « Tu as un amant? »

Elle le regarda. Tout ce qu'il représentait. Ses chemises chères. Sa connaissance des bons restaurants. Le petit appartement aux Ternes où il devait abriter ses aventures. Ses combinaisons à la Bourse, ses toquades pour le colonel de La Roque, pour Bergery. Ce que cette expression — avoir un amant — devait représenter dans cette tête, dans le genre Paul Hervieu, Bernstein... Elle eut presque pitié de tout ça, mais le goût du défi en elle l'emporta sur la raison. Elle répondit, avec un air d'indifférence : « Si j'ai un amant? Pas encore. Mais j'ai deux enfants... »

La foudre n'aurait pas fait pis! Ce père fut si bouleversé qu'il demanda de la meilleure foi du monde : « Deux enfants? de qui? » Et, là-dessus, ils eurent un de ces fous rires partagés qui font mal. Enfin, elle s'expliqua.

Elle qui détestait le mensonge. C'étaient, disait-elle, le fils et la fille de Mme Gaillard, tu sais, la sœur du petit Jean, l'ami de Nickie? Mme Gaillard s'était trouvée isolée dans le Nord, chez des amis... les enfants n'avaient personne pour s'occuper d'eux... Évidemment, M. d'Aigrefeuille ne comprenait rien à ce dévouement incompréhensible. Voilà que ma fille se fait petite sœur des pauvres, à présent! D'abord le frère de sa bonne... puis les gosses de ces petites gens... Mais, bon, si ça lui plaisait! « Emmène-les avec toi, ils seront bien dans le jardin, à La Pergola... » C'était gentil à lui, il faut reconnaître. Tout d'un coup, un mensonge, c'est assez : celui-là, ce n'était pas son secret. Elle dit tout droit :

« Non, père, nous n'irons pas dans le Midi. Pas seulement à cause des enfants... mais j'attends des nouvelles... de quelqu'un... »

Il s'était levé depuis quelques instants, et il tripotait le petit cendrier fait dans une grosse matrice de turquoise que Fred avait rapportée de Perse. Il se retourna brusquement. Voilà pourquoi ces yeux battus! Une réaction inattendue. Il murmura : « Ma petite Cécile... » et il la prit dans ses bras. Tout d'un coup, ça lui avait rendu sa fille humaine, pareille à lui. Elle se dégagea. Elle n'était pas prête à ce genre d'effusions... D'ailleurs, elle en avait assez dit.

M. d'Aigrefeuille parlait seul maintenant, se croyant autorisé de cette confidence : « Bon, ma petite, mais jusqu'à quand attendras-tu? S'il est à Dunkerque... Il est à Dunkerque? les embarquements seront très prochainement

terminés... mais ce n'est pas sûr que tout le monde pourra gagner l'Angleterre. A Paris, on attendait les Allemands dans la journée, il y a quinze jours. Ils ont tourné vers la mer, on a eu cette veine ! Maintenant, c'est clair. A moins qu'ils ne veuillent monter sur des canots pneumatiques et s'emparer de Londres ! Ce qui était possible il y a deux semaines, quand nous disposions de l'armée Blanchard... est encore possible maintenant que nous n'en disposons plus... que les Anglais, *good bye* ! Mais songe un peu, tout est possible ! Les Allemands, tu t'en tirerais encore, tu es une fille intelligente. Mais, avant qu'ils n'arrivent, il y aura des moments troubles... si l'armée se retire, le gouvernement... Ce sont les quartiers comme celui-ci, le seizième, qui peuvent être pillés, est-ce que je sais ? Avec le nom que tu portes, tu imagines que les ouvriers ne seront pas tendres ! »

Elle connaissait ces considérations. On les lui avait assez rabâchées. Elle pensait à Jean. Elle imaginait ces troupes traquées, enveloppées, la tête de pont, les combats sur la mer... Il était invraisemblable que Jean revînt jamais. Et l'autre qui lui parlait des ouvriers ! Pas la plus légère possibilité de lui expliquer quoi que ce fût. Rien.

« Mon Dieu ! dit-il. Onze heures et demie ! Il faut que je coure pour arriver à la banque avant la fermeture... Je ne peux pas déjeuner avec toi. Tu veux ? Je passerai vers quatre heures : si tu as changé d'idée ! »

⁂

Philippe Bormann avait téléphoné au Ministère pour demander un rendez-vous. Monzie avait fait répondre qu'il le recevrait à deux heures de l'après-midi. Il se sentait comme enivré de ce papier dont il était porteur. Il n'avait plus la tête à ce qu'il faisait. Isabelle se fâchait, et comme toujours ça tournait à des disputes avec Françoise. Philippe, c'est clair, avait le frisson d'être mêlé à une négociation pareille. « Tu n'es qu'un facteur... », lui dit rudement Isabelle. Et Françoise protesta : « Songe un peu... tu as vu la déclaration ! » Elle avait vu la déclaration. Ce n'était pas Philippe qui l'avait écrite.

Enfin, il avait rendez-vous à deux heures.

A une heure trente, alerte. On commençait à s'habituer. Le bombardement de jeudi dernier... « Philippe, dit Françoise, vous ne pouvez pas sortir ! » Il riait. Mais on ne laisse pas circuler les gens pendant les alertes ! Bon, ça va s'arrêter. Là-dessus... Cette fois, c'était sérieux. Le premier vrai bombardement de Paris. Au téléphone, on lui dit du Ministère que, de toute façon, il valait mieux qu'il ne cherchât pas à venir. On ne laissait pas entrer pendant l'alerte.

Et puis, ce n'était pas la région parisienne comme jeudi : cette fois, Paris prenait. Dans le seizième, la région des usines... Boulogne-Billancourt. Dans le quinzième. Dans le premier, une bombe aux Tuileries. En banlieue... Mille quatre-vingt-quatre bombes. On devait avouer deux cent cinquante-quatre morts et six cents blessés. Officiellement. Les ministres se portaient sur les lieux, saluaient les victimes.

Quand enfin, vers le soir, Philippe Bormann se présenta aux Travaux publics, M. le ministre venait de partir : une tournée dans les ports de la côte atlantique, il ne rentrerait que dans la journée du surlendemain, le mercredi. Mieux valait prendre un rendez-vous pour le jeudi six... le matin...

Ce jour-là, aussi, on avait demandé à l'attaché de l'air au Grand Quartier général à Vincennes de retenir pour le surlendemain l'avion de M. Pierre Cot, pour se rendre à Moscou, par Istanbul. Cela avait fait un certain remue-ménage à Vincennes. Il devait y avoir erreur. La négociation n'était donc pas abandonnée ? Enfin, c'était Paul Reynaud qui avait dit à Pierre Cot... bien, bien. On allait voir si c'était possible.

Et, à quatre heures de l'après-midi, Denis d'Aigrefeuille qui était dans une cave de la rue Saint-Senoch, avec Mme Gozzi, artiste lyrique, n'avait pu passer avenue Henri-Martin, bien entendu. Comme tout de même, on parlait de bombes dans le seizième, après avoir dîné avec Mme Gozzi, ayant décidé de ne partir que le mardi matin (on couchera à Angoulême... au fond, c'est plus agréable!), il dit qu'il allait revenir et fit un tour chez Cécile vers les neuf heures.

Tout était noir. Il secoua la porte. Silence. Chez la concierge, il apprit que Mme Wisner avait brusquement décidé de s'en aller et que, vers les sept heures du soir, avec les enfants, et Eugénie, elle avait pris la voiture pour Conches, où était le frère de la bonne, toujours en traitement, pour la rééducation, monsieur comprend.

Un comble!

⁂

De l'avenue Henri-Martin, les éclatements étaient proches, et Cécile comprit que ce n'était plus un jeu. Son inquiétude pour Jean, tout l'après-midi, s'était doublée de la peur pour les enfants. Elle avait été les reprendre à l'école, où ils avaient passé leur temps dans l'abri. L'atmosphère de panique parmi les gosses était telle que cela enleva tous ses scrupules à Mme Wisner. Égoïstement, elle voulait rester à Paris, pour avoir des nouvelles plus vite, mais avait-elle le droit d'exposer Monique et Bob, dont elle avait la responsabilité devant leur mère? Il ne fallait pas non plus qu'en prison, à chaque bombe qui tombait, Yvonne pût penser que cette bombe-là tuait ses petits. Ce n'était presque pas un détour de passer par Ormeville, voir Watrin et Edwige, et plus rapide qu'une lettre. Peut-être pourrait-on coucher ce soir chez Watrin, bien qu'on fût une foule... De toute façon, la nuit, les routes sont vides, et il n'y avait que soixante-dix, soixante-douze kilomètres, d'Ormeville à Conches. On pouvait encore prendre des chambres au Grand Cerf, à Mantes, et ne rouler qu'au matin... suivant comment les enfants seraient.

C'est ce dernier système que Cécile adopta. Le moins fatigant. Bob était en très bon état, mais Monique, le bombardement l'avait rendue nerveuse. Elle parlait tout le temps de son père. Elle craignait qu'il ne lui fût arrivé quelque chose.

Depuis qu'elle a quitté Paris, Cécile est pénétrée d'une certitude : Jean est mort, il n'y a pas de miracle, Jean est mort. Est-ce que dans la vie les choses ne se passent pas toujours au pire? Quand on ne veut pas se tromper sur ce qui va arriver, on imagine le pire. Après ça, on a l'amer plaisir d'avoir su d'avance. Ainsi les Allemands vont venir à Paris. Dans cette idée, il y a même quelque chose de plus révoltant que dans la mort de Jean. Une chose et l'autre sont certaines. La mort de Jean, c'est son malheur à elle. Comment va-t-elle s'arranger de cette certitude? que signifiera une vie où il n'y aura plus l'espoir de Jean... la pensée de Jean... elle ne peut pas encore très bien l'imaginer. Cela commence seulement à faire mal, mais quand la douleur atteindra à ces lieux qui font crier! Tandis que Paris... on peut tout de suite voir ce vide que ce sera dans le pays, cette paralysie du cœur... c'est le malheur de tous.

Peut-être que c'est pour avoir moins mal à Jean que Cécile se hâte comme ça d'avoir mal à Paris.

Elle a traversé la maison d'Ormeville. Elle y a vu Edwige et Thomas Watrin. Dans cette saison, le jardin est plein de jasmins, cela fait une odeur chantante. Cette retraite dans les roses et les plantes grimpantes, l'ouverture de cette végétation sur un panorama de collines, c'était une image dérisoire du bonheur des autres, cela n'était pas supportable, même une nuit. Cécile s'y sentait

devenir mauvaise. Était-il bien sûr que ce fût la nervosité de Monique qui avait été la raison de préférer aux lits offerts, les chambres du Grand Cerf, à Mantes? Les routes, à vrai dire, ce soir-là, n'étaient pas vides. Paris avait été pris d'une panique. Tout ce qui avait voiture s'en allait aussi bien vers la Normandie que vers Brest ou Bordeaux.

C'est à Mantes, dans la chambre d'hôtel, quand Cécile s'est trouvée seule, les enfants couchés, que cette obsession des Allemands à Paris avait pris pour elle cette forme maniaque. Les amis de Simon de Cautèle revenaient, avec des blindés. C'étaient eux qui avaient jeté hier les bombes sur Paris. Est-ce que Rita Landor y rentrerait avec eux, elle qui était si opportunément partie pour la Suède? Elle viendrait tourner aux studios de Joinville des films pour la UFA. Qui sait si Luc Fresnoy n'en écrirait pas les dialogues? Cécile se souvenait des discours que lui tenait, en se penchant sur ses épaules, Ambroise Berdoulat, l'autre automne, à ce dîner de Maisons-Laffitte. Comme il disait: tout le monde attend la catastrophe... ça nous fouille à tous le ventre... Paris! Il disait ça, c'étaient les premiers jours d'octobre... huit mois. Tous ces gens-là voyaient venir de loin. Ils y sont. Ils l'ont, la catastrophe. Ils vont venir tirer les traites de leur perspicacité.

Mais Paris! Cécile avait rencontré Malot chez Visconti le mercredi précédent. Mathilde lui avait téléphoné, elle voulait lui montrer des achats qu'elle avait fait. Comme toujours, des meubles. De l'ancien. Elle voulait un avis, sur l'étoffe à mettre dans un petit secrétaire du dix-huitième... qu'elle allait donner à l'ébéniste, avant de partir, parce qu'elle partait. Dire que Mathilde faisait arranger des meubles, quand elle quittait Paris de peur des Allemands! Visconti restait. Au moins tant que c'était possible. Mais Mathilde emmenait Malot et Raymonde, sa femme, dans les Pyrénées-Orientales. Cécile avait parlé avec Malot, précisément de Paris. Il avait des tuyaux sur ce que le gouvernement comptait faire. Au seize mai, Reynaud serait bien parti, mais il avait trop de gens contre lui: l'idée était nouvelle! Puis la présence des ministres dans la capitale s'imposait pour des raisons politiques. La défaite n'était pas assez éclatante. Le peuple n'aurait pas compris. Daladier était résolument contre ce départ. Peut-être, parce qu'en général Reynaud et Daladier prenaient le contre-pied l'un de l'autre. Mais Monzie aussi. Mais la fraction anti-Gamelin des militaires, et comme justement il s'agissait d'éliminer Gamelin... Des raisons différentes. Il y avait ceux qui voulaient se faire tuer dans les ruines du Louvre. Il n'y en avait pas beaucoup! Il y avait ceux qui voulaient rester à Paris pour « causer » avec les Allemands, et à ce qu'on avait dit à Malot, maintenant il y avait le point de vue de Weygand: que l'honneur exigeait que Paul Reynaud restât dans la capitale, avec tout le personnel politique de la République, non pour s'y battre, mais pour s'y constituer prisonnier, tandis que les militaires prendraient en main les destinées de la France. Chacun voyait dans la prise de Paris l'occasion de mener à bien sa politique, personne ne pensait à Paris même, que pour redouter sa colère, ses soulèvements, ses intempérances. Une ville terrible! Il y avait des Sénégalais, pas comme à Lille: pour le peuple. Évidemment, on essayerait de sauver les pierres... Le Maréchal était d'avis de déclarer Paris ville ouverte... Pour l'un, faire la guerre, c'était continuer à gouverner, fût-ce au lac Tchad. Pour l'autre, faire la paix, c'était prendre le pouvoir. Mais la France? Mais les êtres de chair et de sang?

Tout cela bat aux tempes de Cécile. Elle pense aux gens dans les maisons. Ceux qui ne partiront pas. Ceux qui se réveilleront, les Allemands là. Elle pense à Yvonne dans la prison. A tous ces hommes et ces femmes, dont elle sait bien qu'ils haïssent Hitler, et que leurs semblables, en Allemagne, on les a

enfermés, torturés, abattus... d'un coup de feu ou à la hache. Cécile même pense aux usines Wisner. A ces officiers étrangers qui vont s'y promener, les faire tourner pour les fins allemandes. J'imagine Fred, de retour, faisant les honneurs... vous voyez, nous avons un système de douches, extrêmement perfectionné... mon oncle a toujours voulu que ses ouvriers... Elle se souvient du rire de Deloncle, un jour chez eux, avenue Henri-Martin : « Mon cher, si vous voyiez, les salles de bains que le moindre contremaître a dans le Reich ! alors vous comprenez, moi, la propagande des antifâchistes... » Parce que pour tous ces gens-là, quand il s'agit des ouvriers, pourvu qu'on leur donne des douches ! La France, ils s'en fichent pas mal, les ouvriers ! Mais tout cela n'est rien. Paris... Ce qu'on sent à ce sujet, il n'y a pas de mots, il n'y a pas de pensée claire pour le traduire : Paris, Paris livré, livré sans combat ! C'est pourtant impossible que des ministres, des généraux fassent cela !

Est-ce qu'ils n'avaient pas déjà livré Jean, pourtant, de la même façon ? Jean et des milliers, des milliers d'autres êtres, jeunes, vivants, qu'on leur avait laissés emmener. Ah, les femmes sont folles, quand les guerres commencent... est-ce qu'elles ne pouvaient pas les empêcher de partir ? Toutes les femmes, toutes les femmes ensemble...

A Conches, Cécile s'était installée dans cet hôtel sur la grand-rue, qui est comme une place, mais dans la partie plus étroite, en haut. C'est un pays d'antiquaires. Mathilde Visconti serait bien, ici.

A l'hôpital, avec Eugénie, Mme Wisner avait retrouvé Joseph Gigoix. Qu'est-ce que vous voulez ? C'était toujours Joseph, il ne lui avait repoussé ni des bras, ni des yeux. On lui faisait de la rééducation ! On n'allait pas lui apprendre à écrire avec les pieds.

Pourtant, maintenant, ce bonheur qu'elle apportait par sa présence à un homme aussi démuni, c'était presque toute sa justification pour Cécile, sa raison de ne pas crier, de ne pas se traîner à terre. Elle avait eu peur que l'aspect de Joseph effrayât les petits. Elle les avait bien prévenus, chapitrés. Il est terrible à voir, mais il ne faut pas qu'il le sache... Bob surtout avait été extraordinaire de gentillesse. Il y a chez cet enfant une délicatesse de cœur... Il était devenu tout à fait un camarade pour le blessé, dès le premier jour. On les installait dans le beau parc, à l'abri des arbres. Les enfants jouaient, pas trop bruyamment. Monique avait dit qu'elle ferait la lecture au monsieur... A vrai dire, il préférait que ce fût Cécile. Mais la présence des petits mettait pourtant sur son visage quelque chose qui aurait pu être un sourire.

Les médecins étaient les mêmes qu'autrefois. Rien ici n'avait bougé. On était content de revoir cette jolie femme. Vous avez de bonnes nouvelles de M. Wisner ? Je vous remercie, il est dans le Midi, il se remet.

Pour Joseph Gigoix, quand Cécile lui eut raconté l'histoire d'Yvonne Gaillard, à lui elle pouvait, une espèce de bonheur descendit dans sa nuit Ainsi Mme Cécile... vous avez recueilli les enfants d'une camarade... parce que c'est une camarade ?

Elle dit oui. Elle ne mentait pas. Elle ne pouvait pas lui parler de Jean, à Joseph. Et d'ailleurs, elle les avait pris avec elle, ces petits, tout à fait en dehors de Jean, c'était vrai.

Alors, pour Joseph, c'était comme si cet amour secret, mais visible aux yeux de tous à son insu, cet amour irréalisable avait pris corps dans ces enfants, de lui pourtant inconnus. Les enfants d'une camarade ! De qui Mme Cécile tenait-elle ce qu'elle pouvait savoir du communisme, du Parti ? De lui, Gigoix. De lui, l'infirme. Ainsi, elle l'avait écouté, elle l'avait cru, elle l'avait compris. Les choses qu'il lui avait dites avaient fait en elle un mystérieux et long chemin. C'était lui qui cheminait en elle. Il avait changé dans son cœur, dans

sa tête, les idées de son monde, de sa classe, lui, Joseph Gigoix, ouvrier électricien des PTT. Au point que maintenant, ce cœur inaccessible, il battait avec le sien, avec ceux de tous les siens, pour les emprisonnés, pour ceux qui travaillent dans l'ombre, ceux qui se sacrifient, qui risquent désormais la mort... C'était lui, Gigoix Joseph, qui avait fait cela, si mutilé, si affreux, si impuissant qu'il fût. Quel doux orgueil coulait en lui à cette pensée, et il aimait ces deux enfants qui pouvaient la voir. Et il demanda, une fois que le hasard l'avait laissé seul avec Bob, au petit garçon : « Dis-moi, toi, mon mignon... tu peux la voir, Mme Cécile ? explique-moi comment elle est... »

Il n'y a rien qui puisse dire ce que cela fait d'entendre cette voix enfantine, criant du fond de la nuit vers l'aveugle : « Tante Cécile ? mais elle est très, très jolie, tante Cécile... » Non, ce n'est pas qu'on se satisfasse de peu. C'est énorme. C'est immense...

Pendant ce temps-là, Cécile, dans le parc, se promenait seule, pour pouvoir pleurer.

Ce bonheur de Joseph dura deux grands jours. Même, très précisément, cinquante-deux heures. Et ce sera sans doute assez pour illuminer à jamais toute une longue vie d'homme, toute la longue vie d'un homme privé de toute autre lumière. Il ne s'est pas fait d'illusions. Il ne s'est pas dit que cela pouvait se changer en autre chose ou même durer. Il ne demandait rien, il a eu, sans rien demander, tellement plus qu'il ne pouvait en attendre. Il est heureux. Il sait que cela valait la peine de ne pas mourir, même au prix des bras et des yeux. Qu'il trouve seulement, maintenant, le moyen de servir encore la cause des autres hommes : il a en lui le feu nécessaire. Il peut se battre pour le bonheur des autres, puisqu'il sait enfin que le bonheur n'est pas une chimère, que cela existe, que cela vaut tous les sacrifices, et qu'on peut le donner à quelqu'un.

Voyons, Mme Cécile est arrivée le mardi avant le déjeuner... donc, nous sommes jeudi, jeudi matin... Dans les journaux, on annonce que M. Paul Reynaud remanie son ministère et que depuis l'arrivée au Ministère de l'Intérieur de M. Georges Mandel cent un communistes ont été placés en séjour surveillé dans les centres organisés par les autorités militaires, en application du décret-loi du dix-huit novembre dix-neuf cent trente-neuf. Le même journal annonce l'arrestation de cinq personnalités parisiennes pour atteinte à la sûreté de l'État, nommément MM. Robert Fabre-Luce, Serpeignes de Gobineau, Alain Laubreaux, Paul Mouton et Charles Lesca. Ces noms ne disent rien à Joseph. Cécile croit avoir rencontré l'un de ces messieurs chez les Cautèle. Joseph dit doucement : « Vous remarquez, madame Cécile, quand on arrête un communiste pour avoir collé des papillons dans un train, c'est un individu pour les journaux. Mais ces personnalités parisiennes-là, quand on les arrête pour atteinte à la sûreté de l'État, n'en restent pas moins des messieurs. Il faut croire que nous n'avons pas tout à fait la berlue, en pensant qu'il y a deux poids, deux mesures, et que nous ne sommes pas les seuls à avoir l'esprit de classe, pas vrai ? »

Il parle lentement, en prenant tout son temps, parce que dans ce jeudi matin, il n'y a peut-être en France qu'un seul homme heureux, mais il y en a un, et c'est Joseph Gigoix. Alors, il se donne l'idée qu'il a tout le temps devant lui, le vaste temps de tout comprendre et de tout faire comprendre à Cécile. Pour la première fois, il n'a pas pensé à Mme Cécile, mais à Cécile... et grâces en soient rendues à MM. Robert Fabre-Luce, Serpeignes de Gobineau et ce qui s'ensuit !

*
**

Jeudi matin, six juin.

Philippe Bormann s'est présenté au ministère comme convenu. Il a trouvé Monzie en train de faire ses paquets.

« Oui, cher monsieur... on nous chasse! Daladier, Lamoureux, Sarraut, Marcel Héraud, Baréty et moi... Mon vieil ami L.-O. Frossard, dont le talent n'est plus un secret pour personne depuis qu'il parle à la radio, chaussera ce soir, ici, mes pantoufles. Par pur dévouement, pour laisser l'Information à M. Jean Prouvost, de *Paris-Soir*. Oui. Daladier, il y avait beau temps que le président du Conseil mijotait ça! Il s'y est repris à trois fois en moins d'un mois pour le mettre à la porte. Il dit que c'est la commission des Affaires étrangères du Sénat qui a exigé la tête du Taureau! Je veux bien. Il paraît aussi que c'est à cause de moi qu'il s'en sépare. Je suis son mauvais ange, je l'ai compromis avec Rome, imaginez-vous! Moi, donc, on me renvoie comme agent de Mussolini! Cela veut dire qu'on a décidé de laisser aller les choses, et nous mettre sur le dos une armée de plus! Nous aurons donc la guerre avec l'Italie, sottise contre nature! Lamoureux était pour qu'on fasse la paix. J'ignore ce qui a amené le petit homme à se séparer de Baréty et de Marcel Héraud... En tout cas, j'étais aux Travaux publics depuis août mil neuf cent trente-huit, aux Transports depuis septembre trente-neuf... je pourrais parler du travail effectué... Peut-être sera-ce la chance de ma vie de sortir aujourd'hui d'un gouvernement qui va assumer des responsabilités redoutables! »

Il était amer. Reynaud avait combiné son affaire la veille. Monzie n'était pas là, visitant Bayonne, Bordeaux, La Rochelle, Nantes, Brest... pour être en mesure d'affirmer aux Anglais que le programme d'importation charbonnière, que nous impose l'occupation du bassin minier du Nord, serait réalisable dans les installations des ports atlantiques... En rentrant, il a été mis au courant le dernier. Charmant retour!

D'ailleurs, ce qui se combine... Un simple exemple. Il y a deux jours encore nous devions envoyer à Moscou... vous avez lu dans les journaux que les Anglais y expédient sir Stafford Cripps. La question pour nous tenait beaucoup à la personnalité choisie. Enfin, lundi dernier, au Conseil suprême à Londres, Paul Reynaud a, comme toujours, demandé le visa... Est-ce Londres, est-ce Weygand, dont on dit qu'il pousse des cris au nom de ce pauvre Pierre Cot, enfin toujours est-il que nous envoyons Erik Labonne... comme ambassadeur à Moscou. Cela n'est qu'une question de personne, il faut encore consulter le Kremlin... mais il y a dix jours que nous recevrions déjà des avions de là-bas, mon cher, sans ces questions de personne! »

Philippe Bormann était stupéfait. Cette façon de parler devant le premier venu... Peut-être n'était-il pas tout à fait le premier venu pour Monzie. Néanmoins! Il dit : « Je vous apporte la réponse que vous m'aviez demandée...

— Ah oui, c'est vrai! dit Monzie. Voyons voir... »

Puis, quand il eut le texte à la main, avant de lire : « Vous savez, je ne suis plus rien... je ne pourrai que me contenter de transmettre. Par exemple à mon successeur et ami, L.-O. Frossard... De toute façon, ça intéresse le nouveau gouvernement... »

Il lut. Et fit la grimace. Il demanda :

« On doit considérer cela comme émanant de...

— Du Comité central du parti communiste.

— Ah, ah? »

Il relut. Le texte n'était pas long et parfaitement clair :

« *Le parti communiste considérerait comme une trahison d'abandonner Paris aux envahisseurs fascistes. Il considère comme le premier devoir national d'organiser sa défense. Pour cela, il faut :*

« 1° *Transformer le caractère de la guerre, en faire une guerre nationale pour l'indépendance et la liberté;*

« 2° *Libérer les députés et les militants communistes ainsi que les dizaines de milliers d'ouvriers emprisonnés ou internés;*

« 3° *Arrêter immédiatement les agents de l'ennemi qui grouillent dans les Chambres, dans les ministères et jusqu'à l'état-major, et leur appliquer un châtiment exemplaire;*

« 4° *Ces premières mesures créeraient l'enthousiasme populaire et permettraient une levée en masse qu'il faut décréter sans délai;*

« 5° *Il faut armer le peuple, et faire de Paris une citadelle inexpugnable.* »

Monzie posa le papier sur son bureau.

« C'est un point de vue, dit-il. Je crains que le point 3 ne suffise à le faire considérer comme pas très sérieux... »

⁂

C'est d'Eugénie qu'est venue la fin du bonheur pour son frère. Ce jeudi, elle ne tenait plus en place. Elle était partie de Paris sans se confesser, il y avait très longtemps... A vrai dire, elle avait gardé le souvenir du brave homme de prêtre auquel, à Pâques, elle s'était confiée à Conches. C'était trop loin pour y aller à pied, de l'hôpital par la forêt. Mais comme la camionnette du ravitaillement voulait bien l'emmener... « Bien sûr, Eugénie, allez-y... », avait dit Cécile. Drôle de fille tout de même! Son frère, on ne peut pas en douter, c'est toute sa vie, et à peine est-elle ici qu'elle quitte Joseph pour ses dévotions! Peut-être Cécile ne se rendait-elle pas compte qu'un autre sentiment que la piété écartait ce jour-là Eugénie de l'hôpital. Une sorte de jalousie résignée. Eugénie avait oublié, tout de même, comment l'infirme ne respirait que pour madame. A elle, cela ne pouvait se cacher. Elle, elle sentait bien que la présence même de sa sœur agaçait Joseph, qui aurait voulu rester seul avec Mme Cécile. Elle le comprenait pourtant. Mais, à retrouver, c'était bien dur. Elle avait eu plusieurs pensées qui lui donnaient de la honte. Avec tout le dévouement de madame! Alors, elle se punissait, s'écartant, et allait chercher appui et pardon dans la religion.

Vers quatre heures de l'après-midi, on avait entendu la voiture dans le parc. « Je crois que c'est Eugénie qui revient, dit Cécile, courez au-devant d'elle, les enfants! » Parce que les petits avaient été un peu insupportables depuis le déjeuner, Bob aurait aimé qu'on s'occupât de lui, et Monique se mêlait à la conversation. Or Cécile voulait reparler avec Joseph de ces choses que après, la petite aurait pu répéter...

De la terrasse, on voit autour de la pièce d'eau les blessés qui se promènent. Sur les marches disproportionnées de l'escalier qui descend vers le parc, avec ses statues mythologiques, il y a un peu de mousse verte, les pelouses vont jusqu'à ces futaies sous lesquelles des bosquets de buis taillé s'enfoncent... Tout cela, ceux qui ont des yeux le lui ont cent fois décrit, et Joseph écoute le silence de Cécile dans ce cadre où il sent la douce chaleur du soleil. Encore une fois il est seul avec elle... Et puis, sur le gravier, c'est la course des enfants.

« Tante Cécile! Tante Cécile! »

Bob et Monique arrivent, en se bousculant, à qui parlera le premier, qui fera le premier le mystérieux : « Devinez... Tante Cécile... Devinez qui est là... » Dans le cœur de Joseph, quelque chose s'est déclenché, le mécanisme de l'inquiétude. Quelqu'un? Qui que ce soit. Quelqu'un est là... Les enfants ont emmené Cécile, ils rient, tournent autour d'elle. Joseph entend, Joseph suit cela... Et puis cela se perd, c'est trop loin pour entendre encore, pour percevoir le cri étouffé de Cécile...

Il est là, devant elle. Cécile ne voit même pas Eugénie, un peu en arrière. Devant le haut château, avec ses toits de tuiles plates, qui en ont vu de toutes les couleurs. Les enfants tournent autour, battant des mains : « Oncle Jeannot ! Oncle Jeannot ! » Cécile est immobile, froide et brûlante, elle ne voit que lui. Dans son uniforme usé. La veste et le ceinturon. Le bonnet de police qu'il enlève, gauchement. Il aurait besoin de se faire couper les cheveux. Il a le visage un peu maigre, mais ce n'est plus cet enfant auquel elle rêvait ce n'est plus un enfant. En trois mois, Jean est devenu un homme. Ses yeux dorés... Il sourit, n'ose pas achever ce geste des mains vers elle.

« Il est vivant ! »

Elle a crié cela, c'est sorti d'elle, elle ne lui parle pas encore, elle n'aurait pas dit : *Tu es vivant*, parce qu'il faudrait y croire, elle ne l'a pas encore touché, pas encore entendu, bien qu'il ait murmuré : « Cécile... » Alors, c'est Bob qui a pris sa main, à elle, et qui lui dit : « Tante Cécile, tu n'embrasses pas l'oncle Jeannot qui revient de Dunkerque ? »

Dans ses bras, elle a cru mourir.

Eugénie est venue s'asseoir auprès de Joseph. Elle ne parle pas. Il n'y a pas besoin. L'infirme sait bien que sa sœur est là, il reconnaît tout le monde. Pourtant, il trouve qu'elle se tait bien fort. Pourquoi Mme Cécile ne revient-elle pas ? Qui donc... « Il y a beaucoup de monde à Conches, Nini ? » Elle perçoit le trouble dans cette phrase. Elle a pris sur la table de jardin le livre abandonné, l'a posé sur ses genoux. S'il voulait, elle lui ferait la lecture. Elle dit, peureusement : « C'est l'oncle des petits qui est venu les voir... M. Jean, le frère de Mme Gaillard... Il revient de Dunkerque... » Elle a si peur de lui faire mal, et, elle qui vient de se confesser, si peur d'elle-même, de cette joie en elle dont elle ne veut pas.

Il a dit : « Ah ?... »

Rien n'est sûr encore. Rien. Il ne s'est rien passé. Pas un mot n'a changé cette nuit éternelle. Pourquoi quelque chose en Joseph se glace-t-il ainsi ? Il n'a le droit ni à l'étonnement, ni à la colère, ni au regret. Rien ne lui a été promis. Il ne s'est jamais permis de penser plus loin que ce qui est. Mais, comme Eugénie se tait, tout est parfaitement compréhensible. Entre ces deux-là, est-ce que les choses ont besoin de se dire ? Même quand Joseph avait des yeux et des mains... Cela remonte à l'enfance, à leur enfance.

Et puis Bob et Monette sont arrivés, au comble de l'excitation, pleins d'histoires à déborder, de l'oncle Jeannot, qui revient de Dunkerque, et un déluge de mots qui fait du bien sur le silence, des rires égrenés. Ils racontent à Joseph, comme s'ils étaient restés des heures avec l'oncle, cela n'a pas duré trois minutes... Tiens.

« Vous devriez aller avec votre oncle, les enfants... »

Ils s'arrêtent de rire. Un silence. La petite voix piteuse de Bob : « Ils nous ont renvoyés... »

C'est si parfaitement clair, que, quand Eugénie, timidement, demande : « Joseph... tu veux que je te fasse la lecture ? » il répond déjà avec la voix la plus naturelle du monde : « Mais je t'en prie, Nini... tu me feras plaisir... » Et Eugénie ne met à lire. Elle reprend son frère, son petit...

*
**

Ils sont allés se promener dans le parc. Le parc se continue insensiblement avec la forêt. Immensité des arbres au-dessus d'eux. Ils marchent. Elle le touche, et s'écarte de lui, et puis elle lui prend le bras à deux mains. Ils marchent. Raconte, raconte... Ce qui se passe en Cécile ressemble à un orage, et c'est le contraire de l'orage. Décrire la douleur est facile. Il n'y a pas de mots

pour cette marée en eux, cette même folie frémissante et calme. Jean raconte, puisqu'elle lui demande de raconter. Les paroles sont la pudeur de l'homme. Elles masquent l'excès des sentiments. Raconte, raconte... Jean raconte. De temps en temps, il touche ses propres lèvres. Car ni elle, ni lui ne se sont remis de ce premier baiser, fait de fièvre, de surprise, dans les regards, sur eux, des enfants, d'Eugénie. Ils savent bien que ce n'est que le premier. Qu'est-ce qu'ils attendent? Raconte, raconte, murmure Cécile, parce qu'elle a peur de son bonheur. Et qu'on ne peut pas tout avoir à la fois, tous les miracles. Pour l'instant le miracle est qu'il soit vivant...

« Dis, Jean... alors, tu es bien vivant? »

Jean rit. Cécile peut entendre Jean rire. Cela ne se mesure pas. Ni cette peur qu'elle a de lui, qu'il sent, qui l'arrête... Raconte, raconte encore... Le joli bois du mois de juin, l'inattendu de toute chose, les brindilles sous les pieds, les doux rayons qui pénètrent les feuilles. Quand la lumière joue avec les feuilles et qu'elles ont l'éclat du miroir avec, à côté d'elles, d'autres feuilles, sombres ou transparentes...

Il vit. La vie est la plus forte. Plus forte que les hommes et la mort, et la guerre, et la saloperie, et les calculs et les ambitions. La vie imprévisible comme le jeu du soleil dans les arbres, la sensation du sol sous le pied vivant... Raconte, mon Jean, raconte...

C'est seulement après qu'il l'eut embrassée vraiment, qu'elle s'étonne enfin de l'incroyable.

« Mais comment es-tu ici? »

Il y a dans la femme une ruse infinie peut-être. Elle avait si peur qu'il gâchât tout. Si peur de lui. De Jean qui est un homme.

Le cargo avait amené les rescapés à Brest le mardi après-midi. A vrai dire, une fois passée la peur des sous-marins, et déjà tout enivrés de l'accueil anglais, qui, pour ceux qui avaient pu aller en ville à Folkestone, à Plymouth, à Davenport, avait été, disaient-ils, formidable, tous les rapatriés attendaient comme leur dû, comme aussi, la contrepartie des horreurs récentes, que le débarquement se fît avec des fleurs, des musiques, et même pourquoi pas? des discours... Naturellement, on se moquait des discours, mais, naturellement on les aurait trouvés naturels... Sur les quais de Brest, le désert. C'est-à-dire, un service d'ordre. Défense d'aller en ville. Jusqu'au soir, on avait piétiné là, pas ravitaillés, ni manger ni boire, une chaleur folle! Et la saleté sur soi. Odieux. Des types se douchaient à des postes d'eau, mais avec quoi s'essuyer, puis le même linge ignoble à se remettre dessus. Une voiture de bière survenue, cela avait été une de ces curées! Le comble, un lieutenant-aviateur, debout sur le marchepied, qui criait : « Les aviateurs d'abord! » Oh, là, j'ai cru au meurtre! Les aviateurs! Non, mais tu te représentes? Les fantassins, les artilleurs, les dragons, les Marocains... tous des types qui en avaient bavé du ciel sans avions à nous, pendant un mois? Jean, quand on avait vu qu'on ne partirait pas avant la nuit, s'était arrangé avec Parturier et Raoul...

« Qui c'est, Parturier et Raoul? » demanda Cécile.

Il lui expliqua. Avec le médecin auxiliaire, tous les deux, sous le prétexte d'aller chercher des médicaments dans une pharmacie, ils ont pu filer en ville. Jean voulait acheter une chemise, des chaussettes, enfin de quoi être décent... et puis, te télégraphier. Tu n'as pas reçu mon télégramme? Ni ma lettre d'Angleterre?

« J'ai quitté Paris lundi, mon Jean. Je n'ai télégraphié mon adresse au concierge qu'hier soir, en rentrant d'ici à Conches. Parce que nous avons pris des chambres à l'hôtel... on ne pouvait pas nous loger tous à l'hôpital, une smala! »

Les autres aussi voulaient écrire, donner des nouvelles. Parturier est fiancé. Raoul...

« Raoul, c'est un camarade... »

Ce mot entre eux, dans ce sens. Tu n'as pas de nouvelles d'Yvonne? est-ce que c'est très terrible, le régime de la prison? Son avocat... Jean connaissait Me Watrin, à cause de son histoire à lui.

Vers le soir, alors qu'on était tous dans la gare de marchandises du port, un long, interminable quai avec des wagons à bestiaux, un train... tout juste un peu de paille... quand on comparait avec les trains anglais! un groupe de Brestois, rompant les consignes, malgré le service d'ordre, était arrivé jusqu'à eux. Des pestiférés! On nous a caché votre arrivée, le préfet avait donné des ordres, on craignait l'émotion de la population, ce que nos héros pourraient nous raconter! Etc. Ils apportaient des paniers de fraises, et tout le train mangea des fraises, et envoya le préfet aux chiottes sur l'air des lampions.

On avait roulé la nuit, le jour suivant, la soirée, pour débarquer à Conches sur le coup de deux heures du matin le mercredi. Dans les cantonnements occupés dans le noir, on leur avait dit : demain, dormez tant que vous voulez! De telle sorte qu'il était sorti de sa paillasse à une heure de l'après-midi. Le temps de s'étriller, se raser... devant l'église, sur la place, quelqu'un qui l'appelle : monsieur Jean! c'était Eugénie...

« Je n'ai pas été si surpris, non. Je savais, par un mot de Nickie, il m'envoyait de temps en temps des cartes postales, ton frère... que tu avais été dans la région, soigner des blessés... Évidemment, je ne m'attendais pas à te tomber dessus, tout droit.. »

Ils ont débouché sur une route. Ils s'arrêtent. Il ne faudrait pas trop s'éloigner. Peut-être que c'est à ce moment que Cécile voit vraiment pour la première fois la beauté de Jean, qu'il cesse d'être une apparition, un fantôme. Et ce n'est plus de lui qu'elle a peur, mais d'elle-même.

Mieux vaut revenir par la route que par les bois... Ils sont silencieux maintenant. Cécile a cueilli des fleurs le long du chemin, de ces fleurs mauves comme il y en a partout, ça ne fait pas des bouquets, et puis des boutons-d'or... Un bouquet bien humble en tout cas, dans ce pays couvert de roses, il y en a dans tous les jardins, le long des maisons... « Tu te rappelles, Jean, l'année dernière, quand tu cherchais des plantes pour ton herbier? » Elle a dit ça, parce que le silence de Jean, les pensées de cet homme à côté d'elle, un inconnu après tout, elle a besoin de rattacher tout cela au petit Jean du passé.

***

Ce jeudi six juin que Cécile et Jean se rejoignent, beaucoup de choses naissent, meurent ou reprennent comme un feu. Les hommes du Pas-de-Calais, relâchés la veille par les Allemands, sur la présentation de leur fiche de paye, ou de leurs papiers militaires portant le mot MINEUR, ont quitté la caserne Mortier de Cambrai où on les avait amenés de Lécluse le deux juin. Sur les routes, ils avaient rencontré leurs femmes à leur recherche, pas mal d'entre eux, ils avaient couché ici et là, les frères Boquette, et Catherine avec eux, Decker, Barbentane, à Cuincy, au nord de Douai. Ils se sont séparés le jeudi matin à Hénin-Liétard, au milieu des décombres encore fumants, devant un mur où on voyait des traces de balles : ici, avait été fusillé un gamin de seize ans... Un pont provisoire en bois remplaçait déjà le pont de la Batterie sur le canal. De là, à travers champs, Catherine, Gaspard, Félix et Constantin, s'orientant sur le château d'eau, ont gagné leur coron, la maison où les attendaient les leurs. Déjà, il y avait là un copain qui cherchait la liaison... Ce jeudi six juin, à Avion, chez un camarade cheminot, Nestor a porté le stencil

du premier journal de Lens, tapé avec la machine des voisins, après la mort de la dame, en attendant que Barbette ait pu apporter la ronéo de la section, toujours en difficulté dans le jardin d'une copine...

Ce jeudi six juin, dans les couloirs de la Santé, François Lebecq a croisé un détenu dont la silhouette lui disait quelque chose, un homme bâti comme un ours, qui avait maigri, avec son visage jaune et maussade. Le camarade Molinier, l'ancien concierge de la maison du peuple. Ils n'ont pas pu se parler, mais c'était tout de même quelque chose pour chacun que l'autre l'ait vu. Et ce jeudi six juin justement, une carte de Brest est arrivée à Martine Lebecq. De Jean-Blaise, retour de Dunkerque. Il lui écrivait : *Dites-le à François...*

Mais aussi, ce jeudi six juin, depuis la veille ayant regroupé ses divisions vers le sud, l'ennemi attaquait sur le front de l'armée Frère. Sur ce front sur lequel Weygand avait fait dire aux Anglais qu'on se battrait sans esprit de recul. Les panzers n'avaient obtenu aucun résultat sérieux le premier jour. Mais le six juin au soir, la Somme et l'Ailette, aux deux extrémités de l'attaque sont massivement franchies. Avant la tombée de la nuit, le généralissime renonce à l'absence d'esprit de recul, et accepte une ligne de repli... La conception classique même du combat sans esprit de recul est remise en question. Le généralissime désormais considérera qu'une position sur laquelle on se bat sans esprit de recul doit avoir, en raison des moyens modernes de la Wehrmacht, une certaine profondeur. C'est pourquoi, dès ce soir-là, la ligne Abbeville-Suisse prend une certaine consistance dans l'esprit de Weygand, une épaisseur : elle s'étend en arrière sur la Basse-Seine, l'Oise jusqu'à la Nonette, la Nonette, le coude de l'Ourcq et la Marne... On ne saurait plus parler d'absence d'« esprit de recul », pour Weygand, en reculant jusqu'à Rouen, Vernon, Mantes, Pontoise, Chantilly, Senlis, Meaux, Montmirail... Mais puisque c'est la position avancée de Paris qui se trouve envisagée, au centre, comme limite de l'absence d'esprit de recul par le général en chef, celui-ci décide d'en donner le commandement au général Héring, et, dit-il, pour lui laisser toute liberté d'esprit, choisit, pour assurer l'ordre dans la capitale, le général Dentz, qui commande encore un corps d'armée en Alsace, et auquel le généralissime fait donner l'ordre de revenir à Paris.

Le vingt-cinq mai, le jour où l'Union soviétique avait accepté de donner à la France les avions demandés par Laurent Eynac, et où Pierre Cot a été pressenti par Monzie à la demande de Paul Reynaud, Weygand avait rédigé le plan de retraite sur Dunkerque, mis en application la nuit même, en renoncement du plan Weygand numéro un, le plan d'offensive vers le sud.

Le six juin, le jour où parvient au gouvernement la réponse du parti communiste qui demande l'organisation de la défense de Paris, l'armement du peuple, et la levée en masse, Weygand abandonne la conception de la défense « sans esprit de recul », et, en vue de l'arrivée sous Paris de l'ennemi, appelle le général Dentz, qui sera l'homme de la capitulation.

Il est permis de rêver qu'il n'y a aucun lien de cause à effet, entre ceci et cela.

⁂

Cécile a mal dormi. Dans cet hôtel plein d'officiers, où la popote s'est installée, tard ce soir-là, se donnant une sorte de réaction, on a entendu Bourrat, Parturier, Fildeuf chanter des chansons, tandis qu'on verse un cognac que la marraine à Blaze, l'irrésistible Blaze! lui a envoyé... et que, prodige! avec le premier courrier on vient de recevoir ce soir... vous voyez bien que la France est toujours la France, et la poste militaire marche, le secteur postal tient bon! Avec ça que demain matin le groupe se scinde en deux : des ordres sont

arrivés, la majorité de ces messieurs partent avec le médecin-chef pour les environs de Paris où la division se reforme! Hourra! Hourra! Vivent les chars, ma mère, vivent les chars et les dragons!

Dragons et cuirassiers ont renoncé à leur repos, tous volontaires une fois de plus. Parce qu'on leur a dit, il est vrai, que s'ils étaient volontaires maintenant on leur donnerait des Somua au lieu des Wisner. Alors ils n'ont pas hésité : avec les Somua, tant qu'on veut! Pour les Wisner, vous repasserez.

Mais les autres? Eh bien, Sorbin, Fenestre, Blaze vont rester à Conches jusqu'à nouvel ordre, avec le peloton Parturier, enfin, une part du peloton; Della Rosa, Mohr, Mauconseil, Dupaty, Groppart, Belzonce sont adjoints à Prémont qui accompagne le médecin-chef, et les conducteurs de sanitaires... Alors, proteste Fenestre, nous restons sans voitures? « Vous allez en toucher... Il y a un nouveau groupement d'armées qui se fait en Normandie, vous êtes mis à sa disposition. Ah, je vous cachais le plus beau : ont fait l'objet de citations, Fenestre, Sorbin, Parturier, des infirmiers et des conducteurs... Vous restez avec vos rubans. Nous, nous allons en gagner! »

Cécile a mal dormi. Longtemps après que se fut éteint le boucan dans la salle d'en bas, que Conches fut devenu silencieux autant que noir. Cette nuit se joue en elle la dernière bataille de l'orgueil. Toutes les raisons l'assaillent. Ses préjugés comme les arguments de la raison. Tout ce qui pendant un an l'a battue comme des vents contraires, tout ce qui a été ses insomnies et ses rêves, ses révoltes et son abandon. Qu'y a-t-il de changé? La vie sera-t-elle pour eux différente, parce qu'il y a eu ce cauchemar, cette mort entre eux, l'atroce guerre, nos armées qui reculent, la menace sur le pays? Oui, quelque chose a changé. Jean est vivant. Ne l'était-il pas auparavant? Il est vivant, mais il est un autre, il est cet homme dont la présence la bouleverse, elle donc aussi a changé? Et puis, oui, cela change aussi que leur rencontre ait lieu à une telle heure de l'histoire. Peut-on remettre à demain, à après-demain, ce qui est la vie, cette vie de Jean, et d'elle? Y aura-t-il un lendemain seulement? Mais quel que soit l'avenir, le malheur ou la délivrance du pays, ce sort qui est le leur, à Jean et à Cécile, cette vie triomphante en eux, ce qui peut en sortir, est lié au bonheur et au malheur des autres, au sort du pays. Dans ce monde où chacun donne sa vie, sur un signe, pour un bout de terre, pour ne pas faire un pas en arrière... sans discuter si cela en vaut ou non la peine... il serait dérisoire, méprisable, de mettre en balance je ne sais quelle prudence et ce bonheur de Jean, que ses yeux dorés tout le temps demandent, elle l'a bien vu. Cet amour d'eux deux. L'avenir, celui pour lequel on se bat et on meurt, a-t-il sens s'il n'est fait de tous les Jean et de toutes les Cécile, unis?

Cécile ne peut pas dormir. Elle s'est levée, elle a ouvert la fenêtre, sur le ciel d'étoiles... Dans le bourg endormi, les clartés lunaires se glissent doucement, caressent les vieilles maisons médiévales comme des amoureuses. L'air est encore chaud après minuit. Fille impossible, finis-en donc avec ton orgueil!

⁂

Parturier, quand Jean de Moncey lui avait demandé campo pour aller voir ses petits neveux, avait tout de suite flairé quelque chose. Puis, vers le soir, il l'avait aperçu avec une jeune femme assez élégante. Les deux jeunes gens se séparaient, vers l'entrée de Conches. Il avait retrouvé cette personne dans la cour de l'hôtel. Ravissante... Bien sûr, il avait souri. Mais c'était un sentimental. Il n'avait rien dit à personne. Seulement quand on l'avait fait venir au bureau pour discuter qui il garderait de son peloton, qui il céderait à Prémont pour suivre Dasvin de Cessac, il avait tenu bon, et exigé qu'on lui laissât Jean de Moncey à Conches, contrairement à la liste d'abord établie. Bon, puisqu'il y tenait tant!

Le départ avait eu lieu le vendredi matin. On restait beaucoup moins nombreux, le peloton dans une dépendance de l'hôtel, les sous-officiers, les officiers chez l'habitant. A la popote réduite, on s'était vu adjoindre deux officiers de justice, un capitaine et un lieutenant, dont il faut croire que personne n'avait voulu. On était débarrassé de Gourdin entre autres. Un adjudant le remplaçait ici. Morlières, qui n'avait pas pardonné au lieutenant d'administration ce qu'il appelait l'exécution de Gembloux, jubilait littéralement de ne plus avoir à saluer cette sale gueule. Comme il disait. Jean de Moncey eut beaucoup de peine à le semer. Alain avait eu une lettre, lui. Il débordait de choses à dire. Il était bon pour tout le monde. Il n'aurait pas mis le pied sur une fourmi. Ça l'attrista même que Moncey eût l'air de rechercher la solitude : juste un jour où il lui aurait fait des confidences...

Cécile avait une robe verte, fraîche comme de l'eau. Elle attendait Jean sur un banc, dans ce grand boulevard d'arbres. Dans ce quartier, c'étaient des soldats anglais. Ils rirent très fort quand ils virent ce soldat français embrasser la dame. Alors Cécile et Jean gagnèrent la campagne...

C'est ce jour-là que le général Weygand qui s'est rendu vers quatre heures de l'après-midi à Lyons-la-Forêt, à une trentaine de kilomètres à l'est de Rouen, chez le commandant de la 10e armée, a connaissance d'un ordre de route pris sur un Allemand, dans la colonne des panzers qui avaient rompu le front de la Bresle à la limite du département de la Somme; et comme cet ordre de route indique aux panzers la direction de Forges-les-Eaux qui est à trente kilomètres au nord de Lyons, Weygand donne les ordres pour la défense de Rouen, et déjà sont prises les mesures pour faire sauter les ponts de la Seine en Normandie.

C'est ce jour-là que les premières feuilles du *Petit Lensois* glissent sous les portes de la cité du 9, dans les corons du 14, du 11, à Loison, à la cité hollandaise...

⁂

Trois jours. Toutes les complicités du monde. Est-ce qu'on peut s'imaginer à Conches, dans ce même département de l'Eure où pourtant déjà la 10e armée, abandonnant son poste de Lyons-la-Forêt, pour se rabattre vers l'Oise, risque de laisser à nouveau aux blindés allemands la place pour un mouvement tournant sur Le Havre, est-ce qu'on peut s'imaginer autre chose que la beauté de juin et la force profonde de la saison?

Toutes les complicités du monde. Morlières même, maintenant, évite de retenir Jean de Moncey. Parturier couvre les absences de cet écervelé. C'est tout d'un coup comme une chanson pour tous, une romance qu'on murmure à mi-voix. On n'en parle pas entre soi. Mais le couple passe là-bas, à la limite du décor. On hoche un peu la tête en se regardant. Des réfugiés commencent à arriver qui disent comme toujours des choses incontrôlables. Jusqu'où vont-ils comme ça? Sur Cherbourg, sur Brest? Presque tout le monde a eu des lettres des siens. C'est comme si on avait renouvelé pour chacun tous ses rêves.

Toutes les complicités du monde pour le bonheur de ces trois jours. Cécile en vient à penser qu'il a fallu même le désastre pour ce bonheur de trois jours, puis elle repousse cette idée sacrilège. Un tel prix pour payer cela! C'est qu'elle oublie le vrai, et qui est qu'aux trois jours de Jean et de Cécile s'ajoutent une semaine de ceux-ci que nous ne connaissons point, les heures de ceux-là, les minutes d'autres... tout ce qui passe de bonheur fugitif entre les humains, entre l'homme et la femme qui, avec plus ou moins de conscience de ce qu'ils font, de ce qu'ils sont, transmettent ce don qu'ils ont reçu pour

une chaîne sans fin, ce goût d'être, de connaître, d'aimer, de transformer autour de soi les choses, les gens, la vie. Ils ne savent pas vraiment, Jean et Cécile, quand leur bonheur leur semble n'être peut-être qu'un plaisir, et un plaisir volé, furtif, pris à autrui, aux sacrifices et aux douleurs d'autrui, à l'abri que leur font, complices, tous ceux qui créent autour d'eux l'oasis de Conches, et l'on meurt pour cela quelque part dans la forêt de Compiègne, devant Villers-Cotterêts, à l'ouest de Rethel... ils ne savent pas que c'est pourtant pour cela que l'on vit et l'on meurt, pour que cela soit possible, le bonheur, non pour son bonheur à soi, mais celui des autres, de l'espèce humaine, cette extraordinaire chose précieuse, qui se déchire elle-même, et semble avoir peur de sa propre croissance, de son avenir de lumière et de grandeur... Toutes les complicités du monde pour trois jours *aussi* de Cécile et de Jean.

C'est dans la deuxième journée qu'à La Ferté-sous-Jouarre, le général Georges commence à préparer le départ de ce quartier général d'où il a depuis le dix mai commandé les armées du Nord-Est. C'est ce jour-là que le général Weygand reçoit, à Vincennes, le général de Gaulle, ministre de la Guerre depuis l'avant-veille, et lui dit : « La bataille de la Somme est perdue. Maintenant, il reste la Seine et la Marne. Après ? Plus rien... Ah, si j'étais sûr que les Allemands me laissent des troupes pour maintenir l'ordre ! » C'est ce jour-là que Paul Reynaud explique à son cabinet dans quelles conditions le gouvernement quittera Paris. C'est ce jour-là que les blindés allemands sont arrivés à Vernon.

Toute cette nuit du samedi au dimanche est à Jean et Cécile, réunis subrepticement dans cette petite chambre d'hôtel en Normandie. Pour la première, et qui sait ? la dernière... la seule fois de la vie, ils ont ensemble ce long espace de temps et d'abandon, cette douceur de l'homme et de la femme à qui le monde n'est point limité tant qu'ils sont mêlés, leurs haleines et leurs corps, leur exaltation et leur repos. Ils parlent doucement dans la nuit très tard, et leurs pensées sont entrelacées comme une tresse de bonheur ; de tous côtés, ils se prolongent vers cet avenir qui est en eux, et qui ne peut être que de leur rapprochement ; ils se disent mille choses sans aucune importance et d'autant plus précieuses pour cela, et deux ou trois choses capitales, qui font qu'on pourra les séparer, on ne les séparera plus. Tout est devenu confidence, adoration, murmure. Ils savent à en perdre le souffle ce que ces instants ont d'achevé, d'inégalable ; et ils sont la proie de cette intensité. Ils diront, après, que c'était bien court. Mais c'est qu'ainsi sont les hommes et les femmes, insatiables d'avoir été rassasiés. Cette expérience n'est point transmissible. Celui-là qui la fait... mais qu'est-ce que je dis ? cela ne peut s'exprimer au singulier, ceux-là qui la font, seuls, et dans ce seul moment qu'ils la font, en éprouvent à la fois le vertige et la profondeur merveilleuse. Et dans ce puits noir et frais comme les sources souterraines, ils descendent, ils descendent, les amants réunis, vers ce sommeil double, habité d'un seul rêve, et qui n'a deux versants que comme une étoffe brodée à l'endroit et à l'envers présente un même dessin où l'emportent, ici et là, d'autres couleurs.

Toutes les complicités du monde, et celles de l'aurore qui se lève et se reconnaît en eux...

⁂

Le dimanche neuf juin mil neuf cent quarante, avant dix heures du matin, les ponts de la Seine à Rouen ont sauté. L'ennemi entre dans la ville et ses avant-gardes tiennent les rives du fleuve jusqu'à Vernon. Les panzers atteignent Verberie sur l'Oise que l'armée Frère repasse sous le pilonnage des avions.

Le dimanche neuf juin mil neuf cent quarante, Weygand transmet à Reynaud une note du général Vuillemin qui déclare : *Des renseignements, d'une source qui s'est jusqu'ici révélée comme très sûre, font prévoir l'imminence d'un bombardement aérien de Paris poussé à fond...* Le même soir, le Conseil des ministres, présidé par Lebrun, décide que le gouvernement quitte la capitale. Dentz vient d'y arriver. C'est lui qui est chargé de cet enfant terrible. Les ministres iront à Tours, et le généralissime à Briare, le lieu de repli qu'avait choisi Gamelin le seize mai. Demain, les prisons de Paris seront évacuées. Les gardes mobiles vont emmener les communistes par les routes de l'exode, comme de la prison de Loos ceux qu'avait triés Saint-Garin et dont la plupart ont été abattus au niveau d'Abbeville...

A la nuit, l'ordre de se préparer au départ est arrivé à la fraction du GSD que commande maintenant le Dr Fenestre. Les hommes sont rangés dans la rue avec leurs paquetages. On s'en va cette fois à pied, n'ayant de voitures laissées qu'un camion et les roulantes. On doit gagner Rugles par les bois. Parturier, casqué, dans la salle à manger de l'hôtel, toutes lumières éteintes, repère ce Rugles-là sur la carte avec sa lampe de poche.

Alain a dit à Jean : « Ça peut durer... va, j'irai t'appeler... » Là-haut, derrière la fenêtre entrouverte, il fait un soir lourd, Cécile et Jean sont assis épaule contre épaule. Il tient ses petites mains frêles, ses doigts à lui croisés avec les doigts de Cécile, comme s'ils disaient à deux une seule prière.

C'est donc fini. Ils le savaient. Mais savoir n'est rien, il faut encore croire. Jean connaît les nouvelles. La menace allemande pèse cette nuit sur Louviers, sur Évreux. Cécile doit partir : si ce n'est pour elle, il y a les enfants. Écoute, n'essaye pas de nous suivre, éloigne-toi d'un coup, passe la Loire... le mieux maintenant serait que tu ailles rejoindre les tiens à La Pergola, comme ton père te l'avait proposé. Il sait qu'il y a les petits avec toi, tu n'auras plus d'explication à donner. Va là-bas. C'est là-bas que tout a commencé. C'est là-bas que je te rechercherai quand il le faudra. Écoute. Maintenant, ce que je te dis n'est plus de moi seul. Il s'agit de nous deux. Et qui sait... Là-bas, dans ce pays où tu as vécu enfant, où nous avons cueilli les plantes pour mon herbier, où les petits d'Yvonne seront à l'abri, je pourrai me représenter les choses telles qu'elles sont autour de toi. Je vois ta chambre, la terrasse, le jardin, Cécile... Va.

Elle l'a longuement serré contre son cœur.

C'est cette nuit-là que l'aviation allemande a bombardé Conches.

Avant l'aube, Gaspard Boquette arrivait, comme naguère, son briquet dans la poche, à l'entrée du 4 d'Ostricourt. Les lampes étaient toujours là, dans la lampisterie, à leurs places. Il a pris la sienne, et il a été faire vérifier le dispositif de sécurité.

Dossier

Principaux ministères

(Source : Édouard Bonnefous,
Histoire politique de la Troisième République,
t. VII, PUF, 1967)

Cabinet Édouard Daladier

Présidence du Conseil, Défense nationale et Guerre ...	Édouard Daladier
Affaires étrangères (à partir du 13 septembre 1939) ..	Édouard Daladier
Sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères (à partir du 13 septembre 1939)	Auguste Champetier de Ribes
Vice-présidence du Conseil	Camille Chautemps
Intérieur	Albert Sarraut
Affaires étrangères (jusqu'au 13 septembre 1939)	Georges Bonnet
Finances	Paul Reynaud
Justice (jusqu'au 13 septembre 1939)	Paul Marchandeau
Justice (à partir du 13 septembre 1939)	Georges Bonnet
Travaux publics	Anatole de Monzie
Colonies	Georges Mandel
Armement (ministère créé le 13 septembre 1939)	Raoul Dautry
Commissaire général à l'Information	Jean Giraudoux

Cabinet Paul Reynaud du 21 mars 1940

Présidence du Conseil et Affaires étrangères	Paul Reynaud
Sous-secrétaire d'État (présidence du Conseil), secrétaire du cabinet de Guerre et du comité de Guerre (à partir du 30 mars 1940)	Paul Baudouin
Sous-secrétaire d'État (Affaires étrangères)	Auguste Champetier de Ribes
Vice-présidence du Conseil	Camille Chautemps
Défense nationale et Guerre	Édouard Daladier
Armement	Raoul Dautry
Air	Laurent-Eynac
Information	L.-O. Frossard
Colonies	Georges Mandel
Intérieur	Henry Roy
Justice	Albert Sérol
Finances	Lucien Lamoureux
Travaux publics	Anatole de Monzie

Remaniement du 10 mai 1940

Ajouter :

Ministre d'État	Louis Marin
Ministre d'État	Jean Ybarnégaray

Supprimer :
Sous-secrétaire d'État ..... Auguste Champetier de Ribes

Remaniement du 18 mai 1940

Présidence du Conseil, Défense nationale et Guerre ... Paul Reynaud
Affaires étrangères ..... Édouard Daladier

Ajouter :
Vice-présidence du Conseil ..... Maréchal Philippe Pétain
Intérieur ..... Georges Mandel

Supprimer :
Intérieur ..... Henry Roy

Remaniement du 5 juin 1940

Présidence du Conseil, Défense nationale et Guerre,
Affaires étrangères ..... Paul Reynaud

Ajouter :
Sous secrétaire d'État (Défense nationale et Guerre) .. Général de Gaulle
Information ..... Jean Prouvost
Travaux publics ..... L.-O. Frossard

Supprimer :
Affaires étrangères ..... Édouard Daladier
Travaux publics ..... Anatole de Monzie
Information ..... L.-O. Frossard

Armées

(Source : Pierre Rocolle,
La Guerre de 1940, Armand Colin, 1990)

Abréviations :

DI	Division d'infanterie.
DIM	Division d'infanterie motorisée.
DINA	Division d'infanterie nord-africaine.
DLM	Division légère mécanique.

HAUT COMMANDEMENT FRANÇAIS
(1er janvier 1940)

Chef d'état-major de la Défense nationale et commandant en chef des forces terrestres : général Gamelin (Vincennes); remplacé le 18 mai 1940 par le général Weygand.

Grand Quartier général : général Doumenc (Montry).

Théâtre des opérations du Nord-Est : général Georges (La Ferté-sous-Jouarre).

1er groupe d'armées : général Billotte (remplacé le 25 mai 1940 par le général Blanchard).

De la mer du Nord aux premières fortifications de la ligne Maginot :
7e armée : général Giraud (remplacé le 15 mai 1940 par le général Corap).
Corps expéditionnaire britannique : général Gort.
1re armée : général Blanchard (remplacé le 25 mai par le général Prioux).
9e armée : général Corap (remplacé le 15 mai 1940 par le général Giraud).
2e armée : général Huntziger.

2e groupe d'armées : général Prételat.

3e groupe d'armées : général Besson.

Théâtre d'opération des Balkans et de l'est de la Méditerranée : général Weygand.

Forces aériennes : général Vuillemin.

1re ARMÉE

Corps de cavalerie (général Prioux) :
2e DLM : général Bougrain.
3e DLM : général Langlois.

3e corps (général de la Laurencie) : 2e DINA, 1re DIM.

4e corps (général Aymes) : division marocaine, 15e DIM.

5e corps (général Altmayer) : 12e DIM, 5e DINA.
32e DI, 43e DI.

Renforts venus de la 7e armée :
16e corps (60e DI, 68e DI).
1re DLM.
4e DI, 21e DI, 25e DIM.

Unités de la 9e armée récupérées :
5e DIM, 9e DIM, 1re DINA.

9e ARMÉE

2e corps (général Buffet) : 5e DIM.

10e corps (général Martin) : 18e DI, 22e DI.

41e corps : 61e DI, 102e div. de forteresse.

53e DI, 4e DINA.

Renforcements ultérieurs (15-16 mai) :
1re et 2e divisions cuirassées, 9e DI, 1re DINA.

Quelques personnages et leurs familles

AMBÉRIEUX (Marie d')

2 enfants (voir *Les Voyageurs de l'impériale*) :
— Blaise d'Ambérieux (peintre), ép. Marthe (« oncle Blaise » et « tante Marthe »). [Ont pris soin d'Aurélien Leurtillois après la mort de ses parents, tués dans un accident d'automobile.]
— Paulette d'Ambérieux, ép. Pierre Mercadier.
2 enfants :
— Pascal Mercadier, ép. Yvonne.
1 enfant : Jean Mercadier (sculpteur), dit « Jean-Blaise », dit « Jeannot ».
— Jeanne Mercadier.

BARBENTANE, Esther (née Rinaldi) et Philippe, médecin à Sérianne (voir *Les Beaux Quartiers*), sénateur.

2 enfants :
— Edmond Barbentane, ép. 1° Blanchette Quesnel, fille (d'un premier mariage) du magnat des taxis (voir *Les Cloches de Bâle*).
2 enfants :
— Marie-Victoire Barbentane.
— Marie-Rose, ép. Norbert d'Aumarie.

2° Carlotta, seconde épouse et veuve de Quesnel.
— Armand Barbentane.

— Leur cousine, Bérénice (Mme Lucien Morel) : voir *Aurélien*.

BLANCHARD, Raoul (ajusteur à l'usine Wisner et ancien « brigadiste ») et Paulette (née Ménard).

GAILLARD, Robert (bijoutier) et Yvonne (née de Moncey).

2 enfants : Bob et Monique, dite « Monette ».

LEBECQ, François (employé à la Société Générale) et Martine.

LEURTILLOIS (M. et Mme)

2 enfants :
— Aurélien, directeur à Lille de l'usine Debrest-Leurtillois, ép. Georgette.

— Armandine, ép. Jacques Debrest.
3 enfants dont « Bébé », déjà « gâteux ».

SELIGMANN (M. et Mme)

3 enfants :
— Marie Seligmann, ép. Denis d'Aigrefeuille.
2 enfants :
— Cécile d'Aigrefeuille, ép. Fred Wisner (neveu du « grand Wisner », le magnat de l'automobile).
— Nicolas d'Aigrefeuille, dit « Nickie ».
— X, ép. de Sivry.
3 enfants :
— Louise de Sivry, ép. Paul-Émile Heckert (baron).
— Xavier de Sivry.
— Thierry de Sivry.
— Willy Seligmann.
1 enfant : Colette Seligmann.

VALLIER, Guillaume (plombier à la Société des Eaux) et Micheline (née Robichon).

1 enfant : Maurice.

Résumé et éclaircissements

(version originale)

Février-septembre 1939

A Perpignan, début février, après la chute de Barcelone [26 janvier 1939], Pierre Cormeilles, professeur à Janson-de-Sailly, délégué du Comité d'aide aux intellectuels espagnols, prend contact, à sa descente du train, avec Oustric, instituteur et représentant local du comité [Aragon, dans sa chronique de *Ce soir*, a raconté, du 3 au 5 février, son propre voyage à la frontière espagnole; arrivé le matin du 2 à Perpignan, il s'était rendu au Perthuis et avait visité un village espagnol où étaient « retenus » des brigadistes; il agissait dans le cadre d'une campagne du journal pour les « enfants d'Espagne »; Elsa Triolet a aussi rendu compte de leur voyage dans *Regards* (« J'ai perdu mon cœur au Boulou » (9 février 1939), *L'Œuvre poétique*, t. IX, 1979, pp. 11-17); les « pages lacérées » du *Roman inachevé* évoquent ce « grand piétinement de guenilles à la frontière... »]; ils se rendent au point de passage des réfugiés; au poste militaire espagnol, ils décident le brigadiste communiste Raoul Blanchard à abandonner son camarade Antonio, grièvement blessé, aux soins d'un médecin espagnol [Antonio, comme l'Espagnol recueilli par Bérénice, dans l'« Épilogue » d'*Aurélien*]; ils le ramènent en France en le faisant passer pour ingénieur; à la frontière, le capitaine franquiste Pio Hernandez et le lieutenant Thierry [Jacques de Moncey, frère de Jean, dans les avant-textes] se saluent [**Prologue**].

Cécile Wisner : yeux noirs et cheveux blonds [comme Bérénice dans *Aurélien*, mais ses yeux deviendront bleus dans la version définitive]; sa famille et ses relations : des gens dont pour elle « l'apparence est mensonge »; Fred Wisner, son mari, magnat de l'automobile [neveu du « grand Wisner »], est absent, en mission aux États-Unis; elle a perdu, à vingt ans [en 1938], une petite fille; toujours sortie : « Les cinémas, l'après-midi, sont pleins de femmes seules. » [**I, 1**].

Derniers jours de l'hiver au cap d'Antibes : « Il fait si beau, si doux que c'est à en perdre la mémoire »; la propriété d'Aurélien et Georgette Leurtillois : les appliques de Giacometti, le Dali, le paravent de Jean-Blaise Mercadier, le tableau de Diego; Georgette et Marie-Victoire, sa voisine et meilleure amie, fille d'Edmond Barbentane; Romain Visconti, député USR des Pyrénées-Orientales, hôte des Barbentane, cite Valéry : « Entre l'ordre et le désordre règne un moment délicieux... » [Préface aux *Lettres persanes*, 1926; *Tableau de la littérature française*, Gallimard, 1939]; à Prague, au Hradschin, à l'aube suivante, Hitler « sanctionne de sa présence la mort de la Tchécoslovaquie » [15/16 mars] [**I, 2**].

Denis d'Aigrefeuille consulte Dominique Malot, député radical, « infidèle au programme mais fidèle au parti », sur l'inconduite de son fils de dix-huit ans, Nicolas, dit « Nickie », frère de Cécile, et son engagement chez Doriot, au PPF; il a l'idée, vers la mi-mars, d'inviter dans sa propriété de la « Pergola », près de Biarritz [Aragon avait lui-même passé des vacances, en 1924, à Guéthary, près de Biarritz, avec Drieu La

Rochelle et Emmanuel Berl], Jean de Moncey, étudiant en médecine et ancien camarade de « Nickie », dans l'idée que sa « fureur catholique » puisse jouer les « contre-poisons » auprès de son fils; Jean y rencontre Cécile, avec qui il passe le plus clair de ces vacances de Pâques [2-16 avril]; à son retour à Paris, il ne croit plus en Dieu, incapable de penser à « quoi que ce fût qui ne fût pas Cécile » [**I, 3**].

Cécile et Jean, un jour de mai, au jardin des Plantes; ils se retrouvent, un soir du début de juin, avenue Henri-Martin, chez Cécile, qui prête à Jean les *Illuminations*; l'habitude se prend des rendez-vous quotidiens; Jean ne rentre plus à Noisy, chez ses parents; le mariage de sa sœur Yvonne avec Robert Gaillard, bijoutier près des Halles, et sympathisant communiste, passe auprès des siens pour une mésalliance; Jean et Cécile surpris, vers le 20 juin, par Nickie, avenue Henri-Martin; promenade en barque, un samedi, sur le lac du bois de Boulogne; Jean passe l'été chez les Gaillard, partis aux Eaux avec les enfants quelque part en Savoie [Challes-les-Eaux]; la photo de Cécile, obtenue d'elle le « dernier jour »; toutes ces histoires à la radio, de Dantzig, de Berchtesgaden...; Jean lit *L'Humanité*, reçoit une carte de Savoie, représentant un trèfle à quatre feuilles; un peu avant le 15 août, pneumatique de Cécile : « Je pars ce soir pour Biarritz » [**I, 4**].

Guillaume, plombier à la Société des Eaux, et Micheline Vallier, jeunes mariés et voisins des Gaillard à Paris, font du camping; ils retrouvent à Challes les Gaillard, qui les invitent pour la nuit à l'hôtel du Château; « Si j'étais du parti, explique Gaillard, je voudrais être toujours d'accord. Et qu'est-ce que je ferais quand je ne serais pas d'accord? »; les « trèfles à quatre » dans les prés; la radio du matin : « C'est affreux, commente un pensionnaire, je me demande où nous allons » [le 22 août, à 1 h 50 du matin, Berlin annonce la conclusion imminente d'un pacte de non-agression avec l'URSS; celui-ci est signé, à Moscou, dans la soirée du 23] [**I, 5**].

Guillaume et Micheline Vallier en camping : « C'est tout brebis par ici... »; souvenirs de 38 : Paul Dumas, l'« ami d'avant Guillaume », instituteur munichois, et les Auberges de la jeunesse; les derniers Sokols à Prague; Raquel Meller à la Gaîté-Lyrique, pour les Espagnols [**I, 6**].

L'« Espagnol » [Antonio Garcia; voir le « Prologue »] arrive à Paris, chez les Blanchard, 33, rue Cantagrel; son histoire [« Est-ce que nous avons notre histoire à nous, seulement? »] : transporté à Perpignan, opéré, évadé du camp du Vernet; Blanchard : « Je ne sais pas ce qu'ils manigancent... Tu as eu les journaux du soir? » [**I, 7**].

Sur les Champs-Élysées, au Berry, pour l'apéritif de midi : Lourmel [« L'histoire ne s'écrit qu'avec des factures. Je donnerais tout Michelet pour une série de relevés de compte »], le banquier Weissmüller, Paulin Lecœur et l'actrice Rita Landor, maîtresse de Weissmüller, amie des Barbentane [Edmond et Carlotta], rencontrés au Maroc; passage de Diego, le « petit peintre »; *Paris-Midi* annonce que la banque Weissmüller vient de sauter; suicide de Weissmüller dans sa villa à Maisons-Laffitte [10 août : mort, dans sa villa de Vaucresson, des suites d'une « maladie de cœur », de Fritz Mannheimer, banquier allemand naturalisé hollandais, administrateur de la banque Mendelssohn; 11 août : la banque suspend ses paiements; Emmanuel Berl avait, le 24 février, dénoncé dans son journal, *Les Pavés de Paris*, la façon dont Jacques Rueff, directeur du Mouvement général des fonds, et Paul Reynaud, alors ministre des Finances, avaient engagé la signature de la Banque de France dans un emprunt de 5 milliards auprès de Mannheimer, qui les avaient lui-même empruntés à un taux inférieur; les frais de commission et de courtage se seraient montés à 175 millions] [**I, 8**].

Chez Simon [Fernand de Brinon, président du comité France-Allemagne, ami d'Otto Abetz] et Suzanne de Cautèle, à Maisons-Laffitte; à la nouvelle du krach de l'*Imperial Eagle* et du suicide de Weissmüller, ils quittent précipitamment Paris pour la « Pergola », chez les d'Aigrefeuille, à Biarritz, où ils retrouvent Fred et Cécile Wisner, Nicolas et une jeune Suédoise [Mlle Svedensen]; visite de Dominique Malot, le député radical; Cécile lit Balzac (*Illusions perdues*), le « cœur à Paris »; Simon cite Valéry : « Toute politique tend à traiter les hommes comme des choses... »; la radio au petit déjeuner : « Le miracle attendu... Hitler et Staline... On va pouvoir régler son compte à la canaille » [**I, 9**].

Chez Gustave, ébéniste, et Fanny Robichon, parents de Micheline Vallier, à l'heure du déjeuner; visite de Pelletier, linotypiste au *Jour*, syndicaliste pacifiste et proudhonien; Gustave se plaint à lui de son gendre, « acrobate bolchevik »; « En cas de

guerre, dit Pelletier, il y aurait la grève générale... » ; la radio : « Hitler allié de Staline ? c'est épouvantable. — Mais puisque Hitler ne veut pas la guerre ? — C'est ça, cria le lino, vous allez défendre les communistes... » [**I, 10**].

A bord de la camionnette de Bastien Prache, secrétaire de cellule à Saint-Lubin, dans la Drôme : odeur d'essence et d'abricots ; son passager, César Dansette, aide-percepteur et socialiste, profite du voyage pour faire un saut à Paris ; déjeuner à Saulieu, où la nouvelle de la signature du pacte les atteint ; César Dansette : « Comment peut-on être pour le pacte ? » ; Prache se montre « terriblement injuste » et « fait le malin » ; César Dansette à Paris, chez les Blanchard, avec un colis de la part des Ménard, les « vieux à Paulette » : « C'est clair qu'on veut nous séparer » ; Blanchard le renvoie au discours, « en mars », de Molotov [Blanchard confond le discours prononcé le 10 mars 1939 par Staline au XVIII[e] Congrès du Parti (« Nous n'irons pas tirer les marrons du feu pour autrui ») avec celui de Molotov, du 31 mai (*L'Humanité* du 1[er] juin)] : « Il le leur a dit, et maintenant ils font les étonnés » ; mais la brochure est introuvable : « Ah ! nom de Dieu, cette poussière... » [**I, 11**].

Retour à Paris des Gaillard ; consternation et peur dans le pays, « criailleries » : c'est l'« apocalypse des croyances » ; Jean de Moncey, hors de lui, est de ceux qui saluent la guerre comme la « grande solution machinale » ; il n'avait plus, de toute façon, qu'à « ramasser ses frusques » et à rentrer à Noisy ; Robert Gaillard « y croit encore, mais... » [**I, 12**].

Histoire de Marguerite Corvisart [domiciliée un temps avec sa mère boulevard Morland, comme Marguerite Toucas, mère d'Aragon] : « Toute sa vie, dans ce moment où l'on entendait grincer l'histoire, toute sa vie lui revenait, sa pauvre vie... » ; secrétaire de M[e] Watrin, ancien député de la Marne, ancien président de la commission des Affaires étrangères, battu aux élections de 1932 par le candidat de l'Alliance démocratique ; son assistant, M[e] Lévine, communiste ; l'entrée au parti de Marguerite, en 36, parce qu'il fallait « être avec Romain Rolland » ; enceinte, en 1917, de son fiancé, tué devant Péronne, s'était fait avorter : les enfants naturels n'étaient pas « dans les idées de sa mère », non plus que le divorce, ou le suicide, celui, par exemple, de son mari, auquel celle-ci affectait de ne pas croire [**I, 13**].

Le ménage Orfilat, Édith et Patrice [identifié, dès la publication du roman, à Paul Nizan], journaliste à *L'Humanité,* le lendemain de la « suspension » du journal [le préfet de police fit saisir dans l'après-midi du 25 août, les formes de l'édition de province de *L'Humanité* et l'édition du jour de *Ce Soir* ; le 26, un décret du ministre de l'Intérieur ordonnait la saisie de la presse communiste et un autre, le lendemain, interdisait la publication de 179 publications communistes] ; errance d'Orfilat : la Seine du côté de l'Institut, le Pont-Neuf, rive droite, de la Samaritaine au Louvre, pour finir au ministère des Affaires étrangères, dans le bureau de Benjamin Crémieux : « Un petit *job,* pour vivre, moi et les miens... les Russes alliés d'Hitler, ce ne sont plus les Russes... la tragédie que c'est pour nous... » ; Orfilat retrouve Josette, sa maîtresse, au Dôme, sur le coup de midi [**I, 14 ; chapitre supprimé dans l'édition définitive**].

Le même jour, au coin de la rue d'Odessa, le père Brillant, vendeur traditionnel de *L'Humanité,* se fait matraquer ; Orfilat, débarrassé de Josette, passe son chemin, comme quelqu'un qui n'a rien vu, et se fait conduire en taxi chez Michel Felzer [« double » de Georges Politzer, fusillé le 23 mai 1942], quartier des Abbesses ; au restaurant, Felzer le congédie : « Allez va-t'en... » ; fuite d'Orfilat [**I, 15 ; chapitre supprimé dans l'édition définitive**].

Premier soir d'obscurcissement à Paris ; la cellule de Marguerite Corvisart se réunit à la Maion du Peuple, perquisitionnée le matin ; le camarade Blanc arrêté dimanche [27 août] en distribuant un tract qui s'appelait *Humanité* ; François Lebecq, le « petit Lebecq », employé de banque, secrétaire, et Vuillemain, « socialiste d'avant Tours », trésorier ; Piel, chauffeur de taxi, le plombier Guillaume Vallier, rentré de Savoie depuis trois jours, Lemerle, la camarade Blanc ; Mireille Taboureau excusée, son homme mobilisé l'avant-veille, un fascicule 5 [suite au rappel, le 26 août, de nouveaux réservistes] ; présentation par Guillaume Vallier de sa femme, enceinte, à la cellule, la « vraie famille » ; l'ordre du jour : on décide de tirer un tract ; Lemerle connaît quelqu'un chez qui installer la ronéo ; Marguerite tapera les stencils ; il s'agissait bien du pacte : « On avait matraqué Brillant, fendu la lèvre au papa Blanc, dépendu le portrait de Jaurès, volé celui de Lénine. Tout était parfaitement clair » ; « Mais, mais,

mais... tout est dans le mais... le plus important c'est toujours ce qu'on ne dit pas... » [I, 16].

Avec l'aide de Pierre Cormeilles, les Gaillard déménagent les archives du bureau des Amis de l'URSS; Pierre Cormeilles explique le « pacte » à Robert Gaillard, qui n'est « pas d'accord » [« La dialectique : quand ils ont dit ce mot-là... »]; ce qu'on entend par la « France »; les Gaillard décident de porter le plus précieux des archives à Noisy, chez les parents d'Yvonne; Robert ira jeter le reste, par petits paquets, dans la Seine; à Noisy, après le départ d'Yvonne, Jean déclare ne plus croire à Dieu ni à Diable; Robert Gaillard, la nuit suivante, devant le Palais-Bourbon; les tanks au débouché de l'esplanade des Invalides; sur la berge, le plouf d'un paquet dans l'eau sombre; le vieillard au pilon et au chapeau melon : « Tout peut se vendre, couillon... faut jamais rien foutre à l'eau... pas même toi... tu peux te vendre « [I, 17].

L'abbé Blomet à Noisy pour « chapitrer » Jean, avant de partir pour le front; Cécile avait chassé Dieu, c'était tout; le pari de Pascal : « Pascal a le droit à un argument bas pour me convaincre, mais alors aussi les communistes, qui croient en l'URSS comme le chrétien en Dieu. — Mais mon vieux Jean, bien sûr » [I, 18].

A la « Pergola », chez les d'Aigrefeuille; « Comment imaginer l'avenir? »; Fred, affecté spécial : l'usine l'a réclamé; Fred, Cécile et Mlle Svedensen en route pour Paris [voir le roman d'Emmanuel Berl, *La Route N° 10* (Grasset, 1927)], à bord de la dernière Wisner, celle de 1939, en attendant la sortie, en novembre ou décembre, d'un petit char [« Une merveille de mobilité... »]; à Paris, Fred chez son oncle, boulevard Péreire; les laques de Coromandel et le fameux Chardin; d'abord, « nettoyer la maison française »; la carte italienne; « La politique, ce sont les affaires de cœur de l'État... Achète des dollars... » [I, 19].

Fin août, aux usines Wisner; les laminoirs : « Ici, on la fait toujours, la guerre »; Raoul Blanchard, le Polak, Toto et Riquet [Riquet, comme l'ajusteur-monteur rencontré par Aurélien à la piscine (*Aurélien*, ch. XXI)], son coéquipier; réunion syndicale à six heures [I, 20].

Aux vestiaires, avant la réunion, un « homme de Doriot » provoque la bagarre; les communistes accusés de mettre la pagaille : « On avait les types contre nous... Et qu'est-ce que vous pouvez foutre contre la guerre, sans l'unité ouvrière? » [I, 21].

La réunion syndicale, dans un petit café-bar de la rue Anatole-France; le nègre penché sur son café tasse au comptoir en faux zinc; Toto : « Trop tard... Vos Russes... Personne ne vous comprend... Il n'y a rien à faire... »; le nègre « riait doucement au comptoir dans ses doigts pâles comme l'aube des usines » [I, 22].

Chez le Pr Baranger, prix Nobel de chimie, et ses trois filles, Isabelle (communiste), Marie et Françoise, dans leur maison attenante à l'Institut; Marie Baranger : « Alors, on n'évitera pas la guerre? »; cette histoire d'Orfilat : « Il a trahi, dit Isabelle »; Baranger a signé le « manifeste » [manifeste de l'Union des intellectuels contre le « pacte » (30 août), signé par Paul Langevin, Frédéric et Irène Joliot-Curie, Victor Basch]; il se souvient de l'affaire Dreyfus; visite de Pierre Cormeilles [**I, 23, chapitre supprimé dans la version définitive**].

M[e] Watrin chez le ministre [M... (« double » de Monzie), avec son « air de volatile »]; « Alors, c'est la guerre? »; à propos de l'interdiction des journaux communistes, Watrin fait valoir le « point de vue du droit », et évoque l'affaire Dreyfus; le ministre : Léger [Alexis Léger, secrétaire général du Quai d'Orsay] n'avait jamais cru qu'on pourrait s'entendre avec les Russes, et du moment qu'il n'en était plus question, il n'y avait plus d'« hommes de Munich »; Georges Bonnet? silence du ministre; l'article d'Armand Barbentane [Aragon, « Vive la paix! », *Ce soir*, 23 août 1939]; Watrin tient de Lévine et Viala, « tous les deux du parti », que « dans l'armée les communistes feront leur devoir »; il est décidé, quant à lui, à s'engager [I, 24].

Au matin du 3 septembre, Robert Gaillard, mobilisé, est sur le départ; il conseille à Yvonne de ne pas chercher à « reprendre le contact » : « La guerre est comme un grand entracte »; ils se séparent gare de l'Est; place de l'Opéra, les journaux annoncent l'entrée en guerre de l'Angleterre; Yvonne y rencontre Danielle [Danielle Casanova, morte à Auschwitz le 10 mai 1943] et Rose Ducellier [identifiable à Rose Blanc, morte à Auschwitz le 15 mars 1943], qui l'invitent à une réunion des Jeunes Filles, à Montreuil, où « on expliquera » : « Je ne suis plus une jeune fille... »; la foule les sépare; place Clichy : Aurélien Leurtillois, « à nouveau capitaine », à quarante-huit

ans, chez son oncle, Blaise d'Ambérieux, « quatre-vingts ans passés et repassés »; Aurélien ne croyait plus au colonel de La Rocque; le sculpteur Jean-Blaise Mercadier [identifiable, par certains traits, à Giacometti, élève, comme lui, de Bourdelle; voir « Grandeur nature », *Les Lettres françaises*, 20 janvier 1966, sur « ses phrases qu'il terminait par un *Non?* agressif » et son goût pour le *Monument à Maurice de Saxe* de Pigalle (*Écrits sur l'art moderne*, Flammarion, 1981, pp. 219, 217), évoqués ici même en III, 15; Giacometti avait son atelier au 46, rue Hippolyte-Maindron, non loin de la rue de l'Ouest]; Aurélien ne lui plaît pas; le grand Gauguin de Pont-Aven à la tête du lit de l'oncle : « ... cette couleur qu'il n'y a que chez Courbet, comme si on était avant l'orage »; la peinture de Diego, « ... de faux Signorelli avec arrière-goût psychanalytique »; le Degas de « tante Marthe »; Jean-Blaise lui préfère Carpeaux, en fait de danseuses, et *Le Rêve* de Courbet; les vermillons du Gauguin au soleil couchant : cette fois y aura-t-il, comme pour le sucre, se demande Aurélien, « des restrictions pour ce qui est du sang? » **[I, 25]**.

Septembre-novembre 1939

La terrasse d'une brasserie, boulevard Saint-Germain; « Depuis le matin, on était en guerre... »; un régiment d'artillerie défile; les commandants Müller [un « dogue noir »] et Benedetti [un « squelette habillé »], détaché au ministère, rue Saint-Dominique; Müller affecté à un régiment commandé par le colonel Avoine; Darquier de Pellepoix [Louis Darquier, dit de Pellepoix, futur « commissaire aux Questions juives »], le « grand homme de Müller », à une table voisine, avec un écrivain, « nabot à perruque jaune » [Lolotte Marin]; arrivée du capitaine de Bréa, affecté à Carcassonne; Darquier, giflé par une cliente, assomme le garçon qui tentait de s'interposer [voir Jean Laubreaux, *Écrit pendant la guerre*, 1944, p. 74] : « Müller rigola. Il venait de penser à l'Union sacrée. » **[II, 1]**.

Dans le train de Paris à Coulommiers; le lieutenant Armand Barbentane, rédacteur à *L'Humanité*, rejoint son affectation, en troisième classe, avec les hommes de troupe : « Notre histoire est faite de gens obscurs... »; c'est, à quarante-quatre ans, sa « deuxième guerre »; il lit *La Bête humaine* : Zola lui paraît « décalé »; « Quel héritage porte-t-il en lui pour contrebalancer ce qu'il a fait lui-même de sa vie? »; à Coulommiers, on a fouillé sa chambre dès le premier jour; le médecin-lieutenant Lourmel, « toubib artilleur », lecteur de *L'Humanité* et de *L'Action française*; les gens, pense Barbentane, disent « les choses qu'on s'imagine toujours qu'ils ne disent que de mauvaise foi » et « doivent penser de même »; le lieutenant Xavier de Sivry, « godelureau », lecteur de Kérillis [*L'Époque*], connaît le frère [Edmond] et la belle-sœur [Carlotta] d'Armand Barbentane; les lectures d'Armand : outre Zola, Tolstoï [*Sébastopol*] et *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné; il se souvient de sa rencontre avec Maurice Thorez, le 30 août [voir *L'Homme communiste*, t. II, p. 296] : « Être le meilleur partout, ce que te dictera ta conscience de communiste et de Français... »; « Qu'est-ce qu'elle lui dit, à Coulommiers, sa conscience? » **[II, 2]**.

Paris, 6-14 septembre. Le député Malot ne se tient plus d'impatience à l'idée du prochain remaniement ministériel : « Si on m'offrait un portefeuille... »; une soirée chez les Wisner, avec Cécile, près du balcon : les marronniers vus d'en haut; on parle d'union sacrée, une combinaison Daladier-Pétain; Dominique Malot au stade de Colombes [où sont « rassemblés » pour « criblage » les ressortissants allemands], pour y rencontrer Guido Messermann, un « bon » antifasciste allemand, catholique, traducteur de Valéry et de Hölderlin, qui lui a été recommandé par Luc Fresnoy, de chez Giraudoux, au *Continental* [siège du « commissariat général à l'Information »]; le numéro des *Cahiers du Sud* sur le romantisme allemand; le commandant Benedetti obtient de Daladier la « libération » de Messermann; le Dr Blaze, médecin de Raymonde Malot, a rejoint son affectation dans les spahis, à Carcassonne; Daladier rencontre Chamberlain [Conseil interallié du 12 septembre]; le 12, Pétain regagne son ambassade à Madrid : échec de l'union sacrée; « merveilleux discours », le même jour, de Paul Valéry à la radio; le 14 [en fait le 13], la « combinaison » est prête : Georges Bonnet passe des Affaires étrangères à la Justice, où il remplace Paul Marchandeau, le Maréchal « se réserve »; « Pleure, dit Raymonde, pleure mon petit Minochet... » **[II, 3]**.

Coulommiers; les trois commandants : Naplouse, Brest et Müller; Armand Barbentane au premier bataillon, avec Naplouse; conversations en balade le long du Grand Morin ou sur la route de Meaux, du côté où il y a une compagnie de Marocains : Barbentane, Me Watrin, Lourmel, le « toubib maurrassien », et Xavier de Sivry; le *pays réel* et le *peuple* de France; où se battre? le Haut-Adige, la Belgique, la Hollande, la Turquie, le Caucase? passage d'une centaine d'hommes en cohue, aux accents de *L'Internationale* [**II**, 4].

Jean-Richard Bloch, porteur de dépêches de l'agence Tass, chez Me Lévine, porte d'Orléans [art moderne, meubles de Francis Jourdain, le fétiche nègre...]; Isabelle Baranger, Firmin Vallier (frère de Guillaume), Rose Ducellier, Édith Orfilat, et Marguerite Corvisart; Rose apportera à Marguerite le « texte » du stencil qu'elle doit taper; rendez-vous le lendemain au Luxembourg, fontaine Médicis; Marguerite, le surlendemain, à la recherche de Lemerle, pour la ronéo [voir I, 16]; dérobade de Lemerle; scène de ménage chez les Lemerle : Lemerle, Sylviane et « M. Jules » [**II, 5**].

Dominique Malot quai Malaquais, chez Romain Visconti, qui fait ses valises pour aller « expliquer la guerre » à ses électeurs des Pyrénées-Orientales : « Romain, j'ai peur... — Ton Daladier fait la guerre des Anglais... Brasillach a raison... Tu t'embourbes, Dominique, dans *Les Hommes de bonne volonté...* » [**II, 6**].

A Carcassonne, caserne Lapérine, au 16e dépôt de cavalerie, le spahi Guillaume Vallier et son voisin de lit, Victor Pezet, secrétaire de cellule du côté de Lézignan; le margis Méline, instituteur pacifiste de l'Aveyron [Alain, Giono...] et son collègue Oustric, de l'Aube [voir le « Prologue »]; depuis lundi, cinquante-quatre heures sans majoration : « Une volerie, quoi! »; au cinéma [*Les Révoltés du Bounty, Cavalcade...*], Daladier se fait siffler; chansons [« Je suis swing, zazou zazou za... »]; le capitaine de Bréa [voir II, 1], carcassonnais, fils d'un industriel du drap, qu'on disait doriotiste, obtient du commandant Lauzier de créer une équipe de football : Guillaume ailier, le Dr Blaze [voir II, 3] goal; en attendant les Russes sont entrés en Pologne [18 septembre 1939]; cet amour qu'on a tout à coup pour les Polonais : « Hier encore, Hitler pouvait bien les bouffer... Les moulins à vent tournaient, il n'y avait pas besoin de vent... »; à la mi-temps d'un match avec les coloniaux, Oustric glisse à Vallier une « pauvre *Huma* » un « papelard mal ronéotypé »; arrivée, le même jour, de Lucien Cesbron, médecin auxiliaire, député communiste et membre suppléant du Comité central [« double » d'Étienne Fajon] [**II, 7**].

Michel et Annette Felzer en vacances à l'hôtel de la Mer, à Port-Bail; les enfants jouent aux Indiens; Felzer se prépare à passer dans la clandestinité; Annette l'y rejoindra [**II, 8; chapitre supprimé dans l'édition définitive**].

Oustric et Guillaume Vallier se racontent leur vie, un dimanche, sous les remparts de Carcassonne; comment on devient communiste : « Le plus important, c'est toujours ce qu'on ne dit pas... »; pluie; Oustric entraîne Gaillard dîner chez Mme Galien, l'épicière, belle-mère de l'électricien Justin Godeau, qui avait donné *L'Huma* à Oustric; « Ça sent bon, les volailles au four et je ne sais pas quoi qui mijote »; le vouvoiement entre camarades qui se donnent du « Monsieur... »; Guillaume accompagne Clémence Galien [Clémence Dugard en III, 15, lapsus probable d'Aragon], la « fille de la maison », belle-sœur de Justin Godeau, à la « petite réserve », dans la courette; Reda Caire chante *Pirouli-rouli* et *Le Temps des balalaïkas*; Oustric est chargé de prévenir le camarade Cesbron que sa femme, Bernadette, est à Carcassonne [**II, 9**].

Garden-party, le 24 septembre, chez la baronne Louise Heckert, cousine de Cécile, à Chaillot : « Imaginez-vous que vous êtes dans le monde de Balzac, dans la maison Nucingen... »; les journaux du matin annoncent la mort de Sigmund Freud : « Freud est juif! — *Était...* »; arrivée de Mme d'Aigrefeuille [le chapeau en bataille, avec son boa et son masque à gaz] et de Fred Wisner : « Tiens, je t'ai amené ton mari! »; Cécile pense à Jean [**II, 10**].

Lucien Cesbron et Guillaume Vallier sont désignés pour faire partie d'un détachement de cavalerie à B..., auprès d'un groupe d'artillerie affecté à la protection d'une usine de la Défense nationale; arrivée à B... de Bernadette Cesbron, amenée par Clémence Galien; Clémence et Guillaume : le souvenir de Paul Dumas [voir I, 6] et les remords de Guillaume; la radio annonce la dissolution des organisations communistes [décret du 26 septembre] : « Au fond c'était déjà tout comme... la mobilisation avait tout décapité... la frousse, la basse frousse... » ; Bernadette raconte :

après l'interdiction du meeting des Jeunes Filles à Montreuil [voir I, 25], on s'était replié dans un square, mais les « éclaircissements », à propos du « pacte », avaient été « insuffisants » [**II, 11**].

François Lebecq, promu responsable de la propagande pour le XIV^e^, « apportait dans les choses du parti sa routine de la banque »; la « frousse » : les scellés à la Maison du Peuple, comme partout, à Paris et en province, l'arrestation de son concierge pour un paquet d'*Huma* clandestines; ce jeudi, 28 septembre, *Le Populaire* dénonçait la minorité de la Fédération des cheminots [Midol, Tournemaine...] qui avait voté, le 25, contre une motion désavouant le « pacte » : « On les donnait à la police, quoi... »; l'encaisseur Charpentier, du syndicat des employés de banque, remet à Lebecq le texte à tirer de *L'Humanité* : « La frousse? un peu... »; Lebecq, chez M^e^ Watrin, transmet le texte à Marguerite Corvisart : « Alors, tu m'avais pris pour un froussard? — Non, pour un rond-de-cuir... »; Marguerite chez Micheline Vallier, pour le tirage, découvre la cour que lui fait Lemerle; elle en informe Rose Ducellier, qui évoque la saisie, dans la nuit du 26 au 27 septembre, du dernier numéro des *Jeunes Filles*, avec en couverture la « maman à Jeannette avec le petit Jean, le fils à Maurice » [Jean, le fils de Maurice Thorez et de J. Vermersch, né en 1936]; création du « Groupe ouvrier et paysan » [le 27 septembre, en réponse au décret de dissolution des organisations communistes du 26 septembre]; Marguerite est désormais « Gérard » et Rose Ducellier « Mariette » [**II, 12**].

Le 6 octobre, à Montmorency, chez les de Cautèle, rentrés du Sud-Ouest [voir I, 9] sur le conseil du Maréchal; l'anniversaire de Simon : à chacun son cadeau; la première édition du *Faust* traduit par « M. Gérard » pour Cécile, à qui Luc Fresnoy fait la cour et qui toujours pense à Jean, « désespérément »; l'académicien Ambroise Berdoulat [on a fait remarquer qu'« Ambroise » est le second prénom de Paul Valéry] : « Nous autres, gens de l'abîme... qu'elle vienne, la catastrophe... la guerre dérange... le drame de chacun s'enfonce dans le drame de tous... quel scandale chez les bien-pensants... — Vous faites du Bernanos, dit Fresnoy »; Cécile : « Ne peut-il arriver que ce drame et le drame de tous coïncident par le mensonge », et que la guerre « contribue à donner au mensonge son visage de mensonge? »; arrivée du capitaine de Saint-Garin [capitaine de Moissac], détaché à l'instruction, ouverte le 5 octobre, du procès des députés communistes, sur la base de la lettre au président Herriot du Groupe ouvrier et paysan, signée par les « nommés Bonte [Florimond Bonte, ancien militant démocrate-chrétien, membre du Comité central, député de la Seine, secrétaire, à la Chambre, de la commission des Affaires étrangères] et Ramette [Arthur Ramette, né en 1897, secrétaire de la fédération du Nord, membre du Bureau politique, député du Nord] », communiquée à l'agence Havas le 2 octobre; Visconti : « Juridiquement, ça ne vaut pas grand-chose... »; le bruit court que Thorez a « disparu » [il avait quitté son poste le 2 octobre au soir et passé la frontière belge à l'aube du 3]; « La pluie, épaisse et froide, les grands arbres comme des torchons dans le vent... » et Cécile se demandant « si Jean savait ce qui se passait aux pays baltes » [**II, 13**].

Lucien Cesbron, à B..., au café, un dimanche soir; la radio; « Un coup dur pour lui », dit le capitaine [arrestation de 14 parlementaires non mobilisés du Groupe ouvrier et paysan dans la nuit du 7 au 8 octobre]; les gémissements, la nuit, de la vieille Mme Dugard, le bruit de la girouette, la pluie; l'infirmier Bessières, pianiste dans le civil, siffle du Bach; Cesbron et le capitaine Barbeau, chef du détachement, radical-socialiste, s'entretiennent, le lendemain, de la désertion de Thorez : « Maurice Thorez est aussi un patriote, mon capitaine... Son départ ne sera suivi d'aucune désertion... Le Parti ne reçoit pas d'ordres de Moscou... Je suis bien sûr que les soldats se font leurs convictions eux-mêmes... » [**II, 14**].

Chez François et Martine Lebecq; François ne pense qu'à « Nénette » [la ronéo], qu'il est urgent de déménager de chez Micheline Vallier, depuis cette « histoire de Lemerle »; pourquoi pas, dit Martine, chez Jean-Blaise [voir I, 25], « qui n'est pas du Parti » [« Qu'est-ce que ça signifie la carte, avec l'illégalité? »]; le tract à la banque sur le bureau de Lebecq; son collègue Guineau, philatéliste, le met en garde contre Saumaise, le délégué syndical; « Les gens sont pleins de bonne volonté, mais quelle ignorance! »; l'atelier de Jean-Blaise, rue de l'Ouest; Jean-Blaise au peintre Diego : « Fiche-moi la paix avec ton surréalisme. Je sculpte le vent, moi... »; Lebecq laisse

passer la bourrasque jusqu'au départ de Diego; « Je ne peux pas, dit Jean-Blaise, te refuser... Je serais un beau salaud... »; la femme de ménage, Mme Violette : c'est la femme de Lemerle...; « Au temps pour Nénette! »; le timbre de Monaco perdu et retrouvé [**II, 15**].

Georgette Leurtillois, en route pour rejoindre Aurélien à Lille, est de passage à Paris, chez Louise Heckert; courses avec Cécile, extraordinairement renseignée sur ce qui se passe aux pays baltes, évacués par les Allemands comme les Strasbourgeois envoyés à Périgueux; enterrement à la Madeleine de Rosine de Monte-Cineri; mot de Cocteau, avec un « mouvement de ses doigts de prestidigitateur qui signifiait tout » : « Elle s'est éteinte... » [**II, 16**].

Jean de Moncey a été brillamment reçu au PCB, « contre toute attente » et malgré les « drames de Choisy » [pour : Noisy; voir I, 3 et 4]; « Quel avenir pour un étudiant de dix-neuf ans à la fin d'octobre 1939, avec le faux-semblant de Cécile dans chaque passante? »; au Dôme : Jean et « Nickie » avec une « fille », Josette [voir I, 14]; le lendemain matin, Jean se réveille au lit avec la « petite », n'osant plus penser à Cécile [**II, 17**].

Le pavillon de Mme Gedalge, en banlieue, vers la Marne, et son sous-locataire [Benoît Frachon, à Gagny]; Marguerite Corvisart fait la liaison avec le « copain de la maison Gedalge »; Rose Ducellier, « c'est-à-dire Mariette », voyage, à Bordeaux, dans les Charentes, la Haute-Loire, à Lyon, en liaison avec Dallidet [Arthur Dallidet, né en 1906, syndicaliste aux usines Renault, responsable aux cadres du Parti, fusillé le 30 mai 1942]; Cécile rend visite à Yvonne Gaillard, sœur de Jean de Moncey : « J'aime Jean. — Votre mari? — Je le hais... »; Yvonne héberge Philippe, un clandestin, en attendant la liaison qui doit le conduire à Roanne [**II, 18**].

François Lebecq chez Mireille Taboureau, pour caser « Nénette », la ronéo; depuis le tract *Le PC n'a pas disparu*, on n'a rien sorti; de retour chez lui, Lebecq « explique » à Martine le nouveau discours de Molotov [31 octobre; *L'Humanité* du 3 novembre] : une politique de « stricte neutralité »; discussion sur la fidélité dans la vie d'un couple [**II, 19**].

Cécile décide de conduire en voiture Eugénie, sa femme de chambre, à Verdun, pour y voir son frère Joseph Gigoix, qui a « sauté sur une mine » [suite à l'« offensive » de la Sarre, en forêt de Warndt [9 septembre-1er octobre]; voir le témoignage, rapporté par Georges Sadoul, du peintre Balthus, affecté dans ce secteur : « Ils sautaient sur les mines. Toute cette viande humaine qui pendait dans les branches... » (*Journal de guerre*, p. 172)]; humeurs de Fred Wisner : « Tout ça pour la bonne... »; Joseph, à l'hôpital, aveugle et amputé des deux bras [son cas rappelle celui du héros hautement « positif » du roman de Nicolas Ostrovski, *Et l'acier fut trempé...* (1932), à ceci près que Pavel Gortchaguine n'était pas aveugle]; Cécile pense à Jean : « Quel monde absurde [ce sont les mots d'Aurélien, en retrouvant Bérénice, dans l'« Épilogue » d'*Aurélien*] —. quel avenir pour eux deux... des mots qui n'ont pas plus de sens que la pluie... Jean, Jean disait la pluie... comme si le temps pleurait » [voir, pour comparaison, la troisième section du « Voyage en Italie » dans *Les Poètes*]; au retour, dans le Mulcien, la Wisner est prise en écharpe par une 402 conduite par le lieutenant Gautier, accompagné de Xavier de Sivry; Cécile et Eugénie à la popote du régiment, un « drôle de régiment », avec dans ses rangs le frère d'Edmond Barbentane, « celui qui a mal tourné, voyons! »; « Mlle Gigoix, dit Cécile, revient du chevet de son frère, mutilé au cours des batailles de Lorraine. — Alors, vraiment, on se bat? On n'entendit pas la réponse : le bouchon de champagne sautait... » [**II, 20**].

Novembre 1939-mars 1940

En cantonnement dans un petit pays du Mulcien [pour : « Multien », le pays de Meaux], un « drôle de régiment », résultat d'un « tri plus social que physique » [22e régiment régional de travailleurs; « On a collé Aragon dans un drôle de régiment. Il y a de tout et principalement des cagoulards. A la popote, on parle des fortifications que l'unité est en train de creuser dans la vallée de l'Ourcq... la septième ligne de soutien derrière la ligne Maginot » (Georges Sadoul, *Journal de guerre*, 15 décembre 1939, p. 104); le colonel Avoine, une « baderne »; trois bataillons [commandants de

Naplouse, Müller, une « nullité » (voir II, 1), et Brest]; le 2e bataillon [de Naplouse et son adjoint, le capitaine Beausire]: 1re compagnie [capitaine Blaisin, lieutenan· Armand Barbentane, Raoul Blanchard, Eugène Decker], en détachement à La Ferté-Gombaut, la « racaille »; 2e compagnie [capitaine Mestre, Debove, son ordonnance, lieutenant Gautier, sous-lieutenant Xavier de Sivry, Dr Mariéjouls, « font popote » avec de Naplouse], en cantonnement au village [Crouy-sur-Ourcq, où furent composés les premiers poèmes du *Crève-Cœur*]; 3e compagnie [capitaine de Balpêtré, lieutenant Watrin, lieutenant Robert Gaillard], au château de Malemort; on occupe les hommes [en civil, petit béret bleu et brassard blanc] à creuser des fossés antichars [la « ligne Avoine »]; le caporal Serpolet et l'ex-sergent Sicaire, hommes de confiance du capitaine Mestre, font chaque jour, à cinq heures, leur « petit tour » de surveillance à la gare [**III, 1**].

Jean de Moncey est devenu le « gigolo » de Josette; « Nickie » entretient Josette, qui héberge aussi Sylviane, dans l'atelier que lui a laissé un peintre polonais; Sylviane, son « monsieur » [M. Jules, un « sale type », un « flic », de la PJ] et son « premier » [Fernand]; Rimbaud, Michel Vieuchange [*Smara*, Plon, 1933, préface de Paul Claudel], Alain Gerbault [*A la poursuite du soleil*, 1929; voir *Le Trésor des Jésuites* d'Aragon et André Breton], le colonel Lawrence [André Malraux avait écrit une introduction — supprimée — à la première traduction, en 1936, des *Sept Piliers de la sagesse* ; il consacra un long essai au colonel Lawrence, dont un extrait — *N'était-ce donc que cela?* — avait paru en 1946 aux Éditions du Pavois; il aimait citer cette phrase de Lawrence: « Les rêveurs de jour sont des hommes dangereux, car ils peuvent jouer leur rêve les yeux ouverts et le rendre possible. »]; l'imaginaire cité de la reine de Saba [allusion à l'expédition aérienne d'André Malraux en Arabie (1931), à la recherche de la cité perdue de la reine de Saba]; le stage de Jean à l'hôpital Broussais: le docteur Lhuillier, son patron, Mme Kowalsky, une interne, qui l'a « à la bonne »; les copains: Sautereau, dit Besigue, Mercereau et Pastorelli; les étudiantes [étudiant lui-même à Broussais, Aragon y avait rencontré Colette Jeramec, première épouse de Drieu La Rochelle, à qui elle l'avait alors présenté]: Marcelle Davesne, Jacqueline Trouillard, dont le père est questeur à la Chambre, une « flirteuse », et la petite Maslon, dite Malou, qui « croit toujours qu'on en veut à sa fortune »; un mot de l'abbé Blomet, dans les Flandres avec son unité; Josette, jalouse, et Sylviane se battent à propos de Jean; la guerre flottait au loin [**III, 2**].

Le château de Malemort [voir III, 1], « au milieu de la France, de la guerre et de la pluie », fait rêver, dans cette « humide fin d'automne », aux siècles des Armagnacs et des Bourguignons; oisiveté et nostalgie; parties de bridge [Balpêtré, Lourmel (voir I, 7), Würtz, Watrin et occasionnellement Mariéjouls]; la chambre du lieutenant Gaillard: la photographie d'Yvonne et des enfants, la gravure de Marie-Antoinette devant ses juges; Gaillard a peur et se sent surveillé; l'« histoire de cette nuit » : une arrestation... [**III, 3**].

Détachement de Watrin à la CHR [Compagnie hors rang], au village; ses voyages à Paris; il y reçoit la visite du père de Charles Bordave, un gamin des « Jeunesses », arrêté rue d'Odessa avec son paquet de « feuilles à la ronéo », torturé à la PJ; mort de Mme Corvisart, mère de Marguerite; cela fait comme un « temps d'insomnie, et de monstres imaginaires », un monde de « rêves », qui n'est jamais que celui de nos « obsessions »; sur la « ligne Avoine », le long du canal, Watrin met en garde Gaillard contre la circulaire sur les PR [« propagandistes révolutionnaires »]; une « espèce de lucidité » envahit Gaillard à se sentir suspect: on ne fait pas la guerre aux nazis, on la fait aux Français; il n'a plus peur [**III, 4**].

A Paris, « Nickie » et Jean de Moncey chez Lipp; Nicolas s'apprête à quitter Paris pour Biarritz avec Josette, entrée au PPF, chez Doriot; Jean restera dans l'atelier, où reparaît Sylviane, malade; devenu son garde-malade, Jean rêve à Cécile; Serge Mercereau lui explique l'avenir, tel, notamment, que le voit son père, secrétaire de la Confédération générale du patronat: les corporations substituées aux syndicats, la « complicité » des hommes en lieu et place de l'amour, cette « grande idée mythique », et l'anticommunisme, pour se trouver un « ennemi commun avec les autres », comme il y a trente-cinq ans l'anticléricalisme [**III, 5**].

François Lebecq est optimiste: la ronéo déménagée chez Mireille Taboureau, les stencils préparés par Micheline Vallier, l'*Huma* tirée en moins de deux; son directeur

l'informe qu'il est « viré »; perquisition chez Mireille, en plein tirage du journal; arrestation de Mireille, de Lebecq et d'Antonio Garcia; il faut qu'on les ait « donnés » : Lemerle, Saumaise [voir II, 15]...?; une rencontre au cinéma : Jean de Moncey et Micheline Vallier; Micheline attend Lebecq : « Il ne viendra plus. — Je suis avec vous... »; Mireille, Lebecq et Antonio à la PJ; le commissaire Agostini et M. Jules, le « monsieur » de Sylviane; sa mise à la disposition, par la PJ, d'un régiment de travailleurs, près de Meaux **[III, 6]**.

Arrivée au régiment de « Durand » [M. Jules], aussitôt « repéré » par le caporal Serpolet; les Russes ont attaqué ce matin la Finlande [30 novembre 1939]; « raid », le même jour, à la Chambre, de Florimond Bonte, recherché par toutes les polices; à la 1re compagnie, un Russe (Sinitsine) en a « décousu » un autre, qui, prenant le « parti de ceux qu'il haïssait », avait dit que Staline aurait vite raison de la Finlande; à l'infirmerie : Gavrilenko et le Russe « décousu » par son « frère » **[III, 7]**.

Chez M. et Mme Combe, les parents de Martine Lebecq : « Staline s'est trompé de route, il a pris celle de Pierre le Grand, sans s'occuper de ce qu'il adviendrait ailleurs des communistes »; collecte à la banque pour François Lebecq; visite de Jean-Blaise à Martine, qui a le sentiment de « trahir » François; Jean-Blaise, de retour chez lui, trouve sa feuille de route, pour Briançon; le nom de Florimond Bonte lui flotte dans la tête : « Où est-il le sculpteur qui le représenterait poursuivi par les gardes? »; cette « contradiction de la pierre sculptée et du mouvement... »; adieux de Jean-Blaise à son oncle et à tante Marthe [voir I, 25]; le professeur Joffret, seul historien de la Révolution française depuis la mort de Mathiez : Daladier-Robespierre se doit d'éliminer les « hébertistes »; Jules Baranger [voir I, 23] : la guerre russo-allemande vient de commencer en Finlande; Martine Lebecq pourrait faire l'infirmière de nuit auprès de l'oncle **[III, 8]**.

Sylviane et Jean « parlent politique »; Cécile plus réelle pour Jean et plus lointaine, maintenant qu'il l'avait trahie et depuis sa « déclaration » de l'autre jour à Micheline Vallier [voir III, 6]; c'est ce monde, cette société qu'il fallait abattre pour qu'elle fût à lui : « Qu'importe les raisons qu'on a de vouloir une même chose... »; un tract sous la porte : l'interview de Thorez au *Daily Worker* [donnée le 20 octobre, « quelque part en France », publiée dans *La Voix du peuple* du 29 octobre, le *Daily Worker* du 4 novembre et dans le n° 7 (17 novembre) de *L'Humanité* clandestine]; les Sylviane « ne croient qu'à la pourriture parce qu'elles sont dedans » : « Elles ne voient plus les étoiles... » **[III, 9]**.

Yvonne et Robert Gaillard, en permission de quarante-huit heures, « comme deux étrangers » : « Tu ne peux pas savoir... »; Robert raconte Malemort, Watrin, Barbentane, les PR [voir III, 4]; Yvonne a repris le contact [voir I, 25], écoute Moscou... **[III, 10]**.

A La Ferté-Gombaut, le lieutenant Barbentane [quelqu'un de « rongé par un mal ancien »] se sent surveillé par « Durand »; la colère monte contre le colonel; bruits de dissolution du régiment; un nouveau venu, « professeur de cuisine », dit le « Mousquetaire »; l'URSS exclue de la Société des nations [14 décembre]; le caporal Serpolet, secrétaire de « Sports et Loisirs », l'organisation Mercereau [voir III, 5], voudrait une permission; le soldat Lemaître, de la classe 11, désespère de la République : « Saloperie de République! » **[III, 11]**.

Le Dr Mariéjouls à l'infirmerie de la 1re compagnie, pour la rotule démise de Barnabé; Raoul Blanchard et Étienne Decker; Blanchard se souvient des derniers mots de Pacot, à Madrid : « Ils ne prendront pas Paris... » **[III, 12]**.

Paulette Blanchard à La Ferté-Gombaut, avant Noël; le gel sur la route et les talus blancs; Étienne Decker la conduit à Raoul; licenciée par l'usine après une perquisition à leur domicile : « Ils se vengent de 36... cherchent Jacques et Maurice [Jacques Duclos et Maurice Thorez] »; Paulette va quitter la rue Cantagrel, « pour la sécurité » : « Il ne faudra plus m'écrire. — C'est donc la guerre des femmes? » **[III, 13]**.

L'an quarante; une nouvelle amitié : Jean de Moncey et Pastorelli, une « grande gueule sans beauté »; ses « classiques » : Rimbaud, bien sûr, mais Hugo, qu'il sait par cœur, Vallès, Pierre Dupont et Claude Tillier, George Sand et Barbusse; ils vont aérer chaque jour leurs poumons et leurs idées aux Buttes-Chaumont; la veille, à la Chambre, les députés communistes ne se sont pas levés quand le doyen d'âge a rendu

hommage aux combattants [9 janvier]; Jean demandera des places à Jacqueline Trouillard [voir III, 2] pour assister à la discussion par la Chambre du projet de loi sur la déchéance des députés communistes : « Si je pouvais comprendre... » ; « Tout cela se mêle et s'agite comme tout ce qui vole dans les arbres et les feuilles secouées, par un jour de grand vent » [**III, 14**].

Lucien Cesbron en permission exceptionnelle à Paris, le 10 janvier; chez Georges Cogniot [né en 1901, ancien élève de l'ENS (Ulm), député de la Goutte-d'Or (XVIII^e^), membre du Comité central, rédacteur en chef de *L'Humanité* depuis 1937, il avait supervisé, à Moscou, la traduction française de l'*Histoire du Parti communiste (b)* et en avait assuré la diffusion en France (150 000 exemplaires)] : Cesbron, Étienne Fajon [né en 1906, fils de petits viticulteurs de l'Hérault, instituteur, organisateur des écoles centrales du Parti] et André Mercier [né en 1901, secrétaire du Syndicat des hôtels, cafés, restaurants et bouillons de Paris, député du III^e^ arrondissement]; réunion à la Chambre, au 3^e^ Bureau : Adrien Langumier rend compte de sa visite au président Herriot [« Pourvu qu'on condamnât la guerre de Finlande, la Chambre s'en satisferait »]; au café : Lucien et Bernadette Cesbron, Étienne et Juliette Fajon [responsable des Jeunes Filles de France en banlieue ouest; elle assurait la liaison entre M^e^ Willard, avocat des députés communistes, et la direction du Parti]; le lendemain, 11 janvier [« Il neigeait plus fort que jamais... »], Cesbron et Fajon en séance à la Chambre [la « cage aux lions »]; discours d'Herriot sur la Finlande; les débats étaient « organisés » pour se dérouler le mardi suivant, 16 janvier, la Chambre s'engageant à laisser parler alors Étienne Fajon, pour mieux faire voter — « illégalement » — la déchéance de représentants du peuple [**III, 15**].

Raoul Blanchard en permission rue Cantagrel, en l'absence de Paulette [voir III, 13]; les « camarades », à la Fédération des métaux; à l'usine Wisner, le directeur du personnel, M. Falempin, un « vieil hyprocrite » ; Raoul, embauché pour le temps de sa permission [10 jours], retrouve son tour d'ajusteur : « Soixante-treize heures à un prix de famine... » ; l'arrière-salle du café Brissot : Raoul raconte le RRT à une « vingtaine de communistes » ; le syndicat « reconstitué », *La Vie ouvrière*, journal de l'usine, plus que *L'Huma* [la « face légale »]; Toto [voir I, 20-22] au parti; Raoul prend une chambre à l'hôtel, « juste devant Wisner » ; le dégoût pour la guerre, « comme elle se faisait chez nous » ; la collecte pour Raoul avant son départ [**III, 16**].

Le seize janvier mil neuf cent quarante...; Étienne Fajon et Arthur Dallidet [voir II, 18] chez Benoît Frachon, pour préparer l'intervention d'Etienne; Roger Bresle et Luc Fresnoy au café de l'Univers (les dadaïstes d'il y a vingt ans, le café-au-fond-d'un-lac...); Luc Fresnoy y retrouve Cécile; les Pas-Perdus à la Chambre, pendant le discours de Tixier-Vignancour; Romain Visconti et Dominique Malot : « La bagarre Daladier-Reynaud... l'union, c'est d'abord un homme, et où se cache-t-il, l'homme? Pétain? Doriot? » [**III, 17**].

L'« aquarium » du Palais-Bourbon; Jean de Moncey et Pastorelli aux tribunes du public; les orateurs : Tixier-Vignancour, Georges Barthélemy (rapporteur socialiste du projet de loi), Ludovic-Oscar Frossard; entrée de Cécile, accompagnée de Luc Fresnoy, au moment où M. de Kérillis prend la parole pour dénoncer à droite les « hitlériens de la Chambre » et les milieux où l'on pense « comme M. Ferdonnet » ; son propos rappelle à Jean sa propre « trahison » ; Cécile et Jean se sont vus, se retrouvent, « pour tout gâcher », ils ont peur; Cécile à Jean : « Venez me voir chez moi... Vers six heures, comme autrefois... Fred en Italie... Demain... » ; interruption de séance [**III, 18**].

Reprise, à dix-neuf heures cinq; la place vide de Cécile; à la tribune : Camille Chautemps, François Chasseigne, au nom du groupe socialiste, pour demander l'application aux chefs communistes du « coup de pistolet dans la nuque qu'on donne dans les caves de Moscou » ; la parole est à « M. Fajon » : la « tempête » ; Jean quitte la Chambre avant le vote [la « déchéance » fut prononcée par 521 voix contre 2]; retour à l'atelier : Sylviane est morte [péritonite généralisée] [**III, 19**].

Micheline Vallier, enceinte de six mois, relit les lettres de Guillaume, son « acrobate » ; visite de Mme Blanc [voir I, 16], la concierge de Josette : le permis d'inhumer refusé pour Sylviane, Jean arrêté — le 17 janvier à 17 heures — pour un tract que Mme Blanc s'en veut d'avoir glissé sous leur porte [voir III, 9]; on prévient l'hôpital; Pastorelli à Noisy; M. de Moncey au commissariat; Yvonne chez M^e^ Watrin; Jean, retrouvé, avait été « terriblement battu » ; de retour à Carcassonne, Lucien Cesbron

apprend le départ de Guillaume Vallier (« destination ultra-secrète... Brest... pour la Finlande, c'est clair... »); non-lieu accordé le 27 janvier à Jean de Moncey avec pour condition la promesse de s'engager : « En septembre, quand il voulait s'engager, on lui flanquait des gifles. Aujourd'hui qu'il trouvait ça stupide, on exige qu'il s'engage... » [**III, 20**].

« Durand » [M. Jules] chez le colonel Avoine, pour le « dossier » du lieutenant Barbentane, que le colonel refuse de lui rendre; le Dr Mariéjouls raconte : Barbentane, en octobre, était intervenu, en présence du colonel, en faveur des hommes qu'on empêchait de se rendre à Jouarre pour y entendre la messe; Jean de Moncey, aux premiers jours de février, est incorporé à la caserne Mortier, plaque tournante des affectations au service de santé [« J'ai été rappelé de mon régiment au dépôt de la caserne Mortier afin d'être expédié par le premier départ vers les unités de l'avant », Aragon à Jean Paulhan, 18 janvier 1940, « sur ordre du ministère », précisera Aragon, courant janvier]; chez Cécile, un soir, avenue Henri-Martin; gaffe de « Nickie », à propos de Sylviane et de Jean, un Don Juan, un Lovelace; départ de Jean, sur un « Adieu » de Cécile : « Tout craque, eh bien! que tout craque... »; le soleil de la mi-février, à Meaux : le commandant Müller, le lieutenant Gautier et Durand prennent un verre; Müller, bras droit de Darquier de Pellepoix [voir II, 1] : « Nous sommes enjuivés... le colonel Avoine (lui, ce serait plutôt les jésuites) refuse les dossiers des suspects... le dossier Barbentane... »; grève de la faim à la compagnie : des types de la classe 11 qui veulent retourner, comme promis, dans leurs foyers [**III, 21**].

Histoire d'Édouard, le colonel Avoine : « Tout ce qu'une vie peut contenir d'absence... de machinal... l'attente... nous n'attendons que Dieu, au bout du compte... »; un fils trappiste; le colonel est interrompu à l'église dans sa conversation avec Dieu par le caporal Serpolet : « Seigneur, excusez-moi, ils font la grève de la faim... »; les grévistes [Lemaître (voir III, 11), Meyerowitz et Lombard, conseiller municipal communiste] retrouvent en prison le soldat Lafuite; le feu à la prison; Lafuite en fuite [le commandant Müller en fera son ordonnance]; le colonel « capitule » : les grévistes seront démobilisés; le renégat Lombard; bonnes nouvelles de Finlande; l'ours moscovite cerné, en Finlande comme sur la mer Noire et la Caspienne; Durand, fin saoul, doit avoir des peines de cœur; Duclos se cacherait à La Ferté [**III, 22**].

Le colonel Avoine, « pauvre vieil homme illuminé », compte sur Barbentane pour compléter l'« écran » de La Ferté-Gombaut, pour le cas où l'« Allemand arriverait de Compiègne »; Étienne Decker à Raoul Blanchard : « Tu comprends ce qu'on fait? à piocher le Mulcien? pour une guerre injuste... »; la chanson de l'Espagnol : « A quoi est-ce qu'il peut bien penser? »; ce soir de mars, Decker s'est saoulé, alors que les Russes venaient de prendre Viborg [Viipuri, 28-29 février]; son histoire : délégué mineur à Courrières, les socialistes : « Ils peuvent rien faire sans nous... »; Raoul a honte : « Il y a des choses, on doit les dire à jeun... »; le sergent Masurier est chargé par Barbentane de rassembler l'équipe de terrassement pour creuser un abri, sous les ordres du simple soldat Decker (« Le boisage, c'est sa partie... »); dîner d'adieu de Watrin, de retour à la vie civile; le commandant Beauvezer, commandant la gendarmerie de Seine-et-Marne : « Le front est où nous sommes... », il s'agira, le moment venu, de « retarder la marche sur Paris de l'armée de la ligne Maginot... » [**III, 23**].

Il fait beau : l'approche du printemps; « Durand » [M. Jules] est décidé à « opérer » le lendemain, avec l'idée de venger Sylviane; Gaillard, en route pour La Ferté, pour y « lier conversation avec Barbentane », est rejoint par le colonel Avoine; le colonel le charge d'une « commission » pour Armand : une permission prenant date du jour même; échec, le lendemain, du « coup de main » de la Sûreté : pas l'ombre d'un suspect, ni Duclos, ni Thorez, et Barbentane en permission régulière...; les journaux annoncent l'ouverture de négociations entre la Finlande et les Soviets [la paix sera signée le 12 mars] : « Nous avait-on assez menti... »; le colonel Avoine est limogé; ses adieux; ses confidences au médecin-chef : on n'arrêterait pas les chars allemands, les combats à venir seraient livrés à l'arrière de l'ennemi par des groupes de diversion et de sabotage, et le lieutenant Barbentane lui paraissait le type d'officier capable de diriger ces combats... [**III, 24**].

Le Dr Blaze [voir II, 3], affecté depuis janvier dans une formation sanitaire à Plan-d'Orgon [« position B »], se retrouve, en février, à la caserne Mortier [voir III, 21]; le « petit docteur » retourne dans le monde; ses liens avec la « Pompadour du régime » [la comtesse de Portes, compagne de Paul Reynaud]; l'« alerte de janvier », suite à l'atterrissage forcé, en Belgique, d'un équipage allemand, porteur de plans d'invasion [Mechelen-sur-Meuse, 10 janvier]; refus belge d'autoriser l'entrée des Alliés en Belgique [15 janvier]; recrutement à Mortier par le médecin-chef Dasvin de Cessac d'un groupe sanitaire divisionnaire [GSD 39], rattaché à une division légère mécanique [3e DLM]; Jean de Moncey se porte volontaire; son affectation comme infirmier au 2e peloton, sous les ordres du pharmacien auxiliaire Parturier et du Dr Blaze; départ fin février pour le Laonnois; la chambrée du 2e peloton : les « mousquetaires de Parturier », Jean de Moncey, qui avait « peur d'avoir peur », et Alain Morlières, en qui la « marque du scout » n'était pas effacée, neveu d'un député; on allait juger les députés communistes pour « trahison » [20 mars-3 avril]; présentation des chars au camp de Sissonne, le 15 mars, sous la pluie : les Somua [chars S 35, de 20 tonnes] et les « petits Wisner », le modèle W 40; le conducteur Prache [voir I, 11] et sa pince-monseigneur à « ouvrir les chars » [Aragon, selon Georges Sadoul, ne voyait « guère de possibilités de sortir les blessés de ces terribles chars, plus massifs que des coffres-forts » (*Journal de guerre*, p. 169)] **[IV, 1]**.

Me Watrin de retour à Paris, après son « aventure militaire »; insatisfaction et gêne : il avait « peur de quelque chose »; Mlle Corvisart pense à sa mère [voir III, 4], à sa « jeunesse perdue »; une visite : Edwige Duplessy, ancienne hôtesse de Watrin dans le Mulcien, une « raseuse »; son histoire : Mme Duplessy, sa mère, aveugle et impotente, Yves, son frère, qui a « mal tourné », Muguette, sa nièce, William Beaumontel, son fiancé infidèle, tué dans un accident d'auto; Watrin chez le ministre [voir I, 24], le 18 mars; on parle de remaniement; le ministre se voit à l'Intérieur : « Voulez-vous être mon chef de cabinet? »; refus de l'avocat; l'entrevue du Brenner [Hitler-Mussolini, 18 mars]; Watrin retrouve chez lui Edwige, qui l'attendait **[IV, 2]**.

Le lendemain, 19 mars, au restaurant, par un temps gris et doux, « monologue » de Watrin en présence d'Edwige : « A-t-on le droit d'être heureux? »; passage de Bernadette Cesbron, en compagnie de Mme Florimond Bonte; présentations : « Mademoiselle Duplessy, ma fiancée... » **[IV, 3]**.

Le capitaine de Bréa, affecté à Dunkerque [un GRCA, « Groupe de reconnaissance de corps d'armée »] chez le commandant Benedetti, rue Saint-Dominique : les socialistes ayant décidé de s'abstenir à la Chambre, Daladier est en train de « se casser la gueule », au profit de Reynaud, un « aventurier », conseillé par de Gaulle; soirée, le 19 mars, à Louveciennes, chez le « grand Wisner », oncle de Fred; Fred, retour de Turquie, les Bréa, Rita Landor, le prince R... [« notre ami le plus sûr en Italie »], le général Nullement, M. Noël; le « rêve de Salonique » et le « délire caucasien »; la « question turque » : « Nous avons promis... On ne leur envoie rien... » [un accord d'assistance mutuelle franco-turc sera signé à Paris le 23 juin]; l'opération Bakou, pour la destruction des pétroles russes : « Vous n'avez pas la prétention de nettoyer la Russie sans l'armée allemande... »; Dominique Malot fait un saut, avec des nouvelles de la Chambre : une « corrida »; la Société des travaux du port de Dunkerque et le krach de l'*Imperial Eagle* [voir I, 8-9]; Fred et ses rapports compromettants, à Amsterdam, avec Franz Lehrer, expulsé pour espionnage économique; Monzie obligé de signer une reconnaissance de dette à l'Allemagne; Daladier le couvrira, si Reynaud le garde **[IV, 4]**.

Nuit du 19 au 20 mars, à la Chambre : l'ordre du jour est voté par 239 voix contre 1 et 300 abstentions; démission, le 20, du ministère Daladier; ouverture, au tribunal militaire, du procès des députés communistes (procès dit « des quarante-quatre »); Me Watrin (« Thomas » Watrin) raccompagne Edwige à la gare de l'Est, puis se rend, « sans réfléchir », au tribunal militaire; la question du huis clos; Paul Reynaud accepte de former le nouveau ministère; il gardera Monzie aux Travaux publics, pour « affirmer sa bonne volonté envers l'Italie »; le commandant Benedetti reçoit l'ordre, le 21, de faire arrêter l'officier qui avait dénoncé les « tractations autour des travaux de Dunkerque » **[IV, 5]**.

Le Vendredi saint, 22 mars, premier jour du printemps; cette page de *Parsifal*, « L'Enchantement du Vendredi saint », dont Barrès a parlé [dans *Amori et dolori sacrum*] : « Kundry, aujourd'hui, c'est M. Paul Reynaud »...; huis clos au procès des quarante-quatre; un château en forêt de Conches, en Normandie, transformé en centre de rééducation des grands blessés : Cécile, Eugénie et Joseph Gigoix; vote d'investiture du ministère Reynaud [Camille Chautemps, vice-président, Paul Reynaud aux Affaires étrangères, Daladier à la Défense nationale, Sérol à la Justice en remplacement de Georges Bonnet, Frossard à l'Information...] : 258 voix contre 156 et 111 abstentions, soit une voix de majorité; Joseph Gigoix, plutôt qu'aux « événements ministériels », s'intéresse au « procès des quarante-quatre » **[IV, 6]**.

Chez Fred, avenue Henri-Martin, un revenant : Gaëtan Le Bozec; son histoire : les camelots du roi, son service aux « Joyeux » [les « bataillons d'Afrique »] après de « sales histoires », la place de la Concorde en février 1934, Deloncle et le CSAR [Comité secret d'action révolutionnaire, la « Cagoule »], l'affaire des Italiens de Bagnoles [9 juin 1937], les bombes de l'Étoile [11 septembre 1937]; actuellement recherché et aux abois, il attend de Fred l'hospitalité et du travail; le « rire Le Bozec » **[IV, 7]**.

Le mercredi 27 mars, Watrin fait part au ministre de son prochain mariage, à la mi-avril; engagement franco-anglais de « ne conclure d'armistice ou de traité de paix si ce n'est d'un commun accord » [28 mars]; Moscou, à la demande de Daladier, a rappelé son ambassadeur; Reynaud est acquis aux « combinaisons scandinaves », ce sont les Anglais qui hésitent **[IV, 8]**.

Le GSD en balade au Chemin des Dames, « histoire de leur expliquer ce que c'est que la guerre » ; mis au point par Jocaste et Prache, les prototypes d'*ouvre-boîtes* ont été transmis au GQG [voir IV, 1]; le jour de l'annonce de la déclaration franco-anglaise [28 mars], la 3e DLM [général Gréville (général Langlois)], désormais rattachée [sous les ordres du général Prioux, commandant le Corps de Cavalerie] à la 1re armée [général Blanchard], fait mouvement en direction de Saint-Quentin et de Cambrai **[IV, 9]**.

Le baron Heckert persuade Louise de quitter le château d'Heckert [au sud de Tirlemont, en Belgique]; Louise retrouve Georgette Leurtillois à Chaillot; déjeuner quai Malaquais chez Romain Visconti [dimanche, 31 mars] : « Le Maréchal est là... Monzie l'a vu hier... » ; un inspecteur de police se présente : Fred Wisner, victime, à son domicile, d'une agression, est dans le coma; à Conches, le 1er avril, un télégramme pour Mme Wisner : « Mon mari... blessé... » ; Cécile, à son chevet, « a peur de ce qu'elle pense... » **[IV, 10]**.

Le « grand Wisner », oncle de Fred, chez Monzie; les opérations « Royal Marine » [le minage du Rhin, prévu pour la nuit du 3 au 4] et « Wilfred » [le minage des eaux norvégiennes, prévu pour le 8], décidées à Londres le 28 mars; le comité de Guerre français s'oppose, malgré Reynaud, à l'opération « Royal Marine » ; verdict, le 3 avril, au procès des députés communistes, condamnés à cinq ans, sauf les « dégonflés » ; jeudi matin, le 4 : branle-bas dans le Mulcien, où le régiment de travailleurs fait mouvement, en direction des Ardennes, sur les arrières de la 9e armée; Yves Duplessy [voir IV, 3] est arrêté par Sicaire et Serpolet à sa descente du train, porteur de faux papiers et d'un browning, Muguette, sa nièce, le reconnaît; remaniement à Londres, ce même jour, du cabinet anglais; Winston Churchill, désormais chargé de la Coordination de la défense, part pour Paris, « remettre sur pied les relations franco-anglaises » ; l'Angleterre accepte d'entreprendre le plan « Wilfred », sans contre partie sur le Rhin; Yves Duplessy « sur le gril » à la Sûreté de Meaux; au GSD, consigné dans son nouveau cantonnement [Audencourt], Jean de Moncey brûle les lettres qu'il écrit et joue aux dames avec Morlières; Raoul Blanchard « revoit » l'Espagne; Me Watrin, à Meaux, apprend le transfert à Paris d'Yves Duplessy : il avait une chemise marquée FW **[IV, 11]**.

Dimanche 7avril. Rose Ducellier [« Mariette »] remet à Marguerite Corvisart [« Gérard »] le texte à taper du dernier discours de Molotov, celui d'« il y a huit jours » [discours du 29 mars, au Soviet suprême]; l'*Histoire du Parti communiste de l'URSS* [voir III, 15]; Yves Duplessy, rue des Saussaies, s'était mis à table : il était présent, le 30 mars, avenue Henri-Martin; Fred avait donné ses complices dans l'affaire des Italiens de Bagnoles; la DST faisait le lien avec le CSAR et l'affaire Lehrer [voir IV, 4];

sans compter les raisons qu'ils avaient, Le Bozec et lui, de se faire embaucher chez Wisner, à la demande d'un Espagnol, membre de leur organisation [**IV, 12**].

Le beau temps; du nouveau au GSD : Parturier et six voitures-ambulances (les « petites Renault ») sont envoyés en avant-poste à Condé-sur-l'Escaut [Moncey, Morlières, Raoul Blanchard...], avec mission d'échelonner les postes de secours sur la route que prendront les troupes françaises entrant en Belgique [Aragon y composa « Le printemps » (*Le Crève-Cœur*)]; ils y rejoignent les cavaliers, les « cuirs », devenus « chevaucheurs de chars », du commandant Gilson-Quesnel, le « fils des sucres » [1er régiment de cuirassiers]; au café, le jeudi 11 avril, Raoul Blanchard lit les journaux [« Des champs de mines ont été posés hier matin dans les eaux norvégiennes... Goebbels nous menace : "Paris sera pris le 15 juin" », *L'Œuvre*, 9 avril; « Oslo, 9 avril. Des forces navales allemandes sont entrées cette nuit dans l'Oslofjord. Copenhague, 9 avril. Les troupes allemandes ont passé la frontière, à cinq heures, heure locale, ce matin », *L'Œuvre*, 10 avril; « La bataille fait rage du sud au nord des côtes norvégiennes... Le Sénat a acclamé hier une déclaration de M. Paul Reynaud : "Notre action a commencé lundi dernier à cinq heures du matin... Pour l'Allemagne, la route du fer est désormais coupée." », *L'Œuvre*, 11 avril] : qui a commencé? [**IV, 13**].

L'affaire Wisner a été classée, mais l'agresseur court toujours; Fred en convalescence à Antibes, plus que jamais en proie à cette « dualité de la frousse ignoble et de l'audace jusqu'au crime cohabitant dans un même ventre »; Cécile, elle, ne s'opposait plus à des *idées*, mais à des faits; Yvonne Gaillard appelée par Cécile : « Raccrochez... J'ai la police ici... »; avec cette loi nouvelle... [décret-loi Sérol du 6 avril, instituant la peine de mort en cas de participation à une « entreprise de démoralisation de l'armée ou de la nation ayant pour objet de nuire à la défense nationale »] [**IV, 14**].

A la 7e armée, le capitaine de Bréa et Aurélien Leurtillois; Guillaume Vallier en permission à Paris, rue du Château, pour la naissance de son fils, Maurice; la police chez les Gaillard [26-27 avril : arrestation de 74 militants communistes pour diffusion de *La Voix des usines*]; Cécile assiste, de sa voiture, à l'arrestation d'Yvonne Gaillard et de « Philippe » [voir II, 18]; l'appartement des Gaillard : la photo de Jean, vite « enfouie » dans son sac par Cécile [**IV, 15**].

Discussions entre le « Grand Quartier » de Vincennes (général Gamelin) et celui de La Ferté-sous-Jouarre (général Georges, commandant en chef du théâtre des opérations du Nord-Est) sur les tactiques à suivre en cas d'appel par la Belgique : le plan Escaut et la « manœuvre Dyle »; Mlle Corvisart chez les Watrin, nouvellement mariés [voir IV, 3 et 8], le 1er mai, à Ormeville, près de Mantes : Yvonne réclame Watrin comme défenseur; le Maréchal à Paris, le 3 mai; démission virtuelle, le 9 mai, de Paul Reynaud, en désaccord avec Daladier sur le limogeage de Gamelin, qui démissionne le lendemain : le 10 mai, à l'aube, la France n'a plus ni gouvernement, ni commandant en chef... [**IV, 16**].

Le 10 mai, à l'aube, au GSD, après l'« alerte » d'avril et l'« expédition » de Condé-sur-l'Escaut [voir IV, 13]; Parturier, en train d'écrire à Solange [« Mon amour... »], est interrompu par le Dr Blaze : « Les Allemands sont entrés en Belgique... »; Dasvin de Cessac explique le plan de marche : vers la Dyle, par Mons, Soignies et Nivelles [en détachement avant du régiment de découverte de la 3e DLM]; « On est partis, il était bien midi... » [voir « Le poème interrompu », dans *Le Crève-Cœur*]; on roule; six voitures; Jean de Moncey et Raoul Blanchard font équipe [(« Quand on a un bon livre... l'*Histoire du PC (b) de l'URSS*... » [voir III, 15]) ; une lettre, l'avant-veille, de Mme de Moncey : « Yvonne a de graves ennuis... »; la frontière [Quiévrain]; les brassées de lilas; le Borinage; Mons, « entre la Trouille et la Haine »; le Hainaut; les deux voitures de queue restent à Écaussines-d'Enghien, Blaze et Morlières à Houtain-le-Val; les autres [Parturier, Manach, Moncey et Blanchard] s'égarent du côté de Gembloux, qui vient d'être bombardé; enfin, « on y était » : un village, « en train de foutre le camp... la frousse... », sur une colline, du côté de Tirlemont; Jean et Raoul font la liaison avec le GSD [Dasvin de Cessac], installé au « château » [château d'Heckert; voir IV, 10]; le post-scriptum de la lettre de Mme de Moncey : « Monette et Bob [les enfants des Gaillard] ont été recueillis par Mme Wisner... »; au château, une photo de Cécile, d'« au-delà de la guerre... inexpliquablement... »; les tués de ce matin [11 mai] : « Nous en verrons d'autres, des morts... » [**IV, 17**].

Le capitaine de Bréa et ses amis Jacques et Armandine Debrest, sœur d'Aurélien Leurtillois, à Dunkerque, aux *Arcades*, le 9 mai ; aux abris, la nuit, pendant une alerte : « Ils attaquent la Belgique... » ; on était le 10 mai, « du point de vue historique... » ; les spahis du capitaine de Bréa font mouvement ; Guillaume Vallier rêve aux copains de Carcassonne, Oustric, Pezet et les autres [voir II, 7] ; Aurélien et sa compagnie, du côté de Hazebrouk, assistent à l'explosion au sol d'un bombardier abattu : un « charnier » ; les armées en mouvement, de la mer aux avant-postes de la ligne Maginot : la 7e [général Giraud], vers la Hollande, la 1re [général Blanchard], avec Jean de Moncey, vers la « position Dyle », en Belgique, et, en mouvement décroissant, la 9e [général Corap], jusqu'à la « charnière », en plein cœur de la 2e armée [général Huntziger] ; le commandant Benedetti, affecté au QG de l'armée Huntziger, croise en tournée, à Senuc, le vaguemestre de la 55e DI, César Dansette [voir I, 11] ; retrouvailles, à Vervins, de Benedetti et du commandant Müller [voir III, 1] ; le lieutenant Barbentane, assiste à la rencontre **[V, 1]**.

Dans la matinée du 11 mai, le général Gréville, commandant la DLM, installe son PC sur la position du GSD ; à Maastricht, les Belges se sont laissés bousculer : « Comment tenir en couverture de la ligne Wavre-Namur si déjà les Belges lâchent pied ? » ; arrivée des premiers blessés au château d'Heckert ; le capitaine Cormeilles [voir le « Prologue »] en conversation avec Jean de Moncey ; le dîner dans la « grande salle aux tapisseries », avec des bordeaux extraordinaires, choisis par le majordome ; Cormeilles raconte : « Le chevalier-fée Auberon devenu le nain vert Obéron quand on a eu transféré en Rhénanie le plant bordelais, en plein Moyen Âge... tout ça, c'est français... » **[V, 2]**.

Le soir du 11 mai [J2], les spahis du capitaine de Bréa patrouillent dans les dunes, bien au nord de Bruges : « On dirait qu'on fait les guerres de Napoléon sur nos chevaux... » ; Guillaume Vallier pense à Micheline et au « petit Maurice » ; Aurélien et ses fantassins de l'armée Giraud à la frontière hollandaise ; « La nuit venue, la chevauchée des armées a le caractère de l'insomnie... » ; le général Prioux [1re armée], commandant le corps de cavalerie, aurait souhaité l'abandon du plan Dyle et le repli sur l'Escaut : refus du GQG ; Gembloux et Namur en flammes ; les spahis [algériens et marocains] de Corap ont franchi la Meuse dès le premier jour, avec Oustric [chez les Algériens] et Pezet [chez les Marocains] ; l'abbé Blomet [voir I, 18], sapeur de 2e classe à l'armée Corap, essuie le premier feu de l'ennemi le long de l'Ourthe, ce 11 mai [voir le montage (« L'abbé Blomet ») réalisé par Aragon dans *Les Lettres françaises* du 5 octobre 1950] ; le recul d'Huntziger découvre le flanc sud de l'armée Corap ; les effets, dans la nuit du 11 au 12, en seront de plus en plus faiblement sentis au fur et à mesure qu'on remonte vers le Nord : « Ce grand corps ne sent pas à distance le feu qui prend à ses membres... » **[V, 3]**.

Au GSD, le matin du 12 [J3], le colonel Lamirand, médecin divisionnaire, est formel : les Belges se sont retirés du canal Albert, les « Boches » sont à 7 km... ; vers onze heures, départ de Parturier, Blanchard, Manach et Moncey, détachés en poste avancé dans la zone des combats, avec deux voitures ; le village dévasté ; la mort du lieutenant de Versigny, avec dans sa poche la photo de la comtesse de Paris ; les Somua, « c'est pas comme les Wisner... » ; le nom provoque en Jean « des pensées comme des lilas mouillés » **[V, 4]**.

Pendant qu'en ce jour de Pentecôte [12 avril] les généraux « se couraient après », les panzers ont atteint la frontière française à Pussemange, séparant les spahis de Corap des cavaliers d'Huntziger, qui tiennent toujours sur la Semois ; les « maisons fortes » ont sauté [Julien Gracq doit à Aragon l'idée de la « maison forte » dans *Un balcon en forêt*] ; sur le coup de midi, les Allemands investissent les faubourgs de Sedan ; chez les « travailleurs », en arrière de la position frontière, à droite d'Hirson, avec Barbentane [chez Müller] et Gaillard [chez Balpêtré] [voir III, 1], devenus « intimes » depuis le « message » du colonel Avoine [voir III, 24] ; une lettre de Watrin à Robert Gaillard, du 6 mai : Yvonne en prison... les enfants chez Mme Wisner... de quoi devenir fou... ; mondanités : l'entrevue, dans l'après-midi du 12, de Léopold III avec Daladier, au château de Casteau, en présence de Georges et de Billotte ; les spahis de Corap se replient sur Charleville ; à quatre heures du matin, le 13 [J4], devant Dinant, les premiers Allemands passent la Meuse ; lundi de Pentecôte : « Les premiers communiants de la

veille viennent de remettre ça pour remercier le Seigneur... Ça pleut le feu et la mort... » [V, 5].

Repli du GSD, dans la soirée du 13, derrière l'obstacle antichar belge, à hauteur de Perwez; Parturier et les siens, en poste avancé [voir V, 4], rejoindront directement, en même temps que les dragons, qui décrochent aussi; on roule; quatre heures du soir : Raoul Blanchard à Fleurus avec sa cargaison de blessés; Parturier et les autres ont rejoint le GSD, sans Raoul, perdu au milieu de la débâcle; dans le secteur de la 9e armée, ordres et contrordres; le commandant Benedetti tente une liaison avec la gauche de la 2e armée; César Dansette assiste à la débandade d'unités de la 2e armée, au sud de Sedan [55e et 71e DI; Rocolle, *La Guerre de 1940*, t. II, pp. 65-66] et se fait prendre en charge par un camion, un camion de caisses de champagne : « Oui, c'est le champagne qui fout le camp. Et nous avec lui... »; destination : Vouziers [V, 6].

L'amiral Darlan, chez Gamelin, en fin de journée, le 13; Raoul Blanchard, en pleine nuit, avec deux revolvers et un fusil-mitrailleur dans la sanitaire, a retrouvé le village du poste avancé : les « Fritz » y étaient déjà; au peloton Parturier, à dix heures du soir bien passées, Jean se demande où est Raoul; Dasvin de Cessac, lui, voudrait bien savoir « où est le front » : dans la nuit, « rien n'est plus à sa place, rien n'a plus son visage »; la voiture de Benedetti, sur la route d'Haraucourt, au sud de Sedan, en pleine nuit, face à un char : « Il n'avait qu'une chose à faire, et il le fit. Il descendit de sa voiture, les bras en l'air... » [V, 7].

Ordre d'alerte au GSD : on repart, toujours sans Raoul; les Allemands sont de tous les côtés; les chiens abandonnés font un « concert de pitoyables saltimbanques » [voir « Un temps de chien », dans *Le Nouveau Crève-Cœur*]; « Gembloux », l'affreux bâtard adopté par Morlières; le 14, à quatre heures du matin, Raoul Blanchard fait un prisonnier; il rejoint les lignes à Perwez, d'où on l'oriente sur Nivelles, où devrait se trouver la DLM, en arrière de la « ligne Cointet »; le cavalier Pezet est de garde, à Poix-Terron, au carrefour des routes de Rethel, de Châlons et de Mézières; Raoul Blanchard roule, il a sommeil; à l'aube du 14 mai, les Allemands ont franchi le canal des Ardennes, ils sont à Omicourt; un sergent inconnu meurt dans les bras de Victor Pezet, « dont la respiration se fait bruyante du silence enfin retrouvé de l'autre »; Raoul, à la sortie de Nivelles bombardée, retrouve le GSD, où l'on dormait encore [« Je reçois votre lettre... La veille du jour où votre lettre m'atteint j'ai quitté par trois fois des villes à l'instant où l'ennemi y entrait. Voilà quatre nuits que je ne dors pas... J'ai vu mes camarades déchirés en miettes... Je regarde en vous écrivant brûler une ville que j'ai traversée ce matin... J'ai cru ne jamais revoir qui j'aime... Le ciel est constamment tournoyé d'oiseaux terribles... », Aragon à Jean Paulhan, 14 mai 1940]; le rapport de Georges à Weygand, pour ce matin du 14 mai : « La brèche de Sedan est colmatée... » [V, 8].

Le 14 mai [J5] est dominé par la question de l'acheminement des réserves, mais il n'y a plus de front de la Meuse; on parle beaucoup de contre-attaques; à la compagnie Balpêtré, le lieutenant Gaillard est convoqué par le commandant Müller; Oustric et Pezet sont engagés dans les combats qui se livrent pied à pied à l'arrière de Charleville; au PC Müller, Robert Gaillard est interrogé par un enquêteur de l'armée, à propos d'Yvonne et à la demande de la Sûreté; il n'est pas communiste, mais se sent « dédoublé » : il y a en lui l'homme qui parle comme un communiste, et quelque chose comme un témoin, qui s'entend dire qu'Yvonne a « agi selon son cœur »; le spectacle, par la fenêtre, de la débandade et de la foule mitraillée : il n'y a plus de pensée que pour la mort, « la foudre du ciel est tombée sur la justice des hommes »; la Hollande décidée à capituler le lendemain; Paris réclame aux Anglais des avions, pour séparer les Stuka des chars qu'ils appuient [V, 9].

Quelque part au sud de Mariembourg, les zouaves de la 1re DINA montent en renfort de l'armée Corap dans le tintamarre des bombardements; on marche depuis deux jours; le sergent Jean-Blaise Mercadier et son mulet, pour tirer le canon de 25 [tube Hotchkiss antichar de calibre 25 mm, pesant 400 kg], le caporal-tireur Criquet, un Parisien, et le muletier, un Catalan; Jean-Blaise pense à Lebecq, dans sa prison, et à Martine, au chevet de l'oncle Blaise [voir III, 8]; cette nuit-là, les téléphones marchent dans tous les sens : « Il faut établir des barrages sur Paris... » [V, 10].

Le 15 mai [J6], les spahis [algériens et marocains] du colonel Marc se barricadent dans La Horgne, un « nom rébarbatif », avec mission de tenir « au moins jusqu'au

soir » ; message téléphoné, à 7 h 30, de Paul Reynaud à Churchill : « Nous sommes battus... Nous avons perdu la bataille... » ; le commandant Müller a depuis longtemps filé sur Hirson ; Jean-Blaise et les zouaves entrent dans Mariembourg bombardée : « Les arbres, regarde comme ça frissonne... leur feuillure... » ; à La Horgne, avant l'attaque, méditation de Victor Pezet : « Les militaires, cette valeur humaine qui se perd comme ça... à ça... » ; le général Corap, « saqué », permute avec Giraud ; le calvaire, entre Philippeville et Dinant, de la 1re division cuirassée de réserve du général Bruneau : 150 chars à court d'essence pris à revers par les panzers, sous le bombardement [**V, 11**].

Le capitaine Blaisin replie sa compagnie de « travailleurs » sur Hirson, laissant le lieutenant Barbentane en arrière-garde, à Signy-le-Petit, avec quatre hommes [Vidal, Tinchebray, Greboff et Cristobal, « cinq communistes ensemble »] ; l'avance allemande les coupe de leurs lignes ; à La Horgne, Victor Pezet, blessé un peu avant onze heures, est soigné au poste de secours du cimetière : « J'ai saigné, mais ce n'est pas grave... » ; à onze heures, ce 15 mai, la Hollande a capitulé ; passage de consignes, à Vervins, entre Corap et Giraud [voir V, 11] ; la 1re DINA, avec Mercadier, est en vue de Philippeville, qui brûle ; à trois heures, l'encerclement de La Horgne, en flammes, est presque complet ; la charge des spahis, « jetés en holocauste aux chars » ; Oustric, blessé, « plonge dans une nuit bruyante » ; il y a des cris : *Heil ! Heil !* ; Victor Pezet est recueilli par la 14e DI, du général de Lattre de Tassigny [**V, 12**].

Le général Giraud voudrait savoir où sont ses troupes ; la 1re DINA, accrochée près de Mariembourg par des blindés allemand, se replie sur Beaumont et Maubeuge ; la nuit commençante « porte en elle le bruit d'un cheminement immense... une foule, et ce n'est pas une foule... une armée, et ce n'est pas une armée... » ; à Paris, dans la soirée du 15, en présence de l'ambassadeur des États-Unis, Reynaud apprend de Gamelin, par téléphone, la percée allemande entre Rethel et Laon, et l'absence de réserves pour contre-attaquer : « L'armée française est donc détruite ? » ; le cache-cache, sur toutes les routes, des panzers et de leurs victimes ; le lieutenant Gaillard, retrouvé blessé sous les ruines d'une maison à Mon-Idée, l'ancien PC du commandant Müller, est fait prisonnier, à Brunehamel ; dans la nuit du 15 au 16, Paris est rattaché à la « zone des armées », sous la responsabilité, *pour le maintien de l'ordre*, du général Héring [**V, 13**].

Dominique Malot avertit Romain Visconti, en pleine nuit, que les Allemands sont à Laon : « Mais alors, Paris est foutu... l'armée minée par le communisme... » ; la beauté de Paris, ce jour-là, 16 mai, par « un ciel sans défaut, une immense turquoise » ; Visconti à Luc Fresnoy : « La paix, mon cher, la paix tout de suite, avant que M. Thorez ne vienne poser les patriotes à la Blanqui et faire détruire tout cela, cette beauté... » ; le général Nullement chez Falempin, aux usines Wisner [voir III, 16] : on parle de faire sauter les usines ; Paul Reynaud décide de défendre Paris et d'y maintenir le gouvernement, contre la proposition, par le général Héring, de son évacuation et du repli à Tours du gouvernement ; sa déclaration à la Chambre : « Il y a des hommes qu'il faut changer... » ; la « lessive » d'Alexis Léger au Quai d'Orsay : on brûle les archives « dans le vent qui agite du linge noir à sécher sur une corde... *comme un prêtre mis en pièces* » [Saint-John Perse, *Anabase*, « Chanson », II] ; Fred Wisner croise à leur sortie de chez Monzie le Maréchal et Georges Mandel [Aragon oublie que Pétain avait regagné Madrid le 9 mai et qu'il n'en reviendra, à la demande de Reynaud, que le 18 au matin] ; Wisner rend compte au ministre de l'état d'esprit de ses ouvriers : « On reproche au gouvernement d'avoir fait la chasse aux communistes au lieu de se battre contre Hitler » ; Monzie « rêve à voix haute » : « Séparer les chefs de la masse... » ; Winston Churchill, au comité de Guerre, à Paris, découvre l'étendue du désastre : pas de « réserves stratégiques », cependant que les archives du Quai continuent de brûler : « Le soir tombe. Il y a huit heures que cela dure... » [**V, 14**].

Barbentane et ses quatre compagnons [voir V, 12] ont rejoint les lignes françaises en forêt de Saint-Michel ; ils « se tirent des pieds », à la recherche, la nuit, de la compagnie Blaisin, « qui était à Hirson, mais avait dû se replier » ; on les oriente sur Avesnes [Avesnes-sur-Helpe], un « centre de rassemblement », sur la route de Vervins à Maubeuge ; panique sur la nationale 2 : « Les Boches sont à Avesnes... » ; Barbentane décide de poursuivre vers l'ouest ; une ferme, dans un hameau désert, où les rattrape une colonne de reconnaissance allemande, sans les réveiller ni les découvrir ;

cette nuit-là [16-17 mai], Jean-Blaise la passe aux arrêts, soupçonné de désertion, alors que, rescapé de Maubeuge, il tentait, en « isolé », de rejoindre Avesnes; reconnu par des zouaves, il forme avec eux une « unité à six », décidée à retourner au combat; leur errance, du Quesnoy à Solesmes : « Une espèce de panique, ce matin-là [17 mai], s'était emparée de toute la région »; le GSD de Dasvin de Cessac, revenu de Belgique dans la journée du 15, en cantonnement dans un bourg, du côté de Péronne; une lettre de Cécile : « Tout ce que je dois à Yvonne, ces enfants qui me parlent de toi... » [voir IV, 17]; Lamirand, médecin divisionnaire, fera route avec eux, en direction de Cambrai; Jean-Blaise et ses zouaves à Cambrai, où échouent également, au soir de ce 17 mai, Barbentane et ses hommes; il y a trois DLM échelonnées ce soir-là d'Arras à Cambrai, dont celle de l'armée Giraud [1re DLM], retour de Hollande; le GSD de Dasvin de Cessac a installé son poste de secours à l'ouest de Cambrai, à deux kilomètres au nord de la route de Bapaume, dans un petit village [Mœuvres], où « on aborde par de grands hangars noirs » [**V, 15**].

Ce matin du 18 mai, le capitaine de Saint-Garin [voir II, 13], chargé de « cuisiner » les « élements dangereux » à la prison de Loos, est invité à déjeuner chez les Debrest [voir V, 1], dans le quartier du Bois-Blanc, à la périphérie de Lille; le paysage « défie la peinture » : il y faudrait un Piranèse, un Chirico; Célestine, la bonne, s'occupe du troisième fils des Debrest, « Bébé », déjà gâteux; on évacue sur Rennes le personnel municipal et les prisonniers de Loos; Jean-Blaise et ses zouaves, dont la DLM n'a pas voulu, se replient de Cambrai sur Valenciennes; Barbentane et les siens à la recherche d'armes; la sanitaire de Parturier quelque part sur la route de Cambrai à Bapaume, avec Moncey et Raoul Blanchard; les infirmes évacués d'un hospice; un accouchement au bord de la route, sous les bombes : la mère et l'enfant « en bouillie »; début, vers huit heures du soir, de l'attaque de Cambrai; le GSD file nord-est, dans l'« horreur du clair de lune »; Barbentane et ses hommes ont trouvé deux mousquetons et une mitrailleuse; ils s'engagent, à l'aube, sur la route de Douai [**V, 16**].

Le « pays des mines », que l'ennemi s'apprête à cerner, à l'aube du 19 mai; le travail, jusque-là, a été normal, mais aujourd'hui on ne descendra pas; Eugène Decker, de Courrières, chez les Boquette, à Carvin, pour le drapeau de la section; arrestation de Barbentane à Douai, au siège de la 25e DIM [général Molinié] [**V, 17**].

Affectation, à Valenciennes, de Jean-Blaise et de ses zouaves à une unité d'« enfants perdus »; parmi eux un certain « Bernard », sapeur du génie, qui raconte la guerre en citant Virgile; départ le 20, pour la forêt de Raismes; « Bernard » était un abbé, l'abbé Bernard Blomet, pour qui les sculpteurs c'étaient ceux qui faisaient le Dieu de Chartres, le Sourire de Reims et la synagogue de Strasbourg : « A chacun sa mythologie... »; le GSD fait mouvement, ce 20 mai, de Douai à Courrières, où Raoul retrouve Étienne Decker; remaniement ministériel [18 mai] et limogeage de Gamelin [19 mai], remplacé par Weygand, rappelé d'Orient; le maréchal Pétain vice-président du Conseil : « Pourquoi pas Mistinguett... »; panique à Lille : fermeture des usines, exode des habitants vers la mer; Célestine [voir V, 16] et sa mère infirme avec « Zante », sa femme et son fils, Hippolyte, en camion, Fulbert Dejean, sa mère et sa femme enceinte, en Juvaquatre, font étape à Béthune, « vaste camp désespéré, sauvage »; le front est en plein sud des évacués de Lille, vers Amiens et Abbeville; Aurélien Leurtillois en détachement d'avant-garde dans les dunes d'Onnival, entre Onnival et Ault : « Le Maréchal est là. Rien n'est perdu... »; à l'annonce de l'arrivée des colonnes allemandes, à Abbeville, un convoi de prisonniers de la centrale de Loos est passé par les armes, des communistes, morts en criant : « *Vive la France! Vive Staline!* » [**V, 18**].

Dans la matinée du 21 mai, les Allemands ont atteint la mer à l'ouest; le « tournoiement », vers la mer, des évacués de Lille; la Juvaquatre à plat, les Dejean continuent à pied vers Saint-Pol; Éloi Watteblé et Nestor Platiau [identifiable à Nestor Calonne, l'un des principaux acteurs, avec Charles Debarge, de la grève des mineurs de mai-juin 1940] à la prison de Loos; Nestor raconte : les bonnes sœurs dans le train, prises pour des hommes déguisés, pour Duclos et Ramette...; Paul Reynaud au Sénat : « La patrie est en danger... Arras et Amiens occupés... », alors que la Frank Force et la 3e DLM contre-attaquaient en direction du sud; dans la nuit du 21 au 22, Parturier et les siens, avec deux voitures, à Vimeu : cela flambe aux deux bouts... Lens... Arras...; le général Billotte, blessé dans un accident de voiture, agonise à Ypres [il mourra le 23 mai] [**V, 19**].

L'ordre est donné de l'abandon du « pays minier » et de Lille, et du repli sur la tête de pont de Dunkerque; retour de Célestine, de « Zante » et des siens à Bois-Blanc; mort, « chez elle », de la mère de Célestine; les Dejean se retrouvent à Lillers, avec l'idée du bateau qui les mènerait de Boulogne en Angleterre; le GSD est maintenant dans les faubourgs de Lens; Raoul Blanchard, dans la nuit, à Méricourt : une inscription à la craie, *Vive Thorez!* ; Me Watrin chez le ministre, pour Yvonne Gaillard et les parlementaires communistes; qu'il s'adresse à Monzie; arrestation de Pelletier [voir I, 10]; Watrin chez Monzie, vers cinq heures : Ilya Ehrenbourg sort de chez le ministre, qui promet d'intervenir et sollicite Watrin d'être son intermédiaire auprès des « chefs du Parti »; les Dejean, à la même heure, quelque part dans la plaine de Thérouanne, sont rattrapés par les Allemands; à la DLM, à l'ouest de Carvin, le capitaine Cormeilles et le maréchal des logis Auguste Delarue, le dirigeant de la FSGT, se rencontrent et se quittent, dans le bruit déchirant d'un départ de 75 **[V, 20]**.

Le 24 mai, en fin de matinée, dans une « conversation privée », le général Weygand a parlé pour la première fois d'armistice au chef du gouvernement, « pour garder une armée, afin de maintenir l'ordre » [la question sera officiellement abordée par lui le lendemain, 25 mai, au comité de Guerre]; il n'en compte pas moins, dans un télégramme au général Blanchard, sur la « résolution farouche de tous »; l'abbé Blomet, en forêt de Raismes [voir V, 18], raconte à Jean-Blaise son « après-midi du 16 », dans la plaine belge, au sud de Charleroi, à l'armée Corap : la mort du général Bouffet [commandant le 2e corps d'armée motorisé] et le suicide de son divisionnaire — « Pourquoi vous dire son nom? » — en quête d'un « témoin », devant le « monde vide » et le « ciel déserté »; Jean-Blaise pense à Lebecq, son général à lui, dont l'honneur était de « ne pas sombrer, jamais »; à l'aube du 25 mai, Barbentane, transféré dans un pays dont il ignore le nom, s'essaie, dans sa prison — une église —, à compter les jours; avec lui, un capitaine fou qui se dit porteur du « stigmate » de Louis XVI **[V, 21]**.

A Courrières, Étienne Decker [« double » de Charles Debarge] et Charles Debarge [responsable communiste à Harnes et l'un des principaux acteurs de la grève des mineurs de mai et juin 1941, abattu par les Allemands le 23 septembre 1942; voir *L'Homme communiste*, t. I, pp. 46 sq.] partent pour les puits, comme à Carvin Gaspard Boquette; le « spectacle », quand il remonte au jour : Oignies et Libercourt en flammes; le corps expéditionnaire anglais se replie; le poste avancé du GSD, à hauteur de Seclin, entre Carvin et Lille [Wattiessart]; une averse, la première depuis le 10 mai; l'orage gronde; le médecin divisionnaire Lamirand à Mons-en-Pévèle, où, en 1304, Philippe le Bel changea en victoire une bataille qu'on croyait perdue; l'URSS accepte de fournir les avions dont la France a besoin; Monzie organise la mission de Pierre Cot à Moscou; Weygand laisse le général Blanchard, successeur de Billotte, libre de décider entre la poursuite de l'« offensive » et le repli sur Dunkerque, pour « sauver l'honneur des drapeaux »; Blanchard appelle à former une « tête de pont couvrant Dunkerque, qui sera défendue sans esprit de recul » [ordre du 25 mai, 23 heures 50] **[V, 22]**.

Le poste avancé du GSD à la ferme de Wattiessart, plein de blessés; les sanitaires à Carvin pour y chercher des Marocains, avec Jean de Moncey; le général de La Laurencie, commandant le 3e corps de la 1re armée, refuse de brûler les drapeaux, malgré l'ordre transmis par le général Gréville; orage sur Carvin, ou Gaspard Boquette fortifie sa cave; les Marocains ensevelis sous les décombres de l'usine; les nouvelles sanitaires et leurs conducteurs, dont un séminariste au vocabulaire ordurier; Parturier fait mouvement : Jean et les siens rejoindront, « là, après Erquinghem... »; Barbentane, rejoint par des Marocains, qui fortifient l'église [voir V, 21], n'est plus gardé et « fait chef de poste »; le capitaine fou et deux hommes horriblement mutilés par l'explosion accidentelle d'une grenade manipulée par le capitaine; le GSD dans Armentières en flammes; Barbentane décide de ramener ses hommes à Carvin, où se trouve le gros des Marocains; Noyelles-Godaut, le pays de Maurice...; « Bon Dieu, si on avait une carte... » **[V, 23]**.

Le commandant Müller à Paris [voir V, 11], avec son ordonnance, le soldat Lafuite [voir III, 22]; la 9e armée volatilisée... la faute « aux Juifs et aux communistes... »; Marie-Adèle de Bréa, sans nouvelles de son mari, « ne lâche plus Müller »; procession de la châsse de sainte Geneviève à Saint-Étienne-du-Mont, pour qu'« Attila épargne

Paris » [26 mai]; la mer est devenue la hantise de près de vingt divisions françaises; Conseil des ministres à l'Élysée [27 mai], où sont évoqués la capitulation imminente de l'armée belge et les moyens d'« appâter le Duce »; l'espoir mis dans la mission de Pierre Cot [voir V, 22] varie avec les hommes; Monzie relit Racine : « Ils demandent la paix et parlent de se rendre... » [*Mithridate*, IV, 6; voir, d'Aragon, le poème « Nymphée », dans *En français dans le texte*, 1943]; Barbentane et ses hommes cernés dans Courrières; Barbentane, à l'aube du 28 mai, trouve refuge chez Étienne Decker, où le conduit une voisine qui veillait « son » mort [« Cinquante-deux ans on est restés ensemble... »]; atrocités SS à Oignies et ailleurs [**V, 24**].

Lille, encerclée, est devenu le seul accès possible à la mer et doit être défendu; le général Molinié décide de passer outre à la décision — gouvernementale ou préfectorale? — de la déclarer ville ouverte [28 mai] : « Il faut bien que quelqu'un, ce matin-là, ait outrepassé ses droits et forfait à l'honneur. L'histoire décidera entre le général Molinié et le préfet de Lille [Fernand Carles, arrêté à la Libération et mort en prison] »; allocution de Paul Reynaud à 8 heures 30, pour annoncer la reddition de la Belgique : « Nos soldats peuvent dire, eux, que leur honneur est intact... Notre foi dans la victoire est intacte... »; à Libercourt, déportation des civils par les Allemands, en colonne vers Oignies, qui brûle; les hommes, séparés des leurs, sont sonduits à Courrières, sous un orage à ne savoir où se fourrer; perquisition à Paris chez Ilya Ehrenbourg [voir V, 20]; à Courrières, Étienne Decker fait passer Barbentane pour son frère, mineur; le feu à la prison de Loos [canonnée sur l'ordre du préfet?]; évasion de Nestor Platiau et Éloi Watteblé [voir V, 19]; à Carvin, sous l'orage, ce mercredi 29 mai, déportation par les Allemands des hommes valides, en direction de Lens; les hommes de Courrières et ceux de Libercourt et d'Oignies sont finalement « parqués » dans le stade d'Hénin-Liétard [**V, 25**].

Au soir du 29, le GSD fait mouvement à destination de Ghyvelde, à trois kilomètres de la mer; « Alors on fuit? », dit Morlières; Raoul Blanchard ne pense à la mer que comme à un moyen de continuer la lutte, ce que n'aurait pu comprendre un abbé Blomet; arrestation à Paris d'Ilya Ehrenbourg, relâché avant même l'intervention de Georges Mandel, ministre de l'Intérieur; cette nuit-là, Jean-Blaise et ses zouaves se trouvent dans la même cohue que l'unité de Morlières et Moncey, qui approche de Bailleul; les nouvelles sont mauvaises, l'ennemi est partout; le général Gréville donne l'ordre d'abandonner les véhicules et de gagner à pied la tête de pont de Dunkerque; à l'aube du 29, exécution, autour du « 4 d'Ostricourt », de douze mineurs polonais : « Regardez de tous vos yeux, regardez, comme on dit dans *Michel Strogoff*... Mais bon Dieu! ici ce n'est pas le Châtelet... les tuant, on ne s'est pas trompés... il y avait, entre les gens des Houillères et les SS, ce matin-là, une certaine communauté de méthode... c'était bien eux qu'il s'agissait de tuer... » [**V, 26**].

La première « aurore libre » de Nestor et d'Éloi [voir V, 25] dans Lille dévastée, ce 29 mai; le cortège, « comme un bétail », des prisonniers français; Weygand prépare Reynaud à l'idée d'un armistice séparé; Reynaud songe au « réduit breton » et à l'Afrique du Nord : « Chacun entend les paroles de l'autre avec les pensées qu'il a dans sa propre tête... »; le pire — *politiquement* — pour Reynaud, ce n'est pas la collusion, de plus en plus évidente, de Weygand et de Pétain, c'est la pensée du désordre et de l'« ordre » à maintenir; Françoise Baranger, « noyautée » par Isabelle [voir I, 23] et Philippe Bormann [Jacques Solomon, beau-fils de Paul Langevin, fusillé le 27 mai 1943] tirent *L'Humanité* chez le Pr Baranger; l'histoire de Geoffroy Saint-Hilaire au siège d'Alexandrie; la veille, 28 mai, Monzie avait demandé à Philippe d'entrer en contact avec Politzer (Bormann avait « collaboré à l'*Encyclopédie* de Monzie » et avait essayé « d'y introduire des marxistes »), pour sonder la « direction du Parti » sur l'attitude des communistes en cas d'une éventuelle poursuite de la guerre; Nestor et Éloi se séparent à Phalempin; Nestor retrouve à Loison sa femme, Charlotte, et sa tante; les hommes de Carvin [voir V, 25], arrivés la veille, avaient été « mis » dans le parc, « à dormir à la belle étoile »; Catherine Boquette y a retrouvé Gaspar, a pu lui parler; la colonne avait quitté Loison au matin, sauf Jérôme, qui parle de « ramasser les armes » [**V, 27**].

Les Allemands dans Bois-Blanc depuis la veille, 29 mai; Ernestine s'est installée à l'école de « Zante » [voir V, 18 et 20], transformée en poste de secours; l'abbé Blomet, jambes broyées, agonise dans une odeur de gangrène; dans le stade d'Hénin-Liétard,

les hommes de Courrières, Oignies et Libercourt attendent; la demande de Monzie est transmise, le 30 mai, par Politzer à Rose Ducellier, c'est-à-dire « Mariette » [voir II, 19], qui en réfère à Benoît Frachon [voir II, 18]; le GSD, après l'étape de la veille — soixante kilomètres à pied de Bailleul à Ghyvelde [voir V, 26] —, reprend la route vers les quatre heures de l'après-midi; arrivée, à la nuit tombée, dans les dunes de Malo-les-Bains, avec Dunkerque, à l'horizon, qui brûle; l'ambassadeur d'Italie, ce même soir, chez Monzie : « Il craint bien... — Mais voyons, c'est fou... » **[V, 28]**.

L'agonie de Lille, dans la nuit, sous la pluie; le 1er juin, « matin des retours » : Fulbert Dejean et les siens [voir V, 18 et 20] attendent à Hallennes d'être sûrs qu'on pouvait retourner à Bois-Blanc, où Hippolyte, le fils de « Zante », déjà aux « Jeunesses », s'en prend aux rexistes de Léon Degrelle; dans les dunes de Malo-les-Bains, cent mille soldats, dont quinze mille hommes du corps de cavalerie, ont soif et faim; les avions piquent, la DCA secoue les dunes : « Jamais il n'y a eu moins de place pour les idées générales... »; à Loison, de nouveaux rapports entre les gens, la ronéo, les armes...; chez « Zante », à l'infirmerie de l'école, l'abbé Blomet délire, « désespérant de son salut »; il meurt le 31 mai, veille du jour où, dans Lille, le général Molinié et le général Damme défilent devant le général vainqueur [1er juin]; à Paris, le 31 mai, au Conseil suprême interallié, Churchill promet d'insister pour que les Français soient aussi embarqués **[V, 29]**.

Le samedi 1er juin, le GSD quitte Malo-les-Bains pour rejoindre à Dunkerque son point d'embarquement [voir « Saint-Pol Roux et l'espoir » (1941) : « C'était à Dunkerque, le 1er juin... » (*L'Œuvre poétique*, t. X, 1979, p. 31) et « La Nuit de Dunkerque », dans *Les Yeux d'Elsa*]; le cauchemar de la traversée de Dunkerque, commencée à l'aube, accomplie vers une heure; retrouvailles de Moncey et de Pierre Cormeilles [voir V, 2]; leur embarquement, vers sept heures du soir, à bord du *Flore*, où se retrouvent Pierre Cormeilles et Raoul Blanchard; ce même samedi, Fulbert Dejean a ramené les siens à Bois-Blanc; « transport » à Lécluse des hommes d'Hénin-Liétard [voir V, 25] : un cortège de vingt-quatre kilomètres; Barbentane explique la « guerre nouvelle qui va commencer »; à Loison, Nestor Platiau — ce « rouge » — chez le curé pour l'enterrement de la voisine; on avait décidé de publier un journal; la guerre avait pris un autre caractère **[V, 30]**.

Le GSD en Angleterre : le 1er juin à Portsmouth, puis de Porstmouth à Plymouth, dans un « vrai train de voyageurs »; dans les gares, au matin, Jean écrit à sa mère et à Cécile; réception « du genre monstre », à Plymouth; embarquement pour la France, en convoi, à destination de Cherbourg, puis Brest; arrivée à Conches le 6 [« Je viens de recevoir une carte de Louis, du 4 juin : "Me voici à la minute du retour sur le sol français." Et ce matin un télégramme, de Brest », Elsa Triolet à Jean Paulhan, 5 juin 1940]; Cécile refuse de quitter Paris avec son père, Denis d'Aigrefeuille, venu la chercher pour l'emmener à Biarritz : « Avant que les Allemands n'arrivent, il y aura des moments troubles... »; raid allemand sur Boulogne-Billancourt le 3 juin, en plein jour; Cécile, Bob et Monette quittent Paris pour Conches, en soirée, avec Eugénie Gigoix; après une étape à Mantes, pour voir les Watrin, ils arrivent à Conches le 4 juin; Cécile y retrouve Joseph Gigoix à l'hôpital : « Ainsi, Mme Cécile, vous avez recueilli les enfants d'une camarade, parce que c'était une camarade... »; Philippe Bormann, le 6 juin, transmet à Monzie, « en train de faire ses paquets » [remaniement ministériel du 5 juin], la réponse du Parti [voir V, 27 et Maurice Thorez, *Fils du peuple*, Éditions Sociales, 1949, pp. 176-177]; Eugénie, pour ainsi dire « jalouse » de Cécile, fait un aller-retour à Paris, « pour se confesser »; elle est de retour, le 6, vers quatre heures, avec Jean de Moncey, rencontré à Conches : « Il est vivant! »; quelque chose « se glace » en Joseph, « dans sa nuit »; les hommes du Pas-de-Calais, relâchés le 5 sur présentation de leurs livrets portant le mot « mineur », ont quitté la caserne de Cambrai où on les avait amenés de Lécluse, le 2 [voir V, 30]; ce jeudi 6 juin, François Lebecq a croisé dans les couloirs de la Santé l'ancien concierge de la Maison du Peuple [voir I, 16] et une carte de Brest est arrivée à Martine Lebecq, de Jean-Blaise, retour de Dunkerque; Cécile, dans son hôtel, ne peut pas dormir : « Cet amour d'eux deux a-t-il un sens s'il n'est fait de tous les Jean et de toutes les Cécile, unis? »; trois jours de « complicités »; la nuit du samedi au dimanche [8-9 juin], « subrepticement », tout est devenu entre eux « confidence, adoration, murmure », comme il convient à des amants « réunis »; le matin du 9, les Allemands entrent dans Rouen;

dans la nuit de dimanche, départ à pied, pour Ruggles, de la fraction du GSD que commande maintenant le Dr Fenestre [voir l'« Épilogue » d'*Aurélien*]; « C'est donc fini... Ils le savaient... »; Cécile, à la demande de Jean, rejoindra les siens à Biarritz : « Je pourrai me représenter les choses telles qu'elles sont autour de toi... » [voir I, 3]; Gaspard Boquette, avant l'aube, avait pris sa lampe à la lampisterie du « 4 d'Ostricourt » [**Épilogue**].

Bibliographie

Édition originale :

Les Communistes ont paru en cinq « fascicules » échelonnés du 15 juillet 1949 au 27 avril 1951, à l'enseigne de « La Bibliothèque Française » (Copyright by Aragon, créateur, sous l'Occupation, de la collection), distribuée par les « Éditeurs Réunis », 33, rue des Saint-Pères (J. London, imprimeur) :

Les Communistes I : février-septembre 1939, achevé d'imprimer le 15 juillet 1949, 266 p., avec cette présentation : « Les Communistes / *Roman* / (février 1939-janvier 1945) / *comporte trois séries dont la première* (février 1939-juin 1940) *sera complète en quatre fascicules, publiés, à intervalles variables, pendant une année.* »
Les Communistes II : septembre-novembre 1939, achevé d'imprimer le 14 octobre 1949, 364 p.
Les Communistes III : novembre 1939-mars 1940, achevé d'imprimer le 15 mars 1950, 414 p.
Les Communistes IV : mars-mai 1940, achevé d'imprimer le 12 octobre 1950, 336 p., avec cette présentation : « Les Communistes *[...] comporte trois séries dont la première* (février 1939-juin 1940) *ne sera complète qu'en cinq fascicules, contrairement à ce que l'auteur avait cru pouvoir préalablement annoncer, et il s'en excuse.* »
Les Communistes V : mai 1940*, achevé d'imprimer le 27 avril 1951, 298 p., avec cette présentation : « Les Communistes *[...] comporte trois séries dont la première* (février 1939-juin 1940) *se termine avec ce cinquième fascicule, publié, pour en faciliter l'achat, en deux volumes de même couleur, le premier portant la mention* Mai 1940, *le second la mention* Mai-Juin 1940. / *La publication de la deuxième série des* Communistes (juin 1940-Janvier 1943) *commencera dans l'année 1952.* »
*Les Communistes V** : mai-juin 1940*, achevé d'imprimer le 27 avril 1951, 344 p.

Il s'agit donc d'un roman inachevé.

Sont conservés au fonds Elsa Triolet / Aragon :
1° le « cahier *Jeune France* », avant-texte correspondant à la partie la plus ancienne de la rédaction, soit, en gros, aux chapitres I, III, XI, XII, XXI et XXII du troisième « fascicule » (dossier 2) ;
2° les manuscrits et dactylographies de travail pour les cinq « fascicules » (dossiers 3-30) ;
3° les exemplaires débrochés de la première version du roman (dossiers 35-38), sur lesquels Aragon a entrepris de le « réécrire » en vue de son édition dans les *Œuvres romanesques croisées* (t. XXIII-XXVI, 1966-1967).

Comptes rendus :

On se reportera à l'inventaire et aux analyses pionnières de Corinne Grenouillet, dans sa thèse citée plus loin. Pierre Abraham, Isaac Anissimov, Marcel Cachin, Francis Cohen, Pierre Daix, Jean Fréville, Pierre Hervé, Auguste Lecœur, Jean Marcenac, Gaston Monmousseau, Claude Roy, André Stil et André Wurmser, entre autres, rendirent compte du roman dans *Europe, L'Humanité, La Littérature soviétique, France-Nouvelle, La Nouvelle Critique, La Pensée, La Vie ouvrière* et *Action*. Particulièrement significatif est l'article de François Furet, Alexandre Matheron et Michel Verret dans *La Nouvelle Critique* de février 1950 (« Psychologie et lutte de classes : sur *Les Communistes* d'Aragon »). On cria partout ailleurs à la « déchéance » de l'auteur, pris en « flagrant Delly » de « propagande » (Antoine Blondin dans *Paroles françaises*, Jean-Marie Domenach dans *Esprit*, Claude de Fréminville dans *Le Populaire* [« Un dialogue impossible... »], Robert Kemp dans *Les Nouvelles littéraires*, Maurice Nadeau dans *Combat*, André Rousseaux dans *Le Figaro littéraire...*). A peu près seuls, Luc Decaunes (*Les Cahiers du Sud*, n° 299, 1er semestre 1950) et l'équipe de *Roman* (« *Les Communistes* d'Aragon et le réalisme socialiste », n° 9, juillet 1953) abordèrent le roman dans un esprit non partisan.

Interventions d'Aragon :

« Aragon nous parle de son dernier roman », *Femmes françaises*, 11 juin 1949.

« *Les Communistes* à la Grange-aux-Belles. Aragon répond à ses témoins », *La Nouvelle Critique*, juillet 1949.

« Le roman et les critiques », *La Nouvelle Critique*, juin 1950.

« Voici comment sont nés *Les Communistes* », *L'Humanité*, 22 avril 1959.

« Il faut appeler les choses par leur nom », *Les Lettres françaises*, 30 avril 1959 ; *J'abats mon jeu*, pp. 134-173.

Quelques lectures d'Aragon :

CASANOVA, Laurent, *Le Parti communiste, les intellectuels et la nation*, Éditions de la Nouvelle Critique, 1949.
DELATER, G. (docteur), *Avec la 3e DLM et le corps de cavalerie*, Arthaud, 1946.
GRANDSART, Charles (général), *Le Xe corps d'armée dans la bataille*, 1949.
KÉRILLIS, Henri de, *Français, voici la vérité...*, New York, Éditions de la Maison française, 1942.
LAUBREAUX, Alain, *Écrit pendant la guerre*, Inter-France, 1944.
LYET, Pierre (commandant), *La Bataille de France*, Payot, 1947.
MONZIE, Anatole de, *Ci-devant*, Flammarion, 1951.
PERTINAX (André Géraud), *Les Fossoyeurs*, New York, Éditions de la Maison française, 1943.
PRIOUX (général), *Souvenirs de guerre*, Flammarion, 1947.
THOREZ, Maurice, *Fils du peuple*, Éditions sociales internationales, 1937 ; Éditions sociales, 1949.

Aragon disposait d'une copie dactylographiée du récit de la campagne du GSD 39, romancé par le « torrentueux lieutenant Lévy, médecin à Antibes » (Fonds Elsa Triolet/Aragon ; voir Delater, p. 18 et *La Mise à mort*, Gallimard, 1965, pp. 319-327).

Sur *Les Communistes* :

BERNARD, Jacqueline, *Aragon, la permanence du surréalisme dans le cycle du monde réel*, Corti, 1984.
DAIX, Pierre, *Les Hérétiques du PCF*, Laffont, 1980.

DAIX, Pierre, *Aragon, une vie à changer*, Flammarion, 1994.
GARAUDY, Roger, *L'Itinéraire d'Aragon*, Gallimard, 1961.
GRENOUILLET, Corinne, *Lecteurs, lecture et réception du texte romanesque, étude sémio-linguistique d'un cas :* Les Communistes *d'Aragon*, Université de Franche-Comté, 1992 (ex. dact.).
GRENOUILLET, Corinne, « Les ambiguïtés d'une réception : Aragon et ses lecteurs militants (17 juin 1949) », *Recherches croisées...*, 3 (1991), pp. 117-139.
LANCE-OTTERBEIN, Renate, « Jeanne, France, Harry et la guerre de quarante », *Digraphe*, n^os^ 82/83, automne-hiver 1997, pp. 160-190.
LEUILLIOT, Bernard, « *Les Communistes*, roman », *Faites entrer l'infini*, juin 1997, pp. 13-17.
PIÉGAY, Nathalie, *L'Esthétique d'Aragon*, SEDES, 1997.
PRÉVOST, Claude, « Aragon, Gracq, Simon : l'écriture du désastre », *La Pensée*, mars-avril 1991, pp. 55-70.
RAVIS-FRANÇON, Suzanne, *Temps et création romanesque dans l'œuvre d'Aragon*, Université de Paris-III (ex. dact.).
RAVIS-FRANCON, Suzanne, « L'inscription indirecte de la guerre et de la lutte contre la guerre dans *Les Cloches de Bâle*, *Les Beaux Quartiers* et *Les Voyageurs de l'impériale* d'Aragon », *La Guerre et la Paix dans les lettres françaises*, Presses universitaires de Reims, 1983.
ROBINET, René, « Aragon dans les Ardennes. Sur les sources d'un roman », *La Nouvelle Critique*, septembre-octobre 1951.
VASSEVIÈRE, Maryse, « La réécriture des *Communistes* d'Aragon », *Littérature*, décembre 1971, pp. 79-89.
VIGIER, Luc, « Dunkerque ou le témoignage lacéré », *Lire Aragon*, colloque de 1997 (Actes à paraître).
WEIL, Jean-Claude, « La cage-écriture ou la cueillette des trèfles à quatre », *Recherches croisées...*, n° 1 (1988), pp. 159-166.
WEIL, Jean-Claude, « Naissance d'un héros de fiction : Étienne Decker des *Communistes* », *Europe*, janvier-février 1989, pp. 154-161.
WEIL, Jean-Claude, « Avez-vous lu *Les Communistes* ? », *Recherches croisées...*, n° 3 (1991), pp. 105-116.
WEIL, Jean-Claude, « Patrice Orfilat, Paul Nizan... », *Faites entrer l'infini*, juin 1991.

Histoire de la période :

AZÉMA (Jean-Pierre), PROST (Antoine), RIOUX (Jean-Pierre), *Le Parti communiste des années sombres (1938-1941)*, Seuil, 1986.
BOURDERON (Roger) et WILLARD (Germaine), *1940. De la défaite à la résistance*, Messidor, 1990.
Cahiers d'histoire de l'Institut de recherches marxistes, « Le PCF, 1938-1941 », n° 14, 1983 ; « L'été 1939 », n° 38, 1989.
CRÉMIEUX (Francis) et ESTAGER (Jacques), *Sur le Parti, 1939-1940*, Messidor, 1983.
CRÉMIEUX-BRILHAC, Jean-Louis, *Les Français de l'an quarante*, Gallimard, 1990.
DUROSELLE, Jean-Baptiste, *Politique étrangère de la France. La Décadence (1932-1939)*, Imprimerie nationale, 1979 ; *L'Abîme (1939-1944)*, Imprimerie nationale, 1986.
GORODETSKY, Daniel, « Les dessous du pacte germano-soviétique », *Le Monde diplomatique*, juillet 1997.
Humanité clandestine (L'), publiée sous la direction de G. Willard, Éditions sociales-Institut Maurice Thorez, s.d.
RIOUX (Jean-Pierre), PROST (Antoine), AZÉMA (Jean-Pierre), *Les Communistes français de Munich à Chateaubriand*, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1987.
ROCOLLE, Pierre, *La Guerre de 1940*, Armand Colin, 1990.
SADOUL, Georges, *Journal de guerre*, EFR, 1977.

TABLE

Prologue 7

Février-septembre 1939

I. *Cécile ne s'était jamais posé la question* 17
II. *La propriété des Leurtillois* 23
III. *Cela peut paraître bizarre* 28
IV. *Il n'y avait pas de raison* 33
V. *« Au fond », dit de sa voix* 40
VI. *« On pourrait s'arrêter ici »* 44
VII. *L'Espagnol était parti* 48
VIII. *« Ce n'est pas si difficile »* 54
IX. *« Comment ? Weismüller ? »* 59
X. *Mme Robichon a monté ses cinq étages* 65
XI. *La nouvelle atteignit les gens* 70
XII. *Les Gaillard étaient rentrés* 76
XIII. *Comment s'y reconnaître ?* 80
XIV. *Le ménage Orfilat* 86
XV. *Il s'était débarrassé de Josette* 92
XVI. *« C'est affreux, cette obscurité ! »* 97
XVII. *Les camarades étaient venus* 102
XVIII. *L'abbé Blomet était venu prendre congé* 107
XIX. *Par la fenêtre, Cécile regardait* 111
XX. *« Qu'est-ce que tu dis ? »* 116
XXI. *Dans les grands lavabos* 119
XXII. *« Ils n'oseront pas... »* 121
XXIII. *« Alors, on n'évitera pas la guerre ? »* 126
XXIV. *Watrin ne pouvait pas la supporter* 132
XXV. *« Robert, tu as oublié l'eau de Cologne... »* 137

Septembre-novembre 1939

I. *Depuis le matin on était en guerre* 147
II. *Le train a mis neuf heures* 154
III. *Dominique Malot* 163

IV. *Comme le lieutenant Barbentane* 172
V. *Quand Me Lévine ouvrit la porte* 180
VI. *« Comment, tu t'en vas? Où vas-tu? »* 192
VII. *Une dôle de ville* 199
VIII. *Toute la lande derrière l'hôtel était inondée* 209
IX. *« Cesbron, dit Albert Oustic... »* 218
X. *« Cécile! Mais c'est merveilleux. »* 227
XI. *Il y avait sept jours* 235
XII. *François Lebecq* 243
XIII. *« Oh! maintenant, à part les Brinon... »* 255
XIV. *C'est un moment* 270
XV. *« Précisons néanmoins... »* 281
XVI. *Georgette Leurtillois est arrivée à l'improviste* 290
XVII. *« S'il y a une chose que j'imaginais »* 297
XVIII. *Il pleuvait depuis huit jours* 303
XIX. *« Qui c'est qui vient là? »* 312
XX. *« C'est mon frère... »* 319

Novembre 1939-mars 1940

I. *On cantonnait dans un petit pays* 331
II. *Il n'y a pas que les terrassiers* 339
III. *La 3e compagnie occupait le château* 350
IV. *Watrin avait donc été détaché* 358
V. *En sortant de l'hôpital* 367
VI. *Le beau temps avait bel et bien disparu* 375
VII. *C'est de tout cœur* 388
VIII. *Eh bien, c'est drôle* 398
IX. *Comment en étaient-ils venus à parler politique?* 406
X. *« Mon Dieu, mon Dieu, est-ce possible? »* 411
XI. *Depuis que le gros de la compagnie* 418
XII. *C'était plutôt une échelle qu'un escalier* 429
XIII. *Le monde était luisant comme un ongle* 435
XIV. *L'an quarante* 442
XV. *Lucien Cesbron* 449
XVI. *Quand Raoul a poussé la porte* 456
XVII. *Le seize janvier mil neuf cent quarante* 465
XVIII. *L'immense aquarium avec son faux jour* 471
XIX. *A la reprise, à dix-neuf heures cinq* 480
XX. *Micheline est à relire les lettres* 489
XXI. *Durand est au garde-à-vous* 496
XXII. *Tout ce qu'une vie peut contenir* 505
XXIII. *Regardez un peu, Barbentane* 516
XXIV. *Qu'il se préparait quelque chose* 530

Mars-mai 1940

I. *C'était au début janvier* 539
II. *« Alors, Maître Le Tilleul se marie? »* 552
III. *Edwige était la fille cadette* 562

IV. *« Vous tombez bien, dit le commandant... »* 568
V. *Dans la salle de la presse* 581
VI. *Le Vendredi saint commence au Palais* 593
VII. *Fred Wisner avait ramené la voiture* 602
VIII. *Thomas Watrin ne pouvait pas faire autrement* 613
IX. *« Faut-il que nous soyons tombés bas ! »* 617
X. *Louise avait précipitamment quitté le château* 623
XI. *Cette semaine est grosse d'orage* 632
XII. *Les dimanches ne sont pas des entractes* 642
XIII. *Ça y est !* 649
XIV. *On avait confronté Yves Duplessy* 659
XV. *Le GRCA du capitaine de Bréa* 667
XVI. *La guerre s'est à nouveau éloignée* 674
XVII. *Le 10 mai* 681

Mai-juin 1940

I. *Le capitaine Henri de Bréa* 705
II. *Dans la matinée du onze mai* 714
III. *Sur la mer pâle, les dunes* 720
IV. *La veille encore, on avait pu les retenir* 730
V. *Les généraux, ce matin de J3* 738
VI. *« Mais alors, on se replie ? »* 752
VII. *L'amiral Darlan* 762
VIII. *Comment ?* 770
IX. *A 4 h 30, avec moyens sérieux* 781
X. *Toutes ces allées et venues* 792
XI. *Il faisait encore nuit* 800
XII. *A Signy-le-Petit* 809
XIII. *Le temps n'était plus si chaud* 818
XIV. *« Oh, vraiment ! » soupira Mathilde* 828
XV. *La forêt de Saint-Michel* 841
XVI. *Le capitaine de Saint-Garin* 853
XVII. *On travaillait tous les jours à la mine* 863
XVIII. *Jean-Blaise et ses zouaves* 869
XIX. *L'aérodrome est vide* 878
XX. *Toutes les routes de ce pays assiégé* 890
XXI. *Le vendredi vingt-quatre mai* 901
XXII. *Ce matin-là encore* 911
XXIII. *Jean de Moncey n'a guère dormi* 921
XXIV. *Comment se fait-il que le commandant Müller soit à Paris ?* 932
XXV. *Dans la nuit finissante* 942
XXVI. *Tandis que le général Gort* 955
XXVII. *A la pointe du jour* 965
XXVIII. *Les Allemands sont depuis hier* 975
XXIX. *Dans la nuit* 985
XXX. *De la traversée de Dunkerque* 995

Épilogue 1005

Achevé d'imprimer en avril 1998
sur presse Cameron
dans les ateliers de
Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des Éditions Stock
23 rue du Sommerard, 75005 Paris

Imprimé en France

Dépôt légal : avril 1998.
N° d'Édition : 7357. N° d'Impression : 982049/4.
54-02-4960-01/8

ISBN 2-234-04960-1

Publié au lendemain de la guerre en cinq « fascicules » échelonnés de 1949 à 1951, le roman des *Communistes* appartient de droit au cycle du *Monde réel*. Aragon ne l'a jamais renié. Il entreprit, après quinze ans, de le « ré-écrire » en vue de son intégration à l'édition des *Œuvres romanesques croisées*. Réécrite au présent – celui des chansons de geste et des premiers « romans », qui ravive les couleurs, mais qui est aussi le temps des rêves –, la version définitive en altère, comme on le dit en musique, les accords et la tonalité. C'est un *autre* roman. Conçue pour ainsi dire à chaud, la version originale se ressent du bruit et de la fureur des années de guerre et de l'après-guerre. Devenue introuvable, elle mérite de ne pas disparaître. C'est donc elle qu'on a choisi de rééditer.

Les premiers romans d'Aragon s'arrêtaient chaque fois au seuil de la « fureur inhumaine ». Ils furent écrits dans la hantise et le pressentiment d'une nouvelle guerre, que racontent les *Communistes*, non pas roman historique, mais à la fois le plus « autobiographique » et le plus « politique » du cycle : rescapé de Dunkerque, l'auteur s'y « exerce à plein ».

Le titre lui-même ne va pas sans nuances. C'est bien des « communistes » qu'il s'agit, et non du communisme, en blanc ou en noir, et il faut l'entendre, comme l'avait d'emblée précisé Aragon, au féminin : les *Femmes communistes*. Le livre relève de la conception fort ambitieuse qu'Aragon s'était faite du roman : on y touche, comme nulle part ailleurs, à la « formation de la conscience dans l'homme dans ses rapports avec les autres, que pour simplifier on appelle la politique », ce mot grec, disait-il, qu'« Orphée n'avait pas su dire aux Ménades ».

B.L.

9 782234 049604

98. IV
54-4960.8
198,00 FF TTC

Couverture :
Photo Keystone